Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

SEPTIÈME ANNÉE

Le
Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— *Archives des Écrits de ce temps* —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

SEPTIÈME ANNÉE



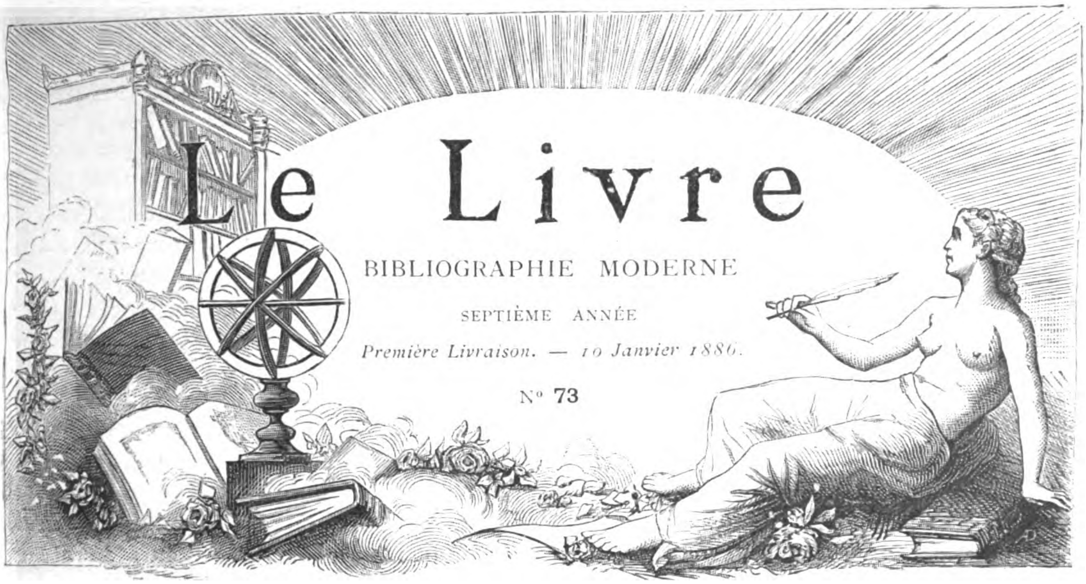
PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1886



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

CAUSERIE DE NOUVELLE ANNÉE

La saison des étrennes s'est heureusement écoulée. — Quoi qu'on ait pu dire ou écrire sur la crise commerciale qui sévit en France à l'heure présente, il faut bien constater que jamais la librairie n'a produit davantage; les livres foisonnent et la scribomanie semble chaque jour gagner de plus en plus toutes les differentes classes de la société.

Le fils d'un épicier de Lyon, J.-M. Chassaignon, fit paraître vers la fin du siècle dernier, sous le pseudonyme d'*Épiménide l'Inspiré,* une satire en quatre volumes sur *les Cataractes de l'imagination, le Vomissement littéraire* et *l'Hémorrhagie encyclopédique*. Assurément ce livre serait à reprendre et à mettre à la portée des révolutions du jour, car en aucun temps de notre histoire pareil déluge d'impressions n'a envahi un peuple plus démoralisé par la politique et relativement aussi peu épris de lecture et de belles-lettres.

A l'époque de la décadence littéraire romaine, les ouvrages ainsi se multipliaient et des armées de copistes travaillaient nuit et jour sans pouvoir arriver, même au prix d'un labeur surhumain, à transcrire les innombrables manuscrits qui faisaient irruption de toutes parts. — Pline et Sénèque, devant la profusion des livres, avaient déjà lancé ce salutaire conseil au lecteur : *Non multa, sed multum,* ce qui équivalait à dire : « Lisez beaucoup, mais bornez votre lecture à un petit nombre d'ouvrages choisis. » — Aujourd'hui qu'on *relie* ses livres, mais qu'on ne les *relit* point, ce précieux avis serait sans valeur. Nous assistons à un débordement d'écrits de tout genre, à une production tumultueuse et encombrante, à un véritable envahissement de littérature sans grande couleur et sans force, et cela en un temps où l'exiguïté de nos logis devient plus impérieuse, où il faut restreindre sa vie dans la *parva domus* du sage, où enfin les rangs de nos bibliothèques sont assez mesurés pour que nous n'y puissions même admettre les seuls grands écrivains de notre France.

Devant cette surabondance d'œuvres impri-

mées, nous subissons parfois un effarement, un découragement profond, une tristesse poignante, comme une inquiétude vague qui tient de l'angoisse, car il faut bien avouer que seul, feu Boulard, le bibliomane à la toise, exproprié de ses immeubles par l'in-folio et l'in-18, aurait pu regarder d'un œil à la fois satisfait et inconscient cette pullulation incroyable d'ouvrages de tous formats et de toutes provenances, marqués au sceau de la plus curieuse médiocratie du talent.

*
* *

La littérature française a eu ses États Généraux et jamais le titre de *République des Lettres* ne lui a été mieux approprié qu'aujourd'hui. La théorie égalitaire ne s'est que trop pleinement divulguée. Peu à peu le nivellement s'est fait, et cette suprême distinction aristocratique de l'esprit qu'on nommait le *talent* s'est très vivement démocratisée et démonétisée; cela a été, en quelque sorte, comme le morcellement intellectuel des grands domaines nationaux, car chacun montre du talent aujourd'hui, un bon talent courant qui ne choque pas, si toutefois il ne nous élève point vers des sphères supérieures. Chacun cultive son petit lopin intellectuel benoîtement, non pas comme un fief ou un bien patrimonial, avec une conviction et un orgueil de tréfoncier, mais simplement en brave franc tenancier qui épuise volontiers et sans souci son terrain. Aussi, tout a-t-il changé; les hautes futaies sont devenues de simples petits taillis et la récolte artificielle a définitivement remplacé les bonnes frondaisons naturelles d'autrefois. — Les grands génies disparaissent, les petits talents s'éparpillent et se multiplient comme des bacilles.

Dans ces lots d'innombrables volumes que nous envoient les éditeurs et qui nous assiègent dans nos intérieurs bourgeois, débordant sur les tables, s'empilant sur les sièges, il se trouve une honnête moyenne de talents divers; on ouvre au hasard un livre et l'on découvre d'aimables choses curieusement observées, un certain esprit de recherches et une jolie verve de biendisance; on convient que ce sont là des ouvrages *quelconques,* mais non pas des œuvres de *Quelqu'un;* ils sont pour la plupart médiocres, mais, hélas! ils ne sont pas *pires.* — Or le critique désarme; il n'a plus la force de s'indigner; dans ce chaos de bouquins qui l'enserre, il s'égare, il faiblit, il s'énerve; la nausée de la lecture le prend; pour se débarrasser de tous ces intrus qui quêtent un mot, un éloge, une réclame et pour faire place aux nouveaux venus qui déjà frappent à la porte, il bénit en bloc, il absolutionne tous ces faméliques de renommée; il gaspille sa bienveillance en mille banalités flatteuses; il éprouve cette commisération frissonnante, ce dégoût refoulé du passant attardé qui est assailli par des filles; il s'efforce de ne pas être blessant et peu à peu devient criminel.

Vingt romans, dix livres d'histoire ou de voyage, cent recueils de contes ou nouvelles sont là, près de lui, qui le sollicitent. Les peut-il lire? — Il n'y faut point songer; il les parcourt de l'index, les fouille du couteau à papier; partout il sent un effort, parfois une conviction, rarement un talent qui l'amorce et le touche à ce ganglion spécial de l'esprit qui dilate en nous la pensée et l'enthousiasme. La fatigue alors le saisit, il voit se dresser comme dans un cauchemar toute cette littérature qui l'envoûte et l'ensevelit; il semble entendre, comme une prière générale qui monte à lui, un chœur d'esprits qui vantent leurs labeurs, leurs illusions, leurs chimères. Il songe que tous ces inoffensifs alimentent une petite flamme intellectuelle et surtout qu'ils ne font point de politique. C'est alors qu'il saisit sa plume pour bénir, bénir sans cesse, bénir toujours, jusqu'à épuisement d'épithètes ondoyantes et de qualificatifs émollients.

Ah! me disait, non sans tristesse, tout dernièrement, un vrai littérateur, critique sincère, que je compte parmi mes amis, quand me sera-t-il permis de me réfugier à la campagne, dans une solitude heureuse où je pourrai lire enfin tous les livres dont j'ai rendu compte!

*
* *

« La critique était bienveillante à son origine, écrivait le poète Longfellow; elle indiquait les beautés d'un ouvrage plutôt que ses défauts; ce sont les passions des hommes qui l'ont rendue maligne : de même, le lit, symbole du repos, fut transformé par le mauvais cœur de Procuste en un instrument de torture. » — Cette observation pourrait être juste, si notre société ne s'était point transformée sous l'influence chaque jour plus prépondérante de la presse, si le monde des lettres n'était devenu un véritable marché à la criée où il faut donner de la « gueule » pour se faire entendre, et si enfin on pouvait établir une logique conspiration du silence à la naissance de tous les méchants livres qui nous assaillent. — Il n'en est pas ainsi; le charlatanisme ameute de tous côtés le public et la petite voix timide et consciencieuse de l'honnête homme mérite de se faire entendre. La critique, qui n'est que l'enluminure du mensonge dans les mains des pitres de la réclame, ne devient un instrument de vérité qu'au service des lettrés droits et amoureux de sacerdoce.

*
* *

Cette critique sincère, minutieuse et patiente, nous l'avons cherchée, attirée pour ainsi dire dans cette *Revue* qui entre aujourd'hui dans sa septième année ; il faut bien le dire, nous n'avons guère réussi à l'acclimater aussi entièrement que nous le désirions. En dépit de tous les efforts, elle s'est parfois banalisée et même trop souvent compromise à notre insu. Elle s'est montrée femme : de nature coquette, capricieuse, frivole, agaçante, marivaudeuse, insoumise et fugace ; tour à tour au service de différentes mains, elle n'a pu subir le joug d'un seul maître et est devenue forcément mondaine, alors que nous l'eussions voulue surtout plus austère et plus janséniste.

Conduire la critique est devenu, par malheur, impossible dans la mêlée littéraire de ce siècle. « On ne trouvera pas de sitôt, disait déjà Balzac en 1840, un écrivain positivement instruit, ayant médité les moyens, connaissant les ressources de l'art, qui critique dans l'intention louable d'expliquer, de consacrer les procédés de la science littéraire et ayant lu les ouvrages dont il s'occupe. Voici pourquoi : lire un livre, s'en rendre compte à soi-même avant d'en rendre compte au public, en chercher les défauts dans l'intérêt des lettres et non pour le triste plaisir de chagriner l'auteur, est une tâche qui veut plus d'un jour : elle demande des semaines. »

Il s'agit aujourd'hui d'être renseigné vite, d'être guidé prudemment dans ce labyrinthe d'ouvrages nouveaux, dont la vogue passe si vite, que le livre du lendemain chasse déjà de la mémoire l'œuvre de la veille. Le lecteur ne veut pas attendre, l'auteur aspire à être jugé dès le jour de sa mise en vente et la production haletante monte toujours avec tant de puissance qu'il est impossible de l'endiguer et d'espérer trouver pour lire une heure de solitude. — D'autre part, sous peine de se déclarer un savant encyclopédique, il est malaisé à un Directeur de Revue de juger par soi-même de toutes les nouveautés qui paraissent dans les différentes branches bibliographiques. Forcé d'appeler à la rescousse de nombreux collaborateurs, spécialistes en leur manière, il doit, tout en leur inculquant l'indépendance et les protégeant de son autorité, leur accorder pleine et entière confiance ; il trace à chacun une ligne de conduite, un cadre d'évolution ; il fixe un nombre de lignes déterminé par la surabondance des textes à insérer ; il agit en quelque sorte en bon père de famille, ayant l'œil à tout et s'occupant des moindres détails. La besogne est suffisamment onéreuse et plus ardue qu'on ne se l'imagine.

Les choses en étant à ce point, et jugeant de la difficulté de m'éclairer sur la conscience de tous ceux qui veulent bien m'apporter leur concours, que de fois n'ai-je point rêvé de diriger personnellement une Revue de critique impeccable, dans un couvent de moines laïques, studieux, érudits, aimant les lettres avec abnégation ! Au milieu de cette petite population de travailleurs intègres, détachés du monde, soustraits aux influences extérieures, sans relations d'auteurs et apportant leur jugement sans complaisances affectives ou autres, il me semblait qu'on eût pu faire revivre les anciennes critiques du *Journal des Savans* ou du *Mercure de France*, sans amoindrissement, avec une invincible logique de la pensée et une autorité incontestable.

Cela est, hélas ! du domaine du paradoxe... et puis, cette congrégation de la libre conscience littéraire porterait ombrage au *panmuflisme* contemporain ; non seulement elle ne serait pas autorisée, mais ce parfait *Moniteur de la littérature* compterait tout au plus une dizaine d'abonnés dans les États désunis d'Europe, même en dehors de l'Union postale.

Encore une utopie à joindre à la Bibliographie des *Rêves s'il en fut jamais !*

*
* *

Le *Livre* est presque le seul journal de littérature et de bibliographie mêlée qui ait pu prendre racine sur le sol léger de notre France au cours de ce siècle. — Lorsque nous le conçûmes et le mîmes en œuvre, il y a sept ans, mon éditeur et moi, j'étais, je l'avoue, un peu sceptique sur le résultat, bien que ne créant pas une petite chapelle exclusive pour les bibliophiles, mais un vaste temple ouvert à tous les lettrés. Il me semblait difficile qu'en ce pays de la Chanson et du Conte gaulois, une publication si abondante en documents sérieux pût s'établir solidement et obtenir les milliers de lecteurs nécessaires à son existence. Mon éditeur ami avait une confiance calme qui ne me pénétrait pas ; j'étais un peu comme ces architectes qui bâtissent une maison avec la persuasion qu'elle comptera peu de locataires, et cependant je mollissais avec rage et je me sentais si fort enfiévré dans l'édification de ce petit monument, si courbatu par les efforts et les difficultés à vaincre, que j'espérais malicieusement *in petto* qu'une malchance caractérisée viendrait me délivrer de tous ces tracas et me rendre à mon indépendance première et à la pleine jouissance de moi-même.

Il n'en fut pas ainsi ; la bibliographie prit sa revanche avec un certain éclat. Je fus rivé à mon œuvre, non sans quelque dépit dans les premiers temps ; puis, peu à peu, je m'y attachai si étroitement que je la réduisis pour la mieux par-

faire. On cria bien un peu, on clabauda contre la diminution des feuillets, contre le changement du papier de première partie, contre la modernité des articles de la tomaison rétrospective; mais, n'étant pas amateur de régime parlementaire, je passai outre et ne me laissai oncques aller à faire à nos très précieux lecteurs ni profession de foi ni déclaration de principes. — A cette heure, *le Livre* est mis au point, définitivement aménagé, pourvu de toutes les munitions littéraires; son cadre, je puis le dire, demeurera invariable. Les premiers tâtonnements, les petites expériences sont terminés; il est, dans son ensemble, arrivé à sa forme consacrée; ceux auxquels il a pu déplaire au cours de son insensible évolution ont logiquement battu en retraite et je les salue de loin sans espoir de retour. Pour les autres, vieux abonnés chevronnés, ou conscrits lecteurs de l'année qui commence, je leur tends cordialement la main, je les prie de me tenir en sympathie et de me permettre de discourir souvent avec eux à cette même place, sur tous les événements littéraires et sur les questions de profonde et légère bibliophilie.

***

Certes, on pourrait discuter à perte de vue, sans arriver à s'entendre, sur les différentes façons de comprendre la rédaction générale de cette Revue! — Tel bibliophile de la vieille école ne saurait admettre la première partie du *Livre*, sans certaines études de technologie judicieuse et pratique. Il voudrait y voir revivre les Quérard, les Brunet, les Barbier, les Peignot, les Tricotel, les Renouard, toute cette légion savante qui fait honneur à la science bibliographique de notre nation; il ne lui déplairait point non plus d'y trouver des articles de bibliotique, de bibliognostique, de bibliomanie et même de dissertation sur les bibliolytes et les bibliopégistes anciens et modernes. Tel autre, bibliomane exclusif, pencherait volontiers pour des renseignements plus complets ou minutieux sur le prix des livres vendus, avec études comparatives des adjudications diverses, puisées dans les catalogues des ventes célèbres du siècle. Tel bibliothécaire de province, par esprit de système, ne rechercherait dans ses pages que des notes de catalographie, des classifications bouquinières ou des études statistiques, tandis que certains amateurs demanderaient avec instance de précieuses descriptions des livres à vignettes du XVIII[e] siècle ou des ouvrages illustrés du XIX[e] siècle, avec des remarques sur l'état des planches, les avant-lettres, les figures découvertes et toute l'iconologie désirable et raffinée qu'il est de mode de professer aujourd'hui.

Sans négliger entièrement ces divers travaux, je ne saurais y renfermer toutes les aspirations du *Livre*, et je trouve préférable de renvoyer ces différents monomanes dont les idées sont si respectables à des magazines très spéciaux et excellents, comme le vieux ***Bulletin du Bibliophile***, ce vétéran de la bibliographie podagre, qui sort encore quelquefois, comme un petit vieillard propret, de la librairie de M. Techener, sur les plates-bandes maroquinées duquel je ne veux point marcher.

Une autre école plus moderne se plaît à rechercher des opinions sagaces sur les belles publications typographiques du jour; elle s'étudie à connaître la trituration du livre, sa physiologie, et je dirai, même sa psychologie. Amoureuse du document, du fait inédit, des mystères qui planent dans les entours d'une œuvre ou d'un écrivain, elle met son esprit au service de sa curiosité toute littéraire, et compulse plus volontiers les dossiers épistolaires, les petits côtés de l'histoire des lettres, les fragments de mémoires, les dessous des livres à clef, toutes les choses vivantes de la littérature, les pages chaudes et colorées des romantiques inconnus ou oubliés, les excentricités de la plume ou les originalités des conceptions cérébrales. Les disciples de cette école ne dédaigneront pas encore de connaître les façons dont ils peuvent agencer une bibliothèque, quels sont les relieurs, ces couturiers du livre, qui soient susceptibles d'habiller les meilleurs élus de leur choix. Aucunement confinés dans la passion des siècles passés, ni embaumés ni momifiés dans le pédantisme et la bibliognosie de tradition, ils feront leurs efforts pour étendre plutôt leurs vues, leur goût, leur manie délicate, que pour les circonscrire dans un cadre étroit. Ils admettront à la fois, sans les confondre, Rabelais et Veuillot, Bossuet et Renan, La Bruyère et Maupassant, Montaigne et Ludovic Halévy, Lesage et Alphonse Daudet.

C'est plutôt à ces derniers, à ces nouveaux, que cette Revue, dans sa partie rétrospective, conviendra par la manière dont je la conçois. Ce siècle est assez vieux, assez chargé d'hommes illustres pour qu'on y puisse fouiller l'inédit et y coordonner l'histoire, sans emprunter éternellement aux temps passés, plus sillonnés d'investigations que l'Europe ne l'est de chemins de fer. ***Le Livre*** doit être un recueil original, sans précédent, tirant toute sa force de son caractère unique et de son genre absolu. Aux esprits encyclopédiques et moins épris de littérature masculine et musculeuse, je recommanderai, avec un parfait sérieux et une sincère conviction, Monseigneur Le *Polybiblion* ou Son Excellence ministérielle *le Bulletin des Bibliothèques et des Archives*.

Dans la partie moderne de ce périodique, si essentiellement foisonnante de renseignements de toute nature, je pense qu'il était difficile d'apporter à la fois plus de méthode et plus de variété. Cependant, si ma perception est juste, c'est ici que les avis bifurquent parmi les lecteurs : ceux-ci voudraient développer l'étude des comptes rendus et sacrifier largement cette compendieuse gazette bibliographique qui résume le mois littéraire avec tant de logique et de probité ; ceux-là, par contre, ne se soucient mie des critiques d'ouvrages nouveaux. Trop de romans, disent les uns ; pas assez d'analyse pensent les autres ; c'est l'histoire de l'âne de Buridan. — Je sais certains curieux qui périraient de dépit si on leur supprimait la liste officielle des nouveaux journaux parus, qu'ils ne sauraient découvrir ailleurs ; d'autres trouvent des charmes touchants à la nécrologie honnêtement préparée. Pour telle classe d'abonnés, le véritable *clou* du *Livre,* ce sont les listes sommaires des principaux articles de la presse littéraire et politique, ainsi que le résumé des Revues ; pour telle autre catégorie, le suprême attrait ne se trouve que dans ces notes de provenance étrangère qui ne nous laissent rien ignorer de ce qui se fait ou s'imprime *urbi et orbi*. — Au demeurant, chacun trouve ici sa pâture intellectuelle ; chacun y alimente son caprice, sa passion ou ses études. Ce serait la fable du *Meunier, son fils et l'âne* qu'il nous faudrait jouer sans fin, s'il fallait déférer aux désirs de tous nos très chers abonnés.

C'est ici un terrain de conciliation pour tant de boutades opposées. Toute Société ne vit que de concessions réciproques et l'égoïsme individuel cède forcément le pas à l'intérêt général.

Si, après six ans de travail silencieux, je me livre aujourd'hui à cette causerie d'intimité soudaine, c'est que je sens ma tâche allégée par le succès et que je puis, peut-être pour la première fois, sortir des sous-sols de cet immeuble afin de visiter mes locataires inconnus :

« Dites-moi, vous trouvez-vous bien ? — Ne vous manque-t-il rien ? — Ne sentez-vous ni trop de chaleur ni trop de vents coulis ? » — ... Et, par manière préventive, je pourrais ajouter : — « Je sais ce qui vous fait défaut ; pas assez de tenue et de correction typographique ; trop de coquilles qui gâtent et marbrent nos colonnes, et, puis encore, peut-être desirez-vous plus de luxe et de confortable dans la décoration intérieure, quelques bahuts vieux style dans l'antichambre, de la recherche dans les détails, de l'esprit de suite et de l'harmonie dans l'analyse critique des visiteurs. Est-ce là bien tout ? » — Je n'ose esperer que vous ajoutiez : « De plus fréquentes entrevues entre nous. — Comment donc, cher monsieur, l'honneur serait pour moi ! »

. . . .

Cette visite étant faite, ces quelques mots échangés, mes hôtes très aimés, je vous dis au revoir. — Sachez que je suis toujours ici avec vous et près de vous, sous le même toit, cousu à vous sur nerfs sympathiques, relié dans une même passion de peau humaine. Signalez-moi les abus, — s'il en existe, — faites scintiller les petits fers de vos désirs, le titre de vos ambitions ; montrez-moi la doublure de *tabis* de vos rêves, les fleurons à froid de vos déceptions, et aussitôt j'accours.

Ces dernières préciosités sont sucreries de jour de l'an. Goustez-les pour ce qu'elles valent.

OCTAVE UZANNE.





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Une de ces Dames, par le sergent Bobillot. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1885.

Il est bien entendu que parce qu'on est un mort héroïque et qu'on a été devant l'ennemi un soldat superbe et inspiré, il ne s'ensuit en aucune façon que vos œuvres littéraires doivent s'imposer à l'admiration du public et s'émanciper de la critique. Je ne veux pas empêcher que ce nom : le sergent Bobillot, ne soit, en tête du livre, un appel à la curiosité et un garant de la sympathie des lecteurs. Mais je peux bien ne considérer le livre qu'en lui-même, sans m'inquiéter de celui qui l'a écrit. Cela même est d'autant plus facile qu'en croyant lire du sergent Bobillot on risque de lire de l'Albin Valabrègue, comme nous l'apprend une toute modeste ligne au milieu d'une page blanche, immédiatement après le titre. M. Albin Valabrègue dit bien, dans sa préface : « Dans *Une de ces Dames*, ce que j'aime le plus, c'est le style, et il est bien de lui. » Mais cela ressemble à une politesse. D'ailleurs, dans un enfant qui a deux pères, bien habile celui qui dirait lequel a fait les os et lequel a fait le sang. Prenons donc le roman tel qu'il est. Il en vaut la peine et n'a besoin d'aucun nom pour le recommander.

C'est l'histoire d'une de ces dames ; mais c'est aussi l'histoire d'un de ces jolis messieurs dont le Bel-Ami de M. Guy de Maupassant est le type le plus élevé et — qu'on juge des autres — le moins écœurant. Ces deux personnages, Julia des Margelières, qui ressemble à Sarah Bernhardt et se croit grande comédienne, et Edgar d'Orcelles, viveur décavé qui, dans son blason, s'est taillé des accroche-cœur, se sont rencontrés et convenu. Leurs vices sont de la même envergure. Ces deux corruptions s'acoquinent et se trouvent chacune satisfaites de trouver dans l'autre son égale. Cependant d'Orcelles fait un riche mariage et Julia se laisse épouser par un honnête et savant homme, riche à millions, qui s'est pris pour cette chair de courtisane d'une passion douloureuse et insatiable, et réalise encore une fois la fable des compagnons d'Ulysse sous la baguette de Circé. Trois mois ne se sont pas écoulés après ce double mariage que les deux couples se rapprochent et que d'Orcelles et Julia de Margelières, devenue Mme Treillat, reprennent leurs relations, cette fois pimentées d'adultère. Mais la logique fatale du vice ne veut pas qu'ils s'arrêtent là. Ils recommencent leur vie d'autrefois, les nuits d'orgie, les noces folles avec les camarades mâles et femelles d'antan. Treillat a voulu lutter ; le pauvre homme, de défaite en défaite, en est venu jusqu'à vivre au milieu de ce monde, dans l'hôtel de courtisane de la Margelières, et tout le monde le prend pour un mari complaisant quand il croit encore sa femme fidèle. A la fin, il ne lui est plus possible de douter ; il sait qu'elle a d'Orcelles pour amant. En même temps, la femme de celui-ci apprend pour qui elle est abandonnée par le mari qu'elle croyait digne d'elle et qu'elle aime trop pour que la désillusion ne la tue pas. Treillat a provoqué d'Orcelles ; mais, au lieu d'aller se battre, le misérable arrive chez Julia, et les voilà qui fourrent dans une valise les valeurs, l'or, les bijoux de la courtisane, pour fuir ensemble pendant que Treillat attend l'homme sur le terrain. Louise d'Orcelles, comme un spectre, surgit tout à coup au seuil de la chambre, « rigide et blanche, les regardant faire ». Ils vont, cyniques et violents, la repousser, lui passer sur le corps, quand elle, étendant instinctivement les bras pour chercher un appui, trouve un revolver déposé là le matin par Treillat hanté d'idées de suicide. Elle le prend, et, pour se défendre, « désespérément, au hasard, dans le tas, les yeux fermés, elle tire ». Elle tire à deux reprises et les tue tous les deux. Au même moment arrive Treillat, et « comme un bruit de pas emplissait déjà l'appartement : — Silence ! lui dit-il, ce n'est pas vous qui les aurez tués..., ce sera moi ! »

Je ne relève pas l'analogie qu'il y a entre ce dénouement et celui de *la Glu* de Jean Richepin. Mais je répète que le livre, quels que soient ses défauts, mérite d'être lu, et l'on s'explique d'autant moins les cris séditieux poussés à son sujet par une certaine

partie de la presse, qu'on serait plus désolé d'appliquer à ces délicats le proverbe : Il n'y a que la vérité qui blesse. B.-H. G.

Les frères Colombe, par GEORGES DE PEYREBRUNE. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1885.

Je remercie M. Georges de Peyrebrune du plaisir que son recueil de nouvelles m'a procuré. Les livres où la fraîcheur n'est pas de la fadeur, où la naïveté n'est pas de la niaiserie, où la jeunesse ne ressemble pas à l'enfance sénile, où l'honnêteté ne parle pas par la bouche de M. Prudhomme, où les sentiments tendres et nobles ne dégagent pas l'ardeur moralisante ou prédicante, où la nature est étudiée ailleurs qu'en ses procédés de décomposition, où l'idylle n'est pas faisandée et où l'amour n'a pas de relent, sont assez rares pour qu'on les savoure avec des joies de gourmet.

La nouvelle qui donne son nom au volume, *les Frères Colombe,* est charmante et attendrissante. Ces deux vieux garçons, sevrés de tous plaisirs étrangers à tout ce qui n'est pas la poussière et les paperasses de leur bureau, et dont le pauvre cœur atrophié a pourtant trois épanouissements douloureux, trois amours déçus; le premier pour un chien sauvé de la rivière et qui meurt entre leurs bras, le second pour une petite fille sauvée de la boue et du crime, dont la grâce remplit pendant des années leur pauvre intérieur d'un rayonnement jusqu'au jour, vite venu, où un mariage, qu'ils arrangent eux-mêmes comme on arrange son suicide, l'emporte loin d'eux; le troisième pour un petit oiseau sauvé de la neige, un soir d'hiver, et qui s'envole au premier jour de printemps; ce sont là de touchantes figures peintes en des pages saines à lire. Deux autres, *Une Séduction* et *Mon voisin Ténor,* ont, dans des tons différents, leur valeur propre et portent la marque du talent élevé, chaud et sympathique de l'auteur. Mais le volume contient une quatrième nouvelle, laquelle est tout simplement un chef-d'œuvre. Elle a pour titre : *Lou Flutaïré* (*le Joueur de musette, le Flûteur*). Longin, Bernardin de Saint-Pierre, George Sand ont fait aussi bien; mais je ne crois pas qu'ils aient fait mieux. Je tiens à frapper, dans cet espace restreint dont je dispose, l'éloge le plus fortement que je puis, sans avoir — et j'en suis navré — l'espoir qu'il réveille l'écho de manière à assurer à ce chef-d'œuvre — je le répète — la place à laquelle il a droit. B.-H. G.

Le Roitelet, par CÉLESTIN DEMBLON. Poème naturaliste romantique, en prose. Une brochure in-18. Paris, E. Giraud et Cie, 1885.

Le poème naturaliste romantique en prose, de M. Célestin Demblon, paraît nous venir de Belgique, bien que édité par un Parisien. De Belgique, il vient assez souvent de bonnes, fortes et belles choses pour qu'on ait de quoi se consoler d'une déception. On y est d'ailleurs tout préparé par le titre, d'un éclectisme à brouiller les cervelles où s'équilibrent le mieux les fluides intellectuels. L'auteur du *Roitelet* — c'est la « prière d'insérer » qui le déclare — a voulu prouver que dans le sujet le plus simple, le plus ordinaire et dans un ton familier, il est possible de développer le lyrisme le plus large et le plus vrai. Puisque telle était son ambition, que ne se taisait-il? D'autres, avant lui, s'en étaient chargés et acquittés victorieusement. Lui a fait imprimer cinquante-six pages dont voici le triomphant finale : « Indicibles joyaux dont l'univers entier n'est que le riche écrin! ma vie! mes amours! mon orgueil! et ma gloire! rien ne vous supplantera jamais dans les chants de mon cœur, non, jamais! non, jamais! jamais! »

Il ne manque que l'orchestre et les figurants pour se croire à l'Opéra-Comique. La plaquette de M. Célestin Demblon est lyrique... dans ce sens-là.

B.-H. G.

Monsieur Parent, par GUY DE MAUPASSANT. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une histoire bien simple, bien connue, bien ordinaire que celle intitulée *Monsieur Parent,* par Guy de Maupassant; un de ces drames intimes de l'adultère dont la société est secrètement pourrie, mangée jusqu'aux moelles, et pourtant on croirait lire une chose neuve, ignorée, se trouver en face d'un problème non résolu, d'une révélation encore vierge. Telle est la magie du talent de cet analyste profond, de ce minutieux observateur, de ce peintre extraordinaire, qui semble toujours faire un pas en avant à chaque œuvre nouvelle qu'il produit.

A ces dons si rares qui ont fait de l'écrivain un maître incontesté dans l'art délicat de fouiller les cœurs, de pénétrer l'âme fermée des femmes, de compter les pulsations révélatrices des artères et des reins, se joint un style d'une simplicité parfaite. C'est une eau calme, limpide, qui coule, semble-t-il, sans effort, sans fatigue, laissant voir tous les détails du lit dans lequel elle s'encaisse, caressant les fleurs et les verdures dont elle est bordée, donnant à chaque chose un miroitant reflet qui en relève l'éclat.

Jamais l'écrivain ne s'est montré plus à l'aise que dans cette étude de la femme adultère, du mari, de l'amant et de l'enfant, le petit être dont l'existence, dont la naissance douteuse sert à torturer l'âme et le cœur du mari. Il connaît à fond les roueries de la femme, sa perversité diabolique; il sait rendre avec une extraordinaire intensité, avec un grand bonheur d'expressions, sa science innée du mal, sa féroce indifférence en face de l'homme qu'elle n'aime pas et qu'elle verrait tomber mort à ses pieds, sans verser une larme, sans éprouver un regret, ayant cette stoïque sauvagerie du Peau-Rouge vis-à-vis de l'ennemi lié au poteau de tortures. En quelques pages se déroulent toutes les phases de cette existence, la trahison, la révélation de la faute, l'infâme chassée de la maison, emportant son enfant avec elle, cet enfant, sur la naissance duquel elle-même soulève des doutes pour mieux arracher le cœur de cet homme

haï, le mari, un pauvre diable debonnaire et doux. Puis, la vie lamentable de l'infortuné qui cherche dans l'uniforme roulement de l'existence la plus calme, le repos, l'oubli, et qui ne parvient jamais à oublier complètement. Tout cela repose sur une observation patiente, presque divinatoire, des caractères humains, des êtres et des choses, et tous les détails si pénétrants du drame ont leur utilité, leur raison d'être, venant graver plus âprement dans le cerveau du lecteur les mille atomes mystérieux dont se compose la souffrance de l'homme. *Monsieur Parent* est un petit chef-d'œuvre complet, d'une forme irréprochable et d'une saisissante pénétration; il trouvera sa place marquée auprès des meilleures œuvres contemporaines, auprès des plus fortes études de Guy de Maupassant.

Le même volume contient quelques nouvelles qui semblent choisies parmi les plus émouvantes et les plus heureuses de l'écrivain; ce ne sont pas seulement des œuvres d'un conteur qui veut amuser. ce sont des pensées d'une audacieuse philosophie, cachées sous une forme habile, séduisante, qui semblent à la portée de toutes les intelligences par leur forme, leur charme et leur limpidité. G. T.

Par les Champs et par les Grèves, par Gustave Flaubert. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La collection des œuvres de Gustave Flaubert ne serait pas complète, si on avait négligé d'y joindre les importants fragments qui forment le volume intitulé *Par les Champs et par les Grèves*. Ce sont les débuts du maître, ses premiers essais, ses premières tentatives analytiques et descriptives, la fleur juvénile de son talent; il importait de les faire connaître, d'en donner aux lettrés l'exquise et délicate jouissance. Dans le voyage en Bretagne, qui compose la partie la plus importante de ce recueil, on retrouvera en germe les qualités de puissance, d'observation et de style qui, plus tard, feront de l'écrivain un maitre incontesté comme Balzac, un créateur et un novateur. Çà et là se retrouve la griffe magistrale qui perce déjà à travers les impressions tendres et violentes de cette âme d'artiste, ouverte si largement à la nature et au beau, et c'est un régal pour les lettrés, pour le lecteur, de rechercher dans ce débutant le futur grand écrivain. Quelques pièces sont fameuses, comme la préface aux dernières chansons de Bouilhet, la lettre au conseil municipal de Rouen. D'autres étaient absolument ignorées, comme les fragments du roman *Novembre*, les premières préoccupations de *la Tentation de saint Antoine*, des épisodes d'un voyage en Orient, *la Danse des Morts*, une étude sur Rabelais. Ce livre est l'indispensable complément des œuvres de Gustave Flaubert. G. T.

Le Gaga, par Dubut de Laforest. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Ce livre, autour duquel on a essayé de faire un certain tapage, est assurément un sujet actuel, et qui eût pu fournir à un écrivain puissant des pages de premier ordre, même après Balzac, même après l'inoubliable baron Hulot. Mais il fallait justement éviter de tomber dans les nombreux pièges semés sur la route dangereuse, pleine d'embûches, où s'aventurait forcément celui qui voulait peindre cette abjection sociale. M. Dubut de Laforest est tombé dans toutes les chausse-trapes, a donné, comme de gaieté de cœur, dans tous les pièges à loups et a produit un livre ne dégageant que l'ennui, la lassitude et l'écœurement. Ses personnages, bien que ayant de nombreuses ressemblances avec des êtres déjà vus ailleurs, n'ont aucune consistance; ce sont des baudruches que le plus léger coup d'épingle crève et fait disparaître.

Pas d'observation réelle, aucune préoccupation du style, pas d'analyse sérieuse, un peu de science apparente, mais de celle qui fait appeler le savant *doctus cum libro*, voilà ce qui ressort de la lecture serrée et consciencieuse de ce volume.

Des influences très diverses et très contradictoires semblent avoir présidé à l'enfantement de ce roman. On dirait que l'auteur s'est imprégné tour à tour et assez confusément des œuvres de Balzac, de Barbey d'Aurevilly, d'Eugène Sue, de Huysmans, enfin du marquis de Sade; il paraît avoir eu plus de souci de ce qu'avaient pu faire ses prédécesseurs, que de se mettre en face de la vérité et de peindre ce qu'il pouvait voir, étudier par lui-même. Il en résulte une œuvre sans consistance, pleine de boursouflures, d'invraisemblances, de scènes écœurantes et impossibles, rappelant de fort loin certains passages des auteurs cités plus haut, mais n'approchant ni des uns ni des autres, faute d'une observation vraie, d'une imagination suffisamment cultivée et d'une langue châtiée. En résumé, un livre qui mérite le titre à effet que lui a choisi l'auteur, une œuvre inutile vénéneuse, champignon trop rapidement poussé dans un humus en décomposition, sous des influences délétères. G. T.

Les signes du temps, par Henri Rochefort. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La nouvelle série des *Français de la décadence*, publiée par Henri Rochefort, s'appelle *les Signes du temps*, sujet multiple, ondoyant et amusant, qui comprend tous les vaudevilles de la vie de Paris, les cocasseries de la politique, les bizarreries du monde, les curiosités de l'art et de la littérature. L'auteur aborde la politique et l'attaque de sa plume la plus aiguë, de sa raillerie la plus mordante, ne reculant jamais devant une moquerie ou un cour [illegible] fouet. Il semble que l'écrivain ait ici donné l'es[illegible]tes ses qualités d'ardent lutteur, d'infati[illegible]iste, pour prendre corps à corps, les ur[illegible]es les autres, toutes les choses qui sont *les Signes du temps*. Ce livre est comme le résumé de l'atmosphère spéciale de la capitale, une atmosphère chaude, grisant comme l'alcool, une essence folle et capricieuse dont les fumées embrasent le cerveau. Personne n'a manié

avec plus de bonheur, de persévérance et de continuité cette arme redoutable, le ridicule, et Rochefort, aujourd'hui comme hier, reste maître dans l'art de la satire parisienne. G. T.

Les attentats de Modeste, par M. PONTSEVREZ. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Très simple, très sincère, mais en même temps d'une terrible réalité, le drame campagnard intitulé par M. Pontsevrez *les Attentats de Modeste*. On sent qu'on se trouve en présence d'un observateur consciencieux, doublé d'un véritable amoureux des lettres, d'un écrivain sincère et convaincu.

Un grand parfum champêtre se dégage, puissant, plein de sève grondante, d'un âcre ferment terrestre et humain, de cette étude, où les êtres tiennent de si près à la nature. Leurs passions, leurs crimes, leurs joies semblent participer de ce contact étroit et continu avec le sol; les personnages, bien plantés dans le paysage, font corps avec lui et cependant s'en détachent suffisamment pour accaparer l'attention; on dirait ces figures des tableaux de Bastien-Lepage, lumineuses de vérité, mais ne nuisant pas plus à ce qui les enveloppe que leur entourage ne leur nuit. De là un attrait général, un grand charme émanant de l'ensemble.

L'auteur nous fait pénétrer dans l'intimité des mœurs normandes du Calvados et nous montre les paysans sous leur vrai jour, à la fois cupides et emportés, capables de beaux dévouements, d'actions nobles et des choses les plus basses, les plus honteuses, les plus criminelles. Il étudie avec un réel talent les causes de la dépravation chez eux, l'ivrognerie, la luxure brutale, les ambitions locales, stigmatisant chacun de leurs vices et les concentrant dans un personnage différent, de manière à lui donner un plus saisissant relief. C'est ainsi que le père Jarlaud représente l'ivrognerie, son fils Firmin, l'ambitieux prêt à tout, même au crime, à la fois lâche, avide et luxurieux, et que Modeste, enfin, vipère dangereuse, court de l'un à l'autre, soufflant les passions, avivant les rancunes, remuant chez les autres les haines et les fureurs qui la dévorent. A côté de cette sombre figure se détachent, charmante, la petite Marthe, la saine et robuste Claire, le grand valet Ricard, le brave et laborieux Dominique Jarlaud, qui sont la contrepartie ensoleillée de ce drame, auquel ne manquent ni le sang versé, ni les intimes déchirements de famille, ni toutes les discordes que peut soulever dans les milieux les plus unis une femme comme cette terrible Modeste. En somme, une œuvre saine, d'un intérêt dramatique qui va toujours croissant, mais en même temps un livre d'observateur et de fin lettré. G. T.

Mam'zelle Vertu, par HENRI LAVEDAN. Paris, Laurent, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un écrivain, un vrai, un passionné de littérature, un raffiné de style, un observateur de talent, telle est l'impression qui se dégage de la lecture de ce livre, un volume de débutant, un simple recueil de nouvelles, mais dont chaque fragment a son mérite particulier, sa saveur charmante, son originalité.

Ils sont rares, les véritables écrivains, ceux qui écrivent pour dire quelque chose, pour donner une sensation neuve, M. Henri Lavedan est de ceux-là; il n'a pas seulement le germe du talent, il a du talent tout à fait; il suffit de lire *Mam'zelle Vertu, M. Papillon, Un homme peureux, Mie de pain,* pour ne citer que ces nouvelles-là, on y trouvera un don véritable, une étonnante sûreté de plume et une observation réelle, ne s'attardant pas aux inutilités, pour aller droit à ce qui frappe, à ce qui émeut et qui a une signification. Un des grands charmes de sa manière est la simplicité rigoureuse de son style, une langue claire, pure, châtiée, bien française, peignant d'un mot, d'une expression, les individus, les paysages, les choses. Même après des maîtres, après des œuvres connues et admirées, il a su en créer une humble sans imiter personne. *Mam'zelle Vertu,* une longue nouvelle, presque un petit roman, est l'histoire d'une dévouée, d'une de ces dévouées sincères, ignorées, vivant et mourant dans l'absolutisme de son sacrifice, formule admirable du dévouement quand même. En donner plus longuement le sujet serait déflorer une œuvre exquise dans sa simplicité; nous préférons renvoyer au volume les lecteurs, les lectrices, les lettrés, tous ceux qui savent admirer, comprendre les lettres et s'attendrir. Ils trouveront également là une série de nouvelles de premier ordre et qui font bien augurer du roman qu'élabore en ce moment le jeune écrivain, un des meilleurs parmi les jeunes, un de ceux que doivent encourager et soutenir tous ceux qui savent apprécier le talent là où il se trouve, et aider à le faire connaitre. G. T.

Le Cœur, par FÉLICIEN CHAMPSAUR. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre délicat, une œuvre d'amoureux et de lettré, une passionnante étude de l'homme et de la femme dans leurs rapports d'amants, tel est le nouveau roman de Félicien Champsaur. Tout ce que la passion a de plus ardent et de plus pénétrant s'y trouve exprimé en une forme persuasive et gracieuse qui s'insinue dans l'esprit, coule en une rosée brûlante jusqu'au fond du cœur et vient remuer tout ce qu'il y a de générosité et de passion dans l'âme du lecteur.

On éprouve, à lire ce volume exquis, l'impression que l'on ressent en lisant ces œuvres inoubliables : *Paul et Virginie, Manon Lescaut, Daphnis et Chloé,* et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'auteur, que de reconnaître que ces œuvres, pour lesquelles sa préface dit sa juste admiration, sont précisément celles dont il s'est le plus rapproché.

Une langue vibrante, bien moderne, bien saisissante, frappée à un coin particulier, vient au service de l'écrivain et lui sert à peindre l'amour en des termes qui le rajeunissent et le vivifient. C'est un

long poème de passion qui ne fatigue pas un instant et dont on gardera longtemps le rythme mélodieux dans l'oreille, dont on conservera sur les lèvres l'embaumante saveur, comme de ces fruits parfumés, dont l'arome ne doit plus vous quitter et dont le souvenir vous poursuit. C'est au cœur que l'ouvrage de Félicien Champsaur s'adresse, c'est au cœur qu'il arrive, avec l'instantanéité des choses vues, la force des choses vécues. G. T.

La Bonne en or, par Henri Pagat. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que fourmillant trop de mots, d'expressions, empruntés à Huysmans, à Lemonnier et à Cladel, le roman de M. Henri Pagat est une œuvre véritablement intéressante et méritant d'arrêter l'attention des lecteurs. Malgré son titre à effet, un mauvais titre, mélodramatique et cherché, qui met en défiance, c'est une étude très consciencieuse et très fouillée de la vie de campagne. Les types de Théogène Grondoulot, d'Euloge Hazar et de Ludivine Hazar sont peints avec une extraordinaire science du paysan. Le bel Hector de Sargette, les Beaupicoche et Gustave Grondoulot forment un amusant contraste avec les autres personnages et servent à accentuer leur relief; au milieu de ces brutes, de ces avides, de ces grotesques, se détache, gracieuse, attirante, la figure de Rose Beaupicoche. Le style de ce roman est d'un écrivain préoccupé de littérature, et on le trouve mis au service d'un réel talent d'observation. Nous citerons la maladie de Mme Beaupicoche, la mort et l'enterrement de Théogène Grondoulot, la course affolée à travers champs de la malheureuse Rose, comme des morceaux tout à fait remarquables. M. Henri Pagat compte de ce jour parmi les bons écrivains. G.T.

Aventures de femmes, par Ernest Daudet. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Un recueil de sept nouvelles, nous montrant la femme sous ses aspects les plus divers, depuis l'espionne *Minna Taniska*, surprenant un secret d'État en séduisant un ministre, jusqu'à *Retrouvée*, la jeune fille de province, retrouvée à Mabille, parmi les filles, par son amoureux d'autrefois, et se tuant de honte. C'est une série d'études curieuses.

Les oas difficiles, par Armand Silvestre. Paris, Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est toujours la même bonne humeur intarissable, la même gaieté gauloise et la même saveur littéraire, qui ont fait d'Armand Silvestre le digne successeur, l'émule heureux des vieux conteurs d'antan. Son nouveau livre, *les Cas difficiles*, ne le cède en rien aux précédentes œuvres du poète délicat, du prosateur à la fois savant, subtil et gras, qui a trouvé le secret d'amuser ses contemporains d'une manière continue et toujours intéressante. On fera bon accueil à ce nouveau recueil de joyeuses nouvelles. G. T.

Un sphinx du demi-monde, par Valery Vernier. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Toutes les œuvres de M. Valery Vernier, un écrivain de talent, un poète connu, apprécié, revêtent une forme gaie et humoristique qui leur donne un cachet spécial. Il y a là comme une atmosphère poudrerizée fleurant bon le XVIIIe siècle, fournissant à l'esprit un régal délicat et distingué, chatouillant le cœur avec légèreté. On lira avec plaisir ce nouveau volume, où l'auteur a donné l'essor aux plus séduisantes fantaisies de sa plume.

Disoipline, par Alphonse de Launay. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Terrible et bien émouvant, ce drame intime et militaire, où l'on voit deux hommes, liés depuis l'enfance par le dévouement de l'un pour l'autre, l'un issu de paysans, l'autre de famille noble, et mis aux prises par les hasards de la vie. L'adultère a semé la haine et la fureur dans ces cœurs faits pour l'amitié éternelle, et l'on assiste à une cruelle lutte morale suscitée par l'antagonisme du devoir militaire et du devoir social et privé. Une belle thèse, noblement soutenue par M. Alphonse de Launay, qui a su en tirer un roman des plus intéressants.

Clairs de soleil, par Noel Blache. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Si jamais livre a pleinement justifié son titre, c'est bien celui que M. Noël Blache a intitulé *Clairs de soleil*. Quelle chaude flambée de rayons! Quelles flammes d'amour! Quelle vibration musicale et charmeuse! Toutes les jolies nouvelles réunies sous ce titre ont une ardeur, une vie, un entrain chantant qui font songer à Alphonse Daudet et à Paul Arène. Certes, l'écrivain provençal procède bien directement d'eux; comme eux, il trempe sa plume dans le bain magique de pourpre et d'or que fournit là-bas le brûlant soleil du Midi. Aussi ses personnages ont-ils une couleur, un chatoiement qui sont la séduction des yeux et la caresse amie des oreilles. La jolie note passionnée et persuasive que celle-là! G. T.

Les bons camarades, par H. Lafontaine. Paris, Calmann Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a certainement un courage, dont il faut tenir compte à l'auteur, dans l'idée d'écrire une berquinade semblable à celle-ci, à une époque où les romanciers, avec raison, se préoccupent plutôt de peindre la vie réelle que la vie imaginative. A part cela, la fiction créée par l'ancien sociétaire de la Comédie française offre un certain intérêt. C'est, en somme,

l'histoire des *Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas, accommodée à la sauce moderne; les quatre héros sont déguisés en artistes : un peintre, un sculpteur, un musicien et un littérateur; mais il est facile de reconnaître sous cette enveloppe, Athos Porthos, Aramis et d'Artagnan. Livre honnête, de lecture facile, une grisaille terne.

Contes bourgeois, par TH. DE BANVILLE. Paris, Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un poète, toujours un poète, même quand il veut peindre des scènes de la vie. Cela remue et s'agite bien loin au-dessus de nous, dans les nuées, dans l'éther, dans une sphère si élevée, qu'on a quelque peine à y retrouver les héros de la vie ordinaire. Mais quelle jolie plume! Comme elle sait enguirlander le sujet, fleurir la phrase et donner du charme même à l'invraisemblable, surtout à l'invraisemblance! Il sera beaucoup pardonné au conteur, parce qu'il a beaucoup poétisé, maître poète avant tout, par-dessus tout. G. T.

Lettres de ma chaumière, par OCTAVE MIRBEAU. Paris, A. Laurent, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît beaucoup le polémiste ardent, violent, implacable, qui a déjà tant fait parler de lui dans les journaux, où sa fougue déborde à chaque instant, comme le métal en fusion que nul creuset ne saurait renfermer, que nul moule ne pourrait comprimer et qui toujours jaillit à droite, à gauche, éclaboussant de gouttes de feu tout ce qui l'entoure. La réputation d'Octave Mirbeau comme journaliste n'est plus à faire; le volume qu'il publie chez l'éditeur Laurent, sous ce titre modeste : *Lettres de ma chaumière*, nous le montre sous une face nouvelle, ignorée et qui tranche violemment sur la précédente.

Conteur ingénieux, observateur minutieux, habile dans l'art délicat de faire dire aux êtres et aux choses le secret confus de leurs peines, de leurs misères, de leurs existences inconnues, il se révèle artiste et amoureux des lettres. *Les Eaux muettes, la Mort du père Dugué, le Père Nicolas, la Bonne, la Mort du chien* sont des pages d'une irrésistible émotion, d'un art simple, réel, d'autant plus dramatiques qu'elles sont l'expression même de la vérité.

On sent que l'écrivain, pour mieux arracher à la terre son secret, pour mieux pénétrer l'âme fermée du paysan, s'est rapproché du sol, s'est en quelque sorte fait paysan lui-même, vivant ainsi en communication plus étroite, plus directe, avec la nature, en s'isolant avec elle et les siens, en se mêlant à cette existence moins élevée, moins vivante, en se courbant au niveau de ses lèvres méfiantes, si dures à faire ouvrir. Aussi de son livre émane le parfum même de la terre, cette senteur rude, grossière, qui semble l'odeur spéciale au pauvre, au gueux, au paysan.

C'est bien de la chaumière que s'envolent ces lettres, et elles nous apportent vraiment l'écho murmurant et grondeur de la terre qui souffre, des terriens qui peinent et travaillent obscurément. Après s'être révélé comme un véritable tempérament de journaliste, Octave Mirbeau semble avoir voulu montrer qu'il pouvait également tenir la bonne place parmi les meilleurs conteurs : ses *Lettres de ma chaumière* en font foi. G. T.

La Main aux dames, par TANCRÈDE MARTEL. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une jolie note bien pimpante, bien sonnante, bien claire, dans l'écriture distinguée dont M. Tancrède Martel brode ses histoires. On a plaisir à écouter le narrateur, à le suivre partout où il veut bien conduire son lecteur séduit, charmé, entraîné. Le poète est là, derrière le prosateur, donnant un souffle plus léger aux phrases, les faisant miroiter et papilloter devant les yeux, comme de brillantes ailes de papillon. Avec cela beaucoup de gaieté dans ces contes et un esprit réellement français, souple et musical. *Le Général des Batignolles* est une trouvaille; *Pour un Cheveu, le Psaltérion* sont d'une humour charmante.

Nous avons gardé pour le couronnement *la Vénus au sabre,* une histoire hardie, haute en couleur, pleine de tempérament comme son héroïne. Dans *Comment les Parisiennes vont au ciel,* le poète perce à chaque moment sous le prosateur, et enfin *l'Esglaria,* la plus longue nouvelle du volume, est une exquise narration d'amour, toute baignée de grand soleil méditerranéen, qui à elle seule assurerait le succès du livre auprès des lettrés. G. T.

L'Alpe homicide, par PAUL HERVIEU. Paris, A. Laurent, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Deux volumes, tous deux remarqués, tous deux curieux à des titres différents, ont déjà fait connaître dans la littérature le nom de Paul Hervieu et lui ont donné une place méritée parmi les bons écrivains. Son nouveau livre confirmera hautement l'excellent accueil fait à ce brillant début. Le recueil de nouvelles sur la Suisse, la Savoie et les montagnes, intitulé par le jeune auteur *l'Alpe homicide,* du titre du premier récit, achève de le faire sortir du rang pour le mettre bien en vue et attirer sur lui tous les regards.

Dramatiques, écrits dans une langue sobre, nette et pourtant imagée, ces récits pénètrent dans l'esprit avec l'irrésistible force des choses vues et senties; il est impossible de se défendre de leur charme et de leur frisson, car elles unissent à un degré égal ces deux sensations si tranchées. Presque toutes ces nouvelles ont une tendance marquée à la douleur, à l'amertume, comme tout ce qui touche de près à la vie, comme tout ce qui émane de l'humanité, et sont par cela même plus saisissantes, plus vraiment em-

preintes de réalité; mais l'écrivain a su joindre à cela une émotion pénétrante, communicative, qui double l'interêt et donne du charme même aux choses les plus âpres.

Un grand souffle, puissant comme l'atmosphère même des panoramas grandioses qu'il dépeint, s'élève de ce livre qui raconte la montagne, avec ses gouffres, ses mystères, ses terreurs et ses férocités. Il nous a rarement été donné de lire des récits plus impressionnants, de subir le charme d'un style plus délicat et plus soigné. M. Paul Hervieu a dessiné ces paysages avec une sûreté de plume, qu'on ne saurait trop louer et qui dévoile, pour ainsi dire, l'âme même de la montagne, cette âme tragique et cruelle, que les nuages, les brouillards, enveloppent presque constamment de leur rideau opaque, comme pour mieux en cacher les dangers. G. T.

Les Récits de l'oncle Yarrick, par CHARLES FESSARD. *Nouvelles bretonnes.* Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Ce volume contient quatre nouvelles : *les Amours d'Yvonne, l'Atelier de maitre Floch, le Secret de maitre Floch* et *Pauvre Jean.* Elles sont bonnes à lire, intéressantes, dramatiques, écrites avec talent, dans un ton d'une émotion contenue et communicative qui fait contraste avec l'indifférence affectée ou les grands éclats prétentieux dont la fausseté choque également. Les mœurs y sont décrites par un homme qui doit être Breton, tant on sent qu'il les a dans les veines, en dépit du grand courant de civilisation générale qui emporte tout dans le même flot; les superstitions bretonnes y sont racontées par quelqu'un qui n'est pas bien sûr de ne pas y croire par l'instinct, sinon par la raison. J'espère en avoir dit assez pour faire comprendre l'attrait que présente ce volume avec sa forte et saine saveur de terroir. B.-H. G.

Le Roi de Thessalie, par ARY ECILAW. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce gros morceau est l'histoire d'une femme de diplomate aimée d'un roi et aussi d'un gentilhomme à qui, avant son mariage, elle avait été fiancée. Le mari est jaloux comme un tigre et diplomate comme Talleyrand. De cette situation compliquée sortent des rendez-vous, des assassinats, des lettres anonymes, des duels, des coups de cravache, des conspirations, un divorce, un mariage morganatique que l'impératrice des Hindoustans, la belle-mère du roi veuf, fait rompre, et la mort de la charmante femme, trop froissée par le sort. La transparence du titre de la « vieille furie », l'impératrice des Hindoustans, donne aisément la clef de tout le récit. Mais il faut avouer que ce scandale princier, déjà oublié, quoique récent, ne prend pas un renouveau d'intérêt à être présenté dans la prose verbeuse et déclamatoire du narrateur.

B.-H. G.

Tombée! par PAUL COSSERET. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur prend la parole à la fin du livre pour nous déclarer que « la vie courante est plus invraisemblable dans sa réalité que le roman le plus compliqué », et que « les personnages que l'auteur a mis en lumière ont vécu ». Je n'ai point le droit de révoquer en doute cette parole, mais j'y trouve le résumé du roman « invraisemblable ». Il ne s'agit pas de me raconter une histoire vraie; il s'agit de la raconter de telle façon qu'elle ait l'air de l'être. C'est à quoi M. Paul Cosseret, s'il l'a tenté, n'a point, à mes yeux, réussi. Une jeune fille, élevée par son père, veuf, au-dessus des préjugés et des petitesses du monde, s'éprend d'un jeune homme d'une condition inférieure à elle, mais qui lui a sauvé la vie, et se livre à lui quand il lui suffirait d'un mot pour obtenir de son père le consentement au mariage. Le vieux gentilhomme en meurt. C'est alors que les deux amants se marient. Lui, au bout d'un temps, quitte sa femme pour une marquise courtisane; elle, de douleur et de rage, prend qui elle a sous la main, un journaliste financier véreux, qui, dès qu'elle est sa maîtresse, lui inspire le plus nauséeux dégoût. Cependant la courtisane se lasse du mari, juste au moment où la pauvre femme implore son retour. Un imbroglio fait égarer les lettres, et, désespérée, se croyant abandonnée à jamais, quelques heures avant que son mari, heureux de la réconciliation offerte, accoure pour la serrer dans ses bras, elle se fracasse le crâne d'un coup de revolver. — Plus tard le veuf se remarie avec son ancienne maîtresse, la marquise; et le traître redevient son meilleur ami. — Le tout, comme style et composition, trahit une grande inexpérience.

B.-H. G.

La Noce à Génie, par EUGÈNE HÉROS. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-16.

Le fruitier Joseph Limon marie sa fille Génie à Anatole Falampin, employé au Comptoir d'escompte. Toute la noce se rend à la mairie, et à la dernière minute on s'aperçoit que l'extrait de l'acte de naissance du futur est égaré; impossible de procéder à la cérémonie sans cette pièce. Les Limon avaient commandé messe, voitures et dîner. La messe ne pouvait plus servir; mais les voitures et le diner consoleront du contre-temps; ainsi en décide le père Limon, et les invités s'entassent dans les landaus pour le bois de Vincennes et le Salon des Familles. Le soir, on mange, on boit, on chante, on danse, on avale du punch, tout le monde est gris; avant la fin, Anatole s'approchant de sa future belle-mère : « Voyons, maman Limon, lui dit-il de sa voix la plus douce, laissez-moi m'en aller avec Génie. — Mais c'est impossible, puisque... — Voyons! ces pauvres enfants! ajouta le père. — Oui, ces pauvres enfants! reprit l'oncle. » Et le chœur des mères : — Oh! ces pauvres enfants! Et toute l'assistance étourdie, prête à l'attendrissement, éclata en pleurs : — Ces pauvres en-

fants! La mère Limon partit de sa larme et donna la permission demandée. Huit jours après, tout était régularisé, et la morale était sauve.

Telle est la première nouvelle qui donne son nom au recueil. Il y en a trente dans ce ton de bonne humeur gauloise, et quelquefois d'attendrissement. Elles sont écrites dans le style du jour et avec les procédés à la mode, dont voici un échantillon : « Le dessert arriva : il y eut alors un moment de repos; vrai ! on avait rudement boulotté. » Mais cela ne prouve ni pour ni contre le talent, et ce que je puis dire, c'est que les historiettes de M. Eugène Héros sont amusantes. B.-H. G.

Scènes vécues, par Pierre Maury. Paris, Auguste Ghio, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je ne demanderai pas si l'on peut vivre une scène. La langue reçoit journellement trop d'entorses pour qu'on s'en fasse l'orthopédiste officieux. Mais je demanderai qui les a vécues, ces scènes ? Le cerveau de l'auteur tout seul, j'imagine, et je n'implique ici ni éloge ni blâme. Sans recourir à la fameuse comparaison du pommier, chacun de nous ne trouve dans son cerveau que ce qu'il y a. Heureux encore quand, sur 260 pages d'histoires insignifiantes ou ratées, il en tire une aussi amusante et aussi bien observée, dans son grotesque un peu gros, que celle qui a pour titre : *Risum teneatis*. C'est un grand dadais de collégien qui se croit le premier moutardier du pape, et, tout en tombant de bévues en mésaventures, ne peut arriver à la conclusion — si simple pourtant — qu'il n'est encore qu'un morveux. B.-H. G.

Le Papillon, par Marcis Oller, traduit par Albert Savine. Préface par Émile Zola. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Pour ce roman, traduit du catalan, je m'en tiendrai — et le lecteur ne m'en voudra pas à l'opinion qu'exprime M. Zola dans la préface qu'il a accordée à la traduction française. Après avoir déclaré que, dans sa conviction, « il est radicalement impossible de juger un roman sur une traduction, si bonne soit-elle », le grand *naturaliste* porte son jugement. J'y souscris d'autant plus volontiers qu'il ne diffère de celui que je porterais moi-même, que par une certaine outrance dans l'éloge, attribuable, je pense, à son rôle de préfacier. Le voici : « Ce roman me paraît une remarquable étude, l'étude de personnages légèrement idéalisés et traversant un milieu très exact. C'est bien de la vie cruelle, mais vue au travers d'un talent attendri. Barcelone s'agite dans les descriptions avec une réalité intense, tandis que les personnages marchent un peu au-dessus de la terre, les pires aussi bien que les meilleurs... Pour en venir aux détails, savez-vous que ce Louis, ce papillon, ce détrousseur de cœurs qui vole de la blonde à la brune, est une très jolie figure de l'amant adorable et féroce sans le savoir ? Au fond, il est inconscient, et c'est pourquoi on ne l'exècre pas, même criminel... La pauvre fille qu'il tue, après l'avoir séduite et abandonnée, Toinette, m'a paru aussi d'un très charmant dessin, illettrée et croyante, se donnant tout entière, bien peuple au fond, quoique élégiaque. Mais les figures secondaires, les figures populaires, m'ont frappé plus encore; tout cela grouille, va, vient, crie, avec du vrai sang sous la peau, Mme Fine surtout, qui doit être superbe de vérité. Maintenant, est-il besoin de vous dire que je n'aime guère le drame de la fin ? La scène où Toinette tombe au milieu du convoi d'un enfant, croit que c'est le convoi du sien, et se jette sur la bière, m'a semblé d'un pathétique bien gros. Et quelle complaisance du hasard, dans le dénouement : Louis se méprenant, suivant sur le trottoir une femme, la charitable Mme Grâce, et arrivant au chevet de Toinette, de sa victime mourante, pour que la dernière page soit une leçon de morale !... » Analyse et critique, voilà le plat tout fait, et je le sers, enchanté de le donner plus savoureux que s'il était de ma façon.

Un peu plus loin, M. Zola, voulant marquer les différences qu'il constate entre les naturalistes espagnols et les naturalistes français, écrit ces lignes, dont on retrouverait, en plusieurs endroits des œuvres, l'équivalent : « Nous sommes des positivistes et des déterministes, du moins nous prétendons ne tenter sur l'homme que des expériences ». Je voudrais bien savoir ce que M. Zola entend au juste par « tenter sur l'homme des expériences ». A le prendre au pied de la lettre, c'est à frémir, et je proteste contre un tel système de vivisection : je m'en tiens à M. Paul Bert et aux autres qui opèrent sur des chiens. Mais j'ai idée que ce que M. Zola appelle expérience, nous l'appelons observation, et alors la doctrine dont ce novateur est l'apôtre aurait l'incontestable mérite d'être née en même temps que la littérature et les arts.

B.-H. G.

Le petit Lazare, par Georges Glatron. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

Les lettrés connaissent M. Georges Glatron, dont chaque roman porte la marque de l'écrivain soigneux de son style et préoccupé de dessiner ce qu'il voit. S'il nous conduit avec *le Petit Lazare* dans un monde particulièrement sombre, il en relève la tristesse par une émotion grandissante, par la vigueur avec laquelle il peint les tableaux de la vie brutale et douloureuse qu'il a voulu conter. C'est l'histoire d'un enfant, martyr de sa naissance suspecte, lancé à travers l'existence sous une mauvaise étoile et roulant, misérable, bafoué, rudoyé, jusqu'à l'événement tragique qui termine sa lamentable existence.

Peut-être trop d'exagération dans le fatalisme qui pèse sur *le Petit Lazare;* l'auteur eût gagné à le faire moins sentir, à ne pas l'étaler partout. Il en a saturé son livre, et c'est une erreur : la vie, même malheureuse, a des éclaircies, des oublis. A côté de cela, des pages saisissantes de forme et de couleur, des peintures assez justes du grouillement de la bête humaine. En somme, un livre incomplet, mais un livre de réelle

valeur littéraire et certainement l'œuvre la plus énergique de M. Georges Glatron. G. T.

Le Viol, par Émile Bergerat. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18.— Prix : 3 fr. 50.

Est-ce bien un roman que cette brillante fantaisie exécutée avec un talent si amusant, avec force pétarades, pointes, sauts de carpe et de mouton, par M. Émile Bergerat et présentée au public sous un titre fait pour aveugler et effarer les bourgeois? Hum! l'exagération de la note artiste! Hum! hum! le romantisme d'atelier!

N'est-ce pas plutôt une longue thèse paradoxale, dialoguée, assaisonnée de coups de théâtre, de situations à effet, et n'eût-il pas mieux valu lui laisser sa forme primitive de pièce et son titre, *Flore de Frileuse*, qui lui eût laissé son arome de xviii[e] siècle, son parfum de poudre à la maréchale?

La mise en scène est hardie, le crime épouvantable, et pas une lectrice ne restera insensible au malheur de la pauvre Gilberte; mais quoi! la conclusion en est-elle une, prouve-t-elle quelque chose, apporte-t-elle une solution à la question, ne laisse-t-elle pas, quand même, le champ libre à toutes les contradictions? C'est une simple hypothèse, mince comme un fil de la Vierge et qui me paraît bien aventurée avec un gaillard aussi touché au cerveau que ce diable de Maxime Ménorval. Hein! Comment être sûr de quelque chose avec un exalté pareil, un grand fou de poète, d'être sensible comme une pile électrique?

Du reste, pour faire admettre son histoire, l'auteur a dû choisir son héros parmi les malades d'imagination, les cerveaux impressionnables, toujours dans le rêve, dans l'irréalisé et l'irréalisable, pas très près de la vie. Maxime Ménorval n'est pas un humain ordinaire, pas plus que la tante Flore de Frileuse, une jolie figure de vieille charmante, mais dans la composition de laquelle on sent trop la préoccupation du rôle à faire interpréter par l'actrice fameuse. C'est même là une idée assez bizarre chez un écrivain, façonner un type, créer un personnage, en prenant pour modèle une femme qui n'est ainsi qu'au théâtre; du pur factice et pas du tout du réel. N'est-ce pas le comble de la fantaisie, et n'avions-nous pas raison de ranger au nombre des fantaisies cette thèse brillante, étincelante, mais qui ne saurait résister à l'analyse ni à la comparaison avec la vraie vie? G. T.

Mathias Sandorf, par Jules Verne. 3 vol. in-18 de la série des *Voyages extraordinaires*. Paris, 1885, J. Hetzel.

Nous avons annoncé dans notre numéro d'octobre la publication du nouveau roman de M. Jules Verne, dont le premier volume seulement venait de paraître. L'œuvre est aujourd'hui complète en trois volumes. Nous avons dit alors, sans dissimuler notre étonnement, que l'auteur avait de son propre aveu voulu refaire *Monte-Cristo*. Le besoin que le conte merveilleux d'Alexandre Dumas fût refait était-il généralement ressenti? Avant l'exécution d'un tel dessein, la réponse à cette question était déjà fort douteuse; après, elle ne l'est plus du tout. Quel intérêt y a-t-il à reprendre, pour la traiter à nouveau, une donnée de roman déjà traitée? Un seul évidemment. En général, le romancier, l'auteur dramatique, le peintre, qui se saisit du sujet d'une œuvre d'art connue, cède clairement à la pensée que l'artiste qui l'a devancé n'a pas su tirer de ce sujet tout le parti possible; mais le procédé de M. Jules Verne étant connu, on peut admettre qu'il a obéi à une impulsion moins présomptueuse, au seul désir de mettre, entre mains de l'homme qui se venge sous le masque, tous les éléments d'action dont la science moderne dispose. En effet, Mathias Sandorf ou le nouvel Edmond Dantès, le docteur Antekirt ou le nouveau Monte-Cristo usent tour à tour de l'électricité, de l'acoustique, du magnétisme, de la suggestion. Malheureusement ces moyens ajoutent peu de chose à l'intérêt d'une fable dont le dénouement est prévu dès le début et dont le récit se délaye en d'interminables énumérations de noms de lieux, d'arbres et de plantes qui ne sont même pas des descriptions géographiques, scientifiques ou seulement pittoresques. Il est, en outre, curieux de faire remarquer que l'unique scène un peu émouvante du roman, celle de l'évasion de Mathias Sandorf, ne doit rien absolument à l'emploi de procédés scientifiques. Le dernier ouvrage de M. Jules Verne ajoute trois volumes à la série des *Voyages extraordinaires*, sans rien ajouter à la valeur de cette collection. Son meilleur résultat sera de faire relire le vrai *Monte-Cristo* et d'apporter à l'œuvre d'Alexandre Dumas un regain de popularité. E. C.

Le Serment du Docteur, par L. Léouzon-le-Duc, avec un avant-propos sur le cas du docteur Watelet. Paris, L. Frinzine et C[ie], 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cette histoire scandinave et mélodramatique, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est l'avant-propos. On retrouve avec plaisir, bien condensés et présentés, les détails d'une affaire encore récente, où la magistrature a prouvé une fois de plus que la lettre tue l'esprit. Quant au récit que M. Léouzon-le-Duc a tiré du suédois de Claude Gérard pour l'adapter au goût français, je ne veux rien préjuger de l'accueil que lui fera le public; mais, pour mon compte, j'ai rarement lu entassement de faits plus invraisemblables. Il paraît pourtant que c'est une histoire vraie. A ce compte, les ornements littéraires ne lui profitent pas, et un procès-verbal du tribunal me semblerait plus intéressant. Deux autres nouvelles terminent le volume. L'une, la dernière, intitulée *l'Oncle Josua*, est très courte; ce qui n'est pas un défaut. On y voit un type d'original amusant et touchant, fort bien réussi. *Le Nid de corbeau*, tirée, comme la précédente, d'Auguste Blanche, a du mouvement dramatique et de la passion. Elle nous présente un Tartuffe suédois et piétiste, plus laid et plus tragique que celui de Molière, et en même temps la fable est assez bien menée pour que l'intérêt ne languisse pas. B.-H. G.

Les Pastaré. *Esquisses de la vie de petite ville*, par ROGER DOMBRÉA. Un vol. in-18. Paris, 1885, E. Plon.

Le roman de M. Roger Dombréa, en un point, diffère heureusement de la plupart des romans contemporains; on n'y rencontre pas trace d'adultère. C'est une grande supériorité, mais c'est la seule. Non que l'auteur n'ait suffisamment observé, après mille autres, l'esprit étroit, vain, faux, envieux et vaniteux que la mesquinerie des intérêts débattus entre un nombre restreint de personnes, toujours les mêmes, développe à outrance dans les petites villes. Combien de coins de Paris sont « petite ville » en cela! Mais, soit inexpérience — et c'est ce que j'incline à croire — soit excès de subtilité, l'attitude des divers personnages mis en scène est tellement hésitante, leurs sentiments réels si incertains, leurs discours sont hachés si menu, entrecoupés de tant de réticences, ils sont eux-mêmes si plats que le lecteur se lasse bientôt, s'il ne s'irrite, qu'on lui donne à déchiffrer une énigme sans ombre d'intérêt. E. C.

Les Défaillances. *Roman parisien*, par ALBERT MIROUX. Un vol. in-18. Paris, 1885, Paul Ollendorff.

De cette histoire la morale, la voici : c'est qu'un honnête marchand de fourrages ne doit pas être l'amant d'une duchesse, sous peine de négliger ses affaires, de courir à la ruine, voire au déshonneur, s'il ne se trouve à point nommé une petite bourgeoise, amie d'enfance, vaillante et amoureuse, pour jouer le rôle de *Deus ex machina*. A vrai dire, M. Albert Miroux n'a pas introduit dans le roman contemporain une de ces révélations qui étonnent le monde. Mais sa petite histoire se déroule méthodiquement, gentiment, d'un bout jusqu'à l'autre, dans cette facile moyenne de talent, où je ne trouve à reprendre qu'un abus par places de descriptions sans intérêt. Par contre, nous lui savons véritablement gré de n'avoir pas versé tout à fait du côté où il penchait et de n'avoir pas dépouillé sa duchesse de toute probité à défaut de vertu. Nous avouons que nous avons eu grand'peur qu'il ne poussât à l'extrême le contraste dans le goût du jour, entre les indignités aristocratiques et les perfections plébéiennes. M. A. Miroux a eu le bon goût de nous l'épargner. E. C.

Clairefontaine, par HENRY GRÉVILLE. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

L'écrivain fécond que tout le monde connaît sous le nom de Henry Gréville vient de publier une étude normande qui est une étude humaine de la passion. Tout est faux dans cette œuvre; le ton, le cadre, les idées et le langage des personnages; tout, excepté l'éternelle passion, en dehors de toute couleur locale, en dehors des mœurs, des milieux et des temps. Deux femmes aiment un homme, qui, au début, à peine adulte, ne sait guère laquelle il aimera. La plus forte des deux femmes meurt de l'aimer; mais, avant de mourir, elle fait une blessure profonde au cœur de sa rivale qu'elle a devinée. Bon-Louis — c'est le héros — est pris par la conscription et part pour sept ans. A son retour il retrouve celle qu'il aime vraiment, et qui n'a pas non plus cessé de l'aimer, mariée à un vieux pêcheur, malade et jaloux. Les deux amants veulent mourir, mais l'amour est plus fort que la mort, et Vivette se donne à Bon-Louis. Remords, angoisses, bonheur avivé de tous les feux de l'enfer. Aubry, guéri, soupçonne sa femme. Un jour de grande marée, il l'emmène dans sa barque, à la pêche, avec Bon-Louis pour matelot. Il espère ainsi les surprendre. Tout à coup la barque touche un écueil perfide, qui n'affleure l'eau qu'aux grands reflux. Les deux hommes sont précipités dans le filet qu'ils viennent de tendre; Vivette n'a que le temps d'en sauver un; elle sauve le mari et laisse périr l'amant, dont les pêcheurs des barques voisines retirent bientôt le cadavre. Puis elle languit et meurt peu après, laissant Aubry avec les remords de ses soupçons. « Depuis la mort de son ami, elle se sentait très calme. Sûre de ne pas lui survivre longtemps, elle pensait à lui avec une grande douceur. Le souvenir des deux dernières heures de sa vie était exquis, et elle en vivait uniquement. Le dernier regard de Bon-Louis, qui l'approuvait, l'adieu qu'avaient prononcé ses lèvres, étaient encore une consolation pour celle qui se savait si près de le rejoindre. — Comme tout cela est bien arrivé! se disait-elle à elle-même dans ses heures de rêverie... Comme tout finit bien! Nous avons expié, nous sommes pardonnés, bien sûr, et nous ne souffrirons plus. »

Il sied à Henry Gréville d'être fécond. Mais il ne faut pas abuser du privilège, en laissant imprimer, parce qu'on écrit trop vite ou qu'on ne se relit pas, des paragraphes comme celui-ci :

« Elle [Véronique] était un peu plus grande que lui [Bon-Louis] et possédait les mêmes yeux bleus, le même teint délicat. Un grand air de famille les eût fait prendre *pour le frère et la sœur de Véronique*, sauf que les sourcils, au lieu de se rejoindre comme chez le petit garçon en une ligne sombre et bien fournie, étaient à peine indiqués par une ombre légère et soyeuse. » B.-H. G.

Reisennovellen, von ADALBERT MEINHARDT. Berlin, Verlag von Gebrüder Paetel, 1885.

Ce n'est pas sans appréhension qu'on ouvre aujourd'hui un roman allemand. Grands dieux! serait-ce encore une restauration de quelque époque assyrienne, égyptienne, voire même vandale dans le genre Ebers ou Dahn ?

Heureusement nos craintes s'évanouissent en parcourant les *Reisennovellen* de M. Meinhardt; c'est bien un volume de nouvelles que nous avons devant nous, et de nouvelles très intéressantes, ma foi!

L'auteur, qui semble avoir pas mal voyagé, a rapporté de ses excursions au Tyrol, en Italie, dans le midi de la France et en Hollande quatre jolis récits, fort bien écrits, et qui reposent un peu du sempiternel roman archéologique où, dans un cadre riche-

ment travaillé, l'écrivain professeur fait mouvoir des personnages en carton.

M. Meinhardt, dans ce volume qui est peut-être un premier essai, se revèle comme un écrivain de talent. Il a l'esprit d'observation, conte agréablement et n'abuse pas des descriptions de paysages et de monuments, travers ordinaire des jeunes auteurs qui, pour avoir passé quelques semaines à Florence et à Rome, croient avoir découvert l'Italie.

On lit avec plaisir ces jolies nouvelles bien observées et mouvementées, dramatiques même par moments, et où les petits recoins du cœur féminin sont si bien analysés que nous ne serions pas trop surpris si le pseudonyme de l'auteur dissimulait une « authoress ».

S'il fallait faire un choix parmi les quatre nouvelles du volume, c'est à « Château Polia » que nous décernerions le prix. L'auteur y a su imiter avec bonheur le style naïf, quelque peu monotone du moine chroniqueur qui, sur ses vieux jours, retrace consciencieusement les événements dont il fut témoin. L. M.

La Danse des Fous, par Félix Frank. Contes bleus, noirs, rouges. Paris, Georges Robert, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La préface cherche, en son style bizarre et prétentieux, à justifier le titre, et évoque Pasquin, Mascarille, Basile, les héros de Shakespeare, les figures tragiques de l'histoire, toute une troupe qui défile en dansant « la danse irritée du cerveau contre le crâne impassible! — *Zou, zou,* la farandole! » Après cela viennent les contes et récits qu'on lit sans ennui, à condition de les lire vite et *grosso modo*, mais qui, s'ils touchent par quelques côtés à la folie, n'ont rien qui ressemble à la farandole, non pas même au cotillon. Il y a des métaux qui ont un éclat terne. La prose des contes de M. Frank, bleus, noirs ou rouges, a ce brillant-là. B.-H. G.

Plaisirs en deuil, par Lucien-Victor Meunier. Vingt nouvelles. Paris. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lucien-Victor Meunier, l'auteur de *Chair à Plaisir* et de *Baisers tristes*, s'est fait comme une spécialité de ces sortes d'histoires où la passion s'étale et s'assouvit et, trop repue, fait une grimace de dégoût au dernier plat du banquet. Il se plaît à faire sentir la lie de la coupe, à écraser le fiel sous la dent du convive. Ce ton de scepticisme noir est fort à la mode. Dans la pratique, il n'arrête rien, au contraire. Il y a quelque soixante ou quatre-vingts ans, les désespérés n'étaient pas rares : René de Werther en avait procréé des légions. Mais, dans ce temps-là, on était desespéré du cœur; aujourd'hui, on l'est des sens. On se tuait de douleur, soit violemment et d'un coup, soit lentement par l'abus de la vie qui avait été trop cruelle et qu'on malmenait jusqu'à ce qu'elle vous quittât là. Aujourd'hui, on ménage l'huile de sa lampe; on vit le plus longtemps qu'on peut, tout en répondant non à la question spleenétique : *Is life worth living?* On se fait tâter le pouls par le docteur pendant la jouissance, pour savoir jusqu'où l'on peut la pousser sans péril, et quand il vous crie : Halte ! on s'essuie les lèvres en disant : Pouah! La littérature reflète ces mœurs de la vie réelle. M. Victor Meunier est un de ceux qui tiennent le miroir. Métaphore à part, il excelle à donner le sentiment poignant de cette avidité de plaisirs et de ce vice de l'âme qui sont la double malédiction de notre époque. Il le fait en style télégraphique et il montre assez de talent pour que nous regrettions qu'il ne se serve que par occasion de la vieille langue française. Exemple (il s'agit d'une femme galante qui fuit l'homme qui l'entretenait) : « Elle en avait peur. Était trop renfermée aussi, manquait d'air. Décampa. N'emportant rien. Cédant à son amour de liberté. Du coup, dégringolade complète. » Au télégraphe, on a l'excuse d'économiser autant de sous que de mots. Mais on me persuadera difficilement qu'en littérature le dernier degré de l'art soit de décharner la phrase et d'en faire un squelette. B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Chez Didot : *Bibliothèque des mères de famille* : **Lilas Marner, le Tisserand de Ravelœ,** par George Eliot. Traduction, par Mme Maisonrouge, et **Miss Tomy,** par l'auteur de *John Halifax*. Traduction par Dian. **L'Expiation de lady Culmore.** Imité de l'anglais, par Mme Berthe Neulliès.

Chez Dentu : **Le Tir aux oisons,** par Pierre Véron. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les Chenapans. Histoire contemporaine, par E. de Nescio. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Le Garde champêtre, par Elie Berthet. 1 vol. — Prix : 3 francs.

La Filleule de Lagardère, par Paul Mahalin. 2 vol. — Prix : 7 francs.

Mme D. K. L., poste restante, par H. Le Verdier. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Chez Plon : **La Violette bleue,** par Fortuné du Boisgobey. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Chez Ollendorff : **Amours cocasses,** par Alain Beauquenne. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

L'Adversaire, par Henry Maystre. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Louis de Montval, par Parabère. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Les Inconscients, par Saint-Landry. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Chez Marpon et Flammarion : **Fleur de vertu,** par Paul Saunière. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Fille adoptive, par Marc Bayeux. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Chez Frinzine et Cie : **La Chute d'une étoile,** par Léopold Stapleaux. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Revanche de l'enfant, par Édouard Delpit. Paris, Calmann Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Vétéran, par Alfred Bonsergent. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Dame au peignoir bleu, par Paul Bonhomme, 1885. Paris, Jules Lévy. Un vol in-18. — Prix : 3 francs.

Rosette, par Math. de Saint-Vidal. Paris, Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Propos d'un bourgeois de Paris, par Jules Legoux. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Margaret, par Armand Lapointe. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Histoire d'une chemise, par Berthe Balley. Un vol. in-18, Dentu. — Prix : 3 francs.

La Belle Mathilde, roman parisien, par Henri Leriche. Un vol., Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Cri du sang, par Fortuné du Boisgobey. Deux vol., Dentu. — Prix : 6 francs.

La Braconnière. Souvenirs de chasse, par C. d'Amezeuil. Un vol., Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Jeanne Reboul, par René Pont-Jest. Un vol., Dentu. — Prix : 3 francs.

Marie Letellier, par Émile Rousselle. Un vol., Dentu. — Prix : 3 francs.

La Dent du rat, par Maurice Drack. Un vol., Dentu. — Prix : 3 francs.

Lettres à une honnête femme, par Quatrelles, 2e édition. C. Lévy. — Prix : 3 francs.

A demi-mot, par Ange Benigne. Un vol. in-8° illustré. Monnier et Cie. — Prix : 5 francs.

Jambes folles, par Émile Testard. Un vol. in-8° illustré. A. Laurent. — Prix : 5 francs.

Le Docteur Chabot, par Ernest Lionnet. Un vol. in-18. Bleriot et Gauthier. — Prix : 2 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Boucher de Perthes. — Sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par Alcius Ledieu, conservateur de la Bibliothèque d'Abbeville et du Musée Boucher de Perthes. — Abbeville, E. Caudron, 1885; VIII-290 p., grand in-8°. — A Paris, chez Reinwald et A. Picard, libraires.

Tout le monde sait aujourd'hui que Boucher de Perthes a provoqué un mouvement d'études qui se rattachent à l'une des plus grandes questions que puissent aborder l'histoire et la philosophie, l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre; à ce titre, il appartient à la grande famille des initiateurs et son nom ne doit point périr.

Mais, en dehors des quelques savants qui connaissent surtout de Boucher de Perthes ses recherches et ses découvertes scientifiques, il en est bien peu qui savent qu'il y avait en lui l'économiste aux vues justes et souvent profondes, le littérateur qui publia plus de cinquante volumes, et le philanthrope qui consacra près de deux cent cinquante mille francs en œuvres de bienfaisance.

Un homme dont l'existence fut aussi bien remplie devait avoir son biographe; il appartenait au conservateur du *Musée Boucher de Perthes* de retracer la vie du savant abbevillois, dont la réputation est universelle et qui demeurera l'une des figures les plus intéressantes et les plus originales de la France contemporaine. Cette œuvre a été entreprise et menée à bonne fin par le jeune et laborieux bibliothécaire d'Abbeville, M. Alcius Ledieu, dont les nombreux travaux, jusqu'alors limités à la Picardie, sont appréciés de ses compatriotes.

L'ouvrage de M. Ledieu est divisé en trois parties; la première, composée de sept chapitres, est une biographie proprement dite; dans la seconde, l'auteur passe en revue les cinquante ouvrages publiés par Boucher de Perthes, et la troisième partie contient l'analyse ou la reproduction des lettres que ce dernier reçut d'un grand nombre de savants et de personnages illustres de la France ou de l'étranger.

M. Ledieu a rompu avec l'ancienne méthode, qui grandissait ses héros; il a raconté simplement, dans un style clair et agréable, la vie de Boucher de Perthes, mais il s'est livré à la critique lorsqu'il y avait lieu de le faire.

En terminant, nous dirons que cette utile biographie a été couronnée par l'Académie d'Amiens. Citons un ou deux passages du rapport lus à cette Société : « Depuis longtemps déjà, disait le rapporteur, je désirais connaître plus complètement Boucher de Perthes... J'ai été heureux de trouver un guide sûr et spirituel dans l'auteur de cette biographie. Le service qu'il m'a rendu, l'auteur le rendra, j'espère, à tout le public, et le public lui en saura gré. » Et plus loin : « L'Académie d'Amiens doit d'autant plus se féliciter

d'avoir demandé aux concurrents l'éloge de Boucher de Perthes qu'elle a donné l'occasion de se produire à une œuvre qui est bien composée et bien écrite. C'est une biographie complète et consciencieuse, faisant aimer l'homme savant et bon dont la Picardie est fière à juste titre. »

Nous souhaitons à cet ouvrage le succès auquel il a droit et qui ne lui manquera pas. X.

Édition définitive, revue sur les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Gustave Flaubert.** Huit volumes. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix du volume : 7 fr. 50 (100 exemplaires numérotés, sur hollande, 25 fr.).

Bouvard et Pécuchet, précédé d'une étude sur Flaubert, par Guy de Maupassant, vient de paraître en un beau volume in-8°, format classique des bibliothèques, exactement semblable à ceux des *Œuvres complètes de Victor Hugo.*

Cette édition, qui restera définitive, comprend les œuvres complètes de Gustave Flaubert, qui n'ont **jamais été réunies jusqu'ici.**

Les textes ont été revus avec le plus grand soin par la famille et les amis du maître sur les manuscrits originaux; les plus petites altérations ont pu être ainsi rectifiées et toutes les garanties ont été prises pour rendre l'édition nouvelle *ne varietur.*

Sous le titre de *Mélanges,* paraîtront ce mois-ci des fragments importants d'œuvres de jeunesse *tout à fait inédites* et d'un grand intérêt. Cette publication nouvelle ajoute encore à la valeur de l'édition des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert,* dont le succès est assuré.

Les Mille et une Nuits du théâtre, par AUGUSTE VITU. Un vol. in-18. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

Le second volume des *Mille et une Nuits du théâtre,* par M. Auguste Vitu, s'ouvre sur le récit ou compte rendu de la quatre-vingt-dix-neuvième nuit, le 29 février 1873, et se ferme sur celui de la deux cent troisième, le 30 mars 1874. En l'espace de treize mois, le théâtre n'a compté que cent cinq nuits originales, au cours desquelles il a été représenté cent trente-deux ouvrages, les uns nouveaux, les autres à titre de reprise. En cette année 1873, c'est M. Octave Feuillet qui occupe la rampe le plus souvent avec *Dalila, Jean de Thommeray, le Roman d'un jeune homme pauvre* et *le Sphinx;* puis M. Alexandre Dumas fils avec *les Idées de Mme Aubray* et *M. Alphonse.* On reprend *la Ciguë* de M. Émile Augier, *le Testament de César Girodot* de M. Adolphe Belot, *le Gendre de M. Poirier* de Jules Sandeau et E. Augier, *Mademoiselle de la Seiglière,* également de Jules Sandeau, *Henri III et sa cour* et *la Jeunesse de Louis XIV* d'Alexandre Dumas, *le Marquis de Villemer* et *la Petite Fadette* de George Sand ; et les inépuisables reprises : *les Crochets du père Martin* et *les Deux Orphelines* dans le drame, *les Pilules du Diable* pour la féerie. Ajoutons cinq pièces du répertoire classique et nous touchons au total de vingt à vingt-cinq nuits intéressantes (et encore ai-je nommé *les Pilules*) sur cent trente-sept. N'est-il pas admirable vraiment que des lettrés de la valeur de M. Auguste Vitu puissent dépenser leur attention et leur talent dans le seul dessein de raconter au public des affabulations plus ou moins quelconques dont il ne doit rester aucune trace dans l'histoire de la littérature dramatique et de caresser l'incommensurable vanité des comédiens ? E. C.

La grande Bohème, par HENRI ROCHEFORT. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'est peut-être pas de livres qui aient plus de chances d'un succès durable que la trilogie parisienne publiée par Henri Rochefort sous le titre général de *les Français de la Décadence.* Le deuxième volume, intitulé *la Grande Bohème,* vient de paraître chez Victor Havard, et l'on relit avec un plaisir toujours nouveau, avec un rire toujours grandissant, cette collection d'inimitables chroniques, le type le plus complet de l'esprit français. Les traits sont lancés d'une main si sûre et arrivent avec un tel bonheur à leur adresse, qu'ils semblent à jamais fixés dans la chair des personnages qui en ont été l'objet. C'est un écho de la vie parisienne d'il y a vingt ans, aussi net, aussi franc, aussi amusant que s'il était écrit d'hier. Que tous ceux qui veulent se distraire et passer quelques heures agréables s'empressent de relire *la Grande Bohème* et de lui assigner sur les rayons de leur bibliothèque la place des œuvres que l'on reprend de temps à autre pour se mettre le cœur en joie et l'esprit en liesse. G. T.

Miettes, par HARRY ALIS. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Se souvient-on de la polémique soulevée, il y a juste un an, par l'échec de M. Harry Alis devant le comité de la Société des gens de lettres? L'affaire fit du bruit, et l'infortuné du Boisgobey y attrapa quelques volées de bois vert qui eussent été plus légitimement logées sur d'autres épaules que sur les siennes. Mais, depuis douze mois, on a eu douze fois le temps d'oublier tout cela. La nouvelle publication de M. Harry Alis vient le rappeler. Il a réuni tous les articles auxquels son cas a donné lieu, et il débute, dans ses *Miettes,* par nous offrir les pièces de ce petit scandale. Il est bon qu'on puisse les retrouver quelque part, car c'est un épisode caractéristique, pour mince qu'il soit, de notre histoire littéraire ; et il ne pouvait être mieux placé que dans un des livres de l'écrivain qui eut à en souffrir le plus directement.

La plus grosse part du volume se compose d'un choix de cent mille lignes d'articles, chroniques et nouvelles que M. Harry Alis a données aux journaux. Il ne se peut qu'entre tant de lignes reproduites on

n'en ait déjà lu quelques-unes; mais, reprise ou nouveauté, comme elles sont spirituelles ou dramatiques, bien venues et d'un bon faiseur, on y prend toujours plaisir. B.-H. G.

La Question du latin, par RAOUL FRARY. Paris, Léopold Cerf, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Frary, ancien universitaire, connaît autant que personne les défauts de la maison d'où il sort. Il l'aime cependant et voudrait aider à la réparer, et, par places, à la reconstruire. Il voit que l'enseignement tel qu'il est donné dans les lycées ne répond plus aux besoins de la société moderne : les études classiques — grec, latin, rhétorique et philosophie proprement dites — n'ont aucune utilité pratique; l'enseignement spécial garde une indélébile marque d'infériorité et n'est que le développement plus ou moins heureux de l'enseignement primaire. Cette seconde partie de sa thèse est à peu près évidente, et l'on ne comprend pas bien pourquoi, lorsqu'il y a dans une ville des écoles comme celles de Turgot, de Lavoisier, d'Arago, de Say, de Chaptal, on attire dans les lycées, en y créant une division d'enseignement spécial, une clientèle qui trouverait mieux ailleurs ce qu'elle cherche, et dont le ton général, les habitudes et les visées forment, dans l'ensemble des élèves, un contraste choquant et gênant. Pour le reste, M. Raoul Frary s'attend bien à ce que tout le monde ne soit pas de son avis, dans l'Université surtout. Voici, en quelques mots et sauf omission, la position qu'il prend : le grec n'existe que de nom; on fait semblant d'en apprendre un peu, et personne n'en sait un mot; il n'y a qu'à constater sa mort et à l'enterrer. Le latin prend un temps considérable à l'élève et ne lui sert de rien : il n'est pas besoin de savoir les déclinaisons pour devenir un grand médecin, malgré les termes en *us* dont le langage de la profession est encore encombré, ni pour être un grand avocat ou un magistrat éclairé, malgré le *Jus romanum* qui barre la route des débutants à l'école et qu'il faut reléguer sans pitié dans le cabinet des antiques. Il n'est point nécessaire de savoir le latin pour parler et écrire le français, et l'on peut avoir des idées justes et précises sur l'origine et la formation de notre langue sans avoir passé dix ans à digérer Lhomond ou Chassang, puisque Lhomond ne suffit plus aux grands humanistes que nous sommes. La lecture des auteurs latins n'est ni une école de morale ni une école de courage patriotique; il suffit de citer Horace, Ovide, Tacite, Suétone, etc., pour réduire à sa valeur une telle prétention; en tout cas, on trouverait ailleurs d'aussi beaux exemples, plus capables de frapper les intelligences modernes. Enfin, il est puéril de soutenir que l'étude des langues mortes est pour l'esprit des enfants une gymnastique que rien ne saurait remplacer, abstraction faite de la valeur pratique de ces langues; « c'est à peu près comme si l'on disait que dix ans de gammes forcées ont leur prix, abstraction faite de la musique ». Les traités de rhétorique et de style sont heureusement passés de mode; « l'antonomase et la synecdoche sont bannies de la cervelle des honnêtes gens; on les découvre malaisément dans les provinces les plus reculées ». La philosophie, enfin, au sujet de laquelle M. Raoul Frary n'est pas sans éprouver quelque hésitation, disparaît aussi du programme de l'enseignement secondaire, à cause de l'incertitude ou de l'inutilité des choses qu'elle enseigne. Quant à la méthode, on l'apprendra en étudiant les sciences qui l'appliquent, et « pour façonner l'esprit aux idées générales et l'élever au-dessus du tumulte des faits particuliers », il suffira que « chaque branche des études reçoive son couronnement », c'est-à-dire pour les études historiques, l'histoire de la civilisation, pour la géographie, la circulation des hommes et des produits, pour l'histoire naturelle, la classification des espèces et la chaîne entre-croisée des êtres vivants, etc. Afin de combler les vides faits par ces suppressions, M. Frary fait une large place aux langues vivantes, dont deux au moins, l'anglais et l'allemand, deviennent obligatoires, sans préjudice des autres, suivant les localités et les besoins. Il n'augmente pas les sciences, il les restreint, au contraire, et en réserve l'étude pour les dernières années; mais il donne le plus grand développement à la géographie dont il fait un véritable enseignement encyclopédique embrassant toutes les notions générales que l'homme moderne doit avoir sur ses semblables et sur la nature au milieu de laquelle il est placé.

Je ne peux ici discuter les vues de M. Raoul Frary ni les apprécier comme elles le méritent. L'analyse que j'en ai donnée était le meilleur moyen que j'eusse de montrer la sympathie qu'elles m'inspirent. Je fais quelques réserves pour le latin, qu'il me semble que nous devons savoir lire à l'occasion, — et l'occasion s'en présente souvent; mais je ne peux qu'applaudir à l'initiative prise par M. Frary et souhaiter que le gros des réformes qu'il propose s'accomplisse. Son livre est écrit avec le talent dont il a déjà donné des preuves, d'une argumentation serrée, d'une langue sobre et vigoureuse, plein d'esprit, de saillies nettes et justes, et, de forme comme de fond, bien français. B.-H. G.

Livres et Ames des pays d'Orient, par ÉMILE MONTÉGUT. Un vol. de la *Bibliothèque variée*, format in-16, 348 pages. Librairie Hachette et Cie. Paris, 1885.

A chaque volume nouveau de M. Émile Montégut (et nous tâchons de n'en pas manquer un seul), notre étonnement est de plus en plus grand de ne pas voir le nom de l'auteur suivi de la fameuse étiquette : membre de l'Académie française. Sans croire qu'un pareil titre constitue le mérite, ni même qu'il y ajoute rien, nous pensons qu'il le couronne honorablement, et nous avouons n'avoir jamais savouré les railleries et les charges contre l'Académie, beaucoup plus que celles contre les vieilles filles, le veuvage et les maris trompés par les femmes. Peut-être notre froideur

vient-elle de quelque dégoût devant ces bouteilles éventées, où se satisfont trop aisément les auteurs à esprit faible et les publics à gaieté bête. Étant admis que *l'Essay* est une des parures de nos lettres, nul plus que M. Émile Montégut n'est qualifié pour représenter, sous la fameuse coupole, le maître du genre; il joint la profondeur à la fantaisie, l'originalité aux vastes connaissances, et à l'incorruptible indépendance de l'esprit le respect des sentiments. Le recueil que nous annonçons aujourd'hui rassemble quelques-uns des anciens travaux de M. Montégut, et c'eût été vraiment dommage qu'on les mît dans cette série dont nous avons présenté déjà quelques volumes à nos lecteurs. Celui-ci est composé spécialement des études orientales de l'éminent écrivain, à propos de quelques livres. Une magnifique édition de *Daphnis et Chloé*, illustrée par feu Léopold Burthe; une traduction en vers des *Psaumes*, par M. Firmin de la Jugie; le livre de M. Amédée Thierry sur *Attila*; les travaux de MM. d'Hervey Saint-Denis, Stanislas Julien, Abel Rémusat, etc., sur la poésie chinoise (ou *la Poésie d'une vieille civilisation*); l'ouvrage d'un officier anglais sur *Nussir-U-Din*, le second roi d'Aoude; l'autobiographie (éditée par M. Eastwick) de *Lutfullah, gentilhomme musulman de l'Inde*, et la physiologie du *Capitaine Négrier*, d'après les aventures du capitaine Théodore Canot, tels sont les thèmes curieux de ce rare volume, dont le même esprit ingénieux et fort anime l'amusante et instructive diversité.

L. D.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Madame Saint-Huberty, par Edmond de Goncourt. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'étonnante reconstitution du passé que celle entreprise par le maître artiste de hautes lettres, Edmond de Goncourt! Ce n'est plus l'histoire sèche et momifiée, ce n'est pas l'histoire arrangée et romantisée, c'est la vie elle-même, un récit absolument vrai, amusant comme un roman, une histoire de chair et de sang, qui frémit et palpite sous les yeux.

En outre, l'œuvre entreprise par le grand écrivain sur le XVIIIe siècle, une des plus séduisantes évocations qu'on ait encore faites de cette attirante époque, à ses magistrales qualités de couleur et de style joint une émotion poignante et communicative.

Le lecteur a déjà pu juger, par le volume consacré à *Sophie Arnould*, du procédé de l'auteur, de la manière ressuscitante dont il fait aller et venir son héroïne au milieu de nous, nous initiant aux plus intimes dessous de sa vie, nous la montrant tour à tour dans son existence privée et dans sa vie publique. C'est ainsi qu'il a étudié *Madame Saint-Huberty*, c'est ainsi qu'il étudia successivement, dans les volumes qui vont suivre, *Clairon*, *la Guimard*, *Camargo*, d'autres encore, faisant étinceler, en une langue merveilleusement vibrante, les amours, les plaisirs, les joies, les douleurs, les scandales de ces existences d'actrices, les plus mouvementées et les plus semées d'aventures piquantes ou tragiques, qu'il soit donné d'entendre raconter. De ces deux reines d'opéra, *Sophie Arnould*, *Madame Saint-Huberty*, le maître nous conduira aux danseuses, aux comédiennes, aux tragédiennes, présentant ainsi sous ses différentes faces la vie du théâtre, avec son atmosphère spéciale, et tout ce qui gravite autour de ces brillantes étoiles, c'est-à-dire la société galante, intelligente, lettrée, sceptique, amoureuse et spirituelle du XVIIIe siècle.

Madame Saint-Huberty est certainement parmi les actrices de ce temps-là une de celles dont la vie est la plus amusante à suivre dans ses péripéties amoureuses, dans ses rapports avec l'Opéra, enfin dans ses dramatiques aventures que termine effroyablement, en cinquième acte funèbre, un double meurtre.

C'est d'un linceul taché de sang qu'Edmond de Goncourt l'exhume pour lui rendre la vie, le charme et la voix, et une irrésistible séduction se dégage aussitôt de l'actrice pour ensorceler tous ceux qui l'approchent, tous ceux qui apprennent à la connaître.

Cette triomphante princesse de théâtre, cette adorée reine d'opéra, n'est point une jolie femme comme Sophie Arnould, nous dit son illustre biographe, et pourtant quelle puissance absolue, quelle continuelle victoire que celles de la grande cantatrice, tour à tour sublime et touchante, dans *Armide*, *Chimène*, *Alceste*, *Phèdre*, *Pénélope*, *Didon*, et qui inspirera, en prose, Chateaubriand, en vers, ce petit lieutenant d'artillerie, qui sera plus tard Napoléon Ier!

Mais quel caractère endiablé, quelle lutte continuelle entre la direction du théâtre et la chanteuse récalcitrante, abusant de sa situation d'étoile pour créer à son directeur tous les ennuis imaginables, toutes les tracasseries possibles! Quelle existence bizarre et heurtée aussi que celle de cette capricieuse actrice!

Enlevée à dix-neuf ans par un chevalier d'industrie,

un sieur Croisilles dit de Saint-Huberty, elle devient par force sa femme, reçoit des soufflets dès la troisième nuit de noces, est volée, abandonnée presque aussitôt par le drôle et se voit obligée de demander sa séparation. Désormais le coquin reviendra de temps à autre faire une apparition au domicile conjugal pour repartir chargé de dépouilles. Trompée, filoutée, elle court ainsi de Berlin à Varsovie, puis à Vienne, jusqu'à ce que Gluck la fasse engager pour l'Opéra de Paris, où elle débutera, en 1777, dans *Armide*. Le mari continue ses tours et une dernière algarade, plus corsée que les autres, amène l'intervention de la police; un procès s'engage, qui se termine par l'annulation du mariage de la Saint-Huberty, libre et tranquille désormais.

Ce ne fut guère qu'en 1782 qu'elle devint tout à fait célèbre. De ce jour datent ses exigences, ses refus de chanter, qui soulèvent la menace de la conduire à la Force.

Rien de curieux comme ces détails de la vie d'actrice de cette époque ; toutes sont ainsi plus ou moins récalcitrantes et capricieuses. Elle est premier sujet, actrice gâtée et mauvaise tête : tout s'incline devant elle. En décembre 1783, la *Didon* de Piccini lui procure des ovations presque sans précédent : c'est l'apogée de son triomphe. Avec cela, intelligente, esclave de la couleur locale, se faisant dessiner son costume par Marcou.

Puis, on lui oppose une rivale, et elle commence à sentir souffler le vent contraire.

A cela se joignent ses caprices amoureux pour un certain Saint-Albin. Les années se suivent, toujours mêlées de discordes avec la direction, de triomphes, de luttes, d'indisciplines, de fantaisies voluptueuses. Enfin, elle fait la connaissance du comte d'Antraigues ; après sept ans de liaison elle l'épouse en 1790 et en a un enfant en 1792. Son règne d'actrice est terminé.

Le 22 juillet 1812, un domestique nommé Lorenzo tuait, à Londres, d'un coup de poignard le comte d'Antraigues et égorgeait sa femme avec la même arme ensanglantée. Telle fut la fin tragique de *Madame Saint-Huberty*.

Ce que nous ne saurions suffisamment dire, c'est la couleur, le mouvement, le souffle de vie donnés à cette biographie, faite avec des fragments de lettres, des lambeaux de papiers de famille, toutes les reliques précieuses qui ont appartenu à la grande artiste disparue. Ces épaves, minutieusement recueillies et rassemblées avec un art exquis, ont servi à ciseler ce volume, qui prendra place parmi les plus triomphantes résurrections du XVIIIe siècle. G. T.

Souvenirs d'un impérialiste. Journal de dix ans, par Fidus. Un vol in-18, Paris, 1885. F. Fetscherin et Chuit.

Quelque opinion que l'on professe et d'autant plus vivement qu'elle sera plus éloignée des sentiments de l'auteur, la curiosité va se porter vers les *Souvenirs d'un impérialiste*, *Journal de dix ans*, dont le premier volume vient de paraître. En général, cette sorte de publication tourne bien plutôt au bénéfice des adversaires que des soutiens du parti qu'elles mettent en scène, car si elles présentent ses côtés forts dans tout leur relief, infailliblement aussi elles trahissent les points faibles de son organisation. Dans le cas présent l'inconvénient est nul, car le parti impérialiste dont nous entretient M. Eugène Loudun sous le nom de *Fidus* n'a rien de commun avec les tronçons ennemis qui se disputent aujourd'hui la succession du prince impérial. Ce *Journal de dix ans* — qui serait plus exactement dénommé un journal de *huit* ans — s'ouvre au 1er juin 1871, est conduit en ce premier volume jusqu'au terme de l'année 1875, et, le reste ayant paru par larges extraits dans le *Figaro*, nous savons qu'il se ferme à la mort tragique du prince en juin 1879.

Comme l'ombre du vieux roi de Danemark qui chemine sous la terrasse du château d'Elseneur, suivant pas à pas, dans l'obscurité, les démarches, les pourparlers, les allées et venues d'Hamlet et de ses amis, se mêlant à leurs propos ainsi qu'à leurs desseins, Fidus, comme témoin, comme conseiller, comme acteur, a été mêlé à toutes les espérances et à toutes les défaillances du parti impérialiste. Le récit de ces diverses alternatives est profondément émouvant et sous le couvert de Shakespeare, nous redirons à Fidus le mot du prince de Danemark à l'ombre de son père : « Bien parlé, vieille taupe. » *Well said, old mole!* E. C.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Œuvres poétiques de Fr. de Maynard, avec notices et notes par Gaston Garrisson. Tome Ier. Paris, Lemerre. Un vol. in-12.

Ce premier volume des *Œuvres poétiques de Fr. de Maynard* contient les pièces comprises dans l'édition de Jacquin, 1613; — le deuxième volume nous donnera : 1° *le Philandre*, d'après le texte de Paris, 1623; 2° les pièces publiées par Maynard dans divers recueils contemporains; 3° les pièces de l'édition de 1638-1639 non réimprimées en 1646; 4° les poésies de Maynard publiées après sa mort. — Le

troisième volume reproduira l'édition de 1646, d'après le texte de Courbé, et les poésies inédites de Maynard, d'après les manuscrits des bibliothèques de Paris, de Toulouse et du Vatican. L'éditeur laissera de côté les Priapées : peut-être eût-il bien fait, pour permettre d'apprécier le talent de Maynard sous toutes ses faces, de les réunir à part dans un fascicule que les curieux auraient pu joindre à sa publication ou en détacher à leur gré. Mais ce que nous regrettons surtout, c'est qu'il s'en tienne aux œuvres poétiques et n'annonce pas un quatrième volume, consacré à la correspondance de Maynard : les mémoires et les lettres, les lettres surtout, doivent être comptés au nombre des documents les plus précieux pour l'histoire politique et littéraire.

La notice de M. G. Garrisson n'occupe pas moins de cinquante-six pages; sans doute, l'auteur ne se défend pas toujours d'une certaine partialité bienveillante envers Maynard, auquel il ne se serait pas attaché s'il n'avait reconnu tout son mérite et au delà; cependant il n'hésite pas à signaler le mauvais goût qui gâte beaucoup de ses premières pièces et à montrer la supériorité des secondes poésies sur les premières au point de vue de la forme même : la nouvelle poétique introduite par Malherbe debarrassa nos vers de l'hiatus et fit avec raison respecter cette cadence que l'école moderne affecte de mépriser. Qu'est-ce qu'un vers où la disposition des syllabes ne produit pas un rythme agréable à l'oreille ? Une ligne de mauvaise prose.

Je me permettrai de soumettre à M. Garrisson deux légères observations. Il parle (p. v) de « précieuses » à l'hôtel de Rambouillet (qu'il appelle l'hôtel Pisani), du temps du cavalier Marin et de Maynard : le nom de ***Précieuses*** ne fut donné aux femmes précédemment appelées *Feuillantines* qu'à partir de 1654 ou 1655, et Maynard était mort depuis le 29 décembre 1646.

Plus loin (p. XXII), il avance que Maynard fut inscrit le neuvième sur la liste des premiers membres de l'Académie française, et que le fauteuil qui lui fut « décerné » fut occupé plus tard par les deux Corneille et enfin par Victor Hugo. Il suffit de se reporter à la *Relation* de Pellisson pour voir que Maynard ne fut inscrit que le dix-huitième, et, s'il eut pour successeur les deux Corneille, on ne peut être aussi affirmatif pour Victor Hugo; en effet, l'Académie française fut supprimée en 1793 et la réorganisation en 1795 de l'Institut national dans lequel fut englobée l'ancienne Académie française amena un nouveau classement, qui fut encore modifié en 1803. — Quant aux fauteuils, ils ne furent donnés par Louis XIV que quand l'Académie fut installée au Louvre et que le vieux cardinal d'Estrées eut besoin d'un siège plus commode que les simples chaises sur lesquelles s'étaient assis jusque-là tous les académiciens, — y compris Maynard.

Au texte de Maynard, reproduit avec une exactitude scrupuleuse et dans l'orthographe même de l'édition suivie, sont jointes des notes très succinctes, où l'éditeur, M. Garrisson, s'est attaché à ne laisser sans explication aucun mot actuellement hors d'usage; il justifie l'emploi qu'en a fait l'auteur en citant de nombreux exemples tirés d'autres écrivains ; nous aurions désiré qu'il citât exactement l'endroit d'où le passage est tiré pour permettre la vérification. Ce n'est pas assez de dire qu'un vers est de Ronsard : comment le retrouver dans le vaste ensemble de ses œuvres ?

CH.-L. L.

Fléchier : *Mademoiselle de Combes*, nouvelle tirée des *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne*, avec une notice par J. Sigaux. Un vol. petit in-8° de la *Collection des petits chefs-d'œuvre*. Paris, Librairie des Bibliophiles.

Lorsque j'ai vu annoncer la publication d'une *nouvelle* de Fléchier, j'ai cru à la découverte d'un manuscrit inédit et inconnu. Heureusement, le nom de Mlle de Combes m'a rappelé les Grands-Jours d'Auvergne, et je n'ai été nullement surpris de voir ensuite, par le titre du volume, qu'il s'agissait d'un simple extrait. En écrivant ces pages, Fléchier a-t-il eu l'intention de donner une *nouvelle* ? Je ne le crois pas, et peut-être Fléchier protesterait-il, s'il était là. Il n'a pas voulu faire œuvre de romancier, mais d'historien.

Les faits sont vrais et ne doivent rien à l'imagination de l'écrivain, que la forme charmante du récit et les paroles prêtées à ses personnages.

M. J. Sigaux a fait précéder ce petit volume d'une notice intéressante et sur l'auteur et sur l'ouvrage ; ses appréciations nous paraissent justes; mais peut-être est-on en droit de lui reprocher quelques à peu près que repousserait une érudition plus sévère. Qu'entend-il, par exemple, lorsqu'il fait de Fléchier un « membre honoraire du cénacle de l'hôtel de Rambouillet » ? Est-il bien sûr que Fléchier, rentrant à Paris, en février 1667, après les Grands-Jours d'Auvergne, trouva, « pour stimuler son éloquence, des écrivains qui s'appelaient... Fénelon », etc. ? — Né en 1651, Fénelon était bien jeune encore pour stimuler l'éloquence d'un orateur de trente-cinq ans. Petits détails, sans doute. Oui, mais il en coûte si peu d'être exact !

CH.-L. L.

BEAUX-ARTS

— *Archéologie* — *Architecture* — *Arts industriels* —

Le Meuble, tome II (xviie, xviiie et xixe siècles), par M. de Champeaux, inspecteur des beaux-arts à la Préfecture de la Seine. A. Quantin, éditeur. — Prix broché : 3 fr. 5o.

Sous ce titre, *la Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts,* publiée sous la direction de M. Jules Comte, vient de s'augmenter d'un nouveau volume, qui achève et complète l'histoire du *Meuble.* Déjà, dans un premier volume, M. de Champeaux s'était attaché à faire revivre les anciennes écoles de sculpteurs sur bois qu'avaient produites les diverses provinces de la France, aux époques du moyen âge et de la Renaissance et à signaler les œuvres les plus importantes de nos vieux huchiers-menuisiers; puis, en face du mouvement de l'art français, il avait défini les caractères et raconté les principales étapes de la production étrangère, passant successivement en revue l'Angleterre, les Flandres, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie.

Dans son second volume, l'auteur, dont on connaît la compétence toute spéciale, élargit son sujet qui cesse d'être exclusivement le *Meuble* pour devenir *l'Ameublement.* On sait comment, à partir du xviie siècle, le génie français devint prédominant en Europe : cette supériorité incontestée, qui a duré jusqu'à nos jours, ne s'est nulle part affirmée aussi nettement que dans l'ameublement; c'est donc un service inappréciable à rendre aux amateurs en même temps qu'à nos ébénistes modernes désireux de marcher sur les traces de leurs illustres devanciers, que de leur montrer la succession ininterrompue d'artistes éminents qui, depuis Boulle et Cressent jusqu'à Riesener, ont composé ces pièces, aussi charmantes de forme que délicates d'exécution, auxquelles l'art a donné droit d'entrée dans les collections particulières et dans les musées.

M. de Champeaux n'a garde d'oublier non plus ces habiles fondeurs-ciseleurs qui étaient chargés d'entourer et de sertir les incrustations de Boulle ou les marqueteries de Riesener et d'en rehausser l'effet par l'éclat de leurs cuivres dorés. Cent huit illustrations, choisies parmi les modèles les plus remarquables, complètent l'intérêt du texte où une profonde érudition se cache sous un style facile et élégant.

Le *Meuble* a enfin son histoire; glorieuse pour la France et instructive pour toutes les classes de la société, elle a sa place marquée sur les rayons de l'amateur comme dans la bibliothèque de l'école et de l'atelier.

Landscape in art before Claude and Salvator, by Josiah Gilbert. Un vol. in-8° 461 p. with 141 illustrations. London, 1885. John Murray.

Une histoire du paysage : le beau sujet! Comment se fait-il qu'il n'ait pas encore été traité en ce siècle, où il s'est rencontré tant d'âmes tendrement éprises de la nature? On ne peut se résoudre à croire qu'il n'ait pas tenté d'autre esprit que celui du troubadour J. de Perthes, qui publia en 1822 un volume sans valeur intitulé *Histoire de l'art du paysage.* Il faut donc supposer que, la tâche mesurée, ceux qu'elle attirait auront reculé devant son étendue; ils auront d'autant plus sûrement calculé la grandeur d'une telle œuvre qu'ils étaient plus dignes de l'entreprendre. Une histoire du paysage, en effet, ne saurait être simplement une collection de documents chronologiques et biographiques, classés par écoles; cela doit même être quelque chose de plus qu'une étude critique et comparée des mérites propres à la technique de ces écoles et de ses défaillances. Cette sorte d'étude est évidemment nécessaire, indispensable dans une histoire du paysage; elle n'en est pas seulement partie intégrante, elle en est encore la partie résistante, solide, elle y fait office de charpente. Or la charpente d'un édifice n'est pas l'édifice lui-même, et c'est ce qui nous faisait dire tout à l'heure que l'histoire du paysage n'a pas été écrite encore, au moment même où nous annonçons un ouvrage de M. Josiah Gilbert qui précisément se présente comme le livre désiré : *le Paysage dans l'art avant Claude Lorrain et Salvator Rosa.*

Quoiqu'il s'arrête d'une façon assez étrange au seuil de l'ère moderne, qui est la grande époque du paysage, l'ouvrage est important néanmoins et fort éloigné d'être nul; il est le résultat d'un effort de travail considérable, abonde en renseignements, naguère épars, désormais groupés. C'est un livre érudit, mais froid, pesant, mais utile, que l'on interrogera comme un dictionnaire. C'est un bon document (admirablement imprimé, médiocrement illustré), mais ce n'est qu'un document. L'auteur a amené à pied d'œuvre, en chantier, une grande partie des pierres qui entreront un jour dans la construction de l'édifice; mais il n'est pas allé plus loin. Encore faut-il

ajouter que M. J. Gilbert considère le paysage uniquement comme un accessoire de la figure dans l'histoire de la peinture jusqu'à Claude et à Salvator et n'étudie nullement l'art du paysagiste en soi. Donc l'édifice attend encore son architecte. Et nous aussi, nous l'attendons, nous appelons de nos vœux, non plus seulement l'érudit, mais l'écrivain savant et philosophe, poète et critique tout à la fois, qui saura retrouver, dans les manifestations peintes du sens de l'art, la trace des sentiments, très divers selon les temps, que l'être humain a successivement éprouvés en contemplant l'enveloppe de la planète où il a été jeté, le témoignage de ses terreurs et de ses adorations en présence des phénomènes extérieurs, la marque de l'intelligence plus ou moins juste qu'il eut de la nature, du dédain tour à tour et du culte qu'elle lui inspira, de la part qu'il lui accorda dans l'intimité de ses émotions, tantôt l'y admettant comme une tendre et consolante amie, tantôt s'en détournant comme d'un spectacle indifférent. Et lorsqu'il analysera les modes successifs d'interprétation de la lumière, nous lui demandons encore, à cet historien du paysage, de découvrir la marche de l'exacte vision des nuances colorées, de leur apparition consciente dans l'art, c'est-à-dire dans l'humanité, en un mot, les progrès de l'évolution optique des couleurs, gros problème dont la solution doit renouveler de fond en comble l'histoire critique de la peinture.

E. C.

La Peinture italienne, par GEORGES LAFENESTRE, commissaire général des expositions. Tome Ier. Un vol. broché, 3 fr. 50. Paris, A. Quantin, éditeur.

La *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, publiée sous la direction de M. Jules Comte, continue à se développer avec un succès toujours croissant. Après les études si appréciées sur *la Peinture flamande, la Peinture hollandaise* et *la Peinture anglaise,* voici *la Peinture italienne,* le vingt et unième volume de cette curieuse collection, l'un des plus intéressants et des plus attendus, tant à cause du nom de son auteur que de l'importance, et on peut bien le dire sans paradoxe, de la nouveauté du sujet. Sans doute de nombreux et importants travaux d'érudition et de critique ont paru en France depuis quelques années, sur diverses époques ou divers artistes de l'Italie; mais ce que nous ne possédions pas, ce que, de tous côtés, professeurs, artistes et gens du monde étaient unanimes à réclamer, c'est un tableau d'ensemble, rapide, exact, complet de l'histoire de la peinture italienne.

Le précis de M. Georges Lafenestre comble enfin cette lacune : pour les amateurs, les écrivains, les voyageurs, il sera désormais un guide sûr et autorisé à l'aide duquel ils pourront se diriger à travers l'énorme quantité d'œuvres de tout genre que l'Italie a produites pendant plusieurs siècles.

La matière était trop étendue pour être renfermée en un seul volume; le tome Ier, qui vient d'être mis en vente, tandis que le second est en préparation, comprend l'étude des origines et des premiers efforts de la peinture italienne, dont il poursuit le développement jusqu'à la fin du XVe siècle. Nous y retrouvons, avec ses liens presque ininterrompus, la constante tradition qui rattache l'antiquité à la Renaissance, en traversant le moyen âge : activité extraordinaire des précurseurs hardis et naïfs, fresquistes religieux du XIVe siècle, naturalistes savants et poétiques du XVe; l'auteur a su embrasser d'un seul coup d'œil toute cette succession d'œuvres et d'artistes, qu'il fait défiler devant nous, éclatante de vie et de mouvement, dans une série de tableaux synchroniques où les biographies, rapides et précises, s'entremêlent avec un rare bonheur dans tout l'entraînement des faits et des idées. Cet exposé s'appuie tout à la fois sur les œuvres et sur les documents authentiques. On sait quel maître de la plume est M. Georges Lafenestre, qui commença tout d'abord par être un poète avant de devenir un de nos plus éminents critiques : on retrouve dans son livre le souvenir des belles traditions de l'érudition française, la sûreté des informations de détail s'alliant à la hauteur des vues d'ensemble, l'intérêt du récit constamment contenu par le charme d'une langue tantôt familière et tantôt éloquente, toujours simple, sobre et admirable de clarté.

Le volume de M. Georges Lafenestre a sa place dans toutes les bibliothèques, dans le salon comme dans l'atelier, entre les mains du voyageur comme entre celles de la jeune fille et du collégien; il va donner un motif nouveau de succès à cette collection sans précédent, destinée à former, lorsqu'elle sera complète, une encyclopédie unique, — divisée à la fois par périodes, par spécialités et par pays, — de tout ce qui se rattache à la théorie comme à l'histoire de l'art et à ses multiples applications.

Costumes militaires, 1789-1815, dessinés et lithographiés par Charlet. 50 planches en couleur. *Notice* par A. Guillaumot fils. Paris, 1886, J. Cahen, éditeur.

Vingt-cinq lignes d'une banalité rare où l'auteur déclare que la période de 1789 à 1815 a été pour les mœurs et le costume une époque des plus curieuses et des plus intéressantes, puis affirme, passant toute mesure, que « cette époque tient en effet une large place, *surtout* au point de vue de l'habillement militaire ». C'est trop ou trop peu à titre de *Notice* en tête d'un nouveau tirage de 50 planches lithographiées par Charlet.

Charlet : M. Guillaumot fils ne paraît pas le moins du monde soupçonner la valeur de ce nom illustre qui n'est pour lui rien de plus qu'un « nom autorisé », ni la grandeur de l'artiste, car il se croit obligé de lui donner un bon certificat : « Rendons ici hommage à l'auteur », écrit-il avec une naïveté tranquille, « au talent déployé dans ses dessins; l'on ne doute en les voyant », ajoute-t-il dans une langue qui a une lointaine ressemblance avec le français, « ni de la vérité ni du vécu de leur exécution. » Évidemment M. Guillaumot fils croit qu'il révèle, qu'il *invente* Charlet

et la responsabilité d'une telle initiative n'étant pas sans l'inquiéter, il invoque surtout en faveur de la publication l'intérêt que l'on a toujours attaché au costume des « milices célèbres ».

Il est tellement persuadé que l'attrait du renseignement historique est supérieur à celui de l'art, dans les sujets militaires lithographiés par Charlet, qu'avec l'innocente sérénité d'un enfant en présence de laquelle on reste désarmé, il n'a pas hésité, M. Guillaumot fils en personne, d'après l'aveu de l'éditeur, à colorier à la gouache l'uniforme de la figure principale en chaque lithographie et aussi les chevaux et les premiers plans. Je ne signalerai pas les maladresses de la main non plus que les graves erreurs d'uniformes (tel ce cavalier du 2e hussards en dolman bleu de roi, pelisse et pantalon rouge, tresses jaunes et shako non colorié, quoique sans coiffe; il est impossible d'accumuler plus d'hérésies en une seule planche, n° 49). Je ne m'arrête pas aux fautes de détail, ce serait reconnaître la légitimité de la tentative. Le résultat de ce barbouillage de couleurs sur le noir et le blanc teinté de la lithographie est absolument hideux. Mais fût-il moins horrible, atteindrait-il même à la perfection du genre que nous ne saurions condamner trop énergiquement un tel attentat contre l'œuvre d'un grand artiste?

Si les cinquante pierres sont la propriété de l'éditeur, puisse-t-il se hâter, même au prix d'un dédit, d'empêcher la continuation de cet acte de vandalisme, retirer de la mise en vente les collections déjà gâchées et les remplacer par un honnête et simple tirage sur papier, ni collé ni teinté. Et qu'il se rassure : le crayon de Charlet peut se passer de la couleur de M. Guillaumot fils.

E. C.

Bibliothèque internationale de l'Art. — Ghiberti et son École, par CH. PERKINS, directeur du Musée des beaux-arts de Boston. Un vol. in-4° de 150 pages, avec de nombreuses gravures tirées dans le texte et des planches tirées à part. Paris, 1886, Librairie de l'Art, J. Rouam.

Le nom de Ghiberti est-il prononcé, qu'aussitôt il éveille comme un écho dans la pensée de toute personne, même superficiellement instruite de l'histoire de l'art, l'idée des portes du baptistère de Florence. Quel baptistère? Combien de portes? C'est trop demander. Mais l'on sait généralement que Ghiberti est un artiste du XVe siècle. Le commerce des plâtres moulés a même depuis longtemps fait connaître quelques-unes des vingt-quatre têtes en saillie qui décorent les bordures de la seconde porte et que les architectes du temps de Louis-Philippe ont si gauchement imités dans la décoration de quelques maisons du quartier Bréda et de la rue de Richelieu. Cette seconde porte elle-même, reproduite en bronze comme l'original et en ses dimensions, par la maison Barbedienne, il y a une dizaine d'années, a figuré à l'une des expositions de l'Union centrale. La personnalité du sculpteur est donc connue un peu plus que de nom, et son œuvre principale un peu plus que de réputation par la moyenne de ceux qui ont quelque teinture des choses d'art.

La frivolité mondaine étant donnée, c'était beaucoup déjà; cependant une si vague connaissance des choses a paru insuffisante à l'homme éminent qui, dans la direction de la *Bibliothèque internationale de l'Art*, apporte à la propagation de l'enseignement un zèle très heureusement secondé par sa vaste érudition personnelle, à M. Eugène Müntz, dont nous avons à mainte reprise signalé aux lecteurs du *Livre* les remarquables études sur les artistes de la renaissance italienne et notamment l'admirable biographie de Donatello. En conséquence, il s'est empressé de donner une place dans cette bibliothèque, si même il n'en a pas été l'instigateur, au travail de M. Charles Perkins, directeur du Musée de Boston et correspondant de l'Institut de France, sur *Lorenzo Ghiberti et son École.*

Il n'est plus permis désormais d'ignorer la vie de l'illustre artiste florentin, car les patientes recherches de M. Perkins lui ont permis de nous en révéler l'intimité, de nous faire pénétrer dans son atelier où il nous le présente entouré d'objets collectionnés et d'ouvrages de sa propre main à divers degrés d'achèvement : maquettes de statues, bas-reliefs, bustes, joyaux composés et ciselés par lui, peintures, dessins innombrables, plans et projets d'architecture, traités théoriques et pratiques sur divers arts et leur histoire — fort médiocres d'ailleurs et plus ou moins copiés de Pline et de Vitruve — il nous le montre dans sa famille, parmi ses élèves, ses amis, ses collaborateurs et ses rivaux. Il nous fait assister à l'exécution de ses grandes œuvres et en particulier de ces fameuses portes du baptistère Saint-Jean de Florence, la première, qui l'occupe vingt-quatre ans, de 1400 à 1424; la seconde, qui lui est commandée en cette même année 1424 et n'est posée, à la place où on la voit encore aujourd'hui, qu'en 1452, c'est-à-dire trois ans avant sa mort. Lorenzo Ghiberti meurt en effet le 1er décembre 1455, à l'âge de soixante-quinze ans.

M. Perkins, tout en se rendant compte du médiocre intérêt que présentent les manuscrits ou *Commentaires* de Ghiberti, a pris cependant la peine de les traduire et de les publier en appendice. Il a bien fait, car il est impossible qu'un artiste parle de son art sans qu'il lui échappe quelque mot topique; tel celui-ci, à propos de la découverte de l'*Hermaphrodite :*

« La statue, quoique mutilée, laissait encore deviner les merveilles de beauté qu'elle devait offrir aux yeux dans son état complet; et quand le regard croyait avoir tout mesuré et tout saisi, *le sens du tact découvrait encore des perfections nouvelles.* » E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

La morale dans la démocratie, par Jules Barni, membre de l'Assemblée nationale. Deuxième édition. Un vol. in-8°, Félix Alcan, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 5 francs.

Les leçons de morale politique professées à l'Université de Genève par M. Jules Barni, au temps de l'exil, ont, depuis longtemps, obtenu le succès le plus franc et le plus flatteur.

Non seulement les philosophes et les amis de la philosophie leur ont accordé une attention admirative; mais l'accent chaleureux et le ton simple et convaincu de l'auteur a touché ceux-là mêmes que les études philosophiques attirent médiocrement.

M. Barni se fait des amis de ses lecteurs. Et c'est justice. Aujourd'hui, s'il vivait encore, lui qui concevait et exprimait de si belles espérances pour le parti libéral en France, peut-être serait-il désabusé et sans doute aucun, il serait attristé par le spectacle de la confusion de la démocratie française. Il se dirait probablement : « S'ils avaient entendu mes leçons, ils seraient meilleurs! » Ce ne serait point vanité de professeur ni outrecuidance d'auteur.

L'individu, la famille et l'État ont une base commune, la vertu, et la première forme de la vertu nécessaire à la vie publique, c'est le respect de soi-même qui a pour corollaire immédiat le respect des autres.

C'est ce que M. Barni a développé avec une heureuse abondance, en s'appuyant à la fois sur les principes de la raison, sur l'analyse des sentiments et sur l'expérience de l'histoire.

Il enseigne que le bonheur de l'individu se trouve mieux assuré dans la démocratie que dans une autre constitution sociale; mais il est convaincu que la démocratie n'est gouvernable que si l'individu prend soin de son être moral et se rend capable de limiter ses tendances et ses désirs en les subordonnant à l'ordre public et à la prospérité commune.

Il est bien de cet avis que les citoyens doivent être gouvernés le moins possible, mais encore un gouvernement est-il nécessaire; et le gouvernement a des devoirs et, en première ligne, celui d'apprendre aux citoyens de se gouverner eux-mêmes. M. Barni se rattache au principe de Turgot : que *dans la société chaque individu et chaque groupe hiérarchique doit, autant que cela n'est pas impossible, pourvoir à ses propres besoins par ses propres forces...*

C'est avec cette restriction qu'il faut admettre le principe de la solidarité entre les individus et les divers groupes dont la société se compose. Turgot posait le principe au point de l'économie politique et de la politique ; M. Barni montre qu'à cette condition seulement la solidarité est juste, vraiment morale, vraiment salutaire.

On ne saurait exiger du gouvernement, sans injustice et sans danger, qu'il assure à chacun, en tout cas, l'assistance comme un droit.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur cet ouvrage depuis longtemps connu et estimé; ce que nous en remettons ici en relief n'est que pour rappeler, en dégageant l'idée la plus générale de sa doctrine sociale, quel profit notre pays recueillerait de la diffusion des idées saines et des vues honnêtes et libérales de l'éminent professeur.

Tout ce qu'il dit de la culture morale de l'individu, de la constitution, de la famille et des devoirs des époux, de l'organisation de l'État et du rôle du citoyen, tout cela est empreint d'une généreuse bonté et révèle une grande élévation de pensée.

M. Barni connaît, lui aussi, le rêve d'une amélioration de l'individu qui justifierait l'abolition de la peine de mort, et d'une moralisation des États qui amènerait la suppression de la guerre. Ces *desiderata*, très beaux dans la thèse, ne sont pas près de devenir des réalités en compte dans les calculs de la vie sociale et des rapports internationaux, hélas!

La nouvelle édition de *la Morale dans la démocratie* est précédée d'une notice sur la vie et le rôle de M. Jules Barni, par M. D. Nolen, recteur de l'Académie de Douai. C'est un éloge sérieux du caractère et du talent de cet homme supérieur, qui honora la philosophie française et fit entendre d'utiles conseils dans l'Assemblée nationale.

Les Principes de la morale, par M. Émile Beaussire, membre de l'Institut. Un vol. in-8°, librairie Félix Alcan. Paris, 1885. — Prix : 5 francs.

En reprenant divers travaux d'analyse et de critique philosophique dont le plus important, *le Fondement de l'obligation morale*, fut sa thèse même de doctorat, M. Émile Beaussire les a refondus assez profondément pour donner de l'unité à son livre. Toutefois, cette unité réside dans les vues générales, et ce n'est point là qu'il faut chercher l'originalité de l'auteur. Il conserve les principes établis par l'école spiritualiste, et les quelques concessions timides, toutes de détail, qu'il veut bien faire à M. Herbert Spencer, par exemple, n'altèrent pas le caractère classique de sa doctrine.

L'effort d'unification tenté par M. Beaussire, en faveur de ces études détachées, ne porte pas plus loin. Et c'est véritablement dans le détail des questions particulières, par lui traitées avec un talent d'exposition et de controverse tout à fait remarquable, que l'on trouve de l'intérêt à cet ouvrage.

Il est donc assez difficile, à moins de sortir du cadre de cet article succinct, d'entreprendre la discussion de

ces problèmes. Mais il peut être utile de signaler les points principaux et les idées capitales de cet ouvrage.

Tout d'abord, M. Beaussire s'attache à démontrer les causes et les diverses phases de la crise actuelle de la morale. Il constate l'apparition et l'expansion rapide des paradoxes qui tendent à justifier les actes immoraux ou criminels; la littérature, roman, théâtre, journaux, vit de ces controverses et contribue à les entretenir dans la société. Et l'on est forcément, à cause d'eux, ramené vers les vieux principes; la nécessité renaît d'affirmer et de démontrer la vérité morale.

Comment s'y prendre? M. Beaussire rencontre tout de suite devant lui le problème de l'indépendance de la morale.

D'où viendra le principe moral? quel sera le rapport de la morale et de la religion?

La morale positiviste s'attribue une indépendance absolue; la morale spiritualiste et religieuse peut s'attribuer une égale indépendance. Mais le monde moral est équivoque: il désigne à la fois une science et l'objet de cette science. C'est seulement en ce qui concerne son objet que M. Beaussire affirme l'indépendance de la morale.

Il remarque finement ce contraste, si fréquent dans les mêmes âmes, d'une extrême sévérité et d'un extrême relâchement dans le langage et dans les actes, suivant qu'il s'agit de religion ou de simple morale.

M. Beaussire reconnaît que la recherche et la discussion des principes de morale appartiennent légitimement aux théologiens de toutes les Églises comme aux philosophes de toutes les écoles; mais une morale purement théologique, quelle que soit sa valeur propre, ne serait bonne ni pour la religion où elle trouverait sa base exclusive ni pour la société où elle tendrait à régner sans partage.

M. Beaussire revendique pour la philosophie l'honneur du premier rôle dans l'établissement de la morale. La morale se fait son Dieu: le Dieu de la morale est la réalisation parfaite et absolue de l'idéal moral.

La morale ne va pas sans obligation. A l'égard du caractère de l'obligation, M. Beaussire suit fidèlement la doctrine kantienne de l'impératif catégorique. Et il se rebiffe contre M. Fouillée qui reproche à la morale formelle de Kant de se réduire à un commandement arbitraire.

Pour mieux faire triompher la doctrine qui lui est chère, M. Beaussire consacre un chapitre à *la Théorie du devoir dans les systèmes philosophiques.*

Point de morale sans responsabilité: la personnalité est dans l'homme la condition générale de la responsabilité.

La question de la personnalité n'a jamais été plus controversée que de nos jours. La transformation de la psychologie en une science positive a eu pour effet de jeter le discrédit sur les vieilles conceptions du *moi* ou de l'âme, sans leur substituer des définitions exactes et incontestées. M. Beaussire se livre à une minutieuse enquête, où il cite devant le tribunal de sa critique M. Taine et M. Janet, M. Bouillier et M. Ribot, M. Miel et M. Bain, M. Albert Lemoine et M. Joly, M. Caro et M. de Hartmann.

La conclusion de M. Beaussire est conforme à la psychologie classique: « L'individualité consciente, soit qu'elle forme le simple moi de l'animal, soit qu'elle s'élève, avec la raison et l'idéal moral, jusqu'à la personnalité de l'homme, ne peut consister uniquement dans une succession d'états de conscience. »

Aussi l'*inconscient* est à ses yeux, non seulement inconcevable, mais contradictoire dans tous les faits que l'on rapporte proprement à l'âme et dont la conscience est un élément essentiel.

Deux conditions de qualités propres de la personnalité sont nécessaires: la santé de l'âme et du corps. De plus, il faut tenir compte des influences de l'hérédité et du milieu. Il y a la personnalité collective, résultant de la communauté, des intérêts, de l'origine et des sentiments. Aucun de ces éléments ne saurait être négligé quand il s'agit de mesurer la responsabilité.

C'est ce que M. Beaussire dénomme les « conditions subjectives de la moralité ». L'analyse qu'il en donne est des plus fines et des plus intéressantes.

Après avoir comparé les diverses formes de l'idée du bien et de l'idée de l'utile, et cherché à dégager l'élément idéal et rationnel du devoir, M. Beaussire met en regard le principe humain et le principe divin de la morale. Il n'hésite pas à affirmer l'un comme l'autre; il admet l'idée d'une législation divine conciliable avec l'autonomie de la volonté et termine son ouvrage par un chapitre destiné à poser la sanction divine de la morale et le devoir de la prière.

PZ.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Paroles d'un révolté, par PIERRE KROPOTKINE. Ouvrage publié, annoté et accompagné d'une préface par Élisée Reclus. Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion.

Le sujet dont traite ce livre m'interdit ici l'éloge raisonné que j'aimerais à en faire. Je me contenterai de transcrire, en le contre-signant, ce passage de la préface de notre grand géographe Élisée Reclus: « Faites table rase de vos préjugés, apprenez à vous dégager temporairement de vos intérêts et lisez ces pages en cherchant simplement la vérité, sans vous préoccuper actuellement de l'application. L'auteur ne vous demande qu'une chose, de partager pour un mo-

ment son idéal, le bonheur de tous, non celui de quelques privilégiés. Si ce désir, si fugitif qu'il soit, est vraiment sincère et non pas un pur caprice de votre fantaisie, une image qui passe devant vos yeux, il est probable que vous serez bientôt d'accord avec l'écrivain. »

Ce volume est le recueil d'articles de journaux écrits de 1879 à 1882. Élisée Reclus en fait un résumé plus exact et plus concis que je ne saurais le faire : « Ils se suivent, dit-il, dans un ordre logique. La véhémence de la pensée leur a donné l'unité nécessaire. Fidèle à la méthode scientifique, l'auteur expose d'abord la situation générale de la société, avec ses hontes, ses vices, ses éléments de discorde et de guerre; il étudie les phénomènes de décrépitude que présentent les États et nous montre les lézardes qui s'ouvrent, les ruines qui s'accumulent. Puis il développe les faits d'expérience que l'histoire contemporaine nous offre dans le sens de l'évolution anarchique, il en indique la signification précise et en tire l'enseignement qu'ils comportent. Enfin, dans le chapitre de l'*Expropriation*, il résume ses idées, telles qu'elles ressortent de l'observation et de l'expérience, et fait appel aux hommes de bonne volonté qui ne se contentent pas de savoir, mais qui veulent agir. »

Nous qui ne nous adressons qu'à ceux qui veulent savoir, nous leur conseillons de lire le livre de Kropotkine, et, l'ayant lu, d'y réfléchir. B.-H. G.

SCIENCES MILITAIRES

La Guerre d'Orient en 1877-1878. Étude stratégique et tactique des opérations des armées russe et turque en Europe, en Asie et sur les côtes de la mer Noire, par un tacticien, auteur de plusieurs ouvrages militaires. Ouvrage rédigé sur les documents officiels. — 10e fascicule. — Un vol. gr. in-8° de 265 pages avec 1 carte, 2 planches et 9 croquis. — Prix : 5 francs.

Les événements dont l'Afghanistan a failli être le théâtre donnent un regain d'actualité à la période de la dernière guerre d'Orient, qui s'est accomplie en Arménie, dans une région d'un caractère géographique à peu près analogue, et que vient d'aborder, dans son 10e fascicule, l'officier supérieur dissimulé sous le pseudonyme du *tacticien*. Les neuf premières livraisons de cet important ouvrage ont été, comme on le sait, consacrées aux opérations en Europe et sur la mer Noire.

Dans le volume qui paraît aujourd'hui, l'auteur s'engage sur un terrain bien moins frayé; peu d'historiens ont jusqu'ici relaté avec quelques détails cette partie très sérieuse de la campagne dans laquelle le général en chef ottoman a pu mériter le surnom de *Ghazi* (victorieux).

Quoique bientôt huit années nous séparent de ces événements, la façon complète dont l'auteur a traité les opérations militaires, la masse considérable des documents de toute nature qu'il a utilisés dans ce travail gigantesque, les considérations stratégiques dont il fait suivre le récit de chaque affaire, tous ces éléments donnent à cette partie de l'ouvrage une grande valeur et lui assureront auprès du public militaire le succès qu'a déjà obtenu le récit de la guerre de 1877 en Europe.

Le 10e fascicule comprend les opérations en Arménie, depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à la retraite de l'armée russe. On sait que le mouvement offensif de cette dernière fut arrêté à la suite des combats de Hallias et de Zewin. Engagées en trop petit nombre dans la direction d'Erzeroum, les troupes russes, qui se flattaient de masquer Kars, ne purent continuer leur mouvement offensif, et l'état-major, après les avoir fait battre en retraite, dut attendre des renforts et organiser un nouveau plan de campagne qui sera développé dans le fascicule suivant. C. M.

Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 27 novembre.

Ouvrages présentés. — Barth : *Inscriptions sanscrites du Cambodge.* — Schliemann : *Tirynthe; le palais préhistorique des rois de Tirynthe.* — Loiseleur : *L'Université d'Orléans pendant la période de décadence.* — Hartwig-Derembourg : *Le Livre de Sibawaihi.*

Lecture. — Ravaisson : Vases relatifs à la légende d'Achille.

Séance du 4 décembre.

Ouvrages présentés. — De La Borderie : *L'Émigration bretonne en Amérique.* — De La Borderie : *Froissard et le début de la guerre de Blois et de Montfort en 1541.* — Travers : *Le sceau de Loja et la sigillographie pittoresque, particulièrement en Espagne.* — Legrand : *Bibliographie hellénique.* — Aymonnier : *Notes sur le Laos. — Notes sur l'Annam. — L'Épigraphie cambodgienne.* — Tobler : *Le vers français, ancien et moderne.*

Séance du 11 décembre.

Ouvrages présentés. — Mgr Puyol : *Imitation de Jésus-Christ.* — Tamizey de Larroque : *Correspondance de Peiresc.* — Schliemann : *Ilios, ville et pays des Troyens.* — De Mély : *Le Trésor de Chartres.* — Magne : *L'Œuvre des peintres verriers.* — De Nadaillac : *Les Pipes et le tabac.* — Quénault : *Note sur les mouvements lents du sol et de la mer.* — Nettelex : *Rapport entre la chronologie biblique et la chronologie profane.*

Communication. — D'Arbois de Jubainville : L'Administration de la justice chez les Celtes.

Séance du 18 décembre.

Ouvrages présentés. — *Corpus inscriptionum semiticarum.* — Sacaze : *Les anciens dieux des Pyrénées.* — Blancard : *Questions de numismatique.* — Babeau : *Les artisans et les domestiques d'autrefois.*

Lectures. — Reinach : Essai sur la numismatique des rois de Cappadoce. — Croiset : Observations sur la constitution critique du texte de Thucydide à propos d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale. — D'Hervey de Saint-Denis : Note sur l'origine du mot Annam.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 5 décembre.

Ouvrages présentés. — Morhain : *De l'Empire allemand; sa constitution, son organisation.* — Despagnet : *Précis de droit international privé.* — P. Laffitte : *La Parole.* — Garrande : *Démonstration philanthropique et religieuse sur la guerre et sur la paix.*

Communication. — Aucoc : Les limites de l'intervention de l'État.

Séance du 12 décembre.

Ouvrages présentés. — Chauvet : *La philosophie des médecins grecs.* — Bonat : *Cours de philosophie.* — Verjé : *Codes annotés.* — Lyon-Caen et Renault : *Traité du droit commercial.* — H. Germain : *Discours parlementaires.*

Communication. — Aucoc : Les limites de l'intervention de l'État.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

La séance publique annuelle de l'Académie des sciences a eu lieu le 22 décembre dernier, sous la présidence de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière.

M. Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie, a prononcé l'éloge de MM. de la Gournerie et Combes.

Voici la liste des lauréats de l'Académie :

GÉOMÉTRIE.

Prix Bordin. — Le prix est partagé de la manière suivante : M. P. Appel, deux mille francs; M. Otto Ohnesorge, mille francs; une mention honorable est accordée à M. A. de Saint-Germain.

Prix Francœur. — M. Émile Barbier.

MÉCANIQUE.

Prix extraordinaire de six mille francs. — Progrès de nature à accroître l'efficacité de nos forces navales. Le prix est partagé de la manière suivante : M. Hélie, deux mille francs; M. Hugoniot, mille francs; M. Doneaud du Plan, mille francs; M. Ph. Hatt, mille frans; M. Lucy, mille francs.

Prix Poncelet. — M. Henri Poincarré.

Prix Montyon. — M. Amsler-Laffon.

Prix Plumey. — Deux prix sont décernés à M. Bienaymé et à M. V. Daymard.

Prix Dalmont. — M. Félix Lucas.

Prix Fourneyron. — Le prix, porté exceptionnellement à trois mille francs, est décerné à M. Jean-Daniel Colladon.

ASTRONOMIE.

Prix Lalande. — M. Thollon.

Prix Damoiseau. — Le concours est prorogé à l'année 1886.

Prix Valz. — M. Spœrer.

PHYSIQUE.

Prix Bordin. — M. Edlund.

Grand prix des sciences mathématiques. — Étude de l'élasticité d'un ou de plusieurs corps cristallisés, au double point de vue expérimental et théorique. Le concours est prorogé à l'année 1887.

Prix Lacaze. — M. Gernez.

STATISTIQUE.

Prix Montyon. — La commission décerne un prix à M. le docteur P. de Pietra-Santa et un prix égal à M. O. Keller. Elle accorde, en outre, une mention exceptionnellement honorable à M. le docteur J. Socquet, et une mention très honorable à M. V. Turquan, ainsi qu'à M. le docteur A. Chervin.

CHIMIE.

Prix Jecker. — Le prix est partagé. La commission accorde à M. Prunier et à M. R.-D. Silva, une somme de quatre mille francs chacun, et à M. G. Rousseau, une somme de deux mille francs.

Prix Lacaze. — M. A. Ditte.

GÉOLOGIE.

Prix Delesse. — Le prix est décerné à M. de Lapparent. Un encouragement de mille francs est accordé à M. Garaven-Cachin.

BOTANIQUE.

Prix Barbier. — Le prix est partagé entre M. R. Dubois et MM. Heckel et Schlagdenhauffen.

Prix Desmazières. M. Leclerc du Sablon.

Prix Thore. — Le prix n'est pas décerné.

Prix Montagne. — M. Patouillard.

ANATOMIE ET ZOOLOGIE.

Prix Savigny. — Le prix n'est pas décerné.

Grand prix de sciences physiques. — M. Joannès Chatin.

Prix Bordin. — Étude comparative des animaux d'eau douce de l'Afrique, de l'Asie méridionale, de l'Australie et des îles du grand Océan. Le concours est prorogé à l'année 1887.

Prix da Gama Machado. — M. Paul Girod.

MÉDECINE ET CHIRURGIE.

Prix Montyon. — La commission décerne trois prix de 2,500 francs chacun à M. Augustin Charpentier; M. L.-H. Farabœuf et MM. J. Regnault et E. Villejean. Elle accorde trois mentions honorables de 1,500 francs chacune à MM. Gavoy, Ridard, Topinard.

Prix Briant. — Le prix annuel est décerné au docteur Mahé. La commission accorde en outre trois mentions honorables de 1,500 francs chacune à MM. Bouveret, Gabriel Pouchet, Émile Rivière, et un encouragement de 500 francs à M. A. Villiers.

Prix Godard. — M. E. Desnos.

Prix Dusgate. — Le prix n'est pas décerné.

Prix Lallemand. — Le prix est décerné à M. le docteur Grasset. Une mention honorable est accordée à M. le docteur Bernard.

PHYSIOLOGIE.

Prix Lacaze. — M. Duclaux.

Prix Montyon. — Le prix est décerné à M. C.-A. Remy. Une mention honorable est accordée à M. le docteur Rouch.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Prix Gay. — M. le capitaine Defforges.

PRIX GÉNÉRAUX.

Prix Montyon. — *Arts insalubres.* — La commission décerne à M. Ch. Girard et à M. Chamberland deux prix de 2,500 francs.

Prix Cuvier. — M. Van Beneden.

Prix Trémont. — Élevé à la somme de 2,000 francs, il est partagé entre M. Bourbouze et M. Sidot.

Prix Gegner. — M. Valson.

Prix Félix d'Ormoy. — *Sciences mathématiques.* — M. G.-H. Halphen.

Prix Félix d'Ormoy. — Sciences naturelles. — M. Sappey.

Prix Laplace — Décerné à M. Coste, sorti le premier de l'École polytechnique.

Société des études historiques. — La Société des études historiques vient de procéder aux élections de son bureau pour l'année 1886; celui-ci se trouve composé de la manière suivante :

Président : M. d'Auriac, conservateur à la Bibliothèque nationale;

Vice-présidents : MM. Wiesener, professeur honoraire de l'Université; général Favé, membre de l'Institut;

Secrétaire général : M. Gabriel Desclosières;

Secrétaires généraux adjoints : MM. Georges Dufour et de Boisjolin.

École des chartes. — Par arrêté du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, en date du 18 novembre 1885, sont nommés élèves de l'École des chartes, dans l'ordre de mérite suivant, les candidats ci-après dénommés, savoir :

Souchon, Enlart, Richebe, Léonardon, Michel, Eckel, Nerlinger, Hérold, Laude, Travers, Lequatre, Portal, Delzons, Mautouchet, Trudon des Ormes, Feugère des Forts, Batiffol.

Est nommé élève de l'École à titre étranger :

M. Aubert.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèques communales du département de la Seine. — D'après la note fournie par le préfet de la Seine au Conseil général, il existe, dans le département de la Seine, 54 bibliothèques communales prenant part à la distribution du crédit ouvert de 20,100 francs pour leur être distribués en subventions.

Il existe, en outre, 16 bibliothèques libres; de sorte que six communes seulement du département, celles de Bagnolet, Bagneux, Drancy, Gennevilliers et Villemonble, ne possèdent pas de bibliothèques.

On peut suivre la progression des résultats obtenus par les chiffres suivants :

En 1881, 31,042 volumes ont été lus; en 1882, 54,466; en 1883, 69,507; en 1884, 102,525; en 1885, 223,815.

Si l'on prend une moyenne de lecteurs par 1,000 habitants, on trouve 380; elle n'est que de 307 à Paris.

Le préfet, tout en constatant ces heureux résultats, pense qu'ils peuvent être encore plus importants, et, dans ce but, il va faire examiner, par la commission des bibliothèques du département et de Paris, un projet de bibliothèques circulantes.

Bibliothèque de la ville de Lyon. — Un trésor inappréciable vient d'être donné à la bibliothèque de Lyon. Il s'agit d'une précieuse collection de 610 volumes imprimés par le célèbre imprimeur lyonnais Gryphe. Elle appartenait au comte Politi Flamini, par la succession de l'avocat italien Francesco Barbani.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Philipp Walter, directeur de la bibliothèque grand-ducale de Darmstadt, vient, sur sa demande, d'être relevé de ses fonctions. C'est le bibliothécaire docteur Wilhelm Maurer qui le remplace à la tête de la bibliothèque.

Angleterre. — *La bibliothèque Bodléienne.* — Le nombre total de volumes que compte aujourd'hui cette bibliothèque est de 432,000, y compris 26,598 manuscrits. Dans ce nombre ne figurent pas 1,424 manuscrits non encore catalogués et près de 25,000 brochures et revues qui attendent la reliure.

— Le poète lauréat lord Tennyson a été désigné pour occuper les fonctions de président de la bibliothèque de Londres, en remplacement de lord Houghton, décédé.

Autriche. — *Budget des bibliothèques de l'État autrichien.* — L'avant-projet budgétaire de l'Autriche comporte une somme de 497,590 francs pour les frais de personnel et de dotation des bibliothèques universitaires de la Cisléthanie. Cette somme se répartit comme suit sur les 19 bibliothèques universitaires, techniques et agricoles de l'Autriche :

			francs.
Bibliothèques universitaires.	Vienne	99,840	354,860
	Innsbruck	37,140	
	Graz	40,330	
	Prague	65,860	
	Lemberg	36,420	
	Cracovie	38,460	
	Czernowitz	36,810	
Bibliothèques des universités techniques (Écoles polytechniques).	Vienne	37,000	80,880
	Graz	8,250	
	Prague	13,500	
	Brünn	10,630	
	Lemberg	11,500	
Bibliothèques des gymnases et pro-gymnases.	Salzbourg	12,360	58,100
	Linz	3,430	
	Klagenfurt	12,490	
	Laibach	12,290	
	Gœrtz	5,380	
	Olmütz	12,150	
Bibliothèque de l'École d'agriculture de Vienne		3,750	3,750
	Total		497,590

Russie. — *Bibliothèque impériale russe.* — La Bibliothèque impériale russe vient de faire publier un aperçu sommaire des manuscrits de l'évêque Porphyrius. Cet aperçu a été rédigé par plusieurs savants des plus distingués. L'administration de la bibliothèque a acheté cette collection, qui était la propriété privée de l'évêque, pour la somme de 15,000 roubles. Elle contient de nombreux et très intéressants manuscrits en langues slave, russe, grecque, arabe, syriaque, éthiopienne, grunisienne ou géorgienne, et, en outre, quelques vieux imprimés que l'évêque a collectionnés avec beaucoup de soin pendant les dix-huit ans qu'il a passés au milieu des chrétiens de l'Orient.

Suisse. — M. J.-J. Horner, bibliothécaire en chef de la bibliothèque de la ville de Zurich, a été admis à prendre sa retraite et a été remplacé provisoirement par MM. F. Staub et H. Escher.

Pendant plus de cinquante ans, M. Horner a fait partie de l'administration de la bibliothèque de Zurich, dont il a publié en 1864, en collaboration avec le professeur Salomon Vœgelin, un catalogue alphabétique en quatre volumes.

Depuis 1864, M. Horner remplissait les fonctions de bibliothécaire en chef en remplacement du philologue J. Caspar d'Orelli.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— L'érudit éditeur niortais M. Favre poursuit sans relâche la réimpression du *Glossaire de Du Cange*. Il nous donne aujourd'hui le tome V comprenant les lettres L à N. Vingt-huit planches hors texte accompagnent ce volume. Nous parlerons prochainement de cette belle publication.

L'éditeur Rouveyre vient de faire paraître le second fascicule du nouvel ouvrage de notre collaborateur, M. Fernand Drujon : *les Livres à clef.*, étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire.

— M. Tamizey de Larroque a fait dernièrement paraître les neuvième et dixième fascicules de la *Correspondance de Peiresc.*

— M. Gasquet, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, vient de publier à la librairie Hachette un *Précis des institutions politiques et sociales de l'ancienne France.*

— M. de la Boursalière, ancien président de la Société des antiquaires de l'Ouest, a fait tirer à part une étude sur Pierre de Rieux, le premier éditeur de Joinville, étude parue dans la *Revue poitevine et saintongeaise.*

— M. Raynaud vient de publier, sous le patronage de la société de l'Orient latin, la traduction de l'ouvrage de M. Heyd : *Histoire du commerce du Levant au moyen âge.* Cette traduction paraît à Leipzig; le premier volume seul est publié; le second et dernier suivra très prochainement.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le dernier volume de nouvelles du romancier Paul Heyse est en publication chez M. Hertz à Berlin.

M. Paul Heyse, aussi bon érudit que fin lettré, est l'auteur d'un grand nombre de nouvelles, qui toutes se distinguent par la délicatesse et l'élégance du style qu'on n'est pas toujours habitué à rencontrer chez nos voisins.

Les trois nouvelles qui composent le dernier volume de Heyse sont intitulées : *Himmlische und indische Liebe, F.U.R.I.A, Auf Leben und Fod.*

— Un ouvrage qui promet d'être intéressant pour les numismates est le nouveau volume en cours de publication chez M. Lehman, à Berlin, et intitulé : *Albrecht von Wallenstein, Herzog von Friedland und seine Münzen.* L'auteur, M. Adolphe Meyer, a orné ce volume d'un portrait du duc de Wallenstein et de six planches d'armoiries et de monnaies de l'époque.

— Une nouvelle biographie de Beaumarchais, par M. A. Bettelheim, et qu'on dit contenir des documents inédits provenant des archives et bibliothèques d'Allemagne, paraît chez MM. V. Rütten et Lœning à Francfort.

— Une histoire de la littérature allemande par

M. E. Brenning, ornée de 170 illustrations et dessins exécutés par M. Hermann Gœtz, paraît chez M. Schauenburg, à Lahr.

— M. Paul Lindau, le célèbre écrivain allemand, vient de faire paraître un nouveau roman : *Hélène Yung*.

— MM. Richard Kralik et Joseph Winter ont eu l'excellente idée de suivre un théâtre de poupées de foire et de noter sténographiquement toutes les pièces de son répertoire. Ils ont ainsi donné un spécimen fort intéressant de l'art dramatique populaire. Déjà les principales pièces de ce répertoire naïf : *Geneviève de Brabant, Faust* et *Don Juan* avaient été imprimées. Mais, outre des variantes assez curieuses que ces écrivains ont rencontrées pour ces trois œuvres dans la littérature du genre, ils ont recueilli quelques autres pièces d'un certain intérêt : *Jean Packler ou Schinderhannes ; le comte Paquafil ou Alexandre de Pavie ; le comte Henri ou les Deux docteurs déguisés ; Gaspard le Fiancé*, etc. Ces pièces contiennent, en général, un assez grand nombre de chansons populaires qui figurent déjà dans des recueils spéciaux.

Angleterre. — La nouvelle collection de chefs-d'œuvre de la littérature anglaise que publie la maison Cassel sera cette fois, vu l'extrême modicité de son prix (30 centimes le volume), à la portée de toutes les bourses. Cette *National Library*, dont un volume paraît toutes les semaines, se publie sous la direction de M. Henry Morley. — Les cinq volumes parus comprennent *Warren Hastings*, de Macaulay ; *The complete angler*, par Isaac Welton ; *The man of feeling*, par H. Mackenzie ; *Childe Harold*, de Byron et l'autobiographie de Franklin.

— MM. Chapmann et Hall mettent en vente la huitième édition de l'ouvrage de Taine, *Notes on England*, avec le portrait de l'auteur.

Italie. — MM. Trèves frères, éditeurs à Milan, publient : *Victor Hugo, Saggi critici*, di A. G. Barrili e Enrico Panzacchi, con una appendice contenente le *Poesie scelte* di Vittor Hugo, pubblicate in francese con autorizzazione della famiglia. — Un vol. in-16 de 220 pages.

— Les mêmes éditeurs mettent en vente *Teatro Italiano*, di Giacinto Gallina. Un vol. de 300 pages.

Autriche-Hongrie. — Nous attirons l'attention des éditeurs et libraires sur un ouvrage de référence qui se publie à Vienne sous le titre : *Adressbuch für den Buch-Kunst-Musikalienhandel* der œsterreichisch ungarischen Monarchie. — XXe année. — L'ouvrage donne une liste de 1,304 libraires et éditeurs de 404 villes de la monarchie et contient en outre une liste indicative des journaux autrichiens et hongrois classés par ville.

D'après ce relevé, il se publie aujourd'hui, dans la monarchie austro-hongroise, 1,140 journaux dont 767 en allemand, 141 en tchèque, 125 en hongrois, 41 en polonais et 66 en langues diverses.

— Le prince Rodolphe va publier prochainement le premier volume d'une *Histoire d'Autriche-Hongrie*.

Cette publication durera une dizaine d'années et comprendra seize volumes in-4°, à peu près autant que l'*Histoire de France* par Henri Martin.

Il y aura deux éditions : l'une en hongrois, l'autre en allemand ; la première a été préparée sous la direction de M. Maurice Jokaï, le célèbre écrivain hongrois.

Amérique. — MM. Dodd, Mead et Cie, de New-York, publient un catalogue de manuscrits et de livres rares avec l'indication des prix. Quelques-uns de ces ouvrages sont de véritables curiosités ; nous remarquons :

Un manuscrit du XVe siècle, contenant la chronique des anciens ducs de Bourgogne avec 15 miniatures, provenant de la vente Didot, 30,000 francs. — Deux livres d'heures du XVe siècle : 9,000 et 7,500 fr.

Les œuvres d'Audubon, exemplaire complet en 15 vol. : 12,500 francs. — Les œuvres de Dickens, en 72 volumes, pour la plupart en édition originale : 7,500 francs.

Ruskin : Stones of Venice, modern painters, et Seven lamps, en neuf volumes, presque tous des éditions originales : 2,500 francs.

Le premier in-folio de Shakespeare, dans sa reliure originale, est coté 2,125 francs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— L'inventaire des œuvres de Victor Hugo, suspendu depuis quelque temps, va être repris incessamment. Vers le 15 février probablement, paraîtra le premier volume des œuvres posthumes ; il aura pour titre : le *Théâtre en liberté*.

— M. Vigouroux, professeur au séminaire de Saint-Sulpice, se propose de faire l'historique et la réfuta-

tion des objections qui ont été soulevées contre la Bible. L'ouvrage comprendra quatre volumes. Le premier vient de paraître et a pour titre : *les Livres saints et la critique rationaliste.*

— Le Père Didon est en ce moment à Paris et prépare un ouvrage appelé à un grand retentissement.

L'illustre Dominicain attaquera les théories de M. Renan et intitulera son travail : *Réfutation de « la Vie de Jésus ».*

De même que pour son beau livre sur l'Allemagne, il est allé chercher sur place des documents irréfutables et n'a pas craint de faire un long voyage en Palestine.

Ajoutons toutefois que, d'après ses prévisions, cet ouvrage ne paraîtra pas avant un assez long temps. Peut-être même fera-t-il un nouveau voyage en Terre-Sainte, de façon à réfuter les théories récentes sur la famille et les frères de Jésus-Christ.

— M. Frédéric Febvre, de la Comédie-Française, prépare un volume intitule : *Mémoires des autres,* dans lequel il retracera les souvenirs les plus intéressants de sa carrière artistique.

— M. Isidore Liseux vient de mettre en souscription, pour paraître à la fin de ce mois, un complément au *Kana Sutra.* Ce nouvel ouvrage, manuel d'érotologie arabe du XVIe siècle, a pour titre : *le Jardin parfumé du cheikh Nefraoui.*

Composé dans les premières années du XVIe siècle, d'après les ordres du grand vizir du bey de Tunis, alors régnant, cet ouvrage vraiment curieux expose dans un ordre méthodique tout ce qui regarde l'amour et les rapports sexuels. Le cheikh s'est acquitté de sa tâche avec un remarquable talent; excellent conteur et poète, il a semé dans son œuvre quantité d'historiettes divertissantes et de fragments de pièces de vers, qui donnent encore plus de saveur à un sujet déjà fort attrayant par lui-même.

Ce volume, imprimé sur papier de Hollande, ne sera tiré qu'à 220 exemplaires numérotés.

ÉTRANGER

Allemagne. — Parmi les découvertes qu'occasionne le dépouillement des archives de Gœthe, on signale celle de la correspondance complète de cet écrivain avec Carlyle. On annonce la publication prochaine de cette correspondance.

Angleterre. — M. Ernest C. Thomas, l'érudit bibliophile anglais, prépare une édition du *Philobiblion* de Richard de Bury, évêque de Durham et chancelier d'Édouard III. M. Thomas, pour cette édition, a fait une étude comparative des meilleurs manuscrits existants.

L'ouvrage comportera le texte latin original avec la traduction anglaise, une préface et une notice bibliographique.

— M. Gardiner, ancien professeur d'histoire à l'Université de Londres, prépare une *Histoire de l'Angleterre sous les Stuarts.*

— M. Bernard Quartch, de Londres, prépare une intéressante publication qui aura pour titre : *Bibliographia liturgica : Missalia ecclesiarum et ordinum,* par W. H. James Wale, et formera un volume in-4° de 220 pages. Le catalogue, précédé d'un index des ouvrages consultés, sera suivi de trois appendices contenant : 1° l'énumération, par ordre chronologique, de tous les missels imprimés antérieurement à l'année 1531 ; 2° les noms, par ordre alphabétique, des imprimeurs et éditeurs d'œuvres liturgiques; 3° l'indication de tous les lieux où ont été imprimes des missels.

— L'éditeur Paxon annonce une traduction de *Salammbô* et compte sur un succès égal à celui de *Called Back,* le célèbre roman de Conway.

— M. Swinburne a l'intention de publier un ouvrage sur Victor Hugo.

— On annonce la prochaine publication des nouvelles poésies de Tennyson.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Balzac en Bretagne. — Notre collaborateur M. Charles de Lovenjoul, dont on connaît les intéressantes études sur Balzac, nous adresse au sujet de l'article *Balzac en Bretagne,* paru dans le *Livre* au mois de septembre dernier, la communication suivante :

« Cet article contient une légère erreur que nous n'aurions pas relevée, si son auteur, M. Pontavice du Heussey, ne l'avait malheureusement laissée reparaître dans la très jolie plaquette qu'il vient de pu-

blier à Rennes, chez Caillère, sous ce même titre de *Balzac en Bretagne*.

« La brochure envoyée par Balzac, en 1831, à M. de Pommereul, n'est nullement introuvable ni inconnue. C'est *l'Enquête sur la politique des deux ministères*, et elle est réimprimée en entier dans le tome XX des œuvres complètes du grand écrivain.

« Cette légère erreur n'enlève rien au très grand intérêt du travail de M. Pontavice du Heussey, et il serait à souhaiter que d'autres recherches du genre fussent entreprises soit auprès des héritiers de personnes auxquelles Balzac a dédié ses œuvres, soit dans certaines villes où il a séjourné, entre autres au Havre, à Dunkerque, etc. Il y a encore bien des trouvailles épistolaires à faire de ce côté, sans parler des études d'avoués et d'hommes d'affaires, à Paris. — Balzac eut de longues relations de ce genre avec MM. Gavault, Outrebon, Gossard, Fessart, etc., et il doit en rester dans les archives de ces familles bien des traces importantes. »

Manuscrits offerts au Musée de Cluny. — Nous avons parlé, dans notre dernière livraison, du mystérieux cadeau fait par un généreux inconnu au musée de Cluny.

Il se compose de miniatures, dont voici le détail :

1° Des *Armoiries* allemandes de la Renaissance;

2° Un *Calendrier de livre d'heures*, en douze feuillets (au bas de la première quinzaine de chaque mois, deux médaillons accouplés représentent l'un les travaux de la saison, l'autre le signe correspondant du Zodiaque);

3° Deux miniatures allemandes du XIIe siècle;

4° Deux miniatures du XIIIe siècle, à fond d'or;

5° Trois miniatures de la fin du XIVe siècle;

6° Une miniature (*Dieu bénissant le monde*) du grand format des missels; aux quatre angles, les quatre évangélistes;

7° Une *Crucifixion*, qui est le morceau capital de cette série et qui n'a pas moins de cinquante centimètres sur trente. Cette miniature doit dater de la fin du XIVe siècle.

Les « Chroniques de l'Indo-Chine ». — A la suite de démarches faites par M. A. Romand auprès du général de Courcy, nous posséderons bientôt les « Chroniques de l'Indo-Chine », qui seront relevées sur les annales et les documents qui existent encore à Hué. Ces Chroniques sont d'autant plus précieuses que les premiers empereurs mandchous ont fait rechercher et détruire les livres de toutes les bibliothèques publiques et privées. Seuls les livres de quelques lettrés de l'Annam avaient pu échapper à la destruction.

Balzac imprimeur. — Le *Journal de la Librairie* du 12 août 1826 contient la nomination de Balzac comme imprimeur en remplacement de M. Laurent aîné, démissionnaire.

« Cela dura treize mois, au cours desquels il publia les œuvres de Ducis, de Le Sage, de Mme Roland, de Volney, les *Proverbes romantiques* de Romieu, le *Cinq-Mars* de Vigny, les *Mélanges historiques et littéraires* de Villemain, des romans de Zschokke, de Mathurin, et enfin l'*Art de mettre sa cravate* et l'*Art de ne pas payer ses dettes*, dus à la plume de Balzac lui-même, s'il faut en croire son fidèle Dutacq. »

C'est pendant ces treize mois qu'il enfanta *David Séchard*.

Balzac poète. — La vie de Balzac, auquel nous allons enfin élever une statue, présente une particularité inconnue du public et que révèle un de nos confrères :

Il a été poète.

Nous connaissons de lui un poème, écrit dans l'étude de Me Guyonnet de Merville, qui avait eu l'honneur d'avoir pour clercs Honoré de Balzac et M. Scribe.

Ce poème a pour titre *le Livre de Job.* Il débute ainsi :

I

En la terre de Hus, vivait un très saint homme.
De la diphtongue Job l'Ecriture le nomme.
Il s'écartait du mal par crainte du Seigneur
Et n'allait point au vice, étant simple de cœur.

II

Pourtant il eut bientôt une grande famille;
Trois fois madame Job accoucha d'une fille;
Mais Job, y prenant garde, eut après sept garçons.

Etc., etc.

Société des gens de lettres. — La Société des gens de lettres vient d'être informée que M. Jacob de La Cottière, décédé à Lyon, lui a légué un capital de 15,000 francs, dont les revenus seront attribués, chaque année, à un pensionnaire désigné par elle.

La bibliothèque du général Hugo. — M. Louis Belton, qui a donné au *Figaro* plusieurs renseignements sur la famille de Victor Hugo, a communiqué à ce journal des notes complémentaires. Nous en extrayons les passages suivants :

« Je vous ai promis de vous tenir au courant des résultats de mes recherches sur le père de Victor Hugo. Je puis aujourd'hui vous donner le catalogue de sa modeste bibliothèque, et l'analyse de quelques-uns de ses papiers.

« Le cabinet de travail du général Hugo, placé au rez-de-chaussée de sa maison de Blois, renfermait ses livres et ses papiers. Les murs étaient ornés d'un télescope, d'une lunette en cuivre, d'un baromètre et de six tableaux.

« La bibliothèque était de peu d'importance. Elle comprenait principalement des ouvrages historiques

et des voyages. Voici la liste des principaux ouvrages dont elle se composait, ouvrages dont la plupart auront sans doute été feuilletés par Victor Hugo :

« *Lettres choisies de Voltaire, Histoire d'Espagne, Histoire de l'Univers, Anecdotes historiques, Mémoires historiques, Vie de Cromwell, Tacite*, etc., etc.

« Il y avait, en tout, environ 600 volumes qui, à la mort du général, furent estimés 286 fr. 50.

« Ce qui me frappe et m'étonne le plus, en parcourant la bibliothèque du général Hugo, c'est l'absence complète des œuvres de son fils. En 1828, Victor Hugo était déjà célèbre et son bagage littéraire important. Il avait publié :

« *Odes et poésies diverses* (juin 1822).
« *Han d'Islande* (février 1823).
« *Nouvelles Odes* (mars 1824).
« *Bug-Jargal* (janvier 1826).
« *Odes et Ballades* (1826).
« *Cromwell* (décembre 1827), que Victor Hugo avait dédié à son père, et qui parut quelques semaines seulement avant la mort du général.

« Peut-être Victor Hugo avait-il parcouru la *Vie de Cromwell*, en deux volumes, qui faisait partie de la bibliothèque de son père?

« Dans le cabinet du général se trouvaient, parmi ses papiers, une liasse relative à ses services militaires, et aussi les brevets de ses décorations.

« Voici ses états de services que j'ai pu reconstituer à peu près intégralement :

« 6 floréal an VIII. — Armée du Rhin. Nommé un des six capitaines-adjudants aux adjudants généraux.

« 26 septembre 1806. — Chef de bataillon au 2e régiment d'infanterie légère *du royaume de Naples*.

« 30 novembre 1806. — Major au même régiment.

« 23 février 1808. — Colonel du même régiment.

« 20 août 1809. — Maréchal des camps et armées *du roi d'Espagne*.

« 24 juin 1813. — Aide de camp *du roi d'Espagne*.

« 21 novembre 1814. — Maréchal de camp des armées françaises.

« 23 mai 1825. — Lieutenant-général.

« Il était, depuis le 2 juin 1808, commandeur de l'ordre royal des Deux-Siciles.

« Depuis le 1er novembre 1814, chevalier de Saint-Louis.

« Depuis le 14 février 1815, officier de la Légion d'honneur.

« On voit que le père de Victor Hugo avait suivi la fortune de Joseph Bonaparte, le frère aîné de Napoléon, depuis son élévation au trône de Naples, en 1806, jusqu'à sa chute du trône d'Espagne, en 1813.

« Joseph l'avait comblé d'honneurs et de dignités; non seulement il en avait fait son aide de camp, mais il l'avait créé comte et gouverneur de plusieurs provinces. A la chute de son maître, le général Hugo perdit tout, y compris la plus grande partie de sa fortune et de véritables châteaux en Espagne. Jusqu'à la fin de sa vie, il fit d'inutiles efforts pour se faire rembourser les *cédules hypothécaires* du roi Joseph; il n'en tira jamais un centime et mourut endetté.

« Deux autres liasses, trouvées dans les papiers du général, sont relatives à la défense de la place de Thionville, en 1814 et en 1815. C'était là son principal fait d'armes et le plus honorable. En 1814, il ne rendit la place que le 20 avril, quatorze jours après l'abdication de Napoléon. Aux Cent-Jours, il reprit le commandement de la même place, et les Prussiens n'y entrèrent que le 20 septembre 1815, trois mois après Waterloo. »

M. Desprez. — Nous mentionnons plus loin la mort d'un jeune écrivain, M. Desprez, qui, condamné pour la publication d'un roman intitulé : *Autour d'un clocher*, fut interné à Sainte-Pélagie.

Le régime auquel il y fut soumis ne contribua pas peu à hâter sa mort. Voici l'article ému que M. Zola lui a consacré dans le *Figaro :*

« Je l'ai connu et je l'ai aimé.

« C'était un pauvre être, mal poussé, déjeté, qu'une maladie des os de la hanche avait tenu dans un lit pendant toute sa jeunesse. Il marchait péniblement avec une béquille, il avait une de ces faces blêmes et torturées des damnés de la vie, sous une crinière de cheveux roux.

« Mais, dans ce corps chétif d'infirme, brûlait une foi ardente. Il croyait à la littérature, ce qui devient rare. Il avait le plus haut des courages, le courage intellectuel; que d'hommes de grand talent sont des lâches, dans l'ordre des idées! C'était en le sentant brave et croyant que je m'étais mis à l'aimer. Fils d'un universitaire, il avait dû rompre avec sa famille, il vivait d'une petite rente, à l'écart; et cet enfant de vingt et quelques années, si faible, rêvait les grandes luttes, s'exténuait au travail, déjà marqué pour le martyre.

« Lorsqu'il eut publié *Autour d'un clocher*, et qu'on lui fit ce procès imbécile dont il allait mourir, je fus pris d'une pitié inquiète devant sa faiblesse. Il m'avait demandé mon avis, je le conjurai de plier l'échine, d'implorer la clémence par une attitude soumise. Mais il ne m'écouta point; on se souvient peut-être qu'il voulut plaider lui-même son cas, réclamer à voix haute la liberté des lettres, ce qui, naturellement, lui valut un mois de prison. N'était-ce pas fatal ? La loi inepte qu'on a votée pour empêcher le trafic malpropre d'une douzaine de polissons ne devait-elle pas égorger d'abord un pauvre enfant, qui promettait un écrivain de race ? Toujours l'effroi de la liberté, cet effroi qui, un de ces beaux matins, nous mettra au cou le carcan d'un dictateur.

« Voilà le malheureux à Sainte-Pélagie, car il refusa encore de m'entendre, lorsque je le suppliai de solliciter la grâce de faire son mois dans une maison de santé : il s'obstinait crânement à subir sa peine, au

nom de la littérature outragée en lui. Et le martyre passa ses espérances, car on le mit avec les voleurs, dans l'enfer du droit commun : oui, pour avoir écrit un livre, pour quelques pages libres, comme il y en a cent dans nos vieux auteurs! Nous allâmes le voir, Daudet et moi, et je me souviendrai toujours de son entrée dans le petit parloir : effaré, hâve, ses cheveux rouges dressés sur son front livide, n'ayant pas même pu se laver depuis cinq jours, si sale, qu'il ne voulut point nous donner la main. M. Camescasse, alors préfet de police, a été particulièrement odieux dans cette affaire. Vainement des hommes de lettres s'en mêlèrent, il fallut qu'un homme politique, M. Clémenceau, intervînt. C'était dans l'ordre, ces gens au pouvoir nous dédaignent, mais pas autant que nous les méprisons.

« Eh bien, ils l'avaient assassiné, simplement. Quand il sortit, il vint me voir, traînant sa jambe avec plus de peine, et il me dit : « Je crois bien qu'ils « m'ont achevé, je vais m'enterrer à la campagne, « pour tâcher de me remettre. » En arrivant là-bas, dans la petite maison qu'il possédait au fond de la Champagne, il dut prendre le lit et il ne l'a plus quitté : des souffrances atroces, la jambe immobilisée dans un appareil, et un rhume aggravé par Sainte-Pélagie, qui se tournait en bronchite aiguë. Hier, il en est mort.

« J'avoue que je n'ai pas mon sang-froid. Tout à l'heure, en apprenant la nouvelle, je me suis senti soulevé de colère. Mes mains en tremblent encore, c'est une rage d'indignation. Et le pauvre enfant me hante, il se dresse continuellement devant mes yeux, il semble attendre quelque chose de moi. Oui, c'est son dernier vœu que j'ai à remplir, j'aurais un éternel remords, si je ne protestais pas à voix haute, de toute ma douleur. Je le dois à lui, à moi-même, à la littérature qui est ma vie. En ce moment, je ne veux plus savoir si, dans cet assassinat, il y a eu un tribunal, des jurés, un préfet de police; j'ai l'unique et invincible besoin de crier : Ceux qui ont tué cet enfant sont des misérables!

« EMILE ZOLA. »

Les écrivains atteints de folie. — A propos du journaliste Ernest Dubreuil, qui vient d'être, comme on sait, enfermé dans une maison de fous, le *Charivari* fait les réflexions suivantes :

« Faut-il que cette sinistre « manie des grandeurs » ait mis la cervelle à l'envers à tant de garçons de talent, depuis Lassailly jusqu'à Gill !

« Lassailly, un excentrique de lettres de la période romantique, le rival de Pétrus Borel, l'auteur des *Roueries de Trialph*, un livre introuvable aujourd'hui.

« Lassailly avait écrit quelque part : « *Le sort m'a « fait pousser poète ou aliéné* ».

« Le pauvre diable était l'un et l'autre.

« Un beau matin, on fut obligé de le conduire chez le docteur Blanche, où on le soigna avec d'affectueux égards.

« Sur ces entrefaites, Gérard de Nerval subit lui-même une attaque cérébrale dont il ne parvint jamais à se guérir complètement. Jules Janin saisit aussitôt sa bonne plume attendrie et publia un feuilleton ému, ainsi qu'il convenait, sur la maladie du malheureux Gérard...

« Le *Journal des Débats* avait ses entrées dans l'établissement du docteur Blanche.

« Ce dernier voit soudain arriver Lassailly, qui lui crie avec colère :

« — Je suis furieux!... Furieux contre Janin!... Furieux contre ce misérable journal !...

« — Et pourquoi cela, mon Dieu ?

« — Parce que c'est une injustice révoltante! En apprenant que Gérard est devenu fou, savez-vous ce qu'il a fait? Je parle de Janin. Eh bien! il a fait sur Gérard, — qui est un excellent camarade, j'y consens, et un écrivain de mérite, — il a écrit, dis-je, un article de huit colonnes, tandis qu'à moi, *qui suis bien plus fou que Gérard*, il ne m'a consacré qu'une colonne et demie ! »

Reliures et relieurs. — Une note intéressante pour les bibliophiles de l'avenir et ceux qui ignorent jusqu'où peut aller la conscience d'un écrivain. Pour beaucoup, les noms que donnent les auteurs à leurs héros sont des noms pris un peu au hasard et choisis uniquement pour leur aspect ou leur consonnance. Le scrupule d'Alexandre Dumas fils va plus loin; quand il leur attribue des titres de noblesse, ces titres prennent les formes voulues et l'écu de chaque personnage peut se raisonner. C'est ainsi, nous dit M. Ph. Gille, du *Figaro*, que j'ai été à même de voir les différents blasons qu'il a composés pour la reliure de certaines pièces données à des amis ou à ses interprètes.

Voici, par exemple, pour la *Princesse Georges* :

L'exemplaire de Desclée, dont le nom de famille, dans la pièce, était de Périgny, portait les armes : De gueules à la salamandre naturelle au milieu de flammes d'or, avec cette devise : *Per ignes*. Au milieu des flammes.

L'exemplaire de Mlle Pierson, qui s'appelait de son nom de famille, dans la pièce, Mlle de la Tour l'Agneau :

D'argent aux trois tours crénelées de sable posées deux et une, le chef d'azur à l'agneau d'or; avec cette devise : *Quia nominor agnus*. — Parce que je me nomme l'Agneau.

Pour *la Visite de Noces*, l'exemplaire de Desclée, dont le nom était Mme de Morancé, portait : de gueules à l'épée d'argent en pal avec cette devise : *Mors ense*. — La mort par l'épée.

Pour *l'Étrangère*, les armes du duc de Septmonts, qui prétendait descendre des premiers occupants de Rome, la ville aux sept collines, étaient : D'azur à la montagne d'argent à sept pointes, avec cette devise : *Nil nisi cœlum excelsius*. — Rien de plus haut si ce n'est le ciel.

Pour *la Princesse de Bagdad*, l'héroïne s'appelait la comtesse de Hun. Elle avait eu fort à combattre le jour de la première représentation. Les armes étaient :

De gueules fretté de lances d'or, avec des hachettes de même dans les intervalles. Sur le tout d'azur au bras armé d'argent, avec cette devise : Hun contre tous.

Cet exemplaire avait été donné à M. Perrin.

Pour *Denise,* voici les armes du comte de Bardane. Le seul mot français auquel il soit possible de faire allusion est le nom d'une plante médicinale. Dumas l'avait pris exprès, d'abord pour ne pas se heurter contre les réclamations d'un nom véritable, ensuite parce qu'il fournissait des armes originales et pour ainsi dire historiques.

Quand Louis XV est tombé malade, à Metz, à ce point que Mme de Châteauroux a été congédiée, il a été abandonné de tous ses médecins, administré et laissé pour mort. Il s'est présenté alors un petit médecin du pays, resté inconnu, qui a offert d'entreprendre la guérison et qui l'a guéri en effet avec un médicament que personne ne connaissait. Alexandre Dumas a supposé que c'était le même avec lequel Henri III, en pareille circonstance, avait été sauvé jadis, une décoction de bardane avec laquelle on coupait les fièvres quartes avant la découverte de la quinine. Ce petit médecin a été anobli, selon Alexandre Dumas, par Louis XV, qui l'a fait comte de Bardane en souvenir de la précieuse plante, et qui lui a donné des armes ainsi faites : D'argent, aux trois quinte feuilles naturelles posées deux et une et avec cette devise : « Guerroyer ne vaut guérir ». Cet exemplaire avait été aussi donné à M. Perrin.

— Un de nos amis a fait relier *Madame Bovary* dans un magasin où on lui confectionna une reliure dont il fut satisfait.

Il envoya donc une vingtaine de volumes dans la même boutique en faisant accompagner chaque ouvrage d'une indication pour l'ouvrier.

Quand on lui rendit ses vingt volumes, l'infortuné lut avec étonnement les lettres d'or qui ornaient le dos de la *Vie de Jésus*.

Le relieur avait mis :

RENAN

NOIR

COMME FLAUBERT

— *Une reliure macabre.* — On sait qu'aujourd'hui les amateurs de livres s'efforcent de leur donner des reliures qui s'accordent et s'harmonisent avec les sentiments exprimés par l'écrivain, avec son tour d'esprit et sa *manière* même de styliste. C'est ainsi qu'on recherche les vieilles étoffes du XVIIIe siècle pour en faire des reliures aux conteurs du temps, du léger Voisenon au sage Marmontel, et qu'on fait des cartonnages japonais aux romans de la nouvelle école réaliste qui se réclame de M. E. de Goncourt. Il paraît qu'un bibliophile suédois vient de renchérir sur ce goût des reliures « de caractère ». Il a fait, dit-on, relier les livres d'Edgar Poë en peau humaine !

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le centenaire de la maison Justus Perthes, à Gotha.* — La maison Justus Perthes, que des publications cartographiques classent parmi les principaux éditeurs d'Allemagne, a célébré, le 11 septembre dernier, le centième anniversaire de sa fondation.

Il y a juste cent ans, le fondateur de la dynastie des Justus Perthes eut l'heureuse inspiration de se rendre acquéreur de l'*Almanach de Gotha*, publication peu répandue à cette époque, mais qui, sous sa direction, ne tarda pas à prendre une importance considérable.

Les premières publications géographiques de la maison Perthes datent de 1801, lorsqu'elle édita l'ouvrage de Pigavetta, *Description des voyages de Magellan.* — En 1809, M. Perthes publia pour la première fois un atlas complet, celui de Heusinger, en 24 cartes. Il était réservé à son fils, qui lui succéda en 1816 dans la direction de la maison, de faire paraître le célèbre *Hand-Atlas de Stieler* en 45 cartes (1817-1823), dû à la collaboration de spécialistes distingués, parmi lesquels il convient de nommer MM. Adolphe Stieler, von Stülpnagel et Reichard. Cet atlas eut le succès qu'il méritait ; des suppléments successifs portèrent à 75 le nombre de ses cartes. Aussi bien la publication de l'atlas Stieler et les améliorations progressives qu'y apporta la maison Perthes sont-elles l'image fidèle du développement des procédés cartographiques dans la première moitié du siècle.

La place nous manque pour passer en revue toutes les publications de la célèbre maison.

Nous nous contenterons d'en indiquer les principales : le Grand Atlas des pays situés hors de l'Europe et l'Atlas de géographie physique, par H. Berghaus, de 1832 à 1848 ; l'Atlas historique de Carl V. Spruner (1837 à 1853). — Quant au *Stieler's Schulatlas,* publié pour la première fois en 1821, il eut un succès énorme ; en quelques années 30,000 exemplaires furent enlevés, aujourd'hui encore il se tire chaque année à 10,000 exemplaires.

Depuis que la direction du département cartographique a été confiée au célèbre géographe Dr Petermann, la maison Perthes est devenue incontestablement le premier institut géographique de l'Allemagne et peut-être du monde.

Après la mort de M. Petermann, en 1878, ce sont

MM. Alfred Supan et Hugo Wichmann qui dirigent la publication des *Annales géographiques* auxquelles Petermann avait su donner une si grande importance. Les autres publications cartographiques sont confiées à des spécialistes distingués tels que le Dr Berghaus, Carl Vogel, Bruno Hassenstein, etc. — La maison occupe un nombreux personnel de graveurs, lithographes et ouvriers, et a installé des ateliers de lithographie, d'électrotypie, de reliure, etc.

Citons encore deux importantes publications annuelles de la maison Justus Perthes : l'*Almanach de Gotha* et les *Annales généalogiques*.

L'imprimerie impériale à Berlin a publié dernièrement la troisième partie de ses *Druckschriften* (imprimés spécimens). C'est une œuvre de la plus haute importance pour quiconque prend un intérêt dans les œuvres antiques de l'art typographique. Cette dernière édition embrasse la période depuis l'invention de l'art typographique jusqu'au XVIIIe siècle. L'œuvre sera surtout appréciée par les dessinateurs et les graveurs, les pièces originales étant reproduites avec la plus complète perfection imaginable. Afin de mettre le lecteur à même d'apprécier lui-même le mérite de ce travail, nous faisons remarquer qu'il contient un fac-similé, reproduction de la *Gutenberg-Bible* à 42 lignes ; ensuite une reproduction des *Summæ Theologicæ*, de Pierre Schœffer (1467); des *Psaumes* latins et allemands, de Henri Eggenstein de Strasbourg ; de la *Cronicle Hungaria* imprimée à Brünn, en 1488; une autre de la *Missale Olumnicense* (1488), de Sensenschmid de Bamberg ; une de la Bible allemande de Arnd de Lubeck (1494); une page de Jean Schœffer de Mayence (1509) ; une autre de Jean Kilian, de Meuberg, en caractère très curieux, demi-scripte, demi-gothique de 1557 ; un titre d'Albert Durer, de 1498, et une page de Christopher Plantin, d'Anvers, traitant les privilèges de la *Biblia Polyglotta* imprimée en caractères dits de civilité, période 1569-1573.

Toutes les reproductions sont exécutées de main de maître. L'établissement occupe 800 ouvriers au service des différentes branches de l'industrie telles que lithographie, typographie, impression sur plaque en cuivre, héliogravure, xylographie, fonderie de lettres, ouvrages galvanoplastiques, stéréotypiques.

Angleterre. — *Les traductions anglaises de Gil Blas.* — Dès son apparition, le chef-d'œuvre de Le Sage fut traduit en anglais et publié en 3 vol. in-12 chez Jacob Tonson à Londres, sans indication du nom du traducteur.

Cette première traduction eut plusieurs éditions, mais fut bien vite délaissée lorsque parut celle de Smollett, éditée en 1749 par J. Osborne, en 4 vol. in-12, avec trente-trois gravures sur bois.

Il existe plusieurs éditions de cette traduction, notamment celle de 1802, en 3 vol. in-8°, ornée de gravures par Warren et celle de 1836, 2 vol. in-8°, illustrée par Gigoux.

En 1835, M. F. Roscoe publia une dernière édition de la même traduction, cette fois avec 12 eaux-fortes et des illustrations par le célèbre Cruishank.

On connaît encore deux autres traductions du *Gil Blas* par Proctor (Londres, 1774) et Martin Smart (Londres, 1807), en 4 vol. in-12, avec une centaine de gravures.

En 1881, M. Nimmo a publié une édition du *Gil Blas* en 3 vol. avec 16 eaux-fortes par de Los Rios. Le texte n'en diffère pas sensiblement de celui de Smollett.

La nouvelle édition qu'annonce M. William Paterson sera, cette fois, une traduction entièrement nouvelle, due à la plume autorisée de M. Henri Van Laun. — Dans une préface d'une cinquantaine de pages, M. Van Laun fait justice des accusations de plagiat qui ont été élevées contre Le Sage.

L'ouvrage comportera une série d'eaux-fortes exécutées par Lalauze.

Sociétés littéraires de Londres. — La *Shelley Society*, qui vient de se constituer sous la présidence du Dr Furnivall, se propose d'élever un monument littéraire au poète en publiant une nouvelle édition de ses œuvres et des fac-similés de ses manuscrits et en faisant représenter son théâtre.

D'autre part, on annonce qu'une *Gœthe Society* est en voie de formation. — Cette dernière, une fois constituée, se mettra très probablement en rapport direct avec la *Gœthe Gesellschaft* d'Allemagne.

Les bibliothèques publiques et la librairie. — Dans la dernière livraison du *Livre* nous avons cité, parmi les principales communications qui ont été lues lors de la réunion annuelle de la *Library Association*, celle de M. Downing, relative aux bibliothèques publiques (*free public libraries*) et leur influence sur la librairie.

Avant la création des bibliothèques populaires, dit M. Downing, la grande masse de la nation ne lisait qu'une demi-douzaine d'ouvrages ou romans populaires. Depuis le fonctionnement des *free public libraries* au contraire, le peuple se prend de goût pour la lecture ; les aventures de Pickwick et de David Copperfield ne lui suffisent plus, il cherche à s'instruire et préfère aujourd'hui les ouvrages plus sérieux de Macaulay, Carlyle, Emerson, etc.

L'éducation intellectuelle de la masse a fait des progrès incessants ; on a appris à connaître, à aimer les grands écrivains dans chaque branche des sciences et des arts. — Aujourd'hui on ne se contente plus de lire dans la bibliothèque les auteurs préférés ; on veut posséder un exemplaire de leurs œuvres. — C'est ainsi que s'est formée une nouvelle et nombreuse classe d'amateurs de bons livres (non pas d'éditions chères et rarissimes, bien entendu), ce qui a procuré aux libraires un débouché qui n'existait pas auparavant.

D'autre part, le nombre de personnes qui s'intéressent à un sujet d'études spécial augmentant tous les

jours, les grandes villes ont été amenées à organiser des bibliothèques spéciales (*Reference Libraries*), comme la bibliothèque shakespearienne de Birmingham, la bibliothèque Cervantès, et celle de Glasgow qui possède aujourd'hui la collection la plus complète d'ouvrages relatifs à Burns et aux principaux poètes de l'Écosse.

Le prix élevé des grandes publications n'empêchait pas les *Reference libraries*, qui nécessairement disposent de ressources plus larges qu'un simple particulier, de se rendre acquéreurs d'ouvrages de prix pour compléter leurs collections. — On voit donc que les intérêts de la librairie n'ont nullement souffert, quoi qu'on dise, par la création des bibliothèques populaires. — M. Downing fait observer à ce propos que le nombre et l'importance des librairies de Birmingham ont beaucoup augmenté depuis que fonctionne dans cette ville une *free public library*.

Une relique de la reine Élisabeth. — M. E. Joseph, Bond street, Londres, exposait il y a quelques semaines un petit livre d'heures de 56 pages, en beau vélin et contenant des prières en langues latine, grecque, italienne, anglaise et française, écrites de la main même de la reine Élisabeth d'Angleterre.

A l'intérieur de la couverture en chagrin se voient les portraits miniatures de la reine Élisabeth et du duc d'Alençon peints par Nicolas Hilliard. C'est sans doute un présent offert vers 1581 par le jeune prince à sa royale fiancée.

Le manuscrit devint plus tard la propriété de Jacques II et passa successivement aux mains du duc de Berwick, de Horace Walpole et de la duchesse de Portland. — A la vente de la collection Portland, en 1786, la reine Charlotte acheta cette relique 2,525 francs.

Les journaux illustrés à Londres. — Le journalisme illustré ne date à Londres que du commencement du siècle.

Le *Times*, dans les premières années, a publié de temps à autre des illustrations; en 1806, la description de l'enterrement de Nelson à Saint-Paul parut accompagnée de gravures représentant le cercueil et le corbillard. L'*Observer* a fait davantage: en octobre 1815 il donna une grande gravure sur cuivre de Sainte-Hélène. Trois ans plus tard le portrait du meurtrier Thornton eut un immense succès. En 1820, il publia des dessins se rapportant à la conspiration de Cate Street et au procès de la reine Caroline; en 1821 au couronnement de George IV et à son voyage en Irlande. Le meurtre de Weare et le procès de ses assassins furent une occasion de démontrer qu'il était possible de publier régulièrement des dessins se rapportant aux événements du jour; non plus seulement l'*Observer*, mais encore le *Morning Chronicle* et l'*Englishman* publièrent des gravures sur bois représentant la scène du crime, les portraits de la victime et des assassins. La mort du duc d'York, de Canning, l'ouverture du pont suspendu d'Hammersmith, la bataille de Navarin servirent de sujet à l'illustration. En 1836, le *Weekly Chronicle* fut lancé, c'est le premier journal régulièrement illustré; un meurtre fameux fit sa fortune pour un temps et lui procura un tirage de 130,000 exemplaires par semaine; en 1841, apparition du *Punch*, le premier journal satirique; en 1842, de l'*Illustrated London News* avec 16 pages et 32 dessins, entre autres l'incendie de Hambourg, des vues de Caboul, un bal costumé donné par la reine. 26,000 exemplaires du premier numéro furent vendus; à la fin de l'année, le tirage était de 60,000. La Révolution de 1848 le tripla. En 1863, à l'occasion du mariage du prince de Galles, on tira 310,000 numéros. Le *Christmas Number* de 1882 s'est vendu à 425,000.

Journaux pour aliénés. — Deux maisons d'aliénés, l'une aux États-Unis, l'asile de Vermont; l'autre en Angleterre, l'asile de Crickton, ont leurs journaux.

Tous les articles sont rédigés par des aliénés. En échange de ces publications, les rédacteurs reçoivent au moins deux cents feuilles de tout genre qui sont leur plus grande distraction.

Le philosophe, le poète, l'inventeur, etc., lisent chaque matin les journaux qui conviennent le mieux à leur genre de folie, et la direction de ces établissements tire le meilleur parti possible d'un goût si pacifique pour ramener quelque lueur de raison dans ces esprits troublés.

Pourquoi ne fait-on pas de même en France?

Autriche. — *Les Arabes et la gravure sur bois.* — On sait que plusieurs découvertes intéressantes ont déjà été faites dans les archives égyptiennes trouvées par le négociant Th. Graf, à El Fayum, connues sous le nom de *Papyrus de l'archiduc Régnier* et qui font partie du musée autrichien. Des documents concernant l'histoire du droit et des indications précieuses sur les relations commerciales dans les derniers siècles, avant et dans les premiers après la naissance du Christ, ont été successivement mis au jour, ainsi que des manuscrits littéraires contenant principalement des extraits des anciens auteurs grecs et des fragments des œuvres des Pères de l'Église. Une nouvelle découverte, faite dans les mêmes archives, que les antiquaires continuent à examiner en détail, présente un intérêt tout particulier. C'est une bande de papier arabe, longue de 12 centimètres, large de 8,5 et contenant des ornements et des inscriptions encore parfaitement conservés et imprimés à l'aide d'une planche xylographique. C'est le plus ancien exemplaire connu de l'impression au moyen de la gravure sur bois. Il prouve que les Arabes, qui dans le temps avaient fait des progrès remarquables et étaient arrivés avant nous à un haut degré de civilisation, nous avaient aussi dépassés de plusieurs siècles dans l'impression de modèles et planches xylographiques. Ils ont connu la gravure sur bois déjà en 633, comme cela résulte d'une prière préservatrice d'*Abu Dudsehana* contre les malheurs, les accidents,

les infirmités, les maladies, l'ensorcellement, contre le mauvais regard des démons et surtout contre le mauvais regard des hommes.

Norvège. — *Un livre du* XIII*e* *siècle.* — Lors des travaux entrepris par la Société norvégienne pour la conservation des monuments historiques, pour remettre en état une vieille église construite en bois dans la petite ville de Hopperstad, on a mis à jour un manuscrit fort curieux.

Le livre, si l'on peut l'appeler ainsi, se compose de six planchettes en hêtre, reliées ensemble au dos et recouvertes de cire. Les rebords, légèrement relevés, empêchent les planchettes d'adhérer les unes aux autres et préservent ainsi les caractères qui semblent avoir été tracés sur la cire au moyen d'une aiguille très fine. Le tout était renfermé dans un étui en bois recouvert de cuir.

Le texte n'a qu'une valeur purement historique; il s'y trouve une longue liste de noms d'animaux, en latin et en vieux norvégien. On présume que la plus grande partie du texte date du XIIIe siècle, quoique l'écriture d'une partie du manuscrit soit certainement de date plus récente.

Cette curieuse trouvaille sera déposée dans la collection d'antiquités de l'Université de Christiania, qui se propose d'en publier le texte prochainement.

États-Unis. — *Propriété littéraire.* — On écrit de Washington au *Constitutionnel :*

« La question des droits d'auteur, de tout temps ici une question fort embrouillée, semble prendre en ce moment des proportions importantes, et le prochain congrès va être appelé à formuler des lois plus en rapport avec le mouvement littéraire et la rapidité de communication existant entre pays.

« Un auteur américain peut s'assurer les droits d'auteur pour une œuvre publiée dans les États-Unis d'une manière fort simple; il en assure l'*idée* et le *titre* en déposant un dollar entre les mains de l'archiviste du congrès — une fois l'œuvre imprimée, il doit déposer en sus deux exemplaires à la librairie du congrès; — ceci en assure le texte.

« Mais vous n'ignorez pas que les Américains, tout en étant lancés dans les affaires et le commerce, ont un penchant littéraire très prononcé. Non seulement le peuple lit beaucoup, mais le nombre et l'importance des auteurs s'accroissent constamment; à l'heure qu'il est, la plus belle littérature anglaise, à quelques exceptions près, vient de ce côté-ci de l'Océan. Et voilà où commence un système de piraterie qui enlève aux auteurs anglais et américains le produit de leurs œuvres.

« Il n'y a nulle convention internationale; un éditeur anglais peut imprimer et vendre une œuvre américaine sans la permission de l'auteur, et *vice versa;* il arrive parfois que quand une œuvre est publiée, par contrat avec l'auteur, par une maison importante, une imprimerie de petites livraisons à bon marché du pays opposé s'empare du texte, le coupe ou l'allonge à son gré, et publie la même œuvre à quelques sous par livraison sans payer de droits d'auteur; et qui pis est, ces livraisons se vendent souvent à des prix populaires dans le pays même où se publie l'œuvre revue et corrigée par l'auteur, ce qui fait grand tort à l'éditeur et à l'écrivain.

« Les œuvres dramatiques sont encore plus faciles à être pillées.

« La brochure récemment publiée par M. François Mons, auteur dramatique français résident à New-York, a dû suffisamment vous le prouver. En effet, ce fait démontre, d'une façon très claire et saisissante, qu'ici, aux États-Unis, on a le droit de traduire, d'adapter, de *disloquer* une œuvre dramatique sans en rendre le moindre compte à l'auteur, qu'il soit Allemand, Français ou Anglais; — que l'auteur de cette adaptation s'en empare et s'assure des droits d'auteur ici; M. Mons a, en conséquence de cette situation, ouvert une agence dramatique franco-américaine à New-York, en collaboration avec M. Louis Nathal, pour obvier à cette situation, en tant qu'elle concerne les auteurs français qui voudront bien traiter avec cette agence.

« Ces messieurs se chargent à l'arrivée d'une pièce *manuscrite* française (si elle est publiée, elle est déjà sujette au pillage, et le travail de l'agence ne peut être rétroactif) d'en prendre le *copy-right* ou droits d'auteur, de la faire traduire et peut-être adapter pour la rendre propre à la représentation ici (certaines situations, telles que l'adultère, les enfants naturels, un amour illicite, n'étant pas admises au théâtre, à moins de plusieurs épaisseurs de... gaze), de chercher à la placer aussi avantageusement que possible, soit en la vendant, soit en touchant un *royalty* ou payement pour chaque représentation; l'agence donne le 50 o/o à l'auteur, ce qui n'est pas à dédaigner, quand on songe que ce que l'agence protège pourrait être pillé et joué pour rien. — Elle n'existe que depuis peu de mois, mais elle a déjà, cet hiver, plusieurs pièces *en tournée* ou vendues à des *étoiles.* — Pour le bien de vos lecteurs, s'ils s'intéressent à ce sujet, l'adresse de cette agence est 317, Earst Fourteenth street, New-York.

« Mais, comme vous le voyez, ceci n'est qu'un soulagement apporté pour les Français seuls, par une entreprise privée, et n'empêche pas le pillage systématique en mille autres cas.

« Les sociétés d'auteurs s'en sont émues, des deux côtés de l'Océan. Depuis longtemps l'Angleterre a un *bill* devant les Chambres; mais cela vaut pour l'heure ce que valent les *bills.* Ici, la *ligue* du *Copyright,* comme on l'appelle, vient de s'armer de pied en cap pour la lutte. Elle a provoqué des réunions publiques pour prendre une attitude vis-à-vis du congrès qui va s'ouvrir.

« Malheureusement les auteurs et les éditeurs ne sont pas exempts des faiblesses humaines; dans les débats qui ont eu lieu, ces messieurs se sont pris aux cheveux et se sont comblés d'aménités comme de simples *politiciens*; les maisons Munro et Lovell

(qui publient les grandes œuvres en petites livraisons à bon marché) s'érigent contre tout ce qui porterait une taxe quelconque sur l'imprimerie, parbleu! — Ces industriels se plantent sur le terrain avec de belles tirades sur le peuple qui a besoin de littérature, le peuple qui ne peut payer cher, le peuple qui doit pouvoir tout lire; le peuple! c'est un mot si commode, une si bonne excuse; traduisez pourtant ces belles périodes par : cela empêchera MM. Munro et Lovell de faire les grands profits qu'ils font ; — comme si les auteurs ne sont pas aussi le peuple!

« Les Harper, les Appleton et les grandes maisons de Boston ont tous des représentants dans la Ligue. Tous, à des degrés différents, s'opposent à l'introduction de clauses qui les forceraient à payer le moindre sou aux auteurs étrangers; s'ils pouvaient même se passer de payer les leurs!

« L'autre côté de la question est représenté, entre autres, par Mark Twain, auteur humoristique bien connu, qui édite lui-même ses œuvres, qui veut le *copyright* universel, partout, toujours et quand même. — Les célèbres revues ou *Magazines*, le *Century* et le *Harper*, insistent aussi sur une protection internationale de leurs œuvres. — A l'aide de la photogravure, une maison de Londres reproduit leurs numéros *trois jours* après qu'ils ont paru, sur de mauvais papier et à un prix bien inférieur à celui de l'original. A défaut de législation, rien ne peut empêcher une telle piraterie.

« Le congrès agira-t-il? *That is the question!* »

Inde anglaise. — *Statistique des livres et journaux* — Le nombre des livres et journaux publiés en 1884, à Madras, a été de 818, dont 539 en langues indigènes vivantes, 76 en langues indigènes mortes et 142 en langue anglaise. Il est curieux de constater que les publications anglaises n'entrent que pour 17 o/o dans le nombre total de journaux et de livres publiés à Madras.

Suède. — *Le mouvement de la librairie.* — Le catalogue annuel de la librairie suédoise (*Ars Katalog for Svenska Bokhandeln, 1884*) mentionne 1,134 ouvrages et brochures comme ayant été imprimés au courant de l'année 1884.

Ce nombre se subdivise comme suit :

Romans et nouvelles	184
Théologie	132
Économie et technologie	80
Linguistique et éducation	73
Poésie lyrique et dramatique	66
Sciences médicales	58
Sciences naturelles	57
Beaux-arts	57
Histoire et politique	52
Législation	38
Mathématiques	37
Géographie	36
Divers	264
Total	1.134

Reliure singulière. — Un amateur suédois, grand admirateur d'Edgar Poë, vient de faire relier ses œuvres en peau humaine !

NÉCROLOGIE

FRANCE

— On annonce la mort, à Marseille, de M. l'abbé Louis-Stanislas Aoûst, professeur à la Faculté des sciences de Marseille.

Né à Béziers en 1814, il fit ses études à Paris, obtint le grade de docteur ès sciences mathématiques et professa les mathématiques au collège Stanislas. Il passa comme professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté de Marseille, lors de sa fondation en 1874 et y professa pendant trente et un ans. Il se fit connaître également par des travaux personnels qui lui assurèrent l'un des premiers rangs parmi les représentants de l'enseignement supérieur en province.

Parmi ses ouvrages, on cite particulièrement ceux sur les *Surfaces du second ordre* et sur *l'Affaire infinitésimale des courbes planes.*

— L'Institut de France vient encore d'être cruellement frappé.

M. Bouley (Henri-Marie), président de l'Académie des sciences, est décédé au mois de décembre dernier des suites d'une maladie de cœur.

Né à Paris, le 17 mars 1814, il fut d'abord nommé

professeur de clinique et de chirurgie à l'École vétérinaire d'Alfort, puis inspecteur général des Écoles vétérinaires de France.

Il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de Royer le 2 mars 1868 (dans la section de médecine et chirurgie).

On doit à ce savant de grands travaux, notamment un *Dictionnaire pratique de médecine et chirurgie*, un *Traité de l'organisation du pied du cheval*, les *Maladies contagieuses du bétail*, etc., et un grand nombre de rapports, mémoires, publiés par l'Académie des sciences et dans le *Bulletin de la Société centrale des médecins vétérinaires*.

— Les Dominicains viennent de perdre un de leurs membres, le R. P. Ceslas Bayonne, bien connu dans le monde religieux par ses remarquables publications sur Savonarole et le P. Lacordaire.

— M. de Clercq, ancien ministre plénipotentiaire, est mort subitement au mois de décembre dernier. Il était l'auteur d'un livre très estimé, *le Manuel des Chancelleries*.

— M. Louis Couailhac qui, depuis plusieurs années, occupait au Sénat les fonctions de secrétaire rédacteur, vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-quinze ans.

Ses débuts dans la littérature datent de 1832; il avait été l'un des fondateurs de la Société des gens de lettres, ainsi que de la Société des auteurs dramatiques.

Auteur de plusieurs volumes, il a collaboré dans les journaux *le Messager, le Courrier français, le Figaro, le Temps, le Corsaire, le Charivari*, etc. Au théâtre, il donna plus de cinquante pièces; en outre, il avait pris une part très active à diverses publications collectives, telles que *les Français peints par eux-mêmes, les Étrangers à Paris, le Jardin des Plantes*, etc.

— Un jeune romancier, dont on se rappelle le récent procès pour délit de plume, M. Louis Desprez, vient de mourir à la suite d'une maladie contractée à Sainte-Pélagie.

Gardé pendant neuf jours au secret et confondu avec les condamnés de droit commun, M. Desprez avait eu beaucoup à souffrir pendant sa détention : sa situation fut améliorée, grâce aux démarches réitérées de MM. Alphonse Daudet, Zola, Clémenceau, etc. Le préfet de police atténua les rigueurs du règlement, mais il était malheureusement trop tard. Au sortir de Sainte-Pélagie, M. Desprez alla se reposer au milieu de sa famille, mais la maladie s'aggrava et il est mort à Rouvres (Aube).

— L'inventeur de la première machine à grand tirage, M. Gaveaux, vient de mourir. Cette machine était la presse dite à réaction avec quatre margeurs et quatre receveurs.

En 1847, Émile de Girardin s'en rendit acquéreur pour le journal *la Presse*.

— M. Joly, professeur d'histoire naturelle à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Toulouse, vient de mourir à l'âge de soixante-treize ans, Il a publié en 1879 une sorte de roman scientifique : *l'Homme avant les métaux*. Il a également fait paraître plusieurs travaux sur la génération spontanée.

— L'architecte François-Marie-Théodore Labrouste, élève de Vaudoyer et d'H. Lebas, membre du jury de l'École des beaux-arts, né le 11 mars 1804, est mort à Paris le 3 décembre dernier.

Il avait tout récemment fait paraître une brochure intitulée : *la Bibliothèque nationale, ses bâtiments et ses constructions*.

— Nous apprenons la mort de M. Ch. Ladrey, professeur honoraire de la Faculté des sciences de Dijon.

M. Ladrey s'est occupé toute sa vie de viticulture et de vinification. On lui doit l'*Art de faire le vin* et la *Chimie appliquée à la viticulture*. Ces deux ouvrages renommés ont beaucoup contribué aux progrès de la science œnologique.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Rigaud, ancien avocat au conseil d'État et à la cour de cassation. Il était âgé de quatre-vingt-huit ans.

Né à Perpignan (Pyrénées-Orientales) en 1797, il avait débuté au barreau de Paris en 1823 et était entré dans l'ordre des avocats au conseil d'État quelques années après. M. Rigaud a longtemps collaboré à la *Gazette des Tribunaux*.

Il a publié plusieurs ouvrages estimés de droit et de jurisprudence, notamment un traité des droits d'enregistrement, qu'il fit en collaboration avec M. Championnière. Il était devenu le principal rédacteur du *Journal des Communes* et du *Contrôleur de l'Enregistrement*.

— L. Alfred Poupel, sous-bibliothécaire honoraire de la ville de Paris, vient de mourir à l'âge de cinquante-sept ans, à la suite d'une longue maladie qui l'avait obligé à prendre sa retraite vers la fin de 1883.

— M[me] Yan'Dargent, femme du peintre et illustrateur si connu, vient d'être enlevée subitement à sa famille. Nature d'artiste du goût le plus sûr et le plus élevé, elle secondait activement son père, M. Mathieu mort il y a quelques mois, et collaborait avec lui à l'édition des œuvres que publie M. Palmé et qu'illustre si magnifiquement son mari, M. Yan'Dargent.

ÉTRANGER

Angleterre. — Nous apprenons la mort du naturaliste anglais Carpenter. Ses principales publications concernent la physiologie générale, comparée, humaine et mentale.

— On annonce la mort de M. Crawford, correspondant du *Daily News*, syndic de la presse étrangère, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Crawford, âgé de soixante-quinze ans, était depuis vingt-cinq ans correspondant général du *Daily News*. Pendant la guerre de 1870, il s'était montré sympathique à la France. La guerre terminée, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Mme Gilchrist, l'auteur de la *Vie de Mary Lamb* et de plusieurs articles de revue fort remarqués, est morte dernièrement.

Son dernier essai, *A Confession of faith*, a paru il y a quelques mois à peine dans un *magazine* de Londres.

— Le duc de Somerset (Edward-Adolphus-Saint-Maur) vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Le défunt avait fait partie du cabinet de lord Palmerston depuis 1859 jusqu'en 1866 comme premier lord de l'amirauté. En 1871, il a publié un ouvrage qui a fait grand bruit lors de son apparition. Cet ouvrage portait le titre : *Théologie chrétienne et scepticisme moderne*, et établissait les contradictions que l'on constate fréquemment entre les actes et les épitres des apôtres.

Allemagne. — La compagnie de Jésus vient de faire une perte sensible. Le R. P. Schneemann est mort le 21 novembre, en exil, à Kirchrath, en Hollande. Il était âgé seulement de cinquante-six ans et en avait passé trente-quatre dans la compagnie de Jésus. C'était un des jésuites les plus savants de la province d'Allemagne; il avait été plusieurs fois professeur de théologie et philosophie; c'était un des principaux collaborateurs des *Stimmen von Maria Laach*, la célèbre Revue des pères jésuites allemands; on lui doit, en outre, plusieurs brochures très remarquées. Depuis 1870 il avait la direction de publication de la *Collectio lacensis*, collection des conciles, publiée par le soins des pères de Maria Laach, chez Herder, à Fribourg en Brisgau.

— On annonce de Wiesbaden la mort de M. Jonckbloet, littérateur hollandais, ex-professeur des universités de Groningue et de Leyde, et ancien membre de la seconde Chambre des États généraux pour Winschoten.

Italie. — Le 28 novembre dernier, est décédé M. André Maffei, sénateur du royaume d'Italie, très connu par ses traductions de Shakespeare, de Schiller et de lord Byron. C'est sa traduction de *Marie Stuart* de Schiller qui fut adopté à Paris par la Ristori pour ses représentations de ce drame où elle remporta son plus beau succès. Il avait quatre-vingt-cinq ans.

— Un géologue italien, M. Villa, qui a publié plusieurs brochures traitant des questions paléoethnologiques et géologiques, est mort dernièrement à Milan.

— En remplacement de M. Felmanowski, décédé, la *Société des amis de la science* de Posanie a désigné, pour remplir les fonctions de conservateur et bibliothécaire, M. Erzegki, qui s'est fait un nom par d'importants travaux dans le domaine de l'archéologie et de la bibliographie.

Russie. — Les journaux russes enregistrent la mort de MM. Nicolas Kalakof, Karnovitch et Alex. Ivanovitch Palm.

M. Nicolas Kalakof, qui à ses débuts s'était fait connaître par un grand travail sur l'ancien recueil des lois de Yarolavl, était directeur des archives du Conseil impérial et du Sénat.

C'est à lui que la Russie doit l'Institut archéologique de Pétersbourg, créé sur le modèle de notre École des chartes. Historien distingué, il a tout mis en œuvre pour conserver et mettre à la disposition des savants les archives communales et provinciales.

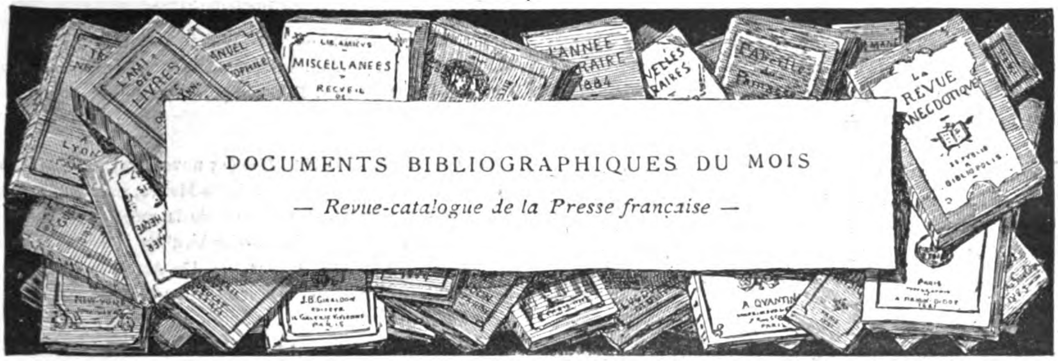
M. Karnovitch, un des constants collaborateurs du *Golos* et des grandes revues russes, laisse de nombreux ouvrages, dont les plus remarquables sont : l'*Ordre des chevaliers de Malte* et *Récits de l'histoire de Pologne*.

Quant à M. Palm, il a publié plusieurs romans et nouvelles populaires dont les dernières ont paru dans le Viestnik Evropi et autres revues russes.

M. Palm avait quitté l'épée pour la plume, mais il eut le malheur d'être impliqué dans un procès politique et d'être condamné à un long bannissement.

— Le général Mac-Clellan est mort le mois dernier, dans une des propriétés qu'il possédait dans l'État de New-Jersey. Nous ne retracerons point ici la carrière politique du célèbre général, qui était né le 8 décembre 1826.

Il laisse des travaux fort importants sur les armées européennes et les opérations militaires du Potomac.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX. C. Molinier: La question de l'ensevelissement du comte de Toulouse Raimond V en Terre Sainte. — A. Duméril: Commines et ses mémoires. — Victor Mortet: Une élection épiscopale au XII[e] siècle. — ANNUAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON (Fasc. 1). G. Bloch : Remarques à propos de la carrière d'Afranius Burrus, préfet du prétoire, d'après une inscription récemment découverte.— E. Belot : De la révolution économique et monétaire qui eut lieu à Rome au milieu du III[e] siècle avant l'ère chretienne, et de la classification générale de la société romaine avant et après la première guerre punique. — L. Clédat: La chronique de Salimbène. — ART (n° 517.) Collignon: La Frise du Parthénon. — Emile Michel: Hendrickie Stoffels et les dernières années de Rembrandt. — P. Leroi : La Réorganisation des Musées de Florence.

BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (5 décembre). De l'instruction du fantassin dans le service de patrouille. Étude d'histoire militaire. — (12 décembre). La guerre serbo-bulgare. — Exposé des derniers changements apportés dans la composition et l'organisation des forces militaires de la presqu'île des Balkans. — Les grandes manœuvres autour de Pilsen. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE GÉOGRAPHIE (3[e] trim.). Rapport sur le concours au prix annuel. — D[r] Neis: Voyage au Laos (1883-84). — Errington de la Croix: Sept mois au pays de l'étain. Perak. — Pinart : Chiriqui ; Bocas del Toro ; Valle Miranda. — BULLETIN DE LA SOCIÉTE DE L'HISTOIRE DE PARIS (septembre-octobre). Note sur un manuscrit inconnu de Dubuisson. — Le siège de Metz en 1552. — Plaquettes parisiennes du XVI[e] siècle.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (décembre). De Harlez : Les livres sacrés ou canoniques de la Chine. — Lamy : Le prophète Daniel. — Manoury : Si les nations chrétiennes perdront la foi avant la conversion des Juifs. — Dupont : Les peines éternelles de l'Enfer. — Butel : Doudart de Lagrée, explorateur de l'Indo-Chine. — De Lépinois : Charles VII et son dernier historien. — CORRESPONDANT (25 novembre). De Gabriac: Du maintien du Concordat dans l'intérêt de l'Etat. — De Pontmartin : Mes mémoires. — Abbé de Broglie: La morale évolutionniste. — De Lescure: François Coppée. — Douhaire : Pascal, *physicien et philosophe*, par M. Nourrisson. — Boucher : Le Pape et la société moderne. — (10 décembre). Le général Brière de l'Isle et le colonel Herbinger. — De Gabriac: Les conséquences de la séparation de l'Église et de l'Etat. — De Pontmartin : Mes mémoires. — Abbé de Broglie: La morale évolutionniste.

DÉCADE (10 décembre). M. Eugène Mouton. — Le *Cid* de Sacchini et la *Manon* d'Auber.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 novembre). La diminution de la population parisienne et la situation de la propriété immobilière à Paris. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1885. — Un projet de réforme sociale par la réforme de l'impôt foncier. — Le premier congrès des sociétés coopératives de consommation en France. — L'Annam : sa situation actuelle, ses ressources et ses besoins. — Le nouvel impôt sur les transactions de Bourse en Allemagne. — (28 novembre). La solution raisonnable et patriotique de la question du Tonkin : formation d'une armée coloniale composée d'engagés volontaires français avec primes. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1885. Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les dix premiers mois de 1885. — La Question ouvrière devant l'Académie des sciences morales et politiques. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : les développements de l'électricité ; l'achèvement du chemin de fer *Canadian Pacific;* les finances du *Dominion*, leur situation actuelle et leurs perspectives. — (5 décembre). Les progrès de l'Algérie : Une colonie que l'on proposait d'abandonner il y a cinquante ans. — Le projet de loi sur les enfants abandonnés devant la Chambre: II. — L'Enquête à l'étranger. — La question ouvrière devant l'Académie des sciences morales et politiques. — Le sucre : sa production, sa consommation et son régime fiscal. — La question de l'alcoolisme en Suisse. — Les établissements anglais de la côte occidentale d'Afrique. — (12 décembre). De la progression des dépenses communales et départementales en France et de ses causes. — Le crédit et les banques agricoles chez nos voisins. — Les finances de la Russie : le règlement définitif du budget de 1884.—Lettres d'Angleterre: La situation monétaire; le contrat d'assurance maritime et les droits des assureurs et des assurés : le droit d'entrée sur les charbons dans la cité de Londres et le déplacement des industries manufacturières.— Les discussions de la Société d'économie politique : la distinction à faire entre l'impôt réel et l'impôt personnel a-t-elle un intérêt scientifique ou pratique ? — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada: l'impôt, le sol, l'agricul-

ture et l'élevage du bétail. — Affaires municipales et départementales: les libertés qu'on arrache et les motions illégales; le collectivisme philosophique; la laïcisation scolaire et la laïcisation hospitalière, etc.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 novembre). *Les Jacobites.* — La censure. — Un menu d'il y a cent ans. — Mme de Genlis et Mme de Staël. — Le Dr Girard. — Les cendres de Molière. — (15 décembre). M. R. Frary et le latin. — Vers d'Alexandre Dumas. — Ponsard librettiste. — Lettre de M. J. Chénier. — Les bibliothèques dramatiques. — Balzac à table. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). P. Mantz: Rubens. — E. Garnier: Collections Spitzer; les émaux incrustés. R. Portalis: Les peintures décoratives de Fragonard et les panneaux de Grasse. — Ephrussi: Le foyer de l'Opéra et les peintures de M. Baudry. — Gonse: L'œuvre de Rembrandt. — Pigeon: Le mouvement des arts en Allemagne. — Juin: Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les Beaux-Arts et la Curiosité.

L'HOMME (25 octobre). Morga: Négritos de la presqu'île Malaise. — La collection Cesnola. — Faux paléo-ethnologiques de Suède. — Le tatouage chez les Japonais. — (10 novembre). Popandopoulo: Les Tziganes et les Karaïmes fixés à Moscou. — De Mortillet: Observations sur la Pilosité. — Silex tertiaires des environs d'Aurillac. — Nécrologie: MM. Carpenter, Jolly, Villa.

INSTRUCTION PUBLIQUE (28 novembre). Mar Philibert: *Les Jacobites.* — Huit: Le vieux barreau français. — J. Simon: Eloge de M. Mignet. — Martha: La philosophie à Rome. — Guizot: Grégoire de Tours. — (12 décembre). Crouslé: J.-J. Rousseau et son influence littéraire. — Demogeot: La métaphysique et la science.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 novembre). Publication des lettres de Mme Cornu. — Linguistes. *Ex-libris* de bibliophiles. — Eugène Hugo. — *Paturot; la Meilleure des Républiques.* — Auguste de Châtillon: Une langue universelle. — Le sonnet d'Oronte. — Lettre inédite de Gustave Flaubert. — Les Présidents de la Convention. — (10 décembre). Artistes et littérateurs candidats à la députation. — L'emprisonnement d'Ernest Daudet. — Bibliographie. — Débuts littéraires de Brizeux. — Œuvres de Montesquieu. — Analogie de titres de livres. — Idylles de Berquin. — Amours d'Ovide. — Dictionnaire de Larousse. — Exploits d'Anastasie. — Bibliothèques publiques étrangères. — Balzac et le domaine public. Un service de presse en 1817.

JEUNE FRANCE (novembre). Villiers de l'Isle-Adam: Axël. — Peytral: L'éducation des indigènes en Algérie. — Darzens: Un valet de lettres; M. Champsaur. — (décembre). Assanis: Mirabeau. — Dietrich: *Les mœurs et la caricature en Allemagne*, par John Grand-Carteret. — JOURNAL ASIATIQUE (mai-juin): Etude sur les inscriptions de Piyadasi (M. Senart). — Bibliographie ottomane (M. Cl. Huart). — Le mariage par achat dans l'Inde aryenne (M. Feer). — Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes (M. Sauvaire). — JOURNAL DES ECONOMISTES (décembre). L. Say: Le vol du trésor en 1832 et l'intervention des ministres des finances dans les affaires de Bourse. — Raffalovich: L'enquête anglaise sur la crise commerciale et industrielle. — Bernard: La crise agraire italienne. — Bonjour: L'alcoolisme en Suisse et l'enquête fédérale. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). Ad. Franck: Le Nouveau Spiritualisme. — Alfred Maury: Les anciennes villes du nouveau monde. — R. Dareste: Codex legum slavonicarum. — H. Wallon: Correspondance de M. de Rémusat, pendant les premières années de la Restauration. — B. Haureau: Epistolæ pontificum romanorum ineditæ.

MAGASIN PITTORESQUE (15 novembre). La Mosquée de Mansoura (Algérie). — Le Serre-Malice, par M. le docteur Louis Marchant. — Certitude de la mort du Soleil et de la fin de la Terre. — Le Lévrier kirghize et le Tazi de la montagne, par M. G. Capus. — Un Acteur archéologue: Beauménil, par M. A. Lenoir. — Le Charme rompu, par Mme Th. Bentzon. — (30 novembre). Le dernier des Rondibilis, par M. J. Girardin. — Les derniers moments de Descartes. — L'Orphéoréon du Conservatoire de musique, par M. Charles Lévêque. — La crypte de Saint-Denis. — Mme L. Swainton-Belloc, par M. René Millet. — Le téléphone chez soi, par M. Alfred de Vaulabelle. — (15 décembre). Les Vénitiens, par M. Ed. Charton. — La Janthine, par M. G. Capus. — Instruments à poudrer, par M. le Dr Louis Marchant. — Le Charme rompu. — MOLIERISTE (décembre). Ed. Thierry: Les Fourberies de Scapin. — R. du Mesnil: Pierre Pocquelin. — Larroumet: A propos du comte de Bieule. — Baluffe: Annotation. Bibliographie. — Ephémérides molièresques.

NATURE (21 novembre). La distribution d'énergie électrique par transformateurs. — Appareil photographique à extracteur et à carreau mat horizontal. — Le drap de liège. — Les trucs des anciens oracles. — Utilisation des fruits et des graines dans la passementerie. — Les carrières à plâtre d'Argenteuil. — (28 novembre). Machine à fumer. — Fixation de l'azote atmosphérique sur certains sols. — L'opposition au système métrique. — Marteau pneumatique. — Nouvelle source de gutta-percha. — La vie au fond des mers. — De l'effort du vent sur les constructions aériennes. — (5 décembre). La pluie d'étoiles filantes du 27 novembre 1885. — Sépultures mérovingiennes. — Les télégrammes météorologiques des Etats-Unis. — Fabrication mécanique des cartouches. — Eclairage électrique à distance, à Québec, au Canada. — Nouveaux médicaments: l'hopéine et l'hypnone. — Résistance vitale des poissons. — Le centenaire d'Auberives. — (12 décembre). H.-M. Bouley: Les temps préhistoriques dans la Nevada. — La voiture à vapeur de M. Palmers. — Bascule à tirelire de M. Everitt. — Le laboratoire municipal de Porto. — La photographie astronomique à l'Observatoire de Paris. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). Vasili: La Société de Madrid. De Brotonne: Les partis monarchistes sous le second empire. — Astruc: Léon XIII et M. Frère-Orban. — Aulard: Le conventionnel Louvet.

POLYBIBLION (novembre). Dr R. Bl. Biologie. — De Margerie: Géologie et géographie physique. — Siloy: Etudes récentes sur l'histoire du haut enseignement en France. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE ARCHEOLOGIQUE (septembre-octobre). Deloche: Cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Batiffol: Canones Nicœni pseudepigraphi. — Drouin: Monnaies à légende en pehlvi. — Gaidoz: Le Dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. — Briau: Introduction de la médecine dans le Latium et à Rome. — Normand: L'architecture métallique antique. — Gaidoz: L'art de l'empire gaulois. — REVUE BRITANNIQUE (novembre). La Bulgarie. — Fénelon. — Les animaux gigantesques. — H. Bonhomme: Un illuminé de la fin du XVIIIe siècle, Coëssin. — Louis Riel et l'insurrection des métis canadiens. — La

France dans la mer Rouge. — REVUE CONTEMPORAINE (octobre). E. Hennequin : G. Flaubert. — D'Aurgel : Le mouvement colonial de l'Allemagne. — (Novembre). La nouvelle politique de l'Angleterre et de la France. — N. Gogol : La nuit de Mai. — Veuglaire : La constitution de l'armée. — REVUE DES DEUX MONDES (15 novembre). Melchior de Voguë : Nicolas Gogol. — Scherer : Grimm, sa correspondance littéraire. — Gebhardt : La renaissance italienne et la philosophie de l'histoire; la théorie de Burckhardt. — De Récy : Sébastien Bach. — Blerzy : Un historien romantique; Hepworth Dixon. — (1 décembre). Tolstoï : Scènes du siège de Sébastopol. — Jurien de la Gravière : Un amiral de vingt-quatre ans. — Scherer : Melchior Grimm. — Gruyer : Charles IX et François Clouet. — Bellaigue : Schumann. — Valbert : Un voyage dans le Guzerate. — Gandérax : *Les Jacobites*. — REVUE D'ETHNOGRAPHIE (juillet-août). Charnay : La civilisation toltèque. — Ch. Velain : Le dolmen des Beni-Snaszen (Maroc). — Pleyte : Croyances et pratiques relatives aux Buceros. — G. Dumoutier : Le swatiska et la croix chez les Chinois. — E. Hamy : Houzé et Jacques : Les Australiens du musée du Nord. — H. Strebel : Les ruines de Cempoallan. — REVUE DE L'EXTRÊME ORIENT (juillet-août-septembre). Abbé Larrieu : Rapports sur la grande muraille de Chine. — Voyage de Pierre Poivre en Cochinchine (1749-1750). — Inbault-Huart : Une rivalité au palais, du temps de la dynastie des Han. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (novembre 16). Droysen : Histoire de l'hellénisme. — Graeffe Heraclius. — De Lantenay : Mélanges de biographie et d'histoire. — Peukert : Les mémoires de Valory ; P.-L. Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus. — De Hohenbühel : Sur le Tyrol. — (23 novembre). Nauck : Vie de Pythagore. — Mowat : Remarques sur les inscriptions antiques de Paris. — Contributions à l'histoire de la littérature autrichienne. — Filon : Histoire de la littérature anglaise. — (30 novembre). Haussoullier : La vie municipale en Attique. — Corpus des écrivains ecclésiastiques latins. — Perry : D'Opitz à Lessing. — Gœdertz : Le drame et la comédie en bas-allemand. — Düntzer : Lettres de Charles-Auguste à Kuebel et à Kerder. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — (7 décembre). Schwiekert : De l'importance de l'enseignement du grec. — Allard : Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles. — Miron de l'Espinay : François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV. — Weitnitz : La bataille de Nœrdlingen. — Kürschner : Littérature nationale allemande. — (14 décembre). Winkler : L'ouralo-altaïque et ses groupes. — Müller : Manuel d'antiquité classique. — Mention : Le comte de Saint-Germain et ses réformes. — REVUE FÉLIBRÉENNE (1 et 15 novembre). La Sinso : Dins uno diligensi; mœurs de Provence. — Fourès, Aubanel, Pellisson, Mistral : Vers en l'honneur de Victor Hugo. — Huot : Discours prononcé à la félibrée de Géménos. — *L'Armana prouvençau*. — REVUE GÉNÉRALE (15 novembre). *Histoire universelle*, par M. Marius Fontane. — Cetto : L'Alsace et le prince de Hohenlohe. — (1 décembre). Fuchs : Étude sur quelques points de la musique dramatique. — Léo Claris : Le théâtre à la foire Saint-Laurent, pendant la première moitié du XVIIIe siècle. — Delatour : Vie, travaux et doctrines d'Adam Smith. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (novembre). Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État, en matière de postes et de télégraphes. — Lavallée : Les dernières réformes et la jurisprudence, en matière de contributions directes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre). Drapeyron : Professeurs d'histoire et professeurs de géographie. — De la Martinière : Itinéraire d'Alkazar à Ouezzann. — Deschamps : La question coloniale en France, au temps de Richelieu et de Mazarin. — Combes : Influence de l'homme sur la topographie du globe. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (septembre-octobre). G. Maspéro, de l'Institut : La religion égyptienne d'après les pyramides de la Ve et de la VIe dynastie. — Jean Réville : Le mithriacisme au IIIe siècle de l'ère chrétienne. — Paul Regnaud : La méthode en mythologie comparée. — Réponse à quelques objections. — Comte Goblet d'Alviella : M. Maurice Vernes et la méthode comparative dans l'histoire des religions. — REVUE LITTERAIRE (novembre). Paul Blanchemain : L'imitation de Jésus-Christ (un religieux de l'abbaye de Font-Gombault). — Léon Aubineau : Mémoires du marquis de Sourches — L. Cochard, S. J. : L'École de Jésus-Christ (P. Grou, de la Compagnie de Jésus. — Eugène Tavernier : Mémoires d'un ancien ministre (lord Malmesbury). — Abbé N.-J. Cornet : Les Jésuites allemands et la science depuis 1848. — REVUE DU MONDE LATIN (décembre). Moraïtès : Les prétentions bulgares jugées par un Grec. — Psichari : De Nicopolis à Olympie. — Coudreau : Histoire de la colonisation française en Guyane. — Millio : Le Piémont et l'Italie de 1835 à 1861, d'après les souvenirs de la marquise d'Azeglio. — REVUE PHILOSOPHIQUE (décembre). Naville : La doctrine de l'évolution comme système philosophique. — Paulhan : Les phénomènes effectifs au point de vue de la psychologie générale. — Gley : Le sens musculaire et les sensations musculaires. — Fonsegrive : Du raisonnement par l'absurde. — Stumpf : Sur la représentation des mélodies. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (7 novembre). Caro : La responsabilité morale dans le rêve, d'après M. F. Bouillez. — Léo Quesnel : M. Armando Palacio Valdès. — E. Meyer : Serbes et Bulgares, notes de voyage. — Le monde chinois, d'après M. Daryl. — (14 novembre). J. Simon : Eloge de M. Mignet. — Le Roux : Le *Jean Baudry*, de M. Vacquerie. — *Les derniers jours du Consulat*, par M. Fauriel. — (21 novembre). De Crisenoy : Les libertés administratives. — E. Le Blant : Le christianisme aux yeux des païens. — Ch. Simond : L'Afghanistan. — *Les Comédiens au moyen âge*, par Petit de Julleville. — (28 novembre). Léo Quesnel : Les Aztèques d'après M. L. Biart. — Le Roux : *Les Jacobites*. — *Histoire et littérature*, par F. Brunetière. — (5 décembre). Reinach : L'évacuation de l'Inde sous Louis XV. — Leroy-Beaulieu : La Bulgarie et les derniers événements d'Orient. — Barine : Le comte Tolstoï à propos de *Karénine*. — J. Lemaître : *Le Prêtre de Némi*, par M. Renan. — (12 décembre). Brunetière : Les guerres de la Révolution, d'après M. Sorel. — *Nouveaux essais de psychologie*, par P. Bourget. — *Monsieur Parent*, par Guy de Maupassant. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er décembre). Archives de la Bastille : Disgrâce de la marquise de Prie et du duc de Bourbon. — Souvenirs contemporains : M. Villemain, Mme Louise Colet, Scribe, Dumas père, Viennet, Mme Ancelot. — La question d'Orient dans les principautés. — REVUE SCIENTIFIQUE (14 novembre). Trélat : La chirurgie en 1885. — Chauveau : L'atténuation des virus. — Jouan : Les îles Hawaï et les erreurs des voyageurs. — Dallet : Les satellites de Vénus. — (21 novembre). Berthelot : La fixation de l'azote atmosphérique. — Laboulbène : Paracelse. — Coudereau : Les régions contestées entre la France et le Brésil. — Rivière : Le gisement quaternaire du Perreux. — (28 novembre). Laborde : L'excitabilité cérébrale après la mort. — Laboulbène : Van Helmont. — Un chirurgien russe au XIXe siècle : Pirogoff. — Renard : Aérostat dirigeable. — 5 décembre). M. Bouley. — Letourneau : La préhistoire vivante. — Grad : Le climat de l'Alsace et les services météorologiques. — De Lacaze-Duthiers : Une manifestation de l'intelligence chez un oiseau. — Herzen : Le sens thermique. (12 décembre). Virchow : L'acclimatement et les Européens aux colonies. — Héricourt : L'assainissement de Paris. — Réveillère : L'exploration du Mékong. — Pluie d'étoiles fi-

lantes. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (novembre). Martin Greif : Néron. — M. Raoul Chélard. — Krasewski. — Coup d'œil sur la littérature portugaise.

SCIENCE ET NATURE (21 novembre). Denicker : Les arbres sacrés. — Blanchard : Le professeur Huxley. — De Presles : Le monde chinois. — Mangin : Les Népeutes. — (28 novembre). Bougard : Les Mordwiens. — Desjardins : Les serres du Jardin des Plantes. — Hérédité de la couleur des yeux. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 novembre). Samion : La guerre moderne tactique. — De Fonvielle : Les dernières ascensions de *la France*. — De Corlay : L'avenir de la tactique de l'infanterie. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Souvenirs du général baron Hulot. — De la Barre-Duparcq : Lettre sur la bataille de Tagliacozzo. — (1 décembre). — Le service de l'habillement. — Brun : Les chemins de fer et la mobilisation. — Kiva : La question des forêts en Algérie.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES *nouvellement parues.*

Allemagne. — Drexel : *Catalog der Kochbücher-Sammlung.* Francfort-sur-le-Mein, chez Aug. Osterrieth, in-8°.

Grotefend, *Verzeichniss van Abhandlungen und Notizen zur Geschichte Frankfurts* aus Zeitschriften und Sammelwerken zusammengestellt. Francfort, Volcker, in-8°. (Histoire de la ville de Francfort d'après les périodiques.)

Hirsch : *Repertorium hervorragender Aufsœtze der In und auslaendischen Militœr-Journalistik* (1881-83) unter Mitwirkung von Thiel und Kowalski, Cologne, Warnitz, in-8°.

Ilgen : *Katalog der sogen. Kirchenbibliothek zu Sorau*, 1re partie.

Jœhrlicher Nachtrag zu dem Catalog der Magistrats Bibliothek. N° 1, avril 1885, Berlin.

H. Oesterley : *Wegweiser durch die Literatur der Urkunden-Sammlungen.* 1re partie, Berlin, Reimer, 574 p. gr. in-8°.

C.-M. Wiechmann, *Mecklenburgs Altnieder-saechsische Literatur.* Répertoire bibliographique des livres, ordonnances et pamphlets imprimés en Mecklembourg, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la guerre de Trente ans. Tome III, 1600-1625.

Publié par A. Hofmeister, Schwerin, chez M. Stiller. 224 p. in-8°.

Pfan : *Das Buch berühmter Buchhœndler.* Mit 6 portrætс, Leipzig. 152 p. in-8°.

Die Druckkunst und der Buchhandel in Leipzig durch vier Jahrhunderte (L'imprimerie et la librairie à Leipzig pendant quatre siècles), par Carl. B. Lorek.

Karl Ifan. *Das Buch berühmter Buchhaendler*, collection de biographies d'hommes célèbres, avec 6 portraits, grand in-8°, 152 p. Leipzig. Karl. 3 fr.

Livre intéressant pour tous ceux qui veulent suivre le développement historique de l'imprimerie et à tout ce qui s'y rattache.

Angleterre. *Bibliotheca arcana seu catalogus librorum penetralium,* notes sommaires sur des livres imprimés secrètement et défendus par la loi, saisis, anathématisés, brûlés, etc., par Speculator Morum. Londres, George Redevay, in-4°.

A Catalogue of Sanscrit Manuscripts in the Library of the Decan College, with an index. Bombay, 1884, in-folio.

R. Dickson, introduction of the art of printing into Scotland. Aberdeen, Edmond et Spark, in-8°.

Dictionary of National Biography. Edited by L. Stephen, vol. 4, Londres, Smith et Elder, 462 p. in-8°.

Th. Mason, *Public and private libraries of Glasgow.* Printed for subscribers and private circulation. Morison, Glasgow, 418 p. in-8°.

W. Knapman, *Catalogue of the library of the pharmaceutical Society of Great Britain*, 4me édition. Londres, 518 p. in-8°.

O. H. Mayo : *Bibliotheca Dorsetiensis,* being a carefully compiled account of printed books and pamphlets relating to the history and topography of the county of Dorset — privately printed. — Londres, 296 p., in-4°.

G. Oppert : *Lists of Sanscrit manuscripts in private libraries of Southern India.* Vol. II. Madras, 1885.

S. Timmins : *Books on Shakespeare.* Birmingham Reference library lectures, n° 4. Simpkin, in-12.

Year-book of the Scientific and learned Societies of Great Britain and Ireland. Comprising lists of the papers read during 1884 before societies engaged in 14 departments of research, with the names of their authors. Compiled from official sources. Second annual issue. Londres, Griffin et Cie, 231 p. in-8°.

Autriche-Hongrie. — *Die Vergangenheit und Gegenwart der kœnigl. ungarischen naturwissenschaftlichen Gesellschaft.* Anlœsslich der Budapester Landes austellung im Jahre 1885 im Auftrage des Ausschusses zusammengestellt vom Sekretariat. Traduit du hongrois. Budapest, 36 p. in-8°,

Perles : *Adressbuch für den Buch-Kunst-Musikalienhandlung*, etc., der œst-ungar-monarchie mit Zeitungs-Adressbuch, 8e année, Vienne, 224 p. in-8°.

Norvège. — *Norsk Bog fortegnelse for 1884.* Udgiven

fa Universitets-Bibliotheket i henhold til lov af 20 juni 1882. Med et systematisk Register udarbeidet af J. B. Halvorsen. (Catalogue des publications norvégiennes de 1884, publié par la bibl. universitaire de Christiania.)

Pays-Bas. — *Bibliographische Adversaria.* Tome V, n°s 4 et 5. La Haye, Nyhoff, in-8°, contient : ouvrages anglais imprimés en Hollande au XVIe siècle, découverte d'un livre de Hendrik Niclaes, notes sur l'art. S. Stevin de la Bibliotheca belgica.

Italie. — *Annuario Biografico Universale.* Raccolta delle biografie dei piu illustri contemporanei, compilata sotto la direzione del prof. A Brunialti. Ann. II. (1885-86.) Disp. I. Torino, Unione tip. editrice, in-8°, 12 fr. l'an.

G. B. Montarolo, *Bibliotheca bibliografica italiana.* Modènes, société typographique, 110 p. in-8°.

Valsecchi, *Bibliografica analitica degli statuti di Albenga;* cogli statuti stessi ed un elencho di voci latino-barbare contevenuti. Premessa una prefazione dell' avv. Mattiauda. Albenga, tip. Craviotto, 700 p. in-8°.

Ant. Vismara, *Bibliografia di Achille Mauri,* Milan, ditta G. Agnelli di Angelo Colombo. 31 p. in-16.

États-Unis. — *The Bookmart,* a monthly magazine of literary and library Intelligence, and a Medium for the purchase and sale of books. Pittsburg. Vol. III, 1885, in-8°.

J. A. Fisher, *A select bibliography of ecclesiastical history,* Boston, Health et Cie.

Harvard University Bulletin. N° 32, octobre 1885, edited by Justin Windsor.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Décembre : Ch. Kochendœrffer : La chronique hessoise de Wilhelm Dilich. Fr. Schnorr de Carolsfold ; un inventaire complet de l'ancienne littérature allemande imprimée.

Décret du 6 novembre 1885, relatif à la publication de catalogues annuels des publications universitaires (Prusse).

Deutsche Revue.

Felix Dahn : Jacob Grimm, discours prononcé le 4 janvier 1885.

Angleterre. — *The Academy.*

21 Novembre : Translations from Victor Hugo by E. Morshead. Selections chiefly lyrical, collected by H. Llewellyn Williams.

The Athenæum.

28 Novembre : Greek folk-songs from the Turkish provinces of Greece. Literal and metrical translations by Lucy M. J. Garnett.

5 Décembre : The Byron Quarto of 1806 and its variants.

The Contemporary Review.

Prof. Sayce : the origine of the alphabet. Mary F. Wilson : The Story of the *Bâb.* Gabriel Monod : Contemporay life and thought in France.

The Fortnightly Review.

Décembre : La France sous Richelieu. — La presse américaine.

La princesse Louise et le marquis de Lorne contribueront au prochain numéro de *Good Works* par un article intitulé : Our railway to the Pacific. La princesse s'est chargée des illustrations et lord Lorne du texte.

M. Max Müller, le célèbre orientaliste, à son tour promet à la même revue une série de « Short biographies of Words » (courtes biographies de mots), et M. Aug. J. C. Hare un article qui sera intitulé : « Walks in old Paris », promenades dans le vieux Paris.

The Gentleman's Magazine.

Décembre : David Fitzgerald : Myths of the Stars, Light and Time.

London Society.

Décembre : A Queen of Parisian Society.

The National Review.

Décembre : Poetry, politics and conservatism.

The Nineteenth Century.

Décembre : Max Müller : Solar myths. Constance Fletcher : Leopardi.

The Saturday Review.

14 Novembre : Histoire et littérature, tome II, par Ferdinand Brunetière.

28 Novembre : The poetry chair at Oxford.

Mystery in fiction and real life. — Eléonore d'Olbreuze. — The liberal movement in English literature.

Temple-Bar.

Décembre : Hawthorne and his wife.

Belgique. — *L'Indépendance belge* illustrée vient de mettre en vente un numéro-prime des plus attrayants, aussi bien au point de vue artistique qu'au point de vue littéraire.

Ce numéro, consacré à la vie d'hiver, réunit les collaborations de Théodore de Banville, Alphonse Daudet, Armand Silvestre, Georges Ohnet, André Theuriet, Ph. de Massa, etc., qui ont pris chacun une phrase, un tableau de la « vie d'hiver », et chaque article se trouve illustré par le peintre ou le dessinateur qui excelle dans le sujet traité : les fantaisies parisiennes, par Jean Béraud, J. Arcos, C. Clairin ; les scènes de nature, par Karl Bordmer, Allongé ; les scènes de sport, par Crafty, Adrien Marie, Steinlein ; les paysages maritimes, par Le Pic.

Espagne. — *Boletin de la real Academia de la historia* (Madrid).

Juillet et septembre : F. Codera : Les Manuscrits arabes de l'Escurial, décrits par H. Derenbourg.

Italie. — Une nouvelle *Rivista pedagogica italiana* se publie à Turin, chez MM. Camilla et Bertolero, sous la direction de M. Fr. Veniali.

Cette revue mensuelle a institué un prix annuel de 300 francs pour le meilleur essai pédagogique.

Italie. — La *Gazzetta musicale di Milano*, le plus ancien et en même temps le mieux informé des journaux qui s'occupent spécialement de musique, publiera dans ses prochains numéros les biographies et les portraits des musiciens contemporains de l'Allemagne.

Revue internationale (Florence).

25 Novembre : Ph. Van der Haeghen : Histoire de l'invasion du royaume de Naples par Charles VIII.

L'académie hongroise des sciences en 1884, par G. Fraknoï. Un sonnet inédit de Josué Carducci, traduit par Julien Lugole.

Suisse. — *La Lecture.*

Décembre : Les Provinciales de Pascal. — Les réfugiés de la Révocation en Suisse. — Henri Frédéric Amiel. Vie et œuvres de Töpffer.

Revue de Genève.

20 Novembre : Eschumi : L'école et le développement de l'individualité. — E. Rod : Giosue Carducci.

Bibliothèque universelle et Revue suisse.

Décembre : H. Rabusson : L'aventure de Mlle de Saint-Alais.

F. du Boisgobey : la voilette bleue. — M. A. de Bernard : Les épreuves d'une héritière.

F. Narjoux : M. le député de Chavone. L'intermédiaire des chercheurs et des curieux.

Revue suisse.

Décembre : Marc-Monnier, John Bunyan et ses derniers critiques.

H. Forneron : Madame de Staël et la police de Napoléon Ier.

G. van Muyden : Henri de Catt et ses mémoires.

États-Unis. — *The Open door*, la Porte ouverte, tel est le titre caractéristique d'un nouveau journal littéraire de New-York, qui, comme son nom l'indique, ouvre à deux battants sa porte aux « jeunes » et aux refusés. La *Open door* est ouverte à tout venant; rien, dit son prospectus, ne nous sera trop radical, ridicule ou excentrique, pourvu que la chose puisse s'imprimer. Dans ces conditions, ce n'est pas la copie qui manquera à M. W. N. Oliver, directeur de ce périodique collecteur.

États-Unis. — The Nation, 29 octobre.

La Réhabilitation de François Ier et M. Paulin Paris.

États-Unis. *The Nation.*

19 Novembre : Parchment-hunting in French country towns.

Lippincott's Magazine (Philadelphia).

Décembre : Scènes de la vie de Charlotte Bronté à Bruxelles. — Lettres et réminiscences de Charles Reade. — Les bibliothèques de New-York.

Roumanie. — Un journal français paraît à Bucharest sous le titre : *l'Étoile roumaine*; c'est, paraît-il, un journal subventionné par le gouvernement.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Illustrirte Zeitung.* — N° 2211 : Traité de paléontologie pratique, par Stanislas Meunier.

Angleterre. Mme Amelia B. Edwards consacre dans le n° du 5 décembre de l'*Academy* un long article à la *Revue égyptologique*, 2e et 3e années.

The Athenæum.

5 Décembre : Henry Rabusson : L'Aventure de Mlle de Saint-Alais.

Les artistes célèbres. Donatello, par Eug. Müntz.

The Saturday Review.

21 Novembre : Marius Fontane : Histoire universelle.

F. Robion et D. Delaunay : Les institutions de l'ancienne Rome.

Œuvres de Gustave Flaubert, édition définitive, t. VII et VIII, Quantin.

Bréal et Bailly : Dictionnaire étymologique latin.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 Novembre : Yves Guyot : Lettres sur la politique coloniale.

Revue internationale (Florence).

25 Novembre : Le comte d'Hérisson, journal d'un interprète en Chine. — L'abbé A. Favre : Fléchier orateur. — Max O'Rell : Les chers voisins. — P. Janet : Victor Cousin et son œuvre. — A. Wagnon : la sculpture antique.

10 Décembre : H. Rabusson : L'aventure de Mlle de Saint-Alais. — Boyer d'Alger : La Légende hugolienne. — Henri Gréville : Clairefontaine; le Mors aux dents. — R. de Montfort : le Marquis de la Roche Saint-Yude. — R. Dombréa : les Pastaré. — F. du Boisgobey : la Voilette bleue. — H. Lafontaine : les bons camarades. — Marie Beppa : Religieuse et mère.

États-Unis. — *The Nation* (New-York).

12 Novembre : Paul Janet : Victor Cousin et son œuvre. — Jules Simon : Thiers, Guizot, Rémusat. — A. de Pontmartin : Souvenirs d'un vieux critique. — A. Challamel : Souvenirs d'un hugolâtre. — Catulle Mendès : la légende du Parnasse *contemporain.*

19 Novembre : J.-F. Millet, par Charles Yriarte, inspecteur des beaux-arts.

26 Novembre : Le connétable de Bourbon.

3 Décembre : L'encaustique et les autres procédés de peinture chez les anciens. — Histoire et technique, par H. Gros et Ch. Henry.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 novembre au 15 décembre 1885)

CONSTITUTIONNEL. Novembre : 16. Mélodies populaires de la basse Bretagne. 28. *La question du latin*, par M. Frary.

DÉBATS. Novembre : 17-24. *Le Prêtre de Némi*, par M. Renan. 19. Jallifier : *La quatrième Croisade*, par Tissier. *Études sur les académies protestantes en France aux XVIe et XVIIe siècles*, par Bourchemin. *Madame de Sévigné historien*, par Combes. 26. Le Say : la Question ouvrière. — Décembre. 1. *La Question du latin*, par R. Frary. 4. De Molinari : Au Canada. 5. *L'Armée française*, par Ed. Detaille. 8. Waddington : *Essais de critique philosophique*, par Franck. 10. Ch. Clément : *Tableaux et dessins de Rembrandt*, par Dutuit. *Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV*, par Guiffrey. — *La Caricature en Allemagne*, par Grand-Carteret. *Tableaux de la civilisation et de la vie seigneuriale en Allemagne dans la dernière période du moyen âge*. — *Dictionnaire des amateurs français au XVIIe siècle*, par Bonnaffé. 13. *A travers l'Asie centrale*, par Moser. 15. Tolstoï : La vie dans les villes.

XIXe SIÈCLE. Novembre : 20. Le *Journal d'un interprète en Chine*, par le comte d'Hérisson. Novembre : 23 et décembre : 5. La Révolution de février 1848. 24. *Péché mortel*, par A. Theuriet. 24. *Raphaël*, par Eug. Müntz. — Décembre : 7. *Les mœurs et la caricature en Allemagne*, par Grand-Carteret. 15. M. Paul Bourget.

DROIT. Novembre : 26-27 et décembre : 3-5. Des procès de sorcellerie et de la suggestion hypnotique.

ÉCHO DE PARIS. Novembre : 23. *Le Prêtre de Némi*. 28. *La Question du latin*.

EVÉNEMENT. Novembre : 20. *Le Prêtre de Némi*. 21. Scenario d'une pièce d'Alfred de Musset. 24. Politique et littérature. 24. A propos des *Jacobites* et de M. Coppée. 26. *Boule de Suif* et *Manon Lescaut*. 28. Malmesbury et Napoléon III. — Décembre : 1. Police et littérature (M. Desprez). 6. Siraudin et sa bibliothèque. 7. Le pessimisme littéraire. 13. Les députés poètes.

FIGARO. Novembre : 17. A. Vitu : *Le Prêtre de Némi*. 22. *La Question du latin*. 28. de Seignelais : Salons anciens et modernes : Mme de Blocqueville ; Mme Adam. 30. A. Delpit : Silhouette de philosophe (M. Renan). — Décembre : 5. F. Champsaur : MM. de Bonnières, Bourget et Lemaître. 9. La bibliothèque du général Hugo. 12. A. Wolff : *Tartarin sur les Alpes*. 12. Les députés poètes. 12. Ch. Monselet : Florissac (A. Gaiffe).

FRANÇAIS. Novembre : 15 et décembre : 8. *La Question du latin*. 17. *Histoire des avocats au Parlement de Paris*, par Delachenal. Novembre : 20 et décembre : 4. *Voltaire aux Délices et à Ferney*, par MM. Perey et Maugras. 23. *Les Comédiens en France au moyen âge*, par Petit de Julleville. 28. Un livre d'un homme d'Etat belge ; *Vingt ans de polémique*, par Ch. Waste. 29. *Le Prêtre de Némi*. — Décembre : 1. L'état moral de l'armée italienne d'après un livre récent. 3. *a Charité privée à Paris*, par Maxime du Camp. 12. *Histoire des persécutions pendant la première moitié du IIIe siècle*, par Allard.

FRANCE LIBRE. Novembre : 16-17-19-20-22-23-25. Lapommeraye : Le Théâtre de F. Pyat. 21. *Mémoires d'un ancien ministre*, par Malmesbury. 25. La statue de Balzac. Novembre : 27 et décembre : 6. *Le Prêtre de Némi*. 29. *Histoire de la civilisation française*, par Rambaud. — Décembre : 9. *La Question du latin*. 11. M. Schliemann.

GAGNE-PETIT. Novembre : 19. *La Question du latin*. 23. F. Sarcey : Mme de Genlis. 25-26. *Mon premier crime*, par G. Macé. 26. Ch. Bigot : *Le Prêtre de Némi*. 30. *Les derniers jours du Consulat*, par Cl. Fauriel. — Décembre : 6. *Journal d'un officier d'ordonnance*, par le comte d'Hérisson. 7. Les derniers jours de la marine à rames, par Jurien de la Gravière. 10. Vie et lettres de Mme Bonaparte.

GAULOIS. Novembre : 20. M. Renan auteur dramatique. 25. Mémoires de lord Malmesbury. Décembre : 5. M. Guy de Maupassant. 9. El. Bourges : La morale et les lettres (M. Desprez).

GAZETTE DE FRANCE. Novembre : 16. Le Christianisme aux yeux des païens, par M. Le Blant. 20. *La Question du latin*. 21. *Le Siège de Paris*, par le général Ambert. 25-26, décembre : 1-15. Le Journalisme en Angleterre. 27. Les mémoires de M. de Pontmartin. 28. De Pontmartin : Souvenirs du passé ; Mémoires du présent ; MM. A. Second et de Bonnières. — Décembre : 5. *Le Prêtre de Némi*. 12. *Mam'zelle Vertu*, par H. Lavedan.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Décembre : 3. De Saint-Auban : Un procès criminel en 1623 : Le poète Théophile de Vian devant le Parlement de Paris.

GIL BLAS. Décembre : 2. Nestor : La fin du pessimisme. 24 et décembre : 1-15. G. Ferry : Balzac et ses amies.

JUSTICE. Novembre : 16. Lanjuinais. 19. Actrices du XVIIIe siècle, Mme Saint-Huberty. 23. L'abbé Fauchet. 30. Le manuscrit de Fauriel ; les derniers jours du Consulat. — Décembre : 7. Le procès du général Moreau. 9. Louis Desprez. 12. *Tartarin sur les Alpes*. 13. *Le Prêtre de Némi*. 14 Lettres d'exil d'Edgar Quinet.

LIBERTÉ. Novembre : 19. *Les derniers jours du Consulat*, par Fauriel. 21. Le nouveau livre de M. Renan. 24. *Cinq années au Congo*, par Stanley. 28. *Manon Lescaut*. 29. *Discours sur l'histoire de France*, par Ch. de Moüy.

30. M. Bourget et son dernier livre. — Décembre : 4. *Charles IX et François Clouet*, par M. Gruyer. 7. *La Française du siècle*, par Octave Uzanne. 8. Mémoires de lord Malmesbury. 10. *Mémoires sur Napoléon et Marie-Louise*, par la générale Durand. 14. M. Desprez.

MATIN. Décembre : 11. Mirbeau : Les conteurs. 12. Alex. Hepp : Louis Desprez.

MONITEUR UNIVERSEL. Novembre : 21. *Les Derniers Jours du Consulat*, par Cl. Fauriel. 25. *Le Prêtre de Némi*. 28. Correspondance inédite de P. de Molènes. — Décembre : 7. *M. Isaac*, roman de l'Inde moderne, par Crawfort. 14. *Lettres d'un soldat*, par le colonel de Montagnac.

NATION. Novembre : 23. Les plagiaires.

PAIX. Décembre : 5. *Les Colonies françaises*, par Louis Vignon.

RAPPEL. Décembre : 15. Le vieux Paris ; les moulins à vent.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Novembre : 17. Questions sociales contemporaines ; études sur le paupérisme, la prévoyance, l'impôt, le crédit, etc. 21. Les études historiques. 21. *Mme de Saint-Huberty*, par Edm. de Goncourt. — Décembre : 1-8. *Les Derniers Jours du Consulat*, par Cl. Fauriel. 3 *Mathias Sandorff*, par J. Verne.

REPUBLIQUE RADICALE. Décembre : 3. Laisant : Une nouvelle encyclopédie

SIÈCLE. Novembre : 17. Mémoires de lord Malmesbury. 19. La Question du latin. 23. L'œuvre de Barye. 24. *Cinq années au Congo*, par Stanley. Décembre : 1. Les soirées de l'Arsenal. 5. *Histoire de la tapisserie*, par J. Guiffrey. 6. *Les microbes, ferments et moisissures*, par Trouessard. 7. Les dernières années du Consulat, par Cl. Fauriel. 8. *Mémoires sur Napoléon et Marie-Louise*.

SOLEIL. Novembre : 17. *La Grèce*, par Marius Fontaine, 21. *La Question du latin*. 26. Droit coutumier français. *La condition des personnes*, par H. Beaune. — Décembre : 1. *L'amiral Courbet*, par Ganneron.

TÉLÉGRAPHE. Novembre : 19. *Le Prêtre de Némi*.

TEMPS. Novembre : 17. J. Loiseleur : Les excommunications des comédiens. 18. *Le Prêtre de Némi*. 24. *Cinq années au Congo*, par Stanley. — Décembre : 5. Febvre : Les dénouements au théâtre. 10. Souvenirs sur Skobeleff. 13. *Tartarin dans les Alpes*. 15. *Hoche et Marceau*, par M. A. Duruy.

UNIVERS. Novembre : 18-23. Le véritable auteur du chant de la *Marseillaise*. 20-26 et décembre : 3. La coutume. — Décembre : 8. *Un arbitrage pontifical au XVIe siècle*, par Larpigny. 12. *De Imitatione Christi libri, quatuor*. 14. *Transformisme et Darwinisme*, par Lavaud de Lestrade.

VOLTAIRE. Novembre : 28. *Le Prêtre de Némi*. — Décembre : 5. *Mémoires de lord Malmesbury*.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de novembre 1885

1. *Gazette du Bagne*, rédigée par Max. Lisbonne. Petit in-4°, 4 p. à 3 col; fig. Paris, imp. Flament. Le numéro, 10 centimes.

Le Propagateur de l'échange. Bi-mensuel. Petit in-4°, 12 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann ; bureaux, 36, rue des Petites-Écuries. Le numéro, 10 centimes.

2. *Les Événements du jour*. Journal d'informations. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Eloy. Bureaux, 156, rue du Faubourg-Poissonnière. Le numéro, 10 centimes.

La Seine. Journal illustré. Grand in-4°, 8 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Quantin. Bureaux, 30, rue de Grammont. Abonnements : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr. Le numéro, 20 centimes. Hebdomadaire.

6. *Le Départ*. Journal hebdomadaire paraissant le samedi (Horaire des trains). Grand in-folio, 4 p. Bureaux, place Saint-Michel. Le numéro, 10 centimes.

Le Carcan, politique et littéraire, paraissant tous les vendredis. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Bernier. Bureaux, 35, rue du Département. Le numéro, 10 centimes.

7. *Le Journal universel*, politique, économique, commercial, industriel et agricole, paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 47, rue Taitbout. Abonnements : un an, 5 fr.

8. *La Fédération républicaine socialiste*, paraissant le jeudi, In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 16, rue du Croissant. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 5 centimes.

Paris-Normand. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Eloy. Bureaux, 6, boul. Poissonnière. Abonnements : un an, 5 fr. ; 6 mois, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

12. *Circulaire commerciale* ; service spécial de télégrammes et correspondances. Quotidien, In-4°. Bureaux, 13, quai Voltaire.

15. *Journal des gens de maison*. In-4°, 8 p. à 3 col. Le Mans, imp. Beauvais. Bureaux, Paris, 5, rue Grétry. Abonnements : un an, 8 fr. Le numéro, 15 centimes.

La Gerbe. Petite revue artistique, littéraire et scientifique, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-8°, 8 p.

Paris, imp. Pichon. Bureaux, 15, avenue des Gobelins. Abonnements : un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr. Le numéro, 20 centimes.

La Creuse républicaine. Journal politique paraissant trois fois par semaine. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin Bureaux, 78, rue de Rivoli. Le numéro, 5 centimes.

Le Serviteur, organe spécial des gens de maison. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, 8, rue Vivienne. Abonnements : un an, 7 fr.

16. *La Défense des contribuables,* revue bi-mensuelle du commerce et de la propriété.

Le Guide des propriétaires. Grand in-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Héloin. Bureaux, 5, rue Mignon. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

17. *Quatre-vingt-neuf.* Journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dumuis. Le numéro, 5 centimes.

La Voix du peuple, Le Vingtras, La Rue, l'Écrit du peuple, Le Cri, Le Cri populaire, Le Coq rouge, La Barricade. In-folio, 1 p. à 6 col. Paris, grande imprimerie. Bureaux, 16, rue du Croissant. Abonnements : un an, 27 fr. Le numéro, 5 centimes. Numéros spécimens.

La Concorde. Journal politique, économique et financier. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements : un an, 12 fr.

21. *L'Auberge des Adrets.* Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 6, rue Albouy. Abonnements: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

21. *Le Double-journal.* Journal quotidien d'informations. In-folio, 8 p. à 5 col. Bureaux, 33, rue de Rivoli. Abonnements : un mois, 1 fr. 50 Le numéro, 5 centimes. Numéro spécimen.

En attendant. In-folio, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Mourreau. Bureaux, 38, rue de Châteaudun. Abonnements : un an, 8 fr. Hebdomadaire. Numéro spécimen.

23. *La journée,* politique, littéraire et artistique; journal quotidien illustré. In-folio, 8 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 112, rue Paul-Lelong. Abonnements : un an, 57 fr.; 6 mois, 29 fr.; 3 mois, 15 fr. Le numéro, Paris, 15 centimes.

25. *L'Étincelle,* politique et littéraire. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Gautier. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : 4 mois, 13 fr. 50. Le numéro, 15 centimes. Quotidien.

28. *Gazette de Paris illustrée,* paraissant le samedi. In-4°, 16 p. Imp. Mœglin. Abonnements : un an, 6 fr.

30. *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou.* In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp Jamin. Bureaux, 9, boul. du Port-Royal. Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois, 12 fr. Le numéro, 1 franc.

Sans date. *Archives de pharmacie.* Mensuel. In-8°, 56 p. Paris, imp. Duruy. Bureaux, 45, rue de Turenne. Abonnements : un an, 8 fr.

La Petite Muse, recueil mensuel des petits poètes de France. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 5, passage Delessert Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 20 centimes.

La Pensée libre. Organe de recherches psychiques. Grand in-8°, 4 p. à 2 col. Tours, imp. Juliot. Bureaux, 185, rue Saint-Denis. Abonnements : un an, 2 fr.

Revue commerciale et industrielle. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Bar-le-Duc, imp. Comte. Bureaux, Paris, 59, rue du Faubourg-Saint-Martin. Abonnements : 2 fr.

Les Événements illustrés. Grand in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Éloy. Bureaux, 12, rue Cadet. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

Courrier des Bibliothèques militaires. In-8°, 16 p. Paris, imprimerie et librairie Baudouin. Mensuel. Abonnements : un an, 50 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

FRANCE

Jurisprudence

La responsabilité de l'imprimeur vis-à-vis du client est-elle complètement à couvert par le bon à tirer écrit de la main de celui-ci ? Telle est la question qui s'agite en ce moment et qui est la cause d'un procès motivé par le refus d'une commerçante de prendre livraison de 5,000 brochures qu'elle avait commandées, arguant des motifs suivants :

1° A cause d'incorrections constatées;

2° Parce que la vue de son établissement reproduite par un cliché remis par elle n'est pas bien nette sur la couverture.

Le bon à tirer signé, sur l'épreuve d'auteur, dit : bon à tirer après corrections.

Or les corrections ont été faites ; mais il y a d'autres fautes d'impression, et le client soutient que l'imprimeur aurait dû corriger d'après le manuscrit.

En cette circonstance, l'imprimeur demande à quoi sert de remettre une épreuve à l'auteur, et quelle garantie peut lui offrir le bon à tirer écrit.

Résolution du tribunal :

« Attendu que si l'on compare la brochure litigieuse avec la copie manuscrite, l'on constate dans la première de nombreuses erreurs et omissions qui n'existent pas dans la seconde;

« Attendu que la défenderesse a inscrit sur l'épreuve : Bon à tirer après rectifications ;

« Attendu que Mme X... serait fondée dans son refus de prendre livraison de la brochure s'il était établi que, d'après l'usage, l'imprimeur a pour obligation de vérifier le texte imprimé sur le manuscrit et d'établir une version conforme à celui-ci, avant la remise de la première épreuve à l'auteur ;

« Attendu que ce point doit être décidé par un expert ;

« Attendu qu'il échet aussi de soumettre à l'examen de l'expert les questions ci-après posées.

« Par ces motifs :

« Le tribunal, avant faire droit, désigne comme expert M. X..., ancien imprimeur, lequel, après avoir prêté serment à l'audience du 8 juillet 1885, à moins qu'il ne soit dispensé par les parties de l'accomplissement de cette formalité, aura pour mission de dire :

« 1° Si, d'après l'usage, l'imprimeur a pour obligation de vérifier le texte imprimé sur le manuscrit et d'établir une version conforme à celui-ci, avant la remise de la première épreuve à l'auteur ;

« 2° Et pour le cas où l'usage ne serait pas tel, de dire si la vignette est nette et conforme au spécimen remis et si l'ouvrage fait par le demandeur vaut le prix convenu ; pour le rapport de l'expert déposé au greffe de ce siège, être par les parties conclu, et par le tribunal statué comme de droit. »

Voici les observations que cette décision du tribunal suggère au journal *l'Imprimerie*. L'imprimeur doit :

1° Se conformer à la copie qu'il reçoit;

2° Rectifier les fautes de grammaire qui s'y trouvent, car l'imprimeur est censé connaître l'orthographe et la langue de son pays;

3° Collationner exactement une première épreuve de la composition avec le manuscrit ;

4° Fournir ensuite une épreuve à l'auteur qui n'est pas obligé de relever les erreurs provenant de la composition, de la lecture des épreuves ou de la correction ; mais seulement de rectifier les contresens ou les phrases boiteuses de sa copie, s'il le juge à propos, et d'approuver la disposition de l'ensemble du travail ;

5° Le bon à tirer écrit ou verbal ne met pas l'imprimeur à couvert des erreurs provenant de son fait ou de ses employés, mais de celles venant directement de l'auteur.

Quant au cliché, l'imprimeur n'est tenu aux bonnes épreuves qu'autant que la gravure est bien faite et en bon état. Ceci est du ressort d'un expert; on ne saurait en décider qu'en ayant la gravure sous les yeux.

Critique littéraire.

La première chambre du tribunal civil a rendu son jugement dans le curieux différend qui s'était élevé entre M. Émile Hennequin et M. Chevrier, ancien directeur de la *Revue indépendante*.

L'*Évolution sociale* ayant publié, avec l'autorisation de M. Chevrier, un article critique sur M. Zola, que M. Hennequin avait rédigé pour la *Revue indépendante*, ce dernier protesta, déclarant qu'il avait destiné son article, non point à un journal politique, mais à une publication littéraire, et il intenta, devant le tribunal civil, une action en dommages-intérêts.

M. Chevrier vient d'être condamné à payer à M. Émile Hennequin la somme de cent francs, à titre de dommages-intérêts.

La « Lecture en famille ». — Publication. — Titre. Propriété. — Confusion. — Demande en suppression.

On sait que M. Legouvé, de l'Académie française, a fait paraître dernièrement un nouvel ouvrage sur l'enseignement de la lecture et portant ce titre : *la Lecture en famille*. Ce livre fait pour ainsi dire suite aux deux précédents ouvrages du même auteur sur la même matière : *l'Art de la lecture* et *la Lecture en action*.

Un éditeur qui publie chaque année un volume intitulé : *la Lecture en famille,* recueil de récits, de voyages et d'articles biographiques, a vu dans la similitude des titres une atteinte à sa propriété et il a assigné M. Legouvé devant le tribunal civil pour l'obliger à changer ou à modifier son titre.

Le procès est venu le 18 décembre devant la 1re chambre du tribunal civil qui a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Attendu qu'Hennuyer, qui a commencé en 1874 la publication d'une série de volumes intitulés la *Lecture en famille,* revendique, en vertu du droit de priorité qu'il invoque, la propriété exclusive de ce titre;

« Qu'il demande en conséquence que Legouvé soit tenu de faire disparaître ce titre de l'ouvrage qu'il a publié en 1882, chez Hetzel;

« Qu'il conclut en outre à l'allocation de dommages et intérêts à raison du préjudice qui a pu résulter pour lui de la confusion entre les deux publications;

« Attendu que le livre de Legouvé est la suite et le complément de deux ouvrages qu'il avait publiés précédemment sous les titres de l'*Art de la lecture* et la *Lecture en action,* titres qui se trouvent reproduits en sous-ordre sur la nouvelle publication ;

« Que le but que s'est proposé l'auteur, au moyen d'une série de préceptes et d'exemples, est d'introduire les principes de la diction au foyer domestique et d'y faire cultiver la lecture comme un art utile pour tous les membres de la famille;

« Que l'ouvrage du demandeur, au contraire, est un recueil de nouvelles, d'études, de pièces de poésie, sur des sujets de morale, de littérature, de voyages ou de beaux-arts, morceaux choisis spécialement pour être lus le soir dans les réunions de famille;

« Que le mot « lecture » dans l'ouvrage de Legouvé est pris dans le sens technique et vise uniquement l'utilité de la lecture et les règles à suivre pour acquérir l'art de bien lire et de bien dire ;

« Que dans le recueil du demandeur, au contraire, ce mot s'applique à la chose elle-même destinée à être lue;

« Que l'objet tout différent des deux ouvrages est donc de nature, en dehors même de la question de notoriété des auteurs, à faire écarter toute confusion ;

« Attendu que l'aspect extérieur des deux livres rendrait encore cette confusion plus difficile ;

« Que, soit par la couleur de la couverture, soit par la disposition du titre, soit par les illustrations et par les indications accessoires, ils diffèrent d'une manière absolue;

« Attendu d'ailleurs que le demandeur ne justifie pas du droit de priorité dont il se prévaut ;

« Qu'il est constant au contraire que, bien avant la publication d'Hennuyer, Hetzel a publié lui-même dans le *Magasin d'éducation et de récréation,* sous la signature Stahl, une nouvelle à laquelle il avait donné ce même titre et qu'en 1867, Michel Masson a fait paraître chez Didier, libraire-éditeur, un volume intitulé les *Lectures en famille;*

« Qu'il est sans intérêt dès lors de rechercher si ces mots la *Lecture en famille* sont simplement l'énonciation d'un fait ou d'un usage, comme le soutient Legouvé, ou s'ils peuvent donner naissance à un droit de propriété ;

« Par ces motifs,

« Déclare Hennuyer mal fondé en sa demande ;

« L'en déboute,

« Et le condamne aux dépens. »

Le journal le « Gagne-Petit ». — Rédacteur en chef et directeur. — Jugement par défaut. — Opposition. — Exception d'incompétence. — Rejet.

(Le concours, œuvre de sa plume et de son intelligence, que prête à un journal, moyennant une rétribution déterminée, un rédacteur en chef, ne constitue de sa part qu'un louage d'industrie et non un acte de commerce, et ses fonctions ne sauraient être assimilées à celles de commis ou de facteur dans le sens de l'article 634 du Code de commerce.)

Dans le courant de janvier dernier, M. Paul Mercier désirant fonder un journal qui, depuis, a paru sous le titre de *Gagne-Petit,* en a offert la rédaction en chef et la gérance politique à M. Eugène Liébert, ancien rédacteur du *XIXe Siècle,* qui a accepté.

Les bureaux de la rédaction, loués par M. Mercier, ont été, dès le début, ménagés de telle façon que M. Liébert y fût en possession d'un cabinet propre par sa situation à l'exercice des fonctions qui lui étaient confiées.

Quant à M. Mercier qui s'était attribué la qualité de fondateur, il avait des bureaux particuliers dans un autre local.

Les choses marchèrent ainsi pendant quelque temps, puis des difficultés s'élevèrent entre M. Liébert et M. Mercier.

Ce dernier manifesta l'intention de prendre dorénavant le titre de directeur du journal et, pour en exercer les fonctions, voulut faire quitter à Liébert le cabinet qu'il occupait à la rédaction du journal.

Le 3 juillet dernier, M. Mercier, profitant d'une absence de M. Liébert, fit procéder au déménagement de tous les meubles, livres et papiers à l'usage de ce dernier et les fit transporter dans une autre pièce et en même temps il faisait peindre sur la porte du cabinet précédemment occupé par M. Liébert le mot « direction » et il s'y est installé lui-même.

C'est dans ces conditions que M. Liébert a assigné M. Mercier devant le Tribunal civil pour lui faire faire défense de prendre le titre de directeur du journal le *Gagne-Petit* et l'obliger à faire enlever l'inscription mise par lui sur la porte du cabinet du rédacteur en chef.

M. Liébert demandait en outre à rester en possession du cabinet qu'il avait toujours occupé.

Le 12 août dernier, il est intervenu un jugement par défaut qui a condamné M. Mercier dans les termes que nous venons de rappeler.

M. Mercier a formé opposition à ce jugement et il décline la compétence du tribunal civil en prétendant qu'il s'agit, entre M. Liébert et lui, de contestations à raison d'une entreprise commerciale.

M. Liébert, de son côté, soutient qu'il n'a pas fait d'acte de commerce en prenant la rédaction d'un journal à l'administration duquel il est resté complètement étranger. Le contrat qui le lie à M. Mercier est donc un contrat purement civil et c'est le tribunal civil qui est compétent pour connaître des difficultés qui divisent les parties en cause.

Sur les plaidoiries de Me Chaumont, avocat de M. Mercier, et de Me Demonbynes pour M. Liébert, le tribunal, conformément aux conclusions de M. Commoy, substitut, a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« En la forme, reçoit Mercier opposant au jugement du 12 août 1885, et statuant sur l'exception d'incompétence par lui proposée ;

« Attendu que le concours apporté par Liébert en qualité de rédacteur en chef du journal le *Gagne-Petit* consiste principalement dans une collaboration personnelle à la rédaction du journal, dans le contrôle qu'il exerce sur les articles

des autres rédacteurs et dans la direction générale qu'il imprime à la ligne politique du journal ;

« Attendu que ce concours, œuvre de sa plume et de son intelligence, prêté moyennant une rétribution déterminée, ne constitue de sa part qu'un louage d'industrie et non un acte de commerce ;

« Qu'il importe peu que la rétribution qui lui est assurée, fixée à un chiffre minimum de 24,000 francs par an, puisse s'élever avec le tirage du journal ; que cet avantage n'établit entre lui et l'administration du *Gagne-Petit* ni une participation ni une association qui soient de nature à modifier le caractère essentiellement civil du contrat ;

« Attendu qu'il n'importe davantage que Liébert se soit réservé le droit de choisir ses rédacteurs et de fixer leurs appointements ;

« Que cette clause, qui a pour objet de maintenir son autorité sur des collaborateurs dont il est responsable, limite en même temps l'étendue des engagements qu'il peut imposer de ce chef à l'administration du journal et réserve à cette dernière le soin exclusif de les payer ;

« Qu'ainsi, et encore sur ce point les fonctions de Liébert se trouvent complètement distinctes et séparées de celles relatives à l'exploitation et à l'administration du journal ;

« Qu'elles n'ont aucun rapport avec ces dernières, ne lui permettent aucune ingérence dans la partie commerciale de l'entreprise et ne sauraient, par suite, être assimilées à celles de commis ou de facteur, dans le sens de l'article 634 du Code de commerce ;

« Par ces motifs,

« Dit Mercier purement et simplement mal fondé en ses conclusions à fin d'incompétence ;

« Se déclare compétent, retient la cause et renvoie les parties à trois semaines pour être plaidé au fond ;

« Condamne Mercier aux dépens de l'incident. »

ÉTRANGER

Italie.

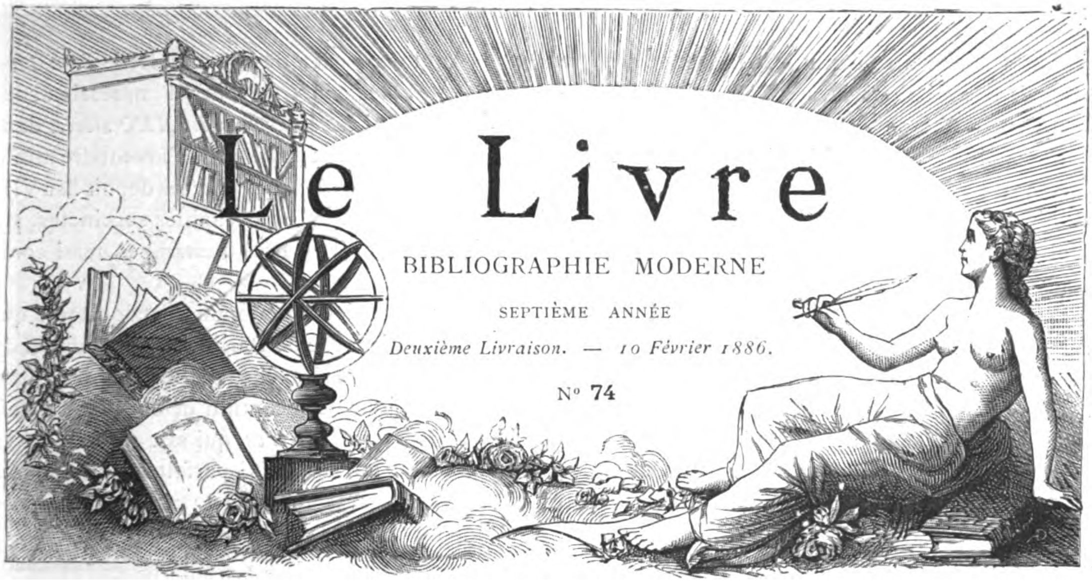
Un éditeur escroc.

Le tribunal correctionnel de Rome a condamné dernièrement à six années de prison et 500 francs d'amende M. Sommaruga, éditeur de la *Cronaca Bizantina*, pour escroquerie.

Livres mis à l'Index.

Le 7 septembre, un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index a condamné et proscrit les ouvrages suivants : 1° *la Corte e la Società Romana nei secoli XVIII e XIX*, par David Silvagni. Volumi tre (Roma ; Forzani et C., tipografi del Senato, 1883, 1884, 1885) ; 2° — *Mamiani Terenzio. Del Papato nei tre ulti mi secoli. Compendio storico-critico* (Milano, Fratelli Treves, editori, 1885), opera postuma ; — 3° *G. B. Bulgarini Antonio Stoppani e la Civiltà Cattolica* (Genova, tip. del R. Istituto Sordomuti, 1885) ; — 4° *Di una nuova accusa mossa da Sua Eminenza Reverendissima il cardinal Zigliara al sistema filosofico dio Antonio Rosmini* (Genova, tip. del R. Istituto Sordomuti, 1885) ; — 5° *Vera Augusto prof. Opera omnia quocumque idiomate : prohib. Decr. 22 dec. 1876. Auctor ante mortem laudabiliter se subjecit et eadem reprobavit.*

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LA BIBLIOTHÈQUE D'UN BIBLIOPHILE

Physiologie des Catalogues de bibliophiles. — La bibliothèque d'Eugène Paillet et M. Henri Beraldi. — Un défilé d'amateurs. — Un exemplaire unique des Contes de La Fontaine, *avec dessins originaux de Fragonard. — Les merveilles du* XVIIIe *siècle. — La comédie des bibliophiles. — L'art d'illustrer des livres à vignettes de ce siècle. — Un* Béranger *incomparable. —* Desideratum *d'une Bibliographie bibliographique des* Amis des Livres.

Au catalogue de ses livres, écrivait un jour Jules Janin, on connaît un homme. Il est là dans sa sincérité, voilà son rêve et voilà ses amours. — Adorablement juste.

Le catalogue d'un bibliophile, c'est, à vrai dire, le miroir intellectuel de sa vie et mieux encore son testament dressé en vue de tous les amis connus ou inconnus. On retrouve là l'esprit du lettré, l'expression la plus caractérisée de ses goûts, de son caractère, de son tact artistique, en même temps qu'on y perçoit nettement le sentiment réel de son entité. Donnez-moi le catalogue d'un ami des livres, et mieux que par la graphologie, mieux que par la phrénologie, la chiromancie ou la cartomancie, je vous dirai les aptitudes naturelles, les facultés affectives, les goûts dominants du bibliophile précité. — Rien de plus expressif qu'un catalogue détaillé; suivant la méthode et le dénombrement bibliographique ou bien d'après la nature et l'état des livres, on reconstitue aisément l'individualité, la tactilité morale et affinée, la poétique, la courtoisie, la causticité et aussi la défensivité d'un amateur sérieux. Prenez le catalogue de la bibliothèque du cardinal Dubois, le catalogue des livres du maréchal d'Estrées, celui de M. de Lamoignon, étudiez les livres de Mme de Pompadour ou de Mme Du Barry, analysez la bibliothèque de Renouard, d'Armand Cigongne ou de Silvestre de Sacy, mettez en parallèle la biographie et les trésors bibliogra-

phiques de ces amoureux du livre, et vous serez frappés des relations incroyables qui se rencontrent entre l'homme et ses propres livres.

Le catalogue d'un vrai bibliophile est non seulement un révélateur indiscret sur les mœurs de celui qui l'a formé, il est aussi un temple de gloire, un milieu de bonne compagnie d'où sont exclus tous les auteurs à succès éphémères, tous les pitres de la réclame et de l'histrionisme littéraire, toutes les médiocrités qui ont abusé des faveurs du public. Les catalogues des nobles et belles bibliothèques remettent en lumière définitive et préparent à la postérité les vaincus de la veille, les délicats écrivains étouffés dans la mêlée; ils prononcent sans appel et ils ne présentent le plus souvent, revêtus de la pourpre du maroquin, que des rois de la pensée, des princes de la subtilité, des aristocrates de la plume et du crayon.

***

Sous ce titre : *la Bibliothèque d'un bibliophile,* un élégant et spirituel amateur, M. Henri Béraldi, vient de publier un coquet petit livre d'environ 150 pages, de format in-12, tiré à 200 exemplaires numérotés[1]. Il s'agit ici de la bibliothèque de maître Eugène Paillet, conseiller à la Cour d'appel de Paris et président de la très illustre et charmante société des *Amis des livres,* autrement dit du Grand Référendaire de l'Académie des *cinquante.* M. Eugène Paillet ne possède guère qu'un millier de volumes; sa bibliothèque n'est point encombrante, mais il a su réunir chez lui l'élite, la crème des beaux et bons livres et ses visiteurs, experts en la matière, s'accordent tous sans conteste pour estimer à environ un demi-million les mille numéros de son étonnant catalogue.

M. Henri Béraldi, le jeune bibliographe de ces trésors, est lui-même un passionné des livres et des estampes; iconophile de premier ordre, possesseur d'une collection de gravures unique en son genre, il a déjà édité pour ses confrères en toquade un délicieux opuscule intitulé : *Mes Estampes,* qui n'a jamais été mis dans le commerce et qui a révélé chez son auteur des qualités d'humour, de verve à l'emporte-pièce, que beaucoup d'entre nous ne soupçonnaient guère sous son apparence un peu flegmatique. — Ce bibliophile militant a déjà rédigé, en collaboration avec le baron Roger Portalis, trois volumes considérables, en six parties, sur *les Graveurs du XVIII*e *siècle,* qui font connaître au lecteur plus de quatre cents artistes du dernier siècle; il travaille en outre en ce moment à une œuvre qui paraîtrait insensée si nous n'étions assuré qu'il la conduira à bon port; nous voulons parler de son *Guide de l'amateur d'estampes modernes,* en cours d'impression sous le titre général *les Graveurs du XIX*e *siècle,* dans lequel cet audacieux entreprend l'inventaire minutieux de toutes les planches gravées depuis l'an VIII jusqu'à nos jours, avec biographies succinctes, appréciations sobres et liste d'estampes aussi complète que possible.

C'est ce laborieux et aimable catalographe qui nous introduira, rue de Berlin, dans le cabinet de travail de maître Eugène Paillet, le dimanche après midi, jour de réception de cet illustre président des *Amis des livres,* qui sait accueillir avec une grâce et une urbanité parfaites les membres titulaires et correspondants du cénacle des jeunes bibliophiles.

***

Donnons audience à messire Henri Béraldi, il nous présentera d'abord, en guise de préface, l'hôte de céans assis devant sa petite table sur un fauteuil tournant.

> Petite tenue de bibliothèque, veston de velours noir, rehaussé d'un point rouge à la boutonnière, et toque de loutre. — Que fait-il ? — Il est bien attentif! Devant lui sont étalés plusieurs volumes *dépiautés ;* il prend délicatement les feuilles de ces livres, il les mesure, il les rapproche, il les compare. — Ciel! Pourquoi cet éclair dans le regard? Qu'y a-t-il? Une paille? une tare dans le papier? une tache? un raccommodage? un feuillet refait, une faiblesse dans l'impression?... Mais non, le monocle braqué dans l'œil retombe, tout est bien, et de ces cinq exemplaires du même livre, que vous voyez étalés sur sa table, va sortir tout à l'heure un volume de haute saveur, parfait, irréprochable, composé avec les feuilles les mieux venues de chaque exemplaire : alors, raffinements des raffinements, volupté suprême, il pourra annoter son livre de cette mention magique : « *Le plus bel exemplaire connu!* (moi seul et c'est assez!) »

Mais la solitude du bibliophile ne tarde pas à être troublée. M. Béraldi nous fait défiler très ingénieusement tous les bibliophiles de grande marque, en caractérisant d'un trait malicieux leur *dada,* leur monomanie spéciale, en soulignant leur manière d'être et de paraître. Regardons :

> On sonne. M. de Lacretelle. Il vient voir la nouveauté du jour : un volume tout fraîchement rentré de la reliure... il prend le livre pour l'examiner, que va-t-il dire? — Il le soupèse : n'aurait-il pas la densité spécifique particulière aux livres bien reliés et provenant de l'homogénéité du battage? Il le pince : la coiffe fléchirait-elle sous les doigts, indice d'un corps d'ouvrage trop mou? Il exerce sur les deux plats des tractions en sens opposés : le livre serait-il faiblement emboîté? Il fait claquer les plats contre les gardes : le volume ainsi percuté rendrait-il un son défavorable? Il flaire le fond : sentirait-il la colle? — Il examine le dos, ce criterium des livres parfaits : aurait-il un défaut? les nerfs seraient-ils trop épais ou trop minces?

1. En vente à la librairie L. Conquet. — Prix : 15 fr.

le titre serait-il en caractères trop forts ou trop maigres? Le maroquin aurait-il un grain trop gros? trop petit? trop écrasé? pas assez? — Il l'ouvre pour regarder la doublure, il fait miroiter l'or de la dentelle intérieure, il se présente les deux plats à la fois pour en mieux apprécier l'effet; le décor ne serait-il pas d'un goût absolu? Il le feuillette en faisant résonner le papier sous le doigt.... C'est fini! tout est au mieux! le jugement est approbatif... soulagement! un trésor de plus sur les rayons!

N'est-ce pas en quelques lignes un aimable Traité des différentes qualités qui concourent à la perfection d'un livre? Ne quittons pas l'huissier Béraldi. On sonne, M. de Villeneuve paraît.

Il se fait donner un certain livre à figures qu'il demande, s'installe près de la fenêtre, et, silencieux, l'examine à fond; gageons qu'il mûrit un achat et qu'après comparaison réfléchie, la semaine ne se passera pas sans que sa bibliothèque ne se soit augmentée d'un volume de haut choix.

Voici venir M. de Lignerolles, le grandissime bibliophile, le type du collectionneur gentilhomme, le de Thou, le D'Hoym de notre siècle; on le complimente sur sa dernière victoire à l'hôtel Drouot. Il reçoit l'éloge avec modestie, presque fâché qu'on sache que le précieux livre est allé grossir le nombre de ses merveilles; voilà bien l'amateur de l'ancienne roche! — On sonne, MM. de Tinan et Bauchard; le premier prend dans la bibliothèque un petit volume et tire de sa poche pour le mesurer un petit instrument d'ivoire que, dans la langue ordinaire, on nomme simplement double décimètre, mais que, lui raffiné, a imaginé de baptiser *Elzeviriomètre*, ce qui a tout à fait grand air. Le second est rayonnant, ainsi qu'il convient à un homme qui vient d'effectuer « le mariage de Villon avec Louise Labbé. » En français courant, cela signifie que, possédant déjà un exemplaire de la rarissime édition originale des *Poésies de Louise Labbé*, il vient d'acquérir et de mettre sur le même rayon de sa bibliothèque un précieux Villon de 1537. La conversation devient singulièrement animée, technique et excitante à la fois.

On sonne encore chez maître Paillet, la sonnette ne s'arrête pas, et l'audiencier Béraldi annonce à la suite presque tous les membres titulaires de la jeune et ardente société des *Amis des livres*, Henri Houssaye, Georges Masson, de Saint-Geniès, Rodrigues, Truelle, Saint-Evron, Roger Portalis, Begis, de Champ-Repus, Cusco, Daguin, Charles Cousin, etc.

Ami Béraldi, vous ne m'avez point nommé parmi tous ces fidèles du maroquin. Voilà qui est perfide. Il est vrai que je ne vais jamais aux Dimanches du Président, ayant trop affaire dans ma bibliothèque pour aller pâlir d'envie devant celles d'autrui. C'est égal! vous êtes un mauvais collègue et je vous dénonce à la postérité. Un joli sujet pour prix de Rome, voyez-vous ça? *Un ami des livres indigné livrant son confrère aux furies vengeresses.* Si ces furies savaient s'y prendre, je sais bien ce qu'elles feraient; elles vous rôtiraient à petit feu doux, sur un brasier alimenté par les plus beaux *États* avant la lettre... avant le socle... avant le point... qui composent les œuvres de Ficquet, de Choffart, de Saint-Aubin, de Moreau, d'Eisen ou de Marillier. — Puissent ce terrible cauchemar, ingrat, hanter désormais vos nuits!

***

Le catalogue de la bibliothèque d'Eugène Paillet est divisé par les soins d'Henri Béraldi de la manière suivante, qui rompt intelligemment avec la routine de la classification bibliographique : *Manuscrits incunables et livres du* XVIe *siècle; — Livres divers,* XVIIe *siècle; — Elzévirs et éditions de Hollande; — Éditions originales anciennes; — Livres divers,* XVIIIe *siècle; — Livres à figures,* XVIIIe *siècle; — Livres à figures, période intermédiaire; — Livres illustrés modernes; — Premières éditions modernes, romantiques,* etc. — Pour les bibliothèques des grands amateurs, il me semble que ces divisions devraient être généralement adoptées, ce sont les plus conformes à la logique, et elles ont le mérite de ne point égarer le lecteur. De plus, et je ne saurais trop insister sur ce point, M. Béraldi a inauguré ici une méthode d'annotations vives, alertes, imprévues, humoristiques, tour à tour caressantes, ironiques et cruelles pour lesquelles il a acquis le droit incontestable de se faire patenter. Après avoir inscrit un ouvrage selon toutes les règles prescrites en matière de catalographie, il laisse son esprit bourdonner autour et alentour de ce livre, et le voilà parti avec une allure du diable à nous conter mille et une anecdotes, des faits, des échos; il trace ici la physiologie d'un libraire, là il agite une discussion à propos d'un relieur, plus loin il met aux prises deux bibliophiles médisant d'un confrère, d'autre part il sème des réflexions judicieuses ou abracadabrantes au sujet de telle impression moderne. Toute la lyre, je vous le dis, il la possède toute, de la note grave à la note sarcastique. Cette méthode unique, et qu'on ne saurait trop encourager, nous met en humeur d'absorber un catalogue avec autant de plaisir qu'un chapitre de Sterne.

J'en donnerai une preuve. Il s'agit du plus beau manuscrit de la bibliothèque Paillet et je transcris fidèlement :

N° 10. — CONTES DE LA FONTAINE, manuscrit de la fin du XVIIIe siècle, en 2 volumes grand in-4°, à l'encre noire, verte et rouge (par Monchaussé), illustré de culs-de-lampe dessinés qui reproduisent les compositions de Choffart (par de Marolles), et contenant *cinquante-sept dessins originaux de* Fragonard, exécutés pour Bergeret, fermier général, qui n'a fait transcrire que les cinquante-sept contes pour lesquels il possédait des dessins.

A la suite de cette description, M. Béraldi écrit la note suivante :

La reliure est de Derôme, en maroquin rouge, grecque et encadrements sur les plats, dos orné doublé de tabis.

La merveille de la bibliothèque Paillet!

L'histoire de ce livre est connue, cependant il faut la rappeler ici en détail, pour l'esbattement et instruction de la gent bibliophile.

Il fut autrefois en la possession de M. Feuillet de Conches, qui l'acheta dans le bon temps, pour un prix minime, presque pour rien, *pour une grimace*, comme disait Sieurin; on le retrouve ensuite chez divers amateurs, mais passons.

Le voici à vendre et on en demande *vingt-cinq mille francs!*

Laisser échapper un pareil chef-d'œuvre est absolument impossible!

Mais, d'un autre côté, débourser vingt-cinq mille francs d'argent, cela demande réflexion, il n'y a aucune honte à l'avouer. D'ailleurs, ces achats contre espèces sont le fait des collectionneurs plus riches que forts; on doit laisser aux « gros sacs » cette manière brutale et banale d'opérer; le grand collectionneur procède d'une façon plus complexe et plus intéressante.

Il faut trouver dans sa bibliothèque les matériaux d'un échange habile qui procurera un fort acompte sur la somme.

Et voilà notre bibliophile planté devant ses livres, cherchant, non pas *quem devoret*, mais au contraire ce qu'il va abandonner en pâture au minotaure Morgand. Imaginez un père obligé de choisir parmi ses enfants celui qui sera mangé!

Il faut sacrifier un morceau de premier ordre, il n'y a pas à dire, sans cela point d'affaire. Allons! pars, mon beau *Faublas*, pars avec tes précieux dessins originaux de Marillier; pars avec ta suave reliure de Trautz, bleue doublée d'orange; pars, je verse sur toi des pleurs, mes regrets t'accompagnent. Je te laisse échapper pour dix mille francs; si jamais je te retrouve pour cinq, crois bien que je ne te manquerai pas... pauvre Faublas!... Mais quand je pense à ces cinquante-sept merveilleux dessins de Fragonard... Allons, va-t'en!... va-t'en!

Ah çà, maintenant assez de sacrifices et jouons serré.

Hors d'ici *Contes de Perrault* de 1781, livre estimé, mais si mal fait; tu es en vogue, les amateurs font des folies pour toi : c'est le moment de te lâcher à bon prix.

Si Calypso se montra inconsolable du départ d'Ulysse, je me consolerai fort bien, moi, de celui de *Télémaque*, édition originale par parties. Hors d'ici.

Quoi encore? l'*Heptaméron* de 1559? allons, soit.

Mais, j'y pense, les *Comédies de Regnard*, éditions originales?.. Si nous sacrifiions cet excellent Regnard? Va pour Regnard!

Il manque encore quelque chose. Oh! oh! un roman de Restif de la Bretonne, le plus rare, il est vrai, mais dont je ne me soucie guère. Combien en demander? pour quel prix insensé le jeter dans la gueule du monstre? trois mille francs, pas un sou de moins!... S'il allait hésiter? Morbleu, il faudra qu'il l'avale (*sic*).

Et, en effet, le tout fut avalé pour vingt-deux mille francs, et, moyennant trois mille francs de menue monnaie, Fragonard entra triomphant dans la bibliothèque du bibliophile!

Mais ceci n'est rien encore!

Vous savez que tous ces dessins exquis sont inédits en majeure partie; de plus, ceux qui ont été publiés plus tard ont été gravés d'une façon qui n'est pas absolument conforme aux dessins originaux. lesquels ne sont pas très faits, il a fallu en préciser toutes les indications en les gravant.

Voilà qu'un beau jour le libraire Rouquette flaire une forte opération et vient demander à notre ami de le laisser graver ses cinquante-sept dessins en facsimilé par Martial. Refus. — Mais je vous abandonne le tiers du bénéfice le second tiers étant pour le graveur et le dernier pour moi — Refus... — Rouquette insiste, il persécute; il fait vibrer la corde sentimentale : Pourquoi priver de ces reproductions en facsimilé les bibliophiles qui les désirent et qui les attendent avec passion!

Cette raison décide tout; on grave les dessins, on tire à nombre limité d'exemplaires, qui se vendent sur-le-champ; on fait le compte : Rouquette gagne trente mille francs, Martial en reçoit autant, notre bibliophile autant.

Son livre de vingt-cinq mille francs lui coûte ainsi cinq mille francs de bénéfice... Il est vrai qu'il en vaut cinquante mille.

L'histoire de ce livre incomparable est, on le voit, contée avec un esprit très original, nuancé de fine ironie. Ainsi tout le long de ce catalogue les notes se suivent, tantôt foisonnantes de détails curieux, de pièces inédites, de traits mordants, tantôt succinctes, à peine retroussées d'un mot à sensation ou d'une pointe acérée. Ce ne sont plus ici de longues phrases passionnées sur l'amour des livres à la façon de Janin ou de Sylvestre de Sacy; beaucoup moins alambiqué est l'ami Béraldi; il cause, il bavarde, il potine, il éclate, il étincelle, il part en fusées, il est pyrique, endiablé, étourdissant, rutilant; il provoque le rire, il égaye, il intéresse, il passionne même parfois, il est au fait de tous les racontars, il connaît son bibliophile moderne comme pas un; sa plume a tous les reflets d'humour et ne vise pas au style et parfois cependant il nous lance, sans crier gare, des choses extraordinaires qui seraient des bonnes fortunes de littérateur. En résumé, on peut dire que c'est le *Desgenais* ou le *Caliban* de la bibliophilie de cette époque.

***

Je passerai sur les incunables et les livres du XVIe siècle de la bibliothèque Paillet, bien que je voie là d'importants spécimens des impressions de Mentelin et de Gutenberg, des Antoine Vérard, des *Heures à l'usaige de Reims*, des romans de chevalerie, des éditions princeps de nos poètes de la pléiade et surtout des reliures de Trautz à croix, rosaces et compartiments à froid qui feraient à eux seuls l'orgueil légitime d'un bibliophile. Le XVIIe siècle ne nous arrêtera pas davan-

tage malgré ses éditions originales hors ligne et la façon toute plaisante avec laquelle le commentateur ne craint pas de « blaguer » cet infortuné La Bruyère à propos de sa boutade sur la *tannerie* d'un amateur de livres. — M. Beraldi est sans pitié pour le moraliste : assez de *tannerie*, semble-t-il dire, nous as-tu assez *tannés* avec ce mot! Attends un peu!... Et sans respect pour le caractère du nouveau Théophraste, il l'exécute avec une scie prestigieuse et une *furia* charmante.

La partie du catalogue qui contient la nomenclature des livres à figures du XVIIIe siècle est incontestablement la plus remarquable. On y découvre toutes les merveilles signées par Gravelot, Boucher, Eisen, Moreau, Choffart, Monnet, Cochin, Lebarbier, Marillier, Duplessis-Berteaux, de Saint-Quentin, dans tous les états possibles et sous des reliures à rêver, soit anciennes, soit modernes. — Voici les *Œuvres de Molière*, 1734, avec figures de Boucher, 6 vol. grand in-4° de première date, dans une fraîche reliure de maroquin rouge, aux armes et au chiffre de Caraman-Chimay, puis la *Manon Lescaut* de 1753, en 2 vol. in-12, avec figures de Gravelot et Pasquier, exemplaire très grand de marges, avec le rarissime carton de la page 149 du tome Ier.

Je remarque plus loin *Il Decamerone di Giovanni Boccacio,* 1757, 5 vol. in-8°, avec les illustrations de Gravelot du premier tirage, y compris la *suite libre*, avec « la griffe » sur les figures des cinq volumes. — Le seul exemplaire qui ait été relié par Trautz, sur brochure, en maroquin orange avec compartiments sur les plats. Puis une perle richement enchâssée : *les Contes de La Fontaine,* édition dite des « Fermiers généraux », 1762, exemplaire du premier tirage, avec le bon état du portrait de Choffart (dans le cul-de-lampe du *Rossignol*), auquel on a ajouté vingt-quatre figures doubles, reliure en maroquin rouge à trois filets, dos orné, par Letellier fils, maître relieur parisien.

Un bel exemplaire des *Baisers* de Dorat, 1770, contenant les épreuves *tirées hors texte* de tous les fleurons dans une condition irréprochable; reliure extraordinaire de Chambolle-Duru (dorure de Marius Michel) en mosaïque et doublée en mosaïque. — Autre bel exemplaire du *Jugement de Pâris*, par Imbert, 1772; la reliure est de Bauzonnet, en maroquin rouge doublé de tabis; les fleurons de Choffart y sont en tirage hors texte avec leurs eaux-fortes. Enfin un admirable exemplaire des *Fables de Dorat*, 1773, contenant les fleurons de Marillier tirés hors texte et à toutes marges, des deux titres avant la lettre, bref, tout ce qu'on peut rêver, y compris même l'en-tête et le cul-de-lampe de l'édition précédente de 1772; la reliure est de Cuzin, en maroquin citron, dentelle à petits fers sur les plats, doublée de maroquin rouge, semée de roses et de papillons.

O lecteur! s'écrie le commentateur, si vous n'êtes pas bibliophile, vous ne pouvez savoir quel effort représente la confection d'un pareil exemplaire des *Fables de Dorat!* c'est le treizième travail d'Hercule.

Voici votre texte, il s'agit d'avoir les fleurons et vous n'êtes pas assez heureux pour les avoir trouvés tous à la fois! Il faut vous décider à procéder par fractions.

Un premier achat vous met en possession de la moitié des précieuses vignettes. Sans trop de difficultés vous trouverez encore un autre lot; vous voici aux deux tiers de la tâche, là commence la chasse des lots entiers achetés au poids des billets de banque pour vous procurer seulement deux ou trois pièces; puis mille démarches pour écouler vos doubles à quelque amateur sans trop de perte, ou un échange proposé à un rival; vingt-cinq fleurons offerts contre un qui vous manque; puis le joli titre du second volume qui passe en vente publique, s'il allait vous échapper! un mois d'angoisses! Enfin il ne vous manque plus que trois pièces, vous les demandez à tout l'Univers, puis deux pièces, puis une... une seule. Dix ans de votre vie pour cette pièce! voilà. Ce que vous coûte ce petit papier, cela ne se dit pas, à cause de la famille qui vous ferait interdire.

Vous croyez que c'est fini? Allons donc! — Vous êtes complet, oui, mais il y a des fleurons qui sont réemmargés! et la poursuite et les préoccupations, et l'agitation recommencent jusqu'à ce que vous ayez remplacé la dernière pièce courte par une à toutes marges! et puis, il y a la reliure!

Aussi je vous engage à ne pas faire le compte de vos cheveux quand le travail sera terminé.

Voici l'un des plus précieux trésors de la collection Paillet : *les Chansons de La Borde,* 1773, 4 vol. in-4° avec figures de Moreau et autres. L'exemplaire contient : 1° les épreuves avant la lettre des figures du premier volume dessinées et gravées par Moreau; 2° les *eaux-fortes* des figures des quatre volumes; 3° le portrait de La Borde *à la lyre* et trois autres portraits du même; 4° le rarissime portrait de Mme de La Borde en pied, par Masquelier et Née dont on ne connaît que quatre épreuves. — Ce célèbre exemplaire provient des bibliothèques Renouard, Aiguillon, Grésy, Gonzalès; il a toujours été en s'améliorant et en se complétant. Il était resté cartonné, non rogné; son dernier propriétaire a pris le parti de le faire relier par Cuzin avec une ornementation intérieure qui représente les panneaux du château de Trianon avec tous les attributs de la musique.

Tous les grands livres du XVIIIe siècle défilent tour à tour, munis de tout ce qu'il est possible d'imaginer et couverts de reliures indescriptibles. Je vois, d'une part, les *Suites d'estampes pour ser-*

vir à l'Histoire des mœurs et du costume des Français au XVIIIe *siècle*, 1775, 1777, 1783, trois parties en 1 vol. in-folio, exemplaire contenant les trois textes, et l'on sait que le troisième est si rare que pendant longtemps on en contesta l'existence; d'autre part, je remarque *les Idylles et Romances* de Berquin, 1775, 1776, 3 vol. in-16, contenant tous les dessins originaux de Marillier, la plupart des eaux-fortes et les figures avant les numéros. L'exemplaire est en papier de Hollande, il provient de chez Renouard et il est habillé par Bozerian en maroquin vert; cela dit tout, n'est-il pas vrai. La perfection même.

Je citerai encore *le Paysan perverti* et *la Paysanne pervertie*, par Restif de la Bretonne, 1776, 1784, 9 vol. in-8°, figures de Binet, relié sur brochure, par Trautz, en maroquin citron janséniste, puis le recueil des *Meilleurs contes en vers* (autrement dit *les Petits conteurs*), 1778, 4 vol. in-16 avec vignettes attribuées à Duplessis-Berteaux. — Ce dernier ouvrage contient toutes les vignettes en tirage hors texte, sur fort papier de Hollande. — Il a été relié sur brochure et non rogné par Lortic, en maroquin orange, large dentelle à petits fers sur les plats; la doublure est en maroquin mosaïque orange, vert, bleu et rouge, formant des caissons dorés au pointillé; cet intérieur est unanimement reconnu comme un chef-d'œuvre.

« Je ne crois pas, dit M. Béraldi, qu'il existe un autre exemplaire des *Petits conteurs* aussi merveilleux que celui-ci; c'est un de ces livres qu'on peut montrer avec la certitude de produire son effet, si l'on montre ses livres, c'est-à-dire si l'on est bibliophile pour jouir de ses livres et en tirer toutes les satisfactions qu'ils peuvent donner. Or il n'est pas de plus suave plaisir que *d'avoir des livres comme les autres n'en ont pas*. Ne cherchez pas ailleurs le véritable but que poursuit l'amateur.

« A la condition d'être de première force et sûr de soi, il y a dans cette exhibition des livres une source de voluptés particulières que, parmi les variétés de collectionneurs, le bibliophile seul connaît, parce que seul, entre les bibelots, le livre se prête à des comparaisons précises. »

Mais de quel œil de convoitise n'est-il pas regardé, l'amateur qui possède tous ces *phénix* de la curiosité bibliographique! de quelles petites calomnies ne le charge-t-on pas! de quels crimes de lèse-goût n'est-il point accusé! Alors que, triomphant de la visite de ses confrères, il exulte des louanges qu'il a recueillies, les visiteurs en se retirant l'arrangent de la belle manière. M. Henry Béraldi n'a pas manqué de nous dialoguer cette scène comique de deux bibliophiles qui, à peine sur l'escalier, se prennent à parler des livres qu'ils viennent de voir chez leur accueillant collègue. Écoutons-les :

« Il vous plaît, à vous, son *Virgile* elzevir?

— Peuh! un peu court.

— Rogné jusqu'à la moelle.

— Il n'avait qu'à le donner à son relieur préféré, un homme qui vous lamine les livres de telle sorte que, lorsqu'il vous les rend, ils ont un centimètre de plus que lorsque vous les lui avez donnés. Il fait des in-12 avec des in-18. Et son *Plutarque*, l'aimez-vous?

— Peuh! l'exemplaire est grand, mais le maroquin vert est un peu passé.

— Oui, il est assez pisseux, et ses portes de fer? que dites-vous de cette reliure nouvelle avec cette débauche de dorures?

— Ça, une reliure? c'est le foyer de l'Opéra, et puis je n'admets pas les reliures de ce relieur-là, elles me dégoûtent; quand je suis obligé d'acheter des volumes qui en ont, je ne veux même pas y toucher, je fais monter un commissionnaire pour leur casser les reins.

— Et moi donc! imaginez-vous qu'il m'a rapporté hier un volume que je m'étais laissé aller à lui confier, je ne sais pas pourquoi. Il a vu sur ma table un livre relié par Trautz, et ce sauvage a eu l'inconvenance de se permettre une observation critique. On n'a pas idée de ça! Je n'ai rien dit, je lui ai payé son livre, et immédiatement devant lui, j'ai pris un canif, déboité le livre qu'il me rapportait et jeté la reliure par la fenêtre.

— Bravo! Dites-moi, vous avez vu tout à l'heure ces *Petits conteurs*, en maroquin ancien, la reliure est bien jolie.

— Oui, mais c'est dommage que les épreuves soient un peu faibles!

— Un peu faibles! Dites usées, rasées, rincées, resucées, ratiboisées; c'est une lavasse, je n'en voudrais pas pour rien.

— Je vous voyais tout à l'heure regarder le *Villon*. N'avez-vous rien remarqué?

— Non.

— Eh bien... (*Il lui parle à l'oreille.*)

— Bah! pas possible! oh non! un raccommodage?

— Parfaitement, c'est un feuillet refait, on ne le voit pas du tout, je m'empresse de le reconnaître; mais, ça ne fait rien, pour moi, j'en ai la conviction, c'est un feuillet refait.

Mais alors notre ami aussi est refait.

(*Ils se tordent de rire, se serrent la main et se séparent.*)

La scène est charmante et bien parisienne; on ne saurait croire ce qui se fait de potins, de débinages, de légères « crasses » dans le petit grand monde des bibliophiles; personne n'est indemne, chacun est passé au crible de la critique et même de la calomnie; dans les potinières des passages Choiseul et des Panoramas, il faut entendre à l'heure des réunions avec quel appétit on dévore les absents. C'est là que La Bruyère eût pu placer son mot : *Quelle tannerie!* On sort tout parcheminé des mains de ces messieurs.

En tant que livres illustrés modernes, je ne

compte pas dans la *Bibliothèque d'un Bibliophile* cinq cents volumes; maître Paillet a tenu à choisir, puis à éliminer encore; il ne possède que le fin du fin, et la description de ces ouvrages du siècle ne comprend pas moins de cinquante pages du catalogue. Parmi les pièces les plus curiosissimes, *les Œuvres complètes de Béranger,* 1847-1860, sautent aux yeux. Ce superbe exemplaire en cinq volumes in-8°, contient les principales suites de figures exécutées pour Béranger, c'est-à-dire : 1° les gravures de l'édition, d'après Lemud et autres, avant la lettre; 2° les gravures de Tony Johannot de l'édition de 1829-1833 avant la lettre; 3° la suite de Devéria, bois tirés hors texte in-12; 4° les bois de Daubigny; 5° la suite de Granville sur chine volant, les suites complètes et coloriées d'Henri Monnier; 6° les suites défendues de Monnier et de Johannot; 7° un autographe de Béranger : « La chanson de l'Antiphilosophie. Enfin, il est relié par Trautz, sur brochure, en maroquin vert, avec trois filets sur les plats, le dos couvert de dorures. » — N'est-ce pas éblouissant ?

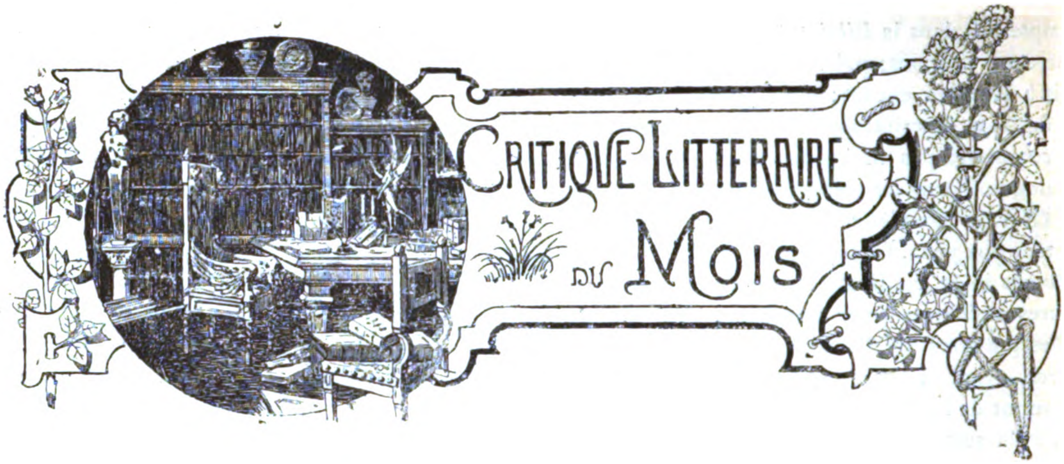
A côté de ce *Béranger* outrecuidant tout disparaît, tout s'efface, même les éditions originales de Delavigne, de Victor Hugo, de Lamartine, de Stendhal, de Mérimée, de Sainte-Beuve, de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Lamennais, de George Sand, d'Alfred de Musset, de Théophile Gautier, de Dumas fils et de Baudelaire, car le président des *Amis des livres* les possède, toutes ces éditions passionnément recherchées ; et non content de les avoir en bel état, non rognées et luxueusement vêtues, il a eu le soin de les augmenter de tout ce qu'il a pu trouver à y insérer. Je n'en veux d'autre preuve que sa *Mademoiselle de Maupin*, 1835, qui se trouve illustrée de jolies aquarelles originales de John Lewis-Brown et de cinq dessins humoristiques, le tout dans une reliure de Cuzin avec neuf filets sur les plats.

Eugène Paillet est un de ceux qui aiment à faire illustrer leurs livres de dessins originaux, il possède ainsi une *Physiologie du mariage* de 1830 avec de nombreuses compositions de Chauvet et une *Madame Bovary* de 1857, avec sept aquarelles d'Edmond Morin. Je n'ai pas vu figurer dans ce catalogue une *Fanny* de Feydeau, où Paul Avril avait semé, il y a quelques années, de charmants croquis au crayon et des compositions relevées de couleur. Le bibliophile lui aurait-il réservé le sort de son infortuné *Faublas?*

Par le rapide aperçu que j'ai pu donner ici des merveilles de cette bibliothèque des mille et un volumes, je suis assuré qu'on va chercher par tous les moyens à se procurer le Catalogue si spirituellement paraphrasé par Henri Béraldi, dont la glose, on a pu le voir, est si gaillarde. Je crains bien cependant qu'on se heurte au mot terrible : *épuisé,* qui vous saisit trop souvent comme une porte fermée au nez. Deux cents exemplaires, c'est réellement insuffisant pour un livre qui surexcite l'intérêt par tant de côtés à la fois ; de plus pour que ce livre : *la Bibliothèque d'un bibliophile*, soit bien complet, il s'agit d'y introduire, en guise de frontispice, le portrait d'Eugène Paillet, délicieusement gravé à l'eau-forte par Abot. Ce portrait n'étant pas dans le commerce, il est nécessaire de le quémander à son original qui est bien digne de compatir généreusement à votre desideratum.

Je voudrais que cette publication, si éminemment curieuse, ne fût qu'un début et j'aimerais à voir mes collègues des *Amis des livres* se piquer tous au jeu et publier à tour de rôle l'esprit de leur bibliothèque. A ne considérer que celles de MM. Bégis, Henri Houssaye, Charles Cousin, Gallimard, pour ne parler que de ce que je connais, nous aurions pour longtemps de la curiosité sur la planche. Ce serait le rêve des rêves. Ainsi puisse-t-il en être !

OCTAVE UZANNE.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Les Visionnaires, par ALFRED DE SAUVENIÈRE. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1885.

Histoires fantastiques racontées avec un sourire d'homme qui n'y croit pas, récits de chasse et de courses, contes de fées, légendes historiques, amourettes de voyage tragiques ou comiques, chroniques et simples faits divers, tels sont les matériaux qui composent ce volume. La préoccupation littéraire constante est le lien qui les rattache, bien plus que l'idée suggérée par le titre, car dans maints de ces petits morceaux il n'y a ni visionnaire ni vision. Tout se lit avec plaisir, et, d'un bout à l'autre, on a la satisfaction de se sentir en commerce avec un esprit élégant, fin et cultivé. M. A. de Sauvenière a connu Dickens et se réclame de lui comme le disciple du maître. On s'en aperçoit à sa familiarité avec les choses et les mots anglais; mais je ne remarque la filiation ni dans le talent ni même dans les procédés. Edgar Poë, dont il a prononcé le nom à propos des *Visionnaires,* en est encore plus loin que Dickens. Il faut n'avoir jamais lu un des récits où l'auteur américain, convaincu, sérieux, tragique, impose au lecteur sa conviction en le promenant, avec la logique obsédante d'un fou, à travers les créations impossibles de son cerveau enfiévré d'alcool et de génie, pour comparer les *Histoires extraordinaires* à ces pages spirituelles et sceptiques, écrites, je le suppose, par un chroniqueur dilettante, entre deux tours de boulevard.

M. A. de Sauvenière a bonne grâce à parler de l'Angleterre et de ses mœurs, car la connaissance qu'il en a est de bon aloi, je l'ai déjà dit. Mais pourquoi en abuser et mettre, par exemple, un *Jack o'lantern* au lieu de feu follet, près de Laon, dans la forêt de Saint-Gobain ?

Dans une petite nouvelle intitulée : *le Charmeur de chevaux,* M. A. de Sauvenière attribue au fameux étalon *Godolphin* la gloire d'être l'ancêtre de « tous les héros qui ont passé sur les turfs anglais et français et qui ont illustré les grands prix d'Epsom, de Paris, de Newmarket ou de Chantilly ». L'affirmation est un peu absolue. La race des chevaux de courses anglais reconnaît trois ancêtres : le premier est le *Bierly turk*, venant on ne sait d'où, et dont il est parlé pour la première fois en 1689. *King Herod,* pour ne citer qu'un des coureurs illustres de son sang, descendait de lui, en ligne mâle, à la quatrième génération. Le second est le *Darley arabian,* venu du désert de Palestine; c'est un cheval bai, et les Anglais le proclament le plus parfait des trois. Il eut en 1715, de la jument *Betty Leeds,* le fameux *Flying Childers*, le meilleur cheval qui ait jamais couru en Angleterre. Le troisième, enfin, est ce *Godolphin* dont parle M. de Sauvenière, et que l'on croit aujourd'hui avoir été un barbe plutôt qu'un arabe. Il naquit vers 1704 et fut envoyé en présent à Louis XIV par l'empereur du Maroc. Peu apprécié dans les écuries de la cour, on ne tarda pas à s'en défaire, et il fut finalement acquis par lord Godolphin qui en fit l'étalon glorieux que l'on sait.

L'intérêt que la plupart des lecteurs du *Livre* portent aux choses du sport me fera, je l'espère, pardonner cette petite digression.

Péché mortel, par ANDRÉ THEURIET. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le talent fin, élégant et tendre de M. Theuriet s'exerce ici à un sujet tragique. Le filateur Vivant Déglise a épousé la fille d'un de ses confrères, beaucoup plus jeune que lui. D'une haute intelligence et d'un grand bon sens, Marthe, dont le mariage n'est pas fécond, se consacre à son mari et à l'usine. Elle est le bonheur de l'un et l'âme de l'autre. Rien ne trouble la paix de cet intérieur, lorsqu'un gros négociant de Paris, client de M. Vivant Déglise, leur envoie son fils, moins pour l'initier à la fabrication que pour l'arracher aux dangers de la vie parisienne. Le jeune Paul Lobligeois se prend pour sa patronne d'un amour respectueux et profond. Mme Marthe, tout étonnée de sentir, sous les eaux limpides de son

cœur, monter des bouillons inconnus et remuer des vases ignorées, finit par comprendre qu'elle aussi va aimer ce jeune homme, et frémit à l'idée du péril. Pour le détourner, elle n'imagine, dans sa candeur de provinciale et de femme mariée sans expérience, rien de mieux que de mettre en présence de Paul Lobligeois sa propre sœur, Désirée de Bonnay, qu'on appelle familièrement Zuzette, et qui sort du couvent. Elle espère que les deux jeunes gens s'aimeront et qu'elle assurera du même coup leur bonheur et sa tranquillité. Zuzette, vive, étourdie, charmante et bruyante, entraîne Paul Lobligeois en un tourbillon de promenades, de parties, de rires et de joyeux ébats. Marthe Déglise a trop compté sur ses forces, ou plutôt elle n'a pas assez compté avec sa passion. La réussite de ce qu'elle a souhaité l'irrite et l'indigne. Cet amour, qu'elle a semé et qu'elle voit grandir, soulève tous les orages en son cœur, et elle se trahit dans une scène violente qui finit par un défi jeté par Zuzette à sa sœur aînée. Mais Paul n'aime réellement que Marthe, et il le lui dit, et la pauvre femme, heureuse et désolée, s'attachant à ses devoirs et à ses croyances religieuses comme le naufragé à la branche qui casse, succombe un soir, après une poursuite folle à travers le jardin et les champs. « Quand elle revint à elle, un mouvement instinctif, comme on en a dans un demi-sommeil, lui fit tendre encore vers Paul ses lèvres enivrées; mais peu à peu le sens de la réalité la ressaisit, ses paupières se soulevèrent; elle vit le ciel noir au-dessus de sa tête, la meule effondrée, ses vêtements en désordre, et comme illuminée par une rapide et sinistre lueur, elle comprit ce qui venait de se passer. Tout ce qu'il y avait de pudeur, de dignité et d'orgueil en elle se révolta à la pensée de cette chute soudaine, ignominieuse, irréparable... » Elle rentre chez elle par une pluie battante et s'alite pour ne plus se relever. Paul s'enfuit, emportant cet adieu de Zuzette : — « Vous avez fait ici le malheur de deux personnes, que cela vous suffise... Je vous méprise et je vous hais ».

Tel est le *Péché mortel*, dont la pauvre Marthe seule est morte. Ce livre, pour être franc, me plaît moins que d'autres ouvrages de l'auteur, *la Maison des deux Barbeaux* ou *le Fils Maugars*, par exemple; mais il a droit à une place distinguée parmi les romans de la saison.

Le Souper rouge, par G. DE CROLLALANZA. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dix nouvelles romantiques, d'un romantisme échevelé, macabre, 1830, moyen âge, curieux, érudit, savant, fantaisiste, ironique, sincère, voilà qui n'est pas commun par le temps de naturalisme qui court. J'avoue avoir pris à cette lecture un plaisir très vif. Hoffmann, Tieck, Edgar Poe reconnaîtraient dans le chevalier G. de Crollalanza un émule estimable et un digne successeur. Je ne chercherai pas à analyser ces dix nouvelles que toute analyse déflorerait. J'en donnerai seulement les titres, en répétant qu'elles valent la peine d'être lues : *Le Souper rouge; le Baron s'ennuie; les Hérauts de Ratisbonne; la Foire aux Crânes; Mademoiselle Croquemitaine; Un drame dans l'air comprimé; l'Irrésistible; l'Homme sans cervelle; Amour meurtrier; la Marionnette savante.* B.-H. G.

Les Mémoires d'un commis voyageur, par G. DE BEUGNY D'HAGERUE. Un vol. in-18. Plon et Nourrit. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'intérêt ne manque pas à ce roman, mais il eût gagné à être resserré et mieux pondéré. Un peu décousue, la série d'aventures que traverse le commis voyageur. Il commence par la pauvreté, la misère noire au point d'être obligé d'offrir ses services aux voyageurs pour porter leurs paquets et, grâce à un généreux et intelligent protecteur que sa mine honnête a touché au cœur, il finit par devenir un négociant important et riche. Il a deux fois le bonheur d'épouser la femme qu'il aime, et monte au grade d'heureux père de famille après un premier veuvage. M. de Beugny d'Hagerue nous promène avec son héros de France en Irlande, d'Irlande en Amérique, puis nous ramène en Angleterre, expéditions assaisonnées de naufrages, d'incendies, etc.

Les caractères ne sont pas étudiés de très près; la façon de composer de M. de Beugny d'Hagerue semble un peu vieillotte. Mais son roman est pur de tout écart et peut être lu par les honnêtes femmes. C'est déjà quelque chose. Mais les honnêtes femmes ne demanderaient pas mieux si l'ouvrage était aussi pur, mais plus vif, les incidents de la fable aussi décents, mais plus neufs. PZ.

Journal d'un Officier malgré lui, par THÉO-CRITT. Paris, Paul Ollendorf, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'aimable humoriste qui signe Théo-Critt poursuit sa veine en garçon avisé qui sait ce qu'on peut faire rendre à un succès. Il nous raconte ici par quel hasard, d'avocat qu'il avait l'ambition d'être, il devint cuirassier. La destinée ne me semble pas lui avoir joué là un mauvais tour. Ce n'est pas que les tribunaux — acteurs et public — ne lui eussent offert autant de types originaux sur qui exercer un esprit d'observation et de satire; mais je m'imagine que la toque noire eût plus éteint cet esprit que le casque ou le colback.

Nous avons dans ce nouveau volume, comme dans les précédents, d'amusantes anecdotes, des portraits sans méchanceté, mais pleins de malice et, je n'en doute aucunement, de vérité, au bas desquels on peut mettre des noms propres sans être à cheval sur l'*Annuaire*, des détails intéressants, d'autant plus utiles qu'on ne les trouverait pas dans les ouvrages à prétentions sérieuses, sur l'École de Saumur, le Prytanée de la Flèche et les opérations de remonte, enfin, puisqu'il faut tout dire, des longueurs. Les mots tirent à la ligne et les lignes au volume, et cela gâte l'effet. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'em-

plit... et déborde. Le robinet militaire de Théo-Critt coule toujours et toujours épanche la même liqueur. Il ne faudrait pourtant pas qu'elle nous inondât.

B.-H. G.

Étiennette, par ALFRED SIRVEN. Un vol. in-18. E. Monnier, édit. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Loû, remis en possession de ses biens, épouse enfin sa cousine Étiennette, et ils jouirent de tout le bonheur qu'ils méritaient.

Il faut vous dire que Loû méritait d'être heureux, car, ayant failli périr tout petit par une machination criminelle de son frère consanguin, très fâché d'avoir à partager le domaine de Trévannes, il aurait droit de se plaindre qu'on lui eût sauvé la vie, si elle ne lui offrait à point une jolie épouse et une grosse fortune avec un titre de comte.

Quant aux péripéties qui emplissent les vingt années écoulées entre la chute de la berline dans le torrent, la reconnaissance de la personne et des droits de Loû et l'apoplexie de son coquin de frère, j'ai regret à constater leur puérilité et leur antiquité. M. Sirven s'est peut-être dit : « Elles sont donc excellentes, puisqu'on s'en est tant de fois servi. » Hélas! elles sont usées. Une seule question à l'auteur: la scène du début se passe en 1816, près de Nantes; le comte de Trévannes, pour décider un bohémien à détruire le pont où doit passer la voiture de la seconde femme de son père, lui dit :

— « La frontière est tout près d'ici. »

Laquelle?

Les Tubeuf : *Mœurs provinciales*, par JACQUES LA RONCE. Un vol. in-18. Paris, 1885. Alph. Lemerre, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Ce roman est un intéressant début. L'auteur se rattache à l'école réaliste, mais qu'on n'aille point lui tenir rigueur par peur que ce mot de réalisme ne recouvre des horreurs. Sans doute ce n'est pas gai, il n'y a point là de fantaisie joyeuse et l'amour n'y est pas une fête de l'âme. Mais pourquoi vouloir que tout soit fête et joie dans les livres, alors que, dans la vie, c'est le contraire qui domine? M. Jacques La Ronce nous retrace l'histoire morale et physiologique d'une famille de la basse Normandie, voisine de la mer. C'est un tableau d'ensemble, qu'il s'est préoccupé de rendre vrai, au risque d'une certaine monotonie. Les scènes sont prises sur le vif et agencées avec une logique suffisante; M. Jacques La Ronce a étudié les caractères de ses personnages et les a soutenus sans forcer la note.

L'affabulation, à vrai dire, est secondaire, car c'est une peinture de mœurs et non le développement d'une intrigue. Le choix des incidents, des péripéties, sert convenablement les caractères en provoquant à propos leur manifestation : c'est un mérite dont il est juste de tenir compte à l'auteur. Il explique ces caractères par l'influence de l'hérédité et de l'éducation, et il a le bon goût de ne pas abuser de la théorie physiologique.

C'est bien assez que nous assistions aux crises d'hystérie de la malheureuse Sidonie Tubeuf; — pour en atténuer l'effet pénible, l'auteur a eu soin de placer tout à côté un trait comique, en les faisant traiter par ce bohème de Viguemale qui calme l'accès par la pression des poings sur les ovaires et déclare en son langage trivial :

— « Quand ça recommencera, asseyez-vous dessus! »

Ce qui n'empêche pas la pauvre fille de céder à son tempérament et de tomber dans les bras du sous-préfet Trotabas, type de méridional ignare, bruyant, vaniteux et libertin qui, une fois las de cette liaison fatigante, trouve une solution toute naturelle : abandonner sa maîtresse et demander un changement de résidence.

Sidonie, désespérée, se précipite du haut de la falaise, et la marée haute roule son cadavre sur la plage.

Ce sera le coup de la mort, comme on dit, pour le père et la mère, bonnes gens, d'intelligence médiocre, recroquevillés dans l'inertie de leur existence provinciale.

L'analyse de cette famille Tubeuf révèle en M. Jacques La Ronce un romancier d'un esprit fin, observateur. Les procédés qu'il emploie ne sont pas tout à fait les siens, le moule dans lequel il met en forme sa matière n'est pas à lui, il les tient des maîtres réalistes. Mais c'est déjà bon signe que de s'adresser aux maîtres pour s'initier au métier et il en use en homme de réflexion, et par là nous donne l'espoir d'une originalité plus franche : à son second ouvrage, nous le verrons probablement se dégager de la formule de ses modèles et la renouveler.

Le style, malgré des inégalités, est généralement ferme et précis. Le développement, par malheur, entraîne le jeune écrivain, qui croit, comme tous les autres débutants, que l'abondance des phrases fait la richesse d'un livre. Quand il consentira à resserrer la trame de sa composition, M. Jacques La Ronce produira certainement une œuvre remarquable. Celle-ci est déjà beaucoup au-dessus de la moyenne des débuts de cette année.

PZ.

La Chair, par OSCAR MÉTÉNIER. Un vol. in-18. Kistemaeckers, éditeur, Bruxelles, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Les historiettes de M. Méténier ne sortent pas de la moyenne des récits naturalistes qui sont la spécialité de l'éditeur Kistemaeckers. Le seul caractère qui les distingue de la plupart des produits déliquescents, c'est un certain respect de la syntaxe et de la modération dans l'emploi des néologismes. M. Méténier doit à cause de cela exciter quelque peu le mépris de ses frères en naturalisme.

La première nouvelle — celle qui donne son titre au volume — est l'histoire d'un jeune simplice qui se déniaise tout d'un coup, brise les bandelettes sacrées dont l'avait entouré son abbé-précepteur. Comme ces vertus comprimées ne s'échappent point sans faire explosion, le jeune vicomte va du premier coup au comble du scandale : il cède à la folle exigence

de sa maîtresse improvisée et l'amène passer la nuit dans sa chambre, dans la pieuse maison de la rue Servandoni où ne sont admis que des hommes pieux, des abbés, des séminaristes.

Une autre, *Candeur*, nous montre une jeune fille qui choisit un vieux mari avec l'intention préalable de prendre pour amant un sien cousin qu'elle aime. Le soir même du mariage, elle donne, pendant le bal, rendez-vous au jeune homme dans une grotte, et là lui offre tout d'elle-même; naturellement il ne refuse rien. Et comme il s'étonne qu'elle ait, dans ces dispositions choisi, ce vieux mari : « Il fallait bien un père à nos enfants », répond-elle.

La Perle de Châteaurieux, la femme d'un horloger de province est venue à Paris pour le 14 juillet; elle se confie à un jeune officier, qu'un billet de logement fit son hôte lors des grandes manœuvres. L'officier la pilote le jour.... et la nuit.

L'Idéal de Robert Duru, une superbe jeune fille qui inspire un peintre. Vingt ans après, il la retrouve épaisse et couperosée au comptoir d'un épicier. *Sic transit gloria mundi.*

Il y a encore une douzaine environ de ces nouvelles, ni bien neuves de fond, ni bien délicates de forme. Du Paul de Kock, avec moins de bonne humeur; des contes légers lourdement contés.

J'espère pour M. Méténier qu'il les écrit au courant de la plume et sans se relire. Ce serait au moins une excuse, une mauvaise ; mais c'en serait une. P. Z.

Ladies et Gentlemen, par MARIE et ROBERT HALT. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Histoires anglaises, contées à la française, c'est-à-dire avec esprit et vivacité. Le volume est formé de deux récits : *Battu par les demoiselles;* et les *Suites d'un Cook's town.*

Battu par les demoiselles, c'est l'aventure d'un jeune clergyman qui abuse de sa situation privilégiée pour se faire aimer — en tout bien tout honneur, — par plusieurs jeunes filles et flirte agréablement avec chacune d'elles en évitant le mariage avec autant d'adresse que l'anguille évite la nasse. Mais il n'est anguille si agile et si fluette qui ne trouve sa nasse. Il n'est *flirteur* si subtil qui ne soit pris au trébuchet du mariage.

Les jeunes filles délaissées par le galant James se vengent d'une façon originale : comme leurs cœurs n'étaient pas très sérieusement engagés dans le flirtage, elles sont exemptes de jalousie, et ayant reconnu que l'une d'elles aime vraiment d'un amour capital le jeune clergyman, elles dressent une jolie embûche et favorisent une entrevue entre Effie Perkins et James. Au moment où il exprime à la jeune miss ses plus tendres sentiments, les autres le surprennent, le voilà engagé d'honneur; il est fiancé; c'est un peu le mariage forcé. Et voilà comment on est battu par les demoiselles.

Les Suites d'un Cook's town représentent un chassé-croisé de sentiments et de mariage, qu'il est plus amusant de lire dans l'ouvrage que d'expliquer en quelques lignes. D'autant plus que le charme de l'œuvre est dans la façon humoristique et les traits comiques du conteur. Cette nouvelle est beaucoup plus développée que la première. L'élément principal est la confusion d'amour d'une jeune fille et de deux jeunes gens qui sont frères. Tous deux l'aiment, mais l'un se sacrifie à l'autre par dévouement fraternel. La jeune fille accepte celui qui se déclare, mais au fond c'est l'autre qu'elle préfère. Celui-ci, de son côté, pour calmer son chagrin, part pour les colonies et s'y marie. Plus tard, devenus veufs l'un et l'autre, ils reconnaissent leur funeste erreur. Ils sont disposés à la réparer, mais la loi anglaise interdit le mariage entre beau-frère et belle-sœur. La violation de cette loi est punie de mort. L'opinion commune est contre cette loi qu'on trouve surannée et excessive. Il faudrait qu'un couple audacieux risquât cette union prohibée, se dénonçât lui-même, attirant ainsi les rigueurs de cette loi inhumaine. Et devant le soulèvement de l'opinion publique qui ne manquerait pas de provoquer la condamnation, le Parlement abolirait le bill royal de 1567.

Or il y a en Angleterre plus de mille beaux-frères et belles-sœurs mariés ensemble secrètement. Aucun ménage n'est disposé à se sacrifier.

Mais nos deux amoureux trouvent un joli motif de donner satisfaction à leur passion : ils vont se marier, mais uniquement pour se dénoncer; ils s'épousent dans l'intérêt de la cause commune de tous les beaux-frères et belles-sœurs amoureux! ils se vouent au martyr! n'est-ce pas magnanime, héroïque? L'auteur affirme qu'ils se dénonceront; ils ont d'autant plus de mérite à tenir leur résolution qu'un M. Mattheys, très malin et très pratique, leur conseille, maintenant que dans une intention très louable ils ont enfreint la loi, de faire comme les autres : de garder le silence sur leurs affaires et de jouir en paix de leur union.

Mme Marie et M. Robert Halt ont droit à des compliments et leur livre à un succès : ils y ont mis beaucoup d'observation — d'une observation sans doute un peu superficielle — beaucoup de bonne humeur et une grande simplicité qui n'est pas un petit mérite par le temps qui court. P. Z.

Le Fils de prêtre, roman posthume par l'auteur du *Maudit*, l'abbé ***. Paris, E. Dentu, éditeur, 1886. Grand in-18 de 309 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Ne vous laissez pas détourner par le titre quelque peu tapageur : il ne s'agit pas d'une de ces élucubrations scandaleuses à la Léo Taxil; aucune scène de ce roman ne fournirait prétexte à un dessin malpropre comme ceux qui illustrèrent effrontément nos murs il y a quelques mois. Il ne s'y révèle même aucun parti pris de malmener le clergé catholique; l'auteur n'y manifeste d'autre intention que de livrer le dernier combat de la campagne entreprise par lui en forme de liberalisme religieux. *Le Fils de prêtre* paraît après la mort de l'écrivain anonyme qui produisit successivement *le Jésuite, le Moine, la Reli-*

gieuse, d'autres encore, auxquels l'énigmatique signature de *l'abbé* *** assura un certain retentissement jadis.

La thèse soutenue par lui dans ces divers romans, c'est la nécessité pour l'Église, ou de périr ou de se régénérer; la forme du roman employée par l'abbé *** est destinée à donner plus de force et plus d'intérêt aux faits qu'il choisit et dispose pour démontrer dans quelle erreur s'immobilise et à quel danger s'expose l'Église en persistant à rester en arrière des idées modernes.

Dans *le Fils de prêtre*, l'abbé *** (l'abbé J.-H. Michon, au témoignage du *Dictionnaire des anonymes*) met en scène, à l'époque du second empire, un jeune homme que son oncle, chanoine du diocèse de Paris, a préparé pour le rôle de champion laïque de l'Église. Ernest de Lancion a été imbu des doctrines de l'ultramontanisme. Docilement il a subi l'influence qui pesait sur lui avec une autorité incontestée, jusqu'au jour où, parvenu à l'âge d'homme et sortant ses idées du cercle étroit où les circonscrivait le chanoine, il éprouva une révolte de sa raison. L'intolérance ultramontaine froisse sa conscience. Tout le drame de sa pensée commence à cette évolution, se développe en mille péripéties psychologiques, et le dénouement, c'est la transformation d'Ernest de Lancion, non pas en libre penseur, ni en athée, loin de là! mais en catholique libéral!

Avec l'ardeur de la jeunesse et la générosité d'un cœur convaincu, il ose écrire un livre de combat, *les Retardataires;* ceux qu'il stigmatise de cette dénomination, les fervents de Rome, ne lui pardonnent pas ce qu'ils appellent une trahison.

La publication de cet ouvrage a pour premier effet — et ici commence la partie émue et émouvante du roman — de séparer à jamais l'oncle et le neveu. Le déchirement de l'affection est le fruit amer de l'indépendance de la conscience : le chanoine la confond avec l'indépendance du cœur et traite son neveu en ingrat.

Le second effet de la publication des *Retardataires* est d'obliger Ernest de Lancion à une lutte cruelle, implacable : les catholiques, prélats et simples croyants, le monde et la cour, le parquet même, qui n'a su rester indifférent à la témérité de ses écrits et au bruit fait autour d'eux, voilà autant d'adversaires, on peut dire autant d'ennemis qui le poursuivent avec une ténacité infatigable. Au milieu de ces déboires, des écœurements que lui cause cette guerre où sont visées ses idées bien plus que sa personne, Ernest de Lancion s'éprend d'une jeune personne aussi bien douée sous le rapport des charmes et de l'esprit qu'abondamment pourvue sous le rapport des avantages de fortune. Un mariage se conclut, un vraiment beau mariage, et le jeune catholique libéral y trouve la paix dont il a grand désir et grand besoin.

Il revient alors auprès du chanoine qui est à toute extrémité et apprend enfin que celui qu'il appelait son oncle est son propre père.

A vrai dire, cette révélation n'était pas bien nécessaire; il n'était pas même nécessaire que la paternité du chanoine fût autrement que spirituelle. Son action sur le jeune homme se fût tout aussi fermement exercée et nous ne l'aurions pas moins bien compris.

Le caractère de prêtre eût gagné en élévation sans rien perdre en vérité, au contraire, s'il avait voulu former un fils à l'image de sa pensée sans que ce fût le fils de son sang et de ses sens.

Seulement il eût fallu un autre titre, et l'auteur tenait sans doute à celui-ci pour son aspect criard. Au demeurant, l'œuvre est intéressante et vigoureusement écrite malgré quelques longueurs. P. Z.

La Belle Judith, par LE FAURE et F. STEYNE. Un vol. in-18. Paris, 1886, Laurent, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

La belle Judith, ou, si vous aimez mieux, miss Clarick est arrière-petite cousine de *l'Étrangère;* elle devient la maîtresse de M. d'Almérida, lequel a pourtant la chance de posséder une jeune épouse charmante. Poussé par sa passion illégitime, il empoisonne Carmen, sa femme, en versant de la belladone dans une tasse de café; puis il veut fuir avec sa maîtresse. Judith lui déclare qu'elle ne l'aime plus; il la tue et se brûle la cervelle.

L'histoire de la belle Judith ne dépassant pas deux cents pages, les auteurs ont complété le volume avec celle de *Mademoiselle Cordier*, qui a fait une faute. Mais, en réalité, c'est Mme Cordier qui est une vilaine femme, adultère, lubrique au point de s'offrir à celui qui recherche sa fille en mariage. Cette Mme Putiphar est punie comme il convient; sa fille, qui est une bonne créature aimant bien son père, est mariée à l'homme qu'elle aime et dont elle est aimée, et M. Cordier, qui n'a pas même eu la satisfaction de donner un coup d'épée au sieur d'Estivet, un polisson trop ami de Mme Cordier, se console de ses mésaventures conjugales par le bonheur non moins conjugal de ses enfants.

Ces fables, d'une banalité audacieuse, sont contées dans un style quelconque. P. Z.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

L'Enjôleuse, par Armand Lapointe. Un vol. chez E. Dentu. — Prix : 3 francs.

Les Gaietés de l'escadron, par Georges Courteline, illustrations de Léo Brac. Un vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Les deux amours de René, par Henri Danay. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Mam'zelle Tout le Monde, par Léopold Stapleaux. Un vol. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Cléopâtre, par Henri Gréville. Chez Plon et Nourrit. Un vol. — Prix : 3 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle. par P. Larousse (2e supplément).

La maison Ve P. Larousse et Cie prépare en ce moment un **second supplément** au *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse.

Le *Grand Dictionnaire*, commencé en 1865, fut terminé en 1876. Il comprenait alors 16 vol. in-4° d'environ 1,400 pages, à quatre colonnes de texte compact.

Dès 1878, paraissait en un volume un premier supplément destiné à mettre à jour cette œuvre colossale, la plus complète, la plus riche en renseignements de tout genre, la plus véritablement encyclopédique qu'on ait jamais publiée.

Depuis cette époque, un grand nombre d'événements se sont produits qui ont enrichi le domaine de l'histoire et modifié la situation politique, économique, commerciale des peuples; des faits de guerre importants ont eu lieu en Égypte, en Tunisie, au Soudan, dans l'Indo-Chine, en Chine, dans les Balkans; des explorations, notamment dans le continent africain, ont agrandi nos connaissances géographiques et préparé des voies nouvelles aux produits et à la civilisation de l'Europe; des œuvres philosophiques, littéraires, scientifiques, artistiques, dignes de fixer l'attention, ont vu le jour; des hommes nouveaux sont arrivés à la réputation pendant que des hommes célèbres ou remarquables disparaissaient de la scène du monde, etc., etc.

C'est à consigner, dans l'ordre alphabétique, cette série considérable de faits que sera consacré le nouveau supplément. Tout en complétant les 16 volumes qui l'ont précédé, il formera un tableau complet de la vie publique, des transformations politiques et sociales, de l'activité incessante de l'esprit humain dans les lettres, les sciences et les arts, des progrès accomplis depuis dix ans dans le monde entier.

Parmi les articles qu'on y verra figurer, nous citerons, au hasard de la plume : *Annam, Birmanie, Cambodge, Formose, Tonkin, Lang-Son, Tuyen-Quan* qui, en raison d'événements récents, offrent un intérêt tout particulier ; — *Afrique, Association africaine, Algérie, Congo, Sénégal, Tunisie, Madagascar, Bulgarie, Roumélie ; — Anarchistes, Dynamiteurs, Invincibles, Irrédentistes,* la *Main Noire, Récidivistes ; — Bataillons scolaires, Enfants abandonnés, Enseignement professionnel,* etc., réorganisation des *Facultés; — Associations, Bimétallisme, Acte Torrens, Conventions monétaires ; Crise industrielle ; — Canal de Panama, Navigation du Danube ; — Électrothérapie, Suggestion, Rage, Microbe ; — Ballons dirigeables, Torpilleurs, Armes nouvelles, Unités électriques, Transport de la force par l'électricité, Explorations sous-marines ; — Brière de l'Isle, Courbet, Négrier, Flatters, Brazza, le Mahdi, Parnell, Riel, Tolstoï ;* l'*Armée du Salut ;* le *Volapück ; Torquemada* d'Hugo, le *Prêtre de Némi*, de Renan, *Théodora*, de Sardou, *Denise*, d'Alex. Dumas; les *Jacobites*, de Coppée; *Anna Karénine*, de Tolstoï ; *Jésus devant Pilate*, de Munkacsy ; *États-Généraux*, de Dalou ; *Les Premières funérailles*, de Barrias ; *Quand même*, de Mercié, etc., etc.

Écrit dans le même esprit et sur le même plan que le *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse, dont il ne cessera de s'inspirer, ce supplément ne comprendra pas seulement tout ce qui a trait à l'histoire, à la géographie, à la politique, à la biographie, à l'économie politique et sociale, à l'administration, à la législation, aux sciences pures et appliquées, à la littérature, à la philosophie, aux arts, etc. On y trouvera ce qui a fait l'originalité propre de l'œuvre de Pierre Larousse, des comptes rendus d'ouvrages en tout genre, des études critiques et sociales, des descriptions d'œuvres d'art, des curiosités philologiques, des procès célèbres, des articles sur les journaux, sur les théâtres, etc., *ce qu'on chercherait en vain dans toute autre encyclopédie.*

Souvenirs 1829-1830, par Amaury-Duval. Un vol. in-18, Paris, 1886. Librairie Plon.

Ce serait égarer le lecteur que de lui présenter ces *Souvenirs* comme une œuvre d'un intérêt « palpitant », mais les relations de famille et d'amitié ont ouvert à M. Amaury-Duval, très jeune encore, le salon de Charles Nodier à la bibliothèque de l'Arsenal et ceux de sa propre sœur, d'abord Mme Chassériau, au quai Conti, puis Mme Guyet-Desfontaines, rue d'Anjou ; en outre, peintre, c'est dans l'atelier de M. Ingres que s'est formé son talent non pas éclatant, mais réel et distingué. De bonne heure il s'est donc trouvé en bon lieu pour fréquenter à l'aurore de leur célébrité la plupart des hommes de son temps qui se sont fait un nom dans les arts, les lettres et les sciences ; et de bonne heure il a pris l'habitude de noter chaque soir les faits de la journée.

Si souvent que les soirées de l'Arsenal aient été

décrites, M. Amaury-Duval en rapporte encore quelques détails d'une bonhomie charmante. Mais le charme absolu du livre est dû à la présence constante, latente ou effective de Mme Chassériau, la gracieuse, spirituelle et courageuse jeune veuve, à ses conversations, à ses lettres, à l'exemple de sa vie. Nous y trouvons aussi un bien curieux portrait et quelques lettres caractéristiques du futur maréchal Pélissier, alors capitaine d'état-major, rencontré en Grèce par le jeune artiste attaché à la commission scientifique qui fut envoyée en Morée à la suite de notre occupation après la bataille de Navarin. Le récit des premières recherches de cette commission ajoute au volume plus de pages que d'intérêt. Mais, somme toute, les *Souvenirs* de M. Amaury-Duval, écrits d'une plume sincère et sans prétention, occuperont honnêtement leur place parmi les petits mémoires du XIXe siècle.

L'auteur de ces *Souvenirs* vient de mourir (décembre 1885); il y aurait certainement un choix curieux à faire dans ses journaux manuscrits et plus intéressant par la condensation que celui qu'il eût fait lui-même. E. C.

Nouveaux essais de psychologie contemporaine. PAUL BOURGET. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

Ce nouveau volume de critique psychologique est consacré à MM. Dumas fils, Leconte de Lisle, de Goncourt, Tourguéneff et Amiel. Je ne reviendrai pas sur les procédés de M. Paul Bourget, non plus que sur sa tentative pour renouveler l'intérêt et la portée de la critique littéraire. On a tout dit à propos de son premier volume, et celui-ci n'apporte aucun élément nouveau à étudier dans le tempérament, le tour d'esprit et les préoccupations de l'auteur. Il ne me resterait qu'à répéter des éloges qui, pour amplement mérités qu'ils soient, doivent avoir pris, depuis qu'il les entend, un son de banalité aux oreilles de M. Paul Bourget. Je n'ai pas d'ailleurs ici la possibilité de le suivre pas à pas dans ses analyses subtiles et profondes. Je signalerai seulement le sens si juste et si précis avec lequel il insiste sur la modernité de l'auteur des *Poèmes antiques:* ces pages sur Leconte de Lisle me paraissent être ce qu'on a écrit de plus achevé au sujet d'un des plus grands poètes du siècle. Sa caractérisation d'Amiel, le départ qu'il fait entre le génie et la médiocrité dans cette âme à demi venue, est aussi particulièrement remarquable. « Nous avons vu, dit-il à la fin et en manière de conclusion, à l'occasion de M. Dumas, cet énergique et ce volontaire, que le mysticisme était le terme de beaucoup des pensées modernes, — et voici que nous retrouvons le même mysticisme chez Amiel, le moins volontaire des hommes, le moins semblable à l'auteur de l'*Ami des femmes*, et voici que, plus près encore de nous, une génération se lève dont les chefs de file sont plus voisins du mysticisme qu'on ne l'a été en France depuis le commencement du siècle... Il y a là un des indices, entre mille, du malaise profond dont le cœur de l'homme moderne est tourmenté. D'où dérive ce malaise et pourquoi ce déséquilibre psychologique dans une société plus comblée que ne le fut aucune autre? Y a-t-il une grande loi méconnue par notre civilisation? Ou bien toute civilisation est-elle quelque chose de trouble par essence et qui ne saurait durer sans souffrir? Que répondre aux redoutables questions que nous pose ainsi brusquement et à toute rencontre notre âge de doute? Ces questions, dans lesquelles se résume la série de ces études, nous les avons retrouvées au terme de chacune d'entre elles. Il est presque doux de clore, du moins cette série, sur l'image du touchant Amiel, car l'histoire de cet homme si voisin de nous par son cosmopolitisme, son excès d'analyse et son besoin de songe, a ceci de consolant qu'elle prouve que, même dans les plus cruelles maladies morales, l'âme peut conserver sa noblesse et agoniser, comme une belle et pure jeune femme, sans une laideur, sans une souillure. »

M. Paul Bourget a peut-être donné, dans ces lignes, sous forme dubitative, la meilleure réponse qu'il soit possible de faire aux douloureux problèmes qui hantent son esprit. Oui, sans doute, « toute civilisation est quelque chose de trouble par essence et qui ne saurait durer sans souffrir ». L'histoire est ici d'accord avec les documents littéraires, et lorsque ceux-ci font défaut ou se taisent, elle les supplée abondamment. Mais cet ennui, ce malaise, ce déséquilibre, ce besoin d'un au delà contrarié par l'impuissance d'y croire, cette atrophie des facultés du bonheur et de la joie, cette férocité d'analyse qui creuse la jouissance jusqu'au néant, toute cette tristesse savante, enfin toutes ces tortures voulues et raffinées que notre littérature excelle à rendre dans leur âpreté et leur désespérance, est-ce là véritablement ce qui constitue le fond de l'homme moderne? A voir le monde et son train, les ambitions qui combattent, les convoitises qui assaillent, toutes les passions qui s'agitent, la violence de l'universelle poussée vers les biens de la vie, j'ai peine à croire à tant de lassitude et de dégoût. Les malades n'ont jamais fini de parler de leur mal; ils le décrivent, l'étalent, le font palper et le revoient chez les autres avec une sorte de commisération satisfaite; ils mettraient volontiers le genre humain à leur régime sous le prétexte de le soigner avec eux. N'y aurait-il pas quelque chose d'analogue dans la mélancolie désillusionnée et l'inquiétude sceptique dont on fait la plaie du siècle? Le bâillement est aussi contagieux que le rire, et il suffit d'un homme s'écriant: Je m'ennuie! pour que vingt reprennent aussitôt: Et moi donc! Les gens malades du foie sont nombreux, la chose est visible; mais de là à une jaunisse universelle, il y a loin.

Aussi dirai-je pour finir que, si l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine* n'a pas vu autour de lui des types littéraires sains, robustes, bien vivants et gais, c'est que rien n'est plus intéressant que d'étudier chez les autres le mal dont on est atteint.

B.-H. G.

Écrivains modernes de l'Angleterre, par Émile Montégut. Première série : *George Eliot, miss Brontë, Un roman de la vie mondaine.* Un vol. de 405 pages. Librairie Hachette, 1885.

Nous avons goûté particulièrement et nous recommandons avec plaisir ce nouveau volume de M. Émile Montégut. Dans aucun des autres ouvrages si justement appréciés du même auteur, n'apparaissent en un meilleur jour les éminentes qualités d'analyseur et de moraliste, et ne rencontra de plus heureuses trouvailles la pénétration délicate et profonde de ce rare écrivain. Notre littérature moderne compte de nombreux *Essayistes;* M. Montégut n'a été dépassé par d'autres que sur la route de la fortune et au seuil des académies ; mais il occupe le premier rang dans l'estime des bons juges. Les trois sujets qu'il vient de traiter dans ce volume (le premier d'une série qui en comprendra, nous l'espérons, trois ou quatre), quoique d'importance inégale, sont presque égaux par l'intérêt, sous la plume ingénieuse et suggestive — selon le mot à la mode, et fort à propos ici — du maître critique. Sur George Eliot, M. Montégut nous donne deux études, l'une intitulée : *Premier essai,* et parue en juin 1859 ; l'autre : *Portrait général,* et datée de mars 1883. Dans ce deuxième travail, l'écrivain français, étudie successivement dans George Eliot : *l'Ame et le talent,* et *les Œuvres et la doctrine morale,* avec une revue de toute la production du grand romancier depuis *Adam Bede* et les *Scènes de la vie cléricale*, jusqu'à *Middlemarch, Daniel Deronda* et les *Impressions of Theophrastus Such.* Miss Brontë, née Cuvier Bell, l'auteur de *Jean Eyre,* n'inspire pas moins avantageusement M. Montegut, lorsqu'il nous dit : la famille et la jeunesse de miss Brontë ; le milieu social, l'éducation et l'enfance, les parents, la jeunesse, les dernières années d'épreuve, les débuts littéraires, deuils sur deuils, la vie littéraire et les œuvres. Cette étude est d'août 1857. Sous ce titre : *Un roman de la vie mondaine,* le même volume contient une cinquantaine de pages, très remarquables, sur *le Guy Livingstone,* du major Lawrence, qui nous toucha si vivement autrefois. L'article est de 1859. L. D.

Mémoires d'aujourd'hui, par Robert de Bonnières. Deuxième édition. Paris. Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsqu'un ouvrage se répand si promptement qu'il ne m'est donné de le lire et d'en rendre compte qu'à sa seconde édition, je crains toujours de faire injure au public en lui donnant mon impression après que la sienne doit être faite, et je me contente de signaler le succès obtenu. Avec cette deuxième série de *Mémoires d'aujourd'hui* de M. de Bonnières, je n'éprouve qu'à un degré moindre les mêmes scrupules. Ces mémoires sont des portraits d'hommes de lettres ou des jugements sur eux ; ils agitent des questions toujours actuelles, de talent, d'art, de procédés ; et sur de tels sujets la discussion ne cesse pas d'être ouverte. J'aurais donc grand plaisir à le suivre dans sa galerie et à m'arrêter devant chacun des tableaux qu'il y expose. Malheureusement temps et espace me font défaut. On me saura gré d'en donner du moins, à titre de mémento, la nomenclature : Ivan Tourguéneff, M. Désiré Nisard, Geoffroy et Labiche, Auguste Barbier, M. Edmond Scherer, Paul de Saint-Victor, M. Victor Cherbulliez, George Sand, Victor Hugo, Balzac, Sainte-Beuve, J. Michelet. M. Jules Simon, M. Catulle Mendès, M. Ernest Renan, M. Auguste Vitu, M. Alphonse Daudet, M. Ludovic Halévy, l'élève de Baudelaire, Rollinat, M. Barbey d'Aurevilly, M. Émile Zola, M. François Coppée, Mme Judith Gautier, Mme Alphonse Daudet, Anatole France. La compagnie, pour mêlée qu'elle soit, est attrayante, vous le voyez. Elle l'est davantage par la façon dont M. Robert de Bonnières la présente. Souvenirs personnels, longues citations bien choisies, anecdotes peu connues et curieuses, fragments inédits, voilà de quoi allécher les curiosités. Quant à l'esprit et au sens critique de l'auteur, ils sont l'un d'une verdeur, l'autre d'une franchise et d'une netteté de plus en plus rares. Écoutez ce finale sur M. Scherer, « homme considérable » au *Temps :* « L'ennui, le lourd ennui, l'ennui fade, dont il a pétri toute son œuvre est à étouffer un honnête homme !... C'est à mourir ! Oh ! comme après avoir vu, lu ou entendu M. Scherer, on se sent un besoin fou de chanter n'importe où et sur n'importe quel air :

> J'aime mieux ma mie,
> O gué !
> J'aime mieux ma mie.

« Ne lisez jamais M. Scherer ! » — Quel plaisir de dire : Amen !

J'aurais bien envie de chercher querelle, pour des raisons diverses, à M. Alfred de Bonnières à propos de J. Michelet, de M. François Coppée et de Victor Hugo qu'il compare spirituellement quelque part — le grand poète vivait encore — à une baleine échouée sur le rivage de la Méditerranée et que les gens entourent, stupéfaits. Mais je préfère rapporter encore ce jugement : « M. Catulle Mendès a un talent rare, précieux, exquis et corrompu », et le remercier, entre autres choses, des vérités qu'il dit à Maurice Rollinat.

B.-H. G.

La Proie du néant, notes d'un pessimiste, par Edmond Thiaudière. Un vol. in-12. Paris, 1885. Ollendorff, édit. — Prix : 4 fr.

A vrai dire, nous aimerions mieux des livres composés et soutenus par une dialectique solide ; ces notes, dont la mode se généralise trop, dispensent l'écrivain de suivre une méthode et de montrer ce que vaut sa logique. La compensation nécessaire, c'est la vivacité du trait, le vigueur ou la grâce du style, la nouveauté du point de vue. La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues peuvent permettre de ne pas écrire continûment le livre qui se fait sous leur plume, pensée par pensée ; pourquoi ? Parce que c'est le suc

de leur observation, l'essence même la plus concentrée de leur connaissance du genre humain qu'ils déposent dans la forme complète et bien équilibrée de la sentence.

De la sorte leur pensée est suggestive.

Les recueils de pensées dont la librairie Ollendorff essaye de faire une *Bibliothèque des moralistes* ne présentent jusqu'ici rien de semblable : il y a des degrés dans le médiocre. Les cinq ou six petits livres à l'instar de La Bruyère, sortis de la maison de la rue de Richelieu, les occupent chacun à son rang.

Le dernier paru, *la Proie du néant*, n'est pas le moins intéressant. N'était ce titre à effet, qui inspire quelque défiance, on se laisserait aller facilement à reconnaître en l'auteur une sincérité philosophique digne d'action. Il n'est pas, du reste, le premier venu. M. Edmond Thiaudière s'est acquis une place honorable dans les lettres contemporaines.

Il est pessimiste et s'en confesse, dès le seuil du livre, à ses deux chiennes Léa et Mosès. M. Thiaudière leur déclare qu'il s'attend bien à ce qu'on juge bizarre cette dédicace à ses bêtes. Eh! pourquoi donc? Un pessimiste peut bien trouver que les bêtes ont du bon, et il avoue, en effet, que les siennes « nuancent son douloureux scepticisme d'une mansuétude sans bornes ».

Loin d'être par cette dédicace détourné d'ouvrir le livre, nous avons senti notre curiosité piquée. Et consciencieusement nous avons lu, en mettant entre chaque un temps, les opinions émises par M. Thiaudière sur l'Éternel, l'Être éphémère, la Société, la Foi et la Raison, la Vérité, la Fortune, la Science et l'Art, la Politique, l'Amour, la Vie et la Mort.

Assurément M. Thiaudière peut inscrire sur son recueil ce sous-titre : *Notes d'un pessimiste.* Il voit tout, nous ne dirons pas en noir, car plus d'une fois sa teinte est pâle, c'est un peu gris ; mais il voit tout en brun. Malheureusement c'est plutôt la surface que le fond de l'être qu'il voit. Nombre de remarques sont judicieuses, fines, lacérées, extraits vifs et piquants ; mais ce sont les apparences de la vie, qu'il touche ; il n'atteint pas les ressorts secrets ; il ne réussit pas à pénétrer dans le secret de la cause.

Nombre de ces notes aussi manquent du cachet de nouveauté nécessaire pour qu'elles frappent. Non pas que l'auteur ait le moins du monde péché par réminiscence: ces pensées sont bien à lui, elles lui sont venues en conséquence du fait par lequel il a été touché ; mais son aventure était commune. D'autres, l'ayant éprouvée, naturellement l'ont constatée. Le malheur et la douleur ne sont pas si variés qu'on croit et à moins d'être une âme exceptionnelle, les impressions qu'ils laissent se ressemblent d'assez près.

Toutefois, qu'on n'aille point conclure de là que le livre de M. Thiaudière est vulgaire. Il s'y rencontre en beaucoup de pages la marque d'un esprit distingué et d'un écrivain délicat. Qu'on en juge par de brèves citations, que le défaut d'espace nous interdit de multiplier.

« Il y a souvent plus d'esprit à paraître dupe qu'à montrer qu'on ne l'est pas.

« Aux gens qui n'aiment pas les chiens, il est possible que le bon sens ne manque pas ; mais il leur manque davantage... Il leur manque le meilleur sens.

« Il faut parfois du courage pour résister à la force des hommes, mais toujours de la sottise pour résister à la force des choses.

« La bêtise de la femme est parfois d'une ardeur et d'une intrépidité surprenantes, et la bêtise de l'homme n'est pas toujours capable de la tenir en échec.

« Les gens modestes, au lieu de *miser* pour eux-mêmes au jeu de la vie, misent pour ceux qui ne le sont pas et à tout coup les font gagner.

« La vérité luit pour tous, mais tous n'en voient qu'une partie. C'est un phare à feux changeants qui s'éclipse pour les uns dans le moment même qu'il brille pour les autres.

« Les électeurs font quelquefois les élus, mais les élus refont toujours les électeurs.

« La politique est loin de faire ses affaires sans le couvert de l'État. »

Arrêtons-nous : on le voit, c'est de l'esprit, mais de l'esprit de mots ; des boutades plus que des maximes. L'esprit, au demeurant, a son prix. La Bruyère ne s'en contentait pas ; mais M. Thiaudière ne prétend pas se hisser aux épaules de La Bruyère.

La *Proie du néant*, pour n'être point d'une philosophie très profonde, n'en est pas moins au livre curieux à lire. P. Z.

L'esprit allemand, *d'après la langue et les proverbes avec plus de 1,200 proverbes allemands recueillis et traduits* par PIERRE PEUGEOT, professeur au Gymnase de Dunebourg (Russie). Un vol. in-12°. Paris. E. Giraud et Cie, 1885.

Dans l'*Introduction*, comparaison des deux langues française et allemande, comparaison qui a été faite souvent : en français, les mots régissants sont placés avant les mots régis, et en allemand, au contraire, les mots régis précèdent les mots régissants. *Ce qui n'est pas clair n'est pas français*, disait Voltaire ; *l'Allemand parle en énigmes*, a écrit Philarète Chasles ; et M. Peugeot d'ajouter : notre langue analytique est la langue de *la confiance ;* l'allemand, celle de *la méfiance. Daheim-Geheim*, toute l'Allemagne se révèle dans ces deux mots.

Il ne faut pas accepter à la lettre toutes les sentences et maximes d'un peuple. *Charité bien ordonnée commence par soi-même* est un proverbe français assez populaire ; est-ce à dire que nous soyons une nation foncièrement égoïste ? Cette réserve formulée, nous ne faisons nulle difficulté de reconnaître que les proverbes recueillis et traduits laissent bien démêler les qualités et les défauts du peuple allemand : l'amour de la famille, l'amour de la patrie ; un orgueil démesuré et en même temps un esprit de soumission, de servilité presque. Les Allemands n'ont pas de mot pour exprimer notre sentiment de *délicatesse*, et ils ignoreraient la chose ? Nous n'en décidons pas ; toujours est-il qu'ils ne savent point ce qu'est la dignité personnelle : hier, le régime féodal, aujourd'hui

l'unité impériale, ils sont restés des *sujets*, dont on modèle l'esprit, le caractère, des *sujets* qui obéissent aveuglément.

F. G.

Karamzine. *Voyage en France.* 1789-1790. Traduit du russe et annoté par A. Legrelle. Paris. Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-18.

M. A. Legrelle nous donne ici une traduction fidèle de la partie des *Lettres d'un voyageur russe* qui concerne la France. Dès 1867, M. de Porochine en avait publié des fragments, mais en dénaturant, paraît-il, le texte de son auteur, si bien que son travail ne présente, dit M. A. Legrelle, « qu'une phraséologie sans accent propre, sans relief quelconque, le style enfin de tous ceux qui n'en ont pas ».

Ces souvenirs et ces réflexions d'un voyageur sur la France de 1789 sont intéressants et valaient, style à part, la peine d'être traduits pour les Français. Ils ne nous apprennent rien de nouveau sur la Révolution et les événements historiques ; mais ils peignent vivement et d'une manière assez piquante l'aspect du pays, la vie de tous les jours dans les différentes classes de la société, à une époque où l'agitation politique de la surface ne nous laisse guère le temps de pénétrer dans les dessous. Karamzine, sympathique à la France et aux encyclopédistes, ne l'est nullement à la Révolution, qu'il ne comprend pas et qu'il voit par les petits côtés. Dès ce moment, le futur historien de l'empire russe, doté plus tard d'une pension de cinquante mille roubles et favori du czar, n'était pas fait pour apprécier les actes et les principes de la Révolution. Son traducteur ne semble pas l'être plus que lui. Ce n'est pas un blâme : il est d'autant mieux disposé à le traduire exactement.

B.-H. G.

POÉSIES

Les Lèvres roses. *Les Aimées. Les Séquanaises,* par Alexandre Touchard. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. petit in-18.

A Mignon de S...

Tous ces vers sont des baisers,
Les uns gais, les autres sombres,
Oiseaux qui se sont posés
Sur ton col, comme des ombres.

De ton front à tes talons,
Pendant les nuits d'insomnie
Je les ai pris à tâtons
Dans ma soif inassouvie.

Ils avaient des goûts divers,
Sentant la fraise, la rose,
Ou bien les parfums pervers
De ta chair à peine éclose.

Et je mordais là-dedans,
O ma tendre bien-aimée !
Étreignant à pleines dents
Ta poitrine parfumée.

Si ça n'est pas très chaste, c'est joli et friand. Il est dommage que ce soit le dessus du panier. Le reste, à de bien rares exceptions près, me semble de qualité commune et de facture inexpérimentée. Mais on aurait mauvaise grâce à être exigeant : il y a tant de volumes de vers où l'on chercherait vainement une seule jolie pièce.

G.

Haute école, *Poésies,* par Félix Naquet. Un vol. in-18. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la mode aujourd'hui, — il y a déjà quelque temps qu'elle dure, — de se moquer de soi-même ; cela vous met à l'aise pour vous moquer des autres et les déconcerte quelque peu ! alors que naturellement ils étaient disposés à se moquer de vous. De là sans doute le titre ironique choisi par M. Félix Naquet. Que son Pégase fasse la haute école, c'est au crédit de son talent de cavalier qu'il le doit. Mais il y a autre chose que des changements de pied et des courbettes dans le travail poétique de M. Félix Naquet. Ses poésies sont de la poésie, chose peu commune, et il a, dans son modernisme, l'intelligence des âges passés et des civilisations disparues. Son recueil est divisé en sept livres, nombre cabalistique et pythagoricien : le livre juif, le livre païen, le livre chrétien, le livre moderne, le livre de Méphistophélès, le livre de la femme et le livre de l'auteur. Avant le livre moderne, il place un intermède intitulé : *Une fête chez le docteur Faust,* et qui n'est pas un des morceaux les moins remarquables du volume. Je citerai, dans le « livre chrétien », la pièce qui a pour titre : *le Songe de la femme de Pilate :*

... On voyait des veuves, des vierges
Qui dépouillaient leurs vêtements
Pour déchirer leurs corps charmants
Avec des cordes et des verges.

... Des linges sanglants, des suaires
Pendaient entourés de bijoux ;
Les reines avaient pour joujoux
Des débris puants d'ossuaires.

Une vague senteur de suif,
D'huiles, d'aromates funèbres,
Imprégnait ces mornes ténèbres :
Le monde était devenu juif.

Si l'on s'intéressait encore aux efforts de l'art se manifestant sous la forme poétique, ce livre serait à détailler et à discuter. Je souhaite qu'il ne passe pas

inaperçu. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un recueil de vers en ce temps-ci. Je transcris, pour finir, cinq vers du « livre de l'auteur », qui caractérisent bien sa manière, son talent et son esprit :

> J'ai trouvé plus d'un cœur tendre.
> L'homme est bon : l'on peut s'attendre,
> Si l'on veut un verre d'eau,
> A voir des amis vous tendre
> L'éponge au bout du roseau.

B.-H. G.

A travers la vie, par Francis Pittié. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1885. — Prix : 3 francs.

> Et poète et guerrier
> Il aura du laurier.

L'aimable général, qui publie ce volume comme son testament poétique, occupe à l'Élysée, depuis l'avènement de M. Jules Grévy, une situation prééminente qui lui a procuré une notoriété universelle. Et ce n'est pas un des contrastes les moins piquants de cette époque, si peu respectueuse de la poésie, que le chef de la maison militaire du Président bourgeois de notre république médiocrement athénienne soit un fervent du culte de la Muse.

M. Francis Pittié a justifié le titre bien trouvé de son recueil; c'est plus de trente années à travers la vie, dont chacune est marquée d'une impression délicate et d'un poème élevé. Le brave officier a le droit de déclarer que du début à la fin il a recherché et poursuivi l'idéal. Tous les nobles sentiments soulèvent son esprit vers le ciel poétique. Il sait les traduire en une langue facile à comprendre et avec un rythme égal.

Nous signalerons parmi les poèmes qui méritent le plus de retenir un moment l'attention des amis des vers, *les Martyrs*, où, dans son enthousiasme patriotique et libéral, en 1857, M. Francis Pittié s'écrie :

> Soudain, en même temps, ainsi qu'il est écrit,
> Croulera tout cachot, se rompra toute chaîne,
> Et le libérateur, ce poète, ce Christ,
> O France, sera né sur les bords de la Seine.

Pax, poème suggéré par la guerre de Crimée et la paix qui la termina;

Les Ames sœurs, composition un peu mystique dont le charme est très pur;

La colère de Pallas, vigoureux poème écrit avec la pointe de l'épée trempée dans le cher sang et les larmes amères de la patrie vaincue; œuvre de soldat-poète, doublement consacré.

Et un grand nombre de sonnets harmonieux où la pensée joue à l'aise dans cette forme étroite.

M. Francis Pittié nous lègue ce recueil comme son testament poétique; nous n'en voulons rien croire. Les *Revues* s'empressent trop volontiers d'insérer les vers qu'il leur adresse pour qu'il résiste à la tentation de leur être de nouveau agréable. Espérons donc qu'un jour *A travers la vie* cessera d'être le dernier-né du poète-général.

PZ.

THÉATRE

Parades inédites, par Th.-S. Gueulette. Un vol. petit in-4°. Paris, Jouaust et Sigaux, éditeurs; 1885. — Prix : 4 fr. 50.

Ceci est un régal pour les gourmets de lettres, régal de haut goût, relevé aux quatre épices gauloises. La farce s'y déploie en toute liberté, la verdeur de la langue n'y est édulcorée par aucune pruderie; et pourtant, ma foi, bien sot qui s'y scandalise; la vivacité du dialogue, le mouvement des acteurs, qui jamais ne cessent, vous emportent dans un tel train de bonne humeur et de franc rire que vous n'avez pas le temps de vous cabrer aux mots terribles qui éclatent tout à coup comme des bombes.

Ah! parbleu, ce n'est point pour nos pincés qui ne prisent rien en dehors des *études psychologiques* et qui sont voués à perpétuité au bleu et au blanc de l'analyse à outrance. Dans ces *Parades*, point de problème moral, point d'évolution sentimentale, point de crise physiologique; les casuistes n'y trouveront nulle matière à argutie! Mais les gens simples s'y amusent! Je vous en réponds qu'ils s'y amusent, comme au temps où tout jeunes, l'esprit dégagé et le cœur libre, se laissant être *peuple* un moment, ils ne croyaient pas compromettre leur dignité, dont ils n'avaient encore qu'une vague idée, en s'arrêtant devant les baraques des saltimbanques à la foire au pain d'épices ou sur une vieille place de province.

Le recueil publié aujourd'hui par la librairie des bibliophiles provient de Th. S. Gueulette, qui fut substitut du procureur au Châtelet de Paris au XVIIIe siècle. Il exerça cette charge jusqu'en 1766; il était né en 1683. Très érudit, aimant les lettres pour elles-mêmes, il publia des éditions et des traductions nombreuses d'ouvrages de tout genre. Il ne borna point ses essais dramatiques aux *Parades* qui nous sont rendues : il a traduit de l'italien ; *la Vie est un songe, Adamade* ou *la Statue de l'honneur,* et la *Griselde;* il a composé *les Comédiens par hasard, Arlequin-Platon, le Trésor supposé, l'Amour précepteur,* et *l'Horoscope accompli.*

Mon érudition me vient en droite ligne de la très substantielle et très curieuse préface placée en tête du volume par M. Charles Gueulette, descendant de l'auteur. Il nous apprend comment lui vint de bonne heure le goût de composer ces farces, en s'amusant avec des jeunes gens de son âge à reproduire celles qu'il avait vues à la foire Saint-Laurent. Du reste, le goût de Gueulette pour ce genre de divertissement fut si vif qu'il consacra une bonne partie de son temps, non seulement à en composer, mais à recueillir toutes

sortes de notes sur ce sujet, et il en forma la *Préface pour les Parades,* morceau qui fait partie d'un grand travail en huit volumes sur l'*Histoire des théâtres,* dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'Arsenal.

Le recueil publié aujourd'hui comprend, outre le *Prologue de l'opérateur,* d'abord deux dialogues, *le Pet à vingt ongles* et *Cracher noir;* puis quatre Parades divisées en un certain nombre de tableaux, tous piquants, pleins de facétie et de répliques imprévues, sans oublier une pointe très acérée de bon sens railleur. Les personnages principaux sont Gilles, Prends-Tout, Laisse-Rien, — Gilles, type admirable de naïve bêtise et les deux autres fripons ingénieux qu'aucune surprise ne déroute.

Il est bien impossible d'entrer dans une analyse détaillée de tous ces tableaux que relie la seule fantaisie et l'imagination comique de l'auteur. Il faut les lire pour en savourer le parfum et le goût. Nous recommandons les *Parades* aux gens gais, parce qu'ils se trouveront dans leur élément; aux gens tristes, parce qu'elles les mettront en gaieté. P. Z.

HISTOIRE

— *Chronologie* — *Documents* — *Mémoires* —

Mémoires d'un ancien ministre (1807-1869), par Lord Malmesbury. Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par M. A. B. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ces mémoires d'un ancien ministre et *leader* du parti *conservative* anglais ne manqueront pas d'exciter parmi nous la curiosité qui s'attache toujours aux révélations sur des événements qui nous touchent de près. Malgré les journaux, — peut-être quelquefois à cause d'eux, — malgré les débats parlementaires et toutes les sources d'information que le public possède aujourd'hui, les ressorts de la politique restent toujours plus ou moins cachés, et c'est surtout dans les relations internationales que les gouvernants s'entourent de mystère. Quand, leur carrière finie, ils croient pouvoir lever un coin du voile, rien n'est plus naturel et plus légitime que l'empressement mis par les profanes à regarder quelques-uns des fils auxquels ont été suspendus les intérêts de leur pays et, jusqu'à un certain point, leurs propres destinées.

La période qu'embrassent les mémoires de lord Malmesbury est particulièrement intéressante pour la France; il n'est guère de page, en effet, où il ne soit parlé des affaires françaises. La position de lord Malmesbury à la tête du parti tory, sa liaison avec Louis-Napoléon dont il fut l'ami jusqu'au dernier jour, ajoutent encore à l'intérêt que comportent les faits dont il a été témoin et les événements où il a été acteur. Enfin, il est piquant de voir les efforts et les difficultés de la société française contemporaine jugée par un étranger, grand seigneur et conservateur. On trouve dans les mémoires de lord Malmesbury de petits passages sans prétention qui ont bien de la saveur. C'est ainsi qu'il écrit, à propos de Lola Montès : « C'est certainement cette femme qui, par ses déportements à Munich, a déchaîné la tempête révolutionnaire qui a soufflé en Europe pendant cette mémorable année de 1848. » Il ne fallait pas moins que les yeux d'un ministre diplomate pour faire cette découverte. A la date du 15 mars 1848, il consigne ce renseignement, dont on ne contestera pas la valeur, ni surtout l'authenticité : « M. Carnot a envoyé aux maîtres d'école une circulaire leur recommandant d'enseigner à leurs élèves que les moins instruits et les moins expérimentés des citoyens font les meilleurs hommes d'État. » Le lord a parfois le sarcasme, le *sneer,* assez heureux. Ainsi il raconte que, dînant à côté de M. Thiers, celui-ci avait fini par lui dire, en parlant de Louis-Napoléon : « Je l'ai beaucoup étudié de près et de loin, et c'est un homme absolument nul. » Et il ajoute : « M. Thiers me paraît être la verité incarnée. »

En résumé, ce volume restera comme document de l'histoire de notre temps, et il a tous les titres à être bien accueilli du public *at large,* comme on dit chez son auteur.

Journal d'un interprète en Chine, par le comte d'Hérisson. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. le comte d'Hérisson n'est point un inconnu dans le monde des lettres; son nom est en particulier familier aux lecteurs du *Livre,* qui, lors de la publication de ses premiers souvenirs personnels, ont vu ici une étude où notre rédacteur en chef mettait en relief, avec le talent de l'auteur, l'intérêt et la valeur des communications qu'il avait à faire au public. Je n'essayerai pas de redire ce qui a été bien dit. Il me suffira d'annoncer ce nouveau volume, où l'on retrouve les mêmes qualités, la même franchise, la même bonne humeur, le même esprit alerte et net, le même

amour de la France, et des révélations aussi piquantes et aussi grosses d'enseignements pour l'avenir. M. le comte d'Hérisson n'hésite pas à croire que Napoléon III considéra l'attentat d'Orsini comme une mise en demeure de tenir ses vieux engagements vis-à-vis de l'Italie, malgré l'opinion contraire des historiens officiels et des mémorialistes anglais comme lord Malmesbury, intéressés à ne pas rattacher les actes de l'empereur aux intrigues du prétendant. De même il a de bonnes raisons pour penser que l'expédition de Chine fut, après celle de Crimée, le payement pour solde par lequel Napoléon III s'acquittait vis-à-vis de l'Angleterre des obligations contractées par le prince Louis-Napoléon. Il a des preuves irrécusables, et il les donne, que le gouvernement s'était mis à la remorque de l'Angleterre, et, sous les apparences d'une action combinée de deux puissances égales, n'était réellement dans cette affaire que l'aide et comme le serviteur des Anglais.

Cette publication jette ainsi une vive lumière sur tout un côté de notre histoire contemporaine. Rien de mieux que d'avoir l'Angleterre pour amie, et, si elle le veut, de marcher avec elle de concert. Mais elle n'a jusqu'ici tenu à ce concert que comme Bertrand tenait à celui de Raton. Il est temps que nous cessions ce métier de dupe, et, comme le dit spirituellement M. le comte d'Hérisson, si nous sommes nécessaires pour tirer les marrons du feu, faisons désormais en sorte d'en manger notre part. B.-H. G.

L'Imprimerie, les Imprimeurs et les Libraires à Grenoble du XVe au XVIIIe siècle, par Edmond Maignien, conservateur de la Bibliothèque de la Ville. Un vol. in-8° de 608 pages. Grenoble, 1885. Alex. Gratier.

L'imprimerie fut introduite pour la première fois à Grenoble, en 1490, par Étienne Foret, imprimeur nomade. Grenoble ne fut pas comme Paris et Lyon un de ces centres où s'éditaient les œuvres populaires et les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. On n'y publiait que des œuvres locales. A ce titre, les bibliographies offrent un intérêt particulier pour l'histoire de l'activité intellectuelle de la ville. Ce mouvement ne fut pas très varié à Grenoble. La bibliographie grenobloise renferme principalement des ouvrages de théologie, quelques livres d'histoire, des tragédies, des poésies françaises et latines, quelques œuvres de polémique et des nouvelles à la main annonçant les succès obtenus contre les protestants. Si peu riche qu'elle soit au point de vue littéraire, cette bibliographie est néanmoins intéressante à étudier; elle révèle les habitudes, les croyances, les préjugés d'une population. M. Edmond Maignien a ajouté à cette longue suite de courtes et substantielles biographies une source nouvelle d'intérêt et de curiosité en reproduisant en fac-similé de nombreuses signatures et quelques-unes des plus belles marques des imprimeurs grenoblois. La fabrication matérielle du volume ne répond malheureusement pas à ce qu'on était en droit d'attendre d'un imprimeur imprimant un livre sur l'imprimerie. Sauf la dimension du format, il ne diffère pas beaucoup, par l'aspect, du vieil *Almanach liégeois*.

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par H. de Sybel, directeur des archives royales, membre de l'Académie des sciences de Berlin, traduit de l'allemand par Mlle Marie Bosquet, inspectrice générale des écoles maternelles. Édition revue par l'auteur et précédée d'une préface écrite pour l'édition française. Tomes I à IV. Paris, Félix Alcan. — Prix du volume : 7 francs.

On ne connait bien son pays, a-t-on dit quelquefois, que si l'on a voyagé à l'étranger, que si, s'étant appliqué à démêler les traditions, à comprendre les aspirations des peuples dont on a parcouru les territoires, on a pu converser avec les représentants les plus autorisés de leur génie propre, et les amener à porter des jugements sur le génie de son pays à soi. Nous disons, nous, volontiers, — et ainsi nous ne faisons que compléter la pensée exprimée, — qu'on ne connaît vraiment son histoire, non pas les événements pris en eux-mêmes ou considérés dans leurs causes et leurs conséquences immédiates, mais la philosophie de son histoire, que si l'on prend soin de lire ce qu'en ont écrit les historiens étrangers. Il faut savoir les lire, cela ne fait pas doute; il faut, possédant d'ailleurs un esprit critique suffisamment exercé, tenir compte des sentiments et des conceptions qu'ils n'ont laissé de nourrir, en dépit de l'impartialité qu'ils ont pu s'efforcer de prouver; leurs ouvrages sont des plus instructifs.

Quel profit ne peut-on tirer de la lecture de l'*Histoire de la Révolution française* de Carlyle? Et quel profit de la lecture de cette *Histoire de l'Europe* à la fin du XVIIIe siècle, au commencement du XIXe, que donnait, il y a trente ans, M. de Sybel : de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* pour rétablir le titre qui a son importance?

Carlyle, M. de Sorel, deux esprits bien différents; deux talents qui ne diffèrent pas moins; et leurs jugements ne concordent pas : les jugements de l'écrivain anglais sont précieux, comme sont précieux les jugements de l'historien allemand.

Mais présentons la traduction de l'*Histoire* de M. de Sybel, aux deux tiers publiée, — les tomes V et VI, les derniers qui sont sous presse, doivent paraître très prochainement. — Le premier volume était déjà à l'impression quand l'auteur, grâce à l'intervention du directeur des archives de Vienne, M. Alfred d'Arneth, put avoir communication de documents importants quant à l'alliance austro-prussienne, quant au partage de la Pologne, quant aux pacifications de Bâle, de Léoben, de Campo-Formio; il put aussi tirer parti de la correspondance entre Mirabeau et Le Marck, des mémoires de Mallet du Pan, de Doulcet de Pontécoulant, de Miot de Mélito, des pièces classées aux archives du ministère de la guerre; il a remanié pour quelques parties son premier travail. Ce n'est pas toutefois la sûreté, l'étendue de ses informations,

qui font la plus grande valeur de l'ouvrage. M. Sorel a puisé aux mêmes sources et à d'autres; il est mieux informé, et un autre historien, dans vingt ans, le sera mieux encore. Une histoire de la Révolution française, dit M. de Sybel, est toujours une entreprise téméraire pour un étranger; la masse des matériaux est un premier obstacle, et il faut s'identifier avec les idées et les besoins d'une grande nation dont toutes les passions étaient alors en jeu; il faut raconter des luttes dont les conséquences se font encore sentir de nos jours et provoquent tantôt de profondes divisions entre les partis, tantôt les explosions du sentiment national. Pourtant « si un étranger s'explique moins facilement qu'un Français certains faits inhérents au caractère de la nation française, il juge aussi plus froidement et plus impartialement les antagonismes qui divisent cette nation. Il verra peut-être quelques points sous un jour moins brillant que l'habitude ou l'orgueil national ne les font envisager aux Français; en revanche, il ne risquera pas comme eux d'être entretenu par des erreurs longtemps caressées, en des jugements injustes et quelquefois dangereux même pour notre époque ». La façon dont M. de Sybel juge notre Révolution, juge les principes qu'elle a proclamés et cherchés, sinon toujours réussi à faire prévaloir, juge les hommes qui l'ont bien ou mal servie, voilà ce qui surtout nous intéresse.

Les chapitres où il parle de La Fayette et de la proclamation des *Droits de l'homme*, ceux où il parle de la Gironde et bien d'autres, ne sont pas pour nous plaire; mais combien de jugements qui devraient nous faire réfléchir! De la Gironde, il dit : « Elle a dû au talent de ses orateurs, et surtout à celui de Vergniaud, une renommée que ni ses principes ni ses actes ne lui auraient acquise; car, du reste, elle a parcouru la carrière de la démagogie sans s'écarter de la ligne battue. Après avoir attaqué le gouvernement avec toutes les armes de l'anarchie, elle est devenue conservatrice quand elle s'est trouvée elle-même à la tête du gouvernement. Au début, on cherche vainement une différence entre elle et les cordeliers. Immoralité chez les individus, violence dans les masses, mépris du droit et de la propriété, avilissement de la religion, ce sont là autant de points sur lesquels les Girondins se rapprochent de Robespierre et de Marat, même après que l'ambition personnelle les a déjà divisés. » Le verdict est sévère, et nous en rappellerions que nous pourrions laver la mémoire des Girondins de quelques-unes des accusations articulées; il n'en reste pas moins vrai que les Girondins n'ont pas eu ce que l'on appelle l'esprit de gouvernement.

Les appréciations erronées, ou qui témoignent d'une grande partialité, sont nombreuses. Il est des appréciations en grand nombre qui prouvent toutefois une grande connaissance des besoins, des passions, des hommes, et l'homme politique doit en connaître au moins autant que des principes. « Partout, dit M. de Sybel, parlant de l'état intérieur de la France en 1795, partout régnait ce sentiment de lassitude, de détente et d'affaissement désespéré qui succède aux grandes convulsions politiques. Sans doute, on désirait encore vivre en liberté; mais, avant tout, on voulait vivre, et l'on était disposé à accepter même un despotisme illimité, pourvu qu'il rendît aux individus la sécurité de leurs biens et de leurs personnes, la possibilité de travailler et de s'instruire. *Ce fanatisme du repos n'est ni beau ni noble; sous son empire, tout enthousiasme et toute élévation d'idées désertent les cœurs et un vil égoïsme semble gouverner exclusivement les hommes.* C'est un état de profonde maladie morale que l'on ne saurait assez déplorer; mais les infortunés qui en sont atteints sont plus à plaindre qu'à blâmer. Cette situation est la conséquence des violences révolutionnaires : ce sont les auteurs de ces violences, et non leurs victimes, qui doivent en être rendus responsables. »

Sur *la constitution civile du clergé,* des jugements qui ont leur intérêt; sur la question du *veto,* sur celle de l'organisation judiciaire, d'autres qu'on ne saurait justement dédaigner.

Les préliminaires de Léoben sont l'objet du dernier chapitre du quatrième volume. Dans ces deux volumes, dont on va attendre la publication avec quelque impatience, l'histoire d'une autre révolution pour la France, celle de 89 ayant été faussée. F. G.

Histoire de la littérature moderne. La Réforme de Luther à Shakespeare, par MARC-MONNIER, doyen de la Faculté des lettres à Genève. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1885. Un vol. in-8°.

« Mener toutes les littératures de front; montrer à chaque pas l'action des unes sur les autres; suivre ainsi, non plus seulement en deçà ou au delà de telle frontière, mais partout à la fois, le mouvement de la pensée et de l'art, cela paraît ambitieux et difficile; on y arrive cependant à force de vivre dans son sujet, qui, petit à petit, se débrouille, s'allège, s'égaye, se met à la portée des jeunes gens et des simples curieux. Ainsi est né ce livre en quatorze années d'enseignement; je l'ai écrit, parce qu'il manquait encore en France. »

Ces mots que l'auteur écrivait au commencement du volume intitulé : *la Renaissance, de Dante à Luther*, il les répète dans l'avant-propos de celui-ci, qui n'est en effet que la continuation de l'autre. Il ne faut pas d'ailleurs se meprendre sur la portée du programme que se donnait Marc-Monnier. Mener toutes les littératures de front, cela veut dire, dans son esprit, étudier simultanément les manifestations littéraires chez les différents peuples néo-latins, en Angleterre et chez les peuples de langue germanique. Le monde slave, en Europe, et tout l'Orient restent en dehors des préoccupations du savant professeur. Limité tel qu'il l'est, l'horizon n'en reste pas moins très vaste, et bien des yeux n'en sauraient percer les profondeurs. Avec Marc-Monnier pour guide, on le parcourt sans fatigue, et les notions qu'on rapporte du voyage sont presque toujours justes et même quelquefois nouvelles. Dans le présent volume, qui sera le dernier, car une mort presque soudaine a en-

levé l'auteur à ses travaux, c'est l'intérêt religieux qui prévaut. Comme il le dit, l'intérêt religieux « domine et pénètre la littérature aussi bien que la politique ». Il étudie donc la réformation, non dans sa théologie, « mais dans le mouvement de pensée et d'art qu'elle a suscité, qui l'a propagée ou combattue ». De cette idée première découle le plan du livre entier. D'abord Luther, « homme d'action et de volonté, qui fut en même temps un créateur de langue, un écrivain de race »; puis l'autre chef, Calvin. Après ces deux puissants remueurs d'idées et d'hommes, il groupe autour d'un ou de deux grands noms les écrivains en qui se personnifie la littérature des différents pays : autour de Rabelais et de Montaigne, ceux de la France; autour du Tasse et de Giordano Bruno, ceux de l'Italie; autour de Camoens, ceux du Portugal, c'est-à-dire Alonso de Ercilla presque seul; autour de Cervantes, ceux de l'Espagne, et enfin ceux de l'Angleterre autour de Shakespeare.

Il manque à cette revue une conclusion. Elle ressort sans doute de la lecture même du livre, l'auteur ayant toujours soin de dégager l'esprit philosophique et religieux de la période et de la civilisation qu'il considere. Mais on aimerait à avoir, en arrivant à la fin du volume, quelques pages de vue d'ensemble et de jugement général. Peut-être les aurions-nous si l'auteur avait vécu.

B.-H. G.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Tartarin sur les Alpes, par Alphonse Daudet. Un vol. in-8° illustré, édition du *Figaro*. Paris, Calmann Lévy, 1885. — Prix : 10 francs.

Vous est-il arrivé d'avoir cette exquise et charmante sensation, suivre du fond de quelque vallée le joli grelottement musical et railleur des clochettes sonnant au cou de mules qui s'engagent dans les lacis de la montagne?

On l'écoute, attiré, dans un appel physique qui entraîne. On le perd et on le retrouve toujours; il disparaît à un tournant pour reparaître à un autre, tintant sans cesse son rythme qui réjouit le cœur. On a peur de le voir cesser, de ne plus l'entendre, et il revient aux moments où l'on s'y attend le moins, aux moments où on le croit parti pour toujours.

C'est un bercement d'un charme infini, particulier, faisant épanouir le rire sur les lèvres et mettant le cœur en joie, non pas d'une de ces joies grossières et à plein ventre, de ces éclats pesants que donne la grasse gaudriole, la rabelaisienne musique. La sensation est tout autre; quelque chose de léger, de subtil pénètre l'âme, chatouille l'être, caresse et attendrit à la fois.

Telle est l'impression exacte que donne la lecture de ce merveilleux et étonnant livre d'Alphonse Daudet, *Tartarin sur les Alpes*.

Avec cet art littéraire dont il a le secret, il sème dans les rires la note saisissante de la raillerie nécessaire, du trait caricatural ayant un arôme habilement caché de philosophie humaine, de senteur terrestre, sans exagérations inacceptables. Il a su rester l'analyste exact, l'observateur implacable, dans la peinture des types extraordinaires qu'il a choisis pour nous donner l'amusant relief des vanités et des enflures du Midi.

On entend parler ses personnages, on les voit aller, venir, se heurter dans l'allure endiablée qui les jette les uns en face des autres, pour la joie ou pour la colère; mais toute la joie se concentre sur cette figure épique, bien vibrante d'humanité, avec ses enthousiasmes, ses terreurs, ses attendrissements et sa bonté profonde, très réelle, qui arrive à en faire un héros absolument touchant, Tartarin de Tarascon, l'inoubliable Tartarin.

On est tout heureux de le retrouver, ce gros petit homme au cœur jovial et sensible, aux dehors farouches et musclés, dont les exploits ont révolutionné sa ville natale et dont les chasses au lion vivront toujours dans le souvenir.

Cette fois, nous le retrouvons en Suisse; après la lutte sans merci contre les fauves, c'est la lutte plus grandiose encore contre la nature, la lutte contre la montagne, la lutte contre les éléments déchaînés, contre le glacier, qu'il faut à ce cœur intrépide.

Rien de plus amusant que l'arrivée de l'étrange touriste alpin, incognito, au Rigi-Kulm, dans sa tenue de guerre, guêtré, encapuchonné, armé, et sa stupéfaction de se trouver en pleine civilisation raffinée, au milieu d'un hôtel, chauffé par des calorifères, éclairé au gaz, servi par des domestiques en tenue de soirée. Le pauvre diable en est suffoqué.

Mais, la première surprise passée, il se familiarise immédiatement avec ce qui l'entoure, scandalise la table d'hôte, soulève contre lui une réprobation unanime, tempête morne, réfrigérante, plus glaciale, plus glaçante que toutes les tempêtes de neige auxquelles pourront l'exposer ses futures ascensions. Il faut l'arrivée d'une bande de musiciens ambulants pour lui faire oublier cette première déconvenue. La musique! Zou! la musique! Comme il prend alors sa revanche, galvanisant l'hôtel engourdi, faisant danser tout le

monde! Le Rigi-Kulm s'éveille, dégèle à cette chaude bouffée du Midi, et tout tourbillonne, entraîné par le fantastique petit homme que nul ne connaît : un rayon de soleil dans la neige!

Enfin il va livrer son nom; il l'inscrit solennellement sur le registre de l'hôtel. La Suissesse, impassible, lit ce nom, ce nom connu, Tartarin de Tarascon; elle ne sourcille pas.

« Sauvage, vaï! » fait l'autre vexé.

Ah! ce voyage en Suisse, c'est qu'il ne l'a pas entrepris de gaieté de cœur, l'infortuné héros. Tartarin ne vivait plus heureux à Tarascon; ses chasses en Afrique ne suffisaient plus à sa gloire, que jalousait l'envieux Costecalde, le vice-président du Club alpin.

L'humour, mais un humour littéraire, d'une nature bien originale, bien spéciale à l'écrivain, se joint étroitement à l'observation dans le chapitre consacré à raconter les souffrances intimes de Tartarin, ses efforts pour conserver intacte sa réputation, pour rester le digne président du Club alpin.

Toute la vie de la petite ville, bruyante, effarée, est peinte là, en traits moqueurs, impitoyables, d'un effet certain. Les portraits ne sont pas des caricatures, ce sont des silhouettes de gens vus; nous avons tous, plus ou moins, senti autour de nous ces gros bourdons tapageurs, que le moindre geste fait fuir, épeurés, que la moindre immobilité encourage et rend taquins, batteurs de vitres, casseurs d'oreilles, musiquant sans cesse.

Malgré ses angoisses, les terreurs que lui cause la lecture des livres consacrés aux Alpes, le récit des dangers qu'on y court, Tartarin, sublime, se sacrifie à sa gloire et part pour la Suisse, après avoir fait son testament. Ah! le pauvre, c'est à la mort qu'il marche, le trac, un trac invraisemblable en croupe.

Immédiatement les aventures tombent sur lui : la vision du Rigi-Kulm ahurissante, la rencontre de la jolie Russe Sonia, une nihiliste, Guillaume Tell, et enfin l'ami Bompard! — Bompard, son compatriote; Bompard, l'ancien gérant du Cercle de Tarascon!

De cette dernière rencontre jaillissent des incidents inattendus. Bompard parvient à persuader à Tartarin que la Suisse n'est qu'une immense farce : tout y est truqué, machiné, faux! Il a espéré le dégoûter ainsi des ascensions; le contraire se produit. Alors arrive ceci, que Tartarin marche, le rire aux lèvres, à travers les périls les plus effroyables, jusqu'au moment où l'ascension du mont Blanc lui dessille enfin les yeux. Tartarin et Bompard, liés par une même corde, égarés dans les neiges éternelles, se croient perdus, coupent ce lien fragile et racontent, chacun de leur côté, la mort terrible du camarade englouti.

Ce livre, en même temps qu'une œuvre de profonde observation, est l'expression absolument originale d'un rire qui n'emprunte ses effets qu'au relief finement donné aux êtres et aux choses.

Le héros tarasconnais prend brillamment place à côté de son émule, le noble hidalgo de la Manche; c'est le Don Quichotte moderne, tout près de nous celui-là, bien plus à notre portée, tenant à la fois à Don Quichotte par l'ambition d'héroïsme et à Sancho Pança par les craintes du mal, par la peur pour sa peau. Tel qu'il est, il restera une création remarquable, destinée à perpétuer chez nous le rire de bon aloi, le rire spirituel et français, piqué d'une pointe d'émotion.

G. T.

Les Kama Sutra de VATSYAYANA. Manuel d'érotologie hindoue. Rédigé en sanscrit vers le v[e] siècle de l'ère chrétienne. Traduit sur la première version anglaise (Benarès, 1883) par Isidore Liseux. Un beau volume grand in-8° de 300 pages, imprimé par Ch. Unsinger sur papier de Hollande à 220 exemplaires numérotés. — Prix : 75 francs.

L'érudit et infatigable éditeur M. Isidore Liseux publie une traduction des Kama Sutra (*Aphorismes sur l'amour*) de Vatsyayana. La publication de cet ouvrage curieux est appelée à faire du bruit, et comme elle est faite à un petit nombre d'exemplaires, elle ne sera connue que de quelques amateurs privilégiés. Il est intéressant de donner une idée de cet ouvrage sacré de l'Inde aux nombreux lecteurs du *Livre*, qui n'auront pas la bonne fortune d'en posséder, soit l'exemplaire original, soit la traduction française.

Dans sa livraison du mois de décembre 1884, le *Livre* a signalé la publication anglaise, mais notre collaborateur se contente d'en donner un résumé déjà assez explicite par la table des matières. Autant que possible, je vais essayer de développer ce résumé, persuadé que beaucoup de curieux m'en auront quelque gré.

Ce n'est certes pas là un livre fait pour tout le monde, surtout chez nous autres Français. Les pandits hindous qui en refusent déjà la lecture à nombre de leurs adeptes seraient bien étonnés de le trouver répandu en Occident, et s'il est permis d'adresser un reproche à l'éditeur Liseux, c'est de faire imprimer à un nombre d'exemplaires encore trop grand sa traduction d'un livre qui ne sera vraiment compris et goûté que de très rares bibliophiles.

On ne voit, il est vrai, le mal que là où on veut le voir; mais combien de personnes en verraient dans cet ouvrage là où il n'y en pas en réalité et où il serait pourtant si aisé d'en trouver. Est-ce pour une autre raison que la lecture de la Bible nous est si difficilement accordée, et pourtant où trouver un livre plus saint? La plupart des lecteurs d'aujourd'hui glissent à la surface, sans se donner la peine d'approfondir leur lecture et de chercher le but de l'auteur. Le bruit des mots leur fait peur, sans que nulle autre chose ne les frappe. Serait-il pourtant bien pénible de vivre un instant de la vie de l'écrivain et de se reporter au milieu où il a vécu? Mais ce qui fait que cet ouvrage paraîtra nuisible, c'est que, de parti pris, beaucoup vont le lire étourdis par les expressions un peu crues et s'imaginant que Vatsya a écrit ses notes au sortir d'un salon parisien, en 1886.

Tout a été dit sur ces sortes de livres, bien mieux que je ne pourrais le faire. Relisez l'article de M. Ashbee dans le numéro d'octobre du *Livre* à pro-

pos de la traduction complète des *Mille et une Nuits* du capitaine Burton. Nous sommes absolument dans le même cas. La bonne et honnête naïveté de la langue sanscrite choquera trop souvent nos chastes oreilles, qui ne se ferment pas à des paroles doucereuses d'un effet moral beaucoup plus malsain. Il n'est pas possible de condamner un livre qui, lu avec l'esprit que cette lecture exige, ne peut paraître méchant à un homme sérieux.

Voici comment s'exprime le savant traducteur dans sa conclusion :

« C'est un ouvrage que tous doivent étudier, vieux et jeunes; les premiers y trouveront des vérités réelles, fruits d'expérience et déjà éprouvées par eux-mêmes, et les autres en retireront ce grand avantage d'apprendre des choses que quelques-uns n'apprendraient peut-être jamais ou qu'ils peuvent n'apprendre que lorsqu'il est trop tard (trop tard : ces mots immortels de Mirabeau) pour profiter de ce que l'on apprend.

« On peut bien aussi le recommander à celui qui étudie la science de l'humanité et de la société, et surtout à celui qui étudie ces idées primitives qui ont peu à peu filtré à travers les sables du temps et qui semblent prouver que la nature humaine d'aujourd'hui est à peu près la même que la nature humaine d'il y a longtemps. »

Les Kama Sutra existent manuscrits dans quelques rares bibliothèques hindoues, où ils sont soigneusement cachés. Ils ont été publiés pour la première fois en anglais à Benarès, en 1883, sous le titre général de THE KAMA SUTRA OF VATSYAYANA, WITH PREFACE AN CONCLUNDING REMARKS, BENARÈS PRINTED BY THE INDIAN KAMASHASTRA SOCIETY, 1883 (for private circulation only).

Ils se divisent en sept parties qui parurent successivement, formant chacune un fascicule de 20 à 50 pages, publié avec un titre spécial et broché dans des couvertures de couleurs différentes. Tous, sauf le troisième fascicule, portent la mention : *for private circulation only*. Ce fascicule ne contient également aucune pagination. Peut-être a-t-il été tiré à un nombre supérieur d'exemplaires. Le premier fascicule contient une préface et une introduction, avec le titre de l'ouvrage en rouge et noir. Le septième renferme la conclusion. Il n'entre aucun luxe de papier, d'encres ou de caractères dans cette publication, dont la rareté fait tout le prix.

Dans sa préface, le traducteur indique seulement quelques ouvrages du même caractère publiés en sanscrit ou en anglais. L'introduction nous donne quelques détails sur Vatsyayana, qui semble avoir composé son traité vers le ve siècle de notre ère.

Lesage-Vastya commence par une courte invocation à Dhanna, Artha, Kama, personnifications de la vertu, de la richesse et de l'amour. Puis il nous présente son livre comme un résumé d'ouvrages antérieurs sur les mêmes questions, ouvrages qui ne nous sont pas parvenus.

La première partie (Remèdes généraux) renferme outre cela cinq chapitres.

Le chapitre Ier forme la table des matières de l'ouvrage.

Le chapitre II : *De l'acquisition du Dhanna, de l'Artha et du Kama* est une dissertation faite d'objections et de réponses sur la définition et les rapports mondains de ces trois choses. Il y justifie la publication de son traité de l'amour en établissant que même pour la pratique du Kama, il faut un ouvrage écrit. Toutes les conclusions qu'il tire sont d'ailleurs justes et morales, et, dit-il en terminant : « un homme pratiquant le Dhanna, l'Artha et le Kama jouira du bonheur dans ce monde et dans le monde à venir. »

Le chapitre III est une longue énumération des différents arts et sciences qu'il est bon qu'un homme étudie.

Les « 64 » arts. Quelle vertu les Hindous attachent-ils à ce nombre 64? Les jeunes filles mêmes doivent étudier les Kama Sutra en même temps que tous les arts avant leur mariage. Je ne vois pas que cela puisse se faire aujourd'hui, au moins pour certaines parties. A ceux qui s'y opposent, Vatsya répond que « les femmes connaissent déjà la pratique des Kama Sutra...; que d'ailleurs les filles des princes et des ministres, ainsi que les femmes publiques en sont instruites... ; donc une femme doit les apprendre du moins en partie en étudiant sa pratique par l'intermédiaire de quelque ami confidentiel ». Il est certain que la majeure partie des Sutras contient d'excellents conseils pour une femme. C'est certainement de cette partie-là que Vatsya parle quand il y associe un ami confidentiel. Suit la nomenclature des 64 arts. Qu'il suffise de savoir que tout y est compris : la gymnastique, la guerre, la chimie, les charades et même l'art d'obtenir le bien d'autrui au moyen de charmes et d'incantations. Les jeunes filles de ces temps éloignés avaient joliment à faire! « Une femme publique, dit-il en finissant, douée d'un bon naturel, de la beauté et d'autres qualités attrayantes et versée dans les arts cités plus haut, obtient le nom de *Ganika*, femme publique de haute qualité, et reçoit un siège d'honneur dans une réunion d'hommes. » C'est ici qu'il faut bien nous garder de nous croire au XIXe siècle en France, et vite nous transporter dans l'ancienne Grèce ou en Chine et au Japon, où les courtisanes jouissaient de la plus haute considération et étaient d'ailleurs les seules femmes lettrées. La conclusion de Vatsya n'a donc absolument rien de choquant.

Le chapitre IV nous fait entrer dans les détails intime de *la Vie d'un citoyen*. J'y prends quelques lignes au hasard : « Quant au chef de famille, en se levant le matin et après avoir fait ses nécessités, il se lavera les dents, se frottera le corps d'une faible quantité d'onguents et de parfums ; il ornera sa personne de quelques parures, mettra du collyre sur ses paupières et sous ses yeux, peindra ses lèvres avec de l'alashtaka (couleur de laque) et se regardera dans une glace. Ayant ensuite mangé des feuilles de bétel et d'autres choses qui parfument l'haleine, il se livrera à ses occupations habituelles, il se baignera pendant le jour et passera sur son corps une substance

mousseuse tous les trois jours ; il se rasera la tête y compris la face tous les quatre jours et les autres parties du corps tous les cinq ou six jours. »

Et ainsi de suite; il est impossible d'entrer dans de plus minutieux détails, n'est-ce pas? Suivent des conseils relatifs aux fêtes des dieux, aux réunions, aux parties bachiques, etc. Rien n'y est oublié.

Le chapitre V et dernier traite *des sortes de femmes que les citoyens doivent rechercher en mariage.* Froid anatomiste, Vatsya, dans ce chapitre, met bien à nu notre pauvre cœur; il donne, une à une, les différentes réflexions que peuvent se faire les hommes en recherchant une femme. Toutes ne sont pas fort chrétiennes; ainsi la suivante : « En m'unissant à cette femme, je tuerai son mari et j'obtiendrai ainsi ses vastes richesses que je convoite. Qu'en dites-vous? Suit une liste des femmes qu'il ne faut pas rechercher en mariage :

Une folle, une déclassée, une bavarde!

Il y avait, paraît-il, à cette époque, des femmes qui parlaient peu! Nous resterions célibataires aujourd'hui, si nous écoutions Vatsya. Dans sa belle naïveté, il nous donne après une liste des gens qui sont nos amis; il est vrai qu'il parle ensuite des qualités requises pour faire un bon ami et un bon confident. Il termine cette partie par ce vers :

« L'homme qui est ingénu et sage, qui est accompagné par un ami et qui connaît les intentions des autres, ainsi que le temps et le lieu propres à chaque chose, peut s'attirer très facilement une femme même très difficile à obtenir. »

Le dernier livre des *Kama Sutra* est consacré à *la parure naturelle, à la séduction des cœurs et aux médecines toniques;* on y traite des moyens d'exciter le désir, des expériences et recettes diverses. Rien n'est plus curieux. M. Liseux a joint à cette édition une analyse du *Livre du cheikh Nefzaoui,* très habilement traitée par M. Alcide Bonneau. Ce *Livre du cheikh Nefzaoui,* nous n'en parlerons que pour mémoire, car, après l'avoir analysé, l'éditeur s'est décidé à le publier et nous aurons à en parler prochainement.

Il ne reste aujourd'hui qu'à signaler la belle impression des *Kama Sutra,* bien supérieure à celle de l'édition anglaise. C'est un véritable livre de bibliothèque que tous les amateurs des publications Liseux seront heureux de posséder, car il est muni de tous les attraits du fruit défendu par sa forme, son esprit et même ses grâces typographiques. E. L.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Avec l'année nouvelle, MM. Boussod, Valadon et Cie, les éditeurs d'estampes et d'ouvrages d'art, ont publié la première livraison de **la Revue : les Lettres et les Arts,** qui paraîtra mensuellement et dont on trouvera régulièrement le sommaire dans nos *périodiques* de la gazette bibliographique du *Livre.*

Cette revue illustrée est éditée avec un luxe sans précédent dans les annales des livraisons périodiques; les abonnements sont de 300 francs par an, 155 francs pour six mois, 80 francs pour trois mois et 30 francs le numéro. Ces prix peuvent paraître excessifs, si l'on n'a point tenu en mains cette publication unique, réservée aux amateurs riches de France et de l'étranger; mais l'on demeure surpris de son bon marché relatif lorsqu'on a parcouru en connaissance de cause le numéro de janvier, tout rempli de photogravures en couleurs, tirées dans les marges et hors texte avec une finesse et une diversité de tons surprenantes.

L'illustration de cette revue, confiée aux premiers artistes français, est comprise dans la manière qui a fait le succès de *l'Éventail.* Les vignettes, portraits contournent le texte ou s'y encadrent, mariant les tons de la taille-douce aux caractères typographiques. La première livraison comprend environ 150 pages de texte. Parmi les collaborateurs de ce fascicule, nous remarquons MM. Pailleron, Henry Houssaye, E. Caro, Gounod, Jules Simon, Frédéric Masson, Leconte de Lisle, Claudius Popelin, etc. Il était difficile de réunir une plus brillante assemblée littéraire.

Nous reviendrons souvent sur cette publication qui semble devoir nous apporter chaque mois un volume hors pair. Nous souhaitons qu'elle soit accueillie des heureux de ce monde avec toute l'estime qu'elle mérite, et, si nous en croyons le sentiment public, le sentiment des amateurs raffinés, nous conseillerons aux éditeurs de sacrifier un peu moins à l'héliogravure et de nous donner de magistrales eaux-fortes, des procédés à la manière noire, des burins et des pointes sèches, même des bois très ouvrés. — Il ne faut pas que cette belle œuvre soit seulement une académie de beaux esprits et d'artistes en renom, il faut qu'elle serve à protéger les interprètes de l'art et qu'elle demeure comme le Conservatoire des différents genres de belle gravure française.

M. Conquet, le libraire-éditeur favori des bibliophiles fashionables, vient de faire paraître un délicieux volume : **la Mionette,** par Eugène Muller, avec 28 compositions de O. Cortazzo, gravées à l'eau-forte par Abot et Clapès, dans le format petit in-8° écu. Le tirage a été limité à 1,000 exemplaires, dont 150 exemplaires sur grand papier de Japon et de Hollande, 25 sur Japon et 825 sur vélin teinté (les grands papiers au prix de 60 francs, le papier vélin à 30 francs).

M. Conquet a été bien inspiré en choisissant cette œuvre de M. Muller, qui méritait réellement d'être tirée de l'oubli. C'est un roman d'allure saine, une

fiction simple, ingénue, émouvante et très sincère, un conte original qui obtint un légitime succès vers 1865, lors de son apparition en librairie.

Cette histoire champêtre de *la Mionette* a été illustrée entièrement à l'eau-forte, d'une manière très originale, moitié planches hors texte et moitié vignettes mariées à la typographie. Cette interprétation, pleine de charme et d'imprevu, a été exécutée à souhait par M. Cortazzo, qui a donné à ses compositions toute la grâce rustique et toute la finesse d'étude désirables. Les sujets traités sont tour à tour pittoresques, sentimentaux, dramatiques, typiques et mouvementés; M. Conquet a eu le goût de les clairsemer dans le texte d'une façon très ingénieuse, tantôt en tête de page, tantôt en coin, tantôt en cul-de-lampe, parfois issant du milieu de la page avec une sûreté d'agencement très appréciable et très rare.

Ces menues compositions d'artiste épris de son sujet ont été très habilement gravées par MM. Abot et Clapès, à qui on ne peut adresser que des louanges. Ces eaux-fortes ont la vibration colorée des plus fines vignettes du dernier siècle, avec ce je ne sais quoi de plus chaud, de plus enlevé, de moins raide qui est dans la manière des eaux-fortiers modernes.

Le livre est imprimé par Lahure sur solide Hollande, dans une jolie justification qui donne d'heureuses marges; le texte est bien repéré sur les eaux-fortes, d'un tirage bien suivi et très net. C'est une œuvre de bibliophile impeccable qui fera honneur à l'éditeur, car elle renferme nombre de difficultés heureusement vaincues, et atteste d'un goût et d'une ingéniosité qui ne se démentent pas et nous promettent encore de bons et beaux ouvrages hors ligne, parmi ceux que M. Conquet tient sur le chantier.

MM. Marius Michel et fils, les relieurs connus, ont mis en vente, à l'époque du nouvel an, un livre spécial que nous ne pouvions signaler dans l'encombrement des ouvrages dits « d'étrennes », et que nous nous réservions d'annoncer en temps opportun. Il s'agit d'un **Livre d'offices** pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année, selon le rite romain.

Ce *Livre d'offices* est un ouvrage d'art de premier ordre, digne de figurer dans des mains princières; il a été conçu dans des idées toutes modernes, bien que les encadrement des pages soient inspirés par les impérissables chefs-d'œuvre typographiques des maîtres du XVIe siècle et en particulier par Geoffroy Tory. — Était-il possible aux éditeurs d'oublier entièrement les superbes livres d'heures du temps des rois très chrétiens ? Assurément non; c'est pourquoi M. Marius Michel fils, dessinateur ornemaniste de grand mérite, n'a voulu emprunter à ses prédécesseurs que la forme si gracieuse de leurs cadres et la disposition de leurs textes.

Il a pensé que l'abus des reproductions, excellentes en tant que documents et matériaux d'instruction pour les artistes, finirait par tuer toute recherche, tout effort de création nouvelle, et tout en professant une ardente admiration pour tout ce qui nous vient du passé, il a prétendu faire œuvre originale et il y a réussi pleinement.

C'est ainsi qu'après avoir combiné par lui-même et fait graver sur cuivre des encadrements de pages d'un sentiment d'art très moderne et d'une exécution parfaite, il a cherché pour ses illustrations hors texte quelles pouvaient être les œuvres de ce temps qui réunissaient des qualités de premier ordre dans le domaine religieux le plus élevé, et il a obtenu de MM. Paul Dubois, Falguière, Thomas et Delaplanche, l'autorisation de choisir dans leurs œuvres célèbres le sujet de ses illustrations. C'est sous la direction de ces artistes émérites que M. Levasseur a gravé au burin les planches hors texte de ce beau livre, dans une note douce qui convenait à merveille aux personnages reproduits.

MM. Marius Michel et fils n'ont pas craint d'être prodigues de leur temps et de leur argent pour arriver à une exécution matérielle aussi parfaite que possible. La gravure sur bois ne pouvant atteindre à une correction de trait aussi grande que la gravure en creux sur métal, dans le rendu et le fini des ornements, ils ont confié leurs encadrements de pages aux plus habiles graveurs sur bronze de Paris. La collaboration de prêtres éclairés et l'emploi de la traduction de M. l'abbé Glaize, la seule approuvée par Rome, pour les *épîtres et évangiles*, assurent la valeur du texte.

Ce livre remarquable, composé en caractères neufs, a été imprimé à la presse à bras chez MM. E. Plon, Nourrit et Cie, sur papier vélin de cuve spécialement fabriqué pour cet ouvrage par les papeteries du Marais. Le tirage des gravures au burin a été exécuté par M. Ch. Chardon aîné.

Le tirage de cet ouvrage de grand luxe a été ainsi arrêté :

3 exemplaires sur parchemin, 35 sur papier du Japon, 140 francs; 365 sur papier du Marais, 100 francs.

Le Livre d'offices de MM. Marius Michel et fils deviendra une curiosité qui fera partie des *corbeilles* des grands mariages mondains. Les châtelaines le relieront à leurs armes, et par la suite il sera cité comme un des plus jolis spécimens des livres d'heures de ce temps.

Si bizarre que cela puisse paraître, et pour passer sans transition du sacré au profane, je mentionnerai parmi les livres d'amateurs **les Œuvres de Rabelais**, édition de Robida, dont le premier volume vient de paraître à la *Librairie illustrée;* l'ouvrage complet formera deux forts volumes grand in-8°, au prix de 15 francs chacun.

Il semblera curieux, je le répète, que j'inscrive une œuvre paraissant par livraisons populaires dans la série des livres de bibliophiles. — Mais les Granville, les Gavarni, les plus recherchés aujourd'hui, parurent également par livraisons, et Robida me semble l'un des illustrateurs les plus originaux et les plus caractéristiques de cette fin de siècle. Son édition de Rabelais le prouve surabondamment.

Cela n'est comparable à rien. D'aucuns invoque-

ront Gustave Doré et ils auront tort. Robida est venu, n'imitant personne, avec sa personnalité fiévreuse et débordante. Il nous donne un *Rabelais* étourdissant, grouillant, verveux, plein de truandise et d'humour, de cette humour spéciale qui est sienne et qui provoque en nous le rire aimable et invincible, un rire, hélas! qui se fait rare dans la veulerie triste de ce temps et dont il faut lui savoir un gré infini.

Ce dilateur de rate était fait pour comprendre Rabelais et s'ébaudir avec ce maître abstracteur de quintessence; l'œuvre de messire François deviendra l'œuvre de A. Robida, son talent s'y encadre à souhait et l'on sent qu'il se trouve là chez lui. — Avec quelle profusion il a épanché son génie de vignettiste dans cette vie très horrifique du grand Gargantua et avec quel esprit il a paraphrasé du crayon les faits et dits héroïques du bon Pantagruel! — *Le moyen agisme* de Robida possède un « je ne sais quoi » de chahuteur, de délicieusement irrévérencieux, d'*Offenbachique* qui, à mon sentiment, donne la note véritable du livre. Il a su insuffler à tous ses personnages, à tous ses tableaux de mêlées guerrières une vie étonnante, fantastique, presque « assourdissante », si l'on peut concevoir ce terme à propos d'illustrations; c'est un défilé incroyable d'entrain sabbatique, où grimauds, grandes dames, filles de joie, guerriers se ruent, se bousculent, se troussent la cotte dans des paysages et des encadrements rutilants d'inouïsme.

Je reviendrai sur ce livre superlificoquencieux lors de l'apparition du tome second; pour l'heure, je ne puis que m'esclaffer à gueule bée devant l'œuvre pantagruélique et non aultre du très précieux et puissant maistre Robida, et féliciter le moult entreprenant éditeur Georges Decaux qui n'a espargné ici ni la couleur ni les dispendieuses fantaisies pour mettre en joyeuse lumière son dessinateur favori.

La collection du *Cabinet de Vénerie*, créée par MM. Paul Lacroix et Ernest Jullien, et publiée par la *Librairie des Bibliophiles*, vient de s'augmenter du **Lièvre**, poème de Simon de Bullandre (1585). L'intéressante notice que M. Ernest Jullien a consacrée à ce poème, les notes curieuses et érudites qu'il a placées à la fin du volume et le grand soin apporté à l'exécution typographique, due aux presses de la maison Jouaust et Sigaux, rendront cette publication particulièrement précieuse aux chasseurs émérites et aux véritables bibliophiles.

Le *Cabinet de Vénerie*, qui doit être la petite bibliothèque intime du chasseur bibliophile, ne comprend pas de gros volumes; il se compose spécialement des plus anciens ouvrages, en vers et en prose, qui se rattachent à la littérature cynégétique. Publié dans le format in-16 elzévirien, il contient, outre des réimpressions de livres rares, quelques ouvrages inconnus empruntés à des manuscrits de la France et de l'étranger. Ajoutons que la collection n'est tirée qu'à 300 exemplaires, ce qui lui donne encore le mérite de la rareté.

Le Lièvre forme un volume, du prix de 5 fr. 50 pour le papier de Hollande, et de 11 francs pour le papier de Chine et le papier Whatman.

Nos voisins d'Allemagne ont publié depuis bientôt trois ans des sortes de livres, imitation de manuscrits égyptiens, qui, pendant longtemps, nous ont intrigué, à la vitrine des libraires, par leur allure baroque. On se souvient de ces sortes de bouquins, petit in-4° à couverture de toile rongée, à coins de cuivre oxydé, garnis de ferrures, de médailles, offrant le déplorable aspect d'un manuscrit déterré. A l'intérieur, le papier apparaît rongé d'humidité, déchiqueté, jauni, sali, comme si le feu et l'eau eussent tour à tour passé par là. Ces sortes d'ouvrages, triomphes du vieux-neuf, eurent un certain succès, et un libraire de Stuttgart m'avouait dernièrement que leur tirage dépassait cinq mille. Un imagier enlumineur français, M. Ed. Lagrave, demeurant « en la quatrième échoppe de la rue de la Verrerie, près l'hostel des Échevins », pris du désir d'imiter ces drôleries, vient de publier à cent exemplaires numérotés une façon d'édition incunable dont les rubriques, les initiales en or et en couleur sont entièrement faites à la main. La couverture de ce livre, ornée de clous de cuivre, de ganses de laine et de cachets en pendeloques, imite assez bien les vieilleries du XVe siècle. L'opuscule est intitulé: **Avenir**, lay du pays de France, à la date de 1486. L'impression de cette poésie patriotique et naïve est faite sur un papier jauni, humidifié, très curieusement préparé. Pour ceux que pourrait intéresser ce genre de bouquinerie, j'indiquerai l'adresse de M. E. Cretté, passage Véro-Dodat, chez lequel ce palimpseste est mis en vente.

A la Librairie illustrée vient de paraître un livre très original, d'un écrivain-dessinateur, M. Louis Morin: **le Cabaret du puits sans vin**. C'est l'histoire curieuse d'une famille d'hostelliers du XVIe siècle à nos jours. Le texte est égayé de nombreux dessins très prestement enlevés et pleins d'esprit. L'éditeur a eu la fantaisie d'en faire colorier une grande partie *au patron*, et, chose incroyable, ces vignettes en couleur sont aussi belles d'aspect, sinon plus fines que les plus étonnantes chromotypographies dont on a fait tant de bruit. Peut-être, après avoir tant cherché la perfection dans la typographie à repère, reviendra-t-on aux procédés primitifs qui ont bien leur charme. Pour moi, j'avoue qu'il n'est pas de procédé en couleur qui me donne la sensation inexprimable d'une naïve gravure d'Épinal. L'éditeur du *Cabaret du puits sans vin* a fait là, sans malice sans doute, une bien singulière démonstration.

M. Bouhours fait paraître une édition nouvelle des **Sonnettes**, l'œuvre très galante de Guillard de Servigné. C'est le premier volume d'une sorte de *Bibliothèque de l'esprit gaulois*, format petit in-16. Ce petit volume est joliment imprimé et précédé d'une bonne notice sur ce livre, jadis signalé par Monselet. Il est

regrettable qu'il en ait confié la décoration à M. Mesplès, qui traite le XVIIIe siècle comme un savetier... ou plutôt comme un peintre du *Chat noir*. Ce *moderne* ferait sagement de ne plus déshonorer les livres du dernier siècle. Il n'entend rien aux dessus de tabatières. Qu'il se contente d'étudier la note contemporaine, il s'y trouvera mieux à l'aise.

L'éditeur Dreyfous a mis en vente, dans le grand format in-4°, **la Mer,** de Jean Richepin. L'édition de luxe de ce livre remarquable a été presque aussitôt souscrite. L'éditeur du poete de la *Chanson des Gueux* publiera successivement à 500 exemplaires, dans le même format magistral, toutes les œuvres de Jean Richepin. Ce seront là des éditions princeps, recherchées du XXe siècle avec autant de soins que nous en prenons à réunir les premières éditions grand format des Ronsard, des Belleau, des Malherbe et de tous les nourrissons des muses du temps précieux de la marquise de Rambouillet.

Ces éditions Dreyfous-Richepin sont imprimées en un caractère du plus bel œil Didot; c'est un beau format poétique, le vers s'y trouve au large et déferle doucement sur les marges. Nous parlerons dans la prochaine livraison du *Livre* de la haute valeur de l'œuvre nouvelle de Richepin.

O. U.

JURISPRUDENCE

Études de droit constitutionnel, par M. Boutmy, membre de l'Institut. Un vol. in-18. Plon et Nourrit, éditeurs. Paris, 1885. — Prix : 3 francs.

Le livre de M. Boutmy servirait admirablement de préface à un autre livre que nous attendons encore, celui qui nous ferait connaître exactement l'Amérique politique. M. Tocqueville, ni M. Claudio Jannet n'ont produit l'œuvre solide et définitive. Ils ont considéré les États-Unis dans leur apparente unité, étudié la Constitution américaine comme si elle était tout entière dans la Constitution fédérale. Mais, en réalité, c'est ce que montre l'étude critique de M. Boutmy, — il faudrait commencer par étudier chacun des États-Unis dans sa constitution et dans son histoire.

De même pour l'Angleterre : qu'est-ce que la Constitution anglaise ? Ce n'est pas une charte, comme les Constitutions successives qu'ont élaborées les divers gouvernements constitutionnels de la France. C'est un ensemble de traditions, de coutumes, qui ont force de lois. Sans doute il y a des pactes, des documents, tels que la *Grande Charte* de 1215, le bill des Droits de 1688, et l'acte d'Établissement de 1701. Ces *pactes* sont la base du droit constitutionnel écrit des Anglais; mais le droit non écrit est bien plus étendu et véritablement plus important.

Les caractères de cette Constitution seront très remarquables. Le premier, c'est d'avoir absorbé les éléments révolutionnaires dans le courant de la tradition et de substituer un idéal de vieilles libertés héréditaires à un idéal de droits abstraits, élaborés par la raison, conquis par la force.

Le deuxième, c'est qu'elle n'est pas codifiée; elle se distingue à peine des lois ordinaires; elle n'est pas formée, de sorte que les progrès que le cours du temps amène s'y font aisément sur place, sans obliger le reste à sortir ni à craquer.

Le troisième, c'est la mise en demeure à tous les citoyens d'avoir à veiller sur le dépôt des institutions nationales qu'elle a puisées à dessein de toute autre défense que l'énergie des mœurs et la sagesse de l'esprit.

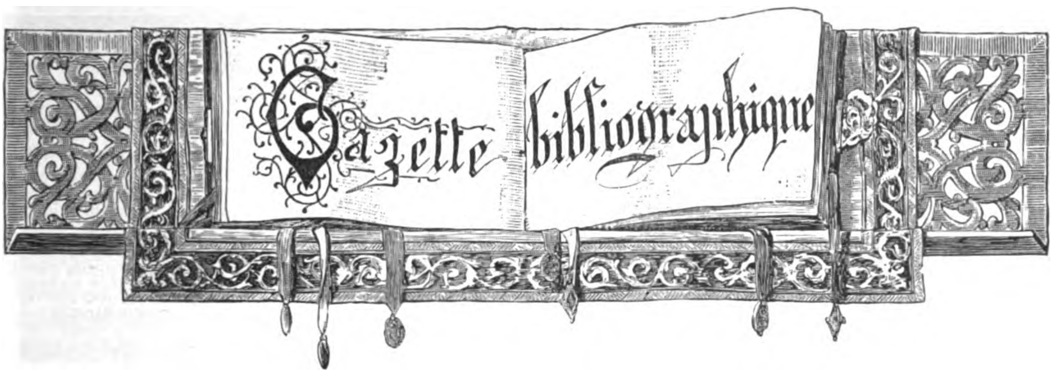
M. Boutmy, dans le chapitre consacré à la Constitution américaine, analyse judicieusement la nature de cette démocratie si différente de la nôtre. L'une est pratique, l'autre est théorique. C'est que, comme le dit M. Boutmy, la démocratie était en Amérique la forme originelle et immédiate, le type naturel et nécessaire de la société politique. En France, la démocratie porte la marque de la lutte pour la vie.

La troisième partie du travail si clair et si méthodique du savant directeur de l'École des sciences politiques compare la nature de l'acte constituant en France, en Angleterre et aux États-Unis.

Dans les pays anglo-saxons, c'est le fait, le précédent, la coutume qui a toute autorité sur les esprits en politique. Chez nous, c'est l'idée, le raisonnement, le principe. Nous sommes toujours prêts à innover, mais à la condition de faire table rase de tout antécédent. Nous sommes avant tout doctrinaires, et c'est pour des formules que nous entrons en lutte. La vie politique est trop cérébrale en France. On commence à parler de la *politique des résultats*. Mais c'est encore une formule, plutôt qu'une réalité d'expérience.

Le livre de M. Boutmy est une sorte de programme très bien fait, dont le développement, composé par un homme d'une telle compétence et d'une telle méthode, serait des plus utiles et des mieux accueillis.

PZ.



Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

La commission centrale administrative de l'Institut de France vient d'être constituée comme suit :

Académie française : MM. X. Marmier et Camille Rousset; M. Doucet, secrétaire perpétuel. — *Académie des inscriptions et belles-lettres :* MM. Jourdain et Deloche; M. Wallon, secrétaire perpétuel. — *Académie des sciences :* MM. Becquerel et Frémy; MM. J. Bertrand et Jamin, secrétaires perpétuels. — *Académie des beaux-arts :* MM. Questel et Bailly; M. Delaborde, secrétaire perpétuel. — *Académie des sciences morales et politiques :* MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Aucoc; M. Jules Simon, secrétaire perpétuel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 décembre.

Ouvrages présentés. — Rousapoulo : *Sur une image antique représentant Antigone ensevelissant Polynice.* — R. de Lasteyrie : *Miniatures inédites de l'*Hortus Deliciarum. — Casati : *Épigraphie de la numismatique étrusque.*

Lecture. — Reinach : Le classement des monnaies des rois de Cappadoce.

Séance du 30 décembre.

L'Académie a procédé à l'élection du président pour 1886; M. Gaston Paris a été élu. Elle a nommé ensuite M. Bréal vice-président pour la même année.

L'ordre du jour appelait ensuite le renouvellement des commissions. Voici comment elles seront composées en 1886 :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Renan, Maury, Delisle, Miller, Hauréau, de Rozière, Barbier de Meynard.

Commission des antiquités nationales : MM. Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, Jourdain, de Rozière, Bertrand, Schlumberger.

Commission des écoles d'Athènes et de Rome : MM. Ravaisson, Delisle, Miller, Girard, Heuzey, Perrot, Desjardins, Meyer.

Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Pavet de Courteille, Duruy, Perrot, Desjardins, Barbier de Meynard, Schefer, Maspéro.

Commission administrative : MM. Jourdain et Deloche.

Ouvrages présentés. — Cardinal Pitra : *Analecta novissima; de epistolis et registris romanorum pontificum.* — Amaury-Duval : *Souvenirs.* — Mazon : *Notice sur la vie et les œuvres d'Achille de Gamon et de Christophle de Gamon d'Annonay en Vivarais.* — Siméon Luce : *Jeanne d'Arc à Domrémy.* — Finot : *Inventaire sommaire des archives du département du Nord*, t. V. — Finot : *Inventaire sommaire des archives communales de Gorgues.*

Lecture. — D'Arbois de Jubainville : Études des noms géographiques d'origine gauloise.

Séance du 8 janvier.

Ouvrage présenté. — Whitehouse : *Recherches sur le lac Maris.*

Il a été, au cours de cette séance, procédé à la nomination des commissions des différents prix à décerner cette année. L'élection a donné les résultats suivants :

Commission du prix du Budget (tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens) : MM. Ravaisson, Perrot, Girard, Weil.

Commission du prix Duchalais (numismatique) :

MM. Deloche, Robert, d'Hervey de Saint-Denys, Schlumberger.

Commission du prix Bordin (numismatique de l'île de Crète) : MM. Maury, Robert, Perrot, Schlumberger.

Commission du prix Bordin (sur les sectes dualistes) : MM. Renan, Derembourg, Schefer, Barbier de Meynard.

Commission du prix Stanislas Julien : MM. Maury, Pavet de Courteille, Schefer, d'Hervey de Saint-Denys.

Commission du prix Delalande-Guérineau (études du moyen âge) : MM. Delisle, Hauréau, Meyer, d'Arbois de Jubainville.

Commission du prix Delalande-Guérineau (études orientales) : MM. Renan, Pavet de Courteille, Barbier de Meynard, Sénart.

Commission du prix La Grange : MM. Delisle, Jourdain, Luce, Meyer.

Séance du 15 janvier.

L'Académie a examiné dans cette séance les titres des candidats qui briguent les fauteuils de MM. Léon Rénier et Egger. Ces candidats sont : MM. G. Boissier, Longuon, Héron de Villefosse et Clermont-Ganneau.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 décembre.

Ouvrages présentés. — Sainctelette : *Traité de la responsabilité et de la garantie.*

Lecture. — L. Say : la Comptabilité en partie double.

Séance du 16 janvier.

Ouvrages présentés. — Vignon : *les Colonies françaises.* — Aucoc : *Conférences sur le droit administratif*, t. II. — Robe : *Origine et développement du droit de propriété en Allemagne.*

Lecture. — Lagneau : Du surmenage intellectuel et de la sédentarité dans les écoles. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles du Poitou.

Dans cette séance, M. Picot, au nom de la commission chargée de la publication des *Ordonnances des rois de France*, a fait un second rapport sur la situation des travaux de la commission. Son premier rapport avait fait espérer un volume pour la présente année; mais il a eu des retards et le savant rapporteur en expose les causes. Elles sont des plus légitimes. La commission avait fait de grands efforts pour compléter la collection déjà formée et dont l'impression occupait plus de trois cents placards. Elle s'est mise à explorer le cabinet des manuscrits, la chambre des comptes de Bretagne, un grand nombre de collections particulières, des archives de famille, et partout elle a fait de précieuses découvertes. Un jeune savant qui avait conçu la pensée d'une publication analogue, M. le baron de Ruble, a, avec le plus grand désintéressement, fait part à la commission des richesses qu'il avait accumulées, et il faut espérer que cet exemple sera suivi.

Le 31 décembre 1885, le bon à tirer des sept premières feuilles a été donné, non sans hésitation. M. Picot a fait connaître les prévisions de la commission. On s'occupe surtout de la période comprise entre l'avènement de François Ier (1515) et l'année 1542. Les premières additions ont porté le nombre des placards à 450, de nouvelles additions sont encore survenues depuis et en ont considérablement augmenté le nombre. Bientôt on pourra publier un catalogue en deux volumes in-4° des *Ordonnances de François Ier*, lesquels seront suivis de deux volumes de texte. Ce catalogue permettra de négliger les pièces d'ordre secondaire et de ne réimprimer *in extenso* que les ordonnances, édits, lettres patentes qui offrent un intérêt général.

— L'Académie ayant à renouveler son bureau pour 1886 a nommé M. Aucoc président et M. Gréard vice-président.

COLLÈGE DE FRANCE.

Programme des cours du 1er semestre 1885-1886.
Histoire des législations comparées.

M. Jacques Flach fera l'*Histoire de la constitution politique et du régime agraire de l'Irlande au* XVIIIe *siècle*, les vendredis, à deux heures; les mardis, à deux heures un quart, il étudiera les *Institutions politiques et privées de la Hongrie sous la dynastie d'Arpad et sous les Jagellons.*

Économie politique.

M. Paul Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, traitera, les vendredis, à trois heures un quart, des *Principes de la science économique* (Production des richesses : nature, travail, capital); les mardis, à la même heure, il étudiera les *Doctrines économiques de David Ricardo.*

Géographie, histoire et statistique économiques.

M. E. Levasseur, membre de l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, traitera, les jeudis, à une heure et demie, et les lundis, à onze heures et demie, de la *Population française* (étude de statistique comparée).

Histoire et morale.

M. Alfred Maury, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, exposera, les mercredis, à midi trois quarts, l'*Histoire de la révolution d'Angleterre au* XVIIe *siècle*; et les samedis, à la même heure, il traitera des *Sources latines de l'histoire grecque et de l'histoire romaine.*

Histoire des religions.

M. Albert Réville étudiera l'*Évolution du polythéisme grec, ses institutions sacerdotales et divinatoires, ses mystères et ses rapports avec l'art, la morale et la philosophie,* depuis l'époque homérique

jusqu'au temps de l'empereur Julien, les lundis et jeudis, à trois heures.

Esthétique et histoire de l'art.

M. Eugène Guillaume, membre de l'Institut, Académie des beaux-arts, fera l'*Examen de quelques chefs-d'œuvre de l'art*, les lundis et jeudis, à dix heures.

Épigraphie et antiquités romaines.

M. N..., professeur. L'ouverture et le programme de ce cours seront annoncés par une affiche particulière.

Épigraphie et antiquités grecques.

M. Foucart, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur.

M. Homolle, suppléant, traitera, les mardis, à deux heures, des *Notions élémentaires d'épigraphie grecque;* les vendredis, à la même heure, il étudiera les *Inscriptions relatives à l'histoire de la Grèce depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine.*

Philologie et archéologie égyptiennes.

M. Maspero, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur.

M. Paul Guieysse, suppléant, commentera le *Premier livre de Diodore de Sicile d'après les sources égyptiennes,* les lundis, à midi et demi, et expliquera les *Inscriptions des temples d'Ibsamboul* (règne de Ramsès II), les mercredis, à la même heure.

Philologie et archéologie assyriennes.

M. Jules Oppert, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, expliquera les poèmes assyriens traitant des *Légendes mythiques,* et interprétera quelques textes bilingues écrits en sumérien (touranien) et en assyrien ou accadien (sémitique). Il s'occupera également des textes médiques des Achéménides, en les comparant avec les originaux perses, et de quelques sujets archéologiques, les mardis et jeudis, à dix heures.

Langues et littératures hébraïques, chaldaïques et syriaques.

M. Ernest Renan, membre de l'Institut, Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres, essayera une *Classification chronologique des écrits hébreux*, les samedis, à deux heures et demie, et expliquera le livre des *Psaumes*, les mercredis, à deux heures.

Langue et littérature arabes.

M. Barbier de Meynard, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, étudiera l'histoire politique et littéraire du second siècle de l'hégire, d'après le *Divan de Moslim* (édition de Leyde, 1875). Il continuera l'explication des *Séances* de Nasif-el-Yazidji, les lundis et vendredis, à dix heures.

Langues et littératures de la Perse.

M. James Darmesteter traitera, les jeudis, à une heure et demie, de l'*Épopée persane*, et expliquera, les lundis, à onze heures un quart, le *Shah Nameh* (édition Vullers, premier fascicule).

Langue et littérature turques.

M. Pavet de Courteille, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, expliquera le roman des *Quarante Vezirs* en turc de Kasan, l'*Histoire généalogique des Tatars* d'Aboul-Gâzi, et quelques morceaux choisis dans la collection des *Chants sibériens,* publiés par le docteur Radloff, en turc oriental, les mardis et vendredis, à neuf heures.

Langue et littérature chinoises et tartares-mandchoues.

M. d'Hervey de Saint-Denys, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, étudiera le style antique dans les plus anciens monuments de la littérature chinoise, les jeudis, à trois heures; il expliquera des nouvelles écrites en style littéraire moderne, les samedis, à deux heures.

Langue et littérature sanscrites.

M. Foucaux expliquera le premier livre du *Râmâyana,* les mercredis et vendredis, à une heure et demie.

Langue et littérature grecques.

M. Rossignol, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, interprétera la tragédie de Sophocle, intitulée : *Antigone,* les mercredis et vendredis, à midi et demi.

Philologie latine.

M. Louis Havet expliquera l'*Heautontimorumenos* de Térence, les mardis, à dix heures un quart, et traitera des *Principes de la syntaxe latine,* les samedis, à la même heure.

Histoire de la littérature latine.

M. Gaston Boissier, membre de l'Institut, Académie française, étudiera les *Lettres de saint Augustin*, les lundis, à une heure et demie; les mardis, à neuf heures, il expliquera le premier livre des *Histoires* de Tacite.

Philosophie grecque et latine.

M. Charles Lévêque, membre de l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, étudiera les *Doctrines des Socratiques et principalement des Cyniques*, les vendredis, à une heure, et expliquera les *Petits traités psychologiques d'Aristote,* les mardis, à une heure.

Philosophie moderne.

M. Nourrisson, membre de l'Institut, Académie des sciences morales et politiques, traitera de *Psychologie générale*, les lundis, à midi et demi, et étudiera la *Métaphysique de Leibniz*, les samedis, à neuf heures.

Langue et littérature françaises du moyen âge.

M. Gaston Paris, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, exposera l'*Histoire*

de la poésie française au XV*e siècle,* les mercredis, à deux heures un quart, et expliquera les *Poésies de Villon,* les jeudis, à dix heures un quart.

Langue et littérature françaises modernes.

M. Émile Deschanel, les mercredis, à deux heures, étudiera la littérature du XVIIIe siècle, et les samedis, à une heure, analysera les textes des principaux écrivains du XVIIe.

Langues et littératures d'origine germanique.

M. Guillaume Guizot, professeur.

M. Jusserand, remplaçant, étudiera, les mardis, à trois heures, le *Roman anglais avant Walter Scott,* et les vendredis, à midi et demi, les *Contemporains de Chaucer.*

Langues et littératures de l'Europe méridionale.

M. Paul Meyer, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, exposera l'histoire de la *Versification dans les langues romanes,* les mercredis, à onze heures et demie, et traitera de la *Vie et des œuvres du troubadour Folquet de Marseille,* les jeudis, à la même heure.

Langues et littératures celtiques.

M. H. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, expliquera des textes juridiques et littéraires en *vieil irlandais,* et traitera de la *Phonétique celtique,* les lundis, à dix heures un quart, et les vendredis, à la même heure.

Langues et littératures d'origine slave.

M. Léger exposera l'*Histoire de la civilisation en Russie,* les jeudis, à une heure et demie; les lundis, à la même heure, il expliquera la *Chrestomathie slave* de M. Voskresensky.

Grammaire comparée.

M. Michel Bréal, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, traitera, les lundis, à onze heures un quart, des *Mots invariables* (adverbes, prépositions, conjonctions) *dans les langues indo-européennes.* Les vendredis, à la même heure, il fera l'*Analyse étymologique et grammaticale d'un texte grec* (*Iliade, chant* XXIV).

Société des études historiques. — La Société des études historiques vient de procéder aux élections de son bureau pour l'année 1886 : il se trouve composé de la manière suivante :

Président : M. d'Auriac, conservateur à la Bibliothèque nationale.

Vice-présidents : MM. Wiesener, professeur honoraire de l'Université; général Favé, membre de l'Institut.

Secrétaire général : M. Gabriel Desclosières.

Secrétaires généraux adjoints : MM. Georges Dufour et de Boisjolin.

ÉTRANGER

Suisse. — UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Prix de philosophie sociale, offert par M. Holipine.

L'Université de Genève décernera, au commencement de janvier 1888, un prix de *deux mille* francs à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

Examen critique de la thèse d'Auguste Comte : que les lois des phénomènes de la nature sont applicables aux phénomènes sociaux.

Programme.

Auguste Comte dit dans son *Cours de philosophie positive,* tome VI, p. 682, édition Littré, que les lois mécaniques, modifiées selon la diversité des phénomènes sociaux, conviennent à tous les phénomènes possibles.

La loi d'inertie, par exemple, entendue dans le sens de la persistance ou de la constance de la force, s'appelle, en biologie, habitude et hérédité; dans les phénomènes sociaux, elle prend les noms de coutume et d'usage.

La loi de l'équivalence de l'action et de la réaction, qui est l'un des fondements de la mécanique, se manifeste également dans la société. Il en est de même d'autres lois naturelles, comme celle de la coordination d'un mouvement commun avec des mouvements particuliers, celle de l'évolution, etc.

Auguste Comte affirme que l'homme peut diriger ces lois naturelles au profit de la société, et que cette direction doit tendre à l'universelle domination de la morale, autant du moins que le comporte notre imparfaite nature (tome VI, page 721).

On demande un examen critique de cette théorie.

Ce sujet a été traité partiellement dans la *Revue internationale* publiée à Florence (nº du 25 mars 1885) dans ses rapports avec l'état actuel de la classe agricole en Russie.

La loi d'évolution pourrait être considérée dans ses rapports avec l'éducation, l'enseignement, les diverses formes et institutions politiques, et dans ses applications statiques et d'organisation, conformes à l'âge de l'individu et au stage historique social du pays.

On invite les auteurs à ne pas se borner à l'exposition théorique de leur pensée, mais à apporter le plus grand nombre possible de faits à l'appui de leurs affirmations.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES BEAUX-ARTS ET DES CULTES

Examen professionnel pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires ou bibliothèques des facultés des départements.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, en date du 14 décembre 1885, il sera ouvert à Paris, dans une des salles de la Bibliothèque de l'Arsenal, une session d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires ou bibliothèques des facultés des départements.

Cette session s'ouvrira le 31 mai prochain.

Des registres destinés à l'inscription des candidats seront ouverts au secrétariat des diverses académies le 1er janvier. Ils seront clos irrévocablement le 1er mars, à quatre heures.

Les candidats, en s'inscrivant, devront déposer :

1° Leur acte de naissance et les diplômes dont ils sont pourvus.

2° Une note présentant le résumé de leurs travaux antérieurs, le relevé des services rendus et l'indication des langues qu'ils connaissent.

L'examen comprend deux épreuves, l'une écrite, l'autre orale.

Épreuve écrite.

L'épreuve écrite comprend :

1° Une composition sur une question de bibliographie appliquée au service d'une bibliothèque;

2° Le classement de quinze ouvrages traitant de matières diverses et appartenant aux différentes époques de l'imprimerie. Ce travail implique les opérations déterminées par l'instruction générale du 4 mai 1878, savoir :

Le numérotage ;
L'inscription au registre d'entrée inventaire;
L'inscription au catalogue méthodique ;
L'inscription au catalogue alphabétique.

Le candidat devra justifier dans ce travail d'une écriture serrée et parfaitement lisible.

Epreuve orale.

L'épreuve orale se compose :

1° De questions sur la bibliographie et le service d'une bibliothèque universitaire ;

2° D'interrogations sur les langues vivantes inscrites à la note indicative mentionnée ci-dessus. Le candidat devra justifier, en tout cas, d'une connaissance suffisante de la langue allemande par l'explication à livre ouvert d'un texte de difficulté moyenne.

Les Bibliothèques publiques. — A propos du fonctionnement des bibliothèques municipales, dont nous parlions il y a quelques jours, veut-on savoir combien on comptait de lecteurs, il y a vingt ans, dans les grandes bibliothèques publiques de Paris, les seules qui existassent alors ? — 640.

C'est en fouillant dans les archives des bibliothèques que l'on a découvert le nombre vraiment peu considérable de personnes qui fréquentaient ces établissements en 1864.

L'Œuvre de la Société Franklin. — Le *Journal des bibliothèques populaires*, publié par la Société Franklin, insère en tête de son dernier numéro la note suivante :

« La Société Franklin, de sa fondation à la fin du dernier exercice, a *fourni* aux bibliothèques populaires plus de *six cent mille volumes* représentant une somme de 1,235,132 francs (*prix net*);

« Elle leur a *donné* plus de cent mille volumes représentant une somme de 196,941 francs.

« Dans les sept cent mille livres ainsi répandus dans nos villes, nos villages et nos hameaux, la Société Franklin s'est toujours soigneusement appliquée à n'en laisser passer aucun susceptible de fausser l'esprit, de corrompre le cœur ou de troubler la conscience d'un seul lecteur.

« L'œuvre qu'elle s'est proposée est toute de large et impartial libéralisme, de propagande morale et de patriotisme. Elle a toujours pensé, elle pense plus que jamais qu'on fausse l'instruction et qu'on la compromet en la mettant au service d'un parti ou d'une secte quelconque. Profondément respectueuse de toutes les convictions sincères, elle s'est systématiquement tenue en dehors, au-dessus de tout ce qui nous divise ; elle a proscrit de ses catalogues toutes les œuvres de polémique pure, de quelque côté qu'elles vinssent.

« Les seuls livres qui lui aient paru tout à fait recommandables sont ceux où l'histoire de la patrie est racontée dans un esprit de cordiale vérité, de fraternelle et intelligente sympathie; où les règles éternelles de la morale sont montrées dans leur inaltérable pureté, où les conquêtes et les lois de la science sont simplement et clairement exposées, où l'imagination peut trouver d'honnêtes délassements ; — les livres, en un mot, qui apportent à l'esprit du lecteur des notions précises, à son cœur des émotions saines, et accroissent en lui la somme de bon sens et de droite raison, le goût de la vérité, l'amour du bien. »

ÉTRANGER

Angleterre. — Le poète Tennyson a été désigné pour occuper les fonctions de président de la bibliothèque Bodléienne, en remplacement de lord Houghton, décédé.

Italie. — *Réorganisation du personnel des bibliothèques publiques.* — Par décret royal du 7 janvier, il a été procédé à une réorganisation du personnel des bibliothèques publiques dont les préfets ont été divisés en trois classes au lieu de deux. Voici, répartis par classe, les noms des sept savants qui occupent actuellement les fonctions de préfet :

1re classe : MM. Domenico Guoli, de la Bibliothèque Victor-Emmanuel, de Rome, et Desiderio Chilovi, de la Bibliothèque nationale de Florence.

2e classe : M. Vito Fornari, à Naples, et M. Gorresio, à Turin.

3e classe : MM. Isaia Ghiron, à Milan; Castellani, à Venise, et Anziani à la Bibliothèque Laurenziana, de Florence.

Le poste de préfet de la Bibliothèque de Palerme reste vacant.

Les employés de la Bibliothèque Casanatense n'ont pas été nommés à cause de l'enquête à laquelle on procède annuellement.

M. Olinto Guerrini, connu sous le nom de Stechetti, qui était adjoint à la bibliothèque de l'Université de Bologne, a été nommé bibliothécaire.

Vol à la bibliothèque de Pérouse. — Les journaux italiens annoncent qu'un vol vient d'être commis à la bibliothèque municipale de Pérouse. On a enlevé le précieux manuscrit du *De officiis* de Cicéron.

Le gouvernement promet une récompense de 10,000 francs à la personne qui pourrait indiquer dans quelles mains se trouve le manuscrit disparu.

Belgique. — La bibliothèque royale de Bruxelles en 1883 et 1884.

(Rapport adressé à M. le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, le chevalier de Moreau, par M. L. Alvin, conservateur en chef.)

PREMIÈRE SECTION. — IMPRIMÉS.

(Conservateur, M. Ed. Fétis.)

Les attributions de cette section comprennent la conservation des imprimés, la confection de leur catalogue, les communications des livres au public, soit dans la salle de lecture du jour, soit dans celle du soir, soit encore aux personnes autorisées à emprunter des ouvrages pour la lecture à domicile.

Le chef de cette section a sous ses ordres immédiats un conservateur adjoint, plus particulièrement chargé des travaux du catalogue et du registre de mouvement de la salle de lecture; deux employés recevant les bulletins de demandes à la salle de lecture, un surveillant et deux huissiers.

Salle de lecture. — Séances de jour. — Dans l'année 1883, la salle de lecture a été accessible au public pendant 295 jours; il en a été de même en 1884. Les séances sont de six heures pour le semestre d'été et de cinq heures pour celui d'hiver.

Les séances du soir commencent à 7 heures 1/2 pour se terminer à 10 heures 1/2.

Le nombre des visiteurs qui ont demandé des imprimés s'est élevé, en 1883, à 21,9 0 et en 1884 à 22,438. — Il a été présenté 37,025 demandes de livres en 1883 et 37,252 en 1884.

Séances du soir. — Indépendamment des ouvrages lus sur place, on réserve, pour être communiqués à la salle des périodiques, ceux qui sont demandés pour les séances du soir. — En ajoutant aux chiffres indiqués plus haut le nombre de livres communiqués aux séances du soir on obtient pour 1884 un total de 41,352 ouvrages communiqués.

Prêts au dehors. — En 1884, 2,000 volumes ont été communiqués de ce chef.

2e SECTION. — MANUSCRITS.

(Ancienne bibliothèque de Bourgogne. — Conservateur, M. Ch. Ruelens.)

Cette section comprend, indépendamment des manuscrits de l'ancienne bibliothèque dite de Bourgogne, ceux qui ont été acquis depuis la fin du XVIIIe siècle ainsi que la bibliothèque héraldique dont la plus grande partie est constituée par le fonds Goethals.

En 1884, 1,012 personnes ont demandé 3,787 volumes dont 3,375 manuscrits.

Une partie des manuscrits est communiquée à la grande salle de lecture.

Quant aux prêts au dehors, le nombre s'en est élevé à 129 en 1884 et à 145 en 1883. — Le prêt ne s'obtient qu'en vertu d'une autorisation spéciale, accordée exclusivement à des personnes d'une honorabilité établie.

Pour le prêt hors du royaume, on exige que la demande soit faite par voie diplomatique.

3e SECTION. — ESTAMPES, CARTES ET PLANS.

(Conservateur, M. H. Hymans.)

Cette collection, qui n'a reçu son organisation que vers l'année 1860, se compose : 1° d'un petit noyau formé de la collection Van Parys; 2° d'un assez grand nombre de volumes reliés, dans lesquels se trouvaient classées (dans l'ordre chronologique des sujets représentés) des gravures collées au recto et au verso des pages et servant à distraire les malades dans les infirmeries des collèges de la Société de Jésus; 3° de quelques lots d'estampes acquis aux ventes Van Hulthem et Delbecq à Gand par mon prédécesseur, le baron de Reiffenberg.

L'espace manquant lors de mon entrée en fonctions, ce commencement de collection n'avait reçu ni clas-

sification ni inventaire; depuis qu'un local et un fonctionnaire spécial ont été attribués à ce service, le plus grand ordre y règne et les communications au public s'opèrent avec sécurité.

Le cabinet des estampes possède également quelques centaines de planches de cuivre gravées. Le nombre actuel des estampes proprement dites s'élève à 60,000; celui des cartes et plans à 1,350, non compris un lot fort considérable acquis lors de la cessation de l'établissement géographique de M. Vander Maelen; ce dernier lot comprend plusieurs milliers de cartes dont la plus grande partie a été donnée par le propriétaire et qui jusqu'ici, faute d'espace, n'ont pas pu même être inventoriées.

Travaux et acquisitions. — Le personnel peu nombreux de cette section, qui ne compte outre le conservateur qu'un seul employé et un huissier, occupe très utilement le temps pendant lequel il n'est point sollicité par des visiteurs. Ainsi, en 1883, M. Hymans a fait lui-même ou fait exécuter, sous sa direction, les travaux suivants :

Pour répondre avec plus de facilité à une certaine catégorie de visiteurs, il a formé des œuvres spéciaux de quelques peintres, tels que Raphaël, Le Poussin, Gérard Dow, Wouwermans, Watteau, Boucher, les Vernet, David, etc.

Toutes les pièces acquises durant les deux dernières années ont été régulièrement inventoriées et les principales ont été intercalées dans les œuvres dont elles relèvent. Ces acquisitions étaient, en 1883, au nombre de 914, dont 169 offertes gtatuitement, et, en 1884, de 1,055 pièces, parmi lesquelles 157 reçues à titre de don.

Nous avons soin, dans nos acquisitions, de rechercher avant tout les œuvres qui se rapportent à notre pays; c'est-à-dire à ce qui constituait autrefois les Pays-Bas, soit que l'œuvre émane d'un artiste belge ou représente quelque personnage ou des faits se rapportant à notre histoire. Ceci ne nous empêche pas de recueillir, autant que nos ressources le permettent, les œuvres des grands maîtres allemands, français et italiens.

Catalogue descriptif. — La confection du catalogue descriptif destiné à l'impression se poursuit lentement, vu le soin que nécessite une entreprise aussi difficile et qui ne peut être menée à bonne fin qu'à l'aide de sources authentiques. Tandis que certains œuvres se classent sans difficulté, d'autres exigent au contraire de longues recherches.

Il est permis d'espérer que l'année 1885 verra la fin de la lettre G.

4e SECTION. — CABINET DE NUMISMATIQUE.

(Conservateur, M. Cam. Picqué.)

Le conservateur n'a qu'un seul collaborateur; la collection comprend particulièrement les monnaies des anciennes provinces des Pays-Bas et de la principauté de Liège, depuis les temps les plus reculés, ainsi que les médailles se rapportant surtout à notre histoire nationale.

Accroissements. — Le cabinet s'est accru, en 1883, de 754 pièces, parmi lesquelles 461 proviennent de dons; en 1884, de 419, dont 195 à titre gratuit :

5e SECTION. — BUREAU D'ENTRÉE.

(Conservateur, M. J. Petit.)

Le service de cette section se confond en plus d'un point avec celui de la 1re; la fonction principale du chef de cette section est de rechercher quels sont les livres dont il convient d'augmenter notre dépôt et d'en poursuivre l'acquisition soit en librairie, soit dans les ventes publiques. Tout ce qui rentre en fait d'imprimés à la Bibliothèque royale, soit à titre gratuit, soit à titre onéreux, doit passer par le bureau d'entrée pour y être inscrit à l'inventaire. Avant d'aller prendre sa place sur les rayons, chaque livre doit recevoir un numéro et le timbre de la Bibliothèque royale; il doit être en outre l'objet d'un bulletin descriptif systématique qui sert de base à la confection ultérieure des bulletins alphabétiques; cette besogne est considérable. Une catégorie d'ouvrages exige une inscription particulière, je veux parler des publications périodiques et des ouvrages en cours d'exécution : chaque volume ou chaque fascicule qui entre doit être inscrit sur un bulletin séparé. Cette besogne doit s'exécuter avec la plus grande célérité, afin que la communication aux lecteurs de la salle des périodiques ne subisse point de retard. J'ai dit plus haut que ce service et celui de la 1re section se confondent en plus d'un point; ainsi une partie des travaux du catalogue des imprimés s'exécute sous la direction du chef de la 5e section; il en est de même du dépôt légal et de la Bibliographie de Belgique.

Accroissements. — L'inventaire clôturé au 31 décembre 1883 comprend 2,104 inscriptions d'ouvrages complets formant 2,914 volumes; celui de 1884, 1,750 inscriptions qui correspondent à 2,424 volumes. Les dons des particuliers figurent dans le relevé de 1883 pour 93 volumes et de 1884 pour 85 volumes. Il est entré par la *Bibliographie de Belgique* en 1883, 591 volumes et 457 en 1884. Avant 1883, la Bibliothèque royale recevait directement de l'éditeur de la *Bibliographie de Belgique* les ouvrages écrits en français et ceux écrits en flamand publiés dans le pays. En vertu d'un contrat passé, le 30 décembre 1882, entre le gouvernement et l'éditeur, Mme Manceaux, les ouvrages en langue flamande devront être recueillis par la Société du *Willems-Fonds* à Gand.

Reliure. — Le bureau d'entrée est également chargé de la reliure. C'est par ses soins que sont dressées les listes des ouvrages qui réclament soit des réparations, soit une reliure complète.

Personnel et catalogue. — Le personnel de la 5e section, indépendamment du conservateur, se compose de trois employés et d'un huissier.

6e SECTION. — PÉRIODIQUES.

(Conservateur, M. Ern. Gossart.)

La section des périodiques doit son origine à l'initiative de S. M. le Roi qui, voulant que les publica-

tions du monde entier pussent être rendues accessibles au plus grand nombre possible de travailleurs, avait eu l'idée de la création d'un bureau de traduction.

Une commission a été chargée de donner une exécution pratique au vœu royal; on établit d'abord dans les locaux du département de l'intérieur une salle dans laquelle un nombre assez considérable de revues se trouvaient disposées dans des casiers, à la portée des lecteurs ; un chef de bureau fut nommé à cet effet, et on lui donna aussi pour attribution le soin de procurer des traducteurs. La salle des périodiques fut très peu fréquentée, tant qu'elle resta dans les locaux du susdit département; le bureau de traduction n'avait également que peu de vogue. La commission spéciale, après avoir mûrement délibéré, se contenta de former une liste des publications périodiques que ne possédait point la Bibliothèque royale, les fit acheter et, considérant sa mission comme accomplie, demanda au gouvernement de transférer la section des périodiques et le bureau de traduction à la Bibliothèque royale. C'est en exécution d'un arrêté du roi, portant la date du 27 février 1882, que le transfert a eu lieu.

Le personnel de cette section se compose du conservateur et de trois employés appartenant à d'autres sections qui se partagent la surveillance des séances du soir.

Fréquentation. — L'entrée de la section des périodiques n'est accordée qu'aux personnes munies d'une autorisation. En 1883, 580 personnes étaient autorisées à fréquenter les séances du jour et du soir; il a été délivré 129 permis temporaires pour les séances du soir à des personnes non munies de l'autorisation générale et qui, ayant demandé la communication d'ouvrages de la première section au conservateur de celle-ci, ont obtenu de ce fonctionnaire une entrée provisoire.

512 personnes différentes ont visité la salle : 350 le jour, 283 le soir.

Le nombre des visites s'est élevé à 8,184 : 3,832 le jour, 4,352 le soir.

La moyenne du nombre des visites le jour, pour 295 séances, est de 13; le soir, pour 290 séances, de 15. En 1882, elle avait été de 8 le jour, de 12 le soir.

Comme on le voit, durant le dernier semestre de l'année, le nombre des visites est notablement plus élevé.

Le maximum, dans cette période, a été de 23 le jour et de 38 le soir; la moyenne donne pour les séances du soir un chiffre également supérieur. De même, les séances du jour ont été suivies par un plus grand nombre de personnes differentes.

Comme en 1883, le nombre des visites faites en 1884, à la salle de lecture de la section des périodiques, est beaucoup plus élevé que l'année précédente. Pour les deux séances quotidiennes, il était, en 1883, de 8,184; en 1884, il monte à 11,252 : 4,940 le jour; 6,312 le soir.

Pendant les trois années écoulées depuis la création de la sixième section, la moyenne des visites s'est progressivement accrue au point d'avoir doublé dans ce court espace de temps; elle a été, en effet, successivement pour le jour de 8 (année 1882), 13 (1883), 16 (1884); pour le soir, de 12 (1882), 15 (1883), 21 (1884).

En 1883, la salle a été fréquentée par 512 personnes différentes; en 1884, par 559.

Ce sont les séances du soir qui attirent toujours le plus grand nombre de lecteurs. Dans les deux derniers mois de l'année 1884, il varie habituellement de 30 à 40; il s'élève même une fois à 42, chiffre considérable, relativement à l'espace dont nous disposons.

La sixième section est ouverte, de jour, aux mêmes heures que la salle de lecture de la première section; les séances du soir commencent à 7 heures et demie pour finir à 10 heures et demie.

Pour ce qui est des ouvrages transportés pour les séances du soir, on en trouvera le chiffre à la statistique de la première section.

Accroissements. — La collection des périodiques mis à la disposition des lecteurs dans la salle de la 6ᵉ section comptait, au 31 décembre 1882, 1,103 publications; à la fin de 1884 elle avait été augmentée de 67.

Ces 1,170 publications se répartissent ainsi qu'il suit: bibliographie, 46 ouvrages; théologie, 4; philosophie, 11; pédagogie, éducation, enseignement, 24; droit, administration, 93; sciences sociales, politique, économie politique, statistique, 62; commerce, industrie, agriculture, économie rurale, 41; sciences mathématiques, physiques et naturelles, 213; anatomie et physiologie normales et pathologiques, médecine, 135; sciences, arts et administration militaires, marine, 8; arts et métiers, 62; beaux-arts et archéologie, 64; linguistique et philologie, 56; belles-lettres, histoire littéraire, 9; géographie, cartographie, 34; histoire et sciences auxiliaires, 130; revues et journaux généraux, recueils généraux de sociétés savantes, 140; varia, 38.

Administration (secrétariat). — Le conservateur en chef s'est réservé personnellement la direction de ce service. Les attributions du secrétariat se composent: 1° de la tenue de l'indicateur et des archives; 2° de la correspondance tant avec l'administration supérieure qu'avec les autorités, les particuliers et les fournisseurs; 3° du bureau d'expédition; 4° de la comptabilité et de l'économat. (Arrêté du 19 août 1882.) Le personnel spécialement attaché au secrétariat se compose : 1° de l'agent comptable chargé de l'économat; 2° d'un employé chargé de la tenue de l'indicateur et de l'expédition; 3° un huissier est attaché à ce service.

Matériel. — L'article du budget du département de l'intérieur, spécialement affecté au matériel et aux acquisitions de notre dépôt, s'était élevé, en 1883, à la somme de 85,050 francs, tandis que l'année 1884 ne nous a donné que 75,700 francs.

Ces dépenses se décomposent de la manière suivante :

	1883	1884
Entretien	3,851 fr.	2,431 fr.
Chauffage	4,571	3,899
Éclairage	1,258	1,278
Ameublement	6,635	2,519
Frais de bureau	880	846
Impressions	1,440	1,512
Reliures	8,806	10,527
Achat d'imprimés	44,512	34,719
— manuscrits	1,339	1,051
— estampes	4,070	5,563
— médailles	4,375	8,096
Divers (1)	3,131	3,163
Jetons de présence	170	90
	85,050 fr.	75,700 fr.

Turquie. — *La Bibliothèque du Sultan à Constantinople.* — Un Anglais, M. J.-C. Robinson, est parvenu récemment à pénétrer dans les salles du vieux Sérail, où les sultans ont accumulé les richesses et les objets d'art. Le récit de cette visite du trésor impérial de Constantinople vient de paraître dans le *Times;* nous en extrayons le passage suivant relatif à l'ancienne bibliothèque des sultans :

« La visite du trésor était terminée. En sortant, M. Robinson passa par un kiosque contenant l'ancienne bibliothèque des sultans. Ce sont deux ou trois mille volumes, tous manuscrits. On dit que cinquante ou soixante livres de la bibliothèque de Mathias Corvin font partie de cette collection. Les volumes sont placés chacun dans un étui en cuir et disposés en piles verticales et non en rangées horizontales. Au temps de la Renaissance, cette bibliothèque était l'objet des vœux de tous les humanistes. Les Bembo, les Felibien, les Scaliger croyaient qu'elle comprenait une partie notable de la bibliothèque des empereurs byzantins, c'est-à-dire la collection de tous les classiques inédits grecs et latins. Mais personne ne put y pénétrer, et même Louis XIV vit sa requête repoussée. On croit savoir aujourd'hui qu'il n'y a pas de manuscrits classiques dans la bibliothèque du sultan, mais on n'en est pas sûr. »

États-Unis. — *La Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro.* — Cette bibliothèque, le premier établissement de ce genre au Brésil, autant par le nombre des volumes que par les raretés bibliographiques et artistiques qu'il contient, est due au prince régent D. João; ce prince, se transportant du Portugal au Brésil en 1807, apporta avec lui la bibliothèque royale d'Ajuda que D. José I[er] avait formée pour remplacer l'ancienne bibliothèque royale détruite dans l'incendie qui sévit, après le tremblement de terre de Lisbonne, le 1[er] novembre 1755.

En 1811, elle fut ouverte à toutes les personnes munies préalablement d'une autorisation du prince-régent, et son organisation et sa conservation furent confiées à deux prêtres, qui dressèrent, en manuscrit, un excellent catalogue des livres.

L'indépendance du Brésil proclamée, la bibliothèque dut entrer, comme propriété royale, en arrangement de comptes avec le Portugal; et le Brésil fit les sacrifices nécessaires pour conserver cet établissement.

La bibliothèque nationale possède près de 200,000 ouvrages. Elle est riche en livres anciens et précieux par leur extrême rareté, surtout en collections ayant trait à l'histoire ancienne portugaise et espagnole, droit et théologie. On y remarque des éditions de classiques très anciennes et une collection presque complète des classiques dans l'édition elzevirienne.

On y rencontre bon nombre d'éditions de presque toutes les premières imprimeries de Venise, Bâle, Leyde, Anvers, Milan, Amsterdam, Nuremberg, Rome, Paris, Lisbonne, Madrid, etc.; des éditions aldines, plantiniennes, elzeviriennes, des Estévaos, bodiniennes, etc.

Le nombre d'incunables est extraordinaire. Le plus rare trésor pourtant qu'elle renferme parmi tous les paléo-types est la Bible latine de Fust et Schæfer de *Mayence,* imprimée en 1462 sur parchemin et formant deux volumes in-folio; on doit ajouter que la bibliothèque possède deux exemplaires de cette œuvre précieuse. C'est la première édition de la Bible portant une date certaine.

Parmi un grand nombre d'autres ouvrages, la bibliothèque conserve l'édition de *Don Quichotte,* de Cervantès (Madrid, 1797-1798), exécutée par Pellicier sur parchemin, enrichie de nombreuses gravures et dont le tirage n'a pas dépassé sept exemplaires; la Bible en langue espagnole de 1553, connue sous le nom de *Bible des Juifs* ou Bible de Ferrare, qui est très rare et très estimée; la Bible polyglotte, hébraïque, chaldéenne, grecque et latine de Ximenès, imprimée de 1514 à 1517 en six volumes in-folio.

Nous pouvons citer encore une collection *Camonéenne,* qui comprend parmi différentes éditions des *Luziadas,* la première datée de 1572 et en parfait état de conservation; une riche collection des éditions de *Marilia de Dirceu,* de Thomas Antonio Gonzaga, et des œuvres du Père José Agosthino de Macedo.

L'établissement est divisé en trois sections : imprimés et cartes géographiques, manuscrits et estampes.

Dans la section des manuscrits se trouve un grand nombre de documents très importants sur papier et sur parchemin, des chroniques, mémoires, relatifs au Brésil principalement, des autographes et des cartes géographiques. La plus grande curiosité de cette section est une Bible latine de 1300, écrite en caractères microscopiques sur du parchemin très fin.

La collection des lettres que Anchiets, Nobrega et autres jésuites faisant partie des premières missions envoyées au Brésil, adressèrent de 1540 à 1560 au général de l'ordre à Lisbonne, constitue aussi une véritable curiosité.

La section des estampes, qui est aussi à la hauteur

des autres sections, renferme un grand nombre de dessins originaux des grands maîtres et plus de 30,000 estampes, dont plusieurs miliers sont des plus célèbres maîtres de toutes les écoles.

Elle contient les collections célèbres de Barboza Machado et l'*Araujense* du comte de la Barca en 125 volumes grand in-folio, composé du *Grand Theatro do Universo* et des *Antiguidades romanas* qui sont uniques dans leur genre. Dans cette section sont exposées les cinq fameuses batailles d'Alexandre le Grand, d'après Charles Le Brun, gravées à l'eau-forte et retouchées au burin par Gérard Audran et Gérard Edelinck, de 1661 à 1678, le portrait de Louis XIV à cheval, connu sous le nom de *Thèse de la Paix*, gravé par Gérard Edelinck en 1674; la destruction de Jérusalem gravée par Merg, d'après Kaulbach, etc.

La collection numismatique, bien que commencée il y a quatre ans à peine, est déjà assez riche en monnaies brésiliennes datant des temps coloniaux et en pièces étrangères, modernes et anciennes.

Le 10 juin 1881, à l'occasion des fêtes du tricentenaire de la mort de Camoëns, célébrées à Rio-de-Janeiro, dont le cabinet portugais de lecture prit l'initiative, la bibliothèque réalisa une exposition camonéenne, dont elle publia le catalogue.

Le 2 décembre 1881, la bibliothèque nationale organisa une exposition d'histoire du Brésil et publia, le jour de l'ouverture, un volumineux catalogue des livres et autres objets qui figuraient dans l'exposition; un pareil événement est encore sans précédent dans les annales du pays.

Dans cette nomenclature, pleine d'indications utiles, les spécialistes trouveront les ouvrages et les estampes très rares relatifs à l'histoire du Brésil.

Pendant l'administration du docteur B.-F. Ramiz Galvão, la bibliothèque nationale s'est enrichie d'ouvrages rares, traitant principalement de l'histoire et de la géographie de l'Amérique méridionale. Le docteur Ramiz Galvão a rendu à la bibliothèque et aux lettres brésiliennes les services les plus signalés. En 1871, il fit réimprimer la *Prosopopea* de Bento Teixeira; en 1874, il organisa une commission pour dresser le catalogue des livres de l'établissement, s'occupa en 1876 de la réforme de la bibliothèque, et dans cette même année fonda les *Annales*, à la publication desquelles il apporta tous ses soins. Il écrivit une intéressante monographie sur la collection bibliographique de Barbosa Mâchado, fit réimprimer l'*Arte da lingua Kiriri* du père Mamiani, ainsi que la traduction en langue guarani de la *Conquista expiritual* de Montoya, traduite du guarani en langue portugaise par feu le savant Baptista Caetano. Enfin il a donné les deux premiers tomes du *Catalogue des manuscrits* de la bibliothèque, le *Catalogue de l'exposition camonéenne* et celui de l'*Exposition de l'histoire du Brésil*.

Le docteur Ramiz Galvão se consacra entièrement à la réalisation de cette exposition, qui obtint un plein succès. (*La Bibliophilie.*)

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Les tomes III et IV de l'*Histoire des Princes de Condé* par le duc d'Aumale ont paru il y a quelques jours.

— Chez Plon, M. Paul Thureau-Dangin fait paraître le troisième volume de son *Histoire de la monarchie de Juillet*.

— La *Société des anciens textes français* vient de mettre en distribution quatre volumes qui complètent l'exercice de l'année 1883 et constituent l'exercice de 1884. Ce sont: le tome II de la *Chronique du mont Saint-Michel*, publiée par M. S. Luce; le tome IV des *Œuvres d'Eustache Deschamps*, publiée par M. le marquis de Queux Saint-Hilaire: *la Mort d'Aymeri de Narbonne*, chanson de geste publiée d'après les manuscrits de Londres et de Paris par M. Couraye du Parc; le tome premier des *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, publiées par M. H. Suchier.

— La librairie Leroux vient de faire paraître deux publications sur le maréchal d'Ancre. La première a pour auteur M. Pouy, et pour titre: *Concini maréchal d'Ancre, son gouvernement en Picardie;* la seconde est intitulée: *Une révolte à Péronne sous le gouvernement du maréchal d'Ancre, l'an 1616*. Ce travail est signé par M. A. Danicourt.

— Le deuxième volume des *Mémoires d'archéologie et d'histoire* de M. J. Quicherat vient de paraître à la librairie Picard.

Le même éditeur met en vente le tome II de l'*His-*

toire générale de la Champagne et de la Brie par M. Poinsignon.

— La Société de l'Histoire de France a distribué à ses adhérents pendant le dernier exercice trois nouvelles publications : les *Mémoires du maréchal de Villars,* les *Lettres de Louis XI* et le *Journal de Nicolas de Baye.*

— M. Léopold Delisle a fait tirer à part un très intéressant travail inséré dans la *Bibliothèque de l'École des chartes,* et relatif à la mission de Jeanne d'Arc. Signalons également l'important travail que M. Siméon Luca, l'érudit collaborateur de la *Revue des questions historiques,* vient de faire paraître sur l'héroïne d'Orléans : *Jeanne d'Arc à Domremy.*

— M. Vessiot, ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, vient de consacrer une intéressante brochure à la question du latin, question soulevée par M. Frary dans un livre qui a fait grand bruit.

— La plaquette de M. Vessiot a pour titre : *la Question du latin de M. Frary et les professions libérales.*

— M. M. Faucon donne, à la librairie Thorin, le premier volume d'un ouvrage intitulé : *la Librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues* (*1316-1420*).

— Un moliérisant, M. Auguste Baluffe, nous donne le premier volume d'un *Molière inconnu.* L'ouvrage a paru chez l'éditeur Didier.

— M. Edmond Biré, que son beau travail sur V. Hugo recommande à tous les lettrés, fait paraître un nouvel ouvrage : *Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres.*

— Annonçons également un nouveau volume de Henry Houssaye : *les Hommes et les idées.*

— La Société générale de librairie catholique vient de faire paraître en un volume in-4°, magnifiquement imprimé, les *Poésies* du pape Léon XIII.

— Une *Histoire de la médecine* vient de paraître à la librairie Duprat.

— M. Antonin Lévrier publie une *Histoire des Deux-Sèvres* qu'il a fait paraître à Niort, chez l'éditeur Clouzot.

— M. Paul Eudel est toujours le curieux et intéressant historiographe de l'hôtel Drouot. Son nouveau volume, qui est le cinquième de la série, contient une préface de M. Ph. Burty.

Signalons, dans le même ordre d'idées, le sixième et malheureusement dernier volume de *la Vie à Paris,* réunion d'articles parus l'an dernier dans le journal le *Temps* sous la signature de M. Claretie.

— Dans un volume qu'il intitule *la Société et les mœurs en Béarn,* M. de Lagrèze nous donne de curieux détails sur la vie publique et privée en Béarn, depuis le règne des premiers vicomtes jusqu'à nos jours.

L'ouvrage a paru à Pau, chez le libraire Cazeaux.

— M. Alfred Marchand étudie, dans un volume édité par la maison Charpentier, *les Poètes lyriques de l'Autriche.*

— Le général Tcheng-Ki-Tong vient de réunir en un volume les articles qu'il a récemment publiés dans le journal le *Temps* sur le *Théâtre des Chinois.*

— Le tome troisième du *Catalogue de la bibliothèque du ministère de la guerre* vient d'être publié par l'Imprimerie nationale.

Il contient tout ce qui a trait à l'histoire des guerres, à l'historique des corps, à la biographie des guerriers célèbres, ainsi que tout ce qui est relatif à la marine. Avec ce volume se termine la première partie du catalogue, celle qui se rapporte exclusivement aux forces de terre et de mer.

La seconde partie est prête pour l'impression, et déjà on a commencé celle du premier volume formant le quatrième de la collection et relatif aux sciences pures et appliquées, ainsi qu'à la géographie.

— L'administration de la *Revue des Deux Mondes* vient de faire paraître une *Table* supplémentaire allant de 1874 à 1886. La première édition de la *Table générale* de la Revue étant épuisée, un nouveau tirage doit en être fait incessamment.

De son côté, la maison Hachette annonce une table analytique et alphabétique des vingt-cinq premiers volumes de la publication bien connue sous le nom de *Tour du Monde.*

Ajoutons enfin que la *Gazette des Beaux-Arts* tient à la disposition de ses abonnés la *Table alphabétique et raisonnée des noms, matières et gravures,* pour les tomes Ier à XXII de la seconde période, de 1869 à 1880. Ces tables permettent des recherches rapides et sûres dans ces volumes chargés de faits et de systèmes d'exemples historiques et de réflexions esthétiques. Les précédentes avaient été rédigées par Paul Chéron, ancien collaborateur de Buchot, de Jannet, de Sainte-Beuve. Chéron est mort en 1881. Ce nouveau travail a été confié à M. Henry Jouin.

ÉTRANGER

Allemagne. — Les tomes XI, XII et XIII de la *Correspondance politique de Frédéric le Grand* ont paru dernièrement à Berlin. Les lettres comprises dans ces

trois volumes vont de l'année 1755 à la fin de l'année 1756.

Publications relatives aux beaux-arts.

Les publications d'ouvrages relatifs aux beaux-arts éditées par la maison Seemann de Leipzig sont actuellement au nombre de cinq. *L'Art et les artistes* (*Kunst und Künstler*) de M. Dohme est arrivée à sa 24e livraison, aux artistes peintres de la première moitié du XIXe siècle.

Le troisième volume de l'histoire de la peinture, *Geschichte der Malerei*, de Wœrmann passe en revue les écoles italienne, espagnole et française du XVIIe siècle.

La nouvelle édition revisée et augmentée de l'histoire de l'architecture de W. Lübke est sous presse.

Quant au *Kulturhistorischer Bilderatlas*, ouvrage qui se propose de retracer l'histoire de la civilisation et d'en rendre les leçons plus efficaces au moyen d'un grand nombre d'illustrations représentant les objets les plus curieux de chaque époque, la dernière partie du volume sur l'antiquité, par M. Ph. Schreiber, vient de paraître.

La dernière publication de la maison Seemann est intitulée *Kunsthistorische Bilderbogen* et s'occupe exclusivement des arts. — Le premier volume contient plusieurs centaines d'illustrations reproduisant les principales productions de l'architecture et de la sculpture chez les Égyptiens, Chaldéens, Assyriens, Phéniciens, Persans, Grecs et Romains.

Notons encore une *Bilderatlas zur Geschichte der deutschen National litteratur*, par Gustave Kœnnecke, qui paraît chez M. Elwert à Marbourg et qui contiendra 1,558 illustrations, d'après les originaux.

Angleterre. — Nous avons déjà eu occasion de mentionner la série de fac-similés des *Shakespeare Quartos*, en cours de publication chez M. Quaritch.— Ces fac-similés se vendent 6 shillings (7 fr. 50) le volume; actuellement ont déjà paru: Le songe d'une nuit d'été (1600); Hamlet, édition de 1603 et de 1604; Henry IV, première partie, 1598 et deuxième partie 1600; Passionate Pilgrim, 1599; Richard III, 1507; Venus et Adonis, 1593; Love's Labor Lost, 1598; Merry Wives of Windsor, 1602; Merchant of Venise, 1600; King Lear, 1608, et Lucrèce, 1694.

— L'éditeur Nimmo vient de rééditer en deux volumes in-8° un ouvrage qui parut pour la première fois il y a une trentaine d'années : *la Vie de Georges Brummel.* La nouvelle édition, annotée et augmentée de plusieurs chapitres, est illustrée de portraits en couleur représentant Brummel et les plus célèbres de ses contemporains.

— Le même éditeur, M. Nimmo, va publier une édition anglaise, à 500 exemplaires, de *la Française du siècle* (*the Frenchwoman of the century*) de notre directeur M. Octave Uzanne. — Espérons le même succès au delà qu'en deçà du détroit.

MM. Macmillan annoncent une édition complète des œuvres de *John Morley*, en huit volumes, pareille à leur édition des œuvres d'Emerson, pour laquelle, entre parenthèses, M. John Morley avait écrit la préface.

Le premier volume qui contient l'étude intitulée *Voltaire* a déjà paru ; l'édition entière, y compris deux volumes de miscellanées, sera complète vers la fin de mai.

— *The Vicar of Wakefield*, édition fac-similé de l'*editio princeps*, fut publiée en 1766 par Francis Newbery à Salisbury, 2 vol. in-12.

M. Elliot Stock vient de mettre en vente une reproduction de la première édition du chef-d'œuvre de Goldsmith accompagnée d'une notice bibliographique très complète par M. Austin Dobson et d'une liste de toutes les éditions anglaises et traductions en langues étrangères.

Espagne. — On nous annonce l'apparition des publications suivantes:

Coleccion de Escritores Castellanos. — T. XXXVI. Cancionero de Gomez Manrique. Publicale con algunas notas don Antonio Paz y Melia. — Tomo I. Madrid. Imp. de A. Perez Dubrull. En 8°, XXXIX 342 p.

Coleccion di documentos ineditos para la Historia de España, por el Marqués de la Fuensanta del Valle, J. Sancho Rayon y Fr. de Zabalburu tomo LXXXIV. Madrid, lib. de M. Murillo. En-4°, 570 pages.

Ce volume contient les matières suivantes : Cartas del Conde de Peñaranda. — Relacion al Rey D. Felipe IV sobre el estado de la Monarquia española en 1650. — Apuntes biograficos de don Gaspar de Bracamonte y Guzman, Conde de Penaranda.

Coleccion de doc. ineditos relativos al descrbrimiento conquista y organizacion de las antiguas posesiones españolas de Ultramar. — Segunda serie, publicada por la Real Academia de la Historia. — *Isla de Cuba.* — En-4°, 478 pages.

El espiritu de Miguel de Cervantes Saavedra o la filosofia de este grande ingenio, representada en maximas, etc. por D. Aug. Garcia Arrieta, bibliothecario de los Estudios reales. Madrid, José del Ojo, editor.— En-8°, 198 p. (tiré à 334 exemplaires numérotés).

La Fuente : *Historia de las Universidades, colegios*, en España. Tomo II. Madrid, M. Murillo. — En-4°, 631 pages.

España, sus monumentos y artes, Su naturaleza é historia. Complet en 20 volumes. — Daniel Cortezo, édit. Barcelone.

Suède. — Le roi Oscar de Suède a reçu de ses en-

fants des étrennes toutes particulières. Les trois plus jeunes fils du roi ont offert à leur père un livre écrit en commun et portant le titre: *Vara Minnen* (*Nos souvenirs*). Dans cet ouvrage, les trois princes racontent les impressions qu'ils ont rapportées de leurs voyages lointains. Le prince Eugène parle de la brillante réception qui lui a été faite chez les Drouses; le prince Oscar raconte sa visite aux îles Philippines, et le prince Charles décrit son voyage à Jérusalem et dans l'Inde. Le tout est orné de nombreuses illustrations, dont plusieurs ont été faites par le prince Eugène.

Le livre est dédié au roi et à la reine et n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, car il ne sera pas mis en vente.

États-Unis. — *Nouvelles publications de la maison Houghton et Mifflin*. John Fiske: ***Darwinism and other essays***, nouvelle édition, comprenant trois essais sur la philosophie positive de Comte, sur l'éducation libérale et la réforme universitaire.

A mortal antipathy. — First opening of the New Portfolio, by Oliver Wendell Holmes.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Otto Lorenz annonce la publication de la quatrième partie de son *Catalogue général de la Librairie française*. Cette quatrième partie comprendra les tomes IX et X de l'ouvrage. Chacun des deux volumes sera publié en deux parties. Le premier demi-volume paraîtra au mois de mai prochain; les autres suivront de cinq mois en cinq mois.

Après ces deux volumes, M. Otto Lorenz a encore l'intention de donner un dernier volume (t. XI) contenant la table, classée par ordre alphabétique des matières, des tomes IX et X.

— On nous annonce un nouveau volume de M. Barbey d'Aurevilly; il sera intitulé *Sensations d'art*.

— On parle de la réapparition de la *Revue de Paris* dans laquelle se retrouveront deux rédacteurs de l'ancienne Revue, MM. Alphonse Karr et Arsène Houssaye.

— Mme la vicomtesse de Janzé travaille, dit-on, à un volume d'études sur les XVIIe et XVIIIe siècles.

— M. Paul Lacombe met en souscription chez l'éditeur Rouquette une *Bibliographie parisienne; tableaux de mœurs et relations de voyageurs*.

L'ouvrage comprendra l'indication de tous les livres ainsi publiés de l'année 1600 à 1880.

M. Jules Cousin s'est chargé de la préface.

— On nous annonce les *Mémoires* de Louise Michel. La célèbre révolutionnaire les a écrits pendant sa dernière captivité à la prison de Saint-Lazare.

— M. Décembre-Alonnier met en souscription une nouvelle édition de l'ouvrage qu'il publia en 1864 sous ce titre : *Typographes et gens de lettres*. L'ouvrage, annoté par l'auteur, sera réservé aux seuls souscripteurs et ne se trouvera point dans le commerce.

— Deux jeunes écrivains, MM. Cerfbeer et J. Christophe, préparent un livre d'une certaine originalité : *le Répertoire de la Comédie humaine*.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. H. Larkin, qui a été pendant dix ans secrétaire de Carlyle, va publier un volume intitulé : *Carlyle et le secret de sa vie*.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

L'édition nationale de Victor Hugo. — Nous avions accueilli, d'après le bruit public, tout en l'insérant sous réserve, la nouvelle que l'*édition nationale des œuvres de V. Hugo* avait suspendu sa publication. Il nous est permis de constater aujourd'hui qu'il n'en est rien. Son directeur nous a envoyé sa réponse sous forme d'un beau volume in-4° : *les Châtiments*, dont le dernier fascicule paraît précisément aujourd'hui.

Cette façon courtoise de rectifier notre communi-

cation nous force à reconnaître que le volume que nous avons entre les mains est la meilleure preuve de la vitalité de l'entreprise.

Lors de la publication du troisième volume, nous avions fait de nombreuses réserves au sujet de la plupart des illustrations de ce livre. Avec *les Châtiments*, nous nous trouvons mieux à l'aise pour avouer franchement que la partie artistique a beaucoup gagné.

Ces eaux-fortes de Léopold Flameng, Bracquemond, Champollion, Courtry, Boulard, d'après les derniers originaux de Fr. Flameng, Léon Glaize, Comène, Ferry et le bas-relief de Dalou sont dignes d'être remarqués et les vignettes à mi-page, d'après le dessin de Danger, forment réellement une œuvre pleine d'ingéniosité et de bonne facture.

Nous savons que *les Contemplations* sont prêtes à paraître et que la *Légende des siècles* est en préparation.

La marche de l'œuvre est donc assurée et il ne nous en coûte pas de le reconnaître.

Nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur. — Sur le rapport du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de commandeur : M. Béclard, doyen de la Faculté de médecine de Paris, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine.

Au grade d'officier : M. Faullain de Banville, auteur dramatique.

Au grade de chevalier : M. Réville, professeur au Collège de France. Importants travaux de critique et d'histoire.

Grébaut, directeur de la mission archéologique française au Caire.

Rocquain, chef de section aux Archives nationales.

Tallemant, dit Lavoix, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Crépy-Danel, président de la Société de géographie de Lille.

Eugène Muntz, conservateur de la bibliothèque et des collections de l'École des beaux-arts.

Boussod, éditeur d'estampes.

Grus, éditeur de musique.

Charpentier, éditeur.

Société des gens de lettres. — Le comité de la Société des gens de lettres vient de procéder à la distribution annuelle de ses prix.

Le prix *Petit-Bourg* (1,000 fr.) a été attribué à M. Lucien Biart.

Le prix du *Congrès littéraire* (500 fr.), partagé entre MM. Alfred Séguin, Jules Roussy et Mme Blanchecotte.

Le prix du *baron Taylor* (500 fr.), partagé entre Mlle Valentine Herment (André-Gérard) et MM. Henri de Suckau et Amédée Blondeau.

Le prix *Musset* (300 fr.), partagé entre MM. Jules Rostaing et Savinien Lapointe.

Le prix *Jules Simon* (500 francs), partagé entre MM. Ch.-M. Laurent, Julien Lemer et Mme Maria Delcambre.

Prix *Arsène Houssaye* (500 fr.), partagé entre MM. A. de Frarières, Ed. Didier et Turpin de Sansay.

Prix *Eugène Bonnemère* (500 fr.), partagé entre Mme Amory de Langerack et M. Roland de Cadehol.

Des allocations de fin d'année ont été accordées à divers sociétaires.

— La Société vient de recevoir les bustes d'Alex. Dumas père et d'Alfred de Musset, offerts par M. Alexandre Dumas fils et Mme veuve Lardin de Musset.

D'autres bustes seront également placés dans la salle du comité et dans celle de la bibliothèque ; ce sont ceux de Victor Hugo, Eugène Sue, Arsène Houssaye, Jules Simon, L. Desnoyers, Léon Gozlan et François Arago.

Balzac et le domaine public. — Dans quelques années, libraires et journaux pourront publier les œuvres de Balzac comme bon ils l'entendront.

Honoré de Balzac est mort en 1850. Aux termes de son contrat de mariage, la propriété de ses œuvres devait revenir à sa femme pour une durée de cinquante ans, du jour du décès. Donc les œuvres de Balzac tomberont dans le domaine public en 1900, soit dans quinze ans.

Cette question avait été étudiée par un avocat distingué, mort depuis quelques années, M. de Villepin. Sa consultation est entre les mains de M. Calmann Lévy.

Les droits d'auteur d'Alexandre Dumas. — Nous trouvons dans un récent volume que vient de publier M. de Cherville quelques renseignements sur la collaboration de Dumas et les prix auxquels lui furent payés quelques-uns de ses romans :

« M. Blaze de Bury est mal renseigné quand il affirme que le théâtre de Dumas lui a rapporté beaucoup moins que ses romans. D'abord le feuilleton même signé Dumas était payé moins cher à son époque qu'il ne l'est aujourd'hui. En ce qui concerne les ouvrages auxquels j'ai pris part, le prix de la ligne était, au *Moniteur*, au *Siècle*, au *Constitutionnel*, de 40 à 60 centimes. Le *Journal pour tous* seul nous a payé 75 centimes les *Louves de Machecoul*, et très probablement les *Mohicans de Paris* furent réglés au même prix. Mais ce que M. Blaze de Bury a perdu de vue, c'est la part que Dumas faisait à ses collaborateurs, part très suffisamment équitable et parfaitement soldée, quoi qu'on en ait dit.

« Le produit de l'œuvre en feuilleton et en librairie formait trois parts. Une était réservée aux créanciers de Dumas, représentés par M. Lefrançois; la seconde était attribuée au collaborateur; la troisième revenait au Maître. Un feuilleton au *Moniteur* lui donnait donc seulement 20 centimes la ligne, c'est-à-dire un

produit inférieur à celui que perçoit le moindre romancier d'aujourd'hui. Le volume (3,333 lignes! Ah! les agréables volumes!), édité par Cadot, lui rapportait le tiers de 750 fr., soit 275 fr. Il faudrait en pondre une jolie collection pour représenter le gain de millions que la tradition lui prête. Dumas abandonnait en outre, en entier, à son collaborateur, le prix des éditions à l'étranger. »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Une Société de gens de lettres.* — Il s'est fondé à Leipzig, en 1879, sous le nom de *Schriftstellerverband* une association d'écrivains qui se réunit chaque année, une fois à Vienne, une autre fois à Dresde, à Spandau ou ailleurs, pour débattre les intérêts de la confrérie. — La dernière réunion a eu lieu à Berlin à la fin d'octobre. — On y a discuté un projet de fusion avec une société analogue nouvellement fondée à Stuttgart, par l'éditeur Kürschner. — La société fusionnée aurait son siège à Berlin. — Aucune décision cependant n'est encore intervenue et le projet a été renvoyé à l'examen d'une commission. Il faut ajouter que les premiers écrivains de l'Allemagne ne sont pas membres de l'association, qui comprend des éléments sémitiques.

Les grands éditeurs d'Allemagne. — Parmi les publications bibliographiques récemment parues, nous avons cité dans le dernier fascicule du *Livre* l'ouvrage de M. Pfau : *Das Buch berühmter Buchhændler.* Nous empruntons à cet ouvrage la liste suivante des libraires-éditeurs les plus célèbres d'Allemagne :

Aldus Manutius (Pius), 1449-1515, fondateur de la célèbre imprimerie Aldine, de Venise.

Antoine Koburger de Nuremberg (vers 1510), dont les éditions et en particulier les bibles se distinguent par leur excellente exécution. Antoine Koburger possédait des imprimeries dans seize villes différentes de l'Allemagne et des Pays-Bas.

Jean-Frobeen, de Bâle, 1460-1527, a édité des bibles et des ouvrages classiques, encore appréciés aujourd'hui.

Philippe Erasme, Reich de Leipzig, 1717-1787.

J.-G. Immanuel Breitkopf, 1713-1794, a publié un livre remarquable sur l'art de l'imprimerie ; sa maison est aujourd'hui une des premières de Leipzig.

Ch.-Fr. Nicolai, 1733-1811, auteur et éditeur de mérite, fut l'ami de Moses Mendelssohn et de Lessing, dont il publia les *literarische Briefe.* Une « Bibliothèque des beaux-arts » et le roman jadis célèbre « Sebaldus Northanker » comptent parmi ses meilleures publications.

Jean-Friedrich, baron Cotta, 1764-1832, le célèbre éditeur de Gœthe et de Schiller, succéda à son père dans la direction de l'imprimerie à Tübingen; il s'établit dans la suite à Stuttgart et fonda des maisons filiales à Munich et à Augsbourg. L'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg (aujourd'hui de Munich), un des grands journaux d'Allemagne, s'imprimait sur ses presses.

Fr.-Chr. Perthes, 1772-1842, le neveu du fondateur de la maison Justus Perthes de Gotha, transféra le siège de sa maison de Hambourg à Gotha, où il publia le célèbre ouvrage : *Monumenta Germaniæ Historiæ.*

G.-A. Reimer, 1776-1842, s'établit à Berlin vers 1800 et édita les ouvrages de Guillaume et d'Alexandre de Humboldt, Schleiermacher, Cornelius, Niebuhr, etc.

Fr.-Arnold Brockhaus, 1772-1823, fondateur de la grande maison Brockhaus à Leipzig, dirigea successivement une imprimerie à Dortmund, à Amsterdam et à Altenbourg.

C'est seulement depuis 1819 qu'il se fixa à Leipzig, où il publia le *Conversations Lexikon*, dictionnaire de la conversation, et les *Deutsche Blætter.*

B.-J. Teubner, mort en 1856; de simple imprimeur devint chef d'une des grandes maisons d'éditeurs de Leipzig.

Sa maison s'occupe spécialement de la publication d'ouvrages philologiques, théologiques, historiques et de mathématiques. La *Bibliotheca Teubneriana* est très appréciée en Allemagne et à l'étranger. Le journal de Leipzig, *Leipziger Zeitung*, et le *Bœrsenblatt*, organe de l'association des éditeurs-imprimeurs d'Allemagne, s'impriment chez M. Teubner.

Jean-Jacques Weber, 1803-1880, fondateur de la maison du même nom et de l'*Illustrirte Zeitung* de Leipzig, natif de Bâle, a travaillé pendant quelque temps dans les ateliers de Didot frères. En 1832, il devint administrateur d'une maison, fondée à Leipzig, sous les auspices de la Société pour la propagation des connaissances utiles.

M. Weber était homme de goût et avait le sentiment artistique; il le prouva par ses éditions illustrées de l'*Histoire de la Révolution*, de Mignet, la *Kaiser chronik*, de Sporschill; l'*Histoire de Napoléon*, illustrée par Horace Vernet et l'*Histoire de Frédéric le Grand*, illustrée par Adolphe Menzel.

La maison Weber existe depuis 1837; en dehors des belles publications que nous avons indiquées plus haut, elle a publié près d'une centaine de catéchismes ou manuels sur toutes les branches des sciences et des arts. Cette collection, non seulement se recommande par la modicité de son prix, mais par son exécution soignée, son format commode et par le choix judicieux des spécialistes auxquels M. Weber en a confié la direction.

Angleterre. — *Les adaptateurs et traducteurs littéraires.* — Un lecteur de la *Nation* de New-York se plaint de la façon cavalière avec laquelle certains éditeurs anglais, américains se permettent d'amputer les ouvrages des écrivains les plus célèbres.

Permettez-moi, dit-il, de mettre vos lecteurs en garde contre la traduction des *Misérables* de Victor Hugo, en 3 volumes, que publient actuellement MM. Ward et Lock à Londres et New-York. Ces éditeurs ont condensé en 3 volumes les 5 volumes de l'édition française et retranché à peu près 750 pages, soit les deux cinquièmes de l'original. Ainsi la magnifique description de la bataille de Waterloo des chap. XVI et XVII a été entièrement supprimée.

États-Unis. — *Le tirage des éditions américaines.* — Un correspondant du *New-York Mail and Express* a eu récemment un interview avec M. Lee, de la maison Lee et Shepard, Boston, et donne quelques détails curieux sur les plus forts tirages réalisés par les éditeurs américains.

Selon M. Lee, s'il s'agit d'une première édition, les auteurs en supportent presque invariablement tout ou partie des frais. Même Longfellow et James Russell Lowel ont édité leur premier ouvrage entièrement à leurs frais.

Un livre de 400 pages se tire d'ordinaire à 1,000 exemplaires et entraîne une dépense totale, y compris les frais d'annonces, de 6,500 francs. Si l'édition est vendue entièrement, elle rapporte net 3,510 francs.

La seconde édition du même livre ne revient qu'à 2,340 francs et rapporte autant que la première. Il s'agit donc de rattraper la différence, soit 1,300 francs sur les éditions suivantes, d'où il appert qu'il faut au moins trois éditions successives de 1,000 exemplaires chacune avant qu'un ouvrage rapporte quelque bénéfice à l'éditeur.

M. Lee constate qu'on lui envoie, surtout des romans et nouvelles, au moins un volume pour chaque jour du calendrier. Quant aux productions poétiques, il en est inondé; mais il ne s'empresse pas de les présenter au public, considérant, avec la majorité de ses confrères, qu'un poète doit avoir à son acquit au moins vingt ans de réputation et d'expérience avant qu'on puisse courir le risque d'imprimer ses œuvres aux frais de l'éditeur.

L'ouvrage publié par la maison Lee, qui ait donné lieu au tirage le plus fort est *That Husband of mine*, 170,000 exemplaires; voulant continuer ce succès, M. Lee édita immédiatement une contrepartie de ce livre, sous le titre *That Wife of mine;* mais, à son désappointement, le livre n'eut pas le moindre succès et il en fut pour ses frais d'édition.

Peck's bad boy, publié par MM. Belford et Clark de New-York, atteignit un tirage absolument exceptionnel : 500,000 exemplaires.

General Grant's history a été tiré à 300,000 et son succès ne semble pas près de s'arrêter. *Ben Hur*, par le général Lew Wallace, s'est également tiré à 500,000. Quant au livre de M[lle] Cleveland, M. Lee ne croit pas qu'il ait dépassé 100,000; il est donc impossible, comme on le prétend, que l'auteur en ait déjà retiré un bénéfice de 250,000 francs, ce qui impliquerait une vente d'au moins 300,000 exemplaires.

Le bi-centenaire de l'introduction de l'imprimerie en Amérique. — Le *Journalists' Club* de Philadelphie a célébré le 12 décembre dernier le bi-centenaire de l'introduction de l'imprimerie aux États-Unis et organisé à cette occasion une exposition rétrospective des anciennes presses et du matériel usités ainsi que de quelques-unes des premières publications américaines : les trois premières éditions de la bible de Sauer, l'*Ephrata book of martyrs*, imprimé en 1748 dans la petite ville d'Ephrata, et la première bible en langue anglaise imprimée en 1772 à Philadelphie par Robert Aitken.

Nos droits d'auteur aux États-Unis. — M. François Mons, qui a fondé à New-York, avec M. Louis Nathal, une agence dramatique franco-américaine destinée à protéger les droits des auteurs français et à faire payer là-bas la traduction de leurs ouvrages, vient d'arriver à Paris pour s'entendre avec la commission des auteurs et lui expliquer le fonctionnement de son agence et les avantages que nous aurions à le charger de nos intérêts. L' « Agence dramatique franco-américaine » est maintenant constituée en société, au capital de 300,000 francs.

Indes. — *Manuscrits sanscrits.* — Il s'est fondé à Madras une société savante, composée d'indigènes, dont l'objet est de rassembler, préserver et publier les vieux manuscrits sanscrits.

Japon. — D'une statistique récente, il résulte qu'en 1883 les Européens ont *importé* au Japon pour 106,000 francs de *librairie et papeterie*. A coup sûr, les Japonais font chez nous une importation bien autrement considérable.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— M. Eugène-Emmanuel Amaury-Duval, peintre de talent, un peu oublié déjà, est mort subitement à Paris le mois dernier.

Né à Montrouge le 16 avril 1808, il fut élève d'Ingres et débuta au Salon de 1833 par des portraits qui lui firent tout d'abord une grande réputation. Ensuite, il fut chargé de la décoration de plusieurs églises de Paris et des environs, notamment de l'église Saint-Merry, de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'église de Saint-Germain-en-Laye.

Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1865. Il a écrit des mémoires, qui ont été tout récemment publiés.

— M. Ballot, vice-président du Conseil d'État, a succombé à Menton, aux suites d'une longue et douloureuse maladie.

M. Charles Ballot était né à Orléans, le 14 mars 1818.

Il a été rédacteur en chef du *Droit* et fut l'un des fondateurs de la *Revue pratique de droit français.*

— M. Clément, attaché pour la vente des estampes à la Bibliothèque nationale, vient de mourir à Paris. Expert à l'Hôtel Drouot, très consulté pour son savoir, M. Clément a dirigé les ventes d'estampes les plus importantes qui ont eu lieu depuis une quarantaine d'années.

— M. le docteur Amédée Dechambre, membre de l'Académie de médecine et de la Société des hôpitaux, médecin du Conseil d'État, officier de la Légion d'honneur, a succombé à l'âge de soixante-quatorze ans aux suites d'une attaque d'apoplexie.

M. Dechambre dirigeait, depuis sa fondation (1853), la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie;* il était également le directeur du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

— M. Escande, dont on annonce la mort à Albi, a occupé pendant de longues années une place importante dans la presse royaliste.

Après avoir passé à la *Mode* et la *Quotidienne*, il collabora à l'*Union*, et enfin pendant quinze années à la *Gazette de France.*

A la fin de sa carrière, M. Escande, retiré en province, devint rédacteur de la *Gazette du Languedoc,* puis du *Nouvelliste du Tarn.*

On trouvera dans la prochaine livraison du *Livre* une très curieuse étude de notre collaborateur Victor Fournel sur cet original du journalisme contemporain.

— M. de Falloux, ou plutôt M. Falloux, comte de Coudray, membre de l'Académie française, décédé le mois dernier, était né en 1811 d'une famille anoblie sous Louis XV, dont le chef reçut, au commencement du gouvernement de Juillet, mais d'après un décret préparé sous Charles X, le titre de comte.

Les premiers ouvrages de M. de Falloux sont: l'*Histoire de Louis XVI* (1840) et l'*Histoire de saint Pie V* (1844).

En 1846, il fut élu député par le département de Maine-et-Loire. Il fit partie de l'opposition de droite.

Deux ans après, il adhéra à la république; il fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, le dernier sur une liste de treize élus.

Au mois de mai, il proposa la suppression des ateliers nationaux. Il soutint avec un vrai courage le gouvernement dans la répression de l'émeute qui suivit cette mesure. Il fut un des promoteurs de l'expédition de Rome.

En décembre 1848, M. de Falloux entra au ministère de l'instruction publique, où il resta dix mois. C'est pendant cette période que fut élaborée la loi qui devait s'appeler la loi de 1850, et qui fut votée sous le ministère suivant (de Parieu).

M. de Falloux fut réélu à l'Assemblée législative.

Après le coup d'État, il se retira en Anjou et s'occupa d'agriculture. Il obtint des succès dans divers concours régionaux.

Il entra à l'Académie en 1857.

On connaît la part qu'il prit au congrès de Malines dix ans après.

Aux élections de 1869, il échoua dans la Vendée contre le candidat officiel. Depuis, tout en s'occupant de très près des questions politiques et religieuses, il s'abstint de poser sa candidature dans aucune circonstance.

En plus des deux ouvrages que nous avons signalés, M. de Falloux a écrit: *Souvenirs de charité, Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres, Méditations et prières, Dix ans d'agriculture,* etc., un très grand nombre d'articles dans le *Correspondant.* Ses derniers livres, publiés récemment, sont une *Étude sur la vie,*

les travaux et les discours de M. Cochin, deux volumes de *Mélanges* et de discours, et un volume d'*Études et souvenirs,* qui devaient être continués.

— Le célèbre graveur Léon Gaucherel vient de mourir. C'est une perte sérieuse pour l'art français. Il fut l'élève de Viollet-le-Duc, avec lequel il fit, en 1836, un voyage en Italie et en Sicile.

Depuis 1844, M. Gaucherel avait donné un très grand nombre d'eaux-fortes à la *Gazette des Beaux-Arts.* Il était le directeur artistique du journal l'*Art.*

A citer parmi ses œuvres : six portraits d'artistes de la Comédie-Française, le *Sommeil,* d'après Meissonier ; le *Salon de 1757,* d'après Saint-Aubin ; le *Bracelet,* d'après Diaz ; le *Château de Chenonceaux.* C'était surtout un excellent dessinateur.

M. Gaucherel était le doyen, le père, le Victor Hugo des artistes graveurs qui perdent en lui un guide sûr et bienveillant, non moins qu'un soutien et un protecteur.

— On nous apprend la mort de M. de la Landelle, dont les romans ont eu tant de succès autrefois. Né à Montpellier le 5 mars 1812, M. de la Landelle était entré dans la marine royale ; il avait donné sa démission en 1839, comme lieutenant de frégate, après onze ans de service au Brésil, en Portugal et à la Guadeloupe. Ses premières études littéraires sur les *Français peints par eux-mêmes* eurent un très vif succès.

Rédacteur à la *Flotte* et à l'*Union catholique,* M. de la Landelle a publié plus de cinquante volumes dont les plus populaires ont pour titres : *Une haine à bord,* la *Couronne navale* et le *Dernier des flibustiers.*

Nous ne nous attarderons pas à faire la biographie de ce romancier de mérite qui eut son heure de célébrité et son caractère d'originalité. Il mériterait une étude à part.

— M. Emmanuel Miller, membre de l'Académie des inscriptions, vient de succomber à Nice aux suites d'une affection qui, depuis plusieurs mois, le tenait éloigné de ses confrères.

On se souvient de la mission fructueuse accomplie en 1840, sous le ministère de M. Villemain, par Mynoï de Mynas, qui rapporta des monastères du mont Athos une collection de manuscrits grecs inédits, contenant, entre autres choses, la *Dialectique de Galien,* les *Fables de Babrius* et un fragment nouveau d'un ouvrage des premiers siècles du christianisme relatif à la réfutation des hérésies.

M. Miller, alors attaché à la Bibliothèque nationale, fut chargé d'étudier ce dernier manuscrit ; il y reconnut des parties perdues d'un livre déjà connu des savants, intitulé *Philosophoumena* et attribué à Origène. L'édition qu'il publia de ces fragments en 1851, à Oxford, témoignait d'une érudition rare et d'un remarquable sens critique. M. Miller prit rang à partir de ce jour parmi les philologues et les hellénistes les plus méritants.

Neuf ans plus tard, l'Académie des inscriptions lui donnait la succession de Ph. Le Bas.

Outre l'édition des *Philosophoumena,* M. Miller avait déjà donné un *Supplément aux petits géographes grecs.* Il travaillait à un catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial, œuvre de prédilection qu'il reprit vers la fin de sa vie et que la maladie dont il souffrait ne lui a pas permis d'achever. On lui doit aussi une édition des poésies grecques inédites de Manuel Phile, une série d'articles dans le *Journal des Savants* et des *Mélanges de littérature grecque,* dans lesquels il a publié beaucoup de textes inédits.

Il connaissait à fond le moyen âge grec, et la littérature byzantine n'avait pas de secret pour lui. A cet égard on peut dire qu'il sera difficilement remplacé et qu'il laisse vide, pour longtemps peut-être, une place importante dans l'érudition française.

De la Bibliothèque royale, M. Miller passa, en 1849, à la Bibliothèque de la Chambre des députés, où il remplaça M. Beuchot. Il y est resté jusqu'en 1880.

M. Miller était né à Paris en 1812 et avait été promu officier de la Légion d'honneur en 1869.

— M. Ernest Panckoucke, petit-fils du fondateur du *Moniteur universel,* vient de mourir dans sa propriété d'Onzain (Loir-et-Cher), qu'il n'avait pas cessé d'habiter depuis plusieurs années.

Né à Paris en 1806, il avait débuté à la *Bibliothèque latine-française,* publiée par son père. Placé ensuite à la tête de l'importante typographie dirigée depuis trois générations par les siens, il prenait en même temps la direction et la gérance du *Moniteur.*

Parmi les œuvres laissées par M. Panckoucke, nous citerons : les *Œuvres complètes d'Horace,* traduites en vers (1834) ; les *Fables de Phèdre,* traduites en prose (1839) ; enfin des *Notices ou commentaires* fournis à divers ouvrages édités par lui, tels que *Victoires, Conquêtes, Revers et Guerres civiles des Français* (1834-1835).

— Voici quelques détails biographiques sur M. de Saint-Venant, membre de l'Institut, décédé à Saint-Ouen, près Vendôme (Loir-et-Cher).

Né à Villers-en-Brière (Seine-et-Marne), le 23 août 1797, M. de Saint-Venant entra en 1813 à l'École polytechnique et sortit dans le service des poudres et salpêtres ; il passa ensuite dans celui des ponts et chaussées et professa le génie rural à l'Institut agronomique de Versailles. Après avoir pris sa retraite en 1852, comme ingénieur en chef, il s'adonna entièrement aux travaux de mathématiques pures et de mécanique. Le 20 avril 1868, il fut élu membre de l'Académie des sciences (section de mécanique) en remplacement du général Poncelet. Il était officier de la Légion d'honneur.

On doit à ce savant un grand nombre de Mémoires insérés dans les publications de l'Académie et autres recueils. Citons entre autres : *Mémoires sur la résis-*

tance des solides, et la flexion des pièces à double courbure (1844); *Tableau des formules de la théorie des courbes dans l'espace* (1846); *Du roulis sur mer houleuse* (1871); *Sur les diverses manières de présenter la théorie des ondes lumineuses* (1872); *Sur la Sologne, son amélioration, son assainissement.*

— Un spécialiste qui s'est fait une réputation par l'invention d'une méthode pour l'éducation des idiots, M. Hippolyte Vallée, est mort récemment à Paris.

Né à Cherbourg en mars 1816, H. Vallée publia d'abord avec son ami Jean Fleury, actuellement fixé à Saint-Pétersbourg, une feuille locale, le *Journal de Cherbourg*, et en 1840 un volume de 500 pages: *Cherbourg et ses environs.*

Attaché plus tard à l'hospice de Bicêtre (section des idiots), Vallée se distingua tellement par ses succès dans le développement intellectuel de ces déshérités, qu'on l'engagea à fonder une maison spéciale pour le traitement de ce genre d'infirmité.

— On nous annonce la mort du savant docteur Yvaren, ancien médecin en chef des hôpitaux d'Avignon.

On a de lui, entre autres travaux, la traduction de *Frascator*, les *Éphémérides* de Baillon, les *Odes* d'Anacréon, et les *Bucoliques* de Virgile. Ces deux derniers ouvrages, traduits en vers français, ont été couronnés par l'Académie française.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce d'Heidelberg la mort subite de Louis Nohl, bien connu comme professeur de l'histoire de la musique, auteur de nombreux ouvrages fort appréciés et éditeur des lettres de Beethoven et de celle de Mozart. Louis Nohl était âgé de cinquante-quatre ans.

Angleterre. — L'égyptologie vient de perdre en la personne du docteur Samuel Birch un de ses représentants les plus autorisés.

Le docteur Samuel Birch naquit en 1813; il était petit-fils de l'alderman et lord mayor de Londres Samuel Birch; il est mort le 27 décembre à sa résidence de Caversham Road et a été inhumé au cimetière de Highgate; il a donc fourni une longue et laborieuse carrière que nous aurons quelque peine à résumer. Cette vie si bien remplie se passa au Musée britannique; entré en 1836 comme *assistant* au *Department of antiquities* pour le classement des monnaies chinoises, il ne s'en éloigna que lorsque des missions délicates l'y obligèrent absolument; ainsi, en 1846, il se rendait à Livourne et en Italie pour examiner la collection Anastasi; puis, en 1856, à Rome, par ordre de sir G.-C. Lewis, afin d'étudier la collection Campana; enfin, en 1877, en Belgique et en Hollande, à la poursuite d'antiquités enlevées au Musée britannique et qu'il fut assez heureux pour recouvrer. La vie du docteur Birch fut donc entièrement consacrée à la science; il s'adonna à l'égyptologie et c'est à ce titre qu'il doit la réputation et la notoriété qu'il a acquises dans le monde savant.

L'étude de l'égyptien était à peine soupçonnée au commencement du siècle; Champollion en posa les bases; mais presque tout restait à édifier, chronologie, histoire, littérature. — Dès 1842, le docteur Birch débuta par sa *Gallery of antiquities;* en 1848, il donnait à Owen Jones le texte pour accompagner ses *Vues du Nil.* En 1851 paraissait l'*Introduction à l'étude des hiéroglyphes*, ainsi que l'*Histoire de la poterie antique, égyptienne, assyrienne, grecque, étrusque et romaine*, et en 1864 il publiait le *Papyrus magique.* Bientôt après, le *Rituel funéraire*, le *Dictionnaire des hiérgolyphes* et la *Grammaire* surpassèrent les publications précédentes (1867).

De 1873 à 1877, on lui doit cet intéressant recueil des *Records of the past* qui reçurent de nombreuses traductions des textes assyriens et égyptiens fournis par divers orientalistes. En 1874 parut son *Guide des galeries égyptiennes;* en 1876, le *Papyrus Harris*, puis une nouvelle édition des *Manners and Customs of the ancient Egyptians*, par sir J. Gardner Wilkinson. — Le docteur Birch écrivit ensuite pour le Musée britannique un nouveau guide des salles égyptiennes I et II, et, en 1880, il dressa le catalogue des antiquités égyptiennes du duc de Northumberland, en collaboration avec son fils, M. W. de Gray Birch. En 1883, aidé de M. T.-G. Pinches, il rédigea le guide des antiquités assyriennes de la galerie de Royundjick. Au moment de sa mort, il s'occupait à rassembler les matériaux d'un catalogue de signes hiéroglyphiques et hiératiques, ainsi qu'à traduire un *Papyrus démotique.* — Actif collaborateur des revues scientifiques et périodiques, les colonnes du *Times* et de l'*Athæneum* enregistrèrent souvent de nombreux articles que nous ne pouvons citer ici malheureusement.

Telle est la liste fort incomplète des travaux du docteur Birch en égyptologie; chose vraiment surprenante, il avait débuté par l'étude du chinois à laquelle il avait dû d'être attaché au Musée britannique, et je regrette de ne pouvoir expliquer comment, peu à peu, il arriva à s'adonner à l'égyptien et ensuite à concentrer sous sa seule direction les antiquités égyptiennes et orientales; du reste, il resta fidèle jusqu'à la fin à ses premières études, et en 1872 il produisait encore une nouvelle, la *Veuve chinoise*, d'après certains usages en vigueur dans le Céleste Empire. D'ailleurs, l'étendue des connaissances de l'illustre savant lui avait permis de s'intéresser aux progrès de toutes les langues orientales, aussi bien aux inscriptions hymiarites de l'Arabie qu'aux fouilles des deux frères Cesnola à Chypre.

Un des titres de gloire du docteur Birch, et que nous ne devons pas omettre, c'est la fondation, conjointement avec W. R. Cooper, de la *Society of biblical archæology* dont les recueils sont les mieux informés et les plus sérieux au point de vue de l'égyptologie et de l'assyriologie.

— M. Howson, auquel on doit la restauration de la cathédrale de Chester, est mort le 15 décembre dernier. — M. Howson avait publié, en collaboration de M. Coneybeare, la vie et les épîtres de saint Paul, et contribué au dictionnaire de la Bible de Smith.

Il laisse plusieurs ouvrages importants, dont nous citons les plus connus : *Chester, as it was; the River Dee; Architectural drawing studies* et *ancient Streets and Homesteads of England*, illustré par A. Rimmer.

— On annonce la mort de l'éditeur James Mac Lehose, l'éditeur des ouvrages publiés par l'Université de Glascow.

Le dernier ouvrage qui avait été soumis à la revision de M. Mac Lehose avait pour titre : *Memoirs and Portraits of one hundred Glascow men.*

— Le Rév. Benjamin Webb, rédacteur en chef de l'*Ecclesiologist* et auteur d'une *Continental Ecclesiology*, vient de mourir à l'âge de soixante-cinq ans. — M. Webb avait pris une part active à la fondation de la *Cambridge Camden Society*.

Autriche. — On annonce de Vienne la mort du docteur Julius Glaser, procureur général depuis 1879. M. Glaser, qui était âgé de cinquante-cinq ans, était un des juristes les plus distingués de l'Autriche. Connu par plusieurs ouvrages remarquables, ancien professeur de droit pénal à l'Université de Vienne, il fut ministre de la justice dans le ministère libéral Auersperg, conserva son poste dans le ministère de même nuance Stremayr; à l'arrivée au pouvoir du comte Taaffe, il rentra dans la vie privée.

— On annonce de Prague la mort de l'écrivain tchèque bien connu, Franz Hajnis, humoriste très goûté de ses compatriotes. M. Hajnis était âgé de soixante-dix ans.

Italie. — Un écrivain dont quelques ouvrages ont été traduits en français, M. Pietro Siciliani, professeur à l'Université de Bologne, est mort récemment. M. Siciliani a écrit une *Critica nella filosofia zoologica nel secolo* XIX; *Sul rinnovamento della filosofia positiva in Italia.*

— On annonce la mort du professeur Guiseppe Ponzy, un des fondateurs de la Société italienne de géographie. — M. Ponzi, qui avait fait de la géologie son étude de prédilection, était membre des Sociétés de géologie de Paris et de Londres.

Belgique. — M. Aug. Schoy, architecte et professeur à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, vient de mourir.

Son *Histoire de l'architecture aux Pays-Bas*, couronnée par l'Académie royale de Belgique, est justement appréciée.

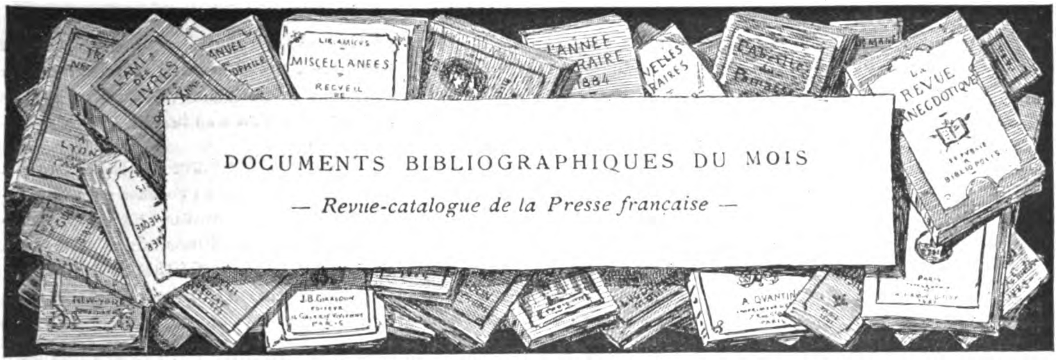
— M. Gachard, correspondant de l'Académie à Bruxelles, qui est mort au mois de décembre dernier, était d'origine française. Il naquit à Paris le 12 mars 1800 (20 ventôse an VIII); ses commencements furent des plus humbles, et c'est par un travail prodigieux qu'il passa de petit porteur à l'imprimerie Ducessois, typographe, puis correcteur, et devint enfin érudit. En 1826, on lui confia les fonctions de secrétaire archiviste adjoint du royaume de Belgique. Quelques années après, il était nommé secrétaire général du ministère des finances. En 1831, il était désigné pour occuper la place d'archiviste général du royaume de Belgique.

Dix volumes d'inventaires détaillés attestent l'activité qu'il apporta à remplir ces importantes fonctions; la publication des inventaires en question fut un service considérable rendu aux études historiques. Le XVe siècle, si brillant en Belgique, attira ensuite son attention; il retrouva et signala un grand nombre de documents inédits relatifs à cette époque et au temps où l'Autriche, à la suite du traité de Rastadt (1714), succéda à l'Espagne dans la possession des Pays-Bas. L'histoire du XVIe siècle eut toutefois ses prédilections. Sur cette période il concentra ses efforts les plus persévérants et peut-être les plus heureux; il suffit, pour le prouver, de rappeler les titres des principaux ouvrages que M. Gachard a consacrés à ce siècle : *Correspondance de Guillaume le Taciturne; Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Juste; Don Carlos et Philippe II; Correspondance de Charles-Quint avec Adrien VI.*

M. Gachard ne publiait rien sans un choix sévère auquel présidait un sens critique très développé; il accompagnait les textes de notes substantielles, de résumés de dissertations spéciales, qui attestaient la solidité et l'ampleur de son érudition. Sainte-Beuve a apprécié, en des termes flatteurs et mérités, le livre sur Philippe II, où se trouve, dit-il, « un admirable portrait de ce prince ». M. Gachard prit une large part aux grandes publications historiques par lesquelles le gouvernement belge s'est plusieurs fois honoré, telles que les *Chroniques belges inédites*, les *Ordonnances des Pays-Bas autrichiens*; il fut même l'initiateur de ce mouvement qui a mis la science en possession d'éléments nouveaux et précieux.

Suisse. — M. Plan, le bibliothécaire de la ville de Genève, vient de mourir.

Danemark. — M. Rosenberg, un des critiques les plus autorisés du Danemark, directeur du *Heimdal*, est mort le 3 décembre dernier.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (n° 518). Max Rooses : Pierre-Paul Rubens et Balthasar Moretus. — Charcot : Les démoniaques dans l'art. — Willems : La situation au musée de Cologne. — E. Michel : Van Dyck et Gonzalès Coques au musée de Cassel. — P. Leroi : La réorganisation des musées de Florence. — Champfleury : La caricature au Japon. — ARTISTE (octobre). J. Michelet : La cathédrale de Bourges. — Ph. de Chennevières : Le baron Taylor. — Ulric de Vieil-Castel : La princesse impériale du Japon. — H. Houssaye : La maison de Victor Hugo à Guernesey. — Tola Dorian : *Prométhée délivré*, drame de Shelley.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (juillet-août-septembre). Note sur des objets provenant de fouilles exécutées à Marson (Marne). — Delisle : Le manuel de Dhuoda. — Dieulafoy : Expédition en Susiane. — Heuzey : Une prêtresse grecque à Antipolis. — E. Le Blant : Le christianisme aux yeux des païens. — Cagnat et Reinach : Découvertes de villes nouvelles en Tunisie. — Gregory : Les cahiers des manuscrits grecs. — Ch. Robert : Ogmius, dieu de l'éloquence, figure-t-il sur les monnaies armoricaines ? — Le mobilier préhistorique. — BULLETIN MONUMENTAL (septembre-octobre). De Barthélemy : Le reliquaire de Saint-Thudual, à Laval. — De Fontenilles : Le tombeau de saint Pierre de Vérone à l'église Saint-Eustorge de Milan. — Bruguier-Roure : Les mutilations de l'église du Saint-Esprit, à Pont-Saint-Esprit. — Delort : Nouveau cippe funéraire trouvé à Auxerre. — Porée : L'Hercule du Thil (Eure). — Jadart : La maison natale de dom Mabillon. — De Rivières : Inscriptions et devises horaires. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (26 décembre). Etude sur la justice militaire. — La guerre serbo-bulgare. — (2 janvier). Géographie de l'Allemagne. — Etude d'histoire militaire. — (9 janvier). De l'instruction du fantassin dans le service de patrouille. — Organisation des forts d'arrêt français. — Explications au sujet de la brochure intitulée : *Système de recrutement des sous-officiers* appliqué au service de trois ans. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (4e trimestre 1885). Vélain : Esquisse géographique et ethnographique de la Guyane française et des bassins du Yari et du Parou. — Brau de Saint-Pol Lias : Atché et Pérak (Sumatra et Malacca). — Vidal Senèze et Jean Noetzli : Voyage dans les Républiques de l'Équateur et du Pérou (1876-1877). BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE PARIS (fasc. 4, 1885). L'Ouest africain, ce qu'il était au départ de M. de Brazza et ce qu'il est maintenant. — La place de Para. — Les grands lacs de l'Afrique équatoriale. — Nouvelle promenade en Australie. — Le Pérou de la côte et la région amazonique. — Les futurs entrepôts du commerce du haut Tonkin.

CORRESPONDANT (25 décembre). A. Langlois : Les logements ouvriers à Paris. — De Pontmartin : Mes mémoires, Hennequin, Berryer. — Gavard : Les élections de 1885 en Angleterre. — Abbé Cognat : Le Prêtre de Némi. — Chantelauze : La fin de la Fronde et l'arrestation du cardinal de Retz. — (10 janvier). Le comte de Falloux. — Lefébure : De l'action catholique en France depuis cinquante ans. — Ch. de Lacombe : Les premières années de Berryer. — De Pontmartin : Mes mémoires, le violon du café de Foy. — A. Langlois : Les logements ouvriers à Paris. — CURIEUX (LE) (décembre). Mme Tallien. — La question Louis XVII. — *Le Rouge et le Noir.* — Les pairs de France. — Cherubini. — M. d'Ennery. — Le baron Pichon. — Le mariage de Paul de Kock. — Debureau. — D'Althon-See. — M. Bracquemond. — M. Zola.

DECADE (1 janvier). Madagascar et l'élément français. — L'origine de l'homme. — (10 janvier). Les Anglais et les Italiens sur la mer Rouge. — Importations et exportations du Japon. — Nos commerçants au Canada. — La propriété foncière en France.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 décembre). De la progression des dépenses communales et départementales en France et de ses causes. — Le commerce extérieur de la France pendant les onze premiers mois de 1885. — La nouvelle loi sur les taux de l'intérêt. — Le Mont-de-Piété et l'Assistance publique. — (26 décembre). Des grands inconvénients sociaux, politiques et financiers du régime des caisses d'épargne en France. — La réforme de l'enseignement secondaire et la question du latin. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : les chemins de fer, leur organisation, leur fonctionnement et leur rendement.—(2 janvier). Le régime des caisses d'épargne, la dette flottante et la situation dangereuse du Trésor. — La question ouvrière et le socialisme d'Etat devant l'Académie des sciences morales et politiques. — Les finances de l'ancien régime et de la Révolution. — Le Dahomé : ses populations, ses mœurs, ses coutumes, ses ressources naturelles. — (9 janvier). Les cent

millions de broutilles à élaguer du budget français. — Le cadastre en Alsace-Lorraine. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada : le pétrole, son extraction, sa production et son commerce. — Les discussions de la Société d'économie politique : le travail dans les prisons est-il autorisé par l'économie politique, et, dans le cas de l'affirmative, doit-il être exploité en régie ou en ferme?

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). Billets de faveur. — M. Vanderbilt. — Le Cid en musique. — La question du latin. — Vichy et *Antony* en 1832. — Première course de chevaux. — Comédien et patriote. — Le mot *bibelot*. — Le sculpteur Dumont et le roi Louis-Philippe. — Le mot félibre. — Quatrain de Rochefort. — (15 janvier). Le Pont-Neuf. — *L'Hérodiade* de M. Massenet. — Députés poètes. — *Marion Delorme*. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (janvier). P. Mantz : Andrea Mantegna. — Palustre : Monuments d'art de la ville du Mans. — Prost : Tassaërt. — L. Gonse : La fleur des belles épées. — Lecoy de la Marche : L'art d'enluminer.

HOMME (L') (25 novembre). Collineau : Les races primitives et les forces du corps. — Fauvelle : Etude sur une gravure magdalénienne du musée de Cluny. — Taté : Silex taillés trouvés près Coincy-l'Abbaye. — (10 décembre). Sébillot : Prophylaxie superstitieuse de la peste et du choléra. — De Morgan : Negritos de la presqu'île malaise. — Fauvelle : Les peuples de la Gaule au temps de César.

INSTRUCTION PUBLIQUE (19 décembre). Crouslé : J.-J. Rousseau et son influence littéraire. — J. Simon : Eloge de M. Mignet. — (2 janvier). Ch. Huit : Le Protagoras. — Crouslé : J.-J. Rousseau, réformateur de la société. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque — (9 janvier). G. Boissier : Tacite. — Croiset : Hésiode, Thucydide. — Martha : Sénèque. — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 décembre). L'abbé Maury, député de Péronne. — Postel et Calvin. — Ex-libris de bibliophiles. — Papiers du Japon et de Chine. — Canonisation de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Les étrennes en l'an de grâce 1400. — Les cadeaux du duc Louis d'Orléans à la reine Isabeau et à ses amis. — (10 janvier). Waterloo. — La tombe de Marceau. — Nicolas Bauzée. — Sépulture de Racine. — Mme Louise Collet. — La sainte famille du peintre Vereschaguine. — Bachely, graveur. — Les biens nationaux de Pologne donnés par Napoléon Ier à ses généraux.

JEUNE FRANCE (janvier). Ém. des Essarts : Th. Gautier. — Assanis : Mirabeau. — Cerfbeer : Histoire d'une historiographie, Balzac. — JOURNAL DES ECONOMISTES (janvier). De Fontenay : La question ouvrière et le collectivisme. — De Molinari : Formes et transformations de la concurrence. — Raffalovich : Le Wurtemberg; développement de l'industrie et du commerce. — Lemercier : La crise locative et immobilière à Paris; moyens d'y remédier. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). B. Saint-Hilaire : Inscription archéologique de l'Inde. — Ch. Lévêque : Mme de Maintenon. — De Quatrefages : Croyances des Hottentots et des Boschimans. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration.

LES LETTRES ET LES ARTS (janvier). Edouard Pailleron : Les poètes de collège. — Henry Houssaye : La charge. E. Caro : Les pensées d'un solitaire. — Ch. Gounod : La musique sacrée et la musique profane. — Judith Gautier : Les rois mages. — Frédéric Masson : Le déisme pendant la Révolution. — Ch.-M. Widor : Musique sur un poème de M. Sully Prud'homme. — Jules Simon : Les logements d'ouvriers. — Leconte de Lisle : Le Calumet de Sachem. — Claudius Popelin : Petite leçon sur l'art de l'émail.

MAGASIN PITTORESQUE (31 décembre). Les leçons de l'expérience. — Ceux que nous avons perdus. — Lubeck. — Louis Richter. — (15 janvier). Travaux de campagne. — Boïeldieu musicien et peintre. — Observatoire d'astronomie physique de Paris, à Meudon. — MOLIERISTE (janvier). Ed. Thierry : *Les Fourberies de Scapin*. — G. Monval : Molière à Poitiers et à Rouen. — M. Tourneux : La bibliothèque de Rosimond. — R. du Mesnil : André Baron, Béjard le cadet et Laurent de Vienget. — D'Estrée : Version nouvelle d'une anecdote connue. — Audiat : Le marquis de Jonzac. — G. Monval : Actes d'inhumation.

NATURE (19 décembre). La locomotive à soude, système Honingmann. — Aroïdées ornementales. — Baromètre enregistreur. — Les habitants de Mars. — Expédition Lemstrom en Finlande. — (26 décembre). La traction électrique sur le chemin de fer aérien de New-York. — Le tremblement de terre du Nicaragua du 11 octobre 1885. — « Encarteuse électrique » ; machine à encarter les boutons. — L'arithmétique en boules. — Le scarabée éléphant. — Le code des signaux de chemins de fer. — (2 janvier). Les dinocératidés du Wyoming. — L'arithmétique en boules. — L'affaissement du Pont-Neuf, à Paris. — Le lucigène. — Une sepulture préhistorique. Allumoirs électriques au XVIIIe siècle. — Les ciments de la Porte-de-France. — (9 janvier). Le téléphone Colson. — Le bureau Veritas. — L'aérostat dirigeable de Chalais-Meudon. — Rapport de M. le capitaine Renard. — Le timbre et la couleur. — (16 janvier). Le laboratoire Arago. — Station zoologique de Banyuls-sur-Mer — La fabrication des plaques sèches photographiques au gélatino-bromure d'argent. — Exposition de l'outillage des travaux publics. — H.-M. Stanley et son ouvrage sur le Congo. — NOUVELLE REVUE (1er décembre). P. Vasili : La Société de Madrid. — Mlle Smirnoff : Etudes et souvenirs. — A. Duquet : Une nouvelle journée des Dupes. — L. Farges : Beaumarchais et la Révolution. — (1er janvier). P. Vasili : La Société de Madrid. — Fournier de Flaix : De l'organisation du crédit chez les différents peuples. — Ph. Burty : Léon Bonvin, aquarelliste.

POLYBIBLION (décembre). Visenot : Récentes publications illustrées. — L. Couture : Philosophie. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Les encycliques de Léon XIII. — Le British Museum et ses salles d'estampes.

REVOLUTION FRANÇAISE (décembre). V. Jeanvrot : Julien Minee, évêque constitutionnel de Nantes. — Jean Bernard : Une chanson patriotique. — V. Advielle : Les frais de transport des monnaies sous Necker. — Mathez : Pontarlier sous la Révolution. — Adrien Duvand : L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — REVUE ALSACIENNE (décembre). Thiebault Sisson : M. Emile Bœswillwald et les monuments de Tunisie. — Seinguerlet : Le Début du statthalter. — Ch. Mehl : Strosburjer Holzhauerfawle. — Les vins d'Alsace. — Chansons populaires de l'Alsace. Weihnachtslied. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (novembre-décembre). Révillout : Un fermage du temps d'Amasis et l'état de la propriété à cette époque. — Vercoutre : La médecine sacerdotale dans l'antiquité grecque. — Menant : Intailles de l'Asie-Mineure. — Gaidoz : Le Dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. — Deloche : Etudes sur quelques cachets et anneaux de

l'époque mérovingienne. — Robert : Dissémination et centralisation alternatives de la fabrication monétaire en Gaule. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (novembre). Charles Errard le père (1622). — Nicolas Leblond, Claude Pillon, Grenorle Estienne Noder, Robert Bertage, Bailleul (1610, 1643, 1747). — Jean-Michel Verdiguier (1743). — Michel Lebrun, peintre verrier (1758). — Lettre de Deseine (1790). — Pieds et toises de Lyon. — Henry Jouin : Le Musée des Portraits d'artistes, état de 209 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1854) : J.-M.-Alexandre Dupuis. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (28 décembre). Moratti : Arménien et Indo-Européen. — Kildebrand : L'opinion d'Aristote sur le libre arbitre. — Douais : Les frères prêcheurs en Gascogne aux XIIIe et XIVe siècles. — Kluge : Dictionnaire étymologique de la langue allemande. (4 janvier). Peshutan : Textes pehlvis. — Imhof-Blümer : Portraits des monnaies du monde hellénique. — Mommsen : La liberté des pérégrins. — Cian : Dix années de la vie de Bembo. — Les derniers jours du Consulat, manuscrit de Cl. Fauriel. — Egelhaaf : Précis de littérature allemande. — (11 janvier). Roquette : Vie de Xénophon. — Nettleship : Études sur la littérature latine. — Rœdiger : Remarques critiques sur les Nibelungen. — De Broglie : Fénelon à Cambrai. — Desprez : Ney, Desaix, Kléber et Marceau. — REVUE DES DEUX MONDES (1er janvier). O. Feuillet : La Morte. — Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — De Hubner : Samod. — E. Scherer : Melchior Grimm ; Grimm et Catherine ; la révolution et l'émigration. — H. Houssaye : La Grèce depuis le congrès de Berlin. — Roller : Cultivateurs et vignerons en Algérie. — Valbert : L'enseignement des jeunes filles en France à propos d'un livre allemand. — Brunetière : H.-F. Amiel. — REVUE FÉLIBREENNE (1 et 15 décembre). Mistral : *Un plantié*, conte en prose, traduction P. Arène. — Bonnel : *I ped de l'enfant Jeuse*. — Langlade : *La Fado Ceranelo*. — REVUE GÉNÉRALE (1er janvier). A. Silvestre : Philothée O' Neddy. — Fuschs : L'œuvre de Richard Wagner. — Hugounet : Les Bulgares et la Bulgarie. — *Histoire des Parlements de Toulouse*, par M. Dubédat. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (décembre). Lavallée : De la compensation de plus-value en matière de travaux publics. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État en matière de postes et de télégraphes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (janvier). Mémoire adressé par Malte-Brun à Napoléon sur la colonisation de l'île Formose. — Schrader : Études typographiques sur les Pyrénées. — Hamy : La terre et l'homme. — Gide : A quoi servent les colonies. — De Lesseps : L'utilité de la topographie ; Suez, Panama, Gabès. — Drapeyron : L'éducation classique par la géographie. — Monin : Une conséquence historique de la loi de Caër. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (novembre). Maurice de Déchy : Voyage au Caucase. — Dr Cauvin : Excursion au Taï-Chann et au tombeau de Confucius. — Léon Say : Notes sur l'Italie économique. — Victor Giraud : Voyage aux grands lacs de l'Afrique méridionale. — Georges Renaud : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — REVUE LITTERAIRE (décembre). V. Canet : Un Condottiere au XVe siècle (Charles Yriarte). — Les Français en Russie et les Russes en France. — Eugène Tavernier : Léonce Pingaud. — L. Nemours Godré : Saint Géraud (Mgr Bouange). Vie de Mgr J.-B.-M. Scipion de Ruffo-Bonneval. — Albert Hyrvoix : (R. P. dom Théophile Bérengier, O. S. B.). — X. : Sermons, Instructions et Allocutions du P. Lacordaire. — REVUE LYONNAISE (novembre). Rondot : Saint-Jean, peintre de fleurs, aux expositions universelles en 1851 et 1855. Breghot du Lut : Les Pagani et les Pagan. — Missol : La famine et l'épidémie de 1709 dans le Beaujolais. — Cucherat : Avenas ; étude de géographie, d'histoire et d'archéologie beaujolaise. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er janvier). de Bonniot : Le mal chez la bête. — Antonini : Le général Tcheng-ki-Tong et la société chrétienne. — E. Marcel : Les Russes dans le Turkestan. — Guilliny : La colonisation chez les peuples anciens et chez les peuples modernes. — REVUE DU MONDE LATIN (janvier). Canovas del Castillo : La maison d'Autriche en Espagne. — Lotty Millio : Le Piémont et l'Italie de 1835 à 1851 d'après les souvenirs de la marquise d'Azeglio. — Baronne de Guldencrone : L'achaïe féodale. — Coudreau : L'organisation consulaire en Amazonie. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). Tarde : Problèmes de criminalité. — Paulhan : Le langage intérieur et la pensée. — Dieterich : David Strauss et l'idéalisme allemand. — Bourru et Burot : Sur les variations de la personnalité. — Lechalas et Egger : Sur quelques illusions visuelles. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (19 décembre). Th. Ribot : La psychologie expérimentale. — J. Lemaître : M. José Maria de Heredia. — *Histoire de la civilisation française*, par M. Lavisse. — (26 janvier). Tolstoï : Souvenirs d'enfance. — Viguié : La fête de Noël, ses origines. — Léo Quesnel : Littérature espagnole contemporaine. — (2 janvier). Foncin : La Tunisie. — J. Lemaître : M. F. Fabre. — Tolstoï : Mon enfance. — (9 janvier). Foncin : La Tunisie ; Tolstoï : Mon adolescence. — De Pressensé : Histoire des religions ; Mexique, Amérique centrale, Pérou, d'après M. A. Réville. — Ravaisson : Le musée des moulages au palais du Trocadéro. — Hugues Le Roux : Reprise de *Marion Delorme*. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier). P. Allard : Les persécutions en Espagne pendant les premiers siècles du christianisme. — H. de L'Epinois : La réconciliation de Henri III et du duc de Guise d'après les documents des archives du Vatican. — Ch. Gérin : Le pape Innocent XI et le siège de Vienne en 1683. — L. Sciout : Le Directoire et la République romaine. — Comte Riant : Le martyre de Thiémon de Salzbourg. — Cabrol : Un nouvel écrit des temps apostoliques. — Abbé Batiffol : Jérôme de Jérusalem, d'après un document inédit. — Abbé Martin : Lettres autographes de Frédéric II (1712-1786). — REVUE RETROSPECTIVE (15 décembre). Henry Murger (souvenirs) : Un réveillon chez Victor Hugo. — Chefs-d'œuvre inconnus. — Inventaire des diamants de la couronne. — Les diamants de la couronne en 1814. — Lettres d'un curé de village. — (15 janvier). Journal d'un officier de l'armée des Princes (1792). — Statistique de l'émigration en l'an VII. — Le château de Bussy-Rabutin. — Adresse à la Convention, relative à l'exécution du Roi. — Une élection à l'Académie des inscriptions. — La politique de Napoléon Ier jugée par Joseph Bonaparte. — Une satire anticipée (1761-1886). — Prophétie du peintre Millet. — REVUE SCIENTIFIQUE (26 décembre). Fournier de Flaix : Le port de Marseille. — Binet : L'image consécutive et le souvenir visuel. — Janssen : L'avenir colonial de la France. — Israti : Les éthylbenzines. — (2 janvier). Huxley : La science contemporaine. — Delbœuf : L'intelligence des animaux. — Ch. Richet : Les poissons et la température. — Amans : Les organes du vol dans la série animale. — (9 janvier). Ferri : L'anthropologie criminelle en 1885. — Pirogoff : Un chirurgien russe à Sébastopol. — Richet : Les poissons et la température. — Rouzaud : Recherches sur le développement des organes génitaux des gastéropodes.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er janvier). Brun : Instruction des régiments territoriaux. — Luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — De Margon : Henri II de Montmorency ; sa mort. — La planche à pain.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES *nouvellement parues.*

Allemagne. — *Archiv für pathologische Anatomie, Physiologie und für klinische Medecin,* publié par A. Virchow. Table des matières des tomes I à C. Berlin, Reimer, gr. in-4°. — Prix : 5 fr. 25.

Ed. Böhmer : *Verzeichniss rætoromanischer Literatur.* Suite, annexes et rectifications.

J.-F. Böhmer : Lettres du bibliothécaire J.-F. Böhmer de Francfort à M. Antoine Schwaab de Mayence. Edité et annoté par E. Kelchner.

— *Buchhändler als Sammler und Schriftsteller* (Imprimeurs collectionneurs et écrivains).

Edm. Dorer : *Die Lope de Vega-Literatur in Deutschland.* Bibliographie des écrits parus en Allemagne sur Lope de Vega. Zurich et Dresde, 24 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

— *Die Gehe-Stiftung zu Dresden und ihre Bibliothek* (La bibliothèque de la fondation Gehe à Dresde).

L. Hänny : *Schriftsteller und Buchhändler im alten Rome* (les Écrivains et les libraires dans l'ancienne Rome). 2e édition revisée. Leipzig, G. Fock, gr. in-8°. — Prix : 3 francs.

O. Hase : *Die Koberger* (les libraires à la fin du moyen âge). 2e édition. Leipzig, Breitkopf et Härtel. 462 p. gr. in-8°. 4 pl. — Prix : 12 fr. 50.

Zoologischer Jahresbericht für 1884. Rapport de la station zoologique de Naples. 3e partie : Mollusques et brachiopodes, par E. Mayer. Berlin, Friedländer. 144 p., gr. in-8°. — Prix : 3 fr. 75.

Botanischer Jahresbericht, par Just. Répertoire systématique de la littérature botanique de tous les pays du globe. Edité par E. Kohne et Th. Geyler. 11e année : Physiologie, anatomie, cryptogames, morphologie, etc. Berlin, Fr. Bornträger, gr. in-8°. — Prix : 12 fr. 50.

Mühlbrecht : *Wegweiser durch die neuere Literatur der Staats und Rechtswissenschaft.* Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht. 446 p., gr. in-8°. — Prix : 18 fr. 75.

A. Pœhlau : *La Littérature historique irlandaise en 1884.* Riga, Kymmel. 95 p., in-12. — Prix : 1 fr. 25.

Vierteljahrs-Catalog aller neuen Erscheinungen im Felde der Literatur in Deutschland (Catalogue trimestriel des nouvelles publications littéraires de l'Allemagne). Année 1885, 3e fascicule : juillet-septembre. Leipzig, Hinrichs, gr. in-8°. — Prix : 2 fr. 25.

Wegweiser durch die deutsche Jugendliteratur (Guide pour la littérature de la jeunesse). Fascicules 1 et 2, 2e édition. J. Klinkhardt, in-8°. — Prix : 1 franc.

Autriche-Hongrie. — *Verzeichniss von Jugend- und Volksschriften* (Livres populaires et livres pour la jeunesse). Publication de l'Association des précepteurs catholiques de Breslau. Chez M. Aderholz, in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

Prix courant des journaux et périodiques publiés en Autriche-Hongrie et à l'étranger. Publication du service des postes de Vienne. Vienne, R. Waldheim, gr. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

Angleterre. — *Duke of Beaufort and Mowbray Morris.* Hunting, 385 p. in-8°, with a col. frontispiece and 53 wood engrav. (Histoire, littérature et bibliographie de la chasse.)

Catalogue of the printed maps, plans and charts in the British Museum. Londres, Quaritch, 2 vol. in-4°. — **Prix :** 157 fr. 50.

J. Lawler : *Early english book auctions.*

Italie. — *Gli archivi e le biblioteche di Spagna in rapporto alla storia d'Italia in generale e di Sicilia in particolare.* Parte I, fasc. 1er, parte II, fasc. 2e. Palermo, tip. dello Statuto, in-8°.

Giuseppe Biadego : *Da libri e manoscritti : spigolature.* 2e édition. Vérone, Munster. 302 p. in-16. — Prix : 4 francs.

Bibliotheca Vaticana. Codices palatini græci. Romæ. Lœscher, in-4°. — Prix : 12 francs.

L. Bodjo : *Saggio di bibliografia statistica italiana.* 2e ed. accresciuta. Rome, Bencini, XIX-164 p. in-8°.

Catalogo dei manoscritti Foscoliani già proprietà Martelli della R. Biblioteca nazionale di Firenze. Rome, XII-68 p. — Prix : 1 franc.

Bonanni de' baroni d'Ocre. La storia della nomenclatura degli atti che conservansi nei pubblici archivii. — Aquila, tip. Grossi, 108 p. in-8°.

Elenco delle publicazioni periodiche ricevute dalle biblioteche pubbliche governative d'Italia nel 1884. Rome, XXII-316 p. gr. in-8°. — Prix : 2 francs.

E. Faelli : *Saggio di un catalogo ragionato delle bibliografie degli incunabuli.* (*Bibliofilo,* VI, nos 9, 10 et 11.)

A. Favaro : *Ragguaglio dei manoscritti galileiani nella collezione Ashburnham presso la bibliotheca Mediceo Laurenziana di Firenze.* Rome, 34 p. in-4°.

Ant. Gianandrea : *Della tipografia Jesina dal suo rinnovamento sullo scorcio del secolo XVI insino alla metà del presente.* Note storiche e bibliografiche. (*Bibliofilo,* VI, nos 10 et 11.)

P. Gori : *Bibliografia delle opere poetiche del dottor Antonio Guadagnoli.* Firenze, Salani, 13 p. in-8°.

Indice geografico-analitico dei disegni di architettura civile e militare esistenti nella R. Galleria degli Uffici in Firenze. Rome, XLVIII-232 p. in-8°. — Prix : 3 francs.

C. Lozzi : *Bibliografia storica d'Italia.* Catalogo, vol. I. Bologna, Società compositori. 800 p. à 2 col. in-8°. — Prix : 30 francs.

A Manno : *Bibliografia provisoria Acquese in preparazione alla Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia.* Torino, in-8°. Edition tirée à 100 exempl.

A. Miola : *La scrittura in volgare dei primi tre secoli della lingua, ricercata nei codici della Bibliotheca nazionale*

di Napoli. Vol. I. Bologna, Romagnoli, 396 p. in-8°. — Prix : 10 francs.

P. Riccardi : *Almanacchi astrologici del secolo* XVII. (*Bibliofilo*, VI, n°s 10 et 11.)

Espagne. — N. Diaz y Perez : *Diccionario histórico, biográfico, critico y bibliográfico de autores, artistas y extremeños ilustres.* Cuad II-XXII. Madrid, in-8°.

Mig. Gomez Uriel : *Bibliotecas antigua y nueva de escritores aragoneses de Latassa, aumentadas y refundidas en forma de diccionario bibliogr.-biogr.* Tomo II, gr. in-8°. Zaragoza, Calisto Ariño. XVIII-614 p.

Pays-Bas. — *Bydragen tot de geschiedenis van den nederlandschen boekhandel* (Histoire de la librairie aux Pays-Bas). Tome II : les journaux de librairie, par Sautyn Kluyt. Amsterdam, van Kampen. 12 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 65.

Supplement op het register van academische dissertatien en oratien betreffende de vaderlandsche geschiedenis. Dissertations académiques ayant trait à l'histoire des Pays-Bas; suite au répertoire des « Verhandelingen en Bydragen » publiés par la Commission d'histoire et d'archéologie de la Société de la littérature néerlandaise. Leyde, Brill. VIII-47 p. in-4°.

États-Unis. — N.-W. Aymer : *American Newspaper Annual, 1885* (Catalogue des journaux américains). Philadelphie, in-8°.

H. Carrington-Bolton : *Catalogue of chemical periodicals.* Vol. III : From Annals of New-York Academy of sciences.

H.-C. Bolton : *Catalogue of scientific and technical periodicals (1665-1882);* with chronological tables and a library check-list. Washington, Smithsonian Misc. coll. 773 p.

The publisher's trade list annual for 1885. 13e année. New-York, office of the publisher's weekly. 3,000 p. gr. in-8°.

W.-J. Fletcher : *The cooperative index to periodicals, issued quarterly.* Vol. I, n° 3 : juillet-septembre 1885. New-York, publication office, in-4°. — Prix : 2 fr. 50.

W. Cushing : *Initials and pseudonyms, a dictionary of literary disguises.* New-York, Crowell. 603 p. in-8°. — Prix : 25 francs. Contient 12,000 initiales et pseudonymes classés par ordre alphabétique et 7,000 noms d'auteurs ayant employé des pseudonymes.

J.-C. Derby : *Authors and publishers,* popular edition in-8°. New-York, Carleton. — Prix : 10 francs.

Melvil Dewey : *Decimal classification for arranging cataloging and indexing libraries,* etc. 2e édition revisée et augmentée. Boston, Library bureau, 485 p. in-8°. — Prix : 20 francs.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES-RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS.

Angleterre. — *The Athenæum.*

26 décembre : The Laureate's new volume.

2 janvier 1886 : Les grands peintres français et étrangers, fasc. III et IV.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Janvier : Reminiscences of an attaché : Lacordaire, Guizot, Countess Guiccioli and Byron.

The Contemporary Review.

Janvier 1886 : Harry Quilter : Life, art and nature at Bruges. — Julia Wedgwood : Eschyle et Shakespeare. — R. Heath : The little prophets of the Cevennes. — *Comptes rendus :* Découvertes en Chaldée, par Ernest de Sarzec. — La mission scientifique de M. Dieulafoy. — L'Arabie avant Mahomet, d'après les inscriptions, par Philippe Berger. — Le morcellement, par Alfred de Foville. — Les populations agricoles de la France, par H. Baudrillart. — Enquête sur le crédit agricole, publiée par les soins de MM. Barral et Passy. — Les questions sociales contemporaines et les conditions sociales du bonheur et de la force, par Adolphe Coste. — Recherches sur quelques problèmes d'histoire, par Fustel de Coulanges.

The National Review.

Janvier 1886 : W.-J. Courthope : Poetry and politics, a reply. — Arthur Symons : Frederic Mistral.

The Nineteenth Century.

Janvier 1886 : Proem to genesis : a plea for a fair trial, by the Right Hon. W. E. Gladstone. — Andrew Lang : Myths and mythologists. — A.-C. Swinburne : Thomas Middleton. — Alber Réville : Dawn of creation, an answer to M. Gladstone.

The Saturday Review.

5 Décembre : Les derniers jours du Consulat, manuscrit inédit de Claude Fauriel, membre de l'Institut. — Fléchier orateur, par l'abbé A. Favre. — Journal d'un interprète en Chine, par le comte d'Hérisson.

12 Décembre : La cité chinoise, par G.-E. Simon. — Histoire moderne du peuple anglais depuis la Révolution jusqu'à nos jours, par J.-R. Green. — Les Visionnaires, par Alfred de Sauvenière.

Walford's Antiquarian.

Janvier 1886 : Francis Hoffmann, 1711. — How our Elizabethan Dramatists have been edited.

Le prochain volume de l'*Eminent Women Series* (collection des vies de femmes célèbres) contiendra un article sur la vie de Mme Roland, par miss Mathilde Blind. L'auteur de cette biographie a pu consulter la correspondance de Mme Roland avec les demoiselles Canet et avec Bancal des Issarts, ainsi que les quatre lettres qu'elle a adressées de sa prison au girondin Buzot et publiées pour la première fois par M. Daubon en 1864.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Décembre : Paleografia e critica storica. — Saggio di una storia delle piu notevoli distruzione di libri. — Ancora di miniature. — *Comptes rendus :* J. de Laurière et Eug. Müntz : Giulano da San Gallo et les monuments antiques du midi de la France au XVe siècle. — Paul Boselli : Le droit maritime en Italie. — L. Delisle : Les registres d'Innocent III.

Nuova Antologia.

1er Décembre : E. Panzacchi : De Stendhal, Enrico Beyle. — C. Pigorini Beri : Dalla culto alla tomba, schizzo di costumi.

1er janvier : D. Gnoli : La Caverna, poesia. — G. Carducci : Il Parini principiante. — C. Boito : I concorsi artistici in Italia e all' estero. — *Comptes rendus :* Traité de pédagogie par E. Kant, par Raimond Thamin.

Revue internationale de Florence.

25 Décembre : Aug. Tréfort : François Guizot. — *Comptes*

rendus : E. Renan : le Prêtre de Nemi. — Comte de Baillon : Henriette-Anne d'Angleterre. — Ch.-L. Livet : Portraits du grand siècle. — A. de Pontmartin : Souvenirs d'un vieux critique. — L. Pingaud : Les Français en Russie et les Russes en France.

Suisse. — *Revue de Genève.*

Décembre : E. Rod : Giosne Carducci. — P. Marguerite : Un romancier original, Camille de Sainte-Croix. — Bachelin : Le nouveau palais des Beaux-Arts à Rome.

Turquie. — *Revue orientale.*

Décembre : Bareille : La mendicité à Constantinople. — Tiercelin : Alex. Dumas fils.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Janvier 1886 : Ch. Egbert Craddock : In the clouds. — Ol. W. Holmes : A cry from the study. — *Comptes rendus* : L'Art, revue bimensuelle illustrée. Vol. XXXIX.

Lippincott's Magazine.

Janvier : George Eliot : Criticismes on her contemporaries.

The Nation.

10 décembre : Renan : le Prêtre de Nemi. — Émile Chatelain : Manuscrits de la bibliothèque de l'Université tirés des dépôts littéraires.

The Library Journal.

Novembre 1885 : An alphabetico-mnemonic system of classifying and numbering books.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre. — Le premier numéro de l'*Asiatic Quarterly Review*, éditée par M. Fisher Unwin, a paru le 1er janvier et contient, entre autres articles intéressants, une étude du professeur Douglas intitulée : « China and Burmah », et une autre due au célèbre explorateur hongrois, M. Vambéry, sur l'action des Turcs en Perse. Notons encore « les premières entreprises des Anglais dans l'Orient » et « The Chinese Brave », par M. J.-G. Scott.

Un petit magazine mensuel paraît à partir de janvier chez MM. Wells et Gardner sous le titre d'*Illustrations*, a pictorial review of knowledge of all kinds. M. Francis-George Heat est à la tête de cette publication.

— Un nouveau journal mensuel, *The Christian Reformer*, paraît depuis le 1er janvier chez MM. Williams et Norgate. Les premiers numéros contiendront des articles de MM. Martineau, Upton et Estlin Carpenter.

Allemagne. — M. Victor de Marbourg publiera sous peu un nouveau périodique sous le titre : *Phonetische Studien* (études de phonétique), qui contiendra des articles en langues allemande, française et anglaise.

États-Unis. — L'*International Magazine*, dont le premier numéro vient de paraître chez M. John Heywood, donne dans une rubrique spéciale intitulée : « Workers in all fields » une série de biographies de célébrités contemporaines. C'est celle du dessinateur Randolph Caldecott, un des meilleurs collaborateurs du *Graphic*, qui inaugure la série.

— L'*Unitarian*, magazine mensuel de 24 pages, du format de « Harper's Monthly », paraît à partir du 1er janvier simultanément à Boston et à New-York. L'*Unitarian* aura un caractère essentiellement religieux et se publiera sous la direction des Rev. Brooke Herford et J.-F. Sunderland.

— *Modern Languages Notes* est un journal mensuel consacré à l'étude des langues anglaise, allemande et romanes que publie, à partir du 1er janvier, M. A.-M. Elliott avec le concours de ses collègues de John Hopkins University.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 décembre au 15 janvier 1886)

CONSTITUTIONNEL. Décembre : 18. Les éditeurs volés.

DÉBATS. Décembre : 16. *Tartarin sur les Alpes.* 17. Lord Byron et sa sœur. 27. *Le Rôle et les aspirations de la Grèce dans la question d'Orient*, par Bikélas. 31. *Mémoires d'aujourd'hui*, par de Bonnières. — Janvier : 2-3. *Peasant properties and other selected Essays*, par lady Verney. 4. *Souvenirs*, par Amaury Duval. 5. *Par les champs et par les grèves*, par G. Flaubert. 6-8. Études sur le XVIe siècle : *Études sur François Ier*, par P. Paris ; — *François Ier, portraits et récits*, par Mme Coigniet ; — *Correspondance politique de MM. de Castillon et de Morillac, ambassadeurs de France et d'Angleterre* (1537-1542) ; — *Anne de Montmorency*, par Decrue ; — *Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise*, par Joubert ; — *La réunion de Toul à la France*, par le marquis de Pimodan ; — *François Miron et l'administration de Paris sous Henri IV*, par Miron de l'Épinay. 13. Discours parlementaires sur les finances, par M. H. Germain.

XIXe SIECLE. Décembre : La police sous le Consulat. — Janvier : 4. Ch. Joliet : La Révolution de février. 5. Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie : par Ménant. 9. *La proie du néant*, par E. Thiaudière. 11. Le cours de philosophie d'Ernest Bersot.

ÉCHO DE PARIS. Décembre : 31. Auteurs inédits. — Janvier : 9. Les poètes incompris. 10. La critique parlée.

ÉVÉNEMENT. Décembre : 24. F. Fabre. — Janvier : 13. M. Gondinet.

FIGARO. Décembre : Ch. Monselet : Les années d'apprentissage. 19. L'Asseline : Louis Veuillot et V. Hugo. 22. E. Gondinet. 26. Le triomphe de la fille. 26. M. F. Fabre. 30. V. Hugo vendu à l'encan. Janvier : 7. M. de Falloux.

FRANÇAIS. Décembre : 18. Correspondance militaire du maréchal Davout. 25. *Les Contemporains*, par M. J. Lemaître. — Janvier : 1. Philosophie du droit social, par Mgr Hugonin. 3. *Les Livres saints et la critique rationaliste*, par l'abbé Vigouroux. 5. *Histoire des enfants abandonnés*, par Lallemand. 6. *Les Réformes militaires et l'armée coloniale*, par le général Montaudon. 6. Les Français en Russie et les Russes en France. 8. *Anna Karénine*, par le comte Tolstoï. 9. L'église catholique et la liberté. 12. M. F. Fabre. 15. Jean-Paul Richter.

FRANCE. Décembre : *Les signes du temps*, par H. Rochefort. — Janvier : 12. *La Vie juive*, par Léon Cahun.

FRANCE LIBRE. Décembre : 18. Le paysan dans le roman contemporain. 19. Autour d'une librairie. 23. Le roman pathologique. 25. A. Daudet. 28. A. Daudet et l'Académie. 29. Les races inférieures. — Janvier : 1-8. Joseph Roux. 7. *La Peinture italienne*, par M. Lafenestre. 15. A. Dumas fils d'après un portrait récent.

GAGNE-PETIT. Décembre : 16. *La Russie souterraine*, par Stepniak. 17. *Morale mondaine*, par Ang. Bénigne. 22. Les ancêtres de la Dame aux Camélias. 28. Souvenirs d'Amaury Duval. — Janvier : 12. L'interdiction de *Marion Delorme*, en 1829.

GAULOIS. Décembre : 30. Octave Tassaërt. — Janvier : 14. P. de Kock.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 24. Racot : La Dame aux Camélias. 26. *Don François Régis*, par l'abbé Bersange. 29. *Histoire de Charles VII*, par du Fresne de Beaucourt. Janvier : 1-8. Le journalisme en Angleterre. Janvier : 2. *Souvenirs et récits*, par L. Aubineau. — *Souvenirs*, par Amaury Duval. 9. *Tartarin sur les Alpes*. 12. *Le roi de Thessalie*, par Ary Ecilaw.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Janvier : 2-3. *Traité de l'administration des bibliothèques publiques*, par Richou.

GIL BLAS. Décembre : 29 et Janvier : 7-12. G. Ferry : Balzac et ses amies. 9. M. de Falloux.

JUSTICE. Décembre : 19. Rochefort chroniqueur. 21. Jean-Baptiste Carrier. 21. *Les Lépillier*, par Jean Lorrain. 27. Le livre de Pochi. 30. *A travers l'Asie centrale*, par Moser. — Janvier : 1. Sur la caricature. 4. André Chénier, homme politique. 6. Anciens almanachs. 11. L'abbé Jallet. 11. Huysmans. 15. Tartarin sur les Alpes.

LIBERTE. Décembre : 17. Bamboche littéraire. 30. Marat antirépublicain. Janvier : 4. Correspondance du marquis Gino Capponi. 6. Lettres d'exil d'Edgar Quinet. 8. M. de Falloux.

MATIN. Décembre : 19. M. F. Fabre.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 30. Les anciens almanachs illustrés, par V. Champier. — Janvier : 3. Olivier de Magny ; étude biographique et littéraire, par J. Favre. 6. *La Puissance française*, par M. Jeannerod. 8. MM. P. Bourget et Jean Aycard.

PARIS. Décembre : 26. Les noëls naïfs.

RADICAL. Décembre : 18. La littérature en prison.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 18. *Oiseaux de chasse.* — *Les Quadrupèdes et la chasse*, par M. de Cherville. 22. *Le Livre de Jean*, par H. François. 28. Le musée municipal de Harlem. 29. *Le Prêtre de Nemi*, par E. Renan. — Janvier : 1. Les anciens almanachs illustrés. 2. La question du latin. 3. Le comte Léon Tolstoï, à propos d'*Anna Karénine*. 7. *Pascal physicien et philosophe*, par M. Nourisson. 8. Francesco de Sanctis. 12. L'exposition Tassaërt. 15. *Histoire de la Révolution française dans le département des Pyrénées-Orientales*, par Vidal.

SIÈCLE. Décembre : 17. Crémieux secrétaire de Rachel. 17. *La France sous Louis XIV*, par Bonnemère. 19. La greffe animale. 29. *Cinq années au Congo*, par Stanley. 31. Correspondance du maréchal Davout. — Janvier : 4. *Questions sociales contemporaines*, par Coste. 8. Les pardons de Bretagne. 9. Marion Delorme.

SOLEIL. Janvier : 11. *En Bulgarie et en Roumélie*, par Erdic.

TEMPS. Décembre : 19-27. Mémoires de Regnier. 28. Octave Tassaërt. 31 et janvier : 1, 2, 5, 6. Talma, 7. Loiseleur : Un autographe de Molière. 7. Une étude sur la vie de Darwin. 8. Un pamphlet allemand contre la France. 9. Frédéric II et Louis XIV. 13. Discours parlementaires de M. Germain. 15. Un livre posthume de Thackeray.

UNIVERS. Janvier : 7. Gertrude de Montagu, religieuse de Notre-Dame du Cénacle. 9. Abbé Daniel : Les papyrus du Fayoum. 10. Origine du choléra. 11. Vie de Mgr Bouange. 12. *L'âme et les choses dans la parole*, par le R. P. Longhaye.

VOLTAIRE. Décembre : 16. La question du latin.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de décembre 1885

1. *Panurge*. Journal quotidien. In-plano, 6 col. Paris, imp. Schiller.

Le Port-Saint-Louis-du-Rhône. Bulletin périodique. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 15, place Vendôme. Abonnements : un an, 2 fr.

4. *La Frontière*. Journal patriotique, commercial et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Connessant. Le numéro, 5 centimes.

5. *L'Intérêt français*. Journal financier, industriel et commercial paraissant le samedi. In-4°, 8 p. à 3 col. Pa-

ris, imp. Dubreuil. Bureaux, 47, rue Laffitte. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 15 centimes.

6. *Le Conseiller intime.* Journal de médecine et d'hygiène des mères de famille. Mensuel. In-4°, 4 p. Vincennes, imp. Gillot. Bureaux, Paris, 94, rue de Rivoli. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 20 centimes.

Le Bonhomme français. Revue populaire de la semaine. In-8°, 16 p. Paris, imp. Lombardin. Bureaux, 148, boul. Voltaire. Abonnements : un an, 6 fr.

10. *L'Attaque.* Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 11, rue de la Trémouille. Le numéro, 10 centimes. Paraît le jeudi.

12. *Le Petit Sou.* Journal quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Le numéro, 5 centimes.

15. *La Revue mondaine.* Journal littéraire et artistique paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Bureaux, 18, rue Vignon. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 75 centimes.

Sans date. *Le Guide du Fermier.* Organe des intérêts agricoles et viticoles paraissant tous les mois. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Téqui. Bureaux, 34, faubourg Saint-Honoré. Abonn. : un an, 2 fr. Le numéro, 20 cent.

La Mode nationale. In-4°, 12 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Ve Larousse. Bureaux, 10, rue Gît-le-Cœur. Bi-mensuel. Abonn. : un an, 7 fr. Le numéro, 75 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Vols de livres.

A la suite de l'enquête poursuivie par M. Dulac, commissaire aux délégations judiciaires, relativement aux détournements commis au préjudice de certains éditeurs de Paris, ce magistrat a procédé ce matin à l'arrestation du libraire du passage Jouffroy, qu'il a fait ensuite écrouer à Mazas sur mandat spécial décerné par M. Bouniceau-Gesmont, juge d'instruction.

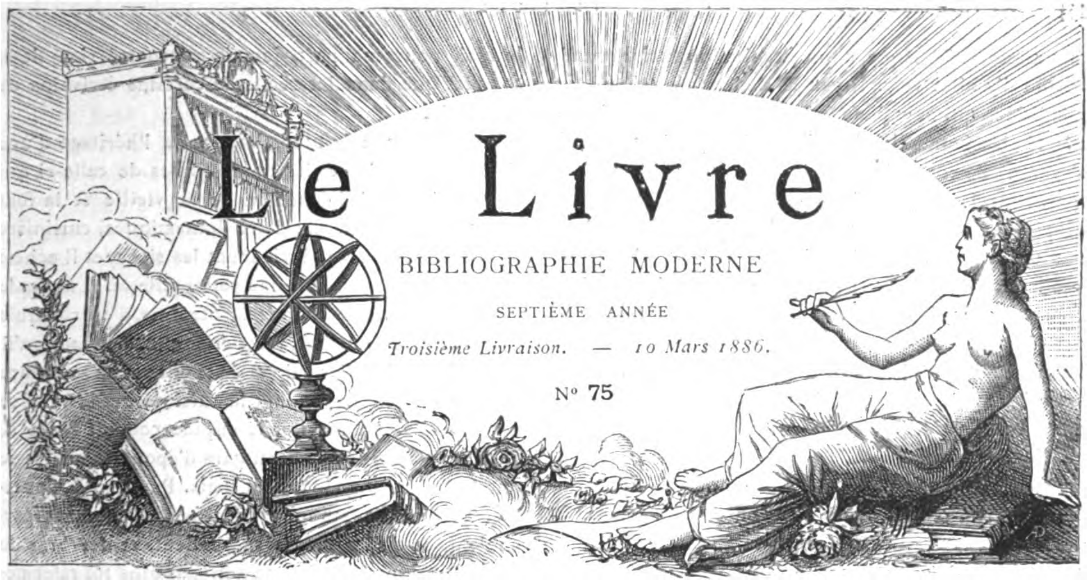
Ce libraire est inculpé d'avoir, alors qu'il en connaissait la provenance, acheté à vil prix des ouvrages détournés par un certain nombre d'employés ou ouvriers, soit dans les imprimeries, soit chez les brocheurs et les éditeurs.

Germinal.

Un journal a prétendu que le dernier roman de M. Zola, *Germinal*, allait être poursuivi et que le Parquet venait de donner à ce sujet les ordres les plus précis.

Cette information est absolument inexacte. Il n'a jamais été question de cette poursuite ni au ministère ni ailleurs.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Toine, par Guy de Maupassant. Un vol. in-18 jésus, illustré. Paris, Marpon et Flammarion, 1886. — Prix : 5 francs.

Lorsque Guy de Maupassant veut donner la note comique, il la donne avec une force de pénétration extraordinaire, car son comique ne repose sur rien d'artificiel, ni de convenu. C'est la simple expression de la vie, une observation d'une remarquable intensité, qui porte toute la lumière sur les reliefs amusants d'une situation ou d'un personnage.

Le nouveau livre de lui, publié par Marpon et Flammarion, est un des plus curieux assemblages de ces études paysannes dans lesquelles il excelle et reste sans rival, dans ces morceaux de vie découpés sur la bête humaine, sans souci des cris ni des plaintes. Aussi quelle force, comme cela remue, comme cela empoigne bien le lecteur aux entrailles, lui arrachant tour à tour le rire, l'admiration, toujours l'intérêt absolu ! La nouvelle qui donne son nom à ce recueil est le type de ce genre comique, réussi sans ficelles voulues. C'est une analyse précise des sentiments de cupidité des paysans, présentée sous une forme joviale et bonne enfant, qui cache et cotonne l'ironie amère avec laquelle l'écrivain met à nu les vices et les avidités terribles de cette race terrienne, esclave du bien, serve du sol.

Il faudrait citer chacune de ces études, en déduire la philosophie à la fois âpre et goguenarde et montrer que, même lorsqu'il rit, même lorsqu'il fait rire, Guy de Maupassant reste l'observateur, à l'extraordinaire science de divination, auquel ses œuvres ont conquis d'emblée une des premières places dans notre littérature française.

Parmi ces nouvelles, à côté du rire qui éclate et sonne en fanfares joyeuses, il y a le drame; deux surtout sont terribles, d'une fouille si profonde dans le cœur humain, qu'on les lit avec épouvante, le frisson à fleur de peau, le froid à l'âme, ce sont *la Confession* et *la Mère aux monstres*, deux récits atroces, dont on sort tout tressaillant, avec l'effroi de cet être qui est l'homme, et que le hardi romancier a pris à tâche de nous faire connaître sous tous ses aspects, même les plus effrayants.

G. T.

Le Vice sentimental. *Amours d'Asnières, amours d'Afrique*, par Jules Hoche. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie, 1885.

Les amours d'Asnières sont assez drôles, et, comme on dit en argot littéraire, assez vécues. Quant

aux amours d'Afrique, pour y croire, on aurait grand besoin d'y aller voir. Il y a là dedans un tel salmigondis de sentimentalisme, de vengeance arabe, d'honnêteté alsacienne, de virginités qui se perdent ou qui s'égarent, de coups de couteau, de statues de cire, de marabouts fanatiques, de danse mauresque, de photographes et de cadavre momifié, lequel, du reste, n'est pas un cadavre, que l'esprit s'y perd avec le vague sentiment de soulagement et de bien-être qu'on éprouve lorsqu'on se trouve délivré du devoir de comprendre un problème qui ne nous intéresse pas. La forme ne me plaît guère mieux que le fond. Je ne sais si, par des affinités électives inconnues, *le Vice sentimental* de M. Jules Hoche se rattache occultement au *Voyage sentimental* de Sterne; toujours est-il que l'auteur du *Vice sentimental*, comme l'auteur du *Voyage sentimental*, vise à l'*humour* et s'attarde à des réflexions et à des descriptions en zigzag qui font regretter de ne pas avoir à lire une ou deux pages de Topffer. Je crois juste de rester sur cet éloge.

B.-H. G.

Esquisses provinciales, par E. MEUNIER. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque des mères de famille*. Paris, Firmin-Didot, 1885.

Ce volume se compose de onze petites nouvelles : *Danger de faire des surprises à son mari; la Médaille de saint Benoît; Conséquences d'une faute qui n'a pas été commise; Tout est bien qui finit bien; Lequel vaut le mieux; Eau dormante; les Prétendants de Monique; Du zèle apostolique des femmes; la Bonne d'enfants; Un héros en robe de chambre; le Secret de Juliane.*

Et, sans danger, la mère de famille
En permettra la lecture à sa fille.

En réalité, l'intérêt de ces nouvelles est supérieur à celui de la moyenne en ce genre de littérature.

E. C.

Le Roman d'un officier de fortune, par M. DE BEAUREPAIRE. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui manque à ce livre pour l'arracher à la banalité du roman-feuilleton de cape et d'épée, c'est la couleur locale, c'est la reconstitution exacte de la vie au XVIe siècle, c'est la recherche approfondie des mœurs et coutumes de ces époques guerroyantes. L'histoire est amusante, mouvementée, le drame suffisamment touffu et enchevêtré; mais qu'importe tout cela aux lettrés, aux amoureux du beau style et des études précises?

G. T.

Le Larbin de Madame, par PAUL BLUYSEN. Bruxelles, Henry Kistemaeckers. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un document humain. Le rapporteur est un débutant; il en est à son premier livre. S'il a vu de ses yeux la collection de monstres qu'il fait évoluer devant les nôtres, il est vraiment bien favorisé. Je n'ai, pour ma part, jamais rencontré rien de si complet que dans les récits de certains écrivains de son école.

Un avocat peu fortuné s'assure de l'héritage d'une vieille tante à l'aide des domestiques de celle-ci qui mettent le feu à la maison de la vieille et la font mourir de frayeur. Ces deux domestiques, cuisinière et valet de chambre, deviennent les siens, et il achète une étude d'avoué dans une petite ville où il ne tarde pas à devenir un personnage. Sa femme, d'esprit faible et de manières gauches, reste chez elle, pendant qu'il se prodigue dans les salons de la ville et ne rencontre pas de cruelles. Cependant la cuisinière et le valet se sont mariés. La maritorne cupide conçoit l'idée de faire consoler par son beau gars d'époux la maîtresse que le maître abandonne au logis. Par degrés, doucement, la pauvre femme est amenée au moment psychologique où les places se rendent, et les bras du gros garçon normand ne se sont pas plus tôt refermés sur elle, que cette mère de famille, jusqu'ici froide et prude, devient hystérique et ne peut s'assouvir du larbin. L'avoué a fini par négliger les beautés de la ville et s'est acoquiné à une *glu* de concert parisien, au grand scandale des gens honnêtes qui ne tolèrent le vice qu'autant qu'il est caché sous leur frac ou leurs jupons. Il rentre un jour chez lui inopinément et trouve sa femme pâmée aux bras du rustaud. S'ensuit une scène grotesque et violente : injures, coups, rossée réciproque, et finalement recul du mari, dont le valet menace de dévoiler le rôle dans l'affaire de la succession. Dès lors Me Lourmel — c'est le nom de l'avoué — accepte tout, même les enfants qu'Adolphe fait à sa femme. Il a une ambition suprême : il veut être député et compte sur la population ouvrière qu'il a servie en toute occasion en accumulant contre lui les haines de la magistrature et des bourgeois. Au dernier moment, sur l'accusation anonyme d'un gredin subalterne, il est arrêté, emprisonné et presque déconsidéré. Il se relève pourtant, grâce à l'intervention de sa cuisinière et de son valet, qui prouvent l'inanité du crime dont on le charge, et il peut espérer atteindre enfin le but. A la grande réunion électorale où se doit décider son sort, il parle, parle « infatigablement, gonflant des adjectifs, arrondissant des périodes », quand, du haut des galeries, une voix s'élève : — « Tais-toi, cocu!... » — Les têtes se tournèrent. Tuyau-de-Pipe se dandinait, debout, et, les bras tendus vers Me Lourmel, il redisait : « Tais-toi... ou je vas chercher Adolphe! »

Adolphe, c'était le nom du « larbin de Madame ».

Tous infâmes dans ce livre, où le talent ne manque pas, d'ailleurs. Aussi est-on disposé à savoir gré à l'auteur de ce qu'il n'a pas pu donner à son naturalisme les vraies couleurs de la nature.

B.-H. G.

Bébé Million, par RENÉ MAIZEROY. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

En ce style pailleté, pétillant et coloré dont il a fait son genre bien original, bien personnel, René

Maizeroy nous conte l'émouvante et cruelle histoire de cette fille trop fameuse que voile à peine le sobriquet de *Bébé Million*, dont il la soufflette. Quelle existence lamentable que celle de cette millionnaire du vice, de cette rentière de la débauche, punie dans sa vieillesse, atteinte dans sa maternité, avec une implacable sévérité! C'est bien là le sort vengeur qui menace cette classe spéciale de filles-mères, la courtisane enrichie de la vente de son corps, du commerce de sa chair et frappée dans le fruit de ses entrailles.

Un pays, un gros entrepreneur tire de la brasserie où elle croupissait sous le nom de *Bébé Million*, la payse retrouvée. Josèphe Massoulet la meuble, la nippe, l'entretient et, finalement, l'associe à sa fortune. Désormais tout lui réussit, elle bâtit aux Champs-Élysées, devient comtesse de Tourville par son mariage avec un gentilhomme que dissout le gâtisme et ne vit plus que dans le rêve de finir ses jours tranquillement, en jouant à la grand'mère, auprès de sa fille mariée. Tous ces beaux projets s'envolent en flambée de paille, avec l'arrivée d'un prince russe, d'abord amant de la mère, puis de la fille, qu'il épouse pour avoir sa fortune. Le mariage fait, *Bébé Million* est rejetée de côté comme une femme qu'on ne doit pas voir, et elle vit seule au milieu de ses richesses, abandonnée, repoussée, perdant peu à peu tout soin d'elle-même : c'est l'expiation suprême.

Un livre vivant, remuant, qu'on avale d'un trait, comme une coupe d'excellent champagne, et dont la griserie fait flamber le cerveau. G. T.

La fin de Paris, par RENÉ MAIZEROY. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

La fin de Paris, c'est la dissolution qui, peu à peu, gangrène la capitale, envahit tout, menace tout et transforme la société en quelque bouge immonde, où l'on chercherait vainement l'honneur, la vertu, les hautes et nobles qualités qui relèvent l'humanité.

Une série de tableaux brillants, hardis, pleins de retentissantes fouaillées, servent à René Maizeroy pour peindre cet envahissement progressif; il suffira de citer le titre de quelques-uns d'entre eux pour avoir une idée de la marche suivie avec une impitoyable verdeur par l'écrivain. *Les petites Malthus, le Larbin roi, l'Impôt de la Chair, les Grelotteux, les Mouches du corbillard, Mendiants de lettres,* etc., sont comme des enseignes de honte qui flamboient en lettres terribles au-dessus des sujets traités. Plus l'auteur frappe fort et juste, plus son style, se dépouillant ainsi qu'un bon vin vieilli en bouteille, devient vigoureux, net, moins alourdi de joliesses un peu cherchées ; une grande sobriété d'expressions lui vient, en présence des situations plus graves, des constatations plus pénibles, comme le railleur le plus endurci cesse de railler et s'incline devant quelque grand malheur. C'est ainsi que le style de Maizeroy s'épure au creuset, dès que le feu s'avive, et que, se débarrassant des pierreries scintillantes qu'il aime à ciseler avec un art incontestable, il va droit au but, en véritable écrivain de race. G. T.

Dans l'intimité, par ROBERT CAZE. Un vol. in-18 jésus. Paris, Tresse et Stock, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

C'est surtout *Dans l'intimité* que Robert Caze trouve à employer avec talent ses qualités d'observation patiente, minutieuse. Ses nouvelles sont de petits tableaux croqués d'après nature, d'une rare fidélité et d'une grande justesse de ton. On sent le littérateur convaincu, qui ne traite ses sujets que sur le vif, les suivant pas à pas dans leurs transformations, dans leurs manifestations extérieures, et cette conscience, qui fait le véritable écrivain, donne à tout ce qui sort de sa plume une vie particulière. Il y a dans ce volume des études émouvantes, des portraits parisiens, comme celui qui sait voir en trouvera tous les jours sous ses yeux, et aussi des satires cruelles, impitoyables, ne reculant pas devant le mot juste, l'expression typique. C'est comme une collection d'esquisses très poussées, donnant une suite de scènes de la vie intime, qui viendront se classer en bonne place auprès du *Paris vivant* et des historiettes précises, serrées, du romancier.

Le Tonnelier, par GEORGES DUVAL. Un vol. in-18 jésus. Paris, Marpon et Flammarion, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Georges Duval continue fort brillamment la série du *Carnaval parisien*, commencée par *le Quartier Pigalle* et *Pretantaine,* deux volumes dont on se rappelle la vogue. *Le Tonnelier*, entre autres qualités, a le mérite d'être une œuvre honnête et en même temps une étude fort serrée de la curieuse existence particulière du commerce de vins en gros. L'action se passe à Bercy, dans le royaume même du vin, ce qui fournit à l'écrivain des pages excessivement curieuses sur les mille détails du métier. Les renseignements intéressants abondent dans ce livre, ainsi qu'une peinture absolument exacte de Bercy. Le drame se déroule, très simple, croissant d'intensité à mesure que les caractères se développent et que les intrigues se nouent, faisant habilement passer le lecteur par les phases de la plus poignante émotion. Les luttes de Mme Moriceau contre elle-même, contre ses faiblesses, prennent un développement inattendu qui donne une couleur spéciale au livre et assurent son succès. Quant à la figure du *Tonnelier*, elle se détache dans un relief énorme, imposant cet humble qui devient le justicier terrible, sauveur de l'honneur et de la vie de ses patrons.

L'Échéance, par FLORENT FULBER. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'Échéance, une œuvre de début, est certainement d'un jeune écrivain admirablement doué, ayant le sens exact de la vision, l'observation directe et déjà un flair particulier de ce que l'on doit dégager des milieux auxquels on s'est longuement frotté. Cette

étude des *mœurs de banque* est une des plus franchement originales que nous ayons lues. Il y a une vérité criante dans l'histoire de ce garçon aux aspirations ardentes, aux désirs littéraires, tout cela mou et indécis, qui arrive à se laisser enfermer dans la boue collante de l'administration et n'en peut plus sortir. L'étude suivante, intitulée : *Fille passée, Fille future,* est également pleine de qualités, mais moins personnelle que *l'Échéance;* elle est empruntée à plus de souvenirs littéraires que d'observations prises sur nature. Nous croyons M. Florent Fulber appelé à tenir une place brillante parmi nos jeunes romanciers modernistes, quand il se sera débarrassé de quelques expressions fâcheuses ou de phrases qui appartiennent du droit de création à ceux des maîtres l'ayant précédé dans la voie de la véritable observation humaine. Il a assez de talent pour vouloir être lui et ne se mettre à la remorque de personne, fût-ce d'un maître.

La Faute des autres, par Maurice Montégut. Un vol. in-18 jésus. Paris, Dentu, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Maurice Montégut, *la Faute des autres,* œuvre très remarquable au point de vue du style, des images heureuses, des expressions justes et du souffle puissant qui la porte, a, en quelque sorte, les défauts même de ses qualités; c'est une étude de passions humaines qui va jusqu'à l'épopée, tant grandissent les héros. Le poète domine dans l'écrivain et l'on sent, à chaque instant, que la prose est trop étroite pour ses ailes. C'est pourquoi toutes les parties consacrées aux amours du comte Thibault d'Arche et de son fils sont peut-être de la vérité, mais de la vérité exagérée, enflée par la vision d'un poète, tandis que celles consacrées à la guerre de 1870-1871 ont une admirable couleur de réalité. Il y a bien là le frémissement terrible de la bataille et le choc puissant des armées avec leurs mille détails, très bien vus, sentis, soufferts. Là, le poète, au lieu de gêner le prosateur, l'aide et le sert admirablement. Pourtant, même dans les parties qui nous semblent moins réussies, que de passages intéressants, que de morceaux savoureux! En somme, un livre qui mérite l'attention des gens de goût et le suffrage des lettrés. G. T.

Mon premier crime, par Gustave Macé, ancien chef du service de la sûreté. Un vol. in-18. Paris, Charpentier.

M. Gustave Macé poursuit ses études sur la police parisienne. On sait le succès qui accueillit son premier livre, *le Service de la sûreté,* ouvrage théorique, tout entier consacré à montrer comment fonctionnent les rouages de la préfecture de police et à signaler les améliorations, les perfectionnements susceptibles d'être apportés à cette administration.

Avec *Mon premier crime,* M. Macé aborde un genre nouveau pour lui, le roman judiciaire. Quand nous disons roman, le terme est impropre, car c'est à vrai dire le récit exact et détaillé de la première affaire qu'il eut à instruire que nous présente l'ancien chef du service de la sûreté. La donnée du roman est simple; nous la trouvons relatée tout au long dans la *Gazette des Tribunaux* du 28 janvier 1869. La voici en peu de lignes :

« Depuis trois semaines plusieurs locataires d'une maison située rue Princesse remarquaient, en tirant de l'eau dans un puits situé au fond de la cour, que le seau, en flottant à la surface liquide, semblait heurter un objet assez volumineux. Hier, à cinq heures après midi, le sieur P..., rôtisseur, voulut constater la nature de cette épave et ramena à terre l'objet en question qui se trouva être un paquet enveloppé d'un morceau d'étoffe noire. L'enveloppe étant défaite, le sieur P... aperçut alors une jambe humaine, ployée en deux et couverte d'un fragment de pantalon. Cette jambe était en état de décomposition et son immersion paraissait remonter à une date assez éloignée. Le sieur P... se hâta de prévenir M. Macé, commissaire de police du quartier de l'Odéon... »

Des premières constatations faites par le jeune commissaire, il résultait clairement qu'on se trouvait en présence d'un crime. Quand avait-il été commis? Quel en était l'auteur, le mobile? Où se trouvaient les autres parties du corps de la victime? Autant de questions qui apparaissaient comme insolubles, étant donnés, d'un côté, l'assassinat remontant déjà à une date relativement éloignée et, de l'autre, le manque presque absolu de renseignements pouvant mettre sur la piste du meurtrier. Comment M. Macé parvint-il cependant à dégager l'un après l'autre les inconnues du terrible problème? A la suite de quelles patientes recherches, de quelles judicieuses remarques, de quelles savantes déductions en arriva-t-il à soupçonner d'abord un sieur Voirbo d'être le meurtrier et de lui arracher ensuite des aveux? On le verra, en lisant ce livre, plus attachant en sa terrifiante réalité que nombre de romans soi-disant vécus, romans « parisiens » ou « naturalistes », dont leurs auteurs estiment, la plupart, qu'on ne peut captiver le public qu'en lui présentant sous une forme triviale des peintures plus triviales encore.

M. Macé nous permettra-t-il de formuler une critique? Tout attrayant qu'il soit, son livre ou, pour mieux dire, son procès-verbal eût gagné, croyons-nous, à être plus condensé. Il y a, en plusieurs endroits du récit, des considérations, des remarques sur la police parisienne, qui peuvent être fort judicieuses et doivent l'être, venant d'un juge aussi compétent, mais qui sont autant de hors-d'œuvre entravant la marche du drame et, par suite, lui enlevant de son intérêt. M. Macé n'a point dépouillé le vieil homme, et la plume du romancier trahit souvent les désespérances de l'ancien magistrat dont les capacités indiscutables et le bon vouloir furent, dit-on, maintes fois paralysés. G. F.

La Maîtresse de Mazarin, par E.-G. Beautivel. Un vol. in-18 jésus. Paris, Jules Lévy, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Très amusant, le roman de cape et d'épée que M. E.-G. Beautivel intitule *la Maîtresse de Mazarin.*

On y trouve, mêlées à une action très mouvementée, les figures historiques du cardinal de Mazarin et d'Anne d'Autriche. Le volume se lit couramment, sans fatigue, réussissant à donner ce que l'auteur a cherché à procurer, un amusement honnête, sans fatigue. G. T.

La mauvaise aventure. Histoire romanesque, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Le Bel-Ami, de M. de Maupassant, fait des petits. Sa famille augmente de jour en jour, et M. Camille de Sainte-Croix nous présente, dans *la Mauvaise aventure*, un autre rejeton de cette lignée, dont l'arbre généalogique remonte au Lucien de Rubempré du grand Balzac. Je n'analyserai pas cette succession d'aventures, où la femme joue son rôle de corruptrice inconsciente et où les vilenies du journalisme, de la littérature et du monde interlope de la politique, de la science et des arts, grouillent autour du héros, trop faible pour conserver en ce milieu la plus légère parcelle d'honnêteté, trop violent pour ne pas perdre en un instant le fruit de la perversion de son talent. Comme le dit l'auteur en un quatrain de sa dédicace :

> Les sept noms de catins, chacun étiquetant
> Son morceau de ce cœur que je t'offre en pâture,
> Marquant les haltes dans la mauvaise aventure
> Où se perd le héros de ce livre attristant.

Il ajoute plus loin, en s'adressant au lecteur : « J'ai pris, sur cette étude, un souci plus grand de la vérité que de la vraisemblance, et si j'ai parfois atteint la seconde, c'est par respect pour la première. » Après cet aveu, je ne perdrai pas mon temps à relever les apparentes impossibilités de son récit. Je me contenterai de dire que je m'y suis intéressé, qu'il est semé de situations inattendues, de paradoxes amusants, de tableaux pris sur le vif et de portraits peu embellis, où quelques personnages célèbres dans les lettres se reconnaîtront facilement.

Royal-Goudron. Conte de bord, par E. BONNET. Dessins de Mac-Adam et de A. Mouillon. Un vol. in-8°. Paris, A. Ract et Cie, 1886.

Ce récit n'aura peut-être pas un aussi vif succès de lecture qu'il en eut la nuit où le Parisien le conta aux marins de quart de la *Reine Blanche*. Il est fantastique et fantaisiste de conception, et ni trop brillant ni trop terne d'exécution. L'auteur me semble l'avoir peigné avec trop de sollicitude et orné de vêtements qui ne le rendent ni plus léger ni plus amusant. Il chassait le sommeil des yeux des mathurins, je le veux croire; mais c'était dans la bouche d'un beau parleur de bord. Sous la plume de M. E. Bonnet, sans être désagréable, elle n'est plus qu'un antidote insuffisant contre la somnolence et le bâillement.

Des dessins, ingénieusement primitifs, illustrent les diverses aventures nautiques et terrestres du héros, Royal-Goudron.

Deux autres récits fort courts complètent le volume, qui n'est pas gros. Le dernier est intitulé : *Trophées teutons*. La table des matières l'annonce sous ce titre : *A quelle noce M. Ducroquet perdit son parapluie.*

Cela nous présage peut-être quelque publication prochaine. Si M. E. Bonnet y prend plaisir, que voulez-vous que nous y fassions ? B.-H. G.

Au soir. Récits et souvenirs, par LÉON AUBINEAU. Un vol. in-18. Paris, Victor Palmé, 1886.

Un vieux journaliste de *l'Univers*, qui revendique l'honneur d'avoir travaillé toute sa vie « sous le patronage du plus grand écrivain de sa génération, Louis Veuillot », et qui a déjà donné au public plusieurs volumes faits de ses anciens articles, M. Léon Aubineau, vient de pratiquer une nouvelle sélection dans cet inépuisable fonds de réserve et en publie le résultat sous ce titre crépusculaire : *Au soir*. A-t-il tort de supposer, demande-t-il modestement dans son avant-propos, « que ces portraits, ces récits, ces discussions, ces souvenirs d'antan pourraient encore instruire, récréer ou même édifier » ? Mais non. Il y a toujours un public prêt à tout. Les jeunes clients de *l'Univers* tiendront à honneur et à plaisir d'être ceux de M. Léon Aubineau. Au surplus, on peut ne pas lire *l'Univers*, on peut même ne pas se soucier d'être édifié et trouver, en ces pages convaincues et honnêtement écrites dans leur inspiration un peu étroite, de quoi s'instruire et se récréer. Puisque « le vieil ouvrier de la presse catholique » n'a pas, il nous en prévient, épuisé ses réserves, qu'il livre au public les pages qu'il lui fait espérer. Amis et adversaires lui en sauront bon gré.

Contes d'un coureur des bois, par le marquis G. DE CHERVILLE; illustrés par P. Kauffmann. Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. — Prix : 5 francs.

Le titre fait penser à Fenimore Cooper et à ses imitateurs. Mais c'est un titre décevant. Le marquis de Cherville retient avec lui son lecteur en France, où l'on est aussi bien — je ne veux pas blesser les Yankees — qu'en Amérique. On connaît le talent de conteur de cet ancien collaborateur d'Alexandre Dumas. Rien de plus aimable et, dans son amour des animaux, de plus humain. Le chien est là, comme en maints autres récits du spirituel et lettré chasseur, un personnage de premier plan, sinon l'acteur principal. Nul ne songe à s'en plaindre, car l'auteur le rend aussi intéressant que tout bipède pourrait l'être. Des souvenirs rehaussent la valeur proprement littéraire du volume. Quelques pages y sont consacrées à Alexandre Dumas. Pages émues, vibrantes d'affection et d'admiration, et qui font justice de quelques-uns de ces racontars dont la vie privée du grand romancier a été particulièrement obscurcie.

Une jolie couverture avec dessin en couleur, des illustrations pittoresques et amusantes de Kauffmann, dont une exquise eau-forte en frontispice, fait de ce recueil un livre attrayant à l'œil et récréatif à l'esprit.

B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Contes extra galants, par Richard Lesclide, avec illustrations de Bernier. Un vol. in-8°. Paris, Dentu. — Prix : 6 francs.

La Comtesse Iwacheff, par René de Pont-Jest. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Jacques Kerdraint, par Georges Aragon. Paris, P. Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une Folie, par Jean Mairet. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Secret de Daniel, par Jules de Gastyne. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Les Amours d'une femme honnête, par Mie d'Aghonne. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Trois Chansons, par Catulle Mendès. Paris, Frinzine et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Drames du cœur, par Jeanne Ducharme. Paris, Duparc. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mariés, par Eugène Faivre. Un vol. Paris, Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Régénérée! par Jeanne de Condillac. Paris, Plon, Nourrit et Cie. In-18. — Prix : 3 francs.

Grondache et Cie, articles de piété, par Alphonse Pagès. Paris, Lévy. In-18. — Prix : 3 francs.

Honorée, par C. Cassot. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Trouble-cœur, par Jean Jullien. Paris, Tresse et Stock. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Toutes les Amoureuses, par Catulle Mendès. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Le vieux Général, par Charles Chincholle. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Les Galeries de l'amour, par Armand Lapointe. Paris, Henri Duparc. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Martyre, par Adolphe d'Ennery. Paris, J. Rouff et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mesdames de Cœur volant, par Paul Mahalin. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Porte close, par Fortuné du Boisgobey. Deux vol. in-18. Plon et Cie. — Prix : 6 francs.

Jeunesse brisée, par Eugène Moret. Frinzine et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Revanche de Caillebotte, par Maurice Drack. Paris, 1885, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Raymond Meyreuil, par Georges de Lys. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Wasili Samarin, par Philippe Daryl. Paris, Hetzel et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Cousine d'André, par Manoël de Grandfort. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Sans cœur, par J.-I. Kraszewski. Paris, Louis Westhausser, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme jaune, par Camille Delaville. Paris, librairie des Bibliophiles, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Fille du singe, par Maurice Sand. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

La Question du latin de M. Frary et les professions libérales, par A. Vessiot, ancien membre du conseil supérieur de l'instruction publique, inspecteur d'académie à Paris. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1886; 1 plaquette in-18.

Le gant qu'a jeté M. Frary a trouvé pour le relever plus d'une main. Voici M. A. Vessiot qui vient plaider *pro domo sua* contre les téméraires dont il dit : *Ipsique penates evertere suos.* La grande arme du fidèle tenant est l'ironie, voire le sarcasme. En fait d'arguments nouveaux et de raisons convaincantes, je n'en vois pas. Sans s'attarder à la théorie de la gymnastique intellectuelle, qui semble décidément avoir fait son temps, M. Vessiot dénonce le *vide moral* qui se ferait dans les études si l'on donnait la place des langues anciennes aux langues vivantes et à la géographie. « Dans les littératures étrangères, dit-il, ou plutôt dans les littératures modernes, c'est l'imagination qui règne en souveraine; dans les lettres anciennes, c'est le bon sens et la raison. » Vous voyez d'ici les conséquences, et si vous ne les voyez pas, M. Vessiot va vous les faire toucher du doigt dans une de ces belles périodes dont MM. les procu-

reurs et substituts n'ont point, quoi qu'on en dise, le monopole. « Avec l'appauvrissement de la foi religieuse, avec l'affaiblissement des croyances spiritualistes, avec les progrès d'une immoralité qui semble avoir perdu, non seulement toute pudeur, mais toute conscience d'elle-même, qui se dit littéraire et qui n'est qu'immonde; jamais, croyez-le bien, jamais l'étude et le respect des écrivains qui portent le beau nom de *classiques,* c'est-à-dire d'éducateurs, n'a été plus nécessaire... » Il est clair que cela prouve tout net que ni Shakespeare, ni Milton, ni Klopstock, ni Gœthe, ni Schiller, ni Dante, ni Cervantès, ni Bacon, ni Kant, ni Vico, ni tant d'autres écrivains illustres dans toutes les directions de la pensée et dans toutes les formes de l'art, n'ont « une valeur morale et une vertu éducatrice » égales aux tableaux des débordements des dieux et des hommes que nous ont laissés Homère, Virgile, Tacite, Horace et tout le dessus du panier classique. Si l'on n'a pas autre chose à opposer à M. Frary, je crains bien qu'il n'ait cause gagnée.

Où l'auteur a-t-il appris que « ni les Anglais ni les Allemands n'ont jamais songé à proscrire les langues grecque et latine » ? L'utilité de cette étude est depuis longtemps mise en question dans ces deux pays, aussi bien qu'en Amérique. On est d'accord déjà pour reconnaître qu'elle n'est pas indispensable et les langues anciennes ne figurent pas sur les programmes d'un grand nombre d'établissements d'enseignement secondaire. Même dans la plupart de ceux où elles figurent encore, il y a une section *the modern side,* — et c'est ce que notre enseignement spécial imite, — d'où elles sont éliminées. Je ne tire point de cela un argument, mais j'y trouve une raison de plus de souhaiter qu'on se défie de ces affirmations exagérées pour les besoins de la cause, et qui font pour premières dupes ceux-là même qui les émettent inconsidérément.

Je ne pousse pas plus loin l'examen de cet opuscule. Je conclus en prédisant que le livre de M. Frary portera un coup funeste au prestige de l'enseignement, au crédit des études, à l'autorité des maîtres, à la discipline et au travail. Aucune réforme n'a été proposée, en aucun temps, sans soulever des objections analogues. Les abus qu'on attaque se défendent volontiers en prétendant qu'on donne la mort à toutes les bonnes choses qu'on n'attaque pas. Pour être quelque peu puérile, la manœuvre est naturelle; mais on sait où elle tend, et c'est pourquoi elle n'aboutit pas.

B.-H. G.

Les Gaietés de l'année, par Grosclaude, illustrées par Caran d'Ache. Paris, A. Laurent, 1886; un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les gaietés de la semaine du *Gil Blas* sont devenues, en passant du journal dans le volume, *les Gaietés de l'année.* Elles n'en sont ni moins excentriques ni moins bouffonnes et n'ont pas perdu cet arrière-goût de bon sens que laissent la plus parfumée et le jus le plus fermenté de la plaisanterie vraiment française. Si certaines pages ont un peu vieilli déjà — les gaietés passent au morose plus vite que les feuilles au jaune, — elles reprennent du piquant et de l'inattendu grâce aux désopilantes vignettes dont Caran d'Ache a semé un texte moins fou qu'il n'en a l'air.

B.-H. G.

La Vie et les œuvres de Topffer, d'après des documents inédits, suivies de fragments de littérature et de critiques inédits ou inconnus, par l'abbé Relave, professeur de rhétorique au séminaire de la Primatiale, maître de conférences auxiliaire à la faculté catholique des lettres de Lyon. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-18.

Prendre Topffer et ses ouvrages pour sujet d'une thèse de doctorat ès lettres est une idée originale et qui, étant donné l'empire de la tradition dans nos facultés, ne manque pas d'une certaine hardiesse. J'espère qu'elle n'aura pas porté malheur à M. l'abbé Relave. Elle a, en tout cas, été heureuse pour le public qui lui doit un livre bien fait et intéressant sur un homme dont tout le monde a lu ou vu les œuvres, mais dont bien peu connaissaient le caractère et la vie. Après la lecture de cette monographie, consciencieusement étudiée, très sympathique et, par places, un peu admirative, l'impression qui reste, c'est que Topffer fut partout et toujours un incomplet. On trouverait aux lacunes qui se remarquent en lui bien des causes : l'éducation, le milieu, la profession, etc. Il en est une autre qui domine tout le reste : Topffer avait les yeux malades. Mauvaise condition pour un artiste observateur. En fait, l'humoriste genevois est, à bien des égards, un philistin. Frondeur, prompt à saisir les ridicules, enfermé dans l'horizon politique, religieux et social de Genève, il reste maître d'école d'un bout à l'autre de son œuvre, où tant de morceaux charmants exhalent une légère odeur de ce que j'appellerai cuistrerie si je ne tenais à être révérencieux.

Bien entendu, M. l'abbé Relave ne se déplaît pas à cette odeur, et s'il a des reproches à adresser à Topffer, ce n'est pas là-dessus qu'ils portent. Il trouve souvent dans les endroits où l'esprit particulier à l'auteur s'étale à l'aise, de la lourdeur et une certaine prolixité confuse. Il ne me paraît pas qu'on puisse blâmer très sévèrement Topffer de sa lourdeur; c'est comme si on le blâmait de la nature de son esprit. Il y a des métaux de différentes densités et de différents poids. On ne songe pas à accuser le plomb d'être plus lourd que le zinc ou l'étain. Quant à la confusion et à la prolixité, nous en revenons à ce que je disais tout à l'heure : Topffer est de ceux qui voient le but, mais ne le touchent pas, ou l'effleurent au prix de terribles efforts. Il ne sait pas, comme le maître, mouler dans l'expression sa pensée, et il a grand'peine à lui donner, à grand renfort de circonlocutions explicatives, la clarté nécessaire au lecteur. De là la place secondaire qu'occupera toujours dans la littérature esthétique le livre où il essaye de créer une philosophie de l'art et qu'il intitule *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois.* M. l'abbé

Relave y voit l'ouvrage capital de Topffer; il y reconnaît la source où ont puisé des esthéticiens comme Charles Blanc et Ravaisson; il y découvre une découverte de Topffer, celle du sens esthétique. Je doute, pour mon compte, que Topffer ait rien découvert, et regrette que ce ne soit pas ici le lieu d'approfondir la question.

Quelques morceaux, inédits ou inconnus en France, fournis par les brochures ou les articles de journaux que Topffer écrivit en si grand nombre, terminent et couronnent l'étude de M. l'abbé Relave. On y voit à plein de quelle étroitesse inintelligente était le goût de cet homme spirituel, mordant et, comme on disait de son temps, foncièrement bourgeois, qui se scandalise et se moque de Lamartine et de V. Hugo.

B.-H. G.

Dictionnaire iconographique des Parisiens, c'est-à-dire liste générale des personnes nées à Paris, dont il existe des portraits gravés et lithographiés, avec une biographie de chaque nom cité (environ 3,000). Ouvrage orné de curieux et rarissimes portraits par Thomas de Leu, Léonard Gaultier, etc., reproduits par la photogravure. Par Ambroise Tardieu, historiographe de l'Auvergne, etc., etc. Imprimé à Moulins, chez Ét. Auclaire, et se trouve chez l'auteur, à Herment (Puy-de-Dôme). M DCCC LXXXV. In-8° de III-309 pages à 2 colonnes, orné de 20 gravures, vignettes et portraits. Tiré à 390 exemplaires numérotés et signés.

Le titre que l'on vient de lire est suffisamment explicatif pour dispenser d'une longue analyse; bornons-nous donc à appeler sur cette bien curieuse production l'attention qu'elle mérite de la part des peintres, sculpteurs, graveurs, historiens, érudits, publicistes, qui y trouveront d'utiles éléments pour leurs travaux, et aussi de la part des amateurs de *parisienneries*, plus nombreux aujourd'hui que jamais.

M. Ambroise Tardieu, qui s'est fait connaître par plus de vingt travaux et monographies importantes sur l'Auvergne (un grand nombre sont épuisées, c'est assez dire combien elles ont été appréciées), a eu l'heureuse idée de rédiger ce *Dictionnaire iconographique des Parisiens* en compulsant la remarquable collection de portraits qu'il possède et qu'il a pu former, avec une véritable passion, Dieu sait au prix de quelle activité, de quelle patience et de quels sacrifices! Cette collection spéciale, *unique* maintenant, puisque celle que possédait la ville de Paris a péri dans les incendies de la Commune, serait bien digne de figurer au musée de l'hôtel Carnavalet, où elle pourrait rendre tant de services, si toutefois son heureux possesseur consentait à s'en dessaisir. C'est assurément la plus complète qui existe en ce genre et s'il s'y trouve quelques lacunes (est-on jamais complet en pareille matière?), elles doivent être en bien petit nombre. Les iconophiles parisiens qui, moins favorisés que M. Tardieu, ne pourraient espérer former une collection aussi considérable, auront du moins, en lisant son dictionnaire, la satisfaction de connaître l'existence des pièces rares qui leur manquent; en même temps, ils y trouveront un guide sûr pour les diriger dans les investigations laborieuses que récompensent parfois des trouvailles inespérées. M. Tardieu n'a rien négligé pour rendre son dictionnaire aussi complet qu'il lui a été possible; gravures, estampes, titres de volumes, lithographies, caricatures, photographies même, il n'a rien oublié, ni rien dédaigné. Tel Parisien célèbre ne figure dans son répertoire que pour un modeste petit portrait, tel autre y a son nom suivi de plus de vingt mentions. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas toujours indiqué, au moins approximativement, la date probable de la publication d'un portrait; sans doute, cela devait être souvent très difficile et eût occasionné un surcroît de recherches et de travail qui eût peut-être indéfiniment ajourné la publication de son excellent répertoire. Parmi les portraits rarissimes, reproduits par la photogravure et dont il a illustré son ouvrage, citons ceux du poète *Claude Hopil* (1604), de *Guillaume du Vair*, du voyageur *Thévenot*, de *Jean Bureau*, de *Catherine de Bourbon*, sœur de Henri IV, etc., qui nous ont paru présenter un intérêt particulier. Enfin, n'omettons pas de dire que ce premier travail a amené son érudit auteur à en composer un autre qui ne sera pas moins curieux et moins utile; c'est une compilation considérable, comprenant environ 7,000 personnes nées à Paris et intitulée : *Dictionnaire biographique des Parisiens célèbres ou dignes de mémoire*. La rédaction définitive de cette nouvelle œuvre est seulement terminée aux trois quarts, mais toutes les recherches utiles sont achevées et classées par lettre alphabétique. Puisse M. Ambroise Tardieu ne nous pas faire trop longtemps attendre ce précieux ouvrage! PHIL. MIN.

Histoire du cardinal Pie, évêque de Poitiers, par Mgr Bonnard, prélat de la maison de Sa Sainteté, supérieur du collège Saint-Joseph, professeur aux facultés catholiques de Lille. Deux vol. in-8°. Poitiers, H. Oudin; 1886.

Le souvenir du fougueux évêque de Poitiers, Pie, ne vit pas seulement dans les âmes pieuses. Le rôle qu'il a joué sous l'empire, à l'époque du concile et jusqu'à sa mort, ne permettra pas que sa mémoire s'éteigne chez ceux qui ont suivi, à n'importe quel titre, les événements politiques de la seconde moitié de ce siècle. Je n'ai point l'intention de faire le portrait de ce prélat de l'Église militante; il me suffit d'annoncer celui que M. Bonnard nous donne en deux gros volumes. L'ouvrage est fait avec conscience; il est plein d'une admiration sincère, d'un véritable amour pour son sujet, et l'auteur écrit assez bien pour se faire suivre jusqu'au bout par le lecteur. Je regrette, pour ma part, qu'il ait conservé l'allure et le ton des écrivains de sacristie. Ce disant, je ne veux point être irrespectueux; mais enfin, si, comme il me semble, cette histoire du cardinal Pie n'est pas écrite exclusivement pour les séminaires et les cures, il eût peut-être été bon de parler le langage de tout le monde au lieu de faire une homélie de quatorze cents

pages. Dès la préface, on voit nettement que ce livre a été conçu par un esprit que dominent la tradition et les formules. M. Bonnard croit nécessaire de la diviser en trois points : le premier prouve que son œuvre est un livre de vérité; le second, que c'est un livre de respect, et le troisième que c'est un livre de paix. Il ne reste qu'à dire *Amen.*

Mes réserves faites, et sans entrer dans le mérite des doctrines dont le cardinal Pie fut le champion, je rends pleinement témoignage au zèle pieux avec lequel M. Bonnard nous raconte de point en point la vie et les travaux d'un de ces hommes rares dont le haut talent et le noble caractère honorent la cause qu'ils servent, quelle qu'elle soit. Ce que je loue surtout dans cette histoire de l'évêque de Poitiers, c'est l'abondance des documents qui font corps avec le récit. Partout où l'historien peut nous faire entendre la voix de son héros, il le fait. Sermons, mandements, lettres, conversations, tout est mis à contribution avec un empressement et une modestie dignes vraiment d'un disciple parlant d'un apôtre. Cela n'abrège pas le livre, mais cela lui donne de l'attrait et de la valeur.

Je cite, pour donner une idée précise du style de M. Bonnard et des théories qu'il soutient au nom du cardinal Pie, un passage tiré du récit de la polémique entre *l'Univers*, de Veuillot, et *l'Ami de la Religion*, que patronnait l'évêque d'Orléans, Dupanloup : « Donc, d'abord Mgr Pie agissait d'un esprit libre et indépendant; il fallait qu'on le sût. Ce qu'il pensait du journalisme, c'est ce qu'en pense l'Église. Officiellement, l'Église n'a pas de journal qui lui soit propre; ce rouage n'entre point dans son organisme et sa constitution. L'autorité d'un journal ecclésiastique se tire, non d'un mandat de l'Église, mais de la valeur des doctrines dont il est l'organe, et la valeur de ces doctrines se pèse au poids du crédit qu'elles trouvent auprès des chefs et surtout du Chef suprême de la doctrine et de la foi. Ainsi compris, un tel journal n'est pas pour l'Église un drapeau avec lequel elle identifie sa cause; mais ce peut être utilement le clairon qui porte sa voix, quand le signal lui en est donné par ceux qui sont à la tête de la milice sainte. Est-il besoin de dire que, n'étant qu'un instrument, il doit attendre ce signal et s'y conformer, en sachant diversifier ses accents, selon la diversité des temps et des manœuvres commandées par le Chef suprême? Or cette époque était celle d'une grande bataille livrée au gallicanisme et autres erreurs semblables, dont il fallait faire tomber le rempart par de grands coups. Ce fut la mission de Pie IX de leur donner l'assaut pour en délivrer l'Église. Et comme, en France et ailleurs, le journalisme catholique lui fournissait pour ce combat des hommes de talent et de vaillance; comme ces hommes étaient, de plus, des hommes de dévouement et de fidélité, et que le clairon, attentif aux signaux du Vatican, donnait habituellement le son de la vraie doctrine, le pape ne lui épargna pas ses encouragement, mais en se faisant toutefois un devoir de le modérer quand il en était besoin et en se réservant la ressource de l'arrêter quand, plus tard, l'heure serait venue de faire cesser le combat et de contenir cette puissance de la presse religieuse, dont d'ailleurs la docilité avait déjà fait ses preuves. »

Il est difficile d'assigner plus nettement à cette presse sa place dans la maison : *ancilla theologiæ*. B.-H. G.

Les Contemporains, *Études et Portraits littéraires*, par JULES LEMAITRE. 1re série, Un vol. in-18. Paris, H. Lecène et Oudin, éditeurs; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Remarqués à mesure qu'ils paraissaient dans la *Revue bleue*, ces articles de fine critique et de spirituelle analyse méritaient assurément le périlleux honneur de la réimpression en volume.

M. Jules Lemaître a conquis en quelques années une place très distinguée dans le monde littéraire normalien; il a rapidement parcouru les étapes universitaires jusqu'au poste élevé de professeur de faculté à Grenoble. Au Havre, où il fut professeur de rhétorique au lycée, il écrivit des vers, de jolis vers, des sonnets-portraits, qui firent tapage. A Alger, il occupa la chaire de littérature à l'École supérieure des lettres et des sciences et composa un léger et charmant recueil de poésies algériennes qu'il baptisa *Petites Orientales.* A Besançon, maître de conférences à la Faculté, il écrivit pour sa thèse de doctorat une étude sur la comédie après Molière et le théâtre de Dancourt.

Le caractère propre de M. Jules Lemaître, c'est un vif sentiment de la modernité, qu'il exprime en une langue légère et pure, tout imprégnée de la sève classique. Sa critique n'est ni guindée ni prétentieusement profonde; il ne se pose pas en démolisseur d'âmes; il ne présente pas son recueil de portraits comme un traité d'anatomie psychologique; son regard ne s'aventure pas à descendre dans les replis trop mystérieux des intentions incertaines, mais il saisit sûrement tout ce qui remonte à la surface, l'interprète minutieusement et délicatement; il s'insinue sous la cuirasse des mots pour toucher l'idée, et, quand il l'a de la sorte prise dans sa cachette, M. Lemaître, moitié souriant, moitié railleur, semble lui dire : « Je sais bien que tu es là, ne te dérange pas. »

C'est très agréable ce jeu de cache-cache auquel se livre M. Jules Lemaître, car il ne choisit pas pour partenaires les premiers venus : le présent volume rassemble Théodore de Banville, Sully Prudhomme, François Coppée, Édouard Grenier, Mme Adam, MM. Alphonse Daudet, Ernest Renan, Ferdinand Brunetière (chapitre qui pourrait s'intituler *Entre Critiques*), Émile Zola, Guy de Maupassant, Huysmans, Georges Ohnet.

L'article consacré à ce dernier a plus servi pour faire connaître M. Jules Lemaître que ses autres études; c'était un coup de fouet, — un coup de fouet, ça claque en même temps que ça cingle; — il a retenti. M. Lemaître avait déployé dans ses autres écrits de supérieures qualités de délicat qui possède à fond l'art des nuances, des réticences très explicites, des sous-entendus tout à fait suggestifs. A propos de l'auteur de *Serge Panine*, il révéla une vigueur, une franchise catégorique, un tour de main d'exécuteur,

qui le font paraître aussi redoutable que ses autres mérites le rendaient aimable. PZ.

La légende hugolienne. — *Première série :* **Les petites Épopées,** par A.-J. Boyer d'Agen. Un vol. in-8°. Paris, A. Laurent, éditeur ; 1886.

Si M. A.-J. Boyer d'Agen n'est pas un jeune homme, un très jeune homme, il y a lieu de croire qu'il a réuni en ce volume ses *Juvenilia*. Il y montre, en effet, le suffisant aplomb de la jeunesse qui ne doute de rien, et d'elle-même moins que de quoi que ce soit au monde. Il se moque à la fois et des personnages qu'il met en scène et du lecteur, — qui pourrait bien lui renvoyer ses dédains. Pour mimer ses grimaces de Gavroche, il se pose même avec complaisance devant son miroir sans paraître soupçonner qu'il tire ainsi la langue à sa personnelle image. Comment l'auteur de *la Légende hugolienne* réussit-il à concilier la médiocre estime dont il témoigne pour le « romantisme *puéril* » avec ses propres allures ultra-romantiques et son hugolâtrie hautement avouée, déclarée à ce point d'embrasser dans son fétichisme jusqu'aux ascendants du poète ? C'est un des points obscurs de ce livre où abondent les obscurités. En effet, en son style tourmenté, maniéré, très travaillé dans son affectation de laisser-aller, négligeant, bourré d'inutiles néologismes, M. Boyer n'affecte pas seulement de torturer la langue française tellement que, maintefois, le lecteur interdit se demande s'il se trouve en présence d'une intention de beauté littéraire ou d'une faute d'impression ; il se plaît en outre aux attitudes sibyllines, aux énigmes creuses, je le crains, autant que pompeuses. En dépit de cet enfantillage impertinent, redondant et fort agaçant, quand on écarte la bizarre friperie dont M. Boyer d'Agen a voulu affubler les simples nouvelles composant ce qu'il appelle *la Légende hugolienne*, on n'est pas peu surpris de découvrir sous une vaniteuse ostentation de parade une âme de poète, un cœur bien né, une belle culture, qui sont autant de promesses latentes de talent chez un jeune homme. E. C.

POÉSIES

La Mer, par Jean Richepin. Paris, Maurice Dreyfous, 1886. Un vol.

Michelet à la mer a fait parler son verbe,
Son verbe à lui, brûlant, haché, fiévreux, nerveux,
Éclairs et coups de vent, bonds et langues de feux,
Rayons de miel doré, tranches de fruit acerbe.

Beau verbe ! mais le tien, ô mer, est plus superbe,
Lorsque l'orage en rut mord ton mufle baveux,
T'empoigne à bras-le-corps, t'arrache les cheveux,
Et te les éparpille au loin comme un tas d'herbe.

Beau verbe ! mais le tien, ô mer, est plus câlin,
Quand le soleil sur toi se couche à son déclin,
Que ton corps frissonnant se pâme à ses caresses,

Et que parmi les bruits lentement apaisés,
Tu t'endors alanguie à de vagues paresses
Où passent en chantant des rêves de baisers.

Voilà qui excuserait Jean Richepin d'avoir écrit, lui aussi, son livre de *la Mer,* s'il avait besoin de s'excuser de faire un chef-d'œuvre parce que d'autres en ont fait avant lui. Il a, cet aventureux du corps et de l'esprit, « travaillé, mangé, gagné du pain », parait-il, parmi

Des gaillards à trois brins qui le traitaient en mousse ;

et les vers qu'il imprime en ce volume sont des souvenirs de scènes vivantes, à moins qu'ils n'aient été « rythmés au claquement des voiles ».

Cependant qu'il était de quart sous son suroît,
Le dos contre la barre et l'œil dans les étoiles.

J'ignorais, je l'avoue, que Jean Richepin eût navigué. Ce faisant, il n'a perdu ni son temps ni sa peine, et, dans le sillon de sa barque ou de son navire, il a su faire pousser une jolie moisson.

Le dizain de sonnets qui sert de préface à son œuvre nouvelle est un merveilleux portique au delà duquel aucune magnificence architecturale ne surprend plus. On entre de plain-pied dans le beau, et dès lors on l'exigera partout, déçu et peiné si, en certaines parties de l'édifice, on voit le bizarre et le pédantesque s'y superposer. Je veux donner encore au lecteur le régal d'un de ces sonnets, le dernier, diamant serti dans de l'or fin :

Grands oiseaux voyageurs qui risquez l'aventure
De traverser la mer, jamais vous n'y posez ;
Et quand l'ouragan pèse à vos membres brisés,
Vous tombez sur les ponts où l'homme vous capture.

Mais l'heureux goéland à la double nature
Plane ou vogue à loisir sur les flots maîtrisés.
A leur crête en fureur son vol met des baisers,
Et leurs dos arrondis lui servent de monture.

Sur les vagues ainsi je veux que mes pensées
Soient dans l'onde et dans l'air tour à tour balancées ;
Et, s'il faut l'avouer, voilà tout le mystère

Qui fait que le vers seul m'y paraît excellent.
La prose, même ailée, est un oiseau de terre ;
Mais le vers nage et vole... — Allez, mon goéland !

Nageant et volant, le goéland plonge avec une égale hardiesse dans les profondeurs d'en bas et dans les profondeurs d'en haut. Il a dérobé le secret de la mer et des vents qui la baisent ou la battent, et jamais, depuis le πολύφλοισβοιο θάλασσης des poèmes homériques, plus vigoureux échos des âpres rumeurs du

large et des grèves n'étaient venus étonner et ravir les oreilles humaines. Le poète comprend toutes les voix de l'Océan, et sa chanson les traduit toutes. Il est mystique dans *les Litanies de la mer* comme un dévot l'est à Marie, et nul ne suspectera sa sincérité quand cet escaladeur d'olympes et ce pourfendeur des dieux s'écrie :

> Et l'athée a connu l'extase et la ferveur.

Il est sauvage, raffiné, farouche, tendre, harmonieux, discord, terrible, charmant, retentissant comme le clairon qui sonnera, dit-on, la diane aux morts, alanguissant et berçeur comme une mélopée de nourrice penchée sur un berceau, dans les *Marines, Étant de quart* et le *Finale*, où s'avoue une ambition légitime qui ne risque pas d'être trompée :

> Je veux mettre mon nom à l'abri des naufrages
> Dans l'osier de ces vers solidement tressés.

Il est loup de mer, loustic, poète de bord, exubérant de verve et d'inspiration populaires, dans ces chansons qu'il appelle *Matelotes* et qui font danser sur des rythmes étranges tous les rêves, toutes les passions, tous les soucis, tous les appétits et toutes les croyances de l'homme de mer.

Il est élevé, humain, vibrant à l'héroïsme et sympathisant aux douleurs, dans les poèmes d'allure plus grave et de ton plus sévère qu'il intitule *les Gas* et *les Grandes chansons*. Lisez *les Sardinières*,

> La sardine est jolie en arrivant à l'air
> Comme un couteau d'argent où s'allume un éclair;

les Haleurs, *le Serment*, *les Trois matelots de Groix* et cette délicieuse *Étude moderne d'après l'antique*, et vous serez frappés, non seulement de la netteté de l'observation et de la puissante exactitude de la peinture, mais aussi de la pénétration du coup d'œil dont il sonde le cœur humain.

L'admirant comme je l'admire, étant enthousiaste de son génie comme je le suis, je me sens à l'aise pour dire ce qui, dans ce livre, me plaît moins ou ne me plaît pas.

A la spontanéité, à la franchise, à la naïveté de l'inspiration, Jean Richepin joint un talent consommé de cadenceur de mètres et de ciseleur de rimes. Quelque riche que soit la matière, l'art dont il la travaille ne lui est pas inférieur. Original et chercheur, sentant qu'il a en main un outil capable de prodiges, il saisit la phrase et le rythme, les pétrit, les violente, les jette dans des moules fondus par lui, d'où ils sortent parfois, il me semble, plutôt déformés qu'embellis. Ces pièces en rimes masculines qui, dans les *Marches touraniennes* des *Blasphèmes*, avaient la saveur rude et sauvage des poésies primitives, me paraissent moins heureuses ici. J'ai peine aussi à me faire l'oreille à l'harmonie des vers de neuf et de onze syllabes, dont l'essai revient souvent, trop souvent à mon gré. Je serais plutôt sensible à la lente et traînante cantilène des vers de treize syllabes où il s'est aventuré dans une courte pièce intitulée *Frissons d'amour* :

> Dans l'ombre, autour de moi, vibrent des frissons d'amour.
> Venus je ne sais d'où parmi les senteurs salines,
> Traîne un vol de parfums, œillets, roses, miel, pralines.
> Le vent voluptueux roule un chœur de voix câlines.
> Dans l'ombre, autour de moi, vibrent des frissons d'amour.

En somme, malgré ces savantes et hardies tentatives, ou peut-être à cause d'elles, je doute qu'il soit bien utile de chercher de nouvelles ressources à notre poétique de ce côté-là. Ouvrir des voies, rien de mieux. Mais encore faut-il qu'elles mènent quelque part, et c'est ce que je ne vois pas bien.

Enfin, pour en finir avec des critiques auxquelles je me sens contraint tout en me les reprochant, il ne me paraît pas que les passages où le poète emprunte à la nomenclature scientifique le technique de ses termes soient de nature à encourager de nouveaux efforts dans cette direction.

Mais ce sont là chicanes misérables, que j'ai formulées seulement parce que ce vaste cœur et ce puissant esprit mérite qu'on soit avec lui toute franchise et toute vérité. Son œuvre n'en reste pas moins œuvre de maître. Si l'on peut faire des réserves sur les procédés qu'affectionne parfois l'artiste, tout disparaît dans la largeur de l'exécution et dans la splendeur de l'effet. Jean Richepin est du petit, très petit nombre, des poètes spontanés dont l'organisation s'affine et se développe au contact de la science et de l'art. Il n'y perd rien de sa liberté d'allures, de sa verdeur, de son souffle, de son élan, de sa personnalité. C'est une source jaillissante dont le flot, dans quelques canaux qu'il soit conduit, garde toute l'impétuosité du jet initial. Je regarde et cherche parmi ceux qui, de nos jours, manient

> Le vers souple, ondulant, multiforme, divin,
> Mystérieux,

le vers, dont Richepin a dit en une ligne admirable :

> Du pain de la pensée, il est sûr levain.

et je ne vois nulle part plus de jeunesse, de sève, de variété, de richesse et de force que dans les œuvres de l'auteur de *la Chanson des gueux*, des *Caresses*, des *Blasphèmes* et de *la Mer*. Je serais, je crois, embarrassé de dire où j'en vois autant. Il aime à faire parade de sa vigueur, à se draper dans des manteaux d'écarlate, un grand sabre au poing, à cambrer son torse et à renfler ses biceps. Impardonnables crimes pour les débiles, ceux dont le gris éblouit la vue, qui portent, emmanchée à la garde de leur épée en guise de lame, une plume d'oison, dont l'épine dorsale dévie et dont les muscles sont mous! Pour lui, Richepin, il vit librement et tant qu'il peut. Il est, lui aussi, une force de la nature, et, comme la nature, il ignore les modesties fausses, les pudeurs convenues, la sobriété des gastralgiques et la chasteté des impuissants. Nul raisin n'est pour lui trop vert; tant haut soit la grappe, il sait l'atteindre et l'enlever d'un bond. Quel

contraste entre cet homme débordant de vie, dont le cerveau est un miroir où se reflète le triple monde des idées, des sentiments et des choses, dont la voix est le magnifique écho où se répercutent en s'amplifiant les rumeurs des éléments et les cris de l'humanité, et tant de contemporains anémiés, tristes parce qu'ils n'ont pas de sang, corrompus parce qu'ils n'ont pas de vigueur, désabusés parce qu'ils sont à la fois incapables et assoiffés de jouissances, pessimistes navrants et visibles, amants platoniques de la mort! Voilà un sujet d'étude psychologico-littéraire dont les résultats seraient, j'imagine, troublants pour les échafaudeurs de théories et les bâtisseurs de systèmes. Je m'étonne qu'il n'ait pas tenté la plume subtile et déliée de M. Paul Bourget dont les tableaux ne peuvent être complets sans cette figure, et qui, si je ne me trompe, a connu de près Jean Richepin. B.-H. G.

Poésies, par Martial Besson, avec une préface de Charles Fuster et une pièce de vers de Frédéric Bataille. 2e édition. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie. — Prix : 3 francs.

Ce volume — c'est un mot bien ambitieux pour une plaquette de 104 pages — est dédié « à mes chers confrères les instituteurs de la Charente et de la Vienne ». Il en est à sa deuxième édition. Sans connaître exactement le chiffre de tirage que l'éditeur entend par édition, on peut en conclure que les confrères sont suffisamment nombreux et fraternels.

La réflexion que je viens de me permettre n'a, du reste, rien que de très honorable pour l'auteur et les lecteurs, parmi lesquels je suis enchanté d'être. M. Martial Besson fait un noble emploi des rares loisirs que laisse une profession absorbante et pénible. Mais je n'insisterai pas sur ce point; le talent de M. Besson vaut qu'on l'apprécie pour lui-même et non pour les circonstances dans lesquelles il se produit. Voyez plutôt ce tableau champêtre ; c'est du *plein air :*

> Sur les andains, au pied d'un chêne séculaire,
> Les faucheurs font la sieste. Ils ont battu leur *dard*,
> Mangé la soupe aux choux dans l'immense soupière,
> Bu de l'eau plein la gourde et dévoré le lard
> Salé qu'avait pour eux apporté la fermière.
>
> Puis ils ont un moment causé, couchés en rond,
> La nuque dans les mains, le chapeau sur la face,
> Parlant du temps probable et de ce qu'ils feront
> Demain, de la moisson, des vignes qu'on remplace,
> Et du brûlant soleil qui leur mouille le front.
>
> Ils dorment maintenant, la bouche presque ouverte;
> De leurs torses hâlés sort un souffle bruyant
> Qui se mêle aux senteurs âcres de l'herbe verte.
> Quand ils s'éveilleront, délassés, reprenant
> Leur faux, ils poursuivront leur tâche, l'âme alerte.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire contemporaine d'Angleterre, *depuis l'avènement de la reine Victoria jusqu'aux élections générales de 1880* (1837-1880), par Mac Carthy, membre de la Chambre des communes. Traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Léopold Goirand. Paris, Émile Perrin, 1885. 5 vol. in-8. — Prix : 30 francs.

Écrire l'histoire contemporaine d'une nation européenne, c'est aujourd'hui écrire l'histoire de l'Europe, je dirais volontiers du monde, en se mettant à un point de vue spécial. Là plus qu'en bien d'autres cas est vrai le fameux adage : Tout est dans tout. Les intérêts financiers, commerciaux, industriels, politiques des différents peuples sont tellement mêlés et dépendant les uns des autres que rien de ce qui affecte le régime économique ou le système gouvernemental d'un État n'est sans contre-coup dans le monde entier. De là l'utilité de connaître, dans leurs détails et leurs mobiles secrets, les événements qui constituent l'histoire de nos voisins et qui ont agi souvent plus immédiatement et plus puissamment qu'on ne le croirait, sur notre propre vie nationale.. Mais cette connaissance devient nécessaire lorsqu'il s'agit d'un peuple voisin avec lequel des rapports de toutes sortes s'entretiennent chaque jour, dont le marché financier se confond avec le nôtre, dont les produits sont indispensables à notre industrie, de même que les nôtres le sont à son bien-être et à son luxe, et dont le commerce fait une concurrence le plus souvent victorieuse au commerce français sur tous les points du globe, et jusque dans la moindre ville de notre pays. Nous avons à compter avec l'Angleterre à tout instant et en toutes choses. Les intérêts anglais sont un des plus forts facteurs de notre situation économique et politique, il serait puéril de ne pas le voir et, le voyant, coupable de le nier. Du reste, tout le monde le sait et, de plus en plus, l'opinion s'inquiète des

choses de l'Angleterre et cherche à s'initier aux ressorts cachés de sa vie publique et aux dessous complexes de son organisation sociale et de ses mœurs.

Le livre que M. Léopold Goirand vient de traduire contribuera à répandre des notions dont nous sommes à juste titre avides, et c'est, dans ce sens, un des plus remarquables efforts qui aient été faits.

Le choix de la volumineuse histoire de Mac Carthy est vraiment heureux. L'auteur, comme son traducteur le fait remarquer, est, « par son origine irlandaise et ses idées libérales, très porté à juger avec bienveillance le rôle de la France dans la politique contemporaine; outre qu'il connaît notre langue, il semble aussi familiarisé avec notre vie que s'il eût vécu au milieu de nous ». Un étranger qui nous connaît si bien nous fera, plus facilement et mieux qu'un autre, connaître ses compatriotes. Et, en effet, la lecture de l'ouvrage de M. Mac Carthy est aisée et attrayante; qualités qui appartiennent sans doute à l'original, mais dont il faut bien faire compliment aussi à M. L. Goirand qui a su, — mérite rare chez un traducteur, — ne pas changer la sobriété en sécheresse, l'esprit en bêtise, la simplicité en platitude, et généralement le bien en mal. Il a poussé très loin la sollicitude à cet égard; il l'a même poussé, j'en ai peur, un peu trop loin, et je me crois ici obligé de faire quelques réserves. M. L. Goirand nous en avertit dans son avant-propos; il a voulu, « tout en respectant, même dans ses moindres nuances, la pensée de l'écrivain, la soumettre, quant à son expression, à toutes les exigences de notre goût affiné par les traditions particulières à notre race, par notre éducation essentiellement littéraire et par l'action constante de nos écrivains si respectueux de leurs propres œuvres et du public appelé à les juger ». M. L. Goirand ajoute en s'expliquant : « L'auteur me semblait-il avoir disséminé çà et là les lignes d'un même portrait, je les réunissais pour en constituer un tableau unique; s'abandonnait-il parfois à des développements qui me paraissaient affaiblir l'idée principale au lieu de la fixer, je taillais sans scrupule et réduisais aux proportions que je jugeais meilleures. » On voit tout le danger du système. Heureusement qu'on peut avoir confiance en celui qui l'applique. Mais c'est la condamnation même d'une méthode que de ne valoir qu'autant que vaut celui qui la met en œuvre. Quoi qu'il en soit, le fond de notre littérature historique s'est enrichi d'un livre important, digne de foi et traitant de matières trop récentes pour avoir rien perdu de leur valeur pratique. On trouvera dans l'histoire de M. Mac Carthy des passages vraiment curieux, même au point de vue exclusivement français : l'indemnité Pritchard, le coup d'État, Orsini, la guerre de Crimée, l'expédition de Chine, celle du Mexique, les événements de 1870, et tant d'autres épisodes de notre histoire, racontés par un étranger qui sait ce dont il parle, nous intéresseront vivement. Le reste — et là-dessus j'insiste — nous instruira.

M. L. Goirand a fait précéder sa belle traduction d'une préface pleine de vues sagaces et d'indications précises qui prouvent qu'il a pénétré dans l'intimité même du peuple anglais et qui seront précieuses pour la majorité des lecteurs. J'aurais bien à faire quelques questions sur un ou deux points, la situation de la femme à laquelle M. L. Goirand semble refuser dans la famille une influence qu'en réalité elle a, je le crois du moins, plus que chez nous, la laïcisation de l'instruction primaire, qui est un terme sur lequel il faudrait s'expliquer et que les Français et les Anglais n'entendent certainement pas de même, etc. Mais ces questions de détail n'enlèvent rien à la valeur de l'œuvre; je la considère comme un service rendu au pays par le traducteur qui, si j'en crois les gages donnés, en saura rendre d'autres, le cas échéant.

B.-H. G.

Histoire moderne du peuple anglais, *depuis la Révolution jusqu'à nos jours,* par John Richard Green, traduite par Mlle Marie Hunt, précédée d'une introduction, par Yves Guyot. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La petite histoire de Green a eu un grand et légitime succès en Angleterre. Elle se propose, comme la petite histoire du peuple français de Lacombe, d'exposer l'évolution sociale de la nation bien plus que les événements politiques. Mais l'ouvrage anglais est plus nourri de détails, moins généralisateur et plus lourd que le livre français. En outre, ainsi qu'on doit s'y attendre, dans toute étude historique ou sociale écrite par les Anglais, les questions religieuses, les différences et les différends de doctrines et de sectes y tiennent une grande place. Tel qu'il est, ce livre méritait d'être traduit. Il forme un manuel original et sincère de l'histoire d'Angleterre, et il vient occuper chez nous une place vide. Cette traduction, que M. Yves Guyot a fait précéder d'une introduction où il jette rapidement des vues assez justes, ne comprend, comme l'indique le titre, que la partie qui s'étend de la Révolution de 1688 à 1873. Elle est l'œuvre d'un des professeurs d'anglais les plus distingués de la ville de Paris, miss Marie Hunt. La traductrice a gardé fidèlement l'aspect et l'allure du style de l'original, et ne l'a point rendu plus léger. Ce n'était, du reste, pas sa tâche. Mais je reprocherai au prote de n'avoir pas revu avec assez de soin les épreuves et d'avoir laissé passer trop d'incorrections.

Fondation du Pan-Celtisme, par Henri Lizeray. — *Les Francs nation celtique.* Paris, chez l'auteur, 1884. — *Les Francs originaires de Tongres et descendant des Cimbres.* Paris, 1885. — *Les Francs Saliens du Nord et les Salyens du Midi font partie du même peuple.* Paris, chez l'auteur, 1885. — *Le Druidisme restauré.* Paris, Ernest Leroux, 1885; 4 br. in-8°.

Je ne me permettrai pas d'apprécier ces différents écrits au point de vue de la science historique. Il serait, j'imagine, aisé d'en faire bon marché en deux ou trois mots spirituels ou dédaigneux. Les discuter, c'est autre chose. Il se trouve que j'ai, il y a déjà longtemps, hélas! consacré deux années à l'étude de l'ori-

gine des Franks et de leur établissement en Gaule, et qu'à plusieurs reprises j'ai eu à m'occuper des druides et du druidisme. C'est ce qui me rend si réservé. Je sais ce qu'il faut de recherches, de patience attentive et d'ingéniosité sagace pour arriver à une hypothèse qui puisse passer pour la vérité. Comment oser, après la simple lecture de quelques pages qui résument une masse énorme de travaux, prononcer : l'auteur se trompe ou l'auteur est dans le vrai? Ce qu'on peut dire, c'est que M. Henri Lizeray ouvre sur l'histoire de nos origines des horizons nouveaux; qu'il sait étayer ses théories de textes et de raisonnements qui étonnent à la fois par leur imprévu et par leur solidité, et que les conséquences qu'il en tire révèlent, sous la logique de l'érudit, une ardeur de patriotisme qui réchauffe le cœur. B.-H. G.

Les Français en Russie et les Russes en France. *L'ancien régime, l'Émigration, les Invasions,* par Léonce Pingaud. Un vol. in-8°. Paris, Librairie académique Perrin; 1886.

L'armée française a pris Moscou, Paris a été pris par l'armée russe; en dernier lieu, nous avons pris Sébastopol, et, de ces alternatives de succès et de revers, — 1812, 1814, 1855, — il est digne de remarque qu'il ne soit resté ni d'un côté ni de l'autre aucune arrière-pensée de vengeance, nulle ombre de ressentiment. Cela tient sans doute, qu'ils en aient conscience ou non, au puissant échange de sympathie qu'établit entre les deux peuples le courant d'invasion qui, sous Catherine II et depuis, conduisit la France intellectuelle et libérale à introduire la civilisation des idées en Russie.

M. Pingaud, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Besançon, a retracé, d'après les archives des Affaires étrangères, complétées par de récentes publications russes, la généreuse histoire des philosophes, des artistes, des soldats, des émigrants, des précepteurs même, qui sont allés porter l'influence française parmi les compatriotes de Pierre le Grand. Si cette influence s'est principalement manifestée sous une forme légère, il n'en est pas moins vrai cependant que c'est elle qui fit pénétrer dans le vieil édifice des tsars des usages nouveaux, des arts utiles, les premières idées de tolérance et d'humanité, le principe du développement des esprits et des connaissances, la notion de l'égalité et de la liberté, le sens de la vie spirituelle, tous les germes féconds de la vraie civilisation.

Cette histoire, qui honore la France, remplit les deux règnes de Catherine II et d'Alexandre Ier, correspondant l'un à notre ancien régime, l'autre aux événements de la Révolution et de l'Empire. Qu'il nous montre l'action exercée par les philosophes tels que Voltaire et Diderot, par les gentilshommes tels que Roger de Damas et Richelieu, par les émigrés irréconciliables tels que Langeron et Joseph de Maistre, M. Pingaud nous dirige parmi l'extrême variété des sujets traités avec la certitude d'une profonde information déguisée sous la bonne grâce de diction d'un pur lettré. Le livre est en tous points remarquable. E. C.

Histoire du Bon Vieux temps, *racontée par le fils d'un paysan, depuis nos origines nationales jusqu'à la Révolution,* par Marc Bonnefoy. Deuxième édition. Paris, H.-E. Martin, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 5 francs.

Avènement des Temps nouveaux. *La Révolution. Du 5 mai 1789 au 10 thermidor,* par le même auteur. Paris, H.-E. Martin, 1885. Un vol. petit in-8°. — Prix : 1 fr. 75.

Le premier de ces récits est « adopté par la commission des bibliothèques populaires et scolaires; couronné par la Société pour l'instruction élémentaire; inscrit au catalogue de la Ligue de l'enseignement; recommandé par M. le préfet de la Seine, etc., etc. » Le second mérite de l'être.

Voici un passage pris au hasard dans le premier, p. 137 : « Il est temps de dire que Louis le Jeune était mal marié; sa femme Éléonore d'Aquitaine aimait, paraît-il, passionnément les hommes, son mari excepté. C'est ainsi que le prince d'Antioche, oncle de la reine, obtenait d'elle des caresses plus tendres que ne leur permettait leur degré de parenté. Il est aussi question d'un beau Musulman, Noradin, soudan d'Alep, car l'amour n'a pas de religion. Peut-être Éléonore a-t-elle droit aux circonstances atténuantes : elle se plaignait d'avoir été mariée à un moine plutôt qu'à un roi », etc., etc. Imaginez un instituteur commentant ces lignes devant une classe élémentaire, et ses jeunes élèves lui demandant des explications sur la proportion permise entre le degré de tendresse des caresses et le degré de la parenté, ou sur l'amour athée, ou sur ce qui, aux yeux d'Éléonore, pouvait différencier un homme d'avec un moine. Allons donc! des polissonneries de ce genre sont le contraire de l'enseignement démocratique, et il faut que personne de ceux qui ont adopté et recommandé ce livre malpropre ne l'ait lu. Si l'incurie est une excuse, ils ont du moins celle-là. Quant à l'auteur, c'est en vain que je lui en cherche une.

Le Mexique : *Histoire de l'établissement et de la chute de l'empire de Maximilien* (d'après des documents officiels), par A. de Schrymakers, ex-capitaine de la légion belge au Mexique. Troisième édition, revue et augmentée. Paris, Félix Alcan. Un vol. in-8°.

Cette histoire, écrite par un témoin impartial, qui a eu à sa disposition un grand nombre de documents authentiques et inédits, me semble destinée à fixer l'opinion de bien des gens qui ne savent, de la guerre du Mexique, que ce qu'ils en ont lu de contradictoire et de passionné dans les journaux et les brochures de l'époque. Le maréchal Bazaine n'y joue point un beau rôle. Il couve déjà l'œuf de trahison que nous vîmes éclore au plus fort des désastres de la patrie. L'empereur Maximilien y apparaît comme

un homme bien intentionné, prenant au sérieux son métier de souverain, et victime consciente de l'idée du devoir. Mais l'ouvrage de M. de Schrymakers ne se propose pas seulement le récit du drame qui se dénoua dans le sang à Queretaro; il a aussi pour but de faire connaître les ressources d'un pays fertile et riche entre tous, et d'encourager le flot d'émigrants qui chaque année se répand sur les États-Unis, où ne les attendent le plus souvent que souffrances et déceptions, à se porter vers le Mexique. Il y voit avec raison pour notre race — Belgique et France sont sœurs — un magnifique débouché. « Loin de nous être indifférentes, dit-il dans sa préface, les destinées de ce pays finiront par nous intéresser d'autant plus que nous verrons s'y établir un plus grand nombre de nos compatriotes au profit des émigrants et de leur patrie d'origine, non moins qu'à l'avantage que leur pays d'adoption. »

Nos Révolutionnaires, par PHILIBERT AUDEBRAND. *Pages d'histoire contemporaine, 1830-1880.* Un vol. in-8°. Paris, L. Frinzine et Cie; 1886. — Prix : 7 fr. 50.

M. Philibert Audebrand étudie en ces pages Godefroy Cavaignac, Armand Marrast, Thiers, le duc Pasquier, Guizot, Duvergier de Hauranne, L. Vitet, Le Verrier, Ernest Picard, Lamartine, Ledru-Rollin, Ulysse Trélat, les d'Orléans, les Bonaparte, Clément Laurier, E. Littré, Adolphe Crémieux, Glais-Bizoin, Gambetta et Chanzy. Cette énumération laisse quelque peu perplexe sur le sens que l'écrivain attache au mot révolutionnaire. Il est bien vrai que tous les hommes dont il s'occupe relèvent, à des titres divers, de la révolution, à l'influence de laquelle rien ne s'est complètement soustrait en France, non pas même ceux qui se vantent d'en être les plus irréconciliables ennemis; mais décerner le brevet de révolutionnaire à Pierre-Denis Pasquier, à M. Guizot et à Vitet, pour n'en citer que quelques-uns, c'est vraiment prodiguer l'étiquette et propager la confusion. Comment appellera-t-on les autres? Peut-être M. Audebrand a-t-il voulu indiquer que ces hommes avaient dû leurs hautes situations ou leur notoriété à des révolutions, c'est-à-dire à des changements de gouvernement. N'importe, ils font étrange figure dans une galerie qui porte ces mots : *Nos révolutionnaires,* au frontispice.

M. Philibert Audebrand a vécu au milieu des hommes dont il nous parle. Il a été mêlé, dans son ardente et longue carrière de journaliste, aux événements qu'il raconte; il a vu les épisodes, entendu les mots, jugé par expérience les caractères. C'est là le charme de son livre; il est fait de pages vivantes et vibrantes. L'auteur apporte dans ses appréciations la seule impartialité que l'on puisse demander à un contemporain et à un militant : la bonne foi. Robuste et chaud dans ses amitiés, il a pour les personnalités de son parti l'indulgence d'un homme qui connaît la faiblesse de l'homme; mais cette indulgence ne va pas jusqu'à voiler les fautes ou publier les défauts. Comparez, par exemple, l'étude sur Godefroy Cavaignac avec celle qu'il consacre à Marrast, et vous remarquerez les différences que l'écrivain sait établir entre deux républicains qui, l'un et l'autre, ont été des gloires de leur parti.

Quant à ceux qui n'en sont pas, M. Philibert Audebrand n'a pas pour eux grande tendresse, et l'on ne saurait s'en étonner. Ce n'est pas un dilettante écoutant en amateur le concert qui se dégage en fin de compte des luttes humaines; ce n'est pas un sceptique qui compte en souriant les coups; ce n'est pas un psychologue dont l'esprit large et haut comprend trop les mobiles qui agitent les hommes pour ne pas se justifier à soi-même leurs actes et à qui la notion de l'inéluctabilité des lois de la nature apporte une impuissance égale à louer et à condamner. C'est un homme d'action, qui a payé toute sa vie de sa personne, et qui, le cas échéant, aurait versé son sang comme il fait couler son encre, pour la défense de ce qu'il croit le juste et le vrai. Je n'ai pas, sur le terrain neutre où nous sommes, à discuter son idéal. Godefroy Cavaignac, les hommes du gouvernement de 48, Gambetta, Chanzy, voilà ses héros. Il conçoit la république et le progrès social à leur manière. Ses sympathies et ses admirations donnent la clef de ses inimitiés et de ses haines. D'ailleurs, il laisse volontiers celles-ci de côté dans le livre que je signale, qui est — détail caractéristique — dédié à M. J.-J. Weiss en souvenir amical. C'est dans son *Histoire de la Révolution du 18 mars* qu'il faudrait chercher cette autre face de sa pensée. Il dit cependant, sous forme anecdotique et d'une allure libre et piquante, — le ton de tout son livre, du reste, — vertement leur fait aux d'Orléans et aux Napoléon. Écoutez ce passage anodin; il s'agit de la lignée de Louis-Philippe Ier, roi des Français : « Ce qui prouve que ses fils sont bien ses enfants, c'est qu'ils ne mentent pas à leur origine. Les voilà revenus. A l'heure où ils rentraient, la France était accablée de plus de désastres qu'elle n'en a jamais subi : nous perdions des provinces; les Prussiens occupaient quarante-quatre départements; la guerre civile mettait d'une main sacrilège le feu aux édifices de Paris; le sang et les larmes coulaient; la misère était à son comble. Or le premier cri des d'Orléans a été pour revendiquer cinquante-huit millions, réclamation juste peut-être, mais il fallait s'adresser à Napoléon III, mais il fallait le faire à toute autre époque. « Nul animal créé ne peut mentir à son « instinct », a dit Beaumarchais. Le cheval hennit, le chien jappe, le cerf brame, le serpent rampe; le d'Orléans demande des millions. Quand le petit Gargantua sortit du ventre de Gargamelle, sa mère, son premier vagissement fut : « A boire! à boire! » Le premier cri des d'Orléans, en ouvrant les yeux à la lumière du jour, est : « De l'argent! de l'argent! »

Une famille princière d'Allemagne, *Mémoires intimes,* par la veuve du prince Louis de Sayn-Wittgenstein-Sayn, née AMÉLIE LIBIENTHAL. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Ces pages ont fait quelque bruit dans le monde politique et littéraire. J'arrive tard pour en parler.

C'est, d'ailleurs, une tâche qui me paraît ingrate, le sexe de l'auteur se prêtant mal à certaines libertés de franchise, sans lesquelles ma pensée risque fort de ne pas trouver son adéquate expression. Certes, la conduite de la belle-mère et des beaux-frères de la veuve du prince Louis de Sayn-Wittgenstein-Sayn, née Amélie Libienthal, n'est pas faite pour exciter les sympathies. Un pays où de telles choses se passent sans soulever la réprobation générale et où des dénis de justice et d'odieuses persécutions vis-à-vis d'une femme sans appui se pratiquent au su et de l'assentiment, au moins tacite, de l'empereur, a mauvaise grâce à se donner comme l'asile de l'honneur et de la vertu. Mais la persécutée a-t-elle bien fait de livrer au public ces *Mémoires intimes*, dédiés à son fiancé nouveau et que chacun peut s'offrir par son argent? Sans doute elle avait le droit de se defendre, d'arracher le masque à ses ennemis, d'en appeler, de la jurisprudence des tribunaux allemands et de l'indifférence du souverain, à l'opinion des honnêtes gens de tous les pays. Mais j'avoue que le ton de ces confidences me refroidit singulièrement. Cette mise en scène de la douleur, ces procédés littéraires, appliqués à l'exposé d'une plainte légitime et au récit de faits domestiques d'un caractère tout privé, choquent en moi je ne sais quel sentiment et me suggèrent des réflexions attristantes qu'on me dispensera de consigner ici. Et puis, — pourquoi ne pas le dire? — le fond de tout cela est une question d'argent; la princesse nous traîne dans des comptes de roubles et de thalers à n'en plus finir, et toute cette comptabilité sentimentale anesthésie quelque peu ma sensibilité. En somme, tout cela, c'est du linge sale, et quand le décrassage ne s'en fait pas en famille, ni l'œil ni le nez du passant n'en sont réjouis.

Un mot de critique *littérale*, rien qu'un mot, par discrétion et parce que cette sorte de critique est, en notre temps de cosmopolitisme et de jargon international, bien justement dédaignée : pourquoi la princesse, qui paraît savoir le français, appelle-t-elle obstinément *fidéicommis* ce que nous appelons majorat?

B.-H. G.

Papiers d'un émigré, 1789-1829. Lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy, député aux états généraux, conseiller du comte de Provence, etc. Mises en ordre par le colonel DE GUILHERMY. Un vol. in-8° de 512 p. Paris, 1886. Plon.

Député aux états généraux, conseiller du comte de Provence, attaché à la légation du roi à Londres, M. de Guilhermy, d'une vieille famille noble, non titrée, du midi de la France, a joué un rôle important pendant l'émigration. Les papiers d'où sont tirées ces lettres et ces notes demeuraient oubliés depuis sa mort, en 1829. Son fils, M. le colonel de Guilhermy, a fait une œuvre utile en les livrant à la publicité, car s'il s'y rencontre des détails de la vie de son père dont l'intérêt ne s'étend pas beaucoup au delà du cercle de la famille, ces détails sont étroitement mêlés à des faits et à des correspondances d'un réel et général intérêt au point de vue historique. Ce n'est pas en vain qu'un homme de quelque valeur se trouve avoir pris une part active à tant de choses : il en résulte que le récit de sa vie présente un tableau remarquable de l'époque agitée, si féconde en grands hommes et en grands événements, où elle s'accomplit.

La droite de la Constituante et l'émigration, en dépit de leur dévouement à la royauté, commirent bien des fautes, eurent bien des faiblesses, des torts, puis bien des regrets. On en retrouvera l'aveu loyal dans les papiers de ce royaliste courageux et fidèle, politique clairvoyant, homme de bon conseil et patriote sincère. Des lettres, tout à fait intimes, du futur roi Louis-Philippe et du duc de Kent, père de la reine Victoria, éclairent le caractère de ces deux princes d'une lumière qui leur est favorable. E. C.

Histoire des avocats au Parlement de Paris, par R. DELACHENAL, ancien élève de l'École des chartes. Un vol. in-8°. Plon et Nourrit, éditeurs. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage très érudit et très intéressant de M. Delachenal embrasse une longue période de trois siècles, du XVIIe au XIXe.

Il retrace l'histoire de l'ordre des avocats dès son origine, la confrérie de Saint-Nicolas.

Non seulement nous voyons là l'organisation intérieure de l'ordre, l'explication de ses dignités, de ses ressources, de son administration, de ses statuts, mais nous pénétrons par cette ouverture dans la vie d'affaires de ces temps lointains. C'est une exhumation et une restauration de l'existence réelle, du train quotidien des intérêts des individus, des familles et des corporations.

Avocats plaidants, consultants ou écoutants, — aujourd'hui stagiaires, — telle était la classification, non point verbale, mais effective, chaque catégorie ayant des attributions spéciales. Les plaidoiries étaient réglées, et quant à l'heure et quant à la forme générale.

M. Delachenal prend son sujet par les entrailles et ne laisse rien dans l'ombre. Tout ce qui est de l'office de l'avocat, il l'analyse ; et ce n'est pas peu de chose, car de tous temps la gent avocassière se distingua par la prolixité et l'abus de la paperasse : demandes et causes d'appel, défenses, répliques et dupliques ; inventaires, contredits et salvations.

Un des chapitres les plus curieux de ce livre plein et instructif, c'est celui qui expose les rapports des avocats avec le Parlement et définit le caractère de l'autorité exercée par le Parlement sur la corporation qui a pour patrons saint Nicolas et saint Yves.

On ne lira pas non plus sans plaisir l'étude consacrée à l'éloquence judiciaire au moyen âge et particulièrement au XVe siècle, et l'analyse de quelques fragments de plaidoyers. Un côté qui méritait d'attirer l'ingénieuse investigation de M. Delachenal, côté pratique et caractéristique, c'est le chapitre des honoraires.

La loi *Cincia* avait interdit aux avocats de recevoir aucune rémunération. C'était une prescription essentiellement et fatalement caduque. Le droit impérial reconnut au contraire la légitimité des honoraires. Les villes allouaient des pensions annuelles à leurs avocats, ce qui du reste a lieu encore aujourd'hui, même pour les municipalités, du moins pour les ministères et les grandes administrations publiques ou privées. Mais ce n'est point là ce qu'on appelle *honoraires*, qui sont la somme payée par le client, proportionnellement à l'importance de sa cause. Il n'y a point à proprement parler de tarif, et l'on sait que les avocats en renom se faisaient de beaux revenus, — jusqu'à 200,000 francs par an, comme Regnault d'Acy, — malgré les réductions du Parlement qui taxait les dépens, pratique qui survit encore de nos jours.

Si le détail du livre de M. Delachenal est souvent piquant, l'ensemble est d'un bon ordre de composition, claire, distincte, qui en rend la lecture facile et profitable.

Des notices biographiques, des pièces justificatives, un index alphabétique dénotent l'esprit méthodique et consciencieux de l'auteur, et sont d'un utile secours au lecteur.

PZ.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Études sur la Bibliographie elzévirienne, basées sur l'ouvrage *les Elzevier* de M. Alphonse Willems, par le Dr G. Berghman. Avec 470 figures reproduisant les vignettes, culs-de-lampe et lettres grises des Elzevier. Stockholm, imprimerie d'Ivar Hæggstrom, 1885. Grand in-8° de IV-76 pages, plus 18 planches. Tiré à cent exemplaires, sur papier de luxe, filets rouges. (Ne se vend pas.)

Cet intéressant travail prouve bien une fois de plus combien il est difficile, sinon impossible, d'atteindre la perfection absolue en matière d'études bibliographiques. Il semblait qu'il ne restait plus rien à dire ni à désirer au sujet des productions de ces célèbres imprimeurs, après le magnifique volume de M. Alphonse Willems (*les Elzevier. — Histoire et Annales typographiques;* Bruxelles, 1880, grand in-8 de CCLIX-607 pages), qui a si bien résumé, coordonné et complété les travaux des Pieters, des G. Brunet, Walther, de Reume, de Kayser, etc. etc., M. le Dr Berghman, cependant, a trouvé le moyen d'y ajouter quelque chose et de glaner quelques indications et observations nouvelles sur un sujet qui, peut-être, malgré ces nouveaux efforts, n'est point encore entièrement épuisé.

M. Berghman, en entreprenant son utile travail, a eu un double but : d'abord, il a voulu fixer l'attention des bibliophiles sur une méthode particulièrement propre à leur faciliter l'examen des productions elzéviriennes, méthode qui l'a mis à même de restituer aux Elzevier quelques éditions considérées à tort jusqu'ici comme étrangères à leurs presses, et d'indiquer, pour plusieurs volumes appartenant à la collection elzévirienne, une provenance différente de celle qui leur a été attribuée dans ce beau livre de M. Willems. Cette méthode, il se hâte de le dire, lui a été enseignée précisément par le même livre, et il l'a construite d'après les données qu'il renferme; mais, comme on les trouve disséminées dans tout le volume, il a supposé que tous les elzéviriophiles n'avaient ni le temps ni l'envie de s'adonner à une étude aussi longue que minutieuse. Il a donc formulé une espèce de petit code spécial dont ces règles simples et claires serviront désormais de guide certain aux amateurs. C'est ainsi qu'il a pu lui-même faire, sur plus de soixante articles du travail de M. Willems, d'intéressantes découvertes dont il nous communique les résultats (p. 35 à 65).

En second lieu, notre auteur s'est attaché à décrire aussi exactement que possible les *ornements* des productions elzéviriennes, pour lesquels, M. Willems, par diverses raisons, s'est borné à ses indications sommaires. Comme il n'existe nulle part de description générale figurative des vignettes, culs-de-lampe et lettres grises des Elzevier, M. Berghman a cru ne pouvoir mieux faire, pour les faire bien connaître, que de donner des fac-similés de tous les types originaux qu'il a pu réunir, mais seulement des types usités pour les éditions de petit format, les seules dont on fasse collection et qui sont l'unique objet de la première partie de son étude.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davan-

tage sur le remarquable travail de M. le Dr Berghman; ce qui précède, du reste, doit faire suffisamment comprendre l'intérêt qu'il présente et combien seront heureux les trop rares bibliophiles qui pourront le joindre à leur exemplaire des *Annales* de M. Willems.

PHIL. MIN.

Initials and Pseudonyms, *a Dictionary of literary disguises,* by WILLIAM CUSHING, B. A. London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington, 188, Fleet street, E. C., 1886. Grand in-8° de IV-603 pages à 2 colonnes; reliure anglaise, tête dorée, non rognée.

La première réflexion qui se présente à l'esprit en examinant ce magnifique ouvrage, c'est qu'il vient tout à point pour combler une grave lacune de la bibliographie anglaise et pour former le complément nécessaire de l'important travail dont nous avons plusieurs fois parlé : *A Dictionary of anonymous and pseudonymous literature of Great Britain,* par Samuel Halkett et John Laing. L'un et l'autre sont également précieux et indispensables, loin de faire double emploi, comme on pourrait le croire au premier abord, si l'on ne s'en rapportait qu'à leurs titres. Il suffit du reste, pour édifier les bibliophiles français sur la nature de ces deux productions, de dire qu'elles correspondent parfaitement à deux ouvrages similaires de notre littérature bibliographique; l'ouvrage de MM. Halkett et Laing n'est, en effet, autre chose que le *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes* de Barbier, tandis que le beau travail de M. William Cushing représente les *Supercheries littéraires dévoilées* de notre Quérard.

M. William Cushing, dont la compétence pour l'élaboration de cette étude bibliographique ne saurait être récusée, a été, pendant plusieurs années, attaché à la « Harvard university library »; il n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai, et, entre autres publications utiles, on lui doit celles des *Index,* de la *North american Review* et du *Christian examiner.* Les soins méticuleux qu'il a apportés à la préparation de ces compilations pénibles sont le gage le plus assuré de la patience consciencieuse et de la sagace érudition qu'il a mises en œuvre pour la composition de son *Dictionnaire des déguisements littéraires.*

Aussi modeste que savant, il a tenu à faire connaître la part qui lui revient en propre dans cet ouvrage, et il ne nous a pas laissé ignorer qu'il avait tiré grand profit d'un travail analogue de M. Albert R. Frey, de l' « Astor library », à New-York. Voici, d'ailleurs, d'après lui-même, ce que contient son livre : « Cet ouvrage, dit-il, est destiné à former un dictionnaire des initialismes et pseudonymes des littératures américaine et anglaise, employés depuis le commencement du XVIIIe siècle jusqu'à notre époque. On y a ajouté un certain nombre des déguisements les plus récents et les plus importants de la littérature anglaise contemporaine, ainsi que quelques faux noms qui, suivant le sens strict des mots, doivent être appelés *soubriquets* (*sic*). » Le dictionnaire de M. Cushing se divise en deux parties; la première comprend, par ordre alphabétique naturellement, les astéronismes, initialismes et pseudonymes, exactement comme dans l'ouvrage de Quérard. La seconde renferme les noms réels des auteurs, avec l'indication des divers déguisements qu'ils ont adoptés et quelques courtes notes biographiques. Inutile d'insister davantage sur les dispositions de cet excellent travail; qu'il nous soit permis d'ajouter cependant qu'il est à la fois supérieur et inférieur aux *Supercheries* de Quérard. Sa supériorité consiste en ceci, que, grâce à la seconde partie, on peut en un moment retrouver les initialismes ou pseudonymes adoptés par un auteur, tandis que dans le « Quérard » comme dans le « Barbier », ces vérifications sont encore impossibles à faire, en l'absence de ces fameuses tables des noms réels, que nous promet depuis si longtemps un éditeur parisien, qui ne se presse pas plus de nous les donner que de faire paraître le « Supplément » maintes fois annoncé dans le *Journal de la librairie.* Le travail de M. Cushing a en outre l'avantage de faire connaître beaucoup de pseudonymes employés dans les périodiques anglais et américains, tandis que *les Supercheries* ne traitent guère que des livres proprement dits. Ceci dit en faveur de M. Cushing, constatant son infériorité relative par rapport aux publications françaises analogues et notamment au livre de Quérard : M. Cushing n'a pas eu soin, comme le font généralement nos bibliographes et comme l'ont fait d'ailleurs MM. Halkett et Laing, de décrire minutieusement les ouvrages dont il a parlé; il se borne à mentionner les principaux mots du titre, suivis du lieu et de la date de publication, sans indiquer les formats, le nombre de volumes, la pagination, etc. Ces renseignements, sans grand intérêt peut-être pour les productions contemporaines, seraient bien utiles pour les ouvrages anciens et surtout pour certains livres devenus rares qui n'ont encore été décrits nulle part. Plus de précision et de détails n'eût pas considérablement augmenté le volume de son beau travail et y eût ajouté un plus grand prix.

Sous la réserve, non pas de cette critique, mais de cette simple observation, nous n'hésitons pas à déclarer derechef que le *Dictionnaire* de M. Cushing est une œuvre de grande valeur; nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de lui consacrer une étude plus étendue; nous ne pouvons nous empêcher pourtant d'appeler l'attention sur un seul article de la première partie : *the Letters of Junius* (p. 145-156), bien curieuse et savante petite monographie, où l'on trouve, outre une quantité de renseignements précieux, une liste de cinquante et un auteurs à qui l'on a attribué la paternité de ces lettres célèbres, avec des notes sur les probabilités et les mérites respectifs de ces attributions, ainsi qu'une liste de quatre-vingt-dix ouvrages relatifs à cette question si controversée et non résolue, maintenant encore, d'une façon satisfaisante. Disons enfin que, par sa belle exécution matérielle, le livre de M. Cushing ne fait pas moins honneur au goût de ses habiles éditeurs qu'au réel savoir de son auteur, et que nous ne doutons pas qu'il obtienne promptement le plus

grand succès près de tous ceux qui s'intéressent à la littérature anglo-américaine.

Collection Poulet-Malassis : *Bibliographie raisonnée et anecdotique des livres édités* par AUGUSTE POULET-MALASSIS (1853-1862). Paris, Rouquette, libraire, 57, passage Choiseul, 1885. Petit in-8° de v-74 pages. Tiré sur beau papier, à cent exemplaires numérotés à la presse.

Voici une charmante petite bibliographie spéciale que les vrais amateurs ne se disputeront pas moins que la publication qui l'a précédée et dont nous avons parlé dans cette revue (« Auguste Poulet-Malassis. Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits et publiés par lui », par *un bibliophile ornais*. Paris, Rouquette, 1883, in-8° de v-46 pages). Après nous avoir fait connaître l'écrivain en Auguste Poulet-Malassis, le « bibliophile ornais » vient aujourd'hui nous présenter l'éditeur. Il lui a semblé, avec raison, ne pouvoir mieux faire que de donner la liste des volumes portant sa marque, le caducée entouré de deux cornes d'abondance et son aimable devise : *Concordiæ fructus*. Ce n'est pas toutefois une sèche et fastidieuse nomenclature que nous offre l'auteur de cet intéressant travail; il a su, même dans un sujet d'apparence aussi aride, apporter une méthode et une classification excellentes. Il a divisé en trois périodes la courte carrière de l'érudit éditeur alençonnais. La première (1853-1857) est, comme il le fait remarquer, une sorte de prologue et comprend les impressions alençonnaises proprement dites; la seconde (1857-1862) renferme toutes les publications données à Paris par Poulet-Malassis, successivement installé rue de Buci, rue des Beaux-Arts, rue de Richelieu et passage Mirès; on y suit le pauvre éditeur dans ses débuts, ses progrès, son apogée et bientôt, hélas! sa décadence. La troisième période (1862) contient les collections diverses (mémoires, révolution, curiosités), qui valurent à Poulet-Malassis, touchant à la ruine, plus de déboires que de profits; enfin sous forme d'appendice, on voit figurer les cinq petits volumes de la collection Achille Genty et une trentaine de brochures, politiques, financières et autres, publiées de 1860 à 1862. Dans chacune de ces divisions, les nombreuses productions (plus de 200), données dans sa trop rapide carrière, par le fécond éditeur sont classées par ordre alphabétique de noms d'auteurs, décrits, il n'est pas besoin de dire avec quelle fidélité, et accompagnées de notes piquantes tirées de la *Revue anecdotique* qui était, comme on sait, en quelque sorte, le moniteur officiel de la librairie Poulet-Malassis. Rien de curieux comme ce retour rapide sur un passé si près encore de nous; rien de piquant comme le rapprochement des noms appelés, l'un à côté de l'autre, par les exigences de l'alphabet, dans ce catalogue du célèbre libraire. — Heureux les bibliophiles qui pourront réunir sur leurs rayons toutes les productions, la plupart si dignes d'intérêt, de la maison Malassis ! Heureux surtout ceux qui pourront y joindre les deux bibliographies dont nous venons de parler, sans oublier l'excellent article publié dans *le Livre* (mars 1884), par notre confrère M. le comte G. de Contades, qui nous a si bien fait connaître l'homme regrettable qui, avec un peu moins de mauvaise chance, eût pu devenir un riche libraire et, ce qui est bien préférable, un littérateur estimé.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

De l'esprit des étiquettes de l'ancienne Cour et des usages du monde de ce temps, par Mme DE GENLIS. Publié par Édouard Quesnet, archiviste d'Ille-et-Vilaine, officier de l'instruction publique. In-8° de 128 pages avec fac-similé de l'écriture de Mme de Genlis. Rennes, Hippolyte Caillière, éditeur.

Les archives provinciales sont un jardin des Hespérides défendu par le plus redoutable des dragons : l'indifférence. Nos érudits, nos historiens, nos bibliophiles ont remué de la cave aux combles toutes les bibliothèques privées et publiques de Paris-Lumière; il n'y existe point de manuscrit précieux dont ils n'aient parlé, point de pièce historique dont ils n'aient extrait au moins la quintessence. Mais en province, hélas! que de trésors enfouis dans des cartons plus profondément qu'un sac de ducats d'or dans les souterrains d'une abbaye en ruines! que de vivants témoins des vices et des folies, des vertus et des gloires du passé dorment sous les voûtes mélancoliques des archives départementales d'un sommeil qu'aucun savant ne se souciera de troubler! Triste vérité dont nous avons sous les yeux une preuve nouvelle. Il s'agit d'une femme et d'une époque. L'époque, c'est cette fin du XVIIIe siècle, cette aurore de la Révolution dont on s'est tant occupé, sur laquelle on a tant écrit, qu'on a tant étudiée, tant discutée,

tant commencée. La femme, c'est Mme de Genlis, si flattée, si blâmée, si exaltée, si calomniée, celle-là même en l'honneur de laquelle un aimable érudit publiait hier encore, à la librairie Jouaust, un gros volume bourré de documents inédits. Eh bien, ni lui ni les historiens sérieux, ni les fabricants de mémoires apocryphes, ni les biographes, ni les pamphlétaires n'ont eu connaissance d'un manuscrit des plus importants, appartenant aux archives de Rennes et relatif aux mœurs de la cour de France à la fin du XVIIe siècle, manuscrit écrit tout entier de la main de Mme de Genlis dans des circonstances exceptionnellement intéressante que nous relaterons tout à l'heure et qui sans doute aurait sommeillé longtemps encore parmi l'injurieuse poussière de l'oubli si le savant archiviste de Rennes, M. Quesnet, aidé d'un jeune éditeur de talent et d'avenir, n'avait eu l'heureuse pensée de l'arracher à d'indignes ténèbres.

Ce manuscrit est formé de dix cahiers de papier à lettre petit in quarto dorés sur tranches. Ce sont des lettres en effet écrites d'une écriture menue, serrée et très correcte, des lettres rédigées par le « plus galant et le plus gracieux des pédagogues » pour le bénéfice et l'instruction d'une élève favorite, la princesse Élisa Bonaparte, grande-duchesse de Toscane, sœur de Napoléon Ier et femme du prince Bacciochi. Voilà, n'est-ce pas, qui semble du dernier piquant! Mme de Genlis qui fut la femme de Sillery de Genlis, régicide, girondin exalté, mort sur l'échafaud, — Mme de Genlis qui fut la maîtresse du duc de Chartres plus connu sous le nom d'Égalité et la gouvernante de M. de Valois plus connu sous le nom de Louis-Philippe, — Mme de Genlis se transformant à la nouvelle cour de l'usurpateur en grande prêtresse des cérémonies, en professeur des belles manières aux gages de la famille impériale pour un traitement de 6,000 fr. et un joli logement à la bibliothèque de l'Arsenal. Elle donne à tous ces parvenus de génie mal à l'aise dans leur or et dans leurs chamarres des leçons de bonne tenue, fruits de sa vieille expérience. Elle écrit pour la grande-duchesse de Toscane, sans que sa conscience pousse un cri, tous ces jolis souvenirs de l'ancienne cour, parlant avec une aimable désinvolture de ses augustes bienfaiteurs, qu'elle a adulés triomphants, qu'elle a abandonnés dans l'exil, qu'elle saluera très bas lorsque la Providence les rappellera sur le trône.

Or l'esprit de l'étiquette de l'ancienne cour! un pareil sujet traité par une pareille femme promet beaucoup, et ce petit livre tient tout ce que promettent son titre et le nom de son auteur. Nous ne ferons point de citations, cela nous entraînerait trop loin, et du reste des citations tronquées nuisent à un ouvrage de ce genre plus qu'elles ne lui servent. Mais nous recommanderons surtout à l'attention du lecteur le chapitre qui traite des présentations, celui qui donne des détails sur les baptêmes, les mariages et les funérailles des princes. Le joli chapitre intitulé : *De l'amitié et de l'amour*. D'ailleurs ces cent et quelques pages se lisent si vite et si facilement; le style, quoique légèrement entaché de pédantisme, est toujours si alerte, si captivant, si spirituel qu'on va jusqu'au bout lorsqu'on les a commencées. Ce charmant travail de femme a été édité avec beaucoup de soin par M. Édouard Quesnet. Il y a joint un fac-similé intéressant de l'écriture de Mme de Genlis, et il a eu soin de n'en point diminuer la légèreté en le surchargeant de notes. Relevons cependant une erreur ou plutôt une omission à la page 10, Mme Genlis écrit : « M. de Pommereul dont je n'ai pas gagné le cœur a fait défendre à mon libraire de mettre mes notes sur La Bruyère au bas du texte, ce qui en ôte tout l'intérêt. »

M. Quesnet fait suivre cette phrase du commentaire suivant : « M. de Pommereul, né à Fougères en 1745, général de division d'artillerie en 1796, collabora à divers grands recueils ainsi qu'à l'*Encyclopédie méthodique* en même temps que Mme de Gentis. »

Ce n'est ni parce qu'il était général, ni parce qu'il était écrivain que M. de Pommereul pouvait défendre quoi que ce soit au libraire de Mme de Genlis; mais il était investi d'une fonction redoutable devant laquelle les malheureux auteur sont toujours tremblé : il était inspecteur général de la librairie, c'est-à-dire grand maître de cette même censure qui vient de se montrer si cruelle pour les auteurs de *Germinal*.

R. P. H.

BEAUX-ARTS

Le Meuble, tome II (XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles), par M. DE CHAMPEAUX, inspecteur des beaux-arts à la Préfecture de la Seine. Quantin, éditeur. — Prix : broché, 3 fr. 50.

Sous ce titre, *la Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, publiée sous la direction de M. Jules Comte, vient de s'augmenter d'un nouveau volume, qui achève et complète l'histoire du *Meuble*. Déjà, dans un premier volume, M. de Champeaux s'était attaché à faire revivre les anciennes écoles de sculpteurs sur bois qu'avaient produites les diverses provinces de la France, aux époques du moyen âge et de la Renaissance et à signaler les œuvres les plus importantes de nos vieux huchiers-menuisiers; puis, en face du mouvement de l'art français, il avait défini les caractères et raconté les principales étapes de la production étrangère, passant successivement en

revue l'Angleterre, les Flandres, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie.

Dans son second volume, l'auteur, dont on connaît la compétence toute spéciale, élargit son sujet qui cesse d'être exclusivement le *Meuble* pour devenir l'*Ameublement*. On sait comment, à partir du XVII° siècle, le génie français devint prédominant en Europe : cette supériorité incontestée, qui a duré jusqu'à nos jours, ne s'est nulle part affirmée aussi nettement que dans l'ameublement; c'est donc un service inappréciable à rendre aux amateurs en même temps qu'à nos ébénistes modernes désireux de marcher sur les traces de leurs illustres devanciers, que de leur montrer la succession ininterrompue d'artistes éminents qui, depuis Boulle et Cressent jusqu'à Riesener, ont composé ces pièces, aussi charmantes de forme que délicates d'exécution, auxquelles l'art a donné droit d'entrée dans les collections particulières et dans les musées.

M. de Champeaux n'a garde d'oublier non plus ces habiles fondeurs-ciseleurs qui étaient chargés d'entourer et de sertir les incrustations de Boulle ou les marqueteries de Riesener et d'en rehausser l'effet par l'éclat de leurs cuivres dorés. Cent huit illustrations, choisies parmi les modèles les plus remarquables, complètent l'intérêt du texte où une profonde érudition se cache sous un style facile et élégant.

Le Meuble a enfin son histoire; glorieuse pour la France et instructive pour toutes les classes de la société, elle a sa place marquée sur les rayons de l'amateur comme dans la bibliothèque de l'école et de l'atelier.

Histoire et description des musées d'Angers : *Musée de peinture et de sculpture, Musée David, Cabinet Turpin de Crissé, Musée Saint-Jean*, par M. Henry Jouin, archiviste de la commission de l'*Inventaire général des richesses d'art de la France*. Publication du ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes. Un vol. grand in-8° de 450 pages, à deux colonnes. Paris, sans date. Librairie Plon.

Le musée d'Angers, l'un de nos beaux musées de province, se compose de quatre collections inégalement importantes et d'origines diverses. Le musée de peinture et de sculpture, qui date de la fin du dernier siècle, formé par suite des décrets de confiscation des biens du clergé et des émigrés, s'est accru, depuis, des dons de l'État d'une part, de dons particuliers d'artistes et d'amateurs d'autre part, et d'acquisitions de la ville, triple source d'augmentation toujours ouverte. Parmi ces dons particuliers ne sont pas comprises deux donations considérables : le musée David et le cabinet Turpin de Crissé. Le premier est la réunion des moulages, répliques, pièces originales et des modèles offerts par David d'Angers à sa ville natale et dont l'ensemble représente l'œuvre entier du célèbre statuaire. Le second, très riche en antiquités de toutes sortes, en objets du moyen âge et de la Renaissance, ainsi qu'en tableaux modernes, est un legs du marquis Turpin de Crissé dont la succession fut acceptée en 1860. Le musée Saint-Jean enfin n'est autre que la collection d'antiquités de la ville. Il doit son nom à la salle de l'hôpital Saint-Jean construite en partie sous Henri II, roi d'Angleterre et comte d'Anjou. C'est l'inventaire analytique et descriptif des œuvres d'art sans exception contenues dans les quatre musées d'Angers que publie aujourd'hui le ministère des beaux-arts. M. Henry Jouin, chargé de ce travail, a donné en cette œuvre de bénédictin la mesure de sa patiente et profonde érudition en même temps que de son abnégation, car un inventaire est et ne doit être qu'un document dégagé de tout commentaire critique; il a donc fallu une grande force de volonté à M. H. Jouin, homme de goût comme il l'est, pour s'abstenir d'exprimer jamais son sentiment d'artiste en présence de tant d'œuvres qui lui ont assurément inspiré les émotions et suggéré les réflexions les plus variées. E. C.

Le Style Louis XIV. Charles Le Brun, décorateur. *Ses œuvres, son influence, ses collaborateurs et son temps*, par A. Genevay. Un vol. in-4° illustré de plus de 100 gravures. Paris, 1886. *Bibliothèque internationale de l'Art*. J. Rouam, éditeur.

M. A. Genevay, en écrivant cette importante étude biographique et critique sur Charles Le Brun, et M. E. Müntz, en lui donnant la consécration de la faire figurer dans la « Bibliothèque internationale de l'Art », se partagent le mérite et l'honneur d'avoir accompli un acte de justice tardive et de généreuse réparation envers la mémoire d'un maître français aujourd'hui méconnu. Je ne dirai pas que Le Brun fut le plus grand artiste, ni le plus élevé de l'école française, ni même le plus artiste des artistes : Watteau, Prudhon le sont davantage, Gustave Moreau a l'âme plus haute, Eugène Delacroix l'intelligence plus vaste; mais nul n'a témoigné d'une égale puissance. Et véritablement, lorsque l'on considère la prodigieuse fécondité du premier peintre du roi Louis XIV, la quantité innombrable de formes plastiques sorties de son cerveau, fixées par son crayon et qu'une armée de collaborateurs réalisa en architecture, en sculpture, en peinture et, en outre, sous tous les aspects de l'art décoratif, lorsque l'on compare une telle abondance de création au mince bagage et à la pénurie d'invention qui suffisent aujourd'hui à conduire l'artiste à tous les honneurs, eh bien, l'on se dit tout bas que la superbe des contemporains est bien audacieuse, qui affecte de dédaigner ce colosse et de le parquer dans sa manufacture des Gobelins. C'est pourquoi il est un mot, un seul, mais un mot grave, dangereux, de mauvais exemple, que je regrette de rencontrer dans l'excellent ouvrage de M. A. Genevay. Je voudrais l'en voir disparaître à la prochaine édition, d'autant plus qu'il s'est glissé, le traître, et se pavane sur la couverture même du volume en de brûlantes lettres rouges et s'attache étroitement au nom de Le Brun comme une livrée servile,

comme la tunique de Nessus au dos d'Hercule; c'est le mot *décorateur* : « Charles Le Brun décorateur », dit le titre. Partout ailleurs qu'en cette « Bibliothèque internationale de l'Art », le fait serait de nulle importance; là, il en a une grande, à raison du milieu où il se produit et où l'on a toujours soutenu la saine doctrine esthétique de l'unité de l'art. Décorateur : sans doute Le Brun le fut, et un décorateur admirable, et c'est par où il est un grand artiste, un artiste supérieur, un artiste complet, un cadet de la famille des grands Florentins. Son imagination inépuisable fournissait sans compter l'œuvre d'art aux monuments qui devaient traverser les siècles et aux monuments d'un jour. Voyez dans le livre de M. Genevay qui est si heureusement illustré à profusion, voyez par exemple la décoration de l'Oratoire Saint-Honoré pour le service funèbre du chancelier Séguier. Mme de Sévigné en fait l'objet d'une lettre : « C'est le chef-d'œuvre de Le Brun. » D'une seule des douze statues colossales qui supportaient et entouraient le catafalque, un sculpteur aujourd'hui ferait toute sa carrière; un seul des quatre squelettes drapés promené de Salon en Salon, en plâtre, d'abord, puis en bronze, en marbre, en argent, lui vaudrait médailles, médaille d'honneur, la croix et — l'Institut. Il serait un artiste et pour beaucoup Le Brun n'est qu'un décorateur. Quand je dis beaucoup, je ne confonds pas M. A. Genevay dans le nombre; il ne s'y trompe pas et fait en son livre la grande et juste part de Le Brun dans l'art de son siècle. Avec un égal sentiment d'équité il y fait une place aussi à chacun des principaux collaborateurs du maître. Parmi eux il nomme Tubi. Me permettra-t-il de lui signaler une œuvre capitale de Tubi, œuvre qui mérite une mention et même davantage, c'est l'admirable tombeau de la mère de Le Brun soulevant la dalle du sépulcre au son de la trompette du jugement dernier. Ce chef-d'œuvre, dont Michelet parlait avec émotion, a été exécuté d'après un dessin de Le Brun par Tubi et Collignon pour l'église Saint-Nicolas du Chardonnet. E. C.

Les Artistes célèbres : Rembrandt, Bernard Palissy, P.-P. Prudhon, Fortuny, par MM. Émile Michel, Philippe Burty, Pierre Gauthiez, Charles Yriarte. Quatre fascicules grand in-8° carré. Paris, 1886. Librairie de l'*Art*, J. Rouam.

Nous avons dit ce que nous pensons de l'avenir réservé à la collection des *Artistes célèbres* en rendant compte ici de la remarquable étude de M. Eugène Müntz sur *Donatello*, qui était le premier ouvrage de la série. Les nouvelles biographies critiques qui viennent de paraître mettent en lumière le plan d'ensemble de cette publication ; évidemment il consiste à confier l'histoire des artistes les plus célèbres de leur temps aux écrivains les plus autorisés du temps présent. Le nom de M. Émile Michel, l'auteur d'un travail remarquable sur les musées d'Allemagne, nous entretenant aujourd'hui de *Rembrandt;* celui de M. Philippe Burty, dont les savantes recherches sur les arts industriels et les arts décoratifs ont puissamment concouru, depuis vingt ans, au mouvement d'opinion qui s'est produit en faveur de ces arts, parlant aujourd'hui de *Bernard Palissy ;* celui de M. Charles Yriarte, cet artiste et ce lettré analysant le talent de son ami *Fortuny*, qui fit en sa compagnie la campagne du Maroc dans l'état-major du général Prim ; celui de M. Pierre Gauthiez, un des assidus collaborateurs du journal *l'Art*, nous exposant l'œuvre et la vie de *Prudhon ;* tous ces noms présentent au lecteur une garantie de compétence qui lui permet de s'engager avec une absolue confiance dans ces chapitres si divers de l'histoire de l'art. Il importait d'autant plus au directeur des *Artistes célèbres*, M. E. Müntz, de ne pas se tromper dans le choix de ses collaborateurs, que le juge est lui-même offert au jugement du public. Celui-ci, en effet, trouve en chaque fascicule un dossier où sont réunis les éléments essentiels de la cause qui lui est soumise ; je veux dire, pour parler sans métaphore, que la profusion des reproductions d'après les œuvres de chaque maître met chacun en situation de contrôler l'opinion du critique. Et ces reproductions ne sont pas des à peu près plus ou moins librement interprétés : les procédés de phototypogravure appliqués directement d'après les originaux dans le beau format in-8° carré placent sous nos yeux les originaux eux-mêmes. Ajoutant à ces diverses considérations celle de la modicité singulière du prix de vente, qui, en raison du nombre de pages, varie de 2 à 5 francs, nous constaterons avec joie que la publication des *Artistes célèbres* réalise à bien peu près l'idéal des publications dont l'objet est d'enseigner l'histoire de l'art et de former le goût.

Gleyre. — Étude biographique et critique *avec le Catalogue raisonné de l'œuvre du maître*, par Charles Clément. Deuxième édition revue et corrigée. Un vol. in-8° de 544 p. Paris, 1886. Librairie académique Didier.

Cette seconde édition de l'étude que M. Charles Clément a consacrée au peintre Gleyre est la bienvenue. La première, en effet, tirée à petit nombre dans le format in-4° et rapidement épuisée, n'a pas donné une publicité suffisante à la biographie d'un artiste dont la vie — plus encore que le talent peut-être — est pleine de beaux exemples. L'amour exclusif de son art, un absolu désintéressement de l'argent, une rare force d'âme dans les épreuves que l'adverse fortune lui imposa, une noblesse de caractère assez haute pour triompher du ressentiment légitime que pouvait laisser dans son cœur une gratuite et mortelle injure, la mortification la plus cruelle, la plus lâche blessure d'amour-propre dont puisse souffrir un peintre frappé dans l'ombre par un autre peintre, puissant celui-là, renommé, occupant la situation d'un chef d'école ; de telles leçons ne sont point si fréquentes aujourd'hui, en l'ère actuelle des petits hôtels, qu'il soit indifférent de les laisser dans l'ombre. Si nous ne partageons pas sans réserves l'admiration, excessive à nos yeux, quoique nullement aveugle, que M. Charles

Clément professe pour l'artiste vaudois, il n'en est pas moins hors de tout conteste que l'auteur du *Soir* ou *les Illusions perdues* et des *Romains passant sous le joug* posséda les dons les plus précieux, ceux sans lesquels nul artiste ne peut être grand, et, pardessus tout, cette belle faculté de l'imagination pittoresque qui est le don d'exprimer des idées ou des émotions par un choix de formes exclusivement plastiques. La plus grave lacune du talent de Gleyre fut son insensibilité déclarée — et dont, selon l'usage, il faisait une loi — aux beautés propres de la couleur et de la facture. Peindre lui était un ennui, une fatigue; il aimait mieux dessiner, composer. Et c'est Gleyre, artiste supérieur, triste peintre, qui prononça un jour, en plein atelier, devant ses élèves, ce blasphème : « Cette satanée couleur va vous tourner la tête! » et, pire encore, ce sacrilège : « Le noir d'ivoire est la base des tons. » Néanmoins, c'est de son atelier que sortit le mouvement néo-grec dont M. Gérôme et Hamon, ses élèves, furent, au moment de sa vogue, les plus brillants représentants.

De 1806, date de sa naissance, à 1874, date de sa mort, la vie de Gleyre est suivie jour par jour pour ainsi dire et redite ici avec émotion par M. Charles Clément, qui fut son admirateur et son ami.

Le Dessin. — Revue des beaux-arts et de l'enseignement artistique. Fac-similé par les procédés photographiques de E. Bernard et Cie. Deux numéros par mois. Paris 1885-86. Deuxième année. Imprimerie Bernard et Cie.

Consacrer une publication périodique à l'enseignement du dessin est une idée excellente en soi. Il ne faut pas être grand clerc pour prédire le succès le plus assuré à une telle publication si patiemment étudiée au préalable, réellement vouée à l'examen sérieux de toutes les questions concernant la matière; elle donne enfin satisfaction aux vœux de tous ceux que celle-ci occupe ou préoccupe, car ils sont aujourd'hui des plus nombreux en France et innombrables à l'étranger : hommes d'État, industriels représentés par leurs chambres syndicales, dessinateurs pour l'industrie, professeurs et directeurs d'écoles, élèves mêmes, car ils ne sont pas tous des enfants. Quant aux questions concernant l'enseignement du dessin, elles sont également sans nombre, à la fois théoriques et pratiques : questions de droit international et de législation intérieure, questions d'économie politique et sociale, questions d'histoire et d'esthétique; la question des méthodes, leur analyse critique, leur étude contradictoire au besoin; la question des modèles, si importante; questions techniques, l'étude historique et critique des divers procédés, des genres; examen critique des concours, des expositions spéciales; biographies d'artistes, etc., etc. Que d'éléments d'intérêt dans cette publication où l'illustration, même en couleur, jouerait un rôle capital!

Le Dessin ne répond que très imparfaitement à la revue périodique idéale dont nous venons de tracer l'esquisse rapide et bien incomplète. On y trouve une intention, de vagues indications, des essais d'une partie de tout cela, mais très superficiels, très écourtés, présentés sans ordre, ni méthode, ni esprit de suite. Nous devons exprimer les mêmes regrets tant au sujet de l'illustration qu'au point de vue du texte. Les procédés de phototypie de M. E. Bernard donnent de bons résultats dans la reproduction des dessins au fusain et à la pierre noire; et *le Dessin* en reproduit d'excellents, de MM. Appian et Allongé notamment; mais on ne sait quel jugement ou quel programme en détermine le choix. Ce sont des images plus ou moins jolies, réussies, mais quelconques. C'est fâcheux, car l'éditeur tient en main le cadre et les éléments d'une revue qui autrement dirigée pourrait rendre de grands et bien précieux services. E. C.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes*

En Bulgarie et en Roumélie. Mai-juin 1884, par Jean Erdic. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les voyageurs sont infatigables; c'est leur raison d'être en même temps que leur honneur. Ils explorent tous les coins de la terre et les rattachent par les fils de leur souvenir à leur coin du feu. Seulement, depuis nos ancêtres les Gaulois, le coin du feu s'est singulièrement agrandi et transformé. Il est devenu une imprimerie, et le cercle des auditeurs, le public lisant. A un autre point de vue, il est à remarquer que les récits de voyage, et — je le veux croire — les voyages eux-mêmes suivent assez fidèlement la loi économique de l'offre et de la demande. C'est toujours sur le pays le plus signalé à la curiosité publique par les événements ou les intérêts du jour que les renseignements affluent avec le plus d'abondance. Ainsi il a suffi du mouvement bulgare pour faire éclore tout un essaim de livres sur la Bulgarie et la

contrée des Balkans. J'ai eu l'occasion d'en passer quelques-uns en revue ici. Celui qui nous est offert par M. Jean Erdic est bien imprimé et sort de la maison du maître éditeur Lemerre. C'est donc un volume qui matériellement ne déparera aucune bibliothèque. Quant au fond, M. Jean Erdic nous donne le résultat de ses observations pendant un voyage qu'il fit en Bulgarie et en Roumélie en mai et juin 1884. Il faut être un observateur sagace, en vérité, pour apprendre à connaître un pays et un peuple en deux mois. M. Jean Erdic n'a sans doute pas cette prétention. On pourrait donc s'attendre à ne trouver dans son livre que des impressions personnelles, aussi justes, spirituelles et superficielles que celles de tout autre passant; mais l'auteur n'est pas le premier passant venu. Il cache sous son pseudonyme un administrateur d'une haute compétence, et, bien qu'il n'ait voulu écrire ici que des notes de touriste, il n'a pas pu ne pas y mettre cette sûreté de vues et cette rapide netteté d'appréciation qui constituent proprement le génie administratif. B.-H. G.

La Turquie inconnue. Roumélie, Bulgarie, Macédoine, Albanie, par Léon Hugonnet. Paris, L. Frinzine, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

« La belle péninsule des Balkans est si peu connue que beaucoup de ses habitants l'ignorent eux-mêmes complètement. (Cette ignorance, s'il m'est permis de couper une citation d'une parenthèse, ne me paraît pas spéciale aux habitants des Balkans, toute regrettable qu'elle soit.) On n'y a jamais fait de levé topographique... aucune statistique sérieuse n'a été dressée, et il serait fort difficile d'établir l'origine des différentes races mélangées et non juxtaposées qui connaissent mieux leur religion que leur parenté ethnique. La linguistique n'offre pas un grand secours, la plupart des Orientaux étant polyglottes ; les moyens de locomotion sont d'ailleurs tout à fait insuffisants. Il ne faut donc pas s'étonner si aucune solution scientifique du problème oriental n'est encore possible. » Ainsi parle M. Léon Hugonnet dans sa préface, et il nous apporte, apparemment, sinon le mot du sphinx, du moins les moyens d'arriver à le découvrir. Je trouve dans son livre des notes de voyage, assez personnelles, du reste, mais qui, au point de vue international, ne me semblent pas avoir rien de bien topique. Qu'on en juge par cet échantillon : « Nous faisons cette remarque : les femmes de la campagne ont des jupes noires et rouges, étroites et raides; cela est parfois fort impudique lorsqu'elles s'assoient ou se baissent, car la jupe se soulève comme une cloche de métal. » B.-H. G.

La Chine inconnue, par Maurice Jametel. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1885. Rouan, éditeur. 3e, 4e éditions.

Ceci n'est pas un livre écrit de chic, après compilation plus ou moins digérée. M. Maurice Jametel connaît ce dont il parle non par ouï dire, mais *de visu*. Élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes, il a plusieurs années de suite habité la Chine, et particulièrement Pékin. L'Institut a récompensé déjà les travaux de l'érudit collectionneur; les lecteurs du *Livre* se souviennent sans nul doute d'un article de M. Jametel, *le Livre en Chine*, qu'ils retrouveront dans le présent volume.

M. Jametel conte avec humour et sans prétention les tribulations des amateurs d'objets d'art et de bibelots dans le pays des Célestes. Ses descriptions sont pleines d'animation, de couleur et de variété. Il nous initie de plus aux arcanes de la chinoiserie : potiches, porcelaines, bouquins, étoffes, il connaît tout, et très agréablement il nous apprend à tout connaître au moins par les côtés communs.

Les observations sur les mœurs et les traits de caractère abondent dans l'ouvrage. L'auteur esquisse très finement le portrait des rusés marchands chinois, et, qui le croirait, des *viveurs* de la capitale du Céleste Empire!

Plusieurs chapitres — et ce ne sont pas les moins curieux, les moins instructifs — sont consacrés à la cuisine des Chinois. Il nous apprend que les fameux nids d'hirondelles constituent un mets fort cher, et que l'industrie des marchands de comestibles et des restaurateurs n'est pas en arrière de celle des fournisseurs parisiens pour la falsification et même dans l'art du faux, les Chinois, nous dit-il, sont bien plus avancés que nous. Avec les nids d'hirondelles, les mets les plus recherchés et les plus coûteux sont les ailerons de requins et le trépang ou nolothurie. Sachez que ce trépang ressemble à une grosse limace, et qu'il est un très actif aphrodisiaque : c'est peut-être ce qui explique sa vogue. On en a tant consommé sur les côtes de la mer Jaune qu'il est très difficile d'en trouver maintenant dans ces parages.

Très curieux aussi, les chapitres où M. Jametel nous découvre la vie joyeuse des Chinois : il nous introduit — *proh pudor !* — dans les *bateaux de fleurs*. Mais n'ayez peur et ne rougissez pas : notez qu'il est discret : il ne nous montre que le mobilier inanimé.

La *Chine inconnue* a déjà les honneurs d'une quatrième édition : ce n'est pas la dernière. PZ.

La Cité chinoise, par G.-Eugène Simon, ancien consul de France en Chine. Un vol. in-18 de 389 pages, à *la Nouvelle Revue*. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est très important et il contribuera beaucoup à modifier nos idées sur la Chine. Nous n'irons pas cependant jusqu'à partager toutes celles de l'auteur; il s'est positivement enamouré des Chinois et ne voit plus leurs défauts. Cette population nous avait été dépeinte comme mesquine, avare, terre à terre et cruelle. M. Simon nous montre qu'il faut rabattre de cette ancienne opinion, mais il ne la réfute pas : il passe à côté de la réfutation et prouve seulement que les Chinois sont rangés, économes, polis entre eux et même avec les étrangers de bonne volonté. La lecture de son livre nous fait entrevoir aussi que la civilisation chinoise, si ancienne, a pénétré dans les masses

plus profondément que la nôtre et qu'il y a bien moins de différence, chez eux que chez nous, entre un paysan et un individu des classes instruites.

M. Simon étudie successivement la famille, l'organisation de la propriété, le système d'impôts, les religions, le commerce et le gouvernement de la Chine; il complète et corrige ce que nous savions sur tous ces points, mais n'ajoute pas énormément à nos connaissances. Le chapitre original et capital est celui qui est consacré à l'agriculture. M. Simon, agriculteur lui-même et ancien élève de l'École agronomique de Versailles, a vécu dans l'intimité de cultivateurs chinois et s'est renseigné jusque sur les moindres détails de leur existence, notant la quotité des récoltes, leurs prix, les procédés de culture, les dépenses du ménage, le coût des ustensiles et des habits, le produit brut et, enfin, le produit net de l'exploitation. Ce qu'il nous apprend est véritablement étonnant. L'agriculture est arrivée en Chine à un degré de perfection qui n'a encore été atteint nulle part, et, dans beaucoup de provinces, la terre y nourrit une population plus dense que dans les provinces les mieux cultivées d'Europe. La Chine est un pays de petite culture comme de petite industrie ; on l'a comparée à un jardin, et la comparaison semble exacte : les procédés de culture sont ceux du jardinage; le rendement est grand, puisqu'il va jusqu'à 14,000 kilogrammes de riz à l'hectare, mais le travail dépensé est énorme. Un système de canaux, ancien et admirable, facilite les irrigations, qui sont l'une des bases de l'agriculture chinoise; l'autre base est le système d'engrais. Par ce mot, il ne faut pas entendre le fumier de ferme et encore moins les engrais chimiques. Les Chinois, très végétariens, mangent peu de viande de boucherie, ont peu de pâturages et peu de bêtes de somme : ils se servent à eux-mêmes de bêtes de somme et mangent, autant que possible eux-mêmes, toutes les productions du sol, au lieu de les faire consommer par des animaux, et c'est là, soit dit en passant, l'une des causes qui leur permettent de nourrir tant de monde sur peu de terrain. Dans ces conditions, le seul engrais important est l'engrais humain, dont nous tirons si peu de parti, et que nous nous ingénions même à perdre.

L'agriculture chinoise ne vit que de cet engrais ; supprimez-le par la pensée et elle devient impossible. On l'emploie étendu d'eau et presque frais. Il semblerait que ce mode de fertilisation de la terre dût engendrer beaucoup de maladies infectieuses, telles que les fièvres typhoïdes et le choléra ; mais M. Simon n'hésite pas à affirmer que les contrées où il a vécu sont très salubres. Il n'était malheureusement pas en mesure de faire des statistiques et la question mérite une étude très approfondie.

Le prix de la main-d'œuvre est minime en Chine même, comparativement au prix des aliments, lequel n'est que le tiers ou le quart de ce qu'il est en France. Les Chinois sont donc des gens très sobres, accoutumés à fournir un grand travail en échange d'un petit salaire et, s'ils étaient assez intelligents, ils pourraient nous inonder de produits industriels et même de gros produits, tels que le sucre et le riz, au grand détriment de nos ouvriers européens. Cette invasion toute pacifique se fera inévitablement et elle aura des conséquences qui ne sont pas toutes faciles à prévoir, mais dont plusieurs apparaissent déjà comme très inquiétantes.

D^r L.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Merveilles de la nature. — *Les Reptiles et les Batraciens*, par A.-E. Brehm. Édition française, par E. Sauvage, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle. Paris, J.-B. Ballière et fils. Un vol. grand in-8°. — Prix : 11 francs.

Le tableau de la nature tracé par Brehm est bien connu et fort populaire en Allemagne. A l'exactitude scientifique et à une abondance qui, pour n'être pas ce que les Anglais appellent *exhaustive*, est plus que suffisante pour ses lecteurs, il joint la couleur et le pittoresque, et sait piquer la curiosité en évitant la monotonie dans les descriptions et la sécheresse dans la nomenclature.

Ce volume, qui ne forme que la neuvième partie de la collection, a été traduit par les docteurs Schlemmer et Jumon. Mais le livre que vous offrent aujourd'hui les éditeurs Baillière et fils n'est point une simple traduction. Un savant naturaliste, le docteur H.-E. Sauvage, chargé, au Muséum d'histoire naturelle, de la ménagerie des reptiles, a ajouté à l'ouvrage allemand toute une partie d'introduction nécessaire, que Brehm avait malheureusement omise. Il nous donne la description des espèces fossiles, indispensables à la connaissance raisonnée des espèces vivantes, et sans lesquelles la chaîne des êtres semblerait interrompue en bien des endroits. Il a en outre refondu l'œuvre même de Brehm en attribuant aux animaux qui habitent la France une place plus grande et une attention spéciale, en incorporant dans son

texte les découvertes récentes et les progrès de la science, surtout dans la partie anatomique, fort négligée dans l'édition allemande, en modifiant enfin le plan de l'ouvrage primitif de manière à en faire un travail original à bien des égards. L'illustration a été aussi libéralement traitée. Aux figures, déjà nombreuses et intéressantes de Brehm, sont venus s'ajouter des dessins anatomiques et des figures d'espèces indigènes dus à M. Juillerat, ainsi que de curieuses restaurations d'un grand nombre de reptiles disparus, par M. Jobin. L'homme du monde qui tient à être au courant de la science trouvera dans cette collection tout un arsenal de renseignements précis présentés d'une façon claire et élégante. Chacun de ces volumes est un utile et beau cadeau à faire à un jeune homme, et les établissements d'éducation y trouveront des prix fort enviables par les bons élèves des classes d'histoire naturelle. B.-H. G.

SCIENCES MILITAIRES

Le général Bourbaki, par un de ses anciens officiers d'ordonnance. *Afrique, Crimée, Italie, armées du Rhin, du Nord, de la Loire et de l'Est.* Un vol. gr. in-8° avec portrait, cartes et fac-similé. Paris, Plon et Cie, éditeurs, 1885. — Prix : 10 francs.

Le nom du général Bourbaki est indissolublement lié à l'histoire de l'armée de l'est. Les opérations de cette armée ont été, à coup sûr, l'épisode le plus lamentable de la campagne de 1870. Créée pour ainsi dire par la défaite et à la suite de la reprise d'Orléans par les Allemands, elle était, dans l'opinion de nos gouvernants, destinée à de grandes choses. Un moment la fortune sembla lui sourire; mais les trois jours de combat sur la Lisaine, où plus de cent mille Français ne vinrent pas à bout de débusquer moins de trente mille Allemands, montrèrent quelle faible ténacité possédaient nos troupes improvisées. On sait ce qui s'ensuivit, et le mois de janvier 1871 vit se reproduire les désastres de l'année 1812. A nos jeunes soldats, mal encadrés, mal nourris, mal chaussés, il aurait fallu des cadres et surtout un chef tel que Chanzy, qui eût la foi. Et Bourbaki, malgré ses qualités éminentes, ne l'avait pas; son suicide l'a bien prouvé et cet acte, commis dans les circonstances où il fut accompli, était presque un crime : la France républicaine le lui pardonnera difficilement.

Referons-nous maintenant, avec M. d'Eichthal, l'ancien officier d'ordonnance du général, ce sinistre chemin de croix qui constitue les opérations de l'armée de l'Est. Nous n'en avons pas le courage. Quoique consacré à la vie militaire tout entière du général, ce livre passe légèrement sur les premiers glorieux faits d'armes de son héros, en Afrique, en Crimée, en Italie, pour s'appesantir surtout sur les événements dans lesquels il a figuré en 1870 : son départ de Metz et son rôle dans le commandement de notre dernière armée. L'auteur a puisé à pleines mains dans la correspondance du général, dans les archives du ministère, et cette partie de son étude fourmille de documents intéressants, souvent inédits. Et cependant malgré cette abondance de pièces, d'une origine incontestable, ce livre ne nous satisfait pas au point de vue historique. On y sent trop la main d'un panégyriste, d'un ami. C'est, en un mot, un plaidoyer *pro domo suâ*. Loin de nous cependant l'idée d'accuser le général, comme l'ont fait certains pamphlétaires, et d'en faire le bouc émissaire de cette malheureuse campagne. Nous l'avons dit : dans les conditions détestables où elle avait été entreprise, il aurait fallu, pour la faire réussir, un Napoléon Ier ou un Frédéric, et non pas le brave, mais infortuné général Bourbaki. C. M.

Pourquoi la France n'est pas prête. Étude sur l'organisation de l'armée et sur le corps des officiers français. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1885.

Ce livre est une réponse à l'ouvrage d'un écrivain allemand qui, sous ce titre, *la France est-elle prête?*, étudiait les résultats des quinze années de transformation que l'armée a subies depuis 1870. Avant d'analyser cette étude, qu'on nous permette de protester contre le titre à effet que l'auteur a choisi. Sans vouloir trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, nous ne pouvons admettre qu'on crie par-dessus les toits que nous ne sommes pas prêts. Il nous faut penser que l'ennemi veille toujours à nos portes et qu'il n'est pas bon d'afficher publiquement nos faiblesses. Cette réserve posée, nous ne pouvons qu'applaudir au sentiment patriotique qui a guidé l'auteur. Comme il l'exprime dans le sous-titre de son livre, ses critiques ont porté sur deux points : l'organisation de l'armée et le corps des officiers français. Et certes, il n'est pas tendre pour ces derniers; à part un certain nombre d'individualités faisant partie des armes spéciales, il semble que nos troupes n'auraient pour les commander que des traîneurs de sabre et des piliers de café. L'ignorance est le principal reproche adressé par l'auteur à nos officiers; il est vrai qu'il aurait eu mauvaise grâce à prendre à partie les braves qui se font tuer au Tonkin, mais tout en convenant avec lui que, dans les grades inférieurs, on néglige un peu l'étude des ouvrages militaires (nous savons que ce n'est pas toujours la faute des officiers), nous croyons cependant

que l'auteur a trop accentué ses critiques et qu'il a surtout beaucoup trop exagéré les défauts et le mauvais vouloir de nos lieutenants et de nos capitaines. Quoi qu'il en soit, il convient de prononcer de temps en temps un *sursum corda*. A la fièvre d'études qui a suivi les années de la guerre a succédé un certain laisser-aller, une détente dans les esprits; il est bon qu'un coup de clairon vienne de temps en temps nous réveiller de notre torpeur et nous faire souvenir que de l'autre côté des Vosges on travaille sans cesse à se perfectionner.

A côté de ces critiques, l'auteur a voulu apporter le remède. Là, nous ne sommes pas toujours d'accord avec lui, et bien des systèmes qu'il préconise demanderaient de longues discussions.

Nous nous contenterons donc de résumer les principales réformes qu'il voudrait voir adopter, en faisant toutes nos réserves sur les voies et moyens proposés : remettre le travail en honneur dans l'armée; donner un libre jeu aux initiatives individuelles; augmenter la force numérique des troupes et assurer ainsi à leur effectif une importance en rapport avec le grade de celui qui les commande; refaire notre loi de recrutement; imposer aux jeunes candidats à l'épaulette un stage qui leur permette de s'essayer et qui mette à même leurs futurs camarades d'éprouver leur capacité. Tels sont les principaux remèdes que l'auteur signale, et nous ne mentionnons que les principaux.

Nous le répétons, en concluant, il y a deux choses dans ce livre : des critiques justes pour la plupart, quoique empreintes d'un certain pessimisme, et puis des systèmes plus ou moins applicables, parfois vicieux même, par exemple, celui qui pour activer la concentration, ferait deux parts de notre armée et renouvellerait les déplorables errements de 1870.

La Guerre moderne, par V. Derrécagaix, colonel d'infanterie, breveté, commandant en second l'École de guerre. Deuxième partie. *Tactique*. Un vol. grand in-8° avec atlas de 25 planches. Paris, Baudoin, 1885. — Prix : 10 francs.

La deuxième partie de l'important ouvrage de M. le colonel Derrécagaix, *la Guerre moderne*, vient de paraître. Elle a pour sujet *la Tactique*. Dans une analyse précédente, à l'occasion de la publication du premier volume, nous avons donné un aperçu général de ce travail et des tendances de l'auteur; nous avons dit qu'il s'était proposé de rechercher « quels pouvaient être à notre époque les principes d'art militaire susceptibles de constituer un corps de doctrine ». Nous avons montré comment, « répudiant les méthodes surannées des anciens traités sur la matière, évitant d'un autre côté les formes vagues, indécises et l'exposition souvent peu méthodique des écrivains allemands, le colonel avait donné à son œuvre un caractère national et l'avait animée d'un sentiment essentiellement français. »

Nous ne reviendrons pas sur ce point, mais nous avons tenu à reproduire l'appréciation que nous a inspirée la lecture du premier volume, car l'essence même du sujet abordé dans la seconde partie, *la Tactique moderne*, en donnant à l'auteur l'occasion de s'étendre sur la campagne de 1870, lui a permis d'accuser encore davantage le point de vue patriotique auquel il s'est placé.

Ce livre est donc plus qu'un simple traité de tactique; c'est un véritable *sursum corda*, une affirmation du relèvement de notre patrie, une espérance dans de meilleures destinées.

Hâtons-nous de dire cependant que ces tendances qui transpercent, pour ainsi dire, à chaque page n'enlèvent rien à la valeur militaire de l'œuvre; elle reste pour nous un travail didactique sérieux et mûri, une étude historique du plus haut intérêt. On sait quelle est la méthode suivie par l'auteur : un court exposé des principes; un ou plusieurs exemples, très détaillés, développés à l'appui, enfin des considérations militaires qui font ressortir, au point de vue spécial de tactique envisagé, les dispositions prises, les fautes commises, les renseignements à en tirer.

Ajoutons, en outre, que ces exemples, puisés en grande partie dans la campagne de 1870, nous donnent, de certaines opérations, des principales batailles de cette époque, une relation très complète, empruntée aux sources les plus autorisées, corroborée parfois par une reconnaissance faite sur le terrain et qui constitue quant à ces événements une véritable histoire militaire de la guerre. CM.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La livraison de février de la superbe revue **les Lettres et les Arts** s'est montrée avec non moins d'éclat que sa devancière et l'on ne peut qu'en louer la grandiose ordonnance et l'ingénieuse distribution. Parmi les collaborateurs, Alexandre Dumas fils y lance une volée d'étincelants paradoxes tout à la gloire des Mormons; François Coppée y publie une nouvelle inédite sous le titre *Livre posthume*, Maxime Du Camp y conte une touchante *Histoire d'amour*, Frédérick Masson y continue, avec son érudition aimable et dans un style charmant, son étude sur la *Théophilanthropie* révolutionnaire, et on y voit, d'autre part, un grand poème de Maurice Bouchor sur *Ceylan*, une étude artistique de Charles Yriarte, un sonnet de Jean Lahor, l'*Andante d'un quatuor* de Charles Gounod et les études et notes de Calmettes, Barrès et Ganderax. En somme, une rédaction incomparable.

Les illustrations sont signées par Jean Béraud, Grasset, Flameng, Heilbuth, Eugène Lambert, Leblant, Édouard de Beaumont, Benjamin Constant, Guillaume Dubufe, Besnard, Boutet de Monvel. Bref, le dessus du panier de l'école moderne.

Encore trop d'héliogravures cependant, bien que Champollion ait fait mordre l'eau-forte qui sert de frontispice à cette livraison. La monotonie risque de faire son apparition si les directeurs artistiques de cette revue, jusqu'ici incomparable, ne se mettent pas hardiment à varier leurs procédés de taille-douce. Pourquoi ne pas donner des eaux-fortes, des pointes sèches, des croquis au trait, des portraits au burin? Pourquoi même ne pas faire revivre cette vieille gravure au berceau, qui a eu son heure de gloire indiscutable et qui, bien maniée, donne des estampes d'une rare beauté?

Nous voulons espérer que MM. Boussod et Valadon nous donneront à l'avenir des cuivres traités par toutes les cuisines possibles. Ils le doivent pour affirmer complètement le grand succès de leur revue.

Après l'édition des *Kama Sutra*, de Vatsyayana, manuel d'érotologie indoue, l'éditeur Isidore Liseux s'est décidé à imprimer pour sa clientèle de curieux d'élite **le Jardin parfumé du cheikh Nefzaoui**, manuel d'érotologie arabe du XVIe siècle. Cette édition privée n'a été tirée qu'à deux cent vingt exemplaires, dans le format in-8°, au prix de 76 francs. C'est un volume d'environ trois cents pages. Il a été imprimé par M. Liseux pour la première fois, d'après l'édition autographiée faite en 1850 par les soins d'un officier d'état-major qui avait consacré ses loisirs à traduire ce recueil composé vers l'an 925 de l'hégire par un savant cheikh des environs de Tunis.

Ce livre est un manuel où tout ce qui regarde l'amour et les rapports sexuels est exposé dans un ordre méthodique : classification des plaisirs, diverses manières de les goûter, préceptes d'hygiène, compositions des baumes et parfums, recettes aphrodisiaques, etc., etc. Non seulement le cheikh Nefzaoui sait nous affriander sur toutes ces questions par la magie d'un style plein de couleurs et de figures, mais encore il se montre excellent conteur et poète exquis; il possède le talent de dire comme la sultane des *Mille et une Nuits*, et ses contes, historiettes, paraboles sont d'une grâce entraînante et d'une fabulation adorable. *Le Jardin parfumé* jouit, paraît-il, d'une grande réputation parmi les Arabes; nous le comprenons aisément, et cependant, contrairement à l'habitude des Orientaux qui est d'écrire de longs commentaires sur les ouvrages renommés, ils n'en ont écrit aucun sur celui-ci.

Il nous est impossible de détailler ici les vingt et un chapitres de cet ouvrage, tous relatifs à l'acte de la génération, et non moins difficile d'analyser les idées générales du cheikh Nefzaoui. Ce que l'on peut affirmer, c'est que ce curieux et rarissime manuel d'érotologie arabe ne le cède pas en intérêt à la traduction que vient de faire le capitaine Burton des *Mille et une nuits*, et que ces deux publications, arrivant au jour à la même heure, se complètent excellemment.

Pour ceux qui désireraient connaître le signalement de l'édition autographiée à 35 exemplaires et qui se paye, quand on la rencontre, de 5 à 600 francs, nous en reproduisons le titre exact que voici :

Ouvrage du cheikh, l'Iman, le savant, le très érudit, le très intelligent, le très véridique Sidi Mohammed El Nefzaoui. Que Dieu très élevé lui fasse miséricorde par sa puissance! — Amen!

Traduit de l'arabe par M. le baron R... (Reille), capitaine d'état-major, 1850, autographié en 1876, à 35 exemplaires, par les soins d'une réunion de militaires, avec 15 figures hors texte et de nombreuses vignettes dans le texte. L'ouvrage est de format in-4° et ne comprend pas moins de 300 pages, y compris la notice et la postface.

M. Isidore Liseux a fait une impression intégrale, parfaite et admirablement tirée sur vergé de Hollande. C'est encore une très savante publication de plus à son actif.

Henry Kistemaeckers, de Bruxelles, a jugé opportun de réimprimer en deux gros volumes in-8° à 25 francs **le Paysan perverti**, de Restif de la Bretonne, sur le texte d'Amsterdam 1776. C'est assurément le meilleur ouvrage de Restif, et il méritait d'être remis au jour; mais nous eussions voulu, non pas le voir réimprimer *tout de go* comme on vient de le faire sans préface ni notes d'aucune sorte, mais bien au contraire entouré de tous ses cartons d'origine, d'une sérieuse notice biographique et bibliographique, et surtout accompagné d'une clef des personnages qui existe déjà en partie. Dans la *Revue de ses ouvrages*, dans *Monsieur Nicolas* et divers autres endroits de ses œuvres, Restif de la Bretonne se plaît à parler de son *Paysan perverti*, de la façon dont il le composa et le mit sous presse. Ces détails méritaient d'être réunis dans un avant-propos, ils étaient nécessaires au lecteur, car Restif demande une initiation; pour bien le faire comprendre, il faut l'expliquer au préalable, et M. Kistemaeckers a eu tort de ne pas se soumettre à cette nécessité.

D'autre part, puisque nous sommes en veine de dire amicalement des vérités au très actif éditeur bruxellois, ne lui cachons pas davantage que *le Paysan perverti*, sans les fameuses estampes qui parurent séparément vers 1784 (et qui, presque toutes, sont dues à Binet), n'a pas raison d'être. Avec ces 82 estampes, c'est un livre typique du XVIIIe siècle; sans elles ce n'est plus qu'un roman compact et qui semble d'autant plus lourd à digérer que les vignettes ne viennent pas égayer les étapes du lecteur. Il était aisé de faire reproduire ces figures d'un si haut intérêt pour l'histoire des mœurs et des modes; mais, puisque M. Kistemaeckers ne l'a pas fait, il restera aux curieux, guidés par la seule passion littéraire, le plaisir de se dire que, pour une somme restreinte, ils peuvent se procurer un livre original entre tous et

qu'il était jusqu'ici malaisé de se procurer sans vider tous les louis d'or de sa bourse.

Félix Arvers, l'auteur du fameux sonnet imité de l'italien et qui débute ainsi :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère;

nous était jusqu'ici peu connu. — Théodore de Banville, Asselineau et Henry Blaze de Bury avaient seuls écrit quelques pages sur ce poète plus grand par ce seul sonnet que tant d'autres par quatorze recueils poétiques. M. Charles Glinel, l'auteur d'*Alexandre Dumas et de son œuvre*, vient d'entreprendre l'étude de ce rimeur incomparable dont la vie est enclose entre les années 1806 et 1850. C'est à proprement parler une plaquette de 50 et quelques pages que nous offre M. Glinel, mais une plaquette tirée à 107 exemplaires, mis en dépôt à la librairie Rouquette, et qui fera la joie de tous les collectionneurs d'ouvrages sur l'histoire littéraire de ce siècle.

M. Glinel a suivi pas à pas dans la vie Félix Arvers, auteur de *Mes heures perdues*. Il s'est attaché à ses traces avec une conscience de policier bibliographe et il a su reconstituer biographiquement et bibliographiquement cet écrivain effacé dont on savait si mal les origines et la vie privée.

La notice de M. Glinel est alléchante et aimablement écrite; elle est critique, anecdotique et « réfutatoire ». Nous venons de la lire avec un plaisir réel, et nous engageons tous les bibliographes romantiques à acquérir cette étude très complète, qui restera comme un document précieux pour l'histoire des oubliés de ce temps.

Un Ami des livres, qui signe familièrement *le Toqué* et qui s'est fait connaître de ses confrères en bibliophilie par un superbe ouvrage : *Voyage à mon grenier*, vient d'imaginer de faire reproduire en autographie une des curiosités les plus singulières de ce fameux grenier.

Il s'agit d'une satire assez amusante du système administratif en vigueur vers 1850, et en particulier du fonctionnement de la *Notice* qui sévissait alors à tous les degrés de la hiérarchie. Cet opuscule a pour titre **le Parfait préfet**.

L'auteur, qui occupait dans un ministère un poste élevé, aurait fait autographier sous l'Empire à 12 ou 15 exemplaires cette curiosité bibliographique, illustrée de dessins à la plume en charge faits par un ami de l'écrivain ministéiel; et ce furent les ouvriers même du ministère qui imprimèrent ce pamphlet, croyant bénévolement reproduire des pièces officielles.

Ce petit volume étrange comprend 82 pages autographiées sur papier ministre. Il est revêtu d'un cartonnage en velin et mis en vente à 75 exemplaires seulement chez MM. Conquet, Morgand et Rouquette, libraires parisiens.

Tous les anciens préfets à poigne pourront se disputer ce petit tirage.

Les **Nouveaux contes à Ninon**, par Émile Zola, depuis longtemps annoncés dans l'empire des bibliophiles, viennent enfin de paraître en deux volumes chez l'éditeur favori de ses messieurs, L. Conquet. Le format est un bel in-8°, le tirage unique a été fait à 500 exemplaires, dont 150 sur grand papier du Japon impérial et 350 sur vélin du marais à la forme.

Depuis longtemps il était convenu que ce livre serait un bijou par ses illustrations; on avait vu une à une, à l'état de préparation, dans la librairie de la rue Drouot, les 30 illustrations dessinées et gravées à l'eau-forte par Ed. Rudaux, et les plus farouches *Bécheurs* du clan des « Amis des Livres » étaient d'accord pour reconnaître que Conquet allait mettre au jour une œuvre exquise.

Il n'y a donc pas eu surprise, mais nous avons revu avec un rare agrément ces en-têtes de page si habilement composés, d'une si gracieuse variété et surtout d'une facture d'eau-forte si artiste. M. Rudaux se grave lui-même, c'est-à-dire qu'il n'aurait pas d'excuses à invoquer si ses compositions n'avaient pas la perfection du rendu et toute la grâce désirable. Aussi n'a-t-on rien à lui reprocher, il a mordu ses cuivres avec amour, il les a pointillés avec tendresse, burinés avec chaleur, mettant partout la lumière et l'harmonie, distribuant sans faillir ses valeurs, tour à tour blond, gris et violent, mais toujours vibrant dans la note juste et voulue.

Soit qu'il traite le plein air ou l'intérieur, le nu ou le costume moderne, M. Rudaux apporte toujours dans son faire sa personnalité très intéressante. Son illustration n'a rien à reprendre à notre avis. C'est de la vignette par excellence.

Zola, pour cette réimpresion, a fait un bout de préface sous forme de lettre à l'éditeur. Le brave bourgeois de Médan, on le voit, est flatté de se voir si noblement habillé; mais il se sent un peu gauche devant tout ce luxe. Il n'est pas, déclare-t-il, un bibliophile. Ce qu'il lui faut, ce sont des livres de travailleur, de vulgaires bouquins d'étude, fatigués par l'usage, las d'être lus, toujours chauds de la passion qu'on a pour eux ; il aime emporter ces vieux amis dans sa poche sans crainte de les abîmer et ne les quitte qu'en lambeaux. — Mais n'est-ce pas là le vrai bibliophile à la façon de Montaigne ? Les amis platoniques des *non coupés* souriront, laissons-les faire.

Quoi qu'il en soit, que M. Zola nous fasse de bons ouvrages; les éditeurs à la manière de Conquet se chargeront d'en faire de beaux livres. La preuve en est dans cette jolie édition des *Nouveaux contes à Ninon*.

O. U.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le 18 février ont eu lieu, à l'Académie française, les élections nécessitées par les décès de MM. Victor Hugo, Edmond About et le duc de Noailles.

Trente-deux académiciens étaient présents; en conséquence, la majorité absolue était de dix-sept voix.

Fauteuil d'Edmond About.

Cette élection a donné lieu à deux tours de scrutin :

Candidats.	1er tour. voix.	2e tour. voix.
MM. Léon Say	13	18
Henri de Bornier	7	5
Ferdinand Fabre	2	0
Gustave Droz	8	7
Mouton	2	0
Charles Read	0	0
Beaumont	0	0
Bulletin blanc	0	2

En conséquence, M. Léon Say est élu.

Fauteuil de Victor Hugo.

Candidats :

MM. Leconte de Lisle	21 voix.
Fabre	6 —
Droz	2 —
Mouton	1 —
De Bornier	1 —
Bulletin blanc	1 —

M. Leconte de Lisle est élu.

Fauteuil de M. le duc de Noailles.

Candidats :

MM. Édouard Hervé	23 voix.
Gaston Paris	7 —
Ferdinand Fabre	1 —
Bulletin blanc	1 —

M. Édouard Hervé est élu.

Étaient absents : MM. Ferdinand de Lesseps, de Mazade, Émile Ollivier et de Viel-Castel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 janvier.

Communication. — M. Le Blant : Fouilles archéologiques opérées à Rome.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection de deux membres titulaires en remplacement de MM. Léon Renier et Egger.

Pour remplacer M. Léon Renier, M. Gaston Boissier seul s'était présenté; il a été élu à la presque unanimité.

Pour la place de M. Egger il y avait trois candidats : MM. Clermont-Ganneau, Héron de Villefosse et Auguste Longnon. Au premier tour, M. Clermont-Ganneau a obtenu 7 voix, M. Héron de Villefosse, 12, M. Longnon, 11. Au deuxième tour, MM. Héron de Villefosse et Longnon ont eu chacun 15 voix sur 30 votants. On procède à un nouveau tour de scrutin; le résultat étant resté le même, l'Académie a décidé qu'elle ajournait l'élection.

Séance du 29 janvier.

Ouvrages présentés. — Hugo Schuchardt : *les Lois phonétiques et les néo-grammairiens* (en allemand). — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.* — J. Menant : *les Pierres gravées de la haute Asie; recherches sur la glyptique orientale.* — De Grammont : *Un pacha d'Alger, précurseur de M. de Lesseps.* — D'Avril : *Saint Cirylle et saint Méthode; première lutte des Allemands contre les Slaves.* — De Charancey : *Vocabulaire de la langue tzotzil.* — Briële : *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris.* — De Lasteyrie : *Jules Quicherat, mélanges d'archéologie et d'histoire.*

Séance du 5 février.

Communications. — M. Le Blant : Rapport sur les fouilles exécutées à Rome. — L. Delisle : Note sur un Virgile copié au xe siècle par le moine Rahingus.

Lecture. — Cognat : Mémoire sur l'occupation militaire de l'Afrique romaine d'Auguste à Hadrien.

Ouvrage présenté. — Menant : *les Langues perdues de la Perse et de l'Assyrie.*

Séance du 12 février.

Lectures. — Oppert : Les mesures de la Chaldée et de l'Assyrie. — Schlumberger : Note sur un sceau en plomb du cabinet des médailles de Munich. — De la Villemarqué : Les Jaculares bretons.

Ouvrages présentés. — Murray : *Dictionnaire historique de la langue anglaise.* — De Nadaillac : *les Pierres à cupule.* — Josse : *la Cryptographie et ses applications à l'art militaire.* — Riant : *le Martyre de Thiemen de Salzbourg.* — Des Michels : *les Poésies de l'Annam.* — Luigi Frati : *le Due Spedizioni militari di Giulio II tratte dal diaro di Paride Grassi* (documents de premier ordre tirés du journal de Paris de Grassis, xvie siècle); *Statuti di Bologna* (recueil de textes du xiiie siècle). — Joseph Vaesen : *Notice biographique sur Jean Bourré* (ministre de Louis XI), catalogue du fonds de la Bibliothèque nationale qui porte son nom. — H. Omont : *Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier.* — Tamizey de Larroque : *Reliquiæ benedictinæ.* — Loriquet : *Rapport sur l'identification de fragments de manuscrits trouvés à Calais en 1884* (épisode très remarquable de l'histoire de la bibliothèque d'Arras).

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 janvier.

Ouvrage présenté. — Beauchet : *Histoire de l'organisation judiciaire en France; première période, l'époque franque.*

Lecture. — Lagneau : *le Surmenage intellectuel et la sédentarité dans les écoles.*

Séance du 30 janvier.

Lecture. — Lagneau : Le surmenage intellectuel.

Ouvrage présenté. — Bonnal : La chute d'une république; Venise.

Séance du 13 février.

Ouvrages présentés. — Jambois : *Code pratique de la relégation.* — Weiss : *Traité élémentaire de droit international privé.* — Chéret : *La chute de l'ancien régime.*

Lecture. — Baudrillart : Mémoires sur les populations agricoles du Poitou.

— Le mois dernier, à l'Académie des sciences morales et politiques, a eu lieu, dans la section d'économie politique, finances et statistique, l'élection de deux membres, en remplacement de MM. Vuitry et Bonnat, décédés.

Le nombre des votants était de 36.

Majorité absolue : 19 voix.

MM. Germain et Cucheval-Clarigny ont été proclamés membres de l'Académie des sciences morales et politiques.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Nominations dans les bibliothèques. — M. Moranville, élève sortant de l'École des chartes, est nommé stagiaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— M. V. Mortet, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque universitaire de Bordeaux, a été nommé bibliothécaire de ladite bibliothèque en remplacement de M. Ch. Mortet, nommé bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Etat des crédits alloués à nos grandes bibliothèques. — On vient d'arrêter le chiffre des acquisitions que les bibliothèques de l'État pourraient faire cette année.

Un crédit d'environ 185,000 francs est mis à la disposition de la Bibliothèque nationale. Il devra être employé comme suit :

80,000 francs pour les livres; 29,000 francs pour les manuscrits; 40,500 francs pour les médailles; 27,500 pour les estampes. Les crédits affectés aux autres bibliothèques s'élèvent à environ 10,000 francs pour la Bibliothèque Mazarine; 16,000 francs pour Sainte-Geneviève; 15,000 francs pour l'Arsenal; soit un peu plus de 225,000 francs pour nos trois grandes bibliothèques.

Commissions des bibliothèques populaires. — Le ministre de l'instruction publique vient de réorganiser la commission des bibliothèques populaires de la manière suivante :

Président : M. Turquet, sous-secrétaire d'État.

Vice-présidents : MM. Mézières et Legouvé, de l'Académie française, et Gréard, membre de l'Institut, vice-recteur à Paris.

Membres : MM. Chalamet, Édouard Charton, Le Blond, Édouard Millaud, Naquet, de Pressensé, sénateurs ;

MM. Charles Dupuy, Joigneaux, Frédéric Passy, Jules Roche, Spuller et Steeg, députés ;

MM. Alglave, professeur à la Faculté de droit de Paris ;

Chantavoine, professeur au lycée Henri IV ; Chouquet, conservateur au Conservatoire de musique ;

Darboux, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences ; Daudet (Alphonse), homme de lettres ; Debray, membre de l'Institut ; Drapeyron, professeur au lycée Charlemagne ; Dupuy, professeur au lycée Henri IV ;

Fabre (Ferdinand), conservateur à la Bibliothèque Mazarine ; le docteur Firmin, médecin de l'Opéra et du lycée Charlemagne ; Focillon, ancien directeur de l'École municipale Colbert ;

Gautier, professeur au lycée de Vanves ; Gazeau, professeur au lycée Condorcet ; Gernez, maître de conférences à l'École normale ; Guillaume, membre de l'Institut ; Joubert, professeur de sciences au Collège Rollin ;

Lapommeraye (Henri de), homme de lettres, professeur au Conservatoire ; Lecène, professeur au lycée Charlemagne ; Lemonnier, professeur à l'École des beaux-arts ;

Mantz (Paul), ancien directeur des beaux-arts ; Marion, chargé de cours à la Faculté des lettres ; Maury (Alfred), membre de l'Institut ; Maze (Hippolyte), ancien député ; Melouzay, professeur au lycée Condorcet ;

Paté (Lucien), homme de lettres ; Pécaut, directeur de l'École normale d'institutrices à Fontenay-aux-Roses ; Perrier (E.), professeur-administrateur au Muséum d'histoire naturelle ;

Reinach (Joseph), homme de lettres ; Robert (Léon), professeur au lycée Henri IV ;

Troost, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences.

Bibliothèque administrative de la préfecture de la Seine. — On s'occupe très activement à l'Hôtel de Ville des travaux d'aménagement du vaste local destiné à l'installation de la bibliothèque administrative française et étrangère de la préfecture de la Seine. Cette bibliothèque, de création récente, est actuellement très à l'étroit dans les combles du pavillon de Flore. Jusqu'à ce jour, elle a servi uniquement d'éléments d'étude et d'informations pour les employés de la préfecture. Mais, dès qu'elle aura été transférée à l'Hôtel de Ville, elle sera ouverte au public. La section française comprend environ 12,000 volumes et la section étrangère 16,000. Cette dernière s'alimente surtout au moyen d'échanges. Les 16,000 volumes de la section étrangère comprennent : 3,500 (Allemagne), 3,000 (Angleterre), 2,500 (États-Unis), 1,500 (Autriche-Hongrie), 2,000 (Italie), 2,000 (Belgique) et 1,500 (Russie).

ÉTRANGER

Allemagne.

ARRÊTÉ ROYAL DU 16 NOVEMBRE 1885 PORTANT RÉORGANISATION DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BERLIN

I. — *Dispositions générales.*

1. La bibliothèque est destinée à réunir une collection aussi complète que possible des ouvrages paraissant en Allemagne et des principaux ouvrages paraissant à l'étranger. — Les collections devront être classées méthodiquement et rendues accessibles au public.

2. La bibliothèque comporte deux sections : celle des imprimés et celle des manuscrits.

3. Elle ressort au ministère des cultes et de l'instruction publique.

II. — *Administration.*

4. Le Comité de curateurs (*Curatorium*) est composé d'un président nommé par le Roi, de six membres nommés par le ministre pour une durée de trois ans et du directeur général. — Le ministre désigne celui des membres du Comité qui pourra, le cas échéant, remplacer le président.

5. Le Comité a dans ses attributions le soin de veiller aux intérêts de la bibliothèque.

6. Le Comité arrête et soumet à l'approbation du ministre les règlements relatifs au service intérieur et à l'usage de la bibliothèque par le public, les attributions du personnel, sauf celles du directeur général et des directeurs divisionnaires.

7. L'administration de la bibliothèque incombe au Comité qui arrête les principes généraux à suivre à cet égard.

8. On soumettra à l'approbation du Comité : l'état des acquisitions à présenter chaque année par le directeur général ; la répartition des fonds d'acquisition sur les deux sections, imprimés et manuscrits ; les projets présentés par le directeur général et impliquant des changements essentiels dans le système adopté pour le catalogue ; les modifications dans la disposition des bâtiments de la bibliothèque ; les règles à adopter dans les rapports qu'entretient la Bibliothèque royale avec d'autres bibliothèques de l'Allemagne et de l'étranger.

9. Le Comité sera consulté sur celles des affaires concernant la bibliothèque que le ministre jugera opportun de lui soumettre. — Les rapports adressés par le directeur général au ministre devront lui être transmis, sauf dans les cas urgents, par le Comité avec ses observations s'il y a lieu.

10. Une fois tous les mois ou toutes les six semaines, le Comité se réunit en séance ordinaire; le président pourra le convoquer, s'il le juge nécessaire, en séance extraordinaire.

11. La présence de trois membres du Comité est indispensable pour la validité de ses décisions, qui seront prises à la majorité absolue des voix; en cas d'égalité de voix, celle du président ou du vice-président sera décisive.

III. — *Personnel.*

12. La direction scientifique, technique et administrative incombe au directeur général, auquel sont subordonnés tous les employés de la bibliothèque. — Les fonctions du directeur général sont déterminées par le présent règlement, par les règlements de service et par les décisions du Comité.

15. Un directeur divisionnaire est placé à la tête de chacune des deux sections. — Le directeur général pourra être à la fois directeur divisionnaire d'une des sections.

16. Les directeurs divisionnaires ont dans leurs attributions l'expédition des affaires, la direction et la surveillance du personnel.

17. Les directeurs devront donner tous leurs soins à compléter les collections de leur section, à continuer et à améliorer les travaux du catalogue.

20. La nomination du directeur et des directeurs divisionnaires est faite par le roi; celle des bibliothécaires, conservateurs et secrétaires par le ministre, celle, enfin, des bibliothécaires auxiliaires, des volontaires et du personnel subalterne est attribuée au directeur général.

IV. — *Administration.*

21. Le service intérieur de la bibliothèque est soumis à un règlement spécial. — Tous les quinze jours, le directeur général convoquera les directeurs divisionnaires et ceux des autres employés dont le concours lui semble utile pour délibérer en commun sur les affaires importantes concernant la bibliothèque.

22. Une salle de lecture est réservée au public. — Les dispositions du règlement de service détermineront les principes à suivre pour les prêts au dehors d'imprimés et de manuscrits.

ARRÊTÉ MINISTÉRIEL DU 6 NOVEMBRE RELATIF AUX CATALOGUES ANNUELS DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES.

M. v. Gossler, ministre des cultes et de l'instruction publique de Prusse, a adressé le 6 novembre dernier la circulaire suivante à toutes les universités de Prusse :

1. J'ai l'intention de faire publier par la Bibliothèque royale de Berlin, chaque année, à partir du 15 août, un catalogue imprimé des différentes publications universitaires du royaume.

Par « publications universitaires », il faudra entendre toutes les publications imprimées qui paraissent sous les auspices de l'Université ou de ses Facultés.

2. Chaque Université aura soin de faire parvenir sans délai à la bibliothèque qui en fait partie les publications qu'elle aura fait paraître au nombre d'exemplaires prescrit, et cela avant le 15 août en ce qui concerne les publications de l'année précédente.

3. La bibliothèque de l'Université dressera, à bref délai, une liste des publications universitaires qui lui devront être remises. Cette liste sera vérifiée par le secrétaire de l'Université, qui en fera parvenir avant le 25 août une copie à la Bibliothèque royale de Berlin.

4. La Bibliothèque royale de Berlin classera par ordre alphabétique de noms de villes les listes qui lui seront parvenues; elle dressera une lettre alphabétique par noms d'auteurs et publiera le tout vers le commencement d'octobre.

5. Cinq exemplaires de cette publication seront envoyés par la Bibliothèque royale de Berlin à chacune des bibliothèques universitaires.

6. Les dispositions qui précèdent s'étendent également à l'Académie royale de Munster, au lycée Hosianum de Braunsberg et à leurs bibliothèques.

Annexe A. — Suivent les indications spéciales relatives aux catalogues des bibliothèques universitaires.

Bibliothèques populaires. — Berlin possède aujourd'hui vingt-trois bibliothèques populaires, avec plus de 100,000 volumes. — Le chiffre de la circulation totale de ces volumes s'est élevé pendant l'année 1885 à 331,723.

Bibliothèque de l'Université de Cambridge. — Le trente et unième rapport publié par l'Université de Cambridge constate qu'en 1884 le catalogue imprimé de la bibliothèque s'est augmenté de 12,057 titres d'ouvrages dont 4,257 nouvelles acquisitions, savoir : 3,079 ouvrages anglais modernes, 768 publications étrangères et 400 ouvrages anciens (anglais) reçus à titre gratuit.

Italie. — *Le nouveau règlement sur les bibliothèques en Italie.* — *La Gazzetta ufficiale* du 3 décembre 1885 publie le règlement organique des bibliothèques de l'État; nous en reproduisons ci-après les principales dispositions :

1. Les bibliothèques publiques de l'État ressortent au ministère de l'Instruction publique et comprennent les bibliothèques autonomes et celles qui ont été créées en vue d'établissements d'instruction spéciaux, universités et autres.

2. Les bibliothèques suivantes appartiennent à la première catégorie : *Florence :* Bibliothèque nationale (Magliabechiana-Palatina); *Milan :* Bibliothèque Braidense; *Naples :* Bibliothèque nationale; *Palerme :* Bibliothèque nationale; *Rome :* Bibliothèque nationale Vittorio Emanuele; *Turin :* Bibliothèque nationale; *Venise :* Bibliothèque nationale Marciana; *Crémone :* Bibliothèque de l'État; *Flo-*

rence : Bibliothèques Marucelliana, Riccardiana, Mediceo-Laurenziana ; *Lucques :* Bibliothèque de l'État ; *Modène :* Bibliothèque Estense ; *Parme :* Bibliothèque Palatina ; *Rome:* Bibliothèque Angelica et Bibliothèque Casanatense.

La seconde catégorie de bibliothèques comprend les bibliothèques universitaires de Bologne, Cagliari, Catania, Gênes, Messine, Modène, Naples, Padoue, Pavie, Pise, Rome et Sassari, les bibliothèques qui font partie des établissements d'instruction supérieure du royaume, la Bibliothèque Valliceliana de Rome et la Bibliothèque musicale della R. Accademia di S. Cecilia à Rome.

La Bibliothèque nationale de Florence et la Bibliothèque Victor-Emmanuel de Rome, où devront être déposés des exemplaires de toutes les publications paraissant en Italie, seront dénommées : *Biblioteche nazionali centrali.*

3. Les bibliothèques qui font partie d'une académie royale littéraire, scientifique ou des beaux-arts, ainsi que celles annexées aux musées et galeries, lycées, gymnases, etc., et qui ne sont pas accessibles au public, seront soumises à un règlement spécial.

4. Les deux Bibliothèques nationales de Florence et de Rome, pour répondre à leur destination, devront réunir et conserver toutes les publications qui se publient en Italie et qu'elles reçoivent en exécution de la loi sur la presse ; elles compléteront les collections littéraires et scientifiques en leur possession, de manière à ce qu'elles représentent aussi complètement que possible l'évolution du mouvement intellectuel en Italie ; elles devront se procurer les ouvrages les plus marquants publiés à l'étranger relatifs à l'histoire et au mouvement scientifique, littéraire et artistique en Italie ; elles auront soin, enfin, de réunir les ouvrages principaux qui permettent de suivre les progrès du mouvement intellectuel à l'étranger.

5. Les autres bibliothèques nationales s'attacheront également à se procurer les publications les plus importantes, anciennes et modernes, de l'Italie et des autres pays, ainsi que celles intéressant plus particulièrement la province à laquelle appartient la bibliothèque. . . . .

24. Les bibliothèques de l'État dresseront des catalogues portant sur les matières ci-après : incunables et raretés bibliographiques ; musique ancienne ; cartographie ancienne ; ouvrages sur la navigation maritime ; autographes ; miniatures ; manuscrits palimpsestes, dessins, etc.

62. Les bibliothèques nationales centrales feront paraître périodiquement une liste des ouvrages par elles acquises à titre onéreux ou gratuit.

La Bibliothèque nationale de Florence fera paraître, à des époques déterminées, un *Bulletin bibliographique des publications italiennes* qu'elle aura reçues en exécution de la loi sur la presse.

La Bibliothèque nationale centrale Vittorio Emanuele publiera périodiquement un *Bulletin bibliographique des ouvrages modernes étrangers* dont les bibliothèques du royaume auront fait l'acquisition pendant l'exercice écoulé. — Les catalogues et bulletins bibliographiques ci-dessus seront distribués gratuitement à tous les services qui dépendent du ministère de l'instruction publique.

Suède. — *Le catalogue d'une collection à Stockholm.* — On imprime en ce moment à Stockholm le catalogue d'une collection privée d'une richesse exceptionnelle, qui ne formera pas moins de 300 feuilles et contiendra plus de 200 photolithographies, représentant les pièces les plus remarquables de la collection. — Le tirage de ce catalogue, dont la partie étrangère est rédigée en français, sera fait à 500 exemplaires.

États-Unis. — Le trente-troisième rapport annuel des bibliothèques publiques de Boston renferme une statistique détaillée du nombre et de la nature des ouvrages que possèdent actuellement les bibliothèques publiques de cette ville. — La plus importante, celle de Bates Hall, ne comptait pas moins de 290,000 volumes en 1884 ; la filiale de Lower Hall, 40,700 ; les dix autres filiales, 123,500, soit ensemble 454,000 volumes.

En 1883, l'effectif des bibliothèques publiques de Boston s'est accru de 15,350 volumes ; le nombre de prêts au dehors s'est élevé à 1,027,000 volumes et sur ce chiffre, 52 volumes seulement ont été égarés.

Dans certaines filiales, chaque volume est sorti en moyenne sept fois pendant l'année.

— Un opulent Américain, le sénateur Standford, représentant de la Californie au Congrès de Washington, avait déjà, il y a quelque temps, fait don d'un terrain de 83,000 arpents, valant 26 millions de dollars, pour la fondation d'une université à édifier en face de son château, situé dans l'État de Californie. — Aujourd'hui, M. Standfort ajoute à son premier don une somme de 75 millions de francs en espèces, pour assurer à la future université le concours des plus brillants professeurs du monde.

M. Standford, si l'on doit en croire les journaux américains, a donc fait à l'instruction publique un don de 100 millions de francs !

— M. L. Newberry, riche négociant de Chicago, laisse 3 millions de francs à sa ville natale pour la fondation d'une bibliothèque publique.

La bibliothèque du colonel Hoë. — La bibliothèque que possède le comte Spencer, à Althorp, en Angleterre, est connue dans le monde entier pour ses grandes richesses bibliographiques. Une autre bibliothèque qui mérite de figurer à ses côtés est incontestablement celle de M. le colonel Hoë, de New-York, le célèbre constructeur de machines typographiques et, entre autres, de la remarquable machine rotative qui porte son nom. Dans la bibliothèque de M. Spencer, on trouve réunis tous les imprimés provenant des

premiers et des plus anciens maîtres de l'art typographique, imprimés conservés pendant des siècles et qui ont été transmis jusqu'à nous. Quant au colonel Hoë, il a poursuivi un autre but en formant sa collection : il a réuni tous les ouvrages ayant trait à l'invention de l'imprimerie et à tous les perfectionnements que cet art a reçus jusqu'à nos jours; pour avoir une collection aussi complète que possible, il n'a reculé devant aucun effort et devant aucune dépense. Il a même chargé de savants et érudits bibliophiles de rechercher dans l'ancien monde tout ce qui était digne d'être placé dans sa bibliothèque. Ces recherches continuent même encore aujourd'hui, le fils continuant l'œuvre du père. Tous les livres achetés par Hoë sont reliés magnifiquement en maroquin, et, rien que pour ses reliures, il a dépensé des sommes folles qu'un homme plusieurs fois millionnaire peut seul consacrer à une pareille entreprise. En 1877, il a fait imprimer, pour le distribuer à ses amis et connaissances et à d'autres particuliers, le catalogue de ses livres, gravures et eaux-fortes et lithographies, et ce catalogue contenait alors déjà plus de 2,000 numéros.

Ce nombre a dû augmenter encore depuis et a certainement plus que doublé; aussi cette bibliothèque sera-t-elle d'un puissant secours pour les savants qui, dans la suite, voudront écrire l'histoire des arts graphiques.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Un nouveau livre posthume de Paul de Saint-Victor : ***Anciens et Modernes***, vient de paraître chez Calmann Lévy.

— M. Charles Glinel, qui nous a donné, l'année dernière, un très intéressant travail sur Alexandre Dumas, vient de consacrer une étude biobibliographique à Félix Arvers. Cette plaquette a paru à Reims chez l'éditeur Michaud ; à Paris, chez Rouquette.

— M. Tourneux vient d'être chargé par la Société des bibliophiles français de rééditer l'ouvrage de Dubois de Saint-Gelais : *Histoire journalière de Paris*, qui parut pour la première fois en 1717.

— La « Collection des petits mémoires sur l'histoire de France », publiée par la Société bibliographique sous la direction de M. Marius Sepet, vient de s'augmenter d'un nouveau volume : *les Guerres d'Italie*, par Montluc.

— M. Jusseraud, chargé de cours au Collège de France, fait paraître chez l'éditeur Leroux un nouveau volume intitulé : *le Roman anglais, origine et formation des grandes écoles de romanciers du* XVIIIe *siècle*.

— M. de Vaujany, directeur des études à l'école des langues du Caire, vient de donner chez Plon une *Description de l'Égypte; Alexandrie et la Basse-Égypte*.

— La librairie académique Didier (Perrin, éditeur) commence la publication d'une œuvre nouvelle de M. le lieutenant-colonel Bourelly, l'auteur de la vie du *Maréchal de Fabert*, sous le titre de : *Cromwell et Mazarin; Deux campagnes de Turenne en Flandre; la Bataille des dunes*. Cette étude, à la fois politique et militaire, contient de nombreuses lettres inédites du cardinal et de Turenne.

— M. le baron de Lenval vient de faire paraître à la librairie Plon : *Quelques pensées sur l'éducation morale*.

— *L'Empire allemand, sa constitution, son administration*, tel est le titre d'un volume que M. Morhain, sous-intendant militaire, vient de faire paraître à la librairie Berger-Levrault.

— M. Paul Parfouru, archiviste du Gers, vient de faire tirer à part, en une plaquette de 51 pages, *les Lettres et mémoires inédits de M. d'Étigny, intendant de la généralité d'Auch et de Pau, de 1751 à 1767*, et qui avaient précédemment paru dans *l'Annuaire du Gers pour 1885*.

— *L'Annuaire de la Société des Amis des livres pour 1886* vient de paraître à la librairie Rouquette.

Cet annuaire contient les noms et les adresses des

sociétaires et membres correspondants, les statuts de la Société, sa situation financière, un article de M. Henri Houssaye sur l'ouvrage : *la Bibliothèque d'un bibliophile*, un autre de M. H.-S. Ashbée sur les Anglais qui ont écrit en français (Poèmes modernes), deux notices nécrologiques, l'une sur M. le baron de Saint-Geniez par M. le baron Roger Portalis, et l'autre sur M. Marc Jubinal par M. Truelle de Saint-Évron; enfin, une étude fort intéressante du bibliophile Ursus sur les catalogues et leur contenu.

— M. l'abbé Lecler vient de donner à la librairie Ducourtieux, à Limoges, la seconde partie de son *Étude sur les lanternes des morts*.

— M. Louis Audiat, bibliothécaire de la ville de Saintes, vient de dresser le catalogue de la bibliothèque de cette ville.

— Signalons l'apparition chez l'éditeur Giraud de deux volumes se rapportant à l'histoire littéraire. L'un a pour titre : *le Petit Bottin*; l'autre : *l'Année littéraire*. L'auteur de ce dernier volume, M. Paul Ginisty, a l'intention de continuer l'œuvre semblable que n'a pas continuée M. Vapereau. Le volume de M. Ginisty est précédé d'une préface de notre rédacteur en chef, M. Octave Uzanne.

— Une *Histoire de la critique littéraire en France* vient de paraître; elle est due à M. Henri Carton.

— MM. Fieffé, conservateur du musée céramique de Nevers, et Bouveault, architecte du département de la Nièvre, viennent de faire paraître à Paris, chez l'éditeur Rouveyre, une histoire des *Faïences patriotiques nivernaises*. M. Champfleury a écrit la préface de ce volume, qu'illustrent 40 planches en chromolithographie.

— Signalons également aux céramistes *les Recherches sur les faïenceries de Dijon*, dues à M. le docteur Louis Marchant.

— M. G. Dupont vient de terminer une *Histoire du Cotentin et de ses îles*. L'ouvrage, complet en 4 volumes in-8°, a paru, à Paris, chez Lechevallier.

— M. Darsy vient de faire tirer à part son article sur *les Usages et traits de mœurs en Picardie*, publié dans *les Mémoires de la Société de Picardie*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le second volume de l'histoire de l'Empire allemand, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, de W. v. Giesebrecht, paraît en cinquième édition chez MM. Duncker et Humblot, à Leipzig.

— M. R. Bernhard Brehm, conseiller médical de l'ambassade allemande à Madrid, retrace dans ses *Beitræge zur Staatsund Sitten geschichte des Kaiserthums Jahuantinsuyn*, l'histoire de l'empire des Incas. M. Brehm a mis à contribution pour son ouvrage *les Comentarios de los Inkas de Garcilasso*, ainsi que les travaux de Prescott, Squier et Humboldt.

— Voici deux nouveaux ouvrages philosophiques : *Die Vollendung des Sokrates*, par H. Romund, Berlin, 1885, et *Der Stoiker Epiktet und seine philosophie*, de M. Ed. M. Schranda, dissertation académique couronnée par l'Université de Prague. Francfort-sur-l'Oder, chez M. Waldmann.

— La publication des papiers de Gœthe vient de commencer. Elle s'ouvre par deux correspondances : l'une de 1765 à 1767, adressée à la sœur de Gœthe; l'autre, à Behrish, et allant de 1766 à 1768. Ces lettres, dont beaucoup sont écrites en anglais, contiennent des vers allemands, un poème en anglais et une tragédie inachevée ayant pour titre : *Belsazar*.

— MM. Justi et Hertzberg viennent de terminer leur *Histoire de l'antiquité* par un troisième volume consacré à *l'Histoire des Romains*. On sait que les deux premiers étaient consacrés à *l'Histoire des peuples orientaux* et à *l'Histoire des Grecs*. L'ouvrage a paru chez Grote, à Berlin.

— Le premier volume publié par la *Gœthe gesellschaft* de Weimar contient la correspondance entre la mère de Gœthe et la duchesse Anne-Amélie, du 17 août 1778 au 9 mars 1787, publiée sous la direction de M. Burkhardt.

— A ceux de nos lecteurs qu'intéresse l'histoire littéraire de l'Allemagne et en particulier celle de Schiller, nous signalerons l'apparition de trois brochures : *Souvenirs de Schiller; Schiller et la Révolution; Influences françaises chez Schiller*. La première de ces plaquettes a pour auteur M. Hüffer et a paru à Breslau chez l'éditeur Trewendt; la seconde a été écrite par M. Rieger et la troisième par M. Schanzenbach.

Angleterre. — M. A.-J. Butler vient de publier chez M. Macmillan une traduction anglaise du *Paradiso* de Dante. En 1880, il avait traduit *il Purgatorio*.

— Le *Journal* d'Amiel vient d'être traduit en anglais.

— Le catalogue que vient de publier M. Charles Hutt, Clement's Inn Gateway, Londres, comprend une collection complète de l'édition originale de Charles Dickens en 86 volumes. Le même catalogue offre en vente *la Vie de Dickens*, par Forster, *la Correspondance de Dickens* et *le Dickens's Dictionnary*, par Pierce.

Autriche. — *L'Oesterreichische Buchdrucker Zeitung* apprend à ses lecteurs que la première livraison de l'ouvrage illustré : *la Monarchie austro-hongroise*, dont l'auteur est le prince impérial d'Autriche, vient de paraître.

Italie. — M. E. Penco vient de publier, à Firenze le premier volume d'une *Histoire de la littérature italienne.* Il est consacré aux origines.

Russie. — Un bibliographe russe, M. Popof, vient de dresser une *Table systématique des articles contenus dans douze principales revues, depuis 1830 jusqu'en 1884.*

États-Unis. — Une nouvelle traduction du *Bonheur des dames* paraît actuellement chez M. Peterson à Philadelphie, sous le titre de *The shop girls of Paris, with their life and experiences in a large drygoods store.*

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

— M. Leconte de Lisle doit publier prochainement, dit-on, une série de scènes dramatiques, sociales, religieuses, théologiques et politiques, sous ce titre : *les États du diable.* Quelques fragments ont paru dans plusieurs Revues, entre autres, dans un recueil du quartier Latin, un dialogue fort singulier entre Satan et l'antipape Balthasar Cossa (Jean XXII).

On parle aussi d'un drame lyrique, *Appolonide*, dont M. Franz Gervais compose la musique; mais le poème paraîtra sans doute avant la représentation scénique.

Enfin, M. Leconte de Lisle a en portefeuille une *Frédégonde*, un grand drame sur l'époque mérovingienne.

— Les *Mémoires* de M. le comte de Falloux ne pourront pas paraître aussi rapidement qu'on l'avait pensé tout d'abord. M. le comte de Rességuier, l'exécuteur testamentaire et le plus intime ami de l'ancien ministre, et M. le comte de Blois, son légataire universel, travaillent ensemble, sur des notes retrouvées, à relier entre elles et à compléter certaines parties de ces mémoires entièrement écrits.

— Cédant aux conseils de ses amis, M. Edmond de Goncourt doit, paraît-il, faire paraître une partie des *Mémoires des frères de Goncourt.* La publication se ferait tout d'abord dans un journal, du mois de juin au mois d'octobre.

— M. Derôme vient d'ajouter deux nouveaux chapitres au volume qu'il publie sous forme de plaquettes distinctes et sous ce titre général : *Causeries d'un ami des livres.*

Ces deux chapitres ont trait aux *sectes romantiques*, *à la Bohème*, aux *Œuvres de Henri Heine, de Gérard de Nerval et de la Bohème.*

Voici l'indication des chapitres annoncés comme devant ensuite paraître : VI. *Services rendus par Ch. Nodier à la conservation des livres;* VII. *Les ennemis du livre;* VIII. *Sainte-Beuve; l'homme, l'apôtre du romantisme, l'amateur.*

— M. George Ohnet met la dernière main à un nouveau roman : *les Dames de Croix-Mort.*

— On annonce comme devant paraître dans le courant de ce mois le premier volume d'une encyclopédie nouvelle de très grande importance : *le Dictionnaire des dictionnaires*, publié sous la direction de M. Paul Guérin. La quinzième livraison, qui termine le tome I (lettres A et B), vient d'être récemment mise en vente.

Nous nous réservons de parler en détail de cette œuvre considérable dans un des prochains numéros du *Livre;* mais, dès aujourd'hui, nous pouvons dire que le succès du *Dictionnaire des dictionnaires* nous paraît assuré, grâce à la compétence indiscutable de ses rédacteurs.

L'édition est soignée, d'une belle impression et d'une pagination bien comprise.

Cette œuvre fait grand honneur à M. Paul Guérin et à ses collaborateurs. M. Alphonse Picard est l'éditeur de cette encyclopédie des dictionnaires.

— Une *Bibliographie des thèses de doctorat soutenues devant les Facultés de droit de 1857 à 1885* est annoncée comme devant paraître prochainement. L'auteur de ce travail est M. Dubos, bibliothécaire de la Faculté de droit de Toulouse.

— Le *Polybiblion* nous apprend que l'imprimerie polyglotte de la Sacrée Congrégation de la Propagation de la foi va entreprendre de publier à Rome une nouvelle édition en 9 volumes in-4° à 2 col. de l'ouvrage du P. Ferraris. Il aura pour titre exact : *Bibliotheca canonica juridica, moralis, theologica nec non ascetica, polemica, rubricistica, historica.*

— On sait que le Conseil municipal de Paris a décidé l'impression d'une première série de *Registres des délibérations du bureau de la ville de Paris*, depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV (1499-1610). Le tome Ier (1499-1526) a été imprimé en 1883 dans la collection de l'*Histoire générale de*

Paris; les volumes II, III et IV (1527-1558) sont actuellement sous presse. C'est M. Bonnardot, ancien élève de l'École de Chartres, qui est toujours chargé de cette publication.

— Sous ce titre collectif *: le Travail en France,* M. Barberet, chef de bureau au ministère de l'intérieur, commence la publication d'une suite de monographies relatives aux sociétés et syndicats professionnels.

— Le peintre Alfred Stevens, qui vient de donner un très intéressant ouvrage où sont consignées ses impressions artistiques, préparerait, dit-on, un volume de souvenirs.

— MM. Perrot et Chipiez vont prochainement donner le quatrième volume de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité.*

— M. Sigismond Lacroix compose en ce moment-ci un très important ouvrage relatif à une partie spéciale de la Révolution française. Ce livre pourrait avoir pour titre : *la Municipalité de Paris depuis la convocation des états généraux* (*1789*) *jusqu'à la loi municipale de mai 1790.*

— M. Ch. Morel vient de terminer la traduction du livre de M. Madwig : *l'État romain, sa constitution et son administration.*

Quatre volumes ont déjà été publiés; le cinquième et dernier est sous presse et paraîtra chez l'éditeur Vieweg.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Mademoiselle Mimi. — L'intéressante *Revue rétrospective,* de M. Paul Cottin, publie de bien curieuses notes sur Mürger; elles lui ont été communiquées par une personne qui a beaucoup connu l'auteur des *Scènes de la vie de bohème,*

En 1847, Mimi demeurait rue Mazarine avec Mürger; c'était alors une fille de vingt-quatre ans, très pâle, avec de grands yeux bleus et des signes très visibles de phtisie.

Mürger pria un jour l'auteur des notes suivantes d'obtenir pour sa maîtresse un billet d'hôpital; ainsi fut fait:

« J'allai aussitôt porter le billet rue Mazarine, bien décidé à ne pas le remettre à Mimi, si je ne trouvais qu'elle, et à revenir plus tard.

« Ce fut elle qui m'ouvrit. « — Henri est-il à la maison ?— Non; mais je sais pourquoi vous venez. »

« J'hésitais. Elle reprit:

« — C'est moi qui veux aller à l'hôpital; les cinq cents francs d'Alfred de Vigny sont finis; nous n'avons plus le sou. Je suis malade, bien malade, et pas de feu, pas de médecin, pas de médicaments. Je ne veux pas rester ici.

« Le lendemain, elle était couchée au n° 8 de la salle des femmes. Sa pancarte (j'hésite à continuer, crainte de dépoétiser la légende)... sa pancarte portait qu'elle était mariée, et mariée à un menuisier : nom et prénoms y étaient; mon frère les a oubliés; il se rappelle parfaitement tout le reste. Je fus fort étonné quand, le lendemain, il m'apprit cette particularité, que Mürger seul connaissait.

« Huit jours se passèrent; point de Mürger. Mimi se plaignait beaucoup à l'externe. Henri l'abandonnait; il ne pensait plus à elle; et puis, pas un sou à donner aux infirmières! Elles lui faisaient mauvaise mine; elles la soignaient mal, très mal; ses tisanes étaient toujours froides, etc. L'usage, à cette époque, était de glisser de temps en temps la pièce de cinquante centimes à l'infirmière de la salle, et les plus pauvres n'osaient y manquer, crainte d'être mal soignées.

« — Mon cher ami, dis-je à Mürger, Mimi se plaint beaucoup de ce que vous n'allez pas la voir.

« — Que voulez-vous que je fasse? Je n'ai pas seulement de quoi lui porter un bouquet de violettes de deux sous.

« — Ne lui portez que celui de votre cœur, lui dis-je en lui empruntant son marivaudage ordinaire, mais allez la voir! Elle est bien malade!

« — J'irai. Je connais, du côté de Vaugirard *(sic),* des buissons où il ne tardera pas à y avoir des violettes. J'en cueillerai et je lui en porterai. »

« Pendant la maladie, qui dura encore environ six semaines, il alla à l'hospice deux ou trois fois au plus. »

Un soir, au café de la Rotonde, où il allait très fréquemment, Mürger rencontra le frère de l'auteur des notes, qui lui apprit la mort de Mimi; Mürger essuya ses yeux mouillés de larmes et sortit bientôt du café.

Mais il y avait eu méprise : Mimi vivait encore. Mürger en fut averti; on lui dit que la malheureuse fille le réclamait à cor et à cri. « J'irai dimanche, sans faute », répondit-il. Le dimanche, Mimi rendait son dernier soupir sans avoir revu Henri Mürger.

La reliure dans les siècles passés. — Longtemps les moines monopolisèrent toutes les professions s'occupant de la confection des livres. Ce sont eux surtout qui formaient presque exclusivement la grande masse des calligraphes et des copistes. Ils se chargeaient aussi de tout ce qui concernait la reliure. Ils fournissaient même les matières premières, c'est-à-dire le parchemin pour le manuscrit et le cuir pour les couvertures. Pour couvrir les livres, on se servait principalement de cuir de cerf. Pour se procurer ce cuir, les clercs des couvents se livrèrent fréquemment à la chasse du gros gibier. La viande des cerfs tués dans les vastes domaines des monastères et abbayes servant à l'approvisionnement des cuisines et réfectoires des religieux, les peaux étaient tannées et préparées convenablement pour couvrir les livres de leurs bibliothèques, ou ceux destinés aux grands seigneurs ou aux riches bourgeois des anciens temps.

Les relieurs proprement dits, qui habitaient généralement les villes, avaient peu de chose à faire. Leur industrie était entravée par de nombreuses lois exceptionnelles et par les privilèges dont jouissaient partout alors les corporations, notamment celle des orfèvres. Les relieurs ne pouvaient que brocher les livres et couvrir tout au plus le parchemin ou le cuir dont ils s'étaient servis pour envelopper leurs brochures de quelques ornements très simples et non coloriés. En sortant des mains du relieur, le livre passait dans celles de l'orfèvre, qui seul avait le droit, en dehors des habitants des couvents, monastères ou abbayes, de faire les riches couvertures en or, argent, cuivre de laiton, ornées de perles ou de pierres précieuses, ainsi que les fermoirs, les boutons remplaçant ou ornant ces derniers, etc. Ce n'est qu'après le travail de l'orfèvre que le livre retournait chez le relieur qui fabriquait l'étui, recouvrant la couverture luxueuse pour la préserver de toute poussière et généralement de tout ce qui aurait pu la salir. On donnait généralement à cet étui le nom de *chemisette*. Le plus souvent ces étuis étaient faits en peau ou cuir de chèvre, ou en une espèce de velours léger peluche, qu'on désignait sous le nom de *cendal*.

Dans les premiers temps du moyen âge, on employait aussi fréquemment une forme particulière d'ornement : on enchâssait dans les couvertures de petites peintures en émail. On décorait surtout de cette façon les couvertures des missels ou livres de messe. Les lois somptuaires, alors en usage, étaient dirigées contre le luxe, mais à l'exception de tout ce qui concernait les livres de dévotion. Pour tous les livres de piété, et notamment pour les missels et les évangiles, on ne reculait devant aucune dépense. Rien ne parut trop beau, trop riche, trop précieux pour les livres de cette catégorie. Les petites peintures en miniature enchâssées dans les couvertures présentèrent quelquefois de singuliers contrastes.

Dans certains pays, on les reliait avec un certain luxe; on recouvrait les couvertures d'or et d'argent, de velours ou de maroquin ; on se servait aussi de cuir, de peau de cerf ou de chèvre, de cuir de veau, de parchemin, quelquefois aussi de peau de porc ou de sanglier, convenablement tannée. La couverture était de bois. Mais comme ce dernier était souvent exposé à être mangé par les vers, qui, après avoir dévoré le bois en partie, s'attaquaient aux manuscrits mêmes, on finit par substituer le carton au bois.

Mais à cette époque on ne fabriquait pas encore le carton comme de nos jours. On se bornait à coller l'une sur l'autre plusieurs feuilles de papier. Le nombre de ces feuilles variait selon l'épaisseur qu'on désirait obtenir. Comme cette matière première revenait alors assez cher, on eut aussi fréquemment recours au carton des reliures des anciens livres. Aussi tous les vieux livres dont on ne pouvait plus faire usage étaient-ils utilisés dans ce but. Les relieurs s'empressaient de les défaire, même ceux qui contenaient de petites miniatures peintes, comme il y en avait beaucoup jadis, et s'en servaient pour faire de nouvelles reliures, ainsi qu'avec les cartons de livres défaits.

Les relieurs avaient l'habitude de mettre leur nom, avec les insignes de leur corporation, au milieu de la partie supérieure de leur reliure. Ils possédaient généralement une certaine instruction, ce qui était cependant assez rare parmi les ouvriers des autres professions, car le nombre des personnes sachant lire et écrire était alors peu considérable. Comme, pour faire leur carton, les relieurs se servaient aussi souvent de vieilles cartes à jouer, on doit à cette circonstance la conservation de cartes remontant à des époques assez reculées. L'invention de l'imprimerie exerça une très grande influence sur la profession des relieurs.

Les livres pouvant être reproduits avec une grande facilité, leur usage devint plus général. Bien plus de personnes purent faire l'acquisition de livres imprimés, et les relieurs virent leur clientèle augmenter d'année en année. Par cela même, on se contenta souvent de reliures moins riches, moins luxueuses. Les petits particuliers se bornèrent à faire faire des reliures plus simples, moins coûteuses, en simple carton ou en feuilles de parchemin collées ensemble. Les grands seigneurs — mon Dieu ! les seigneurs, les bons seigneurs ! — et les riches seuls, s'adressèrent aux orfèvres pour la reliure de leurs livres. Les personnes peu aisées se contentèrent du travail des relieurs proprement dits, dont l'industrie, d'ailleurs, se développa et se perfectionna de plus en plus.

(*Gutenberg*, de Genève.)

Le Rouge et le Noir, roman à clef. — Nous trouvons dans la dernière livraison du *Curieux*, cette intéressante revue à laquelle nous avons déjà fait plusieurs emprunts, l'article suivant qui démontre que

le *Rouge et le Noir* est un roman à clef. Voici ce que nous apprend M. Nauroy :

« Une note de Stendhal, placée à la fin de son roman *Le Rouge et le Noir*, donne à entendre qu'il n'a fait que raconter une histoire vraie; et, en effet, c'est un roman à clef. Il parut en 1830, et les faits qu'il retrace se passèrent en 1827 et 1828. Stendhal habitait alors le château de Thuellin (Isère), et non loin de là se trouve le château de Brangues, où a vécu celle qu'il appelle Mme de Rénal, de son vrai nom Mme Michoud, alors fort jolie et qui est morte vieille (ce qui n'arrive pas dans le roman). Elle était la belle-sœur du conseiller à la cour de Grenoble, Michoud, qui fut élu député de l'Isère en 1827.

La famille Michoud, qui existe encore, était dès lors influente dans le pays. Mme Michoud avait trente-six ans en 1827; son mari en avait cinquante-deux quand tous deux reçurent sous leur toit, comme instituteur de leurs enfants, Julien Sorel, de son vrai nom Antoine Berthet, âgé de vingt-cinq ans, fils du maréchal-ferrant de Brangues (1822), entré au petit séminaire de Grenoble en 1818.

Mme Michoud aima Berthet et en fut aimée; avant un an, le mari renvoya Berthet. Il entre alors au petit séminaire de Belley, y reste deux ans, puis au grand séminaire de Grenoble, d'où il est renvoyé; il revient chez sa sœur, mariée à Brangues, d'où il écrit à Mme Michoud des lettres de reproche, de jalousie. Puis il se place comme précepteur chez M. de C... (Certau : La Mole dans le roman), est aimé de Mlle de C..., qui lui fait des aveux comme dans le roman. Tout se découvre; on le renvoie. Il essaye vainement de devenir prêtre. Il dit alors de Mme Michoud : « Je veux la tuer ». En juin 1827, il entre chez Me Trolliet, notaire à Morestrel, pour 200 francs de gages. Sa dernière lettre est adressée au mari de Mme Michoud; on y lit ces paroles bien dignes de Julien Sorel et que je ne retrouve pas dans Stendhal : « Il est bien fâcheux que j'aie manqué la carrière à laquelle je me destinais; j'aurais fait un bon prêtre; *je sens surtout que j'aurais habilement remué les passions humaines !* »

L'ambition déçue, la jalousie le poussent au crime. Le dimanche 22 juillet 1827, il se rend à l'église de Brangues, se place à trois pas du banc de Mme Michoud, la voit venir avec Mme Marigny, son amie, et tire, au moment de la communion, deux coups, un sur elle, un sur lui (dans le roman, il tire les deux coups sur elle).

Le procès commença à Grenoble le 15 décembre. « Jamais les avenues de la Cour d'assises n'avaient été assiégées par une foule plus nombreuse. On s'écrasait aux portes de la salle. On devait y parler d'amour, de jalousie, et les dames les plus brillantes étaient accourues... »

« L'accusé est introduit... On voit un jeune homme d'une taille au-dessous de la moyenne, mince et d'une complexion délicate; un mouchoir blanc passé en bandeau sous le menton et noué au-dessus de la tête rappelle le coup destiné à lui ôter la vie, et qui n'eut que le cruel résultat de lui laisser entre la mâchoire inférieure et le cou deux balles dont une seule a pu être extraite. Du reste, sa mise et ses cheveux sont soignés; sa physionomie est expressive; sa pâleur contraste avec de grands yeux noirs qui portent l'empreinte de la fatigue et de la maladie. » Quand le président lui demande : « Quel motif a pu vous porter à ce crime? » Berthet répond : « Deux passions qui m'ont tourmenté pendant quatre ans : l'amour et la jalousie. »

Il fut condamné à mort; son recours en grâce fut rejeté. Le conseiller Michoud vint dans sa prison lui offrir sa grâce s'il voulait écrire quelque chose qui sauvât l'honneur de sa belle-sœur; il refusa.

L'exécution fut ordonnée, et alors, fait inouï ! le procureur général, Guesnon-Ranville, l'ajourna de son autorité privée et partit pour Paris. Le conseiller Michoud le suivit et l'emporta. Berthet fut exécuté le 23 février 1828, à onze heures du matin, sur la place d'Armes de Grenoble, la joue pendante, « au milieu d'une foule immense, composée principalement de femmes de tout âge ». Il mourut avec courage. « Une espèce de cri involontaire, arraché à l'émotion de la multitude, a annoncé que tout était fini. » Le conseiller Michoud lui survécut peu; le *Moniteur* du 19 mars 1828 annonça sa mort trois semaines après.

Balzac et George Sand. — M. Gabriel Ferry a donné récemment au journal le *Gil Blas* une série d'intéressantes études sur *Balzac et ses amies.* Nous en extrayons les passages suivants relatifs à Balzac et George Sand :

« Dès 1831, George Saed était arrivée à la réputation avec son roman d'*Indiana :* cet ouvrage fut un événement littéraire.

« La jeune femme habitait alors un modeste logement dans une maison du quai Saint-Michel. Sa réputation naissante excitait la sympathie et la curiosité. On désirait la voir et la connaître. Elle-même était désireuse de se lier avec ses contemporains les plus en vue...

« La lecture de *la Physiologie du mariage,* de *la Peau de chagrin,* des premières *Scènes de la vie privée* avait vivement intéressé George Sand. La forme moderne et le talent original de Balzac faisaient de lui un maître qu'elle voulait étudier et connaître de près...

« Elle pria donc un ami commun de la présenter au romancier...

« A cette époque, ce dernier occupait un petit appartement, rue Cassini, situé dans un pavillon, au fond d'un jardin; c'était une enfilade de pièces décorées avec élégance, meublées dobjets intéressants du XVIIIe siècle. Déjà, malgré sa gêne, le goût des choses anciennes et du bric-à-brac avait envahi Balzac.

« Il accueillit avec une bienveillance pleine de rondeur George Sand, qui s'était dépêchée de lui dire ceci :

« — Cher maître, je viens à vous, non comme une « Muse de département, mais comme une bonne per- « sonne très ravie de votre talent. »

Ces paroles avaient mis le romancier en joyeuse humeur. A son tour, il la loua de son talent, la complimenta à propos d'*Indiana* qu'il avait lue avec un vrai plaisir.

« Puis, par une transition de conversation assez habituelle chez lui, il commença à parler de lui-même, de ses livres, de ses projets d'ouvrages, et cela avec un flux de paroles, des éclats de gros rire qui ne permettaient pas à ses interlocuteurs de placer un mot.

« Dans cette expansion de lui-même éclatait, débordait un contentement que l'on pardonnait à la supériorité de l'écrivain. Cette personnalité satisfaite que celui-ci montrait déjà avec une naïveté de bon enfant avait une raison et une justification.

« — Les idées affluent sans cesse à mon cerveau, « disait-il quelquefois. Je suis comme un arbre trop « chargé de fruits ! »

« Cette expansion n'était donc en réalité que l'impérieux besoin d'alléger son esprit trop encombré.

« Cette belle verve et ce joyeux entrain intéressèrent fort George Sand.

« — Je trouvais l'entretien de Balzac très instructif « pour moi, racontait-elle plus tard, à propos de cette « première entrevue. »

« Au cours de cette conversation, Balzac se mit aussi à parler de Rabelais, que l'auteur d'*Indiana* prétendait n'avoir pas encore lu.

« Était-ce bien vrai ?

« Et, sur ce sujet, il se montra merveilleux, éblouissant. L'œuvre de Rabelais concordait si bien avec un côté de sa nature, et il avait de telles affinités de belle humeur avec ce joyeux ancêtre, qu'il en parlait toujours avec une éloquente abondance.

« *Les Contes drôlatiques* sont nés de cette cohabitation intellectuelle avec le père de Pantagruel.

« En revenant de cette première visite, George Sand, très impressionnée, dit à l'ami qui l'avait conduite chez l'auteur de *la Peau de chagrin :*

« — Balzac aura tout l'avenir qu'il rêve : il com- « prend trop bien ce qui n'est pas lui pour ne pas « faire de lui-même une grande individualité ! »

« Balzac avait promis à son jeune « confrère » d'aller la voir et de la conseiller.

« Il ne faillit pas, du moins, à la première partie de cette promesse.

« Il grimpait avec son gros ventre, raconte George « Sand, tous les étages de la maison du quai Saint- « Michel, et arrivait soufflant, riant, bavardant, sans « reprendre haleine. Il prenait des paperasses sur ma « table, y jetait les yeux, avait l'intention de s'informer « un peu de ce que ce pouvait être, mais aussitôt; pen- « sant à ce qu'il était en train de faire, il se mettait à le « raconter. Son commerce était fort agréable, un peu « fatigant de paroles pour moi qui ne sais pas assez « répondre pour les sujets de conversation. Mais son « âme était d'une grande sérénité, et en aucun moment « je ne l'ai vu maussade ! »

« Un jour, cependant, Balzac entreprit de faire à George Sand la lecture d'un passage de Rabelais.

« Il entremêla cette lecture de quelques joyeux commentaires de son cru. Lui, de mœurs si calmes, avait parfois la gaieté grasse et la plaisanterie salée. L'auteur d'*Indiana* accueillit mal les commentaires de cette lecture; elle se fâcha même un peu :

« — Allez-vous-en, dit-elle à Balzac, vous êtes un « gros effronté ! »

« — Je vous obéis, répondit en riant ce dernier ; « mais, en ce moment, vous n'êtes qu'une bête et « une chipie ! »

« Cette fâcherie ne dura pas longtemps.

« Quelques jours plus tard, George Sand dînait chez Balzac, dans son logement de la rue Cassini, en compagnie de l'ami qui l'avait présentée à ce dernier...

« Par exemple, le menu du dîner était singulier ; il se composait d'un potage au lait, de bœuf bouilli, de melon et de vin de Champagne. Balzac présidait au festin, habillé d'une superbe robe de chambre à ramages de soie, dont il se montrait très fier.

« Quand ses invités furent sur le point de se retirer, il voulut leur faire la conduite jusqu'à l'Odéon dans ce costume d'appartement.

« A cette époque, le quartier de l'Observatoire était encore peu pourvu de becs de gaz; il se munit donc d'un bougeoir finement ciselé, garni d'une bougie allumée.

« George Sand voulut le dissuader de ce projet.

« — Demeurez chez vous, lui dit-elle, sinon vous « vous ferez voler ou assassiner, au retour, par quel- « que malfaiteur.

« — Pas de danger, répartit Balzac en riant, les « voleurs me prendront pour un fou et ils respec- « teront mon égarement; ou ils me prendront pour « un prince, alors ils craindront de s'attirer le zèle de « la police. »

« Et voilà l'auteur de *la Peau de chagrin* accompagnant ses hôtes jusqu'à l'Odéon, enveloppé de sa belle robe de chambre, tête nue, — on était en été, — le bougeoir à la main !

« On juge si le trajet fut gai !

« Plusieurs fois Balzac alla voir George Sand dans sa champêtre résidence de Nohant.

« L'hospitalité la plus cordiale l'y attendait ; et lui, tout heureux de cet accueil, remplissait la maison de sa grosse gaieté, animait la table et le salon de son entrain.

« Comme on aurait voulu le garder longtemps à Nohant! Mais les longs loisirs n'étaient pas permis à Balzac.

« — Je suis la proie de mes affaires, répondait-il « aux instances de son amie ; je dois aller au travail, « comme un joueur de profession va au jeu ! »

« Un jour, à Nohant, l'entretien tomba entre eux sur leurs ouvrages, sur la différence de leurs procédés dans la composition, sur leur manière individuelle de voir, de sentir, de peindre le *vrai*.

« Alors Balzac improvisa cette définition bien exacte de leurs deux talents :

« Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être ; « moi, je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous

« avons raison tous les deux. Ces deux chemins « mènent au même but. J'aime aussi les êtres excep« tionnels : j'en suis *un!* Il m'en faut, d'ailleurs, pour « faire ressortir mes êtres vulgaires, et je ne les sa« crifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires « m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. Je les « grandis; je les idéalise, en sens inverse, dans leur « laideur ou dans leur bêtise; je donne à leur diffor« mité des proportions effrayantes ou grotesques. « Vous, vous ne sauriez pas; vous faites bien de ne « pas vouloir regarder des êtres et des choses qui « vous donneraient le cauchemar. Idéalisez dans « le joli et dans le beau, c'est un ouvrage de « femme! »

« Est-elle assez exacte, assez juste, cette appréciation des deux écivains! bien que faite par l'une des parties intéressées.

« Et remarquez bien cette formule qui fut *authentiquement dite* dite par Balzac à l'auteur de *Lélia : Idéaliser dans le laid !*

« Cette formule renferme le germe, le précepte de tout le roman contemporain.

« Quelques-uns ont même dépassé l'axiome du maître, puisqu'ils enlaidissent encore le laid! La nature franche de Balzac aimait aussi dans George Sand cette absence de petitesse et de jalousie qui trop souvent se rencontrent mêlées au talent.

« Quel éloquent hommage dans ces lignes :

« Elle n'a aucune petitesse en l'âme ni aucune « de ces basses jalousies qui obscurcissent tant de « talents contemporains. Dumas lui ressemble en « ce point. George Sand est une très noble amie!... »

« Il arriva une fois que l'auteur de *Lélia,* malgré sa grande admiration littéraire pour Balzac, lui adressa le reproche d'immoralité. Une discussion s'était élevée entre eux au sujet d'une situation de *la Cousine Bette.*

« Cette situation est celle où la baronne Hulot, — la femme sympathique du roman, — s'offre en tremblant à un vilain séducteur pour sauver sa famille de la ruine.

« La scène est crue; mais, dant sa brutalité, elle est tracée avec un art infini.

« — L'histoire est réelle, dit Balzac à son amie, le « fait est arrivé; j'ai transporté dans mon roman une « turpitude humaine, voilà tout.

« — Que votre situation soit réelle, peu m'importe, « reprit George Sand; elle me révolte au point de me « rendre insensible au talent que vous avez déployé « en la racontant, et je trouve cette scène immorale, « moi à qui cependant l'on a reproché d'avoir écrit « des livres immoraux.

« Dans cette circonstance encore, Balzac dut trouver que son confrère en jupon faisait la bégueule et la *chipie.*

« Au cours de leurs relations, l'amitié des deux écrivains resta toujours franche et virile, comme leurs talents. Balzac, dans l'auteur d'*Indiana*, ne fit jamais attention à la femme; jamais il ne s'occupa de son physique.

« Cependant, il l'avait connue à l'époque où elle séduisait Alfred de Musset et où elle inspirait à Eugène Delacroix ce portrait d'elle resté si populaire.

« Les amitiés d'épiderme ne tentaient pas le romancier. George Sand avait bien remarqué ce culte du platonisme chez son ami; aussi dans ses *Mémoires* lui décerne-t-elle un éloge pour la sagesse de ses mœurs.

« L'éloge nous paraît même entaché d'une légère pointe d'ironie.

« Plus tard, en 1844, lorsque Balzac écrivit son roman de *Béatrice,* il plaça dans cet ouvrage un type intéressant de femme artistique, douée d'une haute intelligence et d'une éclatante beauté de visage. Alors, pour mieux peindre le personnage de *Camille Maupin,* il se souvint de l'image physique de George Sand, telle qu'elle lui était apparue douze ans auparavant.

« De nouveau il eut la vision de cette jeune femme « avec ses yeux impénétrables, avec sa beauté d'Isis; « plus sérieuse que gracieuse, et comme frappée de « la tristesse d'une méditation constante; avec ses « longs cheveux noirs descendant en nattes sur le cou, « comme la coiffe à double bandelette rayée des statues « de Memphis; avec son front plein et large, illu« miné par des méplats où s'arrête la lumière, coupé « comme celui de la Diane Chasseresse; avec son « teint olivâtre au jour et blanc aux lumières, sur « lequel tranchait la pourpre vive d'une bouche admi« rable de beauté. »

« *Camille Maupin,* sous la plume de Balzac, devint ainsi le portrait frappant de l'auteur d'*Indiana* en 1832. »

L'écriture de Molière. — Une commission a été instituée par les soins de M. George Monval, archiviste du Théâtre-Français, pour étudier la question si controversée de l'écriture de Molière.

Cette commission se compose de seize personnes : MM. Henri Bordier, Campardon, Etienne Charavay, Jules Claretie, Jules Cousin, Guiffrey, F. Hillemacher, Lalanne, Paul Mesnard, Moland de Montaiglon, Monval, Nuitter, Pauly, Charles Read, Ed. Thierry.

La présidence de cette commission, qui compte plusieurs paléographes distingués, doit être offerte à M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, arbitre souverain en matière de paléographie.

Manuscrits mutilés. — Dans une des récentes séances de l'Académie des incriptions, M. Léopold Delisle a déposé sur le bureau un rapport de M. H. Loriquet au ministre de l'instruction publique. Ce rapport nous apprend que M. Loriquet est parvenu à rattacher aux manuscrits d'où ils avaient été détachés 1,730 feuillets de parchemin. En 1816, un bibliothécaire infidèle préposé à la garde de la bibliothèque d'Arras mutila 733 manuscrits et en arracha 37,489 feuillets qui furent vendus au poids du parchemin. On en a retrouvé 1,730 à Calais; le reste, bien entendu, a passé le détroit.

Anciennes reliures. — Le *Schweizer Gewerbblatt* (l'Industriel suisse) a publié récemment plusieurs articles sur la reliure dans les siècles passés. Un grand nombre de faits relatés par la feuille précitée sont connus depuis plus ou moins de temps; nous nous bornerons donc à résumer ceux qui le sont peu et qui pourront intéresser plus spécialement nos lecteurs.

On sait qu'avant l'invention de l'imprimerie les livres étaient tous manuscrits. Pour les reproduire, il fallait pour ainsi dire toute une armée de calligraphes et de copistes. Déjà, dans les anciens temps, ce travail était dû principalement à des corporations spéciales et surtout à de nombreux esclaves que leurs maîtres employaient à cette fin. Dans le moyen âge, le travail des calligraphes ou des copistes était surtout l'œuvre des corporations religieuses. Mais quant aux diverses industries qui se rattachent aujourd'hui à la production des livres, elles n'existaient pas.

Dans l'antiquité, les diverses feuilles du même ouvrage étaient attachées les unes aux autres, d'après l'ordre de leur pagination, et formaient ainsi une bande plus ou moins longue, terminée le plus souvent par une baguette ronde autour de laquelle toute la bande pouvait s'enrouler. Quelquefois même, il y avait deux de ces baguettes; les parties de la première et de la dernière page dépassant le texte étaient souvent peintes ou enluminées et couvertes de différents ornements.

Les rouleaux de papyrus, appelés communément *volumina,* étaient ordinairement placés dans des étuis de cuir, de parchemin ou de papyrus. Les livres, de forme plus ou moins carrée, ne furent en usage que longtemps après. Encore ne les employait-on dans l'origine que pour les livres de comptabilité ou pour ceux destinés aux affaires administratives. Les rouleaux furent conservés pour les ouvrages littéraires et pour tous ceux devant figurer dans les bibliothèques. Du temps du poète romain Martial, il était encore extrêmement rare de voir un livre broché; les diverses feuilles de ces livres étaient collées ou simplement cousues ensemble à la marge gauche. Le procédé de brocher ainsi les livres fut inventé, d'après les anciens, par un Grec nommé Phillatius. Bientôt cette forme de livres fut généralement adoptée, le travail de la reliure devint une profession spéciale et les relieurs *glutinatores* formèrent une corporation distincte. Dans la suite, on plaça les livres brochés entre deux couvertures en bois, l'une formant comme un carton avant la première et l'autre après la dernière page ; le tout fut recouvert d'un étui en étoffe, parchemin ou cuir. Dans les premiers siècles du christianisme, on commença à orner, à décorer magnifiquement les couvertures de livres, surtout celles des Évangiles, des missels et généralement celles des livres de dévotion. Mais ce n'était pas là l'affaire des relieurs, qui se bornaient simplement à brocher les livres en attachant les pages aux feuillets les uns aux autres dans l'ordre voulu, à l'aide de petits rubans, de ficelles, etc. Les riches couvertures étaient l'œuvre des orfèvres et des ouvriers travaillant l'ivoire. Les lois qui protégeaient les diverses professions, qui assuraient aux corporations leurs privilèges, étaient très sévères et ne pouvaient être transgressées que par les moines, les religieux de toute espèce et par les personnes travaillant chez quelque grand seigneur et pour le compte de celui-ci.

Aussi, pendant tout le moyen âge, la plupart des livres de luxe avaient-ils été reliés dans les couvents. Quant aux couvertures faites souvent par les moines eux-mêmes, elles étaient d'une richesse extraordinaire. Pour leur donner tout leur éclat, on prodiguait l'or, l'argent, les perles, toutes les pierres précieuses.

L'*Evangeliarum* de l'époque carlovinglenne, donné par Charles le Chauve au trésor de l'abbaye de Saint-Denis et qui se trouve aujourd'hui à Munich, ainsi que le manuscrit carlovingien donné par Charles V à la Sainte-Chapelle de Paris, prouvent surabondamment le luxe qu'on déployait alors pour certains livres. Ce luxe ne se bornait pas aux couvertures seules, mais encore aux fermoirs, qui étaient fréquemment en or ou en argent, quelquefois même formés de pierres précieuses.

L'âge des principaux journaux de musique qui paraissent en Europe. — Le doyen pour l'Italie est *il Pirata,* qui a 53 ans, et pour la France *le Ménestrel,* qui en compte 52. Viennent ensuite *il Cosmorama* (Milan), 51 ans; *la Gazzetta musicale* (Milan), 41; *la Neue-Berliner Musik-Zeitung,* 40; *il Trovatore* (Milan) et *l'Arpa* (Bologne), 33; *le Guide musical* (Bruxelles), 32; *il Sistro* (Florence), 27; *le Monde artiste,* 26; *l'Art musical,* 25; *la Scena* (Venise), 22; *il Mondo artistico* (Milan), 20; *Napoli musicale,* 18; *Mefistofele* (Naples) et *le Musikalisches Wochenblatt* (Leipzig), 17; *Asmodeo* (Milan), 15; *l'Allgemeine Musik Zeitung* (Berlin), 13; *la Lanterna* (Milan) et les *Wiener Signale* (Vienne), 9; *il Teatro illustrato* (Milan), *la Correspondencia musical* (Madrid) et le *Zeitschrift für Instrumentenbau* (Leipzig), 6.

ÉTRANGER

Italie. — La convention pour la garantie de la propriété littéraire et artistique intervenue, en 1859, entre l'Italie et la Belgique, a été prorogée, le 2 novembre 1885, jusqu'à l'époque où une nouvelle convention réglant cette manière sera entrée définitivement en vigueur.

Bibliographie des ouvrages sur la reliure. — Voici d'après le *Bookmart* (Pittsburg, États-Unis) une liste des principaux ouvrages sur la reliure qui ont été publiés depuis le commencement du siècle en Angleterre, Amérique et Allemagne.

J.-A. Arnett : *Bibliopegia, or the art of bookbinding in all its branches. — Illustrated*, in-12. Londres, 1835. — *Bibliopegia, North American Review*, vol. 79, 1854. — *The Art of bookbinding, its rise and progress, including a descriptive account of the New-York bookbindery*, in-8°. New-York, 1850. — *Articles on Bookbinding. London Review*, 1860.

F.-R. Buchanan : *Early bookbinding in gold and colors from the library of all soul's College*, 12 pl. in-fol., 1880.

Cowie : *Bookbinders' Manual*, in-12.

J. Cundall : *On ornamental art applied to ancient and modern bookbinding*, in-4°. Londres, 1848.

W. Day : *Designs and ornaments for bookbinding*, in-4°. Londres, 1840.

Dibdin : *The Bibliographical Decameron, illustrat. ed.* 3 vol. in-8°. Londres, 1817.

Henri P. Du Bois : *Historical essay on the art of bookbinding*, in-8°. New-York, 1883.

E. W. Greve : *Hand und Lehrbuch der Buchbinder*, 2 vol. in-8°. Berlin, 1832.

James B. Nicholson : *A manual of the art of book binding : designed for the use of the practical workman, the amateur and the book collector*, in-12. Philadelphie, 1856.

Quaritch : *Catalogue of books in historical and remarkable bindings, etc. from the IXth to the XIXth century*, in-8°, 1883.

J. Stockbauer : *Abbildungen von Muster einbänden aus der Blüthezeit der Buchbinderkunst* ; avec atlas de 40 pl. phot. Leipzig, 1881.

E. Walker : *The art of bookbinding, its use and progress*. New-York, 1820.

Henry B. Wheatley : *Bookbinding considered as a fine art*, etc. ill. royal in-8°. Londres, 1880.

Woolnough : *The whole art of marbling*. Londres, 1881.

Zaehnsdorff : *The art of bookbinding*, in-8° ill. Londres, 1880.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— M. Jules Jamin, secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences pour les sciences physiques et naturelles, vient de succomber à une affection de cœur. Il était né à Termes (Ardennes), le 30 mai 1813. A vingt-cinq ans, il entrait à l'École normale; trois ans plus tard, en 1841, il fut reçu le premier au concours de l'agrégation de physique.

Il débuta dans l'enseignement au collège Bourbon (aujourd'hui lycée Condorcet). Les succès qu'il obtint dans sa chaire lui firent confier le cours de physique de l'École polytechnique. En 1863, il fut nommé professeur de physique à la Faculté des sciences de Paris et chargé presque en même temps de l'organisation des laboratoires de l'École pratique des hautes études.

En 1868, M. Jamin remplaçait Pouillet à l'Académie des sciences, qui le nommait, en 1884, secrétaire perpétuel, en remplacement de M. J.-B. Dumas.

Depuis la mort de M. Milne-Edwards, il était doyen de la Faculté des sciences.

Outre de nombreux mémoires scientifiques parus dans les recueils des Sociétés savantes et dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Jules Jamin laisse un *Cours de physique de l'École polytechnique*, livre très apprécié, qui peut être considéré comme le plus important de ses ouvrages.

Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1865.

— M. Edmond-Louis-René Tulasne, membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Hyères.

La botanique fut l'objet de ses constantes recherches; il remplaça Adrien de Jussieu à l'Académie des sciences.

— Un chansonnier populaire qui eut son heure de succès, J.-E. Aubry, vient de mourir.

Le pauvre homme, qui était très aimé et très estimé, est décédé à l'hospice des Incurables d'Ivry.

— Notre collaborateur M. Armand Baschet vient

de mourir à Blois, où il était né en 1829. Dans sa jeunesse, M. A. Baschet s'était fait connaître par divers travaux de critique, à la suite desquels il reçut la mission d'explorer les archives de Venise. Il publia successivement : *Les Archives de la sérénissime république de Venise; — Souvenirs d'une mission; — La Diplomatie vénitienne; — Les Princes de l'Europe au XVIe siècle, d'après les rapports des ambassadeurs vénitiens* (1862), etc. M. Armand Baschet fut décoré en 1863 pour ses travaux historiques.

Outre les travaux que nous venons de citer, on doit à M. Baschet: *Honoré de Balzac, Essai sur l'homme et sur l'œuvre;* ce fut là son premier livre; il parut en 1852; — *Les Années de voyage, itinéraire humoristique de Sainte-Adresse à Bagnères-de-Luchon* (1852); — *Les Origines de Werther* (1856); — *Le Roi chez la Reine, ou Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche* (1864); — *Les Femmes blondes selon les peintres de l'école de Venise* (en collaboration avec M. Feuillet de Conches, 1865); — *La Jeunesse de Catherine de Médicis* (1865); — *Journal du Concile de Trente* (1870); — *Le Duc de Saint-Simon, son cabinet et l'historique de ses manuscrits* (1874); — *Histoire des dépôts des archives des Affaires étrangères, au Louvre en 1710, à Versailles en 1763, et de nouveau à Paris depuis 1796* (1875), etc.

M. Baschet collabora aussi à de nombreux journaux: *la Presse*, le *Paris* de 1853; *le Mousquetaire, le Moniteur universel, la Revue des Deux Mondes, la Gazette des Beaux-Arts*, etc. On sait le succès qui accueillit ses *Preuves de l'authenticité des Mémoires de Casanova*, lors de leur publication dans cette revue « *Le Livre* ».

— Le personnel du Conservatoire de musique vient d'éprouver une perte douloureuse : M. Gustave Chouquet, conssrvateur du musée instrumental de cet établissement, a succombé aux suites d'une longue maladie.

M. G. Chouquet, né au Havre en 1819, s'était voué, dès son enfance, aux lettres et à la musique. Après un long séjour en Amérique, où ses premiers essais de critique musicale avaient été fort goûtés, il était revenu en France en 1860. Il collabora alors activement aux journaux *la France musicale* et *l'Art musical*. En 1864, l'Académie des beaux-arts lui décerna le prix Bordin pour une *Histoire de la musique depuis le XIVe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe*. En 1868, il remporta un nouveau prix avec un travail dont il fit, peu de temps après, son *Histoire de la musique dramatique en France depuis son origine jusqu'à nos jours*, ouvrage largement tracé, d'une exposition claire, dont toutes les recherches ont été sévèrement contrôlées et où l'appréciation des écoles, des maîtres et des œuvres dénote un goût sûr et un sentiment élevé de la musique.

Cet ouvrage, le plus complet en ce genre qui existe en France, avait valu à Gustave Chouquet, en 1870, la croix de la Légion d'honneur.

En 1871, M. Chouquet avait été nommé conservateur du musée instrumental du Conservatoire.

M. Chouquet avait fait paraître, il y a quelques années, un catalogue raisonné du musée instrumental, qui constitue un livre vraiment curieux, et une petite encyclopédie des instruments de musique, aussi attachante qu'instructive.

— Nous apprenons la mort de M. Desbarolles, le célèbre chiromancien.

M. Adolphe Desbarolles était né à Paris, le 22 août 1801. Ses études terminées, il alla séjourner trois ans en Allemagne. De retour en France, il s'adonna à la fois à la peinture et à la littérature.

Mais c'est surtout comme chiromancien que M. Desbarolles s'est fait connaître; il prétendit faire de la chiromancie une véritable science fondée sur la physiologie. Le principal livre dans lequel il a exposé ses théories a pour titre : *Les Mystères de la main révélés et expliqués.*

Il avait fait paraître, en 1865, l'*Almanach de la main*, et fondé, en 1869, le *Journal de chiromancie.*

On a encore de lui : *Un mois de voyage en Suisse pour 200 francs* (1840); — *Deux artistes en Espagne* (1855); — *Voyage d'un artiste en Suisse à 3 fr. 50 c. par jour* (1861); — *Le Caractère allemand expliqué par la physiologie* (1866); — *Les Mystères de l'Écriture* (1872).

— On annonce la mort, à Tain (Drôme), de M. Charles Expilly, membre de la Société des gens de lettres depuis 1842.

M. Ch. Expilly était né à Salon (Bouches-du-Rhône), en 1814. Il avait écrit dans la *Revue des Deux Mondes* et collaboré, de 1840 à 1852, à plusieurs journaux parisiens. De 1852 à 1855, il fit un voyage au Brésil, à la suite duquel il publia divers ouvrages, notamment *la Traite, l'Émigration et la colonisation* (1866).

Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1870.

— La presse a annoncé le suicide de M. Adolphe Favre, bien connu des hommes de lettres et des journalistes.

C'était le cousin de Jules Favre.

Depuis quelque temps, ce vieillard avait manifesté à plusieurs de ses amis la crainte d'être assassiné. C'est probablement sous l'empire de cette frayeur que le pauvre homme s'est donné la mort.

Adolphe Favre, ou mieux le père Favre, comme on l'appelait généralement, était un littérateur. Il avait commencé par des poésies et avait publié, en 1852, un volume : *Les Amours d'un ange.* Il écrivit ensuite de nombreux romans et nouvelles qui furent publiés dans la *Revue parisienne*, dont il était le directeur. Il a écrit dans ses dernières années plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles nous citerons : *la Porte Saint-Denis* (1866); *l'Enlèvement au bouquet* (1867), et *Déborah*, opéra en trois actes, représenté au Théâtre-Lyrique la même année.

Comme romans, citons : *le Carrefour de la Croix;*

l'Amour et l'argent; l'Œuvre du démon; les Métamorphoses de Bougival; Comment meurent les femmes, etc.

— M. Émile Gassmann, secrétaire de la rédaction du *Moniteur universel*, du *Petit Moniteur* et de la *Petite Presse*, a succombé à une maladie qui le tenait alité depuis près de quatre mois. Il était, depuis dix ans, le collaborateur de M. Dalloz.

— M. Adolphe-Félix Gatien-Arnoult, ancien représentant du peuple, vient de mourir à Mont-de-Marsan des suites d'une bronchite capillaire.

Né à Vendôme, le 30 octobre 1800, il fit ses études à Orléans, entra dans l'Université et fut successivement professeur à Nevers, à Bourges, à Reims et à Nancy. Nommé professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, puis élu conseiller municipal et adjoint au maire de cette ville, il devint le chef du parti libéral, et dès lors ne s'occupa plus que de politique.

M. Gatien-Arnoult, nommé recteur de l'Académie de Toulouse en septembre 1870, a été admis à la retraite avec le titre de recteur honoraire en 1873. Il a publié plusieurs ouvrages de philosophie et une *Histoire de la philosophie en France*.

— Les journaux de Rouen ont annoncé dernièrement le décès de M. Homberg, ancien conseiller à la Cour de ville, né au Havre en 1802.

M. Homberg a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Histoire du régime dotal chez les Romains; — Abus du régime dotal au point de vue des intérêts du pays et de ceux de la famille; — De la répression du vagabondage, suivi de notes supplétives sur l'emprisonnement et sur la transportation.*

— On annonce du département de la Haute-Saône la mort d'un ancien député, M. Jaquot de Rouhier, marquis d'Andelarre. On lui doit : *De la démocratie en Franche-Comté; — De l'enquête agricole; lettres au rédacteur en chef de la « Franche-Comté »; — Les Principes de la Révolution française et le programme de 1789.*

— On annonce la mort de M. Jeanmaire, éditeur de publications socialistes et antireligieuses.

— Les journaux de Toulouse annoncent la mort de M. Louis Jougla, directeur gérant du *Journal de Toulouse* depuis quarante ans.

— Dernièrement ont eu lieu les obsèques de M. Marchal, sous-bibliothécaire de la Faculté de droit de Paris.

— Nous apprenons la mort de M. Plocque, juge suppléant au Tribunal civil de la Seine. M. Plocque était fils de l'ancien bâtonnier. Avant d'entrer dans la magistrature, il avait débuté avec succès au barreau.

M. Plocque était très instruit. Il a publié sur le régime des eaux et sur les cours d'eau plusieurs volumes justement appréciés.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Xavier Raymond, l'un des plus anciens collaborateurs du *Journal des Débats*. Il y était entré, en effet, en 1840, et il y avait, pendant de longues années, traité avec une rare compétence les questions de politique étrangère. En 1845, il fit partie de l'ambassade de M. de Lagrenée en Chine, et il avait rapporté de ce voyage une foule de notes et de documents dont une partie seulement a été publiée.

M. Xavier Raymond était né en 1812 à Paris. Après avoir fait au collège Sainte-Barbe de brillantes études, il embrassa les doctrines saint-simoniennes et débuta au *Globe* en 1832. Il passa ensuite au *Temps*, où il s'occupa exclusivement de littérature. Outre des traductions de l'anglais, M. Xavier Raymond a publié de nombreux ouvrages dont les principaux sont : *les Campagnes de Chine* (1841-1842), *l'Inde* (1845), *l'Afghanistan* (1853), *Lettres sur la marine militaire* (1857), *les Marines de la France et de l'Angleterre* (1862), etc.

ÉTRANGER

— **Allemagne.** — On annonce de Breslau que le professeur Huschkle vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses travaux sur l'antiquité et la jurisprudence romaine lui avaient valu une grande notoriété dans le monde des érudits.

— M. Feldmanowski, conservateur du musée archéologique de Posen, vient de mourir. Il avait traduit les œuvres de Schiller, de Gœthe et de Byron. Il était également l'auteur de plusieurs travaux archéologiques.

— **Angleterre.** — M. James Fergusson, auteur de plusieurs livres remarquables sur l'architecture, est mort il y a quelques semaines. M. Fergusson a publié une *History of architecture in all countries from the earliest times down to the présent*, 3 vol., 1865-1867; *The Rock-Cut temples of India*, 1845; *Ancient architecture in Hindostan*, 1847; *Palaces of Nineveh and Persepolis*, 1851. En 1849, il publia son *New system of fortification* et *True principles of beauty*; en 1847, *The Topography of Jerusalem*, où il exposa ses théories sur l'emplacement exact du grand temple des Israélites, théories qui n'ont pas

été confirmées par des recherches plus récentes. Citons encore *Free and Serpent Worship,* 1873, et *The Mausoleum of Halicarnassus,* 1862. Son dernier ouvrage, *le Parthenon,* avait paru en 1882.

— M. Morris, qui pendant vingt-deux ans a occupé la chaire de géologie à l'University College de Londres, vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans.

— **Autriche.** — On annonce la mort, dans une maison de santé, à Dobling, près Vienne, de l'auteur dramatique Ebersberg, connu dans le monde des lettres sous le nom de O. F. Berg. Le défunt était propriétaire de la feuille humoristique *Kikeriki.*

— M. Eduard Hœlzel, chef d'une des principales librairies d'art de Vienne, est mort le 21 décembre. Ce fut M. Hœlzel qui introduisit en Autriche le procédé de la chromo-lithographie.

— La *Revue britannique* annonce la mort, à l'âge de soixante et onze ans, de M. Lebègue, imprimeur-éditeur à Bruxelles et chef d'une des maisons de librairie les plus importantes de la Belgique. — C'est M. Lebègue qui, avec son associé Brouwet, fonda sur le continent la première agence de publicité à l'instar de celles qui existaient en Angleterre et aux États-Unis.

Né à Paris en 1814, M. Lebègue était demeuré Français de cœur, d'esprit et d'aspirations.

C'était non seulement un éditeur fort intelligent, suivant avec intérêt la marche des idées, et un libraire instruit, mais un lettré, presque un érudit, un critique fin et délicat, qui se surprenait quelquefois à écrire de livres, des romans, quand ceux des autres ne lui plaisaient qu'à demi. Mais, par-dessus tout, M. Lebègue était un homme de cœur, toujours disposé à venir en aide au talent malheureux ou méconnu. M. Lebègue laisse de nombreux regrets parmi ses correspondants de Paris, qui savaient apprécier son tact, sa délicatesse, sa parfaite urbanité, et au sein de la colonie française de Bruxelles, qui perd en lui un de ses membres les plus sympathiques et les plus dévoués.

— **Italie.** — On annonce la mort, à Turin, de l'historien Nicomède Bianchi, à l'âge de soixante-sept ans.

M. Bianchi, qui était sénateur du royaume italien, avait publié notamment *la Politique du comte de Cavour de 1852 à 1861,* qui contient plus de deux cents lettres inédites du ministre de Victor-Emmanuel.

Dans ces derniers temps, Nicomède Bianchi avait commencé la publication d'un grand ouvrage en huit volumes : l'*Histoire de la monarchie piémontaise,* que sa mort laisse inachevé.

— **Suisse.** — M. Frédéric de Tschudi, auteur de *la Vie animale des Alpes,* vient de mourir à Saint-Gall.

— **Hollande.** — Nous avons la tristesse d'apprendre la mort de M. J.-H. Scheffer, bibliothécaire-archiviste de la ville de Rotterdam, correspondant du *Livre,* homme très érudit, auteur de nombreuses publications estimées. M. Scheffer est mort à l'âge de cinquante-quatre ans. Nous tenons à rendre hommage à la mémoire de ce Français de cœur, venu à Paris en ces derniers temps dans le but de former une ligue contre l'envahissement des livres allemands en Hollande, en favorisant l'extension de la littérature française dans un pays où jusqu'ici notre langue écrite avait été si largement accueillie.

— **Russie.** — On nous annonce la mort de M. Aksakoff; il était âgé de soixante-trois ans.

Né en 1823, dans la province d'Orenbourg, M. Aksakoff fit ses études à l'École de droit impériale de Saint-Pétersbourg et se voua dès sa jeunesse à la carrière littéraire. En 1852, il fondait à Moscou le *Moskovski Sbornik* (Recueil de Moscou), le premier organe du parti slavophile. Le jeune Aksakoff faisait déjà figure dans les rangs de ce parti, dont il est devenu et resté jusqu'à sa mort le chef reconnu. Ce journal n'eut pas de succès, et en 1861 M. Aksakoff entreprit la publication d'une feuille quotidienne, *Dien* (le Jour), qu'il dirigea jusqu'en 1865. Pendant les années 1867 et 1868, il était directeur et rédacteur en chef du journal *Moscou,* qui fut supprimé par la censure comme trop violent contre le gouvernement, insuffisamment panslaviste à son gré. Après quelques années de repos, M. Aksakoff fonda un nouveau journal, *Russ* (la Russie), dans lequel il a continué à défendre les idées slavophiles. Un de ses derniers articles contre l'Autriche lui avait valu un premier avertissement de la censure.

— On annonce de Saint-Pétersbourg la mort de M. Zackharow, professeur à l'Université impériale de cette ville; il laisse de nombreux travaux sur l'orientalisme, notamment un *Dictionnaire mandchou russe.*

États-Unis. — On annonce la mort de M. Sibley, bibliothécaire de Harvard College, auteur d'un grand nombre d'ouvrages bibliographiques dont voici les plus connus :

Index to the Writings of George Washington; a history of the Town of the Union; Index to the Works of John Adams; Notices of account books of treasurers of Harvard College from 1669-1752; Notices of the triennal and annual catalogues of Harvard U., wich a reprint of 1674, 1682 and 1700 et trois volumes de biographies de Harvard graduates.

— **États-Unis.** — On annonce la mort du Rev.

Henry Norman Hudson, shakespeariste distingué. M. Hudson a publié de nombreux travaux sur son auteur favori, à savoir : *Shakespeare Plays* (1851), *School Shakespeare* (1870), *Shakespeare's life art and characters* (1872), et en dernier lieu l'édition Harvard de Shakespeare. M. Hudson avait collaboré successivement au *Churchman*, au *Church monthly* et à la *Saturday Evening Gazette* de Boston.

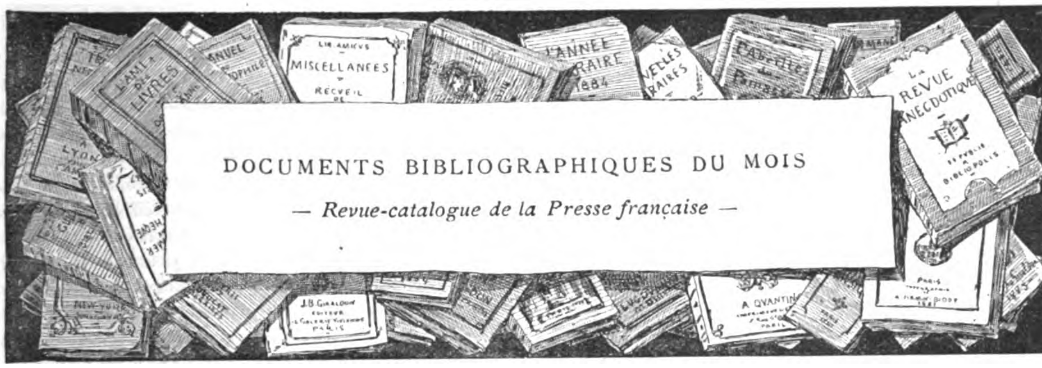
— M. Joshua B. Lippincott, un des principaux libraires-éditeurs des États-Unis, est mort dans les premiers jours de janvier.

M. Lippincott avait débuté en fondant, en 1836, à Philadelphie, une librairie qui tout d'abord n'édita que des bibles et des livres de prières. En 1850, il acheta le fonds de MM. Grigg et Elliot et réussit au bout de quelques années à placer sa maison au premier rang des maisons d'éditeurs de Philadelphie. C'est de ses presses que sortirent plusieurs publications célèbres, notamment l'*Histoire des tribus indiennes,* par Schoolcraft, publiée sous les auspices du gouvernement; les six volumes in-folio de cet ouvrage n'ont pas coûté moins de 500,000 francs. Vers 1857, M. Lippincott s'assura, moyennant 25,000 francs à verser immédiatement et le payement d'une annuité de 30,000 francs, le droit de publication des *Œuvres historiques de Prescott* en quinze volumes. Citons encore parmi les principales publications de sa maison les ouvrages suivants : *Dictionary of authors,* par M. Allibone (1870-71); *Pronouncing Gazetteer of the World* (1855); *Lippincott's Magazine,* revue mensuelle qui paraît depuis 1868, etc.

A la réunion convoquée à l'occasion de la mort de M. Lippincott, par les libraires et éditeurs de Philadelphie, l'assemblée vota une résolution qui contient le passage suivant :

« Philadelphie pleure la mort d'un de ses meilleurs et de ses plus zélés citoyens et l'industrie de la librairie son membre le plus distingué. C'est à l'énergie et à l'initiative de M. Lippincott que sont dues la création et la prospérité d'une maison qui a largement servi les intérêts de Philadelphie. »





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES, n° 1. L. Say : Les interventions du Trésor à la Bourse depuis cent ans. — Glasson : Les abus qui peuvent résulter du conflit des lois relatives au mariage. — Albert Sorel : Les plans politiques de Mirabeau. — Louis Ayral : La question de la séparation de l'Eglise et de l'État en Angleterre. — R. Koechlin : La politique française au congrès de Rastadt; les préliminaires et la formation du congrès. — Poinsard : Les cédules immobilières de l'income-tax en Angleterre. — ART (n° 521). Max Rooses : Pierre-Paul Rubens et Balthasar Moretus. — Elmic : Vente de tableaux, aquarelles et pastels de M. Edmond Yon. — H. Delaborde : Gérard Edelinck. — E. Müntz : Un artiste alsacien au xve siècle; Études sur Martin Schœn; M. Piguet, peintre et graveur.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (6e livraison, 1885). Langlois: Lettre adressée à Alfonse de Poitiers (1251). — Omont : Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourée à la Bibliothèque Nationale. — Delisle : Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc. — BULLETIN MONUMENTAL (novembre-décembre). Dehaisnes : Les procédés de l'école flamande primitive et la peinture à l'huile. — F. de Mély : Le chef de saint Tugual, à Nantes. — Bernard : Saint-Lizier; peintures, coffret et sarcophage. — Lefèvre-Pontalis : Fonds baptismaux d'Urcel et de Laffaux (Aisne). — Comte de Marsy : Les cours d'archéologie dans les grands séminaires et la conservation des objets d'art dans les édifices religieux. BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 janvier). Etude sur la justice militaire. — Géographie de l'Allemagne. — Etude sur l'emploi des signaux dans la télégraphie militaire. — Règle générale pour l'emploi des trois armes au combat. — De l'alimentation du soldat. — Essais de tir à Bucharest. — (23 janvier). Exposé des changements apportés dans la composition et l'organisation des forces militaires dans la presqu'île des Balkans. — Essais de tir avec des armes de petit calibre. — (6 février). Dressage de l'infanterie à la marche et au combat en forêt. — Emploi et action de la cavalerie sur le champ de bataille. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre-décembre). Paris en 1596, vu par un Italien. — La conférence historique des conseillers de ville au xviiie siècle. — Contrat de mariage de Germain Pilon. — Le siège de Metz en 1552.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 janvier). Guilleux : La venue de saint Pierre à Rome. — Postel : Le royaume d'Annam. — De Harlez : Les livres sacrés ou canoniques de la Chine. — Uzed : La société espagnole sous Philippe IV d'après les drames de Calderon. — Allard : Le pontificat de saint Corneille et la persécution de Gallus. — CORRESPONDANT (25 janvier). F. Bouiller : De la justice historique. — De Lacombe : Les premières années de Berryer. — Chantelauze : La fin de la Fronde et l'arrestation du cardinal de Retz. — Douhaire : *Fléchier orateur*, par l'abbé Favre. — *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. — (10 février). Chantelauze : Le grand Condé, par M. le duc d'Aumale. — Abbé Sicard : Le prêtre et l'instituteur. — De Pontmartin : Joseph Méry et Joseph Autran. — De Ganniers : Les droits de la France à Madagascar. — CURIEUX (LE) (janvier). Barras. — La question Louis XVII. — Gyp. — Rousselin. — Lesage. — Meissonier. — Lettres inédites de Cambacérès. — Sieyès. — Henri Rivière. — DECADE (20 janvier). La vérité sur Molière. — Les îles Kerguelen. — Animaux apocryphes.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 janvier). Le projet de monopole de la vente des alcools. — La politique coloniale et les intérêts économiques et politiques de la France. — La propriété rurale et les capitalistes en Algérie. — La production du charbon en Angleterre et aux États-Unis pendant quinze ans. — (23 janvier). Le projet de loi sur les sociétés par actions. — Le commerce extérieur de la France pendant l'année 1885. — L'État et la question ouvrière : le cas des ouvriers mineurs. — La Birmanie et les Anglais. — (30 janvier). Le projet de monopole de la vente de l'alcool. — Le commerce extérieur de la France pendant l'année 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant l'année 1885. — La prévoyance publique et les gouvernements. — La propriété rurale et les capitalistes en Algérie. — La question irlandaise. — La Tripolitaine : ses populations, ses ressources commerciales et son avenir. — (6 février). Le traité avec Madagascar et les intérêts français. — L'émeute de Decazeville. — La liquidation de la crise et la reprise des affaires. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 janvier). Le banquet Molière. — Paul Baudry. — Une bague royale. — Livres poursuivis. — Page inédite de Casanova. — La Fontaine. — (15 février). Réception de M. Ludovic Halévy à l'Académie. — Les autographes de M. Charavay. — Les petits salons. — Rochefort sauvé par la sainte Vierge. — L'ignorance de Rachel. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (février). P. Sédille :

L'architecture moderne en Angleterre. — Ch. Gueulette : Le portrait de Mme Jarre, par Prud'hon, au Louvre. — Ephrussi : Paul Baudry. — Darcel : La collection Ch. Stein. — Gonse : La Renommée de Cadillac au musée du Louvre. — Lecoy de la Marche : L'art d'enluminer. — Gonse : *Les peintres verriers français*, par M. Magne; — *Ilios*, par le docteur Schliemann.

L'HOMME (25 décembre). Fauvelle : Conséquence naturelle de la science libre. — H. Germain : Note sur le dépôt moustérien des Borderies, de Cognac. — Le musée Guimet. — L'éducation des idiots.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 janvier). Ch. Huit : *Le Protagoras.* — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — Croiset : Thucydide. — Géographie homérique. — (23 janvier). Boissier : Tacite. — Martha : La philosophie à Rome. — Croiset : La philosophie gnomique. — (30 janvier). Huit : *Le Protagoras.* — Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Histoire des colonies. — De Beaucourt : La pragmatique sanction de Charles VII. — L'atlas colonial de M. Mager. — (6 février). Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Crouslé : La deffence et illustration de la langue française. — Croiset : La philosophie des poètes lyriques; Pindare. — Boissier : Tacite. — Levallois : Clément Marot. — Ariste : Le théâtre de Victor Hugo, à propos de la reprise de *Marion Delorme.* — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 janvier). Œuvres de Cl. Marot. — Mélanges de la Société des bibliophiles français. — Bibliotheca Janiniana. — Ch. Nodier. — Brochure imprimée à Arras. — Daumier Gavarni — Un service de presse en 1817. — Ouvrages sur Villon. — Mémoires d'une contemporaine. — Gérard de Nerval et le *Faust* de Gœthe. — Origine des abats-jour et de la suppression des mouchettes. — (10 février). Portraits charges de Vallès. — Aug. de Châtillon. — Mémoire d'une contemporaine. — Papiers du Japon. — Scribe raconté par lui-même. — Lettre inédite de Scribe à un journaliste qui lui demandait sa biographie.

JOURNAL DES SAVANTS (janvier). Barthélemy-Saint-Hilaire : Inspection archéologique de l'Inde. — Ch. Levêque : Mme de Maintenon. — A. Maury : Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques. — Haureau : *Epistolæ pontificum romanorum ineditæ* — J. Girard : La vie antique.

LES LETTRES ET LES ARTS (février). A. Dumas : Une volée de paradoxes. — Jean Lahor : Judith, sonnet. — Ch. Yriarte : Le graveur d'épées de César Borgia. — F. Coppée : Le livre posthume. — M. Bouchor : Ceylan. — Max. du Camp : Une histoire d'amour. — F. Masson : La théophilantrophie. — M. Barrès : Notes sur M. Paul Bourgets.

MAGASIN PITTORESQUE (30 janvier). Le Conseil d'État et la Cour des comptes. — Hennebert : Travaux de campagne. — Charles-Quint n'a pas été moine. — Zurcher : Station hivernale à l'île Jean-Mayen. — (15 février). La comédie des *Plaideurs* de Racine. — Al. Bertrand : L'art gaulois au IVe siècle avant notre ère. — Observatoire d'astronomie physique, à Meudon. — Lafaye : Monreale (Sicile). — La vie d'un écolier suédois il y a cinquante ans. — MATERIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'HOMME (décembre). Chantre : Les dolmens du Caucase. — MOLIERISTE (février). J. Claretie : Toast à Molière. — De Lapommeraye : Les gloires nationales. — G. Monval : Notre 15 janvier. — A. Loquin : La musique de la chanson du *Misantrophe.* — G. Monval : La « fameuse comédienne » et la *Vie des Saints.* — Docteur Bernard : Pourceaugnac en Chine.

NATURE (23 janvier). Kobelkoff ou l'homme-tronc. — Bolide observé à Toulon le 8 janvier 1883. — Les fils micrométriques des lunettes astronomiques. — Le grand galvanomètre de l'Université de Cornell. — Théorie de la constitution des gaz; travaux de M. Hirn. — Les eucalyptus géants de l'Australie. — (30 janvier). L'Observatoire Lick sur le mont Hamilton (Californie). — Nouvel appareil de microphotographie de M. Yvon. — Comètes attendues en 1883. — Les flammants. — Curiosités postales en Angleterre. — (6 février). La téléphonie domestique; le bouton-téléphone. — La vaseline et son emploi dans l'alimentation. — Une orchidée rare, le *Wadan Lowii.* — Les effets du courant électrique produit par la machine rhéostatique. — Les tunnels sous la Mersey et sous la Sevren. — (13 janvier). La statue de Claude Bernard. — Sur la résistance de l'air au point de vue de la navigation aérienne. — Eclairage électrique de l'Eldorado, à Paris. — Les explosions de torpilles. — L'arithmétique en boules. — Les éléphants savants. — Le gaz naturel aux Etats-Unis. — Appareil photographique à mise au point automatique. — NOUVELLE REVUE (15 janvier). Vasili : La société de Madrid. — E. Davis : L'Irlande. — Ch. Cotard : L'impôt foncier. — Milliot : Etat actuel de la peinture en Italie. — Sully-Prudhomme : J.-J. Rousseau.

POLYBIBLION (janvier). L. Couture : Ouvrages de philosophie. — Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 janvier). Quatrefages de Laroquette. — Le milliard des émigrés. — Les rentes de Beaumarchais. — L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — Les représentants du Languedoc à l'Assemblée des notables. — REVUE ALSACIENNE (janvier). E. Hepp : Souvenirs diplomatiques. — M. G. Rothan : L'Allemagne et l'Italie (1870-1871). — Ch. Rabany : Les généraux alsaciens sous la Révolution. — Ephémérides alsaciennes-lorraines. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (janvier). Topinard : Mensuration des crânes des grottes de Baye; époque néolithique. — Verneau : La race de Cro-Magnon, ses migrations, ses descendants. — N. Seeland : Les Kirghis. — De Nadaillac : Les pierres à cupules. — Ledouble : Contribution à l'histoire des anomalies musculaires. — Topinard : Le principe des nationalités, à propos de la péninsule des Balkans. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (18 janvier). Socin : Grammaire arabe. — Le texte du nouveau testament. — De Villefosse et Thédenat : Inscriptions romaines de Fréjus. — Brunner : Le mithium. — Hüffer : Souvenirs de Schiller. — Rieger : Schiller et la Révolution. — Schanzenbach : Influences françaises chez Schiller. — P. Meyer : Girart de Roussillon. — (25 janvier). Domaszewsky : Les enseignes de l'armée romaine. — Pflug-Harhung : *Iter italicum.* — Gay : Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance. — Loiseleur : L'Université d'Orléans. — Bussière : La révolution du Périgord. — Bouvier : Les Vosges pendant la Révolution. — De Seilhac : Les volontaires de la Corrèze; l'abbé d'Espagnac. — Jung : Dubois-Crancé. — (1 février). Peltier et Cagnat : Le monument d'Ancyre. — Kukula : Le codex de Cruquius. — Gedéon : L'Athos. — Travaux sur le vocabulaire celtique. — Essais relatifs aux antiquités scandinaves. — (8 février). Grousset : Etude sur l'histoire des sarcophages chrétiens. — Antoine : Syntaxe de la langue latine. — Plessis : Térence, les *Adelphes.* — Faguiez : La mission du P. Joseph à Ratisbonne. — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier). O. Feuillet : *La Morte.* — A. Leroy-Beaulieu : L'Angleterre et la Russie; leurs rivalités coloniales. — De Laveleye : La Roumélie orientale, la Macé-

doine, Constantinople. — Rothan : L'Allemagne au lendemain de l'affaire du Luxembourg. — Bardoux : La bourgeoisie française pendant la Révolution. — Ebelot : Le progrès de la République argentine. — (1er février). Caro : Comment les dogmes finissent et comment ils renaissent. — Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — Jurien de la Gravière : La marine de 1812. — A. Duruy : Dubois-Crancé, à propos d'un livre récent. — Bellaigue : L'Opéra-Comique; de l'origine à Boïeldieu. — Valbert : Une biographie allemande de Beaumarchais. — REVUE FELIBREENNE (janvier). Roumanille : Lou-Gau. — Brémond : Plueio d'Estello. — Gautier : Mau-Leoun. — Bibliographie des ouvrages relatifs au félibrige, 1884-1885. — REVUE FRANÇAISE DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES (décembre 1885). La question des chemins de fer en Orient. — Wilhelm : Le Transwaal; son histoire, ses productions. — De la Martinière : La Birmanie, son histoire et sa situation actuelle. — Rivière : Agram et les Croates. — REVUE GENERALE (15 janvier). Ch. de Larivière : Catherine II et Mme Geoffrin. — Ad. Franck : L'amour d'après Michelet. — Yves-Guyot : *La Femme*, essai de sociologie physiologique du docteur Thulié. — (1er février). Ch. de Larivière : Catherine II et Mme Geoffrin. — Mme Fuchs : Etude sur quelques points de la musique dramatique, à propos de l'œuvre de Richard Wagner. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (janvier). Th. Denis : L'enseignement de la parole aux sourds-muets. — Juillet Saint-Lager : Elections municipales; jurisprudence du Conseil d'Etat. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'Etat en matière de postes et de télégraphes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (février). Hamy : La terre et l'homme. — Piat : Bagdad; la cité des Califes. — Foncin : Les indigènes de l'Algérie. — De Gérando : Formation de la nationalité hongroise. — Drapeyron : Réception de M. de Brazza à la Société de géographie. — De la Martinière : Itinéraire de Ouezzam à Meknès. — Gide : A quoi servent les colonies? — Monin : Les sociétés savantes et le centenaire de 1789. — REVUE LITTERAIRE (janvier). Ch. Sarrazin : L'Europe et la Révolution française (Albert Sorel). — ***. Le Prêtre de Némi (M. Renan). — J.-M. R. Histoire de Charles VII (G. du Fresne de Beaucourt). — Un docteur en théologie : La mystique, d'après saint Thomas d'Aquin (R.-P. André-Marie Meynard). — G. Bois : Fléchier orateur (A. Fabre). — A. Loth : Le drame musical (Edouard Schuré). — L. Nemours Godré : Passé et Présent (Xavier Marmier). REVUE MARITIME ET COLONIALE (décembre). Mizon : Les routes du Congo. — Hilleret : De l'excentricité dans les instruments à réflexion et des moyens d'y remédier. — Miet : La pêche d'Islande en 1885. — Crémazy : Notes sur Madagascar. — REVUE DU MONDE LATIN (février). L'Espagne telle qu'elle est. — Denys Cochin : Essai sur la variabilité des espèces. — Augusto da Costa : Napoléon Ier au Brésil. — Gidel : Les Grecs dans l'Europe occidentale aux xve et xvie siècles. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février). A. Binet : La perception de l'étendue par l'œil; recherches expérimentales. — Tarde : Problèmes de criminalité. — Carrau : La philosophie de Butler; la morale. — Binet et Féré : Expériences sur les images associées. — Hoctès : A propos de graphologie. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (16 janvier). P. Janet : M. Beaussire et ses *Principes de morale*. — Tolstoï : Mon adolescence. — (25 janvier). De Varigny : Les Américains dans l'isthme de Panama. — Tolstoï : Ma jeunesse. — Léo Quesnel : M. Stanley et son exploration du Congo. — Levasseur : Une nouvelle encyclopédie. — (30 janvier). Legouvé : Mon père. — Brunetière : Les causes du pessimisme. — Tolstoï : Ma jeunesse. — Hugues Le Roux : *Un Parisien*, par M. Gondinet. — *La mer*, par M. J. Richepin. — REVUE RETROSPECTIVE (15 février). — Anecdotes de l'Empire et de la Restauration : épisodes du siège de Tarragone (1811). — Réconciliation de Napoléon Ier avec le général Lecourbe (1815). — Le culte de la cocarde. — La dernière entrevue de Louis-Philippe avec l'archevêque de Paris (1847). — REVUE SCIENTIFIQUE (16 janvier). M. Duval : L'anatomie générale et son histoire. — Ch. Richet : Les poissons et la température. — Zambaco : L'exaltation religieuse en Orient. — Grimaux : Balzac et la chimie. — (23 janvier). Planchut : Le nouvel état du Congo. — M. Duval : L'anatomie générale et son histoire. — Cosmovici : Les poissons fossiles en Roumanie. — (30 janvier). Tsa-Kny : Les sectes religieuses en Russie. — Thoulet : La biologie minérale. — David : Les origines de l'art dentaire. — Amat : La flore du M'zab. — (6 février). La médecine militaire en 1886. — Bourquelot : La fermentation du lait. — Trois savants anglais : Carpenter, Huxley, Hooker. — Deventer : La loi des proportions multiples.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier). Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord; la bataille d'Amiens. — A propos de l'organisation du génie militaire. — Brun : Le nouveau système d'habillement. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — (1er février). *La République et l'armée*, par le colonel Starck.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Angleterre. — *The Zoological Record*, xxie volume, par F. Jeffrey Bell. Liste des ouvrages ayant trait à la zoologie, parus en 1884. Londres, Van Voorst.

Bibliography of Egypt and the Soudan, par le prince Ibrahim Hilmy, première partie. 1 vol. in-4°. de 398 p. Londres, Trübner.

The Bookseller, a monthly newspaper of british and foreign literature. Londres, 12, Warwick Lane. — Prix : 6 fr. 25.

Book-Lore, a monthly magazine of bibliography. Londres, Eliot Stock.

Gillespie : *Codex chethamensis*, a description of the hebrew roll of the Pentateuch in the Chetham Library. Manchester, Simpkin. 8 p. in-8°.

Fifteenth annual report of the free public libraries and art museums committees. Bradford, M. Field.

Eleventh annual report of the library and gallery of art committee. Swansea. Cambrian printing works. 26 p. in-8°.

A Welsh : *A bookseller of the last century*, being some account of the life of John Newbery and of the books he published, with chapters on the later Newberys. Londres, Griffith et Welsh. — Prix : 25 francs.

Allemagne. — *Anzeiger für die neueste pädagogische Literatur,* par H.-E. Stötzner. xve année, 1886. Leipzig, chez Klinkhardt.

Philologischer Anzeiger, supplément au *Philologus,* par E. v. Leutsch. XVIe volume. Göttingen, chez Dietrich. — Prix : 18 fr. 75.

Allgemeine Bibliographie für Deutschland, liste hebdomadaire de toutes les nouvelles publications d'Allemagne. Année 1885. Leipzig, Hinrichs, in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Medizinische Bibliographie, par A. Würzburg, 3e année. Leipzig, Breitkopf et Härtel. — Prix : 7 fr. 50.

Bibliotheca historico-naturalis, physico-chemica et mathematica, ou catalogue systématique des nouvelles publications relatives aux sciences naturelles et mathématiques, par R. v. Hanstein. xxxve année, 1885, fasc. 1er. Göttingen, Vandenhœk et Ruprecht. — Prix : 1 fr. 70.

Bibliotheca germanorum gynæcologica et cosmetica, avec indication des ouvrages traduits en langues étrangères et l'indication de l'ouvrage original étranger s'il y a lieu, par Hugo Hayn. Supplément à la 2e édition de la *Bibliotheca germanorum erotica.* Leipzig, Albert Unflad, gr. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

R. Biedermann : *Répertoire de la littérature technique,* journaux et périodiques. Année 1884. Berlin, C. Heymann, gr. in-8°. — Prix : 19 francs.

Börsenblatt für den deutschen Buchhandel, organe de la librairie allemande. Année 1886. Leipzig, in-4°. Ce journal paraît tous les jours, sauf les dimanches et jours de fête, et n'est destiné qu'aux seuls libraires.

J. Braun : *Les catalogues des foires de Francfort et de Leipzig.* Article paru au *Börsenblatt,* n°s 294, 296 et 298.

Alb. Erlecke : *Die Besitz- und Firmenveränderungen im deutschen Buchhandel,* 1750-1886. Leipzig, Sigismund et Volkening, 120 p. in-8°. — Prix : 5 fr. 25.

K. Gödeke : *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung aus den Quellen.* Histoire de la poésie allemande. 2e édition, 5e fac. Dresde, Ehlermann, gr. in-8°. — Prix : 4 fr. 50.

Katalog der Bibliothek des gemeinschaftlichen thüringischen Oberlandesgerichtes zu Jena. Jena, Pohle, in-4°.

Kirchhoff : *Die Entwicklung des Buchhandels in Leipzig bis in das zweite Jahrzehnt nach Einführung der Reformation* (le développement de la librairie à Leipzig). Leipzig, Kirchhoff et Wigand, 88 p. gr. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

F. Kraus : *Johann Gutenberg et l'invention de la typographie* (*Deutsche Rundschau*).

Repertorium für Kunstwissenschaft, rédigé par Hub. Janitschek. IXe vol., 1er fasc. Berlin et Stuttgart, W. Spemann.

Roth : *Histoire et description de la bibliothèque royale de Wiesbade* (Landesbibliothek) et histoire des bibliothèques des couvents du Nassau.

E. Weller : *Lexicon pseudonymorum.* 2e édition, 627 p., gr. in-8°. Ratisbonne, A. Coppenrath. — Prix : 30 francs.

Italie. — Ant. Bruni : *Scuole, biblioteche, mostre e conferenze.* 7° annuario delle biblioteche popolari in Italia e all' estero. Milano, G. Agnelli, 190 p. in-16. — Prix : 2 francs.

Codices manuscripti græci Bibliothecæ Vaticanæ descripti præside J.-B. Pitra, *recensuit* H. Stevenson. Vol. I. Romæ, typographia Vaticana, 336 p. in-4°.

Raff. Erculei : *Intaglio e Tarsia in legno;* brevi cenni sulla storia di queste due arti in Italia dal secolo XIII e XIV. Roma, tip. Civelli.

Enr. Narducci : *Illustratione bibliografica di un codice Membranaceo* che si conserva nella B. Angelica di Roma, col titolo « Utriusque Barzizæ patris et filii, Pauli Veneti et aliorum orationes et epistolæ ». Roma, 14 p. in-8°.

C. Lozzi : *Paleografia e critica storica.* Article paru au *Bibliofilo,* 1885, n° 12.

L.-S. Olschki : *Saggio di una storia delle piu notevoli distruzioni di libri* (*Il Bibliofilo,* p. 179-183).

Espagne. — De la Fuente : *Historia de las Universidades colegios y demas establecimientos de enseñanza* en España. Tomo II. Madrid, imprenta de la viuda de Fuentenebro, 631 p. in-8°.

J.-V. Lastarria : *Recuerdos, literaros.* Datos para la historia literaria de la America española i del progreso intellectual en Chile. 2e édition revisée. Santiago de Chile, M. Servat, 605 p. in-4°, con 53 retratos intercalados.

Menendez, y Pelayo, Marc. Horacio en España. *Solaces bibliográficos,* 2e ed. refundida. Tomo II. Madrid, Murillo, 411 p. in-8°.

Vergara y Vegara : *Escritores Colombianos,* articulos literarios, 1re série. Madrid, Murillo, 418 p. in-8°.

La Rivista critica de historia, literature y bellas artes. Publicacion quincenal dirigida por Felipe B. Navarro. — Prix : 28 pesetas.

Leyendas Moriscas, sacadas de varios manuscritos existentes en las Bibliothecas nacional, real, y de P. de Gayangos por G. Robles. Tomo I, in-8°.

Pays-Bas. — *Nieuwsblad voor den bœkhandel* (journal de la librairie). LIIIe année. Amsterdam, in-4°. Ce journal hebdomadaire donne une liste de tous les ouvrages publiés dans les Pays-Bas et les colonies néerlandaises. — Prix : 21 francs.

Russie. — *Tableau général méthodique et alphabétique* des matières contenues dans les publications de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Supplément n° 2, gr. in-8°.

Rossica et Baltica. C'est sous ce titre que paraît chaque année une bibliographie des ouvrages publiés en langues anglaise, allemande et française, relatifs à la Russie et aux provinces baltiques. La première partie, *Baltica,* donne la liste de 350 ouvrages; la seconde, *Rossica,* en contient 500; une troisième, sous le titre de *Polonica,* n'en donne qu'une centaine. Reval, chez M. Lindfors, 62 p. in-8°.

Bibliographie des ouvrages ayant trait à la marine et parus de 1701 à 1882 Saint-Pétersbourg, 1885, in-8° (en russe).

Suède. — G. Berghman : *Études sur la bibliographie elzévirienne,* basées sur l'ouvrage « les Elzevier » de M. A. Willems. Stockholm, Ivar Häggström, 76 p. avec 470 figures re-

produisant les vignettes, culs-de-lampe et lettres grises d'Elzevier.

Norvège. — Nordisk Boghandlertidende. xxe année. Copenhague, Delbanco.

J.-B. : *Norsk forfatter-lexikon.* 1841-80. ixe fasc. Christiania, Norske Forlagsforening.

États-Unis. — J.-S. Billings : *Index catalogue of the library of the Surgeon general's office*, N. S. army : authors and subjects. VIe vol. Washington, 1051 p. in-4°.

H. Carrington Bolton : *A catalogue of scientific and technical periodicals* (1665-1881). Washington, Smithsonian Inst.

University of California. Library Bulletin, n° 6. Photographs of sculpture presented by John S. Hittell. Berkeley, 22 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Janvier : Verzeichniss der Handschriftenkataloge der deutschen Bibliotheken (Les catalogues de manuscrits des bibliothèques allemandes), par A. Blau. — Eine neue Bücheranzeige des 15. Jahrhunderts. — *Comptes rendu* : Ancien catalogue de la Bibliothèque de l'église cathédrale de Bourges, publié par Victor Mortet.

Février : Les catalogues de manuscrits des bibliothèques allemandes (*Suite*). — Règlement sur l'organisation administrative de la bibliothèque royale de Berlin.

Deutsche Rundschau.

Février : Taine : Les origines de la France contemporaine, par lady Blennerhasset. — L. Friedländer : Schicksale der Homerischen Poesie. — E. v. Wildenbruch : Der Odyssee letzter Theil. — *C. R.* De l'enseignement du droit dans les universités allemandes, par G. Blondel.

Les numéros de janvier et de février contiennent deux nouvelles remarquables; la première, par Gottfried Keller, est intitulée : *Martin Salander;* la seconde, due à la plume féconde de Bret Harte, le célèbre romancier américain, porte le titre : *Emprisonné dans les neiges.*

Die Grenzboten.

3 décembre : La poésie dramatique d'Ernst v. Wildenbruch.

10 décembre : Frédéric le Grand et Gottsched.

7 janvier : Les corporations d'étudiants en Allemagne. — A. Rosenberg : Le style et la mode. — La pénurie de notre littérature.

14 janvier : La bibliographie de Herder, par Haym.

21 janvier : Agitations universitaires.

28 janvier : Le roman historique. — La réforme de l'Université en France.

Angleterre. — *The Athenæum.*

6 février : Life of monseigneur Dupanloup, bishop of Orléans, by the abbé F. Lagrange. 2 vol., traduction par lady Herbert. Chapman et Hall.

9 janvier : La sculpture antique : origine, description, classification des monuments de l'Égypte et de la Grèce, par Adrien Wagnon.

30 janvier : Victor Hugo, par Paul de Saint-Victor. — Victor Hugo and his critics.

The Contemporary Review.

Février : The pleasure of reading, par sir John Lubbock. — Through Persia, par Claude Vincent.

The Gentleman's Magazine.

Février : Frédéric Lemaître, par J.-W. Sherer. — Idyls of Karpathos, par J.-Th. Bent.

London Society.

Février : A soiree at madame Ancelot's, by Ch. Hervey.

The National Review.

Février : Glenaveril, a poem, by the earl of Lytton.

The Quaterly Review.

Janvier : The poem of the Cid, a translation of the spanish by John Ormsby. — Don Quixote de la Mancha, a translation by J. Ormsby. — Histoire des princes de Condé pendant les xvie et xviie siècles, par M. le duc d'Aumale. Tomes III et IV. — Report of the historial M. S. S. Commission : House of Lords paper. Vol. I à IX.

Walford's Antiquarian.

Février : Our early antiquarians : Elias Ashmole. — Swift's annotations in Macky's memoirs. — How my Shakespearean collection arose, par H.-R. Forrest. A literary magazine of seventy years ago.

The Saturday Review.

2 janvier : The early history of Oxford, 727-1100. — Branwell Brontë. — Burton's arabian nights. — Les publications de Noël en France. — Les Français en Russie et les Russes en France, par L. Pingaud. — L'esprit de Montaigne, par C. Saucerotte. — Le Maroc, par A. Marcet.

9 janvier : Madame Mohl, her salon and her friends, par Kathleen O'Meara. — Henriette-Anne d'Angleterre, par le comte de Baillon. — La revanche de l'enfant, par E. Delpit.

16 janvier : Monsieur Parent, par Guy de Maupassant.

23 janvier : Une école normale en Angleterre. — La proie du néant, par Ed. Thiaudière.

30 janvier ; Copyright in America. — M. Bressant. — Nouveaux essais de psychologie contemporaine, par Paul Bourget. — *Les Jacobites,* drame en vers par F. Coppée.

6 février : The Berkeley Manuscripts. — Reynolds. — Inventaire analytique des archives du Münster des affaires étrangères, correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac. — Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. — Mon premier crime, par G. Mazé. — Pensées, par l'abbé Joseph Roux.

Italie. — *Nuova Antologia.*

15 Janvier : A. Graf : Petrarchismo ed antipetrarchismo nel cinquecento. — G. Boglietti : Arsène Houssaye e le sue confessioni. — P. Fambri : Udienze Aretine. — *Compte rendu :* De l'enseignement du droit dans les universités allemandes, par G. Blondel.

1er février : M. Ferraris : L'epistolario di Gino Capponi. — *Compte rendu :* Le morcellement, par Alfred de Foville.

Il Bibliofilo.

Janvier : Le prime edizione degli elementi di Euclide. —

Quante satire scrisse il Menzini? — *Comptes rendus* : Ravenne, études d'archéologie byzantine, par Ch. Diehl. — Un mois en Espagne, par Ambroise Tardieu.

Revue internationale (*Florence*).

5 janvier : Étude historique sur la poésie populaire, par E. Martinengo-Cesaresco. — *Comptes rendus* : Paul Bourget, nouveaux essais de psychologie contemporaine. — W. Wundt : Eléments de psychologie physiologique. — Comte de Falloux : Etudes et souvenirs.

25 janvier : Mathilde Serao : Lucia Altimare. — E. Martinengo-Cesaresco : Etude historique sur la poésie populaire. — *Comptes rendus* : E. Müntz : Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps. — Ch. Perkins : Ghiberti et son école. — Ch. Diehl : Ravenne. — *L'Art*, revue bi-mensuelle illustrée.

Revue universelle internationale.

16 janvier : Mickiewicz : Une commémoration nationale en Pologne. — Grigorowitch : Le garçon de caoutchouc. — Louis Fourtoul : L'écriture.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Janvier : Louis Léger : Les écrivains français en Russie. — *Comptes rendus* : Ilios, ville et pays des Troyens, par Henri Schliemann. — Manuel d'archéologie : La vie antique des Grecs et des Romains d'après l'ouvrage de M. Guhl et Koner. — La civilisation en Italie au temps de la renaissance, par J. Burckhardt. — Etude sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie, par Louis Lefort. — Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, par M. Guyan. — Le général Bourbaki, par un de ses anciens officiers d'ordonnance. — Les catholiques libéraux, l'église et le libéralisme de 1830 à nos jours, par A. Leroy-Beaulieu. — Au Pole en ballon, par Victor Patrice.

États-Unis. — L'*American Bookseller*, de janvier, contient un article sur la maison Cassell, avec le portrait de M. John Cassel, le fondateur de la maison.

The Nation.

31 décembre : Lettres à un ami, par Demetrius ikélas.

7 janvier : Georgette, par Sardou.

14 janvier : Daudet's Sapho dramatized.

21 janvier : E. Dupuy : les grands maîtres de la littérature russe au XIXe siècle.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre. — Le premier numéro d'une nouvelle revue hebdomaire : *The Kensington Review*, a paru le 1er février.

Pologne. — *La Presse polonaise.*

Les journaux qui se publient actuellement en langue polonaise ne dépassent pas le chiffre 90, dont 36 en Prusse et 57 en Russie et en Autriche.

La ville de Posen possède 23 journaux polonais, Beuthen (Haute-Silésie) et Thorn en publient 3 ; chacune des villes de Königsberg, Lützen, Breslau, Pelplin, Neisse, Nicolaï et Zabrze compte un journal polonais. Dans la Pologne russe, Varsovie vient naturellement au premier rang avec 27 journaux polonais; Saint-Pétersbourg, par contre, ne publie qu'un seul journal dans cette langue. En Galicie, Lemberg compte 13 journaux polonais et Cravovie 10.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES
Parus dans les Journaux quotidiens de Paris
(Du 15 janvier au 15 février 1886)

DÉBATS. Janvier : 16. Les causes du pessimisme contemporain. 16. Melchior de Vogüé : L'Europe et la Révolution française. 19. Chantavoine : *L'Opposition sous les Césars*, par M. Gaston Boissier. 20 et février 3 : Jallifier : *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale; t. III, liv. IV. 22. *Mon premier Crime*, par G. Macé. 24. M. Richepin. 24. *La Marseillaise* et Racine. 27. De Parville : Maladies pulmonaires. — Février : 2. P. Bourget : Un nouveau dictionnaire. 11. Le théâtre des Chinois. 12. La bibliothèque de sir John Lubbock. 13. Les diamants de la Couronne.

XIXe SIECLE. Janvier : 27. L'art italien et ses origines. 18 et février : 1. 10 15. Ch. Joliet : Les hommes et les choses du jour. 19. Les Français en Russie et les Russes en France. — Février : 3. La *Mer* de M. Richepin. 13 La question religieuse dans le roman.

ECHO DE PARIS. Février : 1. *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, par M. P. Bourget. 8. *Louis XIV et la Compagnie des Indes-Orientales*, par M. Pauliat.

ÉVÉNEMENT. Janvier: 21. Deschaumes : M. Eug. Mouton (Mérinos). 24. Nada : De la Landelle. 29. E. Magnier : *les Hommes et les Idées*, par H. Houssaye. — Février : 10. *Histoire de la coiffure des femmes en France*. 13. M. Renan au théâtre.

FIGARO. Janvier : 16. Moliérolâtrie. 23. La légende de M. J. Richepin. — Février : 2. Ludovic Halévy. 6. Edouard Martin. 12. Caliban : M. P. Bourget. 13. Ch. Monselet : Une lecture chez Brébant. 13. Champsaur : Les Comédiens de lettres.

FRANÇAIS. Janvier : 19. Correspondance politique de MM. de Castillon et de Murillac. 22. Jean-Paul Richter. 29. *Portraits du grand siècle*, par Ch.-L. Livet. 31. La question de l'universalité du déluge biblique. — Février : 1. Les parties de cartes au théâtre. 2. Mme M. Jenna ; ses œuvres. 4. *Histoires des princes de Condé*. 7. *Dom François Régis, procureur général de la Trappe, à Rome*, par l'abbé Bersange. 9. Les œuvres de Molière, édition des grands écrivains. 10. Les

Catacombes italiennes et l'histoire de la peinture en Italie. 12. *La Morte*, par Octave Feuillet. 15. Une promenade à la frontière du Soudan.

FRANCE. Février : 15. *La Mer*, par M. J. Richepin.

FRANCE LIBRE. Janvier : 22. L'outrage aux bonnes mœurs par le livre. 24. *La Morte*, par M. Oct. Feuillet. 30. M. Henry Rabusson. — Février : 1. M. Edmond Gondinet. 3. M. Eug. Labiche. 4. M. Lud. Halévy. 12. et février : 5. M. Jean Richepin. 13. M. Leconte de Lisle.

GAULOIS. Janvier : 20. *La Morte*, par Oct. Feuillet. — Février : 7. E. Bourges : Arsène et Henry Houssaye. 11. *Un Crime d'amour*, par M. de Bourget.

GAGNE-PETIT. Janvier : 30. F. Sarcey : La question du latin. — Février : 6. Ch. Bigot : Le pessimisme. 10. *Les Pensées d'un sceptique*, par Ph. Gerfaut.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 16. De Pontmartin : *Les grandes Dames d'aujourd'hui*, par Claude Vento. 20 et février : 15. Le journalisme en Angleterre. Janvier : 30 et février : 6. De Pontmartin : *V. De Laprade, sa vie et ses mœurs*, par M. Biré. 13. De Pontmartin : *La Morte*, par Oct. Feuillet.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Février : 10. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin.

GIL BLAS. Février : 3. Nestor : *La Grèce*, par M. Marius Fontanes. 10. Nestor : *Le Père*, par J. de Glouvet.

JUSTICE. Janvier : 18. Rabelais et la Révolution. 19. M. Huysmans. 22. Octave Tassaert. 25. Danton et l'avocat Lavaux. 25. M. Paul Céard. 31. La littérature responsable. — Février : 2. *Les orateurs de la législative et de la Constituante*, par M. Aulard. 8. Les volontaires de 1791 et 1792. 15. Le voyage de Karamsine en France

LIBERTE. Février : 8. Les sciences religieuses. 10. *La Mer* de M. Richepin. 12. *Nos révolutionnaires*, par Ph. Audebrand. 14. *L'armée et la Révolution; Dubois-Crancé*, par le colonel Yung.

MATIN. Février : 5. Mirbeau : Notes académiques.

MONITEUR UNIVERSEL. Janvier : 18. O. de Vallée : M. de Falloux. 25. M. Emery et l'église de France pendant la Révolution. — Février : 9. *Paris à travers les âges*. 12. *Études sur les rapports du gulf stream avec les côtes de France*, par le prince de Monaco.

NATIONAL. Février : 14. *La Mer*, de M. Jean Richepin.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 17. Chansons populaires de la Bulgarie. 19. Paul Baudry. 21. Les terres cuites grecques. 26. Les dépenses secrètes de François Ier. 27. Contes populaires russes. — Février : 2. *Histoire de la civilisation française*, par A. Rambaud. 5. *les Hommes et les Idées*, par H. Houssaye. 9. Mirabeau au fauteuil.

SIECLE. Janvier : 29. *La reine Marie-Caroline de Naples*, par Ganière. — Février : 2. Les *Souvenirs* de M. Legouvé. 9. Eugène Sue.

SOLEIL. Janvier : 17. *La Gaule avant les Gaulois*, par M. Bertrand. 18. *Les artisans et les domestiques d'autrefois*, par A. Babeau. Février : 8. *La Morte*, par Oct. Feuillet.

TELEGRAPHE. Février : 8. *La Morte*, par Oct. Feuillet. 12. Les *Mémoires* de Louise Michel; — Les *Paroles* du prince Kropotkine.

TEMPS. Janvier : 16. M. Daudet et le théâtre. 22-24. L'ancienne civilisation mexicaine. 26. Paul Baudry.

UNIVERS. Janvier : 16. La science chrétienne. 18. *Théodore Wibaux, zouave pontifical*, par le P. du Coëtlosquet. 19. *Géographie de la Gaule romaine*, par Desjardins 25. *La circulation et le pouls*, par le Dr Ozanam.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de décembre 1885

1. *Le Courrier militaire*. Paris, imp. Rougier; *Le Messager de la famille*. Paris, imp. Waltier; *Les lettres et les arts*. Paris, bureaux, rue Chaptal.

5. *Annonces judiciaires et commerciales de la banlieue*. Paris, imp. Cornélis-Lebègue; *Bulletin de la Société d'Économie sociale*. Paris, imp. Levé.

7. *Le Saint-Joseph*. Paris, imp. des Enfants; *Suisse-Gazette de Paris*. Paris, imp. Coeytaux; *La Nuit*. Paris, imp. Pariset; *Le Jour*. Paris, imp. Pariset; *Bulletin de l'Association républicaine du centenaire de 1789*. Paris, imp. Pariset; *La Forêt*. Paris, imp. Rougier; *Le Temps scientifique, Le Temps théâtral, Le Temps littéraire, Le Temps judiciaire, Le Temps militaire, Le Temps médical, Le Temps financier, Le Temps agricole*. Paris, imp. Pariset.

11. *Le Journal pour tous*. Paris, imp. Pariset; *Le Journal*. Paris, imp. Pariset.

12. *La Bourse parisienne*. Paris, imp. Cusset; *Le Bébé rose*. Paris, imp. Blampain; *Revue d'art dramatique*. Paris, imp. Noizette; *Le Bataillon*. Paris, imp. Cusset; *Le Pilote*. Paris, imp. Mourreau; *Le Bataillard*. Paris, imp. Cusset; *La Lutte*. Paris, imp. Cusset.

13. *La Cuisine française*. Paris, imp. Marhem.

14. *L'Union des Turgotins*. Paris, imp. Deharbre; *Le Tribun des peuples*. Paris, imp. Martin; *L'Aérien*. Paris, imp. Coquelin.

16. *La Gazette de la Vogue*. Paris, imp. Michaux.

18. *Le Moniteur des adjudications*. Paris, imp. Rétaux; *Revue des travaux publics*. Paris, imp. Rétaux; *Le Protestant libéral*. Paris, imp. Cantagrel.

19. *Les Débats financiers*. Paris, imp. Lévy; *L'Épargne populaire*. Paris, imp. Lévy; *Le Crédit populaire*. Paris, imp. Lévy; *Le Métropolitain*. Paris, imp. Lévy; *L'Union française*. Paris, imp. Chaix.

20. *L'industrie textile*. Paris, imp. Guérin; *Correspondance*

internationale théâtrale. Paris, imp. Hourdequin; *Le Conseiller des Contribuables et des Consommateurs.* Paris, imp. Michels.

21. *Le Progrès des cuisiniers.* Paris, imp. Perreau.

22. *Le Sacré-Cœur.* Paris, imp. Roussel.

23. *L'Universelle.* correspondance politique, littéraire et financière. Paris, imp. Woestendiech; *Le Bulletin français.* Paris, imp. Lévy ; *Le Lutin.* Paris, imp. Maréchal.

26. *Journal-Affiche.* Paris, imp. Dubuisson ; *Les tablettes commerciales des passages de Paris.* Paris, imp. Schlœber.

27. *La Revue Blanche.* Paris. imp. Pichon ; *Le Guide de l'amateur d'œuvres d'art.* Paris, imp. Chaix, *Paris-Sport.* Paris, imp. Hérault.

28. *L'Œuvre.* Paris, imp. Quantin; *Musée de l'art décoratif.* Paris, imp. Marchadier.

29. *La Lecture pour tous.* Paris, imp. Mayer.

30. *Le Tout-Petit.* Paris, imp. Cusset.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

COUR D'ASSISES DE LA SEINE

Audience du 15 février.

Outrage aux bonnes mœurs par la voie de la presse. — Point de départ de la prescription spéciale édictée par la loi du 29 juillet 1881.

Un libraire, M. Arnaud, est poursuivi devant le jury sous la prévention d'outrages aux bonnes mœurs, pour avoir mis en vente, à Paris, un ouvrage intitulé les *Amours et Aventures de Jacques Casanova*, édité à Bruxelles. Cet ouvrage est le résumé des mémoires de Casanova.

Dès le début de l'audience, aussitôt après la lecture de la citation, *Me Lesenne,* défenseur du prévenu, a déposé et développé les conclusions suivantes :

« Plaise à la Cour,

« Attendu que M. Arnaud est poursuivi comme ayant commis le délit d'outrage aux bonnes mœurs, prévu par les articles 23 et 28 de la loi du 29 juillet 1881, en vendant, mettant en vente et exposant dans des lieux publics un livre ayant pour titre : les *Amours et Aventures de Jacques Casanova*. Bruxelles, Edouard Maheu, libraire-éditeur, 18, rue des Sables, 1885 ;

« Mais attendu que, sans examiner le fond du débat, la poursuite ainsi engagée doit être repoussée purement et simplement comme non recevable ;

« Attendu, en effet, qu'aux termes de l'article 65 de la loi précitée, l'action publique et l'action civile, résultant des crimes, délits et contraventions prévus par ladite loi, se prescrivent après trois mois révolus à compter du jour où ils ont été commis ou du jour du dernier acte de poursuite s'il en a été fait ;

« Attendu que la prescription spéciale, édictée par la loi du 29 juillet 1881, a pour point de départ le jour de la publication de l'écrit même qui est incriminé, puisque c'est par cette publication seule que se consomment les délits que peut renfermer cet écrit ;

« Attendu que, dans l'espèce, l'écrit incriminé a été publié et mis en vente pour la première fois à Paris dès le 25 juin 1885, c'est-à-dire plus de quatre mois avant le premier acte des poursuites exercées contre le concluant, le réquisitoire introductif portant la date du 5 novembre 1885 ;

« Par ces motifs,

« Déclarer prescrite, conformément à l'article 65 de la loi du 29 juillet 1881, l'action du ministère public portée contre M. Arnaud ;

« En conséquence, la déclarer non recevable ; renvoyer par suite M. Arnaud des fins de la prévention sans dépens. »

La Cour, sur les conclusions conformes de M. l'avocat général *Roulier*, a rejeté les conclusions par l'arrêt suivant :

« La Cour,

« Considérant que le délit imputé à Arnaud consiste dans un délit d'outrage aux bonnes mœurs commis par vente, mise en vente et exposition dans un lieu public du livre intitulé : *Amours et Aventures de Jacques Casanova :*

« Que lesdits faits de vente, mise en vente et exposition ont été constatés, à la charge d'Arnaud, par un procès-verbal régulier à la date du 6 octobre 1885 ;

« Que, du 6 octobre au 5 novembre 1885, date du premier acte de poursuites, il ne s'est pas écoulé le délai de trois mois prévu par l'article 63 de la loi du 29 juillet 1881 pour faire encourir la prescription ;

« Que la Cour n'a pas à s'occuper des dates antérieures auxquelles les mêmes faits auraient eu lieu, s'ils ont eu lieu, de la part d'individus autres que celui qui lui est présentement déféré ;

« Par ces motifs,

« Rejette les conclusions ;

« Dit qu'il sera passé outre aux débats. »

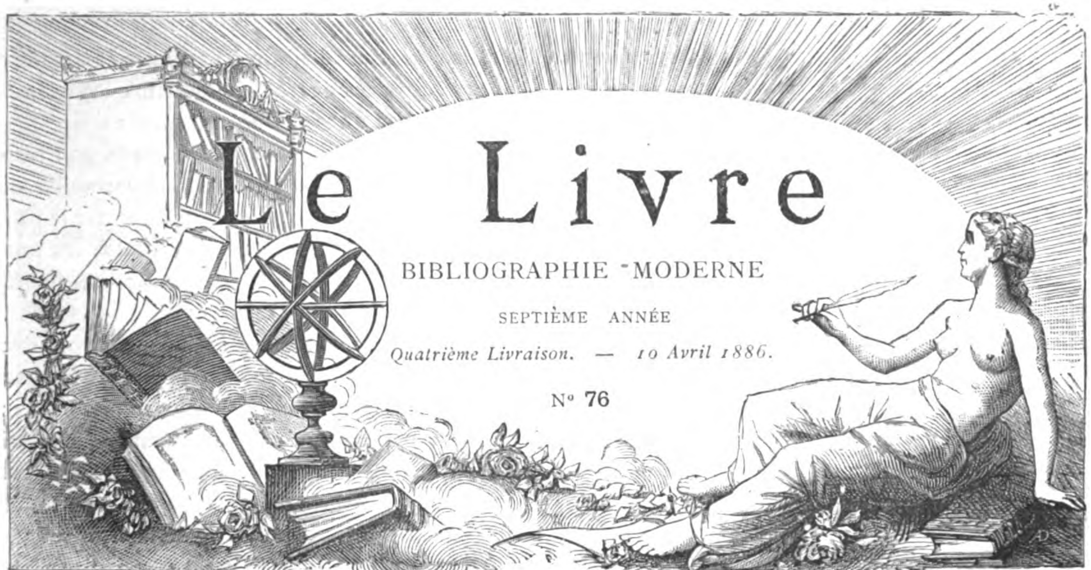
Les débats ont eu lieu à huis clos.

M. l'avocat général *Roulier* a soutenu l'accusation.

Me Lesenne a présenté la défense.

Le jury ayant rapporté un verdict négatif, Arnaud est acquitté.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LE *THÉATRE EN LIBERTÉ* [1]

PAR

VICTOR HUGO

HÉLAS! depuis bien des années voici le premier volume que nous recevons sans qu'il porte à la première page, comme un rayonnant frontispice, la signature du Maître, avec un mot d'amitié. Depuis sa rentrée en France, toutes les fois que le poète publiait un livre, nous avions la douce habitude, la veille du jour où l'œuvre devait paraître, d'aller, chez le Père, chercher notre exemplaire, et nous passions la nuit face à face avec le chef-d'œuvre que le public ne devait admirer que le lendemain ; puis nous revenions lui dire, au Maître incomparable, nos ravissements et nos émotions dont il accueillait l'expression avec sa si bonne et si affectueuse simplicité... et nous ne nous lassions pas de l'interroger : Quand avez-vous écrit cela ? A quoi travaillez-vous en ce moment ? Quel sera votre prochain livre ?

Et nous nous souvenons que maintes fois, dans ses causeries que nous aimions à provoquer, le Poète nous a parlé du *Théâtre en liberté*.

Nous l'avons, ce livre attendu, et maintenant que, comme Jupiter assembleur de nuages, le grand assembleur de rimes et d'idées est remonté dans l'Olympe, c'est avec une sorte de respect sacré que nous ouvrons cette œuvre, et que nous écoutons la voix immortelle qui, du Panthéon, descend sur nous.

Le Théâtre en liberté ! on pressent ce que doit

1. 1 vol. in-8°, Hetzel-Quantin. — Prix : 7 fr. 50.

être, affranchie des liens et des conventions du théâtre, la fantaisie du poète qui a pu, sur les planches de nos scènes, faire coudoyer nos passions et nos ridicules par les incarnations superbes de sa pensée, et qui a jeté dans notre monde mesquin la vivante grandeur de ses Ruy Blas et de ses Hernani.

Victor Hugo a lâché la bride à l'hippogriffe : il lui a dit : A ton gré! Et nous allons avec lui du rire aux larmes, pour retomber de l'émotion à la gaieté, rebondir du réel à l'idéal, passer alternativement de la féerie et du rêve à la plus humaine vérité, ou du comique familier à la grandiose épopée.

Le livre s'ouvre par une comédie, *la Grand'-mère*, comédie qui seule entre ces pièces, dit une note du poète, pourrait être représentée sur nos scènes telles qu'elles existent; elle est façonnée en effet aux exigences de notre théâtre, et l'action, très simple, très naturelle, peut se dire en peu de mots.

La Margrave, fière de sa noblesse, enorgueillie de sa puissance, a un fils, le duc Charles, que l'amour a fait se mésallier, en dépit de sa mère, en dépit de l'Empereur.

Sa révolte l'a forcé à s'exiler ; et il vit au fond des forêts, dans une sombre chaumière qu'illumine l'amour de la femme qu'il aime, Gemma, et les sourires de ses trois enfants.

La Margrave cherche son fils, elle veut l'arracher à l'amour qui l'a pris, amour qu'elle juge indigne et vil; elle apparaît courroucée, prête à la violence, quand le babil, la douceur, la grâce des trois enfants l'émeuvent. A leurs jeux innocents elle sent son cœur fondre et s'amollir ; la hautaine Margrave s'éveille grand'mère attendrie ; elle pardonne, « appelle-moi ta mère », dit-elle à Gemma, femme de son fils.

Cette comédie, datée de 1865, évoque par le sentiment ces exquises poésies des *Feuilles d'automne*, des *Contemplations*, dans lesquelles le poète chante les enfants; elle fait pressentir *l'Art d'être grand-père*.

On sait que la poésie de l'enfance, c'est pour ainsi dire Victor Hugo qui l'a créée le premier; il a dit, et avec quels accents de lyrisme et d'émotion, les joies pures du foyer, de la paternité. Devant l'enfance naïve, si candide et si gaie, les ombres se dissipent, les fronts obscurcis s'éclairent, les âmes farouches s'apaisent ; telle est la puissance de la faiblesse, telle est la magnétique et pénétrante influence de ces charmeurs inconscients : les enfants.

Est-il besoin de dire avec quel art suprême et naïf à la fois le poète met en scène les chers petits! Il faut lire et relire ces pages où le Maître a su plier son vers d'airain à exprimer et à traduire les enfantillages des bébés jouant à la madame, au marchand ou au chien.

On sourit et l'on s'étonne; quels contrastes dans ce génie universel, et quelle merveille que son œuvre! Chaque partie pourrait porter le titre : *Toute la lyre*, parce qu'en effet toutes les notes y vibrent graves ou sereines, douces et hautes, menaçantes ou attendries.

Passons de la comédie à la féerie, entrons dans cette forêt enchantée où s'égare un rêveur, quelque peu Jocrisse, *Denarius*. La forêt, humide encore d'une tiède rosée de printemps, est emplie de l'immense concert d'amour que chantent les êtres. Depuis le brin d'herbe jusqu'à l'oiseau, depuis le ruisseau et la fleur, jusqu'à l'arbre et au nuage qui passe, toute la nature est en proie à un rut mystérieux. Tout parle, tout murmure, tout chuchote ; dans des coins, des fleurs font leur toilette; pour le voyant, c'est un immense tumulte. Et pendant que ce monde des plantes et des bêtes chante son hymne à la joie, toute cette agitation n'est pour l'homme qu'une paix immense. L'amour épars dans toute la nature laisse Denarius insensible; il voit sans en être remué passer des grisettes dans les fraîches clairières; et il faut que la forêt tout entière avec ses oiseaux, ses fleurs et ses ruisseaux, conspire contre sa niaiserie, et que toutes les voix réunies lui persuadent l'amour, pour qu'il s'aperçoive enfin que Balminette a retroussé sa robe, et pour qu'il sente à son tour dans son être le frémissement inconnu dont palpite toute la nature.

On retrouve ici l'inspiration des *Chansons des rues et des bois*. Cette forêt mouillée est celle où le poète nous a jadis emmenés. C'est le bois merveilleux, où nous nous sommes déjà égarés, à la suite de ce magicien, et dans lequel, pendant que les clochettes sonnaient la messe, « un beau papillon dans sa chape officiait superbement ».

C'est dans ce bois que nous avons vu « l'enfant de chœur coquelicot », et que nous avons entendu avec le poète

> En strophes discrètes
> Monter dans un frais corridor,
> Le *Te Deum* des pâquerettes,
> Et l'hosanna des boutons d'or.

Dans cette forêt, le moineau joue Gavroche, la rose est une duchesse ; tout vit, jase, chante, rêve, soupire,

> Et la nature pose, en entr'ouvrant son aile,
> L'universel baiser sur la bouche éternelle.

A cet idéal, le poète, qui se plaît aux contrastes, n'a pas hésité à mêler la modernité, dans tout ce

qu'elle a de plus familier, de plus bourgeois, de plus boulevardier même. Qui pourrait retenir un éclat de rire lorsque Balminette, énumérant à son amie Antioche les beaux meubles que lui promet son vieux banquier, lâche cette parodie :

Des vieux que nous servons connais la différence...

et c'est ainsi que, passant du plaisant au sévère, le génie du poète jette les notes aiguës du fifre railleur dans cette symphonie de flûtes invisibles qui murmurent des vers comme ceux-ci :

Les maux et les froids sont finis.
L'azur est dans le ciel, l'amour est dans les nids,
L'amour trouble les yeux de vierge des gazelles;
Oiseaux, mêlez vos chants; âmes, mêlez vos ailes...

C'est presque un semblable contraste musical que nous offre la scène : *Sur la lisière d'un bois.*

Deux jeunes amoureux disent l'éternel duo d'amour, duo enivré et chaste, duo de soupirs et de baisers immatériels, voix éthérées, voix d'en haut, auxquelles réplique un accompagnement en sourdine, une voix d'en bas, la voix d'un satyre qui ricane, qui s'amuse à rappeler à la réalité les deux âmes noyées dans l'azur, et qui, enfin, au moment où les amoureux platoniques et purs entrent dans la forêt, émet avec bonne humeur sa conclusion sceptique, mais vraie :

Fin de l'idylle : un mioche.

Plus large encore et plus haute est cette inénarrable fantaisie : *Mangeront-ils?* Conception fantastique d'une philosophie profonde, d'une variété merveilleuse, d'un style qui a tout à la fois la grandeur, la souplesse, l'ironie et l'éloquence, l'éclat et l'humour.

Je n'entreprendrai pas de raconter l'action de ce drame satirique, grave et bouffon; je ne puis que signaler quelques-uns des types sur lesquels le Maître a mis sa griffe, et qui vont prendre place dans la foule de ses vivantes créations.

Avec quel art est fouillé le caractère de ce roi, cruel et sot, inepte, égoïste, sorte de Cassandre farouche qui, son intérêt et sa vie étant en jeu, sait avec tant d'ironie frapper l'Église, puissance rivale et menaçante.

C'est un spectacle amusant de voir le roi rire du prêtre, l'augure se moquant de l'augure. Écoutez ces vers :

De vos religions je m'évade, et j'échappe
Au missel, au plain-chant, aux chasubles, au pape.
Je hais leur ciel, leur Bible et leur prétention
De vous débarbouiller par la confession.

(*Frappant la terre du pied.*)
Moi, croire qu'on vous juge en cette catacombe!
Et que la mort écrit sur le seuil de la tombe :
Essuyez en entrant vos pieds au paillasson !
Contes, fables ! je suis sérieux, mon garçon.

Or ce roi qui se montre si sceptique et si fier vis-à-vis de l'Église, parce qu'elle est pour son pouvoir une menace, n'est qu'un caractère faible et tremblant, qui va devenir le jouet d'un amusant voleur, et qui croit aux sorciers.

La sorcière Zineb est précisément l'un des caractères les plus largement dessinés de cette œuvre. Quelle figure vraiment surhumaine a cette vieille! Le siècle qu'elle a vécu, les maux qu'elle a soufferts ont mis en son cœur une sorte de majestueuse et divine sérénité. Persécutée, bannie, traquée, en proie aux bêtes des forêts et aux hommes pires que les bêtes, elle n'a pourtant dans l'âme aucune haine, mais elle attend la mort comme une délivrance. C'est une scène grandiose que celle où nous voyons la sorcière, sous le dôme vert des arbres, en face du ciel, couchée dans les herbes, parmi les simples qu'elle cueillait, attendant, appelant et saluant la mort :

Mort, je ne te crains pas.
Salut! sans peur vers moi dans le blême empyrée,
Je regarde approcher ta main démesurée...

Elle va mourir heureuse dans la communion de la grande nature, de la forêt, de l'air, des fleurs. Elle a le calme, la sérénité d'un beau soir; n'ayant pas d'autre foi que la foi dans la nature, pas d'autre amour que l'amour de la nature, l'amour de ce grand tout au sein de qui elle va rentrer. C'est dans ce sentiment philosophique, imprégné d'une sorte de panthéisme exprimé par la plus sublime poésie, que s'éteint Zineb, si doucement qu'Aïrolo s'écrie :

Elle donne appétit de la mort, cette vieille !

Quelle étrange figure que celle de cet Aïrolo, si fantaisiste et si vivant! Hôte déguenillé et famélique de la forêt, voleur, mais secourable, on ne peut esquisser cette sorte de bohémien gouailleur, aimable, mélancolique et gai; il n'est que paradoxes amusants. Il faut l'entendre conter son histoire, dire sa vie et se dépeindre lui-même.

Il n'a pas pu toujours manger et boire à volonté. Or la faim, la soif, cela obscurcit le cerveau. Aussi écoutez cette observation profonde :

Je bois un coup, l'erreur s'en va, le faux se brise,
Avez-vous remarqué cela ? le vin dégrise.

Il fait un parallèle, et avec quelle verve, entre lui et le roi, et il dit :

Je suis un conquérant... de liards dans les poches.

Et ce voleur est au demeurant le meilleur fils du monde.

Parfois, dans les genêts, comme moi sauvageons,
Je rencontre un passant, je lui dis : Partageons
Ta bourse! — Je n'ai rien. — Alors prends mon pain..

Enfin, avec quelle ironie souveraine cet insouciant, ce bouffon se moque du tyran devenu son jouet! avec quelle verve il provoque et prolonge les terreurs du roi dont le sort est lié au sien! Le chat devenu esclave de la souris, le despote livré au caprice de ce fantasque et spirituel voleur, tout cela est en même temps d'un merveilleux, d'un irrésistible comique, et d'une haute portée morale.

Aïrolo est de la grande famille des Gringoire, des don César de Bazan ou des Tragaldabas, sans pourtant être aucun d'eux; il est bien lui, et cette figure restera parmi celles sur lesquelles le poète a mis sa plus profonde et sa plus personnelle empreinte.

L'action de ce drame héroï-comique est traversée par deux touchants personnages, Slada et Janet, deux amants condamnés à mourir de faim. Nous entendons leur duo d'amour, hymne du bonheur dans sa plénitude, chant de l'amour qui a connu l'extase de la possession; jamais rien de plus doux n'a été murmuré par des lèvres humaines que ces mots de Janet à Slada :

... J'ai peur
Que le premier qui meurt et qui part ne rencontre
Là, dehors, dans la tombe où le vrai jour se montre,
Quelque ange qui l'entraîne en son vol pour toujours
Dans l'infidélité des célestes amours,
Et lui fasse oublier, dans la haute demeure,
L'autre âme, l'ange à terre et sans ailes, qui pleure!

Et Slada répond :

... Mon rêve
Commence dans le ciel et dans vos bras s'achève,
Je monte quand je viens de l'empyrée à vous,
Et je ne suis jamais si haut qu'à vos genoux.

Slada et Janet, ce serait Hernani et dona Sol après la chambre nuptiale.

D'un caractère plus haut encore est *l'Épée*, et j'ai gardé pour la fin ces dramatiques et superbes scènes d'une admirable unité. Tandis que, dans les autres pièces de ce livre, la comédie secoue ses grelots aux côtés de Melpomène, dans *l'Épée* nous sentons une inspiration supérieure; un souffle ardent; l'œuvre a jailli, comme une source bouillonnante, d'un seul jet puissant.

Un ancien, Prêtre-Pierre, patriarche auguste, n'a plus d'autre soutien que son petit-fils Albos, et rien n'est touchant comme ce vieillard soutenu par ce jeune homme. Quant au fils de Prêtre-Pierre, le père d'Albos, Slagistri, il a disparu, exilé de sa maison par son père. Prêtre-Pierre, en effet, respecte l'ordre de choses établi et subit sans murmure le tyran. Or qu'avait fait Slagistri? Quand tout fléchissait devant le maître, il protesta, il invoqua la république :

Il réclamait, malgré le soldat et le prêtre,
Toujours les droits du peuple...
Il criait sur les monts pendant la nuit sereine.
Et rien n'est importun comme la voix qui crie :
Éveillez-vous! quand on veut la paix du sommeil,
et Slagistri fut banni.

Or voici que, dans le silence, dans la gloire du despote pour qui le peuple prépare un arc de triomphe, Slagistri reparaît pour faire entendre des protestations indignées, ses éloquents appels.

Aux paroles de Prêtre-Pierre, qui lui oppose le dogme du pouvoir, Slagistri répond par les droits de la raison, dans des ripostes d'une énergie cornélienne à laquelle le poète ajoute la prestigieuse magie de ses images :

PRÊTRE-PIERRE.

Je t'avais de chez moi banni, je te tolère
Près d'ici; mais pourquoi troubles-tu mon troupeau?

SLAGISTRI.

Montrer ses haillons, c'est le devoir du drapeau.

PRÊTRE-PIERRE.

Tu sembles l'ours captif qui tire sur sa chaîne.

SLAGISTRI.

C'est l'air que m'ont donné vingt ans de juste haine.

Puis Slagistri invoque le souvenir des aïeux; il essaye de ressusciter leur âme fière endormie au cœur du peuple courbé :

Il n'est pas d'étoiles
Dans les cieux, quand on a sur la tête un tyran.

Mais il ne peut toucher même le cœur de son fils Albos, et pour secouer cette torpeur il faudra que le despote fasse saisir et battre de verges le vieillard qui, par mégarde, n'a pas salué sa bannière. Alors seulement le sentiment du droit s'éveille avec le désir de la vengeance dans l'âme d'Albos. Il saisit l'épée que lui présente son père, il s'arme pour le grand combat.

C'est une impression grave et forte qui sort de cette grandiose conception. Dans l'âpre éloquence, dans les protestations et les appels de Slagistri, on sent passer le souffle des *Châtiments*. L'inspiration est la même, avec quelque chose de plus majestueux et de plus philosophique. En lisant cette pièce émouvante, il me semblait entendre Victor Hugo lui-même, du rocher de Guernesey, soufflant dans son clairon l'appel qui devait réveiller la patrie; il me semblait reconnaître quelques accents entendus déjà dans la *Voix de Guernesey* :

O peuple! noir dormeur, quand t'éveilleras-tu?

Et je ne me trompais pas : une note indique que *l'Épée* est de 1869.

Je ne puis insister sur le côté touchant de ce drame, sur l'amour d'Albos pour son aïeul qui est son enfant. Faut-il donc redire que Victor

Hugo sait trouver des accents inouïs de tendresse et de douceur?

Ce livre est un chef-d'œuvre de plus donné à notre siècle; on y trouve, ce qui est l'essence même du génie de Victor Hugo, l'unité dans la variété la plus prodigieuse. Sur le clavier assez réduit, en somme, des sentiments humains, l'amour et la colère, la paternité, la patrie, le poète sait jouer des variations infinies; seul il peut ne pas se répéter et nous donner des émotions toujours nouvelles, en nous parlant de l'enfance, de la vieillesse auguste, de l'amour sacré, du droit des faibles et des petits; il a trouvé dans son cœur des cris inconnus pour dire : Aimez-vous, soyez fraternels, soyez grands, soyez libres, et c'est toujours la justice, la fraternité et l'amour qui sortent de sa méditation ou de son sourire.

Et lorsque, profondément remué, j'eus fermé ce beau livre, je m'en suis allé pensif vers le Panthéon où dort le Maître, et là, sous les hautes voûtes, pieux et reconnaissant, je lui ai dit :Maître immortel qui viens de nous faire entendre ta voix superbe, dans la vie et dans la mort nous t'admirons et nous t'aimons.

GUSTAVE RIVET.

A PROPOS ROMPUS

Vente de la bibliothèque Noilly. — Ouvrages romantiques. — Les reliures. — Les Cent légers croquis de Félicien Rops. — Quelques adjudications. — Les Hommes et les Idées, *par Henry Houssaye. — La littérature d'amateur. —* Crime d'amour, *par Bourget, et* Curieuse, *de Joséphin Peladan.*

La vente des livres rares et curieux, particulièrement de l'École romantique, composant la bibliothèque de M. J. Noilly, a été le grand événement de ces derniers temps. Depuis près de trois mois, cette vente était signalée aux amateurs parisiens; on en parlait dans les petits cénacles, on escomptait le résultat des enchères, on se questionnait sur les principales curiosités qui allaient être dispersées et les curieux défilaient à tour de rôle avec discrétion dans l'arrière-boutique de la veuve Adolphe Labitte, où le très aimable gérant et expert Em. Paul faisait les honneurs à ses fidèles avec une bonne grâce relevée par les commentaires et les renseignements les plus précieux au sujet des raretés amassées peu à peu par M. J. Noilly.

Tous des « moutons à cinq pattes » que ces livres d'une des plus typiques bibliothèques modernes. Les auteurs du XIXe siècle au grand complet, dans des reliures superbes signées Marius Michel, Trautz-Bauzonnet, Cuzin, Duru, Allô, David, Engelmann, Canape-Belz et autres relieurs de mérite. Au surplus, des livres *faits,* truqués, gonflés de portraits ajoutés, de dessins originaux, de gravures en tous états, d'autographes intéressants; des recueils factices, ingénieusement combinés avec une patience et un esprit de suite très appréciables, des manuscrits en bel état de conservation, des ouvrages de 1840 à 1850 sur chine ou sur grands papiers, non rognés et reliés sur brochure avec la couverture, les prospectus, parfois les affiches d'annonces soigneusement réservées, des ouvrages enfin munis d'envois d'auteurs souvent très piquants.

Pour ses reliures, M. Noilly s'était attaché, d'après les grands principes de la bibliographie, à harmoniser la teinte de ses maroquins avec le sentiment du texte et la nature même des ouvrages à vêtir. Pour les romans intimes, il avait adopté le bleu céleste, le vert pour les voyages et les romans champêtres, le lavallière pour les mémoires et la correspondance, le jaune ou le citron pour les ouvrages d'érotologie, de scatologie et les traités sur les femmes et le mariage, ainsi que pour les satires, épigrammes ou parodies; le violet était réservé aux ouvrages théologiques ou religieux; l'orange pour les mœurs, le fauve pour les sujets populaires, le rouge, enfin, un beau rouge vif, invariable de ton, pour la poésie, les beaux-arts, le théâtre, l'histoire, les biographies et les romans à tendances de réforme sociale.

Les romantiques qui figuraient à cette vente étaient si nombreux et en états si complets d'éditions d'origine que le catalogue Noilly restera comme l'un des plus précieux documents à consulter pour l'étude de la bibliographie romantique. Victor Hugo occupait 175 numéros du catalogue; le maître était représenté là non seulement par ses éditions collectives originales, mais aussi par ses pièces les plus rares et les plus ignorées. On y

voyait *le Conservateur littéraire* de 1819 à 1820, qui renferme les premiers essais poétiques de l'enfant sublime, *le Télégraphe*, satire de 1819, pièce à part qui n'a jamais été réimprimée, et un album de quinze lettres ou manuscrits autographes adressés à la famille ou aux amis du poète.

Alfred de Musset comptait 58 numéros. Tous les ouvrages sans exception sortis de la plume de l'auteur de *Rolla* figuraient au catalogue en éditions princeps; Théophile Gautier y paraissait avec 60 ouvrages, parmi lesquels l'*Albertus* de 1833, *les Jeunes-France* de la même date, *Mademoiselle de Maupin* de 1835, et enfin, on y voyait un précieux exemplaire des poésies de 1830 avec des dessins originaux et des pièces autographes du grand poète et du petit peintre *Théo*.

L'attention était principalement attirée vers cette vente, qui restera fameuse, par la présence d'œuvres importantes de Félicien Rops, parmi lesquelles un *Album de cent légers croquis pour réjouir les honnêtes gens,* en 2 vol. in-fol. très richement reliés par Marius Michel.

Cette suite précieuse de cent quatorze dessins à l'aquarelle, au pastel, à la plume, au crayon noir, au fusain, véritables chefs-d'œuvre du plus grand artiste imaginatif qui soit en ce siècle, était très visée par les amateurs et par les libraires. On sentait qu'il y aurait bataille sur ce point et l'on parlait partout d'arrangements divers. Les bibliophiles s'abordaient en se demandant : « Êtes-vous du conseil des dix ? — Quel conseil des dix ? — Pour les Rops, vous savez bien ? — Ah bah ! mais pas du tout. » Et en effet, il y avait un conseil des dix réuni en vue d'acquérir les *cent croquis* pour se les diviser après la victoire; il y avait même un syndicat de libraires associés pour faire un *coup*. Tous les *Ropsistes*, et ils sont nombreux, ne dormaient plus aux approches du 20 mars.

* * *

La vente Noilly a produit en totalité la somme respectable de 142,809 francs; les œuvres de Félicien Rops réunies figurent dans cette vente pour 21,510 francs et l'album des *Cent croquis* a été adjugé à M. Noilly lui-même, dit-on, pour 15,000 francs, ce qui, à notre sentiment, n'a rien d'excessif, car, les frais y compris, ce prix divisé ne porte pas chaque dessin à 150 francs, et il n'est pas un croquis de Rops qui ne vaille en réalité de 15 à 25 louis. Les enchères pour les mille et quelques numéros de ce catalogue ont marché rondement, et chaque ouvrage représente une moyenne de 120 francs. Notre collaborateur, M. Brivois, donnera, le mois prochain, le compte rendu analytique de cette vente dont les vacations ont duré cinq jours, mais nous calmerons l'impatience de nos lecteurs en leur signalant dès aujourd'hui les ouvrages qui ont atteint les prix les plus élevés.

Un manuscrit sur papier de 325 pages, exécuté pour Mme Du Barry, sous le titre : ***Bréviaire de table, rédigé par Cupidon et Comus,*** contenant les offices journels, nocturnes et hymnes en l'honneur de Bacchus et de l'Amour, à l'usage des abbaïes et de l'ordre de Cypris, pour être seul usité dans le diocèse de Cythère, a été adjugé à 1,520 francs (la reliure était en maroquin rouge aux armes de la comtesse Du Barry).

— *Les Romans et Contes de Voltaire.* Bouillon, 1778. 3 vol. in-8°, bel exemplaire, relié par Marius Michel, sur brochure, avec figures « avant les numéros », vendu 950 francs.

— *Le Parnasse satirique du* XIXe *siècle.* 2 vol., plus *le Nouveau Parnasse,* avec un *album* spécial. Ensemble 4 vol., adjugé à 440 francs.

— *Alfred de Musset, amis et contemporains.* Recueil factice de portraits, figures et pièces autographes. 1 vol. in-4° : 760 francs.

— *Les Fleurs du mal,* de Baudelaire. 1re édition, 1858. Exemplaire de Paul de Saint-Victor, avec une charmante reliure de Marius Michel, très disputé et finalement adjugé à 525 francs.

— *Les Poésies de Théophile Gautier.* Paris, Mary, 1830. Précieux exemplaire contenant des dessins originaux et des pièces de vers autographes de Théophile Gautier, avec belle reliure de Marius Michel; après une lutte acharnée entre le libraire Saint-Jorre et M. Martin-Petit, adjugé à ce dernier moyennant 2,370 francs.

— *Recueil de pièces manuscrites autographes de Théophile Gautier* (7 pièces), avec portrait par Braquemont, dans une reliure de maroquin plein, vendu 285 francs.

— *Le Conservateur littéraire (1819-1820).* 30 livraisons en 3 volumes, reliure de maroquin vert myrte de Marius Michel. Admirable exemplaire de cette revue rarissime, la plus importante de la période du romantisme légitimiste, fondée par Abel et Victor Hugo et contenant toutes les œuvres de jeunesse de Hugo, alors âgé de dix-sept ans, peu disputé et adjugé à 810 francs.

— *Le Télégraphe,* satire, par V. Hugo. Paris, 1819. 14 pages y compris le titre, enlevé à 280 francs.

— *Odes et Ballades,* par Victor Hugo. Paris, Ladvocat, 1826, in-8°, reliure de maroquin bleu avec gardes en soie blanche. Édition originale avec frontispice de Deveria, acquise à 220 francs.

— *Les Orientales,* par Victor Hugo. Paris, Gosselin, 1829, in-8°; reliure de Marius Michel, envoi autographe sur le faux-titre et portrait de Victor Hugo par Malpertuis..., poussées jusqu'à 475 fr.

— *Notre-Dame de Paris*, par Victor Hugo. Paris, Charles Gosselin, 1831. 2 vol. in-8°. Édition originale avec reliure de Cuzin. Adjugé au prix de 695 francs.

— *Album de lettres et pièces autographes de Victor Hugo*, de sa famille et de ses amis. In-4° (recueil de quinze pièces), abandonné après haute lutte à 1,220 francs.

— *Le Myosotis*, petits contes et petits vers, par Hégésippe Moreau. Paris, Desessart, 1838. Édition originale, avec reliure de Cuzin. Bel exemplaire avec sa couverture et un portrait, vendu 200 fr.

— *Un Spectacle dans un fauteuil*, par Alfred de Musset. Paris, librairie de la *Revue des Deux Mondes*, 1834. 2 vol. in-8°. Reliure de Cuzin, sur brochure avec les couvertures. Adjugé à 500 fr.

— *Mme Louise Colet. Lui.* Roman contemporain. Paris, Bourdilliat et Cie, 1860. Reliure de Cuzin. Nombreux autographes et portraits ajoutés. Très bataillé jusqu'à 660 francs.

— *Pièces manuscrites et lettres autographes d'Alfred de Musset et de ses amis.* Album in-4° contenant vingt-trois pièces ou lettres autographes d'un très curieux intérêt, abandonné à M. Morgand, libraire, au prix relativement minime de 620 francs (à peine 30 fr. l'autographe) !!!

— *Alfred de Musset. Album de portraits et de gravures.* In-8°, reliure de Cuzin. Recueil unique composé de trois dessins inédits de Félicien Rops, d'innombrables portraits d'Alfred et Paul de Musset et d'eaux-fortes diverses. Vendu 800 fr.

Nous arrêterons ici nos citations pour ne pas trop empiéter sur le domaine de l'Ami des livres, Jules Brivois. Ce qu'il manque toujours aux comptes rendus d'une vente, c'est la physionomie de la salle où elle se fait, l'impression électrique qu'on y éprouve, l'esprit de rivalité qui s'y exaspère, c'est surtout la sensation de cet assaut des enchères que rien ne peut rendre, car là comme ailleurs la vanité humaine et l'amour-propre sont au premier rang.

La vente Noilly, venant à la suite des ventes Collin et Dugoujon, a démontré surabondamment qu'en dépit de la crise commerciale qui sévit partout, les livres conservaient toute leur valeur et que l'argent ne se cache jamais ni ne boude lorsqu'il s'agit de la possession d'exemplaires rares, somptueusement vêtus, enrichis d'autographes, de dessins ou de vignettes précieuses, richement dotés par les soins et le bon goût d'un fervent amateur.

***

Nous ne chercherons pas de transition pour parler du dernier livre de Henri Houssaye, *les Hommes et les Idées*, récemment publié chez Calmann Lévy; bien que Houssaye soit un fin bibliophile, possesseur d'une collection de livres de haut goût, nous ne trouverions qu'un fil grossier pour rattacher son ouvrage délicat à la vente dont il vient d'être question. *Les Hommes et les Idées* sont la réunion des meilleurs articles publiés par le jeune critique des *Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, de 1875 à 1884. Les grandes questions littéraires et artistiques de ces dix dernières années y sont résumées avec un rare esprit d'indépendance et une sûreté de jugement impeccable. Voici les principaux titres des chapitres principaux de ce maître ouvrage qui, nous aimons à l'espérer, avec l'*Histoire d'Alcibiade*, donnera bientôt à son auteur accès à l'Académie française : *l'Hellénisme; la Science des religions; l'Esprit chez les Grecs; la Littérature d'amateur; l'Art du peintre et l'Art de l'écrivain; M. Ernest Renan; M. Octave Feuillet; MM. de Banville, Auguste Vacquerie et François Coppée; le Vin bleu en littérature; l'Assommoir par M. Emile Zola; les Peintres et les Conteurs dans le roman; Gustave Flaubert; Paul de Saint-Victor; l'Auteur dramatique chez le romancier : M. Albert Delpit; la Poésie grecque moderne; une Conversion :* l'Abbé Constantin, *par M. Ludovic Halévy; le Centenaire des Liaisons dangereuses; M. Henry Rabusson; Victor Hugo et la critique, 1822-1884; les Romanciers contemporains et le naturalisme.*

Tout un monde d'idées et de portraits, on le voit ou plutôt on le devine, par ce seul exposé des titres, est contenu dans cet ouvrage, écrit avec conviction, dans l'atmosphère du moment et cependant sans passion ni acrimonie. Les portraits littéraires de M. Henry Houssaye sont surtout, à notre sens, des chefs-d'œuvre de touche, de franchise et de grâce; ils sont tous peints en belle langue française, sonore et puissante, dans ce noble langage de tradition qui fut la gloire du XVIIe siècle; on peut dire de Henry Houssaye ce qu'il dit lui-même de Paul de Saint-Victor; « il est le Don Juan de la phrase, il sculpte, il ne cisèle pas ». L'érudition abonde à chaque ligne de son livre et cependant il n'en fait point parade; il coquette avec elle et prend presque soin de la dissimuler; dans ses critiques contre le naturalisme et les romanciers de l'école des bas-fonds, on sent qu'il défend avec une juste indignation l'idée et l'esprit français, qui menacent de s'enlizer dans tous les marais tourbeux où on les traîne chaque jour plus profondément.

Nous citerons un passage d'un excellent article sur *la Littérature d'amateur*, dans lequel M. Henry Houssaye s'élève avec raison contre le

dédain qu'on apporte généralement dans cette expression.

Il n'y a pas, dit-il, il ne saurait y avoir de litterature d'amateur, par la raison que la litterature n'est pas un métier. Si l'on veut, c'est un métier; mais c'est un métier que tout homme instruit possede. Ce mot, dont on a tant abusé : « Il faut trois ans pour faire un menuisier passable et l'on s'improvise homme de lettres du jour au lendemain », n'est qu'une boutade paradoxale. Les années d'apprentissage de l'homme de lettres, ce sont les huit ou dix années qu'il passe au collège; ce sont ensuite les huit ou dix années qu'il perd ou qu'il gagne à courir la ville et l'Europe, le monde et le théâtre, les bibliothèques et les musées, les cours littéraires et les assemblées politiques, à chaque heure apprenant, voyant, lisant, écoutant, comparant, réfléchissant, aimant et souffrant. En somme, qu'est-ce qu'écrire, sinon avoir une idée, l'exprimer et la développer dans le meilleur français possible. Or, le français, chacun le sait, ou du moins chacun est censé le savoir. A la vérité, il manque à ceux qui n'ont pas l'habitude d'écrire pour être imprimés une certaine pratique qui s'appelle en style noble la rhétorique, et en style familier les « gaufriers ». A ceci et à la correction des épreuves se borne le métier proprement dit de l'homme de lettres. Mais l'ignorance de la rhétorique n'empêche pas d'être un grand écrivain comme Saint-Simon, par exemple, qui, s'il n'avait pas de gaufriers, avait la pâte dont on fait les gaufres. Plus d'une fois même cette ignorance donne à un écrit une saveur primesautière qui a souvent son charme et quelquefois sa grandeur.

Beaumarchais, poursuit M. H. Houssaye — qui fit tous les métiers, ne fit celui d'homme de lettres qu'à ses moments perdus. « Après le travail forcé des affaires, dit-il dans une lettre, chacun suit son attrait dans les amusements : l'un chasse, l'autre boit, celui-là joue ; et moi qui n'ai aucun de ces goûts, je broche une pièce de théâtre. » Ainsi l'auteur du *Mariage de Figaro* est le prototype de l'homme de lettres amateur : celui-là dont « l'attrait dans les amusements est d'écrire quelque roman, quelque livre d'histoire, quelque comédie, quelque poème, « au lieu de chasser, de boire ou de jouer ».

Combien qui ont inscrit leur nom au livre d'or de la république des lettres, sans être plus que Beaumarchais, de la confrérie des hommes de lettres ! On n'imagine pas tout ce que la magistrature, la politique, la diplomatie, le clergé, le professorat, l'armée, l'industrie même ont produit de livres sérieux ou frivoles qui tiennent les premières places dans les bibliotheques.

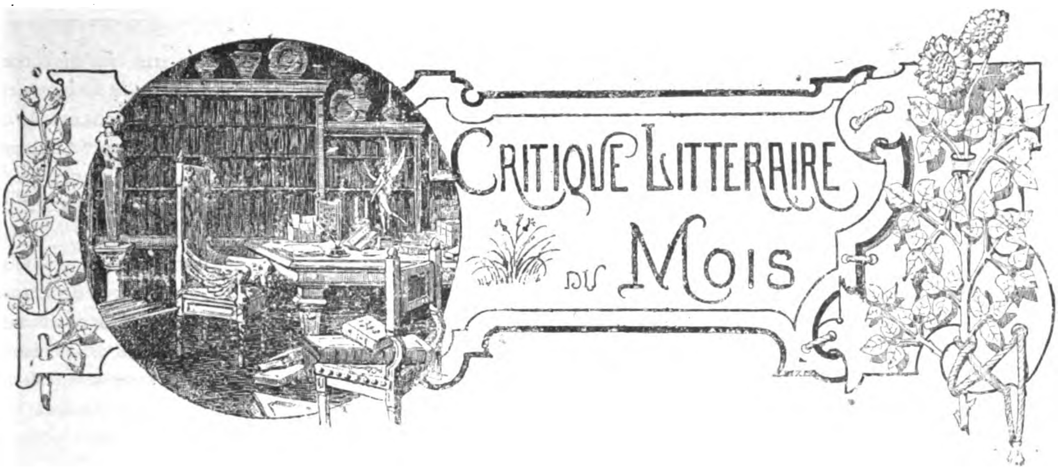
M. Houssaye continue sa thèse avec une érudition et un esprit charmant; il nous montre l'écrivain à Athènes, soldat et magistrat, à Rome, exerçant des fonctions publiques, au moyen âge, occupant des places dans l'armée et à la Cour. Puis, passant de la Renaissance à l'époque actuelle, il démontre avec beaucoup de bonheur que tous ceux qui tiennent un rang dans notre littérature française ne se sont pas uniquement occupés de belles-lettres par métier, mais bien plutôt par amour de l'art d'écrire aux heures de délassement et de recueillement.

Nous voudrions citer en entier des chapitres tels que celui de *l'Esprit chez les Grecs* qui est d'une observation profonde, des portraits exquis de facture comme ceux de Paul de Saint-Victor, d'Octave Feuillet ou de Gustave Flaubert, des pages d'étude aussi curieusement analysée que celle de *Victor Hugo et la Critique* qui nous montre le maître en face des critiques, depuis ses premières œuvres en 1822 jusqu'à ses derniers ouvrages de 1884. Il nous est impossible d'emprunter à Henry Houssaye tout ce qu'il nous serait si agréable de mettre sous les yeux du public. Un livre comme les *Hommes et les Idées* est assuré d'occuper une place au premier rang de la bibliothèque de tous les lettrés, car il est de ceux qu'on aime à lire et à relire, à consulter souvent, à l'exemple des *Nouveaux lundis* et de tous les ouvrages de critique indépendante et sincère qui joignent à la finesse d'aperçu, à la délicatesse de la pensée, l'art du style et celui de la biendisance qui se rencontrent si rarement au jourd'hui.

*
* *

Nous nous proposions, pour terminer convenablement ces *Propos rompus*, de parler longuement de deux livres vis-à-vis desquels nous sommes déjà en très grand retard. L'un est *un Crime d'amour* de Paul Bourget, dont la presse entière s'est occupée depuis deux mois et qui contient de réelles qualités d'observation psychologique et de style « en grisaille ». L'autre est un roman bizarre, contourné, torturé, de M. Joséphin Pelladan, intitulé *Curieuse*, et qui, lui aussi, a déjà deux mois d'apparition. Ce livre de *Curieuse* rappelle en quelque sorte les *Mystères de Paris* émondés. Sur le souvenir de ce gros roman populaire, un esprit très subtil, très idéal, très élevé, a broché une œuvre des plus intéressantes pour les délicats. C'est un livre en dehors de toute vulgarité, parfois incohérent, il faut bien le dire, mais toujours recherché et d'une grande élévation de pensée et de morale. Nous ferons au renouveau du mois de mai le compte rendu de ces deux ouvrages sacrifiés. Nous désirions nous étendre à ce sujet et caresser l'étude de ces œuvres très opposées; le temps a fui, nous acculant à la dernière heure, la place nous étrangle. Ainsi va la vie !

Octave Uzanne.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Morte, par Octave Feuillet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Calmann Lévy; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Si pour le critique il y a un certain plaisir à découvrir dans la foule des livres parus chaque jour l'œuvre méritante d'un inconnu, à en faire ressortir le talent, à en noter les qualités, les promesses d'avenir, il y a également pour lui un véritable regret lorsqu'il lui faut constater les défaillances et les irritants partis pris d'un écrivain occupant, dans la littérature contemporaine, la place importante prise par M. Octave Feuillet. Nous n'hésiterons pas cependant à dire combien nous trouvons inférieure à *Monsieur de Camors* et à *Julia de Trécœur* l'œuvre qu'il intitule *la Morte*, dont la principale faiblesse est d'être un livre de combat, basé sur les preuves les moins solides, sur les assertions les plus discutables. Le simple exposé du sujet dit immédiatement l'œuvre et les tendances voulues de l'auteur.

Bernard-Maurice Hugon de Montauret, vicomte de Vaudricourt, un libre penseur, un matérialiste, un athée, ne croyant ni à Dieu ni à diable, mais au demeurant un gentilhomme accompli, plein de loyauté, de bravoure, de cœur, poussé par son oncle à se marier, rencontre en province, grâce à ce dernier, et épouse, en dépit de parents rigoristes et dévots, Mlle Aliette de Courteheuse, une adorable jeune fille, accomplie également, mais aussi dévote et croyante que son mari est païen et impie. Les jeunes époux s'adorent, et, tandis que M. de Vaudricourt se flatte d'arriver à rendre Aliette moins rigide en l'initiant aux plaisirs parisiens, celle-ci compte bien parvenir, à force de bons exemples et de tendresse, à convertir son païen de mari, à lui rendre la foi qu'il a perdue. Aucun des époux ne réussit; le seul résultat est, pour Aliette, une maladie nerveuse; pour Bernard, la résolution de quitter définitivement Paris pour la campagne. Les hasards du voisinage placent à côté d'eux certain savant bizarre, le docteur Tallevant et sa pupille Sabine, son élève et son aide médical. Le docteur et Sabine sont des libres penseurs aussi endurcis que M. de Vaudricourt, ce qui n'empêche pas M. Tallevant d'être le meilleur des hommes et un véritable savant. La fille de Bernard et d'Aliette, un baby de sept ans, est atteinte du croup et va périr, lorsque le Dr Tallevant, se rendant aux prières de son voisin, soigne l'enfant, lui fait la terrible opération de la trachéotomie, la sauve et laisse auprès de la petite malade sa pupille Sabine pour achever la guérison. Fatalement, Bernard et Sabine s'aiment. Tout à coup Aliette, reprise de sa maladie nerveuse, se sent moins bien, dépérit de jour en jour, et, subitement, meurt. Après les deuils nécessaires, Bernard épouse Sabine, qui, arrivée à son rêve de fortune, s'abandonne avec fureur à ses goûts de dissipation et de luxe. C'est l'enfer pour M. de Vaudricourt. Enfin il apprend tout : Aliette est morte assassinée! C'est Sabine qui l'a empoisonnée, et le Dr Tallevant, qui a découvert le crime, est mort de saisissement. M. de Vaudricourt, anéanti, tombe malade et meurt à son tour; mais, avant de mourir, il se réconcilie avec l'Église, et Mgr de Courteheuse l'assiste à ses derniers moments. Vivante, Aliette n'avait pu convertir son mari; morte, elle triomphe.

Tel est le résumé succinct de ce livre intéressant, curieux en plus d'un point, élégant, raffiné, habile, mais invraisemblable d'un bout à l'autre, sinon en fait, du moins par l'exagération voulue de certains côtés, par la disproportion des épisodes avec les causes qui les amènent, par le grandissement hors nature des personnages et par les maximes philosophiques, outrées, mises dans la bouche des personnages.

En effet, au lieu de nous placer en face de figures réelles, vivantes et existantes, en dépit du *post-scriptum* qui affirme la réalité du récit dans ses lignes principales, l'auteur nous met en présence d'êtres surhumains, aussi exagérés en bons sentiments, en qualités superfines, qu'en défauts et en vices. Bernard de Vaudricourt, Aliette de Courteheuse, le Dr Tallevant et Sabine Tallevant sont bien, dans toute l'acception du mot, ce que le vulgaire appelle des héros de roman, personnages fantomatiques, sans corps et sans consistance, chimères créées comme les bulles de savon, par fantaisie, et que la pointe acérée de l'analyse crève

impitoyablement. Tout y est : le bon ange et le mauvais ange, la lutte du héros entre le vice et la vertu, et le triomphe final de la vertu dans une apothéose de paradis. Quant aux personnages accessoires, on ne saurait non plus les oublier, ces excellents de Courteheuse, vivant à notre époque comme au grand siècle, au milieu d'un ameublement Louis XIV, avec des idées Louis XIV ; il ne leur manque que les costumes du temps. Mais encore ne sont-ce que des Louis XIV devenus vieux, des Louis XIV repentis sous la férule de Mme de Maintenon. Quels merveilleux sujets pour le Dr Charcot que les habitants de cette gentilhommière provinciale!

En voulant trop prouver, l'auteur ne prouve rien ; à qui, sinon à un esprit prévenu et enclin au même parti pris, pourra-t-il persuader que c'est l'éducation donnée par le Dr Tallevant à sa pupille qui en fait le monstre moral qu'il s'est plu à nous peindre ? Empoisonneuse, courtisane, cette superbe jeune fille, tout bonnement parce que son tuteur, un homme d'ailleurs admirable, l'a élevée scientifiquement, en lui apprenant à discuter ces mystères et ces dogmes qu'on apprend aux fidèles à subir aveuglément, et qui font d'Aliette une sorte de nonne échappée d'un couvent Louis XIV et perdue dans la *Babylone* moderne! L'écrivain, si remarquable de *Monsieur de Camors*, croit-il sincèrement que les phrases mises dans la jolie bouche de Sabine, ses réponses à son oncle, soient suffisantes pour expliquer la perversion de ses idées ? N'est-ce pas plutôt l'effet d'une névrose, d'une hérédité malsaine du sang, des moelles et des chairs, de quelque fait physiologique palpable et connu ? Nous l'ignorons, car il a oublié de nous faire connaître les tenants et les aboutissants de sa farouche héroïne, pour laisser porter toute la lumière sur le seul fait, sur le seul crime de la libre pensée. Le procédé est trop visible, et, par cela seul, montre la faiblesse de cette argumentation plus violente que probante.

La Morte est donc un roman dont on peut lire les pages avec le plaisir pris à une œuvre de pure imagination, agréablement brodée sur un sujet vrai, mais il est aussi loin de nous et de la vie que possible ; M. Octave Feuillet ne s'étonnera pas de ne faire d'autres prosélytes que ceux qui depuis longtemps pensent comme les étonnants de Courteheuse, c'est-à-dire ceux qui liront son dernier volume avec le parti pris qu'il a mis à l'écrire. C'est un talent souple, fin, d'une rare distinction, mais d'une fantaisie que l'on goûte de moins en moins à notre époque de précision, d'exactitude et de vérité.

Mademoiselle de Bressier, par ALBERT DELPIT. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff ; 1886. Prix : 3 fr. 50.

Une époque tragique, douloureuse, prêtant admirablement aux plus cruelles péripéties intimes, c'est bien celle qui vit naître et mourir la Commune de 1871. Avec son flair d'écrivain habile à saisir les situations dramatiques, à les exposer et à en étaler avec talent sous les yeux les détails émouvants et passionnés, Albert Delpit a basé sur ces discordes civiles son nouveau roman, *Mademoiselle de Bressier*, et a su en tirer des effets absolument touchants, d'autant plus saisissants que ces temps sombres ne sont pas encore assez éloignés de nous pour que nous n'en ayons pas gardé le terrible souvenir et comme un sanglant reflet.

Sans parti pris politique ou social, n'ayant qu'un désir, la noble et généreuse envie de graver dans tous les cœurs l'horreur de ces luttes fratricides, de bien nous montrer quels lointains et redoutables échos elles peuvent avoir, quelles désastreuses conséquences pour les familles, Albert Delpit nous conte avec une émotion communicative comment arrivent à s'aimer, de l'amour le plus beau, le plus intense, deux êtres nés dans des conditions sociales différentes, que sépareront éternellement les sauvageries de la Commune, bien que les années aient passé depuis cette époque et que le souvenir dût en être presque effacé. Non, il ne s'efface pas ; il reste gravé au fond du cœur de ceux dont les parents, dont les amis ont été frappés. C'est ainsi que Faustine de Bressier, une délicieuse figure de femme et d'artiste, ne pourrait oublier que son père est tombé sous les balles des fédérés, que son frère a été assassiné par une bande de gardes nationaux qui l'avaient fait prisonnier et vengeaient sur lui leurs camarades massacrés ; c'est ainsi que Jacques Rosny, un sculpteur de génie, arrivé tout seul à force de travail, se souviendra toujours que son père a été fusillé par l'armée de Versailles, et qu'il ne pourra plus aimer Faustine quand il apprendra de sa bouche même que c'est elle qui a livré le malheureux Rosny à ses bourreaux. Il y a dans cette affreuse complication du hasard quelque chose du fatalisme des malédictions antiques qui ont servi de thème aux grands tragiques grecs. Les scènes touchantes se suivent, s'enchevêtrent et font passer le lecteur par toutes les phases de l'émotion, de l'attendrissement, pour terminer par la mort tragique, la mort presque fatidique de Faustine. Certes, Albert Delpit avait rarement rencontré un sujet prêtant à de plus grands effets scéniques, à de plus grands déchirements humains ; il s'en est tiré avec ce talent souple et élevé qu'on lui connaît, avec cette allure généreuse que conservent toujours ses œuvres, tendant à s'éloigner de terre pour voler d'une large envergure vers les cimes les plus poétiques de l'art. Il retrouvera avec *Mademoiselle de Bressier* le succès accoutumé.

Entrée de Clowns, par FÉLICIEN CHAMPSAUR. Un vol. in-18 jésus illustré. Paris, Jules Lévy ; 1886. — Prix : 5 francs.

Le cirque est muet, las de l'absorbante attention prêtée à un exercice compliqué sur le trapèze aérien, à une savante dislocation de jointures, à un dressage de cheval en haute école : on sent dans la foule des spectateurs cette fatigue brisante qui suit la concentration un peu longue sur un même objet. Tout à coup, du côté des écuries, une pétarade d'exclamations, d'appels, de voix cocasses sonnant comme des

grelots fêlés, de grelots tapageant avec une sonorité de bizarres voix humaines. Toutes les attentions se réveillent, toutes les prunelles s'allument. La barrière s'ouvre, et une bande de clowns roule, comme poussée par un coup de vent, dans le cirque où elle s'éparpille falotement. « *Miousic! miousic! — Bôjour, môssieu! — Bôjour, mâdâme! — Very well! Aoh! aoh!--Hipp! hipp! Hurrah! — Miousic! miousic!* » Chacun fait sa petite besogne sans s'occuper du voisin; les culbutes commencent, les souplesses extraordinaires, les sauts impossibles, sans apparence d'efforts, se succèdent, prolongeant tout autour de la piste une fantasmagorie drolatique. Les rires partent à droite, à gauche. Des gens emballés interpellent les clowns qui ripostent : une vie étrange, à la fois humaine et surnaturelle, anime l'enceinte tout à l'heure morne et monotone.

Tel est le nouveau livre de Félicien Champsaur, tel est l'effet que produit dans la cohue des livres nouveaux son *Entrée de clowns*.

Ah! les amusantes histoires, les contes délicats et passionnants! Ah! surtout le joli tintement de grelots neufs que sonne dans la littérature sa phrase déhanchée, son observation ingénieuse, sa manière raffinée et réelle ensemble de voir les choses, de les traduire, de les peindre en quelques traits justes! Amis clowns, nous vous retrouvons tous dans ce charmant volume, sur la couverture duquel court votre farandole éperdue. Il y a le clown cocasse, le clown sentimental, le clown d'amour et même le clown macabre, à face de carême prenant, mailloté de noir, timbré de larmes d'argent, papillon funèbre qui hante l'humanité inexorablement. C'est *Flagrant délit* à côté de *les Groseilles, l'Exécution* en face de *Rose d'amour*, le rire terminé en rictus. Le style de l'écrivain, bien à lui, tour à tour simple ou pailleté, flambant d'un vertigineux diable au corps, est juste celui qu'il faut pour donner l'idée exacte de notre société moderne, décadente et cependant progressiste; du milieu de ces pages s'envole aussi une grisante et sensuelle vapeur féminine, leur donnant un attrait tout particulier, l'arome qui agrippe et passionne.

On fera fête à l'œuvre nouvelle de Félicien Champsaur, à cette *Entrée de clowns* si originale, à cette brillante invasion de fantaisies papillotantes, de nouvelles cachant la vérité sous une enveloppe mince d'ironie, à ces contes passionnels, dont la chair rose et tentante perce sous la transparence du fin tissu philosophique et humoristique; on les accueillera par des rires, des bravos, comme on reçoit au Cirque, à l'Hippodrome, leurs confrères les clowns divertissants, car ils ont une valeur intrinsèque, bien sortante, que soulignent amusamment les deux cents dessins d'artistes de talent illustrant avec tant de brio ce charmant volume.

Baooara, par HECTOR MALOT. Un vol. in-18 jésus. Charpentier et Cie; 1886 -- Prix : 3 fr. 50.

Avec cette simplicité et cette bonhomie naturelles qui font le principal charme et le vrai succès de ses livres, Hector Malot nous initie, dans son nouveau roman *Baccara*, aux fiévreux mystères de la vie du joueur. Son héros, Constant Adeline, un honnête et laborieux fabricant de draps d'Elbeuf, en même temps député, est entraîné, par suite de quelques revers de fortune, à accepter la présidence d'un grand cercle parisien, fondé par des gredins, qui parviennent à le tromper sur le but de cette création, et se servent de son nom, de lui-même, pour abriter leurs friponneries. Grisé par le luxe et la vie facile que lui donne cette place fort bien rémunérée, il se laisse peu à peu gagner par le démon du jeu, après avoir longtemps résisté, et devient victime des abominables manœuvres des coquins dont il est entouré. Il ne peut leur échapper que par le suicide, sauvant ainsi son propre repos et la tranquillité des siens.

A côté des peintures charmantes de la vie de famille auxquelles nous assistons dans le ménage du député, à Elbeuf, nous pénétrons aussi dans les splendides salons du cercle, où l'auteur nous déroule sous les yeux le spectacle varié des joueurs avec leurs vices, leurs superstitions, leurs entraînements fous. Les tricheries des joueurs malhonnêtes y sont minutieusement étudiées et révélées. C'est à la fois un livre d'un haut enseignement moral, d'un grand intérêt dramatique, et une œuvre qui peut mettre en garde bien des lecteurs contre ce terrible engrenage du jeu, mécanisme aveugle et sourd ne lâchant jamais sa proie. A ces différents titres, le succès de *Baccara* est assuré.

Tatiana Leïlof, par ÉDOUARD ROD. Un vol. in-18 jésus. Paris, Plon, Nourrit et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

M. Édouard Rod a eu la curiosité de prendre pour sujet de son nouveau roman cette dramatique et sanglante aventure parisienne qui a mis aux prises une actrice attachée à l'une de nos plus grandes scènes et le fils d'un personnage du second Empire. On retrouve dans l'analyse de cet épisode l'amertume un peu saillante et les qualités d'étude psychologique qui composent le talent de l'auteur de *la Course à la mort*. Ici aussi il s'agit d'une course vers l'anéantissement final, et M. Rod se complaît à suivre son héroïne dans cette course furieuse qui l'emporte. Quoique le sujet soit banal à force d'être connu, l'écrivain a su y ajouter une part d'observation et des déductions philosophiques qui le présentent sous un jour spécial, bien à lui.

La Faute d'une mère, par ANTOINE ALBALAT. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Liane, une pauvre ouvrière en dentelles, à Marseille, a épousé sans amour un employé des postes; le ménage a une petite fille. Peu à peu des désirs de luxe, de plaisir, arrachent la jeune femme à son intérieur; elle vole de faute en faute, est chassée par son mari, et finit, auprès d'un amant riche, sa vie d'aventures; son châtiment est de mourir loin de sa fille. Le livre a des qualités de style et d'intérêt qui le rendent fort agréable à lire.

Petite ville, par HARRY ALIS. Un vol. in-18 jésus. Paris, Jules Lévy; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

C'est bien la terne, l'étroite, la mesquine existence de petite ville que M. Harry Alis nous peint avec talent dans son nouveau livre, un roman, comme toute œuvre similaire, qu'elle soit imaginative ou observée, bien que, dans sa préface, l'auteur se défende énergiquement d'écrire des romans. Il a étudié avec une patience méticuleuse, un louable soin de la phrase, les caractères bizarres qui composent le groupement d'une petite ville de province. Ce sont de curieuses figures, peintes avec une grande préoccupation du détail, et évoluant bien dans le cercle étriqué où elles s'agitent depuis leur naissance jusqu'à leur mort. On lira avec intérêt ce livre d'un lettré sincère.

L'Illustre Casaubon, par PAUL GAULOT. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Paul Gaulot, *l'Illustre Casaubon*, est amusant par la rapidité de son récit, de ses événements qui s'enchainent facilement, en même temps par la couleur originale de son intrigue. C'est avec un vif intérêt que l'on voit se nouer les premiers fils de cette liaison amoureuse entre le peintre Casaubon et la petite Zoé, entre ce même Casaubon et la belle Mme Louvigne. Les entrevues de Zoé et de Philippe ont un charmant coloris, une fraîcheur d'idylle, et cette figure de jeune fille, malgré la passionnée Mme Louvigne, malgré l'ardeur de ses amours adultères avec le peintre, domine tout le volume. C'est une œuvre digne des précédents volumes de M. Paul Gaulot. G. T.

Lalla-Mouïna. *Scènes de la vie musulmane*, par le capitaine BOU SAÏD, avec une lettre d'Alexandre Dumas fils. Un vol. in-12. Paris, L. Baudoin et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Un jeune Alsacien, Karl d'Oberheim, est sur le point de se marier avec une charmante jeune fille, Ellen de Thévenon, lorsque celle-ci apprend qu'elle n'est pas la fille de Mme de Thévenon, mais d'une infâme prostituée que M. de Thévenon avait eue jadis pour maîtresse. Désespérée, elle s'enfuit au couvent et Karl s'engage dans l'armée d'Afrique. Il y rencontre une Arabe, fille d'un sectaire fanatique, nommée Lalla-Mouïna, et dont les traits lui rappellent celle qu'il a tant aimée. Son amour naturellement se reporte sur la jeune Arabe, et cette passion, mêlée aux incidents extraordinaires d'une guerre terrible, l'entraîne dans des aventures dont le récit est attachant. Surpris par le père de Lalla, le farouche El-hadj-Tahar, il apprend que sa mère est une fille de joie française, venue chercher fortune en Algérie, et que l'Arabe a follement aimée. Lalla est ainsi la sœur d'Ellen. Les deux sœurs se retrouvent à l'hôpital, l'une soignant l'autre; car Ellen est, sous le nom de Paule, sœur de charité. Plus tard, pendant la guerre allemande, Lalla, déguisée en tirailleur indigène, retrouve Karl d'Oberheim et ils meurent héroïquement ensemble sur le champ de bataille, entre les bras du sergent Sadoc, dont l'amour pour Lalla-Mouïna n'a d'égal que son amitié pour Karl, et de sœur Paule qui se trouve là par un hasard que les musulmans appellent *mektoub* et les Grecs *anankè*.

Il est inutile d'insister sur l'étrangeté de ces rencontres en plein désert. Mais le capitaine Bou Saïd nous donne le tout pour authentique, et il faut le croire. Je ne louerai pas l'auteur de son talent littéraire : le début de son récit me semble manqué et le style est loin d'être irréprochable; mais il y a maintes pages émues et émouvantes. On y trouve en outre des indications précieuses sur l'esprit et les coutumes des indigènes algériens. Le souffle patriotique qui passe à travers le livre, et atteint toute sa puissance dans la description des sanglantes luttes contre l'Allemand sur le sol sacré du pays, remue dans le cœur les sentiments héroïques. Les soldats qui liront ces récits militaires y trouveront des exemples propres à exalter en eux l'amour de la France, la haine de l'envahisseur et le mépris de la mort.

Les Drames du cœur, par JEANNE DUCHARME. Préface par Arsène Houssaye. Un vol. in-18. Paris, H. du Parc; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

On peut tout reprocher à ce roman : la longueur, les invraisemblances, la sensiblerie, les contradictions entre les actes et les caractères, les inégalités de composition, les incorrections du style et bien d'autres choses encore; mais on ne fera pas qu'il ne soit attachant et émouvant. « En lisant ça, j'ai pleuré comme un veau », me disait l'autre jour un homme que son expérience de la vie a pourtant passablement durci. Mme Jeanne Ducharme a pour elle le cœur de ses lecteurs et de ses lectrices; elle s'est fait le meilleur lot, et, avec cela, elle est sûre du succès.

Arsène Houssaye a écrit deux ou trois pages charmantes de grâce, d'esprit et d'entrain pour recommander *les Drames du cœur* au public. Ils se recommandent d'eux-mêmes; mais le plaisir qu'on éprouve à la lecture de cette pétillante lettre-préface dispose favorablement à goûter le régal que l'auteur nous sert ensuite de ses blanches mains.

Les Galères de l'amour. *Étude parisienne*, par ARMAND LAPOINTE. Un vol. in-18. Paris, H. du Parc; 1886.

L'étude est double. Un professeur défroqué, qui a laissé dans sa robe de collège tout scrupule et tout sentiment d'honneur, devient l'amant d'une femme équivoque et se sert de la fortune de sa maîtresse pour édifier la sienne propre. Il spécule à la Bourse, est heureux, fait de grandes affaires, et, lorsqu'il est à la tête d'un million, il va frapper à la porte d'un baron de la finance et lui demande sa fille. Il est éconduit avec un insultant mépris. Il se rabat sur un gros bourgeois qui le pousse doucement dehors. Tombé

de son rêve, Marc Vidal prend la chose en philosophe et se retire à la campagne avec sa vieille maîtresse, qu'il fait passer pour sa gouvernante.

Parallèlement à cette action s'en passe une autre, plus douloureuse. Un jeune homme de province se fait aimer d'une femme mariée. Le mari, vieux et indulgent, feint de ne rien voir. Julien Aubert, qui était riche, a toute sa fortune emportée par un banquier franc-fileur et il accepte d'être entretenu par sa maîtresse. Mais cette honte l'écœure, d'autant plus que le mépris se mêle dorénavant à l'amour que ressent encore la jeune femme. Trop indécis pour se jeter à l'eau, il se jette à l'absinthe et espère se tuer en s'enivrant. Aujourd'hui, « il traîne misérablement la plus triste existence. Encore tout jeune, il semble être un vieillard; on le voit chaque jour errant sur les boulevards et dans les passages, la barbe et les cheveux incultes, blanchis avant l'âge, pâle, hâve, les vêtements en désordre, titubant sous l'ivresse ». Il rame sur la galère de l'amour.

Ce livre d'observation cruelle ne doit rien de son intérêt aux artifices de style dont on abuse tant de nos jours. Il est écrit dans une langue simple et un peu terne, puisqu'il faut qu'on ait le défaut de ses qualités. Pour la peinture des caractères, M. Armand Lapointe a peut-être trop recours à la méthode physiognomonique. Mais, à tout prendre, il a fait là un livre qui mérite d'être lu et distingué au milieu des productions hâtives et avortées qui nous encombrent.

La Marquise des Escombes, par GASTON CABARRUS. Un vol. in-18. Paris, Auguste Ghio; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Il paraît que la première des trois nouvelles dont se compose ce volume a été d'abord publiée dans une revue de province, et que l'auteur, en lui faisant les honneurs d'un volume chez Ghio, l'a soigneusement revue et corrigée. Il aime à croire que les lecteurs lui en sauront gré. Je l'ai lue et lui aurais su gré davantage s'il l'eût laissée dans la revue de province qui fut son berceau. L'histoire est, à mon humble avis, dénuée d'intérêt et écrite d'un style à la fois gauche et prétentieux, comme ces compositions de rhétoriciens forts que l'on transcrit au cahier d'honneur. Les deux autres, intitulées, l'une : *la Comtesse Sylvia d'Angis,* l'autre : *Tu, te quedaras aqui,* me paraissent au niveau de la première. Que d'auteurs gagneraient à n'être que lecteurs! Car enfin il se publie encore de jolies choses. B.-H. G.

La Fille à Blanchard, par JULES CASE. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que l'on doit constater dans Jules Case, c'est le considérable progrès qu'il fait à chaque nouveau volume publié. Après le charme ému, attendrissant de cette charmante étude d'enfant, *la Petite Zette,* après l'analyse si pénétrante d'*Une bourgeoise,* remarquable peinture des progrès de l'adultère dans un cœur de femme, l'écrivain s'attaque, dans *la Fille à Blanchard,* à cette grande passionnée, la Nature, à cette immuable source de joies infinies et d'atroces douleurs, la Terre. Ses héros sont des simples, des gens de la campagne, des paysans d'autant plus difficiles à peindre qu'ils se perdent dans l'écrasante immensité des champs, du paysage, du ciel, dans ce milieu qui domine les êtres, au lieu d'être dominé par eux comme dans nos grandes villes. Il faut déployer un art singulièrement subtil et délicat pour saisir la vie des hommes et des femmes dans cette vie des choses, pour nous montrer les luttes humaines à côté des luttes, bien plus visibles, bien plus formidables, du ciel et de la terre.

Jules Case n'est pas resté au-dessous de cette tâche; il l'a abordée franchement, sans hésitations, observant avec finesse, écrivant d'après ce qu'il voyait, simplement, d'une manière émue et convaincue. Sous sa plume, les paysages se déroulent, donnant tour à tour la grande paix uniforme des champs, les ensoleillements de l'été, les fureurs de l'orage; puis il mêle à ces descriptions heureuses de la vie humaine dans sa proportion exacte avec ce qui l'entoure. Il montre adroitement la part de complicité de cet enveloppement du sol et de ses sèves grondantes aux passions des êtres. Son récit, c'est l'amour de deux jeunes gens des champs que transporte, puis torture leur passion l'un pour l'autre. Mais il a bien compris que, là-bas, dans cet air puissant qui chauffe et grise, tout grandit et s'allume en proportion; de là le mélange de tendresses et de brutalités qui font vibrer ses amoureux, de là l'éloquence de leurs étreintes, de leurs contacts, de leurs bonheurs et de leurs souffrances. C'est avec un sentiment d'une pénétrante intensité qu'on lit ce livre, qui donne les frissons du drame vécu, senti, rendu dans sa véritable forme. Jules Case, avec cette nouvelle œuvre, affirme ses droits de bon écrivain et confirme toutes les espérances données par ses précédentes œuvres : c'est un talent qui s'épure au feu et va grandissant, plus solide, mieux trempé, à mesure que ses qualités d'observateur se complètent.

Happe-Chair, par CAMILLE LEMONNIER. Un vol. in-18 jésus. Paris, Monnier, De Brunhoff et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Un rude livre, écrit par un maître écrivain, dans une langue rude, âpre, difficultueuse, pleine de scories, d'aspérités, de souillures immondes et de beautés de premier ordre, tel est le dernier roman de Camille Lemonnier, *Happe-Chair*. Émile Zola nous a conté la mine et ses esclaves dans cette merveilleuse clameur de miséricorde, dans cette magistrale épopée de pitié, *Germinal,* Camille Lemonnier, dans *Happe-Chair,* nous initie aux misères, aux tortures, à l'affreuse existence de l'ouvrier de l'usine. C'est également une sombre et navrante histoire que celle de ces malheureux, rivés à ces ardentes gueules de four, exposés à ces cisailles d'acier, à ces volants de machines, à tous ces monstrueux engins qui, constamment, de ci de là, happent impitoyablement un bras, une jambe, un

homme entier, avec la voracité aveugle de quelque farouche idole des temps anciens.

Malgré la fatigue que donne à lire, dans ce beau livre, le patois parlé par les personnages, patois qu'on ne saurait enlever sans ôter à l'étude une partie de sa couleur, malgré l'emploi abusif de vocables imités de la manière de Léon Cladel, on ne peut s'arracher à cette désolante lecture de la misère, de la souffrance et du vice. Le type de Huriaux, l'ouvrier travailleur et robuste, est superbe dans son contraste avec sa femme, la Clarinette, une gueuse terrible. Il faut lire les pages où le père est en scène avec son enfant, sa petite Mélie; ce sont des merveilles de grâce et de sentiment. Mais ce qui domine le roman de toute sa puissance, c'est la catastrophe, l'explosion du grand volant de l'usine, l'effondrement de l'édifice, la chair à pâtée de ces malheureux ouvriers broyés dans l'écroulement. On est empoigné aux entrailles avec une violence, une réalité qui font venir les larmes aux yeux. Jamais Camille Lemonnier n'a eu des accents plus émouvants que dans le récit de ce terrible événement et de ses suites. Toute cette partie du livre fera de *Happe-Chair* l'œuvre capitale de l'écrivain belge.

Les Dames de Croix-Mort, par Georges Ohnet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Dramatique et originale, la nouvelle œuvre de Georges Ohnet a deux scènes capitales qui lui donnent un attrait particulier et une saisissante allure; ce sont : l'entrée subite de Régine d'Ayères, la nuit, chez sa fille Edmée, et la mort sanglante de Fernand d'Ayères. Immédiatement on se sent attiré, enveloppé par cet arome grisant que dégage ce qui touche au théâtre, à la mise en scène d'une action, à la façon dont on la perçoit sur les planches, dans le décor voulu; on se dit : « C'est là que le public sera empoigné; c'est là que la salle frissonnera, s'emballera, enlevée par le coup de théâtre. » Du reste, le drame a une saveur âcre, une action suivie et continue qui en facilite singulièrement la lecture et la compréhension.

Mme de Croix-Mort, veuve du comte de Croix-Mort, habite, avec sa fille Edmée, un château situé sur la lisière d'une forêt. La jeune fille, élevée un peu à la sauvage, ne connaît d'autre plaisir que ses promenades folles à travers bois, en compagnie du vieux garde Jean Billet. La veuve, âgée seulement de trente-huit ans, fort admirablement conservée par sa vie calme à la campagne, a de vagues aspirations vers des plaisirs plus bruyants, plus animés que ceux de l'existence de château. Les hasards d'un procès-verbal de chasse amènent chez les recluses un voisin, beau garçon, viveur mis au vert, le baron Fernand d'Ayères. Celui-ci s'éprend de la veuve, la fait succomber, puis, le jour où il apprend qu'elle est très riche, l'épouse. Régine croit aveuglement en l'amour de son mari, mais deux personnes ne s'y laissent pas prendre et détestent le baron : Edmée et le garde Billet. En effet, ce qui était à prévoir arrive fatalement; le viveur, à peine marié et riche, reprend sa vie de plaisirs, ses débauches, trompe sa femme que la douleur vieillit brusquement, puis est pris d'une passion féroce pour sa belle fille Edmée, à laquelle il tente d'imposer sauvagement son amour. Celle-ci, épouvantée et indignée, se défend jusqu'au jour où une scène terrible amène l'aveu à sa mère. Fernand quitte le château de Croix-Mort, mais il y revient secrètement, dans l'espoir de surprendre Edmée; celle-ci, défendue par Billet, vient au secours du garde-chasse terrassé par Fernand et tue le baron. C'est là un roman de passion et d'émotion qui sera beaucoup lu, fort goûté, grâce à sa dramatique allure et aux deux scènes qui lui donnent son cachet spécial.

G. T.

Le Valbriant, par Mme Aug. Craven. Un vol. in-18. Paris, Perrin, éditeur; librairie académique Didier; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît le genre de l'auteur du *Récit d'une sœur;* la foi et le mysticisme se mêlent à la fiction, les tendances prosélytiques s'accusent sans restriction et l'intervention de la Providence est le ressort suprême et continu de tous les mouvements des personnages.

Le nouvel ouvrage que publie Mme Craven conserve la même marque. La fabrication en est intéressante, les acteurs bien dessinés, les caractères suffisamment venus. L'idée fondamentale n'est pas bien originale: il s'agit de la répulsion de la noblesse entichée des idées anciennes pour la noblesse adhérant aux idées nouvelles. Qui rétablira l'harmonie entre ces nobles familles? Qui réconciliera le comte de Bois-d'Harnay, pauvre mais inactif, avec le vicomte Gautier d'Arcy, riche mais d'une richesse reconquise par l'industrie? Ce sera l'amour.

M. de Bois-d'Harnay a eu une fille qu'il marie à un marquis d'Avernoy pour satisfaire et tranquilliser sa femme, malade et inquiète du sort de Lucie. Ce marquis, joueur et débauché, rend sa femme très malheureuse; mais il a le bon goût de disparaître assez tôt, tué en duel, avant que la marquise n'ait perdu sa jeunesse. Elle revient ruinée, triste mais toujours jolie, au château paternel : elle a vingt-quatre ans. Un événement dramatique la remet en présence de Gautier d'Arcy, gentilhomme converti aux idées du siècle (cela se passe après la révolution de 1830), qui a transformé en usine son domaine du Valbriant. Ils se sont connus enfants; ils se revoient avec plaisir; ils sentent l'amour les reprendre; Gautier n'a même jamais cessé de penser à Lucie. Il espère donc la réalisation d'un rêve longtemps caressé, quand un incendie éclate dans l'usine; pour sauver des malheureux menacés, il accomplit des prodiges de courage, et son dévouement n'est pas récompensé d'abord : il reçoit des brûlures affreuses qui le défigurent et le rendent aveugle.

Il croit, et vous croyez peut-être aussi, que Lucie va s'écarter de lui, et vous vous attendrissez déjà sur l'infortune de ce bon cœur? C'est que vous oubliez

que l'auteur est Mme Craven. Vous seriez porté à douter de la Providence et vous auriez de l'amour une idée inférieure, commune, matérielle, si la vertu n'était récompensée, d'autant mieux même qu'elle n'a pas envié la récompense. Lucie admire la conduite du jeune homme. Elle lui pardonne d'avoir dérogé pour s'enrichir industriellement, puisque sa fortune et son industrie ont été singulièrement épurées par l'incendie; elle croit pouvoir l'aimer sans irriter le ciel, maintenant qu'il est laid, aveugle, et que le rôle de l'épouse sera celui d'un ange consolateur, d'une sœur de charité.

Et voilà comment ces rejetons de noble race s'unissent en face de la société moderne et de la vulgaire roture, que Mme Craven suppose bien incapables de si sublimes pensées et de si chastes sentiments.

P. Z.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Mon oncle Benjamin, par Claude Tillier. Un vol. in-18. Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Affolée, par Henri de Lanoye. Frinzine et Cie, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Séquestré, par J. de Gastyne. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Merlette, par Rémy de Gourmont. Plon et Nourrit. — Prix : 3 fr. 50.

Les Drames du demi-monde, par Pierre Zaccone. Deux vol. Dentu — Prix : 6 francs.

Au pays des Roublards, par Alfred Sirven. Un vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Bartek vainqueur, par Sienkiewicz. Paris, Laurent. — Prix : 3 fr. 50.

Autres choses, par Georges Ancey. Ollendorff. — Prix : 3 francs.

Mari ou père, par J. Vilmain. Jouaust. — Prix : 3 francs.

Le Docteur Claudius, par Marion Crawford. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Marcelle Mauduit, par A. Matthey. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amour au monastère, par Armand Dubarry. Dentu. — Prix : 3 francs.

La Louve, par René de Pont-Jest. Dentu. — Prix 3 francs.

Les Gens pourris, par Maurice Talmeyr. Dentu. — Prix : 3 francs.

Katia, par le comte Léon Tolstoï. Paris, Perrin et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une attaque d'apoplexie, par Damien Taraine. Paris, Dentu; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Servienne, *Histoire d'une servante,* par Léon Barracand. Paris, Charavay et Cie; 1885. Un vol. in-8° illustré. — Prix : 2 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

L'Année littéraire (1885), par Paul Ginisty, Préface par L. Ulbach, Introduction par Octave Uzanne. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Vapereau avait entrepris chez Hachette une *Année littéraire* qui forme une collection de onze volumes et qui va de 1858 à 1869. M. Paul Ginisty a voulu, sous une forme nouvelle, ressusciter cette tentative, et il fait paraître le premier tome d'une série qui, nous l'espérons, sera longue et bien accueillie du public. Dans ce volume, M. Ginisty a réuni par dates une partie de ses critiques littéraires du *Gil Blas,* et, à chaque causerie, il a ajouté un petit appendice bibliographique relatant les principales nouveautés. A la fin de l'ouvrage, il a réuni dans un coup d'œil d'ensemble les prix d'académie, la critique littéraire en 1886, les bibliothèques scolaires, populaires et de la ville de Paris, les ventes en 1885 et la nécrologie.

Ainsi présenté, le volume forme un tout évidemment intéressant; mais, en dépit de l'index et de la table détaillée, nous ne pouvons nous empêcher de trouver que ce livre manque de méthode et d'esprit de synthèse. Ce n'est jamais ainsi que nous eussions compris une *Année littéraire,* qui doit être, à notre sens, documentaire au possible, presque à l'état de dictionnaire, facile à consulter, aimable au travailleur, presque aussi minutieuse qu'un *Annuaire des longitudes.* Le vrai titre de *l'Année littéraire* de M. Ginisty serait : *Mes critiques en 1885,* avec des notes et documents sur la librairie et les écrivains.

M. Paul Ginisty aura beaucoup d'améliorations à

apporter pour 1886; quoi qu'il en soit, sa tentative est heureuse et mérite d'être encouragée. M. Louis Ulbach a écrit une aimable préface à cet ouvrage.

Victor de Laprade, par Edmond Biré. *Sa vie et ses œuvres.* Paris, Perrin et Cie. Un vol. in-12.

Musset, Lamartine, Victor Hugo ont eu de magnifiques débuts; mais Musset n'est, suivant le mot de Henri Heine, qu'un jeune homme d'un bien beau passé; Lamartine est tombé avec *la Chute d'un Ange*, et une mauvaise fée a changé les diamants et les perles de sa poésie en « noisettes et en nèfles »; quant à Victor Hugo, longtemps avant sa mort, les fruits qui font, à chaque saison, ployer les branches du grand arbre, « ne sont plus que poussière et que cendre : les oiseaux chanteurs ne font plus leurs nids sur son front découronné ». Ainsi le déclare M. Edmond Biré, et, dès lors, on s'attend bien à ce qu'il nous présente Victor de Laprade, au contraire, comme « un poète dont le talent n'a cessé de grandir et n'a connu ni appauvrissement ni déclin ».

On aimerait à reconnaître, chez V. de Laprade, de très hautes qualités, et à témoigner à son œuvre l'admiration qu'elle mérite en bien des endroits. Mais son panégyriste, dont le travail est, du reste, très fourni d'indications et de détails, glace, par l'excès systématique de son enthousiasme, les sympathies les plus sincères et les plus spontanées. Victor de Laprade eut du courage et de la fierté; il a laissé des œuvres d'une inspiration élevée et d'une exécution remarquable, qui font honneur aux lettres françaises. De là à être un héros et le plus grand poète du siècle, M. Edmond Biré ne voit qu'un pas et il le franchit. On m'excusera de ne pas le suivre.

L'Abbé Christian Moreau. *Une mystique révolutionnaire. Suzette Labrousse*, d'après ses manuscrits et des documents officiels de son époque. Ouvrage précédé d'une lettre-préface de M. A. Taine, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot et Cie; 1886. Un vol. in-8°.

Cette monographie d'une mystique révolutionnaire, comme l'appelle l'auteur, est un de ces travaux estimables qui contribuent à faire comprendre, par les faits particuliers et les caractères individuels, le sens général d'une époque ou d'une évolution sociale. Suzette Labrousse, sans être une figure bien saillante, joua un rôle que l'historien observateur aurait tort de négliger. L'illuminisme, sous ses différentes formes, eut une influence considérable sur les esprits avant et pendant la période révolutionnaire, et Mlle Labrousse, bien que se distinguant des sectaires d'origine allemande, suédoise, ou russe, n'en est pas moins une illuminée. Le biographe la suit dans toute sa carrière, depuis son enfance jusqu'à sa mort. Il nous la montre dans son milieu, à côté de l'évêque Pontard et de dom Gerle, auquel il fait même une part un peu trop grande, me semble-t-il. Un chapitre où il émet l'opinion, peu contestable, que Suzette était atteinte d'hystérie, clôt le livre et en constitue, dans l'estime de l'auteur, la partie philosophique et scientifique. On me permettra de n'y trouver qu'une science d'emprunt sans aucune trace de philosophie, et de réserver tous mes éloges à la partie purement biographique, traitée avec soin, avec exactitude et d'une façon probablement définitive.

J'ai cherché la lettre-préface de M. H. Taine annoncée pompeusement au titre, et n'ai trouvé que quelques lignes de l'académicien, où, après avoir avoué qu'il a peu étudié l'illuminisme en France à la fin du XVIIIe siècle, il exprime la confiance que le travail entrepris par l'abbé Christian Moreau sera intéressant, et assure qu'il le lira « avec un très grand plaisir ». Se recommander d'une telle lettre auprès du public et faire de la réclame me paraissent une seule et même chose. B.-H. G.

La Société et les Mœurs en Béarn, par G.-B. de Lagrèze. Pau, G. Cazaux; 1886. Un vol. in-18.

Ce nouveau livre, ajouté à l'actif de la verte et laborieuse vieillesse d'un magistrat de la cour de Pau, fourmille d'anecdotes, de souvenirs historiques qu'il faudrait bien des recherches pour trouver ailleurs, de détails peu connus et souvent piquants sur un pays dont le rôle dans notre histoire est grand et qui a toujours eu son aspect propre et original. Fait de notes mises à bout à bout, il lui manque d'être composé; c'est un ouvrage à faire, bien plus qu'un ouvrage fait. Les matériaux sont bien là, taillés et prêts à mettre en place; mais l'édifice n'est pas construit. C'est déjà beaucoup que d'avoir amené ces matériaux à pied d'œuvre, de les avoir choisis curieusement et spirituellement dégrossis. Plus tard, un historien s'en emparera pour en faire un monument définitif où il aura grand soin de faire une place à l'auteur de ce volume, qui est une des figures les plus intéressantes qu'ait jamais possédées la capitale du Béarn.

La couverture en couleurs, avec semis de vaches béarnaises, est un chef-d'œuvre de mauvais goût.

Les Poètes lyriques de l'Autriche, par Alfred Marchand. *Nouvelles études biographiques et littéraires.* Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir étudié Lenais, Betty, Paoli et Feuchtersleben, M. Marchand nous donne aujourd'hui des essais biographico-critiques sur Maurice Hartmann, Mme Joséphine de Knorr, Robert Hamerling et Lorm. M. Marchand a un grand mérite : il fait faire au lecteur des découvertes à travers des pays inconnus; aussi son livre ne manque-t-il pas d'intérêt. Il est, du reste, familier avec les choses dont il parle, et il ne tiendra pas à lui que les poètes de l'Autriche ne soient connus comme ils le méritent du public français. Il traite son sujet *con amore*, mais un peu trop souvent aussi *ex cathedra*. Ce n'est pas qu'il apporte à la critique générale aucune vue bien nouvelle ni un talent bien original; mais il manque — c'est du

moins mon impression — de simplicité et de bonhomie. Il professe et pontifie volontiers. Je prends par exemple les dernières lignes, j'allais dire la péroraison, de son livre, où — après avoir déclaré qu'il se peut que l'humanité « soit destinée à osciller perpétuellement entre l'optimisme et le pessimisme, jusqu'à ce que la terre, refroidie sous les rayons de plus en plus pâles du soleil, laisse s'éteindre dans le cœur de ses enfants l'étincelle de vie » — il assigne à la poésie son terme fatal. « Elle ne périra, s'écrie-t-il *ore rotundo*, que lorsque le dernier homme préoccupé du grand mystère qui nous étreint se couchera pour mourir sur la terre glacée, et que, levant une fois encore un regard suppliant vers le ciel muet, il verra le dernier oiseau traverser d'une aile lente les airs silencieux, ainsi qu'une pensée de mort allant elle-même s'éteindre dans l'espace morne et désert. Alors, ce dernier survivant de la grande race suppliciée sera pris d'un frisson plus horrible que tous ceux qu'auront ressentis ses innombrables ancêtres : ce sera le désespoir final, l'agonie suprême — l'agonie de la Poésie. »

Et voilà ce que c'est que d'être éloquent!

Mémoires de Cora Pearl. Paris, chez Jules Lévy, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Mlle Cora Pearl a grandement raison dans sa préface de nous annoncer qu'elle ne publie ses *Mémoires* que pour gagner quelques billets bleus! Elle les gagnera sûrement. Son nom est non moins populaire que sa personne. Mais c'est tout. Séduit par le titre, j'ai lu, j'ai cherché et n'ai rien trouvé. Pas même la saveur que je pouvais attendre des mystères d'alcôve dévoilés. Rien, ni comme intérêt ni comme style. Ce livre intéressera tout au plus les quelques personnes mises en scène sous des pseudonymes dont quelques-uns sont très transparents. — Ce sera un livre à clef à ajouter à tant d'autres. E. L.

Etude sur la langue de Montaigne, par Eug. Voizard. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris. Un vol. in-8°, xx-308 pages. Paris, Léopold Cerf, 1885.

La langue de Montaigne, si souple, si savoureuse, ondoyante et diverse, méritait une étude approfondie : cette étude est faite. Je n'oserais dire qu'elle n'est plus à faire. L'auteur, avec une patience et une conscience dignes des plus grands éloges, a dépouillé les œuvres de l'illustre écrivain; mais il s'en est tenu là. En l'isolant autant qu'il l'a fait, en négligeant d'indiquer autrement que par de vagues citations les points par lesquels sa langue ressemble à celle de ses contemporains ou en diffère, il semble attribuer à Montaigne seul et présenter presque comme des exceptions toutes personnelles à l'auteur des *Essais* et les formes qui étaient communes à lui et à tous les écrivains de son temps et celles qui lui sont propres. Il est rare que M. Voizard cite, à l'appui des locutions, des formes de langage employées par Montaigne, des locutions, des tournures similaires fournies par d'autres auteurs; il est plus rare encore qu'il dise comment ces autres auteurs auraient rendu les mêmes idées lorsque Montaigne parle un langage qui s'éloigne de la langue usuelle. Le plus souvent il dira : « Cf. Amyot, Rabelais », etc., sans donner les exemples auxquels il se réfère; ou si parfois il produit quelques exemples, il y joint le nom de l'auteur, sans rien ajouter qui permette de se reporter à l'ouvrage d'où il les a tirés. Nous aurions voulu plus de précision.

Après avoir recherché, dans une *Introduction* de six pages seulement, « à quelle source a puisé Montaigne pour écrire ses *Essais* » et « quel est le caractère de sa langue », M. Eugène Voizard aborde son sujet, qu'il divise en cinq parties : I. Orthographe; II. Formes grammaticales; III. Syntaxe; IV. Glossaire; V. Style de Montaigne.

L'ouvrage de M. Eug. Voizard est une thèse de doctorat; l'auteur l'a soutenue avec un succès mérité, que nous n'aurions pas hésité à lui assurer si nous avions été un de ses juges; toutefois, et tout en rendant justice aux grandes qualités de son œuvre, nous nous serions permis de faire quelques réserves, de lui soumettre quelques objections qu'il ne sera peut-être pas inutile de présenter ici; les gens de métier aiment les discussions de ce genre; ils pourront, après avoir suivi celles-ci, prendre parti en pleine connaissance de cause pour les opinions de M. Eug. Voizard ou les nôtres.

Dès le début, M. Voizard semble bien convaincu que « l'école de Ronsard voulut bouleverser et refaire le français de fond en comble ». C'est là un préjugé qu'un vers de Despréaux a introduit dans toutes les cervelles, surtout universitaires, et qu'il est bien difficile d'en chasser. « Ronsard en français parlant grec et latin » est devenu un axiome classique. Mais où donc parle-t-il grec? où donc parle-t-il latin? Sa théorie d'écrivain a été exposée par lui-même : s'il accepte les périphrases, comme en latin *vertere terram* pour *labourer*, il prescrit d'« en sagement user : car tu rendrais l'ouvrage plus enflé et bouffi que plein de majesté » (édition Blanchemain, III, p. 18); — il réclame la simplicité, le naturel : « Tu enrichiras ton poème par varietez prises de la nature... Car pour vouloir trop éviter... le parler vulgaire, tu veux voler sans considération à travers les nues, et faire des grotesques, chimeres et monstres, et non une naïfve et naturelle poésie. » (*Ibid.*) Comme du Bellay, il propose d'enrichir la langue en empruntant, non pas au grec et au latin, mais aux divers métiers leurs termes propres et les comparaisons qu'ils permettent (*Ibid.*, p. 26, 27) : n'est-ce pas ainsi, comme l'a remarqué Villemain, que les maçons nous ont fourni le mot *orgueil*? S'il invite le poète à ne pas craindre de créer des mots, « d'inventer des vocables nouveaux », c'est à la condition que ces mots seront « moulez et façonnez », non sur la langue de Virgile et d'Homère, mais « sus un patron desjà receu du peuple » (*Ibid.*, p. 32). C'est ainsi qu'il est amené à proposer deux sources d'enrichissement de la langue qui procèdent uniquement de notre vieux fonds national : d'abord l'emploi des « mots les plus pregnants et significatifs...

de toutes les provinces de France » ; puis le renouvellement de « vieux mots abolis par l'usage » ; s'ils « ont laissé quelque rejeton... tu le pourras provigner, amender et cultiver, afin qu'il se repeuple de nouveau ».

Enfin, ce prétendu partisan forcené de grec et de latin ne se contente pas de repousser toute une série de mots tirés du latin, les mots en *ion* qui ont plus de trois ou quatre syllabes (*abomination*, etc.), « car tels mots sont languissants et ont une traînante voix » (*Ibid*., p. 33). Voici ce qu'il écrit contre les « latineurs et grecaniseurs » : « Je supplie très humblement ceux auxquels les Muses ont inspiré leur faveur de n'estre plus latineurs ni grecaniseurs comme ils sont, plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mere naturelle... Encore vaudroit-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un lexicon des vieils mots d'*Artus, Lancelot* et *Gauvain*, ou commenter le *Romant de la Rose*, que s'amuser à je ne sçay quelle grammaire latine qui a passé son temps. » (*Ibid*., p. 35, 36).

S'il veut qu'on suive Homère ou Virgile, ce ne sera donc pas en leur dérobant ou des mots ou des formes de langage ; c'est en imitant ce que notre école moderne appellerait leur naturalisme, sans craindre l'emploi du mot propre : « Tu imiteras les effets de la nature, dit-il au jeune poète, en toutes tes descriptions, suivant Homère. Car s'il fait bouillir de l'eau en un chauderon, tu le verras premier (d'abord) fendre son bois, puis l'allumer et le soufler, puis la flame environner la panse du chauderon tout à l'entour, et l'escume de l'eau se blanchir et s'enfler à gros bouillons avec un grand bruit, et ainsi de toutes les autres choses. » (*Ibid*., p. 29.)

Il faut donc en finir une bonne fois avec un préjugé qui ne s'appuie que sur un vers de Despréaux. Mais tous ces mots composés imaginés par Ronsard et si fréquents dans du Bartas ? Ils sont évidemment mauvais, puisque l'usage les a repoussés et que l'usage est le souverain maître. Mais encore est-il juste de reconnaître que si Ronsard parle de l'aurore *apporte-jour*, de Cybèle *aime-bois*, il forme ces mots composés à l'aide de mots français et non à l'aide de mots grecs ou latins : il faut bien distinguer *apporte-jour* de *lucifère* ou *photophore*, et *aime-bois* de *sylvicole*. Que ceux-là qui condamnent les mots composés ou juxtaposés de Victor Hugo réprouvent les tentations analogues de Ronsard, ils feront justice ; et encore devront-ils tenir compte de la différence de l'instrument dont l'un, grâce au progrès des temps et à la culture de la langue, a pu se servir plus adroitement que l'autre.

Je me suis étendu longuement sur ce point. C'est qu'il m'est pénible de voir des hommes, à qui leurs intelligentes études ont donné le droit de penser par eux-mêmes, se confiner dans les limites d'un respect mal entendu pour des opinions toutes faites, et s'obstiner à jurer, sans contrôle, *in verba magistri*. — *Autos epha* n'est plus de mise devant l'indépendance légitime de la critique moderne.

S'il avait été moins prévenu contre Ronsard, M. Voizard n'aurait pas manqué d'associer Ronsard et H. Estienne au mérite qu'il prête à Montaigne d'avoir recommandé l'usage du « jargon de nos chasses et de nos guerres » et « des mots qui servent aux hales de Paris ». Malherbe, l'ennemi de Ronsard, partageait son avis sur ce point ; il aurait été utile que M. Voizard fît ressortir l'unanimité des esprits les plus divers sur les nécessités de demander à la langue même des ressources pour l'enrichir.

Ce qui manque surtout au travail de M. Voizard, ce sont des vues d'ensemble, des généralisations. Il note un mot, une forme, un fait. — Et puis ? — Il le classe dans une catégorie quelconque. — Et puis ? — C'est tout. Ce n'est pas assez. Je vois par exemple, à propos de l'orthographe, que, dans Montaigne, « *o* remplace parfois *ou* : *trope, volu, j'obliois* ». On aurait dû remarquer que le signe *o* équivalait à l'*u* italien et espagnol, et qu'il se prononçait toujours *ou*, soit qu'il fût seul ou suivi d'un *u* : *Tolose* ou *Toulouse, Bordeaux* et *Bourdeaux* avaient la même prononciation que *homme, pomme, Rome* (houme, poume, Roume). Si, au lieu du son sourd *ou*, on voulait donner à l'o un son clair, particulièrement devant *n* mouillé, on le faisait suivre d'une barre simple /, qu'on a prise ensuite pour un *i*, ou d'une barre double, qu'on a prise ensuite pour un *n* : c'est parce qu'il ne s'est pas rendu compte de cette particularité, confirmée par les *Dictionnaires des rimes* du XVIe siècle et du XVIIe, que M. Voizard a pu croire que « quelquefois *o* nasal est mis pour la diphtongue *oi* : *parolle eslongnee*, je m'*eslongneray* ». — Toutes les analogies (*Pologne, Pouloigne, Poulongne*, etc.) tendent à prouver ce détail de prononciation.

Devant *n* mouillé, après toute autre voyelle comme après l'*o*, l'*i* avait une autre fonction, la même que devant *l* mouillé : et cette fonction était précisément d'annoncer l'adoucissement de ces deux consonnes : l'*i* était si peu une lettre significative ayant sa valeur propre, — soit en se prononçant isolément, soit en se confondant avec la voyelle précédente pour en modifier le son et en faire une diphtongue, — que les langues étrangères où l'on trouve *l* et *n* mouillés ont une autre notation, où ne figure pas *i*, pour annoncer ce son mouillé : les Italiens placent devant *l* sans *i* le *g*, qu'ils placent aussi devant *n* ; les Espagnols doublent *l* et marquent *n* d'un ~ ; les Portugais font suivre *l* et *n* de *h*, comme les Italiens les font précéder de *g* : en quoi les Portugais imitent les anciens Gascons et Provençaux.

En constatant les faits, en notant les exemples, sans donner de raisons ou déduire des conséquences, M. Voizard a réuni les éléments d'une étude, mais ne l'a pas faite. — Quand, à la page 21, il relève les formes *seiche, reiglée, meine*, pourquoi ne dit-il pas aussi que l'*i* ainsi placé n'a d'autre valeur que celle d'un accent ? — C'est également avec la valeur d'un accent qu'on trouve *i* dans les mots *bouclier, sanglier*, mots où, avec le temps, il a repris sa valeur propre, quand on a eu oublié le motif de son introduction. Nous en avons deux preuves : la première,

c'est que ces mots comptaient comme disyllabes dans les vers, ce qui aurait été impossible alors comme maintenant, où ils sont trisyllabes, si l'*i* avait été prononcé; la seconde, c'est que Ronsard écrivant, comme il le prononçait, notre mot *bouclier*, a écrit *bouclaire*.

A propos de *ui*, M. Voizard dit : « par suite de la prononciation antérieure, Montaigne écrit encore *vuide* »; il aurait aussi bien pu dire : « pour se conformer à la prononciation ultérieure » ; en effet, *vuide, vuider*, sont les seules formes admises par les dictionnaires, celui de l'Académie entre autres, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

M. Voizard pense que dans *gaing, soing, besoing, loing*, le *g* « est souvent employé pour être le signe d'un son nasal ». — Nullement. On a conservé le *g* qui était dans les dérivés, pour plusieurs raisons; entre autres, comme le remarquent tous les grammairiens du temps, parce qu'on se plaisait à multiplier les lettres par amour des traits de plume ou cadeaux dans l'écriture, ensuite parce qu'il empêchait la confusion de *n* et de *u* et facilitait ainsi la lecture. Pasquier prétend même qu'on écrivait *ung* et non *vn* pour que le lecteur ne pût confondre ce *vn* avec VII (sept).

Dans la deuxième partie de son travail, M. Voizard traite « des formes grammaticales ». Ce qu'il dit de la formation du pluriel dans les substantifs est tout à fait insuffisant. Les faits, voilà tout ce qu'il constate, sans demander aux grammairiens et aux savants de l'époque, comme Pasquier, aucune règle, aucune explication. Montaigne a-t-il suivi ou non l'orthographe de ses contemporains? S'est-il conformé ou non aux règles du temps? Son imprimeur a-t-il toujours respecté le manuscrit de l'auteur ou certaines indications qu'il a données en marge d'un exemplaire des *Essais?* M. Voizard n'en dit rien; il a trouvé ceci, il a trouvé cela; il le dit; n'en demandez pas davantage.

Je ne veux pas insister sur cette insuffisance de la thèse de M. Voizard. Toutes les notes que j'ai prises arrivent à cette même conclusion : une somme considérable d'efforts pour un résultat presque nul. — Hercule, prête-moi ta massue!

Il faudrait un volume au moins égal à celui de M. Voizard pour relever ses omissions. Croirait-on, quand on a lu Montaigne, que neuf mots seulement sont cités comme empruntés à l'italien, deux à l'espagnol, trois au gascon, quatre à la langue d'oc? Croirait-on enfin que vingt pages, pas une de plus, ont suffi à l'auteur pour étudier le style de Montaigne? C'est là surtout que nous aurions voulu des généralisations puissantes, appuyées sur de nombreux exemples et d'incessantes comparaisons. Complètement armé de toutes pièces, comme il l'était, M. Voizard pouvait se montrer hardi sans courir de grands risques, et, en avançant, nous entraîner avec lui : il a piétiné sur place et a fatigué, sans grand profit, le lecteur qui s'attendait à mieux.

C.-H. L.

La Vie à Paris en 1885, par JULES CLARETIE. Paris, Victor-Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ne le cédant en rien aux précédents volumes de cette précieuse collection si brillamment composée par Jules Claretie, *la Vie à Paris en 1885* forme le sixième livre qui complète cette œuvre commencée en 1880. On sait le succès de cette publication, qui, dès le premier jour, a pris place dans toutes les bibliothèques, celle des simples curieux comme celle des lettrés, des bibliophiles et des savants; c'est que le livre s'adresse à tous, s'offre à tous, apportant à chacun ce qu'il peut désirer et aimer, aux uns une causerie étincelante, pleine de révélations parisiennes, de racontars amusants, tout ce qui fait le mouvement, la vie, l'étincelant papillotement de l'existence moderne; aux autres l'inépuisable mine de documents où viendra s'approvisionner l'histoire quand elle voudra remettre sur pied les faits et les individus de notre temps. Il est, en effet, difficile de trouver un ouvrage mieux approprié aux goûts et aux besoins du jour, puisque c'est, au jour le jour, la vie même de la capitale, avec ses hauts et ses bas, ses fantaisies, ses gloires, ses fêtes, ses douleurs, contées avec un esprit délicat et fin, une inaltérable bonne humeur, en cette jolie langue claire, souple, légère, insinuante, qu'est le français simple, le français courant et limpide de la causerie entre gens d'esprit, entre artistes, entre lettrés.

Quelle collection pourrait mieux prendre place à côté des œuvres destinées à durer que celle-là, miroir fidèle et exact de nos mœurs, de notre tourbillon mondain, de ce mouvement continuel, si fou, si remuant, si artistique et si littéraire! Son allure animée a les battements, tantôt réguliers, larges, amples, tantôt précipités, vifs, babillards et étincelants d'un éventail manié par les doigts blancs d'une jolie femme, éventail faisant miroiter son aile diaprée, scintillante et changeante, soit pour charmer, soit pour éblouir, toujours pour attirer les attentions et intéresser. T.

Petits Étés de la cinquantaine, par JULES TROUBAT. In-18 jésus. Deuxième édition. Paris, Alph. Lemerre, 1886.

Dans sa préface, l'auteur rappelle que, parlant de sa première édition, *le Livre* « y mit les formes les plus polies pour arriver à démontrer, par un exemple à l'appui, que la note ne s'élevait pas au-dessus du *sermo pedestris*, et il le prouva par le choix qu'il fit d'un mauvais sonnet ».

Nous avons lu à notre tour *les Petits Étés de la cinquantaine*, et M. Troubat nous pardonnera de ne point porter un jugement différent de celui de notre collaborateur. Tous les éloges qu'il rapporte s'accordent du reste en ce point que ces vers sont un tantinet prosaïque. Le sentiment y est et la bonne intention, c'est très bien; M. Troubat a le bon goût de nous avertir qu'il ne se prend pas au sérieux comme

poète, et que ce sont là passe-temps aimables, exercices de pensée et rimes assorties pour des amis indulgents.

Nous avons, dans son léger recueil, cherché pour le citer un sonnet moins mauvais que le sonnet reproduit dans *le Livre* en août 1885. A notre honte, nous ne l'avons pas trouvé. Mais nous y avons découvert ce distique :

> La goutte d'encre est perle et peut devenir fée
> Aux mains d'un lapidaire ou sous les doigts d'Orphée.

Le distique est suivi de ce commentaire en prose : « Tout dépend de la main qui fait couler l'encre de poésie, et tient la précieuse larme au bout de sa plume. »

Pour terminer, félicitons *les Petits Étés de la cinquantaine* d'avoir obtenu les honneurs d'une deuxième édition. FZ.

Molière. *Œuvres complètes,* t. IX (Collection des grands écrivains). Paris, librairie Hachette. Un vol. in-8°, 1886.

La librairie Hachette vient de publier le tome IX et dernier des *Œuvres de Molière*, nouvelle édition, augmentée de variantes, de notices et de notes par MM. Eug. Despois et Paul Mesnard, sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut. Depuis que ce titre a paru pour la première fois en tête du premier volume du Molière, la mort a enlevé M. Despois d'abord, notre cher et savant maître, puis M. Regnier; mais ils avaient préparé l'édition entière et nous approuvons le pieux scrupule de M. Mesnard et de MM. Hachette qui ont tenu à laisser l'œuvre complète sous le patronage de deux noms respectés.

La collection des grands écrivains, dans son ensemble, est le plus beau monument élevé jusqu'à ce jour à la gloire des lettres françaises : tous les genres de mérite s'y rencontrent, le choix du papier et des caractères, la correction consciencieuse des textes, l'érudition sûre et large des commentateurs. Nous avons eu souvent l'occasion de répéter ces éloges; ils ne sauraient être assez connus, et c'est rendre service au public que de lui signaler les éditions auxquelles il doit donner la préférence.

Le tome IX de Molière contient *les Femmes savantes*, *le Malade imaginaire,* le poème sur *la Gloire du Val-de-Grâce* et quelques poésies ou de Molière ou qui lui sont attribuées. Nous avons vu avec grand plaisir que M. Paul Mesnard n'a pas accepté l'attribution, un peu légèrement faite à Molière par Ed. Fournier, d'un passage de *la Fameuse Comédienne* où l'on a voulu voir l'extrait d'une lettre de Molière à Chapelle. Si digne qu'elle soit de Molière par le style, cette prétendue lettre contient des sentiments et des faits tout aussi faux que la plupart des aventures consignées dans cet odieux pamphlet, trop longtemps accepté comme une page d'histoire. — Le volume se termine par une *Table alphabétique des œuvres de Molière et des noms propres qui s'y rencontrent.*

Les prochains volumes contiendront la vie de Molière et le lexique complet des œuvres.

Nous ne pouvons discuter chaque page des *Notices* ou des *Notes :* nous nous bornerons à dire que les notices nous paraissent aussi complètes, les notes aussi exactes que possible. Nous savons particulièrement gré à M. Paul Mesnard d'avoir contesté l'autorité de M. Rœderer, dont le *Mémoire sur l'histoire de la société polie* n'était pas sans mérite à l'époque où il a paru, mais qui fourmille d'erreurs ou d'à peu près. Mais M. Mesnard a daigné consacrer plus d'une ligne à la publication récente, à la mystification lancée par je ne sais quel négociant en asperges, dit-on, sous ce titre : *le Livre abominable*, etc. Ici le savant éditeur a perdu son temps, son encre et son papier. La tentative de cet inconnu, qui se refuse à indiquer ses sources et qui ne vise qu'à faire du bruit autour de son nom, ne mérite que le mépris. CH.-L. L.

POÉSIES

Le Castel de Montalune, par Gustave Pig. Un vol. in-18. Paris, L. Frinzine et Cie; 1886 — Prix : 3 fr. 50.

M. Gustave Pig — ce nom m'a l'air d'un pseudonyme suggestif — raconte, en des rythmes divers, l'histoire d'un petit garçon enlevé à un harem de Syrie par le châtelain de Montalune :

> Il rapporta de Syrie
> Un enfant pris au harem,
> Qui grandit à l'écurie
> Et que l'on nomma Thalem.

Il y a un écuyer Gargamèche, un baron Mayako, un saint moine, Gourgouillac, et une demoiselle Loïse. Montalune est dans la « dèche », et, pour avoir de quoi se mettre sous la dent, veut marier demoiselle Loïse au baron Mayako, petit, bossu, boiteux, louche et pustuleux, mais qui possède

> Des châteaux, des serfs, de l'or,

et qui a de vagues accointances avec le diable, ce qui le rend fort poltron. Mayako est au mieux avec une sorcière et a pour écuyer un certain géant, rouge et poilu, nommé Croquenbois. Après des péripéties comme on peut en supposer, demoiselle Loïse évite l'horrible Mayako et fait le bonheur de Thalem :

> L'hymen est accompli, le jour d'amour s'enfuit,
> Et les cœurs amoureux palpitent dans la nuit.

M. Gustave Pig a bien fait de ne pas narrer son histoire en prose. Ses vers, dans leur allure familière,

leste et gouailleuse, rendent presque amusant un récit dont les éléments sont d'une banalité absolument dénuée d'intérêt. Ce n'est, d'ailleurs, au point de vue de l'art du poète, nullement un chef-d'œuvre; mais enfin, on le lit avec un sourire, et, comme c'est vite fait, on ne peut guère regretter son temps. B.-H. G.

Les Vosges poétiques, par G. SCHUMANN, membre et lauréat de diverses académies. Un vol. in-8°. Paris, L. Frinzine et Cie; 1886.

Ce n'est point un recueil de poésies, c'est la géographie physique, économique, du département des Vosges mise en vers.

Qu'on jette les yeux sur la *table des matières;* entre autres indications, celles-ci : BEAUTÉS NATURELLES : *la cascade de Tendon, les lacs de Gérardmer, la Moselle, la Vologne.* — TRAVAUX CHAMPÊTRES ET INDUSTRIELS : *la moisson, le battage en grange.* — LES BOIS : *la coupe, le schlittage, emploi et transformation de la cendre, extraction et vitrification des matières alcalines contenues dans la cendre, nomenclature descriptive des produits vitrifiés.* — BOIS OUVRÉS : *bois de construction pour la marine, pour les édifices, les traverses de chemins de fer, les poteaux télégraphiques...* On préférera une monographie en vulgaire prose.

Le volume est précédé de « quelques réflexions et détails complémentaires pouvant servir de préface ». Réflexions fort peu intéressantes, détails inutiles.

Et le versificateur s'est pourtant montré poète à ses heures :

> La nuit vient : le sommet des Vosges se couronne
> De reflets aux tons d'or, changeants et veloutés,
> Et dans l'air assoupi, de loin en loin résonne
> L'écho des bruits mourants par la brise apportés.
>
> Tout se tait; à travers l'épais réseau des branches,
> La lune mollement tamise ses rayons.
> C'est l'heure où je revois, dans leurs tuniques blanches,
> Flotter le chœur ailé de mes illusions.

Ces deux premières strophes de la pièce intitulée : *Visions,* sont belles assurément; les autres strophes le sont pareillement. Et quelques pièces encore qu'on peut lire avec plaisir font regretter que M. Schumann se soit appliqué à un travail assez ingrat. F. G.

Le Livre des âmes, par M. ZÉNON FIÈRE. Un vol. in-18 jésus. Paris, A. Lemerre. — Prix : 3 fr.

Sully Prudhomme et Baudelaire se sont rencontrés dans l'esprit de M. Zénon Fière; inspiré par tous deux, il imite l'un et l'autre — involontairement — et associe ces deux influences en une poésie parfois bizarre, souvent gracieuse et ingénieuse, presque toujours d'une forme très soignée, selon l'Évangile du Parnasse. Il nous viendra de là quelque jour une véritable œuvre poétique, si M. Zénon Fière consent à restreindre l'abus des expressions trop obscurément allégoriques, des allusions lointaines à l'excès, des termes forcés et des couleurs criardes, défauts ordinaires des poètes décadents. Mais quoi! ne sommes-nous pas aux jours où l'on glorifie la décadence?

Assurément, il y a de jolies pièces dans ce recueil, où le souci du mot et la recherche de l'effet détournent l'auteur de l'effort fécond de la pensée. *Le Sang des Comètes* est une des plus réussies et rappelle ces vers artistement façonnés, des alexandrins. *L'Heure noire,* exécutée par le même procédé, est bien inférieure, car le procédé y est outré et l'on y rencontre des vers comme ceux-ci :

> Par les spleens ambiants, dans l'ombre, à pas de loups,
> Elle glisse vers moi comme un spectre jaloux;
> Tout ce qu'un soir d'hiver entasse de ténèbres,
> Elle en empreint ma chair, mon sang et mes vertèbres.
> L'âme en est saturée. . . . .
> Un spleen toujours plus noir me corrode...

Que de mots excessifs! l'auteur épuise les extrêmes et finit (ô Coppée! comme ils se méprennent en imitant de vous l'artifice que vous, au moins, avez innové!), il finit par un adverbe de six pieds, qui mange la moitié du vers : *épouvantablement.*

Il y a du travail et de l'effort dans ces vers; c'est un compliment dont M. Zénon Fière ne nous saura peut-être pas bon gré. Il faut avouer qu'il n'est pas exempt de critique, et que nous aurions aimé, avec autant de soin de l'exécution technique, plus d'invention et plus de mouvement, plus de spontanéité, plus de poésie enfin! PZ.

THÉATRE

La Comédie au coin du feu, par ARSÈNE HOUSSAYE. Paris, E. Dentu, 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Jadis Musset nous donnait un *Spectacle dans un fauteuil;* aujourd'hui Arsène Houssaye nous présente *la Comédie au coin du feu.* Comparaison n'est point raison, dit le proverbe, et je m'en tiens à ce rapprochement que me suggère une involontaire association d'idées, sans pousser le parallèle plus loin. La comédie de l'ancien directeur de la Comédie-Française est en prose; mais c'est prose légère et ailée, prose de poète et de charmeur. Le titre n'est pas menteur, puisque ce sont là des scènes de la vie que l'on fait défiler devant soi en lisant le livre au coin du feu. Pourtant il s'en faut que ce soit de la comédie de coin du feu, je veux dire des dialogues vulgaires et lourds, sentant le ménage et inspirés par le dieu Bonnet de Coton. M. Arsène Houssaye sait, avec un égal succès, aborder tous les genres, hors le genre ennuyeux. Il faudrait jamais n'avoir rien lu de lui pour supposer ce dernier talent.

Les pièces qui composent ce recueil sont au nombre de six. Elles diffèrent de longueur, d'importance et d'intérêt. Toutes ont leur petite histoire, que l'auteur raconte, et qui, en deux ou trois cas, vaut la peine d'être conservée comme détail caractéristique dans l'histoire de la littérature contemporaine. La première, *la Comédie à la fenêtre*, est une pièce de société, représentée sur le théâtre de l'hôtel Castellane, le 22 mars 1851. Il s'agit de deux paires d'amours qui naissent et viennent à bien, l'une sur un balcon, l'autre entre les fenêtres de deux mansardes. Le beau monsieur et la belle dame du balcon partent pour Venise où les attend la lune de miel; mais, avant de partir, ils passent par la mairie du Xe arrondissement. L'étudiant et la grisette des mansardes arrivent au même dénouement, mais ils n'ont point besoin de se déranger pour voir la lune se lever sur leur toit, et ce n'est pas au même arrondissement qu'ils se marient. Vient ensuite *le Roi Soleil*, comédie en cinq actes, interdite par la censure. Cette brave censure de Napoléon III qui ne voulait pas qu'on touchât au grand prédécesseur, Louis XIV! M. Arsène Houssaye en donna sa démission d'inspecteur général des beaux-arts. Le comte Waleswki n'en fut pas plus traitable, mais il lui renvoya sa démission.

Le Duel de La Tour a été joué pour la première fois à Saint-Quentin, lors de l'inauguration de la statue de La Tour, en 1856. C'est un à-propos fort ingénieux et galamment troussé, qui restera comme un autre monument gracieux élevé à la gloire d'un artiste dont le cœur valait le talent, qui était exquis. *Les Fureurs d'Hermione*, « drame en cinq actes et en cinq minutes », ne doivent évidemment pas nous arrêter longtemps. C'est une rapide et amusante esquisse de la femme jalouse que sa passion entraîne aux démarches les plus aventurées, et qui en est punie comme trop peu le sont, hélas! par la preuve que sa jalousie ne repose sur rien que sur les fumées de son imagination. Nous voici au morceau capital du recueil, selon moi, *Mademoiselle Trente-Six Vertus*. *Mademoiselle Trente-Six Vertus* fut sifflée de toutes les clefs à la première. Elle eut cependant trente-trois représentations, qu'interrompirent seules « les chaleurs sénégaliennes de juin ». J'emprunte à l'auteur l'analyse de son principal personnage, et tout le monde m'en saura gré. « J'ai peint, dit-il, Mlle Trente-Six Vertus dans tout son réalisme outrageant. Elle se pavane dans les sept péchés capitaux; elle a eu ses heures de passion, mais elle en est revenue. Elle sera peut-être touchée demain, mais aujourd'hui elle n'a pas le temps; elle appartient au tourbillon qu'elle a créé; son orgueil lui dit de tout piétiner et de se faire un piédestal, quel que soit le piédestal. Ici, elle marchera sur un amant qui se sera tué d'un coup de pistolet parce qu'elle l'aura ruiné; là, sur un autre frappé mortellement en duel pour avoir défendu la queue de sa robe. » Une autre victime de la censure, intitulée *les Comédiennes*, clôt le recueil. Cette fois l'exécuteur était Achille Fould qui trouvait malséant qu'un ex-directeur du Théâtre-Français, haut fonctionnaire de l'administration des beaux-arts, se permît de libres propos sur les gens de théâtre. Pourquoi? se demande l'écrivain. Et il répond, en homme qui connaît le dessous : « C'est bien simple. Il était l'ami de ces dames; bien plus, il était leur amant platonique à presque toutes; elles l'avaient plus ou moins prié de ne rien laisser passer dans *les Comédiennes* qui pût attenter à leurs vertus. » Le plus beau caractère de cette comédie, plus pleine de vraie passion et de sincère douleur que bien des drames, est pourtant une actrice. Mais ces dames auraient voulu qu'on fît d'elles toutes des anges, y compris les ailes, ou, pour le moins, de petits saints. L'expérience de l'ancien directeur ne lui permettait pas de représenter les coulisses comme des plates-bandes semées de violettes pudiques et de lis sans tache. Il a mis tout ce monde à nu, et ce monde n'a pas voulu porter sa nudité sur les planches, non point par pudeur, mais par vanité.

Cette rapide revue promet au lecteur des jouissances élevées et délicates. Ce sont promesses que l'on peut faire en toute assurance : le livre les tiendra.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La Reine Marie-Caroline de Naples, d'après les documents nouveaux, par M. A. Gagnière. Un vol. in-18 de 327 pages. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1886.

L'ouvrage que voici, et qui s'offre à nous avec tous les caractères de la parfaite bonne foi (et tenant, au reste, avec ampleur, ses promesses de documents nouveaux, puisés aux bibliothèques de Naples et surtout au British Museum), ne nous fait pas précisément voyager, comme on dit, dans les sphères sereines de l'impartiale histoire. C'est proprement un réquisitoire d'une continuelle violence et d'une sincérité manifeste contre Marie-Caroline, qu'il nous donne sans

réserve, pour un monstre achevé, pour le terme extrême du lubrique, du traître et du sanguinaire. On dirait que l'exécration de toutes les victimes de cette reine a légué le soin de la maudire à la plume vengeresse de M. Gagnière. Trop est trop, soit dit sans prétendre mettre en doute aucunement la véracité de l'écrivain, mais en tenant compte cependant des questions d'encadrement, de circonstances et de points de vue. Son livre se lit, au reste, avec autant de vivacité qu'il fut écrit, et l'on frémit et l'on s'indigne avec l'auteur, sauf à raisonner par soi-même ensuite. Que c'est étrange notre monde ! Cette Marie-Caroline, dont les mœurs dépravées et le cœur féroce nous rejettent en pleine Italie du moyen âge, fut la belle-mère du débonnaire Louis-Philippe, la mère de la pieuse et légendairement bourgeoise Marie-Amélie, la propre aïeule de ces princes bien rentés et prudents, que l'héritier de l'aigle dénonce avec une régularité comique, à l'envie des déguenillés et aux foudres de l'État. Ce n'est pas l'heure, peut-être, de dauber sur l'Angleterre, qui n'a cependant jamais, elle, négligé l'occasion de nos misères, pour nous offrir ses critiques. Cette nation, incontestablement l'une des premières du monde, a, par un privilège unique, mêlé du ridicule à sa grandeur, par la manie de prêcher le libéralisme et la tolérance au voisin, à l'égard des vaincus, tandis qu'elle a toujours, elle, montré une astuce et une cruauté sans pareilles dans l'écrasement de ses propres sujets. Interrogez les souvenirs de l'Indien et de l'Irlandais; et, l'autre jour, en Birmanie, les fusilleurs photographes, qu'en dites-vous ? Le livre de M. Gagnière est presque tout entier consacré aux relations de la reine Marie-Caroline, avec la honteuse prostituée Hamilton, et avec Nelson, ce grand marin, qui fut le plus triste des hommes, pour le manque de sens moral et de loyauté. Dans ce livre, un certain aspect de l'âme anglaise nous apparaît exemplifié de façon, si l'on peut dire, éternelle. Nous avons bien ici la vraie courtisane anglaise..., et, en ce que nous regarde la France, un miroir et un exécuteur fidèle des intentions et des sentiments de tous les Anglais. L. D.

Saint Louis, prince royal, évêque de Toulouse, et la famille d'Anjou au XIIIe siècle, d'après des documents inédits, par l'abbé V. Verlaque, docteur en théologie, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

L'auteur a tout le zèle, tous les scrupules d'un historien; il s'est donné, nous le devinons bien, une peine assez grande pour écrire ce volume, et son étude, bien faite, est pourtant d'un intérêt médiocre. Que ne s'est-il contenté de tâcher d'édifier les âmes ? La tâche, — il semble, si on lit la préface, qu'il se l'était proposée, — la tâche, disons-nous, était aisée : nul besoin de compulser annales, archives et tel manuscrit du British Museum, il ne fallait que faire ressortir les mérites de ce tout jeune homme qui méprisa une couronne et envia l'humble robe du franciscain. Mais M. Verlaque n'a pas jugé bon de composer une sorte de sermon; il a pensé mettre dans son cadre la figure du jeune prince, insuffisamment représentée, et le cadre, qu'il ne pouvait faire trop riche, de peur qu'il ne retînt toute l'attention, attire le regard pourtant. Le fidèle n'est pas satisfait, le simple curieux non plus; le premier n'a pas cette apologie qui lui avait été promise, et le second ne se trouve pas reporté à ces dernières années du XIIIe siècle, qu'il ne lui eût peut-être pas déplu de revivre.

La Sénéchaussée d'Auvergne et Siège présidial de Riom au XVIIIe siècle. *Étude historique d'après les papiers et documents inédits de MM. Jacques Chabrol, Guillaume-Michel de Chabrol et Gaspard-Claude-François de Chabrol, avocats du roi et lieutenant général criminel audit siège,* par Édouard Éverat, docteur ès lettres, avocat à la cour d'appel de Riom. Un vol. in-8°. Paris, Ernest Thorin, 1886.

Le volume porte encore un autre titre, celui-là plus général : *la Magistratnre au* XVIIIe *siècle,* et c'est celui-là qu'on retiendra surtout.

Pour les habitants de l'Auvergne, et, plus particulièrement, pour les familles dont les aïeux ont été présidents, conseillers, avocats à Riom, le grand intérêt du livre résidera dans l'histoire des luttes soutenues entre les sénéchaussées de Clermont et de Riom; et celle des missions de M. de Chabrol, et celle de l'établissement du conseil supérieur de Clermont, en dépit des protestations qui s'étaient accusées avec tant de violence, et celle de l'enregistrement du fameux édit Maupeou; tous ces récits, faits d'après les documents les plus authentiques, ne laisseront pas de les intéresser très vivement.

La plupart des lecteurs de cet ouvrage fort remarquable — il sera très lu, nous n'en doutons pas — aimeront à généraliser et à appliquer à toute la France ce qui n'est pas absolument particulier à l'Auvergne. M. Éverat a parlé, dans les sept premiers chapitres de son livre, de l'organisation des sénéchaussées et présidiaux, de leur ressort, de leur composition; il a parlé des membres auxiliaires, il a parlé de l'exercice de la justice; voilà bien comme un fragment de l'histoire de la magistrature française avant la Révolution. Mais est-ce là tout ce qui est capable de satisfaire notre curiosité ? Et en voyant siéger ces magistrats d'Auvergne, en assistant à leurs démêlés de toutes sortes, pour la défense de tant d'intérêts divers, disons mieux, de tant de privilèges ridicules ou non, au sujet de simples questions de préséance, ou à propos du port de la robe rouge, ne sommes-nous pas édifiés sur les mérites d'une organisation qui reposait sur les besoins du Trésor, organisation commune, ou à peu près, à tout le pays ? Et pourtant l'on pouvait rencontrer des juges intègres, jaloux d'attribuer à chacun ce qui lui était dû : les hommes valaient mieux, en somme, que les institutions. On s'en aperçut bien quand elles disparurent; combien de députés, aux assemblées révolutionnaires, qui avaient appartenu à la magistrature d'avant 1790 ! Ils furent les plus compétents. F. G.

Édits, déclarations et arrests concernans la Religion P. Réformée, 1662-1751, *précédés de l'Édit de Nantes.* Un vol. in-8° de LXXXII-660 pages. Paris, Fischbacher, 1885.

A l'occasion du deuxième centenaire de la révocation de l'édit de Nantes (octobre 1685), M. Léon Pilatte a pris l'heureuse initiative de donner une nouvelle édition des édits, déclarations et arrêts rendus par Louis XIV, depuis novembre 1662, et par Louis XV, jusqu'au 15 mai 1751. La publication de ce volume fait grand honneur aux presses de M. Eug. Gauthier, de Nice.

Le nouveau recueil, M. Pilatte le reconnaît, est loin de contenir tous les actes concernant la R. P. R., promulgués entre les deux dates qu'il s'est fixées, en fondant ensemble les publications analogues de 1714, 1729 et 1752; mais il est juste de reconnaître aussi, avec lui, qu'une collection plus volumineuse et plus complète ne saurait contenir rien d'essentiel qui ne se trouve dans celle-ci. « La raison, dit-il, en est simple; les recueils reproduits ici ont été imprimés pour servir de guides aux persécuteurs des huguenots, pour être le code officiel de la persécution; ils en posent les principes, ils en règlent l'application d'une manière générale, et ils comprennent, à titre d'exemples ou de jurisprudence, un certain nombre de cas particuliers. Ce qui grossira surtout le recueil futur, ce seront principalement, sinon uniquement, ces cas particuliers variant et selon le caprice du souverain, et selon les coutumes des diverses provinces, et selon, pour une part, l'humeur plus ou moins tolérante ou plus ou moins persécutrice de chaque parlement. »

On ne saurait mieux dire. Toutes les pièces d'ordre général contre les religionnaires ont été publiées. Mais pourquoi, dira-t-on, seulement depuis 1662? La raison en est simple, et nous la donnons après l'avoir soigneusement vérifiée dans un grand nombre de recueils d'édits et d'arrêts. C'est que, depuis la promulgation de l'édit de Nantes (avril 1598) jusqu'en 1662, on ne trouve, concernant les protestants, que deux catégories de documents : d'une part, les édits généraux, comme l'édit de Loudun (mai 1616), et la réponse au cahier général, de ceux de la R. P. R., présenté à Louis XIII, en son palais de Fontainebleau (juillet 1625), qui sont encore plus favorables aux religionnaires que ne l'était l'édit de Nantes; d'autre part, des arrêts rendus par les parlements ou des déclarations royales visant des cas particuliers et, le plus souvent, des infractions commises par les protestants eux-mêmes, contre certains articles de l'édit de Nantes. Ces derniers documents sont relevés avec un soin minutieux, dans les *Mémoires* du clergé de France, trop heureux d'y trouver des précédents et une jurisprudence.

Sous Henri IV, sous Louis XIII et, pendant la régence d'Anne d'Autriche, sous les ministères de Richelieu et de Mazarin, les protestants furent donc traités, en général, avec un grand sentiment d'équité et une bienveillante impartialité.

Mazarin meurt; le soir même, Louis XIV prend le pouvoir. Il se rappelle que, au temps du siège de la Rochelle et pendant les guerres, dites religieuses, de cette époque, le parti de Condé était moins un parti religieux qu'un parti politique, puisqu'un grand nombre de catholiques combattaient sous les drapeaux du prince et un grand nombre de protestants sous l'étendard royal; il a apaisé les troubles de la Fronde : il veut prévenir ceux qui pourraient avoir la religion pour motif ou pour prétexte; il y réussira s'il obtient l'unité religieuse. Que faire pour obtenir ce résultat? Décourager, lasser les protestants en les harcelant, en leur retirant une à une toutes les concessions consenties par ses ancêtres, Henri IV et Louis XIII. De là tous ces édits qui se succèdent sans interruption, s'attaquant à l'enfant avant sa naissance, le suivant à l'école, le gênant dans le choix d'une profession, entravant sa carrière, le guettant à la mort, restreignant chaque jour davantage les droits des pasteurs et la facilité des prêches. Et quand, par cent brèches, on eut à peu près ruiné l'édit de Nantes, on fit une dernière poussée et l'on renversa le peu qui en restait. L'édit de révocation n'est guère, à vrai dire, que la codification des mesures antérieures, mesures absolument impolitiques, qui firent plus de tort aux catholiques restés en France qu'aux protestants émigrés.

Par la date du premier de ces édits, 1662, et la série de ceux qui suivirent, il est facile de voir combien est injuste l'accusation portée contre Mme de Maintenon par ceux qui l'ont présentée comme l'inspiratrice de la révocation; ceux-là ont oublié que Mme de Maintenon, élevée dans la foi protestante jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, vécut toujours sous l'influence de son éducation première; elle n'admettait ni le culte de la Vierge ni le culte des saints, et, comme nous l'avons dit ailleurs, elle fut juste assez catholique pour n'être pas protestante.

CH. L. L.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans; sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II, par le comte DE BAILLON. Paris, Perrin et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

Le comte de Baillon vient de donner, en étudiant Henriette-Anne d'Angleterre, une suite à l'intéressante biographie de Henriette-Marie de France, qu'il a publiée il y a quelques temps. Ce nouveau volume est à la hauteur des autres travaux du comte de Baillon; ils figurent dignement à côté des *Mémoires de Mme Elliott* et des études sur *Lord Walpole à la cour de France, Mme de Montmorency, Louise de Lorraine,* etc. Tous ceux qui aiment l'histoire agréablement racontée dans ses détails les plus curieux, en même temps que les plus exacts, goûteront ce livre, dont un des plus vifs attraits est la correspondance inédite entre le roi d'Angleterre et sa sœur. Sans ajouter rien de nouveau au fonds historique déjà si fouillé et si connu, elle nous présente, sous un jour piquant et souvent inattendu, les épisodes les plus caractéristiques de la cour de Louis XIV et de celle de Charles II, et les

négociations auxquelles la jeune princesse prit une part active. Sa mort, si soudaine et si saisissante, qui inspira à Bossuet un mouvement oratoire resté célèbre, est racontée avec une émotion sobre et poignante. M. de Baillon en a-t-il éclairci le mystère ? Je ne le crois pas, et l'ombre de cette jeune et charmante femme, enlevée si cruellement et si tôt, planera toujours sur la mémoire du duc d'Orléans. Quoi qu'il en soit de l'innocence ou de la culpabilité de celui-ci, — et je ne voudrais me prononcer ni dans un sens ni dans l'autre, — l'histoire de Marie-Anne d'Angleterre racontée par M. de Baillon est émouvante comme un drame et apporte, à un point de vüe plus spécial, par les publications des lettres inédites dont j'ai parlé, une contribution importante à l'incessante accumulation des matériaux historiques qu'aura à mettre en œuvre le prochain historien général du XVIIe siècle.

B.-H. G.

Les Orateurs de la Législative et de la Convention, par F.-A. Aulard. Paris, Hachette et Cie, 1885. Deux vol. in-8°.

Poursuivant la tâche entreprise avec *les Orateurs de l'Assemblée constituante*, M. F.-A. Aulard complète son tableau de l'éloquence parlementaire pendant la révolution française en étudiant *les Orateurs de la Législative et de la Convention.* Dans les quelques pages qu'il intitule : *Conclusion*, et où il déclare qu'il ne conclura pas, l'auteur nous dit pourquoi il ne croit pas devoir faire « une étude spéciale de l'éloquence sous le régime de la Constitution de l'an III ». C'est que, « dans cette éclipse des idées morales qui signala la période du Directoire, ce fut une éloquence de découragés et d'intrigants... Le style oratoire, perdant toute force et tout caractère, s'abaissa au niveau de la pensée. L'éloquence politique ne reparaîtra véritablement en France que quand la Restauration relèvera la tribune au milieu d'une demi-liberté. » Aussi nous promet-il, s'il en a le temps et la force, de reprendre son travail en lui donnant pour objet les discours des orateurs de la Restauration. Il est à croire que la chaire que vient de lui confier le conseil municipal de Paris dans la Sorbonne même lui laissera les loisirs nécessaires pour mener à terme le labeur annoncé. C'est la meilleure manière de répondre à des attaques qui se trompent de but, et à des critiques auxquelles l'institution d'une chaire municipale de l'histoire de la Révolution, à la Faculté des lettres de Paris, peut sans doute donner lieu, mais qui ne regarde en rien le titulaire, lequel, tout en en souffrant, n'en peut mais.

L'œuvre de M. Aulard restera parmi les travaux les plus remarquables et, disons-le bien vite et bien haut, les plus impartiaux de ce temps sur des événements et des hommes qui seront encore longtemps la proie des partis. Ce n'est pas un simple amas de documents appréciés par un rhéteur. Loin de là. Les jugements qu'il porte sont d'un historien, marqués au coin du bon sens, de l'honnêteté critique et de la conviction qui naît de recherches personnelles faites consciencieusement. Pour être républicain, l'auteur ne se croit pas obligé de tout admirer dans les hommes de la révolution. Il fait la part du blâme et de la réprobation, et cette part, j'en sais qui la trouveraient trop large en bien des cas. Plein de sympathie pour Danton, il ne s'en fait pas le panégyriste quand même. Plein d'horreur pour les visions sanglantes de Marat, il n'hésite pas à tracer de cet homme tant calomnié un portrait fidèle, aussi loin du crapaud pustuleux de Michelet que du héros dont on fit l'apothéose.

Le livre est écrit d'un bon style, sobre, un peu monotone peut-être, et sans ces mouvements de vie qui échauffent et entraînent le lecteur. On y relèverait des négligences, faciles à faire disparaître d'ailleurs. J'en citerai une, parce que je l'ai notée dès le début et qu'elle prévient défavorablement. A la page 2 de l'avant-propos je lis : « Notre critique sera donc loyale. De quelque orateur qu'il s'agisse, *on* jugera moins *sa* politique qu'on ne l'expliquera. *On* oubliera *ses* préférences propres pour revêtir un instant la personnalité d'un montagnard ou d'un girondin et saisir le secret de *son* inspiration oratoire. Que M. Aulard relise ce passage et qu'il l'annote comme il eût fait d'une copie d'un de ses anciens élèves de rhétorique. L'usage du pronom possessif y est absolument vicieux.

Le premier chapitre de l'ouvrage, intitulé du *Texte des discours*, où M. Aulard discute les sources et expose la manière excellente dont il s'en est servi, présente un grand intérêt. C'est un tableau rapide et bien fait du journalisme politique officiel pendant la révolution. On ne l'avait pas encore, que je sache, considéré à ce point de vue spécial, et ce que M. Aulard en dit ne paraît être, dans sa brièveté et sauf additions possibles, définitif.

Histoire de la monarchie de Juillet, par Paul Thureau-Dangin. Tome III. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

M. Paul Thureau-Dangin vient de donner au public le troisième volume de son *Histoire de la monarchie de Juillet.* Les deux premiers volumes ont été, l'année dernière, couronnés par l'Académie française, et l'auteur a reçu le grand prix Gobert. C'est donc un livre dont la fortune est faite. Le présent volume va de 1836 à 1839; il comprend le premier ministère Thiers et les ministères du comte Molé et du maréchal Soult. L'éditeur appelle particulièrement l'attention sur l'analyse des luttes parlementaires (l'alliance et la brouille de MM. Molé et Guizot, la coalition), sur le chapitre qui traite du progrès de la paix religieuse (Lacordaire, Montalembert, etc.), et sur l'histoire de la guerre africaine depuis ses débuts jusqu'à la prise de Constantine. Ce volume est en outre très riche en documents inédits.

Le talent et les qualités de M. Paul Thureau-Dangin comme historien sont consacrés par le jugement de l'Académie française. Je n'en appellerai point, ni ne le discuterai. Je me sens mal à l'aise pour parler

froidement d'une œuvre historique qui est aussi une œuvre politique militante en faveur de l'orléanisme, et où l'on rencontre des assertions dont je me contenterai de citer, sans commentaires, deux exemples : « Il paraît aujourd'hui avéré que, soit pour obtenir quelques adoucissements au régime de la détention, soit pour d'autres motifs, Blanqui rendit plusieurs services à la police de Louis-Philippe. » Voilà pour la conscience et la sagacité historiques. — « L'amollissement et l'aplatissement sont les conséquences naturelles d'une civilisation matérialiste et d'un état démocratique. » Voilà pour l'esprit philosophique et pour l'intelligence des faits sociaux. B.-H. G.

Les Guerres d'Italie, par MONTLUC. Texte établi par Alfred Baudrillart. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Dans cette édition de Montluc, M. Baudrillart ne présente que les quatre premiers livres des *Commentaires*, « ceux qui traitent des guerres d'Italie, parce que dans les trois suivants, où il est question des guerres de religion, Montluc a souillé sa gloire par sa cruauté ». Il a dû, même dans ces quatre premiers livres, faire des coupures, supprimer des longueurs, retrancher des épisodes insignifiants. Il a divisé en chapitres « les livres interminables de Montluc », en y ajoutant des notes chronologiques et biographiques. Enfin il a rajeuni l'orthographe et quelquefois la langue, voulant faire, non pas une édition savante, mais une œuvre de vulgarisation.

M. A. Baudrillart a bien fait ce qu'il a voulu faire. Le nouveau volume de cette collection des Petits Mémoires, entreprise par la Société bibliographique, remplit parfaitement le but que poursuivent les éditeurs, et est recommandable à bien des titres. En effet, pour nous servir encore des mots mêmes de M. A. Baudrillart, « Henri IV avait raison de dire des *Commentaires* de Montluc : C'est la Bible des gens de guerre. Ils doivent être un peu la nôtre, puisque aussi bien aujourd'hui nous sommes tous soldats... Nous y apprendrons à tenir en grande estime les vertus de désintéressement, de discipline et de sacrifice; nous y retrouverons peut-être la passion des armes et la vieille idée française, qu'il n'est en somme qu'un lit sur lequel il soit bon de mourir, celui qu'avec Montluc nos ancêtres appelaient le lit d'honneur. »

B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE – MONOGRAPHIE

— *Singularités* — *Compilations* — *Curiosités littéraires* —

The Encyclopædic Dictionary. A new and original work of reference to all the words in the English language, with a full account of their origin, meaning, pronunciation, and use, with numerous illustrations, vol. V (part. I.). London, Paris, New-York and Melbourne, 1886. Cassell and C°.

La première moitié du cinquième volume du *Dictionnaire encyclopédique*, que publie en langue anglaise la librairie Cassell de Londres, vient de paraître. S'ouvrant avec les lettres M E N, au mot *mem.*, forme abrégée de *memorandum*, ce neuvième demi-volume se ferme sur le mot *parbuckle*, terme de marine signifiant « double boucle. » L'œuvre se poursuit avec une régularité qui permet d'en prévoir le terme dans un délai relativement court, dix-huit mois environ. Il est impossible de faire tenir plus de matière utile en moins d'espace, et cependant tous les sujets de grammaire, d'histoire, de science, d'art, d'industrie, etc., y sont traités avec autant de concision que de conscience et d'une façon complète. L'histoire du *mormonisme* et des *mormons*, par exemple, est résumée et tient tout entière en soixante-dix lignes; par contre, la préfixe *mono* n'y engendre pas moins de deux cent vingt-cinq mots (Littré n'en donne que quarante-quatre); le mot *mountain* s'y trouve en tête de cinquante-cinq mots composés. Les sciences, la chimie notamment et l'histoire naturelle, y sont l'objet d'une étude particulièrement attentive, les définitions étant complétées dans l'une par les formules, dans l'autre par des gravures d'une exactitude parfaite en leurs petites dimensions. Des figures également très soignées accompagnent tous les termes d'art, complément précieux surtout en matière d'architecture et d'art héraldique; c'est ainsi que le mot *Norman architecture* — qui occupe cent lignes en deux parties, dont l'une est consacrée à la France et l'autre à l'Angleterre — est éclairé par deux dessins,

dont l'un représente une porte plein cintre avec son encadrement, à la partie cintrée, d'un quadruple rang de moulures en zigzag. L'autre dessin montre à l'extérieur le transept et la tour de la cathédrale de Winchester.

Le *Dictionnaire encyclopédique*, venant après les dictionnaires de Webster, Ogilvie et Richardson, les a remplacés, à juste titre, dans la faveur publique, ce que justifierait suffisamment le bon marché exceptionnel de cette grande publication. E. C.

A Dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great Britain. Including the works of foreigners written in, or translated into English language, by the late SAMUEL HALKETT and the late rev. JOHN LAING, vol. III (*O to 'Tis*). Edinburgh, William Paterson; 1885. Grand in-8° à 2 colonnes, de 420 pages environ; percalinage anglais. — Prix : 2 £. (50 fr.).

A deux reprises déjà nous avons eu occasion de parler de cette précieuse publication, commencée en 1881, et dont le troisième volume vient seulement de paraître. Nous n'avons pas, dès lors, à revenir sur ce que nous en avons dit précédemment. Bornons-nous à constater que l'éditeur continue son œuvre avec un soin minutieux qui ne se dément pas et qui fera de cet ouvrage une des plus belles et plus utiles productions bibliographiques de la littérature anglaise. Ajoutons que, dans ce troisième tome comme dans les précédents, les bibliophiles français trouveront de curieux renseignements sur certains livres composés en notre langue, imprimés et publiés en Angleterre. Il n'y a que du bien à dire de ce *Dictionnaire d'anonymes et de pseudonymes* qui manquait depuis si longtemps à nos voisins; sans doute, il s'y trouve quelques lacunes, et, dans notre collection, si modeste cependant, de productions anglaises, nous possédons une quinzaine d'opuscules qui n'y figurent point. Il lui faudra certainement donner plus tard un supplément comme celui que l'on prépare actuellement pour notre *Barbier*. Actuellement, on ne peut que désirer vivement de voir publier, aussitôt que possible, le quatrième et dernier tome de ce bel ouvrage, sur lequel nous nous proposons de faire une étude d'ensemble dès qu'il sera terminé. PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

L'Hôtel Drouot et la curiosité en 1884-1885, par PAUL EUDEL, avec une préface par Philippe Burty. Édition ornée d'un portrait de l'auteur par Worms et de nombreuses illustrations. Cinquième année. Un vol. in-18 de XXIV-456 pages. Paris, G. Charpentier.

Quatre volumes déjà, précédant celui-ci, ont obtenu le plus légitime succès dans le monde de l'art et de la curiosité. M. Paul Eudel traite, en effet, d'une plume alerte, spirituelle, admirablement informée sur les choses et sur les hommes, féconde en renseignements et en enseignements, riche de faits et d'anecdotes, cette matière complexe — variée à l'infini, abondante en contrastes, pétrie de larmes et de joies, d'illusions et de déceptions amères, de suffisance de parvenu et de goût héréditaire, d'ignorante hâblerie et de science modeste, de charlatanisme, voire de friponnerie, et d'absolue probité commerciale, — que représente le transit d'une saison à l'hôtel Drouot. Que de vivants portraits d'artistes, de collectionneurs et de marchands, fixés d'un trait rapide et sûr! que de bons et sages conseils donnés à chacun sans pédantisme! que de jolis chapitres inspirés au jour le jour par les hasards de l'affiche en cet aimable livre, égayé par surcroît de croquis et d'autographes tirés sans doute des catalogues mêmes des ventes dont il retrace la physionomie, et dont le souvenir se trouve, de la sorte, singulièrement ravivé et perpétué!

M. Paul Eudel, qui tient à faire bonne mesure au lecteur, ajoute à chacun de ses volumes l'attrait d'une *préface* signée d'un autre nom. Quelque brillant *caprice* ou de vives *variations* pour plume solo sur ce thème donné, « l'Hôtel Drouot », où s'exercera sa propre verve en l'espace de 450 pages. C'est une aimable coquetterie d'auteur sûr de lui. Les virtuoses, par qui ce morceau d'ouverture a été tour à tour exécuté, sont MM. J. Claretie, A. Silvestre, Ch. Monselet et Champfleury. Cette année, l'avant-propos est de M. Philippe Burty. De bon compte, c'est à lui qu'eût dû revenir l'agréable mission de présenter au public la première série de ces annales de l'hôtel Drouot, car M. Burty est en réalité le créateur du genre qu'il introduisait, en 1859, dans le premier numéro de la *Gazette des beaux-arts*. Aussi est-elle charmante, cette préface, faite de ses souvenirs d'un temps qui fut la plus glorieuse époque de « l'hôtel », où le collectionneur était vraiment un amateur, un connaisseur, et non le spéculateur, le marchand éhonté se dérobant à la patente, que depuis, trop souvent, il est devenu. Il y a là des pages exquises que je regrette extrêmement de ne pouvoir citer, comme le portrait du marquis de Saint-Senne, la rehabilitation du « petit amateur », un morceau achevé d'une rare saveur littéraire, ainsi que le tableau d'une grande vente d'alors, avec sa mise en scène d'une fidélité puissante et le mouvement vrai de ses émouvantes péripéties. Ce tableau, M. Philippe Burty nous dit qu'il le dé-

tache d'une nouvelle écrite depuis longtemps déjà, *la Boite en laque blanc*, qu'il ne se sent pas le courage de publier. Voilà un témoignage de modestie peu commun et tout à fait hors de saison. Nous espérons que, mis en goût par le bon accueil fait à ce fragment, M. Burty se décidera à nous donner la nouvelle complète. Lire une œuvre de fiction ayant pour objet l'art et la vie artiste contemporaine, tracée par un écrivain qui possède de l'un et de l'autre l'expérience lentement acquise et la plus achevée, qui n'a qu'à emprunter au trésor inépuisable de sa propre mémoire : cela nous reposerait un peu de l'effort terrible dont un romancier célèbre offre en ce moment le laborieux spectacle, à vouloir traiter ce sujet qui lui est peu familier, où il multiplie les menues erreurs de détail, les faits de seconde main et les lieux communs présentés comme autant de révélations esthétiques originales. La préface de M. Burty est une véritable bonne fortune pour le cinquième volume de *l'Hôtel Drouot et la curiosité.*

Bibliothèque internationale de l'art. — *Les musées d'Allemagne : Cologne — Munich — Cassel*, par Émile Michel. Un vol. in-4°, de VIII-298 pages, accompagné de 15 eaux-fortes et de 80 gravures. Paris, 1886, librairie de *l'Art*, J. Rouam.

Le nouvel ouvrage dont vient de s'augmenter la *Bibliothèque internationale de l'Art*, dirigée par M. Eugène Müntz, a le double mérite d'être à la fois une œuvre d'érudition et une œuvre de sentiment. L'alliance est rare. Depuis le jour où Diderot écrivait son premier Salon, la littérature artistique a pris en France, dans le mouvement intellectuel, une place considérable. Cette littérature, pendant longtemps, garda l'empreinte de ses origines, et, comme l'avait été la critique de Diderot, demeura purement sentimentale, se complaisant un peu trop peut-être à de « vagues dissertations esthétiques ou littéraires », pour me servir des termes mêmes employés par M. Émile Michel. On attribue volontiers à W. Bürger (Th. Thoré) la réaction qui se produisit, il y a une trentaine d'années, contre la critique de l'école de Diderot et de Stendhal, et qui engendra un mouvement de recherches historiques plus sévères. On ne se borna plus à l'étude et à l'appréciation des œuvres d'art, on voulut connaître exactement et déterminer leur filiation intime, remonter à leur source. L'histoire de l'art fut rejetée tout entière à la fonte. Comme toutes les réactions, celle-ci poussa les choses à l'excès. Elle rendit des services, mais les fit chèrement payer, cette école de la critique — document dont la sécheresse, l'aridité, l'odeur de poussière et de moisi qu'elle mettait sans plus dans ses livres donnaient à la longue le dégoût des œuvres dont elle parlait. Elle suffit cependant à de belles fortunes académiques et administratives. De hautes fonctions, un siège à l'Institut récompensèrent tels et tels dont le cœur n'avait jamais battu, dont l'œil ne s'était jamais mouillé devant une œuvre d'art, mais qui avaient eu la patience de fouiller, de copier et de publier d'énormes dossiers d'archives publiques.

M. Émile Michel, l'auteur des *Musées d'Allemagne*, nous ne saurions trop lui en savoir gré, n'appartient pas à cette triste école. Non qu'il ne s'éclaire et ne nous éclaire en sa route aux lumières d'une érudition scrupuleuse et fort attentive; mais, en outre qu'il étudie les primitifs à Cologne, Rubens à Munich ou Rembrandt à Cassel, il parle des œuvres et des hommes avec cette chaude et naturelle éloquence qui trahit l'émotion profondément ressentie. La « Librairie de l'Art » a su ajouter à cet excellent livre la parure d'une illustration exceptionnellement opulente : 80 gravures dans le texte, dont quelques-unes reproduisent des dessins de M. Émile Michel lui-même, d'après des tableaux préférés, et 15 grandes eaux-fortes d'après Rubens (3), Bruyn, Palma Vecchio, Murillo, Antonio Moro (2), Van Dyck, Gonzalès Coque, David Teniers (3), Adrien Brauwer et Rembrandt.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

Grèce, Turquie, le Danube, par Charles Bigot. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Bigot, un de nos journalistes les plus érudits, ancien élève de l'école d'Athènes, vient de réunir en un fort amusant volume le récit au jour le jour de son voyage en *Grèce*, en *Turquie* et sur *le Danube*. En même temps qu'un récit humoristique de la plus charmante humeur, c'est un livre de documents précieux sur la Grèce et sur la Turquie modernes. Bien qu'on ait souvent écrit sur ces pays, il y a toujours du nouveau à en dire, surtout depuis que la civilisation s'y est de plus en plus infiltrée, transformant peu à peu les usages, modifiant les mœurs et produisant des résultats qu'il est utile de

connaître. M. Charles Bigot a su trouver une formule personnelle qui donne à ses récits une saveur très grande et il nous initie à toutes les découvertes faites depuis quelques années dans ces pays, où le sol renferme des trésors encore ignorés, pouvant apporter de complètes transformations dans l'étude de l'histoire ancienne.

G. T.

A travers la Chine, par LÉON ROUSSET, ancien professeur à l'arsenal de Fou-Tchéou. Deuxième édition, contenant vingt-huit gravures et une carte. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-16.

Ce livre, écrit par un homme dont on peut dire : Noblesse oblige, et qui a vu et étudié de près pendant sept années ce dont il parle, est une mine de renseignements de premier ordre sur les Chinois, leurs mœurs, leurs qualités, leurs défauts, leurs besoins, les ressources de leur sol et de leur industrie, sur la situation respective des différentes nations européennes en Chine, et particulièrement sur le rôle politique et commercial qu'y joue et qu'y devrait jouer la France. Outre l'attrait d'une relation de voyage rédigée par un observateur qui sait décrire et qui, grâce à sa connaissance de l'histoire et des légendes nationales, relève son récit de piquantes et curieuses anecdotes, le volume de M. Léon Rousset a une valeur pratique et patriotique inappréciable : il est admirablement fait pour exciter chez nous l'esprit d'entreprise, en nous montrant que « le meilleur moyen d'assurer l'influence de notre pays, c'est de nous répandre au dehors, et que la première condition de ce progrès, c'est de connaître les autres peuples, leur civilisation, leur caractère et leurs besoins, d'imiter, en un mot, l'Angleterre et de lutter avec elle sur ce terrain fécond, où la France pourrait lui disputer, sinon l'empire commercial, du moins l'empire moral et civilisateur du monde. »

Ces figures, datées de 1878, ne sont pas moins vraies aujourd'hui qu'elles l'étaient alors. La guerre avec la Chine et le traité qui en est sorti, nos entreprises à main armée que l'on qualifie du nom de politique d'expansion coloniale, les progrès que nous avons pu faire et les fautes que nous avons certainement commises, rien de tout cela ne nous autorise à rejeter comme arriéré ce jugement que l'histoire du passé et l'histoire du présent ne motivent qu'avec trop de force : « La France ne tient pas, en Chine, la place qu'elle devrait y occuper ; peut-être y a-t-il à cela beaucoup de sa faute. » Si l'on veut des explications, en voici dont on ne contestera pas la netteté : « Il n'y a point en Chine, de politique française ; nous sommes, à Pekin, des comparses, toujours prêts à répondre *Amen* à tout ce que disent les premiers rôles : l'Angleterre, l'Amérique et la Russie, et peut-être bientôt aussi, l'Allemagne. Ce n'est cependant point notre diplomatie qu'il faut rendre responsable de cette triste situation. C'est nous-mêmes, c'est l'indifférence et l'ignorance de la France sur les questions d'influence extérieure qu'il en faut accuser. Comment nos agents prendraient-ils une attitude résolue et une initiative qui pourrait éveiller la jalousie des autres puissances ? Ils savent qu'ils ne seraient ni soutenus, ni suivis, ni même compris. Ils se tiennent sur la réserve, et chaque jour, nous perdons quelque reste de cette influence française qui fut, il y a deux siècles, prépondérante en Chine. » Le *Journal d'un Interprète en Chine* ne soutient pas une autre thèse. C'est de quoi donner à réfléchir, et de quoi rappeler que si le sang va vivifier les extrémités les plus éloignées du centre, c'est parce qu'il reçoit une vigoureuse impulsion au cœur.

M. Léon Rousset n'a pas seulement fait œuvre d'explorateur, de lettré et d'écrivain : il a fait œuvre de bon citoyen français.

P.-H. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La troisième livraison complétant le tome premier de la revue **les Lettres et les Arts** se maintient à la hauteur des deux précédentes si elle ne les surpasse point. Elle s'ouvre par un merveilleux dessin de Meissonier illustrant une charmante nouvelle de M. Ad. Racot; puis dans un petit roman, dont on appréciera toute la curieuse nouveauté, M. Bentzon met aux prises un Japonais et une Parisienne, deux races, deux civilisations et deux amours. Albert Aublet a, sur cette donnée, peint deux panneaux qui le placent définitivement parmi les maîtres du modernisme élégant. Après des sonnets de José-Maria de Heredia dignes de lui, du plus éminent des *Sonneurs de Sonnets*, vient une curieuse biographie de Mme Caron, la nouvelle étoile de l'Opéra, par M. Reyer, l'auteur de *Sigurd*, et un ravissant portrait d'elle par Toulmouche. M. Gerspach a donné une note courte, mais substantielle sur les admirables tapisseries que le regretté Baudry avait dessinées pour les Gobelins; Francisque Sarcey, des souvenirs bon enfant et gais, pleins de vivacité gauloise; notre éminent confrère M. Charles Yriarte, un article plein de révélations sur César Borgia; Anatole France, qui ne quitte la direction de la Revue que pour mieux lui assurer sa précieuse collaboration, publie une nouvelle exquise. Un excellent article de Claudius Popelin sur notre regretté collaborateur Armand Baschet complète ce numéro qu'accompagnent une intéressante Revue bibliographique, un Courrier des théâtres, une Chronique financière, etc., et qui renferme des dessins de Dagnan-Bouveret, de Grasset, de Calmettes, de Richard Goubie, de Saint-Elme

Gautier, plus de quarante dessins originaux et inédits.

La Revue *les Lettres et les arts* est, on ne peut le nier, la plus belle revue de ce siècle. Lorsque les éditeurs y auront introduit la variété dans le moyen de reproduction en relief et en creux, ce sera une merveille de perfection.

L'éditeur Isidore Liseux vient de publier un livre essentiellement moderne de M. Alexandre Piedagnel : **Jadis**, souvenirs et fantaisies, avec six eaux-fortes de Marcel d'Aubépine. C'est un magnifique volume in-8° d'environ 400 pages, remarquablement tiré par Unsinger à 450 exemplaires numérotés (350 sur Hollande à 24 fr., 100 sur grand Japon à 36 fr.). M. Piedagnel ne nous a pas apporté dans ce recueil une grande moisson de pièces littéraires inédites ; il a réuni une foule de petits opuscules divers qui sont comme la quintessence de son œuvre poétique et de ses études de prosateur curieux et aimable. Peut-être même peut-on lui reprocher d'avoir un peu tiré sur la corde ; pour joliment tressée qu'elle soit, le chanvre en est souvent de troisième main et parfois la ficelle paraît éméchée. Il suffit de lire la liste des ouvrages *du même auteur*, dont M. Piedagnel ne manque jamais d'établir la nomenclature minutieusement détaillée à la fin de ses livres, pour se convaincre qu'il nous sert ici une seconde *resucée*. Ce ne serait pas faire honneur au talent gracieux de l'auteur d'*hier* que de ne pas lui demander de nouvelles chansons et de nouveaux récits. Nous aimons à espérer que M. Piedagnel ne survit point à sa muse et que l'heure n'est pas encore venue pour lui de faire encadrer sa plume. Donc, tout en admirant le joli volume de *Jadis*, illustré par le talent printanier de M. d'Aubépine, nous pouvons dire que ces variations sur le *Carnaval de Venise* littéraire de M. Piédagnel ont assez duré, et que nous serons charmé de retrouver le virtuose dans de nouvelles compositions. M. Isidore Liseux, qui avait précédemment publié *Avril*, un des livres à succès de sa librairie, a fait de *Jadis* un ouvrage charmant que les amateurs accueilleront avec faveur, tout en se disant *in petto* à l'adresse de M. Piedagnel : « Pour cette fois-ci, passe encore; mais ne nous la faites plus ! »

Les amateurs de bons et beaux livres ne pourront que féliciter la Librairie des Bibliophiles d'avoir encore placé un chef-d'œuvre de Lamartine dans la collection de la *Bibliothèque artistique moderne*, où MM. Jouaust et Sigaux veulent réunir les meilleurs contes et romans contemporains, faisant ainsi pour les auteurs de notre siècle ce qu'ils ont si heureusement entrepris, avec leur *Petite Bibliothèque artistique*, pour ceux des siècles passés. La publication de **Graziella** vient d'ailleurs à son heure, aujourd'hui qu'on se prépare à élever une statue à l'auteur des *Méditations*.

Cette édition est, elle aussi, un monument à la gloire du poète. L'exécution typographique en est des plus soignées. Les dessins qui l'accompagnent sont de M. Bramtot, qui a interprété avec autant de grâce que de vérité la charmante idylle de Lamartine. Il a trouvé dans l'habile aquafortiste Champollion un traducteur aussi fidèle qu'ingénieux de ses remarquables compositions.

La publication de *Graziella* a été précédée tout dernièrement de celle de *Jocelyn*, avec dessins de Besnard gravés par de Los Rios. Les éditeurs ont voulu ainsi donner simultanément le chef-d'œuvre poétique de Lamartine et son chef-d'œuvre de prose. C'est à *Graziella* que se trouve jointe une étude sur Lamartine écrite par M. Louis de Ronchaud, l'un des amis les plus intimes et les plus dévoués du grand poète.

Graziella forme un beau volume, du format in-8° écu, l'un des plus appréciés des bibliophiles. Le prix est de 25 francs. Il y a aussi un tirage en grand papier, in-8° raisin, sans compter les exemplaires en papiers de Chine, Whatman et du Japon, dans les deux formats.

Nous rappelons aux amateurs que dans la même collection ont déjà paru : les *Contes d'Alphonse Daudet;* le *Roi des Montagnes;* le *Capitaine Fracasse*, 3 volumes; *Une Page d'amour*, 2 volumes, et enfin *Servitude et Grandeur militaires*, dont nous avons tour à tour rendu compte à nos lecteurs (30 fr.).

La même librairie vient d'ajouter à sa collection des *Curiosités historiques et littéraires* les **Lettres d'amour d'Henri IV**, publiées par M. de Lescure, avec une piquante préface et des notes fort curieuses ; le *Livre*, nous le rappelons, a eu la primeur de ce travail, c'est un choix fait dans les trois cents lettres du vert-galant à Corisande d'Andoins, comtesse de Grammont, à Gabrielle d'Estrées, à Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil, à la reine Marie de Médecis. Ces lettres, perdues dans les dix mille lettres politiques, diplomatiques, militaires, de la grande collection des *Lettres missives d'Henri IV*, publiées de 1842 à 1877 sous les auspices du ministère de l'instruction publique, acquièrent, par leur isolement, un relief, une fraîcheur, une vivacité de couleur, qui font de la plupart d'entre elles des chefs-d'œuvre de style et de sentiment. Le choix dû à l'auteur du livre *les Amours d'Henri IV*, dont le succès dure encore, a été relevé pour la première fois sur la collection complète. Il est le plus abondant, le seul fait avec méthode et avec critique.

Le volume des *Lettres d'amour d'Henri IV*, publié dans le format grand in-18 jésus, qui permet de donner au texte de belles marges, est imprimé avec un soin qui en fait un véritable livre d'amateurs; le prix est de 4 fr.

Dans cette même collection des *Curiosités historiques* de MM. Jouaust et Sigaux a paru dernièrement un ouvrage très curieux : **Madame la comtesse de Genlis**, sa vie, son œuvre, sa mort (1746-1830), d'après des documents inédits par Honoré Bonhomme. Dans l'histoire littéraire de la fin du XVIIIe siècle et du commencement de celui-ci, il n'est peut-être pas de physionomie plus curieuse, plus complexe, plus

attirante que celle de la comtesse de Genlis et cependant il n'existait pas jusqu'ici une monographie détaillée et complète de ce colossal bas bleu aux trouées de chair rose. M. Honoré Bonhomme, qui est l'un des plus compétents historiographes du XVIIIe siècle et un érudit fouilleur, nous a très spirituellement restitué sous ses différentes faces la figure piquante de Mme de Genlis dans ce livre qui contient près de cent quarante pages. Après une étude habilement étudiée et écrite sur l'auteur des *Souvenirs de Félicie*, M. Bonhomme nous donne une dizaine de lettres inédites de Mme de Genlis avec des éclaircissements et des notes; puis, dans un troisième chapitre, il analyse avec soin le caractère et les aptitudes des élèves de Mme de Genlis; enfin, il nous dresse la bibliographie chronologique de son œuvre plus clairement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et dans un appendice, sous forme de résumé, il fait passer sous les yeux du lecteur quelques-unes des critiques littéraires et autres, auxquelles Mme de Genlis se laissa aller à l'égard de ses contemporains, hommes et femmes, critiques souvent violentes qui soulevèrent contre elle des inimitiés dont l'ardeur ne s'éteignit même pas à sa mort.

La *Madame de Genlis* de M. Honoré Bonhomme mérite de fixer l'attention de tous les curieux et d'être conservée dans les bibliothèques des travailleurs. Ce livre, très bien imprimé, est d'ailleurs en vente au prix modique de 3 francs sur vergé et 6 francs sur Hollande, 20 exemplaires sur chine et 20 sur Whatman ont été tirés de cet ouvrage.

Sous le titre modeste d'**Impressions sur la peinture,** le peintre Alfred Stevens publie à la Librairie des Bibliophiles des pensées qu'il a crayonnées au jour le jour dans son atelier, et qu'il vient de réunir en un petit volume. Bien que l'auteur n'affiche aucune prétention littéraire, ses pensées, fort originales, sont écrites d'un style clair et élégant; il sait dire beaucoup en peu de mots et porter des jugements indépendants sans blesser personne. Son livre est en quelque sorte comme un bréviaire du peintre, s'adressant aussi aux gens du monde, et que tous auront plaisir à conserver, non seulement pour ce qu'il contient, mais aussi pour la forme élégante que lui ont donnée les éditeurs Jouaust et Sigaux. Ce volume a été tiré à 500 exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 3 francs.

Les pensées sont du reste à la mode, les petits moralistes des siècles pullulent et le libraire Ollendorff favorise leur éclosion en mettant à leur disposition une petite bibliothèque in-32 (à 4 francs) dans laquelle viennent de paraître les **Pensées d'un sceptique**, par Ph. Gerfaut. L'esprit d'observation de M. Gerfaut s'étend sur les femmes, la mode, l'âge, la patrie, la famille, les voyages, les vices et les vertus, l'amour et l'amitié, la douleur et les comédies du sentiment. — Beaucoup de verve piquante, mais rien de transcendant, la forme de ces pensées est généralement défectueuse et aucunement lapidaire; les points de comparaison et les figures en sont parfois vulgaires, le moraliste à notre sens doit non moins surveiller la forme et le style que le poète. Une pensée demande à être enchâssée dans une griffe impérissable et non pas enregistrée au hasard dans la manière courante de l'expression. Là où on subtilise l'esprit, il faut subtiliser la façon et la rendre exquise.

La maison Quantin fait paraître dans sa *Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain* **Mauprat,** de George Sand, avec dix compositions de J. Le Blant, gravées à l'eau-forte par H. Toussaint.

C'est le quatrième volume paru dans cette *collection des chefs-d'œuvre* et, à notre avis, c'est le plus parfait en tous points sous le rapport de la forme artistique. La typographie est remarquable, le caractère de neuf Didot, spécialement gravé pour la maison Quantin, est net, saillant et par conséquent délicieux à l'œil. Le papier du Marais a été très légèrement teinté et n'a plus les tons crayeux des premiers volumes; l'amélioration est indéniable et l'éditeur a bien fait de céder sur ce point à l'opinion des amateurs qui n'aiment pas avec raison trouver au papier de leurs livres de choix le ton brutal d'un plastron de chemise blanche. Il est nécessaire à l'harmonie d'un livre que la teinte du papier soit sobre, douce avec quelque chose de cette patine de l'ivoire que donne le temps. *Mauprat* réalise cet idéal.

Il serait superflu de revenir sur le mérite littéraire de cette grande œuvre : *Mauprat*, deux fois célèbre par le roman et par le drame. Le côté épique de cette fiction magistrale est restée dans l'esprit de tous et il ne nous reste qu'à envier le plaisir de ceux qui auront la virginité de cette lecture dans le bel ouvrage publié par la maison Quantin. Ce que nous tenons à louer avant toute chose dans ce livre, c'est l'interprétation de M. J. Le Blant qui a réalisé en véritable artiste les principales scènes du chef-d'œuvre de George Sand.

Le peintre des *Chouans* était bien l'illustrateur désigné pour *Mauprat;* son tempérament, non moins que les études où il s'est spécialisé, le préparaient à la compréhension intime de cet ouvrage; aussi vient-il de s'y montrer supérieur, soit qu'il ait eu à traiter des pages sentimentales, soit que son crayon se soit mis en mouvement pour peindre les actions mouvementées et tragiques du drame. Il a procédé en tout et pour tout avec une rare simplicité et il a tiré de sa manière des effets surprenants, tour à tour émus ou poignants. Il n'est point, par exemple, de composition plus touchante que celle qui représente Edmée au chevet de Bernard Mauprat, ni de plus largement dramatique que ce joli tableau digne d'un maître où l'on voit l'escalade de la Roche-Mauprat. Le dessin de M. Le Blant est large, très aéré et toujours consciencieux et précis. Il ne fignole pas ses personnages jusqu'à préciser les moindres détails de costume, mais il se réserve pour l'ensemble qui reste séduisant et impeccable.

M. Le Blant a d'ailleurs trouvé dans M. Henri Toussaint, l'aquafortiste, un interprète habile et très ingénieux qui a eu le rare mérite de graver dans la ma-

nière même du peintre ses grandes pages au fusain. Ses dix eaux-fortes sont délicieuses, fines et vigoureuses en même temps, d'une facture indépendante sans trop de burin ou de pointe. Il a droit à toutes les félicitations des connaisseurs.

Nous voudrions que ces beaux livres du roman contemporain — et c'est là notre marotte — fussent, en dehors des eaux-fortes hors texte, illustrés de quelques jolis bois qui seraient distribués sur le titre en tête de chapitres et en culs-de-lampe; ils serviraient de transition aux planches sur cuivre et seraient les intermédiaires des petites scènes secondaires de l'œuvre. Il faut espérer que les éditeurs céderont un jour à ce desideratum, que nous ne sommes pas les seuls, il est probable, à formuler, bien que ces livres de *grand luxe* soient mis en vente au prix réellement minime de 25 francs.

Un ouvrage très érudit, d'un intérêt très littéraire en dépit de son titre, un livre qui mérite de ne point passer inaperçu, c'est le **Mal français à l'époque de l'expédition de Charles VIII en Italie**, publié d'après des documents originaux par M. Hesnaut (pseudonyme qui cache évidemment quelque grave lettré ayant non moins de pudeur que de mérite). Ce petit volume de 208 pages, imprimé sur hollande, format in-18, est en vente chez Marpon et Flammarion (au prix de 8 fr.).

L'histoire de la Renaissance, par la complexité des éléments qui la composent, dit M. Hesnaut dans sa préface, demande plus que tout autre à être étudiée dans ses moindres manifestations. Malgré les nombreux et remarquables travaux qu'elle a provoqués, et la publication de textes de toute nature qui paraissent chaque jour sur cette époque fameuse, elle reste encore par bien des points, et considérée en elle-même, à l'état d'un sphinx qui garde ses secrets. A cet égard, toute étude si modeste qu'elle soit, tendant à éclaircir un des côtés de la question, ne doit pas être dédaignée; et c'est dans cette pensée que l'auteur de cet ouvrage s'est décidé à livrer le fruit de ses recherches à l'impression.

M. Hesnaut n'a eu d'autre but que de compléter par l'apport de documents historiques inédits ou peu connus, étrangers à la médecine, les travaux exclusivement scientifiques, relatifs à la syphilis, et il s'est borné à résumer ces derniers, lorsqu'il a été obligé à le faire par les exigences de son sujet.

Suivant l'ordre chronologique, le plus rationnel, l'auteur de ce petit livre curieux l'a divisé en quatre chapitres:

— Le premier traite de la maladie et de sa marche depuis son origine jusqu'en 1494.

— Le second s'occupe des conditions physiques, climatériques, intellectuelles et morales de l'Italie au xve siècle.

— Le troisième est consacré à l'invasion de l'Italie par le roi Charles VIII et à l'explosion du mal français en Europe

— Le quatrième, enfin, donne la description du mal français, note la thérapeutique employée et suit sa marche décroissante jusqu'à nos jours.

Le sujet, on le voit, est logiquement compris; nous ajouterons qu'il est traité par un lettré qui sait marier l'anecdote littéraire et les citations de nos vieux auteurs aux observations scientifiques. Le livre est excellemment présenté, il témoigne de recherches considérables et d'un effort constant vers la vérité. Il laisse bien loin dans les bas-fonds des compilations aisées les ouvrages de vulgarisation qui ont pour titre *les Maladies de Vénus, le Mal de Naples* et autres titres qui ne recèlent que des travaux de seconde main. M. Hesnaut peut se vanter d'avoir apporté sa petite pierre de taille à l'édifice historique de la syphilis dont les origines occuperont encore les esprits durant de longues années. Son livre est amusant et instructif. Il pourrait porter la devise : *Utile Dulci.*

La troisième série des **illustrations de François Flameng pour les œuvres complètes de Victor Hugo** vient de paraître chez Hebert. Elle est consacrée aux *Misérables* et aux *Travailleurs de la mer*, et n'est pas inférieure aux livraisons précédentes dont nous avons parlé. Ces eaux-fortes, pour l'illustration de l'édition *ne varietur* des œuvres de Hugo obtiendra un succès assuré.

Lemerre a enfin publié les **dix eaux-fortes pour illustrer les Diaboliques** de Barbey d'Aurevilly. Ces dix eaux-fortes sont dues au maître très original et très puissant Félicien Rops. Elles donnent, dans une note d'art des plus élevées, l'impression saisissante des huit nouvelles du grand d'Aurevilly. Comme nous nous proposons de parler prochainement très au long de Félicien Rops et de son œuvre, nous n'insisterons pas ici sur cette œuvre intéressante au possible que nous signalerons seulement aux très nombreux admirateurs du peintre de *l'Enterrement au pays wallon.*

On nous demande de divers côtés quelles sont les raisons qui font suspendre, depuis si longtemps déjà, la belle publication du **Molière** de Jacques Leman. Informations prises, nous savons que le remarquable illustrateur de ce *Molière* hors ligne a été très gravement souffrant dans ces derniers mois, mais une grande amelioration est survenue et il nous est donné d'espérer que M. Leman s'entendra bientôt avec son éditeur pour reprendre l'ouvrage en cours, et nous souhaitons qu'aucune difficulté ne surgisse entre eux qui puisse retarder la marche de cette grande entreprise.

Les amis des beaux livres ont intérêt à ce que l'entente se fasse entre l'illustrateur et l'éditeur, qu'un procès, dont nous avons parlé, divisa il y a plus d'un an.

O. U.



Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 19 février.

Ouvrages présentés. — Bossard et R. de Maulde : *Gille de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue.* — Bazin : *De Lycurgo.* — Bazin : *La République des Lacédémoniens.* — Bouché-Leclercq : *Manuel des institutions romaines.* — U. Robert : *Annuaire des bibliothèques et des archives.*

Lectures. — Croiset : Examen des différentes opinions relatives à la composition de Thucydide. — De la Villemarqué : Mémoire sur les *joculatores* bretons.

Séance du 26 février.

Par suite du décès de M. Miller, il était devenu nécessaire de le remplacer dans trois commissions. Des élections ont eu lieu. En voici les résultats :

Commission des travaux littéraires : élu, M. J. Girard.

Commission des inscriptions et médailles : élu, M. Ed. Le Blant.

Commission des écoles archéologiques d'Athènes et de Rome : élu, M. Weill.

L'Académie s'est formée ensuite en comité secret pour entendre l'exposition des titres de MM. Héron de Villefosse, Alfred Croiset, Clermont-Ganneau, Longnon, Viollet, candidats aux places vacantes depuis la mort de MM. Egger et Miller.

Ce comité secret a pris le reste de la séance.

Séance du 5 mars.

Ouvrages présentés. — Wallon : *La Révolution du 31 mai et le fédéralisme en 1793, ou la France vaincue par la Commune de Paris.* — Dumont et Chaplain : *Les Céramiques de la Grèce propre.*

Lecture. — Ravaisson : Note sur le Mercure d'Entrains (Nièvre).

Dans cette séance, M. P. Meyer a fait une communication sur certains manuscrits de la collection Libri restée dans la possession de lord Ashburnham. Il parle surtout de quelques feuillets arrachés à un manuscrit de la bibliothèque de Montpellier. M. Meyer explique d'abord par quelle série de raisonnements il est arrivé à découvrir l'origine de ces feuillets, qui manquent, en effet, dans le manuscrit désigné. — Le savant académicien l'a mis sous les yeux de la Compagnie. — Les feuillets arrachés ou dérobés contenaient une très curieuse consultation d'un médecin de Montpellier en faveur de Jean d'Aix ou d'Esch, échevin de Metz, vers la fin du XIVe siècle. Cette consultation n'est pas en latin, mais en français messin de l'époque. Elle est relative à la goutte et propose des remèdes qu'on ne trouve plus sur aucune ordonnance actuelle. Le médecin, d'ailleurs, ne promet pas la « guérizion »; il espère tout au plus soulager son client.

Avant de recevoir cette communication, l'Académie avait procédé à l'élection de deux membres titulaires, en remplacement de MM. Egger et Miller.

Les candidats au fauteuil de M. Egger étaient : MM. Héron de Villefosse, P. Viollet et Clermont-Ganneau. Il y avait 29 votants. M. de Villefosse obtenant 16 voix a été élu; M. Viollet a réuni 7 voix, M. Clermont-Ganneau 6 voix.

Les candidats au fauteuil de M. Miller étaient : MM. Longnon et A. Croizet. Sur 29 votants, M. Lon-

gnon a obtenu 21 suffrages, M. Croizet, 8. M. Longnon a été élu.

Séance du 12 mars.

Ouvrages présentés. — J. et H. Derenbourg : *Inscriptions sémitiques découvertes par M. Sèze.* — De Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis : *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de France.* — De Grouchy et de Marsy : *Un administrateur au temps de Louis XIV; Thomas de Grouchy, conseiller au Parlement de Metz (1610-1675).* — Weill : *Mémoires et comptes rendus publiés par le Syllogos hellénique de Constantinople*, 16e volume. — Lœb : *Tables du calendrier juif, depuis l'ère chrétienne jusqu'au* XXXe *siècle.*

Lectures. — Senart : Épigraphie et histoire linguistique de l'Inde. — Oppert : La métrologie des Assyro-Chaldéens.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 20 février.

Ouvrages présentés. — Blondel : *L'Enseignement du droit dans les universités allemandes.* — Rambaud : *Histoire de la civilisation de la France.*

Lecture. — Batbie : Notice sur M. Faustin-Hélie.

Séance du 27 février.

Ouvrages présentés. — De Valroger : *Commentaire théorique et pratique du livre II du code de commerce.* — Bazin : *De Lycurgo.* — Bazin : *La République des Lacédémoniens.* — Franck : *Philosophie du droit civil.*

Lectures. — Glasson : Le code civil et la question ouvrière. — Waddington : Mémoire sur l'authenticité des écrits de Platon.

Séance du 6 mars.

Lectures. — Glasson : Le code civil et la question ouvrière. — Waddington : L'authenticité des écrits de Platon.

Séance du 13 mars.

Lectures. — Waddington : L'authenticité des écrits de Platon. — Glasson : Le code civil et la question ouvrière.

Une nouvelle société savante est en voie de formation à Paris. Un certain nombre d'érudits, parmi lesquels MM. Boissier, Croiset, Delisle, Havet, Paris, Renan, Tournier, Weill, se proposent de fonder une association en vue d'encourager et de publier des descriptions ou des collections de manuscrits, des *indices verborum*, des scholies, des textes inédits appartenant à l'une et à l'autre antiquité classique.

Société des Jeux floraux. — Les Jeux floraux de Paris, organisés par la société des Félibres, comprendront cette année un concours littéraire et un concours artistique (dessin, sculpture, musique). La distribution des récompenses aura lieu en mai prochain aux fêtes de Sceaux, rendez-vous de tous les amis de la littérature méridionale. Parmi les sujets du programme littéraire, citons une poésie en langue d'oc sur l'*olivier*, une étude dans le même idiome sur les *fêtes de la Tarasque.* Un concours de traduction en provençal de textes latins et français est réservé aux élèves des classes d'humanités. Le prix de la ville de Sceaux sera accordé à la meilleure poésie française sur ce sujet : *Mistral aux fêtes de Florian.* Le sujet du concours de dessin est la *Farandole;* celui du concours de sculpture : *Puget sculptant Milon de Crotone* (bas-relief). La pièce à mettre en musique est une pièce de Jasmin. Des prix importants sont attribués à chacune des sections des Jeux floraux.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale vient de s'enrichir d'un volume fort curieux.

Il s'agit d'un exemplaire d'une vieille édition du *Système de la nature,* d'Holbach (Londres, 1770), publiée sous le pseudonyme de « Mirabaud ». Les pages de ce livre sont surchargées de notes que des bibliophiles compétents n'ont pas hésité à attribuer à Voltaire. La comparaison avec des manuscrits du grand écrivain du XVIIIe siècle a été, paraît-il, tout à fait concluante au point de vue de l'authenticité de l'écriture.

Il s'agit vraisemblablement de l'exemplaire du traité en question que Voltaire reçut à Ferney, ainsi que l'ont raconté plusieurs de ses biographes, et notamment M. Villemain.

Ce précieux bouquin a été découvert chez un libraire de Nancy par un journaliste de la région.

La Bibliothèque Forney. — On sait quelle extension ont prise dans Paris, depuis quelques années, les bibliothèques municipales : toutes les mairies et beaucoup d'écoles sont maintenant pourvues d'un service de prêt de livres gratuit. Il manquait cependant, jusqu'à ce jour, une bibliothèque spéciale toute technique, uniquement consacrée à l'étude.

Cette lacune vient d'être comblée. Grâce au legs de 200,000 francs fait à la Ville de Paris par M. A.-S.

Forney, la préfecture de la Seine a pu créer, dans l'école communale de la rue Titon (XIe arrondissement), une bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie. L'emplacement a été heureusement choisi, et la population industrielle du faubourg Saint-Antoine trouvera là des ressources pour le développement et le perfectionnement de son éducation professionnelle.

Les ouvrages techniques atteignent généralement un prix assez élevé; et s'ils peuvent être consultés dans certaines grandes bibliothèques publiques, c'est à des heures où l'ouvrier n'est pas libre de son temps, et dans des conditions qui en rendent pour certaines personnes la lecture pénible et par suite peu profitable.

La bibliothèque Forney, qui sera ouverte en semaine tous les soirs et le dimanche presque toute la journée, parera à ce grave inconvénient.

Penché continuellement sur une même pièce, qu'il reproduit à des centaines d'exemplaires, l'ouvrier, aujourd'hui, ne connaît que peu ou prou l'ensemble pour lequel il travaille; il est donc nécessaire que, par une éducation technique plus parfaite, l'ouvrier arrive à s'imprégner, pour ainsi dire, du sentiment de l'ensemble dont il n'a qu'une pièce entre les mains.

C'est par la fréquentation et l'étude des modèles qu'il arrivera à ce résultat. Si certains moyens d'études ont pu lui manquer jusqu'à présent, ils ne lui feront plus défaut désormais. La bibliothèque Forney ne renferme pas uniquement des volumes; par une excellente innovation, elle prête aussi, en feuilles, des dessins, des gravures, des plans, des photographies représentant des modèles artistiques et industriels de tout genre, que les emprunteurs pourront copier, calquer même, soit sur place, soit à domicile.

Déjà une expérience semblable a été tentée, sur une échelle plus restreinte et avec de moindres ressources, dans quelques bibliothèques municipales, notamment celles de la mairie du IIe arrondissement et du boulevard Montparnasse.

Les résultats donnés par ces essais dans les quartiers où ils ont été entrepris permettent de bien augurer de ceux que donnera la bibliothèque Forney.

L'inauguration solennelle de cette bibliothèque a eu lieu le mois dernier, dans le préau magnifiquement décoré de l'école de la rue Titon, sous la présidence de M. Lockroy, ministre du commerce et de l'industrie.

Bibliothèque industrielle. — On vient d'annexer à la bibliothèque municipale établie à la mairie du Ier arrondissement (8, rue de la Banque) une section spéciale de livres, d'estampes, de dessins et de gravures relatifs à l'art et à l'industrie.

Plus de 8,000 modèles sont déjà à la disposition du public. Cette collection sera complétée suivant les besoins qui se manifesteront.

Les estampes, dessins et gravures peuvent être prêtés à domicile.

Pour être admis au prêt à domicile, il faut :

1° Être âgé de seize ans au moins;

2° Être domicilié dans l'un des arrrondissements précités (Ier, IIe, IIIe, IVe, IXe et X^e arrondissements);

3° Justifier de son identité au moyen d'une carte d'électeur, d'un certificat de domicile, de l'attestation d'un patron ou d'autres pièces analogues. Les mineurs devront, en outre, être présentés par leurs parents, tuteurs ou patrons, qui seront tenus personnellement des justifications concernant le domicile et l'identité.

Le service du prêt des dessins fonctionne, dès à présent, aux mêmes heures que celui des livres à la bibliothèque municipale (en semaine, de quatre heures à six heures et de huit heures à dix heures du soir, et le dimanche de dix heures à midi).

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Le prince de Galles vient de faire don au British Museum de 600 volumes en langue chinoise, formant la collection des ouvrages européens traduits en cette langue qui ont été exposés l'année dernière à South Kensington par le gouvernement du Céleste Empire.

La collection se compose de la Bible, d'autres livres religieux et d'un grand nombre d'ouvrages du domaine de la science, de l'histoire et de la législation internationale.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Sous ce titre : *Reliquiæ Benedictinæ*, M. Tamizey de Larroque publie à Auch, chez le libraire Foix, une brochure contenant des documents littéraires inédits qu'il a annotés; ce sont des lettres de Dom Jean Martianay, éditeur des œuvres de saint Jérôme; de Dom Bernard de Montfaucon, éditeur des œuvres de saint Jean Chrysostome; de Dom Bouvotte, un des continuateurs de l'*Histoire générale du Languedoc*; de Dom Devienne, historien de la ville de Bordeaux; de Dom Bernard de Saint-Jullien et de Dom Malherbe.

— Mgr Guilbert, archevêque de Bordeaux, publie chez Plon une brochure politique : *la Démocratie, et son avenir social et religieux.*

— La librairie Frinzine a donné à la fin du mois dernier, en un volume in-8°, un nouvel ouvrage de M. Barbey d'Aurevilly : *Sensations d'art.* Les éditeurs annoncent dès maintenant un autre livre du même écrivain : *Sensations d'histoire.* Ce volume sera le dernier de la série de ceux que M. Barbey d'Aurevilly nous a donnés sous ce titre général : *les Œuvres et les Hommes.*

— Le 41e fascicule du *Dictionnaire de l'ancienne langue française,* de M. Godefroy, est en vente chez l'éditeur Vieweg.

— M. R. de Crèvecœur vient d'éditer chez Plon, en deux volumes in-8°, des *Mémoires sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI et sur la Révolution.*

Ces mémoires, qui embrassent la période de notre histoire comprise entre les années 1731 à 1802, ont été rédigés par le comte de Cheverny, qui fut introducteur des ambassadeurs et lieutenant général du Blaisois.

— M. Chassaing, archiviste-paléographe et juge au tribunal civil du Puy, fait paraître à Paris, chez Picard, en un volume in-4°, un important travail intéressant le Brivadois et l'Auvergne. L'ouvrage a pour titre : *Spicilegium Brivatense; recueil de documents historiques relatifs au Brivadois et à l'Auvergne.*

— Le tome XIII du *Bulletin de la Société des antiquaires de la Normandie* vient de paraître à Rouen chez le libraire Métérie. Il comprend les travaux de la Société pendant les années 1883, 1884 et 1885.

— M. Henri des Houx vient de faire paraître les *Souvenirs d'un journaliste français à Rome.* L'ouvrage est édité par Ollendorff.

— La maison Quantin vient de publier le quatrième volume de sa *Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain : Mauprat,* par George Sand. L'illustration a été confiée à M. Le Blant; ses dix compositions, tirées hors texte, sont gravées à l'eau-forte par M. H. Toussaint.

— *L'Œuvre,* le dernier roman de M. Zola, publié d'abord par le journal *le Gil Blas,* vient de paraître en volume chez Charpentier.

— M. Georges Chamerot vient de terminer une nouvelle édition du *Tragaldabas,* de M. Auguste Vaquerie. C'est un volume du format de l'*Édition nationale de Victor Hugo,* de MM. Lemonnyer et Testard.

Le livre est orné de cinquante-quatre compositions de Zier, gravées par Méaulle.

Le volume ne sera tiré qu'à cinq cents exemplaires, dont soixante-quinze sur japon et vingt-cinq sur chine.

— M. Bladé vient de faire paraître, dans la collection spéciale des légendes et traditions populaires qu'édite la librairie Maisonneuve, trois nouveaux volumes : *les Contes populaires de la Gascogne.*

— Un libraire italien vient de faire paraître à Paris, à la librairie Welter, le premier volume d'une *Bibliographie italico-normande.* Ce catalogue, rédigé en langue française, contient la liste de tous les imprimés français, sur l'Italie ancienne et moderne depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1885.

Le second volume paraîtra au mois de juin prochain. Nous rendrons compte prochainement de cette *Bibliographie.*

— Le second volume semestriel de la *Revue rétrospective* vient de paraître à la librairie Lepin. Il classe décidément ce recueil de curiosités historiques parmi ceux que les érudits et les bibliophiles ne peuvent se dispenser de consulter, car il renferme un grand nombre de documents inédits et de pièces intéressantes pour l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles. Son tirage à petit nombre, son prix de 4 francs, qui s'élèvera certainement davantage, sa table, l'élégance de son format, le font rechercher de tous les collectionneurs.

— M. Edm. Johanet vient de prendre la direction d'un très utile recueil, *le Courrier de Vaugelas,* qui avait cessé de paraître depuis la mort de son fondateur, M. E. Martin.

L'administration de cette feuille se trouve chez MM. Didot et Cie.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le premier volume d'une *Histoire de la littérature allemande depuis Leibniz jusqu'à nos jours,* par Julian Schmidt, paraît chez M. Guillaume Hertz, à Berlin. Le premier volume (1660-1763) en 22 feuilles grand in-8°, prix : 10 francs, est en vente. L'ouvrage sera complet en cinq volumes.

— Le cinquantième volume (année 1885) de l'*Annuaire des théâtres allemands* de Entsch, un fort volume de 1,200 pages, est utile à consulter pour l'histoire des principaux théâtres allemands. Il contient une quarantaine de portraits des meilleurs artistes dramatiques d'Allemagne.

— Le professeur Biedermann vient de donner le premier volume de ses *Mémoires.*

— M. T.-O. Weigel, de Leipzig, publie *Une histoire des arts au moyen âge* par Fr. de Reber, en deux volumes. Prix : 20 francs.

— M. Beltelheim vient de faire paraître, à l'Institut littéraire de Francfort-sur-le-Mein, une volumineuse *Biographie de Beaumarchais.*

— *Les romans russes en Allemagne et en Angleterre.* — Le roman russe est à la mode ; chaque mois nous apporte de nouvelles traductions des remarquables publications de Tolstoï, Gontscharow, etc.

M. Deubner (Berlin) met en vente la traduction allemande d'*Oblomow*, roman de Gontscharow, et des *Cosaques* (1 volume), du comte Léon Tolstoï.

Anna Karénine paraît en trois volumes chez M. Wilhelmi, Berlin, et en traduction anglaise chez M. Elliot Stock, Londres.

— M. van der Linde, le « tombeur » du pauvre L.-J. Coster d'Harlem, auquel on a attribué si longtemps l'invention de l'imprimerie, fait paraître, sous les auspices du ministère des cultes, une *Histoire de l'invention de l'imprimerie, Geschichte der Erfindung der Buchdruckerkunst.* L'ouvrage comportera trois volumes. Berlin, Asher et Cie.

Angleterre. — Les fervents de Shakespeare apprendront avec plaisir l'apparition de deux nouveaux volumes relatifs au poète : *The Songs, poems and sonnets of W. Shakespeare,* avec une préface critique par William Sharp. Londres, Scott, et *Shakespeares Sonnets : the first quarto,* 1609, facsimilé photo-lithographique publié par MM. Charles Prætorius, avec une préface par Thomas Tyler. Londres, Prætorius.

— La série des *Popular county histories* de M. Stock s'est enrichie d'un nouveau volume, l'*Histoire de Devonshire,* par M. Worth, l'auteur des *Histories of Plymouth and Devonport.*

— MM. Chapman et Hall publient une édition des œuvres de Dickens en volumes de 18 pence, petit in-8°. Les premiers volumes de cette *Cabinet edition* comprendront les *Christmas Books ; Martin Chuzzlewit* (2 volumes) et *David Copperfield* (2 volumes). Chaque volume sera orné de huit illustrations.

Folk-Lore maritime. — *Legends and superstitions of the sea and sailors,* by Fletcher S. Bassett (Sampson Low, éditeurs).

Un folk-lore de l'Océan, voilà certes un sujet curieux. — M. Basset, ancien officier de la marine des États-Unis, publie une étude comparée sur les légendes et superstitions des navigateurs de tous pays. Son livre est extrêmement intéressant par les rapprochements imprévus que sa lecture vous amène à faire entre les croyances et les superstitions de peuples qui, au premier abord, ne semblent être rattachés par aucun lien commun.

Popular library of literary treasures. — Nous voici décidément entrés dans l'ère des éditions bon marché. Déjà les volumes de la *National library* de MM. Cassel se recommandaient par l'extrême modicité de leur prix ; aujourd'hui, la maison Ward et Lock veut faire mieux encore. La *Popular library of literary treasures,* collection des meilleurs ouvrages d'auteurs anglais et étrangers, ne coûtera, le volume cartonné, que 30 centimes, et 60 centimes le volume relié en toile. La publication sera dirigée par M. G.-T. Bettamy de Caius College Cambridge.

— Une nouvelle edition de la *Vie de Samuel Johnson,* par James Boswell, vient d'être éditée sous la direction de M. Henry Morley. — Notons à ce propos que la première édition de cette biographie, en deux volumes in-4°, parut en 1791.

L'édition, publiée sous la direction de M. Morley, comprend cinq volumes, dont quatre sont consacrés à la vie de Johnson et le dernier à des documents divers qui comprennent le *Journal du voyage aux Hébrides,* plusieurs préfaces d'anciennes éditions et un grand nombre de notes.

Une bibliographie de Madagascar. — Les récentes discussions à la Chambre des députés ont donné un regain d'actualité à la question malgache. Ceux qui voudront connaître à fond la bibliographie des écrits relatifs à cette île pourront trouver des renseignements fort complets dans l'ouvrage que publient MM. Trübner, Ludgate Hille, Londres, sous le titre : *A Madagascar Bibliography,* par J. Sibree. 92 pages in-8°.

Belgique. — La librairie Peters, à Louvain, met en vente un ouvrage en deux volumes de M. G. Kurth : *les Origines de la civilisation chrétienne.*

— Notre collaborateur M. van der Haeghen et MM. Arnold et van den Berghe ont détaché de leur *Bibliotheca belgica* et fait tirer à part le premier volume de leur *Bibliographie lipsienne.* L'ouvrage, publié aux frais de l'Université de Gand, comprendra trois volumes. Le premier est orné d'un portrait de Juste Lipse, d'un fac-similé d'une de ses lettres et de nombreuses reproductions de marques typographiques.

Italie. — Trois ouvrages relatifs aux beaux-arts sont en cours de publication chez l'éditeur Hœpli de Milan. *La Vie et l'œuvre de Donatello,* édition commémorative du cinquième centenaire de la naissance du grand sculpteur italien, avec 30 platino-typies d'après les originaux et un portrait de Donatello reproduit d'après un dessin de Paolo Uccello. — Le

texte de cette monographie a été confié au professeur C.-J. Cavalucci, qui a fait de l'œuvre et de la vie de Donatello l'objet des recherches les plus étendues et les plus minutieuses à la fois.

La collection Morelli : 40 reproductions des chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres italiens (Raphaël, Guido Reni, Tiepolo, etc.). Les originaux de cette belle collection appartiennent au sénateur Morelli, le même qui, sous le pseudonyme de « Lermolieff », a publié jadis *les Chefs-d'œuvre des maîtres italiens conservés dans les galeries de Berlin, Dresde et Munich.*

Le Palais de Vitelleschi à Corneto-Targuinia, monographie illustrée de 20 dessins par l'architecte Luigi Boffé.

États-Unis. — *Les publications de la maison Houghton et Miffin*, Boston, E.-U. — MM. Houghton et Miffin, éditeurs-imprimeurs de Boston, propriétaires de la célèbre manufacture *the Riverside Press* (imprimerie du bord de la rivière), continuent d'éditer de petits chefs-d'œuvre d'exécution typographique.

Le Livre a déjà eu l'occasion de signaler combien tous les ouvrages qui sortent de leurs presses sont remarquables au point de vue de l'impression et de la reliure, quel soin et quel bon goût caractérisent toutes leurs éditions.

Après les *Little Classics*, les *Riverside Classics*, les *Modern Classics*, MM. Hougton et Miffin publient aujourd'hui les *Riverside Aldine series*, charmants petits volumes reliés en toile, de 300 pages environ, imprimés sur excellent papier et dont l'impression est tout à fait supérieure.

Les éditeurs américains ont pris pour modèles les publications aldines, qu'on considère avec raison comme des types d'élégance et de bon goût, et nous reconnaissons sans peine qu'ils font honneur à leur maître. Les *Riverside Aldine series* comprennent aujourd'hui les ouvrages suivants : *Fireside travels* et les *Biglow Papers* (2 volumes), par James Russell Lowell, *Venetian life* (2 volumes), par W. Dean Howells, *My Summer in a garden*, par Ch. Dudley Warner, *the Luck of roaring camp* et autres nouvelles, par Bret Harte, ainsi qu'un volume de nouvelles par Thomas Bailey Aldrich. Nous aurons occasion de revenir sur les autres publications de la maison : *Ro:e's Napoleon et Stedman's essays on the poets of America.*

Pays-Bas. — *Fondation Teyler.* — Catalogue de la bibliothèque dressé par D. C. Ekema : 1° livres : *Encyclopédies, publications académiques et recueils périodiques;* 2° livres : *Anatomie, histoire nationale universelle, histoire nationale de différents pays, anthropologie, ethnologie;* 3° livres : *Zoologie.* — Haarlem, de Erven Loosjes, in-8°, 309 pages.

Altmeyer J.-J. *Les Précurseurs de la réforme aux Pays-Bas*, deux volumes in-8°. Bruxelles, Muquardt et la Haye. W.-P. van Stockum et fils.

Revue coloniale internationale (fondée par l'association coloniale néerlandaise à Amsterdam (t. II, in-8°. Amsterdam, de Bussy).

Minkman : *l'Harmonie dans l'imprimerie démontrée par la pratique décrite et jugée en théorie*, deuxième édition, in-8°, 84 pages. Arnhem (Société anonyme).

Bulletin de la commission pour l'histoire des Églises wallonnes, t. II, in-8°. La Haye. Maritinus Nytoff.

Catalogue des tableaux exposés dans le Musée national à Amsterdam, par A. Bredius, illustré de 50 planches par C.-L. Dake, 2e édition, in-8°, 185 pages. Amsterdam, T. van Holkema.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Sous le patronage de la Société historique, un certain nombre de membres de l'Institut, de l'Université, de l'École des chartes et de l'École des hautes études, viennent de décider la création d'une *Collection de documents pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*. Dans cette collection figureront tout à la fois des biographies et des chroniques rééditées avec soin, et des recueils de textes propres à éclairer l'histoire d'une époque déterminée ou d'une grande institution.

Voici la liste des ouvrages dont la publication est dès maintenant arrêtée :

Chronique de Raoul Glaber, par M. Prou; — *Vita Ludovici VI*, par M. Molinier; — *Textes relatifs aux institutions publiques et privées des époques mérovingienne et carlovingienne*, par M. Thévenin; — *Textes relatifs à l'histoire ecclésiastique, des origines au* XIe *siècle*, par M. Bayet; — *Textes relatifs à l'histoire du Parlement; des origines au* XIVe *siècle*, par M. Langlois; *au* XIVe *et au* XVe *siècle*, par M. Aubert; — *Textes relatifs aux rapports de la royauté avec les villes de France du* XIVe *au* XVIIIe *siècle*, par M. Giry; — *Textes relatifs aux institutions politiques, administratives et judiciaires de la France de 1515 à 1789*, par M. Roy.

— M. Frédéric Godefroy va entreprendre à la librairie Hachette la publication d'un *Répertoire universel de la langue française écrite et parlée*, comprenant : 1° tous les mots et toutes les formes dialectales ou orthographiques des mots depuis les origines jusqu'à nos jours avec l'indication de leur âge ; 2° les termes les plus importants des patois provinciaux (le midi excepté), y compris la Belgique wallonne, la Suisse romande, le Canada, l'ile Bourbon, l'Ile de France et la Martinique; 3° la nomenclature et l'explication des principaux noms propres, de personnes et de lieux, qui se rencontrent dans les anciens textes ; 4° une esquisse de grammaire avec les lois générales de la formation des vocables de la langue française et de ses patois.

— M. Édouard Drumont, rédacteur en chef du journal *le Monde*, vient de terminer la correction des épreuves d'un ouvrage qui paraîtra à la librairie Marpon et qui est, croyons-nous, appelé à avoir un certain retentissement. Ce livre, consacré à l'histoire générale des Juifs en France, comprend deux gros volumes . Voici les grandes divisions de ce travail : Tome I : Le Juif; — Le Juif dans l'histoire de France; des premiers temps à 1394; de 1394 à 1789; sous la Révolution et le premier Empire; sous la Restauration et la monarchie de Juillet; sous la deuxième république et le second Empire; — sous le gouvernement du 4 septembre, la Commune et la troisième république. — Gambetta et sa cour.

Tome II : M. Crémieux et l'alliance israélite universelle; — Paris juif et la Société française; — La persécution juive.

— La librairie Thorin annonce la prochaine publication d'un *Manuel des antiquités romaines*, sous la direction de M. Gustave Humbert. C'est une traduction du *Handbuch* de Marquardt et Mommsen. Le *Droit public romain*, du second, sera traduit par M. Fr. Girard; l'*Administration romaine et la vie privée des Romains* du premier, par MM. A. Weiss, Lucas, Vigié et Brissaud.

— La maison Quantin a sous presse un *Recueil de fac-similés publié par la Société de l'École des chartes*.

— M. l'abbé Fouard doit publier à la librairie Lecoffre un ouvrage intitulé : *les Origines de l'Église ; saint-Pierre et les premières années du christianisme*.

— Signalons l'apparition prochaine, à la librairie Gautier, d'une monographie des *Quarante fauteuils de l'Académie française*. Auteur : M. Ch. Barthélemy.

— L'éditeur Rouveyre a sous presse un volume consacré à *la Reliure moderne, française ou étrangère, artistique ou commerciale*.

— La troisième série du recueil de M. Auguste Vitu : *les Mille et une nuits du théâtre*, doit prochainement paraître.

ÉTRANGER

Allemagne. — Vers la fin de cette année doit paraître un catalogue général des écrits académiques, discours d'apparat, dissertations inaugurales, etc., publiés par toutes les universités allemandes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— *Miscellanées françaises et étrangères* —

FRANCE

CORRESPONDANCE

A propos de notre portrait de Dickens. — Un de nos collaborateurs anglais des plus érudits, M. H.-S. Ashbee, nous adresse la lettre suivante à propos du portrait de Dickens que nous avons publié dans notre numéro de janvier.

« Monsieur le Rédacteur,

« Permettez-moi d'offrir aux lecteurs du *Livre* quelques renseignements sur le portrait de Dickens à dix-huit ans, dessin d'un anonyme, qui se trouve dans la livraison de janvier de votre journal. Ce portrait, peu commun, n'est pas d'un dessinateur anonyme ; le nom de l'artiste est connu ; le dessin a même été publié. Parlons d'abord de l'âge. J'ignore la date

exacte à laquelle le portrait a été composé, mais il fut publié en 1838, alors que Dickens, né en 1812, avait atteint sa vingt-sixième année. J'estime donc que ce portrait le représente non point à l'âge de dix-huit ans, mais à vingt-deux ou vingt-quatre ans; d'ailleurs la figure que nous représente l'artiste est plutôt celle d'un homme dans la première fleur de l'âge que celle d'un adolescent.

« Venons maintenant à l'artiste. Il s'appelle Samuel Lawrence, mais il ne le faut point confondre avec le célèbre peintre de ce nom. J'ai dit que ce portrait avait été déjà publié; je l'ai en effet sous les yeux. C'est une lithographie finement faite par Weld Taylor et intitulée *Boz*, pseudonyme sous lequel Dickens était alors connu.

« Cette lithographie fut imprimée par J. Praf, « Printer to her Majesty » et éditée à Londres le 1er juin 1838, par Thomas Boys, 11, Polden Square.

« Ce portrait est mentionné, superficiellement il est vrai, dans deux bibliographies de Dickens, notamment celle de M. James Cook (London, 1879, p. 64), et dans *Hints to Collectors of Ch. Dickens*, by Ch. Plumptre-Johnson, London, 1885, p. 54.

« J'ai été précis et même un peu minutieux dans ces details, pensant qu'ils pourront avoir quelque intérêt pour les lecteurs du *Livre* aussi bien que pour les collecteurs de Dickens, classe assez nombreuse aujourd'hui en Angleterre.

« Veuillez, etc.

« S.-H. ASHBEE. »

— M. Jules Troubat, bibliothécaire de la ville de Compiègne, et qui fut le secrétaire de Sainte-Beuve, adresse à notre rédacteur en chef la lettre suivante :

« Monsieur et cher confrère,

« Dans l'article du *Livre* que M. L. Derôme a consacré à la première *Revue de Paris* (n° du 10 février dernier), il y a, au préjudice de Sainte-Beuve, une erreur matérielle que ma qualité d'editeur posthume des œuvres qu'il n'avait pas recueillies, en même temps que mon titre de légataire universel et d'exécuteur testamentaire de l'illustre critique, me fait un devoir de relever.

« M. Derôme s'exprime ainsi au sujet de l'article de Sainte-Beuve sur Boileau, qui fut le premier du premier numero de la *Revue de Paris*, en 1829 :

« Sainte-Beuve n'a pas mis de zèle à réimprimer « cet article. On le chercherait en vain dans les « soixante volumes de *Lundis* recueillis de son vi- « vant. »

« A coup sûr, ce n'est pas dans les *Lundis* (qui ne font en tout que 31 volumes et non 60) qu'il faut chercher cet article recueilli par Sainte-Beuve lui-même — *de son vivant* — en 1862 — en tête des *Portraits littéraires* (3 vol. in-18, Garnier frères) avec une note donnant tout à la fois la provenance et la date du premier numéro de la *Revue de Paris* (avril 1829).

« Dans l'espoir que vous voudrez bien faire droit à ma juste réclamation et y donner place dans l'un des prochains numéros du *Livre*, je vous prie d'agréer, monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments confraternels et dévoués.

« JULES TROUBAT.

« Compiègne, 28 février 1886. »

Nous recevons également la lettre suivante :

« Monsieur,

« Dans votre journal *le Livre* du 10 mars, et d'après un article de M. Nauroy au *Curieux*, vous dites que cet article démontre que le roman *le Rouge et le Noir* de Stendhal est un roman à clef.

« Je m'étonne que vous acceptiez aussi facilement les allégations de M. Nauroy, car la lecture de l'article du *Curieux*, précédant *le Rouge et le Noir* et concernant une autre personne, vous aurait démontré que M. Nauroy est obligé d'accepter des démentis formels.

« Au nom de M. Eugène Michoud, mon oncle, fils du conseiller Luc Michoud; de M. Henri Michoud, mon frère; de M. Léon Michoud, mon cousin germain, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, et au mien, j'appose le démenti le plus formel au dire de M. Nauroy sur la conduite de mon grand père Luc Michoud dans le procès Berthet.

« La famille Michoud de la Tour, établie à Braugues, n'avait en 1827 qu'un lien de parenté au cinquième degré, au neuvième, suivant le Code civil, avec celle de M. Luc Michoud, conseiller à la Cour de Grenoble, député, lequel était fils unique et n'avait donc pas de belle-sœur portant son nom.

« De plus, M. Michoud se récusa lors du procès d'assises de Berthet; il n'eut à faire aucune démarche pour sauver l'honneur, qui n'était pas en jeu, d'une parente éloignée; il n'alla jamais à Paris à cette occasion, ni même pour remplir son mandat de député; et il ne connut pas l'exécution de Berthet, étant à son lit de mort par suite d'une fièvre typhoïde contractée au chevet de sa fille qui venait de mourir après avoir été malade elle-même pendant vingt-sept jours.

« Mme Michoud de la Tour fut toujours honorée comme une digne épouse, et les débats firent ressortir la parfaite honnêteté de sa conduite.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« OCTAVE MICHOUD,
ancien magistrat,
202, boulevard Saint-Germain. »

Les projets littéraires de M. Edmond de Goncourt. — Le *Voltaire* veut bien nous dire « les projets d'Edmond de Goncourt » :

« C'est aujourd'hui — pour la joie des lettrés — un fait acquis. M. Edmond de Goncourt est revenu sur sa décision première; il consent à détacher, en fa-

veur du siècle finissant, de nombreux feuillets de ces mémoires qui ne devaient voir le jour que vingt années après la disparition du dernier des Goncourt. Sur les dix volumes qui composent le *Journal de la vie littéraire* des deux frères, ce journal auquel se trouvent mêlés tous ceux que le hasard s'est plu à jeter sur le chemin de leur existence, — n'est-ce pas dire au moins toute la littérature de notre âge? — ce qui peut être publié du vivant de l'auteur, — quatre volumes environ, — va bientôt paraître, et M. de Goncourt pourra jouir du succès de son œuvre.

« Œuvre considérable, unique, précieuse autant que précise, toute documentaire, qui débute en 1851, à l'entrée en littérature des deux frères, et qui constitue leur histoire, ou, plus exactement, leur confession. C'est le livre courant, régulièrement tenu au jour le jour, où viennent s'inscrire leurs impressions sur les hommes et sur les faits, dans une absolue sincérité, avec l'intensité et la chaleur de vie de l'observation récente, notée alors qu'elle n'a point encore cessé d'agiter l'esprit. Autobiographie curieuse aussi par son exécution, par l'inimaginable activité au travail qu'elle dénote et qui se poursuit sans relâche durant un quart de siècle, car ces dix volumes ont été écrits le soir, par surcroît, presque toujours parallèlement avec quelque autre livre, sans autre ambition que de chercher à ressusciter auprès de la postérité les contemporains dans leur ressemblance animée. »

D'autre part, le *Figaro* a tout dernièrement publié la note suivante :

« Les journaux ont parlé de la publication des *Mémoires* des frères de Goncourt. Le fait est exact et les lecteurs du *Figaro* auront l'été prochain la primeur de ces *Mémoires* ou du moins de la partie qu'il est possible de faire paraître aujourd'hui.

« Depuis leur entrée dans la vie littéraire et mondaine, les deux frères avaient pour habitude en rentrant chaque jour, ou le lendemain matin au plus tard, de transcrire dans toute leur fraîcheur, dans toute leur spontanéité, les nouvelles, les observations, les impressions qu'ils avaient recueillies à travers Paris.

« De là dix volumes de notes qui s'arrêtent avec la mort à jamais regrettable de Jules de Goncourt, mais qui constituent un ensemble de documents de premier ordre pour l'histoire de la société du second Empire et dans lesquels M. Edmond de Goncourt veut bien choisir pour le *Figaro* la matière d'une publication sur l'intérêt de laquelle nous n'avons pas à insister.

« Nous la commencerons par la fin de juillet, au moment où les vacances mondaines et parlementaires nous laissent des loisirs et une place que nous essayons chaque année d'utiliser, à la plus grande satisfaction de nos lecteurs.

« D'ici là nous publierons dans nos suppléments du mercredi quelques chapitres que M. Schanne, illustré par son ami Murger sous le nom de Schaunard, nous a autorisés à détacher de ses mémoires sur Henri Murger, la bohème et la vie littéraire de 1845 à 1860. »

La propriété des ouvrages de Jules Sandeau. — Les héritiers de Jules Sandeau, de l'Académie française, viennent de faire don, à la Société des gens de lettres, de la propriété des ouvrages du spirituel romancier : *Madeleine*, *Mademoiselle de la Seiglière*, *Marianna*, *le Docteur Herbeau*, *Vaillance*, *Richard*, *Fernand*, *Valcreuse*, *la Chasse au roman*, *Mademoiselle de Sommerville*, *Jean de Thommeray* et *Marcel*, comédies.

Translation des restes de Montaigne. — La translation des restes de Montaigne dans les caves des nouvelles Facultés a eu lieu dernièrement à Bordeaux. A la suite de l'incendie de la chapelle de l'ancien lycée, les restes de l'auteur des *Essais* avaient été placés au dépositoire.

La translation a été faite en présence de M. le maire et de ses adjoints, du secrétaire de la ville, du recteur et de MM. Couat et Abria, doyens des Facultés des lettres et des sciences; de Brons, représentant la famille de Kercado, alliée à celle de Montaigne; d'un prêtre et de MM. Barkhausen et Dezeimeris, qui ont publié une édition estimée des *Essais*.

Les restes ont été déposés dans une chapelle construite dans les caves de la Faculté, au-dessous du cénotaphe qui se trouve dans le vestibule.

Un exemplaire unique de la vie de Mme Guyon. — L'*Athenæum* annonce qu'en faisant le catalogue des manuscrits Rawlinson à la bibliothèque bodléienne, M. Macray en a trouvé un très intéressant sur l'histoire du quiétisme. C'est un exemplaire de la vie de Mme Guyon, avec des corrections données comme étant l'œuvre même de l'auteur.

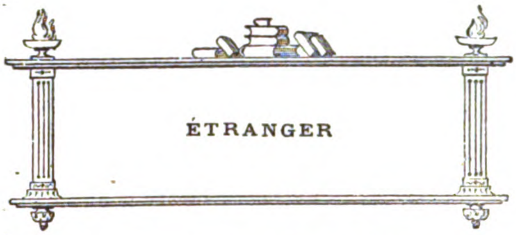
Les Archives nationales. — On sait combien les Archives nationales et l'École des chartes sont à l'étroit dans les locaux qu'ils occupent : aux archives, 30 millions de dossiers sont entassés, faute de place, ce qui rend le service des communications pénible et le classement des pièces envoyées par les ministères absolument impossible.

En outre, ces établissements sont à chaque instant menacés de destruction par le voisinage d'une quantité d'ateliers.

Voici longtemps que l'isolement des Archives est demandé par tous ceux qui s'intéressent à la conservation de documents historiques d'une valeur inappréciable. Un arrangement serait à la veille d'être conclu entre l'État et la ville; celui-ci prendrait à sa charge une partie des dépenses nécessitées par les expropriations. Les crédits nécessaires à ces dépenses sont évalués à 2 millions.

Importation et exportation des livres français. — L'importation des livres en langue française, publiés

à l'étranger, augmente d'année en année ; l'avance réalisée pendant le dernier exercice de 1885 est de 500,000 francs. L'exportation de nos livres suit une marche opposée ; elle tombe à 17,636,000 francs, perdant 1,500,000 francs sur les chiffres de l'année 1884.



ÉTRANGER

Allemagne. — *Un prospectus de Pierre Schœffer.* — Une des dernières livraisons du *Centralbatt für Bibliothekswesen* contient un intéressant article de M. W. Meyer, secrétaire de la Bibliothèque royale de Munich, sur les prospectus de libraires au xve siècle. Il y a joint le fac-similé d'un exemplaire des prospectus que distribuaient les commissionnaires chargés de placer les livres imprimés à Mayence par Pierre Schœffer. Voici le texte de ce document qui est probablement de l'an 1470, et dont le seul exemplaire connu s'est trouvé dans le manuscrit latin 458 de la Bibliothèque de Munich :

« Volentes sibi comparare infra scriptoslibros, magna cum diligentia correctos ; ac in hujusmodi littera Moguntie impressos, bene continuatos, veniant ad locum habitationis infra scriptum.

« 1° Primo pulchram bibliam in pergameno.

« 2° Item secundam secunde beati Thome de Aquino.

« 3° Item quartum scripti ejusdem.

« 4° Item tractatum ejusdem de ecclesie sacramentis et articulis fidei.

« 5° Item Augustinum de doctrina christiana cum tabula notabili, predicantibus multum proficua.

« 6° Item tractatum de ratione et conscientia.

« 7° Item magistrum Johannem Gerson de custodia lingue.

« 8° Item consolatorium timorate conscientie venerabilis fratris Johannis Nider, sacrie theologie professoris eximii.

« 9° Item tractatum ejusdem de contractibus mercatorum.

« 10° Item bullam Pii Pape secundi contra Thurcos.

« 11° Item historiam de presentacione beate Marie virginis.

« 12° Item canonem misse, cum prefacionibus et imparatoriis suis.

« 13° . . . . antiphonis, in magna ac grossa littera.

« 14° Item Johannem Jannensem in Catholicon.

« 15° Item sextum Decretalium, et Clementinam cum apparatu Johannis Andree.

« 16° Item in jure civili Instituciones.

« 17° Item arbores de consanguinitate et affinitate.

« 18° Item libros Tullii de officiis, cum ejusdem paradoxis.

« 19° Item historiam Griseldis de maxima constantia mulierum.

« 20° Item historiam Leonardi Aretini ex Bocatio de amore Tancredi filie Sigismunde in Guiscardum.

« HEC EST LITTERA PSALTERII. »

La première ligne de l'article 13 est détruite sur l'exemplaire jusqu'à présent unique que M. Meyer a fait connaître ; mais il faut la restituer à peu près ainsi : *Item psalterium, cum hymnis, collectis et...* C'est à cet article que se rapporte la dernière ligne du prospectus, *Hec est littera psalterii*, imprimée en très gros caractères, de la même force que ceux dont Schœffer s'est servi pour ses éditions du Psautier datées de 1457 et de 1459.

Au bas du prospectus est un avis à la main : « Venditor librorum reperibilis est in hospicio dicto *zum willden mann.* » C'est l'indication de l'hôtellerie dans laquelle logeait le commissionnaire chargé de la vente du livre de Schœffer.

Le catalogue de vente de la maison Velhagen et Klasing. — MM. Velhagen et Klasing (Bielefeld et Leipzig) publient, en commémoration du cinquantenaire de la fondation de leur maison, un catalogue des publications de la maison (*Verlagscatalog*) de plus de 150 pages.

MM. Velhagen et Klasing comptent à leur actif une série de remarquables publications inaugurée par l'impression du théâtre français de C. Schütz, 1839.

De 1844 à 1854, la maison édita en plusieurs éditions successives la célèbre bible polyglotte (*Polyglottenbibel*) et *Langes Bibelwerk*, ouvrage théologique plus considérable encore, en 36 volumes. — Une autre publication théologique de grande envergure est *le Dictionnaire des antiquités bibliques*, *Handwœrterbuch der biblischen Alterthümer* de Riehm.

En 1864, les éditeurs commencèrent la publication du *Daheim*, journal illustré des familles, qui occupe aujourd'hui encore une place fort honorable à côté du journal illustré *la Gartenlaube.* — Ils essayèrent en même temps, non sans succès, il faut le dire, d'un nouveau genre, celui des publications patriotiques et militaires, dont les principales furent *les Kriegsbücher*, *le Bismarckbuch* et *le Flottenbuch* de Werner. — *Une Histoire de la littérature*, par Kœnig (16e édit.), *l'Histoire d'Allemagne* de Stackes, *une Histoire universelle* d'Oscar Jaeger en 4 volumes, et depuis 1873 la publication d'ouvrages cartographiques remarquables classèrent définitivement la maison Velhagen parmi les meilleurs éditeurs d'Allemagne.

Ce sont MM. Velhagen et Klasing qui ont édité les meilleurs atlas d'Allemagne, *l'Atlas géographique* d'Andrée et de Putzger, *l'Atlas physique d'Allemagne* d'Andrée et de Peschel et enfin deux ouvrages cartographiques de premier ordre, *le Handatlas* d'Andrée et *l'Atlas historique* de Droysen.

— ***Le mouvement de la librairie en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis pendant les années 1884 et 1885.*** — Le nombre total des ouvrages parus en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis, pendant l'année 1885, s'élève à 25,975, chiffre qui ne diffère guère de celui de 1884 (26,068).

Pour l'Allemagne, il y a eu une augmentation de 698 volumes; les publications anglaises accusent une diminution de 730 volumes. Aux États-Unis, le chiffre est resté stationnaire, à peu près. En 1885, les publications allemandes, à elles seules, dépassaient de 6,600 les publications réunies de l'Angleterre et des États-Unis.

Ouvrages parus en Allemagne pendant les années 1884 et 1885.

	1884.	1885.
Pédagogie, livres de classe	2.029	2.169
Jurisprudence, politique, statistique	1.472	1.483
Belles-lettres, romans, théâtre, poésies	1.303	1.345
Théologie	1.461	1.391
Médecine	928	904
Sciences naturelles, chimie, pharmacie	835	851
Histoire, biographies, mémoires, correspondances	807	777
Sciences commerciales	698	727
A reporter	9.533	9.647
Report	9.533	9.647
Calendriers, publications populaires	643	712
Beaux-arts, sténographie	623	660
Langues classiques et orientales, archéologie, mythologie	612	710
Langues modernes, littérature allemande ancienne	489	570
Géographie, voyages	460	495
Bibliographie, histoire de la littérature	438	409
Constructions civiles, construction des machines et des chemins de fer, mines et navigation	411	507
Livres pour la jeunesse	406	520
Économie rurale	387	419
Sciences militaires, chevaux	380	435
Cartographie	307	374
Philosophie	132	136
Mathématiques, astronomie	204	252
Chasse, etc	106	108
Ouvrages sur la franc-maçonnerie	26	21
Divers	450	330
Total	15.607	16.305

Pour l'Angleterre et les États-Unis, on s'est efforcé autant que possible de mettre en regard les publications de même nature.

	ANGLETERRE.				ETATS-UNIS.	
	1884.		1885.		1884.	1885.
	Publications nouvelles.	Réimpressions.	Publications nouvelles.	Réimpressions.		
Théologie, sermons	724	205	636	211	380	435
Philologie, éducation	543	140	533	119	227	225
Livres pour la jeunesse	603	154	671	142	358	388
Biographies	490	133	375	105	178	174
Histoire					115	137
Romans et nouvelles	408	289	455	240	943	934
Sciences, arts, livres illustrés	432	159	264	109	81	140
Annuaires et publications en séries	323	1	337	10	»	»
Voyages, recherches géographiques	2,6	95	169	70	136	161
Économie politique et sociale, commerce et industrie	203	36	210	43	168	163
Jurisprudence	163	115	72	57	455	431
Poésies, drames, etc.	179	49	118	46	222	171
Ouvrages médicaux, hygiène	160	55	116	71	209	188
Arts appliqués à l'industrie	»	»	»	»	154	100
Essais littéraires, monographies	160	79	246	74	185	148
Sciences physiques et mathématiques	»	»	»	»	134	92
Divers, brochures, etc.	208	10	205	35	142	143
Totaux	4.832	1.541	4.307	1.333	4.088	4.030
	6.373		5.640			

Angleterre. — *Les périodiques en Angleterre.* — D'après *le Newspaper Press Directory* de 1886, le nombre total de périodiques de toute nature qui se publient actuellement dans la Grande-Bretagne et l'Irlande se chiffre à 2,093. Sur ce nombre 400 paraissent à Londres, 1,225 dans les autres provinces de l'Angleterre, 83 dans le pays de Galles, 193 en Écosse, 162 en Irlande et 21 dans les petites îles (Man, Wight, etc.) de la Grande-Bretagne. — Le nombre des journaux quotidiens s'élève à 187, celui des *magazines* mensuels et trimestriels à 1,368 dont 397 publications religieuses.

Le plus petit livre du monde. — Le plus petit livre du monde, nous apprend *le Bulletin de l'imprimerie*, se trouve entre les mains de lord Dufferin. C'est une

édition du livre sacré des « Sikhs », imprimée sur un format dont la grandeur ne dépasse pas la moitié d'un timbre-poste.

Littérature-réclame. — A Leeds, un épicier vient de publier le *Nicolas Nickleby* de Dickens en un volume in-8° de 220 pages à deux colonnes et illustré de gravures. Au bas de chaque page se lit l'annonce d'un produit vendu par cet épicier.

Reliures en peau humaine. — Le dernier numéro de *la Halle aux cuirs* donne un renseignement intéressant pour les bibliophiles :

« A la bibliothèque de Marlborough-House, près Methley, en Yorkshire (Angleterre), il y eut jadis deux livres reliés en cuir provenant de la peau de la sorcière yorkshirienne Mary Ratman, exécutée pour assassinat au commencement de notre siècle. Ces livres disparurent lorsque les comtes de Marlborough se virent forcés de vendre leur bibliothèque. Il y a eu des livres semblables à Paris. Naguère, M. Zaehnsdorf, à Londres, a relié deux livres en cuir humain, et un autre relieur de Londres a, sur commande, relié *la Danse macabre,* de Hans Holbein, avec la même sorte de cuir. »

Et le rédacteur de *la Halle aux cuirs,* en véritable Hamlet moderne, d'ajouter :

« La peau humaine donne un cuir très solide, épais et grainé. »

Belgique. — *Le premier journal de l'Europe.* — D'après la « Meuse » de Liège, c'est à Anvers que revient l'honneur d'avoir publié en 1605 le premier journal de l'Europe.

Ce journal s'imprimait et se publiait aux frais d'Abraham Verhoeve, membre de la Sint-Lucasgilde. — Ce père du journalisme ne fut pas heureux dans son entreprise; il faut croire que ses abonnés se faisaient tirer l'oreille quand il venait leur présenter la quittance, car le pauvre homme vit tout son avoir confisqué et vendu aux enchères pour couvrir les frais d'impression de sa feuille.

Il paraît qu'on conserve encore dans la bibliothèque d'Anvers un exemplaire du journal d'Abraham Verhoeve.

Suisse. — *Le buste de Marc-Monnier à Genève.* — La Société des belles-lettres de Genève se propose de donner une représentation dramatique dont le produit servira à l'érection d'un buste de Marc-Monnier dans l'Université de la ville.

Suède. — *Un romancier naturaliste suédois.* — On s'occupe beaucoup en Suède d'un romancier naturaliste, Auguste Strindberg, écrivain original de beaucoup de talent, mais esprit excentrique, dont les audaces sont très diversement appréciées. Dans son dernier numéro, *la Revue suisse* donne quelques détails sur la vie et les œuvres du poète.

« Fils d'un petit employé de Stockholm, Auguste Strindberg reçut une éducation soignée, étudia la philosophie et la médecine à l'Université d'Upsal et finit par se vouer entièrement à la littérature. — Il débuta par une suite de drames dont deux obtinrent quelque succès au théâtre de Stockholm, fit des articles littéraires pour les revues de son pays et obtint en 1875 un emploi subalterne à la bibliothèque de Stockholm. — De cette époque date la seconde phase de sa carrière littéraire. Elle est moins agitée et plus remplie. — Strindberg écrivit des articles sérieux et composa une histoire de la civilisation en Suède qui causa un véritable scandale par les attaques violentes de l'auteur contre Geiyer, le plus estimé des historiens suédois. — Ce fut dans toute la presse un cri d'indignation ; mais le livre de Strindberg ne s'en vendit que mieux.

« En 1878, il publia son premier roman : *la Chambre rouge,* œuvre véritablement remarquable. — La « Chambre rouge » est un coin de café, meublé de cramoisi, où se donnent rendez-vous quelques bohêmes du pinceau et de la plume qui naturellement déblatèrent fort et ferme contre les injustices sociales. — La morale du roman est celle de La Rochefoucauld : l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions, l'homme est profondément égoïste et il fait taire la voix de sa conscience par amour du repos et de la paresse.

« Ce roman de *la Chambre rouge,* dont quelques scènes sont d'un réalisme puissant, mit en lumière le nom de Strindberg. Il est fâcheux que dès lors l'écrivain suédois soit retombé dans l'exagération, ait pris à tâche de démolir tout ce que la société respecte et vénère et soit descendu jusqu'aux grosses personnalités, ce qui lui a valu de violentes répliques.

« Les douze nouvelles de Strindberg sur le mariage ont été traduites en français. — En Suède, le volume fut prohibé à cause d'un passage réputé blasphématoire ; l'auteur fut mis en accusation, mais finalement acquitté.

« Strindberg paraît retomber aujourd'hui dans ses exagérations premières ; son naturel excentrique semble peu fait pour un développement normal et sain. »

Pays-Bas. — Les libraires W.-P. van Stockum et fils, à la Haye, mettront en vente, dans le courant de l'année 1886, la belle collection d'autographes et de manuscrits composant le cabinet formé par feu M.-J.-Z. Mazel, directeur du musée royal de tableaux à la Haye.

Cette collection contient environ 1,000 lettres et documents. — Un catalogue est en préparation.

Portugal. — Le grand-père du duc de Bragance a laissé en mourant une collection curieuse.

Elle se compose des livres, pamphlets et gravures saisis pendant un quart de siècle dans tous les États de l'Europe.

Asie. — *Manuscrits annamites.* — M. Édouard Courtois, médecin en chef à l'ambulance de Lang-Kep (Tonkin), vient d'envoyer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres divers manuscrits annamites, qu'il a trouvés dans les ruines d'une pagode détruite par mesure militaire. Ces ouvrages doivent probablement traiter de questions religieuses ou de sciences. M. d'Hervey de Saint-Denis, auquel ils ont été remis pour le déchiffrement, en rendra compte à l'Académie.

NECROLOGIE.

FRANCE

— Un écrivain de talent, un romancier qui eut la vogue il y a une vingtaine d'années, Alfred Assolant, est mort à la maison de santé du faubourg Saint-Denis.

On ne parlait plus de lui; vieilli, il avait abandonné la scène littéraire. Mais tout le monde a lu et se rappelle ses charmants récits, si alertes, si français : *Marcomir, un Quaker à Paris, Jean Rosier, Pierrot, Deux Amis en 1792, Karl Brunner, une Ville de garnison, Quaterquem,* ses *Scènes de la vie américaine,* et une foule d'autres volumes, car Assolant fut un conteur d'une prodigieuse fécondité.

Alfred Assolant était né à Aubusson, en 1829. Élève de l'École normale, il avait eu pour camarades Edmond About, J.-J. Weiss, Francisque Sarcey, et notre excellent collaborateur et ami M. Dionys Ordinaire.

Professeur de l'Université, il avait été chargé du cours d'histoire à Orléans, à Poitiers et à Soissons. Esprit libéral, nourri des principes de 89, il traitait ses élèves en hommes. Son libéralisme lui ayant attiré des admonestations de la part des hommes de Décembre, il quitta la toge professorale et partit pour l'Amérique, qu'il explora longtemps pour son instruction personnelle. Esprit observateur, doué d'une imagination vive, il rapporta de son voyage des matériaux qui lui servirent pour ses livres futurs.

Assolant fut journaliste aussi, et un choix de ses nombreux articles, d'une fantaisie pleine d'humour, a été réuni en volumes.

A la fin de l'empire, il avait posé sa candidature au Corps législatif contre Garnier-Pagès et Raspail; mais il n'obtint qu'un petit nombre de suffrages. Il ne fut pas plus heureux en 1871, aux élections complémentaires pour l'Assemblée nationale, malgré ses déclarations énergiquement républicaines.

On se rappelle peut-être qu'il eut une polémique ardente avec M. Victorien Sardou, qu'il accusait d'avoir pillé dans ses *Scènes de la vie américaine* le sujet de *l'Oncle Sam.*

— On nous annonce de Châlons-sur-Marne la mort de M. Barbat.

Habile dessinateur, il dirigeait l'importante maison de lithographie fondée, il y a soixante ans, par son père. M. Barbat a notamment fait preuve d'un talent délicat dans les dessins de l'*Histoire de Châlons,* puis dans ses *Évangiles* et *Livres d'heures.* Il avait obtenu à l'Exposition universelle de 1885 la seule médaille d'honneur qui fût attribuée à la lithographie.

— Au mois de mars est mort, dans sa villa d'Enghien, un écrivain laborieux et érudit, M. Amédée Boudin, auteur d'une excellente *Histoire de Louis-Philippe,* d'une importante Monographie de la ville de Marseille, etc.

— M. A. Courty, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Montpellier, est mort dans cette ville à l'âge de soixante-six ans.

M. Courty s'était fait un nom par son *Traité sur les maladies de l'utérus et de ses annexes,* qui a été couronné par l'Institut.

— M. Edmond Dupont, chef de section aux Archives nationales, archiviste-trésorier de la Société d'histoire de France, vient de mourir à l'âge de cinquante-huit ans.

M. Edmond Dupont, ancien élève de l'École des chartes, a publié de remarquables travaux de philologie et d'histoire qui lui ont valu la croix de la Légion d'honneur.

L'enseignement supérieur perd en lui un homme dont l'érudition et le zèle avaient largement contribué au développement des Archives nationales.

— M. Charles Expilly vient de mourir à Tain, dans la Drôme, à l'âge de soixante-treize ans.

Il a publié de nombreux romans, parmi lesquels nous citerons *l'Épée de Damoclès, le Pirate noir* et les *Aventures du capitaine Cayol.*

Il écrivit dans la *Revue des Deux Mondes* et collabora, de 1840 à 1842, à plusieurs journaux parisiens. De 1852 à 1855, il fit un voyage au Brésil, d'où il rapporta une quantité de documents qui lui ont servi à écrire de nombreux ouvrages, dont le plus important a pour titre : *la Traite, l'Émigration et la Colonisation.*

M. Expilly a écrit en outre un grand nombre d'ouvrages d'histoire, d'économie politique, etc.

— M. Jules Hetzel, qui a succombé à Monte-Carlo aux suites d'une cruelle maladie qui depuis plusieurs mois ne laissait aucun espoir à sa famille et à ses nombreux amis, était né à Chartres, le 15 janvier 1814. M. Hetzel vint de bonne heure à Paris. Ses études de droit terminées, il s'associa avec l'éditeur Paulin, qui publiait alors les œuvres des principales notabilités républicaines. C'est vers cette époque qu'il débuta dans la littérature sous le pseudonyme de P.-J. Stahl par la publication de deux fantaisies dans *les Animaux peints par eux-mêmes* de Grandville.

Au lendemain de la proclamation de la République, au mois de février 1848, il fut nommé secrétaire général du pouvoir exécutif. Aussitôt après l'élection du 10 décembre, il rentra dans la vie privée et collabora au *National* et à la *Revue comique*, qui faisaient au prince-président une opposition très vive. Exilé à la suite du coup d'État, M. Hetzel se réfugia à Bruxelles, où il resta jusqu'en 1859. C'est à cette époque qu'il commença cette collection des publications à laquelle il a donné son nom. En 1862, il créa l'importante maison de librairie qu'il a dirigée presque jusqu'à sa mort avec une incontestable supériorité. C'est aussi à lui que l'on doit le *Magasin d'éducation et de récréation* qui a servi de modèle à toutes les autres publications de ce genre.

M. Hetzel n'était pas seulement un éditeur d'une intelligence rare; c'était aussi un écrivain distingué, original, plein d'humour et de bon sens. Sous le pseudonyme de P.-J. Stahl, il a publié dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, dans *la Presse* et le *Journal des Débats* une série de feuilletons, de nouvelles et d'études qui ont été réunis en volumes et qui lui assurent un renom littéraire durable.

— On annonce la mort de M. l'abbé Edmond Lambert, premier vicaire à l'église Notre-Dame-des-Victoires. M. l'abbé Lambert, qui s'est beaucoup occupé d'études géologiques, avait cherché à concilier les données de la science avec les traditions bibliques.

— Nous apprenons la mort de M. Jules Le Berquier, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats au barreau de Paris.

M. Le Berquier, né le 24 mars 1819, appartenait au barreau depuis 1842. Avocat de la famille d'Orléans et de la ville de Paris, il avait acquis une autorité considérable au palais dans toutes les questions de droit administratif et communal

Il a publié toute une série d'études sur le *Corps municipal*, l'*Administration de la commune de Paris.*

Dans la *Revue des Deux Mondes,* il a inséré des articles, réunis plus tard en volume, sous le titre : *le Barreau moderne français et étranger*; il a publié également une brochure intitulée : *Qu'est-ce que la Commune?* qui parut après l'insurrection du 18 mars 1871.

M. Le Berquier se porta candidat à l'Assemblée nationale aux élections de février 1871 ; il réunit plus de 92,000 voix, mais ne fut pas élu. Réélu bâtonnier en 1885, il déclina cet honneur pour cause de santé.

— Les obsèques de Mme Lee Childe, née de Triquetti, ont eu lieu le mois dernier.

Mme Lee Childe laisse un vide dans la société parisienne. Ceux qui ont lu ses écrits, sa *Vie du général Lee*, son *Hiver au Caire*, ses *Souvenirs de Tunis*, savent quel fin talent d'observer et de peindre avait cette femme remarquable.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Édouard Meaume survenu à Neuilly-sur-Seine le 5 mars dernier. M. Meaume, qui fut l'un des collaborateurs du *Livre*, fit paraître durant de longues années des études très curieuses dans le *Bulletin du bouquiniste*. C'était un érudit de la vieille école, consciencieux et minutieux. Il préparait une monographie de Jacques Callot.

— On annonce la mort, à Valençay (Indre), de M. Charles de Montzen, ancien officier démissionnaire en 1830, auteur de plusieurs ouvrages d'érudition, parmi lesquels on doit citer l'*Histoire des institutions d'éducation militaire*.

— On annonce la mort de M. Zabban, une personnalité connue du journalisme financier.

Sous le pseudonyme de Castorine, M. Zabban donnait au *Charivari*, sur les affaires de Bourse, des aperçus assez judicieux auxquels il avait été le premier à donner une forme humoristique souvent imitée depuis.

ÉTRANGER

Allemagne. — La *Revue historique* enregistre, dans sa dernière livraison, la mort du Dr W. Diekamp, privat-docent à l'Académie de Munster.

Tout jeune encore, le Dr Diekamp avait, dit la *Revue historique*, donné des preuves de ses solides connaissances en ce qui concerne la diplomatique pontificale. Dans les *Mittheilungen* de Vienne, il avait, en 1882 et 1883, publié deux articles sur les documents pontificaux du XIe au XIIe siècle. Son livre : *Die*

neuere Literatur zur pæpstlichen Diplomatik, montre quelle compétence il avait en pareille matière. Il travaillait à la Vaticane pour publier une nouvelle édition du *Liber diurnus*. Il était aussi très versé dans l'histoire de la Westphalie et de l'ancienne Saxe. Son livre sur Witikind, chef des Saxons, avait été couronné en 1877.

— Le Dr Minckwitz, professeur à l'université de Leipzig, est décédé à la fin du mois de décembre dernier. Il avait traduit un grand nombre d'ouvrages classiques et d'histoires littéraires.

— L'Angleterre vient de perdre, à quelques jours d'intervalle seulement, deux hommes de valeur : Henry Bradshaw, l'éminent bibliothécaire de Cambridge, et Edward Edwards, ancien bibliothécaire du *British Museum* et de la *Free Library* de Manchester.

M. Henry Bradshaw n'a publié qu'un nombre relativement restreint d'essais bibliographiques, mais qui tous dénotent une connaissance approfondie de la matière. C'est en 1870 qu'il fit son premier essai sur les incunables : *A classified Index of the XVth century books in the collection of the late M. G. de Meyer*, vrai modèle du genre.

Une année plus tard, il publia un travail non moins méritoire : *List of the founts of type and woodcut devices used by printers in Holland in the XVth century*. — Son dernier essai : *The early Collections of canons commonly known as the Hibernensis*, date de *1885*.

M. Edward Edwards, de son côté, laisse plusieurs remarquables publications bibliographiques, dont nous citerons les principales :

A brief catalogue of the medals struck in France from 1789 to 1830; — A Catalogue of the Napoleonic medals; — Table of the principal schemes for the classification of libraries (*1855*) et un grand nombre de monographies sur des bibliothèques et des fondateurs de bibliothèques, toutes remplies de renseignements utiles autant que curieux. — *Lives of the founders of the British Museum* et *Life of sir Walter Raleigh* ont paru en 1870.

— M. Edward Thomas, le fondateur de la publication *Numismata orientala*, lui-même orientaliste distingué, vient de mourir.

Son principal ouvrage, *the Chronicles of the Pathan kings of Delphi*, date de 1871.

Autriche. — Au mois de mars, est mort à Vienne un homme fort connu dans le monde de la presse et dont la vie a été des plus agitées. M. le chevalier de Singer, qui vient de s'éteindre à l'âge de cinquante-huit ans, riche à millions, était l'activité personnifiée. Venu à Vienne, en 1848, pauvre comme Job, il se fit porteur de journaux. Un beau jour, il gagne un gros lot à la loterie et ce fut le point de départ de sa grande fortune. M. Singer — qui savait à peine lire et écrire — se lança corps et âme dans le journalisme et y gagna beaucoup d'argent. Fondateur de l'*Extrablatt*, c'est lui qui a créé en Autriche le journal quotidien illustré, traitant tous les matins par l'image et par l'article de l'actualité du jour.

Italie. — M. Nicomède Bianchi, ancien surintendant des archives du Piémont et, depuis 1881, sénateur du royaume, est mort à Turin, à l'âge de soixante-sept ans.

M. Bianchi est l'auteur d'un grand nombre de publications historiques et politiques : *Storia della politica austriaca rispetto ai governi e ai sovrani italiani dal 1791 al 1857; Storia documentata della politica europea in Italia dal 1814 al 1861*. — Son dernier ouvrage : *Storia della monarchia piemontese*, est resté inachevé.

Suède. — Le poète suédois Édouard Backstrom, fils de l'historien de ce nom, est mort à Stockholm, à l'âge de quarante-cinq ans.

M. Édouard Backstrom eut des succès tant comme poète dramatique que comme poète lyrique. — Sa tragédie *Dagvard Frey* est une des meilleures pièces du répertoire. — M. Backstrom dirigeait depuis 1877, en remplacement de M. Strinberg, le journal *Post och Inrikes Tidninger*, un des plus anciens journaux de l'Europe (il se publie depuis 1644.)

C'est M. C.-D. af Wirsen qui le remplacera comme directeur de ce journal.

États-Unis. — On nous annonce d'Amérique la mort de M. C. D. Morris, professeur de latin et de grec à la John Hopkins University, Baltimore.

M. Morris était un collaborateur assidu de *l'American Journal of philology*. — Il laisse plusieurs ouvrages relatifs à l'enseignement des langues classiques.

— On annonce la mort du docteur Johnston, l'un des médecins les plus connus et les plus estimés parmi les étrangers qui sont venus se fixer à Paris.

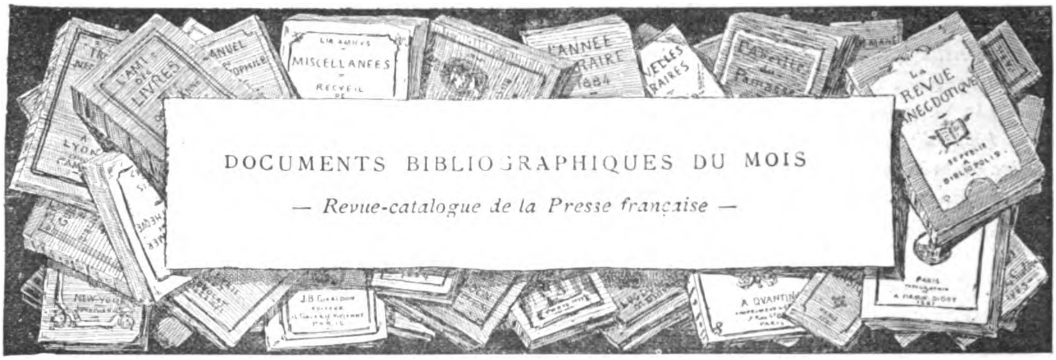
Le docteur Johnston était né vers 1825, dans l'État de l'Ohio ; il avait été reçu médecin à la Faculté de New-York et avait, pendant plusieurs années, exercé en Amérique avant d'arriver en France.

En 1852, il vint à Paris pour compléter ses études et fut en même temps le correspondant du *New-York Times*.

Pendant la campagne d'Italie, il écrivit, sous le nom de Malakoff, plusieurs lettres très remarquées.

En 1870, il organisa avec quelques amis de ses compatriotes l'ambulance américaine qui rendit de réels services à nos malades et à nos blessés. Il fut nommé à cette occasion chevalier de la Légion d'honneur, puis promu en 1876 au grade d'officier.

Il était le médecin de la légation et de la colonie américaine.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRETIENNE (janvier). La section d'apologétique au congrès de Rouen. — De Broglie : De la nature des sons et des couleurs. — Gairdair : Les puissances de l'âme. — Hébert : Thomisme et kantisme. — ART (n° 522). La huitième exposition de la Société d'aquarellistes français. — P. Leroi : L'œuvre de Gustave Jonghe. — Louis Courajod : Le musée d'Angoulême. — Les Barye de M. Auguste Sichel. — Noël Gehuzac : La collection Stein. — Lettres d'artistes et d'amateurs : Une lettre de Victor Hugo. — Champfleury : La caricature au Japon. — Müntz : Un artiste alsacien au xve siècle; études sur Martin Schœn; Les dessins du musée de Bâle. — (N° 523). Petitgrand : Notes d'un voyage en France ; Croquis d'architecture. — Lafond : Histoire de saint Jean-Baptiste au château de Pau; Suite de tapisseries de la fin du xve siècle. — Courajod : Histoire du département de la sculpture moderne au musée du Louvre; Le musée d'Angoulême. — Harman Hals. — ARTISTE (novembre). Vicomte Delaborde : Notice sur la vie et les ouvrages de M. Augustin Dumont. — A. Houssaye : Quatuor de paysagistes. — Marmontel : V. Massé. — Tola-Dorian : Prométhée délivré (IVe acte). — Leymarie : La question des vieux tableaux. — Gayda : La lithographie et la société des lithographes français. — (Décembre). Ledrain : Les acquisitions du musée oriental du Louvre en 1884-1885. — De Chennevières : Le Louvre en 1848. — F. Coppée : Marie Bashkirtseff. — Louis Denise : Willette. — L. Riotor : Les artistes indépendants.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS (décembre). J. Cousin : La foire Saint-Laurent. — Laruelle : Marguerite Le Comte; Les pierres tombales dans la Flandre française. — Tourneux : Un médaillon d'Auguste Préault ; Pièces sur les aérostats. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (13 février). Étude sur la justice militaire. — La guerre serbo-bulgare. — Géographie de l'Allemagne. — Organisation des forts d'arrêt français. — Nos races chevalines. — (20 février). La cavalerie allemande du 17 au 29 août 1870. — Une caisse d'habillement pour les officiers dans un régiment russe. — (27 février). Du dressage de l'infanterie à la marche et au combat en forêt. — Les colonies françaises et l'atlas colonial. — (6 mars). Brune, général en chef. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LÉGISLATION COMPARÉE (janvier). Hubert-Valleroux : Les associations professionnelles à l'étranger.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (février). De Leymont : L'abbé Hetsch. — Lamy : Le prophète Daniel et les soixante-dix semaines. — Guilleux : La venue de saint Pierre à Rome. — De Bonniot : Qu'est-ce que le mal? — Ducrost : Coup d'œil général sur l'époque néolithique. — CORRESPONDANT (25 février). De Garniers : Les droits de la France à Madagascar. — Sicard : Le prêtre et l'instituteur. — Mayol de Luppé : L'Espagne qu'on ne voit pas. — Ch. de Lacombe : Les premières années de Berryer. — De Pontmartin : Mes Mémoires. — Doumic : Un poète chrétien; René Grousset. — Duc de Broglie : Comptes des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370. — (15 mars). De Meaux : La renaissance catholique en France sous Louis XIII. — De Chambaud : La Régence en Espagne et ses difficultés. — Destrel : Le socialisme aux Etats-Unis. — Douhaire : *A travers la Chine*, par M. Rousset. — CURIEUX (mars). Lauzun. La pétition des enfants naturels. — Le calendrier des princes et de la noblesse pour 1886. — Senancour. — Les pairs de France. — Le père d'Adolphe Thiers. — Le père d'Alfred de Vigny. — M. Camille Rousset. — Ary Scheffer.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (13 février). L'état actuel de la question monétaire. — Le mouvement économique et financier en Allemagne; le nouveau recensement allemand; l'accroissement des villes ; la situation de l'agriculture. — Affaires municipales : les asiles de nuit; généralisation du droit d'asile; un démenti à l'hypothèse transformiste. — Les discussions de la Société d'économie politique : de l'utilité ou de l'inutilité des colonies. — (20 février). De la baisse des prix des marchandises et de ses causes. — Le commerce extérieur de la France pendant le mois de janvier de l'année 1886. — Un projet de représentation commerciale et industrielle. — La propriété rurale et les capitaux en Algérie. — (27 février). Les discussions sur les tarifs des chemins de fer. — Les désordres à Londres et le socialisme anglais. — Le Congo français. — (6 mars). Les intérêts généraux de l'industrie française et les pouvoirs publics dans la grève de Decazeville. — Le socialisme révolutionnaire international. — (13 mars). Le dernier rapport ministériel sur le phylloxera; le présent et l'avenir des vignobles de France et d'Algérie. — Lettres d'Autriche : la situation financière en Autriche et en Hongrie; l'accroissement de la dette publique; le projet de loi sur l'assurance des ouvriers contre les accidents. — Les discussions de la Société d'économie politique : de l'utilité ou de l'inutilité des colonies.

GAZETTE ANECDOTIQUE (28 février). Elections à l'Aca-

démie. — M. Munkacsy; sa *Mort de Mozart*. — Lettres de M. Guizot. — Racine et la *Marseillaise*. — (15 mars). Les *Mémoires* de Louise Michel, Cora Peal, Ernest Legouvé. — Le Volapück. — Mlle Dudlay. — Le cinquantenaire des *Huguenots*. — Livres rares. — Ch. Gréville et Napoléon III. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mars). P. Mantz : Andrea Mantegna. — Sédille : L'architecture moderne en Angleterre. — A. Baignières : Th. Chassériau. — P. Mantz : La collection Stein. — Rouaix : La Dulwich college Gallery. — P. Gilbert : Les petits salons. — A. Pigeon : Le mouvement des arts en Angleterre.

INSTRUCTION PUBLIQUE (13 février). Bergaigne : Étude du langage. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIe siècle. — Caro : Conditions et principes d'une morale scientifique. — (20 février). Darmesteter : De la négation en français. — Boissier : Tacite. — Croiset : Thucydide. — Abbé de Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — Ch. Huit : Le *Protagoras*. — (27 février). Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Bergaigne : Etude du langage depuis la Renaissance. — (6 mars). Ch. Huit : Le *Protagoras*. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Croiset : Thucydide. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 février). Livre sans mots coupés. — Acteurs bibliophiles. Aug. de Châtillon. — Vers et nouvelles de Jules de la Madelène. — Édition de Guy-Patin. — Un service de presse en 1817. — Un passeport de l'évêque Grégoire. — Le sommet de la cataracte. — (10 mars). Ex-libris de bibliophiles. — Gérard de Nerval et le *Faust* de Gœthe. — Contes de fées. — Lamennais et l'*Imitation* de Jésus-Christ. — Une édition d'Alfred de Musset. — Les vieux almanachs. — Protestation inédite de Fabre d'Églantine contre les acteurs de la Comédie-Française qui voulaient s'approprier ses ouvrages.

JEUNE FRANCE (février). Villiers de l'Isle-Adam : Axël. — E. Michelet : Les cantilènes. — Soubiès et Malherbe : De l'avenir de la musique. — JOURNAL DES ECONOMISTES (février). Ch. Parmentier : Le recrutement de l'armée par l'engagement volontaire. — Le socialisme agraire de M. Chamberlain. — Hubert-Valleroux : Le socialisme aux Etats-Unis. — De Beaumont : Des fêtes comme remède à la crise commerciale. — Sophie Raffalovich : Fawcet. — Muller : Les voies navigables en France. — JOURNAL DES SAVANTS (février). B. Saint-Hilaire : Inspection archéologique de l'Inde. — Dareste : *Codex legum slavonicarum*. — A. Maury : Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat.

LES LETTRES ET LES ARTS (1er mars). Th. Bentzon : Figure étrange, première partie. — Gerspach : Note sur les tapisseries de Baudry. — Adolphe Racot : Le duel de Chapelain. — José-Maria de Heredia : Sonnets épigraphiques. — Ernest Reyer, de l'Institut : Mme Rose Caron. — Francisque Sarcey : Le Divan rouge. — Charles Yriarte : Le graveur d'épées de César Borgia. — Claudius Popelin : Armand Baschet. — Fernand Calmettes : Pêche aux alouettes. — Anatole France : Le manuscrit d'un médecin de village. — L'HOMME (10 janvier). Collineau : Le crétin. — Hovelacque et Hervé : Place de l'homme dans le monde animal. — (25 janvier). P. Sébillot ; La tête de mort dans les superstitions et les légendes. — De Morgan : Observations au sujet des publications sur les Négritos de la presqu'île malaise. — Nicolas : Une sépulture de l'âge du bronze à Beaucaire.

MAGASIN PITTORESQUE (28 février). La Pavane. — La vie intime de Fénelon à Cambrai. — Achille à Scyros. — Les ennemis des plantes. — (15 mars). La vie d'un écolier suédois il y a cinquante ans, traduction. — Le musée de Naples; grande salle des bronzes. — Mots nouvellement admis par l'Académie française. — Récolte et préparations faciles du caoutchouc. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 et 23 février). Sylvanecte (Mme G. Graux). — Arsène Houssaye. — La Société de Lisbonne. — MOLIÉRISTE (mars). Th. de Banville : Bakkos. — D'Estrée : Molière jugé par Mouflette. — D'Heylli : Madeleine Brohan, interprète de Molière.

NATURE (20 février). Congo français. — La sécurité en chemin de fer. — Curiosités aérostatiques; un groupe inédit de Clodion. — Torpilleurs anglais. — Les temps préhistoriques au Nicaragua. — Le papier et les industries qui s'y rattachent. — (27 février). J. Jamin. — Les parfums artificiels. — Les fusils à répétition. — Lettres d'Amérique. — Explosions de poussières charbonneuses. — Le clinomètre. — Fonçage des puits de mine par la méthode de congélation. — (6 mars). Le centenaire de François Arago. — La rage; traitement prophylactique de M. Pasteur. — L'usine centrale d'électricité de la ville de Tours. — L'arithmétique en boules. — La combe de Peguère, près Cauterets. — Les annonces en Angleterre et aux Etats-Unis. — (13 mars). La faculté protectrice des insectes par imitation. — Les chemins de fer à crémaillère. — Les premiers ascenseurs. — Canon à dynamite. — L'observatoire météorologique de Limoges. — La constitution des taches solaires et la photographie en astronomie. — Eclairage électrique domestique.

POLYBIBLION (février). Abbé Chapot : Ouvrages d'instruction religieuse et de piété. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie; — Société des anciens textes; — encyclopédies françaises et étrangères; — Collection Mathon, etc. — Questions et réponses.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (février). Bonnassieux : L'administration d'un département sous le Directoire. — Th. Denis : L'enseignement de la parole aux sourds-muets. — REVUE ALSACIENNE (février). J. Macé : Ch. Mismes. — Angel : La justice criminelle et la police des mœurs à Strasbourg aux XVIe et XVIIe siècles. — Rabany : Les généraux alsaciens sous la Révolution. — L. Lachey : Un coup double du curé de Sainte-Barbe. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (janvier). Clermont-Ganneau : Une inscription phénicienne de Tyr. — Courajod : La Diane de bronze du château de Fontainebleau. — Deloche : Cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Vercoutre : La médecine sacerdotale dans l'antiquité grecque. — Tannery : La coudée astronomique. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (1er février). Lucien Schone : Chronique du temps passé; Représentation de Pathelin par la basoche. — Ida Brüning : Molière et Corneille en Allemagne. — (15 février). F. Lefranc : La critique nouvelle. — Guillemot : La femme dans le théâtre contemporain. — G. Pelissier : Le drame shakespearien sur la scène française. — A. Copin : Les templiers de Raynouard. — Curiosités théâtrales. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (janvier). Jean Perréal et Pierre de Fénin à propos d'une lettre de Louis XII (1507). — Les peintres Tronquet, Bery, Freslon, Fegretin et Maciet (1547-1577). — Acte de naissance de Gilbert Sève ou de Sève (1618). — Un Mignard clown (1727). — Gaspard Doumet, brevet d'une pension de 1,200 livres sans retenue (1789). — Le musée des portraits d'artistes, état de 30 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — Epitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1854-1855). — REVUE DE BRETAGNE ET DE

VENDÉE (janvier). Edm. Biré : V. de Laprade et le comte de Chambord. — R. Kerviler : Le cardinal de Boisgelin. — De Surgères : Les graveurs du XIX[e] siècle. — Macé : La dernière tenue des Etats de Bretagne. — REVUE BRITANNIQUE (janvier). La presse américaine. — Hellan Clifford. Les interprètes de la Genèse et les interprètes de la nature. — Un bal aux îles Sandwich. — Le budget de Cuba et le traité de commerce avec les Etats-Unis. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (15 février). Bradley : Remarques sur les îles Britanniques dans la géographie de Ptolémée. — Schliemann : Tyrinthe. — Brandt : Eumène d'Autun. — Luchaire : Etude sur les actes de Louis VII. — Pradel : Lettres inédites de M[me] de Maintenon. — Les chartes de Saint-Jullien de Tours. — (22 février). Gilbert : Histoire et topographie de l'ancienne Rome. — Heerdegen : Cicéron; l'*orator*. — Grégoire de Tours; petits écrits. — L'abbé Pierre de Besse. — Les guerres de 1813 et 1814. — (1[er] mars). Perrot et Chipiez : Histoire de l'art dans l'antiquité. — Bobrack : Horace. — Merlet : Catalogue des reliques et joyaux de Notre-Dame de Chartres. — Juste : La révolution brabançonne et la république belge. — (8 mars). Perrot et Chipiez : Histoire de l'art dans l'antiquité. — Frary : La question du latin. — Desjardins : Le Petit-Trianon. — Baudouin : Coraïs et le néo-grec. — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). G. Ohnet : Les dames de Croix-Mort. — Jurien de la Gravière : Une expédition d'outre-mer en 1838. — Boissier : Essais d'histoire religieuse ; Les persécutions. — Paléologue : Soirée d'hiver à Pékin. — Leroy-Beaulieu : La propriété foncière à l'étranger et en France. — Forgues : Mark Twain. — (1[er] mars). Renan : Les origines de la Bible. — D'Estourmettes de Courtant : Les sociétés secrètes chez les Arabes et la conquête de l'Afrique du Nord. — Bournouf : Tyrinthe et les fouilles en pays classique. — P. de Witt : Une invasion prussienne en Hollande en 1787. — Bellaigue : Un siècle de musique française ; L'Opéra-Comique; d'Hérold à Bizet. — Valbert : M. de Bismarck et les Polonais. — Brunetière : A propos du théâtre chinois. — REVUE FELIBREENNE (février). Mistral : Li Carretié. — Castelnau : L'asc. — Bernard : Lou Pacan. — Soulary : Pensée d'un humoriste. — REVUE GENERALE (1[er] mars). Gidel : Le théâtre chez les Grecs de nos jours. — Claris : Un frère inconnu de l'auteur du *Cid*. — Bourchenin : Le Folklore, étude de littérature contemporaine. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mars). Levasseur : L'Australie; le Victoria. — Piat : La vie à Bagdad. — Merle : La question du cap Blanc. — De Gérando : Les nationalités non hongroises de la Hongrie. — Drapeyron : La théorie du milieu en histoire. — De la Martinière : Itinéraire d'Ouezzand à Meknès. — Ce qui reste à faire au Congo. — REVUE GEOGRAPHIQUE (janvier). Les monts Patras. — R. Bonaparte : Le docteur Ten-Kate à la Guyane hollandaise. — Les alpinistes à Turin. — Amiral Thomasset : Ce que peuvent les Français à Madagascar. — Altitude de Vivi. — Français, Anglais et Allemands aux îles Sandwich, Mallicollo et Spirito-Santo. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). H. d'Ideville : Pellegrino Rossi, bourgeois de Genève (1816-1833). — Petit de Vausse : Croisades bourguignonnes contre les Sarrasins d'Espagne au XI[e] siècle. — Rostrituerto : Le dictionnaire biographique espagnol de l'Académie d'histoire de Madrid. — Vauchelet : Le général Dugommier. — REVUE DE LINGUISTIQUE (janvier). Gaidoz : Bibliographie des traditions des Français d'outre-mer. — Regnaud : Les principes de la nouvelle grammaire. — Orain : Glossaire patois. — De la Grasserie : Etude de grammaire comparée. — REVUE LITTERAIRE (février). Auguste Roussel : La morte (Octave Feuillet). — Léon Aubineau : Œuvres de La Fontaine. — Ernest V*** : Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ (A. Crampon). — Eugène Tavernier : Le théâtre des Chinois (général Tcheng-ki-tong). — L. Nemours Godré : Le général Gordon (A. B.); Saint François Régis (abbé Bersange). — REVUE MARITIME ET COLONIALE (mars). Renaud : Les ports du Tonkin. — Rérolle et Forgues : Une tempête au cap Horn. — De Resbecq : L'administration centrale de la marine et des colonies. — Adigard : Le nouveau port de l'île de la Réunion. — Decœur : La défense des côtes aux États-Unis. — REVUE DU MONDE LATIN (mars). Legendre : La race française en Amérique. — Blancard : Etudes sur la Grèce contemporaine, Capo-d'Istria. — Aug. da Costa : Napoléon I[er] au Brésil d'après des documents inédits. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). Dauriac : L'acoustique psychologique. — Féré : Contribution à la psychologie du fœtus. — Carrau : La philosophie de Butler. — Adam : *Essai sur le jugement esthétique*. — Laggroud : *L'univers, la force et la vie*. — Ogereau : *Essai sur le système philosophique des stoïciens*. — Chabot : Destutt de *Tracy*. — Thiaudière : *La proie du néant*. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (13 février). G. Depping : L'Académie française, ses anciens statuts. — S. Reinach : Les fouilles de Carthage. — Bonaparte et le Directoire, d'après M. de Sybel. — Dionys Ordinaire : Le pessimisme. — M. Bréal : La question du latin. — De Ronchaud : Lamartine. — (20 février). Ch. Bigot : La question du latin, d'après M. R. Frary. — G. Depping : L'Académie française, son règlement actuel. — (27 février). Lavisse : La question du latin et du grec d'après MM. Frary et Bigot. — De Pressensé : La vie de Luther, d'après M. Huhn. — (6 mars). P. Laffitte : Ouvriers allemands et ouvriers français. — M[me] Michelet : L'histoire et la géographie : leur association dans les œuvres de Michelet. — Léo Quesnel : L'érudition au Chili; Andrès Bello. — REVUE RETROSPECTIVE (1[er] mars). Le 14[e] régiment d'infanterie aux journées de février 1848. — Casanova dans les Vosges. — La censure théâtrale en 1751 (Lettre de Crébillon au lieutenant de police). — Une carafe d'eau révélatrice d'un crime. — Protestation du chevalier de Montalembert (1790). — Correspondance du marquis d'Eguilles. — REVUE DE LA REVOLUTION (janvier). Guasco : La révolution de Gênes en 1797. — V. Fournel : Le Palais-Royal sous la Révolution. — La Terreur à Colmar. — D'Héricault : Confession et souvenirs de Fani Roseval. — REVUE SCIENTIFIQUE (13 février). H. Fol : L'instinct et l'intelligence. — Balland : Parmentier. — Moutier : L'entropie et l'énergie libre. — Les idées scientifiques de Balzac. — (20 février). Faye : La terre à travers les âges géologiques. — Kunstler : La théorie de la descendance, d'après M. Nageli. — De Rochas : Un calcul de Vauban. — (27 février). Fouqué : Les tremblements de terre en Andalousie. — Fol : L'instinct et l'intelligence. — Jacottet : Une nouvelle exploration du Thibet. — La stérilité et la fécondité des ménages parisiens. — (6 mars). Simonin : Les Indiens des Etats-Unis. — Badoureau : La théorie du piquet. — Pasteur : La guérison de la rage. — La bibliothèque d'un étudiant en médecine. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE. (16 février). Bjornstjerne-Bjornson. — L. Mickiewicz. — L'association des femmes auteurs et artistes de Vienne. — Chélard : Etude sur le développement de la littérature hongroise.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 février). Permanence des garnisons et recrutement régional. — La fortification mobile métallique. — Le nouveau système d'habillement. — La défense nationale dans le Nord; La bataille d'Amiens. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — Souvenirs de l'expédition du Mexique. — (1[er] mars). La responsabilité du commandement. — Tactique triangulaire.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES *nouvellement parues.*

Allemagne. — O. Elben : *Geschichte des Schwäbischen Merkurs.* Histoire du journal le *Schwäbische Merkur,* qui a célébré dernièrement le centenaire de sa fondation. Stuttgart, Neff. 159 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

G. Kleinfeller : *Die baierische Literatur über den Vollzug der Freiheitsstrafe* im Anschlusse an die gleichartige Gesetzgebung. Munich, Rieger, 80 p. in-8°.

K. Kochendörffer : *Zur Reform des Bibliothekswesens.* Article paru dans le journal *Die Grenzboten,* n° 6.

Carl B. Lorck : *Das deutsche Buchgewerbe-Museum in Leipzig.* (Le Musée des industries se rattachant à l'imprimerie.) Gegenwart und Zukunft. Article paru dans la *Leipziger Zeitung.* Tirage à part, 15 p. in-4°.

J. Müller : *Die wissenschaftlichen Vereine und Gesellschaften Deutschlands im 19ten Jahrhundert.* (Les sociétés scientifiques de l'Allemagne au XIXe siècle.) Biographie de leurs publications. 7e livraison. Berlin, A. Asher, in-4°. — Prix : 7 fr. 50.

Monatlicher Anzeiger über Novitäten und Antiquaria aus dem Gebiete der Medizin und Naturwissenschaften. (Bulletin mensuel des publications allemandes relatives à l'art médical et aux sciences naturelles.) Année 1886. Berlin, Hirschwald, gr. in-8°.

Zoologischer Anzeiger, publié par J.-V. Carus. IXe année, 1886. Leipzig, Engelmann.

Allgemeine Bibliographie. (Bulletin mensuel des principales publications allemandes et étrangères.) Année 1886, n° 1. Leipzig, Brockhaus, in-8°. — Prix : 1 fr. 90.

Polytechnische Bibliothek. Année 1886, n° 1. Leipzig, Quandt et Händel, in-8°. — Prix annuel : 3 fr. 75.

J. Braun : *Das älteste Faustbuch und sein Verleger.* (Le plus ancien ouvrage relatif à la légende du docteur Faust.) *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel,* nos 27 et 31.

Deutsche Buchhändler-Akademie, publié par H. Weisbach. Tome III, 1er fasc. Weimar, H. Weisbach, gr. in-8°. — Prix : 9 francs.

Die ersten hebräischen Buchdrucke, par J.-W. Paschelcs. *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel,* n° 37.

Naturæ novitates. (Bibliographie générale des publications récemment parues et relatives à l'histoire naturelle et aux sciences exactes.) 6e Année, 1886, n° 1. Berlin, Friedländer, gr. in-8° — Prix : 5 fr. 25.

Monatliche Uebersicht der bedeutendsten Erscheinungen des deutschen Buchhandels. (Bulletin mensuel de la librairie allemande.) Année 1886, n° 1. Leipzig, J. C. Hinrichs. — Prix : 2 fr. 50.

Wissenschaftliche Uebersicht der bedeutendsten Erscheinungen des deutschen Buchhandels. Leipzig, J.-C. Hinrichs. Année 1886. — Prix : 1 fr. 80.

Verzeichniss der Bücher, Landkarten, etc., welche von Juli bis zum Dezember 1885 neu erschienen oder neu aufgelegt sind. (Bibliographie des livres, cartes, etc., parus de juillet à décembre 1885. Leipzig, J.-C. Hinrichs. 556 p. in-8°. — Prix : 5 francs.

Vierteljahrescatalog aller neuen Erscheinungen im Felde der Literatur in Deutschland. (Catalogue trimestriel des nouvelles publications littéraires d'Allemagne.) Année 1885, fasc. 4e. Leipzig, Hinrichs.

Archivalische Zeitschrift, herausgegeben von F. v. Löher. Xe vol. Munich, Ackermann, gr. in-8°. — Prix : 15 francs.

Angleterre. — H. Carrington Bolton : *Index to the literature of Uranium, 1789-1885.* Washington, 1885, 36 p. in-8°.

G.-H. Elliot : *Gateshead public library.* Catalogue of the lending library and list of reference books. Gateshead, 313 p. in-8°. — Prix : 10 francs.

Ibrahim Hilmy : *The literature of Egypt and the Soudan from the earliest times to the year 1885 inclusive.* (Bibliographie comprenant les ouvrages imprimés, périodiques, publications de sociétés savantes, cartes, papyri, manuscrits et dessins relatifs à l'Egypte et au Soudan.) Vol. 1er, A-L. Londres, Trübner, 398 p. in-4°. — Prix : 40 francs.

H. Lansdell : *Russian Central Asia.* 2 vol. Londres, 1885.

Report on M. S. S. of the earl of Eglinton, sir S. Stirling, Maxwell and others. London, British Museum, 1885. 78 p. in-4°.

E.-C. Thomas : *The manuscripts of the Philobiblon* (*Library Chronicle,* octobre-novembre 1885).

Italie. — Ann. Cinci : *Dell' archivio di Volterra,* memorie e documenti. Volterra, 650 p. in-4°. — Prix : 19 francs.

P. Gori : *Bibliografia foscoliana.* Florence, Adr. Salani, 105 p. in-16.

Bibliografia italiana. Bolletino delle publicazioni italiane ricevute per diritto di stampa della Bibliotheca nazionale centrale di Firenze. Anno XX, n° 1. Milan, gr. in-8°. — Prix : 15 francs.

A. Favaro : *Documenti inedite per la storia dei manoscritti gallileiani nella Biblioteca nazionale di Firenze,* pubblicati ed illustrati. Rome, 192 p. in-4°.

G. Ferrari-Moreni : *Cenno biografico del conte G. Francesco Ferrari-Moreni* e catalogo dei suoi scritti. Modena, Legale, 78 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

Enr. Ferri : *40 bibliografie.* Siena, E. Torrini, 78 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

J. Codici Palatini della R. Biblioteca nazionale centrale di Firenze. Vol. Ier, fasc. 1er. Florence, Bencini fr., 80 p. in-8°. — Prix : 1 franc.

Stef. Davari : *Notizie bibliografiche del distinto maestro di musica Claudio Monteverdi,* desunte da documenti dell archivio storico Gonzaga. Mantoue, Mondevi.

Raff. Erculei : *Catologo delle opere antiche d' intaglio e intarsia in legno esvoste nel 1885 in Roma,* preceduto da

brevi cenni sulla storia di quelle due arti in Italia del XIII al XVI secolo. Rome, Civelli, 212 p. in-8°.

T. Cicardi : *Sull' idioformio nella terapia oculare,* notizie bibliografiche ed appunti terapeutici. Pavia, Bizzoni succ., 15 p. in-8°.

Indice descrittivo e repertorio della Terra di Lavoro, illustrata dal prof. A. Sala colla collaborazione di suoi scolari. Bologne, Azzoguidi, 51 p. in-4°.

F. Puccini : *Sull istituzione delle biblioteche scolastiche in Italia;* proposta. Livorno, Meucer, 8 p. in-8°.

Saggio di bibliografia statistica italiana. 2ᵉ éd. Rome, Bincini frères, 179 p. in-8°.

Autriche. — E. Mischler : *Die Literaturstatistik in Oesterreich.* Vienne, A. Hölder, 23 p. gr. in-8°. — Prix : 1 franc.

Belgique. — F. van der Haeghen et Th.-J. Arnold : *Bibliographie lipsienne.* Œuvres de Juste Lipse. Tome Iᵉʳ. Gand, C. Vyt, 598 p. in-8°. — Prix : 12 francs.

Bibliographie de la Belgique, journal officiel de la librairie, paraissant chaque mois. Année 1886. Bruxelles, Manceaux. — Prix : 12 francs.

Danemark. — *Aarsberetninger og Meddelser fra det store Kongelige Bibliothek,* udgivne af C. Bruun. Rapport annuel de la bibliothèque royale de Copenhague. Tome III, 2ᵉ partie. Copenhague, Gyldendal, 76 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 15.

Suède. — *Bibliotheca mathematica,* publiée par Gustave Eneström. Stockholm, Berlin, Paris, in-4°, 200 col.

Notice bibliographique sur les traductions en suédois des éléments d'Euclide, par Gustave Eneström. Rome, 1885, in-4°.

Chili. — D.-B. Aranca : *Notas para una bibliografia de obras anonimas e pseudonimas sobre la historia, la jeografia i la literatura de America.* Santiago de Chile, 181 p. in-8°.

États-Unis. — J.-A. Fisher : *A select bibliography of ecclesiastical history.* Boston, Heath et Cⁱᵉ, 391 p.

Jos. Gillow : *A literary and bibliografical history,* or bibliografical dictionary of the English catholics, from 1534 to the present time. Vol. II. New-York. Publication de la Société catholique.

C.-R. Hildeburn : *A century of printing;* the issues of the press in Pennsylvania. Vol. Iᵉʳ, 1685-1763. Philadelphie, C.-R. Hildeburn, 392 p. in-8°. — Prix : 39 francs.

Perley Poore : *Descriptive catalogue of the government publications of the United States;* du 5 septembre 1774 au 4 mars 1881. Washington, 1392 p. in-4°.

Transactions of the Grolier Club, from its foundation jan. 1884 to july 1885. Part I.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS.

Angleterre. — *The Academy.*

13 février : Sharp's Sonnets of this century. — Madame Mohl. — The highlands of Cantabria. — George's Dawson's bibliographical lectures.

20 février : Doyle's official baronage of England. — Scherer's history of German literature. — Lysaght's, a modern ideal. — Sir Theodor Martin's translation of the second part of *Faust.*

27 février : Dixon's history of the church of England. — William's English letter writers of the XVIIIᵗʰ century. — The trials of Jetta Malaubret, traduit du français par la comtesse de la Rochefoucauld. — La Société de linguistique de Paris.

6 mars : Sir Theodor Martin's translation of the second part of *Faust.*

The Athenæum.

13 février : Boyle's history of the Egyptian Campaigns. — Madame Mohl. — Ashton's Old times. — Graham's life of Syed Ahmed Khan.

20 février : Recent theories regarding Shakespeare's Sonnets — Miss Gordon Cumming's wanderings in China. — The laird of Lag.

27 février : Lowell's account of China. — Across the Jordan. — Lotze's Microcosmus. — Notice sur Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely.

6 mai : Greeley's Artic Expedition. — Horace in Homespun. — Herbert Spencer's Sociology. — Tartarin sur les Alpes. — Ben Jonson convicted of felony.

The Gentleman's Magazine.

Mars : Snakes in poetry.

Le numéro du 16 janvier de *Notes and Queries* contient une notice bibliographique sur lord Byron par M. John Taylor, bibliothécaire de la ville de Bristol. M. Taylor donne une liste des principaux articles sur Byron publiés de 1812 à 1883 par les magazines anglais et américains.

Dans le numéro du 1ᵉʳ février, nous notons un article de M. Clouston sur les origines orientales de quelques-uns des contes de Chaucer, et un autre de M. W.-J. Buckley intitulé « le Décameron en anglais ».

The Saturday Review.

13 février : La société de Madrid, par le comte Paul Vassili. — La reine Marie-Caroline de Naples, par A. Gagnière. — Histoire de la coiffure des femmes en France, par G. d'Ezé et A. Marcel.

20 février : Louise de Kéroualle, par H. de Forneron. — La vie et les œuvres de Töpffer, par l'abbé Relave.

27 février : La réforme de la marine, par Gabriel Charmes. — A travers la Chine, par Léon Rousset.

6 mars : Rabelais, illustré par Robida. — Les hommes et les idées, par Henry Houssaye.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Mars 1886 : E. Reyer : Amerikanische Bibliotheken. — L. Schmidt : Andreas Darmarius. — Une pétition des employés aux bibliothèques autrichiennes

Deutsche Revue.

Mars : Henri Julia : Souvenirs de Henri Heine, deuxième partie. — H. Lingg :
— Louis Geiger : La Molly de Bürger.

Deutsche Rundschau.

Mars : La destruction de Rome, par H. Grimm. — Lady

Blennerhassett : La Révolution française décrite par Taine. — A.-E. Schönbach : Le roman contemporain en Amérique.

Die Grenzboten.

11 février : G. Weber : Gedanken über Geschichte und Geschichtsschreibung.

23 février : Sternsteinhof, de Anzengruber.

Nord und Süd.

Mars : Charles Bigot : Jules Grévy. — Alfred de Reumont : L'auteur du *Dies iræ*. — Ad. Lindenhorn : Gœthe et Wetzlar.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 février : D. Silvagni : Allessandro Torlonia. — A. Graf : Petrarchismo ed antipetrarchismo nel cinquecento.

1[er] mars : Enrico Nenzioni : Un poeta idealista. — L. Pigorini : Il museo nazionale archeologico di Copenaga. — G. Boglietti : Maria Stuarda e i suoi piu recenti interpreti.

Revue internationale de Florence.

10 février : F. Meyer : Les dernières productions dramatiques et littéraires de l'Allemagne.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Mars : V. de Floriant : L'île de Malte. — Abel Veuglaire : Les armes combattantes en France et en Allemagne. — *Comptes rendus :* Les papiers d'un émigré, par le baron de Guilhermy. — La biographie de Gleyre, par Ch. Clément. — Histoire de la monarchie de Juillet, par Paul Thureau-Dangin, tome III. — La morte, par Octave Feuillet. — Töpffer, par l'abbé Relave. — François I[er], par M[me] Coignet. — La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney, par L. Perey et G. Maugras. — Le Canada, par Sylva Clapin.

La Lecture.

Mars : Le roman contemporain en Allemagne, par Gottfried Keller. — Le naturalisme. — M. E. Legouvé. — M. H. Malot.

La Revue de Genève.

20 janvier : Amiel, esquisse psychologique. — Les poètes symboliques, étude critique — La question du latin. — Tartarin à Chillon. — *Comptes rendus :* Contes et apologues, par Léon Riffard. — Etudes et souvenirs, par le comte de Falloux. — Les apaisements, par R. Russel. — Les voluptueuses, par M. Teneo.

25 février : Nicolas Gogol : Le roi des esprits infernaux. — A. Tschumi : La question du latin. — G. Sarrazin : Les poètes de l'amour, Aubanel. — *Comptes rendus :* Tartarin sur les Alpes. — Tatiana Leïloff, par Ed. Rod. — Dans l'intimité, par Robert Caze.

États-Unis. — *The Andover Review (Boston).*

Février : R. Saillens : The religion of Victor Hugo.

The Atlantic Monthly (Boston).

Mars : F.-H. Hedge : Classic and romantic. — Justin Winsor : Americana. — John Fiske : The United States after the revolutionary war. — Oliver Wendell Holmes : Two « occasional » poems, with an introduction. — T. W. Higginson : Grant.

Lippincott's Magazine (Philadelphie).

Mars : W.-H. Babock : Song-games and Myth-dramas at Washington. — Laurence Hutton : The american play.

The Nation (New-York).

4 février : John de Witt, grand pensionary of Holland, by M. Antonin Lefèvre-Pontalis, traduit par S.-E. et A. Stephenson. — Salomon Reinach : Traité d'épigraphie grecque.

11 février : A patrician of Venice (M. Yriarte).

18 février : Madame Saint-Huberty. — Henri IV et la princesse de Condé, par P. Heurard. — Tartarin sur les Alpes. — Jean Mornas. — Péché mortel. — L'aventure de M[lle] de Saint-Alais. — Le lieutenant Bonnet. — L'attelage de la marquise. — Le trésor du Guèbre. — Le style Louis XIV : Charles Le Brun, décorateur.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre. — Le *Edinburgh Courant*, journal quotidien dont la fondation remonte à 1705, s'est fusionné avec un autre journal écossais, le *Glasgow Daily News*, et paraîtra désormais sous le titre : *The Scottish News*.

La *Indian Review*, journal littéraire qui paraissait tous les mois, s'est vue forcée de suspendre sa publication après avoir complété sa cinquième année.

Autriche. — Un journal spécial, la *Revue auf dem Gebiete slavischen Culturlebens*, se propose d'étudier le mouvement intellectuel chez les peuples slaves. Le premier numéro de ce périodique a paru le 10 février, à Marbourg.

Italie. — La *Rivista critica di scienze giuridiche e sociali*, que publient MM. Schupfer et Fusinato, paraîtra désormais sous le titre : *Rivista italiana per le scienze giuridiche*.

États-Unis. — La faculté des sciences économiques de Columbia College fait paraître, depuis le 1[er] mars, une nouvelle revue trimestrielle, le *Political Science Quarterly*, qui s'occupera exclusivement de questions touchant les sciences économiques, l'histoire et la jurisprudence. Le premier numéro de cette revue (MM. Ginn et C[ie], éditeurs) contient une préface par M. Munroe Smith et des articles de MM. John W. Burgess, F.-W. Whitridge, Richmond, M. Smith, etc.

— La longue liste des « magazines » américains vient de s'enrichir d'un nouveau périodique, le *Forum*, qui paraît à New-York sous la direction de M. Metcalf, ancien rédacteur de la *North American Review*.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février au 15 mars 1886)

DÉBATS. Février : 16. H. Houssaye : *Essais de psychologie contemporaine*, par P. Bourget. 17. L. Carrau : La graphologie. 23. *La Morte*, par Oct. Feuillet. 27. Renan : *1802*. — Mars : 1. Napoléon Ier à Sainte-Hélène. 2. Chantavoine : *Les Hommes et les idées*, par M. H. Houssaye. 4-6. E. Bertin : *Henri IV en Gascogne*, par de Baëtz-Tranquelléon. 5. Hallays : *Petite ville*, par Harry Alis. 7. H. Houssaye : Bibliographie hellénique. 9. G. Charmes : Le roman anglais. 10-11-14. De Molinari : A Panama. 12. *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par H. Bordier. 13. La revue wagnérienne.

XIXe SIÈCLE. Février : 19. Journal du général Gordon. 22 et Mars : 8. Ch. Joliet : Les hommes et les choses du jour. — Mars : 1. Les îles Samoa.

ÉCHO DE PARIS. Février : 24. Les *Mémoires* de Cora Pearl. — Mars : 8. Libromanie. 9. Ad. Dennery.

ÉVÉNEMENT. Février : 27. La vérité sur le livre de Cora Pearl. 28. M. Quesney de Beaurepaire (Jules de Glouvet).

FIGARO. Février : 18. *La Morte*, par Oct. Feuillet. 19. Le verre de Panard. 25. Art obscène. 27. Wolff : *Mémoires* de Cora Pearl. 27. Brugal : Excentriques disparus ; Poulaillon. — Mars : 6. Ch. Monselet : Armand Barthet et Armand Baschet. 13. Vacquerie : Une édition illustrée de *Tragaldabas*. — Talleyrand et la Contemporaine. 14. M. Jules de Glouvet.

FRANÇAIS. Février : 17. Une première restauration ; Charles VII. 18. La réforme de la marine d'après un livre récent. 19. Pascal et Voltaire. 26 et Mars : 5. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 27. L'Église et les systèmes d'économie politique. — Février : 2. M. Paul Bourget. 11. *Les Hommes de mon temps*, par Ignotus. 12. *Une conversion*. — *La Dot de Katel*, par Bentzon. 13. Une vie du cardinal Pie. 15. Le journaliste Lebois.

FRANCE. Mars : 7. *Un crime d'amour*, par P. Bourget. 10. M. Henry Houssaye. 13. Le journaliste Escande. 15. La littérature en cour d'assises.

FRANCE LIBRE. Février : 19. M. Jules de Glouvet. 20. Les acteurs-auteurs. 26. Octave Feuillet. — Mars : 6. *Un crime d'amour*, par P. Bourget. 8. L'hôpital des gens de lettres. 13. Le sifflet au théâtre.

GAGNE-PETIT. Février : 17. Ch. Bigot : Eug. Suë. 26. V. Hugo au théâtre ; ses luttes avec le public et les auteurs.

GAULOIS. Mars : 5. M. Assollant. 11. Un nouveau livre sur Marie-Antoinette.

GAZETTE DE FRANCE. Février : 16. *Le Château de Versailles*, par Dussieux. 16. Les décadents. 18. M. Leconte de Lisle. 19. Les romantiques. 20-27. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 22 et Mars : 9. Le journalisme en Angleterre. — Mars : 3. Correspondance de Paul de Molènes. 4. La maison de Sedaine. 6. M. Ernest Legouvé ; ses souvenirs. 10. Monselet. 11. Les *Mémoires* de M. de Pontmartin. 13. *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale. T. III et IV.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Février : 24. *Histoire de l'organisation judiciaire en France*, par L. Beauchet. — Mars : 1-2. *Traité théorique et pratique du droit public et administratif*, par Batbie.

GIL BLAS. Mars : 10. Nestor : Assollant.

JUSTICE. Février : 10. Notes d'éditeurs. 22. Suzette Labrousse. 24. *La Mer*, par J. Richepin. — Mars : 2. *Essais de psychologie contemporaine*, par P. Barget. 3. Le pornographe Diderot. 7-9-10. La question du Mont-Saint-Michel. 8. *Mi-Diable*, par Léon Cladel. 9 Les *Souvenirs* de M. des Houx. 13. La Révolution française à la Sorbonne. 15. J. Flammermont : Les *Mémoires* de Mme de Campan. — A. Schmidt : *Paris pendant la Révolution.*

LIBERTÉ. Février : 18. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 19. *Les Hommes et les idées*, par M. H. Houssaye. 22. *La Charité privée à Paris*, par M. Max. du Camp. 24. Un fils de Sainte Beuve ; M. Bourget. Mars 15. Les débuts de M. Aulard.

MATIN. Février : 19. Oct. Mirbeau : Félicien Rops.

MONDE. Mars : 10. Un exégète rationaliste en Allemagne au commencement du XVIIIe siècle.

MONITEUR UNIVERSEL. Février : 16. *La Première invasion prussienne*, par Chuquet. 20. Les Archives du palais de Monaco. — Mars : 2. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 3. *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale. 13. *Discours et réquisitoires de M. Dupré-Lasale.*

MOT D'ORDRE. Février : 20. H. France : Tous pornographes.

NATIONAL. Février : 24. *Les Poètes lyriques de l'Autriche*, par Marchant. 28. *Un crime d'amour*, par P. Bourget. — Mars : 7. *Les Hommes et les idées*, par H. Houssaye. 9. Alfred Assollant.

PAIX. Mars : 5. L. de Rosny : Les religions de l'extrême Orient.

RAPPEL. Mars : La centralisation antirabique.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Février : 16. *La Mer*, par J. Richepin. 18. Ed. Rod : *un Crime d'amour*, par P. Bour-

get. 23. M. Aulard et la révolution en Sorbonne. 23. M. Pellet : Un livre de classe d'il y a soixante ans ; le précis d'histoire de l'abbé Le Ragois. 25. de Bietz : *Geneviève*, par Mme de Pressensé. Mars : 2. A propos des poètes autrichiens. 3. Bartek vainqueur. 9. Une sibylle révolutionnaire ; Suzanne Labrousse.

SIÈCLE. Février : 20. *Impressions sur la peinture*, par Stevens. 26. Poètes lyriques de l'Autriche. — Mars : 2. *Baccara*, par M. H. Malot. 5. *Scènes de la vie provençale*, par Sénès.

SOLEIL. Février : 22. *Jeanne d'Arc à Domrémy*, par Siméon Luce. — Mars 1. *Angleterre, Écosse et Irlande*, par F. Narjoux.

TELÉGRAPHE. Février : 18 : *La Grèce*, par Marius Fontane. 21. Défense du pessimisme. — Mars : 3. *Au Canada et aux montagnes Rocheuses*, par de Molinari. 9. Les romanciers féminins en Angleterre.

TEMPS. Février : 18. Ed. Scherer : *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 19. Le Voltaire danois. 20. *Les Poètes lyriques de l'Autriche*, par C. Marchant. 21. Les souvenirs du baron de Gagers. 28. Les frères Grimm. Mars : 4. *Un crime d'amour*, par P. Bourget. 9. *Souvenirs de Rome*, par M. des Houx. 10. Dîners littéraires. 11. Vallery-Radot : Le moi à propos de romans contemporains.

UNIVERS. Février : 18 et Mars : 10. *Analecta novissima. Spicilegii Solesmensis Continuatio.* — Mars : 2. Origine de la mer Morte. 14. Quelques mots sur l'*Histoire du cardinal Pie*.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de février 1886

1. *L'Écho du sport*. Paris, imp. Dejey.
   Cluny-Programme. Paris, imp. Dejey.
   Guide indicateur des foires et marchés. Paris, imp. Perreau.
   Revue de la société des auteurs inédits. Paris, imp. Cusset.
2. *Le Petit médecin des familles*. Paris, imp. Dubreuil.
   Journal des Expositions. Paris, imp. Chartier.
3. *La Lanterne de la forêt de Bondy algérienne*. Paris, imp. Clavel.
   Bulletin de l'association général des étudiants de Paris. Paris, imp. Nezan.
   L'Informateur rapide. Paris, imp. Dupont.
4. *L'Instituteur, l'Institutrice, le Voyage, le Journal, le Consulat, les Grimaces, le Grand Journal*. Paris. *1889*. Paris, imp. Schiller.
   Recueil des lois usuelles, décrets et arrêtés. Paris, imp. Coudray.
   Le Socrate. Paris, imp. Dubuisson.
5. *Annales de l'école libre des sciences politiques*. Paris, imp. Brodard.
   Annales apostoliques de la congrégation du Saint-Esprit. Paris, imp. Picquoin.
   L'Intermédiaire, journal d'annonces. Paris, imp. Lemoine.
6. *Le Conseiller parisien*. Paris, imp. Coudray.
9. *La Gazette du laboratoire*. Paris, imp. Dubos.
10. *Les Contes rigolos*. Paris, imp. Bloncourt.
    Les Franchises communales. Paris, imp. Dejey.
    La Saison mondaine. Paris, imp. Towne.
11. *Le Conseiller français*. Paris, imp. Rougier.
12. *Le Bon sens médical*. Paris, imp. Roussel.
13. *L'Amusement parisien illustré*. Paris, imp. Bloncourt.
    La Merisette. Paris, imp. Canaux.
    L'Étendard. Paris, imp. Dumuis.
    Les Coopérateurs français. Paris, imp. Kugelman.
15. *Journal des banquiers*. Paris, imp. Lafrey.
    L'Autorité. Paris, imp. Schiller.
18. *La Correspondance libérale*. Paris, imp. Mars.
19. *Bulletin de l'Union des sapeurs-pompiers*. Paris, imp. Feray.
20. *Bulletin de jurisprudence à l'usage des architectes et des entrepreneurs*. Paris, imp. Dufranc.
23. *La Revue dentaire*. Paris, imp. Marot.
24. *Le Diderot*. Paris, Dubuisson.
    La Défense industrielle. Paris, imp. Marrhem.
25. *L'Éclaireur commercial*. Paris, imp. Lemoine.
27. *La Bombe gauloise*. Paris, imp. Bloncourt.
    La Fédération maçonnique. Paris, imp. Drevet.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Outrages aux bonnes mœurs. — « *Le Gaga* ».

MM. Dubut de Laforest et Edm. Hippeau ont, le 15 mars dernier, comparu tous deux devant la Cour d'assises, le premier comme auteur, le second comme éditeur d'un ouvrage qui, aux termes de la prévention, renfermait des passages obscènes, le *Gaga*.

A raison de la nature des débats, le huis clos a été prononcé.

Après l'interrogatoire des prévenus, M. l'avocat général *Roullier* a soutenu l'accusation.

Mes Cléry et *Georges Lachaud* ont présenté la défense, le premier, de M. Dubut de Laforest, le second, de M. Hippeau.

Le jury a rendu un verdict affirmatif à l'égard de l'auteur, et négatif à l'égard de l'éditeur de l'ouvrage incriminé.

En conséquence, M. Hippeau a été acquitté, et M. de Laforest condamné à deux mois de prison et 1,000 francs d'amende.

(Cour d'assises de la Seine. Présidence de M. Bérard des Glajeux.)

Le journal le « Gil Blas ». — Diffamation.

A la suite d'une plainte en diffamation déposée par M. Grenier, cafetier à Paris, contre le rédacteur qui signe au journal le *Gil Blas* du pseudonyme *le Diable boiteux* (le baron de Vaux), le tribunal de police correctionnelle a, le mois dernier, condamné le gérant de cette feuille à 2,000 francs d'amende, 5,000 francs de dommages et intérêts et aux dépens.

Les Mémoires de Casanova.

La Cour d'assises a jugé le mois dernier M. Arnaud, éditeur, poursuivi, sous l'inculpation d'outrage aux bonnes mœurs, pour avoir publié plusieurs extraits des *Mémoires de Casanova*.

M. Arnaud a fait valoir pour sa défense qu'il ne croyait pas commettre un délit en publiant ces extraits, puisque l'édition complète des mémoires n'a jamais été poursuivie. Il a été acquitté.

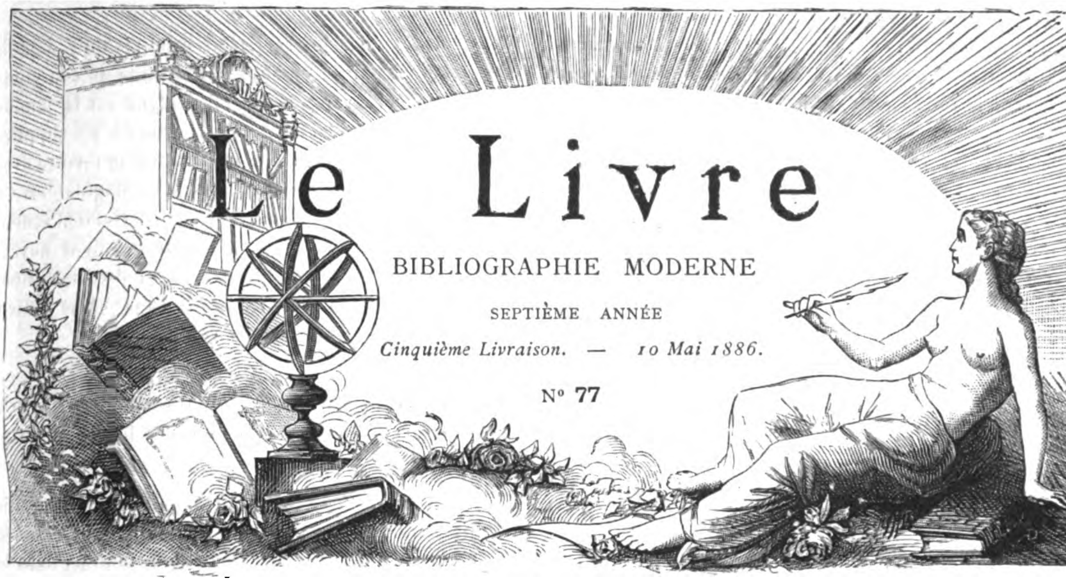
La conférence des avocats s'est réunie le 1er mars sous la présidence de M. Martini, bâtonnier.

La question à discuter était ainsi conçue :

Les créanciers d'un auteur vivant ont-ils le droit de publier, sans son autorisation, un de ses ouvrages qui a déjà été publié ?

MM. Danion et Gauly ont soutenu l'affirmative.
MM. Bricon et Pascal, la négative.
Ministère public : M. Lafont.
La conférence a adopté la négative.

L'Administrateur-Gerant : A. Sauphar



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACETIES —

Les Morts heureuses, par EDMOND LEPELLETIER. Un vol. in-18 jésus. Paris, Tresse et Stock; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Précédé d'une très curieuse préface d'Alphonse Daudet, le livre de M. Edmond Lepelletier est un intéressant recueil de nouvelles nous montrant toutes les manières agréables dont peut se terminer l'existence humaine. Bien écrites, suffisamment dramatiques, prises pour la plupart dans la réalité même, ces histoires ont un attrait particulier. Tour à tour touchantes, frissonnantes et passionnées, elles semblent avoir voulu épuiser la gamme multiple des sensations qui secouent et enfièvrent l'humanité. C'est là une collection de choix qui garde un grand parfum littéraire.

Le Justicier, par FERNAND ICRES. Un vol. in-18 jésus. Paris, Jules Lévy; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le Justicier, comme conception et comme écriture, est bien l'œuvre d'un poète; il en a l'odorant et délicat fumet, la senteur parfumée. Rien de ravissant comme les amours d'Élie et de Marguerite, en pleine nature, au milieu de l'encouragement grisant des choses. Tout ce qui est paysage est touché avec un art fin, transparent, qui sonne harmonieusement à l'oreille, plaît à l'œil. L'étude des caractères a été traitée avec le même bonheur; la figure du jeune justicier se détache lumineuse sur le confus grouillement des habitants maudits de *l'Abondance-Dieu*, et l'auteur a décrit d'une manière saisissante l'envahissement, puis la gradation du terrible mal qui décime, en vraie plaie d'Égypte, cette orgueilleuse population, punie dans son orgueil, dans sa force, dans sa santé et dans sa vie. Le livre de M. Fernand Icres est hardi, mais on le lira avec plaisir, parce qu'il est littéraire.

Le Père, par JULES DE GLOUVET. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît le talent de M. Jules de Glouvet, un talent plus dirigé dans le sens de l'idéalisme et de la psychologie que dans celui du réalisme; il met au service de ses études une langue claire et brillante, un peu pompeuse, fleurie de rhétorique, qui exprime

nettement ce qu'il veut dire et a un vrai souffle de belles-lettres. Dans son nouveau roman, *le Père*, c'est avec une grande sûreté de jugement qu'il conduit ses personnages, dans leur lutte terrible pour le bonheur, à travers les obstacles dangereux que suscite une position fausse, contraire aux lois de la société. Il en tire des effets nouveaux, très saisissants, les détails d'un combat douloureux entre les sentiments et les droits sociaux. L'action est vive, généreuse, et entraîne par son allure le lecteur séduit et ému. Absolument littéraire, ce roman échappe cependant à la sécheresse de certaines études de mœurs, et il a cette qualité rare de pouvoir être lu même par des jeunes filles, en dépit de ses scènes passionnées.

Nouvelles, par Carmen Sylva. Un vol. in-18 jésus. Paris, Hachette et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le très curieux volume de *Nouvelles*, traduit de l'allemand par M. Félix Salles et portant comme nom d'auteur ces jolis mots latins *Carmen Sylva*, est, on ne l'ignore pas, l'œuvre de la reine de Roumanie. On y sent courir et frissonner l'âme poétique d'une habitante des bords du Rhin et comme le souffle palpitant des mélancoliques légendes de l'Allemagne. De l'amour, des larmes, des prières, des joies et des douleurs y alternent tour à tour leurs accords tristes ou gais; les baisers d'amoureux y voltigent à côté des baisers maternels, et une grande émotion se dégage de cet harmonieux ensemble. Beaucoup de finesse dans les aperçus féminins, un sens délicat des choses, avec un peu d'enflure poétique, font de ce livre un charmant recueil.

Le Sénateur Ignace, par Théo-Critt. Un vol. in-18 jesus. Paris, Paul Ollendorff; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire du *Sénateur Ignace* est celle d'une nullité arrivant à tous les honneurs, grâce à la main qui la soutient. C'est la mère du sénateur, la baronne douairière de Brenota, qui est l'habile et rusée directrice de son fils. Connaissant son incapacité, mais usant adroitement de tous les moyens, elle le fait débuter dans la diplomatie, puis dans l'administration, le marie d'abord à une jeune fille riche; ensuite, après la mort de celle-ci, à une fille noble, et sait si bien manœuvrer qu'elle pousse jusqu'au Sénat ce personnage à la fois grotesque et odieux dont souffrent tous ceux qui l'approchent. C'est là une intéressante étude, qui tranche sur les œuvres habituelles de l'écrivain connu à qui l'on doit de si charmantes reconstitutions de la vie militaire contemporaine.

La Teigne, par Lucien Descaves. Un vol. in-18 jésus. Bruxelles, Henry Kistemaeckers; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que terriblement long et peu facile à lire d'une haleine, le roman que M. Lucien Descaves intitule *la Teigne* est une œuvre qui mérite l'attention des écrivains par les sérieuses qualités qu'y déploie l'écrivain et par la curieuse exactitude de son étude sur l'imagerie religieuse. *La Teigne* est la femme mariée qui fait de l'existence conjugale un supplice de tous les jours pour son mari et qui le torture avec des raffinements de cruauté morale inimaginables. Çà et là on rencontre des observations réellement remarquables, qui se trouvent malheureusement noyées dans un éparpillement de détails et de digressions inutiles, absorbant et distrayant sans cesse l'attention. En somme, un livre de valeur.

Un Crime d'amour, par Paul Bourget. Paris, A. Lemerre; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Paul Bourget se complaît dans l'étude des sentiments intimes, dans l'analyse profonde et passionnée du cœur de l'homme, du cœur de la femme, dans la recherche psychologique de ce qui les fait battre, les enthousiasme et les torture. C'est un lettré d'une rare distinction de style et de pensée, et en même temps une séduisante modernité. — Choisis dans le monde restreint des hautes intelligences, peut-être avec un souci trop marqué de n'en pas sortir, avec un dédain trop visible des classes inférieures, ses héros appartiennent cependant de la manière la plus étroite à l'humanité par leurs qualités et par leurs vices, surtout par l'indéfinissable et flottant mélange de ces vices et de ces qualités. Il fouille avec une science correcte et implacable ces cerveaux si complexes, pour en tirer le mystérieux aveu des défaillances, des fautes, des crimes; on se passionne avec lui dans la poursuite délicate qu'il a entreprise et qu'il mène impitoyablement jusqu'au bout.

Quoique les gens superficiels et même des critiques autorisés aient crié bien haut le mot de pessimiste en parlant de l'élégant romancier, il nous semble pourtant que l'accusation ne soit pas ici pleinement justifiée. Ses personnages sont plus ou moins répréhensibles, plus ou moins coupables, ils sont surtout humains, par les fluctuations mêmes et les inégalités de leur être, et comme tels, accessibles à ce qu'il peut y avoir de meilleur dans l'humanité, le repentir, le remords, le sacrifice, l'expiation. Si faible qu'ait été Hélène Chazel, si criminellement égoïste qu'ait été le baron Armand de Querne, n'éprouve-t-on pas un indicible soulagement, lorsqu'on les retrouve, à la fin du volume : l'une, résignée, repentante, ne vivant plus que par la maternité, après ses lamentables tortures d'amante; l'autre, mordu enfin au cœur et sentant naître en lui, ce qu'il n'a jamais éprouvé, l'émotion, le chagrin du mal causé? Pour nous, tout est là. Le livre entier se résume et se relève en cet épilogue, qui, les orages passionnels terminés, en fait le livre de charité, le livre de miséricorde, le livre de profonde pitié.

A ce titre, *Un crime d'amour* est peut-être l'œuvre la plus réussie, la plus près de nous que Paul Bourget ait écrite; ce sentiment d'attendrissement nous fera passer avec plus d'indulgence sur les points dé-

licats et discutables de l'œuvre, c'est-à-dire l'incroyable aveuglement du mari, son abnégation surhumaine et la souillure nouvelle par laquelle la femme croit venger une insulte et ramener à elle son amant.

Ce serait également ne pas donner une analyse complète et sérieuse de cette œuvre remarquable à tant de points de vue que de ne pas soulever quelques critiques de détail, ne touchant en rien à l'allure générale du roman et n'ayant qu'une importance relative ; c'est, d'abord, l'emploi répété d'un tour de phrase, créé par les de Goncourt : « *un rien de* » ; ensuite, le souvenir de la *bramée* d'amour de *Sapho*, dans le passage qui parle de « *la plainte uniforme et sourde d'une bête qui râle* ». Ce ne sont là que des taches sans gravité, qui n'ôtent rien au charme général du livre, mais contre lesquelles l'écrivain devra se mettre en garde, pour rester toujours lui et conserver sa saveur de haute et personnelle originalité.

Curieuse, par JOSÉPHIN PÉLADAN. Paris, A. Laurent; 1886. Un vol. in-18 jésus. Illustrations de F. Rops. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre de folie, plein d'éclairs luisants, de zigzags bleuâtres, étincelant de vérités et de bizarreries, d'images superbes et d'idées fantastiques, une opacité de poix où s'engluent les yeux du lecteur, mais où, au plus profond des bitumineux abîmes du style, on découvre des pages d'une saisissante modernité, d'un sensualisme troublant, telle est l'œuvre que M. Joséphin Péladan intitule *Curieuse* et qui forme la deuxième série de *la Décadence latine*. On sent que des lectures diverses ont frotté cette imagination étrange, la jetant de Barbey d'Aurevilly à Eugène Suë, et des théologiens aux chercheurs de la pierre philosophale. Il y a dans ce roman un incroyable pêle-mêle de mysticisme, de magisme et d'aventures de feuilletons ou de cour d'assises. *Les Mystères de Paris* ont fourni à l'écrivain l'idée primordiale de *Curieuse*. Au lieu du prince Rodolphe, c'est une jeune princesse russe qui ira courir les bouges et les mauvais lieux de la capitale, en compagnie d'un jeune homme mystérieux, presque surnaturel, du nom de Nébo. Elle étudiera ainsi tour à tour les mœurs des bandits et celles des étudiants, passera des souteneurs aux gentilshommes et du lupanar au cercle de la haute société, sous un déguisement de jeune homme. Nébo, son guide et son défenseur, sera muni de pilules d'acide prussique, de revolvers et d'aiguilles empoisonnées, avec lesquels il châtiera les criminels et aidera sa compagne à se tirer des pas les plus difficultueux.

Le roman s'interrompt brusquement, au milieu de la page 332, par une virulente attaque contre le ministre de la guerre, coupable d'avoir voulu obliger l'auteur à respecter la loi militaire de 1872 et de l'avoir puni de la prison, comme n'ayant pas répondu, en 1885, à l'appel de sa classe. C'est une bâillure subite où s'engouffre et disparaît la queue du roman. Ce pamphlet d'une trentaine de pages termine bizarrement le livre et donne la sensation d'un crâne atteint de fêlure, dans son heurt contre les nécessités de la vie actuelle. Livre de folie, avions-nous dit en débutant, et cette opinion s'impose plus énergiquement que jamais en terminant la lecture de cette œuvre pleine de qualités et de défauts inhabituels.

L'Œuvre, par ÉMILE ZOLA. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on approche d'une de ces gigantesques agglomérations industrielles qui s'appellent Le Creuzot, Anzin, Saint-Étienne ou de tout autre nom symbolisant le grand centre de travail en ébullition, le labeur acharné de l'homme, ce qui saisit immédiatement les yeux et les oreilles, ce sont les tourbillons de fumée dégorgés par les hautes cheminées, les lueurs d'enfer dont flamboient les vitrages, le rugissement des machines, le déchirement perçant des sifflets, le grand grondement perpétuel des roues et des pistons. Une sueur fumante s'envole de ces ateliers, une senteur lourde de corps humains en activité de travail manuel, un déploiement incessant de force physique luttant de zèle avec la force brutale des chaudières.

Telle est l'impression énorme, saisissante, qui se dégage du nouveau roman d'Émile Zola, ce livre puissant, dont l'intimité trouble, émeut, passionne et effraye, et d'où s'élève aussi cette fumée perpétuelle, d'où s'échappent ces bruits redoutables qui trahissent la lutte ardente, continue. Mais, ici, c'est la vapeur des cerveaux où se débat la pensée aux prises avec l'Art, où bouillonnent et flambent les beaux rêves de gloire et d'avenir, où s'agite, comme dans un creuset toujours chauffé à blanc, l'insatiable et dévorant désir du Beau. Ici, ce sont des cris d'êtres humains, des appels, des désespoirs, des joies, des souffrances, qui retentissent, venant secouer le cœur dans la poitrine et faire frissonner la chair d'une irrésistible contagion de douleur, d'une étroite communauté de sensations avec ces figures si vraies, si apitoyantes, si vivantes, qu'elles s'animent, parlent et agissent sous nos yeux. Ici, ce sont des personnages que nous connaissons tous, que nous voyons tous, autour de nous, vivre et travailler, travailler sans cesse, du travail heureux comme du travail ingrat et désespéré, qu'ils aient nom Claude Lantier, Dubuche, Sandoz, Bongrand, Mahoudeau, Chaîne, Jory, Gagnière ou Fagerolles.

Toute une humanité frémissante, tout un grand morceau de chair palpitante tient dans ces pages, entre le craquant coup de tonnerre qui ébranle et éclaire en même temps l'œuf du vieux Paris, la Cite, l'île Saint-Louis, et cet enterrement à Saint-Ouen d'une simplicité si empoignante, cette disparition d'un être génial dans le hurlant sifflet de la locomotive longeant le cimetière, comme une moquerie de la civilisation, un amer défi de la machine à ce fragile cerveau humain qui n'a pas su résister à l'afflux de la vie. On sent avec quel amour, avec quelle préoccupation de sincérité et de vérité, l'auteur a écrit ce

livre qui renferme, non seulement ses amis, ses compagnons de combat, mais lui-même, un lambeau de sa propre vie, l'important fragment des rudes années de début, de luttes renaissantes, et pour l'existence matérielle et pour l'existence intellectuelle. Aussi, comme il a compris ces désespérés, comme il a souffert lui-même de la souffrance de ces camarades, dont la plaie vive était la sienne, comme il les a étudiés, fouillant leur cœur, leur cerveau, avec une divination dont le secret était en lui, dans l'étude et l'observation qu'il faisait de lui-même ! C'est là, dans ce livre, dans cette autobiographie absolument exacte, qu'on devra chercher l'explication de la puissance et du travail toujours insatisfait de cet écrivain qui passe sa vie à douter de lui et à vouloir sans cesse faire mieux.

Tout le monde connaît le sujet de ce roman, *l'Œuvre*, cette histoire impitoyable et tragique du peintre de génie, dont le génie même fait éclater le cerveau, trop faible pour supporter la pression incessante de la pensée. Les grandes lignes du livre ont depuis longtemps été indiquées, et Claude Lantier deviendra l'inoubliable type du raté de génie, que tue le génie, que dévore son talent même, en présence duquel il se sent physiquement impuissant. Mais ce que l'on ne sait pas, ce qu'il faut lire et saisir, ce sont les admirables détails du roman, les peintures de Paris, brossées avec une furie de couleur, une robustesse de touche qui les gravent ineffaçablement dans l'œil et semblent vous révéler une ville que l'on ignorait et que l'on n'avait jamais aussi bien vue. C'était le cadre magistral qu'il fallait à ce poème de la chair en bataille avec l'esprit, à ces malheureux que l'amertume, les désespoirs, les rancunes, les jalousies finissent par lancer les uns contre les autres comme une bande de bêtes enragées, tout crocs, tout griffes, tout prunelles féroces.

Exquise et lamentable se dresse en face de ces hommes cette délicieuse figure de Christine, si charmante d'amour, de tendresse, de passion battante pour son malheureux Claude. C'est avec un art infini que l'écrivain explique la jeune femme, la montre, d'abord effrayée par la peinture de celui qu'elle aime, instinctivement méfiante, comme si elle prévoyait tout le malheur caché derrière ces toiles terribles ; puis son éducation d'intelligence se fait, elle s'apprivoise, s'habitue, à mesure que, par un effet naturel des trésors de pitié accumulés dans tout cœur de femme bien constitué, son admiration augmente en présence de cette farouche et renaissante bataille de l'homme contre la malchance, contre le sort contraire. Mais aussi, à la fin, quelle haine furieuse contre *l'Œuvre*, contre cette toile peinte qui lui prend, pour commencer, la pensée et le corps, pour finir, la raison et la vie de son mari !

Il faudrait prendre chapitre par chapitre, page par page, pour relever toutes les beautés, toutes les trouvailles heureuses, de mots, d'idées, d'observations, de peintures justes, dont Émile Zola a empli ce roman, d'un jet si viril, d'une cohésion si étroite avec le mouvement en avant de la société, d'une si grande et si parlante vibration humaine. Nous nous contenterons d'en indiquer, pour ceux qui ignorent encore le romancier, l'endroit où il décrit, avec toutes les ressources de son talent, le travail de l'artiste, de l'écrivain qui ne vit plus qu'avec son œuvre, ne pense plus qu'à elle, galope toujours et partout par cette obsession du livre en gésine, oubliant tout ce qui ne s'y rapporte pas, n'ayant pas une seconde de calme, de repos, de satisfaction. C'est une maîtresse étude du cerveau en fusion à mettre auprès des plus beaux morceaux de littérature, d'observation et de pensée : on n'a pas été plus loin dans l'analyse palpable de soi-même.

Dans l'étonnante série des *Rougon-Macquart*, ce roman tiendra une place spéciale, œuvre de vie et de force, œuvre d'amour et de vérité, qui émotionnera et donnera la note saisissante de toute une portion de la poussée nouvelle de l'Art à travers l'humanité contemporaine.

Le Baiser de Maïna, par Robert de Bonnières. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En prenant pour héroïne de son livre une bayadère, c'est-à-dire une danseuse sacrée, une femme touchant à la fois à ces deux côtés dominant de l'Inde, la sensualité physique et la religion, Robert de Bonnières a heureusement réuni en une seule figure, particulièrement attirante et séduisante, l'Inde elle-même.

D'autres ont pu, soit par un simple effort d'imagination méridionale comme Méry, soit par les notes et les lettres d'un journal de voyage comme Victor Jacquemont, nous peindre, avec plus ou moins de vérité, les mœurs et les paysages de cette contrée aux faces si multiples, si différentes, l'auteur du *Baiser de Maïna* a eu, à notre sens, une préoccupation plus précise, plus moderne, se rapprochant davantage de l'observation directe et des procédés d'analyse de notre école littéraire contemporaine. Cela se reconnaît immédiatement dans le choix qu'il a fait du centre de son action, Bénarès, la ville sainte, par les personnages typiques qu'il s'est plu à étudier et à faire mouvoir autour de la bayadère Maïna. L'élément anglais et conquérant, représenté par des officiers de police, le commissaire sir Cuningham, le magistrat Maple, nous montre l'introduction de la loi européenne, de la civilisation sous sa forme judiciaire en opposition avec la barbarie hindoue, synthétisée dans le maharajah Hari-Chandra et son confident Naraïn, dont le fils, le brahme Ram-Sinnh, est l'amant heureux de Maïna; derrière ces personnages principaux, quelques curieux comparses, le barbier Toulsi, Gopal, le frère de la danseuse, Ganga Nath, le juge indigène.

Robert de Bonnières n'a eu la prétention ni de moraliser, ni de tirer des considérants de ce qu'il voyait ; il s'est contenté de peindre, avec une justesse d'expressions et un savoir remarquables, les mœurs qui se déroulaient sous ses yeux. De là cette sobriété

extrême de l'action, ce relief des figures, qui accaparent toute la lumière et se meuvent sans effort, sans fatigue, donnant l'exact tableau de ce qui se passe à Bénarès entre Anglais et Hindous. C'est un bizarre mélange des habitudes et des usages de chacun des deux peuples, vivant ensemble sans se mêler, glissant les uns à côté des autres sans jamais s'unir, les uns avec leur morgue légendaire, leur mépris des barbares, leur correction empesée d'attitude et de costumes, les autres avec leur luxe étourdissant, leurs belles phrases imagées, le respect de la religion et des coutumes sacrées. Les amours passionnées et touchantes de la belle Maïna et du jeune brahme Ram-Sinnh ont une fraîcheur et un brillant qui semblent s'aviver au souffle de cette atmosphère de feu. On suit avec un vif intérêt cette idylle étrange, empreinte d'une grande couleur locale, déroulant au milieu de la civilisation anglaise, la plus formaliste des civilisations, sa senteur embaumante, son parfum sauvage et troublant : Ram-Sinnh et Maïna sont les Manon Lescaut et Desgrieux de l'Inde, un couple d'adorables amoureux donnant ce spectacle exquis de l'amour vrai surmontant tous les obstacles, triomphant de tous les empêchements, et plus heureux enfin que les héros de l'abbé Prévost. Ce livre est une fleur superbe, cueillie sur place par l'auteur et rapportée au milieu de nous pour nous donner le regret et le désir de ces contrées qui semblent des pays de rêve et d'amour.

Madame Bourette, par Saint-Juirs. Paris, Victor Havard ; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît le talent fin et délicat dont Saint-Juirs a fait preuve dans ses précédentes œuvres ; pour écrire *Madame Bourette*, l'écrivain semble avoir encore affiné sa plume et caressé amoureusement ses personnages. L'histoire, très simple, se passant en province, dans une petite ville, est en même temps très touchante et très originale. Les types sont amusants, et le professeur Eudore Bourette rappellera aux lecteurs plus d'un ancien helléniste enragé. Mme Bourette et sa fille sont des figures qui dégagent l'intérêt attendri, l'émotion et la grâce. Nous ne nous étendrons pas sur le sujet du livre, de peur d'en déflorer l'originalité, mais nous conseillerons cette lecture à tous ceux et à toutes celles qui ont le goût des choses élégantes, contées en une langue pure, harmonieuse ; vrai régal de lettré, de dilettante et d'amateur, *Madame Bourette* plaira à tous. G. T.

Bibliothèque des mères de famille. Paris, Firmin Didot, éditeur. Une série de volumes in-18 jésus, brochés. — Prix : 2 fr. 50.

Le nom de Mme Emmeline Raymond est bien connu des femmes qui lisent la *Mode illustrée*. Voilà de nombreuses années qu'avec un goût éclairé elle dirige cette revue féminine. Les romans que publie la *Mode illustrée* sont d'une lecture honnête et attrayante, inspirés par une pensée morale qui permet de les mettre dans les mains de toutes les jeunes filles. Ce sont ces romans qui constituent la *Bibliothèque des mères de famille*, éditée sous la direction de Mme Emmeline Raymond par la librairie Didot.

Cinq volumes ont récemment paru. D'abord *Mademoiselle Bréval*, par P. de Lalong, récit rapide, auquel nous n'adressons qu'un reproche, c'est de donner à croire trop facilement aux jeunes filles qui se livrent à la peinture sur soie ou sur porcelaine que leur petit talent d'amateur peut sérieusement leur rapporter un jour la fortune ou tout au moins l'aisance. Que d'illusion on entretient chez ces malheureuses enfants poussées vers les carrières artistiques ! Montrez leur donc plutôt que ces arts d'agrément ne sortent pas du domaine de l'agrément, et que les arts utiles, trop dédaignés, seront leur véritable ressource ; encouragez-les à apprendre l'art de fabriquer un chapeau élégant, simple et peu coûteux, à couper et à bâtir une robe, etc.

Un lâche est un roman anglais de lady A. Noël, traduit par A. Chevalier ; histoire attachante, personnages sympathiques ; *le Mari de Simone*, par George de Vallon, fait pendant au *Mari d'Iantke*, imité de l'anglais par Mme Berthe Neuilliès. Enfin, *Deux mariages* sont l'œuvre de M. Paul Bonhomme, auteur des *Récits de l'oncle Paul*, qui ont paru chez l'éditeur Quantin, et de *la Dame au peignoir bleu*. PZ.

Trois nouvelles chinoises, traduites par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys. Ernest Leroux, éditeur. Paris.

Les trois nouvelles chinoises dont M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys nous donne la traduction forment un des derniers volumes de la bibliothèque orientale elzévirienne éditée par M. Leroux. Le goût est de plus en plus à la littérature orientale. Et c'est avec raison que l'on pense trouver dans ces productions littéraires, mieux que dans n'importe quel voyage, une physionomie exacte des mœurs curieuses de ces peuples.

Ces contes sont tirés d'un recueil très populaire en Chine, le *Kin-Kou-Ki-Kouan*, ou aventures extraordinaires des temps anciens et modernes. Ce recueil renferme quarante nouvelles, dont une quinzaine sont traduites en Europe.

L'*Alchimiste* est le premier des trois ; il aurait bien dû paraître quand la mode était encore à la pierre philosophale.

Le second : *Comment le ciel donne et reprend les richesses*, fait voir combien les Chinois croyaient à la métempsycose. Le troisième : *le Mariage forcé*, est bien le plus intéressant au point de vue des mœurs. Il nous initie complètement au mariage chinois, dont les rites sont assez différents de ceux des autres peuples orientaux, des Hindous entre autres.

Quelques autres nouvelles du *Kin-Kou-Ki-Kouan* existent en français, traduites par MM. Th. Pavie et Saint-Julien. La plus intéressante de toutes peut-être : *le Vendeur d'huile qui seul possède la reine de beauté*, ou splendeurs et misères des courtisanes chinoises, a été publiée par M. Gustave Schlegel. C'est comme

un complément à la sixième partie des *Kama-Sutra*. Vous y trouverez de très curieux détails que vous n'aurez pas même en allant en Chine.

L'imprimerie Lahure a publié une édition illustrée par Poirson de la *Matrone du pays de Song*, du même recueil. E. L.

Sascha et Sasohka. *La mère de Dieu*, par Sacher Masoch. Nouvelles traduites de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par Mlle Strebinger. Paris, Hachette et Cie; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Ces deux nouvelles du romancier Sacher Masoch, déjà fort connu chez nous, sont bien choisies pour ajouter à ce qu'on sait de la nature et de la direction de son talent. L'une et l'autre sont des études de mœurs des paysans de la Petite-Russie; la première est l'histoire d'un fils de prêtre qui s'enamoure de la fille d'un noble polonais des environs, et parvient à lui faire accepter le bonheur dans la médiocrité. L'autre, *la Mère de Dieu*, est d'une puissance étrange et troublante. Cette jeune mystique, qui se croit la personnification de Dieu sur la terre, et que tous ceux de sa secte adorent avec tremblement, est une figure que nous ne pouvons, nous autres Occidentaux, comprendre que grâce au raffinement de notre sens critique, mais qui nous ouvre des vues inattendues sur l'état des esprits dans une partie de l'Europe avec laquelle nous aurons de plus en plus à compter. Je n'analyserai pas l'action, dramatique et vraiment terrible, dans sa naïveté religieuse. Il me suffit de signaler cet ouvrage de Sacher Masoch comme un des tableaux les plus saisissants que je connaisse de l'empire que prend le fanatisme sur les âmes, à commencer par l'âme de celui ou de celle qui en est l'objet.

La traduction a toute la saveur d'un original. Je n'en puis garantir la fidélité absolue, n'en ayant pas fait la comparaison avec le texte; mais elle donne bien l'impression que donnerait la lecture du texte lui-même, et c'est, dans une traduction faite pour être lue par tous, l'essentiel et le plus qu'on puisse exiger.

Bartek vainqueur, par Sienkiewicz. Traduit du polonais par Neyrond. Introduction par T. de Wyzerva. Paris, A. Laurent; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je trouve, en quelques lignes, dans l'introduction mise par M. T. Wyzerva en tête de ce volume, l'analyse de *Bartek vainqueur*, et je me ferais scrupule de ne pas en profiter avec mon lecteur. « Bartek l'imbécile, un paysan polonais de la Posmanie, est allé, avec ses compatriotes, faire la guerre aux Français; il s'est battu vaillamment, un peu par lâcheté, un peu parce qu'il était ivre, mais surtout parce qu'il s'imaginait que les Français étaient des Allemands, et pires que les Allemands de son pays. Le voilà revenu dans les villages polonais, vainqueur, presque décoré, ivrogne affreusement et paresseux. Il maltraite sa femme, néglige son champ, et, parce qu'il a voulu corriger un instituteur allemand, les magistrats prussiens le condamnent à la prison, comme s'il n'avait pas battu les Français à Gravelotte et à Sedan. Puis on l'oblige à voter pour le candidat prussien. Et le pauvre Bartek doit enfin perdre son champ, sa maison; chassé de son village, il va s'enivrer ailleurs, misérablement, et méditer aux inconvénients de cette victoire prussienne qu'il a aidée. »

Plusieurs autres nouvelles complètent le volume. L'une, *le Gardien du phare*, est tout à fait remarquable. Mais, comme le dit M. T. de Wyzerva, le « joyau », c'est *Bartek vainqueur*. Il faut féliciter M. A. Laurent, l'éditeur de cette « nouvelle bibliothèque internationale », de l'intelligence et de la largeur d'esprit qui président au choix des ouvrages qu'il a fait jusqu'ici entrer dans sa collection. B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Contes de derrière les fagots, par Armand Silvestre. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18 carré, illustré. — Prix : 5 francs.

Melcy, par Noël Blache. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Séduite ! par Raphaël Lightone. Paris, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Dernier des Parthenay, par Pierre Delcourt, Jules Lévy, éditeur. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Ténor, par Georges Nazim. Un vol. in-18. Chez Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Madame la Vierge, par Frédéric Rouquette Un vol. in-18. Chez A. Ghio. — Prix : 3 fr. 50.

Madame la Connétable, par Charles Buet. Chez Giraud et Cie. Un vol. in-18 carré. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme du député, par Léopold Stapleaux. Un vol. in-18. Chez Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

L'Abandonné, par Jules de Gastyne. Un vol. in-18. Chez Giraud et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Un bandit amoureux, par Henri Augu. Un vol. in-18. Chez Dentu. — Prix : 3 francs.

La Foire aux écus, par Alphonse de Bernard (A. de Calonne). Un vol. in-18. Chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50

Une victime du krack, par Léopold Stapleaux. Chez Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

L'Amour de Babel, par Pierre Véron. Un vol. in-18. Chez Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le Petit Marquis, par Willia. Un vol. in-18. Chez Perrin et Cie, librairie Didier. — Prix : 3 fr. 50.

Charades en action pour salon, par Paul Bonhomme, Librairie théâtrale, 14, rue de Grammont. — Prix : 3 fr. 50.

Marcel Campagnac, par Francis Malvil Chez Plon et Nourrit. In-18. — Prix : 3 francs.

Thérèse Valignat, par Charles Mérouvel. Paris, Cohen, frères. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Loup dans la bergerie, par Alfred Destournelles. Paris, Perrin et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Thérèse Buisson, par A. Mathey. Un vol. in-18. — Paris, Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Les Sœurs ennemies, par Paul Dumas. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Mémoires de Louise Michel, écrits par elle-même. Tome Ier. Paris, F. Roy. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Duchesse Ghilaine, par Forsan. Paris, Paul Ollendorff Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Régiment où l'on s'amuse, par Théo-Critt. Chez Marpon et Flammarion. In-18 illustré. — Prix : 5 francs.

Belle amie, par Louis Germont (rose thé). Paris, Dentu. Un vol. — Prix : 3 francs.

La Foire aux conseils, par Ch. Leroy. Illustrations de Ferdinandus. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

L'Impossible, par Étincelle. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

Contes sans « qui » ni « que », par Henry de Chennevières. Paris, Frinzine et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Chignon d'or, par Édouard Ducret. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Pages retrouvées, par EDMOND et JULES DE GONCOURT. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Oh! la délicieuse, l'exquise, la séduisante chose que ces *Pages retrouvées* des deux frères de Goncourt, publiées par le survivant! Comme elles donnent bien l'essence même de leur talent, l'arôme particulier de leur style, la notion exacte de leur nature complexe, possédant si parfaitement le XVIIIe siècle, et, en même temps, se montrant si étonnamment, si réalistement moderne !

Explique-t-il assez nettement leur merveilleux tempérament d'artistes, ce livre plein de couleur, de paillettes, d'aquarelles et d'esquisses peintes avec un brio sans pareil? Disent-elles bien leur passion de littérature, leur soif d'exprimer d'un mot juste ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent, ce qu'ils admirent, ces pages charmantes et curieuses, qu'il eût été si grand dommage de ne pas connaître du vivant de l'écrivain, et qui sont l'amusant embryon de tout ce qui se débattait à l'origine dans le cerveau de ces deux grands maîtres des lettres françaises?

Ce sont tantôt de simples notes prises du bout du crayon, comme le *Voyage à Alger*, de vrais souvenirs de peintres, où l'on sent déjà la plume des écrivains dans la description typique des choses vues et indiquées éloquemment d'un mot, d'une phrase plantée comme une silhouette de figure, un profil de coin de pays; tantôt un dessin plus ferme, plus arrêté, comme *l'Arrivée à Naples*, fragment d'un livre qui devait s'appeler *l'Italie la nuit*, avec tout un scénario en vingt-huit paragraphes, des sujets napolitains que les auteurs devaient traiter et développer successivement. A lire ces lignes pleines d'originalité, cherchant toujours le côté neuf et artistique des objets, on regrette que les de Goncourt n'aient pas donné suite à leur projet. Cela eût ajouté à leurs œuvres un volume absolument particulier, comme couleur et comme allure, un livre de voyages qui eût été le livre qui n'existe pas, celui dont la fantaisie et la réalité eussent tranché sur les œuvres les plus connues et les mieux faites. Le seul fragment important qui puisse en faire juger est celui intitulé *Venise la nuit*, où ils ont donné l'essor à la fantaisie la plus folle et la plus étonnante. Il y a là tout un rêve qui dit mieux Venise que la peinture la plus réelle; c'est Venise même dans sa gloire irradiée, dans son mirage éblouissant, dans l'impression fantasmagorique qu'elle vous fait, cette ville du rêve et de l'art, cette ville des surprises et des joies de la pensée. Nul n'a compris comme eux le sens et la vision de Venise; c'est une page éblouissante qui restera comme resteront ces verreries admirables qui sont le triomphe des verriers vénitiens. Puis ce sont *les Poésies en prose*, des études sur Gautier, Alphonse Daudet, Daumier, des nouvelles ciselées avec un art parfait comme *Monsieur Chut*, des fragments d'une observation étonnante comme *le Voyou*, un continuel mélange d'art et de poésie, de fantaisie et de réalité, d'esprit et d'observation qui font de ce volume le véritable œuf d'où sont sorties tant d'œuvres admirables qui ont placé Edmond et Jules de Goncourt à la tête de notre littérature. Gustave Geffroy, dont les études critiques ont fait l'écrivain le plus apte à juger de tels maîtres, a écrit pour *Pages retrouvées* une préface qui est peut-être ce qu'on a fait de mieux en ce genre. On

sent qu'il a été brillamment inspiré par la lecture et l'analyse raisonnée de ces merveilleux fragments.

G. T.

Recueil sur la mort de Molière (*Nouvelle collection moliéresque*). Un vol. in-12. Paris, Jouaust, XII-92 pages.

M. Paul Lacroix devait, si la mort ne l'avait surpris, donner, dans sa *Nouvelle collection moliéresque*, un *Recueil sur la mort de Molière.* M. Georges Monval, chargé par les éditeurs Jouaust et Sigaud de donner suite à la pensée du maître regretté, vient de publier le petit volume qui contient le *Recueil* promis. Il a divisé d'une manière méthodique les pièces réunies ainsi qu'il suit : *Actes relatifs à la mort de Molière :* — Requête à l'archevêque de Paris; — Extrait des registres de l'archevêché portant la décision de l'archevêque; — Acte d'inhumation; — Lettre à l'abbé Boyvin; — Extrait du registre de Lagrange; — *Deux placards sur la mort de Molière; — Sur la mort imaginaire et véritable de Molière* (neuf pièces, dont sept épitaphes); — *Épitaphes* (épitaphes françaises, épitaphes latines du P. Vavasseur et autres); — *Vers sur la mort de Molière* (Boileau, Boursault, Regnard, etc.); — *L'Ombre de Molière et son épitaphe,* par Dassoucy; — Inscriptions sur des portraits gravés de Molière; — *Pièce de vers trouvée sur le tombeau de Molière; — Inscription du tombeau au Père-Lachaise; — Catalogue des épitaphes, épigrammes, madrigaux, sonnets,* etc., *sur la mort de Molière, avec les indications des sources et les attributions.*

Cette énumération suffit pour permettre d'apprécier l'intérêt que présente ce petit volume, où se trouvent réunies des pièces qu'on aurait à chercher dans un grand nombre d'ouvrages.

Nous avions communiqué à M. Monval une copie contenant, outre les poésies latines du P. Vavasseur, un grand nombre d'épigrammes françaises tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux. M. Monval ayant perdu, dit-il, notre copie, nous avons le regret de ne pouvoir vérifier si son recueil est plus ou moins complet que le nôtre, ou si le nôtre ne contenait pas quelques intéressantes variantes.

Molière inconnu, sa vie, tome Ier (1622-1646), par AUGUSTE BALUFFE. Un vol. in-16. Paris, Perrin; 1886 (Librairie académique).

L'ouvrage de M. Baluffe a le très grand tort de nous laisser Molière beaucoup plus inconnu après qu'avant la lecture. Rien ne serait mieux fait que cet étrange volume pour jeter le trouble dans l'esprit de ceux qui connaissent le mieux la vie de Molière, s'ils ne s'apercevaient bien vite que toute l'érudition de l'auteur est compromise par ses dévergondages d'imagination. Il est impossible d'accumuler plus de faits pour en tirer des déductions ou plus suspectes ou plus erronées. Tout ce qu'il est possible de grouper d'à peu près se mêle à des données exactes pour former un salmigondis confus duquel il est impossible de rien retenir. Les rapprochements les plus inattendus s'y pressent en désordre, s'y croisent, s'y mêlent, s'y embrouillent, et si bien qu'il est impossible de s'y reconnaître.

L'auteur n'a pu faire ce qu'il a fait qu'avec un travail considérable, dont il faut lui savoir gré. Mais pourquoi l'a-t-il fait comme il l'a fait? Pourquoi tant de conséquences forcées, de conclusions inadmissibles? L'homme d'imagination a tué chez lui l'érudit.

Un second volume doit suivre celui-ci : nous prions M. Baluffe d'indiquer exactement toutes les sources où il a puisé ses documents, et de nous donner une table des noms propres cités dans l'ouvrage.

Nous osons le prier aussi de corriger plus soigneusement ses épreuves : nous ne connaissons pas un livre aussi riche en fautes d'impression.

On trouvera peut-être notre critique bien écourtée: mais chaque page, chaque ligne, chaque mot appelle la controverse; forcé de nous restreindre, nous avons dû nous en tenir à une appréciation générale.

CH.-L. L.

La Lanterne, par HENRI ROCHEFORT. Paris; 1868. Victor Havard, éditeur.

Qui ne se souvient de *la Lanterne* de Henri Rochefort, ce pamphlet formidable, unique dans son genre, si terrible qu'il fit craquer le trône d'un empereur et causa la chute d'un gouvernement affermi par dix-sept années de despotisme absolu. S'il eut des effets aussi extraordinaires, des conséquences aussi graves, c'est qu'il est écrit dans une langue particulière, apte à tous, avec cette forme de raillerie aiguë qui pénètre, de gouaillerie mordante qui a fait de son auteur le premier des pamphlétaires, le plus populaire des écrivains. Aujourd'hui réunies en volume par l'éditeur Victor Havard, ces treize premières *Lanternes,* dont les dernières furent saisies et devinrent aussitôt introuvables, reprennent à la lecture toutes leurs qualités d'esprit, d'à-propos, leur morsure de vitriol et sont la fidèle image d'un temps inoubliable. C'est de l'histoire documentaire, amusante comme un roman, et le lecteur retrouve sur ses lèvres le rire irrésistible qui, en 1868, alla retentir en plein cœur de l'empire, lui prédisant la chute prochaine.

Jean-Paul Richter. — Œuvres diverses. — Étude et traduction par ÉMILE ROUSSE. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Longue, longue, l'étude consacrée à Richter, par M. Émile Rousse; assurément elle est consciencieuse, l'auteur n'a rien omis, pas même une pièce de vers de Casimir Delavigne, qu'il rapporte, dit-il, en l'honneur de ses lointains souvenirs, parce que le poète français et le poète allemand se sont rencontrés dans cette description des limbes ; pas même un analyse du *Titan,* roman de Richter, qui, avoue ingénieusement M. Rousse, « a paru longue, peu divertissante, je dirai même ennuyeuse, à des juges impartiaux et par malheur très compétents ».

Nous n'ajouterons rien à cet aveu dépouillé d'arti-

fice, sinon que par bonheur les nombreuses pages consacrées à Jean-Paul par M. Émile Rousse ne sont pas toutes aussi peu intéressantes. Il y a quelques bonnes choses à glaner dans ce champ, où la herse aurait bien dû passer et arracher les herbes parasites.

La partie capitale des œuvres traduites par M. Rousse, c'est le roman de *Quintus Fixlein*, simple histoire d'une humble famille, de douces et paisibles amours. « On a souvent, dit le traducteur, comparé cette histoire au *Vicaire de Wakefield* et à *Hermann et Dorothée;* c'est, il est vrai, le même genre, mais à quoi bon les comparer ? S'ils se ressemblaient, chacun des auteurs ne serait pas profondément original. » — Le roman de Jean-Paul est incorrect, parfois confus, ne vise pas à l'élégance ; détails inutiles, parenthèses, digressions, tout y abonde ; grande dame et jardinier, commandant de dragons, maître d'école, boucher et recteur, chacun y parle sa langue, rude parfois, tout à fait étrangère à la langue des dieux. Tout est fantaisiste et touffu, de fond et de style.

M. Émile n'en eut que plus de mérite à affronter la sévère besogne de traduire un pareil roman. Sachons-lui-en gré.

Il a complété son volume en faisant dans notre langue de petits écrits de Jean-Paul, articles de journaux ou de revues, dont quelques-uns sont empreints de la verve mordante, caractère spécial de l'auteur allemand.

La Charité privée à Paris, par Maxime du Camp, de l'Académie française. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, éditeurs ; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Paris a son historiographe, — un historiographe volontaire, qui s'est attaché à son sujet par un amour et une curiosité également infatigables : M. Maxime du Camp, en écrivant *la Charité privée à Paris*, ne fait que continuer l'œuvre considérable, instructive et intéressante consacrée à l'organisme de la capitale.

Ce livre est réconfortant. On entend si souvent gémir sur l'indifférence et l'égoïsme de nos contemporains et flageller leurs vices, que c'est une récréation intime, une sorte de réconciliation avec l'espèce humaine d'assister au développement large et puissant, quoique toujours insuffisant, des institutions charitables fondées par l'initiative privée. Presque toujours, c'est un cœur simple, naïf, dépourvu de moyens matériels, mais fort de l'énergie du bien et chaud de la flamme de la charité, qui commence humblement l'œuvre de secours ; et le zèle infatigable, le dévouement sans cesse en éveil parviennent à agrandir, à multiplier les bienfaits.

Il suffit de citer les principales fondations d'assistance sociale que M. du Camp nous fait connaître en détail pour se rendre compte de la générosité secrète de la population parisienne : les Petites Sœurs des pauvres, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, l'Orphelinat des apprentis, les Dames du Calvaire, l'Œuvre des jeunes poitrinaires, les Sœurs aveugles de Saint-Paul, l'Hospitalité du travail, l'Hospitalité de nuit, la Société philanthropique. Le bien que répandent ces fondations est merveilleux. Et l'on ne peut manquer de s'éprendre d'admiration pour ces âmes si compatissantes qui s'ingénient à soulager le corps et à guérir l'âme des abandonnés, des déshérités, des déchus de ce monde.

La charité est un élément nécessaire de la vie sociale. Comme on l'a fort justement dit, c'est un préservatif contre les convulsions sociales, que le chancelier Bacon appelait les révoltés du ventre. La misère n'est pas une quantité négligeable ; elle est un dissolvant des mœurs et un levain de révolution. La société, en organisant la charité, obéit non seulement à une loi supérieure de la raison et du cœur, à un sentiment de fraternité, mais à l'instinct de conservation et au conseil éclairé de l'intérêt. « Que sont les millions que dépense l'Assistance publique en regard des périls que créeraient à la sécurité de Paris les 350,000 individus qu'elle secourt tous les ans ? Le jour où l'Assistance publique disparaîtrait, les trottoirs seraient envahis par les infirmes, les maladies épidémiques s'empareraient de la ville, l'infanticide étranglerait les nouveau-nés illégitimes, et l'émeute enfoncerait la porte des boulangers. »

Mais la charité publique, par cela même qu'elle doit être réglementée, est restreinte ; par cela même qu'elle s'exerce à l'aide d'un budget déterminé, elle doit circonscrire son œuvre. Le bien qu'elle fait resterait un coefficient presque nul si la charité privée ne venait à côté d'elle accomplir tout ce que l'autre ne peut réaliser. Elle le réalise avec d'autant plus de grandeur et de beauté que son action n'émane pas d'un calcul, fort sage assurément, mais qui, étant un calcul, reste un motif supérieur : le dévouement et l'aumône des particuliers procèdent de la charité pure, de l'amour du prochain et du sentiment du devoir désintéressé.

Les monographies qui constituent le livre de M. du Camp sont de la morale en action ; ce livre est fait pour répandre la contagion du bien. Positivement à le lire on se sent entraîné par l'exemple : c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un livre.

Ajoutons qu'il est loin d'être ennuyeux ; que faut-il de plus pour en assurer le succès ? PZ.

The Choice of Books and other literary Pieces, by Frederic Harrison. London, Macmillan and C°; 1886. Un vol. in-8°.

M. Frederic Harrison connaît mieux la France que la France ne le connaît. Sans avoir la moindre idée d'établir aucun parallèle, je peux bien dire que M. Harrison y gagne et que nous y perdons. C'est, en effet, un des esprits les plus vigoureux de l'Angleterre contemporaine. Il a longtemps été, — il l'est peut-être encore, — un des rédacteurs les plus brillants du *Daily News ;* c'est une bonne fortune pour une revue que de publier un morceau signé de ce nom ; enfin, il est un des chefs les plus autorisés de l'école comtiste ; — car, si Auguste Comte a laissé dans sa patrie des positivistes en proie au schisme, il a, en Angleterre, des

disciples ne relevant que de lui et s'honorant de son nom.

Le volume que j'ai sous les yeux est, comme son titre l'indique, un recueil d'études littéraires, dont quelques-unes sont inédites, mais dont la plus grande partie a déjà été publiée dans des revues ou des journaux d'Angleterre ou d'Amérique. Quelques-uns de ces morceaux, comme la Lettre à M. Ruskin, l'Ouverture des cours de justice à Burlington House, Londres historique et d'autres, sont d'un intérêt trop exclusivement anglais pour que j'aie à en entretenir nos lecteurs. J'en excepte l'essai satirique intitulé *The Æsthete,* qui vaut la peine d'être lu en un moment où l'épithète *æsthetic* remplace, dans l'argot de la *fashion* française, les termes si ingénieux de *bécarre,* de *pschutt* et de *vlan.*

Avant d'arriver à l'étude capitale du recueil, je dois signaler une revue comparative des histoires de la Révolution française, une critique spirituelle et mordante de *Lothair,* le dernier roman de Benjamin Disraëli, devenu lord Beaconsfield, des pages intéressantes sur Carlyle à propos de sa vie écrite par M. Fronde, et sur George Eliot à propos de la biographie qu'a publiée d'elle son mari, M. Cross, et surtout un travail sur saint Bernard et son influence au XII[e] siècle. Cette figure du fondateur de Clairvaux a frappé fortement M. Harrison. Pour lui, saint Bernard est l'homme du XII[e] siècle, celui qui domine et conduit tout. Je ne songe pas à le contredire; mais j'avoue que je suis rebelle à l'enthousiasme qui lui fait écrire que la vie et l'œuvre de saint Bernard offrent « des éléments de beauté et de grandeur dont l'histoire tout entière de la civilisation ne possède pas de type aussi parfait ».

La préoccupation religieuse, particulière aux plus fidèles adeptes de Comte, se retrouve ici et dans bien d'autres endroits du volume, et a pour résultat, à mes yeux du moins, de fausser un jugement naturellement plein de vigueur, de justesse et de netteté. Mais cette question m'entraînerait trop loin, et c'est à peine s'il me reste l'espace nécessaire pour dire deux mots du morceau le plus important du livre, *l'Essai* sur le choix des livres : *The Choice of Books.*

La thèse que soutient M. Harrison est que le développement excessif et toujours croissant de la production littéraire finira, si l'on n'y prend garde, par tuer en nous le sens littéraire et le goût. Rien n'est périlleux pour la santé de l'esprit comme de lire sans choix tout ce qui paraît, parce que c'est nouveau. Mieux vaudrait mille fois ne jamais ouvrir une nouveauté, et s'en tenir à ces grandes œuvres, consacrées par le suffrage des siècles, qui commencent à Homère et finissent, en passant par Dante, Shakespeare et Corneille, à Byron, Gœthe et Victor Hugo. M. Harrison développe cette thèse en un style d'une énergie singulière et avec une force et une pénétration de pensée qui montrent qu'il a longuement médité sur ce sujet. Comte l'avait d'ailleurs indiqué, et le disciple ne fait que construire ici, mais de main d'architecte, un édifice laissé par le maître en projet dans ses cartons.

Je n'irai point contre sa doctrine. Ce n'est pas quand on est, par profession, obligé de lire tant de livres nouveaux, qu'on donnera tort à celui qui voudrait qu'on ne lût que les chefs-d'œuvre anciens. Je ferai cependant mes réserves, puisque, si le théorie de M. Harrison passait, par impossible, dans la pratique commune, des pages aussi remarquables que les siennes resteraient ignorées, et sa parole retentissante ne serait plus qu'une voix *clamans in deserto.*

B.-H. G.

POÉSIES

Les Voix errantes, par Pierre Gauthiez. Poésies (1879-1885). Paris, Alphonse Lemerre; 1886. Un vol. in-12.

Ce ne sont point des vers de facture ni des vers de parnassien. Ils n'ont pas été improvisés pour telle ou telle circonstance; ils n'ont pas été polis, ciselés, émaillés et sertis par des mains de joaillier et de lapidaire. Ce sont simplement des vers comme on en fait quand on est poète et que quelque émotion vous point le cœur.

L'instrument de M. Pierre Gauthiez est un peu vieux peut-être; il rend parfois des sons dont nos oreilles sont déshabituées, et qui nous surprennent comme un écho inattendu des harmonies oubliées de nos grands poètes d'il y a quarante ans. Je ne saurais m'en plaindre, car j'y ai pris grand plaisir. Tous les tons, d'ailleurs, et presque tous les genres ont leur place dans ce recueil. Il n'est pas jusqu'au conte en vers, aû fabliau de nos lointains ancêtres, qu'on ne retrouve dans la jolie pièce intitulée : *Au bon vieux temps.* L'amour, la rêverie, l'esprit des voyages, les souffrances de l'être humain, les tristesses et les joies de la nature, la sympathie universelle et, par places, un souffle patriotique, vigoureux et chaud, animent et inspirent ces pages, dont il faudrait citer la plupart pour donner du poète une idée fidèle. Je m'en tiens, faute d'espace et à regret, aux vers suivants tirés d'une pièce intitulé *le Coq :*

Cocorico! chante à l'aurore,
Oiseau des aïeux, coq gaulois!
Hardiment, de ta voix sonore
Chante le gai rayon qui dore
Cocorico! les champs, les bois.

Il nous dit, ton chant d'espérance :
« Alerte! assez dormi! debout!
Le jour vient! Le travail commence! »
— Toujours, sur la terre de France,
Cocorico! chante! et surtout

Quand, au lieu de l'aurore blanche,
Tu verras poindre un jour sanglant,
Chante bien, coq de la revanche !
Chante à plein cœur, de ta voix franche !
Puis viens à nous, en t'envolant.

Dans la lutte, dans la bataille,
Sur les drapeaux aux trois couleurs,
Plus haut que poudre et que mitraille,
Comme à l'heure où l'aube tressaille,
Hardi ! chante les jours meilleurs !

Ferme, à travers la lutte noire
Chante ! et puis, aux jours radieux,
La crête au vent, ivre de gloire,
Tu nous sonneras la victoire,
Cocorico ! coq des aïeux !

B.-H. G.

Répliques enfantines, par Adolphe Carcassonne. Un vol. in-18-jésus. Paris, Ollendorff, éditeur; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

M. Carcassonne nous présente ces *Répliques enfantines* comme d'authentiques mots d'enfants qu'il s'est borné à mettre en œuvre. Il a tâché de leur conserver leur accent naïf et leur drôlerie naturelle.

Il en est d'assez jolies, parmi ces piécettes, qui sont comme une suite à *la Comédie enfantine* de M. Ratisbonne, et, il faut l'avouer, une suite un peu inférieure. Pendant que j'en suis aux aveux, j'ajouterai que les naïvetés mises en rimes par M. Ratisbonne ne m'ont jamais beaucoup ravi, même quand j'étais plus jeune et plus... innocent. C'est qu'apparemment j'ai été corrompu de bonne heure et incapable de goûter le charme de cette poésie spéciale. Il se trouve cependant des parents pour s'extasier sur ces babioles, parce qu'ils se disent : « Mon fils ou ma fille en disait autant. » C'est à ceux-là que je pense donner de la joie en citant *le Cheval de bois* de M. Carcassonne :

— Je suis depuis longtemps bien sage, tu le vois,
Je mérite un cheval de bois;
Tu vas l'acheter, je l'espère.
Sois gentil pour moi, petit père,
Je travaillerai mieux et plus
Lorsque j'aurai monté dessus.
Le père dit, un peu morose :
— Je ne puis acheter, mon enfant, chaque chose
Qui te passe ainsi par l'esprit.
— Va, je te gâterai, dit Bébé qui sourit,
Et je t'achèterai ce qui pourra te plaire
Lorsque je serai grand, cher père,
Et que, toi, tu seras petit...

Il y a meilleur que cela dans le volume de M. Carcassonne, il y a pire aussi. En somme, dans un genre étroit, il fait preuve de qualités étendues. PZ.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Carnot, l'organisateur de la victoire, 1792-1815, par A. Picaud. Paris, Charavay frères; 1885. Un vol. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

« Ceci n'est pas une œuvre originale. Nous ne prétendons pas avoir trouvé des idées nouvelles. Écrivant surtout pour la jeunesse, nous nous sommes borné à réunir des documents épars et à les coordonner... Nous n'avons rien créé. Il nous suffit d'avoir remis en lumière, sous tous les points de vue, une grande et noble figure de la Révolution. »

On ne saurait donner une plus juste idée du travail exécuté par M. A. Picaud. Cette appréciation, qui est la sienne, a le double mérite d'être parfaitement exacte, et de permettre de juger les ressources de style dont l'auteur disposera pour rédiger sa compilation.

Quoi qu'il en soit, l'intérêt des faits en eux-mêmes est tel, dans cette gigantesque épopée où se déroule l'héroïsme des luttes révolutionnaires et des guerres contre l'Europe ameutée, qu'il est difficile de ne pas lire d'un trait tout ce livre. C'est un bon travail de vulgarisation, et la haute figure de Carnot est désormais accessible à tous.

Dans la collection Charavay, l'illustration joue, à bon droit, un grand rôle. Rien de meilleur que de parler aux yeux des enfants en même temps qu'à leur esprit. Mais quand on parle aux enfants, il faut toujours que ce soit en bon langage, et les illustrations de ces utiles volumes ne sont trop souvent que des images d'Épinal perfectionnées. B.-H. G.

Journal du général Gordon. — Siège de Khartoum. — *Préface,* par Egmont Hake. Traduit de l'anglais par M. A. B. Avec *Notes et Documents* inédits, un portrait, deux cartes et dix-huit gravures, d'après les croquis de l'auteur. Un vol. in-8° de XLIII-456 pp. Paris, Firmin-Didot; 1886.

Le Livre, dans la livraison du 10 septembre 1885, rendant compte du *Journal du général Gordon à Khartoum*, d'après l'édition anglaise (Kegan Paul,

Trench and C°), exprimait le vœu que cet admirable testament d'un héros fût traduit en français et prît place dans toutes les bibliothèques militaires. La première partie de ce vœu étant maintenant réalisée, après avoir parcouru de nouveau dans le texte français les six fascicules sauvés de ce journal, nous souhaitons d'autant plus vivement qu'il en soit de même de la seconde. De tels exemples de force d'âme, de sang-froid, de prévoyance, de courage, d'abnégation, d'humanité, d'esprit, de gaieté, d'amour de sa patrie, dans les circonstances où se trouvait Gordon à Khartoum, ne sauraient être trop répandus.

Alors nous conservions encore l'espérance que la première partie du *Journal de Gordon*, tombée aux mains du Mahdi, pourrait être retrouvée. Depuis, la mort de ce personnage a bien diminué les chances d'une telle découverte. C'est une perte douloureuse. Même mutilé, le livre reste extrêmement précieux; il faut savoir gré à la librairie Firmin Didot de l'avoir mis entre les mains du public français. Nous ferons cependant une réserve, — très légère d'ailleurs, — au sujet de la traduction.

Le général ne ménageait pas les critiques les plus sévères, — trop justifiées depuis par les événements, — contre les ministres de la reine Victoria; il nous semble que le traducteur, M. A. B., a quelque tendance à en atténuer la rudesse, non comme sens, mais dans les mots, et en affaiblit ainsi l'expression énergique.

E. C.

Mémoires inédits de Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise, suivis de ses *Pensées inédites,* écrites par Henri III, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et précédés de la *Vie publique et privée de Henri de Mesmes,* avec notes et variantes, par Édouard Frémy, premier secrétaire d'ambassade. Un vol. in-12. Paris, Ernest Leroux.

M. Édouard Frémy apprécie en ces termes l'ouvrage dont il s'est fait l'éditeur : « C'est tout à la fois le journal d'un magistrat, d'un diplomate et d'un lettré, qui ne prit la plume, il y a trois siècles, que pour leguer à son fils le fruit de son expérience. Dans cet ouvrage, la forme n'est pas moins digne de remarque que le fond. On y reconnaît l'esprit fin et solide de l'homme dont l'éloquence, d'après Scévole de Sainte-Marthe, surpassait celle des orateurs de son temps et que Le Laboureur a qualifié de « très grand, habile et subtil personnage d'Estat ». Le morceau capital de ce volume, — tant pis pour la modestie de M. Frémy, me paraît être la vie de Henri de Mesmes, racontée par l'éditeur de ses *Mémoires.* C'est une page d'histoire anecdotique pleine d'intérêt, et que devront consulter tous ceux qui, ayant à formuler un jugement sur Henri III et sa cour, seront curieux de se faire une opinion personnelle et ne se contenteront pas, pour aller à leur but, de patauger dans la commune ornière. Non pas que les *Mémoires* ne méritent d'être publiés; Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise, podestat de Sienne, diplomate, conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes au conseil d'État, chancelier du roi de Navarre et de la reine Louise de Lorraine, etc., etc., tantôt en pleine faveur, tantôt disgracié pour la franchise et l'honnêteté de son langage, habile dans l'art de la parole et versé dans la connaissance des hommes, est un de ces personnages qui ne peuvent raconter leurs souvenirs sans y mêler la vie du pays et comme la philosophie pratique d'une période de l'histoire. Mais les *Mémoires de Henri de Mesmes* sont peu développés et d'un ton personnel et familial, comme doit être naturellement le ton d'un père parlant à son fils. Quoi qu'il en soit, on a plaisir à y trouver des passages comme celui-ci : « La Fortune nous a ravallez, mais c'estoit elle qui nous avoit haussez; encore ne nous a-t-elle pas jetez à val, ains a soutenu nostre cheute des malins qui nous renversoient. Elle nous a posez en terre sur les pieds, doucement, comme pour empescher que le coup de la cheute ne nous froissast. » Cette sérénité me charme et me fait aimer l'homme.

Je ne parle pas des *Pensées inédites écrites par Henri III.* Ces quelques lignes, obscures et contournées, ne me paraissent avoir qu'un intérêt de curiosité et encore très restreint.

De Mesmes avait formé une bibliothèque considérable, qui fut augmentée par ses deux fils et son petit-fils, et dispersée en partie par Claude, comte d'Avaux, à qui elle était finalement échue. Je transcris, pour le bénéfice des amis du *Livre* et des livres, le passage où M. Frémy relate ce qui advint de cette collection : « En 1706, la plupart des livres imprimés qui la composaient furent mis en vente. On en trouve l'énumération à la suite du catalogue des volumes de la collection d'Émeric Bigot, conseiller au Parlement de Rouen, qui parut sous le titre de *Bibliotheca Bigotiana,* chez Jean Baudot, à Paris. Ainsi que le remarque fort justement Prosper Marchand, on pourrait appliquer le *fronti milla fides* du poète à cet opuscule menteur, qui aurait dû être intitulé : *Bibliotheca Bigotiana imo et Memmiana.* Mais ce fut, ajoute Marchand, ce qu'on affecta de cacher avec tant de soin, qu'on ne se fit aucun scrupule de gâter la reliure de tous ces livres, où se trouvèrent les armes de MM. de Mesmes, en en faisant enlever, avec un fer taillé exprès, le morceau de cuir qu'elles occupaient. Cette précaution fut néanmoins inutile, car l'empreinte de ces armes paraissait encore assez sur le carton de quelques-uns de ces livres pour découvrir ce vain mystère et tout Paris se mocqua de cette mauvaise finesse. Un des principaux ornements de cette belle bibliothèque estoit un magnifique recueil d'auteurs classiques, tous d'édition d'Alde Manuce, la pluspart imprimés sur vélin, ornés de très belles miniatures et lettres peintes et enrichis de cette reliure si révérée des sçavants de France à cause de l'inscription : *Johannis Grollerii et amicorum.* Malheureusement, cela tomba entre les mains d'un gredin de notaire qui n'achetait des livres que pour en tapisser un cabinet, et qui, absolument incapable de connoistre le mérite de ceux-là, les fit impitoyablement dépouiller de ces vêtements précieux et respectables pour les revêtir de

reliures modernes, plus brillantes à son gré... Quelques années après la mort du comte d'Avaux, ses deux filles, la marquise de Lorges et la marquise d'Ambre, vendirent à la bibliothèque du Roi six cents manuscrits provenant de la succession de leur père. L'abbé Sallier fut chargé par M. de Chauvelin, alors garde des sceaux, de classer ces précieux documents. Les deux cent vingt-neuf volumes contenant la collection des négociations de M. d'Avaux (négociations des traités de Munster et d'Osnabrück), furent placés au dépôt des Archives du département des Affaires étrangères. L'ensemble des pièces qui avaient trait à la jurisprudence et aux belles-lettres fut définitivement acquis à la bibliothèque royale et forma un fonds spécial sous le nom de ses anciens possesseurs. Tel fut le sort de ce monument d'érudition, de science et de goût, qu'une race d'hommes supérieurs avait mis près de deux siècles à élever. »

La République des Lacédémoniens de Xénophon. Étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du IVe siècle avant Jésus-Christ, par HIPPOLYTE BAZIN, docteur ès lettres. Paris, Ernest Leroux ; 1885. Un vol. in-8°.

La thèse que soutient M. Hippolyte Bazin est que l'ouvrage intitulé : **Πολιτεία τῶν Λακεδαιμονίων** est bien de Xénophon, malgré tout ce qu'ont pu dire certains savants pour en contester l'authenticité. Dans une discussion serrée, il s'attache à prouver qu'on ne peut pas s'autoriser des idées exprimées dans la *République des Lacédémoniens,* non plus que du caractère général du style de l'ouvrage, pour dire qu'il n'est pas de Xénophon. Passant à une critique plus affirmative, il précise la date de la composition, détaille les particularités, explique le sens et la portée de ce livre, où Xénophon, selon lui, expose le programme du parti conservateur de Sparte, en opposition au manifeste des novateurs, et il résout par cette hypothèse toutes les difficultés. Un rapide historique de la librairie grecque avant Jésus-Christ intéressera, dans cette étude sévère d'une question spéciale, d'autres lecteurs que les philologues et les historiens.

B.-H. G.

Histoire ancienne des peuples de l'Orient, par G. MASPERO, membre de l'Institut, professeur de langue et d'archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur général des antiquités de l'Égypte. Ouvrage contenant trois cartes et quelques spécimens des écritures hiéroglyphiques et cunéiformes. Quatrième édition entièrement refondue. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie. — Prix : 5 francs.

Les trois premières éditions de cette *Histoire* de M. Maspero ont été vite épuisées. Il fallait en publier une quatrième ; il faudra en publier d'autres encore.

Pour cette quatrième édition, le savant égyptologue a remanié le travail primitif. Des interprétations et explications nouvelles ayant été proposées par les linguistes, les archéologues, les historiens des religions, il a voulu ne point laisser ignorer au jeune lecteur de son livre celles d'entre elles qui sont le plus dignes d'être acceptées. La critique n'est pas seulement aujourd'hui plus exercée qu'elle ne l'était hier et plus prudente, elle est aussi mieux éclairée ; des fouilles récentes, — et lui-même en a dirigé dont les résultats, on le sait, n'ont pas été de médiocre importance, — ont fourni des éléments de contrôle, de comparaison, d'information, en un mot ; il n'a point voulu les taire toutes. D'où des changements et des additions ; le livre est, toutefois, demeuré le même ; égal souci de ne rien avancer qui puisse être contredit demain : pas d'hypothèses, et même hardiesse pour dire tout ce qui peut bien sembler être de vérité acquise : pas de thèses et nulle préoccupation de servir les défenseurs de telle ou telle doctrine.

L'élève, quoi qu'on ait dit, ne perdra pas « le respect de la religion » pour savoir ce que furent au vrai David et Salomon. Dans le livre de M. Maspero, qui maintes fois redit : *Tel qu'il est permis de l'établir en ce moment*, notamment à propos des tableaux de dynasties égyptiennes, il apprendra à respecter en lui l'intelligence humaine qu'il faut garder des préjugés, de tout dogmatisme, et en même temps il verra quelle place tiennent les religions dans l'histoire des peuples, quelle place la religion dans la vie des hommes.

F. G.

Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, par H. FORMERON. Un vol. in-18. Paris ; 1886. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

« Louise de Kéroualle est la petite Bretonne qui nous a fait gagner nos Flandres, notre Franche-Comté ; on doit tout donner à son pays, tout, excepté son honneur : la Bretonne n'a rien réservé. »

Ainsi débute la très intéressante monographie que publie M. Formeron, monographie qui du reste ne se borne pas à relater l'existence particulière de celle qui fut duchesse de Portsmouth et favorite de Charles II. M. Formeron possède l'art d'élargir sans le faire craquer le cadre des études historiques auxquelles il se plaît. C'est véritablement l'histoire des relations de Louis XIV avec le roi d'Angleterre, l'histoire de la politique française dans ses rapports avec la politique anglaise. Louise de Kéroualle est l'agent secret des intérêts français ; elle les sert avec intelligence ; il serait injuste et presque ingrat de douter de son dévouement à son pays, quoi qu'à vrai dire ce ne soit pas le pur patriotisme qui l'ait seul poussée à sacrifier sa vertu.

Le portrait moral que trace de cette jeune femme son historien bienveillant nous la rend sympathique ; et rendu plus précis par la reproduction en photogravure du portrait physique peint par Lily, il justifie amplement le goût du monarque anglais.

L'histoire prend ici tout l'attrait du roman : quel contraste de l'humilité de la condition d'une fille de noblesse, dépourvue de fortune, demoiselle d'honneur à la cour de la duchesse d'Orléans, et de l'importance de la même personne montée au rang de maîtresse

en titre du roi d'Angleterre ! Elle qui fut tenue dans un rang si mince, elle jouira de l'orgueilleuse satisfaction de proteger les fières dames de la maison de Lorraine! Mais aussi que de déboires, que de difficultés ! La rivalité d'une actrice, Nelly Gwynn, et les attaques sournoises ou les mépris évidents des grandes dames, envieuses au fond du rôle de la favorite ! Car elles sont là, ouvertement prétendantes à cet honneur déshonorant, parfois même calculant mal leur moment, subissant la perte sans recueillir le profit, et elles se nomment Mme Mazarin, la duchesse de Claveland, Mlle Frazer, fille du médecin, Mme Elliot, la marquise de Courcelles, Sidonie de Lenoncourt, mariée à quinze ans et déjà maîtresse de Louvois. Louise de Kéroualle sait maintenir son ascendant sur le roi, et elle fait bien les affaires de la France, ce qui lui vaut naturellement la haine des Anglais. Son règne dura quinze ans.

Mais en 1685, après la mort subite de Charles II, elle crut prudent de prendre sa retraite, sachant qu'on devait l'attaquer dans le Parlement, et que le nouveau roi Jacques II ne la defendrait pas. Elle rentra en France avec le fils qu'elle eut de Charles II, et pour qui elle obtint le titre de duc de Richmond. Elle partit mécontente, cela va de soi, accusant son royal amant de mesquinerie, ce qui est peut-être excessif. La duchesse rentrait en France avec 130,000 francs de rente, sans compter ses économies placées en France, les meubles, les bijoux, les 50,000 francs de rente que devait avoir son fils sur les confiscations de Grey, les 250,000 francs en or qu'elle avait reçus « incontinent après la mort du roi ». — Elle va vivre encore cinquante ans et verra s'effondrer le monde qu'elle a connu ; elle passera les dernières années de sa vie dans sa terre d'Aubigny, qu'elle tenait de la reconnaissance de Louis XIV. Enfin, âgée de quatre-vingt-cinq ans, elle meurt à Paris, en venant consulter les médecins, le 14 novembre 1734.

L'ouvrage de M. Formeron découvre les dessous de la diplomatie des deux cours de Versailles et de Londres ; il peint d'un trait vif et précis nombre de personnages curieux, parmi lesquels il en est du plus haut rang et de la plus rare valeur. Avec toute la sincérité et la conscience d'un livre d'histoire, il possède la variété et l'agrément des mémoires, il pique la curiosité, et mieux encore il la satisfait. PZ.

Mémoires sur les règnes de Louis XV et Louis XVI et sur la Révolution, par J.-N. Dufort, comte de Cheverny, introducteur des ambassadeurs, lieutenant général du Blaisois (1731-1802), publiés avec une introduction et des notes, par M. Robert de Crèvecœur. Deux vol. in-8° de chacun 460 pages environ. Paris, librairie Plon, rue Garancière; 1866. Ouvrage orné des deux portraits de Dufort et de sa femme, née Legendre, par Drouais fils.

La lecture de ces curieux volumes nous a valu une surprise charmante, que nous n'aurons pas été seul, on peut le croire, à éprouver. Malgré les promesses de l'excellente préface de M. Robert de Crèvecœur, nous avions franchi, presque sans nul attrait, les premiers chapitres du tome Ier, et cela, soit à cause de la manière un peu terne et trop dépourvue d'art littéraire que pratique l'auteur, ou bien de l'extrême abondance de ces notes, — nos ennemies personnelles, — qui hérissent les abords de l'ouvrage. Peut-être encore étions-nous mal (et injustement) prévenu par une loyale déclaration de M. Robert de Crèvecœur touchant certaines modifications au style et certains retranchements au texte original qu'il a cru devoir opérer dans cette publication. Mais bientôt éclairé comme par une sorte de pressentiment du véritable état des choses et du plaisir prochain, nous nous disions : « Décidément, l'homme, et surtout le lecteur, n'est pas un être contentable. Hé! quoi, ce livre que nous allions dédaigner n'est-il pas l'exemplaire même, la propre réalisation de ce que souvent nous appelâmes dans nos vœux et nos regrets? N'avons-nous pas cent fois déploré dans le secret de notre esprit, et même en prose insérée dans les journaux, la rareté de ces pages où quelqu'un de nos aïeux aurait jeté, sans ambition et même sans habileté d'auteur, le train-train, comme on dit, d'une existence d'homme pareil à nous, dans des temps que nous sommes toujours enclins à supposer trop différents de celui-ci... à cause de notre téléphone et de nos photographes !... Ce livre desiré, nous le tenons, et l'on ne voit point qu'il lui manque rien des caractères, sinon d'antilittérature, tout au moins de *neutralité* littéraire compris implicitement dans notre souhait! » Ranimé par cette honnête réflexion, nous nous sommes remis à notre lecture. Elle comptera, toute réclame à part, entre les plus agréables que nous ayons faites dans cet ordre. L'histoire de ces *Mémoires* a été magistralement exposée dans l'introduction en seize pages que M. Robert de Crèvecœur a écrite en tête de l'ouvrage. Les feuillets autographes n'étaient pas sortis de la famille directe jusqu'à 1862, c'est-à-dire durant soixante et un ans après la mort de l'écrivain et jusqu'à la mort du dernier représentant de son nom. A partir de cette époque, ces papiers ne continuèrent plus de rester dans la possession d'aucun des parents encore nombreux de M. de Cheverny, et, nous dit M. de Crèvecœur, « ils passèrent alors dans les mains d'une personne étrangère à la famille, qui, peu de temps après, en faisait hommage à la bibliothèque de Blois ».

Toutes nos gratitudes, en passant, à ce généreux anonyme, auquel nous avons, sans nul doute, l'obligation première de cette venue au jour de pièces vraiment intéressantes ! A notre époque de fureteurs malins, et dans cette chasse au document qui aura été la plus féconde activité de cette fin de siècle, on admettra sans peine que celui-ci ne pouvait demeurer longtemps inédit. Il s'écoula toutefois presque vingt années encore avant que les *Mémoires du comte de Cheverny* cessassent d'être entièrement ignorés. La publication des premiers extraits ne remonte pas au delà de 1880 ; elle est due à M. Armand Baschet, le célèbre érudit qu'une mort soudaine vient de ra-

vir aux lettres et à l'amitié. Une adoption comme celle de l'auteur éminent de : *la Diplomatie vénitienne ; le Roi chez la reine ; la Jeunesse de Catherine de Médicis ; le Journal du Concile de Trente ; le Cabinet du duc de Saint-Simon ; l'Histoire du dépôt des archives étrangères ; l'Histoire de la chancellerie secrète ; le Mémoire d'Armand du Plessis de Richelieu* (Plon, éditeur), etc., etc., ne pouvait manquer de piquer au vif d'autres travailleurs, occupés des mêmes études. Aussi l'on vit successivement de bons esprits tels que MM. Vatel, Rey, Dupré, et le plus illustre de tous, M. Taine, emprunter aux *Mémoires de Cheverny* plus d'un trait intéressant leurs respectives recherches. L'ensemble de l'ouvrage nous arrive donc tout à fait à son heure, et tout paraît annoncer que, survivant à la vogue du premier accueil, il gardera dans nos bibliothèques une place importante parmi « les écrits du même genre que nous a légués le siècle dernier ». C'est l'espérance naturelle, — tout autant que logique, — le souhait de M. Robert de Crèvecœur, l'arrière petit-fils du comte de Cheverny, et l'éditeur des deux volumes que nous annonçons.

Ils ont été commencés seulement en 1795, c'est-à-dire dans les dernières années qui restaient à vivre à l'écrivain. Jean-Nicolas Dufort est né à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, en 1731, « d'une famille de robe, riche et bien apparentée, qu'il nous présente d'abord dans toutes les formes », dit exactement son biographe. Orphelin de bonne heure, Dufort nous retrace l'éducation et les plaisirs d'un jeune homme de sa condition dans ce temps-là. Après quelques incertitudes sur le choix d'une carrière, Dufort, qui aurait volontiers embrassé celle des armes, cède, non sans beaucoup de difficultés, au *veto* de sa famille. Il se voit agréer, dès l'âge de vingt ans, dans la place d'introducteur des ambassadeurs, qui l'établit pour de longues années dans le voisinage quotidien du roi. Louis XV le traite avec bonté et lui adresse souvent la parole. Imagine-t-on la quantité de physionomies, de traits de mœurs, d'anecdotes et d'épisodes devenus de l'histoire que le jeune dignitaire a pu recueillir dans un pareil milieu, à un tel moment ? Sa merveilleuse mémoire lui a permis de les rassembler tous, plus tard, en si grand nombre, qu'il serait pour nous d'une tentation par trop dangereuse de nous risquer à en transcrire un seul. Nous signalerons seulement les pages relatives à certaine monstrueuse lâcheté du marquis de Stainville envers une dame de sa parenté ; au comte de Charolais ; à l'introduction de Kaunitz ; à l'attentat de Damiens et au commerce d'amitié avec Sedaine. Plus tard, des revers d'argent contraignirent Dufort à vendre sa charge. C'est alors qu'il acquit la lieutenance générale du Blaisois et le beau domaine de Cheverny, bientôt, par bienveillance pour lui, réérigé en comté. C'est là que la Révolution surprit Dufort. Il nous en raconte (avec un effet d'autant plus sûr) l'incomparable coup de stupeur et d'épouvante, que lui-même fut le plus étonné des hommes devant ce cataclisme, dont pas une parole antérieure ne semble indiquer le moindre pressentiment dans son esprit. Cependant Dufort n'émigra point, malgré le sort tragique de plusieurs de ses proches. Arrêté à Cheverny, conduit à Blois dans le *repaire des suspects*, rendu à Cheverny après le neuf thermidor, il nous a légué sur cette période (c'est-à-dire *la Terreur en province*) un témoignage d'un prix extraordinaire. Des chagrins de famille et de graves embarras de fortune ont sévi sur Dufort dans le temps même qu'il poursuivait ces *Mémoires*, entrepris en 1795, à l'âge de soixante-quatre ans, moins pour se distraire des peines de la vieillesse que des crises terribles qu'il venait de traverser. Dufort passa ses derniers jours en proie aux soucis d'argent, et il se vit forcé de vendre Cheverny. Après avoir assisté aux débuts de la dictature de Bonaparte, il mourut sur la fin de 1801. Il n'est pas mort tout entier : ses *Mémoires* nous l'attestent !

L. D.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie italioo-française universelle, ou catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne depuis l'origine de l'imprimerie, 1475-1885, par Joseph Blanc, ancien libraire. Tome Ier. Rome, Église, Italie. — Milan, l'auteur-éditeur (imprimerie Giacondo Messaggi), et se trouve à Paris, à la librairie française et étrangère de H. Welter, 59, rue Bonaparte, 1886. Grand in-8° de v pages-1,038 colonnes. — Prix : 15 francs. (L'ouvrage complet coûtera 30 fr.)

On ne saurait accueillir avec trop de faveur les monographies bibliographiques, ces travaux précieux au moyen desquels la bibliographie se développe chaque jour davantage tout en se spécialisant de plus en plus. Il serait superflu de répéter ce que nous avons eu maintes fois déjà l'occasion de dire à ce sujet dans notre Revue, et de faire ressortir à nouveau le rôle de plus en plus utile et élevé de la science bibliographique qui, en se faisant l'auxiliaire modeste mais nécessaire de toutes les autres sciences, en facilite les progrès par l'indication des sources et des écrits relatifs à chacune des branches de l'érudition. Nous ne pouvons toutefois nous dispenser d'appeler l'attention sur la nouvelle étude qui nous vient d'au-delà les monts. L'Italie, en effet, est un sujet sur lequel s'est peut-être exercé le plus l'étude ou la cu-

riosité des historiens, érudits, littérateurs ou artistes français; l'influence réciproque et tour à tour prépondérante des deux nations l'une sur l'autre, suivant les vicissitudes d'une période de deux mille ans, explique assez cette prédilection de nos écrivains, sans qu'il soit besoin d'insister davantage. Aussi M. Joseph Blanc a-t-il entrepris une œuvre utile et rendu un réel service en rédigeant ce vaste répertoire où sont recueillis les titres de tous les imprimés en langue française traitant de l'Italie, pour tous les temps et sur toutes les matières, publiés depuis plus de quatre siècles, non seulement en France, mais aussi en Italie, en Suisse, en Hollande, en Belgique, etc., et non seulement encore les ouvrages originaux français, mais, en outre, les traductions françaises des écrits italiens et de tous autres pays sur l'Italie.

Il est bien difficile d'analyser un livre de cette nature, et nous ne voyons pas de meilleur moyen d'en faire apprécier la méthode, l'esprit et l'importance que d'en indiquer ses divisions et subdivisions, en dressant une sorte de table des matières qui n'a pas été jointe à la première partie de cet intéressant inventaire. La voici, suivant l'ordre des trois grandes divisions :

I. — Rome. — 1. *Italie primitive.* — Préhistorique, Pélasges, Grecs, Latins, Étrusques, Ligures, Gaulois (colonne 1); 2. *Histoire romaine.* — Origines, histoire générale, manuels (15); 3. *République* (27); 4. *Empire* (53); 5. *Le Monde romain.* — Politique, administration, institutions, considérations historiques (77); 6. *Cultes et mœurs* (109); 7. *Droit romain.* — Histoire, enseignement (141); 8. *Archéologie.* — Art antique, ruines, collections, numismatique, épigraphie (165); 9. *Littérature romaine.* — Linguistique, histoire, études critiques (231); 10. *Biographies* (303).

II. — Église. — 1. *Pouvoir temporel des papes.* — Discussion, origines et exercice (321); 2. *Histoire de l'Église.* — Rapports politiques avec la France et l'Italie, conclaves, conciles, conflits (341); 3. *La Question romaine.* — 1830-1885 (397); 4. *Archéologie chrétienne artistique, historique et littéraire.* — Pèlerinages, romans pieux, mélanges (433); 5. *Biographies* (483).

III. — Italie. — 1. *Histoire générale de l'Italie* (513); 2. *Les Régions italiennes.* — Histoire, statistique, mœurs. (Val d'Aoste, vallées vaudoises, Piémont, Gênes, Milanais, Venise, Florence et Toscane, Rome, Naples, Sicile, Malte, Sardaigne) (529); 3. *Les Français en Italie.* — Expéditions, missions, négociations (641); 4. *Politique.* — Diplomatie, législation, administration (705); 5. *Biographie.* — Notices, éloges, mémoires (741); 6. *Littérature italienne.* — Langue, histoire, critique (769); 7. *Beaux-arts.* — Histoire, biographies, musées (801); 8. *Sciences.* — Nature, étude, industrie (845); 9. *Voyages.* — Descriptions, mœurs, observations (Italie en général, Alpes italiennes, Piémont, Gênes, Lombardie, Venise, l'Adriatique, les Marches et l'Apennin, Toscane, Rome, Naples, la Méditerranée et ses îles) (883); 10. *Mélanges.* — Romans sur l'Italie et divers (959); *Supplément* (1025).

On voit que les divisions de cet immense recueil étaient, pour ainsi dire, historiquement et géographiquement imposées. Dans chacun de ces vingt-cinq chapitres, l'auteur a classé les ouvrages par ordre alphabétique de noms d'auteurs; les écrits anonymes, fort nombreux, prennent place en tête de chaque subdivision. Telle est la première partie de l'ouvrage de M. Joseph Blanc; après avoir parcouru l'énumération qui précède, on croira volontiers qu'il n'a pas eu trop de dix années d'incessant labeur pour rassembler, vérifier et classer méthodiquement les douze à treize mille articles qui la composent. On comprendra en même temps quels services rendra ce guide d'informations aux études italiques à tous ceux qui, pour leurs travaux et leur plaisir, veulent s'enquérir des choses de la péninsule. Après avoir payé un juste tribut d'éloges à la persévérance de l'auteur, souhaitons qu'il ne nous fasse pas trop attendre la fin de cette belle étude, en attendant qu'il puisse nous donner l'ouvrage complémentaire qu'il prépare sur les mêmes bases, sous le titre de *Bibliografia franco-italiana*, ouvrage qui ne sera ni moins utile ni moins instructif et qui, pour nous autres Français, ne présentera peut-être pas un attrait moins piquant que celui dont nous venons de parler. PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Paris inconnu, par Privat d'Anglemont. Paris, Rouquette; 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 12 francs.

Le succès de *Paris-Anecdote*, superbement édité l'année dernière par P. Rouquette, l'a engagé à compléter l'œuvre si curieuse de Privat d'Anglemont en publiant, cette année, *Paris inconnu* du même auteur, avec la préface d'Alfred Delvau et les dessins de M. F. Coindre. Tiré avec soin sur un beau papier vélin de format grand in-8°, ce volume est un des

plus intéressants de Privat d'Anglemont. Non seulement l'auteur y fait connaître l'étymologie d'expressions devenues populaires, comme le fameux : « Quelle dèche, mon empereur! » mais il nous initie à certaines amusantes particularités de la vie de Privat d'Anglemont. On y passe tour à tour du cloître Saint-Jean au faubourg Saint-Jacques ou au musée de Cluny. Les légendes bizarres, les souvenirs oubliés s'y retrouvent pêle-mêle avec les fantaisies, les révélations bizarres. L'éditeur a fait œuvre d'homme de goût et d'ami des lettres en rééditant aussi luxueusement ce livre, destiné à prendre place dans toute bibliothèque un peu sérieuse, dans toute collection vraiment complète de littérateur ou d'amateur. G. T.

Contes russes, traduits et illustrés par Léon Sichler. Splendide vol. grand in-4° raisin. Près de 200 illustrations. Tiré à petit nombre. Édition de luxe. Couverture en couleurs très originale, style russe. — Prix : sur vélin, 25 francs; sur Hollande, 40 francs.

Voilà un volume qui, par son originalité et la mise en œuvre, mérite une mention spéciale dans notre *Revue.*

Le texte se compose de ravissants récits de veillée des paysans russes. Tous ceux qui aiment les contes de Perrault, d'Andersen, d'Hoffmann, tous ceux qu'attirent l'exquis, le rare, le naturel, tous ceux qui professent de la sympathie pour la littérature étrangère et goûtent la saveur étrange de la littérature russe, tous ceux-là liront ces jolis contes.

La traduction, tout en rendant scrupuleusement les moindres nuances de la langue russe, est bien française. C'est l'œuvre de quelqu'un qui possède parfaitement les deux langues.

Nous avons lu ces contes et nous ne pouvons exprimer combien nous avons eu de plaisir à parcourir ce monde merveilleux. Les uns sont de jolies fables où des animaux jouent la comédie humaine, d'autres des poèmes étranges et fantastiques, d'autres de petits poèmes en prose, d'autres ressemblent, par leur marche et leur objet, à des drames grecs en raccourci.

Et ce qui ajoute encore de l'attrait à cet ouvrage, ce qui aide à faire mieux voyager encore l'imagination, ce sont les très curieux dessins qui encadrent ces récits. Seigneurs russes d'autrefois et d'à présent, paysans, villages, forêts, izbas et palais, tout cela est rendu de main de maître par M. Sichler. On reconnaît un artiste de la race des Gustave Doré. N'oublions pas non plus les jolies lettres ornées que M. Sichler a accommodées fort habilement au style russe.

Ce livre se présente au public avec l'approbation d'écrivains et de savants connus : MM. Xavier Marmier, Léger, Clermont-Ganneau, Haury, Bruyère, G. Paris, Sébillot, Theuriet, Vicaire, etc., etc.

Nous croyons que l'auteur peut compter sur un réel succès. M. Sichler aura pour lui tous les gens de goût, d'instruction et les amateurs des beaux et bons livres, des ouvrages nouveaux, curieux, piquants. L'Académie joindra probablement son adhésion à ce favorable jugement. Cet ouvrage est le premier de ce jeune auteur-artiste, c'est de bon augure. C'est une belle entrée dans le monde artistique et littéraire, où cet aimable ami de la plume et du crayon aura désormais sa place. L. D. V.

Nos amis les livres. — *Causeries sur la littérature curieuse et la librairie,* par Octave Uzanne. Un vol. in-18 jésus, sur hollande, de 320 pages, avec frontispice à l'eau-forte par Manesse, d'après Lynch, et avec couverture en papier maroquin, frappé d'une décoration en or (Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît). Paris. — Prix : 6 francs.

Dans ce nouvel ouvrage de bibliographie curieuse et de critique littéraire, M. Octave Uzanne revient au genre qui lui a assuré, il y a plusieurs années, un si légitime succès, lors de la publication des *Caprices d'un bibliophile.* Sous forme de causeries variées, il a réuni dans ce volume le meilleur de ses notes et chroniques sur l'art, la contexture et l'originalité des livres. Dans les nombreux chapitres qui composent cette publication, M. Uzanne passe en revue les principaux ouvrages de bibliophiles mis au jour dans ces dernières années; il apporte, à propos de tous les événements littéraires importants, des observations et des documents d'un intérêt indiscutable sur les hommes et les œuvres de ce temps et dans des bavardages *ab hoc et ab hac,* il aborde tous les sujets passionnants de la librairie et de la littérature, de la critique et de la bibliographie, tous les petits coins et recoins inexplorés, les côtés inconnus de l'histoire des lettres de ce temps.

Ce petit ouvrage est plein d'imprévu. Certains chapitres forment des monographies bien complètes, d'autres ne sont que des paradoxes bibliographiques, d'une verve belliqueuse ou d'une érudition enjouée. La fantaisie y succède à la critique, et la biographie fait place aux savants commentaires. Ajoutons que ces miscellanées issues de l'actualité conservent, au lendemain même des événements, un intérêt puissant qui les feront longtemps rechercher par les bibliophiles et tous les amateurs de curiosité littéraire, aussi bien que par les travailleurs et chercheurs de pièces originales et inédites.

Le lecteur trouvera ici tour à tour une histoire complète de la dynastie des éditeurs Dentu; une étude très détaillée sur Jules Vallès, publiciste; des souvenirs, notes et anecdotes sur Paul Lacroix, bibliophile Jacob; un chapitre entier sur Charles Beaudelaire et ses écrits intimes non encore publiés; des notes sur les bibliophiles parisiens et sur les différents caractères du livre à Paris; des remarques sur les relations des auteurs et des éditeurs et sur le prix payé aux grands écrivains de tous pays; enfin une foule de considérations sur la critique moderne et l'esprit critique du journalisme contemporain. De plus, M. Uzanne a résumé ses appréciations sur les principales publications de luxe des dernières années et sur les grands éditeurs français. La table contient

douze chapitres analytiques qui expriment mieux la nature de ce volume que nous ne saurions le faire ici. Un index alphabétique aide aux recherches et montre combien de questions ont été soulevées dans ces causeries humoristiques à bâtons rompus.

Ce recueil d'analectes, tiré à petit nombre, ne sera jamais réimprimé, non plus sous ce format que sous tout autre. Le volume est gracieusement présenté sous une couverture imitant une reliure en plein maroquin vert du style de Le Gascon; il est orné d'un joli frontispice représentant un coin du cabinet de travail de l'auteur, et, nous pouvons le dire, très soigneusement imprimé sur hollande.

Ce livre sera aussi recherché que les diverses autres publications du même écrivain, car il réunit les qualités qui ont jusqu'ici fait apprécier tous les ouvrages d'Octave Uzanne; il fait déjà prime, étant épuisé depuis quinze jours en librairie.

BEAUX-ARTS

Traité de l'administration des beaux-arts, par MM. Paul Dupré et Gustave Ollendorff. Deux vol. in-8°. Paul Dupont, éditeur.

Le travail que publient aujourd'hui MM. Paul Dupré et Gustave Ollendorff avait paru, l'an passé, dans le *Répertoire du droit administratif* que dirigent MM. Léon Béquet et Paul Dupré, où il remplissait quatre grands fascicules in-4°. Sous sa forme nouvelle, il comprend encore deux gros volumes in-8° de plus de cinq cents pages. C'est la première fois qu'on tente de grouper ainsi les éléments multiples qui se rattachent à un tel sujet et, disons-le tout de suite, ce début ne laisse plus rien à faire après lui. Curieuse, attachante même à suivre dans son développement raisonné, l'œuvre est absolument originale par la façon toute personnelle dont ses auteurs l'ont conçue et présentée, en même temps que complète et définitive par l'étendue qu'ils n'ont pas craint de lui donner, par la richesse et la variété des documents de tout genre qui l'accompagnent.

Le plan est simple et logique : une première partie traite de l'organisation générale du service public des beaux-arts, passant en revue ses origines et ses transformations successives, depuis le xviiie siècle surtout jusqu'à l'époque actuelle; les cadres et les attributions des divers rouages qui fonctionnent rue de Valois sont tour à tour l'objet d'une étude approfondie; les auteurs sont ainsi amenés tout naturellement à s'occuper ensuite des nombreux éléments qui sont encore restés en dehors de l'administration des beaux-arts et qui sembleraient devoir lui être rattachés, notamment en ce qui concerne l'architecture, l'enseignement, les fêtes et les cérémonies publiques.

Après avoir envisagé les services au point de vue de leur groupement, MM. Dupré et Ollendorff les considèrent en eux-mêmes, les uns après les autres, remontant toujours aux origines et faisant précéder chacun de leurs exposés d'un aperçu historique et d'un résumé de la législation qui régit chaque matière. Ici, l'analyse devient impossible : les écoles de beaux-arts et d'art appliqué à l'industrie, depuis l'Académie de Rome et les manufactures de Sèvres et des Gobelins jusqu'aux plus humbles écoles de dessin, les publications de l'État, des départements et des municipalités, les monuments et édifices publics, avec tout ce qui concerne leur construction et leur conservation, les musées de tout ordre, depuis le Louvre jusqu'à ceux des dernières sous-préfectures de France, les expositions d'art avec leurs incessantes péripéties et leurs perpétuelles transformations, les achats et les commandes de l'État; puis, dans une troisième partie, le théâtre et la musique avec leurs conservatoires, leurs concours et leurs moyens d'action depuis les grandes scènes nationales jusqu'aux orphéons, tout est décrit, commenté, analysé, expliqué; c'est un tableau où rien ne manque, où la sûreté de l'information sait toujours éviter de donner au détail un relief qui nuirait à la vérité de l'ensemble, où les documents, choisis avec discernement et présentés chacun en leur place, achèvent de répandre à chaque page la clarté et l'intérêt.

Il a fallu de longues et patientes recherches pour réunir tant d'éléments multiples; il a fallu surtout une volonté bien persistante et une rare hauteur de vues pour les grouper en une synthèse aussi méthodique; nous le disions en commençant et ne pouvons que le répéter en terminant cet exposé sommaire d'un énorme travail, il a le double mérite d'être à la fois nouveau et complet; le sujet est désormais traité et la matière épuisée; l'œuvre est définitive. J. C.

Le Drame musical, par Édouard Schuré. Tome Ier : *la Musique et la poésie dans leur développement historique;* tome II : *Richard Wagner, son œuvre et son idée.* Deux vol. in-12. Paris, 1886, Librairie académique Perrin.

« Ce n'est point ici un livre de critique », dit l'auteur, dans la préface de la première édition qui date de 1875. Si par « critique » on entend l'analyse pédante de l'œuvre d'art considérée au point de vue technique, étudiée à travers les besicles du grammairien, M. Édouard Schuré a raison : ce n'est pas ici « un livre de critique ». Mais au risque de lui nuire auprès des lecteurs frivoles, nous dirons que *le*

Drame musical est ce que nous connaissons de plus sain et de plus élevé en matière d'esthétique sincère et réfléchie, dès lors originale et sérieuse. Le mot « sérieux » n'est pas synonyme, tant s'en faut, du mot « ennuyeux », et pourtant, je le sais, l'esthétique telle que les prétendus philosophes la présentent, l'esthétique enveloppée de phrases creuses et déclamatoires, l'esthétique devenue un département de leur nébuleuse métaphysique, passe, à juste titre, pour un des genres les plus redoutés de la littérature ennuyeuse.

Mais quand l'esthétique est, comme celle de M. Schuré, un produit de l'observation des faits, directe, personnelle et sincère, elle prend un tout autre caractère; elle devient, pour les esprits désireux de s'instruire, intéressante comme toutes les autres sciences d'observation. Quand l'observateur, en outre, ayant à exposer dans leur suite certaines des plus grandes manifestations du génie de l'homme, le fait non seulement en érudit, mais encore en écrivain éclairé par une âme de poète et d'artiste, l'œuvre d'esthétique accomplie en de semblables conditions est un bon livre et de plus un beau livre. Tel nous apparaît *le Drame musical.* Mais qu'entend M. Schuré par ces mots « drame musical » ? Est-ce l'opéra ? Nullement, car il a pour l'opéra de cruelles sévérités, malheureusement trop justifiées. L'opéra, à ses yeux, est devenu « le genre le plus faux et le plus corrupteur du goût, le domaine de tous les malentendus, de tous les compromis, de toutes les confusions, le rendez-vous équivoque de tous les genres et de tous les goûts, le mélange aveugle du sublime et du trivial, de la musique de bal et de la musique religieuse. Il traîne à sa suite le ballet, signe vivant de son esclavage... Sa prétention est l'union de tous les arts, mais il n'en est que l'exploitation frivole ou l'anarchie égoïste. »

C'est donc bien loin de l'opéra que M. Schuré a cherché la beauté du drame musical. Sur son sens primitif, il a d'abord interrogé la Grèce antique en des pages d'une grande éloquence secondée par la sincérité de l'émotion et l'originalité des vues. Il a cherché ensuite les éléments de la renaissance du drame musical dans le grand courant de la poésie européenne du Dante à Gœthe, et de la musique symphonique moderne, en remontant au chant d'église catholique, à Palestrina, et au cantique protestant.

J'ai cité quelques lignes du livre suivant, consacré à l'opéra; l'on y trouvera une remarquable exposition de l'œuvre de Gluck, le créateur du drame musical. M. Schuré est ainsi arrivé naturellement à l'artiste contemporain « qui a porté dans le drame musical la réforme la plus complète et la plus hardie qu'on ait tentée depuis celle de Gluck ». Cette étude, qui occupe tout le second volume, présente l'analyse très complète de la vie, des théories et de chacune des œuvres de Richard Wagner.

Le livre de M. Édouard Schuré est singulièrement attachant; il suggère nombre d'idées, provoque la réflexion, et c'est précisément ce constant appel à la réflexion, cette excitation de l'activité intellectuelle qui constituent le plaisir particulier qu'on éprouve à lire des livres sérieux quand ils sont sérieusement faits.

L'Art des jardins : *Parcs, jardins, promenades. Étude historique. — Principes de la composition des jardins. — Plantation. — Décoration pittoresque et artistique des parcs et jardins publics. — Traité pratique et didactique*, par le baron Ernouf. Troisième édition entièrement refondue avec le concours de A. Alphand. Un vol. in-4° de XII-364 pages, orné de 510 illustrations. Paris, sans date. J. Rothschild, éditeur.

Le très beau livre que vient d'engendrer l'heureuse collaboration de M. le baron Ernouf, de M. Alphand et de leur éditeur, M. J. Rothschild, se décompose en trois parties bien distinctes où l'apport personnel de chacun des collaborateurs est nettement délimité : l'étude historique, le traité didactique et la fabrication du livre, comprenant notamment l'illustration.

L'historien de l'art des jardins ne prend pas son sujet tout à fait à l'origine des temps, bien qu'il eût pu facilement rencontrer dans les écrivains ecclésiastiques maintes descriptions du jardin à la fois paysager, fleuriste et potager où nos premiers parents furent d'abord placés; mais M. Ernouf paraît soucieux de toujours donner à son texte le solide appui de documents contemporains des jardins où il nous conduit. C'est ainsi qu'il nous fait voir tour à tour les jardins de la Grèce, de l'ancienne Égypte, les orientaux jardins chinois, japonais, les jardins romains, les jardins du moyen âge, les jardins italiens de la Renaissance, les jardins français du XVIe siècle, du XVIIe avant Le Nôtre, les jardins français de Le Nôtre, les jardins anglais.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la théorie de l'art des jardins. Nous ne pouvons entrer dans le détail infini des questions pratiques qui y sont traitées avec une compétence que nul ne songera à discuter sous les deux titres que voici : Tracé des jardins irréguliers ou paysagers; — Tracé des jardins réguliers, dits français, et de ceux du genre mixte. Les terrains, les terrassements, les plantations, les combinaisons de feuillages, les effets d'ombre et de lumière, les eaux, les constructions utiles et décoratives, les pelouses, les fleurs, le tracé des allées, l'établissement des perspectives, etc., etc., y sont l'objet d'études techniques et esthétiques. En de derniers chapitres, l'ouvrage traite des jardins de ville et d'instituteurs, des créations modernes, — parcs français, anglais, allemands et autres parcs étrangers, — des promenades et squares de Paris, puis des promenades publiques en Turquie, en Égypte et dans l'Inde. Un tarif des prix des travaux de jardinage, suivi d'une table analytique des matières, termine enfin ce volume, d'un bout à l'autre intéressant. Non seulement, en effet, il nous fait assister à toutes les évolutions du goût, selon les âges et les climats, mais en sa partie didactique même, il nous attache en nous démontrant les

lois qui ont présidé à la création des beautés, incontestées celles-là, du Paris moderne : ses parcs, ses jardins et ses squares.

Quant à l'illustration de ce beau livre, les gravures, répandues à profusion, sont parfaitement dignes du texte; elles en doublent l'attrait en faisant passer sous nos yeux l'exacte image des merveilles dont il nous entretient.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

La Russie souterraine, par Stepniak. Traduction française, par Hugues Le Roux. Un vol. in-18. Paris, Jules Lévy; 1886.

C'est le premier ouvrage de quelque étendue publié en France par un des hommes du parti révolutionnaire russe, pour exposer les origines et la nature de son parti et en apprécier les membres les plus marquants. Une préface de P. Lavroff, journaliste bien connu en Europe et que je soupçonne d'être regardé comme quelque peu modéré par beaucoup de ses compatriotes militants, donne une valeur nouvelle à ce volume. Il servira à rectifier bien des idées fausses, accréditées par des écrivains intéressés ou ignorants, sur ce que nous persistons à appeler, malgré l'impropriété du terme, le nihilisme russe. Je ne crois pas qu'il y ait à en récuser le témoignage sous prétexte qu'il est l'œuvre d'un homme de parti, défendant sa cause. A ce compte, il faudrait récuser tous les écrits de première main, aussi bien ceux qui viennent d'un côté que ceux qui viennent de l'autre. Qui veut étudier l'histoire du christianisme primitif se gardera de négliger les apologistes. Ils étaient, sans vouloir autrement établir une comparaison qui ne satisferait personne, dans une situation analogue à celle de l'écrivain qui signe Stepniak. On ne fera pas d'histoire complète et impartiale de la Russie contemporaine sans le consulter. Il faut donc remercier M. Hugues Le Roux d'avoir, par une traduction élégante, mis son livre à la portée des hommes d'etude et du public français.

En Angleterre. *Angleterre, Écosse (les Orcades, les Hébrides), Irlande. — Le pays, les habitants, la vie intérieure,* par Félix Narjoux. Ouvrage illustré de 16 dessins par l'auteur. Un vol. in-18. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1886.

M. Félix Narjoux a déjà publié un volume intitulé *En Allemagne.* Celui-ci en est, pour ainsi dire, le pendant. L'auteur s'attache surtout à donner la note juste. Comme il le déclare dès le début, avec modestie et fermeté, il ne veut ni admirer, ni dénigrer; il veut seulement montrer l'Angleterre et ses habitants tels qu'il les a vus et compris. Il le fait dans un style spirituel et pittoresque, et des croquis lestement enlevés ajoutent encore du piquant à des descriptions qui, par elles-mêmes, n'en manquent pas. M. Narjoux voit bien et raconte de même. Les maisons où il a séjourné, les lieux qu'il a visités, les scènes dont il a été le témoin sont reproduits dans son livre avec une netteté et une exactitude qui, chez les voyageurs, devraient être la règle, mais qui sont l'exception. Les traits caractéristiques, les dialogues, les phrases prises sur le vif abondent et font pénétrer le lecteur plus avant dans les mœurs et l'esprit du peuple que de longues dissertations. Le *cant,* l'abîme qui sépare les classes, le mercantilisme, le confortable et ses incommodités, la vie des riches à la campagne, l'horreur de la misère et de la corruption dans les villes, M. Narjoux nous peint tout cela de main de maître. Le reste, il l'a vu un peu en courant, et, à part quelques épisodes de voyage, je n'y trouve guère que l'effort d'un homme d'esprit pour retracer en traits précis ce qui ne lui est apparu que confusément. Il y a même, je gagerais, des choses qui lui sont apparues seulement dans la conversation ou les récits de ses hôtes et de ses compagnons de voyage; et, je le dis à l'honneur de l'auteur, mais non au crédit des autres, ce sont ces choses qui sont les plus exagérées et les moins vraies. Il me suffira, pour me faire comprendre, de citer le passage où M. Narjoux raconte, sur la foi d'autrui évidemment, qu'à Édimbourg, les sergents de ville (*policemen*) ont dans la poche les clefs de tout le quartier qu'ils surveillent, et ouvrent aux bourgeois attardés les portes de leurs propres maisons. Pour en finir avec les critiques, les fautes d'impression, dans les mots anglais cités, sont un peu trop nombreuses.

Tel qu'il est, *En Angleterre* est un ouvrage intéressant et qui, mieux que bien des livres à hautes prétentions, nous fait connaître et apprécier nos voisins.

Passé et Présent. *Récits de voyages,* par Xavier Marmier, de l'Académie française. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie; 1886.

M. Xavier Marmier nous conduit dans la Saxe, en Suède, en Finlande, en Hongrie, en Alsace, au Canada, dans l'archipel et en plusieurs autres pays, tant

à l'aide de ses souvenirs personnels, qu'à propos de livres nouveaux consacrés à des récits de voyages ou à des descriptions géographiques. Une étude d'une certaine longueur sur la Suède et Bernadotte présente, par les anecdotes et les dessous historiques qu'elle révèle, un véritable intérêt. Pour juger le Béarnais devenu roi, notre académicien se place un peu trop au point de vue suédois et pas assez au point de vue français, à mon avis; mais je n'ai ni le loisir ni la volonté d'entamer ici une discussion patriotique. Dans un morceau intitulé Calais, je signale un amusant exposé de la grandeur et surtout de la décadence du beau Brummel, ainsi que l'histoire en raccourci des amours de Nelson et de lady Hamilton. Le tout est très distingué et fort bien écrit, comme il convient à un livre d'académicien. B.-H. G.

Souvenirs d'un Alpiniste, par E. Javelle. Un vol. in-18. Lausanne, Arthur Imer, éditeur, 1885. — Prix : 4 francs.

L'auteur a rédigé, dans un style net et coloré, le récit de ses ascensions et de ses excursions dans les Alpes. Des descriptions bien faites, des incidents vivement contés, recommandent ce livre surtout à ceux qui aiment la montagne.

M. E. Javelle est mort avant la publication de son livre; une notice émue, de M. Eugène Rambert, nous renseigne sur sa vie de professeur et de journaliste; les détails qu'il donne rendent sympathique la figure de l'écrivain, dont la fin prématurée fut une perte réelle pour les lettres.

Alexandrie et la Basse-Égypte, par H. de Vauzanes. Un vol. in-18. Paris, Plon et Cie, éditeurs; 1886. — Prix : 4 francs.

Dans un premier volume intitulé *Le Caire et ses environs*, M. de Vauzanes avait tracé une description vive et intéressante des caractères, mœurs et coutumes des Égyptiens modernes, des aspects pittoresques du pays et de ses monuments. Ce nouveau livre de l'érudit et consciencieux directeur des études à l'École des langues du Caire n'est pas moins curieux à lire; de loin en loin l'anecdote s'y mêle agréablement aux renseignements précis sur l'histoire, l'économie, le sol et les ruines, les choses et les gens. De nombreuses illustrations et trois cartes bien dressées aident le lecteur et lui permettent l'illusion d'un voyage aux bords du Nil sans qu'il quitte son fauteuil.

P. Z.

A travers l'Empire britannique (1883-1884), par M. le baron de Hübner, ancien ambassadeur, ancien ministre. Deux vol. in-8°, environ 1,200 pages. Paris, librairie Hachette ; 1886.

Nous ne prétendrons jamais faire des catégories de bonheur ; aussi ne dirons-nous pas notre sentiment au sujet de la littérature considérée relativement à l'idée de félicité. — La vie littéraire peut-elle donc, selon vous, être rangée parmi les plus heureuses ? Nous n'avons point dit cela ; mais nous le pensons presque, et pour trois raisons. C'est d'abord la tentation plus ou moins vive qui semble pousser confusément toute l'humanité vers les satisfactions de la plume ; c'est ensuite le je ne sais quoi de divinement consolateur qui soulage les gens de cet état dans toutes les déconvenues et jusque dans la misère ; c'est enfin les doléances, — aujourd'hui, cela se nomme pessimisme, — de la plupart de ceux qui sont adonnés aux lettres et les cultivent avec succès. Une expérience qui commence déjà, — nous le regrettons, — à se faire ancienne, nous a démontré ce qu'il convenait de prendre, et ce qui était bon à laisser, dans les plaintes et les réticences des hommes, touchant leurs affaires. Toujours nous avons surpris un contentement expansif chez les chefs de maison galopant vers la ruine, et chez leurs contraires une joie beaucoup plus discrète, et tempérée d'appréhensions et de réserves. Soit que ces derniers ne se fissent point d'illusion sur la durée des fortunes, soit qu'ils trouvassent lourde la rançon du succès. Peut-être encore, assez vraisemblablement, ne se souciaient-ils pas de voir encombrer leur chemin, et fallait-il voir chez eux une manœuvre de la « bataille pour la vie » dans cette façon indirecte de déconseiller les gens de nous suivre, par voie de lamentations.

Qu'il en soit ce qu'on voudra, nous tenons franchement pour une destinée belle entre toutes celle où la renommée littéraire est venue couronner une carrière illustrée et remplie par d'autres travaux, et mettre, si l'on peut dire, sur des visages graves comme le temps, un sourire imprévu de jeunesse et d'amour. Telle est, sous nos yeux, l'enviable destinée de M. le baron de Hübner, ancien ministre de l'empire d'Autriche, ancien ambassadeur de cette puissance auprès du gouvernement français, pendant la République de 1848 et une partie du second empire, où nous le voyons figurer à des heures historiques et dans des crises mémorables. Il fut, entre autres rôles considérables, un des signataires du traité de Paris, en mars 1856, et l'objet de l'interpellation comminatoire de Napoléon III, à la réception du 1er janvier 1859. Cette même année vit se terminer la mission que M. de Hübner remplissait en France depuis dix ans. Au surplus, cet homme éminent à plusieurs titres devait rester indissolublement lié à notre pays, par son titre de membre de l'Institut de France, comme associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques. Ses ambassades en Portugal, en France et en Italie, n'étaient point pour satisfaire la véritable passion de voyages qui enflammait ce cœur de diplomate. Nous pourrions dire : *la passion et la vocation*. En effet, M. de Hübner n'apporte pas seulement à ses courses variées et lointaines des sensations de joie personnelle ; il y ajoute des aptitudes, une intelligence, un talent enfin qui le classent à part et fait profiter ses plaisirs à l'avancement de notre esprit. Nous avons autrefois parlé de quelques ouvrages de M. le baron de Hübner, — sinon de son *Sixte-Quint*, d'après des correspondances diplo-

matiques inédites, — du moins, bien certainement, de sa célèbre *Promenade autour du monde*, relation excellente, devenue un classique du genre. La nouvelle publication de M. de Hübner, pour laquelle il se prépare des destinées fort belles aussi, est en deux volumes in-8° et comprend plus d'un millier de pages intéressantes. Elle est intitulée : *A travers l'Empire britannique*, et reproduit une série de voyages qui eurent lieu durant les années 1883-1884. L'auteur comptait donc alors soixante-treize ans sonnés. Il est né en 1811, à Vienne, où il fit son apprentissage diplomatique sous les ordres du vieux prince de Metternich, qui l'avait pris en estime et en faveur exceptionnelles. Soixante-treize ans et une si lourde entreprise ! La constatation est tout simplement renversante, comme on parle à présent. Cette course lointaine impliquerait à elle seule la force et l'ardeur d'un homme de trente ans, à qui la passion ne laisse pas considérer la fatigue, les dangers de température et autres, inévitables dans un pareil déplacement. M. de Hübner vient de s'en tirer avec l'aisance d'un jeune marin intrépide, tandis qu'il nous conte ses aventures avec la plume alerte de l'écrivain doué en naissant du style net et facile. Vraiment il possède l'art précieux de renfermer une bibliothèque d'informations sérieuses, originales, *éducatrices*, dans un carnet d'impressions au jour le jour. Le premier volume, orné d'une carte, comprend *quatre parties : L'Afrique centrale* (la traversée, Cape-Town, Cafrerie, Natal) ; deuxième partie : *Nouvelle-Zélande* (l'île du Sud et l'île du Nord) ; troisième partie : *Australie* (Victoria, Nouvelle-Galles, Queensland) ; quatrième partie : *Inde* (Java, Singapour, Ceylan, Madras).

Le deuxième volume comprend la *suite de l'Inde* : Bombay, Rajpoutana, le Penjab, provinces du nord-ouest ; Sikkim, le Bengale ; cinquième partie : *Océanie* (l'île de Norfolk, Fiji, Samoa) ; sixième partie : *Amérique du Nord* (la traversée, San-Francisco, à travers le continent, le retour).

On formerait une anthologie d'observations profondes, de justes et piquantes images, et de vues de philosophe et d'homme d'État, avec des extraits recueillis presque au hasard dans ces deux volumes. Nous signalerons seulement, parmi tant d'autres pages remarquables, celles que l'auteur consacre à l'hospitalité qu'il reçut à *Natal* chez sir Henry Buliver, et aux nuits qu'il passa dans la chambre même occupée par le prince impérial la veille de sa mort et par l'impératrice Eugénie durant un lugubre pèlerinage aux lieux où expira si tragiquement son fils. Le plénipotentiaire de 1856, M. le baron de Hübner en un mot, c'est-à-dire le plus optimiste des hommes, compare avec mélancolie, cependant, les souvenirs du Paris éclatant des fêtes de la Paix et du baptême aux scènes affreuses de quinze ans et de vingt-trois ans après.

Parmi les mille traits dignes d'être recueillis, nous en citerons seulement deux, qui dénoncent leur écrivain de naissance comme une touche trahit le peintre. Parlant des jeunes villes de l'Australie, dont l'entrée au monde fut toute hérissée de luttes, il dira par exemple : « Ces jeunes communautés sont de petits Hercules qui, au berceau déjà, étouffent des serpents. » Et ceci encore : « Les grandes villes sont comme les grands hommes, qui ne laissent pas tous lire sur leurs physionomies la part qu'ils ont prise aux événements de leur temps. » L. D.

Un Parisien à Constantinople, par le vicomte René Vigier. Paris, Paul Ollendorff ; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. le vicomte René Vigier est allé à Constantinople comme tant d'autres. Il lui a paru intéressant de rédiger, après tant d'autres, les impressions qu'un tel voyage fait naître, et de les offrir au public en un volume. Je n'ai rien à dire là contre. Je louerai même l'auteur d'avoir fait son volume léger, plein de blancs qui réjouisssent l'œil, et, en somme, moins mauvais que tant d'autres, parce qu'il est plus court. B.-H. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Les Provinciales, de Pascal. Nouvelle édition avec une introduction et des remarques, par Ernest Havet, membre de l'Institut. Deux vol. in-8°. Paris, Delagrave ; 1885.

On doit à M. Havet une édition des *Pensées* de Pascal, qui jouit depuis trente-quatre ans de beaucoup de crédit dans les écoles et même hors des écoles. Cousin en a fait l'éloge et c'était un passeport. Celle de M. Prosper Faugère n'était qu'un inventaire du manuscrit autographe qui existe à la Bibliothèque nationale. Elle n'est guère lisible. Celle de M. Havet, mieux disposée, plus conforme à la tradition, aux habitudes ordinaires des lecteurs de Pascal, à qui un certain ordre est familier, qui veulent avoir dans *les Pensées* plusieurs morceaux qui n'en sont point une part intégrante, a fait une sorte de fortune. Il y manque deux choses essentielles : l'une est la sympathie de l'éditeur, favorable à la personne de Pascal, mais hostile au christianisme. L'hostilité à la

pensée contenue dans le texte que l'on commente est une cause d'erreur; l'autre consiste dans le fait que le XVIIe siècle n'est pas familier à M. Havet. Il s'agit surtout ici du XVIIe siècle d'avant Louis XIV, celui de Richelieu et de la Fronde. La puissante personnalité de Pascal ne l'a pas empêché de subir l'influence de la société dans laquelle il a vécu. *Les Pensées* ne sont point à considérer d'une manière absolue, elles doivent beaucoup aux circonstances. C'est ce que M. Havet n'a pas considéré, ce qui est un obstacle à ce que son édition des *Pensées* puisse avoir une valeur durable.

Les Provinciales, telles qu'il les offre aujourd'hui au public, ont la même destination que son édition des *Pensées*, c'est-à-dire qu'elles ont en vue l'enseignement universitaire. Elles iront ailleurs si elles peuvent : elles visent à servir dans les écoles.

Dans un court avertissement placé en tête de l'introduction, M. Havet constate qu'il existe deux textes assez différents des *Provinciales.* Le premier est celui de l'édition in-4° de 1656-1657. Ce n'est pas un texte improvisé ; cependant l'auteur, emporté par l'ardeur de la polémique, laisse souvent échapper des expressions peu mesurées, qu'il a retirées ensuite afin d'y en substituer d'autres plus discrètes. Il a aussi remanié le texte au point de vue de la correction. Ce second texte, qui est de 1659, revu par Pascal avec le concours de Nicole et d'Arnauld, peut-être de Saci, est, depuis 1659, regardé comme le texte définitif, toujours reproduit comme le seul authentique. C'est lui qui survivra. M. Havet n'en veut pas. Ce serait selon lui un texte *politique,* celui de Port-Royal, non celui de Pascal. L'assertion est contestable. La révision de 1659 est-elle, comme l'avance M. Havet, « politique et non littéraire » ? Elle a un côté d'habileté qui peut être qualifié de politique. Pascal et Port-Royal ont voulu éviter de fournir trop de prise aux adversaires; on n'en saurait disconvenir. Néanmoins elle est plus littéraire que politique. M. Havet se charge lui-même de le prouver plutôt vingt fois qu'une. Ainsi on lit dans le texte in-4° de la première provinciale : « Vous n'avez qu'à voir séparément M. Le Moine et le père Nicolaï : *Je n'en connois pas un, lui dis-je.* » Le texte de 1659 a : « Je ne connois ni l'un ni l'autre. » Est-ce une correction politique ? Non ; c'est une correction littéraire.

Quoi qu'il en soit, il est avéré que le texte de 1659 est le seul sur l'authenticité duquel on puisse compter. Quant au texte du recueil de la Bibliothèque de l'Université adopté par M. Havet, ce n'est qu'une version, et il y en a au moins quatre, du texte de 1656-1657. Ce n'est pas la première, et plusieurs des lettres qui en font partie sont des réimpressions, sinon des contrefaçons.

Mais s'il a essayé de reprendre le texte original, M. Havet n'a pas cru pouvoir conserver l'orthographe du temps. Ceci est d'accord avec le but qu'il se propose de faire une édition à l'usage particulier des écoles. L'orthographe originale des écrivains classiques de la langue n'y a pas cours jusqu'ici. M. Havet ne se dissimule pas que, du train dont vont les choses, cela pourrait bien finir avant peu. « Le contraire, dit-il, ne tardera pas peut-être à devenir une obligation pour les éditeurs des classiques, et cette exigence tient à un goût d'exactitude et de vérité qui est certainement très respectable ; mais la liberté sur ce point subsiste encore. » Pas tout à fait. On ne réédite plus les écrivains antérieurs au XVIIe siècle avec l'orthographe moderne, comme on faisait naguère de Montaigne par exemple. Quant à celui de la *Collection des grands écrivains* de la maison Hachette, dont s'autorise M. Havet, il n'est pas sûr qu'il ne devienne pas, à courte échéance, une cause de défaveur pour cette collection. Il l'est déjà. M. Havet, accoutumé à lire les grands auteurs du XVIIe siècle dans les éditions modernes où on a rajeuni le style, n'aime pas à les lire dans le style du temps. L'orthographe d'alors lui fait une impression pénible. « Il me semble, dit-il, qu'elle me sépare d'eux, tandis que la pensée et souvent la langue elle-même m'en rapprochent. » C'est une disposition d'esprit qui n'est pas personnelle à M. Havet. Elle est dangereuse et tend à nous tromper sur les écrivains du passé. Si l'on reste sur cette disposition, les anciens écrivains de la langue ne tarderont pas à devenir inintelligibles. Ils ont déjà perdu à cet égard, et la manière dont M. Havet traite Pascal en est une preuve surabondante. A mesure qu'on s'éloigne de l'état social dans lequel ils ont vécu, on a de plus en plus une idée imparfaite de cet état social. Ce sont eux qui en maintiennent l'intelligence. Les défigurer en leur ôtant leur orthographe originale, c'est ajouter à l'œuvre destructive du temps, se priver volontairement d'un moyen précieux de rester en communication avec eux, au moins par les écrivains qui en sont une image affaiblie. Leur orthographe est un témoin de leur pensée. La critique déclare qu'elle ne saurait se passer de ce témoignagne et croit une édition mauvaise par cela seul qu'elle s'en passe. Le public est dans le cas de la critique. Alors pourquoi ne revient-on pas aussi à la prononciation ? demande M. Havet. Ceci est une autre affaire. On n'y revient pas parce qu'on ne peut pas à revenir. L'orthographe n'intéresse que les yeux. Le retour à la prononciation du XVIe ou du XVIIe siècle exigerait qu'on renonçât à celle dont on fait usage toute la journée. Or l'éducation de l'oreille se fait dès l'enfance, quand celle-ci commence à parler. Elle ne se fait plus tard qu'avec une extrême difficulté. Celle d'apprendre une langue étrangère lorsqu'on est arrivé à l'âge viril, à moins qu'on n'aille habiter le pays où cette langue est parlée, et encore par ce moyen n'arrive-t-on pas à la parler comme les indigènes, est connue de quiconque a essayé. On ne parviendrait pas aujourd'hui à reprendre la prononciation de Montaigne ; on ne parviendrait pas non plus à se défaire de celle qu'on a, et qu'on a acquise dans l'enfance.

A part la question de texte, l'introduction de M. Havet et son commentaire des *Provinciales* laissent à désirer. Les erreurs de fait sont fréquentes sous sa plume. Il serait long de s'arrêter sur chacune. Un exemple suffira à donner une idée de leur nombre et de leur étendue. Pages LIV-LV de son introduction,

M. Havet parle des embarras théologiques où s'était mis Bossuet « à propos du fameux livre du P. Quesnel, *Réflexions morales sur le Nouveau Testament;* cet écrit, — celui de Bossuet, — fut fait pour être placé dans une nouvelle édition de ce livre qui devait paraître avec l'approbation de l'archevêque de Paris et pour expliquer cette approbation ; mais M. de Noailles se décida à laisser paraître l'édition en 1669, — l'écrit de Bossuet est de 1699, — sans approbation et par conséquent sans explication, de sorte que le travail de Bossuet ne fut pas publié ; il le fut en 1710 par le P. Quesnel lui-même. » Voyons un peu. D'abord l'opuscule de Bossuet ne fut pas publié en 1710, mais en 1711 et à Lille, parce que le P. Quesnel, retiré dans les Pays-Bas espagnols, était plus à même d'en corriger les épreuves. Il est intitulé : *Justification des réflexions sur le Nouveau Testament*, imprimée de l'autorité de Mgr l'évêque et comte de Châlons et approuvées par Mgr le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, composée en 1699 contre *le Problème ecclésiastique*, etc., par feu messire Jacques-Bénigne Bossuet, etc. ; à Lille chez Jean-Baptiste Brovellio, imprimeur, rue des Malades, à la Sorbonne. MDCCXI. — C'est un in-12 de XXXVIII et 126 pages, un des plus rares ouvrages de Bossuet en édition originale. Quesnel y a joint le texte français de la *Constitution unigenitus* avec des remarques de sa façon, un volume in-12 avec un faux titre, deux feuilles d'avertissement non chiffrées et 107 pages de texte. Continuons. M. de Noailles n'était pas archevêque de Paris en 1669. C'était Hardouin de Beaumont de Péréfixe, médiocre historien d'Henri IV et ancien maître de chambre de Richelieu. Enfin *les Réflexions morales* ne sont pas un livre. Ce sont des notes au texte du *Nouveau Testament*. Une partie de celles qui concernent les évangiles et les épîtres de saint Paul avaient bien été imprimées en 1669, mais sous les auspices de Vialart de Herse (1642-1680), évêque de Châlons et ami de Port-Royal. Elles furent imprimées pour la première fois en entier en 1692 et toujours sous forme de notes au *Nouveau Testament*. Voici le titre exact de cette première édition complète : *le Nouveau Testament en françois* avec des *réflexions morales* sur chaque verset, afin d'en rendre la lecture et la méditation plus faciles à ceux qui commencent à s'y appliquer, augmentées de plus de moitié dans les évangiles en cette dernière édition, imprimé par l'ordre de Mgr l'évêque et comte de Châlons, pair de France ; qui estoit sous le titre de *Morale de l'Évangile* et des *Épistres de saint Paul ;* à Paris, chez André Pralard, rue Saint-Jacques, à l'occasion, MDCXCII, quatre volumes in-8°.

L'historique de M. Havet est un tissu d'erreurs de fait qui vont par séries. Il date bravement (p. LX de l'introduction) la première provinciale du 23 juillet 1656. Elle est du 23 janvier. Ce pourrait être une simple erreur d'impression. Mais il y en a cinq cents à côté sur lesquelles il insiste, et tellement compliquées qu'avec la meilleure volonté du monde il n'y a pas moyen de les excuser. Il est entré dans l'histoire religieuse et littéraire du XVIIe siècle, comme on entre à minuit, sans lumière, dans une maison qu'on veut décrire exactement. Naturellement il décrit au hasard.

Soyez plutôt maçon si c'est votre métier.

Est-il plus heureux sur le fond ? Son introduction débute par un essai sur la casuistique. La casuistique, selon lui, est l'étude des *cas de conscience*. Cette casuistique-là est celle qui fait l'objet de la querelle de Pascal avec les jésuites. Elle ne concerne que la *direction* et le confessionnal. Il y en a une autre qui s'étend au gouvernement tout entier de la volonté, dont la morale est l'objet. Le droit n'en est qu'une branche ; chaque article de nos codes est un cas. L'histoire aussi est de la casuistique. Les sciences morales sont toutes du domaine de la casuistique. Mais M. Havet n'a pas l'habitude d'ouvrir des horizons, et c'est en quoi il se distingue de Leibnitz. Il écrit dans son avertissement : « Je me suis abstenu de toute polémique dans mes remarques, ne discutant ni avec Pascal ni avec ses adversaires. Je me suis assez expliqué dans l'introduction sur l'esprit des *Provinciales* et, si j'ai oublié quelque chose, le lecteur y suppléera par ses propres réflexions. » Il a certainement oublié quelque chose : c'était de s'abstenir sur une foule de sujets qu'il n'avait pas étudiés, dont il n'a pas la moindre notion, si vague ou imparfaite qu'on la suppose. On en pourra juger par le passage suivant... « Là où l'Église est un pouvoir public, soit par la loi, soit simplement par les mœurs, la confession elle-même est déjà une obligation. Celle-là, dans les temps de foi, ne paraîtrait pas trop pesante si tout se passait entre le confesseur et le pénitent, dans le secret du confessionnal. Il n'en est pas ainsi, car la confession est secrète sans doute ; mais si on n'a pas reçu l'absolution, on n'a pas le droit de communier ; or la communion est publique. A moins donc d'un impudent mensonge, qui pour un croyant est un abominable sacrilège, celui à qui l'absolution a été refusée ne communie pas et, par cela seul, le voilà atteint dans sa réputation aux yeux de ses frères dans la foi. » Il y a dans ces quelques lignes plus d'erreurs que de mots. La confession n'est pas une obligation civile. Elle n'oblige que la conscience des croyants. Elle n'est pas obligatoirement publique, la communion non plus. Le refus de l'absolution ne menace donc pas la réputation de celui qui ne l'a pas obtenue. M. Havet invoque le témoignage de Claude Fleury à propos des *pays d'inquisition*, où le pénitent qui manque au devoir pascal peut être dénoncé, excommunié, et au bout d'un an déclaré suspect d'hérésie et poursuivi en justice. Ce cas est ce que nous appellerions aujourd'hui l'état de siège. Il n'a été appliqué qu'en Languedoc contre les Albigeois, et en Espagne contre les Maures, dans des circonstances particulières, par l'autorité civile et dans un intérêt politique. Est-il possible que M. Havet ne le sache pas ? « On est effrayé, dit-il, à la pensée d'une si épouvantable tyrannie. » Il y aurait de quoi. Il est vrai que cette tyrannie est imaginaire. Il y aurait plutôt une intention tyrannique ou fanatique, comme on

voudra, dans la tentative de persuader qu'elle a existé. M. Havet observe, comme en passant, qu'il y a une partie importante de la casuistique que Pascal a laissée volontairement dans l'ombre. C'est celle qui concerne ce que, dans la langue théologique, on appelle la luxure. Il respecte la pudeur de Pascal; mais il remercie M. Paul Bert « de s'être résigné à aborder ces questions — du moins à l'aide du latin — et à nous renseigner sur la maladie érotique dont cette casuitique est dévorée, et qui s'accuse d'un bout à l'autre par un tel appétit de choses obscènes et par de tels tours de force dans l'art de les présenter et de les assaisonner. » Il y a des cas pareils que la magistrature et les cours d'assises sont quelquefois obligées d'aborder. M. Havet consentirait-il à flétrir la magistrature et les cours d'assises qui se résignent à cette occupation ?

La grâce lui fait le même effet que la casuistique. Dans son domaine, comme dans celui de la casuistique, M. Havet découvre « une morale également bête et odieuse, qui ne tend qu'à rapetisser et à dégrader l'homme et l'État au profit du prêtre, et ne tient aucun compte ni de la loi, ni de la justice, ni de l'honneur ».

Il est inutile d'insister. Les quelques propositions qu'on vient de voir citer jugent M. Havet mieux qu'il n'en juge lui-même l'objet. Il traite d'ailleurs dans son introduction de beaucoup de sujets qu'il serait trop long même d'énumérer ici. Quant à ses *remarques*, il y aurait peu de choses à en dire de bien ou de mal. Le ton didactique et modéré de son commentaire des *Pensées* avait donné à cette édition une autorité que non seulement *les Provinciales* n'auront pas, mais qu'elles ôteront à son édition des *Pensées*. L. D.

La Philosophie des médecins grecs, par EMMANUEL CHAUVET. Un vol. in-8°. Paris, 1886, Ernest Thorin, éditeur.

Même après les recherches de M. Daremberg et de M. Littré sur la médecine et les médecins de l'antiquité, ce champ d'études reste largement ouvert à l'investigation des érudits, car il est peu fréquenté. Précisément à cause de cela, parce qu'ils n'y rencontrent guère de rivaux, ceux qu'il attire trouvent en ces travaux sévères un charme puissant qui les retient; il a suffi notamment à occuper tous les loisirs de M. Emmanuel Chauvet en sa longue carrière universitaire. A son début, il y a trente ans et plus, il soutenait, en Sorbonne, une thèse latine sur la philosophie d'Hippocrate, reprenait et développait le même sujet l'année suivante (1856) devant l'Académie des sciences morales et politiques; depuis, il n'a cessé de poursuivre parallèlement à ses travaux professionnels les mêmes recherches sur les autres médecins grecs et plus spécialement sur Galien, le médecin philosophe par excellence, cette admirable intelligence issue du génie grec, où se fond dans sa magnifique unité l'accord fécond de la science et de la philosophie, la synthèse de toutes les sciences concourant alternativement au service de chacune d'entre elles. Le livre que M. Chauvet publie aujourd'hui est le composé de ces études accumulées. Dans son exposition de la logique, de la morale et de la physique hippocratiques, de la logique, de la morale, de la physique, de la théologie et des traités historiques de Galien, il montre comment les médecins grecs entendaient et pratiquaient cette alliance de la philosophie et des sciences médicales; il tira de l'injuste oubli où elles gisaient, au fond de traités que tout le monde honore sur la foi de la tradition et que personne ne lit, maintes théories logiques, morales, physiques, presque toutes de nature à éclaircir des obscurités de la philosophie ancienne ou à en combler des lacunes. *La Philosophie des médecins grecs* est donc un livre qui fait honneur au zèle persévérant de l'auteur et de nos Facultés des lettres en général pour les études du caractere le plus élevé.

M. Emmanuel Chauvet appartient à la Faculté de Caen. E. C.

La Psychologie du raisonnement. — *Recherches expérimentales par l'hypnotisme*, par ALFRED BINET. Un vol, in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan; 1886. — Prix : 2 fr. 50.

Le sujet de la thèse est de ceux qui, aujourd'hui, captivent le plus l'attention; la thèse, — aux conclusions de laquelle nous ne souscrivons pas, — est certainement ingénieuse, et qui la soutient connaît fort bien les controverses qu'ont suscitées les exposés des diverses théories associationistes.

L'on ne saurait, dit M. Binet, prétendre assimiler d'une manière complète la perception et le raisonnement en forme, sans tomber dans le paradoxe; il est paradoxal, en effet, de soutenir que l'acte de reconnaître un objet par la vue ou par le toucher ressemble à un syllogisme. Mais il y a dans le raisonnement en forme des caractères essentiels qui se retrouvent dans la perception externe; les deux actes, si dissemblables en apparence, ont toutefois la même structure; la perception externe est un raisonnement, au même titre que l'amphioxus, qui n'a pas de vertèbres, est un vertébré.

Avant l'étude *psychologique* de la structure du raisonnement, celle de la structure de la perception (ch. I), celle des images qui, avec les sensations, sont matériaux de cette structure (ch. II), et la perception est montrée (ch. III) comme étant, au vrai, un raisonnement. La perception n'est pas cette inférence, cette simple consécution, dont *on* parle, et le raisonnement n'est pas l'acte réfléchi par lequel *on* veut que l'esprit adopte une proposition parce qu'il y voit la conséquence logique d'autres propositions qu'il tient pour vraies; la perception, avec M. Binet, gagne en importance, le raisonnement perd, d'où une distinction à peu près nulle. « Tout ce qu'on peut accorder, écrit-il précisément, c'est qu'en fait, certains raisonnements sont conscients et que d'autres sont automatiques. La perception est de ce second ordre. Mais on ne doit pas attacher grande valeur à cette

différence. La conscience accompagne les processus physiologiques du raisonnement, de la sensation, du souvenir, etc., elle ne les constitue pas : c'est un épiphénomène, et rien de plus. »

A côté de la loi de suggestion et de rappel par ressemblance, il y a *la loi de fusion* qui se peut ainsi énoncer : lorsque deux états de conscience semblables se présentent à notre esprit simultanément ou dans une succession immédiate, ils se fondent ensemble et ne forment qu'un seul état. Et M. Binet se fonde sur cette loi pour expliquer *le mécanisme du raisonnement* (ch. IV). « Si tout état de conscience a la propriété de raviver ses semblables, cela tient à ce que des complexus de cellules, qui correspondent à l'état évocateur et à l'état évoqué, ont des points communs par lesquels l'onde nerveuse s'écoule du premier groupe de cellules dans le second. Il est tout aussi facile de comprendre la fusion de deux états semblables en un seul, puisqu'ils ont pour base un élément nerveux numériquement unique. »

Une objection a été faite : Qu'est-ce qu'une ressemblance qui n'est pas perçue ? Pour les adversaires de l'associationisme, il cite un passage d'un article de *la Critique philosophique;* mais parce que l'auteur de l'article, M. Pillon, admet que « ce n'est pas en vertu du rapport de ressemblance perçu entre deux idées que l'une de ces idées peut suggérer l'autre, cette perception de la ressemblance supposant les deux idées présentes à l'esprit et par conséquent l'association déjà faite, » il n'admet pas que le syllogisme : tous les hommes sont mortels, Socrate est homme, donc Socrate est mortel, soit un édifice se construisant de lui-même. Or, M. Binet conclut (ch. V) : « Nous avons montré que la similarité est une propriété des images, et nous avons dit avec M. Pillon qu'il fallait distinguer l'action de la ressemblance de la perception. Il résulte de cette distinction importante que la suggestion des images semblables est un premier fait d'automatisme ; que la réunion et fusion d'images semblables en une image générique est un second fait d'automatisme ; et que l'organisation des images semblables en raisonnement est un troisième fait d'automatisme. Dans tous ces cas, le moi n'intervient que quand l'œuvre est terminée. De même que « la ressemblance de deux images n'est perçue qu'après leur suggestion » (Pillon), de même, le raisonnement qu'elles forment en s'organisant n'est perçu qu'après la formation ». Usant d'une comparaison pour représenter le mécanisme du raisonnement, il parle de ces fleurs que le froid dessine sur les vitres des chambres.

Cette théorie mécanique enlève-t-elle à l'esprit toute activité pour la réduire à un état purement passif ? M. Binet, qui se pose lui-même cette question, y répond ainsi : « Les images ne sont point des choses inertes et mortes, elles ont des propriétés actives; elles s'attirent, elles s'enchaînent et se fusionnent... c'est un élément vivant, quelque chose qui naît, qui se transforme, et qui pousse comme un de nos ongles et de nos poils. L'activité de l'esprit résulte de l'activité des images, comme la vie de la ruche résulte de la vie des abeilles, ou plutôt comme la vie d'un organisme résulte de la vie des cellules. » L'activité de l'esprit est un simple *résultat*.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Les Possessions françaises de l'Afrique occidentale, par CH. LEBRUN-RENAUD. Paris, Baudoin ; 1885. Un vol. in-12 avec 2 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Les questions coloniales ont pris de nos jours une telle importance dans les préoccupations du gouvernement français qu'il est devenu, pour ainsi dire, indispensable à tout homme éclairé de se rendre bien compte de la situation exacte de notre domaine colonial. Si nos possessions de l'Ouest africain n'éveillent pas chez nous des idées de gloire et de conquête, comme la Tunisie, le Tonkin ou Madagascar, il n'en est pas moins vrai que, grâce à l'initiative de nos gouverneurs du Sénégal et de savants explorateurs, un nouvel empire français est en train de se fonder dans le voisinage du golfe de Guinée. Le livre de M. Le Brun-Renaud vient à point pour nous donner sur ces immenses possessions tous les renseignements désirables. Il comprend la description des deux groupes importants sous lesquels peuvent être rangés nos établissements sur l'Atlantique, la Sénégambie, le Gabon et l'Ogooué. Les comptoirs de la côte méridionale du golfe de Guinée forment pour ainsi dire le trait d'union entre nos deux colonies principales.

L'auteur n'a rien négligé pour rendre aussi intéressante et aussi fructueuse que possible la description qu'il fait de ces contrées. Après avoir donné pour chaque groupe un résumé historique de la conquête et des progrès qui ont été successivement réalisés dans ces parages, ainsi qu'un aperçu de la géographie physique et politique, il s'étend longuement sur le climat, la météorologie, les races, les habitants, les langues des indigènes, l'organisation sociale, le règne animal et végétal, les productions du sol, l'agriculture, l'industrie et le commerce existant dans ces régions. Ce livre convient donc, non seulement à ceux qui veulent se tenir au courant de l'histoire de ce pays si mystérieux, mais encore à ceux qui voudraient

y risquer quelques capitaux et coloniser cette terre lointaine. Des détails sur la conférence de Berlin qui a constitué le nouvel état du Congo, limitrophe de notre colonie de l'Ogooué, et un exposé des récentes acquisitions de l'Allemagne en Afrique et en Océanie, complètent cet ouvrage, qui est d'une réelle actualité. C. M.

De l'Empire allemand, sa constitution, son administration, par C. MORHAIN, sous-intendant militaire. Un vol. in-8° de 455 pages. Paris, 1886. Berger-Levrault, éditeur.

Depuis les guerres de 1866 et de 1870, le Deutschland, cette patrie vague et indéfinie dans son étendue et dans sa domination à laquelle rêvait tout Allemand, a pris corps, l'empire allemand est fondé, puisqu'une médiation virtuelle et effective a réellement frappé tous les princes allemands, qui ont dû renoncer à la plupart des droits régaliens et aux privilèges les plus importants de la royauté. La législation impériale a étendu sur l'Allemagne un vaste filet dont les mailles se resserrent chaque jour, limitant davantage le mouvement individuel des souverainetés allemandes. L'autonomie de ces derniers États tend de plus en plus à être restreinte à la police, à l'assistance des indigents, à l'administration des chemins vicinaux, c'est-à-dire aux questions d'intérêts purement locaux. En effet, la constitution établit que les lois d'empire priment les lois des États particuliers. La compétence de l'empire s'étend sur le droit civil, commercial, pénal, la procédure judiciaire, l'organisation de l'armée et de la marine, les chemins de fer, les tarifs de transport, les postes et les télégraphes, les voies de communication, les canaux, dans l'intérêt de la défense du territoire, la navigation fluviale, le système des poids et mesures, les banques et l'émission du papier-monnaie, le système monétaire, les brevets d'invention, la propriété intellectuelle et artistique, la police sanitaire, les douanes et les impôts communs. Ces lois de l'empire étant venues se greffer sur celles des États de la Confédération, elles forment dans leur ensemble un écheveau singulièrement embrouillé dont on a peine à saisir le fil. C'est pourtant ce que vient de faire avec une courageuse patience M. C. Morhain, qui, à la suite de quelques chapitres consacrés à la constitution, aux offices et aux fonctionnaires de l'empire et aux affaires étrangères, expose toute la législation actuelle sur les différents sujets que nous avons énumérés un peu plus haut, et, par conséquent, donne au lecteur la connaissance la plus complète de l'administration de l'empire allemand. E. C.

Législation et jurisprudence des chemins de fer et des tramways, par E. VIGOUROUX, avocat. Un vol. de 434 pages in-8°. Paris, 1886. Ernest Thorin, éditeur. — Prix : 8 francs.

« Nul n'est censé ignorer la loi », et chacun l'ignore. Comment en serait-il différemment, surtout en matière civile, et particulièrement dans les questions, — si récentes pourtant, — relatives aux chemins de fer et aux tramways, en présence d'une législation et d'une jurisprudence de jour en jour plus compliquées? Il n'est pas rare que cette ignorance nous coûte cher, car, en même temps qu'elle nous livre désarmés aux procédés des compagnies de transport alors qu'ils nous paraissent les plus arbitraires, il arrive aussi qu'elle nous expose tantôt à commettre des contraventions plus ou moins graves, tantôt à présenter contre ces compagnies des réclamations ou des plaintes non justifiées par la loi, si justes qu'elles soient devant le tribunal du bon sens. Exemple : une compagnie n'est en aucune façon obligée de prévenir le destinataire de l'arrivée de marchandises à son nom; elle n'est donc pas responsable du dommage qu'a éprouvé la marchandise, tardivement retirée par cela seul que le destinataire n'a pas reçu de lettre d'avis en temps utile. N'est-ce pas admirable? Le livre de M. Vigouroux, indispensable aux commerçants, sera également précieux aux personnes qui, habitant la province ou la campagne une grande partie de l'année, ont de fréquents rapports avec les compagnies de chemins de fer. La supériorité de ce livre sur ses similaires tient à ce que, le dernier paru, il est au courant des documents les plus récents, et que, par un habile classement, par d'heureuses dispositions synoptiques, il présente dans un seul volume une matière considérable. E. C.

Le Réveil national, par LÉON HUGONNET. Paris, Victor Havard ; 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

« Ce livre est le résumé de quinze années de voyages, d'études et de polémiques », ainsi commence la préface d'un ouvrage de politique internationale, où M. Léon Hugonnet passe en revue les événements européens depuis la fin de l'empire, y cherchant les causes de nos désastres, les raisons de ne pas désespérer et les moyens de remettre le pays au premier rang. Les vues originales ne manquent pas; il en est de lumineuses qui pénètrent pour un instant les ténèbres de la politique et de la diplomatie, comme ces grands éclairs nocturnes qui sillonnent les nuages et ouvrent les profondeurs du ciel. Les menées de l'Angleterre sont appréciées par M. Hugonnet exactement comme il convient. Il la considère comme un organisme en fonction, et s'épargne ainsi toute sentimentalité niaise et toute déclamation creuse. Mais il voit nettement son rôle, qui est d'accaparer tous les marchés, de s'emparer de toutes les mines de production et, pour arriver à ce but, de se moquer du droit, de la bonne foi, de la justice, de l'humanité, convaincue que la morale se remplace avantageusement par l'hypocrisie. Il dévoile, dans les guerres qui se succèdent du côté des Balkans, l'ambition impitoyable de la Russie, ses massacres, ses exterminations de tribus entières; les craintes chroniques de l'Autriche, les visées de l'Allemagne et la faute de Bismarck venant se heurter contre le patriotisme de l'Espagne, dont le rôle sera décisif dans la lutte définitive entre les

peuples du Nord et les races latines. A propos de l'Italie, il dit une chose grave : « Je suis allé huit fois en Italie et j'y ai trouvé plus de sympathie pour la France que je n'ai rencontré, en France, d'amitié pour l'Italie. » Il aime la Turquie et les Turcs. L'hellénisme lui semble, dans ses revendications, manquer par la base, et, à ce sujet, il fait des réserves très fortement motivées, non sur le principe, mais sur les applications possibles du principe des nationalités; et, en effet, M. Marius Fontanes ne vient-il pas de nous apprendre que ce furent les Grecs qui furent vaincus à la prise de Troie? Le mouvement d'Arabi lui semble un mouvement national qui avait toutes les chances de réussir, à notre grand avantage, si M. de Lesseps n'avait pas, par ses assurances de sauvegarder la neutralité du canal de Suez, empêché Arabi de l'occuper et laissé aux Anglais, que les droits internationaux ne touchent que quand ils se confondent avec les leurs, la facilité d'y entrer.

M. Léon Hugonnet, qui est un observateur de beaucoup de conscience et de perspicacité, se met quelquefois en défaut quand il parle de choses qu'il ne connaît pas aussi bien que les intérêts des peuples et les relations diplomatiques. Il insiste à deux reprises sur l'admiration de M. Zola pour la bourgeoisie. On ne s'attendait guère à voir Zola dans cette affaire, et l'admiration que professe pour la bourgeoisie le créateur des *Rougon-Macqart* est tout simplement une trouvaille. De la même haleine, il nous dit que cette bourgeoisie « est essentiellement inartistique »; et, pour prouver sa compétence en ces matières, il s'écrie deux pages plus loin : « N'est-il pas ridicule de payer 25,000 francs un tableau représentant une nature morte dont le modèle coûte 25 francs? »

Mais tout le monde ne peut pas comprendre tout. Je préfère battre des deux mains à ce que dit M. Hugonnet lorsqu'il parle de la diffusion de la langue française : « La langue française, grâce à sa clarté, à sa logique, est encore universelle; elle le sera tant que nous représenterons la civilisation et que les peuples auront intérêt à l'étudier... Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que notre littérature a surtout servi à la diffusion du langage. On a attaché beaucoup trop d'importance aux corporations religieuses qui propagent, en Orient, la langue de la fille aînée de l'Église. Si on ne répand pas en même temps les idées françaises, on ne produira qu'une influence passagère, subordonnée à des intérêts momentanés et qui peut se briser lorsqu'il sera démontré qu'il y a plus d'avantages à étudier une autre langue. »

La religion chrétienne, considérée au point de vue de son action politique, soit en Europe, soit dans l'Orient, a dans M. Léon Hugonnet un ennemi résolu. J'engage, surtout ceux qui ne sont pas de son avis, à lire les pages qu'il consacre à cette question.

M. Hugonnet croit « fermement que notre salut est dans une expansion coloniale sage et économique (il ne dit point militaire) et dans une politique nationale ». — « Il est permis d'espérer, écrit-il comme conclusion, que, dans un avenir peu éloigné, tous les agents français comprendront que la mission de la République n'est plus de faire haïr la France, mais d'inspirer à la fois le respect et l'affection. Un philosophe du siècle dernier s'écriait : Élargissez Dieu! Je terminerai ce volume en m'écriant à mon tour : Élargissez la patrie! »

B.-H. G.

La Femme ne doit pas travailler, par le SOLITAIRE. Un vol. in-12. Paris, Auguste Ghio. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, mal écrit, est aussi mal composé que possible : beaucoup de digressions; l'auteur nous apprend qu'il a adressé des lettres à Proudhon, à Darimon, et il nous donne leurs réponses; il nous apprend qu'il a parlé dans les réunions publiques, en 1868, qu'il a fait connaître à la France sa théorie, si juste, de réorganisation sociale, — car il ne pourra en être autrement : un jour ou l'autre l'*omnicratie* sera substituée à la démocratie; — il nous apprend bien d'autres choses, et qu'il est mutuelliste, et qu'il a été condamné en 1871; il vante son intelligence, sa perspicacité.

Mais venons-en à la thèse qu'il soutient avec une certaine verve et à l'aide d'arguments qui ont leur valeur : *la femme ne doit pas travailler, elle ne doit pas rester oisive, elle doit être ménagère.* Le travail de la femme est rendu nécessaire par le peu de rétribution accordée au travail de l'homme; et plus la femme travaillera, plus grande sera la baisse du salaire pour l'homme, comme pour la femme, au reste; la misère engendre la misère. La femme qui travaille et qui a pu rester rester honnête, se marier, n'élève pas ses enfants; mais combien n'ont pas été corrompues par les propos de l'atelier! combien n'ont pas dû se livrer au patron, au contre-maître, quand elles ne les provoquent pas! combien qui ne sont pas amenées, parce que l'éducation d'une mère honnête leur a manqué, parce qu'elles n'ont pas l'espérance d'échapper au bagne de l'atelier, qui ne sont pas amenées à se prostituer! La femme des classes riches reste oisive et l'oisiveté est mauvaise conseillère; elle ne regrette pas que son mari ait quinze, vingt ans de plus qu'elle; qu'avant son mariage, il ait *vécu*, et, comme elle n'a pas ce regret, elle estime que la débauche de son fils de vingt à trente ans est dans l'ordre : à trente ans, on fait un plus beau mariage. Ce qui serait dans l'ordre, c'est que toute femme fût épouse, que toute épouse devenue mère remplît exactement sa tâche de mère. Tout cela n'est pas trop mal pensé.

Notre auteur anonyme croit qu'il pourrait être assez aisément remédié au mal qu'il signale, après d'autres; il s'illusionne quelque peu. Il condamne ceux qui se sont efforcés, qui s'efforcent d'ouvrir de nouvelles carrières aux femmes : le travail ne libère pas la femme de la prostitution, au contraire. Mais on doit parfois se méfier de la logique. Il se peut qu'il soit bon aujourd'hui d'offrir du travail aux femmes, et qu'en leur en offrant on aide ainsi à la réalisation de ce beau rêve : pas de femme qui n'ait son foyer et n'élève ses enfants. Pour nous résumer, disons que l'auteur met trop la moralité sous la dépendance de l'ordre social; il ne devine pas du tout que, riches ou pauvres, nous sommes les maîtres d'agir bien ou mal.

Réformer la société, cela pourrait ne pas être inutile; mais réformer l'individu, voilà qui est absolument nécessaire. F. G.

La Prochaine restauration monarchique, par M. Tyball-Wachsam. Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion.

L'opportunisme de l'école Gambetta et Ferry ayant cédé la place à l'intransigeance, M. Clémenceau devient ministre et est bientôt renversé. Nous avons déjà vu cette histoire dans un pamphlet de M. Reinach. Le renversement de Clémenceau amène la dissolution : M. Grévy, très malade, se démet de la présidence; la majorité du Congrès se trouve être monarchique et la royauté est rétablie en la personne du comte de Paris. Cependant l'Allemagne s'apprête à mettre la main sur la Hollande; la France ne recule pas devant la guerre pour empêcher cette violation des traités européens, malgré les conseils de M. Ferry, qui, s'il était au pouvoir, saurait bien tirer son épingle du jeu. La guerre est désastreuse; l'Italie se joint à l'Allemagne; l'invasion triomphante s'avance rapidement vers Paris. Là, le peuple soulevé abolit la monarchie, se constitue en commune, et, pendant que Louise Michel et Rochefort désagrègent et démolissent tout ce qui pourrait rester encore de consistant dans la démocratie, les Allemands investissent la ville et la somment de se rendre. Arrestations, massacres dans les prisons, terreur; la classe bourgeoise est déclarée suspecte et les prolétaires trempent dans le sang des bourgeois leurs instruments de liberté. Le peuple décrète la suppression de la patrie française et dès lors les Allemands n'ont plus personne contre qui guerroyer. C'est ce qui fait qu'ils entrent sans obstacle par l'avenue de la Grande-Armée, imposent à Paris une Commission allemande, démembrent la France, l'accablent d'une indemnité de guerre triple de celle que nous leur payâmes en 1871 et assurent au marquis de Rochefort cent mille francs de rente pris sur le budget de la ville de Paris, à condition qu'il ne publiera plus une seule ligne sur les questions politiques. « L'histoire de France en est arrivée à sa dernière page », dit le pamphlétaire, non sans une certaine satisfaction de l'avoir, dans son imagination fertile, conduite à ce but par un si beau chemin. Mais ce n'est pourtant pas sa conclusion. La voici : Puisque Rochefort n'a « plus besoin de recourir à la diffamation, ni de fomenter la guerre civile, pour se procurer les cent mille francs de rente dont il a besoin pour vivre, les gouvernements choisis par la France vont pouvoir s'occuper de la France. Le sang ne coulera plus dans les rues de Paris incendié : Rochefort n'en a plus besoin pour jouir de la vie. C'est bien le peuple qui entretiendra encore ce marquis, mais, maintenant, il aura au moins de la paix pour son argent ».

Je laisse le lecteur sur cette impression, heureux d'en finir avec cet abominable livre, qui, pour traiter une question de vie sociale et de patrie, se couvre de cette épigraphe : « Assez d'amour comme cela; essayons maintenant de la haine. » B.-H. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

L'Homme et l'animal, par Henri Joly, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon, maître de conférences à la Sorbonne. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Deuxième édition, revue et corrigée. Paris, Hachette et Cie; 1886. Un vol. in-16.

La seconde édition de l'ouvrage de M. Henri Joly sur l'homme et l'animal, qui sous sa première forme a obtenu un prix de l'Académie des sciences morales et politiques, de même que son ouvrage sur l'instinct, autre mouture du même sac, a été couronné par l'Académie française, nous est donnée allégée de toute la partie historique, l'auteur se réservant d'en faire l'objet d'une publication spéciale. Nous n'avons donc plus ici que la partie dogmatique, revue et tenue au courant des travaux dont M. Joly a pu prendre connaissance depuis la première édition. D'ailleurs la doctrine est la même, et les qualités d'observation, d'exposition et de raisonnement si remarquées lors de la première apparition du livre, loin de rien perdre de leur force, ont plutôt, en certains points, gagné. C'est ainsi que le savant maître de conférences à la Sorbonne s'est efforcé d'enlever toute prise au reproche qu'on lui avait fait d'expliquer chez l'animal la fonction par le mécanisme automatique de l'organe, et de se refuser d'appliquer à l'homme la même explication. Y-a-t-il complètement réussi ? Je n'oserais l'affirmer. Tout le chapitre sur l'architecture des animaux, par exemple, est employé à appuyer d'exemples cette proposition : « L'organisation d'un animal décide de la nature de son alimentation, de son régime, par

conséquent du choix des lieux où il sera obligé de vivre pour trouver sa nourriture. » Mais qu'est-ce qui décide de l'organisation ? Et ne voit-on pas cette organisation se modifier dans certains cas sous l'influence d'un changement forcé de régime ou des nécessités d'un milieu spécial ? Plus je cherche à trouver le fond des controverses sur les questions de métaphysique et de psychologie, plus je suis hanté par la célèbre question : Est-ce l'œuf qui vient de la poule ou la poule qui vient de l'œuf ? Logomachie, tautologie, sens arbitraires donnés aux termes, défaut de définition, distinctions factices, interprétations contradictoires des mêmes faits, déductions tirées d'hypothèses, tels sont à mes yeux les éléments constants de ces sortes de discussions, où l'esprit s'aiguise en pure perte, comme un couteau qu'on affilerait incessamment sur une meule sans avoir jamais rien à couper.

Je rends hommage à la sagacité et à la vigueur d'argumentation de M. Joly; mais je prétends qu'il serait facile de reprendre tous les faits sur lesquels il s'appuie, et d'y trouver un enseignement directement contraire à la thèse qu'il soutient. Je n'en veux donner ici qu'un exemple en courant. Pour prouver que l'araignée qui répare sa toile cède, en agissant ainsi, à un instinct aveugle, sous le coup d'une sensation qui « provoque des mouvements déjà tout préparés dans ses organes », et ne fait en aucune façon acte d'intelligence, c'est-à-dire de raisonnement et de choix, M. Joly cite ce fait : « Quand le dégât est considérable, l'araignée ne prend pas la peine d'une restauration au-dessus de son habileté, elle dévore la vieille toile et s'en fait une nouvelle. » De même une ménagère, quand il y a trop de trous dans une paire de bas, ne prend pas la peine de les ravauder : elle les jette aux chiffons et en tricote une paire neuve. Qui s'avisera de voir dans cette double opération la preuve que l'intelligence n'est pas en jeu chez la ménagère ?

Mais il serait hors de propos — et de proportion — de discuter ici le livre de M. H. Joly. Il suffit d'avoir donné une idée de sa méthode et d'indiquer la conclusion à laquelle il se croit le droit de s'arrêter. Je ne saurais mieux le faire qu'en reproduisant ses propres paroles : « Quelle que soit son origine, quel que soit son mode d'introduction dans le composé organique qui la reçoit, l'âme proprement dite nous manifeste sa présence dans l'animal et dans l'homme. Des différences pourtant séparent l'âme de l'un de l'âme de l'autre. La conscience réfléchie atteste dans l'homme une liberté plus grande, une puissance d'un ordre plus élevé; ajoutons que cette conscience reconnaît en elle-même l'action exercée par un idéal supérieur. Si elle est la cause finale des actions du corps, ses actions à elle ont leur cause finale dans la perfection infinie de l'idéal divin. Si elle est l'idée du corps, idée enveloppant en elle les idées des fonctions du corps, elle doit se ramener à l'idée des idées. Elle le sait, et c'est parce qu'elle le sait qu'elle conçoit le devoir et le droit, qu'elle accepte librement la responsabilité de ses actions, qu'elle se sent enfin associée aux devoirs de Dieu, finalement appelée à l'immortalité... Dès à présent la vie de l'âme est double : elle a au-dessous d'elle les conditions d'une activité dont le développement successif constitue le lot de notre vie terrestre et mortelle. Mais elle a, dans ses rapports avec Dieu, des conditions d'existence d'un autre genre. Nous devons croire que ces conditions-là, plus amplement réalisées après la mort, assureront à notre âme une vie d'un ordre nouveau, moins laborieuse et cependant plus intense, mais qui ne fera que développer, sans les rompre, la continuité de nos existences et l'harmonie de nos destinées. »

Nous devons croire !... Il n'y a qu'à s'incliner. *Magister dixit.* Aussi bien est-ce toujours à cela qu'aboutit tout enseignement métaphysique. C'est en outre la seule chose bien claire, à mon entendement du moins, que contiennent ces lignes où se résume la pensée de l'auteur.

B.-G. H.

Le Somnambulisme provoqué. *Études physiologiques et psychologiques*, par H. Beaunis, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Nancy. Un vol. in-12. Paris, J.-B. Baillière et fils; 1886. — Prix : 3 francs.

Il y a une école de Nancy comme il y a une école de la Salpêtrière, et M. Beaunis qui, avec MM. Bernheim et Liébault, sans oublier M. Liégeois, ne laisse pas d'étudier les conditions, les procédés, les effets de l'hypnotisme, publie aujourd'hui des *Études de physiologie et de psychologie*, son nouveau volume devant être considéré comme le deuxième fascicule de ses *Recherches sur les conditions de l'activité cérébrale.*

Des notes prises au sortir du laboratoire, après chaque expérience, — quelques-unes ont fait l'objet de communications à la Société de biologie, à la Société de psychologie physiologique, — puis un article donné, il y a sept ou huit mois, à la *Revue philosophique* sous ce titre : *Expérimentation en psychologie par le somnambulisme provoqué*, mais un article qui n'est qu'une suite de notes encore, voilà ce dont se compose ce volume nouveau.

Toutes ces notes ont leur intérêt : elles ont trait, celles qui sont rassemblées sous le titre d'*Études physiologiques*, aux caractères généraux de l'état somnambulique, aux procédés employés pour déterminer le sommeil hypnotique et le réveil, à la modification de la fréquence des battements du cœur, à la production de la rougeur, de la congestion cutanée, à la vésication, par suggestion hypnotique, et elles résument les résultats de recherches dynamométriques, de recherches sur l'acuité auditive, sur le temps de réaction des sensations auditives et tactiles; pour les autres, qualifiées d'*Études psychologiques par le somnambulisme provoqué,* elles regardent à l'état de la mémoire chez le sujet hypnotisé, aux suggestions, aux hallucinations suggérées, à la spontanéité dans le somnambulisme, au rapport de l'hypnotisé avec l'hypnotiseur.

L'auteur se défend de proposer d'ores et déjà une explication systématique de l'activité cérébrale, comme

il dit, mais, — c'est un préjugé, — ne doutant pas qu'on puisse « voir et faire fonctionner le *mécanisme intellectuel* comme on voit et fait fonctionner la machine organique », il formule pourtant quelques conclusions. Il ne tient pas, ainsi que Braid, Carpenter, M. Liébeault, l'*attention concentrée* ou la *concentration de la pensée*, comme la condition des phénomènes, de l'hypnotisme; il conteste la théorie de Durand de Gros, qui ne voit, dans ces phénomènes, qu'un déplacement de force nerveuse accumulée dans l'encéphale et soumise à la direction imprimée par l'hypnotiseur; ces phénomènes, écrit-il, « ni la volonté seule, ni la suggestion seule ne suffisent à les expliquer; il faut qu'il y ait en outre un état particulier du sujet, une modification de son innervation cérébrale, en un mot une réceptivité et une aptitude réactionnelle bien différentes de ce qu'elles sont à l'état particulier. Cet état particulier, en quoi consiste-t-il ? » Qui veut faire une suggestion à l'état de veille *arrête*, poursuit-il, par le geste, ou le regard, ou la parole, peu importe le moyen, le cours des pensées du sujet, l'évolution de son activité nerveuse, comme on arrête brusquement au passage un individu qui court ou une pierre qui tombe. Un *choc cérébral* est nécessaire. « Est-ce une action d'arrêt, et le mouvement nerveux ainsi enrayé subitement se transforme-t-il en quelque chose, chaleur, électricité... que sais-je ! qui modifie l'excitabilité et la réceptivité de la substance cérébrale ? On ne peut, jusqu'à nouvel ordre, faire là-dessus que des hypothèses. »

F. G.

La Machine à vapeur, son histoire, son emploi (avec figures), par H. Gossin.

Les Frontières naturelles et leur défense, par P. Gaffarel.

(Deux volumes in-16, de la *Bibliothèque utile*. Félix Alcan. — Prix du volume broché : 0 fr. 60.)

M. Gossin n'a pas entendu refaire l'ouvrage de M. Thurnston, le savant professeur américain, ni M. Gaffarel les deux remarquables études de M. Ténot; ils ont seulement voulu, le premier, donner une petite histoire de la machine à vapeur, avec un exposé des différents organes qui permettent à la tension de s'exercer régulièrement, efficacement, avec un aperçu des immenses services que l'utilisation de cette tension a déjà rendus; et le second, d'abord décrire nos frontières maritimes et continentales, ensuite, les passages naturellement ouverts étant désignés, les objectifs possibles pour une armée d'invasion étant discutés, dénommer les forteresses anciennes ou nouvelles des divers fronts qui sont aujourd'hui armés, et celles qui, pour le complet achèvement du plan élaboré à la suite d'événements douloureux à rappeler, restent encore à édifier. Point de problèmes de mécanique ni de physique dans le premier de ces deux volumes, et, dans l'autre, un cours très élémentaire de géographie militaire. Ils sont instructifs pourtant; nous les voudrions voir, comme la plupart, au reste, des petits livres de la *Bibliothèque utile*, aux mains de tous les enfants de nos écoles primaires.

F. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Le quatrième numéro de la *Revue*, **Les Lettres et les Arts**, inaugure brillamment le second trimestre et le second volume de cette belle publication. M. Désiré Nisard est sorti de son silence pour y donner une étude fine et exquise, pleine de malignités et de sous-entendus, écrite de son style inimitable, sur Berryer l'orateur-avocat. Armand Silveste illustré d'un sonnet digne de lui, une magnifique eau-forte d'après Henner; Georges Ohnet, en des pages délicates et pleines d'humour, trace un charmant portrait de Mme Jane Hading, son interprète du *Maître de forges* et montre la diva d'opérette précédant la grande artiste. A côté de ce portrait à la plume, voici deux merveilleuses aquarelles de Mme Lemaire. Après une nouvelle de Ch. Bentzon, illustrée par Mathey et Eug. Lambert, le peintre des chats, vient une scène hongroise que Fr. Coppée a traduite, que Delibes a mise en musique et que Clairin a dessinée. On se préoccupe dans le monde artistique des étonnantes aquarelles que Gustave Moreau a exécutées d'après les *Fables de La Fontaine*. En voici quatre des plus belles et l'œuvre entier est décrit d'un style souple par le poète Henry Cazalis. Un article d'un haut intérêt par M. J. Zeller, de l'Institut, est consacré à la Renaissance, et tous les musées d'Europe ont été mis à contribution pour l'accompagner de dessins et de gravures rares. La chanson de *Printemps* de M. de Nolhac est digne des dessins de Giacomelli et de Kæmmerer. On se souvient du succès qu'a obtenu dans le premier numéro la *Chanson d'hiver* du même auteur. Après une étude sur la *Ronde de nuit* de Rembrandt, que M. Waltner a interprétée d'une façon digne du maître, vient un très curieux souvenir de M. de Pontmartin sur Mme Dorval, accompagné de portraits authentiques; enfin l'Exposition des pastellistes, décrite par M. Hamel, fait un digne pendant à l'Exposition des aquarellistes, qui fut jadis si remarquée.

L'œuvre, on le voit, se continue et s'améliore. Le public est arrivé à trouver que la *Revue* à 300 francs en donnait à l'acheteur pour son argent.

Les fascicules 21 à 26 des œuvres de Victor Hugo, *Édition nationale* et formant le tome V de cette grosse publication, viennent de paraître tour à tour chez MM. Lemonnyer et Testard, éditeurs.

Nous avons ainsi au complet le tome Ier des *Contemplations;* — on y trouve des eaux fortes de Léopold Flameng, de Mongin, de Kratké, de Rapine d'après les dessins de MM. Français, Courtois, Duez, Deschamps, Dagnau-Bouveret et Adrien Moreau, — quelques-unes sont fort réussies, — les dessins à mi-page sont de M. Urbain Bourgeois. — Les éditeurs font de visibles efforts pour assurer l'amélioration de leur entreprise, et le public, il faut l'espérer, saura le reconnaître.

La Librairie des bibliophiles vient de publier un mignon petit volume in-16, mis en ordre et édité par les soins de Mme la marquise de Blocqueville, sous ce titre : **Pensées d'un pape**. Ces observations et ces aphorismes sont extraits des œuvres latines et italiennes de Ganganelli, élu pape le 19 mai 1769 et mort en 1774. — Mme de Blocqueville fait précéder cette publication d'une notice biographique de l'illustre religieux. — Ce petit livre est coquet, les pensées qu'il contient sont judicieuses et honnêtes, mais il faut avouer que dans la forme aussi bien que dans le fond, elles ne présentent rien de transcendant ou de délicieusement délicat. — Nous sommes loin de Pascal et même de Balthazar Gracian.

MM. H. Launette et Cie mettent en vente un fort volume grand in-8° : **les Affiches illustrées**, par Ernest Maindron, avec de nombreuses vignettes dans le texte et 20 chromolithographies de Jules Chéret. (Prix 30 fr.)

M. Ernest Maindron, de même que Dessolliers, est un féroce collectionneur d'affiches; il possède tous les placards typiques de ce siècle, et sa passion pour la littérature murale n'a point de borne; à telle enseigne il a voulu faire partager sa toquade aux curieux et aux bibliophiles, et, à cet effet, il a réuni en volume et considérablement augmenté deux articles précédemment publiés par lui dans la *Gazette des beaux-arts*. Il a de plus trouvé, en M. Launette, un éditeur épris d'idées originales et ami des belles choses, et de cette collaboration est né le livre que nous signalons.

Les affiches artistiques tiennent une place considérable dans l'histoire des lettres et des plaisirs parisiens; les grands romans de ce siècle, les grandes manifestations de la pensée et de la folie s'y trouvent représentés, les noms d'artistes les plus imprévus s'y coudoient: Raffet, Gavarni, Devéria, Daumier, Édouard de Beaumont, Gil, Manet, Célestin Nanteuil, Granville, Horace Vernet, Jean Gigoux, Bertall, Henri Monnier, ont signé tour à tour des affiches largement conçues et brillamment exécutées; certaines collections d'affiches illustrées ne contiennent pas moins de six à sept mille pièces. C'est une revue de l'esprit et de l'art français qu'on passe en examinant ces curieuses collections.

Dans ces derniers temps, Jules Chéret a modifié l'ancienne affiche fusinée pour lithographie noire. Il a créé l'affiche en couleurs, ces adorables placards joyeux qui plaquent une note gaie et vibrante sur les murs de tout Paris. Ce sont toutes ces affiches et en particulier celles de sa collection que M. Maindron s'est donné la tâche de nous faire connaître. Cette collection, il l'a poursuivie avec un esprit de suite qui mérite qu'on s'y arrête avec quelque complaisance; elle permet en effet l'étude complète de tous les procédés mis au service de la publicité depuis le commencement du XVIIIe siècle. Si l'on se reporte à cette époque déjà lointaine, on constate sans peine que l'art industriel a fait de grands pas, et qu'au temps où nous vivons, dans ses applications les plus élevées comme les plus modestes, il a pris une place extrêmement développée. Ce livre, à tous les titres, est d'un intérêt absolu, on le consulte avec fruit, on le lit avec plaisir, on le regarde sans fatigue, on le feuillette même en album comme un diorama de nos mœurs populaires. M. Launette en a fait un livre luxueux qui aura sa place dans toutes les bibliothèques publiques ou privées, même dans les salons mondains, où les élégantes se complairont à l'admirer. — Les reproductions sont excellentes; — la seule critique à faire est dans l'excès des chromos de Chéret. Il est vrai que toutes ces pièces sont si gracieuses et si vivantes qu'on ne saurait se plaindre sans injustice.

Kistemaeckers, le grand réimprimeur de légèretés devant les éternels curieux de documents érotologiques, vient de publier les **Sérails de Londres** ou les amusements nocturnes, contenant les scènes qui y sont journellement représentées, les portraits et la description des courtisanes les plus célèbres et les caractères de ceux qui les fréquentent. Cette pseudo-traduction de l'anglais est faite sur l'imprimé de Paris, chez Barba, 1881. (Prix 10 fr.)

Nous signalerons à la même librairie la jolie petite édition définitive, format diamant, de **Kees Doorik**, le livre consacré de Georges Eckhoud, écrivain belge de grande valeur. Ce roman est en deux volumes (au prix de 3 fr. les 2 vol. in-16.)

Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

— Sur le rapport de M. Mézières, l'Académie décernera comme suit le prix Bordin (3,000 fr.) pour l'année 1886 :

1,000 fr. à M. le comte de Reiset pour son ouvrage en deux volumes : *Modes et usages du temps de Marie-Antoinette ;*

1,000 fr. à M. Ch. Besnard pour son livre sur la *Philosophie ancienne ;*

1,000 fr. à M. le comte de Baillon pour son histoire d'*Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans.*

Le prix Marcelin Guérin (5,000 fr.) est également partagé par portions de 1,000 francs à :

M. Desjardins pour son livre sur le *Petit Trianon ;*

M. J. Favre : *Étude biographique et littéraire sur Olivier de Magny* (*1529-1561*);

M. Le Petit de Jalleville : *les Comédiens en France au moyen âge ;*

M. Léopold Limayrac, auteur d'une *Étude sur le moyen âge ;*

Et à M. Boscowitz pour son livre sur les *Tremblements de terre.*

Prix Archon-Despérouses :

1,500 fr. à M. Nadaud de Buffon, pour la *Correspondance de Buffon*, de 1720-1788.

1,500 fr. à M. Paul Ristelhuber, pour son édition nouvelle des deux dialogues du nouveau langage françois italianisé par Henri Étienne.

1,000 fr. à M. Van Hamel, pour ses deux romans composés à la fin du XIIe siècle par un moine du nord de la France.

Prix Langlois (traductions) :

2,000 fr. à M. Bouché-Leclercq, pour sa traduction de l'*Histoire grecque* de Curtius et de l'*Histoire de l'hellénisme* de Droyson.

1,000 fr. à M. Trawenski, pour son manuel archéologique intitulé : *la Vie antique.*

— A l'unanimité, l'Académie a décerné le grand prix Gobert à M. Paul Thureau-Dangin, pour le troisième volume qu'il vient de publier de son *Histoire du gouvernement de Juillet.*

Le second prix Gobert est attribué à M. F. Decrue pour un livre d'érudition intitulé : *Anne de Montmorency.*

Le prix Thérouanne est décerné ainsi qu'il suit :

1,500 fr. à M. le baron Kervyn de Lettenhove, membre de l'Académie royale de Belgique, auteur d'un livre intitulé : *les Huguenots et les gueux ;*

1,500 fr. à M. R. Stourns, pour un livre intitulé : *les Finances de l'ancien régime et la Révolution ;*

1,000 fr. à M. Dubedat pour son *Histoire du Parlement de Toulouse* en deux volumes.

Sur le prix Thiers, 1,500 fr. sont accordés à M. Barthélemy Pauquet pour un ouvrage en deux volumes intitulé : *les Origines de la Révolution en Bretagne.*

Le surplus du prix est partagé entre deux ouvrages :

François Miron et l'Administration municipale sous Henri IV, par M. Miron de l'Epinay ;

Et l'*Histoire des Persécutions au IIIe siècle*, par M. Paul Allard.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 19 mars.

Lectures. — Senart : Mémoire sur la chronologie du développement linguistique et sur l'histoire littéraire de l'Inde. — S. Reinach : Note sur une synagogue grecque à Phocée.

Séance du 26 mars.

Ouvrages présentés. — E. Cat : *Une hypothèse de M. Mommsen.* — Yule et Burrel : *Hobson-Hobson,* glossaire de la langue vulgaire anglo-indienne. — Psichari : *Essai de grammaire historique néo-grecque.* — Chassaing : *Spici legium Brivatense.* — Faguiez : *Le livre de saison de Me Nicolas Versoris, avocat au parlement de Paris* (*1519-1530*).

Lectures. — Boissier : Note sur un passage des *Annales* de Tacite. — Hervey de Saint-Denis : Les doctrines religieuses de Confucius et de l'école des lettrés.

Séance du 2 avril.

Ouvrages présentés. — H. Omont : *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale.* — Denifle : *La création des universités au moyen âge.* — Courajod : Collection de mémoires sur l'histoire de l'art français. — Bladé : *Contes populaires de la Gascogne.* — Vivié : *Latreille, membre de l'Institut.*

Lectures. — Berger : Notice sur quatre pierres gravées. — Mispoulet : De la constitution de l'ordre équestre sous l'Empire.

Séance du 9 avril.

Ouvrages présentes. — Tamizey de Larroque : *Les correspondants de Peiresc* (11e fascicule). — Daremberg et Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (10e fascicule). — Serrure : *Étude sur des monnaies mérovingiennes.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 20 mars.

Ouvrages présentés. — Barberet : *Le travail en France; monographies professionnelles.* — Hippeau : *L'éducation et l'instruction considérées dans leurs rapports avec le bien-être social.* — Chuquet : *Les premières invasions prussiennes* (*1792*).

Séance du 27 mars.

Ouvrages présentés. — Thome-Moreau : *Le Moniteur des assurances.* — Louis Léger : *En Bulgarie.* — Ch. Robert : *La dissémination et la centralisation alternatives de la fabrication monétaire en Gaule.* — Cheysson : *Les Moyennes.* — Couches : *La Prostitution.* — M. Block : *Traité théorique et pratique de statistique.* — Pingaud : *Français en Russie et Russes en France.* — Chauffon : *Les assurances.*

Lecture. — Glasson : Le louage d'ouvrage dans le Code civil.

Séance du 5 avril.

Lecture. — Bouiller : Note sur la réforme de l'*Annuaire de l'Institut.*

Séance du 10 avril.

Ouvrages présentés. — Danten : *De la nature des choses. La vie éternelle et universelle.* — De Gabriac : *L'Église et l'État.*

Lectures. — Du Puynode : L'impôt sur le revenu. — Boutmy : La révolution agraire au XVIIIe siècle en Angleterre.

Société des études historiques. — La Société des études historiques a tenu le mois dernier sa cinquante-deuxième séance publique annuelle, sous la présidence de M. Eugène d'Auriac, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale.

Après une allocution du président et un compte rendu de M. Georges Dufour, on a entendu les lectures suivantes : *Un chapitre de la censure théâtrale sous la Restauration,* M. Henri Welschinger ; — *Desportes et Bertaut,* M. le premier président Barbier ; — *les Derniers gondoliers,* M. Camoin de Vence ; — *le Sultan juste,* M. Jules David ; — *Swift, auteur des Voyages de Gulliver, son action politique en Irlande,* M. Jacques Flach, du Collège de France. Le prix Raymond, consistant en une médaille de vermeil et 1,000 francs, a été remis à M. Augustin Garçon, auteur d'un mémoire sur *les Origines historiques du canal de Panama.*

ÉTRANGER

Suède. — *Concours.* — Le roi Oscar offre une médaille d'or d'une valeur de 1,000 couronnes et un prix de 1,250 couronnes à l'auteur du meilleur essai sur les sujets suivants :

1. *Historique des langues sémitiques.*
2. *La civilisation arabe avant Mahomet.*

Les concurrents devront écrire leur mémoire dans une des langues ci-après : arabe, latin, français, anglais, allemand ou italien, et devront le faire parvenir à Stockholm avant le 30 juin 1888.

Le jury sera composé d'un comité international d'orientalistes.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Les bibliothèques populaires circulantes à Paris. — Une importante réunion du comité des dames patronesses de la Société bibliographique dont le siège est à Paris, 195, boulevard Saint-Germain, a été tenue récemment à l'archevêché, sous la présidence de Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de S. E. le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

Le but de cette réunion était l'organisation, dans les paroisses pauvres et populeuses de la capitale, de bibliothèques destinées à mettre de bonnes lectures à la portée des familles ouvrières et à combattre ainsi la pernicieuse influence des bibliothèques maçonniques.

MM. les curés des paroisses intéressées à la réalisation immédiate de ce projet assistaient à la réunion et ont fait ressortir l'urgence de l'œuvre réparatrice dont la Société bibliographique et des publications populaires prend l'initiative.

Jusqu'à ce jour, la Société a puissamment encouragé et subventionné les bibliothèques en province et surtout les bibliothèques circulantes qui permettent, avec des ressources modestes, de répandre sur un terrain plus étendu l'influence des bonnes lectures; elle a donné des livres de prix aux écoles libres qu'il est si nécessaire de soutenir; elle a distribué dans les campagnes et dans les conférences organisées par le comité de défense religieuse des brochures et des tracts. Il lui restait à poursuivre l'ennemi là où il se croit le plus fort, dans les quartiers ouvriers de la capitale; l'heure est venue où le peuple, assez instruit pour apprécier de quel côté sont ses vrais amis, écœuré par les malsaines productions d'une littérature qui ne respecte rien, demande qu'on lui donne enfin des livres qu'il puisse sans inconvénient laisser entre les mains de ses enfants. Il y a là un puissant moyen de régénération sociale, que les catholiques ne peuvent négliger sans se rendre coupables de désertion devant l'ennemi. Il faut que tous les catholiques contribuent, par des dons en argent ou en livres déjà lus et dont ils n'ont plus besoin, aux bibliothèques que la Société bibliographique se proposent de fonder dans les paroisses, dans les écoles libres, dans les patronages, sous la surveillance de MM. les curés. Il n'est pas nécessaire de créer une littérature chrétienne; Dieu merci, les bons livres ne manquent pas : le catalogue de ceux qui ont été examinés par le comité de lecture des publications populaires comprend quatre mille numéros et s'augmente tous les jours. Mais il est urgent de les faire pénétrer dans les familles, d'employer pour le bien des âmes cette arme puissante de la lecture, dont les ennemis de la religion savent si bien se servir.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La Bodleian library.* — D'après le dernier rapport publié par les administrateurs de la *Bodleian library*, cette bibliothèque compte actuellement 432,400 volumes dont 26,600 manuscrits et 1,625 volumes de catalogues. Il faut joindre à ce nombre 25,000 périodiques et brochures et 1,429 manuscrits qui ne figurent point encore au catalogue.

États-Unis. — *L'association américaine des bibliothécaires.* — Le *Library journal* reproduit dans son numéro de septembre-octobre 1885 des communications faites par les principaux membres de l'association américaine des bibliothécaires lors de leur dernière réunion (*Lake George Conference*). Nous croyons utile de citer les principales questions qui, à cette occasion, ont fait l'objet de la discussion.

Some compensations in a librarian's life.
Notes on printing the British Museum catalogue.
Encyclopædia and librarians.
Cataloging anonymous works, by known authors.
The college library.
Libraries of young men's christian associations.
Public libraries and the public; with special reference to the San Francisco free public library.
Libraries with museums.
The best use of duplicates. The probable intellectual and moral outcome of the rapid increase of public libraries. United States government publications.
Bibliothecal science and economy.
Chronological arrangment of shelves.
Note on the national library of Mexico.
Small library buildings. Report on classification 1883-85. *Rapports annuels :* cataloging, college libraries, technological libraries, library legislation, the reading of the young.
Report of the committee on the proposed school of library economy. Proceedings.

Les bibliothèques publiques aux États-Unis. — Depuis trente ans, le nombre des bibliothèques publiques aux États-Unis s'est considérablement augmenté. Vers 1850, la *Cambridge University library* ne possédait que 70,000 volumes, la bibliothèque du Congrès et celle de l'Athénée de Boston n'en avaient pas plus de 50,000. Aujourd'hui, grâce aux sommes considérables inscrites à leurs budgets et à la libéralité des municipalités et des particuliers, les bibliothèques américaines comptent un nombre fort respectable de volumes. Ainsi la bibliothèque du Congrès (Washington) possédait, en 1882, plus de 480,000 volumes, la *Public library* de Boston en avait 400,000, la bibliothèque universitaire de Cambridge, celle d'Astor (New-York) et celle de l'Athénée (Boston), chacune 200,000.

Dans un article paru au *Centralblatt für Bibliothekswesen*, M. E. Reyer, professeur à l'université de Vienne, fait une étude consciencieuse des biblio-

thèques américaines depuis le commencement du siècle. Selon lui, il s'est fondé :

De 1775 à 1800 :	30 bibl. publiques avec			240.000 vol	
De 1800 à 1825 :	180 —	—	—	2.000.000 —	
De 1825 à 1850 :	550 —	—	—	2.800.000 —	
De 1850 à 1875 :	2.240 —	—	—	5.500.000 —	

L'accroissement décennal de l'effectif des principales bibliothèques est figuré par les chiffres ci-après :

	Années.			
	1850	1860	1870	1880
	Milliers de volumes.			
Bibl. du Congrès (Washington).	50	»	180	480
Public library (Boston)........	»	80	160	400
Bibl. Astor (New-York)......	20	70	140	190
University library (Cambridge).	70	80	120	210
— — (Newhaven).	20	40	700	100
Athenæum (Boston)..........	50	»	»	210

Aussi bien les bibliothèques américaines disposent, pour leurs acquisitions, de subsides autrement larges que ceux qu'on a coutume, en Europe, d'accorder aux bibliothèques les plus utiles. La *Public library* de Boston dépense annuellement 600,000 francs, celles de Chicago, de Cincinnati et la bibliothèque du Congrès ont un budget qui s'élève à 260,000 francs, tandis que le budget de notre Bibliothèque nationale ne dépasse pas 500,000 francs en moyenne.

Comme nous le disions plus haut, la plupart des bibliothèques publiques sont l'œuvre des dernières années; en 1850, la grande bibliothèque de Boston n'existait pas encore, celle de Chicago ne fut fondée qu'en 1880.

De 1830 à 1850 on s'était contenté de fonder de nombreuses bibliothèques scolaires; en 1860 déjà, leur nombre dépassait 17,000 avec 4 millions de volumes. Plus tard, vers 1850, ce fut le tour des bibliothèques populaires (*free public libraries*) qui apparurent presque simultanément en Amérique, en Angleterre et en Allemagne par la création des bibliothèques populaires de Boston (1848), de Manchester et de Liverpool (1852), et de Berlin (1850).

Aux États-Unis, le terrain semble propice au développement des bibliothèques populaires. La plus importante de toutes, la *Boston public library*, possède aujourd'hui 500,000 volumes ; elle met en circulation, chaque année, un million de volumes. Il lui est alloué annuellement une somme de 600,000 francs, son personnel se compose de 140 employés et gens de service.

Voici quelques chiffres qui permettent de se rendre compte du rapide développement de cette bibliothèque :

	Effectif		Accroissement annuel.	Nombre de volumes en circulation		Dépense annuelle.
	Volumes.	Brochures.				
Années.	Milliers d'exemplaires.			par an	par jour.	francs.
1855	28	12	6	81.000	280	78.000
1860	55	27	7	150.000	600	145.600
1869	160	90	18	»	900	»
1880	390	250	14	1.100.000	3.700	624.000

Il est vrai que les autres bibliothèques populaires des États-Unis n'ont pas suivi une marche aussi vertigineuse. Cependant celle de Chicago, que dirige un éminent bibliothécaire, M. Poole, a marché plus vite encore que la Public library de Boston. Fondée en 1872, elle comptait déjà 48,000 volumes en 1875 et 106,000 en 1884. Le nombre de lecteurs qui ont fréquenté en 1885 les salles de lecture a dépassé 600,000.

Un fait certain, c'est qu'aux États-Unis la circulation moyenne des livres atteint une proportion bien plus forte que dans les grandes bibliothèques d'Europe. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le tableau suivant, dans lequel M. Reyer a mis en regard de chaque bibliothèque le nombre absolu et moyen de livres communiqués ou prêtés depuis une année.

Bibliothèques.	Nombre de livres communiqués aux lecteurs pendant l'année.	Chaque livre a circulé en moyenne.
Manchester (Public library)....	1.380.000	8 à 10 fois.
Chicago —	600.000	8 —
Liverpool —	640.000	7 —
Cincinnati —	670.000	5 —
Paris (Bibl. municipales).......	700.000	5 —
Berlin (Bibl. populaires).......	310.000	3 à 4 —
Boston (Public library)........	1.100.000	2 à 3 —
Vienne (Bibl. de l'université)...	250.000	0,7 —
New-York (Bibl Astor).......	»	0,7 —
Berlin (Bibl. royale)..........	400.000	0,5 —
Christiania (Bibl. de l'université)	»	0,2 —
Paris (Bibl. nationale)........	370.000	0,17 —
Munich. (Bibl. royale)........	30.000	0,06 —

Tandis qu'à Vienne, un employé de la bibliothèque communique en moyenne chaque année 1,000 livres aux lecteurs, au British Museum, il en délivre 6,500, à la Bibliothèque nationale et dans les bibliothèques publiques de Boston de 7 à 8,000, dans la bibliothèque Astor 10,000, dans la bibliothèque de Berlin 16,000 et dans les bibliothèques de Manchester et de Chicago jusqu'à 20,000.

D'autre part, il ne faut pas oublier que ce sont des ouvrages populaires plutôt que rigoureusement scientifiques qui composent la plus grande partie de l'effectif des *public libraries* aux États-Unis. Il est donc évident que le nombre de lecteurs y sera toujours considérable. Pour terminer cette statistique bibliographique, nous donnons, d'après le *Library journal* (septembre-octobre 1885), une liste des principales *free public libraries* des États-Unis :

Villes	Population de la ville.	Dépense annuelle de la bibliothèque (dollars).	Nombre de volumes.	Circulation annuelle des volumes.	Augmentation annuelle de l'effectif.
Boston.......	362.000	120.000	439.000	1.056.900	16.000
Chicago......	503.000	54.300	112.000	664.900	5.300
Cincinnati....	255.000	49.000	154.000	730.500	4.100
Lyn.........	38.000	5.700	32.000	90.300	1.300
Milwaukee ...	116.000	17.700	24.000	83.000	2.800
New-Bedfort..	27.000	5.100	45.000	71.800	2.400
Springfield (M)	33.000	8.200	49.000	57.200	1.800
Taunton.....	21.000	5.200	21.000	58.900	2.000
Worcester....	58.000	14.900	61.000	194.300	3.100
San Francisco.	234.000	18.000	63.000	326.000	3.900

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Le quatrième fascicule de l'ouvrage de M. Béraldi : *les Graveurs du* XIX*e siècle; Guide de l'amateur d'estampes modernes*, a paru chez l'éditeur Conquet.

— Notre ancien collaborateur M. Édouard Drumont vient de faire paraître un ouvrage en deux gros volumes in-18 : *la France juive*, qui a fait grand bruit dans la presse.

Malgré la vive amitié que nous professons pour notre camarade M. Drumont, ce livre a une expression pamphlétaire d'une telle violence que nous ne saurions en parler ici avec désintéressement et nous ne ferons que signaler cet ouvrage à nos lecteurs.

— L'Imprimerie nationale a terminé l'impression d'un volume que M. Edmond Le Blant a consacré aux *Sarcophages chrétiens de la Gaule*.

Ce livre fait partie de la collection de documents inédits sur l'histoire de France, publié par les soins du ministère de l'instruction publique.

L'éditeur Reinwald vient de confier à M. Combes de Lestrade la traduction de *la Physiologie du plaisir*, de M. Mantegazza. L'ouvrage a paru en un volume in-8°.

— M. Koella, architecte, vient de traduire et de faire paraître à la librairie Rouam l'ouvrage de W. Lubke : *Essai d'histoire de l'art*.

— Signalons un livre, malheureusement trop d'actualité : *les Coalitions et les grèves d'après l'histoire et l'économie politique*, par M. L. Smith.

L'ouvrage est en vente chez Guillaumin.

— M. l'abbé Boutillier vient de faire paraître à Nevers, en une brochure ornée de planches, le résumé de ses recherches sur *la Verrerie et les gentilshommes verriers de Nevers*.

— On nous prie d'annoncer un nouveau volume de poésies de M. Maurice Rollinat. Le livre a pour titre *l'Abîme* et paraîtra chez Charpentier.

— M. Édouard Scherer vient de donner à la librairie Calmann Lévy le huitième volume de ses *Études sur la littérature contemporaine*.

— M. P. Muller a fait exécuter un tirage à part à cinquante exemplaires de l'article qu'il a inséré dans la *Revue de la Révolution* sous ce titre : *Clubs et clubistes du Morbihan de 1790 à 1795, étude de mœurs révolutionnaires suivie de fragments inédits des mémoires du greffier Blanchard*.

— Henri Heine a trouvé un nouveau biographe en la personne de M. Louis Ducros, professeur à la faculté des lettres de Poitiers.

Ce volume, un des plus intéressants qui aient été composés sur le célèbre écrivain, est édité par la maison Didot.

— Mme la comtesse d'Armaillé vient d'écrire une biographie de *Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI*. Ce livre a été édité par la librairie académique Perrin.

— Dans le courant du mois dernier a paru chez le même éditeur le premier volume des *Souvenirs* du feu duc de Broglie (1785-1870).

— M. Albert Schulz a composé une *Bibliographie de la guerre franco-allemande (1870-1871) et de la Commune de 1871*. Cette biographie contient l'énumération de tous les ouvrages publiés en langues française et allemande de 1870 à 1885.

— Le Cercle de la librairie met en vente, au prix de cinq francs, en une brochure in-4° de 48 pages, l'*Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires de la ville de Paris*. Ce travail contient l'énumération et la description sommaire de 425 marques appartenant à 269 imprimeurs, libraires, compagnies ou sociétés de la ville de Paris. Il s'arrête en 1789; la période contemporaine fera l'objet d'un catalogue spécial.

Ce travail se continuera par le classement des marques de la ville de Lyon et des autres villes de France, puis successivement de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Angleterre et de l'Espagne.

— M. Auguste Vitu publie à la librairie Delagrave une *Petite histoire de la typographie*.

— Un nouveau roman de M. Guy de Maupassant : *la Petite Roque*, vient de paraître à la librairie Havard.

— Nous avons dernièrement reçu de M. Alkan aîné deux intéressantes plaquettes. La première, qui est une biographie de M. de Laboulaye, a pour titre : *Un fondeur en caractères membre de l'Institut*. La seconde est intitulée : *Particularités concernant un volume sorti des presses de Jules Didot et vers inédits de Pierre Didot*.

— M. Wentworth Webster, auteur des *Basque legends* (1879), vient de publier chez M. Lamaignère, à Bayonne, une petite brochure de 26 pages sous le titre : *Quelques notes archéologiques sur les mœurs et les institutions de la région pyrénéenne.*

— Trois nouveaux périodiques ont paru le mois dernier. C'est d'abord la *Revue des traditions populaires,* qui se publie chez Maisonneuve, sous la direction de M. Paul Sébillot.

Vient ensuite une revue hebdomadaire : *la Vogue*, publiée par des jeunes gens, dont quelques-uns, comme MM. St. Mallarmé et P. Verlaine, ont déjà fait leurs preuves. *La Vogue* est dirigée par M. Léo d'Orfer et a ses bureaux, 41, rue des Écoles.

Le troisième périodique : *la Revue de demain* s'édite également au quartier latin. Nous trouvons dans son premier numéro deux articles de M. Henri Fèvre, le collaborateur de M. Desprez, dont nous avons dernièrement annoncé la mort prématurée.

ÉTRANGER

Allemagne. — La maison F. Bruckmann à Munich publie des reproductions phototypiques de manuscrits célèbres du moyen âge, d'après les originaux conservés dans la grande bibliothèque de l'État à Munich. Le premier volume contient le *Nibelungen lied* avec une préface de M. L. Laistner. Gr. in-8° de VIII-48 pages avec 125 planches en phototypie, richement relié. Prix : 75 fr. La série entière portera le nom de *Berühmte Handschriften des Mittelalters.*

— Les dernières publications tirées des archives prussiennes que publie la maison S. Hirzel à Berlin comprennent les trois ouvrages suivants : *la Prusse et l'Église catholique depuis 1640*, tome V (1775-1786), par Max Lehmann ; *Frédéric-Guillaume II,* par R. Stadelmann ; *la Correspondance de la duchesse Sophie de Hanovre avec son père Charles-Louis, électeur palatin,* par Ed. Bodemann.

— Une nouvelle édition de l'ouvrage de M. Flœgel-Ebeling, l'histoire du grotesque comique (*Geschichte der Grotesk-Komischen*), paraît en livraisons chez M. H. Barsdorf, à Leipzig.

Angleterre. — Une traduction anglaise de la correspondance de George Sand par M. Ledos de Beaufort, avec préface et esquisse bibliographique et six portraits représentant George Sand à des époques différentes, paraît chez MM. Ward et Downey ; 3 vol.

— *New Series of county histories. The history of the county of Norfolk*, by Walter Rye. 1 vol. in-8°, Londres, Elliot Stock. — M. Elliot Stock met en vente le premier volume d'une série d'ouvrages relatifs à l'histoire locale des comtés anglais. On ne peut qu'applaudir à cette entreprise d'une si grande importance pour l'histoire nationale de l'Angleterre, où chaque comté présente un caractère particulier, selon que l'influence romaine, saxonne ou danoise a été prédominante et où, d'un comté à un autre, les antiquités, les coutumes et même le dialecte local présentent des divergences considérables.

C'est l'histoire du Norfolk par M. Rye, auteur de plusieurs ouvrages antérieurs sur la généalogie et la topographie de ce comté, qui ouvre la série. La partie historique ou plutôt préhistorique en est particulièrement intéressante. M. Rye, se fondant sur la présence du grand nombre de localités portant des noms danois, conclut à une grande invasion danoise, antérieure à l'arrivée des Romains au Norfolk. Selon lui, c'est à une occupation régulière et non à des invasions partielles qu'il faut attribuer la prédominance des noms danois des localités du comté.

L'ouvrage contient une foule de renseignements archéologiques, géographiques et historiques, et même quelques indications sur les origines de l'imprimerie en Angleterre. Ainsi M. Rye nous apprend que c'est en 1570 que Anthony Solen (Anthonius de la Solemne), typographe brabançon, a imprimé le premier ouvrage sorti des presses de Norfolk.

Le volume se termine par un chapitre instructif sur le folk-lore, le dialecte, les croyances et les superstitions de la province.

Les volumes des *New series of county histories* sont de beaux in-8° imprimés avec goût sur d'excellent papier et reliés en toile. L'édition ordinaire se vend 6 sh. pour les souscripteurs ; deux éditions de luxe tirée l'une à 250 et l'autre à 50 exemplaires (grand papier) coûtent 8 sh. 6 d. et 21 sh.

— *History of the french Revolution*, tel est le titre d'un ouvrage dont M. H.-M. Stephen vient de faire paraître à Londres le premier volume.

Italie. — Publications de M. Lapi, éditeur, Citta di Castello (Ombrie) :

Il y a quelque temps, c'était un recueil de pensées et maximes extraites de *la Divine Comédie* par M. Lorenzo Bartolucci, que nous présentions à nos lecteurs. Cette fois, nous signalerons à l'attention des dantophiles une étude historique et critique de M. Nazzareno Angeletti : *Chronologia della opere minori di Dante, parte prima, convivio e de vulgari eloquentia,* 99 p. in-8°, prix : 1 franc.

M. Valentino Giachi, qui avait fait paraître dans la *Nuova antologia* plusieurs études fort remarquées

sur les mœurs et coutumes de l'ancienne Rome, vient de réunir ses différents essais dans un beau volume de 392 pages in-8°, intitulé: *Amori e costumi latini*, prix: 4 francs. On lira avec intérêt l'ouvrage de M. Giachi, en particulier les chapitres intitulés: Nozze romane, Storia degli amori d'Orazio et Costumi e affetti private di Cicerone.

Nous recommandons aux personnes qui veulent avoir un aperçu concis sur l'histoire de la littérature italienne depuis un siècle le manuel très instructif et bondé de faits de M. Giacomo Zanella: *Della letteratura italiana*. Ce petit volume de 200 pages résume d'une manière fort claire l'évolution littéraire qui s'est accomplie en Italie et analyse brièvement les principales productions littéraires et scientifiques des écoles romantique et classique.

— Le professeur Italo Pizzi, de l'université royale de Turin, a achevé une traduction métrique du *Shah Namah* de Firdusi. Ce sera la première traduction complète en vers du célèbre poème épique persan.

Belgique. — La maison Camille Vyt à Gand annonce la prochaine publication d'une *Bibliographie des œuvres de Justus Lipsius*, extraite de la *Bibliotheca Belgica* qui en est actuellement à sa 66e livraison. La bibliographie lipsienne paraît en trois volumes; le premier est en vente et les deux derniers sont sous presse.

Espagne. — M. Tello a en cours de publication une *Historia de la escultura en Espana*, desde principios del siglo XVI hasta fines del XVIII y causas de su decadencia. In-4°, prix: 30 réaux.

Suisse. — M. Louis Ribordy, ancien secrétaire du grand conseil du Valais, fait paraître le premier volume d'un grand travail sur l'histoire romande sous le titre: *Documents pour servir à l'histoire contemporaine du canton du Valais*. L'auteur a pu consulter pour son ouvrage les archives du Valais. Le premier volume retrace les événements auxquels a été mêlé le canton depuis la proclamation de l'indépendance du bas Valais jusqu'au commencement du Sonderbund.

Pays-Bas. — Parmi les ouvrages récemment parus, nous signalerons:

Adversaria (*Bibliographische*) *V n° 67. S'Gravenhage*, M. Nyhoff, etc.

Catalogus van de Bibliotheek der Vereeniging der doopsgezinde Gemeente te Amsterdam, Amsterdam, 1885. — Ce catalogue, imprimé sur fort papier, représente dignement les riches collections de cette bibliothèque renommée.

Brink Dr Jan ten. Onze hedendaagsche Letterkundigen (nos littérateurs contemporains), *n°* 13 (Gerard Keller), Amsterdam, 1886, grand in-folio avec 2 facsimilés et 1 portrait.

De Distel, Etsen van Nederlandsche Schilders, onder redactie van M. C. Vosmaer, n° 1 et 2, fol. Amsterdam (Eaux-fortes des peintres hollandais sous la direction de M. Vosmaer).

Moderne Kunst in Nederland, Etsen van P.-J. Arendzen, tekst van J.-F van Sameren. Livraisons 22 et 23, Amsterdam, 1886, fol. (L'art moderne dans les Pays-Bas.) Il faut du courage pour entreprendre une pareille publication dans un petit pays comme la Hollande.

Robert de C***. *Collection de maximes et réflexions morales et politiques.* Amsterdam, R.-C. Meyer.

— Une nouvelle revue historique sous le titre: *Tydschrift voor de geschiedenis*, vient de paraître, chez A. M. Slothouwer, à Amersfoort, sous la direction de M. A. M. Kollewyn.

— *Pierres précieuses et pierres fines. Anthologie de quelques prosateurs français contemporains.* Sneek, chez H. Pyttersen, 915 pages.

L'exécution typographique de ce petit livre ne laisse rien à désirer et fait le plus grand honneur aux presses de l'éditeur.

— *Notes from the Leyden Museum*, by Dr F.-A. Jentink. Vol. VIII, n° 2. Leyden, chez E.-J. Brill, grand in-8°.

— La seconde livraison du tome II du *Bulletin de la commission pour l'histoire des églises wallonnes* vient de paraître chez M. Mart Nyhoff. Les livraisons prochaines contiendront:

Un article sur les protestants hollandais à Bordeaux, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes.

Des généalogies de familles wallonnes et françaises.

Des listes des pasteurs wallons, des dames françaises pensionnées par les États-Généraux, des officiers français au service de la Hollande après 1686, etc.

— On a vendu ces jours-ci une belle collection de portraits de princes et de princesses de la maison d'Orange-Nassau depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, 170 pièces des meilleurs graveurs néerlandais de l'époque, conservée dans un livre relié artistement en plein maroquin d'orange du Levant; elle appartenait à MM. Van Stockum et fils, de la Haye. S. M. le roi a acheté cette précieuse collection.

— M. P.-H. de Clercq vient de publier chez MM. Olivier à Amsterdam une étude sur *les Finances de l'empire de Russie*. L'ouvrage, grand in-8° de 315 pages, a été tiré avec soin sur papier de Hollande.

— *I. ter Gouw Geschiedenis Amsterdam* (Histoire

de la ville d'Amsterdam), tome V, 2e livraison. Amsterdam, F. van Holkema, grand in-8°.

— *F. de Bas. Prins Frederik der Nederlanden en zyn tyd*, 6e afl (le Prince Frédéric des Pays-Bas et son temps), avec portraits, planches et cartes. Schiedam, H.-A.-M. Roelands, 1886, grand in-8°.

— La maison G.-B. van Goor Zonen à Gouda continue régulièrement la publication de *l'Armorial général*, précédé d'un dictionnaire des termes du blason par M. J.-B. Riestap. Chaque livraison grand in-8° compte 96 pages à 2 colonnes de texte et coûte 3 fr. 80.

Le premier volume (lettres A-K) avec les 7 planches d'armoiries est en vente.

— Dans le *Nederlandsche Spectator*, le savant bibliothécaire Dr Campbell consacre une importante étude au beau livre : *Études sur la bibliographie elzévirienne* tirées de l'ouvrage : *les Elzévier* de M. Alph. Willems par le Dr Berghman. Une autre publication remarquable des mêmes éditeurs (M. Nyhoff, à la Haye) qui se recommande également, c'est *Bydragen tot de Taal-Land, en Volkenkunde van Nederlandsch-Indie*, où on trouve des articles du plus haut intérêt pour l'étude de la philologie, la géographie et l'ethnographie des Indes néerlandaises.

— La librairie néerlandaise vient de faire une grande perte en la personne de M. E. Caarelsen, décédé à Amsterdam le 29 mars dernier à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Russie. — M. Alexandre Véretchagine, frère du peintre Basile Véretchagine, a réuni dans un volume intitulé *Mémoires sur la guerre russo-turque* les récits qu'il avait publiés par fragments dans la revue russe *le Messager de l'Europe*. On en prépare une traduction française qui aura pour titre : *Mémoires d'un compagnon d'armes de Skobelef*.

— Un Français habitant Tiflis, M. Paul Mourier, vient de publier un recueil de contes géorgiens et un album reproduisant des objets d'art, des dessins et des miniatures copiés sur des manuscrits d'un monastère du Caucase. M. Mourier s'est déjà fait connaître par un recueil de planches avec texte, intitulé *l'Art du Caucase*, et par une histoire illustrée de la Mingrélie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Champfleury, qui depuis trois ans n'avait point publié d'œuvre d'imagination pure, rentrera prochainement sur son ancien terrain, jadis si discuté.

La librairie Dentu annonce comme devant paraître à la fin de ce mois : *la Comédie de l'Apôtre*, une œuvre satirique et hardie qui certainement ne passera pas sans bruit.

— La librairie Pedone-Lauriel annonce la seconde édition de *l'Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, par M. Egger.

— M. le comte de Soultrait met en souscription à Paris, chez le libraire Chossonnery, un ouvrage intéressant pour l'histoire du département de la Loire. L'ouvrage aura pour titre : *le Château de la Bastie d'Urfé et ses seigneurs*. Le livre sera illustré de nombreuses planches hors texte.

— La librairie Ollendorff fera paraître dans le cours de ce mois un recueil de pensées et d'aphorismes philosophiques de M. Louis Deprez, sous ce titre : *Vous et moi*.

— M. Ch. Ephrussi doit faire paraître dans le courant de ce mois, à la librairie Baschet, une biographie et une monographie complète de l'œuvre de Paul Baudry.

Quatre-vingts dessins et dix planches hors texte orneront ce volume.

— La *Société des Bibliophiles bretons* vient de décider l'impression des *Grandes croniques de Bretaigne, composées en l'an 1514 par maistre Alain Bouchart.*

Cette édition doit reproduire les gravures de l'édition de 1514 et donner toutes les continuations et les principales variantes. Elle sera suivie d'une notice biographique sur Alain Bouchart et d'une étude sur les diverses éditions de ses chroniques, par M. Arthur de la Borderie.

Cette nouvelle édition sera tirée à 650 exemplaires, dont 400 sont réservés aux membres de la Société.

— La librairie Bernoux et Cumin, de Lyon, an-

nonce la prochaine publication d'un nouvel ouvrage de M. Joséphin Soulary : *Promenade autour d'un tiroir*. Le livre doit être tiré à 820 exemplaires.

— M. Paul Sébillot, bien connu des folk-loristes, prépare un nouvel ouvrage : *Légendes, croyances et superstitions de la mer.*

— M. de Crozet prépare une biographie des auteurs et des écrits bas-alpins.

— M. de Maulde va publier un livre intitulé : *les Juifs dans les États français du Saint-Siège au moyen âge.*

— La librairie Plon, qui déjà nous a donné la traduction de deux des romans de Dostoievsky, nous annonce la publication des autres œuvres de cet écrivain. Doivent paraître successivement : *Souvenirs de la maison; Des Morts; les Possédés; l'Idiot; Krotkaia; les Pauvres gens; les Frères Karamazoff.*

— Notre collaborateur M. John Grand-Carteret va publier un travail curieux sur *Raphaël et Gambrinus, ou l'art dans la brasserie.*

C'est une étude historique et anecdotique sur la décoration des brasseries, caves et cabarets en France et en Allemagne. Le livre sera illustré de planches hors texte.

— M. Henri Carton vient de faire mettre sous presse une *Histoire des femmes écrivains de la France.*

ÉTRANGER

États-Unis. — MM. Houghon and Mifflin, de Boston, publieront prochainement le premier volume d'un grand ouvrage historique intitulé : *The narrative and critical history of the United States.* Les spécialistes les plus célèbres collaboreront à cette publication, dont la direction est confiée à M. Justin Winsor, le savant bibliothécaire de Harvard.

Le volume sous presse donne l'historique des découvertes et conquêtes espagnoles et contient un grand nombre de fac-similés d'anciennes cartes et gravures.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

L'Académie française et la maison de Molière. — M. Gaston Boissier, de l'Académie française, a donné lecture, à l'une des dernières séances de la compagnie, de trois pièces inédites curieuses.

On sait que les membres de l'Académie ont leurs entrées à la Comédie-Française, et qu'en revanche la Comédie reçoit un certain nombre de billets pour les séances solennelles de l'Académie. Mais on ne savait trop quand cet échange de bons procédés avait commencé, s'il était ancien ou récent. Un hasard a fait tout découvrir. Un curieux, M. J. Roman, en fouillant dans les archives du ministère des affaires étrangères, a trouvé une lettre de l'abbé Dubois, secrétaire perpétuel de l'Académie, au cardinal Fleury où il était question de ces entrées. Il a été dès lors facile de se reporter aux registres de l'Académie à la date indiquée, et toute l'affaire est devenue très claire.

Voici les trois pièces en question :

1° Procès-verbal de la séance du 3 mars 1732, où la députation de la Comédie-Française, conduite par Quinault l'aîné, ou Quinault-Dufresne, vient offrir les entrées aux membres de l'Académie; discours de Quinault et réponse de l'abbé Dubois, qui présidait.

« *Du lundi troisième mars 1732.*

« Sept députez des comediens françois ayant fait avertir l'Académie qu'ils étoient dans son antichambre et qu'ils souhaitoient de lui parler, elle les a receus de la manière qu'elle reçoit les étrangers qui ont quelque chose à lui proposer. Les deputez s'étans assis, Monsieur Quinault laisné, l'un d'entre eux, a dit :

« Messieurs, il y a longtemps que nous desirions faire la démarche que nous faisons. La crainte d'un refus nous a retenus jusques à present. Mais aujourd'hui que nous aprenons que vous ne dédaignerez pas d'accepter l'entrée de nostre spectacle, nous venons vous l'offrir. En l'acceptant vous nous honorez infiniment. Il ne nous reste plus, Messieurs, qu'à vous suplier de nous venir entendre le plus souvent qu'il vous sera possible et de nous faire part de vos lumières dans les occasions où nous aurons besoin

du secours d'une Compagnie aussi illustre et aussi respectable que la vostre

« Monsieur Quinault a donné son discours écrit de sa main et il se trouvera dans la cassette de la compagnie.

« Le secrétaire perpétuel qui présidoit ce jour la répondit aux deputez :

« Que la Compagnie entendoit avec d'autant plus de plaisir leur compliment qu'il passeroit dans le monde pour une marque de reconnoissance, le progrès des arts qu'elle cultive ayant beaucoup contribué à la perfection où ils ont porté leur profession. Que les bons acteurs font valoir les bonnes pieces, mais que ce sont les bonnes pieces qui forment les bons acteurs; que la plus ancienne des pieces qui soyent demeurées au theatre est le *Cid* qui parut peu de temps après l'établissement de l'Académie Françoise et que ce sont les ouvrages du grand Corneille, de Racine et de plusieurs autres Academiciens qui ont fait changer de face au theatre François, grossier auparavant : Que c'est seulement depuis que ces ouvrages ont paru que nostre scène s'est rendue digne de l'attention des étrangers mesmes et qu'on a vu en Allemagne et dans les pays encore plus eloignez des Théatres François plus frequentez que ceux où l'on represente des pièces composées dans la langue vulgaire du lieu.

« Celui qui présidoit finit son discours en disant : Du reste, messieurs, l'Academie rendra compte de l'offre obligeante qui lui est faite au Roy son Protecteur. Par ordre de la Compagnie, Monsieur le Secretaire ecrivit sur le champ à Monsieur le Cardinal de Fleury ce qui venoit de se passer. »

2° Lettre de Dubois au cardinal Fleury pour lui rendre compte de l'entrevue et le prier de remercier les comédiens :

« Monseigneur,

« Les comediens françois viennent d'envoyer à l'Academie une députation de sept d'entre eux pour offrir à tous les academiciens l'entree gratuite de la Comedie Françoise. Comme je me suis trouvé presider à la Compagnie, j'ay repondu le plus poliment qu'il m'a été possible à une offre qui marquoit tant d'estime, et j'ay fini mon compliment en leur disant que j'aurois l'honneur de rendre compte au Roy, nostre Protecteur, de la demarche qu'ils avoient faite de leur propre mouvement. Je me suis flaté, Monseigneur, que Vostre Eminence ne trouveroit pas mauvois que je m'adressasse à elle pour cela et la Compagnie m'a mesme chargé de lui en ecrire. Elle espere mesme, Monseigneur, que si Vostre Eminence ne juge point à propos d'envoyer chercher les comediens la premiere fois qu'ils iront à Versailles, pour leur dire qu'elle leur sçait gré du respect qu'ils ont temoigné avoir pour les lettres, elle voudra bien charger quelqu'un de leur dire la même chose. »

3° Extrait du procès-verbal de la séance du 6 mars qui contient la réponse du cardinal :

« *Du jeudi sixième mars.*

« Ce mesme jour, Monsieur le Secrétaire a communiqué aux Academiciens la lettre qu'il avoit receue de Monsieur le Cardinal de Fleury et qui a été mise dans la cassette.

« A Versailles, le quatrième mars 1732.

« Je ne manquerai pas, Monsieur, à la premiere occasion de faire temoigner aux comédiens françois le gré que l'Academie leur sait de l'offre qu'il (*sic*) lui font et le Roy trouve bon qu'elle l'accepte. »

Ces documents prouvent l'intérêt qu'il y aurait à publier les registres de l'Académie, où l'on trouverait certainement des détails curieux pour l'histoire de notre littérature.

Notes sur quelques académiciens. — Le doyen de l'Institut est, comme on sait, M. Chevreul, qui marche allègrement vers ses cent ans révolus et dont l'entrée à l'Académie des sciences (section de chimie) remonte à l'année 1826.

Voici maintenant les deux plus anciens membres dans chaque académie :

Académie française. — MM. Désiré Nisard, qui succéda en 1850 à l'abbé Feletz, et Legouvé, élu en 1855 à la place d'Ancelot.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — MM. de Wailly (1850), élu en remplacement du marquis de Pastoret, et Wallon (1850), qui remplaça Quatremère de Quincy.

Académie des sciences. — MM. Chevreul (1826) et Boussingault (1839).

Académie des beaux-arts. — MM. Henriquel (1840), successeur de Richomme, et Robert Fleury (1850), élu en remplacement de Granet.

Académie des sciences morales et politiques. — MM. Lucas (1836) et Barthélemy Saint-Hilaire (1839).

Enfin, le doyen des correspondants de l'Institut est actuellement M. Rawlinson de Londres, élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1844.

Après lui viennent MM. Beudemann de Dresde, section de peinture; Bancroft, de Washington, sciences morales, élus en 1848; Hodgson, de Londres, inscriptions, en 1850; Hind, de Londres, astronomie, en 1851; Colmeiro, de Madrid, sciences morales, en 1857, et Mussini, de Sienne, peinture, en 1859.

Une pétition des imprimeurs. — C'est le 1er décembre prochain, comme on sait, que doit être supprimé l'impôt sur le papier. Mais en attendant que cette suppression devienne un fait accompli, l'industrie typographique menace d'ici là de se trouver dans la situation la plus fâcheuse.

Voici pourquoi.

Les éditeurs sont dans l'habitude de faire imprimer leurs volumes à un grand nombre d'exemplaires

qu'ils mettent un, deux, trois ans et même souvent davantage à placer.

La moyenne du tirage d'un volume est de quinze cents; il en est quelques-uns qui se tirent jusqu'à cinquante mille. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, l'écoulement de l'édition entière n'a pas lieu instantanément; plusieurs années se passent avant qu'elle soit épuisée.

Or voici ce qui se produit dans l'état actuel des choses. L'éditeur, obligé de payer l'impôt sur le papier jusqu'au 1[er] décembre 1886, verrait cet impôt grever des exemplaires qu'il ne vendra cependant qu'en 1887, en 1888, peut-être même plus tard encore. En un mot, il payerait l'impôt sur des volumes qui en seraient exempts si, au lieu d'avoir tiré tout d'abord à un nombre considérable d'exemplaires, il n'avait tiré qu'à un nombre très restreint, juste suffisant pour alimenter sa vente jusqu'au 1[er] décembre.

La chose est pour les éditeurs de conséquence, non seulement parce qu'elle se résout en une aggravation éventuelle d'impôt, mais encore parce qu'elle peut, au point de vue de la concurrence, les mettre dans un état d'infériorité vis-à-vis de leurs confrères en librairie.

Que l'on suppose, en effet, deux éditeurs publiant simultanément, le 1[er] mai 1886, une édition de *Paul et Virginie*, de même format, de même prix, mais que l'un aura tirée à 500 exemplaires seulement, tandis que l'autre l'aura tirée à 1,500, celui-ci payant par cela même au fisc deux tiers de plus que l'autre. Jusqu'au 1[er] décembre 1886, leur situation reste pareille; mais, passé ce délai, elle change complètement. Tandis que le premier éditeur, ayant vendu ses 500 exemplaires, pourra vendre ceux qu'il fera tirer ensuite à un prix moindre parce qu'il n'aura pas eu d'impôt à acquitter pour eux, le second, auquel il reste encore, nous le supposons, mille exemplaires en magasin, se verra dans l'alternative également funeste, ou bien de voir son édition délaissée, s'il maintient son ancien prix, ou bien de baisser ce prix pour résister à la concurrence. Dans l'un et l'autre cas, le résultat est pour lui une perte sèche de toute la somme qu'il a payée en plus au Trésor en tirant, le 1[er] mai 1886, à 1,500 exemplaires, au lieu de tirer, comme son confrère, à 500 seulement.

Aussi, pour se soustraire à la conséquence que pourrait avoir pour eux l'acquittement immédiat de l'impôt sur le papier des livres qu'ils ne vendront cependant qu'en 1887, les éditeurs ont-ils pris la résolution de réduire leur tirage au strict nécessaire, c'est-à-dire des deux tiers en moyenne.

L'on comprend facilement quelle perturbation cette mesure jetterait dans l'industrie typographique, déjà très éprouvée par les mêmes causes qui ont amené la crise que subit en ce moment l'industrie en général.

C'est pour remédier à ce qui serait un véritable désastre qu'un imprimeur, l'honorable M. Lahure, se faisant l'interprète des vœux de ses confrères, vient d'adresser au ministre du commerce une pétition pour le prier d'obtenir du ministre des finances qu'en ce qui concerne la perception de l'impôt sur le papier, les imprimeurs soient admis au bénéfice du régime de l'exercice.

Le régime de l'exercice, en effet, en coupant court aux craintes des éditeurs qui ne courraient plus les risques que nous venons de signaler, rendrait à l'industrie de la typographie une activité qui lui manque de plus en plus. Ce serait là, de plus, une mesure absolument équitable, puisque à son défaut le fisc toucherait des droits qui, moralement, ne lui seraient point dus.

Société des gens de lettres. — Le comité de la Société des gens de lettres, dans sa séance du lundi 5 avril courant, a procédé à la constitution de son bureau pour l'exercice 1886-1887. Ont été élus : Président : M. Jules Claretie. Vice-présidents : MM. André Theuriet et F. du Boisgobey. Rapporteurs : MM. Louis Collas et Félix Ribeyre. Questeurs : MM. Théophile Denis et Philippe Burty. Secrétaires : MM. Élie Frébault et Jules Mary; Edmond Thiaudière, suppléant. Trésorier : M. Élie Berthet. Bibliothécaire-archiviste : M. Gourdon de Genouillac. Délégué du comité : M. Emmanuel Gonzalès.

La consommation du papier considérée comme donnant le degré d'instruction. — Le D[r] Carl von Scherzer, dans un de ses derniers ouvrages : *la Vie économique des peuples*, manuel de la production et de la consommation, donne, page 727, les chiffres suivants établissant que la consommation du papier pour journaux faite par divers pays est en proportion directe des dépenses en argent faites par ces pays pour l'éducation et l'instruction.

L'auteur relève les chiffres suivants :

Pays.	Consommation de papier à journaux par an. — Total en tonnes à 1,000 kg.	Consommation de papier à journaux par an. — par tête en kilog.	Dépenses annuelles pour journaux périodiques. et livres — Total en francs.	Dépenses annuelles pour journaux périodiques. et livres — par tête en francs.
Angleterre.	100.000	2.77	410.535.000	11.37 1/2.
Etats-Unis.	109.000	2.13	520.200.000	10.20
France....	72.000	1.91	298.305.000	7.87 1/2.
Allemagne.	77.000	1.65	323.750.000	7.12 1/2.
Belgique ..	8.500	1.50	35.052.500	6.27 1/2.
Suisse	4.300	1.50	17.537.500	6.16

ÉTRANGER

Turquie. — *La littérature sur le Bosphore.* — Depuis une dizaine d'années, une littérature dramatique indigène est née sur les bords du Bosphore. Les auteurs ottomans n'ont pas craint de nous montrer les femmes turques sur la scène, non plus voilées comme

sur le pont de la Validé, mais dans toute la liberté de la vie intérieure du harem, dont l'ameublement et la décoration sont fort exactement reproduits. Les sujets sont plus souvent comiques que tragiques, et, bien que la couleur locale soit toujours observée avec soin, on reconnaît l'influence de plus en plus grande exercée par les mœurs de l'Europe sur la vie musulmane, naguère encore si rebelle à tout changement. Ces modifications, où l'avenir verra peut-être le début d'une révolution profonde, sont dues en grande partie aux Turcs *francisants*, aux émules de cet Ahmed-Vefik-Pacha qui fit jouer sur le théâtre de Brousse des traductions de pièces françaises contemporaines. On a récemment publié une liste des livres étrangers traduits en turc depuis le commencement du règne d'Abdul-Aziz. Les plus importants sont l'*Atala*, de Chateaubriand; *les Misérables*, de Victor Hugo; *Hernani, la Dame aux camélias, Monte-Cristo, les Mystères de Paris*, le *Roman d'un jeune homme pauvre, Graziella, les Prisonniers du Caucase*, de X. de Maistre; *les Ruines*, de Volney; *Mes Prisons*, de Silvio Pellico; *Robinson Crusoé*. De Shakespeare, on a traduit le *Conte d'une nuit d'hiver, Othello*, le *Marchand de Venise;* de Molière, *le Bourgeois gentilhomme, le Mariage forcé, le Médecin malgré lui, Tartuffe;* de Mme Émile de Girardin, *Cléopâtre*. Il y a deux traductions de *Télémaque*, ouvrage qui sera bientôt lu partout — excepté en France, où on ne le lit plus guère.

La littérature officielle laisse toujours beaucoup à désirer en Turquie. L'historiographe impérial Ahmed Lufti vient de publier un nouveau volume de son *Histoire de la Turquie*, embrassant les premières années du règne d'Abdul-Medjid. Pour prix de son travail, il a reçu deux cents livres turques (4,600 francs). Voici comment il raconte l'avènement de l'empereur d'Allemagne actuel : « En cette année (1256 de l'hégire) mourut le kral de Prussie et Fredrik Gillom le quatrième monta sur le trône. S. M. Gillom est aujourd'hui le fameux imperator de l'empire allemand. Il est depuis plus de quarante ans roi et empereur. Puisse son amitié pour l'empire turc lui valoir encore une longue vie! »

Avouons que les deux cents livres turques d'Ahmed-Lufti ont été facilement gagnées.

États-Unis. — *Droits d'auteur.* — La veuve du général Grant vient de recevoir de l'éditeur des *Mémoires militaires* de son mari un million de francs.

La première édition a été tirée à 325,000 exemplaires.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Les journaux du Gard annoncent la mort de M. Auzière, connu par ses travaux sur l'histoire du protestantisme aux XVIe et XVIIIe siècles. M. Auzière meurt à l'âge de soixante-dix ans.

— M. Boinvilliers, ancien membre du Conseil d'État, est décédé le mois dernier, à Paris.

Il a publié : *le Code moral; — les Beautés de Tacite; — Principes et morceaux choisis d'éloquence judiciaire; — Études et devoirs de l'avocat.*

— Le journal *les Mathématiques élémentaires et spéciales* vient de perdre un de ses rédacteurs, M. Boquel.

— La science vient de faire une grande perte : le docteur Bouchardat, doyen de la Faculté de médecine, est mort au mois d'avril, après une courte maladie.

Bouchardat, né à l'Isle-sur-Serein (Yonne), en 1806, se destina de bonne heure à la pharmacie et vint fort jeune à Paris faire ses études. Il s'occupa de médecine et d'hygiène, ainsi que des connaissances accessoires que ces deux sciences exigent.

A la fin de l'année 1832, il fut nommé agréé de la Faculté. En 1834, il passa de l'hôpital Saint-Antoine, où il était pharmacien en chef, à l'Hôtel-Dieu, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'en 1855. Il les résigna alors pour se consacrer à des travaux scientifiques.

Bouchardat disputa à Dumas, en 1838, avec beaucoup de science et de talent, la chaire de pharmacie et de chimie organique à la Faculté. Il obtint au concours, en 1852, la chaire d'hygiène. Il était entré à l'Académie de médecine en 1850. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

On a de ce savant des ouvrages considérables, de nombreux mémoires, et une série de travaux intéressants sur la vigne et les vins, sur le lait, les eaux potables et le chloroforme.

Voici la bibliographie succincte des œuvres du regretté savant : *Traité d'hygiène publique et privée basée sur l'étiologie; — De la glycosurie ou diabète sucré, son traitement hygiénique ; — Manuel de matière médicale, de thérapeutique comparée et de pharmacie ; — Opuscule d'économie rurale; — Traité des maladies de la vigne ; — le Travail, son influence sur la santé; — Histoire naturelle; zoologie, botanique, minéralogie, géologie; — Physique, avec ses principales applications; — Nouveau formulaire magistral; — Annuaires de thérapeutique, de matière médicale, de pharmacie et de toxicologie; — Instruction sur l'essai et l'analyse du lait; — Du lait* — (ces deux ouvrages en collaboration avec M. Guévenne); — *Nouveau formulaire vétérinaire* (en collaboration avec M. Vignardon).

— Un de nos jeunes confrères, M. Robert Caze, qui, depuis quelque temps, s'était entièrement consacré au roman, vient de mourir, à l'âge de trente-deux ans.

Il a succombé aux suites d'une blessure reçue en duel.

M. Robert Caze avait successivement collaboré au *Globe*, au *Réveil* et au *Voltaire;* dans ce dernier journal, il a écrit, sous le pseudonyme de Joë Brescou, des articles qui ont été remarqués.

M. Robert Caze, qui appartenait à l'école des romanciers naturalistes, avait déjà publié plusieurs volumes, entre autres : *le Martyr d'Annil, l'Élève Gendrevin, les Femmes à soldats, la Semaine d'Ursule*, etc.

— M. Georges Dampt, rédacteur du *Voltaire* et de la *Revue politique et littéraire*, est mort à Paris le 15 mars dernier.

— Un des fondateurs de la Société littéraire et artistique de l'Ain, M. du Puy, est mort dernièrement à Trévoux, à l'âge de soixante ans. Il laisse plusieurs travaux biographiques.

— L'un des derniers saint-simoniens, M. Gustave d'Eichthal, vient de mourir, après une courte maladie, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Après la dissolution de l'école saint-simonienne, Gustave d'Eichthal entreprit de vastes travaux historiques et philosophiques dont les principaux sont : *les Deux Mondes*, introduction à l'ouvrage d'Urquhart sur la Turquie et ses ressources (1855) ; — *les Origines bouddhiques de la civilisation américaine*; — *l'Examen critique et comparatif des trois premiers évangiles* (1863) ; — *les Trois grands peuples méditerranéens et le christianisme.*

Il fut, avec Egger, dont il était l'ami, l'un des principaux fondateurs de l' « Association pour l'avancement des études grecques en France », et il a publié dans son annuaire d'importants mémoires sur l'usage pratique de la langue grecque, sur Socrate et sur les questions de notre temps.

— Un grand nombre d'ouvriers typographes et d'amis particuliers ont assisté récemment aux obsèques de M. Jean Engelbauer, doyen des ouvriers imprimeurs. Né à Copenhague en 1805, M. Engelbauer était venu de bonne heure se fixer à Paris. En février 1848, il prit une part active au mouvement révolutionnaire et fut immédiatement naturalisé Français. Depuis lors, il n'avait pas cessé de s'occuper des intérêts de la Société à laquelle il appartenait, et pendant longtemps il fut le président de la Société corporative des ouvriers imprimeurs de Paris. Par son mariage, M. Engelbauer était devenu le petit-cousin de Béranger, et, depuis la mort du poète, il entretenait sa tombe avec une pieuse sollicitude. Il y a quelques années, le Président de la République accorda à M. Engelbauer et à sa femme une des chambres dont il dispose à l'asile des Petits-Ménages d'Issy.

— Le 27 février est décédé à la trappe d'Aiguebelle (Drôme), à l'âge de soixante-quinze ans, le docteur Alexis Espanet, en religion P. Muce.

Le jeune Espanet fit ses études au collège des jésuites à Aix en Provence, de 1824 à 1828, jusqu'au jour où les Pères, en exécution des ordonnances royales de juillet, virent leurs établissements scolaires supprimés.

Quelques années après, il se rendit en pèlerinage à Notre-Dame d'Aiguebelle et demanda au supérieur d'être admis au noviciat.

Il était profès depuis plusieurs années quand le vicaire général de la congrégation, frappé de son intelligence, l'appela près de lui à la grande trappe, pour y étudier la médecine sous la direction du R. P. Debreyne, religieux trappiste. En 1850, il commença à exercer la médecine, selon la doctrine homéopathique, à Montélimart, puis à Paris.

Cependant ces aspirations se tournaient toujours vers la trappe. Il avait manifesté plusieurs fois son désir de reprendre l'habit monastique, ce qu'il fit il y a environ deux ans.

Le docteur Espanet a publié divers ouvrages de médecine homéopathique, dont voici les principaux : 1° *Clinique médicale homéopathique de Stouëli* (Algérie) en 1830. Paris, 1851. — 2° *Testament d'un médecin, ou mon dernier mot sur la médecine*, 1853. — 3° *Les médecins devant l'homéopathie et l'allopathie*, 1853. — 4° *Les médecins de l'école officielle devant l'homéopathie*, 1853. — 5° *Aux homéopathes*, lettre du Fr. Alexis Espanet, 1854. — 6° *Études élémentaires d'homéopathie, complétées par des applications pratiques, à l'usage des médecins, des ecclésiastiques, des communautés religieuses et des familles*, 1856.

— M. Henri Forneron vient de mourir à l'âge de cinquante ans.

Il a publié d'attachantes et remarquables œuvres, éditées chez Plon, qui lui assignent un rang distingué parmi les historiens. Un beau livre sur les *Guise*, une *Histoire de Philippe II*, que l'Académie française

avait couronnée, une *Histoire générale des émigrés*, et en dernier lieu une piquante étude sur Louise de Keroualle, duchesse de Portsmouth, constituent l'œuvre du regretté historien.

— Le mois dernier est mort à Paris le docteur Édouard Fournié, médecin de l'Institut national des sourds-muets, directeur de la *Revue médicale française et étrangère.*

Édouard Fournié fit ses premières armes médicales dans le corps des officiers de santé de la marine pendant la guerre de Crimée; il se signala par son dévouement pendant l'épidémie cholérique qui décima nos troupes. Après la campagne, ayant subi avec distinction les épreuves du doctorat, il vint de Montpellier à Paris. Les soucis de la clientèle ne l'empêchèrent pas de se livrer aux recherches scientifiques les plus ardues. Le professeur de physiologie, aujourd'hui doyen de la Faculté de médecine, M. Béclard, lui ouvrit les portes de son laboratoire : c'est là qu'il poursuivit avec ardeur des expériences intéressantes sur les fonctions des diverses parties de l'encéphale et du système nerveux. Cependant, Édouard Fournié conquérait peu à peu une place d'honneur parmi les meilleurs spécialistes de Paris par ses succès dans le traitement des maladies du larynx.

Parmi ses ouvrages les plus importants, nous citerons : *De la pénétration des corps gazeux, pulvérulents, solides et liquides dans les voies respiratoires, au point de vue de l'hygiène et de la thérapeutique;* — *Étude pratique sur le laryngoscope;* — *Physiologie de la voix et de la parole;* — *Physiologie et instruction du sourd-muet;* — *Physiologie du système nerveux cérébro-spinal;* — *Recherches expérimentales sur le fonctionnement du cerveau;* — *Essai de psychologie, la Bête et l'Homme;* — *Application des sciences à la médecine.*

— M. Gougeard, ancien ministre de la marine, est mort à Paris au mois de mars dernier. Il avait fait partie du cabinet de M. Gambetta.

On doit à M. Gougeard les ouvrages suivants : *la Deuxième armée de la Loire; division de l'armée de Bretagne* (1871); — *la Marine de guerre; ses institutions militaires depuis son origine jusqu'à nos jours; Richelieu et Colbert, d'après des documents inédits* (1877); — *la Caisse des Invalides de la marine; sa suppression* (1882); — *les Arsenaux de marine*, 2 vol. (1882); — *la Marine de guerre, son passé et son avenir; cuirassés et torpilleurs* (1884).

— Voici la bibliographie des œuvres de P.-J. Stahl (M. Hetzel), dont nous avons annoncé le décès dans notre dernière livraison : *les Bonnes fortunes parisiennes;* — *les Amours d'un Pierrot;* — *Voyage d'un étudiant;* — *Histoire d'un homme enrhumé;* — *Histoire d'un prince et d'une princesse;* — *l'Esprit des femmes et les Femmes d'esprit;* — *Théorie de l'amour et de la jalousie.* Il a donné en collaboration : *le Diable à Paris;* — *les Animaux peints par eux-mêmes;* — *le Voyage où il vous plaira.*

Les œuvres pour la jeunesse sont nombreuses. Nous devons citer : *les Quatre peurs de notre général;* — *Contes et récits de morale familière;* — *les Histoires de mon parrain;* — *Histoire d'un âne et de deux jeunes filles.* Ces trois derniers ouvrages ont été couronnés par l'Académie, ainsi que les deux suivants, imités de l'étranger : *Maroussia;* — *les Patins d'argent.* Citons encore, comme imités de l'étranger : *les Quatre filles du docteur Marsch;* — *Jack et Jam;* — *la Famille Chester;* — *Mon premier voyage en mer;* — *Scènes de la vie des enfants en Amérique;* — *les Aventures de Tom Pouce;* — *la Belle petite princesse Ilsée.*

Nous ne saurions enfin oublier *la Bibliothèque de Mademoiselle Lili et de son cousin Lucien.*

— Nous apprenons la mort de M. le comte Kleczkowski, ancien ministre plénipotentiaire, professeur à l'école des langues orientales vivantes, officier de la Légion d'honneur, décédé à Paris à l'âge de soixante-huit ans.

Entré en 1847 au service du ministère des affaires étrangères, M. Kleczkowski avait été désigné par M. Guizot pour faire partie de la mission de Chine; il s'était créé dans ce pays une situation exceptionnelle et avait pris une part active à tous les événements qui se sont déroulés de 1850 à 1863 dans l'extrême Orient.

Dans ces dernières années, le comte Kleczkowski s'était consacré principalement à l'enseignement du chinois à l'école nationale des langues orientales vivantes.

— M. Charles-Pierre Lefebvre de Laboulaye est mort à Paris, le 21 mars, à l'âge de soixante-treize ans.

M. Ch. de Laboulaye fut président du Cercle de la librairie de 1868 à 1872. Il avait, pendant plusieurs années, dirigé une fonderie de caractères, la *Fonderie générale*, et créé la librairie spéciale du *Dictionnaire des arts et manufactures.* Dans ces dernières années, il était devenu secrétaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

Parmi les travaux économiques et scientifiques de Laboulaye, nous citerons :

Des études sur *la Démocratie industrielle*, parues en 1848;

Un *Traité de cinématique théorique et pratique*, considéré à bon droit comme le *vade-mecum* de l'inventeur et du constructeur. Cet ouvrage, publié en 1849, a été réédité en 1878;

Les Droits des ouvriers, imprimés en 1874;

L'Économie des machines et des manufactures, publiée en 1879, d'après l'ouvrage anglais de Ch. Babbage.

De 1862 à 1869, il édita *les Annales du Conservatoire des arts et manufactures*, auxquelles il donna en même temps sa collaboration suivie.

Mais au-dessus encore de toutes ces intéressantes et utiles publications, nous devons placer celle qui est l'œuvre capitale de sa vie : *le Dictionnaire des arts et manufactures et de l'agriculture*. Pour rédiger cette vaste encyclopédie, il sut grouper dans une collaboration féconde les hommes les plus distingués de toutes les spécialités. Lui-même il fut l'âme de cette savante entreprise; il la dirigea tout entière d'un esprit sûr et pratique, non sans fournir de sa propre plume de nombreux et excellents articles sur les sujets qui rentraient dans sa compétence personnelle. Cette grande œuvre, résultante d'un effort énorme et soutenu, est devenue le répertoire classique de l'industrie moderne.

— M. Albert de Lasalle, qui était bien connu à Paris du monde des lettres et des théâtres, est mort subitement, le 24 avril, frappé, dans un café, par une attaque d'apoplexie.

M. de Lasalle était né au Mans en 1833. Après avoir été employé au ministère des finances, puis à l'administration des télégraphes, il fut chargé de la critique musicale du *Monde illustré*, journal auquel il est resté attaché depuis sa fondation; sous divers pseudonymes, il donna au *Figaro* bi-hebdomadaire plusieurs séries d'articles de fantaisie, et notamment *l'Hôtel des Haricots*, la maison d'arrêt de la garde nationale, qui a paru depuis en brochure.

Il était devenu dans ces derniers temps le collaborateur quotidien du *Charivari*.

Il a publié différents ouvrages, et signé avec Cham une bouffonnerie en un acte : *Un malade au mois*, qui fut applaudie au Palais-Royal.

Il avait contracté, pendant le siège de Paris, une maladie grave qui lui avait fait perdre presque complètement la vue. Il n'en continuait pas moins à travailler, notamment à une histoire de la vie de Schaunard.

— On annonce la mort de M. Hippolyte Magen, un des plus anciens défenseurs de l'idée républicaine, décédé à l'âge de soixante-dix-sept ans. Après avoir débuté avec succès, en 1847, dans la littérature dramatique, par un *Spartacus*, en vers, qui fut représenté à l'Odéon, M. Magen se jeta dans le mouvement politique, et, lors de la révolution de 1848, fut l'un des organisateurs du comité démocratique de Paris. Il fut condamné à plusieurs reprises, pour délits de presse, sous la présidence, et fut une des premières victimes du coup d'État. Incarcéré, puis exilé, il ne rentra en France qu'après la chute de l'empire.

M. H. Magen a publié une *Histoire populaire de la Révolution*, une *Histoire du Consulat et de l'Empire*, une *Histoire du second Empire*, une *Histoire des Moines* et plusieurs autres ouvrages de propagande républicaine.

— *Le Polybiblion* annonce, dans sa dernière livraison, le décès de M. le chanoine Motais, prêtre de l'Oratoire de Rennes, professeur d'écriture sainte et d'hébreu au grand séminaire de cette ville. M. l'abbé Motais avait publié plusieurs ouvrages sur Moïse et *l'Ecclésiaste*. C'était un collaborateur des *Annales de philosophie chrétienne*, de *la Controverse et du Contemporain*, de *la Revue catholique de Louvain*, du *Museon*, etc. Il meurt âgé de quarante-neuf ans.

— On connaît la mort du lieutenant Palat (Justin-Marcel), du 11e hussards, assassiné le 8 mars par ses guides dans une mission que ce brave officier accomplissait en se rendant d'Algérie au Sénégal par Tombouctou. Il était né le 22 mars 1856.

Après de brillantes études au lycée de Besançon, il était entré dans les premiers à l'École spéciale de Saint-Cyr. Officier de spahis, il avait appris à connaître merveilleusement l'Algérie, sur laquelle il a publié des études pleines d'intérêt. Écrivain, ses nouvelles et ses romans révèlent de grandes qualités d'observation et style. Nous pouvons citer parmi ses ouvrages : *le Sixième Margouillats*, *Mariage d'Afrique*, *Fleur d'Alfa*, etc., publiés sous le pseudonyme de Marcel Frescaly.

Le jour même de sa mort, il était admis à la Société des gens de lettres.

— Le directeur de l'École de commerce de Lyon, M. Penot, est mort au mois de mars dernier. Il a fait paraître en 1864 un livre sur *les Cités ouvrières de Mulhouse et du département du Haut-Rhin*.

— Nous apprenons la mort de M. Jean-Pierre Rambosson, décédé dans sa cinquante-neuvième année.

Il collaborait à divers journaux. M. Rambosson était lauréat de l'Institut de France, membre honoraire de l'Académie royale de Rome, officier de l'instruction publique.

Les ouvrages de M. Rambosson, souvent couronnés par l'Académie française et par l'Académie des sciences, sont très nombreux.

Nous citerons :

Les Colonies françaises, *Histoire des météores*, *Histoire des astres*, *les Harmonies du son et l'histoire des instruments de musique*, etc.

— La comtesse Marie de Raymond, sœur de Mme Gavini de Campile, est morte le 24 avril, à l'âge de soixante ans.

La comtesse de Raymond possédait une riche bibliothèque de littérature, histoire et généalogies qu'elle étudiait et connaissait à fond.

Son érudition était fort appréciée et ses avis faisaient autorité en matière d'authenticité des titres nobiliaires.

Elle laisse plusieurs manuscrits sur les grandes familles de France.

— Nous avons le regret d'enregistrer le décès de M. le Dr Louis Thaon, décédé le 26 mars dernier.

Durant son internat, Thaon a commencé la série des nombreuses publications scientifiques qui ont établi sa réputation sur des bases solides. Il fut le collaborateur du *Mouvement médical*, puis du *Progrès médical*, qu'il aida à fonder. Outre des communications multiples à la *Société anatomique* (1863-73) et à la *Société de biologie*, on doit à M. Thaon les mémoires suivants : *Recherches cliniques et thérapeutiques sur la tuberculose* (thèse 1873) ; *Clinique climatologique des maladies chroniques : phtisie pulmonaire*, 1877 ; *Traitement pneumatique de la phtisie ; la Tuberculose dans ses rapports avec la scrofule*, 1878 ; *Hystérie locale et Rhumatisme* (*Prog. méd.* nº 6, 1880) ; *Mémoire sur la cachexie pachydermique* (*Rev. de médecine* 1880) ; *Des pneumonies tuberculoses, leur évolution sous l'influence du bacille*, 1885. Citons encore : *Du poids dans les maladies des enfants* (*Arch. de phys.*, I-IV, 1872) ; *De l'origine de la granulation tuberculeuse* (*Arch. de phys.*, I-V, 1873).

ÉTRANGER

Allemagne. — Victor Scheffel, le poete lyrique le plus populaire d'Allemagne, s'est éteint à Carlsruhe, le 8 avril, à l'âge de soixante ans, après de longs mois de souffrance.

Dans un pays où l'on lit beaucoup, mais où l'on achète peu de livres, le nombre des éditions des principales œuvres du poète suffit à lui seul pour montrer quelle place Scheffel occupe dans l'âme de son peuple. — De son *Ekkehard*, roman historique du xe siècle, a paru en 1885 la 45e édition, du *Gaudeamus* la 80e édition et du *Trompeter von Sækkingen* la 130e édition.

L'œuvre entière de Victor Scheffel tient en une dizaine de petits volumes.

Frau Aventiure, *die Bergpsalmen* et *Waldeinsamkeit* s'adressent à un public plus delicat et sont beaucoup moins connues en Allemagne que les premières poésies du poète.

Italie. — Un des derniers numéros de *l'Homme*, journal des sciences anthropologiques, contient une notice nécrologique sur M. Giuseppe Ponzi, un des géologues les plus distingués d'Italie. Voici quels sont ses principaux écrits : *Il periodo glaciale e l'antichità dell'uomo* (1865) ; *Sugl' istromenti in pietra focaia rinvenuti nelle cave di breccie presso Roma riferibili all'industria primitiva* (1866) ; *les Relations de l'homme préhistorique avec les phénomènes géologiques de l'Italie centrale* (1871).

Suisse. — Le professeur Étienne Chastel, mort à Genève à la fin de février, avait été nommé en 1839 professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de Genève. Son histoire de la destruction du paganisme dans l'empire de l'Orient, publiée en 1850, fut couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et l'Académie française accorda la même distinction à ses *Études sur l'influence de la charité dans les six premiers siècles*.

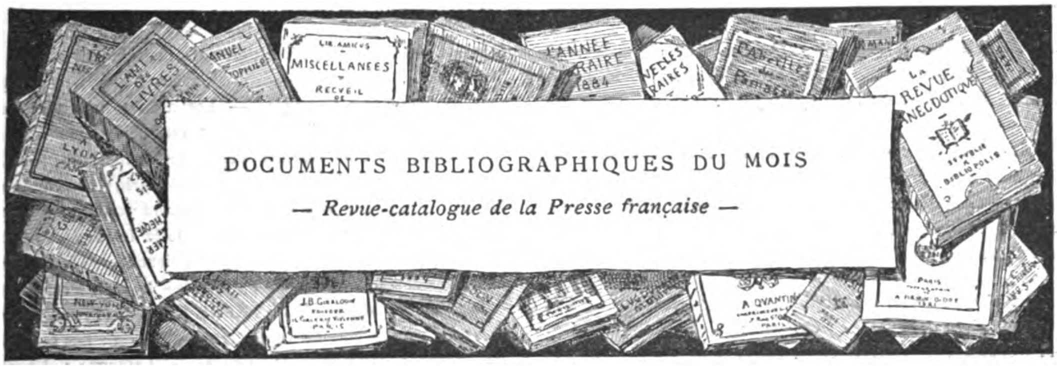
En 1879, les étudiants fêtaient ses quarante années de professorat, et il était, à cette occasion, nommé chevalier de la Légion d'honneur. Son dernier ouvrage, le plus considérable qu'il ait écrit, est une *Histoire du christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours*, en 5 vol. in-8°.

Pologne. — La colonie polonaise vient de perdre un de ses représentants les plus illustres et un de ses plus grands poètes, M. Bohdan-Zaleski.

En 1831, il prit une part active aux événements politiques. D'abord député à la Diète de Varsovie, il entra comme officier dans les armées nationales et gagna sur le champ de bataille la croix *Virtuti militari*.

Il émigra en France avec son ami Adam Mickiewicz. L'aménité de son caractère et la hardiesse de ses œuvres poétiques lui avaient valu l'estime et le respect de tous ses compatriotes. Malheureusement, les dernières années de sa vie furent attristées par de nombreux deuils de famille et par la perte à peu complète de la vue.

États-Unis. — Henry Stevens, bibliographe américain de grand mérite, est mort à Londres, le 28 mars dernier, après une longue et cruelle maladie. — M. Stevens laisse un grand nombre d'ouvrages bibliographiques, parmi lesquels il faut citer : *Un catalogue raisonné des bibles anglaises* (1854) ; *Catalogue des ouvrages américains du British Museum* (1856) ; *Bibliotheca americana* (1861) ; *Notes historiques et géographiques relatives aux premières explorations de l'Amérique* (1869), etc.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE (mars). Decarole : Antistius, philosophie de M. E. Renan, dans le *Prêtre de Nemi*. — Gardair : Les puissances intellectuelles de l'âme. — Rondelet : La formation de la volonté. — Robion : Règles de la critique apologétique. — ART (n° 254). M. Gehuzac : La collection Stein. — L. Courajod : Histoire du département de la sculpture moderne au Musée du Louvre. — Le Musée d'Angoulême. — Champfleury : La caricature au Japon. — Une eau-forte de M. L. Carred. — ARTISTE (janvier). Ch. Pousonailhe : Octave Tassaërt. — Barbey d'Aurevilly : H. Berlioz; Remenyi. — De Chennevières : Le Louvre en 1848. — Alexis Martin : Les Porcherons. — De Barthélemy : Les grandes dames d'aujourd'hui.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juillet-août 1885). De Granges de Surgères : Les traductions françaises de Guzman d'Alfarache. — Le cardinal de Noailles, d'après sa correspondance inédite. — *Le livre de mon ami*, par An. France. — Franklin : Préface des grandes scènes historiques du XVI[e] siècle. — Janmart : Extrait de la Bibliographie des impressions de l'imprimerie imagère. — Les soirées de l'Arsenal. — BULLETIN MONUMENTAL (janvier-février). Notice sur la Société française d'archéologie. — De Dion : Date de l'église de Saint-Germer-de-Flay (Oise). — L. Germain : Tombe d'Isabelle de Musset, femme de Gille de Buysleden, à Marville (Meuse). — De Laurière : Promenade archéologique dans le val d'Aran. — Congrès archéologique de Montbrison. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (Mars 13). La cavalerie allemande, du 17 au 29 août 18 o. — Géographie de l'Allemagne. — L'invasion italienne et la défense des Alpes françaises. — Les armes à répétition. — (20 mars). Tir de groupe. — Sur une substance explosible dénommée *forcite*. — Les expériences de tir à Bucharest contre des coupoles. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (mars). N. Weiss : Jean Thuret, victime de la Réforme sous Henri II. — Cadier : Documents pour servir à l'histoire de la Réforme en Béarn. — Frossard : Etude historique et bibliographique sur la discipline ecclésiastique des Églises réformées de France. — Duchemin : Le refugé en Irlande (1693-1703). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE LÉGISLATION COMPARÉE (mars). Babinet : Deux études sur le Montenegro. — Chavegrin : De l'extradition en Autriche. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (janvier-février). Liste des membres de la société. — Note sur Raymon du Temple et sur le tombeau de du Guesclin à Saint-Denis.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (mars). Hignard : La question du latin. — Brucker : La chronologie des premiers âges de l'humanité, d'après la Bible et la science. — P. Allard : La persécution de Gallus et celle de Valérien. — Mellier : L'éducation des femmes au XVII[e] siècle et les lycées de jeunes filles. — Delaire : Les logements d'ouvriers et le devoir des classes dirigeantes. — Vaudon : La vie et les œuvres de Topffer. — CORRESPONDANT (25 mars). Denys Cochin : M Pasteur et le vaccin de la rage. — P. Lallemand : Du pessimisme littéraire. — Lamache : La décentralisation scolaire en Europe. — Deslandes : La question du latin. — Ch. de Lacombe : Les premières années de Berryer. — V[te] de Meaux : La renaissance catholique en France sous Louis XIII. — CURIEUX (avril). Dumouriez et la campagne de 1792. — *Le rouge et le noir*. — Le fauteuil du comte de Falloux. — M. Rousse : Le père Enfantin. — Théophile Gautier. — Halévy. — M. Labiche. — M. Camille Doucet. — M. Eugène Paillet. — Ledru-Rollin. — M. Charles Garnier.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (20 mars). Le plan du ministre des finances; la nécessité de restreindre les dépenses publiques. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1886. — Démocratie et socialisme : la « déclaration-manifeste » des députés-ouvriers socialistes et la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, de 1793. — Les logements à bon marché : les sociétés immobilières d'Orléans et de Reims. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (27 mars). De l'imprévoyance et de l'absurdité d'emprunter en 3 o/o perpétuel. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les deux premiers mois de 1886. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : l'administration et l'adjudication des travaux et fournitures en Prusse. — Affaires municipales : de la suppression de l'octroi de Paris et de son remplacement par une taxe sur la valeur vénale de la propriété.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mars). M. Jules Breton. — M. Hetzel. — M. Chevreul, critique dramatique. — Meissonier candidat. — Vers inédits de Nadaud. — Curieux testament. — Reliure en peau humaine. — (15 mars). Liszt. — Œuvres posthumes de Victor Hugo. — Le *Chamillac*, de M. Octave Feuillet. — Marie Heilbron. — La dépense il y a deux cents ans. — Balzac et le magnétisme. — Un carrosse sans chevaux en 1645. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (avril). Pottier : Les terres cuites de Mirina. — Eugène Guillaume : De l'esthétique dans l'enseignement de l'art. — Léon Palustre : Monuments d'art de la ville du Mans. — Bon-

naffé : Études sur le meuble en France au XVIe siècle. — Philipps : Randolph Caldecott. — Louis Gonse : *Dictionnaire général des artistes de l'école française.*

L'HOMME (10 février). Woldrich : La descendance des races du chien domestique en Europe. — Hovelacque : Ordalies. — Collineau : Dépopulation et avortement. — Carrière : Découvertes de stations préhistoriques dans la province d'Oran.

INSTRUCTION PUBLIQUE (13 mars). Bergaigne : Découverte du sanscrit. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Darmesteter : De la négation en français. — Croiset : Thucydide. — Abbé de Broglie: Cours d'apologétique chrétienne. — Etude sur Pline le Jeune. — (20 mars). La vie de Malebranche, par le P. André. — Caro : Conditions et principes d'une morale scientifique. — Croiset : La philosophie ionienne. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — (27 mars). Cartault : La poésie latine sous les Flaviens. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Abbé de Broglie : De la notion de révélation. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mars). Famille du poète Rotrou. — Livres sans mots coupés. — Patois de la France. — *Mémoires d'une contemporaine.* — Gérard de Nerval et le *Faust* de Gœthe. — Lamennais et l'*Imitation de Jésus-Christ.* — Gravures et portraits à retrouver. — La Bible. — Vieux almanachs. — Portrait de la Dame aux camélias. — Document sur Louis XVII. — (10 avril). Reliures singulières. — Mémoires de Louis-Philippe. — Un cas de supercherie littéraire inconnue à Quérard. — Gérard de Nerval. — M. Arsène Houssaye et M. Paul Mantz. — Molière corrigé. — JEUNE FRANCE (mars). Villiers de l'Isle-Adam : Axël. — O. de Gourcuff : Les idées libérales en France. — E. des Essarts : Les livres de M. H. Houssaye. — Galabert : La troisième manière de Wagner. — JOURNAL DES ECONOMISTES (mars). De Fontenay : La question ouvrière et le collectivisme. — Alglave : Le monopole facultatif de l'alcool comme moyen de suppression des impôts indirects et de l'impôt foncier. — Rouxel : Lois physiologiques de la population. — A. Raffalovich : Le Wurtemberg.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mars). Claude de Jouffroy. — Les antiphonaires de Mirepoix. — Le château de Warwick. — Messine. — Visite aux tombeaux des empereurs mandchoux. — (15 avril). Les appareils enregistreurs. — MATINEES ESPAGNOLES (7 et 14 mars). Mme de Rute : Les journaux et la littérature politique en Espagne. — Une petite-nièce de Mirabeau. — Mme de Martel (Gyp). — MELUSINE (mars). Tuchmann : La fascination. — Mœurs et usages de la haute Bretagne. — Le paysan des Côtes-du-Nord en 1844. — Le diable et la sorcellerie en haute Bretagne. — MOLIERISTE (avril). G. Monval : Deux programmes-annonces de la troupe royale de Chambord. — Mortet : Molière et les troupes de comédie de passage à Narbonne au milieu du XVIIe siècle. — Bouquet : Le jeu de paume des Braques.

NATURE (13 mars). Rapport des insectes et des plantes. — La faculté protectrice par imitation. — Les chemins de fer à crémaillère; progrès réalisés dans la construction par M. Abt. — Les premiers ascenseurs. — Canon à dynamite. — L'observatoire météorologique de Limoges et la société Gay-Lussac. — La photographie pratique. — La constitution des taches solaires et la photographie en astronomie. — Eclairage électrique domestique. — (20 mars). Condensation naturelle des fumées par l'électricité statique. — L'origine du langage. — Lettres d'Amérique (suite). — Un lactomètre. — Histoire de la science : Mesmer : le doigt magique. — Les Iguanes. — Le fusil à répétition et le fusil à petit calibre. — (27 mars). Canon sous-marin d'Ericsson. — Les masques chez les peuplades sauvages. — Les arènes nautiques ou le nouveau cirque de Paris. — Le contraste des couleurs. — Les oasis tunisiennes. — La catastrophe de Chancelade, près Périgueux. — (3 avril). Le bateau sous-marin; système Nordenfelt. — La roue sans essieu, le crapaud roulant. — Signaleur optique de poche. — La figure de la terre. — L'arbre fossile de Méons (houillères de Saint-Etienne). — Fabrication des verres destinés à la haute optique. — Le fusil à répétition. — Les vers du nez. — NOUVELLE REVUE (15 mars). Forgues : Le radicalisme en Angleterre. — Ferron : Les servantes des pauvres; religieuses et laïques. — Lafargue : Le matriarcat; études sur les origines de la famille. — E. Roustan : Visite à Loti; souvenirs de Rochefort. — Mancini : Une leçon sur le Talmud.

POLYBIBLION (mars). Davranches : Poésie. — Cte de Bizemont : Géographie et voyages. — Comptes rendus dans les sections de théologie; sciences et arts ; belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : L'école paléographique du Vatican. — La bibliothèque du Vatican. — Fortunat et M. Ch. Nisard. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (mars). Napias : Enquête sur les modifications à apporter aux lois sur le travail dans l'industrie. — Sanlaville : De la responsabilité de l'Etat en matière de postes et de télégraphes. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (février-mars). Danicourt : Etude sur quelques antiquités trouvées en Picardie. — Vercoutre : La médecine sacerdotale dans l'antiquité grecque. — E. Muntz : Les monuments antiques de Rome. — De Lisle du Dreneuc : Les triangles de menhirs de la Loire-Inférieure et les menhirs triangulaires du pays de Retz. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (février). Contrat d'apprentissage entre Mathurin Chapperon, peintre de Tours, et Fleury Cirebon (1502). — Lorin et Lartigue, peintres du duc d'Epernon (1618-1624). — Les Sarazin, Michel Corneille et Jean Sevestre (1657-1677). — Pierre Puget, ses travaux à la cathédrale de Toulon (16 9-1682). — Sébastien-René, Paul-Ambroise et René-Michel Slodtz, Dumont le Romain et François Boucher (1751-1754). — Lettre écrite de Saint-Lazare par l'architecte Belanger (1794). — Le musée des portraits d'artistes, état de 340 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — Epitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE DES ARTS DECORATIS (avril). Ant. Proust : Avertissement. — V. Champier : Paul Baudry, décorateur. — E. Muntz : De l'ornementation dans les mosaïques de l'antiquité et du moyen âge. — E. Guillaume : Un programme pour l'enseignement du dessin. — Raffalovich : Le musée des arts décoratifs à Berlin. — REVUE BRITANNIQUE (mars). Le feld-maréchal lord Srathnairn. — Hellen Clifford : Le canal indo-européen et la navigation de l'Euphrate et du Tigre. — La fédération impériale britannique. — L'armée turque. — REVUE CELTIQUE (janvier). D'Arbois de Jubainville : Des attributions judiciaires de l'autorité publique chez les Celtes. — Ernault : L'individualisme dans le langage breton ; le breton et l'argot. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (15 mars). Belsheim : L'évangile de saint Marc. — Rousse : Les *Satires* de Perse. — Martha : Archéologie étrusque et romaine. — Pernice : L'administration de la justice sous l'empire romain. — Berger : La bible française au moyen âge. — Decrue : Anne de Montmorency. — (22 mars). Merlo : De l'état présent de la grammaire aryenne. — Schuchardt : Des lois phonétiques. — Kiessling : Horace. — De Jaurgain : Arnaud d'Oïhenart et sa famille. — Humbert : Molière jugé par les écrivains anglais. — (29 mars). Byrne :

Principes généraux de la structure du langage. — Prost : La Lorraine et l'Allemagne. — Müller : Les commencements de l'ordre des Franciscains. — Tobler : Chants populaires suisses. — Larroumet : Le *Cid*. — Nerrlich : Correspondance de Ruge. — REVUE DE DEMAIN (mars). De Tistenay : Jean Richepin. — H. Fèvre : Vers. — V. B. : Wagner et la presse parisienne. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mars). E. Renan : Les origines de la Bible. — Bardoux : La bourgeoisie française sous le Directoire et le Consulat. — Blaze de Bury : Le poète Grillparzer et Beethoven. — E. Lavisse : Études sur l'histoire d'Allemagne ; la foi et la morale des Francs. — De Varigny : Louis Riel et l'insurrection canadienne. — Ganderax : 1802, de M. Renan à la Comédie-Française et le théâtre de Victor Hugo. — (1er avril). Souvenirs du duc de Broglie ; les Cent-Jours et la Restauration. — V. Duruy : Le développement de l'idée religieuse en Grèce. — Wuarin : Le socialisme anglo-saxon et son nouveau prophète. — Fouillée : Le plaisir et la douleur au point de vue de la sélection naturelle. — Valbert : Henri Heine et ses derniers biographes allemands. — Brunetière : La jeunesse de Condé. — REVUE GENERALE (15 mars). A. Martinet : Les anarchistes allemands en Suisse et la *Freheit*, de Most. — Leclaire : La faculté des lettres de Nancy et le sanscrit. — Les *Dames de Croix-Mort*, par G. Ohnet. — (1er avril). H. d'Ideville : Le comte Pellegrino Rossi (1787-1848). — Martineau : La question irlandaise au point de vue irlandais. — De Laveleye : Wurtzbourg. — H. Quet : Etudes sociales philosophiques et morales d'après M. Gendre. — Ch. de Larivière : La *Morte*, par Octave Feuillet. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (janvier-février). Ploix : Les mythes de Kronos et de Psyché. — De Faye : De l'influence du démon de Socrate sur sa pensée religieuse. — Regnaud : Origine du mot Saturnus. — Feer : De l'importance des actes de la pensée dans le bouddhisme. — REVUE LITTERAIRE (mars). J.-H. Castaing : Le clergé français réfugié en Angleterre (F.-X. Plasse). — V. Canet : Molière (P.-A. Sengler). — *** *Mariate quotidianum* (Joseph Calasanctii). — Baron René de France : L'Adieu (Ch. Calemard de la Fayette). — L. Aubineau : Les sentiers inconnus (Eug. Rostand). — H. L. M. : Les sciences morales et archéologiques à l'Institut. — REVUE DU MONDE LATIN (avril). Contre-amiral Mouchez : Le centenaire d'Arago. — Baronne de Guldencrone : L'Achaïe féodale. — Rostrituerto : M. Canovas del Castillo. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). Bouillier : Y a-t-il une philosophie de l'histoire ? — Penjon : La métaphysique de Lotze. — Lesbazeilles : Les bases psychologiques de la religion. — Tannery : A propos de la loi de Weber. — Egger : La perception de l'étendue par l'œil. — Douliot : Sur l'image rétinienne. — Critique de la théorie des figures et modes du syllogisme. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (13 mars). J.-J. Weiss : La République et les princes. — Bréal : Comment on apprend les langues étrangères. — Dreyfus : Le juif au théâtre. — *De New-York à la Vera-Cruz*, par J. Leclercq. — *Roumélie et Bulgarie*, par M. Hugonnet. — Assolant. — (20 mars). Aulard : Histoire de la Révolution française ; Cours d'ouverture. — Meyer : La question agraire. — De Bonnières : Arabi pacha à Ceylan. — *Les critiques ou les juges jugés*, par Barbey d'Aurevilly. — (27 mars). Réunion de l'association des étudiants. — Barbey d'Aurevilly : Mozart. — Hugues Le Roux : Reprise de *Zaïre ;* le *Modèle*. — REVUE RETROSPECTIVE (1er avril). Archives de la Bastille ; Rapports de la police secrète, de 1724 à 1736 ; Le pacte de famine, faits divers, nouvelles de Paris, de la province et de l'étranger, bruits de la cour et de la ville, anecdotes sur le duc de Bourbon, Mme Prie, les frères Pâris de Montmartel, etc., etc. — (15 avril). Lettres du duc Victor de Broglie à Geoffroi Schweighœuser (1804-1811). — Lettres de la marquise d'Argenson et de René d'Argenson à Geoffroi Schweighœuser (1816). — REVUE SCIENTIFIQUE (13 mars). Le fusil à répétition. — Heckel : Les plantes et la théorie de l'évolution. — Kleiber : La vitesse moyenne de l'homme. — (20 mars). Pellat : Machines électriques anciennes et modernes. — Simonin : Les Indiens des Etats-Unis. — Winnicki : Un voyage au Caméroons. — Le laboratoire de M. Pasteur. — (27 mars). De Lapparent et Faye : L'écorce terrestre et la distribution de la pesanteur. — Moissan : Les fluorures du phosphore. — Hérail : La tige des dicotylédones. — Gazin : Le déboisement des montagnes en Savoie. — REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES (n° 1). Dictons sur le mois de janvier. — A. Bon : Les trois mineurs, légende d'Auvergne. — P. Sébillot : L'enfance du pêcheur. — Fison : Devinettes de Fidji. — Le Calvez : Les gâteaux d'étrennes en basse Bretagne. — Guillon : Devinettes de la Bresse. — Du Cleuziou : Une inscription contre les loups-garous.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mars et 1er avril). L. Brun : De l'avancement. — Odier : Tactique triangulaire. — Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord ; la bataille d'Amiens. — Luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — Caillol : Simplifications à l'instruction provisoire relative à la correspondance par signaux. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Grandes manœuvres d'automne.

LA VOGUE (11 avril). St. Mallarmé : Pages oubliées. — P. Verlaine : Ecrit en 1875. — Villiers de l'Isle-Adam : Souvenirs occultes. — Léo d'Orfer : P. Bourget — (18 avril). D'Alembert : Sur la rime. — Léo d'Orfer : Paul Verlaine. — P. Verlaine : Les poètes maudits. — Kanh : L'esthétique du verre polychrome.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — *Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft*, de J. Petzholdt, publié par J. Kürschner. XLVIIe année, fasc. 1. Stuttgart, Spemann. — Prix : 14 francs.

Allgemeine Bibliographie der Staats- und Rechtswissenschaften. XIXe année, n° 1. Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht, gr. in-8°. — Prix : 5 francs.

R. Denifle : *Die päpstlichen Registerbände des 13. Jahrhunderts.* Berlin, Weidmann, 105 p. gr. in-8°. — Prix : 3 francs.

K. Dziatzko : *Instruktion für die Ordnung der Titel im alphabetischen Zettelkatalog der königlichen und Universitäts-Bibliothek zu Breslau.* Berlin, Asher. 74 p. gr. in-8°. — Prix : 5 francs.

W.-C. Helmrich : *Katalog der Bibliothek des Oberlandesgerichtes in Iena.* Iena, H. Pohle, in-8°.

F.-X. Lehmann : *Die Literatur für vaterländische Naturkunde im Grossherzogthum Baden.* Carlsruhe, Braun, 44 p. in-8°.

P.-É. Richter : *Verzeichniss der neuen Werke der königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden.* Dresde, Warnatz et Lehmann, 70 p. gr. in-8°.

Roth : *Die Druckerei zu Eltville im Rheingau und ihre Erzeugnisse.* Augsbourg, 30 p. gr. in-8°.

Schulz : *Allgemeines Adressbuch für den deutschen Buchhandel.* Leipzig, O.-A. Schulz, gr. in-8°. — Prix : 17 fr. 50.

Vierteljahrs-Kataloge (Catalogues trimestriels de la maison Hinrichs de Leipzig). Octobre-décembre 1885 : Sciences de l'ingénieur, mines et usines. — Economie rurale, sylviculture et chasse. — Sciences militaires, chevaux. — Médecine et sciences naturelles. — Pédagogie, éducation. — Théologie et philosophie.

Angleterre. — T. Greenwood : *Free public libraries, their organisation, uses and management.* Londres, Simpkin, 456 p. in-8°. — Prix : 6 francs.

London Catalogue of periodicals, newspapers and transactions of various societies for 1886. Londres, Longmans, gr. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

Newspaper Press Directory and advertiser's guide for 1886. Londres, Mitchell, 262 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

J. Rogers Rees : *The pleasures of a bookworm.* Londres, Elliot Stock, 201 p. in-8°. — Prix : 5 fr. 70.

J. Sibree : *A Madagascar Bibliography.* A list of publications in the Malagasy language and a list of maps of Madagascar. Londres, Trübner, 92 p. in-8°. — Prix : 6 fr. 25.

Trübner's American, European and Oriental Record. A register of the most important works published in North and South America, India, China, Europa and the British colonies, with occasional notes on german, dutch, danish, french, italian, spanish, portuguese, russian and hungarian literature. New series, t. VII, nos 1 et 2. Londres, Trübner. — Prix : 6 fr. 25.

W.-E.-A. Axon : *Books and reading.* Book-lore, février 1885.

W. de Gray Birch : *The late Samuel Birch.* A collection of the principal biographical notices of Dr Birch, which have appeared in the British and Foreign Press, with a bibliography of his literary works, portraits and an introduction. Londres, Trübner, in-8°. — Prix : 3 fr. 75.

Dictionary of Painters and Engravers, bibliographical and critical. By M. Bryan. Nouvelle édition par R.-E. Graves. Vol. I. A-K. (Bell et sons.)

Autriche. — A. Schlossar : *Die Literatur der Steiermark in historischer, geographischer und ethnographischer Beziehung.* Graz, chez F. Goll, 171 p. gr. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Espagne. — J. Miro : *Catálogo de manuscritos españoles.* Série I, nos 1 à 647. Madrid, Murillo, 88 p. in-4°. — Prix : 6 francs.

Italie. — *Il Bibliofilo.* Anno VII, 1886. Bologna, Società tip. già compositori, gr. in-8°.

Enr. Casti : *Biblioteca provinciale Salvatore Tommasi nell' Aquila degli Abruzzi.* Relazione finale nell' anno 1884-85.

Ant. Flandrina : *Programma per una scuola di paleografica e diplomatica in Palermo.* 30 p. in-16. Palermo.

Indice delle memorie pubblicate negli annali delle Università toscane. Pise, Nistri, 12 p. in-8°.

Raim. di Soragna : *Bibliografia storia e statutaria delle provincie Parmensi.* Fasc. 1er. Parme, L. Battei, 253 p. in-8°. — Prix : 5 francs.

Ern. Valentini : *Manuale del bibliotecario,* ove sono regole pratiche per ordinare, dirigere e conservare le biblioteche. Roma, E. Perino, 52 p. in-8°.

Valsecchi : *Bibliografia analitica degli statuti di Albenga.* Albenga, tip. Craviotto, 700 p. in-8°. — Prix : 10 francs.

Ant. Vismara : *Bibliografia di Achille Mauri.* Milano, 31 p. in-16.

Giac. Manzoni : *Annali tipografici dei Soncino.* Parte II. Bologna, G. Romagnoli.

Giov. Pansa : *L'invenzione degli occhiali rivelata dà documenti e dalla bibliografia.* (*Il Bibliofilo,* anno VII, n° 2.)

Regolamento per le biblioteche pubbliche governative del 28 octobre 1885. Roma, Bencini.

Suisse. — *Bibliographie und literarische Chronik der Schweiz.* XVIe année, n° 1er. — Prix : 3 francs.

Supplément au catalogue de la bibliothèque municipale d'Aarau. Aarau, Sauerländer.

Ed. Roth : *Inventaire sommaire des documents relatifs à l'histoire de la Suisse,* conservés dans les archives et bibliothèques de Paris. Publié par ordre du haut Conseil fédéral suisse. Partie II, 1610 à 1648. Berne, S. Collin, 645 p. in-4°.

Russie. — *Bibliographie russe,* rédigée par N. Lissowsky. IIe année, publication nouvelle, gr. in-8°. — Prix : 15 francs. Saint-Pétersbourg, Posrednik, Fontanka, 75.

Rossica und Baltica. Verzeichniss der in und über Russland und die baltischen Provinzen im Jahre 1885 erschienenen Werke in deutscher, französischer und englischer Sprache. IIe année. Publié par F. Szczepanski, à Saint-Pétersbourg.

Pays-Bas. — *Études archéologiques, linguistiques et historiques,* dédiées à M. le docteur C. Leemans, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa nomination aux fonctions de directeur du musée archéologique des Pays-Bas. Leyde, E. Brill, in-fol.

Bibliographische Adversaria. Tome V, fasc. 6 et 7. La Haye, M. Nyhoff, in-8°. — Prix : 0 fr. 70.

R.-J. Schierbeck : *Het boekverkoopers college te Groningen* (Le comité des libraires de Groningue, 1860-1885). Discours commémoratif prononcé le 30 décembre 1885, 58 p. in-8°.

États-Unis. — *Harvard University Bulletin,* edited by Justin Winsor. Vol. IV, n° 4, gr. in-8°.

Library Bulletin of Cornell University. Vol. Ier, n° 13, gr. in-8°. Ithaca, 1885.

The Library Journal. Vol. XI. Organe officiel de l'asso-

ciation des bibliothécaires des États-Unis. New-York, in-4°. — Prix annuel : 26 francs.

Report of librarian of the Maimonides library. New-York, 23 p. gr. in-8°.

Justin Winsor : *Eighth Report of Harvard University Library.* 9 p. in-8°.

G.-M. Abbot : *Contributions toward a bibliography of the civil war in the United States.* Regimental histories. Philadelphia, 34 p.

H. Carrington Bolton : *Index to the literature of Uranium (1789-1885)*, from the Smithsonian Report for 1885. Washington, Government printing office, 36 p.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Avril : Die Uebersetzungsliteratur Unter-Italiens in der normannisch-staufischen Epoche, von Otto Hartwig. — Die Bibliotheksdiener, von E. Förstemann.

Deutsche Revue.

Avril : E. Eckstein : Das moderne Illustrationswesen. — L. Pasteur : Mittheilungen über die Tollwut.

Deutsche Rundschau.

Avril : H. Brunn : Raphael's sixtinische Madonna. — W. Wundt : Das Sittliche in der Sprache. — A.-E. Schönbach : Ueber die amerikanische Romandichtung der Gegenwart. — E. Schmidt : Frau Rath Göthe.

Nord und Süd.

Avril : W. Lübke : Heinrich Schliemann und seine Entdeckungen. — Paul Lindau : Ein Ausflug nach Paris.

Angleterre. — *The Academy.*

13 mars : The letters of George Sand. — Prof. Seeley's history of Napoleon. — Sapho, translated from the French.

20 mars : M. Ward's Translation of Amiel's Journal. — La philosophie religieuse du Mazdéisme sous les Sassanides, par L.-C. Casartelli. — L'Asie occidentale dans les inscriptions assyriennes, par A. Delattre. (Bruxelles, Vromant.)

27 mars : Swinburne's Study of Victor Hugo. — Costume in England, by M. Fairholt.

The Athenæum.

13 mai : Swinburne's Monography on Victor Hugo. — La morte, par Octave Feuillet.

20 mars : The choice of books. — A dictionary of Islam.

27 mars : Courthope's edition of Pope. — The Huguenots in England. — Lang's letters to dead authors.

Book-Lore.

Mars : William E.-A. Axon : Books and reading. — The Wodhull library. — What is a Bookworm. — The Adventures of John R. Jewitt. — The Faust of Chamisso. — Copyright in letters.

Avril : Shelley and Vegetarianism. — Chinese books and bookmakers.

The Contemporary Review.

Avril : The pre-raphaelite Brotherhood. — The Quarterly Review and the old testament revision. — E.-A. Freeman : Things, names and letters.

The Gentleman's Magazine.

Avril : E. Clodd : Matthew Arnold's Poetry.

The National Review.

Avril : G. Edmundson : Henri Conscience. — Perceval C. Gausson : The spirit of the age.

The Saturday Review.

13 mars : Anciens et modernes, par Paul de Saint-Victor. — Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres, par E. Biré.

20 mars : Grands peintres français et étrangers. Paris, Goupil.

27 mars : Les dames de Croix-Mort, par G. Ohnet. — Cléopâtre, par H. Gréville.

Walfords Antiquarian.

Mars : Our early antiquarians : Elias Ashmole. — The ordinary from Mr. Thomas Jenyn's books of armes. — Archæological discoveries in Russia. — Oliver Cromwell's bible.

Avril : An old newspaper. — Satirical almanaks. — The *Titurel* of Wolfram von Eschenbach. — Il cavaliere Bernini. — Autograph letters.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Février : L'invenzione degli occhiali rivelata da' documenti e dalla bibliografia. — Opuscoli nuziali. — Della Tipografia Jesina dal suo rinnovamento sulle scorcio del. XVI secolo insino alla meta del presente. — Documents sur l'histoire des arts et des artistes à Crémone aux XV[e] et XVI[e] siècles, par Louis Courajod.

Mars : Di un codice Trivigiano. — Libri bruciati e libri salvati delle prime tipografie cremonensi. — Varieta archivistiche e bibliografiche. — Miniature. — Gara di contraffazioni trecentistiche tra padre e figlio Leopardi.

Il Filotechnico.

15 février : Garelli della Morea : Italia e Grecia. — A. Perrero : I genitori del Re Carlo Alberto. — V. Carrera : Carlo Goldoni a Torino. — La peinture italienne, par G. Lafenestre. — Architettura del medio evo in Venezia.

Giornale di erudizioni artistica. (Nuova serie. Vol. I[er], n° 1.)

Compromesso in Bramante e sentenza di lodo da lui pronunciata. — Giunte ai Pittori di Foligno. Documenti. — Nuovi documenti su Cola dell' Amatrice. — Documenti per la Storia dell' Università di Perugia. — Dell pubblico Orologio construito in Perugia nel 1443-44. (*Citta di Castello, S. Lapi, tipografo editore.*)

Nuova Antologia.

Avril : Roberto Burns. — Parte prima : La poesia inglese dal 1750 al 1780. — Le idee moderne in Inghilterra, la vita e i canti del Burns, par G. Chiarini. — G. Setti : Una recente escursione in Grecia. — P. Lioy : Costumi dell Insetti. — Dalle « Rane » di Aristofane; saggio di traduzione, par A. Franchetti.

Revue internationale (Florence).

25 février : L. de Laigue : Une excursion aux ruines des bains romains de Massa-Cuccoli. — L. Nocentini : La Chine

et l'Orient romain. — L. Bochkovitch : L'empereur Étienne Douchan de Serbie et la péninsule balkanique au XIVe siècle.

10 mars : Édouard Delpit : Amour de paille. — Mikaïl Achkinasi : Les juifs devant la loi russe.

25 mars : Henri Boland : Le Canada et les Canadiens, pages d'histoire. — Sainte Catherine de Sienne, sa vie et son rôle dans l'Italie du XVIe siècle. — Matilde Serao : Lucia Altimare (*Fin*).

Rivista critica della letteratura italiana.

Janvier : M. A. Canini : Il libro dell' amore, poesie italiane e straniere raccolte. — E. Penco : Storia della letteratura italiana. — Nozze. — Rimini. — Todros.

Février : N. Angeletti : Cronologia delle opere minori di Dante. — F. Gilbert de Winckels : Vita di Ugo Foscolo. — E. Lamma : El dialogo di Salomon e Marcolpho. — C. Braggio : Antonio Isani, umanista del secolo XV.

Suisse. — *La Lecture.*

Avril : Le naturalisme de boudoir.

Revue de Genève.

Mars : Herzen : Les conditions physiques de la conscience. — J. Vuy : Esquisses et souvenirs; le 7 octobre 1845. — Delhorbe : Réforme scolaire.

Revue suisse.

Avril : A. Naville : Attention et distraction, causerie psychologique. — A. de Verdilhac : Le Mexique et la civilisation aztèque. — Mémoires de J.-N. Dufort, comte de Cheverney. — François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV, par A. Miron de l'Espinay. — Le livre de fortune, par Ludovic Lalanne — Le style Louis XIV, par A. Genevay. — Le marquis de Clermont-Tonnerre, par Camille Rousset. — Dictionnaire des émailleurs; dictionnaire des marques et monogrammes de graveurs.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Avril : Shylock vs. Antonio; a brief for Plaintiff on appeal. — Historical methods. — Madame Mohl's Salon. — Some French illustrations : Le monde pittoresque et monumental, par A. Villars; Oliver Goldsmith : Le vicaire de Wakefield, traduction nouvelle et complète, par B.-H. Gausseron.

The library Journal (*New-York*).

Vol. XI, n° 1er : Poore's catalogue of Government publications. — Library cooperation and index to periodicals. — Newcastle-upon-Tyne, Card Catalogue. — Notes on Mr. Schwartz's classification and notation. — Books and the public library.

N° 2 : The dui-decimal classification and the « relativ » index. — The proposed N Y. free public library. — Congressional library building (avec plans et élévation).

The Nation (*New-York*).

4 mars : Eugène Delacroix, par lui-même — Hans Holbein, par Jacques Rousseau.

18 mars : Le suicide dans l'antiquité et dans les temps modernes, par G. Garrisson.

The North American Review.

Mars : Henri Greville : Modern french fiction.

The Book Buyer.

Février : Some american book-plates. — Authors at work.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Les « Christmas numbers » des grands journaux illustrés de Londres et les publications annuelles du *Figaro illustré* ont donné l'idée à un éditeur de Berlin de publier sous le titre : *le Monde colorié* un journal de famille hebdomadaire, du format des grands journaux illustrés. La livraison du *Monde colorié* comprend quatre pages chromolithographiées et huit pages de texte et ne coûte que 15 centimes.

— Un journal exclusivement consacré à l'assyriologie paraît à Leipzig chez M. Schulze, sous le titre : *Zeitschrift für Assyriologie.*

— Depuis le 1er janvier, le journal *Das Tribunal*, Zeitschrift für praktische Strafrechtspflege, paraît en livraisons mensuelles. Hambourg, J.-F. Richter.

Angleterre. — Le *Journal of the National Indian Association* se publie depuis le 1er janvier dernier sous un nouveau titre : *The Indian Magazine* (Kegan, Paul et Trench).

Italie. — Nous venons de recevoir un numéro d'un nouveau journal littéraire : *Il Filotecnico* que publie la Société philotechnique de Turin. *Il Filotecnico* paraît le 15 de chaque mois, le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. 50.

Giornale di erudizione artistica, per cura del prof. Adamo Rossi. Nuova serie, vol. I. Journal mensuel, prix : 16 fr. 20. Citta di Castello, S. Lapi, tipografo editore.

Hongrie. — *La presse en Hongrie.* Il se publie actuellement en Hongrie 516 journaux hongrois, 160 allemands, 45 slaves, 27 roumains, 7 italiens, 2 français et un journal hébreu, soit en tout 708 publications périodiques.

États-Unis. — Une *Political Science Quarterly*, publiée par la Faculté des sciences politiques de Columbia College New-York), paraît actuellement chez MM. Ginn, éditeurs.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars au 15 avril 1886)

AUTORITÉ. Avril : 8. Les officiers hommes de lettres. 13. Les Mémoires d'une époque.

DÉBATS. Mars : 16. Reinach : *Traité d'épigraphie grecque.* — Cagnat : *Cours élémentaire d'épigraphie latine.* — Decharme : *Mythologie de la Grèce antique.* — Harrisson ; *Introductory studies in Greckart.* 19. de Molinari : La Jamaïque. 20. Notes sur Hamlet. 21. de Molinari : Christophe Colomb et Colon. 23. Un Crime d'amour, par M. P. Bourget. 26 Mars et 7 Avril : de Molinari : L'Isthme de Panama. 27. *La Russie souterraine*, par Stepniak. — *Paroles d'un Révolté,* par Kropotkine.

XIXe SIÈCLE. Mars : 16. Paul de Saint-Victor. 17. M. Dubus de Laforest et les poursuites contre son livre, *Le Gaga.* 18. La Censure russe. 27. Les *Sensations d'art*, de M. Barbey d'Aurevilly. — Avril : 2. Les traditions populaires. 12. Physiologie du bibliophile. 15. La mère de Tourgueneff.

ECHO DE PARIS. Avril : 6. *L'Œuvre*, par M. Emile Zola.

ÉVÉNEMENT. Avril : 4. Marcel Frescaly (M. Palat).

FIGARO. Mars : 18. M. Hetzel. 27. Excentriques disparus : le Chodruc-Duclos de l'Université. — Avril : 5. Ph. Gille : A propos de l'*Œuvre*. 9. de Bonnières : Le romancier des dames; M. Octave Feuillet. 10. Les Souvenirs du duc de Broglie.

FRANÇAIS. Mars : 18. Le roman en province. 19. Les Archives nationales. 26. V. de Laprade. 29. Journal du général Gordon. — Avril : 8. Discours et réquisitoires de M. Dupré-Lasale. 9. *La première Invasion prussienne*, par A. Chuquet. 12. *Théâtre en liberté*, par V. Hugo.

FRANCE. Mars : 17. F. Sarcey : Les Mémoires de Cora Pearl. — Avril. 1er. M. Robert Caze. 8. L'apothéose du feuilleton.

FRANCE LIBRE. Mars : 19. Un romancier polonais, M. Sienkiewicz — Avril : 10. Henri Rochefort et A. Wolff. 12. *L'Alpe homicide*, par M. Hervieu.

GAGNE-PETIT. Mars : 16. F. Sarcey : Jules Vallès. 19. Ch. Bigot : Hetzel. 25. F. Sarcey : Encore Lamartine. 31. Ch. Bigot : *Le Théâtre en liberté.* — Avril : 5. Ch. Bigot : *L'Œuvre*. 13. F. Sarcey : Lettres de Dickens.

GAULOIS. Avril. 5. *Le baiser de Maïna*, par R. de Bonnières.

GAZETTE DE FRANCE. Mars : 19. Dancourt : Le journaliste Escande. 20. de Pontmartin : *Histoire des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale. 22. Collections et Collectionneurs. 23-30. Le Journalisme en Angleterre. 23. *L'Opposition libérale sous l'Empire*, par M. Darimon. 25. Dancourt : La première *Revue de Paris.* 27. *Anciens et Modernes*, par P. de Saint-Victor. — Avril : 1er. Le *Théâtre en liberté.* 3. *Lettres inédites de Marie Leczinska et de la duchesse de Luynes au président Hénault*, par V. des Diguères. 9. Mme la marquise de Blocqueville. 10. de Pontmartin : Les *Sentiers unis*, par Rostand.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Mars : 28. Jean-Paul Richter. — Avril : 1er. *L'Université d'Orléans pendant sa période de décadence*, par M. Loiseleur.

GIL BLAS. Mars : 22. Les Romans de la Jeunesse. 29. L. Ulbach : V. Hugo posthume. — Avril : 7. Nestor : Les journalistes. 12. M. Octave Feuillet.

JUSTICE. Mars : 20. Histoire de la Révolution française ; cours de M. Aulard. 22. Les Mémoires du comte de Cheverny. 28. Enquêtes de romanciers. 31. M. Robert Caze. — Avril : 5. Rabaut Saint-Etienne, historien et pédagogue. 12. La poésie historique pendant la Révolution.

LIBERTÉ. Mars : 19. *Les dames de Croix-Mort*, par G. Ohnet. 31. *Lettres d'amour d'Henri IV*, publiées par M. de Lescure.

MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 16. *La Morte*, par Oct. Feuillet. 22. Lettres intimes de lord Beaconsfield. — Avril : 5. *Le Théâtre en liberté*, par V. Hugo.

NATIONAL. Mars : 28. Soixante ans de souvenirs ; ma jeunesse, par Legouvé. — Avril : 12. *Le Théâtre en liberté*, par V. Hugo. 13. *A travers la Chine*, par M. Rousset.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars : 19. La découverte de l'Acropole d'Athènes. 22. *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 26. M. Jamin. 30. *Le Théâtre en liberté.* — Avril : M. Robert Caze. 3. *Notre France*, par Michelet. 13. Le général Rigau (1758-1820).

SIÈCLE. Mars : 16. La Société des gens de lettres. 18. *Les Bibles de l'humanité*, par M. Leblois. 21. *Nos Révolutionnaires*, par Ph. Audebrand. 22. La Critique théâtrale contemporaine. 23. Vercingétorix, le héros gaulois. 26. Les Mémoires du comte de Cheverny. 31. *Scènes de la Révolution française*, par M. François. — Avril : 6. *Le Théâtre en liberté.* 7. La Coiffure des femmes. 10. Le peintre Gleyre.

SOLEIL. Mars : 18. Jules Hetzel. 22. *Les Comédiens en France au moyen âge*, par Petit de Julleville. — Avril : 5. Stahl et son œuvre. 12. *Le Théâtre en liberté.*

TEMPS. Mars : 16. La physiologie psychologique. 24. Armand Baschet. 26. Les Hymnes nationaux. 30. Le professeur Seeley, sur Napoléon. — Avril : 2. Trois amis de Henri Heine.

UNIVERS. Mars : 23. *Histoire du cardinal Pie*, par Mgr Baunard.

VOLTAIRE. Avril. 7. *Happe-Chair*, par C. Lemonnier.

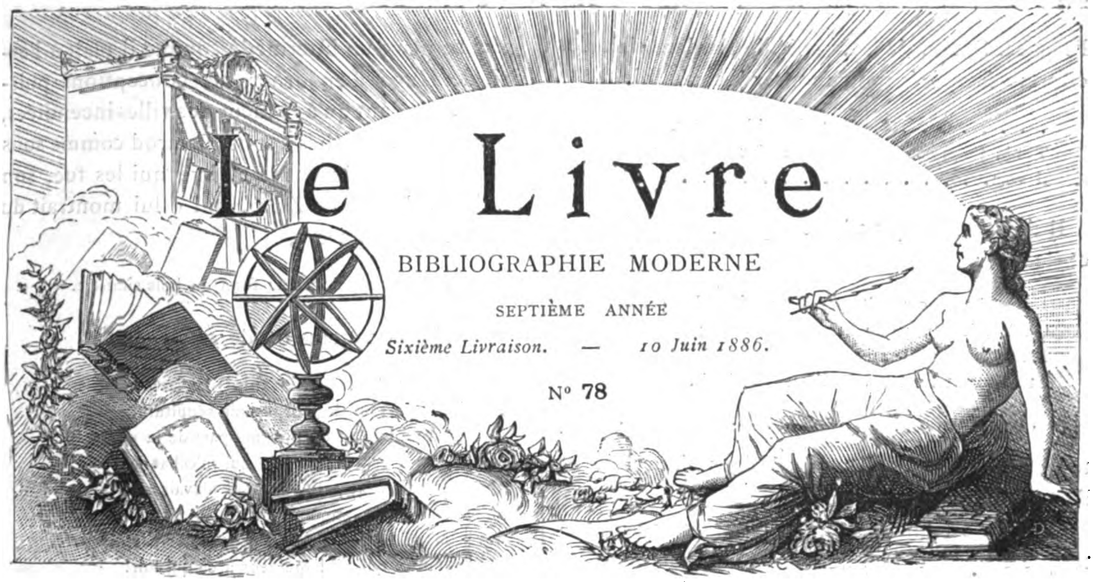
NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mars 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*Le Discret*, journal d'annonces	Mérelle.	Coudray.
	Médaillons révolutionnaires	Roux.	Pauvert.
	Programme public gratis	Laroche.	Cusset.
	Le Renseignement, journal de courses	Merley.	Eloy.
3.	*La Côte-d'Or à Paris*	Daubourg.	Daubourg.
4.	*La Panthère des Batignolles*	Vergès.	Canaux.
	Le Nouveau-Né	Guy.	Guy.
	Le Spectateur	Dreuilhe.	Dreuilhe.
	L'Œuvre du placement gratuit	Mainfroy.	Mainfroy.
5.	*L'Hygiène*, journal des familles	Barenne.	Daix.
6.	*Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris*	Macé.	Brochin.
	Le Vote	Brunet.	Hourdequin.
8.	*Le Magnétisme*	Grujon.	Schlœber.
	La Boîte aux idées	Miot.	Cusset.
	Le Sans-Souci	Bloncourt.	Bloncourt.
	Le Moniteur des Syndicats agricoles	Domergue.	Blot.
	L'Union des Syndicats agricoles	Domergue.	Blot.
	Journal des Syndicats agricoles	Domergue.	Blot.
	L'Avenir de l'Agriculture	Domergue.	Blot.
	La Correspondance Azula	Charon.	Kugelmann.
9.	*L'Avenir diplomatique*	Morlas.	Alcan-Lévy.
	L'Avenir industriel	Peyrusson.	Meyer.
12.	*La Villégiature*	Coutris.	Balitout.
15.	*L'Écrin artistique*	Monties.	Delatour.
	L'Image	Grenot.	Rougier.
16.	*Le Témoin*	Demoule.	Demoule.
	Le Journal	Renoir.	Blot.
17.	*Le Petit bulletin de l'Epicerie*	Pouhin.	Pouhin.
18.	*Le Soldat laboureur*	Jouve.	Cusset.
	Archives d'hydrologie	Hurel.	Lanier.
19.	*Journal du Parfait Tailleur*	Brocci.	Morellet.
	L'Économie commerciale	Sagourin.	Michels.
	Le Mouvement économique	Piogé.	Michels.
20.	*Le Légitimiste*	Vigneulle.	Kugelmann.
	L'Instrumental	Couesson.	Blot.
	L'Écho populaire	Romey.	Brenner.
	La Courte Échelle	Goneau.	Mayer.
21.	*La Vérité judiciaire*	de Boisville.	Schiller.
23.	*La Revue de demain*	Tisserand.	Noblet.
	Le Tuyau	Picard.	Marot.
24.	*Nouvelles archives d'obstétrique et de gynécologie*	Alcan.	Brodard.
25.	*Le Propriétaire chrétien*	Guillebert.	Pillet.
26.	*Gazette des Expositions*	Bloncourt.	Bloncourt.
	Le Génie	Vignolle.	Kugelmann.
27.	*Le Moniteur de l'Union des Syndicats agricoles*	Domergue.	Blot.
	Le Syndicat agricole	Domergue.	Blot.
	Paris-Revue	Biqual.	Champenois.
	La Politique française	Montprofit.	Dubuisson.
	Revue de l'Afrique française	Poinssot.	Protat.
	Le Guide de l'Espagne	Urban.	Reiff.
29.	*Le Capital*	Gabert.	Meyer.
	L'Alliance musicale	Lafleur.	Lafleur.
	Le Réverbère	Burgues.	Dubuisson.
	La Muselière	Guillemaut.	Murace.
	L'Industrie agricole	Etienne.	Boudet.
	L'Esprit Parisien	Bédenel.	Cusset.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LA FIN DE SATAN[1]

Satan, vaincu par Dieu, est précipité dans l'immensité noire de l'abîme. Le poète l'a vu de son œil visionnaire, et il en reproduit l'image en trois vers d'une intensité de relief et de couleur que ne saurait dépasser nul art plastique :

> Il tombait foudroyé, morne, silencieux,
> Triste, la bouche ouverte et les pieds vers les cieux,
> L'horreur du gouffre empreinte à sa face livide.

Un mot lui échappe dans cette première période de sa chute. Il crie : « Mort ! »

> Ce mot plus tard fut homme et s'appela Caïn.

Rencontrant un roc qui surplombe le vide, il s'y cramponne et y fait la première station de sa descente dans la nuit. Là, il entend une voix d'en haut :

> Les soleils s'éteindront autour de toi, maudit !

Il redresse la tête et répond :

> Tu mens ! — Ce mot plus tard fut l'âme de Judas.

La foudre gronde. Il rit et crache du côté du tonnerre.

> ..... Ce crachat fut plus tard Barrabas.

Cependant sa chute recommence, et à mesure qu'il tombe, les soleils, dont il apercevait la lueur aux régions quittées, disparaissent, et la froide opacité des ténèbres s'épaissit.

> Il dit : — Enfer ! — Ce mot plus tard créa Sodome.

Ainsi s'incarne le Verbe du Mal.

Seul un astre brillait encore faiblement dans

1. *La Fin de Satan*, par Victor Hugo. Un vol. in-8°. Paris, J. Hetzel et Cie et A. Quantin ; 1886. — Prix : 7 fr. 50.

l'espace. Satan, dans sa soif de lumière, fait des efforts désespérés pour monter jusqu'à lui.

. . . . Pendant dix mille années,
Tendant son cou livide et ses mains forcenées,
Il vola. . . . .

Il l'atteignait, quand, désespoir ! il le vit pâlir et s'effacer.

Et l'archange comprit, pareil au mât qui sombre,
Qu'il était le noyé du déluge de l'ombre ;
Il reploya son aile aux ongles de granit
Et se tordit les bras. Et l'astre s'éteignit.

Tel est le début du drame. Ni Dante ni Milton n'ont rien de plus grand dans l'horrible et l'épouvantement.

Ce livre est un drame, en effet, drame gigantesque et formidable, dont la scène, comme celle de nos vieux *Mystères*, est triple : l'enfer, la terre, le ciel.

Le plan s'en dessine en linéaments grandioses dès l'exposition. Le monde a subi le déluge et en est sorti, le chaos n'en ayant pas voulu. Alors, quand

. . . Tout était hagard, morne et sinistre encore,

un spectre femme, la fille de Satan, que les Hébreux nommèrent Lilith et les Égyptiens Isis, dit à l'archange frappé :

O père! j'ai sauvé les trois germes du crime!

Elle a déterré, là où Caïn les avait enfouis, le clou, le bâton et la pierre qui servirent au premier meurtrier et qui portent encore les taches du sang d'Abel.

Satan répond du fond de l'abîme :

. . . . Clou d'airain qui servit au bandit,
Tu t'appelleras Glaive et tu seras la guerre ;
Toi, bois hideux, ton nom sera Gibet ; toi, pierre,
Vis, creuse-toi, grandis, monte sur l'horizon,
Et le pâle avenir te nommera Prison.

De là les trois parties terrestres du poème.

Le livre premier a pour personnage Nemrod. Étant jeune,

Il avait, en fouillant les fanges du déluge,
Trouvé dans cette vase un clou d'airain, tordu,
Colossal, noir débris de l'univers perdu,
Et qu'on eût dit forgé par les géants du rêve ;
Et de ce clou terrible il avait fait son glaive.

Derrière ce glaive, la Guerre

Levait à l'horizon sa face de fantôme.

Nemrod eut bientôt tout dompté et pris « tout l'univers du Caucase au Delta »

Alors il devint triste et dit : Que vais-je faire?

Ici se place un intermède comme il plaît à l'esprit de Hugo d'en orner ses conceptions puissantes. Pendant qu'à la lueur des villes incendiées, les hommes, courbés « sous Nemrod comme sous la tempête », adorent le maître qui les tue, son ministre, l'eunuque Zaïm, qui « lui montrait du doigt le mal à faire »,

Chante d'une voix douce au fond du bois sinistre.

Et voici la conclusion de son chant :

Vous avez les berceaux, vivants ! J'ai les cercueils.
J'aspire le parfum des corps sans sépulture.
Ah ! pourquoi m'a-t-on pris ma part de la nature !
Vous m'avez arraché du sein qui m'échauffait,
Quand j'étais tout petit, moi qui n'avais rien fait !
Vous avez tué l'homme et laissé l'enfant vivre !
Soyez maudits ! Je hais. Ma propre horreur m'enivre.
Malheur à ce qui vit ! Malheur à ce qui luit !
Je suis le mal, je suis le deuil, je suis la nuit.
Malheur ! — Pendant qu'au bois le loup étreint la louve,
Pendant que l'ours ému cherche l'ourse et la trouve,
Que la femme est à l'homme, et le nid à l'oiseau,
Que l'air féconde l'eau tremblante, le ruisseau,
L'herbe, et que le ramier s'accouple à la colombe,
Moi l'eunuque, j'ai pris pour épouse la tombe !

Dans le même bois et au même moment, un lépreux s'écriait :

. . . Pourquoi suis-je horrible ? C'est ma faute.
Pardonnez-moi ! Pardon, ô femme ! pardon, fleur !
Pardon, jour ! Entr'ouvrant ses lèvres de douleur,
Mon ulcère, ô vivants, tâche de vous sourire.
Oui, vous avez bien fait, frères, de me proscrire
Puisque je souffrais tant que je vous faisais peur.
C'est de l'amour qui sort quand vous broyez mon cœur.

Et pendant que l'affreuse main du lépreux

S'ouvrait et se dressait lentement vers les cieux,

pour bénir les hommes et le monde, on voyait

La main de Jéhovah se dresser derrière elle.

Un grand souffle panthéistique, tel que celui qui, dans *la Légende des siècles*, emporte *le Satyre* de sa superbe envolée, passe dans ce morceau, sublime hors-d'œuvre d'un sublime banquet.

N'ayant plus rien à conquérir sur terre, Nemrod rêva de s'emparer du ciel.

Des débris de l'arche de Noé, il se construisit une cage, munie d'une trappe en haut et d'une trappe en bas ; il y attela quatre aigles, et au-dessus d'eux il attacha des piques où pendaient les chairs pantelantes de quatre lions. Puis il entra dans la cage avec son eunuque Zaïm et dit aux quatre aigles : « Allez ! »

Poursuivant d'un vol effréné les quartiers de viande saignante qui toujours fuient au-dessus d'eux, les oiseaux emportent la cage dans les pro-

fondeurs du ciel bleu. Au moment où ils allaient franchir la dernière nuée, le premier aigle — trait qu'on dirait emprunté à une apocalypse — se tourna vers l'aurore et cria : — Alexandre!

Le deuxième cria du côté du midi :
— Annibal! Le troisième, à l'œil fixe et hardi,
Sur le rouge Occident jeta ce cri sonore :
— César! Le dernier, vaste et plus terrible encore,
Fit dans le sombre azur signe au septentrion,
Ouvrit son bec de flamme et dit : — Napoléon!

Après avoir monté, monté, pendant des jours, des mois et des années, après avoir donné son eunuque en pâture aux aigles affamés, Nemrod, ne voyant plus, par la trappe d'en bas la terre, et voyant toujours, par la trappe d'en haut, le ciel aussi bleu, se dressa sur la plate-forme de la cage, et,

... Calme et sans qu'un pli tremblât sur son front blême,

envoya contre les cieux le clou de Caïn en guise de javelot.

Et la terre entendit un long coup de tonnerre.

Un mois après, un pâtre vit tomber d'en haut un corps immense. C'était Nemrod.

Auprès de lui gisait sa flèche retombée.
La pointe, qui s'était enfoncée au ciel bleu,
Etait teinte de sang. Avait-il blessé Dieu?

Le livre deuxième, *le Gibet*, a pour héros le glorificateur de la croix, le Christ. Il raconte la légende de Jésus suivant l'évangile, avec une simplicité et une grandeur évangéliques. Victor Hugo prend sans doute au Talmud, ou crée de toutes pièces, en vertu de son droit de poète, certains détails et certains personnages : Rosmophim de Joppé, par exemple, l'épisode des treize portes de Jérusalem, le discours qu'adresse au peuple le juge et docteur Sadoch qui résume la loi en ce précepte : « Haïr ce que Dieu hait », tandis que le jeune homme de Galilée réplique :

Toute la loi d'en haut est dans un mot : aimer;

les explications de la Sibylle, le choix du gibet chez le charpentier Psyphax, « un madrier difforme »,

Lourd, vaste, et comme empreint de cinq doigts monstrueux;
On voyait au gros bout, renflement tortueux,
On ne sait quelle tache épouvantable et sombre,
Et l'on eût dit du sang élargi dans de l'ombre,

madrier qui n'est autre chose que le bâton de Caïn ; le cantique de Bethphagé, tout pénétré de l'air du *Cantique des cantiques*, la mise en présence de Madeleine et de Marie, l'apparition à Jean de Lilith-Isis,

La fille de Satan, la grande femme d'ombre,

la discussion du Sanhédrin, enfin Barrabas se heurtant dans la nuit à la croix de Jésus et criant :

Oh! si c'était à moi qu'on se fût adressé,
Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
Pilate était venu me trouver sur ma paille,
S'il m'avait dit : « Voyons, on te laisse le choix,
C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve;
Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve? »
J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : Clouez!

Une pièce de haute inspiration, religieuse et historique, intitulée *le Crucifix*, termine ce second livre. On y lit cette déclaration, qui peut passer pour une profession de foi :

Ainsi mourut Jésus; et les peuples, depuis,
Atterrés, ont senti que l'Inconnu lui-même
Leur était apparu dans cet Homme Suprême,
Et que son évangile était pareil au ciel.

Mais ceux qui ont souvent crié à Victor Hugo : Anathème ! auraient tort de triompher et de dire : Il est à nous. Car, s'il adore Jésus, il n'adore point ses vicaires :

Christ, ce libérateur ne brisa qu'un anneau
De la chaîne du mal, du meurtre et de la guerre;
Lui mort, son dogme, hélas! servit à la refaire.
. . . .
En même temps qu'au loin se répandait sa loi :
« — Vivez! aimez! marchez! délivrez! ayez foi! — »
Le serpent relevait son front dans les décombres,
Et l'on vit, ô terreur! ô deuil! des prêtres sombres
Aiguiser des poignards à ses préceptes saints
Et de l'assassiné naître les assassins!
Ghisleri, Borgia, Caraffa, Dominique!...

Le livre troisième, *la Prison*, n'existe qu'en fragments. La prison qui est née de la pierre de Caïn, c'est la Bastille, dont le poète fait cette saisissante peinture :

Les captifs sont inscrits sur des feuilles volantes;
Pas de livre d'écrou. Tout est fait de façon
Que rien ne laisse trace en cette âpre prison
Et que le nom s'y perde en même temps que l'homme.
Quel est ce prisonnier et comment on le nomme?
Après dix ou vingt ans, personne ne le sait;
Pas même lui; la dalle ignore ce que c'est;
Le carcan le saisit au cou sans le connaître,
Et le ver, qui déjà goûte à sa chair peut-être,
Ne peut dire son nom au rat qui glisse et fuit.
Hier, aujourd'hui, demain ne font qu'un. Plus un bruit.
L'homme qui, maintenant va mourir goutte à goutte,
Une fois qu'il a mis le pied sous cette voûte,
Sent au-dessus de lui son propre effacement.

D'un bout à l'autre de cette trilogie, qui a rappelé aux éditeurs, et qui, pour moi, dépasse par l'inspiration et l'aspiration, celle d'Eschyle, se déroule, frise surnaturelle au fronton d'un édifice titanique, l'action entre Satan et Dieu, parallèle et connexe au drame humain. Le poète l'intitule : *Hors de la terre.*

Nous avons, aux premières pages, vu l'engloutissement de l'archange Satan dans la nuit.

Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change,
Une plume échappée à l'aile de l'archange
Était restée, et, pure et blanche, frissonnait.
L'ange au front de qui l'aube éblouissante naît
La vit, la prit, et dit, l'œil sur le ciel sublime :
— Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi, dans l'abîme?
Dieu se tourna, par l'être et la vie absorbé,
Et dit : — Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé.

Cette plume, sous un rayon de l'œil de Dieu,

Prit une forme et fut vivante, et l'on eût dit
Un éblouissement qui devient une femme.

Et il y eut dès lors au ciel un ange de plus dont le nom est Liberté. La liberté, fille bénie de la révolte châtiée, est un des plus saisissants symboles qu'ait jamais créés l'esprit humain.

Cependant Satan, le condamné de l'éternité, en vain blasphème et maudit. La lumière est son essence, et, tyran désespéré de l'empire des ténèbres, il hait les astres, qui lui refusent leurs rayons, les anges qui furent ses frères, Dieu que son orgueil prétendit égaler, d'une haine faite d'amour. . . . .

Satan vers Jéhovah se tourne, las d'abîme.
Oh! l'unique assassin et l'unique victime,
C'est moi. J'ai pour tourment le mal que mes mains font.
Les autres êtres sont, puis ne sont plus, ils vont,
Puis s'arrêtent; un bruit, puis rien; je les envie.
Les autres sont morts; moi, je suis veuf de la vie.
L'effroyable vivant du sépulcre, c'est moi.

. . . .

C'est le baiser du jour, c'est l'amour que je veux!

. . . .

Quoi! j'ai le désespoir à jamais pour demeure!
Horreur! je t'aime, ô Dieu! Grâce! ô mon Dieu!...

Ce cri ne sera pas perdu. L'ange Liberté obtient de pénétrer dans l'abîme. Elle arrive sur le plafond de l'enfer, où glisse, spectrale, la figure voilée de Lilith-Isis. Celle-ci chante un chant de triomphe autour du Damné :

Oui, ta vengeance étreint le monde et le ravage.
Dans ces trois cercles noirs, Haine, Meurtre, Esclavage,
Le morne enfer tient l'homme à jamais enfermé.
Un brouillard, d'ignorance et de douleur formé,
Envahit lentement la terre comme une onde.
O grand désespéré, dans ta tombe profonde,
Sois content. Nuit, terreur, mort. Eclipse de Dieu.

Satan ne répond pas. « Es-tu là ? » crie le fantôme.

O prodige! Satan venait de s'endormir.

« Isis recula, s'écriant :

— Il dort! je souffre seule. Oh! je le hais...

Et tout à coup, éblouie, effarée, crispée de rage, aboyante, elle voit entrer « Quelqu'un »! Elle l'invective et veut le chasser. Mais l'ange porte au front un astre qui grandit, rayonne, « emplit d'aurore l'ombre obscure », et de ses feux divins, « ainsi qu'un glaçon dans la braise », fond le monstre Lilith-Isis.

Quand l'astre fut soleil, le spectre n'était plus.

Et l'ange se penche sur son père, le plaignant, le consolant, le berçant de mots d'amour, l'ouvrant à la pitié :

Hélas! sens-tu mon cœur tremblant qui te caresse?
M'entends-tu sangloter dans ton cachot? Consens
Que je sauve les bons, les purs, les innocents;
Laisse s'envoler l'âme et finir la souffrance,
Dieu me fit Liberté; toi, fais-moi Délivrance!

Alors

Ainsi que deux rochers qui se fendent, ses lèvres
S'écartèrent, un souffle orageux souleva
Son flanc terrible, et l'ange entendit ce mot : — Va!

Satan a pardonné, mais rien n'adoucit encore pour lui les tourments de la noire géhenne, que l'amollissement tendre de son cœur; et il se plaint en long sanglot, désormais sans colère, mais toujours sans espoir :

Étoiles, firmaments, ô vieux soleils, mes frères,
Vers qui monte en pleurant mon douloureux souhait,
Cieux, azurs, profondeurs, splendeurs, — l'amour me hait!

A ce moment, Dieu parle dans l'infini.

Non, je ne te hais point!...

dit sa voix.

Un ange est entre nous; ce qu'elle a fait te compte.
L'homme, enchaîné par toi, par elle est délivré.
O Satan, tu peux dire à présent : Je vivrai!
Viens; la prison détruite abolit la géhenne!
Viens; l'ange Liberté, c'est ta fille et la mienne.
Cette paternité sublime nous unit.
L'archange ressuscite et le démon finit;
Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
Satan est mort; renais, ô Lucifer céleste!

J'ai cherché à donner, dans une analyse fidèle, l'impression de ce poème véritablement héroïque. C'était le seul hommage à offrir au génie qui, du

Panthéon où il repose, enveloppe Paris et la France d'un nimbe de gloire et rayonne sur le monde.

La Fin de Satan est à la hauteur des plus grandes œuvres de Victor Hugo. Tout inachevée qu'elle est, elle prend dans la période contemporaine la place que Dante a donnée à sa *Divine comédie* dans le monde chrétien du moyen âge, et celle qu'en des limites plus restreintes Milton a conquise pour son *Paradis perdu,* comme expression poétique du puritanisme anglais. C'est vraiment le livre qui complète et couronne la carrière du poète. Au point de vue de l'humanité, il a, me semble-t-il, une signification plus haute encore : il résume et clôt l'âge dont son auteur a été la plus puissante et la plus glorieuse personnification. Victor Hugo est l'incarnation de la poésie de ce siècle. Légendaire, biblique, idéaliste, mystique, romantique, elle commence et finit avec lui. Un nouvel esprit se lève. Suscitera-t-il, un jour, une voix comparable à celle du Maître mort ? Qui oserait l'espérer ? Sans s'arrêter jamais, la fécondité de la nature se manifeste diversement, et nul ne sait quand il lui plaira de repétrir le moule où elle jette le génie pour en faire sortir les penseurs et les chanteurs divins. Mais, une fois de plus, *mens agitat molem*, le monde est pénétré d'un souffle nouveau. Il faisait déjà frissonner par intervalles les rameaux de l'immense forêt où régnait le poète, et son âme, claire et sonore comme le cristal, en a parfois répercuté les frémissements. Que veut dire ce cri que déjà j'ai cité : « Avait-il blessé Dieu ? » Et ce vers :

Dieu ! Rêve ! Oui finit par ressembler à Non.

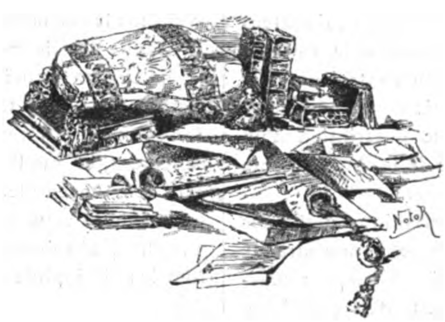
Et ce mot de Satan, où le dualisme contradictoire du bien et du mal s'affirme avec une étrange force :

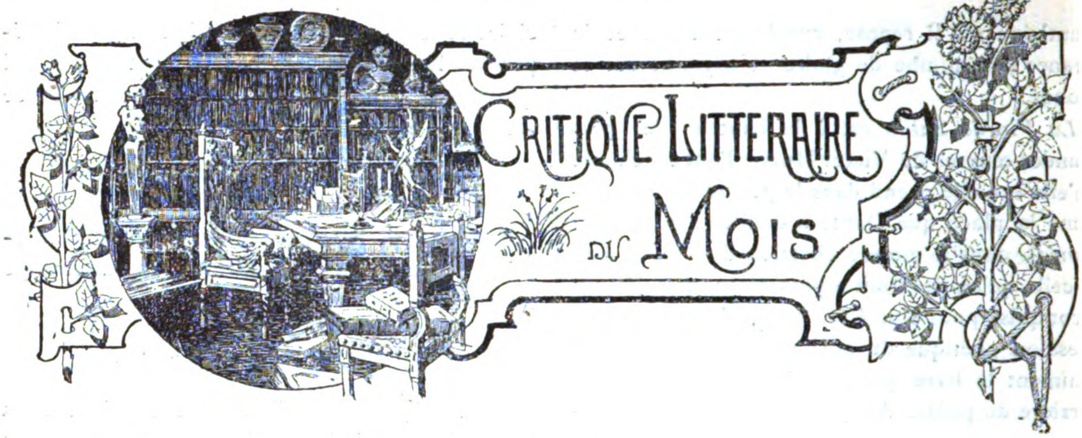
Dieu serait infini si je n'existais pas.

De tels passages n'infirment en rien, sans doute, le fond de la pensée du poète. Autant et plus que partout ailleurs, Victor Hugo reste, dans ce livre superbe, l'esprit crédule aux légendes, l'âme ouverte au surnaturel, le voyant qui connaît la face de Dieu. Il n'en est pas moins curieux de signaler ces points de transition, sortes de pierres d'attente par lesquelles le majestueux et éblouissant édifice de l'âge qui passe se rattachera aux constructions, quelles qu'elles soient, de l'âge qui vient.

Le poète à part, et pour ne m'occuper que de la poésie, *la Fin de Satan* est, à mes yeux, l'effort suprême d'une plante séculaire, qui donne, au bout de dix-neuf cents ans, sa fleur la plus éclatante, avant de se dessécher et de mourir.

BERNARD H. GAUSSERON.





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Petite Roque, par GUY DE MAUPASSANT. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est au drame, sous sa forme sanglante et tragique, au drame dans son insulte farouche aux pudeurs les plus intimes que s'attaque Guy de Maupassant dans *la Petite Roque*, et il est curieux de voir son souple et délié talent d'analyste aux prises avec un sujet aussi empoignant. Il s'en tire du reste avec l'éclat ordinaire, nous montrant une forme nouvelle de sa maîtrise, une face ignorée de son observation. Ce viol d'une fillette par une sorte de taureau humain, que la folie de la chair a, sans transitions, sans passé mauvais, sans préméditation malsaine, jeté au crime le plus immonde, est peint avec une fermeté, une puissance qui attirent et retiennent. C'est l'explication même du mâle, c'est l'aveu de notre faiblesse matérielle, du peu de chose qui sépare en nous l'homme de la bête, et une philosophie sensualiste d'une vive intensité se dégage de ces pages qui sentent à la fois le fauve et le charnel, le sang et la volupté, sans que cela éloigne le lecteur, au contraire. Nous aimons à être ainsi remués, à sentir vibrer nos membres et frémir nos chairs, à cette description d'un crime, qui a la force dominatrice de la chose vivante et frissonnante, étalée sous nos yeux.

A côté de *la Petite Roque*, l'écrivain a placé des nouvelles aussi palpitantes de vie, et d'une étrange sensation, où l'humanité prend un corps remarquable, une importance qui écrase tout autour d'elle. Qu'on lise *l'Épave*, *l'Ermite*, ou ce récit exquis, émotionnant, *Mademoiselle Perle*, ou bien encore *le Père Amable*, une paysannerie comme seul Maupassant sait les conter, on retrouvera les qualités séduisantes et énergiques, qui ont fait du jeune écrivain un maître dont nul ne saurait contester le talent.

Le succès attend donc ce nouveau livre où les lecteurs auront tout ce qui les a charmés, uni à quelque chose de nouveau, à l'étude dirigée sur un champ jusque-là gâché par les écrivailleurs de mélodrames ou de roman-feuilleton, et que relève brillamment l'observateur si implacable et si hardie de la vie humaine, dans cette analyse cruelle et vécue qui s'appelle *la Petite Roque*, avec sa peinture du crime, du remords et du châtiment.

Mes Romans, par ALEXANDRE WEILL. Paris, Cohen frères et Cie, 1886. Deux vol. grand in-12. — Prix : 15 francs.

Alexandre Weill a eu l'idée de réunir en deux fort beaux volumes les romans si remarquables, qu'il a publiés, et que connaissent tous les lettrés. Ainsi rassemblés, ils donnent une sorte de quintessence du talent souple et varié de l'écrivain. Il serait superflu d'analyser des œuvres comme *Selmel*, *Couronne*, *Émeraude*, *Lory*, etc., etc., qui sont déjà, depuis longtemps, classées dans les bibliothèques de tous les amateurs; mais ce qui donne un attrait de plus à cette publication nouvelle, c'est la préface de Henri Heine. De plus, on peut reconnaître, qu'Alexandre Weill fut le véritable créateur du roman champêtre et de l'idylle alsacienne, qui ont trouvé parmi nous un si chaleureux accueil. Il importe de lui rendre cette justice, en même temps qu'on le félicitera d'avoir donné une édition complète de ces œuvres, parues isolément, et que l'on trouve pour la première fois dans leur ensemble. Les éditeurs ont apporté tous leurs soins à cette réédition, de manière à en faire une chose absolument neuve et originale que goûteront les bibliophiles.

Blanches Mains, par JULES VIDAL. Paris, Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce joli roman méridional, *le Cœur fêlé*, M. Jules Vidal, vient de faire paraître un nouveau volume, *Blanches mains*, où l'on retrouve plus mûries, plus développées, toutes les qualités de style et d'observation, qui ont attiré sur sa première œuvre l'attention des lettrés. Cette fois, quittant le midi, il a étudié des personnages parisiens, pris dans le milieu boutiquier et commerçant. C'est l'histoire

d'une modiste vivant en concubinage avec un homme marié et accaparant tellement son amant qu'elle arrive à en faire une sorte d'objet inerte, entretenu, soumis à ses caprices et à ses volontés. Dans cet intérieur se trouve jetée une pauvre fillette, la nièce de la modiste, devenue son souffre-douleur; elle ne rencontre de pitié, de compassion que dans le cœur du triste amant de sa tante, cet être si nul et si insignifiant, si inconsciemment abject, mais rapproché d'elle peut-être par le secret sentiment qui réunit les faibles, les souffrants, les piétinés de la vie. Puis, la fillette morte dans un épouvantable accident, l'amant s'arrache enfin à sa violente maîtresse et retourne à sa femme légitime. Il y a dans ce roman une grande somme de travail et un soin qui font honneur au jeune écrivain : c'est une étude très serrée, une peinture de l'existence qui fait froid au cœur par son implacabilité, mais qui est d'un romancier d'avenir et de talent.

La Leçon d'amour, par CHARLES TABARAUD. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre : *la Leçon d'amour*, M. Charles Tabaraud publie un recueil de nouvelles, dont la chaleur sensuelle, l'entrain, la couleur brillante attireront certainement l'attention des lecteurs. On ne saurait, en effet, rester insensible à des récits comme *la Leçon d'amour, l'Errante, le Muletier, le Dernier des Barducci, la Vieillesse de Don Juan,* écrits en une langue flambante, pimentée, qui court d'un bout à l'autre du volume dans une marche ascendante, et coule sa chaleur dans les veines les plus glacées.

Melcy, par NOEL BLACHE. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur remarqué de *Césarin Andoly*, auquel nous devons également ce *Pays du mistral* et ces *Clairs de soleil*, d'une couleur si franche, M. Noël Blache, nous donne dans *Melcy* un roman d'un passionnant intérêt et d'une vive originalité. Il est impossible d'ouvrir ce livre, à la fois curieux et hardi, sans se laisser emporter par l'ardeur des sentiments qui y sont peints. Le caractère de Melcy saisit par son étrangeté; c'est une figure tout d'une pièce, qui ne saurait laisser indifférent. Depuis sa première faute jusqu'à sa mort tragique, elle garde la même silhouette, à la fois séduisante et pleine d'ombres terribles. Le drame court dans ses veines, la passion gonfle sa gorge; c'est la femme avec ses emportements, ses fiertés, ses faiblesses, et c'est pour cela que, malgré tout, on s'intéresse à elle et on la suit dans cette existence heurtée, sans pouvoir s'arracher à ce mystérieux attrait.

Chambre d'hôtel, par LÉO ROUANET. Paris, Giraud et C[ie], 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur rassemble trois nouvelles également remarquables et qui promettent un écrivain véritable. De l'observation, un style châtié, une vapeur d'amour ardente et colorée s'élevant de ces pages écrites avec une passion réelle et un tempérament brillant feront lire avec un même plaisir *Chambre d'hôtel, Dans le passé* et *On meurt d'aimer.* On sent que l'écrivain, marchant hardiment dans la voie moderne de l'analyse et de l'étude sérieuse, ne prend ses personnages que dans la vie et ne peint que la chose vécue, ce qui leur donne un saisissant relief et l'allure qui attire. Nous attendons avec confiance les prochaines œuvres de M. Léo Rouanet, persuadé qu'elles confirmeront notre pronostic.

Le Boulet, par RENÉ MAIZEROY. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

S'il est un sens que René Maizeroy possède à un degré d'intensité véritablement extraordinaire, c'est bien celui de la nature perverse et passionnelle de la femme dominée par la chaude folie d'amour. Nul ne rend mieux les torturantes délices de la sensualité, les ardentes étreintes des corps enlacés par le mystère de la chair, par l'impérieuse et dominatrice loi de la volupté, la vraie égalité de tous les êtres, celle-là, la ruée sublime et affolante de la nature vers l'incessant renouvellement des choses, le grand et éternel mouvement de la vie, soumise à la fécondation, au heurt délicieux des sexes. Jamais l'écrivain n'a été mieux guidé par son sujet que dans cette œuvre originale, dans ce roman de folle passion et d'observation cruelle, *le Boulet*, où il nous montre toute une ville remuée, bouleversée de fond en comble par une femme, tout un passé de traditions héroïques, d'honneur, bousculé par la fièvre de plaisir d'une petite Parisienne, jetée à l'amour par une hérédité maladive, à laquelle elle essaye mollement et en vain de résister. Oh! la sensuelle, la tragique histoire, que celle de cette charmante Germaine de Puymirol, fille et nièce de grands viveurs parisiens, exilée par la fatalité dans le trou provincial de Saint-Martéjoux et confiée à la garde d'un oncle et d'une tante à demi ruinés! Comme elle séduit et empoigne, cette aventure brûlante! Il y a là une étude de femme, absolument remarquable, suivie pas à pas dans sa course rapide vers l'inévitable chute, avec un souci de la vérité, une exactitude de sensations et de sentiments, une séduction croissante, qui font le plus grand honneur au talent d'analyse et d'observation du romancier, à sa science d'artiste. Mais c'est dans le livre lui-même qu'il faut lire le récit minutieux et troublant des amours de Germaine et du maître-valet François, les détails de cette flambée brutale du sang qui la livre, après une courte révolte, à cet ancien sous-officier, coq de caserne, qui sera le boulet d'amour rivé au corps de l'imprudente amoureuse. C'est là qu'il faut apprendre le mariage de Germaine avec le dernier descendant de la Statue, le châtiment des adultères et la fin sombre dans la boue. Une dévorante et pernicieuse vapeur d'amour flotte au-dessus de ces pages, dont la lecture donne une sorte de griserie. C'est assurément le roman le plus complet, le mieux observé, le plus

entièrement réussi de René Maizeroy, qui compte déjà tant de succès dans sa brillante carrière d'écrivain. G. T.

Les Millions du beau-père, par Olivier des Armoises. Paris, F. Fetscherin et Chnit, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Roman d'aventures, non point d'aventures de cape et d'épée, mais de vol et d'assassinat. Un misérable, nommé successivement Modo et Robert Bogat, débute par assassiner le banquier dont il est le caissier, à Lyon, puis, après un long plongeon en Amérique, reparaît à Paris tout chargé de millions! Il y circonvient un certain prince de Clet, viveur effréné, qui, après s'être ruiné, dévore la fortune de sa fille, et il manœuvre pour épouser Mlle de Clet. Celle-ci, aussi énergique que son père est faible, sacrifie sa fortune pour payer les dettes du prince, mais repousse avec mépris Bogat. Un matin le prince est trouvé mort dans sa chambre, et Bogat menace Mlle de Clet de l'accuser d'avoir assassiné son père. Au moment où la situation est la plus tendue, Robert Bogat est reconnu pour le Modo de Lyon, et l'on découvre qu'il a tué le prince de la même manière que le banquier lyonnais, en lui enfonçant une épingle dans le bulbe rachidien, pendant son sommeil. Mlle de Clet épouse un grand seigneur polonais, qui est professeur dans un lycée de Paris, et qu'elle aime, et, une fois de plus, le crime est puni et la vertu récompensée.

On rencontre dans ce volume des phrases de ce genre : « Avant qu'il *ait* mis sa menace à exécution, Lydie *ouvrit* elle-même »; « le bon serviteur osa prendre sur lui de défendre sa porte, *surtout qu'il* savait la jeune fille en compagnie de la duchesse. » — Il est très difficile d'écrire en français.

Le Pantalon de Madame Desnou, par Henri Beauclair. Paris, Tresse et Stock, 1886. Un vol. in-24.

Une femme légitime qui trépasse, un notaire qui abandonne son étude, une fille qu'on met en prison, un gamin qui entre au séminaire, et un faux ménage qui vit heureux, telle est l'œuvre complexe et multiple de ce bienheureux pantalon. M. Henri Beauclair nous donne là un petit récit alerte, visant, lui aussi, au document — quoi de plus documentaire qu'un pantalon féminin? — mais plein de bonne humeur et communiquant irrésistiblement le rire. Si l'on pouvait faire de l'observation exacte sans prendre des airs de croque-mort et sans calomnier la joie de vivre, ce serait, à mon sens, rendre un fier service à la littérature de notre temps. Cet essai prouve que la chose n'est pas impossible.

Mille âmes, par A. Th. Pisemski. Traduction de Victor Derély. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Deux vol. in-18.

Le roman de Gogol, *les Ames mortes*, nous a familiarisés avec le sens spécial de ce terme quand il s'agit des mœurs russes. Chez nous, une ferme s'évalue souvent par têtes de bétail; en Russie, c'est par têtes de serfs ou, depuis l'émancipation, de paysans. Pour avoir une fortune de mille âmes, Kalinovitch délaisse sa maîtresse Nastenka et épouse une héritière contrefaite qu'un oncle sans scrupule lui vend après avoir été son amant. Devenu, grâce à ce mariage, haut fonctionnaire et gouverneur du prince, Kalinovitch poursuit partout les malversations et les malversateurs. Il ne craint pas de s'attaquer même à l'oncle de sa femme, qu'il fait mettre en prison pour faux. Sa femme, qu'il méprise et hait, s'enfuit à Pétersbourg pour diriger contre son mari une campagne dans laquelle elle a l'appui de tous les nobles et de tous les fonctionnaires dont Kalinovitch a lésé les intérêts en arrêtant leurs exactions. Il ne tarde pas à succomber à ces intrigues, est cassé de ses fonctions et exclu du service, c'est-à-dire de l'administration. Mais il a retrouvé son ancienne maîtresse Nastenka, qui est devenue actrice et n'a cependant cessé ni de l'aimer, ni d'être fidèle à son souvenir. Ils se retirent ensemble et vivent heureux avec les bribes de fortune que l'ancien gouverneur a sauvées de son naufrage.

Cette analyse rapide ne donne qu'une idée bien imparfaite d'un roman touffu, plein d'incidents étranges pour nos habitudes, et où s'agitent un grand nombre de personnages secondaires qui sont autant de types curieux. Mais ce qu'il y a de particulièrement frappant dans l'œuvre de M. A.-Th. Pisemski, c'est le tableau de la démoralisation profonde du fonctionnarisme russe. Pour les personnages du « service », tout est vénal, et ils vivent dans la concussion la plus éhontée comme dans leur élément naturel. C'est vraiment rendre service à son pays que de faire le grand jour sur de telles turpitudes, car c'est encore le moyen le plus efficace de les combattre.

Une nouvelle intitulée *Est-ce bien sa faute?* termine le second volume. C'est l'histoire touchante d'une jeune femme, qui s'est, par résignation filiale, laissé marier à un imbécile ivrogne, et qui finit par écouter les protestations d'amour d'un fat. Là encore la peinture des mœurs russes, peu raffinées d'ailleurs, est plus intéressante que l'action même. B.-H.-G.

La Vertu de Mlle Drichet, par Yveling Rambaud. Un vol. in-18. Paris, Cohen et Cie, éditeurs, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

La vertu de Mlle Drichet n'est qu'une dérision; M. Rambaud a voulu, lui aussi, étudier — hum! le terme est un peu prétentieux, — disons plus modestement mettre en scène un spécimen de névrose perverse. La petite Drichet, orpheline de bonne heure, commence à s'éprendre à quinze ans d'une passion lesbienne pour une amie de pension, qui ne consent pas à jouer de la lyre avec elle; puis, par curiosité vicieuse, elle se fait prendre pour maîtresse par son vieux tuteur, qu'elle affole; celui-là disparu, c'est son médecin à qui elle se livre dans un cabinet du restaurant Durand; après celui-là un autre, etc.; elle cherche l'homme et non le mariage, car elle s'adresse de pré-

férence aux hommes mariés; il lui faut le ragoût du crime pour que ses débauches la réjouissent. La morphine qu'elle s'inocule aurait encore le caractère aigu de sa névrose. Cependant la voilà qui ressent tout de bon de l'amour : naturellement, c'est un homme marié qui est l'objet de cette passion. Mlle Drichet ne peut aimer que le bien d'un autre. La femme de Laurenty, l'homme aimé, s'aperçoit des manèges de la perverse fille; Laurenty se laisse engluer, et sa femme meurt de désespoir. Et les amoureux vont s'épouser. Cette diablesse de Mlle Drichet, que tout le monde croit pure et intacte, réussirait ainsi à faire une fin honorable.

Mais, pour sa punition, il arrive qu'une lettre très compromettante du médecin, son ancien amant, tombe dans les mains de Laurenty quelques jours avant le mariage. Désabusé sur la vertu de Mlle Drichet, furieux de s'être laissé prendre à des dehors trompeurs, navré d'avoir trahi sa femme qui l'aimait pour cette fille corrompue, il l'étrangle.

Le récit de M. Rambaud, malgré les incidents scabreux qui l'émaillent et sur lesquels l'auteur compte pour émoustiller le lecteur, n'offre pas beaucoup d'agrément. Il est long, touffu, confus et d'un style terne. Le personnage de Mlle Drichet, dévergondée, sensuelle, méchante, hypocrite, est assez curieux; mais il est posé plutôt qu'analysé, et ceux qui l'entourent ne sont pas assez précisément dessinés pour être intéressants. Un seul est sympathique, celui de cette pauvre Fiorella Laurenty; mais l'auteur l'a laissé aussi trop vague.

P. Z.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Bande rouge, par Fortuné Du Boisgobey. Paris, Dentu. Deux vol. in-18. — Prix : 6 francs.

Pour les belles personnes, par Catulle Mendès. Paris, Ollendorff. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Le meilleur Monde, par Édouard Cadol. Paris, Dentu. Un vol. — Prix : 3 francs.

Le Roman d'Aimée, par Henri Le Verdier. Paris, Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

La Cravache de Mademoiselle, par Job d'Egly. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Bibi, par L. Saint-François. Paris, Jules Lévy. Un vol. — Prix : 3 francs.

Joyeuse vie, polygamie parisienne, par Daniel Darc. Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Le Castelou, par Augustin Lion. Paris, Charpentier. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Le Baron Jéhova, par Sidney Vigneaux. Paris, Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Gars Perrier, par Robert de la Villehervé. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Américaine, par G. Boutelleau. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Muguette, par Francisque de La Biotière. Paris, Dentu. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Négresse, par Vast-Ricouard. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Amours de jeunesse, par Marc Bayeux. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Boris Trofimoff, par Paulhaguet. Paris, Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Pour vivre, par Jean Gozal et Paul Verdun. Paris, Marpon et Flammarion, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Millevoye, sa vie et ses œuvres, par Alcius Ledieu. Paris, A. Picard. Un vol. in-8°, tiré à 100 exemplaires numérotés; portrait à l'eau-forte; édition de luxe.

M. Alcius Ledieu vient de faire paraître la seconde série de son panthéon abbevillois, qu'il a si savamment inauguré par Boucher de Perthes, dont nous avons rendu compte ici dans la livraison de janvier dernier. Aujourd'hui, c'est une étude sur Millevoye qu'il publie; comme on le voit, l'intérêt qui s'attache à ces deux ouvrages est plus que local, puisqu'il s'agit là de deux illustrations nationales.

Jusqu'à ce jour, on ne possédait sur l'auteur de *la Chute des feuilles* que des notices biographiques aussi courtes que peu exactes. Mais, grâce au laborieux et

infatigable bibliothécaire d'Abbeville, qui a pu disposer d'un grand nombre de documents inédits, Millevoye a maintenant une biographie aussi complète que possible.

Le chapitre premier de cette très consciencieuse et attachante biographie nous raconte l'enfance du poète; les suivants nous mettent au courant de ses premières tentatives littéraires, de ses études à l'École centrale; ils nous disent comment, avant de s'adonner d'une façon complète à son penchant pour la poésie, Millevoye est passé par l'étude d'un procureur et par la boutique d'un libraire. Cette dernière étape est marquée par une anecdote bien typique. Le jeune commis feuilletait des livres dans le fond du magasin, au lieu de les emballer, quand son patron vint à passer; ce faiseur d'affaires, qui n'était point de la famille des Estienne, l'apostrophe ainsi : « Jeune homme, vous lisez ? Vous ne serez jamais libraire ! »

Le biographe nous apprend ensuite quels furent les travaux de Millevoye de 1805 à 1812; il nous rapporte son mariage, qui est venu lui donner une complète indépendance, et enfin ses dernières productions et sa mort.

A la partie purement biographique succède une étude critique presque aussi importante. Les derniers chapitres sont intitulés : portrait de Millevoye, son caractère, son système de travail, appréciations de ses ouvrages, derniers échos, bibliographie. — Un index bibliographique très complet termine l'ouvrage.

Ce volume, bien divisé dans ses chapitres, dénote l'esprit méthodique de l'auteur; le style en est clair et agréable, et — ce qui ne gâte rien, au contraire — l'exécution typographique ne laisse rien à désirer. Cet ouvrage, imprimé au *Pilote de la Somme*, à Abbeville, prouve que dans cette ville l'art de l'imprimerie, qui y était pratiqué dès 1486, y est toujours en grand honneur.

M. Alcius Ledieu a fait œuvre méritoire en publiant la biographie du noble poète qui compte parmi les gloires de la France, et dont le nom évoque immédiatement le souvenir de quelques œuvres qui restent parce qu'elles sont des chefs-d'œuvre.

En terminant, disons que la biographie de Millevoye, comme celle de Boucher de Perthes, a été couronnée par l'Académie d'Amiens, car cette compagnie, fondée par Gresset, s'était montrée soucieuse du soin de donner un historien sérieux et fidèle à chacune de ces deux illustrations; elle doit s'applaudir d'avoir fait naître ces deux ouvrages. C. B.

Causes criminelles et mondaines, par A. Bataille, 1885. Un vol. in-18, Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est certainement le plus captivant et le plus varié de la collection judiciaire entreprise par M. Albert Bataille, et qui a si vite conquis la faveur du public.

L'année 1885 restera fameuse dans les fastes judiciaires, et chacun des procès que raconte M. Bataille est une cause célèbre.

Pel, Gamahut, Marchandon, Mielle, les assassins de la Gloire-Dieu, le docteur Essachy, le docteur Vigouroux, voilà pour les criminels de marque.

Mme Francey, Mme Clovis Hugues, le docteur Quinet, Jeanne Lorette, voilà pour les drames intimes.

Le procès de M. Ch. Ballerich, la seconde affaire de Montceau-les Mines, le procès du fleuriste Riboux, le duel Chapuis-De Keirel, tels sont les principaux chapitres que nous notons dans le nouveau recueil de M. Albert Bataille, mais il faudrait les citer tous.

Soixante ans de souvenirs, par Ernest Legouvé, de l'Académie française. Première partie : Ma jeunesse. Paris, J. Hetzel et Cie, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Les écrits de M. Legouvé ont un singulier bonheur : les hommes les lisent avec plaisir et les femmes avec enthousiasme. Poète, narrateur, liseur, conférencier, c'est un charmeur que tout le monde aime. Prédire un grand succès aux *Souvenirs*, dont il vient de publier la première partie, est donc superflu. Tout le monde y compte et tout le monde y contribuera. Comment en serait-il autrement ? Outre les qualités et l'attrait ordinaires des œuvres de M. Legouvé, ces mémoires ont un intérêt unique. Ils sont le tableau de la vie littéraire de la France pendant ce siècle, tracé par un littérateur délicat sans parti pris et sans préjugé, capable de sentir le beau sous quelque forme qu'il se présente, et mettant sa joie à le faire sentir à autrui.

Arrivé à la vie littéraire au moment où la lutte entre les romantiques et les classiques était dans toute sa force, fils de l'académicien qui s'est, en écrivant *le Mérite des femmes*, assuré une immortalité plus certaine que celle qu'on trouve sur le fauteuil académique, M. Legouvé se trouve placé dans une situation toute particulière. Élevé dans le respect et l'admiration des célébrités de la génération précédente, il était porté par son instinct et par ses goûts vers les grands hommes naissants qui fondaient à grand bruit la nouvelle école. Mais telle était dès lors la pondération, la justesse de cet esprit distingué, qu'il ne se laissa ni accaparer ni entraîner, et qu'il sut continuer à aimer et à admirer Bouilly et Népomucène Lemercier tout en allant applaudir *Hernani*. Il faut dire que son intelligence fut en cela servie et peut-être guidée par son cœur. On s'en aperçoit à chaque ligne de ses *Souvenirs*, toujours pleins de délicatesses et souvent touchants. M. Legouvé est donc un témoin précieux de cette époque féconde. Il reste vraiment comme un trait d'union vivant entre l'ancien régime littéraire et l'ère contemporaine. Ce premier volume, bourré d'anecdotes, plein de bonhomie, de sincérité et d'esprit, est d'une lecture singulièrement attachante. La carrière de l'auteur suffirait de reste à donner de l'intérêt à ses mémoires. Mais l'ambition de l'écrivain est à la fois plus modeste et plus vaste. « Ce livre, dit-il, sera la peinture d'une âme humaine se formant au contact d'âmes presque toujours supérieures à elle, une biographie se mêlant à d'autres biographies, dont les personnages s'encadreront à leur tour dans l'époque

où chacun d'eux aura vécu, et jetteront ainsi quelque lueur sur le caractère de cette époque. Je parlerai un peu de moi pour avoir l'occasion de parler beaucoup d'eux. Je serai le cadre, ils seront le tableau. »

C'est ainsi que nous voyons dans ce premier volume les figures de Casimir Delavigne, de Népomucène Lemercier, de Bouilly, d'Andrieux, de Villemain, de De Jouy, de Dupaty, de Béranger, de la Malibran, de Berlioz, d'Eugène Sue et de bien d'autres, peintes au naturel et souvent sous des jours inattendus. Un chapitre ému sur son père, de longues et charmantes pages consacrées à l'escrime et à ses maîtres dans cet art qui lui est cher,.varient le ton de ces souvenirs d'une longue vie menée par un honnête homme qui est, par surcroît, un homme d'un goût exquis et d'un grand talent.

Le Don Juanisme, par Armand Hayem. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-16. — Prix : 3 francs.

« Il y a, ainsi que le dit l'épigraphe de ce profond et charmant petit livre, des hommes d'amour comme il y a des femmes d'amour. » On a écrit des montagnes de volumes sur celles-ci, mais on a bien rarement considéré ceux-là dans leurs traits caractéristiques et comme race à part. Sans doute don Juan est un type qui a attiré des génies, et Molière, Byron, Musset, sans parler des autres, ont étudié cette grande et troublante figure, à travers les idées de leur temps, leur foi ou leur scepticisme, les tendances et les préoccupations de leur propre esprit. Mais personne, que je sache, n'avait dégagé, de l'étude des individus qui réalisent de plus ou moins près le type, la formule de la race. On a peint des don Juans; on n'a jamais analysé le don juanisme. C'est cette psychologie spéciale, cette monographie philosophique de l'homme d'amour que M. Armand Hayem a entreprise. Jusqu'à quel point il l'a poussée et menée à bien, je ne saurais le dire. Il faut lire son essai d'un bout à l'autre pour se faire une idée de la sagacité ingénieuse, de la profondeur et de la sûreté de vues, de l'esprit et de la grâce dépensés dans ce travail. Il est court, mais il est complet. La pensée, toujours précise, même quand elle se prend aux nuances les plus fugitives, ne sonne jamais creux ou faux. Sans affecter la concision et le taillage à facettes chers aux écrivains de *pensées* proprement dites, M. Armand Hayem sait condenser la sienne de manière à donner au lecteur la plus grande somme de *suggestion* possible, tout en lui évitant la fatigue et l'ennui. En voici quelques exemples, pris au hasard, car chaque page peut en fournir :

« Que don Juan ait vingt ans ou qu'il en ait quarante : peu importe. Sa jeunesse et sa beauté sont dans sa santé, dans sa force, dans les apparences utiles et les réalités suffisantes. »

« Les hommes qui poussent racines en la même ville, toute leur vie durant, sont à une seule. Le mariage trouvera toujours son salut dans la vie de province. Il lui est essentiel. »

« Les grandes villes demeurent une provocation constante au célibat. Les mariages y sont, le plus souvent, duperies et piperies. »

« La femme vertueuse n'est que celle qui n'a pas rencontré son don Juan. »

« L'amour et l'honneur sont aux deux pôles de l'âme humaine. Ils forment dans la vie une antinomie constante, se condamnent, se subjuguent, s'étranglent sur les débris du cœur humain avec une cruauté dont la société, avec ses préjugés, ses folles mœurs et son universelle platitude, est la coupable et inconsciente complice. »

En voilà assez, j'imagine, pour donner envie de lire le reste. Je veux cependant citer encore quelques lignes qui résument, autant qu'une figure aussi complexe et changeante peut l'être, l'éternel et universel don Juan. « Bien des éléments y rentrent (dans le *don juanisme*), mais le fond est cela : l'expansion, le bonheur par l'amour; l'amour par la conquête; la conquête dans le mépris de tout obstacle, et par conséquent de toute morale, non de parti pris, mais de fait et en toute occasion... La beauté, la grâce, la séduction, la ruse, l'intrépidité, toutes ces facultés vives et actives de l'âme, dans l'oisiveté et la fortune, tous ces dons précieux et funestes qui n'ont plus besoin de se rencontrer dans un grand seigneur, font partie des éléments du *juanisme*. Ajoutez-y la vanité, la fatuité, l'insouciance, l'éloquence qui persuade, l'ironie, cette troupe légère de l'esprit qui déroute l'adversaire en le faisant douter de ses forces... »

Mais tout s'équilibre dans la nature, et cet irrésistible conquérant trouve dans sa force même une source de faiblesse et de regrets. « Ce qui finit par être désespérant pour don Juan, c'est l'uniformité de son plaisir. Plus la femme qu'il possède est riche de toutes sortes de dons, moins il en jouit. Il est comme l'hôte passager d'un palais qui coucherait chaque soir dans une autre chambre sans se donner le plaisir de passer quelque temps dans celle où il se serait trouvé le mieux. »

Après avoir lu ces extraits, on n'aura pas de peine à admettre que ce petit livre sur le *don juanisme* a tous les secrets de séduction du type d'amour qu'il étudie, et l'on voudra goûter au charme; car être séduit est, pour la plupart d'entre nous qui ne sommes pas des don Juan, une volupté plus douce encore que de séduire.

B.-H. G.

La Gloire à Paris, par Albert Wolff. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nul autre qu'Albert Wolff ne pouvait traiter avec plus de compétence, de sentiment ému et de profonde justice ce merveilleux sujet, *la Gloire à Paris;* nul n'aurait su, comme lui, en faire ressortir d'une manière à la fois pénétrante et intéressante la philosophie tour à tour attendrissante ou joyeuse. Ce quatrième volume des *Mémoires d'un Parisien* est appelé à avoir un retentissement de longue durée, car il peint dans une note large, et cependant concise, le portrait de tous ceux qui, à Paris, ont eu un jour, une heure, une seconde de triomphe, de tous ceux dont le nom,

ne fût-ce qu'un instant, a brillé, météore rapide, sur lequel tous les yeux se sont fixés. Qu'ils aient payé d'un oubli, plus profond, de ténèbres plus épaisses, ce rayon de soleil si fugitif, ils ont droit, ceux-là aussi, à trouver place dans ce curieux livre, aux passionnements de roman, aux attirances de drame, et qui n'est que la vérité prise sur le fait, que la peinture exacte, dans leur milieu, dans leur mouvement de vie, d'êtres de génie, de talent, qui ont vécu ou vivent encore parmi nous. Les uns marchent encore dans leur auréole, toujours glorieux; les autres n'ont laissé qu'un écho vague, indéfini, fugace comme l'éclair et ne laissant pas plus de traces que lui dans le grand ciel parisien. L'écrivain semble s'élever avec l'élévation des sujets qu'il traite et son coup d'aile le porte d'un seul jet au sommet, quand il lui arrive de parler de ce but de toutes les vraies et nobles ambitions, la gloire. Littérateurs, artistes, grands orateurs, politiciens fameux, célébrités de genre, de toute nature, il les fait revivre avec une verve étonnante, leur redonne un étincelant reflet de cette gloire qui les a enveloppés de son manteau triomphal; sa plume se passionne, devient d'une éloquence persuasive, qui fait glisser jusqu'au plus profond du cœur la conviction qui est dans l'âme de l'écrivain et qui assure le succès de son livre, écrit avec une chaleur, un enthousiasme, que l'on trouve rarement parmi les écrivains modernes. Celui-là est un ardent, un ému, et c'est pour cela que ses écrits iront frapper chez tous au plus sensible de l'être, c'est pour cela que la vie souffle, large et puissante, enveloppant ses portraits de l'atmosphère qui leur est propre, leur communiquant l'intensité saisissante de la vie. Ce livre restera, parce qu'il est peint sur nature, sans préoccupations étrangères à l'art, dans la chair vivante de l'humanité, saisie en pleine ambition, en pleine action.

Le Cerveau de Paris, par Félicien Champsaur. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre : *le Cerveau de Paris,* qui nous donne immédiatement la note juste et précise du sujet d'étude choisi par l'écrivain, Félicien Champsaur fait paraître une série d'appréciations artistiques et littéraires, de portraits fouillés, de critiques, qui gagnent beaucoup à se trouver ainsi réunis et composent en effet tout ce qui, à Paris, a trait aux choses de l'esprit.

Ne se renfermant pas dans le cadre trop étroit de la critique abstraite, il a su peindre une vision exacte et amusante de ce grand mouvement des intelligences qui bouillonne continuellement dans la capitale, roulant des scories comme un volcan en éruption et projetant, au milieu de ses laves ruisselantes, de ses cendres ternes, de purs métaux, des météores étincelants et d'ardents jets de feu s'épanouissant en glorieuses auréoles. Il y a de tout cela dans ce curieux volume, écrit avec une verve qui chatouille, irrite, passionne et ne saurait jamais laisser le lecteur indifférent.

La Vie parisienne, par Parisis (*Émile Blavet*). Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Notée au jour le jour, prise dans son tourbillon cosmopolite, dans ce mouvement perpétuel qui mêle d'une façon si amusante les gloires, les événements, les mystères mondains, c'est bien réellement *la Vie parisienne* que peint Parisis, dont le masque laisse deviner la physionomie connue du Parisien Émile Blavet. Ce livre, que précède une exquise préface du fin boulevardier Aurélien Scholl, est le résumé de tout ce qui s'est passé de marquant dans l'année, de tout ce dont on a parlé un jour ou une nuit, c'est l'écho retentissant qui met en valeur une célébrité des lettres, des arts, une renommée militaire, le génie d'un savant, le succès d'une comédienne, et personne ne saurait se désintéresser d'une lecture qui nous donne si brillamment l'atmosphère même où nous nous agitons, l'air dont s'emplissent nos poumons. Grâce à Émile Blavet c'est tout cela qu'on retrouve dans ce livre si curieux, précieux à tant de titres, un roman documentaire et entièrement vécu. G. T.

POÉSIES

L'Abîme. *Poésies,* par Maurice Rollinat. Un vol. in-18. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

On se souvient du grand succès qui accueillit *les Névroses,* le second volume poétique de Maurice Rollinat, il y a bientôt trois ans. A ce moment, Rollinat fut un des lions du jour; on parlait du poète non moins que du musicien et du superbe *diseur,* car entendre Rollinat soliloquer ses vers est assurément une joie non pareille ; l'homme s'identifie à l'œuvre, la fait valoir, l'exalte par sa parole vibrante, passionnée et tragique, par son geste large, saccadé, soulignant les moindres effets, par sa physionomie énergique, extraordinairement mobile et d'une beauté dramatique incomparable. Il apporte tant de fougue et de lyrisme dans son jeu et sa diction que, pour qui l'a entendu et admiré, il semblera toujours que derrière le volume imprimé, il manque l'homme pour l'interpréter encore et toujours; ainsi devait-il en être pour ceux qui applaudirent à Chopin exécutant Chopin. Il reste une telle vision que la version écrite apparaît froide, l'artiste n'est plus là pour l'orchestrer de son essence divine et pour ajouter au talent cette double croche de l'individualité agissante.

Depuis trois ans Rollinat s'était recueilli ; il avait fui les salons parisiens, où la curiosité frivole et dis-

solvante ne lui laissait point de répit; et il vivait aux champs, s'écoutant lui-même, notant tous les bruissements de sa pensée et les zigzags fantastiques de ses aspirations. Il nous revient de cet exil du sage avec un maître volume plus profond que *les Névroses*, plus mûr, plus humain, qu'il intitule *l'Abime*.

C'est une œuvre de philosophe qui scrute l'hypocrisie, l'intérêt, l'égoïsme, le soupçon, la haine, le pardon, la colère, l'orgueil et l'ennui, et qui argumente sur l'ingratitude, le mépris, le néant, le doute et l'heure incertaine avec l'âpreté d'un mâle poète du XVI[e] siècle.

Ce livre de penseur hanté par l'inquiétude et miné par le problème de la vie aura-t-il le succès de son précurseur, nous ne le pensons pas; le lecteur n'aime point qu'on lui crie : Arrête-toi, passant, et regarde où tu vas ? — Il aime qu'on lui masque par les fleurs et les gentillesses la fosse vers laquelle il s'achemine, et le poète Rollinat voit le trou béant qui engloutit tour à tour les générations, le tombeau est toujours présent à l'horizon de sa pensée et il ne saurait voir un arbre sans dire comme tel pessimiste de notre connaissance : « Voilà un cercueil qui pousse. » Il aura pour lui cependant tous les dilettantes de l'idée et de la forme, et tous les trappistes dont l'âme attend la délivrance charnelle. Nous citerons un des beaux sonnets de *l'Abime*, intitulé *l'Empoisonneur*.

L'homme est le timoré de sa vicissitude,
Creuseur méticuleux de ses mauvais effrois,
Il s'invente un calvaire, il se forge des croix
Et reste prisonnier de son inquiétude.

C'est pourquoi sa détresse emplit la solitude,
Il opprime l'espace avec son propre poids,
Et dans l'immensité, comme dans de la poix,
Traîne son infini dont il a l'habitude.

Contagieux d'ennui, de fiel et de poison,
Il insuffle son âme au ciel, à l'horizon,
Qui deviennent un cadre où vit sa ressemblance,

Et, retrouvé partout, son fantôme qu'il fuit,
Contaminant le jour et dépravant la nuit,
Fait frissonner le calme et grincer le silence.

Il faut craindre que, sur un livre aussi noblement sincère que *l'Abime* de Rollinat, le public qui veut s'aveugler ne jette un pont d'indifférence. Le temps est aux scandales et les beaux ouvrages poétiques s'évanouissent dans l'atmosphère des coups de pistolet et des grossiers boniments; il est du devoir de la critique de protester quand même. C'est pourquoi, dans la mesure de nos forces, nous tenons à signaler ici, moins longuement, hélas ! que nous le voudrions, un remarquable volume, lentement élaboré par un artiste convaincu qui restera comme l'un des poètes les plus originaux et les plus étrangement doués de cette fin de siècle.

O. U.

La Poésie des bêtes, par FRANÇOIS FABIÉ. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Ce volume a une préface. On n'en a pas tourné la première page qu'on sait qu'elle n'est pas de l'auteur des poésies et qu'à la fin on trouvera la signature de Léon Cladel. Ce parrainage n'est point mauvais. L'auteur n'en tire d'ailleurs ni vanité ni profit, car le nom de Cladel ne paraît pas sur la couverture. Qui faut-il accuser de modestie dans cette affaire ? On a tant abusé des noms plus ou moins retentissants sur le titre des livres, comme de la grosse caisse à la porte des baraques foraines, que ce silence est peut-être un raffinement.

Quoi qu'il en soit, les vers de M. François Fabié sont d'un poète. Ils ne sont pas d'un faiseur, d'un ciseleur, d'un ouvrier de la rime et du rythme. Ils sont d'un sincère. Je ne veux pas dire que le talent de la facture manque; mais la facture n'est pas toujours irréprochable, et elle ne constitue pas la préoccupation maîtresse de M. Fabié. Je ne veux pas même dire qu'il n'y ait pas, dans cette galerie de bêtes chantées tour à tour, une certaine afféterie et une dose assez considérable de convention; mais l'inspiration est supérieure à ces arrangements; elle vient directement de la nature se répercutant dans l'âme de l'écrivain, comme une voix qui éveille un écho. Cladel vous dira ce qu'est l'auteur et par quels liens de sympathie son origine, son éducation et son talent rattachent M. Fabié avec « papa du Bouscassié ». Je me contenterai de donner un échantillon de ses vers. Je le prends — j'en pourrais prendre cent autres, — dans une splendide pièce intitulée *les Bœufs :*

Aussi, dès que l'avril fait gazouiller la grive
Et retentir les bois des appels du coucou,
Dès que la sève monte aux saules de la rive,
Les bœufs, sentant le sang qui leur gonfle le cou,

S'échappent en beuglant de la sombre écurie,
Font tournoyer leur queue en fronde dans le vent,
Et s'en vont, écrasant du pied l'herbe fleurie,
Boire au fleuve embrasé par le soleil levant.

Puis, à plein mufle, avec cet appétit farouche
D'estomacs qui, six mois, jeunèrent à moitié,
Ils mangent : herbe et fleurs leur emplissent la bouche,
Pâquerettes et muguets sont fauchés sans pitié.

N'est-ce pas là un tempérament, un talent de vrai poète, de saveur originale et de ton personnel ? *Rara avis !* Je suis tout joyeux d'en rencontrer un.

B.-H. G.

La Vie et la Mort, par JEAN RAMEAU. Paris, E. Giraud et C[ie], 1886. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un grand plaisir quand on peut signaler une œuvre originale, forte, jeune et pleine de promesses pour l'avenir. Le volume de vers que son auteur, M. Jean Rameau, intitule *la Vie et la Mort* est de

ces œuvres-là. La pensée et l'inspiration y sont contradictoires, comme il convient à un poète lyrique. Tantôt M. Rameau se révolte contre la civilisation, la société, la famille, la vie, et appelle à grands cris la barbarie, l'assouvissement des appétits lâchés et la délivrance finale, la mort ; tantôt il chante les joies d'aimer, l'ivresse de vivre et même — il va jusque-là, le poète ! — le bonheur par delà la vie.

La vérité, mortels ? Oyez ! je vous la dis :
On ressuscite, on vit dans la joie embaumée,
Dans l'extase toujours ! Mais, dans le paradis,
Ce n'est pas Dieu qu'on voit. Non ! c'est la Femme aimée.

Il est de l'école de l'*outrance*, et c'est là mon reproche. Point de termes assez violents, point de bouche assez ouverte, de bras assez convulsés, d'yeux assez jaillissants de leurs orbites, de cris assez sauvages, pour exprimer les douleurs, les angoisses, les doutes, les aspirations, les colères, les voluptés, les désespoirs, les anathèmes et les bénédictions qui gonflent le cœur du poète jusqu'à le faire éclater et à le réduire « en haillons ». L'influence de Richepin — influence, non imitation — est évidente ici. Mais, comme il arrive le plus souvent chez les natures originales, elle pousse M. Jean Rameau un peu hors de sa voie. Il se retrouvera, se maîtrisera et par cela même se fortifiera. Il a dit quelque part, en ce truculent volume :

... La sagesse est encore, ici-bas,
De se taire, et d'agir comme agit à la ronde
Ce profond philosophe appelé Tout le monde.

Il serait grand dommage qu'il pratiquât jamais à la lettre cette sagesse silencieuse. Une voix comme la sienne a pour mission de se faire entendre. Mais il en viendra, je n'en doute pas, à apprécier à leur valeur, en tant que procédé littéraire, ces soubresauts frénétiques, ces bonds hors de l'humanité, et à se contenter modestement de répandre en ses vers les sentiments de son cœur, sans faire de celui-ci une tragique chair à pâté.

En attendant, je salue un vrai poète. C'est une politesse qu'on n'a pas l'occasion de faire tous les jours.

Poèmes d'Égypte, par Nephtali Chambellan. Un vol. in-18. Paris, 1886. L. Frinzine

La connaissance des rythmes, le vers facile, abondant, de rime suffisante et de bonne humeur, ne reculant pas — sous couleur d'antipessimisme — devant le mot propre, qui est parfois le mot sale, des paysages prévus, des tableaux de mœurs — de mauvaises mœurs le plus souvent, — scènes de meurtre et scènes d'amour, de la couleur locale à profusion, des loisirs mondains, un séjour de six années au bord du Nil, le goût des lettres : tels sont les éléments rapprochés par le hasard, mais habilement combinés par l'auteur, dont la combinaison a produit *les Poèmes d'Égypte,* pour la plus grande joie de M. Nephtali Chambellan, de ses amis et en particulier de Mme Tigrane pacha, à qui le livre est dédié.

Les Anémiées : les Pures, les Impures, par Edme Paz. Un vol. in-18. Bruxelles, 1886. Henri Kistemaeckers.

Si l'objet de toute œuvre d'art est l'exaltation du sentiment, comme le dit Herbert Spencer; si parler en des vers excellents un langage exalté, c'est être poète, M. Edme Paz est vraiment un poète et le recueil des *Anémiées* absolument une œuvre d'art. Pures ou impures, toutes ces poésies exaltent un seul sentiment, l'amour, qui souvent s'y résout en une sensation et s'y confond avec la volupté. Pures ou impures, ces *Anémiées* dégagent également l'âcre parfum des littératures savantes et décadentes. On les lira donc l'huis clos.

Nos Satellites. Photographies de basse-cour, par Mme Louise d'Ernesti Bader, avec dessins d'Auguste Sage. Un vol. in-12. Paris, 1886. Dentu.

Les gaietés d'une nichée de lapins, l'héroïsme d'une couvée de poussins, les grâces d'un jeune matou que sa maîtresse innocente a longtemps pris pour une chatte, l'amertume de la désillusion, la « transformation » devenue nécessaire : tels sont les thèmes d'intimité domestique que Mme d'Ernesti Bader a développés en ce petit volume de vers. Si l'auteur, à notre avis, pousse vraiment un peu loin ou l'inexpérience ou le dédain des raffinements de la forme, si à ce titre les puristes lui contestent quant à présent une place à un rang très élevé sur les degrés du Parnasse contemporain, par contre, son tour d'esprit, son humeur aimable, une pointe de mélancolie, un goût vif de la nature, son amour pour ces bons et intelligents compagnons de notre vie aux champs qu'elle appelle nos *Satellites,* sa connaissance profonde de leurs mœurs, de leur façon de penser et de leurs sentiments ; tout cela — qui n'est point de qualité commune chez Mme Louise d'Ernesti Bader — lui assure dès aujourd'hui la gratitude et les sympathies des lecteurs qui partagent sa pénétrante affection pour les chers êtres que Michelet, lui, avait déjà nommés « nos frères d'en bas ». — Néanmoins, et pour cette raison même, nous invitons l'auteur à faire pendant quelque temps son livre de chevet du ***Petit traité de poésie française*** que Théodore de Banville a pris la peine de composer à l'usage précisément et uniquement de ceux que « la Muse en naissant a sacrés poètes » et lui a donné mission d'initier aux exigences modernes de l'art poétique.

E. C.

Anna et Loïo, par Albert Varet. Paris, librairie des bibliophiles, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On se souvient du volume de vers *Au Pays des rêves,* qui a été bien accueilli par le public; une forme élevée et délicate, une émotion douce sont les

qualités qui distinguent l'écrivain. Cette fois, il a eu l'idée d'écrire un roman en vers, une hardiesse par le temps qui court; ceux qui voudront bien lire l'histoire des amours d'*Anna et Loïc* verront que le poète s'est tiré à son honneur d'une tâche aussi difficile. D'un sentiment charmant, puisé en pleine nature, dans le beau pays breton, ce roman a une séduction, une fraîcheur auxquelles on ne saurait résister. G. T.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La Russie politique et sociale, par L. TIHOMIROV. Un vol. in-8° de 560 pages. Paris, 1886. E. Giraud.

Démonter et montrer une à une toutes les parties de l'organisme social d'un pays que ses mœurs et ses dispositions rendent sympathique à la France, tel est l'objet de ce livre écrit spécialement en vue du public français. Après nous avoir présenté la Russie avec ses étendues de territoire infinies, peuplées de millions de paysans incultes d'esprit, mais pleins de qualités généreuses, avec ses classes si bizarrement organisées, il en aborde les problèmes politiques si mystérieusement embrouillés. La noblesse, le clergé, la bourgeoisie nous apparaissent en ce travail comme perdant peu à peu toute autorité, toute influence sur la direction des esprits. Mais, sur les ruines du tiers état s'élève une force nouvelle, qui prend en main la cause de la nation tout entière, c'est la classe éclairée, cette *intelliguentia,* martyre jusqu'à présent de sa mission historique, nous dit l'auteur, et dont le dévouement opiniâtre est appelé pourtant à sauver la Russie dans ses épreuves à venir. — Le lecteur trouvera à l'appendice trois documents d'un intérêt particulier : une « statistique du revenu national », une étude sur l'expression *nihiliste*, enfin un relevé tout à fait curieux des « sujets interdits à la presse » par la censure, du 4 mars 1881 au 16 décembre 1882. Il est superflu d'ajouter que ce livre est écrit dans un sentiment révolutionnaire et dépeint le despotisme aveugle des czars écrasant toutes les forces du pays, comprimant tous les dévouements, toujours en lutte avec l'esprit démocratique qui serait la vraie tradition historique de la nation, si l'on en croit M. Tihomirov.

Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant l'Empire, par M. ÉLIE MÉRIC. Un vol. in-8°. Paris, 1886. Victor Palmé.

Nous venons bien tard parler à notre tour d'un ouvrage dont nous n'apprendrons la publication à nulle des personnes qui s'intéressent assidûment à tout ce qui concerne l'Église de France. Le premier volume de la *Vie de M. Emery* paraissait au mois de mai 1885. Avant que le second fût mis en vente, à la fin de la même année, l'édition in-8° du précédent s'était rapidement écoulée et finalement épuisée. Le prestige perpétué du grand nom de M. Émery y avait suffi. Mais si notre information est superflue pour ceux qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique, elle peut n'être pas inutile au lecteur profane qui veut être instruit de ce qui paraît touchant notre histoire nationale. Négligeant dans l'œuvre de M. le chanoine Élie Méric la biographie du vénéré directeur de Saint-Sulpice en ses parties spécialement professionnelles — si attachantes pourtant et si touchantes, — nous devons signaler l'attitude admirable pendant la Révolution de ce prêtre restant à son poste quand tous se cachent ou fuient, jeté à la Conciergerie, entre la terreur des victimes et la férocité des bourreaux, et inspirant aux uns la résignation, aux autres le respect de son caractère, tellement que Robespierre lui-même l'arrache à la mort en disant : « Laissez celui-là, il empêche les autres de pleurer et de nous importuner par leurs cris. » Mais le second volume présente un intérêt historique beaucoup plus important. On y voit le vieillard sans autorité apparente (il avait refusé trois fois l'épiscopat), soutenu par sa conscience, seul à tenir tête à Napoléon lorsque autour de lui tout fléchit, maintenant le droit, la justice en présence de la violence, conciliant, tolérant, prêt à toutes les concessions compatibles avec sa foi, bref l'homme qui fit le Concordat qui règle encore le *modus vivendi* de l'Église et de l'État. Toutes les péripéties de la lutte engagée entre Pie VII et Napoléon, M. l'abbé Méric les a retracées avec une chaleur d'âme et une vigueur de talent qui ajoutent une valeur singulière aux documents inédits accumulés en son œuvre.

Les derniers jours de la Marine à rames, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Un vol. in-18 enrichi de nombreuses gravures. Paris, 1886, librairie Plon.

« La chair humaine a durement pâti depuis le commencement du monde, et la pitié descend bien

lentement des sommets du Golgotha. » Cette touchante réflexion de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière résume dans la concision d'une phrase nettement frappée l'impression la plus forte qui se dégage de la lecture de ce livre et subsiste longtemps encore après qu'on l'a fermé. Cette étude, en son propre objet très curieuse, sur *la Marine à rames*, ajoute assurément un chapitre des plus attrayants aux travaux antérieurs de l'éminent historien de *la Marine des Anciens* et de *la Marine d'autrefois*. Ce que c'était qu'une galère, que ces galères du roi dont le nom revient si souvent dans les anciennes sentences au criminel, leur construction, leur manœuvre, la composition de leur équipage, l'auteur nous l'apprend dans le plus menu détail; mais c'est ce dernier point qui confisque le plus vivement l'intérêt en un sujet où pourtant l'intérêt ne languit pas un moment. Il est impossible, en effet, de lire les pages, très simplement écrites d'ailleurs, où l'amiral parle des chiourmes enchaînées, du recrutement des chiourmes aux XVI[e] et XVII[e] siècles, de la discipline et de l'hygiène à bord des galères, sans éprouver un sentiment d'horreur profonde, d'indignation et de colère. Quand on pense au hideux spectacle de la férocité dont tant d'innocents même furent victimes, et qui fut donné au monde pendant trois cents ans, eh bien, oui, l'on se dit que nous vivons certes en un triste temps; mais l'on ajoute aussitôt, avec M. Jurien de Gravière, que la masse du genre humain ne gagnerait rien à retourner de deux ou trois siècles en arrière. E. C.

Histoire comique des États et empires de la Lune et du Soleil, par CYRANO DE BERGERAC. Avec appendice contenant : 1° *Antonin Diogène :* Choses vues au delà de Thulé; 2° *Lucien :* Histoire véritable. Paris, Ch. Delagrave, 1886. Un vol. in-16. — Prix : 1 franc.

La collection que M. Ch. Delagrave publie sous le titre général de *Voyages dans tous les Mondes*, et dont la direction est confiée à M. Eugène Muller, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, mérite d'être populaire à tous les titres. On y trouve réunies, dans des volumes à la fois très élégants, très portatifs et très économiques, des œuvres que le temps a consacrées ou qui, injustement négligées, méritaient d'être remises en lumière; quelques-unes même étaient restées ignorées jusqu'ici ou sont absolument nouvelles. Tous les ouvrages, accompagnés d'études biographiques ou littéraires, et, là où il le faut, de notes facilitant l'intelligence du texte, sont revus avec un soin scrupuleux, sans être timoré, et n'offrent que ce dont les lecteurs de tous les âges et de toutes les conditions peuvent, sans aucun danger, faire leur profit.

Du voyage de Cyrano dans la lune, on ne peut dire ni que le temps l'a consacré, ni qu'il est resté tout à fait négligé de nos jours. *Le Tour du Monde* l'a publié dans l'un de ses premiers volumes, et je crois bien qu'on le trouverait dans les petits livres bleus de la « Bibliothèque nationale » à 25 centimes. Cet intérêt qui s'est maintenu pour l'amusante fantaisie de Cyrano de Bergerac est la meilleure preuve que cette nouvelle publication n'est pas inopportune. D'ailleurs un ouvrage où Swift a trouvé des idées pour ses *Voyages de Gulliver* — dire, comme M. Muller, qui l'a imité, me semble une exagération, — où Voltaire s'est inspiré pour son *Micromégas* et Fontenelle pour sa *Pluralité des Mondes*, vaut certes la peine qu'on le garde avec soin dans notre grand fonds littéraire national. Pour être complet, l'éditeur donne en appendice l'analyse sommaire que Photius a faite du voyage imaginaire d'Antonin Diogène, dont l'original s'est perdu, et la plus grande partie de l'*Histoire véritable* de Lucien, « qui, pour être fort peu connue aujourd'hui, ne nous offre pas moins l'intéressante lecture d'une facétie toujours spirituelle et parfois très poétique ». Mais là où il n'y a pour ceux-ci que prétexte à donner un essor fantaisiste à leur imagination, Cyrano cherche surtout « l'occasion d'exercer son rôle de critique sur les choses humaines, et de discuter, avec une grande liberté de vues, avec une étonnante lucidité d'argumentation, les doctrines des philosophes, les assertions des savants ». C'est avec raison que M. Muller signale Rabelais comme le véritable ancêtre de Cyrano. « Le même génie plaisant, dit-il très bien, y aiguise les traits de satire; la même âpreté frondeuse y fustige les vanités mondaines; le même souffle de liberté intellectuelle y secoue le feuillage du vieil arbre des préjugés. »

Drames historiques, *Roland des Cévennes; l'Abbesse de Remiremont; Marozia*, par J.-G. PRAT. Paris, E. Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je laisserai, de crainte de me tromper moi-même, l'auteur de ces drames nous en expliquer le sens. « Qu'est-ce que *Marozia?* dit M. J.-G. Prat. C'est le pape, c'est-à-dire le pouvoir des pouvoirs, dans sa vérité toute nue; comme *Roland*, c'est le roi, dans son expression la plus implacable et la plus absolue; comme *l'Abbesse*, c'est le noble, dans son oppression la plus complète. Pape, roi, noble; trinité formidable, Pélion épouvantable, sous lequel se débat, depuis des milliers de siècles, sans parvenir à les secouer de ses épaules meurtries, la malheureuse espèce humaine. »

Ce n'est là que style de préface. On en voit bien d'autres dans les drames, auxquels je renvoie le lecteur curieux, n'ayant ni temps ni patience pour analyser en détail des productions, fort honnêtes d'intention assurément, mais qui ne nous apprennent rien, ne nous donnent aucune jouissance d'art, et sont mortes avant d'avoir vécu. B.-H. G.

Des campagnes de Turenne en Flandre, par le lieutenant-colonel BOURELLY. Un vol. 12. Paris, Librairie académique Didier, Perrin et C[ie], éditeurs, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le lieutenant-colonel Bourelly n'en est pas à son début comme historien. Il est l'auteur d'un important

ouvrage sur le maréchal Fabert, que l'Académie française a jugé digne du prix Thérouanne.

Le nouveau livre de l'érudit officier semble se rattacher à une étude plus générale, dont le titre figure en tête du volume, *Cromwell et Mazarin*. Il montre la période active de l'alliance anglo-française au double point de vue de la politique et de la guerre. On y trouve en scène en même temps Cromwell, Louis XIV, Mazarin et Condé. L'événement militaire le plus important de cette période, c'est la bataille des Dunes. Pendant les années 1655 et 1656, Turenne et Condé furent constamment en contact, tour à tour attaquant ou défendant successivement les places de la frontière, Valenciennes, Cambrai, Rocroy, etc. Condé, depuis qu'il avait mis son épée au service de l'Espagne, n'était pas heureux; le premier échec que lui infligea Turenne, en l'obligeant à lever le siège d'Arras, semblait avoir gâté sa fortune.

Toutefois, l'un et l'autre ne disposaient que de petites armées et ne pouvaient frapper de grands coups. Mazarin, suivant l'expression de M. Duruy, n'eut pas plus de scrupules royalistes que Richelieu n'avait eu de scrupules religieux. Il chercha et obtint, en 1657, l'alliance de Cromwell, qui avait fait tomber sur l'échafaud la tête du petit-fils de Henri IV; se disant, après tout, que son prédécesseur avait surmonté des répugnances qui ne devaient pas être moindres en s'alliant avec les protestants d'Allemagne; et il n'avait pas moins d'intérêt dans ce moment-là à renverser la puissance espagnole que Richelieu n'en avait, une vingtaine d'années auparavant, à abaisser la maison d'Autriche, dût paraître bizarre cette contradiction de combattre les protestants au dedans et de les prendre pour alliés au dehors.

Il faut dire cependant que Mazarin eût préféré une entente directe avec Philippe IV. C'est pour n'avoir pu traiter amicalement avec le roi catholique qu'il traita contre lui avec la République protestante. Et Cromwell était, en vérité, plus pressé que le cardinal de conclure un nouvel engagement favorable à la chute de l'Espagne.

M. Bourelly analyse avec sagacité les dispositions d'esprit des parties contractantes.

« En dehors des motifs d'intérêt politique dont Cromwell et Mazarin s'inspiraient pour mettre leurs forces en commun, dit-il, n'obéissaient-ils pas à une mutuelle attraction provenant d'autres causes? Ce n'est pas qu'il y eût entre eux affinité de caractère et conformité de vues, mais ils avaient à peu près le même âge; ils étaient sortis presque en même temps de l'obscurité pour se faire un nom dans la vie publique, et ne devaient leur élévation qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire à leur habileté et à leur prudence. Tous deux également, après avoir couru plus d'une fois le danger d'être submergés par les remous perfides de la guerre civile, étaient parvenus à dominer la tourmente et tenaient depuis longtemps, en acteurs consommés, les premiers rôles sur le théâtre de l'Europe. Il n'en fallait pas davantage pour qu'ils se sentissent portés à aller à la rencontre l'un de l'autre. Mazarin pouvait détester dans le fond les moyens violents dont le protecteur s'était servi pour s'emparer du pouvoir; mais ses mœurs politiques, largement tolérantes, pour ne pas dire peu scrupuleuses, devaient le disposer à se rapprocher de l'homme heureux auquel tout réussissait comme à lui-même. »

Le traité d'alliance offensive et défensive fut signé à Paris en 1657, le 23 mars. Turenne entre en campagne au mois de mai et investit Cambrai. Condé fait échouer l'attaque. Turenne se retire aux environs de Saint-Quentin, où, vers la fin de ce mois de mai, le rejoignent les troupes anglaises débarquées; de la position qu'il avait prise, il barrait à l'ennemi la route de Paris par la vallée de l'Oise et fermait l'accès de la vallée de la Somme.

Des difficultés relatives à l'exécution du traité furent soulevées par Cromwell, mécontent du retard apporté au siège de Dunkerque. Après des négociations dont les intermédiaires sont pour l'Angleterre le colonel Lockhan et pour la France l'intendant général Talon, Mazarin insiste auprès de Turenne pour l'attaque d'une ville maritime. Le maréchal refuse d'assiéger Dunkerque et d'investir Gravelines; le protecteur devient de plus en plus exigeant; il veut que Mardick qui a capitulé soit conservée aux Anglais, et menace de rompre l'alliance si, selon l'avis de Turenne, on la fait sauter et raser.

Comme si ce n'était assez de tous ces embarras, Mazarin se trouve encore gêné par la question religieuse et les libelles de Retz.

Enfin, les circonstances tournent de telle sorte que l'alliance anglaise, renouvelée en 1658, porte enfin ses fruits.

L'Espagne va souffrir mortellement de l'alliance du roi de France et du protecteur anglais. Ses colonies furent menacées par les Anglais, la Jamaïque occupée, les galions de Cadix incendiés; en même temps, Dunkerque, la clef des Flandres, que les Espagnols, profitant des troubles de la Fronde, avaient repris, était attaqué par terre et par mer.

Le 10 juin 1658, les Espagnols étaient signalés à Turenne comme prêts à marcher sur Dunkerque avec toutes leurs forces. Pendant deux jours ils accomplirent leur mouvement; toutefois don Juan n'avait pas encore son artillerie le 13 au soir. C'est ce qui décida Turenne à fixer la bataille au lendemain. Elle s'engage, en effet, le 14, à huit heures du matin; à midi, elle était terminée, les Français victorieux dans leurs lignes, et don Juan, échappé à grand'peine, se déclarait vaincu par des « bêtes enragées ». L'armée de Turenne comprenait en tout vingt bataillons et cinquante-six escadrons. On évalue à mille le nombre des hommes tués dans les rangs de l'armée de don Juan et du corps de Condé. On prit à l'ennemi environ quatre mille hommes dont cinq cents officiers, presque tous fantassins espagnols « naturels ».

Quant à l'armée de Turenne, elle ne perdit pas plus de quatre cents hommes, y compris les Anglais. Il y eut peu de blessés de part et d'autre.

A tous indistinctement Turenne, dans sa lettre à Mazarin, s'empresse de payer le tribut de reconnaissance qui leur est dû; il mentionne ensuite, sans en

omettre aucun, les généraux qu'il a associés de près à son commandement; quelques noms seulement sont accompagnés d'un mot de louange discrète. Il n'oublie ni les Anglais ni les Lorrains. C'est lui seul qu'il oublie.

Par contre, Mazarin, d'accord avec Talon, paraît tout disposé à s'attribuer l'honneur de la victoire. Il laissa entendre qu'il avait imposé au maréchal, par ses avis, le devoir de livrer combat en dehors des lignes.

M. Bourelly fait suivre le récit de la bataille de considérations militaires fort bien déduites, mais qui n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif; les conditions de la guerre ont tellement changé et quant aux engins et quant à la force numérique des armées.

La défaite des Espagnols devant Dunkerque servit fort à propos les vues de politique extérieure de Mazarin; mais elle n'avait pas suffi pour entraîner la chute de Dunkerque. Le roi de France, impatient de se rendre sur le théâtre de l'action, avait triomphé des résistances de la reine mère et du cardinal. Il eut la satisfaction d'apercevoir, le 23 juin, les signaux que les assiégés faisaient pour se rendre. Le 25, les troupes espagnoles sortirent de Dunkerque par la route de Saint-Omer, traînant avec elles deux canons. Le roi vint se placer sur leur passage, à une petite distance des fortifications; puis il fit son entrée dans la ville. Vers la fin de la journée, au moment de repartir pour Mardick, il invita publiquement l'ambassadeur anglais à prendre possession de la place, suivant les clauses des traités de 1657 et de 1658. L'occupation anglaise commença le soir même.

Pour ne point surcharger et ralentir son récit, M. Bourelly a rejeté à la fin du volume, sous forme d'appendice, un ensemble considérable de notes, presque égal à la partie d'exposition. Il a joint une table de noms propres et des noms de localités cités dans le livre, et deux planches gravées représentant l'une la carte du gouvernement de Dunkerque, l'autre le plan de la bataille des Dunes. PZ.

Pitt et Frédéric-Guillaume II. *L'Angleterre et la Prusse devant la question d'Orient en 1790 et 1791*, par J.-H. Creux, avocat à la Cour d'appel de Paris. Paris, Perrin et Cie, 1886. Un vol. in-12.

M. J.-H. Creux étudie en détail l'histoire de la diplomatie prussienne et anglaise pendant les années 1790 et 1791, relativement à la conduite que tinrent ces deux États, et aux projets qu'ils nourrirent sans pouvoir les réaliser, pendant la lutte qui avait lieu alors entre la Russie et l'Autriche d'une part et la Turquie de l'autre. Outre l'intérêt que présente toute investigation historique, faite dans le seul but de saisir et d'exposer la vérité, le travail de M. J.-H. Creux vaut la peine d'être considéré par nous à un autre point de vue, comme nous le fait comprendre cette page de la fin. Si Pitt, dit l'auteur, avait pu déterminer l'Angleterre « à une action militaire contre la Russie, et que l'Europe en 1791 et en 1792 se fût trouvée en pleine conflagration, au moment où la révolution française allait prendre un caractère plus alarmant, le cours des choses n'en aurait-il pas été profondément modifié? La Prusse, étant aux prises avec l'Autriche et la Russie, n'aurait pas embrassé la cause de la première contre la France. Qui sait même si la France n'eût pas été sollicitée par les belligérants de joindre ses cohortes plébéiennes aux uns et aux autres? En tout cas, elle eût été plus libre dans ses agitations, et les périls de la question étrangère, si funestement invoqués pour expliquer les horreurs de l'époque, ne se fussent pas ajoutés aux anxiétés des perturbations intérieures. Peut-être aussi le spectre grandissant de la révolution aurait-il fait tomber les armes des combattants, calmé leurs animosités, effrayé les deux partis par l'apparition d'un danger commun plus menaçant. En dehors de ces conjectures, on peut affirmer qu'une guerre entre la Prusse et l'Angleterre d'une part, la Russie et l'Autriche de l'autre, à cette époque de 1791, après le voyage de Varennes, aurait eu une influence considérable sur les destinées extérieures de la révolution. Le trône de Louis XVI n'aurait pas été sauvé, il eût même péri probablement plus tôt, mais il n'était pas sans importance pour la France d'avoir devant elle une Europe divisée en deux camps, trop occupée en Allemagne, de l'Elbe au Niémen et au Dniester, pour marcher sur Paris. L'Europe pacifiée au contraire, à partir du traité de Sistowa (4 août 1791) et des préliminaires de Galatz (11 août 1791), n'eut plus dès lors sous les yeux qu'un grand objet, le spectacle de la révolution française, qui déjà l'inquiétait par la continuité de ses progrès, qui allait bientôt l'épouvanter par son régime de sang, l'émouvoir par son énergie et ses hardiesses, qu'elle devait s'efforcer de contenir sans pouvoir la dompter, et dont même victorieuse elle dut reconnaître les principes fondamentaux. »

On dira que de telles spéculations et pronostications après coup sont aussi aisées que stériles. Juger d'un coup d'œil net les événements possibles dans des circonstances données n'est aisé que par un petit nombre; les autres remplacent, ingénument sans doute, le jugement par la divagation. Quant à l'utilité de telles études, c'est, pour employer l'expression anglaise, un *truism*, que de dire qu'elles n'en ont pas dans le passé; mais les combinaisons politiques se réduisent, dans leurs grandes lignes, à un nombre assez restreint, sous la diversité infinie de leurs aspects, et qui peut dire que, pour l'avenir, on ne trouvera pas, dans des travaux de cet ordre, une source d'enseignements féconds?

Souvenirs d'un journaliste français à Rome, par Henri des Houx. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que le journaliste catholique Henri des Houx, que nous appelions, au lycée Henri IV, Durand-Morimbau, non content d'être ultramontain en esprit, a voulu l'être matériellement et topographiquement, si je puis dire. Ayant donc « franchi les monts qui bornent cet État », il a planté sa tente à

l'ombre du Vatican et fait campagne contre les infidèles, au cœur même de la ville sacrée. On sait que l'action fut chaude, et que l'ardent volontaire fut criblé d'amendes et de mois de prison. Il paraît que ce n'était pas ainsi qu'il fallait se battre ; car, lorsque, excité comme un bon lutteur par les coups qu'il avait reçus, il revenait à la charge avec plus de vigueur et d'élan, le Saint-Père, non sans lui avoir, au préalable, fait avaler un choix de couleuvres romaines, lui retira péremptoirement ses armes des mains.

Tel est le fond des souvenirs que M. Henri des Houx nous raconte. Ils ne sont pas toujours couleur de rose, et c'est de fiel qu'a été le plus souvent rempli le calice de son sacrifice. Disons-le à sa grande louange, c'est à peine s'il en a gardé un arrière-goût d'amertume. Sans taire ses sujets de plainte, il ne perd pas sa bonne humeur ; et quelle que fût la hauteurs des rêves où il s'était laissé emporter, il a su, lorsqu'ils se sont évanouis, planer encore plus haut.

Il est inutile d'insister sur l'intérêt de ce volume. Sous les protestations et les formules — très sincères, cela ne fait pas un instant question — de respect et de soumission aux supérieurs autorisés dans toutes les questions de foi, l'écrivain catholique lève un bon coin du voile qui sépare le Saint des saints du reste du Temple, et, au milieu de descriptions de cérémonies fort intéressantes et qu'on ne trouve pas partout, le lecteur rencontre des révélations à la discrétion desquelles il ne tient qu'à lui de suppléer, et des portraits tracés, j'allais dire griffés, de main de maître.

B.-H. G.

Le Gant de Conradin : Manfred, par ÉMILE MOREAU. Un vol. petit in-8° de 402 pages. Paris, 1886.

En ces quatre cents pages imprimées menu, l'auteur n'a pu développer que les deux premières parties du drame héroïque qui occupe la seconde moitié du XIIIe siècle italien. Ce drame s'ouvre ici en 1250, à la mort de Conrad IV, fils et successeur de l'empereur Frédéric II, et se poursuivra au moins jusqu'à la tragique journée de l'an 1268, où son fils, le jeune Conradin, avant de subir la décapitation, jette son gant dans la foule du haut de l'échafaud dressé sur la place publique à Naples. Il est même à supposer que M. Émile Moreau introduira dans son action les suites de ce défi de la victime au bourreau, de Conradin mourant à Charles d'Anjou triomphant. La première partie expose la lutte de Manfred, l'oncle de Conradin et l'usurpateur de sa couronne, contre Innocent IV, et se termine à la mort du pape. La deuxième met en scène la lutte de ce même Manfred contre Charles d'Anjou jusqu'à la bataille de Bénévent où le prince de la maison de Souabe trouve la mort et le prince de la maison de France les clefs du royaume de Naples.

Le seul fait d'avoir conçu une épopée d'une telle envergure ne témoigne-t-il pas d'une qualité d'esprit point vulgaire? et le fait d'avoir réalisé cette conception n'est-il pas fait de lettré sorti de pages? M. Émile Moreau met en action cent quarante-deux personnages nommément, plus des foules anonymes : pages, chevaliers, moines, guelfes, gibelins, hommes d'armes, Apuliens, Provençaux, Brabançons, Lombards, Sarrasins, gens du peuple, mariniers, musiciens, jongleurs, etc., etc.

Cette action, l'amour et la haine la traversent. « Elle est pleine d'héroïsme et de félonies, dit l'auteur, de fuites et de poursuites, de complots et de batailles, de duels et d'échafauds; les aventures y abondent; les catastrophes s'y précipitent, hâtées par des rencontres romanesques et des vengeances imprévues; une sanction rigoureuse y couronne des retours de fortune inouïs. L'intrigue et le dénouement ont l'air combinés à plaisir; bien des situations paraissent voulues : certains tableaux paraîtront invraisemblables. Et pourtant ces tableaux sont vrais; ces situations sont vraies, tout est vrai : l'intrigue et le dénouement, la forme et le fond. »

Un tel drame, cela va de soi, — dont l'histoire a fourni tous les éléments : décors, péripéties et personnages, — n'est en aucune façon disposé pour le théâtre. Il est évidemment fait pour être lu. L'auteur sollicite la collaboration du lecteur, le concours de son imagination, de restituer les héros de ces épopées à leur milieu, de replacer les dialogues d'allure farouche — en cet âge de fer dont nulle hypocrisie ne masque les violences — parmi les pompes des cours, des châteaux d'architecture sarrasine, des tentes, des camps, des villas, des palais, des couvents, des chapelles, des cathédrales aux murs chargés de fresques sur fond d'or, des villes, des ports, des marchés, des places publiques traversées par les fastueux cortèges, les défilés de guerre, les processions magnifiques, les agitations des foules bariolées.

Ce genre de drame historique n'a pas la faveur du public, dit-on, et l'école littéraire dominante le tient à coup sûr en un dédain profond. Il est vrai qu'il y faut de l'érudition — cela va sans dire — mais aussi quelque chose de plus, une imagination où se meuve à l'aise le grand nombre des caractères, quelque connaissance aussi des passions humaines, certaine faculté de vision poétique qui les exalte au-dessus du niveau commun. Nous le confessons néanmoins et sans trop en rougir; nous comprenons les déshérités du goût qui estiment les grandioses réalités du passé plus dignes de l'effort créateur de l'artiste que les sanies et les platitudes, les seules réalités du présent qu'on veuille aujourd'hui nous montrer.

E. C.

Histoire philosophique et politique de l'Occulte (*magie, sorcellerie, spiritisme*), par FÉLIX FABART, avec une préface de Camille Flammarion. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-12 de 337 pages. — Prix : 3 fr. 50.

La première partie de ce volume ne fait que reproduire des histoires bien anciennes et bien souvent racontées déjà. La seconde contient des expériences personnelles de l'auteur sur le spiritisme et les choses qui s'en rapprochent. Elle est très intéressante. M. Fabart est un homme de bonne foi et si

peu fanatique que ses amis lui reprochent sa tiédeur.

Cette publication vient fortifier la croyance que les faits merveilleux rapportés par les spirites et les magnétiseurs sont vrais pour la plupart, ou du moins sont possibles. Mais l'explication satisfaisante de ces faits manque encore. Les magnétiseurs ont déjà perdu leur procès, car personne ne croit plus aux fluides. Les spirites restent sur la brèche et se croient inexpugnables, cependant leurs doctrines ne sauraient contenter que les personnes peu difficiles. Le livre de M. Fabart contient de bons matériaux pour l'étude de ces grandes questions. D[r] L.

Les Finances de l'ancien régime et de la Révolution, *origines du système financier actuel*, par René Stourm, ancien inspecteur des finances et administrateur des contributions indirectes. Deux vol. in-8°. Paris, Guillaumin et C[ie], 1886. — Prix : 16 francs.

On a beaucoup écrit sur nos finances, l'histoire de nos impôts a été faite et refaite très souvent, mais ce ne sont pas les plus empressés à réclamer des réformes qui s'en vont consulter ces travaux, si remarquables pour la plupart; ils en savent long par intuition. Les ouvrages qu'on a publiés ne les peuvent guère instruire que si on les met sur le chapitre des méthodes à suivre pour la recherche de la vérité, tout de suite ils proclameront l'excellence de la méthode expérimentale, et ils railleront les raisonneurs qui, ne voulant connaître que des principes *à priori*, déduisent sans cesse. Ces empiristes, toutefois, n'observent pas, et ils ne tiennent pas compte des circonstances. Ces économistes improvisés, qui, servis par leur audace, ont su forcer l'entrée d'une Chambre, ont entendu prononcer des mots; ils les répètent; ces mots sont la loi; ils sont, eux, les prophètes; qu'on adopte l'impôt sur le revenu, et les crises cesseront comme par enchantement. Nos révolutionnaires de l'heure présente ressemblent à ceux d'il y a un siècle; des esprits simplistes, qui font de l'opposition avec des mots, façon de combattre les personnes en ayant pour soi tous les naïfs; s'ils parviennent au pouvoir, ils recourent aux pires expédients.

M. Stourm, qui professe à l'école de M. Boutmy, a montré, dans les deux volumes dont nous avons donné le titre, quelles réformes heureuses avaient été inaugurées par Turgot et par Necker, et quelles fautes ont été commises par la Convention et le Directoire. « La France avait déjà, dit M. Léonce de Lavergne, fait plus de progrès pour l'application des idées de justice, d'égalité et de liberté, dans les quinze ans écoulés de l'avènement de Louis XVI au mois d'août 1789, que dans les vingt-cinq ans écoulés de 1789 à 1815... On a voulu prendre le plus court, on a pris en réalité le plus long... Songeons qu'il s'est écoulé trois quarts de siècle depuis 1789, et mesurons par la pensée les progrès qui auraient dû s'accomplir dans un si long espace de temps, si l'impulsion qui animait les classes supérieures avait pu se poursuivre sans interruption! »

Les trois premiers chapitres sont comme une introduction. L'historien nous dit l'état des finances à la fin du règne de Louis XIV (il analyse le rapport de Desmaret), l'état des finances sous Louis XV (il parle des agissements des principaux contrôleurs, et, plus particulièrement, de ceux de l'abbé Terray); puis, après avoir rappelé les premières tentatives de Turgot, Louis XVI ne s'opposant pas aux réformes, il nous fait un portrait de Necker.

Viennent des chapitres où sont étudiés toutes les réformes accomplies, avant 1789, pendant la période révolutionnaire, et depuis l'établissement du Consulat, quant à l'impôt foncier, quant aux corvées devenues nos prestations, quant à la taille personnelle devenue la contribution personnelle et mobilière, quant aux taxes de maîtrise, — ce sont nos patentes, — quant aux impôts indirects, quant aux droits de contrôle, d'insinuation, de centième denier, — nos droits d'enregistrement, — quant aux droits de formule, — nos droits de timbre, — quant aux droits de douane. D'autres chapitres suivent, qui traitent de l'impôt des portes et fenêtres, de ce que l'auteur appelle les petits impôts indirects (droits de marque sur les matières d'or et d'argent, sur les huiles et les savons, sur les voitures publiques, sur le papier, sur les cartes à jouer). Et d'autres encore dans lesquels M. Stourm parle des pensions civiles, de la comptabilité, de la gestion des finances, puis des faillites, des assignats, des bons d'arrérages, des visas d'urgence, des emprunts forcés, de l'esprit financier des jacobins, des budgets de la Révolution, des ressources absorbées par elle.

L'ouvrage porte enseignement. Il n'est pas une apologie de la sagesse des partisans de l'un ou de l'autre des régimes monarchiques; il laisse comprendre que les républicains ne peuvent devenir et demeurer de sages financiers qu'à la condition de ne communier pas avec les jacobins d'hier, de nourrir un tout autre esprit que les jacobins d'aujourd'hui. F. G.

Histoire d'une brique, par I. Natanson. Paris, Charavay frères et C[ie], 1886. Un vol. in-18.

L'auteur a enfermé dans un cadre fort ingénieux une peinture en raccourci de l'activité de la nature. Cette brique, dont il raconte l'histoire, à un petit cercle d'enfants charmés, n'est autre que le prince de la Paresse, tronçonné en argile par une fée bienfaisante qui a voulu, en lui imposant cette épreuve, lui faire comprendre que tout a son rôle dans l'univers, et que nul ne doit se soustraire à sa part de la tâche commune. La fabrication des briques, la manière dont cette brique inerte entre en rapport avec les plantes, avec les insectes, avec les oiseaux, avec le chien et le cheval, forment le sujet d'autant de chapitres où l'agréable enveloppe étroitement l'utile et fait corps avec lui. Ce petit volume renferme une quantité de notions que les enfants, qui le liront, apprendront en se jouant et qui leur donneront le goût d'apprendre davantage. Les tentatives faites pour donner, par la lecture amusante, l'éveil à l'esprit des

enfants et y semer des germes féconds, ne se comptent plus : je n'en connais guère qui soit plus propre à atteindre le but. Des ouvrages de ce genre ne sont pas seulement des productions remarquables d'un esprit délicat; elles sont encore des œuvres utiles au premier chef et c'est d'elles surtout que l'on peut dire que la parole vaut un acte.

L'Opposition libérale sous l'empire (1861-1863), par ALFRED DARIMON, ancien député de la Seine. Paris, E. Dentu, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette nouvelle série de notes sur les Cinq ne présente pas moins d'intérêt que la première (*Histoire d'un parti, les Cinq sous l'empire, 1857-1860*). Le journal que M. Darimon y tient des travaux législatifs n'en est pas la partie la plus neuve ni la plus piquante. N'était la nécessité d'une trame, pour ainsi dire, à son récit, il aurait pu, sans inconvénient, me semble-t-il, en alléger son volume. Mais les échos parlementaires, les dessous de la vie politique, les intrigues des Havin, de Nefftzer et *tutti quanti*, les manœuvres préliminaires à la volte-face de M. Émile Ollivier, les petitesses de Picard, les relations affectueuses et douloureuses entre M. Darimon et Proudhon, les échappées ouvertes sur les caractères de Morny, de l'empereur et du prince Jérôme, la naissance d'un parti d'opposition dynastique et la résurrection menaçante du parti de la révolution, voilà ce qu'on trouvera, avec plaisir et profit dans ces pages écrites avec une telle sincérité que l'auteur ne songe pas à atténuer les passages d'où il ressort qu'il a joué à plusieurs reprises le rôle le plus blessant pour les vanités ordinaires, celui de dupe.

Je ne résiste pas au désir de citer un trait d'Émile de Girardin sur lequel le livre se clôt. Pelletan venait d'être nommé député de Paris, malgré l'opposition passionnée du gouvernement. É. de Girardin, qui dirigeait le journal *la Presse*, eut à cette époque plusieurs conversations avec l'empereur et l'impératrice. Napoléon III ne lui dit pas un mot de l'élection de Pelletan; mais l'impératrice l'interpella ainsi : « Eh bien, votre ami Pelletan l'emporte. » Elle laissa échapper quelques paroles amères, puis elle ajouta : « Mais défendez donc M. Pelletan. » M. de Girardin répondit en s'inclinant profondément : « Je n'ai pas à défendre ceux qui triomphent. »

N'y a-t-il pas là comme une sorte de vision évoquée de la défaite finale où l'influence personnelle de l'impératrice devait précipitamment entraîner l'empire?

B.-H. G.

Les Guerres de Louis XV, par le comte PAJOL, général de division, tome IV, grand in-8°. Paris, Firmin-Didot, éditeur.

Ce quatrième volume est l'avant-dernier de l'important ouvrage entrepris et poursuivi avec une vigueur toute militaire par le comte Pajol. Il a pour matière la guerre de Sept ans.

La méthode employée par l'honorable général devenu historien se rapproche beaucoup de celle de nos vieux et excellents chroniqueurs : jour par jour sont observées et notées les phases diverses de la campagne. On retrouve ainsi comme l'impression que produirait un journal du temps.

Le général Pajol porte son attention sur les combinaisons de la politique avec autant de précaution que sur les opérations militaires, en homme expérimenté qui sait combien de fois la pression gouvernementale et l'intervention de la diplomatie ont fait modifier les dispositions d'un chef d'armée, et subordonné l'action des gens de guerre aux convenances ministérielles. Sous tous les régimes ces nécessités se renouvellent, et les mêmes fautes avec elles.

De 1749 à 1756, la guerre se prépare. Cet intervalle de sept années fut pour la France une époque de prospérité, et l'attention du roi n'étant plus distraite par de nouvelles préoccupations, on put en profiter pour faire fructifier dans les corps armés les éléments d'ordre, d'instruction, et les améliorations de détail que réclamait leur organisation intérieure. En 1751, on crée une école militaire; en 1755, on augmente la marine réunie à Brest en deux divisions. Les premiers motifs de notre mésintelligence avec la Grande-Bretagne se font jour en 1756. L'Angleterre et la Prusse viennent de conclure une alliance définitive; des négociations engagées pour unir les deux maisons de Habsbourg et de Bourbon échouent par les insinuations du roi de Prusse. Dès lors on pressent, on prépare la guerre; on projette une descente en Angleterre. La France conclut une alliance avec la Russie et l'Autriche; mais celle-ci ne tarde pas à s'en détacher. Dès le mois de mai de cette année 1756 les hostilités commencent.

Dès lors aussi commence l'étude analytique du général Pajol : le général se retrouve tout à fait dans son élément. Il faut un chef militaire, en effet, pour bien commenter des opérations de guerre. Sans doute le commentaire est parfois un peu long, un peu languissant, parce que l'écrivain, plus soucieux de l'exactitude que du charme, ne laisse tomber aucun détail. Il a raison à son point de vue : à la guerre tout se tient, il n'est pas un mouvement indifférent. Par ce même amour de l'exacte et complète vérité, le général Pajol est poussé à citer tout au long les documents, lettres et rapports, qui lui servent de guides pour la reconstitution de la chaîne des événements : il les incorpore à son récit. Peut-être eût-il plus habilement fait en les rejetant à la fin du volume comme pièces justificatives. Ces pièces du reste portent en elles-mêmes un intérêt puissant, surtout si l'on considère qu'elles émanent des grands chefs de l'armée et du gouvernement, le duc de Broglie, le maréchal de Contades, le duc de Castries, le maréchal de Belle-Isle, M. d'Armentières, etc., etc.

Le volume se termine avec l'affaire de Meissen, en décembre 1759, où le général prussien Diereck se rend à discrétion à Daun. Le roi Frédéric supporte cette infortune avec son courage accoutumé : des renforts lui arrivent de l'armée hanovrienne et de l'ar-

mée hessoise : il rassemble ainsi 80,000 hommes. Dresde, sous le canon de laquelle Daun victorieux s'est retranché, va devenir le premier objectif de la campagne suivante.

C'est là que reprendra le cinquième volume de cet ouvrage qui fait grand honneur à son auteur et intéresse vivement les amis de l'histoire, et surtout les officiers de notre armée.

P. Z.

BEAUX-ARTS

Les Œuvres et les Hommes. — Sensations d'art, par J. Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-8°. Paris, 1886. L. Frinzine et Cie.

Déjà les éditeurs de *Sensations d'art* ont fait paraître *les Critiques*, sixième volume de la première série : *les Œuvres et les Hommes*, dont les cinq premiers : *les Philosophes, les Historiens, les Poètes, les Romanciers, les Bas-Bleus*, publiés anciennement en in-18 et aujourd'hui épuisés, vont être également réimprimés en ce même format in-8°. Or la librairie n'accorde pas à tout venant les honneurs de l'in-8°. Sans vouloir fixer ni même ébaucher ici une physiologie des formats, nous constatons à titre de fait que les formats courants in-16 et in-18 n'accusent aucune prétention de durée au delà du temps nécessaire pour lire le livre : tel le volume acheté au moment de prendre un train et qu'on abandonne dans le filet du wagon.

L'in-8° au contraire pose la candidature d'un auteur à l'attention de l'avenir. Il est en effet le format de bibliothèque par excellence ; il prétend donc à être conservé, relu après qu'on l'aura lu, puis relié et transmis par héritage avec les autres biens de celui qui l'a acheté. La bibliothèque est en quelque sorte pour les écrivains ce que le musée du Luxembourg est pour les artistes vivants : le résultat d'une première sélection parmi les contemporains ; antichambre du Louvre pour les uns, pour les autres vestibule de la postérité, sauf ratification ultérieure. Cette sélection, c'est l'administration des beaux-arts qui l'accomplit entre les artistes ; entre les écrivains, c'est l'éditeur, par le choix du format.

Que la postérité accepte aveuglément les désignations du présent, cela paraît peu probable ; là aussi, on comptera plus d'appelés que d'élus. Par contre, de cette revision générale, si elle s'étend à l'effort tout entier du siècle littéraire, l'avenir à coup sûr dégagera quelques élus qui ne lui auront pas été signalés par l'arbitraire du goût actuel. Pour son honneur, il était temps que celui-ci songeât à tirer de la banalité de l'in-18 l'œuvre critique de M. J. Barbey d'Aurevilly, comme déjà il lui a soustrait son œuvre de fiction.

C'est que dans l'un, au même degré que dans l'autre, nous reconnaissons l'esprit créateur, la profonde analyse du détail, une pensée philosophique d'où procède la puissante unité de l'ensemble, l'accent d'une indomptable sincérité, l'ascendant irrésistible d'un jugement impérieux fondé sur une sensibilité extrême à toutes les émotions de l'art, autant que sur le savoir, et formulé dans une langue vibrante, sonore, semée de tours imprévus traduisant des sensations originales.

En son œuvre critique, M. Barbey d'Aurevilly « reste critique dans toute la consciencieuse beauté de ce mot. Il ne se vautre point dans la molle indulgence qui menace de dissoudre à cette heure les plus fermes esprits. Se souciant peu des amours-propres qui crient et même de la critique qui a crié contre la sienne, car la douce critique contemporaine, cette aimable créature, l'a bien trouvé un peu cruel, il a persisté à articuler distinctement, du plus grand calme, sans aucune jactance, mais avec le relief d'un style très animé et très pittoresque, ce qui lui semble la vérité. » L'éloge qui s'applique d'une façon si juste à l'œuvre critique de M. d'Aurevilly n'est pas de nous, il est tombé de la plume même de l'auteur de *Sensations d'art* à l'adresse de Théophile Silvestre, esprit parent du sien avec la sécheresse et l'âpreté du sol provençal en plus, et en moins la sève féconde du terroir normand. De cet éloge cependant, j'écarterais volontiers deux mots qui ne conviennent pas plus à la critique de l'un qu'à celle de l'autre. Il ne me paraît pas que l'une plus que l'autre soit marquée à l'empreinte d'un grand calme, exempte non plus de quelque jactance. Mais ce panache au chapeau leur sied si bien qu'on ne songe guère à leur reprocher une crânerie d'attitude quelque peu provocante.

Proudhon, Courbet, Th. Silvestre, Paul Delaroche, Géricault, Th. Rousseau, J.-F. Millet, Gavarni, Alonzo Cano, Frémiet, Z. Astruc, Mozart, Berlioz, Remenyi, le Salon de 1872, philosophes, historiens de l'art et artistes de tout art et de tout ordre, tels sont les sujets en somme peu nombreux que, au jour le jour du journalisme, en trente ans, M. Barbey d'Aurevilly a éclairés de la vive lumière de son esprit divinateur; car en ces matières d'art plastique et pittoresque, voire musical, il déclare superbement qu'il ne prétend à nulle connaissance technique, et le public en cela s'en rapporte à ses impressions. D'où ce titre très juste : *Sensations d'art*. Mais ces impressions sont celles d'une intelligence si raffinée, d'une âme si noblement désintéressée de ce qui n'est pas l'intérêt de l'art que, le trouvât-on parfois trop indulgent pour certaines insuffisances de forme masquées à ses yeux

par de hautes qualités de conception, on ne profite pas moins à le suivre dans les affirmations hardies de son esthétique féconde en suggestions généreuses.

Eugène Delacroix devant ses contemporains. Ses écrits, ses biographies, ses critiques, par MAURICE TOURNEUX. Un vol. in-8° de la « Bibliothèque internationale de l'Art », deuxième série. Paris, 1886. *Librairie de l'Art*. J. Rouam.

« En un temps où la peinture est devenue un métier — auquel ne manquent ni les « spécialistes », ni les concurrences plus ou moins déloyales — où, à vingt-cinq ans, un peintre a d'ordinaire réalisé ses trois souhaits : un hôtel dans le quartier Monceau, un riche mariage, la décoration, — en attendant l'oubli ou la banqueroute, — il y a un piquant et instructif contraste à suivre pas à pas, dans sa carrière, un simple homme de génie qui fut de l'Institut à cinquante-huit ans et qui ne posséda jamais qu'une maisonnette sur les bords de la Seine. » — J'emprunte ces quelques lignes à l'introduction que M. Maurice Tourneux a placée en tête de son très curieux et précieux livre *Eugène Delacroix devant ses contemporains.*

Cette introduction, où l'auteur prend la parole personnellement — car dans tout le reste de l'ouvrage il s'efface et laisse parler autrui, — ces XXVIII pages sont un excellent morceau d'histoire de la critique d'art, œuvre de lettré, — avec les plus amples informations, en cela œuvre d'érudit, — et avec un tact accompli, en ceci œuvre de galant homme. L'étude est intitulée *Eugène Delacroix et les critiques de son temps.* Parmi ces critiques, M. Tourneux retire deux ou trois figures de l'oubli où elles sont tombées malgré la réelle valeur de leur improvisation au jour le jour et leur vaillance à défendre l'art sain et vivant vaincu par le nombre dans le bon combat contre l'art académique.

Le corps même de l'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première l'auteur donne la bibliographie des *écrits* et des *lettres* publiés du *maître.* — Dans la seconde, intitulée *l'Homme et l'Artiste,* nous trouvons la bibliographie des livres et des articles consacrés en tout ou en partie à Delacroix et à l'étude de son talent. Elle n'occupe pas moins de 32 pages in-8° en petits caractères (du 8 et du 7). La troisième partie, qui se subdivise en onze chapitres, est réservée à la bibliographie des comptes rendus et études critiques des peintures et lithographies du grand artiste; elle a pour titre *les Œuvres* et remplit 115 pages. Un double appendice désigne *les Autographes* passés dans les ventes et les *Hommages* en vers et en prose à la gloire de Delacroix. Un index des noms clôt le volume.

Ce qui ajoute un prix infini à ce long travail, c'est que M. Maurice Tourneux — à qui l'on ne saurait en être trop reconnaissant — ne s'est pas borné à relever la minutieuse nomenclature bibliographique que nous venons d'énumérer; avec un goût parfait il a choisi dans la plupart des études citées et reproduit le passage essentiel, la phrase qui la résume, ce que — au temps déjà lointain, antérieur au reportage, où la critique était un art — nous appelions « le mot de l'article ». Il est superflu d'insister, on comprend aussitôt quel immense intérêt éveille cette exhumation d'opinions et de jugements disséminés dans un nombre infini de publications périodiques depuis 1822 et en grande majorité introuvables.

J'ai dit que M. Tourneux, passé l'introduction, s'effaçait derrière autrui; c'est à cette somme considérable d'extraits que je faisais allusion. Cependant l'attitude de l'auteur n'est point passive autant que l'on pourrait croire : il marque sa personnalité, affirme ses préférences, témoigne de ses indignations de la façon la plus énergique et pourtant sans un mot de son propre — on n'y peut mettre plus de mesure, n'est-ce pas ? — Et cela, par le choix seul des morceaux qu'il cite. Il est telle phrase, tel mot de critique ici, dont la simple reproduction, sans commentaire, équivaut à l'exposition de leur auteur au pilori.

Les Artistes célèbres : François Boucher, par M. ANDRÉ MICHEL ; — **Edelinck,** par M. le vicomte HENRI DELABORDE ; — **Decamps,** par M. CHARLES CLÉMENT : *Biographies, notices critiques et catalogues* publiés sous la direction de M. Eugène Müntz, par fascicules. Grand in-8° carré, illustrés de nombreuses gravures. Paris, 1886. *Librairie de l'Art*, J. Rouam.

Les trois biographies nouvellement parues que nous annonçons aujourd'hui nous forcent à confirmer l'éloge que nous avons fait déjà de la collection des *Artistes célèbres.* Ces trois études, en effet, — avec le *Donatello,* le *Rembrandt* et le *Prud'hon* — peuvent être considérées comme des types absolument supérieurs de cette publication sans précédent. Je ne parle pas des mérites du texte, car chacun des collaborateurs fait notoirement autorité dans l'ordre de sujets qui lui a été confié. Qui parlerait du graveur Édelinck en de meilleurs termes que M. Henri Delaborde, le conservateur honoraire du Cabinet des estampes? Et qui, de Decamps, mieux que M. Charles Clément dont, si nous ne nous trompons, l'article de début à *la Revue des Deux Mondes,* il y a quelque vingt-cinq ans, était une étude sur Decamps? Nous n'insisterons pas davantage à cet égard. Ce n'est pas dire néanmoins qu'à raison de la diversité des écoles esthétiques, on ne puisse parfois différer d'opinion avec tel ou tel critique, car, avec un très juste sentiment de ce que doit être une publication de cette sorte, M. Eugène Müntz, qui la dirige, a bien soin de ne demander la biographie d'un artiste qu'à un écrivain qui admirant, aimant cet artiste, saura le comprendre, par conséquent le faire comprendre, aimer et admirer. Il peut donc arriver que nos jugements s'écartent en quelque point de celui du biographe apologiste. Il ne saurait au contraire y avoir qu'une opinion au sujet du complément d'information fourni sur chaque artiste en ces fascicules par le choix et le procédé de l'illustration. Disons d'abord

que le format adopté, l'in-8° carré, se prête on ne peut mieux à recevoir en de belles marges toutes sortes de dispositions de gravures. Quant au choix et au procédé, ils consistent à reproduire en fac-similé, par la typo-photogravure, le plus grand nombre possible de dessins, de gravures originales, d'eaux-fortes, de lithographies de la main de l'artiste. Est-il rien de plus instructif que de pouvoir contrôler les jugements du critique par la vue des œuvres du maître; rien de plus précieux que de posséder des reproductions si parfaites de pièces parfois introuvables? Dans les biographies de *Rembrandt*, de *Prud'hon*, d'*Édelinck*, de *Decamps* (je ne puis parler du *Callot*, que je n'ai pas vu), le résultat est littéralement merveilleux.

E. C.

La Capitale de l'Art, par ALBERT WOLFF. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Capitale de l'Art, c'est de ce nom magnifique qu'Albert Wolff, le maître connaisseur, salue Paris, la ville par excellence des artistes, celle où ils viennent puiser un peu de ce qui les aidera à arriver au but rêvé, la gloire; celle où leur talent, leur succès seront confirmés en dernier ressort. Dans ce volume, qui ne parle que des maîtres, de ceux qui par l'émotion, la vérité, le désintéressement, la conscience, la lutte forcenée, sont arrivés, vivants ou morts, à poser sur leur tête l'auréole triomphante, Albert Wolff a donné non seulement le secret de leur talent, de leur génie, mais le secret de leur existence d'êtres supérieurs. Il les montre toujours sur la brèche, jamais découragés, ou, s'ils se découragent un moment, relevés de nouveau par le coup de fouet de la passion pour leur art, par l'abnégation de tout, par le sacrifice absolu de toute pensée, de toute préoccupation étrangères à leurs travaux. Ce ne sont pas des portraits dans l'acception étroite du mot, ni des études purement critiques, ce sont des analyses de l'homme et de l'œuvre étroitement unis, faisant corps pour ainsi dire, une vision de l'art peinte avec le caractère et les mœurs de l'individu. Il les prend dans leur milieu pour mieux les mettre à notre portée et nous les faire comprendre, si bien qu'il arrive à ce résultat merveilleux, de les baigner chacun dans l'atmosphère qui leur est propre. C'est un livre d'une profonde et communicative émotion, écrit par un passionné de l'art, par un admirateur sincère des maîtres, plus apte que tout autre à les comprendre et à les expliquer, car il a tracé ces vivantes images avec la foi la plus convaincue, en les prenant dans leur mouvement, dans leur âme et dans leur cœur.

G. T.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Notre France, par MICHELET. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 francs.

Ce livre, que publient aujourd'hui les éditeurs Marpon et Flammarion, est une splendide description géographique et pittoresque de chacune de ses provinces. Michelet, dans ce style merveilleux, imagé, vivant, rapide qui n'est qu'à lui, a qualifié ainsi son livre : « Un voyage immense, à tire d'aile, dans l'espace et dans le temps. » Dans *le temps*, car l'histoire non plus n'y est pas oubliée. — Ces individualités provinciales ont été mises en relief avec une telle vigueur qu'on les voit, au bout de tant de siècles, vivre, agir, s'agiter, combattre, tourbillonner dans la mêlée des intérêts et des passions qui les armèrent les unes contre les autres sans grâce ni merci. M[me] Michelet, en nous disant, dans sa préface, que ce volume contient une grande partie du *Journal de voyage*, encore inédit, que lui a légué son mari, ajoute : *Notre France* sera pour la jeunesse un livre d'*instruction* et de *patriotisme*. Il est impossible de mieux dire. On se tromperait, pourtant, si l'on croyait d'après cela que c'est seulement un livre d'écolier. Non, c'est le livre pour tous et que tous voudront lire. Quand c'est Michelet qui parle, quel est le Français de Guyenne, de Provence, de Languedoc, etc., qui ne serait curieux de savoir ce que le grand historien a dit de sa province?

Quant à celui qui voyage pour s'instruire ou même se distraire, il ne saurait avoir un meilleur compagnon de route qui lui apprenne, chemin faisant, plus de choses, en même temps que celle qui les vaut toutes : l'amour de la France, de la patrie.

De Paris aux Carpathes, par JOSEPH MONTET. Un vol. in-12, 148 pages. Hachette, éditeur. Paris, 1886.

L'an dernier, au mois d'août, une quarantaine de Français, romanciers, poètes, auteurs dramatiques et journalistes, ayant à leur tête M. de Lesseps, furent invités par les littérateurs magyars à visiter le pays de Hongrie. C'était une aimable réciprocité à l'accueil

chaleureux que leur avait fait à Paris la Société des gens de lettres. MM. Louis Ulbach, François Coppée, Abraham Dreyfus étaient les plus marquants parmi les voyageurs.

M. Joseph Montet, l'un des quarante invités, s'est fait l'historiographe de cette excursion triomphale et des fêtes prodiguées par l'hospitalité hongroise. Sa narration vive et colorée se lit avec agrément. On ne saurait dire qu'après ces cent quarante pages on connaît la Hongrie; mais on a envie de la connaître. L'auteur ne pouvait souhaiter un plus flatteur résultat.

PZ.

Souvenirs d'Espagne, par Évariste Bouchet. Un vol. in-18. Paris, 1886, A. Lemerre.

Alors que l'Italie n'a jamais, depuis l'antiquité, cessé d'être l'objet des curiosités éternellement renouvelées du monde occidental, alors que, depuis la Renaissance surtout, elle est devenue la commune patrie des artistes et, depuis l'invention des chemins de fer, la grande route banale du voyage de noces; l'Espagne, au contraire, si riche en œuvres d'art pourtant, comme en monuments et en beautés pittoresques, seule à posséder d'admirables restes de l'architecture arabe et qui, bien plus que l'Italie, conserve l'originalité de ses mœurs et de ses costumes, l'Espagne peu hospitalière, il est vrai, et réfractaire à se laisser pénétrer par l'étranger, est demeurée une contrée relativement peu connue.

Sous le titre modeste de *Souvenirs*, c'est un véritable « guide du voyageur et de l'artiste en Espagne » que vient de publier M. Évariste Bouchet. Il n'y manque réellement que des cartes et des plans, car on trouve à la fin du volume une liste alphabétique des peintres et des sculpteurs espagnols, avec l'indication de leurs œuvres, des endroits où elles sont visibles et renvois à l'intérieur du volume. Ce petit livre prendra sa place obligée désormais dans le sac de toute personne qui franchira les monts pyrénéens, sollicitée par l'attrait de l'inconnu romantique plutôt que par le lieu commun classique cher au Français qui créa le vaudeville.

E. C.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

L'Amour dans l'humanité. *Essai d'une ethnologie de l'amour*, par P. Mantegazza, professeur d'anthropologie et sénateur du royaume d'Italie. Traduit par Émilien Chesneau. Paris, F. Fetscherin et Chuit, 1886. Un vol. in-18.

L'amour physique est ici étudié dans ses manifestations les plus diverses, et chez tous les peuples de la terre. L'étendue du plan oblige en bien des endroits l'auteur à se contenter de consigner ses notes ethnologiques en courant. Tel qu'il est, le livre est curieux, et l'on y trouve une quantité de renseignements sur un sujet très complexe, au fond de laquelle gît la question de l'existence du genre humain. Ces renseignements sont, je n'en doute pas, tous très exacts; mais les limites où se renferme M. Mantegazza font qu'il ne dit que rarement d'où il les tient, et c'est fâcheux.

Ce livre, est-il besoin de le dire? est de ceux dont la mère ne permet pas la lecture à sa fille, et dont peu de mères se permettront la lecture à elles-mêmes. Non pas qu'il soit graveleux ou obscène; loin de là. Mais il traite son sujet avec une liberté toute scientifique, se servant partout du mot propre, quelque *improper* qu'il puisse paraître, et donnant les descriptions exactes, sans réticences et sans voiles. Je me trompe; les citations latines y sont assez fréquentes et ne sont pas rendues en langue vulgaire. Le traducteur a en outre conservé dans le texte original un certain nombre de documents italiens cités par l'auteur. Ils remplissent plusieurs pages du livre, et l'on ne comprend pas bien pourquoi, dans un travail qui a pour but de suppléer à l'ignorance de l'italien, tout ce qui est dans cette langue n'a pas été intégralement traduit. On le regrette d'autant plus, d'ailleurs, que le style du traducteur est naturel, élégant, et ne sent point l'effort.

B.-H. G.

La Philosophie de Stuart Mill, par Henri Lauret, professeur agrégé de philosophie, docteur ès lettres; Paris, Félix Alcan; 1886. — Prix : 6 francs.

Le travail est divisé en deux parties. Dans l'une, l'auteur expose la doctrine de Stuart Mill (quatre chapitres qui sont consacrés, le premier, à la *psychologie* du philosophe anglais, le deuxième, à sa *logique*, le troisième à sa *morale*, et le dernier est intitulé *le Positivisme idéaliste et la religion humanitaire*); dans l'autre partie, M. Lauret critique la doctrine présentée (et quatre chapitres encore qui répondent aux quatre premiers); il conclut dans un dernier chapitre et juge de haut Stuart Mill, philosophe, économiste et réformateur.

L'exposition est assurément complète. L'auteur regarde successivement à l'association des idées, à la conscience, à la mémoire, à la croyance, à l'extério-

rité et à l'étendue, à notre esprit et aux autres esprits, aux théories de l'entendement, de la raison et de la volonté; il ne s'arrête pas toutefois aux côtés originaux de la psychologie de Stuart Mill; ceux-ci et les autres sont considérés avec la même curiosité, curiosité qui ne va pas sans de certaines préventions. C'est trop peu d'une cinquantaine de pages pour résumer les systèmes de logique déductive et inductive. Les deux chapitres qui suivent laissent moins à désirer.

M. Lauret n'admet pas le phénoménisme de Stuart Mill ni aucun phénoménisme. « Stuart Mill, écrit-il, n'a pas retrouvé la croyance à la matière parce qu'il a méconnu l'activité de l'âme et qu'il s'est borné à l'observation des phénomènes. » Il ajoute : « La croyance à la matière, pourrait-on dire, est naturelle et générale, parce que l'activité, qui constitue le fond du moi et de la conscience, est naturellement et universellement en conflit avec d'autres forces. » Plus loin, M. Lauret accuse presque Stuart Mill d'inconséquence, parce que, visant la matière comme réalité *in se*, il admet la réalité de nos semblables : « Si la théorie de la relativité de la connaissance est vraie, nous ne pouvons sortir du moi pour affirmer la réalité des autres esprits et nous devons regarder les personnes, aussi bien que les choses inanimées, comme de purs états de conscience. » L'accusation d'inconséquence ne porte pas, et l'argumentation qui devrait légitimer le reproche, si l'on veut, est, jugera-t-on, seulement spécieuse.

Nous passons au chapitre VII : *Critique de la morale*. L'auteur n'attache pas assez d'importance à la téléologie de Stuart Mill, à sa considération, pourtant si intéressante, de la *qualité* des plaisirs. « Stuart Mill, par une étrange contradiction, pense en empirique et parle en idéaliste; il invoque l'expérience et il dit que nous aimons *la liberté, l'indépendance*, et que nous avons tous *sous une forme ou sous une autre le sentiment de la dignité*. Mais la dignité n'est pas assurément la valeur infinie de la personne, car ce philosophe n'admet pas le bien absolu. » Eh! sans doute la dignité dont il parle n'est pas cela tout à fait; est-ce à dire qu'il se contredit en en parlant? M. Lauret qui n'est pas associationniste, qui n'est pas déterministe, n'est pas non plus utilitaire, et il paraît vraiment faire reproche à Stuart Mill de n'être pas utilitaire à la façon de tant d'autres penseurs d'outre-Manche.

F. G.

L'Évolution et la vie, par Denis Cochin. Un vol. in-12. Paris, G. Masson, 1886.

Une image est gravée sur la couverture des volumes publiés par M. Herbert Spencer (édition anglaise) : d'un amas de cristaux aux arêtes aiguës, on voit se dégager la tige d'une plante; le long de la tige rampe une chenille, et, sur la fleur est posé un papillon; autour du dessin, cette légende : *A system of philosophy*. Unité de la loi, explication unique et générale de tous les phénomènes : ces mots résument et caractérisent le système. M. Cochin, dans le premier chapitre de son livre, en donne un rapide exposé : tous les phénomènes observables ne sont que des modes successifs et équivalents de l'incognoscible, des transformations de la force; la force, principe inconnu et indéfinissable, tantôt mouvement, tantôt chaleur, tantôt vie, peut devenir aussi sensation, émotion, volonté; la force échauffe les métaux et anime le génie des hommes; elle dilate les vapeurs et elle développe les sociétés; les âmes et les pierres, les sociétés et les astres obéissent aux mêmes lois : les lois de l'évolution. Quelque raillerie déjà, dans ce passage de l'exposé; M. Cochin insiste, il use de l'ironie et il dit : « Si les bergers du temps de Virgile entendaient des cris dans les montagnes, des rires dans les bois, des menaces dans les bruits de la mer et du vent, ils se trompaient sans doute. Mais, s'il faut en croire la théorie de l'évolution, ils se trompent aussi, les hommes qui parlent de l'instinct de leurs chiens ou du courage de leurs chevaux; ils se trompent encore, ceux qui croient à des plaisirs, à des peines, à des devoirs, à des volontés, à la tendresse de leurs amis. » Nous ne goûtons pas beaucoup cette façon de combattre des adversaires; on peut être évolutionniste et « croire », sans manquer à la logique, « à la tendresse de ses amis ».

Dans les autres chapitres, qui portent pour titres, les principaux : *les Contradictions, la Nouvelle Métaphysique, Mécanique et Chimie, la Matière organique, les Travaux de M. Pasteur, Espèces et variabilité, la Vie et la mort,* des critiques qui sont fondées et des objections qui ont leur valeur, mais la discussion n'a rien de bien subtil, rien de très ingénieux, et elle ne va pas au fond de la doctrine.

M. Cochin « ne saurait *se représenter* » — les mots : se représenter ne sont peut-être pas des plus justes, — « l'univers minéral, vivant et intellectuel comme une sorte de grand être animé par une force unique et produisant par les mêmes procédés et en vertu des mêmes lois, des cristaux, des plantes, des hommes, des sociétés ». Il ne peut comprendre l'évolution du monde minéral « sans la création d'une matière pondérable », ni l'évolution du monde vivant « sans la création d'un premier germe », ni l'évolution du monde moral « sans la création d'une âme intelligente ». Il croit à *trois* créations. Mais admet-il, en même temps, *trois* évolutions? une pour chacun des « trois mondes »? Il a deviné la question; il y répond : « Il nous semble possible de déduire, en chacun des mondes, la série des phénomènes qui forment son évolution particulière. Cette interprétation de la nature est certainement la plus conforme aux données de la science. »

Pourquoi l'auteur s'en est-il pris aussi souvent aux tendances d'esprit, à la méthode des positivistes? Il invoque *la science* ainsi qu'ils l'invoquent eux-mêmes; il est intellectualiste comme ils sont.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Société de Madrid, par le comte Paul Vasili. Un vol. in-8°. Paris, *Nouvelle Revue;* 1886. — Prix : 6 francs.

Le comte Paul Vasili, quel que soit son véritable nom, continue son tour d'Europe. En Espagne, comme ailleurs, ce diplomate, pour qui nulle cour ni nul peuple n'ont de secrets, passe en revue le roi, mort aujourd'hui, la reine, la famille royale, les courtisans et les intimes, le ministère, les libéraux, le carlisme, au sujet duquel il se fait envoyer une lettre par son collègue le prince de Valois, les républicains, la politique espagnole, l'armée et la marine, les ordres de chevalerie, la presse, la littérature, les peintres, la bourgeoisie, le peuple, le grand monde, le corps diplomatique et les taureaux. On cherche une conclusion, mais elle manque; à moins qu'elle ne soit dans l'introduction, car, avec les diplomates, chercher les choses où il est naturel qu'elles soient, c'est le plus sûr moyen de ne pas les trouver. Ces lignes de l'introduction paraissent, en effet, résumer sa pensée : « Étudiez bien ce fier et ardent pays, où naissent la plupart des grandes complications européennes. Indifférent à la politique, il est sans cesse agité par la politique; repoussant le progrès, il est sans cesse travaillé par le progrès; éloigné par sa configuration du grand concert européen, il va pour ainsi dire à sa rencontre. Pénétrée par l'esprit révolutionnaire, c'est l'Espagne peut-être qui décidera dans la grande bataille à livrer entre le Nord et les races latines. »

L'Année politique : 1885, avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives, par André Daniel. Douzième année. Un vol. in-18. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

M. Daniel poursuit la tâche laborieuse et utile qu'il a entreprise il y a douze ans. Son exposé des événements politiques de l'année, de la force respective et du jeu des partis est, comme à l'ordinaire, clair, sobre, suffisamment complet et impartial. Sans être désespérés, ses pronostics sur l'avenir sont loin d'être optimistes; depuis qu'il les a formulés, le cours des choses a heureusement montré qu'il poussait ses appréhensions trop loin.

Je ferais à cette publication excellente un reproche que je considère comme sérieux : le titre annonce bien un « index raisonné », mais cet index, pour raisonné qu'il soit, n'est pas d'une longueur raisonnable; bien des détails y manquent et les recherches ne sont pas aussi facilitées qu'elles devraient l'être.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Le cinquième numéro de la revue illustrée : *les Lettres et les Arts* a, pour le mois de mai, une allure jeune et printanière tout à fait décidée et charmante. Il débute par une aquarelle de Mme Lemaire, l'aquarelle même, car il serait impossible de distinguer le fac-similé de l'original; et cette aquarelle représente le *Mois de Marie* que chante Octave Lacroix. Après une nouvelle pleine des parfums de mer, signée par André Theuriet et illustrée de tableaux de Lansyer, viennent des vers de Paul Bourget, des vers qui montrent sous une face nouvelle le talent si apprécié de l'auteur de *Crime d'amour*. L'article de M. Tourneux sur *les Salons de peinture au* XVIIIe *siècle* met sous les yeux du lecteur la vie même, le bruit, la foule, avec les maîtres et leurs tableaux. James Darmesteter, le jeune maître à qui l'on doit de si remarquables travaux sur l'Inde, se révèle romancier dans une histoire intitulée : *Lucia Galvani,* que Maurice Leloir a précieusement illustrée. Le savant M. Dujardin-Beaumetz, de l'Académie de médecine, donne en un style net et précis l'histoire et l'état présent de *la Rage à Paris*. Un portrait de M. Pasteur, par M. Edelfelt, offre un intérêt particulier à cet article que tout le monde voudra lire. Après un *Ave Maria* de Bruckner, l'illustre musicien de Vienne, un charmant article de M. Du Bled sur les dernières œuvres du *Vicomte E.-M. de Vogué,* et un portrait de *Mlle Richard,* de l'Opéra, peint par M. Émile Lévy et écrit gracieusement par Mme Émile Lévy, vient *le Salon* avant la lettre, le Salon du lendemain tel que l'a vu Anatole France, et dans *le Salon* douze gravures d'après les douze tableaux qui y feront la sensation la plus vive. Au total, plus de quarante gravures inédites et un texte signé des maîtres les plus en renom.

Les Lettres et les Arts tiennent la promesse des premiers numéros.

L'*Édition nationale des Œuvres de Victor Hugo* vient de s'augmenter de deux nouveaux fascicules des *Contemplations*. Dans l'une de ces livraisons, il convient de remarquer une superbe eau-forte qui illustre *les Malheureux,* c'est une fort belle composition

d'Émile Lévy délicieusement gravée par Champollion. Si toutes les planches de l'édition nationale étaient à cette hauteur, nous n'eussions jamais eu que des éloges à adresser aux éditeurs; mais cette monumentale publication est bien inégale, et son ornementation décorative laisse trop souvent à désirer.

Il n'en est pas de même pour l'*Illustration des Œuvres complètes de Victor Hugo*, édition *ne varietur* entreprise par M. Hébert et confiée entièrement à un seul artiste, M. François Flameng. Ici l'unité de l'effort et du talent se montre sur toute la ligne; la quatrième série de dix eaux-fortes vient de paraître, et nous ne pouvons qu'admirer l'ingéniosité et la variété de composition de M. François Flameng, ainsi que l'absolue beauté de la gravure et la perfection du tirage. Toutes ces planches de Flameng père, de Massard, de Lefort, de Los Rios et de Mongin sont très habilement interprétées selon la nature du dessin, tour à tour blondes, fines et vaporeuses, et tour à tour vivement mordues et burinées. Ce sont là des eaux-fortes dignes des amateurs, et qui conviennent à souhait à la belle édition de Hugo (Hetzel-Quantin) dont le format gracieux et la sobriété de décoration typographique plaisent aux amis des grandes œuvres modernes.

La Maison Quantin poursuit, avec l'exactitude et la régularité auxquelles les souscripteurs de ses publications sont habitués, sa riche collection des « chefs-d'œuvre du roman contemporain ». Cette nouvelle bibliothèque, inaugurée avec grand succès par *Madame Bovary*, continuée brillamment par *Monsieur de Camors*, *le Père Goriot* et *Mauprat*, reçoit aujourd'hui un élan sans précédent, grâce à l'heureux choix de ce chef-d'œuvre littéraire incontesté : *Germinie Lacerteux*.

La nouvelle préface placée en tête de ce volume est entièrement *inédite :* elle est extraite du curieux journal intitulé par les auteurs : Journal des Goncourt (*Mémoires de la vie littéraire*). « Ces notes, dit M. Edmond de Goncourt, sont l'embryon documentaire sur lequel, deux ans après, mon frère et moi composions *Germinie Lacerteux*, étudiée et montrée par nous en service chez notre vieille cousine M[lle] de C..., dont nous écrivions une biographie véridique à la façon d'une biographie d'histoire moderne. »

L'illustration de ce volume présentait de grandes difficultés. Le talent si personnel des auteurs, leur amour si pénétrant de la modernité, leur réalisme épris de toutes les manifestations de l'être humain saisies sur le vif, rendaient la tâche bien épineuse pour qui s'était imposé la mission de donner à l'œuvre capitale des de Goncourt une expression artistique à la hauteur de sa valeur littéraire. C'est pourquoi l'éditeur s'est adressé à un dessinateur de grand talent, M. Jeanniot, qui a su se pénétrer si profondément du caractère de l'ouvrage que ses remarquables compositions ne font qu'un avec le texte et en paraissent l'expression graphique naturelle. M. Jeanniot a rendu avec une hardiesse et une habileté incomparables le type un peu dur de lignes, ridé et parcheminé, mais si plein de bienveillance, de la maîtresse de Germinie, de *Mademoiselle*. Il nous semble avoir aussi bien réussi celui de cette fille, l'héroïne du roman, avec sa physionomie de bon chien dévoué et la silhouette vicieuse de ce grand et long gamin parisien qui a nom Jupillon. Les cadres dans lesquels se meuvent ces personnages ne sont pas moins heureusement compris.

M. Muller, dans des eaux-fortes pleines de science et de goût, a su rendre admirablement les compositions sans rien altérer de leur brio et de leur originalité.

La librairie des Bibliophiles a entrepris la publication, en édition de luxe, dans le format in-18, des *Œuvres diverses de Paul de Molènes*, avec le concours de la veuve de l'auteur. C'était bien la meilleure manière d'honorer la mémoire de cet écrivain-soldat, dont la main sut aussi habilement manier la plume que bravement tenir l'épée, et qui, par le charme de son imagination et l'élégance de son style, s'est fait une place brillante dans la littérature de notre siècle.

Il vient de paraître, sous le titre d'*Aventures du temps passé*, le tome quatrième contenant *Briolan*, un roman d'aventures des plus attachants, et qui obtint, lors de son apparition, le plus grand succès. Le prix du volume est de 4 francs. Il y a aussi un tirage d'amateurs à 300 exemplaires, ornés d'une eau-forte d'Armand Dumarescq.



Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*]

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 avril.

Ouvrages présentés. — Soulice : *l'Intendant Foucault et la révocation en Béarn.* — Basset : *Notes de lexicographie berbère.* — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.* — Gratama : *les Monuments mégalithiques de la province de Dreuthe.* — Derembourg : *Mémoires de l'émir Ousâma.*

Séance du 23 avril.

Ouvrages présentés. — Pallu de Lessart : *les Gouverneurs des Maurétanies.* — Halévy : *Essai sur l'origine de l'écriture indienne et note sur l'origine de l'écriture perse.*

Lectures. — Mowat : Note sur une marque monétaire du temps de Constantin. — Schlumberger : Une nouvelle monnaie éthiopienne. — Castan : les Arènes de Vesontio et le square archéologique du canton nord de Besançon.

Séance du 30 avril.

Ouvrage présenté. — Desjardins : *Index historique de l'ouvrage intitulé : Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane.*

Communication. — Bapst : Observations sur la provenance de l'étain dans le monde ancien.

Séance du 7 mai.

Ouvrages présentés. — Haillant : *Flore populaire des Vosges.* — Jadart : *Dom Thierry Ruinart* (*1657-1709*), *notice suivie de documents.* — De Nadaillac : *L'époque glaciaire.* — Ch. Joret : *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur.*

Communication. — D'Hervey de Saint-Denis : Le bronze en Chine.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 avril.

Ouvrages présentés. — Dauten : *De la nature des choses; la vie éternelle et universelle.* — De Gabriac : *l'Église et l'État.*

Lectures. — G. du Puynode : L'impôt sur le revenu. — Boutmy : La révolution agraire au XVIII[e] siècle en Angleterre.

Séance du 1[er] mai.

Ouvrages présentés. — Denys Cochin : *L'évolution et la vie.* — Todaro della Gallia : Les droits de l'époux survivant.

Lecture. — D'Avenel : La marine et les colonies françaises sous Louis XIII.

Séance du 8 mai.

Ouvrage présenté. — De la Ménardière : *la Succession de frère à frère; souvenirs slaves dans la très ancienne coutume du Poitou.*

Lecture. — D'Avenel : La marine et les colonies françaises sous Louis XIII.

— Au cours d'une des dernières séances de l'Académie, M. Zeller a renouvelé une déclaration que « certaines vanités rendent de nouveau nécessaires »,

Sont seules *membres* de l'Institut de France, c'est-à-dire de l'une ou de plusieurs des cinq académies qui le composent, les personnes ayant le titre : 1° de membres ordinaires; 2° de membres associés étrangers. Les personnes qui ont le titre de *correspondants* n'appartiennent à aucune de ces catégories; elles ne sont pas membres de l'Institut; elles ne peuvent prendre cette qualité et se désigner comme *membres correspondants de l'Institut;* par conséquent, elles ne sauraient prétendre au privilège conféré par la loi aux membres de l'Institut, pour lesquels l'époque de la retraite est fixée à soixante-quinze ans au lieu de soixante-dix ans.

— L'Académie a décerné le prix Gegner, d'une valeur de 4,000 francs, à M. Magy, agrégé, pour l'ensemble de ses travaux ayant contribué au progrès de la science philosophique.

Congrès des sociétés savantes. — Le 27 avril dernier a eu lieu l'ouverture du congrès annuel des Sociétés savantes, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

M. Alexandre Bertrand, membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, présidait la séance d'ouverture.

Après la division en sections, il a présidé la section de géographie historique et descriptive, au lieu et place de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière.

Les autres sections ont été ainsi organisées :

M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, a présidé la section d'histoire et de philologie.

M. Chabouillet, la section d'archéologie.

M. Levasseur, membre de l'Institut, la section des sciences économiques et sociales.

M. Faye, membre de l'Institut, la section des sciences.

Nous nous bornerons à donner ici un compte rendu aussi succinct que possible des travaux des membres de la section d'histoire et de philologie; aussi bien les séances des autres comités doivent-elles, pensons-nous, être d'un intérêt moindre pour nos lecteurs.

Section d'histoire et de philologie.

Séance du 27 avril.

Président : M. L. Delisle; vice-présidents : MM. Duruy et Geffroy; secrétaire : M. Gazier.

Assesseurs : MM. Fierville, censeur du lycée de Versailles; Tranchau, président de la Société archéologique et historique de l'Orléanais; Guibert, de la Société historique et archéologique du Limousin; Chatel, vice-président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen; l'abbé Rance.

En réponse à la première question (Mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés aux États provinciaux), M. Benjamin Rivière, de la Société d'agriculture, des sciences et arts de Douai, donne lecture d'un mémoire intitulé : « Mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés de la ville de Douai aux États de la Flandre wallonne ou États de Lille. »

M. Le Héricher, de la Société d'archéologie, littérature, sciences et arts d'Avranches et de Mortain, lit un mémoire en réponse à la deuxième question (Les esclaves sur le rivage français de la Méditerranée au moyen âge).

M. Durieux, de la Société d'émulation de Cambrai, donne lecture d'un mémoire en réponse à la quatrième question (Origine et organisation des anciennes corporations d'arts et métiers).

M. Guibert fait une communication en réponse à la même question.

A propos de cette communication, M. Serré-Depoin, président de la Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin, donne quelques détails inédits sur l'organisation de la corporation des ménestriers ou joueurs d'instruments établie à Pontoise au XVIe siècle.

M. Roman entretient la section de la création, de la durée et des privilèges des foires dans la région des Alpes (réponse à la cinquième question).

M. Louis Guibert constate qu'en Limousin on ne trouve pas de très anciens documents concernant les foires et les marchés.

La communication de M. Guibert donne lieu à un échange d'observations entre MM. Fierville, Rance, Advielle, Borély et Rivière.

A propos de la sixième question (Anciens livres de raison et de comptes et journaux de famille), plusieurs membres de la section signalent l'existence d'un certain nombre de ces livres dans le Limousin, en Provence, à Arras, à Lyon.

Pour répondre à la septième question (Liturgies locales antérieures au XVIIe siècle), M. l'abbé Arbellot, de la Société historique et archéologique du Limousin, lit un travail sur les anciennes proses ou séquences des manuscrits de l'abbaye de Saint-Martial.

M. Veuclin, publiciste à Bernay (Eure), répond à la huitième question du programme (Origines et règlements des confréries et charités antérieures au XVIIe siècle) en donnant des indications sur l'antiquité de la réglementation de quelques confréries de charité des environs de Bernay, et notamment sur la confrérie de Saint-Aubin-le-Guichard, fondée en 1552 et transformée en 1649 en confrérie de la Rédemption des captifs.

Séance du 28 avril.

M. Gidel, proviseur du lycée Louis-le-Grand, lit une note dans laquelle il retrace l'histoire des livres et des programmes relatifs à l'enseignement du grec dans nos écoles depuis la fin du XVIe siècle jusque vers la fin du siècle suivant. Les grammaires qui régnèrent en ce temps-là furent celles de Clénard et de Mérigon, ouvrages vraiment informes si on les compare à ceux qui sont présentement entre les mains de nos écoliers.

A une question de M. F. Delaunay, M. Gidel répond qu'il n'a que du bien à dire de l'emploi du livre de Lancelot dans les classes et des résultats qu'il en

a retirés. M. Delaunay partage l'opinion de M. Gidel et exprime le regret qu'on ait enlevé ce livre des mains des élèves et des maîtres. M. Meyer estime, au contraire, qu'en le supprimant on a aboli un inutile instrument de torture. Il ne suffit pas de connaître le vocabulaire pour lire les auteurs; la syntaxe et la grammaire (c'est un fait attesté par l'expérience) sont autrement importantes à connaître. M. Gidel réplique que le *Jardin des racines grecques* n'a jamais eu la prétention de rendre superflue la connaissance de la grammaire et de la syntaxe, mais de faire disparaître l'intervention excessive du dictionnaire dans le travail de traduction.

M. l'abbé Morel communique un extrait d'un ouvrage qu'il prépare; cet extrait est relatif à l'origine des fêtes qui marquaient les distributions de prix dans les collèges et aux représentations théâtrales qui accompagnaient ces solennités. Les plus anciennes sur lesquelles l'auteur a recueilli des renseignements remontent au XVIe siècle; elles paraissent avoir été en honneur surtout chez les jésuites, mais il n'est pas certain que les jésuites en aient été les promoteurs.

M. Vingtrinier, de Lyon, communique une notice sur la famille de Villeroy, d'après un compte de tutelle manuscrit. A moins que les chiffres n'aient été falsifiés par un intendant infidèle, on y voit ce que pouvait coûter l'éducation d'un grand seigneur au commencement du XVIIIe siècle.

Il résulte des recherches de M. Paul Tannery que, dans les manuscrits grecs exécutés du XIIe au XIIIe siècle, on peut rencontrer quatre variétés de chiffres arabes, deux orientales et deux occidentales. Les chiffres sont d'ailleurs à peu près exclusivement placés sur des figures géométriques.

Dans un passage d'un écrit de René Louet, recteur de l'Université de Caen, en 1726, on lit cette invitation adressée aux poètes : « N'enverrez-vous pas vos vers à un palinod où les plus grands poètes, Pierre Corneille, entre autres, n'ont pas dédaigné de concourir? » P. Corneille a donc envoyé des vers au palinod de Caen. N'y aurait-il pas là une allusion à la pièce publiée par feu Édouard Fournier, sous le titre de *Corneille à la butte Saint-Roch*? Avant de répondre à cette question, il faudrait, au préalable, établir l'authenticité de cette pièce, qui est niée par M. Marty-Laveaux entre autres.

M. Fierville lit une note sur un voyage inédit et anonyme d'un janséniste en Flandre et en Hollande, en 1681. Cette relation est surtout piquante par de nombreuses anecdotes; on peut croire que les jésuites n'y sont pas épargnés.

M. Aug. Nicaise entretient le congrès de la découverte d'une petite statue de bronze, représentant Jupiter Sérapis, et qu'il croit être de l'époque gallo-romaine. Il mentionne également des bracelets et des colliers gaulois en argent, ainsi que de curieux vases trouvés dans différentes contrées du département de la Marne.

Une grande partie de la séance a été occupée par une discussion sur les caractères des diverses écoles d'architecture religieuse romane et sur les éléments constitutifs des monuments.

M. Anthyme Saint-Paul a cru pouvoir désigner comme écoles d'architecture romane, vers le XIIe siècle, les écoles bourguignonne, provençale, rhénane, poitevine, auvergnate, aquitaine, normande, périgourdine; mais il a démontré que la prétendue école clunisienne n'avait pas eu l'importance qu'on lui avait attribuée. Comme caractères de chacune de ces écoles, M. Saint-Paul signale la forme des voûtes, l'emplacement des clochers centraux, latéraux ou en façade et l'ornementation.

M. l'abbé Müller s'est particulièrement appliqué à l'étude de l'école romane de l'Ile-de-France, que M. Saint-Paul n'avait même pas considérée comme une école particulière. M. de Lasteyrie a apporté, avec une grande netteté, des arguments au profit de M. Saint-Paul contre l'école clunisienne, et de M. Müller pour l'école de l'Ile-de-France. Plusieurs membres ont parlé sur les positions diverses des cloches dans les églises romanes.

La séance s'est terminée par une étude de M. Saint-Paul sur l'architecture féodale.

M. Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, adresse une note dans laquelle il étudie les privilèges dont jouissait l'ancienne université de lois d'Orléans. Ces privileges étaient communs à presque toutes les universités du royaume. Le plus important consistait dans le droit de faire circuler et d'introduire dans les villes où siégeaient ces corps savants le vin, les blés et les denrées de toute nature récoltés par les universitaires sur leurs héritages. Professeurs et étudiants usaient largement de cette immunité; l'auteur montre l'étendue abusive qu'ils avaient su lui donner. Non contents d'y associer toute leur famille, ils vendaient tout ce qui excédait les besoins de leur consommation, faisant ainsi une concurrence ruineuse au commerce local, qui avait à supporter les taxes dont leurs produits étaient exempts.

Un grand nombre de monastères et d'ecclésiastiques profitaient de la même immunité à titre de suppôts de l'Université, et augmentaient ainsi, dans une large proportion, le préjudice infligé aux commerçants. L'altération des monnaies et la taxe des denrées, qui en était la conséquence, aggravaient encore cette situation. De là des mécontentements qui se traduisaient par des luttes quelquefois sanglantes entre les écoliers et les habitants.

M. Tracha, président de la Société archéologique de l'Orléanais, entretient le congrès des exercices publics donnés dans le collège d'Orléans, de 1750 à 1772, période durant laquelle des maîtres séculiers ont succédé aux jésuites. Ceux-ci composaient pour leurs élèves des tragédies et des comédies, surtout en latin, voire même des ballets en musique. Les successeurs des Pères, prohibant dès le début les représentations théâtrales, gardèrent seulement, comme moyen d'éducation, les exercices classiques. Deux Palmarès, celui de 1760 et celui de 1772, ont servi à l'auteur pour établir une curieuse comparaison entre les deux plans d'études, et signaler ce que les maitres nouveaux

avaient ajouté à celui des pères jésuites, et aussi les lacunes qui rendaient si incomplet le programme universitaire, à cause de l'insuffisance du grec et surtout de la langue française, de l'histoire, de la géographie et des sciences.

Séance du matin 29 avril.

M. Grellet-Balguerie, de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, fait une communication intitulée : *Histoire d'un important manuscrit d'origine française, racontée par lui-même.*

M. Tessier, professeur à la Faculté des lettres de Caen, fait une communication verbale relativement à la mort d'Étienne Marcel.

M. Philippe Berger fait une communication sur la signification historique des noms des patriarches.

M. Thomas, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, signale l'existence à Martres-Tolosanes du culte et de la légende de saint Vidian.

M. G. Baguenault de Puchesse, de la Société historique et archéologique de l'Orléanais, lit un mémoire intitulé : *Expédition des Allemands en France au mois d'octobre 1575 et la bataille de Dormans.*

M. l'abbé Rance expose les débuts de la librairie et de l'imprimerie à Arles.

M. Léopold Delisle fait observer à ce propos qu'il y a eu des ateliers typographiques en Provence dès le commencement du XVIe siècle.

Séance du soir.

La série des réponses aux questions du programme, ayant été épuisée à la séance d'aujourd'hui, est consacrée à la lecture des communications particulières faites par MM. les délégués.

La parole est à M. Joret, professeur à la Faculté d'Aix, pour une communication intitulée : *l'Intendant Basville et l'épiscopat du Languedoc* (1706-1716).

M. l'abbé Azais, de l'Académie de Nîmes, donne lecture d'une étude sur Saint-Martin-du-Froid (Hérault).

M. Gérard, du lycée de Saint-Brieuc, fait une communication sur le spectre de Banquo dans le *Macbeth* de Shakespeare.

M. Boucher de Molandon, de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, donne connaissance des documents nouveaux qui ont paru depuis l'an dernier relativement à Jeanne d'Arc, et qui seront employés dans le procès de béatification; le plus considérable est un morceau écrit à Rome, au moment même de la levée du siège d'Orléans, par un clerc qui achevait alors la rédaction d'une chronique universelle intitulée : *Breviarium historiale.* Ce texte, signalé par M. le comte Ugo Balsani, a été publié pour la première fois par M. Delisle, dans la bibliothèque de l'École des chartes.

M. Boutillier, de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, donne lecture d'une communication relative aux exercices dans le collège de Nevers avant la Révolution.

M. Maggiolo, recteur honoraire à Nancy, qui n'a pu se rendre au congrès, a envoyé des indications bibliographiques très précises et très abondantes sur les pièces de théâtre représentées au XVIe, au XVIIe et au XVIIIe siècle dans les collèges de Lorraine.

M. Godard-Faultrier, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, adresse communication d'une lettre inédite de l'amiral de Maillé-Brézé écrite vers 1643 et relative à un épisode de la carrière maritime de l'amiral.

M. Grellet-Balguerie communique un document historique inédit qu'il a extrait à Londres des « Rôles gascons ».

M. Aimé, du lycée de Carcassonne, donne lecture d'une étude littéraire sur les voyages de Regnard.

La séance est levée, et la session du congrès déclarée close en ce qui concerne la section d'histoire et de philologie.

La clôture du congrès général des Sociétés savantes a eu lieu, le samedi 1er mai, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. le ministre de l'instruction publique.

M. Alexandre Bertrand, président de la section de géographie, a ouvert la séance en souhaitant la bienvenue au ministre; un membre de la Société languedocienne, M. Monin, a ensuite exposé un projet tendant à exécuter, pour le centenaire de 1789, un tableau comparatif des progrès accomplis par la France depuis la Révolution.

M. Goblet a pris ensuite la parole. Il a déclaré qu'il adhérait au projet de M. Monin. Puis, partant de cet ordre d'idées, il a rappelé les réformes successivement réalisées sous son ministère depuis décembre 1885.

On a proclamé ensuite les distinctions accordées aux membres du congrès.

Est promu :

A la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur, M. Berthelot, sénateur, vice-président du conseil supérieur de l'instruction publique, membre de l'Institut, président de la section des sciences, professeur au Collège de France.

Sont nommés chevaliers :

MM. Fierville, membre de la Société havraise, censeur du lycée de Versailles ; Rames, membre de plusieurs sociétés savantes.

Sont nommés officiers de l'instruction publique :

MM. de Beaurepaire, correspondant de l'Institut, archiviste de la Seine-Inférieure; Charles Gide, membre de la Société de législation comparée; Jolibois, archiviste du Tarn; l'abbé Julien-Leferrière, ancien président de la commission des arts de la Charente-Inférieure; Locard, membre de la Société d'agriculture de Lyon; Arien Maquet, Max, Verly, Mireur, de Saint-Genis.

Sont nommés officiers d'académie :

MM. Bligny-Bondurand, membre de l'académie du Var; Ernest Rucaille, de la Société de Rouen;

Alexandre Chaumat; Alphonse Courtois, secrétaire perpétuel de la Société d'économie politique; Adrien Dollfus, directeur du journal *la Feuille des jeunes naturalistes;* le vicomte de Foucauld, Léon Germain, Hugues Krafft, le docteur Laval, Lecoq de Boisbaudran, Auguste de Marlarce, Martinet, Molinier, le capitaine Monteil, Daniel Murgue, le docteur Parent, le capitaine Place, le capitaine Trouillet.

Société de l'Histoire de France. — La Société de l'Histoire de France, fondée en 1834, a tenu le mois dernier sa séance annuelle à la Bibliothèque nationale, sous la présidence de M. Georges Picot, membre de l'Institut.

Après avoir rendu hommage à la mémoire des principaux membres de la Société morts pendant l'année, MM. Egger, Vuitry, le duc de Noailles, le général de Chabaud La Tour, Forneron et Armand Baschet, M. Georges Picot a parlé du rôle de l'érudition et des tendances de l'histoire en notre temps.

Après un rapport de M. de Boislile sur les travaux de la Société, l'assemblée a entendu M. le duc de Broglie, qui a lu un fragment du volume qu'il prépare. Ce morceau est intitulé : *le Retour et la mort de Mme de Châteauroux.*

ÉTRANGER

Angleterre. — *La Scottish History Society.* — Sur l'initiative de lord Roseberry, il s'est fondé tout récemment une Société historique écossaise, *Scottish History Society*, qui a pris pour tâche la publication de documents inédits pouvant servir à l'histoire civile, religieuse et locale de l'Ecosse, tels que mémoires et journaux, correspondances, documents paroissiaux, travaux généalogiques, etc.

Lord Roseberry a été nommé président, et M. Law secrétaire de la Société.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

ÉTRANGER

Angleterre. — *Le British Museum.* — L'administration du British Museum publie un nouveau catalogue très complet de tous les ouvrages européens et américains (romans et nouvelles exceptés) reçus par la bibliothèque du Musée depuis le 1er janvier 1880. — Le catalogue a été élaboré sous la direction de M. George Fortescue, « super intendant » des salles de lecture de la bibliothèque.

Autriche. — Le professeur Johan Huemer de Vienne a retrouvé dans la bibliothèque de la Cour un manuscrit du XIe siècle, le *Synodicus* du poète Warnerius de Bâle. — Le poème est écrit en latin, il sera publié intégralement dans le journal *Romanische Forschungen.*

Portugal. — *Le Polybiblion* nous apprend que dom Ferdinand de Portugal, récemment décédé, a laissé une bibliothèque curieuse se composant exclusivement de six mille livres et pamphlets saisis, dans les États de l'Europe depuis vingt-cinq ans.

États-Unis. — *La bibliothèque du Congrès à Washington.* — Les Chambres législatives ont adopté, le 8 avril dernier, le projet de loi relatif à la construction d'un édifice approprié aux besoins actuels de la bibliothèque du Congrès.

La bibliothèque sera construite sur les plans de l'architecte M. Smithmeyer, qui comportent la construction d'un grand bâtiment style Renaissance, mesurant 450 pieds de long sur 300 de profondeur et couvrant une superficie de 2,9 acres (117 ares). — Pour mettre l'édifice à l'épreuve du feu, on ne fera entrer autant que possible dans sa construction intérieure que du fer. — Un crédit d'un demi-million de dollars a été voté pour l'acquisition du terrain et une même somme pour les premiers travaux de construction.

La bibliothèque devra être entièrement achevée d'ici trois ans ; la dépense totale en est évaluée à 15 millions de francs.

— La Chambre législative de l'État de Pennsylvanie vient de promulguer une loi punissant d'une amende jusqu'à 5,000 francs et d'un emprisonnement jusqu'à trois mois, tout employé ou visiteur d'une bibliothèque publique qui aura mutilé ou endommagé un livre, un périodique ou une carte ou gravure appartenant à une bibliothèque publique.

Allemagne. — *Les plus anciens monuments de la langue française*, par Ed. Koschwitz, publication destinée aux cours universitaires ; tel est le titre d'un volume in-4°, avec fac-similé, que les éditeurs Henninger annoncent comme devant paraître prochainement.

— Une reproduction d'un des manuscrits les plus précieux de l'époque carlovingienne, le *Codex Aureus* de la bibliothèque municipale de Trèves, sera

publiée prochainement par les soins de la Société historique rhénane.

Italie. — D'après la *Lithographische Rundschau*, le pape Léon XIII écrirait ses mémoires. La maison Ch. et L. Webster, à New-York, qui a publié les mémoires du général Grant, éditerait ceux du souverain pontife. Toujours d'après les mêmes sources d'informations, le livre, qui serait illustré, ne paraîtrait que vers le milieu de l'année prochaine et des traductions en langues italienne, française, anglaise et allemande seraient mises en vente en même temps que l'édition américaine.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— La deuxième série des études et portraits littéraires de M. Jules Lemaître a paru à la librairie Lecène et Oudin. Il contient des études sur MM. Leconte de Lisle, de Heredia, Armand Silvestre, Anatole France, le Père Monsabré, Deschanel, Sarcey, Weiss, Alphonse Daudet et Ferdinand Fabre.

— La *Société archéologique et historique de l'Orléanais* vient de publier le tome XX de ses *Mémoires.* Parmi les articles contenus dans ce volume nous citerons les suivants qui nous ont paru présenter le plus d'intérêt : *les Débuts de l'imprimerie à Orléans,* par M. Louis Jarry; — *Restitution de la librairie d'Orléans ou salle des thèses,* par M. Eugène Bimbenet; — *Orléans; l'université et la typographie;* exposition organisée par la société en 1884.

— M. Lecestre, archiviste aux Archives nationales, a fait tirer à part un article qui a paru récemment dans la *Revue des questions historiques* sous ce titre : *les Tentatives d'évasion de Marie-Antoinette au Temple et à la Conciergerie.*

— M. Léon Dessalles, placé au rang des auteurs les plus estimés du Périgord par ses travaux de philologie et d'histoire locale, avait entrepris *l'Histoire complète du Périgord* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'auteur, mort en 1873, laissa l'ouvrage s'arrêtant aux guerres de religion.

M. Malleville, éditeur libournais, met en vente cette partie telle qu'elle a été écrite par Dessalles. La publication en a été faite par M. Escande, député, qui, dans un avant-propos, a donné une notice biographique et bibliographique sur l'auteur.

— M. Issaurat fait paraître chez Reinwald une *Histoire de la pédagogie.* Ce volume fait partie de la *Bibliothèque des sciences contemporaines* éditée par ce libraire.

— La librairie Fetscherin et Chuit vient de faire paraître le premier numéro d'un *Bulletin central de bibliographie française et étrangère.* Ce bulletin, mensuel, indique dans un ordre méthodique les principaux ouvrages parus en Europe et en Amérique sur chaque matière.

— La librairie Hachette commence la publication en livraisons d'une nouvelle édition de *l'Histoire des Grecs* de M. Duruy. Cet ouvrage, exécuté sur le plan de *l'Histoire des Romains,* formera trois volumes grand in-8° et sera illustré d'environ 2,000 gravures d'après l'antique et de 100 cartes ou plans.

— M. Léon Say vient de publier à la librairie Guillaumin : *les Solutions démocratiques de la question des impôts.* Cet ouvrage n'est autre que le résumé des conférences faites par l'auteur à l'École des sciences libres et politiques sur la question des impôts.

— La librairie académique Perrin met en vente les trois premiers volumes de *l'Histoire contemporaine d'Angleterre depuis l'avènement de la reine Victoria jusqu'aux élections générales de 1880.* L'ouvrage de Mac-Carthy a été traduit par M. Léopold Goirand.

— Dans son numéro du 1er février *la Réforme sociale* contenait un intéressant article de M. C. de Ribbe sur *les Livres de raison en Allemagne et les Tagebücher d'Albrecht Dürer.* Cet article a fait l'objet d'un tirage à part et forme aujourd'hui une brochure qu'on pourra se procurer à la libraire Levé.

— La quatrième livraison de la Paléographie des classiques latins publiée par M. Émile Chatelain à la librairie Hachette a paru dernièrement. Elle contient

quinze planches donnant des fac-similés des manuscrits de César, Salluste et Lucrèce.

— M. Paul Lacombe a fait tirer à part, à cent exemplaires destinés à ses amis, un intéressant article qu'il a publié récemment dans la *Revue de la Révolution* sous ce titre : *les Noms des rues de Paris sous la Révolution.*

— M. Ambroise Tardieu vient de faire paraître un *Guide complet illustré de l'Auvergne.* Cet ouvrage est illustré de plus de 200 gravures, vues, portraits et plans.

Ce livre est édité par son auteur qui demeure à Herment (Puy-de-Dôme).

— M. Chevalier, capitaine de vaisseau, a écrit une *Histoire de la marine française sous la première république.* Cet ouvrage, qui fait suite à *l'Histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine,* est publié par la maison Hachette.

ÉTRANGER

Angleterre. — *The paradise of Dante Alighieri,* edited with translation and notes. 1 vol. in-8°.

MM. Macmillan, de Londres, publient une traduction du poème de Dante accompagnée du texte original imprimé en regard. Les notes historiques et exégétiques sont dues à M. Arthur John Butler.

— *A tale of a lonely parish, by Marion Crawford.* 2 vol. in-16. Londres, Macmillan.

A tale of a lonely parish est le septième volume de nouvelles du romancier M. Marion Crawford. C'est en somme l'histoire des péripéties et des angoisses d'une pauvre dame dont le mari, condamné aux travaux forcés, s'est évadé en assommant son gardien et dont la subite apparition vient jeter l'émoi et la désolation dans un village du comté d'Essex, où tout le monde vivait tranquille et content.

On peut reprocher à l'auteur de s'arrêter trop complaisamment aux détails monotones et peu intéressants de la vie sociale dans un petit village anglais et de nous raconter trop par le menu les succès universitaires du jeune et savant John Short. Aussi bien l'arrivée inattendue du « convict », quelque désagréable qu'elle puisse être à sa femme, est-elle un vrai soulagement pour le lecteur. Elle vient rompre fort heureusement la monotonie d'un récit qui menaçait de tourner à l'ennuyeux : cette diversion, fort habilement amenée, y introduit la note dramatique qui faisait presque absolument défaut dans le premier volume du roman.

— *Salammbô,* traduit par M. French Saldon, paraît en traduction anglaise chez MM. Saxon.

Le *Paradiso* de Dante vient d'être traduit en vers grecs par Musurus pacha, ex-ambassadeur de Turquie à Londres, le même qui avait déjà antérieurement publié une introduction grecque d'une partie de *la Divine Comédie.*

Le domaine du Folk-Lore tend à s'agrandir de jour en jour et chaque mois nous apporte de nouveaux documents relatifs à l'histoire et aux usages des peuples peu connus de l'Asie et de l'Afrique. *Le Kaffir folk-lore* de M. G. Hall Fheol (Londres, Sonnenschein) est un recueil de contes et de traditions des peuplades qui habitent la partie est de la colonie du Cap. On trouvera dans ce volume force proverbes et expressions métaphoriques en usage chez les Cafres, ainsi qu'une vingtaine de contes populaires fort curieux. En guise d'introduction, l'auteur a résumé en quelques pages ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie de ces peuplades primitives.

— Depuis la prise de Mandalay par les Anglais, plusieurs nouveaux ouvrages sur la Birmanie ont fait leur apparition. En voici trois que nous signalons à l'attention des spécialistes :

Ancient proverbs and maxims from Burmese sources, or the literature of Burma, by James Gray (Trübner).

Burma as it was, as it is and as it will be, by J.-G. Scott. La Birmanie, son passé, son présent et son avenir (chez M. Redway).

Burma after the Conquest, viewed in its politica', social and commercial aspects from Mandalay, by Grattan Greary (Sampson Low).

Allemagne. — Le professeur Gneist, de Berlin, vient de faire paraître un nouveau travail sur le droit public en Angleterre, *l'Histoire du parlement anglais depuis ses origines jusqu'à nos jours.*

— M. Reusch de Bonn, qui fit paraître en 1884 un ouvrage sur la congrégation de l'index, vient de compléter son travail par un second volume dans lequel il envisage la censure ecclésiastique aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Italie. — *Le Codice atlantico,* manuscrit appartenant à la bibliothèque ambroisienne de Milan et attribué à Léonard de Vinci, va être publié par les soins de l'académie *dei Lincei,* pour le compte du ministère de l'instruction publique. Les dessins et esquisses du manuscrit sont pour la plupart des détails et motifs d'architecture et des épures de géométrie et de perspective.

— A l'occasion de l'inauguration du monument élevé à Pietro Metastasio, le professeur Camillo Antona-Traversi vient de publier la correspondance de Metastasio avec la princesse de Belmonte, le comte

Florio d'Udine ainsi que plusieurs lettres adressées à Grisi, Talsatelli et Anne De Amicis.

La maison Sansoni (Florence) vient d'éditer deux nouvelles contributions à la littérature du Dante :

Tommaso Casini : la *Vita nuova di Dante Alighieri*, con introduzione, commento e glossario; et *la Materia della Divina Commedia di Dante Alighieri dichiarata in sei tavole da Michelangelo Caetani.*

— *Strambotti e Sonetti dell' Altissimo*, per cura di Rodolfo Renier. Societa bibliofila Forinese, edizione di soli CCL exemplari in carta mano. XLVII-75 p. in-16.

La *Societa bibliophila* de Turin, qui s'est donné la tâche de publier en éditions de 250 exemplaires numérotés les ouvrages rares ou inédits du XVI[e] siècle, vient d'éditer un petit volume de *Strambotti et Sonetti* de *Cristoforo Fiorentino* surnommée l'*Altissimo*, poète improvisateur qui vivait au commencement du XVI[e] siècle.

La valeur intrinsèque des poésies de l'Altissimo n'est pas grande, mais elles ont un intérêt historique très réel pour la connaissance de la langue et de la littérature d'une époque trop peu étudiée jusqu'à ce jour. La préface, en 47 pages, de R. Renier, est un petit chef-d'œuvre d'érudition bibliographique. — Comme toutes les publications de la « Societa bibliofila », l'exécution typographique de l'ouvrage est irréprochable.

— Dernières publications :

Lettere edite ed inedite di Camillo Cavour, raccolte ed illustrate da L. Chiala, deputato al parlamento. Nuova serie, vol. I., 880 p. in-8°.

Henri Moris : *Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins pendant la guerre de la succession d'Autriche 1742-48*, d'après les documents inédits conservés aux archives du Breil. Un vol. in-8° avec 9 cartes typographiques. — Prix : 16 francs (Turin, Bocca frères).

— *Vita di Ugo Foscolo*, par F. Gilbert de Winckels. Vérone, Munster. 1 vol. in-16.

L'auteur de cette biographie et critique littéraire a consacré ce premier volume à l'enfance et à la jeunesse du poète italien. Il y étudie les débuts dans la carrière littéraire de celui que les Italiens considèrent non sans raison comme un des apôtres de la résurrection de l'Italie. L'ouvrage complet comportera deux volumes.

Espagne. — A. Borrego : *Historia de las cortes de España durante el siglo XIX*, a partir de la convocatoria de las generales y extraordinarias por lo junta central en 1810 hasta el advenimiento del rey Alphonso XII. Tome II, in-4°, 20 réaux.

Pays-Bas. — Parmi les ouvrages littéraires récemment parus ou en voie de publication nous devons signaler :

Honegh, C. : *Door Noorwegen Reisschetsen en indrukken*, vol. I[er], Haarlem, H.-D. Tjeenk Willink (*A travers la Norvège*).

Nievelt C. van : *Een alpenboek; Wandelingen in de Zwitsersche en Tiroler bergen.* Leiden, S.-C. van Doesburgh, in-8°.

— M. A. Ising a donné un nouveau *Recueil d'esquisses de la Haye* (Haagsche Schetsen W. p. van Stockum et fils) dans lequel il a rassemblé quelques études sur la vie sociale et l'histoire de l'habitation au XVII[e] siècle.

— M. Netscher a recueilli quelques jolies nouvelles dans un volume qui a pour titre : *Studies naar het naakt model.* La Haye, Mouton et C[o].

— La société « Elzevier », à Rotterdam, a commencé, il y a quelque temps, la publication de la deuxième édition de son *Encyclopédie moderne.* Nous avons entre les mains le dixième volume (il y en aura vingt). Cette encyclopédie est un livre indispensable à tous ceux qui ont besoin d'être bien et vite renseignés. La rédaction est confiée aux plus éminents savants des Pays-Bas.

M. van Riemsdyk, le savant archiviste, a mis dernièrement en vente, chez le libraire M. Nyhoff, une etude sur *les Origines et la composition actuelle des archives des états généraux des Pays-Bas.*

Suisse. — Un écrivain genevois, M. A. de Salis, vient de faire paraître à Heidelberg, en un volume in-8° de XII-128 pages, une étude sur la vie, le caractère et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— L'éditeur Calmann Lévy annonce qu'il donnera prochainement les tomes II et III des *Souvenirs* du feu duc de Broglie.

— M. E. Babelon doit publier une étude sur *le Cabinet des antiques* de la Bibliothèque nationale, illustrée de gravures, d'eaux-fortes et de chromolithographies.

— M. Paul Meyer doit faire paraître incessamment à la librairie Vieweg un ouvrage en deux volumes sur *la Légende d'Alexandre.* Le premier de ces volumes contiendra le texte et les glossaires, l'autre sera consacré à l'histoire de la légende.

— Le libraire Picard annonce la prochaine mise en vente du troisième tome de *l'Histoire générale de la Champagne et de la Brie*, par M. Poinsignon.

— *La Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* publiée par la Maison Quantin va s'enrichir d'un nouveau volume : *le Livre, impression et reliure,* par M. Bouchot, de la Bibliothèque nationale.

Viendra ensuite un ouvrage de M. Gonse : *l'Art japonais.*

ÉTRANGER

— Un grand éditeur de Londres va publier, dans une quinzaine de jours, un livre intitulé *His masterpiece* (Son chef-d'œuvre), qui n'est autre que la traduction en anglais de *l'Œuvre* de M. Émile Zola.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES
— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le premier livre imprimé à Grenoble. — *La Petite Revue dauphinoise* signale, dans son numéro 3, la vente récente, à Londres, d'un exemplaire (le quatrième connu) du premier livre imprimé à Grenoble. Il a pour titre : *les Décisions du Parlement de Grenoble recueillies par Guy Pape, édition latine, imprimée à Grenoble par Étienne Foret en 1490 ; un gros vol. in-4° en caractères gothiques.* Voici d'ailleurs, d'après M. Édouard Maignien (*l'Imprimerie, les imprimeurs et les libraires à Grenoble*, p. 3), la description de cet ouvrage :

« Volume en caractères gothiques, à longues lignes, 34 à la page, formant un petit in-folio de 400 feuillets non chiffrés ; les versos des derniers feuillets du texte et de la table des matières sont blancs.

« Signatures : a III-A-XIIII-aa-gg III. Plusieurs de ces signatures ne se composent que de trois feuillets et celle VII est signée fautivement VIII. La table des matières n'est pas signée.

« Le volume n'a ni titre ni faux titre. Sur le verso du premier feuillet, dont le recto est blanc, on trouve l'avertissement de l'auteur.

« Au bas du recto du dernier feuillet de l'ouvrage, on lit la suscription suivante :

Hoc opus decisionū excellentissimi parlamēti Dalph. fuit Gracianopoli, | per Stephanū Foreti Deo favente ante ecclesiam sancte Clare impressum, | et finitū die penultima mens' | aprilis Anno Dñi | m° CCCC.LXXXX°. I.D.V.

Les *Lettres de Mme de Sévigné.* — Un chroniqueur du journal *le XIXe Siècle* parlait l'autre jour à ses lecteurs de M. Capmas, professeur à l'École de droit de Dijon, qui découvrit un jour toute une série de lettres inédites de Mme de Sévigné.

Voici l'histoire de cette trouvaille, telle que nous la conte le chroniqueur :

« C'était un véritable connaisseur et un dénicheur de raretés que ce professeur de droit romain. C'est lui qui a fait l'une des trouvailles littéraires les plus intéressantes de ce dernier quart de siècle. Il avait

aperçu chez une brocanteuse de la rue Buffon, à Dijon, six volumes in-folio, copie manuscrite des *Lettres de Mme de Sévigné,* comme il en existe plusieurs qui se passaient de main en main de son temps. On demandait 60 francs de ces volumes achetés aux environs de Semur, et selon toute apparence sans intérêt particulier. Flairant là quelque trouvaille et se disant qu'il n'y avait pas grand'chose à perdre, — le nez de certains fureteurs a quelque chose de celui du chien qui évente la truffe, — notre amateur, avec un louis bien offert, deux mauvaises potiches et, dit-on, quelques vieilles paires de bottes, mit l'affaire dans le sac.

« A peine rentré chez lui, M. Capmas ouvre un des volumes, confronte avec l'édition toute récente alors et définitive de la maison Hachette, et quelle n'est pas sa stupéfaction d'apercevoir, non pas une variante insignifiante, mais tout un passage piquant inédit ! Il poursuit : c'est toute une lettre inconnue aux éditeurs. Bref, il retrouve soixante-dix lettres complètement inédites, cent cinquante fragments considérables absolument nouveaux et une innombrable quantité de variantes. Force fut à la maison Hachette de lui payer dix mille francs sa trouvaille, et de publier, en deux volumes in-8° de supplément à sa grande édition, la découverte et le savant travail de commentateur dont il l'avait accompagnée. Et voilà comment la collectiomanie, ornée d'un peu d'intelligence et de beaucoup de bonheur, peut amener à découvrir et à conserver aux gourmets littéraires quelques spirituelles pages de plus. »

Société française des amis de Rabelais. — La Société française des amis de Rabelais dont nous avons eu déjà occasion de parler nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur,

« Nous avons eu l'honneur de vous informer que le premier congrès rabelaisien s'ouvrira, à Chinon, le dimanche 13 juin, à deux heures précises, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, sous les auspices de la *Société française des amis de Rabelais,* à la tête de laquelle figure la députation d'Eure-et-Loir.

« Les séances de ce congrès seront publiques, et la parole sera donnée à tous ceux qui la demanderont.

« La presse de la capitale et de la province est expressément conviée à cette fête du génie et du bon sens.

« Après qu'il en aura été conféré, sous la direction du bureau provisoire, il sera procédé à l'élection des président, vice-présidents et secrétaires, dont les fonctions se prolongeront pendant une année.

« L'assemblée aura à délibérer d'une manière générale sur tout ce qui peut avoir rapport à Rabelais, et, particulièrement, sur les questions qui ont déjà été soumises à l'étude de ces *amis.*

« Bon nombre d'érudits ont promis d'avance des mémoires intéressants.

« Avant de lever la dernière séance, le président fera fixer, d'un commun accord, le lieu et la date de la réunion pour le prochain congrès.

« Les travaux littéraires et historiques étant terminés, un banquet fraternel et pantagruélique réunira tous ceux qui voudront bien y prendre part, et une excursion sera organisée pour visiter la Devinière, Seuillé, l'abbaye de Seuillé, la Roche-Clermand, le Moulin-du-Pont, le Gué-de-Vède, le camp de Bruslevieille et lieux immortalisés par le grand satirique.

« Un photographe accompagnera les visiteurs.

« Veuillez agréer, etc.

« Audiger, A. Fourès, Duboz. »

Voici le sommaire des mémoires déjà inscrits à l'ordre du jour du congrès :

MM. Dupont : Considérations générales ;
X : Rabelais et son œuvre ;
Audiger : La maison de Rabelais ;
Audiger : Rabelais à Fontenay-le-Comte ;
Dr Bremond : Rabelais à Montpellier ;
Dr Bremond : Rabelais à Lyon ;
Fourès : Rabelais à Castres, à Narbonne et à Toulouse ;
X : Les portraits de Rabelais ;
Audiger : De l'authenticité du Ve livre de Rabelais ;
Dr Bremond : Du véritable auteur de *Triumphe de très-haulte et puissante dame Vérolle.*
Dr Bremond : Du véritable auteur du *Moyen de parvenir ;*
Ch. Sicard : La pédagogie de Rabelais ;
Dr Bremond : Rabelais médecin ;
Audiger : Les héros de Rabelais ;
Dr Bremond : Les aphorismes d'Hippocrate publiés par Rabelais ;
Audiger : Le nom et les signatures de Rabelais ;
Audiger : Simple notice sur la Vède.

Journaux et journalistes. — Entre 1846 et 1847, la ligne de copie était payée 6 centimes à *la Silhouette,* au *Corsaire. Satan-Chien-Caillou* me rapporta de 23 à 25 francs. Notez que j'étais un des favorisés. Murger, Busquet, Viard, Vitu, Nicolle, Weill, aussi privilégiés, devaient fournir des montagnes de copie pour se faire une soixantaine de francs par mois. Le grand rêve était de glisser un article dans *le Charivari,* dont l'administration fastueuse payait 10 centimes la ligne.

De 1850 à 1855, le taux de la ligne était ordinairement de 15 centimes pour un journal sérieux. Dans les petits journaux, on continuait de travailler pour rien ou à peu près. Parfois on était réglé en nature. En 1854, un petit journaliste, que je pourrais nommer, reçut, pour deux ans de collaboration assidue, la somme de 10 francs, plus un tapis défraîchi, trois flacons de vinaigre, un paletot de caoutchouc double face et trois briquets à cigare, dont un argenté.

Toutes ces munificences provenaient d'annonces

faites par son directeur, qui était en même temps courtier de publicité. Les temps étaient durs.

Le journalisme ne fut vraiment lucratif que vers la fin du second Empire.

Vers 1865, un mouvement ascensionnel se prononça. *La Petite Presse*, feuille populaire, donnait 24,000 francs par an à son chroniqueur, Tony Révillon. *Le Petit Moniteur* en donna plus tard autant à Léo Lespès, avec un intérêt sur la vente. *Le Monde illustré* rétribuait à 40 centimes la ligne ses quatre courriéristes. *Le Figaro* payait royalement les siens ; M. de Villemessant ajoutait des gratifications assez fortes à l'occasion. Quant au prix de la ligne, il variait de 15 à 75 centimes; le reportage était à 30 centimes; le feuilleton allait de 15 à 30.

Au *Figaro* actuel, les plus gros appointements n'excèdent pas 18,000 francs; mais ils donnent droit à des parts de propriété rapportant de *trente-six mille à cent vingt mille francs*.

L'article de tête est généralement payé 200 francs, et par exception 500 francs. C'est le prix qui a été donné dernièrement à M. Zola.

Par ce qui précède, on voit d'ailleurs que le prix de l'article n'est rien en comparaison de la part d'intérêt.

On sait enfin que *la Revue des Deux Mondes*, après des débuts pénibles, a fini par servir à ses actionnaires un intérêt égal au capital versé. Cela stupéfiait le vieux baron de Rothschild, qui avait souscrit par charité, et qui répétait à chaque dividende :

« Pas possible !... c'est pas des gens de lettres. »

(Extrait des *Souvenirs*, de Lorédan Larcher, dans *le Monde illustré*.)

Les Souvenirs de Schaunard. — En annonçant dans notre dernière livraison le décès de M. Albert de Lassalle, nous avions dit que *les Mémoires de Schaunard* qui doivent paraître cette année étaient rédigés par cet écrivain, sous la dictée en quelque sorte de M. Schanne.

Cette information a été reproduite dans la presse; elle est inexacte, et M. Schanne a adressé à ce propos la lettre suivante au journal *le Figaro :*

« Monsieur le rédacteur,

« Quelques articles nécrologiques rapidement publiés après la mort de mon ami de Lassalle semblent lui donner la paternité des *Souvenirs de Schaunard*.

« Il est très vrai qu'il m'avait depuis longues années conseillé ce travail et ensuite qu'il m'a guidé, en homme du métier, dans la classification des chapitres. Mais à cela se borne sa collaboration.

« Je tiens d'autant plus à dire la vérité, qu'il se pourrait que mon livre intéressât peu la génération moderne, et, dans cette hypothèse, je ne voudrais pas charger sa mémoire d'écrivain distingué d'une œuvre qui serait au-dessous de sa réputation littéraire.

« Veuillez agréer, monsieur, mes salutations les plus empressées.

« A. Schanne. »

Les Souvenirs de M. des Houx. — Nous avons annoncé que M. des Houx, condamné par les congrégations de l'Index et du Saint-Office pour son livre : *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, s'était empressé d'adresser au Saint-Office sa soumission.

Voici le texte de la lettre écrite par M. des Houx au cardinal Monaco de la Valetta, évêque suburbicaire d'Albano, grand pénitencier de S. E., secrétaire de la Sacrée Congrégation de l'Inquisition romaine et universelle :

« Éminence révérendissime,

« L'Ém. cardinal-archevêque de Paris, suivant les instructions transmises par Votre Éminence, m'a appelé à l'archevêché, m'a signifié la décision de la Sacrée Congrégation de l'Index, relative à mon livre intitulé : *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, et m'a fait connaître les graves obligations que m'impose la Sacrée Congrégation du Saint-Office, sous peine de mesures plus sévères encore.

« C'est pourquoi les condamnations portées contre mon ouvrage par les congrégations de l'Index et du Saint-Office font loi absolue pour ma conscience, et j'adhère pleinement aux défenses qui me sont enjointes pour l'avenir.

« Donc, conformément aux ordres du Saint-Office :

« Je déplore le scandale que mon ouvrage a pu apporter aux âmes des fidèles et les dommages qu'elles ont pu recevoir; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour le réparer.

« Je prends l'engagement solennel, devant Dieu et devant le Saint-Siège, de ne publier à l'avenir aucun écrit qui puisse apporter aucune affliction au Souverain Pontife, aucune atteinte au respect dû à la hiérarchie sacrée, et causer le moindre scandale dans la communauté de mes frères catholiques.

« En outre, je demande humblement pardon à Dieu des fautes que les Pères de la Sacrée Congrégation du Saint-Office ont souverainement décidé que j'avais commises, et au Souverain Pontife, notre Saint-Père le Pape Léon XIII, des déplaisirs que mes écrits ont pu lui apporter.

« Je veux que la présente déclaration devienne désormais la loi de ma vie.

« Je supplie Votre Éminence de présenter cette lettre au Saint-Père comme un faible et imparfait témoignage de ma bonne volonté, comme un gage suffisant de mes résolutions pour l'avenir, et d'implorer pour moi, de sa souveraine mansuétude, la bénédiction apostolique.

« En ces sentiments, j'ai l'honneur de me dire,

« De Votre Éminence révérendissime, etc. »

Le Vatican-Chronique, une correspondance qui se publie à Rome, ne croit pas au repentir du coupable :

« Nous apprenons de bonne source que M. des Houx, tout en feignant la plus grande soumission au

Decretum et le plus profond repentir, publiera sous peu le deuxième volume de ses *Souvenirs*.

Les Mémoires des contemporains. — M. de Talleyrand-Périgord ; le maréchal de Mac-Mahon ; M. Haussmann. — Le maréchal de Mac-Mahon écrit en ce moment ses mémoires. Ils ne sont pas destinés à la publicité. M. de Mac-Mahon se propose simplement de laisser à sa famille les principaux souvenirs historiques de sa vie.

— *Les Mémoires* du maréchal de Mac-Mahon nous remettent en l'esprit ceux de Talleyrand-Périgord qui, d'après la dernière volonté exprimée par ce diplomate, devaient être publiés trente ans après sa mort.

« La publication des *Mémoires* de Talleyrand-Périgord devait, en effet, se faire en 1868; mais, en 1866, Napoléon III, ayant désiré savoir ce qu'ils contenaient, demanda communication du manuscrit. Il constata alors que, sur divers points, *les Mémoires* du prince de Bénévent étaient en contradiction flagrante avec *le Mémorial de Sainte-Hélène*, ce qui le contraria vivement. Il fit appeler à Paris le baron Charles de Talleyrand, petit-fils du prince, et le pria d'intervenir auprès de la famille de Valençay, héritière des *Mémoires*, pour obtenir un ajournement de la publication.

« D'un commun accord, cette publication fut reculée de trente ans.

« Il nous faudra donc attendre l'année 1896 pour connaître les appréciations de Talleyrand-Périgord sur les événements auxquels il a été mêlé. »

M. Zola, plagiaire. — On avait accusé M. Émile Zola d'avoir emprunté au *Chef-d'Œuvre inconnu*, de Balzac, le sujet de son dernier roman, *l'Œuvre*.

Un rédacteur du *Voltaire* est allé demander au romancier dans quelle mesure la nouvelle de Balzac avait pu lui servir :

« J'avais bien oublié cette nouvelle, a répondu M. Zola, et je vais la relire. Quant à reconnaître qu'avant chaque roman je prends par-ci par-là une certaine somme de renseignements destinés à être le fond, les matériaux du roman, je n'en fais nulle difficulté. Je tiens du reste à avoir un plan très détaillé et solidement établi.

« Ce que je ne prends pas ailleurs, c'est l'affabulation du roman, et c'est l'important au point de vue littéraire.

« Pour *l'Assommoir*, je me suis servi du *Sublime*, de Denis Poulot.

« Mais quoi, il n'a mis là que des notes, des observations de détail.

« Pour *Germinal*, on m'a reproché de m'être servi du *Grisou*, de M. Maurice Talmeyr. J'avais lu son roman, mais, certes, il est inadmissible d'établir une analogie sérieuse entre les deux livres; ce n'est pas discutable. Pour *Germinal*, je me suis servi bien davantage des études de M. de Laveleye, dont personne ne s'est avisé de parler, et qui, d'ailleurs, ne m'ont fourni que des notes, que des détails.

« Pour mon prochain roman, je veux parler des paysans. Eh bien, je me suis fait envoyer par mon éditeur un certain nombre de livres... vous pouvez en prendre les titres si vous voulez... Voici un livre de M. Baudrillart sur les populations agricoles de la France, voici même de petits livres d'enseignement primaire, *les Veillées au village*... Je vais lire tout cela, j'y prendrai des notes, des faits; mais pourra-t-on conclure de là contre l'originalité de mon futur roman ?

Un projet de bibliothèque de la Révolution française. — Dans deux lettres adressées au ministre du commerce et de l'industrie, M. Ch.-L. Chassin présente, à l'occasion de l'Exposition de 1889, le plan d'un pavillon musée de la Révolution de 1789, qui deviendrait le point de départ de l'institution permanente d'un *Musée et d'une Bibliothèque de la Révolution française* remettant en lumière les œuvres oubliées ou méconnues de cette grande époque et offrant aux générations futures le complément essentiel de la véritable éducation patriotique et républicaine.

M. Chassin estime qu'il importe de frapper vivement l'imagination populaire, de provoquer un enthousiasme fécond, de rouvrir, au moyen de manifestations aussi paisibles que grandioses, suscitées en dehors, au-dessus de toute secte, de tout parti, le large courant de liberté, d'égalité et de fraternité lancé par le serment du Jeu de Paume.

Il propose de placer ce musée sur l'emplacement des Tuileries.

Voici le plan d'après lequel seraient établis ce musée et cette bibliothèque :

Musée de la Révolution.

Emprunter aux musées nationaux de Paris, de Versailles et des départements, aux galeries particulières de la France et de l'étranger, les tableaux, statues, médailles, etc., relatifs aux événements et aux hommes de la Révolution française.

Rechercher et réunir les objets commémoratifs de toute sorte recueillis dans les dépôts publics et chez les particuliers.

Faire une collection aussi complète que possible des gravures et images représentant les scènes révolutionnaires; des portraits des membres des Assemblées nationales et des personnages civils et militaires importants, avec autographes et notices.

Exposer les costumes, les équipements, les armements des gardes nationales de 1789 et des armées de la Révolution, etc.

Bibliothèque et archives.

Emprunter pour l'année 1889 entière aux bibliothèques parisiennes, départementales, étrangères, pu-

bliques et privées, le plus possible de livres et brochures sur la Révolution.

Rassembler les documents inédits dispersés.

Préparer l'inventaire et le catalogue des livres et documents en toutes langues sur la Révolution française.

Provoquer la publication méthodique des pièces manuscrites avec le concours de l'État.

Encourager la propagation des petits ouvrages et des images populaires, etc.

Société des auteurs et compositeurs dramatiques. — La Société des auteurs et compositeurs dramatiques a tenu le mois dernier son assemblée générale annuelle, sous la présidence de M. Victorien Sardou.

La séance a commencé par la lecture du rapport de M. Abraham Dreyfus sur les travaux de la commission pendant l'exercice 1885-1886.

M. Dreyfus a d'abord rendu compte à ses confrères de la situation financière de la Société, situation bien meilleure qu'on ne s'y attendait. Il a constaté qu'en dépit de la crise commerciale les recettes des théâtres avaient augmenté, et les droits d'auteur aussi par conséquent.

Ces droits se totalisaient l'année dernière par 2,941,606 fr.; ils s'élèvent, cette année, à 2,963,323 fr., soit en plus 21,716 fr.

Le rapporteur a abordé ensuite certaines questions d'ordre intérieur et notamment la grosse affaire des pièces composées par les fils de directeurs et jouées sur les scènes paternelles « au détriment d'auteurs moins bien apparentés ».

Il y avait là un abus fâcheux, a dit M. Dreyfus, et il importait d'autant plus d'y porter remède, que « le mal prenait un caractère épidémique ».

Après la nécrologie des membres décédés depuis la dernière assemblée générale, — liste qui s'ouvre par le grand nom de Victor Hugo et qui est close par notre malheureux confrère Ernest Dubreuil, M. Dreyfus a proclamé les admissions nouvelles. Il y en a eu cinq : celles de MM. Olivier Métra, Auguste Dorchain, Émile Zola, Albin Valabrègue et Ernest Renan.

« L'illustre auteur de *la Vie de Jésus* ne s'attendait certainement pas à faire partie un jour de la Société des auteurs dramatiques, et nous devons avouer que nous-mêmes nous n'avions jamais espéré l'avoir pour confrère. Mais l'hommage qu'il a rendu à Victor Hugo sur la scène du Théâtre-Français nous permettait de le considérer comme un des nôtres, et nous avons saisi avec empressement cette occasion de nous adjoindre un écrivain qui nous apporte l'éclat de sa haute renommée. »

Puis M. Dreyfus a exprimé les regrets causés à la commission par le départ d'un de ses vice-présidents, M. Jules Claretie, démissionnaire par suite de sa nomination au poste d'administrateur général de la Comédie française

Il a terminé en annonçant que la commission, interprète des sentiments de toute la Société, avait souscrit pour la fondation de l'institut Pasteur.

Ce rapport, mis aux voix, a été adopté à l'unanimité.

Après quoi, on a procédé à l'élection de six commissaires, en remplacement de M. Adolphe Belot, Jules Claretie, Edmond Gondinet, Georges Ohnet, Victorien Sardou et Léo Delibes, membres sortants, non rééligibles.

Ont été nommés :

MM. Camille Doucet, par	95 voix.
Ludovic Halévy	94
Émile de Najac	83
Jules Barbier	82
Jules Massenet	82
Philippe Gille	78

La Société littéraire : la Pomme. — La Société littéraire artistique *la Pomme*, fondée entre Bretons et Normands, — et dont le président est, cette année, M. de Marcère, sénateur, — vient d'arrêter le programme du concours de 1886, qui aura lieu, à Flers, vers le mois d'août prochain.

Voici la liste des sujets à traiter :

Poésie. — Le vieux château de Domfront. — Bisson, enseigne de vaisseau. — Le Trou normand (sonnet ou chanson).

Prose. — Olivier Basselin (poète chansonnier). — Rioust de Villaudren et sa défense de l'Arguenon à la tête de cent volontaires de Matignon (épisode de la bataille de Saint-Gast).

ÉTRANGER

Allemagne. — *Une Société de lithographes.* — On vient de fonder à Nuremberg, une des villes allemandes les plus importantes pour les arts graphiques, une Société de lithographes, sous le nom *Lithographia,* qui a pour but d'agir en stimulant et en instruisant les membres par l'achat d'œuvres, de livres et de spécimens de tous les procédés de reproduction graphique, afin de former des lithographes pour un travail indépendant. Cette Société compte déjà une soixantaine de membres.

Belgique.

Loi belge sur le droit d'auteur.

Léopold II, roi des Belges,
A tous présents et à venir, salut;

Les Chambres ont adopté et nous sanctionnons ce qui suit :

SECTION I. — *Du droit d'auteur en général.*

Article premier. — L'auteur d'une œuvre littéraire ou artistique a seul le droit de la reproduire ou d'en autoriser la reproduction, de quelque manière et sous quelque forme que ce soit.

Art. 2. — Ce droit se prolonge pendant cinquante ans après le décès de l'auteur, au profit de ses héritiers ou ayants droit.

Art. 3. — Le droit d'auteur est mobilier, cessible et transmissible, en tout ou en partie, conformément aux règles du code civil.

Art. 4. — Les propriétaires d'un ouvrage posthume jouissent du droit d'auteur pendant cinquante ans à partir du jour où il est publié, représenté, exécuté ou exposé.

Un arrêté royal déterminera la manière dont sera constatée la date à partir de laquelle le terme de cinquante ans prendra cours.

Art. 5. — Lorsque l'œuvre est le produit d'une collaboration, le droit d'auteur existe au profit de tous les ayants droit jusque cinquante ans après la mort du survivant des collaborateurs.

Art. 6. — Lorsque le droit d'auteur est indivis, l'exercice de ce droit est réglé par les conventions. A défaut de conventions, aucun des copropriétaires ne peut l'exercer isolément, sauf aux tribunaux à prononcer en cas de désaccord.

Toutefois, chacun des propriétaires reste libre de poursuivre, en son nom et sans l'intervention des autres, l'atteinte qui sera portée au droit d'auteur et de réclamer des dommages-intérêts pour sa part.

Les tribunaux pourront toujours subordonner l'autorisation de publier l'œuvre à telles mesures qu'ils jugeront utile de prescrire; ils pourront décider, à la demande du copropriétaire opposant, que celui-ci ne participera ni aux frais ni aux bénéfices de la publication ou que le nom du collaborateur ne figurera pas sur l'œuvre.

Art. 7. — L'éditeur d'un ouvrage anonyme ou pseudonyme est réputé, à l'égard des tiers, en être l'auteur.

Dès que celui-ci se fait connaître, il reprend l'exercice de son droit.

Art. 8. — Le cessionnaire du droit d'auteur, ou de l'objet qui matérialise une œuvre de littérature, de musique ou des arts du dessin, ne peut modifier l'œuvre, pour la vendre ou l'exploiter, ni exposer publiquement l'œuvre modifiée, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause.

Art. 9. — Sont toujours insaisissables les œuvres littéraires ou musicales, tant qu'elles sont inédites, et, du vivant de l'auteur, les autres œuvres d'art, tant qu'elles ne sont pas prêtes pour la vente ou la publication.

SECTION II. — *Du droit d'auteur sur les œuvres littéraires.*

Art. 10. — Le droit d'auteur s'applique non seulement aux écrits de tout genre, mais aux leçons, sermons, conférences, discours, ou à toute autre manifestation orale de la pensée.

Toutefois, les discours prononcés dans les assemblées délibérantes, dans les audiences publiques des tribunaux, ou dans les réunions politiques, peuvent être librement publiés; mais à l'auteur seul appartient le droit de les tirer à part.

Art. 11. — Les actes officiels de l'autorité ne donnent pas lieu au droit d'auteur.

Toutes autres publications faites par l'État ou les administrations publiques donnent lieu au droit d'auteur, soit au profit de l'État ou de ces administrations pendant une durée de cinquante ans, à partir de leur date, soit au profit de l'auteur, s'il ne l'a pas aliéné en faveur de l'État ou de ces administrations.

Un arrêté royal déterminera la manière dont sera constatée la date de la publication.

Art. 12. — Le droit de l'auteur sur une œuvre littéraire comprend le droit exclusif d'en faire ou d'en autoriser la traduction.

Art. 13. — Le droit de l'auteur n'exclut pas le droit de faire des citations lorsqu'elles ont lieu dans un but de critique, de polémique ou d'enseignement.

Art. 14. — Tout journal peut reproduire un article publié dans un autre journal, à la condition d'en indiquer la source, à moins que cet article ne porte la mention spéciale que la reproduction en est interdite.

Art. 15. — Le droit de représentation d'une œuvre littéraire est réglé conformément aux dispositions relatives aux œuvres musicales.

SECTION III. — *Du droit d'auteur sur les œuvres musicales.*

Art. 16. — Aucune œuvre musicale ne peut être publiquement exécutée ou représentée, en tout ou en partie, sans le consentement de l'auteur.

Art. 17. — Le droit d'auteur sur les compositions musicales comprend le droit exclusif de faire des arrangements sur des motifs de l'œuvre originale.

Art. 18. — Lorsqu'il s'agit d'ouvrages qui se composent de paroles ou de livrets et de musique, le compositeur et l'auteur ne pourront traiter de leur œuvre avec un collaborateur nouveau. Néanmoins, ils auront le droit de l'exploiter isolément par des publications, des traductions ou des exécutions publiques.

SECTION IV. — *Du droit d'auteur sur les œuvres plastiques.*

Art. 19. — La cession d'un objet d'art n'entraîne pas cession du droit de reproduction au profit de l'acquéreur.

Art. 20. — Ni l'auteur ni le propriétaire d'un portrait n'ont le droit de le reproduire ou de l'exposer publiquement sans l'assentiment de la personne représentée ou celui de ses ayants droit, pendant vingt ans à partir de son décès.

Moyennant ledit assentiment, le propriétaire a le

droit de reproduction, sans toutefois que la copie puisse porter l'indication d'un nom d'auteur.

Art. 21. — L'œuvre d'art reproduite par des procédés industriels ou appliquée à l'industrie reste néanmoins soumise aux dispositions de la présente loi.

SECTION V. — *De la contrefaçon et de sa répression.*

Art. 22. — Toute atteinte méchante ou frauduleuse portée au droit de l'auteur constitue le délit de contrefaçon.

Ceux qui, avec connaissance, vendent, exposent en vente, tiennent dans leurs magasins pour être vendus, ou introduisent sur le territoire belge dans un but commercial les objets contrefaits, sont coupables du même délit.

Art. 23. — Les délits prévus à l'article précédent seront punis d'une amende de 26 francs à 2,000 francs.

La confiscation des ouvrages ou objets contrefaits, de même que celle des planches, moules ou matrices et autres ustensiles ayant directement servi à commettre ces délits, sera prononcée contre les condamnés.

Art. 24. — En cas d'exécution ou de représentation faite en fraude des droits de l'auteur, les recettes pourront être saisies par la police judiciaire comme objets provenant du délit, et seront allouées au réclamant, à valoir sur les réparations lui revenant; mais seulement en proportion de la part que son œuvre aura eue dans la représentation ou l'exécution.

Art. 25. — L'application méchante ou frauduleuse sur un objet d'art, un ouvrage de littérature ou de musique, du nom d'un auteur, ou de tout signe distinctif adopté par lui pour désigner son œuvre, sera punie d'un emprisonnement de trois mois à deux ans, et d'une amende de 100 francs à 2,000 francs, ou de l'une de ces peines seulement.

La confiscation des objets contrefaits sera prononcée dans tous les cas.

Ceux qui, avec connaissance, vendent, exposent en vente, tiennent dans leurs magasins ou introduisent sur le territoire belge, pour être vendus, les objets désignés dans le paragraphe premier, seront punis des mêmes peines.

Art. 26. — Les infractions à la présente loi, sauf celles prévues par l'article 25, ne peuvent être poursuivies que sur la plainte de la personne qui se prétend lésée.

Art. 27. — S'il existe des circonstances atténuantes, les peines d'emprisonnement et d'amende comminées par la présente loi pourront être réduites conformément à l'article 85 du code pénal.

Art. 28. — La disposition suivante est ajoutée au n° 23 de l'article 1er de la loi du 15 mars 1874 sur les extraditions : « ... Ainsi que pour le délit prévu par l'article 25 de la loi sur le droit d'auteur. »

SECTION VI. — *Action civile résultant du droit d'auteur.*

Art. 29. — Les titulaires du droit d'auteur pourront, avec l'autorisation du président du tribunal de première instance du lieu de la contrefaçon, obtenue sur requête, faire procéder par un ou plusieurs experts, que désignera ce magistrat, à la description des objets prétendus contrefaits ou des faits de la contrefaçon et des ustensiles qui ont directement servi à les accomplir.

Le président pourra par la même ordonnance faire défense aux détenteurs des objets contrefaits de s'en dessaisir, permettre de constituer gardien ou même de mettre les objets sous scellés. Cette ordonnance sera signifiée par un huissier à ce commis.

S'il s'agit de faits qui donnent lieu à recette, le président pourra autoriser la saisie conservatoire des deniers par un huissier qu'il commettra.

Art. 30. — La requête contiendra élection de domicile dans les communes où doit avoir lieu la description.

Les experts prêteront serment entre les mains du président avant de commencer leurs opérations.

Art. 31. — Le président pourra imposer au requérant l'obligation de consigner un cautionnement. Dans ce cas, l'ordonnance ne sera délivrée que sur la preuve de la consignation faite. Le cautionnement sera toujours imposé à l'étranger.

Art. 32. — Les parties pourront être présentes à la description, si elles y sont spécialement autorisées par le président.

Art. 33. — Si les portes sont fermées ou si l'ouverture en est refusée, il est opéré conformément à l'article 587 du code de procédure civil.

Art. 34. — Copie du procès-verbal de description sera envoyée par les experts sous pli recommandé, dans le plus bref délai, au saisi et au saisissant.

Art. 35. — Si dans la huitaine de la date de cet envoi, constatée par le timbre de la poste, ou de la saisie conservatoire des recettes, il n'y a pas eu assignation devant le tribunal dans le ressort duquel la description a été faite, l'ordonnance cessera de plein droit ses effets et le détenteur des objets décrits ou des deniers saisis pourra réclamer la remise de l'original du procès-verbal, avec défense au requérant de faire usage de son contexte et de le rendre public, le tout sans préjudice des dommages-intérêts.

Art. 36. — La juridiction consulaire ne connaît point des actions dérivant de la présente loi.

La cause sera jugée comme affaire sommaire et urgente.

Art. 37. — Les recettes et les objets confisqués pourront être alloués à la partie civile à compte ou à concurrence du préjudice souffert.

Section VII. — *Droit des étrangers.*

Art. 38. — Les étrangers jouissent en Belgique des droits garantis par la présente loi sans que la durée de ceux-ci puisse, en ce qui les concerne, excéder la durée fixée par la loi belge. Toutefois, s'ils viennent à expirer plus tôt dans leur pays, ils cesseront au même moment en Belgique.

Section VIII. — *Disposition transitoire.*

Art. 39. — Il n'est porté aucune atteinte aux contrats sur la matière légalement formés sous l'empire des lois antérieures. Les auteurs ou leurs héritiers dont les droits exclusifs, résultant de ces lois, ne seront pas épuisés au moment de la publication de la présente loi, seront pour l'avenir régis par celle-ci. Si, avant cette publication, ils ont cédé la totalité de leurs droits, ceux-ci resteront soumis aux lois en vigueur au moment de la cession.

Section IX. — *Abrogation de la législation existante.*

Art. 40. — Sont abrogées toutes dispositions antérieures relatives au droit d'auteur réglé par la présente loi.

Promulguons la présente loi, ordonnons qu'elle soit revêtue du sceau de l'État et publiée par la voie du *Moniteur*.

Donné à Bruxelles, le 22 mars 1886.

Léopold.

Par le roi :

Le Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics,

Chevalier de Moreau.

Vu et scellé du sceau de l'État :

Le Ministre de la justice,

J. Devolder.

Russie. — *Livres mis à l'index.* — La censure russe a mis à l'index les ouvrages français suivants, parus en 1885 :

Combes de Lestrade : *L'Empire russe en 1885*. Paris, Dreyfous. — *La Crise morale en Russie*. Paris, Gervais. — A. des Nouhes : *La Russie depuis un siècle*. Paris, Dentu. — P. Kropotkin : *Paroles d'un révolté*. Paris, Marpon et Flammarion. — *Les Russes peints par eux-mêmes*. Würtzbourg, Kressner.— A. de Saint-Brice : *Iwan ou la retraite de Russie*. Limoges, Ardant. — S. Stepniak : *La Russie sous les tsars*. Paris, Giraud. — S. Stepniak: *La Russie souterraine*. Paris, J. Lévy.

Norvège. — *Découverte d'un livre ancien.* — Pendant la restauration d'une vieille église en bois à Hopperstadt, on a découvert une relique norvégienne très intéressante. On a trouvé dans une niche fermée un livre consistant en six tablettes en bois recouvertes de cire, soigneusement enfermées dans une caisse en bois et recouverte de cuir. Chaque tablette est munie d'un rebord qui empêche qu'elles collent ensemble quand le livre est fermé ; cette précaution a beaucoup contribué à leur conservation parfaite.

Le contenu de ce livre consiste principalement en dessins finement exécutés et représentant des scènes de la vie villageoise. A la fin se trouve la nomenclature, en latin, de différentes espèces d'animaux avec une traduction en vieux norvégien. D'après cette liste, on croit que la plus grande partie du livre date de la fin du XIIIe siècle, mais il y a des indications qui démontrent que ce livre est de date plus ancienne. Les tablettes sont fixées ensemble par derrière, et la couverture est sculptée et incrustée de petites pièces variées en bois de couleurs diverses. Le livre a été placé dans le musée d'antiquités à l'Université de Christiania, et on a l'intention de le publier sous peu en fac-similé.

Danemark. — *Production de la librairie dans ce pays.* — D'après les *Aarsberetninger og Meddelelser fra det Store Kgl. Bibliothek*, la production de la librairie au Danemark se chiffre pour l'année 1885 à 1,913 volumes, 891 brochures et 243 périodiques et journaux. — 178 ouvrages ont été traduits de langues étrangères, savoir : 31 de l'anglais, 31 de l'allemand, 22 du français, 13 du suédois et 10 d'autres langues. — Le nombre de libraires-éditeurs du royaume s'élève à 220.

La production littéraire de l'année se répartit comme suit: topographie du Danemark, 785 livres et brochures; statistique danoise, 516; littérature, 307; théologie, 197; technologie, 136; histoire et mémoires, 122; médecine, 102, etc.

États-Unis. — *L'écrivain Billings, ses droits d'auteur.* — L'Américain Jos. Billings, décédé dernièrement, fut un écrivain heureux. Un seul journal de New-York lui donnait cent dollars par semaine pour une demi-colonne de copie. Son *Farmer's Almanac* lui rapporta en dix ans un bénéfice de 60,000 dollars.

L'électricité appliquée à l'industrie du livre. — Lors d'une exposition récente faite par l'Association de bienfaisance des ouvriers du Massachusets, une maison d'imprimerie de Boston a imprimé, plié, broché et relié un ouvrage sur l'électricité à l'aide d'un mécanisme mis en mouvement par un moteur électrique.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Le *Journal des Débats* a perdu, au mois d'avril dernier, un de ses principaux rédacteurs : M. Gabriel Charmes. Voici la liste des œuvres de cet écrivain qui s'était beaucoup occupé des questions orientales et maritimes : *Cinq mois au Caire et dans la basse Égypte* (1880); — *l'Avenir de la Turquie; le Panislamisme* (1882); — *la Tunisie et la Tripolitaine* (1883); *Voyage en Palestine; impressions et souvenirs* (1884); *les Stations d'hiver de la Méditerranée* (1885); — *les Torpilleurs autonomes et l'avenir de la marine* (1885); — *Politique extérieure et coloniale* (1885); — *la Réforme de la marine* (1886).

La Revue des Deux Mondes et *la Revue politique et littéraire* comptaient M. Charmes parmi leurs collaborateurs.

— On annonce la mort de l'abbé Jules Corblet, directeur de *la Revue de l'Art chrétien,* décédé à Versailles. Né à Roye, le 16 juin 1819, il a appartenu longtemps au clergé d'Amiens. Archéologue et érudit des plus distingués, on lui doit de nombreux ouvrages, notamment : *l'Art chrétien au moyen âge, le Glossaire du patois picard ancien et moderne; Manuel d'archéologie nationale,* et un ouvrage considérable : *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, etc.

Chanoine honoraire, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la Société des antiquaires de France et d'un grand nombre de Sociétés savantes, correspondant de l'Institut, il avait su se faire de nombreux amis dans des milieux bien divers. Au moment où la mort est venue le surprendre, il mettait la dernière main à un grand ouvrage liturgique sur *les Sacrements*.

— Le journaliste Ernest Dubreuil, qui, à la suite d'une attaque d'aliénation mentale, avait dû être conduit à la Ville-Évrard, est mort dans cet hospice, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Il comptait de nombreux amis au théâtre et dans la presse. Il collabora à *l'Étoile belge* et au *Petit National* pendant dix ou douze ans. Son pseudonyme était Pierre du Croisy.

Comme auteur dramatique, il fit représenter à l'ancien Lyrique un ouvrage en un acte, *la Tête enchantée,* dont la partition fut écrite par M. Palliart, un musicien lyonnais ; *le Roi des mines,* trois actes, musique de M. Cherouvrier. Il y a quelques années, il donna successivement, aux Folies-Dramatiques, les livrets de *la Belle Bourbonnaise* et de *Clair de lune,* musique de Cœdès, qui, lui-même, mourut chez le docteur Blanche, et le livret de *François les Bas-Bleus*.

Il eut aussi pour collaborateurs Henri Chabrillat, Henri Bocage, Eugène Humbert, Firmin Bernicat et André Messager.

— Le docteur Legrand du Saulle, médecin aliéniste, chef de service à la Salpêtrière, est mort subitement le mois dernier.

Henri Legrand du Saulle était né à Dijon en 1830. Il commença ses études médicales à Dijon et fut successivement interne des asiles de Dijon, Rouen et Charenton. Dès 1854, il collabora à la *Gazette des hôpitaux,* où il publia presque toutes les leçons cliniques du professeur Trousseau. Il rédigea ensuite *les Annales médico-psychologiques* et fut élu président de la Société de médecine pratique.

Nommé médecin à l'hospice de Bicêtre en 1867, il passa dans ces dernières années à la Salpêtrière.

On doit à M. Legrand du Saulle un grand nombre d'ouvrages médicaux ayant tous trait à la médecine légale; citons, entre autres, *le Délire des persécutions,* ouvrage curieux qui lui fut inspiré par les événements de la Commune de 1871, et son *Traité de médecine légale,* en collaboration avec son gendre, M. Georges Berryer, avocat à la Cour d'appel, et Gabriel Pouchet, professeur à l'Ecole de médecine.

M. Legrand du Saulle était officier de la Légion d'honneur.

— M. Anatole Le Guillois, un des excentriques du journalisme, vient de mourir à Paris.

En temps d'élection, ou dans les moments d'effervescence publique, il couvrait les murs de placards fantaisistes, d'un goût discutable, mais parfois d'une amusante bouffonnerie.

Le Guillois a fondé de nombreux journaux qu'il qualifiait d'humoristiques, notamment *l'Auvergnat, le Hanneton, le Moniteur des Toqués* et *le Journal des Abrutis*.

— Les journaux de Toulouse nous annoncent la mort dans cette ville, au mois de février, de M. le chanoine Lézat, qui avait écrit une excellente *Histoire de la Prédication en France*.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Edmond Michel, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'académie, membre non résident du comité des beaux-arts des départements, président de la Société historique et archéologique du Gâtinais, membre correspondant de la Société des antiquaires de France, etc., décédé, le 6 avril, à l'âge de cinquante-six ans.

M. Edmond Michel avait une grande affection pour son pays natal, le Gâtinais, et il lui a consacré une étude historique très approfondie. Cet ouvrage, publié à Lyon en 1877 et 1878, a pour titre : *Monuments religieux, civils et militaires du Gâtinais*, départements du Loiret et de Seine-et-Marne, depuis le XIe jusqu'au XVIIe siècle.

Comme complément aux *Monuments du Gâtinais*, M. Edmond Michel travaillait, dans ces dernières années, à un ouvrage illustré qui devait être publié à Orléans : *le Loing archéologique, historique et pittoresque.*

— On annonce la mort de Mme Stevens, qui écrivait dans plusieurs journaux sous le pseudonyme de Jeanne Thilda.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Julian Schmidt, critique littéraire, vient de mourir, à Berlin, à l'âge de soixante-huit ans.

Après avoir débuté dans l'enseignement comme professeur des langues classiques, il fonda en 1840 avec le romancier Gustav Freytag, le journal hebdomadaire *die Grenzboten*. Vers 1861, M. Schmidt abandonna la rédaction du journal qu'il avait fondé pour se consacrer à ses travaux de critique littéraire, tout en continuant à collaborer à l'*Allgemeine Preussische Zeitung*.

Ses ouvrages les plus importants sont une histoire de la littérature française depuis la Révolution et une histoire de la littérature allemande depuis Lessing.

— M. le baron de Kœhne, archéologue et numismate russe, est mort à Wurtzbourg au mois de février.

Son principal ouvrage a pour titre : *Notice sur les sceaux et les armoiries de la Russie.* M. de Kœhne était d'origine allemande et s'était fixé en Russie dès l'âge de vingt-cinq ans.

Angleterre. — M. Sampson Low, chef de la maison d'éditeurs de Fleet street, le Nestor des libraires de Londres, est mort récemment à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

M. Sampson Low était un bibliographe distingué; pendant quarante-six ans, de 1837 à 1883, il dirigea le *Publisher's Circular*, l'organe de la corporation des éditeurs de Londres.

Le premier numéro du *Publisher's Circular* parut le 2 octobre 1837; il comprenait, en dehors de quatorze pages d'annonces, un index systématique, en deux pages, des publications annoncées.

En 1839, M. Low fit paraître le premier *Annual Catalogue*, ou Index systématique des livres parus de 1837 à 1838. Ces catalogues annuels lui servirent à leur tour à élaborer le grand travail bibliographique connu sous le nom de *British Catalogue* (1853) qui donnait tous les livres parus de 1837 à 1852, et l'*English Catalogue* de 1864 qui poussait ce travail jusqu'en 1863.

— Le *Polybiblion* annonce le décès de Mg^{r} Richard Chenevix-Trench, archevêque de Dublin, littérateur et philologue, auteur de glossaires et autres travaux de linguistique.

— On annonce la mort de Sir Thomas Taylor qui fut l'ami et le disciple de Wordsworth et de Southey, et dont la longue carrière littéraire ne remplit pas moins de quarante-cinq années.

Comme poète dramatique, Sir Thomas Taylor dut sa célébrité à sa tragédie : *Philip van Artevelde*, qu'il fit paraître vers 1834. Ses autres poèmes dramatiques, *Edwin the fair*, *the Virgin widow* et *St Clement's Eve*, n'égalèrent jamais son chef-d'œuvre et n'ajoutèrent rien à sa réputation.

Parmi ses écrits en prose, il faut citer *the Statesman* (1836), *Notes from Life*, deux essais très appréciées sur Wordsworth et l'autobiographie parue il y a deux ans.

— Les bibliothèques publiques de Manchester ont été vivement éprouvées par la mort de Sir Thomas Baker, depuis 1865 président du *Free libraries committee*.

C'est à son initiative qu'est due la création d'une salle de lecture spécialement destinée aux jeunes gens, ainsi que l'accès au public des salles de lecture les dimanches après-midi.

Sir Thomas Baker avait publié, en 1864, un ouvrage intitulé : *Memorials of Chetham's Tenement at Crumpsall*, et, quelques années plus tard, les *Memorials of a dissenting Chapel.*

— Un écrivain de talent, M. Edmond Ollier, est mort le 19 avril dernier. M. Ollier avait publié une édition annotée des essais de Hunt et de Charles Lamb, avec notices critiques et bibliographiques, et collaboré successivement à un grand nombre de journaux et de revues, *Ainsworth's Magazine*, *All year round*, *Leader*, *London Review*, *Daily News*, *Athenæum*, etc.

En 1870, il fit paraître sa *Doré Gallery*, bientôt suivie d'un *Essay on Sacred art* et de *Our British portrait painters* (1874). En dernier lieu, M. E. Ollier

a dirigé la publication d'ouvrages populaires, parus en livraisons mensuelles, tels que *l'Histoire des guerres franco-allemande et russo-turque* et une *Histoire universelle* en quatre volumes.

Italie. — M. Arrighoni, bibliophile et érudit italien, est décédé au commencement de cette année.

— L'Italie vient de perdre un de ses folk-loristes les plus distingués, M. Victor Imbriani. Il est mort à Naples où il était né en 1840. Il laisse de nombreux ouvrages de critique littéraire et d'érudition.

— M. Gaetano Chierici, fondateur du *Bulletin de palethnologie italienne*, est mort à Reggio au commencement de cette année.

Belgique. — Nous trouvons dans les journaux belges l'annonce du décès de M. Melsens qui s'était fait connaître par de nombreux travaux sur la chimie et les sciences naturelles.

Hollande. — Dernièrement, a eu lieu l'enterrement, au cimetière Montparnasse, d'un écrivain hollandais distingué, M. Conrad Busken Huet, décédé à Paris.

M. Busken Huet, descendant d'une famille de réfugiés français, a été successivement pasteur protestant, journaliste en Hollande, puis directeur d'un journal libéral modéré à Batavia. Rentré en Europe en 1878, il débuta dans les lettres par un ouvrage sur *Paris et ses environs*, et, à partir de ce moment, envoya au *Gids* et à d'autres revues hollandaises des articles sur la littérature française moderne qui furent fort remarqués, et le firent appeler dans son pays le « Sainte-Beuve hollandais ». Il les a réunis sous le titre de *Fantaisies et Critiques littéraires*, et leur a adjoint d'autres études sur des sujets très divers. M. Busken Huet laisse également quelques romans et nouvelles, et un ouvrage, *le Pays de Rembrandt*, où il analyse le rôle de la Hollande dans la civilisation moderne.

— La littérature néerlandaise vient de faire une grande perte dans la personne de Mme Anne-Louise-Gertrude Bosboom-Toussaint.

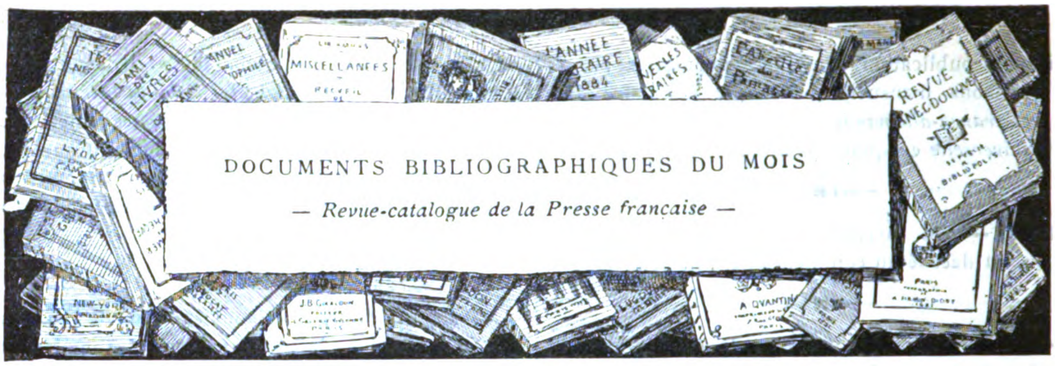
Elle débuta dans la carrière des lettres, en 1837, avec une nouvelle, *Almagro*, qui eut du succès et qui fut suivie du *Comte de Devonshire* (Graaf van Devonshire, 1839), et des *Anglais à Rome* (de Engelschen in Rome). Elle publia ensuite *Het huis Lauernesse* (1840), roman emprunté à l'histoire et aux mœurs de la Réforme. Le livre eut un succès prodigieux et fut traduit dans presque toutes les langues en Europe. Elle obtint aussi un grand succès avec une sorte de trilogie sur la vie et les aventures du comte de Leicester *(Lycester in Nederland)*. Une de ses dernières nouvelles, *Majoor Frans* (1875), fut également très appréciée.

En 1845, sa ville natale lui conféra, par décision spéciale, les droits civiques. En 1851, elle épousa à Alkmaar le peintre Bosboom, dont les tableaux de genre sont très recherchés.

Mme Bosboom était née à Alkmaar en 1812; elle est décédée à la Haye, le 13 avril.

Suisse. — La ville de Soleure vient de perdre son bibliothécaire, M. Louis Glutz-Blotzheim.

Norvège. — M. Broch, professeur à Christiania, est mort le 15 mars dernier. M. Broch était surtout connu par ses travaux sur l'orientalisme.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ECOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES (2e livraison). Boutmy : Le gouvernement local et la tutelle de l'État en Angleterre. — Hulot : Le régime légal des associations en Suisse. — Meyer : Les associations musulmanes. — Menant : Le droit régalien en matière de mines. — Aubertin : Histoire de l'impôt foncier en France jusqu'en 1789. — Boppe : La mission de l'adjudant-commandant Mériage à Widin en 1807-1809. — ARTISTE (février). De Barthélemy : Les Condé. — De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts; Villot et Reiset. — Ponsonhaille : Octave Tassaërt. — Leymarie : Études sur le paysage moderne; Guillemet.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (octobre-novembre-décembre). D'Arbois de Jubainville : Unité primitive des Italo-Celtes. — L. Heuzey : Un gisement de diorite. — Blancard : Théorie de la monnaie romaine au IIIe siècle après Jésus-Christ. — Reinach : Sur un témoignage de Suidas relatif à Musonius Rufus. — Schlumberger : Joyaux byzantins sur lesquels sont inscrits les noms de personnages historiques du IXe siècle. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (nº 10). Israël Silvestre et sa famille. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (septembre-octobre). Develay : Epîtres de Pétrarque. — Le cardinal de Noailles, d'après sa Correspondance inédite. — Tamizey de Larroque : Une lettre inédite d'un traducteur de *la Pucelle*. — Denis : La bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro. — Ernouf : Un apôtre italien de la Réforme. — Duboys : Jacques Dorat, poète limousin. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (3 avril). Le chemin de fer transcaspien. — La fusée percutante. — (10 avril). La cavalerie russe. — La gymnastique et la marche dans les armées anciennes et modernes. — (17 avril). Le parc aéronautique de l'armée italienne. — Du rôle des commandements de batterie. — A propos du traité de Madagascar. — (24 avril). Batteries couvertes ou masquées. — Formations de champ de bataille de l'artillerie allemande. — (8 mai). Le lieutenant Palat.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (avril). Abbé Blanc : Théorie du libre arbitre. — Abbé Rodillon : Les origines du christianisme et la philosophie stoïcienne. — De Valon : Essai sur le caractère et les œuvres d'Antoine Godeau. — Forget : Le Coran. — De Lépinois : Le cardinal Pie. — Postel : L'influence anglaise à Madagascar par les missions protestantes et les moyens de la combattre. — Rattinger : Les églises uniates. — Allard : La persécution de Gallus et celle de Valérien. — CORRESPONDANT (10 avril). E. Daudet : Louis XVIII et Paul Ier. — De Ganniers : Les changements de garnison et le recrutement colonial. — De Lacombe : Les premières années de Berryer. — De Lapparent : La formation des combustibles minéraux. — De Meaux : La Renaissance catholique en France, sous Louis XIII. — (25 avril). De Ludre : A la recherche de la vérité. — E. Daudet : Louis XVIII et Paul Ier. — De Ganniers : La République d'Andorre. — CURIEUX (mai). Dumouriez et la campagne de 1792. — Théophile Gautier. — Florian. — Les pairs de France. — Les Deveria. — Fabre d'Églantine. — Brissot. — Le sculpteur Dumont.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (2 avril). Les grèves, les profits du capital et les salaires du travail. — Le commerce agricole international en 1885. — La question ouvrière et le Code civil devant l'Académie des sciences morales et politiques. — (10 avril). Les résultats comparés de l'exploitation des chemins de fer dans les principaux pays. — Les emprunts et l'amortissement en France et en Angleterre. — L'impôt sur l'eau-de-vie en Allemagne. — Les discussions de la Société d'économie politique : le nouvel emprunt. — (17 avril). Les résultats comparés de l'exploitation des chemins de fer dans les principaux pays. — Le morcellement des héritages. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : la fortune publique aux Etats-Unis; la continuation des grèves; le premier chemin de fer construit aux Etats-Unis; l'immigration française au Canada. — Paradoxes sur les inconvénients et les dangers du crédit. — (24 avril). Des projets de modifications de l'impôt sur les boissons. — Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre pendant les trois premiers mois de 1886. — La philosophie du Code civil et la propriété intellectuelle. — Le Tonkin et son avenir. — (1er mai). La situation agricole dans le monde et les projets de relèvement des droits de douane en France. — L'économie politique et la législation économique. — Les travaux de la Société de statistique en 1885. — (7 mai). L'emprunt français et la hausse des fonds d'Etat. — L'antagonisme des ouvriers et des patrons, le mécanisme économique et la politique radicale socialiste. — Les nouveaux règlements sur les prisons. — Affaires municipales : les bouchées de pain; les secours de loyer; la propriété pour tous; la Bourse du travail, etc. — L'île de la Réunion : sa population, ses ports et ses cultures.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 avril). M. Ed. Drumont. — L'*Œuvre* de M. Zola. — Correspondance de Dickens. —

Talma à la campagne. — Molière corrigé. — (15 mai). La propriété de Chambord. — Mme de Valsayre et la maréchale Booth. — Duellistes en jupon et femmes en culotte. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mai). De Geymüller : Les derniers travaux de Léonard de Vinci. — Ary Renan : Gustave Moreau. — Lafenestre : Paul Baudry et son exposition posthume. — A. Pigeon : Le mouvement des arts en Allemagne. — Durand-Gréville : Le commerce des tableaux en Amérique.

HOMME (L') (2 février). Salmon : L'alimentation préhistorique. — Fauvelle : Les desiderata du matérialisme scientifique. — Crânes recueillis dans le département du Gard. — (10 février). Woldrich : La descendance des races du chien domestique en Europe. — Hovelacque : Ordalies. — Collineau : Dépopulation et avortement. — Carrière : Découvertes de stations préhistoriques dans la province d'Oran. — (10 mars). Mondière : Étude sur les naissances en France en 1884. — Salmon : L'emploi préhistorique de l'os. — Lemoine : L'époque de la pierre polie dans le département des Côtes-du-Nord.

INSTRUCTION PUBLIQUE (3 avril). Ch. Huit : La question du latin. — Fustel de Coulanges : Origines de la féodalité. — Martha : La philosophie à Rome au temps de Sénèque. — Crouslé : L'éducation des enfants d'après J.-J. Rousseau. — Cartault : La poésie latine sous les Flaviens. — Croiset : Thucydide. — (10 avril). Waddington : De la psychologie comparée. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome. — Croiset : Le pythagorisme. — Abbé de Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — (17 avril). Bergaigne : Étude du langage. — Martha : La philosophie à Rome. — Cartault : La poésie latine sous les Flaviens. — Caro : Conditions et principes d'une morale scientifique. — Croiset : Xénophane. — (24 avril). Jousset : La guerre de Sept ans. — Caro : Conditions et principes d'une morale scientifique. — Crouslé : La famille d'après J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — Abbé de Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — (1er mai). Huit : Le Protagoras. — Boissier : Tacite. — Bergaigne : La phonétique de Bopp. — Crouslé : *Werther*. — Croiset : Thucydide. — (8 mai). Bergaigne : Jacob Grimm et la phonétique. — Croiset : Parménide. — Martha : Senèque. — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 avril). Ex-libris de bibliophiles. — Bibliothèque des ducs de Bavière. — Artistes et littérateurs candidats à la députation. — Bibliographie de la prise de la Bastille. — Napoléon et Talma caricaturés. — Catherine de Médicis et Scaliger. — Les *Amours jaunes* de Tristan Corbières. — Ce polisson de Racine. — (10 mai). Publication des lettres de Mme Cornu à Napoléon III. — Un cas de conscience en matière de librairie. — Vallès et ses œuvres inédites. — Acteurs bibliophiles. — Les cahiers du capitaine Coigniet — Benjamin Constant et Mme Récamier. — Livres écrits en prison. — Un conte de Paul de Musset. — Scribe et l'abbé Raynal.

JEUNE FRANCE (avril). Villiers de l'Isle-Adam : Axël. — Ch. Buet : Brelan de poètes. — Ch. Morice : Lettre à Edmond Haraucourt. — T. Martel : *La Mer* par J. Richepin. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (avril). — Dormoy : Du mode de rémunération des ouvriers. — Duverger : Histoire des chemins de fer de l'Etat belge. — De Fontpertuis : Les colonies françaises. — Raffalovich : La science économique en Angleterre. — La liste civile en Bavière. — JOURNAL DES SAVANTS (mars). Franck : Principes de la morale. — J. Girard : Le chant populaire du frère mort. — Wallon : Mémoires de Saint-Simon. — Geoffroy : Épigraphie doliaire chez les Romains. Hauréau : Un des hérétiques condamnés à Paris en 1277. — (avril). G. Boissier : Études critiques sur Properce. — Renan : Philologie hébraïque. — Berthelot : Pappus grecs. — Levêque : La philosophie des Grecs. — Geoffroy : Épigraphie doliaire chez les Romains.

MAGASIN PITTORESQUE (31 avril). Aventures de deux oiseaux. — La Gronovie grimpante. — Les appareils enregistreurs. — Le tambour nocturne. — (15 mai). L'éducation des femmes d'autrefois. — Où est le venin des serpents? — Un ancêtre de Jean de La Fontaine. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 avril). Sylvanecte (Mme Georges Graux). — La société de Madrid; la famille royale et l'entourage. — La société de Lisbonne; le théâtre San-Carlos. — MOLIÉRISTE (mai). Une affiche de 1662. — Commission des autographes de Molière. — Guiffrey : Contrat de mariage d'un oncle de Molière. — Monval : Monsieur Loyal. — R. du Mesnil : Lettres de rémission aux Poquelin de Beauvais. — D'Estrée : Un nouveau Béjard. — Monval : Affaire Auzillon.

NATURE (10 avril). Communications permanentes avec les trains en marche. — Nouveaux appareils photographiques. Caisse-laboratoire. Chambre-composteur. — Les billets de banque. — (17 avril). Les expéditions polaires internationales. Mission américaine à la pointe de l'Alaska. — La nouvelle gare de Bordeaux. — Le siphon-pompe. — La malle de l'Inde et de l'Australie. — Les paradisiers de la Nouvelle-Guinée. — L'âge des poissons. — L'exploitation des mines à travers les âges. — (24 avril). Les manèges à plan incliné à l'Exposition agricole au palais de l'Industrie. — Les expositions flottantes allemandes. — Lampe électrique à arc de MM. Street et Maquaire. — Un trou à la terre. Grand puits d'observation. Projet de M. Martinez. — La catastrophe de Monte-Carlo. — L'ouragan du golfe d'Aden, en juin 1885. — (1er mai). Les moteurs à air comprimé et l'éclairage électrique. — L'or alchimique. — Avertisseur pour passage à niveau de MM. Couart et Payet. — Dérochements sous-marins par la cloche plongeante de M. Hersent. — L'exploitation des mines à travers les âges. — (8 mai). Bateau sous-marin, système Goubert. — Lettres d'Amérique. — L'égalité du niveau des mers. — La poterie paléolithique de la grotte de Nabrigas. — Une noctuelle gigantesque. — La coloration des vins. — Un préjugé sur la porosité du verre. — Pompe pour refoulement à grande hauteur. — Les affiches illustrées. — NOUVELLE REVUE (1 avril). H. Spencer : Les facteurs de l'évolution organique. — Vice-amiral Bourgeois : Les torpilles et le droit des gens. — Trolard : La dévastation des forêts en Algérie. — (15 avril). Wickersheimer : Le canal maritime de l'Océan à la Méditerranée. — Lieutenant Palat : Voyage au Soudan. — Schuré : Les initiés antiques; Rama et le cycle aryen. — Masseras : La réforme administrative. — (1 mai). Vasili : La société de Saint-Pétersbourg. — Ch. de Loménie : Mirabeau et Talleyrand. — Lombrodo : L'anthropologie criminelle et les délits politiques. — Dally : De l'éducation et de l'instruction corporelle. — Vereschagin : Du progrès dans l'art. — De Fontpertuis : Le Maroc; ses populations et son organisation intérieure.

POLYBIBLION (avril). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Manuscrits de l'évêque russe Porphyre. — La presse de la Bulgarie. — La presse en Pologne. — Archives de l'Orient latin. — Les correspondants de Peiresc. — Histoire du droit. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (avril). De Crisenoy : Les

résultats de l'application de la loi du 20 août 1881 sur les chemins ruraux. — Sanlaville : La responsabilité de l'Etat en matière de postes et de télégraphes. — Jurisprudence du Conseil d'État en ce qui concerne les élections municipales. — REVUE ALSACIENNE (mars). Dr Thulié : L'obésité. — Thiébaut-Sisson : La maison Braun et la photographie au musée du Louvre. — Julien Sée : La vie juive. — Gerspach : L'hôtel de Strasbourg. — (avril). Morel : Rathsanhausen : Le vice-amiral Dupré. — Thiébaut-Sisson : La photographie artistique et la maison Braun. — Goutzwiller : Le retable de Luemschwiller. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (avril). Topinard : Mensuration des crânes de la caverne de Beaumes Chaudes. — Wake : Les Cambodgiens et leur origine. — Févé et Seglas : Contribution à l'étude de quelques variétés morphologiques du pavillon de l'oreille humaine. — Elie Reclus : Contribution à la sociologie des Australiens. — Tartarin : Mensuration des ossements néolithiques du cimetière de Maupas. — Sébillot : Le Folklore, les traditions et l'ethnographie populaires. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mars). Testament du peintre verrier Guillaume de Marcillat (1529). — Jacques Guilermain et Pierre Prieur, maîtres maçons de la ville de Bordeaux (1595). — Artistes au service du duc d'Épernon (1613-1615). — Pierre Puget et les échevins de Marseille (1671). — Les descendants de Coysevox (1715-1819). — Lettre du peintre Ferrand de Monthelon (1732). — Hennin, Charles-François Hutin et Charles-Joseph Natoire (1760). — Le graveur François-Robert Ingouf (1793-1807). — Le musée des portraits d'artistes, état de 164 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — REVUE FELIBEENNE (mars). Mistral : La Coutigo. — *** : Le Ladin. — De Berluc-Pérussis : Lou pan d'amour. — Cadéras : Il paur d'amour. — Roumieux : La mort d'un paire. — REVUE DU MONDE LATIN (mai). S.-A. N. : M. Luciano de Castro. — Collas : La Grèce, les Bulgares et la Turquie. — Silva Mendes Léal : Dante Alighieri. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. (12 avril). Anderson : La peinture japonaise. — Stokes : La destruction de Troyes. — Beauvois : La jeunesse de Chamilly. — Schuchardt : Sur les lois phonétiques. — (19 avril). Hell : Les Sankhya Sutras de Ballantyne. — Gross : La Tène; un oppidum helvète. — Friedlœnder : Répertoire de numismatique ancienne. — Quicherat : Mélanges d'archéologie et d'histoire. — (26 avril). Bénard : La philosophie ancienne. — Sinclair : Humanités. — Schmidt : Précis de l'histoire d'Occident pendant le moyen âge. — Neri : Publications sur l'histoire politique et littéraire de Gênes. — Bratuschek : L'éducation de Frédéric II. — Lavisse : Questions d'enseignement national. — (3 mai). De Sarzec et Heuzey : Découvertes en Chaldée. — Graux et Jacob : Xénophon. — De Zwiedineck : La politique de Venise pendant la guerre de Trente ans. — Buhving : Venise, Gustave-Adolphe et Rohan. — REVUE DES DEUX MONDES (15 avril). Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1876. — De Saporta : La Provence primitive. — A. Leroy-Beaulieu : La séparation de l'Eglise et de l'État. — Rochard : L'alcool, son rôle dans les sociétés modernes. — Dareaux : La production et la consommation des viandes exotiques. — REVUE GENERALE (15 avril). Bernard-Lavergne : De la décadence de l'autorité en France et de ses effets sur nos institutions. — Pouvillon : Dans le noir; croquis miniers. — Beauquier : Hans Mackart. — Martineau : La question irlandaise. — De Larivière : Le *Théâtre en liberté*. — (1 mai). — A. Theuriet : Marines. — A. Silvestre : Philothée O'Neddy. — REVUE DE GEOGRAPHIE (avril). De Crozals : Le commerce du sel du Sahara au Soudan. — Levasseur : L'Australie; le Victoria. — De Gérando : Les nationalités non hongroises de la Hongrie. — Delavaud : Le mouvement geographique. — Drapeyron : Le présent et l'avenir de l'empire colonial britannique. — Dupuis : L'autonomie du Tonkin. — REVUE LITTERAIRE (avril). Léon Aubineau : Monsieur de Boulogne (abbé Delacroix). — Arthur Loth : Paléographie des classiques latins (Em. Chatelain). — A. Rastoul : Cromwell, Mazarin et Turenne (Jules Bourelly). — Auguste Roussel : La mort des persécuteurs de l'Église (abbé Pluot). — J.-B.-J. Ayroles : Vie édifiante d'une pieuse paysanne (abbé Sire). — G. Bois : Pensées sur l'éducation morale (baron de Lenval). — Arthur Loth : Étude sur le moyen âge (Léopold Limayrac). — L. Nemours Godré : Une République noire (sir Spencer Saint-John). — *** : Victor de Laprade (Edm. Biré). — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). Delbœuf : La mémoire chez les hypnotisés. — Desbazeilles : Les bases psychologiques de la religion. — M. Vernes : Histoire et philosophie religieuses. — *Les origines de l'alchimie*, par Berthelot. — *Étude sur la casuistique stoïcienne*, par Thamin. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (3 avril). Paulhan : Le libre arbitre dans la littérature contemporaine. — Lemaître : La jeunesse du grand Condé, d'après M. le duc d'Aumale. — R. de Bonnières : Le grand Bonze. — (17 avril). J. Lemaître : *L'Œuvre*, de M. Zola. — Picavet : V. Cousin et la philosophie du XIXe siècle, d'après M. Janet. — Coignet : François Ier, d'après Paulin David. — Hugues Le Roux : *Chamillat*, par Oct. Feuillet. — (24 avril). Bérard-Varagnac : Gabriel Charmes. — Janet : Les déclarations des droits de l'homme en Amérique et en France. — Léon Pillaut : Le clavecin et le piano. — (1 mai). Janet : Les déclarations des droits de l'homme en Amérique et en France. — P. Laffitte : Les drames de la misère, d'après M. d'Haussonville. — Pillaut : Schumann et Chopin. — (8 avril). — De Nouvion : Le congrès des sociétés savantes à la Sorbonne. — Léon Say : Les impôts démocratiques du XIVe au XVIe siècle. — Un cours de littérature portugaise; M. Théophile Braga. — REVUE RETROSPECTIVE (nos 45 et 46). Archives de la Bastille. — Correspondance du marquis d'Eguilles. — REVUE DE LA REVOLUTION (14 avril). Exposition universelle de 1889. — Le musée de la Révolution aux Tuileries. — Histoire de la Révolution française, cours de M. Aulard, à la Sorbonne. — Le milliard des défenseurs de la patrie et le milliard des émigrés. — Quatrefages de Laroquette. Constituant du Gand. — Autographes et documents révolutionnaires. — Pontarlier sous la Révolution. Index bibliographique révolutionnaire. — REVUE SCIENTIFIQUE (3 avril). Yung : De l'utilisation du scaphandre dans les exploitations de zoologie marine. — Richard : Madagascar. — Mauvezin : L'instinct des hyménoptères. — Documents anciens sur la rage. — (10 avril). Walras : Théorie de la monnaie. — Varenne : La matière. — Doumerc : Le commerce de l'Algérie. — Blanchard : Les insectes antirabiques. — (17 avril). Oustalet : Les oiseaux voyageurs. — Walras : Théorie de la monnaie. — Pasteur : Le traitement prophylactique de la rage. — La mer et ses produits en 1884. — (24 avril). Le Chatelier : Les frontières méridionales de l'Algérie. — Oustalet : Les oiseaux voyageurs. — Sanson : L'origine de la graisse chez les animaux. — Le budget de l'instruction publique pour 1887. — (1 mai). Gautier : L'air, ses impuretés et ses microbes. — Le Chatelier : Les frontières méridionales de l'Algérie. — François : Le système nerveux central des hirudinées. — (8 mai). Janet : Les phases intermédiaires de l'hypnotisme. — Le Chatelier : Frontières de l'Algérie. — Mosso : La pâleur et la rougeur. — De Varigny : Le laboratoire de zoologie de Cette. — ROMANIA (juillet-octobre 1885). E. Müntz : La légende de Charlemagne dans l'art du moyen âge. — Wulff : Le conte du *Mantel*, texte français des dernières années du XIIIe siècle. — P. Meyer : Notice d'un manuscrit de la bibliothèque Philipps. — Rajna : Contributi alla storia dell' epopea a del romanzo madi evale. — Langlois : Un nouveau manuscrit de la chanson

d'Ansels. — Zingarelli : La fonte classica diun episodio del *Filocolo*. — Raynaud : Poème moralisé sur les propriétés des choses. — Meyer : Notice de quelques manuscrits de la collection Libri à Florence. — Clédat : Le patois de Coligny et de Saint-Amour.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). Samion : *Lettres sur l'artillerie* par le prince de Hohenlohe. — Odier : Tactique triangulaire. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — Note sur la religion musulmane en Algérie. — (1 mai). Brun : Armes à répétition. — Odier : Tactique triangulaire. — Les luttes de la Serbie. — La religion musulmane en Algérie. — Brunoy : La trouée des Ardennes.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES *nouvellement parues.*

Angleterre. — *English Catalogue of books published in Great Britain and Ireland for 1885*, with their sizes, prices and publisher's names, and of the principal books published in the United States, with the addition of an index of subjects. Londres, Low et Cie, 120 p. in-8°. — Prix : 6 fr. 25.

W. B. Forman : *Shelley library essay in bibliography*. Londres, Reeves et Turner, in-8°. — Prix : 4 fr. 50.

Fr. G. Kitton : *Dickensiana :* a bibliography of the literature relating to Charles Dickens and his writings. Londres, Redway, 512 p. gr. in-8°. — Prix : 6 fr. 25.

Handlist of Petrarch editions in the florentine public libraries. Florence, Le Monnier, 12 p. in-8°.

E. Baldamus : *Die deutsche Literatur der Forst-und Jagdwissenschaft (1881-1885)*. Bibliographie allemande de la vénerie, de la sylviculture. 30 p. gr. in-8°. — Prix : 1 franc. — *Land-und Hauswirthschaft Gartenbau und landwirthschaftlichen Gewerbe*. (Économie domestique et rurale). 117 p. gr. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

F. Eyssenhardt : *Mittheilungen aus der Stadtbiblio thek in Hambourg*. (Communications sur la bibl. de la ville d'Hambourg). IIIe partie. Analecta anglica et A. hispanica.

Th. Fischer : *Sammlung mittelälterlicher Welt-und Seekarten italienischen Ursprungs* und aus italienischen Bibliotheken und Archiven. Collection de mappemondes et cartes marines provenant des bibliothèques et archives italiennes. Venise, V, 254 p. gr. in-8°. — Prix : 12 fr. 50.

Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie. (Annuaire de la philologie allemande). VIIe année, 1885. 1re partie. Leipzig, C. Reissner, gr. in-8°.

Allemagne. — *Mittheilungen aus dem Stadtarchiv von Köln*. (Comm. sur les archives de la ville de Cologne), par K. Höhlbaum. 9e fasc. Cologne. Du Mont Schaumberg, 209 p. gr. in-8°. — Prix : 6 francs.

O. Mühlbrecht. *Uebersicht der gesammten Staats-und-rechtswissenschaftlichen Litteratur des Jahres 1885*. (Les publications politiques et juridiques de l'année 1885). Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht, 264 p. gr. in-8°. — Prix : 5 francs.

H. Oesterley : *Wegweiser durch die Literatur der Urkundensammlungen*. Vol. II. Berlin, G. Reimer, 423 p. gr. in-8°. — Prix : 11 fr. 25.

Italie. — *Bollettino annuale : biblioteca civica della città di Torino*. Anno II : 1885. Torino, tip. eredi Botta, 28 p. in-8°.

Bollettino annuale dei doni ed acquisti : Biblioteca civica di Bergamo. Anno VII, 1885. Bergame, 26 p. in-8°.

Catalogo metodico degli scritti contenuti nelle publicazione periodiche italiane e straniere. Parte I : scritti biografici e critici. Rome, tip. della Camera dei Deputati, 517 p. in-8°.

Indici e cataloghi IV. — I Codici Palatini della R. Biblioteca nazionale centrale di Firenze. Vol. I, fasc. 2. Rome, gr. in-8°.

Ferd. Lionti : *Poche parole a proposito di un programmo per una scuola di paleografia e diplomatica in Palermo*. Palerme, Lao, 19 p. in-8°.

C. Lozzi : *Biblioteca storica dell' antica e nuova Italia*. Saggio di bibliografia analitico comparato e critico. Vol I. Imola, tip. Galeati, 493 p. in-8°.

G. Mazzatinti : *Inventario dei manoscritti italiani delle biblioteche di Francia*. Vol. I : Manoscritti italiani delle Biblioteca nationale di Pargi. Rome, 62 et 256 p. gr. in-8°.

Espagne. — A. Blasquez : *La administracion militar española ;* apuntes bibliográficos. Avila, tip. de Magdaleno y Sarachaga, 33 p. in-4°.

Pays-Bas. — *Brinkman's adresboek voor den Nederlandschen Boekhandel*, benevens aanwyzing der in Nederland verschynende Dag-en-Weekbladen. (Le livre des adresses des libraires néerlandais, avec indication des périodiques qui se publient dans les Pays-Bas). Nouvelle série, année XXXIIe. Amsterdam, Brinkman, 328 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 70.

Brinkman's alphabetische Lyst van Boeken, Landkaarten enz. die in het jaar 1885 in Nederland nitgegeven of herdrukt zyn. Liste alphabétique des publications et réimpressions publiées dans les Pays-Bas en 1885 (livres et cartographie), avec indication de l'éditeur et du prix. Année XLe. Amsterdam, chez C.-L. Brinkman, 36 et 202 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 30.

R. Van der Meulen : *Repertorium op Brinkman's catalogussen*. Répertoire alphabétique des catalogues de la maison Brinkman pour les années 1850-1882. Amsterdam, Brinkman, gr. in-8°. — Prix : 8 fr. 75.

Suède. — *Arskatalog för svenska bokhandeln*. Annuaire

de la librairie suédoise, année 1885. Stockholm, Svenska bokförläggare-föreningen, 67 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 10.

États-Unis. — N. P. Scudder : *Published writings of Isaac Lea.* Washington, Government printing office, 59 et 278 p. in-8°, avec portrait.

Grolier Club. — Transactions from its foundation. Jan. 1884 à juillet 1885. 1re partie. New-York.

C. C. Moreau : *Catalogue of books illustrated with engravings of Dr A. Anderson.* New-York. Édition limitée à 100 exemplaires. Ce volume contient une esquisse bibliographique du plus ancien graveur sur bois des États-Unis, né en 1775.

Amérique du Sud. — *Anuaria bibliografico de la Republica argentina.* Año VI : 1884. Buenos-Aires, M. Biedma, 433 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Angleterre. — *The Academy.*

24 avril : The Works of Alexander Pope, vol. IX et X, correspondence and prose works. — The Fall of Asgard, a tale of St-Olaf's days.

3 avril : Ghiberti et son école, par Charles Perkins.

10 avril : Life of H. Wadsworth Longfellow. Contes russes, traduits d'après le texte original et illustrés par Léon Sichler.

1er mai. — Gray's Inn, its history and associations. — Lord Beaconfield's correspondence with his sister (1832-1852).

8 mai : Letters and despatches of Horatio Viscount Nelson. — E. de Laveleye : La péninsule des Balkans. — Catalogue of ancient ms. in the British Museum. — E. Chatelain et P. Dujardin : Paléographie des classiques latins.

The Athenæum.

3 avril : John Bunyan, his life, times and work. — Footsteps of Jeanne d'Arc : a pilgrimage. — The Coverdale bible of 1535.

10 avril : A travers l'empire britannique, par M. le baron de Hübner. — The Iliad of Homer, done into English verse. — English letters and writers of the XVIII th century.

17 avril : Life of Henry Wadsworth Longfellow, with extracts of his journals and correspondence. — Chapters in European history, by W. Samuel Lilly. A travers l'empire britannique (1883-1884), par M. le baron de Hübner. — Les Adam et Clodion, par H. Chirion.

24 avril : Dictionary of national bibliography. Vol. V et VI. — The early history of Oxford (727-1100). Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, par H. Fornéron.

1er mai. — Steele's first wife. — Discours académiques, par Ed. Pailleron. The literature of the turf.

8 mai : Cosmopolitan essays by sir Richard Temple. — Bolingbroke, a historical study and Voltaire in England. — La péninsule des Balkans par Emile de Laveleye. — The despatches of earl Gower, english ambassador at Paris (1790-1792).

Book-Lore.

Mai : Mythical monsters. — My friend, the catalogue. — A book-seller of the last century. — The Book of Mormon. Auctio Davisiana.

The National Review.

Mai : A. Rambler : A reverie on the riviera. — France, its finances and its freedom. Social aspects of the revolution of 1789. — The Primrose league.

The Gentleman's Magazine.

Mai : Brander Matthews. — Perchance to dream. — Lady Martin's female characters of Shakespeare — H. R. Haweis : In the States, 1885. — Ph. Robinson : Snakes in poetry. — C. J. Wallis : Some Paris streets.

Blackwood's Edinburg Magazine.

Mai : F. Marion Crawford : Sarracinesca. — Laurence Oliphant : Moss from a rolling stone. — Zit and Xoe, their early experiences. Dante for the general. The End of David, a legend of the Talmud.

The Nineteenth Century.

Avril : Professor Huxley : the evolution of theology. — — Prof. Blackie : the second part of Faust. — Herbert Spencer : the factors of organic evolution.

Mai : F. Harrison : A few words more about names. — Percy, M. Wallace : Mr Donelly's Shakespeare Cipher. — J. Murphy : the case of Galileo. — Herbert Spencer : the factors of organic evolution.

The Quarterly Review.

Janvier-avril : Matthæi Parisiensis, Monachi Sancti Albani, Chronica Majora. Edited by H. Richards Luard. — R. F. Wilson : the Christian brothers, their origin and work, with a sketch of the life of their founder, the Venerable Jean Baptiste de la Salle. — Pierre Laloi : La première année d'instruction morale et civique. — Report of the Committee of Council on education. — The State papers of the Venetian Republic, preserved in the Convent of the Frari. — Le royaume de Norvège et le peuple norvégien. — The apostolic fathers : S. Ignatius, S. Polycarp ; revised texts with introductions and notes. — Democracy in America, by Alexis de Tocqueville, translated by Henry Reeve. — On the State of society in France, before the revolution of 1789. — Correspondence and conversations of Alexis de Tocqueville with Nassau W. Senior.

The Saturday Review.

3 avril : Two men of letters : Sir Henry Taylor and Archbishop Trench. — Miss Edgeworth novels. — Histoire des princes de Condé, III et IV. — The life of Longfellow. — The libraries of Glasgow. — Discours académiques, par Edouard Pailleron. — La Mer, par Jean Richepin.

10 avril : Soixante ans de souvenirs, par Ernest Legouvé. Tome Ier.

17 avril : Misère et remèdes, par le comte d'Haussonville. — L'Œuvre, par Emile Zola.

24 avril : New Rooms at the British Museum. — The deserted village, latest version. — The Study of folk-songs. — A commonplace book of the fifteenth Century.

1er mai : M. Scherer's criticisms, à propos des Études sur la littérature contemporaine.

Walford's Antiquarian.

Mai : Morris dancing and May Day games. — The Titurel of Wolfram v. Eschenbach, IIe partie. — A precursor of Hansard. — Ancient Roman Bronzes. — Autograph letters : Robert Ainsworth to Charles Gray. — The lake dwellings of Ireland, by W. G. Wood Martin.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Mai : Joh. Csontoni : Corvinische Handschriften von Attavantes. — Dr W. List, Mittheilungen über die Kirchen-bibliothek zu Beerfelden. — L'édition princeps de Denis d'Halicarnasse, par O. Omont. — O. Harting : Nachtrag zu dem Aufsatz : Die Ubersetzungs-literatur Unteritaliens. — Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au IXe siècle, par L. Delisle. — Ce fascicule du Centralblatt contient une magnifique reproduction photographique, fac-similé du frontispice d'un des manuscrits d'Attavantes provenant de la bibliothèque de la Cour de Vienne.

Deutsche Revue.

Mai : Lose Blætter aus dem Leben eines alten Diplomaten. — H. Schœnberg : Auf dem Hademutshofe. — R. Kiel : Aus den Tagebüchern Riemers, des vertrauten Freudes von Gœthe. — Hermine von Hillern : Erinnerungen aus dem Leben Wilhelmine von Hillerns. — Die Aristocratie des Geistes.

Deutsche Rundschau.

Mai : Paul Heyse : Zwischen Lipp'und Bechersrand, Trauerspiel. — Ernst Curtius : Das Kœningthum bei den Alten. A. L. Schönbach : Die Amerik anische Romandichtung der Gegenwart. — Julian Schmidt. — Otto Brahn : Ludwig Börne, Zum hundertjährigen Geburtstage. — Julian Schmidt : Leopold von Ranke. — G. v. Gizycki : Briefe über die neuere philosophische Literatur.

Die Grenzboten.

25 mars : Zum Verständniss und zum Schutze des ersten Faust-monologs, von H. Düntzer.

1er avril : A. Fokke : Die dramatische Kunst E. von Wildenbruchs. — Max Koch : Neue Grimmbriefe.

15 avril : Ed. R. Seibt : Zum Sprachenkampfe in Œsterreich. — A. Kleinschmidt : K. F. von Baden als Neubegründer der Universität Heidelberg. — Die naturalistische Schule in Deutschland. — Zehn procent oder zwanzig, Nachdenkliches für Bücherverkäufer.

22 avril : E. Egelhaaf : Zar Geschichte des dressigjährigen Krieges.

29 avril : M. Necker : Margarethe von Bülow.

Nord und Süd.

Mai : A. Meinhardt : Georg Hansen, Novelle. — Carus Sterne : Ernst Hæckel. — F. Violet, Die Sage vom ewigen Jnden. — Frieda Port : Jacopone von Todi.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Avril : Bibliografia di libri bibliografici. — P. Riccardi : la mia libreria. — Della tipografia Jesina dal suo rinnovamento sullo scorcio del sec. XVI insino alla metà del presente. — Orlando Fiacco pittore veronese. — Il tiprografo Filippo di Lavagna omicida ? Le protectorat espagnol à Monaco, ses origines et les causes de sa rupture, par G. Saige. — Livre de Raison de M. Nicolas Versoris, publié par G. Fagniez.

Nuova Antologia.

1er avril : G. Charini : Roberto Burns, parte seconda : il poeta umano e il poeta rivoluzionario. — O. Marucchi : la Guarnigione dell' antica Roma, a prosito di una recente Scoperta.

16 avril : Valentino Giachi : La pietà presso gli antichi romani. — G. Mazzoni : Carlo Agostino Sainte-Beuve (1804-1830). — G. Boglietti : Uomini della nuova Italia (Giuseppe Civinini, Ercole Ricotti).

1er mai : S. Corles : Garibaldi e i Mille in Salemi. — G. Mazzoni : Carlo Agostino Sainte-Beuve (1830-1864). — Herbert Spencer : I fattori dell'evoluzione organica. — G. Pierantoni-Mancini : Costanza, racconto.

Revue internationale de Florence.

10 avril : Henri Boland : Hommes et choses du nouveau monde : le Canada et les Canadiens. — Mikhaïl Achkinasi : La mère d'Ivan Tourguénef, d'après les mémoires de Mme Giton, sa fille adoptive. — Charles Fuster : Critique et critiques, à propos d'un livre sous presse : Écrivains et penseurs, par M. P. Clarens. — Octave Feuillet : La Morte. — G. Ohnet : Les Dames de Croix-Mort. — Sienkiewicz : Bartek vainqueur. — J. Péladan : Le Vice suprême. — H. Gréville : Cléopâtre. — E. Rod : Tatiana Leïlof. — C. Vignon : Une étrangère. — Ph. Daryl : Une étrangère. — S. de Lalaing : Mademoiselle Bréval. — G. du Vallon : Le Mari de Simone.

25 avril : Clémence Royer : François Arago. — Mikhaïl Achkinasi : La Mère d'Ivan Tourguénef. — M Blaze de Bury : Un Saint-Cyr anglais.

Rivista storica italiana.

Janv.-mars. — R. Bonghi : La fede degli storici superstiti di Roma antica. — V. Marchesi : Le relazioni tra la Repubblica veneta ed il Marocco dal 1750 al 1797. — Comptes rendus : La science romaine à l'époque d'Auguste, par A. Terquem. — Bourgeois : Le capitulaire de Kiersy-sur-Oise. — A. Heiss : Les médailleurs de la Renaissance. — De Maulde : Pierre de Rohan, duc de Nemours. — A. Boullier : Un roi et un conspirateur.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Mai : Victor Hugo, par Paul Stapfer. — Le mouvement littéraire en Espagne, drames nouveaux, par M. E. Rios. — C. Bodenheimer : Les dernières grèves en Belgique. — Comptes rendus : Les problèmes de l'esthétique contemporaine, par M. Guyau. — Richelieu et la monarchie absolue, par le vicomte G. d'Avenel. — Etudes dramatiques, le théâtre français, par Ch. de la Rounat. — Le Maroc, par le Dr A. Marcet. — De Kohistan à la Caspienne, par G. Bonvalot. — La Corée avant les traités, par M. Jametel. — L'esprit de Montaigne, par C. Saucerotte.

La Lecture.

Mai : Les deux Tartarin. — *Hermann et Dorothée.* — *Le Courrier de Vaugelas.* — *Histoire de la civilisation française.* — *Henri Heine et son temps.* — *La France juive.*

Revue de Genève.

Avril : Tœpffer : La charité inconnue aux anciens — E. Lugrin : Pages inédites de Topffer. — Montroger : L'Œuvre d'Emile Zola. — Golliez : L'évolution du règne végétal.

États-Unis. — *The Bookbuyer.*

Avril : Some american bookplates. — George Park Fisher.

The Library-Journal.

Mars : The dui-decimal classification and the « relativ » index. — Public meeting in behalf of the New-York free circulating library. — Special public meeting of the New-York library club.

The Century Magazine.

Mai : W. D. Howells : The minister's charge. — G. A. Hibbard : Idunar. — Julian Hawthorne : Hawthorne's philosophy. — T. Munger : Evolution of the faith. — C. King : The helmet of Mambrino.

Lippincott's monthly Magazine.

Avril : W. E. Norris : A bachelor's blunder. — Julian Hawthorne : My literary autobiography. — Edgar Fawcett : A few literary experiences. — J. Chandler Harris : An accidental author.

Mai : Julian Hawthorne : Prof. Weisheit's Experiment. — Joel Benton : The poetry of Thorean. — Cora U. Potter : My experiences as an amateur elocutionist. — Ella Wheeler Wilcox : Literary confessions of a Western poetess.

The Nation.

1er avril : La femme du comique, par L.-P. Laforêt. — Les hommes phénomènes, par Guyot Daubes.

22 avril : Salomon Reinach : Grammaire latine.

The Critic.

10 avril : George Sand and Diderot.

The North American Review.

Mai : Aug. Daly : The American dramatist.

The literary World.

Thackeray, collections toward a bibliography of Thackeray.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Une revue bi-mensuelle paraît depuis le 1er avril à Mayence sous le titre *Neue poetische Blätter* (nouvelle feuille poétique), sous la rédaction de MM. Westenberg et S. Otto.

— On annonce la prochaine publication à Brunswick d'une revue consacrée à l'histoire du judaïsme en Allemagne, *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland*, sous la rédaction de M. L. Geiger, professeur à l'Université de Berlin.

— A l'occasion des fêtes qu'on va célébrer en Allemagne en commémoration de la fondation de l'Université de Heidelberg, quelques professeurs universitaires ont pris l'initiative d'une publication illustrée destinée à retracer l'histoire de cette célèbre institution. — Cette publication sera intitulée *Ruperto-Carlo* et comprendra douze numéros illustrés. La direction en a été confiée au célèbre linguiste, M. Bartsch, dont les travaux sur les origines de la langue française sont bien connus en France. (Heidelberg, chez MM. Bangel et Schmitt.)

— M. Aug. Hettler à Berlin, publie une revue de l'histoire comparée de la littérature, *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, dirigée par le professeur Max Koch de l'Université de Marbourg.

— Une revue illustrée, rédigée en langue grecque paraît à Leipzig sous le titre de *Klio*. — Le journal est bi-mensuel.

— Deux nouvelles feuilles humoristiques paraissent à Strasbourg : *Der Meiselocker* et *Der Maikaefer* (le Hanneton).

— *Phonetische studien*, études phonétiques, est le titre d'une nouvelle revue de linguistique qui se publie à Marbourg. — Cette revue est destinée en particulier à l'étude de la phonétique des langues modernes.

— Un nouveau journal polonais, la *Gazeta Olsztynska*, paraît depuis le 16 avril à Allenstein (Prusse occidentale).

— Le premier numéro d'une *Zeitschrift des allgemeinen deutschen Sprachvereins*, organe de l'association du même nom, vient de paraître.

Italie. — MM. Luigi Ceci de Milan et Giacomo Cortese de Rome se proposent de publier prochainement une revue mensuelle de philologie, qui aura pour titre *Giornale italiano di Filologia e Linguistica classica*. — Le prix d'abonnement sera de 15 francs. — Milan, 7 via Solferino.

États-Unis. — Le premier numéro du *Political Science Quarterly* contient plusieurs articles intéressants : M. Munroe Smith, the domain of political science ; prof. Burgess, the american commonwealth ; F. W. Whitridge, Legislative inquiests : prof. R. M. Smith, american labor statistics.

— Le second numéro de la nouvelle revue américaine « The Forum » dont nous avions annoncé la publication contient les articles suivants : The Child and the State. — An employer's view of the labor question. — The negro in the South. — Shall a light-hour system be adopted. — Florida. — What the roman catholics want. — F. W. Higginson : How I was educated. — The interviewer. — Le numéro de mai contient une étude de M. James Parton : Victor Hugo as a citizen.

— Le premier numéro du *Cosmopolitan*, revue mensuelle illustrée, vient de paraître à Rochester (États-Unis).

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril au 15 mai 1886)

AUTORITÉ. Avril : 25. Le *Journal* des Goncourt. 27. *Les Œuvres et les Hommes*, par J.-B. d'Aurevilly. — Mai : 2. *Jeanne d'Arc en face de l'Église romaine et de la évolution*, par l'abbé Mourot. 5. La question des plagiats ; M. Zola. 8. Shakespeare acteur.

DEBATS. Avril : 16, 26, 27, et Mai : 1, 15. De Molinari : A Panama. 17. *Histoire de la Monarchie de Juillet*, par M. Thureau-Dangin. 20, 21, 24. Les Origines de la poésie persane. 25. *La Bulgarie*, par Louis Léger ; — *La France juive*, par Ed. Drumont. — Mai : 4. *Souvenirs* du feu duc de Broglie. 11. Les Discours académiques de M. Pailleron.

XIXe SIECLE. Avril : 17. *L'Œuvre*, par M. Zola. 19.

M. Guy de Maupassant. 21, 23. *La France juive*, par Ed. Drumont. 29. *Les Hommes et les Idées*, par M. H. Houssaye. — Mai : 1. *Henri Heine et son temps*, par M. Ducros; — *Nos amis les livres*, par Octave Uzanne. 4. M. Rollinat. 13. *Les Femmes bibliophiles de France*, par M. Quentin-Bauchart.

ÉCHO DE PARIS. Avril : 25-26. A propos de la *France juive*. — 26. *Henri Heine et son temps*, par Louis Ducros. — Mai : 5. Henri Rochefort. 15. Les Décorations littéraires.

ÉVÉNEMENT. Avril : 19. *Crime d'amour*, par P. Bourget. 21. *La France juive*, par Ed. Drumont. 26. Lamennais; notes et souvenirs. — Mai : 6. Zola et Diderot. 12. A propos de la *France juive*. 13. Lamennais inédit.

FIGARO. Mai : 23. A. Wolff : M. Drumont. — Avril : 24. De Contades : Eugène Süe clubman. 8. Souvenirs de Schaunard. 10. *La France juive*. 12 et 19. Macé de Challes : la Jeunesse de Victor Hugo.

FRANÇAIS. Avril : 16. Une famille de financiers au XVIIIe siècle. 18. *A travers la Chine*, par L. Rousset. 23. *Katia*, par le comte Tolstoï. 24. *Misère et remèdes*, par le comte d'Haussonville; — Les Juifs de Rome et de l'Empire au temps de saint Pierre. 25. *La Tactique au XIIIe siècle*, par Delpech. 30. *Nouvelles promenades archéologiques*, par G. Boissier. — Mai : 5. *Jeanne de France, duchesse d'Orléans*, par R. de Maulde. 7. *Le Procès du latin*, par Heinrich. 8. *L'Église et l'État*, par le marquis de Gabriac. 8. L'Armée française; types et costumes, par Detaille. 9 *Xavier de Mérode, sa vie et ses œuvres*, par Mgr Besson. 10. *Les Annales du théâtre et de la musique*. 14. *A travers l'empire britannique*, par le baron de Hübner. 15. Moïse a-t-il mis sa marque d'auteur sur les cinq livres qui lui sont attribués.

FRANCE. Avril : 22, 27. *La France juive*. — Mai : 2 *L'Œuvre*, par M. Zola. 8. M. Rollinat. 15. *Histoire des œuvres de Balzac*, par M. de Lovenjoul.

FRANCE LIBRE. Avril : 16, 24. *L'Œuvre*, par M. Zola. — Mai : 2. Horace. 8. La manie des livres.

GAGNE-PETIT. Avril : 21. *La France juive*. 26-27. Représentation d'une pièce de Shakespeare, du vivant de l'auteur. — Mai : 7. *Science et philosophie*, par Berthelot.

GAULOIS. Avril : 21. Le Don-Juanisme. — Mai : 1. Les *Mémoires* de M. de Pontmartin.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 17. *Les Dames de Croix-Mort*, par G. Ohnet. 20. Mai : 3. Le Journalisme en Angleterre. 24. *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, par M. des Houx. 28. *Histoire, physiologie, séméiotique, indications thérapeutiques*, par le docteur Ozanam. 30. Les *Mémoires* de M. de Pontmartin. — Mai : 1. Lettres inédites de Lamennais. 8. *Don Carlos dans les Indes*, par le prince de Valori. 14. *Jeanne d'Arc sur les autels*, par le P. Ayrolles.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Mai : 8. *Traité de médecine légale*, par MM. Legrand du Saulle, Berryer et Flouchet.

GIL BLAS. Avril : 25, 28. *La France juive*. — Mai : 7. *Le Théâtre en liberté*.

JUSTICE. Avril : 19. Les *Souvenirs* du feu duc de Broglie. 22. *Les Dégénérés*, Par le docteur Saury. 24. La politique coloniale sous le grand roi. 25. *La France juive*. 26. Le Fédéralisme en 1793. 27. *La Russie politique et sociale*, par Tichomirof. — Mai : 3. Fantin Desodoards. 12. *L'Œuvre*, de M. Zola. 15. Les Aryas.

MATIN. Avril : 22. *La France juive*, par Ed. Drumond.

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 19. L'Age de papier. 23. Fournel : MM. P. Bourget et J. Lemaître. — Mai : 1. Shakespeare. 10. Les *Mémoires* de M. de Pontmartin. 11. *Philosophie du droit civil*, par Franck. 13. *Histoire de l'Escrime*, par Mérignac. 15. Pascal et la nouvelle édition de M. Derôme.

NATIONAL. Avril : 24. *La France juive*. 25. *Les Dames de Croix-Mort* et M. G. Ohnet.

RALLIEMENT. Avril : 27. *La France juive*. — Mai : 8. Le Faux naturalisme.

RAPPEL. Avril : 23. V. Meunier : Chez les bêtes. 24. L. Ulbach : *le Théâtre en liberté*.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 18-23. A propos de *la France juive*. 25. L'éloge de Balzac. 28. M. Zola; — 28. *L'Unique discours et la Logique parlementaire*. 29. *Nouvelles promenades archéologiques*, par G. Boissier. — Mai : 4. *Questions d'enseignement*, par M. Ch. Bigot. 6. Le Déblayement du grand Sphinx. 12, 13, 14, 15. La Démocratie et la Science.

SIÈCLE. Avril : 17. Les livres. 18. *L'Œuvre*, de M. Zola. 20. Les *Souvenirs*, du duc de Broglie. 23. *La France juive*, par Ed. Drumond. 26. *Louis XIV et Madagascar*, par M. Pauliat. 30. L'Education des filles en France. — Mai : 4. *Le Don-Juanisme*, par A. Hayem.

SOLEIL. Avril : 19. *Les Œuvres et les Hommes*, par J.-B. d'Aurevilly. 25. *La France juive*. 26. *Nouvelles promenades archéologiques*, par G. Boissier. — Mai : 3. *Dans le ciel et sur la terre*, par Flammarion. 4, 9. *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale. 4. *Le Carnet d'un ouvrier*, par César Cantu. 10 Le Rêve de Paddy et le Cauchemar de John Bull; notes sur l'Irlande. 11. M. de Pène, romancier. 13. Discours et réquisitoires, par M. Dupré-Lasale.

TÉLÉGRAPHE. Avril : 24. *La France juive*. 28. Le Conte fantastique en Angleterre.

TEMPS. Avril : 17. Un poète de l'Ukraine; Chevchenko. 20. Lettres d'exil d'Edgar Quinet; — 20. Les Progrès du British Museum 24. Les *Souvenirs* du duc de Broglie. 27. La Correspondance de Tourgueneff. 28. L'Allemagne au temps de Heine. — 28. Dickensiana. — Mai : 1. La Religion de Pascal. 2. *La France juive*. 8. La Révocation de l'Edit de Nantes et les Jésuites. 11. Histoire des sarcophages chrétiens.

UNIVERS. Avril : 26-27. *Vie de Marie-Pauline Janicot*. 29. *Histoire du cardinal Pie*. — Mai : 6. *Études sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique*. 7. *Jeanne d'Arc sur les autels*, par le P. Ayrolles. 9. 14, 15. *De l'Église et de sa constitution*, par dom Gréa. 13. *La France juive*.

VOLTAIRE. Avril : 30. Le Journal des Goncourt. — Mai : 3. M. Zola plagiaire. 7. *Le Don-Juanisme*.

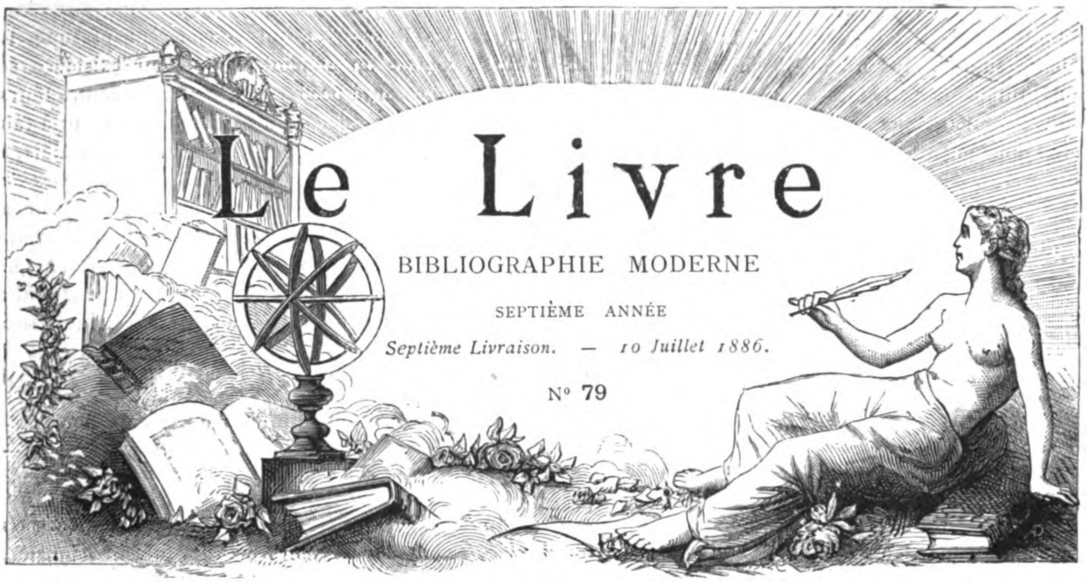
NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'avril 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*La Pléiade*	Darzens.	Alcan-Lévy.
2.	*Le Denis-Papin*	Souchet.	Barré.
	Le Monde médical	Nadal.	Maine.
	Le Forum français	Moser.	Carré.
	L'Indicateur Conty	de Conty.	Mouillot.
6.	*Le Colin*	Leclercq.	Beillet.
7.	*Le Décadent*	Baju.	Baju.
8.	*La Vogue*	Mayence.	Retaux.
	Le Tambourin	Méloir.	Méloir.
9.	*La Chronique illustrée*	Badin.	Blot.
	La Chronique française	Badin.	Blot.
	La Correspondance départementale	Choisnel.	Mayer.
10.	*Bulletin de la maison Quantin*	May.	Quantin.
	Le Satyre	de Laporterie.	Dumont.
12.	*Indicateur spécial des villes d'eaux*	Lefebvre.	Schlœber.
13.	*Le Courrier thermal*	Jordain.	Noizette.
14.	*L'Éclair*	Carré.	Dubuisson.
15.	*Bulletin de la Société héraldique et généalogique de France.*	Vincent.	Charaire.
	Gazette des gens de maison	Paul.	Lheureux.
	Le Volapük	Le Soudier.	Jouve.
	Bulletin de la Taverne de la Révolution	Humbert.	Dumont.
	Le Ralliement	Malye.	Cusset.
19.	*Les Échos de Cythère*	Momas.	Imprimé à Nice.
	Le Panthéon universel illustré	Moulton.	Schlœber.
20.	*L'Abeille commerciale*	Grulet.	Lemoine.
22.	*Le Parti national*	Brisson.	Dubuisson.
27.	*Le Pilori*	Mariotte.	Mariotte.
	Les Potins de Paris	Daurignac.	Kugelmann.
	L'Écho du turf	Daurignac.	Kugelmann.
	L'Est-Banlieue	Étienne.	Étienne.
	Le Derby	Cudorge.	Cudorge.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences naturelles. — Sciences médicales. — Sciences militaires. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Bigarreau, par ANDRÉ THEURIET. Paris, A. Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le recueil de nouvelles que André Theuriet vient de publier chez Lemerre est certainement le plus varié et le plus ardemment coloré que le délicat romancier ait écrit. *Bigarreau*, qui ouvre le volume, est une chose absolument exquise, d'une rare originalité et qui touche droit au cœur avec une simplicité de moyens, une émotion d'écriture, auxquelles personne ne saurait résister. Presque rien, cependant, l'histoire bien naïve, bien vraie, d'un pauvre garçon de seize ans, surnommé *Bigarreau* et détenu pour vol dans une maison centrale. Le gamin s'échappe, vit quelque temps dans les bois avec des sabotiers, juste le temps d'aimer et de se faire aimer, et, repris par les gendarmes, meurt d'une fluxion de poitrine. Ce n'est rien et c'est ravissant, cette idylle champêtre, émouvante à tirer les larmes des yeux. *La Pamplina* est une nouvelle espagnole, d'une terrible couleur de passion, qui flambe sous le chaud soleil de Séville. Amours farouches et violentes, celles-là, et qui tordent dans leurs ardents replis la danseuse Pastora Florès et le séminariste Ramon Olavidé. Il y a un furieux diable au corps dans cette aventure de sang et de volupté. Puis viennent *Marie-Angé, l'Oreille d'ours, la Saint-Nicolas,* d'une forme parfaite et d'un palpitant intérêt, qui procurent la sensation d'une émotion différente, mais toujours juste et pénétrante. André Theuriet n'a jamais mieux prouvé la diversité et le charme de son talent d'écrivain; il possède, à ravir, l'art d'émouvoir profondément avec des sujets nullement compliqués, des pages déchirées de la vie de chaque jour.

On en meurt, par MARIE COLOMBIER. Paris, Marpon et Flammarion, 1886. — Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Marie Colombier est un de ces terribles drames du cœur qui s'abattent de temps à autre au milieu de la société contemporaine, comme pour prouver qu'en ce siècle d'incrédulité et de scepticisme, le cœur et l'amour trouvent encore des passionnés véritables, des victimes, et que, pour nous résumer dans le titre choisi par l'écrivain, *on en meurt* parfaitement même de nos jours. Détailler le sujet de ce livre serait enlever au lecteur une partie de l'émotion qui l'attend, aussi nous contenterons-nous de le signaler à ceux que peuvent intéresser

et amuser ces récits de passion, où les baisers se succèdent, toujours plus ardents jusqu'à la mort, expiation brutale et fatale des existences qui n'ont pas voulu s'assujettir aux freins sociaux et ont cru pouvoir impunément passer par-dessus les devoirs les plus sacrés.

Reine Janvier, par Henri Lavedan. Paris, de Brunhoff, 1886. Un vol. in-8° cavalier, illustrations de Gorguet. — Prix : 5 fr.

Henri Lavedan, le jeune et original écrivain, dont le premier volume, *Mam'zelle Vertu*, a été un succès de lecteurs et de lettrés, fait paraître un nouveau recueil de nouvelles, qui vient confirmer toutes les promesses données par son brillant début et assurent une bonne place à son auteur dans la littérature moderne. *Reine Janvier*, le premier de ces récits, ouvre d'une manière tout à fait remarquable la série de ces scènes prises sur le vif, dans un milieu de réalité qui communique aux personnages un relief tout particulier et empoigne aussitôt le lecteur le plus indifférent ou le plus blasé. Il touche avec une grande délicatesse et un véritable bonheur d'expressions la note vibrante de l'émotion se mêlant à la gouaillerie parisienne, au scepticisme qui envahit tout, sans parvenir cependant à étouffer le vrai et le bon. Toutes ces qualités affirmeront le succès de *Reine Janvier* et des vivants récits qui suivent.

Sous le burnous, par Hector France. Paris, Charpentier, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom d'Hector France a désormais sa place assurée parmi nos bons écrivains. *L'Amour au pays bleu* nous avait déjà appris comment il savait peindre cette Algérie, où il a longtemps vécu et pour laquelle il montre une chaude passion. *Sous le burnous* prouve que jamais le romancier n'est mieux inspiré, plus brillant et plus séduisant que lorsque, faisant appel à ses souvenirs, il se met à peindre les hommes, les femmes et les paysages qu'il a vus là-bas et dont il a gardé une si profonde, une si fidèle impression. Le mot juste et franc lui arrive toujours à propos pour représenter avec une vigueur pénétrante les scènes extraordinaires auxquelles il a assisté, les drames dont il a été témoin. Il nous révèle une Algérie encore ignorée, pleine d'étonnements et de mystères pour nos yeux et nos cervelles européennes. Ceux qui le suivront dans ce livre, tout d'observation, auront de véritables surprises et sauront des choses nouvelles, très vraies malgré leur invraisemblance.

Les Cosaques, par le comte Léon Tolstoï. Paris, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Une saveur toute particulière parfume ce volume du comte Léon Tolstoï et lui donne, parmi les romans russes, un vif cachet d'originalité. On pénètre dans l'intimité de la vie de ce peuple particulier, *les Cosaques*, dont les mœurs sont absolument différentes de celles des Russes, et qui considèrent presque le Russe comme un ennemi. Toute leur existence se passe à chasser, à pêcher et à se battre contre leurs voisins les Circassiens. Un type de femme tout à fait remarquable éclaire cette intéressante étude. Mais, à notre avis, comme intérêt dramatique, les *Scènes du siège de Sébastopol* l'emportent même sur ce roman *les Cosaques*. Il y a là des études absolument prises sur le vif, sans crainte de dire l'entière vérité, qui sont de terribles tableaux de la guerre et pénètrent à la fois d'horreur, de pitié, d'admiration et de haine pour cette sauvagerie.

La Confession posthume, par Paul Margueritte. Paris, Giraud et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Margueritte, qui a si brillamment pris place parmi les meilleurs de nos jeunes romanciers modernes avec son roman de début *Tous quatre*, dont le succès a été grand dans le monde des lettres, publie un nouveau volume, contenant deux nouvelles : la première donne son titre au recueil. *La Confession posthume* est l'autobiographie d'un homme qui, après avoir d'abord été attiré par une jeune fille, du nom de Judith, qu'il eût voulu épouser, mais qui se refuse à ce mariage, va se marier en province avec une personne absolument différente de cette première passion, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique. Sa femme le trompe; il la surprend, la tue, presque malgré lui, poussé par une brutalité inconsciente, irraisonnée; puis il revoit Judith, et, cette fois, l'épouse. Mais il ne tarde pas à découvrir que, nature bizarre, inquiétante, celle-ci n'a consenti au mariage que par attraction de ce meurtre commis sur l'adultère et pour savoir s'il l'aimerait assez pour la tuer de même, le cas échéant. Il ressent pour elle un insurmontable éloignement et reste indifférent à toutes les preuves de trahison, à tous les adultères qu'elle accumule devant lui pour attiser sa jalousie.

Telle est la trame de cette œuvre, pleine de qualités de premier ordre, mais subissant, à notre avis, des influences toutes littéraires, dont l'auteur ne s'est peut-être pas rendu compte, à mesure qu'il s'éloignait de la réalité, pour se rapprocher de l'énigmatique, du mystère, à force de creuser l'insondable. L'ombre d'Edgar Poë plane sur ce livre; c'est le souvenir des études de femmes du conteur américain qui revient, tenace, lancinant, à l'esprit, quand on lit le nouveau livre de M. Paul Margueritte; on en a l'obsession en plus d'un endroit. En même temps, par d'autres côtés, il se rattache à Guy de Maupassant et à Paul Bourget, ayant de l'un les tendances au compliqué; de l'autre, les scènes de crudité brutale. Il est bien certain que nous n'accusons pas l'auteur d'imitation, et qu'il n'a pas pensé un instant se soumettre aux uns ou aux autres, mais c'est là l'effet invoulu d'un phénomène psychique, dont les manifestations curieuses ne sauraient échapper au critique, pour peu qu'on pousse à fond l'analyse de cette vraiment remarquable étude de mœurs. Nous ne parlerons que

pour mémoire de la seconde des nouvelles, sans doute une œuvre de jeunesse, visiblement inspirée des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly et nullement prise dans la vie. Quant à *la Confession posthume,* malgré les réserves que nous avons cru devoir faire, c'est une œuvre digne de *Tous quatre,* qui achève d'affirmer le talent de M. Paul Margueritte.

Hélène, par André Theuriet. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son nouveau roman, d'une dramatique et touchante allure, André Theuriet nous conte avec une émotion communicative l'histoire d'une jeune fille, déplorablement élevée entre les tiraillements d'une famille désunie, allant de son père à sa mère, qui vivent séparés par suite d'incompatibilité d'humeur, se sentant dévorée d'avidités mondaines, de besoins de richesse, et ne trouvant chez elle ni repos ni satisfactions d'aucune sorte. Hélène des Réaux, après la mort de son père, arrivée au moment même où elle se fiançait moralement au jeune musicien Raymond Descombes, qui l'adore, fait son entrée dans le monde, se prend à la jolie figure, aux dehors séduisants du baron de Préfaille, et, par dépit de le trouver indifférent, se laisse marier à un M. de La Roche-Élie, laid, commun, mais fou d'elle et fort riche. Dès lors son supplice commence, entre un mari qu'elle n'aime pas et une vieille fille, la sœur de M. de La Roche-Élie, qui la tracasse, l'espionne et la déteste. Survient M. de Préfaille et la jeune femme sent renaître sa passion pour lui. Une trahison la fait surprendre par son mari, qui la chasse, et elle va mourir misérablement à Paris, abandonnée de tous, même de son amant, et obligée de faire un suprême appel à son ami d'autrefois, Raymond Descombes, qu'elle charge, par testament, de lui rendre les derniers devoirs. C'est une touchante étude, écrite avec un goût exquis, et qui trouvera sa place parmi les meilleures œuvres du romancier, dont la plume délicate sait si bien parler des femmes et s'adresser aux femmes.

Le Roman de Follette, par Aurélien Scholl. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les nombreuses nouvelles, si variées, si intéressantes, qu'Aurélien Scholl a semées un peu partout, à la fantaisie de sa plume, il en existe un choix de premier ordre; l'étincelant écrivain a bien voulu les réunir en un volume, que publie Victor Havard, pour présenter au public un tout complet. A ce volume, comme épigraphe, qui en puisse immédiatement indiquer la nature et la valeur, il a donné le titre d'une nouvelle, qui est un véritable bijou de sensibilité vraie et qui a eu un retentissant succès. Tout le monde connaît *le Roman de Follette,* de cette pauvre petite chienne, perdue dans Paris, après la mort de ses maîtres, menée à la fourrière et finissant d'une manière épouvantable entre les mains féroces des vivisecteurs. D'après ce titre et cette nouvelle, les lecteurs peuvent juger du choix des historiettes composant ce volume, un de ceux du maître écrivain qui resteront et trouveront toujours le même succès.

Soi, par Paul Adam. Paris, Tresse et Stock; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est grand dommage que M. Paul Adam ait gâté à plaisir le très remarquable roman qu'il vient de publier sous ce titre *Soi,* par l'affectation d'un style souvent emprunté aux décadents. Style maniéré, prétentieux, d'un compliqué antifrançais, d'une assonance bizarre et désagréable. L'étude de femme qu'il a écrite a une couleur toute particulière, un complet égoïsme, l'attrait auquel il est difficile de résister; cette Marthe Grellou, avec le culte aveugle de sa propre personne, qui est comme une adoration perpétuelle, est une manifestation vraiment bien rendue du *Soi.* L'auteur a peut-être eu le tort de trop appuyer sur le côté gourmand de cet égoïsme, qui fait de la jolie femme une sorte de bête toujours occupée à digérer, prenant plaisir à *diluer* des jus de viande dans sa bouche, à sentir *fluer* en elle des sauces exquises; il abuse réellement de ces deux verbes *diluer* et *fluer,* qui reviennent avec une fatigante fréquence sous sa plume. Pourtant son roman est une œuvre qui arrive à dominer même ces nombreux défauts, contre lesquels on s'irrite constamment pour les oublier aussitôt, dans l'empoignement d'une observation exacte, d'une peinture heureuse, d'une page réussie. Que l'écrivain se débarrasse de ses fantaisies de style et il sera certainement quelqu'un.

La Madone, par Jacques Normand. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude de mœurs artistiques et mondaines que Jacques Normand intitule *la Madone* nous conduit dans ce monde curieux, qui habite le quartier neuf de la plaine Monceau, une société composite d'artistes et de gens qui s'amusent, une petite peuplade aux allures spéciales, dans l'intimité de laquelle il nous introduit pour nous en révéler les mystères. Sa manière brillante, spirituelle, de faire aller et venir les personnages, sa sobriété de descriptions, rappellent constamment le théâtre; tout y est : l'action scénique, le dialogue continuel, une verve qui mousse et pétille comme le vin de Champagne, une folie joyeuse des êtres et des choses. Le sujet est dramatique, le tragique se mêle à la vie de calme, de bonheur, et cependant le lecteur séduit ne reste jamais sous une impression pénible, ni même triste.

Le peintre, affolé par la grisante chair de *la Madone,* après avoir quitté son intérieur, sa femme, son enfant, voit clair enfin, quitte sa gueuse et revient guéri, repentant, auprès de ceux qu'il n'eût jamais dû abandonner. Le style est léger, rapide, élégant, d'un véritable écrivain. On lira beaucoup ce livre, d'un brio si vif, cette succession de scènes passant avec une allure qui charme sans fatiguer.

Iskender, par Judith Gautier. Paris, Frinzine et Cie; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On sait avec quel art passionné Judith Gautier sait peindre les romans curieux qu'elle écrit sur les merveilleuses contrées de l'Orient. On se souvient, parmi les délicats, parmi les lettrés et les gens de goût raffiné, de ces œuvres tout à fait remarquables : *le Dragon impérial, l'Usurpateur,* qui ont donné l'illusion et le charme de la Chine, soudain révélée aux Occidentaux. Cette fois l'écrivain nous conduit en Perse. *Iskender*, c'est Alexandre le Grand, et la plus étrange succession d'aventures se déroule sur les lèvres fleuries d'un conteur comme il n'en existe que dans ce pays des roses et du soleil. Cela fait rêver des Mille et une Nuits; on se passionne pour ce récit plein de merveilles, pour cette extraordinaire légende, qui nous révèle un Alexandre le Grand, un Darius, absolument nouveaux. Judith Gautier, dans ce livre éblouissant, où elle a semé toutes les pierreries du style, s'est montrée une fois de plus la digne héritière de son père, le magistral Gautier. Certaines pages prouvent qu'elle peut soutenir hardiment ce nom écrasant, si difficile à porter, dont la magie l'enveloppe et la guide.

Le Gars Perrier, par Robert de la Villehervé. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire du *Gars Perrier* est celle d'une victime, d'un pauvre être estropié, maltraité, martyrisé, dépouillé de son bien, comme il y en a tant dans ces pays de sauvages que sont les vraies campagnes, où tout bruit humain s'éteint, disparaît, noyé dans la grande solennité de la nature. Poussé à bout, le malheureux se révolte enfin contre ses persécuteurs et se voit soutenu par la complicité latente de tout le pays, jusqu'au moment où, trahi, il est empoigné par les gendarmes et condamné à dix ans de travaux forcés. M. de la Villehervé a peint avec une rudesse qui fleure bon la terre, cette étude paysanne, et il a su lui garder une saveur sincère de chose prise sur le vif.

Les Veillées de Saint-Pantaléon, par Armand Sylvestre. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ah! la bonne grosse gaieté que celle de l'amusant disciple de Rabelais, qui nous conte en si joyeux langage *la Vie pour rire*. On ne sait ce dont on doit s'étonner, s'émerveiller le plus, de cette bonne humeur si admirablement égale ou de l'art avec lequel Armand Sylvestre sait narrer, dans ses détails les plus intimes, sans choquer, ces contes combinés avec une science profonde de la gaudriole littéraire. Certes, on lira son nouveau volume, ces plantureuses *Veillées de Saint-Pantaléon*, où il a déployé toutes ses qualités de conteur, où il a mis le grain de sel qui assaisonne le plat servi et où le lecteur passe d'une histoire à une autre sans s'en apercevoir, pris à la séduction de l'enchaînement du rire qui vous prend et ne vous quitte plus jusqu'au bout.

Américaine, par Georges Boutelleau. Paris, Paul Ollendorff; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une jolie allure, vive et pimpante, dans le roman que M. Boutelleau appelle ***Américaine***. L'action ne traîne jamais et ne s'embarrasse pas aux ronces du chemin. L'histoire est touchante, semée d'épisodes gais qui l'empêchent de tourner au noir, malgré de très tragiques péripéties, et on la lit facilement d'une haleine. Les personnages de Suzanne et de Marcel sont intéressants, gentiment campés dans ce drame d'amour; ils gagneront immédiatement les lectrices et les lecteurs.

L'Opium, par Paul Bonnetain. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas seulement au lecteur ou à la lectrice que remue délicieusement un récit de véritable amour que s'adresse le livre si pénétrant, si baigné de séductions câlines, intitulé *l'Opium* par Paul Bonnetain; c'est également aux plus fins lettrés, aux délicats amants de la pensée, aux psychologues, aux physiologistes, aux médecins. Ce roman d'amour est en même temps une étude qui fait frémir, qui fait songer et qui vient éveiller en nous la réflexion autant que la sensation. Ce procès-verbal, le plus terrifiant, le plus implacablement exact qu'on ait fait de l'opium, est aussi le roman de l'opium, l'analyse de sa prise de possession de l'homme, sa peinture asiatique, d'une couleur si étrange, si perverse et si troublante, d'un chant si bizarre dans la notation des bruits de la nature. Le livre a un grand parfum de sincérité, qui, par place, semble aller jusqu'à l'autobiographie, tellement l'être humain y est fouillé jusque dans ses fibres les plus profondes par une plume aiguisée en scalpel d'anatomiste. La succession des impressions notées au jour le jour, prises dans leur naissance, dans leur élan et dans leur terminaison, suit étroitement la succession de l'existence physique. C'est une étude serrée, d'une trame soigneusement tissée, maille par maille, avec un souci du vrai, du vécu, qui affirme les facultés d'observation, d'étude psychologique et physiologique de l'écrivain. La découverte de l'amour de Marcel Deschamps pour Blanche Verdier, les phases croissantes par lesquelles passe cet amour, qui de l'éthéré va au palpable, et de la satisfaction de l'esprit au premier effleurement des désirs sensuels, sont peints de main de maître.

Du reste, le romancier est un artiste complet; nous connaissons peu de pages aussi délicieuses que celles du dîner à bord avec sa description du service, et, derrière les cloisons, la sensation des bruits de l'hélice et de la mer; puis, plus loin, la manière dont il fait contraster les désirs inapaisés des amoureux avec

la complicité des caresses tentatrices de l'Océan. A mesure que l'on pénètre davantage dans le volume, on sent autour de soi l'étreinte se resserrer, enveloppante, tenace, vous jetant d'une page à l'autre, dans un dévorant désir de connaître, de sentir. Déjà l'arrivée au Tonkin, le passage de la rivière dans le Sampan ont une senteur particulière de l'extrême Asie, un arome qui enchante et grise. Quel tableau exact que celui du grouillement des pioupious français au milieu de la ville, avec leur tempérament de Français, leurs habitudes civilisées, dans ces choses étranges qui les entourent, avec cette tromperie constante des sexes! Puis, immédiatement arrive l'attrait de cet inconnu, l'opium, les premières pipes fumées, l'hallucination cherchée et venant sous une forme inattendue, la désillusion de cette illusion, la fuite de cette chose lue dans les livres, et une relation nette, décevante, du désappointement.

Les paysages se succèdent, d'une touche exquise; une vue nocturne semble le souffle même du pays tonkinois, l'haleine mystérieuse des campagnes de là-bas, de ces plaines cultivées que Paul Bonnetain appelle, d'une comparaison qui fait image, un Gennevilliers asiatique. A la monotonie de la vie, toujours la même, dans un décor monotone, se joint la monotonie de la vaine attente de l'amant resté seul, la souffrance d'amour pour Blanche Verdier, tous les jours attendue à Hanoï et ne venant pas. Alors le drame survient. Marcel rencontre un des rares Européens fumeurs d'opium, Herthol, et après un moment de lutte, cède à la tentation du poison. Las d'attendre, il cherche l'oubli dans la fumerie d'opium; il y retourne souvent, plus souvent. Ce que nous révèle alors l'écrivain, ce sont les douleurs de l'opium, ses fausses joies, son effet abrutissant, dégradant; il arrache le sinistre poison aux mensonges dont l'ont enveloppé les poètes; il nous le montre avec sa déchéance morale et physique, son rôle de désorganisateur implacable des muscles, du cerveau, de l'âme des hommes. Il lui enlève sa peau diaprée de reptile pour le laisser voir dans toute sa hideur. Au milieu de cette chasse à l'oubli, la femme adorée arrive à Hanoï; mais, par une fatalité cruelle, railleuse, Marcel retrouve en elle une malade désespérée, que sépare à jamais de lui, de son étreinte passionnée, une de ces maladies de femme, mystérieuses, éloignant impitoyablement l'amant. De nouveau, il retourne à l'opium. Mais il en vient à voir que l'opium ne console ni ne guérit et ne fait que refléter les objets et les pensées en les grossissant par une exacerbation qui use et ronge peu à peu le corps. La vie continue. Marcel est nommé interprète de la première division, envoyé en expédition.

Ici se place un récit de combat, simple, d'un jet naturel, criant de vérité, d'abord sur la canonnière dans la rivière, ensuite avec l'assaut donné aux forts. C'est écrit avec une sobriété puissante, une suite de détails d'un réalisme saisissant, d'une poignante et grandiose simplicité, où flotte l'âme sanglante de la guerre tonkinoise.

Mais rien ne détourne Marcel de sa souffrance morale et physique; c'est à l'opium qu'il retourne sans cesse, au lent suicide de son corps, de sa raison. Il est désormais perdu : après des péripéties qui le jettent d'Hanoï à Hong-Kong, puis à Paris, il va mourir au Japon, rongé par l'anémie, empoisonné par l'opium.

Le livre de Paul Bonnetain fera sensation par son originalité, par sa forme littéraire, par ses élans de passion, par sa vision exacte du Tonkin, et par cette étude de l'opium que personne n'a connu comme lui, que personne n'a senti et disséqué avec un talent aussi rare et aussi précis. G. T.

Mademoiselle Corvin, par JEAN FUSCO. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La scène est en Belgique. Le fils du général de Douras, aide de camp de son père, s'éprend d'un grand amour pour la fille d'un magistrat sans fortune, Mlle Corvin. Le père, entiché d'aristocratie, s'oppose à tout mariage avec une petite bourgeoise. Lutte entre le fils et le père, où le premier déploie une raideur et, pourrait-on dire, une insolence qui fait, auprès des lecteurs, du tort à l'excellence de sa cause. Bref, il va passer outre à la volonté de son père et se marier, lorsque celui-ci, venu tout exprès, insulte, dans un bal, Mlle Corvin au bras même de son fiancé. Le jeune lieutenant, fou de honte et de douleur, s'enfuit chez lui et se tue. Mlle Corvin, atteinte à jamais, passe des jours désolés auprès de ses parents et, après de longues années, consent, pour leur faire plaisir, à épouser un brave homme âgé que n'effraye pas le passé qu'il connaît. Il meurt avant elle, et elle reste seule avec ses vieux parents, convaincue qu'elle retrouvera son René dans l'autre monde, ce que je lui souhaite de tout mon cœur.

Deux autres nouvelles, d'un ton rustique et sentimental, complètent le volume, qui, sans être dépourvu de qualités, trahit beaucoup d'inexpérience. B.-H. G.

Nouvelles slaves, par TOURSKY-STREBINGER et SACHER MASOCH. Un vol. in-18. Paris, Louis Westhauner, éditeur, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil de nouvelles mérite l'attention des lecteurs : il est fait pour réhabiliter les volumes de ce genre, discrédités par l'abus de certains éditeurs qui qualifient *nouvelles* des chroniques quelconques et inondent la place de bouquins fabriqués de hors-d'œuvre, sans un seul morceau large et solide.

Mme Strebinger a traduit dans un français agréable de curieux récits de divers auteurs autrichiens ou russes. Sacher Masoch a fourni pour sa contribution un conte sentimental, intitulé : *Clairs de lune, le Dernier homme,* récit d'une fière allure et de couleur militaire ; un conte spirituel, *Schma Isroel* (Écoute, Israël) d'un ton persifleur, mordant, qui rappelle nos fabliaux du moyen âge : il nous montre comment une femme à elle seule aura toujours plus de malice qu'un tribunal de cinq juges.

M. Ferdinand de Saar est moins connu que le romancier galicien; mais il peut compter sur une belle

renommée; les deux nouvelles développées qui figurent dans ce volume sont d'un vif intérêt et d'une composition à la fois simple et ingénieuse. Ce sont productions d'un vrai talent. Dans *les Tailleurs de pierre,* il dépeint deux cœurs honnêtes et malheureux subissant la tyrannie brutale d'un contremaître avare, glouton et lâche, jusqu'au jour où, poussé à bout et menacé d'un coup de couteau, Huber, le soldat réformé, assomme d'un coup de marteau le despote impuni et délivre de la cave, où il l'avait jetée et enfermée, la touchante Tertschka. Il se livre à la justice, et après quatre mois d'angoisse, il est acquitté grâce à l'intervention d'un brave homme de colonel, et il épouse la jeune fille, qui l'a fidèlement aimé, qui l'a sauvé une première fois de la misère et de la faim, une autre fois de la négligence de l'auditeur de justice.

Innocent, l'autre nouvelle de M. de Saar, est l'analyse palpitante des sentiments d'un curé jeune, loyal et franc, qui se trouve aux prises avec un amour involontaire, né dans son cœur généreux du regard affectueux d'une jeune fille pure et belle. Le prêtre triomphe de lui-même et reste innocent.

Deux autres récits, *Une mère,* par Nicolas Kukolink, et *Un yatagan,* par Nicolas Pawlow, adroitement adaptés par Mme Strebinger, complètent cet attrayant volume agrémenté d'une préface de M. Cherbuliez.

P. Z.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Le Capitaine Rouge, par Léopold Stapleaux. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Contes pour les baigneuses, par Dubut de la Forest. Dessins de Besnier. Paris, Dentu. Un vol. — Prix : 3 francs.

Mademoiselle Rébus, par Simon Boubée. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

L'Ami des jeunes filles, par Théo-Critt. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme de chambre, par Vast-Ricouard. Paris, Marpon et Flammarion, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Conquête de Floriane, par Adolphe Racot. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Une fille de Paris, par Gilbert Stenger. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Grain de beauté, par René de Pont-Jest. Paris, Dentu, Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Désirée, par Alfred Assollant. Paris, Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Joujou brisé, par Edmond Deschaumes. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les Cravates blanches, par Adolphe Belot. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Chantage, par Adolphe Belot. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Les Veillées de Saint-Pantaléon, par Armand Silvestre. Paris, P. Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Monde qui fait la fête, par Monsk. Librairie illustrée. Un vol. in-18 — Prix : 3 fr. 50.

Pauvre Moschko! mœurs galiciennes par E. Franzos. Plon et Cie. Un vol. — Prix : 3 francs.

Contes choisis, par Catulle Mendès, avec deux eaux-fortes de Fraipont. Paris, petite Bibliothèque Charpentier. In-16. — Prix : 4 francs.

Mademoiselle Pomme, par Alice Regnault. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Trésor des Bacquancourt, par François Oswald. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une décadente, par Georges de Peyrebrune. Paris, Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une passion, par Paria Korigan. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Sottisier, par Arsène Aruss. Préface d'Albert Millaud. Paris, de Brunhoff. Un vol. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce drageoir à épices aurait été, s'il n'eût déjà servi : *le Carnaval des mots.* M. Arsène Arûss est un philosophe souriant qui flagelle et démasque les hypocrisies du dictionnaire, et qui, par une épithète heureuse, une définition mordante et juste, nous montre tout ce que cache de jovialités, de misères, de pauvretés et d'ironie, le panache des vocables les plus usuels. — Jadis, Sylvain Maréchal,

qui signait ses livres le Berger Sylvain, avait composé un petit opuscule, *le Dictionnaire d'amour* pour servir à la Bibliothèque des amants, dans une même conception que ce *Sottisier* d'Arsène Arüss. Caraccioli imagina également en deux jolis volumes un *Dictionnaire critique, pittoresque et sentencieux* propre à faire connaître les usages du Siècle ainsi que ses bizarreries ; Voltaire enfin laissa sa verve s'épancher dans un curieux *Sottisier* que M. Léouzon Le Duc nous a restitué il y a quelques années, d'après le manuscrit conservé à Saint-Pétersbourg. Arsène Arüss compte donc de glorieux ancêtres et la bibliographie de ces dictionnaires fantaisistes serait amusante à dresser depuis les glossaires rabelaisiens jusqu'aux *formules* du Dr Grégoire.

L'aimable auteur du petit livre qui nous occupe ne s'est point inquiété de cette filiation intellectuelle ; il s'est pris à écosser tous les mots qui lui tombaient sous la main, il en a montré le creux, la boursouflure, la fausse correction ou la dégénérescence avec un esprit très agile et prime-sautier. « Je rends au public ce qu'il m'a prêté », disait La Bruyère. Arsène Arüss a pris cette phrase pour épigraphe de son petit Théophraste de poche, et son livre est amusant à feuilleter comme un album de fantaisies exquises. — Il faut bien citer quelques mots de ce dictionnaire caméléonesque pour mettre en humeur de connaître ce livre. Nous nous bornerons à un petit dizain.

Abnégation : Folie douce.
Accidents : Aubaine des flâneurs.
Age : On flotte entre trois : celui qu'on a, celui qu'on vous prête et celui qu'on se donne.
Bobèche : Le faux-col de la bougie.
Berceau : Première galère.
Se compromettre : Signer ses folies.
Demain : L'ombre partie d'aujourd'hui.
Épithète : Robe à traîne du substantif.
Heures : Virgules de l'éternité.
Rides : Signatures de la vie qu'on proteste toujours.

Nous n'irons pas au delà, quelques démangeaisons qu'en ait notre plume. Nous signalerons cependant une omission à M. Arsène Arüss, à la lettre S, nous regrettons de n'avoir point trouvé :

Sottisier : La boîte à malice de la sagesse.

Ah ! qu'on se fût diverti chez la noble et vertueuse princesse Aminte, à l'hôtel Saint-Thomas-du-Louvre, à la lecture de ce frétillant opuscule ! U.

Bravos et sifflets, *aggravés d'une préface*, par M. ARTHUR HEULHARD. Un vol. in-18, d'environ 350 pages. Paris, librairie Dupret.

Nous déclarons très volontiers notre faible pour les recueils d'articles. La diversité des objets en plaît à notre imagination capricieuse, non moins qu'à notre moralisante nature la leçon de philosophie qui se dégage de leurs événements et de leur passion d'un jour. Il nous est agréable aussi de nous inscrire, par cette préférence, contre la phraséologie perfide de ces pompeux ennemis de toute littérature, qui traitent de haut les courts ouvrages et attendent l'auteur à « un livre ». Mais, astucieux bêtas que vous êtes, le livre comme l'esprit souffle où il veut. Le livre est dans une seule page relue, dans une seule ligne citée, bien davantage et bien mieux que dans une rangée d'in-folio, pâture nocturne des souris ! Dans ces bouquets de feuilles volantes, on respire, — et je l'aime, — cet air du temps que le cours changeant de la vie a si vite effacé même de nos souvenirs les plus chers. C'est dire que nous avons goûté l'ouvrage de M. Heulhard jusque dans ses emportements et son parti pris. Il court, en se jouant, aux frontières extrêmes des domaines les plus différents. L'important, c'est qu'il se fait suivre par nous avec intérêt. Nous l'accompagnons de notre plein gré aux *Joies d'Altorff*, à la messe de *Requiem* de Verdi, aux ridicules du *Bourgeois gentilhomme* et chez les musiciens russes. Nous l'écoutons avec plaisir nous parler du *Capitaine Fracasse* chez le capitaine Escudier, de Gounod et son *Polyeucte*, du marquis d'Ivry et ses *Amants de Vérone*, de M. Victorin Joncières et son infortunée *Reine Berthe*, de Meyerbeer et son *Pardon de Ploermel*, de M. Poise et son *Amour médecin*, et de Percegraine. La seconde partie du volume, intitulée : *Portraits et signalements*, nous rend au naturel le plaisant et important M. Halanzier-Dufresnoy, les peintres Amaury Duval, Pils et Hans Mackart, le malheureux Xavier Aubryet. Les autres chapitres traitent de : Renan à l'Académie, — Mes prisons, — Musées révolutionnaires, — Marat chez lui, — Thomassin à Duplantier, — le *Zoulous-Magazine*, — Imprévoyance et stabilité, — Madame la Guillotine, — Les frères Lawson, — L'article 416, — Cateau-la-Belle-Jambe. L. D.

De l'importance des bagatelles. — *Comment un sou devint vingt mille francs. — Ce qu'on peut faire avec un franc. — Histoire d'une poignée de laine. — Histoire de deux vieilles bouteilles. — La fondation d'une république*, par E. TANNEGUY DE WOGAN. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-12. — Prix : 2 francs.

M. E. Tanneguy de Wogan, qui nous a appris à vivre pour 50 centimes par jour, mais qui n'a pas pu nous donner le goût exclusif des galettes de blé non décortiqué, nous engage aujourd'hui à nous faire en peu d'années 20,000 francs avec un sou, quatre ou cinq filatures avec une poignée de laine, et une fortune de nabab avec deux bouteilles, dont une fêlée. Le petit livre qui contient toutes ces belles choses mérite d'être lu ; on y trouvera, avec quelque décousu dans le plan et quelque confusion dans l'expression, une foule de bons conseils et de vues utiles. Bien entendu, le sou du pauvre continuera à acheter un morceau de pain insuffisant, la poignée de laine ne fournira qu'un maigre appoint à la quenouille de la vieille fileuse et les bouteilles passeront pour quelques centimes des mains du chiffonnier dans la boutique du regrattier.

Quoi qu'il en soit, l'idée de M. Tanneguy de Wogan, à propos de l'établissement de magasins destinés à

l'approvisionnement des classes pauvres, paraît d'une application facile et pourrait rendre les plus grands services. Je signale aussi ce qu'il dit des assurances, tout le monde en peut faire son profit.

M. Tanneguy de Wogan qui doit, comme il le reconnaît lui-même, les principaux traits de son histoire au livre anglais *How a penny became a thousand pownds*, n'a pas toujours su se dégager des diffuses digressions de l'ouvrage anglais. Le sien gagnerait à être élagué, et, par places, rédigé en un français plus correct.

Œuvres complètes de Shelley, traduites par F. Rabbe, précédées d'une étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Shelley. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18.

M. Rabbe attache son nom à une grande entreprise. Shelley, mal connu chez nous, ignoré même du gros public, s'est placé, dans sa courte et tragique carrière, au premier rang des poètes anglais contemporains. La génération présente le met au-dessus de Byron, et je crois que la postérité ne le mettra pas au-dessous. Bien que mort jeune, son œuvre est considérable et quelques parties à peine en avaient été jusqu'ici accessibles au lecteur français. M. Rabbe nous le promet tout entier. Il nous donne aujourd'hui cinq de ses grands poèmes : *la Reine Mab, Alast ou l'esprit de la solitude,* récemment traduit par M. Gabriel Sarrazin; *Laur et Cynthia,* intitulé plus tard *la Révolte de l'Islam*, *Rosalinde et Hélène*, et *Julien et Maddalo*. Le volume est complété par une pièce de moins longue haleine : *Vers écrits au milieu des montagnes Enganéennes*. Le reste suivra sans doute, et je souhaite que ce soit bientôt. Le titre annonce une étude historique et critique, qui est absente dans ce premier volume. Il est à croire qu'elle ne sera publiée qu'à la fin de la tâche que s'est donnée M. Rabbe, et que si, comme on le dit dans le titre, elle précède les œuvres de Shelley, on le devra au relieur.

Shelley est un très grand poète. Que vaut la traduction qu'on nous en présente aujourd'hui? Plus le poète est grand, et plus les difficultés à vaincre étaient ardues. Il n'est pas oiseux de savoir comment M. Rabbe s'en est tiré. Pour mettre le lecteur à même d'en juger, je cite d'abord une strophe, prise au hasard de *Laur et Cynthia*. Cela se trouve être la strophe XIV du chant X.

« Le besoin d'abord, puis la peste tomba sur les bêtes; privées de nourriture, elles aspiraient l'air qui les tuait. Millions sur millions, que l'odeur du sang avait attirées, ou qui des lointaines régions avaient suivi à la trace les armées dans leur triomphal appareil de guerre, loin de leurs sombres déserts, maintenant amaigries et épuisées, elles rôdaient comme des ombres féroces au milieu de leurs proies perdues pour elles; dans leurs yeux verts un étrange malaise luisait; elles tombaient dans de hideux spasmes ou des tortures cruelles et lentes. »

Voilà pour le nombre et l'harmonie. Je n'ai pas besoin de dire que la stance spencérienne, choisie par Shelley dans cet ouvrage, est, pour employer son expression, un « rythme d'une inexprimable beauté ». Quant à l'exactitude, je signale dans cette même strophe en vers :

. . . . Their food
Failed, and they drew the breath of its decay,

que le traducteur rend ainsi : « Privées de nourriture, elles respiraient l'air qui les tuait. »

Mais un exemple, dans un tel travail, ne prouverait rien. J'ai lu attentivement, en les comparant avec le texte, les cinquante premiers vers de chacun des poèmes traduits par M. Rabbe. J'y ai relevé des inexactitudes et des contresens dont je consigne ici la moindre partie : *Reine Mab*, dédicace à Harriet, vers 8 :

Whose eyes have I gazed fondly on,
And loved mankind the more?

« Dans quels yeux ai-je regardé tendrement, et aimé le plus l'espèce humaine? » (I, v. 7 :

It blushes o'er the world :
Yet both so passing wonderful!

« Il (le matin) empourpre le monde; tous deux (la mort et le sommeil) dans leur passage, prodigieux mystère! »

Alastor, vers 26 :

Hoping to still these obstinate questionings
Of thee and thines...

« Dans l'espérance de faire taire les obstinés questionneurs de tes secrets. »

Laur et Cynthia, chant I, vers 8 : ***The firm earth***, « la terre »; vers 19 : ***The rushing of a wind***, « le sifflement d'un vent ».

Rosalinde et Hélène, vers 24 : ***Inland stream***, « ruisseau familier ».

Vers écrits au milieu des montagnes Enganéennes, vers 14 :

Till the ship has almost drank
Death from the o'er brimming deep...

« Jusqu'à ce que le navire ait presque bu la mort que lui verse à pleins bords l'abîme toujours envahissant... »

Julien et Maddalo, vers 3 : ***A bure strand***, « un chemin nu ».

Je n'en félicite pas moins cordialement M. Rabbe de l'audace avec laquelle il s'est jeté dans un labeur si lourd. Nous n'avions rien ou presque rien de Shelley, et il nous donne quelque chose à la ressemblance du grand poète. Le vrai portrait viendra plus tard.

Molière. — Le Bourgeois gentilhomme, *comédie-ballet* (*1670*). Nouvelle édition conforme à l'édition de 1671 donnée par Molière, avec des notes historiques et grammaticales, une introduction et un lexique, par CH.-L. LIVET. Appendices explicatifs, musique, etc. Paris, Paul Dupont, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 2 francs.

On connaît les éditions que M. Ch.-L. Livet a déjà publiées chez Paul Dupont. Elles ont été couronnées par l'Académie française. Lorsqu'il s'agit des classiques du XVII[e] siècle, l'autorité de l'Académie est, je crois, indiscutable; mais, même en n'acceptant son jugement que sous bénéfice d'inventaire, on trouvera que, dans le cas particulier qui nous occupe, tous les juges compétents sont de son opinion.

Le nouveau volume, consacré au *Bourgeois gentilhomme,* n'est pas fait pour la changer. Il débute par une introduction savante et piquante, où l'histoire aide merveilleusement la critique et où les vues ingénieuses et nouvelles se succèdent et étonnent en un sujet étudié par tous depuis si longtemps. Les appendices explicatifs sont très curieux et très instructifs. On lira surtout avec plaisir celui qui a trait au divertissement turc, et où M. Ch.-L. Livet nous montre Molière faisant de l'actualité sur son théâtre, comme — toutes proportions gardées — un *reporter* dans un journal de ce temps-ci. Les notes, dans lesquelles il n'est pas jusqu'à M. Sarcey qui n'apprenne du nouveau, le lexique copieux et compendieux, et qui nous fait désirer avec impatience le grand travail lexicographique dont il n'est qu'un fragment, sur des morceaux d'une érudition solide, variée, alerte, compréhensive, et, je dirai le mot, intelligente. Intelligence et érudition font, en effet, assez volontiers route en des directions différentes; rarement on les trouve réunies au même degré que chez M. Ch.-L. Livet. Ce livre est la meilleure preuve, après tant d'autres, de ce que j'avance.

La musique de Lulli sur les morceaux chantants du ballet, restaurée avec soin par M. Léon, le chef d'orchestre de la Comédie-Française, ajoute à ce volume un charme inattendu et donne le dernier trait à la reconstitution à la fois savante et vivante de ce chef-d'œuvre de la gaieté de Molière. B.-H. G.

Questions d'enseignement secondaire, par CHARLES BIGOT. Un vol. in-16. Hachette, édit. Paris, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Les disputes pédagogiques ne sont point près de s'éteindre. Tous les esprits sérieux sentent bien que notre société s'étiole, que notre race finit dans l'abêtissement et la grossièreté, et ils songent à réformer l'éducation. Question complexe, que chacun envisage seulement à un point de vue particulier, en raison de ses goûts, de ses habitudes, de sa propre éducation. Le livre de M. Frary a rencontré cette heureuse fortune de faire autant de bruit qu'un roman de M. Ohnet! C'est à lui que son ancien camarade Bigot répond par ce livre, composé d'ailleurs d'études successivement publiées dans diverses revues. M. Bigot n'est pas un démolisseur : il reconnaît les défauts du système général de notre éducation publique et propose des palliatifs. Nous aurions souhaité qu'il quittât les sentiers battus et portât son observation critique dans le domaine de l'éducation privée. Ce n'est pas seulement le lycée ou l'école qui forme l'enfant, c'est surtout la famille. Et ce qu'il y a de mal organisé, ou plutôt de mal dirigé chez nous, c'est la famille, bien plus que l'école. Que les classes ouvrent deux heures; qu'il soit interdit aux enfants de causer pendant les cours, que le proviseur soit un vérificateur de soupe et de haricots, ou un docte professeur, transfuge de la chaire, séduit par les avantages de la direction, tout cela, quoi qu'en dise M. Bigot, ce sont de minces détails. Le mal gît en des causes plus graves. Quand vous aviez des générations solides, bien équilibrées, capables d'être instruites, on les instruisait et on les éduquait. Allez-vous dire qu'il n'y eut jamais en France de bons écoliers, des garçons bien élevés, pourvus d'une instruction générale, utile à leur profession et agréable à leurs relations? Ergotez, messieurs les universitaires évadés de l'Université : on vous accorde à cause de vos origines une autorité que ne justifient pas — pleinement du moins — les théories que vous émettez. Le latin, le grec, la philosophie sont excellents à fortifier et à façonner une intelligence. Mais vous aurez beau frotter de philosophie, de grec et de latin des crétins, des paresseux et des jeunes gens prématurément épuisés, ça ne leur donnera pas l'intelligence qu'il n'ont pas, ça ne leur rendra pas celle qu'ils n'ont plus. Vous croyez tout sauver en disant qu'ils apprendront le français. Ils n'en sont pas plus capables que d'apprendre le chinois. Tous ceux qui enseignent pratiquement, réellement, vous prouveront que, parmi tous leurs élèves, ceux-là seuls comprennent et sentent la langue française qui sont capables par leur intelligence et leur application d'apprendre et de comprendre les autres langues, aussi bien les mortes que les vivantes. M. Bigot le sait bien, il le proclame dans les pages éloquentes où il loue la langue et les arts de la Grèce ; il revendique avec raison les droits de cette source supérieure de l'éducation. Quant aux questions de réforme et de direction, son livre est pétri de louables intentions ; mais il est essentiellement scolastique et ne mène à aucune solution.

L'Éloquence politique en Grèce : Démosthène, par L. BRÉDIF, ancien élève de l'École normale, recteur de l'Académie de Chambéry. — Deuxième édition, in-16. Hachette, édit. Paris, 1886.

Cet ouvrage est un excellent commentaire de la vie et des œuvres de Démosthène. M. Brédif a trouvé, grâce à une érudition très variée, très étendue, le moyen de rendre original un sujet tant de fois étudié. Il nous montre un Démosthène réel, agissant, tel qu'il était au milieu de la crise politique et de la rivalité des partis. Par le rapprochement critique de ses plaidoyers civils et de ses harangues politiques, il

a mis en relief plus complètement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici certains traits importants et curieux du caractère du grand orateur. Il ne dissimule pas ses faiblesses, il les explique; et par-dessus tout il reconnaît et loue en lui le grand citoyen, uniquement amoureux de l'indépendance nationale, le grand Hellène, comme il propose de l'appeler.

L'histoire et la philosophie morale s'allient naturellement à la critique littéraire dans une œuvre semblable. Le chapitre où M. Brédif analyse la moralité des orateurs et le degré de vérité et la quantité de mensonges qu'ils introduisent dans leurs discours est tout à fait piquant. PZ.

POESIES

Le Prisme, *poésies diverses,* par SULLY PRUDHOMME. Paris, A. Lemerre; 1886. Un vol. in-18.

De même que le polyèdre dont il a reçu le nom nous montre trois faces principales, le nouveau recueil de poésies de M. Sully Prudhomme présente le talent du poète sous trois aspects différents. *Le Prisme* nous fournirait donc l'occasion opportune d'une étude critique suffisamment complète si la place ne nous était mesurée trop étroite. *Prélude* et *Fleurs d'herbier*, en effet, sont composés d'un choix de poésies purement lyriques, *Majora canamus*; de pièces philosophiques, *Pour les Arts* enfin et *Pour mon Lycée*, de vers d'à-propos et de circonstance. Si nous regrettons de ne pouvoir analyser l'œuvre du poète avec tout le développement souhaité, c'est que l'éloge absolu peut, à la rigueur, se produire sans l'appui de longs commentaires, tandis qu'il serait tout à fait contraire à notre méthode critique d'exprimer une opinion empreinte de quelques réserves sans la motiver sérieusement. Tout au plus, nous permettrons-nous de formuler notre préférence résolue pour la partie lyrique du livre. Non pas que M. Sully Prudhomme ne soit l'égal des meilleurs dans le maniement du vers philosophique et du vers de circonstance, mais il nous paraît que l'une et l'autre forme devraient être tenues à égale distance du cercle d'idées très vaste, mais très nettement délimité, ouvert à la libre action du poète : l'une, parce que le vers est impuissant à traduire clairement toute conception abstraite, toute proposition fondée, non point sur la seule raison, mais sur le raisonnement; l'autre parce que la banalité du parlage de banquet est peu digne des honneurs du rythme et de la rime; toutes les deux parce que la Muse répugne à l'amphigouri philosophique pour le moins autant qu'à la platitude oratoire, et d'autant plus que la prose suffit amplement à chaque objet. Ce n'est donc pas la virtuosité personnelle de M. Sully Prudhomme que nous jugeons en défaut ici; nous regrettons seulement qu'il ait attaché à sa lyre deux cordes, dont l'une ne peut rendre de sons, si ce n'est confus, quand l'autre est si peu digne d'être mise en mouvement par la main du veritable poète qui, dans *le Prisme*, a réuni tant de pensées d'un sentiment adorable, coulées dans une forme exquise, comme l'*Idylle muette*. Les douze petits vers que nous voulons citer seront éternellement redits par de jeunes lèvres qui, je le crains, ne s'ouvriront que pour bâiller devant *Majora canamus*. Voici cette *Idylle muette* :

> Naïs, vierge blonde à l'œil noir,
> Au bord du fleuve agenouillée,
> Y mire sa bouche mouillée
> Par le mobile et frais miroir.
>
> Hylas la voit, cueille une rose,
> La baise, la porte à son cœur,
> La pénètre de sa langueur,
> Et sur l'eau qui s'enfuit la pose.
>
> De tous les écueils triomphant
> La fleur va rapide et légère,
> Puis, odorante messagère,
> S'arrête aux lèvres de l'enfant.
>
> Ah! souris ou du moins pardonne,
> Vierge, à ce timide baiser,
> Tu ne peux pas le refuser :
> C'est une fleur qui te le donne.

N'est-ce pas délicieux :

En plein ciel, par ALPHONSE LABITTE. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886; 1 volume in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un avertissement, l'auteur expose sa théorie : « La poésie doit toujours planer au-dessus du réel, sans cela elle perd la plus précieuse partie de son essence, qui est l'idéal. » Aujourd'hui, la littérature malsaine est arrivée à un degré tel, que l'intelligence ne sait plus discerner « le beau d'avec le difforme », sans doute parce que « les esprits, détraqués par l'abus des passions, se trouvent constamment morphynés (*sic*) par elles ». Quoi qu'il en soit, « tout ce qui est amour est poésie et la poésie emporte en plein ciel »! Exemple :

> Lorsque l'étoile fuit dans le bleu firmament,
> Quand il se fait dans l'air comme un tressaillement,
> Quand l'aube nous envoie une blonde caresse :
> Qu'il est doux de prier dans ce moment d'ivresse !

Aux champs, par PAUL HAREL. Paris, Alphonse Lemerre, 1886; 1 volume in-12. — Prix : 3 francs.

J'aime beaucoup, dans ce recueil, la pièce intitulée *le Cirque au village*. L'ensemble exprime un vif amour et un sentiment vrai de la nature. C'est bien quelque chose, et, si ce n'est pas assez pour faire un grand poète, c'en est du moins tant qu'il en faut pour

toucher les cœurs simples et attirer les sympathies. Écoutez plutôt :

> Décembre, janvier, février,
> Sont rudes aux gens sans foyer ;
> Voici les neiges qui s'amassent
> Au souffle glacé des autans.
> Ouvrez la porte à deux battants ;
> Ouvrez, j'entends des gueux qui passent.
>
> Le vieux pauvre, ami du soleil,
> Trouve que, par un temps pareil,
> Le métier manque un peu de charmes ;
> Ses yeux éteints pleurent de froid
> Et, le long de sa barbe, on voit
> En glaçons ruisseler ses larmes.
>
> . . . .
>
> Il s'arrête après chaque pas.
> Son chien fidèle, qui n'est pas
> De ceux qu'en hiver on habille,
> Tâte le givre à pas prudents
> Et, tout près de claquer des dents,
> Il geint, le nez sur sa sébille.
>
> L'homme et la bête, entrez chez nous ;
> Bonhomme, écartez les genoux,
> A ton compagnon fais sa place.
> Vous êtes parmi des chrétiens ;
> L'hôte, pitoyable aux bons chiens,
> De chez lui défend qu'on les chasse.

Dans ces vers vibre la fibre humaine, et ils la font vibrer en nous à l'unisson.

Poésies, par Raphael-Georges Lévy. Paris, Alphonse Lemerre, 1886 ; 1 volume in-18. — Prix : 3 francs.

Vers de jeunesse, comme nous en avertit l'auteur dès la première pièce.

> Ce livre, ami lecteur, est un livre sincère.
> C'est le fidèle écho de mes premiers chagrins.

On y trouvera, exprimés avec charme et talent, les mouvements du cœur, les aspirations, les enivrements et les désespérances, les gaietés et les mélancolies que nous avons tous plus ou moins ressentis aux années bénies de notre adolescence. Il s'y mêle, comme il n'est pas rare dans les âmes de cette génération, un amer regret des souffrances de la patrie, qui jette une note mâle au milieu de ces jeunes et aimables chansons.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Deux ans à Panama. *Notes et récits d'un ingénieur au Canal*, par H. Cermoise. Paris, C. Marpon et E. Flammarion ; 1886. Un vol. in-18.

« Ce fut le cœur serré que je quittai cet isthme », dit M. H. Cermoise aux dernières lignes de ce récit d'un séjour de deux ans à Panama ; il faut dès lors reconnaître qu'il pousse fort au delà des mesures communes le goût des aventures périlleuses. Je n'entreprendrai pas de relever en son livre le nombre de fois où il s'est vu en danger de mort, danger trop réel, nous le savons, hélas ! par la statistique — à coup sûr très atténuée — des victimes que leur force physique ni leur courage moral n'ont pu sauver en présence de l'infinie variété d'ennemis qui guettent tous les mouvements de l'Européen sur ce sol meurtrier. Je ne parle pas seulement des accès prévus de menue fièvre comme la *calentura*, ni même de la fièvre jaune, mais la nature se défend là contre l'invasion de l'homme au moyen d'une armée d'animaux plus malfaisants les uns que les autres : choix varié de serpents, requins, caïmans, vampires, tarentules, vermine de toute sorte, y compris les métis colombiens. A ces menaces de chaque moment s'ajoute la perspective du tremblement de terre, toujours imminente dans les villes. Mais l'on a vingt ans !

Le vif intérêt anecdotique de ce livre se double de tout l'intérêt que nous impose l'histoire de l'entreprise gigantesque à laquelle M. H. Cermoise a collaboré.

Histoire des Flibustiers-Aventuriers américains au XVIIe siècle, par O. Exmelin. Un vol. petit in-18. Paris, Ch. Delagrave ; 1886. — Prix : 1 franc.

La librairie Delagrave ouvre par cette réimpression d'un livre curieux du XVIIe siècle une « Nouvelle bibliothèque historique et littéraire » sous le titre général de *Voyages dans tous les mondes*. Le mot « monde » ici n'est pas pris dans son acception géographique ; il indique la diversité des sources où puisera le directeur de la publication, M. Eugène Müller, qui se propose de parcourir « les différents domaines du savoir, de l'esprit et du cœur, à toutes les époques et en tous les pays ». Pour le début, M. Müller a eu la main heureuse. En effet, le livre de Flamand Alexandre-Olivier Exmelin (ou Exquemelin)

paru en 1678, traduit en français huit ans plus tard, est la mine féconde d'où nos romanciers ont tiré la matière première et précieuse, bien qu'un peu brute, d'innombrables et amusants récits, les invraisemblables aventures de flibustiers, de boucaniers, de frères de la côte, de pirates et de forbans, qui ont obtenu tant de succès retentissants par le livre et par le théâtre. Ajoutons que le récit original, s'il paraît franchir les limites du possible pour se lancer dans la fantaisie, est cependant admis, classé comme document très authentique, et que l'on doit interroger sur les hommes et les événements de cet épisode extraordinaire appartenant à l'histoire du nouveau monde.

E. C.

Un Salon à Paris : Mme Mohl et ses intimes, par K. O'Méara. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie Plon.

« Un milieu où des gens distingués aiment à se retrouver et à causer ensemble. » C'est en ces termes excellents que M. O'Méara définit l'institution essentiellement française que l'on nomme « un salon ». Dans les trois ou quatre pages qu'il consacre dès le début du livre à cette définition, il dit encore avec une égale justesse : « Un salon suppose une maîtresse, mais n'a pas besoin d'un maître. » L'institution d'ailleurs a vécu. Ses plus beaux moments en ce siècle sont les quinze années que dura la Restauration. Mais le règne qui suivit lui porta le premier coup par le développement soudain de la spéculation financière dans un monde qui jusque-là professait le dédain de l'argent. Depuis, le mouvement ne fit que s'accélérer et s'élargir ; le désastre Bontoux en marqua de nos jours l'apogée. Le souci de l'argent chez ceux qui se rencontrent, le désir de paraître chez la maîtresse de maison sont incompatibles avec la présence d'esprit et l'abnégation de soi nécessaires à celle-ci, comme avec la liberté d'esprit des premiers. L'esprit de spéculation est meurtrier des spéculations de l'esprit. Le très grand luxe, même de bon aloi, ne fournit pas à la conversation le cadre le plus favorable au battement d'ailes de cet oiseau léger, indépendant et capricieux, qu'effarouchent les barreaux de toute cage d'autant plus apparents qu'ils sont plus dorés. Aussi s'ébattait-il à l'aise au très modeste foyer de la jeune Anglaise dont les vives saillies déridaient le morne ennui du Chateaubriand de l'Abbaye-au-Bois et qui, formée à l'école de Mme Récamier et ayant épousé Jules Mohl, le savant orientaliste, ouvrit à son tour, rue du Bac, le salon dont M. O'Méara retrace aujourd'hui la physionomie avec une émotion attendrie, contenue, sincère, qui gagne le lecteur et lui fait revoir une fois de plus avec intérêt le personnel, cent fois décrit pourtant, d'une société lettrée, polie, disparue de nos mœurs, regrettée malgré ses petits côtés et ses étroitesses qui sont, dit-on, tout ce que lui ont pris les bureaux d'esprit qui prétendent à la continuer. J'ai déjà nommé Chateaubriand et Mme Récamier ; après leurs profils, on rencontre de page en page dans *Un salon à Paris* ceux d'Ampère, de Mérimée, de Tocqueville, de Mme Ristori, de la reine de Hollande, du duc de Broglie, de Thiers, de Guizot, de Jules Simon, de Renan, d'Edgar Quinet, etc. — Quand on a lu le livre récent de M. E. Drumont, on se surprend à faire d'étranges réflexions sur l'incurable insouciance de notre société française adoptant pour terrain commun de ses épanchements, de ses causeries d'intimité, le salon d'un Allemand tenu par une Anglaise.

Histoire littéraire, critique et anecdotique du théâtre du Palais-Royal, 1784-1884, par Eugène Hugot. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

« La bêtise, ah ! la bêtise ! Elle est la force, elle est l'esprit, elle est l'entrain, elle est le repos et le facile oubli des inquiétudes de chaque jour ; c'est l'air qui nous rafraîchit ! C'est le parfum qui nous récrée. Oh ! la déesse bienfaisante ! Elle nous sauve du musc, du sang et de l'ennui. » — C'est Jules Janin, le triomphant et jeune « prince de la critique » alors, qui écrivait cela en 1831, en cette forme de prosopopée où se plaisait son talent à paillettes, à propos de deux pièces sifflées la veille au Palais-Royal, sifflées parce qu'elles visaient à l'esprit du « beau monde », parce qu'elles sentaient le salon, parce qu'elles avaient pour héroïnes des dames *comme il faut* et des messieurs en gilet brodé. Avez-vous remarqué la date (1831)? J. Janin souligne les mots « comme il faut » ; donc la locution était lancée de fraîche date ; les hommes portaient des gilets brodés, et le parfum à la mode parmi les « dames comme il faut » était le musc. Le mot « sang » est une allusion aux émeutes si fréquentes au début de la monarchie de Juillet, et déjà la France s'ennuyait bien avant le mot célèbre de M. Guizot : « la France s'ennuie ».

Voyez ce qu'une citation bien choisie, faite à propos, suggère de rapprochements et de réflexions, n'eût-elle même rien de particulièrement supérieur, par cela seul qu'elle est un témoignage contemporain de certains événements. Eh bien, cette *Histoire du théâtre du Palais-Royal* est bondée de tels témoignages : anecdotes, mots, couplets, analyses de pièces. Aussi le succès du livre de M. Eugène Hugot est-il assuré. Il le serait même sans cela, car il parle de théâtre à un public pour qui le théâtre est une passion, un superflu auquel il veut satisfaire même avant que de suffire au nécessaire et qui exigerait volontiers *circenses et panem* plutôt que *panem et circenses*. L'élévation progressive du prix des places dans les théâtres a fini cependant par venir à bout de cette prédilection et guérir la grande majorité — composée de petites bourses — du goût d' « aller au spectacle ».

Outre qu'il est fort bien fait, très intéressant par la quantité de souvenirs qu'il éveille, ce livre de M. Eugène Hugot, ce qui ajoute à la fortune qu'il a de parler d'un théâtre, c'est qu'il parle du Palais-Royal, c'est-à-dire du théâtre dont la popularité dans le monde entier éclipsa, pendant cinquante ans en ce

siècle, celle de l'Opéra et de la Comédie-Française, et même celle de l'Opéra-Comique. On peut affirmer au moins que pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe, il ne vint pas à Paris un provincial qui, le jour de son arrivée, ne dînât aux *Frères provençaux* et n'achevât la soirée au théâtre du Palais-Royal après avoir empli sa tabatière à *la Civette* et pris sa demi-tasse au café Foy. C'est que le Palais-Royal, était le temple du Rire et de la Bêtise et pour lui, comme le disait encore J. Janin, « hors du rire et de la bêtise, il n'y a pas de salut ». C'est pour l'avoir compris que ses directeurs l'ont fait vivre et c'est pour évoquer la mémoire de tant de soirées heureuses que le livre de M. Eugène Hugot est le bienvenu. E. C.

Souvenirs (1785-1870) du feu duc de Broglie, de l'Académie française. Tome Ier. Un vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1886.

Le duc de Broglie estime que l'on peut aujourd'hui, sans danger pour les intérêts ou les amours-propres, publier les mémoires de son père. Il faut le remercier de ne pas avoir jugé bon d'attendre plus longtemps. Ce premier volume embrasse la période de 1785 à 1817, c'est-à-dire l'enfance du duc, mêlée aux événements et frappée par les malheurs de la Révolution, sa jeunesse et son entrée aux affaires comme auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, et comme pair de France sous la Restauration.

Auditeur au Conseil d'État de Napoléon Ier, le jeune homme voit toujours le despote dans le héros. Ses missions en Hongrie et en Espagne sont impuissantes à lui inspirer l'amour de l'empire dont la chute lui cause, comme à tant d'autres, un véritable soulagement. Mais il n'admire pas davantage les procédés réactionnaires et arbitraires de la Restauration, et il flétrit comme il convient les excès de la Terreur blanche.

Le livre est plein de faits peu connus, d'anecdotes piquantes, de vues intéressantes et souvent élevées. Nous nous contenterons de le signaler aujourd'hui. Nous aurons, avec les volumes qui vont suivre, occasion d'en parler plus à loisir. On peut dire, dores et déjà, que ces mémoires sont une importante contribution apportée à l'histoire du siècle qui va prendre fin.

Soliman pacha — colonel Lève — généralissime des armées égyptiennes, ou *Histoire des guerres de l'Égypte de 1820 à 1860*, avec un portrait, par AIMÉ VINGTRINIER, bibliothécaire de la ville de Lyon. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

Ce gros volume d'histoire a tout l'intérêt d'un roman. Rien de plus romanesque, en effet, que la vie de cet enfant de Lyon, fils d'un chapelier, « marin, soldat, proscrit, poursuivi par ses créanciers, pauvre à manquer de pain », et qui s'éleva aux plus hautes dignités, commanda des armées, tint dans sa main la destinée de deux empires et fut toujours victorieux.

A cet intérêt s'ajoute un intérêt de découverte, d'exhumation, si je puis dire. Les commencements de la vie de Joseph Lève, plus tard Soliman pacha, étaient jusqu'ici enveloppés d'une obscurité mal éclairée çà et là par des légendes trop facilement adoptées, et par des renseignements incomplets, erronés ou contradictoires. M. Vingtrinier a porté l'ordre et la lumière dans ce chaos.

Plein d'admiration pour son héros, il n'en dissimule ni les défauts ni les fautes, et il nous donne un homme bien vivant. On remarquera les pages où, s'élevant contre les partis pris historiques, l'auteur montre que les gens n'eurent, en fait de cruauté, dans les longues luttes dont il fait le récit, rien à envier aux Turcs, et que les atrocités des Hellènes dépassèrent même en bien des cas celles des mahométans.

Une bonne table, donnant des sommaires exacts et précis, clôt ce livre qui restera comme un monument à la gloire de Joseph Lève, même quand Lyon, sa patrie, se sera décidée à lui en élever un, de marbre ou de bronze, sur quelqu'une de ses places publiques.

B.-H. G.

L'Histoire monétaire de notre temps, par OTTOMAR HAUPT. Un vol. in-8°. Paris, J.-H. Truchy, 1886.

La solution *définitive* de la question monétaire consisterait, suivant l'auteur, dans la création d'une vaste union bimétallique ; la France, l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis devraient faire partie de cette union, car un seul de ces quatre grands États restant à l'écart, et l'Angleterre surtout refusant de concourir à la réhabilitation de l'argent, l'union serait sans action ; le rapport à adopter serait celui de 1 à 15 1/2.

M. Haupt pense qu'à fixer ce rapport, on rentrerait dans la vérité économique, et que si on adoptait le système du double étalon, il ne se produirait plus de perturbation sur les grands marchés monétaires ; mais n'allons pas engager de polémique : aussi bien M. Haupt n'a voulu donner qu'une *histoire*.

Dans son histoire, surtout des tableaux et beaucoup de nombres, qui regardent à la production de l'or et de l'argent ; qui regardent à la consommation industrielle de deux métaux ; puis à la circulation, dans chaque pays de la monnaie d'or, d'argent, de la monnaie d'appoint, de billon, des billets aussi ; à la circulation totale d'abord, et ensuite à la circulation moyenne par tête d'habitant. Le livre est précieux pour tous les renseignements qu'on y peut trouver. Il est ouvrage de statistique, non d'économie.

Histoire générale de la Champagne et de la Brie, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à la division de la province en départements,* par MAURICE POINSIGNON, docteur ès lettres. Tome II, volume grand in-8°. Châlons-sur-Marne, Martin frères, et Paris, Alph. Picard, 1885.

Nous avons pas eu l'heur de pouvoir lire le premier volume. Celui-ci, le deuxième, que nous venons

de parcourir, s'ouvre par le récit des faits qui se sont accomplis sous le règne de Charles VIII ; il se ferme sur un chapitre dans lequel il est parlé de l'état intérieur de la Champagne à la mort de Louis XIII. C'est un siècle et demi de l'histoire d'une province et de notre histoire nationale : les derniers Valois, la Renaissance, la Réforme, la Ligue, puis l'avènement des Bourbons et les commencements de la monarchie absolue.

L'auteur expose par le menu, avec une grave clarté toutefois, ceux des événements qui ont eu la Champagne pour théâtre, et il insiste sur ceux qui, s'étant produits en dehors, n'ont pas laissé que d'être pour elle de conséquence ; les lois et les lettres-patentes sont par lui analysées ; mais il est partial plus qu'il n'est permis de l'être, et rien de ce qu'ont pensé, voulu ou exécuté les Huguenots ne trouve grâce à ses yeux. Trop courts sont les chapitres ayant trait aux libertés municipales, — qui s'en vont se restreignant de plus en plus, — à l'état religieux (et il n'est parlé que du zèle des catholiques !), à l'état moral et économique de la province, à différentes époques ; ayant trait aussi au mouvement littéraire, scientifique, artistique.

Une question intéressante est discutée : la ville de Sens est-elle champenoise ou bourguignonne ? La discussion, il faut l'aller chercher à la fin du voume, dans l'*Appendice*.

Histoire de la littérature portugaise depuis ses origines jusqu'à nos jours, par A. Loiseau, professeur agrégé au lycée de Vanves, docteur ès lettres. Un vol. in-12. Paris, Ernest Thorin, 1886.

On est souvent tenté, si l'on traite une question, de la considérer comme des plus dignes de fixer l'attention ; a-t-on l'esprit critique, on se défend, sans doute, de tout enthousiasme ou de tout mépris exagéré, suivant le cas ; mais on ne laisse pas pour cela, toujours le plus souvent, de grandir le sujet à l'étude duquel on a consacré de longues heures. C'est un travers qu'il faut excuser, et M. Loiseau y serait tombé que nous ne lui en ferions pas un crime. Mais s'il vante plus que de raison certaines œuvres qui ne sont pas, nous l'accordons, tout à fait à dédaigner, et s'il tient pour considérables encore à quelques égards des ouvrages assez médiocres, suivant nous, il ne présente pas du moins son *Histoire* comme une sorte de révélation : louons-le plutôt.

« Un préjugé répandu généralement, même de nos jours, veut, dit-il, que le portugais ne soit qu'un dialecte de l'espagnol, et que la littérature portugaise se réduise à Camoens : génie supérieur sans doute, mais qui n'est pas un astre isolé dans le ciel poétique de la Lusitanie. » Et il tâche à ruiner ces deux préjugés. Vaine tentative. Nous n'avons pas la compétence qu'il faut pour décider si le portugais diffère essentiellement, ou non, du castillan ; ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'avant Camoens on peut nommer trois écrivains aux œuvres de qui l'on peut s'intéresser, c'est qu'après Camoens (Camões, — l'auteur adopte la façon d'orthographier du pays,) on peut en citer trois également.

Les *Cancioneiros* dont on parle n'enferment rien d'original : pas une pièce qui n'ait été composée à l'imitation, comme tour, comme rythme, de quelque poésie provençale. La question de l'*Amadis de Gaule* réservée, les *romanceiros* ne sont pas davantage intéressants. Il faut citer les noms de Ribeiro, de de Vasconcellos ? Soit. Et le *théâtre* de Gil Vicente, de Sâ de Miranda, d'Antonio Ferreira, ne serait pas dépourvu de toute valeur ? Soit encore. Et oublier de parler des *pastorales* de Bernardo serait une véritable injustice ? Camões reste le premier grand poète, et les astres qui ont brillé déjà dans le ciel de Lusitanie sont des étoiles de quatrième ou cinquième grandeur.

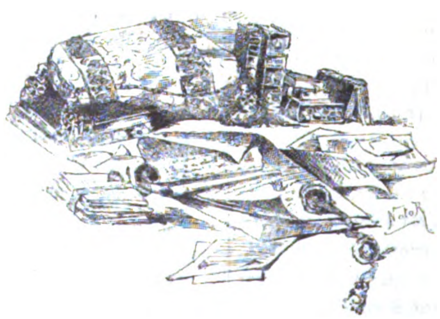
Sur Camões, dans le livre, un seul chapitre, et un chapitre seulement, c'est vraiment trop peu.

Au XVIIe siècle, le *Phénix renaissant*, les *Épanaphoras* ; le XVIIIe est plus pauvre encore, en dépit des *Arcadies*. C'est au commencement de celui-ci que le Portugal commence d'avoir une littérature, avec d'Almeida Garrett, Antonio de Castilho, Alexandre Herculano ; des articles de revues nous ont fait connaître ces écrivains.

M. Loiseau parle très aimablement des auteurs contemporains, de MM. José de Silva Mendes Léal et João de Andrade Corvo de Camões, de MM. Camillo Castillo Branco et Francisco Gomez de Armorim ; nous n'estimons qu'il ait eu tort.

L'*Histoire* de M. Loiseau n'est pas travail inutile.

F. G.



LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— *Réimpressions* — *Miscellanées* —

Une Philippique inconnue et une strophe inédite de LAGRANGE-CHANCEL, recueillies par un bibliophile. Paris, Damascène-Morgand, et Reims, F. Michaud, 1886. In-8° de 42 pages, avec fac-similé. Tiré sur hollande à 150 exemplaires, dont 100 seulement mis dans le commerce.

Tout le monde connaît les fameuses odes satiriques composées par Lagrange-Chancel contre le régent Philippe d'Orléans; elles sont en effet à la portée de tous puisque, sans parler des copies manuscrites toujours recherchées, il en existe douze éditions, dont celle donnée par M. de Lescure est encore la meilleure, à notre avis. On sait donc que ces pièces, considérées par maintes personnes comme un chef-d'œuvre de satire, si l'on peut qualifier ainsi le produit d'une haine atroce et de la plus noire méchanceté, sont au nombre de cinq ; mais ce que l'on ignore généralement, c'est qu'il existe une sixième ode, offrant cette particularité curieuse que, loin d'être comme les autres une virulente attaque contre le régent, elle en est au contraire une ardente apologie. C'est cette *Philippique* inconnue qu'un érudit bibliophile rémois, M. V. D. (?), vient de vulgariser dans la charmante plaquette que nous avons sous les yeux. Comme il a soin de le dire, ce n'est pas la première fois qu'elle voit le jour; nous avons eu, en effet, le plaisir de la publier déjà dans l'*Annuaire de la Société des Amis des livres* pour 1885. Mais cet annuaire est destiné à un si petit nombre de bibliophiles qu'on peut bien dire que toutes les productions qui y sont insérées peuvent être regardées comme à peu près inédites. C'est une grande satisfaction pour nous de voir donner une publicité plus etendue, mais encore trop restreinte, à cette pièce très curieuse que, grâce l'obligeance du savant M. Gustave Pawlowski, nous avions pu transcrire d'après un manuscrit provenant de l'admirable bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. Nous ignorions alors qu'il en existât une autre copie, et nous nous réjouissons fort que M. V. D. ait découvert un nouveau manuscrit où cette ode, remarquable à divers titres, se trouve plus complète et plus correcte que dans le texte que nous avons publié.

Dans le manuscrit de M. V. D., comme dans celui de M. Didot, cette Philippique inconnue occupe le quatrième rang. L'éditeur a tiré parti de cette circonstance et de maints autres arguments puisés dans l'ode même pour déterminer la date de sa composition. Cette pièce, avons-nous dit, est une apologie du régent; par divers motifs plausibles, M. Gustave Pawlowski avait cru pouvoir alléguer qu'elle était antérieure à toutes les autres ; — M. V. D., au contraire, pense qu'elle est bien à sa place entre la troisième et la cinquième ode; il explique, avec force bonnes raisons, que Lagrange-Chancel, après s'être attiré un juste châtiment par la composition des trois premières, s'était efforcé de rentrer en grâce par cette palinodie, et que, furieux de n'avoir pu réussir dans son rôle de courtisan, il s'était vengé de sa déception en écrivant les deux dernières. — Nous n'entreprendrons pas d'analyser et de discuter ces opinions contradictoires; nous nous bornerons, quant à présent, à signaler à nos lecteurs la publication de M. V. D. qui mérite à tous égards l'attention des bibliophiles et des érudits, publication intéressante au point de vue littéraire comme à celui de l'histoire, et qui atteste, chez son auteur, autant de modestie et de savoir que de goût et de jugement. PHIL. MIN.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

Terre-Neuve et les Terre-Neuviennes, par HENRY DE LA CHAUME. Un vol. in-18 jésus. Plon, Nourrit et Cie, édit. Paris, 1886.

Ce volume fait partie de l'intéressante collection de voyages publiée par la maison Plon. Il offre un intérêt d'actualité, la question des pêcheries de Terre-Neuve étant de nouveau soulevée entre la France et l'Angleterre. M. de la Chaume rapporte des détails curieux sur la préparation de la pêche de la morue et sur cette pêche elle-même. Il entonne à ce propos un dithyrambe en l'honneur de ce poisson de carême, « si délicieux, dit-il, si délicat, si savoureux! j'ai bien envie de le dire : le meilleur de tous, et

pourtant si calomnié ; une morue de trois ans, blanche et grasse, et dont la chair se détache par écailles gonflées et savoureuses, éternel regret de ceux qui ont été à Terre-Neuve ».

M. de la Chaume refroidit son enthousiasme pour l'odeur de la morue séchée au soleil qui s'exhale des rivages de la Quidividi.

Le voyageur nous décrit avec une estimable précision l'aspect du pays, ses ressources, ses mœurs. Il nous allèche en nous promettant non moins de détails sur les habitants, mais il se borne à quelques notes trop sommaires, qui ne nous font voir les Terre-Neuviennes que comme des provinciales bas-bretonnes, émancipées par l'éducation anglaise. M. de la Chaume ne nous parle que de Saint-Jean, et il a pour cela deux raisons qui en valent mille. La première, c'est qu'elle est la ville la plus intéressante ; la seconde... c'est que c'est la seule qu'il connaisse.

En revanche, hors de Terre-Neuve, il a connu les Iroquois et les Iroquoises : il a vu à Caughnawaga le type indien dans toute sa pureté, car aucun *blanc* n'a le droit de se fixer là, de par la volonté du gouvernement canadien. Il y a de beaux hommes et des femmes presque blanches et jolies. Le grand chef, ô désillusion, porte le nom anglais de Williams, et, tout grand chef qu'il est, tient boutique d'épiceries. Sa fille est une *demoiselle*, parlant anglais et français, et jouant du piano. Et que joue-t-elle ? Les valses d'opérette des Bouffes et des Nouveautés. — Et voilà ce qui reste des sauvages de l'Amérique ! PZ.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

Études sur le scepticisme de Pascal considéré dans le livre des *Pensées*, par Édouard Droz, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Besançon. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1886.

Ceci est une bonne thèse de doctorat ès lettres. La remarque qu'elle est bonne n'est pas à prodiguer aujourd'hui, qu'on accorde le doctorat ès lettres un peu à l'aventure. On lit en tête de l'introduction de M. Droz : « Que veux-je faire en tout ceci ? inculquer le jansénisme et le plaider ? oh ! non pas. » Cela est tiré de Sainte-Beuve. L'historien de *Port-Royal* avait envie de se garder. Il désirait qu'on sût qu'il ne sacrifiait pas, au sujet traité par lui, sa liberté d'esprit. M. Droz a-t-il peur de se compromettre ? Il ose en effet citer Bossuet, aborder un point de morale pour ces temps « laïcs » et scientifiques où ces sujets-là sont à l'index. Ajoutez qu'il n'est pas sans éducation littéraire, qu'il l'a puisée aux sources, qu'il a un talent d'exposition qui promet, quelque style — il promet aussi de ce côté. — Le fait est qu'il n'est pas arrivé, qu'il ne semble pas même en voie d'arriver à l'état scientifique, c'est-à-dire à cette mort intérieure qui permet d'étiqueter les idées et les sentiments comme les échantillons d'un herbier et qui est le terme de la perfection scientifique. Son âme vibre encore au contact des opinions. Il s'en excuse du reste. Jusqu'ici on n'était pas obligé de s'en excuser.

Donc M. Droz plaide : *not guilty*, Pascal n'est pas sceptique. Eh ! bien non ! Pascal n'est pas sceptique ; il y a en lui le contraire du scepticisme, l'amour effréné de croire. Le mal est qu'il ne trouve pas à croire. Il ne nie pas la légitimité de la raison, il lui trouve des bornes étroites. Ce n'est, selon lui, qu'une bougie qui éclaire à dix pas dans la nuit de l'éternité, ce dont il se plaint avec amertume. Il a gagné à cela l'animadversion de Cousin que M. Droz traite un peu légèrement. Cousin n'est pas seulement un des meilleurs écrivains du XIXe siècle ; son esprit ne manquait ni de hauteur ni d'étendue. Il avait tout de suite découvert chez Pascal un ennemi personnel. Cousin, cartésien, éditeur des œuvres de Descartes, auteur d'une doctrine qui se réclamait de Descartes, savait du reste, ce que ses études sur le XVIIe siècle lui avaient appris, que le livre des *Pensées* avait été écrit contre Descartes et la philosophie de Descartes. M. Droz signale en passant cette hostilité des *Pensées* contre Descartes. Cette hostilité est le fond du livre et on doit toujours l'avoir présente à la pensée si on veut entendre Pascal. L'attaque de Cousin est donc une défense indirecte de Descartes. Ce qui afflige Cousin, ce n'est pas que Pascal soit sceptique. Il sait aussi bien que M. Droz dans quel sens Pascal est sceptique. Il ne conteste pas l'autorité, mais l'étendue de la raison. Pascal a voulu lui éteindre sa lumière qui n'est, dit-il, qu'une bougie dont la lueur n'a pas de portée. De plus, Pascal déplace la raison. Au lieu de la mettre, comme Cousin et les positivistes modernes, dans l'entendement, il l'étend à l'âme entière, à la sensibilité — c'est le cœur qui sent Dieu — à la volonté mère de l'intuition, de l'instinct, de la coutume, de l'hérédité, en un mot, toutes choses qui échappent au raisonnement. De ce côté donc, l'intervention de Cousin et le crédit qu'il a obtenu ne sont pas aussi déplacés qu'imagine M. Droz.

Il y a un autre côté du scepticisme de Pascal qui échappe complètement à M. Droz et ce côté-là, c'est de l'histoire. Ce qu'on appelle scepticisme chez

Pascal, a des liens intimes avec son état de santé, les événements de sa vie, ses relations, le milieu où il a vécu qui est le milieu de Richelieu et de la Fronde. Si sa tendance à ne pas croire à la légère est un mal du temps auquel nul ne se dérobe entièrement, elle est davantage chez lui un effet du pessimisme qui, lui aussi, est un mal du temps beaucoup plus dangereux que le scepticisme. Pascal est sceptique par contagion; mais il l'est surtout parce qu'il est pessimiste, et il est pessimiste non seulement par contagion, mais parce qu'il souffre dans sa chair et dans son âme.

Il n'y a pas d'intelligence de Pascal sans l'intelligence de ce fait-là. Il convient de le répéter : le livre de M. Droz promet plus qu'il ne donne. Le XVIIe siècle d'avant Louis XIV et Pascal est de cette période du XVIIe siècle, et ne lui est pas assez familier. La grande personnalité de Pascal ne l'empêche pas de dépendre de tout ce qui l'entoure. Quant à l'autorité qu'il possède de nos jours, elle est très variée, mais on aurait tort d'en demander des témoignages à tout le monde. Vinet et Sainte-Beuve en peuvent fournir ; il n'y a pas à en chercher dans les précis ou commentaires à l'usage des écoles et des enfants, ni dans les leçons faites dans une chaire. Un mot tombé de la bouche de Châteaubriand, de Napoléon, de Byron, de Guizot, a plus de sens. L'opinion de ceux qui sont désintéressés et qui, en outre, sont en état de se la faire eux-mêmes, compte seule. Celle qu'on ramasse dans la rue n'a pas de valeur... quand il s'agit de Pascal, entendons-nous. L. D.

De la nature des choses. — *La Vie éternelle et universelle,* par AMBROISE DANTEN. Un vol. in-12. Paris, chez l'auteur, 16, rue Letellier, et chez tous les libraires, 1886.

Le titre est emprunté et tout ce qu'enferme le volume est également pris, non pas au poète latin, mais à M. Lefévre, à M. Véron.

Nulle considération un peu originale, et les argumentations trahissent une naïveté vraiment trop grande.

Qu'on en juge. L'auteur sait que l'on conteste l'existence de la matière, et il s'écrie : « Prenez vos outils, allumez vos fournaises, préparez vos creusets, coupez, pilez, chauffez, brûlez, liquifiez, faites évaporer ! vous arriverez sans doute à le désagréger (le pied cube de matière), à en semer les débris impalpables aux quatre vents du ciel ; mais, au bout de tous vos efforts, pas une de ses molécules ne manquera à l'appel, pas un atôme n'en sera perdu (p. 16). » Autre exemple ; il s'agit de la morale. M. Danten écrit (p. 181) : « La morale n'est point une donnée individuelle. L'homme seul ne serait point un être moral. La morale est une donnée sociale, la seule juridiction à laquelle elle ressortisse est donc la conscience sociale. Non point peut-être que la règle proclamée par la conscience générale ait une source plus pure que celle que peut tirer d'elle-même la conscience individuelle, puisque, en définitive, elle n'est que la résultante du travail qui s'opère dans les individus ; mais dans ce travail d'élaboration, outre qu'il est inspiré par une direction supérieure, » — une direction ! cela est-il bien sûr ? et, si direction il y a, en quoi, pourquoi est-elle supérieure ? — dans ce travail, « les conceptions entachées d'erreur » — à quel signe les peut-on reconnaître telles ? — « se contrôlent et s'éliminent l'une par l'autre, » — erronées peut-être *parce qu'elles* s'éliminent ? — « s'éliminent l'une par l'autre, de façon à ne laisser surnager que ce qu'elles contiennent de pur et de vrai. » — Et le vrai et le pur se laissent sans doute distinguer de l'impur et du faux, en ce que le faux, l'impur s'engloutissent lentement, que le vrai, le pur surnagent — ou surnageront !

F. G.

Exposé sommaire des théories transformistes de Lamarck, Darwin et Haeckel, par ARTHUR VIANNA DE LIMA, docteur ès sciences. Un vol. in-12°. Paris, Ch. Delagrave, 1886.

L'auteur, parlant de son livre, répète la phrase de Montaigne : « J'ay seulement faict icy un amas de fleurs étrangières, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier. » Le « filet » de Montaigne ? mais il n'est pas de si médiocre valeur ! M. Vianna n'y a pas songé : son livre n'est rien qu'un ouvrage de vulgarisation, et il nous en prévient; donner un exposé qui fût clair a été sa seule prétention, il nous le dit.

Cette prétention est pleinement justifiée : le travail est bien fait.

Nous ferons pourtant plusieurs reproches à l'auteur.

Le premier au sujet du titre. Pourquoi avoir inscrit sur la couverture les mots : *Théories darwinistes?* Darwin n'a jamais défendu, que nous sachions, la thèse chère à l'auteur, à savoir le monisme, l'hylozoïsme. Les questions traitées sont au nombre de quatre : l'évolution de la vie ou la conception mécaniste et unitaire des phénomènes vitaux; de la survivance du plus apte dans la lutte pour l'existence; l'origine des espèces organiques et la mutabilité des êtres ; téléologie et dystéléologie d'après les transformistes. Mais combien de ces questions Darwin s'est-il appliqué à résoudre ?

Notre deuxième reproche porte sur l'exposé lui-même. Il se laisse lire très facilement, nous n'avons pas fait difficulté de le reconnaître ; n'eût-il pas toutefois gagné encore en clarté, si, au lieu de rapporter toutes les argumentations des uns et des autres touchant tel ou tel point, important ou secondaire de la doctrine *vraie*, l'auteur se fût contenté de présenter cette doctrine dans ses grandes lignes ? M. Vianna n'a omis aucune observation, aucune considération : un Maître a remarqué, un autre Maître a établi, d'autres Maîtres ont reconnu... Il n'a pourtant pas voulu qu'on crût seulement à l'étendue de ses lectures ; il croit fermement à la doctrine à laquelle il s'efforce de recruter des adhérents.

Citer des autorités serait l'unique moyen de communiquer la foi. Quoi qu'il en soit, M. Vianna la

possède. Il la possède si bien qu'il en arrive, — et c'est notre troisième reproche, — à se montrer aussi intolérant, à prouver un esprit aussi peu ouvert que les fidèles, trop fidèles, d'une certaine Église. Ils anathématisent les savants qui prétendent à contredire la Genèse ; ils ne veulent point regarder à leurs contradictions. M. Vianna leur ressemble.

La pire métaphysique pourrait bien être celle de ceux qui pensent n'en pas faire et n'invoquent jamais que *les données de la Science.*

Éléments de psychologie physiologique, par W. Wundt, professeur à l'Université de Leipzig, traduite de l'allemand sur la deuxième édition, avec l'autorisation de l'auteur, par le Dr Élie Rouvier, de Pignan, précédés d'une nouvelle préface de l'auteur et d'une introduction par M. D. Nolen, recteur de l'Académie de Douai. Deux vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 20 francs.

Dans son remarquable ouvrage : *la Psychologie allemande contemporaine* (*école expérimentale*), M. Ribot, après avoir analysé l'œuvre de Herbart, de Lotze, de Fechner, en venait aux travaux de M. Wundt (chap. VI), et il écrivait : « M. Wundt doit être considéré, à l'heure actuelle, comme le principal représentant de la psychologie expérimentale en Allemagne. Seul, il l'a embrassée dans toute son étendue. Fechner s'est confiné dans une question unique ; Lotze est avant tout un métaphysicien, qui souvent semble n'entrer dans l'expérience que par nécessité et à regret ; Helmholtz, malgré la haute portée de son analyse des sensations élémentaires, n'est psychologue que par occasion ; d'autres enfin, tout en suivant la même voie que Wundt, sont loin de l'égaler. Chez lui seul, nous trouvons une étude complète et systématique des problèmes de la psychologie. » Cela est dit très justement ; M. Wundt est bien le philosophe qui a appliqué le plus largement, en psychologie, la méthode expérimentale.

On s'y est mépris, on a voulu croire, — non pas dans l'Université sans doute, non pas quelques philosophes qui ne lui appartiennent pas, mais nombre de littérateurs philosophant, — que M. Wundt et ses élèves réduisent toute la méthode psychologique à l'expérimentation psychophysique, qu'ils n'usent que des seuls procédés d'analyse et de mesure ; on a voulu donner l'école dont il est le chef pour une école matérialiste. Rien de moins exact. Des phénomènes conscients qui sont l'objet de la psychologie, les uns résultent de l'énergie des organes des sens et du cerveau, les autres procèdent de l'activité de la pensée ; or, M. Wundt n'a pas méconnu l'impossibilité d'appliquer la méthode psychophysique à *tous* les phénomènes qui sont l'expression immédiate des phénomènes cérébraux, et pour les autres phénomènes, s'il se défie de la pure observation du sens intime, il recommande et il emploie tour à tour la méthode d'observation et de comparaison, la méthode historique.

Le premier volume des *Éléments de psychologie physiologique* s'ouvre sur une étude du système nerveux, de ses fonctions physiologiques. (Première section. Chap. Ier. *Développement organique des fonctions psychiques ;* — Chap. II. *Structure du système nerveux ;* — Chap. III. *Développement de forme des centres nerveux ;* — Chap. IV. *Parcours des voies nerveuses conductrices ;* — Chap. V. *Fonctions physiologiques des parties centrales ;* — Chap. VI. *Mécanique physiologique de la substance nerveuse.*) M. Wundt réfute la théorie des énergies spécifiques : l'exercice des éléments nerveux et leurs relations rendent compte des diverses fonctions.

Suit une étude des sensations. (Deuxième section. Chap. VII. *Origines et propriétés générales de la sensation ;* — Chap. VIII. *Intensité de la sensation ;* — Chap. IX. *Qualité de la sensation ;* — Chap. X. *Ton de sentiment de la sensation.*) L'auteur analyse la loi de Weber ; il ne la tient pas pour absolue, mais comme capable pourtant de nombreuses applications. Sur les qualités qui différencient les sensations, il écrit des pages très dignes d'attention.

Dans le second volume, quatre sections qui portent en titres généraux : *De la formation des représentations sensorielles ; De la conscience et du cours des représentations ; De la volonté et de ses actes extérieurs ; De l'origine du développement intellectuel.*

L'auteur regarde (chap. XI à XIV) aux représentations sensorielles, au rapport de la représentation avec la sensation, aux sensations et représentations tactiles, auditives, visuelles, enfin aux sentiments esthétiques simples.

Il aborde l'étude de la conscience et se demande jusqu'où elle s'étend (chap. XV) ; il traite ingénieusement de l'aperception (chap. XVI), des conditions qui la facilitent ou la gênent, plus ingénieusement encore du discernement et du choix, des liaisons associatives et des liaisons aperceptives (chap. XVII), des divers mouvements de l'âme (chap. XVIII), du sommeil, du rêve, des hallucinations et autres perturbations de l'âme (chap. XIX) ; mais peu de pages sur la mémoire, l'imagination, les émotions ; l'auteur s'en tient aux faits psychologiques élémentaires, il ne s'occupe pas des manifestations psychiques plus élevées.

La cinquième section est peut-être bien la partie de l'ouvrage qui mérite d'être considérée comme la plus importante. M. Wundt (chap. XX à XXII) montre l'aperception active comme n'étant rien qu'un mode de la volonté, ou, plus justement, que la volonté elle-même. M. Nolen, dans sa préface, résume ainsi la doctrine professée dans cette partie du livre : « La volonté est une faculté primordiale ; l'activité externe de la volonté n'est qu'une forme de la volonté interne ; les mouvements automatiques et reflexes ont d'abord été voulus ; le mouvement instinctif est la forme primitive du mouvement volontaire ; de l'instinct dérivent toutes les autres manifestations de l'activité. »

Le chef de l'école expérimentale, aux derniers chapitres (XXIII et XXIV), pèse les hypothèses métaphysiques présentées quant à l'essence de l'âme ; il cri-

tique le matérialisme, le spiritualisme, l'animisme, et sa critique du matérialisme n'est pas absolument favorable. La théorie matérialiste de la connaissance est, dit-il, tout à fait défectueuse, « l'expérience interne a la priorité sur toute expérience externe, les objets du monde extérieur sont des représentations qui se sont développées en nous suivant des lois psychologiques; principalement le concept de matière est un concept absolument hypothétique, que nous mettons sous les phénomènes du monde extérieur, afin de nous expliquer leur jeu alternatif. » C'est que si les tendances de M. Wundt sont assurément des tendances monistes, son monisme n'est pas le monisme matérialiste, mais un monisme idéaliste.

La Religion sans culte ou le Spiritualisme basé sur la science, par P. Poulin. Un vol. in-12. Paris, Bibliothèque européenne, et Poitiers, Blanchier, 1885.

Les colinsistes sont peu nombreux, surtout en France : Colins relevait de Descartes, et la philosophie cartésienne est, pour les socialistes de notre époque, une philosophie surannée ; ce sont les théories matérialistes qu'ils invoquent. M. Poulin tient le matérialisme pour la pire doctrine. Qu'est-ce que la prêcher au peuple, écrit-il, sinon lui tenir ce langage : « Citoyens, la vie est courte, et la mort, dont l'heure est incertaine, n'a pas de lendemain ; hâtons-nous donc, puisque le bonheur ne s'ajourne pas, de prendre notre part de jouissance ? Ne serait-ce pas à nous trop de niaiserie d'hésiter à mettre les heureux à notre place et à prendre la leur ? Voilà, citoyens, la réforme ; c'est, croyez-moi, la meilleure, car c'est la plus prompte ; et vive Dieu ! après nous le déluge ! »

Pour lui, il se réclame du socialiste belge, et tout en condamnant son outrecuidance, — il a tort de parler d'outrecuidance, lui-même manque de modestie ; — tout en condamnant son style, il nourrit une grande admiration pour l'œuvre du philosophe ; à l'œuvre qu'il admire, il emprunte beaucoup, et aux leçons du maître il mêle des théories positivistes : ce qui fut devait être ; des théories darwinistes, celles du transformisme. La matière n'est rien que la force, les animaux sont des automates, à l'homme seul appartient la sensibilité : tout cela est établi à nouveau, mais point de nouveaux arguments.

C'est à l'avant-dernier chapitre seulement qu'il est parlé de la religion sans culte, de la religion pure de tout anthropomorphisme. Nous ne pouvons pas être dispensés de mériter ; « il existe une raison, une justice éternelle ; et l'éternelle justice ou l'éternelle raison, — c'est tout un, — impersonnelle par essence, ne laisse pas, pour n'avoir pas d'*être*, d'être une *réalité ;* c'est pourquoi nous sommes toujours ses instruments, sans cesser d'être libres. La justice éternelle n'agit pas ; c'est nous qui agissons et qui, par les effets de nos actes, sommes les uns pour les autres, en dehors de toute application particulière, des rémunérateurs et des vengeurs. *Il se fait* des résultats de nos faits et gestes un arrangement par lequel tout bien-être est une récompense, tout mal être un châtiment ; et c'est cet arrangement, dont aucun être n'est l'auteur, qui est l'éternelle justice.

Pour n'être pas de bien grande valeur, le travail de M. Poulin ne laisse pas de présenter quelque intérêt.

F. G.

Le Procès-verbal de la vie, par M. Maurel-Dupeyré, chef des Secrétaires-Rédacteurs de la Chambre des députés. Un beau volume in-8° carré. Prix : 5 francs. — Paris, Maison Quantin, Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue Saint-Benoît.

Le but de ce livre est de montrer par l'histoire l'architecture morale de la vie. Les philosophies, les religions se sont attachées à résoudre par la métaphysique, par les dogmes, les grands problèmes de la morale et de la destinée humaine. N'est-il pas possible d'essayer de les résoudre par l'histoire seule ? Dans le monde physique, les faits ont dégagé leurs lois, et la science n'est que le procès-verbal de l'expérience. Pourquoi le premier des faits, la vie, ne dégagerait-il pas aussi ses lois? Tout ce que la vie a produit et consumé est devant nous dans l'histoire.

Décomposant la société dans ses principales institutions, l'auteur montre que chacune d'elles n'est que le pouvoir exécutif de l'une ou de l'autre des trois lois, par conséquent que la société tout entière y est contenue.

Le livre n'a pas la sécheresse des considérations abstraites. La démonstration, toute historique, y a l'animation de l'histoire elle-même.

Études critiques sur Properce et ses Élégies, par Frédéric Plessis, maître de conférences à la Faculté des lettres de Caen. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, éditeurs.

L'ouvrage de M. Frédéric Plessis marque une évolution caractéristique de la jeune Université. On commence à y prendre des airs dédaigneux pour la forme littéraire et la phrase harmonieuse et ingénieuse, qu'on qualifie de *rhétorique*, c'est-à-dire de vice oratoire, d'élégance verbeuse, de vanité académique, et un clan s'est formé qui, subissant l'influence de l'école positiviste, veut en littérature aussi des exégèses positives. L'érudition s'y installe en reine, et son premier ministre à la Faculté de Paris est le docte M. Benoist.

Dans l'école nouvelle, Villemain n'a pas grand crédit, Saint-Marc Girardin passe pour surfait, M. Caro n'y est cité que comme un phraseur : c'est là surtout qu'on a trouvé que Bellac et lui ne font qu'un. Mais quiconque a découvert une variante à un vers de Stace ou de Silius Italicus y est d'emblée promu grand homme ; pour peu qu'il puisse déplacer la ponctuation de façon à modifier non pas le sens, — parfois indiscernable, — mais la nuance d'un passage, on le déclare digne d'une statue.

M. Plessis, faisant un travail d'école, s'est habile-

ment voué aux dieux de l'école. Il souffrait de voir les Allemands disséquer et galvaniser Properce; il a voulu que la critique française ne demeurât pas inférieure.

Bravement et patiemment, il a colligé et collationné toutes les éditions du poète ombrien. Il a recensé les manuscrits, discuté des hypothèses, réfuté des interprétations, instruit le procès des interpolations, le tout avec une minutieuse sagacité; après quoi seulement il aborde la biographie de son auteur; ici encore il renonce au vulgaire mérite d'attacher le lecteur par un récit à la Plutarque ou une analyse à la Sainte-Beuve. Il est vrai que Properce n'est pas un héros, et que, d'autre part, ses élégies pour obscures qu'elles sont ne fournissent pas matière à longue discussion psychologique. M. Plessis, fidèle à son procédé, se borne donc à ergoter scientifiquement pour fixer, d'après les indications mêmes du texte, les années probables de la vie du poète, la chronologie de ses productions, l'histoire de ses amours avec Cynthia.

Après un chapitre très bien fait sur l'*Histoire de l'élégie,* vient un chapitre sur le *Talent de Properce,* que M. Plessis caractérise heureusement par ce trait : « Properce est un homme élevé par une femme » (de cette éducation provient cette délicatesse de tact qu'il apporte jusque dans la passion la plus brûlante et la plus tyrannique).

Le jeune professeur complète son important travail par la publication de trois élégies de Properce, accompagnées de notes critiques, et l'enrichit par la reproduction en phototypie de six feuillets des *Napolitaines.*

La Faculté des lettres de Paris a sanctionné ces *Études critiques* en conférant à leur auteur le grade de docteur, et en le déclarant digne d'entrer dans son docte corps. Souhaitons à M. Plessis que cette déclaration ne soit point indéfiniment platonique; nous croyons lui être agréable en désirant pour lui le voisinage de Notre-Dame en remplacement de la proximité de *l'Abbaye aux hommes.* P. Z.

La Morale d'Épicure *et ses rapports avec les doctrines contemporaines,* par M. Guyau. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Un vol. in-8°. Paris, 1886. Félix Alcan, éditeur. — Prix : 7 fr. 50.

D'un mémoire couronné par l'Institut, repris, remanié, étendu et augmenté d'une série d'études sur les principaux philosophes utilitaires des temps modernes, M. Guyau a composé un livre de solide critique et de savante exposition.

La morale de l'intérêt est vieille comme l'homme, et précisément parce qu'elle est née avec lui et ne le quitte pas, elle renouvelle incessamment ses formes, pour reconquérir du crédit auprès des âmes et les séduire.

M. Guyau commence son ouvrage par l'analyse comparative des transformations de l'épicurisme dans l'antiquité et dans les temps modernes; puis il reconstitue d'après le texte la doctrine d'Épicure.

L'interprétation du philosophe français renverse un grand nombre d'idées courantes établies par les ennemis d'Épicure et conservées par tradition. Il nous paraît utile de marquer avec précision les principales réformes de M. Guyau.

Entrant résolument dans le vif de la doctrine, il explique le principe fondamental d'Épicure : le plaisir cherché sans raison, pour le plaisir même. Et quelle est la *racine* du plaisir, de tous les plaisirs sensibles? C'est celui du ventre. Mais Épicure ne veut nullement dire cependant que la jouissance produite par la nutrition soit la jouissance la plus parfaite, la jouissance *épanouie,* pour ainsi dire; seulement c'en est le germe, la racine, le principe et le commencement. Si celle-là manque, les autres sont impossibles. Le ventre creux, c'est la faiblesse, le trouble; c'est l'angoisse de la faim, le désordre des perceptions et des sensations.

Le tort de la plupart des interprètes est d'avoir considéré isolément et sans la relier aux réflexions précédentes la maxime de Métrodore expliquant la pensée d'Épicure : « C'est dans le ventre que la raison se conformant à la nature a son véritable objet. »

L'effort de M. Guyau tend à légitimer non pas la recherche du plaisir quand même, mais la façon dont Épicure la comprenait. Il pense qu'on a mal vu son système, qu'on l'a défiguré, qu'une interprétation incomplète, maladroite ou malveillante l'a présenté sous un faux jour; il n'est pas corrupteur, ainsi qu'on l'a proclamé, car le plaisir final qu'il propose au sage est tellement épuré que, pour y atteindre et le goûter, il faut user envers soi-même d'une sévère et constante discipline.

D'autre part, on a reproché à Épicure un défaut de logique : dans sa doctrine, comme dans toute doctrine utilitaire, il existe souvent un rapport d'opposition entre la fin donnée et les moyens. C'est ainsi qu'Épicure est contraint, pour laisser le bonheur à la portée de tous, d'en exclure tout élément difficile à se procurer, comme les richesses, le luxe, les honneurs, le pouvoir.

Il va donc établir une distinction entre les *désirs,* les uns naturels et nécessaires, les autres naturels et non nécessaires, les autres enfin ni naturels ni nécessaires, mais naissant d'une opinion vaine. Le plaisir vraiment désirable semble n'être plus autre chose que la sensation produite par le strict contentement d'un besoin. Aristippe nous montrait l'homme assailli par des désirs innombrables : Épicure l'en a délivré; il ne reste plus en lui que deux désirs, et, partant, deux plaisirs, celui de manger et celui de boire. Mais manger et boire quoi? Des mets raffinés? Non pas; simplement ce que veut la nature pour que le ventre ne souffre pas : un peu de pain et d'eau.

Mais entre le moment où l'on satisfait l'appétit et celui où il reparaît, n'y aura-t-il plus de bonheur? Il y a là un grand vide. Aristippe la comblait par tous les plaisirs quels qu'ils fussent. Il fallait que l'homme fût *en mouvement;* il ramenait toute jouissance et en général toute sensation à un mouvement : la douleur était un mouvement rude, le plaisir un mouve-

ment doux, le repos qui succède toujours aux mouvements et les sépare l'un de l'autre, c'était la non-jouissance, l'absence de plaisir et de douleur, le vide.

Épicure modifie la théorie : le mouvement est sans doute le point de départ du plaisir. Mais tout mouvement a un but, ce but, c'est le contraire du mouvement, le repos; quand l'organisme réparé par la nourriture a retrouvé les atomes perdus, il y a équivalence entre l'avoir et la dépense, donc repos, absence de peine, santé. Le mouvement ne vaut que par le repos qui le précède et le suit. Épicure en vient à cette proposition, paradoxale au premier abord : que, tout compté, les longues maladies renferment plus de jouissances que de peines.

Mais le plaisir, objecte-t-on, est variable, instable, fugitif. Épicure recommande de chercher au fond de tous les plaisirs le durable et le *même*. Le dernier précepte d'Aristippe est celui-ci : « Change, c'est-à-dire vis dans le temps. » Le précepte d'Épicure est le suivant : « Reste le même, » c'est-à-dire : « Autant que possible, vis hors du temps. »

Il n'y a point du reste que les plaisirs de la chair : ceux de l'âme entrent en compte dans le total de la volupté et du bonheur. La sérénité intellectuelle et morale a la même importance que l'apaisement des entrailles affamées. Le plaisir de l'esprit n'est pas complètement à part; c'est le plaisir de la chair plus ou moins modifié par l'idée de présent et d'avenir; plaisir supérieur à celui du corps, mais constitué par le même élément, la non-souffrance, l'ataraxie, la santé; l'ataraxie de l'âme est bien supérieure à la non-souffrance du corps, car elle s'accroît et se nourrit à la fois de son passé, de son présent et de son avenir.

Or quelles sont les causes des troubles et des fatigues de l'esprit? L'ignorance du monde extérieur et, par suite, la superstition. La science est donc nécessaire; la physique a une haute portée morale. Épicure croit tenir enfin la clef du bonheur, à lui livrée par la science. Mais la science lui démontre le déterminisme de la nature, la contingence de l'homme et sa dépendance. Il recherche donc un principe qui échappe à la fatalité.

M. Guyau expose avec une lucidité et une autorité de démonstration excellentes cette phase nouvelle de l'évolution d'Épicure. On y voit dans sa forme sérieuse l'ingénieuse hypothèse des *clinamen*, qui n'est que la déduction logique des deux causes du mouvement reconnues par Épicure : le choc et la pesanteur. Mais le choc n'est pas une cause nécessaire; Épicure ramène à la spontanéité la cause première du monde, et de cette conception sortent deux conséquences : l'infinité des mondes et la liberté de l'homme. Il établit la responsabilité, et s'il n'abolit pas entièrement le hasard, il le restreint tout au moins à l'imprévu, à l'indéterminable; mais, derrière cet imprévu, il y a une cause.

Quelle sera l'attitude de l'épicurien digne de ce nom en face de la mort? L'idée dominante de la philosophie d'Épicure, c'est l'idée d'affranchissement, de libération intellectuelle et morale. Épicure s'efforcera d'affranchir l'homme de la nécessité dernière, de l'arracher à la sujétion de la mort même en lui ôtant la crainte de la mort. Et pour cela, il doit démolir toutes les croyances superstitieuses infiltrées dans l'esprit des hommes, toutes les images effrayantes de la vie souterraine. Épicure ne veut pas laisser la terreur, mais il ne veut pas non plus supprimer l'espérance; il nie l'enfer, conception dérivée de cette vie, mais il laisse ouvertes les hypothèses d'une existence meilleure, *céleste*.

Après avoir méthodiquement étreint toutes les difficultés de la métaphysique épicurienne, M. Guyau saisit avec une égale fermeté les questions pratiques de la morale. Les vertus privées et publiques, le courage et la tempérance, l'amour et l'amitié, Épicure les a proposées au sage; ses conceptions sont plus élevées que ne l'ont fait penser ses adversaires. M. Guyau réhabilite le vieux philosophe. Ses idées sur la justice et le contrat social n'ont pas une moindre importance. Le philosophe français les commente avec une érudition large, qui n'a rien de lourd, car il n'en fait pas étalage; il en offre au lecteur le suc délicat et nourrissant, et il me semble qu'il ait dû beaucoup apprendre, tant sa science se livre avec facilité à celui que l'auteur instruit.

La dernière partie de ce livre, si honorable pour la philosophie française et pour son auteur, comprend une étude développée sur les successeurs modernes d'Épicure : Hobbes et Gassendi, La Rochefoucauld, Spinoza, Helvétius, et se termine par deux chapitres fins et profonds à la fois sur l'esprit épicurien en France au XVIII[e] siècle et sur l'épicurisme contemporain.

L'œuvre de M. Guyau est originale, elle est une restauration, une restitution si l'on aime mieux, de la véritable doctrine d'Épicure; c'est un livre qui restera.

P. Z.

Le Mécanisme de l'entendement. Essai de psychologie évolutionniste, par CALIXTE RACHET. Brochure in-12. Paris, Auguste Ghio, 1885. — Prix : 2 francs.

A la page 70, — c'est la dernière, — nous lisons : « Ce travail résume un ouvrage plus important du même auteur. » Or, de deux fautes l'une : ou bien M. Rachet a manqué à la logique, une théorie, présentée en quelques pages, ayant, pour le philosophe, la même valeur, ni moindre ni plus grande, que la même théorie développée dans un ou plusieurs in-8°; ou bien il a manqué à la langue, les mots : *plus important* n'ayant jamais signifié, que nous sachions : plus volumineux. Et pourquoi a-t-il ajouté : *du même auteur?* Quoi qu'il en soit, on peut ne pas désirer avec trop d'impatience la publication du grand ouvrage, le petit résumé ne résumant rien qui appelle l'attention, rien qui ait de l'importance.

Rien qui appelle l'attention! s'écriera M. Rachet, mais la thèse est empruntée à Hœckel. — C'est précisément parce que la thèse est empruntée qu'il est inutile de lire la brochure de M. Rachet.

A moins pourtant qu'on ne soit disposé à s'intéresser

au bonheur qu'il éprouve. Le matérialisme lui est une sorte d'enchantement. Il trouve « quelque chose d'étrange », mais aussi « quelque chose de merveilleux » dans la matière vivante et pensante. Il est bien un peu « désorienté » devant « cette *matière,* — et la phrase, dans son texte, est imprimée en lettres italiques, — cette *matière qui perçoit les choses parce qu'une modification d'elle-même correspond aux choses et que cette modification est la perception même* ». Mais s'il ignore ce qu'est la matière et ce qu'est la force, il sait que « la conscience est dans la vie », que « la vie est dans le mouvement », que le « mouvement est un état de la matière affectée par la force », et il est « satisfait », puisque le phénomène de la pensée est ramené « à ses éléments différentiels, à certains mouvements de la matière s'effectuant d'après les mêmes lois que les mouvements moins complexes ou plus tangibles que nos sens nous montrent chaque jour ».

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Les Mensonges conventionnels de notre civilisation, par A. Nordan. Ouvrage traduit sur la douzième édition allemande, par Auguste Dietrich. Paris, W. Hinrichsen, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 6 francs.

Ce livre, qui a eu un grand retentissement en Allemagne, devait être traduit en français. Il l'est enfin, après l'avoir été dans presque toutes les autres langues de l'Europe. La traduction est, d'ailleurs, faite de main de maître, et, en le lisant, on croirait lire un texte original.

M. A. Nordan, après une préface et un chapitre dont le titre, *Mané, Thécel, Pharès,* indique assez le sujet et le ton, passe en revue les différents mensonges contre lesquels il est parti en guerre. Le mensonge religieux, le mensonge monarchique et aristocratique, le mensonge politique, le mensonge économique, le mensonge matrimonial, et divers petits mensonges qui ne valent pas l'honneur d'avoir chacun son chapitre à part.

La conclusion, intitulée *Harmonie finale,* peut se résumer en cette phrase que je lui emprunte : « La solidarité ne doit pas seulement devenir la source de toute morale, il faut encore qu'elle devienne la source de toutes les institutions. »

On peut contester la possibilité pratique des idées de l'auteur; on peut, au nom des vieilles croyances, les attaquer et les maudire; il est impossible de n'être pas frappé de leur grandeur et de leur à-propos. Elles sont, dans bien des cas, comme la formule des besoins et des aspirations inquiètes de la société moderne. L'auteur ne fait, d'ailleurs, aucun appel à la violence. Il n'est pas de ceux qui pensent que la fraternité doit débuter par l'égorgement.

M. Dietrich, qui nous donnait naguère une édition des poésies de Jacques Richard, que j'ai eu le plaisir de signaler ici même, a rendu un nouveau service à la France intellectuelle en menant à bien cette traduction.

B.-H. G.

Les Constitutions d'Haïti (1801-1885), par Louis-Joseph Janvier, docteur en médecine, etc., etc. Avec le portrait de l'auteur et une carte d'Haïti. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1886. Un vol. in-8°.

J'ai déjà eu l'occasion, à propos d'un livre intitulé *Haïti aux Haïtiens,* de dire ce que je pense du patriotisme et du talent de M. Louis-Joseph Janvier. Je ne saurais mieux faire aujourd'hui, pour donner une idée juste du but qu'il a poursuivi en écrivant ce nouvel ouvrage sur les Constitutions de « la France noire », que de rapporter ce passage de sa post-face. « Le milieu où je naquis, le milieu où je vis, les études que j'ai faites, tout m'oblige à persévérer dans la mission que je me suis donné : grandir ma race, éclairer mon pays... La France est la mère des républiques. Elle était à York-Town en 1781. Par le rayonnement de ses idées, elle a enfanté les républiques de l'Amérique latine. Elle les instruit encore : elle continue de faire, à ses risques et périls, selon la belle expression de Michelet, les affaires du genre humain. J'ai été honoré de l'amitié féconde de quelques-uns de ses penseurs les plus éminents et admis dans leur intimité magistrale ; j'ai retenu les enseignements de ses fils les plus nobles par l'idée, les plus puissants par la parole... J'ai vécu mes vingt-deux premières années dans mon pays, en contact immédiat et journalier avec des artisans, des soldats, des paysans, des lettrés. Ils m'ont tout raconté : leurs luttes et leurs défaites, leurs espérances et leurs désespoirs, leurs joies et leurs douleurs. J'estime qu'il est de mon devoir de livrer bataille aux doctrines de leurs anciens exploiteurs. Je me sens entièrement un homme du peuple, un vrai paysan ; je suis l'aboutissant d'une longue série d'êtres opprimés et endoloris. De là le ton amer de ce livre. Il dit âprement l'âpre vérité que réclamait Danton pour fortifier l'âme de la patrie. Il contient les lamentations des humbles, des souffrants, des muets, la plainte de la

nation trop souvent trahie depuis 1806 par ceux en qui elle avait mis tout son espoir. »

On comprend qu'un livre politique conçu dans cet esprit doit avoir un immense retentissement dans la patrie de l'auteur, et l'on s'en félicite doublement parce que l'œuvre en elle-même est bonne et qu'elle est faite par un intelligent ami de la France. B.-H. G.

Essai sur l'instruction populaire dans ses rapports avec l'éducation économique et sociale, par ÉMILE COSSON, avocat à la Cour de Paris. Un vol. in-12. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1886.

Démocratie oblige. Il faut apprendre à exercer le droit que l'on possède de participer au gouvernement de la chose publique; et ce n'est point tout: à moins de faire de l'État une sorte de providence, il faut apprendre encore à se gouverner soi-même, apprendre à épargner, à produire, à échanger ses produits. M. Cosson, qui veut qu'on se préoccupe de l'éducation de l'intelligence et de celle de la volonté, veut aussi qu'on songe à répandre certaines connaissances. Il parle, dans la première partie de son livre, de l'enseignement à l'école, enseignement qui serait à modifier quelque peu; et, dans la seconde, d'un enseignement supérieur populaire. Il préconise le programme adopté par une société qui s'est récemment formée sous le nom de *Société d'enseignement économique*, et qui, autorisée par arrêté préfectoral du 8 novembre 1884, a déjà ouvert des cours dans trois écoles communales de Paris. Il donne d'excellentes raisons de la nécessité de l'enseignement, en effet, des matières portées à ce programme, et qui sont : 1° l'économie politique, les institutions de prévoyance et la coopération, l'hygiène industrielle, le droit industriel, le droit commerciale; 2° la géographie économique, l'histoire du commerce français, celle de l'industrie; 3° l'histoire nationale, le droit public, le droit civil usuel; 4° la littérature et l'esthétique dans ses rapports avec l'industrie. Les raisons données par M. Cosson sont à peser. F. G.

Les Questions sociales contemporaines. *Comptes rendus du concours Pereire et études nouvelles sur le paupérisme, la prévoyance, l'impôt, le crédit, les monopoles, l'enseignement,* par ADOLPHE COSTE, avec la collaboration, pour la partie relative à l'enseignement, de MM. Burdeau et Arréat. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan et Guillaumin et Cie, 1886 — Prix : 10 francs.

D'entre les ouvrages qu'a publiés M. Coste, nous n'en connaissions qu'un seul, *les Conditions sociales du bonheur et de la force*, et cet ouvrage nous avait déplu. L'auteur corrigeait Malthus et répétait Auguste Comte; il parlait d'un depart entre les unions fécondes et les unions stériles de par les prescriptions de l'hygiène; il rêvait de la prédication de la religion positiviste; déjà, pour l'assurance du bonheur de tous et la régularisation de dépense de la force sociale, il voyait se construire, dans chaque commune, le temple-bibliothèque-musée où des savants ministres viendraient présider au culte du dieu-humanité. Nous le tenions pour un utopiste. Il l'est, sans doute, — et ceci soit dit comme entre parenthèse: n'est pas utopiste qui veut; peu d'utopies qui n'impliquent pas nécessairement, de la part de qui les construisent, un cœur généreux; — il l'est, il le demeure à de certains égards, mais quel sens pratique ne possède-t-il pas en même temps ? Son analyse de trois des questions soumises au concours par M. Isaac Pereire, sa discussion des solutions proposées par plusieurs des concurrents ne prouvent pas seulement une grande connaissance des sujets et beaucoup de lecture, elles prouvent encore un véritable don d'observation : ses qualités d'observateur, il les a appliquées à l'examen des effets des relations des hommes entre eux, à l'examen des conséquences morales de ces relations, conséquences lointaines, prochaines ou déjà manifestées; et ses observations, il les a encore fait porter, ce qu'on néglige de faire trop souvent, sur les passions des individus, étant donnés leur caractère propre, leur éducation, le milieu dans lequel ils vivent, le métier même auquel ils se livrent.

Le livre est mal fait, diront quelques-uns ? Mais non, il n'y a pas de livre. De cela, nous ne faisons pas un reproche à l'auteur, nous reconnaissons qu'il ne pouvait guère procéder autrement qu'il n'a fait. Son volume n'est rien qu'une suite d'études critiques, la plupart ayant déjà paru dans le journal *le Globe;* elles ne se tiennent pas; la sixième complète pourtant en quelque sorte la troisième, comme la dixième complète la huitième; on cherche alors pour quelles raisons elles ont été disposées dans l'ordre qu'indique la table des matières et l'on ne les devine pas; qu'importe, puisque les études, prises en elles-mêmes, ont chacune leur intérêt propre. M. Coste eût souhaité de pouvoir recomposer, ou à peu près, le rapport d'ensemble qui n'a pas été publié; même il s'est adressé au premier des secrétaires du concours pour avoir, tout au moins, quelques indications touchant ceux des mémoires, récompensés ou non, que les auteurs n'ont pas fait éditer, et M. Saléta s'est vu obligé, ce qui se comprend, de lui refuser communication des diverses parties du rapport; nous ne regrettons pas, pour notre part, qu'il ait essuyé ce refus : c'est moins, en effet, le compte rendu des travaux qui doit exciter de la curiosité que la soutenance de certaines thèses, que les controverses auxquelles il était juste qu'elles donnassent lieu. Or, M. Coste, et, avec lui, M. Arréat, de la *Revue philosophique*, M. Burdeau, l'un des traducteurs des philosophes anglais, aujourd'hui député, n'ont pas omis de faire des allusions très directes à toutes les théories émises de notre temps, aussi bien par les concurrents que par les autres, au sujet de la réforme théorique ou pratique des impôts, au sujet de l'extinction du paupérisme, au sujet de la démocratisation, si l'on veut, du crédit, au sujet enfin de l'enseignement.

Les onze premières études sont dues à la plume de M. Coste. La première, *le Paupérisme et les assurances*

ouvrières, est une réfutation du mémoire de M. Baron, le lauréat qui a obtenu le premier prix dans la question du paupérisme. La deuxième, *la Question sociale suivant l'école de Proudhon*, une réfutation du travail de M. Chevalet; la troisième a pour objet *la Réforme des impôts*, et le travail de M. Chauveau y est discuté incidemment, ainsi que celui de M. Chevalet. Les deux premières sont excellentes, nous aimons moins celle-ci. Rapprochons-en la sixième étude, à propos du mémoire de M. Amelin; elle est intitulée *le Libre-échange à l'intérieur et à la frontière*. La quatrième touchant *l'Organisation officielle de la prévoyance*. M. Coste ne partage pas plus les opinions de M. Matrat que celles de M. Baron : le succès de l'assurance ouvrière ne sera dû qu'à l'initiative privée; la prévoyance obligatoire se traduirait par une augmentation d'impôts. Cette quatrième étude complétait la première; la cinquième les complète toutes deux; en traitant de *l'Organisation libre de la prévoyance et du crédit*, en discutant le projet de MM. Tourasse, Piche et Lafargue, en parlant après M. Léon Say de la caisse d'épargne de Milan, des banques populaires italiennes, M. Coste montre ce que permet la liberté quand on en sait user. Dans la septième étude, *le Correctif nécessaire du droit de propriété*, il répond à MM. Baron et Fauconnier, qui n'ont pas laissé de conclure au collectivisme; ils voudraient voir augmenter les droits de succession, ils ont souci de la crise agricole, et relever les taxes de douanes sur les céréales, sur les bestiaux, serait d'une saine politique économique. Non, réplique notre auteur; il faut individualiser de plus en plus la propriété, et la liberté avec la concurrence, voilà les deux grands correctifs. La huitième étude, à propos du travail de M. Hiernaux, a pour titre : *Organisation du crédit au travail*, et la dixième, dans laquelle se trouve discuté le travail de M. Hourier, est intitulée : *l'Influence des monopoles sur l'intérêt des capitaux et le taux des salaires;* dans toutes deux, la liberté des banques est préconisée; dans la dernière, incidemment il est parlé du monométallisme. Les neuvième et onzième étaient inédites; celle-là enferme un projet relatif à l'hypothèque mobilière, et celle-ci continue le travail même qu'avait présenté l'auteur; elle porte au reste le même titre : *Hygiène sociale contre le paupérisme.*

Quatre études encore, une de M. Burdeau et trois de M. Arréat; M. Burdeau critiquant le mémoire de M. Arréat, et M. Arréat, les mémoires de Mlle Ladreyt, de MM. Cucheval-Clarigny et Hippeau. Toutes les questions à l'ordre du jour sont abordées : celle du droit de l'État et du droit des familles; celle de la gratuité pour tous les degrés de l'enseignement; celle de la part qu'il conviendrait de faire à la philosophie ou à l'histoire, aux langues mortes ou bien aux sciences; celle du baccalauréat et celle d'un enseignement tenant le milieu entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire; celle des facultés transformées en universités. Nous en passons.

L'économie politique n'est pas de la littérature, elle n'est pas pour cela ennuyeuse, et de jour en jour elle exerce un plus vif attrait. C'est qu'on aspire à réformer, qu'on est révolutionnaire malgré soi, sans s'en douter et pour le plaisir inconscient de révolutionner. Il y a de cela un peu.

Il faut étudier, observer, méditer, il faut lire des ouvrages didactiques et des études critiques comme celles de M. Coste; mais que le désir si recommandable du mieux ne nous rende pas imprudents, et gardons-nous, après avoir été pendant tout près d'un siècle des conservateurs quand même, de vouloir tout modifier, tout transformer d'un semestre à l'autre.

F. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par M. Maximilien Marie, répétiteur de mécanique à l'École polytechnique. Tomes VII et VIII : de Newton à Euler, et d'Euler à Lagrange. Paris, Gauthier-Villars, 1885-1886. — Prix de chaque volume : 6 francs.

M. Marie approche du terme de ce vaste travail, si intéressant et si instructif. A mesure que l'on s'avance vers notre époque, l'histoire des sciences devient plus compliquée, mais les questions de principes ne subissent pas un développement correspondant; les diverses branches du savoir se spécialisent et sont traitées séparément dans des ouvrages que les intéressés savent se procurer ou trouver dans les bibliothèques. C'est ce qui permet aux auteurs qui se placent à un point de vue général, c'est-à-dire qui se préoccupent surtout des principes et des méthodes, de ne pas s'étendre outre mesure sur les travaux scientifiques des XVIIIe et XIXe siècles, bien que ce soient les plus féconds en découvertes.

Le tome VII est consacré surtout à l'histoire de la découverte du calcul différentiel et intégral et de ses principales applications. La part que Leibniz et les

Bernouilli d'un côté, Newton et ses élèves de l'autre, y ont prise est très clairement exposée, et, à vrai dire, ce point, qui a été rendu obscur par des historiens passionnés ou incompétents, n'était pas difficile à élucider le jour où un savant véritable et sans parti pris voudrait se donner la peine de parcourir les pièces du procès. C'est bien Leibniz qui est l'inventeur des nouveaux calculs; mais Newton était en possession d'une méthode secrète, un peu plus ancienne, qui lui permettait de ne rien emprunter à son rival. Le reste des deux volumes est consacré à une cinquantaine de savants de second ordre, dont quelques-uns ont cependant fait des découvertes capitales et originales, consignées aujourd'hui, sans noms d'auteurs, dans nos ouvrages classiques. Citons surtout Maclaurin et d'Alembert. Vient ensuite le grand Euler, dont on peut dire qu'il a donné, par l'immensité de ses travaux, aux sciences mathématiques, l'apparence qu'elles ont aujourd'hui, mais à qui M. Marie (qui n'aime pas les algébristes purs) fait la part visiblement trop petite. Dans le volume suivant, nous verrons apparaître Lagrange et Laplace.

L'Astronomie. Revue d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, par CAMILLE FLAMMARION. Paris, Gauthier-Villars. Un vol. in-8° d'environ 500 pages, 4ᵉ année (1885).—Prix : 12 fr.

Cette publication, qui, pour être populaire, n'en est pas moins à la hauteur de la science, se compose d'études sur les questions fondamentales d'astronomie et d'articles sur les faits astronomiques et terrestres de l'année. Sous ce dernier rapport, le volume offre moins d'intérêt que ceux des années précédentes; car il n'y a pas eu, en 1885, de grandes comètes ni autres phénomènes extraordinaires dans le ciel, ni même de grands cataclysmes sur terre. Les chapitres les plus remarquables sont relatifs aux tremblements de terre, aux trombes, au mascaret, aux protubérances solaires et aux conditions de la vie dans l'univers.

Causeries scientifiques, par HENRI DE PARVILLE. 23ᵉ et 24ᵉ années. Paris, Rothschild, 1884-1885. — Prix de chaque volume : 3 fr. 50.

M. de Parville est certainement l'un des vulgarisateurs scientifiques les plus agréables à lire. C'est aussi, lorqu'il reste dans son domaine d'ingénieur-mécanicien et électricien, l'un des plus exacts. Les chapitres qu'il consacre à divers moteurs nouveaux, aux accumulateurs électriques, à la navigation aérienne ne laissent rien à désirer. Mais il aime aussi à s'occuper des grandes questions d'hygiène, des méthodes thérapeutiques, de la fièvre typhoïde, de la rage, du choléra, etc., et alors sa supériorité disparaît : son allure est hésitante, et il lui échappe des erreurs qu'un médecin praticien, connaissant les habitudes du corps humain sain et malade, ne laisserait pas passer. Ces deux volumes résument d'ailleurs très bien le mouvement scientifique des années correspondantes.

Les Astres grandissants, par M. GEORGE. Paris, Aug. Ghio, 1885. Une broch. in-18 de 79 pages.

L'auteur, qui paraît chef d'un groupe spirite, s'imagine que les esprits lui ont enseigné quelque chose de neuf et d'original. On sait qu'il a été affirmé souvent que les pratiques spirites ne rendent jamais rien au delà des conceptions et du savoir des assistants. Le quelque chose de neuf en question, c'est que les mondes grandissent tous par l'effet des chutes d'étoiles filantes et d'aérolithes, et que ces accroissements auront à la longue des conséquences très importantes. M. Georges s'est manifestement trompé : il n'y a rien là de neuf; cette notion est familière à toutes les personnes qui se sont occupées d'astronomie, et si les savants ne s'inquiètent pas encore des conséquences des changements lents de volume et de masse des astres, c'est que ces changements sont excessivement lents et que nous ignorons encore si leurs effets ne sont pas balancés ou dépassés même par ceux d'autres phénomènes cosmologiques.

Dʳ L.

Les Microbes, les ferments et les moisissures, par E. TROUESSART. Un vol. in-8° de la Bibliothèque scientifique internationale. Paris, 1885. Félix Alcan, éditeur. — Prix : 6 francs relié.

Le livre que publie M. Trouessart répond à une préoccupation trop actuelle et trop vive pour n'être pas bientôt très répandu. Le microbe est le roi du jour, un roi cruel, un tyran ; les physiologistes lui ont déclaré la guerre, M. Pasteur est le général en chef de cette troupe d'élite qui combat contre l'armée sans cesse renaissante de cette myriade d'ennemis invisibles, et le public, dont la vie même est l'enjeu de la lutte, suit d'un œil très attentif les progrès des savants qu'il appelle avec raison des bienfaiteurs.

M. Trouessart passe en revue tous les genres de parasites qui mettent en péril la vie des animaux.

Avec une sobriété et une clarté remarquables, il décrit et classe les microbes, analyse de la façon la plus précise leur mode de formation, de génération et de développement; et indique, pour la plupart des cas, la méthode la plus favorable pour les détruire ou tout au moins pour les atténuer et les rendre inertes, inoffensifs.

L'auteur examine d'abord les champignons et les moisissures, depuis ceux qui attaquent les plantes, blé, graminées, pommes de terre, vigne, et ceux qui se développent sur le cuir et les fruits secs, jusqu'aux parasites de la peau et des muqueuses de l'homme et des animaux.

Puis il étudie les ferments : fermentation alcoolique et ferment du vin, levure de bière, levure du pain.

Il aborde ensuite le chapitre des microbes proprements dits ou *bactéries*. Et c'est une surprise pour

les ignorants que de se voir entourés par cette multitude de petits monstres qui se partagent la tâche de détruire le monde : microbes du vinaigre et du vin, microbes de l'urine, du lait et de ses dérivés, beurre et fromage (la fermentation putride réserve de jolies surprises aux amateurs de gibier faisandé) ; microbes des eaux sulfureuses, microbes du salpêtre et de la calvitie, etc., etc. — Microbes partout et dans tout.

Un chapitre non moins curieux est celui qui est consacré aux microbes des maladies des animaux : charbon ou sang de rate, choléra des poules, rouget des porcs, et enfin microbes de ces deux terribles maladies : la morve et la rage.

Mais la partie qui attire tout de suite le lecteur novice en ces matières et qui l'impressionne le plus fortement, c'est l'examen des microbes des maladies de l'homme.

M. Trouessart nous fait connaître des particularités bien étranges sur le microbe virulent de la salive de l'homme sain ! C'en est effrayant.

L'homme bien portant secrète parfois une salive virulente, au point qu'injectée sous la peau des lapins en bonne santé, elle y détermine les plus graves accidents, voire la mort de l'animal. Un des naturalistes, auteurs de cette découverte, l'Américain Sternberg, a constaté cette redoutable propriété dans sa propre salive !

Comment n'être pas curieux de savoir l'origine et les mœurs du microbe de la carie dentaire, alors que tant de personnes en sont victimes ?

Puis défilent en rangs serrés les bataillons épouvantables des microbes de la fièvre jaune, du choléra, du croup et de la coqueluche, de la phtisie et de la lèpre, de la pneumonie, de l'érysipèle, etc., etc.

Ce n'est pas réjouissant, mais c'est instructif, et rien ne peut mieux nous intéresser, puisque ce sont nos ennemis intimes qui nous sont dévoilés. M. Trouessart expose dans la dernière partie de son livre la défense contre les microbes, tant au point de vue préventif qu'au point de vue curatif. Il donne de très curieux détails sur les expériences de culture et de vaccination inaugurées et perfectionnées par l'illustre Pasteur, et accorde aux élèves du maître, MM. Chamberland et Roux, la part qui leur revient dans ces recherches aussi périlleuses qu'utiles.

Les conclusions naturelles de ce savant et clair ouvrage, c'est l'indication des mesures d'hygiène les plus efficaces touchant l'alimentation et l'habitation.

Nous ne saurions trop recommander à l'attention des pères de famille et des chefs d'institution ce livre de vulgarisation, que l'habileté de M. Trouessart rend d'une intelligence facile et d'une lecture attachante. De nombreuses figures complètent le texte et le font plus concret. PZ.

SCIENCES MÉDICALES

Magnétisme et hypnotisme. *Exposé des phénomènes observés pendant le sommeil nerveux provoqué au point de vue clinique, psychologique, thérapeutique et médico-légal, avec un résumé historique du magnétisme animal,* par le Dr A. Cullerre, membre correspondant de la Société médico-psychologique, *avec 23 figures intercalées dans le texte.* 1 volume in-12. Paris, librairie J.-B. Baillière et fils, 1886.

Point de discussions ni de critiques : M. le docteur Cullerre expose simplement les divers phénomènes, qu'ils se produisent spontanément ou qu'ils soient provoqués ; il dit les théories émises pour les expliquer, les unes relevant de la physiologie, les autres de la psychologie ; il énumère les applications possibles, ou déjà réalisées, de l'hypnotisme à la thérapeutique ; il parle enfin des conséquences de la situation spéciale et anormale créée par le sommeil nerveux au point de vue civil et criminel.

Pas de critiques, venons-nous d'écrire ; ce n'est point à faire entendre que l'auteur se soit abstenu de tout jugement : il juge, quand il distingue entre ce qui est pur charlatanisme et ce qui est l'objet d'observation et d'expérimentation ; il juge, lorsque, rapportant l'ingénieuse remarque de Braid, remarque qui a été comme le point de départ des recherches des physiologistes de notre époque, il rejette ce qu'il appelle les illusions phrénologiques du chirurgien de Manchester ; il juge encore, quand il ne laisse pas de formuler des réserves à propos de l'explication par la force neurique rayonnante, par l'ondulationisme ; encore des jugements touchent ces affirmations trop absolues de quelques-uns que la responsabilité des hypnotisés serait nulle et leur conscience comme annihilée ; et encore des réserves au sujet de ces assertions : qu'il ne serait pas juste de dire que nous avons un cerveau, qu'il vaudrait mieux dire que nous en avons deux. Il n'en est pas moins vrai qu'il ne combat aucune des thèses récentes ; ce n'était pas, au reste, son dessein. Présenter comme un inventaire des travaux scientifiques, auxquels l'hypnotisme a donné lieu dans ces vingt dernières années, a été l'unique tâche qu'il se soit proposé de remplir.

L'ouvrage est divisé en douze chapitres.

Dans les deux premiers, *le résumé historique,* comme il dit, *du magnétisme animal ;* au troisième, les premières recherches et les premières considérations générales de MM. Broca, Guérineau, Azam, Dumar-

quay, Giraud-Teulon, Gigot-Suard; au quatrième, la définition de l'hypnotisme, la distinction des trois états nerveux, l'indication des procédés auxquels on peut avoir recours pour provoquer le sommeil nerveux; aux deux chapitres suivants, l'analyse des phénomènes de motibité, de sensibilité; aux deux suivants encore, les phénomènes de suggestion : hallucinations négatives et suggestions inhibitoires, suggestions à échéance plus ou moins éloignée; puis vient l'exposé des conclusions présentées par MM. Bernheim, Dumontpallier, Ch. Richet, Féré, Binet, Brown-Séquard, par M. Ribot également.

On s'occupe beaucoup de l'hypnotisme à Nancy; c'est M. Bernheim, c'est M. Liégeois qui en étudient les effets et les conséquences. Et lors de la rentrée des tribunaux, M. Thomas, substitut du procureur général à la Cour d'appel, prenait comme sujet de discours : *les Procès de sorcellerie et la suggestion.* M. le docteur Cullerre ferme son livre sur cette page : « Il y a cent ans qu'on sait produire le somnambulisme, que de nombreux individus très divers par leur caractère, leur intelligence, leur moralité, se sont adonnés aux pratiques magnétiques et hypnotiques, et l'on est encore, pour faire toucher du doigt le danger de ces pratiques, à invoquer des expériences de cabinet. Écartons résolument, au nom du simple bon sens, cette hypothèse qu'on pourrait être hypnotisé malgré soi, à son insu, par surprise; hypothèse très propre à servir de thème à de brillantes discussions académiques, mais qui, prise au pied de la lettre par le commun des esprits, aurait pour effet de les fausser en leur faisant admettre la possibilité de phénomènes qui n'ont jusqu'ici défrayé que les œuvres d'imagination les plus fantaisistes. Ne laissons pas croire que, parce que quelques savants ont découvert et étudié de nouveaux faits biologiques, la vie va devenir un conte d'Hoffmann ou d'Edgar Poë, où hypnotiseurs et hypnotisés se livreront à un chassé-croisé universel dans un rêve fantastique. Oui, nous devons l'affirmer, le crime hypnotique est possible; mais nous devons nous empresser d'ajouter que l'hypnotisme n'augmentera pas le nombre des scélérats. Les scélérats, d'ailleurs, sont des esprits trop vulgaires pour rechercher en masse, pour l'exécution de leurs forfaits, les procédés qui exigent une certaine virtuosité. Ces derniers resteront toujours l'apanage de quelques gredins d'élite dont l'existence problématique ne doit créer d'inquiétudes à personne.

SCIENCES MILITAIRES

Lettres sur l'infanterie. Un vol. in-8°. Paris, Westhauser, 1885.

Lettres sur l'artillerie. Un vol. in-8°, 1886.

Par le prince DE HOHENLOHE, général d'infanterie, traduites par E. Jaeglé, professeur à Saint-Cyr.

Nous avons déjà rendu compte dans *le Livre* de la série de lettres, sur *les Trois armes*, publiées par un aide de camp de l'empereur d'Allemagne, le prince de Hohenlohe, vétéran des armées prussiennes. La traduction de ces intéressants documents suit son cours. C'est aujourd'hui le tour des *Lettres sur l'infanterie.* Elles seront pour le moins aussi bien accueillies que *les Lettres sur la cavalerie* parues, en français, il y a un an.

L'auteur étudie d'abord, dans plusieurs chapitres, l'instruction individuelle. On ne saurait, il est vrai, comparer le soldat français au fusilier prussien. Malgré cela on pourra tirer de cette première partie des renseignements utiles. Les chapitres suivants sont, à proprement parler, la critique, bienveillante et respectueuse à la vérité, du nouveau règlement prussien. Ils présentent donc le plus haut intérêt pour nos officiers de toutes armes, car l'auteur revient sans cesse à l'action comme sur le champ de manœuvres et sur le champ de bataille de l'infanterie en relations avec la cavalerie et l'artillerie.

Les Lettres sur l'artillerie complètent cette série d'études intéressantes; elles viennent d'être à leur tour traduites en français, et le traducteur a cherché dans son interprétation du texte allemand à se laver du reproche de germanisme qui lui a été fait, peut-être assez justement, à propos de la manière dont *la Nation armée*, le célèbre ouvrage de Von Goltz, a été reproduite en français.

Nous n'avons rien à ajouter à notre précédente appréciation sur le caractère de ces lettres; on y trouve le même genre de causerie familière, les mêmes aperçus originaux; c'est, en un mot, une publication d'une utilité manifeste pour ceux qui veulent creuser et étudier à fond la tactique particulière de chaque arme.

Le volume relatif à l'artillerie renferme un assez grand nombre de lettres traitant de divers épisodes de la campagne de 1870-1871. Nous relevons dans l'une d'elles une appréciation nouvelle et caractéristique qui tend à faire considérer en Allemagne la perte d'une pièce de canon devant l'ennemi, non plus comme une honte, mais presque comme un honneur. Citons textuellement : « Dans les guerres anciennes, on considérait comme honteux pour l'artillerie de perdre des pièces; dans la dernière guerre, on avait

établi ce principe que sacrifier des pièces, dans telle ou telle circonstance, pouvait être honorable. C'est ainsi que la perte d'une pièce unique dans la bataille de Beaune-la-Rolande constitue un fait glorieux entre tous dans l'histoire de l'artillerie du 10[e] corps d'armée. Il en est de même des pièces que le 9[e] corps perdit à Amanvillers. Je pourrais même vous citer les noms de deux généraux d'artillerie, ayant tous deux une situation déjà élevée, qui avaient été rivaux et émules dans la dernière guerre. L'un disait à l'autre : Il y a une chose où je vous suis supérieur; j'ai perdu des pièces et vous n'en pouvez pas dire autant. »

S'il est vrai, comme le disait Napoléon I[er], que la tactique doit changer tous les dix ans, peut-être arriverons-nous à modifier du tout au tout, pendant le même laps de temps, nos idées sur bien des choses de la guerre.

L'Armée de Châlons, par A. G., ancien élève de l'École polytechnique. Un vol. in-8° avec carte. Paris, 1885. Baudoin. — Prix : 5 francs.

La catastrophe de Sedan est et demeurera l'épisode le plus saisissant de la campagne de 1870. Aussi a-t-elle été analysée par un grand nombre d'historiens, sans parler de la relation de l'état-major prussien, qui présente encore, du reste, les plus grandes garanties d'exactitude. Malheureusement, ce dernier ouvrage est écrit spécialement au point de vue allemand, et l'on n'y trouve pas toujours la trace de la suite des idées qui ont successivement dominé dans l'esprit des chefs de l'armée de Châlons. D'un autre côté, les écrivains français ont été bien souvent dominés dans leur jugement, soit par des considérations personnelles, soit par des questions de camaraderie ; il en résulte que les faits n'ont pas toujours été présentés sous leur vrai jour et ont quelquefois même été dénaturés.

Quinze ans se sont écoulés depuis cette époque fatale. M. A. G. a pensé qu'il était temps d'essayer de faire la lumière sur les causes multiples et complexes qui ont amené ce grand désastre, de rechercher les mobiles auxquels ont obéi les chefs de l'armée et d'expliquer les incohérences apparentes dont leurs décisions ont été empreintes.

Les conclusions que l'auteur émet à la suite de cette étude sont sévères ; sans vouloir les reproduire toutes, nous citerons la suivante, qui nous paraît suffisamment topique.

« Il n'est pas exact de dire que l'infériorité de nos moyens a été la cause principale de nos désastres. Ils n'ont été amenés que parce que l'armée dans son ensemble n'était pas suffisamment instruite et surtout parce qu'elle n'avait pour la conduire que des chefs médiocres. »

C. M.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le travail de concours pour les prix fondés par M. de Montyon (ouvrages utiles aux mœurs) est terminé. L'Académie a décerné ces prix de la manière suivante :

1° Deux prix de 2,000 francs chacun :

A M. Séailles, professeur au lycée Charlemagne, pour son *Essai sur le génie dans l'art ;*

A M. F. de Julliot pour son livre : *Terre de France.*

2° Quatre prix de 1,500 francs chacun :

A M. l'abbé Roux pour ses *Pensées ;*

A M. Léon Nocher, auteur d'un ouvrage intitulé : *Trente-deux ans à travers l'Islam ;*

A M. l'abbé Élie Méric pour son *Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution ;*

A M. le baron de Grancey pour son livre : *Dans les Montagnes Rocheuses.*

3° Enfin les ouvrages ci-après ont mérité un prix de 1,000 francs chacun, savoir :

L'Amiral Courbet, par M. Ganneron ;
Les Vies muettes, par M. Léon Allard ;
Le *Cabaret du Puits sans vin*, par M. Louis Morin ;
Trop riche, par Gennevray ;
Récits militaires, du général Ambert ;
L'Enfant des Alpes, par Mme Jeanne Cazin.

Sur la même fondation, l'Académie a décerné deux médailles d'or à deux jeunes poètes dont les œuvre lyriques ont été représentées avec succès sur le théâtre de l'Odéon, *Conte d'avril*, par M. Dorchain, et *Cynthia*, par M. Louis Legendre.

— L'Académie a partagé le prix Lambert entre MM. Ernest d'Hervilly, Alphonse de Launay, auteur d'un livre intitulé : *la Discipline*, et Mlle E. Isnard de Belley, qui, sous le nom de Gabrielle d'Arvor, a présenté au concours Montyon un intéressant volume : *Lucie.*

— Les journaux du Mans annoncent qu'en souvenir de son fils, Mme Piboen a légué sa fortune à l'Académie pour fonder un prix portant le nom « Albert Piboen », qui sera décerné tous les cinq ans à l'auteur du meilleur ouvrage élémentaire sur l'économie politique ou sur une question de morale et d'économie politique choisie par l'Académie.

Cet ouvrage, écrit plus spécialement pour les ouvriers, devra avoir pour but de développer en eux le sentiment de la justice, l'amour du travail et de l'épargne, le respect de la propriété et les principes d'une bonne éducation morale.

Si l'Académie n'accepte pas ce legs, la fortune de Mme Piboen est donnée aux hospices du Mans pour fonder des lits de malades.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 14 mai.

Ouvrages présentés. — Ruelle : *Bibliographie générale des Gaules.* — Quellien : *l'Argot des nomades*

en Basse-Bretagne. — John Evans : *On a military decoration relating to the roman conquest of Britain.*

Séance du 21 mai.

Ouvrages présentés. — Harrisse : *La Colombine et Clément Marot.* — Amari : *les Vêpres siciliennes.*

Lecture. — Note de MM. Bourlier et Pallu de Lessert sur la position de Rusuccurium.

Séance du 28 mai.

Ouvrages présentés. — Ch. Robert : *Monnaies et jetons des évêques de Verdun.* — Croizet : *la Poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec.* — De Ronchaud : *le Parthénon.*

Lecture. — Dans cette séance, M. de Nolhac a lu un mémoire sur le *Canzoniere*, autographe de Pétrarque, qu'il vient de découvrir au Vatican. Peu de textes classiques ont soulevé autant de discussions que les œuvres italiennes de Pétrarque. La plus grave a porté sur l'authenticité de l'édition Aldine (Venise, 1501). Alde Manuce et Pietro Bembo ont donné une édition du *Canzoniere* d'après un manuscrit complet qui passait pour l'autographe de l'auteur. Ce manuscrit n'avait pas été retrouvé, et certains critiques avaient cru pouvoir en mettre l'existence en doute; d'autres ont même nié formellement qu'il existât.

M. de Nolhac a établi successivement dans son mémoire : 1° que le manuscrit d'Alde a existé; 2° que, après avoir appartenu à Bembo depuis 1544, il a passé en 1581 dans la bibliothèque de Fulvio Orsini et de là à la Vaticane; 3° que c'est aujourd'hui le manuscrit 3195 du fonds Vatican. L'histoire complète du précieux volume est reconstituée par M. de Nolhac d'après les correspondances privées qu'il a dépouillées dans les archives et les bibliothèques d'Italie. Il a, d'ailleurs, collationné le manuscrit avec l'édition Aldine et a constaté qu'il en était bien l'original.

Communication. — Hauréau : Résultat d'une enquête faite sur les sermons publiés, en 1708, par dom Beaugendre, sous le nom d'Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, puis archevêque de Tours dans la première moitié du XIIe siècle. Ces sermons sont au nombre de cent quarante et un et M. Hauréau, après les avoir tout particulièrement examinés, démontre, en alléguant les témoignages les plus authentiques, qu'ils sont tous, sauf quatre, huit au plus, de Geffroi Babion, de Pierre Le Lombard, de Pierre Le Mangeur, de Maurice de Sully et de quelques prédicateurs moins connus. M. Hauréau avait déjà fait un travail semblable sur les *Mélanges poétiques* d'Hildebert, vrais fouillis de pièces disparates qui sont, pour la plupart, indignes de cet évêque très lettré.

Séance du 4 juin.

Ouvrages présentés. — A. Bailly : *Notice sur M. Egger.* — Bugge : *De l'inscription de Lemnos.* — G. Le Bon : *Voyage au Népal.* — Flach : *les Origines de l'ancienne France.* — Chatelain : *Paléographie des classiques latins* (3e et 4e liv.). — De Clercq : *Catalogue méthodique et raisonné d'antiquités assyriennes.*

Lecture. — Halévy : Mémoire sur le dixième chapitre de la Genèse.

Séance du 11 juin.

Ouvrages présentés. — Viollet : *Établissements de Saint-Louis*, tome IV. — De Pontbriant : *Guerres de religion; le capitaine de Merle, baron de Lagorce et ses descendants.* — Sébillot : *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.*

Lecture. — De Nadailhac : La trépanation dans les temps préhistoriques.

Dans cette séance, M. Schlumberger a communiqué à l'Académie la liste des récompenses votées par le comité des antiquités nationales. Elle a décerné quatre médailles, savoir :

1re médaille, à M. Fichot, pour sa *Statistique monumentale* du département de l'Aube;

2e médaille, à M. P. Durieu, pour son livre sur *les Garçons en Italie;*

3e médaille, à M. l'abbé Albarès, pour différentes dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Provence;

4e médaille, à M. H.-F. Delaborde, pour son mémoire sur les œuvres de Rigord et Guillaume Le Breton, historiens de Philippe-Auguste.

Deux mentions honorables ont en outre été décernées à MM. Moranville, Charpin, Feugerolles, Prou, Hellot, L. Grignon, Lebigue.

Séance du 18 juin.

Ouvrages présentés. — Molinier : *les Plaquettes, catalogue raisonné précédé d'une introduction.* — A. Joubert : *la Vie agricole dans le Haut-Maine au XIVe siècle.* — De Boislisle : *Mémoires de Saint-Simon*, tome V.

Lectures. — D'Arbois de Jubainville : Note sur le *fondus* et la *villa* en Gaule. — Thomas : Formation du nom propre Comminge.

Dans cette séance, M. Schlumberger a fait un rapport sur le prix de numismatique Duchalais. Il conclut, au nom de la commission, au partage du prix entre MM. Gariel et Alloys Heiss. Le premier avait présenté au concours un ouvrage intitulé : *les Monnaies royales de France sous la race carlovingienne;* le second une publication sur *les Médailles de la Renaissance.*

— Dans l'une de ses dernières séances, l'Académie a procédé au vote sur l'attribution des prix fondés par le général Gobert, en faveur de l'ouvrage le plus savant sur l'histoire de France.

Le premier prix, de 10,000 francs environ, a été décerné à M. Dufresne de Beaumont pour son ouvrage en trois volume : *Histoire de Charles VII.*

Le second prix, de 1,000 francs, a été décerné à l'ouvrage de M. Fister, chargé de cours à la Faculté

des lettres de Nancy: *Études sur le règne de Robert le Pieux* (996-1031).

— Sur le rapport de M. Meyer, l'Académie vient de décerner le prix de la Grange, d'une valeur de 1,000 francs, à M. Chabaneau, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, pour son poème inédit des anciens poètes de la France.

— L'Académie a enfin décerné le prix Stanislas Julien, d'une valeur de 1,500 francs, au P. Séraphin Couvreur, de la Compagnie de Jésus, pour son *Dictionnaire français-chinois*, contenant les expressions les plus usitées de la langue mandarine.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 22 mai.

Ouvrages présentés. — Belloc : *les Postes françaises.* — Raffalovich : *les Progrès industriels du Wurtemberg.*

Lectures. — Du Puynode : l'Impôt sur le revenu. — Colmet-Daage : M. Rossi à l'École de droit.

Séance du 29 mai.

Ouvrages présentés. — *Annuaire d'économie politique de Bordeaux.* — De Laveleye : *la Propriété collective du sol en divers pays.* — L. Donnat : *la Politique expérimentale.*

Séance du 5 juin.

Ouvrages présentés. — L. Say : *les Solutions démocratiques de la question des impôts.* — De Molinari : *Conversations sur le commerce des grains.* — Perin : *le Patron; sa fonction, ses devoirs, sa responsabilité.*

Lecture. — Barthélemy Saint-Hilaire : Mémoire sur *le Traité de la génération*, d'Aristote.

Séance du 12 juin.

Ouvrages présentés. — Joubert : *la Vie agricole dans la Haute-Marne, de 1335 à 1342.* — Worms : *les Écarts législatifs sous le régime du suffrage universel.* — Le P. Ingold : *Vie de Malebranche.* — Servais : *le Tribunal plébéien, les Lois agraires, la Dictature.*

Lecture. — Sayons : les Bulgares, les Croisés français de Constantinople et Innocent III.

— L'Académie a décerné le prix Bordin, du concours d'histoire. Le sujet était: *les Assemblées provinciales dans l'empire romain.* Le prix a été attribué à M. Paul Guiraud, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, actuellement maître de conférences à l'École normale. M. Guiraud est l'auteur du mémoire inscrit sous le n° 1, portant pour épigraphe : « Le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. » (Montesquieu.)

— L'Académie avait mis au concours pour le prix Bordin (section de philosophie) l'examen critique des systèmes compris sous le nom général de philosophie de l'histoire. Le prix a été décerné à M. Hatzfeld. L'Académie a prorogé à l'année 1886 le sujet proposé d'abord pour 1882 : une histoire des céréales en France avant et depuis 1789. Elle a retiré du concours le sujet proposé par la section d'histoire sur la politique de Charles V et l'a remplacé par celui-ci : « Exposer les institutions politiques, judiciaires et financières du règne de Philippe-Auguste. » (Terme utile : 31 décembre 1888.) Elle a proposé pour l'année 1887 une étude sur Richelieu et le P. Joseph. La section de législation a prorogé pour 1887 le concours sur le barreau anglais et le barreau français, et pour 1888 l'histoire du droit public et privé dans la Lorraine et les Trois-Évêchés, depuis le traité de Verdun en 843 jusqu'en 1789. La section économique a prorogé jusqu'en 1888 l'exposé des faits qui, dans l'antiquité grecque et romaine, prouvent la permanence des lois économiques.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Nominations de bibliothécaires. — Par arrêté du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, en date du 2 juin 1886, et à la suite de la session d'examen qui vient d'avoir lieu, ont obtenu le certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires :

MM. Vacher de Lapouge, docteur en droit;
Leurs, sous-bibliothécaire délégué à la bibliothèque universitaire de Toulouse;
Bernard;
Bonnet, surnuméraire à la bibliothèque universitaire de Caen.

Bibliothèque administrative de la ville de Paris. — On va commencer prochainement l'ameublement fixe et mobile de la bibliothèque administrative de l'Hôtel de Ville. Un crédit de 39,610 francs va être demandé à cet effet au Conseil municipal de Paris.

La salle occupée par la bibliothèque est l'une des plus belles du palais municipal; elle est largement éclairée par un plafond vitré et se trouve au-dessus de la salle des fêtes, du côté de la place Lobau; l'accès en est facilité par deux grands escaliers.

Des casiers en chêne sculpté, au nombre de près de 1,500, sont disposés pour renfermer près de 35,000 volumes et documents, qui seront mis sur place à la disposition du public.

Société Franklin. — La Société Franklin, fondée pour la propagation des bibliothèques populaires, entre aujourd'hui dans sa vingt-cinquième année d'existence.

De 1868 à 1880, elle a fourni aux bibliothèques, sur commande, 325,480 volumes, représentant une somme de 813,601 francs.

De 1880 à 1882, 98,950 volumes, représentant une somme de 199,808 francs.

En 1882-1883, 24,300 volumes, représentant une somme de 56,000 francs.

En 1883-1884, 21,301 volumes, représentant une somme de 49,702 francs.

En 1884-1885, 23,496 volumes, représentant une somme de 53,119 francs.

Et du mois de mars 1885 au mois d'avril 1886, elle a expédié 22,564 volumes, représentant une somme de 54,750 francs, soit près de 500,000 volumes, représentant une somme de 1,300,000 francs.

D'autre part, la Société Franklin a donné gratuitement aux bibliothèques, de 1868 à 1881, 98,900 volumes, représentant une somme de 148,494 francs.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Réunion annuelle des bibliothécaires de Londres.* — La quarante-cinquième réunion annuelle des bibliothécaires de Londres vient d'avoir lieu sous la présidence de Sir Henry Barkly. L'association a dépensé, pendant le dernier exercice, une somme de 27,800 francs pour l'acquisition de livres, au nombre d'à peu près 4,000, dont plusieurs ouvrages de prix, tels que : *Hogarth's Works*, avec atlas in-folio (1821); *Œuvres de Victor Hugo*, en 47 volumes; *Hodgson's history of Northumberland; Britton's Architectural Antiquities and English Cathedrals; Naville's Ægyptisches Todtenbuch, etc.*

Le nombre de volumes mis en circulation par la Société s'est élevé à 110,982.

British Museum. — Parmi les ouvrages rarissimes dont s'est enrichi dernièrement le Musée britannique figure un exemplaire très bien conservé de la première édition de *Pelgrims Progress* de Bunyam, imprimé en 1678. Un des derniers numéros de l'*Encyclopœdia Britannica* disait qu'on ne connaissait pas d'exemplaire de cette édition. Cependant la nouvelle acquisition du Musée britannique établit le contraire; la librairie Lenox, à New-York, possède également un exemplaire, mais incomplet.

Allemagne. — *Bibliothèque royale de Berlin.*

ORDONNANCE ROYALE
FIXANT LES STATUTS DE LA BIBLIOTHÈQUE.

Guillaume, par la grâce de Dieu, roi de Prusse, etc.

Nous avons résolu de conférer à la Bibliothèque royale de Berlin les statuts suivants :

I. — *Dispositions générales.*

§ 1. — La Bibliothèque a pour mission de réunir une collection aussi complète que possible des écrits des auteurs allemands et un choix des écrits des auteurs étrangers, de conserver ces collections en bon ordre et d'en rendre l'usage accessible au public.

§ 2. — La Bibliothèque se divise en deux départements : un département des imprimés et un département des manuscrits.

§ 3. — La Bibliothèque est placée dans les attributions de notre ministre des affaires ecclésiastiques, de l'enseignement et des affaires médicales.

Le ministre arrête les instructions du Conseil d'administration, et, celui-ci entendu, les instructions de service du directeur général et des directeurs de département.

II. — *Conseil d'administration.*

§ 4. — Le Conseil d'administration se compose :

1° D'un président, dont nous réservons la nomination;

2° et 5° De quatre membres nommés par le ministre, pour trois ans, dont deux devront être choisis parmi les savants de Berlin;

6° Du directeur général;

Et, en outre, pour les délibérations sur les affaires portées au § 8, 1° et 2°, et pour la rédaction du règlement sur le service public (§ 6);

7° et 8° De deux membres nommés par le ministre pour une durée de trois ans, et choisis, en principe, parmi les savants fixés hors de Berlin.

Le ministre désigne, parmi les membres du Conseil, le vice-président.

§ 5. — Le Conseil doit prendre en main, en toute occasion, les intérêts de la Bibliothèque, et s'appliquer, dans la mesure de ses forces, à la maintenir à la hauteur de sa mission.

§ 6. — Le Conseil arrête, sauf l'approbation du ministre, les règlements sur le service intérieur (§ 21) et sur le service public (§ 22), ainsi que sur les instructions de service des fonctionnaires, autres que le directeur général et les directeurs de département (§ 3).

§ 7. — Le Conseil surveille l'administration de la Bibliothèque et fixe les principes qui la régissent.

Il n'a pas le droit de s'immiscer directement dans le détail des affaires.

§ 8. — Sont soumis à la ratification du Conseil :

1° Le plan général d'acquisitions, préparé, pour chaque exercice, par le directeur général;

2° La répartition des fonds ordinaires entre les deux départements;

3° Toutes les décisions du directeur général qui tendent à une transformation essentielle de système de rédaction des catalogues;

4° Les projets de modifications importantes dans l'état des bâtiments;

5° Toutes conventions importantes qui affectent les relations de la Bibliothèque avec d'autres bibliothèques ou d'autres établissements;

6° Les entreprises de publications projetées par la Bibliothèque.

§ 9. — Le Conseil donne son avis sur les questions qui lui sont soumises par le ministre, relativement aux affaires de la Bibliothèque.

Les rapports du directeur général au ministre doivent, à moins d'urgence, être transmis par l'intermédiaire du Conseil, qui y joint les observations qu'il juge convenables.

§ 10. — Les séances ordinaires du Conseil ont lieu à des intervalles de quatre à six semaines, ainsi qu'il sera déterminé plus précisément dans ses instructions.

Des séances extraordinaires peuvent être tenues sur la convocation du président.

§ 11. — Pour la validité des délibérations, la présence de trois membres est nécessaire. Les décisions sont prises à la simple majorité. En cas de partage, le président ou le vice-président a voix prépondérante.

III. — *Fonctionnaires.*

§ 12. — La direction scientifique, technique et administrative de la Bibliothèque appartient au directeur général. Tous les autres fonctionnaires sont ses subordonnés, et il occupe à leur égard, au point de vue de la discipline, la position d'un chef d'administration provinciale.

§ 13. — Le directeur général exerce ses fonctions conformément aux présents statuts, aux instructions de service et aux décisions du Conseil d'administration.

§ 14. — Le ministre pourvoit au remplacement du directeur général, en cas d'empêchement.

§ 15. — Chacun des deux départements a un directeur.

Le directeur général peut être nommé en même temps directeur d'un département.

§ 16. — Les directeurs sont responsables de l'expédition exacte et régulière des affaires dans leur département. Ils doivent surveiller directement les fonctionnaires et autres membres du personnel employé dans leur département et porter immédiatement à la connaissance du directeur général les irrégularités qui viendraient à se produire.

§ 17. — Les directeurs doivent apporter un soin particulier à l'accroissement des collections de leur département, ainsi qu'à la continuation et au perfectionnement des catalogues et répertoires.

§ 18. — Au reste, les directeurs exercent leurs fonctions conformément aux instructions de service et aux prescriptions du directeur général.

§ 19. — Le directeur général pourvoit au remplacement des directeurs, en cas d'empêchement.

§ 20. — La nomination du directeur général et des directeurs nous demeure réservée. Quant aux autres fonctionnaires de la Bibliothèque, les bibliothécaires, conservateurs, conservateurs adjoints et employés sont nommés par le ministre; l'admission des auxiliaires et attachés et la nomination des employés subalternes sont prononcées par le directeur général.

IV. — *Service intérieur et public.*

§ 21. — Le service intérieur de la Bibliothèque fait l'objet d'un règlement spécial.

Ce règlement doit instituer des conférences, tenues tous les quinze jours, pour l'examen des affaires principales. Le directeur général appelle à chaque conférence les directeurs et les autres fonctionnaires dont la présence lui paraît utile.

Si le directeur général est en même temps directeur d'un département, le plus ancien bibliothécaire du même département doit toujours être appelé aux conférences.

§ 22. — Le service public de la Bibliothèque consiste d'une façon générale :

1° Dans l'usage de la salle de lecture;

2° Dans le prêt des imprimés et des manuscrits. Les prescriptions de détail sur cette matière font l'objet d'un règlement spécial.

Ce règlement doit tendre à faciliter autant que possible l'usage de la Bibliothèque.

Nous avons signé les présentes de notre propre main et nous y avons fait mettre notre sceau royal.

Donné à Berlin, le 16 novembre 1885.

GUILLAUME.

VON GOSSLER.

(Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

États-Unis. — *Création d'une Bibliothèque nationale.* — Le gouvernement des États-Unis vient de décider la construction, à Washington, d'une Bibliothèque nationale. La dépense est évaluée à près de douze millions de francs. Les dimensions de l'édifice sont calculées pour quatre millions de volumes.

— Le correspondant du journal *The Tribune*, à New-York, a fait une trouvaille dans la Bibliothèque du Congrès, à Washington. Il s'agit d'une alcôve délaissée par les plus piocheurs, qui renferme un grand nombre de livres reliés en maroquin rouge, dos orné, tranche dorée, portant cette inscription en lettres dorées, en français :

DON FAIT PAR S. M. I. LE SULTAN ABDUL HAMID II

à la Bibliothèque nationale des États-Unis d'Amérique,
par l'entremise de l'honorable

M. H.-S. HEWITT,
membre de la Chambre des Représentants,
à Washington.

A. H , 1302. — 1884, A. D.

Ce sont des livres classiques et des livres d'école; pourtant l'un d'eux est une traduction de *Gustave le mauvais sujet*, de Paul de Kock. Le correspondant de *la Tribune* dit que cette traduction est épurée, ce qui de Turc à Paul de Kock est flatteur !

La même alcôve contient la collection de livres chinois et mandchous qui fut rapportée de Chine par l'ambassadeur américain Caleb Cushing.

L'un des bibliothécaires, qui lit le chinois, dit que ces ouvrages sont plus ennuyants à lire que le *Congressional Record*, le journal officiel, ce en quoi probablement il exagère.

Le frère de l'empereur défunt est l'auteur du livre le plus curieux de la collection. Lu en chinois, il est moral comme Berquin ; mais, lu en mandchou, il ferait rougir des dragons. (Il paraît que les caractères chinois et manchous sont identiques, mais ont des significations différentes.)

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, vient de réunir en un volume paru chez M. Herluison, libraire orleanais, les articles qu'il a donnés récemment au journal *le Temps* sur *les Nouvelles controverses au sujet de la vie et de la famille de Molière*.

— M. de Lasteyrie vient de publier le premier fascicule d'une *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques, publiés par les sociétés savantes de la France*.

— M. Lafenestre vient de faire paraître à la librairie Quantin le premier volume d'un ouvrage sur la peinture italienne. Ce livre, qui doit comprendre deux volumes, fait partie de la collection pour servir à l'enseignement des arts du dessin.

— M. Baudrillart vient de faire paraître à la librairie Palmé, dans la collection des petits mémoires sur l'histoire de France : *les Guerres d'Italie, par Blaise de Montluc*.

— M. Auguste Nicolas fait paraître à la librairie Oudin une *Étude historique et critique sur le Père Lacordaire, son œuvre, son école et son libéralisme*.

— M. l'abbé Allain, archiviste du diocèse de Bordeaux, vient de traiter dans un intéressant volume *la Question d'enseignement en 1789, d'après les cahiers*.

— M. Malinowski, membre de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, vient de dresser le *Catalogue général des travaux contenus dans les dix premiers tomes du Bulletin de la Société*.

— Le premier volume de la *Grande Encyclopédie* vient de paraître ; il comprend les vingt-cinq premières livraisons.

ÉTRANGER

Allemagne. — Parmi les dernières publications allemandes qui intéressent plus spécialement la France, nous relevons l'ouvrage de M. Albert Jansen « Jean-Jacques Rousseau musicien » (*J.-J. Rousseau als Musiker*, 482 p. Berlin, chez G. Reimer).

D'autre part, dans un excellent article publié dans le numéro de juin de la *Deutsche Rundschau* et intitulé *Rousseau als Botaniker*, M. le professeur Ferdinand Cohn, de Breslau, consacre quelques pages intéressantes à Rousseau botaniste.

— Le deuxième volume du catalogue des manuscrits sanscrits de la Bibliothèque royale de Berlin a paru dernièrement dans cette ville à la librairie Schade.

— M. Otto Henneam Rhyn fait paraître par fascicules à la librairie Grote, de Berlin, une *Histoire de la civilisation du peuple allemand*.

— Le P. Denifle, sous-archiviste du Saint-Siège, a fait paraître à la librairie Wiedmann, de Berlin, le premier volume de son *Histoire des universités au moyen âge*. Cet ouvrage comprendra cinq tomes; dans le premier, l'auteur a étudié l'origine des universités ; dans le second, il montrera leur organisation inte-

rieure. Les trois autres traiteront de l'Université de Paris.

— M. Fournier, professeur à l'Université de Prague, vient de publier à la librairie Tempsky la première partie d'une biographie de Napoléon I[er]. Ce travail s'arrête à 1802.

— Le romancier Gustav Freytag vient d'atteindre sa soixante-dixième année. — M. C. Alberti a publié à cette occasion un petit volume commémoratif orné de quatre illustrations et d'un portrait de Freytag. — (*Gustav Freytag : Ein Festblatt zur Feier seines siebenzigsten Geburtstags.* — Leipzig, E. Schlœmp.)

Angleterre. — *Dickensiana : a bibliography of the literature relating to Charles Dickens and his writings*, compiled by Fred. G. Kitton. — Londres, G. Redway.

M. Kitton a réuni dans le travail bibliographique qu'il consacre au grand romancier anglais une foule de renseignements curieux qui, mieux qu'une biographie proprement dite, mettent en relief le rôle de Dickens dans la littérature contemporaine.

Ce volume de *Dickensiana* est d'ailleurs un complément utile aux nombreuses biographies de Dickens; on y trouve un peu de tout : critiques littéraires et articles biographiques parus dans les principaux périodiques anglais et américains, mémoires et souvenirs de ses contemporains, tels que *Charles Dickens as I knew him*, par M. Dolby, et *Ch. Dickens at home*, que la fille aînée du romancier a publié il y a quelques années.

Un chapitre intéressant est celui des compositions musicales et des adaptations scéniques dont le sujet est tiré des œuvres de Dickens; ainsi *Pickwick* ne compte pas moins de neuf adaptations *Martin Chuzzlewit* s'est vu représenter en scène de huit manières différentes, etc. — Ce fut miss Mary Dickens, petite-fille du romancier, qui créa en 1883 le rôle de Ruth dans la comédie *Tom Pinch*.

Plusieurs anecdotes inédites et une liste de différents ouvrages dont les titres sont empruntés à l'œuvre de Dickens terminent le volume.

Détail curieux : depuis la mort de Dickens il s'est vendu, seulement en Angleterre, 4,239,000 volumes de ses romans et nouvelles.

— *L'Œuvre* d'Émile Zola a été traduit en anglais et paraît chez MM. Vizetelly à Londres, sous le titre *His masterpiece or Claude Lantier's struggle for fame.*

— MM. E. Rhys et Th.-J. Wise publient en un fort volume de 400 pages les différents essais et autres pièces en prose de Shelley, à l'exclusion de « Zastrozzi » et de « Saint-Irvyne ».

L'édition sera tirée à 10,000 exemplaires, à 1 fr. 25 le volume.

DERNIÈRES PUBLICATIONS HISTORIQUES

J. Gillow : A literary and biographical history of the English catholics from the breach with Rome in 1534 to the present time. — II[e] volume. — Londres, Burns et Oates.

F.-G. Lee : King Edward the Sixth, supreme head, an historical sketch, with an introduction and notes. — (Burns et Oates.)

E. Morris : The early Hanoverians. — (Longmans.)

E. Beresford Chancellor : The life of Charles I (1600-1625). — Londres, Bell.

Espagne. — Une traduction espagnole de l'ouvrage de M. Harrisse paraît à Séville sous le titre : *Grandeza y decadencia de la Colombina.*

Suisse. — M. le D[r] Rott, chargé par la Direction des archives fédérales de publier *l'Inventaire sommaire des documents relatifs à l'histoire de Suisse conservés dans les archives et bibliothèques de Paris*, vient de terminer le tome II de son travail.

Danemark et Norvège. — E. Elvius : *Danmarks praestehistorie i aarene 1869-1884;* histoire religieuse du Danemark. — Copenhague, Bergman.

F. Barfod : *Danmarks historie fra 1319 til 1536.* — Copenhague, Schœnberg.

H. A. E. Bergh : *Nye folke-eventyr og billeder fra Norge* ; — Légendes et contes norvegiens. — Christiania, Huseby.

Pays-Bas. — *Krakatau*, par R. D. M. Verbeek. 2 vol. gr. in-8°. — Avec album de 25 planches chromolithographiées des régions dévastées et 12 cartes et plans géographiques et géologiques. — Prix : 40 fr. — La Haye, Martinus Nyhoff.

États-Unis. — Le premier volume du nouveau catalogue de l'*Astor library* vient de paraître. — L'ouvrage ne comprend pas moins de 1,118 pages gr. in-8° et 24,500 titres d'ouvrages (lettres A-D.) C'est la continuation de l'*Index of authors and books* en 4 vol. publié par M. Cogswell de 1857 à 1861. — Le nouveau catalogue s'étend jusqu'à l'année 1880 et est dû M. C. Alex. Nelson (Riverside press, Cambridge).

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— On prête à M. Ferdinand Fabre l'intention de publier ses *Mémoires*. Ils paraîtraient d'abord dans *la Revue politique et littéraire*.

— Après une série de romans dont les titres n'ont pas besoin d'être rappelés tant ils sont connus, et dont le dernier, *l'Œuvre*, a paru récemment, M. Émile Zola prépare un nouvel ouvrage, *la Terre*.

Un rédacteur du *Matin* est allé voir le célèbre romancier et l'a interrogé sur sa façon de procéder dans la composition de ses ouvrages.

M. Zola a donné à ce sujet quelques détails dont nous extrayons les suivants :

« — Vous me demandez comment je travaille, nous a-t-il dit ; si j'ai une méthode ? Eh bien, je travaille beaucoup, et j'ai une méthode précise. Les notes que je prends pour chacun de mes ouvrages représentent souvent six fois la valeur de l'ouvrage lui-même avant même que j'aie commencé à l'écrire. Tenez, prenons un exemple, le roman auquel je travaille en ce moment, *la Terre*...

« Et, allant à son bureau, M. Zola nous montra une série de dossiers assez volumineux.

« — D'abord, continua-t-il, pendant longtemps je coupe au hasard dans livres, revues, journaux, tout ce qui paraît sur la question que je veux traiter. J'ai coupé et réuni depuis plusieurs mois tout ce que j'ai trouvé sur les paysans. Ensuite, j'interroge tous les hommes spéciaux et je réunis les notes qu'ils veulent bien me confier. »

Quand ce travail de notes, de compilation, long et difficile, est terminé, M. Zola écrit un plan général, se disant à lui-même ce qu'il veut faire. Et voici un spécimen, c'est un extrait du *scenario* de *la Terre* :

« Je veux faire le poème vivant de la terre, mais sans symbole, humainement. J'entends par là que je veux peindre d'abord, en bas, l'amour du paysan pour la terre, la passion du plus de terre possible, la passion d'en avoir beaucoup, parce qu'elle est à ses yeux la forme matérielle de la richesse ; puis, en m'élevant, l'amour de la terre nourricière, la terre dont nous tirons tout, notre être, notre substance, notre vie, et où nous finissons par retourner.

. . . .

« *Histoire*. Le paysan qui ne possédait rien, puis qui a possédé un jour, comment et quand ? Ensuite, la petite propriété, la division continue par les héritages. Conséquence sociale de ce fait, et où ça mène, et si la grande propriété se reconstitue ? C'est là que j'établirai la part du socialisme dans mon œuvre. A étudier, à voir. — Le rôle du paysan donc. Politiquement, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il sera. Son rôle dans notre société, par la propriété. Il est la majorité, la force sourde qui dort et qui peut à un moment décider du monde. Étudier cela. »

En même temps que M. Zola écrit ce plan général, il place le plan court et très net des différentes parties du livre ; *la Terre* comprendra cinq parties : l'hiver, le printemps, l'été, l'automne ; enfin la conclusion, qui revient à l'hiver de l'année suivante.

Pour chaque partie, chaque chapitre, le romancier fait un dossier spécial. Quand il commence à écrire, il s'interrompt pour rédiger de nouvelles notes qu'il transcrit ensuite et distribue dans les dossiers restants.

M. Zola en est alors venu au plan général de son œuvre, qui est, on le sait, l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire, *les Rougon-Macquart*.

« M. Zola a encore six volumes à faire, car du jour où il a conçu le plan général de son œuvre, il s'est limité le nombre des livres et il a arrêté définitivement les grandes lignes de cette histoire. Il lui reste à faire son roman sur les paysans, *la Terre*, auquel il travaille en ce moment et qui paraîtra au commencement de l'année prochaine ; un roman sur les chemins de fer, pour lequel déjà il classe des documents ; un autre sur l'armée, dans lequel, très probablement, entrera Sedan ; un autre sur la finance et le journalisme ; enfin un roman dont il n'a pas voulu encore arrêter la portée, car il a voulu se réserver dans son œuvre une case vide, puis le livre qui servira de conclusion. »

— Nous apprenons que M. Germain Bapst prépare en ce moment un travail important sur l'orfèvrerie française et en particulier sur les artistes célèbres du XVIIIe siècle, connus sous le nom de « Germains ». L'auteur serait fort reconnaissant de toutes les communications que l'on pourrait lui faire à leur sujet.

— M. Gabriel Marcel, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, entreprend à la librairie Gaultier la publication d'un *Recueil de portulans* choisis parmi les plus curieux par leur facture et les plus intéressants au point de vue géographique. — L'atlas, accompagné de notices, paraîtra par fascicules in-folio.

— La librairie Laurens annonce une seconde édition du livre de M. Lecoy de la Marche : *la Chaire française au* XIIIe *siècle*.

— M. Augustin Challamel travaille en ce moment

à une *Histoire de la liberté en France depuis 1789 jusqu'à nos jours.*

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Walpole annonce la prochaine apparition des deux derniers volumes de la *History of England from 1818.*

Autriche. — L'archiduc Joseph d'Autriche, qui s'occupe depuis plusieurs années de l'élaboration d'une grammaire tzigane, vient de présenter à l'Académie des sciences de Buda-Pest le manuscrit de son ouvrage (239 pages in-folio) intitulé *Romanocsibakero Sziklaoibe.*

Suisse. — M. le Dr Kern, ex-ministre de Suisse à Paris, travaille actuellement à la publication de ses mémoires.

Parmi les principaux événements intéressants auxquels M. Kern a été personnellement mêlé pendant sa longue période publique, il faut citer surtout : l'expulsion du prince Napoléon lorsque le futur empereur habitait avec sa mère, la reine Hortense, le château d'Arenenberg; la guerre du Sonderbund, la revision constitutionnelle de 1848, l'affaire de Neuchâtel, enfin les faits se rapportant à la guerre de 1870-71.

C'est en particulier au sujet de ses relations avec le prince Napoléon que les mémoires de M. Kern seront intéressants. M. Kern est né en 1808, la même année que Napoléon; il a vécu en compagnon d'enfance du jeune prince au village de Berlingen.

Aussi, lorsqu'en 1837 le duc de Montebello demanda à la Suisse qu'elle livrât le prince auquel le canton de Thurgovie avait, en 1833, conféré la naturalisation, M. Kern s'y opposa-t-il énergiquement, soit dans le Grand Conseil de Thurgovie, soit à la Diète. Les bonnes relations persistèrent plus tard et ont rendu maint service à la Suisse quand M. Kern représenta la Confédération à Paris.

La publication de ces *Mémoires* suscitera un grand intérêt.

États-Unis. — Une *Histoire des États-Unis de 1840 à 1885* doit paraître cette année. Elle a pour auteur M. Alex. Johnston.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— *Miscellanées françaises et étrangères* —

FRANCE

Des fragments inédits de Salluste. — Parmi les ouvrages de l'antiquité romaine qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, on regrette, après *les Décades* de Tite-Live et les livres perdus de Tacite, surtout *les Histoires* de Salluste. Or, voici qu'un jeune érudit allemand, le docteur Hauler, vient de découvrir, dans un manuscrit de la bibliothèque d'Orléans, cinq feuillets qui ont appartenu à un palimpseste, sur lequel avait été copié primitivement cet ouvrage de l'auteur de *Catilina.* Après bien des peines, M. Hauler est parvenu à déchiffrer cette première écriture; les fragments des *Histoires* qu'il a ainsi retrouvés se rapportent à une discussion qui eut lieu au Sénat à propos d'un bulletin de victoire plus ou moins mensonger que lui avait adressé Pompée, ainsi qu'à la guerre contre Sertorius et à celle contre les pirates.

Un musée de Molière. — Dans le journal *l'Événement,* M. Guillaume Livet, reprenant un projet dont la conception revient à M. Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, développe ainsi le plan du futur musée :

« L'idée d'établir un « musée de Molière » est venue un jour à M. Loiseleur, le molièriste distingué que l'on sait. L'idée est bonne; je voudrais la voir étudier, développer, compléter, puis mettre en pratique pour l'exposition de 1889.

« Dans un des jardins, on élèverait une maison qui serait la reconstruction de la maison où naquit Molière et sur laquelle M. Auguste Vitu a donné de si précieux détails, ou celle où il est mort. On tâcherait, d'ailleurs, à reconstituer le logement du poète, et dans les salles ainsi composées on exposerait tout ce qui a trait à lui, à sa famille, à sa troupe.

« Ce serait le musée proprement dit. Ainsi, il y aurait lieu de rechercher et de mettre sous les yeux du public les documents, s'il y en a, sur lesquels M. Philarète Chasles s'est appuyé pour faire remonter les origines de la famille de Poquelin aux *Pawklyn* d'Écosse. Puis on demanderait à M. G. Astruc

« le fauteuil de Pézenas » sur lequel Molière s'est assis dans la boutique du barbier Gély.

« Dans la collection de M. Louis Viardot on trouverait la *Sainte Famille;* c'est un tableau qui était chez Molière et qui est mentionné dans son inventaire. L'auteur le lui avait envoyé le jour de sa fête; mais il faudrait l'exposer à l'envers, car sur un parchemin, par derrière, Molière a écrit de sa main, le 24 juin 1670, l'histoire du tableau et signé.

« A la collection Jubinal on emprunterait la tapisserie des « Amours de Gombaut et de Macé » dont il est parlé dans l'*Avare* et qui a appartenu à Molière. Le musée de Montauban prêterait le buste de Molière en bronze signé « Houdon, 1786 » et qui est une merveille de ciselure, le Molière d'Ingres et celui de Sébastien Bourdon (1647) et des médailles commémoratives à l'effigie du poète.

« Chez M. Vitu on trouverait des trésors, entre autres quatre beaux portraits de Molière.

« Dans la collection Hillemacher, on aurait d'abord le reliquaire contenant la poussière des ossements de Molière, donnée à Lenoir, conservateur du musée des monuments français, par le chimiste Darcel, le 16 thermidor an VII, lors de l'exhumation de Molière au cimetière Saint-Joseph; puis des signatures d'Armande Béjart, de Louys Béjart et d'Aubry, sur une quittance des rentes de l'Hôtel de Ville; des portraits de Molière, de Du Croisy, de M[lle] Beauval.

« M. A. Houssaye a également des tableaux intéressants où Molière figure comme dans les *Farceurs français et italiens,* dont une reproduction est à la Comédie-Française. Dans les archives de la cour d'appel de Rouen, on possède des signatures de Molière; il y a encore une lettre du vicaire de la chapelle du cimetière Saint-Joseph qui raconte qu'un « nommé » Molière vient d'être enterré, porté dans un cercueil, couvert « du drap des tapissiers », par douze enfants de chœur en bleu. On connait beaucoup de portraits de Molière, des bustes, des reproductions des scènes de ses comédies, etc. Le Théâtre-Français pourrait donner aussi son tribut.

« Qu'on ajoute à cela les estampes, les illustrations de ses œuvres, le registre de La Grange et tout ce qui se rapporte à sa famille et à sa troupe, et l'on aura un musée digne de ce génie, un musée dont M. Ballande a donné un avant-goût au foyer du Théâtre-Italien en 1873.

« Auprès du musée, on réserverait une place pour la bibliothèque; là figureraient les manuscrits et tous les livres écrits pour ou contre ou sur Molière, dans tous les pays et en toutes les langues, depuis sa légende fantaisiste contée par Grimarest, son éloge par Chamfort, jusqu'aux travaux modernes de MM. Vitu, Ch.-L. Livet, Loiseleur, y compris les études parues en Allemagne, en Autriche, et les remarquables essais écrits en Portugal par M. Mendès Léal, qui fut ambassadeur à Paris et qui préside avec une si grande autorité littéraire l'académie de Lisbonne.

« Il y aurait aussi les éditions — toutes les éditions — des œuvres de Molière, depuis l'édition rare de *Don Juan* où se trouve la scène du pauvre, supprimée depuis, jusqu'aux grandes éditions Hachette. Des recherches aussi devraient être faites à nouveau sur les pièces attribuées à Molière, telle ***la Jalousie du Barbouillé***, qui contient en germe le ***Médecin malgré lui*** et qui est digne de Molière, que Philarète Chasles lui accorde et que M. Vitu lui refuse. »

M. Émile Augier. — M. Paul Lindau, critique, romancier et auteur dramatique allemand, a dernièrement raconté, dans la revue dont il est le directeur, *Nord et Sud*, la relation d'un voyage qu'il a fait récemment en France.

Ce récit a été traduit par la ***Revue d'art dramatique***, et nous en extrayons le passage suivant. C'est M. Lindau qui parle :

« Mon vieux protecteur Émile Augier, de tous les écrivains français celui qui m'est le plus sympathique, m'a reçu à bras ouverts. Je l'ai vu aussi souvent et aussi longtemps que j'ai pu. Augier est un Français pur sang, mais il n'a pas de préjugés et comprend aussi fort bien qu'un Allemand doit être un bon Allemand. Je lui demandai, naturellement, pourquoi, lui, le maître, il avait interrompu sa production dramatique après les *Fourchambault*.

« — Mon cher ami, dit Augier, j'ai appris par expérience, que l'on ne s'arrête jamais à temps : on s'arrête toujours ou trop tôt ou trop tard. On a le choix. Moi, je me suis décidé à m'arrêter trop tôt. Je veux vous dire ce qui m'a décidé à le faire. J'étais jeune, au commencement de mes succès, quand je me trouvai un jour dans le cabinet d'un directeur de théâtre. Il était très aimable, ce directeur ! Pendant que nous causions, un domestique lui apporta une carte de visite. En la lisant, il fit la grimace et dit : « Je ne « suis pas visible ! qu'il me fiche la paix, ce vieux tour- « ment ! » Je jetai les yeux sur la carte de visite : c'était la carte d'Eugène Scribe ! C'était l'homme qui avait remporté le plus de succès dans notre siècle, le maître du théâtre que l'on recevait ainsi ! Et alors je me jurai que pareille aventure ne m'arriverait jamais !

« Je ne veux pas qu'un directeur de théâtre me fasse dire par son domestique qu'il n'est pas visible ! Et voilà pourquoi ma résolution est irrévocablement prise : je vis simplement. Le théâtre ne me fait plus plaisir, je l'ai vu à la reprise de l'*Aventurière*. Les répétitions m'ennuient, me fatiguent, m'agacent, et je ne travaille plus. Je n'ai pas d'enfants, j'aime ma femme de tout mon cœur, comme il convient à un bon sexagénaire, et, arrivés tous deux au crépuscule de la vie, nous attendons, pieusement recueillis, la tombée de la nuit ! »

La jeunesse de M. Claretie. — Sur la jeunesse de M. Jules Claretie, le *Progrès artistique* publie des renseignements peu connus :

« L'industrie des belles porcelaines de Limoges a de nombreux dépôts à Paris. Naguère, on pouvait lire à l'enseigne d'un magasin, au numéro 8 de la rue

Paradis-Poissonnière : *Porcelaines de Limoges*, CLARETIE. C'était le père du sympathique administrateur de la Comédie-Française. M. Claretie père faisait le commerce de porcelaines, et, dans sa vente, il tenait la spécialité des objets religieux. Il destinait son fils au même négoce, et il l'avait mis au collège professionnel de Chaptal, dont M. Goubaux était alors directeur. M. Goubaux, l'auteur de *Trente ans ou la vie d'un joueur* sous le pseudonyme de Dinaux, sauva le jeune Claretie du commerce des pots en tout genre. Chargé de donner à son élève une éducation en vue du commerce, il le dirigea vers la littérature. Merci pour les lettres.

« Le directeur du collège faisait, pendant les promenades du jeudi, un cours facultatif sur la littérature, et Jules Claretie ne manquait pas une séance. C'est là que son goût d'écrivain se forma, et il était à bonne école, car M. Goubaux était un homme fort distingué, plein de savoir et d'esprit. Le jeune lycéen n'attendit pas sa sortie du collège pour faire du journalisme. Il créa à Chaptal même une feuille périodique qu'il écrivait de sa main et dont il distribuait les exemplaires à ses camarades. Le journal portait en titre : *le Collège Chaptal.* »

C'est en 1860 que M. Jules Claretie délaissa la faïence pour entrer dans la presse.

Il fonda le *Diogène*. En feuilletant la collection de ce journal, nous avons lu un grand nombre d'articles, que M. Claretie publia tantôt sous son nom, tantôt sous des pseudonymes divers. Plein d'ardeur, quand la copie manquait, le jeune lettré faisait, à lui seul, le journal.

Société des bibliophiles français. — M. Quentin-Bauchart sollicite son admission à la Société des bibliophiles français. Il a pour adversaires, dans cette lutte courtoise, le duc de Rivoli, qui publie dans la *Gazette des Beaux-Arts* des articles si estimés sur les graveurs du XVe siècle, et M. le baron de Ruble, de l'Institut, auteur de remarquables travaux sur Jeanne d'Albret. On parle aussi de la candidature de M. Paillet, fils du célèbre avocat, et de celle de M. le comte de Sauval, président de la Société des bibliophiles belges.

Collège de France. — M. Ernest Renan, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de langues et littératures hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France, est nommé de nouveau administrateur de cet établissement pour une période de trois ans.

La censure dramatique. — M. Laguerre a déposé un amendement au budget des beaux-arts ayant pour but de supprimer la censure dramatique.

Le texte de l'amendement porte suppression des postes des quatre inspecteurs des théâtres actuellement en fonctions.

Voici la situation de ces fonctionnaires :

M. de Farges, nommé en 1854 avec un traitement de 7,000 francs ;

M. Bourdon, nommé en 1869 avec un traitement de 5,000 francs ;

M. Levesque, nommé en 1880 avec un traitement de 2,800 francs ;

Enfin, M. Gaune, nommé en 1881 avec un traitement de 2,700 francs ;

Le total du crédit demandé par le ministre s'élève pour ce chapitre à 24,500 francs ; il se trouverait réduit à 7,000 francs par suite de la diminution de 17,500 francs proposée par M. Laguerre.

Inauguration du monument Egger. — L'inauguration du monument élevé à la mémoire de M. Émile Egger, au moyen d'une souscription particulière des membres de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, a eu lieu dimanche 30 mai, à une heure, au cimetière Montparnasse. Plusieurs discours ont été prononcés.

Une mappemonde colossale. — La maison Johnston, d'Édimbourg et Londres, a envoyé à l'Exposition coloniale une mappemonde de dimensions véritablement colossales. Le diamètre de chaque hémisphère mesure $6^{m},41$, la mappemonde couvre une superficie de 700 pieds carrés, soit plus de 63 mètres carrés.

Les couvertures de livres au point de vue artistique. — Nous résumons ici les principaux passages d'un intéressant discours prononcé récemment à Berlin par le professeur Steche, de Dresde, discours dans lequel l'orateur examine les transformations diverses des couvertures de livres précieux, suivant l'influence de l'art dans les manifestations successives.

« Le livre, dit-il, occupe une place d'honneur dans notre mobilier : l'auteur, le dessinateur, l'imprimeur, le relieur, tous rivalisent pour produire une impression absolument artistique. Les bibliothèques renfermant des livres précieux sont, en Orient comme en Occident, plus anciennes et plus nombreuses qu'on ne pourrait le croire. Ce sont la bibliothèque ambrosienne à Milan, la bibliothèque de Bodlei à Londres, la bibliothèque du Vatican à Rome, qui occupent le premier rang comme importance, et enfin la bibliothèque Mazarine à Paris (1624) et la Bibliothèque nationale de la même ville. Ce sont les Français qui ont commencé les premiers à exposer dans les vitrines des bibliothèques, à l'admiration de tous, les couvertures précieuses, qui avaient reposé longtemps en cachette ; seulement plus tard, l'exemple fut suivi par l'Angleterre et l'Allemagne ; des collections spéciales existent en Allemagne à Berlin et à Leipzig ; mais leur accroissement ou de nouvelles créations deviennent déjà bien plus difficultueux par suite des prix élevés qu'atteignent les belles couvertures. C'est avec étonnement que nous nous apercevons encore, dans la pre-

mière phase de développement de la couverture, de l'influence des vieux diptyques romains, sur lesquels on retrouve pendant un temps très long le mélange de l'élément antique avec des formes orientales. Le rôle du relieur devient important dans les travaux du XIIIe siècle; au temps de la gothique, qui s'applique davantage aux effets plastiques, ce sont la ciselure et la démarcation du cuir qui s'ajoutaient aux moyens techniques. Les couvertures italiennes en cuir, du XIVe siècle, ont plutôt un caractère textile, pour lequel les formes du Levant étaient désignées. Pendant la période de la Renaissance, ce ne sont pas seulement les moyens ou ressources techniques qui s'élargissent; par suite de la découverte de l'imprimerie, les couvertures deviennent elles-mêmes plus petites, plus légères, plus élégantes et montrent des imitations de feuillage, des dessins en treillis et d'autres motifs d'après les dessins des premiers artistes, comme Holbein, Virgile Solis et Pierre Floetner. Les filets courbés prennent leur valeur; la volute reste en usage; les estampages et les fractures diminuent. Dans la première moitié du siècle de Louis XIV on voit apparaître des couvertures de livres en argent; dans la deuxième moitié, des décorations, imitations de fleurs, et des volumes recouverts en laque du Japon. Colbert rend de nouveau plus de valeur au cuir, et la dorure brillante est adoptée comme décoration. A Londres, ce sont des Allemands et des Anglais qui travaillent mutuellement à élever la technique de la reliure et parviennent à un degré très remarquable de perfectionnement.

« Il résulte de l'ensemble d'observations multiples que, dans le développement de cette branche de l'art industriel, ce n'est pas le hasard, mais bien l'influence de faits historiques coïncidant avec des manifestations nouvelles de l'art qui marque les époques de progrès ou de sommeil.

« En ce qui concerne l'âge des bibliothèques, faisons observer, avant tout, que le désir et le besoin de réunir des manuscrits sont aussi vieux que les manuscrits eux-mêmes. Sans remonter trop loin dans le temps, il faut remarquer que déjà, sous les empereurs romains, ceux-ci et beaucoup de sénateurs ainsi que des auteurs célèbres de l'empire romain avaient des « librariæ » et occupaient des centaines de « librarii » ou copistes de manuscrits. La fondation de bibliothèques grecques, c'est-à-dire byzantines, aussi bien à Constantinople que dans les couvents de l'Athos, etc., remonte déjà au temps de Constantin le Grand, par conséquent dans la première moitié du IVe siècle. Ces succinctes et courtes observations démontrent que la fondation de bibliothèques date des temps antérieurs à Jésus-Christ.

« Aussitôt que l'Église chrétienne fut devenue dans l'État romain de l'Ouest « Église d'État » par les soins de Constantin, la collection de manuscrits grecs ainsi que latins augmenta rapidement et abondamment. Déjà, du temps des Pères de l'Église, il était à l'ordre du jour de copier et de collationner des textes de Bible de toutes sortes, surtout dans les couvents. Jetant un autre coup d'œil sur l'Occident, nous voyons que, dans les couvents fondés par Charlemagne, on avait fondé des bibliothèques qui, par conséquent, remontent jusqu'au commencement du IXe siècle. Enfin on pourrait encore ajouter que, surtout depuis les Van Eyck, il existait en Flandre, en Brabant, en Bourgogne et en Allemagne grand nombre de bibliothèques ou de collections de manuscrits, et surtout des manuscrits enluminés appartenant aux princes, seigneurs et évêques, dont la liste serait longue, à commencer par Charles VI de France et Philippe le Bon de Bourgogne.

« Encore quelques observations sur « le traitement artistique des couvertures de livres », soit des reliures. Même ici, il faut remonter jusqu'aux tout premiers temps du moyen âge, et jusques avant Charlemagne. Les « couvertures de livres » ou reliures les plus magnifiques et les plus artistement faites appartiennent déjà à la première époque romaine et servaient avant tout aux choses ecclésiastiques. Les plus précieuses de cette sorte dans les églises, couvents, musées, bibliothèques et collections particulières, ce sont les couvertures romaines, la couverture du verso seulement, des Évangiles ou livres d'évangiles, exposées comme curiosités sur de petits lutrins spéciaux placés sur les autels. Ces couvertures d'Évangiles, la plupart du temps en petit in-folio ou in-quarto, ont dans leur milieu un relief en argent doré ou en cuivre doré; dans ce dernier cas sur un fond émaillé cloisonné; et aux coins les attributs des évangélistes, partie en émail translucide, partie en relief en cuivre doré sur fond bleu foncé émaillé. Les quatre bandes sont dans ce cas-là également d'émail cloisonné avec dessins romains élégants.

« Des couvertures d'Évangiles particulièrement riches sont ornées de fil d'or ou d'argent en tricoté doré ainsi que de cristal de roche taillé en rond ou d'autres pierreries demi-précieuses. A l'époque de l'art « romain », ces couvertures de verso des livres d'Évangiles pour les autels sont donc ornées presque seulement avec de l'émail cloisonné et champlevé, tandis que dans l'époque de l'art « gothique », nous trouvons sur les panneaux du milieu, toujours un peu enfoncés, beaucoup de ciselure en ivoire, surtout des scènes de la Passion, tout à fait dans le style des diptyques et des triptyques des XIIe et XIIIe siècles.

« Les rectos de ces livres d'Évangiles pour autels, couvertures en bois, très épaisses, sont régulièrement revêtus de velours rouge cramoisi. Il faut encore mentionner comme une curiosité à part de cette branche les *missale* monstrueux pourvus de garnitures en bronze magnifiques, et enchaînés aux lutrins gigantesques du chœur. — Celui qui voudra se faire une idée d'une bibliothèque magnifique peut rechercher la gravure de Burgman dans le « Trostspiegel » de Petrarka. Ce sont les vieilles bibliothèques espagnoles qui causent une impression spéciale; presque tous leurs livres sont reliés dans du parchemin lisse, tout à fait sans dorure, et les titres sont écrits en grandes lettres « gothiques » le long du dos, par conséquent de haut en bas. En ce qui concerne les bibliothèques particulières des rois de France, ce sont sur-

tout les livres ayant appartenu aux Valois qui sont très estimés et chèrement payés. De même un classique grec ou romain de la collection de Diane de Poitiers est une rareté précieuse.

« Les livres brillant avec les armes des propriétaires de bibliothèques et des bibliophiles, comme le cardinal de Richelieu, l'archevêque de Harlay, le cardinal Mazarin, le premier ministre Colbert, l'historien de Thou, etc., jusqu'à la marquise de Pompadour et d'autres, sont de même les favoris de tous les bibliophiles parisiens. Un groupe tout spécial de livres de luxe du siècle dernier, ce sont les *Semaines saintes* qui, sans aucune valeur littéraire, comptent comme couvertures de luxe (toutes en cuir du Maroc rouge cramoisi avec les plus riches dorures et dorées sur tranches) parmi les plus brillantes de la reliure française. » (*Bulletin de l'imprimerie et de la librairie.*)

ÉTRANGER

Allemagne. — *La société* Gœthe *et la société* Schiller. — Ces deux sociétés, toutes deux assez nombreuses, se sont le mois dernier réunies à Weimar, la première sous la présidence du Dr Simson, la seconde sous celle de M. Genast.

La société *Gœthe* fut ouverte en présence du grand-duc et de la grande-duchesse de Weimar. Après le rapport annuel que fit le baron Von Loën et un discours fort bien accueilli prononcé par le professeur Grimm, le professeur Schmidt donna à l'assemblée connaissance des écrits qui se trouvaient dans les archives de Gœthe, ainsi que de la publication des lettres que Gœthe écrivit à Mme de Stein et à Herder, à quoi il ajouta la lecture du journal que l'illustre poète allemand écrivit lors de son voyage en Italie.

Il a été décidé qu'on publierait le plus tôt possible une édition complète des œuvres de Gœthe, y compris toute sa correspondance, et que cette édition se ferait sous la surveillance du Dr Von Loeper, du professeur Scherer et du professeur Schmidt. M. Von Loeper a été spécialement chargé de faire la biographie de Gœthe.

Dans la séance que la commission de la société « Schiller » tint dans l'après-midi de ce jour, il fut, entre autres choses, décidé de fonder des caisses de secours et de pensions pour les gens de lettres, et de voir s'il n'y aurait pas moyen d'opérer la fusion de la Société des gens de lettres avec la Société de Stuttgart, vu que les deux poursuivent le même but.

La collection d'incunables de Klemm. — Les Chambres législatives de Saxe ont approuvé la proposition du gouvernement tendant à l'achat de la célèbre collection d'*incunables* de Klemm, pour l'État saxon, moyennant une somme de 400,000 marks, prix de la collection. Sur cette somme, M. Klemm réservera 50,000 marks pour l'augmentation continuelle de la collection. Elle restera à Leipzig et formera une bibliothèque spéciale accessible au public. Cette collection reste la propriété de l'État, mais pourra être transférée dans une autre ville; cependant la meilleure place est certainement à Leipzig, le centre de la librairie allemande.

Le Codex aureus. — La bibliothèque de la ville de Trèves possède un très curieux manuscrit des quatre Évangiles, avec des concordances, écrit en encre dorée sur du parchemin (d'où le nom de *Codex aureus*) et relié dans une couverture de grande valeur en or incrusté de pierres précieuses. On dit que ce manuscrit date du temps de Charlemagne. Tous les amateurs de livres seront heureux de savoir que ce codex sera reproduit en fac-similé à l'imprimerie impériale de Berlin, par ordre de la Société historique rhénane dont le siège est à Bonn et à laquelle Trèves a donné l'autorisation de reproduction.

Autriche. — La *Société pour la propagation des arts* à Vienne, a, dans sa publication, universellement répandue, sur les arts graphiques (Die Graphischen Künste), reproduit depuis plus de huit ans les tableaux et les dessins des grands maîtres de l'art avec une science incontestée et un véritable talent; à cette noble vulgarisation viennent s'ajouter de fines analyses des livres d'art récemment parus, des notes sur les principales ventes artistiques, en un mot tous les renseignements qui peuvent intéresser à la fois et l'amateur et l'artiste.

Désireuse de compléter et de parfaire son œuvre, la « Société » vient de commencer la publication d'un ouvrage d'histoire exposant le développement de l'art et des procédés de reproduction avec l'aide des chefs-d'œuvre de la gravure sur bois et sur cuivre, de la lithographie, des impressions en couleurs, etc., sous l'habile direction du professeur C. von Lützow, de Vienne.

La « Société » s'est assuré le concours d'illustres collaborateurs, tels que MM. Rosenberg, de Berlin; Richter, de Londres; Kœhler, de Boston; elle se propose de nous faire passer en revue, dans les livraisons à venir, l'art des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles dans ses plus anciennes représentations par le cuivre ou le bois.

Les deux fascicules qui viennent de paraître sont entièrement consacrés à l'art de la première moitié du XIXe siècle; nous y remarquons particulièrement, à part un texte fort intéressant, un beau *portrait de Marie-Thérèse d'Autriche* d'après Angeli; deux magnifiques eaux-fortes, *à l'Église*, d'après Vautier, *le Christ pardonnant aux pécheurs repentants*, d'après Rubens, un *portrait d'Amerling* par lui-même, *le Christ au denier*, du Titien, *la Barque*, de Jules Dupré, toutes planches hors texte, — sans compter, dans le texte, de charmantes vignettes d'après Menzel, Granville, V. Adam, etc.

Cette œuvre de haut intérêt artistique est splendidement éditée et mérite les encouragements de tous les gens de goût.

L'ouvrage formera douze livraisons. — Prix de chaque livraison : 2 fl. 50 kreuz.

Hollande. — *Les origines de la presse en Hollande.* — L'auteur de *la Librairie et la bibliographie en Hollande,* M. R. van der Meulen, bibliothécaire du Cercle de lecture de Rotterdam, vient de publier un aperçu historique et comparé de la presse dans différents pays sous le titre : *De Courant, geschiedkundig en vergelykend overzicht der nieuwsbladen van alle landen.*

Dans ce nouveau travail, M. van der Meulen s'occupe tout naturellement en première ligne de la presse néerlandaise; nous y trouvons des renseignements circonstanciés sur les anciens journaux tant hollandais que français qui se publiaient dans les Provinces-Unies.

On est à peu près sûr aujourd'hui qu'antérieurement à l'année 1607 il se publiait à Amsterdam des journaux hebdomadaires et quotidiens, bien qu'aucun exemplaire de ces premiers journaux n'ait été conservé. — Le plus ancien numéro de journal qu'on possède est daté du 5 avril 1621. La Bibliothèque royale de la Haye est en possession d'un certain nombre d'exemplaires de la *Courante uyt Italien en Duytschland* (Nouvelles d'Italie et d'Allemagne), journal qui remonte au 25 avril 1626, — et des *Tydinghe uit verscheyde Quartiere* (Nouvelles de différents pays), datant de 1629.

Quelques-uns de ces anciens journaux ont eu plus qu'une existence éphémère et paraissent encore aujourd'hui : tels la *Oprechte Haarlemsche Courant* que publient MM. Enschedé, à Haarlem, et dont la fondation remonte à l'année 1656. — Un autre journal contemporain, *le Dagblad* de la Haye, a été fondé en 1708 et portait alors le titre de *Gravenhaagsche Courant.*

On n'ignore pas qu'il se publiait en Hollande un assez grand nombre de journaux en langue française. — Le plus ancien périodique de ce genre est très probablement *la Gazette d'Amsterdam* qui remonte à l'année 1655 et qui s'est publié jusqu'en 1777.

Le Mercure anglois fut fondé en 1649 et *l'Histoire journalière de ce qui se passe de plus considérable en Europe* en 1698. Ces deux journaux se publiaient à la Haye ainsi que *la Gazette de la Haye,* qui, à partir de 1744, paraissait trois fois la semaine chez Ad. Groot.

Le Journal d'Utrecht ne vécut tout d'abord que trois années, de 1710 à 1713. — Vers 1724 ce journal ressuscite et paraît sous la rédaction d'un M. de Limiers qui se faisait subventionner par la ville d'Utrecht. — Le journal semble avoir prospéré; son tirage variait entre 3 et 4,000 exemplaires, chiffre considérable pour l'époque. Il ne disparut définitivement qu'en 1781.

La Gazette de Leyde, la plus importante de toutes, semble avoir été fondée en 1677; ses premiers numéros portaient en sous-titre : *Traductions libres de gazettes flamandes et autres.* — A partir du 1er octobre 1680, nouvelle modification ; son titre devient *Nouvelles extraordinaires de divers endroits,* J.-A. de la Font, éditeurs. — En 1738, *la Gazette de Leyde* devient la propriété de la famille Luzac qui la cède vers 1809 au gouvernement, après quoi l'on n'entend plus parler de la fameuse gazette.

Ajoutons, pour terminer, qu'en 1884 le nombre de journaux quotidiens et hebdomadaires qui se publiaient en Hollande s'élevait à 433.

Égypte. — *Un almanach de trois mille ans.* — Un almanach datant de trois mille ans, trouvé en Égypte, est actuellement au Musée britannique. On le croit le plus ancien du monde. Les jours sont écrits à l'encre rouge et sous chacun d'eux se trouve une figure accompagnée de trois caractères, indiquant la disposition probable du temps pour chaque jour. Comme d'autres manuscrits égyptiens, l'almanach est écrit sur papyrus et en colonnes; malheureusement quelques déchirures en détruisent l'intégrité.

États-Unis. — *Un poème inédit d'Edgar Poë.* — On vient, paraît-il, de découvrir un poème inédit d'Edgar Poë.

Le manuscrit se trouvait à Kokomo, aux mains d'un citoyen dont le grand-père tenait autrefois une auberge à Chesterfield, près de Richmond, dans l'État de Virginie.

Un soir d'été, un jeune homme, « dont l'apparence et les manières semblaient indiquer des habitudes de dissipation », se présenta au bureau de cette auberge et demanda une chambre. On la lui donna : il y passa la nuit. Mais on ne devait plus le revoir. Car le lendemain matin, quand on vint l'avertir que le déjeuner allait être servi dans la salle commune, il avait disparu. Sur la table de sa chambre, on trouva un livre avec des vers fraîchement écrits sur l'une des gardes du volume. Ces vers tracés en caractères romains et aussi lisibles qu'une page imprimée, sans une rature ou une surcharge, étaient signés E. A. P.

Ce sont les initiales d'Edgar Allan Poë — sa signature habituelle. L'écriture est la sienne. Le signalement du jeune homme répond de point en point à celui du poète.

Enfin, à toutes les preuves matérielles s'ajoute le rythme spécifique du poème et le sentiment même des quatre strophes bien dignes de l'auteur du *Corbeau.* En voici la traduction littéraire :

LÉONAINIE

« Léonainie — les anges l'avaient ainsi nommée. Empruntant la lumière des étoiles rieuses, ils l'avaient faite dans un de leurs blancs sourires. Ils avaient filé sa chevelure de la sombre heure de minuit, et éclairé ses yeux d'un radieux clair de lune. Puis ils me l'avaient amenée une nuit solennelle.

« Une nuit solennelle d'été, où mon cœur abreuvé

d'amertume refleurit pour saluer celle qui venait comme une rose en fleur. Tous les pressentiments qui m'oppressaient, je les oubliai dans cette caresse de joie... Joie menteuse, qui m'appréhendait et m'enserrait dans les bras de l'infortune !...

« La mignonne ne savait que bégayer le langage des anges ; mais, en l'écoutant bien, je pus l'entendre murmurer : « Les chansons ne sont chantées ici-bas « que pour vous faire peine ; les contes ne sont dits « que pour vous tromper. C'est pourquoi Léonainie « doit vous quitter tandis que son amour est « jeune... »

« Alors, Dieu sourit. C'était le matin, sans pareil et suprême. La gloire des cieux semblait faire à la terre l'aumône d'un peu d'estime. Tous les cœurs — sauf le mien — se sentaient capables de prier et s'élevaient vers l'azur, où ma Léonainie se fondait comme un rêve. »

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Victor Aragon, premier président honoraire de la cour de Montpellier, officier de la Légion d'honneur, est mort à Montpellier à l'âge de soixante-dix-neuf ans, des suites d'une longue maladie. M. Aragon était premier président à Chambéry, lorsqu'il fut mis à la retraite en 1877 et admis à l'honorariat : il vint alors habiter Montpellier, où il avait été précédemment président de chambre.

M. Aragon avait publié des travaux littéraires et archéologiques.

— Le *Journal de Genève* annonce la mort de son ancien directeur, M. Jacques Adert. Il était né en 1817 à Bergerac (Dordogne), de parents français. Il acheva ses études à Paris et suivit les cours de l'École normale.

Il fut un des élèves préférés de Cousin, qui le choisit comme collaborateur pour la traduction des *Dialogues* de Platon.

Après avoir enseigné pendant plusieurs années en France et en Suisse, M. Adert prit, en 1848, la direction du *Journal de Genève*, qu'il n'abandonna que l'an dernier.

— On annonce la mort de M. Blaise, des Vosges, vice-président de la Société d'économie politique.

M. Blaise était né à Épinal en 1811. Il a collaboré à de nombreuses publications économiques, notamment au *Journal des Économistes*. En 1848, après la révolution de Février, il fut nommé secrétaire général de la préfecture de la Seine ; mais il ne garda ce poste que quelques mois et reprit ses travaux d'économie politique.

— La fille du poète Alexandre Soumet, Mme Beuvain d'Altenheym, est morte le 16 mai dernier. Elle avait collaboré avec son père à deux tragédies, le *Gladiateur* qui fut joué au Théâtre Français et *Jane Grey* qui fut donnée à l'Odéon.

On lui doit aussi plusieurs ouvrages historiques parmi lesquels nous pouvons citer : *Récits de Rome païenne*, de *Rome chrétienne ; Récits de l'histoire de l'Espagne; les Quatre siècles littéraires ; Histoire de la littérature sous Périclès, Auguste, Léon X et Louis XIV.*

— Nous apprenons la mort de M. Alfred Blot, rédacteur de l'*Instruction publique*.

— M. Paul Boiteau, maître de requêtes au Conseil d'État, vient de mourir subitement, sans que rien fît supposer une fin si rapide.

Il était né à Paris, en 1830, et fit ses études au collège Charlemagne. Il entra à l'École normale, d'où il sortit volontairement en 1852. Il se livra alors à la littérature et à l'étude de l'économie politique.

Ses productions sont nombreuses. Il publia ses premiers écrits sous le nom de Boiteau d'Ambly.

Boiteau publia, en 1853, les *Aventures du baron de Trenck* et les *Lettres choisies de lady Montague* ; en 1854, les *Cartes à jouer* et la *Cartomancie*, ouvrage estimé, plein de recherches, et rare à trouver à présent; en 1855, l'*Album de l'Exposition universelle*; en 1856, les *Légendes pour les enfants* ; en 1857, 1858, 1859 et 1860, plusieurs écrits relatifs à Béranger.

En outre, il a publié, en 1858, une nouvelle édition de l'*Histoire amoureuse des Gaules* avec un commentaire historique, et les *Lettres de Madame d'Épinay*.

Il a écrit beaucoup et partout. Nous aimons à nous

rappeler qu'il a été jadis notre collaborateur au *Moniteur universel*. Il a publié divers travaux à l'*Artiste*, à la *Revue de Paris*, à l'*Athenæum*, au *Bulletin du bibliophile*, au *Journal* et à la *Revue de l'instruction publique*, au *Journal pour tous*, au *Courrier de la librairie*. Depuis plusieurs années, il faisait partie de la rédaction du *Journal des Débats*.

Entré au conseil d'État comme maître des requêtes, il s'y faisait remarquer par la lucidité de ses rapports sur les affaires dont il était chargé. Son commerce était des plus agréables, et chacun n'avait qu'à se louer des relations qu'il avait avec lui. Boiteau était destiné à arriver plus haut; sa place était marquée parmi les conseillers d'État, et sous peu, sans doute, l'Académie des sciences morales et politiques l'eût appelé dans son sein.

— On annonce la mort, en son château de la Baste, près Epernon, de M. de Bray, ancien receveur général d'Eure-et-Loir et membre de la Société des bibliophiles français.

— On annonce la mort de M. Damour, correspondant de la Société des antiquaires de France. Ses travaux ont été insérés dans le *Bulletin de la Société des antiquaires* et dans les *Annales de la Société du Gâtinais*.

— On annonce la mort de Mme la vicomtesse de Dax, dont le mari appartenait à une des plus anciennes familles du Midi. La vicomtesse de Dax a publié jadis plusieurs ouvrages de morale et d'éducation religieuse.

— On annonce la mort d'un homme de lettres qui a eu son heure de notoriété, Édouard Didier, auteur de l'*Abime*, du *Rocher de Sisyphe*, de *Lord Byroa* et d'autres pièces jouées à l'Odéon, au Vaudeville et ailleurs. Il est mort à Briis-sous-Forges, d'une maladie de cœur. Édouard Didier avait été quelque temps comédien; il a publié quelques romans.

— M. Louis Haumont, directeur du *Journal de l'Ouest* et du *Journal de la Vienne*, à Poitiers, vient de mourir à la maison Dubois, après une longue et cruelle maladie.

— Le chapitre de la cathédrale de Metz vient de perdre son doyen, M. l'abbé Jauffret, vicaire général, chanoine et grand chantre de la cathédrale. Il était né à Paris le 21 décembre 1797. Il était chanoine depuis le 6 août 1821 et avait succédé à M. l'abbé de Roucy, nommé chanoine après la grande Révolution. M. l'abbé Jauffret était neveu de Mgr Jauffret, évêque de Metz. Il porta jusqu'après l'annexion le titre d'archidiacre de Briey.

M. Jauffret est l'auteur de plusieurs ouvrages religieux et historiques estimés.

— M. Laurent-Pichat, qui est mort le mois dernier, était né à Paris le 12 juillet 1823.

Ses classes terminées, il entreprit un voyage en Italie, en Grèce, en Turquie, en Syrie; le résultat de ce voyage fut un volume de poésies : les *Voyageuses*.

Trois ans après, en 1847, M. Laurent-Pichat publia un nouvel ouvrage de vers : les *Libres paroles*, dans lesquelles il affirmait ses opinions démocratiques.

En 1850, il s'essaya à un volume de longue haleine: la *Chronique rimée*, composé de trois parties : les *Légendes*, la *Chronique de Jacques Bonhomme*, les *Heures de patience*.

Il donna ensuite plusieurs romans : la *Païenne* (1857), la *Sibylle* (1857), *Gaston* (1860), *Commentaires de la vie* (1868).

Il collaborait en même temps au *Phare de la Loire*.

Nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, aux élections du 2 juillet 1871, M. Laurent-Pichat prit place à l'extrême gauche.

Il fut élu, le 16 décembre 1875, sénateur inamovible.

Depuis un an environ, il souffrait d'une paralysie qui le tenait éloigné du Sénat; depuis trois mois, le mal s'était aggravé; il y a quelques jours, il se compliqua d'une fluxion de poitrine.

C'est aux suites de cette double affection que M. Laurent-Pichat a succombé.

— Le *Polybiblion* annonce le décès de M. l'abbé Lebeurrier, ancien élève de l'École des chartes et ancien archiviste du département de l'Eure. Il a publié un grand nombre de travaux parmi lesquels on cite : *Comptes de la châtellenie de Breuilpont* (Évreux, 1852); — *Coutumes de Vernon au* XIIe *siècle* (1855); — *De la découverte d'un prétendu cimetière mérovingien à la Chapelle-Saint-Éloi* (Eure, 1855); — *Rôle des taxes de l'arrière-ban du bailliage d'Évreux en* 1562 (1862); — *le Mémorial historique des criques, ville et comté d'Évreux, du batelier d'aviron* (1865); — *État des anoblis de Normandie de 1545 à 1661* (1866); — *Recherches sur la noblesse de l'élection d'Évreux en 1523* (1868).

— M. le marquis Eugène de Lonlay vient de mourir en son hôtel, à Argentan (Orne), dans sa soixante-douzième année.

Un recueil d'hymnes et de chants religieux lui valut jadis une lettre autographe très flatteuse de S. S. Pie IX. Il avait publié des ouvrages en prose d'une nature fort différente.

Ses romances ont eu, dans les concerts et dans les salons, des succès qui le placèrent parmi les chansonniers en vogue, et son répertoire, souvent réédité, forme diverses séries très connues, intitulées : *Poésies lyriques, Romances et Chansons, Poésies intimes, Mandolines, Bluettes, Larmes de bonheur, Chants de jeunesse* et *Virginité*.

— M. Auguste Marc, directeur de l'*Illustration*, est mort le mois dernier.

Né à Metz en 1818, M. Marc manifesta de bonne heure un goût prononcé pour la peinture et fut élève de Paul Delaroche. Après avoir exposé régulièrement pendant une dizaine d'années, il devint peu à peu le principal collaborateur artistique de l'*Illustration*, dont la direction lui fut confiée après la mort du fondateur, M. Paulin.

— On annonce la mort de M. Massenet de Marancour, frère de M. Jules Massenet, de l'Institut.

M. Massenet a collaboré, sous l'Empire, à divers journaux parisiens. Il laisse plusieurs ouvrages : les *Français à Rome*, les *Confessions d'un commis-voyageur*, le *Fils aux deux mères*, la *Demoiselle de magasin*, etc.

— Nous devons également enregistrer la mort du général Pourcet, qui, en 1873, fut chargé de soutenir devant le conseil de guerre de Trianon l'accusation portée contre Bazaine.

Officier des plus instruits, sorti premier de Saint-Cyr, puis de l'École d'état-major, le général Pourcet a publié sous ce titre : *la Campagne de la Loire*, l'un des livres les plus estimés parmi les ouvrages militaires inspirés par la campagne franco-allemande.

— On nous apprend d'Orléans la mort de M. le comte de La Tour du Pin, auteur de plusieurs travaux historiques et généalogiques.

— La Société nationale d'agriculture de France vient d'apprendre la mort à Beaune, à l'âge de quatre-vingts ans, de M. A. de Vergnette-Lamotte, l'un de ses membres.

Ce savant était également correspondant de l'Académie des sciences, dans la section d'économie rurale. On doit à ce maître en viticulture et en œnologie beaucoup de travaux remarquables insérés dans le *Livre de la Ferme et des Maisons de campagne*. Son ouvrage intitulé : *le Vin* est reconnu le meilleur traité qui ait été publié jusqu'à ce jour.

— Le colonel Vial, autrefois professeur d'histoire et d'art militaire à l'École d'état-major, vient de mourir. Son professorat et ses fonctions de sous-chef d'état-major pendant le siège de Paris lui avaient valu, dans le monde militaire, une très grande notoriété qui s'étendait à l'étranger, car il était l'auteur d'une *Histoire des guerres modernes*, d'une haute valeur. Le colonel Vial, officier de la Légion d'honneur depuis 1866, avait été mis à la retraite lors du licenciement de l'ancien corps d'état-major.

— On annonce la mort de M. Henri Vierne, qui a appartenu à la presse pendant vingt ans, soit à Paris, soit en province.

Il avait été rédacteur en chef du *Journal de la Vienne*, puis du *Mémorial de Lille*, secrétaire de la rédaction de *Paris-Journal* et du *Triboulet* quotidien.

En dernier lieu, il était chef correcteur au *Figaro*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le lieutenant-général von Colomb, auteur de nombreuses publications sur l'histoire militaire, est mort à Cassel il y a quelques mois.

— Au mois de mai est morte, dans un âge avancé, Mme Isabelle Braun qui a écrit de nombreux ouvrages pour les enfants.

— A Posen est décédé au mois de février M. Endrulat, archiviste de l'État, auteur d'un grand nombre de publications historiques.

— M. Otto van Covin-Wierbitzki est mort à Wiesbaden le 2 mars dernier, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait, nous dit la *Revue historique*, pris une part active aux soulèvements révolutionnaires des années 1848-1849 et à la guerre civile d'Amérique. Son œuvre principale : *Geschichte der Neuzeit* et les *Erinnerungen aus neimen Leben* ont eu plusieurs éditions.

— M. Linnemann, professeur de chimie à l'université de Prague, vient de mourir dans cette ville. Il n'avait que quarante ans.

— Les sciences historiques et l'Allemagne viennent de faire une grande perte. L'historien Léopold von Ranke est mort.

Né le 21 décembre 1795 dans une petite localité de la Thuringe, il s'adonna de bonne heure à l'étude de l'histoire. Après avoir fait ses études universitaires, il fut nommé à une chaire dans une petite université prussienne; dès 1825, il était appelé à une chaire d'histoire à l'université de Berlin. En 1841, il fut nommé historiographe du roi de Prusse; puis le roi Maximilien II de Bavière le nomma président de la commission historique.

Ranke a eu une grande influence comme historien en Allemagne; il fut, on peut le dire, un des rénovateurs des études historiques dans ce pays; il se montra un des premiers et des plus ardents à réagir contre le système protestant qui, depuis les centuriateurs de Magdebourg, faussait l'histoire en haine de l'Église. Il contribua grandement à rappeler les historiens protestants à l'étude impartiale des sources.

Quoique protestant, Ranke a toujours cherché à

être impartial pour les catholiques, et généralement il y est parvenu, sachant se mettre au-dessus des préjugés de secte. Aîné de cinq frères, qui tous se sont distingués, il a joué un rôle politique. En 1848, il fut un des membres de la députation qui, au nom de la nation allemande, offrit le vicariat d'empire à l'archiduc Jean d'Autriche.

Ses nombreux travaux embrassent l'histoire universelle; nous citerons notamment : *les Papes romains, leur Église et leur État;* l'*Histoire d'Allemagne du temps de la Réforme;* l'*Histoire de France; Princes et peuples du midi de l'Europe;* les *Origines de la guerre de Sept ans,* etc.

— M. Georges Weitz, l'historien qui jouissait en Allemagne d'une grande popularité, vient de mourir.

Né en 1813, Weitz étudia le droit et l'histoire aux universités de Kiel et de Berlin.

En 1848, il prit part aux événements politiques, il fut nommé député à l'Assemblée nationale de Francfort. Il fut du parti qui tenta d'établir l'unité germanique par la voie des réformes; il quitta l'Assemblée et accepta une chaire à l'Université de Gœttingue.

M. Weitz, comme toute l'école de M. Léopold von Ranke, s'est efforcé de mettre les faits dans tout leur jour, sans les faire suivre d'appréciations ni de commentaires.

Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la Constitution allemande, Histoire du Schleswig et du Holstein,* l'*Ancien droit des Francs Saliens, les Empereurs allemands de Charles le Grand jusqu'à Maximilien,* etc. Il a dirigé la publication des *Monumenta Germaniæ historica.*

Angleterre. — Le second fils du poète Tennyson, Lionel, vient de mourir à Aden à l'âge de trente-deux ans. Il collaborait à la *Saturday Review* et au *Nineteenth Century.*

Autriche. — Le romancier autrichien Édouard Breier vient de mourir à Vienne.

Sa fécondité était prodigieuse.

Jusqu'à ces derniers jours, Breier faisait des feuilletons pour son journal *Der Freimnethigen.*

Il était âgé de soixante-quinze ans.

Italie. — Le directeur du Musée des antiquités de Reggio, le P. Chieciri, est mort au mois de février. Il laisse plusieurs ouvrages sur l'archéologie préhistorique.

Russie. — Le grand dramaturge russe Alexandre Nikolaevitch Ostrowski vient de mourir subitement à Kostroma, à l'âge de soixante-trois ans.

Sa fécondité était fabuleuse. Il a doté la scène russe de comédies de mœurs et de drames historiques qui sont devenus classiques.

Les principales, qui montrent toute la vie du peuple russe, sont : *Un conseil de famille, Pauvreté n'est pas vice,* l'*Emploi lucratif,* la *Pupille,* la *Forêt, Talents et Admirateurs, Un dernier sacrifice, Une fille sans dot,* l'*Orage.*

— Au mois de mai dernier est décédée Mme Hattle Blackford, plus connue sous le pseudonyme de *Fanny Lear,* et qui avait publié, il y a quelques années, un livre, le *Roman d'une Américaine en Russie,* qui fit alors scandale. Elle y racontait, en effet, ses amours avec un grand-duc de la famille impériale, et elle fut, à la suite de cette publication, expulsée successivement de Saint-Petersbourg et de Paris.

Suisse. — Les journaux religieux nous apprennent le décès de Mgr Vautrey, curé-doyen de Delémont (Suisse), mort le 5 mai dernier. M. l'abbé Vautrey était né à Porrentruy en 1829.

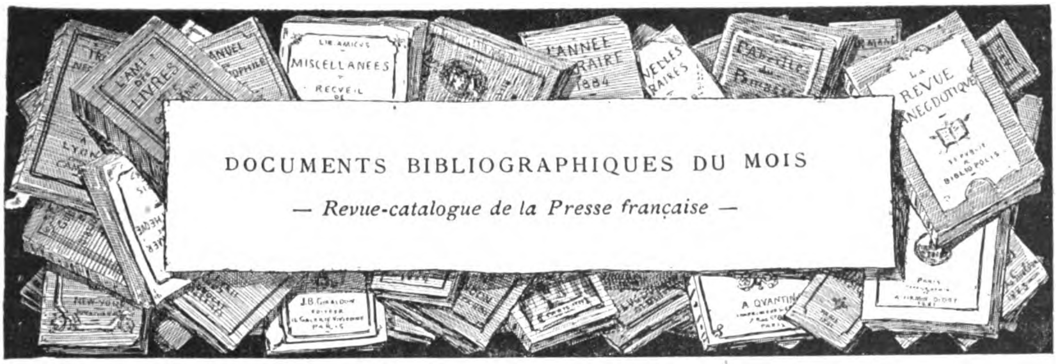
Dans les moments que lui laissait libre son ministère, l'abbé Vautrey se livra à l'étude des documents historiques qui concernaient la ville de Porrentruy, le Jura bernois, et en particulier les évêques de Bâle, lesquels depuis la Réforme avaient pris leur résidence au château de Porrentruy. Il compulsa avec ardeur les archives et accumula les matériaux de son *Histoire des évêques de Bâle* et de ses *Notices sur les paroisses catholiques du Jura bernois.*

Il a également composé une *Histoire de Porrentruy,* des *Notices historiques* sur les paroisses du Jura; il se proposait d'écrire encore l'histoire de l'abbaye de Lucelles comme il avait écrit celle de l'abbaye de Bellelaye. Il avait fondé, il y a quinze ans, la *Semaine catholique* et la rédigeait en grande partie. Il envoyait différents articles à des revues ou à des sociétés savantes et corrigeait les épreuves de sa magnifique *Histoire des évêques de Bâle,* entièrement achevée et en grande partie publiée.

— M. W. Vischer, philologue et historien distingué, est mort à Bâle le 30 mars dernier, à l'âge de cinquante-trois ans.

— On annonce la mort, à Lisbonne, de Mme Miranda de Arunjo. Avec elle finit la descendance de Miguel de Cervantès, le grand écrivain espagnol auteur de *Don Quichotte.*

États-Unis. — « Clara Belle », le pseudonyme littéraire bien connu de Mme W. Thompson, correspondant à New-York pour les articles principaux de certains journaux de l'Ouest, est morte subitement à New-York, à l'âge de quarante-trois ans.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX (1[er] fascicule). Jullian : Fréjus. — Platon : La royauté française. — Duméril : Remarques critiques sur le livre de l'abbé Gorini : *Défense de l'Église contre les erreurs historiques des historiens français.* — Hochart : Le symbole de la Croix. — ARTISTE (mars), Waller : L'Exposition des XX; lettre de Bruxelles. — Pousonailhe : Les salons avant le Salon. — E. des Essarts : Les victimes de Boileau. — Leymarie : A. Guillemet. — Pigot : G. Bizet à Rome. — (Avril). J. Peladan : Franz Hals. — Grasset-Morel : La demeure d'un financier au XVIII[e] siècle; le château de la Mosson. — Paul Ferrier : La légende de l'origine du violon.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ECOLE DES CHARTES (1[re] et 2[e] livraisons). Saige : Charte française de Jean de Joinville. — Bouchot : Notice sur la vie et les travaux d'Etienne Martellange, architecte des Jésuites. — G. Lefèvre-Pontalis : Petite chronique de Guyenne jusqu'à l'an 1442. — Digard : La série des registres pontificaux du XIII[e] siècle. — Poésies latines du ms. add. A 44 de la Bodléienne. — Kohler : Inventaire de la bibliothèque de Saint-Gildas, en Berry. — Chronique et mélanges : Société des anciens textes français; bibliothèque de Berlin; archives de Francfort-sur-le-Mein; rectification à l'ancien catalogue des manuscrits de Corbie. — BULLETIN MONUMENTAL (mars-avril). De Laurière : Promenade archéologique dans le val d'Aran. — Thédenat : Masques d'enfants de l'époque romaine trouvés à Lyon et à Paris. — Courajod : La collection Révoil au musée du Louvre. — De Baye : Le Torques chez les Gaulois. — De la Nicottière : Essai de bibliographie sommaire nantaise. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (15 mai). La défense de la frontière franco-italienne. — Batteries couvertes ou masquées. — Les formations de champ de bataille de l'artillerie allemande. — L'Allemagne, sa politique, ses colonies. — (22 mai). Recherches et expériences faites sur les obus-torpilles. — Les chemins de fer au point de vue de la concentration. — Emploi tactique de l'artillerie de campagne en Russie. — (29 mai). La guerre serbo-bulgare. — A propos des chemins de fer français. — (5 juin). Télégraphie militaire. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mars-avril). Inventaire des biens et des livres de l'abbaye des Vaux-de-Cernay au XII[e] siècle. — Le trésor de Saint-Germain des Prés en 1793. — La restauration de la Porte-Saint-Martin en 1782.

CORRESPONDANT (10 mai). M[gr] Meignan : De l'irréligion systématique. — De Villebois-Mareuil : Torpilleurs et cuirassés. — De Campou : Le Maroc; hommes et choses. — E. Daudet : Louis XVIII et Paul I[er]. — (25 mai). Comte du Barail : Du recrutement de l'armée. — Douhaire : Une correspondance inédite du P. Lacordaire. — De Campou : Le Maroc. — A. Langlois : La grande et la petite propriété en France. — Abbé Cognat : Les dogmes de la République et la législation scolaire. — E. Biré : Souvenirs d'un bourgeois de Paris. — De Croze : Les Chinois peints par eux-mêmes. — Douhaire : Les poètes; MM. Rostand, Frémy, Villard, Froment, de Lorgeril. — CURIEUX (juin). Les enfants naturels du duc de Berry. — Daubigny. — Gavarni. — Louis Bouilhet. — Duplessis-Bertaux. — La Falcon. — Nélie Jacquemart. — Le fils de M[lle] Mars. — Antony Deschamps. — Etincelle. — M. Vulpian. — La postérité de Mirabeau. — Corot. — Paria Korigan. — M. Detaille. — M[me] Viardot. — Les Brohan. — Barye. — M[me] Carvalho. — Foulquier. — Baudelaire. — M[lle] Cointat.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (15 mai). De la nécessité de modifier l'organisation du commerce intérieur. — Les discussions de la Société d'économie politique : les corporations de métier pourraient-elles être rétablies dans des conditions différentes du passé, avec avantage pour les ouvriers et sans inconvénients pour le public ? — La réforme du service des trésoriers-payeurs généraux. — (22 mai). L'accroissement des budgets français depuis quinze années. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de 1886. — Qu'il y a protection et protection. — Les enfants des rues de New-York. — Le royaume de Serbie : ses ressources naturelles et sa situation économique. — (29 mai). L'Algérie et la culture de la vigne. — Misères et remèdes. — L'industrie en Russie. — Le service militaire et les commerçants français à l'étranger. — (5 juin). Les projets de constitution de tribunaux d'arbitrage ou de conseils de l'industrie et du travail. — Le commerce extérieur de la France pendant les quatre premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les quatre premiers mois de 1886. — Le socialisme de l'ancien régime et l'économie chrétienne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mai). Fêtes aux Tuileries. — Mariage du duc de Bragance. — Album Pasteur. — Centenaire de Parmentier. — Cartes de députés. — Les femmes modèles. — (15 juin). Le dénombrement. — M. Hovelacque au conseil municipal. — Procès Gaillardet. — Mort du colonel Herbinger. — L'intérêt dans le roman. — Émile Augier. — Le chantage des journaux. — GAZETTE

DES BEAUX-ARTS (juin). De Lostalot : La peinture au Salon de 1886. — Mantz : Andrea Mantegna. — De Chennevières : Les bals de Marie-Antoinette. — Mantz : *Le Livre des peintres*, de Casel van Mander. — Molinier : *Le Trésor de Trèves*, par M. L. Palustre. — Teste : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant le premier semestre de 1886.

HOMME (L') (25 mars). Fauvelle : La sépulture chez les Hébreux d'après les livres judaïques. — Lemoine : L'époque de la pierre polie dans le département des Côtes-du-Nord. — Salmon : Contribution à la recherche du nombre des enfants par famille en France. — (10 avril). Lemoine : L'époque de la pierre polie. Martin : Procession dansante d'Echternach.

INSTRUCTION PUBLIQUE (15 mai). — Martha : La littérature sous les empereurs. — Bergaigne : Étude du langage. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — De Broglie : Apologétique chrétienne. — (22 mai). Cartault : La poésie latine sous les Flaviens. — Crouslé : *Werther*. — Pigeonneau : Histoire des colonies. — De Broglie : Apologétique chrétienne. — (29 mai). Jousset : La guerre de Sept ans. — Caro : La morale d'Herbert Spencer. — Croizet : Zénon d'Elée. — Martha : L'examen de conscience dans Sénèque. — Crouslé : Les disciples de Rousseau; René Obermann. — (5 juin). Etude sur Pline le Jeune. — Crouslé : Obermann. — Caro : La morale d'Herbert Spencer. — Martha : L'étude des sciences physiques et naturelles dans Sénèque. — De Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mai). Origine singulière de quelques noms de famille. — Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — Les assassins littérateurs. — Le romantisme en province. — Ex-libris de bibliophiles. — Livres écrits en prison. — Fermiers généraux. — Le sculpteur Houdon. — (10 juin). Couverture imprimée des livres brochés. — Cartes à jouer. — Mosaïques de Trautz-Bauzonnet. — Curiosités révolutionnaires. — Dénombrement de Paris en 1881.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mai). Mathieu-Bodet : Le budget de 1887. — Véron-Duverger : Les chemins de fer de l'État belge. — G. du Puynode : La question du latin. — Guilbault : La comptabilité publique. — L'échec du monopole de l'eau-de-vie en Allemagne. — Bérard-Varagnac : La transformation des territoires du Far-West canadien. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Dareste : Manuel des institutions romaines. — Berthelot : Papyrus grecs. — De Quatrefages : Croyances religieuses des Hottentots et des Boschimans. — Weill : Discours de Démosthène. — Hauréau : La chronique de Hugues de Saint-Victor.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mai). Lesbazeilles : Clovis II, légende. — Cazeaux : La volonté peut suspendre l'envahissement de la mort. — De Vaulabelle : L'observatoire du mont Ventoux. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 mai). Emilio Castelar : Un moine germain dans la cité éternelle. — MOLIÉRISTE (juin). Huyot : Molière et le prince de Conti. — Monval : Affaire Auzillon. — Une épigramme de Montreuil. — Bertin : Le père et la tante de Molière. — Monval : Le comédien Brochard.

NATURE (15 mai). Les pigeons voyageurs en montagne. — Thermomètre électrique avertisseur de M. Gerboz. — La laine de bois. — Les recherches sur le gulf-stream. Visite aux Açores. — La distribution des couleurs dans le règne animal. — Halo extraordinaire du 3 mai 1886. — (22 mai). Le centenaire de Parmentier et de la culture de la pomme de terre. — Exposition d'hygiène urbaine. — Pipette destinée à prendre la densité des liquides. — L'électricité domestique. Réveille-matin; allumoir. — Utilisation des forces du Rhône, à Genève. — Héliogravure. — Un préjugé sur la porosité du verre. — Le rosolène. — L'utilisation industrielle du gaz naturel, à Pittsburg (États-Unis). — (29 mai). M. Pasteur et le traitement de la rage. — Le sucre de betteraves et les nouveaux procédés de fabrication. — L'aseptol. — Les ventriloques. — Les maisons salubres et insalubres de l'exposition d'hygiène de Londres. — Carbonisation du bois par la chaleur. — (5 juin). Le cyclone du 12 mai, à Madrid. — Le soleil vert. — La recherche médico-légale du sang. Grand spectroscope d'absorption de M. Maurice de Thierry. — Lettres d'Amérique. Chicago. — Sur la production des moucherons. — L'hygiène dans l'isthme de Panama. — Nouveau thermomètre médical *à maxima*, avec contrôle du zéro. — L'électricité domestique. — NOUVELLE REVUE (15 mai). Vasili : La société de Saint-Pétersbourg. — De Brotonne : L'Eglise, l'Etat et le Concordat. — Deschanel : Le romantisme des classiques; *Tancrède*. — (1er juin). La torpille et le droit des gens. — Davis : La question d'Irlande. — Général Cosseron de Villenoisy : Un homme d'Etat, historien et philosophe au XIVe siècle; Ibn Khaldoun.

POLYBIBLION (mai). Dom Paul Piolin : Hagiologie. — Mme V. de la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie; le texte de l'*Hortus deliciarum*; Le Talmud et les juifs de Russie; L'Arabie avant Mahomet. — Questions et réponses.

REVUE ALSACIENNE (mai). André Michel : Le Salon alsacien-lorrain. — Édouard Engelhardt : Sur l'origine de Strasbourg (*Argentoratum Troesmis*). — Le Heidenkopf et le Purpurkopf. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (avril-mai). Heuzey : Le roi Dounghi à Tello. — G. Bapst : La vie de saint Eloi. — Deloche : Étude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Müntz : Les monuments antiques de Rome. — Lebègue : Recherches sur Délos. — Jullian : Inscriptions grecques d'Egypte. — Bazin : La citadelle d'Antibes. — Decharme : Note sur les Cannophores. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mars). Testament du peintre-verrier *Guillaume de Marcillat* (1529). — *Jacques Guilermain* et *Pierre Prieur*, maîtres maçons de la ville de Bordeaux (1595). — Artistes au service du duc d'Épernon (1613-1615). — *Pierre Puget* et les échevins de Marseille (1671). — Les descendants de *Coysevox* (1715-1819). — Lettre du peintre *Ferrand de Monthelon* (1732). — Hennin, *Charles-François Hutin* et *Charles-Joseph Natoire* (1760). — Le graveur *François-Robert Ingouf* (1793-1807). — Le musée des portraits d'artistes, état de 164 portraits de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs, etc. — (Avril). Marchés passés par le peintre-verrier *Guillaume de Marcillat* (1518-1524). — Décharge donnée par les religieux de Saint-Julien de Tours au sculpteur *De la Barre l'aîné* pour les figures du grand autel de leur église (1649). — Commande de tableaux pour la décoration de l'Hôtel de Ville de Paris aux peintres *Largillière, Dieu, Dumesnil* et *Louis de Boullongne* (1702-1716). — La succession d'*Antoine Coysevox* (1720-1722). — Histoire d'un tableau de *Carle Vanloo*, « les Grâces enchaînées par l'Amour » (1761-1762). — *Antoine-Louis Barye* (1795-1875). — Requête du peintre *Zacharie-Félix Doumet* au commandant de la marine à Toulon (1816). — Portrait du cardinal de Richelieu, par *Philippe de Champaigne*, offert par le roi Louis XVIII au duc de Richelieu (1821). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1858-1864). — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mai). Geffroy : Les œuvres décoratives au Salon de 188.. —

De Caumont : L'Imprimerie nationale. — G. Duplessis : Le département des estampes à la Bibliothèque nationale : indications sommaires sur les documents utiles aux artistes industriels, I. LE MOBILIER. — Falize : Une conférence sur les bijoux. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (10 mai). Bordier : Description des peintures et autres ornements contenus daus les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale. — Pallu de Lessert : Les gouverneurs de la Maurétanie. — Joubert : Bussy d'Amboise. — Pouy : Concini, maréchal d'Ancre. — Mémoires du marquis de Sourches. — (17 mai). Kohler : Le droit musulman. — Muller : Manuel de l'antiquité classique. — Perkins : Ghiberti et son école. — Voizard : Etude sur la langue de Montaigne. — Fremy : Mémoires inédits de Henri de Mesmes. — Journal des guerres civiles de Dubuisson-Aubenay. — Tourneux : Histoire journalière de Paris, par Dubois de Saint-Gelais. — (24 mai). Waldstein : Essai sur l'art de Phidias. — Faucon : La librairie des papes d'Avignon. — Mougeolle : Les problèmes de l'histoire. — Gierke : Le droit naturel et le droit allemand. — Descloseaux : Le mariage et le divorce de Gabriel d'Estrées. — Pribram : Autriche et Brandebourg. — Pajol : Les guerres sous Louis XV. — (31 mai). Gomperz : Une prétendue tragédie d'Euripide. — Vito la Mantia : Histoire de la législation italienne. — Regnier : La Fontaine. — De Guilhermy : Papiers d'un émigré. — Boulay de la Meurthe : Le Directoire et l'expédition d'Egypte. — Avenarius : La lyrique allemande depuis 1850. — REVUE DES DEUX MONDES (1er mai). Souvenirs du duc de Broglie. — Bentzon : Les poètes américains. — Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — Carrau : La sophistique et Socrate. — A. Duruy : L'instruction publique et la démocratie. — Valbert : Sir Henry Sumner-Maine et son livre sur le gouvernement populaire. — Brunetière : *Le Théâtre en liberté*. — (15 mai). Melchior de Vogüé : De la littérature réaliste à propos du roman russe. — A. Sorel : La fuite de Louis XVI et les essais d'intervention en 1791. — Larroumet : Un bourgeois de Paris au XVIIe siècle; Jean Poquelin. — Rothan : Souvenirs diplomatiques. — Leroy-Beaulieu : La baisse des prix et la crise commerciale. — (1er juin). Souvenirs du duc de Broglie; le ministère Martignac. — A. Barine : Sainte Thérèse. — G. Lafenestre : La peinture au Salon. — A. Desjardins : Le jury et les avocats. — Moireau : La question de l'argent aux Etats-Unis. — Valbert : La correspondance de lord Beaconsfield avec sa sœur. — Brunetière : La *France juive* de M. Ed. Drumont. — REVUE FELIBRÉENNE (avril). — Planchud : Lei douoi Margarido. — Savy : Un an de mai. — Noël : La littérature d'oc en Périgord. — Marin : Les œuvres de Victor Gelu. — REVUE GENERALE (15 mai). H. Quet : Le Salon de 1886. — Kanner : L'évolution du nihilisme. — De Larivière : *L'Œuvre* de M. Émile Zola. — (1er juin). Bernard-Lavergne : Députés de Paris et députés de province. — Jamais : Mines et mineurs. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (mai). Dejamme : Des droits de stationnement et de location sur le domaine public. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'Etat en matière de postes et de télégraphes. — REVUE DE GEOGRAPHIE (mai). Le château de Zénobie sur l'Euphrate. — De Crozals : Le commerce du sel, du Sahara au Soudan. — Drapeyron : Examen du vœu des Congrès de géographie concernant l'institution d'une agrégation spéciale de géographie. — Duval : La rectification de notre frontière vers le Maroc. — Dupuis : L'autonomie du Tonkin. — Gide : *La colonisation chez les peuples modernes*, par M. Leroy-Beaulieu. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Tratchevsky : L'Espagne à l'époque de la Révolution française. — Gebhardt : Recherches nouvelles sur l'histoire du joachisme. — Favier : Documents inédits sur la vie privée de Charles IV, duc de Lorraine. — REVUE LITTÉRAIRE (mai). G. Bois : La cité chinoise (G.-Eug. Simon). — Arthur Loth : Histoire des avocats du Parlement de Paris (R. Delachenal). — A.-H. Louise de Kéroualle (H. Forneron). — J. Messire : Notions d'étymologie classique (Bernier). — Abbé Ledoulx : Vie de la R. Mère Javouhey (R. P. Delaplace). — Arthur Loth : Hymni, sequentiæ et piæ cantiones. — L. Nemours Godré : Madagascar (Raoul Postel). — A. H. : Un salon à Paris (Mlle K. O'Meara). — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juin). Constantin : La réparation du palier d'étambot du *Mytho*. — Canolle : Angra-Pequena. — Hiart : Le canon Armstrong. — Guët : Les origines de l'île Bourbon. — Bouquet de la Grye : Étude sur la barre du Sénégal. — REVUE MODERNE (mai). Bernier : Émile Zola et l'*Œuvre*. — Ch. Buet : Ch. Diguet. — Thiaudière : Le Salon de 1886. — Morel : A propos du theâtre de M. Daudet. — REVUE DU MONDE LATIN (juin). Comte de Barral : Dix ans de paix armée entre la France et l'Angleterre. — J. Blancard : Études sur la Grèce contemporaine; Capo-d'Istria. — Rostrituerto : Don Menendèz Pelayo. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). Richet : Les origines et les modalités de la mémoire; essai de psychologie générale. — Bertrand : Le corps et l'esprit, d'après Hack-Tuke. — Fonsegrive : La logique de Lotze. — Paulhan : Les travaux récents sur la morale. — *Les problèmes de l'histoire*, par Mougeolle. — *Hobbes*, par Robertson. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (15 mai). G. Berger : L'Exposition universelle de 1889. — De Pressensé : Le duc Victor de Broglie, d'après ses souvenirs. — A. Barine : M. Montégut. — Paulhan : Littérature et science à propos d'un roman de George Elliot. — (22 mai). Stapfer : Deux grands poètes ennemis : Victor Hugo et Racine. — E. Desjardins : M. Léon Renier. — Laffitte : Le mouvement de la population dans les campagnes, d'après M. Baudrillart. — Ravaisson : L'art à l'Exposition de 1839. — (29 mai). Ch. Bigot : La sculpture au Salon de 1886. — Melchior de Vogüé : Pouchkine. — G. Boissier : Properce et Tibulle. — REVUE RETROSPECTIVE (n° 47). Deux cousins : le prince Victor et le comte de Paris. — Lakanal et Napoléon Ier. — Lettres intimes de l'amiral Courbet. — (n° 48). Réception du cardinal de Luynes à Rome (1756); relation inédite par lui-même. — Comment les représentants sortirent du Conservatoire des arts et métiers, le 13 juin 1849. — Un placard de recrutement (1748). — Le rétablissement des titres de noblesse par Napoléon Ier. — Lettres inédites de Barère à Léonard Gallois. — REVUE SCIENTIFIQUE (15 mai). Regnard : Le délire des grandeurs. — Les charges de cavalerie d'après le prince de Hohenlohe. — Ratoin : L'Andorre. — Le laboratoire de Concarneau. — (22 mai). Plauchut : Les îles Samoa. — Les charges de cavalerie. — Héricourt : L'exposition d'hygiène urbaine. — Guilland : Un botaniste ignoré; Jean Prévost, de Pau (1600-1660). — (26 mai). Raoult : La congélation des solutions salines. — Metschnikoff : Les maladies parasitaires et les actions intra-cellulaires. — G. Richard : La langue malgache. — (5 juin). Aubry : Une mission au Choa. — Hayem : La méthémoglobyne. — Novi : Torpilleurs et torpilles.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mai). Bonnal : La guerre de Hollande et l'affaire du Texel. — Brun : Armes à répétition. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — Lehaucourt : Théorie de la grande guerre de Clausewitz. — (1er juin). Le service d'état-major. — Bonnal : La guerre de Hollande. — D'Azémar : De la discipline. — Brun : Les armes à répétition. — Les luttes de la Serbie.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Allemagne. — Bericht über die neuen Erscheinungen und Antiquaria aus dem Gesammtgebiete der Rechts-und Staats-wissenschaften. Berlin, R. L. Prager. Publication trimestrielle. — Prix : 1 fr. 25.

A. Berliner : Die Schriften des Dr M. Steinschneider zusammengestellt. Berlin, A. Mampe, 31 p. gr. in-8°. — Prix : 1 fr. 90.

Bibliotheca philologica classica. Verzeichniss der auf dem Gebiete der classischen Alterthumswissenschaft erschienenen Bücher. XIIIe année, 1er fascicule. Berlin, S. Calvary, 98 p. gr. in-8°. — Prix annuel : 7 fr. 50.

J. Braun : Die Nürnberger Buchdruckerfamilie Koberger. (Article paru dans le journal *Deutsche Buchhaendler-Akademie.*)

E. Dannappel : Die Literatur der Salzburger Emigration (1731-1735). Verzeichniss der deutschen und in Deutschland gedruckten Schriften welche aus Anlass der Salzburger Emigration erschienen sind. Stuttgart et Munich. Th. Ackermann. 23 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 90.

E. Fœrstemann : Erläuterungen zur Mayahandschrift der Kgl. öffentlichen Bibliothek zu Dresden. Dresde, Warnatz et Lehman, 80 p. in-4°. — Prix : 6 fr. 25.

H. Hauenschild : Literaturbericht für die Thonwaaren. Kalk-und Gypsindustrie (1884-1885). Berlin, librairie polytechnique, 71 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 90.

F. Hofmeister : Verzeichniss der im Jahre 1885 erschienenen Musikalien, musikalischen Schriften und Abbildungen. 34e année. Leipzig, Hofmeister. — Prix : 16 fr. 25.

E. Kelchner : Eine alte Stimme über den Betrug bei Bücherauktionen ; Beitrag zur Geschichte des Buchhandels. (*Deutsche Buchhændler-Akademie*, III, p. 202-208.)

Ad. Keysser : Die Stadtbibliothek in Köln, ihre Organisation und Verwaltung. — Cologne, Dumont Schaumberg. 109 p. avec 2 pl. gr. in-8°. — Prix : 5 fr.

L. Mohr : Die Jubelfeste der Buchdruckerkunst und ihre Literatur. Wien, C. Graeser, 109 p. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

P. Müller : Entwickelung des Zeitungswesens in Holland. (*Bœrsenblatt für den deutschen Buchhandel*, nos 100 et 102.)

A. Peter : Verzeichniss von geeigneten und nicht geeigneten Jugendschriften für Volksbibliotheken. Troppau.

F. von Platner : Katalog der Bibliotheca Platneriana enthaltend Municipalstatuten und Städtegeschichten Italiens, dem deutschen archæologischen Institut geschenkt. Rome, Lœscher, 490 p. gr. in-8°. — Prix : 12 fr. 50 (édition tirée à 200 exemplaires).

M. Rachel : Ueber die Freiberger Bibelhandschrift nebst Beitraegen zur Geschichte der vorlutherischen Bibelübersetzung. Freiberg, Engelhardt, 31 p. in-4°. — Prix : 1 fr. 60.

P. E. Richter : Verzeichniss von Forschern in wissenschaflicher Landes — und Volkskunde Mitteleuropas. Dresde, A. Huhle, 207 p. gr. in-8°. — Prix : 3 fr. 75.

Ed. Zernin : Kaiser Napoleon als Freund der Literatur. (*Deutsche Buchhændler-Akademie*, III, p. 177-179.)

Zoologischer Jahresbericht für 1884, herausgegeben von der zoologischen station zu Neapel. Berlin, Friedlaender, 358 p. in 8°. — Prix : 12 fr. 50.

Angleterre. — Classified and descriptive catalogue of scientific and technical books. Londres, Philip, 200 p. in-8°. — Prix : 3 francs.

A Catalogue of the printed books, manuscripts, autograph letters, drawings and pictures, collected by F. Locker. Lampson (*The Rowfant library*). Londres, Quaritch, gr. in-8°. — Prix : 26 francs.

A. Ireland : Book lover's enchiridion. 4th edition revised and enlarged. London, Simpkin, 500 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

J. B. Mullinger : The university of Cambridge from the earliest times to the accession of Charles I. 2 parts. Cambridge, University Press, in-8°. — Prix : 37 fr. 50.

H. Sell : Dictionary of the world's press, 1886. Londres, Sell, 702 p. in-8°.

Transactions and proceedings of the Library Association of the United Kingdom at their sixth annual meeting held at Liverpool, september 1883. Londres, Trübner, 204 p. in-8°. — Prix : 20 francs.

J. P. Edmond : The Aberdeen printers, 4e partie. Aberdeen, Edmond et Spark.

Eton college library and others (*Saturday Review*, 20 mars).

F. Harrison : The choice of books and other literary pieces. Londres, Macmillan.

T. Mason : Public and private libraries of Glasgow ; printed for subscribers and private circulation.

H. B. Wheatley : How to form a library. Londres, Elliot Stock.

Autriche. — L. Mohr : Die Jubelfeste der Buchdruckerkunst und ihre Literatur. Wien, C. Graeser, 109 p. in-8°. Prix : 2 fr. 50.

S. Brandt : Verzeichniss der im Codex 169 von Orléans vereinigten Fragmente von Handschriften lateinischer Kirchenschrifsteller. Wien, C. Gerold, 10 p. in-8°

Italie. — F. Berlan : La introduzione della stampa in Milano ; a proposito dei « Miracoli de la Gloriosa Verzene Maria », colla data del 1469. Venezia, tip. Viceutini, 180 p. in-8°.

Bollettino delle opere moderne straniere acquistate dalle biblioteche pubbliche governative del regno d'Italia. Anno 1, no 1. Roma, Forzani, 56 p. in-8°.

Cataloghi dei codici orientali di alcune biblioteche d'Italia stampati a spese del ministero della pubblica istruzione. Fasc. 3. Firenze, Le Monnier, in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

Catalogo dei libri, opuscoli e giornali illustrati posseduti dalla biblioteca popolare circolante di Vittorio a tutto Dicembre 1885. Vittorio, tip. Luigi Zopelli, 56 p. in-8°.

Catalogo dei libri, etc., della società del gabinetto di lettura in Mantova a tutto agosto 1885. Mantova, Segna, 405 p. in-4°.

Catalogo alfabetico di libri di scacchi e altri giuochi. Firenze, tip. dell' Arte della stampa, 23 p. in-8°.

Catalogo della bibliotheca Conestabile in Perugia. Perugia, tip. Boncompagni, 175 p. in-8°.

G. B. Cerletti : Catalogo systematico ed alfabetico per autori della biblioteca della reale scuola di viticoltura ed enologia. Conegliano, tip. Grava-Cagnani, 322 p. in-8°.

A. Cicella : Intorno al diritto di nomina del personale degli archivii provinciali. Foggia, tip. Police, 41 p. in-4°.

Costantini : Codici Ashburnham : interrogazione e interpellanza al ministro della pubblica istruzione. Roma, tip. della Camera dei deputati, 29 p. in-8°.

Elenco delle opere acquistate e donate alla biblioteca Bertoliana nell' anno 1885, edito dal Municipio di Vicenza ; tip. Brunello e Pastorio, 13 p. in-4°.

Ros. Moscatello : Interpretazione di quattro mss. dei secoli xv et xvi coi loro facsimili. Palermo, tip. Giannitrapani, 16 p. in-4°.

E. Motta : Il tipografo Filippo di Lavagna (1465-1469) (Il Bibliofilo, anno vii, n° 4).

Damiano Muoni : Opere pubblicate dal caval. uff. Damiano Muoni (1850-85). Milano, tip. Nazionale, 12 p. in-8°.

S. Leo Olschki : Saggio di uno storia delle piu notevole distruzioni di libri. — Bologna, 16 p. in-16. (Article paru au *Bibliofilo*, année vi^e, n° 12.)

P. Riccardi : Per una completa collezione delle opere matematiche di Lorenzo Mascheroni : nota. Roma, tip. delle scienze matematiche e fisiche, 10 p. in-4°.

A. Sarti : Una visita all' archivio di stato di Bologna. Bologna, tip. Azzoguidi, 24 p. in-8°.

G. Travali : I diplomi Angioini dell' Archivio di stato in Palermo, tip. Amenta, 29 p. in-8°.

A. Vismara : Bibliografia di T. Grossi. Como, Ostinelli, 45 p.

Les actes des martyrs de l'Égypte, tirés des manuscrits coptes de la bibliothèque Vaticane et du musée Borgia. Vol. I, fasc. 2, in-4°. — Prix : 6 francs. Imprimerie de la propagande à Rome.

Espagne. — H. Harrisse : Grandeza y decadencia de la Colombina, version Castellana. Sevilla, imp. *El Universo*, 137 p. gr. in-8°.

Belgique. — M. Rooses : Christophe Plantin, imprimeur. Anvers, J. Maes, 440 p. et 100 planches phototypies hors texte avec plusieurs centaines de planches dans le texte, in-folio. — Prix : 65 francs.

Pays-Bas. — Knuttel : Lyst van Engelsche vlugschriften betrekking hebbende op de Nederlandsche geschiedenis tot het jaar 1640. (*Bibliographische Adversaria*, t. V, n°s 6 et 7.)

Register naar eene wetenschappelyke verdeeling op de werken van het wiskundig genootschap *Een onvermoeide arbeid komt alles te boven* Amsterdam, Sikken, 445 p. gr. in-8°. — Prix : 15 francs.

États-Unis. — R. R. Bowker : Copyright : its law and literature. New-York et Londres (Sampson Low), in-8°. — Prix : 18 fr. 75.

C. A. Durfee : Index to Harper's new monthly magazine, alphabetical, analytical and classified. Vol. I-LXX, inclusive from june 1850 to june 1885. New-York, Harper, 783 p. in-8°. — Prix : 20 francs.

A. C. Farley : Reference directory of the book, stationery, printing and paper trades in the United States. vi^e année. Philadelphia, Farley, in-8°. — Prix : 50 francs.

F. Harrison : The choice of books. New-York, Harper, 120 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

Andr. Lang : Books and bookmen. New-York, S. Coombes, 177 p. in-8°. — Prix : 10 francs.

Henry Stevens : Recollections of Mr. James Lenox of New-York, and the formation of his library. New-York, Henry Stevens.

E. Guy Dawber : Design for a museum and a library for a small country town (Builder, 27 mars).

P. L. Maiden : Dedication of the converse memorial building. Boston.

List of embossed books, maps, etc., for the use of the blind. Boston, How memorial press.

Appleton Morgan : Digest Shakespeareanæ, a topical index of printed matter, other than literary or æsthetic commentary or criticism, relating to S. or the plays and poems printed in English to 1886. Part I, A.-F. New-York, Shakespeare Society, 79 pages.

Justin Winsor : Americana (Atlantic Monthly, numéro de mars).

G. Laur Gomme : Gentleman's Magazine library : classified collection of the chief contents from 1731 to 1868, V^e vol. Archæology, geological and historic. Boston, Houghton Mifflin, in-8°. — Prix : 10 francs.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswissen.*

Juin : K. Steiff : Beitraege zur aeltesten Buchdruckergeschichte. — G. Knod : Zur Bibliographie des Beatus Rhenanus. — G. Mollat : Mehrere unbeschriebene juristische Incunabeln.

Deutsche Revue.

Juin : Lose Blätter aus dem Leben eines alten Diplomaten. — Wereschagin : Erinnerungen an Oberammergau. — A. Lœwenberg : Epistolarische Findlinge (Lettres d'Alexandre von Humboldt).

Deutsche Rundschau.

Juin : Die Berliner französische Colonie in der akademie der Wissenschaften. — Discours prononcé le 25 mars 1886 par

M. du Bois-Reymond à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur Guillaume. — F. Cohn : Jean-Jacques Rousseau als Botaniker. — H. Oldenberg : Ueber Sanskrit forschung. — Erinnerungen an Gustav Nachtigall. — H. Grimm : Goethe im Dienste unserer Zeit.

Die Grenzboten.

6 mai : Robert Schumann in seinen Jugendbriefen.

13 mai : L'abbé Lamennais. — Avant la bataille.

20 mai : Buchdruck und Buchhandel im xv^ten Jahrhundert.

27 mai. — Der Kampf der deutschen Nationalität mit fremden Kulturen.

3 juin : Lutherspiele in Erfurt und Jena. — Frankreich und die Orléans.

Neuer Anzeiger fur Bibliographie und Bibliothekswissenschaft.

Avril : Die Literatur über die Salzburger Emigration 1731-1735. — Maimonides library. — Büchernachlass. Nationalbibliothek zu Rio-de-Janeiro.

Angleterre. — *The Academy.*

15 mai : Parker's early history of Oxford. — Lang's letters to dead authors

22 mai : Jevons's Journal and letters. — Ashe's poems.

29 mai : Grueber's commentary on the lex aquilia. — Wolner's Tiresias. — A week in the l'Oise. — Fr. Plessis : Études critiques sur Properce et ses élégies.

5 juin : Vernon Lee's Baldwin. — Martin Tupper's autobiography. — M. R. Cagnat : Cours élémentaire d'épigraphie latine. — S. Reinach : Traité d'épigraphie grecque.

The Athenæum.

15 mai : Assyria : Its princes, priests and people, by A. H. Sayce. — Histoire des princes de Condé pendant les xvie et xviie siècles, t. III et IV. — Ch. Lucas : Deux architectes anglais. — A. C. Swinburne : Victor Hugo, le Théâtre en liberté.

22 mai : Sophocle : The plays and fragments, by R. C. Jebb. — The anatomy of melancholy, by Democritus Junior. — The Lauderdale papers.

29 mai : Personal Memoirs of U. S. Grant. — Essays in the study of Folk-songs. — La Hongrie politique et sociale, par A. de Gubernatis.

Blackwood's Edinburg Magazine.

Juin : Sir Theodore Martin's second part of Faust. — French examiners under the civil service. — John Gwillim Rouge-Croix pursuivant-at-arms.

Book-Lore.

Juin : Auctio Davisiana. — The cheap movement in literature. — Literary Autodafé. — King James I as an author. — English topographical works. — The book battalion.

The Contemporary Review.

Juin: Max Müller : Gœthe and Carlyle. — Gabriel Monod : Contemporary life and thought in France.

The Gentleman's Magazine.

Juin : Evolution in architecture. — Mme de Florac. — The works of James Thomson.

The National Review.

Juin : P. F. Willert : Theodore Agrippa d'Aubigné. — W. Williams : The Academy and the Salon.

The Nineteenth Century.

Juin : J. Sully : Genius and precocity. — Algernon C. Swinburne : John Webster. — E. W. Godin : The Greek home according to Homer. — Joseph Reinach : M. Gladstone and the Irish bill ; a french view.

Notes and Queries.

22 mai : Gargantua in England.

Journal of education.

Juin : Classical education in France. — The improvement of the teacher. — A. Loiseau : Histoire de la littérature portugaise depuis ses origines jusqu'à nos jours.

The Saturday Review.

8 mai : Salammbo, englished by M. French Seldon. — Some letters of Pope and Swift. — A history of the French revolution. — The Stage in France, revue d'art dramatique. — Souvenirs du feu duc de Broglie.

15 mai : Elwin and Courthope's Pope's Works. — Two Shakespeare books.

22 mai : The Frenchwoman of the century ; fashions, manners, usages, by Octave Uzanne.

29 mai : New light on the invention of printing. — J. B. Tavernier, par Ch. Joret.

Temple Bar.

Juin : Breton legends. — Gustave Doré.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Mai : La rua San Giacomo o de' tipografi a Parigi. — Ancora dell' invenzione della Stampa secondo Roberto Orsi. — Un mosaico del cinquecento a Venezia. — Di un opuscolo storico del secolo xvii su Menaggio. — Una farsa del Lasca attribuita al Machiavelli. — A. Tardieu : L'Auvergne. — G. Duplessis et H. Bouchot : Dictionnaire des marques et monogrammes de graveurs. — Th. Dufour : Notice sur Jean Perrissin et Jacques Tortorel. — J. Vuy : Une consultation du président Favre.

Nuova Antologia.

16 mai : G. Boglietti : Nelson alla corte di Maria Carolina di Napoli. — G. Zanella : Due poeti siciliani, Teocrito e Meli. — E. Mancini : La vita nei minerali. — Viaggi in Etiopia.

1er juin : R. Bonghi : Camillo Cavour. — A. Graf : Un processo a Pietro Aretino. — C. Boito : I nostri vecchi monumenti.

Revue internationale de Florence.

10 mai : Clémence Royer : Arago. — Th. Emery : Causerie littéraire. — E. Legouvé : Soixante ans de souvenirs. — Duc de Broglie : Souvenirs. — Ch. Clément : Gleyre. — E. Biré : Victor de Laprade. — H. Forneron : Louise de Kéroualle. — L. Pauliat : Louis XIV et la Compagnie des Indes orientales. — G. Charmes : La réforme de la marine. — J. Bourelly : Deux campagnes de Turenne en Flandre. — J. Montet : De Paris aux Carpathes. — H. Houssaye : Les hommes

et les idées. — P. Ginisty : L'année littéraire. — Mikhaïl Achkinasi : La mère d'Ivan Tourguenef, d'après les mémoires de Mme Gitov, sa fille adoptive.

10 juin : Clémence Royer : François Arago. — Henri Boand : Le Canada et les Canadiens ; chansons canadiennes.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Juin : Aug. Glardon : Louis Agassiz, étude biographique.— P. Stapfer : Victor Hugo. — L'antisémitisme en France. — Les souvenirs du feu duc de Broglie. — Les maladies de la personnalité, par Th. Ribot. — Le père de Mme de Rambouillet, par le vicomte Guy de Brémond d'Ars. — Mille âmes, par A. Th. Pisemsky. — Esquisses italiennes, par Mme M. Duvillard. — Clairefontaine, par Henry Gréville.

La Revue de Genève.

Juin : L. Bloy : Du symbolisme en histoire. — L. Montroger : L'œuvre d'Émile Zola. — F. Bournand : Philosophie de l'art et de la renaissance. — Quelques ouvrages classiques.

États-Unis. — *Andover Review.*

Mai : J. H. W. Stuckenberg : liberal education in Germany.

The Atlantic Monthly.

Juin : A roman gentleman under the empire.— Honoré de Balzac. — James Crawford and Howells. — Involuntary poetry.

The Bookmart.

Mai : Nielli. — Pierce Pennilesse. — Autographs. — Chinese book-lore, la Chine inconnue, par Maurice Jametel. — Great talkers : Gœthe. — Shakespereana.

Cassell's.

Mai : The Bodleian library.

The North American Review.

Mai : A. Daly : The american dramatist.

The Forum.

Juin : The future of Sunday journalism.

The Library-Journal.

Avril : A conglomerate in periodicals. — Bibliothèques de Brooklyn, Philadelphie (mercantile library), Long Island.

Mai : M. Dewey : Decimal classification, reply to the duet by Perkins and Schwartz.— The dui-decimal classification, by B. Pickman Mann. — Library adresses. — A study of the N. Y. free circulating library.

Lippincott's Monthly Magazine.

Juin : The poet as a business man.

Macmillan.

Avril : A Cossack poet. — Musical and picturesque elements in poetry.

New. Princeton Review.

Mai : F. N. Zabriskie : The novel of our times. — T. M. Coan : Wordsworth's passion.

Magazine of American history.

Mai : History of the Pennsylvania Gazette.

Southern Bivouac.

Avril : Howell and the poets. — Tennysson's later poems. Mai : War prisons and war poetry.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Un nouveau journal humoristique illustré, que publie la maison Russak, à Berlin, paraît sous le titre *Bunte Glossen.*

— L'Association des pharmaciens allemands vient de fonder un journal hebdomadaire, la *Apotheker Zeitung ;* la rédaction en a été confiée à M. P. Lohmann, de Berlin.

— M. E. Sommer, professeur à la Faculté catholique de l'Académie de Münster, va publier prochainement un annuaire théologique sous le titre *Jahrbuch für Philosophie und spekulative Theologie.*

Angleterre. — La *General publishing Company* publie un nouveau journal bibliographique sous le titre *The Circulating library review.*

Russie. — Le journal *Rous*, que dirigeait le célèbre publiciste Ivan Aksakow, décédé il y a quelque temps, a cessé de paraître. — Un nouveau journal hebdomadaire, le *Rouskoe Dielo*, est destiné à le remplacer.

États-Unis. — L'instruction mise à la portée de tous, tel est le programme du nouveau périodique trimestriel la *Boston Academy*, publié sous la direction de M. A. Wright.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai au 15 juin 1886)

AUTORITÉ. Juin : 8. Voltaire et Rousseau, à propos d'une récente publication.

DÉBATS. Mai : 16, 20. M. Gabriel Charmes et les réformes de la marine. 19. *Les Annales de l'École libre des sciences politiques.* 25. *La Petite Roque*, par Guy de Maupassant. 26 et Juin : 4. De Molinari : A Panama. — Juin : 2. La littérature russe ; les origines intellectuelles.

ÉCHO DE PARIS. Mai : 25. Nos poètes. 31. Victor Hugo. — Juin : 1. Alexandre Dumas et Gaillardet. 3. La Censure. 9. La liberté de la presse.

ÉVÉNEMENT. Mai : 27. G. Livet : *Tartufe*. 29. La statue d'Armand Carrel. — Juin : 2. M. Egger. 6. Alexandre Dumas et F. Gaillardet..

FIGARO. Mai : 22. Moore : Le poète Shelley. 26. La jeunesse de Victor Hugo. — Juin : 8. La Censure. 9. Sa Majesté le grand Corneille.

FRANÇAIS. Mai : 21. A propos de *l'Œuvre*, par M. E. Zola. 24. *Histoire du théâtre du Palais-Royal*. 25. Deux livres de mysticisme. 28 et Juin : 11 : Souvenirs du duc de Broglie. 29 : *Les Origines de la civilisation moderne*, par G. Kurth. — Juin : 8. Les Femmes bibliophiles, par Quentin-Bauchart. 12. La revue *la Réforme sociale* et les principes de l'école de M. Le Play.

FRANCE LIBRE. Mai : 28. André Theuriet. 29. La Censure. — Juin : 11. De l'abus des personnalités dans le roman contemporain.

GAULOIS. Mai : 29. Financiers d'autrefois, à propos d'une récente publication.

GAGNE-PETIT. Mai : 21. Ch. Bigot : *Tragaldabas*.

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 15. *L'Œuvre*, par M. E. Zola. 22, 29. Les Souvenirs du duc de Broglie. 24. Le journalisme en Angleterre. — Juin : 5. Mgr de Mérode, sa vie et ses œuvres. 12. *Trop belle*, par H. de Pène.

GIL BLAS. Mai : 22. Les Femmes bibliophiles. — Juin : 2. *Le Boulet*, par Maizeroy.

JUSTICE. Mai : 17. Lettres d'exil d'Edgar Quinet. 24. La Constituante et l'instruction publique. — Juin : 7. Les Juifs et la Constituante. 9. *Le Ciel*, essai de philosophie naturelle, par d'Assier. 10. A propos de *Germinie Lacerteux*. 14. Le Catholicisme et l'Assemblée constituante.

LIBERTÉ. Mai : 19. Voltaire et J.-J. Rousseau à propos d'un livre nouveau. 20. Microbes littéraires. 30. *Fragments d'histoire*, par M. Laugel. 31. Armand Carrel. — Juin : 2. *La Fin de Satan*. 9. Le Monument de Balzac.

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 21. La Critique contemporaine; M. Brunetière. 26. *La France juive*, par Ed. Drumont. 28. *A travers l'empire britannique*, par le baron de Hübner. 29. Fournel : Les Romans. — Juin : 2. Trois mois à la cour de Frédéric; lettres inédites de d'Alembert. 5. Comte de Chambrun : Alfred de Musset.

NATIONAL. Juin : 7. Un Critique allemand, M. Lindau. 9. *La Vie et la Mort*, par Jean Rameau. 15. *La Fin de Satan*.

PAIX. Mai : 19. *Tragaldabas*. 28. Lamartine.

RADICAL. Juin : 3. *Tragaldabas*.

RALLIEMENT. Mai : 29. La Censure. — Juin : 7. Les Romans en France et leur vogue à l'étranger.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 16. *La Tactique au XIIIe siècle*, par M. Delpech. 17. La Correspondance de Lamennais. 31. M. Rollinat. — Juin : 1. *Les Comédiens en France au moyen âge*, par Petit de Julleville. 5. La Colonne trajane. 8. *Mirabeau à Pontarlier*, par G. Leloir.

SIÈCLE. Mai : 23. *Science et Philosophie*, par Berthelot. 25. *La Fin de Satan*. — Juin : 2. *La Responsabilité du commandement*, par M. le général Thomas. 4. *Histoire des paysans*, par E. Bonnemère. 4. *Histoire du théâtre du Palais-Royal*. 11. Armand Carrel. 13, 14, 15. Servant : Les Derniers jours de Richelieu.

SOLEIL. Mai : 17. *L'Entrée des Israélites dans la société française*, par l'abbé Lémann. 31. *La Fin de Satan*. — Juin : 7. *L'Abîme*, par Rollinat; *La Vie et la Mort*, par J. Rameau.

TÉLÉGRAPHE. Mai : 18. Le Monument de Balzac.

TEMPS. Mai : 16, 18. *V. Cousin et son œuvre*, par P. Janet. 20. *Les Capitulations*, étude d'histoire militaire, par le général Thomas. 24. *Histoire des Femmes écrivains de la France*, par Caxton. 26. *La Fin de Satan*. 27. *La Réforme de l'enseignement secondaire*, par M. Leroy. 28. *Violanta*, roman allemand. — Juin : 8. Le professeur Max Müller sur Gœthe. 14. La Réveillère-Lépeaux.

UNIVERS. Mai : 19. *Prælectiones theologiæ dogmaticæ*. 20. *Études sur Victor Hugo*, par Louis Veuillot. — Juin : 2. *Précis de philosophie*, par le P. L. Vincent. 2. *Le Patron*, ses devoirs, sa fonction, par Ch. Périn. 7. *Prælectiones juris canonici*.

VOLTAIRE. Mai : 29. *La Fin de Satan*. — Juin : 11. *L'Insurgé*, par J. Vallès.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mai 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*La Voix de l'employé*	Faliès.	Blanpain.
	Le Programme populaire	Sussel.	Schlœber.
	Le Programme parisien	Palouzié.	Schlœber.
	Le Forum artistique	Lutier.	Lutier.
3.	*La Grande Couture*	Michau.	Becquet.
	L'Avenir français	Clément.	Clément.
	La Critique	Meyer.	Meyer.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

(*Suite.*)

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
5.	*L'Intérêt agricole*	Leroy de Méricourt.	Towne.
	Le Courrier de Lyon	Imbert.	Floury.
6.	*L'Indicateur des tissus*	Chosson.	Delaroche.
	L'Écho horticole	Jarlot.	Clavel.
	La Vie militaire	Badin.	Blot.
7.	*Le Soldat illustré*	Larmand.	Capiomont.
10.	*Le Nemrod*	Pairault.	Schlœber.
	Les Fêtes de Paris	Merlay.	Eloy.
11.	*La Ligue économique et coloniale*	De Costes.	Hourdequin.
	Le Progrès radical	Baloche.	Dubuisson.
15.	*Le Journal des journaux*	Payard.	Mayer.
	Arts et manufactures	Malherbe.	Feray.
	Bulletin de la Société des crèches	Marbeau.	Jouaust.
16.	*L'Union radicale*	Joubaud.	Wolowsky.
17.	*La Ligue anticléricale*	Blanpain.	Blanpain.
	Le Messager financier	Bruaux.	Kugelmann.
18.	*Le Réformateur*	Dupont.	Balitout.
	La Chronique amusante	Badin.	Mayer.
	L'Action	Laurent.	Dubuisson.
	Le Mouvement	Laurent.	Dubuisson.
	La Revendication	Laurent.	Dubuisson.
	La Conscience	Laurent.	Dubuisson.
19.	*La Sentinelle*	Bouyon.	Lheureux.
	Le Zigzag	Koutzag.	Chapoulard.
21.	*La Rente*	Da Silva.	Boyer.
22.	*La Villégiature méridionale*	Coutriss.	Balitout.
	Les Transactions universelles	Carpentier.	Mayer.
	Le Sport de Paris	Guillaume.	Guillaume.
	L'Association catholique de la Jeunesse française	Mutin.	Noizette.
26.	*Le Nain rouge*	Bourlier.	Balitout.
31.	*Les Annales de la littérature française*	Dumuis.	Dumuis.
	L'Assurance illustrée	Lechartier.	Schlœber.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— *Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie* —

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE (3e ch.).

Présidence de M. Ruben de Couder.

(Audience du 20 janvier 1886).

Une édition illustrée des œuvres de Molière. Droits réciproques de l'auteur et de l'éditeur. Usage de librairie sur la passe.

Jugé, sur les plaidoiries de Me Coulon, avocat de M. Léman ; de Me Demombynes, avocat de M. Lemonnyer, et les conclusions de M. Tardif, substitut du procureur de la république. Le jugement est ainsi conçu :

« Attendu que Léman, peintre, et Lemonnyer, éditeur, apportant dans une association commune, l'un son talent l'autre ses capitaux, ont commencé la publication d'une édition illustrée des œuvres de Molière ;

Attendu que les conventions entre les parties ont été fixées et arrêtées par deux traités non enregistrés, en date des 1er et 14 octobre 1882 ;

« Attendu que des difficultés s'étant élevées dès le début de leur collaboration commune, les parties se sont accordées pour soumettre les contestations qui les divisaient à la décision d'un arbitre amiable compositeur ;

« Qu'en outre, elles ont, dans le but de couper court à l'avenir à de nouveaux différends, ajouté le 22 février 1884 un nouveau traité plus détaillé, plus explicite aux deux traités originaires, ledit traité enregistré à Paris, le 22 février 1884, folio 28, case 2, par le receveur qui a perçu les droits ;

« Attendu que, lorsque l'on envisage les traités dans leur ensemble, on voit qu'ils assurent à Léman le contrôle le plus absolu sur l'administration et l'exploitation de l'œuvre commune ; que la fidélité des tirages est certifiée, garantie par des factures qui lui sont envoyées directement par l'imprimeur du texte, l'imprimeur des gravures en taille-douce des gra-

vures hors texte, les imprimeurs des gravures dans le texte; que la fraude ne devient possible qu'à la condition d'une entente entre plusieurs;

« Que les chances qu'elle a, en pareil cas, d'être découverte et poursuivie suffisent à en écarter l'éventualité;

« Que d'autres précautions : numérotage de chaque exemplaire, listes des souscriptions et des souscripteurs avec le numéro de l'exemplaire et le genre de papier en face de chaque souscripteur, fortifient et augmentent la sécurité de Léman;

« Attendu que les vérifications des états de vente sont ménagées, facilitées et ne laissent rien en dehors des prévisions;

« Que l'article onzième du traité du 22 février porte textuellement : « M. Lemonnyer remettra à M. Léman, tous les « six mois, le 1er février et le 1er août de chaque année, des « comptes réguliers de toutes les opérations d'ensemble relatives à la fabrication et à la mise en vente du Molière. — « Toutes les pièces justificatives et à l'appui devront être remises à M. Léman, qui pourra les conserver pendant un « délai maximum de quinze jours, du jour de la remise qui « lui en aura été faite. M. Léman aura le droit d'examiner « les livres de M. Lemonnyer ayant trait à la comptabilité « du Molière pendant la quinzaine qui suivra. Il n'est rien « changé aux traités quant aux comptes relatifs à chaque « pièce séparée, qui devront toujours être fournis dans les « trois mois de la mise en vente de chaque pièce. »

« Attendu que l'artiste a montré dans les stipulations de cet article onzième des exigences, des garanties qui feraient honneur à l'expérience de l'homme le mieux rompu aux affaires; que l'on cherche avec quelque embarras ce qui pourrait encore être ajouté aux comptes semestriels d'ensemble et aux comptes trimestriels particuliers, à la justification des pièces à l'appui et à la communication des livres de la comptabilité;

« Attendu que cette connaissance des traités éclaire les griefs de Léman ; qu'ils se résument en trois chefs de contestation : frais de gravure des compositions à retirer des frais généraux de l'opération pour être laissés à la charge de Lemonnyer seul; — réclamation des comptes non présentés; — justification de l'emploi de la passe et de l'état en magasin fin janvier 1885;

« Sur le premier point :

« Attendu que, si, le traité du 1er octobre 1882 porte : « Ces compositions seront reproduites par les soins et aux « frais de M. Lemonnyer », ces lignes, sur lesquelles se base la prétention de Léman, reçoivent un peu plus loin l'explication qui définit et limite la portée;

« Que quand il s'agit de régler le mode d'établissement des comptes semestriels, on lit : « M. Lemonnyer fournira tous « les six mois un compte détaillé de tout ce qui concerne la « fabrication du Molière; ce compte portant les sommes « nettes, déductions faites de tous escomptes, rabais, retenues, etc., devra être fourni pour chaque pièce séparément, « portant en doit les débours effectués par Lemonnyer, et en « avoir le montant des exemplaires déjà souscrits ou mis en « vente »; que pour les bénéfices, il est bien entendu que ce sont les bénéfices « nets résultant de l'exploitation » qui seront également partagés;

« Qu'enfin, dans une clause qui résume tout le traité, il est dit : « Lemonnyer sera chargé de la fabrication, de la mise en « vente et de l'exploitation du Molière. En aucun cas et sous « aucun prétexte, M. Léman ou ses ayants droit ne pourront « être recherchés pour tout ce qui concerne la fabrication, « publication et mise en vente du présent ouvrage. »

« Attendu que le rapprochement de ces diverses clauses indique bien que Lemonnyer était tenu des frais de gravure, mais au même titre que les autres frais et sauf à se rembourser sur les produits de l'opération;

« Que si les frais de gravure ont été prévus à l'exclusion de tous autres, c'est qu'ils tenaient à la partie artistique de l'œuvre et qu'un doute aurait pu exister sur celui des deux associés qui en devait faire les avances;

« Attendu que l'opération entreprise exigeait une mise de fonds considérable dont les risques de perte resteraient à la charge de Lemonnyer seul;

« Attendu, d'ailleurs, que telle a été l'interprétation de Léman lui-même jusqu'au procès actuel; qu'il n'a pas protesté contre la solution de la décision arbitrale qui a compris les frais de gravure dans les frais généraux;

« Que, cependant, il a fait subir à tous les articles relevés dans les comptes l'examen le plus minutieux; que la minutie est allée jusqu'à demander et obtenir le retranchement, par exemple, d'une somme de 3 fr. 60 pour courses de voiture; qu'on ne comprendrait pas qu'une perspicacité qui s'exerce avec succès sur les détails les plus infimes, sur les chiffres les plus dérisoires, eût laissé subsister sans protestation des frais de gravure toujours considérables.

« Sur le second point :

« Attendu qu'il est établi par les documents de la cause que tous les comptes ont été fournis, que toutes les justifications ont été offertes par Lemonnyer et qu'il n'a dépendu de Léman de prendre communication des livres de comptabilité.

« Sur le troisième point :

« Sur les passes :

« Attendu que, dans les usages de la librairie, la passe est accordée à l'éditeur par l'auteur pour lui tenir compte des nombreux déchets de fabrication, de brochage et autres;

« Qu'elle constitue une sorte de forfait destiné à maintenir intact le chiffre du tirage convenu, quels que soient les accidents de la manipulation de l'ouvrage;

« Attendu qu'aucune clause des trois traités intervenus entre les parties n'oblige expressément, ni par interprétation, Lemonnyer à justifier de l'emploi détaillé de chaque exemplaire de passe; qu'il n'est pas allégué qu'il ait été tiré de ce chef un nombre d'exemplaires supérieur au nombre convenu.

« Sur l'état en magasin fin janvier 1885 :

« Attendu que cette situation se dégage nettement des comptes semestriels successivement adressés à Léman, et notamment du dernier arrêté de compte au 1er janvier 1885.

« Par ces motifs,

« Dit que c'est à juste titre que les frais de gravure ont été portés aux frais généraux, et qu'il n'échet de les en faire sortir pour les laisser à la charge personnelle de Lemonnyer;

« Dit qu'il n'y a lieu d'exiger de ce dernier la justification de l'emploi des exemplaires de passe;

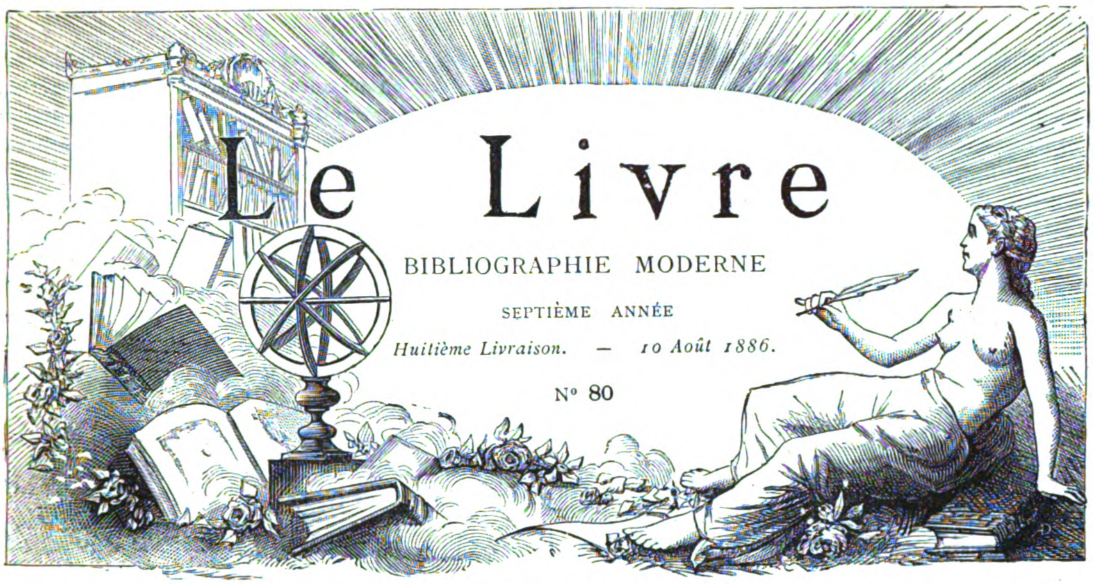
« Dit que tous les comptes particuliers à chaque pièce ayant été régulièrement fournis à Léman, il a été satisfait aux prescriptions des traités;

« En conséquence, déclare Léman mal fondé en toutes ses demandes, fins et conclusions, l'en déboute;

« Le condamne en tous les dépens, dans lesquels entreront les droits d'enregistrement des traités des 1er et 14 octobre 1882, et 22 février 1884. »

(Compte rendu du journal *le Droit*).

L'Administrateur-Gerant : A. SAUPHAR.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Qui vive? France. Contes, récits, nouvelles, par PHILIBERT AUDEBRAND, JEAN BERNARD, ÉLIE BERTHET, FORTUNÉ DU BOISGOBEY, CHAMPFLEURY, LÉON CLADEL, FRANÇOIS COPPÉE, ALPHONSE DAUDET, THÉOPHILE DENIS, CHARLES DIGUET, GUSTAVE DROZ, EMMANUEL GONZALÈS, ARSÈNE HOUSSAYE, HECTOR MALOT, ÉDOUARD MONTAGNE, FÉLIX RIBEYRE, ARMAND SILVESTRE. Préface de Jules Claretie. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18°. — Prix : 3 fr. 50.

Cette jolie collection de nouvelles dues à des talents si divers, tous incontestés et quelques-uns illustres, est un beau livre et une bonne œuvre. Non pas que ce soit une œuvre de charité. On ne fait pas la charité quand on donne son obole — argent ou esprit, et ici c'est l'un et l'autre — pour élever un monument de gloire à un soldat mort glorieux, et ce volume est publié par la Société des gens de lettres en faveur de la souscription au monument du sergent Blandan. Le sergent Blandan est cet héroïque soldat d'Afrique qui, à la tête de vingt-trois hommes, dont seize conscrits, résista, en plaine, à plus de six cents cavaliers d'Abd-el-Kader et sauva, au prix de sa vie, la correspondance qu'il était chargé d'escorter. On veut, après quarante-quatre ans, élever sur la place de Boufarik une statue à ce héros. La Société des gens de lettres qui sait que toutes les gloires sont solidaires, et que, lorsqu'il s'agit de défendre la patrie, l'âme du paysan et l'âme du lettré vibrent à l'unisson, a tenu à fournir sa pierre au piédestal. Elle l'a polie, taillée, sculptée et fouillée merveilleusement, y employant la main d'artistes éprouvés.

Dans un recueil de cette nature il serait odieux de chercher des différences et des degrés. On risquerait, d'ailleurs, d'en être pour sa courte honte, tant le même sentiment a porté à la même hauteur tous ceux qui ont contribué à ce volume. Cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas de ton varié; mais il est intéressant d'un bout à l'autre et bien fait dans toutes ses parties. Qu'on l'achète et qu'on le lise : ce faisant, on glorifiera l'idée de patrie, et on se procurera une bonne heure de plaisir intellectuel.

Dames et demoiselles, par THÉODORE DE BANVILLE. Fables choisies mises en prose. Avec un dessin de Georges Rochegrosse. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le cinquième volume que le prestigieux écrivain donne sous le titre collectif de *Scènes de la*

vie. Ces études, ces portraits, ces récits parisiens et de tous les mondes ont, avant d'être agglomérés en un volume, paru un à un, aériens et libres, dans un journal quotidien. Cela fait qu'on a deux fois le plaisir de les lire, ce qui n'est pas trop. Dans le livre, d'ailleurs, ils prennent une cohésion, une unité, dont la lecture dans le journal ne donnait pas l'idée, et l'on voit nettement se dessiner, sous la fantaisie et les arabesques, les lignes précises d'un plan savamment conçu. L'originalité grande de Théodore de Banville en ces pages de prose — je ne parle pas de l'originalité du talent trop génial pour qu'on puisse l'en féliciter et trop reconnue pour qu'il soit de bon goût de la proclamer — consiste en la manière dont il idéalise les réalités de la vie sans qu'elles cessent pour cela d'être des réalités. Les événements de chaque jour, les sentiments communs à tous, les passions banales comme les passions sublimes, les intérêts vils comme les désintéressements héroïques, les petitesses et les grandeurs, les bêtises bourgeoises et les envolées d'artistes, tout cela, et tant d'autres choses encore, nous apparaissent comme au travers d'un merveilleux kaléidoscope, grandissant, éclairant, irisant, colorant aussi bien la boue que l'éther, le vice que la vertu.

Ici, Théodore de Banville passe en revue l'éternel féminin dans ses ondoiements plus divers et plus souples que ceux de la queue du dragon, et chacune des histoires qu'il raconte ou plutôt qu'il évoque avec une puissance de vie dont l'exubérance se perd dans l'au delà est d'une vigueur, d'une étrangeté, d'un imprévu et en même temps d'une vérité dans l'inouï qui en fait une des plus empoignantes lectures qu'il soit possible d'imaginer. Elles se complètent les unes par les autres, et qui a parcouru cette galerie où le même être multiplie ses formes et fait chatoyer ses nuances peut dire à bon droit qu'il connaît ce caméléon chimérique et réel que la langue française appelle la femme.

Un Bulgare, par I. Tourguéneff. A la veillée. Traduction par E. Halpérine. Deuxième édition. Paris, J. Hetzel et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Une jeune fille d'une bonne famille russe s'éprend d'amour pour un jeune étudiant de Moscou, un Bulgare, qui travaille ardemment à l'émancipation de son pays. Elle le soigne, dans une maladie dangereuse, avec l'héroïsme et l'abnégation de la femme qui aime; elle obtient même de ses parents, en leur prouvant qu'ils ne peuvent faire autrement sans scandale, qu'ils ne s'opposent pas à son mariage avec Insaroff, et à son départ avec lui pour la Bulgarie déjà soulevée. Mais le jeune patriote est atteint d'une maladie mortelle. Forcé par la guerre de traverser l'Europe et d'aller attendre à Venise une occasion pour aborder dans son pays, il y meurt, et sa veuve n'apporte qu'un cadavre dans la patrie qu'il a tant aimée et dont il aurait voulu hâter de son sang la résurrection.

Des détails de mœurs, des caractères épisodiques, curieux et bien dessinés, font de cette simple action un roman très rempli : on dirait un fourré de lianes et de buissons autour de deux ou trois grands arbres, donnant l'illusion d'une forêt.

Je causais l'autre jour avec Richepin de ces romans russes, si à la mode aujourd'hui, et qui, d'ailleurs, méritent de l'être. « As-tu remarqué tout ce qu'ils doivent à Dickens ? » me dit le poète. Ce mot est lumineux. Il m'a révélé ce que je sentais confusément, et je le livre à la critique avec l'espérance qu'elle ne dédaignera pas d'en faire son profit.

Le Mari de mademoiselle Gendrin, par Paul Lheureux. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre fait songer à *Mademoiselle Giraud, ma femme;* mais il ne s'agit nullement, dans le roman de M. Lheureux, d'un cas d'érotologie. Un jeune médecin pauvre, établi nouvellement dans un village, se marie à la plus riche héritière du pays, fille d'un industriel retiré des affaires et veuf depuis longtemps à la suite de circonstances tragiques. Mlle Gendrin, qui a donné son consentement sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait, par enfantillage et pour faire enrager une sienne cousine, s'aperçoit qu'elle n'aime pas son mari et, sans se soustraire à aucun de ses devoirs, désespère par sa froideur le malheureux médecin qui l'adore. Celui-ci est, de son côté, passionnément aimé par une servante, la Désirée, fille ardente et bizarre, qu'il méprise, qui finit par épouser un ouvrier carrier dont les emportements jaloux serviront peut-être aux vagues projets de vengeance qu'elle roule obscurément dans son esprit. Un épisode héroïque, au moment de la guerre allemande, nous montre le médecin sublime. Il organise la défense de sa brigade et lutte victorieusement contre un corps de Prussiens envahisseurs. Cette conduite enthousiasme sa femme, qui l'aime désormais autant qu'elle le dédaignait naguère; mais le pauvre homme est tellement convaincu qu'il ne touchera jamais le cœur de Mlle Gendrin qu'il ne s'aperçoit pas du changement. La Désirée, elle, s'en est aperçue et a juré de se venger. Elle fait croire à son mari, le carrier, qu'il y a une intrigue entre elle et le médecin, et attire celui-ci chez elle à la nuit. Le mari s'est posté sur la route; un homme passe, il tire et le tue. Mais, par un hasard impossible à prévoir, la victime est le curé de la paroisse et non le médecin qui a pris un autre chemin pour rentrer chez lui. Le carrier accuse le docteur du meurtre. Tout se réunit pour faire croire à la réalité du crime. Le mari de Mlle Gendrin est arrêté; il va passer aux assises et être condamné sans doute, lorsque sa femme qui, à la lueur de son amour toujours grandissant, a pénétré la vérité, oblige par son énergie la Désirée, sa rivale, à confesser l'infâme complot. Tout finit selon la justice, et les deux époux, réunis enfin dans le même amour, n'ont plus qu'à jouir ensemble d'un bonheur chèrement acheté.

L'intérêt croît avec le récit dans ce roman honnête

et ému. Le commencement en est un peu long et pénible, mais toute la seconde moitié est bien venue. Si sa valeur littéraire n'est pas énorme, c'est du moins une œuvre saine et dont la conception fait honneur à l'écrivain.

Le Ministère de Martial Ravignac, par Félix Narjoux. Deuxième édition. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-18.

M. Félix Narjoux, l'auteur d'un très agréable voyage en Angleterre dont je rendais compte l'autre jour, en constatant que son expérience de la vie écossaise diffère en certains points de celle que j'en ai moi-même, a récemment publié un nouveau roman sur les mœurs politiciennes du jour. De fréquents renvois entre parenthèses nous rappellent que *le Ministère de Martial Ravignac* doit être considéré comme faisant suite aux autres ouvrages de M. Narjoux intitulés : *Histoire d'une part*, *Monsieur le préfet des Hauts-Monts* et *Monsieur le député de Chaune.* L'auteur semble attacher une trop haute importance à ce qu'on le sache bien pour que je ne me fasse pas un devoir de le répéter ici.

Le Ministère de Martial Ravignac est un roman satirique, en ce sens que l'auteur a choisi ou créé — en art c'est tout un — les types qui prêtaient le plus à la déconsidération des politiciens arrivés ou arrivant. Son Ravignac est un médiocre avocat de province, père de famille redoutant sa femme et aimant ses enfants, mais aimant aussi le plaisir, recherchant, sans s'arrêter à aucun scrupule de conscience et d'opinion, le pouvoir pour les facilités de jouissances qu'il procure, et juste assez fin pour s'apprécier lui-même à sa valeur. Un camarade de collège, vieux garçon, plus intelligent que lui et aussi peu scrupuleux, mais resté son subalterne, lui sert de confident, et permet à son caractère de s'exposer et de s'expliquer devant le lecteur. Les coulisses politiques sont minutieusement décrites, personnel et mobilier. Les intrigues des bureaux, les petites scènes des cabinets ministériels et de la table du conseil ne paraissent pas avoir de secrets pour l'auteur, et il ne tient pas à lui qu'elles n'en aient pas pour le public. Mais l'intérêt de semblables descriptions ne suffirait pas à la majorité des liseurs de romans. Il faut une action. L'action ici est la séduction par Ravignac de la jeune femme d'un conseiller de préfecture qu'il rencontre en province et qu'il fait venir à Paris. Ce commerce adultérin amène deux situations très fortes, celle où Mme Ravignac, ayant surpris des privautés entre les amants, invective la maîtresse, et une autre où celle-ci, démoralisée et jetée hors des gonds par la vie que Ravignac lui a révélée, cède au désir d'avoir des dentelles qu'elle ne peut payer, et commet un vol dans un grand magasin. Ce vol, la façon dont il est découvert, l'arrestation et le transport de la malheureuse au Dépôt, le zèle du préfet de police venant avertir le ministre, la démarche des deux hauts fonctionnaires auprès des directeurs du magasin pour obtenir un désistement, tout cela forme une série de tableaux peints de main de maître et justifie amplement le succès du livre.

A la fin, Ravignac, excédé et presque ruiné par sa conquête, manœuvre pour s'en débarrasser et y réussit, momentanément, avec d'autant plus de facilité que le ministère est dissous et qu'il va redevenir gros député comme devant. Lucy se réfugie à la campagne; mais là, une lettre de son mari lui apprend que Ravignac est retombé sur ses pieds et fait partie du nouveau cabinet. A cette nouvelle, un accès de rage la saisit. « Non, non, pas cela ! Elle ne voulait pas ! Elle ne voulait pas qu'il eût les honneurs et elle la honte... Dans deux heures passait un train; elle serait le soir à Paris; Ravignac prévenu la retrouverait. Elle rejoindrait son mari le lendemain. Elle partit, arriva, attendit... et, à l'heure dite, la voiture officielle, au cocher à cocarde tricolore, stationnera devant la porte de la maison du quartier de la Madeleine », lieu ordinaire de leurs rendez-vous.

Nous verrons prochainement, sans doute, ce qui advint de ce rapprochement. Nous y gagnerons un livre spirituel, mordant et joliment troussé comme celui-ci. Si l'auteur veut s'y mettre moins en scène et s'abstenir de réflexions morales et de chapitres à la Sterne, je lui en ferai, pour ma part, mon bien sincère compliment.

Le Ménage Bolsec, par Gustave Toudouze. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'aura pas le sort des publications à grand tapage et à gros succès, qui ne font tant de bruit et de remue-ménage que pour disparaître sans transition dans le silence de l'oubli. Il restera comme un tableau fidèle et piquant d'un côté des mœurs contemporaines, et aussi comme une étude fine, délicatement fouillée, de caractères intéressants dont les vertus et les vices appartiennent, sous leurs vêtements parisiens, à l'humanité de tous les âges ! L'histoire du ménage Bolsec, c'est l'histoire de tous ceux qui, férus du besoin de briller, engagent immédiatement l'avenir, se laissent aller, de compromission en compromission, jusqu'au sacrifice de leur dignité, et, toujours leurrés de chimériques espérances, creusent, au prix de mille efforts et de mille douleurs, sous le fragile édifice de leur fortune, un gouffre où, comme à un signal, tout s'engloutit d'un coup.

Le peintre Bolsec, déjà gâté par la vogue, épouse une charmante femme qui le pousse à la gloire telle qu'elle la comprend, c'est-à-dire aux succès d'argent. D'artiste original et puissant, il devient fabricant de tableaux, dessinateur d'illustrations, entrepreneur de panorama ! Mais ils vivent largement dans toutes les jouissances d'un luxe raffiné; ils donnent des repas et des fêtes, et sa jeune femme rayonne comme une déesse de beauté dans le magnifique hôtel qu'il a fait construire non loin de l'avenue de Villiers. Le terrain a été acheté à crédit, naturellement; il a été construit à crédit, décoré, meublé à crédit. Bolsec se partage entre les plaisirs de la grande vie et le travail à haute pression, sans lequel il n'arriverait même pas à payer

les intérêts usuraires de sommes empruntées. Cependant encore un peu, et il va être sauvé. Laissant de côté toute vanité d'artiste, il a consenti à devenir le collaborateur d'une sorte de peintre d'enseignes et à confectionner, d'après les croquis de ce raté, un immense panorama patriotique. On lui a donné pour cette besogne une grosse somme, représentée par des actions de la compagnie qui exploite ce panorama. Ces actions ne peuvent manquer de doubler de valeur en quelques mois. Il les garde précieusement, prolongeant par tous les expédients son crédit pour ne les vendre que quand elles auront atteint le plus haut cours. Un jour, en jetant les yeux sur un article financier, il apprend que le panorama moderne est en faillite. Il tombe à la renverse et meurt, tous ses espoirs étant tués du coup.

Ce n'est pas victime de sa seule faiblesse que le pauvre Bolsec a péri. Sa ruine n'a pas été amenée seulement par les ambitions mondaines de sa femme et sa propre insouciance dans les questions d'argent. Il a été la proie d'un de ces écumeurs de la société actuelle, un certain Steinbach, homme aimable, correct, serviable, distingué, parfait, la fleur du Tout-Paris, qui l'a pris dans son engrenage, et lentement, savamment, a extrait du malheureux tout l'or qu'il pouvait donner. Bolsec mort, c'est Steinbach qui achète l'hôtel. Mais ce n'est pas seulement la fortune des autres que poursuit ce Shylock moderne : il lui faut de la chair fraîche, de la chair vivante, et, non content de l'hôtel de Bolsec, il veut aussi acheter sa femme. Cette scène finale où la veuve, mise à l'abri du besoin grâce à cet admirable esprit de confraternité qui fait des artistes une famille, entourée de ses enfants, devant la table où se met chaque jour religieusement le couvert du mort, jette son mépris à la face du forban, est une scène très forte que je ne veux pas affaiblir en l'abrégeant.

Je ne peux terminer cette rapide et incomplète analyse sans signaler un type bien vivant et bien curieux que M. Toudouze fait agir et parler avec un rare bonheur : le peintre impressionniste Poillon, enfant de Paris, sceptique, gouailleur, sans scrupules encombrants, mais qui n'a pas su se débarrasser de son cœur, et qui est vraiment le seul ami du ménage Bolsec.

Le monde des peintres est précieux pour la littérature, cette année. Le maître Zola y a pris les éléments d'une œuvre puissante, comme il sait en pétrir. M. G. Toudouze en tire un roman de moindre relief et de touche moins âpre, mais de pénétrante observation, d'émotion sincère, de forme charmante et de vivante vérité. B.-H. G.

Les Prétendants de Viviane, par Jean d'Étian, roman. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie Plon.

Orpheline dès l'enfance, élevée jusqu'à vingt ans au fond de la Bretagne par un oncle, vieux gentilhomme retiré du monde, misanthrope, en guerre ouverte avec ses voisins, puis, celui-ci étant mort, jetée subitement dans le tourbillon et l'agitation frivole de la société parisienne, que surprennent également et sa beauté rare et sa jeune gravité, Viviane, revenant, à vingt-cinq ans, blessée par la vie, à sa chère et mystérieuse Bretagne, y retrouve le pur amour du romantique Yoland. Tout est bien qui finit bien.

Ce n'est point par l'originalité du thème que se recommande le roman de M. Jean d'Étian; l'œuvre cependant est recommandable. Les caractères sont très bien observés, bien rendus, avec une légère amplification romanesque qui n'est pas messéante, et dans une forme littéraire sans prétention, élégante sans effort, de bonne compagnie sans fadeur, peut-être sans grande force, mais non sans charme. *Les Prétendants de Viviane* peuvent être mis entre toutes les mains et passer sous les yeux les plus chastes. E. C.

Monsieur Jean, par Ferdinand Fabre. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est peu de chose, l'histoire de *Monsieur Jean*, une petite idylle entre le neveu d'un curé et une fillette mal élevée, courant les champs avec tout le monde; mais Ferdinand Fabre a su, par le charme délicat des détails, par la précision des faits, l'enchaînement naturel des mille petits événements de la vie, en faire une œuvre exquise, qu'on boit de la première à la dernière page, comme on avalerait une tasse d'excellent lait frais dans une ferme. On s'intéresse à ce *Monsieur Jean*, M. le neveu, comme l'appellent respectueusement les habitants, à cause de son oncle Fulcran, curé de Camplong, et à sa passion récalcitrante pour la Merlette, la fille de Virginie Merle et de ce Merle mort d'ivrognerie. Il n'est pas jusqu'à l'âne Verjus qui ne vienne prendre une place importante dans ce récit, où fleure un arome de sincérité, qui fait songer à une chose vécue, à une aventure prise sur le vif, dans son parfum de naïveté charmante. Tous les personnages vivent, remuent, vont et viennent avec une vérité qui saisit et retient. Certes il n'y a pas d'action passionnante dans cette mince idylle; mais les fleurettes des champs ont bien leur charme, et c'est d'une finesse, d'une grâce, qui assureront le succès à cette dernière œuvre du puissant auteur de *l'Abbé Tigrane*.

Jean de Jeanne, par Émile Pouvillon. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On sait avec quel talent Émile Pouvillon trace les scènes de campagne, dans leur naïveté rustique, dans leur native simplicité. Avec *Jean de Jeanne*, il affirme une fois de plus sa manière. Ses héros, ses héroïnes vivent bien dans l'atmosphère libre et parfois écrasante des champs. Quelle histoire plus touchante que celle de ce pauvre *Jean de Jeanne*, dont le nom même indique la naissance irrégulière et qui, amoureux de sa cousine, se voit préférer l'Oiseleur, un enjôleur malin, sachant soutirer, à la fois, l'argent à la vieille tante Sérène, l'amour à la belle fille Ju-

pille, jusqu'au jour où, rassasié de l'un et de l'autre, il abandonne les deux femmes à leur désespoir et s'en va chercher ailleurs d'autres dupes! Mais le petit paysan est là, son amour se fait héroïque; il épousera l'abandonnée, la séduite; il donnera son nom à l'enfant qu'elle porte dans son sein, car, dit-il : « C'est trop d'un *Jean de Jeanne*, le tien ne sera ni bâtard ni orphelin. » C'est simple, touchant et d'une belle ligne, hardie, pure comme une œuvre faite d'après nature, directement, baignée du souffle même de la nature, inspirée par la seule nature.

Beaumignon, par FRANTZ JOURDAIN. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. illustré. — Prix : 5 francs.

Ce qui donne au livre de Frantz Jourdain une valeur particulière, c'est la sincérité absolue de la note qui s'en dégage, un cri de vie lui insufflant le mouvement, l'allure, la coloration. Il est impossible de rester insensible à l'émotion profonde que ces nouvelles vous jettent au cœur avec une puissance à laquelle on ne saurait résister. Ce sont des esquisses légères, écrites par un passionné de lettres, par un artiste, par un amoureux des écrivains véritables, et qui lui-même, en restant simple, en se contentant de reproduire telles qu'il les sentait les choses vues autour de lui, est arrivé à nous donner un livre de grand mérite, livre d'observateur et de lettré. Parmi les quatorze nouvelles que renferme le volume, il n'en est pas d'inférieure; chacune a une valeur particulière qui attire et retient l'attention, mais certaines ont le don de toucher aux fibres les plus sensibles, comme *Vieux berceau, la Petite morte, la Rentrée du potache, la Collection de timbres-poste.* Les portraits y ont une saillie extraordinaire, le relief de la nature; on reconnaît *Beaumignon*, on voit *le Clown*, et enfin, dans son *Jules Vallès ignoré*, l'auteur apporte à l'histoire contemporaine, aussi bien qu'à la littérature, un document des plus précieux et des plus indispensables pour bien faire comprendre cet écrivain de si rare talent, qui a passé sa vie à se masquer. La littérature doit à Frantz Jourdain de réels remerciements pour nous avoir révélé le cœur si caché, si enveloppé de Jules Vallès, et son livre deviendrait une œuvre de bibliothèque pour ce seul témoignage documentaire, s'il ne méritait déjà de l'être par la touchante réalité des impressions qu'il a notées dans les autres nouvelles. Ce volume, édité avec un soin remarquable, décoré d'une fort originale couverture de Chéret, est, en outre, précédé d'une élogieuse préface d'Alphonse Daudet, et illustré superbement par nos meilleurs artistes.

La Grâce, par OSCAR MÉTÉNIER. Paris, Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

De l'ardeur, beaucoup de brio, mais une influence trop sensible des œuvres de Barbey d'Aurevilly, le d'Aurevilly des *Diaboliques,* telle est l'impression que produit le volume de nouvelles intitulé *la Grâce*, par Oscar Méténier. Cependant cette réserve faite, nous devons reconnaître à ces historiettes une véritable fougue de jeunesse; leur principal défaut est d'avoir été surtout prises dans l'imagination de l'écrivain et à peu près adaptées à des choses vues. Quand M. Oscar Méténier se contentera de peindre d'après nature, sans enjoliver ses récits d'invraisemblances fantastiques, il donnera des choses qui iront toucher dans le lecteur la vraie fibre, celle que remue seule la vérité.

Tête rousse, par PONTSEVREZ. Paris, Plon et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50,

Six nouvelles composent le nouveau et intéressant volume que vient de publier M. Pontsevrez, l'auteur des *Attentats de Modeste*, et il semble qu'il ait voulu donner un échantillon des diverses formes et de la souplesse de son savoir-faire. *Tête rousse,* la plus importante, celle qui donne de droit son titre au volume, est une de ces études normandes que l'auteur conte avec le charme et l'attrait qui lui sont propres; c'est une histoire d'amour que termine un double drame. Avec *la Chanterelle* et *la Compagne de route*, M. Pontsevrez aborde le fantastique, à la Poë et à la Hoffmann; mais il ne copie pas ces deux conteurs connus, il y a moins d'amertume dans ses récits, moins de nuages fumeux, une précision plus française, plus moderne aussi. *L'Accident du comte Jean* est une terrible aventure qui fera frissonner le lecteur et ne contribuera pas peu à faire obtenir au nouveau livre de M. Pontsevrez le succès qu'il mérite.

Le Baron Jehova, par SIDNEY VIGNEAUX. Paris, Dentu, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les livres qui ont apporté les plus curieux documents sur la question juive et qui sont venus appuyer le grand succès remporté par le travail de M. Édouard Drumont, il faut citer *le Baron Jehova,* qui, dans un autre genre, sous la forme du roman, attaque avec une grande vivacité les juifs et nous les montre dans l'intimité de leur existence. C'est l'aventure d'un brocanteur israélite du quartier latin, pauvre diable, que la découverte d'une pièce inestimable, le précieux testament d'Ybarzabal, fait parvenir à toutes les puissances. Il est intéressant de voir arriver au même but que M. Drumont, bien que par des procédés différents, M. Sidney Vigneaux, avec ce curieux roman, *le Baron Jehova*, qui sera lu et apprécié par tous ceux que touchent ces émouvantes questions.

La Moussière, par LÉON DUVAUCHEL. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une grande flambée d'amour passionnel et sauvage, un fort parfum de dessous de bois se dégagent de ce roman forestier, *la Moussière*, qui donne une note particulière et vivement sentie de la nature. M. Léon Duvauchel ne voit pas seulement les choses avec l'œil d'un poète et d'un lettré, mais aussi avec le soin d'un observateur jaloux de faire exact et vrai. Sa

figure de *la Moussière* a un relief attrayant qui séduit, malgré l'indignité de sa conduite vis-à-vis de son malheureux mari; mais on est surtout empoigné par la passion farouche qui lui brûle les sens et la peau. Du reste, le châtiment est terrible et participe de la sauvagerie des êtres rudes, aux mœurs curieuses desquels nous initie l'auteur. Une jolie note d'art enveloppe ces pages, où bruit l'âme même de la forêt, où souffle l'odeur rustique des grands bois inviolés.

Un mystérieux amour, par Daniel Lesueur. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

Ce qui domine dans *Un mystérieux amour*, la nouvelle œuvre de M. Daniel Lesueur, c'est l'indéniable influence des romans de Paul Bourget. Ceci posé, on ne saurait contester à l'écrivain l'originalité de sa thèse, la manière habile dont il arrive à terminer par un recueil de remarquables poésies le volume commencé en roman. Cela pique la curiosité, éveille chez le lecteur des émotions d'une nature spéciale, d'un ordre subtil et délicat, qui se trouvent caressées par le style même du livre, très soigné, très littéraire et noyé dans une atmosphère mystérieuse comme l'amour même dont il est question.

Trop belle, par Henri de Pène. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

C'est en connaisseur expert des mondanités féminines que M. Henri de Pène nous conte l'histoire du ménage de La Cabanne. Tout, dans ce livre, montre la main habile, le flair exercé de l'homme du monde, rompu à cette existence spéciale, qui est celle des hautes classes, celle des privilégiés de la société; les détails du duel, ceux de la vie de cercles, de la vie intime du grand monde, n'ont pas de secret pour l'écrivain, qui les retrace d'une plume légère, facile et correcte. *Trop belle*, c'est ce qui fera le malheur de Mme Louise de La Cabanne, pour laquelle tout se rapportera à sa beauté et qui trouvera dans cette égoïste contemplation d'elle-même la source de tous ses maux, la raison même de sa mort. En somme, un livre qui se lit rapidement et nous initie à quelques-uns des secrets du monde, sans que l'auteur ait voulu nous les faire tous connaître, de peur sans doute de déflorer des personnages secrètement aimés et admirés.

Souvenirs de la maison des morts, par Th. Dostoïevsky. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

C'est la vie des forçats dans sa minutie, avec les mille détails terribles ou répugnants du jour le jour, que l'écrivain russe décrit dans ses *Souvenirs de la maison des morts*. On retrouve ici le style rude, l'âpreté de l'auteur du *Crime et le châtiment*, de *Humiliés et offensés*, qui ont placé Dostoïevsky parmi les plus remarquables romanciers après Tourguéneff et Tolstoï; il n'a pas la poésie brumeuse du premier, la science vibrante du second; mais on ne saurait lui contester cet art particulier qui est fait de tous les petits morceaux d'une existence contée brin à brin, suivie dans ses détours les plus compliqués et révélée simplement, avec une habileté photographique. Il y a des choses vraiment terribles dans ce livre, qui mérite son nom sinistre et nous révèle une foule de faits absolument ignorés; nous ne connaissons rien de plus saisissant que ce journal de dix années de la vie d'un galérien, avec le récit des crimes, des existences racontés par ses camarades de bagne : c'est d'une réalité qui donne le cauchemar et le frisson de l'épouvante. G. T.

Argine Lamiral, par Philippe Chaperon. Deuxième édition. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18.

Une jeune fille bien élevée de province se laisse prendre aux séductions d'un commerçant parisien, bellâtre et débauchée, et l'épouse. Le marchand de bois a bientôt mangé la dot de sa femme, son bois, son crédit et tout, à faire la noce à droite et à gauche et à entretenir splendidement une inutilité de petit théâtre. Cependant la ruine s'approche à grands pas. Argine, laissée souvent seule, a été une fois défendue contre une émeute d'ouvriers non payés par l'intervention fortuite d'un homme qu'elle avait connu en province et qui lui offre de sauver complètement sa situation. Mais elle comprend que c'est un marché et refuse. La catastrophe arrive. Il faut 3o,000 francs pour le lendemain. Lamiral est en voyage, et il n'y n'y a pas un sou dans la maison. La pauvre femme, héroïquement, part pour la ville où cet homme est préfet, et se donne à lui pour 3o,000 francs. Ce lugubre sacrifice est inutile. Elle trouve, à son retour chez elle, une lettre de son mari qui l'abandonne et ne reviendra, dit-il, que quand il aura reconstruit sa fortune. Que faire? Elle retourne au préfet et, dans le deuil de toutes ses illusions, s'attache au seul homme qui lui ait montré quelque affection. Mais ce fonctionnaire a bien des ménagements à garder, et on lui fait comprendre en haut lieu qu'il nuit à sa carrière en restant garçon. Il charge, non sans regret, un sien ami, un capitaine, d'aller annoncer à Argine que la rupture est nécessaire. Le capitaine, en s'acquittant du mensonge, croit devoir la rassurer sur l'avenir, en lui disant que son amant ne la laissera jamais dans le besoin; mais elle, hautaine et froide, l'arrête au premier mot et le chasse comme un valet; puis une crise terrible survient; elle sort, met le feu à une chapelle rustique où elle allait souvent prier et où il lui semble qu'elle se venge de Dieu, s'élance, affolée, à travers la campagne, et vient tomber à un carrefour, au pied d'une croix de mission où des paysans la ramassent morte le lendemain.

Cette analyse, toute rapide qu'elle est, et où j'ai négligé d'importants épisodes et des caractères intéressants, m'a entraîné si loin qu'il ne me reste plus

que la place strictement nécessaire pour louer le style, l'art et la psychologie de l'auteur.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Si j'étais riche, par Eugène Chavette. 2 vol. in-18. Paris, Dentu. — Prix : 6 francs.

Les Compagnons de Vau-de-Vire, par Gaston Lavalley. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Baron, par Emile de Molène et G. Delisle. Paris, Marpon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Petite Lambton, scènes de la vie parisienne, par Philippe Daryl. Un vol. in-18. Hetzel. — Prix : 3 francs.

Lettres de l'enfer, traduites par Ducrot. Un vol. in-18. Paris, Westhausser. — Prix : 3 francs..

Monsieur X..., de l'Académie française, par Paul Morel. Un vol. in-18. Jules Lévy. — Prix : 3 francs.

La Guillotine, par Henri Leverdier. Paris, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Au pays des brouillards, mœurs britanniques, par Fernand de Jupiller. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. Prix : 3 francs.

Dos à dos, par Charles Mérouvel. Un vol. E. Dentu. — — Prix : 3 francs.

L'Histoire Coutenceau, par Georges Pradel. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Juif, par J.-J. Kraszewski, traduction de A. Holynski. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 francs.

A mort, par Rachilde. Paris, Ed. Monnier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Jeu mortel, par François Oswald. Un vol. in-18. Paris, Ollendorf. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Virus d'amour, par Adolphe Tabaraut. Bruxelles, Kistemaeckers. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Souvent homme varie, par Mme Reney Lebas. Paris, Fetscherin et Chuit. Un vol. — Prix : 3 francs.

L'Amant de sa femme, par Maurice Allombert. Paris, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Le Valet assassin, par Alfred Sirven et Armand Lafrique. Paris, Giraud. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Le Wagon 303, par Jules Mary. Un vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Bonheur d'aimer, par Antony Blondel. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Loin de Bretagne, par N. Quellien. Paris, A. Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Écrivains et penseurs, par JEAN-PAUL CLARENS. Essais critiques, précédés d'une lettre de M. Sully Prudhomme, de l'Académie française. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, qui promet d'être le premier d'une série, M. Jean-Paul Clarens étudie Sully Prudhomme, Pierre Loti, Paul Bourget et Paul de Saint-Victor. Sully Prudhomme, dans la lettre annoncée sur la couverture, déclare que l'auteur a « admirablement compris l'état de son esprit en présence du formidable problème que l'univers propose à l'intelligence humaine ». Il doit le savoir mieux que personne, et je n'ai aucune raison pour ne pas l'en croire. M. Jean-Paul Clarens a, sans doute, apporté la même sagacité dans ses essais sur les trois autres écrivains nommés plus haut. Dans l'étude sur Pierre Loti, je trouve une phrase qui me plaît fort sur « ce pessimisme à la mode qui fournit à tant de gens le prétexte de se croire profonds lorsqu'ils ne sont qu'impuissants ». On devine, d'après ce mot, qu'il ne sera pas tendre à M. Paul Bourget, et, en effet, tout en reconnaissant à l'auteur de *Cruelle énigme* un talent de premier ordre, il le malmène assez rudement. « Il s'exhale de son œuvre, dit-il en concluant, un sentiment d'irrémédiable misère, de languissant et féminin désespoir, qui produira sans nul doute des effets singulièrement négatifs sur la génération suivante, pour peu que l'auteur des *Essais* soit destiné à contribuer à son éducation intellectuelle et morale. » Mais heureusement pour cette génération si terriblement menacée, M. Jean-Paul Clarens est là, et à côté de ses *Essais critiques*, quelle figure voulez-vous que fassent les *Essais de psychologie* de Paul Bourget?

Pour Paul de Saint-Victor, M. Jean-Paul Clarens professe le plus vif enthousiasme. Le moyen de guérir « nos jeunes générations, victimes des excès d'une littérature de décadence, c'est de ne jamais négliger de leur rappeler ce grand nom, synonyme de la

pensée française dans ce qu'elle a de plus ample, de plus généreux, de plus éblouissant ». Cela se peut et je n'y contredis point, mais combien je serais plus convaincu si M. Jean-Paul Clarens écrivait dans une langue qui ne lui permît pas de faire du nom de Paul de Saint-Victor le synonyme d'une pensée !

La Correspondance de Harper's Ferry, par Raoul de l'Angle-Beaumanoir. Deuxième édition. Paris, M. de Brunhoff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une charmante femme s'est compromise, lors du procès de John Brown, en adressant des lettres trop pressantes à trois des membres du jury qui condamnèrent au gibet cet apôtre de la liberté. Plus tard, reine de la colonie américaine au Havre, où son mari est consul, Mme Campbell use de son pouvoir de charmeuse pour envoyer un jeune compatriote, qui l'aime comme un ver une étoile, à la recherche et à la conquête de ces lettres. Sidney Anslaw, au milieu des luttes de la guerre de sécession, réussit, par des ruses de sauvage et à travers les péripéties les plus amusantes et les plus dramatiques, à s'emparer de ces trois séries de lettres qu'il rapporte, sans les avoir même lues, à Mme Campbell. Celle-ci le remercie d'un mot, et quelques jours après lui prouve, en un petit discours bien senti, que lorsqu'on a eu le bonheur de rendre à une femme comme elle un service comme celui qu'il lui a rendu, on n'a, pour conserver son amitié et son estime, qu'une chose à faire : disparaître à tout jamais. En servant d'amour, fidèle jusqu'à la mort, Sidney Anslaw disparaît et Mme Campbell vit désormais dans la quiétude de la plus candide innocence.

Ce type de femme sirène existe, et aussi ces chevaliers prêts au sacrifice. L'auteur a bien fait de les peindre. Il prouve une fois de plus que pour être réels les caractères ne doivent pas, de nécessité, être ignobles ou vulgaires.

Le tableau des États-Unis pendant la grande guerre de sécession ajoute encore à l'intérêt du récit.

Confidences de Lamennais. *Lettres inédites de 1821 à 1848*, publiées avec une introduction et des notes par Arthur du Bois de la Villerabel, président de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord, délégué de la Société des bibliophiles bretons. Nantes, Émile Grimaud; Paris, Perrin et Cie, 1886. Un vol. in-18.

Les émotions, les agitations, les douleurs, les malédictions religieuses soulevées par l'évolution du grand esprit amer qui fut l'abbé de Lamennais, sont aujourd'hui choses éteintes; à peine si quelques braises en arrivent encore dans certaines âmes sous la cendre des années consumées. M. Arthur du Bois de la Villerabel est de ceux — chaque jour en plus petit nombre — dont la mémoire se reporte avec un regret attendri sur la Chênaie, sur son cénacle d'esprits fins, délicats et mystiques, et sur l'aigle farouche qui,

Ne sachant ployer ni son cou ni son aile,

s'envola loin de ce doux nid. Allié à la famille d'un des meilleurs, des plus fidèles amis de Lamennais, il a eu à sa disposition la correspondance échangée entre l'apôtre schismatique et M. Marion, et, après l'avoir publiée dans *le Correspondant*, de 1883 à 1884, il nous la donne aujourd'hui en un volume enrichi d'une introduction. « M. Marion appartenait à ce groupe de Malouins fortement trempés qui, avant comme après notre grande révolution sociale, surent garder le secret de cette droiture, de cette vaillance intellectuelle et physique qui de tout temps ont fait de ce rocher de Saint-Malo une pépinière féconde d'hommes de cœur, penseurs ou marins. » Ami de Chateaubriand comme de Lamennais, il ne voulut jamais céder aux sollicitations du premier, qui, aux jours de sa puissance, sous la Restauration, l'appelait « à un poste éminent dans les conseils du gouvernement ». « Chrétien fidèle, âme généreuse, jurisconsulte distingué, ange du bon conseil, M. Marion resta Breton », et il eut cette vertu, singulière pour moi, de ne jamais rompre avec Lamennais et de savoir garder, intactes et côte à côte, sa foi et son amitié.

La correspondance de Lamennais avec un tel homme ne saurait être banale. Toutes ses lettres sont marquées au coin de la sincérité. S'il prend des précautions pour s'exprimer auprès de son vieil ami sur des choses que tous les deux n'envisagent pas de même, du moins s'exprime-t-il selon son cœur et sa raison, et l'on est heureux de voir, dans ces pages souvent douloureuses, que, si le sang de Lamennais a coulé par mille plaies sur la scène du monde, ce sang n'était pas de l'eau rougie renfermée dans un sac en baudruche que perce un poignard de ferblanc.

Les Mille et une Nuits du théâtre, troisième série, par Auguste Vitu. Un vol. in-18. Paris, 1886. P. Ollendorff.

Les nuits du théâtre ne sont pas à beaucoup près aussi fréquentes que les nuits astronomiques. Du 31 mars 1874, en effet, au 16 septembre 1875, en l'espace de dix-huit mois, nous ne comptons en cet *Annuaire du bureau des longitudes dramatiques et lyriques*, si soigneusement tenu à jour par M. Auguste Vitu, que cent cinq nuits, de la CCIVe à la CCCVIIIe inclusivement. Ce serait beaucoup si chacune de ces nuits avait laissé une trace durable, ailleurs que dans le livre de M. Vitu ou dans les recueils de même nature. Mais nous ne pouvons relever dans le nombre que de rares témoignages d'efforts dignes d'être enregistrés, comme *la Fille de Roland, la Haine, la Maîtresse légitime, Nos bons Villageois, Rose Michel, le Tour du monde en 80 jours, le Procès Vauradieux* et *les Trente Millions de Gladiator*. Cette troisième série de l'œuvre n'en est pas moins intéressante, car, moins tenu par l'obligation d'exposer, discuter et juger l'action d'ouvrages de médiocre importance, M. Auguste Vitu — qui est doué d'une merveilleuse mémoire et dont les souvenirs remontent jusqu'à l'année 1830 — remplace en son livre l'intérêt, absent de

la scène, par celui de quelque récit personnel. Telle est l'origine de la « légende du *Domino noir* », une des plus charmantes nuits de la troisième série.

Légendes, croyances et superstitions de la mer. Première série : *la Mer et le rivage*, par PAUL SÉBILLOT. Un vol. in-18. Paris, 1886. Bibliothèque Charpentier.

Les spectacles de la mer présentent des phénomènes de beauté tels, si variés et en si grand nombre qu'ils ont, dès l'aurore de l'humanité, parlé vivement à l'imagination des hommes. Aussi trouve-t-on le témoignage de l'admiration et de la terreur qu'ils leur inspiraient dans les plus anciennes littératures et, à plus forte raison, chez les écrivains des époques classiques. Cependant la mer n'a été pleinement comprise et célébrée que par le génie romantique qui l'a passionnément aimée, sans doute parce qu'il y voyait une exacte image de lui-même, de ses aspirations vers l'infini, de ses dérèglements, de ses coups d'éclat et de ses nébulosités. — On pourrait prolonger longuement la comparaison. Toujours est-il que la mer a pris, surtout en ce siècle, dans la poésie et dans le roman, une place considérable, à ce point que l'amour de la mer a fini par passer du livre dans les mœurs. L'ouvrage de M. Paul Sébillot trouvera donc un vaste public disposé à lui faire bon accueil; il vient à son heure; on est même surpris que ce travail fût encore à faire. Il est probable que plus d'un, avant l'infatigable collectionneur de contes et de traditions populaires, avait songé à cette tâche, dont la première partie nous est aujourd'hui présentée; mais que chacun aura reculé devant la rareté des documents existants et la difficulté d'une enquête personnelle où tout, pour ainsi dire, était à trouver. Car l'on sait — si peu que l'on ait essayé jamais de faire parler les gens du peuple, hormis l'ouvrier des villes — quelle force d'inertie ils savent opposer aux plus pressantes questions. Piqué au jeu, M. Paul Sébillot persévéra, et nous lui en sommes reconnaissants; ses patientes investigations nous valent déjà ce premier volume fort précieux qu'il divise en deux livres : 1° *la mer et ses mouvements*, l'origine de la mer, ses noms, surnoms et épithètes, proverbes et devinettes, l'eau de la mer, la marée, la mer agitée, le large et les courants, le fond de la mer; 2° *le rivage et les îles*, le rivage, sa ceinture, caps et détroits, le bord de l'eau, golfes, baies et embouchures des fleuves, ports, envahissements de la mer et villes englouties, endroits dangereux, îles. — Tous ces aspects de la mer fournissent matière à une quantité innombrable d'anecdotes, de traditions, de proverbes, de légendes, croyances et superstitions que l'on est tout étonné de rencontrer vivaces encore et identiques à ce qu'elles étaient il y a plusieurs milliers d'années. Le volume étant plein à déborder, les choses y sont hachées très menu; mais tel quel, il présente le plus extraordinaire cahier d'expressions sur la mer que jamais rhéteur ait pu rêver. Le second volume sera consacré à la météorologie et aux vents.

E. C.

Paradoxes féminins, par HENRY FOUQUIER. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les lettrés et les philosophes, parmi les chroniqueurs et les dilettantes des choses de l'art, il n'en est pas qui sache parler de la femme et de l'amour comme Henry Fouquier. La seconde série de *la Sagesse parisienne* qu'il a intitulée *Paradoxes féminins* nous donne la quintessence même de son talent souple et délicat, de son esprit véritablement athénien pour la grâce, le goût et la forme artistique qui lui ont assuré une place spéciale dans notre littérature. Sa philosophie, mise à la portée de tous, est de celles qui fouaillent spirituellement sans fatiguer, en amusant toujours, mais surtout en intéressant et en instruisant. Son livre, divisé en quatre parties, traite successivement de la *Philosophie féminine*, des *Propos contemporains*, de *Littérature et arts*, et enfin d'*Impressions et souvenirs;* sous ces différentes rubriques l'auteur a placé tout ce qui touche à notre existence actuelle, à nos besoins, à nos curiosités. Les grandes dames, les courtisanes, les hommes célèbres, les romans fameux, les questions brûlantes, tout est passé au crible de son analyse, présenté sous une forme d'une littérature irréprochable, et un parfum exquis se dégage, grisant, séduisant, de ces *Paradoxes féminins*, où flottent toujours l'âme, le cœur et le corps de la femme.

Mes Tiroirs, par RAOUL FRARY. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Raoul Frary, dont le livre universellement connu, *la Question du latin*, a répandu si justement le nom, n'a plus besoin d'être présenté au lecteur. On sait que c'est à la fois un écrivain érudit et un polémiste d'une logique précise, serrée, auquel ne saurait être étrangère, ni indifférente, nulle question de critique littéraire, d'art, d'économie sociale, d'histoire. Dans le nouveau volume, qu'il intitule *Mes Tiroirs*, il semble s'être complu à réunir un choix d'études pouvant donner les différentes faces de son talent. Il traite tour à tour, avec un style d'une forme très sérieuse et très littéraire, la question des préfets, le choléra, donne des portraits de Guizot, de Ludovic Halévy, et sait toujours faire ressortir en un saisissant relief le côté utile des choses. Son livre est un volume de lettré, de savant, d'économiste; mais il aborde également la fantaisie avec un humour de bon aloi.

Farces amères, par HENRI ROCHEFORT. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'il signe du pseudonyme de Grimsel ou de tout autre nom ses amusantes et mordantes fantaisies, c'est toujours Henri Rochefort, que l'on retrouve sous le masque d'emprunt, un railleur implacable, désarticulant la phrase et l'idée, avec un brio, une allure qui n'appartiennent qu'à lui. L'histoire contem-

poraine comprise, contée par cet humoriste exceptionnel, est une des gaietés de l'époque, et sous le titre de *Farces amères*, l'on reconnaîtra le coup de fouet sanglant du satirique impitoyable. Sa plume est une lanière cinglante, mordant au vif des chairs, sillonnant les mœurs du jour de sa raillerie pénétrante comme d'une flétrissure vengeresse. Nul n'a encore égalé cet anecdotier sans rival, créateur d'une forme qui grave comme le vitriol dans une planche de cuivre et trace en traits ineffaçables le scandale ou la nouveauté du jour.

L'esprit du boulevard, par Aurélien Scholl. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les journalistes modernes, il n'en est certes pas qui caractérise plus vivement ce genre d'esprit que l'on pourrait appeler *l'esprit du boulevard*, cette forme nette, incisive, gouailleuse de peindre d'un mot, d'une phrase, les vices, les travers et les ridicules de la société qu'Aurélien Scholl. En donnant au livre qu'il fait paraître chez l'éditeur Victor Havard ce titre brillant, Aurélien Scholl ne fait que prendre un bien qui lui appartient, que nul ne lui contestera et qui est devenu sa propriété par le droit du succès, depuis de longues années. Tout ce qui a été dit de drôle, de profond, de mordant, tout ce qui a marqué d'un cachet particulier l'esprit parisien se trouve réuni dans ce livre qui joindra au succès de curiosité le succès durable de se voir appelé à prendre rang dans toutes les bibliothèques. G. T.

Figures disparues. Portraits contemporains littéraires et politiques, par Eugène Spuller. Paris, Félix Alcan, 1886. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Gambetta lui a dit : « Persévère; tu es dans le droit chemin et tu fais de bonne besogne. Qu'importe que ceux dont tu écris aient été nos amis ou nos adversaires; il faut les traiter avec une égale justice. Après tout, ils ont compté parmi les Français les plus élevés et les plus considérables de notre temps. Ce n'est pas à nous d'amoindrir le patrimoine moral de la patrie. » Et M. Spuller persévère, puisqu'il nous donne ce volume. Il persévère avec tranquillité, sans appréhension d'aucune espèce, le maître l'ayant muni, dans les lignes ci-dessus transcrites, du gâteau de pavot et de miel à jeter dans les trois gueules de la critique. Gambetta lui a dit : « Spuller, tu fais de bonne besogne. » Que voulez-vous que nous disions, nous, après cela, à M. Eugène Spuller ?

Aussi, révérencieusement, je ne lui dirai rien. C'est au lecteur que je m'adresse. Donc, honoré lecteur, si vous êtes curieux de savoir comment on couvre de fleurs ses victimes avant de les égorger — ceci, bien entendu, est de la métaphore, car M. Spuller, dans ce livre, ne s'attaque qu'aux morts — lisez les articles consacrés aux adversaires de MM. Spuller et Gambetta. Le procédé est amusant, et ce n'est pas perdre son temps que de le voir fonctionner une fois ou deux. L'article sur Guizot et les deux articles sur Cousin sont de bons modèles de genre. Si vous désirez savoir, en outre, honoré lecteur, ce que la langue française comporte encore de gravité prudhommesque, de formules, de convention, de clichés, de poncif, de ton pontifiant et d'airs de vieux bonze, de finesse lourde et de grotesque pâteux, lisez, efforcez-vous de lire d'un bout à l'autre le volume de M. Spuller; et, à moins que vous ne vous endormiez trop vite, vous vous amuserez énormément. B.-H. G.

Le Naturalisme, par Emilia Pardo Bazan. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

M. Albert Savine continue la tâche qu'il s'est donnée, à notre profit, d'initier le public français au mouvement littéraire de l'Espagne contemporaine. On a fait de gros livres et on fait tous les jours de grandes phrases sur les affinités de races et sur les nationalités. Sans vouloir les recommencer, je peux bien dire que le groupe néo-latin est un fait que ne sauraient détruire, d'ailleurs, les animosités déraisonnées, les alliances politiques, les intérêts du jour et les passions du moment. L'Espagne nous est attachée par toutes sortes de liens ethniques et intellectuels. Elle ne nous a jamais perdu de vue et nous connaît bien; mais nous ne la connaissons pas assez. Sous le prétexte que c'est de ses ennemis qu'il faut s'occuper d'abord, on néglige ses amis et ceux de sa famille, et, au jour du besoin, on est tout étonné de voir que la sympathie s'est gelée et qu'on ne se comprend plus. Aussi les hommes comme M. A. Savine font-ils une œuvre doublement patriotique. Comme le dieu *bifrons*, ils regardent à la fois deux peuples, font parler l'intelligence de l'un à l'intelligence de l'autre, et sont les seuls vrais, les seuls légitimes niveleurs des Pyrénées. M. Savine n'y apporte pas seulement sa connaissance de deux langues et son ardeur généreuse; il y apporte un rare talent. Il n'est pas mauvais qu'un traducteur soit aussi un écrivain original et un lettré délicat. J'allais dire que c'est essentiel; mais je ne veux faire de peine à personne. En tout cas, M. A. Savine réunit toutes les conditions à un degré qui ne se rencontre pas souvent.

Il le prouve une fois de plus dans la version qu'il nous donne du livre de Mme Emilia Pardo Bazan. Cet écrivain, chef d'une école qui ne peut guère donner toutes ses fleurs qu'en Espagne, celle du naturalisme catholique, « a touché à tous les sujets : roman, critique, histoire, histoire littéraire, hagiologie, critique scientifique », et a pour qualités dominantes « une précieuse netteté d'intelligence, une langue facile et brillante, un style coloré et nerveux ». Aucun de ces traits n'est perdu dans la traduction du livre que je signale ici. On y trouve, en outre, le tableau de notre littérature française pendant trois quarts de siècle, depuis Alfred de Vigny jusqu'à Zola, avec des excursions piquantes dans notre littérature du XVIIIe siècle, et dans l'histoire du réalisme anglais depuis Chancer

jusqu'à Dickens, Thackeray et George Eliot. Les jugements, presque toujours d'une incontestable justesse, que Mme Emilia Pardo Bazan porte sur toutes les questions littéraires que comprend un si vaste programme, prennent une saveur piquante et se présentent plus d'une fois sous un angle inattendu, en passant par ce cerveau espagnol capable de concentrer en un même foyer l'art naturaliste et l'esprit religieux.

Les Comédiens sans le savoir, par Arsène Houssaye. Paris, à la librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un nouveau livre de M. Arsène Houssaye est toujours un régal pour les délicats. Quoi de plus gracieux qu'un museau de jolie femme barbouillée de crème fouettée sentant bon ? Il semble que l'esprit fasse un de ces festins légers et suaves à la table où M. Arsène Houssaye le convie. Le banquet offre pourtant d'autres mets, non moins élégants, mais plus solides. Les anecdotes coulent de la plume de ce vaillant écrivain comme de source. Il est, depuis le romantisme, un des éléments de notre vie littéraire. Il a tout vu et pris part à tout. Je ne crois pas qu'il se range parmi les comédiens sans le savoir qu'il fait aujourd'hui défiler devant nous, avec cette entente scénique d'un homme qui a dirigé la Comédie-Française, mais il a été, il est encore, sur le théâtre littéraire, le plus merveilleux des acteurs. Je reprocherais bien, pour mon compte, à son esprit si alerte, si aimable et si entraînant, de revêtir parfois le surplis et l'étole et de se donner le malin plaisir de nous faire un sermon. Mais, même en ses heures graves et en ses humeurs dévotes, il a un tel entrain, un tel débordement de vie heureuse et saine, qu'il peut dire ce qu'il veut ; on ne songe jamais à s'ennuyer.

Je ne me permettrai pas de rechercher quel âge a M. Arsène Houssaye, mais je ne connais pas d'écrivain plus jeune que lui. Dans ce nouveau volume, il touche à toutes les questions, depuis *le Bon Dieu en habit noir* jusqu'à *Félix Pyat et Jules Vallès*, depuis *les Rois sans couronne* jusqu'aux *Courtisanes dorées*, depuis *les Nouvelles femmes savantes* jusqu'à *Messieurs les pessimistes*. Que de chapitres il faudrait ajouter pour que l'énumération fût complète ! Mais je signale, entre autres, ses pages sur Diaz, Rousseau, Millet et Dupré, *les Souvenirs de Paul de Saint-Victor, la Littérature à vapeur,* où il plaide *pro domo,* et un épisode vraiment poignant de nos guerres civiles qu'il intitule *A travers l'incendie et la fusillade.* Il y a là, par places, une simplicité d'accent qu'on n'invente pas et qui fait frémir. C'est une note rare sur un clavier qui les a toutes. B.-H. G.

POÉSIES

Les Moines. Poésies par Émile Verhœren. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 3 francs.

De la couleur, de la puissance, et l'on a, devant les yeux, les grands murs blancs du cloître, de la chapelle, sur lesquels se détachent, au-dessous du Christ, les figures si vivantes des moines, qui, hardis, rêvent d'un grand combat avec la méchanceté humaine, ou qui, humbles, timides, s'abîmant dans l'oubli des hommes, des choses, entrevoient, s'ils soulèvent leurs paupières, Dieu dans l'espace plein de clarté.

Ce recueil, comme celui des *Flamandes,* le premier qu'ait publié M. Verhœren, sera goûté, admiré. Une pièce, *le Moine épique*, débute ainsi :

On eût dit qu'il sortait d'un désert de sommeil,
Où, face à face, avec les gloires du soleil,

Sur les pitons brûlés et les rochers austères,
S'endort la majesté des lions solitaires.

Ce moine était géant, sauvage et solennel ;
Son corps semblait bâti pour un œuvre éternel ;

Son visage planté de poils et de cheveux
Dardait tout l'infini par les trous de ses yeux ;

Quatre-vingts ans chargeaient ses épaules tannées
Et son pas sonnait ferme à travers les années ;

Son dos monumental se carrait dans son froc,
Avec les angles lourds et farouches d'un roc ;

Ses pieds semblaient broyer des choses abattues
Et ses mains à gripper des socles de statues,

Comme si le Christ-Dieu l'eût forgé tout en fer
Pour écraser sous lui les pompes de l'enfer.

. . . .
. . . .

De cette autre, *l'Hérésiarque,* voici les premiers vers :

Et là, ce moine noir, que vêt un froc de deuil,
Construit, dans sa pensée, un monument d'orgueil ;

Il le bâtit, tout seul, de ses mains taciturnes,
Durant la veille ardente et les fièvres nocturnes.

Il le dresse, d'un jet, sur les credos béants,
Comme un phare de pierre au bord des océans ;

Il y scelle sa fougue et son ardeur mystique
Et sa fausse science et son doute acétique.

. . . .
. . . .

Autre figure : *le Moine simple :*

Ce convers recueilli sous la soutane bise
Cachait l'amour naïf d'un saint François d'Assise.

Tendre, dévotieux, doux, fraternel, fervent,
Il était jardinier des fleurs dans le couvent.

Il les aimait, le simple, avec toute son âme,
Et ses doigts se chauffaient à leurs feuilles de flamme.

Elles lui parfumaient la vie et le sommeil,
Et, pour elles, c'était qu'il aimait le soleil,

Et le firmament pur, et les nuits diaphanes,
Où les étoiles d'or suspendent leurs lianes.

. . . .
. . . .

Les jeunes s'en vont saluer le poète de Martre.

Ils auront tort, toutefois, s'ils le veulent imiter. L'œuvre étonne, elle n'enchante pas. Est-ce que l'émotion est discrète au point de paraître absente le plus souvent? Non, c'est que les mots tiennent trop de place, — qu'on regarde aux divers *Croquis de cloître*, aux deux *Méditations*, à *l'Agonie du moine*, — comme les touches sur la toile de quelques coloristes, les mots excitent des sensations très vives et qui se succèdent; des impressions, non une impression d'ensemble.

Il est de belles vagues, sans doute, et d'un beau mouvement; mais c'est la mer qu'il nous faut voir pour qu'elle nous parle.

Nos critiques n'y feront rien; on admirera le recueil. Pour cela, nul regret de notre part. F. G.

Les Tendresses et les Cultes. Poésies par Émile Trolliet. Un vol. in-18. Paris, A. Ghio, 1886.

La note que M. A. Ghio nous adresse avec ce livre, rédigée par l'auteur ou avec son assentiment, nous apprend que M. Trolliet est professeur de rhétorique et lauréat de l'Académie française pour le prix d'éloquence en 1886. Ces deux titres retombent de tout leur poids sur les pauvres vers de ce volume. Il n'est permis à personne aujourd'hui d'abuser de la cheville, de violer délibérément la syntaxe, non plus que de faire ou au moins de publier des vers de treize pieds. Mais qu'un « professeur de rhétorique », en un sonnet, — un sonnet! — laisse échapper un pseudo-alexandrin comme celui-ci :

Le calendrier romain, aux Français secourable,

voilà qui inquiète; et l'on se demande s'il faut juger à la même mesure toute la rhétorique de notre Université. Il y a, dans ce recueil de « poésies », un morceau intitulé *le Premier et le dernier baiser*, récit qui redouble notre inquiétude. M. Trolliet a pu, très jeune, écrire une pièce saugrenue à ce point comme forme et comme fond, soit! Mais comment, lauréat de l'Académie et professeur de rhétorique, n'a-t-il pas vu ce qui lui interdisait de publier une œuvre d'une telle platitude? E. C.

La Légende de Normandie, par Aristide Frémine. Un vol. in-18. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 3 francs.

Les morts ont la vie dure. Voilà déjà plusieurs années que le romantisme est en terre et que les officiants d'un tas d'églises chantent le service funèbre au-dessus de lui. Cependant, de temps à autre, son verbe éclate; il pousse des fleurs, il produit des fruits. En voici un, fort savoureux, ma foi! *La Légende de Normandie* est un scion du grand arbre qui s'appelle *la Légende des siècles*, avec je ne sais quelles greffes des vergers de Musset et des forêts de Leconte de l'Isle; ce qui n'exclut pas une sève originale, fort suffisante pour créer, suivant le langage et les mœurs des botanistes, une variété. Oyez plutôt. Voici le début : *la Tombe du Viking* :

Quand un viking était tombé dans la bataille,
Les soldats, rapprochant leurs boucliers oblongs,
L'y couchaient et voilaient avec ses cheveux longs
Son corps blanc déchiré par une rouge entaille.

Mais j'ai plus de plaisir encore à citer les strophes suivantes, qui, avec leur allure enlevée, leur rythme sonore et leur inspiration, me reportent invinciblement aux jours de ma jeunesse enamourée de poésie, quand, à mes yeux éblouis, se succédaient, visions vertigineuses, les astres, soleils, étoiles et lunes d'un romantisme fulgurant :

En lisant ces choses anciennes,
Regrettez-vous, de temps en temps,
Les jours où les races chrétiennes
Semblaient des arbres au printemps:
Où la mort se faisait sereine
Sous l'eau fraîche du bénitier,
Où, si toute force était reine,
L'espoir en haut restait entier;

Où chaque poitrine inspirée
A longs traits buvait l'air du ciel,
Où, comme une ruche sacrée,
Le désert lui gardait son miel;
Où, l'âme meurtrie et lassée
Par l'orgueil, seigneur en tout lieu,
On se plongeait, tête baissée,
Dans l'égalité devant Dieu;

Où, pour chercher nos fins dernières,
L'on mariait devant la Loi
Le doute et Christ sur ses bannières,
Et le génie avec la Foi;
Où des croyances, salutaires
A des esprits vains ou pesants,
Parfois ravissaient à leurs terres
Les nobles et les paysans;

Où l'on aimait les solitudes,
Loin des villes où nous dormons,
L'espace, les longues études,
Dans la paix des vaux et des monts, —
Lorsque chaque îlot de la Manche
Avait son petit champ de Dieu,
Où des hommes en bure blanche
Priaient devant l'Océan bleu?

Les Cantilènes, par Jean Moréas. Un vol. in-18. Paris, Léon Vanier, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Les déliquescents produisent peu. Nous n'avons pas à parler d'un savant. M. Jean Moréas fait partie de leur groupe, comme l'indique le nom de son libraire à ceux qui ne s'aventurent pas dans l'intérieur d'un volume sans savoir d'avance où ils vont. Mais M. Jean Moréas a ceci de particulier : on le comprend en beaucoup d'endroits. Il parle cependant comme les autres initiés, ses frères, une langue ésotérique, moins facile à pénétrer que le volapück. En voici quelques exemples :

> O neiges d'antan, vos promesses, capitans !
> A jamais abolis les effets et les causes ;
> Et pas d'aurore écrite en les métempsycoses
> Baumes précieux, que tous des orviétans !

? ? ? Je ne sais pas. Et ceci :

> Tel le Burg, gésir d'austère silence clos ;
> Fleurir en soi, telle la fleur insexuée.

Quel dommage que ces messieurs ne publient pas leurs œuvres en éditions, avec notes et commentaires en français ! Car, enfin, ils doivent savoir la langue vulgaire à peu près comme tout le monde, tandis que le vulgaire n'entend que bien peu de choses à la leur. Que voulez-vous que le pauvre lecteur déchiffre dans des strophes de cette farine :

> Spectre clément à la vie, et comme
> De se voir réel, il avait peur ;
> Ah ! grand'peur il avait du labeur
> Opiniâtre et failli de l'homme.
>
> L'Anacampsérote au suc vermeil
> Est éclose : au cœur las panacée ;
> Au flux de son aile cadencée
> L'Iynge berce l'amer sommeil.

S'il y a de la moelle dans cet os, ma foi ! qu'elle y reste : il est trop dur à briser.

Je ne parle pas des innovations rythmiques et prosodiques dont ces jeunes poètes se font un jeu et une gloire : vers de sept et de onze syllabes, voire de treize ; suppression de l'alternance des rimes masculines et féminines, absence voulue de toute césure à l'hémistiche, versification par assonances, comme dans les chants rustiques de nos provinces, oblitération, privautés avec la grammaire, comme quand il dit « la ténèbre », vers rimant deux à deux avec le même mot, etc. Il serait trop long de discuter cette poétique nouvelle, dont on trouve des traces profondes dans des œuvres récentes d'une bien autre envergure, et qui, on ne peut le nier, produit parfois des effets inattendus et puissants. Je citerai, pour exemple, le poème de M. Jean Moréas, intitulé *la Mauvaise mère*, et dont l'idée première semble avoir été puisée dans une chanson de l'île de Candie. C'est un merveilleux pastiche de la chanson populaire, forme, langage, rythme et sentiment. C'est plus littéraire et, à part ce défaut, — aussi beau que ce chef-d'œuvre :

> Là-bas, dans les prés verts,
> J'ai tué mon capitaine.

La critique, à mon sens, n'a qu'en une mesure très restreinte le droit de s'étonner qu'un écrivain produise ceci plutôt que cela, de lui demander pourquoi il adopte telle doctrine ou tel système, de lui conseiller d'abandonner une voie et d'entrer dans une autre. On fait ce qu'on peut, et quand on fait tout ce qu'on peut, qui donc a le droit de blâmer et de dire : Vous ne faites pas ce qu'il faudrait ? C'est pourquoi, mettant de côté toute préférence personnelle, toute habitude — ou préjugé — d'éducation, et même mes convictions littéraires raisonnées, je suis heureux, après avoir humblement déclaré mon impuissance à suivre M. Jean Moréas sur tous les terrains qu'il choisit, de constater qu'il a les qualités d'un vrai poète : richesse et soudaineté de l'image, relief de l'expression, invention hardie, impossible peut-être, mais vraie certainement, et enfin harmonie incontestable, quelle qu'en soit la nature et quels que soient les procédés par lesquels il l'obtient. On me saura gré de clore cette appréciation, que je voudrais faire moins succincte, par la transcription d'une pièce qui donne complètement, selon moi, l'impression étrange, pénétrante et exquise, que l'on garde, en somme, des vers de M. Jean Moréas :

> Dans le jardin taillé comme une belle dame,
> Dans ce jardin nous nous aimâmes, sur mon âme !
> O souvenances, ô regrets de l'heure brève,
> Souvenances, regrets de l'heur. O rêve en rêve
>
> Et triste chant dans la brume et sur la grève.
> Chant triste et si lent et qui jamais ne s'achève ;
> Lent et voluptueux, cerf qui de désir brame,
> Et tremolo banal, aussi, de mélodrame :
>
> C'est la table rustique avec ses nappes blanches
> Et les coupes de vin de Crète, sous les branches,
> La table à la lueur de la lampe caduque ;
>
> Et tout à coup, l'ombre des feuilles remuées
> Vient estomper son front bas, son front et sa nuque
> Gracile. La senteur des fleurs exténuées
> S'évapore dans les buées,
> Hélas ! car c'est déjà la saison monotone,
> L'automne sur les fleurs et dans nos cœurs l'automne.
> Et ce pendant qu'elle abandonne
> Ses doigts aux lourds anneaux à ma lèvre, j'écoute,
> J'écoute les jets d'eau qui pleurent goutte à goutte.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Un éditeur allemand du xve **siècle.** — *Les Koberger. Une grande librairie allemande au temps du moyen âge et de la Renaissance*, par Oskar Hase. Leipzig, Breitkopf et Hartel, 1886. Grand in-8°. — Prix : 10 marks.

Sous ce titre vient de paraître, en Allemagne, un de ces ouvrages de lourde érudition et de compilation obscure, dont les Allemands ont le secret. On a peine à se frayer un chemin au milieu des documents inutiles qui y abondent, et parmi la phraséologie savante qui coule facilement, trop facilement, hélas! de la plume de l'auteur. Et pourtant, dans cet ouvrage, il y a pour le curieux, pour l'ami des livres, bien des détails intéressants que nous allons tâcher de coordonner pour les lecteurs du *Livre*.

A la fin du xve siècle, Nuremberg n'était pas la triste ville que le voyageur visite à l'heure qu'il est; c'était la « ville impériale » par excellence, le centre du commerce d'objets d'art italiens très répandus à cette époque; c'était la ville libre dont Énée Sylvius, qui fut plus tard pape sous le nom de Pie II, disait dans une lettre : « Les rois d'Écosse seraient heureux de vivre de la vie des bourgeois de Nuremberg. » Un des bourgeois les plus influents de la ville était Anthoni Koberger, imprimeur, éditeur et membre conseil des échevins. Il était né vers 1450, et Albert Dürer fit son portrait, malheureusement détruit depuis, car si on retrouve la trace de ce portrait et dans l'inventaire dressé à la mort de Koberger et dans l'inventaire et les livres de compte de Dürer, il est impossible de retrouver le portrait lui-même. Mais le fait seul d'avoir servi de modèle au maître de la Pegnitz, qui était du reste son filleul, prouverait combien grande était la situation du maître imprimeur, si nous ne savions d'avance qu'il habitait sur l'Egydien-Platz (place qui existe aujourd'hui encore) une grande maison ornée de cabinets saillants (comme l'on en voit encore dans maintes vieilles maisons à Nuremberg). Il habitait au second étage de cette maison, au rez-de-chaussée était l'imprimerie, et au premier étage la librairie. Nous savons encore que la maison contenait une chapelle et des conduites d'eau taillées, aux frais de Koberger, dans le roc. Ces conduites donnèrent beaucoup à penser et encore plus à parler aux bons Nurembergeois. Une feuille volante, *Fliegendes Blatt*, qui se trouve au musée germanique de Nuremberg, nous montre « les membres du conseil de la ville impériale » se rendant la nuit chez Koberger, par ces conduites, pour aller prendre ses ordres.

Le premier ouvrage qui sortit de ses presses porte la date de 1472, et, en 1483 (année de la naissance de Luther), paraît chez Koberger une traduction allemande de la Bible. Il imprimait surtout des ouvrages de théologie et des collections de sermons, et, en 1504, il avait publié 220 ouvrages, in-folio pour la plupart. Il n'y a donc rien qui puisse nous étonner dans le chiffre élevé de ses employés : 100 compositeurs, imprimeurs, correcteurs, illuministes, colorieurs, relieurs travaillaient aux ouvrages qui sortaient des 24 presses de Koberger.

Koberger était à la fois, comme nous l'avons dit plus haut, imprimeur et éditeur. C'est comme éditeur qu'il avait, à Paris et à Lyon, des représentants et des grands dépôts de livres, et ce commerce avec l'étranger n'était alors pas sans dangers. Les livres étaient expédiés de Nuremberg à Francfort : il leur fallait cinq semaines pour faire un trajet que l'on fait, à l'heure qu'il est, en six heures. Et que de difficultés à surmonter dont Koberger se plaint dans ses lettres! Ce sont les neiges qui empêchent les voitures d'avancer et d'arriver pour la foire, ce sont les brigands qui infestent les chemins, les chevaliers, vrais descendants de Goëtz Berlichingen, qui demandent, pour prix de leur protection, « plus que ne vaut la parole de Dieu »; c'est un employé infidèle qui disparaît avec une cargaison de livres, ce sont les cahots de la route qui abîment les livres. Koberger expédiait ses livres dans des tonneaux; mais il arrivait qu'une planche quelconque cédait en route, et la pluie d'entrer dans le tonneau et de « noyer les livres ». Et l'éditeur se plaint dans ses lettres de la mauvaise foi « de ces tonneliers maudits ». Il essaye bien d'empaqueter ses livres dans du cuir, mais il est bientôt obligé d'y renoncer, les frais s'élevant trop et les affaires étant mauvaises. Il fallait non seulement payer le transport et les libraires des petites villes, mais aussi les colporteurs qui allaient dans les châteaux et dans les cloîtres offrir les nouveautés de l'année.

Koberger était toujours comblé d'honneurs, mais les livres ne se vendaient plus. Il avait beau recevoir une lettre de l'empereur Maximilien dans laquelle l'empereur demandait à « son cher et fidèle sujet » d'éditer un ouvrage sur « la révélation céleste de sainte Brigitte », les correspondants de Francfort renvoyaient des « tonneaux » de livres. Les savants avaient beau lui parler et lui écrire, comme au « roi des libraires », ainsi que le fait Jodocus Badius de Bruxelles, les beaux jours sont passés!

Les prêtres et les moines, qui formaient à peu près

à eux tous seuls les bibliophiles de l'époque, n'achetaient plus rien! « On a tant pillé les prêtres, écrit Koberger en 1503, on leur a tant pris d'argent, qu'ils ne veulent plus rien acheter! » Et il fallut dire adieu aux in-folio et éditer des in-huit et des in-seize que l'on vendait au prix coûtant, « pour donner aux ouvriers de quoi acheter du pain et des saucisses », écrit Koberger.

Puis survint un autre malheur. La propriété littéraire n'existait pas même de nom au XVIe siècle. Aussitôt qu'un livre avait du succès, on le réimprimait dans une autre ville. Luther lui-même fut pillé de la sorte. Mais Koberger n'abandonna pas la lutte. Il acheta les imprimeries des villes environnantes et se réserva le droit de ne pas les payer si « les imprimeurs-vendeurs redevenaient imprimeurs, dans d'autres villes, au mépris de la foi jurée ».

Mais bientôt un nouveau coup vint frapper la librairie nurembergeoise. En 1496, les évêques établirent une censure sévère : « les imprimeurs, libraires, colporteurs et autres gens s'occupant de belles-lettres, d'art ou de religion ne pourront vendre aucune de leurs marchandises sans l'avoir au préalable soumise à la censure episcopale. » Dans l'état où se trouvait alors l'Allemagne, avec la quantité de princes-évêques qui se partageaient alors la moindre parcelle du territoire, c'était l'arrêt de mort de la librairie. Et Anthoni Koberger mourut presque ruiné en 1513.

Son cousin, Jean Koberger, tuteur de ses enfants, n'en continua pas moins le commerce de la librairie; mais quelques années plus tard, après avoir, en vain, essayé d'acquérir le droit d'éditer les œuvres de Luther, il céda la maison aux fils d'Anthoni, entre les mains desquels elle périclita complètement. En 1571, les Koberger n'étaient plus ni libraires ni éditeurs, mais simplement propriétaires à Nuremberg, comme l'attestent les livres d'impôt de la ville.

Ainsi disparut une famille d'éditeurs dont le règne fort court fut des plus brillants et à laquelle il n'a manqué que des savants comme il y en eut chez les Alde Manuce, pour être aussi connue que la famille des libraires vénitiens. Il ne m'en a pas paru moins curieux de donner aux lecteurs du *Livre* les quelques détails qui précèdent. J. S.

La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul, par ALPHONSE FEILLET. Cinquième édition. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon). Un vol. in-12. Paris, Perrin et Cie. — Prix : 4 francs.

Quatre éditions de cet ouvrage ont été épuisées; il n'est plus nécessaire de le vanter.

Peu de changements, mais quelques additions. La principale a trait aux essais de tontine et de cadastre à la fin du XVIIe siècle. M. Feillet s'intéresse moins à la personne de Lorenzo Tonti qu'aux projets soumis à Mazarin par l'aventurier napolitain. Par contre, il loue à la fois et les auteurs de la grande réforme tentée quant à l'assiette de la taille, deux siècles avant que Turgot apparût, et la réforme elle-même. Il loue Claude Brosse, l'ex-député du tiers état de 1624, et Fabert, qui obtint de faire accomplir par Téruel, dans les élections de Reims, de Rethel et de Sainte-Menehould, la réforme inaugurée quelques années auparavant dans le Dauphiné.

M. Feillet est le premier qui ait signalé l'importance de ces essais au siècle d'Antoine de Montchrétien, l'économiste injustement oublié. F. G.

Récits d'un soldat, par L. LOUIS-LANDE, ancien élève de l'École normale supérieure. Un vol. in-18 illustré de 240 pages. Paris, H. Lecène et Oudin, 1886.

La littérature militaire nous a valu, dans ce siècle seulement, plusieurs livres dont un chef-d'œuvre, et les autres louables et pleins d'intérêt, auxquels on trouvera juste de joindre celui que nous annonçons. Il est clair que nous entendons parler uniquement ici des travaux de poètes et d'écrivains sur les choses du militaire, et non des ouvrages techniques, ou des mémoires et lettres de chefs d'armée, dont la liste, depuis les commentaires de César et les écrits de Frédéric et de Napoléon, représente une bibliothèque d'écrits impérissables. Notre pensée est toute à présent aux admirables pages de Vigny, aux récits excellents de Molènes et aussi à ces lettres si attachantes, si originales de *Montagnac*, ce pessimiste de l'héroïsme, dont nous avons parlé tout récemment aux lecteurs du *Livre*. L'homme de talent à qui l'on doit *les Récits d'un soldat* était pareillement une figure saisissante et rare. Le plus ardent patriotisme, un courage à toute épreuve, dans un corps délicat, s'unissaient chez M. Louis-Lande aux dons les plus nobles de l'esprit. Sa mort mystérieuse, son cadavre retrouvé dans un fossé de village espagnol, ont causé dans tout le monde des lettres et de l'université une très douloureuse impression. La vie de ce jeune savant, de ce lettré, doublé d'un soldat intrépide, a été racontée dans une excellente introduction aux *Récits d'un soldat*, par M. Émile Faguet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Condorcet, docteur ès lettres. Il est difficile de lire, d'un œil sec, cet hommage attendri de l'amitié, à une âme forte, à une intelligence d'élite. Les quatre récits contenus dans le volume, objet de cette note, sont intitulés : *les Fusiliers-marins au siège de Paris, Un invalide, le Sergent Hoff, la Hacienda de Cameron.* Nous glisserons sur les qualités d'écrivain dont M. Louis-Lande a fait preuve dans des études publiées par notre principale revue et réunies depuis en volume; ainsi *les Basques et Navarrais,* relation très intéressante, peu faite cependant pour plaire aux carlistes, dont le héros y est traité avec une évidente malveillance. Ces qualités de vigueur, d'émotion contenue et de langue sobre, on les retrouvera dans *les Récits d'un soldat. Les fusiliers-marins au siège de Paris,* c'est le propre journal de M. Louis-Lande pendant la guerre de 1870, et un témoignage précieux, parmi d'autres témoignages à la foule innom-

brable. Dispensé de tout service militaire, M. Louis-Lande n'en fut que plus prompt à s'engager... non pas dans quelque rutilant état-major ou quelque infirmerie *décorative*, mais dans ces fusiliers-marins à la légende de martyre et de gloire, dont il nous conte, en homme qui les a partagées, les longues heures de péril et d'impatience aux avant-postes de Paris assiégé. *Un Invalide* est le journal lamentable d'un jeune chasseur à pied, laissé presque pour mort dans un accident de chemin de fer et recueilli dans un hôpital de Rouen, envahi par les Prussiens. La populaire histoire du *Sergent Hoff* est ici racontée dans un entraînant article, où le portrait à la plume de ce brave est d'une exactitude que nous avons pu vérifier, ayant eu l'avantage de voir de près ce héros dans un repas intime chez un de nos confrères. *La Hacienda de Cameron* retrace une nouvelle épique du courage des nôtres au Mexique.

Histoire des femmes écrivains de la France, par Henri Carton. Illustré de six portraits. Paris, A. Dupret, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette galerie de nos femmes auteurs est brossée d'une main vive et experte. On n'y trouvera rien de nouveau : c'est un livre de vulgarisation aimable qui a sa place marquée dans les bibliothèques mondaines et entre les mains des jeunes filles qui complètent leur éducation. L'auteur, après quelques notes bien senties sur les Grecs, les Romains et les Gaulois, agrémentées d'une citation de Plutarque et d'une autre de M. Ch. de Mazade, entre dans son sujet avec Judith, deuxième femme de Louis le Débonnaire, laquelle jouait de la harpe et, apparemment, savait écrire. Pour ne rien négliger, comme on voit, sa revue n'en est pas moins rapide jusqu'au XIXe siècle, auquel il consacre trois chapitres sur neuf. Mme Adam y tient une bonne place, comme il convient, et l'auteur aime à croire que cette femme auteur « nous réserve encore sans doute d'autres surprises, ou, si l'on aime mieux, d'autres primeurs attendues des gourmets. Viennent les petits pois. On s'en pourlèche rien que d'y penser. »

Six portraits, un de Mme Deshoulières, de Mme de Sévigné, de Mme Roland, de Mme de Staël, de George Sand et de Mme Juliette Adam, illustrent assez médiocrement un ouvrage dont le mérite n'est pas l'originalité.

B.-H. G.

Portraits historiques : Philippe de Commines, le grand Condé, Mazarin, Frédéric II, Louis XV et Marie Thérèse, par R. Chantelauze. Un vol. in-8°. Paris, 1886. Perrin, librairie académique.

M. Chantelauze, deux fois lauréat de l'Académie française pour le grand prix Gobert, se montre le plus souvent, en ses études sur les grandes figures du passé, curieux de sources inédites. Il n'a pas témoigné du même effort en ces quelques portraits qu'il nous présente aujourd'hui réunis sous la même couverture jonquille. Ce recueil est un livre fait avec des livres. Ceux-ci sont de premier ordre, il est vrai; de telle sorte que, soigneusement analysés, dépouillés et commentés, ils ont fourni à l'auteur érudit des études sur le cardinal de Retz, une matière suffisamment riche encore en documents non à l'excès vulgarisés. C'est ainsi que le portrait de Ph. de Commines emprunte ses principaux traits au travail original d'un historien belge, M. Kervin de Lettenhove, celui de Condé à la publication de M. le duc d'Aumale, celui de Mazarin aux travaux divers de M. J. Loiseleur, et l'étude finale consacrée à Frédéric II, Louis XV et Marie-Thérèse aux deux ouvrages de M. le duc de Broglie sur les mêmes personnages. Un chapitre pourtant, intitulé « les derniers jours de Mazrrin », nous est donné comme rédigé d'après des documents inédits du ministère des affaires étrangères. On y retrouvera le passage célèbre des *Mémoires de Brienne*, où celui-ci rapporte la tragique scène dont il fut témoin; il nous montre Mazarin moribond contemplant une dernière fois ses trésors d'art et geignant : « Il faut quitter tout cela! » M. Chantelauze s'est plu à multiplier les témoignages de la lâcheté du cardinal devant la mort. Ces quelques pages sont saisissantes. On en garde à jamais l'écœurement d'une telle bassesse d'âme, et l'humiliation de penser que la généreuse France fut toute aux mains crochues de ce ladre italien. — M. Vallery-Radot, qui a quelque peu collaboré au portrait de Philippe de Commines, l'a fait précéder d'une très élégante étude biographique sur le « premier écrivain vraiment moderne », ainsi que Sainte-Beuve — à la mémoire de qui le livre est dédié — a désigné le conseiller et l'historien de Louis XI.

E. C.

Étienne Dolet, *le martyr de la Renaissance, sa vie et sa mort*, par Richard Copley Christie. Ouvrage traduit de l'anglais, sous la direction de l'auteur, par Casimir Stryienski, professeur agrégé de l'Université. Paris, librairie Fischbacher, 1886. Un vol. in-8°.

Ce beau livre n'est pas seulement la traduction de l'ouvrage publié en anglais par l'auteur sur le même sujet (1880), et qui, à cette époque, éveilla l'attention et s'attira les éloges de la critique dans tout le monde savant. C'est, en réalité, une nouvelle édition, revue et corrigée, à laquelle ont été faites d'importantes additions, et dont les notes répondent plus d'une fois victorieusement aux objections de certains contradicteurs. Tout le monde parlait d'Étienne Dolet sans le connaître. Il y avait, à son sujet, comme une sorte de tradition, dont chacun prenait ce qui convenait le mieux à son tour d'esprit ou à sa cause. Dorénavant, Mattaire, Née de la Rochelle, Joseph Boulmier ne suffiront plus à ceux qui ne se contentent pas d'on-dit et d'à peu près. M. Richard C. Christie, avec un soin et un labeur dont son éloignement des sources doublait la difficulté, a tracé d'Étienne Dolet un portrait définitif, et, quelles que soient les découvertes encore possibles, on peut dire qu'aucun trait n'en

sera modifié. L'auteur s'est attaché en même temps à donner d'amples renseignements sur ceux des amis et contemporains de Dolet qu'on connaît le moins, tels que Jean de Boyssone, Jean de Puis, Mathieu Gripaldi, rendant ainsi, comme en passant, un nouveau et signalé service à l'histoire littéraire de ce temps.

M. Richard C. Christie ne croit pas que Dolet fût athée, et la façon dont il combat l'opinion contraire emporte en sa faveur la conviction. Pour le reste, voici comment il résume son jugement sur celui qu'il nomme si bien le martyr de la Renaissance. « Une étude approfondie de ses œuvres et des autorités contemporaines m'a amené (malgré moi) à conclure que sa mauvaise tête, et j'ai peur qu'il faille ajouter son manque de cœur, fut non pas la principale, mais cependant l'une des plus graves causes de ses malheurs. Avec tous ces défauts, Dolet n'en reste pas moins un homme doué d'un grand nombre de qualités admirables, d'un talent élevé, d'un désir intense d'acquérir la science pour lui-même et de communiquer cette science aux autres, d'une sympathie profonde pour tous les progrès intellectuels et d'une haine très vive pour l'ignorance, la bigoterie et la superstition. »

Un chapitre complémentaire suit le fils de Dolet, Claude, jusqu'à Troyes, et contient des renseignements qui sont de véritables découvertes et fourniront des jalons à quiconque sera tenté de rechercher les descendants du grand imprimeur. Enfin, outre un index bien fait, comme nos livres en contiennent trop rarement, M. Richard C. Christie décrit, pour la joie et l'instruction des bibliophiles, dans un appendice spécial, les livres écrits, édités et imprimés par Étienne Dolet. Il n'a pas la prétention d'être absolument complet; mais quand on songe que la liste la plus longue qui ait été donnée jusqu'ici, celle de M. Boulmier, contient 53 ouvrages, tandis que M. Christie en donne 83 et que, sur ces 83, il en a examiné 67, on ne peut apprécier trop haut le service qu'il rend à la science bibliographique.

Il serait injuste de terminer la notice trop rapide de cet excellent et superbe ouvrage, sans s'associer aux éloges que le savant écrivain anglais donne à M. Stryienski, son traducteur, qui, dit-il, « n'a épargné ni sa peine ni son travail et s'est toujours montré prêt à sacrifier ses propres vues et ses désirs aux exigences de l'auteur ». B.-H. G.

Jacques Vingtras. — L'insurgé (1871), par Jules Vallès. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Je n'ai point le désir, à propos de cette publication posthume, de faire à mon tour le portrait de Vallès, d'analyser son talent, d'apprécier son caractère et de scruter les profondeurs mal éclairées d'une âme indécise et violente qui ne se posséda jamais. On le faisait ici même, il n'y a pas bien longtemps, avec une autorité et un talent supérieurs. Ce que je pourrais avoir à dire après cela importe peu au public, et, d'ailleurs, m'entraînerait forcément sur un terrain que je m'interdis. Il me suffira de signaler ce livre passionné, heurté, image assez fidèle, toute posée et retouchée qu'elle est, du tempérament à soubresauts et des sentiments outranciers, mais contradictoires, de l'auteur.

Fatalité du ventre! dit quelque part Michelet. Telle est la déesse sans oreilles qui préside aux faits et gestes de *l'Insurgé*. Son regret éternel et dont il se venge, c'est de n'avoir pu dire jamais : je suis repu et content.

Un jour, Vallès, en compagnie de deux ou trois autres réfugiés de la Commune, passant sur le trottoir d'Eustarc Road, à Londres, est accosté par une vieille qui demandait l'aumône. Jacques Vingtras se retourne, les cheveux en l'air, l'œil farouche, et plantant ses poings sous les yeux de la vieille épouvantée, il lui crie en français : « Révolte-toi! » Elle ne se révolta pas, mais le *French dog* lui fit grand'-peur. Cette anecdote authentique donne, il me semble, la clef morale de la vie de Vallès.

Le livre, du reste, plein d'éclairs et de fumée, vaut la peine d'être lu, et, outre son incontestable valeur littéraire, est à consulter par tous ceux qu'intéresse l'histoire troublée de notre temps. B.H. G.

Les Dernières années du duc d'Enghien (1801-1804), par le comte Boulay de la Meurthe. Un vol. in-16, de la Bibliothèque variée, 360 pages. Paris, librairie Hachette, 1886.

Des événements d'hier, qui ont fait grand bruit et sur lesquels nous n'avons pas à nous prononcer ici, donnent je ne sais quel air d'évocation sombre et d'à-propos ironique à ce travail sur la fin sanglante du dernier Condé. Le même personnage n'est-il pas aussi le héros d'une étude dramatique, tirée dernièrement à petit nombre et pour le seul usage des bibliophiles opulents?

L'auteur du livre que nous annonçons, M. le comte Boulay de la Meurthe, n'a point prétendu faire œuvre de blâme ou d'adhésion, mais d'historien impartial, qui donne la parole simplement aux faits, aux témoignages contemporains, aux documents officiels; il nous laisse le soin de juger par nous-mêmes. Cet écrivain n'est pas à son coup d'essai et nous a déjà donné des gages de son savoir-faire dans un volume fort intéressant, intitulé : *le Directoire et l'expédition d'Égypte*. Dans son nouveau travail, très consciencieusement mené et d'un vivant intérêt, la question se pose sous quatre aspects : 1° Restauration de l'ordre en France, Bonaparte avait-il quelque raison de s'indigner contre les menées des Bourbons, leur participation aux tentatives meurtrières dirigées contre lui et leur rôle d'ennemis de sa personne entretenus par les aumônes de l'Angleterre? — 2° Le duc d'Enghien, en particulier, afficha-t-il une haine extrême contre la France, et peut-on se refuser à l'évidence de ses démarches répétées, en vue de prendre du service parmi les Anglais contre l'ennemi commun? — 3° Sans un contre-temps d'où jaillit une précipitation

irréparable, Bonaparte n'eût-il pas mitigé l'arrêt de la commission militaire? — 4° Le meurtre du duc d'Enghien ne produisit-il pas sur l'opinion et sur la politique du premier consul (dont *le front de l'empereur* allait demain *briser le masque étroit*) un effet contraire à l'attente du maître de la France? Tous ces points sont clairement discutés dans le travail de M. Boulay de la Meurthe. Il comprend cinq chapitres : 1° séjour à Ettenheim (septembre 1801 à mars 1803); 2° *id.* suite (avril 1803 à mars 1804); 3° les ordres du premier consul (1 à 10 mars 1804); 4° l'enlèvement (15 mars 1804); 5° la sentence de Vincennes (15 à 21 mars 1804). Parmi les pièces justificatives, nous signalons surtout la lettre du marquis Lucchesini, au roi de Prusse, sur l'exécution du duc d'Enghien, et la lettre de Chateaubriand à Talleyrand, cercle de l'Hôtel de France, rue de Beaune (22 mars 1804). « La tragédie antique a pour moteur la fatalité, et la moderne, la raison d'État », disait Napoléon, qui savait mettre sa pratique en belles maximes. Au reste, le duc d'Enghien fait assez belle figure devant la postérité, avec la légende de cette fin sinistre et dans les vers de Lamartine. Et si sa mort devait être une leçon pour les autres, la leçon fut perdue. A six ans de là, en 1810, le futur Louis-Philippe, dont le nom revient naturellement à propos d'un match de Chantilly, prenait du service dans l'armée espagnole contre les troupes françaises, et sa correspondance avec M. de Guillermy atteste comme c'était sérieux de sa part, et comme il nous voulait peu de bien alors.

L. D.

Madame Roland, by Mathilde Blind. Un vol. in-18. London, W.-H. Allen, 1886.

Cette biographie de Mme Roland est le plus récent volume paru d'une très intéressante publication exclusivement consacrée aux « Femmes supérieures » (*Eminent Women Series*), éditée par la librairie W.-H. Allen de Londres, sous la direction de M. John H. Ingram. Celui-ci, fort intelligemment, confie le soin de rédiger ces biographies à des femmes elles-mêmes distinguées par leur talent d'écrivain. M. Ingram a sans doute pensé que la situation et surtout l'éducation des femmes dans la société moderne ne les préparant pas pour les rôles exceptionnels, les causes de la supériorité conquise par quelques-unes ne sauraient être mieux analysées et exposées que par l'esprit subtil d'autres femmes marquées elles-mêmes au sceau de l'exception.

A ce titre, dès qu'il voulait faire connaître au public anglais une des figures les plus pures de la Révolution française, cette Mme Roland, qui fut « l'inspiratrice, l'âme même de la Gironde et sa gloire immortelle », l'éditeur ne pouvait mieux s'adresser qu'à miss Mathilde Blind. En effet, elle a déjà donné les preuves du plus rare talent et du plus souple, comme poète, comme romancier et comme historien littéraire, en sa *Vie de George Eliot*, dans *Tarantella* et en un volume de vers, dont *le Livre* a rendu compte au fur et à mesure de la publication de ces trois ouvrages.

Mais, faut-il le dire, miss Blind avait d'autres titres encore qui la désignaient au choix de M. Ingram en vue d'une telle tâche. Je ne parle pas seulement de sa science achevée de notre langue, qui lui permet de consulter tous les documents originaux avec la plus parfaite aisance — et elle ne s'en est pas fait faute; — je ne parle pas davantage de sa chaude sympathie pour la France — la trace en est sensible en ses œuvres précédentes; — pour traiter d'un tel sujet, je veux dire qu'elle était, en outre, admirablement préparée par les circonstances peu communes de son éducation. C'est que, tout enfant, l'auteur de *Madame Roland* a vécu dans l'intimité des républicains français et italiens, réfugiés à Londres, de Louis Blanc et de Ledru-Rollin notamment, et surtout de Mazzini, dont elle était la pupille chérie et qui s'attachait à former avec amour et son cœur et son esprit. Quelles qu'aient été les erreurs politiques de ces hommes, le livre de leur jeune disciple est un témoignage aussi éclatant qu'imprévu de leur probité morale d'ailleurs indiscutée. Élevée à leur école, elle apprit de bonne heure à connaître à fond la Révolution française, à l'aimer et à l'admirer; mais non aveuglément, ni en tous ses actes, non plus qu'en toutes ses phases.

Quand on arrive, en ce livre, à la page vraiment pathétique où Mme Roland repousse l'alliance offerte par Danton et, par là, se perd ainsi que son mari, et son parti et la France elle-même, dans son horreur pour l'homme dont elle voyait la main rouge du sang de septembre, on constate, à l'honneur des éducateurs de miss Blind, qu'elle en aime davantage son héroïne et que l'élève de Mazzini ne tombe pas dans l'égarement de Carlyle et de Morley, montrant quelque penchant pour les Jacobins et condamnant les nobles et malheureux Girondins.

L'œuvre nouvelle de miss Mathilde Blind est plus et mieux qu'une simple biographie de Mme Roland, elle est aussi une excellente histoire de la Révolution en ses heures d'enthousiasme généreux et de foi; elle s'arrête court juste au moment où cette histoire ne présente plus que le hideux tableau de la dissolution de toute société. Écrit dans une langue excellente, riche, imagée, atteignant souvent à l'éloquence et d'une précision, d'une clarté qui trahit à nos yeux une longue familiarité avec le français, ce livre anglais a de plus un mérite qui nous le rend cher : il fait aimer la France.

E. C.

Histoire des réunions temporaires d'Avignon et du Comtat Venaissin à la France, par P. Charpenne. Tome I. Un vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1886. — Prix : 7 fr. 50.

« La réunion définitive d'Avignon et du Comtat Venaissin à la France, décrétée par l'Assemblée constituante, le 14 septembre 1791, fut précédée de trois autres réunions, dont deux sous Louis XIV et la troisième sous Louis XV, sans compter les occupations accidentelles de Louis XI et de François Ier.

« Les événements qui se passèrent dans Avignon et dans le Comtat, à cause ou à l'occasion de ces trois réunions, méritent d'autant plus d'être connus, qu'ils

se rattachent directement à l'histoire de France et n'en sont pas la partie la moins curieuse et la moins intéressante.

« Comme ces réunions temporaires, surtout celle qui eut lieu sous Louis XV, contribuèrent puissamment à la définitive qui en fut, en quelque sorte, la conséquence fatale, il était du devoir d'un historien, qui se propose un jour de traiter cette dernière réunion, de faire des précédentes une étude particulière. »

Ces lignes, qui sont un programme et une promesse, disent bien l'œuvre que M. P. Charpenne a commencé d'accomplir. Avant de porter sur cette œuvre un jugement, j'attendrai qu'elle ait été menée à fin. Je me contenterai de dire ici que l'auteur entreprend une monographie utile, et que, par le soin des détails, l'abondance des documents mis en œuvre, la recherche impartiale de la vérité, « cette âme de l'histoire », il prouve, en ce premier volume, qu'il n'a rien entrepris qui fût au-dessus de ses forces. La guerre avignonnaise des Pévoulins et des Pessugaux, entre la noblesse et le peuple, et la peste qui ravagea le pays dans le premier quart du XVIIIe siècle, forment le sujet des chapitres que je signale tout spécialement.

L'Empereur Guillaume et son règne, par Édouard Simon. Un vol. in-8°. Paris, Paul Ollendorff, 1886. — Prix : 7 fr. 50.

Au moment où ces lignes paraîtront, l'ouvrage de M. Édouard Simon aura été, depuis longtemps déjà, apprécié comme il le mérite. Une étude même superficielle de cette histoire, pleine des faits autour desquels gravitent les destinées de l'Europe, m'entraînerait beaucoup trop loin. Il ne me reste donc qu'à constater le succès et à y applaudir. Le livre de M. Édouard Simon comble une lacune dans l'histoire européenne des cinquante dernières années. Nous n'avions aucun travail d'ensemble qui fît connaître au lecteur français l'histoire du vainqueur de 1871, depuis ses commencements jusqu'à son triomphe. Appuyé sur des documents authentiques, M. É. Simon nous montre clairement toute la carrière de Guillaume Ier. Dès sa jeunesse, il se consacre aux études militaires; frère du monarque régnant et prince héritier, il prend en main la cause du pouvoir absolu; exilé par l'esprit révolutionnaire, il médite la réalisation de l'idée nationale au profit de la dynastie prussienne; régent, il prépare l'instrument militaire et les alliances; roi, il lutte contre le parlementarisme, divisé, d'ailleurs, contre lui-même, et que les victoires finissent par subjuguer. L'auteur s'est attaché tout particulièrement à nous expliquer le travail opiniâtre et les ressorts de la politique habile qui a créé l'hégémonie de la Prusse, au milieu des États allemands. Un enseignement imprévu, qui ressort de cette histoire, c'est que l'empereur Guillaume, loin de jouer un rôle secondaire à côté du grand chancelier, est, au contraire, l'initiateur de cette politique et de ces vastes projets dont il a confié l'exécution aux hommes reconnus et choisis par lui comme les plus aptes à cette tâche. Sans Guillaume, il n'y aurait pas eu de Bismarck.

Ce livre vaut surtout par l'absence de déclamation, la clarté du récit historique et l'abondance et la sûreté des informations. B.-H. G.

La Coalition de 1701 contre la France, par le marquis de Courcy, ancien diplomate. Deux vol. in-8° de chacun 600 pages. Paris, librairie Plon, 1886.

Voici un ouvrage d'histoire que l'on peut, en toute justice, ranger parmi les plus remarquables productions de ce genre, parues pendant la première moitié de cette année. C'est un travail en deux forts beaux volumes in-8° représentant ensemble plus de douze cents pages très substantielles, — sans parler d'innombrables notes, — et intitulé : *la Coalition de 1701 contre la France*, par M. le marquis de Courcy, ancien diplomate. Bien que nos inclinations naturelles, fortifiées en ceci par le spectacle du monde, nous aient fait très peu sensible aux titres, et, comme on dit maintenant : au panache, nous avouons cependant faire volontiers un crédit supplémentaire à la qualité de diplomate, dans la personne d'un historien. Si l'auteur de fantaisies et de fictions a besoin lui-même, pour nous intéresser, de rien ignorer du réel, ou, tout au moins, de ne le pas méconnaître, quel avantage supérieur n'est-ce point, pour qui nous raconte les affaires, d'y avoir vécu et de les avoir préparées, sinon conduites ? M. le marquis de Courcy a d'autres mérites encore que celui d'une situation passée; il est un esprit extraordinairement meublé de toutes les notions imaginables sur les annales et les personnages éminents de chaque État, sur la géographie et le caractère des villes, qui sait par cœur son Saint-Simon et toutes les correspondances politiques du XVIIe siècle. A cela joignez une méthode simple et sévère, l'art de relier des masses énormes de faits et de nous faire suivre aisément une bataille, une négociation et jusqu'au fouillis des troubles intérieurs d'un pays tel que l'Espagne. Cette revue faite, on estimera qu'il n'y a pas ombre d'exagération dans nos louanges à ce travail plein de conscience et d'érudition, et dont l'intérêt agite nos amis encore, à deux siècles des grands drames patriotiques qu'il expose. Cet intérêt est particulièrement vif, dans certaines des pages principales du livre, par exemple celles qui comprennent l'admirable défense de Lille par Boufflers, en 1708 ; l'immortelle victoire de Villars à Denain ; les affreuses misères de nos provinces, et notamment de la Flandre, à la fois éprouvée par la famine et le passage des armées, — nuit noire qu'éclaire la charité d'un Fénelon.

L'impossibilité où nous sommes d'analyser même rapidement un ouvrage dont tous les chapitres provoquent la réflexion et le commentaire nous force d'en borner le compte rendu aux grandes lignes dessinées par l'auteur. Le tome Ier, qui va de 1700 à 1713, s'ouvre sur une introduction de haute valeur, tant par les remarques et les vues que par le langage

Les quatre livres qui se partagent ce tome premier comprennent : 1° résumé des événements militaires (situation militaire de la France; guerres d'Italie; campagnes sur le Rhin et en Allemagne; guerres des Pays-Bas; guerres d'Espagne; opérations maritimes); — 2° l'Europe pendant les guerres de la succession d'Espagne (et en particulier la France, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre, pendant lesdites guerres de la succession); — 3° les premiers traités d'Utrecht (la mission du président Rouillé; les préliminaires de la Haye, Gerdruydenberg; preliminaires de Londres, l'Angleterre médiatrice; le congrès d'Utrecht, Denain; signature de la paix); — 4° campagne de 1713 sur le Rhin (l'empereur déclare la guerre à la France. Landau et Fribourg).

Après deux siècles écoulés et la douleur cuisante des affronts d'hier, l'âme française frémit et s'indigne encore aux humiliations dont prétendit nous étouffer alors l'implacable et insatiable Hollande. D'habiles atermoiements diplomatiques, l'heureuse intervention de l'Angleterre, et surtout la journée de Denain détournèrent de nous ce calice d'ignominie. Le meilleur diplomate est et sera toujours la force victorieuse.

Le tome deuxième de l'ouvrage de M. de Courcy nous mène jusqu'en 1715. Il comprend trois livres qui traitent successivement : 1° des négociations préliminaires et des deux négociateurs, le maréchal de Villars et le prince Eugène de Savoie; 2° des traités de Rastadt et de Bade (situation politique et militaire; propositions réciproques, les premières difficultés sont vaincues; intervention de l'électeur Palatin; les Catalans et la princesse des Ursins; le projet des deux plénipotentiaires, rupture imminente; ultimatum autrichien, missions de Contades; signature du traité de Rastadt; paix de Bade; 3° des derniers traités d'Utrecht (traités conclus par l'Espagne avec la Savoie, l'Angleterre, la Hollande et le Portugal; disgrâce du cardinal Giudice et de Mme des Ursins; soumission des Catalans; Louis XIV et Georges Ier; Charles VI et Charles XII; Charles VI et Philippe V; le dernier traité d'Utrecht; conséquences des traités d'Utrecht).

Ce travail est enrichi des portraits du maréchal de Villars et du prince Eugène de Savoie. Quantité de notes, au bas de chaque page, attestent les précautions scrupuleuses dont s'est garanti l'auteur en abordant ce vaste sujet. Chacun des deux volumes s'achève sur un chapitre d'annexes, qui représente presque un autre volume de portraits et de documents.

L. D.

Histoire de la marine française sous la première République, par E. Chevalier, capitaine de vaisseau. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1886. Prix : 7 fr. 50.

L'auteur ne l'a pas voulu, son dessein a bien été d'écrire une *histoire*, et, cette histoire, il l'a composée avec un tel souci de l'exactitude, une telle préoccupation de ne rien omettre, qu'elle peut paraître d'une lecture assez difficile pour qui est moins curieux de savoir quels vaisseaux formaient les escadres armées pour agir en Sardaigne, en Irlande, que de connaître les échecs malheureusement subis dans les derniers jours de la royauté et quand la Convention, quand le Directoire président aux destinées de la France. M. Chevalier s'est défendu de sortir de son sujet : le rôle de notre marine depuis la fin de la guerre de l'indépendance jusqu'à l'instauration du régime consulaire; dans son livre, point de considérations sur les conséquences des défaites essuyées, mais les causes, il les devait rechercher et c'est en traitant son sujet même qu'il a été amené à écrire ces pages, qui font — peut-être ne s'en doute-t-il pas lui-même — une façon de *pamphlets* à l'adresse de ceux de nos législateurs qui appartiennent au parti radical.

Il analyse très succinctement, avec l'ordonnance du 1er janvier 1876, les décrets qui ont organisé, ou mieux désorganisé la marine, celui du 29 avril 1791, du 18 mars 1793. A propos du premier de ces deux décrets, il rapporte un fragment d'un discours de Malouet : « L'instruction des jeunes officiers s'est fort perfectionnée depuis vingt ans; à une théorie très étendue on a joint la pratique des manœuvres nautiques et la nécessité d'un nombre d'années de navigation pour avancer de grade en grade. Les examinateurs des élèves sont choisis parmi les savants les plus distingués, et leur cours d'études embrasse les différentes parties des sciences abstraites. Je ne crois pas qu'il soit utile de rien changer à cet égard, d'autant que vous avez reconnu la nécessité de respecter, dans l'armée de terre, de semblables institutions pour l'artillerie et le génie, et d'ouvrir, dans l'infanterie comme dans la cavalerie, différentes routes à l'émulation et à l'avancement. Les uns doivent arriver aux grades par la pratique assidue des exercices militaires dans les emplois subalternes; les autres, par une instruction plus soignée, par des talents plus cultivés et plus promptement développés, doivent les devancer. *Il est abusif d'accorder cette faveur à une classe d'hommes; il est indispensable de l'assurer à une classe d'instruction et de talents.* Je dis plus : comme il ne peut exister d'armée sans discipline, comme la discipline consiste essentiellement dans une inviolable subordination, si l'on parvient à détruire cette subordination morale des esprits incultes aux lumières et à la capacité présumée de ceux qui les commandent, il n'y aura plus d'armée... » Les paroles de Malouet étaient sages, on ne devait pas les entendre : l'instruction est un privilège. M. Chevalier fait connaître à d'autres pages les vues de Jean-Bon-Saint-André, vues que partageait la convention : Le courage et l'audace sont les seules qualités nécessaires aux officiers; l'impétuosité française et l'enthousiasme que donne la liberté sont des gages assurés de la victoire; il faut renouveler les exploits des Jean Bart et des Duguay-Trouin, qui n'étaient pas « de grands géomètres »; il cite cette phrase de l'orateur trop écoutée : « Dédaignant, par esprit de calcul et de réflexion, des évolutions savantes, peut-être nos marins jugeront-ils plus convenable et plus utile de tenter ces com-

bats à l'abordage où le Français fut toujours vainqueur et d'étonner ainsi l'Europe par de nouveaux prodiges d'intrépidité. » Un système d'élection est adopté : Sur combien de bâtiments, en combien de circonstances les matelots refusent obéissance, l'historien ne nous le laisse pas ignorer; et huit mois après que le décret est rendu, Jean-Bon-Saint-André s'écrie encore : « La base essentielle de notre institution sociale est l'égalité; vous devez y ramener toutes les parties du gouvernement, le militaire comme le civil. »

L'appropriation des moyens à la fin qui est la défense nationale, l'étude des conditions de la défense, qu'est-ce cela? Et faut-il s'occuper de la qualité de l'armement, du savoir des cadres, de la discipline des hommes? On se qualifie de positiviste, ce qui équivaut à se déclarer partisan d'une politique expérimentale, scientifique, mais d'observer, de s'appliquer à démêler les leçons de l'histoire, à quoi bon? On est un pur aprioriste, on dogmatise : « L'égalité doit être la base essentielle de notre organisation militaire. »

M. Chevalier, qui dit toute l'action de notre marine pendant la Révolution, qui détruit la légende du *Vengeur*, explique le désastre d'Aboukir, établit de la façon la plus péremptoire qu'il faut des marins pour faire une marine, — comme il faut des soldats pour faire une armée. F. G.

Les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome et leur enseignement, depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste, par Émile Jullien, professeur au lycée de Lyon. Paris, Ernest Leroux, 1885. Un vol. in-8°.

Beau livre, savant, bien fait, d'érudition sûre, de style ferme et correct, qui n'emprunte à l'Allemagne ni ses procédés ni ses défauts, et qui est d'autant plus honorable pour l'auteur qu'il fait honneur à son pays. Nos institutions scolaires, dit M. Jullien, sont un héritage. Les Romains les ont « apportées en Gaule avec leur langue, leurs lois et leur civilisation. Fermes et stables comme toutes les créations de ce peuple, elles ont gardé dans leur patrie d'adoption les traits essentiels qu'elles avaient dans leur patrie d'origine. On ne peut s'expliquer les écoles françaises sans savoir ce qu'étaient les écoles romaines; il faut étudier le modèle afin de comprendre la copie. » Tel est le but de l'auteur. Il s'arrête, dans ce volume, à mi-chemin, ne nous conduisant que jusqu'à la mort d'Auguste. Il a choisi ce point de halte, parce que, jusque-là, l'école romaine est absolument libre, et que, plus tard, elle « subira l'ingérence de l'État et des municipes ». La division est naturelle, bien qu'un nouveau régime politique eût déjà succédé à la République; mais « la fin d'un régime politique ne marque pas nécessairement la fin d'un régime scolaire. »

M. Jullien montre, avec une grande sagacité et une netteté parfaite, ce que les Romains prirent aux Grecs, et ce qu'ils leur laissèrent. A Rome, « le véritable point, la fin principale des études, c'était l'art du style... Peu de connaissances positives, nul enchaînement méthodique de faits ou d'idées, des aperçus en tout genre et en tout sens plutôt que des vérités établies, en revanche, une science déjà brillante de forme : voilà ce qu'emportait le jeune Romain de la classe de littérature. C'était peu en apparence, c'était beaucoup en réalité; l'art d'écrire exige tant d'autres acquisitions! L'élève avait reçu la claire notion et appris l'usage intelligent d'une foule de termes ; il ne faut pas mépriser les mots, car ils portent des idées. »

L'auteur ne se dissimule pas les inconvénients et les dangers du système. Mais il pense qu'appliqué aux Romains, « peuple lourd, positif, sans idéal », et en un temps où la vie publique, qui, d'ailleurs allait être étouffée, prenait de bonne heure les jeunes Romains, il avait de tels avantages que les défauts ne paraissaient pas. Sa conclusion mérite d'être citée tout au long à un moment où la vieille éducation universitaire ne se maintient guère que par la force de la routine et de l'inertie contre l'esprit, toujours plus agressif et impérieux, de réforme et d'innovation : « Nous avons raison de modifier l'enseignement qui nous a été transmis par les anciens, car il ne répond plus aux exigences de notre société; mais nous aurions tort d'en abandonner le principe. Si nous ne demandons plus à l'instruction du second degré les mêmes services pratiques, nous en attendons toujours la même culture générale. Les beaux-arts peuvent seuls la donner. Les modernes l'oublient trop, guidés par des vues mesquines d'utilité, ils sont disposés à chasser des collèges ces nobles études. Et pourtant elles y sont nécessaires, et toutes les atteintes qu'elles subissent sont autant de torts faits au plein développement de l'esprit, autant de coups portés à l'instruction vraiment libérale. C'est à leur amour pour le beau qu'on peut mesurer la force et la grandeur des écoles. » B.-H. G.



BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie générale des ouvrages sur la Chasse, la Vénerie et la Fauconnerie, publiés ou composés, depuis le xv[e] siècle jusqu'à ce jour, en français, latin, allemand, anglais, espagnol, italien, etc. — Avec des *Notes critiques* et l'indication de leur prix et de leur valeur dans les différentes ventes, par R. Souhart. Paris, chez P. Rouquette, éditeur, 1886, gr. in-8° de 750 colonnes. Tiré à 500 exemplaires sur papier vélin. — Prix : 25 francs. — Plus 50 exemplaires sur hollande : 50 francs.

En signalant à nos lecteurs, il y a quelques mois, un petit volume fort joliment édité par la maison Didot, *Catalogue de la Bibliothèque cynégétique d'un amateur*, nous disions combien était désirable une *Bibliographie générale de la chasse ;* ce vœu n'a plus de raison d'être aujourd'hui, car il est amplement exaucé par la publication du beau livre de M. R. Souhart. — « Ces notes, dit le consciencieux bibliographe, n'avaient primitivement été réunies que pour notre usage personnel, et, sans les sollicitations de quelques amis, il est probable qu'elles n'auraient jamais vu le jour ; nous serions heureux si elles pouvaient être utiles à nos confrères en saint Hubert et leur éviter surtout les *ennuyeuses* recherches par lesquelles nous avons passé. » — Nous sommes tenté de protester contre l'épithète appliquée par l'auteur à ses laborieuses investigations ; il semble en effet impossible qu'un ouvrage composé avec tant de soin et un tel souci de l'exactitude ait pu lui être une cause, non de maintes peines, ce qui n'est que trop certain, mais d'ennui, car il lui fallait, plus que du zèle, une entière et sincère prédilection, pour accomplir la tâche qu'il a su si heureusement mener à bonne fin. — Bien que le long titre reproduit plus haut fasse assez connaître ce que peut être ce livre, il n'est pas superflu d'y ajouter quelques détails. — Les ouvrages, plus de 3,000, décrits par M. R. Souhart, sont divisés en deux séries ; la première comprend ceux dont ces auteurs sont désignés sur le titre ou suffisamment connus, ainsi que les noms des écrivains dont les ouvrages ont disparu ou sont présumés perdus ; — la deuxième série renferme les ouvrages anonymes, les publications périodiques, journaux, etc. — Dans chacune des deux parties, l'auteur a suivi l'ordre alphabétique le plus rigoureux, sauf pour de très rares exceptions ; toutes les fois que, pour un ouvrage, il y a deux ou trois auteurs, il est placé au nom de l'écrivain mentionné le premier sur le titre, et, pour les autres collaborateurs, il donne lieu à un simple renvoi. — M. Souhart a dû forcément introduire dans sa nomenclature certains livres qui ne semblent pas au premier abord se rattacher à la chasse ; ce sont pour la plupart des ouvrages relatifs, soit à l'histoire naturelle, soit aux forêts, soit à la législation, qu'il ne pouvait évidemment passer sous silence en raison du rapport intime existant entre ces divers sujets. — Pour faciliter les recherches, il a souvent groupé sous une même rubrique une série d'ouvrages de même nature ; tels sont les poètes latins, les pièces de théâtre, les productions relatives à saint Hubert, etc. — Quant à la valeur vénale des livres, elle a été principalement fixée sur l'ensemble des catalogues officinaux de 1880 à 1885 ; l'auteur, du reste, s'est appliqué, à faire ressortir leur prix dans les quinze plus grandes ventes de livres de chasse des dernières années, pensant avec raison que leur valeur y est bien plus réellement constatée que dans les collections d'amateurs, où ils ne se trouvent qu'à l'état d'exceptions et où ils ne figurent le plus souvent qu'à titre de curiosités. Il est intéressant, par exemple, de voir *la Vénerie de Jacques du Fouilloux,* dont on peut communément avoir un bon exemplaire pour une centaine de francs, atteindre, suivant les conditions, les circonstances ou les provenances, 2,000, 3,000 et même dépasser 4,000 francs. — Enfin, M. Souhart a résumé l'ensemble de sa bibliographie en groupant dans une table analytique, sous une cinquantaine de rubriques, les ouvrages compris dans les deux séries; cette table donnera de grandes facilités pour retrouver en un instant tous les écrits publiés sur tel ou tel sujet déterminé.

Tel est, bien sommairement, l'intéressant ouvrage que nous devons à l'intelligente et laborieuse persévérance de M. R. Souhart. Est-il besoin d'ajouter qu'au point de vue de l'exécution matérielle, cette belle production, éditée luxueusement dans le format et le genre du *Manuel* et du *Guide Cohen,* ne le cède sous aucun rapport aux élégantes publications que nous a précédemment offertes M. P. Rouquette ?

PHIL. MIN.

Bibliographie générale des Gaules. — Répertoire systématique et alphabétique des ouvrages, mémoires et notices concernant l'histoire, la topographie, la religion, les antiquités et le langage de la Gaule jusqu'à la fin du ve siècle. — Première période : Publications faites depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1870 inclusivement, par Ch.-Émile Ruelle, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, correspondant de la Commission de topographie des Gaules. Paris, typographie G. Chamerot; se trouve chez l'auteur, 6, place du Panthéon, et chez V. Palmé, Firmin-Didot et Honoré Champion; 1880-1886. — 4 fascicules formant ensemble un volume in-8° de 1,732 colonnes, non compris les pièces annexes. — Prix : 40 francs.

Nous avons parlé à deux reprises de cette remarquable publication, dont la fin, on peut le dire suivant la formule d'usage, mais en toute vérité cette fois, était impatiemment attendue par tous les hommes d'étude qui s'occupent des origines de notre patrie. Nous ne reviendrons pas sur les détails que nous avons donnés déjà, en 1880, sur ce beau livre que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a récompensé d'une médaille au concours de bibliographie savante fondée par M. Ch.-J. Brunet; il ne sera point inutile cependant de rappeler brièvement à nos lecteurs l'idée et le plan qui ont présidé à sa composition. *La Bibliographie des Gaules*, destinée, pour le plus grand profit des savants, à réunir, sous un format commode, des milliers d'indications éparses, est divisée en deux parties : la première, ou *Catalogue méthodique*, se subdivise en cinq chapitres principaux (Généralités, Questions topographiques, Régions, Départements, Étranger), comprenant chacun plusieurs sections et sous-sections. — La seconde partie, ou *Catalogue alphabétique*, contient tous les ouvrages cités dans la première, aussi rigoureusement classés par noms d'auteurs et décrits aussi minutieusement et exactement que possible. Le nombre des productions mentionnées, tant dans le corps de l'ouvrage que dans les additions et suppléments, est d'environ 12,000; enfin, une excellente table alphabétique des matières, comprenant plus de 1,500 mots ou sujets, termine cette publication vraiment précieuse. — Ceci suffit à faire comprendre l'importance et la valeur de l'œuvre de M. Ch.-E. Ruelle, en même temps que les services qu'elle est appelée à rendre aux historiens et aux érudits de tout ordre. On remarquera que ce travail, strictement circonscrit aux périodes préhistorique, gauloise ou celtique et gallo-romaine jusqu'au ve siècle de notre ère, s'arrête à 1870. Il n'est pas douteux que ces productions nouvelles parues depuis quinze années, pendant lesquelles le goût des recherches et des antiquités s'est singulièrement développé, ne puissent fournir à l'auteur la matière d'un ample supplément. — En attendant qu'il entreprenne cette tâche attrayante autant qu'utile, on ne saurait trop le remercier, dès à présent, d'avoir si puissamment contribué à mettre de l'ordre et de la lumière dans une des parties les plus obscures ou du moins les plus confuses de la bibliographie de notre histoire nationale.

Indici et Cataloghi. — *Manoscritti italiani delle Biblioteche di Francia.* — Vol. I. — Roma, presso i principali librai, 1886. — In-8° de CLXXXII-256 pages — 3 L.

Indici et Cataloghi. — *Manoscritti italiani delle Biblioteche di Francia.* Vol. I. Roma, presso i principali librai, 1886; in-8° de CLXXXII-256 pages. Prix : 3 lira. — *J. Codici Palatini della R. Biblioteca nazionale centrale di Firenze.* — Vol. I, fasc. I. — Roma, presso i principali librai, 1886. — In-8° de 80 pages.

Le ministère de l'instruction publique d'Italie a entrepris, depuis deux ans, une série de publications formant annexes au *Bolletino ufficiale*, qui peuvent rendre d'utiles services aux curieux et aux gens d'étude, et que, dès lors, il est à propos de signaler à nos lecteurs. — Trois ouvrages ont déjà paru avant ceux ci-dessus décrits; ils sont intitulés :

1. *Elenco delle pubblicazioni periodiche ricevute dalle Biblioteche pubbliche governative d'Italia nel* 1884 (XXII-316 pages. Prix : 2 lira);

2. *Catalogo dei Manoscritti Foscoliani* (già proprietà Martelli) *della Biblioteca nazionale di Firenze* (XII-68 pages. Prix : 1 lira);

3. *Indice geografico. Analitico dei disegni di Architettura civile e militare esistenti nella R. Galleria deli Uffizi di Firenze* (XLVIII-232 pages. Prix : 3 lira).

N'ayant point ces ouvrages sous les yeux, nous ne saurions dire ce que vaut leur exécution; mais les titres que nous venons de reproduire indiquent assez quel en doit être l'intérêt. Leur mérite, du reste, n'est pas douteux s'ils ressemblent aux deux publications qu'il nous est donné d'examiner. Nous n'avons que peu de choses à dire des *Codici Palatini*, dont un fascicule seulement est publié, et sur lequel nous aurons sans doute occasion de revenir; mais nous ne saurions trop appeler l'attention des spécialistes sur le premier volume des « Manuscrits italiens conservés dans les bibliothèques de France ». Il comprend la description fidele de 1,697 manuscrits de notre Bibliothèque nationale, renfermant une multitude de renseignements précieux pour les littérateurs et pour les historiens, et complétant fort heureusement, pour la partie italienne, les inventaires de nos richesses dressés chez nous depuis un siècle. Ce qu'il convient surtout de signaler dans ce volume, c'est la magistrale introduction de 180 pages rédigée par le Dr G. Mazzatinti. S'aidant à la fois du fruit de ses propres investigations et des nombreux travaux précédemment publiés par divers bibliographes français, le savant docteur y a retracé, en neuf chapitres, l'histoire complète des acquisitions italiennes de notre Bibliothèque nationale, depuis le règne de Charles VI

jusqu'à notre époque. Cette excellente étude, qui n'est malheureusement pas à la portée de tous les lecteurs, mériterait, à notre avis, d'être traduite en notre langue.

Annuaire de la presse française, par Mme Émile Mermet. Septième année. Paris, chez l'auteur, 13, rue de Belzunce, 1886. Fort vol. in-12 de LXXXVIII-107 pages. Perc. angl. — Prix : 10 francs.

L'excellent *Annuaire,* fondé par le regretté Émile Mermet, est trop connu pour qu'il soit besoin de répéter ce que nous avons dit dans les années précédentes ; bornons-nous donc à constater que ce précieux répertoire, unique en son genre, de notre presse périodique, a été organisé de façon à pouvoir survivre à son fondateur, et que nous n'avons pas à craindre de voir disparaître maintenant une publication dont l'importance et l'utilité s'affirment chaque année davantage. — Ce n'est pas d'ailleurs une mince besogne pour les continuateurs de l'œuvre de M. Mermet de tenir au courant cette espèce de registre d'état civil des journaux. Que de mutations s'y produisent dans l'intervalle de douze mois ! Que de nouveau-nés expirent à leur deuxième ou troisième numéro ! Que de feuilles phtisiques s'éteignent après avoir péniblement végété quelques semaines ou quelques mois ! Que d'organes avortés enfin qui n'ont existé, sous un titre ronflant ou bizarre, que sur la modeste feuille timbrée de 60 centimes déposée au parquet par un famélique aspirant aux honneurs et aux périls d'une gérance problématique ! Certes, c'est bien des journaux que l'on peut dire ces mots (quelquefois cités croyons-nous) : *Habent sua fata...*; — et si la parfaite égalité a jamais été un mythe, c'est bien pour ces feuilles *légères* (soyons poli) dont les unes s'acheminent gaillardement vers le tirage à cent mille, tandis que d'autres ne dépassent pas le demi-millier ; tel est, par exemple, un journal que nous nous garderons bien de nommer, qui compte déjà plusieurs mois d'existence, et dont les colporteurs exquis que l'Europe s'entête à ne pas nous envier arrivent à placer en moyenne trente-quatre exemplaires par jour. — Nous n'entreprendrons pas de retracer la courte carrière des feuilles suivantes, dont quelques-unes ont paru jusqu'à deux fois : *l'Amer Picon* (que de séduction dans ce titre pourtant !) ; — *l'Ami du peuple,* que son directeur-rédacteur, M. Maxime Lisbonne, délaissa pour fonder la Taverne du bagne ; — *l'Anti-Ferry,* par Michel Morphy (que de choses dans ce rapprochement !) ; — *l'Aurore,* qui ne s'est levée qu'à l'état de spécimen ; — *la Barricade* (sans doute pour les amateurs de *canons*) ; — *le Bon Bock* (encore un titre rafraîchissant) ; — *Bulletin de la Ligue pour l'abolition de l'armée permanente* (n'en faut plus du chauvinisme !) ; — *le Canard* (un pléonasme !) ; — *le Centenaire* (les abonnés doivent être rares) ; — *le Club des femmes* (on n'a pas pu s'entendre) ; — *la Commune* (bon, cela !) ; — *le Copain* (pourquoi pas *le Frangin ?*) ; — *les Coulisses électorales* (titre irrévérencieux, les élections ne sont pas une comédie) ; — *le Cri* ; — *le Cri de la foule* ; — *le Cri populaire* (trois cris étouffés en naissant) ; — *le Fanal de Cartahut* (n'a brillé qu'une fois) ; — *le Faublas* (polisson !) ; — *la Lanterne des cochons* (quelle clientèle assurée, s'il avait vécu !) ; — *la Loupho-Sophie* (qu'est-ce que cela pouvait bien être ?) ; — *le Pal* (un titre piquant) ; — *la Pucelle parisienne* (Hé ! hé !) ; — *le Roublard* (journal de courses) ; — *les Trucs de la mère Picot,* et vingt autres productions de la même force, qui prouvent bien que ce n'est pas à tort qu'on nous appelle le peuple le plus spirituel du monde. Comme eût dit M. Prudhomme, « donnons une larme à la mémoire » de ces illustres oubliés, et notons en terminant que, pendant l'année 1885, il a paru, tant à Paris qu'en province, 4,349 journaux de toutes nuances politiques et de toute nature, soit 257 de plus qu'en 1884 ; cette augmentation doit être attribuée à l'active propagande politique des élections législatives. — Ajoutons que, parmi les renseignements utiles et curieux que contient la septième année de l'*Annuaire de la presse,* figure une liste de près de 600 pseudonymes sous lesquels nos littérateurs les plus connus signent leurs articles dans la presse parisienne.

Nouvelle biographie normande, par Mme N.-N. Oursel. — Tome Ier. Paris, Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte ; 1886. — Gr. in-8° de IX-514 pages à 2 colonnes. — Prix : 15 francs.

Voici de ces bons livres de travail, qui coûtent le plus souvent autant de peines à leurs auteurs qu'ils leur rapportent peu de profit, et que le public n'accueille pas toujours avec autant de reconnaissance qu'il conviendrait. Rien de plus injuste que cette ingratitude, car rien ne rend de plus utiles services aux travailleurs que ces répertoires qui leur évitent bien des recherches. — Avec autant de simplicité que de modestie, Mme N.-N. Oursel nous fait connaître dans sa préface les circonstances et les motifs qui l'ont amenée à composer un ouvrage qui semble être si peu du ressort d'une plume féminine ; elle nous fait part de ses craintes et de ses hésitations à le publier, et les motifs qu'elle allègue ne font qu'accroître ses droits à nos remerciements pour nous avoir donné cette publication excellente. — Sa *Nouvelle biographie normande* n'est point conçue sur un plan aussi vaste que celui des grands recueils du même genre ; c'est, à proprement parler, un simple dictionnaire biographique, mais un dictionnaire précis, exact, complet, et renfermant, dans sa concision, tous les renseignements indispensables. — Mme N.-N. Oursel n'a pas écrit de longues notices ; elle s'est bornée à relater, d'après les ouvrages autorisés, les milliers d'actes d'état civil, les registres de paroisses, etc., qu'elle a compulsés, Dieu sait avec quelle patience ! les dates et lieux de naissance et de décès, les faits principaux ou les actes ignorés de la vie de chacun de ses personnages, ainsi que la liste de leurs productions littéraires ou artistiques. La plupart des articles sont suivis de l'indication des ouvrages plus étendus bons à consulter sur chacun des Normands

célèbres qu'elle a cités. — Avant ce livre, il existait déjà plusieurs recueils de biographies normandes; mais le dernier publié a plus de vingt-cinq années de date. Depuis cette époque, une ample moisson restait à faire, et, sans parler des contemporains qui viennent naturellement s'ajouter aux listes déjà parues, Mme Oursel est parvenue à rassembler encore bon nombre d'*Anciens* dont ses prédécesseurs n'avaient pas fait mention. Aussi peut-on constater le succès de ses efforts à l'aide de trois chiffres éloquents : Pasquier avait réuni 2,300 notices et Théodore Lebreton environ 2,800; or la *Nouvelle biographie normande* en renferme plus de 6,500. — On voit, par ce qui précède, combien l'œuvre de Mme Oursel l'emporte sur celles de ses devanciers, et combien il est désirable que le second et dernier volume de son bel ouvrage ne se fasse pas trop longtemps attendre.

How to form a Library, by H.-B. Wheatley, F. S. A. London, Elliot Stock, 1886. Un vol. petit in-8°.

Outre l'introduction, cet ouvrage comprend neuf chapitres, dont je transcris les titres, qui permettront de se faire une idée du contenu : Ch. Ier. Comment on a formé des bibliothèques ; — Ch. II. Comment il faut acheter ; — Ch. III. Bibliothèques publiques ; — Ch. IV. Bibliothèques particulières ; — Ch. V. Bibliographies générales; — Ch. VI. Bibliographies spéciales; — Ch. VII. Sociétés littéraires et savantes éditant des ouvrages (*Publishing Societies*) ; — Ch. VIII. Bibliothèque enfantine ; — Ch. IX (numéroté X dans le texte, faute que je signale au délicat et habile éditeur, M. Elliot Stock). Cent ouvrages. Ce dernier chapitre donne une nomenclature de cent ouvrages qui peuvent former la base d'une véritable bibliothèque, et à la rigueur dispenser des autres. Cette tendance à concentrer en un petit nombre de volumes les connaissances de l'esprit humain, que la production forcenée de notre temps éparpille en des milliers d'œuvres de toute valeur, est un fait remarquable. J'ai déjà eu lieu de le noter à propos de l'écrit de M. Frédéric Harrison intitulé *The Choice of Books*. Naturellement cette liste est dressée à l'usage du lecteur anglais, et il n'y a aucune raison pour que l'influence de notre littérature s'y manifeste autrement qu'en la mesure où elle affecte la culture anglaise en général. A ce titre, il est curieux de relever les œuvres françaises qui sont admises dans cette centurie de livres d'élite. Les voici, dans l'ordre où ils sont indiqués : Saint-Hilaire, *le Bouddha et sa religion;* Pascal, *Pensées ;* Malory, *Morte d'Arthur* (je revendique ce roman normand) ; Descartes, *Discours sur la méthode;* Montaigne, Molière et Voltaire, *Zadig*. Il est juste d'ajouter que cette liste a été proposée par sir John Lubbock, dans une conférence qui fit en son temps quelque bruit de l'autre côté du détroit, et que M. Wheatley ne l'approuve ni ne la blâme. D'autres, corrigeant ce catalogue, y ajoutent *la Vie de Marianne*, de Marivaux. De la part de nos graves voisins, on ne se serait pas attendu à ce marivaudage. La liste que l'auteur donne sous sa responsabilité a de plus grandes proportions et se trouve au chapitre IV; il la divise en deux parties, une bibliothèque pour la ville, composée de livres de référence, parmi lesquels : *le Dictionnaire des abréviations latines et françaises usitées dans les inscriptions, les Manuscrits et les Chartes du moyen âge*, par L.-A. Chassant; *le Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Ch. Daremberg et E. Saglio; *la Biographie nouvelle des contemporains*, par A.-V. Arnault, de Paris, 1820-25 ; *le Dictionnaire des contemporains*, de Vapereau ; *la Biographie nationale des contemporains*, d'Ernest Glaeser ; *le Dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère*, de Bitard ; *les Dictionnaires* de Littré, de Poitevin et de Godefroy ; *le Grand dictionnaire* de Larousse ; *la Biographie Didot; le Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts*, de Bouillet ; *le Dictionnaire des communes de France et des colonies*, par Santini ; *le Dictionnaire des postes de la République française ; l'Atlas d'histoire et de géographie*, de Bouillet ; *le Dictionnaire d'histoire et de géographie*, du même ; *le Moniteur des dates*, d'E. Œttinger ; *le Dictionnaire historique de la France*, par Ludovic Lalanne ; *le Dictionnaire des mathématiques appliquées*, par Sonnet ; *le Dictionnaire des monogrammes*, de F. Brulliot ; *la Biographie des musiciens*, de Fétis, et *le Traité de physique*, de Deschanel (traduction anglaise). La bibliothèque pour la campagne comprendra surtout des œuvres d'imagination et le choix en est naturellement plus indéterminé. Parmi les livres que recommande M. Wheatley, d'accord en cela avec M. J.-B. Perkins, on trouve à côté de *Gil Blas*, de *Paul et Virginie* et de *Corinne, le Juif errant, les Mystères de Paris, Eugénie Grandet, le Dernier des Mohicans, Monte-Christo, les Misérables, Notre-Dame de Paris, la Petite Fadette* et *Consuelo*.

B.-H. G.

Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par Henri Omont, sous-bibliothécaire au Département des manuscrits. — Première partie : Ancien fonds grec. — Théologie. — Paris, Alphonse Picard, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, 1886. In-8° de VI-299 pages.

Ce premier volume contient les notices des 1,318 premiers manuscrits du fonds grec de la Bibliothèque nationale; dans le second se trouvera la description du reste des manuscrits de l'ancien fonds grec, du n° 1319 au n° 3117; cette seconde partie, qui est sous presse, paraîtra, avec l'introduction et l'index alphabétique, au commencement de 1887. Dans ces conditions, il nous faut remettre à l'année prochaine une étude complète sur cet intéressant ouvrage; il convient, toutefois, d'en indiquer le plan dès aujourd'hui. L'auteur a scrupuleusement conservé l'ordre numérique assigné aux manuscrits par les rédacteurs du *Catalogue de 1740*, et la notice de chaque volume a été rédigée sur le plan suivi dans l'inventaire sommaire du supplément grec, publié en 1883. Les restitutions proposées pour des noms d'auteurs ou des titres d'ouvrages sont mises entre cro-

chets, et l'indication du feuillet, auquel commence chaque partie d'un même manuscrit, est placée à la suite de chaque titre, entre parenthèses. Le titre des ouvrages anonymes, lorsque ceux-ci ne sont pas incomplets du commencement, est accompagné de l'*incipit;* une exception a été faite pour *les Vies des saints*, dont les *incipit* figureront dans une table particulière, à l'index alphabétique. — Enfin M. Henri Omont n'a négligé aucune indication propre à faire connaître le format, le nombre de feuilles, l'âge et la provenance des manuscrits qu'il a si consciencieusement inventoriés. — Cette première partie de son travail comprend les Testaments, les Évangiles et leurs commentateurs, les Rituels, les Recueils des conciles, les Saints-Pères, les Orateurs sacrés et les Théologiens.

PHIL. MIN.

Bibliographie de la guerre franco-allemande (1870-1871) et de la Commune de 1871. *Catalogue de tous les ouvrages publiés en langues française et allemande, de 1871 à 1885 inclusivement,* suivi d'une table systématique, par Albert Schulz. Un vol. in-8°. Paris, Le Soudier, 1886.

Il y a quelques années, eut lieu, à Berlin, une exposition de tous les ouvrages, écrits en toutes langues, et publications diverses relatives à la guerre de 1870. Cette exposition eut un certain succès relatif et le produit des entrées servit à subventionner nous ne savons quelle œuvre de bienfaisance patriotique. Les Allemands ont, en effet, le culte de cette campagne unique dans l'histoire par les désastres dont nous fûmes victimes, et loin d'avoir éteint la haine de l'ennemi héréditaire, leurs victoires n'ont peut-être fait que l'augmenter. M. Albert Schulz a fait, pour les ouvrages allemands et français traitant de ces grands événements, un travail de même nature. Les recherches, faites sans doute à l'aide de catalogues, semblent très complètes, quoique l'on y puisse relever facilement quelques erreurs, témoin la bataille de Rocroi, qu'il insère dans sa liste, et qui n'est autre que la relation de la victoire du grand Condé. Mais dans de semblables recherches, il faut toujours se souvenir de l'*Errare humanum est* et certes, nous n'aurions pas voulu condamner notre patient bénédictin à lire tous les ouvrages qu'il mentionne. Le répertoire comprend: 1° les travaux français relatifs à la guerre; 2° ceux qui ont traité de la Commune; 3° les relations allemandes concernant les événements de 1870 et 1871; 4° les plans de bataille de forteresse, etc., parus soit en France, soit en Allemagne; enfin un index alphabétique. Nous estimons que M. Schulz a rendu un grand service à tous ceux qu'intéresse l'année terrible et que sa *Bibliographie* devra trouver sa place dans toutes les bibliothèques militaires.

C. M.

BEAUX-ARTS

Henri Regnault, par Roger Marx. Paris, J. Rouam, 1886. Un vol. gr. in-8° carré illustré de 40 gravures. — Prix : 4 francs.

Ce n'est pas sans une émotion poignante, sans une vibration de tout l'être que l'on peut ouvrir ce livre consacré à l'illustre peintre, mort en héros à la fin de la guerre de 1870-71, à Henri Regnault, et nous qui l'avons particulièrement connu, nous sentons plus vivement encore, et la grandeur de la perte faite, et la joie de voir une œuvre nouvelle consacrée à l'étude sérieuse, critique et raisonnée de sa jeune gloire. Ici l'émotion se fait plus forte, plus pénétrante, car ce livre qui étudie Henri Regnault et son œuvre est non seulement d'un critique dont le nom commence à prendre place parmi les plus éclairés, les plus autorisés de ceux qui traitent les questions d'art, mais aussi d'un véritable littérateur, d'un écrivain ayant le sens de la phrase, le raffinement du style et la continuelle préoccupation d'exprimer ses idées en une langue moderne et bien vivante, montrant que les lettres entrent pour la même part que les beaux-arts dans l'esprit de l'auteur.

Assez éloigné de l'impression qui secoua les premiers biographes de Regnault, dégagé de toute passion pour ou contre le peintre, Roger Marx l'a certainement jugé d'une manière plus précise, plus juste, plus libre que ses devanciers. Il avait cet avantage de pouvoir étudier l'œuvre entière de l'artiste, avec le recul nécessaire que donnent les années passées, éteignant les fougues qui aveuglent et font dépasser la mesure dans un sens ou dans un autre. Il a su, avec une science délicate et profonde, faire ressortir de Regnault ce qui restera surtout de lui, ce que l'on n'a connu qu'après sa mort, lors de l'exposition de ses œuvres, c'est-à-dire son art savant du dessin, sa recherche minutieuse et ardente de la vérité, toutes choses bien supérieures à sa peinture, successivement soumise à des influences qui se combattent et n'émanent pas directement de la nature. Aussi Roger Marx nous révèle-t-il dans son livre remarquable un artiste presque ignoré, dépouillé des enthousiasmes exagérés et des critiques âpres qui accueillirent ses brillants débuts. Pour cela il prend à la fois l'homme et l'artiste à ses commencements, montrant sa vie parallèle à ses travaux, nous faisant connaître cette âme, ce cœur et ce corps d'artiste, vibrant sans cesse sous l'impression du beau. Il n'hésite pas à relever les défauts du peintre pour en mieux faire connaître les qualités. De cette étude, la plus complète qu'on ait

faite sur le jeune héros, Henri Regnault sort avec un relief saisissant, qui est la vie, la place méritée dans l'histoire de l'art. A l'appui de ce qu'il avance, l'écrivain place dans son étude des croquis qui donnent l'idée juste des travaux du peintre et le font suivre dans ses transformations, dans sa marche vers la vérité, vers la gloire. G. T.

Raphaël et Gambrinus, ou *l'Art dans la Brasserie*, par John Grand-Carteret. Frontispice de Marcellin Desboutin. Illustrations de Pille, G. Jeanniot, Dantan, Félix Régamey, Mars, Jules Adeline, Auguste Viollier, Coll-Toc, Fernand Fau. Paris, Louis Westhausser, 1886. Un vol. petit in-4°. — Prix : 7 fr. 50.

M. John Grand-Carteret, qui nous donnait naguère une si intéressante étude sur la caricature en Allemagne, a fait une promenade artistique, humoristique et — le dirai-je ? — un tantinet philosophique dans les brasseries de la France, de l'Allemagne, de l'Alsace et de la Suisse, dont il nous présente aujourd'hui le résultat. Ce résultat est un beau volume, fort attrayant d'aspect, plein d'illustrations amusantes et bien venues, et dans lequel les curieux de l'âge qui vient retrouveront, saisi sur le vif et rendu de même, tout un côté spécial et piquant des mœurs de l'âge qui s'en va.

L'art dans la brasserie a déjà une histoire ancienne. Sans remonter, avec M. Grand-Carteret, jusqu'à *la Cave peinte*, de Rabelais, ni même jusqu'à Ramponneau, que de changements dans les brasseries et cabarets depuis les jours du *Cochon fidèle* et du *Temple de l'humanité!* Ce sont temps si lointains que l'auteur est obligé d'aller chercher dans des brochures oubliées les renseignements dont il a besoin. Il n'a point vu de ses yeux le cabaret de la rue des Cordiers avec ses deux salles plus basses que le sol de la rue, où présidaient le père Armand et une fille du quartier dont il avait fait sa femme, et qui disait de lui : Je ne l'aime pas, mais je l'estime. Peut-être n'apprendra-t-il pas sans intérêt que lorsque *le Cochon fidèle* de la rue des Cordiers fut fermé, le père Armand ne s'avoua pas vaincu, et ouvrit, sous la même invocation, un nouvel établissement au commencement de la rue Gay-Lussac. Il y transporta sa femme et ce qu'il put de ses peintures; mais ce n'était plus ça. *Le Cochon fidèle* était bien mort, et son cadavre, galvanisé et dépaysé, ne resta pas exposé longtemps à un public moins fidèle que lui.

Dans vingt ans, la plupart des établissements que M. Grand-Carteret décrit *de visu* auront rejoint ces caboulots du second empire, sans laisser d'autres traces que celles qu'il a recueillies dans ce livre. Un amateur, plus ferré que moi sur ce sujet, pourrait, je crois, y relever certaines inexactitudes et quelques oublis. Ainsi *la Source* a toujours été, si je ne me trompe, un café du boulevard Saint-Michel, et non une brasserie; il existe encore une *Brasserie Mürger*, rue Cujas, et la brasserie de *l'As de Pique*, rue Brey, non loin de l'Arc de Triomphe, méritait mieux que le mot dont l'auteur la stigmatise en passant. La salle est d'une architecture remarquable et luxueusement ornée de tapisseries et de peintures. Elle paraît aussi bien tenue que tous les établissements de ce genre, et je ne sais si elle a jamais offert à sa clientèle les facilités qu'on trouve si fréquemment dans les brasseries et tavernes de Belgique.

Les pages consacrées aux brasseries allemandes sont curieuses et pleines de révélations sur le goût décoratif et architectural des Allemands, en tout ce qui se rapporte au culte de Gambrinus. Le chapitre sur les *bars* anglais est bien incomplet. Quand on l'a lu, on n'a guère l'idée de ce qu'est réellement le *bar du Horse Shoe* dans Tottenham Cunt Road, ou, avec une clientèle bien différente et dans un tout autre quartier, celui du *White Elephant*. Les caricatures copiées par M. Régamey dans un *bar* de Chicago sont typiques et très amusantes, une surtout qui représente l'épouse du prince consul agenouillée devant le buste de son époux défunt, et tendant un verre au fidèle John Brown qui lui verse la consolation sous les espèces du vin de Porto.

Bibliothèque internationale de l'Art : Les bronzes de la Renaissance, les plaquettes; *Catalogue raisonné*, précédé d'une *Introduction*, par Émile Molinier. Tome Ier accompagné de 82 gravures. Un vol. in-8°. Paris, 1886. *Librairie de l'Art*, J. Rouam.

La *plaquette* est un petit bas-relief en bronze, de forme rectangulaire en général ou circulaire, reproduisant des ouvrages des meilleurs orfèvres de la Renaissance, des gravures, des nielles, des tableaux de piété, des sculptures et des pierres gravées antiques, tantôt pour conserver entre les mains de l'orfèvre le souvenir du bijou qu'il a créé, tantôt pour multiplier et propager parmi les sculpteurs, les peintres et les graveurs, l'image — à titre de modèle — des belles œuvres de la Renaissance et de l'antiquité. Nous définissons aussi la plaquette en fondant l'une dans l'autre et complétant l'une par l'autre la définition fournie par M. Eugène Piot et que donne M. Molinier en y ajoutant la sienne propre. Baisers de paix, boutons de chape, agrafes, enseignes, médailles de bonnet, ornements d'armure, de ceinturon, de harnais, pommeaux d'épée, plaques de coffrets, de salière, d'encrier, passent sous cette forme, auprès de la gravure sur bois ou au burin, dans l'imagerie courante du xve siècle. Il y a cinquante ans, ces précieux monuments d'art — précieux en soi et historiquement — étaient parfaitement dédaignés par les collectionneurs; à peine, il y a vingt ans, songeait-on à les regarder. Aujourd'hui l'attention s'y arrête à juste raison, car l'histoire de la plaquette — comme le dit fort bien M. Eugène Müntz dans ses belles études sur *la Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII* — est un chapitre de *l'Histoire de l'influence des petits arts sur les grands.*

M. Émile Molinier paraît épris d'un bel amour pour les métaux d'art; on lui doit un *Dictionnaire*

des émailleurs dont *le Livre* a rendu compte. — Tout ce que l'on sait des plaquettes, il le sait; tout ce qu'on en peut dire, il l'a dit en une substantielle *Introduction* de 40 pages au corps dudit volume où sont cataloguées, décrites, mesurées, commentées, au double point de vue de l'art et de leur propre histoire, *trois cent treize* de ces plaquettes.

L'éditeur s'est fait en ce livre, comme en toutes ses publications précédentes, le collaborateur de l'historien en ajoutant au texte l'image gravée de quatre-vingt-deux des plus belles pièces cataloguées par M. Émile Molinier. Le principe de la *Librairie de l'Art* est absolument juste. M. J. Rouam estime qu'un livre d'art sans images est lettre morte; c'est pourquoi il l'y multiplie et la veut parfaite. — Je ne lui vois point de devise : en modifiant un mot seulement du précepte latin, il pourrait adopter *Nullum libellum sine linea*.

E. C.

Arts céramiques : Faïences et Porcelaines, par Alexis Martin. Un vol. in-8°, accompagné de 37 dessins de Schmidt et de 195 monogrammes. Paris, 1886, A. Hennuyer.

Le volume de M. Alexis Martin grossira de 224 pages in-8° l'immense bibliothèque de livres spéciaux, engendrée par l'épizootie céramomaniaque qui sévit depuis vingt-cinq ans sur la bourgeoisie française; mais il n'ajoutera pas un iota à la science des écoles céramiques. M. Martin — qui ne perdra pas son abbaye faute d'un point — sait très bien à quel public il s'adresse; aussi emploie-t-il ses premières pages en conseils sur la décoration des salles à manger au moyen d'assiettes-plats, saladiers et autre vaisselle, tout de neuf ébréchée, pour paraître plus antique et authentique. Rien n'est amusant comme le sérieux avec lequel le conseilleur, qui n'est pas le payeur, invite l'amateur à placer au centre d'un panneau une pièce importante et discute la disposition de l'entourage, soit en losange, soit en cercle, — « jamais en carré ». Mais il y a, paraît-il, bien d'autres dispositions, beaucoup plus difficiles, il est vrai ; M. Martin en révèle le secret généreusement. C'est la décoration *en palmes*, la décoration *en épi*, la décoration *en flèche*, la décoration *en guirlande*, à se pâmer d'admiration. — Le livre est une suffisante vulgarisation de tout ce qu'il faut avoir l'air de savoir quand on est « connaisseur ». Le vocabulaire de la fin pouvait être meilleur et plus utile sans grand effort. Mais, tel quel, l'ensemble donnera sur la céramique toutes les notions indispensables aux amateurs qui décorent de faïence leur salle à manger meublée de chêne sculptée. Nous sommes enchanté de le signaler aux descendants en ligne directe des contemporains du roi Louis-Philippe, qui décoraient leur salon meublé d'acajou avec les quatre manières noires de Jazet d'après le *Mazeppa*, le *Picadore*, le *Combat entre des Dragons du Pape et des Bandits* et la *Confession d'un Bandit italien*, d'Horace Vernet.

Dictionnaire des Fondeurs, Ciseleurs, Modeleurs en bronze et Doreurs depuis le moyen âge jusqu'à l'époque actuelle, par A. de Champeaux, inspecteur des beaux-arts à la préfecture de la Seine. 1er volume A.-C., de 357 pages in-18. Paris, 1886, à la Librairie de l'art J. Rouam.

Comme le *Dictionnaire des Émailleurs* de M. Émile Molinier, comme le *Dictionnaire des Marques et Monogrammes de Graveurs* de M. G. Duplessis et H. Bouchot, le *Dictionnaire des Fondeurs*, dont la très active Librairie de l'art vient de faire paraître le premier volume, appartient à la série des *Guides du Collectionneur*. Le caractère très spécial de cette série et ce qui la distingue de toutes les autres publications de la même maison, c'est que, en chacun de ces Guides, le rédacteur, se conformant sans aucun doute à un programme commun, se tient rigoureusement dans le domaine des faits précis, des dates, des documents biographiques, des informations pratiques et en écarte avec soin toute critique, toute discussion esthétique. Ce parti pris nous paraît absolument sage. Le procédé opposé aurait pour immédiate conséquence d'augmenter considérablement les proportions déjà importantes de chaque Guide. En outre, le collectionneur ne demande aux ouvrages de cette sorte que de le renseigner rapidement et sûrement, la certitude d'y trouver le nom, l'œuvre, la marque, le fait qu'il saurait probablement trouver ailleurs, mais au prix d'une dépense de temps qui lui est ainsi épargnée. Le travail de M. de Champeaux embrasse toutes les époques et toutes les écoles, représentées par les noms des artistes classés selon l'ordre alphabétique. C'est une œuvre de rare, abondante et patiente érudition. A la fin de chaque article l'auteur indique, en général, la source bibliographique où il a puisé les éléments de la biographie de l'artiste. Exprimerai-je à ce sujet le très réel regret — car il y a quelques exceptions — que M. de Champeaux n'ait pas consulté mon livre, *le Statuaire J.-B. Carpeaux, sa vie et son œuvre*, au moment d'écrire la notice concernant ce maître français? J'aurais été fort honoré, d'une part, que le titre de ce livre figurât dans le *Dictionnaire des Fondeurs;* mais, d'autre part, toute question de satisfaction personnelle écartée, je vois qu'en interrogeant mon catalogue de l'œuvre, M. de Champeaux eût pu nommer quelques beaux bronzes de plus et surtout n'eût pas présenté comme un bronze le buste de M. Alexandre Dumas fils qui est en marbre. — Les articles *Barbedienne*, *Barye*, *Caffieri* sont particulièrement intéressants.

E. C.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La dernière livraison de juillet de la belle revue des bibliophiles : **Les Arts et les Lettres** est particulièrement intéressante, et nous n'avons plus que des éloges à adresser aux directeurs de cette publication hors ligne, qui reste bien comme le plus superbe type de revue illustrée qui ait jamais été conçue et exécutée avec un soin extrême. Pour la partie du texte de cette dernière livraison, nous remarquons une brillante phalange d'écrivains composée du vicomte de Vogué, d'Édouard Grenier, d'Henry Cochin, de Théophile Gautier fils, d'Ignaz Brüll et de Charles Salomon. De charmants romans, de délicates nouvelles, des études historiques sans aridité de sujet, des monographies mondaines, des notes de sport, des pages de musique inédites fournissent matière à des illustrations signées par les peintres les plus en vogue.

C'est ainsi que cette livraison s'ouvre par un tableau exquis de François Flameng tiré en aquarelle avec une finesse de tons émerveillante. Flameng a semé dans ce numéro des *Lettres et des Arts* cinq à six compositions qui sont de véritables chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment rétrospectif.

Partout, à mi-page ou hors texte, on trouve de rares et mignardes gravures en taille-douce exécutées d'après des dessins originaux de Giacomelli, de Kemmerer, de Maurice Leloir, d'Eugène Lami, de Nittis, de Beaumont ou d'Adrien Moreau. Chaque numéro forme ainsi un incomparable livre, qui donne bien la dernière expression de l'art moderne et la note la plus affinée de la littérature du jour.

A la vérité, il est à souhaiter que la revue des *Lettres et des Arts* obtienne un très grand et très retentissant succès en dépit de son prix, car c'est là une revue qui fait honneur à l'art et à l'industrie française et qui mérite d'être applaudie et encouragée par tous les amis du beau et du parfait.

La Petite Bibliothèque artistique, l'une des plus importantes collections de la *Librairie des Bibliophiles*, déjà si riche en œuvres de toute sorte, vient de s'augmenter des **Lettres persanes** de Montesquieu, ornées de dessins d'Édouard de Beaumont gravés par Boilvin (2 vol. in-16. Prix : 30 francs, plus un tirage sur grand papier à 220 exemplaires).

Le succès des *Lettres persanes* fut immédiat et durable; les innombrables éditions de ce chef-d'œuvre fantaisiste n'en ont pas épuisé la vogue, et M. Jouaust a voulu doter ses contemporains d'une coquette et impeccable édition, d'un texte soigneusement revisé, ornée des variantes dignes d'être signalées et illustrée de spirituelles compositions de bon goût et juste assez décolletées pour ne pas tomber dans le grivois. Hâtons-nous de dire qu'il a amplement réussi et qu'on ne saurait faire la moindre critique aux deux jolis volumes qu'il vient de mettre au jour. Rarement nous en a-t-il donné d'aussi complets comme perfection. M. Édouard de Beaumont, qui est devenu le peintre favori de la *Librairie des Bibliophiles*, n'a jamais été mieux inspiré, et son talent fin, délicat, blond a trouvé dans le texte de Montesquieu comme une eau de Jouvence qui l'a regaillardi encore davantage. Il a illustré ce livre que Villemain définissait : « le plus profond des livres frivoles » avec un tact charmant; ses vignettes sont sobres, aisées, très joliment atournées dans une décoration simple qui laisse tout le relief aux personnages. — L'aquafortiste E. Boilvin l'a secondé à merveille; ses gravures sont très enlevées, d'une pointe fine et légère qui caresse le nu des chairs et s'étend doucement des lumières aux ombres. — Ces deux volumes des *Lettres persanes* sont assurément la plus charmante édition qu'on ait encore donnée en ce siècle du chef-d'œuvre de Montesquieu.

M. L. Conquet s'est avisé de faire paraître aux temps chauds une grande nouvelle inédite de Ludovic Halévy, intitulée **Trois Coups de foudre,** qu'il a éditée avec luxe dans le format des *Œillets de Kerlaz* et illustrée de dix vignettes diverses de Kauffmann, gravées à l'eau-forte par Tiburce de Mare.

Le tirage a été limité à 1,000 exemplaires : 850 sur vélin au prix de 12 francs et 150 divers papiers de luxe souscrits à l'avance.

Le petit roman imaginé par Ludovic Halévy est comme toujours une quintessence d'esprit parisien. Ces trois coups de foudre forment comme un triptyque qui nous montrerait la vie de l'enfant prodigue dans la politique actuelle. — C'est l'histoire d'un jeune député fashionable qui, selon la passion qui le dirige, passe du centre gauche à l'extrême gauche pour revenir au centre droit avec une inconstance remarquable. M. L. Halévy excelle dans ces peintures délicates, et ce livre méritait d'être traité avec tout les honneurs de la typographie de grand luxe.

M. Conquet n'y a pas failli; avec le concours de Lahure, il a produit un de ces jolis joyaux qui sortent généralement de sa maison. Nous n aimons pas beaucoup, à vrai dire, toutes les compositions de Kauffmann, qui ne sont pas assez étudiées et trop découpées à l'emporte-pièce du métier, ce qui est le grand défaut de ce jeune dessinateur; cependant quelques-unes sont très fines et surtout très ingénieusement gravées par T. de Mare.

La librairie Launette vient de publier, sous le for-

mat in-8°, une **Vie de Lazarille de Tormès** qui est un livre de bibliophile au premier chef (prix du volume sur vélin : 30 francs). C'est M. Maurice Leloir, l'indispensable et l'*alter ego* de M. Launette, qui est l'illustrateur de ce livre qu'il semble avoir étudié tout particulièrement.

Le petit livret, paru vers la fin du règne de Charles-Quint, sous le titre de *la Vie de Lazarille de Tormès, ses fortunes et adversités*, est, après le *Don Quichotte*, l'œuvre la plus populaire et la plus répandue de la littérature espagnole.

Le caractère si franc, si actuel, si populaire de la langue du Lazarille explique l'accueil enthousiaste que lui firent les Espagnols. Et il faut bien que le mérite littéraire du petit livre ait été généralement reconnu, puisqu'après même que l'Inquisition l'eût châtré de toutes ses pointes malignes contre l'Église, lui enlevant jusqu'à deux chapitres entiers, il resta la lecture de prédilection de toutes les classes de la société.

M. Maurice Leloir a rendu cette petite épopée de la misère et de la faim espagnoles, avec un talent incomparable. Plus de cent vingt dessins à la plume et dix eaux-fortes gravées par M. Maurice Leloir lui-même ornent ce volume, qui est appelé à prendre place dans toutes les bibliothèques à côté de *Manon Lescaut* et du *Voyage sentimental*, ouvrages illustrés par le même artiste.

M. Alfred Morel-Fatio, le dernier traducteur de ce livre célèbre, a apporté un soin minutieux dans sa traduction, qui restera la meilleure et la plus conforme à la langue bizarre de l'original espagnol souvent si difficile à reproduire en français. Il a également écrit en tête de cette belle édition une excellente préface d'un joli style, pleine de faits et d'un intérêt charmant; le *Lazarille de Tormès* de M. Launette mérite donc l'accueil le plus favorable des bibliophiles sévères et même des dédaigneux, car, dans l'encombrante production des livres de luxe de cette époque, il se signale par une correction parfaite et une illustration de haut goût.

Nous signalerons plusieurs livres vis-à-vis desquels nous sommes en retard :

1° L'**Hécatéligium** ou les cent élégies satiriques et gaillardes de Pacifio Massimi, poète d'Ascoli du XVe siècle, ouvrage très curieux, traduit par S. Liseux pour la première fois, avec le texte latin en regard, et publié par cet érudit éditeur à 120 exemplaires, au prix de 75 francs, dans le format in-8° des *Kama Sutra* et du *Jardin parfumé*. — Cet ouvrage est précédé d'une préface qui nous permettrait de donner de nombreux détails sur ce *pacificus maximus*, déjà signalé par Forberg dans son *Érotologie classique*, mais le temps nous fait défaut pour nous étendre à ce sujet et nous ne ferons que signaler cette nouvelle édition privée aux difficiles et raffinés souscripteurs de M. Liseux.

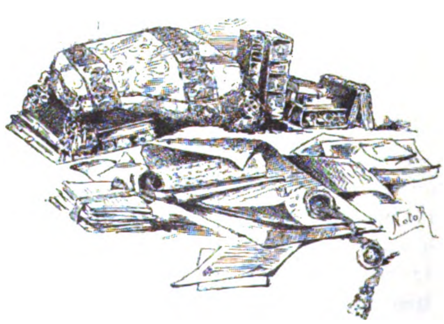
2° Le *Salon de 1886*, publié par livraisons à 5 francs chez L. Baschet, avec un très grand luxe de très belles héliogravures.

La Librairie d'art Ludovic Baschet s'est fait une spécialité des publications sur le Salon. Outre les ouvrages populaires et à la portée de tous, comme *le Catalogue illustré du Salon*, et *le Figaro-Salon*, elle édite chaque année, depuis sept ans, un volume de luxe sur l'Exposition des beaux-arts. — Cette publication, très prisée par les bibliophiles, car elle compte plus de 700 tirages d'amateur sur parchemin, Japon et Hollande, reproduit par la photogravure Goupil et Cie cent des principales œuvres du Salon, choisies avec le plus grand soin. Rien de joli comme ces estampes tirées en différentes couleurs, quelquefois se mariant au texte, et formant frontispices, vignettes, etc. — L'ouvrage est complet en douze livraisons qui paraissent hebdomadairement, et forment un fort volume in-8°. — La critique du Salon est écrite cette année par M. Georges Olmer.

3° Le *Répertoire de la Comédie-Française*, tome II, 1886; in-16 : 5 francs, par Charles Gueulette, avec une préface de Théodore de Banville et un portrait de Mlle Dudlay, gravé à l'eau-forte par Abot. — Ouvrage utile aux bibliographes du théâtre, car il donne pour ainsi dire le procès-verbal de toutes les pièces nouvelles ou reprises de la Comédie-Française au cours de 1885.

4° Nous nous promettons de parler par la suite d'un très beau drame de M. Léon Hennique : *la Mort du duc d'Enghien*, en trois tableaux, que la librairie Tresse et Stock vient de publier avec une mise en scène véritable, en le décorant de plusieurs eaux-fortes d'après des compositions de Henry Dupray. Le tirage de ce volume a été très restreint : 150 exemplaires seulement.

U.



Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

NOMINATIONS DANS L'ORDRE NATIONAL DE LA LÉGION D'HONNEUR.

— Par décret en date du 9 juillet 1886, ont été promus dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

Au grade d'officier : M. Lenient, professeur à la Faculté des Lettres de Paris ;

Au grade de chevalier : MM. Bouché-Leclercq, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris ;

Defodon, rédacteur en chef du *Manuel général de l'Instruction primaire ;*

Longnon, membre de l'Institut, archiviste aux Archives nationales.

— Par décret en date du 14 juillet 1886, ont été nommés :

Au grade d'officier : M. Berardi, directeur de l'*Indépendance belge ;*

Au grade de chevalier : MM. Henri Houssaye, administrateur de l'*agence Havas ;*

Oscar Commettant, publiciste ;

Leser, rédacteur au *Temps ;*

Alexandre Hepp, publiciste ;

Poidatz, administrateur du *Petit Journal ;*

Aderer, publiciste, rédacteur au *Temps.*

— Par décrets du 21 juillet 1886, sont promus :

Au grade de commandeur : M. Marinoni, constructeur-mécanicien à Paris, inventeur de la presse qui porte son nom ;

Au grade de chevalier : MM. Gillot (Charles-Ferdinand), graveur-lithographe à Paris ;

Heugel (Henri-Georges), éditeur de musique à Paris ;

Pelletier (Michel), avocat à Paris. A brillamment représenté la Tunisie à la conférence internationale de Rome pour la revision de la convention de la propriété industrielle ; auteur de divers ouvrages sur la propriété industrielle.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— M. Le Fèvre-Deumier a légué à l'Académie française une rente annuelle de 200 francs, pour servir à la fondation d'un prix de 1,000 francs à décerner, tous les cinq ans, à une œuvre poétique, dramatique ou poésies isolées que l'Académie jugera la plus digne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 2 juillet.

Ouvrages présentés. — J. Finot : *Un Complice de Ravaillac arrêté à Bruxelles en 1616.* — Maury : *Grammaire de la langue française d'après de nouveaux principes.* — Soulice : *Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Pau.* — *Bulletin de la Société*

académique indo-chinoise de France. — Marcel : *Recueil de postulants*, Ire liv. — Luchaire : *Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de Louis le Gros.*

Communication. — Barbier de Meynard : *Remarques sur l'histoire de l'empire ottoman.*

Séance du 9 juillet.

Ouvrages présentés. — Didier Neuville : *Inventaire des Archives de la marine*, 2e fasc. — Hildesheimer : *Recherches sur la géographie ancienne de la Palestine.* — Le Blant : *les Sarcophages chrétiens de la Gaule.*

Lecture. — Tannery : Mémoire sur l'*Ouvrage mathématique de Georges Pachymère.*

Communication. — Dieulafoy : *Fouilles exécutées en Sisiane.*

Dans cette séance, le prix Delalande-Guérineau, destiné au meilleur ouvrage sur les études orientales, a été décerné à M. Paul Regnaud, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon, pour son livre intitulé : *la Rhétorique sanscrite.*

Le prix ordinaire a été décerné à M. Paul Girard, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Le sujet du concours était l'éducation des jeunes Athéniens aux ve et ive siècles avant notre ère. Outre le Mémoire couronné, la commission en a particulièrement remarqué un autre, inscrit sous le no 2. Elle a regretté de ne pouvoir disposer, en faveur de ce travail, d'une seconde récompense.

— L'Académie met au concours pour 1888 (dernier délai, 31 décembre 1887) les sujets suivants : 1° Étudier méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires. Les concurrents devront compléter cet exposé au moyen des diplômes et des chartes de la période carlovingienne; ils devront en outre indiquer, d'une part, ce que la législation des capitulaires a retenu du droit romain et du droit mérovingien, et, d'autre part, ce qui s'est conservé du droit carlovingien dans les plus anciennes coutumes. — 2° Étudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première croisade.

Chacun de ces prix est d'une valeur de 3,000 francs.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 juin.

Ouvrages présentés. — Flach : *les Origines de l'ancienne France.* — Guillouard : *Traité du contrat de mariage*, t. II. — P. Fournier : *le Royaume d'Arles et de Vienne et ses relations avec l'Empire.* — Aguillon : *Législation des mines françaises et étrangères.* — De Bourgoing : *Histoire diplomatique de l'Europe pendant la Révolution française*, t. IV.

Lecture. — Barthélemy Saint-Hilaire : *le Traité de la génération*, d'Aristote.

Séance du 3 juillet.

— L'Académie a entendu la lecture d'une notice de M. Zeller sur M. Léopold de Ranke, associé étranger, mort le 24 mai.

Sur la proposition de la section de législation, elle a décerné le prix du budget, de la valeur de 2,000 fr., dont le programme était : *Des Réformes à introduire dans la législation des faillites*, à M. Edmond Thaller, professeur à la Faculté de droit de Lyon.

Séance du 10 juillet.

Ouvrages présentés. —Tommasi Crudeli : *Il Clima di Roma.* — Vührer : *Histoire de la Dette publique en France.*

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : *le Traité de la génération*, d'Aristote. — Ch. Levêque : *Mémoire de psychologie musicale; de l'Imagination musicale interprétative.*

— L'Académie a rendu son jugement dans le concours Rossi, dont le sujet était : *la Question des salaires.*

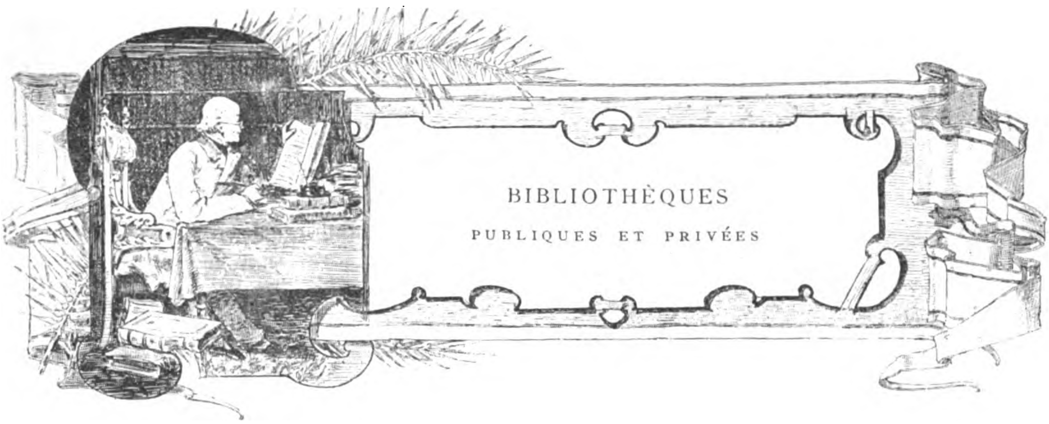
La première récompense a été décernée au mémoire no 1, dont l'auteur est M. Émile Chevallier, docteur en droit et professeur d'économie politique à l'Institut national agronomique.

— Sur la proposition de la section de morale, l'Académie vient de proposer comme sujet du prix Stassart, d'une valeur de 3,000 francs, à décerner en 1890, le sujet suivant :

Étude critique sur le rôle du sentiment de l'instinct moral dans les théories contemporaines : l'Athéisme, d'Auguste Comte, de Stuart-Mill, de Spencer; et la Piété, de Schopenhauer.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1889.

— Les Académies des inscriptions et belles-lettres et des sciences morales et politiques viennent d'être autorisées, par le conseil d'État, à accepter les legs qui leur ont été faits par M. Le Fèvre-Deumier, décédé à Paris le 23 juillet 1882, d'une rente annuelle de 4,000 francs, pour servir à la fondation d'un prix quinquennal de 20,000 francs à décerner alternativement par chacune des deux Académies, à l'ouvrage le plus remarquable sur les mythologies, philosophies et religions comparées. Une clause du testament porte que les Académies ne pourront décerner un prix que quinze ans après le décès de M. Le Fèvre-Deumier, c'est-à-dire en 1897.



FRANCE

Circulaire du ministre de l'instruction publique relative aux acquisitions de livres faites pour le compte des bibliothèques populaires. — Le ministre de l'instruction publique dit, dans une circulaire adressée aux préfets, qu'il est informé qu'un très grand nombre d'instituteurs se croient en droit de faire, directement ou par l'intermédiaire des maires, des acquisitions de livres au profit de la bibliothèque populaire de leur école, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation de M. l'inspecteur d'académie. Le ministre ajoute :

« C'est là une infraction aux règlements, infraction d'autant plus fâcheuse que les bibliothèques populaires des écoles ont besoin, plus que toutes autres, de votre sollicitude et de l'attention constante de MM. les inspecteurs. Placées, en effet, dans l'école, conservées et entretenues par l'instituteur, qui en est le bibliothécaire naturel, elles s'adressent d'une façon plus particulière aux enfants, et il est, dès lors, nécessaire que la composition en soit scrupuleusement surveillée.

« Je vous prie donc, monsieur le préfet, de vouloir bien engager l'inspecteur d'académie à remettre sous les yeux des inspecteurs primaires de votre département l'article 6 de l'arrêté organique du 1er juin 1862. Cet article mentionne qu'aucun ouvrage, qu'il provienne soit d'acquisitions, soit de dons faits par les particuliers, ne peut entrer dans les bibliothèques populaires des écoles *sans l'autorisation de l'inspecteur d'académie.* »

Bibliothèques circulantes. — La commission des bibliothèques du département de la Seine étudie en ce moment un projet de bibliothèques circulantes dans les communes suburbaines.

Cette création aurait pour effet de développer les heureux résultats déjà obtenus par les cinquante-quatre bibliothèques communales.

Les livres demandés seraient envoyés comme colis postaux et retournés de même par l'emprunteur, dont le port de retour serait seul à sa charge, ainsi que le prix de remboursement du livre dans le cas de perte ou de détérioration grave.

On compte encore cinq communes du département qui ne possèdent pas de bibliothèques : Bagnolet, Bagneux, Drancy, Gennevilliers et Villemonble.

Bibliothèque de la ville de Paris. — La bibliothèque historique de la ville de Paris vient de faire l'acquisition à la vente Samson, pour la somme de 360 francs, des dix-neuf volumes composant la collection des ordres d'exécutions formée par le bourreau Samson, depuis le 7 avril 1808 jusqu'au 8 décembre 1832 inclusivement.

« Chacun de ces volumes, dit *la France*, est muni d'une table, écrite de la main même du célèbre exécuteur dans les rares moments de loisir que la justice du temps laissait à ce représentant de la force publique ; je dis dans ses rares moments de loisir, car la statistique établie par lui à la fin de chaque table montre qu'en vingt-cinq ans, il a exécuté sept mille cent quarante-trois jugements ; soit, année moyenne, trois cent dix-sept en chiffres ronds, tant affichages infamants que marques au fer rouge, expositions au carcan et exécutions capitales. »

ÉTRANGER

Angleterre. — *Le British Museum.* — La collection de lettres manuscrites du British Museum vient de s'enrichir tout récemment de plusieurs documents dont voici les plus importants :

Miscellaneous historical and other letters and papers, 1556-1753 ; — *Original letters of queen Henrietta Maria to Charles Ist*, 1642-1645 ; — *Original letters of Oliver Cromwell*, 1648-1654 ; — *Official letters of Napoléon Bonaparte*, 1803-1804.

Égypte. — *Bibliothèque du vice-roi du Caire.* — M. Vollers vient d'être nommé directeur de cette bibliothèque.

Amérique. — Par la mort de Mewberry, la ville de Chicago, aux États-Unis, est entrée en possession d'un capital de 2,500,000 dollars destiné à la fondation d'une bibliothèque nationale.

M. Walter L. Mewberry, un homme très avare, qui ne se permettait aucun luxe malgré un capital de 5 millions de dollars, avait stipulé dans son testament

que la moitié de ce capital serait destinée à la fondation d'une bibliothèque nationale dans le cas où ses deux filles viendraient à mourir sans enfants, et après la mort de leur mère. — Il y avait peu de chance que ce cas se présentât, parce que ses deux filles, qui étaient très jolies et riches, recevaient beaucoup de demandes en mariage. Mais peu d'années après la mort de leur père, les deux filles mouraient l'une après l'autre de la phtisie, et maintenant qu'on a reçu un télégramme de Paris annonçant le décès, la dernière volonté du testateur sera exécutée. Suivant les dernières nouvelles, la bibliothèque, qui sera construite dans la partie nord de la ville, comprendrait seulement des œuvres scientifiques. On a décidé qu'on emploiera un million du legs pour la construction des bâtiments, un demi-million pour l'achat des livres, et l'autre demi-million pour les frais annuels et les agrandissements.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— MM. Eugène Despois et Paul Mesnard viennent de faire paraître dans la *Collection des grands écrivains*, éditée par la maison Hachette, le tome IX et dernier des *Œuvres de Molière*.

— Le quatrième volume semestriel de la *Revue rétrospective* vient de paraître à la librairie Lepin. Composé de pièces inédites et intéressantes pour l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles, cet élégant recueil est pourvu de tables qui le font rechercher par les collectionneurs. Prix : 4 francs.

— M. Hetzel a eu la pieuse pensée de réunir en une plaquette les articles nécrologiques qui ont été consacrés à la mémoire de son père.

Le portrait de Stahl et une gravure représentant son cabinet de travail ornent cet opuscule, que conserveront précieusement tous ceux qui ont eu la bonne fortune de connaître l'éminent et regretté écrivain.

— Notre collaborateur M. Henry Harisse a fait tirer à part, en lui donnant une plus grande extension, l'article qui a paru dans notre livraison du 10 mars dernier sous ce titre : *la Colombine et Clément Marot*.

— Le premier volume du *Dictionnaire français-arabe*, de M. Édouard Gasselin, a dû récemment paraître chez l'éditeur Leroux.

— MM. Eugène Müntz et E. Molinier ont fait tirer à part l'étude qu'ils ont consacrée sur *le Château de Fontainebleau au XVIIe siècle*, et qui a paru dans le tome XII des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*.

— M. Mérimée, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, publie un *Essai sur la Vie et les Œuvres de Francisco de Quevedo*.

— M. Firmery, chargé des cours de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Rennes, vient de faire paraître une *Etude sur la Vie et les Œuvres de Jean-Paul-Frédéric Richter*.

— La librairie Didot a mis en vente la troisième édition de la monographie si intéressante de M. Léon Degeorge : *la Maison Plantin à Anvers*.

— Les troisième et quatrième livraisons du second volume du *Guide du Libraire-Antiquaire* ont paru dernièrement à la librairie Rouveyre.

A la même librairie, M. Derôme a donné trois nouvelles plaquettes : *les Ennemis des Livres ; — Sainte-Beuve, l'Homme, l'Apôtre du romantisme, l'Amateur ; — les Historiens de l'école romantique; Mérimée et Augustin Thierry*.

— La librairie Fetscherin et Chuit publie, depuis peu, un *Bulletin central de bibliographie française et étrangère*.

— M. le président de la République vient de recevoir un exemplaire en deux volumes de la chronologie des maréchaux de France, lieutenants-généraux, maréchaux de camp, généraux de division et de brigade, de 1185 à 1880.

Cet ouvrage, tiré à un très petit nombre d'exem-

plaires, a été publié par les soins des archives du ministère de la guerre. Le premier volume comporte la période comprise de l'an 1185 jusqu'au 20 septembre 1792; le second, du 20 septembre 1792 jusqu'en 1880.

— L'administration du *Magasin pittoresque* vient de faire paraître une nouvelle table comprenant les années 1873 à 1882, et faisant suite à la table des quarante premières années (1833-1873).

Pour les personnes possédant la collection complète de cette Revue, dont l'éloge n'est plus à faire, les directeurs ont eu la pensée de réunir les deux tables en un seul volume.

Nous considérons l'acquisition de ces tables comme indispensable à tous les travailleurs.

— Sous ce titre : *Bibliothèque historique du Lyonnais*, MM. Guigne entreprennent la publication d'une revue périodique qui insérera de courts mémoires, des notes et des documents pour servir à l'histoire du Lyonnais et des provinces voisines

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous annoncions dernièrement la prochaine publication d'une grammaire de l'idiome tzigane, par l'archiduc Joseph d'Autriche. Un autre ouvrage sur le même sujet, mais qui comprend en outre un vocabulaire et une chrestomathie, avait déjà été publié il y a quelques années par un curé tchèque du nom de Joseph Jesina. La maison List et Francke de Leipzig vient de faire paraître une édition allemande de cet ouvrage, sous le titre *Romani Eib.*

— Une nouvelle revue d'histoire religieuse paraît à Berlin, librairie Weidmann, sous la direction des PP. Denifle et Ehrle, le premier de l'ordre des frères prêcheurs, le second de la Société de Jésus. Parmi les articles déjà parus et qui nous intéressent plus particulièrement, nous devons mentionner une étude du P. Ehrle sur le trésor, la bibliothèque et les archives des papes au XIVe siècle.

Angleterre. — M. B. Quaritch vient de publier le troisième et dernier volume de la *Bibliographie de l'Imprimerie*. On sait que l'apparition du premier volume remonte à 1880.

Nouvelles publications de M. Fisher-Unwin. — Introductory stories in Greek Art, by Jane E. Harrison. (Predecessors of Greek Art. — Chaldæo. — Assyria. — Phœnicia. — The metopes of selinus. Pheidias and the Parthenon. — The hermes of Praxiteles. — The altar of Eumenes at Pergamos.)

Euphorion, being studies of the antique and the mediæval in the Renaissance, by Vernon Lee. 1 vol. de 453 p. in-8°. (The sacrifice. — The Italy of the Elizabethan dramatists. — The outdoor poetry. — Symmetria prisca. — The portrait art. — The school of Boiardo. — Mediæval love.)

Valentino, an historical romance of the sixteenth century in Italy, by William Waldorf Astor.

Italie. — Signalons une petite plaquette de XV-56 pages, parue à Rome et dans laquelle l'auteur, M. Belgrani, nous donne une monographie de la célèbre bibliothèque Orsini.

M. Pierre de Nolhac a fait de cette plaquette une critique très juste et très approfondie dans le numéro du 14 juin 1886 de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, éditée chez Leroux.

— M. S. Lapi de Città di Castello vient d'éditer une traduction italienne des *Institutions ecclésiastiques*, d'Herbert Spencer. Prix : 3 francs.

Le même éditeur publie une étude de M. Ruggero Bonghi, intitulée *Eloisa*.

La maison G. Mondovi, de Mantoue, met en publication un volume de M. A. Bertolotti, *Artisti francesi in Roma nei secoli* XV, XVI et XVII, ricerche e studi negli Archivi romani. 255 pages grand in-8°, avec un index des noms d'artistes figurant dans l'ouvrage.

Espagne. — Le second volume de M. Castelar, *El suspiro del moro*, légendes et récits historiques relatifs à la conquête de Grenade, vient de paraître chez M. Murillo, à Madrid. 454 pages in-4°, 5 fr.

Le même éditeur met en vente, *Narraciones espanolas y americanas*, par P. Sanudo Autran. 158 pages in-8°.

Russie. — M. Grot, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, vient de publier une nouvelle édition des *Lettres de Grimm à l'impératrice Catherine II*, éditées sous les auspices de la Société d'histoire russe. Cette édition comprend plusieurs lettres inédites découvertes en Pologne et contenant des détails nouveaux sur la Révolution française.

Roumanie. — La reine de Roumanie, qui a déjà publié un volume de poésies sous le pseudonyme de Carmen Sylva, vient de faire paraître, chez l'éditeur Strauss, à Bonn, deux romans : *Astra* et *des Deux Mondes*. Les romans sont signés, le premier : « Dito », le second : « Idem ».

États-Unis. — La dernière publication du Grolier-Club de New-York est une édition de Washington Irving's *Knickerbocker history of New-York*, avec illustrations par MM. Boughton, Howard Pyle, etc. Le volume est tiré à 275 exemplaires, plus deux sur vélin. Le prix est de 100 francs.

Poets of America, by Edmund Clarence Stedman. 516 pages in-8°, avec index alphabétique. Boston, Houghton and Mifflin.

C'est une excellente étude du développement de l'art poétique en Amérique que vient d'écrire M. Stedman, l'auteur d'un autre ouvrage non moins remarquable, les *Victorian poets*, histoire critique de la poésie anglaise. Comme de juste, on peut ne pas toujours souscrire aux jugements de l'auteur, dont les appréciations sont quelque peu optimistes, ni être de son avis quant au rang qu'il assigne aux principaux représentants de l'art en Amérique; mais il lui faut rendre cette justice qu'il s'efforce d'être objectif autant que peut l'être un Américain en jugeant des Américains. Après deux chapitres consacrés au développement de l'école américaine, M. Stedman étudie en particulier les mérites de Bryant, Whittier, Longfellow, Edgar Poe, Lowell, Whitman et Taylor. Ajoutons qu'il considère Whittier comme le poète national par excellence.

— Rope : *Life of Napoléon.* Boston, Houghton and Mifflin. — Le Napoléon de M. Rope est le résumé d'une série de lectures que l'auteur a faites l'hiver dernier au Lowell Institute à Boston ; il ne s'arrête donc pas aux menus détails de la vie de son héros, qu'il suppose suffisamment connus, mais se borne à nous relater brièvement les faits dans leur enchaînement logique et à n'envisager en Napoléon que le capitaine et l'homme politique.

M. Rope n'est pas de cette école qui dénigre de parti pris tout ce qu'a fait Napoléon. Il ne se met pas non plus à la remorque de la grande majorité des historiens anglais qui ne peuvent voir en Napoléon autre chose que l'ennemi de l'Angleterre. L'écrivain américain s'est efforcé d'être impartial dans ses appréciations, chose d'autant plus méritoire qu'il est rare de rencontrer un historien étranger qui n'attribue pas au seul désir d'asservir les peuples vaincus, les changements introduits par Napoléon dans des institutions politiques et administratives surannées. Le style de M. Rope est bref et clair, comme il convient à un auteur qui veut retracer en 300 pages l'épopée gigantesque de Napoléon ; nous ne saurions assez recommander à nos lecteurs cet intéressant volume, plein d'aperçus nouveaux et inattendus.

Comme tous les ouvrages qui sortent des presses de MM. Houghton et Mifflin, l'exécution typographique de Rope's Napoléon est irréprochable.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Il paraîtra, du 1er au 15 septembre prochain, chez MM. Didot, le cinquième volume des *Guerres sous Louis XV*, par le général de division comte Pajol ; ce volume comprendra la fin de la guerre de Sept ans et la période allant de 1763 au 10 mai 1774, date de la mort du roi.

A ce volume sera joint un grand atlas contenant quatre cartes, de la Flandre, de l'Italie et deux d'Allemagne d'après Reymann et celle du Dépôt de la Guerre, plus trois magnifiques dessins d'uniformes par Édouard Detaille, enfin une eau-forte du portrait de Louis XV.

Un sixième et dernier volume sera publié en 1887; il traitera des opérations militaires au Canada, aux Indes, en Portugal, ainsi que des expéditions lointaines et projets de descentes en Angleterre dans lesquelles figurent nos régiments français.

Ainsi se trouvera complétée cette époque militaire toute consacrée à l'armée et à l'histoire de ses glorieux souvenirs, tirée de l'oubli où elle était reléguée depuis trop longtemps.

— La *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, publiée chez l'éditeur Leroux sous la direction de M. de Ronchaud, comprendra prochainement les volumes suivants : *la Colonne Trajane*, par Salomon Reinach ; *la Bibliothèque vaticane au* XVIe *siècle*, par E. Muntz; *Un palais assyrien*, par J. Menant; *l'Art de la verrerie en Orient*, par M. Schefer ; *Un palais chaldéen*, par M. Heuzey.

Les mémoires de David d'Angers, dont on avait annoncé la publication prochaine, ne paraîtront que plus tard, ainsi qu'il résulte de ce passage d'une lettre adressée au *Phare de la Loire*, par M. Robert David d'Angers, arrière-petit-fils du célèbre sculpteur :

« C'est moi qui, depuis la mort de ma mère, suis, de par mon grand-oncle Ossian La Révellière-Lépeaux, le dépositaire des mémoires manuscrits et imprimés de son père, que, par une clause de son testament, que je respecte, je ne puis publier encore. »

— Les documents destinés à la rédaction de la vie du comte de Chambord et réunis par feu le père jésuite Warguigny ont été, à la mort de cet ecclésiastique, confiés aux soins du duc de Madrid. Ils sont conservés à Frohsdorf, et il est probable qu'ils seront bientôt publiés.

ÉTRANGER

Allemagne. — L'Institut bibliographique de Leipzig prépare une édition de sa nouvelle bibliothèque de classiques étrangers en volumes à 1 fr. 25.

— Un livre très intéressant sur la vie mahométane en Afrique orientale paraîtra sous peu à Berlin. Ce livre a été écrit par la sœur du sultan régnant de Zanzibar, qui a été mariée à un Allemand et est devenue chrétienne. Elle vit actuellement comme sa veuve, reniée complètement par son frère, Saïd Bargash, d'une manière très précaire à Berlin, gagnant sa vie en donnant des leçons de langue arabe. Le livre qui aura deux volumes sera intitulé : *Mémoires d'une princesse arabe.*

Hollande. — L'*Athenæum* nous apprend que bientôt paraîtra le manuscrit de Pierre Bodd, *Historia Hungarorum Ecclesiastica*, par les soins du professeur bien connu, Rauwenhoff, de Leyde.

Pierre Bodd, né en 1712, à Zevenbergen, résida, de 1740 à 1743, à Leyde.

Après son retour dans son pays, il se fit prêtre et mourut en 1769. Il avait travaillé avec beaucoup de persévérance à un ouvrage sur l'histoire de Hongrie et l'Église réformée, mais il ne pouvait trouver un éditeur. On considérait le manuscrit comme perdu, mais le quatrième volume fut retrouvé à Zevenbergen et les trois autres à Leyde par le Hongrois Szalay, qui aide le professeur Rauwenhoff dans la publication.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

L'inauguration de la statue de Lamartine. — La statue de Lamartine, érigée au square Lamartine, dans le XVIe arrondissement, non loin de la villa que le grand poète a longtemps habitée, a été inaugurée le 7 juillet dernier.

La souscription ouverte pour élever cette statue à Lamartine remonte à l'époque de sa mort. Elle produisit 30,000 francs, que recueillirent MM. de Girardin, Gibiat et Jenty. Après la mort de MM. de Girardin et Gibiat, M. Jenty confia l'exécution de la statue à M. Marquet de Vasselot; à son tour, M. Jenty mourut, en léguant à M. Émile Ollivier le soin de mener l'œuvre à bien. M. Émile Ollivier s'entoura d'un comité qui refusa la maquette de M. de Vasselot; mais ce dernier plaida, les tribunaux lui donnèrent gain de cause, et il exécuta la statue qu'on inaugure aujourd'hui. Entre temps, la souscription étant insuffisante, il fallut réclamer le concours du ministère des beaux-arts, qui, sur un rapport de M. Burty, accorda une subvention de 1,500 francs. La glorification de Lamartine a, comme on le voit, été une œuvre lente et pénible.

M. Marquet de Vasselot a représenté Lamartine assis, les jambes croisées, la tête légèrement inclinée. Il est vêtu de la redingote à haut collet, mode de 1830. Le visage, d'une beauté aristocratique, est empreint d'une gravité douce. C'est Lamartine à quarante ans, Lamartine grand poète et grand seigneur; sous son fauteuil un lévrier est couché, la tête allongée sur ses pattes.

La cérémonie d'inauguration n'a pas eu tout l'éclat qu'on pouvait à bon droit lui supposer. En dehors des personnages officiels le public était peu nombreux et il faut bien avouer que nombre de personnes avaient été attirées au square Lamartine moins par le désir de glorifier un de nos plus grands poètes que par une simple curiosité.

Au nom du comité, M. Marmottan a remis la statue à la Ville de Paris que représentait M. le préfet de la Seine. M. Marmottan et après lui M. Floquet ont prononcé des discours que le défaut de place nous empêche de reproduire ici. M. Goblet, ministre de l'instruction publique, a salué Lamartine au nom du gouvernement; puis MM. Arsène Houssaye et Jules Claretie ont successivement pris la parole, l'un au nom du comité de la statue, l'autre comme représentant de la Société des gens de lettres.

Voici leurs discours :

Discours de M. Arsène Houssaye. — Cette apothéose, devant toute une élite de Paris et de la France, est un acte de souveraine justice. A la mort de Lamartine, il est tombé sur son souvenir un long voile de deuil, et les indifférents disaient déjà : c'est un voile d'oubli; mais les anciennes admirations se réveillent ici triomphantes.

Pouvait-on l'oublier, celui qui a, pendant tout un quart de siècle, donné une âme à son temps, ce grand Français de la poésie qui a formé tant d'hommes à son image? Après l'épopée de la Révolution et de l'Empire, il a nourri les jeunes esprits des rêves radieux de l'idéal. Chateaubriand déjà s'endormait

dans la pourpre de son soleil couchant, Victor Hugo n'était encore que « l'enfant sublime », Lamartine resplendit alors et monta à son zénith, jusqu'au jour où, changeant de rôle sans changer de grandeur, il se montra à la tribune et fit pâlir toutes les éloquences. La poésie versa dans la politique, mais pour lui donner le rayon et la flamme. On put rappeler le mot de Buffon : « Ses vers étaient beaux comme de la prose, sa prose fut belle comme ses vers. » Bien plus que tous les autres beaux parleurs, il fit faire au XIXe siècle le pas des dieux.

Le siècle tournait sur lui-même; grâce à Lamartine il marcha en avant. Qui ne se rappelle, parmi ses contemporains, comment l'*Histoire des Girondins*, écrite par un philosophe et par un poète, embrasa toutes les imaginations? Lacretelle a dit fort justement : « Ce livre qui racontait une révolution en renfermait une autre. » En effet, Lamartine, ce gentilhomme des droits de l'homme, avait retrempé tous les esprits impatients de la Terre promise. La Révolution de 1848 fut son œuvre; s'il l'eût dominée ou conduite, il eût été le Moïse attendu; mais il ne commanda qu'un seul jour à la tempête : les vagues le couvrirent et le rejetèrent, cet élu de toute la France. Et alors on put chanter le *De profundis* de ce qu'il y avait de plus grand, de plus noble, de plus humain dans cette nouvelle révolte contre les iniquités sociales et les aveuglements parlementaires. Ceux qui combattaient avec lui n'ont pas compris que c'était son esquif qu'ils auraient dû sauvegarder comme l'arche de salut.

Dès que la réaction s'imposa, il fallut écrire : « Ci-gît Lamartine. » Les révolutions ne se retournent pas; l'oubli, c'est la loi; l'injustice frappe tous les justes, Jésus comme Socrate. Lamartine homme d'État fut renvoyé à Lamartine poète. La plus odieuse ingratitude l'enveloppa dans la robe de Nessus; mais il se résigna parce qu'il connaissait bien les hommes : il avait travaillé pour l'humanité, il trouva bien naturel d'être sacrifié.

Quand Victor Hugo fut proscrit, Lamartine fut exilé, non pas de son pays, mais de lui-même.

Oui, après tant d'acclamations, abandonné même par l'opinion, qui n'est qu'une femme, il but sa coupe de ciguë; il en mourut mille fois, avec la grandeur d'âme de Socrate, Socrate qu'il avait chanté dans un beau poème!

Il ne lui resta bientôt que deux ou trois amis. Heures de profonde amertume! Fuyant la politique, il se consola dans la fraîcheur des jeunes souvenirs et dans l'étude des hommes de son temps que le génie avait touchés au front. Mais c'en était fait de lui. Il promena ici ses dernières méditations, quand la Ville de Paris donna son dernier pied-à-terre à ce grand rêveur qui n'a jamais habité que les nuages.

Il aimait ce coin privilégié de Paris qui, de Molière à Victor Hugo, a eu la gloire de compter tant d'hommes illustres parmi ses habitants; Passy et Auteuil ne sont point une province, comme on l'a dit pour railler, c'est l'Olympe de Paris.

La France doit remercier ceux qui les premiers ont voulu cette statue, mais aussi ceux qui ont repris l'œuvre des anciens souscripteurs. Remercions donc le conseil municipal et le maire du seizième arrondissement, le docteur Marmottan, pour sa chaude initiative. Il y a encore des poètes, mais il n'y a plus d'Amphions. On a eu beau jouer de l'éloquence pour que la statue de Lamartine s'élevât à Paris, le piédestal a attendu dix-sept années. Il n'avait fallu à Lamartine qu'une saison pour être consacré grand poète, il a fallu presque une génération pour élever sa statue! Et Balzac? et Musset? Plus on est digne du bronze, plus le bronze est cher.

Remercions aussi M. de Vasselot, qui a mis tant de talent à la recherche de la vérité. Il a laissé pour la place de l'Hôtel-de-Ville le grand Lamartine de 1848, il a pris le poète dans son abandon intime. L'artiste a été grand, parce qu'il a été simple. Quand on sculpte Lamartine, la vérité seule indique le génie. Voilà bien l'homme familier, dans son auréole de poésie. On l'a accusé de poser, lui qui n'a jamais posé, pas même pour son portrait!

Ne vous étonnez pas de voir son chien à ses pieds; c'est la bête symbolique. Le chien aime les hommes comme Lamartine les a aimés : avec le plus admirable désintéressement. Lamartine fut, lui aussi, le pauvre chien de l'humanité, caressé et battu, qui mord sa chaîne et qui meurt à sa chaîne.

Aujourd'hui que le naturalisme s'est dépassé lui-même, c'est une fête de se retourner vers Lamartine, qui a créé toute une philosophie spiritualiste dans un seul vers :

> L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

La littérature est une atmosphère; ceux qui n'ont pas respiré l'air vif dans les œuvres de Lamartine n'ont pas la vraie santé de l'esprit. Ce poète des sommets est un océan de lumière. Enfant gâté de l'inspiration, chez lui le mot et la rime sont les très humbles serviteurs de la pensée, et la pensée jaillit du sentiment.

C'est le miracle de l'expression grandiose et naturelle. Les aveugles disent : « Son style est en strass », tandis qu'il est presque toujours en diamant. Les orfèvres de l'art ne s'y méprennent pas.

Du moins, c'était ainsi jusqu'en 1850; depuis, nous avons changé tout cela; nous dédaignons ces beautés qui nous renversent, parce que nous ne sommes plus au diapason, parce que la mode se moque du lyrisme depuis qu'on a replongé Orphée aux enfers. Or la mode gouverne le monde des esprits comme le monde des chiffons.

Il n'y a d'éternelle poésie que celle des roses et des étoiles. La nature, ce poème de Dieu, n'est jamais démodée, tandis que les poètes, même les plus grands, le sont à tour de rôle. Dans la querelle des Anciens et des Modernes, on s'est moqué d'Homère! L'Académie a mal parlé du *Cid*. Mme de Sévigné a dit que Racine passerait comme le café! Voltaire appelait Shakespeare un barbare ivre. Qui sait si la *Desesperanza* du grand Alfred de Musset arrachera toujours des larmes?

On reviendra à Lamartine comme aux sources vives. Les fanfarons du fumier plus ou moins littéraires auront un jour soif de sa poésie.

C'est la nature et c'est l'idéal, c'est le monde vu en écoutant la symphonie des mondes. Certes, Lamartine ne se soumet pas comme les détaillistes à copier une verrue au front de l'humanité ou un pan de mur dans le paysage. Il voit de haut le théâtre de sa Divine Comédie et de sa Comédie humaine.

J'ai connu Lamartine au temps où l'admiration montait jusqu'à l'idolâtrie. Dans son salon, une femme, toute jeune et toute belle, tombait à ses genoux en lui disant ces paroles : « Franklin s'écriait en mourant : *Dieu et la Liberté!* J'aime mieux dire : *Dieu et Lamartine!* »

Hélas! je l'ai vu près d'ici bien oublié dans son chalet, le vestibule de son tombeau, car je n'y retrouvai que son ombre. Cette grande lumière s'était obscurcie; chaque jour éteignait un rayon; la nuit éternelle tombait sur ce front éclatant. Il ne restait à son intelligence qu'un seul sillon lumineux qui lui permettait de penser encore, mais c'est en vain qu'il voulait soulever les ténèbres des horizons. La mort était là, déjà implacable avant de frapper. Il ne me dit rien, parce que le silence seul était désormais son éloquence. Mais je retrouvai la bonté dans son regard, la bonté, la dernière vertu de cette grande âme.

Ce silence qui était en lui s'est fait autour de lui.

Mais le temps remet tout le monde à sa place. Lamartine est entré dans sa radieuse immortalité, entre Victor Hugo et Alfred de Musset, qu'il semble appeler ici pour tenir le conseil des dieux sur les destinées de la France et de la poésie. C'est à la magistrature municipale à nous donner cette fête suprême de voir réunis, avenue Victor-Hugo, les trois grands poètes du XIXe siècle.

Discours de M. Jules Claretie.

Messieurs,

Chateaubriand, qui avait été ambassadeur, ministre, pair de France, ayant à déposer devant un tribunal, comme on lui adressait cette question : Votre profession? répondit simplement et fièrement : Ma profession? Homme de lettres! Et Lamartine, dont nous saluons aujourd'hui la statue, Lamartine qui, lui aussi, avait été homme d'État, diplomate, représentant de son pays, en terminant ses *Confidences*, répondait à ceux qui lui demandaient : Qui êtes-vous donc? « Je suis un écrivain, c'est-à-dire un penseur public; je suis ce que furent tous les hommes qui ont interrogé silencieusement leur âme et qui se sont répondu tout haut, pour que leur dialogue avec eux-mêmes fût aussi un entretien avec leur siècle ou avec l'avenir! »

Homme de lettres! Écrivain! C'est l'écrivain, c'est l'homme de lettres que je viens glorifier au nom de la Société des gens de lettres. Et parmi tous ceux qui, dans ce siècle, ont tenu la plume, nul ne mérite plus que Lamartine l'admiration des lettres, la reconnaissance de la patrie, le souvenir de la postérité. Elle tarde parfois à venir apporter sa couronne, cette postérité aussi lente que la justice; elle taille souvent dans le marbre ou fait revivre dans le bronze les images de certains morts très étonnés d'être immortels; mais, le jour de la réparation arrive; le génie peut bien avoir ses éclipses; l'heure sonne où l'oubli se dissipe comme une buée, et où l'ingratitude et l'insulte même servent la mémoire des vrais grands hommes. La boue qu'on leur a jetée s'est durcie avec le temps : elle est devenue piédestal!

. . . .

Il n'a pas de système, il n'a point d'école, il n'a pas de parti pris : il a une âme! Ne lui demandez pas d'être un orfèvre, il est un chanteur. Il jette au vent son cri, et Gautier, ce ciseleur, parlant un jour de la poésie de Lamartine, la comparera aux flots de la mer d'Ionie, à une mer sonore qui, comme la vague porte un navire, emportera l'idée vers l'avenir!

Maintenant, regardez cet homme qui a dépassé le demi-siècle et qui se dresse debout à la tribune, pour défendre la liberté, et, plus droit encore, sur les marches de l'Hôtel de Ville, pour résister à la foule après avoir servi le peuple. Il parle et il semble encore chanter. Il élève la voix et les armes s'abaissent. Il continue, sur la place publique, l'œuvre de patriotisme et de paix qu'il a commencée par le livre. Gentilhomme, après avoir servi le drapeau blanc, il défend, devenu citoyen, le drapeau tricolore, et ce rêveur, devenu homme d'action, qui désarme les multitudes et calme la guerre civile au nom de la liberté, ce poète devenu tribun et qui rêve la politique d'héroïsme, comme il a voulu la poésie d'amour, cet homme de lettres doublé d'un patriote, c'est Lamartine!

C'est Lamartine aussi ce campagnard qui passe par les sentiers du Mâconnais, sifflant ses chiens, causant avec les vignerons, allant aux petits, ami des humbles, aimé des pauvres; paysan lié aux gens de son pays par toutes les fibres du cœur; consolant son génie avec la poignée de main d'un laboureur, regardant « jaunir les arbres les pieds dans ses sabots de noyer », et tel encore à Saint-Point et à Milly qu'il était lorsqu'en ses écrits il contait, après les drames éclatants de l'histoire, après les échafauds de la Gironde, l'humble roman des petits, l'histoire d'une pauvre pêcheuse de Sorrente comme Graziella, d'une servante comme Geneviève ou d'un tailleur de pierre comme le vieux Claude — lui qui, avec un prêtre, un chien et une enfant — trois êtres perdus dans un coin oublié — avait fait couler sur *Jocelyn* les larmes de toute une génération!

Et ce vieillard amaigri, courbé sur la page blanche qui va partir, encore humide d'encre, pour l'imprimerie, ce travailleur acharné, ce pauvre grand homme de génie ravalé par le sort à la tâche du manœuvre, cet ouvrier de près de quatre-vingts ans qui se débat contre le passé, contre la dette, ce promeneur lassé dont les arbres de Passy ont abrité les derniers jours, cet homme qui, après avoir lutté, comme Jacob, avec

l'ange — l'ange de la poésie — se débat comme Balzac contre le démon de l'argent. Ce condamné, ce calomnié, cet insulté : c'est Lamartine!

Calomnié! Eh! oui, souvenez-vous! il aura traîné comme un boulet le souvenir de sa gloire! On a fait payer à ses dernières années le rayonnement de sa jeunesse et la puissance de son âge mur. On a traité Virgile comme s'il se fût agi de Bélisaire; mais cette injustice même, cette bataille de Lamartine contre la nécessité, ce duel du vieillard contre les charges accablantes, ajoutent à la physionomie de l'écrivain qui, comme Musset, a vu les larmes, comme Hugo a eu les deuils, aura eu, lui aussi, ce « quelque chose d'achevé que donne le malheur », la pauvreté! Mais, pauvre ou riche, puissant ou tombé, encensé ou calomnié, Lamartine aura toujours été pour nous l'homme de lettres, l'homme de lettres fidèle à son œuvre de lumière et le poète voué à son œuvre de beauté!

En parlant de cette œuvre même, chaste et immaculée, il a pu répondre, un jour, à ceux qui lui criaient : Qu'as-tu fait de ta muse?

> J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
> J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
> Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
> Que la prière et que l'amour!

Messieurs, à la fin de ses jours, Lamartine, lassé de la gloire, avide de la mort, amoureux de l'oubli, demandait aux sculpteurs de briser son image et ne voulait pas, disait-il, qu'on l'exposât au pilori du temps. Vous n'avez pas obéi au vœu du poète fatigué de la vie et dédaigneux de l'immortalité! Vous avez bien fait!

Il y a dix-sept ans que Lamartine attend sa statue à Paris. C'est Passy, c'est un coin de Paris, qui la lui élève. Mais Passy, c'est comme le Tibur de la vieille Rome. Votre petite ville confondue dans la grande a des retraites pour les sages et des asiles pour les penseurs. Ce ne sont point des palais que vous leur gardez, mais des chalets, et le chalet où vécut Janin, souriant comme Horace, n'est pas éloigné du chalet où mourut Lamartine, malheureux comme Homère.

Il y a, à Westminster, dans la vieille abbaye, un coin des poètes. Notre coin des poètes, où vécut Béranger, où l'an dernier Victor Hugo mourait, où aujourd'hui revit Lamartine, notre coin des poètes, c'est Passy. Et quand ceux qui viendront après nous demanderont où est, à Paris, la statue de Lamartine, on leur répondra :

Ce n'est pas sur la place publique qu'elle a été dressée... La strophe du poète survit au discours du tribun. C'est à l'ombre, sous des platanes, près d'une source claire et jaillissante comme sa poésie, c'est à l'endroit où il a été non pas le plus acclamé, mais le plus malheureux, qu'on la lui a dressée. Mais sachez bien que ce penseur qui est là, cet écrivain qui songe est — pour dire comme lui — un de ces deux ou trois hommes par siècle qui ont les pieds sur cette fange, le cœur dans ce peuple, mais qui, regardant l'infini en face, tiennent leur tête haute au-dessus des brouillards humains!

J'ajouterai un mot encore, au nom d'une société fraternelle, qui m'a prié d'apporter son souvenir à cette fête du génie. Lamartine fut, un jour, auteur dramatique et donna sur le théâtre un drame, *Toussaint Louverture*, qu'il a défini lui-même « un cri d'humanité en cinq actes et en vers ». Il ne voulait sans doute que faire écouter sur la scène de beaux vers et de nobles idées. Il y réussit.

Les auteurs dramatiques, qui ont ici deux de leurs représentants les plus applaudis, ne sauraient oublier que le poète des *Méditations* et l'historien des *Girondins* donna une fois à sa pensée cette forme éclatante du théâtre qui est une des gloires de notre littérature, et c'est un honneur pour moi de joindre au souvenir de la Société des gens de lettres celui de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, et d'apporter ce double hommage à cet homme de génie qui fut aussi un homme de bonté, et restera un des plus grands poètes de notre France, de cette France qu'il a chantée, qu'il a servie, qu'il a glorifiée, qu'il a grandie par le livre et par la parole, et que, poète jusqu'en son filial amour, il a magnifiquement surnommée le *poète des nations!*

Au nom de l'Académie française, M. Sully Prudhomme a lu ensuite une étude littéraire, d'une délicatesse exquise, que nous avons la bonne fortune de reproduire textuellement :

Devant ce bronze où le statuaire a consacré les traits les plus noblement expressifs de Lamartine, je viens, désigné par l'Académie française, rendre hommage en son nom au poète magnifique et à l'héroïque citoyen. J'ai accepté cet honneur comme un fardeau sacré que je ne me sentais ni la force de soutenir ni pourtant le droit de refuser. Quel poète de ma génération se pourrait flatter de ne rien devoir à Lamartine? Nous avons tous été dès notre enfance, à notre insu, imprégnés de son influence par l'air natal, encore tout ému des vibrations de sa lyre. Il est juste, il peut être opportun de rappeler leur dette à ceux qui auraient pu l'oublier.

Tous les esprits d'une nation, même les plus originaux, sont, bon gré mal gré, solidaires par l'hérédité, par la tradition, par l'enthousiasme surtout qui les livre et les aliène aux grands modèles qu'ils admirent.

Lamartine lui-même n'eût pas désavoué la part qu'il dut de ses inspirations naissantes aux premières lectures qu'il fit à Milly.

Ne sent-on point comme éparses dans ses vers quelques traces vaporeuses des poèmes d'Ossian qui l'avaient surtout enchanté?

Il n'en eut pas moins son accent propre, qui devait imprimer à ses premières méditations une étonnante originalité. Ah! comme elles vinrent à point pour le besoin des cœurs, ces strophes si humaines! Dans la vie des Français, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, la rêverie contemplative qui naît du loisir de l'âme avait été complètement étouffée par l'action, tour à tour sublime ou criminelle, au service

de la justice ou de la chimère. La conquête de la liberté par la nation n'avait abouti qu'à celle de la nation par le despotisme, et pendant cette période de trente ans chacun n'avait eu souci que de sauver ou d'édifier sa fortune, d'éviter la mort ou de bravement mourir. Le premier répit offert à la lutte et à l'angoisse fut accueilli par le plus grand nombre comme une accalmie délicieuse. Il y eut une détente des forces violentes, et toutes les autres puissances de la vie, l'amour désintéressé, l'imagination, la foi, longtemps comprimés, surgirent tout à coup, avides d'essor et d'idéal. Déjà, il est vrai, Chateaubriand, dans la prose la plus voisine qui fut jamais de la poésie, avait remué toutes les aspirations découragées; mais une main de fer en contenait le réveil. Les voilà libres! A la première joie de l'affranchissement succéda dans les âmes une indéfinissable tristesse. Comme des captives subitement mises en liberté sentent à la fois leur indépendance et leur dénuement, elles sentaient, au milieu de leurs ruines à réparer, leur délivrance et leur misère ensemble. De là leur étrange mélancolie, qui était comme le vague sentiment d'une immense perte indéterminée. Le soupir des *Premières Méditations* remplit tout à coup le vide des âmes élevées, comme l'ample et suave gémissement des orgues remplit soudain les hautes nefs et y change l'aspiration suppliante en extase. Tout ce qu'il y a de musical dans la versification française venait de subir une profonde rénovation. Le mouvement de la strophe était dans cette poésie le mouvement même de l'âme. Il semblait que l'art pour la première fois se passât d'artifice. C'était, pour ainsi dire, la respiration même du poète suspendue ou précipitée par ses souffrances ou ses joies; c'étaient les propres battements de son cœur ralentis ou hâtés par elles qui, spontanément, scandaient et divisaient son vers. C'était le génie, enfin; la nature même créant par sa créature!

«... Je chantais comme l'homme respire, comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire, comme l'eau murmure en coulant... » Cette musique avait la nouveauté de la mélancolie qu'elle exprimait, et elle étonna les cœurs charmés en les révélant à eux-mêmes.

La beauté musicale propre à la poésie de Lamartine et qui la rend d'abord reconnaissable entre toutes les autres va se dégageant de plus en plus pour éclater sans nul reste d'alliage classique dans les *Nouvelles Méditations*, dans les *Harmonies*. Les œuvres que j'ai rappelées offraient toutes un caractère élégiaque : chacun y sentait avec gratitude le pur écho de ses propres tristesses. Ah! combien de jeunes larmes coulèrent délicieusement sur les pages de ces beaux livres! La pensée novice, la croyance indécise, les premières amours, rencontraient dans le vague même des douleurs chantées la plus caressante expression de leur inquiétude confuse. La langue aisée du poète ne tenait point la pensée à l'étroit, elle ouvrait des avenues au rêve. Il semblait craindre d'amoindrir l'ampleur des images en arrêtant trop les contours. L'épithète, chez lui, faite de grâce ou d'éclat, sans rigide précision, semblait jetée négligemment sur le nom comme une parure légère ou somptueuse flottant au vent de l'inspiration.

« J'ai pour moi les femmes et les jeunes gens, disait-il; je puis me passer du reste. » Il eut, en effet, cette gloire exquise de dominer souverainement les plus tendres comme les plus généreuses portions de l'humanité, celles où la sensibilité et le goût renaissent, constamment régénérés par l'épreuve naïve de la vie. La fortune de *Jocelyn* dans ce public d'élite fut prodigieuse. C'est que peut-être aucun poème n'offre au cœur et à l'imagination, sur une donnée aussi simple, une aussi riche variété d'analyses délicates et de développements poétiques. *Jocelyn* est le plus pénétrant des poèmes impersonnels de Lamartine. La *Mort de Socrate*, le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, la *Chute d'un ange*, surtout, — ce poème étrange aux hardiesses superbes, — commandent l'admiration par des qualités magistrales; *Jocelyn* la suscite des secrètes profondeurs de l'âme plus intimement émue.

Il serait intéressant de bien fixer, mais je n'en ai pas le loisir, quelle fut la part de Lamartine dans le mouvement littéraire de 1830. Le fond de l'homme l'attachait plus que ses dehors, l'accent des passions plus que leurs gestes : il ne fit qu'une tragédie, *Toussaint Louverture*. Le drame intérieur le préoccupait plus que les accidents qui le traduisent aux yeux. Ce n'est pas qu'il fût, moins que les autres poètes d'alors, sensible aux caractères visibles des choses; il fut dans ses écrits un merveilleux paysagiste; mais il dépeint la campagne et la mer peut-être plus encore par les sentiments qu'elles inspirent que par les sensations qui les figurent. Dans le *Lac*, par exemple, la description à peine indiquée se fait comme d'elle-même sur le fond doucement pâli de la mémoire; elle y est une image évoquée avec une fidélité supérieure par la seule rêverie que le poème suggère.

Il me reste à saluer, après le poète, le prosateur, l'orateur et le citoyen. Ce sera saluer le poète encore : l'écrivain des *Notes d'un voyageur en Orient*, de *Raphaël*, des *Confidences*, de tant d'autres pages célèbres, l'historien des Girondins, l'homme d'État d'une éloquence intrépide ou captivante, ne fut toujours que le poète différemment manifesté. *Geneviève*, le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, ne sont-ils pas des poèmes par la mélodieuse allure de la phrase comme par l'idéale tendresse qu'on y sent pour les humbles? Cette fleur de charité dont une mère chrétienne avait déposé le germe dans son cœur, éclose dans ses œuvres littéraires, devait plus tard s'étayer du viril amour de la justice, pour s'épanouir de plus en plus largement dans ses doctrines politiques. Toute sa vie politique fut un poème en actions, où la générosité désarma la prudence et transfigura la misérable réalité.

Le plus populaire de ses travaux historiques, l'*Histoire des Girondins*, fut une invasion de la poésie dans un genre où la vision froide est seule sans péril; c'est, en prose, un poème admirable dont l'auteur dut bientôt racheter la trop fascinante beauté par un autre poème plus admirable encore, un poème oratoire

digne, cette fois, de la lyre d'Orphée, où triompha de la passion populaire la toute-puissance de son verbe imagé.

Mais trop vite, hélas! il apprit à discerner sa popularité de sa gloire, car la Muse ne s'assure de triomphes définitifs et des fidélités éternelles que dans son propre empire.

Les dernières années de Lamartine furent le soir d'un jour d'été splendide assombri sur son déclin par de ruineux orages. A l'heure où le laboureur ignoré, mais tranquille, ramène sa charrue à la ferme et peut y goûter le sommeil, l'illustre vieillard allumait sa lampe pour atteler son génie à un labour sans repos. Expiant par une veille prolongée sa téméraire confiance dans l'idéal et sa trop libérale opulence, il entretenait de ses souvenirs ses pieux admirateurs. Aussi longtemps que ses forces ne le trahirent pas, il donna, par ses derniers écrits, l'exemple du travail opiniâtre à la jeunesse enivrée de ses premiers chants.

O Lamartine! ta gloire n'est pas près de périr; la France n'est pas près de t'oublier, car le fond de son cœur est pour longtemps devenu mélancolique, et ses malheurs la rattachent à tous ses fils qu'elle pleure et dont la renommée sauve sa grandeur dans l'univers!

Enfin, après un discours prononcé par M. le maire de Mâcon et quelques paroles émues de M. de Lacretelle, ami personnel de Lamartine, M. Clovis Hugues a lu une ode au poète.

Ils disaient : « Son prestige croule
« Et fuit comme l'eau du torrent :
« Déjà l'insouciante foule
« Ne sait plus même s'il fut grand.
« Les durs poètes de l'Épée
« Font encore à coups d'épopée
« Tressaillir le vieux genre humain ;
« Mais lui, le chantre de la chute,
« N'a pas même un joueur de flûte
« Pour l'escorter par le chemin ! »

Et voici que ton front se lève,
Calme, pensif et glorieux,
Dans la sérénité du rêve,
Devant la majesté des cieux ;
Devant les choses éternelles,
Devant le battement des ailes
Eparses dans les rameaux verts,
Devant la nature infinie
Qui fut l'âme de ton génie,
La musique de tes grands vers !

Et pourquoi ces passants d'une heure
Pensaient-ils, en leur vanité,
Que le temps, le temps qui t'effleure,
Sapait ton immortalité ?
Supposaient-ils que les prophètes
N'ont plus droit aux rumeurs des fêtes,
Aux lauriers cueillis autrefois,
Parce qu'un jour, dans notre histoire,
On les a chassés du prétoire
Avec un roseau dans les doigts ?

Depuis quand l'injure qui tombe,
Depuis quand l'outrage qui ment
Pèsent-ils assez sur la tombe
Pour la clore éternellement ?
Depuis quand le mépris stupide,
La haine basse au crâne vide,
S'épuisant en lâches efforts,
Empêchent-ils dans l'ossuaire
Les plis tragiques du suaire
De s'écarter au front des morts ?

Est-ce que l'effort du brin d'herbe
Qui frissonne dans notre orgueil
Interdit aux prêtres du Verbe,
Mal cloués dans le froid cercueil,
De pousser du coude la pierre,
De remettre dans leur paupière
La pure extase du réveil,
De tuer l'oubli qui les tue,
Et de se redresser statue
Dans l'éternité du soleil ?

Eh quoi ! la foule aurait pu croire,
Elle qui par toi triomphait,
Que la gloire n'est pas la gloire,
Quand c'est un livre qui la fait ;
Que les œuvres les plus divines
Tombent tôt ou tard en ruines
Comme l'autel des Ormensuls,
Et qu'en nos temps où rien ne dure
L'immortalité se mesure
A la tunique des consuls ?

Ce qui te vaut l'apothéose,
Au nom des bons et des petits,
Ce n'est point ta harangue éclose
Sous le souffle ardent des partis ;
Et pourtant ta phrase superbe
Était comme une grande gerbe
De fleurs et d'épis dans tes mains,
Quand, le front lourd de rêverie,
Tu la tendais à la patrie
Avec des gestes surhumains.

Non ! non ! ce qui t'immortalise,
Ce qui te sacre pour toujours,
C'est d'avoir chanté quand la brise
Chantait aussi dans les bois sourds ;
C'est d'avoir aux pieds d'une femme
Laissé le rêve de ton âme
Fondre en harmonieux sanglots,
Pendant que la rame alourdie
Attisait le vague incendie
Des étoiles au bout des flots !

C'est d'avoir sondé le mystère
Et tressailli comme Ariel,
Devant les filles de la terre,
Qui tentaient les anges du ciel !
C'est d'avoir pris dans ta corbeille,
Pour nous et pour notre Mireille,
Un petit bouquet rose et vert,
Aumône tout ensoleillée
Que la Provence émerveillée
Porte à son corsage entr'ouvert.

C'est, à travers la vie amère,
Quand tu tremblais comme un roseau,

De t'être tourné vers ta mère,
Comme aux premiers jours du berceau;
C'est d'avoir, comme aux temps bibliques,
Répandu tes pitiés lyriques
Sur le pauvre et sur l'orphelin;
C'est d'avoir, au cœur de Laurence,
Fait cicatriser la souffrance
Par le pardon de Jocelyn!

C'est ta large strophe, inondée
Du fluide énorme des mots,
Où les hauts cèdres de Judée
Penchent l'ombre de leurs rameaux,
Où, comme un gonflement de houle,
La période se déroule
Dans de l'azur et dans de l'or,
Et qui, sans colère et sans haine,
Fait souligner l'histoire humaine
Par les éclairs du Mont-Thabor!

Non! non! ce qui fait qu'on t'admire,
C'est l'abandon mélodieux
De ton front dans les mains d'Elvire
Buvant les larmes de tes yeux!
Ce qui t'impose à notre culte,
C'est ton fier dédain pour l'insulte
Des puissants et des jaloux!
Ce qui fait que ton nom demeure,
C'est ton vers qui médite et pleure,
Avec la prière aux genoux!

Or maintenant, ô doux génie!
Mort vivant entre les vivants!
Recueille-toi dans l'harmonie
Des rameaux, des nids et des vents;
Et, l'âme à demi réveillée,
Incline-toi sous la feuillée,
Avec le geste d'écouter
Le rossignol et la fauvette
Qui, frères ailés du poète,
Ne chantent qu'afin de chanter.

Nous, les autres fils de la Lyre,
Nous te lirons avec amour,
Tant qu'on verra des flammes luire
Au sommet de la grande tour,
Tant que la brise de Sorrente
Bercera la gondole errante
Sur les vastes flots querelleurs;
Tant que tu charmeras les âmes;
Tant que la terre aura des femmes,
Tant que les champs auront des fleurs!

Et par-dessus l'horreur du gouffre,
Dans la paix du soleil levant,
Hugo qui voit, Musset qui souffre,
Toi qui contemples, en rêvant,
Nous vous bénirons dans vos œuvres;
Et trois fois malheur aux couleuvres!
Trois fois malheur aux envieux
Qui baveraient sur votre gloire!
Car vous êtes dans notre histoire
La trinité des demi-dieux!

Inauguration de la statue de Diderot. — L'inauguration de la statue de Diderot a eu lieu le 13 juillet place Saint-Germain-des-Prés.

M. André Lefèvre a parlé au nom du comité et a remis la statue à la Ville de Paris.

M. Buchner a parlé au nom des libres-penseurs allemands.

M. Hovelacque, comme président du conseil municipal, a reçu la statue au nom de la Ville de Paris.

M. Bradlaugh, qui devait prendre la parole au nom des libres-penseurs anglais, s'était fait excuser.

La statue de Rabelais à Meudon. — Sur l'initiative de deux sociétés littéraires, les *Cigaliers* et les *Félibres*, un buste de Rabelais a été inauguré à Meudon le 11 juillet dernier. Le buste est l'œuvre du cigalier François Truphème et repose sur un socle sur lequel on lit:

A FRANÇOIS RABELAIS
1483 — 1553
Curé de Meudon
Docteur de Montpellier
et
Caloyer des isles d'Hyères
Les Cigaliers
et
les habitants de Meudon
(11 juillet 1886)

Des discours ont été prononcés par M. le maire de Meudon et par M. Henry Fouquier.

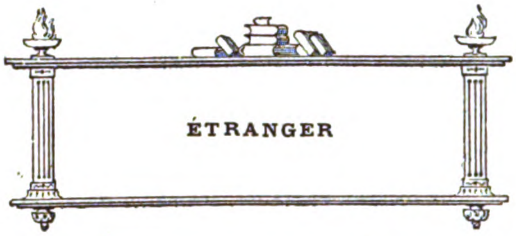
Un autre cigalier, M. François Fabier, avait, pour la circonstance, composé une pièce de vers qu'a récitée M. Mounet-Sully.

Le ministre du commerce avait chargé M. Henry May de lui faire un rapport sur l'état de l'industrie et du commerce français, d'après la comparaison des produits exposés, tant dans la section française que dans les autres sections de l'Exposition internationale d'Amsterdam (1883). Ce travail, qui doit servir d'*Introduction aux rapports déposés par les membres français du jury international*, vient d'être publié à la maison Quantin; il réunit des renseignements et offre des aperçus du plus haut intérêt pour l'industrie et le commerce français. Nous y trouvons, en outre, un grand nombre de documents de statistiques spéciales que tout le monde doit connaître.

Malgré l'excellence de nos produits de papeterie, y est-il dit, notre exportation diminue notablement en faveur de la concurrence de la Belgique, où le prix de la main-d'œuvre, du charbon et des transports est moindre. L'importation étrangère est, en 1882, double de celle constatée en 1880.

Cependant, en dépit de la prospérité apparente de l'industrie et du commerce de quelques nations privilégiées, le monde tout entier est rongé par une maladie désastreuse, la maladie des *crises*. La fabrique est de jour en jour plus productive, et le marché est essentiellement limité; de là une collision fatale. M. May pense que le seul remède à la grande crise finale serait dans une entente internationale qui vien-

drait réglementer les grandes divisions de la production universelle et assurerait ainsi à l'humanité la certitude du lendemain qui lui échappe aujourd'hui.



Allemagne. — *Livres curieux*. — On dit que l'une des plus curieuses collections de livres qui puissent exister se trouve dans une collection de botanique, à Warsenstein, en Allemagne.

A première vue, les volumes présentent l'aspect de bûches de bois. Mais après un examen plus approfondi, on trouve qu'ils contiennent une description détaillée de l'arbre même qu'ils représentent.

Au dos du livre l'écorce a été détachée pour tracer le titre du livre sous ses noms scientifique et vulgaire.

L'une des pages est formée de la brisure du bois de l'arbre, montrant ses fibres et fractures naturelles; l'autre montre le bois quand il est travaillé, lissé et vernis.

A l'un des bouts, on voit les fibres telles qu'elles restent après le passage de la scie, et à l'autre le bois finement poli.

En ouvrant le livre on trouve le fruit, la graine, le feuillage et autres produits de l'arbre, la mousse qui pousse ordinairement sur le tronc et les insectes qui vivent sur ses diverses parties.

On y trouve jointe une description bien imprimée des habitudes, des lieux où se plaît cet arbre, et de son mode de croissance.

La presse en Alsace-Lorraine. — Les périodiques qui se publient en Alsace-Lorraine sont actuellement de 117, dont 68 paraissent en allemand, 24 en français et 25 dans les deux langues. Suivant les matières, ils se répartissent comme suit : politique et administration, 52; religion et morale, 12; sciences, 11; économie rurale, 9; journaux divers, 33.

Italie. — *Croquis autographes et manuscrits de Léonard de Vinci*. — Léonard de Vinci, le grand peintre italien, a laissé un livre de croquis autographes et manuscrits. Ce volume, de grande valeur, a été conservé sous le nom de « Codice atlantico » à la Bibliothèque Ambrosiana, à Milan. Il n'a pas été publié, mais le gouvernement italien a décidé de le faire publier par l'Academia dei Lincei, à Rome. La somme de 100,000 lires est allouée pour les dépenses. Ce sera un ouvrage de la plus grande importance et du plus réel intérêt.

— *L'imprimerie papale*. — Les journaux italiens racontent que le pape a acheté le palais Mignanelli pour la somme de 1,500,000 francs, avec l'intention d'en faire une imprimerie et un office de publicité, ce qui donnera une dépense supplémentaire de 500,000 francs. On dit que Sa Sainteté s'est proposé depuis longtemps de publier des livres religieux, et que ce projet a pris une extension considérable.

— *Le jeu d'amour, manuscrit du* XVe *siècle*.— Le comte Bobrinskii avait découvert dans la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg le manuscrit d'un recueil de quatrains, sixains, etc., du XVe siècle, intitulé *Jeu d'amour* et donnant une explication galante pour chacune des deux cent trente-deux combinaisons qu'offre le jeu des dés. Une édition fac-similé de ce curieux manuscrit, avec notes et préface en langue russe, paraît actuellement à Saint-Pétersbourg.

Amérique. — *Droits d'auteur*. — L'Américain Billings, décédé dernièrement, fut un écrivain heureux. Un seul journal de New-York lui donnait cent dollars par semaine pour une demi-colonne de copie. Son *Farmers's Almanach* lui rapporta en dix ans un bénéfice de soixante mille dollars.

Chine. — *Une encyclopédie chinoise*. — Il paraîtrait qu'un libraire chinois a eu tout récemment la bonne fortune de mettre la main sur deux exemplaires complets de la grande encyclopédie chinoise de 5,020 volumes intitulée *Tou-shou-tshi-tsheng* qui avait été publiée pendant le règne de l'empereur Kin-Loung. Cet ouvrage formidable représente à lui seul une bibliothèque, car il ne comprend pas moins de 426,000 feuilles à 18 colonnes chacune. Chaque colonne contient en moyenne 18 caractères, l'ouvrage entier en comprend donc quelque chose comme 153 millions.

L'édition originale avait été tirée à cent exemplaires, dont la plupart furent distribués aux membres de la famille impériale, aux hauts dignitaires. Quelques-uns furent déposés dans les bibliothèques impériales de Pékin, Yang-Tshan, Tshing-Kiang et Hang-Tshan.

Un grand nombre d'exemplaires de cet immense ouvrage périt pendant la grande révolte des Taïping. On annonce cependant qu'une maison d'éditeurs chinoise a pu sauver du désastre un exemplaire complet de cette encyclopédie, et qu'elle se propose d'en publier une réimpression photo-lithographique dont le prix d'inscription est fixé à 2,250 francs. L'ouvrage sera complet dans trois années à peu près.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

—— On annonce d'Avignon la mort de M. Paul Bernard, né à Apt, docteur en droit, substitut, puis avocat général à Dijon, enfin conseiller à cette même Cour.

Il avait à peine trente ans quand il publia une *Histoire de l'autorité paternelle en France*, qui fut très remarquée. La *Revue Critique de la Législation* lui doit d'excellents articles sur des sujets variés.

Devant la Cour d'appel d'Amiens, il prononça, à l'audience solennelle de rentrée, un discours très applaudi dans lequel il s'attacha, avec beaucoup de succès, à démontrer l'influence des États généraux sur l'unité de la législation française. Enfin, en 1883, son *Traité théorique et pratique de l'Extradition*, comprenant l'exposition d'un *Projet de loi universel sur l'Extradition* (2 vol. in-8°), lui valut d'être, à vingt ans de distance, et pour la seconde fois, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. M. Bernard mettait la dernière main à un nouvel ouvrage de science juridique non moins important quand la mort l'a frappé si inopinément et si prématurément.

—— Le 10 juillet 1886 ont eu lieu, en l'église Saint-Sulpice, les obsèques de Jules Claye, imprimeur.

M. Claye, dont le nom est devenu célèbre dans l'Imprimerie, descend d'une ancienne et honorable famille originaire de la Beauce. Il est né à Paris le 11 mai 1806.

Les événements des dernières années du règne de Napoléon, qui portèrent un coup fatal aux affaires en général, atteignirent profondément la petite maison de l'enclos Saint-Germain.

Vers la même époque, J. Claye perdit un de ses oncles maternels, notaire et maire de Vincennes, qui l'avait pris en amitié et voulait en faire son successeur. Cette perte décida de son sort.

Il était alors dans la fameuse pension Cordier, où il eut entre autres condisciples Victor Hugo. Ses études furent interrompues et l'on songea à lui donner un métier. Sa quatorzième année n'était pas révolue qu'il entrait dans l'imprimerie de M. Firmin-Didot. Douze années passées dans cette importante maison lui permirent d'acquérir des connaissances étendues dans l'art typographique.

En 1835, un de ses compagnons d'apprentissage, M. Henri Fournier, qui était arrivé à la maîtrise, l'appela à diriger sa maison, dont la réputation n'était plus à faire. Après être resté onze ans sous l'égide de ce second maître, M. Claye lui succéda. Il comptait alors vingt-cinq ans de pratique et d'expérience. Doué de qualités exceptionnelles et possédant au suprême degré toutes les ressources de son art, il remplissait les conditions requises pour donner une puissante impulsion à l'établissement dont il devenait le chef, pour lui conquérir la célébrité, et pour lui mériter, comme le constate le *Rapport du Jury de l'Exposition de 1867*, la réputation d'être la première maison d'imprimerie de Paris.

Il fut alors chargé de tous les livres à gravures de quelque importance, parmi lesquels nous trouvons entre autres la première édition de l'*Histoire des Peintres* et celle des *Galeries de l'Europe*. Citons encore les *Promenades de Paris*, œuvre importante entreprise sous le patronage de la ville de Paris et du ministère de l'agriculture; *l'Oiseau* et *l'Insecte*, de Michelet, illustrés par Giacomelli; les *Contes de Perrault*, illustrés par Doré, et surtout l'importante publication des *Évangiles*, par la maison Hachette, où l'on semble avoir accumulé, pour se donner le plaisir de les vaincre, les difficultés les plus ardues que puisse offrir l'impression typographique exécutée mécaniquement.

Après la révolution de 1848, beaucoup de gens sans emploi se jetèrent dans l'imprimerie. Ce fait eut pour conséquence un abaissement sensible du niveau des connaissances spéciales et de l'instruction de la classe des compositeurs. Pour remédier à cet état de choses qu'il déplorait, M. Claye fonda dans sa maison une école spéciale où les jeunes gens qui se destinent à l'imprimerie reçoivent à la fois l'instruction professionnelle et l'instruction scolaire, dans des conditions particulièrement favorables et sous la direction d'un praticien habile. M. Claye ne s'en tint pas là : il écrivit spécialement pour ses jeunes élèves le *Manuel de l'Apprenti compositeur*, sorte de grammaire élémentaire pour guider leurs premiers pas dans l'art auquel il a voué sa vie. La ville de Paris, qui encourage les efforts faits par l'industrie privée en vue de l'instruction des ouvriers, vota spontanément une récompense au créateur de cette utile fondation.

Outre son *Manuel*, M. Claye, esprit militant, a écrit plusieurs brochures au sujet des grèves et de

leurs fatales conséquences. Mais ce qu'on sait moins, parce qu'il ne s'est pas nommé, c'est qu'il est aussi l'auteur, en collaboration avec M. Mercadier, d'un volume sur la musique, ouvrage qui a été couronné à l'Exposition de 1855 et adopté par le Conservatoire de musique, et qui a pour titre : *Essai d'instruction musicale*.

M. Jules Claye avait obtenu à l'Exposition nationale de 1849 une médaille d'argent, un grand prix à l'Exposition universelle de 1851 et la grande médaille d'or à l'Exposition universelle de 1855.

La croix de la Légion d'honneur lui avait été décernée en août 1857.

— Le 25 juin 1886 est mort à Rouen, dans sa quatre-vingtième année, après quelques jours de maladie, M. Eugène Dutuit, dont le nom restera comme celui de l'un des plus généreux et des plus intelligents amateurs d'art et de livres de notre époque.

M. Dutuit ne s'est pas borné à former une collection magnifique de livres, de gravures, de peintures et d'objets d'art, on lui doit encore d'importantes publications artistiques. Il est à peine besoin de rappeler, entre autres, la reproduction de l'*Œuvre complet de Rembrandt* et le *Manuel de l'amateur d'estampes*, dont quatre volumes ont déjà paru.

— On connaît la mort du cardinal-archevêque de Paris, Mgr Guibert, décédé le 8 juillet dernier. Il ne nous appartient pas de retracer ici la carrière ecclésiastique de l'éminent prélat ; disons seulement qu'indépendamment de ses lettres sur les différentes questions d'actualité qui ont été tirées à part, ses mandements et lettres pastorales, écrits avec une pureté de langage et une élégance qui dénotent un écrivain de grand style, ont été imprimés en grande partie dans la *Collection des orateurs sacrés* de l'abbé Migne (deuxième série, tome XVI) ; il en a été formé en outre un recueil particulier sous le titre d'*Œuvres pastorales* (Viviers, 1842, tome Ier ; Tours, Ad. Mame, 1857, tome II ; 1872, tomes III et IV).

— On annonce la mort de M. Houel, ancien professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Bordeaux. M. Houel était entré à l'École normale en 1843 ; il faisait partie de la promotion de M. Pasteur. Parmi les nombreux ouvrages publiés par M. Houel, on cite le *Cours de calcul infinitésimal* et la *Table de logarithmes à cinq décimales*, qui est devenue classique.

— Nous avons le profond regret d'annoncer à nos lecteurs la mort d'un de nos collaborateurs, M. Paul Laperche.

— Nous apprenons aussi avec regret la mort de M. Lebrun, qui a été l'un des premiers à publier des ouvrages *illustrés dans le texte*. *La Mosaïque*, parue en 1833, renferme, ainsi que le *Magasin pittoresque*, les premières gravures sur bois que l'on ait vues en France. *La Mosaïque*, illustrée par Susemihl, Andrew, Best et Leloir, devait peu de temps après devenir le *Musée des Familles*, avec MM. Pitre-Chevalier et Wallut ; mais M. Lebrun restait chargé de la direction de l'atelier de gravure, direction qu'il a conservée jusqu'en 1855.

— Les journaux de Toulouse annoncent le décès de M. Georges Maisonneuve, qui avait collaboré à de nombreux journaux du Midi. Critique et romancier, M. Maisonneuve avait notamment écrit deux ouvrages : *Plébéienne* et *Mœurs de demain*, qui furent très remarqués.

M. Maisonneuve était mainteneur de l'Académie des Jeux floraux.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Louis Simonin, ingénieur distingué, écrivain fécond.

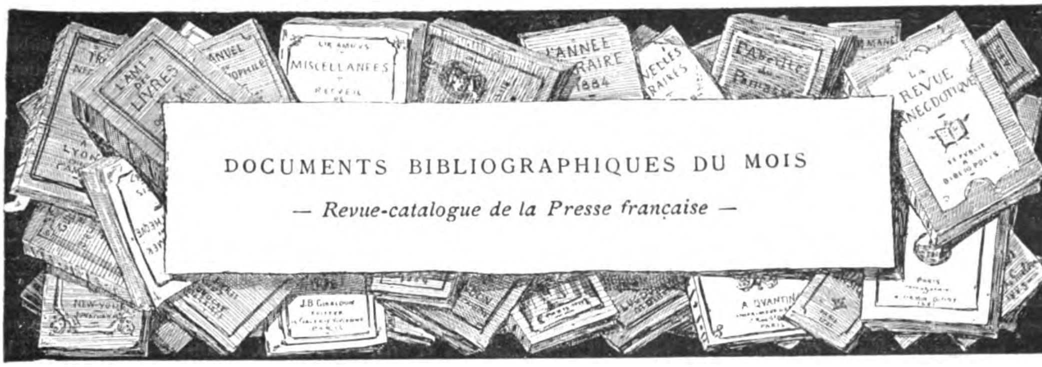
Né à Marseille en 1830, il avait eu des missions à Madagascar (1862), dans l'Amérique du Nord (1868), dans l'État du Michigan, Lac Supérieur (1874). En 1876, il avait été choisi comme commissaire de la France à l'Exposition de Philadelphie et avait fait partie du jury à l'Exposition de 1878.

M. Simonin meurt, laissant sa modeste fortune, fruit de toute sa vie de travail, à ses trois neveux ; à leur mort, les 80,000 francs qui la composent feront retour à la Société des gens de lettres, pour la fondation d'un prix annuel.

Il avait beaucoup voyagé, notamment aux États-Unis. Nul n'a plus contribué à faire connaître au public français les mœurs et l'esprit de la grande démocratie américaine. Les livres qu'il a écrits sur ce sujet resteront comme un modèle de l'art de raconter et de peindre. De bons juges affirment que parmi les nombreux voyageurs qui ont décrit et apprécié la civilisation du nouveau monde, aucun n'a vu plus juste ni mieux rapporté ce qu'il avait vu.

Il a appliqué à la description des travaux souterrains et de la vie des mineurs le même talent d'observation savante et d'exposition pittoresque. Sa *Vie souterraine* est un chef-d'œuvre auquel l'auteur de *Germinal* a rendu hommage en avouant publiquement les emprunts qu'il lui a faits.

Louis Simonin a collaboré à de nombreux journaux et écrits périodiques.



DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ARTISTE (mai). Feuillet de Conches : Bonington. — De Ronchaud : La dispute d'Arachné et d'Athénée. — Ponsonhaile : Le Rijks-Museum d'Amsterdam et le nouveau musée du Luxembourg. — Grasset-Morel : La demeure d'un financier au XVIIIe siècle ; le château de la Mosson.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 36). Catalogue d'Israël Silvestre. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (novembre-décembre). V. Develay : Épîtres de Pétrarque. — Le cardinal de Noailles d'après sa correspondance inédite. — E. D. : Les malheurs de la bibliothèque Colombine. — F. Denis : La première imprimerie américaine. — Janmart de Brouillant : Quelques mois sur la biographie de Robert-Wace. — (Janvier-février) : Une nouvelle lettre de Montaigne. — Le cardinal de Noailles. — Opuscules de Jean-Paul Richter. — Bibliothèque de bourgeois au XVIIIe siècle. — La bibliothèque de Mohl. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (26 juin). Aperçu sur les marches de résistance que l'on peut faire faire à un cheval. — (10 juillet). L'enceinte continue de Paris. — Position de Bar-sur-Aube.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juin). Vanden Ghein : La science des religions. — De Barthélemy : Le Barbe-Bleu breton. — Elie Blanc : Théorie du libre arbitre. — De Chauvigny : Le recrutement régional et l'avenir du pays. — Moser : M. Renan et la critique. — Mgr de Kernaeret : La vie. — Gairal : La question juive en 1789. — André Chénier. — CORRESPONDANT (10 juin). Dronsart : Le prince de Bismarck et son œuvre. — Villamus : Mémoires d'un président des Etats-Unis. — Heinrich : La correspondance de Gino Capponi. — De Chenclos : Nos possessions et nos espérances dans le golfe d'Aden. — Douhaire : L'invasion juive. — (25 juin). Renaud de Moustier : La France et le protectorat des missions dans l'empire chinois. — Torelli : La destruction de Rome. — Dronsart : Le prince de Bismarck. — Denys Cochin : La république et l'alcool. — De Broglie : Un nouvel essai sur les origines de la société moderne. — (10 juillet). Thureau-Dangin : L'entrée en scène du socialisme sous la monarchie de Juillet. — De Ganniers : Les cendres du Cid et de Chimène. — De Lapparent : Le niveau de la mer et ses variations. — Bruley : Le général Chabert et Napoléon Ier d'après une correspondance inédite. — CURIEUX (juillet). Les enfants naturels du duc de Berry. — La duchesse de Berry et M. Goblet. — La question Louis XVIII. — Laurent-Pichat. — Les pairs de France. — M. Émile Augier. — Les Bertin. — Helvétius. — Le brasseur Santerre.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (12 juin). Les conseils d'arbitrage et la représentation des intérêts du travail. — La superficie de l'Italie et celle de la France. — La baisse des prix et l'application des inventions modernes à l'industrie. — (19 juin). La situation financière de l'entreprise de Panama et l'unique solution recommandable qu'elle comporte. — Les professions privilégiées : l'ordre des avocats. — Les finances de l'empire de Russie. — (26 juin). La situation financière de l'entreprise de Panama et l'unique solution recommandable qu'elle comporte. — (3 juillet). Les conditions nouvelles du commerce universel et le droit sur les céréales. — La consommation de l'alcool dans les départements industriels. — La Seine-Inférieure. — Les progrès des classes laborieuses dans la société moderne : Exemple de l'Angleterre. — La Bosnie et l'Herzégovine : leurs populations et leur situation économique. — Les intérêts respectifs du commerce français et du commerce américain dans le canal de Panama. — Le recensement à Paris. — (10 juillet). Des vrais moyens de secourir l'agriculture en France. — La commission des valeurs et la crise en Europe et aux États-Unis. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — Les discussions de la société d'économie politique : l'assurance offre-t-elle plus d'avantages que d'inconvénients ?

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 juin). La calomnie au théâtre. — Louis II de Bavière. — Lettres inédites de George Sand et de Rachel. — Jules Janin et Vacquerie. — Le prince de Joinville en prison. — M. Renan. — (15 juillet). Inauguration de la statue de Lamartine. — Le drapeau français en Allemagne. — Alfred de Musset en musique. — Lettres inédites du marquis de Boissy. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juillet). P. Mantz : Andrea Mantegna. — De Lostalot : Le Salon de 1886. — Ary Renan : Gustave Moreau. — Bonnaffé : Etudes sur le meuble en France au XVIe siècle. — Ephrussi : *Les médailleurs de la Renaissance*, par M. Heiss. — Philipps : Les expositions de printemps à la *Royal Academy* et à la *Grosvener Gallery*.

L'HOMME (25 avril). Salmon : La dernière infortune du grand polissoir de Cerilly. — Collineau : Le suicide en France et en Angleterre. — Lemoine : L'époque de la pierre polie

dans le département des Côtes-du-Nord. — (10 mai). Salmon : Voyage préhistorique dans quatre départements du sud-ouest de la France. — Congrès des orientalistes. — Chair d'anthropologie à Rome. — Hommage à Lamarck.

INSTRUCTION PUBLIQUE (12 juin). M. Alfred Blot. — Le *Brutus* de Cicéron. — Cartault : Stace. — Bergaigne : Étude du langage. — Crouslé : Le christianisme de Rousseau. — (19 juin). Croiset : Héraclite. — Crouslé : Le christianisme de Rousseau. — Martha : Sénèque et les questions naturelles. — (26 juin). Martha : Influence du stoïcisme sur la littérature latine. — Croiset : Héraclite. — Bergaigne : Etudes du langage; théories de Curtius. — De Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juin). Etrangers qui ont écrit en français. — Lettres et documents inédits sur la Guimard. — Origine des petits formats. — Aug. de Chatillon. — Livres écrits en prison. — Les dessinateurs Mussard et Vernier. — La Jaille. — Rouget de l'Isle et la *Marseillaise*. — Les historiographes de France. — Une imprimerie hydraulique en 1844. — Lettre inédite de Michelet a Emile de Girardin. — (10 juillet). Rouget de l'Isle. — Formats des livres. — Couverture des livres brochés. — Le premier enfant de J.-J. Rousseau. — Un manuscrit janséniste. — Lettre inédite de Lamennais sur le prêt à intérêt.

JEUNE FRANCE (juin). Villiers de l'Isle-Adam : Axël. — Assanis : Mirabeau. — Amillard : Esquisse d'après Tolstoï. — (juillet). G. Toudouze : L'Icone, légende byzantine. — Assanis : Mirabeau. — Domergue : La protection douanière. — J. Christophe : Léon Duvauchel. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juin). Courcelle-Seneuil : De la méthode applicable à l'économie politique. — Hubert-Valleroux : L'attitude du gouvernement dans les récents conflits entre les ouvriers et les Compagnies des mines. — Duverger : Les chemins de fer belges. — A. Leroy : Les assurances sur la vie. — Simonin : Le volapük. — Raffalovich : Un libre-échangiste américain et un libre-échangiste anglais. — Muller : Le vignoble français. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). Maury : Œuvres philosophiques du général Noizet. — Caro : Trente-deux ans à travers l'Islam. — Berthelot : Papyrus grecs. — Haureau : Manuscrits des bibliothèques de France. — Geffroy : L'épigraphie doliaire chez les Romains.

MAGASIN PITTORESQUE (30 juin). L'École nationale des ponts et chaussées, par M. Léon Lalanne, membre de l'Institut. — Le sougourr ou marmotte des monts Célestes, par M. G. Capus. — Salzbourg, par M. Georges Lafaye. — La trempe du verre, par M. A. de Vaulabelle. — Une visite à Népomucène Lemercier, par M. Ernest Legouvé. — MOLIERISTE (juillet). Tivier : Le P. Le Moyne a-t-il été l'un des professeurs de Molière? — R. Monval : On demande *Tartuffe*. — Michon : Molière jugé par son écriture. — Marie : Une leçon donnée par Molière à Racine. — Un monument à Molière à Pézenas.

NATURE (12 juin). Théorie du téléphone. — L'exposition d'hygiène urbaine. — L'aération, l'éclairage et l'orientation des habitations. — Le papier dentelle. — Les dragons. — Les roues en papier. — L'exploitation des mines à travers les âges. — (19 juin). Le *Scelidotherium*. — Le grand édenté fossile de l'Amérique du Sud. — La Lanoline. — Un nouveau fruit comestible. — Torpilleur sous-marin Nordenfeldt. — L'industrie de la bonneterie. — Les *Jerseys* sur les métiers circulaires. — (26 juin). Un longicorne à grandes dents. — Nouvelles amorces électriques de M. Ruggieri et appareil de vérification rapide de M. Ducretet. — Conjoncteur-disjoncteur automatique pour la charge des accumulateurs. — Le diplographe de M. Levesque. — L'observatoire du Sonnblick, le plus élevé de l'Europe. — Un précurseur de Parmentier. — Bâtiments en tôles embouties. — Le moteur animé et le moteur à vapeur. — (3 juillet). Le muséum d'histoire naturelle de Londres. — Matériel roulant à grande vitesse. — Le betail américain en France. — Tourelles cuirassées de Saint-Chamond. — Explosion de gaz naturel à Murrayville (Pensylvanie). — Un nouveau projet d'expédition dans les régions arctiques.

POLYBIBLION (juin). L. Couture : Philosophie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Découverte des manuscrits autographes de Pétrarque; ouvrages à l'index; la presse en Bulgarie, etc. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (juin). Phelippon : Ouverture des crédits au budget de l'État. — Lavallée : *Traité théorique et pratique de droit public et administratif*, par M. Batbie. — (juillet). Saint-Lager : Jurisprudence du conseil d'Etat en matière d'élections municipales. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (juin). G. Bapst : Le tombeau de saint Martin. — Müntz : Les monuments antiques de Rome. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Leval : Inventaire des pièces manuscrites grecques des XVII[e] et XVIII[e] siècles conservées dans les archives du couvent Saint-Louis à Constantinople. — Tannery : Les chiffres arabes dans les manuscrits grecs. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mai). François Lescot, orfèvre du roi (1645). — Pierre Puget, ses travaux à l'hôtel de ville de Toulon (1656-1659). — Les tapisseries du duc d'Epernon (1661). — Enquête relative au mariage d'Antoine Vassé, sculpteur de la marine royale (1679). — Histoire d'un tableau de Carle Vanloo, *les Grâces enchaînées par l'Amour* (1761-1763). — Bijoux offerts à l'Assemblée nationale par des femmes ou des filles d'artistes (1689). — Augustin Dupré, graveur en médailles (1791). — François-Robert Ingouf, graveur (1794). — La colonne de la place Vendôme et les statues de Minerve, de Charlemagne et de Napoléon (1800-1804). — Epitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1865-1870). — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (7 juin). Reinach : Grammaire latine. — Zotenberg : Notice sur le livre de Balaam et Josaphat. — Albanès : Problèmes d'histoire ecclésiastique concernant Avignon et le Comtat-Venaissin. — (14 juin). Bazin : La république des Lacédémoniens, de Xénophon. — Bouché-Leclercq : Manuel des institutions romaines. — Ramorino : Littérature latine. — Beltrani : La bibliothèque de Fulvio Orsini. — Delaborde : De Chatillon, comte de Coligny. — Lotheissen : Marguerite de Navarre. — (21 juin). Frœhner : Terres cuites d'Asie de la collection Gréau. — Delachenal : Histoire des avocats au Parlement de Paris. — Schmidt : Paris pendant la Révolution. — Bernardin : Morceaux choisis des classiques français. — Une nouvelle revue d'histoire religieuse au moyen âge. — (28 juin). Holm : Histoire grecque. — Castellani : Les grenouilles d'Aristophane. — Cagnat : Cours élémentaire d'épigraphie latine. — Lauret : Des passions chez les stoïciens. — Kohler : Documents relatifs au droit privé germanique. — Joret : J.-B. Tavernier. — (5 juillet). Mommsen : Histoire romaine. — Ellis : Anecdota oxoniensia. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française; lettre L. — Legrand : Bibliographie hellénique. — De Nolhac : Le *canzoniere* autographe de Petrarque. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juin). Souvenirs du duc de Broglie; la Révolution de juillet 1830. — H. Germain : L'état politique de la France en 1886. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc. — Dupin de Saint-André : La question des torpilleurs. — Lavisse : Notes prises dans

une excursion en Allemagne. — REVUE GÉNÉRALE (15 juin). Phostiropoulos : La situation intérieure de la Grèce. — H. Quet : La sculpture au Salon de 1886. — Ch. de Larivière : *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti. — (1er juillet). D'Ideville : Souvenirs de jeunesse; Edouard Delprat. — De Lanessan : Les établissements français de l'Afrique occidentale. — H. Quet : Le Salon de 1886. — Les journalistes en volumes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juin). Drapeyron : La géographie et les humanités. — Girard : La colonisation de la Nouvelle-Guinée. — Merle : Les voies de communication au Sénégal. — Duval : Étude sur les Pyrénées; le val d'Andorre. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (avril). Martinet : La colonisation scientifique. — Renaud : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — Tisserand : La culture de la vigne en Algérie. — Leroy : De Ghardimaou à Tunis. — J. Renaud : Les ports du Tonkin. — État moral et social des populations de couleur. — Dankelmann : Variations de la température au Congo. — REVUE HISTORIQUE (juillet-août). Thévenin : Etudes sur la propriété au moyen âge. La *propriété* et la *justice* des moulins et des fours. — G. Monod : Les aventures de Sichaire; commentaire des chapitres 47 du livre VII et 19 du livre IX de Grégoire de Tours. — Xénopol : Les guerres daciques de l'empereur Trajan. — Stern : L'idée d'une représentation centrale de l'Autriche conçue par le prince de Metternich. — Du Casse : Étude sur la correspondance de Napoléon Ier; ses lacunes. — REVUE MODERNE (juin). Cassard : Le nihilisme et ses tendances. — O. Méténier : Lucien Descaves. — Ch. Buet : Crolallanza. — REVUE DU MONDE LATIN (juillet). Giedroye : L'empereur Alexandre II et la société de Saint-Pétersbourg. — Gidel : Les Grecs exilés et la Cour romaine. — Collas : Les Grecs, les Bulgares et la Turquie. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). Stricker : De la parole et des sons intérieurs. — Ch. Féré : Impuissance et pessimisme. — Guardia : Philosophes espagnols; Oliva Sabuco. — Durkheim : Les études récentes de sciences sociales. — Ch. Henry : La loi d'évolution de la sensation musicale — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (5 juin). D'Eichthal : La déclaration des droits de l'homme et l'Être suprême. — Lemaître : M. Gaston Paris et la poésie française au moyen âge. — Bérard-Véragnac : De la colonisation d'après M. Leroy-Beaulieu. — (12 juin). Coignet : La question irlandaise. — Ch. Bigot : La peinture au Salon de 1886. — (19 juin). Léo Quesnel : Le mouvement littéraire en Espagne. — (26 juin). De Varigny : Les grèves et le socialisme allemand aux États-Unis. — Laffitte : William Hamilton, d'après M. Reinach. — REVUE RETROSPECTIVE (1er juillet). Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — Mémoire sur les juifs par le prince de Ligne. — Lettre de l'empereur de la Chine au pape Clément XI (1712). — La légende de Boissy d'Anglas. — Les étapes d'un volontaire de 1803. — Musset, modeleur. — REVUE SCIENTIFIQUE (12 juin). De Lacaze-Duthiers : Dix-sept ans d'enseignement de la zoologie en Sorbonne. — Magnin : Les états mixtes de l'hypnotisme. — Amiral Cloué : L'ouragan du golfe d'Aden. — Un précurseur des théories microbiennes; Goiffon, de Lyon. — (19 juin). Clève : Scheele. — Simonin : L'immigration aux Etats-Unis. — Sanson : Le moteur animé et le moteur à vapeur. — (26 juin). De Lapparent : L'attraction des glaces sur les masses d'eaux voisines. — Boell : Panama et Colon au point de vue de l'hygiène. — La teigne et les teigneux. — (3 juillet). Marey : Les lois de la mécanique en biologie. — Bouquet de la Grye : La barre du Sénégal. — Rivière : L'exposition de la mission Brazza au Muséum. — Richard : L'île de Rapa.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). Brun : L'armée territoriale au printemps de 1886. — Service d'état-major. — Bonnal : La guerre de Hollande et l'affaire du Texel. — D'Azémar : De la discipline. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Allemagne. — W. Heinemann : Gœthe's Faust in England und America, bibliographische Zusammenstellung. Berlin, A. Hettler; 32 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 90.

Jahresbericht über die Fortschritte der pharmacognosie, pharmacie und toxicologie. — Années 1883 et 1884. — Göttingen, Van den Hoeck et Ruprecht.

Joh. Muller : Die wissenschaftlichen Vereine und Gesellschaften Deutschlands im XIXten Jahrhundert, Bibliographie ihrer Veroeffentlichungen. 8e fasc. — Berlin, A. Asher, in-4°. — Prix : 7 fr. 50.

Verzeichniss von Werken und Aufsaetzen, welche in aelterer und neuerer Zeit über die Geschichte und Sprache der Zigeuner veroeffentlicht worden sind. — Leipzig, List et Francke. — 15 p. in-8°. — Prix : 0 fr. 75.

Catalogue trimestriel des nouvelles publications littéraires allemandes. Janvier-mars 1886. — Leipzig, J. C. Hinrichs; 180 p. gr. in-8° — Prix : 2 fr. 25.

Zeitschrift für romanische Philologie, bibliographie pour l'année 1881. — Halle, M. Niemeyer, 153 p. gr. in-8°.

E. Dannappel : Die Literatur über die Salzburger Emigration, 1731-35. — (Neuer Anzeiger 1886, p. 33, 65 et 97).

A. Hettler : Schiller's Dramen : eine bibliographie, nebst einem Verzeichnisse sämmtlicher Werke Schiller's. — Berlin, Wellnitz, 37 p. in-8°.

H. Elissen : Generalregister der deutschen Rundschau, Bd 1-40. — Nebst Systemat. Uebersicht der Hauptartikel. — Berlin, Paetel.

K. Ackerman : Bibliotheca hassiaca. Supplément Cassel, Ferd. Kessler, 60 p. gr. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

E. Alberti : Lexikon der schleswig-holstein-lauenburgischen und entinischen Schriftsteller von 1866-1882. — Kiel, Biernatzki.

Druckschriften des XV *bis* XVIII *Jahrhunderts*, in getreuen Nachbildungen herausgegeben von der Direction der Reichsdruckerei. 8e fasc. — Leipzig, F. A. Brockhaus, in-fol. — Prix : 12 fr. 50.

H. Haupt : Der Waldensische Ursprung des Codex Teplensis und der vorlutherischen deutschen Bibeldrucke. — Wurzbourg, Stahel; 45 p. gr. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

Katalog der Bibliothek der Handelskammer zu Leipzig. —

Effectif de la bibl. au 1er juillet 1884. — Leipzig, Hinrichs, 504 p. gr. in-8°. — Prix : 12 fr. 50.

Angleterre. — *Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum.* — Part I, Greek. — Part II, Latin. — Printed by order of the trustees.

Catalogue of books in the library of the British Museum printed in England, Scotland and Ireland, and books in English printed abroad to the year 1640. — 3 vols.

R. Bowes : Biographical Notes on the University printers from the commencement of printing in Cambridge. — Repr. for private circulation from the Cambridge Ant. Soc's Communications vol. 5, n° 4. — Cambridge. With four appendixes.

Early C. bindings : Legge and the stationers; two early lists of C. stationers; 107 reproductions of printers' ornaments.

W. M. Griswold : Index annual to periodicals for 1885, 5e année, Bangor, 40 p. — Prix : 5 francs.

J. Baldwin : The book lover, a guide to the best reading. — Londres, Putnam, 204 p. in-8°. — Prix : 4 fr. 40.

W. Carew Hazlitt : Old cookery books and ancient cuisine. — Londres, Elliot Stock, 271 p. in-8°. — Prix : 5 fr. 60.

Percy Russell : The literary manual or a complete guide to authorship. — Londres, Literary society, 234 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 20.

H. Stevens : Recollections of M. James Lenox of New-York and the formation of his library. — Portraits of M. Steven et M. Lenox. — Londres, H. Stevens, 211 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Title pages of the first books from the earliest presses with reproductions of early types and first engravings of the printing press. — By Rush C. Hawkins. — Londres, Quaritch.

W. H. J. Weale : Bibliographia liturgica. Catalogus missalium ritus latini ab anno 1475 impressorum. — Londres, Quaritch, 296 p. in-8°. — Prix : 26 fr. 25.

Italie. — B. S. Mondino : La Biblioteca del Collegio Colombia di New-York, e l'indice decimale a materie. — Palermo, in-8°.

Ang. Bertacchi : Lettera sui manoscritti meteorologici di Pietro Antonio Butori et di G. Stefano Conti. — Lucques, tip. Giusti. 37 p. in-8°.

Catalogue de livres anciens et modernes, formant la bibliothèque Somisienne de Turin. — Milano, tip. Luigi di Giacomo Pirola, 294 p. in-8°.

E. Narducci : Lettere di Federico Cesi, contenute nei manoscritti Galileiani : nota. — Roma, accademia dei Lincei.

Pizzi Italo : Catalogo dei codici persiani della biblioteca Medicea Laurenziana ; fasc. 3 des « Cataloghi dei codici orientali di alcune biblioteche ». — Florence, Le Monnier.

G. Plastino : Biblioteca popolare circolante Umberto I, Rionero in Vulture. Anno III, 1884-85. — Rionero, tip. Ercolani.

Valsecchi : Bibliografia analitica degli statuti di Albenga. — Albenga, Craviotto, 700 p. in-8°.

Ant. Vismara : Bibliografia di Tommaso Grossi. Como, F. Ostinelli, 45 p. in-8°.

Autriche. — K. Bornemann : Die wichtigsten Verordnungen und Erlaesse œsterreichischer Schulbehœrden welche auf Schülerbibliotheken Bezug haben. — Znaim, Fournier et Haberler.

Musica. — Beschreibung eines neu entdeckten Lautenbuches von Hans Gerle, als Beitrag zur Musikbibliographie. — Vienne, Gilhofer et Rauschburg

Wagner : Robinson in Œsterreich. — Salzbourg, H. Dieter, 27 p. in-8°. — Prix : 1 franc.

Suisse. — F. Motta : Bibliografia medica della Svizzera Italiana (Bolletino medico della, S. J. 1886).

Pays-Bas. — *Catalogus* der bibliotheek van de Maatschappy der Nederlandsche letterkunde te Leiden 2de gedeelte. Drukwerken. (Catalogue de la bibl. appartenant à la Société de littérature néerlandaise, 2e partie, imprimés.)

Suède. — *Tyra hundraarsfest Boktryckerikonstens i Sverige*, i Stockholm 1-10 juli 1883. — Stockholm, Norstedt, 56 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 40.

Russie. — *Russica* : Liste des publications anglaises, françaises et allemandes relatives à la Russie ayant paru en 1885, 2e année. — Reval, Lindfors, 31 p. in-8°. — Prix : 0 fr. 60.

États-Unis. — *Astor library* : Catalogue (continuation). Authors and books. — A.-D. — Cambridge.

Harvard University library. — Bibliographical contributions, by J. Winsor. — N° 21 : a list of the publications of H. U. and its officers with the chief publications on the University, 1880-85. — Cambridge, Mass., 62 p. gr. in-8°.

Examples illustrating the system of indexing the official Records of war of the rebellion. W. J. Fletcher : Cooperative index to periodicals for 1885. — New-York.

P. L. Winthrop : Rules and regulations adopted by the inhabitants at a town-meeting. — Boston, 10 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Juillet : Die Drucke des Missale Moguntinum. — Die Verwaltung der kgl. Bibliothek zu Dresden, 1881-85.

Deutsche Revue.

Juillet : Die ungarischen Salons. Die æsthetik der Sprachen.

Deutsche Rundschau.

Juillet : Erinnerungen an Gustav Nachtigall. — E. Zittelmann : Eine neue altgriechische Gesetzgebung. — E. Reyer : Californien. Der Kampf gegen die Fremdwœrter. — L. Friedlaender : Erinnerungen an Tourgenef. — W. Scherer : Die Brüder Grimm. Suphan's Herder-ausgabe.

Nord und Sud.

Juillet. — Paul Lindau : Mein Freund Hilarius. — Paul Heyse : Eine Dante-Lekture. — E. Schmidt : Ein Reise-

tagebuch Grillparzer's vom Jahre 1826. — Alpenfahrten in früherer Zeit.

Angleterre. — *The Academy.*

12 juin : H. Larkin : Thomas Carlyle and the open secret of his life. — A. S. Way : the Iliad of Homer done into english verse.

19 juin : Bibliographia liturgica, catalogus missalium ritus latini ab anno 1475 impressorum. — Horacio en España, por Munendez y Pelayo.

26 juin : H. M. Stephens : a history of the french revolution. — A. Mickewicz : Master Thaddeus. — P. Willems : le Sénat de la république romaine.

3 juillet : Beeching's edidion of Julius Cæsar.

1er juillet : J. Churton Collins : Bolingbroke, a historical study and Voltaire in England. — Sposizione di Ludovico Castelvetro a XXIX canti dell' Inferno Dantesco.

The Athenæum.

5 juin : The history of the English constitution by R. Gneist. — The Vicar of Wakefield. — Shelley Society's publications.

12 juin : Poems, by Coventry Patmore. — History of interpretation, by F. W. Farrar. — The Court Leet Records of the Manor of Manchester. — E. Tarbé : Bernard l'assassin.

19 juin : A. C. Swinburne : Miscellanies. — A. Scott : Ulfilas, apostle of the Goths. — Souvenirs du duc de Broglie. — A. Pigeon : La Confession de Mme de Weyre.

26 juin : D. Mac Ritchie : Accounts of the gypsies of India. — R. Bowker : Copyright, its law and its literature.

3 juillet : The anglo-indian tongue. — J. E. Sandys : M. Tulli Ciceronis ad M. Brutum orator. — Tables du calendrier juif depuis l'ère chrétienne jusqu'au XXXe siècle, par J. Lœb. — Les actes des martyrs de l'Égypte, par Hyvernat.

10 juillet : C. H. Herford : Studies in the literary relations of England and Germany in the XVIth century. — Etude sur l'histoire diplomatique de l'Europe par le comte de Barral. — Sacred books of the East. — Mémoires inédits de Mesmes. — Victor Hugo, la Fin de Satan. — Harmonie et mélodie par Camille Saint-Saëns.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Juillet : F. Marion Crawford : Sarracinesca. — The meditations of a parish priest (Pensées, par Joseph Roux).

Book-Lore.

Juillet : English topographical works. — The discovery of witchcraft. — Nine points of the law of copyright.

The Contemporary Review.

Juillet. — A. Birrel : Edmund Burke. — C. Newton Scott : The Child-God in art.

Education.

Mai : History in American colleges.

The fortnightly review.

Juillet : Pasteur, by G. M. Crawford. — Novelists and their patrons. — History in Punch.

Juin : George Meredith's novels. — Pictures in London and Paris.

The Gentleman's Magazine.

Juillet : Alfred Bailey : Novelists's Law. — P. Robinson : Snakes in poetry. — R. H. Shepherd : Longfellow and his friends.

Knowledge.

The Story of creation. — Indian myths.

The law Magazine and Review.

Mai : Copyright law reform.

Longman's Magazine.

Juin : Pan and Syrinx. — The hypocrite of fiction.
Juillet : Oliver Wendell Holmes.

Macmillan's Magazine.

Juillet : J. Burrougs : the literary value of science.

The National Review.

Juillet : F. T. Palgrave : poetry compared with the other fine arts. — Lord Colchester : Mallet du Pan. — Mary F. Robinson : the novelists of Naples.

Saint-Nicolas.

Juillet : La Fayette.

The Nineteenth Century.

Juillet : J. N Jordan : Modern China. — M. Katscher : Taine, a literary portrait.

Notes and Queries.

1er juin : Oriental sources of some of Chaucer's tales.

The Quarterly Review.

7 juillet : Bribery, ancient and modern. Growth of the english novel. — The flight to Varennes. — Sacred books of the east.

The Saturday Review.

12 juin : Life of bishop Dupanloup.
26 juin : Bolingbroke and Voltaire.
3 juillet : The legends of the Punjab. — Les lettres et les arts. — China and the roman Orient.

Temple Bar.

Juillet : William Wordsworth.

Walford's Antiquarian.

Juillet : Our early antiquarians : Sir W. Dugdale. — St. David's. — The northern Museum in Stockholm. — History of gilds. — Autograph letters.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Juin : I correttori di Stampe nelle antiche tipografie italiane. — Del ms. che servi alla edizione princeps della traduzione di A. Caro da Longo Sofista, e di alcune inesatezze di vari bibliografi intorno a tale edizione. Un libro ms. di Richelieu e un altro simile del Mazarino. — Stampa e libri a Venezia nel secolo XVIII. — Di una edizione torinese del 1527. — Alfonso di Lamartine e Tommaso Gargallo. Aleardo Aleardi : da lettere inedite a lui dirette da persone illustri. — L. Germain : Anciennes cloches lorraines. — M. Collignon : Les artistes célèbres. — H. Delabonde : Gérard Edelinck.

Nuova Antologia.

16 juin : Poeti inglesi moderni; nuove canti di Mary Robinson. — Il Laterano ed i nuovi restauri. — Fisiologia e patologia dell' ipnotismo. — Un processo a Pietro Aretino.

1er juillet : Poesia ed arte. — L'ultima Battaglia di Prete

Agostino, novella di S. Farina. — Fisiologia e patologia dell' ipnotismo.

Rivista storica italiana.

Avril-juin : G. Jamassia : Egidio e Siagrio. — F. Bertolini : Storia d'Italia illustrata. — R. Sabbadini : Storia del Ciceronianismo. — A. Galanti : J. Tedeschi nel versante meridionale delle Alpi. — L. Tosti : La contessa Matilde e i romani pontefici. — J. Zeller : l'empereur Frédéric et la chute de l'empire germanique du moyen âge. — C. Vignatti : Codice diplomatico laudense. — A. Valsecchi : Gli Statuti del Albenga. — A. Favaro : Documenti per la storia dei mss. galileani. — P. Vayra : Cavour e Garibaldi.

Revue internationale.

25 juin : Dora d'Istria : les péchés capitaux. — Amédée Roux : Les artistes italiens au Salon de Paris. — J. Fastenrath : l'archiduchesse Marie-Antoinette de Toscane.

10 juillet : Dora d'Istria : les péchés capitaux. — A. Mézières : Souvenirs d'un voyage en Grèce. — E. des Planches : les colonies italiennes de l'Amérique du Sud — Ch. Fuster : deux talents contemporains, M. Pierre Loti et M. Paul Bourget. — A. J. Boyer d'Agen : Le Salon et l'atelier en 1886. — Le Folk-lore de la Gascogne.

Espagne. — *Matinées espagnoles.*
30 mai et 8 juin : La Société de Lisbonne.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Juillet. — H. Hentsch : Le bimétallisme. — Paul Stapfer : Victor Hugo. — A. Leleux : Souvenirs d'artistes. — L. Quesnel : la fédération impériale.

Gaston Maugras : Voltaire et Rousseau.
O'Meara : Un salon à Paris.
G. Decrue : Anne de Montmorency.
Ad. Franck : Philosophie du droit civil.
De Guillermy : Papiers d'un Emigré.
J. Mairet : Jean Méronde. — E. Rod : Fatiana Leïlof.

La Lecture.

Juin : Le comte Tolstoï : Les grands maîtres de la littérature russe. — Michelet. — Victor Hugo.

Juillet : Le roman exotique de M. Pierre Loti. — Le roman russe.

Revue de Genève.

Juin : Roc-Roy : Légendes mystiques. — Jametel : La coopération. — Th. Droz : Poètes contemporains de la Suisse allemande. — Montroger : L'*Œuvre* d'Emile Zola. — La loi fédérale sur l'émission et le remboursement des billets de banque.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Juillet : O. Wendell Holmes : the new port folio. A prospective visit. — P. G. Hamerton : French and English. — Ouida.

Catholic World.

Juin : F. Egan : Chat about books.
Juillet : Francis Lavelle : novels and novel-writing. — James A. Finch : Cesare Cantu.

Century.

Juillet : The Author of « the lady and the tiger ».

Eclectic.

Juin : H. Hutton : Newmann and Arnold. — E. A. Freemann : Things, names and letters. — Sir Henry Taylor. — Sir Thomas Browne.

Juillet : A few more words about names. — Books and reading. — Lady Martin's female characters of Shakespeare. — Some coïncidences of literature. — A well read man.

The Forum.

Juillet : J. H. Browne : the manuscript market. — Should foreign authors be protected ?

Knowledge.

Juin : Americanisms. — Books to be read or avoided, and why.

The Library-Journal.

Juin : The Astor library. — Vandals in a library.

Lippincott's Monthly Magazine.

Juin : H. Gréville : my literary career. — Joaquin Miller : How I came to be a writer of books.

The Nation.

6 mai : The princes of Condé.
27 mai : The duc de Broglie's recollections.
10 juin : Confessions, par Arsène Houssaye. — H. Houssaye : Les hommes et les idées. — J. Claretie : La vie à Paris. — A. Wolff : La gloire à Paris. — E. Zola : L'Œuvre.

New England Magazine.

Juin : Judicial falsification of history. — E. P. Guild : poem to Holmes.

The North American Review.

Juin : Bric-à-brac in literature.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — La Société de linguistique allemande aura désormais son organe attitré qui paraîtra sous le titre de : *Zeitschrift des allgemeinen deutschen Sprachvereins.*

Deutsche Dichtung (la poésie allemande), nouvelle revue bimensuelle, paraîtra au commencement de septembre sous la direction de Ch. Emile Franzos.

Espagne. — *Archivo Hispalense:* Revista historica, literaria y artistica. Año primero, numero 1° (15 mai), 64 p. in-4°. — Seville, imp. de « El Orden ».

Un nouveau périodique espagnol paraît à Barcelone, en fascicules mensuels de 100 pages : *la España regional.*

Angleterre — M. Harry Blyth public à Edimbourg un nouveau journal. le *Tam O'Shanter.*

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin au 15 juillet 1886)

AUTORITÉ. Juillet : 13. *Les Romains au temps de Pline le jeune*, par Pellisson.

DÉBATS. Juin : 23. Les momies de Ramsès II et de Ramsès III. 25 et Juillet 3. Haïti. — Juillet : 1. *Corpus inscriptionum semiticarum.* 10. *L'empereur Frédéric II et la chute de l'Empire germanique*, par Zeller. 11. *Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire chinois*, par Cordier.

XIXe SIÈCLE. Juin : 16. M. Laurent-Pichat. 27. La chanson des transformations. 29-30. La statue de Lamartine. — Juillet : 5. *Les Bourbons et la Russie*, par M. E. Daudet. 6. Dostoïewsky.

ÉCHO DE PARIS. Juin : 22. Ne touchez pas à Musset. — Juillet : 4. Lamartine.

ÉVÉNEMENT. Juin : 28. Laforet : Le Cid et la critique. 30 et Juillet : 4. *Le Lac*, de Lamartine. 8. Lamartine, notes et souvenirs. 12. Rabelais, curé de Meudon.

FIGARO. Juin : 18. *Jean de Jeanne*, par Pouvillon. — Juillet : 3. Richepin. A. Gill. 3. Monselet : Jacquot de Mirecourt. 5. La statue de Lamartine.

FRANÇAIS. Juin : 16. *Mes Mémoires*, par M. de Pontmartin. 18. *Le Diable, mœurs toscanes*, par M. Magherini-Graziani. 18. Les papes et la ligue. 21. L'anniversaire de la naissance de Corneille. 22. Mémoires inédits de Henri de Mesmes. 25. *La Fin de Satan.* 26. La Révocation de l'édit de Nantes, à propos d'un opuscule récent. 29. *Fragments d'histoire*, par Aug. Langel. — Juillet : 2. *Passé et Présent ; Récits de voyage*, par X. Marmier. 5. *Les mille et une nuits du théâtre*, par A. Vitu. 9. Œuvres postumes de René Grousset. 10. La Bible et les découvertes archéologiques modernes.

FRANCE. Juin : 29. *Les Bourbons et la Russie*, par E. Daudet. — Juillet : 10. *Promenade autour d'un tiroir*, par J. Soulary.

GAULOIS. Juin : 20. M. Arsène Houssaye. 21. Le fondateur du théâtre russe, Ostrowsky. — Juillet : 4. M. Albéric Second. 7. Lamartine. 14. Alfred de Musset.

GAZETTE DE FRANCE. Juin : 16, et Juillet : 13. Le journalisme en Angleterre. 17. Racot : Gagne. 19. Madame Mohl et ses intimes. 22, et Juillet : 6. La vie littéraire en province. 27. *La France juive*, par Drumont. 29. Les momies de Ramsès II et de Ramsès III. — Juillet : 3. *La Madone*, par M. J. Normand. — *Le Mariage de la Diva*, par M. Claudin. 8. Racot : Eugène de Mirecourt. 8. Lamartine. 10. *Souvenirs et Réflexions politiques*, par de Saint-Valvy. 11. *Les mille et une nuits du théâtre*, par M. A. Vitu.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juillet : 11. *Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française*, par E. Daudet.

GIL BLAS. Juin : 25. Th. de Banville : Auguste Vacquerie. — Juillet : 6. Guy de Maupassant : L'amour dans les livres et dans la vie. 7. Lamartine. 13. Pierre Loti.

JUSTICE. Juin : 21. L'histoire de la Révolution avant Thiers. 26. Etude sur Théroigne de Méricourt. 30. *Second volume de polémique coloniale*, par V. Schœlcher. — Juillet : 5. Les souvenirs du feu duc de Broglie. 7. La statue de Lamartine. 12. M. Nauroy et son journal *le Curieux.* 13. *L'opinion*, par Bonnetain. — *Pêcheur d'Islande*, par Loti. 15. Le Conservatoire des arts et métiers.

LIBERTÉ. Juillet : 5. Lamartine.

MATIN. Juillet : 6. Lamartine.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 16. Eug. Delacroix et Balzac. 26. De Chambrun : Molière. — Juillet : 10. De Chambrun : Homère. 12. Le *Recueil des historiens* et la *Gallia christiana.*

NATION. Juillet : 4. Lamartine.

NATIONAL. Juin : 21. Les félibres. — Juillet : 5. La folie religieuse.

PATRIE. Juillet : 9. Lamartine. 9. *La France socialiste*, par Mermeix.

RALLIEMENT. Juillet : 5. Lamartine.

RADICAL. Juillet : 8. Lamartine.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 20. Théroigne de Méricourt. — Juillet : 3. Souvenirs du feu duc de Broglie. 6. Mouvement littéraire.

SIÈCLE. Juin : 16. Les derniers jours de Richelieu. 18. Les Félibres à Sceaux. 22. Théroigne de Méricourt. 29 et juillet : 8. Lamartine. 29. *La Société de Saint-Pétersbourg*, par P. Vasili. 12. *Le théâtre de Voltaire*, par E. Deschanel. 13. Rabelais et la *Cigale.*

SOLEIL. Juin : 21. *Le roman russe*, par M. de Voguë. 25. Bibliothèque pour aveugles. 28. *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti. — Juillet : 5. *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss. 8. Lamartine. 12. *Fragments d'histoire*, par Aug. Laugel.

TEMPS. Juillet : 4. Notes et impressions sur l'Irlande. 7. Lamartine. 13. Rabelais à Meudon.

UNIVERS. Juin : 21. *L'Entrée des Israélites dans la société française*, par l'abbé Lémann. 25. *La prédétermination physique et la science moyenne*, par le cardinal Pecci. — Juillet : 5. Nouvelles promenades archéologiques, par G. Boissier. 13. Biré : La légende de Marion Delorme.

VOLTAIRE. Juin : 17. M. J.-J. Weiss. 18. Les femmes bibliophiles. 19. M. Edmond Scherer. 20. Les romans du commandant Rivière. 21. Le théâtre et les mémoires de Ferdinand Fabre. 24. Mademoiselle Baudelaire (Rachilde). — Juillet : 8. Barrès : La vie et le roman militaire. 12. Le journalisme de Rabelais.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juin 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
2.	*L'Expansion coloniale*	Houssaye.	Marcq.
4.	*L'Estafette — Opinion — Gagne-Petit*	Crouzet.	Cusset.
	Indicateur spécial des bains de mer	Lefebvre.	Schlœber.
5.	*Le Droit industriel*	Harmois.	Jamier.
7.	*Suez et Panama*	Philippon.	Kugelmann.
	La Semaine vétérinaire	Dubreuil.	Dubreuil.
8.	*Le Syndicat financier*	Lefi.	Kugelmann.
9.	*L'Aviron*	Stock.	Rongier.
	Montmartre	Mayence.	Harry.
	Diogène le Franc-Parleur	Vanel.	Lombardier.
10.	*Le Bonapartiste*	Rossi.	Rossy.
	La Douane	Degouy.	Mouillot.
	L'Avenir des Chemins de fer	Bonyon.	Lheureux.
	L'Art chrétien	Evrard.	Manchaussat.
11.	*Journal des décès*	Charron.	Kugelmann.
	Le Patriote	Chamaraude	Dubuisson.
	L'Express-Rapide	Desbois.	Chaix.
15.	*L'Étincelle électrique*	Corneloup.	Dupont.
	Le Cérémonial	Delattre.	Jouandeaux.
17.	*Le Temps illustré*	Pariset.	Pariset.
	L'Illustration du Temps	Id.	Id.
18.	*La Critique*	Raimon.	Décembre.
19.	*Les Joyeusetés*	Mignon.	Bernard.
	Gazette médicale et pharmaceutique	Lefraucq.	Wattier.
	La Tribune des sténographes	Hamel.	Reverchon.
	L'Égayement parisien illustré	Blain.	Blain.
21.	*La Vigie*	Mathieu.	Coudray.
	Le Mémorial industriel	Mairesse.	Lefebvre.
24.	*Le Passant*	Bertrand.	Aureau.
26.	*Le Gratin*	Silvestre.	Silvestre.
	Paris-Moderne	Albert.	Bouzier.
	Bulletin de l'Association régionale des sociétés de gymnastique et de tir	Séhé.	Lombardier.
29.	*Le Monde élégant*	Paër-Bayard.	Mayer.
	Le Glaneur	Petit-Demange.	Coudray.
30.	*La Gauloiserie parisienne*	Blain.	Blain.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

COUR D'ASSISES DE LA SEINE.

Outrage aux bonnes mœurs.

M. Théophile Belin, libraire, demeurant à Paris, quai Voltaire, 39, comparaissait devant le jury, sous la prévention d'outrage aux bonnes mœurs, pour avoir mis en vente à Paris, deux livres intitulés l'un *le Zoppino*, l'autre *les Doutes amoureux*.

Ces deux ouvrages ont été édités à Paris en 1883, par M. Liseux, et ont valu à l'éditeur, lors de leur apparition, une condamnation à 1,000 francs d'amende.

M. Belin, libraire, avait acheté un seul exemplaire de ces

deux ouvrages dans une vente après décès. Il les avait mis en vente et c'est à cette occasion qu'il est poursuivi. Voici comment, dans un de ses catalogues, M. Belin annonçait l'un des ouvrages poursuivis : *le Zoppino.* — Dialogue de la vie et généalogie de toutes les courtisanes de Rome (XVIe siècle), littéralement traduit pour la première fois avec le texte italien en regard. — Dans cet ouvrage écrit à la manière de l'Arétin, le moine Zoppino fait des vendeuses d'amour et de leurs vices une peinture si topique que le débauché Ludovico, pris de dégoût, renonce à Vénus populaire.

M. Belin a été acquitté par le jury.

(Audience du 11 mai 1886. Présidence de M. Dubard. Avocat général, M. Roulier. — Défenseur, Me Beauvois-Devaux.

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE

Présidence de M. Foucher.

Audience du 23 février 1886.

Presse. — Traité pour la publication d'un roman. — Suppression du journal. — Droits de l'auteur.

(Lorsque le directeur d'un journal a traité de la publication d'un roman, moyennant un prix déterminé par ligne, il est réputé avoir pris le roman entier à forfait et il doit l'intégralité du prix, même si la publication a été interrompue avant son achèvement par la suppression du journal.)

Au mois d'octobre 1884, MM. Buffier et Fribourg ont fait avec la Société Cahuzac, Limousin et Pareja un traité aux termes duquel ils ont concédé à cette Société le droit de publier, dans les journaux qu'elle éditait, un roman intitulé : *le Fils de Pazza*, et ce moyennant un prix de dix centimes la ligne.

La publication du roman a commencé, mais elle a été interrompue par la dissolution de la Société et la suppression des journaux dont elle était propriétaire.

En cet état, MM. Buffier et Fribourg ont formé contre M. Clément, liquidateur de la Société Cahusac, Limousin et Pareja, une demande en payement de la somme de 1,147 fr. 50 c., représentant le prix intégral du roman ; ils ont conclu en même temps à l'allocation de dommages-intérêts.

M. Clement, ès qualités, a laissé rendre contre lui un jugement par défaut auquel il a ensuite formé opposition.

Il a soutenu qu'il ne devait que la somme représentant le nombre de lignes parues avant la suppression des journaux qui publiaient le roman.

Le Tribunal, après avoir entendu Me Lignereux, agréé de MM. Buffier et Fribourg, et Me Sabatier, agréé pour M. Clément, ès qualités, a statué en ces termes :

« Le Tribunal,

« Reçoit Clément ès qualités opposant en la forme au jugement par défaut contre lui rendu en ce Tribunal, le 29 août 1885, et statuant au fond sur le mérite de son opposition ;

« Sur l'ensemble des demandes :

« Attendu qu'il ressort des faits de la cause que, fin octobre 1884, Buffier et Fribourg concédaient à la Société Cahuzac, Limousin et Pareja, le droit de publier dans les journaux qu'elle éditait un roman intitulé *le Fils de Pazza*, moyennant le prix de dix centimes la ligne ;

« Attendu que Clément ès qualités soutient que les journaux dont s'agit ayant cessé de paraître avant la publication entière du roman, il ne devrait payer que dans la proportion parue du roman ;

« Mais attendu qu'en traitant avec Buffier et Fribourg, la Société susvisée a pris à forfait le roman entier qui lui était offert ; qu'elle seule doit supporter les conséquences de la disparition des journaux dans lesquels elle publiait le roman dont s'agit ;

« Que le contrat qu'elle faisait avec les demandeurs n'était nullement subordonné à l'existence de ces journaux ; qu'il est justifié que le roman entier dont s'agit devait comporter 11,475 lignes ; que c'est donc à bon droit que Buffier et Fribourg réclament de ce chef le payement de 1,147 fr. 50 ;

« Mais qu'il y a lieu de repousser leur demande en dommages-intérêts, aucune justification d'un préjudice quelconque n'étant faite.

« Par ces motifs,

« Déboute Clément ès qualités de son opposition au jugement du 29 août 1885 ;

« Déclare toutefois les demandeurs mal fondés en leur demande en dommages et intérêts ;

« Annule, sur ce chef, la condamnation prononcée par ledit jugement ;

« Et condamne Clément ès qualités aux dépens. »

(Compte rendu du journal *le Droit.*)

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE (1re ch.)

Présidence de M. Aubépin.

Audience du 16 avril.

Livret de l'opéra les Templiers. — *Collaboration. — Droits d'auteur. — Partage. — Adjonction d'un tiers dans la collaboration. — Quasi-contrat de gestion d'affaires non applicable.*

(Les principes qui régissent le quasi-contrat de gestion d'affaires ne sont pas applicables en matière de collaboration ; on ne saurait, en effet, admettre qu'il puisse appartenir à des collaborateurs, sous le prétexte d'une gestion d'affaires, de disposer de l'œuvre commune et de la grever d'obligations ou de charges nouvelles sans l'assentiment de leurs associés.)

MM. Adenin, Bonnemère et Moreau-Sainti ont fait, en collaboration, le poème de l'opéra des *Templiers*, dont Littolf a écrit la musique.

Cette pièce a été jouée dernièrement au théâtre de la Monnaie de Bruxelles et elle a produit, à ce qu'il paraît, 82 fr. 76 de droits d'auteur.

C'est à propos de ces représentations et de celles qui pourront être données, dans l'avenir, du même ouvrage, qu'une difficulté est née entre les collaborateurs du *libretto*, au sujet du partage des droits d'auteur.

Il fut, en effet, question, à un moment, de faire représenter *les Templiers* à l'Opéra de Paris.

Mais M. Vaucorbeil, alors directeur de l'Opéra, demanda aux trois collaborateurs certaines modifications à l'œuvre commune.

MM. Adenin et Bonnemère, sans consulter M. Moreau-Sainti, s'adressèrent alors à M. Armand Sylvestre, qui fit les corrections demandées.

MM. Adenin et Bonnemère ont émis la prétention de faire supporter à M. Moreau-Sainti la part de droits d'auteur revenant à M. Sylvestre pour sa collaboration, et ils prétendent qu'en chargeant, comme ils l'ont fait, ce dernier de leur pré-

ter son concours, ils ont agi dans l'intérêt commun de l'œuvre, qu'ils ont fait l'affaire de M. Moreau-Sainti comme la leur propre, en cherchant à faciliter l'entrée de l'Opéra aux *Templiers* de Littolf.

M. Moreau-Sainti, au contraire, résiste au partage qu'on veut lui imposer, en disant qu'il n'a pas été consulté sur cette dernière collaboration et que c'est à ceux qui l'ont employée à en payer les frais.

Sur les plaidoiries de Me Beaume, avocat de MM. Adenin et Bonnemère, et de Me Cléry pour M. Moreau-Sainti, le tribunal, conformément aux conclusions de M. le substitut Commoy, a rendu le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Attendu qu'il résulte d'une décision de la commission des auteurs et compositeurs dramatiques, rendue à l'occasion d'un différend survenu entre Adenin, Bonnemère et Moreau-Sainti, coauteurs du livret d'un opéra intitulé *les Templiers*, qu'il y a eu de leur part à tous collaboration égale dans cette œuvre ;

« Attendu que la moitié des droits d'auteur revenant au compositeur, cette décision acceptée par les parties emportait le partage entre elles, et par parts égales, de l'autre moitié, soit un sixième pour chacun ;

« Attendu que postérieurement à cette collaboration, et sans prévenir Moreau-Sainti, Adenin et Bonnemère se sont adressés, pour diverses modifications à apporter au livret, à Armand Sylvestre et se sont engagés pour prix de son travail à lui abandonner un sixième des droits d'auteur ;

« Attendu qu'ils prétendent aujourd'hui faire supporter cette charge conjointement entre eux par Moreau-Sainti, qu'ils allèguent à cet effet qu'ils ont agi dans l'intérêt de l'œuvre commune, qu'ils ont fait l'affaire de Moreau-Sainti aussi bien que la leur propre, et que ce dernier est tenu envers eux, dans les termes de l'article 1375 du Code civil ;

« Attendu, sans qu'il soit besoin de rechercher si la gestion d'Adenin et de Bonnemère a été utile à Moreau-Sainti, que les principes qui régissent le quasi-contrat de gestion d'affaires ne sont point applicables dans l'espèce ;

« Qu'en effet, les parties étaient régulièrement liées entre elles par leur collaboration ; qu'elles avaient contracté par ce fait des droits et des devoirs rétrospectifs et qu'on ne saurait admettre qu'il puisse, dans de pareilles circonstances, appartenir à des collaborateurs, sous le prétexte d'une gestion d'affaires, de disposer de l'œuvre commune, et de la grever d'obligations ou de charges nouvelles sans l'assentiment de leur associé ;

« Qu'Adenin et Bonnemère, s'étant seuls engagés à fournir à Sylvestre un sixième des droits d'auteur de la pièce, ne peuvent donc forcer Moreau-Sainti à contribuer à cet engagement qu'ils ont pris en dehors de lui et sans le consulter ;

« Par ces motifs ;

« Déclare les demandeurs mal fondés en leurs demandes, fins et conclusions ;

« Les en déboute ;

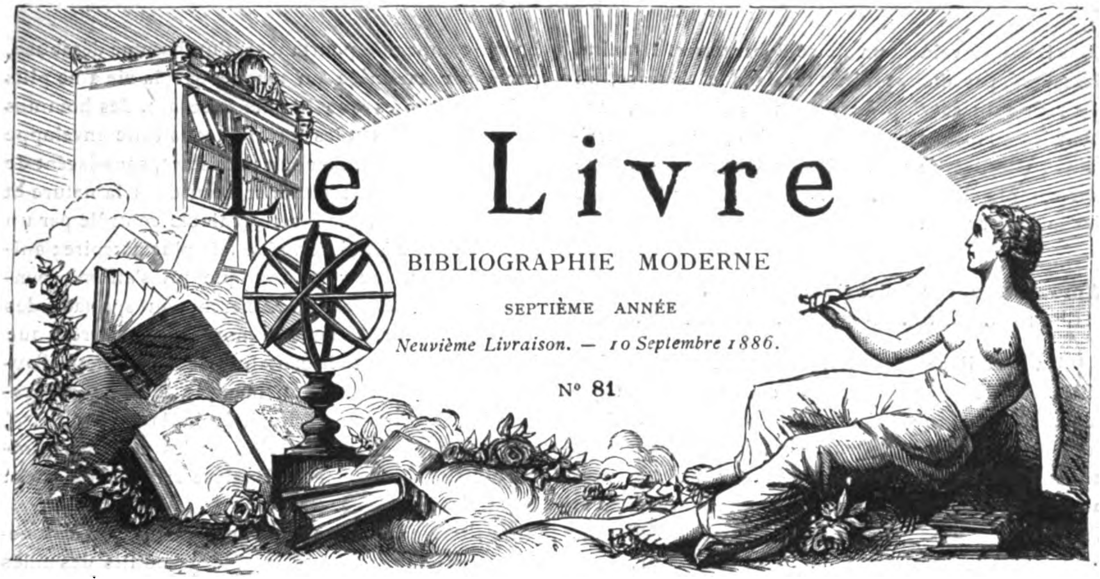
« Les condamne aux dépens. »

(*Gazette des Tribunaux*, 17 avril 1886.)

Livres obscènes. — Saisie.

Une descente de police, opérée le 20 avril dernier chez un libraire du quartier de l'Opéra, a amené la saisie de cinq exemplaires de deux ouvrages érotiques, intitulés l'un : *Mémoires de Suzon;* l'autre : *la Fleur lascive orientale.*

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Bibliographie-Mélanges. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

L'Etoile éteinte, par Marcel Sémézies. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a de réelles qualités d'écrivain dans le roman que vient de faire paraître M. Marcel Sémézies, sous ce titre *l'Étoile éteinte*. Un véritable sentiment poétique se dégage de ce livre, dédié au remarquable romancier Pierre Loti, et qui semble vouloir s'inspirer des œuvres du jeune maître par son souffle mélancolique et coloré. C'est à la fois l'œuvre d'un peintre et d'un poète, et cette touchante histoire dégage une émotion vraie.

La Tour Saint-Jacques, par Jules Briois. Paris, Jules Lévy, 1886. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

M. Jules Briois a ambitionné les lauriers de *Notre-Dame de Paris*, en écrivant *la Tour Saint-Jacques*; cette préoccupation perce en plus d'un endroit d'une manière toute spéciale, car on retrouve plus d'un point de contact entre les deux œuvres, tant dans l'allure générale et la composition que dans la création de certains personnages. Malheureusement pour lui et pour nous, l'auteur de *la Tour Saint-Jacques* s'en est tenu là et son roman ne dépasse pas l'ordinaire roman-feuilleton d'aventures, ce genre de roman que l'on voyait fleurir il y a quelque cinquante ans et qui a fait une partie de la réputation du bibliophile Jacob. En dehors de cela on trouve dans ces deux volumes, qui ont dû coûter beaucoup de peines et de recherches sérieuses à l'auteur, d'intéressants détails sur les mœurs parisiennes au temps de Charles VI.

Les Faiseurs, par Alexis Pisemsky, traduction par Victor Derély. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les romanciers russes, Alexis Pisemsky n'atteint pas la hauteur de Tourguéneff, de Tolstoï, et n'a pas les couleurs violentes de Dostoïevsky, mais il a sa valeur et on retrouve dans *les Faiseurs* les qualités de détails, d'observation minutieuse, qui déjà ont fait remarquer l'auteur dans ses précédentes œuvres, *Dans le Tourbillon* et *Mille âmes*. Ici il s'agit d'un certain Biégoucheff, honnête homme, nature loyale, sympathique et franche, qu'une passion malheureuse pour une dame Domna Ossipovna conduit dans un milieu interlope de faiseurs et de banquistes,

dont il essaye vainement de se débarrasser. Il finira, désespéré, par aller se faire tuer dans le Caucase, où il a repris du service. Le roman de Pisemsky, sans avoir les qualités exceptionnelles des principaux écrivains russes, est de ceux qui nous apportent une note intéressante et passablement immorale sur l'intimité des mœurs russes.

Amourettes, par LOUIS TIERCELIN. Paris, Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

Un vrai livre de poète, celui que fait paraître M. Louis Tiercelin sous ce titre : *Amourettes*, et qui renferme une suite de nouvelles amoureuses d'une fraîche et pimpante couleur. Cela commence par des amours de collégien pour finir par les sérieuses amours conduisant au mariage, au mariage qui ne se fait pas. Une jolie note de bonne humeur carillonne gaiement à travers ces récits pleins d'humour, où le prosateur ne cache pas le poète et laisse ce dernier se montrer de ci de là, entre deux contes, comme pour ne pas le faire oublier.

Le Drapeau, par JULES CLARETIE. Paris, Calmann Lévy, 1886. Un vol. in-12. — Prix : 5 francs.

L'éditeur Calmann Lévy vient d'avoir l'excellente idée de publier, dans sa ravissante collection de chefs-d'œuvre, cette délicieuse et patriotique nouvelle de Jules Claretie, intitulée *le Drapeau* et si justement couronnée par l'Académie française. Rarement on a écrit quelque chose de plus remuant, de plus simplement touchant et de plus sincèrement français que cette histoire de deux officiers voulant aller enlever à Berlin, au tombeau de Frédéric le Grand, le drapeau de leur régiment, volé plutôt que conquis par les Prussiens sur le champ de bataille de Waterloo. Fougerel et Malapeyre, les deux capitaines, sont désormais deux types inoubliables, que l'écrivain a peints dans un élan de cœur et d'ardeur patriotique, avec une émotion qui se communique vibrante au lecteur et fait passer dans ses veines cette sublime et désirable folie qui est l'amour de la patrie. Nous n'avons plus besoin de raconter un récit que tout le monde connaît et relit passionnément; mais on ne saurait trop louer une œuvre qui est de celles dont s'honore un pays. G. T.

Mi aime à vous, par JOSEPH MAIRE. Un vol. in-18 de 292 pages. Paris, 1886. H. Charles-Lavauzelle, éditeur.

En un précédent volume, intitulé *Souvenirs d'Alger*, promptement et sans bruit devenu rare, M. Joseph Maire avait donné les prémices d'un talent d'écrivain vraiment bien personnel ; le recueil de quatre nouvelles que nous annonçons aujourd'hui nous apporte, sous une forme différente, la brillante confirmation de cette originalité. De vives facultés d'observation misanthropique, de psychologie grognon plutôt qu'amère, le scepticisme railleur, mordant — de bonne compagnie pourtant — d'un homme désabusé, porté par caractère ou amené par la vie à ne plus voir des choses que le côté décevant, des hommes que les ridicules et les travers ; sous cette enveloppe quelque peu âpre, l'amour persistant, sous-jacent de ce qui est vraiment grand et beau dans la nature et dans l'humanité, mais au préalable contrôlé par un esprit critique à qui l'on n'en fait plus accroire ; animant le tout, une verve comique qui s'allume spontanément, sans effort ni recherche, au spectacle des faits, une franchise dans le mot qui ne s'arrête que juste aux confins de la brutalité, une façon nette d'appeler un chat un chat, un manque total de vénération, le mot prompt, spirituel, drôle, la phrase alerte, plutôt parlée qu'écrite : tels sont les éléments principaux qui se dégagent à l'analyse critique du talent de M. Joseph Maire.

Le titre, quelque peu énigmatique, du présent volume est emprunté à l'aimable gazouillis des filles créoles de l'île Bourbon où, par un habile contraste, s'encadrent, parmi les clémences amoureuses d'une nature enchanteresse, les scènes d'ouverture de la première nouvelle, qui se poursuit dans la neige et le sang de la guerre prussienne en Bourgogne, pour s'achever dans la rouge agonie de la Commune. Malgré les tragédies réelles de ce dénouement, l'auteur a le goût beaucoup trop fin pour charger son récit de déclamation ; il réussit pourtant à suggérer l'émotion d'un tragique intense comme en la seconde nouvelle, *Dans le Midi*, où il décrit avec une rare puissance d'ironie sombre, de sinistre gouaillerie, les effets grotesques et terribles d'une maladie naguère innommée, « la plus cruelle peut-être de toutes celles qui se sont échappées de la boîte à Pandore, peu répandue tant qu'on lui a laissé son anonymat, et qui s'est multipliée désastreusement depuis qu'on lui a fabriqué un état civil », la cruelle ataxie locomotrice, affection « distinguée, très distinguée », qui compte le plus grand nombre de ses martyrs parmi les artistes, les ambitieux et les amoureux. Les vingt pages que M. Joseph Maire a consacrées à cette maladie et à ses victimes suffiraient seules, dans leur implacable férocité, au succès de *Mi aime à vous*. E. C.

Paris vivant, par ROBERT CAZE. Un vol. in-18 jésus. Giraud et Cie, édit. Paris, 1886. — Prix : 3 fr. 5o.

La mort tragique de Robert Caze a plus fait parler de lui que les cinq ou six livres où il a mis la première sève et un peu de la gourme de son talent. *Paris vivant* est un recueil de courtes esquisses, la plupart dans le ton cru du naturalisme. Ce sont choses vues sans doute, des réalités coudoyées, et bien vraiment des scènes de la vie de Paris, ou du moins d'un coin de Paris. Il n'y a point, dans ces pages rapides, — chroniques de cent à deux cents lignes, — la finesse ni le coup de plume délicieux de Gustave Droz, ni l'observation satirique et pénétrante de Thomas Graindorge. C'est plus brutal et plus superficiel, avec un certain ragoût d'immoralité cynique, mais au demeurant assez curieux et amusant ; et les détonations des

expressions naturalistes empêcheraient à elles seules le lecteur de s'engourdir. Parmi cette cinquantaine d'historiettes, on remarquera particulièrement pour la gaieté ronde ou pour l'humeur sarcastique avec laquelle elles sont enlevées : *Une bonne Éducation, A Prix réduit, le Manche à gigot, Une Chrétienne, Messe d'une heure, l'Œuf de Pâques, Fille à marier, le Monsieur de minuit, Trop de bougies.*

Robert Caze a fait mieux que cela ; et il serait injuste de faire peser lourdement, dans son bagage littéraire, ces pages hâtives, écrites pour les nécessités du journal quotidien. PZ.

Le Manuscrit de grand'mère, par RIOLA MANCINI. Préface et traduction par A.-J. Boyer d'Agen. Un vol. petit in-12. Paris, Alphonse Lemerre ; 1886. — Prix : 2 francs.

Voilà un petit livre plein de choses exquises et charmantes, écrit par une Italienne d'un grand cœur et d'un grand sens et qui méritait assurément d'être connu parmi nous. Mais *habent sua fata libelli;* il a rencontré un traducteur qui ne lui fera pas de bien. Je transcris quelques lignes de la préface de M. A.-J. Boyer d'Agen, autant pour mettre en garde contre l'impression qu'elle produirait naturellement chez le lecteur non prévenu, que parce que le passage est curieux et qu'on n'a pas tous les jours une bonne occasion de s'amuser.

« Les *Caractères* de La Bruyère ont fait des rieurs et des singes ; les *Maximes* de La Rochefoucauld, des esprits sans jugement ou d'un jugement faux ; le manuscrit de la Riola a donné un homme (il s'agit de son fils) à l'histoire de la magistrale jurisprudence et des nationalités reconquises.

« Et maintenant, va, petit livre ! Va tout simple, va tout bon, va tout droit, prendre ta place de légitime honneur sur chaque table de famille, entre la Bible et l'Évangile des pieuses et patriarcales veillées. Sois l'alphabet des tout petits, le conseiller des plus âgés, le formulaire des jeunes hommes... Cher petit livre, qui t'en vas par le monde si grand, laisseras-tu sans quelque honneur le traducteur intègre ? »

Je ne saurais le dire ; mais, au moins, il n'aura pas dépendu de moi. B.-H. G.

Lady Roxana ou l'heureuse Maîtresse, par DANIEL DE FOË. Traduit de l'anglais par M. B.-H.-G. de Saint-Heraye. Un vol. grand in-8°. Paris, librairie générale illustrée, 4, rue Hautefeuille ; 1886. — Prix : 7 fr. 50.

Daniel De Foë est, sans doute, l'auteur de *Robinson Crusoé;* mais il est aussi un polémiste de premier ordre, le père du journalisme anglais et le précurseur du roman moderne. Parmi les nombreux récits d'aventures imaginaires qu'on lui doit, celui qu'a choisi M. de Saint-Heraye pour le faire connaître aux lecteurs français est un des plus caractéristiques, s'il n'est pas un des meilleurs au point de vue du plan et du dénouement. C'est l'histoire d'une courtisane que sa beauté a fait comparer à la fameuse épouse d'Alexandre. A travers une suite d'aventures en Angleterre, en France et en Hollande, elle finit par épouser un riche négociant de ce dernier pays, et, à partir du moment où son bonheur est assuré, elle passe le reste de sa vie dans les remords et les larmes. Des caractères curieux et bien observés, comme ceux du marchand hollandais, de la suivante de Roxana et d'une jeune quakeresse, soutiennent l'intérêt en l'empêchant de se porter tout entier sur l'héroïne, qui le ferait parfois languir, il faut l'avouer. Elle a, en effet, du sang prédicant dans les veines et elle entrecoupe volontiers ses fredaines de retours sur les vanités de ce monde et de pieux sermons. Il est, d'ailleurs, d'un effet assez piquant de voir les crudités, les tableaux vifs et libertins dont s'accommodaient alors les puritains et les *dissenters* de la vieille Angleterre. Pourvu que la gravelure fût assaisonnée d'un peu de morale, la sauce, comme on dit, faisait passer le poisson. Ici, pourtant, c'est le poisson qui a de la saveur et la sauce ne sert qu'à en masquer et à en adoucir le haut goût.

Il y a encore beaucoup à prendre dans l'œuvre de De Foë. Cette tentative nous fait espérer que la mine heureusement ouverte ne cessera pas d'être exploitée et que le public français finira par connaître, sous ses aspects divers, un des écrivains les plus féconds et les mieux doués qui aient jamais honoré la littérature d'aucun pays.

The Heather on Fire; a tole of the Highland Clearances, by MATHILDE BLIND. Un vol. in-18. London, 1886. W. Scott. — Prix : 1 sh.

En même temps qu'une étude historique sur Mme Roland, miss Mathilde Blind, dont le cœur généreux s'éprend volontiers des vaincus, publie un court poème, qui est aussi une page d'histoire. *La Bruyère en feu, drame des Fermes de la haute Écosse,* n'est qu'un long cri d'indignation, motivé par le système d'éviction et de transportation en masse, pratiqué avec une barbarie inouïe contre les malheureux *crofters* (ou fermiers sans bail) des *clearances* (ou pièces de terre attenant à une habitation) du nord de l'Écosse. La situation du « crofter » est celle d'un fermier, non seulement dont la redevance peut être arbitrairement augmentée, mais qui, payât-il exactement cette redevance, peut être du jour au lendemain chassé du sol et de la hutte que la famille occupe généralement depuis plusieurs générations et transporté soit en Australie, soit dans quelque île perdue de l'Amérique du Nord. Si de nombreuses notes en appendice, formées d'extraits de journaux du temps et d'ouvrages spéciaux, n'établissaient l'authenticité de faits plus atroces encore que ceux dont *la Bruyère en feu* présente le tableau révoltant, on accuserait l'auteur d'avoir calomnié ses contemporains. Il faut malheureusement constater qu'en 1884 encore, l'éviction a frappé sans pitié cette pauvre et forte population. Ses rangs vont s'éclaircissant ainsi de plus en plus dans les immenses domaines de la haute Écosse,

en vue de leur transformation en pâturages, dont le revenu est le triple de celui de la culture agricole.

Que de tels crimes, — incendie, destruction, pillage des habitations, attentats à la liberté et à la vie humaine, — puissent se produire légalement dans « la libre Angleterre », cela semble incroyable, et cela est. Que les livres publiés à ce sujet en Écosse n'aient trouvé aucun écho dans la presse anglaise, que *la Bruyère en feu* puisse paraître sans provoquer un soulèvement de l'opinion, cela prouve que John Bull n'est point sensible à la contagion de la conscience indignée, tant que son propre épiderme n'est pas immédiatement menacé.

Le généreux poème de miss Blind, écrit en stances de huit vers, est divisé en quatre chants et contient mille quatre cent quarante-huit vers. Il est dédié « au capitaine Cameron, qui a la gloire d'avoir donné sa démission, plutôt que de prendre le commandement du steamer *Lochiel*, désigné pour transporter l'expédition de police contre les crofters de l'île de Skye pendant l'hiver de 1884 ».

E. C.

Le Premier ami, par Louis Dépret. Un vol. in-18. Paris, à la Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Ce roman est l'œuvre d'un psychologue, d'un moraliste, d'un écrivain de *pensées*. Il est utile de le savoir; autrement, on aurait de la peine à s'expliquer le style de l'auteur, martelé, taillé à facettes, plein de sous-entendus, tantôt ironique, tantôt profond, tantôt naïf, quelquefois obscur, ayant l'air de viser à l'effet, tandis qu'il est la forme toute naturelle de la pensée de l'écrivain, et que c'est de M. Louis Dépret surtout que l'on peut dire : le style, c'est l'homme.

Un raté de la littérature, passant par l'industrie et le mariage, pour aboutir à la folie; une jeune femme, pleine de beauté, de douceur et d'esprit, se consacrant entièrement au bonheur de son mari, et assez poursuivie par le sort pour éveiller en lui une jalousie dont il mourra; un jeune homme, doué de toutes les qualités et de tous les talents, sur le point d'épouser une noble et charmante fille, mais qui voit son mariage manqué parce que sa conduite chevaleresque, interprétée à contre-sens, a jeté des soupçons dans l'esprit inflexible de son futur beau-père; enfin, un diplomate, retour d'Orient, ancien ami de collège, le *premier* et le plus cher, *Deus ex machina,* qui, en diplomate qu'il est, fait reprendre les négociations suspendues, les mène à bien, et, de son côté, épouse la jeune et adorable veuve, concluant ainsi, d'un coup, deux alliances; tels sont les principaux personnages de ce roman, où M. Dépret peint la vie parisienne sous quelques-uns de ses plus intéressants aspects, ne prend guère pour ressorts que les sentiments généreux et glorifie l'amitié.

Ses habitudes d'analyser et de formuler donnent au livre une allure quelque peu fatigante pour les lecteurs qui aiment qu'on leur serve la moelle toute sortie de l'os; mais en deux ou trois endroits, par exemple dans l'épisode où il raconte comment se noua l'amitié des deux jeunes gens au collège, il obtient, avec les moyens les plus simples, une extraordinaire intensité d'émotion.

B.-H. G.

Dona Perfecta, par don B. Perez-Galdos. Traduit par Lucien Lugol. Préface par Albert Saime. In-18 jésus. Paris, Giraud et Cie, éditeurs.

Il est certain que nous possédons une foule d'écoles : normale, centrale, commerciale; j'en passe, et des meilleures, pourquoi ne pas fonder une école de traductions, où l'on enseignerait *à fond* les langues vivantes, leur sens littéral et leur sens équivalent? Cela nous éviterait de voir des chefs-d'œuvre tels que *Dona Perfecta* et plusieurs autres volumes castillans, traduits à l'aide du dictionnaire, et qui autoriseraient pleinement leurs auteurs à intenter des procès en diffamation à leurs interprètes français. Moins que tout autre, don B. Perez-Galdos ne méritait pas les barbares contresens et les baroques versions dont M. Lugol a émaillé *Dona Perfecta*. Don B. Perez-Galdos est un écrivain de talent, le chef de l'école naturaliste madrilène, et *Dona Perfecta*, son plus grand coup d'estoc et de taille, aurait dû rencontrer parmi nous un introducteur maître de l'espagnol et de son sujet. Heureusement, les personnages de Perez-Galdos sont si vigoureusement dessinés que le burin malhabile de M. Lugol ne parvient pas à les dénaturer du tout au tout; il y a dans ces pages des études si saisissantes de vrai, si débordantes de vie, qu'elles conservent encore leur superbe charpente.

La donnée est simple, mais la trame a du montant; Perez-Galdos nous amène dans une petite ville de province, misérable et révolutionnaire. *Dona Perfecta*, c'est la dévote sinistre; sans autres armes que sa piété, elle séquestre sa fille et la rend folle. Quant à son neveu, pour l'empêcher d'épouser la jeune fille, elle lui suscite mille chicanes, le fait chasser par l'évêque, le fait destituer par le ministre et, finalement, le fait assassiner. Le confesseur de Dona Perfecta, un brave homme, fanatique sans malice, la seconde à son insu, poussé malgré lui par sa sœur, un type de gouvernante de curé, féline et pointue, âpre et ambitieuse; à la rescousse vient un détrousseur de grand chemin, *rallié* au gouvernement et fidèle appui de l'Église, c'est ce digne trio, la dévote, le moine et l'aventurier, qui tient tête au progrès, à la science et surtout à la tolérance; mais malgré cet entourage admirable, *Dona Perfecta* se détache monstrueuse de laideur vraie ou de vérité laide; c'est un Tartufe en cotillon, peut-être encore plus beau que le type de Molière, puisqu'elle est convaincue et qu'elle agit pour Dieu et par Dieu.

Il est vraiment dommage que M. Lugol se soit mêlé de traduire *Dona Perfecta*... Que dirions-nous si, en découvrant la Vénus de Milo, on lui avait maladroitement écorché le nez ou arraché l'oreille?

A. A.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Courtisane, roman parisien, par Adolphe Belot. Un vol. in-18. Paris, Dentu. — Prix : 3 francs.

L'Étoile éteinte, par Marcel Sémézies. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Lolo, par Alexis Bouvier. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Arrivé par les femmes, par Lemercier de Neuville. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Wagon 303, roman parisien, par Jules Mary. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 francs.

Un Chanteur romain, par Marion Crawford. Un vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

La Pivardière, le Bigame, par Philibert Audebrand. Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Côte d'Adam, par Ange Benigne. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les Affamés de Londres, par ÉDOUARD MONTAGNE. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le récit dramatisé du mouvement populaire qui éclata à Londres sous le ministère du duc de Wellington et de lord Castlereagh, quelques années après la chute de Napoléon. Une histoire d'amour, due, je ne sais dans quelle proportion, à l'imagination de l'écrivain, donne au livre une allure de roman. Je n'y ai, d'ailleurs, rien remarqué qui m'autorise à louer le talent littéraire de l'auteur. A un moment où les déshérités s'agitent et menacent en Angleterre et où la question irlandaise est sur le point de recevoir une solution qui sera pour l'Irlande un triomphe, il n'était peut-être pas hors de propos de rappeler ces tentatives du commencement du siècle. Mais un résumé des journaux du temps et des débats du procès auquel donne lieu cette affaire aurait rempli le but tout aussi bien.

Nouvelles promenades archéologiques : *Horace et Virgile,* par GASTON BOISSIER, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ouvrage contenant deux cartes. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-18.

On a déjà un volume de M. Gaston Boissier, où il s'est exercé avec succès à ressusciter à nos yeux certains personnages de l'antiquité romaine, tels que Cicéron et les Césars. Aujourd'hui, le savant écrivain souffle son souffle de vie sur Horace et sur Virgile. Nous sommes transportés dans la maison de campagne d'Horace et nous devenons pour ainsi dire son commensal. Nous savons l'histoire de ses relations avec Mécène, le genre de vie de cet illustre protecteur des lettres, les goûts d'Horace, sa joie de quitter Rome pour venir jouir, dans la Sabine, de son *aurea mediocritas;* nous l'accompagnons dans ses voyages, et nous assistons aux derniers moments de cet esprit charmant et délicat.

Le Pays de l'Énéide, tel est le titre de l'autre longue étude que contient ce volume. L'auteur y suit la légende d'Énée depuis son origine jusqu'à son arrivée en Italie, et explique comment Virgile a été amené à la prendre pour sujet de son poème. Il nous conduit en Sicile avec Énée et avec son poète, aborde à Ostie, décrit Lavinium, reconstitue Laurente et le palais de Latinus, refait avec le lecteur la marche d'Énée sur cette ville et nous fait assister à la grande lutte finale entre le héros troyen et Turnus, qu'il compare, en en montrant les différences essentielles, avec le combat d'Achille et d'Hector.

Un autre chapitre — le second — sépare ces deux grandes études et est consacré aux tombes étrusques de Corneto. M. Boissier y étudie l'art et la civilisation étrusques, et si ces pages ne présentent pas, à première vue, un intérêt aussi vif que le reste, elles n'en sont pas moins pleines d'aperçus nouveaux et de renseignements piquants pour le lecteur éclairé que l'antiquité et les choses de l'archéologie ne laissent pas indifférent.

La Chanson de Roland, traduite en vers par AMÉDÉE JUBERT. Paris, librairie des Bibliophiles, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La préface est un morceau remarquable. M. Jubert y montre, y démontre même que *la Chanson de Roland* est un poème épique de taille à supporter la comparaison, non seulement comme souffle héroïque, mais comme composition artistique et comme expres-

sion littéraire, avec les grands poèmes, en partant du Dante pour remonter à Homère. Après avoir lu cette préface, on se demande avec anxiété pourquoi M. Amédée Jubert a cru utile de traduire ce poème-roman en vers français. Il n'en a conservé ni la mesure métrique ni le système rythmique de couplets monorimes. C'est dire qu'il substitue sa version poétique à l'œuvre du vieux trouvère. Comme exercice littéraire, c'est incontestablement fort réussi. La popularité de notre grande chanson de gestes ne pourra qu'en être accrue. Il est douteux cependant que cette *performanie* la fasse mieux connaître mieux. Ni M[me] Dacier, ni Bitaubé, ni Lamotte, ne font bien connaître Homère. B.-H. G.

Le Roman russe, par M. le vicomte E.-M. de Vogüé. Un vol. in-8° de 356 pages. Paris, librairie E. Plon, Nourrit et C[ie], 1886.

Voici un livre que nous avons lu lentement, — malgré son vif intérêt et son éloquence entraînante, — arrêté presque à chaque page par les réflexions et les souvenirs qu'elle provoquait. Cette lecture vraiment nous rejetait à vingt ans en arrière, juste à l'heure où la première de ces vingt années sonnait la transformation du monde où nous avions grandi, par la guerre austro-prussienne, la bataille de Sadowa, et l'éclipse du prestige français, sous la forme des défaites autrichiennes. A peu près, durant ces jours-là, nous fîmes la connaissance d'Ivan Tourguénef, l'illustre écrivain. Nous eûmes depuis le plaisir et l'honneur de causer souvent avec lui, dans son beau chalet de Bade, ou sous les ombrages de la Lichtenthall, ou dans le petit salon de M[me] Viardot, où l'on se montrait parmi les habituées des auditions musicales, deux dames à la tenue très simple, qui n'étaient autres que la femme et la fille du futur César allemand. Malgré les augures sombres qui s'accumulèrent durant les quatre années suivantes, elles furent comme une sorte de halte avant la poussée vertigineuse de catastrophes qui ont séparé en deux ordres très différents notre état moral d'avant et d'après, au même degré que l'a pu faire la grande Révolution, pour les hommes qui avaient l'âge et le don de sentir et de comparer, entre 1788 et 1795. Tourguénef avait l'entretien captivant autant que la plume enchanteresse, et c'était presque le même charme de l'écouter ou de le lire. Nous n'avons guère connu que Longfellow qui fût à ce point généreux de sa verve et de sa pensée, et ne les conservât pas soigneusement pour l'imprimeur et le journal. Ces entretiens d'alors portaient presque uniquement sur la politique et surtout la littérature de la Russie. Le sujet était absolument neuf pour nous, qui, à part les livres de notre interlocuteur, connaissions seulement de nom, ou peu s'en faut, ainsi que la très grande majorité de nos contemporains, Pouschkine et Gogol. Ce n'est point qu'il n'y eût eu jusque-là de nombreux et exécrables traducteurs du russe parmi nous... Mais nous garantissez-vous cinquante Français ayant jamais su l'existence d'une traduction, — parue en 1826, — de l'*Histoire de Russie* de Karamsine? Karamsine, l'*historien national*, l'ami du czar, dont on a publié dernièrement un journal de voyage en France, à la veille même de la Révolution, qui nous donne des *vues* très curieuses du Paris et de la province de ce temps-là! Le nom qui revenait ordinairement dans les souvenirs de Tourguénef, et qu'il entourait d'une grande importance dans la formation de la présente littérature russe, était Bielinski. Le temps a marché, et l'on a vu chez nous-mêmes, à la place des traducteurs ineptes et des débiles phraseurs d'autrefois, surgir des hommes de talent, et dignement informés, qui nous ont donné de la Russie des tableaux fidèles et une juste idée. Les hommes dont nous parlons — le lecteur l'a deviné d'avance — sont MM. Alfred Rambaud, Anatole Leroy-Beaulieu, et particulièrement M. Melchior de Vogüé dont la plume supérieure a conquis, en peu d'années, une haute place parmi les écrivains d'à présent. Nous savons de lui nombre de morceaux à conserver et à relire, dans le petit format d'un article, tels que ses études sur les expositions des *Portraits du siècle*, sur l'excellente traduction de *José-Maria* de Heredia, etc., etc.; mais, le plus répandu de sa renommée, M. de Vogüé le doit, sans conteste, à ses travaux d'histoire et de critique sur la Russie, ou bien à des récits (voir *les Contes d'hiver*), directement inspirés par une familière résidence dans ce vaste et mystérieux monde, qui porte le nom d'un seul empire, mais où l'on en taillerait dix autres. Dans *le Roman russe*, M. de Vogüé s'est borné cette fois à nous faire revivre les événements dans l'ordre politique et intellectuel, qui depuis un siècle ont préparé la scène où devaient apparaître tour à tour les cinq acteurs littéraires les plus en vue du grand drame de révolution cérébrale dont la vieille Russie a été le théâtre.

Après une rapide revue des origines du moyen âge et de la période classique, le magistral écrivain nous raconte dans un style à la fois simple et riche, précis et pittoresque : 1° *le romantisme*, dont le *representative-man* s'appelle *Pouschkine*, le grand poète; 2° *l'évolution réaliste et nationale*, qui se personnifie dans *Gogol*; 3° *les années quarante* (désignation chronologique usitée en Russie pour certains hommes de 1840 et un peu au delà), dont *Tourguénef* paraît être le type culminant; 4° *la religion de la souffrance*, symbolisée par le nom chaque jour plus retentissant de *Dostoievski*; 5° *le nihilisme et le mysticisme*, avec le comte Léon Tolstoï, l'auteur souvent admirable de *la Guerre et la paix* et de *Anna Karenine*. En lisant le bel ouvrage de M. de Vogüé, il nous semblait souvent entendre encore parler Tourguénef. L. D.

Les Haras de France, par Édouard Cavailhon. Un vol. in-18. Paris, 1886. E. Dentu.

Il y a de tout un peu dans ce livre dont l'introduction occupe le tiers du volume : de la polémique, de la politique, de la statistique, du journalisme, de l'histoire et du roman. Ajoutez de l'esprit, une ferme conviction, une compétence reconnue, la passion du

cheval; servez à la diable, sans laisser refroidir, et vous aurez un livre matériellement assez mal tourné, mais intéressant parce qu'il traite, en somme, sous une forme alerte et vive, d'une question importante au point de vue de la défense du pays, celle de l'élevage du cheval. Le malheur est que cette question soit liée par quelques points à celle beaucoup moins noble de MM. les bookmakers et de leurs dupes. En ce volume, M. Édouard Cavailhon fait l'histoire des deux haras de M. Lupin et des haras de Louray, de la Celle-Saint-Cloud, de la Chapelle, de Senailly et de Bois-Roussel. L'auteur annonce un second volume où il étudiera l'œuvre du comte de Lagrange, l'œuvre du duc de Castries, le haras de Victor, celui de Villebon et, finalement, l'élevage au piquet en Normandie.

E. C.

Paulin Talabot, *sa vie et son œuvre*, par le baron Ernouf. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886.

M. le baron Ernouf ne s'est pas défendu d'accuser le peu d'estime qu'il éprouve pour les hommes politiques de notre époque, le peu de cas qu'il fait de leurs conseils; il a eu tort : son volume ne sera pas lu sans quelque ennui par ceux qui nourrissent d'autres opinions que lui.

Que ne s'est-il effacé derrière le savant ingénieur, l'habile administrateur, de qui il avait dessein de nous faire apprécier les rares et précieuses qualités! Et que ne s'est-il aussi appliqué à pénétrer le caractère de Paulin Talabot! *L'homme*, il ne le fait pas revivre; la partie biographique du livre est tout insuffisante.

L'autre partie est excellente : *l'œuvre* est contée de façon à intéresser le « tout le monde »; plans et devis sont analysés, mais sobrement; des chiffres sont fournis, mais ceux-là seulement qui indiquent, ou la difficulté des entreprises, ou la grandeur des résultats. Cette partie du livre de M. Ernouf pourrait constituer les chapitres les plus intéressants d'une histoire populaire des chemins de fer en France.

De l'enseignement à l'école et dans les cours élémentaires des lycées et collèges, par A. Vessiot, inspecteur général de l'enseignement primaire. Un vol. in-12. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une éducation de la volonté, il y a une éducation de l'intelligence. M. Vessiot, dans son livre *De l'éducation à l'école*, a traité excellemment de l'une de ces deux éducations; il traite de l'autre aujourd'hui. Toutes deux sont pareillement nécessaires dans un pays démocratique.

C'est une morale autonome qu'il avait préconisée : il veut l'autonomie complète de la personne. Il avait défini le rôle de *l'éducateur :* amener l'enfant à se reconnaître obligé, libre, responsable, à respecter en lui et en autrui la personne capable de démêler et pratiquer le devoir; il définit le rôle de *l'instituteur :* amener l'écolier à apprendre par lui-même, à penser de lui-même, à développer lui-même ses facultés intellectuelles.

Analysant les programmes du 27 juillet 1882, il regarde moins aux matières de l'enseignement qu'à la façon de les enseigner, moins aux connaissances qu'il peut être utile d'acquérir qu'aux modes d'acquisition de ces mêmes connaissances; car on ne se possède vraiment que si l'on sait décomposer ce qui est complexe, que si l'on sait comparer, juger, raisonner. Il a distribué entre quarante chapitres ses recommandations aux instituteurs et les principales de ces recommandations touchent à l'enseignement de la grammaire, à l'explication des lectures, aux travaux de style, à l'enseignement de la géographie, de l'histoire. Mais combien d'avis, de conseils, qui, formulés en quatre lignes, voire, quelques-uns, en quatre mots, seraient de conséquence s'ils se trouvaient des maîtres d'école pour les entendre et pour les suivre! Rien n'est indifférent : la tenue de l'instituteur, ses gestes, son ton de voix, tout cela a une action dont on ne se préoccupe pas assez. M. Vessiot s'en préoccupe, lui, qui regrette de ne pouvoir offrir qu'un traité de pédagogie de plus. Son traité ne sera pas inutile, il servira à préparer des pédagogues et des éducateurs; la France, pays du suffrage universel, a besoin d'eux.

F. G.

Louis Agassiz : His Life and Correspondence. Edited by Elizabeth Cary Agassiz. Deux vol. in-8°. Boston, 1885. Houghton, Mifflin and C°.

Le soin d'écrire la vie du célèbre naturaliste Louis Agassiz ne pouvait être pris avec une initiative plus légitime et une plus compétente sollicitude que par sa veuve, mistress Elizabeth Cary, qu'il avait épousée en secondes noces, en 1850, à Boston. On sait comment en pareil cas de tels livres se font : la veuve, l'ami qui a charge d'une illustre et chère mémoire songe d'abord à sauver de la destruction ou de la dispersion et à réunir pour un groupe d'intimes les journaux personnels, les lettres et les faits essentiels de la biographie de celui qu'ils pleurent. Mais en procédant à ce pieux travail, on s'aperçoit bientôt que toute grande vie intellectuelle est marquée au sceau d'une telle unité d'efforts et présente une telle somme d'exemples précieux que l'intérêt qui s'en dégage s'élargit bien au delà du cercle étroit de la famille et de l'amitié et prend un caractère d'utilité générale.

La carrière de l'auteur des *Recherches sur les poissons fossiles* (son premier ouvrage) se partage en deux périodes d'activité cérébrale d'égale durée, si nous ne tenons pas compte de sa première enfance à laquelle nous attribuons un laps de temps d'une douzaine d'années. Louis Agassiz passe la première partie de sa vie en Europe jusqu'en 1816, la seconde aux États-Unis d'Amérique. Il était né en Suisse le 28 mai 1807 sur les bords du lac de Morat, au village de Motier dont son père était pasteur. Il mourut le 14 décembre 1873, en Amérique, où le corps du citoyen américain, naturalisé en 1861 au plus fort de la

guerre de sécession, repose à Mount Auburn sous une énorme pierre roulée de forme monumentale, patiemment cherchée, choisie par un ami dans les moraines de son pays natal au glacier de l'Aar. Il était à sa mort l'homme le plus populaire de sa nouvelle patrie.

Le premier des deux volumes dont se compose l'ouvrage de mistress Elizabeth Cary Agassiz est tout entier consacré à la période européenne de la vie de son mari. Par la force des choses, il en est aussi le plus intéressant. Depuis le presbytère de Motier, placé dans l'enchantement d'un site merveilleux d'où la vue, dominant le lac de Morat, embrassait l'étendue des Alpes bernoises, nous assistons au complet développement de cette admirable intelligence parmi les difficultés qui ne lui furent pas épargnées. Par contre, peu d'enfances furent plus heureuses que celle du jeune Louis grandissant dans ses jeux sans entrave, au milieu des vignes, des vergers, du jardin potager traversé par une source d'eau vive qu'il conduisit dans un vaste bassin de pierre dont il fit son premier aquarium. Oiseaux, souris et rats, lapins et cochons d'Inde, dont il soignait avec sollicitude les familles pullulantes, étaient ses plus chers amis après son jeune frère Auguste qu'il entraînait en de périlleuses parties de natation où, pêcheur incomparable, il saisissait le poisson à main libre jusqu'en ses plus obscures retraites, ou bien en des parties de patinage où ils traversaient le lac dans toute sa largeur pour aller à la foire de Morat.

A mon grand regret, la place dont nous disposons ne me permet pas d'analyser plus longuement cette remarquable biographie, d'y relever tant de faits curieux, amusants ou touchants de sa vie d'étude, de citer maints passages de ses lettres pleines de vie comme celle du 15 mai 1828 où il raconte les fêtes du troisième centenaire d'Albert Dürer à Nuremberg. Il remarque que pour sceller la première pierre du monument que l'on se propose d'élever à la gloire de l'artiste, on se sert de mortier composé de fine poudre de porcelaine délayée avec du champagne dans de grands plats d'argent. J'aurais voulu dire sa pauvreté à Paris, et aussi la bonté de Cuvier, et la générosité de Humboldt, citer l'épisode du songe, celui de la mort du guide; je ne puis, je suis forcé de renvoyer le lecteur au livre de mistress Agassiz qui vient de paraître simultanément à Boston chez Houghton et Mifflin, et à Londres chez Macmillan et dont il est à souhaiter qu'il soit également publié une édition en français. Celle-ci aurait l'avantage de reproduire le texte original de la plupart des lettres de sa jeunesse.

J'ai dit quelle était la popularité d'Agassiz en Amérique. Dans les dernières années de sa vie, il disposait de sommes énormes mises à son service sans contrôle, en vue de fondation d'écoles et de musées d'histoire naturelle. Les poètes célébraient sa gloire: J.-G. Whittier, Longfellow. Ce dernier lui adressait, le 28 mai 1857, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance, les vers inédits que nous traduisons ici :

« C'était il y a cinquante ans, — dans le plaisant mois de mai, — au beau pays de Vaud, — un enfant reposait dans son berceau.

« Et Nature, la vieille nourrice, prit — l'enfant sur ses genoux, — en disant : « Voici un livre d'histoires « — que ton père a écrit pour toi.

« Viens errer avec moi, dit-elle, — dans les régions « non encore parcourues — et lire ce que personne « encore n'a lu — dans les manuscrits de Dieu. »

« Et il s'éloigna de plus en plus — avec Nature, la chère vieille nourrice, — qui lui chantait nuit et jour — les poèmes de l'Univers.

« Et quand le chemin lui semblait long — ou quand il commençait à perdre courage — elle lui chantait quelque chanson plus merveilleuse — ou lui disait un conte plus étrange.

« De la sorte elle le garde toujours comme un enfant — et ne lui permet pas de s'échapper — quoique parfois son cœur batte tumultueusement — pour le beau pays de Vaud;

« Quoique parfois il entende en ses songes — le ranz des vaches d'autrefois — et le grondement des torrents de la montagne — s'échappant des glaciers clairs et froids.

« Et sa mère au logis dit : « Chut! — J'écoute et « j'aspire à entendre sa voix; — il se fait tard, l'ob- « scurité augmente : — et mon enfant ne rentre pas. »

E. C.

Voltaire, by John Morley. Un vol. petit in-8°. London, Macmillan and C°, 1886.

M. John Morley, qui vient de prendre les fonctions de secrétaire pour l'Irlande dans le nouveau ministère Gladstone, semble, en entrant en charge, renoncer résolument à la littérature pour la politique. Je souhaite que la seconde y gagne ce que perdra la première; je souhaite aussi — mais de ceci je doute — que M. John Morley lui-même trouve, après expérience, que pour lui cet échange est un gain. Quoi qu'il en soit, la maison Macmillan de Londres a commencé la publication de ses œuvres complètes, comme s'il comptait bien n'avoir plus jamais la tentation d'y ajouter. Je n'en reste pas moins convaincu que le directeur de la série de biographies connues sous le titre général de *English men of letters*, que le lettré qui a étudié mieux que beaucoup de littérateurs français Voltaire, Rousseau, Diderot et les encyclopédistes, que le penseur dont le livre : *On Compromise*, répond si merveilleusement au tempérament politique de ses compatriotes et montre une si pénétrante intelligence du mécanisme constitutionnel de son pays, ne s'arrêtera pas là dans une carrière où il peut encore fournir bien des étapes. Les militants de la politique sont exposés à de cruelles blessures. Heureux ceux qui peuvent demander aux lettres le baume souverain qui les guérit!

Voltaire, de M. John Morley, est une étude forte, impartiale, élevée, faite par un esprit judicieux qui s'est donné la peine de creuser son sujet. Ce que ce livre a de plus original pour nous, c'est le perpétuel parallèle que M. Morley établit naturellement entre

Voltaire et les écrivains anglais qui exercèrent sur lui une si vigoureuse influence. Pour le reste, la figure de Voltaire est apparue à l'écrivain anglais comme elle apparaît de notre temps aux critiques français dont la vue n'est point troublée par les fumées de secte ou de parti. Mais le présenter et le faire adopter sous cet aspect au public anglais, — je ne parle pas de la minorité cosmopolite et lettrée, — c'était une entreprise hardie dont le succès fait grand honneur au talent de M. Morley.

Cette nouvelle édition est d'un format agréable; elle est imprimée par les Clark d'Édimbourg avec une grande netteté, sur un papier à la fois résistant et léger, qui a permis de faire un volume contenant beaucoup de matière, sans être ni épais ni lourd.

B.-H. G.

Bibliothèque de la Jeunesse française : A travers la nature, *Contes instructifs*, par S.-E. Robert. — **Récit forestier**, par Rouault de Champglin. — **Récits d'histoire contemporaine**, par Marc Bonnefoy. — **Histoire des guerres de religion au XVIe siècle**, par Eug. Bonnemère. Quatre vol. in-8° illustrés. Paris, 1886. Librairie centrale des Publications populaires, H.-E. Martin.

L'éditeur de cette « Bibliothèque de la jeunesse française » est à coup sûr animé des meilleures intentions; néanmoins, des quatre volumes annoncés ici, il en est un, sans plus, que nous mettrions volontiers entre les mains d'un jeune garçon. Ce n'est pas certainement celui de M. S.-E. Robert : *A travers la nature, contes instructifs*, où l'homme, l'animal, le végétal, les planètes échangent des discours puérils à l'excès. Le genre est faux, démodé à juste titre. Depuis Shakespeare et La Fontaine, personne n'a su faire parler les plantes et les animaux que les auteurs du *Roi Carotte;* encore le dialogue des féeries s'aide-t-il puissamment des fantaisies de Christian, et quelque peu de musique d'Hervé n'y serait-il pas superflu.

Dans les deux volumes d'histoire de la série, l'esprit visiblement haineux contre tout ce qui, en France, à part deux dates, a précédé 1870, nous paraît malsain. Ce n'est pas que l'*Histoire des guerres de religion au* XVIe *siècle* soit un livre mal fait; et les *Récits d'histoire contemporaine*, depuis la réaction thermidorienne jusqu'à la troisième république, ont le mérite d'être un clair *Précis* des faits de notre histoire pendant trois quarts de siècle. Mais les jugements violents, amers, dénigrants que M. Bonnefoy porte sur les hommes et les choses; l'entraînement qui conduit M. E. Bonnemère à ne montrer d'un temps que ses côtés atroces et rien de ce qu'il put avoir de beau, de bon et de grand : tout cela est également mauvais pour l'éducation morale de l'enfant, sur qui il faut agir par l'amour, pensons-nous, et non par la haine.

Le *Récit forestier,* par M. Rouault de Champglin, au contraire, est très bien conçu en vue de sa destination. Il tient beaucoup plus même que les promesses du titre, qui semble annoncer une nouvelle dans l'esprit des romans de M. André Theuriet, avec lesquels l'œuvre n'a rien de commun. Si l'auteur s'est inspiré de quelque livre antérieur, c'est bien plutôt de deux ouvrages spéciaux de Viollet-le-Duc : *Comment on devient dessinateur* et *Comment on construit une maison.* Le *Récit forestier*, très agréable à lire, écrit certainement par un fonctionnaire des eaux et forêts, très instructif, sans ombre de pédantisme, pourrait fort bien être intitulé : *Comment on exploite une forêt.*

E. C.

La langue et la littérature françaises du XVe au XVIIe siècle, par J.-E. Alaux. Un vol. in-18 jésus. Degorce-Cadot, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

C'est un livre de vulgarisation qu'a voulu composer M. Alaux; faire connaître l'histoire de notre langue et de notre littérature ancienne par des exposés clairs, méthodiques et des citations discrètes et caractéristiques, c'est un louable dessein; c'est à quoi donne ses soins l'honorable M. Alaux, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger. Il a su rajeunir un sujet rebattu et éviter l'aspect du manuel scolaire, tout en se maintenant dans un cadre modeste. Mais si le sujet est ancien, l'auteur qui le traite s'est nourri des travaux récents. Il en fait profiter ceux à qui s'adresse ce livre, sans les effaroucher par un appareil d'érudition.

L'éditeur a cru bien faire, pour fixer le souvenir des grands écrivains présentés par l'auteur, de reproduire leurs portraits. L'intention est excellente, mais les images ne sont pas flattées. A cela près, et pour 2 fr. 50, le livre est excellent et, avec plus d'agrément, vaut bien telle ou telle histoire de notre littérature à l'usage des classes.

Les Satires de Perse, étude et traduction françaises, par Émile Rousse. Un vol. in-12. Paris, 1885. Hachette, éditeur.

Moins prolixe et plus avisé que Casaubon fils, qui chargea d'un commentaire de six cents pages les six cents vers laissés par le jeune philosophe stoïcien Aulus Persius Placcus, le nouveau traducteur de ces satires obscures a résumé les traits les plus intéressants de son poète. On sait que les six satires de Perse ne furent connues qu'après sa mort, survenue en l'an 62 après J.-C., et que, bientôt répandues, elles obtinrent un réel succès. Martial et Quintilien l'ont constaté. Ce succès, disons-le, fut moins littéraire que moral et politique : les vers âpres et honnêtes du jeune Romain contrastaient avec le dévergondage de l'époque néronienne; mais leur style confus, rempli d'allusions éloignées, n'était pas accessible au grand nombre. Beaucoup sans doute admirèrent de confiance, satisfaits de manifester sans grand danger leur opposition platonique.

M. Émile Rousse a rassemblé, dans la substantielle étude qui précède sa traduction, des renseignements biographiques et bibliographiques fort suffisants et très utiles; pour clore son volume, il a développé des observations critiques sur le texte qui ne manquent

ni de sagacité ni d'érudition. Quant à la traduction elle-même, elle est ferme, énergique, précise; M. Émile Rousse n'a pas esquivé les difficultés du texte par des tournures lâches et équivoques. Il a lutté corps à corps avec le vers souvent rocailleux, avec la pensée fréquemment pelotonnée du poète latin, et le plus souvent il est sorti vainqueur de ce combat.

Nous ne le chicanerons pas sur quelques détails de traduction, ou plutôt d'interprétation. Çà et là, M. Émile Rousse semble proposer une double façon de comprendre. Il faudrait n'avoir jamais été exposé à la tâche pénible de traduire même un passage de Perse pour reprocher à M. Rousse ses hésitations.

Cest un service appréciable qu'il nous a rendu en s'attachant à cette besogne ardue. A l'heure où l'on renouvelle avec plus d'acharnement que jamais la croisade contre le latin, les lettrés doivent aux latinistes l'appui de toute leur estime et l'encouragement de leurs éloges.

P. Z.

Pensées et fragments, par Galerita (Mme Hubert de Cartex). Un vol. in-16, 1886. Nice, Imprimerie des Alpes-Maritimes.

Il semble que la mode soit revenue des *pensées* et *maximes;* Ollendorff en édite une collection qui rappelle la jolie série des moralistes anciens publiée au siècle passé. On se croirait au temps où Mme de Sablé, l'abbé Esprit, La Rochefoucauld travaillaient à polir et à repolir sans cesse ces *maximes* qui sont restées le modèle du genre, avec cette différence toutefois que nos modernes moralistes apportent à leur œuvre moins de travail et moins de talent. Ils ne semblent guère, à en juger par ceux que j'ai lus, se douter qu'il y a autant de mérite pour l'écrivain à donner une « pensée » irréprochable que pour le graveur un camée sans défaut, pour le peintre une miniature qui atteigne la perfection. Si La Rochefoucauld a survécu, c'est qu'il s'est dit que le temps n'épargne point ce qu'on a fait sans lui, et je crois bon de le rappeler au moment où nous sommes envahis par les improvisateurs de *pensées*.

Mme H. de Castex, l'auteur d'*Un Trousseau de clefs* dont nous avons parlé ici même, n'a point la prétention de surpasser ou d'égaler La Rochefoucauld; soit dans ses méditations, soit dans un élan de plume ou de parole, dans une lettre ou dans une conversation, elle a trouvé l'expression heureuse, selon elle, d'une vérité bonne à dire; elle l'a fixée et nous l'offre comme une matière à nos réflexions.

Je viens de lire son petit volume, qui m'aurait échappé sans doute, si le souvenir du *Trousseau de clefs* n'avait forcé mon attention. Cette lecture m'a grandement satisfait : sur cent quarante-six pages, soit environ cent quarante-six pensées, il en est jusqu'à vingt, trente peut-être, que je citerais volontiers comme excellentes, et ce n'est pas là, selon moi, un mince éloge, bien que l'amour-propre d'un auteur puisse ne pas s'en contenter. Des autres, les unes m'ont paru moins heureusement exprimées, quoique justes, les autres justes jusqu'à l'excès, je veux dire un peu banales, quelques-unes fausses, quelques autres se contredisant entre elles. Enfin Mme de Castex a trop souvent présenté comme un sentiment général un sentiment qui lui est tout personnel.

Ainsi Mme de C... prétend que « rien n'attriste comme le voisinage d'une gare de chemin de fer »; que « les lacs l'attristent toujours », soit; mais ce sont là des impressions qui ne touchent qu'elle et que ne comprendront ni les braves gens qui vont à la gare voisine pour se distraire, ni les touristes attirés par le lac de Genève ou le lac Majeur. Ainsi encore, elle affirme que « certains arbres dont les feuilles s'agitent à la moindre brise font penser à ces bons chiens qui remuent la queue pour chaque arrivant »; que « l'arrivée du facteur dans les pays isolés fait penser à ces ombres des champs élyséens des anciens qui se pressaient sur les bords du Styx pour attendre la barque de Caron... » Ah! madame, que de gens ont vu des arbres s'agiter sans penser aux chiens qui remuent la queue, et ont attendu le facteur sans se souvenir ni du Styx ni de Caron! Que de gens aussi, dirons-nous encore, n'ont jamais goûté celles des « jouissances intellectuelles » qui vous « donnent la sensation indéfinissable d'une ascension en ballon ».

Mme H. de Castex ne me paraît pas heureusement inspirée non plus quand il lui plaît de dénigrer le temps où nous vivons : « Chaque âge en s'écroulant, dit-elle, a laissé à la surface de la terre une empreinte »; elle parle ensuite des Romains, de leurs voies de communication, de leurs aqueducs, de leurs arènes; des Égyptiens et de leurs pyramides; du moyen âge et des basiliques qu'il construisit; puis elle ajoute : « Hélas! que restera-t-il de notre époque? que raconteront de nous, aux siècles à naître, nos édifices mesquins comme les projets qui les ont conçus? » Ce qui restera? des chemins de fer, des tunnels, des ports, des gares monumentales, des viaducs, des égouts, des percements d'isthmes, tous travaux auxquels les ouvrages des anciens sont ce qu'est le ciron à l'éléphant : et je ne cite ni la vapeur, ni l'électricité, ni mille autres merveilles que Mme de Castex aurait bien fait de se rappeler.

J'aurais d'autres reproches à adresser à l'auteur; mais, en lisant ses *Pensées*, on saura bien trouver, sans que je les indique davantage, celles où les idées disparaissent sous les mots, celles qui n'ont que l'apparence : « Le cœur droit fait l'esprit juste »; celles qui sont inutiles : « Le lézard est l'oiseau du sol »; — « la mousse est la fourrure des bois... ».

Mais la critique qui découvre les fautes est trop facile, et je préfère signaler les mérites. Citons donc quelques-unes des pensées qui nous dédommagent de certaines autres, et qui nous donnent une meilleure idée de la finesse d'esprit, de la délicatesse, du caractère même de l'auteur :

« Le bonheur se mesure à l'étendue du regret qu'il laisse après lui. »

« La simplicité est la seule des supériorités qu'on tolère. »

« Les réputations sont comme l'ombre des corps sur la terre : toujours rapetissées ou grandies. »

« On se rapproche plus par les goûts que par les qualités, et (c'est triste à dire) les défauts créent souvent plus d'amis que les mérites. »

« Soyons simples; le cœur, comme l'esprit, y gagne. La médiocrité simple est jugée avec plus d'indulgence; la supériorité simple est acceptée sans jalousie, et s'impose sans contestation... C'est la qualité qui remplace le mieux l'absence des autres, quand elle n'en devient pas la plus charmante parure. »

« On a deux pierres de touche dans la vie : le malheur et le succès. Le premier écarte les parasites, le second démasque les envieux. » CH.-L. L.

L'Allemagne telle qu'elle est, par JACQUES SAINT-CÈRE. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

Il n'est pas gros, ce volume in-18, les blancs y sont largement semés; il contient cependant plus ample matière à réflexion que maint in-8° compact. « Telle qu'elle est », telle au moins que l'a vue et devinée, surprise et comprise le bon Français qui porte le masque de « Jacques Saint-Cère », l'Allemagne souveraine, militaire, politique, sociale, industrielle, commerciale, savante, artiste et littéraire y est montrée sous tous ses aspects, en une suite nombreuse de chapitres vifs et courts. Le procédé de l'écrivain est celui d'un peintre qui, en vue d'une vaste composition historique, multiplierait les croquis de chacune des figures qu'il veut y introduire : croquis accumulés du même type, jetés en quatre coups de crayon sommaires, mais décisifs, n'indiquant que l'essentiel, mais l'indiquant. Et cet album de croquis traités de la sorte, avec la franchise et la spontanéité du premier jet, nous renseigne sur chaque groupe et sur chaque personnage d'une façon beaucoup plus complète et plus saisissante que ne le ferait le tableau lui-même. Malgré de visibles efforts pour demeurer impartial, Jacques Saint-Cère a été trahi çà et là par la concision même de la forme adoptée; dans le portrait de Louis II de Bavière notamment, dont le caractère très complexe et sympathique au total nous a été révélé à l'époque récente de sa mort, postérieurement à l'impression de *l'Allemagne telle qu'elle est*, où il est jugé avec une sévérité un peu rigoureuse. Jacques Saint-Cère n'atténue rien des côtés laids, ridicules et odieux de son modèle; mais il ne dissimule rien non plus de sa force réelle et de sa grandeur. C'est en cela surtout que son livre nous est précieux. Il peut être plaisant de rire des grands vilains pieds des Allemandes; il l'est moins de penser que les fortes bottes de leurs époux et de leurs fils ont laissé sur notre sol une empreinte qui n'est pas encore effacée. E. C.

Essais de critique, par CHARLES FUSTER. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud. Il y a un tirage à part sur papier de Hollande. — Prix : 3 fr. 50.

Aujourd'hui, en matière de critique littéraire, la mode est, à peu d'exceptions près, aux compliments outrés, aux louanges hyperboliques que les écrivains échangent entre eux ou qu'ils s'adressent à eux-mêmes. Avec une touchante réciprocité, ils se donnent les noms les plus retentissants, les plus sonores. Ils sont tous *éminents*, tous *incomparables*, tous *illustres;* enfin, à les entendre, nous serions inondés de grands hommes, et chaque jour verrait éclore un nouveau chef-d'œuvre.

De telles prétentions font sourire... Aussi combien on est heureux quand on a la bonne fortune de mettre la main sur un livre de critique impartiale, bien ferme, bien serrée, qui place hommes et choses à leur point, au rang qu'ils doivent occuper! Or c'est là précisément un des mérites du volume que vient de publier M. Charles Fuster, sous le titre d'*Essais de critique*.

L'auteur n'a aucune attache, aucune préférence, aucun parti pris pour telle ou telle école, pour telle ou telle individualité. Il cherche le beau et le bon, sans acception de systèmes ou de personnes. Il passe successivement en revue les genres les plus variés, les formes les plus hardies de la littérature contemporaine : le *pessimisme*, l'*impersonnalité*, la *littérature de passion*, les *décadents*, le *naturalisme*, le *roman exotique*, etc., etc.; et chacun des écrivains, chacun des chefs d'école dans lesquels se personnifient ces différentes manifestations de la pensée, vient à son tour défiler sous nos yeux : Jules Vallès, Marc Monnier, Zola, Paul Bourget, Jean Richepin, Théodore de Banville, Pierre Loti, etc.; sans compter d'autres écrivains qui figurent incidemment dans le cours de l'ouvrage, et à chacun desquels M. Fuster dit, en passant, quelques-uns de ces mots qui caractérisent et qui restent. Il s'ensuit que ce livre est complexe dans son unité, si l'on peut dire, et qu'il présente comme un panorama où l'art, l'érudition et le goût se disputent les couleurs, les perspectives, la lumière. Mieux encore : c'est une mine d'informations morales et littéraires. Nous y voyons décrits les efforts vains, l'inanité du pessimisme et du naturalisme que l'auteur appelle éloquemment : « la doulenr universelle dans ce qu'elle a d'éternel et de vulgaire, dans l'abandon à la fatalité, dans la crainte et l'appétit de la mort, dans la résignation de l'être en qui la bête triste prend le dessus... » Il dit ailleurs, du roman tel qu'on le fabrique aujourd'hui, qu'il « est destiné à finir, non pas parce qu'il est immoral, non pas parce qu'il est faux et anti-artistique, mais parce qu'il vous attriste au point de vous dégoûter de lui... » Il parle ensuite du théâtre moderne auquel il fait le procès; mais où il se montre particulièrement sévère, c'est à l'égard des poètes dits *Parnassiens*. « Leur poésie est impuissante, dit-il. Il suffirait pour s'en convaincre, de lire la majorité des vers écrits par les jeunes gens de cette génération... Voyez les vers de tous nos poètes actuels, de tous ceux qui ont de vingt à trente ans. Pas un cri, pas un mot qui vienne du cœur, pas un abandon, pas une idée... On dirait qu'ils n'ont pas de cœur... »

Des chapitres entiers, du reste, seraient à signaler, notamment ceux intitulés : le *Livre à faire*, *Hommes et pantins*, *Jean Richepin*, la *Poésie décadente*, *un Athénien*, etc., etc. M. Fuster a terminé et couronné

son volume par un dernier chapitre sous ce titre : *Dans mille ans*, où il fait une espèce d'appel, d'apostrophe, si l'on veut, à la postérité, « que nous oublions, dit-il, dont nous faisons fi, à la postérité qui nous pèsera comme un fétu de paille et nous jugera comme manœuvres infimes d'un art inférieur ».

Mais tout le volume n'est pas monté sur ce ton sévère. Il s'y trouve aussi, çà et là, la note attendrie et caressante, car l'auteur approuve ou censure tour à tour, faisant ainsi la part de l'éloge et du blâme, — caractère de la vraie critique. Et tout cela est dit dans une langue excellente, dans un style magistral, imagé, auquel nous reprocherions peut-être un peu de tension, un peu trop d'éclat, — excès de richesse! — Mais en lisant ces phrases harmonieuses, ces périodes brillantes, on devine que sous le prosateur il y a le poète...

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

En effet, M. Fuster a déjà publié avec succès un volume de poésies sous le titre de *l'Ame pensive*, et il annonce la préparation d'un autre volume analogue. H. B.

Promenade autour d'un tiroir, par Joséphin Soulary. Un vol. in-18. Lyon, Bernoux et Cumin, 1886.

Il faut lire, dans l'avant-propos, le stratagème dont les éditeurs se sont servis pour arracher au poète les morceaux dont se compose ce recueil. L'histoire est piquante et joliment contée. Ces études, pour la plupart articles parus à différentes époques dans les journaux et les feuilles locales, n'enlèveront rien à la gloire de l'écrivain lyonnais, mais, j'imagine, n'y ajouteront rien. J'entends la gloire littéraire; car le cœur de l'homme paraît presque à chaque page du livre, si ouvert à la sympathie et si fermé aux sentiments jaloux, qu'en même temps que le rayonnement du talent, il faut reconnaître à M. Joséphin Soulary l'auréole de la bonté. Cette bonté, il la répand de préférence sur ses compatriotes lyonnais ou sur les écrivains de sa région. Louisa Siefert, Gustave Mathieu, Mme Th. Bentzon et Mme S. Blandy qu'il unit sous ce titre commun : *les Romanciers de chez nous*, Maurice Boucher, Mme Ackermann, Aimé Giron, Cyrille Fiston, tels sont les principaux noms sur lesquels il s'arrête avec complaisance, tantôt louant, tantôt blâmant, mais toujours prêt à encourager et à soutenir. C'est surtout dans l'article intitulé *les Inédits*, qu'il déploie son inépuisable charité littéraire. Nous y gagnons de connaître un bon nombre de pièces remarquables, dont quelques-unes sont charmantes, et de lire des noms dont nous ne nous doutions pas, qui resteront embaumés là, indestructibles désormais. Non que je croie qu'ils seront jamais familiers; mais, du moins, inconnus ou oubliés, ils auront un asile où les curieux les retrouveront et qui ne périra pas.

La Pléiade contemporaine, où le poète de province fait, avec indépendance, ses politesses aux Parnassiens; un article admiratif sur *Gaspard de la nuit;* l'éloge d'Asselineau — à qui il montre partout une vive reconnaissance — à propos de ses *Sept péchés capitaux de la littérature;* une assez longue analyse du drame de Marc Bayeux, intitulé *les Aïeux*, dans laquelle ses sentiments patriotiques éclatent noblement; et une lettre sur la chasse, adressée à A. Vingtrinier, auteur d'une causerie sur la chasse à la grive dans le bas Bugey, complètent un volume qui fait grand honneur aux éditeurs et à la typographie lyonnaise.

Spiritualiste convaincu, M. Joséphin Soulary ne craint pas de rompre une lance, à l'occasion, pour la défense de sa doctrine. Mme Ackermann et le poète Maurice Boucher peuvent s'en apercevoir. Celui-ci, tout jeune alors, est assez malmené. Depuis, il a donné, dans un très beau volume de vers que j'ai acclamé à son heure, des témoignages incontestables de sa conversion. Il serait curieux de savoir si elle est due, en une mesure quelconque, à l'influence de M. Soulary.

Un des traits les plus caractéristiques de ce poète exquis, c'est qu'il est et restera Lyonnais. Rien d'amusant comme la modestie voulue, et souvent ironique, avec laquelle il parle des écrivains et de la critique de Paris. Il travaille à la décentralisation littéraire, tout comme y travaillait M. Demoule lorsqu'il éditait la *Tribune lyrique* à Mâcon, et tout comme y travaille M. Carrance avec ses tournois bordelais. Je joins mes vœux à leurs efforts, bien que je n'aie pas encore compris au juste le but qu'ils poursuivent. Quoi qu'il en soit, M. Joséphin Soulary croit aux talents de province systématiquement étouffés ou négligés par Paris, sans s'apercevoir — je le suppose, du moins — que s'il ne s'était pas tant réclamé de sa qualité de Lyonnais, les Parisiens, le prenant pour un des leurs, auraient peut-être trouvé son talent moins rare et se seraient mis en moindres frais d'enthousiasme pour le saluer. B.-H. G.

POÉSIES

En route, *poésies*, par Henri Logeard. Paris, librairie Le Soudier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr.

Sous ce titre, déjà pris par plus d'un poète dans le sens philosophique du chemin de la vie, M. Henri Logeard offre au public un petit ouvrage sans prétention qui reflète toutes les sensations de son existence intime. Sur les feuillets de garde, il eût pu écrire, à l'exemple de Grolier : *Henrici Logeard et amicorum*, car cet aimable livre est surtout destiné aux amis du poète, à ceux qui connaissent les modestes sentiments et le charmant esprit de l'auteur et qui ne

peuvent songer à montrer devers lui une austérité à la Caton. *En route* est un recueil poétique, d'une lecture aisée et agréable; les vers de M. Logeard sont élégamment troussés et empreints d'une verve piquante et parfois doucement attristée; ils sont, de plus, d'une honnête facture, ni trop archaïque ni trop moderne; rien des décadences ni des déliquescences à l'ordre du jour. En somme, ce livre, *En route*, émane d'un esprit distingué et d'un brave cœur, sincèrement épris d'idéal; il sera lu avec plaisir par tous ceux qui aiment la poésie simple et franche et les gentils sonnets bien venus en manière d'impromptu.

U.

Poésies de Catulle Mendès. — **Philoméla**. — **Pantaléïa**. — Deux vol. in-18. Paul Ollendorff, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 1 franc chacun.

Ces deux fascicules complètent l'édition nouvelle des *Poésies de Catulle Mendès,* imprimées avec soin, sur beau papier, par Lanier. Disons tout de suite notre regret de voir dans cette édition, à laquelle l'éditeur voulait donner un cachet de luxe, ou tout au moins d'élégance, plusieurs fautes typographiques, des lettres tombées ou transposées au point de casser le vers.

Philoméla, le premier recueil de vers qu'ait publié Catulle Mendès, a paru en 1863 chez l'éditeur Hetzel, et porte en sous-titre : *Livre lyrique.* Il fut dédié à Théophile Gautier et placé sous l'invocation de Victor Hugo. Ce que chante le poète à son éveil, c'est l'amour; mais comme Philoméla, l'infortunée métamorphosée, il chante l'amour triste, l'amour désespéré.

Dans ces premiers vers résonne déjà la note dominante de Catulle Mendès : celle de l'amour sensuel. L'extase pour lui n'est que consécutive au déchaînement de la chair. De bonne heure, il a eu les yeux pris par la beauté des formes, la blancheur de la peau, le grenat des lèvres et l'azur des yeux féminins.

Sa passion s'est irritée par la possession; il a été trahi; il s'est révolté, puis apaisé, puis plongé en de nouvelles amours. Il célèbre le cantique des joies charnelles, et, tout à coup, comme un remords, il sent la nostalgie de la pureté d'âme et de la chasteté corporelle.

Philoméla indique seulement cette disposition; mais le culte de l'expression colorée, du rythme savant, de la rime sonore et riche, imprévue et pittoresque s'y étale déjà largement et noblement, ainsi que dans les sonnets de Théodore de Banville, qui achèvent le recueil. Toutefois, à cette époque, l'influence de Musset n'est pas étrangère à l'inspiration de Catulle Mendès.

Il en est un, de ces sonnets, que l'on nous permettra de citer; il a un cachet particulier. Il est intitulé *l'Éphèbe :*

Jeune homme, sur ton front neigeux comme l'hermine,
Ta chevelure allume un céleste halo;
Ta joue, immaculée, où l'incarnat domine,
Eût ravi cet amant des roses, Murillo.

A l'époque païenne où Narcisse chemine,
Amoureux de ses pieds d'ivoire, au bord de l'eau,
La Grèce eût reconnu, voyant ta belle mine,
Le frère de Diane ou la sœur d'Apollo.

Mais ces fronts éclatants de lueurs souveraines,
Les Dieux sont en mépris, les Dieux sont au tombeau;
Le nocher n'ouït plus la chanson des Sirènes;

Le ceste de Vénus est un vague lambeau;
Toi seul, posthume enfant des époques sereines,
Tu portes fièrement la honte d'être beau!

Cette préoccupation, cette adoration de la beauté, nous la retrouvons bien plus vive, plus hardie, effrénée dans *Pantéléïa.*

La beauté enflamme l'imagination du poète, mais, il faut l'avouer, ce n'est pas d'une flamme pure, c'est d'un feu trouble qui fait bouillonner pêle-mêle les aspirations idéales et les instincts de jouissance. Le conteur pyrrhonien des *Monstres parisiens* et du *Boudoir de verre* souvent n'est pas plus chaste en ses poésies. Il excelle à dire en vers exquis des choses perverses; il dépense un talent satanique à se montrer tantôt discrètement indiscret, tantôt franchement impudique. Les enlacements des amoureux ne sont plus à la fin un motif suffisant à son délire poétique; le raffinement vicieux le tourmente, le pique, et son délire devient érotique.

Cette *Pantéléïa,* ce n'est pas le monstre parisien, mais c'en est l'aïeule.

Pantaléïa, flocon d'azur, je vous salue,

s'écrie le poète.

Ce flocon d'azur, d'où est-il né?

Les formes les plus parfaites de la beauté féminine, Astarté, Freya, Vénus et Madeleine,

Ont dédaigné l'amour des hommes, et le soir,
Lorsque vers les hauteurs monte l'ombre sereine,

Sur une cime ensemble elles vinrent s'asseoir...
Le souffle qui passait les surprit enlacées,
Et blanches les porta vers le firmament noir.

Elles prirent plaisir, les blanches fiancées,
A regarder la nuit d'étoiles s'iriser;
La nue enveloppa leurs formes balancées,

Et pâles, savourant l'extase du baiser,
On vit leurs corps épris, ceints d'une lueur blonde,
Lentement se confondre et se vaporiser.

Il ne demeura plus qu'une écume féconde,
Blanche vapeur parmi l'air immatériel,
Et surpassant Vénus, perle éclose de l'onde.

Pantéléïa naquit de l'écume du ciel!

Ainsi faite, Pantéléïa, orgueilleuse de sa perfection sculpturale, dédaigne les hommages, les vœux et les désirs des hommes :

Si je daignais un jour en votre obscurité
Luire, vous laisseriez vos plus chères amantes;
Mais votre amour n'est pas digne de ma beauté.

Voilà toute sa réponse. L'univers entier, les astres, les oiseaux, les forêts, le nuage, les abeilles, les lions superbes, le serpent lui-même, tout l'adore et l'appelle.

> Mais Pantéléïa, calme, a fait signe que non!

Quel sera son destin? quelle sera sa joie, son triomphe? Elle renouvelle tout simplement l'aventure misérable de Narcisse, à cette différence près qu'elle ne se noie pas, car ce n'est pas dans le miroir de l'eau qu'elle s'admire :

> Seule, Pantéléïa, qu'une flamme brûlait,
> Se dressa lentement sur la mousse flétrie,
> Et dans la solitude elle se contemplait,
> Elle se contemplait avec idolâtrie!
>
> . . . .
>
> — Et sur le piédestal de la virginité,
> Seule j'ai vu briller la gloire de mon buste!
> Mes seuls yeux, jusqu'au bout du temps illimité,
> Sans que jamais leur feu ne s'apaise ou ne dorme,
> Posséderont mon corps par mon corps convoité;
> Et je m'abîmerai dans le délire énorme
> D'être tout le désir et toute la beauté
> Fondus dans la splendeur unique de ma forme.
>
> . . . .
>
> Et le ciel contempla cette extase inouïe.

Il est superflu de proclamer l'admirable facture des vers; *Pantéléïa* date des jeunes années du poète; ce poème a été publié d'abord à la suite de *Philoméla*. Le volume qui lui emprunte son titre comprend en outre les *Sérénades* et *Pagode*. Les *Sérénades* sont de coquettes chansons d'amour, très courtes pour la plupart, très variées, et d'une variété qu'on pourrait qualifier de cosmopolite. L'auteur en clôt la série par un *finale* d'une fantaisie qui rappelle Musset et se moque spirituellement du spleen de convention et des désespoirs imaginaires :

> Jeune, on aime à parler trépas;
> Byron, Musset, l'exemple tente.
> Sais-tu de quoi l'âme est contente?
> De montrer qu'elle ne l'est pas.
>
> Le spleen a de sinistres charmes,
> On a le caprice entêté
> D'affirmer sa virilité
> Par le désespoir et les larmes.

Quant à *Pagode*, ce nom oriental l'indique, c'est de la poésie de l'Inde et de la Chine. Les conceptions mystiques et métaphysiques qui pullulent dans le Rig-Véda, comme dans tous les poèmes sanscrits, offraient à M. Catulle Mendès des difficultés à vaincre. Il s'est efforcé de les vaincre; il a réussi.

Trilles et Vocalises, par Justin Bellanger. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1885. Alph. Lemerre, éditeur. — Prix ; 3 francs.

L'auteur se trompe en inscrivant sur son petit recueil : *Poésies nouvelles*. Ce qui lui manque le plus, c'est précisément la nouveauté. Des sentiments honnêtes correctement exprimés, une certaine aisance de facture, — comme dans la *Chanson du soudard;* — une grâce aimable et sans prétention d'amateur, qui choisit de bons modèles et les imite de bonne foi, comme dans cette satire douceâtre, *O tempora! ô mores!* Voilà ce qui est le plus apparent dans l'estimable volume de M. Justin Bellanger.

Du printemps à l'automne, par Monnier de la Motte. Un vol. in-18 jésus. Jouaust et Sigaux, édit. Paris, 1886. — Prix : 3 francs.

Ce serait presque des vers des quatre saisons; l'auteur nous prévient qu'il n'est pas entré dans l'hiver de la vie, le coquet! Il a rassemblé un peu pêle-mêle des pièces diverses, ce qu'on classait jadis sous la rubrique de *poésies fugitives*. Fugitives n'était point mal dit, et l'on ne courait guère après. Celles-ci méritent pourtant qu'on les arrête un moment au passage. M. Monnier de la Motte n'y met point de prétention, mais il y glisse un tantinet de malice et de gaillardise. Il trousse assez vivement le conte en vers, dans une forme tenant le milieu entre celle de Voltaire et celle de M. de Chevigné. Ces vers-là ont de l'agrément, de la simplicité, et nous préférons de beaucoup M. Monnier conteur à M. de la Motte sentimental. Les honnêtes gens, qui lisent pour le plaisir de leur esprit et non pour la fatigue de leurs yeux, seront doucement distraits par *l'Absolution*, *Drôle de gibier*, *Amour naïf*, *A bon chat*, *bon rat*.

M. Monnier de la Motte a cultivé aussi cette fleur délicate, la plus rebelle peut-être du parterre poétique, la fable. Quelques-unes sont assez réussies; l'idée en est sinon originale, du moins ingénieusement traitée. Ajoutons que, par le temps qui court, il faut savoir gré à l'auteur de parler clairement et simplement en français dans un vers proprement établi.

Les Baisers perdus, par Louis Marsolleau. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1886. Alphonse Lemerre, éditeur. — Prix : 3 francs.

On pourra reprocher à M. Marsolleau d'être inégal, parfois excessif, outré, de parti pris; on lui reprochera, et non sans raison, d'affecter des violences d'expressions qui ne donnent pas plus de force à une pensée plus ou moins banale et épuisée. Mais, pour être juste, il faudra reconnaître en lui une personnalité vibrante, un être vivant et pensant par lui-même, un poète soucieux de traduire en des vers qui soient siens des passions éprouvées dans son cœur. Pour cette expression de son identité, nous pardonnerons à M. Louis Marsolleau le mauvais goût de certain ton forcé où l'entraîne l'exemple des prosateurs naturalistes. Nous le lui pardonnons volontiers, car ce n'est qu'oripeaux empruntés qu'il jettera par-dessus le buisson au détour du chemin, et ce qu'il y a de réellement estimable en lui restera sa force propre et son tempérament. Et quelque jour, dans une forme épurée, il nous donnera de nouveaux poèmes capa-

bles de remuer en nous le feu de la passion. Son vers, en maint endroit, est frappé net et paraît en relief. Par exemple, dans *A ceux qui sont irrités :*

. . . .

Soyons des histrions moqueurs et fabuleux.

(c'est assez faible).

Nos tréteaux sont plus hauts que les têtes des hommes!

Voilà un vers qui porte et fait image. Je ne jouerai pas à M. Marsolleau le mauvais tour de dire qu'il y a « un beau vers » dans son volume. Il y en a beaucoup; je ne puis les citer tous, mais je me ferais scrupule de ne pas signaler les morceaux les mieux venus : *Vieilles filles*, les trois quatrains qui commencent ainsi :

L'homme trompe, la femme ment;

La pensée y est ferme et marche à son but.

Prière, un court fragment tout chaud d'une ardeur communicative; et cette jolie *Sérénade* en trois parties, qui rappelle les vers galants de Catulle Mendès : *le Dernier vœu*, *l'Eunuque blanc*. M. Marsolleau a voulu prouver qu'il est passé maître en virtuosité. Il a clos son volume par des sonnets de couleur : en rouge, en vert, en blanc, tricolore, en rose. C'est très bien comme exercice et comme petit jeu de société. Qu'il ne s'attarde pas à ces passe-temps; il a mieux à faire. Ce volume, c'est l'œuvre de métier que l'apprenti présente pour être admis dans la confrérie et recevoir la maîtrise. L'épreuve a réussi à l'auteur. Nous attendons la suite de ces promesses. PZ.

La Viole d'amour, par PAUL MARIÉTON. Un vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 3 francs.

Tout le long de cent vingt pages, — dont le tiers, du reste, en papier blanc, — M. Paul Mariéton joue de la viole d'amour. Or la viole d'amour, c'est bien gentil quelques minutes; mais cette musique-là, monotone et geignarde, lasse bien vite et même elle agace.

M. Mariéton s'en excuse avec bonne grâce dans les derniers vers de son recueil, et ceux-là, moins cherchés sans doute, lui assurent le pardon de son péché réitéré, qui eût pu devenir mortel, non à lui-même, mais au lecteur. Il se fait modeste et naïf et déclare :

Non, non, je ne suis pas ce qu'on nomme un poète,
Je n'ai jamais chanté que pour bercer mon cœur;
Doux sont mes tristes vers, résignés, sans tempête,
Et dédaigneux du monde au sourire moqueur.

Mes pauvres vers d'amour, je vous hais, je vous aime!
Je vous hais pour le mal qui vous donna le jour,
Je vous aime encor plus pour le repos suprême
Que je ne dois qu'à vous, mes pauvres vers d'amour!

Quand M. Mariéton dit qu'il n'est pas un poète, qu'il nous permette de penser qu'il n'en croit pas un mot. Il a pour cela un bon billet : celui de M. Mistral. L'auteur de *Mireille* déclare tout le contraire à son jeune ami dans une lettre que le destinataire s'empresse d'insérer toute vive dans son recueil, comme sa lettre de grande naturalisation poétique. Après un sacre pareil, peut doit importer à M. Mariéton l'avis du public et de la critique. Celle-ci, d'ailleurs, n'a qu'à ne pas broncher; M. Mistral lui donne son paquet. Oyez, bonnes gens :

« La critique moderne, dont le goût est dépravé par l'emphase de l'école, a souvent reproché à nos troubadours exquis l'extrême délicatesse et la gracilité de leur inspiration... Salut donc à un trouvère... »

M. Mistral, au surplus, reconnaît à M. Mariéton le don poétique par la raison que ce Lyonnais doit provenir d'une souche provençale! Eh! bagasse! à la bonne heure! Et, pour conclure, il salue en l'auteur de *la Viole d'amour* un trouvère. Petite erreur, M. Mariéton n'est qu'un troubadour. Et quand lui-même se réclame du nom, il a tort; rien de la verdeur des véritables trouvères n'apparaît en son œuvre toute molle et soupirante. Il se réclame aussi des *minnesinger* d'Allemagne; l'idée peut sembler peu fière pour un poete français. Elle est malheureusement plus exacte; il est vrai que M. Mariéton se complaît dans la vague sentimentalité, la mièvrerie d'un amour qui tient plus de place dans le cerveau que dans le cœur et le clair de lune des rêveurs allemands, et que, comme eux, il s'évertue à enchâsser des mots dans des mètres plutôt que des idées et des sentiments variés dans les mots.

Pour être juste, proclamons que M. Mariéton possède une grande habileté de versification. Il s'obstine à moudre son même air sur sa viole, mais il en varie les mouvements avec un soin digne d'un plus important objet.

Le Livre des âmes, *poésies*, par ZÉNON-FIÈRE. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1886.

Bien que fort goûtés depuis deux ou trois ans dans les cercles de poètes et le public des jeunes Revues, les vers de M. Zénon-Fière n'avaient cependant pas encore franchi la rampe. *Le Livre des âmes* est un début, mais un début de parfait ouvrier et d'émouvant penseur.

Dans tout poète dont la naissance est postérieure à 1850, il y a deux êtres distincts, le plus souvent en lutte l'un contre l'autre, l'artiste et l'inspiré. Sauf de rares exceptions, tous les jeunes poètes de ce temps se piquent plutôt de se montrer habiles ouvriers qu'interprètes émus de leurs sentiments.

Par la variété savante des rythmes et la curieuse recherche des vocables, la facture de M. Zénon-Fière répond aux exigences même les moins motivées de la jeune école. Mais, par une exception heureuse à une règle de plus en plus générale, si l'auteur du *Livre des âmes* assemble des mots, c'est pour y enfermer des émotions, et, s'il sculpte des cadres, c'est pour y ajuster des paysages et des tableaux de genre.

Puisque nous parlons de paysage, citons, malgré sa morbidesse un peu décadente, ce délicat *Crépuscule*,

où flottent des apaisements, où frémissent des silences :

Le soir descend. Avec des abandons d'amante,
Le saule échevelé pleure sur l'eau dormante,
Qui lui tend mollement ses lèvres de velours;
L'âme des lis défunts plane sur les cieux lourds.
Un souffle errant détache une feuille incertaine
Qui vacille dans les remous de la fontaine;
Et l'incantation des branches en émoi
Fait sourdre une langueur qui flotte autour de moi.
Tout se pâme... On dirait qu'un chœur d'elfes circule
Dans le mystique apaisement du crépuscule.

Voici maintenant le tableau de genre d'un idéalisme à la Rossetti :

Front candide posé sur un bras rose et blanc,
L'enfant dormait, candide, et moi, gardien tremblant,
Je regardais son doux visage rire aux anges,
Car sa lèvre esquissait ces sourires étranges
Qui font croire aux parents que le frêle endormi
Dans son rêve entrevoit le ciel et va parmi
Le chœur des séraphins et la splendeur des cierges
Recevoir le baiser de la Reine des Vierges.
Et j'effleurai, priant comme dans le saint lieu,
Ce front d'ange où flottait un sourire de Dieu.

Nous regrettons de ne pouvoir citer les pièces charmantes, mais longues, qui ont pour titre *l'Arbre de Noël, Sylvia, la Première femme, Marmorea.* Ce sont là des œuvres où l'auteur prouve que la forme la plus orthodoxe n'est nullement exclusive de l'émotion la plus intense.

En résumé, ce recueil classe M. Zénon-Fière parmi les poètes avec lesquels la critique devra désormais compter.

Reliques d'amour, *poème moderne,* par Emmanuel Ducros. Un vol. in-4°. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 10 francs.

Beau volume, spirituellement et richement illustré par les artistes ordinaires des éditeurs de livres de luxe. C'est plaisir que de voir ces grandes pages de beau papier où se blottissent, au milieu de dessins fantaisistes et touffus, une demi-douzaine de vers tendres ou plaintifs, comme de petits oiseaux dans un large nid. C'est qu'en effet ce « poème moderne » se compose d'une succession de courtes pièces, reliées ensemble par le fil assez ténu d'un amour parisien; on pourrait le comparer à ces festins de jeunes femmes où la table est couverte de vingt variétés de confitures et d'autant de sortes de petits gâteaux. Le poème a, d'ailleurs, la marche même de toute *passionnette :* le désir, l'espérance, la possession, la rupture et le regret, non pas tant peut-être d'avoir perdu que de n'avoir pas encore remplacé.

On connaît le talent de M. Emmanuel Ducros, talent fin, délicat, aimable, où l'ironie n'exclut pas l'émotion. On le retrouve avec tout son charme dans cette œuvre nouvelle.

B.-H. G.

Les Déchirements, *poésies* (*1878-1884*), par Émile Mariotte, avec un sonnet adressé à l'auteur par François Coppée. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1886. — Prix : 3 francs.

Vous entendez le cri! moi, j'ai vu la blessure!

C'est le dernier vers du sonnet de M. Coppée. M. Coppée a vu la blessure; nous le croyons sur parole. Pour le cri de l'âme déchirée que nous devrions entendre, il n'a certainement pas été exhalé.

« Plainte éloquente! » dit M. Coppée, et il craint, comme on déteste la douleur, qu'on ne laisse tomber « le livre douloureux », qui ne fait rien paraître qu'un « désespoir de poète ». M. Mariotte, qui ne nous semble à nous ni poète ni désespéré, a bien exprimé quelques plaintes, c'est vrai; mais il l'a fait si tranquillement!

Il s'est appliqué à une besogne qui n'est pas tout à fait sans difficulté : faire rimer des mots. Il a écrit des pièces comme *Après la bataille :*

Les morts d'une bataille, une fois enterrés,
On les oublie, hélas! et leurs restes sacrés
Deviennent, sous le sol, bientôt de noirs squelettes;
Et nous allons cueillir sur eux des violettes
Au printemps, quand la brise effleure les taillis.
Ils ont versé leur sang jeune pour le pays.

. . . .

comme *les Conquérants :*

Lorsqu'ils poussent leurs flots d'hommes vers les combats
Avec la cruauté des fourbes pour servante,
C'en est fini du droit souverain, qui se vante
De toujours protéger les faibles ici-bas :

Car, dès que la tempête a soufflé sur leurs pas,

. . . .

— *pour servante* doit faire image; les images ne sont pas nombreuses; — comme *Mansuétude* encore :

Ton âme est douce. Reste ainsi. J'aime à te voir,
Forte de tous les droits, pratiquer le devoir,
Et tâcher d'éloigner de moi les jours moroses.
C'est bien. Verse l'amour avec tes lèvres roses,
Et donne à ton regard ce qui me plaît le mieux,
Car les bons sentiments se lisent dans tes yeux,
De même que l'amour brille au fond de ton être.

. . . .

Dans le volume, une soixantaine d'autres pièces qui ont la même valeur.

F. G.

Les Ressouvenirs. Poésies par Ferdinand Dugué. Un vol. in-8°. Paris, Paul Ollendorff, 1886.

Quarante drames en cinq actes, représentés avec des fortunes diverses, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre du genre, comme la *Prière des Naufragés, les Pirates de la Savane, la Fille des chiffonniers,* sans cesse repris, ont fait du nom de M. Ferdinand Dugué l'un des plus vraiment populaires du théâtre

contemporain. Il n'en est pas de même des six volumes de vers qui ont précédé *les Ressouvenirs. Les Horizons, le Vol des Heures, les Gouttes de rosée, l'Oasis*, non plus que *les Éclats d'obus*, ni les *Satires et Poèmes* n'ont jeté le moindre éclat dans le ciel de la poésie. *Les Ressouvenirs* n'apporteront pas davantage un lustre nouveau à la réputation de l'auteur. La dernière pièce du recueil étant datée de 1886, M. Ferdinand Dugué a mis quelque coquetterie à dater la première de 1836. De ce simple fait, l'on est tenté de conclure que la publication de ce volume est une satisfaction qu'il a voulu se donner par esprit d'ordre. On imagine volontiers que, possédant déjà dans sa bibliothèque la collection de ses drames et de ses poésies, reliée avec soin, chronologiquement classée, il s'est plu à réunir en ce bel in-8° tous les vers dictés au gré de circonstances personnelles depuis un demi-siècle, et qu'il n'avait pas eu jusqu'à présent l'occasion de publier. Il a, désormais, imprimées, ses « œuvres complètes ».

Les vers de M. Ferdinand Dugué ne sont pas plus mauvais que bien d'autres, ni même précisément mauvais; la cheville y est abondante, la rime souvent pauvre et la syntaxe faussée par licence poétique — en ce temps-là, maître Théodore de Banville n'avait pas encore écrit son concis, décisif et célèbre chapitre *De la licence poétique*. — Par contre, ils sont d'un sentiment honnête, convaincu et vécu; j'entends par là que l'auteur, visiblement, ne fait pas de vers pour l'amour des beaux vers. Ce n'est pas la rime qui le cherche, c'est lui qui cherche la rime; et il ne se livre à cette poursuite que pour exprimer un mouvement de son cœur, exposer une idée, raconter un fait. Or, dans cette forme neutre, fait, idée, mouvement du cœur, cela touche peu. On n'en dit rien parce que cela ne dit rien qu'à celui qui parle et à l'ami ou à l'amie à qui il parle. De toutes ces réserves, j'excepte la dernière pièce des *Ressouvenirs*, vraiment touchante autant qu'elle est émue, intitulée *Marie*. E. C.

Les Ailes du rêve, par Henri BERNÈS. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Oh ! le doux et terrible charme des vers ! La mélodie immatérielle, le rythme des syllabes sonores, le rebondissement léger de la rime, saisissent l'oreille si puissamment qu'en dépit de l'absence d'un sujet, d'une idée nouvelle, d'une passion originale, on lit, on lit, quitte à se demander après : qu'est-ce donc que j'ai lu ? Quelque chose et rien, de la musique subtile, aérienne.

Telle est l'impression laissée au lecteur impartial par le recueil de M. Henri Bernès, et cependant, j'ai hâte de le dire, il se distingue parmi les nombreux volumes de vers publiés depuis six mois, par un cachet de distinction littéraire, une forme ample et gracieuse, par la coupe du vers bien équilibré, exempt de ces recherches de mauvais aloi où se plaisent les parnassiens, jongleurs de mots. M. Bernès n'est pas de l'école de ceux qui se proclament ciseleurs de vers; c'est pourquoi son vers a généralement un relief naturel et un mouvement de vie poétique qui entraîne.

Le jeune poète possède même assez bien son instrument pour qu'on soit en droit de lui reprocher de ne jouer que des airs connus. Sans doute c'est très gentil, très naturel, ce qu'il chante; mais tous l'ont chanté. Et nous voudrions trouver dans ce volume, qui représente les éclosions de quatre ou cinq années, quelque trace d'une personnalité plus tranchée; nous y voudrions l'indice d'une pensée plus forte, plus dégagée de la réminiscence, et, dans un temps aussi plein de secousses que le nôtre, un souci plus haut et plus hardi que la description des bois, des montagnes et des ruisseaux.

M. Henri Bernès abuse, lui aussi, du genre descriptif: qu'il se méfie; c'est le plus facile et, par suite, le plus traître. Un rimeur exercé, pour peu qu'il soit vraiment lettré, réussit bientôt à faire illusion avec des descriptions toutes piquées d'adjectifs chatoyants. C'est du papillotage qui d'abord éblouit. Mais rien ne passe plus vite. Delille ne fut-il pas un maître en description ? Et combien en reste-t-il qui lisent Delille, qui pourtant vaut la peine d'être lu ?

La double influence de Musset et de Sully Prud'homme a formé M. Bernès. On peut plus mal choisir ses maîtres; mais encore faut-il se défier de tomber, je ne dis pas même dans l'imitation, — c'est un péché nécessaire, — mais dans la paraphrase. *Le Rêve blessé* n'est pas autre chose. L'auteur cite deux vers de Musset, qu'il prend pour épigraphe, et il procède alors comme jadis un bon rhétoricien exécutait un développement en vers latins. Les vers en eux-mêmes sont bien venus. M. Bernès, subissant la réminiscence du maître exquis, a pris la cadence de ces passages célèbres : *Lorsque le laboureur regagnant sa chaumière* ou *Lorsque le pélican lassé d'un long voyage*, etc. Moins bien inspiré en d'autres morceaux, il ose ne pas corriger des cacophonies comme celle-ci :

> Sont comme des Titans victorieux, dormant
> Tant dans leur masse énorme et qu'exagère l'ombre,

ou des banalités clichées de cette sorte :

> Pour que rien dans ce monde orageux où nous sommes,

ce qui attire la rime inévitable :

> . . . . la cité des hommes,

ou encore des expressions étranges et forcées; exemple dans *la Vanneuse*, pour dire, croyons-nous, des grains de blé : *ces espoirs drus et blonds*.

Et si vous saviez comme il y a du *vent* dans les poésies de M. Bernès. C'est l'esprit qui souffle. Je ne sais s'il est une pièce où le vent n'ait son rôle.

Après tout, notez que si la critique se fait ainsi éplucheuse, c'est qu'il y a un jeune talent sur qui prendre et, qu'après avoir épluché, on laisse d'assez bonnes choses. De jolis vers écrits dans une langue claire, ce n'est déjà point un cas si commun.

P. Z.

Poems of Nature, by John Greenleaf Whittier. Illustrated from nature, by Elbridge Kingsley. Un vol. in-4°. Boston and New-York, 1886. Houghton, Mifflin and Company. The Riverside Press Cambridge.

Un portrait de l'auteur des *Poèmes de la nature*, vivement gravé à l'eau-forte, par S.-A. Schoff, et quinze sujets gravés sur bois, d'après autant de compositions dessinées par Elbridge Kingsley, forment l'illustration de ce volume édité comme livre d'étrennes. Il n'y a pas à s'y tromper : beaucoup d'images, papier fort, tranches dorées, cartonnage épais, coupé en biseau, frappé d'une branche de pin avec ses vertes aigrettes et ses pommes squameuses, jetées, dans le goût japonais, en travers des deux plats de la couverture de toile grise, courant de l'un à l'autre sans interruption, parmi les lettres d'or du titre, au recto, et réservant au verso la place d'une épigraphe disposée comme une inscription lapidaire. N'est-ce pas le signalement du *Christmas book* traditionnel, mais relativement sobre. En effet, l'éditeur n'a pas fait appel aux séductions irrésistibles de la reliure en toile rouge.

Du dehors passant au dedans, après avoir remarqué que, par une exception peu commune, chacune des pages du livre n'est imprimée qu'au recto, si nous nous arrêtons à l'illustration, c'est-à-dire à ce qui constitue l'attrait essentiel du livre d'étrennes, nous devons nous rappeler, pour n'être pas trop sévère, qu'on demande à cette sorte de volumes l'apparence plutôt que l'évidence de l'art, le décor plutôt que la réalité de l'effet. Le procédé employé est curieux en ce sens que, très sommaire, peu sérieux dans la poursuite de la forme réelle, d'un dessin très négligé, il réussit cependant à rendre d'une façon très suffisante certains effets de lumière, des aspects de ciel d'orage, d'aurores printanières, étincelantes dans la rosée des futaies grêles, de coups de soleil, après la pluie, dans de vastes panoramas, de lacs encadrés par des falaises argentées, ou de grandes plaines sillonnées de lentes rivières, de sentiers et de routes bordées d'arbres, ou de larges fleuves reflétant l'orbe énorme de quelque arc-en-ciel, avec cette faute pourtant si fréquente chez les paysagistes, que l'artiste a négligé de tenir, le cercle intérieur de l'arc dans une gamme sensiblement plus claire que le champ de ciel qui lui est extérieurement contigu.

Un autre défaut de toute cette illustration, la monotonie grise de l'ensemble, tient moins, pensons-nous, au mode d'action du graveur qu'à celui de l'artiste. Il semble que le premier ait eu à interpréter des dessins exécutés à la plume sur du papier préparé, connu aujourd'hui, sous le nom de « papier à procédé », teinté en gris, à plusieurs couches d'intensité décroissante jusqu'au blanc pur. Le grattoir joue un grand rôle dans la pratique de ce papier, et il faut en avoir une très grande expérience pour éviter cette uniformité d'aspect dont nous nous plaignons ici et la lourdeur résultant de la régularité des teintes obtenues à la machine.

Malgré nos réserves, — qui nous sont inspirées surtout par la comparaison des chefs-d'œuvre que la jeune école américaine de graveurs sur bois nous envoie depuis quelques années, — nous devons dire cependant que les compositions pittoresques, très variées, d'Elbridge Kingsley accompagnent et complètent avec une grâce réelle les poétiques rêveries de M. John Greenleaf Whittier. E. C.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Postes françaises, *Recherches historiques sur leur origine, leur développement, leur législation*, par Alexis Belloc, sous-chef au cabinet du ministre des postes et télégraphes. Un vol. grand in-8°. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1886.

Avant d'entreprendre ce travail, M. Belloc nous eût confié son dessein, il nous eût dit sa prétention de composer un ouvrage qui ne fût pas seulement intéressant pour l'administrateur, que, sa prétention, nous l'eussions certainement taxée de vaine. M. Belloc s'est appliqué à faire connaître le développement du service des postes françaises, les rouages de l'administration telle qu'elle est organisée aujourd'hui ; il ne s'est pas défendu de citer, de résumer les ordonnances, les lois et règlements qui l'ont successivement régie, des arrêts des parlements, des jugements ; il n'a pas hésité à reproduire les différents tarifs auxquels a été soumis aux différentes époques le port des lettres ; même, il a ajouté des tableaux de statistique ; et son livre est de lecture vraiment attachante.

C'est que le sujet, à bien considérer, est lui-même attachant ? L'histoire des postes n'est-elle pas comme un chapitre de l'histoire générale, de l'histoire des révolutions de la politique internationale, des progrès de la science, même des préoccupations morales et sociales ? Et ne sont-ce pas de grands faits que celui

de l'union postale, celui de la création de la caisse d'épargne postale, celui de l'emploi de la vapeur et de l'électricité ? Sans doute, mais le mérite du livre tient en grande partie au talent d'exposition de l'auteur.

Entre deux textes, à côté des chiffres, des anecdotes ; elles sont contées finement.

A propos du premier essai d'établissement de la petite poste à Paris, par M. de Velayer (1653), M. Belloc cite la *Muse historique*, Loret ayant ainsi annoncé la nouvelle :

> On va bientôt mettre en pratique
> Pour la commodité publique,
> Un certain establissement,
> Mais c'est pour Paris seulement,
> Des boëttes nombreuses et drues,
> Aux petites et grandes rues,
> Où par soi-même ou son laquais,
> On pourra porter des paquets,
> En dedans, à toute heure, mettre
> Avis, billet, missive ou lettre,
> Que des gens commis pour cela
> Feront chercher et prendre là,
> Pour, d'une diligence habile,
> Les porter par toute la ville
> A des neveux, à des cousins,
> A des gendres, à des beaux-pères...

Notre auteur cite aussi Pellisson, qui, correspondant sous le nom de Pisandre, avec M[lle] Sapho, demeurant au pays des nouveaux Sansomates, autrement dit M[lle] de Scudéry, ne croyait pas toutefois à l'avenir de cette nouveauté : « Il est vraisemblable que dans quelques années on ne saura plus ce qu'était la boeste des billets. »

De fait, l'institution de M. de Velayer disparaît bientôt, tombe dans l'oubli, et c'est seulement en 1758 que M. Piarron de Chamousset, conseiller maître à la Chambre des comptes de Paris, adresse au roi un mémoire dans lequel il sollicite l'autorisation d'établir dans Paris une petite poste, seulement le 9 juin 1760 que le service commence à fonctionner.

Que de perfectionnements apportés depuis au service ! Mais dans les villes d'Allemagne, l'administration des postes transporte les colis et petits paquets ; chez nous, nous sommes encore obligés de recourir aux commissionnaires : nous pouvons envoyer un colis de Paris à Marseille, nous ne le pouvons pas d'un quartier de Paris à un autre. D'autres perfectionnements sont à réaliser.

Revenons au livre de M. Belloc et recommandons-le vivement ; nous souhaiterions qu'il en fût composé de semblables sur chacun des autres départements ministériels. F. G.

Études sur la vie privée bayonnaise au commencement du XVI[e] siècle, par E. Ducéré ; in-8°. Pau, Veronèse.

L'idée se répand de plus en plus que la vraie histoire d'un peuple, c'est l'histoire de la vie privée des individus. De là les excellentes monographies du D[r] Puech sur Nîmes, de M. A. Joubert sur Angers, et, aujourd'hui, de M. E. Ducéré sur Bayonne.

Les actes passés chez les notaires, les inventaires conservés dans les archives, les états de frais de certains repas, de certaines fêtes, ont été les principales sources consultées par M. Ducéré pour nous renseigner sur les propriétés, les maisons de ville et de campagne des bourgeois et manants de Bayonne, leur nourriture, leurs vêtements, leurs meubles, leurs instruments de travail, leurs armes offensives ou défensives, leurs bijoux, leurs tapisseries, leurs livres ; sur les espèces monnayées, les poids et mesures, etc., etc.

Les pièces justificatives jointes au très intéressant travail de M. Ducéré ont une grande importance au point de vue linguistique ; il l'a bien compris et a complété son volume par un « Essai d'un glossaire du gascon bayonnais jusqu'au commencement du XVI[e] siècle », dans lequel il a fondu le petit glossaire de MM. Balasque et Dulaurens, si précieux pour la lecture des textes bayonnais du XIII[e] et du XIV[e] siècle ; il y a introduit aussi un certain nombre de mots ou de sens, fournis par M. Labrouche ou par M. V. Lespy, auteur estimé d'une grammaire béarnaise. Malgré leur collaboration, malgré toute son érudition philologique, M. Ducéré a dû laisser sans traduction quelques mots, comme *berduxs, chartese, farlin, prepon, tintabailhe*, etc. Nous les signalons aux chercheurs.

Ce que nous tenons à signaler surtout, c'est l'ingénieuse sagacité avec laquelle M. Ducéré a su tirer parti des plus sèches nomenclatures pour reconstituer la vie privée à Bayonne à l'époque où va s'épanouir la Renaissance. CH.-L. L.

Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins pendant la guerre de la succession d'Autriche (1742-1748), *d'après des documents découverts par le baron Cachiardy de Montfleury*, par H. Moris. — Une carte d'ensemble ; neuf croquis. — Un vol. gr. in-8°. Paris, Baudoin.

L'ouvrage que vient de publier M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, offre un intérêt tout spécial aux militaires d'abord, aux historiens ensuite. C'est la reproduction, mise en français, des documents réunis de 1750 à 1770 par un officier qui avait pris une part active aux campagnes de 1742-1748, le capitaine Minutoli.

M. H. Moris ne s'est pas borné à remanier, au point de vue du style, le texte informe mis à sa disposition par le baron Cachiardy de Montfleury, qui l'avait découvert ; il l'a disposé d'une façon plus claire et a dû le compléter même sur quelques points. Lorsque ce cas s'est présenté, M. Moris aurait bien fait de distinguer sa part de celle de Minutoli, pour permettre au lecteur d'accueillir l'une et l'autre selon la mesure de sa confiance, et en laissant à chacun sa responsabilité.

« La période de notre histoire militaire que nous embrassons, dit M. Henri Moris, n'est que très imparfaitement connue. Jadis on n'avait pour l'étudier que

les *Mémoires* du marquis de Saint-Simon, du maréchal de Maillebois et l'intéressante *Histoire militaire du Piémont*, par Saluces. Il y a deux ans a paru le premier volume d'un ouvrage intitulé *les Guerres sous Louis XV*, par le général Pajol. Hâtons-nous de dire que notre travail ne fait nullement double emploi avec ce dernier. Ils sont comme les deux faces d'une médaille. L'auteur des *Guerres sous Louis XV* ne semble avoir eu sous les yeux que des documents français... Nos documents à nous sont de source italienne. »

Nous n'insistons pas sur cette différence d'origine des documents : il va de soi que le but poursuivi par l'un des ennemis, dans chaque opération partielle, doit échapper à l'autre, que les mouvements sont expliqués de tout autre façon d'un côté et de l'autre, que les ressources sont différemment appréciées, que les revers, comme les succès, sont ou atténués ou exagérés selon l'intérêt de chacun des partis. C'est en contrôlant l'un par l'autre les témoignages des deux adversaires que l'on peut arriver à substituer la vérité absolue à la vérité relative. Et quelle source féconde d'instruction pour les militaires que cette comparaison !

A l'importante publication de l'ouvrage de Minutoli, revu, corrigé, complété par M. Henri Moris, sont joints une carte excellente et neuf croquis topographiques exécutés de main de maître par un officier distingué, mais trop modeste : on nous affirme qu'ils seraient l'œuvre du capitaine Krebs.

Les Trois Prophètes : le Mahdi, Gordon, Arabi, par CHAILLÉ-LONG-BEY. Traduction et appendice de A.-O. Munro. Un vol. in-12. Paris, 1886. E. Dentu.

A diverses reprises, nous avons eu l'occasion de parler du général anglais Gordon aux lecteurs du *Livre*, quand parurent tour à tour sa *Correspondance* avec sa sœur et les deux éditions, tant anglaise que française, de ses *Mémoires* ou plutôt de son *Journal* écrit pendant le siège de Khartoum. Nous dégageant de la politique anglaise qui avait motivé le séjour de Gordon « le Chinois » dans la grande place forte du Soudan, nous avons voulu mettre en lumière uniquement le magnifique exemple de grandeur morale que nous présentait l'alliance extraordinaire de gaieté, d'esprit, de mysticisme, de vraie foi religieuse, de courage indomptable, d'indépendance, d'amour de la patrie qui formait le caractère de cet aventurier héroïque. C'est, au contraire, le côté politique de la mission confiée au général qu'étudie M. Chaillé-Long en ce volume, ainsi que le rôle joué par le Mahdi (*Mahdime*, le *sublime*), et par Arabi. L'auteur juge les hommes et les événements du point de vue égyptien. Officier dans l'armée égyptienne durant plusieurs années, c'est à ce titre, en effet, qu'il accompagna Gordon, quand ce dernier fut nommé par le khédive, gouverneur général des provinces équatoriales de l'Afrique. C'est au même titre qu'il a connu Arabi, alors que celui-ci était lieutenant-colonel, puis ministre de la guerre.

Chaillé-Long-Bey croit que les trois hommes dont il nous entretient ont été les machines automatiques au moyen desquelles la Grande-Bretagne a cherché à dissimuler son intention de s'annexer l'Égypte et le Soudan, et de fonder dans cette dernière contrée une Inde africaine. — Témoin oculaire du bombardement du 11 juillet et du massacre d'Alexandrie, où il pénétra le premier, dès le 13, en compagnie d'un correspondant de journal anglais, l'auteur consacre les pages les plus émouvantes de son livre à ce crime sans excuse.

M. A.-O. Munro, qui a traduit le travail de M. Chaillé-Long, a traduit aussi et publié en *Appendice* plusieurs documents arabes inédits concernant les trois prophètes, et notamment de curieux fragments des *Mémoires d'Arabi* se terminant par ces mots que tout homme politique en Orient a pu dire au moins une fois en sa vie : « J'ai été abandonné et trahi par tous. »

Travaux de vacances au pays des pommes. — I. *La Légende de l'abbaye de Montebourg*, par ALBERT LE NORDEZ. Ouvrage de XIII-78 pages in-16 carré, orné de gravures et de vignettes par Léo Mary. Paris, 1886. Pillu-Vuillaume, éditeur *A la Croix de Lorraine*.

Comment deux pèlerins de la règle de Saint-Benoît, partis du Mont-Cassin, en Italie, — cela se passait au XIe siècle — marchèrent si bien et si longtemps qu'un jour ils se trouvèrent dans le plus beau pays du monde, c'est-à-dire en France, dans la plus belle province de France, qui est la Normandie, dans la plus belle partie de la Normandie, par conséquent en basse Normandie, et nécessairement aussi en Cotentin, puisque le Cotentin l'emporte sur tout le reste de la basse Normandie ; ce qu'il advint à ces deux fils du bienheureux père saint Benoît ; comment ils furent séparés, faute de connaître les phénomènes des marées ; comment l'un d'eux devint archevêque de Cantorbéry, en Angleterre, tandis que son frère fondait une abbaye qui donna naissance à la bourgade de Montebourg ; comment les gens de Montebourg eurent aussi une église paroissiale et pourquoi celle-ci fut dédiée à saint Jacques, « le fils du Tonnerre », qui *avec une voix de plus eût été le bon Dieu ;* que les Montebourgeois connurent de mauvais jours, mais toujours ils furent gens avisés ; ce qu'il reste après huit siècles écoulés de l'abbatiale de Montebourg : voilà ce que nous apprend en un fort aimable opuscule M. Albert le Nordez. Ces faits, à coup sûr, ont leur intérêt historique ; mais, le dirai-je, c'est bien plus encore la charmante façon dont la légende nous est contée que la légende en soi qui nous ravit en cette jolie plaquette. Bien que l'auteur en effet ait donné à son récit le titre un peu sévère de *Travaux de vacances*, il y dissimule tellement la science de l'archéologue sous la grâce, la bonne humeur, l'esprit et le bon langage du conteur, que l'Académie des inscriptions l'attendra sans doute à quelque œuvre plus pédante pour lui offrir ses couronnes. L'auteur s'en

consolera aisément au pays des pommes. Car si nous retrouvons en cette *Légende de l'abbaye de Montebourg* le savoir et le bien dire, la fine bonhomie, le bon sens, l'amour de l'art, l'élévation de pensées dont s'inspirent les « Conférences Sainte-Geneviève » qui nous sont connues par *la Revue Fénelon,* il s'en dégage en outre une émotion nouvelle ou du moins qui n'avait pas eu à s'exprimer ailleurs. Nous voulons parler de la passion du sol natal, qui, pour s'y voiler d'enjouement, ne s'en accuse pas moins avec une intensité véritablement touchante. Les treize pages de l'*Avant-propos* sont une sorte de Cantique des cantiques à la gloire de ce coin de terre normande, qui jamais ne fut décrite, peinte, célébrée, chantée en de plus éloquentes paroles. Et, de l'avant-propos, l'aveu se répand à travers tout le livre et s'y affirme en des phrases comme celle-ci, parfaitement sincère sous les apparences du paradoxe ou de la naïveté : « Je ne sais au monde plus beau coin de pays que celui-là, et si le paradis terrestre n'y a pas été mis, il fallait que le bon Dieu, vous l'avouerez, eût de bien graves raisons pour le mettre autre part. » Il est vrai que M. Albert le Nordez, de son propre aveu, ne connaît pas d'autre pays. Néanmoins l'éloge, même passionné, de cette basse Normandie verdoyante entre ses deux mers avec ses cours d'eau poissonneux, ses forêts giboyeuses, ses collines chargées de bois taillis, ses grasses vallées, ses plaines fécondes, ses prairies foisonnantes, ses troupeaux magnifiques, ses grandes fermes, ses châteaux précédés d'avenues seigneuriales, son ciel mouvementé : eh bien, oui, l'éloge du pays des pommes, de cette terre d'abondance nous change à souhait et nous repose aussi des odeurs, des maigreurs, des poussières, des sécheresses, de toutes les aridités de ce midi dont l'admiration nous est imposée depuis quelque quinze ans par la bruyante invasion dans les lettres des cigaliers venus de Provence, du Languedoc, du Rouergue, du Roussillon, voire de Gascogne aussi.

E. C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Petite histoire de la typographie, par AUGUSTE VITU. Illustrations par Coppin. Paris, Ch. Delagrave, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

M. A. Vitu vient de faire magistralement une œuvre très modeste et très utile. Son histoire de la typographie éclaircit avec la plus lumineuse érudition les origines de l'imprimerie, et en suit les développements jusqu'aux derniers perfectionnements de l'industrie moderne. Elle ne s'adresse pas aux typographes, bien que les personnes qui s'occupent du métier puissent y trouver une lecture agréable, un aide-mémoire admirablement fait, et, qui sait ? quelques renseignements nouveaux. Mais c'est surtout pour les gens du monde que les livres intéressent, pour les écrivains, les artistes, les bibliophiles, que M. A. Vitu a composé son livre. Il a trouvé le moyen de donner les détails techniques sans en avoir l'air, et d'expliquer le mécanisme compliqué de l'impression telle qu'elle se fait de nos jours, avec sobriété et exactitude, sans cesser d'être attrayant.

La partie historique donne, avec les vues propres de l'auteur, tout ce que la science contemporaine a pu découvrir sur l'origine de l'imprimerie. Elle fait justice des prétentions des Hollandais en faveur de Laurent Coster, de Haarlem, et donne les indications les plus précieuses pour les amateurs qui n'ont pas déserté le culte des incunables.

B.-H. G.

Cours élémentaire d'épigraphie latine, par M. R. CAGNAT, ancien élève de l'École normale supérieure, chargé des cours de la Faculté des lettres de Douai, lauréat de l'Institut. Un vol. grand in-8°. Paris, Ernest Thorin, 1886.

« L'épigraphie n'est pas une affaire d'intuition, mais bien de science et de pratique; on ne la devine pas, on l'apprend. » M. Cagnat a traité, il y a deux ans, des *Rapports des études épigraphiques avec les diverses branches de l'enseignement,* il y a un an, de l'*Utilité de l'épigraphie latine pour l'établissement de certains textes;* les deux brochures reproduisent, si nous nous rappelons bien, les leçons par lesquelles il ouvrit, en 1883 et 1884, le cours dont il est chargé. Aujourd'hui, il publie un résumé de son cours même; il veut faciliter l'étude d'une science dont les données ne sont à dédaigner ni de l'historien, ni du géographe, ni du linguiste, ni du grammairien, ni du juriste non

plus; il veut dispenser les jeunes gens qui ne peuvent suivre certains cours de l'enseignement supérieur, — et combien de facultés possèdent une chaire d'épigraphie! — les dispenser, disons-nous, de l'obligation, ou bien de recourir aux deux manuels allemands de Bone et de Zell, manuels dont l'un est trop court et l'autre trop confus, ou bien d'ouvrir, sans préparation aucune, les ouvrages très précieux, mais trop savants et quelques-uns un peu vieillis, des Morcelli, des Zaccharia, des Maffei, des Orelli-Herzen.

Dans la première partie de ce *Cours élémentaire*, il est parlé des éléments communs à toutes les inscriptions. Les noms et les titres des personnages désignés sont mentionnés dans un certain ordre, toujours le même ou à peu près, mais les personnages appartiennent à différentes classes de la société, et les inscriptions sont de différentes époques : le professeur traite successivement des prénoms, noms et surnoms, de l'indication de la filiation, de la tribu, de celle plus rare de la patrie et du domicile, de la transmission des noms : 1° aux enfants légitimes; 2° aux enfants naturels; 3° aux enfants adoptés; 4° aux étrangers naturalisés, du nom encore des esclaves et de celui des affranchis; il traite ensuite du *cursus honorum,* avant et après Dioclétien, pour les sénateurs, les chevaliers, les autres citoyens de la cité ou des municipes; il passe enfin aux noms et titres des empereurs et des membres de leur famille, et énonce toutes les qualifications données, acceptées ou prises à un siècle ou à l'autre.

Il indique, dans la seconde partie, les diverses sortes d'inscriptions, et tâche à fixer les principales règles qui ont présidé à la rédaction des dédicaces aux divinités, des inscriptions honorifiques, des actes privés, des actes publics plus nombreux (lois, plébiscites, senatus-consultes, documents émanant des magistrats, documents relatifs aux municipalités, aux collèges); il dit les inscriptions faites sur objets divers : blocs de marbre; lingots de métal; tuiles ou briques; conduites d'eau; vases, lampes ou objets de terre, verre et métal; armes; poids ou mesures; timbres et cachets; tessères frumentaires, théâtrales, consulaires, d'hospitalité et convivales; dyptiques consulaires; *sortes* et *exsecrationes;* mosaïques.

En un chapitre complémentaire, il expose les règles de la critique des inscriptions et montre comme il est possible de restituer celles qui sont mutilées; il en restitue deux pour l'exemple.

Avant la *table analytique,* deux tableaux : sur le premier, sont portés les *Prénoms, noms et surnoms des empereurs,* et sur le second, les *Titres et surnoms des empereurs (d'Auguste à Théodore), pouvant servir à dater les inscriptions concurremment avec l'indication des puissances tribunices, des consulats et des salutations impériales ou à défaut de ces renseignements.*

Le manuel français qui nous manquait est maintenant fait, et l'on n'eût pu le mieux faire.

F. G.

Cassell's National Library, edited by prof. Henry Morley, L. L. D. in weekly. Volumes from 160 to 200 pages royal 16mo. Cassell and Co. — Price: 3 d. each.

La France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, c'est-à-dire presque tous les pays qui possèdent une langue littéraire, ont trouvé un éditeur pour mettre les œuvres les plus célèbres de leur littérature nationale à la portée des plus pauvres bourses, en les publiant sous le titre heureux et justifié de *Bibliothèque nationale* et sous la forme de petits volumes in-16 de 160 à 200 pages, au prix, variant selon les pays, de 25 à 30 centimes. Seule, l'Angleterre — dont le trésor littéraire est peut-être le plus riche du monde — faisait une fâcheuse exception. Désormais la voici à l'abri de ce reproche, grâce à l'énergique initiative de la puissante librairie Cassell. Venant après les autres, assurée du succès par de tels précédents, elle a pu faire mieux que les autres; non sans quelque courage pourtant, puisque jusqu'à présent nulle autre librairie anglaise n'avait osé tenter l'aventure.

Le mouvement partit de Paris en 1863; mais, il faut bien l'avouer, notre *Bibliothèque nationale* — dont le catalogue présente le répertoire complet du génie des lettres dans l'humanité jusqu'au XIXe siècle, — cette précieuse collection, qui aujourd'hui ne compte pas moins de 290 volumes, fait bien pauvre figure aux yeux du bibliophile. Il est vrai que chacun d'eux ne coûte que 25 centimes. Pour un demi-penny (5 centimes) de plus, ceux de la *Cassell's National library* leur sont supérieurs de beaucoup au point de vue de la fabrication du livre; la qualité du papier, la clarté de l'impression, l'égalité du tirage, la solidité du brochage, le bon goût de la reliure en toile pour les volumes à 60 centimes sont incomparables. La *National library* ne répondrait pas à son titre si la part la plus large n'y était pas faite aux écrivains anglais. Cependant — et nous devons en féliciter l'éditeur M. H. Morley — elle ne s'interdit point de faire quelques incursions dans le domaine des littératures étrangères de tous les temps.

Il paraît un volume par semaine. Ce mode de périodicité hebdomadaire a été sagement calculé pour laisser à chacun le loisir de lire, un à un, tous les ouvrages qui seront publiés, au fur et à mesure de leur publication, et sans autre sacrifice que celui d'une pinte d'ale au cours de la semaine pour l'ouvrier intelligent des villes et des campagnes. Car c'est là le public qu'il s'agit d'atteindre, un monde de lecteurs auprès duquel celui que nous connaissons, à la surface de la société, représente un chiffre nul; ce public immense, illimité, que l'on a désigné par une image originale en disant : « *There is a sea below the sea.* Il y a une mer sous la mer. »

Nous avons sous les yeux les volumes parus depuis le mois de janvier et la liste des vingt-cinq premiers : c'est plus qu'il n'est nécessaire pour se rendre compte de l'esprit qui préside au choix et à la succession des œuvres. Évidemment, M. Henry Morley est guidé, quant à leur succession, par la pensée de varier le

plus possible les lectures des souscripteurs fidèles à la totalité de la série. Disons incidemment que, d'autre part, MM. Cassell ont eu l'intelligente idée de varier également la couleur de la couverture de chaque volume pour la plus grande facilité des recherches et l'heureuse diversité de l'aspect sur les tablettes des bibliothèques. Il n'est rien que je sache plus fastidieux pour le regard, rien de plus incommode dans la pratique, que les grandes collections uniformément revêtues de la même couverture comme par exemple la *Tauchnitz edition.*

C'est le chef-d'œuvre des *Essais* de Macaulay, *Warren Hastings,* que l'éditeur a placé en tête de la série. Il est suivi par les *Mémoires,* de Silvio Pellico; *les Rivaux* et *l'École de la médisance,* cette spirituelle et gaie comédie de Sheridan, restée au répertoire de la scène anglaise, où elle fournissait récemment encore une carrière de cent représentations et au delà; *l'Autobiographie,* de B. Franklin; *le Parfait pêcheur à la ligne,* d'Isaac Walton, ouvrage très célèbre en Angleterre et que ne nomment même pas nos historiens de la littérature anglaise, trompés sans doute par le titre de ce fin humoriste du XVIIe siècle, qui avait lu et rappelle notre Montaigne; *Childe Harold,* de Byron; *l'Homme sensible,* de Mackensie, roman sentimental, en effet, curieux mélange de Sterne et de Rousseau, additionné de Richardson, où s'exagèrent encore le décousu du premier et la sensiblerie larmoyante des deux autres, à tel point que l'éditeur s'est amusé à dresser un index des larmes, où il ne renvoie pas à moins de 47 passages, et je constate qu'il lui en a échappé. A la suite de ce roman marécageux, viennent et viendront successivement les *Sermons,* du prêtre catholique Latimer, devenu luthérien, dont les deux sermons *Sur le jeu de cartes,* pleins de fougue et de verve populaire, furent, en 1529, l'occasion d'une conflagration générale dans l'université de Cambridge; puis les *Vies d'Alexandre César,* par Plutarque; un roman chevaleresque d'Horace Walpole, *le Château d'Otrante;* les *Voyages,* de Mandeville (1356); les excellentes comédies de Goldsmith, *Elle s'abaisse pour conquérir* et *le Brave homme; les Aventures du baron Trenk,* traduites de l'allemand; l'*Histoire naturelle de Selborn;* les *Voyages de Mungo Park* (1799); *la Sagesse des anciens,* de Roger Bacon; *les Propos de table,* de Luther; l'*Histoire d'Égypte,* d'Hérodote; des *Voyages* encore, ceux de lord Anson et d'autres tirés de la collection de Richard Hakluyt; un choix des *Écrits philosophiques,* du maître de Voltaire, l'admirable et méprisable Bolingbroke; le célèbre pamphlet d'Edmond Burke, l'éloquent orateur politique et implacable adversaire de Warren Hastings, *Des causes du mécontentement actuel* (1770); la correcte et sereine *Histoire de l'Europe pendant le moyen âge,* de Henry Hallam (1818); enfin, pour clore cette première série, *l'Année chrétienne,* de Keble, dont les éditions se succèdent sans relâche et se succèderont aussi longtemps que durera le protestantisme lui-même en Angleterre.

L'éditeur de la *National Library,* jusqu'à présent, n'a ouvert aucun de ses rayons aux lettres françaises; il n'y a aucun doute qu'il le fasse au premier jour, car il n'a que l'embarras du choix. Mais dût-il s'abstenir, cela ne saurait nuire au succès en France de cette collection dont la correction et l'élégance typographiques, en même temps que le prix extraordinairement modique, tenteront à coup sûr la curiosité de bien des lecteurs pour maints ouvrages renommés en Angleterre et à peine connus ici même par leurs titres.

E. C.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Robert Burat, par JULES CLARETIE. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. petit in-12, orné d'un portrait de l'auteur. — Prix : 6 francs.

C'est avec un réel plaisir que nous voyons *Robert Burat,* l'œuvre de début de Jules Claretie, prendre place dans la petite bibliothèque littéraire d'Alphonse Lemerre et ouvrir la collection des œuvres de Claretie que l'intelligent éditeur se prépare à nous donner.

A l'intérêt qu'il y a toujours à relire le roman qui a classé du premier coup un jeune écrivain parmi les littérateurs de talent et d'avenir, se joint celui de voir la justice rendue à une œuvre qui, de son temps, à son apparition, valut à l'auteur les éloges de maîtres autorisés comme Sainte-Beuve et de Pontmartin et les plus belles promesses d'avenir. Comme on sait, l'écrivain n'a pas menti à ses débuts, et, dans la halte passagère qui le retient, après la superbe carrière déjà parcourue, il devra prendre un singulier et juste orgueil à retrouver, sous cette charmante forme typographique, le livre qui fut l'enfant des jeunes années, le premier échelon de cette rude route, au milieu de laquelle tant d'écrivains s'arrêtent en chemin. Le public accueillera avec une faveur nouvelle cette réédition qu'un éditeur de goût a eu le bon esprit de faire et qui fera attendre plus patiemment les œuvres futures du maître écrivain.

G. T.

BEAUX-ARTS

Les Artistes célèbres Jean Lamour, *serrurier du roi Stanislas, à Nancy,* par Charles Cournault. In-4° de 32 pages, accompagné de 26 gravures. Librairie de l'Art, J. Rouam.

Ce Jean Lamour, — le joli nom d'artisan ! et si français ! — petit-fils de taillandier, fils de serrurier, est l'auteur de ce chef-d'œuvre du fer forgé, les grilles de la place royale de Nancy, qu'inspira le goût d'un prince artiste. Ne fût-ce que par la reproduction d'ensemble et de détail de maint ouvrage sorti des mains vaillantes de ce forgeron de génie, la plaquette de M. Ch. Cournault serait déjà fort précieuse; mais le texte du savant conservateur du musée historique lorrain y ajoute le vif intérêt d'informations très complètes sur le grand artiste et sur le brave homme dont le portrait au pastel, offert à Jean Lamour par le roi Stanislas, nous montre et nous fait aimer la bonne large figure au nez charnu, aux fortes lèvres, aux yeux fins de l'artisan devenu un riche et digne bourgeois de la petite capitale dont il fit, en collaboration avec l'architecte Neré, une des plus belles villes de France. Pour être une des moins volumineuses de la collection des *Artistes célèbres*, la biographie de Jean Lamour n'en est pas la moins précieuse. E. C.

Design in Textile Fabrics, by Thomas R. Ashenhurst, Head Master, Textile Department, Bradford Technical College, with 10 coloured plates and 106 diagrams. Un vol. in-16 of 250 pages. London, Cassel and C°.

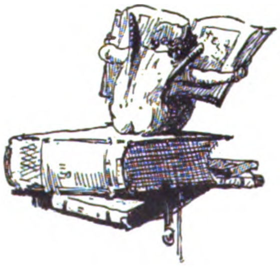
L'ignorance des dessinateurs industriels en ce qui touche aux procédés de fabrication particuliers à chaque industrie, leur insouciance du résultat poursuivi par le fabricant et des moyens techniques employés pour l'atteindre; des résistances, à raison même de ces procédés, ou des facilités offertes par la matière à l'introduction du dessin décoratif : cette négligence de la pratique industrielle est la cause malheureusement trop commune d'un gaspillage considérable de temps, d'efforts et d'argent. Cette situation fâcheuse est due en grande partie à la fausse direction donnée à l'enseignement du dessin, à ce qu'il n'existe que de rares écoles d'application de l'art à l'industrie, à ce que, par suite, c'est par de longs tâtonnements, purement empiriques, que chaque industrie réussit à former de bons dessinateurs; encore faut-il ajouter que cette éducation, si lentement acquise, est absolument individuelle, ne se transmet plus des artistes déjà faits aux jeunes gens, depuis l'extinction à peu près complète de l'apprentissage.

Ces faits ne sont pas particuliers à la France, tous les pays de production industrielle en souffrent également. L'Angleterre, qui lutte avec tant d'énergie depuis 1851 pour s'affranchir de l'influence française dans le domaine des arts industriels et des arts décoratifs, et qui y a réussi, nous donne aujourd'hui un excellent exemple d'action contre un état de choses mauvais. Puisqu'il n'existe pas d'école pratique d'application du dessin à la décoration des matières industrielles, on y suppléera provisoirement au moyen de *Manuels techniques* spéciaux, qui donneront au chef d'industrie la notion de ce qu'il peut exiger de l'artiste, à l'artiste la notion des moyens mécaniques par lesquels son dessin doit être reproduit et, par conséquent, des facilités comme des impossibilités de cette reproduction, au contremaître et à l'artisan intelligent la notion du décor qu'il doit appliquer.

La librairie Cassell a entrepris la publication de cette série de *Manuels techniques*, sous la surveillance de M. Ayrton et de M. R. Wormell. Le premier, qui est consacré au *Dessin des tissus*, est un modèle parfait de ce que doit être ce genre de livre : très clair, très simple, peu coûteux (5 fr. 60), très pratique, illustré de cent gravures sur bois et de dix planches en couleur, il ne s'égare pas dans les subtilités de l'esthétique. Il démontre la fabrication de chaque sorte de tissu tour à tour, compte les fils de la trame et ceux de la chaîne, les soulève, et dit à l'artiste : « Voilà le principe des combinaisons de formes parmi lesquelles, sans plus, il vous est permis de vous mouvoir. »

Nous souhaitons vivement que ce très bon livre soit traduit en français et répandu dans nos ateliers. Il y retrouvera le succès qui l'a accueilli en Angleterre, où il a très rapidement conquis l'honneur d'une seconde édition.

E. C.



Frank's Ranche or **My Holidays in the Rockies,** by the author of *An Amateur Angler's Days in Dovedale.* London, 1886. Sampson Low.

L'an dernier, un « amateur de pêche à la ligne », sous prétexte de nous raconter ses épreuves en ce genre de sport, nous donnait un petit et exquis traité de philosophie pratique, œuvre du mois de vacances qu'il prend chaque été. Car, disons-le tout de suite, l'auteur est un homme fort affairé, qui ne fait point métier d'écrire, quoiqu'il écrive en homme du métier. Il est vrai que le sien y confine; cet écrivain, en effet, n'étant autre que M. Edward Marston, le chef de la librairie Sampson Low. Le succès de son premier livre a conduit M. Marston à nous en donner un second, écrit dans les mêmes conditions. *Le Rancho de Frank* est le récit d'un voyage aux montagnes Rocheuses qu'il a fait pendant les vacances de 1885. On est un peu surpris, au premier abord, de voir se lancer en une telle expédition l'aimable moraliste, le pacifique grand-père que nous avions pris plaisir à voir jeter la ligne amorcée de drap rouge dans les douces rivières anglaises et en ramener plus d'idées que de truites. Mais si M. Marston s'est décidé à passer pendant quelques semaines la plupart des jours et des nuits en bateau ou en chemin de fer pour demeurer deux ou trois fois vingt-quatre heures dans une petite cabane posée dans un pli des montagnes Rocheuses, c'est qu'il n'est pas seulement grand-père; il est père aussi et cette pauvre demeure est la maison d'habitation du vaste et prospère rancho, de la grande ferme en pleine exploitation créée de toutes pièces en pays inculte par l'un de ses fils.

Il n'y a pas de roman ici, il n'y a que des faits réels et actuels. Voici un père dans une grande situation commerciale. Il a deux fils. Il les fait instruire, naturellement; mais pas une fois il ne songera pendant leur jeunesse à se poser la question si grave qui s'impose à la majorité des parents quand leurs enfants commencent à grandir : *What shall we do with our boys?* Que ferons-nous de nos garçons? Il est à la tête d'une librairie importante : les deux jeunes gens feront leur apprentissage dans la maison sous la direction de leur père, dont ils seront un jour prochain les associés. Et en effet, les choses se passent ainsi pour l'un d'eux, l'aîné; mais il en va tout autrement du second. Celui-ci — Frank — a l'imagination vive, l'humeur aventureuse, il étouffe dans l'ombre de Saint-Paul et bâille devant les colonnes du grand-livre; le papier imprimé lui donne des nausées, il a la nostalgie de la vie active, libre, des grands horizons et des vastes espaces. Le père lui sait un vif sentiment de l'honneur, il résiste juste ce qu'il faut pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un caprice éphémère; et l'enfant part à la conquête de la toison d'or en ce nouveau monde où la lutte devient chaque jour plus âpre et les chances de succès plus rares.

Le volume se compose de deux parties bien distinctes : des lettres où le jeune homme fait le récit de ses efforts, de ses déceptions, de ses erreurs, de ses tentatives nouvelles, puis de ses joies, des difficultés et des plaisirs de la vie primitive dans les solitudes du Far West. La bonne humeur, le courage, la dignité, la jeunesse qui se reflètent dans les lettres de Frank donnent à cette partie du livre une haute valeur morale que ne diminue pas la prudente et patiente indulgence du père, non plus que son stoïcisme plus affecté que réel. Indépendamment de ces leçons et de ces exemples de moralité, *Frank's Ranche* peut être considéré à un point de vue tout différent, comme un charmant récit de voyage, depuis le moment où l'auteur monte à bord du bon navire *Cunardia* jusqu'à celui où, fidèle à sa passion, il jette l'hameçon dans la Gallatin River, au pied des montagnes Rocheuses. — Je ne sais pas beaucoup de livres où se montre plus clairement la différence du génie des races française et anglaise.

E. C.

La Terre des merveilles. *Promenade au parc national de l'Amérique du Nord,* par Jules Leclercq, président de la Société royale belge de géographie, membre de la Société de géographie de Paris. Ouvrage contenant 40 gravures et 2 cartes. Un vol. in-16 de 384 pages. Librairie Hachette (collection de voyages illustrés). Paris, 1886.

L'auteur de cet émouvant et instructif volume s'est fait une belle place parmi les voyageurs de notre époque, et nous lui devons déjà plusieurs relations justement appréciées, notamment un *Voyage au Mexique; De New-York à la Vera-Cruz.* On a paru juger, à l'énoncé des titres qui suivent son nom, de la haute situation que M. Jules Leclercq occupe parmi ses confrères. Il n'est pas moins en faveur auprès du lecteur qui fait un excellent accueil à chacun de ses ouvrages. Celui que nous annonçons est dédié à M. le professeur R.-B. Anderson, ministre des États-Unis à Copenhague, et à sa famille, en souvenir affectueux de leur cordiale réception dans le Wisconsin. — *Les Merveilles de la Yellowstone;* — telle est la matière de ce livre. « Ces merveilles sont connues depuis un si petit nombre d'années, nous dit l'auteur, qu'elles n'ont guère été décrites que par les Américains... — Aux États-Unis, la *Yellowstone* a déjà fait l'objet de

nombreuses et importantes publications. Qu'une contrée connue depuis quelques années à peine ait déjà été l'objet de tant de travaux, et attiré plus que jamais l'attention des Américains, c'est là un phénomène qui fait pressentir tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette région. »

C'est au cœur des montagnes Rocheuses, dans la partie la plus élevée de cette chaîne gigantesque, que la nature tenait cachée cette *Terre des merveilles,* que M. Jules Leclercq nous expose magistralement dans les vingt chapitres de son volume. Nous signalons ceux intitulés : les Premières explorations ; — du Mississipi à la Yellowstone ; — la Haute Yellowstone ; — les Sources du Mammouth ; — la Rivière Gibbon ; — les Premiers geysers ; — la Firehole ; — le Vieux fidèle ; — la Ruche et la Géante ; — le long de la Firehole ; — Terre des merveilles et Terre de glace ; — Théorie des geysers ; — Excelsior ; — les Indiens au Parc-National ; — le Lac Yellowstone ; — Histoires de pêche et de chasse ; — la Montagne de soufre ; — les Cataractes de la Yellowstone ; — le Mont Washburn.

L. D.

Haïti ou **la République noire,** par sir SPENCER SAINT-JOHN, chevalier commandeur de l'ordre Saint-Michel et Saint-Georges, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Mexico, ancien ministre-résident et consul général à Haïti. Traduit de l'anglais par J. West, capitaine de frégate en retraite. Ouvrage accompagné d'une carte. Un vol. in-18 de 338 pages. Librairie E. Plon, Nourrit et Cie. Paris, 1886.

« L'attention (dit l'auteur, dans la préface pour l'édition française) que l'édition anglaise de cet ouvrage a attirée sur l'ancienne colonie française de Saint-Domingue m'a décidé à le publier dans une langue comprise par tous les habitants d'Haïti. »

Le français est resté la langue nationale d'Haïti. Au reste, les notions de presque tous nos compatriotes, sur l'étrange et lointain pays où l'on parle encore notre langue, ne dépassent point les souvenirs grotesques de la cour de Soulouque et son duc de la Marmelade. Il faut donc savoir gré à sir John Spencer d'avoir écrit et fait traduire ce livre, qui témoigne d'une irrécusable connaissance du sujet. L'auteur entremêle habilement ses chapitres d'histoire et de statistique, de quantité d'observations ethnologiques et de traits de mœurs, qui nous font pénétrer dans ces êtres où nous hésitons à reconnaître des pareils chez nos semblables. L'auteur a vécu de longues années à Port-au-Prince. « Bien que cette ville soit, nous dit-il, la plus dégoûtante que j'aie jamais vue, elle n'a jamais été visitée par le choléra. »

A ajouter à toutes les idées contradictoires, soulevées par le mystère du monstre asiatique. Après un avant-propos, une préface et une introduction, dignes d'une lecture sérieuse, sir John Spencer aborde successivement dans les dix chapitres dont se compose son intéressant volume : la description générale ; l'histoire d'Haïti avant l'indépendance ; l'histoire d'Haïti depuis l'indépendance ; la population d'Haïti ; le culte du Vaudoux et le cannibalisme ; le gouvernement ; la religion, l'éducation, la justice ; l'armée et la police ; le langage et la littérature ; l'agriculture, le commerce et les finances.

La religion et la nationalité de l'auteur, Anglais et protestant, s'accusent trop volontiers, sans doute, dans ce volume ; au total, bon à lire. Relevons ce trait d'un représentant de l'Espagne, qui, résidant en même temps que sir John Spencer, à Port-au-Prince, lui dit un jour :

« Mon ami, si dans cinquante ans nous revenions à Haïti, nous verrions les négresses faisant cuire leurs bananes sur l'emplacement de ces magasins. »

L. D.

La Russie au soleil, par MARIUS VACHON. Paris, Victor Havard, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Au moment où tous les regards se portent vers la Russie, où les romans russes sont traduits dans tous nos journaux et publiés chez tous nos éditeurs, avec un engouement très particulier, un livre sur la Russie est de ceux qui s'imposent. Marius Vachon l'a bien compris, il arrive à l'heure psychologique, et, avec une véritable originalité d'artiste, c'est *la Russie au soleil* qu'il veut nous faire connaître, une Russie que ne racontent ni Théophile Gautier, ni les différents écrivains qui ont écrit sur ce curieux pays, plein de grandiose sauvagerie dans sa civilisation. Aussi a-t-il trouvé une note nouvelle, absolument inconnue, et son livre nous apporte-t-il de précieuses révélations sur les habitudes, les aspects, la vie même des Russes durant l'été ; en même temps sa haute compétence de critique d'art lui permet d'étudier mieux que personne, à tous les points de vue, l'art chez les Russes ; il effleure même la question sociale. Enfin il nous fait vivre et palpiter au grand soleil fécondant cette Russie que nous sommes habitués à voir perdue dans ses fourrures, sous un linceul de neige. Son livre sera goûté et apprécié, car il est écrit en une langue séduisante, harmonieuse, absolument moderne.

G. T.

Au pays du Rhin. *Metz, Hombourg-les-Bains. Autour de Hombourg, Francfort, Strasbourg et l'Alsace,* par J.-J. WEISS. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Quelques passages de l'avant-propos de ce livre en feront comprendre la portée et l'esprit : « Je n'ai, dit l'éminent publiciste, rien écrit qui puisse décourager nos anciens compatriotes de la généreuse douleur où ils s'obstinent... Je n'ai rien écrit non plus qui puisse entretenir chez eux des espérances que l'événement n'a cessé de tromper... Dès le lendemain de la signature des préliminaires de Versailles, nous nous sommes mis à crier : « Revanche ! revanche ! » C'était un peu tôt. Peut-être donnions-nous aux autres nations une assez fâcheuse idée de nous-mêmes en promettant de recommencer la guerre quand nous venions de demander qu'à tout prix on nous en épar-

gnât la continuation... Depuis, des occasions de revanche auraient pu naître ou sont nées en effet ; nous n'avons été prêts ni pour les faire naître, ni pour les saisir. Le grand homme qui gouverne l'Allemagne a toujours été prêt, lui, pour les écarter... »

Tel est le ton général du livre. Les détails en sont tour à tour ou à la fois spirituels, instructifs et charmants. A Hombourg, M. Weiss regrette les jeux publics et plaide leur cause avec une verve qui prend sa source dans le bon sens. Non loin de Hombourg, il découvre un village, Friedrichsdorf, dont tous les habitants, fils de réfugiés des Dragonnades, sont de race et de langue françaises, mais tous aussi de nationalité allemande. Ce chapitre est un des plus curieux du volume : il montre d'un côté la vitalité de notre race, — démonstration déjà faite, mais en d'autres conditions, au Canada et à la Nouvelle-Orléans, — et de l'autre la puissance d'assimilation de l'Allemagne, qui s'incorpore solidement des groupes humains sans toucher à leurs mœurs, à la manière de la Rome antique. Les origines familiales du prince de Bismarck, l'empereur Guillaume, les choses du théâtre et les choses militaires fournissent un vaste champ à ses observations, d'une haute valeur pour l'historien et surtout pour l'homme d'État. L'instruction publique, question qui a toujours tenu une grande place dans son esprit, appelle aussi son attention. Partout il note une moyenne supérieure à la moyenne en France. Les troupes de comédie et d'opéra sont meilleures, car on n'y voit point d'acteurs absolument mauvais. Les concerts militaires et populaires plus variés, plus élevés, indiquent plus d'études et de connaissances chez les exécutants et un goût plus cultivé et plus sincère chez le public. La discipline est admirable, car elle comporte la liberté dans les limites raisonnables, et M. J.-J. Weiss n'a jamais vu, quant à lui, rien qui justifie le reproche de morgue et de dureté qu'on adresse à l'officier prussien. En Alsace, l'auteur constate les progrès faits par l'immigration allemande ; il signale les améliorations matérielles, les superbes monuments construits, le fin et tenace réseau dont l'administration prussienne a tout enveloppé ; il finit par dire : « L'Alsace n'a réellement qu'un grief, mais énorme, et sur lequel on ne peut pas la satisfaire : elle a été française ; elle ne veut pas être allemande. Posé de la sorte, le conflit reste insoluble et inconciliable. » Il y a pourtant une solution.

En somme, ces impressions de voyage sur la frontière allemande, œuvre d'un esprit fortement teinté de calvinisme, un peu aigri, mais sagace et puissant, forment un des livres les plus remarquables et les plus utiles qu'on ait écrits sur l'Allemagne. Il en est aussi, grâce au génie littéraire de l'auteur, l'un des mieux écrits et des plus attachants.

Un empire qui croule. *Le Maroc contemporain*, par Ludovic de Campou. Un vol. in-18. Plon.

Le Maroc est à l'ordre du jour. Après les belles études que M. Gabriel Charmes vient de publier sur ce pays dans la *Revue des Deux Mondes* et après celles de M. Castonet des Fosses insérées dans la *Revue africaine*, M. de Campou donne les siennes, fruit d'un long voyage à travers les États du scheriff Moula-Hacen. A la vérité, le tableau qu'il en trace nous paraît assombri : on dirait qu'il l'a été comme à plaisir.

Le conseil du sultan, le makhzen, ne songe qu'à s'enrichir aux dépens des contribuables et pourtant, chaque année, le souverain empile des sacs d'écus et des diamants dans son trésor; le peuple est des plus misérables, il est périodiquement décimé par la famine et pourtant il se reproduit merveilleusement et vit à très bon marché. Les réflexions de M. de Campou sur les travaux publics, le système financier, la noblesse religieuse, les titres honorifiques, le déboisement des montagnes, l'utilisation du fleuve, ses renseignements sur la situation sociale des juifs, des esclaves, des khrammes ou fermiers ayant droit au cinquième du revenu de la terre sont des plus intéressants.

Parfois, l'explorateur raconte des aventures, insiste sur des détails de la vie des Marocains qui, aux yeux des hommes de science, peuvent paraître quelque peu problématiques.

Le commerce du Maroc s'élève à quarante millions de francs environ et l'empire de Moula-Hacen nourrit près de six millions d'habitants, et son territoire cultivé est de soixante millions d'hectares. Alors même que le régime de la grande propriété, le fatalisme musulman, le mauvais état des routes, l'incurie des administrateurs seraient des causes de cette disproportion entre les produits et les forces productrices, on peut s'étonner encore que le chiffre du commerce marocain soit si peu élevé surtout quand on n'ignore point que les Marocains sont sobres, travailleurs, qu'une population juive relativement éclairée habite au milieu d'eux, qu'ils entretiennent des rapports constants avec l'Angleterre, la France, l'Algérie, que leur pays est situé en vue des côtes de l'Espagne.

Le Maroc importe d'Angleterre les cotonnades, les thés; de France, le sucre, les bougies, les allumettes; d'Allemagne, les draps. Il exporte ses laines, ses peaux de chèvres, ses fèves, ses gommes en France et en Angleterre; il envoie vendre ses bœufs en Espagne, ses maïs en Portugal. L'huile d'olive, les amandes, elle les expédie en Angleterre plutôt qu'en France, parce que dans les douanes françaises ces huiles marocaines payent un droit d'entrée de 40 francs par tonne, les amandes un droit de 60 francs par tonne, tandis que ces deux articles entrent francs de droit dans les ports anglais.

Le Maroc possède des mines de cuivre et d'argent fort riche : le minerai de cuivre de Taroudant donne à l'analyse 60 pour 100 de cuivre, le minerai d'argent de Gondofi contient 70 pour 100 de métal pur.

Des notes sur le régime des fleuves du Maroc, des notices sur les villes du littoral placées à la fin du volume le complètent. La ville diplomatique est Tanger. Elle a 14,000 habitants dont 2,000 chrétiens. Arzilla, Larache, Méhedia, Rabat, Sale, Casablanca, Mazaghan, Saffi, Mogador sont des villes très com-

merçantes. Le sultan a trois résidences : Fez, Mequinez, Maroc.

M. de Campou prétend que le Maroc est un empire qui croule. Il a oublié de faire la démonstration de cette assertion qui, du reste, est contredite par M. Gabriel Charmes.

Pour le moment, la politique française au Maroc doit consister à empêcher qu'aucun peuple européen ne s'y établisse afin que soient sauvegardés la liberté du détroit de Gibraltar, les intérêts politiques de la France en Algérie et sur les routes qui mènent à Tombouctou. Le livre de M. de Campou a deux mérites principaux : il est spirituel, il est écrit en style très clair. L.-J. J.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Le huitième numéro de la revue illustrée *les Lettres et les Arts* continue brillamment cette belle publication. Émile Pouvillon y conte une de ces histoires du Quercy comme seul il sait en écrire; Leconte de Lisle a donné d'admirables vers : **la Mort du Moine**; Francisque Sarcey nous confie le secret de ses amours avec M[lle] Sarah Bernhardt; le prince Gartoryski a communiqué une très curieuse étude sur le **Cavalier polonais**, qu'il a pris soin d'orner de dessins d'un intérêt extrême; le professeur Renan (de Lyon) résume en maître ce que l'on sait de l'**Hypnotisme** et les photographies de femmes hypnotisées qui accompagnent son article en font un document unique. J. M. de Hérédia étudie en son style inimitable l'œuvre du sculpteur Ernest Christophe; Jacques Normand fait sa cour à M[lle] Bartet dont l'aimable figure est agréablement peinte par M[me] Madeleine Lemaire; enfin, H. Bouchot décrit, d'après les dessins de Prudhon, ce mobilier de Marie-Louise dont la destinée fut si étrange; Girardet, Moreau (de Tours), Kossak, Mathey, Émile Bourdelle, Ed. de Beaumont ont fourni les dessins, sans parler de Prudhon. Quant aux tapisseries, aux armes, aux objets d'art, la photogravure fait toucher en quelque façon et ne permet aucune tromperie et aucun truquage.

La maison Firmin Didot vient de faire paraître dans sa *Bibliothèque historique illustrée* in-8° à 5 francs le volume un ouvrage des plus intéressants sous ce titre dont on a peut-être déjà un peu abusé : **le Livre et les arts qui s'y rattachent,** depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, par M. P. Louisy, ancien professeur de l'Université. Ce livre est illustré de 221 gravures et d'une planche en couleur, le tout tiré des grandes monographies historiques du bibliophile Jacob, publiées par la même maison.

M. P. Louisy passe en revue sommairement dans cet ouvrage de vulgarisation l'histoire du parchemin et du papier, des manuscrits et miniatures, de la reliure, de l'imprimerie et de la librairie en France. Ce livre est habilement présenté par les éditeurs et obtiendra certainement un succès mérité auprès des débutants bibliophiles.

Les **Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny** sont le chef-d'œuvre épistolaire de ce brillant général, connu pour ses bons mots, ses contes et surtout pour sa correspondance. C'est pendant le voyage triomphal de Crimée, où il accompagnait, avec le comte de Ségur, Catherine et Joseph II, qu'il adressa ces lettres à la séduisante marquise, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté. Leur intérêt historique et littéraire les appelait à prendre place dans la collection des *Petits Chefs-d'œuvre,* où elles viennent d'entrer avec une vive et piquante préface de M. de Lescure. — Le prix du volume est de 3 francs. — A la librairie des Bibliophiles.

La même librairie fait paraître aujourd'hui dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* à 3 francs le volume le tome I[er] d'une importante édition des **Essais de Montaigne,** publiée par H. Motheau et D. Jouaust. Les éditeurs ont adopté le texte de 1588 et donnent au bas de chaque page les variantes et additions de l'édition de 1595, dite édition de M[lle] de Gournay. C'est la première fois que l'on présente ainsi séparément et d'une façon synoptique le texte authentique de Montaigne et son texte posthume. Cette nouvelle édition s'adresse aussi bien aux simples lecteurs qui se contentent de la version exacte des *Essais* qu'aux érudits qui ont la curiosité de connaître les changements que l'auteur comptait apporter à son œuvre. La publication se fera en sept volumes, dont le dernier contiendra, avec la fin du texte, des notes, un index et un glossaire.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 juillet.

Ouvrages présentés. — Drapeyron : *la Géographie et les humanités.* — Bézier : *Supplément à l'inventaire des monuments mégalithiques du département d'Ille-et-Vilaine.* — Havet et Duvau : *Cours élémentaire de métrique grecque et latine.* — Tamizey de Larroque : *Deux testaments inédits*, A. Scot, 1616; J.-J. Bouchard, 1661. — Lecoy de la Marche : *la Chaire française au moyen âge.* — Fournier : *le Royaume d'Arles et de Vienne de 1214 à 1250 et de 1250 à 1291.*

Communication. — Maspéro : Découvertes faites en Égypte depuis un an.

Séance du 23 juillet.

Sur la nouvelle du décès de M. Charles Jourdain, membre ordinaire de l'Académie, et de M. Abel Desjardins, membre correspondant, l'Académie a levé sa séance en signe de deuil.

Séance du 30 juillet.

Ouvrages présentés. — Aurès : *Nouvelles explications des indications de la tablette de Sakarah.* — Jullien : *les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome.* — Delphin et Guin : *Notes sur la poésie et la musique arabes dans le Magdoub.* — Basset : *les Manuscrits arabes des bibliothèques de l'Algérie.* — Abbé Allain : *la Question d'enseignement en 1789, d'après les Cahiers.* — E. Travers : *les Restes de Christophe Colomb.* — Abbé Duchesne : *Liber pontificalis.* — De Maulde : *les Juifs dans les Etats français du Saint-Siège.*

Communications. — Rapport semestriel sur les travaux de l'Académie. — Détails sur un mausolée romain.

Séance du 6 août.

Ouvrages présentés. — Reinach : *la Colonne Trajane du musée de Saint-Germain.* — Tamizey de Larroque : *Lettres inédites de Jacques Gaffarel.* — M. du Seigneur : *Histoire des arènes de Lutèce.*

Lecture. — Courajod : La polychromie dans la statuaire du moyen âge et de la Renaissance au point de vue historique et artistique.

Séance du 13 août.

Communications. — Faurot : Inscriptions gravées sur une pierre volcanique. — Découverte à Babadagh (Roumanie) de monuments portant des inscriptions latines. — Berger : Dépouillement de 300 ex-voto en langue punique.

Lecture. — Halévy : Mémoire sur la table généalogique de la Genèse.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 juillet.

Lectures. — Levêque : L'imagination musicale interprétative. — F. Hément : Mémoire sur le patriotisme.

Séance du 24 juillet.

Ouvrages présentés. — Abbé Allain : *la Question de l'enseignement en 1789, d'après les Cahiers.* — Lauret : *la Philosophie de Stuart Mill.*

Lectures. — Janet : La théorie empirique du génie. — Baudrillart : La condition des populations agricoles.

Séance du 31 juillet.

Ouvrages présentés. — Chevrey-Rameau : *Répertoire diplomatique et consulaire.* — *Catalogue des actes de François Ier.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Vendée. — Barthélemy Saint-Hilaire : L'état actuel de l'Inde sous le gouvernement anglais. — F. Hément : Le sol de Paris et de la France au point de vue de l'unité du pays.

Séance du 7 août.

Ouvrages présentés. — Abbé Allègre : *Impedimentorum matrimonii synopsis seu brevis expositio ad usum seminariorum.* — Glasson : *De la préférence des Romains pour les garanties personnelles.* — Autran : *Revue internationale de droit maritime.* — Lescarret : *le Socialisme en action.* — Lescarret : *Réponse aux anarchistes.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Vendée.

— En comité secret, l'Académie, sur le rapport de M. Georges Picot, vient de décerner une récompense de 3,000 francs au mémoire inscrit sous le numéro 1 du concours Félix de Beaujour, dont le sujet proposé était : *Constater l'état de l'indigence, rechercher les causes qui peuvent l'atténuer ou l'aggraver, les raisons de sa persistance depuis le* XVIe *siècle jusqu'en 1789.*

L'auteur du mémoire récompensé est prié de se faire connaître à l'Académie.

— L'Académie des sciences morales et politiques a accordé sur le prix Rossi, à M. Edmond Villey, professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Caen, une récompense de 1,500 francs pour son mémoire sur la *Question des salaires*, et à M. Paul Beauregard, sur le prix du budget, une récompense de 1,000 francs pour un mémoire : la *Main-d'œuvre et son prix.*

ÉTRANGER

Belgique. — L'Académie royale de Belgique vient de mettre au concours les questions suivantes, qu'elle désire voir traitées par des Français :

1° Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1800 à 1830;

2° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Gui de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière elle s'est exercée ?

Ces prix seront décernés en 1887. Les mémoires devront être envoyés avant le 1er février prochain, au secrétaire perpétuel, palais des Académies, à Bruxelles.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — La grande cour intérieure de la Bibliothèque nationale est enfin terminée dans toute son étendue. Un superbe pavage en moellons en recouvre le sol; le bassin qui occupait le milieu a été supprimé et les trois perrons par où l'on accédera dans les trois grands quartiers de la Bibliothèque sont placés. Il reste maintenant à mettre en état le vestibule, du côté de la rue de Richelieu, et à placer la porte à l'aspect monumental, derniers travaux qui ne seront pas terminés avant le mois de novembre prochain, au plus tôt.

LES COMITÉS D'INSPECTION ET D'ACHATS PRÈS LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Circulaire du ministre de l'instruction publique aux maires, relative aux comités d'inspection et d'achats institués près les bibliothèques publiques, en vertu de l'ordonnance royale du 22 février 1839. (28 juin 1886.)

Monsieur le maire,

L'ordonnance du 22 février 1839 prescrit, dans son article 38, la création de comités d'inspection et d'achats près de chaque bibliothèque. Ces comités existent presque partout aujourd'hui, mais ils ne fonctionnent pas tous avec la même régularité. Tandis que les uns se réunissent fréquemment et d'une manière périodique, d'autres ne sont convoqués qu'en de rares occasions, au hasard des circonstances, ou lorsqu'une réelle difficulté rappelle les services qu'ils peuvent rendre. C'est là un fait d'autant plus regrettable que les comités, sorte de conseils d'administration des bibliothèques, constituent la meilleure sauvegarde de ces établissements, qui sont une partie de la fortune publique. J'ai cherché les causes de ces fâcheuses négligences, et il m'a paru que la première de toutes était peut-être le sentiment trop incomplet que les comités ont de leur rôle. Il semblerait difficile, en effet, s'ils en comprenaient l'importance et l'efficacité, qu'ils s'en détachassent comme le font certains d'entre eux, laissant à d'autres une responsabilité et des soins qui pourraient être leur honneur, et abandonnant des droits qu'on s'étonne de leur voir ainsi négliger.

Votre titre de président du comité vous donne, monsieur le maire, une autorité particulière pour faire ressortir auprès de vos collègues l'intérêt de travaux qu'il vous appartient de diriger; et, en le leur montrant clairement, j'ai la confiance que vous les

attacherez à une œuvre si utile pour tous. C'est ce qui m'engage à vous entretenir de cette question, que je voudrais vous voir développer auprès de vos collaborateurs du comité.

Mode de nomination des comités.

« Il sera établi par notre ministre de l'instruction publique, dans toutes les villes qui possèdent une bibliothèque, sous la présidence du maire, un comité d'inspection de la bibliothèque et d'achats des livres. »

C'est en ces termes que l'ordonnance royale prescrit l'organisation des comités de bibliothèques.

Présentés aux préfets par les maires, les membres de ces comités reçoivent, on le voit, leur nomination du ministre de l'instruction publique. Ils sont recrutés de préférence parmi les membres des sociétés savantes, les érudits de toute sorte, les professeurs, les médecins, les magistrats, les avocats, les industriels, en un mot, parmi les personnes susceptibles de donner des avis éclairés sur les diverses questions se rapportant aux bibliothèques. Les maires, présidents naturels et légaux, ne doivent en aucun cas se démettre ou se désintéresser de leurs fonctions. Ils ne sauraient non plus tolérer l'existence de commissions pourvues d'attributions similaires qui, par là, pourraient être conduites à se substituer aux comités.

Attributions des comités en général.

« Ce comité déterminera l'emploi des fonds consacrés aux acquisitions, la confection des catalogues, les conditions des échanges proposés. Tous les ans, à l'époque des vacances, l'état des acquisitions sera adressé à notre ministre de l'instruction publique pour être annexé au grand livre des bibliothèques de France. »

L'ordonnance royale explique en ces termes très nets le rôle des comités. Ainsi donc, tout ce qui touche à la sauvegarde des documents, à l'accroissement des collections, aux intérêts et aux besoins matériels eux-mêmes de la bibliothèque, tels que le choix et l'appropriation du local, son aménagement, son entretien, etc., sont du ressort du comité. C'est à eux qu'il appartient de dresser les règlements, d'en assurer l'exécution et d'établir toutes les mesures nécessaires au bon fonctionnement du service.

Conservation des documents.

Leurs membres ont à se préoccuper avec sollicitude de la conservation des collections et de l'ordre à y introduire et à y maintenir. A cet effet, ils s'assureront que tous les ouvrages des dépôts dont ils ont la direction portent une estampille, conformément à mes instructions du 24 décembre 1884; que les manuscrits sont paginés ou foliotés; que les reliures et les livres demeurent en bon état. Ils s'assureront en même temps que les nouvelles acquisitions, sans exception aucune, sont inscrites sur un registre d'entrée-inventaire et catalogués par ordre méthodique et par ordre alphabétique de noms d'auteurs, avant de recevoir leur place sur les rayons. Ces derniers soins sont nécessaires pour éviter un encombrement auquel les bibliothèques finiraient par ne plus pouvoir faire face et qui, surtout dans des salles accessibles au public, aurait le grave inconvénient de faciliter les vols. Afin de prévenir autant qu'il se peut toute soustraction, les membres du comité veilleront aussi au maintien de l'ordre sur les rayons, sans lequel les bibliothèques deviennent vite un amas confus de livres dont il est impossible de tirer un véritable profit.

Mais, pour que l'ordre ne soit point troublé sans cesse par des intercalations, les ouvrages à suite et les périodiques devront être classés à part.

A côté du registre d'entrée que je viens d'indiquer et du double catalogue, — catalogue alphabétique par noms d'auteurs et catalogue méthodique, — les bibliothécaires auront un registre de prêt, où figureront le nom de l'auteur des volumes prêtés et celui de l'emprunteur. Les membres du comité leur en prescriront la tenue et vérifieront ce registre pour être certains que les conditions imposées aux emprunteurs sont bien remplies.

Ils ne doivent pas, d'ailleurs, s'arrêter à cette vérification. Comme l'indique leur nom, les comités sont investis d'un véritable mandat d'inspection. En procédant à ces inspections d'une manière assez fréquente, en leur donnant parfois la forme de récolements portant sur un certain nombre de volumes, — deux ou trois cents, par exemple, — pris au hasard dans une des séries bibliographiques, ils arriveront à se rendre un compte à peu près exact de l'état des bibliothèques. Cette sage mesure, sur la nécessité de laquelle je vous prie d'insister, monsieur le maire, vous permettra de constater les détournements commis. Elle aura surtout pour résultat d'en prévenir d'autres, en tenant constamment en éveil l'attention des bibliothécaires. Mais, si des récolements partiels sont suffisants à l'ordinaire, un récolement général est indispensable à chaque changement de bibliothécaire. Les membres des comités auront à le faire exécuter. Un procès-verbal en sera dressé, et vous voudrez bien me l'envoyer afin de me mettre au courant des résultats de l'opération.

Accroissement des collections.

Chargés de la répartition des crédits alloués par les conseils municipaux, les comités, qui veillent à la conservation des collections des bibliothèques, doivent aussi surveiller leurs accroissements et discuter en séance les acquisitions. Laisser, en effet, au bibliothécaire ou à l'un des membres du comité le soin exclusif de choisir les livres à acquérir aurait de graves inconvénients trop faciles à prévoir pour qu'il me semble utile de les énumérer. Si l'on peut admettre que le bibliothécaire, ou tel des membres du comité qui se recommande par une compétence spéciale, dresse une liste de propositions, on ne saurait pousser plus loin leurs droits. Le bibliothécaire, constamment en rapport avec le public et qui connaît par cela même les goûts des travailleurs sérieux, peut donner d'utiles indications. Il est donc opportun

qu'il soit entendu dans la discussion du choix des livres, qu'il y prenne part avec voix consultative; mais ni lui, ni tout autre n'a à décider seul; et en aucun cas, je le répète, la liste des livres à acquérir ne doit être dressée sans l'avis du comité.

Insistez à ce sujet auprès de votre comité, mais surtout, monsieur le maire, pressez-le, je vous prie, de faire emploi, et emploi annuel, des fonds que le conseil municipal met à sa disposition pour les acquisitions et les reliures. Laisser longtemps ces crédits sans les utiliser, même pour les cumuler, amène presque toujours à leur donner une autre affectation. Rien n'est plus préjudiciable aux intérêts des bibliothèques, et les membres du comité doivent s'opposer de toutes leurs forces à ces désaffectations qui constituent des précédents tout à fait fâcheux.

Mais les crédits ouverts pour leur usage ne sont pas les seuls moyens d'accroissement des bibliothèques; elles peuvent s'enrichir aussi, et souvent d'une manière fort sérieuse, par des échanges judicieux. Il est à peine besoin de dire qu'en principe ces échanges ne sauraient avoir lieu que pour les ouvrages en plusieurs exemplaires, soit en double s'il s'agit de volumes ordinaires, soit même en triple s'il s'agit de volumes fréquemment consultés. Au reste, aux termes de l'article 40 de l'ordonnance de 1839, les échanges ne peuvent, en aucun cas, être contractés qu'avec l'autorisation des maires et après l'approbation que ceux-ci auront sollicitée et reçue du ministre de l'instruction publique.

Attributions des comités en ce qui concerne le local, l'aménagement et le budget des bibliothèques.

Quelque importants que soient les soins que je viens d'énumérer, ils ne suffiraient pas à assurer la conservation des collections bibliographiques, et le rôle des comités serait incomplet si ceux-ci n'avaient pas à s'occuper du local, de l'aménagement et même du budget des bibliothèques. Aussi est-ce à eux qu'il appartient d'attirer et de fixer l'attention des conseils municipaux sur ces divers sujets, et cette partie de leur tâche est trop essentielle pour qu'ils la négligent. Je leur recommande de la manière la plus instante de faire prendre toutes les précautions possibles afin d'éviter les chances d'incendie. Pour les bibliothèques ouvertes le soir, défense formelle doit être signifiée aux fonctionnaires de circuler dans les salles et les dépôts avec des lampes ou des bougies; l'usage des lanternes est le seul à autoriser. En outre, il doit être interdit de fumer dans les salles et dépendances immédiates des bibliothèques. Quant aux appareils de chauffage et d'éclairage, il importe de veiller à ce qu'ils soient installés de manière à ne présenter aucun danger.

MM. les inspecteurs généraux m'ont signalé certaines bibliothèques qui se trouvaient dans des locaux renfermant des matières combustibles. Je saisis cette occasion pour rappeler aux comités d'inspection et d'achats les prescriptions du décret du 9 frimaire an III, portant « qu'il ne sera établi aucun atelier d'armes, de salpêtre, ou magasin de fourrages et autres matières combustibles dans les bâtiments où il y a des bibliothèques ». Il est indispensable que ce décret soit respecté de tout point et il appartient aussi aux comités d'en recommander l'exécution.

Réunion des comités. Périodicité des séances.

Vous le voyez donc, monsieur le maire, les attributions et les devoirs de ces comités sont fort multiples, leur importance est très réelle, et leur rôle trop attachant pour qu'ils y manquent, si on leur fournit l'occasion de l'accomplir. Mais, pour pouvoir remplir convenablement leur mandat, il faut que les comités d'inspection et d'achats tiennent des séances périodiques et régulières. Ces séances doivent être assez fréquentes : mensuelles pour les bibliothèques vraiment importantes, et trimestrielles au moins pour les autres. Je vous signale l'intérêt qu'il y aurait à ce que les époques des réunions des comités fussent inscrites dans les règlements afin d'en assurer la régularité.

Envoi annuel, au ministère de l'instruction publique, d'un rapport sur les bibliothèques et de listes d'acquisitions d'ouvrages.

Mais si je crois devoir vous rappeler cette recommandation, je veux surtout insister auprès de vous sur la nécessité de dresser un procès-verbal des réunions; ce procès-verbal est indispensable pour établir et maintenir la jurisprudence des comités. Il fournira d'ailleurs une preuve de leur sérieuse exactitude, de leur zèle et du soin qu'ils apportent dans leurs délibérations. Enfin, monsieur le maire, il vous permettra de rédiger le rapport annuel que mon prédécesseur vous demandait dans une circulaire du 20 septembre 1877, et que je vous saurais gré de m'adresser toujours avant le 1er mars. Je vous prie de m'envoyer en même temps les listes des acquisitions de l'année écoulée (article 38 de l'ordonnance de 1839), sans préjudice toutefois des communications prescrites par l'article 42 de la même ordonnance et qui me seront faites chacune en temps utile. J'insérerai, s'il y a lieu, les rapports et les pièces ci-dessus au *Bulletin des bibliothèques et des archives*.

Si je vous demande, monsieur le maire, l'exécution rigoureuse de ces prescriptions, c'est qu'elles importent à l'intérêt des bibliothèques municipales. Les renseignements visés plus haut peuvent seuls mettre mon administration à même de bien apprécier les efforts des villes, les travaux des comités et des bibliothécaires et, par conséquent, de leur en tenir un juste compte; seuls aussi ils lui font connaître les besoins locaux et lui fournissent le moyen d'éviter certains doubles emplois dans les répartitions d'ouvrages. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en outre de votre rapport annuel, il est indispensable que vous m'adressiez des rapports spéciaux, dans certaines circonstances exceptionnelles, telles que incendie, vol de documents, etc. Ces correspondances, ces renseignements particuliers me permettront de vous prêter mon aide, de vous donner mon concours moral ou matériel pour réparer le mal. C'est toujours,

soyez-en convaincu, dans cet esprit de bienveillant appui que je m'occuperai avec vous de nos bibliothèques, dont la centralisation, aujourd'hui séculaire, aurait pu rendre d'incomparables services, si leur organisation n'était pas demeurée imparfaite. Nous pouvons, monsieur le maire, leur faire produire, par une entente mutuelle, les avantages qu'on en avait attendus au moment de leur formation, et c'est à cela que doivent tendre tous nos efforts.

Je vous serai obligé de vouloir bien transmettre la présente circulaire à MM. les membres du comité d'inspection et d'achats près la bibliothèque de votre ville, ainsi qu'au bibliothécaire, et de m'en accuser réception.

Recevez, etc.

Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

René Goblet.

La Société Franklin. — Le 13 avril dernier a eu lieu, à l'hôtel de la Société de géographie, l'assemblée générale annuelle de la Société Franklin.

Au cours de la séance, il a été lu, au nom du conseil d'administration, un très intéressant rapport sur cette œuvre si utile; nous croyons devoir reproduire ici les passages les plus importants de ce document :

« La Société Franklin va entrer bientôt dans la vingt-cinquième année de son existence. Votre conseil d'administration a pensé que le moment était propice pour présenter un tableau d'ensemble de l'œuvre poursuivie pendant ce quart de siècle, rechercher sincèrement ce qui avait été accompli de la tâche entrevue et ce qui restait encore à faire.

« Vous vous rappelez les débuts de notre œuvre. Vous savez comment au mois de mars de l'année 1861, un ouvrier lithographe, auditeur des cours de l'Association polytechnique, M. J.-B. Girard, eut l'idée de se cotiser avec quelques camarades pour acheter à frais communs les livres dont ils avaient besoin et dont les leçons suivies leur avaient révélé à la fois l'existence et l'utilité. Ce fut l'origine de la bibliothèque des Amis de l'instruction du III[e] arrondissement. — Notre président, le général Favé, avait été mis au courant de ces touchants efforts; et avec sa grande bonté et l'infatigable dévouement que vous lui connaissez, il s'était vivement intéressé à la bonne volonté de ces braves gens et leur avait prêté le concours le plus sympathique et le plus efficace. Il voulut pourtant attendre que l'expérience fût complète; le succès de la bibliothèque des Amis de l'instruction du III[e] arrondissement ne lui suffit pas; il demanda à M. Girard de faire dans une petite ville et même si possible dans un village la même tentative, afin qu'on ne pût pas dire que la fondation des bibliothèques populaires par ce nouveau système n'était applicable que dans les grandes villes. Quelques mois après, M. Girard s'était mis en relations avec MM. Delbruck et Oubin de Vernon (Eure) et M. Viard de Horts (Haute-Marne), et deux bibliothèques de village étaient créées et prospères. — L'expérience parut décisive; on pouvait donc introduire dans la vie populaire cet élément de moralité, de relèvement et de développement, le bon livre. L'entreprise valait la peine d'être tentée. Le général Favé accueillit avec empressement les ouvertures de M. Girard; on décida la fondation d'une société pour la propagation des bibliothèques populaires, et au mois de juillet 1862, elle s'organisait. On la plaça, par une heureuse inspiration, sous le patronage, ou plutôt sous l'invocation d'un ouvrier qui, par son travail, s'est élevé lui-même jusqu'à devenir un des premiers hommes de son pays et de son temps, et qui s'est fait l'apôtre infatigable des vertus de l'association. Telle fut l'origine de la Société Franklin.

« Quand B. Franklin avait fondé avec ses camarades d'atelier le *Club des tabliers de cuir*, il avait fait jurer à chaque membre de la *Junta* que jamais il ne rechercherait l'opinion ou la religion d'aucun de ses collègues; — les fondateurs de la Société Franklin eurent à cœur de s'inspirer de la même impartialité : « Ils « firent appel à tous les dévouements, à tous les hommes « de bonne volonté », ils résolurent de se tenir toujours en dehors de l'esprit de parti, — et les noms de ses premiers administrateurs disent assez si cet appel fut entendu. Chasseloup-Laubat, Jules Simon, Frédéric Passy, Faré, Amédée Thierry, Lefèvre-Portalis, Jean Macé, Charles Robert, Boussingault, Laboulaye, Legouvé, Augustin Cochin, Charton, Michel Chevalier, Clamageran, étaient réunis sur une même liste et dans un effort commun. »

Après avoir parlé des catalogues qu'elle distribue et qui se composent d'une centaine de numéros comprenant des ouvrages soigneusement et judicieusement tirés, le rapporteur donne quelques explications sur les livres qu'elle procure aux bibliothèques populaires de villes, de villages et aux bibliothèques militaires.

« Ces livres, la Société s'offre à les fournir en faisant bénéficier les bibliothèques des remises intégrales consenties par les éditeurs; — elle les décharge de toutes les démarches, correspondances et formalités si embarrassantes pour des bibliothécaires de village, — elle prend à sa charge tous les faux frais, sauf le port, et, quand elle est assez riche ou plutôt, car ses ressources ordinaires ont peine à suffire à des charges si lourdes, quand des amis généreux lui ont donné quelques bons livres, elle glisse dans le ballot quelques volumes à titre gracieux.

« Elle a fait imprimer, en outre, une série d'instructions pratiques sur l'organisation et l'administration des bibliothèques, des registres pour l'inscription de prêts et des catalogues matricules, des cartes de lecteurs, des recommandations sur les soins à donner aux livres, — et des étiquettes de diverses couleurs pour en faciliter le classement; elle n'a rien négligé, en un mot, pour simplifier la tâche de tous ceux qui voudraient ouvrir dans un coin du pays une salle de lecture, de bonnes et saines lectures.

« Elle a cherché les moyens de les faire lire, ces livres, par le plus grand nombre de lecteurs possible : c'est dans ce but qu'elle a encouragé les *veillées de lecture*, recommandé les lectures en commun, provoqué les prêts à domicile, et qu'elle a récompensé

les bibliothécaires qui, par leur zèle intelligent, ont su faire pénétrer dans les familles cet élément de distraction. » . . . .

. . . .

Plus loin le rapport parle d'une association qui s'est fondée en Angleterre, la *Pure litterature society* qui a une grande analogie avec la Société Franklin.

« Cette association anglaise a pour but d'établir un dépôt de bons livres, à moitié prix, partout où on lui dénoncerait un entrepôt de livres mauvais. Elle a créé, en outre, des bibliothèques circulantes, des reading-locals qui entreprennent la conquête en règle d'une ville, quartier par quartier, des imageries pour les murs des chaumières, — elle a créé des bibliothèques de bord pour les navires en partance (une idée que la Société Franklin lui envie et qu'il ne tient qu'à ses membres de voir bientôt réaliser) — et elle est rapidement arrivée à disposer d'une rente de plus de 300,000 francs par an, somme qui doit être aujourd'hui dépassée. « Comme nous, ajoutait notre secrétaire général en terminant son rapport, l'Angleterre « redoute la peste des mauvais livres. Mais tandis « qu'ici, en France, quelques personnes se demandent « encore si, pour échapper à ce fléau, il ne conviendrait « pas de ralentir le mouvement qui multiplie les « écoles, et si, après tout, un peuple ignorant n'a pas « plus de chances de rester vertueux qu'un peuple « qui sait lire, l'opinion est unanime en Angleterre « pour chercher dans l'instruction elle-même le « moyen de prévenir les dangers dont elle peut deve« nir la cause. Aux ouvrages pernicieux, l'Angleterre « oppose avant tout l'ardente et persévérante propa« gande des associations destinées à répandre les « livres. »

« Le point de vue moral est donc ce qui nous préoccupe par-dessus tout. Nous n'avons pas la prétention de faire des savants; l'instruction pour nous est un moyen : l'éducation est le but. Nous n'oublions pas cependant qu'il a suffi souvent d'un bon livre tombé au bon moment entre certaines mains pour décider de toute une vocation, et la pensée qu'au fond de quelque hameau, un enfant né peut-être pour de grandes destinées intellectuelles croupit, faute de livres, dans l'inconscience et la stérilité, doit peser, nous semble-t-il, comme un remords sur nous tous plus heureux et plus ingrats... »

Le rapport donne ensuite quelques renseignements statistiques.

De 1868 à 1880, la Société Franklin a fourni aux bibliothèques, sur commande :

325,480 volumes représentant une somme de 813,691 francs.

De 1880 à 1882 :	98,950	volumes.	199,808	francs.
En 1882-83 :	24,300	—	56,000	—
— 1883-84 :	21,301	—	49,902	—
— 1884-85 :	23,496	—	53,119	—

Et du mois de mars 1885 au mois d'avril 1886, nous avons expédié 22,564 volumes représentant une somme de 54,750 francs.

C'est donc près de 500,000 volumes représentant une somme de plus de 1,300,000 francs.

D'autre part, la Société Franklin a *donné* aux bibliothèques, de 1868 à 1880 : 98,900 volumes, représentant une somme de 148,494 francs.

En 1881, nous pouvions leur distribuer, grâce à notre trésorier, M. Mirabaud, 500 exemplaires d'un excellent petit livre tout vibrant de patriotisme, *Pour la France*, de M. Georges Duruy, et grâce aux dons de quelques amis.

En 1881, 1,362 volumes.
En 1883, 902 —
En 1884, 3,635 —
En 1885, nos dons se sont élevés à 1,146 volumes.

C'est donc plus de 600,000 volumes que la Société Franklin a envoyés ou donnés aux bibliothèques populaires de villages et de villes, et aux bibliothèques de casernes, de postes, d'hôpitaux ou de pénitenciers militaires.

Et dire que sur les 600,000 volumes ainsi répandus, la Société Franklin s'est toujours appliquée à n'en laisser passer aucun susceptible de fausser l'esprit, de corrompre le cœur ou de troubler la conscience d'un seul lecteur !

La dernière partie du rapport est consacrée aux bibliothèques militaires qui, depuis 1870, sont l'objet de la constante sollicitude de la Société.

« C'est alors (en 1870) que votre attention fut attirée sur les bibliothèques militaires et que l'initiative fut prise de cette souscription qui, en quelques mois, rapportait plus de cent mille francs, et nous permettait d'ouvrir ou d'aider à fonder 408 bibliothèques de casernes, de régiments et de pénitenciers militaires. C'est sous l'empire des mêmes idées que, dans le cours de ces trois dernières années, vous avez fondé ou doté plus de quarante-quatre bibliothèques d'hôpitaux militaires, quinze bibliothèques dans le Sud-oranais et la Tunisie, envoyé deux cents livres au corps expéditionnaire du Tonkin; entrepris de doter de petites bibliothèques, pour les bataillons d'artillerie, les forteresses détachées sur la frontière et dont les commandants s'adressent à vous, comme aux fournisseurs désignés d'avance de toutes les armoires ou caisses à livres de l'armée.

« Votre conseil d'administration ne demande qu'à continuer cette œuvre et qu'à l'agrandir. Que de fois n'avons-nous pas pensé à ces bibliothèques de bord, dont la Société anglaise pour la propagation de la littérature honnête a pris l'initiative, et qui semblent si nécessaires pendant les longues traversées, qu'on s'étonne que l'œuvre soit encore à fonder ! Mais comment penser à entreprendre de nouvelles fondations quand nous avons peine à suffire à nos tâches actuelles ?

« Ne l'oubliez donc pas, messieurs, il nous *faut* des ressources nouvelles. Depuis que vous avez renoncé à prélever sur le montant des fournitures faites aux bibliothèques une commission de 5 pour 100, le service de ces bibliothèques est devenu pour votre budget une charge d'autant plus lourde que toutes ne

sont pas assez riches ou assez reconnaissantes pour vous remercier de vos services gratuits par une souscription à votre œuvre. — En outre, les frais d'impression de vos catalogues, dont nous distribuons plus de 3,000 par an, — de vos bulletins et circulaires, ajoutent encore à vos charges. — Nous avons, il est vrai, des réserves et un petit capital; mais il nous faut provoquer des dons et recruter des souscripteurs nouveaux. Nous ne cesserons pas de vous le répéter jusqu'à ce que vous nous ayez signifié que les efforts faits jusqu'à ce jour ne vous paraissent pas appeler des efforts et justifier des sacrifices nouveaux. »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Bibliothèque royale de Berlin.* — M. A. Wilmans, bibliothécaire en chef et professeur à l'université de Gœttingue, vient d'être désigné pour remplir les fonctions de directeur général de la bibliothèque royale de Berlin.

La direction de la section des manuscrits est confiée à M. Valentin Rose.

C'est M. le professeur Dziatko qui remplacera M. Wilmans en qualité de bibliothécaire en chef de la bibliothèque universitaire de Gœttingue.

Angleterre. — *Le British Museum.* — Le catalogue des acquisitions du British Museum pendant les cinq dernières années est mis en vente au prix de 50 francs.

Nomination de bibliothécaire. — M. William Robertson Smith, professeur d'arabe à l'université de Cambridge et qui a pris une part active à la pnblicatiou de *l'Encyclopædia Britannica*, a été nommé bibliothécaire en remplacement de M. Henry Bradshaw.

Italie. — Les deux premiers numéros (janvier-avril) du *Bollettino delle opere moderne straniere acquisitate delle biblioteche publiche governative del regno d'Italia*, que publie la bibliothèque Vittorio Emanuele, de Rome, viennent de paraître.

États-Unis. — *La bibliothèque publique de Chicago.* — La grande bibliothèque publique de Chicago contient actuellement (décembre 1885) près de 112,000 volumes. Pendant l'exercice 1884-85 son budget s'est élevé à 282,500 francs. Les acquisitions de l'année comprenaient 6,836 volumes, dont 5,692 à titre onéreux et 1,144 à titre gratuit. La bibliothèque a été ouverte au public pendant trois cent cinq jours et a prêté au dehors aux personnes munies d'une carte délivrée par l'administration de la bibliothèque près de 520,000 volumes.

Voici quelques chiffres qui témoignent du rapide développement de la bibliothèque pendant la dernière période décennale :

Années.	Nombre de volumes.	Nombre de personnes auxquelles des livres ont été prêtés.	Nombre de volumes prêtés à domicile.
1876	49,024	9,843	405,747
1878	57,984	11,831	354,506
1880	67,772	9,505	306,751
1882	87,272	10,241	349,977
1883	94,606	11,174	376,475
1884	106,341	12,609	429,313
1885	111,621	13,297	519,691

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

M. Ch. Seignobos vient de publier à la librairie Masson une *Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes.*

— M. Albert Metzger vient de faire tirer à petit nombre et publier une étude sur *la Conversion de Mme de Warrens.*

Voici les divisions de ce travail :

Son père spirituel, Mgr de Rossillon de Bernex; — son séjour à la Visitation; — la vérité sur sa conversion d'après le témoignage de son mari; — la famille et l'entourage de Mme de Warrens; — son habitation à Annecy; — le miracle de 1729; — Mme de Warrens en surveillance; — la sincérité de sa conversion.

Le livre a paru chez les éditeurs Fetscherin et Chuit.

— La librairie Vieweg met en vente le quatrième fascicule du tome V du *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de M. Frédéric Godefroy.

— M. Louis Leger vient de publier à la librairie

Leroux la deuxième série de ses *Nouvelles études slaves*. Ce volume comprend les chapitres suivants : le nihilisme; — les écrivains français et la Russie; — Jean Kochanowski; — Jean Zaka; — le roman rustique en Bohême; — la mythologie slave; — les Slaves au XIXe siècle.

— Un curieux, M. J. Deschamps, vient de faire paraître à Rouen, chez l'éditeur Augé, une notice sur *la Caricature après la Révolution de 1848*. Cette plaquette, tirée à un nombre très restreint d'exemplaires, est précédée d'un article de Raspail sur la caricature politique et la presse avant cette époque.

— Signalons la publication à Nancy d'un ouvrage intitulé : *les Moines et les sorcières d'Ancy au* XVIe *siècle*. M. P. Sternon est l'auteur de ce travail.

— La librairie Garnier met en vente un travail intéressant dû à un Bourguignon érudit, M. A. Jacquet, et intitulé : *la Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV; étude sur la société dijonnaise pendant la seconde moitié du* XVIIe *siècle*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Il vient de paraître à Berlin, chez l'éditeur Springer, le premier tome d'un ouvrage illustré sur l'art des XVIIe et XVIIIe siècles en Europe. L'auteur, M. Elbe, travaille au second et dernier volume.

— La Société littéraire lithuanienne de Heidelberg vient de publier une bibliographie des articles contenus dans les périodiques de la Lithuanie prussienne depuis 1829 jusqu'en 1879. On y trouve aussi les titres de tous les livres et brochures imprimés en Russie depuis 1809.

Suisse. — Une traduction française d'un des ouvrages d'Arthur Schopenhauer, *le Monde comme volonté et comme représentation*, par J.-A. Cantacuzène (2 vol. in-8°, XLI-662 et 980 pages), paraît simultanément à Lyon et à Genève. — Prix : 25 francs.

Italie. — Signalons à ceux qui s'occupent tout spécialement de Pétrarque un opuscule dû à M. Villard Fiske, bibliophile américain, et paru à Florence sous ce titre : *Handlist of Petrarch. Editions in the Florentine public Libraries*.

— Dernières publications de la maison S. Lapi, éditeurs, città di Castello :

Poesie e prose scelte di Terenzio Mamiani, con un discorso su la vita e le opere dell' autore, a cura di Giovanni Mestica. — L. 4.

Discussioni Manzoniane, di F. d'Ovidio et L. Sailer. — L. 3,50.

Cesare Lombroso : *Pazzi ed anomali*. — Lire 1,50.

Della presente letteratura in Italia (1878-84), conferenza tenuta alla « Association internationale des professeurs ». In Parigi, di G. Finzi. — L. 1.

Le Rane di Aristofane, tradotte in versi italiani da Augusto Franchetti, con introduzione e note di Domenico Comparetti. — L. 3.

— MM. Dumolard, éditeurs à Milan, publient un ouvrage d'Antonio Stoppani intitulé : *Gl' intransigenti alla stregua dei fatti vecchi nuovi e nuovissimi*, note postume ad'un appendice sull'indirizzo del clero italiano al Papa nel 1882. 265 pages in-8°. — L. 3,50.

— Vient de paraître : Ugo Mazzola, *l'Assicurazione degli operai nella scienza e nella legislazione germanica*, relazione à S. E. il ministro di agricoltura, industria e commercio. 432 pages in-8°. Rome, tipografia eredi Botta.

Russie. — M. Chmielowski vient de consacrer à Adam Mickiewicz une *Étude biographique et littéraire* complète en deux volumes.

États-Unis. — Les catalogues mensuels des publications officielles des États-Unis (*United States Government publications*, by John H. Hickox) pour l'année 1885 sont aujourd'hui réunis en un volume qui est mis en vente au prix de 2 dollars 1/2 (13 francs).

Ce périodique donne chaque mois, classés par noms d'auteurs, les publications officielles, actes publics, cartes et plans émanant des bureaux et commissions institués par le gouvernement. On y trouve les bulletins, rapports et monographies publiés par les services du *Geological Survey*, *Coast Survey Office*, *Patent Office*, *Bureau of Navigation*, le *Smithsonian Institute*, les rapports d'expédition dans les mers arctiques, etc.

Notons, en passant, que le *Printing Office* de Washington a imprimé dans la seule année 1885 près de 19 millions d'exemplaires de documents officiels de toute nature, représentant une dépense de 4 millions et demi de francs.

— *Initials and pseudonyms*, a dictionnary of literary disguise, by W. Cushing. Londres, Sampson et Low. Un vol. de 603 pages grand in-8°.

M. Cushing, ancien bibliothécaire de Harvard University, qui avait déjà publié antérieurement les tables des matières de la *North American Review* et du *Christian Examiner*, donne dans l'ouvrage ci-dessus la clef de près de 12,000 initiales et pseudonymes d'écrivains anglais et américains, à partir du commencement du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

M. de Cesena doit faire paraître très prochainement chez l'éditeur Gauthier un ouvrage intitulé : *les Bourbons de France ; Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe Ier, le comte de Paris.*

— Le prochain ouvrage de notre rédacteur en chef, *la Reliure moderne*, par Octave Uzanne, paraîtra à la librairie Rouveyre, rue Jacob, dans les derniers jours de ce mois.

La Reliure moderne formera un beau volume in-8° d'environ 300 pages, avec planches diverses en différents tons.

Le tirage est fixé à 1,500 exemplaires, pour ne jamais être réimprimé. Dans ces conditions, cet ouvrage sera vite enlevé, et c'est pourquoi nous le signalons à l'avance à nos lecteurs.

— M. Paul Meyer, de l'Institut, doit faire paraître prochainement une étude sur *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge.* L'ouvrage comprendra deux volumes qui formeront les tomes IV et V de la *Bibliothèque française du moyen âge*, éditée par la librairie Vieweg.

— M. Emmanuel Cosquin prépare en deux volumes in-8° une histoire des *Contes populaires de Lorraine*, comparés aux contes des autres provinces de France et des pays étrangers.

Dans sa préface, l'auteur parlera de l'origine indienne des contes populaires européens.

— Sous ce titre, l'*Apologie des Juifs*, M. le rabbin Avigdor Chaikin va publier une histoire du peuple israélite depuis la destruction de Jérusalem jusqu'au règne de Philippe le Bel.

ÉTRANGER

Allemagne. — La grande-duchesse Sophie de Saxe-Weimar prépare une édition « monumentale » des œuvres complètes de Gœthe. La nouvelle édition, qui a largement mis à contribution les matériaux réunis par le *Gœthe-Archiv*, comprendra le journal et toute la correspondance littéraire du poète.

— *Die Alt. deutschen Handschriften der Universitætsbibliothek in Heidelberg.* — A l'occasion du cinquième centenaire de la Ruperta Carola de Heidelberg, M. le professeur Bartsch va publier le catalogue descriptif de tous les anciens manuscrits allemands que renferme la bibliothèque de l'Université de cette ville (Heidelberg, G. Kœster).

— Une bibliographie de tous les écrits qui ont été publiés en Allemagne et à l'étranger au sujet de Frédéric II de Prusse a été réunie par M. Max Baumgart et paraîtra prochainement chez M. R. v. Decker, à Berlin. — Ce travail sera un complément à l'ouvrage de M. Mittler, paru il y a quelques années.

— La sœur du sultan actuel de Zanzibar doit publier prochainement à Berlin un livre sur la vie mahométane dans l'Afrique orientale. L'ouvrage aura pour titre : *Mémoires d'une princesse arabe.*

Angleterre. — *The History of England, from Cesar's invasion to the accession of the house of Tudor*, tel est le titre d'un ouvrage en plusieurs volumes que prépare sir Ramsay.

— On annonce que le major Papillon doit publier d'après des documents originaux les *Mémoires de Thomas Papillon*, négociant anglais qui vécut à Londres de 1623 à 1702.

— Le fils de Darwin doit faire paraître prochainement une biographie de son père ; quelques fragments d'autobiographie de Darwin prendront place dans cet ouvrage.

Hollande. — Le grand ouvrage de Petri Bod (1712-69), intitulé *Historia Hungarorum ecclesiastica*, histoire de l'Église réformée en Hongrie et en Transylvanie, et dont on ne connaissait encore que quelques fragments, sera publié sous peu par M. Rauwenhoff, d'après le manuscrit découvert en 1884 par M. C. Szalay dans la bibliothèque de Leyde (Leyde, Brill, éd.).

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Les Mémoires de La Révellière-Lépeaux. — A propos de la nouvelle, inexacte d'ailleurs, que nous avons donnée, dans notre dernière livraison, de la publication des *Mémoires de David d'Angers,* l'arrière-petit-fils du sculpteur nous adresse la lettre suivante :

Yport, 14 août 1886.

« Monsieur,

« J'apprends que, dans *le Livre* du 10 août 1886, vous avez imprimé un petit article commençant ainsi : « Les *Mémoires de David d'Angers* dont on avait an-« noncé la publication prochaine... »

« Or ce sont les *Mémoires de La Révellière-Lépeaux,* comme le second paragraphe où vous citez un passage de ma lettre au *Phare de la Loire,* que je publierai lorsque je le pourrai, et non les mémoires de mon père.

« C'est une erreur, et je vous serai bien obligé de la rectifier lorsque vous en trouverez l'occasion.

« Agréez, etc.

Robert David d'Angers.

— A propos des décorations du 14 juillet dernier, M. Henry Houssaye a écrit la lettre suivante dans le *Journal des Débats :*

« Mon cher directeur,

« Quelques personnes, trompées par la similitude des noms, me félicitent de la récente décoration de M. Henri Houssaye, administrateur de l'*Agence Havas.*

« Or j'ai été décoré, il y a quinze ans, pendant la guerre, et je ne suis pas administrateur de l'*Agence Havas.*

« Je vous serre la main.

« Henry Houssaye. »

La question du prêt des livres. — La question du prêt à domicile des livres ou manuscrits faisant partie de nos bibliothèques publiques vient d'être à nouveau soulevée à la suite de l'incident que voici : M. Aulard, professeur d'histoire de la Révolution à la Sorbonne, ayant demandé à M. Cousin, directeur de la bibliothèque Carnavalet, la permission d'emporter chez lui les documents qui lui sont nécessaires pour la préparation de son cours, M. Cousin s'y est formellement refusé.

Le journal *le Rappel* a soutenu M. Aulard et attaqué M. J. Cousin, qui a répondu ainsi :

Paris, 27 juillet 1886.

« Monsieur le rédacteur en chef du *Rappel,*

« M. Frédéric Montargis publie contre moi, dans *le Rappel* d'hier, une attaque assez vive qui étonnera sans doute ceux qui me connaissent personnellement et qui fréquentent la bibliothèque Carnavalet.

« A propos de mon opposition au prêt des livres et d'un incident remontant à six mois, réveillé je ne sais par qui et je ne sais pourquoi, il me reproche de ne pas connaître la bibliothèque que j'ai fondée et reconstituée depuis A jusqu'à Z; d'être bibliomane et non bibliographe, quand j'en ai dressé moi-même depuis dix ans tous les catalogues, auxquels les intéressés veulent bien reconnaître certaines qualités pratiques; de chercher à la rendre inaccessible, quand il est de notoriété publique que nulle part les travailleurs, connus ou inconnus, ne sont reçus plus familièrement et traités, — comme faire se doit, — en maîtres de la maison ; de ne pas aider les chercheurs ; de ne pas mettre mes modestes connaissances à leur disposition quand je n'ai pas de plus grand plaisir que de le faire, comme tous nos *clients,* — et surtout ses confrères du journalisme, — se sont si souvent plu à le reconnaître. Ses reproches me semblent donc précisément le contraire de la caractéristique de notre bibliothèque, la plus ouverte, la plus accueillante et la moins formaliste qui soit au monde; et je pourrais à la rigueur en tirer vanité, comme de toute accusation injuste qui met dans son lustre l'innocence de celui qu'elle vise. Mais je préfère essayer de convertir mon détracteur en justifiant la délibération du conseil municipal, ennemi des privilèges, — comme chacun sait, — qui a cru devoir refuser à M. Aulard, au mois de mars dernier, l'autorisation exceptionnelle qu'il sollicitait.

« Si je suis contre le prêt des livres, — formellement interdit d'ailleurs par nos règlements datant de la fondation de la bibliothèque, — c'est que dans ma longue carrière de bibliothécaire, tant à l'Arsenal qu'à Carnavalet, j'en ai reconnu les inconvénients majeurs précisément à l'encontre des droits du public studieux ; c'est que, tout étant organisé pour permettre de travailler à l'aise dans nos salles de lecture, largement ouvertes tous les jours, ceux qui prennent la peine d'y venir *ont droit* d'y trouver ce qu'ils demandent; c'est que tels ouvrages que l'on consulterait

sur place en deux séances seront gardés six mois à domicile; que les livres empruntés — les plus rares et les plus précieux naturellement — sont souvent perdus et toujours dégradés; qu'ils sortent aisément et rentrent avec peine, — quand ils rentrent; en un mot, que le prêt des livres est le mortel fléau de nos bibliothèques publiques, auquel on ne peut remédier qu'en l'interdisant à tous sans exception, sous peine de blesser ceux à qui on le refuserait individuellement.

« Si jamais M. Frédéric Montargis devient bibliothécaire, — comme ses aptitudes de lettré nous permettent de le désirer, — après quelques années d'expérience du métier, il sera certainement moins disposé à laisser circuler n'importe qui, — fussent des professeurs, des hellénistes et des géographes, — dans l'intérieur de la bibliothèque « pour en parcourir les « salles, choisir les livres sur les rayons et même les « emporter chez eux. » Et quand il aura fréquenté la bibliothèque Carnavalet, dont il parle *de confiance*, je ne doute pas qu'il ne se montre plus juste et moins sévère pour

« Son conservateur indigne,

« Jules Cousin. »

MM. Aulard et J. Cousin ont chacun de nombreux partisans. L'année dernière, M. Flammermont, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, réclamait, comme aujourd'hui M. Aulard, la possibilité d'étudier chez soi livres et manuscrits distraits de nos dépôts; M. G. Isambert, rédacteur de *la République française*, soutenait la théorie contraire.

Le démêlé entre MM. Aulard et Cousin a donné prétexte à M. Isambert pour reprendre sa thèse et faire, dans un article également paru dans *la République française*, allusion aux idées émises par M. Flammermont. Ce dernier a répondu :

Voici sa lettre :

Poitiers, dimanche 1er août 1886.

« Monsieur,

« Je tiens trop à votre estime et à celle des lecteurs de *la République française*, toujours si bienveillante, pour ne pas vous demander la permission de vous soumettre quelques observations à propos du passage de votre chronique de mercredi dernier où vous me prenez à partie.

« Votre appréciation sévère me fait craindre que je n'aie mal exprimé mes idées sur la question du prêt des livres et des documents aux travailleurs de province par les grands établissements concentrés à Paris.

« Ému par l'énorme disproportion qui existe entre la production scientifique des universités allemandes et celle de nos facultés, j'ai recherché les raisons de notre infériorité, dont les conséquences pourraient devenir funestes pour l'influence de la France dans le monde. J'ai cru reconnaître qu'une des causes principales de la suprématie de l'Allemagne dans un trop grand nombre des branches de la science consistait dans les grandes facilités de travail accordées aux savants allemands. Dans ce pays, toutes les grandes bibliothèques prêtent leurs richesses avec la plus grande libéralité aux travailleurs sérieux, quelle que soit la ville où ils habitent. La bibliothèque de la nouvelle université de Strasbourg a prêté, de 1872 à 1882, 440,000 volumes, dont 45,000 (je dis quarante-cinq mille volumes) ont été expédiés à des personnes habitant hors de Strasbourg, souvent hors de l'Allemagne et parfois même en France.

« Les archives d'État du royaume de Prusse envoient aussi en prêt aux bibliothèques des universités allemandes les documents considérables dont les professeurs peuvent avoir besoin pour leurs travaux. Ce système, pratiqué depuis longtemps en Allemagne, n'a jamais donné lieu aux abus que vous paraissez redouter. Pourquoi ne réussirait-il pas en France?

« Notre Bibliothèque nationale prête directement et sans longues formalités livres et manuscrits à un certain nombre de personnes privilégiées habitant Paris et le département de la Seine. On ne s'est jamais plaint de cette faveur, et personne, que je sache, n'a demandé la suppression de ces facilités accordées à des travailleurs sérieux, dont le temps a toujours une certaine valeur. Pourquoi ne pas étendre ce système à toutes nos grandes bibliothèques, en en faisant profiter les travailleurs habitant en dehors du département de la Seine, bien entendu s'ils présentent les garanties nécessaires? C'est là tout ce que je demande, comme vous pouvez le voir dans mon article de mars 1885, auquel vous faites sans doute allusion.

« Veuillez excuser, monsieur, la longueur de cette lettre; car votre critique m'a été d'autant plus sensible qu'ancien élève de l'École des chartes, j'ai été, moi aussi, bibliothécaire et archiviste avant de devenir professeur de faculté en province... »

« J'ai cité tout au long, dit M. Isambert, de peur d'omettre ou d'affaiblir une objection. Je n'ignore pas d'ailleurs que j'ai affaire à un jeune érudit plein d'ardeur, qui a fureté fiévreusement à travers nombre de bibliothèques et de dépôts d'archives de l'étranger, et que, loin de pousser au gaspillage des instruments de travail, il a rendu un service signalé en s'élevant contre le désordre des archives de la marine et en faisant réprimer, grâce à l'énergie de ses protestations, des abus qui s'étaient lamentablement perpétués. Je le vois d'ici rongeant son frein à Poitiers et rêvant de dossiers inexplorés qui dorment peut-être hors de sa portée, quand lui-même en saurait faire si bon usage.

« J'ai toutes sortes de raisons de compatir à ses tourments, et je ne demande qu'à chercher avec lui les moyens de les adoucir; mais je ne puis entrer tout à fait dans sa façon de voir.

« Il faut des bibliothèques de prêt, et depuis les bibliothèques populaires, qui ne dépassent guère les besoins de la vulgarisation, jusqu'aux bibliothèques universitaires, qui doivent ramasser les travaux érudits, ou aux bibliothèques technologiques, il y a une tendance heureuse à les multiplier et les enrichir. Nous n'en voyons guère que les débuts; il ne faut

rien négliger pour en accélérer les progrès. Les bibliothèques universitaires, en particulier, ne sont encore ni assez meublées ni assez bien dotées, surtout si on les compare à des établissements similaires existant depuis longtemps à l'étranger; M. Flammermont a raison d'en gémir. Il doit pourtant avouer qu'on a déjà fait quelque chose là où naguère il n'y avait rien du tout. Si les bibliothèques universitaires ne font pas au monde de travailleurs auquel elles sont spécialement destinées des communications assez libérales, si elles ne se viennent pas mutuellement en aide à l'occasion, je parle par supposition, qu'on étudie les moyens d'accroître l'efficacité de leurs services, ce n'est pas moi qui y ferai de la résistance.

« Je n'entre pas dans la discussion de la suprématie de la science allemande, ni de la nature de cette suprématie, ni de ce qu'il y aurait à faire pour donner à notre enseignement supérieur la vitalité et tout d'abord la clientèle d'étudiants des universités allemandes. C'est un problème dont tous les bons esprits sont préoccupés depuis longtemps et que M. Flammermont lui-même vient d'examiner dans une très intéressante conférence que je le remercie de m'avoir envoyée. Mais tout cela m'éloignerait de la question des bibliothèques publiques.

« L'idéal d'une bibliothèque, c'est d'offrir au travailleur qui y entre tous les instruments de travail possibles. Cet idéal n'est jamais réalisé pleinement, mais il faut tendre à s'en rapprocher. Le prêt extérieur peut être un mal nécessaire pour un grand nombre d'entre elles; ce n'est pas leur fonction.

« Pour ne pas s'égarer dans l'infinité des questions d'espèces, prenons la Bibliothèque nationale. Elle est, avec le *British Museum*, l'établissement qui se rapproche le plus, bien que l'un et l'autre en restent encore fort loin, de notre idéal, qui est de fournir le livre que l'on vient chercher, notamment tout, selon l'expression favorite de Banville. Quand j'y entre demander un livre, je puis avoir été prévenu; le livre peut être entre les mains d'un autre travailleur. Je tâcherai demain d'être le premier, et c'est moi qui l'aurai. Il ferait beau voir qu'on me répondît : « Ce livre se promène entre les mains de tel professeur, « qui prépare son cours ou un mémoire pour l'Institut. » Aussi se garde-t-on de me répondre cela, même lorsque c'est la vérité. Si c'est un livre moderne, on me raconte qu'il est à la reliure, quand même je l'aurais déjà tenu tout relié; s'il est ancien, on ne l'a pas trouvé sur le rayon, on va faire des recherches. M. Flammermont me dit que des livres imprimés ou manuscrits sont prêtés à des personnes privilégiées, et en cela il est bien informé; mais quand il ajoute qu'on ne s'est jamais plaint de cet état de choses et que personne n'en a demandé la fin, il l'est très mal. Il y a bien longtemps que j'entends des protestations à cet égard, et j'ai cité déjà quelques exemples des abus qui les ont motivées. J'ai raconté l'histoire de la bibliothèque de Prangins, meublée de livres à l'estampille de la Bibliothèque impériale en ce temps-là, celle du plus bel exemplaire du *Monument du costume* de Moreau, retrouvé à grand'peine sous un établi de la lingerie des Tuileries, deux ans après le bal masqué pour lequel on l'avait emprunté. Je pourrais raconter cent autres histoires, si elles ne devaient mettre en cause les savants les plus respectables. Comment en serait-il autrement? On n'a pas besoin de posséder une grande bibliothèque privée pour savoir comment elle s'évanouit, une fois qu'on a admis couramment le prêt des livres, même en tenant ses comptes. Et il n'y a pas besoin de vivre pour cela dans un monde ignorant ou indélicat, au contraire.

« Mon sentiment là-dessus est très simple. Tant que la Bibliothèque nationale n'aura pas le règlement inflexible du *British Museum*, tant qu'elle laissera sortir de son enceinte une brochure, une estampe, une médaille ou un feuillet de manuscrit, tant que le conservateur, bibliothécaire, sous-bibliothécaire, surnuméraire ou garçon qui aura autorisé ou facilité cette sortie, fût-ce pour le doyen de l'Institut ou le président de la République, ne sera pas déclaré prévaricateur, la Bibliothèque nationale manquera à sa destination.

« Ce que je demande pour la Bibliothèque nationale, je le demande aussi pour les bibliothèques spéciales qui offrent un ensemble un peu complet dans leur spécialité. Cela me ramène à la demande de M. Aulard. Si je vais consulter à la bibliothèque Carnavalet un livre ou un document concernant l'histoire de Paris et que la bibliothèque n'ait encore pu se le procurer, je n'ai que le droit de le regretter. Mais, s'il est entré dans la bibliothèque et qu'il soit en train de se promener dans la serviette d'un amateur pour la commodité de ses recherches ou de son enseignement, j'ai le droit de dire que l'on se moque de moi.

« Je ne suis point sérieusement ébranlé par la riante peinture que M. Flammermont nous fait de la Bétique des universités allemandes. Je sais qu'en ce pays il fait bon être *Herr Doctor* ou *Herr Professor*, et qu'un simple homme de lettres ne compte pas pour grand'-chose. Nous sommes ici même sur la pente. M. Flammermont a rappelé « l'incendie de la bibliothèque « de Mommsen, où périrent de nombreux et précieux « volumes, imprimés et manuscrits, appartenant aux « grandes bibliothèques d'Allemagne et d'Europe ». Il s'en est consolé en déclarant que les ouvrages d'un Mommsen les remplacent avantageusement. Cela supprime au moins les moyens de contrôle, et il n'y a pas que des Mommsen! Je frémis un peu quand je lis « qu'il n'est pas rare qu'un professeur d'université « dans une petite ville ait chez lui en prêt trois ou « quatre cents volumes manuscrits ou imprimés, ap- « partenant aux grandes bibliothèques ou aux grandes « archives d'Allemagne ». A ce compte-là, je sais quelqu'un qui aurait été bien gêné au temps où M. Flammermont préparait sa thèse sur le parlement Maupeou.

« Je ne nie pas que, dans les réclamations de M. Flammermont, il n'y en ait de fort raisonnables et qui méritent d'être appuyées. Je crois seulement que le savant professeur s'acharne sur une mauvaise piste. Il se plaint de la mauvaise organisation, des trop

courtes séances et du trop médiocre concours qu'il trouve aux Archives nationales. Que dirait-il donc s'il était Parisien, mais non archiviste-paléographe?

« Je ne lui fais pas une concession en avouant que les grandes bibliothèques, et notamment la Bibliothèque nationale, ne devraient pas avoir de vacances. Un professeur ou un archéologue de province a ébauché un travail avec les documents qu'il avait sous la main : il lui reste à le compléter ou le contrôler à l'aide de pièces rares qui ne se trouvent qu'à Paris. On lui dit : « Vous êtes en vacances, nous en « sommes fort aises. Eh bien! nous aussi. » N'est-ce pas une dérision? »

L'hospice Galignani. — On n'a pas oublié le legs de M. Galignani pour la construction d'un établissement de retraite destiné aux écrivains, aux libraires et imprimeurs frappés par des revers de fortune à la fin de leur carrière. Les travaux sont assez avancés pour faire prévoir que cet établissement pourra être inauguré avant l'année prochaine.

ÉTRANGER

Allemagne. — On sait que M. Zeller a pris la parole comme orateur des universités et académies de l'étranger à Heidelberg. L'honorable académicien a remis, en outre, au nom de l'Institut de France, une adresse dont voici le texte :

INSTITUT DE FRANCE

A Monsieur le protecteur
A Messieurs les membres du Sénat de l'Université de Heidelberg.

« Messieurs,

« Les Académies et les Universités ont entre elles d'intimes rapports qui sont tout à leur commun avantage. Combien de savants et de lettrés illustres des Universités ont tenu à honneur d'être admis dans les Académies, et que de fois celles-ci ont été heureuses de les accueillir dans leur sein à côté de grands inventeurs ou d'écrivains de génie qui ne relevaient que d'eux-mêmes! C'est pourquoi, messieurs, en ces jours où vous célébrez le cinquième centenaire de votre Université, vous avez voulu convier à cette fête l'Institut de France. Son président vient en son nom joindre ses remerciements aux hommages que vous recevez de toutes parts.

« Fondée à la fin du XIVe siècle, votre Université, à travers bien des vicissitudes, a été réformée au milieu du XVe et reconstituée au commencement du XIXe par les actes réitérés d'une haute autorité qui s'est toujours montrée et se montre encore aujourd'hui aussi libérale que protectrice. Aussi la *Ruperto Carola* a-t-elle été, en Allemagne, souvent à la tête et toujours au niveau des progrès des sciences et des lettres.

« Si, à son origine, elle a dû son fondateur et son premier recteur — *fundator hujus studii et initiator* — à l'Université de Paris, qui lui a aussi fourni ses statuts, elle a étendu aussitôt, à l'exemple des grandes écoles de Bologne et de Vienne, la sphère de son enseignement, qui a compris immédiatement le droit et la médecine. Plus tard, lorsque la renaissance des lettres disputait à la scolastique en déclin la direction des esprits, elle se réformait courageusement, et, en autorisant par ses nouveaux statuts « maîtres et « élèves à enseigner et à apprendre, à leur gré, selon « les méthodes modernes ou anciennes, *via moder-* « *narum aut antiquorum* », elle s'efforçait de faire place à l'esprit nouveau.

« Mais c'est depuis sa reconstitution, en 1804, que votre Université, pourvue de toute la liberté et de toutes les ressources qu'exigeaient les progrès de la philosophie et des sciences au XVIIIe siècle, a fourni sa plus brillante carrière.

« Sans vouloir citer tous les noms inscrits dans votre livre d'or, ici, Frédéric Creuzer a fondé votre séminaire de philologie, si prospère, et inauguré la critique de l'histoire des religions anciennes; ici, Thibaut et Zachariæ ont constitué la première grande école juridique allemande; ici, Paulus, émule de Neander, a laissé aussi des souvenirs ineffaçables en théologie et en histoire ecclésiastique. Enfin, après Fries et Henri Voss, l'illustre philosophe Hegel a débuté chez vous; l'historien Schlosser y a professé vaillamment jusqu'à ses derniers jours et passé sa succession à son élève Gervinus, dont un historien de la philosophie ancienne, un des vôtres aussi, a fait une éloquente oraison funèbre. L'Université de Heidelberg n'a pas voulu qu'une seule partie du savoir humain restât sans porter sa durable empreinte.

« Parmi les dignes successeurs de ces illustres devanciers, vous me permettrez, messieurs, de ne désigner ni ceux qui vous ont quittés ni ceux que vous avez retenus. Car, si vous avez emprunté jadis des maîtres à d'autres universités, vous leur en avez depuis donné à votre tour, sans vous appauvrir. Mais je veux témoigner de mon respect pour le doyen des études historiques à Heidelberg, M. Weber, et notre Académie des sciences ne me pardonnerait pas de taire les admirables découvertes faites dans les sciences par MM. Bunsen, Helmholtz et Kirchhoff, qui sont ses associés ou ses correspondants.

« Puisse l'université de Heidelberg, la *Ruperto Carola*, continuer à jouir dans l'avenir de la prospérité que son dévouement séculaire aux sciences et aux lettres lui a justement assurée dans le passé; c'est le vœu que j'ai l'honneur de vous apporter, messieurs, au nom de l'Institut de France. »

JULES ZELLER,
Président de l'Institut de France
et de l'Académie des sciences morales
et politiques.

Les goûts littéraires des étudiants allemands. — M. J. Bourdeau adresse d'Allemagne aux *Débats* des notes de voyage qui n'ont pas la banalité des impressions de touriste en vacances. En voici un passage sur les goûts littéraires et philosophiques de la jeunesse berlinoise :

« M. Zola est ici très admiré ; on se passe *Germinal* de main en main. Je vois l'auteur cité comme un père de l'Église dans un manifeste signé du nom de M. Bleibtreu, qui ne vise à rien moins qu'à renouveler, sous les auspices de la doctrine réaliste, une nouvelle période littéraire d'*orage et d'assaut*. Parmi ces nouveaux génies, on ne voit pas, il est vrai, surgir de jeune Gœthe. Ils se plaisent, en attendant, à exalter des écrivains méconnus, à demi oubliés, comme on l'a fait en France pour Baudelaire. Il est de mode de parler, en levant les yeux au ciel, de Grabbe, le « Shakespeare ivre », l'auteur de *Napoléon ou les Cent Jours*, drame romantique qui exigerait, pour être joué, le concours de plusieurs armées. Les professeurs de littérature protestent en vain contre cet engouement. Kleist, le patriote ardent, l'auteur de *Michel Kohlhaas* et de *Penthésilée*, qui se tua avec la femme qu'il aimait, dans les environs de Potsdam ; Kleist est aussi très populaire.

« Il ne parait pas que le pessimisme fasse de nombreuses victimes au milieu de ce jeune monde. On peut appliquer à Schopenhauer le mot de Henri Heine sur Cousin : « Sa réputation commence à faire le « tour du monde, elle a déjà quitté l'Allemagne. » C'est parmi les dames oisives et les sous-lieutenants endettés que se recrutent ses derniers adeptes. Les jeunes gens ne prennent point ici des airs tristes et penchés de ruines artificielles. On cite, il est vrai, le cas d'un jeune docteur bouddhiste ; après avoir publié une *Philosophie de la Délivrance* (*Philosophie der Erlæsung*), où il célèbre la douceur de Nirvanâ, il a voulu donner une conclusion pratique à son système : il s'est pendu. Celui-là n'a pas fait école, et l'on ne sait trop si, dans cet acte de folie, son pessimisme a été cause ou effet.

« Notons à ce propos que le pessimiste qui se tue n'est pas plus digne d'appartenir à la secte que Klingsor d'entrer à Montsalvat. On sait que dans *Parsifal*, Klingsor s'imagine de s'infliger l'opération d'Origène pour être admis parmi les chevaliers du Graal. Mais ceux-ci repoussent cette honteuse offrande. La pureté à ce prix, ce n'est pas malin ! De même le pessimiste est tenu de subir la vie, s'il a le droit de la maudire.

« On en voit, du reste, qui la maudissent gaiement, et comme le faisait remarquer un philosophe, il en est qui ne dédaignent pas de travailler à la propagation de l'espèce, tout en flétrissant l'amour et en déplorant le sort de l'humanité condamnée aux travaux forcés de l'existence. »

Angleterre. — *William Cooper et son éditeur.* — Les relations de William Cooper avec son éditeur commencèrent de la façon suivante : Un parent du poète vint un soir chez Johnson, l'éditeur, avec un recueil de poèmes manuscrits qu'il offrit pour être publié, pourvu que l'éditeur voulût le faire à ses risques et périls et permettre à l'auteur de donner quelques exemplaires à ses amis. Johnson, après avoir parcouru ce recueil, le trouva bon et le publia. Les poèmes furent édités peu de temps après, mais il ne fut pas un critique qui ne les attaquât et ne les condamnât aux magasins d'épicerie. Le public, ainsi avisé, ne les lut pas.

Peu après, la même personne rendait de nouveau visite à Johnson avec un autre recueil de manuscrits par le même poète qui les offrait sous les mêmes conditions. Ce recueil fut accepté comme le premier ; le volume parut. Le ton des critiques changea comme par miracle et presque tous acclamèrent l'auteur comme le premier poète de son temps. Le succès de la seconde publication gagnait bientôt la première et Johnson récoltait bien vite les fruits de sa bonne volonté et de son courage. Quelques années après la mort de Johnson, en 1815, ses représentants se décidèrent à vendre les droits d'auteur des poésies de Cooper en trente-quatre actions. Vingt actions furent vendues £ 212, y compris des manuscrits imprimés en feuilles, s'élevant à £ 82, que chaque acheteur était obligé de prendre à un prix stipulé. Douze actions restaient entre les mains du propriétaire. On démontrait d'une manière satisfaisante que l'affaire pourrait donner £ 834 par an ; et maintenant elle produit, avec les manuscrits imprimés en stock, en évaluant les douze actions qui furent retenues dans les mêmes conditions que celles vendues, la somme de £ 6,764.

Centenaire de lord Byron. — Une commission vient de se former à Londres pour s'occuper de la célébration du centenaire de lord Byron en 1888.

— *Les journaux du sport en Angleterre.* — Le journal *Bell's Life*, qui fut pendant longtemps l'organe le plus autorisé de la vie sportive en Angleterre, vient de cesser sa publication.

La fondation du *Bell's Life* remonte à 1822, lorsque M. John Bell, un des libraires-éditeurs les plus connus de Londres, entreprit la publication d'une revue du sport qui portait en tête de ses colonnes « Bell's Life in London and sporting chronicle with the news of the week, a rich repository of fashion, wit and humour and the interesting incidents of real life ». L'entreprise eut du succès ; de 1846 à 1852, au moment de sa plus grande vogue, le journal tirait à quarante-cinq mille exemplaires. Depuis *Bell's Life* déclina graduellement, et le 30 mai dernier ses propriétaires actuels se décidèrent à en cesser la publication.

Voici, dans leur ordre chronologique, les principaux journaux du sport anglais : *Sporting Gazette* journal hebdomadaire (1862), *Sporting times and sportsman* (1865), *Field* (1853), *Land and Water* (1866), *Manchester sporting chronicle*, journal à un

penny (1871), ***Midland sporting news*** (1872), ***The Sporting and dramatic news***, journal hebdomadaire illustré (1874), *Referee* (1877).

Belgique. — *Les œuvres posthumes en Belgique*. — Nous avons donné dernièrement le texte de la nouvelle loi belge *sur le droit d'auteur*.

A la suite de la promulgation de cette loi, à la date du 22 mars 1886, le ministre de l'agriculture de l'industrie et des travaux publics a provoqué un arrêté royal, signé le 27 mars, et destiné à régler de quelle manière doit être constatée la date initiale des cinquante années pendant lesquelles les propriétaires d'un *ouvrage posthume* (héritiers ou éditeurs cessionnaires) jouissent du droit d'auteur sur cette œuvre publiée, représentée ou exposée.

A cet effet, l'arrêté a déterminé l'ouverture de registres spéciaux pour l'enregistrement « des œuvres posthumes littéraires, musicales ou des arts plastiques, publiées, représentées, exécutées ou exposées à partir du 5 avril 1886 et dont les propriétaires ou ayants droit voudront s'assurer le bénéfice de l'article 4 de la loi du 22 mars 1886 ».

Une circulaire ministérielle, adressée aux gouverneurs de province, pour leur recommander l'observation de l'arrêté royal, stipule que cette formalité d'enregistrement devra, sous peine de déchéance, être effectuée dans les six mois qui suivront la publication ou l'exposition de l'œuvre, et, s'il s'agit du droit de représentation ou d'exécution, dans les six mois qui suivront la première représentation ou exécution.

Le ministre insiste pour faire remarquer que cet enregistrement constitue *la seule formalité inscrite dans la loi* pour s'assurer le droit d'auteur, et qu'elle ne s'applique qu'aux œuvres visées par les articles 4 et 11 de la loi. Le dépôt qui était antérieurement prescrit par les lois du 25 janvier 1817 et du 1er avril 1870, pour les ouvrages mis au jour par la voie de l'impression, n'a pas été maintenu; car la loi nouvelle n'édicte aucune formalité spéciale pour la constatation de la propriété du droit d'auteur.

Il importe de bien faire remarquer encore qu'il ne s'agit ici que des *œuvres posthumes* publiées en Belgique; cette disposition ne peut donc intéresser que très accidentellement des éditeurs français engagés dans des publications faites en Belgique; mais il a paru utile de rendre publique chez nous cette particularité de la loi belge, en raison des relations nombreuses qui existent entre les deux pays.

Suisse. — *Association littéraire et artistique*. — L'association littéraire et artistique internationale tiendra son neuvième congrès à Genève, du 18 au 25 septembre prochain.

Le programme comprend les questions suivantes :

1° De la propriété des lettres-missives;

2° Du contrat de publication et des rapports entre auteurs et éditeurs;

3° De la propriété des titres en matière littéraire et artistique;

4° De l'assimilation du droit de traduction au droit de reproduction;

5° Du sentiment de la nature dans Jean-Jacques Rousseau et de son influence sur la littérature.

Norvège. — *La bibliographie en Norvège*. — Le premier travail bibliographique de quelque importance qui ait été publié en Norvège est un petit volume de 43 pages intitulé : *Fortegnelse over de i Norge udkomne Bœger i Aarene 1814-1831*, par M. Christian Andreas Lange (Christiana, 1832). C'est une liste de tous les ouvrages publiés en Norvège de 1814 à 1831. Si l'on veut avoir des renseignements sur la littérature norvégienne antérieure à cette époque, il faut recourir à l'ouvrage de MM. Rasmus Nyerup et Kraft : *Almindeligt Litteraturlexikon for Danmark, Norge og Island*, 1 vol. in-4°, Copenhague, 1820.

En 1848, M. Martinus Nissen fait paraître *le Norsk Bogfortegnelse*, volume de 224 pages in-12, où l'on trouve une liste alphabétique des noms d'auteurs, un catalogue des publications classées par ordre de matières et une liste des journaux et périodiques.

Un second *Norsk Bogfortegnelse* pour les années 1848-1855, par M. Martin Arnesen, paraît en 1855; un troisième par MM. Paul Botten-Hansen et Siegwart Petersen, paraît en 1870 et embrasse la période de 1848 à 1865.

Depuis, la série de ces catalogues bibliographiques a été continuée par M. Thorvald Bœck pour la période 1866-72, et par M. Feilberg pour celle de 1873 à 1882. Une table récapitulative en 66 pages pour les *Bogfortegnelse* de 1848 à 1872, par MM. Bœck et Œverland, a paru en 1880, sous le titre : *Register till Norsk Bogfortegnelse for 1848-72*.

Depuis 1872, un journal de bibliographie, *Literære Nyheder*, se publie chez M. A. Cammermeyer, à Christiania.

Une loi votée le 20 juin 1882, par le Storthing, prescrit le dépôt dans la bibliothèque de Christiania d'un certain nombre d'exemplaires de tout ouvrage qui paraît en Norvège. C'est à cette mesure que nous devons la publication d'un catalogue annuel préparé par les soins du bibliothécaire de l'Université. Ces catalogues, qu'on peut se procurer chez M. C. Cammermeyer, forment un volume de 90 pages in-8° pour l'année 1883, et un volume de 105 pages pour l'année 1884. Les publications y sont classées par ordre alphabétique de noms d'auteurs; on y trouve en outre les titres des ouvrages anonymes, une liste des journaux, les publications musicales, etc.

La Norvège littéraire, 1 volume de 284 pages, par M. Paul Botten-Hansen, bibliothécaire en chef de la bibliothèque universitaire de Christiania, est un résumé de la littérature norvégienne pour la période de 1814 à 1866. Cet excellent ouvrage, qui a paru en 1868, mentionne tous les ouvrages de quelque importance publiés en Norvège de 1814 à 1866 avec la traduction française des titres en regard. L'auteur résume

en 16 pages l'histoire de la littérature norvégienne et donne, à la fin du volume, un précis historique de la presse périodique depuis 1763, lorsque parut, à Christiania, le premier journal hebdomadaire, le *Norske Intelligenz-Seddeler.*

Des notices biographiques en français accompagnent la liste alphabétique des noms d'auteurs.

Le travail bibliographique le plus considérable qui a été entrepris en Norvège est sans contredit le *Norsk Forfatterlexikon,* dictionnaire d'auteurs norvégiens pour l'époque 1814-1880, que publie M. Jens Braage Halvorsen. Treize fascicules de ce monument bibliographique ont déjà paru; les neuf premiers (A et B) forment un volume de 569 pages grand in-8°.

Le dictionnaire ne mentionne que les écrivains ayant publié un ouvrage antérieurement à 1880. Le *Forfatterlexikon* donne pour chacun des auteurs mentionnés une courte notice biographique, l'indication des ouvrages ou périodiques qui fournissent de plus amples renseignements, la liste chronologique des livres qu'il a publiés avec mention des différentes éditions et des traductions ou comptes rendus auxquels ils ont donné lieu, et enfin les articles que l'auteur a fournis à la presse périodique.

On comprend qu'un travail exécuté sur une base aussi large ne saurait avancer rapidement; mais, une fois terminé, il constituera un répertoire de la littérature norvégienne aussi complet que l'on peut le souhaiter.

États-Unis. — *La presse aux États-Unis.* — Le nombre actuel de journaux et périodiques de toute nature qui se publient aux États-Unis est de 14,160, dont 666 ont paru pour la première fois en 1886. Le Canada possède 679 périodiques.

Près de 1,200 de ces journaux se tirent à plus de 5,000 exemplaires. Les journaux religieux sont au nombre de 700, dont près d'un tiers paraît dans les villes de New-York, Philadelphie, Boston et Chicago.

La corporation des dentistes publie 18 journaux spéciaux, les sourds-muets en ont 19 et les phonographes 9. La Société contre l'abus des liqueurs fortes n'a pas moins de 129 organes, celle qui veut accorder aux femmes le droit de suffrage est représentée par 7 journaux. 600 de ces journaux se publient en allemand et 42 en français.

Japon. — *L'imprimerie au Japon.* — D'après un relevé officiel fait en février 1885, le nombre des imprimeurs de l'empire était de 551 et celui des libraires de 3,538. Tokio, la capitale, a 128 imprimeurs et 591 libraires; Osaka possède 65 imprimeurs et 356 libraires.

Le tirage annuel des vingt-quatre journaux qui se publient à Tokio est évalué à 2 millions 1/2 d'exemplaires. Quelques grands journaux tels que le *Nichi-nichi-Chimbun,* l'*Idji-Chimbun* et le *Hochi-Chimbun* ont de 6,000 à 10,000 abonnés.



FRANCE

— M. Ferdinand Berthier, doyen honoraire des professeurs de l'Institution nationale des sourds-muets de Paris, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Né le 28 septembre 1803 à Louhans (Saône-et-Loire), il devint sourd-muet à l'âge de deux ans environ, à la suite d'une congestion cérébrale. Admis comme élève pensionnaire à l'Institution nationale des sourds-muets de Paris, il devint en 1819 répétiteur provisoire, en 1824 répétiteur avec traitement, et en 1829 professeur titulaire, dernière fonction qu'il conserva jusqu'en 1865, où il demanda sa retraite.

Tout en se consacrant à ses fonctions de professeur, il était en même temps membre de la Société des gens de lettres et de la Société des études historiques.

Ses ouvrages les plus estimés sont : *l'Abbé de l'Épée,* sa vie, son apostolat, ses travaux et ses succès; *les Sourds-Muets* avant et depuis l'abbé de l'Épée, mémoire couronné ; *Examen critique* de l'opinion du Dr Itard, médecin en chef de l'Institution nationale des sourds-muets de Paris, relative aux facultés intellectuelles et aux qualités morales des sourds-muets; *Réfutation* présentée aux académies de médecine et des sciences morales et politiques.

— Nous apprenons la mort d'un prêtre distingué du diocèse de Versailles, M. l'abbé Chaudé.

L'abbé Chaudé a publié chez Palmé un certain nombre d'ouvrages dont plusieurs ont été couronnés et médaillés par la Société d'encouragement au bien: *De Lourdes au cirque de Gavarnie; Histoire de Fontenay-le-Fleury ; Histoire des merveilles et des prodiges du signe de la croix; Église, liberté et progrès; Histoire de Saulx-les-Chartreux,* etc.

— Nous apprenons le décès de M. Antoine Demoget, architecte de la ville de Nantes, ancien architecte des villes de Metz et d'Angers.

M. A. Demoget était un homme de talent; lors de la guerre, il fut chargé de la lourde tâche de construire les ambulances pour l'armée de Metz; il s'en acquitta à la satisfaction de tous. On lui doit un ouvrage très apprécié et devenu fort rare, intitulé : *les Ambulances de Metz pendant le blocus.*

— M. Abel Desjardins est mort à Douai, le 21 juillet dernier.

Né à Paris le 26 juillet 1814, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, M. Desjardins fut successivement professeur au collège d'Angers, puis à la Faculté de Dijon, à la Faculté de Caen. Il était titulaire de la chaire et doyen de la Faculté de Douai depuis 1858. Il fut chargé d'une mission du gouvernement en Italie, qu'il visita en 1852 et 1854. — Ses ouvrages appartiennent tous à l'histoire et à la critique d'art. En voici les principaux titres : *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, 4 vol. dépendant de la *Collection des documents inédits de l'histoire de France;* une thèse sur *l'Empereur Julien;* une *Étude sur saint Bernard;* une *Vie de Jeanne d'Arc; l'Esclavage de l'antiquité;* un important ouvrage sur *Jean Bologne.*

Citons encore : *Essai sur l'enseignement ; — Charles IX; deux années de règne*, 1570-1572.

— On annonce la mort de M. Henry Duchesne, ancien rédacteur en chef de *la Sarthe* et collaborateur de divers journaux politiques de Paris.

— M. Gaussin, ingénieur hydrographe en chef en retraite, est mort subitement à Paris, à l'âge de soixante-cinq ans. Il fut chargé pendant plus de vingt ans de la rédaction de l'*Annuaire des marées;* comme annexe à cette publication, il avait créé l'*Annuaire des courants de la Manche.*

— *Le Polybiblion* nous apprend la mort du P. Gautrelet, membre de la Compagnie de Jésus, né le 15 février 1807 et décédé le 4 juillet à Montluçon. Il laisse, dit notre confrère, un très grand nombre d'ouvrages d'instruction religieuse dont les plus importants ont trait à la polémique, relative au caractère de l'Église romaine, qu'il soutint contre deux pasteurs protestants, MM. Albaric et Puaux.

— Le 20 juillet dernier s'est éteint, dans sa propriété de Taverny, M. Charles Jourdain, membre de l'Institut, ancien inspecteur général de l'enseignement supérieur, ancien secrétaire général du ministère de l'instruction publique. M. Charles Jourdain était âgé de soixante-neuf ans.

De grands travaux philosophiques et de nombreux mémoires, lus à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et à la Société de l'histoire de France, avaient depuis longtemps donné au nom de Charles Jourdain une notoriété et une autorité dans le monde des lettres et des savants.

Nous citerons parmi ses ouvrages : *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident et principalement en France pendant la première moitié du* XIIe *siècle; — Doctrina Gersonii de theologia; — le Budget de l'instruction publique et des établissements scientifiques et littéraires depuis la fondation de l'Université jusqu'à nos jours; — la Philosophie de saint Thomas d'Aquin; — De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du nouveau monde; — l'Université de Toulouse au* XVIIe *siècle; — Histoire de l'Université de Paris au* XVIe *et au* XVIIe *siècle; — Notions de philosophie.*

M. Jourdain a également donné des éditions de Cicéron, d'Arnaud et de Nicole.

— On annonce la mort, à Nogent-sur-Marne, de M. Maxime Lalanne, le dessinateur et graveur bien connu.

Élève de M. J. Gignoux, M. Lalanne, depuis ses débuts au Salon de 1852, n'avait cessé d'exposer de remarquables fusains et des eaux-fortes habilement traitées. Il a orné d'eaux-fortes et de gravures un grand nombre de volumes et a collaboré à *l'Illustration* ainsi qu'au *Monde illustré.* Parmi ses ouvrages, il faut citer un traité de gravure à l'eau-forte; *le Fusain*, brochure didactique, et *la Pantotypie*, ouvrage sur un procédé de reproductions de dessins.

M. Maxime Lalanne était né à Bordeaux en 1827.

— *Le Polybiblion* enregistre le décès de M. l'abbé Mondou, ancien professeur au grand séminaire d'Évreux, auteur du *Catholicisme justifié devant le* XIXe *siècle.*

— M. Michel Nicolas, professeur honoraire à la Faculté de théologie protestante de Montauban, est mort le mois dernier.

M. Nicolas était né à Nîmes en 1810. Après avoir fait ses études au lycée de sa ville natale, il alla étudier la philosophie et la théologie à l'Académie de Genève et visita ensuite les principales universités d'Allemagne. En 1834, il fut élu pasteur suffragant de l'Église de Bordeaux, puis passa à Metz en qualité de pasteur titulaire. Il professait la théologie à la Faculté de Montauban depuis 1838.

Parmi les nombreux ouvrages de M. Michel Nicolas, nous citerons : *De l'Éclectisme, Introduction à l'histoire de l'étude de la philosophie, Vie de Jean Bon-Saint-André, Histoire littéraire de Nîmes,* une Étude sur les doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne; des Études critiques sur la Bible, sur les Évangiles apocryphes, *le Symbole des apôtres;* des Études historiques sur l'instruction publique chez les protestants avant la

révocation de l'édit de Nantes, sur les croyances juives avant et depuis l'avènement du christianisme. Il a, de plus, traduit *la Destination du savant*, de Fichter, et *Sur l'idée et le développement historique de la philosophie chrétienne*, de H. Ritter.

En outre de sa collaboration au *Temps*, M. Nicolas a publié de nombreux articles dans la *Revue de théologie* de Strasbourg, le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme* et la *Nouvelle biographie générale*.

— Enregistrons également le décès de l'éditeur Poussielgue, ancien juge au tribunal de commerce.

— Nous apprenons la mort de M. Poyer, ancien chef du bureau de la cavalerie au ministère de la guerre. Après avoir pris sa retraite, M. Poyer avait dirigé *le Moniteur de l'armée ;* il faisait paraître, depuis trois ans, l'*Annuaire spécial de la cavalerie.* M. Poyer était officier de la Légion d'honneur.

— La *Revue d'Austrasie* vient de perdre un de ses collaborateurs, M. Stoffels, décédé au mois de juin dernier, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

On doit à M. Stoffels : *Introduction à la théologie de l'histoire ou Du progrès dans ses rapports avec la liberté ; — Du Catholicisme et de la démocratie ou Des anciens et des nouveaux rapports de l'Église et de l'État; — Du Pape catholique et des papes protestants.*

— M. Louis Mohr, le bibliographe bien connu, est mort à Schœnbrünn (Suisse).

M. Mohr était connu dans l'imprimerie par ses nombreux et très utiles travaux. Attaché à l'ancienne imprimerie et librairie Berger-Levrault, à Strasbourg, il consacrait la plus grande partie de son temps aux études historiques et bibliographiques. Il avait formé une remarquable bibliothèque qui, malheureusement, fut brûlée pendant le bombardement de Strasbourg en 1870.

ÉTRANGER

Allemagne. — Friedrich Johannes Frommann, le Nestor de la librairie allemande, est mort à Iéna, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

— Le docteur F.-H. Müller, professeur d'histoire et de géographie à l'Université de Berlin, est mort dans cette ville au mois d'avril.

Parmi ses principaux écrits, la *Revue historique* cite les suivants : *Ueber den Organismus und der Entwickelungsgang der politischen Idee im Alterthum* (1839) ; *Der Ungrische Volksstamm* (1837-1839); *Die deutschen Stæmme und ihre Fürsten, oder historische Entwickelung der Territorialverhæltnisse Deutschlands im Mittelalter* (1840-1852).

— On annonce de Ratisbonne le décès d'un ancien lieutenant-colonel bavarois, M. von Schœnhueb, qui laisse de nombreux ouvrages ayant trait à l'histoire militaire.

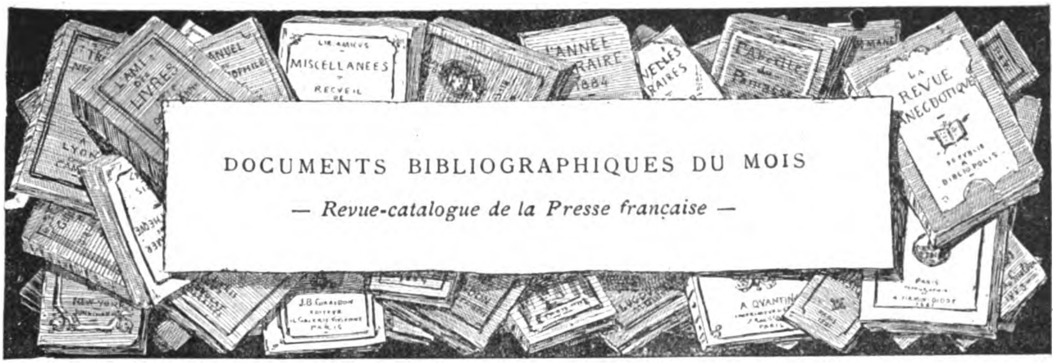
— Le bibliothécaire-chef de l'Université de Marbourg, M. Karl Julius Cæsar, est mort le 21 juin dernier.

— Le célèbre historien Max Duncker vient de mourir à Anspach, au moment où il allait se mettre en route pour l'Italie. Max Duncker était né en 1811, à Berlin; il était le fils de Karl Duncker, le chef d'une des plus importantes maisons de librairie de l'Allemagne. Après avoir fait ses études à Berlin et à Bonn, Max Duncker fut compromis dans les émeutes démocratiques qui éclatèrent à Bonn en 1834. Il fut arrêté et condamné à six ans de prison; mais, avant l'expiration de sa peine, il fut relâché et, en 1839, il fut nommé agrégé d'histoire à Halle. Trois ans après, il devint titulaire de la chaire d'histoire, et publia alors une série de travaux sur l'histoire ancienne et moderne. Son plus important ouvrage est l'*Histoire de l'antiquité*.

A partir de 1848, Max Duncker prit une part active à la politique de l'Assemblée nationale de Francfort; il siégea au centre et fut nommé rapporteur du projet de Constitution. Plus tard, il fit partie de la Chambre prussienne, mais son opposition au ministère Manteuffel lui fit retirer sa chaire à l'Université de Halle. Il professa pendant quelque temps à Tubingue, puis fut appelé, en 1859, à entrer dans le ministère Auerswald. En 1867, il fut nommé directeur des archives d'État en Prusse et ne prit sa retraite qu'en 1875.

Autriche. — L'abbé Liszt, mort à Bayreuth, était né à Rœding le 22 octobre 1809 ou 1811. Il ne nous appartient point de retracer ici la carrière du grand artiste.

Disons seulement que Liszt a fait de la critique; il a, en effet, soutenu dans la *Gazette musicale* une polémique sur M. Thalberg, et a publié des brochures: *Dissertation sur Chopin; Tannhaüser* et *Lohengrin*, de Richard Wagner (Leipzig, 1854, en français; Cologne, 1852, en allemand); *la Fondation Gœthe à Weimar* (*ibid.*, 1851).



DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES (fasc. 3). Vandal : La France en Orient au commencement du XVIIIe siècle. — Romieu : De la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire en Belgique. — Stourm : Bibliographie des finances du XVIIIe siècle. — Kœcklin : La politique française au congrès de Rastadt. — Trélat : De l'impôt foncier en Belgique et en Hollande. — ARTISTE (juin). Ch. Ponsonailhe : La peinture au Salon de 1886. — (Juillet). Bonnefon : Beaumarchais. — Blémont : La sculpture, l'architecture et la gravure au Salon de 1886. — (Août). A. Lauson : L'œuvre de Paul Baudry. — G. Lafenestre : Leçon d'ouverture du cours d'histoire de la peinture à l'école du Louvre. — Bonnefon : Beaumarchais. — Marmontel : Ernest Guiraud. — L'édition nationale de Victor Hugo.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE (août). E. Naville : l'Histoire de la philosophie. — L. Léger : Les origines russes. — Paul Stapfer : Victor Hugo. — A. Lebux : Souvenirs d'artistes. — P. Gervais : Romans américains. — Souvenirs du duc de Broglie (II et III). — Les artistes célèbres ; Paris, Rouam. — M. Monnier : Les îles Hawaï. — E. Secrétan : L'infanterie suisse. — Herman et Dorothée, trad. de l'allemand par Léon Boré. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES ET DES ARCHIVES (1886, fasc. 1er). Delisle : Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables. — Circulaire relative à la confection d'un catalogue des manuscrits conservés dans les dépôts d'archives communales et hospitalières. — BULLETIN MONUMENTAL (mai-juin). E. Müntz : Les mosaïques byzantines portatives. — Jadart : L'abbaye d'Hautvillers (Marne). — Courajod : La collection Révoil, du musée du Louvre. — Chardin : La cathédrale de Tréguier. — Chronique. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (juillet 17). Les chemins de fer de campagne. — Du choix des cadres inférieurs. — (24 juillet). La fortification du temps présent. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (mai). Picheral-Dardier : L'émigration en 1752. — Weiss : La réaction catholique à Orléans pendant la Ligue. — Frossard : Etude historique et bibliographique sur la discipline ecclésiastique des Eglises réformées de France. — (Juin). Puaux : Les premiers réfugiés français en Suède. — Weiss : Les suites de la Révocation en Vendée. — Rabaud : La famille de Ligonier (1764-1770).

CORRESPONDANT (25 juillet). P. Thureau-Dangin : L'entrée en scène du socialisme sous la monarchie de Juillet. — E. Biré : Un grand seigneur libéral ; le duc de Broglie. — Claudio Jannet : Les faits économiques et le mouvement social. — De Lescure : Une nouvelle histoire de l'émigration. — (10 août). Dronsart : Le prince de Bismarck et son œuvre. — Ch. Alexandre : Mme de Lamartine. — Abbé Méric : L'idée religieuse et la nouvelle philosophie. — Abbé Martin : L'autonomie de l'Irlande.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (juillet 17). La population et la propriété foncière à Paris. — Les caisses d'épargnes, origine, organisation actuelle, projets de réforme, statistique de leurs opérations. — Les sciences physiques et la science économique. — Lettres d'Allemagne : les agences d'exportation et les musées commerciaux. — La propriété collective du sol et ses différentes formes. — De l'urgence d'assimiler les produits tunisiens aux produits algériens à l'entrée en France. — (24 juillet). La propriété foncière à Paris. — La sécurité, la justice et le droit de punir. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (31 juillet). Des procédés d'évaluation de la fortune nationale : Statistiques relatives à la fortune des États-Unis. — Le mouvement économique et financier en Allemagne. — Le progrès économique et les populations ouvrières en Angleterre et en France. — Les colonies britanniques de l'Afrique australe : Le Cap, la Cafrerie, le Natal. — (Août 7). Les produits bruts, les dépenses et les produits nets de la régie des tabacs en France. — Les réformes universitaires et le nouvel enseignement spécial. — L'émigration italienne. — (14 août). Le commerce extérieur de l'Allemagne depuis 1872 et particulièrement depuis 1880. — Le projet de budget de la Ville de Paris pour l'exercice 1887. — Les discussions de la Société d'économie politique. — Les systèmes Schülze-Delitsch et Raffeisen en matière de banques populaires. — L'île de Madagascar : son territoire, ses ressources naturelles.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 juillet). Le général Boulanger. — La Censure. — Les obsèques de Mgr Guibert. — Les fuites royales. — Une statue à Rabelais. — Raphaël et Gambrinus. — L'invasion allemande. — Les débuts de Pierre Loti. — (15 août). Mort de Liszt. — Le général Boulanger. — Lettres inédites de Bonaparte enfant. — Sardou et la cen-

sure. — Le prêt des livres dans les dépôts publics. — Un pape typographe. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). P. Sédille : L'architecture moderne en Angleterre. — P. Mantz : Andréa Mantegna. — E. Got : A propos du musée de la Comédie française. — De Geymüller : Les derniers travaux sur Léonard de Vinci. — Molinier : L'exposition d'art rétrospectif de Limoges.

L'HOMME (25 mai). Salmon : Voyage préhistorique dans le sud-ouest de la France. — Les dolmens de la Russie. — (10 juin). Sabatier : Du progrès indéfini dans l'humanité. — Fauvelle : La science est une. — Salmon : Le préhistorique en Palestine.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juillet). Rouget de l'Isle et la *Marseillaise*. — Format des livres. — Biographies de comédiens. — Couverture des livres brochés. — La marquise de Créquy. — Le premier enfant de J.-J. Rousseau. — Un manuscrit janséniste. — Lettre inédite de Lamennais sur le prêt à intérêt. — (10 août). *Un été à la campagne.* — Rouget de l'Isle. — La clef de *Manette Salomon* et de *Charles Demailly.* — Bibliographie du blason. — La famille de Bailly. — Lycée des arts. — Les lauréats du Concours général, de 1747 à 1793.

JOURNAL DES ECONOMISTES (juillet). De Molinari : La guerre civile du capital et du travail. — Dormoy : Projet d'une caisse de retraite en faveur des ouvriers. — Les finances russes. — La ligue pour la défense de la liberté et de la propriété. — Le centenaire de Ch. Dunoyer. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). G. Boissier : Les vues du Forum et la tribune aux harangues. — A. Maury : Œuvres philosophiques du général Noizet. — G. Paris : Publications de la Société des anciens textes français. — Wallon : Histoire des Romains. — Hauréau : Vitalis Aulularia. — A. Geffroy : L'épigraphie doliaire chez les Romains.

MAGASIN PITTORESQUE (31 juillet). Le Faust de Marlowe. — L'éducation des femmes d'autrefois. — Belles paroles de l'empereur Julien sur les otages. — Le sieur des Accords. (15 août). — Les Estienne, Chateaubriand et le *Magasin pittoresque.* — Les premiers ballons captifs militaires. — Une statue équestre du XIIe siècle. — Bossuet dans sa vie privée. — MOLIERISTE (août). Morel-Fatio : Le *Bourgeois gentilhomme* à Madrid, en 1680. — E. Campardon : Molière et ses camarades témoins d'un mariage. — Monval : Les Beauchateau. — De Sourches : Brécourt en Hollande. — D'Estrée : Gaspard de Molières, de la ville de Pézenas. — Monval : Mlle de Morville. — Mondorge : A propos de la reprise des *Fâcheux.* — D'Estrée : Molière et le cardinal Chigi. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (mai). Cartailhac : Les premiers travaux sur les monuments mégalithiques. — Béroud : La grotte des Balmes. — Chauvet : Les métaux dans les dolmens.

NATURE (juillet 10). Les ventriloques. — L'exposition d'hygiène urbaine. — Détermination des densités au moyen d'une balance ordinaire. — Voltamètre zinc-plomb pour régulariser et prolonger la lumière électrique. — Découverte d'un bateau préhistorique en Angleterre. — (17 juillet). La récente éruption de l'Etna. — La gravure typographique par les procédés Gillot. — Lettres d'Amérique. — La poudre à canon et la mesure des altitudes. — Siphon annulaire automatique. — Consommation de l'ivoire. — L'exploitation des mines à travers les âges. — (24 juillet). L'exposition canine de 1886. — Les griffons d'arrêt. — Une curieuse représentation géographique. — La mappemonde carrée de M. C.-S. Peirce. — Ascensions aérostatiques. — La photographie en ballon. — Nouvelles cartes magnétiques de la France. — (31 juillet). Piscine de la rue Saint-Honoré. — La traversée de l'Atlantique en trois jours et demi. — Les trépanations préhistoriques. — Lémuriens de l'archipel Malais. — Les tarsiers et les loris. — Les médicaments nouveaux : la spartéine, l'andirine, l'adonidine. — Reproductions photographiques sans appareil. — Expériences de M. le Dr Boudet de Pâris. — (7 août). Perforation d'un tunnel par congélation. — L'aluminium. — Catastrophe de Chancelade; photographie des galeries inaccessibles. — Un nouvel emploi de la tourbe. — La fibre vulcanisée. — De la nature des odeurs. — Transmission de la force par l'électricité. Expériences entre Creil et Paris; système Marcel Deprez. — Les poussières de charbon dans les mines de houille. — Bois de renne orné de gravures des temps quaternaires. — (14 août). Les fouilles en Égypte et la momie de Ramsès II. — Blanchiment électro-chimique des tissus par le procédé E. Hermite. — Les allures du cheval au galop, reproduites par la photographie instantanée. — La polysarcie ou l'obésité. — La ménure lyre. — NOUVELLE REVUE (15 juin). F. de Lesseps : Souvenirs de trente ans — Courcelle-Seneuil : De l'inégalité des conditions sociales. — Saint-Meunier : L'esprit scientifique à travers les âges. — F. Hément : La Provence. — Peyrol : Les *Princes de Condé*, par le duc d'Aumale. — (1er juillet). Comte de Moüy : Le vieux Parthénon et l'Erechthéion. — Courcelle-Seneuil : De l'inégalité des conditions sociales. — Saint-Meunier : L'esprit scientifique. — Vereschagin : Skobeleff. — (15 juillet). H. Spencer : Les facteurs de l'évolution organique. — Vice-amiral Bourgeois : La grande guerre et les torpilles. — Jamais : La question des canaux dérivés du Rhône. — Gallus : La France et les fellahs égyptiens. — Mme Slavsky : Vichgorod la ville haute. — (1er août). Vice-amiral Bourgeois : La grande guerre et les torpilles. — Napoléon Ney : Les musées commerciaux et la crise industrielle et commerciale. — Mme Edg. Quinet : Ce que dit la musique. — Mme Slavsky : Vichgorod.

POLYBIBLION (juillet). F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie ; institut; lettres inédites de saint François de Sales; Pierre de Besse. — Publications de la Société des études juives.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (mai). Colfavru : La suppression de l'ordre des avocats. — Courdaveaux : Le clergé sous la Révolution et l'Empire. — Thénard : Encouragement à la population sous l'ancien régime. — Comte : Notes et documents sur Marceau. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juillet). De Guer : *l'Empire allemand, sa constitution, son administration*, par M. Morhain. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'Etat, en matière de postes et de télégraphes. — REVUE ALSACIENNE (juillet). Les tumuli d'Alsace et de Lorraine, par Ch. Pfister. — H. Schattenmann, par le Dr Hœffel. — La succession de Jean Thierry de Venise, par Ch. Thierry-Mieg. — Les verreries de Lorraine du XVe au XVIIIe siècle, par Gerspach. — REVUE DE GEOGRAPHIE (juillet). Drapeyron : L'école supérieure de géographie. — Levasseur : L'Australie. — Mahé de la Bourdonnais : Orissa, la terre sainte des Hindous. — Mourier : Batoum et le bassin du Tchorock. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (juillet). Topinard : Les caractères simiens de la mâchoire de la naulette. — Dr Colin : La population du Bambouk. — Cartailhac : Ossements et squelettes humains dans les cavernes et les stations quaternaires. — Dr Collignon : L'angle facial de Cuvier sur le vivant. — Castelfranco : La paléoethnologie italienne. — De Lapouge : L'hérédité. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (juin). Jehan Senclat ou

Seuclat et Pierre Pilaty, peintres de Louis XII et de François Ier (1507-1529). — Nicolas Lefèvre, Germain Oyault, Mathurin Nicolas, marchands d'histoires et figures (1560). — Israël Silvestre, ses ascendants et son fils Louis de Silvestre le jeune (1598-1757). — Camos, Le Blanc, Butay, Sevin, Dupuis, Fontelle, Simon, Coypel, Berain. — Comptes des décorateurs du mausolée de Marie-Thérèse pour le service funèbre (1683) et le bout de l'an (1684). — Tableaux de l'église des Quinze-Vingts (1780). — Lettres de J.-L. Mosnier, au sujet de la remise à la chambre de commerce de Bordeaux du portrait de Bailly (1789). — Notes et documents pour servir à l'histoire de la mosaïque en France (1802-1832). — Epitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (12 juillet). Bugge : L'origine des Etrusques. — Grasberger : Les sobriquets grecs. — Babelon : Les monnaies consulaires. — Bréard : Les archives de la ville de Honfleur. — Blanc : Bibliographie italico-normande. — (19 juillet). Vollers : Version samaritaine du Pentateuque. — Lexique de César. — Heyd : Histoire du commerce du Levant au moyen âge. — De la Hitte : Lettres de Henri IV à M. de Pailhès. — Les sepolcri d'Ugo Foscolo. — (26 juillet). Saladin : Description des antiquités de la régence de Tunis. — Caspari : Sermon faussement attribué à saint Augustin. — Archives de la Société historique de Finlande. — Roy : Poésies de Pierre Poupo. — (2 août). Frœlich : L'armée romaine et l'art militaire à Rome au temps de la République. — Lœb : Tables du calendrier juif. — Borgfirdingurg : Ecrivains de l'Islande. — Jansen : Documents sur J.-J. Rousseau. — Les chartes de Saint-Julien-de-Tours. — REVUE DES DEUX MONDES (1er juillet). G. Boissier : La conversion de Constantin. — Ch. Richet : La peur; étude psychologique. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc. — De Récy : Rameau et les encyclopédistes. — Valbert : Le roi Louis II de Bavière. — Brunetière : Voltaire et J.-J. Rousseau à propos d'un livre récent. — (15 juillet). A. Filon : Le Parlement irlandais; étude rétrospective. — G. Perrot : Les Hétéens, leur écriture et leur art. — Du Pin de Saint-André : La question des torpilleurs. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc. — E. Blanchard : Les araignées. — (1er août). Ch. de Mazade : M. de Metternich. — A. Fouillée : L'homme automate. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc. — Bourdeau : L'Allemagne au XVIIIe siècle. — Baudrillart : Les populations rurales de la France; la Touraine. — Pallu de la Barrière : Le bâtiment de combat et la guerre sur mer. — Valbert : Léopold Ranke. — REVUE FELIBREENNE (mai). — Marin : Le vin dou bastidoun. — Perrier : Lou pont-nou escrança. — V. de Laprade : Lettre inédite à Elzéar Pin. — La Sainte-Estelle à Gap. — REVUE GEOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juin). — G. Renaud : De Blidah à Bône. — Martinet : La colonisation scientifique. — G. R. : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — G. Renaud : Les ports du Tong-King. — Lemercier : Emile Zsigmondy et les dangers de la montagne. — La mission Rouire et la mer intérieure. — Notes sur l'Italie économique. — REVUE GENERALE (15 juillet). Moguez : L'organisation générale des partis en Belgique. — Antony : Silhouettes gabonaises. — Patrys : Lamartine et V. Hugo; — *Elvire* et *Nana;* — Le député Lamartine; — Clovis Hugues le tambourinaïré. — (1er août). A. Silvestre : Souvenirs littéraires; le café Guerbois. — Hémel : Jules Vallès. — Antony : Silhouettes gabonaises. — Cetto : La Russie dans la littérature contemporaine. — M. Léger-Girard et l'expertise littéraire. — REVUE LITTERAIRE (juin). — P. Le Tallec : La foi (abbé Mérit). — H. d'Anselme : Le symbolisme des anciens mythes. — Christophe Simon : Principes de littérature. — Rhétorique (P. Marin de Boylesve). — *** : Les œuvres économiques rurales (E. Faligan). — A. R. : Trente-deux ans à travers l'Islam (Léon Roches). — G. Bois : L'aumône (comte d'Haussonville). — A. de Badts de Cugnac : Un serviteur de Marie (abbé A. Fréchon). — J. Messire : La prononciation du grec. — Mémoires d'un séraphin (abbé Chardon). — Vie de saint Nicolas (abbé Laroche). — G. Bois : La capitale de l'art (Albert Wolff). — (Juillet). Arthur Loth : Imitation de Jésus-Christ (Natalis de Wailly). — L. Nemours Godré : Madame Elisabeth (comtesse d'Armaillé). — G. Bois : Le naturalisme (Emilia Pardo Bazan). — A. de Lansade : Le poème de Job (abbé Bernard de Montmélian). — Criton : Arnold. — Félicien Pascal : L'inconscience. — Eugène Tavernier : Souvenirs de la maison des morts (Th. Dostoïewski). — N.-J. Cornet : La « culture catholique » en Allemagne. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juin). Dr Canolle : Angra-Pequena. — Hiart : Le canon Armströng. — Guet : Les origines de l'île Bourbon. — Bouquet de la Grye : Etude sur la barre du Sénégal. — (Juillet). Gouin : Les rivières du Tonkin. — Doynel : Les prud'hommies de patrons pêcheurs de la Méditerranée. — Rodier : Les colonies étrangères. — Lallemand : La marine marchande italienne. — (Août). La marine militaire espagnole. — La navigation sous-marine appliquée à la défense des ports. — Chabaud-Arnault : Etudes historiques sur la marine militaire de France. — Vinson : Le port et le quartier maritime de la Ciotat. — REVUE MILITAIRE (15 août). Les tendances actuelles de la cavalerie russe. — La loi sur le landsturm en Autriche-Hongrie. — A propos de la dernière invasion de la Russie, par Sarmaticus. — REVUE MODERNE (mai). R. Bernier : Emile Zola et *l'Œuvre.* — Ch. Buet : Ch. Diguet. — E. Morel : A propos du théâtre d'Alphonse Daudet. — REVUE DU MONDE LATIN (Août). De Cassano : Question éternelle. — R. de Maulde : Les médecins d'autrefois, d'après leurs clients. — A. W. : L'éveil économique de l'Amazone. — Lotty Millio : De la littérature actuelle en Italie. — Ch. Gidel : La Cour romaine et les Grecs exilés. — Coudreau : La République de Counani. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). Joly : La sensibilité et le mouvement. — Delbœuf : De l'influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué. — Noël : L'idée de nombre et ses conditions. — A. Binet : *La psychologie du raisonnement.* — Bellaigue : *La science morale.* — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (3 juillet). De Lanessan : L'Indo-Chine française. — J. Lemaître : M. H. Rabussson. — Hugues Le Roux : Reprise des *Fâcheux* et du *Malade imaginaire.* — (7 juillet). De Crisenoy : La démocratie et l'impôt, d'après M. Léon Say. — M. Pellet : P.-L. Courier et Mathieu de Lesseps à Livourne, en 1808. — J. Lemaître : MM. Alb. Wolff et Blavet. — P. Desjardins : Lamartine. — (10 juillet). F. Fabre : Ma vocation. — Paulhan : De la description pittoresque, essai de psychologie littéraire — Caro : Un Français aventureux; M. Léon Roques. — Lévy Bruhl : L'évolution et la vie, d'après M. Denys Cochin. — Léo Quesnel : M. José Zorilla. — (21 juillet). A. Barine : M. Eugène Melchior de Vogüé. — F. Fabre : Ma vocation. — De Molinari : La polygamie aux Etats-Unis. — Léo Quesnel : M. Gaspard Nunez de Arce. — Les *Provinciales* de Pascal, édition Havet. — (31 juillet). G. Depping : Origine des expositions françaises de l'industrie. — F. Fabre : Ma vocation. — J. Lemaître : M. Henry Fouquier. — (7 août), E. Scherer : Le duumvirat. — F. Fabre : Ma vocation. — H. Chantavoine : Le théâtre de Voltaire, d'après M. Deschanel. — Rabier : Du rôle de la philosophie dans l'éducation. — (14 août). De Pressensé : L'orléanisme d'autrefois, d'après le duc de Broglie. — A. Rambaud : Français et Russes, d'après MM. Pingaud et Daudet. — Léo Quesnel : M. Canpoamor. — J. Simon : Le collège de Vannes en 1830. REVUE RETROSPECTIVE (1er août). Lettre inédite de Virginie Déjazet. — Un document sur le siège de Mayence (1793). — La médecine de Maupertuis. — Correspondance du

marquis d'Eguilles (fin). — Un décrotteur artiste. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (juin). Brugal : Les camps de Jalès. — La conspiration de Saillans. — D'Héricault : Souvenirs de Fani Roseval. — Macé : Une élection d'évêque constitutionnel. — De Beaurepaire : L'assassinat du comte d'Aché. — Allain : La question d'enseignement en 1789. — La journée du 10 août racontée par Santerre. — REVUE SCIENTIFIQUE (10 juillet). Grancher : La rage et sa prophylaxie. — De Jonquières : Louis Breguet. — Favier : L'azote et le phosphore. — Deniker : Les singes anthropoïdes. — (17 juillet). Verneuil : Les petits prophètes de la chirurgie. — Gariel : L'éclairage au point de vue de l'hygiène. — Duponchel : La colonisation africaine et le transsaharien. — (31 juillet). Clausius : Les forces de la nature et leur exploitation par l'homme. — Mme Cl. Royer : L'art du feu chez les races primitives. — Favier : L'azote et le phosphore. — Duboué : Transmission du virus de la rage par les nerfs. — ROMANIA (janvier). G. Paris : Études sur les romans de la Table Ronde ; *Guinglain* ou le *Bel inconnu*. — A. Thomas : Les *Proverbes* de Guylem de Cervera, poème catalan du XIIe siècle. — Rolland : *L'Escriveto*, chanson populaire du midi de la France. — Havet : Le décasyllabe roman.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er juillet). Rezonville : documents pouvant servir à l'historique d'un régiment d'infanterie. — Service d'état-major. — De la discipline. — Les luttes de la Serbie pour reconquérir son indépendance. — *L'Annuaire militaire* pour 1886. — (15 juillet). Le recrutement des officiers. — Bonnal : La guerre de Hollande et l'affaire du Texel. — De la Barre-Duparcq : Des retraites. — Les luttes de la Serbie. — (1er août). Brun : Un peu de statistique à propos de l'*Annuaire militaire*. — Le recrutement des officiers. — Les luttes de la Serbie. — Théorie de la grande guerre.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Allemagne. — C. Appel : Die Berliner Handschriften der Rime Petrarca's beschrieben ; 106 p. gr. in-8°. — Berlin, Reimer. — Prix : 3 fr. 75.

J. Braun : Büchercensur und Press-Verhæltnisse in Erfurt seit dem Mittelalter. — (Voir le Bœrsenblatt für den deutschen Buchhandel, nos 146, 148, 152 et 154.)

G. Ellendt : Katalog für die Schülerbibliotheken nach Stufen und nach Wissenschaften geordnet. 3e éd., 150 p. in-8°. — Halle.

A. von der Linde : Geschichte der Erfindung der Buchdruckerkunst. 1er vol. LVII-368 p. in-4°, avec planches et gravures. — Berlin, Asher. — Prix : 37 fr. 50. (L'ouvrage complet formera 3 volumes.)

O. Weerth et A. Anemuller : Bibliotheca lippiaca. — 88 p. gr. in-8°. — Detmold, Hinrichs.

E. Schlegel : Neues Buchhændler-Adressbuch. Année 1886, 451 p. gr. in-8°. — Prix : 6 fr. 25. — Leipzig.

W. Heinemann : Gœthe's Faust in England und America. — Bibliographische Zusammenstellung. — VII-32 p. pet. in-8°. — Berlin, A. Hettler. — Prix : 2 francs.

Franz M. Bœhme : Geschichte des Tanzes in Deutschland. — Beitrag zur deutschen Sitten, Literatur und Musikgeschichte. — 2 vol. gr. in-8°, 319 et 221 p. — Prix : 25 francs. — Leipzig, Breitkopf et Haertel.

Nic. Œsterlein : Katalog einer Richard Wagner Bibliothek. — 2e vol., 354 p. gr. in-8° — Prix : 12 fr. 50 (1er vol. 1882, 12 fr. 50). — Leipzig, Breitkopf et Haertel.

C. A. Haendel : Inseraten-Versendungsliste. — Verzeichniss der im Deutschen Reiche, in Œsterreich-Ungarn und in der Schweiz erscheinenden deutschen Zeitschriften, welche Inserate aufnehmen. 28e année. — Leipzig, C. A. Haendel.

Angleterre. — James D. Brown : Biographical dictionary of musicians, with a bibliography of English writings on music. — (Paisley, Gardner.)

C. W. Holgate : An account of the New-Zealand Chief libraries, with an Appendix. — Londres, J. Davy et fils.

Rush C. Hawkins : Title pages of the first books from the earliest presses, etc., with reproductions of early types and first engravings of the printing press. — Londres, Quaritch.

C. Hindley : The history of the Catnach press at Berwick-upon-Tweed, Alnwick, Newcastle-upon-Tyne, in Northumberland and Seven Dials. — London, C. Hindley.

Robert Bowes : Biographical notes on the University printers from the commencement of printing in Cambridge to the present time. — (Reprinted from the Cambridge Antiquarian Society's communications.)

G. K. Fortescue : A subject index to the modern works added to the library of the British Museum in the years 1880-85. — 1,044 p. imperial in-8°. — Londres, Trübner. — Prix : 50 francs.

T. Mason : Public and private libraries of Glasgow (printed for private circulation). — Glasgow.

C. Stephen : Dictionary of national biography. — Vol. VII, in-8°. — Londres, Smith et Elder. — Prix : 22 fr. 50.

Stevens's : Historical nuggets or a descriptive account of books relating to America. — 3e partie, 80 p. in-8°. — Londres, Stevens.

G. Gatfield : A guide to printed books and manuscripts relating to English and foreign heraldry and genealogy : a classified catalogue. — Londres, Russel Smith. 600 p. in-8°.

Suisse. — Catalog der Bibliothek des Gewerbemuseums in Wintherthur, 1875-86. — 66 p. in-8°. — Winterthur, J. Westfehling.

Autriche-Hongrie. — Repertorium der Militær-Journalistik (juillet-décembre 1885). — 36 p. gr. in-8°. — Vienne, Seidel. — Prix : 1 fr. 25.

C. V. Wurzbach : Biographisches Lexikon des Kaiserthums Œsterreich. — 35e partie. 319 p. gr. in-8°. — Vienne, imprimerie de la Cour. — Prix : 7 fr. 50.

T. Zebrawski: Dodatki do bibliografi pis miennictwa Polskiego z dzialu matematyki i fisyki oraz ich zastówozan wydanej w r. 1873 nakladem biblioteki kórnickiej. w Krakowie, 1886. — Bibliographie des ouvrages mathématiques et physiques en langue polonaise publiés en 1873 par la bibl. Kurnick. — Cracovie, 1886.

L. Mohr: Die Jubelfeste der Buchdruckerkunst und ihre Literatur. Ein bibliographischer Versuch. — 107 p. pet. in-8°. — Vienne, Carl Graeser.

M. Perles: Adressbuch für den Buch-Kunst-Musikalienhandel und verwandte Geschaeftszweige der œster-ungarischen monarchie nebst Zeitungs-adressbuch. — Année 1880. — Prix: 6 fr. 25. — Vienne, Moritz Perles.

Pays-Bas. — Essai d'une bibliographie de Diderot ou principaux écrits relatifs à la personne et aux œuvres, au temps et à l'influence de Denis Diderot, par Ant. v. B. v. H. — Amsterdam, Eisendrat. — 20 p. in-8°.

Knuttel: Lyst van engelsche vlugschriften betrekking hebbende op de nederlandsche Geschiedenis tot het jaar 1640. — Liste de pamphlets anglais relatifs à l'histoire des Pays-Bas jusqu'en 1640. (Bibliographische adversaria, tome V, nos 6 et 7.)

Belgique. — De Vinck: Iconographie du noble jeu de l'oie. (Annales du bibliophile belge. Nouvelle série, tome II.) In-7°. — Bruxelles, J. Olivier.

Italie. — G. Beltrani: I Libri di Fulvio Orsini nella biblioteca Vaticana. — 53 p. in-16. — Rome, Centenari frères. — Prix: 1 fr. 50.

G. Biadego: Il p. Mansi e il p. Mamachi, aneddoto Muratoriana aggiuntavi la bibliografia delle lettere a stampa di L.-A. Muratori. — 44 p. in-16. — Vérone, F. Geyer.

Carteggio inedito di Ticone Brahe, Giovanni Kepplero e di altri celebri astronomi e matematici dei secoli XVI e XVII con G. A. Magini, tratto dall'archivio Malvezzi de' Medici in Bologna, pubblicato ed illustrato da *Ant. Favaro.* — 522 p. in-8°. — Bologne, N. Zanichelli. — Prix: 13 francs.

Danemark. — Universetets-Bibliothekets for 1885. — XVIII-179 p. gr. in-8°. — Kristiania, Aschehoug.

États-Unis. — Geyer's reference directory of the booksellers and stationers of the United States and Canada; a list of all paper mills in the U. S. and Canada. — 164 p. in-8°. — New-York, Shirley Geyer. — Prix: 25 francs.

Appleton Morgan: Digest Shakespearean, a topical index of printed matter other than literary or æsthetic commentary or criticism, relating to Shakespeare or the plays and poems printed in English to 1886. — Part I. A.-F. — 79 p. — New-York, Shakespeare Society.

W. Fletcher: The cooperative index to periodicals issued quarterly, vol. II, n° 2. Avril-juin 1886. — London, Trübner.

Melvil-Dewey: Librarianship as a profession for college-bred women. — An address before the Association of Collegiate Alumnæ. — Boston, library-bureau. — 24 p. in-8°.

F. M. Holland: Sunday reading rooms and museums. (In *the index*, 24 juin.)

H. M. Brooks: The olden time series. — Gleanings chiefly from the old newspapers of Boston and Salem. — N° 4, quaint and curious advertisements. 153 p. — Boston, Ticknor.

Linderfelt: Systematic catalogue of the public library of Milwaukee.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Août: Beitræge zur ältesten Buchdruckergeschichte: Ist Johannes Amerbach der Basler Buchdrucker (1478-1514) von Reutlingen gewesen? — Bibliographische Studien in der grossen kgl. Bibliothek zu Kopenhagen. — Spanische Schœnliteratur bis 1680 incl. — H. Omont: Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale; ancien fonds grec, théologie.

Deutsche Buchhændler-Akademie.

Tome III, 6e fasc. — J. Victor von Scheffel, sein Leben und seine Werke. — Stuttgarter Buchhandel. — Deutsche Buchhændler, F. A. Brockhaus. — Leipzigs Messen.

Deutsche Revue.

Août: Erinnerungen aus dem Leben Wilhelmine von Hillerns. — W. Beyschlag: Die Religion und die moderne Gesellschaft. — Marco Minghetti: Der Bürger und der staat.

Deutsche Rundschau.

Août: R. Kofer: Die letzten Tage Friedrich des Grossen. — E. Hübner: Rœmisches in Deutschland. — O. Brahm: Joseph Victor von Scheffel. — O. Knille: Grübeleien eines Malers über seine Kunst. — A. Duncker: Landgraf Moritz von Hessen und die englischen Komœdianten. — Die Bereicherung der deutschen Sprache durch Aufnahme fremder Wœrter. — Du Bois-Reymond's Reden. — Paulsen's Geschichte des gelehrten Unterrichts.

Die Grenzboten.

17 juin: Ein Stammbuchblatt Goethes.
8 juillet: Antike Mærchen in deutschem Gewande.
22 juillet: Margarethe von Navarra.

Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft de M. J. Petzholdt.

Juin: Die Gehe-Stiftung zu Dresden und ihre Bibliothek.

Août: Ludwig Bœrne, ein Gedenkblatt zum Gedächtniss der 100 Wiederkehr seines Geburttages. — Geschichte der Bücherzenzur in Deutschland. — Der englische Buchhandel seit der Einführung der Buchdruckerkunst durch William Caxton.

Nord und Süd.

Août: G. Brandes: Schack v. Staffeldt, ein deutsch-dänischer Dichter. — G. Winter: Erinnerungen an Leopold v. Ranke. — E. Paculy: Pietro Siciliani.

Angleterre. — *Academy.*

17 juillet: The last days of the consulate, from the French of M. Fauriel. — J. F. Bladé: Contes populaires de la Gascogne.

24 juillet: Légendes espagnoles par G. Becker.

31 juillet: The dictionary of national biography. The old

church and school libraries of Lancashire. — Jacob Bœhme, his life an teaching.

7 août : The methods of historical study. — German translations of the bible before Luther.

The Asiatic Quarterly Review.

Juillet : Native India, princes and people. The Aryans in Syria. — Primitive marriage in Bengal. — India before the mahomedan conquest.

The Athenæum.

17 juillet : Gaston Maugras, querelles de philosophes : Voltaire et J.-J. Rousseau. — Five letters of Carlyle's. — Bibliothèque internationale de l'art : les Della Robbia, leur vie et leur œuvre d'après des documents inédits, par J. Cavallucci et E. Molinier. English caricaturits and graphic humourists of the XIXth century, by G. Everitt. — The Seine and Loire.

24 juillet : Histoire de la marine française sous la première République, par E. Chevalier. — Sacred books of the east : the texts of Confucianism. — Selections from the state papers preserved in the Bombay secretariat. — Rhodes in ancient times. — Recollections of M. James Lenox of New-York and the formation of his library. — Verdi, histoire anecdotique de sa vie et de ses œuvres.

31 juillet : A new life of Raleigh. — Oriental penmanship : specimens of Persian handwriting. — The history of the Catnach press. — P. Bourget : Nouveaux essais de psychologie contemporaine.

7 août : Reynard the fox. — The correspondence of M. Tullius Cicero. — The romance of a mummy by Théophile Gautier. — Pacha, par J. Ricard. — Jules Lemaître : Les contemporains.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Août : Leopold von Ranke, reminiscences of Berlin 1884-86.

Book-Lore.

Août : The « Adamo » of Giovanni Soranzo. — The Walker and Cheney sales. — Caxton and his works. — The dawn of the XIXth century in England. — King James I as an author.

The Contemporary Review.

Août : Mrs. Oliphant : A venetian dynasty. — Sir John Lubbock : The study of science. — Harnack : The present state of research in the early church. — Vernon Lee : Perigot.

The Edinburgh Review.

Juillet : The prose works of Percy Bysshe Shelley. — The Arabian nights. — The correspondence of Marshal Davout. — A teaching University of London.

The English historical Review.

Juillet : The earliest inhabitants of Greece, by Evelyn Abbot. — Ch. Elton : early forms of landholding. — O. Airy : Lauderdale 1670-82. — A. W. Ward : The electress Sophia and the Hanoverian succession.

The Gentleman's Magazine.

Août : Some unconscious confessions of De Quincey. — Lucy Hutchinson. — The english Lemaître.

The National Review.

Août : A well graced actress. — Pasteur and hydrophobia.

Saturday Review.

10 juillet : Catalogues.

17 juillet : Victor Duruy : Histoire des Romains.

31 juillet : Kervyn de Lettenhove : Les huguenots et les gueux.

Walford's Antiquarian.

Août : St-Bartholomew the great. — Bishop Butler's painted glass at Vane House, etc. — History of Gilds.

The Nineteenth Century.

Août : Ray Lankester : Pasteur and hydrophobia. — Jessop : Letters and letter-writers.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Juillet-août : Le prime librerie e le prime stamperie in Ravenna. — Note di bibliografia matematica. — Il Chiostro di Garegagno presso Milano ed il Petrarca. — I Corretori di Stampe nelle antiche tipografie italiane. — Della tipografia iesina. — *C. R.* Paul Piolin : Louise de Savoie. — Victor Rosen : Les manuscrits persans de l'institut des langues orientales de Saint-Pétersbourg.

Nuova Antologia.

16 juillet : A. Borgognoni : Rimatrici italiani ne' primi tre secoli. — *C. R.* La grande encyclopédie, tome Ier. — Bulletin de l'institut international de statistique.

1er août. — G. A. Cesareo : Poeti d'Oltr' Alpe, Carlo Leconte de Lisle. — O. Marucchi : Le antichi e le moderne trasformazioni di Roma. — S. Farina : l'ultima battaglia di Prete Agostino (Fine). — G. Pierantoni-Mancini : Costanza (Fine). — F. D'Arcais : Il teatro drammatico nazionale. — *C. R.* De la colonisation chez les peuples modernes, par P. Leroy-Beaulieu. — L. Vignon : Les colonies françaises.

Revue internationale de Florence.

Edouard Delpit : Catherine Levallier. — Dora d'Istria : Les péchés capitaux. — E. Orzeszko : Mirtala. — L'Académie hongroise des sciences en 1885.

Suisse. — *Lecture.*

Août : Guy de Maupassant. — *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss.

Revue de Genève.

Juillet : Roc-Roy : Légendes mystiques. — M. Jametel : La coopération, — Montroger : *L'Œuvre*, d'Emile Zola. — Plateau : Les animaux cosmopolites. — Dujardin : Richard Wagner.

Espagne. — *Matinées espagnoles.*

30 juin : E. Castelar : Un moine germain dans la cité éternelle, Luther.

22 juillet et 1er août : La Société de Madrid et de Lisbonne.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Août : To the memory of Helen Hunt Jackson. — A volume of Dante. — Furness's Othello. — Joel Barlow.

The Bookmart.

Août : A North Devon record : episode of the poet Shelley. — The prudence of collecting. — Bookworms. — Gargantua in England. — Thomas Bercula, typographus. — The masterpieces of bookbinding.

The Forum.

Août : J.-E. Bishop : Newspaper espionage. — E.-R. Garczynski : Jugglery in art.

The Library Journal.

Juillet : American library association Milwaukee meeting. — Close classification. — On a new library pest. — Lending libraries. — The New-York libraries act.

The Magazine of American history.

Louis XVI and Marie-Antoinette.

The Nation.

22 juillet : Bravos et sifflets, par A. Heulhard. — De la convention dans la tragédie classique et dans le drame romantique, par Ch. Yriarte.

Dans son numéro d'août, la *North American Review* publie, sous le titre *Radicalism in France*, un article signé Henri Rochefort.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Le journal de mathématiques pures et appliquées de Crelle (*Journal für die reine und Angewandte Mathematik*) vient de faire paraître son centième volume. — Le journal avait été fondé en 1826 par M. A. L. Crelle ; il est dirigé actuellement par MM. Kronecker et Weinstrass. — On annonce la prochaine publication d'une table générale qui embrassera la collection complète.

Le journal d'archéologie (*Archäologische Zeitung*) a cessé sa publication. Il sera remplacé par un nouveau journal, le *Jahrbuch des Kaiserlich deutschen Archäologischen Instituts.*

Le premier fascicule de la *Zeitschrift für Hygiene*, publiée sous la direction de MM. Koch et Flügge, paraît chez M. Veit, à Leipzig. — Fasc. 1, gr. in-8°, avec 3 planches. — Prix : 6 fr. 25.

Une revue de littérature comparée (*Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*), dirigée par M. Max Koch, professeur à l'Université de Marbourg, paraîtra prochainement chez M. A. Hettler, à Berlin. — Le prix de cette revue, qui fera paraître un numéro tous les deux mois, est de 18 fr. 50. — D'autre part, M. Hettler annonce pour le mois d'octobre la publication du second volume de la revue de M. L. Geiger, *Vierteljahrsschrift für Kultur und Literatur der Renaissance.*

Italie. — La *Rivista critica delle scienze giuridiche e sociali* paraîtra désormais sous le titre de *Rivista italiana per le scienze giuridiche* et sera dirigée par MM. Schupfer et Fusinato. La revue paraît en fascicules bi-mensuels de 160 pages ; elle contient des monographies et essais sur le droit public et privé, ainsi qu'une revue critique et bibliographique. — Prix : 20 francs.

On annonce l'apparition des périodiques suivants : *Miscellanea fiorentina di erudizione e di storia*, rédigé par Jodoco del Badia.

Miscellanea Francescana di storia, di lettere ed arte (Foligno), rédigé par M. Faloci-Pulignani.

Biblioteca storica patriottica, Naples, de Falco, éditeur.

États-Unis. — Miss Rose Cleveland, la sœur du président des Etats-Unis, a accepté la direction de *Literary Lise*, revue qui paraît à Chicago chez M. Edler.

— Le premier numéro de *Menorah*, publication mensuelle, organe de l'Association maçonnique des israélites américains, vient de paraître à New-York.

On annonce la prochaine apparition d'une nouvelle revue bibliographique américaine qui paraîtra sous le titre de *Book-Chat*, Causeries sur les livres.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juillet au 15 août 1886)

AUTORITÉ. Juillet : 25. La Société des gens de lettres.

DÉBATS. Juillet : 17. *Science et philosophie*, par M. Berthelot. 18. Haïti. 19-21. Une visite chez Mme Dostoiewski. 20. Romans et romanciers. 23. *Les Solutions démocratiques de la question des impôts*, par L. Say. 23. La Censure dramatique et la Révolution. 25. G. Ohnet et M. Alb. Delpit. 26. Marivaux. 31. Un livre allemand sur l'Algérie. — Août : 6. *Gleyre et Decamps*, par Ch. Clément. 8. *Les Synodes du désert*, par E. Hugues. 11. *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss. 13. Études récentes sur Pascal. 14. *L'École*, par J. Simon. 15. La médecine légale.

XIXe SIECLE. Juillet : 21. M. Pouvillon. — Août : 13. *Mes tiroirs*, par R. Frary. 15. *Krotkaïa*, roman de Dostoiewsky.

ÉCHO DE PARIS. Juillet : 17. La littérature princière. 18. M. Armand Silvestre. 23. La Censure. 24. M. Francisque Sarcey. 31. Le journal des Goncourt. — Août : 5. Le théâtre et le livre.

ESTAFETTE. Août : 14. L'hérésie sur fructidor.

EVENEMENT. Juillet : 17. Le paysagiste Chintreuil. 19. Le bazar du roman par la machine rotative. 23. Diderot et Büchner. — Août : 1. *La Saint-Huberty.*

FIGARO. Juillet : 21. A. Vitu : L'enfance de Jeanne d'Arc.

24. G. Claudin : Lamartine en pantoufles. 28. Le « journal » des Goncourt.

FRANCE. Juillet : 22. *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti.

FRANCE LIBRE. Juillet : 18. La Censure. 30. Émile Pouvillon. — Août : 6. Pierre Loti.

FRANÇAIS. Juillet : 19 et août : 2. Molière à Auteuil. 20. *Les Huguenots et les Gueux*, par le baron de Lettenhove. 22. Le lieutenant Palat (Marcel Frescaly). 23-30. *Les Guerres d'Italie*, par Montluc, éd. Baudrillart. 26. De la transformation des œuvres littéraires en œuvres musicales. 31. L'abbé Lémann sur la question juive. — Août : 8-14. La doctrine scientifique de l'évolution. 13. *Les Affamés du pôle Nord*, par W. de Fonvielle.

GAZETTE DE FRANCE. Juillet : 17. Le roman russe, par M. de Vogüé. 20. Le journalisme en Angleterre. 24. *Histoire des œuvres de Balzac*, par M. de Lovenjoul. 31. *Lettres du Tonkin*, par R. Normand. — *Espérit Cabassu*, par de Lamothe. — Août : 3. La première invasion prussienne, par A. Chuquet. 7. Les îles Comores. 7. Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles. 10. *Une invasion prussienne en Hollande en 1787*, par P. de Witt. 12. Alex. Dumas et l'Académie. 14. Souvenirs du duc de Broglie.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juillet : 17. *Les Origines de l'ancienne France*, par J. Flach.

GAULOIS. Juillet : 17. Correspondance entre Lamennais et le baron de Vitrolles. 26. M. Champfleury. 29. La Censure.

GIL BLAS. Juillet : 28. Savinien Lapointe.

JUSTICE. Juillet : 19. Thomas Lindet. 20. *Études sociales, philosophiques et morales*, par B. Gendre. 25. Le roi de Mitau. 26. Lacunes et erreurs de Thiers. 28 et août : 4. — Les romans de J. Barbey d'Aurevilly. 29. Nouvelles expériences sur l'hypnotisme. — Août : 2. Un ami de Mme Roland ; le naturaliste Bosc. 9. *La Soirée du camp*, gazette militaire de l'an II. 9. *Souvenirs de la maison des morts*, par Dostoiewsky. 13. Vallès ignoré.

LIBERTÉ. Juillet : 19. La Censure. 24. L'Académie française. 25. Les salons au XVIIIe et au XIXe siècle. — Août : 8. Les *Confidences* de Lamennais.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet : 19. Les sciences occultes modernes. 21. *Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française*, par E. Daudet. 26. *L'Orage*, drame d'Ostrowsky. 26. L'Académie française et la Censure. 26. *Misère et remèdes*, par le comte d'Haussonville. 31. La Censure. — Août : 2. *L'Art de lire*, par L. Leloir. 6. M. de Sybel et le 18 fructidor. 8. *Les Solutions démocratiques de la question des impôts*, par L. Say. 14. L'origine des mondes. 15. Daudet : Le lendemain de fructidor.

NATIONAL. Juillet : 18. *Les Mille et une nuits du théâtre*, par A. Vitu. 21. M. André Theuriet. 25. M. Alph. Daudet. — Août : 6. *Mes tiroirs*, par R. Frary. 8. *Germinie Lacerteux* et M. Edm. de Goncourt.

PAIX. Juillet : 23. La Censure.

PAYS. Juillet : 24. Lettres inédites de Napoléon Ier. — Août : 14. Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles.

RAPPEL. Juillet : 26. Le prêt des livres.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet : 21. Les Lécythes blancs funéraires. 27. L'Académie française. — Août : 8. De Saussure. 8. Le prêt des livres. 9. J.-J. Rousseau, Voltaire et Grimm. 11. La littérature décadente. 14. Souvenirs du duc de Broglie.

SIÈCLE. Juillet : 17. Rabelais. 18. Balzac intime 19. *Histoire du théâtre du Palais-Royal*, par Hugot. 22. La Russie politique et littéraire. 27. Politique et géographie coloniales. 28. La Censure. — Août : 9. Une visite à Ferney. 10. Les automates. 15. *Histoire des réunions temporaires d'Avignon et du Comtat-Venaissin à la France*, par Charpenne.

SOLEIL. Juillet : 20. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par P. Thureau-Dangin. — Août : 11. François Millet. 14. Souvenirs du duc de Broglie.

TEMPS. Juillet : 19. *Le Très Honorable*, roman politique anglais. 20-24. Hanotaux : le pouvoir royal sous François Ier. 21. Les guerres maritimes d'autrefois. 30. Souvenirs sur le duc de Reichstadt. 30. Découverte de palimpsestes contenant des fragments inédits de Salluste. 31. Le génie et la folie. — Août : 5. Où est la tombe de César Borgia ? 10. Pensées françaises et pensées allemandes. 11. La philosophie du droit civil. 12. Histoire de l'Europe par la géographie politique. 14. *Soixante ans de souvenirs*, par M. Legouvé. 14. La femme et les hautes études. 15. J.-J. Rousseau botaniste. 15. *Nouvelles promenades archéologiques*, par M. G. Boissier.

UNIVERS. Juillet : 16. *Les Institutions de Sparte*, par V. Canet. 21. La Bible et le Râmâyana. 23. La Révocation de l'édit de Nantes et M. Baudrillart. 25. Le Kichna. 27. V. Hugo et *Marion Delorme*. 30. L'hypogée-martyrium de Poitiers. — Août : 10. La première édition du *Génie du christianisme*. 14. *François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV*, par Miron de l'Espinay.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juillet 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*Bulletin du Syndicat des courtiers d'assurance*	Lefèvre.	Schlæber.
2.	*La Prévoyance des propriétaires*	Bonne.	Jamarti.
	Revue d'hypnotisme	Bouriot.	Reiff.
3.	*Gazette de la Banque d'État*	Martine.	Chaix.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

(Suite.)

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
5.	*Autour de Paris*	Guérin.	Schlæber.
	Intermédiaire de la Bourse	Mœglin.	Mœglin.
6.	*Le Libéral*	Hamen.	Schiller.
7.	*Album de l'ameublement*	Parly.	Parly.
8.	*Luchon-Gazette*	D'Au.	Morris.
	Le Panama	Lefaure.	Giraud.
	Correo de Paris	Drapier.	Mouillot.
9.	*La Lyre universelle*	Canton.	Davy.
	Correspondance de la presse départementale	Legorju.	Balitout.
	La Revue verte	Bertrand.	Aureau.
12.	*Le Musée scolaire*	Motte.	Bouzin.
13.	*Le Tonneau de Diogène*	Breysse.	Breysse.
	La Publicité universelle	Rouxel.	Maury.
	La Fortune nationale	Paton.	Schiller.
	L'Écho transactionnel	Meyron.	Barré.
15.	*La Science en famille*	Mendel.	Lambert.
	Le 14 Juillet illustré	Jourdain.	Eloy.
20.	*Les Affiches commerciales*	Château.	Guérin.
22.	*L'Écho des Instituteurs*	Belon.	Belon.
	Le Canton	Blanchard.	Eloy.
	Le Financier libre	Paul.	Hennequin.
26.	*Le Divan japonais*	Mœglin.	Jourdain.
	La Protection des morts	Bayle.	Barré.
31.	*La Revue hebdomadaire*	Polvérini.	Mayer.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Journal quotidien. — Roman-Feuilleton. — Traité. — Publication interrompue par la disparition du journal. — Demande en payement du prix intégral du roman.

(La convention aux termes de laquelle un journal s'assure le droit de publier un roman moyennant un prix de tant par ligne constitue un traité à forfait. En conséquence, le prix total du roman est dû, alors même que le journal cesse de paraître avant d'en avoir achevé la publication.)

MM. Cahuzac, Limouzin et Parejo, associés de fait pour l'exploitation des journaux *la Libre Parole* et *le Populaire*, avaient, au mois d'octobre 1884, traité avec MM. Buffier et Fribourg pour la publication, au prix de dix centimes la ligne, d'un roman dont ces derniers sont les auteurs et qui est intitulé *le Fils de Pazza*.

Mais, certains dissentiments n'ayant pas tardé à s'élever entre M. Cahuzac et ses deux associés, celui-ci a fait, dès le mois de janvier 1885, prononcer la nullité de la Société dont M. Clément a été nommé liquidateur.

Par suite de cette circonstance, les journaux *la Libre Parole* et *le Populaire* ont cessé de paraître, et la publication du *Fils de Pazza* s'est trouvée arrêtée presque à son début. Mais MM. Buffier et Fribourg n'en ont pas moins réclamé à M. Clément, liquidateur, le prix de la totalité de leur roman, soit 1,147 fr. 50 pour 11,475 lignes, et ils ont obtenu contre lui, à la date du 29 août 1885, un jugement par défaut le condamnant au payement de cette somme et à des dommages-intérêts.

M. Clément formait aujourd'hui opposition à l'exécution de ce jugement en soutenant que le prix réclamé n'aurait été acquis aux demandeurs que si les 11,475 lignes composant le roman avaient pu être insérées; mais comme la publication en avait été interrompue bien avant la fin par la disparition des journaux, c'est-à-dire par un cas de force majeure, il prétendait ne devoir que le nombre de lignes parues.

Le Tribunal a statué ainsi :

« Le Tribunal,

« Reçoit Clément ès qualité opposant en la forme au jugement par défaut contre lui rendu en ce Tribunal le 29 août 1885, et statuant au fond sur le mérite de son opposition;

« Sur l'ensemble des demandes :

« Attendu qu'il ressort des faits de la cause que, fin octobre 1884, Buffier et Fribourg concédaient à la Société Cahuzac, Limouzin et Parejo le droit de publier, dans les journaux qu'ils éditaient, un roman intitulé *le Fils de Pazza*, moyennant le prix de 10 centimes la ligne;

« Attendu que Clément ès qualité soutient que les journaux

dont il s'agit ayant cessé de paraître avant la publication entière du roman, il ne devrait payer que dans la proportion parue du roman ;

« Mais attendu qu'en traitant avec Buffier et Fribourg, la Société susvisée a pris à forfait le roman entier qui lui était offert ; que seuls Cahuzac, Limouzin et Pareio doivent supporter la conséquence de la disparition des journaux dans lesquels ils publiaient le roman dont il s'agit ; que le contrat qu'ils faisaient avec les demandeurs n'était nullement subordonné à l'existence de ces journaux ; qu'il est justifié que le roman entier dont il s'agit devait comporter 11,475 lignes ; que c'est donc à bon droit que Buffier et Fribourg réclament, de ce chef, le payement de 1,147 fr. 50 ; mais qu'il y a lieu de repousser leur demande en dommages-intérêts, aucune justification d'un préjudice quelconque n'étant faite ;

« Par ces motifs,

« Déboute Clément ès qualité de son opposition au jugement du 29 août 1885 ;

« Déclare toutefois les demandeurs mal fondés en leur demande en dommages-intérêts ;

« Annule, sur ce chef, la condamnation prononcée par ledit jugement ;

« Et condamne Clément ès qualité aux dépens. »

(Tribunal de commerce de la Seine. Audience du 23 février 1886.)

Les « Moniteurs » de l'Exposition de 1889. — Titre. — Dépôt. — Presse. — Journal. — Droit privatif. — Publications similaires. — Préjudice. — Dommages-intérêts. — Rejet.

(Le dépôt seul d'un titre de journal, revue et écrits périodiques, ne confère pas un droit primitif à celui qui l'a opéré, s'il n'a été suivi d'une publication courante et effective.)

Ainsi jugé, sur les plaidoiries de Me Sick, pour le demandeur, et de Me Maurice Bernard, pour MM. Garreau et Arrault et Cie, dans des termes qui expliquent suffisamment les faits.

« Le Tribunal,

« Attendu que Bocquet demande qu'il soit interdit à Garreau et aux consorts Arrault, partie de Masse, avoué, de faire emploi dans aucun journal du titre : « *Le Moniteur de l'Exposition de 1889* », et qu'ils soient tenus de supprimer le titre dont il s'agit dans la publication qu'ils ont entreprise, à peine de 500 francs par chaque contravention constatée à leur charge ; qu'il demande en outre la condamnation des défendeurs ès qualités en 10,000 francs de dommages-intérêts pour réparation du préjudice qu'il a éprouvé par leur fait, avec insertion du présent jugement dans vingt journaux à son choix.

« Sur la suppression du titre :

« Attendu qu'à l'appui de ses conclusions, le demandeur prétend que, conformément aux dispositions de la loi de 1881, il a déposé, le 20 août 1884, au parquet de la Seine, le titre indicatif d'un organe technique qu'il se proposait de publier sous la dénomination de *Moniteur de l'Exposition de 1889* ;

« Qu'il aurait ainsi constitué à son profit un droit de priorité exclusif de toute propriété contraire ;

« Que son journal, imprimé par la maison Chaix, aurait régulièrement paru, à partir du 29 novembre 1884 ;

« Qu'il soutient qu'au mépris de son antériorité, les défendeurs ont publié, à la date du 20 décembre suivant, un journal similaire, portant la même qualification, et d'où résulterait une confusion préjudiciable à ses intérêts ;

« Mais attendu que le dépôt seul d'un nom ou titre d'un journal, revue et écrits périodiques ne confère pas un droit privatif à celui qui l'a opéré, s'il n'a été suivi d'une publication courante et effective ;

« Que Bocquet ne démontre pas que le journal spécial dont il se dit le fondateur-directeur ait été exposé et mis en vente à Paris où dans les départements, antérieurement à l'apparition du journal de Garreau ;

« Qu'il n'établit pas non plus qu'il ait fait l'objet d'un service d'abonnements et d'annonces ;

« Attendu qu'en dehors de ces circonstances, constitutives de la publicité ordinaire, le tribunal ne saurait considérer comme suffisante la production de certains numéros-types non distribués et restés en la possession du demandeur ;

« Qu'il appert d'ailleurs des documents de la cause que le journal dont s'agit, à comparer le texte et les tirages, ne présente pas les caractères de périodicité et de spécialité invoqués par Bocquet, puisque, d'une part, les numéros produits sont, les uns mensuels, les autres bi-mensuels, et que, d'autre part, il est la reproduction littérale d'un autre organe intitulé *l'Exposition*, dont il est aussi l'éditeur ;

« Qu'à la vérité il est établi que le demandeur a fait, le 20 août 1884, des déclarations de dépôt simultané pour cinq journaux relatifs à l'Exposition projetée, sous des appellations et désignations différentes, mais sans consacrer la priorité en dérivant par des actes de véritable possession ;

« Que ces agissements indiquent qu'il se propose de monopoliser les titres d'une manière spéciale, pour faire échec à la libre concurrence ;

« Attendu qu'il est constant que le journal de Garreau, faisant l'objet de la déclaration préalable du 8 novembre 1884, paraît régulièrement ;

« Que le nombre des abonnements, le chiffre des tirages, la nature des articles y insérés en font une œuvre connue, propre à son auteur ;

« Attendu, au surplus, que les deux organes dont s'agit au procès ne sauraient être confondus ;

« Qu'ils se différenciaient par des aspects et des caractères distincts ;

« Que celui de Bocquet, mensuel, est dénommé :

« Le *Moniteur de l'Exposition de 1889* ; qu'il est imprimé sur papier jaune, petit format de 4 pages, sans gravure ; tandis que celui de Garreau est hebdomadaire, grand format de 16 pages, à couverture grise ornée de sujets allégoriques, avec vignettes et gravures dans le texte ;

« Qu'il est désigné par ces mots indicatifs : « *1889. Le Moniteur de l'Exposition* », avec le millésime 1889 placé en exergue au-dessus du dénominateur ;

« Qu'il s'ensuit qu'il n'y a ni abus de reproduction, ni usurpation de titres qui soient imputables aux défendeurs ès noms ;

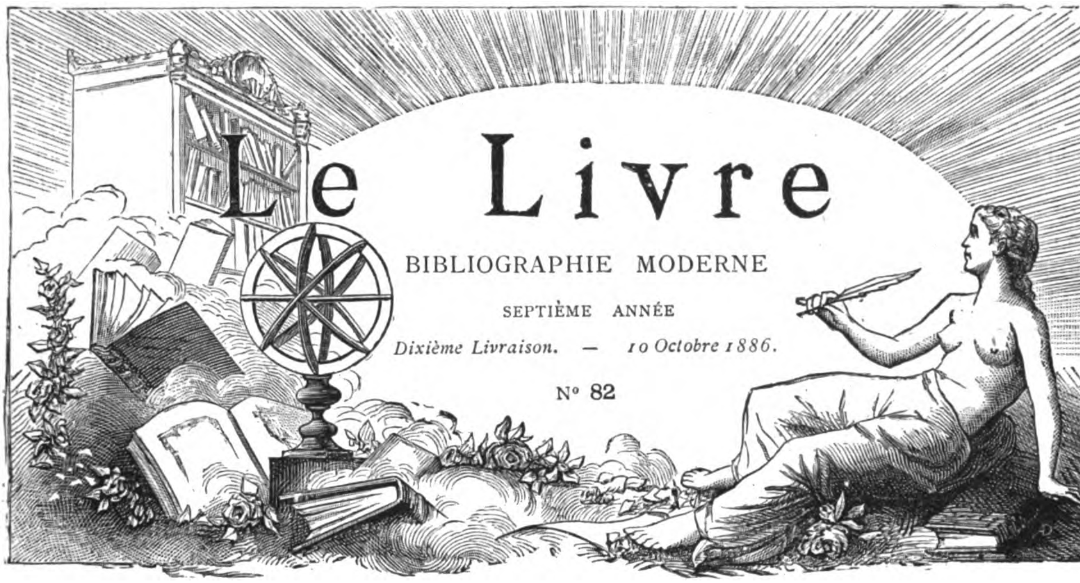
« Que, conséquemment, la demande doit être rejetée.

« Par ces motifs,

« Déclare Bocquet mal fondé en ses demandes, fins et conclusions, l'en déboute et le condamne aux dépens. »

(Tribunal civil de la Seine, 1re Chambre. Audience du 10 juin 1886.)

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Virus d'amour, par Adolphe Tabarant. Un vol. in-18. Bruxelles, 1886. Kistemackers, éditeur.

Histoire d'une fille de brasserie du quartier Latin atteinte d'une maladie vénérienne qui, bénigne au début, mais systématiquement négligée, devient incurable et ramène l'héroïne (!) au village d'où elle est partie pour y mourir en d'épouvantables tortures, objet de l'indiscible répulsion des siens. Tout l'effort littéraire de l'auteur s'est porté sur la description minutieuse et hideuse des ravages successifs exercés sur la misérable créature humaine par le progrès des accidents syphilitiques. Je ne crois pas que les contemporains de Dante qui s'épouvantaient naïvement à la lecture de l'*Enfer* aient jamais éprouvé au centième l'horreur, les nausées, le frisson et la terreur qui nous gagnent à lire certaines pages de *Virus d'amour*. M. Adolphe Tabarant ne montre pas un moindre talent d'observation et de rendu dans l'étude des divers milieux où il conduit la fille Alphonsine. Puisse cet affreux livre inspirer quelque prudence au monde des filles et des étudiants pour lequel il a été écrit et qu'il ne doit pas dépasser!

La Mort, par le comte Léon Tolstoï, traduit et précédé d'une *Préface*, par M. E. Halpérine. Un vol. in-18. Paris, 1886. Perrin et Cie.

M. E. Halpérine, ayant traduit une courte nouvelle du comte Tolstoï, *la Mort d'Ivan Iliitch*, a eu l'heureuse idée de compléter la matière d'un volume en faisant suivre ce récit d'un récit du même genre, antérieurement publié par l'auteur russe, et d'extraits divers de ses autres écrits, où sont également observés les phénomènes psychologiques de la mort.

En ce rapprochement de huit façons différentes de mourir, il est possible, en effet, de pénétrer la conception finale du grand romancier philosophe en face d'un des plus graves problèmes qui inquiètent l'humanité. Avant d'indiquer cette conception, disons que le procédé d'analyse minutieuse, familier à l'auteur et appliqué ici à la diversité des émotions qui assiègent le cœur de l'homme et des idées qui hantent son cerveau aux approches de sa fin, produit en un tel sujet une surprenante illusion de réalité, une sensation d'angoisse très semblable à l'obsession d'un cauchemar.

M. Halpérine signale dans la préface l'opposition des affres qui accompagnent la mort chez les esprits cultivés mis en scène par Tolstoï avec la fin digne et sereine de ses hommes du peuple. La remarque est très juste.

Pour Tolstoï, plus l'être est près de la nature, plus il conserve devant les fatalités naturelles l'impassibilité morale qui manque si souvent aux intelligences faussées par « les mensonges de la civilisation et le souci des convenances ». Nous voyons dans ce livre mourir un magistrat, une grande dame, un soldat sur le champ de bataille, un officier supérieur des suites d'une blessure, un bourgeois, un postillon de consomption, un vieux cheval sous le couteau de l'équarrisseur et un arbre sous la hache du paysan : c'est le vieux cheval et le pauvre moujik qui meurent le plus simplement, sans terreur ; l'arbre, lui, y met plus de façons : il chancelle « avec effroi » sur ses racines. Mais qu'est-ce que ce moment d'effroi du jeune frêne, auprès de la peur hideuse et des lâchetés d'Ivan Iliitch et des autres moribonds des hautes classes !

C'est une autre remarque à faire chez Tolstoï cependant que chez tous, chez les plus affolés d'épouvante, — chez les plus rageurs, les plus haineux, — il se fait à la dernière minute un grand apaisement, un calme soudain ; ils se voient tous entrant dans la lumière. Il est vrai de dire que tous sont croyants ou, l'ayant été, reviennent à la foi de leur enfance.

Krotkaïa, l'Arbre de Noël, le Petit héros, nouvelles de Th. Dostoievsky, traduites du russe par E. Halpérine et par Mme Élise Fétissoff. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie Plon.

La littérature russe s'est fait depuis quelque temps une belle place dans l'estime du public français. Le succès a été lent à déterminer, mais à peine le mouvement de l'opinion s'est-il dessiné en ce sens qu'il s'est étendu avec une rapidité singulière, et peut-être un peu précipitée, car il menace de se propager aveuglément à tous les noms en *of* et en *sky*. Les causes de ce succès ne sont pas toutes exclusivement littéraires ; la nouveauté du milieu y est pour quelque chose, et pour beaucoup l'honnêteté des amours décrites ou tout au moins de leur description. Littérairement, ces romans russes ont le mérite essentiel aujourd'hui d'être d'exactes peintures de la réalité, mais d'une réalité à laquelle s'ajoute pour nous la poésie de l'éloignement.

Le procédé de Dostoievsky dans *Krotkaïa* est le même que celui de Tolstoï dans *la Mort d'Ivan Iliitch*. C'est une accumulation de menus faits, une répétition incessante, infatigable des mêmes idées, d'un même mot frappant sans relâche au même point sur le cerveau du lecteur d'une façon lancinante, mais qui réussit à la longue à provoquer une intense émotion.

Dans *Krotkaïa*, Dostoievsky analyse les impressions d'un mari en présence du cadavre de sa femme quelques heures après le suicide de celle-ci qui s'est jetée par la fenêtre. L'homme est un hypocondriaque, il pense à haute voix. Dans un trouble extrême, il marche à travers l'appartement, s'efforce d'élucider cet événement, de concentrer sur ce point unique ses pensées en désordre. A la fin, la vérité apparaît au malheureux claire et précise. On a comparé, à juste raison, les allures à la fois réelles et fantastiques de ce récit à celles de certains contes d'Edgar Poë.

La note de *l'Arbre de Noël* est différente. L'auteur y raconte en quelques pages la fin pathétique d'un pauvre enfant de six ans mourant de froid, de faim et de peur, égaré dans les rues d'une grande ville pendant la nuit de Noël. « Et... tout à coup... Oh ! quelle lumière ! » Il se réveille dans le paradis. « Chez Jésus, ce jour-là, il y a toujours un arbre de Noël pour les petits enfants qui n'ont pas leur arbre à eux. » — L'éveil de l'amour dans le cœur d'un enfant de onze ans fait l'objet de la troisième nouvelle, intitulée *le Petit héros*.

Erh-Tou-Mei ou **les Pruniers merveilleux,** roman chinois, traduit et accompagné de *Notes philologiques*, par A.-Théophile Piry, du service des douanes impériales de Chine. Deux vol. in-18. Paris, 1886. E. Leroux.

La littérature de fiction du Céleste Empire ne nous avait été jusqu'à présent révélée que par la traduction déjà ancienne de *Deux jeunes filles lettrées* et de *Deux cousines* que M. Abel de Rémusat et M. Stanislas Julien firent passer dans notre langue. Ces deux ouvrages, où l'action est circonscrite dans une classe particulière de la société chinoise, ne nous présentaient qu'un aspect très étroit de cette société, et par suite leur intérêt était singulièrement limité. Il l'était d'autant plus que ces romans sont composés, paraît-il, dans le goût de la classe lettrée dont ils dépeignent les mœurs et pour laquelle ils furent écrits, goût de pédants en somme qui se complaît et se délaye en d'interminables joutes poétiques distillant un mortel ennui. *Erh-Tou-Mei* est peut-être moins estimé par les immortels et par les universitaires de l'Empire du Milieu ; par contre, il aura pour le lecteur européen ce prix inestimable qu'il est un roman chinois dans toute la force du terme, un de ceux qui se lisent universellement et sont populaires en Chine. Le cercle d'action y étant moins spécial, il donne une idée plus générale et plus exacte de la vie et des mœurs chinoises.

Le titre du livre signifie littéralement « les pruniers à double floraison », rare merveille accordée par le ciel, heureux présage de protection divine. Nous n'essayerons pas d'analyser *Erh-Tou-Mei*. C'est une sorte de roman de moralité. On y voit tracés et mis en pratique les préceptes de fidélité au souverain, de piété filiale, de fidélité conjugale, de devoirs entre les amis, qui sont le fondement du système philosophique et religieux de ce peuple. *Erh-Tou-Mei* est d'ailleurs agréable à lire. L'auteur a pris à tâche d'intéresser son lecteur et y réussit. L'intrigue est bien nouée, et il est rare que l'écrivain s'écarte du ton

d'un aimable conteur pour lancer quelque fusée poétique, rare aussi qu'il mêle le merveilleux ou une invraisemblance excessive à sa fiction où presque toutes les scènes de la vie chinoise se déroulent tour à tour sous nos yeux. S'il s'y rencontre çà et là quelques situations forcées, quelque abus des larmes, et ce qui nous paraît être des manques de goût, ne devons-nous pas faire la part de la différence des deux civilisations, pouvons-nous oublier que l'auteur n'a jamais songé à soumettre son œuvre au jugement des barbares occidentaux ? E. C.

Romische Aquarelle von grafin M. Keyserling. — Deutsche Verlags-anstalt Stuttgart und Leipzig.

La comtesse Keyserling n'en est pas à ses débuts comme romancier : *Lucciola* et la *Sturmhexe*, qu'elle a publiées il y a quelques années, ont été fort goûtées en Allemagne.

Le volume actuel, *Aquarelles, romaines*, contient deux jolies nouvelles qui ont pour théâtre la ville et la campagne de Rome.

Dans *le Carnaval de Rome*, l'histoire par trop romanesque des amours du jeune duca et sa mort tragique n'a malheureusement rien de bien original ; nous préférons de beaucoup la description du carnaval même, prise sur le vif et racontée avec entrain.

Quant à la seconde nouvelle que contient le volume, *la Signora*, c'est l'histoire d'une jeune fille de la campagne de Rome et dont ses parents veulent faire une grande dame ; après quelques péripéties, elle finit par épouser l'homme qu'elle aime, un ancien contrebandier. Cette petite nouvelle, mouvementée et bien contée, nous initie une fois de plus à la vie du paysan des environs de Rome, sujet devenu quelque peu banal depuis que chaque nouvelliste qui n'a fait qu'entrevoir la ville éternelle croit devoir traiter ce sujet rabattu.

Trois contes chinois, par S.-S. ROBERT. Illustrations par H. Scott, H. Valentin, etc. Un vol. in-8°. Paris, Ch. Delagrave. — Prix : 90 centimes.

La librairie Delagrave est entrée dans une voie où elle mérite d'être soutenue. Elle publie, coup sur coup, depuis quelque temps, des livres de vulgarisation, en beau format de bibliothèque, bien fabriqués et d'un extrême bon marché. Le texte ne dépare pas les qualités matérielles que je viens d'énumérer. On n'a qu'à se rappeler l'*Histoire de la typographie*, de M. Auguste Vitu, qui fait partie de la collection, pour s'en convaincre. Le volume que j'ai à signaler ici, et qui a pour titre *Trois contes chinois*, nous raconte dans trois petits drames mouvementés la naissance des trois plus importantes industries de la Chine : la soie, le thé et la porcelaine. L'auteur trouve en même temps l'occasion de donner d'intéressants détails sur les mœurs et les usages de cette contrée, si peu connue encore, et qu'il importe tant à nos commerçants et à nos industriels, plus encore qu'à nos hommes politiques, de connaître à fond. B.H. G.

La Dame de Coëtquen, par BERTRAND ROBIDON. Un vol. in-18 jésus, orné d'une eau-forte et de deux dessins. Paris, Alph. Lemerre, éditeur ; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Roman bâti d'après le vieux jeu : il s'agit d'un enlèvement, d'une séquestration de Mlle de Coëtquen, dans les oubliettes du château même de son père ; elle est sauvée au moment de la mort par l'intelligence de sa levrette, qui la rejoint et rapporte au vieux marquis la cravate de soie marquée aux initiales de sa fille, preuve qu'il est toujours prudent de marquer son linge. Et Mlle Maclovie de Coëtquen épouse finalement Claude Raoul, qui l'adore, après que Mme de La Fayette, abbesse d'un couvent où séjourna la fiancée, leur a dit : « Allez et aimez ! »

Mais que d'aventures pour arriver à cette conclusion. M. Robidon les a multipliées sans compter. La scène se passe en Bretagne à une époque indéterminée, et le style est de la même époque. Le volume contient une jolie eau-forte, la *Vallée de Mirelou*, par Max Mayeur. PZ.

Nos patriotes, *Contes et Nouvelles*, par L. LACERTIE. Illustrations par P. Kauffmann. Un vol. in-8°. Paris, Charavay frères et Cie ; 1886. — Prix : 2 fr. 50.

Le livre est pour nos enfants. Les récits, au nombre de dix, les intéresseront vivement. Ne s'agit-il pas d'actes de dévouement, d'héroïsme ?

Le style est peut-être bien trop enfantin. L'avant-dernière nouvelle, *le Renégat*, rappelle certain *Conte du lundi*, de M. Alphonse Daudet : le boutiquier de M. Lacertie, qui n'a pas opté pour la France, a des cauchemars ; le magistrat de Colmar se voyait, en rêve, enterré en grande pompe allemande, et sur sa tombe l'on déposait, à la place d'une couronne, son rond de molesquine verte ; mais M. Lacertie n'écrit ni ne compose comme M. Daudet.

Il aurait le talent du grand romancier que les enfants n'y feraient guère attention. Nous le croyons ; regrettons seulement alors qu'il n'ait pas au moins les qualités d'écrivain de M. Siebecker. F. G.

Les Microbes humains, par LOUISE MICHEL. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1886. — Prix : 3 francs.

« ... Ce livre, froidement écrit, est l'esquisse des passions de notre époque... », ainsi s'exprime l'auteur dans un avant-propos dont quelques phrases se laissent comprendre, mais rien de moins réaliste que son roman. « Y avait des *mecs*, dit l'un des personnages, qui m'ont appelée pour un *fourbi*, qu'ils disaient que c'était un *velours* et v'là que c'était un *hurse* ; y s'agissait de glisser un *machabée au fil de la lansque*. On devait avoir l'air de faire tranquillement *la noce*. Je m'ai sauvée, ils crient après moi, voyant que je donnais du *pif dans l'anarche* qui m'emballe,

et eux se tirent au large. Le *machabée* était resté au bord de l'eau. C'est sur moi qu'on *farfouille le repic de relingue*, et je peux *dévider* ce que je sais. » L'emploi de certains mots, de certaines expressions, ne fait pas le réalisme. Mlle Louise Michel a charpenté — froidement — un drame plus que horrible et ne semble même pas avoir fait une grande dépense d'imagination. Dans les vieilles pièces de l'ancien boulevard du crime, un homme riche, puissant, considéré, commet un meurtre; un pauvre diable est poursuivi, condamné, envoyé au bagne; arrive le cinquième acte, on reconnaît l'innocence du forçat qui devient millionnaire. Mlle Louise Michel a composé son œuvre sur ce patron assez démodé; elle a amplifié la cruauté du traître, elle a fait de celui-ci un triple monstre qui tue, qui viole, parce que c'est sa volonté en même temps que son instinct; elle n'a pu amplifier l'innocence des innocents, elle a innocenté les simples, savants qui vivi-expérimentent, anarchistes à la conquête d'immenses trésors, — ô inconséquence des ennemis du capital! — filles de brasseries et mères attendries acculées à l'infanticide. Hantée par le souvenir des lectures qu'elle a faites des *Misérables*, de *l'Homme qui rit*, des *Travailleurs de la mer*, elle a entendu montrer des hommes en lutte avec les éléments, avec la société. Un âne, dans *la Légende*, eut pitié d'un crapaud; dans le roman de Mlle Louise Michel, c'est un vieux cheval qui, battu, torturé, ayant déjà donné involontairement plus de la moitié de son sang aux sangsues — inconscientes — d'un odieux exploiteur, compatit à la misère de l'enfant que traquent d'odieux gendarmes.

Le roman est une sorte de caricature; il n'y a pas jusqu'à la phrase d'Hugo qu'on ne puisse, avec un peu d'attention, retrouver sous la phrase de Mlle Louise Michel : « On a vu de ces choses! — On sent toujours cela, le regard. — Comme si ce n'était pas toujours ce qui est injuste qui doit être... » Ce qui appartient en propre à Mlle Louise Michel, qui fut institutrice, si nous nous rappelons bien, ce sont de nombreuses incorrections telles que celle-ci : « Des pierres sont placées comme pour s'asseoir. » N'insistons pas.

N'empêche que la première édition du roman est déjà épuisée.

La Bande des copurchics, par Edgar Monteil. Un vol. in-12. Paris, L. Frinzine et Cie, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

« Guibolmar ouvrit sa fenêtre et frappa trois coups sur un gong volé dans une jonque de pirates barbares par des marins civilisés.

« Il frappe trois autres coups, puis trois autres encore, total neuf.

« Aussitôt toutes les fenêtres du quatrième étage, à côté de la sienne, et des mansardes d'au-dessus s'entrebâillèrent; une tête passa par chacune de ces fenêtres, les bouches de toutes ces têtes s'ouvrirent à la fois, et de toutes ces bouches sortit le même cri :

« — Joie!

« Et les fenêtres se refermèrent, les bouches aussi.

« Le phalanstère s'éveillait... »

Le même gong, frappé du même nombre de coups mêmement mesurés, résonne souvent à travers le récit, et le même cri : Joie! répond au joyeux signal. C'est qu'ils sont de joyeux compagnons, ces étudiants de vingt ans qui étudient leur droit quelques heures chaque semaine.

Nous disons : récit et non roman; trois actions sont conduites à la fois : drame, idylle, grosse bouffonnerie; mais l'une ne doit pas plus qu'aucune des deux autres captiver l'intérêt du lecteur, et toutes sont pour permettre une peinture de la vie du quartier latin dans les dernières années de l'empire, vie déjà différente de la *vie de bohème*.

Les *Copurchics!* « Nom qui venait de *pur*, grand chapeau de feutre inventé par Rubens et fort cher aux étudiants, et de *chic*, qui aurait pu être abreviatif de chicane, finesses de procédure, parce que ces étudiants étaient généralement approchant de basoche, mais *chic* qu'il fallait entendre comme un synonyme de l'élégance des habits et des manières des membres de la bande, élégance dépendante de leur chapeau, ainsi que l'indiquait le préfixe en sens copulatif *co*, de *cum*, avec, comme si on avait dit que ceux de la bande étaient purs avec chic ou étaient doués d'un chic pur. »

La relation des dits et gestes des quatre étudiants est tout entière écrite de ce style, et c'est dommage; on éprouve quelque fatigue à entendre converser et à suivre de leur *phalanstère* à leur pension, de Procope à la Source, de Bullier au Vieux-Chêne, ces jeunes gens pourtant aimables qui vont siffler le professeur Tardiveau de la Faculté de médecine, qui fondent un journal, qui recueillent une fillette. Celle-ci, Nichonnette, dit à un certain moment, se penchant à l'oreille de celui qui l'a recueillie autrement que les autres : « Est-ce que je suis bien bête que, quelquefois, je ne comprends rien à ce que vous dites? — Ce n'est pas toi qui es bête, répondit Coqsigno, c'est nous qui avons trop d'esprit. » Oui, ils ont trop d'esprit, de cet esprit qui consiste à jouer avec les mots.

Des passages du livre sont vraiment agréables à lire; alors des situations qui font sourire, celle-ci entre autres : un étudiant, un Méridional, amène sa maîtresse du moment chez Magny; entre, avec son père, sa mère, la fiancée du jeune homme; celui-ci court s'asseoir à une autre table, puis accepte l'invitation des parents; on déjeunera ensemble, puisqu'on se rencontre, et, tandis qu'à sa fiancée qui a tout vu, elle, et qui lui reproche tout bas d'avoir été trouvé en pareille compagnie, il affirme ne pas connaître la jolie blonde, la jolie blonde invite un convive assis en un coin de la salle à venir prendre la place restée vide.

A maintes pages, on reconnaît le talent de l'auteur de *Cornebois*.

F. G.

DERNIERES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Pivardière, le Bigame, par Philibert Audebrand. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les Anges parisiens, par Alexandre Hepp. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Maison du malheur, par Élie Berthet. Paris, Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

L'Homme à la plume noire, par Georges Duval. Paris. Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les Hystériques des couvents, par A. Galopin. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La Côte d'Adam, par Ange Bénigne, préface de Barbey d'Aurevilly. Paris, Ollendorff, Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Entretiens de science familière, par Eugène Muller, illustrés par Clément, Gilbert et Edmond Morin. Un vol. in-8°. Paris, 1886, Ch. Delagrave.

M. Eugène Müller, qui débutait dans les lettres, il y aura tout à l'heure trente ans, par un roman champêtre qui eut un grand retentissement dans la la presse, l'auteur de *la Mionette*, a, depuis, appliqué son honnête et fort talent à la littérature destinée à la jeunesse. Désertant le champ de l'imagination, il s'est fait une spécialité de la vulgarisation scientifique. Après deux volumes de *Causeries*, l'une sur les grandes découvertes, l'autre sur la nature et sur les sciences, il continue dans ces *Entretiens de science familière* son œuvre de démonstrations pratiques. Il y expose avec une parfaite clarté le résultat des explorations sous-marines opérées à de grandes profondeurs, de 1880 à 1883, par les navires de l'État, *le Travailleur* d'abord, puis *le Talisman;* c'est ce qu'il appelle « la découverte d'un nouveau monde ». Puis il entretient ses lecteurs du moteur solaire, du chemin de fer de Paris à Londres, de Linné, de l'envahissement des ruines du conseil d'État par la végétation, de la bijouterie électrique, des pronostics du temps, de l'observatoire du Puy-de-Dôme, du radiomètre, des gelées combattues par les nuages artificiels, du sol de la France, des corps explosifs, des plantes empoisonneuses, du télégraphe à l'armée, de l'horticulture, et finalement des pluies et poussières extraordinaires.

Le volume est suffisamment illustré. E. C.

Analogous proverbs in ten languages, by Mrs. E.-B. Mawr. Londres, Elliot Stock, 113 pages.

Mme E.-B. Mawr s'est déjà fait connaître aux amateurs de *folk-lore* en publiant un recueil de contes roumains; aujourd'hui, c'est une collection de proverbes en dix langues qu'elle vient d'éditer chez MM. Elliot Stock.

Comme point de départ, l'auteur adopte un proverbe anglais et s'efforce d'en donner l'équivalent (ou à peu près) en latin, roumain, français italien, espagnol, portugais, allemand, danois et hollandais. L'idée est originale à coup sûr, et nous regrettons que, disposant d'un bagage polyglotte aussi considérable, l'auteur ait cru devoir exclure les proverbes russes, si caractéristiques pourtant. Rien de plus curieux d'ailleurs, en comparant les variantes de ces proverbes, que d'observer comment un même adage se transforme selon le génie, le genre de vie et les conditions topographiques de différents peuples.

Dans une centaine de pages, Mme Mawr a réuni cinq cents proverbes à peu près, mais il s'en faut qu'elle ait trouvé pour tous sans distinction les neuf autres équivalents; faut-il en conclure que ces équivalents n'existent pas ?

L'orthographe n'a pas toujours été respectée dans ce petit volume; celle des proverbes hollandais et danois notamment devra être sérieusement revisée pour une prochaine édition.

Cette petite critique faite, applaudissons à l'effort de l'auteur qui a rendu un signalé service à tous ceux, — et ils sont plus nombreux que l'on ne croit, — qui s'occupent de l'étude comparée des proverbes de l'Europe.

Les Mois aux champs, par G. de Cherville, avec une préface de M. Jules Claretie. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie du journal *le Temps* et Marpon et Flammarion.

Depuis plusieurs années, de la Circoncision à la Saint-Sylvestre, le vendredi de chaque semaine,

M. G. de Cherville publie dans *le Temps* une chronique intitulée : *la Vie à la campagne*, attendue par les lecteurs de ce journal avec autant de curiosité que la chronique intitulée *la Vie à Paris*, aujourd'hui rédigée par M. Anatole France, après l'avoir été pendant longtemps par M. Jules Claretie. Or c'est précisément à ce dernier que l'auteur de *les Mois aux champs* a demandé de présenter au public ce recueil de causeries très habilement composé pour nous faire parcourir de semaine en semaine le cercle complet de l'année rustique.

Le choix du « préfacier » surprend quelque peu au premier abord. Il faut se rappeler que M. Claretie a traité au courant de la plume et avec une merveilleuse souplesse *de omni re scibili et quibusdam aliis*, depuis vingt-cinq ans, pour comprendre ce choix. Sans quoi l'on se demanderait quelle autorité peut ajouter à l'œuvre d'un écrivain dont la compétence est parfaitement établie, la recommandation d'un Parisien tel que M. l'administrateur général de la Comédie-Française, qui doit sans doute le plus clair de ce qu'il sait de la vie agreste des champs et de la nature en général aux tableaux des peintres comme J.-F. Millet, Th. Rousseau, J. Dupré et Troyon, ainsi qu'aux toiles de fond de nos grands décorateurs. Mais c'est assez longtemps nous arrêter aux « bagatelles de la porte ». Passons outre! non toutefois sans y avoir relevé la déclaration formelle que M. de Cherville demeure effectivement toute l'année à la campagne. En cela, il n'accomplit que son devoir professionnel de chroniqueur rustique; mais nous ne lui en savons pas moins de gré, car c'est en cette assiduité de toutes les saisons, en ce commerce de toutes les heures du jour et de la nuit, que l'auteur a pu pénétrer si profondément au plus intime de la mystérieuse vie des êtres et des choses de la nature en contact avec l'homme dont il trace en son livre de si éloquentes peintures. M. de Cherville met une telle conscience à imiter fidèlement son modèle qu'il lui arrive parfois de se répéter d'une année sur l'autre avec la même exactitude que les phénomènes des saisons. C'est ainsi que nous relisons — d'ailleurs avec le même plaisir — dans *le Temps* du 17 septembre 1886, sur la décoloration du feuillage, cent cinquante lignes environ que nous avions déjà lues dans *les Mois aux champs* publiés quelques mois auparavant. L'auteur, qui connaît ses classiques, a confirmé de la sorte le célèbre : *Bis repetita placent*.

L'Esprit allemand. — *Étude d'après la langue et les proverbes avec la traduction de plus de 1,200 proverbes allemands*, par Pierre Peugeot. Deuxième édition, augmentée d'un *Supplément sur l'instruction publique en Allemagne et en Russie*, et suivie de *l'Esprit des vieux Français*. Un vol. in-18. Paris, 1886, E. Giraud, éditeur.

Qui lira ce petit livre (230 pages) n'y puisera point l'amour de l'Allemagne ni de l'Allemand; il pourrait, par contre, en retenir quelque utile leçon. Les rapprochements statistiques concernant l'instruction publique en Allemagne, en Russie et en France suggèrent à l'auteur, dans la première partie du volume, des réflexions pleines de bon sens, des conseils dictés par l'amour sincère et éclairé de la patrie française et par une parfaite connaissance de cet esprit allemand que M. Pierre Peugeot veut que nous connaissions aussi. Et il a raison, car si le premier précepte du sage est « connais-toi toi-même », le second doit-être « connais autrui », surtout quand autrui est l'ennemi séculaire qui nous est ici, je ne dirai pas révélé, mais montré une fois de plus. On ne peut vraiment lire sans un double sentiment de tristesse d'abord, puis de haineuse réciprocité, les témoignages de haine contre la France que l'auteur a relevés dans les livres d'éducation de la jeunesse allemande. Il suffit d'en citer un tiré d'une *Grammaire élémentaire*. Un exemple de proposition grammaticale : *les Français sont des bêtes féroces*.

Pour ne pas rester sous cette impression, nous citerons quelques proverbes qui nous paraissent caractéristiques, celui-ci, par exemple : « Dieu aide aux forts », qui rappelle la maxime fameuse : « La force prime le droit », et ceux-ci, qui accusent la défiance du caractère allemand :

« La vache ne lèche aucun veau étranger. »

« La défiance conduit plus loin que la confiance. »

« Aime, mais ne te fie pas. »

« L'escargot porte sa maison avec lui, parce qu'il n'a pas confiance dans ses voisins. »

« Que chez soi tout soit secret. »

Les proverbes qui concernent les choses de la guerre sont nombreux. Nous n'en citerons qu'un qui semble renfermer tout le secret de la politique bismarckienne : « As-tu trois ennemis, réconcilie-toi avec deux et aies bon courage. »

Ce recueil de proverbes est, on le voit, instructif sous tous les rapports et il en apprend davantage peut-être sur le fond du caractère et de l'esprit allemands que plus d'un gros livre.

De la cave au grenier, *excursion enfantine à travers la maison*, par Mme Grangeon; illustrations par Gilbert, Lix, Adrien Muri, Morel, etc. Un vol. in-8°. Paris, Ch. Delagrave; 1886. — Prix : 1 fr. 20.

Bien que d'une lecture attrayante pour tous, bien que la plupart même puissent y trouver à apprendre, ce volume, de la collection de vulgarisation entreprise par la librairie Delagrave, s'adresse plus spécialement aux enfants. L'auteur, Mme Marie Grangeon, emmène son petit monde de lecteurs dans une excursion courte et facile, sans doute, puisqu'elle ne dépasse pas les limites de la maison, mais propre à leur ouvrir des perspectives illimitées. L'imagination aidant, que n'est-il pas possible de découvrir entre les quatre murs d'une chambre? Un ouvrage charmant et devenu classique nous a depuis longtemps édifiés à cet égard. Mais sans que la folle du logis fasse aucun écart et sans laisser entrer le sentiment et la passion par la fenêtre, Mme Grangeon n'est pas en peine pour communiquer à nos enfants, à propos des objets fa-

miliers que la maison renferme, les notions les plus nécessaires et les germes d'un grand nombre d'autres. C'est sous la forme d'une conversation familière qu'elle donne, d'un ton maternellement affectueux, ses leçons de choses et qu'elle sait mettre même les sujets qui peuvent paraître sérieux et difficiles à la portée des plus jeunes esprits.

Paris qui rit, par M. GEORGES DUVAL. Un vol. in-18. Paris, Jules Lévy; 1886.

Je ne sais si l'auteur a pour spécialité les *Nouvelles à la main* dans quelque journal. Ce volume, tout entier composé d'élucubrations de cet ordre, semble être un recueil de plaisanteries déjà parues au jour le jour et que l'auteur, ne voulant pas les laisser dormir éparses dans les feuilles où elles sont ensevelies, a réunies dans un élégant caveau de famille. A quand les collections de faits divers et de nouvelles théâtrales? Ce serait plus instructif et tout aussi divertissant.

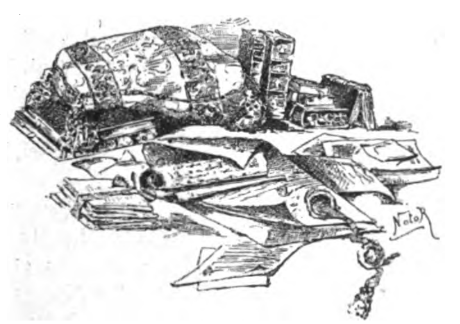
Il y a d'ailleurs bien de l'esprit semé dans ces pages, mais c'est de l'esprit subtil et volatil qui s'évapore dans le transvasement. Les dessins, fort spirituels aussi, sont un des attraits de ce volume, qui peut faire passer agréablement une heure ou deux, en chemin de fer, ou le soir, à la campagne, lorsqu'on s'est couché de bonne heure et que le sommeil est lent à venir.

Le Rêve de Paddy et le cauchemar de John Bull, *Notes sur l'Irlande*, par M. H. SAINT-THOMAS. Un vol. in-18. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie.

L'Irlande aux Irlandais, voilà le rêve de Paddy et le cauchemar de John Bull. Paddy est en train de réaliser son rêve. M. H. Saint-Thomas en profite pour publier ses notes sur l'Irlande, où il témoigne d'une intelligente sympathie avec les opprimés et d'une connaissance, peu commune chez nous, du pays, de l'histoire, des mœurs et du caractère du peuple dont il parle.

L'ensemble me paraît décousu, mal digéré et fait à la hâte. L'esprit y est d'ailleurs semé à pleines mains et si prodiguement qu'on hésite quelquefois à en reconnaître la qualité.

B.-H. G.



POÉSIES

Sonnets mystiques (1876-1883), par JACQUES VILLEBRUNE. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1886.

Les sonnets recueillis sont au nombre de près de huit cents; pas un qui soit de valeur médiocre et beaucoup valent vraiment de longs poèmes.

Ils sont distribués, en plusieurs séries, sous des titres différents : *Les Pays du soleil, le Sphinx, Edens, la Lande, Isis, Océans, les Géorgiques*, et plus d'une centaine encore, donnés en appendice, sont qualifiés : *Notes de voyage*.

La distribution est tout arbitraire : les sonnets d'une série pourraient figurer dans une autre, et plus de la moitié de chacune d'elles sont des notes de voyage.

Le voyage, ou les voyages, ont été faits par un poète; le poète ne décrit que rarement les choses vues, il aime mieux traduire l'impression, exprimer les sentiments que lui ont fait éprouver ces choses vues en Algérie, en Égypte, en Italie, en Grèce, dans notre Provence et nos Alpes dauphinoises, en Irlande aussi.

Pour pouvoir lui faire un reproche, citons ce sonnet :

La Poésie française.

(Pris de l'étranger.)

Le Français est sevré de tout sens poétique,
Ayant le cœur toujours trivial et grivois;
Le Français, dans ses vers, a de l'esprit, parfois
De la couleur; il lime un vers froid, didactique.

L'Allemand, au contraire, est rêveur et mystique,
Il chante le printemps, d'une amoureuse voix,
Comme le rossignol nocturne, les grands bois,
Le soir vague, la nuit charmeuse et fantastique.

Le Français, lui, n'est qu'un plat versificateur,
Gonflé de rhétorique et faux déclamateur,
Il a le verbe haut et la phrase sonore :

Ennemi du mystère, amoureux du vain bruit,
Le coq gaulois, ce chantre enroué de l'aurore,
Fait fuir, aigre voix, les beaux songes de la nuit.

Oh! le reproche n'est pas cruel; le poète, au reste, a raison plus qu'à moitié; mais il a été, il est des poètes français, qui n'ont pas été, qui ne sont pas de faux déclamateurs gonflés de rhétorique : M. Villebrune peut célébrer *la Poésie de Lamartine*, — c'est

le titre de l'un de ses sonnets, — et les sonnets, nous, Français, nous pouvons aimer de les lire, nous pouvons les goûter.

Rapportons celui-ci :

Le Lion captif.

Étroitement cerclé par la barre invincible,
Le lion se promène en sa cage de fer,
Et tourne incessamment, mélancolique et fier,
Tantôt morne, tantôt rugissant ou paisible.

Aux humaines clameurs il demeure insensible,
Il n'entend pas l'insulte ou le sarcasme amer;
Loin des foules, son cœur vit au fond du désert,
Toujours ses yeux profonds plongent dans l'invisible;

Toujours il voit passer dans ses regards de feu,
Ces grands déserts sans fin qu'a faits la main de Dieu,
Et les blancs Saharas à la mobile arène.

Tel contemplant le vaste ciel, triste banni,
Dans la cage du corps, sans cesse se démène,
Mon âme, ce lion de l'immense infini.

Tous sonnent ce même son. Le chant est plainte à demi et à demi résignation; il est regret, il est élan et aspiration; d'où une certaine monotonie. Monotone est la musique arabe; le poète, à l'entendre, laisse bercer son âme, et la couleur africaine, le sphinx sortant des sables, enchantent ses yeux plus que nos ciels, que nos prairies, disant la vie et le mouvement. Il regarde

Les Christs.

Christ, tu vivras toujours dans ma haute demeure,
Et ton nom, parmi nous, gardera son autel;
Christ, en te pleurant, c'est moi-même que je pleure,
Car j'ai souffert ta Passion, j'ai bu ton fiel.

Ainsi que toi, chargé des crimes d'Israël,
Pour tout le genre humain, vois, il faut que je meure.
Chaque péché de tous me poursuit à toute heure,
Tout méfait des aïeux à mon âme est mortel.

O Christ! je souffre aussi sur mon cruel calvaire;
J'ai senti dans mon sein la lance léthifère,
Je fus trahi, vendu par Judas, insulté,

Et je suis, comme toi, le sauveur de ce monde;
L'avenir, par mes maux, du gouffre est racheté,
Et mes pleurs et mon sang lavent sa tache immonde.

Le vers :

Je fus trahi, vendu par Judas, insulté,

ne nous plaît pas, nous admettons les coupes 4-4 et 4, 3-3 3-3; notre oreille est choquée par les coupes 4, 5 et 3. Mais ce n'est pas une question de nombre, de rythme, que nous voulions soulever. Le Christ pour un penseur n'est pas le Christ que pense un autre. M. Villebrune comprend le Christ rachetant le mal en souffrant sa Passion; il est un autre sauveur des hommes, celui qui, prêchant d'exemple, commande aux hommes de se racheter eux-mêmes; c'est le vouloir, c'est l'action pour laquelle M. Villebrune ne s'est pas préparé : pessimiste, il l'est; il est mystique en même temps.

Au bord de la vie, *Poésies*, par MARIE DE VALANDRÉ. Un vol. in-12. Paris, Alph. Lemerre; 1886. — Prix : 3 fr.

Le recueil se laisse parcourir volontiers. Il est bien, dans le nombre, quelques pièces qui auraient pu être gardées au cabinet, celle qui est intitulée *la Coupe* notamment, celle encore qui porte pour titre : *Absinthe;* mais *le Pianiste aveugle,* mais les *Stances à Alfred de Musset,* mais *Rêve d'Italie,* sont morceaux qui ne sont pas sans mérites.

LE POÈTE.

D'où vient, Muse des nuits, que ta robe étoilée
Se déchire aux buissons par lambeaux vaporeux,
Et que seule à présent tu vas échevelée
Par les sentiers perdus faits pour les amoureux!

LA MUSE.

C'est que mon cœur garde sa meurtrissure :
Mon bien-aimé repose endormi sans retour;
J'ai voulu vainement soulager sa blessure,
Mais son front s'est glacé sous mes baisers d'amonr.

Ce sont les deux premières *Stances*, et l'ombre de Musset peut aimer d'entendre la Muse exprimer ses regrets sur ce mode connu.

Sérénités, par ALBERT TINCHANT. Dessins de MM. George Auriol, Fau, Poitevin, Henri Rivière, Henry Somm, Steinlein et Uzès. Un vol. in-18. Paris, 1886, C. Marpon et E. Flammarion.

« Je publie ces modestes vers par horreur des pessimistes, décadents, androgynes, déliquescents et autres », écrit M. Albert Tinchant au bas du dessin que M. Fau a lestement jeté en travers de la première page du volume. L'auteur des *Sérénités* ne fait-il pas la part trop belle au groupe des mauvais plaisants qu'il nomme ici, en les honorant de son « horreur ». On ne peut éprouver d'horreur que pour quelque chose ou quelqu'un qui existe. Or M. Tinchant est seul, je suppose, à prendre au sérieux l'existence littéraire des trois dernières sectes. Déliquescents et décadents, voire androgynes, sont à coup sûr des disciples de l'ancien *Tintamarre* qui s'amusent.

La protestation de M. A. Tinchant est d'autant plus superflue sous cette forme, qu'elle fait double emploi avec ses vers faciles, abondants, simples et d'une clarté parfaite, jeunes aussi avec les défauts et les qualités de la jeunesse: la gaieté, la fraîcheur des émotions, la fougue des amours et le sans façon des amourettes, la générosité des élans et des indigna-

tions. On regrette de se heurter çà et là en ces vers à d'inutiles brutalités, comme dans *la Chanson des Avril,* dont le titre n'est guère justifié, non plus que celui du livre d'ailleurs, *Sérénités.* L'œuvre, en effet, n'a rien de particulièrement tranquille, elle n'est nullement exempte d'agitations; je soupçonne donc l'auteur d'avoir choisi ce titre par antithèse à l'idée de ce pessimisme qui lui fait horreur. Et comment en serait-il d'autre sorte? M. Albert Tinchant n'est-il pas l'un des assidus collaborateurs du joyeux *Chat noir,* dont les illustrateurs habituels ont semé son volume de charmantes fantaisies. Je ne citerai rien des *Sérénités,* car si l'auteur tourne aisément le vers, il ne me paraît point irrésistiblement sollicité par la muse. Après ce livre où il a parlé la langue de son âge, M. Tinchant est mûr pour de belle et bonne prose.

E. C.

Feux de paille, *Poésies et Chansons,* par AUGUSTE VETTARD. Un vol. in-12. Paris, E. Giraud et Cie; 1886. — Prix : 4 francs.

Sur la couverture, on lira que M. Vettard est « lauréat de plusieurs concours de poésie » ; mais un concurrent peut être plusieurs fois lauréat et ne pas mériter le beau titre de poète. Écrite sans nulle simplicité et d'un style tourmenté, la préface qui précède le recueil des *Poésies et Chansons* laissera croire que les vers ont peut-être bien les défauts, peut-être bien, en même temps, les qualités des vers de nos trop habiles ciseleurs; ils ne sont rien que de la prose rimée, rimée parfois, il est vrai, assez agréablement. Point de mots-images, de mots abstraits, qui ne parlent qu'à l'esprit; l'imagination n'est jamais intéressée, l'émotion rarement éveillée et le charme pour l'oreille n'est pas fort grand.

Quelques pièces ne sont pas dépourvues de tout mérite, et le sonnet qui porte pour titre : *la Mort du papillon,* a certainement de la valeur. F. G.

Amours défunts, par LOUIS DE CHAUVIGNY. Paris, Ollendorf. — Prix : 3 fr. 50.

Si j'ai bonne mémoire, c'est le second volume de vers que nous donne l'auteur de *Sac au dos.* Dans ce recueil, comme dans le premier, sont réunies des pièces de genres très différents, bien que d'allure un peu uniforme. La plupart sont, du reste, à louer presque entièrement. Le sentiment qui les anime est élevé et la forme souvent heureuse.

Ce n'est peut-être pas très personnel et j'y blâmerai quelques brutalités de mots qui sentent l'imitation et détonnent au milieu de vers généralement corrects et de pensées délicates. Puis, pourquoi ce titre, *Amours défunts?* L'auteur chante la Jeunesse, la Patrie, la Nature, l'Idéal, toutes choses dont (ses vers en sont la preuve) il porte au cœur, ainsi que nous-même, les amours très vivants.

Parmi les pièces que je préfère, je citerai : *les Glaneurs, Pluies d'automne, Pendant la nuit, la Peur du lion,* et celle-ci que je cite :

L'Épée et la Rime.

L'épée a dit à la rime sonore :
« Viens avec moi, suis-moi dans les combats.
« Quand mes éclairs feront pâlir l'aurore,
« Tu vibreras aux lèvres des soldats.

« Tes fiers accents iront dans la mêlée
« Chez les fuyards exciter les remords;
« Viens, tu seras l'ode à la strophe ailée
« Dont le grand vol suit l'esprit des grands morts.

« Pendant l'étape, au bivac, sous la tente,
« Tu donneras l'espoir aux faibles cœurs;
« Viens, tu seras la fanfare éclatante
« Qui saluera le retour des vainqueurs.

« Et si le sort parfois contraire aux braves
« Dans la défaite abattait leur fierté,
« Aux prisonniers, jusque dans leurs entraves,
« Tu ne dirais qu'un seul mot : Liberté! »

A.

Mes rêves, par MAXIME LORIN, avec une préface de Henri Carnoy. Un vol. petit in-12. Paris, A. Depret; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maxime Lorin, rêvant, a *le scalpel au poing;* ne l'accusez pas, — c'est lui qui vous adresse cette prière.

Si dans le cœur humain il fait un triste pas,
. . . . l'œil fixe et la main ferme,
Dans le gouffre sans fond il descend et s'enferme;

et enfermé dans ce gouffre, qui est le cœur de Faugella, il voit, du dedans, cette mère qui fait se déshabiller sa fille de seize ans, tandis que

A deux pas, un regard complice en trahison,

— celui de l'amant, l'amant de la mère, —

La voyait,

— du dehors, —

sans scrupule, à travers la cloison.

Parfois, M. Lorin échange son scalpel contre un pinceau; il vous brosse un paysage :

Par un temps fait au moule, en ce mois de juillet,
Je fus avant-hier bien loin dans la campagne.
Le ciel resplendissait; il était bleu d'Espagne
Et mon regard charmé, ravi, s'émerveillait.

ou bien il vous fait, de souvenir, un portrait :

Elle était un chef-d'œuvre, elle était sémillante,
Sa beauté, comparable à l'étoile brillante
Qu'on voit dans le Grand-Chien, sans merci s'emparait
Du fou qui, l'adorant, attendait son arrêt.

M. Lorin a rêvé un double monologue s'achevant en dialogue : c'est un I qui a perdu sa mère, une

fille qui a perdu son père; ils se rencontrent dans un cimetière. Et M. Lorin, qui a rimé son rêve, a écrit, à la première page du cahier, les mots : ACTE EN VERS; et son manuscrit, il s'en est allé le porter à l'Odéon, — qui l'a refusé. Nul dommage pour le public; pour M. Lorin, non plus. F. G.

The Poems of Henry Abbey. Kingston, New-York; Henry Abbey, 1886. Un vol. in-16 de 260 pages. — Prix : 6 fr. 25.

On entend encore dire que les États-Unis d'Amérique n'ont pas de littérature propre, et qu'ils sont, à cet égard, toujours restés colonie anglaise. Ni les romans de Cooper, ni le plaidoyer de MM. Beecher-Stove, ni les humouristes comme Mark Twain, ni les fantaisistes comme Edgar Poë, ni le philosophe Emerson, ni le conteur Nathaniel Hawthorne, ni — je ne parle pas du classique et exquis Longfellow — les poètes bizarrement puissants et originaux comme Whitman, ni tant d'autres, n'ont pu faire casser cet arrêt commode, mais inique : « Les États-Unis n'ont pas de littérature. » L'ignorance y est pour une part, la paresse et l'inintelligence pour l'autre. A ceux qui ne savent pas, on ne peut que dire : « Apprenez », — sauf, le cas échéant, à leur en fournir les moyens. Pour les autres, tout ce qui est de langue anglaise est Anglais; ils ne veulent pas prendre la peine ou ils sont réellement incapables de distinguer les particularités des mœurs, les caractéristiques de l'esprit, les diversités du sentiment, les modifications de l'idiome, les aspects variés du paysage; en un mot, les différences d'inspiration.

M. Henry Abbey est un de ceux qui travaillent efficacement à l'édification de cette littérature nationale, dont le monument, à en juger par les grandes lignes qui se dessinent déjà, sera digne du peuple au milieu duquel il s'élève. Ses vers, dont il édite cette année la collection en un volume imprimé par H.-O. Houghton et Cie, à la *Riverside Press,* ont une saveur particulière et une incontestable originalité. Ils sont bien américains de tour, de langue et de pensée. Les voyages, les arts, l'érudition, la liberté, l'émancipation des noirs, les souvenirs bibliques, une sorte de mysticisme pratique, si je puis dire, des réminiscences de nos formes et de nos thèmes poétiques, étrangement fondus dans une inspiration géniale, font de ces poèmes une lecture pleine d'intérêt et de surprises pour l'Européen. Je ne peux guère m'étendre sur un sujet qui comporterait de longs développements, mais je veux, du moins, essayer de donner, à travers le masque de la traduction, une idée, tant faible soit-elle, de la poésie de M. Henry Abbey. Je choisis une courte pièce, un doux et passionné soupir d'amour. Mais qu'on ne croie pas que M. Abbey n'a que la corde élégiaque; sa lyre est complète, et, dans certains poèmes, comme *Karagwe,* il touche à l'épopée :

DONALD.

O blanche, blanche, légère lune, qui vogues dans le ciel, — Regarde en bas sur le monde tourbillonnant, toi qui est si loin, là-haut, — Et dis-moi où est mon Donald, qui a fait voile à travers la mer, — Et fais un sentier de lumière d'argent pour le reconduire à moi.

O blanche, blanche, brillante lune, ta joue est froide et belle, — Un petit nuage près de toi semble ta chevelure qui flotte éparse. — Mais si tu ne veux pas me faire devenir aussi blanche et froide que toi, — Va, fais une marée puissante pour ramener mon Donald à moi.

O légère, blanche, brillante lune, qui luis si tendrement, — Il n'y a pas un lis au monde qui ne cache sa face devant la tienne; — Moi aussi j'irai me cacher profondément dans la poudre, la face devant la tienne, — A moins qu'avec lumière et marée tu ne rapportes mon Donald à moi.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La Crémation devant l'histoire, la science et le christianisme, par le Dr Édouard DE HORNSTEIN. Un vol. in-8° de 446 pages. Paris, 1886. Librairie Dentu.

Adversaire résolu de la crémation des corps, M. le docteur de Hornstein a fait en ce livre l'histoire des méthodes funéraires chez tous les peuples depuis l'antiquité la plus reculée, et recueilli dans les écrits des pères de l'Église, comme dans ceux des philosophes, des moralistes et des savants de tous les temps, les arguments favorables à sa propre manière de voir. Ils sont nombreux, parfois éloquents, sans être pour cela absolument convaincants. Ce qui nous échappe tout à fait dans cette question sur laquelle les opinions sont partagées et violemment passionnées, c'est la cause précisément de cette violence et de cette passion. Nous ne comprenons pas notamment ce gros

mot de « matérialistes » jeté à la face des partisans de la crémation. Très naïvement, il nous semble que l'inhumation — où le corps de l'homme, séparé de son âme, passe par toutes les phases de l'horrible putréfaction, — trahit un attachement à la matière beaucoup plus manifeste que l'incinération, qui rend aux éléments la partie mortelle de l'être humain en lui épargnant les souillures de la décomposition. D'autre part, nous ne comprenons pas davantage que certains catholiques (pas tous, tant s'en faut) considèrent la crémation comme en contradiction avec la croyance à la résurrection des corps. Nous ne voyons pas, en effet, qu'il reste de traces beaucoup plus saisissables des corps de nos ancêtres gaulois inhumés au IIe siècle que de ceux qui furent brûlés à cette même époque, où les deux méthodes étaient simultanément pratiquées. Qu'importe dans le temps que l'œuvre de destruction ait duré dix ans ou dix minutes ! Si nous allions jusqu'au bout de notre pensée, nous dirions même qu'au point de vue symbolique le feu, bien plutôt que l'infection des charniers, éveillerait en nous l'idée de la glorieuse résurrection. Finalement, aussi longtemps que le mode funéraire sera facultatif, on aura peine à s'expliquer l'emportement que les partisans de l'inhumation montrent dans l'étude d'une question assez grave cependant pour qu'on l'examine de sang-froid. Mais si cette allure agressive enlève quelque crédit à l'œuvre du docteur Édouard de Hornstein, elle lui donne par contre des qualités de verve et d'entrain qui en rendent la lecture facile.

Le Triomphe de la démocratie ou *l'Amérique depuis cinquante ans*, par ANDREW CARNEGIE, traduit de l'anglais, par Jules Combe. Un vol. in-18. Paris, 1886. E. Dentu, éditeur.

Né en Angleterre et citoyen adoptif de la République américaine, M. Andrew Carnegie, en publiant ce dithyrambe de 500 pages en l'honneur de la grande Confédération, entend payer son tribut de reconnaissance au pays qui a effacé « le signe d'infériorité » que son pays natal lui avait « infligé » à sa naissance. En lisant cet aveu humilié, on se demande qu'elle peut bien être la sorte de dégradation dont ce pauvre M. Carnegie avait subi la tare en Angleterre. L'on poursuit, et l'on découvre avec une horreur indiquée en effet, qu'avant de se faire naturaliser Américain, l'auteur, victime infortunée des lois anglaises, ne s'estimait pas ce qu'il croit valoir. Mais, dit-il, « grâce aux lois admirables des États-Unis, je suis *devenu*, aux yeux de tous, et *à mes propres yeux* (ce qui est le point le plus important), l'égal de tout être humain ayant souffle de vie, qu'il soit pape, empereur, prêtre ou roi ; je ne suis par conséquent le sujet d'aucun homme ; mais (je suis) un homme libre, un citoyen » ! Le lecteur a la mesure ainsi de l'énorme et naïve vanité d'un homme à qui besoin est d'un parchemin pour être quelque chose à ses propres yeux.

Il ne faudrait pas juger du livre par ces quelques lignes du début; cependant elles montrent un peu dans quel esprit M. Carnegie considère les progrès, la prospérité, ce qu'il appelle le bonheur de la République. Si l'on fait la part de l'aveuglement involontaire de l'auteur, cécité qui lui masque les taches du modèle, et celle de sa disposition optimiste, les vingt chapitres de son livre sont très intéressants, pleins de renseignements sur l'État en général et sur le peuple américain, ses conditions d'existence, ses occupations ; sur l'état présent de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des travaux publics ; — sur l'éducation, la religion, le paupérisme et le crime ; — sur les beaux-arts et la littérature ; — enfin sur les institutions politiques et non politiques du gouvernement.

En regard de cette enthousiaste description du paradis terrestre américain, que le lecteur français ne peut-il parcourir certains chapitres du livre malheusement non traduit d'un des nouveaux compatriotes de M. Carnegie, *Social Problems*, par M. Henry George! Dans sa forme très mesurée, l'œuvre de M. George prouve, hélas ! à quelles illusions se laisse aller l'auteur du *Triomphe de la démocratie*. Je reprocherai d'autre part à M. Carnegie de n'avoir pas du tout rendu à l'Amérique la justice qui lui est due en ne constatant pas les efforts puissants et suivis de succès qu'elle accomplit dans le domaine de l'art et des arts décoratifs.

Malgré toutes nos réserves, son livre est un livre à lire et à garder. E. C.

Une invasion prussienne en Hollande en 1787, par PIERRE DE WITT. Un vol. Chez Plon.

En 1787, l'Angleterre ne pardonnait pas encore à la France de lui avoir fait perdre ses plus belles colonies continentales de l'Amérique du Nord; elle pensait, comme elle le pense encore aujourd'hui, que l'existence des Pays-Bas était essentielle aux intérêts de l'Europe en général et aux siens en particulier, et elle voulait faire perdre à la politique française le terrain qu'elle avait conquis en Hollande, affermir le pouvoir du stathouder Guillaume V d'Orange, fort ébranlé par l'opposition que la vieille aristocratie batave faisait au Grand Pensionnaire dans les États provinciaux comme dans les États nationaux. Pour parvenir à ses fins, elle s'entendit avec la Prusse où le stathouder avait été chercher son épouse dans la famille royale. Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, envoya une armée qui, sous le commandement de ce duc de Brunswick qui devait être si malheureux à Valmy, en 1792, occupa les Provinces-Unies, presque sans coup férir, dans le courant du mois de septembre 1787.

M. Pierre de Witt, qui descend des de Witt de Hollande, a tracé un tableau excellent des relations diplomatiques, avant l'envahissement des Pays-Bas par les troupes prussiennes, entre les cours de Londres, de Berlin et le stathouder, entre la cour de Versailles et les États de Hollande; il a montré par suite de quels agissements l'ambassadeur d'Angleterre en Hollande, sir James Harris, plus tard premier comte Malmesbury, parvint à ruiner l'influence française à Amsterdam et à La Haye, cela presque au moment

où la Révolution allait éclater. Dans son ouvrage, on suit avec intérêt les péripéties de ce petit drame qui en précédait un très grand, on voit avec netteté comment les hommes d'État anglais: Pitt, le marquis de Carmarthen, ministre des affaires étrangères, ont confiance en James Harris, lui laissent carte blanche pour agir, tandis que la politique de la France est vacillante, sans unité, sans vigueur parce que les ministres changent trop souvent à Versailles, ou sont inférieurs à leur mission; parce que les ambassadeurs qu'ils accréditent en Hollande manquent de direction, ou n'ont point de caractère et d'esprit politique; parce que surtout, au moment décisif, Louis XVI n'a ni troupes ni argent, par le fait de la coupable impéritie de Loménie de Brienne, son premier ministre, pour appuyer sa diplomatie.

On saura gré à M. de Witt d'avoir esquissé d'une touche si exacte et si sûre, en style si sobre, les physionomies des personnages en scène; d'avoir compulsé tant de dépêches, consulté tant de documents français, anglais, prussiens, hollandais, russes même pour composer son travail, qui mérite, à tous les titres, d'être signalé à l'attention des jeunes diplomates.

« L'avenir prouvera, dit M. Pierre de Witt, en terminant son livre, que Frédéric le Grand s'est trompé lorsque, dans son *Histoire de la guerre de Sept ans*, il écrivait ceci : « C'est là le propre de l'esprit humain que les exemples ne corrigent personne; les sottises des pères sont perdues pour les enfants. Il faut que chaque génération fasse les siennes. »

De ce côté-ci du Rhin, on partagera certainement l'opinion de M. de Witt; mais, pour se mettre en garde contre ce qu'elle pourrait avoir de trop optimiste, peut-être serait-il bon qu'on n'oublie point que quand les géographes, les militaires et les diplomates allemands de nos jours parlent de la Hollande, ils l'appellent une *province amirale* de l'empire d'Allemagne.

L.-J. J.

Rome sous Trajan, par Maurice Pellisson, agrégé des lettres. Paris, Librairie générale de vulgarisation. Un vol. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume fait suite à celui que M. Pellisson a publié à la même librairie sous le titre: *les Romains au temps de Pline le Jeune*. Il y étudiait la vie privée des anciens à cette époque culminante de l'empire. Aujourd'hui, il complète le tableau en étudiant la politique, la religion, l'administration, les lettres et les arts. Ce livre, d'une érudition sûre et d'un goût délicat, fait connaître, sans fatigue et comme en se jouant, l'état d'une civilisation que beaucoup ignoraient naguère en sortant du collège après dix ans d'études latines. Avec les deux ouvrages de M. Pellisson, une semaine de lecture fixera toutes les idées flottantes et indistinctes, toutes les notions entrevues et vagues; le jeune homme y trouvera comme l'inventaire raisonné, clair et piquant de ce qu'il aura appris. Il y rencontrera en outre des vues originales et ingénieuses, faites pour ouvrir son esprit à de nouveaux horizons, et pour lui donner le goût des lettres et de l'étude de l'antiquité. L'homme du monde en retirera les mêmes avantages, et celui dont la jeunesse n'a pas directement puisé aux sources latines pourra y suppléer, en grande partie, en lisant ces volumes.

Que M. Pellisson me permette un regret. Son livre est nettement et parfaitement divisé; chacune des parties est complète et bien traitée; mais, arrivé à la dernière ligne de la dernière page, le lecteur ne sait pas encore que le livre est fini. Aucun jugement d'ensemble, aucune conclusion générale ne vient clore une exposition si savamment et si brillamment faite. Un écrivain français n'y aurait pas manqué autrefois. Est-il bon de s'autoriser de l'exemple des livres allemands et anglais pour sacrifier les vieilles traditions artistiques de notre littérature nationale? Je vois bien ce qu'on y perd sans découvrir ce qu'on y peut gagner.

Doria et Barberousse, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18.

Après avoir étudié, dans une série de remarquables ouvrages sur lesquels nous avons eu plus d'une fois à attirer l'attention de nos lecteurs, la marine aux différentes époques de l'antiquité grecque et romaine, l'amiral Jurien de la Gravière reconstitue aujourd'hui une des époques les plus intéressantes du moyen âge, au point de vue maritime. Il poursuit intrépidement sa route sur l'Océan de l'histoire, si l'on me permet cette image de circonstance, et, chemin faisant, l'audacieux et savant explorateur relève bien des points ignorés, peu connus ou mal décrits. Doria et Barberousse personnifient sur mer la grande lutte entre la chrétienté et le mahométisme qui inquiéta si longtemps l'Europe, et où la civilisation occidentale fut plus d'une fois sur le point de sombrer. L'amiral a dessiné ces deux grandes figures en historien et en marin; il les met dans le cadre même où elles ont vécu et en compose un tableau plein de vie et d'animation. Il n'a rien perdu, en passant de l'antiquité au moyen âge, de sa vivacité, de son énergie, non plus que de l'originalité de ses vues, et il sait toujours, par un don particulier de son esprit, intéresser le présent au passé.

Le volume est édité par la maison Plon, dans le même format, avec le même soin que les autres ouvrages de l'auteur, et il sera accueilli, je n'en doute pas, dans le monde savant et par le grand public, avec la même faveur.

B.-H. G.

Études critiques sur la Révolution, l'Empire et la période contemporaine, par A. Debidour. Un vol. in-18. Paris, 1886, librairie Charpentier.

Professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy et collaborateur de la *Revue politique et littéraire*, M. A. Debidour a publié dans cette revue des articles étendus à l'occasion d'ouvrages importants parus en ces récentes années et relatifs à la Révolution, à l'Empire et aux deux dernières monarchies. C'est le recueil de ces articles de circonstance qui

compose le présent volume d'*Études critiques*. L'auteur cherche, dans un avant-propos de quelques lignes, à établir l'existence d'un lien commun entre les divers chapitres de son in-18. Ce lien existe réellement; c'est la haine contre les souverains qui ont régné en France depuis et y compris Louis XVI. Les curieux de cette sorte de choses retrouveront, réédité en ces pages, à peu près tout ce qui a été écrit depuis dix ans pour avilir ces souverains dans leur vie publique et dans leur vie privée. L'un de ces chapitres est écrit en façon de concurrence aux *Amours secrètes de Napoléon Ier*. Sinistre condottiere, aventurier sans honneur et sans foi, « dont l'influence fut des plus funestes sur nos armées », réfractaire, déserteur, etc., etc.; on connaît le vocabulaire. Le roi Louis-Philippe est « le roi faux bonhomme ». Sous la plume d'un rédacteur du *Charivari*: soit; mais d'un professeur de Faculté: eh bien, cela, pour dire le vrai, étonne un peu au premier abord. E. C.

Histoire de la civilisation, par CH. SEIGNOBOS, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté de Dijon. Deux vol. in-12, avec 177 figures dans le texte. Paris, G. Masson; 1885 et 1887. — Prix : 8 francs.

Fallait-il comme esquisser une philosophie de l'hstoire? Mais il est plusieurs de ces philosophies : c'est, suivant Bossuet, Dieu qui dispose; c'est l'homme, suivant Emerson, Dieu ne faisant que proposer; et, pour d'autres, l'individu est une cellule dans l'organisme humain qui évolue, le progrès s'accomplit nécessairement. L'auteur ne s'est pas seulement défendu de proposer l'une de ces philosophies, il s'est encore refusé d'exposer les unes et les autres; il a voulu dire très simplement à la jeunesse de nos écoles quelle a été la suite des manifestations de l'activité humaine; pour elle, il a écrit une *histoire*.

Cette *histoire* qu'il conte à nos enfants n'est pas celle des empires en lutte les uns avec les autres, mais celle de l'homme, qui est passion, qui est intelligence, qui est volonté. L'homme agit extérieurement et il agit sur lui-même. M. Seignobos donne à regarder aux rapports des hommes avec la nature, à leurs rapports entre eux, au développement de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, aux progrès des sciences, des arts, aux mœurs et aux coutumes, aux besoins et aux intérêts, aux doctrines aussi, qui, conçues et enseignées, pénètrent les consciences, déterminent des aspirations, appellent des préceptes de droit et des règles en politique. L'auteur promène son jeune lecteur en Égypte et en Assyrie, en Grèce et en Italie, puis dans notre Europe, quand Charlemagne asservit des peuples, quand François Ier appelle savants et artistes à sa cour, quand notre tiers-état veut être *quelque chose*; il ouvre les tombeaux, il interprète les inscriptions, il fait réapparaître les édifices longtemps enfouis, il repeuple les villes, désensable les ports, et voilà qu'on assiste aux fêtes et spectacles, qu'on vit de la vie de ces anciens, que, patricien ou esclave, noble ou vilain, on sent et pense comme ils pensaient et sentaient; on a leurs conceptions morales, leurs croyances religieuses, et, vivant tant de vies, échangeant tant de consciences, l'on compare cependant, l'on juge.

M. Seignobos n'a pas construit une philosophie de l'histoire; il a ordonné les matériaux, il les a mesurés, estimés; à l'enfant de se faire architecte s'il lui plaît d'apprendre à le devenir.

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par H. DE SYBEL, directeur des Archives royales, membre de l'Académie des sciences de Berlin. Traduit de l'allemand par Mlle Marie Dosquet. Tome V. Un vol. in-18. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 7 francs.

Dans ce cinquième volume, — la traduction du sixième et dernier ne tardera pas à paraître, — un seul chapitre est consacré à la politique intérieure de notre pays : il enferme le récit du coup d'État du 18 fructidor. Sur la duplicité de Barras, se découvrant dans cette autre journée des Dupes du 16 juillet, sur le rôle que Carnot prétendait jouer, sur les dispositions de Hoche, sur la pression exercée par Bonaparte, sur l'état d'esprit des *Clichyiens*, des modérés aussi, se sentant menacés, enfin sur les événements eux-mêmes de la soirée du 3 septembre, de la journée du 4, et sur les élections auxquelles il fut procédé six mois plus tard, l'historien n'avait apporté aucune lumière nouvelle; les jugements qu'il a formulés sont très réservés. Les autres chapitres ont trait à notre politique extérieure; à notre action militaire et diplomatique : c'est Venise odieusement sacrifiée; ce sont : la paix conclue avec l'Autriche, les mesures prises en Italie, en Hollande, à Berne; ce sont les négociations relatives aux provinces rhénanes, puis les conférences de Selz, puis le départ de Bonaparte pour l'Égypte, la deuxième coalition et la fin du congrès de Radstadt; M. de Sybel n'a pas négligé, on le sait de reste, de consulter les archives de Berlin et de Vienne.

F. G.

BEAUX-ARTS

Les Artistes célèbres : Fra Bartolommeo della Porta et Mariotto Albertinelli, par Gustave Gruyer. In-4° de 109 pages accompagné de 21 gravures. Paris, 1886. Librairie de *l'Art*, J. Rouam.

Nous suivons avec la plus vive sollicitude le rapide accroissement de cette intelligente publication des *Artistes célèbres*, qui met à la portée de tous les étudiants d'art une source d'enseignement dont l'accès auparavant leur était à peu près interdit. Non qu'il n'existât point déjà d'histoires de l'art et des écoles et des artistes; mais la collection des *Artistes célèbres* paraissant après toutes les autres, est pure de toutes les erreurs jadis accréditées que l'érudition moderne a su découvrir dans les travaux antérieurs. Ce qui, en outre, à nos yeux, lui donne une valeur d'éducation infiniment précieuse, c'est le principe qui préside à l'illustration de chaque biographie. En effet, au lieu de mettre sous les yeux du lecteur une fois de plus quelque reproduction plus ou moins imparfaite des œuvres solennelles cent fois gravées et archi-connues, l'éditeur s'applique à multiplier les dessins, les études de l'artiste en vue de ces œuvres mêmes. Or ces études, c'est dans les musées, le plus souvent à l'étranger, qu'il faut aller les chercher ou dans la collection de photographies de Braun dont le prix est fort élevé. La librairie de *l'Art* rend ainsi les plus utiles services aux jeunes artistes.

M. Gustave Gruyer, qui n'ignore rien de l'art italien, a écrit avec sa conscience habituelle l'intéressante biographie de ces deux peintres Fra Bartolommeo et Mariotto Albertinelli qui, déjà dans le XVI[e] siècle et en possédant la science acquise, prolongent dans leurs œuvres la saine verdeur du XV[e]. E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Nos grandes colonies. — Première partie : *Amérique, les Antilles et la Guyanne*, par Fernand Hue et Georges Hanrigot. Un vol. in-12. Paris, 1886, H. Lecène et H. Oudin.

Le succès d'un livre précédent, consacré à *Nos petites colonies*, rapidement parvenu à sa troisième édition, appelait la prompte publication du livre qui nous ferait connaître *Nos grandes colonies*. Le vœu est réalisé, au moins en partie. Ce premier volume, à la suite de deux chapitres où sont exposées la géographie et l'histoire générales des Antilles françaises, étudie tour à tour la Martinique, la Guadeloupe et ses dépendances : Marie-Galante, les Saintes, la Désirade, Saint-Martin et Saint-Barthélemy, puis la Guyane.

Deux autres volumes compléteront cette précieuse série, l'un sur nos colonies d'Afrique, sur l'île de la Réunion et sur Madagascar; le dernier réunira nos possessions d'Asie. Fidèles à la méthode qui leur a si bien réussi, les auteurs s'attachent à réunir les renseignements statistiques précis, les documents concernant les productions, le mouvement du commerce, l'histoire de la colonisation; mais en outre ils ont grand soin de multiplier les descriptions, les détails curieux, les anecdotes piquantes, les légendes mêmes qui animent le tableau des mœurs et des coutumes locales. Trois grandes cartes et 35 gravures achèvent d'informer le lecteur sur ces diverses parties de notre empire colonial. E. C.

Le Prince Roland Bonaparte en Laponie, épisodes et tableaux, par F. Escard. Paris, imprimé pour l'auteur par G. Chamerot, 1886. Une plaquette in-4°.

Cette brochure, tirée à petit nombre, n'est pas dans le commerce. L'auteur, qui la destine à ses amis, l'a cependant distribuée à la critique, et il n'a pas eu tort, car elle ne peut que lui être amicale. Compagnon du prince Roland Bonaparte dans le voyage que celui-ci a fait en Laponie, il nous donne la relation de ce voyage, non pas simplement au point de vue descriptif, mais encore au point de vue ethnologique.

Des photographies bien faites, prises sur les lieux, et empruntées, pour la plupart, aux collections du prince, nous mettent sous les yeux les sites les plus

remarquables du pays et les types les plus caractéristiques de la race. Ceux qu'intéressent les questions d'anthropologie trouveront, dans ce petit ouvrage, une contribution sérieuse à la science qui fait l'objet de leurs études.

Journal de rente et correspondance, par Marcel Frescaly (lieutenant Palat). Édition ornée du portrait du lieutenant Palat et d'une carte de la région explorée. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît la destinée tragique de ce jeune explorateur. Les journaux ont fait, à ce sujet, des révélations douloureuses, qui, naturellement, se trouvent répétées ici. On ne trouve guère rien dans ce volume qu'on ne sache déjà. Il n'en aura pas moins un grand succès, je l'espère, parce que son auteur est un de ces hommes qu'aiment les dieux et qui meurent jeunes en accomplissant de grandes choses.

La carte de l'itinéraire du lieutenant Palat est sans doute d'une parfaite exactitude. Elle ne m'en semble pas moins d'un dessin un peu sommaire et primitif. Quant au portrait, tiré, dit la légende, de *l'Illustration,* l'éditeur aurait bien dû l'y laisser.

B.-H. G.

Souvenirs et impressions de voyage dans les pays du nord de l'Europe : Suède, Finlande, Danemark, Russie, par L. Léouzon Le Duc. Un vol. grand in-8° carré. Paris, 1886. Librairie Ch. Delagrave.

Désireux de présenter en un même volume à son jeune public une suite de tableaux des pays du Nord, l'éditeur n'avait que l'embarras du choix parmi les nombreuses publications de M. Léouzon Le Duc, qui, depuis trente ans et plus, en a tracé tant d'images vives, colorées et prises sur nature. Ainsi composé, le volume forme donc une véritable mosaïque, dont chaque morceau, il est vrai, a son intérêt spécial, déterminé, complet en soi. Bien que ces *Souvenirs et impressions* embrassent une période de plus d'un quart de siècle, ils conservent néanmoins une valeur d'information contemporaine. En effet, sous ces latitudes polaires, l'évolution est lente parmi les hommes et les choses. Ce qui domine en ce livre, c'est le pittoresque ; c'est lui qui anime les curieux aspects de la vie suédoise à Stockholm et de la vie danoise à Copenhague, le vif récit des fêtes de Noël dans le Nord, des fêtes du jour de l'An et de celles du printemps et de l'été. Toutefois, pour donner satisfaction aux esprits d'une culture plus avancée, M. Léouzon Le Duc a joint à ces tableaux anecdotiques quelques études propres à laisser quelque notion du génie scientifique et littéraire de chaque pays : l'une notamment, fort curieuse, sur les formes primitives de la monnaie en Suède; puis une autre, d'un piquant intérêt historique, sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves avant Christophe Colomb.

La traduction *l'Esclave,* drame puissant de Frederika Bremer, le célèbre écrivain suédois, ne sera pas l'un des moindres attraits de ce livre qui se termine par le compte rendu sommaire d'une des missions officielles les plus importantes dont l'auteur ait été chargé et qui avait pour objet de « rechercher en Russie le porphyre rouge antique destiné à la construction du sarcophage de Napoléon Ier aux Invalides ».

Nous ne nous arrêterons pas à l'illustration de ce volume; à part les dessins de M. Zier qui accompagnent *l'Esclave,* elle est tout à fait ordinaire.

E. C.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

Du sentiment moral et religieux. *Droits et devoirs du cœur dans l'ordre des croyances,* par l'abbé Avoine. Un vol. in-8°. Paris, Perrin et Cie.

M. Avoine est demeuré orthodoxe, il n'a rien emprunté à M. Renouvier, rien à M. Secrétan, rien à M. Lachelier. Il ne fait pas à la liberté de la croyance la plus petite part.

Il tient pour les idées claires et distinctes de Descartes, pour la raison impersonnelle de Cousin. Le maître, saint Thomas, a enseigné que « l'intelligence est toujours droite, parce qu'elle s'exerce sur les premiers principes, et que c'est le propre des premiers principes, non seulement d'être nécessairement vrais en eux-mêmes, mais d'être vus nécessairement ce qu'ils sont, vrais en eux-mêmes; car personne ne peut penser contrairement aux premiers principes... », et M. Avoine enseigne à son tour ce qu'a enseigné le maître.

Dans la première partie du livre, intitulée : *Du rôle du sentiment dans l'ordre moral et religieux,* trois chapitres. L'auteur redonne la classification des facultés de l'âme que l'on connaît. Il traite, — le mot *traiter* n'est pas tout à fait de mise, — de la connaissance

par la voie du sentiment, et après avoir reproduit à la suite les uns des autres des fragments de phrases prises à MM. Caro, Janet, Ollé-Laprune, à saint Augustin, à Hume, à Kant, après avoir distingué entre l'intelligence qui connaît tout de suite et la raison qui est le raisonnement, après avoir proclamé que l'on sait avant de sentir, ce qui, au reste, n'est pas répondre aux théoriciens de la croyance libre, de la suspension du jugement, il écrit : « Lumière de l'idée, et par suite jugement de l'esprit qui voit et qui affirme, émotion du sentiment né de l'idée et du jugement, concomitance et permanence, à des degrés différents, de ces deux éléments: telle est donc la succession à la fois logique et réelle; telle est la combinaison nécessaire de phénomènes qui se découvrent dans toute conception d'ordre moral pour quiconque sait l'analyser. Toutefois, le phénomène saillant, le seul retenu par la conscience superficielle dans la plupart de nos états moraux, on ne peut le nier, c'est l'émotion sentimentale. » Plus loin, il transcrit cette parole de saint François de Sales : « Le plaisir que le cœur humain prend naturellement en pensant à Dieu ne peut provenir que de la bonne convenance qu'il y a entre cette divine bonté et notre âme, convenance grande, mais secrète, convenance que chacun connaît et que peu de gens entendent; puis il ajoute : « Oh! la belle parole! le grand secret! Oui : la convenance de la religion pour le cœur fait voir, démontre à l'âme que la religion est vraie, car il y a au fond de l'esprit une logique invincible, innée, indéracinable, et qui affirme que deux choses qui s'accordent si bien sont faites pour être ensemble, la vérité et l'esprit, Dieu et l'âme, la religion et le cœur. » La proposition de M. Renouvier : la certitude est éminemment une assiette morale, n'est pas réfutée, et la thèse des postulats est rejetée sans discussion.

Illustrer la convenance dont a parlé saint François de Sales, préparer le cœur à aimer la religion que l'intelligence oblige d'accepter, — la religion catholique, — c'est la tâche qu'a poursuivie M. Avoine dans les cinq autres parties de son livre; son livre est ouvrage d'édification bien plutôt que travail philosophique.

Il analyse les conditions de la connaissance morale, qui sont la pureté de la vie et la bonne volonté; il détermine les causes et les effets de la dépravation du sentiment moral et religieux; il insiste sur les « maladies de ce sentiment, sur l'hypresthésie et l'anesthésie morales, — et ce qu'il dit des scrupules exagérés, de la tristesse, du découragement, prouve une assez grande finesse d'observation; — il recherche et indique les meilleurs procédés de culture du sentiment moral et religieux, d'abord, chez l'adulte (hygiène morale; attention, lectures, méditation, contemplation, vie intérieure; le culte); puis, chez l'enfant (les différents systèmes d'éducation; la thèse catholique, la seule rationnelle, méthode pratique de l'éducation du cœur); et il s'applique à justifier les *œuvres*, corrigeant lui-même, en partie, ce qu'il dit, dans un chapitre, des œuvres considérées comme *moyen* de culture, par ce qu'il ajoute, dans un autre, touchant ces mêmes œuvres considérées alors comme *terme* du sentiment moral et religieux.

Nous avons dit que le livre est surtout ouvrage d'édification; il s'y trouve pourtant plus d'une page de polémique. La polémique n'est pas très loyale. Le manuel d'éducation de M. Edgar Monteil, *conseiller municipal de Paris et rédacteur de* LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, — ces titres sont ainsi mentionnés en lettres italiques dans le texte de M. Avoine, — le manuel de M. Monteil, répétons-nous, a peut-être reçu l'approbation de M. Chassaing, de M. Cattiaux, mais, soumis à l'examen du conseil de notre Université, il n'aurait pas été approuvé par lui, M. Avoine le sait bien, comme il sait que le *manuel* ne traduit nullement les préoccupations avouées ou secrètes, de la plupart des rédacteurs de *la République française*.

F. G.

La Peur. *Étude psycho-physiologiques*, par A. Mosso, professeur à l'Université de Turin, traduite de l'italien sur la troisième édition, avec l'autorisation de l'auteur par Félix Hément, membre du conseil supérieur de l'instruction publique. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec figures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 2 fr. 50.

Est-ce l'auteur ou le traducteur qui a fait suivre le titre : *la Peur*, de ce sous-titre : *Étude psycho-physiologique?* Nous ne savons; mais le mot : *étude* ne convient guère. On dirait mieux : ouvrage de vulgarisation. Ce que le volume laisse paraître d'un peu personnel, ce sont seulement quelques hypothèses hasardées. Point d'observations vraiment nouvelles. Et l'ouvrage semble une suite non pas même de leçons, mais de conférences, de causeries! Il y a un art de parler — et de plaire; — il y a un talent d'écrire et d'exposer un sujet avec concision : original ou non, un traité *écrit* nous eût plu davantage.

L'étude est qualifiée de *psycho-physiologique*. Jusques à quand abusera-t-on de cette expression? L'étudiant en médecine travaille à sa thèse, — le sujet en est la fièvre, — et, sans hésitation, à la première page du manuscrit, il met : *la Fièvre, étude psycho-physiologique*. La vérité est que M. Mosso a parlé, très agréablement, de la façon dont *travaille le cerveau*, de *la circulation du sang dans le cerveau pendant les émotions*, des *fonctions de la moelle épinière*, aussi de *la pâleur* et de *la rougeur*, de *la respiration* et *du halètement*, de *la frayeur* et de *la terreur*, qu'il a fait de la physiologie à l'usage des gens du monde, mais seulement de la physiologie.

Sans doute, les émotions sont conditionnées, et les troubles psychiques sont précédés et suivis d'autres troubles; l'étude des rapports du *physique* et du *moral*, comme on disait autrefois, est des plus attachantes; en Allemagne, en France, on s'adonne à cette étude, mais la connaissance de l'organisme n'emporte pas *de plano* la connaissance même plus ou moins vague des rapports que nous disons.

Quoi qu'en pensent les évolutionnistes, la peur,

dit l'auteur, ne sert pas à la conservation de l'espèce; elle servirait plutôt à sa destruction; la peur est une véritable maladie qui laisse sans défense celui qui en est atteint; d'où, après une description des antécédents et conséquents du phénomène de la peur, phénomène nettement caractérisé, une causerie sur l'éducation et ce conseil donné aux parents de s'efforcer de guérir la peur chez leurs enfants, au lieu de l'entretenir et d'en faire comme un moyen d'éducation. F. G.

La Criminalité comparée, par G. Tarde. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume enferme quatre études, qui ont déjà paru en grande partie dans *la Revue philosophique*. Elles ont pour titres : *le Type criminel, la Statistique criminelle, Problèmes de pénalité, Problèmes de criminalité.*

Suivant César Lombroso, l'auteur de *l'Uomo delinquente* et l'un des maîtres de la nouvelle école italienne, l'école criminelle positive, sur cent criminels habituels, quarante présentent les mêmes caractères anatomiques, physiologiques, pathologiques, psychologiques, ont même conformation crânienne, même écriture, même façon de sentir ou de ne pas sentir la douleur ou l'amour, le froid ou le chaud, mêmes maladies, mêmes vices : le criminel échapperait à son type national et son atypie serait typique. Mais, objecte M. Tarde, les belles femmes ne sont-elles pas moins dissemblables entre elles que les femmes laides? et les hommes éminents en perfection morale ne sont-ils pas plus près de se ressembler en tous pays que les scélérats consommés? M. Lombroso avait soutenu d'abord cette thèse que le criminel doit être assimilé au sauvage primitif, que le crime s'explique par l'atavisme; par la suite, tout en continuant de soutenir cette thèse, il a assimilé le crime à la folie. M. Tarde n'admet pas cette dernière assimilation : chez le fou, l'accomplissement de l'acte est le but; chez le criminel, il est le moyen; le fou est insociable, le criminel est seulement antisocial. Et le criminaliste italien ayant affirmé le retour *constant* et *périodique* d'un nombre donné de délits, M. Tarde ajoute : « De deux choses l'une; si cette constance numérique est ou était réelle, ce serait bien une confirmation statistique, peut-être, de la réalité du type criminel, tel que Lombroso l'entend; mais, en même temps, ce serait un démenti donné par la statistique à l'identification du fou avec le criminel de naissance; si, à l'inverse, la criminalité d'habitude, d'habitude enracinée, se traduit par des chiffres variables, le récidiviste peut bien être identifié au fou, mais c'est une preuve que le récidiviste n'est point, ou n'est point toujours un criminel de naissance. » L'auteur des études de *criminalité comparée* n'admet pas davantage la première thèse soutenue par Lombroso; le crime n'est pas un résidu de sauvagerie, le criminel n'est pas plus un sauvage qu'il n'est un fou, et pas de criminels-nés, au sens absolu du mot, comme aussi point d'avocats-nés, de savants-nés. « Il n'est pas vrai que le crime, même réduit à un minimum numérique, soi-disant irréductible et assignable d'avance, ait été placé, dès l'origine, à la manière de l'amour, pour parler comme un chœur antique, *parmi les forces éternelles et divines qui meuvent ce monde*. Son origine est historique avant tout, son explication est avant tout sociale. »

Incidemment, l'auteur fait profession de déterminisme; suivant lui, point de responsabilité, seulement l'imputabilité; il n'admet que le droit de défense pour la société qui a intérêt à enfermer le criminel, comme elle a intérêt à se débarrasser du fauve.

Dans la deuxième étude, il commente les tableaux dressés par M. Yvernès; il discute cette assertion de M. Poletti que le nombre des délits et crimes peut bien devenir double, triple et le progrès moral s'accuser pourtant, si l'activité sociale est devenue, d'autre part, deux fois, trois fois plus grande. Il fait ses réserves quant aux effets promis de l'application de la loi dite des récidivistes, et, recherchant les causes de l'augmentation du nombre des délits, il écrit des phrases telles que celles-ci : « Rien de plus démoralisant que la guerre et que la révolution, car elles passionnent et elles alarment. A l'inverse, la civilisation apaise et rassure... La moralité d'un peuple est étroitement liée à la fixité de ses mœurs et de ses coutumes, comme en général celles d'un individu à la régularité de ses habitudes. » Il aperçoit clairement l'action de l'instruction sur la folie et le suicide « qui augmentent parallèlement avec ses progrès »; et il constate que les campagnes, moins instruites, donnent, par an, huit accusés sur cent mille, et les villes, seize. Il conclut : puisque la religion n'a plus d'influence, il faut recourir à l'éducation esthétique.

Déterministe, M. Tarde ne fait nulle difficulté d'avouer que la préoccupation de l'utile ne fait pas l'honnêteté. Mais l'éducation esthétique fera-t-elle des caractères?

Les deux problèmes de pénalité que pose l'auteur ont trait, le premier, au degré de conviction du juge : comment, à quel moment parvient-il à être fixé? et le second, à la suggestion, M. Tarde n'étant pas éloigné d'admettre que la vie normale n'est rien qu'un hypnotisme très compliqué.

Les problèmes posés quant à la criminalité sont au nombre de quatre, et les solutions présentées sont des façons de commentaires encore des tableaux de statistique pénale : 1° point de géographie criminelle; le climat et la latitude n'expliquent pas le crime; les causes du crime sont sociales et non physiques; 2° inacceptable est le rapport inverse qu'on a pensé établir entre l'homicide et le suicide; les causes du suicide sont d'ordre social, d'ordre religieux : l'homme religieux ne se tue pas; et la courbe des suicides correspond à la courbe des divorces; 3° chaque civilisation a une criminalité qui lui est propre et qu'elle tend, au reste, à « dévorer »; 4° le mensonge est, dans notre civilisation, au commencement de tous les actes qualifiés ou non de criminels.

Action sociale, causes sociales; c'est, pour M. Tarde,

la société qui modèle l'individu. D'autres penseurs estiment que les individus, qui composent les sociétés, ont le pouvoir, dont ils usent au reste assez rarement, de se modeler; ces penseurs, faisant mêmes études que M. Tarde, proposeraient une autre conclusion.

Philosophie du droit civil, par AD. FRANCK, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan. — Prix : 5 francs.

L'ouvrage se lit aisément; trop aisément, serions-nous tenté d'ajouter. Un lecteur qui n'aura jamais étudié les questions qui touchent à la philosophie du droit, ne devinera pas, certes, les difficultés que présente la solution de ces diverses questions. Nous aurions aimé de voir le philosophe spiritualiste rappeler quelques-unes des controverses dont elles ont été l'objet; nous aurions voulu qu'il ne se contentât pas d'exposer clairement, et avec un véritable talent d'écrivain, la doctrine qui est la sienne et la nôtre, celle qui a inspiré, en grande partie, et l'œuvre des constituants, et l'œuvre des rédacteurs de notre code civil; nous aurions voulu qu'il soumît à la critique les objections qu'on a faites, les théories des traditionalistes, des évolutionistes, celles aussi des différentes écoles socialistes. Que de thèses ont été émises, et qui nient les « droits de la personne humaine »! Que de thèses touchant la justice, qui serait « l'égalité réalisée »! Que d'assertions spécieuses exprimées par ceux qui ont prétendu condamner l'institution du mariage civil! Et au sujet de la paternité, de la puissance paternelle, combien de disputes intéressantes! M. Franck ne s'applique guère qu'à réfuter les arguments de Proudhon contre la propriété, qu'à montrer comme est vaine certaine tentative de conciliation entre la propriété individuelle et la propriété sociale, — nous parlons de la tentative de M. Fouillée.

Les leçons de M. Franck offraient de l'intérêt; le résumé de son cours, parce que trop de considérations en ont été éliminées, est assurément moins intéressant.

F. G.

Quelques pensées sur l'éducation morale, par le baron DE LEUVAL. Un vol. grand in-8°. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1886.

Le *sujet* de l'éducation, c'est l'enfant avec ses facultés, — il y a une psychologie de l'enfant, — et l'éducation a pour *objet* de permettre aux enfants d'acquérir plus aisément la connaissance des fins qu'il leur faudra poursuivre; ensuite, de les amener à poursuivre ces fins; en effet, point de système d'éducation qui ne suppose un système de morale. S'il s'est complu à de patientes observations, à de fines analyses, quant aux premières manifestations de l'exercice des facultés et quant à leur développement, M. de Leuval ne le laisse certes pas paraître; par contre, on n'en saurait douter, il s'est efforcé, sans rien demander aux livres, sans évoquer le souvenir des enseignements naguère recueillis, seulement à interroger sa conscience, de découvrir un fondement de la morale, puis, sur ce fondement, d'édifier un système dont toutes les parties fussent bien liées; ses efforts ne sont pas demeurés vains; le résultat en est tout intéressant.

M. de Leuval est chrétien, cela est sûr; est-il catholique? nous ne le croyons pas. En tout cas, il rejette l'idée d'une obligation extérieure; il tient pour une morale autonome, pour une morale indépendante de la religion. Sa morale n'est pas celle de Massol, elle n'est pas celle de Kant et des néo-kantistes; elle est sienne.

La vie intérieure est le commencement de la sagesse; « une fois maître de cette vie intérieure, on ne tardera pas à comprendre combien il est nécessaire d'éveiller et fortifier en soi, ainsi que chez les autres, deux facultés auxiliaires : l'une, la force de volonté, produisant *l'empire sur soi-même;* l'autre, sorte de réflexion instantanée, qu'on peut nommer *présence d'esprit,* et qui constitue la promptitude dans les déterminations, la decision ». Les trois chapitres intitulés : *De la vie intérieure, De l'empire sur soi-même, De la présence d'esprit,* sont pleins de pensées qui ne sont pas seulement délicates; l'auteur est pessimiste, étant chrétien, mais il est pessimiste à la façon des chrétiens, et pour échapper au mal, nous avons, il le dit, la volonté individuelle.

Il soumet le cœur à la raison (chap. V : *De la culture du cœur*); il montre (chap. VI : *De la dignité chez la femme*) que l'homme, que la femme, ne sont pas des moyens l'un pour l'autre, mais sont des *fins en soi;* il condamne l'oisiveté des riches et leur existence inutile, car la solidarité n'est pas un vain mot (chap. VII : *De l'emploi utile de l'existence*), et au chapitre VIII : *De la sérénité,* il parle d'une première sanction accordée, sur la terre même, à qui s'est fait une bonne conscience et ne règle sa conduite que d'après elle.

Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques, par CH. RENOUVIER. Tome second. Un vol. grand in-8°. Paris, au bureau de la *Critique philosophique*.

Nous avons parlé de l'ouvrage quand en parut le premier volume; nous avons dit que M. Renouvier, le chef de l'école criticiste, bien loin d'estimer légitime la prétention qu'eut Hégel de montrer, dans les systèmes du passé, des degrés de « la découverte progressive de la pensée par elle-même », considère l'histoire de la philosophie comme n'étant qu'une opposition, toujours mieux éclairée, mais toujours irréductible, du *sic et non,* sur des questions d'intérêt souverain pour la pensée et qui exigent logiquement ce *sic* ou ce *non* pour réponse, l'un à l'exclusion de l'autre. Dans le premier volume, il avait parlé de cinq oppositions constantes : *la chose* et *l'idée, l'infini* et *le fini, l'évolution* et *la création, la nécessité* et *la liberté,*

le bonheur et *le devoir*. Dans ce deuxième et dernier volume, il traite longuement d'une autre opposition : *l'évidence* et *la croyance;* il indique les conséquences qui résultent de sa classification des doctrines; il conclut, affirmant la libre détermination de l'esprit individuel, puis dit, en quelques pages, comment il est arrivé à cette conclusion.

L'œuvre philosophique, la plus considérable, à coup sûr, qui ait paru depuis longtemps, se ferme sur un *Index alphabétique*, destiné à faciliter les recherches.

L'Alternative. Contribution à la psychologie, par Edmond R. Clay. Traduit de l'anglais par A. Burdeau, ancien élève de l'École normale supérieure. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan; 1886. — Prix : 10 francs.

Contribution à la psychologie, c'est le sous-titre; une bonne moitié de l'ouvrage est consacrée, en effet, à l'étude de ce qu'il nous faudrait entendre par les mots de conscience, de connaissance, de raison, de substance, d'attribut, de sensation et de perception, de volonté et d'instinct; en même temps qu'il propose de nouvelles définitions, l'auteur expose une psychologie nouvelle. On ne la peut estimer telle, disons-le bien vite, que si l'on considère d'ensemble les explications données quant aux conditions de la volition.

Cette psychologie, renovée, si l'on veut, est pour servir de fondement à une sorte de christianisme libre qui, présenté, préconisé, dans la seconde moitié du livre, n'est pas, au jugement de M. Burdeau, sans analogie avec le christianisme de Kant. Sans doute, l'habile traducteur n'a pas tort absolument, et un rapprochement se peut établir entre la *religion dans les limites de la raison* et la religion de l'*alternative*, comme aussi entre ce qu'on a appelé le scepticisme de Kant et le scepticisme de notre auteur; analogie, toutefois, n'est pas ressemblance.

Distinguant entre une *loi impérative*, qui est « un ordre appuyé par une autorité ou sanctionné par un châtiment, d'avoir à agir, en toute occasion d'une espèce déterminée, conformément à un modèle proposé », et une *loi de la nature,* qui est seulement « *comme* un ordre auquel tend à se soumettre une cause seconde, qui, dans ses effets successifs, copie un type d'action imposé ».

M. Clay range, parmi les lois de la nature, les *lois de la croyance,* et admet pleinement que les croyances supposent, dans la constitution de l'organisme, les unes, des propriétés fixes, les autres, des modifications accidentelles. « Nous voilà lancés, ce semble, » — c'est l'auteur qui s'exprime ainsi, — dans le scepticisme le plus extrême; mais, heureusement, nous sommes sauvés de ce péril par le sens commun. » Le sens commun, il le définit : *une propriété de l'esprit, qui dispose la masse des hommes, en des circonstances identiques, à s'accorder dans leurs opinions et qui les rend conservateurs à l'égard du système des croyances en vigueur;* puis, sévère pour les philosophes, dont les uns nient « la réalité du monde extérieur », et les autres « réduisent l'homme à une série de faits comme une vague ou une flamme », les « fantaisies » des uns et des autres ayant « servi de leçon au sens commun », il qualifie de philosophique le système qui *convient* au sens commun, de scientifique, ce même système qui, acquérant un supplément d'évidence nécessaire, *satisfait* le sens commun; « la philosophie est à la science ce que l'eau-mère est au cristal ».

« Du principe de la soumission au sens commun naît, dit l'auteur, toute une méthode de recherche. La règle primordiale de cette méthode est de préférer, entre différentes hypothèses, la plus conforme à l'esprit de conservation, de retenir, entre deux principes incompatibles, celui qui ne pourrait être rejeté sans un plus grand dérangement du système de nos croyances. »

Il est des principes sur lesquels se fondent la moralité et la religion; par exemple, ce principe qu'il y a dans l'homme un élément de stabilité, d'identité, à travers le temps, une âme enfin, et que cette âme est une volonté libre. Les facultés religieuses et morales s'unissent avec le sens commun pour adresser un appel à la volonté; « ils leur conseillent de faire ce que les Latins appelaient un arbitrage (*arbitrium*), c'est-à-dire un acte par lequel on fonde une décision sur une simple opinion, acte d'une nécessité indispensable à quiconque doit naviguer sur une mer de conjectures... La fonction de l'arbitrage est d'empêcher le doute de ronger les supports mêmes de la dignité et de la moralité humaines ». Et M. Clay, qui fait cette déclaration, ne s'arrête pas à cette objection qu'il prévoit lui-même : la formation de toute connaissance, de toute opinion, ne comporte-t-elle pas cette condition essentielle, que l'esprit y sera un simple sujet passif? « Quand il y va de notre dignité et de notre bonheur de nous laisser aller à la dérive du doute, alors il semble bien qu'il n'y a qu'un salut : c'est que la volonté prenne le gouvernail, mette le cap sur la haute mer et barre droit. » *L'on est embarqué,* disait Pascal, et le pari des *Pensées* a été proposé depuis par Jean-Jacques, par M. William James.

Nous passons sur le dualisme du philosophe anglais et nous laissons de côté sa théorie de la conscience, attribut d'une substance simple. La part de l'âme, veut-il montrer en sa psychologie, c'est la conscience et la volition; la part du corps, et plus précisément de l'organisme mental, consiste à imposer à tous les faits de conscience ou aux *consciences* leurs formes spécifiques (sensation, émotion, souvenir, imagination, spéculation, jugement, etc.); enfin à produire les actes instinctifs, lesquels sont une espèce du genre conscience. La volition exceptée, tous les faits de l'esprit, les actes intentionnels eux-mêmes, sont l'effet de certains *processus* organiques inconscients. Nous sommes les jouets de ces *processus* et nous en sommes les dupes, car, ce qu'ils nous font faire, nous pensons l'accomplir volontairement. Les actes intentionnels peuvent être et sont le plus souvent un effet de l'instinct; quand celui-ci est accompagné de conscience, il prévoit les résultats et imite en cela la

volonté; mais ce qui distingue celle-ci de celui-là, c'est qu'elle intervient exclusivement dans les cas où deux motifs sont en présence, de façon à poser pour nous une *alternative pratique*.

Par l'*abnégation*, l'homme cesse d'être une *chose*, il devient une *personne;* or, l'esprit chrétien inspire la noblesse et la magnanimité, et la discipline chrétienne, grâce à l'humilité qu'elle enseigne, nous met en état de conquérir la maîtrise de nous-mêmes. M. Clay fait de la justice un mode de la bonté. « La bonté se compose, dit-il, de trois éléments : piété, détachement, charité. La piété emporte le respect d'autrui et le respect de soi, car elle répugne aux injures, à la violence, et elle commande la pureté; elle emporte de plus la reconnaissance d'un impératif impersonnel. La piété appelle le détachement et la charité, c'est-à-dire la bienveillance. La maîtrise de lui-même une fois acquise, l'homme est un sage dans toute l'acception du terme, la sagesse étant *une connaissance sous-instinctive, déterminée par la bonté morale* (une connaissance du cœur, si l'on aime mieux), *et qui implique une connaissance de la nature humaine* ainsi l'amour de l'humanité. »

La religion de M. Clay n'est plus la religion du Christ : encore la volonté devant s'employer à s'affranchir du mal, mais l'esprit de charité substitué à l'esprit de justice. Pour le philosophe anglais, comme pour le comte Tolstoï, c'est l'évangile de saint Mathieu qui est vraiment la *bonne nouvelle.*

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Affaiblissement de la natalité en France, ses causes et ses conséquences, par le marquis de Nadaillac, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). Un vol. in-12. Paris, G. Masson; 1886.

Dans les deux premières parties de son étude, l'auteur analyse, interprète et discute celles des données de la statistique qui ont trait au mouvement de la population en France et dans les autres pays de l'Europe, et ces données, qu'il compare entre elles, il les rapproche d'autres données concernant l'émigration française, anglaise, allemande en Amérique et dans les colonies, l'immigration des habitants des campagnes dans les villes, le taux des salaires, le prix et la consommation de certaines denrées, le nombre des indigents assistés, la mortalité sur les champs de bataille, les progrès de l'alcoolisme. Dans la troisième partie, il recherche les causes de l'affaiblissement de la natalité dans notre pays, et, déclarant entachée d'erreur cette remarque qu'a faite M. Leroy-Beaulieu touchant le nombre des naissances en France, nombre qui diminuerait en raison du morcellement des propriétés et de l'accroissement de l'aisance, il indique, sans trop préciser, comme causes vraisemblables, l'égoïsme peut-être des chefs de famille, peut-être les crises économiques. Nous sommes, nous, disposé à ne reconnaître qu'une seule cause de cet affaiblissement souvent constaté, — et la remarque de M. Leroy-Beaulieu conserve toutefois, pour nous, sa valeur; — la cause n'est sociale ou économique que médiatement; elle est foncièrement morale, ou immorale, si l'on aime mieux. Le mariage, c'est trop souvent l'union de deux égoïsmes : les dépenses d'instruction sont élevées; et puis, que les filles soient jolies ou non (certain personnage de Molière, sur ce point, pensait d'autre sorte), il y a les dots qui sont surtout considérables.

Aux dernières pages du volume, M. de Nadaillac dit et résume les conséquences de la dépopulation relative de la France: « La France est menacée de disparaître. Qu'on songe au nombre d'hommes qui, dans les deux mondes, parlent la langue anglaise, lisent des journaux anglais, s'inspirent du génie anglais! Que l'on regarde encore à l'influence qu'exerce aujourd'hui l'Allemagne, qu'elle exercera demain, ayant des nationaux en Amérique, en Afrique, en Océanie! Déjà la France du XIX[e] siècle n'est plus la France de François I[er], de Louis XIV. A cela, nous ne contredisons pas, et nous prévoyons d'autres conséquences qui nous inquiètent davantage, des conséquences morales encore : plus de nobles caractères, le besoin du luxe de plus en plus accusé, le goût du plaisir toujours plus vif, la convoitise et la jalousie avec la guerre des classes. »

Étant de l'avis de M. de Nadaillac, nous sommes à l'aise pour exprimer le regret qu'il ait cru pouvoir se contenter de rejeter sans discussion la thèse de M. Maurice Block. En Allemagne, MM. Wagner et Rümelin, en Angleterre, des économistes, sont tout éloignés d'applaudir à l'augmentation de la population; et l'auteur de l'opuscule d'écrire en réponse à leurs théories : « Dieu ne peut avoir condamné l'homme à exterminer ses semblables pour assurer son existence. » Cette phrase ne fera-t-elle pas sourire les malthusiens?

Le Tzarisme et la Révolution, par Serguis Stepniak. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *la Russie sous les tsars* s'applique aujourd'hui moins à justifier la révolution prochaine

qu'à rechercher quel caractère elle pourra bien avoir. Dans une seule des six études que contient ce volume, la deuxième, *l'armée russe et son intendance,* il est parlé presque exclusivement de la corruption que prouveraient tous les officiers généraux, supérieurs ou subalternes; dans les autres, *le Tsarisme et la Révolution, la jeune Pologne et la jeune Russie, le terrorisme en Russie et le terrorisme en Europe, le socialisme européen et l'épidémie de dynamite, révolte ou révolution?* (conclusion), ce sont surtout les forces dont dispose la révolution qui sont analysées.

L'écrivain, qui appartient au parti nihiliste, qui fait profession d'athéisme, de socialisme, montre que ce serait folie de compter sur le seul emploi des moyens violents, et folie encore de songer à combattre la ou les religions, de vouloir faire des Russes de toutes les conditions des disciples de Marx. Dans les pays de l'Europe occidentale, il convient de poursuivre légalement une révolution économique; en Russie, il importe de ne pas abuser de la dynamite, — parce que l'Europe comprend mal qu'on y ait recours, parce que nombre de libéraux russes, futurs parlementaires peut-être, réprouvent les explosions, les assassinats; bien qu'adversaires du despotisme, — il importe de travailler à une révolution seulement politique.

La Politique internationale, par J. Novicow, précédée d'une Introduction de M. Eugène Véron et accompagnée d'une carte ethnographique de l'Europe. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque historique et politique.* Paris, Félix Alcan; 1886. — Prix : 7 fr.

L'auteur tient pour la doctrine de l'évolution, du progrès nécessaire.

La société est, pour lui, un véritable organisme. Car, qu'est-ce qu'un organisme? Un ensemble de cellules vivantes, groupées d'une certaine façon, remplissant des fonctions déterminées, mais travaillant toutes au profit du corps entier. Et une société est un ensemble de familles, — M. de Novicow ne dit pas *d'individus,* — groupées d'une certaine façon, remplissant des fonctions déterminées, mais travaillant toutes au profit du corps social.

Les organismes évoluent, les sociétés évoluent. Pour les sociétés, ces phases d'évolution sont : la tribu, l'État, la nationalité; avec la tribu se manifeste le besoin de nutrition et de défense extérieure; avec l'État, celui de défense intérieure, justice, sécurité du travail; qu'une élite se forme par la culture intellectuelle, esthétique, elle constitue, pour l'organisme, un cerveau, et voici la société entrée dans une nouvelle phase, elle est devenue organisme conscient, elle est devenue nationalité. La justice sans le respect de l'individu, c'est la force; l'élite, c'est l'aristocratie. Progresser est-ce donc regresser? Poursuivons notre examen de cette politique théorique.

L'État coexiste avec la nationalité. « On pourrait définir le corps humain : des organes au service d'une intelligence. De même l'État est un ensemble d'institutions au service d'une nationalité. L'État se comporte à l'égard de la nationalité comme le corps à l'égard du cerveau; il donne l'ossature de l'organisme, il exécute toutes les fonctions purement animales de la vie. C'est lui qui rend possibles la production et la distribution de la richesse comme le cœur rend possible la circulation du sang. » Pourquoi tant de comparaisons? et pourquoi une nouvelle classification des sciences? Combien qui se donnent pour empiristes et ne sont que de purs *à prioristes!*

Avec raison, M. de Novicow nous dit que les limites de l'État sont précises; celles de la nationalité, idéales et flottantes; que les États s'arrêtent là où cessent d'agir les lois et institutions qui les constituent, que la nationalité, se composant de l'ensemble des individus qui possèdent la même culture générale de sentiments et de pensées, n'a d'autres limites que celles du cercle de l'attraction intellectuelle qu'elle exerce spontanément autour d'elle. Il n'était pas besoin de parler d'organismes. L'auteur est jeune encore, il ne s'est pu défendre d'un véritable engouement pour les sciences et la science.

Dans le livre, qui n'est pas toutefois dépourvu d'intérêt, des vues ingénieuses et aussi des observations qui, déjà faites, se peuvent répéter, et quant aux « conditions physiques, morales, du développement des nationalités » et quant aux « relations possibles de l'État et de la nationalité ». Une nationalité peut être partagée entre plusieurs États (la Grèce d'avant 1820, l'Italie d'avant 1859, l'Allemagne d'avant 1870); un État peut être composé de plusieurs nationalités (l'Autriche, la Turquie); une nationalité peut être sous la dépendance d'un État (l'Algérie, la Tunisie); nationalité et État peuvent ne faire qu'un cerveau et corps (la France).

Mais que doit être la politique internationale? « La politique internationale est l'art de conduire la lutte pour l'existence entre les organismes sociaux », et cet art consiste essentiellement à « toujours adopter dans cette lutte le procédé le plus parfait », le plus propre à augmenter réellement le bien-être général et à développer la civilisation. On s'en doutait bien quelque peu.

M. de Novicow ne pense pas que les religions soient des causes de dissolution pour « les organismes », et M. Véron, qui loue fort l'ouvrage en sa préface, ne réprouve précisément que cette considération, manifestement fausse suivant lui. F. G.

La France socialiste, par Mermeix. Un vol. in-12. Paris, F. Fetscheren et Chuit, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur ne nous donne que de simples notes, notes sur les doctrines, notes sur l'histoire de ces doctrines et notes aussi sur les hommes; toutes sont pleines d'intérêt.

Le socialisme révolutionnaire est un socialisme importé d'Allemagne, et M. Mermeix définit très justement ce mot *révolutionnaire* qu'on veut entendre trop étroitement. Il s'agit bien, en effet, des moyens! La fin à poursuivre, c'est l'abolition de la propriété

individuelle du sol, du sous-sol; qui appelle cette révolution et la prépare est révolutionnaire.

M. Mermeix raille, à un certain endroit, les hommes de 1848, leur sentimentalité et leur naïveté. L'on est plus froid aujourd'hui, et l'on calcule, remarque-t-il; l'on prétend étudier et l'on est *scientiste*; on ne s'abuse pas sur la nature de l'homme; on ne se défend pas à soi-même l'ambition ni la jalousie, — et ce sont les passions de quelques-uns, les passions et les circonstances, qui ont fait de la doctrine, une, prêchée par Marx, un autre Ignace de Loyola, plusieurs doctrines assez semblables et pourtant rivales. Eh bien, les hommes de 1848 n'étaient pas seulement généreux, dévoués, qualités dont M. de Mermeix fait vraiment trop bon marché, ils connaissaient moins des intérêts, plus de la justice; M. Mermeix, il est vrai, est déjà porté à entendre, par la justice, la satisfaction donnée aux besoins qui s'accusent. La vie morale, la conscience autonome, qu'est-ce cela pour lui, comme pour les révolutionnaires, comme pour bien d'autres encore, il faut l'avouer? Il rejette le socialisme de M. de Mun, il en appelle au socialisme d'État, et pour conjurer la révolution dont nous menacent MM. Guesde, Vaillant, Chabert, Joffrin, il réclame les concessions les plus grandes possibles sur la plupart des points du programme ouvrier.

Mais on peut ne pas admettre la conclusion et aimer de lire son livre; son livre, écrit un peu rapidement peut-être, laisse paraître une grande impartialité.

L'Expansion coloniale de la France. Étude économique, politique et géographique sur les établissements français d'outre-mer, par J.-L. de Lanessan, député de la Seine. Un vol. in-8°, avec 19 cartes hors texte. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 12 francs.

Lors des élections du 4 octobre, la nation aurait prononcé un véritable verdict : elle aurait condamné la politique coloniale, *la politique d'aventures*. Ce sont les groupes d'opposition qui, après avoir combattu le ministère *aventureux*, ont prêté cette signification aux dernières élections législatives; ils se sont montrés attachés uniquement à leurs intérêts de parti; ils ne se sont pas appliqués à juger en toute impartialité des intérêts de la France. Quoi qu'il en soit, M. de Lanessan, écrivant son livre, n'a pas entendu faire œuvre de polémique : « Sans me préoccuper des mesquines querelles de personnes, j'ai concentré toute mon attention sur les faits et les considérations qui en découlent. Quant aux hommes d'État qui ont joué un rôle dans les événements dont j'ai dû parler, le blâme ou les éloges qu'ils méritent ressortent de leurs actes; plus impartial que je n'aurais pu l'être, l'avenir se chargera de les juger en ne tenant compte que des services rendus à la patrie. »

Dans une courte introduction l'auteur dit les causes d'expansion coloniale : « Toutes les nations qui ont une grande étendue de côtes ont une nombreuse population de gens vivant sur mer et de la mer. Au début, c'est seulement en vue de la pêche et pour se procurer des aliments que les habitants des côtes maritimes bravent les hasards de la navigation. Puis les courses s'allongeant en même temps que les navires augmentent de dimensions, que la science de la navigation se développe, on va vers des côtes nouvelles. Les découvertes géographiques des XVIe et XVIIe siècles accélèrent le mouvement d'expansion de la part de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, de la Hollande, ces puissances devinant bien ce que peut valoir la possession des terres lointaines; cette possession, elles se la disputent; les luttes s'avivent, d'où une nouvelle cause d'expansion : pour défendre leurs navires de commerce, les nations sont obligées d'avoir une marine de guerre, d'avoir par suite des points de relâche. Et aujourd'hui, l'Allemagne, non contente d'occuper le premier rang en Europe, veut avoir une marine, elle s'efforce de ménager des débouchés à son industrie. Le mouvement d'expansion coloniale est une manifestation nécessaire de la vie des nations. Comme Athènes et Sparte dans l'Asie, comme Rome dans la Gaule, la France, l'Angleterre, l'Allemagne vont chercher dans l'Inde, en Océanie, dans l'extrême Orient, les richesses nécessaires à la satisfaction de leurs besoins. En échange, elles apportent dans les lointaines régions, avec les produits de leurs industries, le génie qui les anime. »

Les diverses parties de l'étude géographique, politique, économique de nos établissements sont distribuées sous onze chapitres.

M. de Lanessan a, d'abord, passé en revue : 1° les établissements français de l'Afrique septentrionale (Algérie et Tunisie); 2° ceux de l'Afrique occidentale (Sénégal et haut Niger, rivières du Sud, Côte d'Or et Côte des Esclaves, Gabon et Congo); 3° ceux de l'Afrique orientale (Obock, Mazotte et les Comorres, Nossi-Bé, Sainte-Marie de Madagascar, la Réunion, Madagascar); 4° ceux de l'Indo-Chine (Cochinchine, Cambodge, Annam et Tonkin); 5° ceux de l'Inde (Pondichéry, Chandernagor, Mahé, Karikal, Yanaon et les Loges); 6° ceux de l'Océanie orientale (Taïti et les autres îles de l'archipel de la Société, les Tuamotu, les Gambier, les Marquises, les Tubuaï et Rapa), avec ceux de l'Océanie occidentale (archipels de la Nouvelle-Calédonie, des Loyalty, des Nouvelles-Hébrides); 7° ceux du Nouveau-Monde (Antilles et Guyane française, Saint-Pierre et Miquelon et les pêcheries de Terre-Neuve). Étendue et configuration du sol, orographie et hydrographie, ethnographie, histoire de la conquête ou de la prise de possession, climat, ports, routes et moyens de communication, ressources agricoles et industrielles, densité de la population, mortalité, toutes ces questions avec quelques autres administratives et politiques, comme celle de l'act Torrens en Algérie, celle de la possession de Terre-Neuve, de l'occupation des Nouvelles-Hébrides, ont été traitées avec une grande concision, et les monographies, parce qu'elles sont aussi complètes que possible, tiennent déjà près des trois quarts du volume, qui compte un millier de pages.

Dans les quatre derniers chapitres, l'auteur a parlé de l'immigration européenne, de l'immigration afri-

caine, indienne, chinoise, — et la question, il l'a traitée au point de vue historique, au point de vue législatif et diplomatique, au point de vue économique; — il a regardé à la colonisation pénale, aux mesures prises par les Anglais et par nous-mêmes, puis au système maintenant adopté de la relégation, — et les critiques qu'il a faites de la loi dite des récidivistes diffèrent assez peu de celles qu'a formulées M. Léveillé dans ses beaux articles du journal *le Temps;* — il a dit l'organisation administrative, financière, militaire, judiciaire de nos colonies; enfin, il s'est appliqué à déterminer les règles à suivre pour la colonisation de nos établissements d'outre-mer, à faire connaître les relations économiques de ces établissements avec la métropole, et il a indiqué les principales réformes à introduire dans l'organisation de nos colonies : les colonies divisées en cinq groupes, chacun d'eux ayant son personnel administratif, militaire; des concessions de terre aux fonctionnaires et soldats; une école d'administration coloniale; une armée coloniale distincte de l'armée métropolitaine; à Obock, dans la baie de Diégo-Suarez, à Saïgon, à Nouméa, à Taïti, à Saint-Pierre de la Martinique, à Dakar ou à Libreville, dans la rivière du Gabon, des arsenaux toujours bien approvisionnés en munitions de guerre, en charbon, en vivres, munis de tout l'appareil nécessaire à la réparation des avaries navales, arsenaux servant de centres d'action à autant de stations navales.

Ces quatre derniers chapitres, qui sont les plus importants, laissent paraître chez l'auteur les qualités d'un homme d'État. Il a été chargé d'une mission : il saura voir, il saura juger; mais ses rapports, mais ses propositions, l'une des deux Chambres sera-t-elle préparée à les entendre ?

Lettres de Kabylie ; la politique algérienne, par Paul Bert. Brochure in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

La première lettre est datée du 18 avril dernier; la neuvième et dernière, du 9 mai. M. Paul Bert a revu Philippeville, Collo, Djijelli, la vallée de la Soummam; il a tout regardé en homme politique soucieux de reconnaître quels progrès avaient été réalisés en ces dernières années, et il ne s'est pas défendu néanmoins de sentir et de décrire, en poète, ma foi, les beautés du pays africain. L'Algérie lui semble bien devoir être pour lui ce qu'était l'Égypte pour les Romains, mais s'il a traversé à plusieurs reprises la Méditerranée, ce n'est pas seulement pour constater ce que peuvent apprendre les enquêtes administratives, les rapports, les statistiques, c'est parce qu'il aime à fouler ce sol si riche de la Kabylie. Il a du bonheur à parcourir l'Algérie, et ses lettres, qui ont du mouvement, de l'entrain, qui trahissent l'abandon et la bonne humeur, sont vraiment charmantes.

Dans ces lettres, quelques critiques, mais nulle âpreté, nulle amertume, seulement l'ardent désir de voir la France profiter de sa conquête. A quelles conditions elle en profitera, il l'a dit, et il se contente de reproduire cette lettre, écrite il y a deux ans au président de la Société pour la protection des colons, cette lettre qu'on n'a sûrement pas oubliée et qui est un programme des plus sages. F. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

La Terre et les végétaux. *Géologie et Botanique élémentaires,* par E.-D. Labesse et H. Pierret. Ouvrage illustré de 573 figures dans le texte et de 4 planches hors texte. Paris, G. Masson, 1886. Un vol. in-8°.

Les auteurs ont déjà donné un livre de vulgarisation scientifique intitulé : *l'Homme et les animaux.* Celui-ci pourrait en être considéré comme la suite, si l'étude de la terre et des végétaux ne devait pas, dans l'ordre naturel des choses, venir avant celle des êtres vivants. Le second volume a ainsi paru avant le premier, sans doute parce que le sujet a semblé plus propre à attirer la curiosité du public. L'accueil qui lui a été fait a encouragé les auteurs à aborder des questions d'aspect plus rébarbatif et auxquelles on croit qu'il faut une plus patiente et plus spéciale initiation. Les lecteurs verront avec plaisir que la géologie et la botanique ne sont pas des sciences si fermées qu'elles en ont l'air, et qu'en tout cas ils ont une clef qui en ouvre facilement les portes.

Il ne faut pas chercher dans ce livre l'exposé des grands systèmes scientifiques, ni la discussion des théories et des hypothèses par lesquelles la science s'efforce d'expliquer les faits et de résoudre les problèmes. Encore moins y trouvera-t-on un plaidoyer pour ou contre ces doctrines dont le retentissement est si grand et l'importance si vitale qu'elles passionnent les esprits, et qu'on prend parti entre elles par mode ou par instinct, sans rien comprendre aux don-

nées dont elles sont construites. MM. Labesse et Pierret ont un but tout opposé. Ils ont entendu se borner « à présenter, d'une manière simple et précise, les notions indispensables à tout homme instruit, ainsi qu'à quiconque désire entreprendre l'étude des plantes et du sol qui les porte ». Ils estiment justement que « l'œuvre de la vulgarisation consiste moins à rechercher par quel mécanisme l'esprit humain est parvenu à découvrir certaines lois de la nature qu'à porter les faits scientifiques acquis à la connaissance de tous, en les dépouillant, autant que possible, de ce qu'ils peuvent avoir d'aridité ».

C'est à quoi ils ont très honorablement réussi.

B.-H. G.

Les Singes anthropoïdes et leur organisation comparée à celle de l'homme, par HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. Un vol. de la *Bibliothèque scientifique internationale,* orné de 63 figures sur bois. Paris, Félix Alcan, 1886.

Ce volume, consciencieusement élaboré, contient d'abondants renseignements, et il est indispensable à tous ceux que la question intéresse; mais il est lourd de style et mou dans ses conclusions.

Celles que nous en tirons nous-mêmes, c'est que les grands singes : orangs, gorilles, chimpanzés et gibbons sont bien nos parents et ont avec nous des caractères de famille que les autres animaux ne possèdent point; mais ce sont encore des parents bien éloignés et qui ne nous éclairent pas beaucoup sur l'ancêtre commun. Dr L.

Recherches sur l'instabilité des continents et du niveau des mers, par Jules GIRARD. Un vol. in-8° avec cartes. Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1886.

La science moderne résoudra-t-elle jamais entièrement les problèmes que présente la formation de la croûte terrestre? Malgré des difficultés sans nombre, elle est arrivée déjà à en reconstituer l'histoire dans ses lignes générales, qui diffèrent sensiblement de celles que la géologie acceptait naguère encore. Il y a un demi-siècle, par exemple, on professait la théorie des changements uniformes, méthodiquement accomplis dans l'immuable succession des âges; on considérait les stratifications du sol comme des formations régulières, analogues aux couches successives d'un oignon représentant l'état de la croûte terrestre à des époques diverses que l'on dénommait, à raison du caractère même de ces états différents : éocène, miocène, pliocène, pléistocène. Contrairement à cette affirmation, nous assistons aujourd'hui à la constitution d'une stratification nouvelle qui emprunte ses matériaux, soit à des roches quaternaires et tertiaires, soit à des terrains crétacés, jurassiques ou de trias, soit même aux profondes assises des terrains primitifs, au silurien inférieur et au cambrien, ainsi qu'il résulte d'un travail publié par un savant anglais, M. Richard Proctor, sur *la Jeunesse de la terre* et analysé par le journal *le Temps*. Cependant, en remontant dans le passé, on retrouve partout les traces d'une marche constante et progressive de l'état primitif à l'état présent.

C'est la continuité de cette marche que reconnaît M. Jules Girard dans ses très intéressantes *Recherches sur l'instabilité des continents et du niveau des mers.* Il y étudie tour à tour les reliefs du sol, la différence entre ses mouvements et les transformations du littoral, les irrégularités du niveau des mers, les transformations de leur fond, les dénivellations contemporaines si remarquables dans la péninsule scandinave, sur le littoral des Pays-Bas, dans la baie de la Somme, dans le marais vendéen, à l'estuaire de la Charente et de la Seudre, à Pouzzoles, près de Naples, où, de siècle en siècle, disparaissent et reparaissent alternativement trois colonnes subsistantes d'un temple de Sérapis. Des cartes fort claires et des croquis d'un joli goût, quoique rigoureusement scientifiques, concourent à l'intelligence du texte. M. Jules Girard expose, enfin, en un chapitre spécial, les diverses théories générales qui se partagent l'opinion du monde savant relativement à ces grands phénomènes naturels, à savoir : la déviation de l'axe terrestre, l'extension et le retrait des glaciers, l'influence barométrique. Ce chapitre n'est pas le moins intéressant du livre de M. Jules Girard. E. C.

Dans le ciel et sur la terre, par Camille FLAMMARION. *Tableaux et harmonies.* Ouvrage illustré de quatre eaux-fortes par Kauffmann. Un vol. in-12. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1886. — Prix : 5 francs.

J'imagine que M. Camille Flammarion ferait mieux aimer l'astronomie à ses lecteurs, s'il l'aimait moins. « Il me semble, dit une personne avec qui M. Flammarion fait des promenades nocturnes, que ma vie ne date que du jour où j'ai connu l'astronomie. » Il n'y a rien d'étonnant que des duos sur ce ton-là ne tentent qu'un nombre restreint d'amoureux.

En faisant la part de l'exagération que produit l'enthousiasme, le livre de M. Camille Flammarion est une œuvre distinguée, aérienne et sidérale, comme on peut l'attendre de l'auteur. Outre les chapitres de pure description ou de rêverie contemplative et vague, — les *Harmonies,* je suppose, — on trouve des renseignements, qui seront nouveaux pour beaucoup, sur la planète Mars, sur le mascaret, sur les grandes marées au mont Saint-Michel, sur Sirius, sur les flammes du soleil, etc. L'avant-dernier chapitre, intitulé *la Bêtise humaine,* est fait pour toucher tout le monde, et atteint, dans sa réalité terrible, des effets véritablement macabres. On y suppute que l'humanité détruit, par siècle, quarante millions d'hommes au minimum, « dans ses incessantes guerres politiques, religieuses ou internationales. » Le sang versé dans toutes ces guerres ferait un fleuve du même volume que la Seine. Les 1,200 millions de squelettes produits par ces jeux tragiques formeraient, en grimpant les uns sur les autres, « une échelle qui irait jusqu'à la lune; puis

elle pourrait s'enrouler autour de cet astre et, continuant de s'élever, monterait dans l'infini jusqu'à une distance quadruple encore : jusqu'à 500 ou 700 lieues de hauteur ». Des têtes des tués, on ferait « un collier embrassant six fois le *tour du monde* ». Enfin, les divers gouvernements de l'Europe seule tuent, chaque mois, pour leur bon plaisir, plus d'hommes qu'on ne voit, à l'œil nu, d'étoiles au ciel par la plus belle nuit.

Tout cela changera quand nous aurons, grâce à l'astronomie, la paix perpétuelle et les États-Unis d'Europe. B. H.-G.

SCIENCES MÉDICALES

Hygiène de l'orateur, par le Dr A. Riant. Un vol. in-12. Paris, J.-B. Baillère et fils. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a une éducation physique toute spéciale à qui prétend parler en public : à l'avocat, au professeur, à l'homme d'Etat, au ministre d'un culte; et, faute pour eux d'observer certaines règles, ils ne s'exposent pas seulement au danger de tomber malades, ils sont d'assez mauvais orateurs, quelque connaissance qu'ils aient, d'ailleurs, et du sujet qu'ils traitent et de la rhétorique et de la psychologie des passions. L'hygiène de l'orateur n'est pas la moins importante des conditions de l'art oratoire ; la voix avec le geste, l'attitude, ne sont pas des moyens tout à fait secondaires, et le livre de M. Riant serait la meilleure préface d'un grand ouvrage sur l'éloquence.

Son livre, il l'a divisé en trois parties. Dans la première, il a dit *les exigences des professions oratoires au point de vue des forces et de la santé;* dans la deuxième, il a considéré *le milieu oratoire*, et, dans la dernière, il donne quelques conseils encore qu'il importe de suivre *le jour où l'on parle en public.*

« La profession oratoire, dit l'auteur, ne semble compatible qu'avec l'intégrité absolue de la santé. Pour l'orateur, tout organe lésé devient un obstacle; un simple malaise lui ôte la liberté d'esprit. Il lui faut une poitrine large, mobile, dilatable, capable d'emmagasiner une respiration active, précipitée au besoin; un larynx bien développé, dont toutes les parties, cartilages, muqueuse, muscles, se prêtent à ces mouvements, ces contractions, ces dilatations, si promptes si souvent et si longtemps répétées, qu'entraîne l'exercice de la parole; des poumons en état de supporter les rythmes respiratoires, si variés et si fatigants qu'ils soient; les inspirations et les expirations violentes, tumultueuses, presque convulsives, qui doivent, en certains cas, traduire au dehors l'émotion de l'orateur. »

Et que de maladies peut produire l'usage de la parole chez quelques-uns, l'abus chez tous! M. Riant les énumère : ce sont les affections du larynx : laryngites simples, aiguës ou chroniques, dont les symptômes les plus apparents sont l'enrouement, la raucité de la voix, la dysphonie, l'aphonie, la phtisie laryngée, sans parler de la pharyngite granuleuse ou glanduleuse, qui, en raison de sa fréquence chez les prédicateurs, est désignée, en Angleterre, sous le nom de *clergymen's sore throat* et de *dysphonia clericorum;* sans parler d'autres maladies encore, des amygdalites, des hémorrhagies pulmonaires.

L'organisme se prête-t-il à l'exercice d'une profession oratoire, il faut apprendre à ménager ses forces, à conduire sa voix, à respirer, à prononcer, à articuler; dans le livre, des règles, des préceptes pour cette éducation.

L'auteur traite de l'acoustique des salles; il traite de ce qu'il appelle *le mobilier oratoire;* puis, dans les trois chapitres de la dernière partie intitulés : *Avant de parler*, *Pendant que l'on parle*, *Après avoir parlé*, il fait des recommandations qui regardent, elles encore, elles surtout, autant à l'art qu'à l'hygiène. F.G.

Le Langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie, par Gilbert Ballet, professeur agrégé à la Faculté de medecine de Paris. 1 volume in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 2 fr. 50.

Dans ce travail, dont le sujet est celui même de la thèse par lui soutenue au concours d'agrégation, l'auteur étudie le mécanisme de la faculté du langage et la pathogénie de ses altérations; il analyse les conditions d'exercice de la faculté de parler et d'écrire, il regarde aux troubles de la parole et de l'écriture, mais non aux causes de ces troubles.

S'il faut tenir pour fondée, ou non, la distinction, souvent faite, entre le langage *émotionnel* et le langage *artificiel*, M. Bellet n'a pas à en décider; c'est du langage dit *artificiel* qu'il traite, puisque c'est aussi l'abolition, ou la perturbation, de cette sorte de langage qui constitue, à proprement parler, l'aphasie.

L'idée et le mot sont indépendants l'un de l'autre; le mot, — la définition est empruntée à M. Charcot, — n'est pas une unité, il est un *complexus*, constitué par l'association de quatre espèces d'images : auditive (mot entendu), visuelle (mot lu), motrice d'articulation (mot parlé) et motrice graphique (mot écrit).

Le langage intérieur a été, à tort, dit l'auteur, présenté comme l'état faible du langage extérieur qui serait l'état fort. Point d'analogie de nature. « Entre

ces deux modalités de la parole, il y a toute la distance qui sépare un phénomène centripète d'un phénomène centrifuge, un fait de sensibilité et de mémoire sensorielle, d'un fait de motricité et de mémoire motrice. » Et dans trois chapitres consacrés au langage intérieur, *l'Audition mentale, la Vision mentale, l'Articulation et l'écriture mentales,* M. Ballet fait l'étude descriptive des images auditives et visuelles des mots, des représentations motrices d'articulation, des représentations motrices graphiques. Les associations qui permettent le langage ne sont pas identiques chez les différents individus; les uns, comme M. Victor Egger, l'auteur de *la Parole intérieure,* sont des auditifs, ils entendent leur pensée; les autres sont des visuels, ils voient leur pensée (et certains, qui voient les couleurs, ne gardent nul souvenir des formes, des contours); d'autres, enfin, sont des moteurs, comme M. Stricker, ils parlent leur pensée; il y a aussi les indifférents qui sont à la fois, ou tour à tour, auditifs, visuels et moteurs. Pour une même espèce d'images, il faut considérer : 1° la facilité avec laquelle le cerveau retient la sensation sous forme d'image; 2° l'adhérence de cette image, c'est-à-dire la durée de sa persistance, alors qu'elle n'est pas rajeunie par des sensations nouvelles; 3° la vivacité fort variable des représentations; toutes qualités qui ne se rencontrent pas chez tous au même degré.

Dans les chapitres suivants, la description des troubles du langage, M. Ballet reproduit la définition donnée par M. Legroux : L'aphasie est un syndrôme caractérisé par la diminution de la perversion de la faculté normale d'exprimer les idées par des signes conventionnels ou de comprendre ces signes, malgré la persistance d'un degré suffisant d'intelligence et malgré l'intégrité des appareils sensoriels, nerveux et musculaires qui servent à l'expression ou à la perception de ces signes. A l'audition des mots correspond la surdité verbale; à la lecture des mots, la cécité verbale; à la parole, l'aphasie motrice; à l'écriture, l'agraphie. Il y a à distinguer entre : 1° la perception brute du son, — c'est l'audition proprement dite; — 2° la perception du son en tant qu'image susceptible de réveiller l'idée d'un objet donné, — c'est l'audition des objets ou des choses; — 3° lorsqu'il s'agit d'un mot, la perception du mot non seulement comme son ou collection de sons, mais son différencié capable de susciter l'idée qu'il représente, — c'est l'audition verbale. — D'où trois sortes de surdités : la surdité corticale, la surdité psychique, la surdité des mots; de même trois sortes de cécités. M. Ballet ne décrit que les phénomènes de surdité verbale, de cécité verbale, comme il s'en tient à l'aphasie motrice, à l'agraphie.

Il jette ensuite « un coup d'œil » sur les aphasies combinées et les aphasies de conductibilité. Nous eussions aimé, pour notre part, des considérations moins générales : un chapitre sur ces aphasies de conductibilité, c'est trop peu, à notre avis, et, étant donné le sujet du livre, sujet plus psychologique que physiologique, un chapitre entier sur les localisations corticales des centres du langage, c'est beaucoup. Mais nous oublions que le travail a été donné comme these; qui s'est intéressé aux études de MM. Ribot, Egger, Stricker, Paulhan, sur la mémoire et le langage, ne s'intéressera pas moins à l'étude de M. Ballet.

F. G.

SCIENCES MILITAIRES

L'Artillerie et les arsenaux de la ville de Bayonne, par E. Ducéré, avec dessins de M. F. Corrèges. Un vol. in-8°. Bayonne, A. Lamoignère.

Excellente monographie locale, document précieux pour la grande histoire. Il existe déjà sur les premiers essais de l'artillerie, ses perfectionnements et son emploi, des ouvrages spéciaux justement estimés; on connaît notamment ceux du prisonnier de Ham et de M. Lorédan Larcher; puis des études relatives à son emploi pour la défense ou l'attaque de certaines villes. Le savant memoire de M. Ducéré prendra place parmi les meilleures publications de ce genre.

La première partie est toute historique : le siège de Pampelune, de Hastingues, de Fontarabie; la fabrication des engins de guerre par les Bayonnais et les emprunts qui leur sont faits; l'artillerie bayonnaise au XVIe siècle, puis sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII; tels sont les principaux sujets traités dans les quatre chapitres de cette première partie.

La deuxième partie fait connaître les engins en usage à Bayonne : trébuchets, arbalètes à tour, artillerie à feu, zyrts ou spiroles, bombardes, canons, etc.

La troisième partie est consacrée aux arsenaux et à leur personnel.

La quatrième partie, pièces justificatives, contient vingt-quatre documents de la plus haute importance, tirés des archives de Bayonne : inventaires à diverses époques, distributions d'armes, envois d'artillerie, comptes de la ville de 1512 à 1590, statuts des maîtres forgerons, etc.

Par les trois parties qui constituent son travail personnel, par la découverte et le choix des documents de la quatrième partie, M. Ducéré a rendu aux historiens érudits un service dont ils lui sauront gré.

CH.-L. L.

L'Éclairage public par l'électricité, par RODOLPHE VAN WETTER, sous-lieutenant d'artillerie de l'armée belge. Un vol. in-12 avec figures dans le texte. Bruxelles, Lebègue, 1885.

L'électricité occupe une telle place dans les usages industriels qu'on ne peut plus se dispenser de connaître le fonctionnement et les applications de cette force destinée à révolutionner le monde scientifique Aussi lira-t-on avec intérêt les notions sommaires consacrées à cette partie de la physique par M. le lieutenant van Wetter, et les détails qu'il consacre à l'éclairage électrique, dont les avantages ne peuvent plus être discutés. C. M.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La belle Revue **les Lettres et les arts** a publié une livraison de septembre digne en tous points de ses devancières. On ne saurait trop encourager les éditeurs de cette publication considérable et hors ligne, car leurs efforts pour faire de cette œuvre mensuelle une chose incomparable comme luxe et intérêt sont de mois en mois plus visibles et méritent d'être couronnés de succès.

Cette revue illustrée à 300 francs met au jour des volumes qui doivent coûter près de vingt mille francs à établir, et assurément le prix d'abonnement serait plutôt inférieur à la valeur réelle de l'admirable keepsake qui nous est offert à chaque renouveau du mois.

La livraison de septembre débute par un véritable chef-d'œuvre de Guy de Maupassant, une merveilleuse petite nouvelle alpestre intitulée : *l'Auberge,* drame puissant et sauvage qu'on pourrait comparer aux contes les plus extraordinaires d'Ivan Tourgueneff. Cette belle fiction de M. de Maupassant est illustrée par un Suisse, M. Burnand, qui a su composer quatre eaux-fortes remarquables où la nature des cimes neigeuses est si bien saisie sur le vif qu'on éprouve un petit frisson glacial rien qu'à regarder ses planches.

Dans la même livraison, M. Capegna décrit *la Vie de Léon XIII* en observateur bien placé pour tout voir et tout entendre dans l'entourage de Sa Sainteté. M. Jules Breton confie aux lecteurs des *Lettres et des arts* un beau poème, sous le titre : *le Soir dans les hameaux du Finistère;* Léopold Lacour fait un portrait à la plume d'Alexandre Dumas fils, tandis que Bonnat, aquafortise l'auteur de *la Dame au camélias.* André Lemoyne y fait entendre l'harmonie de ses vers; Henri Langol y écrit un humouristique petit roman très vivant de pensée et de plume; M. Luchaire y étudie *la Reine au moyen âge,* et divers autres écrivains d'art et d'érudition nous y donnent de très précieux articles d'archéologie littéraire et de modernité théâtrale. — Il est impossible d'être plus varié, plus complet et original que cette revue.

Parmi les innombrables illustrations en taille-douce, après Mme Lemaire, une habituée des *Lettres et des arts,* et Jules Breton, le peintre parnassien, il faut citer MM. Rosset-Granger, Olivier-Merson, Loiseau, Mathey et même Marillier, un Marillier inédit, auteur de charmantes compositions à la sépia pour les fables de l'abbé Aubert.

MM. Bounod et Valadon se sont également attaché M. Grasset, un illustrateur archéologue d'un talent infini dans la recherche et le rendu, un maître dessinateur de haute originalité, qui, jeune encore, doit rendre d'énormes services à l'art du livre et à sa décoration.

Je ne saurais trop souhaiter longue vie *aux Lettres et aux arts,* car cette Revue remplit son programme jusque dans l'idéalité de sa conception; chaque nouvelle livraison offre au public comme un bouquet des plus fines fleurs d'art et de vie moderne; c'est le parfait dans le beau.

L'éditeur Isidore Liseux est entièrement livré à l'érotologie exotique. La France et l'Italie du XVIe siècle ne suffisent plus à ses ardeurs d'investigations érudites; il a mis la main sur un filon oriental, et voilà notre bénédictin entièrement plongé dans les littératures de l'Inde. Après *les Kama-Sutra* de Vatsyavana, il vient de publier **l'Ananga-Ranga,** curieux traité indou de l'amour conjugal, rédigé en sanscrit au XVIe siècle par l'archi-poète Kalyana Malla, et traduit par M. Liseux sur la première version anglaise de *Cosmopoli,* 1885. Cette édition unique, de forma in-8° d'environ 200 pages, imprimée sur hollande, n'a été tirée qu'à 300 exemplaires numérotés au prix de 40 francs.

L'Ananga-Ranga est de onze siècles plus jeune que *les Kama-Sutra,* et par conséquent d'un intérêt peut-être plus direct; c'est *l'Art d'aimer* indou, un *Art d'aimer* évidemment plus profane que celui d'Ovide, mais beaucoup moins théorique. De nos jours, paraît-il, *l'Ananga-Ranga* jouit d'une célébrité bien méritée dans son pays d'origine. C'est par centaines de mille qu'on en compte les exemplaires lithographiés ; il est dans toutes les mains de tout sexe et de tout âge, en Orient, et peut-être est-il connu en Chine et même au Japon. Partout il est entré dans la vie nationale, et *les Fables de Pelpay,* pour désigner par un terme neutre un livre dont les dénominations sont innombrables, ne sont assurément pas plus répandues.

En Angleterre, l'édition de 1885 a obtenu beaucoup de succès dans un petit monde d'éroto-bibliophiles distingués, et nous sommes assuré qu'il en sera de même en ce pays où la curiosité n'est pas encore éteinte et où les sérieux ouvrages de M. Liseux trouvent un public d'amateurs à esprit élevé. Le livre est

du reste d'une lecture agréable; en dépit de tous les termes indous qui émaillent le texte, il est d'une saveur étrange et d'une note unique. Kalyana-Malla a divisé son ouvrage en dix chapitres qui traitent des quatre ordres de femmes, des différents sièges de la passion chez les femmes, des différentes sortes d'hommes et de femmes, de la caractéristique des femmes de différents pays, du tempérament, des médecines utiles, du vashikarana ou art de fasciner par amour, des jouissances externes et internes et de l'astrologie par rapport avec le mariage. On voit que le sujet est compliqué et peut prêter à la glose la plus érudite et la plus perverse ; cependant l'auteur a été assez habile pour donner à chacun de ses chapitres une double signification à la manière du *Vedanta*, de sorte que chacun d'eux peut être interprété, soit d'une façon mystique, soit d'une façon amoureuse.

« L'homme qui possède l'art d'amour, dit-il dans son introduction, et qui sait procurer à la femme une jouissance complète et variée... à mesure qu'il avance en âge, modère ses passions ; il lui est loisible de penser à son créateur, d'étudier les sujets religieux et d'acquérir la science divine. De là pour lui, dispense de transmigration d'âmes ultérieure ; et lorsque le roman de sa vie est dûment achevé, il s'en va tout droit avec son épouse au *Svarga* (ciel). »

Que penseront nos casuistes de cette morale des *Ananga-Ranga*? Elle s'accorde assez mal avec notre idéal catholique. Quoiqu'il en soit, le livre doit être lu ; M. Liseux en a fait un joli bréviaire d'amour, et les bibliophiles ne seront pas les seuls à rechercher ce bizarre traité des congrès conjugaux.

M. J. Deschamps, un bibliophile rouennais à qui l'on doit déjà la publication de divers petits ouvrages érudits, fort coquettement imprimés, vient de faire tirés à 250 exemplaires numérotés une **Notice sur Jean Hays,** du Pont-de-l'Arche, conseiller et avocat du roy au bailliage et siège présidial de Rouen et poète distingué de la fin du XVIe siècle.

M. Deschamps a été attiré par la physionomie de cet inconnu du parnasse normand, et il s'est mis à recueillir avec passion tout ce qui pouvait éclairer Jean Hays; au demeurant, il n'a point trouvé grand'-chose, mais il nous donne de jolis spécimens de la poésie de son lyrique oublié. Jean Hays est un sonneur de sonnets ronsardiens; il mignarde sa rime et chante ses amours avec autant de gentillesse que ses grands confrères de la pléiade; sa muse est pimpante et jeune, mais ne montre pas des qualités suprêmes. M. Deschamps a fait imprimer sa petite plaquette très correctement, chez le Rouennais Espérance Gagniard. Les collectionneurs de poètes du XVIe siècle pourront ajouter à leur bibliothèque la notice sur Jean Hays, aimable Normand.

Au moment de l'ouverture de la chasse, la Librairie des bibliophiles a fait paraître sous ce titre piquant un opuscule d'une aimable érudition, dû à la plume élégante de M. Gourdon de Genouillac, et qui sera un très agréable passe-temps pour toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire de la chasse. Ce charmant livret, d'un grand luxe typographique et tiré seulement à 500 exemplaires, est imprimé dans le format de la collection du *Cabinet de vénerie*, publié par la même librairie. — Prix du volume sur papier de Hollande, 6 francs.

Ferdinand Larcier, imprimeur-éditeur de Bruxelles, vient de mettre en vente un bel ouvrage d'Edmond Picard, intitulé **Pro Arte** et tiré à 152 exemplaires numérotés sur superbe papier chromo de cuve spéciale.

Sous ce titre, Edmond Picard, savant jurisconsulte et excellent avocat de Bruxelles, a réuni une partie de ses meilleurs articles de critique sur la littérature contemporaine. Son livre est divisé en essais de pathologie littéraire, le jeune mouvement littéraire belge, les souvenirs antiques et en observations sur les lettres modernes hors frontières, en Flandres et en Belgique.

Ses portraits littéraires, ses remarques et aperçus sont très personnels et d'un esprit excellent; M. Picard a voulu essayer une méthode nouvelle pour satisfaire l'instinct qui pousse à proposer aux autres ce qu'on a trouvé de bon et pour montrer comment un Belge peut être juge en matière littéraire. C'est parfait, mais le seul reproche que nous puissions faire à M. Picard, c'est de prendre trop au sérieux les choses bouffonnes et de perdre son temps à discuter sur les décadents, les déliquescents, les verbolâtres et les incohérents, comme si ces écoles fantasques existaient réellement et avaient quelque portée chez nous. Toutes ces pîtreries rentrent dans le chapitre des folies littéraires et ne méritent point qu'on s'excrime de la plume à leur endroit. Les premiers à rire de se voir pris au sérieux seront ces mêmes décadents et déliquescents qui se contorsionnent pour amuser le public et attirer l'attention sur leur nom, mais sans que l'esprit parisien s'en soucie.

Le livre de M. Edmond Picard, *Pro Arte*, est superbement imprimé et fait très grand honneur à M. Ferdinand Larcier. Composé en très jolis caractères d'un bel œil et d'une entente harmonieuse, il est supérieurement tiré. De plus, l'éditeur a fait recouvrir ce livre d'un cartonnage élégant en papier maroquiné blanc, d'un effet très heureux, bien qu'un peu lourd. U.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Nominations d'officiers d'académie. — Par arrêté du ministre de l'instruction publique sont nommés officiers d'académie : MM. Lemaire, inspecteur du dépôt légal au ministère de l'intérieur ; Gruyez, rédacteur principal de la partie officielle de la *Bibliographie de la France;* Ruffin, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale ; Bouchot, attaché au service des estampes à la même bibliothèque.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 août.

Ouvrage présenté. — *Mélanges Renier.*

Lecture. — Halévy : Mémoire sur la table généalogique de la *Genèse.*

Communication. — Maspéro : Le nom de l'ile de Chypre.

Séance du 27 août.

Lecture. — Paul Favre : Une province romaine des Alpes apennines. — Halévy : Mémoire sur la table généalogique de la Genèse.

Séance du 5 septembre.

Ouvrage présenté. — V. Delattre : *Enguerrand de Monstrelet.*

Lecture. — De Boislisle : Mémoire sur une commission de Grands Jours qui siégea dans le Vélay et le Languedoc en 1666-1667.

Séance du 10 septembre.

Ouvrage présenté. — Oberziner : *Il culto del sole.*

Lecture. — Mémoire sur la *Gens* romaine et ses orignes étrusques.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 14 août.

Lecture. — Naville : L'hypnotisme et le libre arbitre.

Séance du 21 août.

Ouvrage présenté. — H. Beaune : *De la condition des biens.*

Lecture. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles du Poitou.

Séance du 28 août.

Lecture. — Barthélemy Saint-Hilaire : Mémoire sur l'état actuel de l'Inde.

Séance du 4 septembre.

Ouvrage présenté. — De Laveleye : *la Péninsule des Balkans.*

Lecture. — Lévêque : La psychologie de la musique.

Séance du 11 septembre.

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : Mémoire sur l'état actuel de l'Inde.

Dans cette séance, M. Chéruel a lu également la première partie d'un travail intitulé : *Valeur histori-*

que des mémoires de Louis XIV. On cite tous les jours, avec une entière confiance, les *Mémoires de Louis XIV* comme le document le plus sûr pour les premières années du gouvernement personnel de ce prince; le savant historien ne prétend pas lui enlever l'autorité qu'on lui attribue, il croit seulement nécessaire, pour la justifier, et en même temps pour la restreindre dans de plus étroites limites, d'examiner attentivement les trois questions suivantes :

1° L'authenticité des *Mémoires de Louis XIV* est-elle bien établie?

2° A quelle époque et comment ont-ils été composés?

3° Quelles sont les erreurs et les lacunes qu'on peut y signaler, principalement pour les premières années du gouvernement personnel de Louis XIV (1661-1662).

La question d'authenticité n'est pas douteuse. Les manuscrits d'où l'on a tiré, en 1806, les deux premières éditions des *Mémoires*, sont conservés à la Bibliothèque nationale, accompagnés d'un certificat du maréchal duc de Noailles qui constate la provenance de ces manuscrits déposés par lui en 1749. Il les avait pris, sur l'ordre de Louis XIV, dans le cabinet du roi. Les conservateurs de la Bibliothèque en attestèrent le dépôt.

M. Chéruel donne un aperçu du contenu de ces manuscrits et analyse ensuite l'édition critique et complétée des *Mémoires* publiée, en 1860, par M. Dreyse. Il mentionne à cette occasion que le roi a écrit de sa main des sommaires et des annotations. Mais comment ont été rédigés les *Mémoires*, et par qui? C'est Colbert qui en a pris l'initiative, et c'est lui qui a décidé le roi à les faire continuer; mais cette entreprise a subi bien des vicissitudes que M. Chéruel raconte, et elle fut enfin abandonnée.

Le savant historien montre ensuite que, à partir de 1663, les historiographes étaient de moins en moins au courant des négociations avec les États étrangers, et qu'il y avait déjà dans les *Mémoires* de 1661 et de 1662 des erreurs et des omissions; M. Chéruel se réserve de les relever dans un second travail qu'il lira prochainement.

— Dans sa séance du 14 août, l'Académie a reçu communication d'une lettre par laquelle M. Alfred des Cilleuls, chef de division à la préfecture de la Seine, se déclare auteur du mémoire n° 1 auquel l'Académie a décerné une récompense de 3,000 francs sur le prix Beaujour, dont la totalité était de 10,000 francs. Le sujet du concours était; *la Marche de l'indigence depuis le* XVI

ÉTRANGER

Belgique. — L'Académie de Belgique vient de mettre au concours les questions suivantes, qu'elle désire voir traiter par des Français :

« 1° Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1800 à 1830.

2° Quelle a été en Flandre, avant l'événement de Gui de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière elle s'est exercée ? »

Les prix seront décernés en 1887. Les mémoires devront être envoyés, avant le 1er février prochain, au secrétaire perpétuel, palais des Académies, à Bruxelles.

Bavière. — *Académie des sciences de Bavière.* — L'Académie des sciences de Bavière a mis au concours la question suivante : « Déterminer la part que les *leges*, *plebiscita* et *senatus-consulta* de l'époque préclassique et classique ont eue dans la formation du droit civil des Romains. » Les mémoires peuvent être rédigés en latin, en allemand, en français, en anglais ou en italien. Le prix est de 2,400 marks; le terme utile, le 1er août 1889.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Revendication par la ville de Paris d'une partie de la bibliothèque de l'Institut. — Nous avons dit que, par l'initiative de M. Lamouroux, conseiller municipal, M. le préfet de la Seine avait été invité à faire le nécessaire pour obtenir la rétrocession à la préfecture d'une partie de la bibliothèque de l'Institut qui, soi-disant, serait la propriété de la ville de Paris. Soumise à l'appréciation du ministre de l'instruction publique et des beaux arts, la revendication de la Ville n'a pas été prise en considération. Le ministre a déclaré qu'il ne pouvait être donné suite, par voie administrative, aux réclamations faites par le préfet de la Seine au nom du conseil municipal. Mais le groupe de conseillers municipaux qui réclame la bibliothèque en question ne se tient pas pour battu, et nous savons que, maintenant ses prétentions, les revendications dont nous parlons plus haut vont se renouveler sous une nouvelle forme.

La question sera portée à nouveau devant le conseil municipal dans sa prochaine session. Ajoutons qu'il ne s'agit nullement de la grande bibliothèque de l'Institut, une des plus précieuses et des plus riches de l'Europe, mais d'une bibliothèque secondaire que possède cet établissement et qui se compose, en effet, à peu près exclusivement d'ouvrages et de documents ayant rapport à l'histoire de l'ancien Paris.

Photographie des livres et manuscrits. — On va mettre en application un projet du baron de Watteville, ancien directeur des bibliothèques au ministère des beaux-arts.

Tous les livres et manuscrits dont on ne possède qu'un ou deux exemplaires seraient photographiés, afin qu'en cas d'incendie, de destruction volontaire ou de vol on pût reconstituer le texte et la calligraphie. Ce serait aussi un moyen, pour les bibliothèques de province, de posséder des copies rigoureusement exactes de précieux documents.

ÉTRANGER

Italie. — *La Bibliothèque vaticane.* — On écrit de Rome au journal de l'*Univers :*

« Au grand jour de sa fête, selon l'usage, le très Saint-Père a reçu dans sa bibliothèque les membres du Sacré-Collège présents à Rome, et pendant une heure a montré son affabilité et sa parfaite santé. Dans cet entretien gracieux, une part a été faite au centenaire de l'Université d'Heidelberg, où la mémoire d'Urbain VI, son fondateur, et la présence d'un envoyé du Saint-Siège ont reçu tous les égards mérités. Sa Sainteté a daigné féliciter le cardinal Pitra, bibliothécaire, de la décoration qui lui a été accordée par le grand-duc de Bade, et manifester sa haute satisfaction pour l'heureuse exécution des catalogues imprimés de la bibliothèque vaticane.

« Dans une audience précédente, où le cardinal bibliothécaire eut l'honneur d'offrir au très Saint-Père quatre volume de ce catalogue en présence des principaux rédacteurs, M. le commandeur de Rossi et M. Stevenson fils, Sa Sainteté avait plus explicitement exprimé sa pleine satisfaction. En peu d'années, quatre volumes étaient terminés, et en quatre mois on avait pu imprimer deux tomes de 500 pages, comprenant tous les imprimés de la bibliothèque palatine, au nombre de plus de 4,000 volumes.

« Ce fonds, moins connu et moins exploré que les manuscrits grecs et latins, à cette importance singulière, qu'étant entièrement composé de livres imprimés aux XVe et XVIe siècles, il offre aux érudits, non seulement de très rares incunables, mais des éditions uniques, inconnues, et qui ont disparu depuis trois siècles. La guerre de Trente ans et les désastres du Palatinat auraient probablement dispersé et détruit ces trésors, s'ils n'avaient été sauvés et religieusement conservés dans la bibliothèque vaticane.

« Sa Sainteté accueillit ces observations avec un vif intérêt, en présence des beaux exemplaires destinés au grand-duc et à l'Université, et en même temps exprima son vif désir que cette impression mémorable des catalogues vaticans fût continuée avec le même succès et la même activité.

« Cette œuvre doit son initiative au glorieux pape Pie IX.

« Après le 20 septembre, la bibliothèque apostolique était menacée de séquestre par les envahisseurs de Rome, qui l'auraient livrée aux déprédations dont furent victimes les autres bibliothèques si riches et si nombreuses de la Rome pontificale.

« La pensée vint au très sage pontife qu'il importait d'avoir un catalogue complet, comme titre de propriété et de revendication. Le cardinal bibliothécaire reçut la mission d'y pourvoir sans délai.

« Cet immense dépôt était d'ailleurs moins en retard pour son inventaire que la plupart des grandes bibliothèques; il possédait une longue série d'excellents catalogues manuscrits : outre les fonds Palatins, Ottoboni, de la Reine, d'Urbino, etc , le seul fonds principal des manuscrits proprement vaticans possédait quinze volumes in-folio d'inventaire et d'index alphabétique, dont dix pour les seuls manuscrits latins.

« Une commission fut nommée sous la présidence du cardinal bibliothécaire; les règles furent établies; les travaux furent distribués. En peu d'années fut dressé un inventaire sommaire de tous les imprimés, remplissant dix vastes salles. Trois volumes in-folio furent ajoutés aux catalogues des manuscrits latins et grecs. A la mort de Pie IX, ce récolement officiel était achevé et sauvegardait ce patrimoine apostolique.

« Mais un inventaire manuscrit, à un seul exemplaire, peut se perdre et disparaître, tandis qu'un catalogue imprimé et livré au public est une garantie indestructible... Aussi était-ce la pensée de Pie IX que l'impression fût mise à exécution. Son successeur, glorieusement régnant, s'en préoccupa dès le commencement de son pontificat. La commission des catalogues fut confirmée, ses mesures approuvées, et le nouveau travail distribué entre le commandeur de Rossi, les MM. Stevenson et d'autres écrivains de la bibliothèque.

« Autre chose est de dresser des inventaires sommaires pour le service matériel et l'enquête officielle, et autre chose de livrer au public savant un catalogue minutieusement exact et conforme aux exigences de la paléographie et de la critique littéraire. Il n'y a pas à s'étonner si un peu de temps fut nécessaire pour mettre au jour, en 1885, un premier volume des manuscrits grecs, palatins, rédigé par M. Stevenson père, œuvre qui, dès le début, a mérité l'universelle satisfaction des hommes érudits.

« Aujourd'hui quatre volumes ont paru, et trois autres sont prêts pour l'impression.

« Au milieu des agitations stériles de la politique et du trouble profond des peuples contemporains, un peu d'attention doit être attachée à ces œuvres sérieuses et pacifiques de la Rome pontificale. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

La Comédie de l'apôtre, le nouvel ouvrage de M. Champfleury dont nous avons parlé dernièrement, paraît ce mois-ci.

On parle d'une préface quelque peu tapageuse qui suscitera certainement de vives polémiques.

Cette préface, intitulée par l'auteur : *Ceci n'est pas du théâtre,* est la déclaration de guerre de cet ouvrage entièrement inédit.

— Sous les auspices du ministère de l'instruction publique, M. Noël Valois, archiviste aux Archives nationales, a publié le tome I[er] de *l'Inventaire des arrêts du conseil d'État* relatifs au règne de Henri IV. L'ouvrage est précédé d'un historique du conseil.

— *La Reliure moderne*, de notre rédacteur en chef Octave Uzanne, vient de paraître à la librairie Rouveyre, rue Jacob; ce livre est illustré de 80 planches et forme un volume d'environ 300 pages in-8°. Le tirage a été arrêté à 1,500 exemplaires numérotés.

— La librairie Mame annonce une nouvelle publication de notre collaborateur Victor Fournel : *le Vieux Paris, fêtes, jeux et spectacles.*

Le livre, de format in-4°, est orné de 165 gravures.

— M. Corréard vient de publier chez Lecène et Oudin une brochure relative à *Michelet, sa vie, son œuvre historique*.

— M. le docteur Robinet qui, depuis longtemps, s'occupe de tout ce qui se rapporte à Danton, fait paraître à la librairie Le Soudier un livre intitulé : *Danton émigré; recherches sur la diplomatie de la République (an I[er], 1793).*

— Le tome IV de la grande édition des œuvres complètes d'Alfred de Musset, publiée par la maison Lemerre, a paru le mois dernier.

— M. Ph. Lauzun a publié, sous les auspices de la Société historique de Gascogne, des *Lettres inédites de Marguerite de Valois*, tirées de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

Ces lettres vont de l'année 1579 à l'année 1606.

— M. Paul Lemonnier vient de traduire et de publier à la librairie Guillaumin le livre que M. Grant Allen a consacré à Darwin.

— M. René Kerviler entreprend, avec le concours de plusieurs bibliophiles bretons, la publication d'un *Répertoire général de biobibliographie bretonne.* Le premier fascicule (Aa-Aa) a paru, à Rennes, chez les éditeurs Plichon et Hervé.

— M. Pellechet vient de dresser le *Catalogue des incunables de la bibliothèque publique de Dijon.*

L'ouvrage, un volume in-8° de VIII-179 pages, est en vente à Dijon, à la librairie Lamarche.

— Il vient de paraître à Orléans, chez le libraire Herluison, un *Essai de bibliographie raisonnée des œuvres relatives à Jeanne d'Arc.* L'auteur, M. l'abbé Lemerle ne s'est occupé que des éloges panégyriques consacrés à l'héroïne.

— M. R. Souhart vient de donner à la librairie Rouquette une *Bibliographie générale des ouvrages sur la chasse, la vénerie et la fauconnerie,* publiés ou composés depuis le XV[e] siècle jusqu'à ce jour, en français, latin, allemand, anglais, espagnol, italien, etc.

Ce livre, comprenant la description d'environ 3,000 ouvrages sur la chasse, a été tiré à 550 exemplaires.

— *La Bibliographie générale des Gaules*, par M. Ruelle, est aujourd'hui terminée. Le quatrième et dernier fascicule contient la fin de la bibliographie alphabétique par noms d'auteurs, la table alphabétique et des *addenda*.

ÉTRANGER

Allemagne. — La collection Engelhorn (Allgemeine Romanbibliothek, Stuttgart), dont nous avons fait ressortir plus d'une fois l'excellente exécution et la modicité du prix s'est enrichie de plusieurs romans traduits du français (O. Feuillet, H. Gréville, L. Halévy, G. Ohnet, A. Delpit, etc.).

En fait de romans étrangers, M. Engelhorn publie une excellente traduction des nouvelles de Hjalmar Boyesen et Maruja, le dernier roman de Bret Harte. *Schiffer Worse* et *Gift,* d'Al. Kielland, représentent dignement la littérature scandinave.

— M. Stern vient de donner à Leipzig, chez l'éditeur Elwert, une histoire littéraire moderne de l'Allemagne : *Die deutsche Nationallitteratur vom Tode Gœthes bis zur Gegenwart.*

Angleterre. — MM. David Bryce, de Glasgow, publient actuellement une édition illustrée de Shakespeare en huit volumes in-32, qui est bien la plus petite qui existe : les volumes n'ont que 10 centimètres de haut sur 14 de large.

— M. Elliot Stock vient d'ajouter à la série de monographies historiques qu'il publie sous le titre de *Popular county histories*, deux nouvelles publications : *A history of Devonshire with sketches of its leading worthies*, by R.-N. Worth, et *A history of Derby hire*, by John Pendleton.

Ces deux ouvrages abondent en renseignements sur l'histoire locale des comtés de Derby et de Devon et sur les hommes célèbres qu'ils ont fournis à l'Angleterre : Walter Raleigh, Francis Drake, Coleridge, sir Joshua Reynolds, etc., etc. D'après M. Worth, le Devonshire a été un des premiers comtés qui ait connu l'imprimerie. Deux ouvrages sortis de la première presse de Tavistock sont encore conservés aujourd'hui : *Boethius, consolations of philosophy*, traduction de Walton of Osney (1525), et *the Statutes of the Stannaries* (1534).

— *Les Arabian nights du capitaine Burton.* Sur dix volumes que comprendra la traduction anglaise des *Mille et une nuits*, neuf volumes sont en cours de publication. On annonce la prochaine publication de cinq volumes supplémentaires qui paraîtront sous le titre de *Supplemental nights.* La traduction de M. Burton n'étant pas destinée à être lue par les jeunes filles, lady Burton se propose d'y remédier en tirant de l'œuvre de son mari une édition « expurgée » spécialement destinée aux dames. Cette édition comportera 6 volumes petit in-8° au prix de 3 livres sterling.

— La table générale de la sixième série des *Notes and Queries* (vol. I à XII-1880-1885) est en vente, à Londres, chez l'éditeur.

— *Old Cookery books and ancient cuisine*, by W. Carew Hazlitt. Un volume de 263 pages in-8°. Londres, Elliot Stock.

Le joli volume que M. Hazlitt consacre à l'histoire de l'art culinaire en Angleterre fait partie de la collection du bibliophile (Book-Lover's library) que publie M. Henry B. Wheathley. Le bibliographe gastronome pourra consulter avec fruit le chapitre intitulé *Cookery books* qui énumère une cinquantaine de livres, plus ou moins célèbres, parus aux XVe et XVIe siècles sur l'art culinaire. On trouve dans l'ouvrage de M. Hazlitt de curieux détails sur la manière de vivre et les goûts gastronomiques à cette époque.

Belgique. — M. Max Rooses vient de faire paraître le deuxième volume de *la Correspondance de Christophe Plantin.*

— L'éditeur bruxellois Bruylant Christophe met en vente le premier fascicule du tome IX de *la Biographie nationale.* Ce fascicule va de *Helmont* à *Henschling.*

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

L'An mil, tel est le titre d'un ouvrage que M. Barbey d'Aurevilly prépare sur le moyen âge.

L'auteur s'occupe également de réunir en volumes les études critiques qu'il a, depuis trente ans, données à différents journaux, notamment *le Pays*, *le Constitutionnel* et *le Nain jaune.*

— M. Arsène Houssaye corrige actuellement les épreuves du *Livre de minuit* que doit publier la librairie Ollendorff, et celles de la nouvelle édition de ses poésies qui paraîtra chez l'éditeur Charpentier.

— M. Ludovic Halévy travaille à un roman, *Blanche Couronne*, qui paraîtra cet hiver dans la *Revue des Deux Mondes.*

— M. Leconte de Lisle donnera cet hiver un volume de poésies intitulé : *Poèmes lyriques.*

— M. Paul Bourget va prochainement faire paraître chez l'éditeur des Parnassiens un nouveau volume de poésies. Cet ouvrage sera divisé en trois livres qui porteront les noms suivants : *Hélène, Dalila, Antigone.*

— Notre collaborateur M. Gustave Fustier prépare en ce moment, pour paraître au commencement de l'année prochaine chez l'éditeur Rouveyre, un

Annuaire spécialement destiné aux bibliophiles, aux écrivains, et qui formera en quelque sorte un tableau de la république des lettres. Parmi les renseignements que contiendra cet ouvrage figurera une liste aussi complète que possible de tous les écrivains français, aujourd'hui vivants, quel que soit le genre de leurs travaux, avec l'indication de l'âge de ces écrivains, de leur qualité et de leur domicile. M. Fustier recevra avec reconnaissance tous les renseignements de nature à lui faciliter cette partie de sa tâche et nous prie de demander à nos lecteurs de vouloir bien lui faire parvenir à Paris, rue Bonaparte, 72 *bis*, toutes les communications qu'ils auraient à lui adresser.

— M. André Theuriet travaille à un roman de la vie intime et provinciale : *Au Paradis des enfants*, et termine un livre sur la *Vie rustique* qui paraîtra avec des dessins de Léon Lhermitte.

— M. Léon Cladel prépare un recueil de nouvelles qui doit paraître chez Lemerre et le deuxième volume de ses mémoires intitulés, comme on le sait, *Léon Cladel et sa kyrielle de chiens.*

— MM. Henri Havard et Marius Vachon préparent pour le nouvel an un volume d'étrennes : *les Manufactures nationales : les Gobelins, Sèvres, Beauvais.*

— L'administration de la *Nouvelle Revue* annonce la prochaine mise en vente dans ses bureaux d'un nouvel ouvrage de M. Ferdinand de Lesseps : *Ma mission à Rome en 1849, suivie de mes relations avec Mazzini.*

— Le prochain roman de M. Georges Ohnet aura pour titre : *Volonté* et fera suite aux *Batailles de la vie.*

— L'éditeur Alcan doit mettre prochainement en vente la troisième édition du livre de M. P. Janet : *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.*

— M. Marcellin Pellet doit nous donner d'ici peu la seconde série de ses *Variétés révolutionnaires.*

— M. Giry doit faire paraître chez l'éditeur Picard une traduction de l'introduction à l'étude de la paléographie de Wattenbach. Cette traduction sera accompagnée de renvois nombreux aux fac-similés de chartes qui ont été publiés en France et à l'étranger.

— Le même éditeur annonce la prochaine publication par M. le vicomte de Colleville d'une *Histoire abrégée des empereurs romains et grecs et des personnages pour lesquels on a frappé des médailles depuis Pompée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs.* L'ouvrage formera trois volumes in-8°.

— M. de Crozals vient, après M. Seignobos, de faire paraître à la librairie Delagrave le premier volume d'une *Histoire de la civilisation depuis les temps antiques jusqu'à Charlemagne.*

— La librairie Welter met en souscription pour paraître au mois de décembre l'ouvrage suivant de M. H. Harisse : *Excerpta Colombiona. Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines du commencement du* XVI*e siècle, non décrites jusqu'ici, précédée d'une histoire de la bibliothèque Colombine et de son fondateur.*

— On n'a pas oublié que le P. Didon, à la suite de dissentiments avec ses supérieurs, se vit infliger une retraite de dix-huit mois, dans le couvent de Corbara, au fond des montagnes de la Corse. En sortant de ce couvent, le célèbre dominicain se rendit en Allemagne, où il étudia la langue, la philosophie et la littérature du pays. Revenu en France, il se rendit ensuite en Palestine, afin de réunir les éléments nécessaires à *la Vie de Jésus*, qu'il a l'intention d'opposer au livre de M. Renan.

Le P. Didon va de nouveau partir pour la Palestine; il s'arrêtera d'abord en Égypte, où il passera un mois; le savant religieux a besoin de recueillir pour son ouvrage de nouveaux documents.

ÉTRANGER

Allemagne. — Une édition populaire des *Œuvres* de Heine sera publiée prochainement par la maison Hoffmann et Campe de Hambourg en livraisons de 10 pfennig (0 fr. 13), ce qui fera ressortir le prix des œuvres complètes à 7 fr. 50.

— Les héritiers de Liszt doivent, paraît-il, publier très prochainement les *Mémoires* du maître, écrits par lui-même, sous ce titre : *Ma Vie.*

— Le Dr Westermann va publier incessamment un nouvel ouvrage sur l'*Histoire de la découverte de l'imprimerie.*

Italie. — M. Paget Toynbee travaille à un *Dictionnaire de la Divine comédie* qui doit former un fort volume à paraître chez l'éditeur George Bell.

Russie. — Le 10 février prochain, les Russes célébreront le cinquantième anniversaire de la mort du poète Pouschkine. Dès ce jour cessera le droit de propriété littéraire sur ses œuvres. La Société litté-

raire de Saint-Pétersbourg en prépare une édition complète, avec toutes les pièces trouvées dernièrement dans les papiers du poète, sa correspondance, etc. La rédaction en est confiée à M. Morozon. La *Revue historique,* qui nous fournit ces renseignements, ajoute que la Société des amis de la littérature russe de Moscou se propose également de faire paraître des éditions populaires de quelques œuvres séparées de Pouschkine, ainsi qu'un recueil de ses poésies en un volume.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— *Miscellanées françaises et étrangères* —

FRANCE

Lettre inédite de Lamartine à Charles Nodier. — Nous trouvons dans le dernier catalogue publié par le libraire-éditeur Liseux une lettre autographe inédite de Lamartine adressée à Nodier. Voici cette lettre, cotée cent francs au catalogue du libraire :

Mâcon, 13 juillet 1830.

« Je viens de lire, mon cher ami, l'article que votre complaisante amitié m'a donné dans la *Quotidienne.* Je ne saurais vous en témoigner assez ma reconnaissance. Je vois bien, à travers les superbes formules d'éloge qui feront leur effet sur le public et surtout sur le public de famille, que vous n'êtes pas complètement content de ces pauvres *Harmonies.* Je suis comme vous et, plus que vous, je sens qu'on doit leur reprocher avec raison, monotonie, sécheresse, pompe, pathos, etc. J'ai trop pris le ton convenu du cantique ancien, et pas assez le ton vrai de saint Augustin et de Sainte-Beuve. Je préfère les *Consolations,* en toute vérité; je n'en suis que plus touché de votre indulgente préface pour les lecteurs de la *Quotidienne,* et comme je sais de plus que vous n'aimez pas à voir votre nom dans un journal représentant des idées fort différentes des vôtres, je compte cet article pour un vrai dévouement d'amitié. Puissé-je vous le rendre !

« Je pars à l'instant, dans quelques heures, pour le pays de la poésie, les montagnes, la Savoie, la Suisse, Chamonix, le Saint-Bernard, la vallée d'Aoste et les lacs italiens. Le tout en quinze jours ou trois semaines. Une bonne aventure serait de vous y rencontrer. Je reviendrai, s'il se peut, par Saint-Claude.

« Que faites-vous? et comment attendez-vous l'inévitable crise qui se prépare ? Le succès d'Alger la rendra plus courte et plus facile. Mais réussit-on longtemps à battre son siècle, c'est ce que l'histoire des siècles ne prouve pas. Je regarde la bataille comme gagnée, si on la donne; mais que faire de la victoire? Il y a un gros nuage à voir passer : Dieu veuille qu'i n'en sorte que du bruit et des éclairs! Je prends plus d'intérêts que vous à la politique, parce que j'en ai moins vu. Le découragement où je vous ai vu ne m'atteint pas encore. Je voudrais voir l'humanité sur un bon chemin, quoique tout chemin la conduise à la mort.

« Je sens la poésie remonter en moi à flots purs et plus forts. Je vais, si quelque dieu nous fait du loisir, m'y livrer pendant les dernières années que la jeunesse colore encore, mais je n'en publierai plus avant dix ou quinze ans. Les *Méditations* et *Harmonies* seront mes *Bucoliques;* il faut penser à la *Divina Comedia* qui fermente depuis si longtemps en moi.

« Et vous, faites aussi. Jamais vous n'avez été, de l'aveu de tous, plus en verve de pensée et de style que depuis un an. Écrivez une œuvre ou des fragments, car tout est fragment, même le tout, peu importe. Marquez votre trace, et qu'il ne soit pas dit que nous avons eu un des grands écrivains et penseurs du XIXe siècle qui s'est amusé à regarder et à applaudir des acteurs moins bons que lui !

« Adieu et amitié.

« LAMARTINE.

« *P.-S.* — Priez notre ami Soulié de presser Thouvenin et de faire remettre mes deux volumes, arrangés par lui, à David. Je suis honteux, j'ai le buste; je n'ai pu lui faire accepter que ces volumes, et il ne les a pas. A propos, ne vous dois-je rien pour Mlle Borel ? »

Statistique de la papeterie. — L'Allemagne est le pays qui, relativement, possède le plus de papeteries et de machines à fabriquer le papier.

Seuls, les États-Unis de l'Amérique la dépassent quelque peu, car ils comptent 884 papeteries avec 1,106 machines, tandis que l'Allemagne n'en compte que 809 avec 891 machines.

a France ne possède que 420 papeteries avec

525 machines; l'Angleterre, 361 papeteries avec 541 machines, dont 69 papeteries avec 98 machines pour l'Écosse et 12 papeteries avec 13 machines seulement pour l'Irlande.

L'Italie compte 220 papeteries, dont 10 ne possèdent aucune machine; la Russie, 133 papeteries avec 137 machines; l'Autriche-Hongrie, 220 avec 270 machines; l'Australie possède déjà 4 papeteries avec 6 machines, tandis qu'au pays des Pharaons l'on ne trouve qu'une seule fabrique, et encore le papier se fait-il à la main.

L'univers entier accuse donc un total de 3,419 papeteries avec 3,952 machines. La production journalière, calculée d'après la fabrication annuelle, est de 55,899,200 quintaux de papiers, soit en chiffres ronds, 56 millions.

La statistique des ouvrages de jurisprudence. — Les ouvrages de jurisprudence publiés pendant la période 1875 à 1885 sont au nombre de 40,896, dont 19,717 ouvrages allemands, 8,520 français et belges, 5,333 hollandais, 3,103 italiens, 775 espagnols et 1,461 danois, norvégiens et suédois.

L'année 1885 à elle seule a produit 4,192 publications se rattachant à la science du droit; sur ce nombre, l'Allemagne a fourni près d'un tiers.

M. Hippolyte Castille; la paternité du pseudonyme d'Alceste. — Tout le monde connaît le pseudonyme d'*Alceste*, dont un écrivain a signé des lettres politiques qui ont fait beaucoup de bruit. Comme un journal en avait attribué la paternité à un tiers, l'auteur, M. Hippolyte Castille, lui adresse la lettre suivante :

« Depuis longtemps, le secret de la paternité des lettres d'Alceste à l'*Universel*, aux divers journaux publiés par M. Portalis et au *Voltaire* est devenu le secret de la comédie. Je suis surpris qu'un critique bien informé ignore un fait d'ailleurs aujourd'hui assez peu intéressant.

« J'ai dû autrefois, sur les sollicitations les plus énergiques de M. Ducuing et même en présence de poursuites judiciaires, vaincre mes répugnances, garder le masque littéraire que j'avais adopté, opposer au besoin la négation, sous peine de voir échouer à son début la campagne politique que l'*Universel* avait entreprise.

« Depuis bien des années, les motifs qui me guidaient ont cessé d'exister.

« Je me propose même de publier sous mon nom une partie de ces lettres et vous pouvez être certain que ni M. Paton, ni aucune autre des nombreuses personnes à qui les lettres d'Alceste ont été attribuées n'en revendiquera la paternité. »

M. Frédéric Gaillardet. — L'affaire Dumas-Gaillardet a été jugée à la satisfaction des gens de lettres; les héritiers de ce dernier ont été déboutés de leur prétention, et le titre la *Tour de Nesle?* restera inscrit sur le monument élevé à la mémoire de l'auteur des *Trois mousquetaires.*

Gaillardet fut le fondateur du *Courrier des États-Unis;* aussi ce journal nous fournit-il des renseignements intéressants sur ce collaborateur d'Alexandre Dumas.

Notre confrère d'outre-Océan nous fait remonter au temps où la rue Bonaparte n'allait pas plus haut que la place Saint-Germain-des-Prés.

« Dans la rue Childebert, qui barrait ce prolongement, une grande maison séparait la rue Bonaparte de la rue qui faisait suite par derrière ladite maison et s'appelait la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, aujourd'hui incorporée dans la rue Bonaparte.

« La maison dont nous parlons était connue sous le nom de la rue sur laquelle elle était en bordure; on l'appelait *la Childebert.* C'était une sorte de ruche comme il en existait beaucoup alors dans le quartier latin. On y trouvait des chambres pour les étudiants, les *étudiantes*, et à l'étage supérieur s'épanouissaient les ateliers pour les architectes et les peintres.

« Au nombre de ces derniers se trouvaient Théophile Gautier et les deux frères Roqueplan. Leurs ateliers étaient des ateliers littéraires où la jeunesse spirituelle et passionnée de l'époque se donnait rendez-vous.

« Un jour que Victor Hugo, Jules Janin et Alexandre Dumas se trouvaient réunis avec les trois personnages que nous venons de nommer survint tout à coup Frédéric Gaillardet, alors jeune homme tout à fait inconnu, n'ayant encore rien produit. Il apportait le manuscrit d'un drame intitulé : *Pierre de Labilie*, du nom d'un chancelier de France, jugé et condamné par un concile pour avoir participé à la disgrâce qui avait frappé Marguerite de Bourgogne.

« Les noms des héros de Gaillardet eurent le don d'égayer l'assistance; l'un d'eux s'appelait Anatole et naturellement, chaque fois que ce nom était répété, les auditeurs riaient aux éclats. Cependant le lecteur continuait sans se lasser, et le drame finit par empoigner les assistants.

« Quand Gaillardet eut fini sa lecture, Alexandre Dumas, toujours prompt à prendre la parole, se leva et déclara que la pièce devait changer de nom et prendre celui de la *Tour de Nesle*, qu'il fallait reprendre les éléments donnés par l'auteur, et alors il découpa le sujet en actes et en scènes.

« Alexandre Dumas allait son train, lorsque tout à coup Théophile Gautier, secouant son abondante chevelure, se leva en s'écriant la fameuse phrase :

« — Ohé! Orsini, double empoisonneur, tavernier
« du diable! faudra-t-il donc te donner tous tes noms,
« avant que tu répondes ? »

« Les applaudissements des assistants saluèrent la sortie, et il fut décidé que Théophile Gautier écrirait le premier acte.

« Quand on fut au second acte, ce fut au tour de Jules Janin de s'écrier : « Avez-vous donc jamais,
« dans vos amours de garnison, rencontré des mains
« aussi blanches, etc...? Vous voyez bien que ce sont
« de grandes dames... »

« — Bravo, Janin! » s'écria le chœur des assistants; à vous le deuxième acte.

« Les actes suivants, à l'exception du dernier, furent pris par les frères Roqueplan. Victor Hugo se chargea du dénouement.

« A cet égard, il y a une vérité incontestable, c'est que la *Tour de Nesle* se termine par ces mots de Marguerite : « Gautier, je suis ta mère! » et la réponse de Gautier : « Eh bien! ma mère, je te maudis. » Exactement ce que Victor Hugo a reproduit dans sa *Lucrèce Borgia,* qui finit sur ces mots : « Gennaro, « je suis ta mère » et la réplique : « Eh bien! je te « maudis. »

Victor Hugo, d'après le *Courrier des États-Unis,* aurait donc fourni les dramatiques effets du dernier acte.

Missions scientifiques. — M. Baudrillart, professeur au collège Stanislas, est chargé d'une mission en Espagne et en Italie. Il devra rechercher dans divers dépôts publics de ces pays, notamment dans les archives d'Alcala de Hénarès, de Rome, de Brescia et de Turin, des documents relatifs à la correspondance de Mme de Maintenon.

M. Alfred Marche est chargé d'une mission aux îles Mariannes, pour y faire des recherches relatives à la géographie, à l'histoire naturelle, à l'anthropologie et à l'ethnographie.

M. E. Raoul, pharmacien de première classe de la marine, est chargé d'une mission scientifique dans les colonies françaises, à l'effet de recueillir des collections d'histoire naturelle destinées à l'État.

M. Paul-Édouard Passy, professeur d'anglais à l'École normale des instituteurs de la Seine, est chargé d'une mission en Suède.

M. Bloch, publiciste, chargé de missions en Allemagne, en Italie et en Hollande, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

« La Muselière », journal de M. Lemercier de Neuville. — Jean des Gaules raconte, dans le *National,* l'histoire d'un journal qu'il créa sous l'empire, avec Lemercier de Neuville : *la Muselière :*

« Nous avions cinquante abonnés et nous le confectionnions dans une sorte de soupente, au-dessus du café de l'Ambigu, qu'on nommait l'*étouffoir.*

« On entendait rire parfois et se chamailler de là-haut.

« Un jour, après avoir recopié sur un registre la liste de nos abonnés et leur domicile, Lemercier roula en boulette et jeta par la fenêtre la feuille de papier sur laquelle ils étaient inscrits.

« Elle tomba sur la tête d'un monsieur qui, par le plus grand des hasards, était un mouchard.

« On nous surveilla et l'on remarqua que, tous les huit jours, deux hommes à mine sinistre sortaient du café de l'Ambigu à la nuit et se séparaient. On les fila et l'on sut qu'ils se rendaient chez les concierges des maisons qu'habitaient les individus inscrits sur la liste.

« Je crois bien; nous étions les porteurs du journal et nous avions une tenue *ad hoc,* destinée à nous rendre méconnaissables.

« Évidemment, c'était une société secrète.

« L'enquête commença. On fit venir à la préfecture, les uns après les autres, les cinquante abonnés.

« Horreur! ils apportèrent les numéros de la *Muselière,* dont ils avaient à peine lu deux ou trois numéros.

« On les relâcha!

« — A mon âge, s'écriait l'un d'eux; soupçonné de « complot pour avoir voulu protéger la littérature! « Quand on m'y reprendra! Les petits polissons! »

« Les petits polissons, c'étaient nous.

« Il n'y avait qu'un homme qui tenait à lire la *Muselière,* c'était le ministre de l'intérieur.

« Ce diable de Lemercier de Neuville avait oublié de lui envoyer le journal.

« Il attrapa quinze jours de prison et le journal fut supprimé.

« Ainsi naquit et mourut *la Muselière, journal de la décadence intellectuelle* ».

A propos du livre intitulé : « Avant la bataille ». — Une revue militaire allemande, la *Revue internationale de toutes les armées et de toutes les flottes,* prétendait que le livre *Avant la bataille* a été inspiré par l'état-major français et imprimé aux frais du ministère de la guerre; qu'il a été propagé partout, dans l'armée comme ailleurs, par les soins de ce même ministère; « qu'il est sorti de la plume de M. Barthélemy, l'un des meilleurs amis et des plus chauds partisans du général Boulanger et l'un des membres les plus influents de la Ligue des patriotes ».

M. Barthélemy, dans une lettre au *Soleil,* rétablit les faits; il déclare que le livre *Avant la bataille,* qui a paru sans nom d'auteur, est bien de lui; mais le livre n'a été ni imprimé ni propagé par le ministère, qui n'en a *pas acheté un seul* exemplaire; l'auteur ne fait pas partie de la Ligue des patriotes; et enfin le ministre de la guerre actuel a été bien étranger à sa publication, puisque l'ouvrage a été terminé en octobre 1885, trois mois avant la constitution du cabinet Freycinet.

Les gens de lettres décorés. — Les gens de lettres accusent le gouvernement de se montrer très parcimonieux de décorations vis-à-vis d'eux, au grand avantage des journalistes, des peintres et des autres artistes, qui accaparent les pétales du coquelicot de la Légion d'honneur.

A titre de renseignement, nous avons, dit *le Voltaire,* recueilli en feuilletant la liste des membres et adhérents de la Société des gens de lettres, ceux que nous trouvons décorés :

Commandeurs.

Camille Doucet, Désiré Nisart, général Pittié.

Officiers.

Théodore de Banville, Maxime Ducamp, Alexandre Dumas fils, Adolphe Dennery, Arsène Houssaye, Ernest Legouvé, Auguste Maquet, Victorien Sardou, Aurélien Scholl, Édouard Thierry, Latour Saint-Ybars, Jules Lacroix, Paul Féval, Auguste Vitu.

Chevaliers.

Paul Arène, Adolphe Belot, Élie Berthet, Ernest Blum, Henri de Bornier, Alexis Bouvier, Alphonse Brot, Philippe Burty.

Henri Chabrillat, Augustin Challamel, Champfleury, Victor Cherbuliez, marquis de Cherville, Émile Chevalet, Jules Claretie, François Coppée, Alphonse Daudet, Ernest Daudet, Adrien Decourcelle, René Delorme, Albert Delpit, Des Essarts, Charles Des Granges.

Armand Durantin, Louis Enault, Ferdinand Fabre, Louis Figuier, Camille Flammarion, Marius Fontanes, Emmanuel Gonzalès, Ludovic Halévy, Henry Houssaye, Henri d'Ideville, Louis Judicis, Henri Lapommeraye, Lorédan Larchey, Alphonse de Launay.

Albert Millaud, Charles Monselet, Edgar Monteil, Eugène Muller, Charles Narrey, Georges Ohnet, Henri de Parville, Hector Pessard, Florian Pharaon, Alexandre Piédagnel, Louis Ratisbonne, Jules Richard, Armand Silvestre, Paul Saunière, Jules Simon, Léopold Stapleaux, Edmond Texier, André Theuriet, Pierre Véron, Paul Bourde.

A cette liste déjà longue, si l'on ajoute celle des auteurs dramatiques, dont quelques noms figurent dans la nôtre, mais qui sont loin de s'y trouver tous, on arrivera à un nombre respectable de personnalités décorées pour la littérature.

Les Débuts de Pierre Loti. — On parle beaucoup en ce moment d'un nouveau roman de Julien Viaud, cet officier de marine qui, sous le nom de Pierre Loti, publie des récits si remarquables, surtout par leur style plein de couleur et de précision. Ce nouveau roman est intitulé : *Pêcheurs d'Islande.*

A ce propos, *le Figaro* a publié une notice détaillée sur Pierre Loti. Voici comment cette notice raconte le début de cet écrivain distingué dans les lettres :

« Le père de M. Julien Viaud a écrit une histoire de la ville de Rochefort; sa grand'mère a fait quelques poésies.

« Il prit lui, tout jeune, l'habitude de rédiger le journal de sa vie. De ce journal, il tira un premier livre : *le Mariage de Loti.* Un ami de l'auteur lut le manuscrit, l'emporta et, de son chef, le présenta à Calmann Lévy, qui l'acheta.

« Plus tard, on offrit à l'éditeur un second volume, *Aziyadé,* qu'il déclara mauvais.

« Mme Adam, ayant alors besoin d'un roman pour sa Revue, demanda à M. Lévy s'il n'avait pas quelque ouvrage nouveau à lui recommander. Il lui montra *Aziyadé,* prévenant d'ailleurs que ça ne valait pas grand'chose.

Mme Adam emporta le manuscrit, le lut, l'inséra.

« Tels furent les simples et faciles débuts littéraires de M. Pierre Loti. »

M. Dupin et sa collaboration avec Scribe. — La *Patrie* signale à la Société des auteurs un centenaire à célébrer bientôt et qui ferait le pendant de la fête en l'honneur de M. Chevreul. Il s'agit de l'ancien collaborateur de Scribe, M. Dupin, qui est le dernier représentant d'une époque de simplicité littéraire, de bonne foi et de jeunesse, que le nom de Désaugiers synthétise.

Il paraît que le reporter de la *Patrie* a mis fort en colère M. Dupin, en lui parlant de 1781 comme de sa date de naissance :

« Je suis né le 1er septembre 1797, a dit M. Dupin; je me rappelle très clairement avoir vu la tête de la princesse de Lamballe portée au bout d'une pique; j'étais déjà assez connu comme auteur dramatique en 1812 pour mériter l'amitié de Talma, alors en pleine gloire. « Voyez-vous, jeune homme, ajouta-t-il, en « s'animant un peu, c'était le beau temps alors! »

« Quand j'ai connu Scribe, c'était un *bambin* (*sic*); je lui ai donné quelques conseils et il en a si bien profité qu'il est devenu mon maître. Des *soixante-cinq* pièces (et non cinquante, comme le dit *votre* Larousse) que nous écrivîmes en collaboration, quelques-unes sont presque entièrement de lui, mais nous nous complétions si bien que jamais aucune difficulté n'a surgi entre nous au sujet de ce que nous appelions: notre travail. Quant aux cent trente-sept autres vaudevilles que j'ai écrits seul, ils ont amusé deux générations, m'ont procuré l'aisance dans laquelle je termine mes jours, et *ceci,* dit-il en désignant la rosette qui orne sa boutonnière. Je n'en demande pas davantage. Mais, je vous le répète, jeune homme, si je suis, à quatre-vingt-dix-neuf ans, un optimiste convaincu, c'est que ma jeunesse se passait au bon temps. »

La Propriété littéraire et artistique. — Le mois dernier a été signée, à Berne, la convention internationale pour la protection de la propriété littéraire et artistique.

Le *Bund,* de Berne, publie quelques renseignements sur le contenu de cet acte international.

La convention contient des stipulations précises concernant le droit de traduction. Ce droit appartiendra à l'auteur et à ses héritiers pendant dix ans, à partir du jour de la publication de l'original, et, pour les ouvrages publiés par livraisons, à partir du jour de la publication de la dernière livraison.

Les articles de journaux publiés dans un des États qui participent à la convention pourront être reproduits, en originaux ou en traductions, dans les journaux des autres États, à moins d'une défense spéciale de l'auteur de l'article ou de l'éditeur du journal.

Toutefois, ni l'auteur ni l'éditeur ne peuvent interdire la traduction ou la reproduction d'un article de discussion politique, d'un article d'actualité et de faits divers.

Chaque État aura le droit de saisir sur son territoire les ouvrages importés d'un autre État, si leur publication est contraire aux stipulations de la convention.

Il sera créé à Berne un bureau international qui aura les attributions suivantes :

Il fera un relevé de toutes les dates qui concernent la protection des droits d'auteur et les portera à la connaissance du public. Il étudiera toutes les questions qui se rapportent à la protection de la propriété littéraire et artistique, et publiera les résultats de ses études dans une feuille spéciale qui paraîtra à Berne en langue française. Il devra enfin, à la demande des gouvernements respectifs, leur communiquer toutes les informations nécessaires pour assurer la protection des droits d'auteur.

Les gouvernements des États qui participent à la convention conserveront leur liberté d'action en ce qui concerne la surveillance des œuvres littéraires et artistiques publiées sur leurs territoires respectifs, et pourront, comme par le passé, interdire chez eux la circulation et la vente de ces œuvres, conformément aux lois du pays.

Les États qui sont signé la convention sont : la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Suisse, Haïti et la République de Liberia. Le ministre des États-Unis a promis, au nom de son gouvernement, une prochaine adhésion à la convention.

Une académie tonquinoise. — Voici le texte de l'arrêté de M. Paul Bert constituant une académie tonkinoise :

« Le résident général de la République française en Annam et au Tonkin, membre de l'Institut,

« Voulant faire revivre dans ce pays depuis si longtemps troublé le goût des sciences et des lettres, et soucieux de conserver à la nation tonkinoise les vestiges de son passé glorieux, comme aussi de réunir les témoignages dispersés de son antique splendeur;

« Sur la proposition du résident supérieur,

« Arrête :

« Art. 1er. — Il est créé au Tonkin un corps savant qui prend la dénomination de Bac-ki-han-lam-vien (Académie tonkinoise).

« Art. 2. — Son siège est à Hanoï; le Bac-ki-han-lam-vien aura pour mission de :

« Rechercher et réunir tout ce qui intéresse, à un point de vue quelconque, le pays tonkinois;

« Veiller à la conservation des monuments ;

« Initier le peuple à la connaissance des sciences modernes et des progrès de la civilisation en faisant traduire et publier, en langue annamite, des résumés pratiques des livres européens;

« Faire traduire et publier, en langue française, les extraits les plus importants des annales dynastiques tonkinoises, ainsi que les autres ouvrages qui auront été désignés par une commission d'études ;

« Concourir à la formation de bibliothèques publiques dans les principales villes et d'une bibliothèque nationale à Hanoï;

« Prendre des mesures pour la conservation des stèles, inscriptions et monuments quelconques épars sur le territoire, de les rechercher, de les signaler, de les faire transporter en lieu sûr lorsqu'ils se trouveront dans des pagodes ruinées ou hors de l'action d'une protection efficace ;

« Rédiger et publier un bulletin mensuel dans lequel seront traitées les questions scientifiques, littéraires, économiques et techniques;

« Se mettre en relation avec toutes les Sociétés orientales d'Europe et d'Asie, afin d'être constamment au courant des travaux des savants spéciaux qui s'occupent du pays.

« Art. 3. — Le Bac-ki-han-lam-vien étant un Institut national devra comprendre parmi ses membres l'élite de la nation tonkinoise (des savants tonkinois).

« Il sera composé de membres titulaires au nombre de quarante, et de correspondants en nombre illimité.

« La haute dignité de membre du Han-lam sera conférée par M. le résident général;

« Pour l'obtenir, les savants tonkinois devront être pourvus des grades universitaires de docteur (cat-si et tien-si) ou de licencié (cuu-nhon).

« Les correspondants seront admis par un vote des membres titulaires, sur la présentation de deux d'entre eux, et à la majorité absolue des votants.

« Les bacheliers (uy-tay) et tous les mandarins jusqu'au septième degré inclusivement pourront être correspondants.

« Leur admission sera soumise à la ratification de M. le résident général.

« Les membres titulaires recevront un diplôme rédigé en langue française et caractères chinois, et comme insigne de leur dignité il leur sera remis une médaille ou un emblème qu'ils porteront au cou ou à la boutonnière.

« Les correspondants recevront le diplôme seulement; ils pourront déposer des manuscrits, proposer des motions; ils assisteront aux assemblées générales, mais n'auront pas voix délibérative.

« Art. 4. — La présidence du Bac-ki-han-lam-vien appartient de droit à M. le résident général.

« Il sera assisté d'un vice-président tonkinois et de deux secrétaires, l'un Français, l'autre indigène.

« Art. 5. — Il est interdit, dans les réunions et dans les publications, de s'occuper de politique et de discuter les actes du gouvernement ni aucune autre question d'intérêt privé.

« PAUL BERT. »

Nouveaux documents sur Molière. — M. Auguste Vitu publie le texte d'un bail passé le 15, octobre 1665, devant MMes Ogier et Pain, notaires à Paris, au profit de M. et Mme Molière, par le sieur Millet, maréchal de camp. Notre confrère, qui en a eu commu-

nication en l'étude de Mᵉ Carré, croit que cette pièce signée de Molière a échappé aux investigations de la commission récemment instituée pour rechercher les signatures authentiques de Molière.

Voici les principaux passages de ce document :

« Laquelle (dame Millet) a recongneu et confesse avoir baillé et deslaissé, à tiltre de loyer à prix d'argent, du jour de la feste Saint-Remy dernièrement passée jusques à trois ans prochains après ensuivants, finis et accomplis, et pendant ledit temps durant faire jouir, etc.

« A Jean-Baptiste Pocquelin de Mollière, vallet de chambre du roy, et damoiselle Armande Grezinde Bejart, sa femme de luy autorisée, demeurant rue Saint-Thomas-du-Louvre, paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois, à ce présens et acceptons.

Une maison seize en ceste ville de Paris en ladite rue Saint-Thomas-du-Louvre, aux sieur et dame Millet appartenant, et joignant une grande maison aussi à eux appartenant ;

« Consistant ladite maison louée en un corps de logis, petite court, porte cochère et autres appartenances et dépendances, telle que les preneurs s'en contentent, disant les bien congnoistre pour les avoir vus et visités pour en jouir.

« Ce présent bail fait moyennant la somme de mil livres de loyer pour et par chascune desdites trois années, etc.

« Fait et passé à Paris en l'étude d'Ogier, l'un des notaires soussignez, l'an mil cent soixante-cinq, le quinzième jour d'octobre après midy, et ont signé

Signé : Marguerite Chappelain,
J. b. p. Moliere,
Gresinde Béjart,
Pain, Ogier. »

M. Vitu fait suivre cette reproduction des intéressants commentaires que voici :

« La signature de Molière est la plus belle et la plus ferme que l'on puisse rencontrer. Les trois initiales J. B. P. sont pour ainsi dire moulées ; quant au nom principal, il contient une particularité qu'il faudra retenir pour contrôler plusieurs autres signatures acceptées jusqu'ici comme authentiques. L'*l* du milieu de Molière porte à sa partie inférieure une sorte de boucle qu'on ne retrouve pas ailleurs, *L*, comme si cette lettre était une initiale. Ce superbe autographe, d'une pureté et d'une fraîcheur extraordinaires, a fait l'admiration de son heureux professeur Mᵉ Carré, comme la mienne.

« Mᵐᵉ Molière a signé après son mars, d'un caractère mince et délié qui ressemble plus à l'anglaise de nos jours qu'aux lourdes et raides écritures du xviiᵉ siècle. On remarquera qu'elle a signé Gresinde et non Armande, et qu'elle a nettement accentué l'*e* de Béjart, tandis que Molière, cette fois comme toujours, ne place pas d'accent sur son nom.

« Le fait essentiel qui ressort de ce bail, c'est que depuis la Saint-Rémy, c'est-à-dire depuis le 1ᵉʳ octobre 1665 jusqu'au 1ᵉʳ octobre 1668 au moins, Molière et Armande ont habité seuls un petit hôtel formant un corps de logis distinct, ayant sa cour et sa porte cochère.

« C'est ainsi que leur intimité se resserrait à l'époque même que les fabricateurs d'anecdotes scandaleuses ont assignée aux prétendus désordres de l'épouse et aux prétendus malheurs de l'époux outragé.

« Une chose certaine, c'est que Molière habitait l'hôtel du maréchal de camp Millet lorsqu'il fut atteint de la terrible maladie de poitrine qui faillit l'emporter, et qui amena la fermeture de son théâtre, du 27 décembre 1665 jusqu'au 21 février 1666. »

Une statue à Louis Blanc. — Un comité s'était formé, sous la présidence de M. Lagrange, pour élever une statue à Louis Blanc.

Ce comité vient d'offrir le modèle de cette statue à la ville de Paris. L'offre a été acceptée, et il a été décidé que la statue serait érigée sur la place Monge.

— Mᵐᵉ Edmond Adam abandonne la direction de la *Nouvelle Revue*, qui passe aux mains de M. de Cyon, ancien directeur du *Gaulois*.

— Le comité des inscriptions parisiennes fera placer, le jour anniversaire de la mort de Sainte-Beuve, au numéro 11, rue du Montparnasse, une plaque portant l'inscription suivante :

CH.-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE
Poète et critique,
Né à Boulogne-sur-Mer
le 23 décembre 1804,
est mort dans cette maison
le 13 octobre 1869.

— Le comité des inscriptions parisiennes continue son œuvre ; il vient de décider de placer sur la maison nº 2 de la rue d'Aumale une plaque commémorative portant l'inscription suivante :

FRANÇOIS MIGNET
Historien,
né à Aix-en-Provence
le 8 mai 1796,
est mort dans cette maison
le 24 mars 1884.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Comment travaillait Léopold v. Ranke.* — Les souvenirs que vient de publier M. Winter, un des derniers secrétaires de Léopold Ranke, donnent d'intéressants détails sur la manière de travailler du grand historien.

Ranke vivait et travaillait un peu comme Littré. Il

se levait assez tard, déjeunait après neuf heures, dictait jusqu'à une heure, recevait jusqu'à deux, faisait ensuite une promenade accompagné de son domestique et rentrait pour dîner. — De sept heures à minuit, et souvent plus tard encore, il dictait à un nouveau secrétaire.

Pendant ses dictées, où sa prodigieuse mémoire, sa verve inaltérable et sa parfaite lucidité d'esprit se donnaient libre jeu, il se faisait relire les documents et les dossiers, et désignait à ses secrétaires les passages à transcrire. D'instinct il flairait les pages vides de renseignements et mettait le doigt sur les choses essentielles. — Assis au milieu d'une bibliothèque énorme, mais où régnait le plus complet désarroi, il imposait souvent à ses aides la tâche surhumaine de trouver immédiatement un volume à consulter, se lamentant du matin au soir sur la fatalité qui le condamnait à employer des subalternes.. — Une fois, il s'accorda un petit séjour au château de Manteuffel, et sa ménagère se félicitait de ce qu'il n'avait pas emporté de livres; bien qu'octogénaire, le vieillard ne put s'accommoder de ce repos forcé et revint bien vite se réinstaller chez lui pour travailler à son *Histoire universelle*, que la mort ne lui a pas donné le temps d'achever, mais dont il nous a donné six volumes imprimés et un septième volume manuscrit.

Les publications interdites en Allemagne. — Le gouvernement allemand vient de faire paraître la liste des publications socialistes mises à l'index depuis que les lois d'exception contre les menées criminelles de la démocratie socialistes ont été votées en 1878. L'éditeur de ce curieux catalogue est M. Atzrott, secrétaire royal de police à Berlin. C'est afin de permettre aux autorités de se reconnaître au milieu du grand nombre de publications, qu'il a entrepris d'en dresser la liste alphabétique et une table des auteurs.

De 1878 à juin 1886, l'interdiction a frappé 792 imprimés (volumes, placards) non périodiques, 13 numéros isolés de publications périodiques allemandes et 19 numéros isolés de publications périodiques étrangères. L'apparition de 85 journaux allemands et de 41 journaux étrangers a été définitivement interdite. On arrive à un total de 948 interdictions : 255 en 1878, 141 en 1879, 87 en 1880, 141 en 1881, 40 en 1882, 62 en 1883, 132 en 1884, 72 en 1885, 18 dans les cinq premiers mois de 1886. Le nombre des journaux interdits va en diminuant; on voit que la propagande prend un caractère de plus en plus secret.

La Prusse figure avec 530 interdictions; la Bavière avec 85; la Saxe, foyer du socialisme, avec 196, le Wurtemberg avec 151; la Hesse avec 23, etc.

Cet index aura un jour une valeur bibliographique, car il contient à peu près toutes les publications subversives, livres ou journaux, qui ont paru ces dernières années. Les feuilles les plus inconnues ont l'honneur d'y figurer; des journaux anarchistes de province, inconnus à Paris, y sont inscrits.

Comme auteurs français, nous rencontrons : A. Arnoult : *L'État de la Révolution*; *Histoire parlementaire de la Commune de Paris*; — Léon Cladel : *Mon ami le sergent de ville*; *Revanche*; — Claudel : *Le sort réservé aux empereurs et rois;* — Paschal Grousset : *les Martyrs de la Commune;* — Paul Lafargue : *le Droit à la paresse;* — Lefrançais : *République et Révolution;* — Lissagaray : *Histoire de la Commune;* — Mazon : *la Comédie politique en Europe;* — Paul Strauss : *le Suffrage universel;* — Révillon : *Chants révolutionnaires.*

Parmi les Allemands : Karl Marx : *le Manifeste du parti communiste de 1847;* — F. Lassalle : quatorze brochures ou manifestes. — Liebnecht, Bebel, Viereck, Vollmar, Most, Engels, Frohme, etc.

Le Hollandais Nieuwenhuis, les Russes Bakounine, Stepniack, Mirovitcz, etc., y sont inscrits.

Une bonne partie des pièces interdites sont des appels aux électeurs. Il y a aussi des pièces de théâtre : *Un espion*, pièce socialiste, 1876. — *Procès de presse, ou la fille du procureur impérial;* — *Une victime, ou la jurisprudence;* *Un agitateur malheureux, ou la question agraire;* — *les Travailleurs allemands;* — *les Nihilistes*, pièce en quatre actes, représentée en 1882, à Chicago, à l'occasion de l'anniversaire de la Commune.

Les femmes-auteurs en Allemagne. — Sait-on combien il y a de bas-bleus en Allemagne? Le *Temps* répond d'après une analyse de l'*Almanach des dames*, de Lina Morgenstern :

« Il paraît qu'elles sont en tout au nombre de six cents.

« Il y a un quart de siècle, Dresde seul en comptait plus de trois cents, nous dit Mme Roskowska, et méritait ainsi le titre de Florence de l'Elbe. On n'y en compte plus aujourd'hui qu'une trentaine. Presque autant à Breslau, qui ne possède ni les trésors artistiques ni les beautés naturelles de Munich, et qui l'emporte pourtant à cet égard sur la capitale de la Bavière. La métropole de la librairie allemande, Leipzig, n'a que vingt femmes de lettres, et Stuttgart que sept. Elles semblent être attirées de préférence par les grandes villes; c'est ainsi que Vienne n'en a pas moins de cinquante, et Berlin, en y comprenant Charlottembourg et Potsdam, pas moins de quatre-vingts.

« Ce qui paraît caractéristique, c'est que les villes spécialement adonnées au commerce et à la navigation comptent relativement peu de femmes-auteurs. Ainsi on n'en trouve que seize dans les trois villes libres et hanséatiques. Hambourg, la seconde ville de l'Allemagne, n'en a que sept, comme Brême. Il est vrai que le chiffre est exactement le même à Kœnigsberg, la patrie de la raison pure. Mais qu'on ne s'en étonne pas, la ville de Kant appartient à la Sibérie prussienne; elle ne possède pas le doux climat qui paraît indispensable à l'éclosion de cette fleur humaine, la femme de lettres. Aussi Wiesbaden en a-t-il une de plus à inscrire sur sa liste que Kœnigsberg, Hambourg et Stuttgart; Darmstadt en a deux de plus·

Cassel en a douze, de même que Hanovre et Francfort-sur-le-Mein.

« Tous ces chiffres réunis forment à peu près la moitié du total général indiqué par l'*Almanach des dames*. Les autres femmes, aux bas plus ou moins azurés, habitent des châteaux et des villas, des villages ou des bourgs. On ne les trouve pas seulement « aussi loin que résonne la langue allemande », mais encore éparses dans les pays étrangers; elles sont rares à Paris et à Pétersbourg, nombreuses en Italie et sur le Bosphore. *Châteaux* n'est point ici une métaphore; plus d'une princesse, un nombre imposant de comtesses et de baronnes, ont fait gémir la presse, les unes par pur amour de la gloire, les autres en vue d'honoraires qui ne sont pas toujours chimériques.

« Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que toutes ces femmes-auteurs soient de la première jeunesse. Une bonne moitié au moins a dépassé l'âge canonique. Il y en a cent au moins entre quarante et cinquante ans; une autre centaine entre cinquante et soixante ans; une trentaine entre soixante et soixante-dix; vingt-cinq entre soixante-dix et quatre-vingts; trois ont dépassé quatre-vingt-dix ans.

« D'autre part, on n'en trouve que sept ayant moins de vingt-cinq ans et pas une seule ayant moins de vingt ans. Il est vrai que cent cinquante-cinq de ces dames se sont formellement refusées à faire connaître leur âge; mais il est peu probable que ce soit dans la crainte de passer pour des enfants. »

Les Œuvres de Frédéric le Grand. — L'empereur d'Allemagne a envoyé comme cadeau au shah de Perse le plus magnifique ouvrage qui ait paru jusqu'ici en Allemagne. Ce sont les *Œuvres de Frédéric le Grand*, une publication que Frédéric-Guillaume IV a fait imprimer sur le meilleur parchemin. L'ouvrage est composé de 33 volumes.

Angleterre. — *Le manuscrit de « l'Image du monde ».* — M. Paul Meyer a fait part à l'Académie des inscriptions et des belles-lettres (séance du 17 septembre) d'une découverte qu'il vient de faire dans un récent voyage en Angleterre, au sujet d'un poème du moyen âge intitulé : *l'Image du monde*. Dom Calmet, dans sa « Bibliothèque lorraine », avait mentionné un manuscrit de ce poème ayant appartenu à Du Cange et portant une rubrique où Gautier de Metz était indiqué comme l'auteur de la composition littéraire. On ignorait ce qu'était devenu ce manuscrit. M. Paul Meyer l'a retrouvé il y a quinze jours à Cheltenham, dans la bibliothèque de feu sir Thomas Philips. Il a eu, de plus, la bonne fortune de découvrir au British Museum un second manuscrit de *l'Image du monde*, dans lequel il y a un prologue faisant savoir que ce livre a été offert d'abord à Robert d'Artois, frère de saint Louis, puis à l'évêque de Metz, Jacques, frère de Mathieu II, duc de Lorraine. Ce second document vient confirmer le premier en ce qui concerne l'auteur, Gautier de Metz, habitant la même ville que l'évêque auquel le poème fut offert.

Le commerce de la libraire en 1520. — Le journal de John Dorne, libraire à Oxford en 1530, a été édité dernièrement par M. Madan et publié dans le *Collectanea* de la Société historique d'Oxford. John vendait des missels pour des moines et des ballades pour les étudiants; il vendait beaucoup d'œuvres grammaticales, écrites par Standtbridge et Whitington ou par le Magdalen College. Les livres demandés pour les écoles ou pour les examens étaient, par bonheur pour les pauvres étudiants, peu nombreux.

Il faisait un bon commerce avec les brochures d'Érasme (lui-même un étudiant très pauvre) et Luther. Les manuels grammaticaux de Whitington furent vendus o fr. 30 chacun. Les poèmes de Lucan, reliés en parchemin, avec notices, étaient chers : 3 fr. 75. Le *De officiis* de Cicéron n'était pas trop cher à 1 fr.25. Virgile, Térence et la *Rhetorica* de Cicéron rapportaient o fr. 40 et o fr. 80.

Belgique. — *Union littéraire belge.* — L'union littéraire belge a fondé dans son sein un comité syndical chargé de protéger les intérêts des écrivains.

Ce comité, dit le *Moniteur belge* du 26 juin, est chargé : 1° de l'étude des questions se rattachant aux droits des auteurs; 2° de donner des avis et consultations sur les difficultés de fait et de droit que soulève l'application des lois et arrêtés concernant ces droits; 3° d'indiquer la marche à suivre pour assurer le règlement ou la défense des droits des auteurs en Belgique ou à l'étranger; 4° des jugements, à titre d'amiable compositeur, des différends qui lui sont soumis; 5° des arbitraires qui lui seraient déférés par es parties ou par les tribunaux; 6° de servir d'intermédiaire entre les auteurs, les éditeurs et la presse pour la publication des œuvres littéraires.

« Les avis et consultations sont donnés gratuitement aux membres de l'Union littéraire.

« Le comité syndical se compose de MM. Édouard de Linge, Henri Merzbach, Edmond Picard, Adolphe Prins, Alphonse Van Camp et Frédéric Descamps, secrétaire. »

Le Syndicat des sociétés françaises pour la protection de la propriété intellectuelle sera heureux d'engager avec le Syndicat de Bruxelles des relations de bonne entente et de mutuelle garantie.

Russie. — *Le comte Tolstoï.* — Le célèbre romancier Léon Tolstoï, qui habite sa maison de campagne près de Moscou, vient de tomber gravement malade. Il travaillait à un roman qui devait inaugurer son retour à la littérature, abandonnée par lui pour la philosophie.

Hongrie. — Voici, d'après le rapport annuel de l'Académie hongroise des sciences, l'énumération des

principaux travaux littéraires qui ont été publiés sous les auspices de ce corps savant pendant l'année 1885 :

Monumenta linguæ hungaricæ, tome XIII, contenant les codes dits de Festetich, de Keszthely et de Presbourg, ainsi que le fragment dit de Miskolet du xv[e] siècle, par M. George Volf. Le code Festetich, propriété de la bibliothèque de Keszthely, le plus important des trois, est un psautier hongrois richement décoré, dont le texte diffère de celui des autres traductions des psaumes. Le tome XIV[e] est sous presse.

Bibliothèque des anciens poètes hongrois, rédigée par M. Aron Szilady. Les tomes V, VI et VII qui sont sous presse renferment les œuvres des poètes du xvi[e] siècle.

Michel Bogisich : *l'Ancienne poésie religieuse hongroise et l'histoire de la musique religieuse.*

Ignace Kalasz : *Grammaire et vocabulaire de la langue des Lapons de Suède.*

Roumanie. — *Roi auteur.* — Les rois auteurs. Après le roi Humbert, qui vient de faire publier une édition de la *Divine comédie*, de Dante, dédiée à son fils Victor-Emmanuel, voici que le roi de Roumanie, piqué, lui aussi, de la tarentule littéraire, fait annoncer la publication de chroniques roumaines enrichies de commentaires.

Afrique. — *La presse au Maroc.* — Il paraît à Tanger six journaux, la plupart hebdomadaires, qui sont : *The Times of Marocco*, qui se publie en anglais; *El-Moghreb-el-Aksa*, *El Eco mauritano*, *Africana*, tous trois rédigés en langue espagnole; le *Commerce au Maroc* et le *Réveil du Maroc*, qui s'impriment en français. La première de ces deux dernières feuilles, dirigée par un sujet allemand, n'a en vue que le soin des intérêts allemands au Maroc; il a adopté la langue française, probablement parce que c'est une de celles qui se parlent le plus au Maroc, et qu'en même temps elle est familière à la plupart de ses compatriotes. Quant au *Réveil du Maroc*, il est la propriété d'un citoyen anglais. Si en France il a pu être pris pour un de nos organes, cela tient à ce qu'il s'est occupé souvent des questions françaises et que des Français y écrivent quelquefois; son rédacteur est même actuellement un de nos compatriotes. Mais ce journal ne saurait être considéré comme un organe des intérêts exclusivement français; il a, du reste, déclaré lui-même à plusieurs reprises ses idées éclectiques, dont on trouve la preuve dans les divers articles que le *Réveil* consacre successivement à chacune des nations qui jouent un certain rôle au Maroc.

Amérique. — *Le tirage des éditions américaines.* — Un correspondant du *New-York Mail and Express* a eu récemment une conversation avec M. Lee, de la maison Lee et Sheppard de Boston, et donna quelques détails curieux sur les plus forts tirages réalisés par les éditions américaines.

Selon M. Lee, s'il s'agit d'une première édition, les auteurs en supportent presque invariablement tout ou partie des frais. Même Longfellow et James Russell Lowell ont édité leur premier ouvrage entièrement à leurs frais.

Un livre de 400 pages se tire d'ordinaire à 1,000 exemplaires et entraîne une dépense totale, y compris les frais d'annonces, de 6,500 francs. Si l'édition est vendue entièrement, elle rapporte net 3,510 francs. La seconde édition du même livre ne revient qu'à 2,340 francs et rapporte autant que la première. Il s'agit donc de rattraper la différence, soit 1,300 francs, sur les éditions suivantes, d'où il appert qu'il faut au moins trois éditions successives de 1,000 exemplaires chacune avant qu'un ouvrage rapporte quelque bénéfice à l'éditeur.

M. Lee constate qu'on lui envoie surtout des romans et nouvelles, au moins un par jour. Quant aux productions poétiques, il en est inondé; il ne s'empresse pas de les présenter au public, considérant, avec la majorité de ses confrères, qu'un poète doit avoir à son acquit au moins vingt ans de réputation et d'expérience avant qu'on puisse courir le risque d'imprimer ses œuvres aux frais de l'éditeur.

L'ouvrage publié par la maison Lee, qui a donné lieu au tirage le plus fort, est *That Husband of Mine* : 170,000 exemplaires. Voulant continuer ce succès, M. Lee édita une contre-partie de ce livre, sous le titre : *That Wife of mine*, mais, à son désappointement, le livre n'eut aucun succès.

Peck's bad boy, publié par MM. Belfort et Clark, de New-York, atteignit un tirage absolument exceptionnel : 500,000 exemplaires.

General Grant's history a été tiré à 300,000 exemplaires et son succès ne semble pas près de s'arrêter. *Ben Lur*, par le général Lew Wallace, s'est également tiré à 500,000 exemplaires.

(*Gutenberg-Journal.*)

Droits d'auteurs. — Voici ce que quelques écrivains gagnent en Amérique :

Pour un feuilleton dans un *Magazine*, M[lle] Murfee reçoit 3,000 dollars.

MM. Howells et James sont les écrivains le mieux payés dans les *Magazines*; chacun a reçu pour ses derniers feuilletons, dans *le Century*, 5,000 dollars. Une somme semblable sera payée à M. Cable pour son *Grande Pointe*. Pour une petite histoire, *Une Journée en Afrique*, M. Aldrich a reçu la somme de 1,000 dollars et il aurait reçu la même somme pour son dernier écrit, *Two bites at a Cherry*, s'il avait permis la publication dans un autre *Magazine* que le sien, *l'Atlantic*. Julian Hawthorne reçoit 300 dollars pour une courte histoire. Pour sa nouvelle, *Love or a name* (Amour ou un nom), il recevait 1,000 dollars en Amérique et une somme semblable d'un *Magazine* anglais, dans lequel paraissait la même histoire.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

M. René Biémont, est mort à Orléans, à l'âge de soixante-sept ans.

On lui doit une histoire de la ville d'Orléans, éditée en 1880, et d'autres travaux. Il avait publié notamment un court roman par lettres, *le Petit fils d'Obermann*, dont Sainte-Beuve s'est occupé.

— On a célébré, le mois dernier, les obsèques du docteur René Briau, bibliothécaire de l'Académie de médecine, officier de la Légion d'honneur.

— La *Société des Archives historiques du Poitou* vient de perdre un de ses membres les plus travailleurs, M. Bricaud de Verneuil. Il y a quelques années, M. Bricaud de Verneuil s'était fait officiellement attacher aux archives du département de la Vienne, afin de pouvoir plus facilement se livrer à son goût pour les recherches archéologiques et historiques. Il a été jusqu'à son dernier jour le collaborateur le plus assidu de M. Richard dans cet important travail de la reconstitution des actes de l'état civil antérieurs à 1789. Sans compter l'exhumation de nombre de documents ignorés enfouis dans les archives publiques ou privées, on lui doit notamment la publication du journal d'Antoine Denesde, marchand ferron à Poitiers, qui a paru dans *les Mémoires de la Société des archives historiques du Poitou*.

— On annonce la mort de Mme Cassin, belle-mère de M. Caro.

Mme Cassin, qui est décédé à l'âge de quatre-vingt-trois ans, était l'auteur de publications devenues très rares aujourd'hui.

— Un romancier qui a joui d'une grande vogue, Hippolyte Castille, vient de mourir à Luc-sur-Mer, où il s'était retiré depuis quelques années. Né à Montreuil-sur-Mer, le 8 novembre 1821, Hippolyte Castille était fils d'un colonel d'artillerie qui avait été officier d'ordonnance de l'empereur. Il fit ses études à Cambrai et à Douai et fut ensuite attaché au ministère des travaux publics. Il quitta son emploi pour se consacrer aux lettres, débuta au *Musée des familles*, puis dirigea la partie littéraire de *l'Esprit public*, journal fondé en 1846 par M. de Lesseps. Il produisit alors au jour le jour, avec une fécondité inépuisable, des romans, des nouvelles, des feuilletons qui appartiennent, pour la plupart, au genre sombre. Citons *les Oiseaux de proie*, *l'Ascalante*, *les Compagnons de la Mort*, *la Chasse aux chimères*, *Histoire de ménage*, etc.

En 1847, il fonda avec M. Molinari *le Travail intellectuel*, et en 1848, *la République française* avec Bastiat. Il se porta, à cette époque, candidat à l'Assemblée constituante, mais il échoua. Rédacteur ensuite de *la Révolution démocratique et sociale* et de *la Tribune du peuple*, il fit partie, pendant quelques temps, des divers conclaves socialistes de Paris.

Après le coup d'État, M. Hippolyte Castille publia *la Propriété intellectuelle*, *l'Aspiration au pouvoir*, *les Hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe*, *les Portraits politiques au* XIXe *siècle*, etc. Il faut aussi citer de lui une *Histoire de la seconde République française*, qui le brouilla avec presque tous les républicains.

Il a dû sa dernière heure de célébrité aux lettres qu'il a publiés dans *l'Universel* en 1869, et depuis 1871, dans *la Vérité*, *la Constitution*, *le Corsaire* et *l'Avenir national* sous le pseudonyme d'Alceste. Le secret de ce pseudonyme longtemps gardé, le rare talent de l'auteur passionnèrent l'opinion, et c'est seulement après la disparition de *l'Avenir national* qu'il fut découvert.

— On annonce la mort, à l'âge de quarante-sept ans, de M. Chabirand, ancien maire de Niort, auteur d'un *Traité d'astronomie appliquée à la navigation*, ouvrage très estimé.

— M. Louis Dieulafait, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de Marseille, vient de mourir. Il a réuni des *Matériaux pour servir à la description scientifique de la Provence et en particulier du département du Var*.

— M. Nicolas Dubosc, ancien archiviste du département de la Manche, est décédé dernièrement aux environs de Saint-Lô. Il a collaboré au *Bulletin monumental*, au *Journal des savants de Normandie*, à *l'Annuaire de la Manche* et aux *Mémoires de la Société d'archéologie de la Manche*. — On lui doit également plusieurs travaux relatifs à l'histoire de Coutances, d'Avranches et de Saint-Lô.

— M. le baron de Jouvenel, décédé à Tulle, au mois de septembre, était l'auteur d'un volume qui parut il y a quelques années sous ce titre : *les Petites filles d'Ève*.

L'auteur qui, pour la circonstance, avait pris le pseudonyme de comte Jenesiki, combattait dans ce livre les théories de MM. de Girardin et Alexandre Dumas sur le rôle de la femme dans la société.

— M. Edmond-Nicolas Laguerre, membre de l'Académie des sciences, est mort à Bar-le-Duc, où il était né le 9 avril 1834.

M. Laguerre sortit en 1852 de l'École polytechnique dans l'artillerie et, après plusieurs années de service actif, entra dans l'enseignement d'abord comme répétiteur et examinateur et ensuite comme professeur d'analyse à l'École polytechnique. Il prit sa retraite comme chef d'escadron d'artillerie il y a environ deux ans, tout en restant attaché à l'École, et il y a un an il fut élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Serret.

— Les journaux de Sens annoncent la mort de M. Paul Lallier, avocat.

M. Paul Lallier s'occupait avec succès de travaux littéraires ; on a de lui des traductions estimées de divers auteurs allemands.

— On annonce la mort de M. Le Boucher, supérieur général des religieux du Bon Pasteur et des Fontevristes de Chemillé, curé de Beaufort.

M. l'abbé Le Boucher avait fondé le journal *l'Ouvrier*, et fait paraître quelques années *le Jeune ouvrier*, revue destinée aux patronages ouvriers, dont il fut, avec Mgr de Ségur, l'un des membres du bureau central.

— Nous apprenons la mort d'un homme bien connu dans le monde des lettres et des arts, M. L. de Saint-François, collaborateur assidu de *l'Illustration* et du *Monde illustré*.

— Une dépêche adressée au ministère de la marine a, le mois dernier, annoncé la mort, à Aden, de l'explorateur Soleillet.

M. Paul Soleillet aurait paraît-il succombé des suites d'une affection contractée dans ses explorations africaines.

Paul Soleillet était un des trois Européens qui ont pénétré dans l'oasis d'In-Calah. Son voyage en 1873-1874 dans le Sahara est classé à cause de ce fait parmi les plus hardies explorations.

Paul Soleillet avait caressé le projet de faire la route du Sénégal en Algérie en passant par Tombouctou ; mais il fut arrêté aux confins du Sénégal par ordre de l'autorité française.

Revenu en France, toujours infatigable, c'est à ouvrir le Choa au commerce français qu'il va se dévouer. Il part pour Obock avec une petite pacotille, y plante le pavillon français ; puis, quand nous prenons possession effective de ce point, il se dirige sur la résidence du roi Menelik, auquel il démontre les avantages qu'il trouvera à ouvrir des relations avec nos comptoirs de la mer Rouge.

M. Soleillet, qui avait su par sa loyauté et son énergie, s'acquérir la confiance du roi de Choa, a fait en ces dernières années plusieurs voyages de l'intérieur du petit royaume abyssin à la côte, surtout pour des opérations commerciales.

M. Soleillet avait collaboré à la plupart de nos recueils géographiques.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Rudolph Gœcke, archiviste des archives d'État, est décédé au mois de juin dernier. On lui doit une *Geschichte des Grossherzogthums Berg* (1806-1813).

— Le docteur von Gudden, professeur de la clinique des maladies mentales à l'Université de Munich et qui a péri au mois de juin avec le roi de Bavière, laisse de nombreux travaux sur l'anatomie et l'histologie du cerveau. Ses *Recherches expérimentales sur la croissance du crâne* ont été traduites en français il y a dix ans.

— On annonce la mort de M. André Menzel, le doyen de la Faculté de théologie catholique de l'Université de Bonn, décédé à l'âge de soixante-douze ans. En 1871, il avait été suspendu, par l'évêque d'Ermeland, de ses fonctions de professeur au lycée de Braunsberg, pour avoir refusé de reconnaître l'infaillibilité du pape. En 1874, il avait été appelé à une chaire de la Faculté de théologie catholique à Bonn.

— On annonce la mort de M. Fridolin Hoffmann, ancien rédacteur de *la Kolnische Volkszeitung*, des *Basler Nachrichten* et du *Rheinische Merkur*. — M. Hoffmann a écrit une histoire de l'inquisition et plusieurs volumes de nouvelles.

— Un littérateur et philologue allemand, Guillaume Scherer, est mort dernièrement à l'âge de quarante-cinq ans. Il a été professeur de linguistique et de littérature aux universités de Vienne et de Strasbourg. On lui doit : *Zur Geschichte der Deutschen Sprache ; — Geschichte der Deutschen Litteratur.* Ce dernier ouvrage a paru il y a un an. Quand la mort l'a surpris, M. Scherer préparait une nouvelle édition du livre de Max Müller sur *les Classiques allemands du* IVe *au* XIXe *siècle*.

— On annonce le décès de M. von Zerzschwitz, professeur à la Faculté de théologie d'Erlangen. Il a publié divers travaux sur l'histoire de l'Église.

Angleterre. — La presse anglaise enregistre le décès de M. John-Hallet Batten. Il était secrétaire honoraire de la Société royale de géologie de Cornwall et avait longtemps collaboré au *Journal of the Asiatic Society*.

— M. W. Campbell, auteur des *Materials for a history of the reign of Henri VII* est mort le 12 juillet, à l'âge de soixante-deux ans.

— M. Samuel Ferguson, président de l'Académie royale d'Irlande et « deputy keeper of the records », est mort le 9 août dernier à l'âge de soixante-seize ans. — Les travaux scientifiques et littéraires de M. Ferguson ont surtout porté sur l'Irlande du moyen âge ; on cite en particulier ses remarquables travaux sur les anciennes lois celtiques et la publication des *Hibernian night's entertainments* où il s'est efforcé de faire revivre les légendes irlandaises.

— M. Small, qui pendant quarante ans consécutifs a occupé les fonctions de bibliothécaire de l'Université d'Édimbourg, vient de mourir.

M. Small a publié en 1862 *the English metrical homilies* d'après les manuscrits du XIVe siècle.

— Les journaux anglais annoncent le décès du docteur James G. Wakley, rédacteur en chef du journal médical *Lancet*, mort à sa résidence de Heaklands-Park à Longeross. Le docteur Wakley était le fils cadet de feu Thomas Wakley, fondateur du *Lancet*. En 1862, il a succédé à son père comme rédacteur de ce journal, qu'il a dirigé près de vingt-cinq ans.

Autriche. — On nous annonce de Vienne la mort, à l'âge de soixante-seize ans, de François Schuselka qui, avant et durant l'année 1848, a joué un rôle marquant comme publiciste en Autriche.

Schuselka a siégé au Parlement de Francfort-sur-le-Mein, et plus tard à celui de Kremsier. Il était le fondateur de la Société viennoise d'écrivains et de journalistes *la Concordia*, dont il avait été le premier président, et il jouissait comme tel d'une pension honoraire.

Belgique. — M. Malou, sénateur belge, ancien chef de la droite, est mort le 11 juillet, des suites d'une pneumonie dont il fut atteint il y a un mois.

Jules-Édouard-François-Xavier Malou naquit à Ypres en 1810 et fit ses études en France, au collège de Saint-Acheul. Après un stage au ministère de la justice, il fut nommé chef de bureau en 1836, puis directeur de la division de législation et de statistique en 1840.

Nous ne pouvons suivre ici la carrière politique de M. Malou, qui fut, toute sa vie, l'ardent défenseur des idées et des doctrines catholiques; mais nous ne pouvons passer sous silence les nombreux travaux qu'il a publiés et qui tous sont relatifs à l'histoire financière ou économique de la Belgique.

Italie. — Les journaux italiens nous apprennent la mort à Florence du colonel Richard March Hoe, le célèbre constructeur américain de machines typographiques. Il était âgé de soixante-quatorze ans. Il y a trente ans, M. Hoe a ouvert la nouvelle ère de l'impression des journaux sur les machines rotatives. C'est également lui qui inventa les clichés cylindriques.

Suisse. — M. Laudet, aide à la Bibliothèque du canton de Vaud, vient de mourir à Lausanne. M. Laudet était né à Besançon en 1815 ; médecin à Besançon, il quitta la France après le Deux-Décembre et vint se réfugier en Suisse.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-neuf ans, de M. Élie-François Wartmann, qui a été depuis 1849 jusqu'à fin 1883 professeur de physique théorique et expérimentale à l'Université de Genève. Il avait acquis dans le monde savant, par ses ouvrages scientifiques, de la réputation, et était officier de la Légion d'honneur.

Portugal. — M. Mendès-Léal, ancien ambassadeur du Portugal à Paris, actuellement ambassadeur à Madrid, vient de mourir à Cientra, où il était allé passer quelques jours.

Poète, romancier, publiciste, diplomate, orateur, M. Mendès-Léal avait commencé sa carrière dans le journalisme comme rédacteur du *Diario de Lisboa* et du *Jornal do commercio*. Il fut successivement secrétaire du duc de Terceire, secrétaire du Conservatoire de Lisbonne, bibliothécaire de la municipalité de Lisbonne, député, conseiller d'État, ministre de la marine, ministre des affaires étrangères, ambassadeur et membre de l'Académie des sciences de Lisbonne.

M. Mendès-Léal était âgé de soixante-six ans. On cite parmi ses ouvrages politiques : *Napoléon au Kremlin*; parmi ses romans, *la Vision d'Ézéchiel*; parmi ses drames, *les Deux rénégats*, et parmi ses comédies, *Un roman par lettre*.

Russie. — M. Pierre Lavrowski, bien connu par ses études slaves, est mort à Saint-Pétersbourg au mois de mars dernier, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Nous citerons parmi ses principaux ouvrages :

Description de manuscrits slavons de la bibliothèque impériale publique ; — Du vocalisme de la langue russe

— *Croyances des Slaves relatives aux nuages et à la pluie; — Saints Cyrille et Méthode comme apôtres des Slaves et leur méthode ; — Des apologues attribués à saint Cyrille; — Saints Cyrille et Méthode dans l'ouvrage français de M. Léger.*

— On annonce le suicide à Tomsk (Sibérie) d'Alexandre Kropotkine, le frère du prince Kropotkine, l'un des coryphées du parti révolutionnaire cosmopolite.

Alexandre Kropotkine était un vrai savant; il avait traduit en russe *les Principes de biologie*, d'Herbert Spencer; *la Philosophie de la géologie*, de Page, et autres ouvrages de science abstraite.

Il avait construit à ses frais un observatoire où il faisait des études critiques d'astronomie comparée. Exilé en Sibérie en 1879 en raison de ses relations avec les nihilistes, il avait été gracié en 1885, à la condition de ne résider dans aucune ville russe pourvue d'une Université.

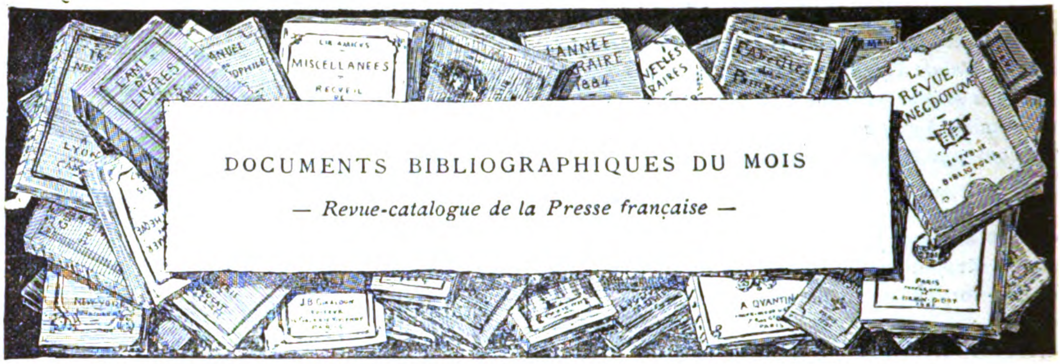
— On annonce la mort de M. Butlerof, professeur de chimie à l'Université de Saint-Pétersbourg. Le défunt était connu par des travaux et des découvertes dans le domaine de la chimie.

— Au mois de mars également est mort l'historien polonais Schtebalski. On lui doit : *Histoire de la censure en Russie ; — Lectures d'histoire russe depuis le commencement du* XVIIe *siècle ; — Récits de la Russie occidentale ; — le Système politique de Pierre III ; — les Origines de la Russie ; — Histoire russe à l'usage du peuple et des écoles primaires ; — le Catholicisme en Russie.*

États-Unis. — Le fondateur-propriétaire du *Waverley Magazine*, M. Dow, est mort à Charlestown, au mois de juin.

— Nous trouvons dans les journaux des États-Unis la nouvelle du décès de l'historien Whipple. Collaborateur de nombreux magazines, il est surtout connu par son étude sur *Macaulay*.

— M. Paul H. Hayne, l'un des meilleurs écrivains des États du Sud, est mort dernièrement. — M. Hayne a collaboré à un grand nombre de revues américaines *la Century*, *Harper's* et *Lippincott's Magazine*, *l'Atlantic Monthly*, etc. — Il a dirigé successivement *the Southern literary Gazette*, *the Southern literary Messenger* et *Russell's Magazine*.



DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ARTISTE (septembre). De Rouchaud : Une statue à Lamartine. — De Chennevières : Eudore Soulié. — Ledrain : Une nouvelle traduction de la Bible. — Bonnefon : Beaumarchais. — E. de Barthélémy : Les fermiers généraux.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (3e liv.). Omont : Le premier catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous Henri II. — Bouchot : Catalogue des dessins d'Étienne Martellange, architecte des Jésuites (1605-1639). — — De Grand-Maison : Fragments de chartes du xe siècle. — A. Paradis : Inscriptions chrétiennes du Vivarais. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (janvier-février-mars). Holleaux : Fouilles exécutées sur l'emplacement du temple d'Apollon Ptoos. — Le Blant : Lettre relative à la découverte d'un fragment de marbre sur lequel on lit une inscription concernant les *Horrea Cæsaris*. — Le Blant : Lettre relative aux fouilles qui ont lieu à Rome. — Schlumberger : Note sur un sceau de plomb du cabinet des médailles de Munich. — Senart : L'épigraphie et l'histoire linguistique de l'Inde. — S. Reinach : Note sur une synagogue grecque. — G. Boissier : Note sur un passage des *Annales* de Tacite. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 13). Catalogue d'Israël Silvestre. Pièces sur les aérostats. — BULLETIN MONUMENTAL (juillet-août). Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques (cathédrale de Tréguier). — Nodet : Le château de Najac en Rouergue. — De Lahoudès : Les prieurés de Saint-Sernin de Toulouse. — Caron : Les mosaïques et les peintures de la mosquée de Kahrié-Djami, à Constantinople. — De Barthélemy : Le trousseau de Marguerite de Valois. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (août 7). La défense de la frontière franco-italienne. — Du choix des cadres inférieurs. — Les chemins de fer de campagne. — Géographie de l'Allemagne. — (14 août). L'anniversaire de la bataille de Rezonville. — Les patrouilles d'officier. — Le perfectionnement de l'alimentation militaire. — (21 août). Le landsturm en Autriche-Hongrie et en Suisse. — La loi de recrutement au point de vue médical. — (28 août). Application du téléphone à la guerre. — Manœuvres dans les Alpes. (Septembre 4). De l'esprit militaire et des moyens de le développer. — Le service de l'intendanee de l'armée autro-hongroise. — Les canons de marine en Amérique. — (11 septembre). Note étymologique sur la Cochinchine. — Le service de santé dans l'armée austro-hongroise. — Méthode de tir de l'artillerie. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DF PARIS (mai-juin). Baron de Ruble : L'arrestation de Jean de Hans et le tumulte de Saint-Médard (décembre 1561).

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 août). Mgr Ricardi : L'abbé Maury avant 1789. — Abbé Hamard : L'archéologie préhistorique et l'antiquité de l'homme. — Abbé Moser : Un nouveau critique, M. Jules Lemaître. — Mgr de Kernaret : Les animaux, leur place dans la création. — Allard : La persécution de Valérien. — Fillion : L'apôtre saint Jean. — De Barthélemy : La reine Marie Lecszinska. — CORRESPONDANT (25 août). Drousart : Le prince de Bismarck et son œuvre. — Denys Cochin : M. Chevreul. — Ch. Alexandre : Mme de Lamartine. — Colonel Hennebert : La puissance militaire de l'Allemagne. — P. Douhaire : Les romans russes. — CURIEUX (juillet). Les enfants naturels du duc de Berry. — La duchesse de Berry et M. Goblet. — La question Louis XVII. — Publications nouvelles. — Laurent-Pichat. — Les pairs de France. — M. Emile Augier. — Les Bertin. — Helvétius. — Santerre.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (août 28). La comparaison du commerce extérieur de la France et du commerce extérieur de l'Allemagne. — Meneurs et menés. — La campagne contre les bureaux de placement; la grève de Vierzon. — L'empire du Maroc : ses populations, ses finances et son commerce. — La hausse des salaires agricoles au XIXe siècle. — (4 septembre). L'agitation socialiste et les projets de législation internationale du travail. — Le commerce extérieur de le France et de l'Angleterre pendant les sept premiers mois de 1886. — Une association pour la vente des produits agricoles : la Société laitière de Mulhouse. — La conférence internationale ouvrière. — (11 septembre). La mine aux mineurs : la déchéance des concessions des mines pour cause de non-exploitation. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : le Mexique et les États-Unis; les trappeurs des Montagnes-Rocheuses; la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswich et l'île du Prince-Édouard. — (18 septembre). Notre situation coloniale et nos procédés coloniaux. — Le commerce extérieur de la France pendant les huit premiers mois de 1886. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : les compagnies d'assurances sur la vie en Allemagne; les caisses d'épargne en

Prusse. — La responsabilité individuelle et la responsabilité sociale.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 août). Le cardinal de Retz. — Mgr Dupont des Loges. — Les chênes géants. — Affiche normande. — Canon d'Avicenne. — Journal de la dernière maladie de Frédéric II, roi de Prusse. — (15 septembre). Quelques centenaires : MM. Chevreul, H. Dupin, le père Moustache. — Empoisonnement de Gabrielle d'Estrées; Henri IV à Abbeville; Louis XIII au couvent des Minimes d'Abbeville. — Mme de Lamartine. — Une signature de Molière. — Les logis de Napoléon Ier. — Bonaparte et Talma. — Mme de Warrens et son mari. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (septembre). Crowe : Sandro Botticelli. — Courajod : L'imitation et la contrefaçon des objets d'art antiques. — E. Bonnaffé : L'hercule de buis d'Hertfard-House. — P. Mantz : Andræa Mantegna. — Spire Blondel : Les cuirs dorés.

L'HOMME (25 juin). Dr Collineau : Les inférieurs; l'épileptique. — J. Lemoine : L'époque de la pierre polie dans le département des Côtes-du-Nord.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 août). *Un Été à la campagne*. — L'ancienne langue du Nord en Normandie. — L'invention des jumelles. — Les dessins de V. Hugo. — Rouget de l'Isle et la *Marseillaise*. — Les rois aliénés. — Origine de Washington. — *Ex libris* singulier. — Hommes célèbres morts de peur. — La veuve de Fabre d'Eglantine réclamant les biens et la bibliothèque de son mari. — L'histoire naturelle à la fin du XIVe siècle. — (10 septembre. Les surnoms de peuples. — Mozaïque de Trautz-Bauzonnet. — Poste aux lettres. — Le drapeau pris par Jeanne Hachette. — Cécile Renault. — Le chien de Montargis. — Prêt d'un manuscrit refusé à Bossuet en 1689. — Méprise de l'abbé Delille. — Jeanne d'Arc et Louise Michel.

JEUNE FRANCE (août). — Le général Boulanger. — Valabrègue : Gravelines. — Domergue : La protection douanière. — A. Gassier : *La Fin de Satan*. — JOURNAL DES ECONOMISTES (août). Courcelle-Seneuil : La crise économique. — Bernard : L'évolution de la propriété foncière. — Stourn, Les trésoriers-payeurs généraux. — Grad : La production de l'alcool en Allemagne. — Hubert-Valleroux : Le socialisme d'Etat condamné par une commission officielle. — Mathieu Bodet : *Les solutions démocratiques de la question des impôts*, par M. Léon Say. — Les finances russes. — Guérin : La circulation aux États-Unis. — JOURNAL DES SAVANTS (août). E. Caro : La peur. — Barthélemy Saint-Hilaire : État actuel de l'Inde. — G. Paris : Publication de la Société des anciens textes français. — Ch. Lévêque : La philosophie des Grecs.

MAGASIN PITTORESQUE (31 août). Lesbazeilles : La femme aimable au XVIIe siècle. — Ch. Brongniart : Les Calaos. — De Vaulabelle : L'actinomètre. — Rigondet : Les Andelys. — Lefebvre : L'aquarium électrique. — (15 septembre). Le Puits qui parle, à Troo (Loir-et-Cher). — Loups de mer. — Les vestales. — Capus : Superstitions des musulmans de l'Asie centrale. — Garnier : La petite poste. — Lefebvre : Le paratonnerre Melsens. — De Quatrefages : Les Todas. — MATINEES ESPAGNOLES (août 7, 15 et 30; septembre 15). La société de Lisbonne. — La société de Madrid. — MOLIÉRISTE (septembre). Lhuillier : Floridor et sa famille. — G. Monval : Une nouvelle signature de Molière, — G. Monval : Abraham Mittallat.

NATURE (août 21). Tronc de chêne gigantesque retiré du Rhône. — Lettres d'Amérique. Voyage à Panama. — Cadran comptes faits. — Traversée de Cherbourg à Londres, exécutée en ballon, par Lhoste et Mangot. — L'exposition d'hygiène urbaine. — (28 août). La canonnière Farcy. — Association française pour l'avancement des sciences; congrès de Nancy. — Ecuries et étables à sol horizontal. — M. E. Chevreul. — La morue rouge. — La pile au chlore, de M. René Upvard. — (4 septembre). — L'éruption volcanique de la Nouvelle-Zélande, du 10 juin 1886. — Curiosités photographiques. — Extraction d'une fourchette dans l'estomac, par la taille stomacale. — Système d'ouverture des écluses. — Le ferrage des chevaux par l'électricité. — La viticulture en Californie. — (11 septembre). Les montagnes russes. — Le Nil. Son régime et ses irrigations. — L'électricité atmosphérique à l'observatoire d'Odessa. — Les Cinghalais au Jardin d'acclimatation de Paris. — Tremblements de terre. — Piano à résonnateur. — Le gaz à l'eau. — (18 septembre). Sur les prétendus parasites des mouches. — La télégraphie Estienne et la sténotélégraphie. — L'expression des sentiments. — Propulseur à réaction pour navires. — Le parallélographe. — Le gaz chez soi. — NOUVELLE REVUE (15 août). Général Paris : Les manœuvres d'automne en Allemagne et en France. — De Poly : Campagne sur le Haut Niger. — H. Joly : Les récentes discussions de l'Académie de médecine. — Chaski : Une page de l'histoire ottomane. — Mme Slavisky : Vichgorod : La ville haute. — (1er septembre). De Lesseps : Episodes de 1849, à Paris et à Madrid. — A. Morre : La fin d'un siècle et d'un empire. — Zaborowskli : L'emploi des métaux chez les Égyptiens et les Chaldéens. — L. Lacour : L'évolution contemporaine au théâtre : M. Henri Becque. — F. Jourdain : Marcel Desprez.

POLYBIBLION (août). Ed. Goutay : Publications allemandes sur l'économie politique. — Davranches : Poésie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Inventaire des incunables des bibliothèques publiques de France; les manuscrits du musée Plantin. — Livres rares de la bibliothèque nationale de Rio de Janeiro. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire de l'imprimerie, etc.

REVUE ALSACIENNE (août). Rabany : Les généraux alsaciens sous le premier empire. — Pfister : Tumuli d'Alsace et de Lorraine. — Lettres inédites d'Hetzel. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juillet-août). Maspero : Procès-verbal de l'ouverture des momies de Ramsès II et de Ramsès III. — Reinach : Les derniers conseils, groupe en terre cuite du musée britannique. — Clermont Ganneaux : Antiquités et inscriptions inédites de Palmyre. — Muntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — De la Blanchère : Histoire de l'épigraphie romaine. — Monceaux : La grotte du dieu Bacax, ou Djebel-Taïd. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (9 août). Edgren : Grammaire sanscrite. — Hermann : Manuel des antiquités grecques. — John : Cicéron et ses ennemis littéraires. — Gaidoz : Études de mythologie gauloise. — Mémoire de Dufort de Cheverny. — (16 août). Soltau : La validité légale du plébiscite. — Grundmanu : Ce qu'Arrien doit à Xénophon. — Biedermann : Dogmatique chrétienne. — Leroux : Essai sur les antécédents de la question allemande. — Œuvres de J.-P. Richter. — Maugras : Voltaire et Rousseau. — (23 août). Strecker : La retraite des Dix Mille. — Mowat : Le Domus divina et les Divi. — Salter : La religion de la morale. — Réville : Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou : Coppinger : Le coutumier de la vicomté de Dieppe. — (30 août). Kuhnert : Les statues des Grecs. — Loiseleur : Molière, nouvelles controverses sur sa

vie et sa famille. — Godefroy : Histoire de la littérature française au XVIe siècle. — (6 septembre). Lipsius : Philosophie et religion. — Luchaire : Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros, — Moisy : Dictionnaire du patois normand. — (13 septembre). Liebiein : Religion de l'ancienne Egypte. — Torr : Rhodes sous la domination byzantine. — De Lantenay : L'oratoire à Bordeaux. — Stergel : Les frères Grimm et leurs relations avec la Hesse. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (août). Guillaume de Marcillat (1509-1529) : Contrat relatif à la décoration des trois voûtes principales du dôme d'Arezzo. — Artistes normands (XVIIe et XVIIIe siècles) : Georges de la Chapelle, Porcher, Landon, Nicolas-Jacques Conté, La Champagne La Faye, Dumon, Michel Lasne, Louvet, Le Myère de Basly, La Chesnaye, par M. le marquis de Chennevières, membre de l'Institut. — Prud'hon et le portrait du prince de Benevent (1807). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1873) : Couder. — REVUE DES DEUX-MONDES (15 août). A. Maury : Le complot du chevalier de Rohan et de Latréaumont. — G. Charmes : Une ambassade au Maroc; La Cour du sultan; la ville de Frès. — P. Janet : Bossuet moraliste. — E. Michel : Carel van Mander et son *Livre des peintres*. — De Saporta : Les corps simples de la chimie. — Brunetière : La poésie de Lamartine. — (1er septembre). G. Charmes : Le Maroc; la fête des Tolba. — Larroumet : Molière et Louis XIV. — Gebhart : L'apostolat de saint François d'Assise — E. Daudet : Les Bourbons et la seconde coalition. — Guyau : Les hypothèses sur l'immortalité dans la philosophie de l'évolution. — Valbert : Le scepticisme politique. — Brunetière : Le théâtre de Voltaire. — REVUE GENERALE (15 août). De L'Angle-Beaumanoir : La poésie populaire en Roumanie. — Moguez : L'organisation des partis en Belgique. — (1er septembre). Dorez : Lucrèce et la poésie philosophique au XIXe siècle. — De Larivière : Le roman russe, d'après M. de Vogüé. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (août). Querlin de Guez : *L'Empire allemand; sa constitution; son administration*, par M. Morhain, sous-intendant militaire. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'Etat en matière de postes et de télégraphes. — REVUE DE GEOGRAPHIE (août). Venukoff : Du dessèchement des lacs dans l'Asie centrale. — Merle : La pêche de la morue sur la côte occidentale d'Afrique. — De la Martinière : Bibliographie du Maroc. — Dapeyron : L'école de géographie. — Delavaud : Le mouvement géographique. — Mourier : Batoum et le bassin du Tcharok. — Gaffarel : Le massif central. — REVUE GEOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juillet). G. Renaud : De Blidah à Bône par Alger et Constantine. — Le chemin de fer de Krasnovodsk à Mero. — Martinet : La colonisation scientifique. — Le Briançonnais au point de vue militaire. — Tisserand : Notes sur quelques villes d'Algérie. — Leroy : Tunis et Carthage. — Renaud : Les ports du Tonkin. — Exposé des négociations des Howas avec la France. — REVUE HISTORIQUE (septembre-octobre). Block : La réforme démocratique à Rome au IIIe siècle avant Jésus-Christ. — Bémont : De la condamnation de Jean-Sans-Terre par la Cour des pairs en France en 1202. — Reinach : Les origines de la ville de Pergame. — Violiet : De la communauté des moulins et des fours au moyen âge. — Gachon : Notes sur quelques passages des *Mémoires de Richelieu*. — Welwert : Le vrai nom de Mlle de Romans. — REVUE LITTERAIRE (août). Eugène Tavernier : Du sentiment moral et religieux (abbé H. Avoine). — D. F. C.: L'esprit de Monstesquieu (A. Charaux). — Léon Aubineau : Mémoires de Saint-Simon. — G. Bois : Des rapports entre le droit et l'économie politique (Alfred Jourdan) — *** : Le Stage d'Adhémar (H. Rabusson). — *** : Pitt et Frédéric-Guillaume II (J.-H. Creux). — A. Charaux : Théâtre choisi de P. Corneille (R.-P. Sengler). — L.-N. G. : La question juive (Jacques de Biez). — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juillet). Gouin : Les rivières du Tonkin. — Doynel : Les prud'hommes de patrons pêcheurs de la Méditerranée. — Rodier : Les colonies étrangères. — Lallemand : La marine marchande italienne. — (août). La marine militaire espagnole. — La navigation sous-marine appliquée à la défense des ports. — Chapbaud-Arnault : Études historiques sur la marine militaire de France. — Archives de Saint-Servan. — Vinson : La Ciotat. — REVUE MILITAIRE DE L'ETRANGER (30 août). A propos de la dernière invasion de la Russie par Sarmaticus. — La marine de guerre de l'Allemagne en 1885. — La réorganisation de l'infanterie de marine espagnole. — Les invasions dans l'Inde. — Renseignements statistiques sur l'armée russe en 1884. — REVUE DU MONDE LATIN (septembre). — Lotty Milio : De la littérature actuelle en Italie. — H. Goudreau : La république de Cournani. — R. de Maulde : Les médecins d'autrefois. — Baronne de Guldenrone : L'Achaïe féodale. — Berget : Le transport de la force par l'électricité. — De Santa-Anna Néry : M. Mendès Léal. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). Joly : La sensibilité et le mouvement. — Tannery : La théorie de la matière d'Anaxagore. — Guardia : Philosophes espagnols; Oliva Sabuco. — Tannery : Une lettre inédite de Descartes. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (21 août). J. Lemaître : M. Henri Rochefort. — G. Boissier : Les rues du Forum et la tribune aux harangues. — Guyau : Les religions et l'irréligion de l'avenir. — (28 août). Ledrain : La jeunesse de Lamartine. — H. Houssaye : Aspasie, étude historique. — M. Louis Leger et ses *Études slaves*. — (4 septembre). M. Pellet : Napoléon à l'île d'Elbe d'après des documents nouveaux. — Guyau : Le pessimisme sera-t-il la religion de l'avenir? — (11 septembre). Le pays des Massaï; les voyages d'exploration de M. Thomson. — Léo Quesnel : Paganini. — REVUE RETROSPECTIVE (Nos 53 et 54). Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — REVUE SCIENTIFIQUE (7 août). Ch. Richet : La calorimétrie. Lévy : Le transport de la force par l'électricité. — Favier : L'azote et le phosphore. — Les îles Comore. — (14 août). Friedel : Les progrès de la chimie et de la minéralogie. — Fournier de Flaix : L'alcool et l'alcoolisme. — M. Cotteau : Une expédition militaire à Bornéo. — (21 août) : Maurel : Une mission scientifique au Cambodge. — Combes : Le triophène. — Boell : Les armées péruvienne et chilienne. — Dufet : Variations des indices de réfraction sous l'influence de la chaleur. — (4 septembre). Soret : Les impressions réitérées. — X : Les armes combattantes. — Feltz : Les grottes à glace d'Iletzk. — De Varigny : L'amputation spontanée des pattes chez les crustacés. — (11 septembre). Metchnikoff : Les grands fleuves historiques. — Nicolas : Instincts de quelques hyménoptères. — Novi : Les torpilles automobiles. — Dubois : Les élatérides lumineux.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 août). Brun : Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — Le recrutement des officiers. — Bonnal : La guerre de Hollande et l'affaire du Texel. — Les luttes de la Serbie. — (1er septembre). Saint-Privat et le Point-du-Jour; documents pouvant servir à l'historique d'un régiment d'infanterie. — Les ascensions militaires.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES *nouvellement parues.*

Allemagne. — Pfälzische Bibliographie : Verzeichniss der Pfälzer Broschuren aus der Sammlung des H. Albert Mays in Heidelberg. Zur 500 j. Jubelfeier der Ruperto Carola ; 151 p. gr. in-8°. — Publication de l'Université de H. — Heidelberg, Carl Winter. — Prix : 5 francs.

E. Schlegel : Neues Buchhaendler-Adressbuch, 1re année. — 651 p. — Leipzig.

Herm. Weissbach et Th. Ebner : Encyclopädie des gesammten buchhändlerischen Wissens. — Partie théorique.

Karl. F. Pfau : Das Buch berühmter Buchhändler. Eine Sammlung von Lebensbildern berühmter Männer. — Tome IIe, 138 p. in-8°. — Leipzig.

Handbuch der musikalischen Literatur oder Verzeichniss der in Deutschland und in den angrenzenden Ländern erschienenen Musikalien. — 9e vol. 1880-85. — Leipzig, F. Hofmeister.

A. Weise : Bibliotheca germanica. — Ouvrages et articles de journaux relatifs à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, parus à l'étranger de 1880 à 1885. — Prix : 3 fr. 75. — Paris ; H. Le Soudier.

Max Baumgart : Die Literatur des In-und-Auslandes-über Friedrich den Grossen. — Anlässlich des 100 jährigen Todestags des grosses Kœnigs zusammen gestellt. — Berlin, 272 p. in-8°. — Prix : 7 francs.

K. Kehrbach : Monumenta Germaniæ pædagogica. — Tome Ier. — Berlin. Hofmann. — Prix : 30 francs. — Inhalt : Braunschweigische Schulordnungen von den ältesten Zeiten bis Zum Jahre 1828. CCV. 602 p. in-8°.

F. Kapp : Geschichte des deutschen Buchhandels. — Im Auftrage des Bœrsenvereins der deutschen Buchhändler herausgegeben von der historischen Commission derselben. — Tome Ier. Histoire de la librairie allemande jusqu'au xviie siècle. — 880 p. in-8°. — Leipzig. — Prix : 20 francs.

Angleterre. — Richard Fisher : Introductionto a catalogue of the early italian prints in the British Museum, printed by order of the trustees. 1 vol. Royal in-8°, 472 p. — Prix : 22 fr. 50. — Londres, Quaritch.

A guide to the sculptures of the Parthenon of the British Museum. — 3e édition avec 12 illustrations. — Prix : 7 fr. 50. — Londres, Trübner.

Books for a reference library : being lectures on the books in the Reference Department of the free public library, Birmingham. — Ire series. — 180 p. in-8°. — Simpkin, Londres.

A bibliography of printing, with notes and illustrations compiled by E.-C. Bigmore ang C. Wyman. — Vol. IIIe, T.-Z. — Londres, B. Quaritch.

A Madagascar bibliography : including publications in the Malagasy language and a list of maps of Madagascar. — By the Rev. J. Sibree. — Londres, Trübner.

Ad. Neubaur : Catalogue of the Hebrew manuscripts in the Bodleian library and in the college libraries of Oxford. — Avec 40 fac-similés. — Oxford : Clarendon Press.

Catalogue of the library of the royal colonial institute. — Londres, Spottiswoode.

Belgique. — Bibliographie nationale. — Dictionnaire des écrivains belges et catalogue de leurs publications 1830-1880. — Livraison VTe (De Fontaine, De Paeuw), pp. 385-480. — Bruxelles, P. Weissenbruch.

Les livraisons 1 et 2 ont paru en 1882, les livraisons 3 et 4 en 1883, les livraisons suivantes paraîtront sans interruption à des intervalles réguliers.

Danemark. — Bibliotheca. Systematisk fortegnelse over den danske literatur fra 1482 til 1830. — Udgifvet ved C.V. Bruun. — 6me fasc. in-8° 2 fr. 80 c.

Italie. — G.-B. de Rossi : De origine historia indicibus scrinii et bibliothecæ sedis apostolicæ. Commentatis J.-R. De Rossi. — Rome, Tipografia Vaticana.

Codices manuscripti latini palatini Bibliotheca Vaticana. — Recensuit G. Batt. de Rossi. — Typogr. Vaticana. — Tome I, in-4°, 350 p. — Prix : 12 francs — Rome, Spithœver.

États-Unis. — Albert E. Frey : A bibliography of playing-cards. (*The Bookmart*, août).

E. Belknap Marcou : National museum of the United States. — Bull. n° 30., Part. 3. — Bibliography of publications relating to the collections of fossil invertebrates in the U.S. National Museum, including lists of the writings of Fielding B. Meek, C. A. White, and C. D. Walcott. 333 p. in-8°. — Washington.

République Argentine. — Extracto del catalogo general del departemento Olvas en español de venta en la libreria europea de L. Jabobsen, Buenos-Aires. — 720 p., petit in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Buchhændler-Akademie.*

8e fasc. — J. V. von Scheffel, sein Leben und seine Werke. — Kapps Geschichte des deutschen Buchhandels. — Unser Wappen. — Der englische Buchhandel seit der Einführung der Buchdruckerkunst.

Deutsche Revue.

Septembre : Théophile Gautier : Herr Rouher. — P. Radestock : Geistige Frühreife. Erinnerungen aus dem Leben Wilhelmine von Hillerns.

Nord und Süd.

Ch. Seignobos : Jules Verne. — A. Kistner :

Deutsche Rundschau.

Septembre : F. Paulsen : Gründe und Ursachen des Pessi-

mismus. — Grübeleien eines Malers über seine Kunst, von Otto Knille.

Angleterre. — *The Academy.*

14 août : Raleigh : Public and private libraries of Glasgow. — Novelas españolas contemporaneas, par Perez Galdos. — B. Gendre : Études sociales philosophiques et morales.

21 août : History of interpretation. — The Aeneid of Virgil, translated by W.-J. Thornhill. — The Berlin M.S S. of Petrarch's rime.

28 août : Admiral Blake. — Record evidence among the archives of the ancient abbey of Cluny, from 1077 to 1534. — Catalogue of the hebrew manuscripts in the Bodleian L. and in the College L. of Oxford.

2 septembre : Clarendon's history of the rebellion. — Quelques notes archéologiques sur les mœurs et les institutions de la région pyrénéenne.

11 septembre : The history of India as told by its own historians.

The Athenæum.

14 août : The letters of Cassiodorus. — Index to the obituary and biographical notices in the Gentleman's magazine. The Roxburghe ballads. — Hobbes : Les mœurs et la caricature en Allemagne en Autriche et en Suisse, par J. Grand-Carteret. — E. Campardon : L'Académie royale de musique au XVIIIe siècle.

21 août : Souvenirs du feu duc de Broglie. — Sacred books of the east. — Anecdota Oxoniensia : Aryan series. — H. Delpech : la Tactique au XIIIe siècle. — Encyclopœdia Britannica, vol XXe.

28 août : Admiral Blake. — S. Reinach : Traité d'épigraphie grecque. — Grands peintres, français et étrangers. — E. Müntz : la Renaissance en France et en Italie à l'époque de Charles VIII.

4 septembre : English Worthies : Richard Steele. — La Russie politique et sociale par M. Tikhomirof. — Ghiberti et son école par C. Perkins. — Nouvelles promenades archéologiques par G. Boissier. — Matteo Civitali par Ch. Yriarte.

11 septembre : Madagascar sous Louis XIV par L. Pauliat. — G. Schlumberger : Sigillographie de l'empire byzantin.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Septembre : The Scotland of Mary Stuart. — A tour upon wheels.

Book-Lore.

Septembre : Bewick's history of quadrupeds. — The choice of books. — A lost author. — Where is Alchuine's bible ? — The founder of St Bartholomew. — Books with more than one title. — Phonographic printing.

The Contemporary Review.

Septembre : Périgueux and Cahors. — Swinburne's poetry. — Revolution and evolution.

Edinburgh Review.

Juillet : The prose works of Percy Bysshe Shelley. — The Arabian nights. The correspondence of Marshall Davout A teaching university of London. — The voice of Memnon.

The Gentleman's Magazine.

Septembre : Some aspects of Heine. — My Boston reception by the Rev. H.-R. Haweis. Novelist's little ways.

Macmillan's Magazine.

Septembre : Aix. — Hero-worship. — Paul Louis Courier. — Homer and recent archæology.

The National Review.

Septembre : The moral authority of Frederick the great. — Sunny days in Malta. — An episode in history. — Rural Tuscan.

The Nineteenth Century.

Septembre: N. Pearson : Before birth. — Devendra N. Das : The Hindu widow. — G. Mivart : A visit to some austrian monasteries. — A Reid : How a provincial paper is managed. — Mrs D.-M. Craik : Merely players. — A. Lang : Egyptian divine myths.

The Saturday Review.

4 septembre : Ch. Yriarte : Matteo Civitali, sa vie et son œuvre. — Les styles : Sept cents gravures classées par époques ; notices par Paul Rouaix. — Les artistes célèbres, par G. Gruyer. — Fantaisies décoratives, par Habert-Dys.

Temple-Bar.

Septembre : Coleridge. — A visit to the Grande-Chartreuse

Walford's Antiquarian.

Septembre : The ancient boat at Brigg. — History of gilds, IV. Orientation of churches in Hampshire. — The first merry Andrew and the wise men of Gotham, II.

Suisse. *Bibliothèque universelle et revue suisse.*

Septembre : E. Julliard : Constantinople et la vie turque. — E. Naville : L'histoire de la philosophie. — M.-V. de Floriant : La littérature australienne.

La Revue de Genève.

25 août : M. Jametel : Les émailleurs pékinois. — A. Wagnon : Socrate et les femmes.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 août : Francesco Liszt. — Il « fogglio azurro » e i primi romantici. — Autografi di Casa Savoja nel museo civico di Torino. — Un'etèra romana : Tullia d'Aragona. — Michele, Poema pastorale di G. Wordsworth.

1er septembre : G. Carducci : Martino Luero, Santa Maria degli angeli, Fiesole, Ora e sempre (Sonetti). — G. Piergili : Il « Foglio Azurro » et i primi romantici. — O. Marucchi : le antiche e le moderne trasformazioni di Roma.

Revue internationale.

10 août : L. de Laigue : Fæsulœe, scènes de la vie étrusque d'après les monuments. — Amédée Roux : La bibliothèque, des papes d'Avignon.

25 août : Arminius Vambéry : L'origine des Magyars. — Fœsulæ (*Suite*). — Les péchés capitaux (*Suite*).

10 septembre : François Liszt, souvenirs détachés. Fœsulæ (*Suite*). — Les péchés capitaux (*Suite*). — A.-J. Boyer d'Agen : François Villon. — P. Kunfalvy : L'origine des Magyars.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Août : Furness's Othello, a new variorum edition of Shakespeare, vol. VI. — Life and letters of Joel Barlow.

Septembre : French and English. — Edwin Percy Whipple. — Grant's memoirs, second volume.

The Bookmart.

Août : A bibliography of playing-cards, compiled by Alb. R. Frey of the Astor library.

26 août : The duc de Noailles on the american republic.

Harper's Magazine.

Septembre : Ferdinand Barbediennne.

Magazine of American history.

Septembre : Martha J. Lamb : The founder, présidents, homes and treasures of the New York historical Society.

Lippincott's monthly magazine.

Septembre : Edgar Fawcett : Evolution. — Brander Matthews : Random Collections. — W.-H. Babcock : Carols and child-lore at the capital.

The Nation.

5 août : Souvenirs du comte de Broglie. Simon de Montfort, comte de Leicester, par Charles Brémont.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre.

On annonce la prochaine apparition d'une nouvelle Revue : *the Anglican church magazin*, rédigée par M. John Lomas. — (Griffith, Farran et C[ie]).

Un nouveau journal hebdomadaire, « *the Journalist* », paraît à Londres.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1886)

DÉBATS. Août : 16. *Le Théâtre de Voltaire*, par M. Deschanel. 17. Chantavoine : *L'Éducation des filles*, de Fénélon, édition Gréard. 19. Les ruines de Suse. 22. *La Philosophie ancienne; histoire générale de ses systèmes*, par Bénard. 28. *Les Colonies françaises*, par Louis Vignon. 29. *Souvenirs d'un alpiniste*, par E. Javelle. 30. Le théâtre de Dancourt. — Septembre : 7. *Figures disparues*, par E. Spuller. — *Les Contemporains*, par J. Lemaître. 10. *Le Roman russe*, par L. M. de Vogüé. 14. *Souvenirs* du feu duc de Broglie. 15. *Un mystérieux amour*, par Daniel Lesueur.

XIX[e] SIÈCLE. Août : 17. Ginisty ; Deux décadents ; MM. Moréas et Paul Adam. — Septembre : 5. M. Catulle Mendès. 10. *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des monuments français*, par Courajod. 15. La littérature allemande actuelle. 15. Kraszewski, sa vie et ses œuvres.

ECHO DE PARIS. Août : 16-23 et septembre : 6. E. Lepelettier : Dostoicosky. 25. Paul Bonnetain. 28. Dubrujeaud : La littérature malsaine. — Septembre : 13. Les rapins de la littérature. 15. *Les Polski*, par M. P. Buguet.

ÉVÉNEMENT. Août : 22. M. Catulle Mendès et son roman *Zo'har*. — Septembre : 6. Auguste Comte. 11. Le roman russe.

FIGARO. Août : 16-18, 25. Journal des frères de Goncourt. 21. Louis Ulbach : M[lle] Duchesnois et le roi Charles X. 28. Ch. Monselet : Timothée Trimm.

FRANÇAIS. Août : 17. *Les Fâcheux*, de Molière. 28. *La Renaissance en Italie et l'Église*, par M. L. Pastor. 30 et septembre : 13. Désaugiers, auteur comique. 30. *La Morale sans Dieu, ses principes, ses conséquences*, par l'abbé de Broglie. 31 et septembre : 8. Le cardinal Guibert, écrivain. — Septembre : 3. La vie et les œuvres de Topffer. 10. *Trop belle*, par M. H. de Pène.

FRANCE. Août : 28. F. Sarcey : *Zo'har*, par M. Catulle Mendès. — Septembre : 1. Les décadents.

FRANCE LIBRE. Septembre : 4. M. Henry Becque.

GAULOIS. Août : 31. M. Henry Fouquier. — Septembre : 9. Le manoir de Lamennais.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 17, M[me] de Lamartine. 18. La chute de l'ancien régime. 21. *Souvenirs* du feu duc de Broglie. 25. *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, par Bruckhardt. 28. Correspondance de Tourguenetf. 28. *Les Financiers d'autrefois; Fermiers généraux*, par M[me] la vicomtesse de Janzé. 28. Russes et Français. 31. Histoire générale de l'Europe, par la géographie politique. — Septembre : 1. Le mouvement intellectuel en province. 2. *M[me] de Lamartine*, par M. Ch. Alexandre. 3. *La Renaissance religieuse*, par M. Lefébure. 4. *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss. 7. *Histoire des réunions temporaires d'Avignon et du Comtat-Venaissin à la France*, par Chaipenne. 7. *La Coalition de 1701 contre la France*, par le marquis de Courcy. 10. Michelet. 14. *Papiers d'un émigré* (1789-1829), par M. de Guilhermy.

JUSTICE. Août : 16. L'organisation des comités révolutionnaires. 17. M. Jules Lemaître. 23. La presse officieuse sous la Terreur. 30. *Papiers d'un émigré*, recueillis par M. de Guilhermy. 31. Le journalisme. — Septembre : 6. Le bataillon des Marseillais. 7. *Un mystérieux amour*, par D. Lesueur. 13. Les décadents. 13. L'art et la politique en l'an II.

MONITEUR UNIVERSEL. Août : 19. *Histoire des avocats au Parlement de Paris*, par Delachenal. 20-25 et septembre : 2 et 13. E. Daudet : Le lendemain de fructidor. 29. *Nouvelles études et nouveaux portraits*, par O. de Vallée. 30. Romanciers contemporains, MM. Forsan, Pierre

Loti, Malot, Zola, Normand. — Septembre : 1. Les lois socales. 7. *La Renaissance religieuse en France*, par M. Lefébure. 11. *L'empereur Guillaume et son règne*, par Ed. Simon. 11. Collot d'Herbois, comédien à Angers. 12. Les critiques, M. Jules Lemaître.

NATIONAL. Août : 30. Le somnambulisme.

RAPPEL. Septembre : 14. La suggestion.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 21. *Les Solutions démocratiques de la question des impôts*, par L. Say. 29. *Figures disparues*, par Spuller. 30. Franz Liszt. 30. *Gilles de Rois, maréchal de France, dit Barbe-Bleue*, par l'abbé Bossard. — Septembre : 6. *Les grandes viveuses*. 14. Les buveurs d'éther.

SIÈCLE. Août : 19. Pêcheur d'Islande, par Pierre Loti. 22. L'Allemagne telle qu'elle est, par J. Saint-Cève. — Septembre : 10. Le roman russe. 11-12. Louis XIV à table. 14. Paul Soleillet.

SOLEIL. Août : 19. Souvenirs du feu duc de Broglie. 23. *Les derniers moments du cardinal Mazarin*, par M. Chantelauze. — Septembre : 9. *La Renaissance religieuse en France*, par L. Lefébure.

TEMPS. Août : 17. Les derniers mois de Frédéric II, d'après des documents inédits. 20. Bossuet, sur les femmes et l'amour. 24-25. La correspondance d'Ivan Tourguenetf. 25. Les archers de Darius à Paris. — Septembre : 4. Lavoisier et les derniers moments de l'ancienne Académie des sciences. 8. Un poète danois; Schack Staffeldt. 8. *Jean de Jeanne*, par Émile Pouvillon. 9. *La première invasion prussienne*, par M. Chuquet. 14-15. Les missions catholiques en Chine. 15. *Du gouvernement démocratique*, par sir Henry Summer Maine.

UNIVERS. Août : 18. Histoire de saint Augustin. 21. Le canal de Suez. 23. La Bible et le Râmâyana. 23-30. *Étude historique et critique sur le P. Lacordaire*, par A. Nicolas. 24. La première édition du *Génie du christianisme*. 27. *Le juif*, par Gougenot des Mousseaux. — Septembre : 2. Les dames romaines au commencement du VIe siècle. 7. *Mémoires de Saint-Simon*, édition de Boislisle. 9. Le portefeuille de Louis Veuillot. 10. *Le saint voyage de Jérusalem*, par l'abbé Bretonneau.

VOLTAIRE. Août : 20. La littérature de Basse-Bretagne en 1886. 28. Le roman. — Septembre : 7. Le dieu Molière.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'août 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
4.	*Le Capitan*	Pouget.	Payen.
	La Grande Revue	Pouget.	Payen.
	Les Soirées amusantes	Mignon.	Bernard.
	L'Union nationale	Dumuis.	Dumuis.
	L'Union patriotique	Dumuis.	Dumuis.
	Le Phare parisien	Bonnin.	Dumont.
5.	*L'Ingénieur électricien*	Carré.	De Soye.
9.	*Le Messager des communes*	Marotte.	Dubuisson.
10.	*L'Éclair de la banlieue*	Mathieu.	Marot.
	La Jeunesse artistique et littéraire	De Chatillon.	Sapène.
12.	*L'Union des assujettis*	Vigier.	Maury.
16.	*La Ruche littéraire et artistique*	Breysse.	Breysse.
	Le Rapport	Gros.	Gros.
17.	*Bulletin mensuel de l'Académie littéraire et musicale de France*	D'Olne.	Bosson.
	Paris-Rome	Rouxel.	Maury.
18.	*Le Boulangiste*	Bloch.	Dejey.
	Bulletin de la librairie Larousse	Moreau.	Larousse.
20.	*Revue des Maras*	Raux.	Morris.
23.	*L'Écho de la Seine*	Bellamy.	Boudet.
27.	*Le Turfiste*	Meyer.	Meyer.
30.	*L'Ami du peuple*	De Constantin.	Métay.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Les héritiers Gaillardet contre M. Alexandre Dumas fils. — La « Tour de Nesle ». — Inscription du titre de la pièce sur le monument d'Alexandre Dumas père. — Collaboration. — Propriété littéraire. — Conventions. — Fin de non-recevoir. — Rejet.

M. le substitut Commoy a donné le 25 juin dernier ses conclusions dans le procès intenté à M. Alexandre Dumas par les héritiers Gaillardet. Il a conclu au rejet de la demande, en s'appuyant notamment sur les jugements rendus en 1836, etc., qui consacraient le droit pour Alexandre Dumas d'être représenté sur l'affiche comme collaborateur de Gaillardet, soit par son nom, soit par d'autres signes; et aussi sur la lettre de M. Gaillardet, adressée en 1861 à M. Marc-Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, pour l'inviter à mettre le nom de Dumas sur l'affiche à l'occasion de la reprise de cette pièce.

Dans son audience du 2 juillet, le tribunal a prononcé le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Donne acte aux consorts Gaillardet de leur reprise d'instance du chef de la veuve Gaillardet, leur mère, décédée le 14 septembre 1884;

« Attendu qu'ils demandent que Alexandre Dumas fils soit tenu de faire disparaître la mention du drame *la Tour de Nesle* figurant parmi les œuvres dont le titre est gravé sur le piédestal de la statue élevée à Alexandre Dumas père à Paris, place Malesherbes ;

« Qu'ils allèguent, d'une part, que cette mention constitue la violation de la convention du 11 juin 1832 intervenue entre Frédéric Gaillardet, leur auteur, et Alexandre Dumas père, et de diverses décisions judiciaires qui ont suivi; et, d'autre part, qu'en admettant que ce dernier doive être considéré comme un collaborateur, l'inscription, dans les conditions où elle est faite, serait contraire aux principes de la collaboration en ce que Alexandre Dumas se serait présenté comme seul auteur de l'œuvre;

« Sur la fin de non-recevoir opposée par le défendeur et prise de ce qu'il n'était pas le seul représentant de la succession de son père, succession qu'il n'a acceptée que sous bénéfice d'inventaire, ses cohéritiers et le légataire universel auraient dû être mis en cause;

« Attendu que, dans la mesure où il représente la succession du *de cujus*, Alexandre Dumas fils a qualité pour répondre à l'action; que si, à raison de ce que la décision à intervenir n'aurait autorité de chose jugée qu'à son égard, des difficultés peuvent se produire sur l'exécution, il appartiendrait aux demandeurs d'y pourvoir :

« Sur la fin de non-recevoir prise de ce que la statue d'Alexandre Dumas serait un monument public, et qu'il n'appartiendrait qu'à l'autorité de consentir ou de refuser une modification dans l'état de l'inscription;

« Attendu qu'en présence de ce qui est décidé ci-après, il est sans intérêt de statuer sur ce moyen;

« Au fond,

« Attendu qu'il est établi par les documents de la cause que, si le drame de la *Tour de Nesle* a été composé originairement par Gaillardet seul, l'œuvre, dans la forme définitive où elle a été représentée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en 1832, pour la première fois, a été, de la part d'Alexandre Dumas père, l'objet d'une collaboration importante ;

« Que la collaboration est attestée par la convention même du 11 juin dans laquelle il est stipulé que « la propriété par indivis de l'ouvrage appartient à MM. Gaillardet et Dumas, et que le prix de la vente du manuscrit en librairie sera partagé également entre eux »; qu'elle est consacrée par les jugements du Tribunal de commerce de la Seine des 26 juin 1832 et 28 septembre 1838, qui réglementent la manière dont la collaboration sera désignée dans les affiches annonçant la représentation; qu'enfin elle a été formellement reconnue par Gaillardet, qui, dans une lettre du 25 avril 1861, s'adressant à Marc Fournier sur le point de reprendre la pièce au théâtre la Porte-Saint-Martin, le prie de « joindre son nom à celui d'Alexandre Dumas, son collaborateur »;

« Attendu que la collaboration de ce dernier étant ainsi constante, le nom de l'œuvre au succès de laquelle il avait contribué pouvait légitimement figurer sur un monument destiné à rendre hommage à sa mémoire;

« Que cette inscription ne saurait constituer une atteinte aux droits des consorts Gaillardet; qu'en effet, elle n'implique nullement par elle-même la négation de la part qu'a eue leur auteur dans la composition de la pièce, le caractère tout personnel de l'honneur décerné à l'écrivain excluant la mention sur le monument de tout autre nom que celui de Dumas, et la simple indication de l'œuvre dans ces conditions ne faisant pas nécessairement supposer un seul auteur;

« Que l'inscription ne saurait être une violation, soit de la convention du 11 juin 1832, soit des décisions judiciaires invoquées par les demandeurs; qu'en effet, ces documents, dans la mesure où ils étaient opposables à Dumas père, et quelle que soit l'interprétation qu'ils comportent quant au mode dont ce dernier exercera ses droits de collaborateur, n'ont eu pour objet que l'exploitation de l'œuvre par le théâtre ou par la librairie; qu'ils sont, dès lors, sans application, au cas particulier soumis à l'appréciation du Tribunal et qui n'a rien de commun avec la situation que ces actes ont réglementée ;

« Qu'ainsi, sous aucun rapport, les griefs allégués par les demandeurs ne doivent être admis.

« Par ces motifs :

« Sans s'arrêter à la première fin de non-recevoir opposée par Alexandre Dumas fils, et sans qu'il y ait lieu de statuer sur la seconde,

« Déclare les consorts Gaillardet mal fondés en leur demande, fins et conclusions;

« Les en déboute;

« Ordonne l'enregistrement de la convention du 11 juin 1832 et de la lettre susénoncée du 25 avril 1861 de Gaillardet à Marc Fournier;

« Condamne les consorts Gaillardet aux dépens. »

Ceux de nos lecteurs qui voudraient lire le compte rendu *in extenso* de ce procès le trouveront, soit dans *le Droit* (n^os des 29 mai, 16 juin et 3 juillet derniers), soit dans la *Gazette des tribunaux* (n^os des 29 mai, 12 juin et 3 juillet).

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE

Présidence de M. Girard.

Audience du 27 août.

Les propriétaires de la « Digue digue don » et autres contre l' « Écho des cafés-concerts ». — Chansons. — Parodies. — Titres. — Question de propriété littéraire.

(La propriété littéraire s'applique non seulement au texte, mais encore au titre d'une chanson.)

MM. Le Bailly, Eveillard, Bathlot, Benoît, Bigot, Beuvereau, Deschaux et Tralin, propriétaires des chansons qui font les délices des cafés-concerts, telles que : *la Digue digue don, — le Jupon de Madelon, — le Pochard du Pont-Neuf. — Derrière l'omnibus, — En revenant de Suresnes*, etc., se plaignent d'être l'objet, de la part de M. Gabillaud, d'une concurrence déloyale. D'après eux, M. Gabillaud publie cinq feuilles intitulées : *la Gaudriole, les Chansons en vogue de Paris, la Lyre française, les Refrains du jour* et *les Succès lyriques*, feuilles dont il est à la fois l'éditeur et l'imprimeur, et dans lesquelles, sous prétexte de parodies, il reproduit les chansons dont eux-mêmes sont propriétaires. C'est ainsi que *la Gaudriole* contient une chanson intitulée : *A cheval sur un bouchon*, parodie de *la Digue digue don;* seulement les mots *A cheval sur un bouchon* et *parodie* sont imprimés en caractères imperceptibles, tandis que le nom de la chanson parodiée, *la Digue digue don*, apparaît en gros caractères visibles de loin.

Aussi les crieurs des boulevards ne se gênent-ils pas pour annoncer et vendre, comme étant *la Digue digue don*, la parodie de M. Gabillaud. D'après les demandeurs, les mêmes faits se reproduisent pour la plupart des œuvres dont ils sont les propriétaires.

Et c'est en raison du préjudice qui en résulte pour eux qu'ils ont assigné M. Gabillaud pour voir dire qu'il serait tenu de cesser la publication de ces cinq feuilles de chansons; subsidiairement ils concluaient à ce qu'il fût fait défense à M. Gabillaud de prendre, à l'avenir, les titres de leurs chansons, sous une pénalité de 100 francs par chaque jour de retard ; enfin ils réclamaient 2,000 francs de dommages-intérêts chacun, soit ensemble 16,000 francs.

Le Tribunal, après avoir entendu les plaidoiries de Me Regnault, agréé des demandeurs, et de Me Bordeaux pour M. Gabillaud, a statué ainsi :

« Le Tribunal,

« Sur la demande en cessation de publication des cinq feuilles mentionnées en l'exploit :

« Attendu que les demandeurs fondent leur demande sur le fait que les feuilles contiendraient des titres de chansons qui leur appartiennent ;

« Mais attendu que, sans s'arrêter à l'examen des motifs invoqués par les demandeurs, ceux-ci ne justifient pas qu'ils soient propriétaires desdites feuilles; que les griefs qu'ils présentent ont rapport aux textes contenus dans certaines parties de ces feuilles, et non au titre même de ces feuilles; que ce chef de demande doit donc être repoussé ;

« Sur la demande subsidiaire :

« Attendu que Gabillaud prétend que les chansons qu'il publie dans les feuilles dont s'agit sont des parodies de chansons connues ; que le fait de publier la parodie d'une chanson ne saurait donner lieu à aucune revendication de la part des auteurs ou propriétaires des chansons parodiées ;

« Mais attendu que, de l'examen des pièces, il appert que le titre de la chanson parodiée est imprimé en gros caractères;

« Que cette disposition matérielle de l'impression des titres de chansons est de nature à induire l'acheteur en erreur et à lui faire croire qu'il achète la chanson parodiée, alors qu'il ne lui est livré que la parodie de cette chanson ;

« Qu'au surplus, la propriété littéraire s'applique non seulement au texte, mais encore au titre de cette chanson ;

« Que les demandeurs sont donc fondés à revendiquer cette propriété et à demander qu'il soit fait défense à Gabillaud de se servir des titres des chansons dont ils sont propriétaires, et qu'il convient de décider qu'il sera fait défense à Gabillaud de vendre des feuilles contenant comme titre ou comme sous-titre aucun des titres de chansons dont les demandeurs sont propriétaires et ce, sous une contrainte à impartir ;

« Sur 16,000 francs dommages-intérêts :

« Attendu que, de ce qui précède, il résulte que les demandeurs ont éprouvé, de la part de Gabillaud, un préjudice dont celui-ci doit être déclaré responsable, et que le Tribunal, avec les éléments d'appréciation qu'il possède, fixe à 50 francs pour chaque demandeur ; qu'il convient d'obliger Gabillaud au payement de ces sommes;

« Par ces motifs :

« Fait défense à Gabillaud de vendre des feuilles contenant, en titre ou en sous-titre, les titres des chansons dont les demandeurs sont propriétaires et ce, à peine de 50 francs par chaque contravention constatée ;

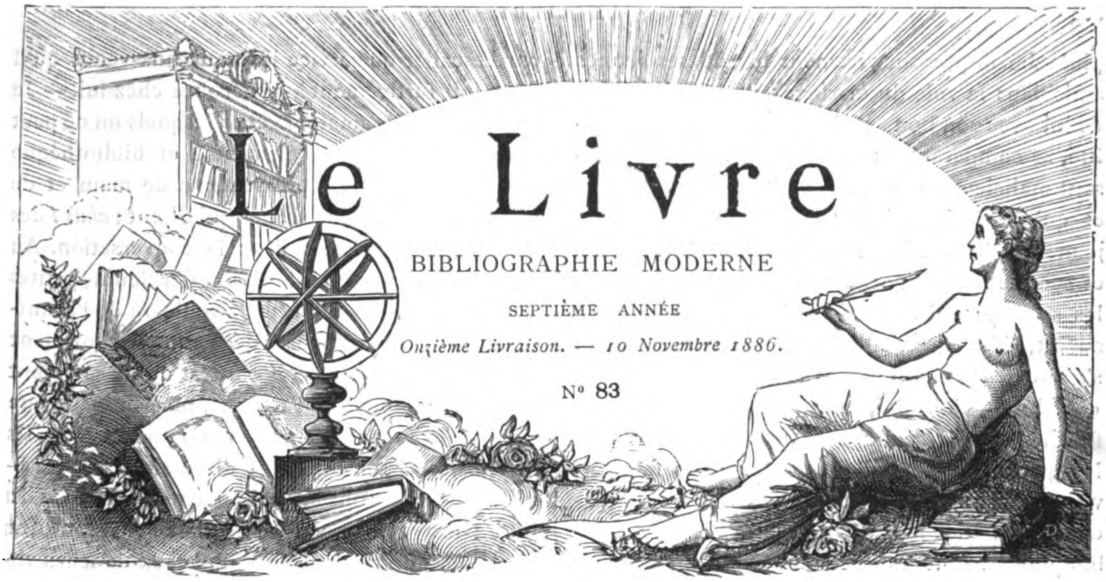
« Condamne Gabillaud à payer à chacun des demandeurs 50 francs, soit ensemble 400 francs, à titre de dommages-intérêts ;

« Déclare les demandeurs mal fondés dans le surplus de leur demande, les en déboute,

« Et condamne Gabillaud aux dépens. »

(*Gazette des Tribunaux.*)

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LES FEMMES BIBLIOPHILES

Les Femmes bibliophiles de France. — La femme vis-à-vis du bibliophile. — Opinion de Paul Lacroix sur la femme et les livres. — Le bibliophile marié et marri. — La femme dans l'histoire de la bibliophilie. — Le livre de M. Quentin-Bauchart et les femmes célèbres dans les annales des belles bibliothèques et de la reliure. — De Marguerite d'Angoulême à Marie-Antoinette. — De la recherche de la femme bibliophile dans la société du XIX*e siècle.*

Un amateur du dernier galant, M. Ernest Quentin-Bauchart, vient de faire paraître, en deux gros volumes in-8°, un curieux ouvrage, dont le titre surprend d'abord et déconcerte même un peu : *Les Femmes bibliophiles de France* [1].

Les femmes bibliophiles !... Je ne sache point deux mots qui hurlent plus de se trouver ensemble dans notre milieu social ; je ne conçois pas d'accolade plus hypocrite, d'union qui flaire davantage le divorce ! La femme et la *bibliofolie* vivent aux antipodes, et, sauf des exceptions aussi rares qu'hétéroclites, — car les filles d'Ève nous déroutent en tout, — je pense qu'il n'existe aucune sympathie profonde et intime entre la femme et le livre ; aucune passion d'épiderme ou d'esprit ; bien plus, je serais tenté de croire qu'il y a en évidence inimitié d'instinct, et que la femme la plus affinée sentira toujours dans « l'affreux bouquin » un rival puissant, inexorable, si éminemment absorbant et fascinateur qu'elle le verra sans cesse se dresser comme une impénétrable muraille entre elle-même et l'homme à conquérir.

Je me souviens que le cher et regretté biblio-

1. *Les Femmes bibliophiles de France*, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, par Ernest Quentin-Bauchart. Paris, Damascène-Morgand, 1886. 2 vol. in-8°. Nombreuses planches de reliures aux armes, reproduites en héliogravure. Imprimerie de Danel. Tirage à 300 exemplaires sur vergé à 60 francs; 50 exemplaires sur chine à 150 francs.

phile Jacob pressait vivement un de ses jeunes amis dans la voie du mariage ; il insistait auprès de lui avec son bon sourire et son exquise affabilité, se comparant au bonhomme Étrenne, et disant malicieusement qu'il avait la manche large et qu'elle était pleine des plus jolis partis. Le jeune néophyte résistait avec assez de scepticisme, et comme il résumait toutes les raisons et toutes les sagesses qui le feraient demeurer, quoi qu'il advînt, célibataire, l'aimable vieux lettré, désarmé, s'approchait et, tout bas, avec une émotion réelle : « Ah ! mon cher ami, murmurait-il, que je vous félicite ! Vous êtes un sage et serez un heureux... Ne parlons plus jamais de cela ; les femmes, voyez-vous, n'aiment pas les livres et n'y entendent rien : elles font à elles seules l'Enfer des bibliophiles : Amours de femme et de bouquin ne se chantent pas au même lutrin. »

L'excellent Paul Lacroix parlait d'or. Dans notre société française moderne, la maîtresse de maison est hostile au livre ; elle lutte par tous moyens contre la passion bouquinière de son époux, d'abord doucement et presque câlinement, puis peu à peu avec plus d'autorité et de despotisme : il n'est raillerie ou ruse qu'elle n'emploie pour miner cette manie qu'elle juge envahissante et ruineuse, et à laquelle son tact ne peut rien concevoir. Il lui semble que les livres empiètent sur ses droits, sur sa vie, sur l'affection qui lui est due et sur les longues heures de causerie du tête-à-tête. Ces grands esprits muets l'inquiètent et la harcèlent, elle les jalouse, et lentement arrive à les haïr férocement avec l'accumulation de toutes ses rancœurs. Aussi, lorsque l'infortuné époux bibliophile n'est pas gratifié de molièresques cornes de bouquin, — vulgaire distinction qui assure au moins sa tranquillité, — l'existence lui est faite pénible ou lancinante, et il est rare qu'il puisse jouir en toute indépendance, quiétude et volupté, de sa douce et innocente toquade.

Voyez de quel ton pitoyable une femme minaude cette exclamation digne de figurer dans le *Dictionnaire des lieux communs :* « Mon mari ! je le vois si peu... il vit fourré daus ses livres ! » — Ou encore, écoutez cette voix ironique qui soupire bourgeoisement : « Si je le laissais faire, il mettrait ses vilains bouquins jusque dans Mon Salon ! » — Du haut en bas de l'échelle sociale, le pauvre bibliophile, aussi marri que marié, vit traqué, et se voit presque en interdit dans son intérieur. — Il condense sa bibliothèque en un coin ; il ratatine pour ainsi dire sa passion, il musèle ses ardeurs ; il devient réservé, silencieux, défiant vis-à-vis de sa compagne ; il cache ses achats comme un vice, il dissimule ses désirs, et c'est en fraude, comme un contrebandier, qu'il fait monter par l'escalier de service les nouveaux venus qu'il introduit furtivement à la dérobée chez lui. — Je sais tels ou tels amateurs chez lesquels on ne peut dîner en parlant en conscience et bibliothèque ouverte ; ce sont des pressements de main et de pied, des petites toux sèches qui disent : *chut !* des casse-cous perpétuels dans la conversation. Au soin qu'ils prennent de dissimuler leurs petites folies aux adjudications de la veille ou de l'avant-veille, on pourrait penser qu'ils ont le sentiment d'avoir commis des crimes ; c'est qu'ils se voient devant le tribunal de l'Épouse, où ils savent que les arrêts rendus d'avance sont impitoyables. Ils évitent les dissensions, les discussions, les jérémiades, car ils sont las de lutter pour la cause du livre : les petits nerfs de Madame étant moins souples et moins résistants que ceux de leurs in-folio ou de leurs in-16, du temps des bonnes coutures.

Il n'est peut-être point d'amateurs de livres qui n'aient à guerroyer ainsi chaque jour contre les boutades de leurs femmes, et alors même que la paix ait été signée et que Monsieur ne soit plus dérangé dans ses caprices, alors même qu'il lui soit loisible de conférer avec son relieur aussi longuement que Madame avec sa couturière, l'épouse trouve encore moyen de blesser la passion du mari par mille petits coups d'épingles enrageants qui prouvent surabondamment l'irrévérence absolue de la femme pour le livre.

Pénètre-t-elle dans le cabinet marital pour quérir un ouvrage, quels que soient les ménagements qui lui aient été recommandés, elle semble aussi peu en tenir compte qu'un gentil singe d'un objet d'art. Assise sur sa chauffeuse, elle approche du feu les plus belles reliures, jusqu'à faire gondoler carton et maroquin ; et, si elle interrompt sa lecture ou plutôt son babillage de l'œil (car je ne serai jamais bien convaincu qu'une femme ait l'entente absolue de la lecture), — elle placera en guise de signet son mouchoir de batiste en plein milieu du livre, ou bien le campera à cheval sur un guéridon, au risque de lui briser le dos et de chiffonner ou maculer irrémédiablement ses feuillets.

Jamais femme n'a eu la sensation délicate et minutieuse du long coupe-papier qui tranche également les pliures ; elle préfère ces petites *liseuses* coquettes qui écorchent les marges et laissent d'affreuses barbes en dentelle du plus vilain aspect. Une femme dans une bibliothèque est hors de son cadre ; elle y apporte la grâce, le sourire, le charme, le parfum, elle meuble de sa gentillesse exquise l'austérité de la *Library ;* mais, pardieu ! si cette femme est vôtre, veillez sur elle comme sur une guenon familière ; prenez garde à

ses fantaisies, ayez l'œil sur ses caprices et ne lui laissez manier ni les estampes précieuses, ni les reliures de prix, ni même les mignonnes plaquettes finement cartonnées. Ce serait un désastre !

Les vrais bibliophiles, même mariés, doivent devenir célibataires en franchissant le seuil de leur bibliothèque ; la passion bouquinière n'admet pas le partage : c'est un peu, il faut le dire, une passion de retraite, un refuge extrême à cette heure de la vie où l'homme, déséquilibré par les cahots de l'existence mondaine, s'écrie à l'exemple de Thomas Moore : « *Je n'avais jusqu'ici pour livres que les regards de femmes, et c'est la folie qu'ils m'ont enseignée !* »

***

Les femmes de France ont cependant laissé de grandes et somptueuses traces dans l'histoire de la bibliophilie, du XVIe au XVIIIe siècle ; toutes les hautes et puissantes princesses, ainsi que les honnestes dames d'austère ou même de petite vertu, les reines de la main droite ou celles de la main gauche, les matrones ou les hétaires royales, ont formé des bibliothèques à leurs armes qui excitent au plus haut point l'intérêt et les convoitises des amateurs. Il n'en faudrait pas conclure que toutes aient eu au même degré le sentiment puissant de l'amour des livres, bien au contraire ; et si aux temps anciens les conditions de la vie et de la société étaient tout autres qu'à cette époque de nivellement général, la vanité siégeait non moins en maîtresse sur l'humanité entière. — La femme des hautes classes offrait en exemple des vertus plus fières, sans montrer une morale aussi étroitement limitée par les préjugés ; elle était plus gaillarde et moins maniérée, d'une éducation plus large sinon plus forte, et elle se trouvait portée par une sorte de tradition des Cours d'Amour à protéger les arts et les lettres, et à attacher à sa personne les gentils poètes lettrés et tous les remueurs d'idées qui dévalaient à ses côtés. Pour ainsi dire contrainte de mettre en lumière les œuvres et les hommes de mérite, elle habillait superbement les unes, gratifiait les autres, et gardait comme un fonctionnaire dans ses superbes palais tant de livres originaux qui restaient alignés comme des *minutes* de ses bonnes œuvres et de sa belle intelligence. Moins accaparée et dispersée moralement que la femme moderne, placée plus haut que toutes au-dessus des niveaux bourgeois, vivant par ses largesses qui faisaient d'elle une distributrice d'or, de places et d'honneurs, la princesse d'antan pouvait et devait former une librairie de livres écussonnés à ses armes, de même qu'elle comptait les poètes parmi ses valets de chambre ; mais je n'en demeure pas moins convaincu que ces aimables femmes bibliophiles n'eurent jamais pour les beaux livres cette même passion sincère, éclairée, que les Grolier, les de Thou, les Longepierre, les Pereisc, les La Vallière et autres grands amateurs montrèrent dans l'admirable ordonnance de leurs librairies.

C'était à leurs intendants ou bibliothécaires, hommes le plus souvent de noble savoir et mérite, qu'il appartenait de diriger leurs bibliothèques, de veiller à la reliure et à la conservation de tous ces trésors amassés ; ceux-ci étaient au demeurant les véritables amoureux anonymes de tant de chefs-d'œuvre, les usufruitiers de cette science et de cette poésie imprimées. Ces collaborateurs muets travaillaient pour l'idole, et c'est vers ces mystérieux bibliophiles laissés dans l'ombre que devraient, à mon avis, s'adresser nos hommages et se porter nos recherches. Je me méfie singulièrement des poésies des différents membres de la famille des Valois pour lesquels s'excrimèrent tant d'artistes et de poètes ignorés ou connus. Les illustres femmes du temps jadis semblaient, comme les princesses de légendes, voir se réaliser tous leurs rêves avant même qu'elles les eussent formulés ; entourées de génies complaisants, elles ne jouaient en réalité que très brillamment un rôle dont souvent toutes les noblesses et les beautés leurs étaient suggérées ; autocrates en apparence, elles subissaient intellectuellement une manière de régime constitutionnel, et je ne sais si l'on doit dire qu'elles aient aidé à la renaissance des lettres et des arts et non pas affirmer que les lettres et les arts ont concouru aux yeux de la postérité à leur propre renaissance individuelle.

Soit qu'elles ordonnassent des palais, des fresques, des tableaux, des statues, soit qu'elles témoignassent du désir de posséder des manuscrits, des livres uniques, des miniatures ou des reliures frappées à leurs devises et emblèmes, elles avaient toujours auprès d'elles de sublimes architectes, des peintres, des statuaires, des écrivains, des miniaturistes, des calligraphes, des relieurs hors ligne, qui attribuaient dévotement tous leurs mérites à leur gracieuse bienfaitrice, avec autant de componction et de ferveur que le chrétien rapportant à Dieu toutes les nobles et belles qualités dont il se sent doué.

Mais, je ne sais pourquoi, je m'imagine mal dans les grandes salles de Blois, de Fontainebleau, de Versailles ou de Trianon, toutes ces princesses des princesses lisant ou caressant leurs livres, les admirant, les consultant, gazouillant par la pensée mille tendresses amicales à leur

adresse; je suis, à l'avouer, assez franc sceptique sur ce point. Les femmes bibliophiles me font un peu penser à ces gens casaniers ou podagres qui entretiennent une meute inactive dans des chenils de marbre ou de porphyre; les pauvres chiens gémissent de ne pouvoir donner de la voix sous les futaies ou à travers les taillis, de même que l'âme des livres devait s'atrophier chez les hautes et puissantes dames qui les marquaient à leur livrée, sans jamais désencager leurs idées, leurs rimes ou leurs métaphores, toutes choses faites cependant pour voler sinon pour être volées.

*
* *

Cette opinion exprimée très personnellement et en dehors des galanteries courantes, je dois revenir au très remarquable ouvrage de M. Ernest Quentin-Bauchart, qui restera comme le Livre d'or des femmes bibliophiles de France aux trois grands siècles de notre histoire. Les deux beaux in-8°, qui ont vu le jour dernièrement, contiennent environ cent vingt noms, ou plutôt cent vingt biographies *bibliothécographiques;* c'est là un formidable travail qui eût fait pâlir d'inquiétude le père Louis-Jacob lui-même, et qu'un simple amateur devait enlever avec une grâce toute mondaine et un savoir déconcertant. Le silence s'est fait toutefois sur cette publication qui eût fait pondre à Sainte-Beuve un de ses plus brillants *Lundis,* ou écrire à Janin un sémillant feuilleton; mais la critique est bannie aujourd'hui du rez-de-chaussée des journaux, elle est réfugiée pitoyablement dans les sous-sols de la réclame ou aux greniers des annonces; il faut à un auteur, soit monter sur les tréteaux, soit grimacer dans les frises. M. Quentin-Bauchart, trop bien élevé pour ces pirouettes, s'est tenu à l'écart et son livre de même a été mis à l'index du silence; nous lui tendrons donc, tant bien que mal, mais loyalement la main pour l'amener au petit jour de notre publicité. — C'est un cas de conscience pour un ouvrage aussi précieusement élaboré que celui que nous venons de lire et qui, intéressant à la fois l'histoire des lettres et des arts, s'adresse aussi bien aux futurs historiens de la Reliure qu'aux bibliologues, bibliothécographes, curieux et érudits de tous ordres.

M. Quentin-Bauchart a logiquement adopté pour ses notices l'ordre chronologique. Son livre débute par Louise de Savoie, régente de France (1476-1532), et se continue par les portraits historiques et critiques de Marguerite d'Angoulême, Anne de Polignac, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, Marie Stuart, Marguerite de Valois, reine de Navarre; Louise de Lorraine, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, la marquise de Rambouillet et sa fille, la duchesse de Montausier, la duchesse de Montpensier, Mme de Maintenon, Marie-Thérèse, la marquise de Montespan, Anne de Bavière, Marie d'Apremont, duchesse de Lorraine; la princesse Palatine, la duchesse de Lesdiguières, Mme de Chamillart, Mme de Verrue, la duchesse du Maine et Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne.

Cy finist le premier volume dans lequel, on le voit, sont représentées les plus hautes physionomies des femmes de France. Le tome second compte moins d'effigies sur pur métal d'or, mais aucune menue monnaie de la célébrité; tout le XVIIIe siècle galant, si coquettement retroussé par Derome et Padeloup, y est représenté.

Passons en revue tous ces jolis minois à falbalas historiques.

Voici Mlle de Blois, la duchesse de Berry, fille du régent; Louise-Adélaïde d'Orléans, l'abbesse de Chelles, Louise-Élisabeth d'Orléans, dite Mlle de Montpensier, puis la princesse de Conti et, à sa suite, la reine Marie Leczinska côté droit, et Mmes de Pompadour et Du Barry côté gauche; Marie-Josèphe de Saxe, la duchesse de Grammont-Choiseul; Mmes de France, fille de Louis XV, la princesse de Lamballe, Marie-Antoinette, Mme Élisabeth, la comtesse de Provence, la comtesse d'Artois, et enfin, en appendice, une série nombreuse d'illustres dames de bien moindre importance.

On peut se convaincre à la lecture de ce répertoire nominal que, parmi tant de femmes bibliophiles de la plus haute marque, il n'en est guère qui se soient élevées par le livre et chez lesquelles cette délicieuse toquade virile ait pu avoir prise sérieusement. Toutes avaient un *cabinet,* comme on disait ingénieusement, comme elles avaient une ruelle, un salon, un boudoir; c'était alors le complément indispensable de la vie princière; mais sauf Mme de Chamillart, que Saint-Simon peignait « comme la meilleure et la plus sotte femme du monde et la plus inutile à son mari », sauf encore Mme de Pompadour, une artiste véritable, et peut-être la petite Vaubernier, dite comtesse Du Barry, je ne crois aucunement au tempérament bibliophilesque de la majorité des femmes qui ont laissé à la postérité de si nombreux volumes superbement décorés où l'or, les mosaïques et leurs armoiries se relèvent en bosse sur l'éclat des plus merveilleux maroquins.

L'ouvrage de M. Quentin-Bauchart était utile à entreprendre, car l'historien des collectionneurs n'a que faire de se montrer psychologue et moraliste; peu doit lui importer le sentiment qui a

conduit tel ou tel amateur à former son musée ou sa bibliothèque; il ne doit considérer que les choses acquises et reconstituer au point de vue de l'art les catalogues des divers cabinets avec les particularités qu'ils représentent et les différences de marques, de monogrammes et d'armoiries qu'ils ont rencontrées sur les objets de provenance célèbre aux cours de leurs recherches.

A ces titres, les deux volumes des *Femmes bibliophiles* sont, je puis le dire, irréprochables; chaque chapitre devient une véritable monographie illustrée. Ce sont d'abord les armes avec émaux gravés délicatement, ainsi que les monogrammes que nous donne le publicateur de cet ouvrage, puis les plus beaux spécimens de reliure estampillés à la marque la plus caractéristique de la propriétaire, de telle façon que cette histoire des dames bibliophiles françaises devient pour ainsi dire l'histoire de la Reliure elle-même et celle des maîtres praticiens qui se sont fait un nom impérissable dans cet art si brillant du XVIe au XVIIIe siècle.

« Le titre dont nous nous sommes servi et que nous n'avons adopté que pour mieux indiquer notre but, en généralisant d'un mot notre pensée, n'est pas rigoureusement exact, écrit M. Quentin-Bauchart, avec franchise, en guise d'avertissement à son œuvre. Il y a, en effet, dit-il, deux catégories bien tranchées de collectionneurs de livres : ceux qui considèrent le livre comme un objet de mode et de luxe, ou comme une sorte de valeur de bourse dont ils suivent les fluctuations avec l'intérêt du joueur, et ceux qui le recherchent pour ce qu'il contient, pour sa rareté et sa belle condition matérielle de texte et de reliure. Ceux-là sont les purs, la phalange d'élite des bibliophiles.

« Autrefois, poursuit-il, le livre était peu recherché et ne pouvait pas devenir comme aujourd'hui un objet de spéculation, mais la distinction que nous venons d'établir n'existait pas moins; à côté des bibliophiles de race, il y avait quelques grands seigneurs qui possédaient des livres parce qu'il était de bon ton d'en avoir, mais ne les regardaient et ne les ouvraient jamais. Les premiers passaient le plus souvent pour des maniaques, et La Bruyère, en comparant leurs bibliothèques à des *tanneries*, a prouvé que, chez les plus grands moralistes, le goût peut n'être pas toujours à la hauteur de l'esprit.

« Cette différence existait à plus forte raison chez les femmes. Beaucoup de grandes dames ont eu des livres aux siècles passés, mais presque toutes en ignoraient le contenu, et le titre de bibliophile ne leur est guère applicable. Le livre acquis, relié et rangé avec plus ou moins de méthode dans une armoire luxueuse, l'effet était produit, et elles s'en tenaient là.

« Diane de Poitiers, Catherine de Médicis au XVIe siècle, la grande Mademoiselle et la comtesse de Verrue au XVIIe, Mme de Pompadour au XVIIIe, sont les seules qui aient laissé de véritables bibliothèques; et si d'autres, telles que Marie de Médicis, Anne d'Autriche, la duchesse de Bourgogne, la marquise de Maintenon, etc., ont possédé des livres qui jouissent également d'une grande faveur auprès des amateurs, c'est moins à leur valeur intrinsèque que cette faveur est due qu'à la beauté de leur reliure et à leur origine. Le sentiment, remarque également M. Bauchart, entre aussi pour une grande part dans la recherche d'un livre, et c'est à cet ordre d'idées qu'il faut attribuer le prix que certains amateurs accordent à des volumes ordinairement mal reliés, mais qui ont appartenu à des personnes illustres par leur naissance ou intéressantes par leurs infortunes, comme Mme Élisabeth, la princesse de Lamballe et Marie-Antoinette. »

L'auteur ne se fait donc pas illusion sur le titre de son livre; il sent fort bien par lui-même toutes les objections faites plus haut sur les fausses apparences de la bibliophilie féminine; mais il pouvait malaisément choisir une autre désignation pour sa galerie de portraits, et le plus grand charme de son étude a été de suivre pas à pas, avec un excellent esprit critique et un judicieux sentiment d'art, les progrès de la reliure française dans ses manifestations les plus diverses.

***

Il semblerait que la femme ait prêté de sa grâce, de sa séduction et de sa légèreté aux premiers livres confectionnés pour elle. Jusqu'à la fin du moyen âge, la reliure peut être en effet considérée comme un art presque exclusivement monastique; l'habit civil du livre ne s'intronisa et ne fut divulgué en France qu'aux débuts de l'invention de l'imprimerie; on pourrait dire qu'il s'affina et s'aristocrisa tout en se démocratisant. Aux lourds dais de bois succédèrent peu à peu les plats de carton; les peaux de truie et de cerf firent place au maroquin et aux peaux amincies; les parchemins, jadis gauffrés ou estampés, se couvrirent de légères dentelles d'or, et toute l'orfèvrerie massive, qui faisait ressembler un volume à une sainte châsse, disparut tout à coup, cédant le pas à une ornementation délicate et harmonieuse.

Marguerite d'Angoulême, cette perle fine des Valois, cette *fleur suave de poésie,* comme la nommait Clément Marot, fut une des premières

à faire sentir son influence et son goût exceptionnel, et les rares manuscrits qui nous viennent de la *Marguerite des Marguerites* témoignent de l'excellence de son tact pour tout ce qui concernait la décoration intérieure et extérieure de ses livres.

« L'influence italienne qui s'est fait sentir dans toutes les branches de l'art au début de la Renaissance est alors toute puissante, observe M. Quentin-Bauchart; les maîtres italiens sont nos initiateurs et deviennent nos modèles; mais, avec Diane de Poitiers, l'art de la reliure revêt une physionomie nouvelle, une personnalité propre, et nos ouvriers, par l'élégance de leurs œuvres, le sentiment exquis de la forme qu'ils apportent dans leurs compositions, conquirent une suprématie qui ne sera plus dépassée... Avec Marguerite de Valois, le goût change et devient en quelque sorte plus féminin : les filets croisés, les liteaux et les arabesques font place à des couronnes de feuillage symétriquement repétées qui couvrent les plats et le dos du volume; au centre de ces couronnes se trouvent des fleurs diverses où domine la marguerite... La reliure des livres de Marie de Médicis est toujours élégante, mais devient déjà plus simple. La dorure se compose d'un semis où les chiffres de la reine et les fleurs de lis alternent en se reproduisant à des intervalles égaux. Souvent, moins compliquée encore, elle ne consiste plus que dans un simple milieu à branchages où sont poussées les armes

« Le nom d'Anne d'Autriche marque à son tour une époque de transformation, écrit encore dans sa succincte et parfaite introduction l'élégant biographe des *Femmes bibliophiles;* c'est, en effet, dans la seconde partie du règne de Louis XIII que se révèle Le Gascon. Il imagine un genre absolument nouveau et substitue aux semis monotones et aux lourds encadrements fleurdelisés que ses prédécesseurs avaient mis à la mode de simples filets droits ou courbes aux coins pointillés, accompagnés de milieux copiés le plus souvent sur de riches dessins de broderies et de dentelles; mais ce sont là les premiers tâtonnements d'un artiste qui a conscience de sa valeur et qui cherche sa voie. Il est bientôt en pleine possession de son talent, et nous voyons apparaître, à la fin de la minorité de Louis XIV, ces magnifiques entrelacs dont les compartiments et les fonds, entièrement couverts de pointillés, ont mis le comble à sa réputation. »

L'ingénieux auteur de ce livre curieux poursuit ainsi le résumé sommaire de son œuvre. A chaque étape de ce rapide coup d'œil historique sur l'art de la reliure, il fait jaillir lumineusement un nom d'illustre reine ou d'aimable princesse; c'est que toutes les histoires en France peuvent s'écrire par les femmes; de partout elles surgissent... partout elles donnent le branle. Dans notre nation de galanterie, nous avons fait à la femme une place si incroyablement vaste qu'elle semble, en bien ou en mal, être la grande inspiratrice de toutes choses, et qu'à travers tous les règnes, elle apparaît charitable ou néfaste, portant le pays à la gloire ou l'abîmant dans la ruine. Il n'est si petite monographie historique où la femme ne joue son rôle prépondérant, et si les histoires en général ne sont, comme on l'a dit, que des mensonges immortalisés, c'est que la femme ici-bas n'a mis que trop souvent la vérité en mascarade.

***

Même dans les annales des livres, ce camp ennemi où elle s'est introduite pour marquer à ses fers comme autant d'esclaves les volumes qu'elle emprisonnait dans ses palais, voyons là au XVII, ou au XVIIIe siècle toujours suivant les modes et les relieurs de qualité. Voici cette diablesse faite ermite qui eut nom Mme de Maintenon; elle semble fuir l'éclat des ors et des dentelles; elle encapuchonne ses livres à *la janséniste,* les relevant à peine d'un double filet aux angles, suivie dans cette voie modeste par la petite Mme de Chamillart, femme du ministre des carambolages, et le *jansénisme bibliopégique* devient de bon ton, de suprême distinction; il faut tout le talent des Du Seuil et des Boyet pour ramener l'ornementation un moment exilée et faire revivre les éclatantes dorures gauffrant le maroquin.

Au siècle suivant, la pruderie s'efface, la femme s'épanouit dans la licence ; il faut de la couleur aux belles anémiées ; la reine Marie Leczinska fait naître la dynastie des Padeloup ; les mosaïques éclatent, les dorures chantent dans des reliures à *la fanfare,* les maroquins rutilent et se doublent de tabis; le rouge, le citron, le grenat, le vert nature teignent les peaux d'Orient, les médaillons sont semés sur les plats, les grenades mosaïquées s'entrouvent dans de larges feuillages d'une allure persane : c'est la splendeur d'un règne de plaisir qui s'affiche sur l'extérieur des livres. Avec les courtisanes régnantes, le rococo survient, le rococo, art charmant inanalysable qui serpente partout comme une farandole aux sinuosités vertigineuses; le rococo de la Pompadour s'attache aux volumes du jour, et la tour de la favorite dresse sa silhouette crénelée sur tous les livres à ses armes.

Mmes de France, Mme Adélaïde, Mme Victoire et Mme Sophie forment chacune une bibliothèque spéciale, adoptant un ton maroquin différent que

Derôme décore de son mieux. La comtesse Du Barry elle-même possède une bibliothèque dressée sur commande, et son audacieux *Boutez en avant,* devise superbement cynique, est frappée en plein cuir sur ses volumes les moins recommandables.

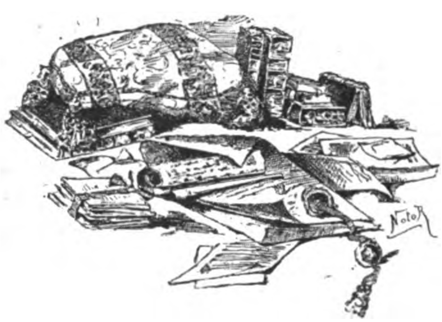
Marie-Antoinette trouva moyen, au milieu de sa vie chargée d'occupations futiles, de se composer une des plus considérables bibliothèques du temps ; ses livres, en grande partie reliés par Blaizot, étaient revêtus de maroquin rouge aux armes de France et d'Autriche accolées. Ses reliures semblent porter en elles le présage de la décadence ; elles se démocratisent et montrent un regrettable relâchement dans le corps d'ouvrage ; le cartonnage apparaît déjà, symbole du *sans-culotisme* de la bibliophilie ; ce sont des petits livrets couverts de soie, chargés de miniatures ou ornés de paillettes d'or, d'argent ou de bronze rouge ou bleu qui rappellent les lampions des futures fêtes républicaines.

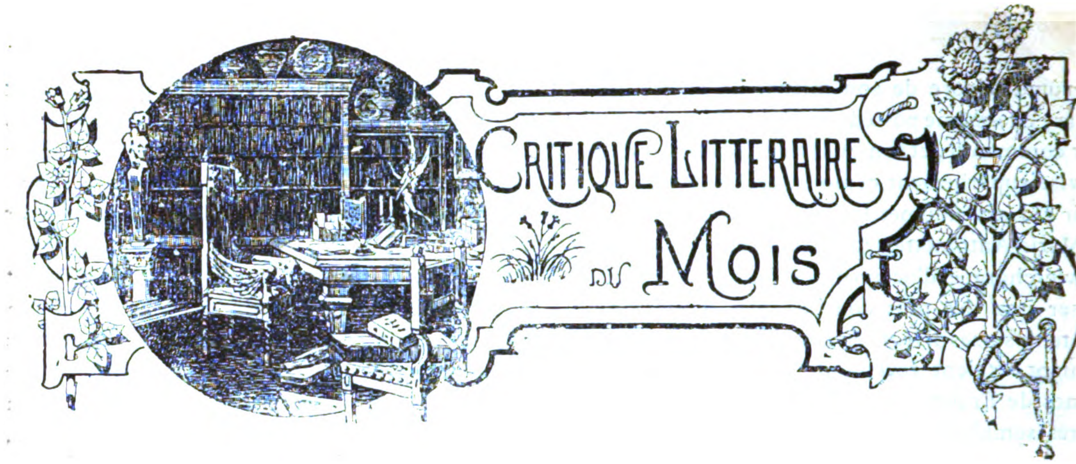
C'est qu'avec elle la dernière femme bibliophile va disparaître, la dernière grande Française dans toute la majesté et l'élégance affinée du mot. Après elle, l'histoire des livres semble restreinte par des lois somptuaires, et je serais curieux de savoir comment M. Quentin-Bauchart aurait pu continuer durant ce XIXe siècle l'histoire des bibliothèques privées féminines. — Il me paraît que la chose serait totalement impraticable. — Qui donc me citerait un nom ?... A moins que la sage et vertueuse Mme Grévy, dans les splendeurs secrètes de l'Élysée, ne dissimule un cabinet d'ouvrages austères reliés aux armes jurassiques, avec sa devise à plusieurs étages : *Aimons qu'on nous loue.*

Pour me résumer, l'ouvrage de M. Ernest Quentin-Bauchart est destiné à rester comme un recueil indispensable dans la bibliothèque de tous les amateurs et bibliographes ; il peut prendre place à côté de l'armorial du bibliophile, non loin du Brunet et assez près du guide Cohen, mais il demeure incomparablement supérieur à toutes ces publications par la splendeur de sa facture et par son illustration, tout en restant leur égal par la perfection de son texte et l'abondance de ses documents.

Si j'en avais le loisir, je voudrais toutefois y ajouter un appendice humoristique ; ce serait une *Physiologie de la femme bibliophile,* petit traité à la manière noire, où j'essayerais de montrer comment ces *bas de cuir* sont parfois dignes d'être assimilés aux *bas bleus*... à quelques coins d'or près. — Le sujet serait délicieusement affriolant ; n'ai fait ici que l'effleurer d'une plume si légère je qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

OCTAVE UZANNE.





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Contes modernes, par Gaston Bergeret. Paris, Librairie moderne, Maison Quantin, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La *Librairie moderne*, que vient de fonder la Maison Quantin, a la main heureuse. Avec *Chimère*, de M. Eugène Mouton, et les *Contes modernes,* de M. Gaston Bergeret, elle est sûre de se faire connaître pour ses débuts de tous ceux qui lisent des livres français. Le premier des cinq contes qui composent ce volume est d'une donnée charmante : un jeune homme entre deux jeunes femmes, l'une admirablement belle, l'autre d'une laideur spirituelle et bonne, s'éprend de la première et veut se servir de la seconde comme d'un mannequin sur lequel il essayera la puissance de ses séductions. Il arrive qu'il est pris à son piège, qu'il aime celle qu'il prétendait jouer et qu'il dédaigne celle qu'il croyait aimer. Tout cela est raconté avec un charme de style et une finesse de pensée qui font songer aux pages subtiles et exquises des conteurs du XVIIIe siècle. On éprouve à cette lecture une vraie volupté intellectuelle. C'est à s'en pourlécher, comme un chat devant une jatte de lait.

Herswegilde est le titre d'un grand opéra, chef-d'œuvre d'un jeune musicien inconnu, qui, pour forcer plus facilement la destinée et les cabinets directoriaux, épouse une grisette, sa voisine de grenier. D'opéra en cinq actes, *Herswegilde* devient d'abord opéra-comique en trois actes, puis opérette en un acte où les druides sont remplacés par des nègres et les guerriers gaulois par des marins français ; elle finit par être jouée sous cette forme avec les noms des trois collaborateurs sur l'affiche. Les types du frère et de la sœur du musicien, l'un, bureaucrate méticuleux, l'autre, dévote et ardente aumônière de l'argent des autres, sont pris sur le vif, et prouvent une fois de plus que l'art n'a pas besoin de se faire grossier pour peindre le réel.

Tout le monde connaît déjà *le Roi de Carolie*, la troisième de ces nouvelles, et l'on prendra plaisir à relire cette fine et amusante pièce d'ironie politique.

La Discussion du budget est une étude d'économie domestique et de vie conjugale, où la supériorité de la femme s'affirme par les moyens les plus imprévus et les plus ingénieux. Enfin *Un homme heureux* nous fait assister au désespoir d'un mari dont la femme est parfaite. Il fuit, se fait mettre en prison, se fait passer pour fou, et toujours retombe dans le bonheur insupportable de son foyer domestique. A bout de forces et d'expédients, il se résigne et conclut par cette phrase pleine de mélancolie : « Voyez-vous, quand on est né heureux, il n'y a rien à faire : on ne peut pas ne pas l'être. »

La Gourme, par Fernand Lafargue. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18.

Un jeune homme de bonne famille, dans une petite ville, aime et se fait aimer d'une blanchisseuse mariée, puis de son ouvrière. Un autre jeune homme, ami du premier et orphelin, aime la sœur de cette blanchisseuse, jeune fille pure et charmante, et n'hésite pas à l'épouser. Cependant le frère de ces deux femmes, revenu d'Amérique, épouse l'ouvrière de la blanchisseuse à qui il était fiancé avant son départ, et Bourdieu, le mari, courtise dans les coins une petite drôlesse, apprentie à l'atelier et passée maîtresse en vice. Un matin, Bourdieu, qu'on croyait absent, surprend sa femme revenant d'un rendez-vous avec Raoul, son amant ; il lui donne un coup de pied dans le ventre, et la malheureuse se couche pour ne plus se relever. Le jour des noces des deux jeunes gens, Lisa, l'ouvrière, est surprise par son mari en tête-à-tête avec Raoul ; et le mari, après l'avoir étranglée aux trois quarts, l'abandonne tout à fait.

Cette cuvée d'infamies bouillonne et fermente, et fait déborder en écume ses sanies. L'auteur déploie, d'ailleurs, dans la manipulation de ces immondices, un véritable talent. Quant à la gourme, qui la jette donc ici ? C'est être trop indulgent que d'appeler de ce nom les plaisirs de Raoul, qui se dessine comme une jolie canaille et ne s'en tiendra pas à ces débuts. Les autres sont ou parfaitement honnêtes ou abominablement crapuleux. Je ne vois guère que l'auteur

dont on puisse dire, au figuré, qu'il a jeté sa gourme dans ce volume. B.-H. G.

Les Yeux verts et les Yeux bleus, par PAUL HERVIEU. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le talent de M. Paul Hervieu est celui d'un pur lettré, non seulement raffiné de la langue, de la musique des mots, de la forme et de la couleur des objets, mais surtout raffiné de l'idée, passionné de psychologie. C'est ce qui donne à ses œuvres cette saveur particulière, un peu étrange parfois, mais toujours séduisante pour ceux qui ont le goût des études délicates et fouillées. Avec un art singulier, le romancier va au fond du cœur des individus, pénètre leur cerveau et dissèque leur pensée; à cela il joint une sorte d'humour railleur, très caractéristique, une causticité d'une morsure fort pénétrante, qui fait penser à ces fruits à la fois savoureux et acides dont le goût s'avive, s'impose et ne rencontre pas de palais blasé.

Ses ouvrages précédents, un véritable régal de lettrés, avaient déjà assuré une place tout à fait à part à cet écrivain original; mais nous croyons que, dans aucun d'eux, il n'avait mieux affirmé sa spécialité littéraire que dans le nouveau volume qui vient de paraître. *Les Yeux verts et les Yeux bleus,* la nouvelle qui ouvre le livre, d'un mystérieux tout frissonnant, est comme le résumé du procédé d'analyse de Paul Hervieu ; c'est la quintessence de sa manière de sentir, de voir et de rendre ce qu'il a vu et senti. Pas un pli de l'âme qui ne soit sondé profondément, pas un muscle qui ne soit éprouvé, tâté, pas un nerf qui ne soit soumis à toutes les tensions curieuses du psychologue et du physiologiste. Et, ce n'est pas seulement sur les autres que l'auteur fait ces étranges épreuves, c'est sur lui-même; aussi sort-il de son livre le frémissement contagieux du vrai, même au milieu des aventures les plus bizarres, les moins vraisemblables. Une logique rigoureuse, implacable lie les faits extérieurs aux houles secrètes de l'intérieur, et si le récit va de temps en temps jusqu'à la secousse brisante du cauchemar, il se termine toujours par l'indéniable réalité de la chose non pas rêvée, mais arrivée.

Les différentes nouvelles contenues dans ce volume, après *les Yeux verts et les Yeux bleus,* sont *la Sagesse de Koukourounou,* une fantaisie très amusante sur la colonisation anglo-française en Afrique ; *Mon ami Léonard* et *Tom Bred et John Bred,* études se rapprochant comme allure de *les Yeux verts et les Yeux bleus,* mais absolument différentes comme sujet et d'un caractère très saisissant. *Simple soirée, nuit étrange, les Deux légionnaires* et *Riri* rentrent dans le domaine de l'observation humoristique; on ne saurait les détailler, mais il est impossible de rester insensible à la philosophie gouailleuse qui s'en dégage et à la pointe de sensibilité qui les anime. *L'Impasse Ugène,* enfin, est une peinture de Paris artistique, traitée avec une sincérité, un brio et une habileté remarquables. Tous les personnages, bien campés sur leurs pieds, vont, viennent, dans leur atmosphère typique et nous restituent une des plus intéressantes visions que nous puissions avoir de certain coin connu du monde des artistes. En somme, le nouveau volume de M. Paul Hervieu est un recueil qui mérite d'attirer l'attention des lettrés et qui donnera à tous une émotion neuve, un plaisir non goûté : c'est l'œuvre d'un écrivain de race et d'un fin observateur de l'humanité.

Hémo, par ÉMILE DODILLON. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Émile Dodillon, *Hémo,* est assurément l'une des œuvres les plus étranges et les plus inattendues qu'il soit possible de lire.

L'auteur, après avoir, dans des livres précédents, étudié la nature autour de lui et tenté avec un certain bonheur de la saisir sur le vif, ne semble plus aujourd'hui se contenter de la réalité et veut aller dans l'au delà, se lancer dans l'hypothétique et l'inconnu. Non seulement son sujet est des plus scabreux, mais encore a-t-il dû peindre des paysages et des mœurs qu'il ne connaissait que par les livres ou les récits de voyageurs. Nous ne pouvons donc accepter cette étude que comme une fantaisie poussée à ses dernières limites et relevée par un style souvent vigoureux, mais seulement comme une fantaisie et non comme une œuvre puisée aux véritables sources de l'observation, prise à même la vie.

Son héros, né à Rotterdam, sorte de savantasse bizarre, mal équilibré, après avoir tenté diverses découvertes, fouillé la science à droite et à gauche, part pour l'Afrique équatoriale. Poussé par la recherche aiguë, presque maladive, des secrets de la génération humaine, curieux des mystères qui peuvent rattacher l'homme à l'animal, il va vivre au milieu d'une peuplade sauvage, anthropophage, les Pahouins, à la lisière d'une forêt habitée par les fauves et les grands singes. Ce sont surtout les mœurs de ces derniers qu'il a le désir d'étudier. Le hasard fait tomber entre ses mains une jeune guenon de la plus grande espèce ; après l'avoir soignée, guérie de ses blessures, il habite complètement avec elle sa case jusque-là solitaire, tant et si bien que les traîtrises des nuits brûlantes d'Afrique, jointes au désir violent d'expérimenter par lui-même, au risque de passer aux yeux des civilisés pour un monstre, font de l'homme et de la guenon un couple illégitime auquel il ne manquerait que les sacrements pour être mari et femme. De ces étranges et infâmes amours naît un fils, *Hémo;* est-ce un singe? Est-ce un homme ? Tel est le problème que Jan Maas poursuit chaque jour avec une inquiétude fiévreuse. La guenon meurt tragiquement et Jan élève seul son fils, mais une fièvre pernicieuse jette le savant sur sa couche ; ses amis les Pahouins l'emmènent pour le soigner, sans s'occuper d'*Hémo* qu'ils prennent pour un singe ; un combat survient entre les sauvages et une colonne d'explorateurs blancs : *Hémo* disparaît dans la bagarre. C'est en Hollande, au Jardin zoolo-

gique d'Amsterdam, que Jan retrouvera son fils, et il ne les reverra qu'au milieu d'un incendie où le malheureux homme-singe périra. Jan Maas, devenu pour tous complètement fou, traîne une existence semi-gâteuse et satisfaite dans une maison d'aliénés.

Tel est le résumé de ce roman extraordinaire où l'auteur a dépensé une grande somme de talent à peindre des choses qu'il ignorait et à étudier un insoluble problème. Nous avouons préférer de beaucoup à cette composition bizarre les livres précédents de M. Émile Dodillon, qui portaient la marque d'une plume hardie et analysaient des choses plus réelles et plus tangibles.

Zo'har, par CATULLE MENDÈS. Paris, G. Charpentier et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ah ! l'étonnante magie que celle du style ! comme elle vous ensorcelle, s'enroule dominatrice à vos pensées, à votre corps, finissant par faire accepter les choses les plus antinaturelles ! On dirait une musique qui grise, se glisse en vous, dénoue vos résistances, amollit votre austérité et vous amène doucement, mollement, d'une manière presque irrésistible, aux lâchetés de conscience, aux concessions, à l'admission des circonstances atténuantes pour ce que, de prime abord, on se refuserait énergiquement à admettre. Et quel maître écrivain que celui qui sait se servir de cette arme redoutable, même quand il l'empoisonne des sucs les plus vénéneux !

C'est sous l'obsession de *Zo'har*, l'étrange et dangereux roman de Catulle Mendès, que ces réflexions nous assiègent avec une violence toute-puissante, *Zo'har,* le grand poème terrifiant de l'inceste, l'histoire charnelle et passionnée des amours d'un frère et d'une sœur. Assurément la morale est sauve, ou tout au moins semble sauve, puisqu'aux dernières pages du livre la mort vient désunir les deux coupables, et que leur dépouille est jetée au gré des flots et des vents par le justicier Cardenac ; mais à lire ce roman tout vibrant de luxure, tout parfumé de la senteur des chairs amoureuses, on ressent moins l'indignation du crime épouvantable commis par ces deux êtres, Léopold et Stephana, que la curiosité malsaine de leurs ivresses et de leurs étreintes. On devine que l'écrivain, emporté lui-même par le tourbillon sensuel qu'il avait évoqué, a pour ainsi dire peu à peu oublié la grandeur du forfait, pour ne plus se complaire que dans la peinture brûlante de cette passion fougueuse. Comme lui, on en arrive à ne plus se souvenir que ces deux amoureux si beaux, si tendres, si séduisants, sont le frère et la sœur, et que leurs amours, leurs baisers, leur mariage sont autant de crimes monstrueux. Un véritable souffle de flamme passe à travers les pages de cette œuvre, d'une conception extraordinaire, d'un style entraînant, et qui, tout en vous saisissant parfois d'horreur, se fait lire sans révoltes jusqu'au bout. Le roman est-il vraisemblable ? N'est-ce que la fiction fantastique d'un poète ? On l'ignore et on ne songe pas un moment à le savoir, tant on se trouve dominé par l'entraînement de l'action, par la furie passionnelle des événements et par la vibration aiguë des baisers furieux se heurtant sans cesse entre les héros du livre. La femme surtout, un monstre complet, absolu, entier depuis la première jusqu'à la dernière ligne, est une conception au-dessus de l'humanité, et c'est à peine si l'on parvient à se raisonner assez froidement pour la détester, tant l'écrivain l'a faite pleine de séduction. Elle charme comme le gouffre béant, et son attrait a le tourbillon aspiratoire du vertige, auquel on cède presque avec volupté, sans se défendre.

Serenus, par JULES LEMAITRE. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui donne au livre de M. Jules Lemaître son grand parfum d'originalité, c'est un mélange de haute philosophie littéraire et d'émotion naïve, tempérées par une certaine dose de scepticisme parisien. *Serenus*, la nouvelle par laquelle débute le volume, est une de ces études archéologiques, au travail minutieux et difficile desquelles ne se plaisent que les esprits délicats, chercheurs, les gourmets de lettres, versés dans la science ardue et intéressante de l'antiquité. Cette reconstitution d'un coin de vie romaine sous Dioclétien est faite avec une connaissance approfondie des mœurs de l'ancienne capitale du monde. On voit que l'écrivain s'est complu dans ces fouilles curieuses, pénétrant le plus avant possible dans l'intimité des individus qu'il voulait replacer sous nos yeux dans leur mouvement et dans leur vie ; il en a tiré une légende savamment ciselée en une langue pure et harmonieuse, donnant bien l'illusion de ces lointaines époques.

Passant ensuite de l'antiquité aux temps modernes, l'écrivain nous montre une face toute nouvelle de son talent dans *les Contes d'autrefois et d'aujourd'hui*. Quelques-uns dénotent une sensibilité profonde, bien sincère et que ne peuvent effacer les symptômes d'incrédulité parisienne qui se glissent entre les lignes à certains endroits, comme pour laisser voir une certaine défiance de l'auteur contre les emballements de sa propre émotion. *La Mère sainte Agathe*, originalement contée, détaille avec une rare souplesse d'analyse la différence qu'il peut y avoir entre l'amour né d'une simple surprise des yeux et l'amour plus sérieux, plus solide, né d'une communauté continue des idées, des goûts, d'un commerce assidu des intelligences. Dans *l'Aînée*, cette amusante histoire du ministre protestant Franck Pétermann, la larme se trouve là toute perlée, sous l'enveloppe de douce raillerie. Avec *En nourrice*, le lamentable récit de la mort d'un petit Parisien élevé à la campagne, la note émue vibre plus développée, plus poignante, tout près, tout près de notre cœur. *Les Trois Manières de Garnoteau, la Grosse Caisse*, sont des peintures d'une observation très heureuse, prouvant la souplesse d'écriture de l'auteur, qui sait aborder avec un même

bonheur des genres tout différents. Il s'est essayé également dans le conte satirique à la Voltaire, *les Funérailles de Firdousi*, mais nous le goûtons davantage dans les études parisiennes, où ses qualités d'analyste précis semblent se développer plus à l'aise, et où il sait envelopper son observation d'une sorte de gouaillerie bien moderne qui pimente souvent très heureusement son récit. G. T.

Confidences d'une modiste ou *la Petite fille des châtelains*, par J. METTON DE LA PERRIÈRE. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

J. Metton de la Perrière est une femme; la petite fille des châtelains n'est autre qu'elle-même, et les confidences d'une modiste sont sa propre autobiographie.

Mise en apprentissage chez différentes maîtresses qui la maltraitent et dont la plus cruelle est sa tante, repasseuse, connue sous l'élégant sobriquet de la Grande Bique, abandonnée par sa mère, servant dans une famille bourgeoise où le mari veut la corrompre, réfugiée chez son père, homme violent et dénaturé qui la roue de coups et d'injures, elle le sauve de la prison en se livrant à un individu qui a été le témoin d'un quasi-assassinat commis par Metton et qui lui vend son silence à ce prix. Une nuit, à moitié assommée elle-même par ce père féroce, elle prend la fuite, et finit par arriver à Paris où elle retrouve sa mère, qui ne l'aide qu'autant qu'elle ne peut pas faire autrement. C'est là qu'elle devient modiste. Nous ne la suivrons pas à travers toutes ses aventures et mésaventures. Tantôt gagnant assez d'argent pour vivre heureuse, tantôt dans une misère noire, elle est toujours suivie d'une meute d'hommes qui, pour employer sa propre comparaison, courent après elle comme des chiens après une chienne au printemps. Elle a grandi dans les taudis les plus infects, souffrant la faim, le froid, les intempéries, recevant plus de horions que de morceaux de pain ; toute jeune, elle a eu les écrouelles ; elle a failli perdre la vue, et ses yeux sont restés rouges et dégarnis de cils. Malgré cela, la voilà, plantureuse beauté, blonde, allumant et attisant le désir. Mais elle joue avec le feu sans se brûler, et nul ne sait mieux qu'elle bafouer les amoureux timides et déconcerter les audacieux. Malade, dégoûtée et découragée, elle finit cependant par écouter les propositions d'un jeune Brésilien, au moment même où elle se sent prise d'amour pour le médecin qui la soigne. Cette nouvelle période de l'existence de la jeune modiste sera racontée dans un autre volume, intitulé : *Monsieur Azédo.*

Je n'éprouve, au point de vue littéraire, qu'une sympathie très médiocre pour l'écrivain, quel qu'il soit, qui nous donne *les Mémoires de Mademoiselle J. Metton de la Perrière.* Son œuvre est pleine de longueurs, de rabâchages, d'incohérence et d'obscurité. Mais on n'y trouve pas moins une peinture prise sur le vif de tout un monde mal observé, bien qu'il nous entoure, — ce monde d'ouvrières, de petits commis, de boutiquiers, de filles et de patronnes d'ateliers, de bourgeoises et bourgeois de mauvais aloi. Les couleurs sont crues, mais vraies; rien n'est adouci, ni le langage, ni les mœurs. Je ne saurais mieux comparer ce livre, en dépit de la différence des temps, des pays et des civilisations, qu'aux grands romans autobiographiques de Daniel Defoe, tels que vient de nous les faire connaître la traduction française de *Lady Roxana.*

Ces confidences sont écrites pour le meilleur ami de l'auteur, un négociant de Lyon, à qui elle a eu « le bonheur d'inspirer un profond amour, qui fut payé de retour ». L'excellent Antonin en voit rétrospectivement de toutes les couleurs, et si, dans la femme aimée, la franchise est ce qui lui plaît le mieux, il est servi à tout souhait.

Monsieur Azédo, par J. METTON DE LA PERRIÈRE. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est le second volume des *Confidences d'une modiste*, dont je rendais compte tout à l'heure. Le Brésilien Azédo est un type de névrosé jaloux fort réussi, et la vie en ménage qu'il mène avec Mlle Josephte Metton de la Perrière, est assez accidentée pour ne pas laisser languir l'intérêt. Cependant Azédo est rappelé dans son pays, et Josephte, pendant son absence, s'en va comme *première* chez une modiste de Francfort, dont le frère devient éperdument amoureux d'elle. Azédo revient à Paris, et Josephte revient à Azédo. Mais les beaux jours sont passés, et la fatale rupture arrive. Josephte, qui s'est établie à son compte, fait de mauvaises affaires, et est mise à Clichy. Un brave cousin la tire de là. Elle contracte un nouvel engagement pour l'étranger, et va à Vienne, non sans avoir des aventures pendant le voyage.

J'ai dit, à propos du premier volume, ce que je pense du genre choisi par l'auteur et de son talent. Je n'y reviendrai pas. D'ailleurs nous les retrouverons bientôt, car son éditeur nous promet, à bref délai, trois autres volumes, qui compléteront ces mémoires, et dont voici les titres : *l'Exilée, les Œuvres du destin, Un négociant de Lyon.* Attendons sans impatience.

La Double vue. *Djina*, par PIERRE MAEL. Paris, L. Frinzine et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est dédié à Pierre Loti, qui, dans quelques lignes aimables, déclare que le livre lui « plaît bien », et ajoute : « Je vois que nous aimons les mêmes gens et les mêmes choses, et que nous sentons quelquefois de la même manière. » En effet, le roman *la Double vue* est une étude bretonne, et la nouvelle *Djina* a pour premier théâtre l'Orient et pour acteurs principaux une vieille Hindoue, une jeune Française de Singapour et un lieutenant de vaisseau.

Dans *la Double vue*, une jeune fille a été mise à

mal par un Parisien sceptique et sans cœur, employé sur la côte dans le service des ponts et chaussées. La pauvre enfant, fiancée à un jeune marin du pays qui fait son temps sur un navire de l'État, devient mère sans même avoir soupçonné sa faute; car Vidal, le conducteur des ponts et chaussées, s'est aperçu qu'il exerce sur elle un pouvoir magnétique, et il s'en est servi lâchement pour la posséder. Les deux coups terribles et rapprochés de la naissance et de la mort de son enfant rendent Yvonne folle. Le père, vieux matelot du bateau de sauvetage, finit par acquérir la certitude que Vidal est coupable, et il ne l'épargne que parce que celui-ci promet d'épouser sa victime. Cependant la folie d'Yvonne disparaît peu à peu, et fait place à une profonde tristesse, car elle ne comprend pas qu'il lui faille accepter Vidal et oublier Piarrick, son fiancé. Celui-ci arrive, apprend tout, et réclame, malgré ce qui est arrivé, la main de la jeune fille. Le jour même des noces, Vidal est surpris par la mer dans une grotte de la côte où il avait, quelque temps auparavant, donné l'ordre à Yvonne de la rejoindre. La suggestion opère à heure dite, et Yvonne, en dépit de la tempête, s'élance dans la nuit pour rejoindre le misérable magnétiseur. Ce n'est qu'à grand'peine qu'on l'arrête et qu'on la ramène, épuisée et inerte, à la maison nuptiale. Mais le sauveteur avait entendu les cris de Vidal, à demi noyé dans les roches. Suivi de son gendre, il se jette dans un bateau et arrive à temps pour l'arracher aux flots. Mais, au retour, comme le bateau passait près du Trou du Diable, le sauveteur saisit Vidal et se précipite avec lui dans l'abîme, pour qu'il ne soit pas dit « qu'un sauveteur a tué un homme sans mourir ».

Djina est aussi une touchante histoire d'amour où la double vue joue un très grand rôle. Mais elle n'est point tragique, comme l'autre. L'enseigne du Brézec et la belle Djina ou Jane d'Elien se rencontrent à Singapour pendant une minute, et se retrouvent à Paris au bout de trois ans, sans avoir cessé de penser l'un à l'autre et de s'aimer. Une vieille nourrice hindoue, du nom de Daïe, joue dans cette affaire le rôle de sybille, et meurt le jour où elle voit l'accomplissement de ses prophéties et le bonheur réalisé de celle qu'elle appelle son enfant.

J'ai quelque peine à croire que l'hypnotisme, la suggestion, la double vue aient, dans les événements de la vie, la part que M. Pierre Maël leur attribue dans ses deux récits, et j'avoue que ces questions me paraissent, jusqu'à nouvel ordre, relever du médecin plutôt que du romancier. Mais l'art est libre dans ses conceptions comme dans ses moyens, et il suffit que M. Maël conte avec charme, avec finesse, avec émotion, pour qu'on salue de sympathiques éloges ce nouveau conteur. B.-H. G.

Le Docteur Claudius, *histoire vraie;* — **Un chanteur romain,** par F. Marion Crawford. Deux vol. in-18. Paris, 1886. E. Dentu.

Le Docteur Claudius est le second roman du jeune écrivain américain dont l'œuvre de début, *Mr Isaacs*, véritable coup de maître, fit une immédiate réputation à M. F. Marion Crawford. De premiers et très grands succès ne sont pas d'une absolue rareté dans l'histoire des lettres et en particulier du roman. Le rare est que de tels succès aient un lendemain et que l'auteur se maintienne au rang où d'un seul bond il s'est placé. Si les lecteurs anglais de *Mr Isaacs* ont pu éprouver quelque doute à cet égard quand le livre parut en 1882, toute appréhension de cette sorte a été épargnée au lecteur français à qui l'œuvre fut révélée en 1885 seulement, alors que déjà elle avait été suivie de quatre nouveaux romans, *le Docteur Claudius* et *Contre le vent* (titre auquel le traducteur substitue le nom de l'héroïne, *la Marchesa Carantoni*) en 1883; *Un chanteur romain* et *Un politicien américain*, en 1884; eux-mêmes suivis de *Zoroastre* en 1885, de *Une paroisse isolée* en la présente année 1886, où paraît dans *le Blackwood's Magazine* la dernière composition de M. Marion Crawford, *Sarracinesca*, non encore publiée en volume; ce qui porte à huit le nombre des ouvrages du brillant écrivain. Nous sommes donc pleinement rassurés désormais, tout au moins quant à sa fécondité. En outre, ceux de ces livres qui ont été traduits ont confirmé avec éclat et réalisé, bien au delà, toutes les généreuses promesses du début. Il nous est permis de dire que ceux qui n'ont pas encore paru en français sous la forme du livre réservent de belles surprises aux admirateurs des premiers romans : *Zoroastre*, par exemple, où l'auteur a encadré le plus noble drame d'amour dans les magnifiques somptuosités de la civilisation asiatique, reconstituée par lui, au temps de l'héroïque Darius, avec une puissanc de vie et une exactitude où il semble que seul eût pu viser et atteindre un membre de la mission Dieulafoy à Suse. — La supériorité du mérite en cet ensemble d'œuvres tient à l'exceptionnel équilibre dont il témoigne des deux facultés maîtresses qui font le romancier, l'imagination et l'observation. Il s'y ajoute chez M. Marion Crawfort des dons tout personnels d'analyse psychologique pénétrante. En ses romans où l'action est le plus mouvementée, tel *Un chanteur romain*, comme dans ceux où elle est la plus simple, tel *le Docteur Claudius*, il ne nous laisse rien ignorer des plus secrètes émotions, des plus intimes pensées de ses personnages; mais ce n'est point seulement par ce qu'il nous en dit qu'elles nous sont révélées, c'est surtout par ce qu'ils disent eux-mêmes et par ce qu'ils font, à un geste, à un mot, à une détermination soudaine. Et c'est cela précisément qui donne une vie si puissante à l'œuvre de M. Marion Crawford.

L'amour, — parfois même l'amour coupable, comme dans *la Marchesa Carantoni*, — est toujours le pivot de la situation en chacune de ses conceptions. Le fait n'est pas si commun dans le roman anglais que nous puissions nous abstenir de le signaler. Mais jusqu'en ses fautes les plus graves, même en ses plus évidents sophismes, la passion y parle une langue d'une absolue chasteté et pourtant singulièrement éloquente de tendresse exquise, d'ardeur intense contenue par une respectueuse adoration. Tous

ses héros partagent l'opinion du docteur Claudius et pourraient comme lui dire : « C'est à la femme que l'homme doit la vie, c'est à la femme qu'il devrait devoir le bonheur. Sans femme, la civilisation serait impossible et la société s'ébranlerait... J'adore la femme. Je révère sa mission et je glorifie les dons du ciel qui la rendent propre à l'accomplir... J'estime qu'il n'y a rien dans la création que l'on puisse comparer à la femme, pas même l'homme. Je crois que l'hommage et le dévouement à la femme sont les premiers devoirs de l'homme après l'hommage et le dévouement à l'Être suprême... » — Mais, époux, amants, fiancés, soupirants, si, pour tous, la femme est l'objet d'un culte passionné, on aurait tort de conclure qu'ils sont tous coulés dans le même moule. C'est, au contraire, un des côtés précieux et charmants du talent de M. Marion Crawford que la variété des caractères qu'il met en scène en des milieux toujours nouveaux. Chacun peut nommer des romanciers de talent dont il est difficile pourtant de lire sans fatigue plusieurs romans de suite à raison de la monotonie engendrée par le retour des mêmes types en des cadres qui se ressemblent. La diversité dans l'œuvre de l'écrivain américain se soutient de roman en roman avec une fraîcheur d'imprévu toujours renouvelée dont il nous plaît de laisser au lecteur la vive surprise.

E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

L'Œuvre de la chair, par Louis de Hessem. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Fiancée du condamné, par Henri Demesse. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Des hommes et des choses; *boutades, notes, critiques, histoires brèves,* par Noel Gontran. Préface par Louis Ulbach. Un vol. in-12. Paris, A. Lanier, 1886. — Prix : 3 francs.

D'entre ces *boutades,* l'une témoigne, chez le jeune écrivain, d'une générosité sincère : M. Noël Gontran prend la défense des employées de magasins qu'on empêche de s'asseoir et de croquer, à la dérobée, une tablette de chocolat; et une autre, d'un souci de la décence que M. Grammont, de l'*Intransigeant*, jugera assez ridicule, — nous, au contraire : — *Une grille, s. v. p.,* pour cette partie du jardin des Tuileries qui est dite réservée. Nous aimons moins ces pages dans lesquelles l'auteur, exprimant le regret qu'on ait cru devoir placer les restes de Victor Hugo au Panthéon, s'écrie : « Le tombeau du poète de qui la religion était une religion de foi, d'amour, d'égalité, près du tombeau d'un athée, près de celui d'un courtisan égoïste et sceptique! » Oui, Voltaire fut un courtisan égoïste et sceptique, il ne faut pas être, toutefois, trop sévère à son égard; et Rousseau ne fut pas un athée, quoi qu'en pense M. Gontran, même la religion de Hugo ne diffère pas de beaucoup de celle de Rousseau. Des pages que nous détestons absolument sont celles qui sont écrites à l'adresse de l'Académie française; elles ne sont même pas spirituelles.

Dans les *notes critiques,* quelques jugements touchant le caractère de la Théodora de Sardou et touchant la collaboration de Corneille et de M. Gallet, sur *les Onze mille vierges,* de M. Arsène Houssaye; sur *la Femme à Paris,* de M. James Tissot, laquelle n'est pas la Parisienne; *la Marcelle,* de M. Daniel Lesueur; sur *le Mandement de Mgr Zola* après l'interdiction de *Germinal.*

Une seule des *Histoires brèves* se laisse lire avec plaisir; elle est intitulée : *Un bracelet de Mlle Rachel ;* les autres ne méritaient certes pas d'être imprimées.

Hommage à M. Chevreul à l'occasion de son centenaire, 31 août 1886. Un vol. in-4° sur papier de Hollande. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix : 5 francs.

L'hommage est délicat, l'illustre centenaire a dû en être touché. A leur doyen, — car, eux aussi, ils ne prennent d'autre titre que celui d'étudiant laborieux, — MM. Berthelot, E. Demarçay, Dujardin-Beaumetz, E. Gautier, Ed. Grimaux, G. Pouchet, Ch. Richet, dédient, en témoignage de leur reconnaissance, de celle des hommes de notre génération, des mémoires ayant trait à des investigations poursuivies sous l'inspiration même du savant. Ces mémoires ont pour sujets : celui de M. Berthelot, la préparation du gaz ammoniac; celui de M. Demarçay, la sensibilité de quelques réactions spectroscopiques; celui de M. Du-

jardin-Beaumetz, la formule atomique du corps et leurs effets thérapeutiques; celui de M. Gautier, le mécanisme de la variation des êtres vivants, et M. Grimaux publie et commente deux lettres encore inédites de Lavoisier, et M. Pouchet traite des « produits » en anatomie générale, et M. Richet argumente à propos de certains mouvements dits inconscients.

Sur la première page, à côté des noms autorisés de ces étudiants, le nom de M. Félix Alcan : le très sympathique éditeur a pris soin que le volume fût digne à tous égards d'être offert à M. Chevreul.

Lettres du fond des bois, par Frédéric Cousot. Brochure in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1886.

Vivre et se multiplier, c'est la grande loi qui régit le monde des bois, comme elle régit le monde de la plaine, comme elle régit le monde de la mer, — et, nous autres hommes, nous n'échappons pas à son empire: il nous faut vivre, vivre et aimer. — Cela, l'auteur ne le dit pas à sa cousine, sa mignonne correspondante, mais, lui parlant avec complaisance des amours, des fleurs, des insectes, des oiseaux, il semble bien l'inviter à faire ainsi que font les oiseaux, les insectes et les fleurs; il semble bien, invoquant Darwin au lieu de la muse, lui chanter, sur un mode nouveau, le fameux *Carpe Beni*. Les lettres adressées à la cousine du fond des bois sont finement écrites.

Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, *essai critique*, par B. Hauréau, membre de l'Institut. Nouvelle édition. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1886.

La dernière édition des œuvres de Hugues a été donnée en 1854 par M. l'abbé Migne dans les tomes CLXXV-CLXXVII de sa *Patrologie*, et dans ces trois volumes figurent, disposées toutefois dans un ordre différent, les mêmes pièces qui avaient été publiées, en 1648, par les chanoines de Saint-Victor.

Le très érudit historien de la philosophie scholastique s'est appliqué à rechercher quels morceaux sont encore aujourd'hui attribués à tort au représentant le plus éminent de l'école de Saint-Victor, et quels morceaux, attribués à d'autres auteurs, parfois même à un personnage fictif, comme *l'Abrégé de la philosophie* à Didyme, l'un des trois amis du dialogue, devaient être, par contre, restitués au théologien.

M. Hauréau sait ses manuscrits, il sait les controverses des critiques, et son essai bibliographique est pour faire autorité. F. G.

Disons des monologues, par Paul Lheureux. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1886. — Prix: 3 fr. 50.

Ah! Dieu, non, n'en disons pas!

Ils sont parvenus, en quelques années, à user et à discréditer la poésie récitative, comme la nouvelle: deux genres charmants, qui exigent les qualités les plus subtiles du conteur, les mérites les plus délicats de la langue et les finesses sans affectation du style.

M. Lheureux serait bien surpris si nous découvrions tout cela dans son recueil, et il penserait qu'on le lui a changé en route.

Hélas! on ne l'a pas changé. Il ne contient autre chose que ce qu'y déposa l'auteur: quelques idées drôles délayées en langue vulgaire, ou des vers qui ne sont pas de la poésie, et ressemblent souvent à de la prose mal chaussée et boiteuse. Le chef-d'œuvre de la collection, c'est encore *la Source*, et il faut n'avoir jamais entendu Galipaux pour ignorer quel goût M. Lheureux a montré dans cette source. Il est vrai que le public ne manque jamais de rire quand on la lui sert. Alors M. Lheureux a raison, et notre manque d'enthousiasme lui paraîtra bien pédantesque.

Essai sur l'instruction populaire, dans ses rapports avec l'éducation économique et sociale, par Émile Cosson, avocat à la cour d'appel de Paris. Une brochure in-12. Paris, Durand et Pédone-Lauriel, éditeurs, 1886.

L'idée que préconise l'auteur de cet opuscule, c'est la création d'un enseignement supérieur populaire. Il retrace les efforts tentés et les progrès réalisés par les diverses sociétés d'éducation et d'instruction populaires, les comparant à celles des pays étrangers.

M. Cosson partage l'illusion commune à ceux qui n'abordent l'enseignement que par hasard, de façon intermittente, en dilettanti, avec les meilleures intentions du reste: il croit que tout esprit est capable d'être enseigné, et il place assez haut le minimum d'instruction accessible à tous les individus. PZ.

Bibliothèque d'éducation moderne : l'Infirmière, par Louise de Lasserre. Un vol. in-8°. Paris, 1886. Charavay frères.

« Qui veut trop prouver... » — Mlle de Morcez, vingt ans, admirablement belle, prodigieusement et virilement instruite, châtelaine aux environs de Metz, cuisinière incomparable, agronome distinguée, écuyère accomplie, de première force au billard, tirant le lapin « comme le meilleur chasseur du département », la simplicité même et la modestie en personne, sollicite à la page 120 du volume et obtient du directeur de l'assistance publique d'être admise comme fille de salle laïque à la Salpêtrière. Ce modèle de toutes les vertus, type achevé de toutes les perfections physiques, morales et intellectuelles, a reconnu sa vocation sur les champs de bataille de la Lorraine. Chassée de son pays par la défaite, elle se sent pénétrée par le dégoût du monde et du mariage, mais disposée à « s'enfermer dans un monastère », à « porter un costume des plus déplaisants » en aucune façon. Cependant, elle veut remplir le rôle sublime de sœur de charité laïque et son désir est satisfait.

Cette singulière affabulation est cousue de fil blanc, et ce fil, pour le faire plus apparent encore, a été pris de la grosseur d'un câble. « Nous souhaitons, dit l'au-

teur en guise de moralité, que l'exemple de Berthe de Morcez soit suivi. » L'adversaire le plus résolu de la laïcisation du service hospitalier, le docteur Després lui-même, s'associerai àt ce vœu naïf d'une belle âme. E. C.

Les Mémoires d'un chêne, par ARTHUR MANGIN. Un vol. in-8°. Paris, 1886, librairie Ch. Delagrave.

Johan-Wilhelm Baumerius, docteur en médecine et en philosophie de la célèbre Université d'Upsal, est le personnage imaginaire choisi par la fantaisie de l'auteur pour être le porte-parole de l'arbre trois fois centenaire, qui, à la demande d'une famille parisienne en partie de campagne, raconte ses mémoires. Or les choses se passent dans le monde végétal exactement de même que chez les humains; les faiseurs de mémoires rapportent la vie et les aventures de leurs amis et connaissances pour au moins autant que les leurs propres. Il résulte de cette indiscrétion que le récit du chêne pourrait tout aussi bien s'appeler *Mémoires d'une forêt*. Et c'est là le titre que l'auteur eût apparemment adopté s'il n'était déjà celui d'un excellent livre de M. Jules Levallois. L'indiscrétion ici est la bien venue, car elle nous vaut une exposition un peu sommaire, mais suffisamment complète, de la physiologie des plantes. — De jolis dessins de J. Breton et de M. Yan d'Argent accompagnent agréablement ce livre d'une lecture utile et facile.

Les Petits patriotes, par ÉMILE CÈRE. Un vol. in-18. Paris, Fetscherin et Chuit, éditeurs, 1886. — Prix : 3 francs.

Le sous-titre du volume indique très explicitement son objet : *Histoire des enfants soldats*.

C'est un livre d'éducation patriotique, une sorte de panthéon des jeunes gloires militaires. M. Émile Cère a recherché, recueilli les noms des adolescents qui dès l'âge de treize ou quatorze ans s'enrôlèrent et firent bravement le coup de feu ou le coup de sabre. Cette série d'exemples vivants s'ouvre avec Annibal et Scipion l'Africain; mais aussitôt après ces deux noms antiques, ce ne sont plus guère que des noms français : Du Guesclin, Jean Bart, Boucicaut, Fabert, Crillon, Turenne, Tourville, Chevert et toute cette floraison de jeunes courages qui s'épanouit à l'époque de la Révolution. Et pour nous montrer — démonstration consolante — que toute la vertu de nos pères n'est pas morte. M. Cère a dressé une longue liste des adolescents qui, en 1870 et 1871, furent les émules des Barra et des Viala, des Richer et des Schramm. Les uns tombent aux premiers combats, les autres y triomphent et survivent: quelques-uns parviennent aux plus hauts grades et aux plus grands honneurs; tous arrivent à la gloire parce qu'ils ont aimé leur patrie plus encore que la gloire.

Telle est l'inspiration du livre des *Petits patriotes*. M. Émile Cère a eu la bonne idée de laisser parler les faits avec leur éloquence toute simple et de ne point les enguirlander de phrases poncives. Son livre est intéressant, d'une lecture bienfaisante, et il devra produire un excellent effet sur les enfants entre les mains desquels nous souhaitons de le voir. PZ.

Édouard Lookroy, par EDGAR MONTEIL. — Une élégante plaquette, petit in-8° de 32 pages, illustrée d'un beau portrait gravé à l'eau-forte, et contenant un autographe reproduit en fac-similé. — Paris, maison Quantin, Compagnie générale d'impression et d'édition, 7, rue Saint-Benoît. Paris. — Prix : 0 fr. 75.

Faire une biographie n'est pas chose si facile qu'on le croit. Il ne s'agit pas seulement d'écrire un article à fleur de peau, ni d'insérer les faits et gestes d'un personnage; il faut que la biographie soit, pour ainsi dire, ce personnage même, que ce soit lui qui parle, que ce soit lui qui vive. C'est ce que M. Edgar Monteil vient certainement de réussir avec la biographie de M. Édouard Lockroy. Cette biographie paraissant au lendemain de l'élection de M. Édouard Lockroy à la tête de la députation de Paris et de la France entière, le jour même où est publiée la liste de la commission supérieure de l'Exposition, à l'heure où tout le monde a les yeux sur le ministre de l'industrie et du commerce, constitue un document important que tout le monde a intérêt à posséder.

Vous et moi, par LOUIS DÉPRET. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-16. — Prix : 4 francs.

M. Louis Dépret est un philosophe moraliste dont l'esprit, sans être chagrin, côtoie cependant les sombres rivages du pessimisme; littérateur distingué et subtil, érudit très versé dans la littérature anglaise, nous lui sommes déjà redevables de nombreux et excellents ouvrages qui ont leur place marquée dans les lettres de ce temps, et son bagage d'écrivain forme un ensemble très divers. Plusieurs livres de Louis Dépret ont été estampillés par les suffrages de MM. de l'Académie. Dans son *Voyage de la vie*, dans son *Étude sur l'esprit et l'humour*, dans ses *Essais choisis de Charles Lamb*, M. Dépret nous a déjà fait preuve de ses incontestables qualités de fin critique et d'observateur; dans ce petit volume de poche, *Vous et moi*, qu'il eût pu appeler aussi bien la *Paille et la poutre*, il a réuni le meilleur de ses pensées, notes et sensations insérées périodiquement au *Charivari*. Ses observations portent tour à tour sur les lettres et les arts, les femmes et l'amour, l'amitié, les sympathies, les attachements, sur le bonheur et le malheur, la renommée et la gloire, le mérite et le charme, sur tout ce qui fait la vie sociale et l'existence intime.

Je n'égrénerai pas ce chapelet d'aimables pensées, judicieuses et profondes, assombries d'une nuance d'amertume, mais je lui souhaite bon accueil du public sous son petit format coquet et propre au voyage à travers les poches. Le lecteur peut croquer une à une ces pensées quintessenscées et en retenir longtemps la faveur et le fondant, car elles sont parfumées du pénétrant parfum des choses reçues. O.

Contre le flot, par A. Claveau. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

Le flot : qu'est-ce que le flot? ou plutôt de quel flot est-il question : car à coup sûr il s'agit d'un courant d'opinion ou d'un mouvement de production quelconque? Mais ce mouvement auquel l'auteur veut opposer une digue, ce courant qu'il se propose de remonter, à quel ordre d'idées appartient-il? Le nom de M. A. Claveau est si connu pour être celui d'un pur lettré que le doute n'est pas possible sur la nature du flot qu'il va braver. Évidemment, nous sommes ici en un milieu de questions littéraires. C'est donc au spectacle de quelque lutte « contre le flot » montant d'insanités, de brutalités, de grossièretés et de saletés de toute sorte, qui, depuis quinze ans, bat la grève des lettres françaises, que M. A. Claveau nous convie.

Au risque d'être, par l'auteur lui-même, rangé parmi les « bénisseurs » et soupçonné de faire acte de cette réclame littéraire, objet de son aversion, et que l'on rencontre partout aujourd'hui occupant chacune des avenues d'où elle a chassé la critique, je n'hésiterai pas à recommander *Contre le flot* à l'attention de tout lecteur curieux d'entendre enfin quelques paroles de vérité sur la littérature contemporaine. M. Claveau a le courage d'exprimer à voix haute et nettement, sans ambages, la secrète et timide pensée de nombre d'esprits honnêtes. Avec une fermeté de jugement rendue plus décisive encore par la modération du langage, il formule sur MM. de Goncourt et Zola, sur Stendhal et Flaubert, pour ne m'arrêter qu'aux chefs d'école, une opinion que ratifiera la prochaine génération, revenue des engouements de la nôtre. Ce n'est pas que l'auteur de *Contre le flot* affecte, de si loin que ce soit, la sotte allure de ces pédants qui prétendent à régenter la production littéraire de leur temps. M. A. Claveau ne pontifie pas. C'est sur le ton d'une causerie de salon discrète et spirituelle, vive et mordante, par à-coups, qu'il défend notre pauvre langue si cruellement torturée, avec elle le bons sens, la politesse, l'urbanité du génie français, et jusqu'à la « propreté » que l'esthétique nouvelle condamne et chasse du livre pour y faire la place plus large à l'ordure. Sur cette pente, M. Claveau consacre aussi quelques chapitres au sadisme, aux pornographes et à la littérature galante. Contre le flot, il fait appel à « l'instrument nécessaire » en un dernier chapitre — auquel je renvoie le lecteur — de ce livre qui est un modèle de critique conservatrice, réactionnaire même, et pourtant très libérale.

E. C.

La Provence amoureuse : le sire de Chantegrillet, par Maurice Bouquet. Un vol. petit in-8°. Paris, P. Ollendorff, éditeur, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le sous-titre du livre dit tout au long les intentions de l'auteur : *Chevaleureuse et galante, drôlatique et dolente chronique du* XIIIe *siècle*. Cette édition n'est pas la première; l'auteur l'a revue, et, qui pis est, expurgée.

L'œuvre n'est pas de facile lecture ni de rapide digestion. M. Maurice Bouquet s'est imposé un grand travail pour accommoder en vieux style des aventures dont le moindre défaut est de manquer un peu de nouveauté et d'intérêt. Balzac a triomphé en écrivant les *Contes drôlatiques;* il est bien dangereux de tenter l'aventure après lui. La comparaison s'impose forcément, en somme, au désavantage de l'imitateur. Il est certain que chacun des contes du maître tourangeau est une petite merveille d'invention, de naïveté et d'opinion. Il n'est pas plus douteux que même en simple langue contemporaine, voire correcte, la longue chronique de M. Bouquet ne serait guère récréative. Tandis que Balzac, par l'archaïque langage, ajoutait un ragoût de plus à des récits déjà fort plaisants et savoureux, l'auteur du *Sire de Chantegrillet* a presque exclusivement compté sur l'étrangeté de sa syntaxe et la surprise de quelques expressions mortes.

Il espérait sans doute doubler l'attrait du fond sur le charme bizarre de la forme : le contraire arriva. On est vite rebuté de ce langage tourmenté, tortueux, inégal; car la peine qu'on prend de passer à travers pour atteindre les faits n'est pas compensée par l'amusement qu'on y trouve.

Est-ce à dire que ce soit une tentative sans valeur, un livre sans mérite, et l'auteur un homme sans talent? Non pas; il se rencontre deci delà telle ingénieuse petite scène, telle page réussie, qui dénotent un esprit délicat, un lettré estimable. Et, pour cela même, on peu regretter tant de dépense d'application, hors de proportion avec le résultat obtenu.

PZ.

L'Art de dire, par M. Louis Leloir, de la Comédie-Française. Extraits commentés de Corneille, Molière, Racine et La Fontaine. Un vol. in-18 de 224 pages. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs, 1886.

Notre goût a toujours été des plus vifs pour les travaux du genre de celui que nous annonçons. Nous attribuons une importance considérable à *l'Art de dire,* non seulement au regard des lettres, dont il est l'auxiliaire, le compagnon, l'associé, l'évocateur, mais aussi dans le commerce social, que désenchante trop souvent le mauvais parler, l'accent insupportable, l'intonation absurde... et je ne sais quel relâchement, si l'on peut dire, dans la conduite et la tenue du son vocal. Quel charme, au contraire, dans le don naturel où le talent acquis d'une voix qui vous apporte la pensée, ainsi qu'une aimable et intelligente figure vous apporte le regard et prête une joie et une saveur à la présence de nos semblables! On sait, du reste, qu'il y a dans tous nos goûts, surtout à une certaine heure de la vie, du souvenir et presque toujours une évocation du passé. C'est ainsi qu'à cette seule idée du bien parler, nous voyons se dresser devant nous, comme une vision tombée de je ne sais quel lointain étrange, qui fut cependant notre jeunesse, la forme correcte et satisfaite d'un monsieur vêtu de noir qui fit, dans des années magiques à cette heure pour nous, le tour de nos lycées et de nos pensionnats du Nord, donnant dans chacun de ces établissements des séances de récitation qui nous inté-

ressèrent beaucoup, enfant que nous étions alors, et augmentèrent encore notre passion innée pour les vers. Je parle d'un M. Duquesnois, auteur du *Manuel de l'orateur et du lecteur*, et d'un choix de *Fables* de La Fontaine, notées et ornées d'innombrables gravures pour la récitation. Hier encore, lui-même, un élève, M. Louis Leloir, pensionnaire du Théâtre-Français, ambitionne de distribuer à son tour l'enseignement dont il a si bien profité, et l'on doit tout au moins le louer de cette généreuse et utile ambition. Au surplus, l'ouvrage est, sans conteste, d'un homme du métier et renferme quantité d'indications dont chacun de nous peut tirer bon parti. On est toujours assuré de bien faire en remettant sous nos yeux les pages, restées sans égales, de Molière, Corneille, Racine et La Fontaine; quand on le fait avec le tac et l'ingéniosité de M. Louis Leloir, on montre que l'on est digne de nous entretenir de ces maîtres immortels.

L. D.

Hamlet, drame en cinq actes, traduit en vers français, par L. MÉNARD. Un vol. in-12. Paris, Perrin et C[ie], 1886.

Une sensibilité très vive, une grande ouverture d'esprit, des connaissances étendues, un véritable talent d'écrivain, tout cela, certes, n'empêche pas un auteur de parvenir à cette notoriété dont on est toujours quelque peu avide, qu'on se l'avoue ou non; mais tout cela ne sert de rien, si, incapable de penser et de sentir comme sent et pense le *tout le monde*, et si, se refusant à flatter le public qui n'entend rien, par état et par défaut de culture intellectuelle, morale ou esthétique, à ce qui est fin, distingué, délicat, on ne le violente du moins; encore le faut-il faire à propos, et tel prétend forcer le goût ou l'humeur de la foule qui n'y réussit guère! Ces réflexions, elles nous sont suggérées par la lecture de l'*Hamlet* de M. L. Ménard.

M. L. Ménard publie des vers, il publie des variétés philosophiques,— nous ne parlons pas de ces ouvrages d'histoire, — et, poète, philosophe, peut-être est-il content assez de savoir ses œuvres prisées à haut prix par l'élite, le petit nombre. Certains le comparent à quelque païen de la décadence grecque, et, puisqu'il communie avec son époque tourmentée, bien que polythéiste et amoureux de la beauté sereine, puisqu'à son vers, il le devine, il le pressent, il peut communiquer des qualités toutes différentes de celles que réclament l'idylle et l'élégie, il veut aborder le drame, en même temps, par le drame, donner à la foule un peu de son *moi* d'artiste, de penseur; Hamlet est personnage contemporain, nom et costume n'y font rien; les problèmes posés, nous les posons; et pour suivre, tels que les a accusés Shakespeare, les mouvements des passions et des volontés, le traducteur osera traduire jusqu'aux brutalités des expressions shakespeariennes, et son vers aura toutes les sonorités, tous les nombres.

Entre deux *Hamlet*, la Comédie-Française avait le choix; elle a choisi celui de Dumas. Les abonnés, sans doute, se seraient mal accommodés de l'autre *Hamlet!* Et les abonnés ne sont pourtant pas la foule; et le Théâtre-Français est subventionné!

De cet *Hamlet* de M. L. Ménard, transcrivons un passage ou deux :

Minuit a sonné, Hamlet est seul. — C'est après la fameuse scène des comédiens jouant devant le roi :

Minuit! heure propice aux crimes, aux magies,
Où l'enfer attisait leurs royales orgies,
Où l'ombre de mon père a surgi du tombeau.
Minuit!... Oui, je pourrais boire du sang tout chaud
Et faire une action palpitante d'audace
Que le jour aurait peur de regarder en face;
Mais doucement! J'attends ma mère! Des grands cœurs
Les sentiments du fils sont demeurés vainqueurs.
D'un Néron, assassin de sa mère Agrippine,
Que l'âme n'entre pas, féroce, en ma poitrine.
Tonnant, foudroyant! oui! Dénaturé, jamais!
Des poignards dans la voix, à la main des bienfaits!
Brisons le triste cœur de l'adultère infâme,
Mais ne levons jamais la main sur une femme.

Hamlet sort; il rentre pour voir le roi agenouillé; alors de s'écrier :

C'est facile qu'il meure!
La prière l'absorbe; égorgeons-le. C'est l'heure!
Mais il va droit au ciel, en prière égorgé;
Ne le châtiant pas, je demeure invengé.
Moi, je l'envoie au ciel, moi, je le récompense!
Je me sens bouillonner de fureur, quand j'y pense.
Il tua, lui, mon père en pleine floraison
De ses péchés, et moi, quelle comparaison!
Moi, je l'immolerais, ayant l'âme occupée
A se purifier! Arrête, mon épée!
C'est en proie à l'ivresse, à l'orgie, aux fureurs
D'incestueux baisers, c'est couronné de fleurs,
Riant de la vertu, le blasphème à la bouche,
Qu'il faut dans les enfers que mon glaive le couche!
Ma mère va venir! Vis encore quelques jours
Pour être mieux damné.

La concision s'imposait, et il fallait omettre de traduire ce qui fait longueur, cela ne fait pas doute; mais M. Ménard n'a-t-il pas eu tort de rendre aussi précise la leçon que tire Horatio?

Hamlet subit l'écrasement du sort
Pour n'avoir point frappé comme l'éclair foudroie
Sans peser un devoir que Dieu lui-même envoie.
Pour avoir pris, Laerte, un chemin criminel,
Tu péris en vengeant le meurtre paternel,
Polonius, ton père, expia sa bassesse.

. . . .

M. Ménard a eu, suivant nous, grandement raison; son *Hamlet*, qui est resté le drame de Shakespeare, est devenu le drame que nous pouvons, non, que nous eussions pu, nous tous, suivre et comprendre.

F. G.

La Vie en plein air, par Florian Pharaon. Année cynegétique 1885-1886. Préface par M. le marquis de Cherville. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil des chroniques cynégétiques du *Figaro* pour l'année 1885-1886 forme un beau volume, illustré de jolis dessins et agrementé d'une série de sixains spirituels et bien venus de mon ancien camarade à La Roche-sur-Yon, Adrien Dézamy. On me saura gré d'en citer un :

> Tayaut, bassets à jambes torses!
> Delogez ces rongeurs d'écorces
> Terres dans le sable et les pins...
> Vrai Dieu! l'amusante battue!
> Comme on en prend, comme on en tue,
> De ces pauvres Jeannots-Lapins.

Pour le livre lui-même, voici ce que dit M. de Cherville, et je m'en tiens à son dire : « Florian Pharaon est le Dangeau du successeur du Roi-Soleil; il a tenu, semaine par semaine, une chronique fidèle des réunions sportives, cynégétiques et nautiques de ce *high-life* français, qui est seul à représenter aujourd'hui les somptueuses traditions de la vie élégante; son œuvre ne saurait avoir une moins brillante fortune que ne le fut celle du journal du courtisan ; elle sera d'autant mieux justifiée que non seulement elle est grossie de passages dont diverses considerations avaient exigé la suppression dans le journal, mais encore parce que, loin d'avoir l'aridité, la sécheresse de leurs devancières, ces éphémérides du sport moderne sont écrites avec une verve, une belle humeur, un esprit qui, en dehors de l'interêt que chacun y retrouve, dans ce qui le concerne personnellement, en font une lecture des plus attrayantes. » B.-H. G.

Almanachs pour 1887

Comme un vol d'oiseaux d'hiver, les almanachs arrivent avec les premières rigueurs de la saison. La pluie tombe, la bise souffle, voici les jours où il fait bon garder le coin du feu en compagnie d'un de ces petits livres amusants, utiles, facetieux ou instructifs.

Il y en a pour tous les goûts, pour tous les âges, pour toutes les bourses. Autour du vénérable aïeul, l'antique almanach *Mathieu Lænsberg*, si original de fond et de forme, viennent se ranger l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu* (*de la Drôme*), dont les prédictions climatologiques offrent tant d'utilité. Puis l'*Almanach des célébrités contemporaines*, *le Parisien*, *le National*, *le Parfait Vigneron*, les *Almanachs du Sacré-Cœur de Jésus* et du *Bon catholique*, des *Dames et demoiselles*, de la *Mère Gigogne* et des *Jeunes mères*, *le Prophétique* et *l'Astrologique*, l'*Almanach de France*, *le Scientifique*, *la Bonne cuisine*, *le Savoir-Vivre*, les *Almanachs pour rire*, *le Lunatique*, *le Comique*, *le Charivari* et *les Parisiennes*, enfin deux nouveaux venus qui seront certainement bien accueillis : *le Cocher* et *le Bon Paysan*.

POÉSIES

Faust, traduit par M. le prince de Polignac. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff, édit., 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Il convient tout d'abord de rendre hommage au soin persévérant du traducteur. C'est une besogne ardue que de faire passer de l'allemand en français le poème de Gœthe; si à la difficulté inhérente au fond même de l'œuvre on ose ajouter celle du metre et de la rime, on peut à bon droit passer pour hardi et pour habile si l'on y réussit. M. de Polignac n'a pas échoué. Dans le poème allemand, il est deux choses intéressantes, parce qu'elles sortent du plus profond de la nature humaine, d'une part, le désespoir d'ignorer quelque chose et le regret de la jeunesse évaporée; de l'autre, l'éclosion de l'amour dans un cœur de jeune fille, le naïf et confiant abandon de l'amante très vite et très durement châtié par ses amères épreuves de la maternité et de la honte publique. Qui donc parmi les hommes qui se laissent le temps de penser n'a formulé ce vœu dans le secret de son âme : « Revivre ma vie en sachant ce que je sais !... Reprendre avec conscience, pour en jouir au centuple, les sensations spontanées de la jeunesse ! » Faust réalise ce vœu, mais pour le réaliser il faut qu'il se donne au diable; dès lors ce n'est plus cela : en se donnant à Méphisto, il perd le plus pur bénéfice de sa renaissance : l'indépendance et l'insouciance. Il ne pourrait rajeunir que par un miracle : c'est Satan qui l'opère. Tout suit de là.

La pauvre fille séduite, enceinte, infanticide, c'est l'histoire réelle et banale, et touchante néanmoins, à côté de l'invention fantastique.

Banale même à l'excès; banale jusqu'à l'éblouissement des bijoux! Pour ma part, je n'ai jamais compris Faust réduit à fasciner la pauvre Marguerite par l'éclat de l'or et des diamants ! Eh ! quoi, il s'est refait jeune, beau, vif et léger, et il se croit obligé de recourir aux petits cadeaux ? C'est que, de par son pacte avec Méphistophélès, il n'a pas rajeuni son cœur comme son visage : il n'est pas amoureux, il est libertin. Il ne se sent pas la force contagieuse de l'amour spontané.

Au surplus, ce n'est pas le lieu d'étendre cette discussion du caractère du héros : on a beaucoup disserté déjà sur les intentions philosophiques de Gœthe, et un nuage assez opaque les enveloppe encore.

Ce que l'on devait demander au traducteur qui entreprenait de soumettre le vers français à la version allemande, c'est de rendre la valeur du texte, de ne point se borner à une sorte d'adaptation plus ou

moins libre. M. de Polignac en a eu le souci : peut-être pourrait-on lui reprocher certains vers d'une platitude inexcusable, mais il est plus juste de laisser de côté ces faiblesses et de lui savoir gré de n'avoir pas trahi son modèle dans les scènes les plus importantes. PZ.

Ébauches poétiques, par H. Tichy. Nouvelle édition, augmentée. Un vol. in-18 jésus. Paris, librairie des bibliophiles, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Épuisée, l'édition de *Selma* (poème) et des *Brises légères, Feuilles mortes;* épuisée, l'édition d'*Yvonne* (poème) et des *Ébauches poétiques;* dans deux ans, trois ans, il faudra, sans doute, éditer à nouveau les trois derniers volumes qu'a publiés M. Tichy. Et penser qu'entre tant de recueils de vers qui ne se vendent pas, il s'en trouve quelques-uns qui ont vraiment de la valeur!

Pas un cri d'enthousiasme ou d'angoisse, pas une émotion profondément sentie, pas même de sensations vives, et, pour exprimer des riens, un vers sans harmonie ni couleur, une pièce adressée *Au rossignol* débute ainsi :

> Petit oiseau, chantre céleste,
> Il est si tard, suspends ton vol!
> Rien en ce bois ne te moleste,
> Viens y percher doux rossignol.
>
> Sous ce frêne où je me repose,
> Esprit rêveur, œil endormi,
> Craignant de t'effrayer, je n'ose
> Même respirer, mon ami!

Et d'une autre pièce qui porte pour titre *la Vieille servante*, voici les premiers vers :

> On venait d'achever le funèbre inventaire...
> La comtesse pleurait au foyer solitaire
> Et regardait, le front dans l'ombre d'un volet,
> S'éloigner les recors de l'huissier, triste escorte!
> — Le comte avait joué, puis, sa fortune morte,
> Il en avait fini d'un coup de pistolet.

Les Ébauches poétiques n'ont rien de poétique.

La Populace, *poésies satiriques,* par un républicain. Un vol. in-12. Paris, J. Lévy, 1886.

Cette haine de la populace qu'il éprouve, le poète ne la crie que pour avoir été attaqué par des drôles, une certaine nuit; sans cette agression dont il a été victime, il n'eut pas écrit ses satires toutes pleines de la passion; c'est bien cela qu'il veut nous dire dans l'*avertissement?* non pas, et, il l'avoue naïvement, la haine qu'il nous crie dans ses vers, il ne l'éprouvait pas quelques heures avant d'avoir été attaqué. Qu'on nous permettre cette remarque: le motif de la colère du poète est bien personnel.

Il flagelle les filles avec leurs protecteurs; mais combien d'inconscients dans cette tourbe! Ne devait-il pas plutôt faire sentir les lanières de son fouet aux épaules de tous ceux qui, fruits secs de quelque école, mais frottés de latin, s'en vont, par amour de la popularité, dans le désir de quelque place à l'une des assemblées politiques ou tout comme, aujourd'hui réclamer contre l'exil des récidivistes, et demain jeter les hauts cris à la proposition de surélever le droit sur l'alcool? Il blâme la charité béate qui aide et protège « les malheureux ouvriers sans travail », il blâme l'aumône, soit; mais a-t-il, lui, cette autre charité qui tâche à prévenir la misère, et, avec la misère, l'immoralité? — N'insistons pas; aussi bien n'est-ce pas le lieu de développer des considérations philosophiques ou économiques.

Les vers du poète ont du mouvement; c'est leur plus grand mérite.

Citons une pièce, celle-ci :

L'Exécution.

> Tout est prêt : l'aube vient, quatre heures ont sonné,
> C'est le moment d'aller quérir le condamné!
> Monsieur le directeur entre dans la cellule :
> L'escarpe dort. On va lui dorer la pilule;
> Il fait dodo, l'escarpe! Il s'agit d'être humain.
> Monsieur le directeur, son chapeau dans sa main,
> Jette un regard éteint sur tout son entourage,
> Et balbutie : « Allons... mon ami... du courage! »
> On dirait qu'il se parle à lui, tant il est blanc,
> Et tant sa langue adhère à son palais tremblant.
>
> Misère, j'entrerais couvert, moi, dans cet antre!
> C'est à grands coups de poing et de pied dans le ventre
> Que je réveillerais le reptile endormi.
> Ah! je l'arrangerais, moi, votre *pauvre ami!*
> Voyez-vous cet enfant! cet innocent! cet ange
> A qui l'on dit « pardon » parce qu'on le dérange!
> Je lui crierais : — Debout, crapule! il faut marcher!
> Et par la peau du cou le portant au boucher,
> J'ajouterais, dans mon ivresse et dans ma joie,
> Eh bien, fais le malin, à présent, qu'on te voie.

Nous appelons l'abolition de la peine de mort, mais, ne l'appellerions-nous pas, que nous n'approuverions certes point cette dernière façon de réveiller un condamné; le poète, non plus, ne l'approuverait pas: il n'a voulu qu'exprimer son dégoût pour l'être qui tue, comme cela, parce qu'on le surprend occupé à voler, et l'expression est parfaite. Le poète a du talent.

F. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La Comédie politique. *Souvenirs d'un comparse,* par Paul Dhormoys. Un volume in-18. Paris, Firmin-Didot et Cie, editeurs, 1886.

L'auteur a vécu presque intimement dans le milieu officiel de la fin du dernier empire. Il était secrétaire-rédacteur à la Chambre des députés, ce qui lui a rendu facile l'observation des événements qui eurent la Chambre pour lieu de naissance ou pour scène de dénouement. Ses relations lui permirent aussi d'être souvent bien renseigné, et ce sont ces renseignements, pour la plupart inédits, qu'il a colligés et rédigés sous le titre de *Comédie politique.*

M. Paul Dhormoys n'a sans doute pas voulu écrire un livre d'histoire, mais des souvenirs personnels : cela se trahit aux premières pages. L'auteur y fait tout de suite bon marché de l'impartialité qui est le devoir de l'historien, et c'est avec passion qu'il corrige certains personnages du parti qu'il n'aime pas.

Au demeurant, c'est son droit de ne pas aimer ce parti; mais quand il s'agit de déplacer des responsabilités, de les faire retomber sur une mémoire, surtout quand ces responsabilités sont du poids de celles-ci : la déclaration de guerre en 1870 et toutes ses conséquences, il faudrait savoir se dégager de toute animosité et de toute préférence personnelle. M. Dhormoys entreprend de démontrer que M. Thiers fut l'instigateur de la guerre, et que Napoléon III n'eut, en cette affaire, que l'attitude d'un vieillard profondément atteint de gâtisme. Et pourquoi M. Thiers aurait-il poussé à la guerre? Parce que, ayant fait offrir à l'empereur, par l'intermédiaire de Mme de Mouchy, de prendre les affaires et de former un ministère, l'empereur a repoussé ces offres. Alors M. Thiers, sachant que ce serait la chute de l'empire, la défaite de la France, a lancé le brûlot qui devait mettre le feu à tout : ce brûlot, c'était l'interpellation Cochery sur la candidature Hohenzollern.

M. Dhormoys, pour corroborer son appréciation, reproduit un long fragment de la séance de la Chambre où M. Thiers admonestait vertement le ministre des affaires étrangères et le garde des sceaux, et leur criait, avec une insistance étrange de la part d'un homme qui a voulu amener la guerre : « Vous n'avez plus de motifs de la faire. Vous avez reçu satisfaction suffisante. Si vous demandez autre chose, c'est pour qu'on vous le refuse, parce que vous voulez la guerre quand même ! »

La citation de M. Dhormoys tourne contre lui. Il est obligé de reconnaître que, tandis que le maréchal Le Bœuf, avec une ignorance criminelle, jurait que la France était prête, M. Thiers avertissait la Chambre que la France n'était pas prête. Mais l'accusateur sait tirer parti même de cet avis de M. Thiers, et il cite ainsi : « Aujourd'hui, je puis vous avouer, disait M. Thiers, que, lorsqu'il y a quelques jours, je vous suppliais de réfléchir avant de déclarer la guerre, il y avait une chose que je ne vous disais pas parce que je ne pouvais pas la dire, c'est que la France n'était pas prête ».

Et M. Dhormoys ajoute :

« Ainsi, il l'avoue lui-même, ***habemus confitentem reum :*** « Il y avait une chose que je ne vous disais « pas. »

Eh ! oui, monsieur, il ne la disait pas, il ne pouvait pas la dire. C'est naïf de vous en étonner. Vous eussiez voulu que M. Thiers criât à l'Allemagne : « Nous n'avons pas d'armes, nous n'avons pas de provisions, nos effectifs sont fictifs! » M. Dhormoys conclut : « La démonstration est-elle assez complète ? »

Oui, la démonstration de sa haine contre M. Thiers et de l'injustice de ses jugements, par suite du peu de crédit que rencontrera son livre.

Après avoir voulu prouver que M. Thiers fut l'auteur de la guerre, il ne restait plus qu'à enseigner qu'il ne fut pas le libérateur du territoire : M. Dhormoys l'a essayé avec la même logique et le même bonheur.

Au récit du prélude de la guerre fait suite le récit de la chute de l'empire et de la dernière séance de la Chambre.

Si nous nous méfions des jugements politiques de M. Dhormoys, nous reconnaissons volontiers qu'il retrace avec une vivacité pittoresque les scènes déroulées sous ses yeux. Il a entendu et noté des mots très topiques, par exemple celui-ci du sévère M. Grévy à Gambetta, au moment où la cohue entraînait à l'Hôtel de Ville le futur dictateur pour lui faire proclamer la République : « Gambetta, avec votre talent, vous pouviez devenir quelqu'un et vous n'êtes plus qu'un charlatan, qui finirez dans la peau d'un factieux ! »

Ce qui n'a pas empêché M. Grévy de remettre un jour la présidence du Conseil à Gambetta.

Les souvenirs de M. Dhormoys s'arrêtent au lendemain du Quatre-Septembre; mais ce volume, qui a pour sous-titre *la fin d'un Empire et le commencement d'une République,* doit avoir une suite. P. Z.

Arnaud d'Oihenart et sa famille, par J.-B.-E. de Jaurgain. Brochure grand in-8°. Paris, H. Champion, 1885.

Dans les revues de province, il se publie des études marquées au coin de l'érudition la plus sûre. Celle-ci, qui est consacrée à l'historien de la *Notitia*

utriusque Vasconiæ, a paru dans la *Revue des Basses-Pyrénées et des Landes;* elle a été tirée à part à cent exemplaires numérotés.

L'auteur, qui sait ses chroniques, qui a ouvert nombre de dossiers, et, entre autres, ceux que conserve Mme de Brancion, n'a pu nous faire pénétrer le caractère de l'avocat mauléonais; ses recherches, toutefois, n'ont pas été inutiles : elles lui ont permis de fournir quelques indications précieuses touchant les événements auxquels l'historien-poète s'est trouvé mêlé, de dresser des arbres généalogiques, de compléter les renseignements que l'on avait quant à la condition politique du pays de Soule, à la fin du XVIe siècle, au commencement du XVIIe. F. G.

Précis de grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue, par FERDINAND BRUNOT, ancien élève de l'École normale supérieure, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon. Un volume in-18. Paris, G. Masson, 1887. — Prix : 6 francs.

Les programmes ont, depuis quelques années déjà, fait une place dans l'enseignement secondaire à des « notions générales sur l'histoire de la langue française ». Plusieurs manuels, grammaires et précis ont été publiés pour remplir cette indication. J'ai, ici même, eu à rendre compte de quelques-uns. Celui que je signale aujourd'hui tiendra bien son rang entre les autres. Il est écrit par un homme qui connaît à fond le sujet et qui ne craint pas d'introduire dans un livre élémentaire les plus récentes découvertes de la science. S'il pèche, c'est par l'excès même de ses qualités : il est peut-être un peu trop abondant. Il ne peut guère servir aux élèves comme texte à apprendre; mais, comme livre de renseignements et de lecture complémentaire, il peut rendre les plus grands services.

Ma prison, par HENRI DES HOUX. *La triple alliance. Le comte de Chambord. Le comte de Paris. M. Jules Ferry. Capri. Prestum. La Sicile.* Un volume in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai déjà eu le plaisir de parler ici des *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, livre piquant et non sans malice, qui a, je crois, valu à l'auteur une condamnation ecclésiastique, et, par suite, la gloire d'une humble soumission. Je ne sais si c'est à cette même gloire qu'il aspire de nouveau. Il y met, en ce cas, une coquetterie consommée. La préface est, à ce point de vue, un exquis morceau. C'est habile, madré, malin, catholique, charmant. Un vrai prêtre ne s'en serait pas mieux tiré.

Le reste est intéressant, bien dit, souvent spirituel, quelquefois curieux et jetant des lueurs inattendues sur certains points obscurs de l'histoire de ces dernières années. Le récit est, d'ailleurs, un peu trop décousu et ressemble à une suite d'articles juxtaposés, plutôt qu'à un ensemble harmonieux et un. J'ai noté, au courant de la lecture, quelques passages assez savoureux pour ceux qui savent lire. Parlant d'un vieux notaire condamné à six ans de prison, et son compagnon aux *Carcere Nuovi*, il dit : « C'est un type de vieux Romain ; il a l'allure cléricale, la conversation cléricale, la tournure d'esprit cléricale... Toute cette population romaine est d'église. Au fond, elle a horreur du nouveau régime laïque comme un bedeau aurait horreur d'une domesticité séculière. » Voici un trait de mœurs de la fin de l'empire qui vaut qu'on le retienne. A cette époque, un surveillant de l'École normale supérieure, où le jeune Durand était élève, « déclarait que la messe était pour les normaliens *un mouvement obligatoire*. On y apportait en guise de livre de messe *la Lanterne* de M. Rochefort » ! M. Henri des Houx a sur Luther une opinion rare qu'il ne m'appartient pas de réfuter, mais qui, si on la relève, risque de rencontrer un certain nombre de contradicteurs. « Parmi les hérésiarques de notre siècle, dit-il, il n'en est pas un qui ne lui soit supérieur en science, en doctrine et surtout en vertus. M. Dœllinger en Bavière, M. Loyson en France ne méritent à aucun titre d'être comparés à ce rustaud de moine ivrogne et débauché. » Aussi se demande-t-il si « les précurseurs de l'antéchrist ne sont pas à nos portes ».

Que dites-vous de ce léger croquis? « S'il est vrai que l'art suprême de la politique consiste à avaler des couleuvres sans sourciller et à les digérer sans douleur, les Italiens sont les premiers politiques du monde. Ce sont d'incomparables mangeurs de serpents : ils les consomment avec grâce, le sourire aux lèvres, ils s'en font un régal; c'est leur gibier de prédilection. » L'appréciation a d'autant plus de valeur que l'appréciateur s'y connaît.

M. Henri des Houx n'est pas ennemi des parfums d'une douce scatologie. On en voit déjà des traces dans le récit des horreurs de son emprisonnement. Mais la complaisance avec laquelle il nous dépeint, au début de son voyage en Sicile, comment en proie au mal de mer, il offrit sa bile en « libations aux dieux marins », et comment, lorsque la cloche du dîner sonna sur le bateau, il « commençait à vaquer à l'opération inverse », ne nous permet plus de douter de son goût pour la matière.

Je signalerai en finissant les passages où il professe une véritable admiration pour M. Jules Ferry et pour sa politique coloniale, et surtout un bien amusant voyage de Milan à Lucerne, en compagnie du comte de Paris. B.-H. G.

Histoire de la poésie en rapport avec la civilisation dans l'antiquité et chez les peuples modernes de la race latine, par FERDINAND LOYSE, membre des académies royales de Belgique et d'Espagne. Première partie : *l'Antiquité*, monde oriental, monde classique, monde chrétien. Un volume in-8°. Bruxelles, Alfred Costaigne, 1886.

« Ce ne sont plus des mémoires, écrit M. Loyse, c'est un livre, un livre nouveau que nous présentons au public. » Les mémoires, ils avaient été très vive-

ment goûtés par Lamartine, Sainte-Beuve, Géruzez, Alexis Pierron, — nous ne parlons que de nos écrivains français, — et, chez nous, du moins, l'auteur commençait à devenir un inconnu. M. Loyse reprend ses belles études d'autrefois; mettant à profit les derniers travaux des érudits de tous pays, des linguistes et des philologues, pour corriger certaines assertions d'importance secondaire, il formule à nouveau les jugements antérieurement portés sur la poésie des peuples orientaux, sur celle des Hellènes, celle des Romains, des premiers chrétiens d'Orient et d'Occident.

Le poète, selon lui, n'est pas l'habile ouvrier qui juxtapose des mots pour le plaisir de l'oreille; il est un inventeur, un créateur : Démosthènes et Bossuet seraient, par lui, volontiers qualifiés poètes. La civilisation agit sur la poésie et la poésie sur la civilisation, il le montre. Le « livre nouveau » n'en reste pas moins un simple essai de critique littéraire; on ne saurait le rapprocher du travail de M. Arréat, *la Morale dans le drame;* il n'est pas une philosophie de la littérature.

F. G.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— *Réimpressions* — *Miscellanées* —

La Reliure moderne, artistique et fantaisiste, par OCTAVE UZANNE. Ouvrage orné d'un frontispice de A. Lynch, gravé par Manesse, de 72 spécimens de reliures reproduites d'après les originaux par P. Albert-Dujardin, et de nombreux dessins allégoriques de J. Adeline, G. Fraipont et A. Giraldon. Paris, Édouard Rouveyre, éditeur, 45, rue Jacob, 1887. Beau volume grand in-8° de VIII-265 pages, avec couverture artistique, tiré à 1,500 exemplaires numérotés à la presse, sur papier vélin teinté. — Prix : 25 francs. Cent exemplaires sur papier impérial du Japon. — Prix : 80 francs.

Les bibliophiles de notre temps sont vraiment des gens heureux : non seulement les plus soigneux éditeurs et les meilleurs artistes rivalisent de goût et de zèle pour leur offrir d'irréprochables volumes, mais encore de fins érudits et d'élégants écrivains, jaloux de contribuer aussi à satisfaire leur passion favorite, s'attachent chaque jour davantage à composer, exclusivement pour eux, d'agréables études destinées à les renseigner et les instruire, ou simplement à les guider. C'est ainsi que M. Octave Uzanne, à qui l'on doit déjà tant de productions variées, n'a pas dédaigné d'aborder aujourd'hui un sujet bien ingrat en apparence, traité jusqu'à présent d'une façon plus sérieuse et technique que séduisante et légère, et qu'il l'a su rendre attrayant et rajeunir par les grâces de son langage et l'originalité de ses idées. Rien ne ressemble moins, en effet, à un traité ou une histoire de la reliure que le nouvel essai de l'aimable auteur des *Caprices d'un bibliophile.* Fidèle à son plan et à son titre, c'est uniquement la *reliure moderne* qu'il a constamment eue en vue; c'est pour les amateurs du jour, « ses confrères en *bibliofolie* », comme il les appelle, qu'il a exclusivement écrit.

L'idée générale qui domine son étude peut se résumer ainsi : « L'art de la reliure, dans lequel les Français ont de tout temps excellé, qui, pendant trois siècles, nous a donné des maîtres incomparables, est aujourd'hui presque en décadence; — non pas parce que les praticiens actuels le cèdent en habileté aux artistes d'autrefois, mais parce qu'ils ont moins d'imagination; — ils copient et exécutent d'une manière parfaite, mais ils ne savent plus inventer. Notre siècle, si fertile en merveilles, n'a rien produit de nouveau pour la parure des livres; il est grand temps, au moment où il va finir, que relieurs et amateurs rivalisent d'ingéniosité et de goût pour sortir au plus vite des routines servilement suivies jusqu'ici, et pour donner enfin aux livres une décoration d'un goût délicat ou un habillement curieux, agréable à l'œil, empreint de personnalité et d'originalité. »

Telle est la thèse soutenue par M. Uzanne avec autant d'humour que de bon sens. Ne pouvant, à notre regret, le suivre pas à pas dans tous ses développements, nous nous bornerons à indiquer les principales divisions de son intéressant travail : il se compose de deux parties et de quatre chapitres principaux. La première partie (p. 11-131), qui sert en quelque sorte d'introduction au reste de l'ouvrage, est un rapide aperçu historique sur la reliure et sur les écrivains qui ont traité de cet art; l'auteur y passe en revue, avec la plus aimable érudition, les différents styles ou, si l'on aime mieux, les diverses écoles de reliure des siècles précédents; les renseignements utiles, les noms célèbres, les anecdotes curieuses abondent sous sa plume légère et facile; rien de moins pédantesque et cependant rien de plus instructif que ce résumé, fruit d'immenses recherches dans d'innombrables ouvrages spéciaux, le plus clair et le plus précis assurément qui ait été écrit dans ce genre.

Le chapitre suivant (p. 131-177) traite « De quelques bibliophiles de ce temps et des diverses classes d'amateurs par rapport à la décoration de leurs livres ». C'est assurément le plus piquant du volume, du moins

pour ceux qui sont à même de reconnaître les originaux des « bibliophiles » et « amateurs », dont les manies et les petits travers y sont doucement critiqués; hâtons-nous d'ajouter que l'ironie y est si fine qu'à peine elle se fait sentir, et que la critique y est si délicate et si discrète qu'on ne saurait s'en offenser.

Les trois derniers chapitres (p. 179-265) ont pour objet : « La reliure pleine et ses variétés »; — « les demi-reliures et leur conception »; — « les cartonnages à la Bradel et les reliures de fantaisie ».

C'est surtout dans cette seconde partie que M. Octave Uzanne a donné libre carrière à son goût et à son imagination; il prodigue aux amateurs les plus judicieux conseils, et leur démontre avec évidence comment, grâce aux multiples ressources qui s'offrent de toutes parts pour les diverses toilettes du livre, il leur est facile d'échapper maintenant au commun, au convenu, à la banalité.

Mieux qu'à tout autre, il appartenait à M. Uzanne, fin connaisseur s'il en fut et pour qui le culte du livre n'a plus de mystères, de se faire l'instigateur et le propagateur de la rénovation de la reliure française. Il ne se borne point aux paroles, il sait aussi prêcher par l'exemple, ainsi que le témoignent les merveilleuses reliures, exécutées sur ses indications, dont les fac-similés figurent parmi les 72 planches qui illustrent son livre.

Il convient, en terminant, de signaler au moins par un mot ces belles reproductions de reliures modernes qui accompagnent admirablement le texte. Choisies, avec autant de discernement que de goût, parmi les chefs-d'œuvre des Amand, Petit, Magnin, Pagnant, David, Champs, Carayon, Marius-Michel, Chambolle-Duru, Gruel et Engelmann, etc., elles attestent à la fois l'opportunité de l'œuvre de vulgarisation entreprise par notre auteur, et la justesse de ses idées adoptées déjà et somptueusement mises en pratique par un certain nombre d'amateurs d'élite.

Il serait injuste de ne point féliciter M. E. Rouveyre de la belle exécution de ce luxueux volume, appelé à rendre de réels services à tous ceux qui s'intéressent aux livres et que voudront posséder tous les vrais bibliophiles.

PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

L'Art japonais, par M. Louis Gonse, rédacteur en chef de la *Gazette des beaux-arts*. Un volume illustré de nombreuses gravures. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix, broché : 3 fr. 50.

L'étude des manifestations artistiques des peuples de l'extrême Orient devait trouver place dans cette vaste et si utile encyclopédie que publie la maison Quantin, sous la direction de M. Jules Comte; et, au premier rang de ces manifestations, se présentait tout naturellement l'art japonais. Le nouveau volume de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* fera pénétrer dans le grand public la connaissance de cet art exquis et raffiné entre tous ceux qu'a produits cette mystérieuse terre d'Asie.

Il appartenait à la critique française d'apporter, la première, dans le débrouillement de ces obscures et délicates questions, les méthodes scientifiques. Au moment où, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, partout à la fois, l'art japonais est l'objet d'études passionnées, il n'est pas inutile de rappeler que, dans ce mouvement, c'est à la France qu'appartient le mérite de l'initiative.

On se souvient du grand succès qu'a obtenu, ici même et à l'étranger, le magnifique ouvrage de M. Louis Gonse, l'*Art japonais*. Il a été accueilli au Japon comme un véritable événement; bien plus, il a éte, à Tokio, l'objet de conférences publiques qui ont pleinement confirmé les découvertes, les procédés d'investigation et les conclusions de l'auteur.

M. Louis Gonse a profité de ces éléments décisifs de contrôle pour donner à ses précédentes recherches un caractère inattaquable d'autorité. Il a corrigé celles-ci sur quelques points de détail et les a complétées par un grand nombre de renseignements inédits. Aujourd'hui, grâce au volume que publie la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, l'histoire de l'art au Japon est absolument et définitivement élucidée. Toutes les manifestations de cet art charmant, toutes les créations délicates de ces Athéniens de l'extrême Orient sont étudiées dans leur histoire, dans leur technique, dans leurs principes décoratifs : peinture, sculpture, architecture, fonte, ciselure, industrie des laques, tissage des soies, broderie, incrustation du bois, gravure, etc. Le volume de M. Louis Gonse est assurément un des plus originaux, un des plus attrayants, et, ajoutons aussi, un des plus richement illustrés de cette bibliothèque.

Les Beaux-Arts à Roubaix. — Exposition de 1886, par Jules Duthil (*Paul Amory*). Un vol. in-18, 70 pages. A Lille, imprimerie du *Nouvelliste* et de *la Dépêche*. — Prix : 1 franc.

Devant ce petit volume, nous n'avons pu nous défendre d'une intime émotion, au seul aspect de son titre, non point parce que ce titre justement nous

rappelle celui d'un de nos anciens — et rares — articles sur la peinture, mais parce qu'il ramène notre esprit, avec ce seul nom de Roubaix, sur un des grands motifs d'étonnement de notre jeunesse. Dès nos premières années, en effet, ainsi qu'il n'a point manqué d'advenir à tout enfant de Lille, le nom de Roubaix résonna constamment à nos oreilles, comme une note domestique, comme un *household word*, ainsi que parle Dickens.

Cependant, — et c'est ici la surprise, — rien de plus loin de nous alors, au physique et au moral, que ce Roubaix, à peine séparé de Lille par douze kilomètres. C'était vraiment un autre monde, et l'on peut dire un *nouveau monde*. Certainement, il faudrait citer l'Amérique et la fabuleuse croissance de ses villes d'hier (les Chicago et les Saint-Louis) pour trouver rien qui dépasse le rapide agrandissement de Roubaix, gros village encore vers 1815, et maintenant une des capitales industrielles de l'Europe. Malgré les incessantes communications entretenues par les alliances de famille et les rapports de commerce, Roubaix et Lille ont conservé leur *estrangement* traditionnel. Le Roubaisien, merveilleusement organisé pour les affaires, hardi, fastueux, se distingue encore, dans notre province de types moyens et de physionomies effacées, par l'ampleur irlandaise de sa stature, autant que par le *yankeyisme* de son entreprenant labeur. Dans nos vieux souvenirs nous apparaît le Lillois traitant le Roubaisien d'ostentueux et de casse-cou, et l'autre lui rendant sa politesse en qualificatifs de timidité et de parcimonie.

En réalité, l'un a sans doute de belles pages dans l'histoire; mais l'autre est une figure d'avenir, à laquelle nous ne marchanderons pas l'expression de notre faible sympathique. Les beaux-arts, et en particulier la peinture, ont toujours rencontré, dans cette jeune géante des villes du Nord, une générosité tutélaire. L'Exposition de cette année a eu, en outre, la bonne fortune d'être racontée et jugée, au jour le jour, par un de nos distingués confrères de la presse, M. Jules Duthil. Ce jeune écrivain unit à l'heureux don d'admirer le sens judicieux de la qualité des œuvres, et nos plumes les plus compétentes contresigneraient sa libre et ingénieuse critique en faisant la part de certaines indulgences commandées par le voisinage. Or, il suffit de savoir un peu lire entre les lignes pour ne point s'y tromper une seule fois.

L. D.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Dobroudja économique et sociale : son passé, son présent et son avenir, par J.-J. Nacian. Un vol. in-18. Paris, 1886, librairie Guillaumin.

Située aux confins de la mer Noire et du delta du Danube, la Dobroudja a été annexée à la Roumanie, en échange de la Bessarabie au congrès de Berlin 1878. C'était une fort pauvre acquisition pour ce petit État que cette partie de l'ancienne Thrace immortalisée par *les Tristes* d'Ovide exilé.

Si quis adhuc istic meminit Nasonis adempti...

Pauvre pays, où se coudoient sans se mêler dix races différentes et davantage : Tartares, Turcs, Roumains, Bulgares, Russes, Arabes, Arméniens, Tsiganes ou Bohémiens, Juifs, Grecs, etc., formant une population de 115,000 à 160,000 habitants dont l'insuffisance est notoire! M. Nacian, professeur à l'école de sylviculture de Bucharest constate, en effet, en cette étude sur la Dobroudja que les principales ressources de la province y demeurent stériles. « L'agriculture, s'écrie-t-il dans cette belle langue chère à Bouvart et Pécuchet, l'agriculture manque de bras, ce qui l'empêche de se développer. » Naturellement. Mais ce sont là peccadilles d'économistes, gens pratiques, uniquement soucieux du fond des choses et ne regardant pas à la forme. Or si la forme est quelconque en ce livre et plutôt pauvre, comme le pays dont il nous entretient, le fond est solide, sérieusement étudié. Se tenant à l'écart du côté politique, M. Nacian aborde la question par le côté économique. Après avoir retracé le passé de la Dobroudja, exposé son état présent, l'auteur traite des voies de communication, des ports, de la colonisation et de l'attitude que doit prendre la métropole vis-à-vis de la colonie. Il termine son livre par quelques chapitres consacrés à l'avenir du pays, avenir dont il est loin de désespérer. E. C.

Misère et Remèdes, par le comte O. d'Haussonville. Paris, Calmann Lévy.

Si, depuis une quarantaine d'années, on a écrit bien des volumes sur le paupérisme et son extinction, peu d'hommes ont étudié la question sur le vif, comme M. le comte d'Haussonville.

Les moralistes, les philanthropes, les économistes, les hommes d'État ont tour à tour préconisé leur système : « Ce n'est qu'en faisant pénétrer le sentiment religieux dans les masses populaires, dit le prêtre, que vous supprimerez l'inconduite et la misère qui en est la conséquence. »

« Ouvrez des écoles, a écrit Jules Simon, et vous fermerez les prisons. »

« Favorisez l'épargne, développez les sociétés de secours mutuel, dit M. de Malarce, et vous aurez diminué de moitié le nombre des malheureux. »

Pendant sa longue carrière parlementaire, M. Laroche-Joubert a préconisé la participation des ouvriers aux bénéfices des patrons comme une véritable panacée. D'autres ont cru trouver la solution de ce problème social dans la coopération et les syndicats ouvriers.

M. le comte d'Haussonville a examiné tous ces systèmes; il reconnaît les services que chacune de ces institutions peut rendre, mais il nie qu'aucune d'elles constitue le remède contre la misère. Le seul remède réel, efficace et tout-puissant c'est, suivant lui, la charité.

Le livre de M. le comte d'Haussonville est une œuvre magistrale qui, malgré l'aridité du sujet, a l'intérêt d'un roman.

M. le comte d'Haussonville n'est pas seulement un écrivain de grand talent, c'est un écrivain doublé d'un homme de cœur et de courage, car il faut avoir endossé la triple cuirasse d'airain dont parle le poète latin et être soutenu par une pensée généreuse pour oser entreprendre le voyage que M. d'Haussonville accomplit depuis quinze ans à travers le monde de la misère.

Après avoir étudié les prisons et les hôpitaux comme personne ne l'avait fait avant lui, M. le comte d'Haussonville s'est décidé à étudier de près toutes les misères physiques et morales qui conduisent à l'hôpital ou à la prison.

Il a parcouru les quartiers les plus infâmes de Paris, il a pénétré dans les cités de chiffonniers les plus immondes, il a visité les logements les plus insalubres, il est entré dans les cabarets les plus dangereux. Nul ne connaît mieux que lui la misère à Paris, nul n'excelle davantage à nous la montrer sous son véritable jour.

On a écrit sur ce sujet des romans qui ont la prétention d'être des études de mœurs. Le livre de M. le comte d'Haussonville est une véritable étude de mœurs qui, je le répète, a l'attrait d'un roman, d'un roman éminemment utile, car en nous dévoilant toutes les plaies de la société, en étalant à nos yeux ces misères souvent méritées, mais qui souvent aussi atteignent l'ouvrier honnête et laborieux, M. le comte d'Haussonville nous rappelle à tous ce grand devoir de charité qui constitue le plus efficace des remèdes contre la misère.

L. P.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Depuis sa réception à l'Académie française, Ludovic Halévy n'avait rien publié. La livraison d'octobre de *la Revue illustrée :* **les Lettres et les Arts** contient la première partie d'un ravissant roman, **Princesse!** qui est une fine étude de la vie moderne en 1886. Dans le même numéro, un poème de François Coppée, un poème intitulé : **Arrière-Saison**, qui fera un digne pendant, mais plus amoureux, plus vibrant et plus vivant encore aux **Intimités** que le poète publia dans sa jeunesse. Après une curieuse étude de M. A. Valabrègue sur **les Femmes peintres au** XVIII[e] **siècle,** ornée de portraits exquis, vient la seconde partie de la nouvelle de M. Lanjol, dont le début a été si remarqué; puis un article sur le peintre anglais **Herkomer** accompagnant trois admirables eaux-fortes; une chanson que Victor Roger, l'auteur de **Joséphine vendue par ses sœurs**, a mise en musique; enfin, pour continuer la série des actrices, une M[lle] **Blanche Pierson**. La planche qui sert de frontispice est une admirable eau-forte de Lhermitte.

La livraison ne contient que soixante-dix dessins inédits dont quinze en hors texte ; et ces dessins sont signés : Kaemmerer, Morin, Rosset, Granger, Cécile Chennevière, Cortazzo, Herkomer, Claudius Popelin, sans parler des morts.

La librairie Conquet met en vente aujourd'hui 10 novembre un délicieux ouvrage depuis longtemps en préparation et qui ne trompera pas l'attente des bibliophiles les plus méticuleux en matière de livres soignés et parachevés dans la forme la plus exquise. Il s'agit de **la Sylvie** de Gérard de Nerval, édition hors ligne, illustrée de 42 eaux-fortes dans le texte et d'un charmant frontispice composés et gravés par E. Rudaux, l'illustrateur original des *Contes à Ninon*, de Zola.

La préface de cette œuvre délicate de Gérard de Nerval a été écrite par le très Parisien académicien Ludovic Halévy, qui a su broder à propos du pauvre Gérard La Brunie et de sa fiction touchante un fin tissu de causerie adorable.

Cette édition a été tirée à 1,000 exemplaires numérotés, les planches effacées après ce tirage. Les exemplaires de luxe sur grand Japon ont tous été souscrits à l'avance, mais il reste 800 et quelques exemplaires sur petit vélin du Marais au prix de 50 francs qui seront vivement enlevés, car nous ne pouvons encore qu'applaudir à l'extrême bon goût déployé par M. Conquet dans la mise en œuvre de cet ouvrage dont nous reparlerons plus à loisir en décembre prochain.

La collection artistique, dite *Bibliothèque de poche*, inaugurée par *le Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre, et continuée par *le Mariage de*

Figaro, de Beaumarchais, vient de s'enrichir d'un nouveau volume-bijou, **Turcaret,** publié par la Maison Quantin au prix de 6 francs. Ces gracieux petits livres ont pleinement réussi. Leur succès est dû à la perfection du tirage, fait sur un papier de Hollande fabriqué spécialement, et aussi à leur format élégant et commode.

Turcaret, cette immortelle satire des traitants représentée, à la Comédie-Française, pendant le fameux hiver de 1709, est resté dans toutes les mémoires comme le chef-d'œuvre dramatique de l'auteur de *Gil Blas*. La réimpression charmante que nous sommes heureux de signaler aujourd'hui ajoute encore à l'attrait de la lecture.

Cinq eaux-fortes, dessinées par Valton, gravées par l'habile aquafortiste Gaujean et imprimées en taille-douce sur le papier même du texte, reproduisent en tête de chacun des actes une des principales scènes de la comédie.

La *Bibliothèque de poche*, comme toutes les jolies collections éditées par la Maison Quantin, tient ses promesses; aussi pouvons-nous affirmer que cette nouvelle série a sa place à part dans la bibliothèque des amis des beaux livres.

La même librairie vient de publier un charmant volume tiré des œuvres du poète Boursault et intitulé : **Lettres à Babet.** Comme le dit M. Émile Colombey, dans sa très intéressante notice liminaire, « c'est un petit chef-d'œuvre d'entrain et d'humour, un vrai duel à l'esprit entre deux amoureux dont l'un a trente ans et l'autre dix-neuf ». Le premier, qui est Boursault lui-même, a besoin de toute sa verve gauloise pour lutter, sans trop de désavantage, avec une fillette endiablée, qui, sous le masque de Babet, a toutes les audaces et souvent lance le mot le plus vif, mais avec une finesse, une délicatesse féminines qui font tout passer, tout accepter. Prix du volume in-12, tiré à 500 exemplaires : 8 francs.

Titi Foyssac IV, dit la République et la Chrétienté : voilà encore un de ces paysans du Quercy, si singuliers, si vivants, auxquels sait donner une couleur si extraordinaire M. Léon Cladel. Ce héros a voulu allier l'amour de la République et celui de l'Église. Il a réellement vécu là-bas, dans ces campagnes, dont l'auteur du *Bouscassié* et de tant de beaux livres sait si bien rendre les mœurs. Félicitons M. A. Lemerre d'avoir ajouté cette œuvre à celles que compte déjà M. Léon Cladel, dans la petite bibliothèque littéraire du passage Choiseul.

La magnifique collection des *Œuvres complètes in-8° de Alphonse Daudet* se poursuit par les soins des éditeurs Charpentier et Dentu. C'est **le Nabab** qui, cette fois, vient de paraître dans cette édition soignée *ne varietur* et accompagnée de deux dessins de G. Alaux reproduits en fac-similé par le procédé Dujardin.

Les éditeurs du **Paris illustré** viennent de faire paraître un numéro sur Londres. Ils ont eu une heureuse inspiration en en confiant l'illustration entière à M. Paul Renouard, l'éminent dessinateur, si apprécié du public.

Ce numéro est des plus réussis; les aquarelles, les dessins et les croquis y abondent.

Le texte en est aussi très soigné. Il est dû à la plume de notre confrère M. Hector France, qui depuis fort longtemps habite Londres, et connaît mieux que personne les différents aspects, les mœurs et les coutumes de la grande cité.



Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 septembre.

Lecture. — Cagnat : Occupation militaire de l'Afrique romaine sous l'empire.

Communications. — De la Blanchère : Le service des antiquités et des arts en Tunisie. — Paul Meyer : Observations sur le poème français dit *l'Ymage du monde.*

Séance du 24 septembre.

Ouvrages présentés. — C. Jullian : *Fréjus romain.* — Barbier de Meynard : *les Quatrains de Bâbâ-Tâkir en pehloi musulman.*

Communication. — Ch. Robert : Des monnaies gauloises où le personnage qui les signe prend un prénom et un *gentilitium* romains.

Séance du 1er octobre.

Ouvrage présenté. — Th. Reinach : *les Origines de la ville de Pergame.*

Lectures. — D. Charnay : Notice sur la voûte triangulaire des temples américains dans le Yucatan. — G. Boissier : Mémoire sur le poète Commodien. — Casati : Les origines étrusques de la gent romaine.

Séance du 8 octobre.

Ouvrages présentés. — De Nadaillac : *La Guadeloupe préhistorique.* — Germain : *Liber instrumentorum memorialium.* — Roserot : *Les Anciens registres des délibérations du conseil de la ville de Troyes, 1429-1433.*

Lectures. — De Lasteyrie : Mémoire sur l'église d'Aunay (Charente-Inférieure). — D'Arbois de Jubainville : Étymologie et signification du mot *Lugdunum.*

Communication. — Duruy : Le mémoire de M. Corazini sur les navires antiques à plusieurs rangs de rames.

Séance du 15 octobre.

Ouvrages présentés. — Ed. Naville : *Le Livre des morts des dynasties XVIII à XXI de l'Égypte.* — H. Sauvaire : *Lettres sur quelques pièces rares ou inédites.* — Sauvaire : *Extraits de Kalkachandy.* — A. Babeau : *les Bourgeois d'autrefois.* — De Mély : *L'Abbé Aubert.* — A. Blanchet : *Jetons de la famille de Henri II et de Navarre.*

Lecture. — M. Bloch : Les textes épigraphiques relatifs aux centuries de la tribu *Succusone.*

— L'Académie a nommé, dans cette séance, deux commissions pour présenter des sujets de concours, l'un relatif aux langues et littératures de l'Orient (prix du budget), l'autre à l'antiquité grecque ou latine (prix Bordin).

Elle proroge jusqu'au 31 décembre 1887 le concours sur le sujet suivant : « Étude sur les ouvrages connus sous le nom de *Chronique de la Normandie.* »

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 18 septembre.

Ouvrages présentés. — Marquis de Nadaillac *La Diminution de la natalité en France.* — M. Block : *Annuaire de l'économie politique et de statistique pour 1886.*

Lecture. — Chéruel : De la valeur historique des mémoires de Louis XIV.

Séance du 25 septembre.

Ouvrages présentés. — Di Giovanni : *L'Academia de la buon gusto nel secolo passato.* — Di Giovanni : *La Fonte della nimfa esistende in Palermo nel secolo* XVI. — Fleury : *Enfants assistés et protection du premier âge.* — Wilfrid de Fonvielle : *Les Saltimbanques de la science.*

Lectures. — Morizot-Thibault : La Constitution des États-Unis. — B. Saint-Hilaire : L'état actuel de l'Inde.

Séance du 2 octobre.

Ouvrages présentés. — Willems : *Les élections municipales à Pompéi.*

Lecture. — Ch. Levêque : La vie socratique et la vie cynique.

Séance du 9 octobre.

Lectures. — Morizot : la Constitution des États-Unis. — Baudrillart : Mémoire sur les populations rurales.

Séance du 16 octobre.

Ouvrages présentés. — Abbé Élie Blanc : *Dictionnaire logique de la langue française.* — Carutti di Cantegno : *Il cavaliere di Savoia, a la gioventu del principe Eugenio.*

Lectures. — Levasseur : La population de la France. — M. Block : Pour et contre la théorie de la rente de Ricardo.

ÉTRANGER

Belgique. — *Académie royale de Belgique.* — L'Académie royale de Belgique vient de mettre au concours, pour 1888, les questions suivantes qu'elle désire voir traiter par des Français :

1° Apprécier, d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIIIe et XIVe siècles;

2° Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet en France, et par Conrad le Salique en Allemagne.

La valeur de chacun de ces prix est de 1,000 francs.

Les mémoires devront être adressés, avant le 1er février 1888, à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies à Bruxelles.

Création d'une Académie à Gand. — Un arrêté royal du 8 juillet 1886 institue l'Académie royale flamande de langue et de littérature, réclamée si instamment par la partie flamande de la population. Voici les considérants et le texte de cet arrêté

« Léopold II, etc., voulant donner une nouvelle preuve de notre sollicitude pour les intérêts des lettres néerlandaises;

« Considérant que rien ne peut en favoriser davantage le développement que l'institution d'une académie littéraire permanente;

« Art. 1er. — Il est institué à Gand, sous la dénomination de *Koninglyke Vlaamsche Academie voor Taal-en-Letterkunde,* une Académie de littérateurs et de savants, ayant pour objet l'étude et la culture de la langue et de la littérature néerlandaises.

« Art. 2. — Le roi est protecteur de l'Académie.

« Art. 3. — L'Académie se compose : 1° de membres titulaires; 2° de membres honoraires régnicoles et étrangers; 3° de membres correspondants régnicoles.

« Art. 4. — Il y a vingt-cinq membres titulaires; vingt de ces membres doivent être Belges et avoir leur résidence en Belgique; les cinq autres peuvent être choisis parmi les littérateurs et savants néerlandais domiciliés en Belgique.

« Art. 5. — Les dix-huit premières nominations de membres titulaires seront faites par le roi; les nominations ultérieures de membres titulaires, membres honoraires et membres correspondants seront faites par les membres titulaires et soumises à l'approbation royale.

« Art. 6. — Les membres titulaires se réunissent une fois par mois en séance privée et une fois par an en assemblée publique. Les membres honoraires et les membres correspondants peuvent, avec droit de vote, prendre part aux délibérations sur les questions scientifiques.

« Art. 8. — Le bureau de l'Académie se compose d'un directeur, d'un vice-directeur et d'un secrétaire perpétuel, tous choisis parmi les membres effectifs.

« Art. 9. — Le premier bureau sera nommé par Nous.

« Art. 10-11. — A partir de la seconde année de son existence, l'Académie nommera annuellement ses directeur et vice-directeur, dont la nomination devra être approuvée par le roi.

« Art. 13. — Sauf pour la première nomination, le secrétaire perpétuel est nommé par le roi sur une liste double de présentation dressée par l'Académie au scrutin secret et à la majorité absolue des voix.

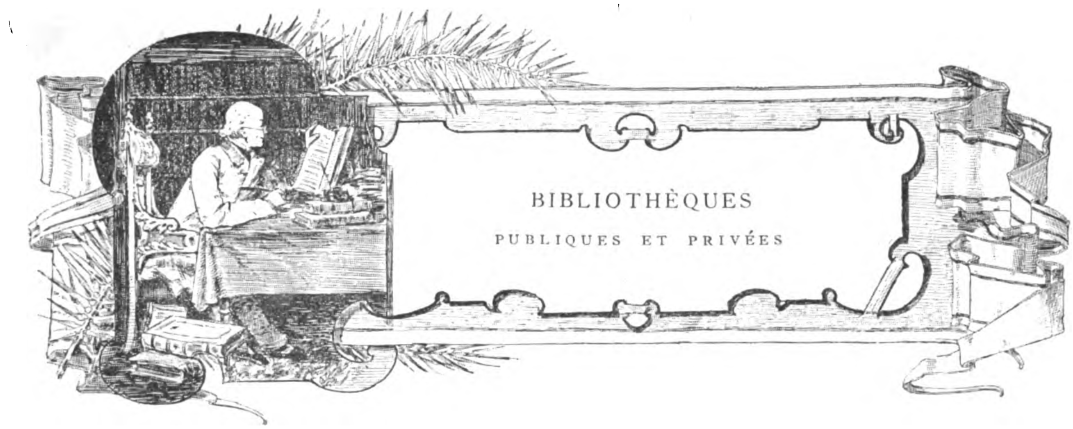
« Art. 16. — L'Académie arrête son règlement d'ordre intérieur qui est soumis à l'approbation royale.

« Art. 17. — Des jetons de présence et des frais de route et de séjour, dont le taux sera fixé par Nous, peuvent être payés aux membres de l'Académie.

« Un second arrêté royal du 8 juillet nomme membres titulaires de l'Académie : MM. H. Claeys, L. de Hondt, J.-A. Delaet, D. Delcroix, N. de Pauw, F. de Potter, E. Gaillard, P. Genard, G. Gezelle, E. Hiel, J. Nolet de Brauwere van Steenland, L. Roersch, M. Rooses, A. Snieders, E. Stroobant, J. Van Beers, F. Vanderhaeghen et P. Willems.

« Sont nommés : directeur de l'Académie, M. P. Willems; vice-directeur, M. J. Van Beers et secrétaire perpétuel M. F. de Potter.

« Le dimanche 10 octobre 1886, l'Académie sera installée en Notre nom, par notre ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics. »



FRANCE

La Bibliothèque du duc d'Aumale. — Nous empruntons au journal *le Temps* la description suivante qu'il nous donne de la bibliothèque du duc d'Aumale :

« Le duc d'Aumale a trouvé dans l'héritage du prince de Condé les archives des Montmorency et des Condé, et un premier fonds de livres et de manuscrits.

« Les archives de Chantilly, sans être absolument vierges, ont été encore peu étudiées. M. Flamermont en a dressé un inventaire qui donne à penser que les historiens, quand l'accès leur en sera librement ouvert, y trouveront une mine presque égale en richesses à celle de ce fonds de Béthune à la Bibliothèque nationale, d'où depuis deux siècles on extrait sans cesse des renseignements nouveaux. Anne de Montmorency avait une qualité rare au XVIe siècle : il conservait et classait tous ses papiers. Comme il a été l'homme le plus considérable de son temps, qu'il n'a pas seulement gouverné la France, mais qu'il a commandé ses armées et qu'il a tenu à Chantilly même une sorte de petite cour où ont paru les plus grands artistes de la Renaissance, on devine de quel intérêt doit être sa correspondance. Quant aux archives des Condé, elles se composent de plus de cinq cents volumes, portefeuilles ou cartons ; le duc d'Aumale en a tiré la substance de son histoire des princes de cette famille; qui pourrait dire ce qu'on en pourra tirer encore après lui ? Les seules lettres que nous connaissions de La Bruyère, sauf une, sont sorties de ces archives.

« Le duc d'Aumale y a ajouté d'assez importantes acquisitions de papiers, parmi lesquels : l'inventaire du palais du cardinal Mazarin et les comptes du roi Jean pendant sa captivité, deux pièces qu'il a éditées. On trouvera dans sa collection d'autographes le manuscrit autographe des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, dont une partie est encore et restera sans doute toujours inédite, le brave Tallemant ayant raconté beaucoup plus de choses que l'imprimerie n'en peut supporter ; un manuscrit autographe de Brantôme, la vie de son père ; une signature de Rabelais sur un Aristophane ; des notes autographes de Montaigne, de Racine et de Bossuet sur des livres ou des manuscrits leur ayant appartenu; le manuscrit si curieusement illustré des poésies de Vatel, un inconnu du XVIe siècle, dont il a été fait une reproduction à l'héliogravure non mise dans le commerce.

« La collection des manuscrits à miniatures, qui comprenait déjà trente et un numéros dans la description de 1862, est mise hors de pair par *les Grandes Heures* du duc de Berry, que beaucoup d'amateurs tiennent pour le plus beau manuscrit connu. Le duc d'Aumale l'a acquis par une bonne fortune de collectionneur. Ce manuscrit était à Gênes, chez un homme qui, sans en savoir le prix, ne voulait pas s'en défaire. M. Edmond de Rothschild, le bibliophile, en connaissait l'existence, et il attendait patiemment la mort du propriétaire. Le propriétaire meurt ; le duc d'Aumale était de passage à Gênes ; les héritiers, ayant entendu dire qu'il était grand acheteur d'objets d'art, lui portent *les Heures ;* il ne les lâche plus et, quand le mandataire de M. de Rothschild paraît, il est trop tard, le manuscrit est parti. Le duc d'Aumale l'avait payé 25,000 francs. On pense qu'il dépasserait le demi-million en vente publique. M. Léopold Delisle en a donné, dans *la Gazette des beaux-arts*, une description accompagnée de quelques héliogravures. Ces reproductions partielles, répandues dans le monde savant, ont déjà amené quelques découvertes intéressantes. Ainsi, on s'est aperçu que le fameux bréviaire Grimani, qu'on montre si orgueilleusement au palais ducal de Venise, contient des copies du manuscrit du duc d'Aumale. Des critiques allemands ont démontré, d'autre part, que le miniaturiste inconnu du XVe siècle connaissait des antiques et qu'il s'en est inspiré. Jean de Berry, frère du roi Charles V, fut, comme on en a vu plus d'un exemple depuis Verrès, à la fois un grand exacteur de peuples et un grand amateur d'art. La décoration du manuscrit, commencée vers 1390, n'était pas achevée en 1416, à la mort du prince. Elle fut reprise et terminée au milieu du XVe siècle. La partie primitive est la plus belle : élévation de la pensée, originalité de la composition, délicatesse de l'exécution, intérêts spécial de certains fonds où figurent quelques-uns des monuments du XVe siècle.

« Parmi les autres manuscrits, on en remarque un qui fut enluminé pour le grand bâtard Antoine de Bourgogne, dont le duc d'Aumale possède un excellent portrait. La ville de Breslau en possède un du même prix ayant appartenu au même prince. Elle en est si fière que l'on dit que, quand ses habitants se

rendirent aux troupes de Napoléon, ils spécifièrent dans la capitulation que le manuscrit leur resterait.

« La bibliothèque proprement dite a été commencée en 1859 par l'achat en bloc de la collection Cicongne, payée 600,000 francs. M. Cicongne était un amateur du même goût que M. Reiset; il tenait avant tout à la qualité des livres; aussi tout était-il de condition exceptionnelle dans son cabinet. Les acquisitions du prince ont été continuées dans le même esprit; un de ses familiers, qu'il consultait souvent, nous disait qu'il n'en est point qui n'ait été faite dans une intention réfléchie.

« Le prince a voulu réunir les éditions princeps de tous les auteurs grecs et latins et de tous les bons auteurs français. Sa fortune lui a permis d'y réussir. Il possède l'édition princeps de *Lucrèce*, qui manque à la Bibliothèque nationale; les éditions originales de Rabelais et du *Don Quichotte*, qui sont rarissimes; la collection des Elzevier français, notamment un *Regnier* non coupé; une collection très complète des romans de chevalerie, dont les prix atteignent maintenant des prix fous dans les ventes. Comme curiosités typographiques, il a *le Rationale divinorum officiorum*, de 1459, sur vélin, le premier livre à date certaine qui ait été imprimé avec des caractères mobiles de fonte; *la Bible latine*, de 1460, sur vélin, la première imprimée avec date certaine; *les Chroniques de France*, édition Pasquier-Bonhomme, 1476, premier livre imprimé en français à Paris, et quantité d'autres incunables. Plusieurs des beaux livres illustrés du XVIIIe siècle figurent dans ses rayons avec les dessins originaux des artistes; l'exemplaire des *Chansons de Laborde*, avec les dessins originaux de Moreau, est le plus précieux.

« A côté des livres, il y a le département des reliures, toute une luxueuse série aux armes ou à la marque des personnages historiques illustres et des amateurs les plus renommés : François Ier, Marguerite de Valois, Anne de Montmorency, Charles-Quint (un Machiavel), Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, Henri III, Marie de Médicis, Sully, Louis XIII, Anne d'Autriche, Richelieu, Mazarin, le grand Condé, Louis XIV, la grande Mademoiselle, Bossuet, Mme de Maintenon, Mme de Pompadour, le marquis de Coislin, Armand Bertin, Cicongne, le baron Pichon, sans compter les couvertures exécutées en ce siècle-ci par Thoubenin, Trautz-Bauzonnet, Duru et Capé.

« On le voit, c'est une bibliothèque complète, qui a été composée aux trois points de vue, entre lesquels se partagent les bibliophiles, des lettres, de l'art et de la curiosité. »

Bibliothèque de l'Arsenal. — On vient d'achever, dans la bibliothèque de l'Arsenal, le classement définitif d'une collection théâtrale assurément unique, puisqu'elle comprend, avec de très rares lacunes, les pièces imprimées depuis les origines du théâtre en France jusqu'à nos jours. Le dernier travail a porté sur environ 18,000 pièces (dont 8,000 provenant d'une récente acquisition), qui, jointes au fonds divers déjà classées, doivent faire monter à plus de ***trente-cinq mille*** le nombre des ouvrages dramatiques régulièrement catalogués que la bibliothèque de l'Arsenal peut mettre maintenant à la disposition du public.

ÉTRANGER

Espagne. — *La Biblioteca-Museo-Balaguer* de Barcelone vient de recevoir en don plusieurs pièces historiques curieuses, parmi lesquelles une ordonnance édictée en 1810 (texte français et catalan) du maréchal Augereau, gouverneur général de Catalogne et imprimée à Gerone, imprimerie de l'armée.

Voici le texte catalan de l'ordonnance :

« AUGEREAU, Mariscal del Imperi,
Duch de Castiglione,
Gran Aguila de la Legió de honor,
Dignitari del ordre de la Corona de ferro,
Gran Cordó del ordre de Carlos III,
Commandant principal del exercit, y Governador general de la Catalunya, etc.

« Considerant quant urgent es lo cicatrisar promptement las feridas que ha fet una desastrosa revolució;

« Lo tornar á sas familias y á sos amorosos afectes los homes á qui lo extravio y desordre dels temps han allunyat de sas casas;

« Lo subministrar á cada hu la facultat de dedicarse ab pau y succes, al trevall, á la direcció de atendrer a sos negocis y de fer son comers, á la administracio de adquirir caudals, y al aument de sa fortuna;

« Lo cridar altra volta á sas propias obligacions als Mariners y Militars, la reputació dels quals sempre ha estat de ser fiels y valerosos;

« Finalment lo restablir aquesta bella comarca en son antich esplendor;

DECRETAM :

Art I.

« Tot habitant a qui rahons de opinió, ó de politica han empenyat á dexar sas casas serán admesos á tornar á entrar de avuy fins al primer dia de Maig prop vinent.

« Totas sas propietats de qualsevol naturalesa que sian sels tornarán.

« Art. II. Ningú será perseguit per causa de opinio que hagia manifestat, ni será buscat per causa de delictes revolucionaris, en que se trobás implicat.

« Art. III. Se concedex perdó general á tot Mariner, y Militar desertor que se presentará dins lo terme de un mes al Caplloch de Corregiment, per fer en ell sa declaració de fidelitat al Govern de Catalunya.

« Art. IV. Per est efecte se obrirá un registre en cada Caplloch respectiu.

« Art. V. Las propietas de aquells que no haurán tornat á entrar lo dia primer de Maig serán adquiridas per lo govern de Catalunya, é inmediatament

posadas en segrest, per disposarne del modo que ordenarém.

« Art. VI. Los Militars y Mariners que no haurán tornat á entrar dins lo dit terme, serán tractats com rebeldes, y sos bens també serán confiscats.

« Fet en Barcelona, lo dia 21 de Mars de 1810.

AUGEREAU, *Duch de Castiglione.* »

États-Unis. — *La Bibliothèque de la Cornell University* (*États-Unis*). — D'après le rapport pour l'exercice 1885-1886, la bibliothèque de la *Cornell University* comprenait, en juin 1886, 61,583 volumes et 16,075 brochures. — La bibliothèque s'est enrichie pendant ce dernier exercice de 3,144 volumes et 450 brochures, à quoi il faut ajouter les 4,060 ouvrages de jurisprudence provenant de l'acquisition de la collection Merrit King.

Le General Catalogue de la bibliothèque a enregistré 27,490 volumes, soit près de la moitié de tous les livres qu'elle possède; la progression annuelle des ouvrages portés au catalogue est d'environ 10,000 numéros.

La bibliothèque de Cornell University est ouverte au public tous les jours, de huit heures du matin à huit heures et demie du soir; on y a adopté l'éclairage électrique. — 23,600 ouvrages ont été consultés par les professeurs et les étudiants de l'Université.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

La librairie Hachette a mis en vente le mois dernier des *Études historiques sur le* XVIe *et le* XVIIe *siècle en France,* par M. Gabriel Hanotaux.

— M. Émile Jullien, professeur au lycée de Lyon, vient de faire paraître à la librairie Leroux une étude sur *les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome et leur enseignement depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste.*

— Le tome XXIII de la collection des *Littératures populaires de toutes les nations,* éditée par la librairie Maisonneuve vient de paraître. Il est consacré aux *Traductions indiennes du Canada nord-ouest* et a pour auteur M. Émile Petitot.

— M. Henri Bouchot, attaché au Département des estampes à la Bibliothèque nationale, a fait paraître dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts,* éditée par la Maison Quantin, un volume que son titre nous fait un devoir de recommander à nos lecteurs : *le Livre ; l'illustration, la reliure.*

— M. le chanoine Dehaisnes, président de la commission historique du département du Nord, vient d'écrire une *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le* XVe *siècle.*

L'ouvrage, complet en trois volumes in-4°, a paru chez le libraire Quarré, à Lille.

— M. Alfred Copin poursuit ses études dramatiques et vient de donner chez Frinzine un nouvel ouvrage : *Talma et la Révolution.*

— On annonce la publication d'un nouveau volume de critique et d'érudition littéraires par M. Victor Fournel : *De Jean-Baptiste Rousseau à André Chénier* (Didot, 1 vol. in-18), qui fait naturellement suite à celui qu'il a publié il y a un an, sous le titre : *De Malherbe à Bossuet.* On y trouvera, notamment dans le chapitre des *Écrivains décriés,* une étude curieuse sur Restif de la Bretonne. Nous reviendrons sur cet ouvrage, mais nous tenions à le signaler dès aujourd'hui.

— M. François Audiger, vice-président de la *Société des amis de Rabelais,* a fait tirer à part un article qu'il avait donné à *la Revue moderne,* sous ce titre : *les Héros de Rabelais.*

— M. Ernest Dupuy vient de faire paraître chez Lecène et Oudin un ouvrage sur *Victor Hugo, l'Homme et le Poète.*

— *Monsieur le Ministre,* le roman de J. Claretie, vient de paraître chez Quantin, dans la bibliothèque

des chefs-d'œuvre du roman contemporain. Cette édition est illustrée de dix compositions par Adrien Marie, gravées à l'eau-forte par Wallet. M. Claretie a écrit pour ce roman une préface inédite.

— M. Maurice Poinsignon a fait paraître à la librairie Picard le troisième et dernier volume de son *Histoire générale de la Champagne et de la Brie.*

— MM. Ch. Nuitter et Er. Thonan nous font connaître les *Origines de l'Opéra français* dans un volume in-8° qui a dernièrement paru chez Plon.

Les auteurs, dont la compétence est indiscutable, ont puisé leurs renseignements dans les minutes des notaires, les registres de la Conciergerie, dans les documents originaux conservés aux Archives nationales et à la Comédie-Française, aussi bien que dans les diverses collections publiques et particulières.

— M. Émile Colombey fait paraître chez Dentu la *Correspondance authentique de Ninon de Lenclos,* contenant un grand nombre de lettres inédites et suivie de *la Coquette vengée.*

— Voici la liste des publications distribuées pour l'exercice 1885-1886 aux membres de la *Société des bibliophiles bretons :*

1° *Le bombardement de Saint-Malo en 1693*, poème breton du XVIIe siècle, réimprimé en fac-similé, avec la reproduction de la machine infernale et d'un dessin du temps, des documents inédits et des notes par M. Arthur de la Borderie. In-4°.

2° *Les Grandes Chroniques de Bretagne,* d'Alain Bouchart, publiées avec les variantes des éditions originales et la reproduction en fac-similé des gravures de l'édition de 1514, par M. H. Lemeignen. Première partie du tome I. In-4°.

3° *Inauguration du monument de Dom Lobineau à Saint-Jacut.* Récit de la cérémonie; discours de M. A. de la Borderie. Lettres inédites de Lobineau. In-4°.

4° *Bulletin de la Société des Bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne;* neuvième année. In-8°.

— Sous ce titre : *Bibliotheca Germanica*, il vient de paraître à la librairie Le Soudier un catalogue complet de tous les écrits, livres et articles des principales revues relatifs à l'Allemagne et à l'Autriche, publiés de 1880 à 1885 à l'étranger, l'Allemagne et l'Autriche exceptées.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Une édition de poche de Shakespeare.* — L'*illustrated pocket edition* de Shakespeare, que publient MM. David Bryce et fils, a la prétention d'être la plus petite édition des œuvres complètes de Shakespeare qui ait jamais été imprimée. Elle forme 8 volumes in-32 et comprend non seulement les œuvres complètes du poète, mais encore sa biographie et un glossaire. Les huit volumes tiennent dans un petit casier de 0m,100 de long, 0m,075 de large et 0m,143 de haut.

— On vient de publier à Londres une édition à dix centimes des *Pickwick Papers* de Dickens. Le volume compte deux cents pages avec couverture et contient toutes les illustrations originales de la grande édition. Le format est in-8° carré à deux colonnes. Des annonces se trouvent dans le texte. L'ouvrage est vendu par des crieurs de rues auxquels on le livre au prix de 50 centimes la douzaine. Les éditeurs sont MM. Goodall et fils, de Leeds.

Oliver Twist, du même auteur, a été publié aux mêmes conditions, par M. Heywood, à Manchester. En quelques jours, la vente a atteint deux cent mille exemplaires.

Espagne. — Le cinquième volume des *Estudios historicos* du Père F. Vita vient de paraître à Madrid. Il contient des essais remarquables sur le testament d'Alphonse VIII (1204), Madrid au XIIIe siècle et un article de M. Huebner sur les poètes latins de l'Espagne.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

La seconde série des *Légendes de la mer,* recueillies par M. Paul Sébillot, paraîtra très prochainement, chez l'éditeur Charpentier.

— Des premiers, nous avons annoncé que M. Schanne, l'ami de Murger, avait l'intention de publier ses mémoires. La librairie Charpentier nous annonce qu'ils vont, en effet, bientôt paraître sous ce titre : *Souvenirs de Schaunard.*

— *Devant l'opinion*, tel est le titre d'un volume que M. Drumont va faire paraître ces jours-ci à la librairie Marpon.

Devant l'opinion est une réponse aux attaques et aux critiques dont *la France juive* a été l'objet. Ce livre contiendra un chapitre qu'on dit fort piquant et qui sera intitulé : *l'Escrime sémitique*.

— M. Charles de Lovenjoul, l'historiographe de Balzac, fait pour Théophile Gautier ce qu'il a fait pour l'auteur de *la Comédie humaine*. On nous annonce, en effet, la prochaine apparition d'une *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*. L'ouvrage comprendra deux volumes in-8°.

— Voici l'indication des trois grands ouvrages que la maison Didot fera paraître à la fin de l'année à l'occasion des étrennes : *Roméo et Juliette*, traduction de M. Daffry de la Monnoye, illustré de dix grandes compositions; — *la Femme au XVIII[e] siècle*, par Edmond et Jules de Goncourt; — *les Civilisations de l'Inde*, par le docteur G. Le Bon.

— M. Léon Vallée nous annonce qu'il donnera, vers la fin de cette année, un *supplément* à sa *Bibliographie des bibliographies*.

— La *Société des bibliophiles bretons* a traité avec un éditeur parisien pour la publication d'un *Gil Blas* qui formera deux volumes in-4°, paraîtra en treize fascicules et comprendra une grande planche pour chacun des douze livres, ainsi qu'un nombre considérable de têtes de pages, de vignettes et de culs-de-lampe.

Une partie des exemplaires de cette édition sera mise dans le commerce.

— M. Maurice Tourneux est chargé, par la ville de Paris, de dresser une bibliographie de l'histoire de Paris pendant la période révolutionnaire. L'ouvrage ne comprendra pas moins de quatre volumes.

— L'éditeur Rouveyre annonce une nouvelle publication sur la reliure. Ce livre, quelque peu didactique, a pour auteur le relieur Garidel et sera intitulé : *l'Art de réparer les reliures à l'usage des bibliophiles*.

ÉTRANGER

Allemagne. — *La Correspondance de la reine Catherine de Wurtemberg.* — M. Kohlhammer, de Stuttgart, a sous presse la correspondance de la reine Catherine, du roi Jérôme de Westphalie et de Napoléon I[er] avec le roi Frédéric de Wurtemberg, publiée sous la direction de M. A. Schlossberger, vice-directeur des archives royales secrètes de Wurtemberg.

Le recueil comprendra plusieurs centaines de lettres inédites provenant des archives royales et dont la publication a été autorisée par le roi.

Le premier volume de la correspondance va de 1801 à 1810 et le second de 1811 à 1816.

Angleterre. — *Travels in Tunisia*, par MM. Ashbee et Graham. MM. Ashbee et A. Graham publieront, au commencement de 1887, sous le titre de *Travels in Tunisia*, les résultats de leur voyage d'études et d'exploration en Tunisie. Le volume promet d'être intéressant, car il contiendra une quarantaine de dessins originaux et une bibliographie complète de tous les ouvrages et articles de journaux publiés sur la Tunisie.

C'est probablement chez MM. Kegan Paul que paraîtra *Travels in Tunisia*.

The posthumous papers of the Pickwick club, édition illustrée et annotée. — La maison Macmillan va faire paraître une *jubilee edition* des fameux *Pickwick papers*, en 2 vol. in-8° à 21 sh. Si nous en jugeons d'après le spécimen que nous avons sous les yeux, cette édition sera tout à fait réussie et comme gravures dans le texte et comme exécution typographique. Il y a juste un demi-siècle que parut cet ouvrage, qui fut le point de départ de la fortune littéraire de Charles Dickens; obéissant à un sentiment filial qu'on ne peut que louer, M. Dickens fils a voulu célébrer dignement le cinquantenaire de la publication de ce chef-d'œuvre d'humour anglais en faisant paraître une édition des *Pickwick papers* digne en tous points du célèbre romancier.

La millième édition de la bible de Canstein. — Il y a un peu plus de cent ans (1785) que M. le baron de Canstein mettait en vente la première édition d'une bible dont le format tenait le milieu entre les grands in-8° et in-12 usités jusqu'alors. La première édition, de 1785, fut tirée à 8,000; la seconde, de 1790, à 12,000 exemplaires. En 1844, la maison avait déjà imprimé plus de trois millions de bibles in-8°, ainsi qu'un million de nouveaux testaments. Aujourd'hui, on annonce que la maison Canstein fait paraître la millième édition in-8° de la bible.

— MM. Cassel annoncent la prochaine publication, en livraisons mensuelles, d'une édition entièrement refondue et considérablement augmentée de leur *Histoire populaire d'Angleterre*. L'ouvrage comportera un grand nombre d'illustrations.

Espagne. — Un de nos anciens collaborateurs, M. Pompeyo Genez, nous annonce la prochaine publication d'un volume de nouvelles qui auront pour titre général : *Quatre légendes d'amour*. L'action de chacun de ces quatre petits romans se passe à une époque différente, antiquité, moyen âge, renaissance, temps moderne, et les sujets en sont puisés dans nos chroniques ou nos légendes.

Dans ce livre, l'auteur s'est attaché à soutenir une thèse psychologique : à savoir que la femme est essentiellement dominée par l'impression.

— L'éditeur E. Lopez, de Barcelone, annonce la publication d'une série d'études sur la littérature espagnole et la décadence de l'Espagne moderne. La plupart de ces études ont été publiées en français dans diverses revues de Paris, notamment dans *le Livre*. L'auteur de cet ouvrage est M. Pompeyo Genez.

Russie — Un éditeur de Saint-Pétersbourg annonce la publication prochaine d'œuvres de Victor Hugo, traduites par des écrivains russes.

L'édition comprendra cinq volumes, précédés d'une biographie du grand poète et de son portrait.

États-Unis. — L'imprimerie d'État, à Washington, s'occupe actuellement d'une histoire de la guerre civile qui comportera 80 volumes de mille pages chacun. Plusieurs volumes paraîtront chaque année.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Mon cher confrère,

Usant très largement de la publicité, je trouve naturel qu'autrui fasse de même. Cependant il y a des bornes à tout.

Après avoir démarqué le *Curieux* dans sa plaquette sur Arvers, votre collaborateur, M. Glinel, le démarque de nouveau dans votre dernière livraison, à propos de Marie Dumas et de sa mère.

On démarque le *Curieux* en France, en Angleterre, et même, en Danemark, je sais un livre sur Eugène Delacroix qu'on a oublié de m'envoyer parce qu'on a négligé d'y citer le *Curieux*. Enfin, j'ai vu avec quelque surprise publier dans la *Correspondance* d'Edgar Quinet une des lettres qu'il m'a adressées et dont les originaux sont en ma possession, et ce, sans même que je fusse prévenu.

Ne trouvez-vous pas ces procédés excessifs ?

Agréez, mon cher confrère, l'assurance de ma considération.

NAUROY.

Donation de Chantilly à l'Institut de France. — On sait la donation royale faite à l'Institut de France par Mgr le duc d'Aumale.

Nous croyons intéressant de reproduire ici la lettre qu'il a cru devoir adresser à ses conseillers pour leur faire part de ses intentions, ainsi que les passages de son testament relatifs à ce legs :

« Woodnorton, 29 août 1886.

« Messieurs et chers amis,

« Désirant assurer la destination que, d'accord avec mes héritiers, je réserve aux château et domaine de Chantilly, je veux accomplir dès aujourd'hui une résolution qui pourrait être, après ma mort, entravée par des difficultés de détail faciles à aplanir de mon vivant.

« En conséquence, j'ai invité Me Fontana, notaire à Paris, à ouvrir le pli qui renferme mon testament olographe en date du 3 juin 1884, et je l'ai chargé de vous remettre une copie authentique des paragraphes de ce testament qui concernent le domaine de Chantilly, ainsi que la copie des codicilles ajoutés depuis et qui se rattachent au même objet.

« Je fais appel à votre amitié, à vos lumières et je demande votre concours pour que les dispositions contenues dans ces actes puissent recevoir actuellement leur exécution, sous réserve de l'usufruit que j'entends conserver, non pas seulement pour jouir, le cas échéant, de l'usage et de l'habitation, mais pour terminer certaines parties encore inachevées de l'œuvre que j'ai entreprise, réduire les frais d'administration, enfin dans l'intérêt des communes et des indigents du voisinage.

« Je vous donne à cet effet les pouvoirs les plus étendus, même celui de modifier les dispositions accessoires qui ne vous paraîtraient pas conciliables avec l'objet principal que j'ai en vue.

« Je vous prie de vous faire assister par M. Limbourg, avocat, qui a ma confiance et qui est au courant de mes intentions.

« Recevez, messieurs et chers amis, l'assurance de mes plus affectueux sentiments.

« *Signé :* H. D'ORLÉANS. »

Voici maintenant la copie du paragraphe 6 du testament en question :

Extrait du testament de Mgr le duc d'Aumale :

(D'un testament en la forme olographe, portant la

date du 3 juin 1884 et déposé à Me Fontana, notaire à Paris, par S. A. R. Mgr le duc d'Aumale, le même jour, il a été extrait littéralement ce qui suit par nous, notaire à Paris soussigné, H.-E. Fontana) :

« § 6. — Voulant conserver à la France le domaine de Chantilly dans son intégrité, avec ses bois, ses pelouses, ses eaux, ses édifices et tout ce qu'ils contiennent, trophées, tableaux, livres, objets d'art, — tout cet ensemble qui forme comme un monument complet et varié de l'art français dans toutes ses branches et de l'histoire de ma patrie à des époques de gloire, — j'ai résolu d'en confier le dépôt à un corps illustre, qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans ses rangs à un double titre, et qui, sans se soustraire aux transformations inévitables des sociétés, échappe à l'esprit de faction comme aux secousses trop brusques, conservant son indépendance au milieu des fluctuations politiques.

« En conséquence, je donne et lègue à l'Institut de France, qui en disposera dans les conditions ci-après déterminées, le domaine de Chantilly tel qu'il existera au jour de mon décès, avec la bibliothèque et les autres collections artistiques ou historiques que j'y ai formées, les meubles meublants, statues, trophées d'armes, etc.

« Le présent legs est fait à la charge, par le légataire, de conserver au domaine entier son caractère, et, spécialement, de n'apporter aucun changement dans l'architecture extérieure ou intérieure du château, des pavillons d'Enghien et de Sylvie, du Jeu de Paume, et des trois petites chapelles; de conserver à la chapelle du château sa destination, avec le matériel qui lui est affecté, et les objets d'art ou autres qu'elle renferme; de veiller sur le dépôt des cœurs des Condés qui y sont recueillis, et d'y faire célébrer la messe les dimanches et jours de fête, ainsi que les jours anniversaires dont la liste sera donnée à mes exécuteurs testamentaires; de conserver également le caractère et la destination des parcs, jardins, canaux et rivières, ainsi que la distribution générale des forêts, étangs et fontaines, et d'entretenir le tout en se conformant aux règles générales ci-dessus tracées, et en y donnant tous les soins d'un bon père de famille. Pour faciliter à l'Institut l'administration du présent legs, je l'autorise à aliéner, s'il le juge convenable, toutes les parties du domaine qui sont situées à... En dehors de ces exceptions, le reste du domaine ne pourra, en aucun cas, être aliéné ou hypothéqué par le légataire, qui devra, au contraire, le conserver libre et franc de toutes charges de son chef, afin d'employer les revenus comme je l'indiquerai ci-après. Les produits des aliénations ainsi autorisées ne pourront être affectés qu'à l'acquit des charges du présent legs, ou de celles grevant la propriété elle-même, ou à des placements en rentes sur l'État ou en obligations de chemins de fer ayant un intérêt garanti par lui.

« Indépendamment des conditions générales que je viens de déterminer, le présent legs est fait aux charges suivantes.....

« ... Ces diverses charges acquittées, l'Institut emploiera l'excédent des revenus et l'intérêt des capitaux produits par les aliénations qu'il aurait faites dans les limites ci-dessus déterminées :

« 1° A entretenir en parfait état les bâtiments, parcs, jardins et collections...;

« 2° Dans la proportion qu'il déterminera, à l'acquisition d'objets d'art de tout genre, livres anciens ou modernes destinés à enrichir ou compléter les collections (sans qu'il puisse faire, à cet égard, aucune aliénation, soit par échange ou autrement);

« 3° A la création de pensions et d'allocations viagères en faveur des hommes de lettres ou des artistes indigents;

« 4° A la fondation de prix destinés à encourager ceux qui se vouent à la carrière des lettres, des sciences ou des arts.

« Il prendra, d'ailleurs, les dispositions nécessaires pour que les galeries et collections de Chantilly soient, sous le nom de « musée Condé », ouvertes au public au moins deux fois par semaine pendant six mois de l'année, et pour qu'en tout temps les étudiants, les hommes de lettres et les artistes puissent y trouver les facilités de travail et de recherches dont ils auraient besoin... »

« *Pour extrait conforme :*

« Paris, ce 28 septembre 1886.

« *Signé* : FONTANA. »

D'un codicille fait en la forme olographe au Nouvion-en-Thiérache, le 14 juillet 1886, et déposé à Me Fontana le 19 juillet même mois, il a été extrait littéralement ce qui suit par le notaire soussigné :

« Dans le cas où tout ou partie des objets mobiliers compris dans le legs que, sous le paragraphe 6 de mon testament, j'ai fait à l'Institut de France, auraient été déplacés, mes exécuteurs testamentaires devront veiller à ce que ces objets soient réintégrés à Chantilly, pour que la disposition qui les concerne reçoive son entière exécution.

« Fait et écrit en entier de ma main, au Nouvion-en-Thiérache (Aisne), le quatorze juillet mil huit cent quatre-vingt-six.

« *Signé* : H. D'ORLÉANS. »

Pour extrait conforme :

Paris, ce 28 septembre 1886.

Signé : FONTANA.

L'amour des lettres chez les magistrats. — M. Quesnay de Beaurepaire, avocat général près la cour d'appel de Paris, a prononcé, le 16 octobre dernier, à l'audience solennelle de rentrée, un très intéressant discours, dont nous extrayons les passages suivants.

Nos lecteurs connaissent d'ailleurs les mérites littéraires de M. Quesnay de Beaurepaire, qui a donné, sous le pseudonyme de Jules de Glouvet, plusieurs romans très remarqués :

« La magistrature française — c'est une de ses gloires — a de tout temps manifesté des aspirations supérieures. Elle a toujours vu que l'instruction acquise sur les bancs du collège n'est qu'une préparation; aussi l'étude à l'âge d'homme est devenue son habitude, puis son plaisir. Ceux-ci se sont bornés aux fortes lectures; ceux-là, plus curieux, ont développé leur goût dans l'art critique; tels sont allés plus loin, vers la tentative créatrice; qu'importe? c'est toujours la gymnastique de l'esprit. Chacun a suivi ses inclinations propres. Le résultat est le même encore. Je fais autant de cas de Chauvelin, qui hors du Palais devient un théologien profond, que d'Ormesson qui passe ses nuits à creuser les moralistes, que du conseiller Montmort, savant géomètre à ses heures, ou du conseiller de Sacy qui devient un maître orientaliste. Ils ont augmenté leur valeur; tout est là.

« Je confesse, en quittant l'idée générale, que mon estime n'est pas moins grande pour les plus nombreux, j'entends pour les magistrats qui ont donné la part libre de leur vie à l'amour des lettres. Constatons qu'une loi logique les y conduisait. Voués à l'art oratoire ou à l'audition des orateurs; appelés à buriner, dans leurs arrêts, les déductions claires et les formules saisissantes; vivant dans un milieu d'allusions et de citations; voués enfin par métier à la rhétorique, ils sont, par une pente naturelle, devenus des lettrés. . . . .

« Nos aïeux ont fait leurs preuves; ils appartiennent à l'histoire. Chaque page de nos annales nous apprend que leur esprit était à la hauteur de leur conscience: leur nom suffit pour que la cause soit jugée.

« Souffrez maintenant que je pénètre dans la galerie pour vous en montrer quelques-uns.

« Mais n'allons pas trop loin, vers ces extrémités où émergent dans la pénombre les figures indécises des Juvenal des Ursins et des Guy de Rochefort.

« Restons dans la zone lumineuse du temps qu'on a justement appelé la Renaissance. Là, tout se détache en valeur, couleur et lignes; le rayonnement d'une éclosion puissante éclaire les fronts; les tressaillements de la vie semblent courir sous la toge: ce ne sont plus des êtres légendaires, mais des hommes. Approchons-nous.

« Nous voilà en l'année 1557. Jetez comme moi un regard sur le Parlement de Bordeaux. Dans cette grande compagnie, qui plus tard produira Montesquieu, j'aperçois deux conseillers assis côte à côte et devisant au fond d'une salle solitaire. Ils ont tous deux la tête inclinée du penseur, la même gravité sereine; tous deux aussi les grâces de la jeunesse. Une tendre affection les unit; on les compare aux types antiques de l'amitié.

« L'un d'eux a cette beauté pâle des être marqués par la mort. Sur ces traits fatigués, que de grandeur déjà, et que de promesses! Son nom dit tout: La Boëtie. Il est, à l'âge où débutent les autres, respecté comme un sage. C'est un savant jurisconsulte, la lumière du Parlement. A ses heures de loisir, c'est un savant et un poète. Ses idylles latines valent ses odes françaises. Il a traduit Aristote, Plutarque et Xénophon; il a traduit l'Arioste. Il n'a pas trente ans. Philosophe profond, le jeune magistrat a devancé son siècle en écrivant un des chefs-d'œuvre de la raison humaine: *la Servitude volontaire.*

« Et le collègue souriant qui l'écoute, une main posée sur la sienne, ignorant encore pour longtemps le scepticisme, c'est Montaigne, celui-là même dont la plume tracera ces immortels *Essais* que le cardinal Duperron a qualifiés de « bréviaire des honnêtes gens ».

Ils peuvent, après les travaux de l'audience, embrasser ensemble les plus vastes horizons de la pensée: La Boëtie juge tout des sommets; et, quant à Montaigne, ses maîtres ne l'ont-ils pas congédié à treize ans, en avouant qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre?

« Ils rendent la justice, ils s'aiment, ils travaillent... Qu'heureuse et grande est leur jeunesse! Mais bientôt la mort va se glisser entre eux. La Boëtie veut rendre le dernier soupir dans les bras de son compagnon, que cette perte laissera inconsolable. Après le suprême adieu, Montagne écrit ses pages les plus vibrantes pour envoyer au père désespéré le récit fidèle des journées dernières. Son amitié a encore un devoir à remplir: il compose la préface de chacune des œuvres de son ami; les poésies sont dédiées au chancelier L'Hospital. Puis Montaigne s'arrête, sans courage. Que faire en cet isolement? Il fuit Bordeaux, entreprend de lointains voyages. L'heure de la renommée a sonné; c'est à Paris qu'il dresse sa tente.

« Y trouvera-t-il des amis? Son cœur désormais s'y refuse. Des compagnons, oui. Ses sympathies attirent le magistrat d'hier vers les membres du Parlement. Il y rencontre des lettrés comme lui. « Leur « entretien, a-t-il écrit, était teint d'un jugement mûr « et constant, mêlé de bonté, de franchise et de « gaieté. »

« Un commerce suivi s'engagea entre eux.

« L'un de ces hommes distingués était l'avocat général Étienne Pasquier. Ses œuvres de jeunesse, poésies badines ou galantes; ses *Lettres*, ses *Recherches sur la France*, faisaient une part de sa réputation; ses succès d'audience constituaient l'autre. Il avait, comme avocat, présenté en faveur de l'Université contre la Compagnie de Jésus un plaidoyer si parfait, que cette œuvre avait été traduite dans toutes les langues, et qu'elle servit longtems de modèle dans les diverses Universités de l'Europe.

« A côté de Pasquier se trouvaient les de Thou.

« Le père, premier président du Parlement, n'avait rien de la philosophie de Montaigne. Aveuglé par les passions du temps, il n'admettait pas la liberté de conscience. Qui l'oserait aujourd'hui? Il refusa hautement d'enregistrer l'Édit de tolérance. Détail dramatique qui montre cette famille, commençant par la persécution religieuse pour finir, moins d'un siècle après, sur l'échafaud politique.

« L'auteur des *Essais* avait trop d'indulgence pour en vouloir au premier, qui d'ailleurs, hors de là, était un magistrat de haut caractère et un savant historien. C'est à celui-ci, en effet, que le deuxième de Thou.

président à mortier, dut les matériaux et le plan de l'*Histoire de mon temps*, œuvre puissante qui devait, en sortant de la collaboration du père et du fils, illustrer le nom de la famille.

« Le jeune président de Thou ne devait pas sa réputation qu'à l'histoire. Si ses *Mémoires* portent l'empreinte des mêmes graves qualités, ses vers français et ses vers italiens, très estimés de ses contemporains, ont laissé des traces séduisantes de la fécondité de son esprit.

« L'ancien conseiller de Bordeaux se consola de son amitié brisée dans l'intimité de ces gloires du Parlement de Paris.

« La Boëtie, Montaigne, Pasquier, les de Thou, voilà, messieurs, des aïeux de la première époque. On a le droit, je pense, d'évoquer de telles ombres quand on parle de l'amour des lettres à des magistrats ?

« Au temps de Montaigne, je rencontre un premier Lamoignon qui se livre, le premier de tous peut-être, à l'étude du droit comparé, et que d'anciens mémoires nous montrent, en 1514, étudiant à l'Université de Ferrare. Le savant magistrat écrit, à ses heures de repos, deux poèmes grecs et un poème latin sur les *Malheurs de la France*.

« Son petit-fils devient premier président du Parlement, et le roi lui dit ce jour-là : « Si j'avais pu en « trouver un meilleur, je l'aurais nommé. » Sa collaboration aux Ordonnances, son livre des *Arrêtés* consacrent sa réputation juridique; en même temps, il acquiert, par un volume de poésies très goûtées, le renom de lettré; s'entoure des beaux esprits du temps; aide aux débuts des plus pauvres et donne à Boileau l'idée et le plan du *Lutrin*, où celui-ci le fera figurer sous le nom d'Ariste. Fléchier a fait l'éloge de tant de qualités diverses dans son *Oraison funèbre*.

« La génération suivante est représentée par François, avocat général, que sa plume et sa parole désignent pour l'Académie française. Il est nommé, il refuse. C'est l'ami de Bourdaloue, de Regnard, de Racine et de Boileau, qui lui dédie sa sixième épître, où l'affection a déposé ce vers baroque :

« Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux. »

« Le suivant, Guillaume de Lamoignon, premier président, puis chancelier, sacrifia également aux Muses et laissa un fils, Chrétien-François, président à mortier, qui partagea l'exil du Parlement et se fit connaître dans les lettres par de mordantes satires contre Maupeou. Chrétien de Lamoignon mourut garde des sceaux après avoir écrit, lui aussi, des poésies légères, péché de l'âge mûr.

« Rappelons ici que les goûts littéraires des Lamoignon se manifestaient de père en fils d'une façon touchante : chaque membre de la famille écrivait la *Vie* de celui qui l'avait précédé; et ils eurent tous assez de vertus pour tracer ainsi de belles pages sans mensonges.

« Un autre fils des Lamoignon, qui se rencontre sous ma plume, c'est Malesherbes. Avant que l'échafaud n'eût prit ce dernier de leur lignée, la France lettrée en avait consacré la gloire. Malesherbes, magistrat comme tous les siens, était membre de l'Académie française. A la réception du prince de Beauvau, Duclos (qui lui-même le raconte) cita en trait de feu le premier président, et ajouta : « Ce nom de Lamoi- « gnon, si cher aux lettres françaises. » — « Aussitôt, « ajoute-t-il, toute la salle salua M. de Malesherbes, « battit des mains pendant plusieurs minutes et à « plusieurs reprises. »

« La postérité a ratifié le jugement de 1771.

« L'illustration de la famille Séguier est presque égale. Au milieu du XVIe siècle, nous rencontrons Pierre, qui succéda à son père en qualité de président à mortier au Parlement de Paris, et qui laisse un ouvrage de philosophie : *De la connaissance de Dieu et de soi-même*. (Pardonnez-moi de ne pas donner le titre en latin.)

« Son neveu le chancelier cultive les belles-lettres, écrit un *Voyage en Normandie*, organise l'Académie des inscriptions et l'Académie de peinture ; donne à Richelieu le plan de l'Académie française, en fait partie lui-même et lui accorde l'hospitalité pendant trente années dans son hôtel.

« Entre temps, le président Jérôme Séguier, son frère, écrit des poèmes religieux, et fait en vers très classiques une *Henriade* avant Voltaire.

« Je rappelle enfin le nom d'Antoine, dont Grimm a dit ceci : « L'Académie française vient de recevoir « M. Séguier, avocat général au Parlement, pour rem- « plir la place vacante par la mort de M. de Fontenelle. « M. Séguier avait pour titre son nom. Il a la réputa- « tion d'un homme fort éloquent. »

« Grimm se trompait de moitié : Séguier a beaucoup écrit contre l'*Encyclopédie* et pour la défense de l'Église gallicane, sans compter son travail d'imagination : *l'Amour de la gloire*.

« Les Lefèvre d'Ormesson composent une autre dynastie. C'est d'abord le conseiller Olivier qui, rapporteur dans le procès de Fouquet, montra tant d'humanité et d'indépendance. D'une plume vigoureuse, il a tracé, dans ses *Mémoires*, une des meilleures histoires que nous possédions sur la Fronde.

« Son petit-fils Louis-François, avocat général, puis premier président, auteur estimé, fut membre de l'Académie des inscriptions. C'est celui-là qui, en 1788, lorsque le Parlement se fut prononcé malgré lui en faveur de la convocation des États généraux, s'écria en pleine Assemblée : « Vous aurez les États, « messieurs, puisque vous les voulez ; mais vous et la « France ne tarderez pas à vous en repentir ! »

« La Terreur fit tomber la tête de son fils, d'Ormesson de Noyseau, président à mortier et célèbre helléniste, fidèle continuateur des traditions de sa famille, et membre, lui aussi, de l'Académie des inscriptions.

« N'oublions pas les deux Bignon. Le premier, Jérôme, que ses contemporains surnommèrent le grand avocat général, bien qu'il eût un Lamoignon pour collègue, fut, au dire de Costar, « un des plus savants hommes en toutes choses » ; jurisconsulte

profond, il poussa loin l'amour des lettres. Sa correspondance avec Scaliger, de Thou, Grotius et autres, prouve son esprit; ses travaux sur Grégoire de Tours démontrent son érudition. En énumérant ses ouvrages, on pourrait aller au moins jusqu'à sept.

« Son petit-fils, le conseiller Jean-Paul, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, travailla aux collections des décisions, collabora au *Journal des savants*; et, romancier à ses heures, écrivit les *Aventures d'Abdallah*.

« Nous arrivons maintenant aux personnalités isolées du XVIIe siècle; le siège et le parquet y trouveront également des représentants distingués. C'est d'abord le président Rose, un des quarante de l'Académie, « un de ceux, dit d'Alembert, qui ont le plus de droits « à son souvenir ». D'Olivet, au contraire, lui reprocha aigrement de n'avoir que des œuvres légères à son actif, ce qui ne permettait pas la rédaction d'une notice solennelle; mais ce que tous, amis et ennemis, lui reconnurent unanimement, c'est l'esprit charmant dont Rose ne cessa de faire preuve.

« S'il remplaça Conrart à l'Académie, il n'en imita jamais le silence; et ses fines saillies, lancées à tous les vents, ont fait la joie de son époque. Molière, un jour, lui lisait son *Médecin malgré lui*, et en était advenu à l'endroit où Sganarelle chante un couplet à sa bouteille. Rose l'interrompit pour lui reprocher d'avoir pillé ce passage dans un auteur latin. Molière de protester et de mettre son ami au défi de lui produire le prétendu original. Le président alors, qui était un des meilleurs latinistes du siècle, improvisa gravement dans la langue d'Horace une chanson qui était la traduction littérale des vers de Molière. Celui-ci demeura confondu et aurait fini sans doute par se prendre pour un voleur, si Rose n'eût avoué le lendemain sa supercherie.

« Ce président, dit de lui Saint-Simon, était un « homme aux saillies incomparables. Beaucoup de « lettres, une rare mémoire, hardi, poli, sentant extrê« mement la vieille cour; mais il ne fallait pas lui « marcher sur le pied. »

« L'Académie compta encore à la même époque le président Cousin, auteur d'une *Histoire de l'Église* et d'une *Histoire de Constantinople*; le substitut La Mothe Le Vayer, lancé dans le monde des lettres par Mlle de Gournay, et que ses ouvrages historiques firent surnommer par Naudet, avec une louable exagération, le « Plutarque français ». La Mothe Le Vayer se livra non moins à la littérature d'imagination, traita de la *Vertu des paiens*, de l'*Éloquence française*, et écrivit une heureuse fantaisie sur les caractères comparés du Français et de l'Espagnol.

« Un détail, tout littéraire, qui est piquant: la Mothe Le Vayer ayant perdu son fils, Molière, son ami lui envoya des strophes de condoléance, dont il a fait ensuite usage en les plaçant, sans presque y changer un mot, dans la scène première du deuxième acte de *Psyché*.

« Les strophes au magistrat commencent par un vers fameux connu de vous tous.

« Et la tirade de la pièce a ce début:

« Ah! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts. »

« C'est peut-être là l'unique reproche de parcimonie qu'on puisse adresser à Molière.

« Ici un magistrat de province nous apparaît, que l'Académie française alla chercher en Bretagne, Hai du Châtelet, avocat général à Rennes. Ce fut à la fois un talent et un caractère. Fort aimé de Louis XIII, il reçut la commission d'établir le Parlement de Pau; il occupa plus tard un siège à Paris, et osa toujours protester contre la politique sanglante de Richelieu. Les contemporains font de lui ce portrait: « Homme « de bonne mine, esprit ardent, ayant toujours belles « ripostes. » Sa plume vaillante a tracé bien des œuvres: *Le factum pour Montmorency*, *la Défense du roi et des ministres*; puis *l'Histoire de Du Guesclin*; des satires en vers; une pièce intitulée: *l'Entretien des Champs-Élysées*.

« En 1644, l'Académie française reçut deux avocats généraux, Salomon et Bazin de Bezons, qui, s'ils n'eurent pas une grande réputatioe, méritèrent mieux, dans tous les cas, que le croquis malveillant tracé par Tallemant des Réaux.

« Le XVIIIe siècle, que j'aborde maintenant, eut — au point de vue qui m'occupe — une physionomie différente et plus complexe.

« En premier lieu, les Parlements, devenus corps d'opposition, soutinrent contre la cour et contre certaines influences religieuses des luttes qui développèrent un genre littéraire très puissant, connu sous les noms de Factums, Mémoires et Comptes rendus. D'Aguesseau écrivit des pages dignes de Bossuet. La Chalotais a laissé des modèles achevés du style simple et nerveux. Que j'en pourrais citer d'autres! « Les « calamités de l'État, écrivait alors Bachaumont, ont « fait naître des écrits vigoureux, presque dignes des « beaux jours des républiques d'Athènes et de Rome... « On sent bien que nous voulons parler des belles « Remontrances de nos Parlements... »

« Ce fut une des passions du temps. L'émotion publique, comme il arrive toujours en ces matières, communiquait sa fièvre aux acteurs. Un jour, les tristes défaillances de d'Aguesseau inspiraient les chansons, et la chanson l'éloquence vengeresse; une autre fois, c'étaient le premier président Portail et le chef du parquet qui faisaient défection. Le lendemain, le Palais était couvert d'écriteaux portant cette phrase sanglante, que nous trouvons consignée dans le journal de Barbier: « Palais à vendre. Les fondements et « le dedans en sont bons; il n'y a que le portail qui « n'en vaut rien, et le parquet est en mauvais état. » Les indépendants protestaient aussitôt dans un langage magnifique.

« Ce fut un courant général qui eut pour effet, du côté littéraire (le seul qui m'intéresse ici), d'affirmer la haute valeur des magistrats.

« L'esprit philosophique, spécial à l'époque, fut encore un de nos inspirateurs. Nous lui devons les chefs-d'œuvre de Montesquieu. Vous parlerai-je du président de Bordeaux, de *Grandeur et décadence des*

Romains, de *l'Esprit des lois?* Non, il me faudrait tout un jour, et ce que je dirais, vous le savez. Je ne veux pas deflorer un si haut sujet par une page hâtive; je me borne à revendiquer pour vous cette gloire. Qu'il me soit permis seulement de vous montrer en quelques mots l'homme peint par lui-même dans ces pages intimes qu'il a intitulées: *Mon portrait.* Il se défend, dans un endroit, du reproche d'athéisme qu'on lui avait adressé, au point de rejeter un instant son élection à l'Académie : « Je respecte la « religion, déclare-t-il ; pour moi, la morale de « l'Évangile est le plus beau présent qui ait été fait « aux hommes. »

« Plus loin, il se juge comme magistrat en ces termes : « Quant à mon métier de président, j'ai le « cœur très droit; je comprends assez les questions « en elles-mêmes, mais pour la procédure, je n'y en- « tends rien. Je m'y suis pourtant appliqué; mais, ce « qui m'en dégoûtait le plus, c'était de voir à des « bêtes ce talent que je ne pouvais acquérir. »

« Le voici maintenant s'appréciant comme auteur : « L'étude a été pour moi le souverain remède « contre les dégoûts de la vie... J'ai la maladie de « faire des livres et d'en être honteux quand je les « faits... On me dit que leur lecture peut être un « plaisir; elle ne sera jamais un amusement... On ne « compte pas assez avec la jalousie: en gagnant un « peu de succès, j'ai perdu beaucoup d'amis; où est « l'avantage? »

« Si, au XVIII[e] siècle, les luttes parlementaires et les tendances philosophiques exercèrent une puissante influence, il convient de tenir encore plus de compte de l'élégante légèreté de l'esprit et des mœurs, qui imprima aux productions littéraires, même chez vous, un tour pimpant, badin et railleur. Montesquieu lui-même n'y échappa pas; ses *Lettres persanes* sont empreintes de ce caractère ; et il s'est livré tout entier à la mode en écrivant le *Temple de Gnide*, que M[me] du Deffant appelait « l'Apocalypse de la galanterie ».

« Le type achevé de l'aimable lettré d'alors, ce fut d'Argental, conseiller d'honneur au Parlement de Paris. Très répandu dans tous les mondes, sacré homme de bonne compagnie par Saint-Simon lui-même, et homme d'esprit par Voltaire, dont il fut le flatteur familier; neveu et souvent convive de M[me] de Tencin, l'amie du cardinal Dubois, il prisait le petit salon d'Adrienne Lecouvreur non moins que les bureaux d'esprit de l'*Encyclopédie;* convoqué ici et là pour juger en petit comité les pièces nouvelles et tranchant du tout en homme compétent. C'est ainsi que Marmontel lui lut chez la Clairon sa tragédie de *Denys;* d'Argental la trouva mauvaise. Aussi faut-il voir avec quelle fureur ce nouvel Oronte parle de son critique. « Ce d'Argental, écrit-il dans « ses *Mémoires*, l'âme damnée de Voltaire ; cet en- « nemi de tous les talents qui menacent de réussir!... »

« J'ai déjà parlé plusieurs fois de Bordeaux à propos de magistrats lettrés; le nom d'une ville de province me vient tout naturellement aux lèvres : celui de Dijon. La cité bourguignonne fut, à cette époque, la rivale de Paris, un des foyers les plus intenses de l'activité intellectuelle. Le conseiller de La Monnoye préluda à ses gloires par le succès éclatant des *Noëls*, qui, de Dijon, vinrent inonder Paris. L'églogue de *Thyrsis*, des odes au roi, vingt poèmes divers ouvrirent en 1713 à ce magistrat de Bourgogne les portes de l'Académie française.

« Bientôt l'Académie de Dijon fut fondée; des salons littéraires s'y ouvrirent, dont un était présidé par Sophie Le Monier, que la passion de Mirabeau rendit fameuse. Des enfants de la province, tels que Sainte-Palaye et Buffon, contribuaient à l'éclat de ces réunions. Les familles du Parlement y envoyaient à l'envi des causeurs, des savants, des poètes. J'ai retrouvé les noms de ces magistrats lettrés dans les ouvrages dus à la plume savante d'un de vos collègues; ils sont trop nombreux pour que je les énumère ici; je ne puis m'arrêter qu'aux deux principales figures.

« C'est d'abord le premier président de Brosses, ce travailleur qui restait jusqu'à sept heures au Palais et consacrait une partie de ses nuits à l'étude des lettres. Enjoué jusqu'à la hardiesse dans ses *Impressions de voyage en Italie*, philosophe dans ses *Dieux fétiches*, savant dans ses études de linguistique, il fut épris de Salluste comme Cousin de M[me] de Sablé, et écrivit de beaux fragments d'histoire romaine. Le chancelier d'Aguesseau applaudissait à ses travaux littéraires. Pas d'intelligence plus complète que celle de ce président, qui fut même géographe; pas de physionomie plus attrayante. A ma connaissance, il ne faillit qu'une fois dans sa vie: ce fut lorsqu'il loua un de ses domaines à Voltaire. Le locataire, peu scrupuleux, abattit le gros bois; d'où un procès dont ils ne virent la fin ni l'un ni l'autre. M. de Brosses paya cher son bail, car il lui en coûta, outre ses futaies, un fauteuil à l'Académie française. En effet, lorsqu'il posa sa candidature en 1770, un ami commun, Legouz de Gerland, quasi magistrat et académicien, fit observer au vieillard de Ferney que sa querelle privée ne devait pas influer sur son vote. Voltaire en convint et promit à peu près sa voix; mais le jour de l'élection, il présenta secrètement à plusieurs collègues une lettre de démission qu'il devait remettre, assura-t-il, si M. de Brosses était nommé. C'en fut assez: le premier président mourut sans avoir été immortel.

« Un de ses présidents à mortier avait été plus heureux : Bouhier, savant auteur du *Commentaire de la Coutume de Bourgogne*, prosateur de premier ordre dans ses Études sur Hérodote et La Boëtie; poète accompli dans ses traductions de Pétrone et d'Ovide, comme dans ses compositions plus légères, Bouhier possédait à fond la plupart des langues de l'Europe et l'hébreu. D'Alembert a dit de lui: « Il remuait « tout. » A l'heure de l'agonie, cet incorrigible penseur étonnait sa famille par l'acuité de son regard : « Que « fixez-vous ainsi? » lui demanda-t-on. Il répondit paisiblement: « J'épie la mort. »

« Voltaire épargna généreusement celui-là. Il lui succéda à l'Académie et, dans son discours de réception, ne parla que des Grecs et des Romains.

« Bouhier mérite une critique : magistrat exemplaire et auteur d'in-folio juridiques, il a, en prenant la plume pour la dernière fois, tracé une ligne irrévérencieuse. Il rédigea ainsi son épitaphe : « Cy-« gît un homme qui cultiva les douces muses et la « triste Thémis. »

« Thémis ne méritait pas cette épithète de sa part. Elle ne la mérite de personne.

« Mais je quitte Dijon, car l'heure presse, et Paris nous doit encore quelques profils.

« Je rappellerai d'abord le nom du président Roland, qui débuta dans les lettres par un *Plan d'études* et se livra à son imagination pour composer un livre aimable dont voici le titre singulier : *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois ;* je citerai brièvement aussi le conseiller Voyer d'Argenson, descendant d'une grande famille de robe, collectionneur célèbre, dont les livres ont formé la bibliothèque de l'Arsenal ; auteur fécond que ses romans, ses chansons et ses pièces de théâtre ont (avec son nom) conduit à l'Académie ; et j'arriverai, pour clore cette période, à deux magistrats très connus dans la république des lettres.

« A tout seigneur, tout honneur : voici d'abord Le Franc de Pompignan, premier président de la Cour des Aydes de Montauban. N'imitons pas ceux qui le jugent sans le dire, sur la foi des sarcasmes dont il fut victime ; pour ma part, j'en appelle au jugement de Voltaire.

« Voyez d'abord le magistrat : avocat général à Montauban, il devient célèbre dans le Midi par son éloquence ; et son caractère inspire une telle estime, que son élévation au poste de premier président est saluée par des fêtes publiques. Le Parlement de Toulouse lui rend un hommage sans précédent en lui décernant le titre de conseiller d'honneur, à lui, étranger au ressort. Le chancelier d'Aguesseau le considère comme une des lumières de la magistrature. Voilà l'histoire.

« Maintenant voyez l'écrivain : acclamé d'abord à la Comédie-Française pour sa tragédie de *Didon,* il est sacré poète par l'opinion publique ; et quand l'Académie française lui ouvre ses portes, après le succès des odes, des hymnes et des traductions de Virgile, toutes les académies de France et d'Italie l'ont attiré déjà dans leurs rangs. Renommée de bon aloi, sans une bassesse pour l'acquérir. Voilà encore de l'histoire.

« D'où vient donc le discrédit qui s'attache à son nom ? Il fit recevoir sa tragédie de *Zoraïde* en même temps que Voltaire présentait *Alzire.* Les deux pièces avaient trop d'analogie pour être jouées en même temps. Voltaire exigea que Pompignan fût sacrifié, mais ne lui pardonna jamais de s'être trouvé sur sa route. On en veut d'autant plus aux gens qu'on a tort. Ce fut dès lors une guerre implacable. Quand le président publia ses *Poèmes sacrés,* Voltaire en dit :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche !

« Et il lança ce quatrain contre le poème de *Jérémie :*

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré durant sa vie ?
C'est qu'alors il prophétisait
Que Pompignan le traduirait.

« Après la réception du magistrat à l'Académie, il l'accabla de ses *Facéties parisiennes,* appela à la rescousse Morellet et autres *condottieri* de lettres ; chaque heure apporta sa piqûre.

« Pompignan, écœuré, lança une charge à fond contre les encyclopédistes ; puis, las de ces paradoxes auxquels son genre d'esprit et son caractère ne lui permettaient pas de répondre, il se retira à la campagne, se disant peut-être ce mot de Montesquieu : « J'aime mieux les paysans ; du moins, ils n'ont pas « assez d'esprit pour raisonner de travers. »

« Voici maintenant le président Hénault, du Parlement de Paris. Magistrat de cour. N'en a pas moins lutté avec de Mesmes pour les droits du Parlement exilé. Peu assidu au Palais, il a siégé dans l'affaire Damiens. Lié avec toutes les célébrités de son temps, favori de la reine Marie Leczinska ; riche et hospitalier : son cuisinier fut un personnage. Hénault se montra savant historien dans sa *Chronologie ;* eut en poésie les qualités d'un versificateur agréable, et fit preuve de talent et d'ingéniosité comme auteur dramatique.

« Voltaire fut son ami, à l'égratignure près. Il lui adressa une épître qui commençait de ce ton moitié figue et moitié raisin :

Hénault, fameux par vos soupers ..
Et par votre chronologie, etc.

« Une autre fois il en disait :

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* pour un savant ;
Et le Dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur fin gourmand.

« Grimm l'a dépeint : « Homme charmant mais su-« perficiel. » Suivant Bachaumont, « il n'a mérité ni « la célébrité ni les critiques ». Mme du Deffant en pense au contraire beaucoup de bien, mais fait ses réserves : « ... M. Hénault, dit-elle, joint à beaucoup « d'esprit toute la grâce, la finesse imaginables... Sa « vanité lui donne un extrême désir de plaire, sa « facilité lui concilie les caractères ; sa faiblesse rend « l'attrait durable... Il plaît aux uns par ses qualités, « à beaucoup d'autres par ses défauts. »

« Très précoce, il remporta le prix d'éloquence un an après son entrée dans la magistrature ; très fécond, il écrivit, entre autres pièces, et après deux tragédies, les paroles d'un opéra dont le duc de Nivernais fit la musique, et des comédies qu'on joua à la cour. Il eut pour actrice principale Mme de Luxembourg. Un plus grand honneur fut réservé au président-académicien : la reine de France collabora à l'une de ses pièces. Voici comment il raconte, d'un

ton assez naïf d'ailleurs, l'épisode dans ses *Mémoires :*

« J'avais fait une petite comédie du *Réveil d'Épiménide*. Épiménide se réveille après avoir dormi « trente ans ; il retrouve sa maîtresse, qui est moins « jeune de trente ans ; aussi la prend-il pour sa « mère. Enfin il la reconnaît et veut l'épouser. Elle « s'y oppose par générosité, quoiqu'elle l'aime tou- « jours. Sa situation parut assez touchante pour « que la reine *m'ordonnât* de la rajeunir. J'eus « recours au miracle : je fais venir Hébé, ce qui pro- « duit un divertissement pour terminer la pièce. »

« Ce *miracle* d'obéissance fait du même coup l'éloge du courtisan et de l'écrivain ; mais il convient d'ajouter que le président Hénault n'a jamais modifié de la sorte ses arrêts, fût-ce pour plaire aux rois.

« Je n'essayerai pas, messieurs, d'allonger cette promenade, déjà excessive, au milieu des magistrats qui furent membres de l'Académie sans avoir prouvé, soit comme orateurs, soit comme écrivains, leur amour des lettres. Ainsi du premier président de Mesmes, qui n'eut guère pour titres que d'être spirituel, populaire et beau-père du duc de Lorges ; ainsi encore de l'avocat général d'Aguesseau, dont on put dire pour tout éloge qu'il était le petit-fils du grand chancelier. Je vois de même, dans la période qui suit 89, l'Académie (changée en 2e classe de l'Institut) compter dans son sein plusieurs grands magistrats que le premier Empire emprunta à la Convention : Cambacérès, Merlin de Douai, Regnault de Saint-Jean-d'Angély ; et je trouve, en 1803, le 27e fauteuil occupé par Target, dont la biographie n'est pas à faire. Une belle figure de la fin du XVIIIe siècle, celle du premier président de Sèze apparaît à l'Institut en 1816 ; je me borne à nommer ces aînés, qui, comme M. Dupin plus tard, ne rentrent que par un côté dans mon cadre. Mais il en est deux autres, remontant à la même époque, qui m'appartiennent tout entiers ; et cette revue serait incomplète si je n'approchais mon flambeau de leur toile.

« Vers 1775 naquit dans la Nièvre un homme qu'on blessa bien souvent en lui contestant sa particule, Marchangy. Sa carrière dans la magistrature fut brillante, mais son esprit trop absolu et ses tendances de sectaire le rendirent toujours passionné. Avocat général à Paris, il porta la parole dans de grands procès politiques, notamment dans l'affaire des *Quatre sergents de la Rochelle ;* ses contemporains, trouvant avec raison qu'il manquait d'humanité, eurent l'injustice de nier son talent. Il devint avocat général à la Cour de cassation.

« La littérature occupa une grande place dans sa vie. Ses romans et ses réquisitoires portent l'empreinte de la même ardeur fougueuse ; le président de Sèze a dit de lui dans son *Éloge :* « Sa brillante « imagination l'emportait souvent malgré lui. »

« Il fit d'abord un grand poème sur le *Bonheur à la campagne*. Je ne vous en conseillerai pas la lecture ; mais les ouvrages en prose, qu'il composa plus tard, révèlent un vrai tempérament d'écrivain et une valeur incontestable. Son succès fut médiocre, parce que son caractère amer lui nuisait ; on fit autour de lui la conspiration du silence. On le lit encore moins aujourd'hui, sans doute ; mais lit-on beaucoup davantage Chateaubriand, qui fut son modèle ? Le spiritualisme et le français pur ont fait leur temps : nos hommes de progrès ont remplacé tout cela. Marchangy, auteur de dix-sept volumes dans lesquels le roman historique domine, commit une faute de goût : il écrivit en prose poétique ; mais étant donné le genre et en tenant compte des boursouflures propres à son temps, il eut un style dont la recherche et la cadence ne sont pas pour déplaire. Je ne puis résister au désir de vous en donner exactement l'idée, en citant textuellement ici une phrase de la *Gaule poétique :*

« Le ciel confie la garde de Lutèce à une simple « bergère, qui détourne avec sa houlette la grande « armée d'Attila ; Clovis s'élève, et vingt rois dispa- « raissent ; et l'Éternel, s'intéressant à nos drapeaux, « se montre le Dieu des victoires, comme au temps « des Moïse et des Josué. »

« J'arrive de là, sans transition, au style gai, simple et incisif d'un autre magistrat de la Cour de cassation, qui a écrit en première page ces aphorismes :

« Les animaux se repaissent, l'homme mange ; « l'homme d'esprit sait seul manger. »

« La découverte d'un mets nouveau fait plus pour « le bonheur du genre humain que la découverte « d'une étoile. »

« Monument impérissable de l'esprit français, fantaisie souvent profonde, livre écrit suivant les meilleures traditions de la vieille langue, la *Physiologie du goût* a justement rendu célèbre le conseiller Brillat-Savarin. Cette œuvre légère est un chef-d'œuvre. Chose singulière : si l'homme en avait de longue date préparé les matériaux, ce fut un vieillard de soixante-dix ans qui mit au point cette bible de la gaieté épicurienne. La publication des *Méditations gastronomiques* fut le dernier acte d'une existence étrange et bien remplie. Brillat-Savarin fut, sous l'ancien régime, magistrat dans la Bresse, son pays natal ; député à la Constituante, il se prononça contre l'institution du jury et contre l'abolition de la peine de mort. Forcé d'émigrer, il utilisa son immense savoir et ses talents divers pour vivre aux États-Unis, tantôt professeur de langues, tantôt violon dans un théâtre. Sa joyeuse humeur voyageait partout en croupe avec lui. Rentré en France, il fut un instant attaché à l'état-major d'une armée sur le Rhin, et reprit enfin sa place dans la magistrature. Très sceptique en fait de politique, — il en avait tant vu ! — il se montra comme magistrat, au dire même de ses détracteurs, « d'une intégrité sévère ». Il écrivit quelques ouvrages sur l'archéologie, l'économie politique et le droit ; sa *Physiologie* en a effacé jusqu'au souvenir. Parent et ami de Mme Récamier, il fut un des plus charmants causeurs du petit salon de l'Abbaye-au-Bois.

« Son collègue Marchangy et lui moururent en même temps des suites d'un refroidissement qui les

avait saisis à la messe commémorative du 21 janvier 1826. Brillat-Savarin n'aurait demandé qu'à s'y soustraire; mais le premier président avait ajouté pour lui de sa main, sur la lettre de convocation: « Monsieur le conseiller, j'espère qu'on vous verra à « cette messe solennelle, d'autant plus que ce sera la « première fois. »

« Il mourut donc victime de l'étiquette; qui le croirait, à le lire?

« En dépit de sa liberté d'allures, il hésita à publier la *Physiologie,* œuvre un peu légère, même à ses yeux, pour la Cour de cassation. Aussi, dans sa préface, plaide-t-il les circonstances atténuantes; et, pour se couvrir mieux, il dénonce avec une apparente bonhomie un de vos prédécesseurs, M. Berriat-Saint-Prix, savant jurisconsulte qui aurait commis, assure-t-il, un roman en plusieurs volumes.

« Quelques années plus tard, il aurait pu invoquer encore le nom d'un substitut de Paris, Gustave de Beaumont, qui rapporta de sa mission aux États-Unis un roman intitulé : *Marie ou l'esclavage.*

« Gustave de Beaumont, si je poursuivais ma route, me conduirait directement à son intime compagnon, Alexis de Tocqueville, petit-fils de Lamoignon, ce juge d'instruction de Versailles devenu l'une des gloires de l'Académie moderne. Mais je dois m'arrêter sur le seuil du siècle où nous vivons, car on ne juge bien qu'à distance. Je clos donc ma liste où le passé prend fin, pour ne voir que ceux dont la mort et le temps ont fait des figures impersonnelles. C'est par eux que je devais vous montrer, messieurs, que l'amour des lettres est de l'essence même de la magistrature, et qu'il peut élever l'esprit de l'homme sans diminuer les vertus du magistrat. »

Balzac, candidat à l'Académie. — M. G. Maillard, dans sa chronique du *Pays,* raconte comment Balzac fut candidat à l'Académie et comment il eut deux voix :

« Le jour de l'élection (c'est Victor Hugo qui raconte), j'étais assis auprès de l'excellent Pongerville, le meilleur des hommes, et je lui demandai à brûle-pourpoint *:*

« Pour qui votez-vous ?

— Pour Vatout, comme vous savez.

— Je le sais si peu que je viens vous demander de voter pour Balzac.

— Impossible.

— Pourquoi cela ?

— Parce que voilà mon bulletin tout préparé. Voyez : *Vatout.*

— Oh ! cela ne fait rien. Et, sur deux carrés de papier, de ma plus belle écriture, j'écrivis : *Balzac.*

— Eh bien ? me demanda Pongerville.

— Eh bien, vous allez voir. »

« L'huissier qui recueillait les voix s'approcha de nous. Je lui remis un des bulletins que j'avais préparés. Pongerville tendit à son tour la main pour jeter le nom de Vatout dans l'urne; mais une tape amicale que je lui donnai sur les doigts fit tomber son papier à terre. Il le regarda, parut indécis et, comme je lui offrais le second bulletin sur lequel était écrit le nom de Balzac, il sourit, le prit et l'expédia de bonne grâce. »

Voilà comment le grand Balzac eut deux voix à l'Académie.

H. de Balzac; ce que lui fut payé « la Dernière fée ». — Le *Voleur* nous apprend qu'un manuscrit ne coûtait pas, il y a cinquante ans, le prix qu'on le paye aujourd'hui.

Un éditeur éprouvant le besoin d'un manuscrit allait trouver l'auteur qui lui paraissait le mieux doué.

« Je lui offrirai mille écus, » disait-il en cherchant son adresse.

Puis, se rappelant que le fils d'Apollon demeurait dans la Cité :

« C'est un plébéien ! s'écria-t-il; je n'offrirai que deux mille francs. »

Il se rendit au domicile de l'homme de lettres.

« Au quatrième étage, dit la portière.

— Au quatrième ! pensa l'éditeur : si haut perché !... je ne donnerai que quinze cents francs. »

Il frappa à une porte bâtarde. On ouvrit.

Le mobilier était indigent.

« De la gêne ! Je ne donnerai que mille francs, » fit le bonhomme.

Il trouva son homme trempant un petit pain dans un verre d'eau, sobre et résigné comme un Spartiate.

« De la misère ! pensa-t-il; je ne donnerai que cent écus ».

C'est à ce prix que fut livré un chef-d'œuvre : *la Dernière fée.*

Le pauvre écrivain se nommait Honoré de Balzac.

Le prêt des livres. — *L'Intermédiaire des chercheurs* a découvert une curieuse pièce. Il s'agit du refus d'un prêt de manuscrit appartenant à l'église de Meaux. Le solliciteur n'était cependant pas le premier venu :

« Le mercredi 12 août 1669, Messieurs du Chapitre étant réunis et délibérant à l'ordinaire;

« Sur l'exposé fait par... que Monseigneur le très illustre et très révérend seigneur messire Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, demande à Messieurs, en son nom personnel, le Cartulaire manuscrit de l'église de Meaux, qui est conservé dans la bibliothèque du Chapitre;

« Considérant ledit prêt sollicité comme de très périlleuse conséquence, Messieurs décident que ledit manuscrit ne saurait aucunement être prêté, mais qu'il y ait lieu d'accorder qu'il soit plutôt transcrit.

« Laquelle résolution sera communiquée en termes très courtois audit seigneur évêque de Meaux. »

Le *Paris* rapproche assez malicieusement le cas de l'aigle de Meaux de M. Aulard, professeur de la Sorbonne, qui se fâcha tout récemment de n'avoir pu obtenir, pour l'emporter chez lui, un manuscrit de

la bibliothèque Carnavalet. *L'Intermédiaire* ne dit pas que Bossuet se soit fâché.

— Une plaque commémorative va être placée dans le XVI[e] arrondissement, rue Vital, n° 38; elle portera l'inscription suivante :

L'historien
HENRI MARTIN
né à Saint-Quentin le 20 février 1810
est mort dans cette maison
le 24 mars 1884.

Correspondance de Baudelaire. — De tous les littérateurs de son temps, Sainte-Beuve fut celui avec qui Baudelaire eut les relations les plus suivies et les plus cordiales. De 1844 à 1866, ils correspondirent souvent ensemble, et les lettres de Sainte-Beuve ont été déjà publiées. C'est ce qui a donné l'idée à la *Nouvelle Revue* de faire un choix parmi celles de Baudelaire et de les offrir à ses lecteurs.

La première, datée de 1844, est comme le prélude de l'amitié qui devait unir bientôt les deux écrivains. Baudelaire ne pouvait manquer d'y faire entrer des vers élogieux. Ils portent la marque adoucie du poète.

. . . .

Ce fut dans ce conflit de molles circonstances,
Mûri par vos sonnets, préparé par vos stances,
Qu'un soir, ayant flairé le livre et son esprit,
J'emportai sur mon cœur l'histoire d'Amaury.
Tout abîme mystique est à deux pas du doute.
— Le breuvage infiltré lentement, goutte à goutte,
En moi, qui, dès quinze ans, vers le gouffre entraîné,
Déchiffrais couramment les soupirs de René,
Et que de l'inconnu la soif bizarre altère,
— A travaillé le fond de la plus mince artère. —
J'en ai tout absorbé, les miasmes, les parfums,
Le doux chuchotement des souvenirs défunts,
Les longs enlacements des phrases symboliques,
— Chapelets murmurants de madrigaux mystiques,
— Livre voluptueux, si jamais il en fut. —
Et depuis, soit au fond d'un asile touffu,
Soit que, sous les soleils des zones différentes,
L'éternel bercement des houles enivrantes,
Et l'aspect renaissant des horizons sans fin,
Ramenassent ce cœur vers le songe divin, —
Soit dans les lourds loisirs d'un jour caniculaire,
Ou dans l'oisiveté frileuse de frimaire, —
Sous les flots du tabac qui masque le plafond,
J'ai partout feuilleté le mystère profond
De ce livre, si cher aux âmes engourdies
Que le destin marqua des mêmes maladies,
Et, devant le miroir, j'ai perfectionné
L'art cruel qu'un démon en naissant m'a donné.
— De la douleur pour faire une volupté vraie, —
D'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie,
Poète, est-ce une injure ou bien un compliment?
Car je suis, vis-à-vis de vous, comme un amant
En face du fantôme, au geste plein d'amorces,
Dont la main et dont l'œil ont, pour pomper les forces,
Des charmes inconnus. — Tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés,
Et le cœur transpercé, que la douleur allèche,
Expire chaque jour en bénissant sa flèche.

Les lettres, à la suite, deviennent plus amicales, plus intimes, surtout celles datées de l'exil du poète en Belgique. Sainte-Beuve est devenu le protecteur, le gardien de la renommée de Baudelaire, et celui-ci n'a garde de négliger son puissant ami. Sachant comme il faut le prendre, il renonce totalement

A l'art cruel qu'un démon en naissant m'a donné.

Il met, au contraire, un art qui n'a rien de cruel, mais qui paraît parfois exagéré, à flatter le critique, afin d'établir une réciprocité à laquelle il semble énormément tenir. *Comment en un miel pur, ce violent est fondu,* est vraiment curieux à considérer. On ne peut se passer plus délicatement la rhubarbe pour obtenir en retour le sené. D'autant plus que vient le moment où Baudelaire vise, lui aussi, à l'Académie française. Comme toujours, il prend conseil de Sainte-Beuve, non pas tant pour profiter du conseil que pour se ménager un appui dont il a besoin.

« Je crois de bonne politique d'opter pour le fauteuil Lacordaire. Là, il n'y a pas de littérateurs. C'était primitivement mon dessein, et si je ne l'ai pas fait, c'était pour ne pas vous désobéir et pour ne pas paraître trop excentrique. Si vous croyez mon idée bonne, j'écrirai, avant mercredi prochain, une lettre à Villemain, où je dirai brièvement qu'il me semble que l'option d'un candidat ne doit pas être seulement dirigée par le désir du succès, mais aussi doit être un hommage sympathique à la mémoire du défunt. Aussi bien, Lacordaire est un prêtre romantique et je l'aime. Peut-être glisserai-je dans la lettre le mot « romantisme », mais non sans vous consulter.

« Il faudra bien que ce terrible rhéteur, cet homme si grave et si peu aimable, lise ma lettre; cet homme qui prêche en causant, avec la physionomie et la solennité, mais non pas avec la solennité de M[lle] Lenormant. J'ai vu cette demoiselle en robe de professeur, ramassée dans son fauteuil comme un Quasimodo, et elle avait sur Villemain l'avantage d'une voix sympathique. »

Et un peu plus loin, dans la même lettre :

« Pardonnez-moi si je me mêle d'une question délicate; mon excuse est dans mon désir de vous voir content (en supposant que certaines choses vous contenteraient), et de voir tout le monde vous rendre justice. J'entends beaucoup de gens qui disent : « Tiens, Sainte-Beuve n'est pas encore sénateur! » Il y a bien des années, je disais à E. Delacroix, avec qui j'avais tout mon franc parler, que beaucoup de jeunes gens préféreraient le voir restant à l'état de paria et de révolté (je faisais allusion à son obstination à se présenter à l'Institut). Il me répondit : « Mon cher monsieur, si mon bras droit était frappé « de paralysie, ma qualité de membre de l'Institut me « donnerait droit à l'enseignement, et, en supposant « que je me porte toujours bien, l'Institut peut servir à payer mon café et mes cigares. » En deux mots, je crois qu'il se forme relativement à vous, dans bien d'autres esprits que le mien, une certaine

accusation d'ingratitude contre le gouvernement de Napoléon. Vous me pardonnez, n'est-ce pas? de violer les limites de la discrétion; vous savez combien je vous aime; et puis je bavarde comme quelqu'un qui a rarement l'occasion de causer. »

Pour donner plus de saveur à ce qui précède, Baudelaire ajoute en terminant: « Avez-vous lu l'abominable feuilleton de Janin contre les poètes mélancoliques et railleurs (à propos d'Henri Heine)? »

La correspondance de Baudelaire était sans aucune prétention; nous donnons ici une de ses épîtres, dans laquelle il recommandait Albert Glatigny, tombé au sort, à Paul de Molènes, capitaine de lanciers en garnison à Maubeuge.

« Samedi, 12 mai 1860.

« Cher ami,

« Je vous adresse un poète qui veut être lancier, c'est-à-dire que ce poète, contraint par le hasard de devenir soldat, veut être lancier pour être près de vous. C'est un homme d'un grand talent, plein de gaieté et de résignation.

« Il serait plaisant que, tout en restant homme de lettres, il devînt soldat pour de bon, mais ces choses sont des mystères. Pour ne parler que du présent, je me suis souvenu que vous aviez autant de bonté que d'esprit, et je vous recommande de tout mon cœur M. Albert Glatigny. Ainsi il n'aura pas même le plaisir de triturer lui-même son livre, car l'infortuné avait un livre sous presse.

« J'ai lu votre *Sébastopol;* c'est vraiment grand et toujours délicat.

« J'ai un bouquin nouveau à vous envoyer; mais le brocheur n'en finit pas. Prochainement, j'en publierai un autre où il sera question de vous; mais, « soyez tranquille », vous serez en bonne compagnie.

« Je suis encore à Paris pour quelques jours, hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam; si vous m'écriviez et si j'étais parti, le maître de l'hôtel me renverrait votre lettre à Honfleur (Calvados), chez ma mère, Mme Aupich.

« Mes livres vont se succéder rapidement; je serai donc libre, dans peu de temps, de m'adonner au nouveau, et j'aurai à vous reparler du *Marquis du 1er houzards.*

« Je vous recommande bien mon poète qui a attrapé le numéro 41, et que vous verrez dans une huitaine de jours, à moins qu'on ne le juge impotent; mais il me paraît dans des conditions tout à fait contraires.

« Adieu! Souvenez-vous que je vous aime depuis plus longtemps que vous ne croyez, et présentez mes très respectueux souvenirs à Mme de Molènes.

« CH. BAUDELAIRE. »

Glatigny ne vint point au régiment.

Dumas père et l'Académie. — On a souvent répété que le premier Alexandre Dumas ne s'était pas présenté à l'Académie. C'est, paraît-il, une erreur qu'a démentie M. Adolphe Racot dans la *Gazette de France*, et, à ce propos, il a rappelé un mot de l'académicien Michaud:

« Mary Lafon, dans ses *Souvenirs littéraires*, raconte qu'il se trouvait à Passy, chez Michaud, l'auteur des *Croisades*, lorsqu'il vit un jeune homme, brun de teint, les cheveux crépus, se précipiter dans le cabinet de Michaud et crier:

« Monsieur Michaud, je me porte au fauteuil de « Parseval-Grandmaison et vous demande votre voix. »

« Parseval était mort la veille.

« Déjà? répondit Michaud; vous êtes donc venu par « le corbillard? »

Ceci se passait en 1832. En 1841, après l'élection de Victor Hugo, qui avait échoué trois fois, nouvelle candidature de Dumas, qui écrit alors à Charles Nodier:

« J'aurais pu passer comme Hugo. Tous ses amis étaient à peu près les miens. Voyez donc, à la prochaine séance, avec Casimir Delavigne, qui me porte quelque intérêt, à vous recorder. Si vous voyez que la chose prenne quelque consistance, montez à la tribune académique et dites en mon nom à vos honorables confrères quel serait mon désir de siéger parmi eux; faites valoir mon absence toutes les fois que j'ai pensé que ma présence serait un embarras; enfin, dites de moi tout le bien que vous en pensez et même celui que vous ne pensez pas. Si vous ne voyez pas de chances, bouche close. »

Encore écarté cette fois, mais non découragé, Dumas adresse encore la note suivante au *Siècle* en 1845, après la mort de Casimir Delavigne.

« Plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibliothécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambitionné un des fauteuils que l'illustre auteur des *Messéniennes et de l'École des vieillards* a laissés vacants, c'eût été *seulement* son fauteuil à l'Académie. »

Cette nouvelle invite au fauteuil académique n'ayant pas eu plus de succès que les précédentes, l'auteur d'*Antony* finit par se lasser de tant de refus, et quand, en 1849, l'Académie eut à remplacer Chateaubriand et M. Vatout, *l'Événement* d'alors, ayant proposé les candidatures de Balzac et de Dumas, ce dernier écrivit à Auguste Vacquerie la lettre suivante:

« Mille grâces de l'initiative que vous avez prise à mon égard, relativement à la candidature au fauteuil de l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Natchez*, initiative dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant.

« Seulement, ayez la bonté de dire que je n'étais sur les rangs que dans les colonnes de votre journal et que je connais trop l'inutilité des visites que je pourrais rendre à une trentaine de membres de l'Aca-

démie pour en avoir jamais fait ou être tenté d'en jamais faire. »

M. de Noailles eut alors 25 voix et Balzac, 4. M. de Saint-Priest en eut 14 et Dumas pas une.

Dumas ne se représenta plus.

La librairie Techener. — Nous lisons dans le dernier numéro du *Bulletin du bibliophile* la déclaration suivante :

« On a dit que la vente Techener, qui a eu lieu au mois de mai dernier, comprenait *toute* la réserve de livres précieux amassés depuis près d'un demi-siècle par MM. Techener père et fils ; en second lieu, que cette vente était le préliminaire d'une liquidation définitive, d'une cessation d'affaires.

« L'un n'est pas plus vrai que l'autre.

« 1° Cette vente ne comprend qu'une faible partie des richesses de la bibliothèque particulière de M. Techener. Une seconde vente, qui n'épuisera pas encore cette réserve, offrira aux amateurs un ensemble au moins aussi intéressant et aussi varié ; elle comprendra de très beaux manuscrits avec miniatures, des gothiques d'une extrême rareté, bon nombre de pièces uniques, un choix spécial de facéties et de poètes du XVI[e] siècle, le tout dans une condition exceptionnelle ; de nombreuses reliures des provenances les plus recherchées.

« 2° Jamais il n'a été question pour nous de liquidation ni d'abandon des affaires... »

ÉTRANGER

Angleterre. — *Neuvième réunion annuelle de la « Library Association » du Royaume-Uni.* — La réunion annuelle des membres de la Société des bibliotécaires a eu lieu cette année à Londres, dans les derniers jours de septembre, sous la présidence de M. Bons, bibliothécaire au Bristish Museum. — Dans son discours d'ouverture, M. Bons fait ressortir l'importance croissante des bibliothèques populaires (*free public libraries*), et les services qu'elles sont appelées à rendre si l'on parvenait à réunir dans ces bibliothèques les documents relatifs à l'histoire locale. M. Mounde Thompson fait une communication au sujet des systèmes de classification des manuscrits et des mesures à prendre pour en empêcher la détérioration. M. J. Potter Briscæ choisit pour thème les bibliothèques pour aveugles, et M. Zaehndorf présente des observations très intéressantes au sujet de la reliure des livres.

M. Douglas nous apprend qu'en Chine les romans sont absolument exclus des bibliothèques, mais qu'il est facile de s'en procurer dans les cabinets de lecture des grandes villes.

Les échanges effectuées par le British Museum et les améliorations introduites dans l'aménagement des salles de lecture du British Museum font l'objet d'une communication de M. Garnett.

En résumé, cette réunion des bibliothécaires anglais n'a présenté qu'un faible intérêt.

L'Archéologie d'Alma Tadema. — Le professeur Ebers a publié, il y a quelque temps, une biographie du peintre archéologue Alma Tadema, conçue dans les termes les plus enthousiastes. L'artiste y est porté aux nues, et le savant égyptologue déclare gravement qu'il n'y a pas un des détails archéologiques des tableaux d'Alma Tadema qui ne soit rigoureusement exact. La *Nation*, de New-York, prend violemment à partie le professeur allemand ; elle soumet à une critique des plus minutieuses quelques-uns des tableaux les plus connus d'Alma Tadema, et prend un malin plaisir à énumérer toutes les bourdes archéologiques dont s'est rendu coupable l'artiste hollando-anglais.

Cette violente sortie est d'autant plus curieuse à noter qu'elle est la première note discordante dans le concert de louanges que les savants anglais et allemands avaient coutume d'entonner en l'honneur des moindres productions du célèbre peintre archéologue.

Italie. — *Les éditeurs et libraires italiens.* — A Rome, le commerce de livres rares et d'occasion est représenté par MM. Silvio Bocca, via del Giardino ; Van Riel, via Canestrari, et P. Pieri, via del Colosseo.

Les bibliophiles ne manquent d'ailleurs pas d'explorer l'étalage des bouquinistes qui s'installent le mercredi au Campo dei Fiori.

L'établissement de Piale, Piazza di Spagna, est à la fois une librairie, un cabinet de lecture et un centre d'informations de toute sorte, car on y est renseigné aussi exactement sur le prix d'un livre rare que sur le tarif des voitures et les cérémonies religieuses de la semaine. Quant aux nombreuses sociétés littéraires et scientifiques de Rome, elles publient chacune leur *Bolletino*, qui met le lecteur au courant de leurs travaux et labeurs.

A Florence, le nombre de libraires l'emporte de beaucoup sur celui des éditeurs, dont les plus connus sont : MM. Le Monnier, Barbera, Bocca, Paravia, Carumelli et Paggi.

M. Barbera édite actuellement une collection « diamant » d'auteurs classiques et une petite bibliothèque d'auteurs italiens contemporains à 50 centimes le volume. Ce sont MM. Bonghi, Barrili et Mantegazza qui sont à la tête de cette intéressante publication. M. Barbera est l'éditeur de *la Conquête de Rome*, de Mathilde Serao ; du *Matrimonio*, d'Alfred Orsiani, fougueux disciple de Dumas fils ; des *Contes populaires toscans*, de Pitré, et d'un grand nombre d'autres ouvrages italiens et étrangers.

On rencontre des livres rares et curieux chez MM. Cecchi, Franceschini, Ducci Grazzini et Per-

celli ; la librairie de M. Vieusseux, qui a installé ses magasins dans le rez-de-chaussée de l'ancien palais des Podestats de Florence, contient, dit-on, plus de 130,000 volumes italiens, français, anglais et allemands, et une salle de lecture très fréquentée des étrangers, où l'on trouve les principales revues européennes.

MM. Treves frères, de Milan, éditeurs de *l'Illustrazione italiana* et de *l'Illustrazione popolare*, publient des ouvrages illustrés et des livres d'étrennes, dont quelques-uns sont remarquables d'exécution, tels que *Roma, la capitale d'Italia*, par Berzeglio, *la Storia di Roma*, par Bertolini, et *l'Arte attraverso dei secoli*, par Christiani.

Une grammaire de l'ornement, *Tesero d'ornato*, par M. G. J. Mendel, ouvrage fait sur le plan des ouvrages de Charles Blanc et d'Orven Jones, paraît chez MM. Modes et Mendel.

Herman Lœscher (Turin) publie des grammaires, dictionnaires et livres de lecture dans toutes les langues européennes. Ses catalogues de *liberia antiquaria* sont très en faveur auprès des bibliophiles.

La maison Spithœver a une autre spécialité : elle édite des ouvrages de luxe sur l'art et les antiquités de Rome. C'est elle qui a publié les deux grands ouvrages de Di Rossi : *Roma sottaranea christiania*, dont le quatrième volume a paru, et *les Mosaïques d'églises romaines*, magnifique in-folio à planches chromolithographiées, dont le fascicule coûte 50 fr. et qui reviendra complet à quelque chose comme 1,250 francs.

Les livres de théologie et de piété sont du ressort du *Collegio di propagande fide*. Une de ses dernières et plus importantes publications est une édition des œuvres complètes de saint Thomas, publiée aux frais de Léon XIII. Cette maison apporte un soin tout particulier à l'exécution typographique et à la qualité du papier employé.

Les livres de classe destinés aux écoles du gouvernement sont la spécialité de la maison Paravia ; d'autres éditeurs milanais importants sont MM. Verdesi, via Lato ; Perino, piazza Colonna ; Manzoni et Bocca.

M. Lapi, de Citta di Castello (Umbrie), a édité pendant ces dernières années un nombre considérable de petits volumes in-8° d'essais et études littéraires d'écrivains distingués, tels que MM. Bonghi, Luigi Morandi, N. Angeletti, Giacomo Zanella, etc., ainsi que les *Sonetti romaneschi*, édition faite par les soins de Luigi Morandi (4 vol.), et les *Opuscula selecta*, de saint Thomas d'Aquin (3 vol. in-8°). Nous recommandons à tous ceux qui s'occupent du mouvement littéraire actuel en Italie de se faire venir le catalogue de cette maison, dont les publications sont en général bien imprimées et d'un prix peu elevé.

Une nouvelle édition de Dante. — Le roi Humbert a fait imprimer à ses frais une nouvelle édition de la *Divine comédie*, avec un commentaire latin inédit de Stefano Falice, qui vivait au XVe siècle. Ce commentaire comprend une série de lectures que Stefano Falice a faites en 1474 à la cour du marquis de Saluce et dont le manuscrit a été retrouvé en 1885 par M. Rodolfo Renier, dans la bibliothèque royale de Turin.

La nouvelle édition, dont l'exécution est hors pair, n'a été tirée qu'à un nombre restreint d'exemplaires et n'est pas dans le commerce. Elle forme un volume de 593 pages petit in-folio, dont voici le titre :

« La Commedia di Dante Alighieri, col commento inedito di Stefano Falice di Ricaldone, pubblicato per cura di Vicenzo Promis, bibliotecario di S. M., e di Carlo Negroni, socio della R. Commissione dei testi di lingua. — Torino, colle stampe di Vicenzo Bona, 1886. »

Russie. — *Les femmes auteurs russes.* — Dans une lettre adressée au *Critic* de New-York, M. Popoff déclare que le livre à faire serait une histoire de l'activité littéraire féminine ; mais, dit-il, ce livre devrait être écrit par une femme. Or, il paraît que la nécessité d'écrire un pareil livre s'est également imposée au Rév. George Willis Cooke, le biographe d'Emerson et de G. Elliot, qui a déjà réuni tous les matériaux pour la publication d'une histoire des femmes écrivains en Angleterre et en Amérique.

A propos des talents littéraires des écrivains féminins de la Russie, M. Popoff ajoute : l'impératrice Catherine II avait de réelles aptitudes littéraires, ainsi que le prouve sa correspondance. La comtesse Eudoxie Rostopchine, « la Sapho de Moscou », versifiait avec une facilité réellement incroyable. Toujours prête à exprimer en prose ou en vers son opinion très arrêtée sur les événements politiques, elle inspirait au tsar Nicolas les mêmes inquiétudes que Mme de Staël à Napoléon. Comme celle-ci, elle passa en exil plusieurs années de sa vie.

Elle a laissé un grand nombre de drames et nouvelles, mais seules ses petites poésies survivront à l'oubli. Fort adulée des grands écrivains de l'époque, Puchkin, Gogol et Sermontoff professaient une grande estime pour ses talents.

Julie Jadovsky, née en 1825, n'avait qu'un bras, et son unique main n'avait que trois doigts, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer avec passion à l'étude de la littérature et de devenir un remarquable écrivain. A vingt ans, elle collaborait en prose et en vers dans les revues littéraires.

C'est elle qui, une des premières, a recueilli et publié quelques-uns des meilleurs chants populaires russes. C'était une nature mélancolique ; aussi on lui reprochait de trop affectionner la note triste. En Russie, on lui préfère généralement Nadiesda Hvotchinky, auteur de plusieurs romans publiés sous le pseudonyme de Vsevolod Krestovsky.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

On annonce la mort de Mme Barutel, décédée à Toulouse, qui obtint de grands succès, il y a une vingtaine d'années, à l'Académie des jeux floraux.

Elle publia, sous la signature d'Adolphe Bonnet, un volume, *les Chants de l'âme*, qui parut avec une lettre-préface de M. l'archevêque de Toulouse, et un autre recueil, *Fleurs d'été*, qui lui valut le diplôme de lauréat de l'Académie française.

— M. Émile Belot, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, est mort le mois dernier.

M. Belot était né à Montoire (Loir-et-Cher), le 24 septembre 1829. Brillant élève du collège Louis-le-Grand, il entra en 1848 à l'École d'administration et l'année suivante à l'École normale supérieure, où il fut reçu le premier dans la section des lettres. Il en sortit agrégé des classes supérieures et débuta dans l'enseignement au collège de Blois en 1853. Nommé en 1863 professeur d'histoire au lycée de Versailles, il soutint en 1867 en Sorbonne ses thèses pour le doctorat ès lettres. Son ouvrage l'*Histoire des chevaliers romains* obtint en 1867 un prix Montyon à l'Académie française et lui valut en 1882 l'entrée à l'Institut comme correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. M. Belot était depuis 1873 professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Lyon.

— Le marquis de Blosseville vient de s'éteindre au château d'Amfreville-la-Campagne dans sa quatre-vingt-huitième année.

Successivement administrateur éclairé, journaliste convaincu, collaborateur du *Courrier de l'Europe*, du *Rénovateur* et de *la Quotidienne*, — économiste distingué avec ses amis Tocqueville et de Beaumont; — littérateur aimable, poète à ses moments perdus, il a publié ou laissé dans des cartons un grand nombre d'ouvrages, de notes et d'études.

Ses œuvres sont d'un grand intérêt, les unes magistrales, comme l'*Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie*, qui obtint le seul prix Montyon décerné en 1832; d'autres témoignant d'une érudition peu commune, comme les *Éphémérides historiques du département de l'Eure*, *le Dictionnaire topographique de l'Eure* ou le *Dictionnaire du patois normand*, en voie de publication et auquel il collaborait encore dans les derniers jours de sa vie; d'autres enfin, études historiques, fines et plaisantes, comme les notices sur *Denis Lemaréchal*, *les Trois Campion*, *M. de Vatimesnil*, *le duc de Clermont-Tonnerre*, *le duc de Broglie*, *les Puységur*, *Jules de Blosseville*, son frère, *François de Civille*, son ancêtre légendaire, *M. Antoine Passy*, *Saint-Louis des Français*, à Rome, *le Prieuré des deux amants* en Normandie, *les Mémoires du comte Mollien*, *le général Dumouriez*.

Signalons aussi des traductions de l'anglais et de l'espagnol, de nombreux rapports, des discours, des poésies et des souvenirs personnels de la Révolution de 1830, souvenirs qui seront certainement publiés quelque jour.

Rappelons enfin qu'en bibliophile émérite, il faisait partie de presque toutes les sociétés savantes de Normandie, auxquelles il collaborait avec distinction.

— On annonce la mort de M. Adolphe Breulier, avoué à Dreux, ancien avocat au barreau de Paris, qui a longtemps donné des articles de jurisprudence à des revues spéciales ou même à des journaux quotidiens. Il avait publié également des ouvrages de linguistique et de philologie.

— Nous apprenons la mort de M. Germain Demay, chef de section aux Archives nationales. M. Demay était apprécié dans le domaine de l'érudition par ses savantes recherches sur l'histoire de la sigillographie française du moyen âge.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a, le 23 octobre, perdu l'un de ses membres, M. Ernest-Émile-Antoine Desjardins.

Né à Noisy-sur-Oise, le 30 septembre 1823, M. Desjardins entra dans l'enseignement de bonne heure. Il professa l'histoire à Angers, Dijon, Alençon, Mâcon et au lycée Bonaparte. Nommé maître de conférences de géographie à l'École normale en 1861, il fut chargé de missions, par le gouvernement, en Italie et en Égypte. Ses découvertes archéologiques le firent nommer membre de la Société centrale de géographie, et il succéda à M. d'Avezac, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 25 mai 1875. Il était décoré de la Légion d'honneur.

On doit à ce savant beaucoup de travaux se rapportant à l'épigraphie : un *Atlas de géographie*, sa *Topographie du Latium*; *Voyage d'Horace à Brindes* (1855); *Parme et ses antiquités* (1856); *le Pérou avant la conquête espagnole* (1858); *le Grand Corneille historien* (1861); *Notice sur le musée Napoléon III*; *Du patriotisme dans les arts* (1862); *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône* (1867), qui lui valut la deuxième médaille des antiquités nationales à l'Académie; *les Juifs de Moldavie* (1867); *Géographie historique de la Gaule* (1870); *Musei nationali* (1873); *Œuvre complète de Borghèse*, et un grand nombre de communications insérées dans les comptes rendus et les mémoires de l'Académie.

— M. Faverie, ancien juge au tribunal civil de Fontainebleau, est décédé le 6 octobre dernier, à l'âge de soixante-seize ans.

Collaborateur de la *Gazette des tribunaux*, il avait publié dans ce journal de nombreux articles bibliographiques et de variétés littéraires.

— M. Albert Humbert, le fondateur d'une petite publication populaire, *la Lanterne de Bocquillon*, est mort le 17 octobre, à Langres, âgé de cinquante ans environ.

Employé au chemin de fer de l'Est, il avait débuté vers 1866 par des dessins dans des journaux satiriques qui lui valurent de devenir l'élève et l'ami d'André Gill, auquel il apporta un jour, au bureau de *la Lune*, la lettre d'Onésime Bocquillon, accompagnée de la réponse de la payse Simone. Cette lettre-type, autographiée et remplie de naïfs dessins, fut tirée à plus de deux cent mille exemplaires, et, comme les *lanternes* étaient à la mode à cette époque, elle devint *la Lanterne de Bocquillon*, qui vit encore et dont le succès a été très grand et surtout très fructueux pour son propriétaire.

M. Humbert a publié une dizaine de romans comiques, *les Gens de Villeguindy*, *la Fête de Freluche*, *Un jeune homme timide*, etc.

— Nous apprenons la mort d'un ancien professeur du collège Rollin, M. Girard, né à Givet (Ardennes) en 1822. On doit à M. Girard : *les Auxiliaires du ver à soie* (1864); *les Métamorphoses des insectes* (1865); *Nouvelles notices entomologiques* (1866); *le Phylloxera de la vigne* (1874); *Traité élémentaire d'entomologie* (1874-1876); *Les Abeilles* (1878); *Histoire naturelle; Zoologie* (1882).

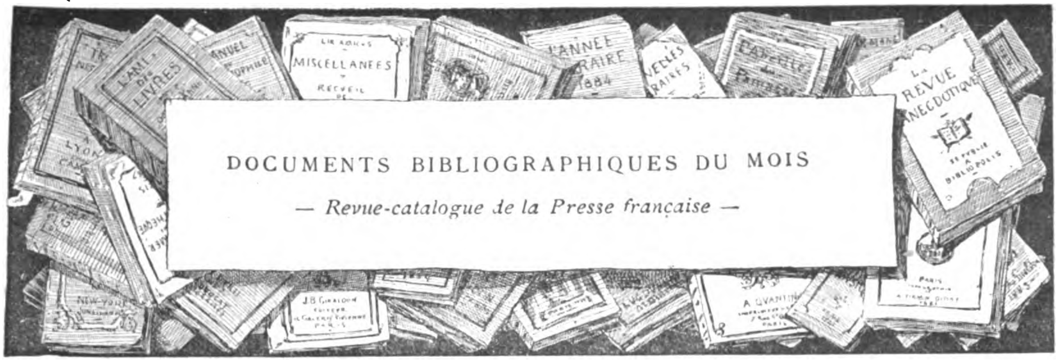
ETRANGER

Italie. — Nous apprenons la mort de M. Romolo Federici, qui vient de succomber à une longue et douloureuse maladie.

M. Romolo Federici, qui fut député au Parlement italien, était un véritable ami de la France. Il a joué un grand rôle dans le mouvement libéral de l'indépendance romaine, et c'était en même temps un écrivain et un philosophe distingué. On lui doit un ouvrage historique fort apprécié, qui a paru à Rome sous le titre : *les Lois du progrès*.

— L'Italie vient de perdre deux de ses bibliographes les plus distingués, M. Francesco Berlan, de Venise, auteur d'un ouvrage paru récemment : *la Introduzione della stampa in Milano*, et M. Carlo Fumagalli, de Vérone, qui a écrit plusieurs essais bibliographiques, dont une étude fort remarquée intitulée : *Dei primi libri a stampa in Italia e specialmente di un codice sublacense impresso avanti il Lattanzio e finora creduto posteriore* (Lugano, 1875, in-8°).

Espagne. — Nous apprenons la mort d'un ingénieur espagnol, qui avait acquis une grande célébrité dans son pays et qui était très connu dans le monde scientifique, M. Meliton Martin. M. Meliton Martin était surtout un philosophe, un penseur et un écrivain. Il soutenait très ingénieusement cette thèse que ce qui fait la supériorité de l'homme sur les animaux, c'est la multiplicité de ses besoins, besoins que celui-ci ne peut satisfaire que par un travail incessant. Il a écrit sur cette thèse des ouvrages remarquables : *le Ponos*, roman philosophique ; *la Classification rationnelle des sciences*; *la Théorie des grèves* et l'*Histoire des évolutions du travail*, résumé plein de lucidité et d'aperçus profonds, qui fut traduit en français lors de son apparition en 1878.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES, n° 4. — Pigeonneau : La politique coloniale de Colbert. — Fauchille : L'Union monétaire latine; son histoire. — Begouën : La politique religieuse de la Prusse. — Ch. Lyon-Caen : Les juridictions commerciales en France et dans les principaux États. — Auburtin : Étude sur l'histoire de l'impôt foncier en France jusqu'en 1789.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (mars-avril-mai). — Le cardinal de Noailles d'après sa correspondance inédite. — Tamizey de Larroque : Lettres inédites de Gabriel Naudé à Peiresc. — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Un éloge inédit des lettres de Balzac. — La bibliothèque de Mme Elisabeth à Montreuil. — Un almanach parisien de l'an III. — Bibliographie ancienne de l'Annam. — M. Édouard Meaume. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (25 septembre). — Les tirailleurs tonkinois. — Les grandes manœuvres de l'armée allemande. — L'école préparatoire de cavalerie. — (2 octobre). L'armée russe. — Les descendants de Jean Bart. — Tourville à la Hogue et à Saint-Vincent. — (9 octobre). Le volontariat d'un an. — La landwehr hongroise. — Ravitaillement des munitions dans l'armée russe. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (1er trimestre 1886). — Ch. Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société pendant l'année 1885. — A Grandidier : Les canaux et les lagunes de la côte orientale de Madagascar. — A. Gouin : Le Tonkin.

CORRESPONDANT (25 septembre). — Paul Thureau-Dangin : La question d'Orient (1839-1841). — Le général Boulanger. — Dronsart : Le prince de Bismarck et son œuvre. — Claudio Jannet : Les faits économiques et le mouvement social. — (10 octobre). P. Thureau-Dangin : La question d'Orient. — Ch. Alexandre : Mme de Lamartine. — V. de Chevigny : Poètes et romanciers australiens. — COURRIER DE VAUGELAS (15 septembre). — Étymologie du mot *meute*. — Que signifient les mots *maccrobe, maccrobie.* — Molière et l'en-cas de nuit de Louis XIV. — (1er octobre). Pends-toi, brave Crillon ! la légende et la vérité. — *Dictionnaire étymologique de la langue française,* par Ch. Toubin. — CURIEUX (août). — Les enfants naturels du duc de Berry. — La question Louis XVII. — Ingouf. — Desrais. — Pache. — Talma. — Rossini. — Lafayette. — M. Grévy. — (Octobre). Les enfants naturels du duc de Berry. — Les Carnot. — La mort de Marie-Louise. — La question Louis XVII. — M. Dugué de la Fauconnerie. — Mme de Lionne et le président de Champlâtreux. — Les pairs de France.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (25 septembre). — La situation financière et les moyens d'établir l'équilibre sans impôts nouveaux. — Le commerce extérieur de la France pendant les huit premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les huit premiers mois de 1886. — Adam Smith et les économistes d'aujourd'hui. — L'Association britannique pour l'avancement des sciences : session de 1886. — L'assistance publique en Russie. — (2 octobre). La situation financière et les moyens d'établir l'équilibre sans impôts nouveaux. — Les conditions de la culture française et la production des céréales dans le monde. — Les falsifications de denrées alimentaires et la liberté du commerce. — Le XIXe congrès des Trade's Unions. — La nécessité d'une politique énergique à Madagascar. — (9 octobre). De la prétention de supprimer le salariat par les associations coopératives. — La hausse des salaires agricoles à l'étranger. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada; le commerce extérieur des États-Unis depuis 1871 ; la situation de la récolte de 1886; le nord-ouest canadien et ses progrès.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 septembre). — Tanner et Succi. — Affaire Coquelin. — Lettres de Courbet. — La barricade Boulanger. — Les aventures d'un Claude Lorrain. — La baignoire de Marat. — Lettres du maréchal Bugeaud. — (15 octobre). Le testament du duc d'Aumale. — La censure. — Affaire Coquelin. — Dumas père et l'Académie. — Georges Sand et Tourgueneff. — Lamartine et M. de Genoude. — Molière jugé par Th. Gauthier. — Aycard et Aicard. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (n°s 5-6). — Heuzey : La plus ancienne sculpture chaldéenne. — A. Cartault : Terres cuites de l'Asie-Mineure. — H. Bouchot : Le portrait de Louis II d'Anjou, roi de Sicile, à la Bibliothèque nationale. — Molinier : Les architectes du château de Fontainebleau. — Chabouillet : Étude sur quelques camées du cabinet des médailles. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (octobre). — André Michel : Le musée de Brunswick. — De Geymüller : Les derniers travaux sur Léonard de Vinci. — Lucien Magne : Le musée du travail. — Louis Courajod : L'imitation et la contrefaçon des objets d'art antique aux XVe et XVIe siècles. — Hymans : L'exposition rétrospective de Bruxelles. — Pératé : *L'Exultet* de Bari ; les fresques d'assise et de Montefalco.

L'HOMME (10 juillet). — De Martillet : Les époques paléolithiques en Italie. — Dr Fauvelle : La rage et M. Pasteur. — Dr Collineau : L'exhalation pulmonaire et la réfrigération des corps. — Salmon : Les chevets préhistoriques. — (25 juillet). Sabatier : De l'évolution du progrès dans les groupes sociaux. — La castration à Rome. — Déformation héréditaire à travers cinq générations.

INSTRUCTION PUBLIQUE (9 octobre). — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — Bergaigne : Etude du langage. — Abbé de Broglie : Cours d'apologétique chrétienne. — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 septembre). — Cippe d'Esculape au musée Carnavalet. — Le drapeau pris par Jeanne Hachette. — Le chien de Montargis. — Un bibliophile d'autrefois. — Sociétés locales de bibliophiles. — Parodies de V. Hugo. — La marquise de la Carte et Alfred de Musset. — Société française des amis de Rabelais. — Les enfants de Talma. — Notes d'état civil sur Marmontel. — (10 octobre). Parodie de *Zaïre*. — Dessins de V. Hugo. — Les rois aliénés. — Papiers du comte de Saint-Germain. — Le chien de Montargis. — Documents sur les d'Urfé. — Georges d'Harmonville. — Parodies de V. Hugo. — Le poignard de Ravaillac. — Liszt, Proudhon et Mme d'Agoult.

JOURNAL DES ECONOMISTES (octobre). De Loménie : Les polémiques financières de Mirabeau et les interventions à la Bourse de M. de Calonne. — A. Neymarck : Un conseil supérieur des finances. — Fournier de Flaix : L'appropriation des ports à la grande navigation. — Kerrilis : Le congrès des Trade's Unions. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). B. Saint-Hilaire : Etat actuel de l'Inde. — Dareste : Recherches sur quelques problèmes d'histoire. — E. Caro : La peur. — G. Paris : Publications de la Société des anciens textes français. — A. Maury : Œuvres philosophiques du général Noizet.

MAGASIN PITTORESQUE (30 septembre). — Les Sardes. — Lefebvre : Percement des grands tunnels. — Lafaye : La manécanterie à Lyon. — L. Merlet : Un ancêtre de Jean de La Fontaine. — Les bazeilles : Les oiseaux chanteurs. — Paul Laffitte : La notion du temps. — (15 octobre). Les enseignes des faïences de Delfe. — Le Palatin. — Les bazeilles : Les oiseaux chanteurs. — Merlet : La famine de 1709. — Ed. Charton : Octave Pirmez. — MATINEES ESPAGNOLES (30 septembre et 5 octobre). — La société de Madrid. — La société de Lisbonne.

NATURE (25 septembre). Curieux effets de la foudre. — Le papier mâché. — Le tremblement de terre des Etats-Unis du 31 août 1885. — Elévateur hydraulique, ou pompe a un seul clapet, de MM. du Marais et de la Grée. — Un nouveau cadran de compteur. — Poissons de l'archipel malais. — (2 octobre). Les tramways électriques bruxellois. — L'éclairage électrique du théâtre du Palais-Royal, à Paris. — Tricycle à vapeur chauffé au pétrole. — Nouveau bec de gaz de M. Wenham. — Le jeûne de M. Succi. — Photographie instantanée et héliogravure. — (9 octobre). La Roche de Fontenailles, dans le Calvados. — Application des principes de la pression des liquides sur une paroi plane. — Compas à coordonnées. — Graphiques de la marche des trains usités sur les lignes belges. — Appareil photographique de M. Fetter. — Ponts provisoires. — Lettres d'Amérique. — Glaciers des Alpes. — NOUVELLE REVUE (15 septembre). — Ch. de Moüy : Lettres athéniennes; autour de l'Acropole. — A. Duquet : La bataille de Noisseville. — Ali : Kharthoum et le Soudan d'Egypte — Sciama : La sélection sociale. — Jean Larocque : Les poètes devant le pouvoir ; la jeunesse de Racine. — Camille Selden : L'enseignement secondaire. — (1er octobre). Ch. Baudelaire : Lettres inédites à Sainte-Beuve. — Ch. de Loménie : L'année critique de la jeunesse de Mirabeau. — A. Duquet : La bataille de Noisseville. — Louis Pauliat : La politique coloniale sous l'ancien régime.

POLYBIBLION (septembre). Comte de Bizemont : Géographie et voyages. — La Grette : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Les manuscrits de la bibliothèque d'Arras. — Une nouvelle lettre de Montaigne. — La collection palatine de la Vaticane. — Les catalogues des manuscrits des bibliothèques d'Allemagne. — Les périodiques bibliographiques de l'Allemagne.

REVUE ALSACIENNE (septembre). — Lucien Nicot : L'évêque de Metz; Mgr Dupont des Loges. — Lorédan Larchey : Une bibliothèque messine au moyen âge. — Ch. Rabany : Les généraux alsaciens sous le premier empire. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (septembre). Georges de la Chapelle, peintre en titre de la ville de Caen; son séjour et ses travaux à Toulon (1538). — Artistes normands (XVIIe et XVIIIe siècles) : Georges de la Chapelle, Boucher, Doudeauville-Fauvel, De Fermanel, Baudoin, De Stockove, Pierre Le Pelletier, Paul Lucas, Antoine Favray, Marin Etienne, Jean de Saint-Igny, De Lasson, Jean Joustel, Brodon, Potel, Charpentier, R.-J. Charpentier, Joseph Chauvel de Cantepie, François Chauvel. — Acte de mariage de Christophe Veyrier, élève et collaborateur de Puget (1674). — Jean Mazoyer, peintre ordinaire du Roi (1672). — Jean Boudin, sculpteur du duc de Bouillon (1748). — Pigalle, la statue de Voltaire (1770). — Un salon de peinture à Montpellier en 1784. — Epitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1873-1874) : Mme Martin-Buchère, Tassaert, J.-L. Boilly, Périn. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (20 septembre). — Hœbler : La côte septentrionale et occidentale de l'Hispanie. — De l'Epinois : La Ligue et les papes. — De Baillon : Henriette-Anne d'Angleterre. — Andrieu : Histoire de l'imprimerie en Agenais. — (27 septembre). Reinach : La colonne Trajane. — Appel : Les manuscrits berlinois des œuvres de Pétrarque. — Ingold : La vie du P. Malebranche. — Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace, 1674-1676-1681. — (4 octobre). Müller : Livius Andronicus et Névius. — Schuchart : Roman et celtique. — Littérature nationale allemande. — (11 octobre). Kanlek : Correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac. — Tourneux : Montesquieu : Lettres persanes. — Œuvres complètes de Lessing. — REVUE DES DEUX MONDES (1er octobre). — Ch. de Mazade : M. de Metternich. — Cucheval-Clarigny : La situation financière de la France. — V. Duruy : Le théâtre d'Athènes au Ve siècle. — E. de Laveleye : La forme nouvelle du gouvernement aux États-Unis et en Suisse. — Jules Rochard : L'acclimatement dans les colonies françaises. — Brunetière : La philosophie de Schopenhauer. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (septembre). — De Crisenoy : Les établissements hospitaliers dans les campagnes. — P. Feillet : De l'assistance publique à Paris. — REVUE DE GEOGRAPHIE (octobre). — E. Levasseur : L'Australassie; Nouvelle-Zélande. — De Gérando : Szegszard (Hongrie) et ses environs. — Deschamps : Un colonisateur du temps de Richelieu; Isaac de Razilly. — Drapeyron : L'histoire a-t-elle effacé la géographie? — G. Marcel : Recueil de portulans. — REVUE LITTERAIRE (septembre). — Théologie dogmatique et morale. — F. Domet de Vorges : La philosophie scolastique. — Ch. Sarasin : Les forces morales de la société. — Criton : Manuels de littérature. — Les familles françaises à Jersey pendant la Révolution. — Les sciences morales et archéologiques à l'Institut. — Les momies

de Ramsès II et de Ramsès III. — REVUE DU MONDE LATIN (octobre). — Baron Adolphe d'Avril : La Savoie neutralisable. — R. de Maulde : Les médecins d'autrefois, d'après leurs clients. — D'Aurgel : Le service des eaux à Paris et dans la banlieue. — J. Blancard : Etudes sur la Grèce concontemporaine; Othon Ier. — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). — G. Séailles : L'origine et les destinées de l'art. — G. Sorel : Sur les applications de la psycho-physique. — L. Carrau : La philosophie religieuse de Berkeley. — Tarde : Avenir de la moralité. — A. Penjon : Travaux récents sur la psychologie d'Aristote. — Perez : *La psychologie de l'enfant de trois à sept ans.* — Beaunis : *Recherches sur les conditions de l'activité cérébrale et sur la physiologie des nerfs.* — Berion : *La grande hystérie chez l'homme.* — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (18 septembre). — A. Leroy-Beaulieu : La révolution de Bulgarie. — J. Lemaître : Pierre Loti. — H. Dietz : Les études classiques sans le latin. — Merrimée : Francisco de Quevedo. — (25 septembre). E. de Laveleye : *Hamlet.* — Hugues le Roux : *Gerfaut*, de M. Émile Moreau. — (2 octobre). Ch. Bigot : Le conseil supérieur de l'instruction publique et le nouvel enseignement spécial. — Coignet : Le second mariage de la maréchale de Montéjan. — (9 octobre). Christian ou l'année romaine, œuvre posthume de Jean-Jacques Ampère. — De Varigny : Atlantic City. — Hugues Le Roux : *Juarez.* — REVUE RETROSPECTIVE (nos 55 et 56). — Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — REVUE SCIENTIFIQUE (25 septembre). — Withers Moore : L'instruction supérieure des femmes. — A. Favier : L'azote et le phosphore. — De Varigny : Le développement des sens chez l'enfant, d'après M. Preyer. — Labonne : Une mission scientifique en Islande. — (2 octobre). Bertholot : Les procédés authentiques des alchimistes égyptiens. — Carnot : Les terrains propres à l'épandage des eaux d'égout. — Les travaux de l'association française pour l'avancement des sciences; section de géologie. — La longévité en Grèce. — (9 octobre). Dawson : la géologie de l'Atlantique. — La délimitation de la frontière du Tonkin. — Fournier de Flaix : L'impôt sur l'alcool et le monopole de l'alcool. — La mesure des processus psychiques, d'après M. Jastrow.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er octobre). De Rochas : Mémoire de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie de 1742 à 1747. — L. Brun : Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — L. Dupuy : La modification de l'organisation du corps du génie.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Allemagne. — C. Ackermann : Bibliotheca pædagogica hassica. — Cassel, F. Kessler, 14 p. in-4°.

O. Atzrott : Socialdemokratische Druckschriften und Vereine, verboten auf Grund des Reichgesetzes vom 21. october 1878. — Publications et associations de Berlin, C. Heymann, VII-III p. in-8°.

M. Baumgart : Die Literatur des In- und Auslandes über Friedrich den Grossen. Bibliographie allemande et étrangère relative à Frédéric le Grand. — Berlin, B. v. Decker, XII-272 p. in-8° (6 fr. 60).

R. v. Haustein : B. historico naturalis, physico-chemica et mathematica. — Année 35e, tome II (juillet-décembre 1885), p. 143-321. — Gœttingue, Vandenhoeck et Ruprecht. — (2 fr. 25).

G. Ruprecht : Bibl. medico-chirurgica, pharmacentico-chemica veterinaria. — Année 39e, tome II (juillet-décembre 1885). — Gœttingue, Vandenhoek. — (1 fr. 75.)

P. Groth : Repertorium der mineralogischen und krystallographischen Literatur, 1876-1885. — Leipzig, Engelmann. 208 p. gr. in-8°. — (8 fr. 50.)

O. Gundlach : Bibliotheca familiarum nobilium. — 2e éd. — 332 p. gr. in-8°. — Berlin, J. Stargardt. — (15 fr.)

Fr. Hofmeister : Handbuch der musikalischen Literatur. — 9e année 1880-1885. — Leipzig, F. Hofmeister. — (10 fr.)

R. S. Lipsius : Theologischer Jahresbericht. — Tome V, année 1885. — 566 p. gr. in-8°. — Leipzig, G. Reichardt. — (15 fr.)

Katalog der Hof- und Landesbibliothek in Karlsruhe. — Carlsruhe, Ch. Groos.

Musikalisch-literarischer Monatsbericht. — Année 1886, no 1. — Leipzig, F. Hofmeister.

N. Œsterlein : Catalog einer Richard Wagner Bibliothek. — Tome II. — Leipzig, Breithopf et Härtel. — 354 p. gr. in-8°. — (12 fr. 50).

E. Fromm : Veröffentlichungen der Stadtbibliothek in Köln. — Livr. 2e : les éditions de l'Imitatio Christi de la bibl. de Cologne, — Cologne, Dumont Schauberg. — XXI-129 p. gr. in-8°. — (6 fr. 25).

Verzeichniss der Bücher, Landkarten, etc. Janvier-juin 1886. — Leipzig, J.-C. Hinrich. — CXIV-508 p. in-8°. — (5 fr.)

Vierteljahrscatalog aller neuen Erscheinungen im Felde der Literatur in Deutschland. — Avril-juin 1886. — Leipzig, J.-C. Hinrich. — (2 fr. 25).

Buchdruck und Buchhandel im XVten Jahrhundert (Grenzboten, 1886, no 21).

J.-E. Wessely : Anleitung zur Kenntniss und zum Sammlen der Werke des Kunstdruckes. — 2e éd. XII-348 p. in-8°, avec 11 pl. en fac-sim. — Leipzig, Weigel. — (10 fr.)

A. Blau : Bibl. philologica. — Année 38e (juillet-décembre 1885). — Göttingen. Vandenhoek. — (3 fr. 10),

G. Ruprecht : Bibl. theologica. — Année 38e (juillet-décembre 1885). — Göttingue, Vandenhœke. — (0 fr. 90).

E. Schlegel : Neues Buchhändler-adressbuch. — 1re année. — Leipzig, 651 p. gr. in-8°. — (6 fr. 25).

Buchhändler als Schriftsteller (Börsenblatt, année 1885, nos 270, 272, et année 1886, no 217).

A. Reher; Titel-Verzeichniss der bis September 1886 erschienenen erzählenden und volksthümlichwissenschaftlichen Werke. — 16.000 Titel nach den Schlagwörtern alphabetisch abgeordnet.

Angleterre. — Books for a reference library : Being lectures on the books in the reference Department of the free public library, Birmingham. — 1st series. — Londres : Simpkin, 180 p. in-8° (3 fr. 20).

F.-N. Brushfield : The bibliography of the « History of the world » and of the « Remains » of Sir Walter Raleigh. — (Voir le Library-Chronicle, 1886, p. 8-15).

J. Davies : The « Adamo » of Giovanni Soranzo. — (Voir Book-Lore, août 1886).

R. Harrison : County bibliography (Library Chronicle, avril 1886).

C.-W. Holgate : An account of the chief libraries of New Zealand, with an appendix. — Londres, J. Davy.

A.-J. Shelly : Notes on the public libraries of Plymouth, Devonport and Stonehouse (Library Chronicle, janvier 1886).

E.-C. Thomas : In Memoriam : Edward Edwards. — (Libr. Chronicle, avril 1886).

Espagne. — Folk lore español. Biblotheca de las tradiciones populares españo'as. — Tomes VIII y IX, in-8°. (2 fr. 50). — Madrid, R. Fr.

F. Dias y Sânchez : Guia de la villa y archivo di Samancas. — Madrid, tip G. Hernández. — 290 p. in-8°.

M. G. Uriel : Bibliothecas antiqua y nueva di escritores aragones de Latassa, aumentadas y refundidas en forme de Dicionaria bibliografico-biografico. — Tome III. — 443 p. in-4° (Q-Z). — Madrid, Murillo.

Hongrie. — J. Danko : A Franczia Könyvdisz a renaissance korban. — L'exécution des livres à l'époque de la Renaissance en France. — Budapest.

Hollande. — R. Van der Meulen : Repertorium op Brinkman's Catalogussen. — Répertoire des livres, cartes et plans parus aux Pays-Bas de 1850 à 1882. — VII-526 p. gr. in-8°. — Amsterdam, Brinkmann (39 fr.)

J.-J- van Doorninck : Vermomde en naamlooze schryvers opgespoord op het gebied der nederlandsche en vlaamsche letteren. — Dictionnaire des anonymes et pseudonymes littéraires hollandais et flamands. — 2e éd., 326 p. gr. in-8° à deux colonnes. — Leide, Brill.

J.-H. Gallée : Register op tydschriften over Nederlandsche taalkunde. — Répertoire des périodiques traitant de linguistique hollandaise. — Kuilenburg, Blom et Olivierse. — 265 p. in-4° (5 fr.).

Pays-Bas. — Christ-Seph ; Bibliotheek van Nederlandsche kerkgeschiedenis-schryvers. — Bibliographie théologique néerlandaise. — Leide, J. Brill. — XIV-508 p. gr. in-8°. — (11 fr.).

Italie. — Aristide Marre : Notice sur la vie et les travaux de Fr.-Jos. Lionnet, suivie d'un catalogue de ses travaux. — Rome, Bullet. di bibliogr. e di storia delle scienza matem. — Tome XVIII.

V. S. Bindi : Clemente a Casauria e il suo codice miniato esistento nella biblioteca nazionale di Parigi. — Napoli, tip. di Angelis. — 63 p. in-8°.

I codici palatini della R. bibliotheca nazionale centrale di Firenze. Descrizione di 37 codici palatini. — Vol. I, fasc. 3, — Rome, Florence, tip. dei ratelii Beacini. — 80 p. in-8°. — (1 fr.).

Ant. Favaro : Intorno ad alcuni nuovi studi sulla vita e sulle opere di Galileo Galilei. — Venezia, tip. Antonelli. — 7 p. in-8°.

Ant. Favaro : Appendice agli studi interno alla vita ed alle opere di Prosdocimo De' Beldomandi, matematico padovano del secolo XV. — Rome. 21 p. in-4°.

B.-S. Mondino : La biblioteca del Collegio Colombia di New-York, et l'indice decimale a materie. — Palerme.

M, Mortara : Indice alfabetica dei rabini e scrittori israeliti di cose giudaiche in Italia, con richiami bibliografici e note illustrative. — Padova, F. Sachetto. — 71 p. in-4°.

F. Pompeo : Saggio di archivio e protocollo communale. — Foligno, F. Sgariglia.

C. Ricci : Le librerie e le stamperie di Ravenna. — Bologne.

Danemark. — C. V. Brunn ; Bibilotheca danica. Liste des ouvrages danois publiés de 1482 à 1830, d'après les collections réunies dans les bibliothèques royale et universitaire de Copenhague et la bibliothèque Karen Brahes d'Odensé. — Publication de la grande bible royale de Copenhague. — VIe partie. — 192 p. in-4°. — Copenhague, Gyldendal. — (2 fr. 80).

Russie. — V. Rosen : Les manuscrits persans de l'Institut des langues orientales de Saint-Pétersbourg. — Saint-Pétersbourg, Eggers et Cie. — IV-369 p. et 3 planches gr. in-8°. — (8 fr. 75.)

Suisse. — M. Gisi : Verzeichniss der Incunabeln der Kantonsbibliothek Solothurn. — 1re partie, 72 p. gr. in-8°. — (4 fr. 50).

États-Unis. — J.-H. Hickcox : A bibliography of the writings of F.-B. Hough.

G.-L. Gomme : The Gentleman's Magazine-Library, part II, Archæology. — Boston, Houghton and Mifflin (12 fr. 50).

Index-catalogue to the library of the Surgeon general's office. — U. S. A. vol VIIe (Insignares Leghorn). — Washington.

J. Belknap : Bulletin of the U. S. National Museum. — N° 30, fasc. 5e. — (Fossil invertebrates). — Washington 322 p. in-8°.

Systematic catalogue of the public library of the city of Milwaukee, with alphabetic, author, title and subject indexes. — Milwaukee. — CLX-836 p. gr. in-8°. — (17 fr. 50.)

C.-E. Grant : In Memoriam : Henry Bradshaw. — (Voir the Library Chronicle 1886, p. 25-36).

R. Bliss : Library of Haward University. Bibliographical contributions, edited by Justin Winsor. N° 17. Classified index to the maps in the royal geographical Society's publications, 1830-93. — Cambridge (Massachusetts) 43 p. in-8°,

List of embossed books, maps, etc., for the use of the blind. — Boston, Howe Memorial Pess. — 4 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Academy.*

18 septembre : Personal memoirs of U. S. Grant.

25 septembre : Richard Steele : Strack's hebreu grammar. — J. Quicherat : Mélanges d'archéologie et d'histoire. — Notes of a philological tour : France;

2 octobre : Miss Lee's Faust. — H. Forneron : Louise de Keroualle. — M. Collignon : les Artistes célèbres. — Notes of a philological tour : Switzerland.

The Athenæum.

18 septembre : Roden Neel's essays ou the poets. — Genealogical literature.

25 septembre : Thornhill's translation of the Æneid. — A. Mickiewicz : Master Thaddeus — L'Œuvre. — Zohar. — Etienne Dolet. — C. Stephanos : La Grèce au point de vue naturel, etc. — M. de Champeaux : Guide des collectionneurs.

2 octobre : Freeman : The methode of historical study. — Mayor's edition of Cicero's *De Natura Deorum.* — The Palestine exploration fund. — Madame Bovary. — Irène. — F. de Mély : le Trésor de Chartres.

Book-Lore.

Octobre : The book trade in ancient Rome. — An egyptian library and its founder. — Lore Dexter's master-piece. — Another épic of Hades; — The Vagaries of Book-buyers. — The middle Hill Sale. — Early editions of the Pilgrim's progress. — Titles for bibles.

Blackwood's Edinburg Magazine.

Octobre : The Scotland of Mary Stuart. — The wit, wisdom and folly of the last five years.

Cassell's.

Septembre : Student life at Heidelberg.

The Expositor.

Octobre : The life and works of H. Ewald.

The Gentleman's Magazine.

Octobre : Flower lore.

Macmillan.

Août : The Land of Burns. — La Fontaine's *Fables.* — Charles Lamb.

The National Review.

Octobre : The eve of Venus, by the earl of Lytton. — Club sketches of old London.

The Nineteenth Century.

A. Comte's famous fallacy. — What girls read. — Disease in fiction.

Notes and Queries.

3 juillet : Who were the Belgæ ? — Editions of the Vicar of Wakefield. — Montjoye Saint-Denis.

21 août : R. Copley Christie : Etienne Dolet.

28 août : The folk tales of the Laps.

The Saturday Review.

11 septembre : Eastern proverbs. — Shakespeare's England. — Lettres du prince de Ligne la marquise de Coigny, par M. de Lescure.

18 septembre : Swift in Japan.

2 octobre : The stage Jew. — Œuvres complètes de Victor Hugo.

Temple Bar.

Octobre : The novels of Balzac.

Walford's Antiquarian.

Octobre : Astrology and William Lilly. — Macaronic poetry. — Garter knights degraded.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Septembre-octobre : Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques de Suisse, par Henri Omont.

Deutsche Buchhændler-Akademie.

Tome III, fasc. 9e : Justinus Kerner. — Geschichte der Bücherzensur in Deutschland. — Ein Bild aus der deutschen Rechtsgeschichte. — Von der Bücherverderbniss. — Der englische Buchhandel seit Caxton,.

Deutsche Revue.

Octobre : Aus den Tagebüchern Riemers, des vertrauten Freundes von Gœthe. — F. v. Holtzendorff : Deutscher und französischer Rechtsunterricht.

Deutsche Rundschau.

Octobre : Weimar in den neuntziger Jahren. — Gentz und der Friede von Schönbrunn. — Wilhelm Scherer : Souvenirs.

Nord und Süd.

Octobre : S. Muntz : Leo XIII. — W. Lübke : Kœnig Ludwig II und seine Kunst.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Septembre-octobre : Documents per la libreria Sforzesca di Pavia (1456-1494). — Antonio Franceschi. — Un museo Galileiano. — C. Sommervogel : Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par les religieux de la Compagnie de Jésus. — Un codici di rime italiane nella Biblioteca nazionale di Parigi. — Roger Marx : Henri Regnault. — Ch. Fuster : Essais de critique. — P. de Nolhac : Le Canzoniere.

Nuova antologia.

16 septembre : I canti di Heine e di Gœthe e le nuovo traduzione italiane. — Flora mirabilis.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Octobre : Louis Léger : Les origines russes. — E. Juliard : Constantinople et la vie turque. — H. Warnery : Études contemporaines : Alphonse Daudet. — W. Garshine : Art et artistes.

La Lecture.

1er octobre : M. Ludovic Halévy.

La Revue de Genève.

25 septembre : M. Jametel : les Émailleurs pékinois. — P. Jamin : Henri George. — A. Wagnon : Socrate et les femmes.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — *Hand in Hand*, journal hebdomadaire, chez M. Brettinger, à Stuttgart.

Angleterre. — Le 2 octobre dernier, il y a eu juste un demi-siècle que se publie *The Publisher's Circular*, fondé en 1836, un des organes les plus actifs de la librairie anglaise.

Autriche. — Les Anglais qui résident à Vienne auront désormais la satisfaction d'avoir leur journal à eux, le *Vienna Weekly News*, journal hebdomadaire, dont le premier numéro a paru le 21 septembre dernier.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre au 15 octobre 1886)

AUTORITÉ. Octobre : 13. *Jean de Jeanne*, par E. Pouvillon.

DÉBATS. Septembre : 18-23. *Les Artisans et les Domestiques d'autrefois*, par G. Babeau. 24. *The Methods of historical study*, par Freeman. 28. *Madagascar sous Louis XIV; Louis XV et la Compagnie des Indes-Orientales*, par L. Pauliat. — *J.-B. Tavernier, baron d'Aubonne, chambellan du Grand-Électeur*, par Ch. Joret. — Octobre : 7. *Zo'har*, roman par M. C. Mendès. 11. *Lettres d'exil*, d'Edgard Quinet. 12. Victor Cousin.

XIXe SIÈCLE. Septembre : 20. Les poètes de demain. — Octobre : 2. Alceste (M. H. Castille). 6. *Figures disparues*, par E. Spuller. 11. A. Lepage : Souvenirs de la vie de théâtre. 12. *Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue*, par l'abbé Bossard. 12. *Serenus, histoire d'un martyr*, par M. J. Lemaître.

ÉCHO DE PARIS. Septembre : 17. Le théâtre de Bergerat. 18. Les décadents. 24. A propos de *Gerfaut*. 27. L'homme de lettres. 27. *La Criminalité comparée*, par G. Tarde. 30. H. Castille. — Octobre : 3. Les victimes du livre.

ESTAFETTE. Septembre : 29. Saulière : Les Décadents.

ÉVÉNEMENT. Septembre : 22 et octobre : 8. Les Décadents. — Octobre : 3. L'École décadente. 4. Danton transfiguré. 6. Le romancier au théâtre. 10. Deschaumes : Auteurs et éditeurs.

FIGARO. Septembre : 18. Jean Moréas : Le symbolisme. 20-29 et octobre 6-13. Journal des Goncourt. 26. A. Racot : Barbès. — Octobre : 2. Dr Bouvier : Eugène Sue; son exil en Savoie, 1852-1857. — J. Richard : Barbès et H. Castille. — A. Alexandre : Stanislas de Boufflers. 9. M. Quellien : M. Renan en Bretagne. — Laglaize : La première des *Précieuses ridicules*. 15. Un drame de M. Renan : *L'Abbesse de Jouarre*.

FRANÇAIS. Septembre : *Mme Mohl et ses intimes*, par O'Méara. 23. L'hynoptisme. 27. Réflexions sur les personnages d'Andromaque. — Octobre : 1, 8. *La Révolution du 31 mai et le Fédéralisme en 1793*, par Wallon. 2. *La Renaissance religieuse en France au* XIXe *siècle*, par L. Lefébure. 5. Le dernier des bardes; M. Quellien. 6. *Les sentiers unis*, par E. Rostand. — *Le Livre des âmes*, par Zénon-Fière. 11. Hamlet, prince de Danemark.

FRANCE LIBRE. Octobre : 3. Traduction et adaptation. 9. *Le prisme*, par Sully-Prudhomme.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 18. *Louis XVII*, par M. Chantelauze. 18. *Le Juif et la judaïsation des peuples chrétiens*, par Gougenot des Mousseaux. 21. *Le Décadent*. 21. *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, par de Sybel. 22. Les Nouvelles-Hébrides. 25. *La Viole d'amour*, par M. Mariéton. — Les tendresses et les cultes, par Émile Trolliet. 28. *Cent ans de République aux États-Unis*, par le duc de Noailles. — Octobre : 1. *A travers la Chine*, par M. L. Rousset. 2. *Ma prison*, par M. H. des Houx. 5. *La Chaire française au moyen âge, spécialement au* XIIIe *siècle*, par M. Lecoy de la Marche. 8. Les Jacobins à Lyon en 1793. 9. *Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française*, par E. Daudet. 11. *Histoire du cardinal Pie*, par Mgr Baunard. 12. *Danton émigré*, par le Dr Robinet.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Septembre : 23. *Un administrateur au temps de Louis XIV; Thomas de Grouchy*, par MM. de Grouchy et de Marzy. 29. Saint-Just à Strasbourg.

GAULOIS. Septembre : 27. Baudelaire.

JUSTICE. Septembre : 20. Sutter-Lauman : Le décadent. 20. L'art officieux sous la Terreur; estampes patriotiques, costumes, caricatures. 27. L'organisation du Comité de Salut public. — Octobre : 4. La diplomatie de Danton.

LIBERTÉ. Septembre : 24. Le décadisme. 27. *L'École*, par Jules Simon.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 16 et octobre : 6. Trois mois à la cour de Frédéric. 19. *Sensation d'art*, par M. Barbey d'Aurevilly. 23. Le lendemain de fructidor. 24. Deux épisodes de la vie de Louis-Philippe. 26 et octobre 2. Fournel : L'enquête sur la Révolution. 27. Une forme nouvelle attribuée à notre globe.

NATIONAL. Septembre : 16. Les mœurs et le théâtre, d'après le général Tcheng-Ki-Tong. — Octobre : 7. *La Marquise d'Argantini*, par H. Rivière.

PARIS. Septembre : 28. Naturalistes et décadents. 28. *Un chanteur romain*, par M. Marion Crawford. — Octobre : 7 De l'influence des livres sur les esprits.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 17. *Mme Éli-*

sabeth, sœur de Louis XVI, par Mme la comtesse d'Armaillé. 23. *Le Stage d'Adhémar*, par M. Rabusson. 24. La poésie en Italie; Giosuè Carducci. 26. Armand Barbès. 30. *L'Empereur Frédéric II et la chute de l'empire germanique au moyen âge*, par Zeller. — Octobre : 10. Le premier Buridan. 11. *La Renaissance religieuse*, par M. L. Lefébure. 13. Le général Bonaparte et le chouan Passaplan. 14. Le caractère d'Hamlet.

SIÈCLE. Octobre : 10. Déliquescents et décadents.

SOLEIL. Septembre : 27. *L'École*, par M. J. Simon. — Octobre : 4. *Henri Regnault*, par M. R. Marx. 11. Quelques réflexions sur les lois sociales, par le comte d'Harcourt.

TEMPS. Septembre : 20, 26. Les décadents. 25. *Science et Philosophie*, par Berthelot. — Octobre : 7, 9, 12. Legouvé : Prosper Goubaux 10. La religion chez la femme. 13. Hermann Hœlty.

UNIVERS. Septembre : 21. Les décadents. 21 et octobre : 5. M. Paul Féval. 22, 29. L'épitaphe retrouvée du pape S. Libère. 27. *Scripturæ sacræ cursus*. 28. La Bible et le Râmâyana.

VOLTAIRE. Septembre : 25. Joséphin Soulary. — Octobre : 2. H. Castille. 13. Auteurs et éditeurs.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de septembre 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
2.	*L'Étendard français*	Surville.	Clavel.
	L'Algérie français	Caillot.	Hourdequin.
4.	*Le Quatre-Septembre*	Bender.	Bender.
	L'Enseignement universel	Granveau.	Balitout.
	Le Réveil national	Tison.	Balitout.
	La Révolution cosmopolite	Jouquet.	Dejay.
7.	*La Province*	Chabner.	Dejey.
9.	*Journal des Postes, Télégraphes et Téléphones*	Habart.	Dubreuil.
10.	*Le Barnum*	Bloch.	Dejey.
11.	*L'Express-Courses*	Amonet.	Porta.
13.	*La Correspondance nouvelle*	De Chousky.	Marot.
14.	*Le Correspondant*	Bonniol.	Bonniol.
15.	*La Croisade*	Noir.	Mouillot.
	Le Glaive	Noir.	Mouillot.
16.	*L'Étoile*	Albiot.	Dubuisson.
18.	*Correspondance de l'Exposition*	Merley.	Merkel.
21.	*Le Crédit français et étranger*	Lange.	Kugelmann.
	Le Réveil de Paris	Vigier.	Vigier.
	Le Réveil parisien	Vigier.	Vigier.
22.	*L'Indépendant littéraire*	Delepouve.	Meyer.
	Le Thermidor	Bisson.	Pinaud.
24.	*La Correspondance littéraire*	Marrhem.	Marrhem.
25.	*Les Chambres comiques*	Sauson.	Rougier.
27.	*Le Sans-Culotte*	Duval.	Duval.
	Le Réveil viticole, agricole et forestier	Bretagne.	Roussel.
30.	*La Gazette des fonds nationaax*	Ruterstorfor.	Dubuisson.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

(Outrages aux bonnes mœurs.)

M Tumin, libraire dans le passage de l'Opéra, a comparu le mois dernier, devant la Cour d'assises, sous l'accusation d'outrages aux bonnes mœurs.

Il était notamment poursuivi pour avoir mis en vente *les Mémoires de Suzon, sœur de Dom B..., portier des Chartreux, écrits par elle-même ; l'Histoire de Marguerite, fille de Suzon, nièce de Dom B..., etc.; l'Art de bien b... à Rome ; le Dictionnaire érotique moderne, par un professeur de langue verte ; la Fleur lascive orientale, contes libres traduits, etc...; les Jolis péchés des Nymphes du Palais-Royal, etc.; l'École des biches ou mœurs des petites dames de ce temps, etc.*, tous ouvrages dans lesquels de nombreux passages et dessins obscènes étaient relevés par l'accusation.

M. l'avocat général Harel a requis l'application de la loi.

M. Tumin a été défendu par Me Herbet, avocat.

Reconnu coupable par le jury, M. Tumin a été condamné à six mois de prison et 1,000 francs d'amende.

(Cour d'assises de la Seine. — Présidence de M. Gautier. — Audience du 12 octobre.)

Presse. — Diffamation. — Action civile. — Prescription de trois mois.

(Lorsque le préjudice dont on demande réparation est basé sur un délit de diffamation commis par la voie de la presse, l'action civile intentée en réparation de ce préjudice se prescrit par trois mois, conformément à l'article 65 de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse.)

(Cour d'appel de Montpellier. — 1re Chambre. — Audience du 26 juillet.)

Écrit imprimé. — Action civile. — Prescription. — Véritable caractère des faits.

Il appartient au juge saisi d'une demande en réparation du dommage causé par un écrit imprimé et distribué de donner aux faits leur véritable qualification.

En conséquence, alors même que le demandeur aurait pris soin de ne viser dans son assignation donnée devant la juridiction civile que les articles 1382 et 1383 du Code civil, son action est prescrite par trois mois écoulés sans acte de poursuite, du moment où le juge reconnaît et proclame qu'en réalité cette action est basée, non sur un quasi-délit, c'est-à-dire sur une faute ou une imprudence, mais bien sur un fait intentionnel, sur un délit de diffamation commis par la voie de la presse.

En ce cas, la prescription étant d'ordre public peut valablement être opposée pour la première fois en Cour d'appel, alors même que le défendeur à l'action s'est abstenu de relever en première instance le moyen tiré du véritable caractère du fait servant de base à l'action et s'est laissé condamner par les premiers juges.

Ainsi jugé par la Cour d'appel de Nancy, dans son audience du 21 novembre 1885.

ÉTRANGER

Italie.

Décisions de la Congrégation de l'index.

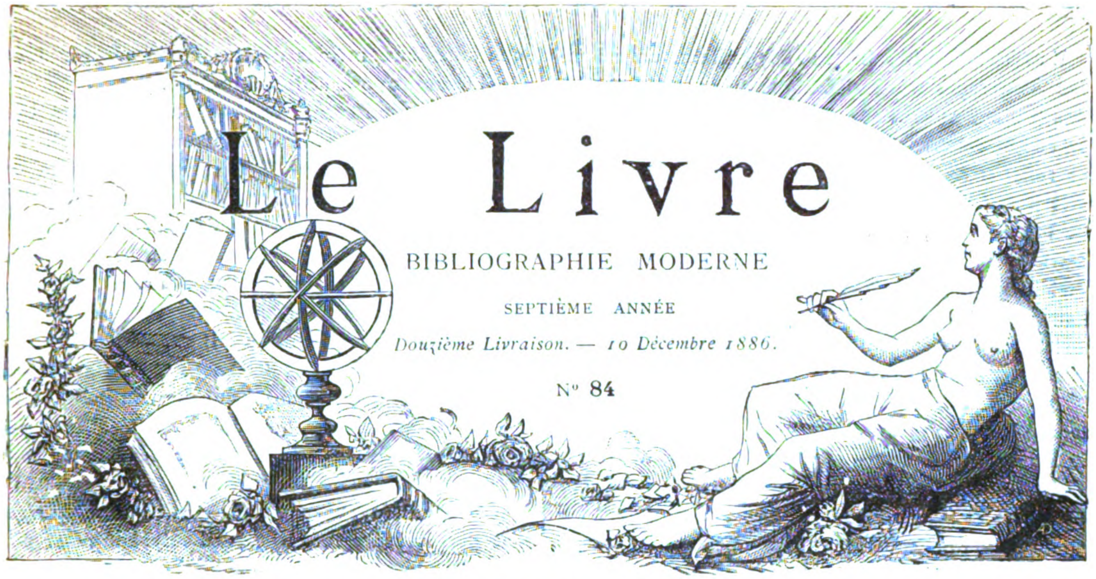
Un décret de la Congrégation de l'index, en date du 21 juillet, condamne le livre dont voici le titre :

« *Paolo Mantegazza, Senatore del Regno.* — Igiene dell' amore. Vol. I. Milano, 1881. — Fisiologia dell' amore. Vol. I. Milano, 1881. — Gli amori degli uomini, saggio di una etnologia dell' amore. Vol. II. Milano, 1886. *Opera prædamnate ex VII Regula Indicis.* »

Ces livres, qui sont de véritables obscénités, ont été écrits par un sénateur et s'étalent librement aux vitrines de Rome, ce qui permet de juger le régime. Ils sont de telle nature qu'en Autriche la police en a interdit la vente.

— Le même décret de la Congrégation de l'index porte que « l'auteur (Henri des Houx) du livre intitulé : *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*, Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1885, proscrit par un décret du Saint-Office du 31 mars 1886, s'est louablement soumis et a réprouvé son ouvrage ».

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les Livres d'étrennes pour 1887. — Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1887

Les éditeurs parisiens arrivent à grand'peine à mettre en vente, aux approches de Noël, leurs publications dites d'*Étrennes*, et c'est alors une telle cohue d'ouvrages de toute nature, un tel encombrement de livres de genres divers, qu'il devient presque impossible de passer avec ordre et méthode une revue d'ensemble susceptible de donner au lecteur un aperçu original des nouveautés de l'année. La critique ne peut donc s'exercer avec le sérieux et la pondération voulus, pour toutes les œuvres de fin de l'an; elle liquide la situation par un défilé général, ponctuant avec les nuances de ses approbations tous les efforts faits vers le bien et le mieux, et atténuant ses sévérités avec l'indulgence qui est de rigueur à ce moment qu'on a justement défini par ce mot: *la trêve des confiseurs.* — En librairie aussi, nous devons observer cette trêve et nous montrer en miel tout confits, avec d'autant plus d'aisance que, par un véritable tour de force, il faut signaler et décrire des livres qu'on n'a pu non sans peine entrevoir en épreuves ou en bonnes feuilles bien avant leur apparition.

Il serait à souhaiter que MM. les éditeurs missent plus de zèle à terminer leurs publications d'étrennes vers le 1er décembre au plus tard, permettant ainsi au public de les grouper et de faire judicieusement son choix, et laissant de même aux critiques le temps et le soin de discerner le bon grain de l'ivraie; mais ce serait peine perdue que d'entreprendre une croisade à cet endroit, car rien n'est plus malaisé à établir qu'un livre illustré dans ce pays laborieux où les efforts ne sont point poussifs et où « l'esprit de la dernière heure » règne en maître. Dans le monde artiste, chacun aime à se sentir acculé et à enlever un travail prestement, de haute lutte, avec une maestria doublée par l'inflexibilité du temps donné pour l'œuvre à parfaire. C'est ainsi qu'aux derniers jours de décembre on veille partout, au cabinet de travail, à l'atelier, à l'imprimerie, au brochage, sous la lampe et sous le gaz. La nécessité de *paraître* met tout le monde en fièvre; le bouillant tempérament français éclate dans ce travail hâtif où chaque artisan, qui vit de la pensée écrite ou imprimée, songe à tourner le temps et à réaliser l'impossible.

Aussi, en voyant surgir tout à la fois, à la dernière minute, juste à temps pour ne point manquer la vente, tant de livres illustrés, généralement ingénieux et bien faits, sinon supérieurs, se sent-on porté à indulgenter tant d'actifs travailleurs. C'est la philosophie de notre rédaction à ce moment des étrennes où tous les pères conscrits de la critique janséniste deviennent souvent de bons *papas gâteaux.*

En résumé, la librairie en 1887 présente un ensemble d'ouvrages très satisfaisants et donne le témoignage d'une marche constante vers le progrès, surtout en ce qui concerne les procédés par la reproduction en relief et en creux. Nous aimerions à trouver peut-être plus d'ingéniosité dans les formules et les règles de l'illustration, dans la disposition des pages et le mariage du texte et de la gravure, et aussi plus de variété dans l'agencement des couvertures et des cartonnages dorés, sur lesquels points les libraires anglais nous sont évidemment supérieurs; mais en dehors de ces questions d'art apparent et qui constituent la mise en scène du livre, il nous faut louer sans réserve les ouvrages qui nous sont présentés par les éditeurs contemporains, surtout pour les petits livrets d'éducation ou de récréation enfantine. Jamais on n'en a tant fait et mieux fait; quelques-uns comme ceux édités par la maison Hachette avec la collaboration de Boutet de Monvel, et par la maison Quantin d'après les compositions de Firmin Bouisset, sont de véritables chefs-d'œuvre de genre, bien au-dessus des Kate Greenaway auxquels il ne reste plus aujourd'hui que le mérite d'avoir en premier donné l'élan et d'avoir réalisé des choses exquises d'un goût et d'une exécution incomparables.

Ceci dit, arrivons au défilé des librairies et des livres, en commençant par la Maison Hachette et C[ie], qui, de même que les bataillons de Saint-Cyr, ce premier régiment de France, dans les fêtes militaires a droit de marcher dans toute revue bibliographique en avant de la librairie francaise, tant par droit de conquête que par droit de justice.

Librairie Hachette. — Cette librairie continue, en effet, à soutenir dignement une réputation tout à la fois solide et depuis longtemps établie. Aussi bien, ses preuves ne sont-elles plus à faire et son catalogue, qui va s'enrichissant chaque jour d'œuvres utiles et variées, nous apporte-t-il cette année encore de magnifiques publications.

Voici d'abord un ouvrage de grand luxe : *le Septieme récit des temps mérovingiens*, publiés en un fascicule de neuf feuilles grand in-folio. Ce dernier fascicule complete ce superbe volume et, comme les six livraisons précédemment parues, se trouve enrichi de six grands dessins de Jean-Paul Laurens, reproduits par le procédé Goupil. Nous avons eu occasion de ce livre au fur et à mesure de sa publication, de louer sans restriction les compositions du maître et d'apprécier la fidelité des reproductions; le nouveau fascicule que nous avons sous les yeux ne le cède en rien aux précédents.

Cet ouvrage, d'un prix relativement élevé (75 fr. à 120 fr. suivant les papiers) et d'un tirage restreint (210 exemplaires numérotés), n'étant point accessible au grand public, MM. Hachette ont voulu mettre à la portée de tous le chef-d'œuvre d'Augustin Thierry et populariser les compositions de l'artiste. Ils ont donc publié, dans le format in-4°, la série entière des *Récits des temps mérovingiens* (30 fr.) et l'ont illustré des quarante-deux mêmes dessins composés par Jean-Paul Laurens pour l'édition in-folio.

Le plus grand succès va, — succès d'ailleurs bien légitime, — nous en sommes persuadés, accueillir le livre dans lequel M[me] Dieulafoy nous raconte les voyages qu'elle et son mari ont effectués depuis 1883 dans la Perse, la Chaldée et la Susiane. On sait qu'au retour d'une première exploration en Perse dont les résultats avaient été des plus satisfaisants, M. Dieulafoy reçut du ministère de l'instruction publique une nouvelle mission scientifique. Il s'agissait d'aller explorer les anciens palais de Darius et d'Artaxerxès et d'en rapporter les objets d'art que les fouilles feraient mettre à jour. Les résultats de ces explorations, personne ne l'ignore, ont de beaucoup dépassé les espérances qu'elles avaient fait naître.

M[me] Dieulafoy, avec un dévouement, une énergie, une persévérance infatigables, a suivi son mari pendant tout le cours de ces explorations. Au cours de ces cinq années, passées sans défaillance en plein désert, elle a vécu sous la tente, supportant toutes les intempéries d'un climat extrême, passant subitement d'une température équatoriale, pendant les heures chaudes du jour, à la brise glacée des grands steppes, pendant l'obscurité de la nuit, bravant tous les dangers, regardant avec un pareil sang-froid les périls que faisait courir aux explorateurs la férocité des nomades ou celle des grands fauves. Mais ce n'est là que la plus petite part de son œuvre. Sentant de quel prix serait pour M. Dieulafoy un collaborateur intelligent et tout dévoué, elle apprit les langues et jusqu'aux dialectes du pays; c'est elle qui se chargea d'engager jusqu'à quatre cents ouvriers arabes ou persans dont elle dirigea les travaux; ce fut elle qui dessina ces merveilleuses frises que nous allons pouvoir admirer au Louvre, au fur et à mesure de leur apparition, aidant ainsi au travail de numérotage qui devait assurer leur reconstitution.

Enfin, comme si tout cela n'eût pas suffi dix fois à remplir son existence, elle trouva le temps de noter tous les incidents pittoresques de son voyage, de prendre des photographies des monuments ou des personnages qu'elle rencontrait sur sa route, pénétrant, grâce à son sexe, dans les appartements des femmes, cueillant le long du chemin les observations les plus fines, des anecdotes caractéristiques qui nous font connaître les peuples au milieu desquels elle a vécu.

C'est ce récit animé, fait avec une vivacité d'esprit remarquable et une charmante bonne humeur qu'elle a intitulé *la Perse, la Chaldée et la Susiane*, et dont le texte a été illustré avec le plus grand soin à l'aide des photographies qu'elle a rapportées (prix : 50 fr.; cartonné, 65 fr.).

Le public, qui a salué d'unanimes applaudissements le succès de la mission, ne peut manquer de s'intéresser vivement aux récits de M[me] Dieulafoy; il ratifiera certainement la distinction si bien méritée que le gouvernement décernait, il y a quelques semaines, à notre vaillante compatriote.

Toujours infatigable, M. Victor Duruy poursuit ses

études historiques et passe, cette année, de Rome à Athènes. Son *Histoire des Grecs* (1 vol. in-8°, broché, 25 fr.; relié, 32 fr.) rencontrera la même faveur que son *Histoire des Romains*. Dans ce premier volume de *l'Histoire des Grecs*, M. Duruy fait l'historique de la Grèce aux temps héroïques et retrace, d'après la légende et l'œuvre des poètes, sa physionomie sociale, religieuse et artistique. Comme l'a été *l'Histoire des Romains*, le nouvel ouvrage est illustré d'un grand nombre de gravures reproduisant des monuments antiques, des bas-reliefs, des monnaies, d'après les originaux et les documents authentiques.

Après l'histoire, la géographie. M. Onésime Reclus, qui nous présentait l'an passé une œuvre remarquable : *la Terre à vol d'oiseau*, a choisi cette fois un sujet qui, pour être moins vaste, n'en est que plus attrayant. Son ouvrage : *la France et les colonies ; En France* (grand in-8°, broché, 13 fr.; cartonné, 18 fr.), aura de nombreux lecteurs. Ne quittons point le domaine géographique sans signaler la traduction que M. Pierre Lehautcour a faite du livre où l'Allemand Lenz a consigné ses impressions de *Voyage à Timbouctou, au Maroc, au Sahara et au Soudan* (2 vol. brochés, 15 fr.; reliés 23 fr.).

Parmi les ouvrages ne rentrant point dans les nombreuses collections de la maison Hachette, nous mentionnerons un excellent ouvrage dans lequel MM. Auguste Blondel et Mirabaud étudient Rodolphe Topffer, l'écrivan, l'artiste et l'homme (1 vol. grand in-8°, broché, 30 fr.).

Nous recommandons le livre de ces deux écrivains; il ne fait point double emploi avec l'étude que M. l'abbé Relave consacrait dernièrement à l'auteur des *Voyages en zigzag* et des *Menus propos d'un peintre genevois*.

A Dieu ne plaise que nous oublions les enfants. C'est pour eux que M. Anatole France a sous ce titre: *Nos enfants*, écrit le texte d'un album que M. Boutet de Monvel s'est chargé d'orner d'aquarelles et de dessins (1 vol. in-8°, 10 fr.); pour eux *les Nouvelles scènes humoristiques*, de Caldecott (1 album in-4°, 8 fr.); pour eux aussi que M. Girardin a interprété une charmante fantaisie de miss Kate Greenaway: *Histoire d'une tarte aux pommes* (album in-4°, 4 fr.). Il ne nous reste plus qu'à parler de la publication de l'un des plus célèbres romans de Dickens, *Nicolas Nickleby* et d'un roman de Charles Deslys : *l'Héritage de Charlemagne*. *Nicolas Nickleby* forme un volume grand in-8°, illustré de nombreuses gravures sur bois. Ces illustrations nous ont semblé supérieures à celles qui figuraient dans *le David Coperfield*, paru à l'occasion des étrennes précédentes. Dans *l'Héritage de Charlemagne* (1 vol. in-8°, broché, 7 fr.; cartonné, 10 fr.), M. Charles Deslys s'est inspiré des légendes, des chansons de geste, des récits fabuleux engendrés par l'enthousiasme des compagnons d'arme de Roland; l'auteur a su composer un très attachant roman historique et inspiré au dessinateur M. Zier des tableaux très mouvementés.

Tel est le trop rapide exposé des *nouveautés* parues chez MM. Hachette; examinons maintenant où en sont leurs grandes collections et parlons des ouvrages de longue haleine.

La Nouvelle géographie universelle de M. Élisée Reclus arrive à son douzième volume. L'Europe et l'Asie tout entières décrites, le savant géographe parcourt maintenant ce qu'il appelle le continent noir, cette terre restée si longtemps mystérieuse et à laquelle nous arrachons chaque jour de nouveaux secrets. Dans ce volume qui a pour titre *l'Afrique occidentale* (1 vol. in-8°, illustré de 30 gravures sur bois et de 153 cartes, broché, 25 fr ; relié, 32 fr.), M. Reclus retrace la physionomie de cette partie de l'Afrique occidentale qu'arrosent le Niger et le Sénégal. Ce sont là des contrées qui doivent nous intéresser puisqu'elles embrassent à la fois l'une de nos plus vieilles colonies, la Sénégambie, et l'une des plus jeunes, le Soudan occidental.

MM. Perrot et Chipiez, qui ont entrepris, il y a tantôt trois ans, une *Histoire de l'art dans l'antiquité*, en sont arrivés au tome IV de leur œuvre. Les trois premiers étaient consacrés à l'Égypte, à la Chaldée et à la Phénicie. Dans le présent volume, les deux écrivains s'occupent tout spécialement de la Sardaigne, de la Judée et de l'Asie mineure. C'est ainsi qu'on trouvera dans ce livre de sérieuses études sur les monuments d'une ancienne civilisation retrouvés en Sardaigne, et sur les richesses artistiques de l'Asie mineure. La partie la plus importante du nouvel ouvrage est consacrée à la restitution du temple de Jérusalem. Des planches en couleur et plus de 400 gravures interprètent parfaitement le texte.

La vingt-cinquième année du *Tour du monde* continue la brillante tradition inaugurée par cette magnifique collection qui constitue le plus solide, si nous ne voulons pas dire l'unique monument qui ait jamais été élevé à la géographie moderne. Cet inappréciable recueil de documents venus de tous les points du globe, des solitudes glacées du pôle, ou des terres mystérieuses de l'Afrique ou de l'Amérique équatoriales, des rives du Pacifique ou du cœur même de la vieille Europe, ne forme-t-il pas comme une encyclopédie de l'histoire de la terre au XIXe siècle ? Et si, par suite du développement croissant des relations internationales, l'avenir des peuples dépend surtout de la connaissance qu'ils auront les uns des autres et de leurs besoins réciproques, *le Tour du monde* n'aura-t-il pas été, pour la France, l'un des instruments les plus fertiles du progrès ?

Dans les deux volumes publiés cette année nous trouvons tout d'abord le récit du voyage de M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau, aux lacs de l'Afrique équatoriale; nous suivons ensuite Mme Dieulafoy en Perse, en Chaldée et en Susiane pour traverser, toujours en imagination, les détroits de la Sonde en compagnie de M. Cotteau.

Ceux que de telles excursions effrayeraient pourront s'arrêter en Hollande et visiter la Frise; aux intrépides nous recommanderons l'itinéraire de M. Marche qui a tour à tour exploré l'Ogooué, le Congo, les îles Philippines. Nous pouvons également aller au travers du Népal avec M. Lebon, en Sénégambie avec M. Cof-

finières de Nordeck, en Toscane avec M. Muntz, en Tunisie avec MM. Cagnat et Saladin; enfin, moins loin encore, en France même; MM. Lequentre et Martel nous serviront, en effet, de guide; l'un dans le Tarn et l'autre à Montpellier-le-Vieux. On voit par ce trop court aperçu, sorte de table des matières, l'intérêt que présentent cette année encore ces deux volumes du *Tour du monde*.

Songeons maintenant à nos enfants. Pour ceux qui ont de dix à quinze ans, le *Journal de la jeunesse*, s'ils ne le reçoivent point chaque semaine, sera le bienvenu. Ils y trouveront de ces histoires que content si bien Mme Colomb, MM. Girardin, Blandy, Giron, etc.; ils y pourront regarder des illustrations fort attrayantes et lire aussi des pages écrites à leur intention par M. Maxime du Camp, qui leur fait connaître l'histoire de la vertu en France. Si le « grand frère » a son recueil hebdomadaire, n'est-il pas juste que bébé ait le sien ? Assurément, et *Mon journal*, petite revue mensuelle pour les enfants de cinq à dix ans (brochée, 2 fr.; cartonnée, 2 fr. 50), remplit le but on ne peut mieux. C'est aussi pour ces tout petits que Mme Cheron de La Bruyère a écrit *la Perruque du grand-pere*, que Mme Leroy conte *l'Aventure du petit Paul*, et M. A. Surville celle de *la Petite Givonnette;* enfin que Mme de Witt a composé un charmant petit livre: *A la montagne*. Tous ces volumes font partie de la *Bibliothèque des enfants* (broché, 2 fr. 25; cartonné, 3 fr. 50) et sont illustrés de nombreuses gravures. La *Bibliothèque rose illustrée* s'est enrichie cette année de cinq nouveaux volumes dont voici les titres: *Perlette*, par Mme Cazin; *Comme les grands*, par M. Fresneau; *Minette*, par Mlle Gouraud; *la Petite-fille du vieux Thémy*, par Mlle de Martignat; *les Naufragés de la Calypso*, par Mayne-Reid.

Nous commettrions un oubli regrettable en ne parlant point de la *Bibliothèque des merveilles*. Quatre nouveaux volumes sont entrés dans cette collection qui ne serait point déplacée dans une bibliothèque sérieuse. Ces quatre volumes sont: *les Paquebots transatlantiques*, par M. Dumoulin; *les Merveilles de l'artillerie*, par M. le colonel Hennebert; *les Grands fleuves*, par M. Jacottet; enfin *les Sources*, par Mme Saint-Meunier.

Maison A. Quantin et Cie. — Nous ne pouvons parler de cette importante maison d'édition sans avoir la mine d'un avocat plaidant *pro domo sua*, aussi une certaine réserve nous est-elle recommandée pour écrire sur cette librairie, la plus active et la plus ingénieuse peut-être qui soit en France, tout le bien que nous pensons de ses publications... Elle édite *le Livre*, cette Revue des revues, n'est-ce pas tout dire! En chantant ses louanges et ses hauts faits typographiques, nous aurions l'air de lancer le boniment à la porte de notre propre demeure, c'est pourquoi nous nous efforcerons d'être aussi impersonnels que possible vis-à-vis de cette maison d'édition de premier ordre, et tournerons la difficulté, en résumant pour ainsi dire l'opinion de la presse jusqu'à ce jour sur ses différents ouvrages de nouvelle année, *la Dame aux camélias, l'Iliade, les Environs de Paris*, etc., etc.

La Maison Quantin publie cette année pour les étrennes, des ouvrages de tout genre, de tous formats et de tous prix, appelés à satisfaire amplement les goûts de tous ceux qui achètent des livres, aussi bien les riches bibliophiles que les amateurs de publications à bon marché.

A tout seigneur tout honneur! Parlons d'abord de l'ouvrage magnifique consacré à Titien, un grand nom qui a donné lieu à un livre superbe (1 vol. in-folio; prix: 100 fr.).

Les éditeurs ont fait graver pour cet ouvrage les plus célèbres tableaux et les principaux dessins de Titien qu'on admire en Italie, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Espagne et en France. Un grand nombre sont reproduits par l'héliogravure directe avec une fidélité absolue. Les eaux-fortes, confiées à des artistes de talent, ont été exécutées dans les divers musées de l'Europe, en présence de l'original même. Cette monographie contient, en outre, les plus belles estampes anciennes que nous ayons à la Bibliothèque nationale, et nous reproduisons dans cette livraison une gravure directe d'après le tableau original qui, nous l'espérons, saura plaire à nos abonnés.

On le voit, la librairie Quantin ne recule devant aucun sacrifice pour assurer à ses éditions une valeur exceptionnelle, tant au point de vue du nombre que de l'exactitude des documents ou des reproductions dont elle enrichit ses volumes.

La monographie de Titien continue le riche musée des grands maîtres de l'art, inauguré en 1880 par *Holbein*, et où ont paru successivement *Boucher, Jean Bologne, Van Dyck et Rembrandt*.

M. G. Lafenestre, conservateur au musée du Louvre et dont la compétence en art, la connaissance particulière des maîtres italiens et le talent d'écrivain sont depuis longtemps appréciés, s'est fait l'historien de Titien. Il nous montre l'artiste lui-même dans son atelier, dans sa famille, dans les cours princières; puis, aidé par des gravures d'un grand caractère et d'une exactitude absolue, il met sous nos yeux ses chefs-d'œuvre les plus significatifs à l'heure même de leur apparition, dans le milieu qui les explique. Cette existence glorieuse du peintre centenaire est elle-même l'histoire de tout un siècle, où le personnage extraordinaire qui s'appelle l'Arétin se trouve intimement mêlé.

La Vie et l'Œuvre de Titien comprend 30 grandes planches hors texte, presque toutes gravées à l'eau-forte ou en héliogravure. Grâce aux nouveaux procédés directs, les principaux tableaux de Titien ont gardé le puissant caractère des originaux, et les dessins du maître, puisés dans les principales collections de France et de l'étranger, aussi bien que les vieilles estampes de notre Bibliothèque nationale, ont été traduits en fac-similés d'une entière vérité. Ce bel ouvrage fait le plus grand honneur à la collection des Maîtres de l'Art entreprise par la Maison Quantin, et nous en parlerons plus longuement dans notre livraison de janvier.

Les Environs de Paris (1 vol. pet. in-4°; prix : 30 fr.) continuent la grande série : « le Monde pittoresque et monumental » inaugurée l'année dernière à la librairie Quantin par *l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande,* le beau volume dont la presse anglaise a reconnu et unanimement confirmé la parfaite exactitude des renseignements statistiques, et la vérité des descriptions et des reproductions de monuments qu'il contient.

Paris, plus que toute autre ville, possède des environs d'un charme délicieux et d'une célébrité universelle. Les touristes étrangers en conviennent depuis longtemps, tandis que nous commençons à peine à le soupçonner. Mais le goût des excursions pédestres, déjà si répandu chez nos voisins de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse, nous gagne peu à peu; par intérêt ou par plaisir, pour chercher une villégiature ou seulement pour se promener, on se hasarde à franchir la banlieue, et les yeux étonnés découvrent encore bien près de la capitale une campagne d'une fraîcheur incomparable, des collines agrestes, des vallées profondes, un pays parfois enchanteur, toujours intéressant. Et, chemin faisant, par les routes, les sentiers ombreux, des noms, des sites, des monuments évoquent devant l'esprit les radieux ou poignants souvenirs de l'histoire, stimulent la curiosité ou nous remplissent d'émotion.

Il s'agit, dans le livre de M. Barron, d'un véritable voyage.

L'auteur a visité en détail, dans trente excursions successives, répondant à autant de sections géographiques, les départements de la Seine et de Seine-et-Oise. Il s'arrête devant les monuments du passé restés debout; il les explique; il raconte et vivifie l'histoire locale, dans le lieu même où elle s'est écoulée, d'après les documents les plus précis; il décrit longuement l'œuvre d'art, il note et peint les exquis paysages. Les champs de bataille, ennoblis par la défense nationale, en 1870-1871, ne sont pas non plus oubliés, et les combattants des journées héroïques de cette époque les retrouveront dans les pages les plus émues du livre.

Un tel ouvrage, où domine l'élément pittoresque, demandait pour l'illustrer un artiste d'une rare patience et d'une fécondité de ressources peu commune. M. Gustave Fraipont, bien connu des amateurs pour le charme de ses compositions fantaisistes et pour le goût de ses arrangements, a été cet artiste, véritable collaborateur de l'écrivain. Tous ses dessins, et il y en a près de 500, ont été faits d'après nature, si bien que le lecteur voit se dérouler à chaque page un panorama plein de poésie, gracieux et vivant commentaire d'un texte aussi varié qu'attrayant.

Ce livre des *Environs de Paris* rappelle par ses dispositions les *Magazines* les plus originaux d'Amérique.

L'Iliade d'Homère, traduite par Pessonneaux et illustrée par Henri Motte, est bien certainement un des plus beaux livres pour amateurs qui aient paru depuis longtemps dans le genre classique.

Un tel sujet avait de quoi effrayer les plus audacieux. Un souci constant et une science profonde de l'archéologie, non pas grecque, sur laquelle les documents abondent, mais en quelque sorte préhistorique; — une imagination assez riche pour donner de la variété à des sujets que le texte menaçait de rendre forcément un peu semblables les uns aux autres; — une puissance d'assimilation capable de suivre le poète et de traduire ses conceptions en quelque sorte sidérales, — telles étaient les qualités que devait réunir l'artiste. — Il ne s'agissait plus de dessiner des illustrations, mais véritablement de faire, à côté du poète, œuvre même de créateur. Enfin, et par-dessus tout, l'amour du sujet était indispensable.

L'éditeur raconte qu'au Salon de 1874, un artiste attira son attention. M. Henri Motte exposa, à cette époque, le *Cheval de bois devant les murs de Troie,* qui mérita des louanges unanimes par sa conception archéologique et par son exécution artistique. M. Motte, dont les succès depuis ne se ralentirent pas, lui parut tout indiqué pour illustrer Homère. Précisément les grandes scènes de l'*Iliade* l'avaient captivé et il rêvait de les reproduire. On tomba vite d'accord. Une scène fut choisie dans chacun des vingt-quatre chants de *l'Iliade,* et c'est ainsi que le volume se trouve illustré de vingt-quatre grandes planches.

Il paraît que chaque sujet fut non pas dessiné, mais peint à l'huile, sur de grandes toiles mesurant environ un mètre de largeur sur un mètre et demi de hauteur et que ces grisailles forment vingt-quatre véritables tableaux, une salle entière de musée. Ils ont été reproduits par l'héliogravure directe et imprimés en taille-douce dans des tons divers, sur un beau papier spécial; ce qui a permis de conserver aux gravures une fraîcheur et un velouté d'une grande délicatesse.

Si nous ajoutons que le volume est imprimé en caractères type Didot gravés spécialement, on reconnaîtra que bien peu d'ouvrages réunissent tant de séductions et forment un ensemble aussi parfait donnant à la fois satisfaction aux savants et aux artistes.

On ne peut rien imaginer de plus frais, de plus jeune et de plus coquet que la ravissante édition de la *Dame aux Camélias* de la Maison Quantin (1 vol. in-8°; prix : 50 fr.). En voyant le livre, nous nous sommes rappelé l'*Éventail* et l'*Ombrelle,* les curieuses fantaisies de haut goût, éditées, il y a quelques années, par la même librairie, et dont le succès a été si vif. Et, en effet, le système d'illustrations employé dans ces gracieuses publications a été appliqué ici avec un rare bonheur et nous semble merveilleusement approprié au sujet. Chacun des trente chapitres est orné d'une gravure d'en-tête, imprimée en taille-douce : ce qui a permis un mariage heureux avec le texte, une originalité de forme, une finesse et une variété de tons vraiment exquises. En plus de ces trente héliogravures, dix planches hors texte forment autant de tableaux séparés, reproduisant à part les principales scènes de l'ouvrage, gravées par l'habile aquafortiste Massé et le maître artiste Champollion.

Ainsi, d'une part, la douceur et la légèreté des cro-

quis d'artiste; d'autre part, la vigueur et la fermeté des grandes compositions.

Nous ne saurions mieux présenter à nos lecteurs cette œuvre charmante que ne le font les éditeurs eux-mêmes dans un Bulletin qu'ils publient tous les mois sur leurs éditions. Ils nous racontent là, par le menu et avec une grande sincérité, l'histoire de leurs livres, les soins qu'ils apportent à leur fabrication, les procédés nouveaux qu'ils cherchent à utiliser ou à perfectionner.

« Marie Duplessis, disent-ils, la Dame aux Camélias, la Traviata... même nom aujourd'hui symbolique, pour ne parler que de la forme extérieure, de la fantaisie changeante, de l'élégance dans ses aspects les plus subtils, de la grâce toujours. Quel sujet plus difficile à traduire! Encore cette femme était-elle multiple : bonne et coquette, nerveuse et malade. Resplendissante aujourd'hui d'une vigoureuse beauté, secouée le lendemain, et toute changée dans son allure, dans ses traits mêmes par un dérangement nerveux. C'étaient plusieurs femmes en une seule, jamais la même...

« A moins d'être une nouvelle Dame aux Camélias, quel modèle aurait pu donner satisfaction à l'artiste?

« On sait, en effet, aujourd'hui, que des illustrations de cette importance ne se font pas de chic, qu'aucun artiste ne serait assez audacieux pour tout demander à son imagination, que le modèle enfin, le modèle vivant, est indispensable.

« M. Lynch, avec un sentiment très fin de la vérité artistique, qui n'est toujours qu'une réalité relative, a pris le seul bon parti : il n'a pas hésité à demander ses inspirations à plusieurs modèles, ayant sans doute entre eux un air de famille, mais présentant chacun une appropriation spéciale aux scènes qu'il devait reproduire.

« Il ne s'agit pas ici d'une galerie de portraits d'histoire. Le but de l'illustrateur est d'évoquer, au moment même de la lecture de tel ou tel passage, la sensation et la présence des personnages dans cet instant même. Chaque tableau doit donc produire son impression isolée, exacte et réelle pour le cas traité, sans qu'il soit utile de comparer entre elles les illustrations. »

M. Lynch, qui avait déjà illustré complètement la *Françaïse du siècle*, cet autre succès d'Octave Uzanne, a fait preuve dans la *Dame aux Camélias* d'un bien grand talent. Ses compositions sont empreintes d'une grâce infinie. Le frontispice seul, gravé en deux couleurs par Gaujean, est une œuvre d'art remarquable : cette femme si complètement belle, dans l'opulence de la première santé, au corps déjà mûri par la passion, et surtout ces traits fatigués sous leur charme, où l'œil attentif discerne déjà les prémices du mal, cet ensemble de force et de faiblesse, c'est la Dame aux Camélias tout entière.

M. Alexandre Dumas, dans une spirituelle préface écrite pour cette réédition de son chef-d'œuvre, présente lui-même au public la *Dame aux Camélias* « parée, dit-il, des plus beaux atours qu'elle aura jamais eus ».

L'*Encyclopédie enfantine*, publiée par la librairie Quantin, et qui ne date cependant que de l'année dernière, est aujourd'hui connue de tous, grands et petits. Les jolis alphabets, albums et livres en couleurs qui ont paru à la fin de 1885 ont, du coup, transformé et renouvelé complètement l'illustration des livres destinés aux enfants. La chromotypographie révélait un caractère artistique que n'avait jamais fait soupçonner l'image coloriée d'autrefois.

Une autre cause de succès de cette nouvelle collection a été son bon marché extrême. Indépendamment du fond et de la valeur morale de ces petits livres, leur exécution matérielle est absolument remarquable. Leur variété est grande aussi et sollicite bien des acheteurs de goûts différents. Depuis les joyeuses chansons de *Cadet Rousselle*, du *Roi Dagobert*, de *Malbrough* et de la *Mère Michel*, qui s'adressent aux tout petits, jusqu'aux *Farfadets*, charmante fantaisie humoristique qui s'adresse à tout le monde; depuis les amusantes images à un sou, dont l'ensemble forme déjà un gros album, jusqu'au *Noël pour tous*, qui réunit des œuvres de grands artistes, tout est élégant de forme, soigné d'exécution et présente l'attrait d'une incontestable nouveauté.

L'*Enfant des Vosges*, délicieux roman ému, d'une mélancolie touchante et délicate, par Mme Julie de Monceau; *Mademoiselle Trymbalmouche*, par Mme Balleyguier; la *Nuit de Noël*, par Henri Carnoy; l'*Hiver à la campagne*, par Mme de Witt, née Guizot, illustrés par A. Lemaistre, E. Zier, Chovin et P. Kauffman, continuent de la façon la plus heureuse la « Bibliothèque de l'éducation maternelle », commencée, l'an dernier, par deux succès : les *Récits de l'oncle Paul* et l'*Histoire de Germaine*.

La jolie collection, imprimée en gros caractères, intitulée : « Bibliothèque enfantine », et qui s'adresse aux tout jeunes enfants, s'est augmentée de deux charmants recueils d'historiettes : *le Petit monde*, par Mme Dewailly, et *Bébés en vacances*, par Mme Hameau. Ces petits livres, d'un aspect coquet, sous une couverture cartonnée en couleurs, sont d'un bon marché surprenant.

Dans les albums, celui de cette année, les *Bébés d'Alsace et de Lorraine*, venant après les *Jardins de Paris* et la *Journée de Bébé*, est incontestablement le plus joli livre-album en couleurs que l'on ait fabriqué jusqu'ici. Il aura, en outre, le grand mérite de faire battre le cœur des petits patriotes.

Librairie Alfred Mame et fils, à Tours. — MM. Mame et fils, de Tours, ont su créer en France une de ces immenses maisons d'édition qui rappellent les premières librairies de tradition d'Angleterre et d'Amérique; ils ont plus que tous autres contribué, par la publication des meilleurs ouvrages de notre littérature, admirablement illustrés et imprimés, à la vulgarisation des classiques français dans de beaux formats commodes et d'un prix excessivement restreint eu égard à la beauté de leur impression et au luxe de leurs illustrations artistiques.

L'an passé, MM. Mame et fils publiaient *la Verrerie*

et *la Tapisserie*, deux livres superbes dont nous avons rendu compte ; aujourd'hui ils nous présentent *les Maîtres italiens en Italie*, par Jules Levallois, in-8° (prix broché : 15 fr.) et *le Vieux Paris*, fêtes et spectacles, par Victor Fournel, même format et même prix. Commençons par l'examen de ce dernier ouvrage.

M. Victor Fournel est certainement l'un des hommes qui ont le plus et le mieux écrit sur l'histoire de Paris. Comme érudit et comme chroniqueur, il est revenu bien des fois à ce thème inépuisable, toujours nouveau parce qu'il se transforme sans cesse. Nous connaissions de lui, avant l'ouvrage actuel : *Ce qu'on voit dans les rues de Paris*, *Paris nouveau et Paris futur*, *les Spectacles populaires et les artistes des rues*, *les Rues du vieux Paris, — galeries populaires et pittoresques*, dont on n'a pas oublié le brillant succès, avant-coureur de celui que va obtenir le livre d'aujourd'hui, qui en est comme la suite naturelle; enfin *les Esquisses et croquis parisiens*, deux volumes signés du pseudonyme bien connu de Bernadille. Et nous en oublions peut-être. Comme on le voit par cette énumération, M. Victor Fournel s'est fait dans l'histoire de Paris un domaine spécial : il est le peintre des tableaux de mœurs et s'efforce de ressusciter avant tout la vie populaire. La rue lui appartient. Si son premier volume portait pour titre : *Ce qu'on voit...*, celui-ci pourrait s'intituler *Ce qu'on voyait dans les rues de Paris*.

D'ailleurs, le sous-titre en détermine nettement le cadre. Il s'agit des *fêtes, jeux et spectacles*, depuis les représentations publiques des mystères parlés ou muets, des moralités fixes ou ambulantes, à l'île Notre-Dame, à la porte Saint-Denis, devant le Châtelet, à la fontaine du Ponceau, sur le Grand Pont ou le Pont-au-Change, par les rues et carrefours de la ville, lors des entrées princières et des solennités nationales, — jusqu'à l'histoire des aérostats et des hommes volants, des navires et naufrages aériens, dans toutes ses vicissitudes, ses innovations les plus bizarres, ses rêves les plus audacieux, ses particularités les plus intimes, les plus singulières, les moins connues. Entre ce point de départ, en plein moyen âge, et ce point d'arrivée, en plein XVIIIe et XIXe siècles, se déroule une longue série de chapitres dont ces limites extrêmes suffisaient à indiquer la variété et l'étendue, et qui embrassent toute la suite des temps, comme les diverses catégories des spectacles et des amusements de la rue.

Ainsi le chapitre consacré à la vieille Université fait revivre les quatre nations de la faculté des arts dans la turbulence, dans l'épanouissement joyeux de sa vie intérieure; il les suit dans le Pré-aux-Clercs, au *landit*, dans leurs processions, leurs élections, leurs émeutes, leurs rixes, leurs désordres de tout genre, dans leurs fêtes spéciales et leurs innombrables démonstrations publiques, sans oublier ni le grand concours, ni la chronique intime, mais pourtant assez mouvementée, de la Saint-Charlemagne. Le chapitre des *Foires* est l'un des deux ou trois plus intéressants du livre, des plus complets, des plus abondants en recherches. Dans ses monographies de la foire Saint-Germain, de la foire Saint-Laurent, de la foire Saint-Ovide, de la foire de Bezons, M. V. Fournel n'a oublié aucun trait essentiel, aucun détail caractéristique, et cette reconstitution, opérée d'après les sources avec la scrupuleuse exactitude d'un érudit, n'en a pas moins toute la vie intense d'un tableau de Teniers ou de Collot. Naturellement la fête des Loges trouve sa place, avec la foire de la barrière du Trône et l'antique foire aux jambons, à la fin du chapitre; elle a été dessinée par J.-M. Moreau au siècle dernier, décrite par Frédéric Soulié, le vicomte de Launay et bien d'autres sous la Restauration ou le règne de Louis-Philippe, et s'il faut s'en rapporter à eux, elle était alors plus gaie qu'aujourd'hui.

C'est, du reste, l'impression générale qui ressort de tout ce volume : nos pères étaient plus gais que nous. Je doute que le temps présent fournisse un jour aux annalistes des thèmes aussi pittoresques, aussi amusants que ceux dont M. V. Fournel a tiré si largement parti dans ses chapitres sur les charlatans, les escamoteurs et prestidigitateurs, devins et tireurs de cartes, marionnettes, pantins, ombres chinoises, figure de cire, animaux savants et curieux, que sais-je encore ? Nous ne pouvons songer à suivre l'auteur partout où il nous mène. Signalons seulement d'une façon toute particulière la monographie de *Longchamp*, qui est une véritable histoire anecdotique, avec le commentaire perpétuel de piquantes estampes d'après Bonnart, J. et C. Vernet, Saint-Aubin, Nodet, La Mésangère, les *Tableaux de Paris* de Marlet, etc., où l'on trouvera toutes les transformations, toutes les péripéties, tous les caprices et les inventions les plus extravagantes de la mode, saisis et fixés au vol, comme des papillons qu'on cloue au mur; puis le chapitre des *Boulevards* et particulièrement du boulevard du Temple, qui grouille sous nos yeux avec ses bateleurs, ses parades, ses théâtres plébéiens; enfin, car il faut se borner, celui des combats d'animaux, bêtes fauves et dompteurs, qui va du roi Childéric à Pezon et à Bidel.

On s'étonnera peut-être de rencontrer des noms contemporains dans *le Vieux Paris*. Mais c'est que, tout en remontant aux origines et en ayant voulu faire avant tout une œuvre d'érudition amusante et de recherches curieuses, M. Fournel conduit au besoin jusqu'à l'époque actuelle les sujets qu'il traite, et nous n'aurons garde de lui en faire un reproche. En recherchant partout les vestiges de la vie populaire à Paris, il a fait plus que de colliger avec la patiente sagacité d'une fureteur une foule de petites notes sur les hommes et les choses de la rue ; il a soufflé sur ces cendres pour les animer ; il a rendu au Paris de nos aïeux et de nos pères son allure, son geste, sa physionomie. Les détails significatifs pour l'histoire de la grande ville et pour l'histoire des mœurs abondent dans ces pages substantielles, tellement nourries de faits qu'on pourrait dire qu'elles en débordent.

Ce qu'un tel livre représente de recherches est véritablement énorme. Un lecteur superficiel pourrait presque ne s'en pas douter sans les notes, tant le texte

a de verve, de couleur et de mouvement! Mais les notes viennent lui rappeler sans cesse, en le mettant à même de contrôler et de compléter tout ce qu'on lui dit, que rien n'est donné par l'auteur à la fantaisie. On dit souvent qu'on regarde les beaux ouvrages illustrés et qu'on ne les lit pas. Ce serait grand dommage qu'il en fût ainsi pour celui-là, et si la belle illustration du livre de M. Victor Fournel devait avoir cette fâcheuse conséquence, il faudrait la regretter vivement. Mais il n'en sera rien : l'illustration, en effet, est étroitement unie au texte; elle fait vraiment corps avec lui, et elle est toute documentaire, toute puisée dans l'arsenal des miniatures, vignettes et dessins contemporains. En un mot, c'est bien une illustration dans le sens étymologique du mot : elle *éclaire* le récit, et si elle amuse l'œil, elle ne le distrait pas du sujet, qu'elle complète au contraire.

Les Maitres italiens en Italie, par JULES LEVALLOIS, bien que conçus dans une note toute autre que le livre de M. Victor Fournel, ne lui cèdent en rien en intérêt dans le sujet qu'il traite.

Nous mettons, en France, une habituelle étroitesse ou paresse d'esprit à emprisonner chacun — artiste ou lettré — dans l'ordre de manifestations où tout d'abord il s'est révélé, à parquer les intelligences en des cercles d'activité propre, spéciale, rigoureusement fermés, sans communication de l'un à l'autre. L'un de ces emmurés malgré lui vient-il à forcer l'enceinte et, désormais, affranchi, à produire quelque œuvre importante dans une direction non encore à notre connaissance, explorée par lui, cela nous gêne, trouble la sécurité de notre jugement, un peu plus nous blesserait comme un manque d'égards. — C'est une surprise de cette sorte qu'a voulu prévenir un écrivain que la longue pratique des lettres a mis en garde contre toutes les exigences du public; c'est pourquoi M. Jules Levallois expose, dès le seuil de son nouvel ouvrage, *les Maitres italiens en Italie*, comment, tout en se vouant de préférence jusqu'à présent à la critique littéraire, « il n'avait jamais cessé de s'intéresser passionnément à la destinée de l'art, aux hommes qui l'illustraient ou l'avaient illustré, aux œuvres fécondantes du présent et du passé ». — Préparé par de lointaines, constantes et fortes lectures, par de longues conversations avec de bons juges, le jour vint où il se sentit mûr pour le voyage d'Italie ; puis le jour plus heureux où il put l'exécuter, et, dans une série de séjours successifs, visiter Turin, Milan, Venise, Gênes, Pise, Florence, Bologne, Ravenne, Assise, Pérouse, Parme, Rome et Naples. Ce mode de préparation tout personnel, M. Levallois le conseille et volontiers en ferait une règle aux futurs voyageurs que la curiosité de l'art poussera vers l'Italie. « Quand il s'agit d'art, écrit-il, lire sans voir ne donne qu'une satisfaction incomplète (bien incomplète, en effet, pensons-nous); mais voir sans avoir lu ne procure qu'une très insuffisante instruction. » Voilà qui est juste et bien dit. Nous remarquons toutefois que parmi les moyens d'information préparatoire, nulle part, même par allusion, l'auteur ne recommande l'étude des quelques œuvres de nos maîtres italiens que la fréquentation du Louvre nous rendrait aisément familières. Estime-t-il cette enquête préalable en notre musée national comme s'indiquant de soi au point qu'il ait trouvé la recommandation superflue? Jugerait-il, au contraire, qu'une première prise de possession sur ce terrain étant forcément incomplète serait inutile et même périlleuse plutôt que profitable, et qu'il vaut mieux voir les maîtres italiens en Italie avec des regards autant que possibles vierges de toute impression antérieure et réserver les stations au Louvre pour le retour? Il ne s'en explique pas et nous laisse libres d'interpréter à notre gré son silence sur une question douteuse où ses lumières nous eussent pourtant fourni de précieuses clartés. Toutefois de son propre aveu ses lectures anciennes furent les plus sûrs auxiliaires de ses nouvelles études. « Tout ce que j'avais lu s'animait, ajoute-t-il, prenait corps, vivait sous mes yeux. Le livre avait éclairé le réel, le réel commentait le livre... C'est alors que je conçus la pensée de cet ouvrage. »

Nous soumettant au parti adopté par les grands éditeurs qui, tous, présentent leurs publications principales aux derniers jours de l'année, c'est avec un véritable regret cependant que nous nous voyons forcé de confondre parmi les « livres d'étrennes » une œuvre d'une telle valeur littéraire, qui rajeunit, élargit, par une façon toute nouvelle d'envisager les choses, cette histoire de l'art italien tant de fois traitée. Ce n'est pas que le volume ne réponde pleinement à l'opportunité de l'heure prochaine par le soin apporté à l'impression, par le choix du format et du papier, comme par le nombre considérable des gravures, où l'on retrouvera la plupart des chefs-d'œuvre que le génie italien a légués à l'humanité. Mais l'intérêt du livre en soi est vraiment de trop vaste envergure pour ne pas durer bien au delà du moment et de l'occasion et planer bien au-dessus.

Sa qualité tout à fait imprévue et très particulière, unique, me semble-t-il, en un livre de cette sorte, est qu'il s'impose comme le complément obligé de tout travail déjà fait ou à venir, concernant le mouvement des arts en Italie. Car — et ce n'est pas seulement un des aspects les moins originaux de cette œuvre — le lecteur se méprendrait qui croirait y trouver une histoire proprement dite de l'art italien; je doute qu'il y rencontre une seule date. Bien plus, du mérite même des œuvres, des séductions de la facture, des raffinements du dessin, des enchantements de la couleur, il est manifeste que M. Levallois n'a grand'cure ni souci. Il déguise à peine un léger dédain étonné vis-à-vis du « fin connaisseur » qui goûte et juge les tableaux d'après « le plaisir qu'il y prend, la sensation agréable ou désagréable qu'il en reçoit ». (Je crois que le « fin connaisseur » pourrait opposer une belle défense.) Ce que l'auteur des *Maitres italiens en Italie* cherche dans une peinture, dans une statue ou dans un monument, c'est l'esprit de l'œuvre d'art bien plus que l'œuvre d'art elle-même. Et cette recherche poursuivie « des mosaïstes de Sainte-Pudentienne et de Saint-Vital aux artistes grecs des

couvents de Calabre au XIe siècle, et de là jusqu'à la seconde moitié du XVIIe », a inspiré ce très beau livre, l'anime d'un souffle égal et continu, apporte enfin à l'histoire spéciale de l'art chez un peuple et en des temps privilégiés le commentaire d'une pénétrante psychologie et la rend solidaire de la grande histoire. C'est précisément pourquoi l'œuvre de M. Jules Levallois prend la place auprès des plus savants et des plus récents travaux sur l'art italien : c'est par quoi aussi alors que ces derniers auront été remplacés par des travaux plus récents encore et plus savants, *les Maitres italiens en Italie* resteront, dans les bibliothèques d'art, toujours lus avec fruit.

Maison Firmin-Didot et Cie. — Entre tant de publications, importantes à divers titres, que nous offre le catalogue d'étrennes de la maison Didot, la plus belle et la plus précieuse, aussi bien pour l'art que pour l'histoire pittoresque des mœurs, est sans doute *la Femme au* XVIIIe *siècle*, des frères de Goncourt (1 vol. gr. in-8°; 30 fr.). On ne s'attend pas à ce que nous nous étendions ici sur le talent et l'érudition des auteurs. Ils ont découvert le XVIIIe siècle, enseveli sous les alluvions du nôtre; ils ont ouvert une voie nouvelle au roman contemporain, et marqué tout ce qu'ils ont touché, dans la littérature et dans l'art, d'une empreinte personnelle et géniale qui ne s'effacera pas. L'étude qu'ils ont faite de la femme au siècle dernier est également trop connue pour que nous signalions la finesse des aperçus, l'érudition et l'autorité avec lesquelles ils s'élèvent contre les préjugés et les opinions de convention, et le délicat et ardent sentiment de l'art qui les ont guidés dans la recherche des matériaux comme dans la composition de ce livre. Nous voulons seulement insister sur la valeur toute particulière de cette édition nouvelle. M. de Goncourt a fouillé les cartons où s'accumulent tant de richesses, et il y a choisi soixante des pièces rares et précieuses de sa collection, qui sont reproduites sur cuivre de manière à combler de joie l'amateur le plus délicat. Les éditeurs ne disent que bien modestement la vérité lorsqu'ils annoncent que ces gravures sont « choisies assez soigneusement pour que quiconque aura acheté le volume puisse se flatter de posséder un résumé complet de l'histoire des mœurs du temps racontée pour les yeux par les documents originaux ».

Les littératures étrangères continuent à être, de la part de MM. Firmin-Didot et Cie, l'objet de savantes et artistiques publications. Nous avons eu l'occasion, l'an dernier, à pareille époque, de parler, avec les éloges que de tels livres méritent, du grand ouvrage de Henri Schliemann, sur *Ilios*, si remarquablement traduit par Mme Egger (1 vol. gr. in-8° ; prix : 30 fr.), du *Walter Scott* illustré, qui en est à son quatorzième volume (gr. in-8°; prix : 10 fr. le vol.), des *Œuvres de Fenimore Cooper*, avec illustrations de M. Andriolli (gr. in-8°; prix : 10 fr. le vol.), dont quatre volumes ont paru. De tels livres sont toujours d'actualité et se présentent à propos chaque année comme de magnifiques et utiles objets d'étrennes. Il faut mentionner à part une traduction en vers français de la grande tragédie amoureuse de Shakespeare, *Roméo et Juliette* (gr. in-4°; prix : 40 fr.), illustrée de dix grandes compositions dessinées par Andriolli, cet artiste d'un tempérament si fantaisiste et si fougueux, qu'on a surnommé le Gustave Doré de la Pologne. Cette édition a été exécutée d'après les célèbres éditions du Louvre. On en a adopté l'harmonieux agencement du texte dans les pages, les types si nets, la proportion des marges, en un mot la belle et simple ordonnance typographique. Nous ne parlerons pas ici de la traduction en vers de M. Duffry de La Monnaye, nous espérons pouvoir y revenir, car ce n'est pas en courant qu'on peut apprécier une tentative comme celle de faire passer dans le moule poétique français la poésie de William Shakespeare.

Dans un autre ordre d'idées, le Dr Gustave Lebon, prouvant que la mission dont il est chargé en Orient sera féconde, publie deux remarquables ouvrages dont les éditeurs ont fait deux superbes volumes. *La Civilisation des Arabes* (in-4°; 30 fr.), avec 10 chromolithographies, 70 grandes planches, 4 cartes et 366 gravures, nous initie, *de visu*, on peut le dire, à un monde prestigieux qui a gardé, plus qu'on ne le croit, les vestiges encore admirables de la grande époque où sa civilisation avait atteint son plein épanouissement. *Les Civilisations de l'Inde* continuent, dans les mêmes conditions typographiques, une série commencée avec tant d'éclat.

Nous rappellerons, sans nous y arrêter, pour ne pas tomber dans des redites, d'autres grands livres, comme *Paris à travers les âges* (pet. in-fol., 3 vol.; 300 fr.), dont la deuxième édition est en vente, avec 68 restitutions en chromolithographie et 65 restitutions en noir, exécutées d'après les documents authentiques par M. Fl. Hoffbauer, sans compter un nombre considérable de plans et de gravures; puis des ouvrages d'un caractère édifiant, mais où l'art a sa large part. *La Vie des Saints* (1 vol. gr. in-8°; 10 fr.), par Mgr Germain. *Saint Michel archange et le Mont Saint-Michel* (in-8°; 5 fr.), par Mgr Germain et M. l'abbé Brin, et *les Dix filles de sainte Chantal*, par la comtesse de Minthon (in-8°; 5 fr.). La « Bibliothèque historique illustrée » compte maintenant quatre beaux volumes in-8° (5 fr. le vol.), illustrés chacun d'un grand nombre de gravures sur bois et d'une chromolithographie tirées des grands ouvrages publiés par la maison Didot; l'un d'eux, *le Livre et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*, est particulièrement fait pour intéresser les lecteurs de cette revue. Citons encore *la Pêche aux bains de mer*, de M. H. de la Blanchère (in-4°; 5 fr.), toute la collection des beaux livres historiques et pittoresques du si regretté bibliophile Jacob, les beaux ouvrages artistiques de Ch. Blanc, de E. Muntz, de P. Mantz, etc.

Cette rapide énumération serait par trop incomplète si nous oubliions les deux publications périodiques, si justement populaires à divers titres, de la maison Didot : *la Chasse illustrée* et *la Mode illustrée*. Celle-ci surtout, véritable « Journal de la Famille », jouit en France et partout où a pénétré le goût français, d'une autorité et d'une estime que Mme Em-

meline Raymond a su lui assurer et sait lui maintenir. Cette femme, d'un talent si distingué et d'un cœur si droit et si bon, dirige aussi une série qui est à recommander à tous ceux qu'inquiète le choix des livres à donner aux enfants. Je veux parler de la « Bibliothèque des mères de famille illustrée », dont tous les ouvrages sont inspirés par une pensée morale qui permet de les mettre entre les mains de toutes les jeunes filles. Nous ne saurions mieux terminer notre revue des étrennes offertes par MM. Firmin-Didot qu'en signalant ces charmants petits livres (in-18, cart.; 3 fr. 80), intitulés, *la Famille du baronnet*, *le Secret de la vieille demoiselle*, *la Faute du père*, *l'Hôtel Wormzoff*, où nos enfants trouveront, pendant leurs jours de vacances, un plaisir de bon aloi, utile pour leur intelligence et sain pour leur cœur.

Maison E. Plon, Nourrit et Cie. — En tête des livres de cette maison, qui a depuis longtemps conquis une des premières places dans la librairie parisienne, il convient de mettre l'ouvrage magistral dû à l'un de ses chefs, M. Eugène Plon, sur Leone Leoni, sculpteur de Charles-Quint, et Pompeo Leoni, sculpteur de Philippe II (in-4°; 50 fr.). M. Eugène Plon a déjà montré son goût d'artiste et la sûreté de son érudition, dans ses recherches sur la vie et l'œuvre de Benvenuto Cellini. Ce coup de maître n'était pourtant qu'un coup d'essai. Restant dans l'art italien dont il fait son domaine propre, il a entrepris d'étudier les maîtres italiens au service de la maison d'Autriche, et il nous donne aujourd'hui l'histoire des sculpteurs Leoni. Le *Livre* se fera un devoir d'examiner en détail cette double monographie, si intéressante par son sujet et si remarquable par la façon dont elle est traitée. Il suffit pour le moment d'attirer l'attention sur un très beau livre, enrichi d'une soixantaine de planches hors texte, héliogravures, eaux-fortes de Paul Le Rat, etc., et où revit tout un côté du mouvement artistique le plus fécond des temps modernes.

Un autre volume, qui n'a pas, sans doute, la haute portée ni le grand luxe du précédent, mais qui est bien amusant et original, c'est *la Comédie du jour sous la République athénienne* (gr. in-8°; 20 fr.), texte d'Albert Millaud et illustrations de Caran d'Ache. On suppose bien que le texte n'est pas tendre, et qu'il est, comme un bon chat, pourvu de griffes et de dents qui ne restent guère inactives. Mais l'esprit sauve tout, et les plus houspillés, s'ils veulent faire croire qu'ils en ont tout comme le houspilleur, s'empresseront de rire le plus fort. Les illustrations, étonnantes de verve et de fantaisie, suivent le texte avec un entrain et une intelligence qui font de M. Caran d'Ache un collaborateur bien précieux.

Nous ne parlerons que pour mémoire du volume de M. Rollet de l'Isle sur le Tonkin et les mers de Chine, dont nous avons déjà rendu compte il y a quelque temps, mais qui n'a rien perdu et ne perdra rien, sans doute pendant longtemps, de sa douloureuse actualité (in-4°; 15 fr.).

Quand j'étais petit, Histoire d'un enfant racontée par un homme, par Lucien Biard (in-4°; 10 fr.), avec illustrations de B. de Monvel, est un des livres les plus attrayants que l'on puisse donner à un enfant assez grand pour avoir déjà des souvenirs. Au point de vue typographique, les éditeurs inaugurent, dans ce volume, des en-têtes et des culs-de-lampe représentant des fleurs traitées en aquarelle et d'un joli effet. Les grandes illustrations sont d'un naïf amusant et bien observé, quoi que poussé peut-être un tant soit peu à la charge. La « Bibliothèque de la Jeunesse », de MM. Plon et Nourrit, contient bien d'autres ouvrages qui ont fait, font et feront les délices de nos enfants. Tels sont : *Vieilles chansons et rondes pour les petits enfants*, notées, avec accompagnements faciles, par Ch.-M. Widor, avec illustrations de Boutet de Monvel (1 album in-4°, 10 fr.); les *Chansons de France pour les petits Français*, notées avec accompagnements, par J.-B. Weckerlin, illustrées par B. de Monvel (10 fr.), et, parmi les plus récents, deux ravissants albums in-4°, illustrés en couleurs, et intitulés, l'un : *l'Équitation puérile et honnête*, petit traité à la plume et au pinceau (10 fr.), par Crafty; l'autre : *Nos Chéris*, chez eux, à la ville, à la mer, à la campagne, dans le monde (10 fr.), par Mars. Pour les grandes personnes qui ne dédaignent pas de s'amuser comme des enfants, Crafty a encore fait : *la Province à cheval*, *Paris à cheval*, et Mars : *Aux bains de mer d'Ostende*, albums traités dans le même genre et avec le même esprit (10 fr.).

Nous n'avons pas la prétention de rappeler tous les ouvrages de voyage qu'édite si bien et en si grand nombre la maison Plon; mais nous devons particulièrement mentionner le *Voyage autour du monde* du comte de Beauvoir (gr. in-8°; 12 fr.), qui en est à sa dixième édition, et les impressions de voyage de Henri Moser, publiées sous le titre de : *A travers l'Asie centrale*, en un beau volume orné de plus de 170 gravures, dont 117 dessins de M. E. van Muyden, 16 héliotypies et une carte (20 fr.). Une nouvelle édition de *Sahara et Sahel* de Fromentin, illustrée d'eaux-fortes remarquables et de gravures en relief (1 vol. gr. in-8°; 20 fr.), ne doit pas être passée sous silence.

Une étude sur la folie des grandeurs n'est peut-être pas le livre qu'on choisirait de préférence pour offrir en étrennes. Mais la question de l'hypnotisme est à l'ordre du jour, et le docteur Paul Regnard a publié sous ce titre : *Sorcellerie, magnétisme, morphinisme, délire des grandeurs*, un livre d'un puissant intérêt, illustré de nombreuses gravures (in-8°; 10 fr.). Si l'on n'en veut pas faire un cadeau qui pourrait paraître épigrammatique, on ne saurait mieux faire que de l'acheter pour soi.

Enfin, les femmes qui veulent donner à leurs achats du jour de l'an une porté moralisatrice ou religieuse trouveront de quoi se satisfaire, sans rien sacrifier des préoccupations de goût et d'art dont un esprit délicat ne se départ jamais, dans les beaux livres de M. Victor Guérin sur la Terre Sainte (2 vol. in-4°; 50 fr. le vol.), couronnés par l'Académie française, et dans une grande étude sur saint François d'Assise, que l'auteur

a poursuivie jusque dans l'histoire de l'influence gardée par le saint depuis sa mort, et dont les éditeurs ont fait un superbe volume, magnifiquement illustré (in-4° ; 50 fr.).

Librairie Ch. Delagrave. — Dans toutes les librairies une modeste, mais véritable œuvre d'art attire l'attention ; c'est l'affiche illustrée composée pour les livres d'étrennes de la maison Ch. Delagrave par Geoffroy, le peintre des enfants : une ribambelle, une farandole de pierrots, de pierrots-bébés dont les visages frais et jeunes et les silhouettes toutes blanches s'enlèvent gaiement sur un fond tout noir, s'échappant tumultueusement d'une porte ouverte sur les hauteurs voisines du Panthéon, est censée s'épandre par la ville, les manches ballantes, la mine faraude. Or voici ce qu'on trouve dans chacun de ces panneaux diversement remplis :

D'abord la *Farce de maître Pathelin* rajeunie, et aussi raccourcie, avec un tel souci des convenances morales qu'on la pourra jouer dans n'importe quel salon devant les enfants (1 vol. in-4°; 10 fr.) La joyeuse comédie du trompeur trompé n'est plus offerte au public dans la prosaïque adaptation qui nous égayait pourtant encore par sa farce comique, mais telle que nos aïeux l'ont applaudie, c'est-à-dire en vers de même rythme, où les mots qui n'ont pas vieilli sont conservés à leur place, de telle façon que tout est clair, que rien n'arrête le flot du rire : ce sont des vers parlés, des rimes sonores, un brillant et un fini qui ne coûtent rien à la fidélité envers le vieux texte, mais lui donnent au contraire infiniment de lustre et de prix.

Ce travail délicat de Gassieys des Brulies est encadré avec tout le luxe qu'il méritait; couverture ornementée en style de l'époque et, par-dessus tout, 16 dessins de Boutet de Monvel, gravés en taille-douce, tout à fait modernes par l'esprit et la finesse de la touche.

Saint-Cyr, le berceau de notre chère armée, a tenté le crayon de Jazet, un des premiers parmi nos peintres militaires, qui présente en 52 grandes compositions les aspects intérieurs, les uniformes anciens et actuels, la vie intime. L'histoire de l'école où s'encadrent ces tableaux, écrite par un ancien saint-cyrien, rappelle les origines, retrace les souvenirs des promotions passées et s'arrête sur les règlements et les coutumes d'aujourd'hui. (1 vol. in-8°; 20 fr.).

Le *Saint-Nicolas* a sept ans d'existence et de succès. L'artiste peut-être le plus aimé du public enfantin et qu'apprécient d'ailleurs tous les connaisseurs, M. Boutet de Monvel, a fait sa réputation en donnant un corps à la personnalité mystérieuse et souriante de l'indulgent patron des garçonnets et fillettes, et en peignant à mille occasions, sous mille attitudes, les petits amis que saint Nicolas abrite sous son grand manteau. Les dominant de sa haute et paternelle autorité, leur vieil ami est un précieux auxiliaire pour la bonne éducation des enfants : il leur donne familièrement, par la plume des meilleurs rédacteurs du journal qui se succèdent sous sa signature, des conseils applaudis et parfois inspirés par les mères, toujours bien accueillis par les jeunes abonnés.

Pour les mêmes enfants, déjà grandis, ou pour leurs frères et sœurs aînés, le vieux *Musée des Familles,* depuis que la librairie Delagrave se l'est annexé, renouvelle les aimables et instructives distractions qu'il apporte depuis plus de cinquante ans au foyer domestique (1 an, 10 fr.).

Un Déshérité, par Eudoxie Dupuis (1 vol.; 20 fr.), présente en un récit attachant les malheurs et les consolations d'un petit paysan sourd et muet de naissance, mais chez qui, peu à peu, se révèle une aptitude pour le dessin assez précoce, assez durable pour faire de lui un enfant qu'on remarque, puis un prix de Rome, puis un peintre de talent.

Dans cette collection, qui contenait l'an dernier les *Héritiers de Montmercy* de la même Eudoxie Dupuis, on trouve, illustrée par le même Sandoz, la joyeuse *Mission du Capitaine* de M. de Charlieu (1 vol.; 5 fr.). Cette mission compliquée, confiée par Napoléon à un officier de la grande armée, le fait passer dans l'Inde où les aventures les plus extraordinaires et les plus imprévues l'attendent au milieu des paysages asiatiques les plus pittoresques.

Les courtes poésies, d'inspiration le plus souvent familière, parfois élevée, que le *Livre des petits* propose à la mémoire de nos enfants sont de Jean Aicard : c'est tout dire. Chacune est accompagnée d'un dessin de Geoffroy : on voit par là que l'illustration est à la hauteur du texte.

Voici une collection à 6 fr. 25 qui contient trois nouveautés : 1° *la Chasse aux lions,* d'Alfred Assolant, l'ancien condisciple de Sarcey et d'About, dont nous déplorons la mort récente, qui montre deux excellents pioupious, comiques dans leurs propos naïfs, mais fort braves dans l'action, qui chassent la grosse bête en Afrique; Girardet a dessiné ces scènes algériennes; 2° *la Succession du roi Guilleri,* par Charles Ségard, illustrée par Boutet de Monvel, naïve histoire des temps non historiques où nous voyons Raisin Ier, dans les circonstances les plus amusantes, apporter le premier plant de vigne de Colchique en Gaule.

Les Comédiens malgré eux, dans une collection à 3 francs (qui comprend *Sans-Souci* d'Adriana Piazzi, illustré par Boutet de Monvel, et *les Épreuves de Jean,* de Marthe Bertin, illustrées par de Liphart); c'est une longue suite de dessins où la gaieté du pauvre Léonce Petit a accumulé toute une série de quiproquos, malentendus, burlesques incidents, qui ont pour théâtre un village d'Auvergne et pour acteurs d'abord des bandes d'Auvergnats et ensuite une société de touristes prise pour une troupe de baladins par les enfants du Cantal et forcés, par une désopilante fatalité, de jouer devant eux *Iphigénie en Aulide.* La manière naïve et finaude de Léonce Petit n'est plus à caractériser ni à louer.

Librairie J. Hetzel et Cie. — A cette librairie, pour la jeunesse, deux romans nouveaux : *Robur-le-Conquérant* et *Un Billet de Loterie,* voilà le bilan de Jules Verne, pour cette année (chaque vol. in-8° :

9 fr.). *Robur-le-Conquérant*, c'est l'histoire émouvante et dramatique du premier navire aérien qui, demain peut-être, sera dirigeable. *Le Torpilleur*, aujourd'hui maître de la mer, ou presque, fut imaginé et créé par Jules Verne, dans un de ses plus puissants ouvrages : *Vingt mille lieues sous les mers*, dont *Robur-le-Conquérant* forme, pour ainsi dire, le pendant. N'est-il pas curieux de voir comme la science pratique finit par consacrer les conceptions de l'incomparable romancier! Attendons quelques années, et nous verrons au-dessus de nos têtes passer *Robur-le-Conquérant*, comme nous avons vu le navire énigmatique du capitaine *Nemo* prendre possession de l'Océan et s'imposer à toutes les marines de guerre. Ce livre sera parmi les œuvres les plus populaires de Jules Verne.

Les 45 dessins de Benett montrent dans tous ses détails la disposition de ce merveilleux appareil.

Un Billet de Loterie est une histoire des plus touchantes et, en même temps, des mieux agencées, qui fera battre bien des cœurs. Les grandioses paysages des fiords de la Norvège lui servent de cadre. M. Jules Verne a ici, comme toujours, déployé les trésors d'une imagination inépuisable, pour arriver à un dénouement des plus inattendus, par conséquent des plus appréciés. M. Georges Roux a admirablement rendu les scènes attendrissantes de ce charmant livre.

Autre ouvrage intéressant, *Enfance et adolescence*, par Léon Tolstoï (1 vol. in-8° ; 7 fr.). Parmi les écrivains russes, Tourguéneff et Tolstoï tiennent le premier rang. Aussi était-il intéressant de choisir, dans l'œuvre de l'un d'eux, tout ce qui pouvait s'adresser à l'enfance et à la jeunesse, parler à leur imagination, provoquer et arrêter leur attention par quelques-unes de ces pages marquées au coin du génie et qui révèlent, sous leur apparente simplicité, le futur grand écrivain.

Rien de plus saisissant, à cet égard, que les souvenirs de Tolstoï, si vivants, si présents pour ainsi dire, que l'on ne songe peut-être pas assez à l'art de l'écrivain pour se laisser prendre aux sentiments et aux sensations du héros. Ajoutons à cela une couleur particulière, toujours pleine d'attrait, et qui saisit où plutôt surprend le lecteur et le retient. Nous ne savons rien de plus curieux et de plus attachant que ces souvenirs d'enfant et de jeune homme retracés par un écrivain qui, dans la littérature européenne, occupe à juste titre une des premières places et des plus originales.

M. Benett, dans son illustration, s'identifie complètement avec l'écrivain russe; les scènes qu'il a reproduites ont toute la saveur du récit.

Parlons aussi de *Autour d'un lycée*, par André Laurie (1 vol. in-8°; 7 fr.). L'aimable et fécond écrivain, qui s'est proposé de faire connaître les différentes méthodes d'instruction publique dans tous les pays, poursuit le cours de ses attachantes et brillantes études, et nous conduit, cette fois, jusqu'au Japon. Au milieu d'une action extrêmement dramatique, où se trouvent en présence les défenseurs acharnés des anciennes coutumes nationales et les partisans de l'ordre de choses nouveau dans lequel le Japon s'est jeté avec une incroyable ardeur, M. André Laurie nous expose le fonctionnement et les procédés de l'enseignement public dans les établissements officiels. L'amour-propre national sera satisfait en voyant que les professeurs français sont nombreux et très estimés dans ces régions de l'extrême Orient, hier encore rebelles à toute civilisation européenne. Ce volume continue dignement la série si bien commencée par la *Vie de collège en Angleterre*, et qui a placé André Laurie hors de pair. M. Félix Régamey s'est mis à la disposition de M. André Laurie pour compléter avec son fin crayon les descriptions de ce singulier pays. Aucun artiste ne connaît aussi bien que M. Régamey le Japon et l'art japonais. Cela a été une bonne fortune pour le livre.

Du même auteur, *le Capitaine Trafalgar* (1 vol.; 7 fr.). *Le Capitaine Trafalgar* est une de ces histoires palpitantes qui, de la première page à la dernière, tiennent le lecteur en haleine. Il n'en est pas de plus féconde en incidents dramatiques et où la fibre patriotique vibre avec plus de force. Le héros est un de ces hardis corsaires qui portèrent si haut le renom du courage français, à une époque où notre marine avait été anéantie, et où la France maritime ne se distinguait plus que par des hauts faits particuliers; M. André Laurie a pris un de ces hommes extraordinaires, réduits à l'inaction par la conclusion d'une paix inattendue, et il en fait le héros principal de son livre, un des plus étranges qu'il soit possible de lire. Il n'est pas de récit qui soit plus empoignant et qui fasse mieux voir quels étaient ces marins qui, à l'exemple des Robert Surcouf et des Marcof, causaient à l'ennemi les plus grands dommages.

M. Georges Roux s'est fait une spécialité de l'illustration du *Roman d'aventures*; il s'est montré dans cet ouvrage aussi artiste que dans l'*Ile du Trésor* de Stevenson et Laurie.

Nous signalerons encore, à la même librairie : *Périnette*, 1 vol. in-8°, 7 fr., par le Dr Candèze; *Blanchette*, histoire d'une chèvre par B. Vadier (5 fr.); *Jean Casteyras*, aventures de trois enfants en Algérie, par Ad. Badin (1 vol.; 7 fr.); *les Deux côtés du Mur*, par M. Bertin (2 fr.); *les Fées de la famille*, par Lockroy et la *Bibliothèque de Mlle Lili*, dans la collection des *Albums* Stahl.

Le Magasin d'Éducation et de Récréation de la maison Hetzel a perdu, cette année, son fondateur qui depuis vingt-deux ans le dirigeait.

P.-J. Stahl avait consacré sa vie à son *Magasin d'Éducation*; il lui a donné, du premier au dernier jour, le meilleur de lui-même.

Ses collaborateurs continueront son œuvre et s'efforceront de la maintenir dans la voie qu'il leur a tracée.

Pendant l'année 1886, *le Magasin d'Éducation* a publié : *Un Billet de Loterie*, par Jules Verne; *Jean Casteyras* (Aventures de trois enfants en Algérie), par Ad. Badin; *Périnette*, *Histoire surprenante de cinq*

moineaux, par le Dr Candèze; *la Poupée de Mlle Lili; le Travail des autres; Notre grand-père et la Légende de Saint Christophe*, de Stahl, qui a été comme un adieu à ses lecteurs et amis; *les Deux côtés du Mur*, de M. Bertin; *Blanchette*, par B. Vadier; *Mon Grand-Père*, de E. Legouvé; de nombreux et intéressants articles de Tolstoï, Tourguéneff, Bentzon, Dupin de Saint-André, Lermont, Gouzy, P. Noth, etc.

Librairie des Bibliophiles (Jouaust et Sigaux). — On sait que la Librairie des Bibliophiles, sans se consacrer à ce qu'on appelle ordinairement les publications d'étrennes, n'en réserve pas moins pour la fin de l'année ses plus belles publications à gravures. Fidèle à cette tradition, elle se présente encore cette fois au public amateur avec un respectable cortège d'ouvrages dignes de fixer leur attention.

Nous signalerons d'abord, dans la *Bibliothèque artistique et moderne*, une édition du *Chevalier des Touches*, l'œuvre la plus fine et la plus délicate de Barbey d'Aurevilly. C'est la première fois qu'il se trouve aussi richement habillé, et le costume est vraiment digne du personnage. Au mérite d'une exécution typographique des plus soignées vient se joindre le charme de ravissantes eaux-fortes gravées par Champollion d'après des compositions de Julien Le Blant, dont la suite des dessins pour *Servitude et Grandeur militaires* avait eu l'année dernière un si grand succès. C'était bien d'ailleurs à ce peintre attitré des scènes vendéennes qu'il fallait s'adresser pour interpréter l'épisode de la chouannerie si pittoresquement décrit par Barbey d'Aurevilly. Cet ouvrage, qui a encore l'avantage de pouvoir être mis dans toutes les mains, sera certainement, cette année, le livre d'étrennes favori dans le monde des bibliophiles. Le prix de ce volume hors ligne est de 27 fr. 50.

On sait que la *Bibliothèque Artistique moderne*, publiée dans l'élégant format in-8° écu, doit comprendre, autant que possible, les principaux chefs-d'œuvre littéraires du XIXe siècle, et faire ainsi pour notre époque ce que la *Petite Bibliothèque Artistique* a entrepris avec tant de succès pour les siècles passés. On y a déjà vu paraître successivement : les *Contes d'Alphonse Daudet* (1 vol., 30 fr.), avec eaux-fortes de Burnand; *le Roi des montagnes*, d'About (1 vol., 30 fr.) et *le Capitaine Fracasse*, de Th. Gautier (3 vol., 75 fr.), ces deux ouvrages avec des dessins de Delort, gravés par Mongin; *Une Page d'amour*, de Zola (2 vol., 45 fr.), avec dessins d'Édouard Dantan, gravés par Duvivier; *Servitude et Grandeur militaires*, d'Alfred de Vigny (1 vol., 30 fr.), avec dessins de J. Le Blant, gravés par Champollion; *Jocelyn*, de Lamartine (1 vol., 30 fr.), avec dessins de Besnard, gravés par de Los Rios; *Graziella*, de Lamartine (1 vol., 25 fr.), avec dessins de Bramtot gravés par Champollion.

Dans la *Petite Bibliothèque Artistique*, déjà si riche en ouvrages de toute sorte, nous trouvons cette année deux publications nouvelles. C'est d'abord le célèbre roman de Gœthe, *Werther* (1 vol., 20 fr.), nouvellement traduit par Mme Bachellery, et pour lequel M. Lalauze a produit une de ces ravissantes suites d'eaux-fortes qui font apprécier si haut par les amateurs son double talent de dessinateur et de graveur. La traduction de Mme Bachellery se distingue par beaucoup d'élégance et par une grande exactitude. Elle est accompagnée d'une préface de M. Paul Stapfer, l'auteur de la remarquable étude qui a paru l'année dernière dans l'édition de *Faust*, publiée avec les dessins de J.-P. Laurens.

Le grand succès obtenu précédemment par les *Fables de La Fontaine*, publiées en deux volumes avec des dessins d'Émile Adam gravés par Le Rat, devait avoir pour conséquence une édition des *Fables de Florian*, éditées dans les mêmes conditions (1 vol., 20 fr.). La Librairie des Bibliophiles l'a bien compris, et l'on ne peut que la remercier d'avoir fait à notre second fabuliste, un peu trop oublié aujourd'hui, les honneurs de sa *Petite Bibliothèque Artistique*. Il faut dire aussi que les artistes qui avaient prêté leur concours aux *Fables de La Fontaine* se sont montrés dignes d'eux-mêmes, et la nouvelle édition des *Fables de Florian*, précédée d'une intéressante préface de M. Honoré Bonhomme, est un livre des mieux réussis. Les amateurs devront s'estimer heureux de pouvoir posséder ainsi en trois élégants volumes, ornés d'eaux-fortes qui sont de vrais bijoux, les œuvres des deux grands fabulistes français.

A côté de cette importante série des œuvres les plus remarquables dans le domaine du conte et du roman, il ne faut pas oublier la collection plus modeste des *Chefs-d'œuvre inconnus*, publiée dans le même format, et dont les eaux-fortes de Lalauze ne sont pas le moindre attrait. Cette élégante collection, interrompue par la mort du regretté Paul Lacroix, qui l'avait fondée, a été reprise par M. Maurice Tourneux, et nous y trouvons aujourd'hui, en un petit volume réunis, deux opuscules de Meusnier de Querlon, *les Soupers de Daphné* et *les Dortoirs de Lacédémone*. Ce sont des pastiches grecs, curieux surtout par les allusions aux personnages du temps, allusions que M. Maurice Tourneux a expliquées autant que possible dans des notes fort intéressantes.

Les amateurs de livres d'art retrouveront avec plaisir le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture* (prix : 25 fr.), rédigé par M. Georges Lafenêtre, et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon annuel. On comprend l'importance et l'intérêt toujours plus grands que prend cette publication, qui en est à sa huitième année et dont la collection formera l'histoire en même temps la plus exacte et la plus pittoresque de l'art à notre époque. Le volume de 1886, fait avec le même soin que ses aînés, comprend quinze planches gravées par quinze artistes différents, sous l'habile et fidèle direction du maître graveur qui a nom Hédouin.

La Librairie des Bibliophiles a voulu, elle aussi, avoir, cette année, son *livre d'étrennes*; mais elle a tenu à ce qu'il se distinguât des autres publications du même genre, et elle s'est adressée, pour les dessins qui ornent le volume, au peintre Édouard de Beaumont. L'ouvrage qu'elle publie ainsi a pour titre les

Aventures merveilleuses de Fortunatus. C'est l'histoire, qu'on rencontre dans les contes fantastiques de plusieurs pays, de la bourse inépuisable dans laquelle on trouve toujours des pièces d'or et du chapeau par la vertu duquel celui qui le place sur sa tête est transporté dans le lieu où il se souhaite. Cette légende, dont la première rédaction parait remonter au xvie siècle, a été imprimée dans toutes les langues. Il en existe même plusieurs versions françaises, parmi lesquelles les éditeurs ont choisi celle qui leur a paru la plus agréable à lire. Le nouveau volume contient cent vingt dessins d'une finesse et d'un esprit qui ne pouvaient manquer de se rencontrer sous le crayon de M. Éd. de Beaumont. Cette belle publication, complétée par une excellente préface de M. Henri Fouquier, forme un volume in-8° grand colombier du prix de 15 francs. Les exemplaires cartonnés coûtent 17 francs.

Nous ferions une revue bien incomplète de la Librairie des Bibliophiles si nous ne donnions pas ici sa place à une collection qui, pour les personnes qui ne recherchent pas les livres de grand luxe, est la plus importante de cette maison. Nous voulons parler de la *Nouvelle Bibliothèque classique*, à 3 francs le volume, qui comprend les œuvres de nos grands écrivains imprimées avec le même soin que les plus belles publications d'amateurs (pour 4 francs, on a les mêmes volumes recouverts d'un élégant cartonnage artistique). Ce sont des livres d'une impression très nette, d'une lecture facile et d'un format portatif.

Le texte de ces éditions, toujours pris aux meilleures sources, est accompagné de préfaces consciencieusement faites et des notes les plus indispensables, qui aident le lecteur sans l'entraver.

Librairie P. Ducrocq. — La librairie Ducrocq se distingue tous les ans par le nombre et la qualité des livres d'étrennes qu'elle publie et par les soins qu'elle apporte à leur bonne exécution matérielle. Cette année, nous avons une nouvelle edition du livre de Mlle Cellier, *les Reines de France* (grand in-8°, 10 fr.) qui a deja conquis une si légitime réputation. Il présente une série intéressante de femmes illustres qui ont influé sur les destinées de la France comme reines ou comme régentes. Les figures des grandes reines sont mises en relief au milieu des évenements publics, et tracées avec les qualités privées qui donnent à chacune son caractère. Les progrès des sciences historiques ont été utilisés pour cette édition, tout à fait rajeunie et ornée d'une série de portraits puisés aux sources les plus authentiques, et dessinés par des artistes éminents.

M. Paul Combes, sous le doux titre de *la Roselière*, étudie les mœurs et tribulations des habitants des eaux. Il nous initie, en savant et en poete, aux mille péripéties de la lutte pour l'existence chez les hôtes de nos rivières et de nos bois. Rien de plus gai que les aventures héroï-comiques des douze canards guidés par leur aîné, Franc-Bec. L'idylle et le drame se côtoient constamment dans la vie du petit peuple des grenouilles, des fauvettes, des insectes variés, que l'auteur met en scène, rendent vivement les scènes décrites et ajoutent le charme de l'art à l'intérêt de ce volume.

Dans la même collection (in-4°, 9 fr. le vol.), nous citerons encore, comme une intéressante nouveauté, *Promenades en forêt*, par E. Labesse et H. Pierret, les auteurs des ***Promenades botaniques***, qui ont obtenu tant de succès l'an dernier.

Ce nouveau volume est fait pour plaire à tous les lecteurs : les enfants y suivront avec plaisir deux camarades de leur âge, Angèle et Gilbert : les jeunes gens et les jeunes filles s'intéresseront aux légendes, à l'aimable Augusta, aux déceptions de Max, à l'histoire si touchante de Denise; tous y trouveront d'excellents guides pour parcourir la forêt et s'initier à sa vie, ainsi qu'aux mœurs de ses habitants et de ses hôtes.

Quant à la partie matérielle du livre, elle présente les mêmes qualités que les autres volumes de la collection; parmi les dessinateurs qui ont concouru à l'illustration des *Promenades en forêt*, on compte MM. Giacomelli, Bodmer, Rochegrosse, Bellecroix et Mouchot.

Mais le volume sur lequel nous croyons devoir appeler tout spécialement l'attention, parmi les autres publications de la maison P. Ducrocq, c'est celui que M. Émile Desbeaux, auteur d'ouvrages qui, comme *le Jardin de Mlle Jeanne* et *les Projets de Mlle Marcelle*, ont été couronnés par l'Académie française, publie sous ce titre : *le Secret de Mlle Marthe* (*Éducation d'André*), en un très beau volume in-4° (7 fr.). Le sous-titre : *Éducation d'André*, signifie que Mlle Marthe s'est chargee de l'éducation de son jeune frère, et, dans ce but, elle a l'art charmant de lui présenter sous une forme aimable et attrayante les connaissances scientifiques les plus utiles. Les diamants, les mines et les mineurs, la dynamite, les torpilles et les torpilleurs, la poudre, les armes de guerre, la monnaie, le tabac, la bière, le piano, le violon, le pavage en bois, les cuirs, les dentelles, etc., sont les titres des principaux chapitres du *Secret de Mlle Marthe*. C'est dans un véritable petit roman moral, dramatique, émouvant, que M. Émile Desbeaux enveloppe les questions intéressantes et les réponses instructives de son héros et de son héroïne. *Le Secret de Mlle Marthe*, magnifiquement illustré et gravé par MM. Méaulle, Férat, Bogaert, Clair-Guyot, Mouchot, Habert-Dys et Vogel, est appelé au même grand succès que les ouvrages précédents de M. Émile Desbeaux, qui a trouvé la véritable forme sous laquelle l'instruction devient amusante.

Librairie catholique Victor Palmé. — Parmi les beaux livres que la maison Palmé édite en dehors des ouvrages de piété proprement dits, nous avons à signaler une œuvre capitale. C'est la quatrième partie du *Littoral de la France*, de la Rochelle à Hendaye. L'auteur, M. Ch.-F. Aubert, connu aussi sous le pseudonyme de Vattier d'Ambroyse, y fait une étude minutieuse et singulièrement attrayante de nos côtes de l'ouest. Insister sur le côté d'utilité patriotique de l'œuvre est inutile. C'est d'une évidence qui saute aux

yeux. On s'en convaincra aisément en parcourant les chapitres consacrés à la Rochelle, au port de Rochefort, aux plantations défensives de la Coubre, au canal des deux mers, aux Basques et à leur marine. Quant à la partie pittoresque et à celle que j'appellerai d'information, elles sont traitées de manière à contenter les plus difficiles. Qu'on lise les chapitres sur le Brouage, sur Oléron, sur Bordeaux, sur les Landes, qu'on lise l'ouvrage d'un bout à l'autre, et nous ne craignons pas qu'on contredise notre assertion. Les illustrations, très convenables, souvent fort intéressantes, ne sont cependant pas la partie la plus remarquable de l'ouvrage. Un livre, honoré d'un prix par l'Académie française, et de plusieurs autres récompenses flatteuses, n'est pas, d'ailleurs, un livre d'étrennes, dans l'ordinaire acception du mot. Il vise à quelque chose de plus qu'à charmer l'œil et à distraire un moment l'esprit. Nous serions injustes, toutefois, si nous ne donnions une mention toute spéciale au frontispice en couleurs dont ce livre est orné. C'est une véritable composition artistique qui fait autant d'honneur aux artistes qu'au typographe. (1 vol. gr. in-8° : 20 fr.)

L'Algérie contemporaine, par lady Herbert (1 vol. in-8°, 10 fr.), n'a certes pas l'importance du volume dont nous venons de parler; mais il n'y a aucune réserve à faire sur sa décoration artistique. La couverture, originale et de bon goût, les têtes et les fins de chapitres, les illustrations de toutes sortes, dont le livre est plein, sont dus à des artistes comme Yan' Dargent, Adrien Marie, Féraud, Tofani, Lassailly, de Bar, etc., et l'impression a été confiée à Lahure. Il en est résulté un véritablement beau livre qui réjouit les bibliophiles et qui est indispensable à tous les Français qui s'intéressent au grand établissement que la France possède sur le rivage africain.

Maison Jouvet et Cie. — MM. Jouvet et Cie publient cette année deux charmants livres pour les enfants. Le premier, *les Deux Gaspards* (in-4°, 5 fr.), est dû tout entier, texte et figures, à M. C.-E. Matthis. Il contient 33 compositions hors texte et de nombreuses vignettes. Deux singes, Louki et Jocco, sont les véritables héros de ce livre. Ils se livrent à des exploits désopilants et resteront longtemps chers à la mémoire des jeunes lecteurs auxquels ils seront présentés. L'autre, intitulé *la Veillée au pays breton* (in-4°, 5 fr.), est également illustré par M. Matthis; mais c'est M. L. Mauresse qui a écrit le texte, et il a su nous raconter avec un charme pénétrant quelques légendes touchantes ou terribles, telles qu'il en sommeille encore dans l'imagination des vieux Celtes de l'Armorique. Ajoutons, à ces deux beaux volumes, quelques nouveaux volumes qui sont venus enrichir la « Bibliothèque instructive » (in-16, 2 fr. 50), et nous aurons le bilan des livres d'étrennes publiés cette année par l'ancienne maison Furne, dont la devise paraît être : *Pauca sed bona*. Ces nouveaux ouvrages sont : *le Combat pour la vie*, par Olivier du Ranton, avec 100 gravures sur bois; *la Mer*, par Armand Dubarry, avec 90 gravures; *Nos Frontières perdues*, par Auguste Lepage, et *Histoire de la lune*, par Wilfrid de Fonvielle, l'un et l'autre abondamment illustrés. Cette petite collection, d'un prix si modeste, est véritablement recommandable par l'esprit qui l'anime et la masse de notions utiles qu'elle sème dans l'intelligence des enfants.

Librairie artistique H. Launette et Cie. — Nous recevons un peu tard les beaux ouvrages de cette librairie qui, depuis quelques années, a mis en vente de si remarquables publications, si justement estimées dans le monde des amateurs de livres, amis du parfait et ennemis de la camelote et de l'à peu près qu'on rencontre trop fréquemment dans la librairie de luxe.

M. H. Launette édite peu, mais excellemment; ses ouvrages sont marqués d'un grand cachet de bon goût et d'art véritable; on sent qu'ils sont étudiés avec passion aussi bien que conçus avec une grande délicatesse et un tact absolu. Tous sont illustrés par des artistes de haute valeur qu'il a su heureusement associer à ses entreprises et qui ne peuvent que se féliciter de la façon dont ils sont mis en lumière.

Cette année, M. Launette publie trois volumes, également bien exécutés : 1° un *Paul et Virginie*, avec illustrations de Leloir, in-8° jésus au prix de 40 francs, 100 exemplaires sur Japon, dont 50 à 500 francs et 50 à 200 francs; — 2° *Nos Oiseaux*, par André Theuriet, avec 110 compositions de Giacomelli, 1 vol. in-8° au prix de 20 francs; — 3° *les Propos de table de la vieille Alsace*, illustrés tout au long de dessins originaux des maîtres alsaciens, par Émile Reiber, Alsacien; ouvrage sur papier des Vosges à la forme, du prix de 50 francs, plus 100 exemplaires sur Japon à 100 francs.

Le premier de ces trois ouvrages absolument hors ligne comme soin et réelle entente de luxe dans le livre : *Paul et Virginie*, devient, grâce à l'habileté et au talent de M. Maurice Leloir, l'édition, à notre avis, incomparable, de ce livre tant de fois réimprimé, tant de fois illustré et dont on considérait une nouvelle tentative comme irréalisable et même un peu ridicule. Nous pouvons dire aujourd'hui que jamais le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre n'a été mieux interprété et n'a reçu consécration d'un art plus élevé et à la fois plus gracieux. La fameuse édition Curmer, avec ses vignettes sur chine, n'atteint pas, à notre sentiment, à la belle ordonnance du livre de M. Launette, et, dussent tous les bibliophiles protester en masse, nous maintiendrons que les compositions de Maurice Leloir dépassent en science et en ingéniosité de facture les charmantes figurines des Johannot.

Toute la partie artistique de *Paul et Virginie*, composée de 120 dessins dans le texte et de 12 grandes compositions hors texte, a été exécutée par M. Maurice Leloir. Les douze planches ont été gravées par A. Boulard fils, et les 120 bois admirablement burinés sur bois par le maître praticien Jules Huyot. Chamerot a imprimé le texte avec la perfection à laquelle il atteint si souvent, en un mot le livre est

tout bonnement merveilleux; c'est dire en un mot, autant qu'en un cent, en quelle estime nous tenons cet ouvrage si superbement exécuté et sur lequel nous espérons bien pouvoir revenir quelque jour et moins hâtivement que dans ce compte rendu surmené.

Le second volume de M. Launette, *Nos Oiseaux*, est entièrement gravé sur bois par M. Huyot, le maître déjà nommé, d'après les délicieux dessins de Giacomelli qui, dans une symphonie de printemps, fait défiler sous nos yeux charmés les pinsons, les fauvettes, les rossignols, les chardonnerets, les bouvreuils et les alouettes, ainsi que tous les menus moineaux des champs à l'éveil de la nature. Nul mieux que lui ne pouvait peindre ces nichées dans les branches, ces sous feuillées délicates, ces coins de toits, ces bords de haies peuplées de chansons. Theuriet et Giacomelli, ces deux poètes de la plume et du crayon, étaient bien faits pour se rencontrer dans le légitime mariage de ce livre délicat; tous ces jolis poèmes en prose, ces sonnets et ces stances s'encadrent dans l'œuvre de Giacomelli comme l'émeraude ou le saphir dans un chaton de Cellini.

Dans *les Propos de table de la vieille Alsace*, M. Émile Reiber, maître ès arts en la bonne ville de Paris, a voulu faire œuvre de réconfort ajustée à l'heure présente, d'après les contes populaires recueillis en 1518 et mis au jour par le moine Jehan Pauli, du couvent de Thann, en haute Alsace. Ces joyeux récits qui passent librement en revue les divers états et conditions, les institutions et les mœurs, présentent un tableau animé de l'activité sociale de cette époque, et par la hardiesse et l'originalité de leurs critiques, ils nous font assister à la véritable aurore de l'esprit moderne.

Ce volume renferme 70 contes, tous illustrés de frontispices, lettrés ornées, fleurons, portraits et porte-étendards des villes d'Alsace. Tous ces dessins sont tirés en bistre foncé, tandis qu'un grand nombre de vignettes sont tirées en rouge. Chaque page est encadrée d'un double filet rouge perdu dans les marges, de manière à donner à l'ensemble du livre un cachet bien particulier.

Ces *Propos de table* sont un ouvrage de haut ragoût et d'une exquise originalité; ce livre fera non seulement grand honneur à M. Launette qui en est l'éditeur, mais aussi à M. Engelman qui en est l'imprimeur; c'est en quelque sorte pour un bibliophile amoureux de variété le plus étrange volume qu'il puisse convoiter dans le déluge de nouveautés que nous avons à signaler ici au courant de la plume. Nous espérons que ce bel ouvrage sera apprécié. Il mérite d'être placé à côté des *Quatre Fils Aymon*, ce chef-d'œuvre de Grasset, qui eût mérité d'obtenir le plus grand succès en ces dernières années, si le public se souciait davantage des œuvres puissamment originales et d'une note artistique entièrement nouvelle dans sa formule et son expression.

LIBRAIRIES DIVERSES

Librairie d'art L. Baschet. — Elle est bien nommée, cette *Librairie d'art* qui prend une place considérable dans la librairie française, et publie chaque année de luxueux ouvrages, les uns réservés aux seuls bibliophiles, les autres, œuvres de vulgarisation, mis par leur prix à la portée du grand public.

La Librairie d'art a eu l'heureuse idée de reproduire, dans deux magnifiques recueils, les œuvres de nos grands peintres militaires. L'énorme tirage de ces albums a permis à l'éditeur de leur fixer un prix modique qui permet à tout le monde de les posséder. La première série de *En campagne* est tout entière consacrée à l'œuvre d'Alphonse de Neuville. La guerre, ce serait le titre qu'il conviendrait de placer en tête des œuvres de A. de Neuville. La guerre avec ses enthousiasmes, ses enivrements, ses fureurs, ses éclaircies de joie et ses moments de lassitude, fut évidemment l'obsession continuelle de cette imagination surexcitée par un patriotisme ardent et tourmentée par le besoin de laisser le meilleur de lui-même à la postérité qui allait s'ouvrir sitôt pour lui. De Neuville, c'est le mouvement endiablé, la bataille où tournoient cavaliers, fantassins, artilleurs, se ruant les uns sur les autres, c'est la guerre.

C'est la guerre aussi, mais la guerre vue par des artistes de tempéraments différents, que, dans sa seconde série, nous montre *En campagne*. Cette fois, elle a été vue par Meissonier, Ed. Detaille, Bellangé, Berne-Bellecour, Boutigny, Dupray, Jeanniot, Morot, Protais, Schreyer, H. Vernet, etc., etc. A celui-ci plaît l'action héroïque, celui-là préfère les coulisses de la guerre; la belle ordonnance des régiments est pour séduire l'un, le train-train journalier de la vie de caserne trouve en l'autre son chroniqueur.

Cependant la *Librairie d'art* se repose de ses envolées vers l'art pur, en des œuvres aimables, telles que l'*Invalide à la Tête de bois*, de ce conteur charmant et plein d'humour qui a nom Eugène Mouton.

Ce livre sera probablement ce qui aura paru de plus merveilleux comme illustration. Le nom de Clairin, l'auteur des dessins, y donne d'autant plus d'éclat que c'est la première fois que le spirituel artiste se consacre à une œuvre d'illustration aussi considérable. A un maître de cette taille, l'éditeur ne pouvait mesurer ni les moyens d'exécution, ni les ressources des procédés les plus délicats et les plus variés. Il a donc dit à l'artiste : « Allez! faites tout ce que vous voudrez, ne vous occupez que de suivre votre fantaisie! » De là une liberté absolue, de là une œuvre étincelante de verve, de fougue, de hardiesse, sur une gamme d'effets allant depuis le fou rire jusqu'à la terreur folle. Comme exécution, c'est le dernier mot de ce que la publication illustrée peut donner, c'est-à-dire l'œuvre elle-même, reproduite avec une fidélité absolue, et faisant de chaque dessin un dessin original.

Le texte : quatre nouvelles depuis longtemps célèbres. C'est d'abord l'inénarrable *Histoire de l'Invalide à la tête de bois*, qui est devenue classique et légendaire; puis, *le Bœuf*, un éclat de rire encadré dans une bordure de provinciaux plus stupéfiants les uns que les autres. Et quand on s'est tordu de rire à ces deux folies, le *Squelette homogène*, une merveille

d'esprit et de fantaisie avec quelques touches inquiétantes du genre lugubre, vous amène enfin à la vertigineuse histoire du *Coq du Clocher,* tragédie où l'on palpite, où l'on frissonne jusqu'aux moelles. Eugène Mouton tout entier est dans ces quatre chefs-d'œuvre et Clairin seul pouvait traduire par le crayon ce que seul Eugène Mouton pouvait écrire.

Nous ne voulons pas quitter la Librairie d'art sans dire tout le bien que nous pensons d'une série de petites brochures qu'elle publie sous le titre de *Cahiers d'enseignement illustrés.* Chaque cahier contient huit ou dix aquarelles très soignées et un texte instructif. Ont paru : l'armée française et les uniformes des armées étrangères pour lesquelles le ministre de la guerre a accordé à l'éditeur une importante souscription, la marine française, l'âge de pierre, l'âge de bronze, les reptiles de France, les uniformes des écoles du gouvernement, etc. C'est là une œuvre vulgarisatrice par excellence.

Librairie Masson. — A ceux de nos lecteurs en quête d'ouvrages tout à la fois intéressants, instructifs et utiles, nous signalerons les publications scientifiques de la maison Masson.

M. Albert Tissandier fait paraître un volume de voyages : *Six mois aux États-Unis* (1 vol. gr. in-8°, broché, 10 fr.; relié, 13 fr.). Ce sont les notes prises par un touriste qui a surtout visité Panama. Il est superflu d'insister sur l'intérêt que présentent pour nous autres Français les observations, les renseignements de toutes sortes recueillis au cours d'une semblable excursion.

Pour être quelque peu technique, le livre que M. Delahaye consacre à l'*Éclairage dans la ville et dans la maison* (mêmes prix que le volume précédent) n'en est pas moins fort utile. Il est d'une lecture facile et tout le monde aura plaisir et profit à étudier les chapitres que l'auteur consacre à l'éclairage domestique, soit par le gaz, soit par l'électricité.

Avons-nous besoin de rappeler que la librairie Masson fait paraître un journal hebdomadaire illustré, *la Nature*, dont les livraisons forment chaque année un volume où se trouvent consignés tous les travaux et toutes les découvertes de la France et de l'étranger.

La Librairie W. Hinrichsen publie un album très curieux, simplement intitulé : *Timbres-poste* (1 vol., 20 fr.). — Les collectionneurs de timbres-poste sont aujourd'hui légion, et on ne se doute pas du nombre de gens sérieux, d'hommes faits, de magistrats même — nous en connaissons — qui, dans le silence du cabinet, se livrent à cette redoutable passion. Ils disposent aujourd'hui de toute une littérature de journaux, de catalogues, d'albums, parmi lesquels il faut faire un choix, car l'exactitude n'est pas toujours l'idéal de ces divers ouvrages. Mais nous avons sous les yeux un véritable bijou, c'est-à-dire un album qui correspond aux desiderata les plus difficiles. Cet album est l'œuvre de M. Richard Senf, un savant très compétent dans la matière ; la classification est digne de tous les éloges et défie même un commençant de commettre une erreur de classement, pourvu qu'il suive les indications claires et précises du texte et des illustrations. Ce nouvel album contient 3,570 types de timbres qui *dispensent de l'emploi d'aucun catalogue* et guident efficacement l'amateur, tant pour classer les timbres que pour reconnaître ceux qui lui manquent, et, de plus, il renferme toutes les émissions parues jusqu'à ce jour. C'est assurément le plus joli cadeau qu'on puisse faire à un amateur, aux grands comme aux petits enfants, car on a le choix de *20 différentes éditions*, contenant entre 500 et 5,600 types, suivant le prix de l'édition désirée et qui varie de 1 fr. 25 à 16 francs.

La Librairie centrale d'éducation populaire. — M. H.-E. Martin donne, dans sa *Bibliothèque de la Jeunesse française*, deux ouvrages d'éducation morale et civique : *Autour d'un drapeau;* récits militaires, par Marc Bonnefoy (1 vol. gr. in-8°, 5 fr.), avec illustrations de 12 gravures sur bois et de 45 dessins originaux, et un autre volume du même prix et du même format : *Sous la tente,* contes de la patrie, avec non moins de gravures que dans l'ouvrage précédent. On ne saurait trop encourager ces publications patriotiques pour la jeunesse, et nous signalons avec grand plaisir ces deux volumes de la Librairie d'éducation populaire.

A la **Librairie Morot frères et Chuit,** nous remarquons un volume du type de la collection d'éducation Hetzel : *Voyages, aventures et combats,* par Louis Garneray, peintre de marine. — Édition revue pour la jeunesse, par Victor Tissot. Encore un livre de voyages fantastiques qui allumera l'esprit de plus d'un adolescent et fera naître la vocation de plus d'un marin.

Librairie Hennuyer. — Cette maison publie deux nouveaux volumes qui s'adressent particulièrement aux enfants. Le premier a pour titre : *les Aventures de Huck Finn.* C'est une traduction du roman de Marc Twain et une suite du livre du même auteur : *les Aventures de Tom Sawyer*, que M. Hennuyer nous avait fait connaître l'an passé. L'éditeur a confié la traduction de ce second ouvrage à M. William Hughes, qui s'est parfaitement acquitté de sa tâche ; ce que les enfants apprécieront mieux encore, ce sont les nombreux et amusants dessins que M. Achille Sirouy a semés dans le texte. Les jeunes lecteurs qui se sont émerveillés aux prouesses de Tom Sawyer prendront un nouveau plaisir à suivre leur héros et ses compagnons d'aventures qui les initieront aux mœurs et aux fortunes des Américains. Pendant que les jeunes garçons voyageront en Amérique, les jeunes filles resteront en France et apprendront à connaître la vie d'une petite fille comme elles, qui a nom *Nizelle*, et dont M. Eugène Müller leur conte l'histoire d'une façon charmante. Les enfants verront par la vie de Nizelle que le travail, la persévérance et la bonne conduite parviennent à triompher de tous les

obstacles; c'est, on le voit, un livre qu'on ne saurait trop mettre entre les mains des enfants. Ajoutons qu'il est très agréablement illustré par Tofani.

Ces deux volumes sont d'un prix très accessible; le premier coûte, broché, 6 francs; relié, 8 francs; — le second, 7 francs, 10 et 11 francs selon qu'il est broché, cartonné ou relié.

La maison Charavay et Cie revient à l'ancienne tradition de ses belles publications de luxe avec un fort joli volume de M. Léo Claretie : *Paris depuis ses origines jusqu'en l'an 3000* (1 vol. in-8°, prix, 12 fr.). C'est une série de croquis, de scènes finement observées, qui nous font assister aux différents aspects de la vie à Paris à travers son histoire. C'est, comme le dit l'auteur, un voyage en zigzag de Lutèce à Paris, et au delà, avec des chapitres pleins d'une érudition agréable et d'amusantes fantaisies sur *Paris moderne* et *Après nous;* le tout fort spirituellement illustré par la plume de P. Kauffmann, avec onze magnifiques compositions hors texte par nos meilleurs maîtres.

M. Léo Claretie, un jeune, est parent de Jules Claretie qui nous présente fort agreablement son cousin dans une curieuse *Préface.*

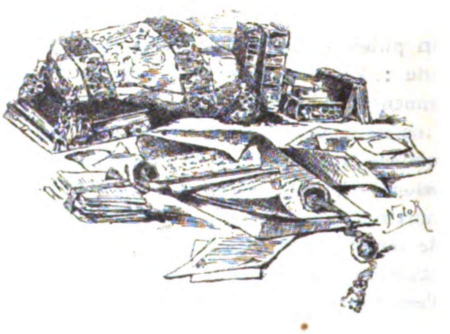
La librairie J.-B. Baillière et fils publie un ouvrage de voyage et d'éducation : *Du Spitzberg au Sahara, étapes d'un naturaliste.* Le Spitzberg, le cap Nord, les glaciers des Alpes, Florence, côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, Alger, Bône et le Sahara, par Charles Martins, professeur à la Faculté de Montpellier, directeur du Jardin des Plantes. (1 vol. in-8° avec 16 pl. hors texte, 10 fr.)

M. Charles Martins est un savant de premier ordre et un littérateur distingué; il nous fait assister aux plus beaux spectacles de la nature, il nous promène aux banquises, au cap Nord, sur les glaciers des Alpes, en Provence et en Italie, sur les côtes de la Méditerranée depuis Alexandrie jusqu'à Constantinople, et nous entraine à sa suite dans les jardins d'Alger et sur les sables du Sahara : avec un tel guide le voyage est un charme continu. Cet ouvrage est fort intéressant.

Librairie Jules Lévy. — Au nombre des publications de cette nouvelle maison nous remarquons *Médéric et Lisée,* d'Hugues Leroux, joliment illustré par Henri Dillon; *Sinbad le Marin,* avec dessins de Ray, et *le Grand Frère,* par Paul Bonhomme, illustrations de Louis Bombled. Ce sont là trois ouvrages pour la jeunesse. Nous devons une mention particulière à ce dernier volume; nous le croyons appelé à un véritable succès et le recommandons aux directeurs des écoles et des maisons d'éducation. *Le Grand Frère* est une œuvre morale où les enfants ne peuvent puiser que d'excellents enseignements. Ils y verront comment deux jeunes orphelins, après s'être heurtés aux mille difficultés de l'existence, ont pu, par leur travail et leur opiniâtreté, arriver à se faire dans la vie une situation fort honorable.

La librairie Marpon et Flammarion édite pour les étrennes un livre presque inconnu d'Alphonse Daudet : *la Belle Nivernaise,* histoire d'un vieux bateau et de son équipage (1 vol. in-8°, 10 fr.). Ce joli petit roman de l'auteur de *Tartarin dans les Alpes* n'avait jusqu'alors paru qu'en feuilleton dans un journal républicain du matin. MM. Marpon et Flammarion ont eu la bonne idée de l'exhumer et de le revêtir de tout l'attrait d'une jolie illustration due au crayon habile d'un cousin de Daudet, M. Montégut. Cet ouvrage reflète toutes les qualités brillantes d'Alphonse Daudet; tour à tour ému, pittoresque, coloré, vibrant, il nous fait l'histoire d'un de ces petits chalands de fleuves qui contiennent souvent une population si intéressante à bord. *La Belle Nivernaise,* patron Alphonse Daudet, va évidemment descendre la rivière de succès et rapporter d'aimables bénéfices aux habiles pilotes Marpon et Flammarion.

Quelques librairies nous adressent leurs livres à l'heure de mettre sous presse. Nous devons pour quelques-unes renoncer à en parler, pour d'autres les prier d'attendre à la prochaine année, qui pour cette revue sera la huitième depuis sa fondation.





POÉSIES

Poésies pour tous, par ANAÏS SÉGALAS. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les vers de Mme Anaïs Ségalas ont pour charme suprême l'honnêteté. Je ne veux pas dire qu'ils manquent du charme que répand le talent sur tout ce qu'il inspire. La réputation de Mme Anaïs Ségalas n'est plus à faire, et c'est une de nos femmes-poètes les moins contestées. Mais ce talent, tout exquis qu'il soit, reste en des régions moyennes et ne connaît guère les essors effrénés ni les affolements du génie.

Il semble que l'auteur ait voulu, dans ce nouveau volume, nous donner un résumé de sa carrière de poète et nous faire boire avec lui à toutes les sources de son inspiration. Elle chante tantôt pour les fantaisistes et les amateurs qui aiment à dire des vers devant les dames, tantôt pour les patriotes, tantôt pour ceux qui croient, puis pour ceux qui ne sont plus, et enfin pour les animaux et la société qui les protège, sans compter quelques poésies diverses, notamment la *Chanson des maçons,* dont je citerai la première strophe :

> La terre s'offre tout entière
> Aux bons et vaillants ouvriers :
> Maçons, nous avons la carrière;
> Les forêts sont aux charpentiers.
> Tailleur de pierre, allons, travaille!
> Nous bâtissons :
> La pierre est l'étoffe qu'on taille
> Pour les maçons.

Rimes de combat, par CHARLES GRANDMOUGIN. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La plupart de ces *Rimes* ont paru dans *le Charivari,* au directeur duquel le volume est dédié. L'auteur prend fort à partie les vices du siècle, dont beaucoup sont les vices de tous les siècles. Les filles de tous étages, les marchands falsificateurs, les nourrices infanticides, les hypocrisies et les mensonges de tous les mondes, y compris ceux du « poète du jour »

> A l'œil sombre, aux cheveux touffus et dramatiques,

excitent tour à tour sa verve, plus ironique qu'indignée.

J'en veux citer ce passage tiré d'une pièce intitulée *Soupeuses :*

> Le provincial, lourd d'ivresse,
> Roule de gros regards éteints,
> Et dans un petit coin caresse
> Une blondasse aux cheveux teints;
>
> L'étranger, sablant le champagne,
> Parle un jargon prétentieux,
> Et, solennel, bat la campagne
> Avec du vague dans les yeux.
>
> Mais, en quittant la capitale,
> Tous ces noceurs d'occasion,
> Dont le vice à nos yeux s'étale,
> Diront avec componction
>
> Que le grand Paris dégringole
> Et mérite d'affreux destins,
> Que le meilleur monde y rigole
> Et se saoûle avec des catins,
>
> Et plus d'une vieille baderne,
> Gobant ces sinistres discours,
> Croira que c'est fait pour toujours
> De la « Babylone moderne. »

Mais le vice tout spécial contre lequel M. Grandmougin combat avec le plus d'acharnement, c'est Zola et son dérivé, le zolisme :

> Nos gaîtés sont en désarroi,
> Et l'énorme Zola commande
> En roi.

Ne nous étonnons pas de ces vaillantes passes d'armes. Don Quichotte attaquera toujours les moulins à vent. Mais félicitons M. Grandmougin de trouver

des accents comme ceux-ci dans la pièce : *A mon ami le Paysan :*

> Fils des champs, regarde la terre!
> Scrute le palpitant mystère
> De sa rude fécondité!
>
> Tes gars à la face brunie
> Par les aubes et les couchants
> Peuvent révéler leur génie
> Dans l'âpre culture des champs,
>
> Rendre plus riche toute sève,
> Multiplier les floraisons,
> Donner le prestige d'un rêve
> A l'or houleux de tes moissons,
>
> Et robustes, demeurant dignes
> Du sol où chante leur gaîté,
> Faire aussi les vins de tes vignes
> Puissants comme un soleil d'été!...
>
> Et si les cités sont stériles,
> Si plus d'un moderne cerveau
> Dédaigne les ardeurs viriles,
> Refais-nous un peuple nouveau,
>
> Un peuple fort comme tes chênes,
> Et fier de ses cœurs indomptés,
> Tout prêt pour les luttes prochaines
> Et les prochaines libertés!

Chansons, *monologues, chansons à dire, fantaisies,* par Octave Pradels, avec une préface d'Armand Sylvestre. Paris, Paul Ollendorff, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

« Vous voulez de la bonne fantaisie gauloise, un peu risquée et faite pour amuser les bonnes gens pas bégueules, les travailleurs du jour qu'un petit air égaye le soir au coin du feu? Vous trouverez celle-là dans ce livre. » Voilà ce qu'annonce Armand Sylvestre, et Armand Sylvestre s'y connaît. Aussi n'est-on pas étonné de trouver, à lire ce volume, un plaisir qui, pour n'être ni superlativement délicat ni exquisement raffiné, n'en est pas moins franc, sain et de bon aloi. Je recommande le monologue intitulé *Barbusson :*

> Je n'ai jamais eu peur qu'une fois dans ma vie,
> Encor ce n'était pas pour moi...

Un épinard au jus, ou histoire des mésaventures de Bonifac' Boudinoy, de Taupigny-les-Échalottes, dans un restaurant de Paris, et la *Poésie de Bridouilles,* qui vaut à ce brave piou-piou trente jours de clou du premier coup. C'est d'un comique esbrouffant et irrésistible.

Les chansons proprement dites sont souvent animées d'un esprit patriotique et d'un souffle naturaliste qui font penser à Gustave Mathieu et à Pierre Dupont :

> La vigne produit la liqueur
> Qui déride les fronts sévères,
> Et les meurtrissures du cœur
> Se guérissent au fond des verres :
> C'est un gai rayon de soleil
> Que chaque bouteille emprisonne,
> Et c'est tout un monde vermeil
> Qui s'épanouit dans la tonne.
>
> Tant que la vigne poussera
> Ses racines dans notre Gaule,
> L'esprit français continuera
> De jouer son glorieux rôle.
> Oui! tant que les ceps triomphants
> S'élanceront de notre terre,
> Nous resterons les vrais enfants
> De Rabelais et de Voltaire!

La note amoureuse n'est pas oubliée, et certaines de ces pièces sont des idylles pleines de fraîcheur :

> La neige a recouvert les prés et les sillons.
> Pendant que les amants, dans la chambre bien close,
> Mêlent leur chant joyeux à celui des grillons,
> L'Amour, au coin du feu, détend son aile rose.

Enfin, comme le dit Armand Sylvestre dans la troisième partie du volume, nous trouvons de jolies applications de nos rythmes anciens et qui prouvent qu'Octave Pradels sait fort bien son métier de poète. Jugez en plutôt :

> Nous nous disions : tu!... nous nous disions : vous...
> Nos fronts étaient purs et nos pensers chastes;
> L'univers entier, alors, c'était nous!
> Nous nous disions : tu... nous nous disions vous...
> Vos témoins étaient les horizons vastes
> Et des nids d'oiseaux blottis dans les houx...
> Nous nous disions : tu... nous nous disions : vous...
> Nos fronts étaient purs et nos pensers chastes...
>
> Nous irons toujours rêver dans les bois,
> Car nos cœurs, vois-tu, garderont leur fièvre;
> D'autres oubliront, mais nous, je le crois,
> Nous irons toujours rêver dans les bois.
> C'était en automne... un jour, à ma lèvre
> Ta lèvre s'unit... la première fois!
> Nous irons toujours rêver dans les bois,
> Car nos cœurs, vois-tu, garderont leur fièvre!

Le Livre des parias (1885-1886), par Omer Chevalier. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Beaucoup de force, peu d'effet. Les termes impropres, les tournures bizarrement contournées, les vers douteux au point de vue prosodique abondent. Là les embruns hurlent; ici les guerriers ont « les poings crispés sur des semblants d'épées »; plus loin, le chat, « debout, affaissé sur les jarrets, rôde »,

> Dans la ténacité du souvenir sans fond.

C'est en ouvrant le livre au hasard que je fais ces trouvailles. Il s'en faut donc qu'on ait, en lisant ces vers d'un farouche voulu et d'une naïve truculence, l'illusion d'un poète de génie. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas là un tempérament. Je crois, au contraire, qu'il y en a un. Mais le tempérament est la condition de l'art; il n'est point l'art lui-même. Faut-il rappeler le vieux mythe de Minerve ne sortant tout armée, que par un coup de hache, du cerveau de Jupiter? Il faut la gestation et l'effort de l'enfantement. Or M. Omer Chevalier nous dit : « Habitué à voir les choses de mes propres yeux et à les peindre telles que je les

sens, je les brosse au hasard de la palette et au caprice de l'inspiration, tant pis si les teintes que j'emploie tournent plus à la grisaille qu'à l'azur immaculé. » Je ne relèverai pas le raisonnement sophistique par lequel le poète s'excuse de brosser au hasard les choses parce qu'il est habitué à les voir de ses propres yeux et à les peindre comme il les sent. On comprend du reste, dès lors, que « la perfection n'est ni de son âge ni de sa façon de procéder », et l'on ne s'étonne plus de rencontrer, dans ses vers, maints passages qui valent cette préface : « D'ailleurs, les époques actuelles vouées au noir de par la mode me sauront gré peut-être d'avoir suivi la commune voie et accueilleront mon livre avec tout le respect dû à une tristesse de plus. »

Je n'insisterais pas si M. Omer Chevalier était un de ces aimables poètes qui chantent pour chanter, et qui, oisons ou rossignols, ont rempli leur mission dès qu'ils ont émis les notes dont est capable leur gosier. Mais M. Omer Chevalier nous donne ce premier volume comme « le prélude de la grande revendication sociale qui servira de base aux *Révoltes*, pour arriver au *Livre des heureux* ». C'est, comme on disait il y a cinquante ans, une émouvante palingénésie; et l'humble critique ne peut point appliquer à de telles visées la commune mesure de son indifférente indulgence. Maintenant que j'ai dit du livre ce que j'en pense, je vais tâcher d'y trouver, pour prouver à mes lecteurs que le poète a vraiment du talent, quelque capital morceau,

Fût-ce un chœur de lézards chantant au bord de l'eau.

Marche bohémienne.

A bonds pressés, comme une houle,
Du sable rouge des déserts
Ils sont partis par tas, en foule,
Vers l'âpre terre des hivers;
Le torrent fuit, la pierre roule,
Rien n'est stable dans l'Univers;
Ils sont partis par tas, en foule,
Vers l'âpre terre des hivers.

Le ciel est noir, la bise est dure,
Aux branches pendent les glaçons,
On n'entend plus que le murmure
Du vent du nord dans les buissons,
Plus de baisers sous la ramure,
Sur les lèvres plus de chansons,
On n'entend plus que le murmure
Du vent du nord dans les buissons.

Les bois sont tristes et moroses,
Les beaux oiseaux sont envolés,
Les fleurs d'azur et les fleurs roses
N'étoilent plus les champs de blés;
Plus d'âmes à l'amour écloses,
Plus d'aveux dans les cœurs troublés,
Les fleurs d'azur et les fleurs roses
N'étoilent plus les champs de blés...

Mais à quoi bon rappeler plus longtemps que, tout comme M. Omer Chevalier, Jean Richepin a pris pour sujets de ses vers les bohémiens et l'océan?

B.-H. G.

Œuvres de Léon Valade, *Poésies :* **Avril, Mai, Juin, A mi-côte.** Paris, A. Lemerre, 1886, in-16. — Prix : 6 francs.

Le premier volume des *Poésies de Léon Valade* vient de paraître chez A. Lemerre accompagné d'un beau portrait à l'eau-forte de Frédéric Régamey et d'une remarquable préface de Camille Pelletan.

Les quelques pages émues de ce dernier ne sont pas la recommandation banale que l'on sollicite d'un maître ou qu'on demande à l'ami; c'est l'appréciation exquise et juste de l'artiste qui a aimé et compris le poète.

La tâche d'ailleurs n'était pas difficile : c'était presque consolation en ce temps de puffisme et de *lançage* que d'apprécier et d'admirer l'œuvre si sincère, si personnelle et, disons-le hautement, si belle de Léon Valade.

Jamais, il est vrai, la foule n'a acclamé son nom, jamais les chroniqueurs à la mode ne l'ont signalé à l'admiration de leur clientèle, mais les lettrés et les délicats connaissaient sa rare valeur littéraire; et maintenant que la mort a fait sur lui le grand silence, il va sortir sans effort de l'oubli où tant de vivants, un moment illustres, demeureront ensevelis.

Ce premier volume se compose d'*Avril, Mai, Juin*, une œuvre de jeunesse en collaboration avec Albert Mérut, et de *A mi-côte*, où la personnalité du poète se dégage :

Mais un raffinement qui peut-être est faiblesse,
Pour moi met la plus forte attraction parmi
Les fuyantes douceurs que l'on goûte à demi :
Et les choses vraiment que je prise entre toutes
Sont le verre où l'on boit à peine quelques gouttes,
L'accord lointain qu'émiette une brise à son gré;
Le vers su par hasard d'un poète ignoré,
Les paysages vus en passant, et les fièvres
Subtiles d'un baiser surpris au coin des lèvres.

Toute la poétique de Léon Valade est dans ces quelques vers, et le titre discret du recueil caractérise bien la noblesse et la modestie de son caractère.

Non pas qu'il fût dédaigneux des sommets; mais peu confiant en lui-même, sentant déjà la mort venir à grands pas, il s'arrête à mi-côte et

Là me jetant sur le gazon
A l'ombre tout près d'une source,
Joyeux d'un plus large horizon,
Je me reposai de ma course.
Et j'y rêvai d'être un berger
Qui, tranquille au seuil de sa hutte,
Accélère le pas léger
De l'heure avec des airs de flûte.

C'est de ce lieu solitaire, loin des intrigues et des clameurs du monde, que le poète désormais va regarder

passer la vie; c'est de là qu'il contemple les couchers attristants du soleil et que son espoir renaît en voyant poindre l'*Aube :*

Chaque fois que j'ai vu l'aube tremblante naître
Et poindre sa blancheur première à l'horizon
Avec le vent plus frais un espoir sans raison,
Un indicible espoir a soulevé mon être.

Chaque fois que j'ai vu s'assombrir ma fenêtre
Qu'envahissait le soir, la sourde trahison
Du sort, les vœux déçus, les regrets à foison
Troublaient mon cœur obscur qui n'ose se connaître.

Avec trop de matins pâles et trop de soirs
J'ai tour à tour vu naître et mourir mes espoirs
Pour qu'à les ranimer mon rêve s'ingénie;

L'illusion des fiers projets et des amours
Eternelles a fui; mais, inquiet toujours,
L'aube me gonfle encor d'une attente infinie.

Je connais peu de sonnets aussi beau que celui-là! Mais je m'arrête, tout serait à citer, car tout est à lire et à relire dans ce volume où les vers ont le charme vague, la complexité et l'harmonie profonde de ces melodies qu'on ne se lasse jamais d'entendre.

R. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Talma et la Révolution, par Alfred Copin. Paris, L. Frinzine et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Copin nous donne ici la première série de ses études sur Talma. Deux autres volumes suivront : *Talma et l'Empire*, et *Talma et la Restauration.* Nous aurons ainsi le tableau continu et animé de l'art dramatique en France depuis l'abandon des traditions dites classiques jusqu'aux débuts du romantisme.

Je ne ferai point grand compliment à M. Copin sur l'éclat de son style, l'élévation de ses jugements, la nouveauté de ses aperçus. J'ai trop bonne opinion de son esprit. Le fait est qu'il sait donner à son récit beaucoup de vivacité et d'intérêt. Ceux même que l'histoire de l'art laisse indifférents peuvent prendre un vrai plaisir à la lecture de ce livre qui a tout l'attrait d'un roman. L'auteur y a d'autant plus de mérite que son livre est bourré de documents et que, là où il ne les rapporte pas textuellement, il les résume. Il insiste avec grande raison sur l'éducation anglaise de Talma, pour expliquer certaines faces de son caractère et de son talent. Il s'est ressenti toute sa vie d'avoir sucé le lait de Shakespeare. Mais pourquoi M. Alfred Copin se moque-t-il tant de ce pauvre Voltaire qui, au lieu de dire *Will*, dit *Gilles* Shakespeare? Gilles n'est-il pas l'abréviation familière de Guillaume, comme Will l'est de William, et ce nom ne se transcrit-il pas Guillaume en français?

La figure de Julie Carreau, la première femme de Talma, est traitée par M. Copin avec un soin particulier et une évidente sympathie qu'il sait nous faire partager. La rupture du tragédien, chaud partisan de la révolution, avec ses anciens camarades réactionnaires, la création d'un théâtre rival, la générosité de Talma vis-à-vis des comédiens qui lui étaient le plus hostiles lorsque ceux-ci sont emprisonnés et en danger de mort, les relations de Talma et du général Bonaparte, son divorce, les événements politiques considérés surtout dans leur influence sur l'art dramatique et sur la carrière de Talma en particulier, les pièces nouvelles et leurs auteurs, la reconstitution de la Comédie française, tout cela est présenté par M. Copin avec une grande exactitude et, on me pardonnera le terme appliqué à des études d'art dramatiques, une véritable entente scénique. Je ne saurais mieux finir qu'en citant les quelques lignes où il résume ce qu'il a fait et annonce ce qu'il va faire : « Le talent de Talma, dit-il, sortait des règles établies; cette méthode nouvelle, inspirée de la manière anglaise et tombant à la fin du XVIIIe siècle, était tout simplement une révélation. C'est ce genre précurseur de l'école romantique qu'il va falloir faire accepter en France. L'amitié du plus puissant des monarques qui comblera de faveur son acteur de prédilection aura bien aussi son poids dans la balance du jugement public. Dans cette étude, nous n'avons assisté qu'à des tâtonnements et à des essais. L'heure des hésitations est passée. Dans notre deuxième étude: *Talma et l'Empire*, nous allons entrer dans l'ère des succès incontestés et des triomphes pour tous — pour le conquérant, sur la scène du monde; pour le tragédien, sur la scène du Théâtre-Français ou devant « un beau parterre de rois! »

Mémoires du chevalier de La Farelle sur la prise de Mahé, 1725. — Mis en ordre et publiés par E. Lennel de La Farelle. Paris, Challamel aîné, 1887. Un vol. in-8°.

Ceci n'est pas seulement la publication pieuse d'un descendant à la mémoire de son ancêtre. C'est une véritable contribution à l'histoire, dans un point peu important en lui-même peut-être, mais qui jette

un jour plus clair — et peu favorable — sur la figure de celui dont les querelles avec Dupleix nous firent perdre l'Inde, le Malouin Mahé de La Bourdonnais. On a dit que La Bourdonnais avait donné son nom à la ville conquise par lui en 1725 ; on a dit au contraire qu'il avait pris son nom de la ville, en souvenir de sa victoire. La vérité est que « La Bourdonnais, comme l'atteste son acte de naissance, portait le nom de Mahé tout simplement parce que c'était celui de ses pères », et que, quoi qu'il en dise dans ses Mémoires, il ne joua, dans l'expédition de Mahé, qu'un rôle « tout au plus secondaire ». Les vainqueurs de Mahé furent le commandant en chef de l'expédition, le chevalier de Pardaillan, enseigne des vaisseaux du Roi, et, sous lui, le chevalier Simon de La Farelle, major de Pondichéry, à qui le commandement des troupes avait été confié. Dans son rapport et dans différentes lettres, mis ici en appendice, le chevalier de Pardaillan, qui appelle la ville Mayé, ne dit pas un mot de La Bourdonnais, et cite au contraire avec éloges plusieurs officiers, particulièrement le major La Farelle, à qui sa conduite dans cette affaire valut plus tard la croix de Saint-Louis et le grade de lieutenant-colonel.

Les pages que M. E. Lennel de La Farelle a détachées des Mémoires de son aïeul sont intéressantes et font regretter qu'il n'ait pas jugé à propos d'y puiser davantage; mais elles ont, répétons-le, cet inappréciable mérite de rétablir la vérité sur un fait dénaturé à dessein par La Bourdonnais après la mort des deux principaux intéressés.

Histoire du commerce du Levant au moyen âge, par W. Heyd, bibliothécaire en chef à la Bibliothèque royale de Stuttgart. Édition française refondue et considérablement augmentée par l'auteur, publiée sous le patronage de la Société de l'Orient latin par Furcy Raynaud. Leipzig, Otto Harrassowitz, et Paris, Émile Lechevalier, 1885. Deux vol. in-8°. — Prix : 38 francs.

« Nous ne possédons d'autres ouvrages écrits en notre langue, sur le commerce du Levant au moyen âge, que l'étude, aujourd'hui surannée, de Depping, et, pour une époque plus récente, l'essai de Flachat et quelques notices insérées dans des ouvrages spéciaux, maintenant tombés dans l'oubli. » Ainsi s'expriment M. Charles Schefer et M. le comte Riant, le vice-président et le secrétaire de la Société de l'Orient latin, sous les auspices de laquelle sont publiés ces deux importants volumes. Je ne voudrais point m'aventurer à l'encontre des affirmations de ces deux savants spécialistes. Le hasard veut cependant que je connaisse un volume in-8°, publié en 1848, et intitulé : *Études sur le commerce au moyen âge. Histoire du commerce de la mer Noire et des colonies génoises de la Crimée*, par La Primaudaye. Je ne peux faire autrement que de signaler cet ouvrage à des hommes constamment occupés à conserver ou à accroître les manifestations de notre esprit national. On en trouverait encore quelques autres, ou je me trompe fort, en cherchant bien.

Je ne dis pas cela pour enlever de sa valeur au livre de M. W. Heyd, traduit par M. Furcy Raynaud. Et cette valeur est considérable. Le sujet est systématiquement exposé jusque dans ses moindres détails. Si quelque chose manque, c'est une vue d'ensemble, une sorte de tableau panoramique où, chaque chose étant à son plan, on embrasserait tout d'un coup d'œil. Il ne faut jamais demander cela aux livres d'érudition allemands, et on le trouve malheureusement de moins en moins dans les livres d'érudition français. Quoi qu'il en soit, il ne tient qu'au lecteur, lorsqu'il a vu passer sous ses yeux une à une les pièces variées de ce kaléidoscope, de s'imaginer le monument complet, dans sa complexe unité. Le lecteur me dira qu'être imaginatif n'est pas son métier, et que s'il lit au lieu d'écrire, c'est justement pour profiter d'une besogne faite. C'est affaire entre lui et l'érudition allemande : je ne me mêle point de ces querelles-là.

L'auteur divise son sujet en trois périodes : la première qu'il appelle les *Débuts*, depuis les grandes invasions jusqu'aux croisades ; la deuxième, qui est celle du *Développement* et qui va jusqu'à la fin du XIVe siècle; et la troisième, ou période de la *Décadence*, qu'il poursuit jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Osmanlis. Les Arabes, les Grecs, la Russie et les pays scandinaves, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la France, l'Italie, l'élément juif sont tour à tour étudiés dans la première période. Dans la seconde nous voyons s'établir et grandir les colonies commerciales fondées à l'époque des croisades, sur les côtes du Levant ; les États croisés de Syrie considérés au point de vue du commerce du Levant, Byzance sous les Comnène et sous les Anges, l'Empire latin de Constantinople, l'île de Chypre, l'Arménie, la partie de la Syrie restée musulmane, et enfin l'Égypte complètent la première section de la deuxième grande division introduite par M. W. Heyd. Il retrace ensuite le développement du commerce levantin par suite de l'ouverture du continent asiatique ; à l'ancien courant commercial aboutissant tout entier à la Méditerranée par Chypre et l'Égypte, vient s'en ajouter un nouveau, grâce aux Tatars ou Mongols. Ils ouvrent de nouveaux marchés et de nouvelles voies : Trébizonde devient comme le vestibule de l'Asie centrale; la Perse, l'Inde entrent dans le mouvement commercial asiatico-européen; la Chine même ne peut rester dans son isolement. Après vient la décadence ; les nations commerçantes de la Méditerranée s'épuisent; les Osmanlis, les Grecs, les Franks se rencontrent dans la péninsule des Balkans et y soutiennent une lutte fatale au commerce; les colonies nombreuses de la rive septentrionale de la mer Noire disparaissent; les routes d'Asie, à l'extérieur comme à l'intérieur, s'obstruent; enfin, et c'est le grand coup porté au commerce méditerranéen, les Portugais ouvrent une nouvelle route et arrivent par mer dans l'Inde. L'histoire du commerce touche dès lors aux temps modernes, et la tâche que s'était donnée l'auteur est remplie.

Il ne trouve cependant pas avoir fait assez encore,

et il ajoute deux suppléments du plus grand prix sur les articles d'échange entre l'Orient et l'Occident et sur la clientèle du commerce du Levant. Un index copieux et bien fait termine utilement ces deux volumes.

La traduction de M. Furcy Raynaud est elle-même une œuvre remarquable; mais ce qui la rend de la plus haute importance, c'est que l'auteur y a présidé et y a fait insérer tout ce que ses recherches lui avaient fait découvrir depuis la dernière édition allemande, de sorte qu'elle est, à véritablement parler, une nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. B.-H. G.

Jean-Baptiste Tavernier, par Charles Joret, professeur de la Faculté des lettres à Aix. Un vol. in-8°. Paris, Plon et Cie, éditeurs, 1886.

C'est une bien intéressante figure de voyageur que celle de Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur. M. Charles Joret l'a reconstituée d'après les propres relations de Tavernier et des documents nouveaux et inédits, qu'il a mis en œuvre avec une louable sagacité et une sérieuse critique.

Tavernier était originaire d'Anvers; en lui le goût des voyages s'implanta par hérédité; son père, élève du savant géographe Ortélius, dont le *Theatrum orbis terrarum* est une merveille d'exécution pour ce temps-là et de curiosité pour le nôtre, lui transmit dans son germe l'idée de parcourir le monde. Il le parcourut en effet, mêlant les affaires diplomatiques à celles du négoce. Il connut l'Europe entière, puis s'avança en Asie; la Turquie, la Perse, l'empire mongol et le royaume de Golconde; il visita ces pays, non pas une fois, mais plusieurs; il ne se borna point là. Java, le royaume de Bantam, la colonie du Cap l'attirèrent aussi. Si vous voulez savoir pourquoi, c'est qu'il était surtout joaillier et trafiquait des pierres précieuses et des diamants.

Au milieu du XVIIe siècle, quand, à l'instigation de Colbert, se fonda la Compagnie française des Indes orientales, Tavernier se rencontra dans la ville d'Agra avec deux députés envoyés en ambassade par le roi de France. Il revint avec eux. A son retour, en 1670, il fut bien accueilli de Louis XIV qui l'anoblit et le créa baron d'Aubonne. Ce fut l'époque de sa plus haute fortune. Mais à quelque temps de là il connut de grands déboires; ses récits de voyages furent injurieusement critiqués, on alla jusqu'à suspecter sa probité. Parvenu à un âge très avancé, il est attiré à Berlin par Frédéric-Guillaume de Brandebourg, qui nourrissait des projets de politique coloniale et avait grand intérêt à interroger le célèbre voyageur. Après un séjour en Prusse, Tavernier revint en France en 1684 et vendit sa terre d'Aubonne; l'acquéreur fut le fils de l'amiral Duquesne. Il renonçait à ce domaine pour passer au service du Grand Électeur. Mais la compagnie de commerce que Tavernier était allé fonder à Berlin, et dont l'organisation avait été si mûrement réglée entre lui et Frédéric-Guillaume, n'aboutit pas.

Le but du voyage de Berlin étant ainsi manqué, ses espérances ambitieuses s'évanouissant si tristement, il semble qu'il se fixa à Paris sinon complètement, du moins plus complètement qu'il ne l'avait fait les dernières années. Le moment cependant était critique; on était à la veille de la révocation de l'Édit de Nantes et déjà les réformés prenaient le chemin de l'exil.

Les derniers jours de sa vie et l'heure même de sa mort sont restés dans une mystérieuse incertitude. L'opinion au XVIIe siècle, en Allemagne, fut qu'il avait été ruiné financièrement et même enfermé à la Bastille en qualité de huguenot. Mais en contrôlant ces racontars, M. Joret établit qu'ils sont au moins suspects, et la version qui le fait mourir à Moscou, à quatre-vingt-neuf ans, en juillet 1689, n'est guère mieux établie; et M. Joret, tout en essayant de détruire les légendes, se trouve incapable de leur substituer des données certaines.

L'ouvrage qu'il présente au public n'est pas seulement un honorable travail d'érudition. Encore qu'un peu long et traînant en maints endroits où M. Joret s'attache à discuter des détails de minime importance, il nous renseigne de façon intéressante sur les entreprises commerciales tentées dans les pays d'Orient, à une époque où les voies de communication rares et difficiles les rendaient presque impraticables.

C'est le prélude en quelque sorte de la politique coloniale, le premier mouvement de l'Europe vers les richesses de l'Asie méridionale. En même temps c'est l'exemple, digne d'admiration, de la hardiesse, de l'énergie et de l'intelligence d'un homme que l'on peut placer à côté des plus illustres explorateurs de nos jours. PZ.

La France chevaleresque, par Paul Renan. Un vol. de XL-516 pages in-18. Paris, 1887. Marpon et Flammarion.

M. Renan (Paul) est un ancien proscrit de l'Empire. C'est au moins ce que semble indiquer la note apologétique que la librairie Marpon nous envoie avec *la France chevaleresque*. Les autres livres de l'auteur, sinon sa personne, furent, paraît-il, l'objet de la proscription impériale. Par suite, *la France chevaleresque*, que M. Paul Renan commençait d'écrire le jour de la bataille de Sadowa, ne put trouver d'éditeur. Les gouvernements qui prennent de telles mesures liberticides en sont toujours les mauvais marchands. En voici bien la preuve. Dans la pensée de celui qui l'écrivait, « ce livre devait être le tocsin sonnant la résistance à l'invasion de la patrie ». Or pas de livre, pas de tocsin; pas de tocsin, pas de résistance : et l'Empire s'écroule devant l'invasion. Mais si ce fait nous explique enfin la terrible chute du gouvernement impérial, il ne nous explique pas, quoi qu'en dise M. Paul Renan, « pourquoi le premier volume de ce grand ouvrage, qui en comprendra quatre, n'a pu paraître avant ce jour ». En effet, pour remplir l'office de tocsin en 1870, encore faut-il que

l'œuvre fût écrite. Puisqu'elle était écrite dès cette époque, en quoi l'Empire est-il coupable du retard de seize années apporté depuis à la publication ? C'est à se demander si, dans l'hypothèse qu'il n'eût pas commis d'autre erreur que de proscrire quelque ouvrage de M. Paul Renan, ce régime ne serait pas encore debout.

Il ne nous en coûte pas d'avouer que cette préface volante, avec ses naïvetés, nous avait prévenu peu favorablement au sujet du premier volume de *la France chevaleresque*, le seul qui ait encore paru. Le livre à peine ouvert, nous sommes revenu de nos préventions. M. Paul Renan a cédé à l'ambition louable d'écrire une sorte d'épopée en prose des premières gloires de la France naissante. Sous la forme tombée en désuétude d'un roman historique de longue haleine, il s'efforce de peindre la formation de la patrie française. Il retrace avec feu la lutte de la Gaule du IXe siècle agonisant, aux prises avec les races germaniques qui la foulent, puis sortant victorieuse, triomphante de cette lutte séculaire. Il nous montre Paris se faisant le centre d'une résistance sublime à l'aurore des glorieuses destinées réservées à la France.

Cette suite de récits animés, vivants et sobres pourtant, est précédée d'une *Introduction* où nous est présenté le très curieux tableau de Paris au IXe siècle. Ce morceau de vive érudition est une excellente page d'histoire. — Combien de temps faudra-t-il attendre les trois autres volumes ?

Les Origines de l'Opéra français, par CH. NUITTER et ER. THOINAN. Un vol. in-8° accompagné de trois plans. Paris, 1886. Librairie Plon.

Minutes de notaires, registres de la Conciergerie, documents originaux conservées aux Archives nationales, à la Comédie française et dans diverses collections publiques et privées : MM. Charles Nuitter et Er. Thoinan ont, avec une patience que nulle difficulté ne rebutait, interrogé toutes les sources où ils espéraient découvrir quelque document authentique pour écrire l'histoire des *Origines de l'Opéra français*. Cette histoire, si intéressante qu'elle soit, a été l'objet de trop nombreuses études ; elle a tenté trop d'écrivains qui l'ont traitée dans un esprit plus ou moins sérieux, pour qu'il y eût lieu de la refaire, si l'on ne devait pas apporter à la curiosité du lecteur de nouvelles satisfactions. Se rappelant comment les études de notaires fouillées avec soin avaient, il y a vingt-cinq ans, fourni à Eudore Soulié tant de précieuses découvertes à propos de Molière, les auteurs se firent une règle de s'appuyer exclusivement sur des pièces telles que les actes mêmes, les titres originaux, les minutes des arrêts qui — particularité singulière — nous sont accessibles aujourd'hui, alors que ces mêmes preuves se dérobaient aux investigations des contemporains.

L'histoire des ballets de cour et celle des opéras italiens représentés en France dans le commencement du XVIIe siècle doivent être connues de ceux qui veulent comprendre le retard que subit l'établissement de l'Opéra français, par suite d'hésitations et de difficultés de toute sorte. Elle était fort ignorée, cette histoire, et ne l'est plus désormais, car MM. Nuitter et Thoinan nous la présentent au seuil de leur livre. Quant au livre lui-même, on y trouvera tout ce qu'il est possible de savoir sur la biographie des fondateurs de l'Académie de musique ; ils s'intéresseront à ce pauvre Pierre Perrin — l'auteur de tant de méchants vers à mettre en musique, composés dans le silence de la prison pour dettes — et à son ami le musicien Robert Cambert qui, leur œuvre achevée, le succès obtenu, l'Opéra fondé, se virent obligés de l'abandonner et de passer la main à Sourdéac, Champeron, Guichard et Sablières, à travers mille incidents qui finalement amenèrent le privilège en la possession de Lulli. Le volume est imprimé avec goût, orné de têtes de page et de fleurons d'un ton un peu trop gris, et accompagné de trois plans en couleur nous montrant l'aspect et l'emplacement du jeu de paume Béquet, rue de Vaugirard, posé en diagonale sur le passage et à l'entrée de la rue de Médicis actuelle, et du jeu de paume de la *Bouteillle*, rue Mazarine, posé dans le voisinage et dans la parallèle du passage du Pont-Neuf, où l'Opéra fut successivement établi.

E. C.

Les Bourgeois d'autrefois, par ALBERT BABEAU. Un vol. in-8°. Paris, Firmin Didot et Cie, 1886.

Ce volume — il n'est pas le moins intéressant — est le dernier de la série : l'étude de la condition des classes moyennes, de ces bourgeois qui ne sont ni les artisans ou gens de loi subalternes, vivant avec et comme le peuple, ni les magistrats des cours supérieures ou riches financiers, s'alliant avec la noblesse, ayant tout au moins les habitudes, les goûts, les préjugés aussi de la noblesse ; cette étude poursuivie à l'aide des mémoires, sermons, libelles, romans, pièces de théâtre, termine et complète celles-là que l'auteur avait déjà consacrées à la vie publique et privée des membres du tiers état avant la Révolution.

M. Babeau regarde à l'habitation, au costume, à l'alimentation, aux plaisirs de la bourgeoisie ; il nous fait connaître, par le dehors, ces marchands, ces artistes, ces gens de lettres, ces médecins et chirurgiens, ces gens de loi, ces fonctionnaires et ces rentiers, qui résidaient dans nos villes et nos campagnes au XVIIe et au XVIIIe siècle ; puis, il nous fait pénétrer leur mentalité, leur moralité, nous disant les préoccupations auxquelles ils cédaient en se mariant, leur souci de l'éducation pour leurs enfants, comme ils entendaient le respect de soi, quel culte ils rendaient à Dieu, quel emploi ils faisaient de leur fortune.

Dans son *Introduction*, l'auteur émet ce jugement que la Révolution n'a pas été des plus profitables à la bourgeoisie. A la veille de 1789, dit-il, les bourgeois exerçaient de fait la prépondérance dans l'État et dans la société ; ils étaient l'élite du tiers état et

la pépinière de la noblesse ; c'était parmi eux que se trouvait la véritable moyenne des qualités de la nation ; sans doute, ils avaient leurs travers et leurs ridicules, ils n'étaient ni des héros ni des saints, mais « on éprouve un sentiment de fierté réelle, en songeant aux trésors d'honnêteté et par conséquent d'honorabilité, accumulés par la vieille bourgeoisie française et transmis comme le plus précieux héritage à ses descendants. On n'est pas moins fier en pensant que ses vertus modestes et solides ont contribué au grand renom que la France s'est acquis dans le monde. » Certes, la monarchie, la noblesse, le clergé ont préparé l'unité, la force et l'élévation morale de la bourgeoisie; mais elle s'est aidée elle-même, et l'on n'est pas peu surpris à voir les membres de la Constituante prouver une si grande générosité de sentiments, des connaissances si étendues.

M. Babeau a mesuré, dans un long chapitre, les progrès de la bourgeoisie jusqu'en 89 ; il les explique : moins d'anecdotes piquant la curiosité et la satisfaisant, mais des jugements d'ensemble. Serait-il sorti de son sujet pour tenter une autre explication et indiquer, si sobrement soit-il, comment il se fait que notre bourgeoisie française ait perdu une grande partie de son influence ? Il y a des causes politiques, des causes morales, des causes économiques. Le droit de suffrage reconnu à tous, — avec raison, mais inopportunément, — et d'entre les fils de la bourgeoisie, beaucoup se font les courtisans de la démocratie; ceux qui se défendent de la flatter jamais ne sont plus écoutés, ou rarement. Chez les plus sages, qui prennent pour règle ce qui n'était qu'explication, et luttent non seulement pour exister, mais encore pour satisfaire à un besoin éprouvé de plus en plus vivement, celui de paraître, des mœurs beaucoup moins sévères, d'où nul crédit. Puis la machine, et l'industriel connaissant moins ses ouvriers; puis le grand magasin, bazar universel, des employés, et plus de patrons ayant initiative, courage, prévoyance. Est-ce à dire toutefois qu'il n'y ait plus de bourgeoisie capable d'exercer une action bienfaisante? Ce serait compter sans le professeur, le magistrat, le fonctionnaire, et oublier nombre de commerçants, de manufacturiers. Et faut-il admettre que la bourgeoisie continuera longtemps de former comme une classe à part, en dépit des lois qui proclament et aspirent l'égalité ? Certains s'emploient à faire plus grand le fossé qui sépare la bourgeoisie de la classe ouvrière ; mais, ce fossé, certains, au contraire, travaillent à le combler; ils préconisent l'épargne qui démocratisera le capital, l'association coopérative qui servira le développement des forces morales ; ils s'efforcent de faire de l'ouvrier un bourgeois. Gardons-nous du pessimisme qui énerve et paralyse, comme de l'optimisme, un oreiller trop commode ; n'allons pas parler de décadence quand d'autres parlent de progrès; nul décadence fatale et nul progrès nécessaire ; nous sommes tous, les esprits les plus distingués et les cœurs les plus simples, les artisans de la fortune publique. F. G.

BEAUX-ARTS

Les Leçons d'anatomie et les peintres hollandais aux XVIe et XVIIe siècles, avec deux eaux-fortes, par le Dr Paul Triaire. Ouvrage d'amateur tiré à petit nombre. Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde connaît la fameuse leçon d'anatomie de Rembrandt, la perle du musée de la Haye que les procédés de reproduction ont tant vulgarisée ; mais beaucoup de personnes ignorent encore — sauf, bien entendu, les érudits pour lesquels les musées de l'Europe n'ont pas de secrets — qu'aux XVIe et XVIIe siècles, les leçons d'anatomie donnèrent lieu à un genre spécial de portraits dont la collection réunie aujourd'hui au nouveau musée royal d'Amsterdam *compte un autre Rembrandt* et des œuvres remarquables des plus célèbres peintres hollandais.

C'est cette intéressante collection que le Dr Triaire a entrepris de nous faire connaître dans une petite plaquette de forme originale, publiée par la Maison Quantin.

L'auteur, après quelques rapides aperçus sur la transformation qu'imprimèrent la réforme et la proclamation de l'indépendance à l'État hollandais, décrit, en les analysant, les leçons d'anatomie et nous donne quelques notions sur les maîtres de la science batave qui posèrent dans ces portraits.

On suit avec l'écrivain, dans cette étude bien écrite et rapidement conduite, l'évolution progressive de la science en même temps que les origines, l'essor, l'apogée et la décadence de l'art national.

Les peintres sont les célèbres portraitistes qui ont porté si haut le renom artistique de leur pays : ils s'appellent Pietersen, Mierevelt, Rembrandt, Thomas Kayser, Troost, Quinckardt, Regters. Leurs modèles sont les médecins des Pays-Bas les plus en renom aux XVIe et XVIIe siècles : Egberts, le chirurgien-magistrat, Tulpe, l'ami et le protecteur de Rembrandt, Ruych, le célèbre anatomiste, Titzingh, un irascible écrivain, et enfin le plus illustre de tous, l'anatomiste Camper.

Il y a là des descriptions de tableaux peu connus ou mis en évidence pour la première fois, qu'on lira avec intérêt. Nous citerons, entre autres, la leçon d'a-

natomie de Pietersen, groupe curieux de vingt-huit personnages, celle de Mierevelt, dont le nom rappelle tant d'œuvres fines et délicates, le tableau de Troost, le joyeux peintre des « Nelri » qu'on s'étonne de trouver en compagnie d'aussi graves personnages que des chirurgiens, mais surtout la leçon du Dr Deyman, par Rembrandt, puissante page de dramatisation exécutée dans l'âge mur du peintre en 1656 et qu'il était intéressant de rapprocher de la première leçon d'anatomie qui fut le chef-d'œuvre de sa jeunesse.

Ce petit volume original et utile entrera dans les bibliothèques par le double droit de l'art et de la science. Fantaisie d'amateur savant, il deviendra d'autant plus vite une curiosité bibliographique des plus rares qu'il n'a été tiré qu'à quelques exemplaires.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Au Tonkin et dans les mers de Chine, *souvenirs et croquis* (*1883-1885*), par M. Rollet de l'Isle, ingénieur de la marine. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-4°.

L'auteur, chargé d'une partie des travaux d'hydrographie pendant la dernière guerre en extrême Orient, a consigné dans un livre, attrayant d'aspect, ses souvenirs et ses impressions. Si son ouvrage a, par places, la sécheresse et le défaut d'intérêt d'un journal où les petits faits sont relatés avec le même soin que les grands, on y trouve des détails piquants, le récit très animé et très fidèle de la belle série de combats livrés par l'amiral Courbet dans les rivières Min et Tamsui, le tableau lugubre du séjour à Kélung et la description des Pescadores qu'il considère comme un point stratégique de premier ordre. Partout éclatent l'enthousiasme et l'affection que savait inspirer à tous ceux qui l'approchaient le grand marin, mort au milieu de tant de gloire et après tant de fatigues stériles.

Il ne faudrait pas chercher dans ce volume des notions particulières sur les mœurs, sur les productions, sur les ressources commerciales de ces pays lointains. Si M. Rollet de l'Isle touche à ces questions, il n'y touche qu'en passant, et, à part ses vues d'ingénieur sur le mauvais choix de Haïphong comme mouillage et comme ville d'avenir, on ne trouve guère rien qui mérite l'attention. Mais, pour la suite des opérations militaires et pour l'histoire réelle de l'expédition, le livre de M. Rollet de l'Isle est un document précieux.

Des illustrations en noir et en couleurs commentent et complètent le texte à chaque page. C'est grâce à ces croquis spirituels et lestement enlevés que le lecteur se fera une idée juste des Annamites et des Chinois, bien plus que par ce que l'auteur en raconte. Il y a, dans ce volume, tout un côté *graphique* qui le fera rechercher même de ceux qu'intéressent médiocrement les évolutions d'escadres et les échanges de coups de feu.

Les Chinois peints par un Français, par Paul Antonini. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff.

Parmi les livres sans nombre publiés depuis quelques années, dans l'intention déclarée de faire connaître à la France cette Chine que de plus en plus nous aurions tant d'intérêt à connaître, en effet, celui de M. Paul Antonini se distingue par une singulière indépendance de points de vue, en même temps que par une entière absence de préjugés. A bien peu d'exceptions près, les écrivains qui nous parlent des Chinois confirment l'opinion accréditée en Europe, depuis le rapport qu'en fit le Vénitien Marco Polo, au commencement du xvie siècle; ils nous entretiennent dans cette foi que les Chinois sont des barbares. A la vérité, ce peuple a trouvé des défenseurs ardents, et n'est-ce pas un fait curieux qu'ils se rencontrent parmi ceux des Européens qui ont le plus souffert en Chine, à savoir les missionnaires catholiques ? Comme ceux-ci, avec eux, M. Antonini s'efforce à réhabiliter une race, une civilisation méconnues, et encore plus inconnues que méconnues. Oui, ce livre, *les Chinois peints par un Français,* est un plaidoyer en faveur de ce peuple. Afin de le mieux connaître, l'auteur a appris sa langue, et de cette langue il tire des inductions très particulières, très fines, relativement à son état moral. Il n'atténue pas ses fautes systématiquement, mais nous les montre moins noirs qu'on ne le fait d'habitude. Après avoir exposé d'où viennent les habitants du Céleste Empire, il nous dit ce qu'ils sont, quel est leur mode d'existence; comment ils se comportent chez eux et au dehors, à la ville et à la maison, au foyer domestique et au tribunal, « en robe de chambre et en habit de cérémonie ».

Cruel, fourbe, menteur, voleur, le Chinois est tout cela : par contre, il pratique deux grandes vertus : « l'obéissance et la piété filiale ». M. Antonini — un croyant lui-même — le disculpe en outre du reproche d'athéisme. Allant plus loin, il incline à considérer

comme destiné à quelque grand et mystérieux avenir un peuple doué d'une vitalité sans exemple, qui, formé depuis de si longs siècles, conserve l'énergie de la jeunesse, alors que tant de civilisations, dont il fut contemporain, ont succombé sans laisser d'autres traces que les pierres de leur sépulcre. Le livre n'est pas banal.

Au pays des Massaï. *Voyage d'exploration à travers l'Afrique équatoriale,* par Joseph Thomson, traduit de l'anglais par Frédéric Bernard. Ouvrage contenant 54 gravures et une carte. Un vol. in-18 de 388 pages. Paris, 1886. Librairie Hachette. — Prix, broché : 4 francs.

King Salomon's Mines. *A story founded on an African legend,* by H. Ridder Haggard. 320 pages, in-8°. London, 1886. Cassell and C°. — Price : 6 fr. 25.

Comment l'existence d'un trésor africain du roi Salomon fut révélée à Allan Quatermain, de Durban, Natal, grand chasseur d'éléphants et honnête trafiquant d'ivoire ; comment celui-ci et sir Henry Curtis, gentleman anglais, avec le capitaine John Good, officier retraité de la marine royale d'Angleterre, se mirent en quête de ce trésor ; à travers quels obstacles ils parvinrent jusqu'à la retraite où dorment, au cœur de la noble tribu des Kukuanas, non seulement les mines de diamant exploitées par les agents du roi d'Israël, mais les réserves d'ivoire, d'or et de pierres précieuses qui fournirent aux somptuosités décoratives du temple de Salomon ; à quels périls sans nombre ils échappèrent, grâce à l'ingéniosité de John Good, à la force et au courage de sir Henry Curtis, à la prudence et à l'éloquence de Allan Quatermain ; à quels incidents étranges ou tragiques ou comiques ils furent mêlés : cette longue suite d'événements forme la matière d'un volume que nos voisins, grands admirateurs de Jules Verne, ont le droit de placer, comme ils le font, au rang des meilleurs récits du conteur français, inventeur du genre.

Le succès de *King Salomon's Mines* fut tel, dès la publication, que l'exemplaire qui nous a été envoyé peu après appartient au vingt-huitième mille. Et, en effet, ce qui fait le mérite durable du roman de M. H. Ridder Haggard, ce n'est pas seulement l'imagination du merveilleux, l'intensité de l'émotion, engendrée par un enchaînement de circonstances qui frappe d'une terreur délicieuse l'esprit des jeunes lecteurs et remplit leur cœur d'une sorte d'angoisse sans cesse renouvelée ; c'est que la fiction y développe ses broderies sur un fond de vraisemblance suffisamment solide, et prêtant d'autant plus à l'illusion que le cadre naturel et le milieu humain où les faits se succèdent sont d'une fidélité photographique. Cette affirmation paraîtra téméraire ; elle ne l'est point.

En effet, au moment même où nous achevions de lire *King Salomon's Mines*, nous recevions d'autre part la traduction du *Voyage d'exploration au pays des Massaï* accompli par M. Joseph Thomson, à travers les montagnes neigeuses et volcaniques et les tribus étranges de l'Afrique équatoriale.

A l'écart près d'une douzaine de degrés de latitude — et nous pouvons concéder cet écart à la liberté du roman — le récit de M. Thomson confirme, jusqu'en leurs moindres détails, l'exactitude des descriptions que nous donne, et du pays et des mœurs indigènes, M. H. Ridder Haggard. Le Massaïland est situé à l'équateur même, à l'est du Victoria Nyanza, bien au-dessus du Zambèze, par conséquent ; tandis que c'est au-dessous de ce fleuve, dans les régions inexplorées qui le séparent du Transvaal et du Zululand, que le romancier a placé le Kukuanaland. Si l'on consent à ne pas tenir compte de cette différence que justifie, au point de vue de la vraisemblance précisément, la nécessité de rapprocher du Cap les mines de diamant de Salomon, on se trouve en présence de ce fait singulier que la plupart des 55 gravures exécutées d'après des photographies prises par le voyageur lui-même au cours de son expédition illustreraient d'une façon saisissante de conformité les parties géologiques et ethnographiques de la fiction ; de cette sorte, la lecture de l'un des deux livres conduit nécessairement à lire l'autre. Les jeunes lecteurs commenceront par le roman, les autres par le voyage ; mais tous, petits et grands, — à qui l'œuvre est dédiée collectivement (*To all the big and the little boys*), — reviendront plus d'une fois, et toujours avec ravissement, à la merveilleuse légende des *Mines du roi Salomon*.

Je dois à la vérité historique de dire que M. H. Ridder Haggard, quels que soient ses mérites, n'a pas celui d'avoir importé dans les lettres anglaises le genre Jules Verne. Avant lui, M. Robert Louis Stevenson avait publié *Treasure Island* (*l'Ile du trésor*) qui était assurément le récit d'aventures le plus émouvant pour une imagination d'enfant que l'on eût écrit depuis Daniel de Foë. Le même écrivain vient de faire paraître un nouveau roman dans le même esprit, *Kidnapped* (*Enlevé*), dont l'intérêt, reposant sur cette double base de la réalité à la fois et de la fiction, ne cède en rien à celui de *Treasure Island* et de *King Salomon's Mines*.

E. C.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance du jeudi 18 novembre 1886.

Election en remplacement de M. de Falloux.

La séance est ouverte à une heure, sous la présidence de M. Mézières, directeur, assisté de MM. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, et Camille Rousset, chancelier. Il est procédé à l'élection du successeur de M. le comte de Falloux.

Sont présents, outre les membres du bureau : MM. le duc de Broglie, Nisard, Émile Augier, Legouvé, l'évêque d'Autun, Marmier, Alexandre Dumas, Octave Feuillet, Caro, Jules Simon, Sardou, John Lemoinne, G. Boissier, Renan, Taine, duc d'Audiffret-Pasquier, Pasteur, Rousse, de Lesseps, Maxime du Camp, Sully-Prudhomme, Duruy, Pailleron, Coppée, Ludovic Halévy, Joseph Bertrand, Cherbuliez, de Mazade.

Mgr le duc d'Aumale est absent, on sait pour quelle cause. M. Émile Ollivier est en voyage.

L'état de santé de MM. Cuvillier-Fleury, de Viel-Castel et Labiche ne leur a pas permis de se rendre à la séance.

Enfin, les derniers élus : MM. Léon Say, Leconte de Lisle et Édouard Hervé, n'ayant pas encore été reçus officiellement en séance publique, ne peuvent prendre part au vote.

Par suite, il n'y a que 31 votants. La majorité absolue est donc de 16 voix.

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, conformément à l'usage, rappelle les articles du règlement relatifs aux élections, et lit, par ordre de date, les lettres des cinq candidats qui se présentent aux suffrages de l'Académie, MM. Oscar de Vallée, Gréard, d'Haussonville, de Beaumont et Nauroy.

L'Académie passe ensuite au vote. En voici le résultat :

MM. Gréard................	17 voix
comte d'Haussonville.	11 —
Oscar de Vallée.......	3 —

M. Gréard est élu.

Séance publique annuelle.

La séance publique annuelle de l'Académie française a eu lieu le 25 novembre.

La séance ouverte, M. Camille Doucet a lu le rapport sur les concours de l'année 1886 et a proclamé, ainsi qu'il suit, les noms des lauréats :

Prix d'éloquence (4,000 francs) : Premier prix (2,500 francs), à M. de Lescure; second prix (1,500 fr.), à M. Trolliet, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal pour leurs études sur l'*Œuvre de Beaumarchais.*

Prix Montyon (destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs) : M. Gabriel Séailles (2,000 francs), pour son *Essai sur le génie dans l'art;* Mme de Julliot (2,000 francs) pour son livre *Terre de France.*

Quatre prix, de 1,500 francs chacun, sont décernés aux quatre ouvrages suivants :

Pensées, par M. l'abbé Joseph Roux;

Trente-deux ans à travers l'Islam, par M. Léon Roches;

Histoire de M. Emery et de l'Église de France pendant la Révolution, par M. l'abbé Élie Méric;

Dans les montagnes Rocheuses, par M. le baron E. de Mandat-Grancey;

Et six prix de 1,000 francs chacun aux ouvrages suivants :

L'Amiral Courbet, par M. Émile Ganneron;

Les Vies muettes, par M. Léon Allard;

Le Cabaret du Puits-sans-Vin, par M. Louis Morin;

Trop riche, par Gennevraye;

Récits militaires, par M. le général Ambert;

L'Enfant des Alpes, par Mme Jeanne Cazin.

Huit mentions honorables sont accordées, en outre, à huit des meilleurs ouvrages présentés à ces deux derniers concours. En voici les titres :

La Chute de l'ancien régime, par feu M. Aimé Chérest;

Cromwell et Mazarin. Deux campagnes de Turenne en Flandre, par M. le colonel J. Bourelly;

Les Français en Russie et les Russes en France, par M. L. Pingaud;

La réunion de Toul à la France, par M. le marquis de Pimodan;

Histoire d'Annibal, par le colonel Hennebert;

Luther, sa vie et son œuvre, par F. Khun;

Le Blason, dictionnaire et remarques, par M. le comte Amédée de Foras;

Et *la Bretagne à l'Académie au* XVIIIe *siècle*, par M. René Kerviler.

Prix Bordin : MM. le comte de Reiset, Ch. Bénard, le comte de Baillon. M. le comte de Reiset est l'auteur d'un superbe ouvrage en deux volumes : *les Modes et usages au temps de Marie-Antoinette;* — M. Bénard a composé un traité de *la Philosophie ancienne* et M. de Baillon, une *Histoire d'Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans.*

Deux médailles d'or ont été, en outre, décernées à deux poètes, MM. Auguste Dorchain et Louis Legendre.

Prix Gobert. — 1er prix : M. Thureau-Dangin pour son *Histoire de la monarchie de juillet;* — 2e prix : M. Francis Decrue, auteur d'une *Histoire du connétable Anne de Montmorency.*

Prix Thérouanne. — M. Kervyn de Lettenhove (1,500 francs), pour son *Histoire des Huguenots et des Gueux;* M. René Stourm (1,500 francs) pour son livre *les Finances de l'ancien régime et la Révolution;* M. Dubédat (1,000 francs) pour son *Histoire du parlement de Toulouse.*

Prix Thiers. — Sur le prix de 3,000 francs fondé par M. Thiers, 1,500 francs ont été accordés à M. Barthélemy Pocquet pour son travail sur les *Origines de la Révolution en Bretagne.* Deux prix de 750 francs chacun ont été attribués à MM. Miron de L'Espinay et Paul Allard, auteurs, le premier, d'un ouvrage intitulé : *François Miron et l'administration municipale sous Henri IV;* le second, d'une *Histoire des persécutions pendant la première partie du* IIIe *siècle.*

Prix Marcelin Guérin. — Avec *le Petit Trianon*, de M. Gustave Desjardins, les quatre ouvrages suivants se sont partagé le prix Marcelin Guérin :

Histoire littéraire et biographique sur Olivier de Magny. L'auteur de ce livre se nomme M. Jules Favre.

Les Comédiens en France au moyen âge, par M. Petit de Julleville, professeur de littérature française à la Sorbonne;

Études sur le moyen âge, par M. Léopold Limayrac

Et, enfin, *les Tremblements de terre*, par M. Arnold Boscowitz.

Prix Langlois. — Le prix de traduction fondé par M. Langlois, n'ayant pas été décerné l'année dernière, se trouvait, cette année, porté de 1,500 francs à 3,000 francs.

L'Académie en attribue 2,000 à M. Bouché-Leclercq, pour sa traduction des deux grands ouvrages de MM. Curtius et Droysen : *l'Histoire grecque* et *l'Histoire de l'hellénisme;*

Et 1,000 francs à M. Trawinski, pour la traduction d'un manuel d'archéologie intitulé : *la Vie antique des Grecs et des Romains*, de MM. Guhl et W. Koner.

Prix Archon-Desperouses. — En fondant un prix annuel de 4,000 francs, M. Archon-Desperouses avait chargé l'Académie d'en déterminer le caractère et d'en disposer à son gré. Provisoirement affectée par elle à des travaux de philologie et d'érudition, cette somme n'a pas encore reçu sa destination définitive.

Elle a été répartie de la manière suivante :

1,500 francs sont attribués à M. Nadault de Buffon pour une publication récente de la correspondance de son aïeul, de 1729 à 1788;

1,500 francs à M. Van Hamel pour la publication, avec notes et glossaire, des romans de *Carité* et *Misereré*, du poète picard connu sous le nom de du Renclus de Moiliens;

Et 1,000 francs à M. Paul Ristelhüber, auteur d'une édition nouvelle des *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianizé*, par Henry Estienne.

Une mention honorable est, en outre, accordée à l'auteur d'un savant *Dictionnaire du patois normand*, M. Henri Moisy.

Prix Vitet. — MM. Julien Viaud (Pierre Loti) et Julien Daillière.

Prix Maillé-Latour-Landry. — M. Constant Améro pour son ouvrage : *le Tour de France d'un petit Parisien.*

Prix Lambert. — Mlle Isnard de Belley (Gabrielle d'Arvor); Ernest d'Hervilly et Alphonse de Launay.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 octobre.

La séance qui devait se tenir le 22 octobre n'a pas eu lieu par suite du décès de M. Ernest Desjardins.

Séance du 29 octobre.

Ouvrages présentés. — V. Loret : *la Tombe d'un ancien Égyptien.* — D'Eichthal : *Mélanges de critique biblique.* — Mauvette Besnault : *Épisode de grains de riz écrasés.* — P. Mayer : *Alexandre le Grand dans la littérature française au moyen âge.* — E. Müntz : *les Mosaïques bizantines portatives.* — Schwab : *le Talmud,* trad. t. IX.

Après un comité secret, et en séance publique, M. le président proclame les nouveaux sujets de concours que l'Académie vient de choisir, les voici :

Sujet oriental : *Étude sur le théâtre hindou.* Terme du dépôt des manuscrits, le 31 décembre 1888.

Sujet d'antiquité classique : *Étude critique sur les sources des annales et des histoires de Tacite.* Même terme.

Prix Lalande-Guérineau. — Il sera décerné au meilleur manuscrit ou ouvrage paru depuis le 1er janvier 1886, et qui aura été déposé au secrétariat de l'Institut avant la fin du mois de décembre 1887.

L'Académie nomme ensuite une commission de quatre membres (MM. Renan, d'Hervey de Saint-Denys, Barbier de Meynard et Maspero) pour rédiger le règlement du concours Garnier qu'on vient d'instituer. M. Garnier a légué à l'Académie un fonds dont les revenus sont destinés à fournir des bourses de voyage à des savants disposés à explorer la haute Asie ou le centre de l'Afrique.

Séance du 5 novembre.

Ouvrages présentés. — Ducrocq : *Note sur une vente de pièces de monnaies carlovingiennes intéressant le Poitou.* — Zverkaïoff : *les Dialectes italiques.*

Lectures. — Clermont-Ganneau : Note sur Hippos, ville de la Décapole. — E. Le Blant : les Vols de reliques.

Communication. — Bergaigne : les Subdivisions du Rig-Veda et leur classement.

Séance du 12 novembre.

Ouvrages présentés. — E. Cosquin : *Contes populaires de Lorraine.* — De Grandmaison : *Fragments de chartes du xe siècle provenant de Saint-Julien de Tours.* — Lambros : *Mémoire sur les monnaies frappées au moyen âge à Chio.*

Communication. — Heuzey : la Mission Dieulafoy en Susiane.

Séance du 19 novembre.

Séance annuelle. — Le 19 novembre a eu lieu à l'Institut, sous la présidence de M. G. Pâris, la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. G. Pâris, président, a lu le discours d'usage et annoncé les prix décernés en 1886 par l'Académie. M. H. Wallon a lu une notice historique sur la vie et les travaux de M. Ambroise Firmin-Didot, membre libre de l'Académie. M. Maspero a lu une étude sur les momies royales d'Égypte récemment mises au jour.

— Voici quels sont les prix et mentions décernés par l'Académie :

Prix ordinaire. — L'Académie avait prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour l'année 1883 : « Faire, d'après les textes et les monuments figurés, le tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens aux ve et ive siècles avant Jésus-Christ jusqu'à l'âge de dix-huit ans. » Elle décerne le prix à M. Paul Girard, auteur du mémoire no 4.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne quatre médailles : la première à M. Fichot, pour sa *Statistique monumentale du département de l'Aube.* La deuxième à M. Paul Durrieu, pour son livre sur *les Gascons en Italie.* La troisième à M. l'abbé Albanès, pour ses diverses dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Provence (Jean Huet, évêque de Toulon, ses fonctions à la cour du roi René, son épiscopat; — Problèmes d'histoire ecclésiastique concernant Avignon et le Comtat Venaissin ; — Histoire des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux au xive siècle; — Jean Artaudi, dominicain, prieur de Saint-Maximin; — Pierre d'Aigrefeuille, évêque d'Avignon). La quatrième à M. H.-Fr. Delaborde, pour son mémoire sur les *Œuvres de Rigord et de Guillaume Le Breton, historiens de Philippe-Auguste.*

L'Académie accorde en outre six mentions honorables : la première à M. H. Moranvillé, pour son mémoire manuscrit sur Jean Le Mercier. La deuxième à MM. le comte Charpin-Feugerolles et C. Guigue, pour leurs trois cartulaires de l'abbaye d'Ainay, des francs fiefs du Forez, et du prieuré de Saint-Sauveur-en-Rue (Forez). La troisième à M. Prou, pour son livre intitulé *Hincmar, de ordine palatii,* texte latin traduit et annoté. La quatrième à M. Hellot, pour sa *Chronique parisienne anonyme du xive siècle,* publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de la bibliothèque municipale de Rouen. La cinquième à M. L. Grignon, pour son livre intitulé *Description et historique de l'église Notre-Dame-en-Vaux de Châlons.* La sixième à M. Lebègue, pour ses *Fastes de la Narbonnaise.*

Prix de numismatique. — Le prix biennal de numismatique est partagé cette année entre M. Gariel, pour son ouvrage intitulé *les Monnaies royales de France sous la race carlovingienne,* et M. Aloïs Heiss, pour son ouvrage, *les Médailleurs de la Renaissance.*

Prix fondé par le baron Gobert, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. Le premier prix est décerné à M. Du Fresne de Beaucourt, pour son *Histoire de Charles VII.* Le second prix est décerné à M. Pfister, pour ses *Études sur le règne de Robert le Pieux.*

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN. — L'Académie avait prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Étude critique sur les ouvrages en vers et en prose connus sous le titre de *Chronique de Normandie.* » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1888.

L'Académie avait en outre prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Étudier la numismatique de l'île de Crète. Dresser le catalogue des médailles. Expliquer les titres principaux et les motifs accessoires. Insister sur les rapports de la numismatique crétoise avec les autres monuments trouvés dans le pays, ainsi qu'avec les types de l'art asiatique et de l'industrie primitive de la Grèce. » Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 2,500 francs est accordée à M. Jean N.-A. Svoronos, pour son mémoire.

L'Académie avait aussi prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Étudier, d'après les documents arabes et persans, les sectes dualistes, Zendiks, Mazdéens, Daïsanites, etc., telles qu'elles se montrent dans l'Orient musulman. Rechercher par quels liens elles se rattachent au zoroastrisme, soit au gnosticisme et aux vieilles croyances populaires de l'Iran. » Le prix n'est pas décerné. Un encouragement de 2,000 francs est accordé à M. Clément Huart, pour son mémoire.

PRIX FONDÉ PAR M. STANISLAS JULIEN en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine.

L'Académie décerne le prix au Père Séraphin Couvreur, pour son *Dictionnaire français-chinois.*

PRIX DELALANDE-GUÉRINEAU. — Le prix n'ayant pas été décerné en 1884, l'Académie avait décidé qu'elle décernerait deux prix en 1886 : 1° au meilleur ouvrage dans l'ordre des études du moyen âge; 2° au meilleur ouvrage dans l'ordre des études orientales. Le prix n'a pas été décerné dans l'ordre des études du moyen âge, et l'Académie a prorogé le concours à l'année 1887. Dans l'ordre des études orientales, le prix a été décerné à M. Paul Regnaud, pour son ouvrage intitulé *la Rhétorique sanscrite.*

PRIX DE LA GRANGE. — L'Académie décerne le prix à M. Chabaneau, chargé du cours à la Faculté des lettres de Montpellier, pour l'ensemble de ses travaux sur « la poésie provençale et française ».

— L'Académie a mis au concours les sujets de prix qui suivent :

Prix du budget, de 2,000 francs, à décerner en 1889 : « Étude critique sur le théâtre hindou, en exposer l'histoire, marquer sa place dans l'histoire générale de la littérature de l'Inde, en donnant une attention particulière à la poésie dramatique des Hindous, telle qu'elle est développée dans les traités techniques. »

Prix Bordin, de 3,000 francs, à décerner en 1889 : « Étudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses *Annales* et ses *Histoires.* » Les mémoires de ces deux prix devront être déposés à l'Institut avant le 31 décembre 1888.

Prix Delalande-Guérineau, de 1,000 francs, à décerner en 1888. — Ce prix sera décerné à un ouvrage ou manuscrit publié depuis le 1er janvier 1886, et concernant les *Études de l'antiquité classique.* Le dépôt devra être fait à l'Institut avant le 31 décembre 1887.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 octobre.

Ouvrages présentés. — A. Babeau : *les Bourgeois d'autrefois.* — Barberet : *Monographies professionnelles.* — Cheysson : *la Question des habitations ouvrières.*

Lectures. — Dareste : L'ancien droit des Perses. — Levasseur : La population urbaine.

Séance du 6 novembre.

Ouvrages présentés. — Coudreau : *Études sur les Guyanes et l'Amazone.* — Nacion : *la Dobrudja économique et sociale; son passé, son présent, son avenir.* — Dhormoys : *la Comédie politique.*

Lectures. — Baudrillart : Mémoires sur les populations agricoles du Poitou. — Fustel de Coulanges : De la loi dite des Francs Chamaves.

Séance du 13 novembre.

Ouvrages présentés. — Tarde : *la Criminalité comparée.* — Bonnassieux : *l'Administration d'un département sous le Directoire.* — Dupré-Lasale : *Discours et réquisitions.* — Dupré-Lasale : *Biographie de Jacques Bouju.* — Ch. Grad : *Zigzags à travers l'Orient.* — P. Janet : *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.*

Lectures. — Geffroy : Étude sur Mme de Maintenon. — Jousseraudot : Des assesseurs près les tribunaux romains.

Séance du 20 novembre.

Ouvrages présentés. — A. Maugin : *Voyage scientifique autour de ma chambre.* — Block : *Supplément au Dictionnaire de l'administration française.* — Dunoyer : *la Liberté du travail.* — Cheysson : *Album de statistique graphique pour 1885.* — Mlle Luquin : *Études commerciales.*

Lecture. — Geffroy : Mme de Maintenon.

— L'Académie vient de mettre au concours pour 1889 le sujet du prix suivant, de la fondation Rossi : « Des banques de circulation. Des trois régimes auxquels peuvent être soumises les émissions de billets de banque : liberté, réglementation, monopole. Quelles sont les conditions économiques qui limitent les émissions de billets ? Les banques peuvent-elles, hors le cas de cours forcé, abuser de l'émission des billets ?

Discuter les avantages et les inconvénients de chacun **des trois** régimes et des principales dispositions du **régime** réglementaire, notamment en ce qui touche **le crédit** agricole, en s'appuyant sur des faits constatés par l'histoire des banques en divers pays. »

Ce **prix** est d'une valeur de 4,000 francs. Les **mémoires** devront être remis à l'Institut avant le 31 décembre 1888.

Prix Volney. — Le prix de linguistique, fondé par **M. de Volney**, a été décerné cette année par l'Institut **dans les** conditions suivantes :

La commission avait annoncé, pour le concours de 1886, qu'elle accorderait un prix consistant en une **médaille** d'or de la valeur de 1,500 francs à l'ouvrage de ***Philologie comparée*** qui lui en paraîtrait le plus **digne** parmi ceux qui lui seraient adressés.

Dix concurrents ont adressé des ouvrages, soit **imprimés**, soit manuscrits, pour ce concours.

La commission, après les avoir examinés, **a** décerné **le prix** à M. Remi Siméon, pour son ouvrage intitulé *Dictionnaire de la langue nahualt ou mexicaine* (Paris, 1885, grand in-4°).

La commission a accordé, en outre, une récompense de 1,000 francs à M. Henri Gœlzer, pour son ouvrage intitulé *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme* (Paris, 1885, in-8°).

La commission décernera, en 1887, une médaille de 1,500 francs à l'ouvrage de *Philologie comparée* qui lui en paraîtra le plus digne parmi ceux qui lui auront été adressés.

ÉTRANGER

Suisse. — *Université de Genève.* — L'Université de Genève décernera, en janvier 1888, un prix de 2,000 fr. au mémoire sur la question suivante : « Examen critique de la thèse d'Auguste Comte : que les lois des phénomènes de la nature sont applicables aux phénomènes sociaux. »

Les mémoires, écrits en français, devront être envoyés au recteur de l'Université avant le 15 juin 1887.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Les bibliothèques municipales de Paris. — M. Feillet, chef du cabinet de M. le préfet de la Seine, nous adresse avec son obligeance accoutumée une très intéressante note que l'administration vient de rédiger et de soumettre au conseil municipal à l'appui du projet de budget des bibliothèques municipales pour 1887.

Voici les parties essentielles de ce document.

Pendant l'année 1885 (du 1er janvier au 31 décembre), le nombre des lecteurs s'est chiffré comme il suit :

Livres lus sur place	145.601
Livres prêtés à domicile	885.566
	1.031.167

Tandis que l'année précédente on ne comptait que 699,762 lecteurs, répartis en 117,046 lecteurs sur place et 582,716 lecteurs à domicile.

Pour l'ensemble des livres lus et prêtés, il y a donc une augmentation de 42 pour 100.

Cette proposition est la même que celle que l'on constatait l'année dernière par rapport à la période précédente. Mais si l'on observe qu'elle porte naturellement sur un chiffre plus élevé, elle suffit à montrer l'importante progression continue que suit le mouvement des bibliothèques.

Un tableau, donnant la statistique du nombre des ouvrages prêtés à domicile et lus sur place pendant l'année 1885, nous apprend que les prêts à domicile se sont élevés à 885,566 et qu'il y a eu 145,601 lectures sur place, soit un total de 1,031,167 lecteurs. En 1884, il n'y avait eu que 582,716 prêts et 117,046 lectures sur place. C'est donc, d'une année à l'autre, une augmentation de 302,850 prêts et de 28,555 lectures sur place ; en un mot, une augmentation totale de 331,405 lecteurs pour 1885.

Comme toujours, le chiffre des lectures sur place est bien au-dessous de celui des prêts à domicile ; en effet, on ne consulte guère sur place que les ouvrages qui, en raison de leur dimension ou de leur prix élevé, ne peuvent être emportés à domicile.

L'administration fait, dans la limite des ressources mises à sa disposition, tout ce qui lui est possible pour faire connaître au public, soit au moyen d'affiches renouvelées chaque année dans tous les arrondissements, soit au moyen d'avis distribués dans les écoles, dans les ateliers, etc., les bibliothèques municipales de prêt gratuit, dont l'existence est encore ignorée par beaucoup de personnes. Si, depuis 1878, le nombre des bibliothèques est allé croissant, le chiffre des lecteurs s'est aussi accru dans des proportions véritablement extraordinaires. Nous avons vu que la progression avait été de 42 pour 100 de 1884 à 1885, les années précédentes avaient donné :

En 1879,	99 °/o	d'augmentation sur	1878
1880,	125 °/o	—	1879
1881,	58 °/o	—	1880
1882,	55 °/o	—	1881
1883,	41 °/o	—	1882
1884,	42 °/o	—	1883

Il a paru intéressant de rapprocher, dans chaque arrondissement, le chiffre des lectures du chiffre de la population ; on s'est ainsi rendu compte du

nombre d'ouvrages lus par 1,000 habitants; qu'il s'agisse de lectures sur place ou de prêts à domicile.

Le XIe arrondissement, qui a le plus grand nombre de lectures, n'est pas celui où les habitants, individuellement, lisent le plus; il n'arrive que le quatrième à ce point de vue. Le premier rang appartient au IIe arrondissement, où l'on trouve 927 livres lus par 1,000 habitants, chiffre très satisfaisant et qui dépasse de beaucoup celui de l'année dernière (634 livres par 1,000 habitants). Le Ier arrondissement qui occupe le second rang avec 784 lectures a fait également de grands progrès sur l'an dernier (440 lectures par 1,000 habitants). L'arrondissement où on lit proportionnellement le moins est comme l'an dernier le XVIIIe, ce qui tient, pense l'administration, à la grande étendue de son territoire.

Le chiffre moyen des lectures à Paris est de 454 par 1,000 habitants (au lieu de 308 l'année dernière), soit à peu près un livre lu sur deux habitants.

La statistique par nature d'ouvrage présente les résultats généraux suivants :

Sciences, arts, enseignement........	100.044	ou	9,72 %
Histoire.........................	84.544	ou	8,19 %
Géographie et voyages........	100.228	ou	9,71 %
Littérature, poésie, théâtre....... .	122.605	ou	11,88 %
Romans........................	579.848	ou	55,26 %
Langues étrangères...............	4.344	ou	0,45 %
Musique.........................	39.118	ou	3,70 %
Dessin...........................	448	ou	0,04 %

M. Feillet suit, au sujet de la proportion par natures d'ouvrages cites plus haut, cette intéressante remarque :

Cette proportion est à peu près la même que les années précédentes et, notamment, le goût du public pour les œuvres d'imagination est toujours assez prononcé. Mais il faut noter que, si le nombre des romans lus augmente, le chiffre des lectures sérieuses est également de plus en plus considérable : pendant l'année 1885, il s'est élevé à 451,330, au lieu de 299,131 pendant la période précédente, soit 152,199 de plus, ou environ 51 pour 100 d'augmentation. Cet accroissement des lectures sérieuses ne porte que sur les ouvrages de sciences, d'histoire, de littérature, etc., c'est-à-dire sur tout ce qui peut contribuer au développement intellectuel et moral des lecteurs, objet principal de l'institution des bibliothèques populaires municipales.

Il faut citer aussi l'augmentation de la lecture d'ouvrages en langues étrangères, conséquence du développement de l'étude de ces langues, enseignées partout maintenant.

Le nombre des bibliothèques municipales, tant dans les mairies que dans les écoles communales, est actuellement de 53. L'administration étudie de nouvelles créations; elle projette d'agrandir plusieurs salles de lecture sur place et songe enfin à organiser dans les Ier, IIe et XIe arrondissements des séances supplementaires pendant la journée.

Pour faire face aux besoins de ces bibliothèques, l'administration demande un crédit de 207,400 francs se décomposant ainsi :

Entretien (personnel et matériel) des 53 bibliothèques municipales................	178.550 fr.
Impression ou réimpression des catalogues des bibliothèques des mairies des IIIe, VIe et XVIIIe arrondissements, à raison de 1.000 fr. par bibliothèque......................	3.000 »
Création de sections de dessin industriel dans les bibliothèques des mairies des VIe et XIIe arrondissements......................	7.000 »
Entretien du mobilier des 53 bibliothèques....	5.000 »
Reserve pour créations éventuelles et améliorations des bibliothèques.................	13.850 »
Total..........	207.400 fr.

Nous nous plaisons à espérer que ce projet de budget ne rencontrera aucun opposition chez nos conseillers municipaux.

La bibliothèque du séminaire de Périgueux. — A propos de l'incendie qui vient de détruire le grand séminaire de Périgueux, on lit dans *l'Écho de la Dordogne* :

« La bibliothèque constituée, depuis un grand nombre d'années, à l'aide d'acquisitions faites à diverses époques et de dons particuliers, faits notamment par Mgr Baudry et par les chanoines René Bernaret et O'Reilly, qui furent de passionnés et érudits bibliophiles, ne comprenait pas moins de trente mille volumes, parmi lesquels des ouvrages extrêmement rares et d'un prix inestimable. La destruction de cette bibliothèque équivaut, parait-il, à une perte de trois cent mille francs.

« Signalons, en outre, la perte irréparable d'un grand nombre de manuscrits extrêmement précieux.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La bibliothèque Bodléienne.* — Le catalogue des manuscrits hébreux de la bibliothèque Bodléienne dressé par les soins de M. Ad. Neubaur décrit 2,602 codices et forme un volume in-4° de 1,200 colonnes de texte avec 40 fac-similés illustrant les différents spécimens d'écriture rabbinique.

Dans sa préface, M. Neubaur décrit les différentes collections de manuscrits hébreux conservés à la bibliothèque Bodléienne, ainsi que les manuscrits écrits en arabe ou en d'autres langues au moyen de caractères hébreux.

Neuvième réunion annuelle de la « Library Association of the United Kingdom. » — La neuvième réunion annuelle des membres de la Société des bibliothécaires anglais s'est tenue à Londres le 28 septembre sous la présidence de M. Bond, bibliothécaire en chef du British Museum.

Le rapport du comité de direction constate les progrès réalisés par la Société : le nombre de ses membres s'élève actuellement à 566 dont 32 membres à vie et 31 membres honoraires. — Il y a aujourd'hui dans le Royaume-Uni 114 bibliothèques publiques (free public libraries), soit une bibliothèque pour 300,000 habitants, proportion qui laisse encore beaucoup à désirer, si on la compare à l'Allemagne et aux États-Unis. — Les villes et les grandes communes sont généralement pourvues de bonnes bibliothèques; il n'en est plus ainsi dans les communes d'une importance moindre; celles-ci n'ont d'autres stocks de livres que ceux qui se trouvent dans les petites bibliothèques scolaires.

Il ressort des rapports annuels publiés par ces bibliothèques que la presque totalité des livres demandés en lecture se compose de romans et de nouvelles. — Peu de romans sont réellement instructifs et bien moins encore méritent d'être classés parmi les chefs-d'œuvre d'un pays. Ces derniers d'ailleurs, grâce aux nombreuses éditions bon marché que les éditeurs anglais publient depuis quelques années, sont à la portée des bourses les plus modestes et il semble plus utile de les remplacer dans les bibliothèques publiques par un choix d'ouvrages plus sérieux, littéraires ou scientifiques et par des ouvrages de référence.

La plupart des communications faites par les membres ayant un intérêt trop spécial, il suffira de les citer brièvement. — M. Pollock étudie de plus près les bibliothèques d'ouvrages de jurisprudence. M. E. Maude Thompson présente des observations sur les manuscrits et le moyen de les préserver. M. E.-C. Thomas lit une communication de M. Carl Dziatzko de Dresde sur les bibliothèques d'Allemagne. M. Douglas, conservateur adjoint des imprimés du British Museum, donne des détails fort intéressants sur les bibliothèques de l'extrême Orient. — D'après M. Douglas, l'existence de la principale bibliothèque de Chine, celle de l'Académie impériale de Pékin, remonte à plus de onze siècles avant notre ère.

La célèbre encyclopédie chinoise en 5,020 volumes est bien connue des sinologues, mais on ignore généralement que les Chinois possèdent une encyclopédie plus vaste encore. — Cette encyclopédie monstre a été compilée au commencement du xve siècle avant notre ère par ordre de l'empereur Yungtoh. — Pour mener à bien ce travail gigantesque, il fallut mettre à l'œuvre une petite armée de 2,169 littérateurs et copistes, travaillant sous la direction d'un comité de 3 présidents, 5 vice-présidents et 20 sous-directeurs. — La grande encyclopédie formait 22,937 livres ou 10,000 volumes à peu près. Elle ne fut jamais imprimée entièrement; des trois copies manuscrites qui seules ont jamais été complètes, deux furent détruites par le feu, lors des troubles qui accompagnèrent la chute de la dynastie Ming. — Quant à la troisième copie, neuf dixièmes environ en ont été préservés de la destruction.

La plus ancienne bibliothèque du monde fut celle de Kuo-Taze-Kin ou « école des fils de l'empire » fondée au xiie siècle avant J.-C. par la dynastie Chou. — Elle ne contenait pas de livres, dans le sens que nous y attachons aujourd'hui; mais dans la galerie qui entourait la salle impériale de lecture se trouvaient cent quatre-vingt-deux colonnes en granit sur lesquelles on avait gravé les sentences et les maximes des treize livres classiques par excellence qui résumaient la sagesse de l'antiquité chinoise.

Quelque nombreux que soient aujourd'hui les livres en Chine, il n'y existe pas de bibliothèques publiques telles que nous l'entendons.

Les romans et nouvelles en étaient rigoureusement exclus, ce genre de littérature paraissant trop frivole aux yeux des Chinois pour être digne de figurer dans une collection de livres sérieux. — Ils se vendent d'ailleurs à si bas prix que l'étudiant le plus pauvre peut les acheter ou les lire dans un des nombreux cabinets de lecture qui se trouvent dans chaque ville quelque peu importante.

Les acquisitions de la bibliothèque du British Museum depuis 1877 font l'objet d'une communication de M. Richard Garnett.

De 1877 à 1885, la bibliothèque du British Museum s'est enrichie de 250,000 volumes, si l'on y comprend les volumes de musique et de journaux, ce qui équivaut à une augmentation moyenne annuelle de 31,000 volumes. — Le département des manuscrits n'est pas resté stationnaire; l'acquisition la plus importante a été en 1883 celle des manuscrits Stowe, 901 manuscrits d'une valeur extraordinaire.

Pendant ces huit années 316,234 nouveaux titres ont été inscrits au catalogue du département des imprimés, non compris les livres orientaux et les compositions musicales. — Le catalogue imprimé comprend aujourd'hui les lettres A, B et C, à l'exception de l'article « Bibles » qui nécessite un si énorme travail, qu'on n'a encore pu le terminer. — La dernière partie du catalogue imprimé depuis la lettre V (Virgile) jusqu'à la lettre Z est également terminée.

Aujourd'hui, 138 volumes du catalogue imprimé, comprenant 523 volumes du catalogue manuscrit, ont été livrés à la presse. — Chaque volume contient à peu près 4,800 titres, les 138 volumes correspondent à un total de 662,000 titres imprimés. — On peut admettre qu'en 1877 la totalité des titres à cataloguer s'élevait à deux millions et demi; en y ajoutant les 500,000 acquisitions nouvelles qui, selon toute probabilité, viendront s'ajouter à ce nombre pendant l'exécution du catalogue, on aura en tout trois millions de titres à imprimer. En comptant une progression moyenne de 150,000 titres par année, on arrive à une durée probable de seize ans pour l'achèvement du catalogue imprimé.

M. J. Potter Briscoe fournit quelques renseignements au sujet des bibliothèques pour aveugles. — Les huit villes du Royaume-Uni qui possèdent des bibliothèques pour aveugles sont : Liverpool avec 363 volumes, Halifax 342, Nottingham 210, Newcastle 165, Manchester 156, Birmingham 114, Tynemouth 112 et Leeds 11 volumes.

Ces villes comptaient ensemble, en 1881, une population de 2,000,000 d'habitants, dont 2,000 aveugles. — Ces derniers n'ont donc en tout que 1,455 livres destinés à leur usage ! — Et pourtant, à ce qu'affirme M. Briscoe, on peut acheter pour 20 livres sterling une collection de 150 volumes imprimés pour les aveugles.

Les deux systèmes les plus employés sont celui de Braille, dont le volume revient à environ 5 francs et celui de M. Moon à 3 francs le volume. Les systèmes Frère et Lucas, autrefois en usage, ont été distancés depuis.

Le système Moon est le plus populaire aujourd'hui et c'est au moyen de ce dernier qu'on enseigne à lire aux aveugles dans le plus grand nombre d'institutions.

Belgique. — *Relevé statistique des bibliothèques communales et populaires établies sous le patronage des administrations communales.* — Année 1884.

	COMMUNES de moins de 5.000 habitants.	de 5.000 à 25.000 habitants.	de plus de 25.000 habitants.	Ensemble.
Nombre total de communes	2.407	162	18	2.587
Nombre de communes ayant une bibliothèque	291	61	19	371
Nombre de bibliothèques	299	69	33	401
Nombre de volumes — entrés pendant l'année	8.515	9.637	23.042	41.194
Nombre de volumes — total figurant au catalogue	110.799	199.730	530.190	840.719
Nombre de lecteurs — au cabinet de lecture	4.522	16.103	86.736	107.361
Nombre de lecteurs — au dehors. — Hommes	10.804	22.236	12.249	34.485
Nombre de lecteurs — au dehors. — Femmes	5.662	44.158	8.747	68.740
Nombre de lecteurs — au dehors. — Total	16.466	77.198	26.658	119.671
Nombre de livres prêtés au public.				
Commerce et industrie	4.204	5.490	9.801	19.495
Histoire et géographie	17.319	22.749	46.123	86.191
Romans et littérature	87.548	138.786	255.771	482.105
Sciences morales et politiques	6.030	6.829	13.512	26.371
Sciences naturelles, mathématiques et physiques	8.443	9.921	35.697	54.061
Divers	11.676	18.122	59.115	88.913
Totaux	135.220	226.668	502.872	864.760

Le dépôt légal d'ouvrages publiés en Belgique effectué en exécution des lois du 25 janvier 1817 et du 1er avril 1870 comprend pour les années 1883 et 1884 un nombre de 1,526 et 1,697 ouvrages.

Norvège. — *La bibliothèque de l'Université de Christiania.* — *L'Universitets-Bibliothekets Aarbog for 1885*, XVIII-179 p. in-8° que publie M. Drolsum, établit qu'au 1er juillet 1885, la bibliothèque universitaire de Christiania comptait 256,578 volumes, 1,373 manuscrits et 567 ouvrages cartographiques. Les acquisitions de la dernière année comprenaient 7,400 volumes, 1,202 brochures et 16 manuscrits.

Pendant la dernière période décennale, l'effectif des livres a augmenté de 52,000 volumes, soit une augmentation de 25 pour 100.

En ne tenant pas compte des 2,500 volumes d'information qu'on tient à la disposition du public dans la salle de lecture, le nombre des volumes communiqués aux lecteurs s'est chiffré pour l'année 1884 à 25,223, non compris 26,000 volumes qui ont été prêtés à domicile aux personnes munies d'une autorisation. Le budget de la bibliothèque s'élève à 36,000 francs.

Le « Aarbog » comprend deux parties : le catalogue des publications norvégiennes parues pendant l'année et celui des acquisitions d'ouvrages étrangers faites par la bibliothèque de la Frederiks Universitet de Christiania.

États-Unis. — *Bibliothèques publiques.* — M. Samuel Tilden, décédé il y a quelques semaines, a disposé d'une somme de 5 millions de dollars, soit 26 millions de francs, pour être employée à la fondation de *free public libraries* à New Libanon et Yonkers.

Si cette somme n'est pas employée entièrement, l'excédent servira à etablir une bibliothèque publique à New-York.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a livré au public le tome V, première partie, du *Recueil des historiens des croisades* (Historiens occidentaux); la troisième livraison du *Corpus inscriptionum semiticarum;* enfin le tome XXII des *Notices et extraits des manuscrits.*

— Une *Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours* a paru dernièrement à la librairie Dupret.

L'auteur de cet ouvrage est M. Léon Sickler.

— Sous ce titre : *Bibliotheca mythica,* M. Henri Gaidoz entreprend, à la librairie Picard, la publication d'une collection d'ouvrages ayant trait à l'histoire des religions, à la mythologie, aux traditions et à la littérature populaires.

Le premier volume aura pour titre : *la Rage et saint Hubert.*

— M. Jules Poiret, professeur au lycée de Douai, vient de publier chez l'éditeur Thorin un *Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome pendant la République.*

— La *Revue indépendante* reprend sa publication interrompue l'année dernière.

Nous croyons pouvoir recommander tout spécialement ce recueil mensuel où figurent des noms tels que ceux de MM. Paul Bourget, Barbey d'Aurevilly, Stéphane Mallarmé, Huysmans, Céard, etc. Nous publierons régulièrement les sommaires de cette curieuse revue très originale et littéraire.

ÉTRANGER

Allemagne. — La maison S. Hirzel, de Leipzig, met en vente depuis le mois d'octobre les premiers fascicules des œuvres complètes de Gustave Freytag, en 22 vol. in-8°. Le nombre des livraisons ne dépassera pas 48; le prix de la livraison de 10 feuilles est de 1 fr. 90. Cette édition comprendra, en dehors des drames et romans du poète, un volume de souvenirs et de poésies diverses.

— La collection d'ouvrages bibliographiques que publie M. F.-O. Weigl, à Leipzig, pourra être consultée avec fruit par tous ceux qui s'occupent de bibliographie contemporaine. Cette publication paraît sous le titre général de *Sammlung bibliographischer Nachschlagewerke.* Les premiers volumes comprendront le catalogue systématique des ouvrages de droit et de sciences morales et politiques publiés de 1820 à 1882, la bibliographie des publications historiques et géographiques et celle des langues classiques et modernes.

— La série de *Canterbury poets* que publie M. Walter Scott s'est enrichie d'un volume de M. Waddington intitulé *Selection of translated sonnets.* Ce choix de sonnets comprend des traductions tirées des poètes français par M. Austin Dobson, du grec moderne par Mme Edmonds, de l'italien et du polonais par M. Garnett, et enfin du suédois et du hollandais par M. E. Gosse.

Belgique. — M. Max Rooses a fait paraître à Gand, chez l'éditeur Hoste, le second volume de la correspondance de Christophe Plantin.

Italie. — L'impression du catalogue du *Maremagnum* de Francesco Marucelli, volumineux recueil d'indications bibliographiques qu'on conserve en manuscrit dans la bibliothèque Marucelli, vient de commencer dans la collection des *Indici e cataloghi.* Ce *Maremagnum* comprend 111 volumes manuscrits, contenant 5,507 articles et 200,000 indications bibliographiques.

— L'éditeur S. Lappi di Città di Castello a mis en vente le quatrième volume des *Sonetti Romaneschi* de Belli, ouvrage publié par les soins de M. Luigi Morandi, le savant auteur de l'*Antologia della nostra critica letteraria moderna.* Ce recueil, basé sur le manuscrit autographe de Belli, comprend 1,400 sonnets inédits et rétablit le texte exact de près de huit cents autres qui avaient été fort maltraités dans les éditions antérieures.

Ce recueil est une contribution des plus précieuses à l'histoire anecdotique de la Rome des papes et de la vie romaine de 1830 à 1848.

Parmi les notes historiques dont M. Morandi a enrichi cette édition, il faut citer : Don Michele di Braganza; l'Uditore santissimo; Il cav. Mencacci; Il cardinal Vannicelli e gli Ebrei di Ferrara; Storia d'un

passaporto; Amalia; Bettini; la Sacra Consulta, etc. La plupart des notices de M. Morandi ont un réel intérêt historique et philologique.

— Sous le titre : *Gli archivi e le biblioteche di Spagna in rapporto alla storia d'Italia in generale e di Sicilia in particolare,* vient de paraître en deux fascicules de 336 pages, toute la première partie de la relation d'Isidore Carini ainsi que les documents et pièces annexes à cette relation.

États-Unis. — M. Rob. Clark publie, sous le titre de *Bibliotheca americana,* un catalogue d'ouvrages de toute nature relatifs à l'Amérique. Le volume comprend 280 pages in-8° et 7,422 titres d'ouvrages.

— *The complete poetical and prose works of Henry Wadsworth Longfellow,* riverside edition.

MM. Houghton and Mifflin ont commencé, au mois de septembre dernier, la publication de l'édition définitive de Longfellow. Cette édition, qui sera abondamment pourvue de notices littéraires et biographiques, comprendra 11 vol. in-8°, à 7 fr. 50 le volume de 400 pages.

Les deux premiers volumes donneront les œuvres en prose de Longfellow, les volumes trois à huit sont ses œuvres poétiques, et les trois derniers sa traduction de *la Divine comédie.* Cinq portraits de Longfellow représenteront le poète à différentes époques de sa vie.

L'édition de luxe en grand papier, limitée à 500 exemplaires, coûtera 4 dollars (20 fr.) le volume.

— La biographie d'Abraham Lincoln, qui paraît dans le *Century* de novembre, a été tirée à 250,000 exemplaires en Amérique et à 25,000 exemplaires en Angleterre. Ces chiffres témoignent de la popularité dont jouit encore au delà de l'Atlantique le nom de l'ancien président des États-Unis.

Dans leur préface MM. John G. Nicolay et John Hay se plaisent à reconnaître que les personnalités qui, pendant la guerre de la sécession, dirigeaient les affaires politiques et militaires ont répondu avec empressement à l'appel des biographes d'Abraham Lincoln et ont mis à leur disposition toutes les pièces qui pouvaient leur être utiles. MM. Nicolay et Hay ont également pu consulter, pour cette biographie, les lettres et documents conservés par la famille Lincoln. Ils ont été à même de produire ainsi un historique des plus consciencieux, car il leur a coûté seize années de travail assidu.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a fait mettre sous presse le tome XXX de l'*Histoire littéraire;* il contiendra une importante étude de M. Gaston Pâris sur les romans de la Table ronde en vers. L'Académie nous promet aussi l'apparition pour l'année prochaine du tome XXIV des *Historiens de la France.*

— En janvier prochain, paraîtront à la librairie Quantin les *Œuvres complètes de H. du Pontavice de Heussey,* un poète de grand souffle et d'une rare originalité, qui eut son heure de célébrité sous l'Empire et dont bien des lettrés se souviennent encore. Les œuvres poétiques de H. du Pontavice de Heussey formeront deux volumes in-8°, ornés de deux portraits à l'eau-forte.

— M. Henri Mouhot met la dernière main à une *Bibliographie des écrits relatifs aux principaux écrivains français du* XIXe *siècle.* Parmi les cinquante écrivains choisis, on peut citer : Balzac, Béranger, Cousin, Delavigne, Dumas, Gautier, Mme de Girardin, Guizot, Janin, Lacordaire, Lamartine, Mérimée, Michelet, Montalembert, Musset, Ponsard, Quinet, Sainte-Beuve, G. Sand, Scribe, Thiers, A. de Vigny,

L'ouvrage comprendra deux parties : la première consacrée aux écrits relatifs aux écrivains en général, et l'autre aux critiques faites de chacun des ouvrages importants de ces mêmes écrivains.

L'auteur a dû dépouiller une quantité prodigieuse d'ouvrages de critique, de revues et journaux, jusqu'aux plus éphémères, pour arriver à donner à sa publication un caractère d'exactitude et d'utilité incontestable.

— M. Gruel, le libraire-relieur de la rue Saint-Honoré, prépare un *Manuel du relieur et de l'amateur de reliures.*

— M. Fierville, docteur ès lettres et censeur des études au collège Rollin, a sous presse une *Grammaire latine inédite du* XIIIe *siècle,* extraite des manuscrits n° 465 de Laon et 1562 de la Bibliothèque nationale. L'ouvrage contiendra nombre de notes inédites empruntées aux grammairiens du temps.

— M. Félix Aubert se propose de faire paraître à la libraire Picard une étude sur l'organisation du *Parlement de Paris, de Philippe le Bel à Charles VII* (*1314-1322*).

— M. Adolphe Guillot, juge d'instruction à Paris, doit faire paraître chez l'éditeur Rouquette un volume intitulé ***Paris qui souffre; la basse geôle du Grand Châtelet et les morgues modernes.*** M. Ernest Daudet doit écrire la préface de cet ouvrage, qui contiendra vingt-cinq illustrations.

— La Faculté des lettres de Nancy se propose de publier, à partir du mois de janvier 1887, une revue trimestrielle qui portera le titre de : *Annales de l'Est*. Cette revue, sans exclure les études d'un caractère général, aura surtout pour objet le passé de la Lorraine, de l'Alsace et des contrées voisines; elle traitera de l'histoire de ces pays, des antiquités qu'on y découvre, des écrivains, des savants, des artistes qui y sont nés, des dialectes qu'on y parle. Ajoutons que les *Annales de l'Est* doivent donner une place importante à la bibliographie.

— L'administration du *Polybiblion* se propose de dresser la table générale des quarante-six volumes dont se compose sa collection.

Nous souhaitons vivement l'apparition de cette table qui rendrait aux travailleurs de signalés services.

— M. Léon Vallée, attaché à la Bibliothèque nationale, va faire paraître un *Supplément* à sa *Bibliographie des bibliographies.*

— Le ministre de l'instruction publique, d'accord avec la commission du budget, a décidé d'employer une partie des 200,000 francs inscrits au budget pour la publication de documents inédits sur l'histoire de France à publier des documents se rapportant à la période de la Révolution française, période qui n'a pas encore été comprise dans ce travail.

Cette publication coïnciderait avec le centenaire de 1889.

— Le *Polybiblion* annonce l'apparition prochaine d'une *Bibliographie berruyère.* Cet ouvrage sera divisé en trois parties : bibliographie générale par ordre alphabétique tant des auteurs et artistes qui sont nés dans le Berry que de ceux qui l'ont habité ou ont écrit sur le Berry; bibliographie des ouvrages concernant le Berry ou les Berruyers, classée méthodiquement; bibliographie des ouvrages écrits par les Berruyers ou des personnages remarquables ayant habité le Berry.

L'auteur de ce travail est M. Rollet.

ÉTRANGER

Angleterre. — L'éditeur Nutt a en préparation les premiers volumes d'une série d'ouvrages populaires sur l'histoire d'Angleterre, intitulée *English history of contemporary writers* et conçue dans le même esprit que les publications de MM. Zeller, Duruy, etc., entreprises par la maison Hachette. Chaque période bien caractérisée de l'histoire d'Angleterre fera l'objet d'un volume qui comprendra des extraits des chroniqueurs, des documents importants et des mémoires et correspondances de l'époque. Le lecteur pourra, de cette manière, se rendre compte dans une certaine mesure du mouvement de l'opinion et de l'impression produite sur les contemporains par les événements dont ils furent les spectateurs.

La publication sera dirigée par M. York Powell, d'Oxford. Voici les titres des premiers volumes de cette série : *Britain under the Romans; the little english Kingdom; the Danish sea-kings; Henry II; Simon of Montfort and his cause; Edward III and his wars.* Une édition américaine paraîtra simultanément avec l'édition anglaise chez M. Putnam, à New-York.

Allemagne. — Le 2 janvier prochain, la librairie Paetel frères (*Gebrüder Paetel*), de Berlin, célèbrera son cinquantenaire. Elle édite à cette occasion un luxueux catalogue que nous ne saurions trop recommander aux amis des lettres. Cette publication contient, en dehors de la nomenclature des ouvrages de la maison, de précieux renseignements bibliographiques, des indications très précises sur les premières éditions, et de plus des notices biographiques et littéraires sur les auteurs mentionnés au catalogue. Or comme tous les écrivains de valeur de l'époque ont été groupés dans cette librairie par l'intelligente activité de MM. Paetel, propriétaire aussi de la *Deutsche Rundschau*, la meilleure des grandes revues allemandes sous l'habile direction de Jules Rodenberg, ce catalogue est pour ainsi dire un petit dictionnaire des célébrités contemporaines d'outre-Rhin.

Nous aurons d'ailleurs à revenir prochainement sur cette maison dans la série d'études sur *les Grands éditeurs de l'Allemagne* que prépare notre collaborateur Louis de Hessem.

— Il se publie à Stuttgart, chez l'éditeur Spemann, une *Iconographie romaine.*

Deux volumes ont paru : le premier contient les Romains célèbres, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'époque impériale; le second est consacré aux Juliens.

L'auteur de ce travail est M. Bernouilli.

— Le second fascicule des publications de la bibliothèque municipale de Cologne, que vient de publier M. Fromm, contient l'énumération des 496 différentes éditions de l'*Imitatio Christi* que possède cette bibliothèque, dont l'édition princeps de 1470 de

Günther Zainer d'Augsbourg. Plus de 400 pièces de cette curieuse collection proviennent d'un legs fait au musée Walhaf par M. L. V. Büllingen.

— Une bibliographie de plus de 16,000 ouvrages scientifiques populaires, classés par ordre alphabétique d'auteurs, est en préparation chez M. Aug. Reher à Altona.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— *Miscellanées françaises et étrangères* —

CORRESPONDANCE

— M. Charles Glinel, l'auteur du curieux ouvrage sur Alexandre Dumas, nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur et honoré confrère,

« M. Charles Nauroy m'accuse, par une lettre insérée dans votre livraison du 10 novembre, d'avoir *démarqué* sa revue, *le Curieux*, dans ma plaquette sur Felix Arvers, parue en fevrier 1886, et aussi dans *le Livre* du 10 octobre dernier, à propos de Marie Dumas et de sa mère.

« A l'égard de la biographie d'Arvers, tout le brevet d'invention que M. Nauroy pourrait revendiquer en apparence serait d'avoir publié dans la livraison du *Curieux* (février 1885) l'acte de naissance et l'acte de décès du poète. Or l'existence du recueil de M. Nauroy ne m'a été révélée que le 22 septembre 1885, ainsi que le démontre une lettre de mon contradicteur lui-même. A cette dernière époque, je possédais déjà les expéditions des deux actes en question, à moi delivrées, le 30 juillet 1885, par M. le secrétaire général de la préfecture de la Seine. Je n'avais que faire, par conséquent, des mêmes documents imprimés dans *le Curieux* et je n'ai eu nullement à le *démarquer*, même pour mentionner l'entrée dans la vie et la mort du poète.

« J'arrive maintenant à mon article sur Marie Dumas et sa mère.

« Les seuls renseignements fournis sur elles dans *le Curieux*, et qui se rencontrent avec les miens, sont ceux-ci :

« 1° (livraison du 1er décembre 1883) « Alexandre « Dumas a aussi eu une fille, Marie, mariée en 1856 « à Olinde Peytel, contre lequel elle plaida vainement « en séparation devant la cour de Bourges (*Gazette « des Tribunaux* du 11 janvier 1865) » ;

« 2° (livraison de juillet 1885) L'indication et la date de l'acte de naissance de Marie-Alexandrine Dumas, en marge duquel est mentionné l'acte de reconnaissance par ses père et mère.

« Je passe condamnation sur la date du mariage de M. et Mme Peytel et sur l'instance en séparation ; mais, en ce qui concerne l'acte de naissance de Marie Dumas, je n'avais qu'à me reporter à mon livre : *Alexandre Dumas et son œuvre*, achevé d'imprimer le 1er mai 1885, deux mois avant la publication de M. Nauroy, pour y retrouver (p. 264-265) l'année de la naissance de l'enfant (1831) et le domicile de la mère (rue de l'Université, n° 7). Muni de ces renseignements, je n'avais plus qu'à m'adresser au bureau de reconstitution des actes de l'état civil pour y obtenir l'acte en question.

« M. Nauroy m'a fait faire une économie et je l'en remercie. C'est bien un peu, ce me semble, la raison d'être de sa publication.

« Et encore ai-je une réserve à faire sur la valeur de son document, puisqu'il mentionne l'acte de reconnaissance de Marie Dumas comme dressé le 7 mars 1831, par Me Fournier, notaire à Paris, tandis que c'est en réalité Me Février qu'il faut lire. Mon contradicteur peut s'assurer auprès de Me Vincent, notaire à Paris, 46, rue de l'Université, que le nom de Fournier est absolument erroné.

« Voilà à quoi se réduisent les très graves accusations formulées contre moi par M. Nauroy ; je le mets au défi d'en découvrir d'autres.

« J'ajoute que les registres de l'état civil sont publics et je ne sache pas que M. Nauroy ait un droit de mainmise exclusive sur les actes qui y sont inscrits. Je me fais un strict et constant devoir de citer mes sources, mais encore faut-il qu'elles vaillent la peine d'être mentionnées.

« Au surplus, est-ce que tous les jours je n'aurais pas moi-même à réclamer à mon tour ?

« Le 10 juillet dernier, *le Livre* donnait une gracieuse hospitalité à une étude de votre serviteur sur Dumas et l'Académie. Or il se trouve que, dans un ouvrage postérieur de M. Albert Rouxel (*Chronique des élections à l'Académie*), trois lettres de Dumas sont citées, qui avaient figuré dans mon travail. Et cependant, je me garderai bien de crier au *démarquage* contre M. Rouxel.

« Je compte sur votre impartialité bien connue

pour insérer cette lettre à la place où l'accusation s'est produite.

« Agréez, je vous prie, monsieur et honoré confrère, mes remerciements et l'assurance de mes plus dévoués sentiments.

« CH. GLINEL ».

— Nous recevons de M. Teule, premier commis de la bibliothèque de la ville de Marseille, la lettre suivante :

« Monsieur le directeur,

« Au sujet d'une histoire biographique sur Pierre de Marteau, par M. L. Jaumart de Brouillant, ce dernier ouvre une parenthèse (p. 304) pour signaler que, dans la préface de son roman, *les Trois Mousquetaires*, M. Alexandre Dumas écrivait : « Il y a un an à peu « près qu'en faisant à la Bibliothèque royale des re« cherches pour mon *Histoire de Louis XIV*, je tom« bai par hasard sur les *Mémoires de M. d'Artagnan*, « imprimés, etc. »

« M. de Brouillant ajoute en guise de commentaire : « Qu'il nous soit permis de dire que, malgré le très « grand nombre de catalogues que nous avons lus, « nous n'avons jamais rencontré ni le pseudonyme « de Pierre Rouge... »

« Rétablissons les faits. Alexandre Dumas a trouvé son roman, *les Trois Mousquetaires*, dans les *Mémoires de d'Artagnan*, publiés par Sandras de Courtilz; seulement, ce n'est pas, comme il le dit dans sa préface, à la bibliothèque royale qu'il a trouvé ces *Mémoires*, mais bien à la bibliothèque de Marseille, en 1843, alors que M. J. Méry en était le bibliothécaire. L'édition qu'Alexandre Dumas avait *empruntée* était bien celle qu'il cite dans sa préface. Les quatre volumes *empruntés* par Alexandre Dumas n'ont jamais été rendus à la Bibliothèque de la ville. Ils ont été rachetés et figurent à notre catalogue sous le nº Dei 19 : *Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires du roi, contenant quantité de choses particulières et secrètes qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand* (par Sandras de Courtilz). Amsterdam, chez Pierre Rougé, MDCCIV, 4 vol. in-12, port.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« TEULE. »

FRANCE

La photographie des manuscrits dans les bibliothèques. — On annonce la mise à exécution d'un ancien projet de M. de Watteville, ancien directeur des bibliothèques au ministère de l'instruction publique.

D'après la note parue, il serait question de photographier tous les livres et manuscrits dont on ne possède qu'un ou deux exemplaires, afin qu'en cas d'incendie, de destruction volontaire ou de vol, on puisse reconstituer le texte et la calligraphie. Et du même coup les bibliothèques de province pourraient avoir copie exacte de documents intéressants.

Au premier abord, toute simple paraît cette nouvelle. Mais l'expérience m'ayant appris à me défier de ces projets qu'on prête si facilement à l'administration, je suis allé aux informations. Ces renseignements sont exacts : le projet Watteville n'a jamais été tel que le dit la note, et il n'est nullement question de le mettre à exécution, attendu que tous les jours, l'arrêté pris par le ministre, sous l'inspiration de M. de Watteville, est appliqué.

En 1877, un arrêté fut pris qui autorisait les directeurs des bibliothèques de l'État à laisser prendre épreuves photographiques de leurs manuscrits. Mais ces épreuves étaient tirées aux frais des éditeurs et l'État ne contribuait en rien à la dépense. C'est ainsi que Firmin Didot put donner, dans ses éditions des ouvrages du bibliophile Jacob, des fac-similés d'actes et lettres intéressants.

Ces reproductions ne devaient être d'abord autorisées qu'après une décision d'une commission spéciale, sur l'avis du directeur de la bibliothèque à laquelle appartenait le manuscrit. Depuis, on a laissé aux directeurs la libre faculté de juger si telle ou telle page pouvait être reproduite. Et aujourd'hui un atelier photographique fonctionne à la Bibliothèque nationale ainsi qu'à l'Arsenal. Chaque jour des autorisations sont demandées aux directeurs, qui les accordent ou qui les refusent. Les plus grandes précautions sont d'ailleurs prises pour que les manuscrits ne soient pas détériorés. On les place sur des tronchins spéciaux, on les recouvre d'une glace pour que les miniatures ne s'abîment pas et on les photographie.

Nous sommes loin, on le voit, de la reproduction de tous les manuscrits uniques dont on parle.

Cette reproduction, d'ailleurs, présenterait des difficultés très grandes, qui mettront encore longtemps obstacle à son exécution.

La principale de ces difficultés est le crédit nécessaire à demander aux Chambres. Le prix des reproductions photographiques est en effet très élevé : car, après avoir tiré le cliché photographique, il faut graver, puis imprimer le cliché de gravure. Cette suite d'opérations met la gravure à dix centimes le centimètre carré. De sorte qu'une page in-12 de manuscrit revient environ à 50 ou 60 francs. On voit tout de suite quelles dépenses entraînerait la reproduction de tous les manuscrits de la Bibliothèque nationale ! Plusieurs millions seraient nécessaires, et il ne paraît pas que les Chambres soient en ce moment disposées à faire de telles libéralités.

Cette opération a cependant déjà été faite pour le compte de la Bibliothèque nationale, et l'on y conserve précieusement un manuscrit photographique de Sophocle.

Ce manuscrit, qui avait appartenu autrefois à la France, fut retrouvé il y a quelques années dans la bibliothèque du Vatican. M. Delisle demanda immédiatement l'autorisation de le faire photographier. On

le lui permit, et la Bibliothèque nationale possède aujourd'hui le manuscrit le plus fidèle et le plus rare des tragédies de Sophocle.

En Angleterre aussi cette opération est pratiquée; le British Museum a pris beaucoup d'épreuves des bibliothèques italiennes, et il montre aujourd'hui au public une riche collection.

A ce propos, il est intéressant de rappeler qu'il y a quelques années, en 1878, les archives départementales, attachées à cette époque au ministère de l'intérieur et réunies depuis à l'instruction publique, eurent l'idée ingénieuse de réunir, à l'occasion de l'exposition, les principales pièces rares que possédaient les bibliothèques des départements.

On demanda à ces bibliothèques de communiquer les manuscrits qu'elles possédaient. On en tira épreuve photographique, on fit des clichés de gravures et l'on eut ainsi un magnifique album reproduisant différentes pièces rares, toutes écrites par des hommes célèbres.

L'intérêt de cet album est très grand. On y voit un *diplôme de Charlemagne*, dont le cachet de cire arraché laisse un trou dans le parchemin; un *diplôme de Frédéric Barberousse*; une *charte de Richard Cœur de Lion;* une *lettre de Jeanne d'Arc* à Philippe le Bon, signée: Jehanne, et écrite en gros caractères, dont la caractéristique est une accentuation très prononcée dans les pleins des lettres tombantes.

Puis viennent des lettres de Louis XI, du duc de Guise, d'Henri de Navarre, de Richelieu, etc., etc.

On ne saurait trop nier l'intérêt de ces lettres et de ces actes. Il est très précieux pour nous de les avoir sous les yeux, sans être obligés de courir dans les départements qui les possèdent.

De ce côté, il y a quelque chose à faire. On possède à la Bibliothèque nationale des manuscrits précieux, dont la perte serait irréparable. C'est ainsi qu'on peut y consulter deux manuscrits de Grégoire de Tours, qui seuls permettent aux historiens d'écrire l'histoire des Mérovingiens. Ces manuscrits disparus, on ne pourrait plus contrôler les assertions des historiens passés, et par conséquent ces temps de la France primitive ne se feraient plus connaître à nous avec toute la sincérité dont l'histoire doit faire preuve.

Legs à l'Académie des sciences morales et politiques. — Un riche propriétaire, M. Corbay, a fait, en mourant, à l'Académie des sciences morales et politiques un legs de 800,000 francs de capital, dont les intérêts seront distribués chaque année, sous forme de prix, à des savants ou hommes de lettres. Une particularité signale ce legs important : cette somme ne sera remise à l'Académie qu'à la mort d'un usufruitier âgé de soixante-trois ans. L'Académie des sciences morales et politiques a accepté les clauses et conditions du testament, et cette semaine le dossier sera communiqué au ministre de l'instruction publique, afin que, selon la coutume, le Conseil d'État puisse donner l'autorisation nécessaire.

Les archives de la marine. — Nous avons déjà parlé des travaux de la commission supérieure des archives de la marine.

La commission ne se contente pas d'inventorier les dépôts de la rue Royale. Elle a voulu connaître aussi le détail de ceux qui existent dans les différents ports, et elle s'est adressée, pour les recherches de cet ordre, à des agents de bonne volonté du département de la marine et des colonies. Son appel a été entendu, et voici un premier travail sur les archives de Saint-Servan, publié par M. Le Beau, commissaire de marine, d'abord dans *la Revue maritime et coloniale*, puis réédité en brochure chez Baudoin. M. Le Beau, s'en rapportant à la décision adoptée par la commission supérieure, a divisé ce dépôt en deux séries, fonds ancien, antérieur à 1790, et fonds moderne. C'est le fonds ancien, le plus intéressant à tous égards, qu'il a catalogué. A Saint-Servan, ce fonds remonte à l'année 1670 et se compose de 875 volumes, liasses ou cartons ; il a été subdivisé en séries se rapportant aux actes du pouvoir souverain, au service général, au personnel, au matériel, à la comptabilité générale, aux invalides et aux prises; 2,391 articles, non compris dans cet inventaire imprimé, correspondent au fonds moderne, de 1790 à 1884.

Le travail de M. le commissaire de marine Le Beau servira de modèle et de guide aux fonctionnaires chargés d'explorer les archives de tous nos ports. On ne saurait trop le louer.

L'origine des almanachs. — Il n'est guère de publications plus universellement connues et répandues parmi les classes populaires que les almanachs. Ce genre d'écrit ne date pas d'hier, et depuis son apparition il a subi des transformations nombreuses.

Le premier almanach connu a plus de 3,000 ans de date. Il est écrit sur la pierre, au plafond du tombeau de Ramsès IV, près de Thèbes, en Égypte. Il donne, de quinze jours en quinze jours, l'indication des étoiles qui paraissent sur l'horizon de Thèbes aux différentes heures de la nuit.

Les Romains n'avaient en guise d'almanach que des espèces de tablettes peu portatives en bois et en marbre, relatant les fêtes, l'état du ciel, les époques des travaux des champs.

Ce sont les Arabes qui, vers l'an 300, ont inauguré les vrais almanachs, sous le nom de *livres de l'année*. Ils furent traduits dans toutes les langues et pénétrèrent partout.

Peu à peu l'astrologie s'introduisit dans la rédaction des almanachs. On renchérit sur les calendriers romains, qui désignaient certains jours comme heureux et d'autres comme néfastes, et l'on prétendit indiquer les effets des astres sur notre organisation et sur les éléments de notre vie. On remarqua les jours propices pour passer des contrats, pour se faire saigner, se baigner, se couper les cheveux ou les ongles, se purger, etc.

La découverte de l'imprimerie favorisa, en même

temps que celle de toutes les œuvres de l'esprit, la diffusion des almanachs.

Un *Calendarium* imprimé en 1473, à Nuremberg, par le célèbre astronome Regiomontanus, fut traduit dans toutes les langues et eut jusqu'à vingt et une éditions.

En France, la ville de Troyes a joué un rôle important dans l'histoire des almanachs de toute espèce. Pendant près d'un siècle et demi, elle vit imprimer dans ses murs *le Compost et calendrier des bergers*. Elle fut le berceau du premier annuaire à notices scientifiques, *les Éphémérides troyennes,* publiées par Grosley en 1757. Enfin, c'est à Troyes que parut le dernier almanach vraiment astrologique. Il était édité par un certain Maribas, sous le titre d'*Almanach fidèle,* et continua jusqu'en 1799.

Mais l'almanach le plus renommé fut sans contredit celui de Mathieu Laensberg, qui s'imprimait à Liège dès 1635. Cette publication, qui devait régner sans rivales pendant deux cents ans, charmait le public par diverses qualités, mais surtout en annonçant à jour fixe le beau ou le mauvais temps. Les méchantes langues racontent qu'il se vendait chaque année plus de cent mille de ces almanachs et qu'on les imprimait dix mille par dix mille, avec des indications de temps différentes, de façon qu'il y avait toujours quelque part dix mille personnes qui juraient que Mathieu Laensberg avait dit la vérité.

On voit que Mathieu de la Drôme n'a pas été le créateur du genre.

L'invention des plumes d'acier. — On dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil; mais qui aurait jamais pensé que les plumes métalliques fussent une invention renouvelée, sinon des Grecs, du moins des Romains?

C'est du moins ce que nous apprend M. Henry Bore dans une brochure qu'il vient de publier sous le titre : *Histoire de l'invention des plumes d'acier*.

D'après cet écrivain, on aurait trouvé à Aoste une plume romaine en métal, non point un simple *stylus*, mais une vraie plume en bronze, fendue au milieu. Certains faits donneraient à croire que les plumes métalliques étaient connues dès le XIVe siècle, et même dès le XIIIe; ainsi, détail curieux! dans le cas du fameux manuscrit de Robert d'Artois, le faussaire aurait fait usage d'une plume en bronze afin de déguiser son écriture et de tromper plus facilement.

Toutefois ce n'est que dans un livre hollandais, portant la date de 1717, qu'il est sérieusement question pour la première fois d'une plume métallique.

A peu près vers la même époque, Pope, dans une de ses odes, fait allusion à une « plume d'acier et d'or »; mais c'était là évidemment un objet de luxe. Il y a environ cent ans, un certain Harrison, de Birmingham, fabriqua des plumes d'acier pour le Dr Priestley; mais ces dernières semblent avoir été perdues. Ce n'est que vers 1817 que l'usage de ces plumes commença à se vulgariser.

En 1824, l'introduction de la fabrication à l'emporte-pièce opéra une véritable révolution dans la manufacture des plumes d'acier qui inondèrent le monde.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Une édition minuscule des œuvres de Shakespeare.* — *L'Illustrated pocket edition* de Shakespeare, que publient MM. David Bryce et fils, a la prétention d'être la plus petite édition des œuvres complètes de Shakespeare qui ait jamais été imprimée. Elle forme huit volumes in-32 et comprend non seulement les œuvres complètes du poète, mais encore sa biographie et un glossaire. Les huit volumes tiennent dans un casier de 0m,100 de long, 0m,075 de large et 0m,143 de haut.

Livre saisi. — On vient de saisir en Angleterre, pour *raison d'État*, un livre paru il y a quelques jours : *Sophie Adélaïde,* qui produit une certaine émotion dans les cours étrangères.

La maladie dans la fiction. — Dans le numéro d'octobre de la *Nineteenth Century* le Dr Tirard enseigne aux romanciers quelles sont les maladies auxquelles il faut renoncer dans la fiction et pour quelles causes. — La typhoïde a été une des maladies favorites des romanciers ; aujourd'hui elle est délaissée et le Dr Tirard conseille de l'abandonner entièrement. — La typhoïde a perdu sa valeur artistique depuis que tout le monde en connaît les causes. — Comment s'intéresser à la mort de l'héroïne si cette mort vient de ce que la maison est mal drainée ou que l'eau de table était mal filtrée!

Les poitrinaires sont usés.

La paralysie, l'apoplexie et l'anévrisme sont très commodes pour mettre le traître dans l'impossibilité de nuire ; on ne peut pas s'en passer. Pour les cas où il est nécessaire de laisser au coupable le temps de se repentir, le docteur recommande l'aphasie ou perte de la parole. — Quand le repentir doit être suivi de révélations, on emploie avec succès les maladies de la moelle épinière. — Les amputations doivent être entièrement proscrites.

De tous les romanciers Charles Kingsley est celui qui a décrit les maladies avec le plus de vérité. Il a, entre autres, une épidémie de choléra et un cas de delirium tremens qui seraient dignes de prendre place dans les livres de médecine. — Dickens est déplorable. Il tuait et guérissait les malades en se moquant de toutes les règles.

Parmi les nouvelles méthodes de traitement à re-

commander aux romanciers pour les effets à en tirer, le Dr Tirard préconise le massage, si à la mode en ce moment, et les antiseptiques. — On sent que le Dr Tirard a réellement l'amour de son art et qu'il est peiné lorsqu'il tombe, comme chez Dickens, sur une maladie racontée d'une façon si peu correcte que le lecteur ne sait vraiment pas s'il a affaire au typhus ou à la typhoïde.

Autriche. — *La Propagation de l'art contemporain* (publication viennoise). — La troisième livraison de ce magnifique ouvrage, — si habilement rédigé par le professeur de Lutzow, — qui vient de paraître, est en tous points digne de ses deux aînées. Avec cette livraison se termine l'étude rétrospective sur l'histoire universelle de l'art; viendront ensuite les questions de la gravure et de l'eau-forte, leur développement dans ce siècle et les nombreux procédés de reproduction photographique. Cette livraison, où commence le chapitre concernant la gravure sur bois, est ornée de gravures d'une richesse artistique très élevée. Les illustrations servant à l'éclaircissement du texte sont aussi magistralement traitées que les six planches hors texte, parmi lesquelles brillent au premier rang : *Charles Ier, roi d'Angleterre,* de Mendel, d'après Van Dyck, et la gravure en couleur de Kœpping, *le Connétable de Bourbon,* d'après Rembrandt. La magnifique gravure de Krauskoff, *Vieille Femme,* gagne également à être mise en évidence. Quand nous aurons cité *la Cathédrale de Saint-Pétersbourg,* superbe héliogravure, le *Shakespeare* de Unzelmann et une autre gravure sur bois de Kretschmar, d'après Menzel, on reconnaîtra que la Société Viennoise, créatrice de cette importante publication, tient largement les promesses de son programme.

Espagne. — *Le manuscrit du IVe livre du Codex Calixtinus.* — L'Académie annonce que le manuscrit original du IVe livre du *Codex Calixtinus* vient d'être découvert à Compostella par don Antonio Lopez Ferreiro. Le document est intitulé : *Qualiter Karolus Magnus domuerit et subjugaverit jugo Christi Hispanias.* Le chapitre qu'on vient de retrouver contient une des versions les plus anciennes de la légende carlovingienne.

États-Unis. — *American library association.* — Cent trente membres de l'Association des bibliothécaires américains ont assisté à la neuvième réunion annuelle, présidée par M. W.-F. Poole, l'éminent bibliothécaire de Chicago, et qui s'est tenue à Milwankee du 7 au 10 juillet.

Voici les communications les plus importantes qui ont été faites à cette occasion :

Th. Solberg : International copyright in congress.
C.-A. Cutter : Classification ; greek and latin notation.
W.-C. Lane : The Harvard college catalogue.
Vinton : The Astor library catalogue.
E. Magnusson : Library buildings.
R.-C. Davis : Teaching bibliography in colleges.
E.-M. Barton : The first librarians' convention, 1853.
R.-B. Poole : The library and its constituents.
E.-H. Woodruff : Relation of university seminaries to university libraries.

Les romans posthumes de Hugh Conway (J.-M. Fargues). — Dans une lettre que M. Aug. M. Moore adresse aux éditeurs de *Court and Society,* prétendu roman posthume de Hugh Conway, M. Moore affirme catégoriquement que ce roman n'a jamais pu être écrit par M. Fargues et met au défi les éditeurs d'en produire le manuscrit.

La fortune des principaux écrivains américains. — Un journal de New-York nous apporte un curieux document ; c'est un relevé du chiffre de la fortune des principaux écrivains américains : Joel Chandler Harris possède 200,000 livres (la livre est, comme on sait, de 25 francs) ; Mark Twain, 140,000 livres ; Eli Perkins, 30,000 livres ; Edgar W. Nye, 20,000 livres, Ch. B. Lewis, 20,000 livres ; E. P. Baily (*Danbury News*), 15 livres, etc. Tous ces écrivains sont ce que les Américains appellent des humoristes, c'est-à-dire des chroniqueurs de genre gai.

Le poète américain le plus riche est M. J. Whitcomb, qui, chaque année, gagne avec sa plume, 4,000 livres ; le colonel John Cockerit, du *New-York World,* passe pour l'*editor* (le rédacteur en chef) le mieux payé. Quand M. John Russell Young, récemment nommé ministre d'Amérique en Chine, était l'*editor* du *New-York Herald,* il touchait un traitement annuel de 3,000 livres, ce que l'on considérait comme les honoraires les plus élevés qui fussent perçus par un journaliste dans tous les pays où se parle la langue anglaise.

A bibliography of playing-cards. — Le numéro d'août du *Bookmart* (Pittsburg, E. U.) a donné une liste bibliographique des ouvrages allemands et anglais relatifs aux jeux de cartes, de table, de société, etc., dressée par M. Frey, bibliothécaire de la bibliothèque d'Astor. En ce qui concerne les ouvrages allemands cités par M. Frey, on peut compléter cette bibliographie en consultant les catalogues de M. Heberle, de Cologne (Culturgeschichte, Abtheilung S, Spiele), ainsi que le numéro de juillet-août de l'*Anzeiger des germanischen Nationalmuseums.*

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Aubanel qui fut, avec Mistral et Roumanille, l'un des chefs du mouvement littéraire qui s'est produit dans le Midi, et l'un des maîtres de la poésie provençale, vient de mourir. Une hémorragie encéphalique l'a tué.

Théodore Aubanel était né à Avignon le 26 mars 1829. Dans sa jeunesse, il fit un voyage en Italie, où il écrivit la plupart des poésies qui composent la première partie de la *Grenade entr'ouverte* (*la Miougrano entreduberto*), et qui lui avaient été inspirées par un chagrin intime et profond. Après la mort de son père, il s'établit imprimeur dans sa ville natale et se lia d'amitié avec Roumanille et Mistral, avec qui il avait contribué si puissamment à la renaissance de la littérature provençale. Comme lui, Roumanille était imprimeur, et ses ouvrages furent publiés par son ami et par lui-même.

Aubanel a collaboré à la plupart des poésies provençales qui parurent à l'origine du mouvement félibréen. C'est ainsi qu'il fut collaborateur de Mistral pour *les Provençales* et les Noëls (*li houvé*) qui parurent en 1852.

Le principal ouvrage de M. Aubanel est *la Miougrano entreduberto* (la Grenade entr'ouverte), recueil de poésies provençales, qui parut à Avignon en 1860, avec la traduction française en regard du texte provençal. Cet ouvrage, divisé en trois parties : *le Livre d'Amour, l'Entre-Lueur* et *le Livre de la Mort*, porte comme épigraphe la devise d'Aubanel : *Quau canto soun mau encanto* (celui qui chante enchante son mal).

Quelques intimes seulement connaissaient son dernier ouvrage, *li Fiho d'Avignoun*, paru à un nombre restreint d'exemplaires. Une poésie tirée de ce recueil et inspirée par *la Vénus d'Arles*, en qui Aubanel personnifie la beauté provençale, a été à plusieurs reprises publiée dans les journaux ou les revues spéciales.

Aubanel avait écrit aussi un drame en cinq actes : *lou Pan dou pecat* (le Pain du péché), qui fut joué à Montpellier, et dont M. Paul Arène avait fait avec l'auteur une traduction en vers français qui doit être représentée à l'Odéon.

— Nous apprenons la mort de M. Pierre Baucher, sous-bibliothécaire à la Chambre des députés.

— M. Félix Belly, un écrivain oublié et presque inconnu de la génération actuelle, mais qui, pendant un certain temps, avait occupé l'attention publique par une grande entreprise, M. Félix Belly, ancien rédacteur du *Constitutionnel* et du *Pays*, et économiste de mérite, vient de mourir à la maison de santé de la rue Oudinot.

C'est lui qui, dès 1856, projeta de couper l'isthme américain, non à Panama, mais en passant par le lac du Nicaragua.

M. Belly avait signé un traité avec les gouvernements de Costa-Rica et de Nicaragua, et il eût peut-être réussi si des révolutions répétées n'avaient éclaté dans ce pays ; le traité fut annulé, et le président qui l'avait signé fusillé.

M. Belly a publié dans *la Revue des Deux Mondes* un important récit de ses voyages, et l'an dernier, à Bruxelles, un autre ouvrage, *les Sept Merveilles du monde*.

Il est mort d'un cancer à la figure et dans la plus grande misère.

— M. Paul Bert, qui est mort le mois dernier au Tonkin où il remplissait, comme on sait, les fonctions de résident général, était né à Auxerre en 1833.

Fidèle à notre principe, nous laisserons de côté l'homme politique pour ne nous occuper que du physiologiste et du savant.

Reçu docteur à Paris en 1863, M. Paul Bert avait soutenu une thèse : *la Greffe animale*, qui fut très remarquée; celle qu'il subit trois ans après pour obtenir le grade de docteur ès sciences naturelles ne le fut pas moins. M. Paul Bert avait choisi pour sujet : *la Vitalité des tissus animaux*. Nommé professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux en 1867, il s'adonna tout spécialement aux études physiologiques; ses travaux lui valurent en 1869 la chaire de physiologie générale à la Faculté des sciences de Paris. En 1875, l'Académie des sciences lui décerna le grand prix biennal pour ses expériences touchant l'influence des modifications de la pression barométrique sur les phénomènes de la vie. Enfin, en 1882, l'Académie des sciences l'élisait en remplacement de M. Bouillaud.

A partir de 1870, la politique a tenu une très large place dans la vie de M. Paul Bert.

Voici la bibliographie de ses ouvrages :

Leçons sur la physiologie comparée de la respira-

tion (1869); *la Machine humaine*, 2 vol. (1868); *Notes d'anatomie et de physiologie comparées* (1867-1870); *Rapport sur la création de nouvelles facultés de médecine* (1874); *Recherches sur les mouvements de la sensitive* (1876); *Revue des travaux d'anatomie et de physiologie publiés en France pendant l'année 1864* (1866); *A l'ordre du jour* (1885); *Anatomie et physiologie animales* (1883); *le Choléra* (1884); *Discours parlementaires* (1881); *De l'éducation civique* (1883); *Éléments de zoologie* (1885); *l'Enseignement laïque* (1881); *l'Instruction civique à l'école* (1882); *l'Instruction religieuse dans l'école* (1881); *Leçons, discours et conférences* (1881); *Lettres sur l'Histoire naturelle des animaux* (1882); *Lettres de Kabylie; la Politique algérienne* (1885); *la Morale des Jésuites* (1880); *la Pression barométrique* (1877); *Revues scientifiques publiées par le journal* la République française, 7 vol. (1879-1885).

— On annonce la mort, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, de M. Jean-Ferdinand Berthier, le doyen des sourds-muets de Paris.

Né en 1803, à Louhans (Saône-et-Loire), il fut un des plus zélés et des plus distingués continuateurs de l'œuvre de l'abbé de l'Épée et de l'abbé Sicard. Professeur à l'Institution nationale des sourds-muets, il s'occupa particulièrement des questions spéciales capables d'intéresser ses compagnons d'infortune.

Parmi ses nombreux travaux, on a surtout remarqué : *l'Abbé de l'Épée, sa vie, son apostolat, ses travaux*, etc. (1840); *les Sourds-Muets avant et depuis l'abbé de l'Épée* (1840), ouvrage couronné par l'Institut; *le Code Napoléon mis à la portée des sourds-muets*, etc. (1869); *l'Abbé Sicard, Précis historique sur sa vie, ses travaux*, etc. (1873).

Ces différents ouvrages lui valurent, en 1849, la croix de la Légion d'honneur.

— On annonce la mort de M. Blondel, conducteur principal des ponts et chaussées et directeur d'une publication très estimée portant pour titre : *les Annales des conducteurs des ponts et chaussées.*

— Nous apprenons la mort de M. Jules Bouis, professeur à l'École supérieure de pharmacie, essayeur à la Monnaie, membre de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'instruction publique, décédé le 21 octobre dernier. M. Bouis a publié divers ouvrages sur la chimie.

— Le corps des mines vient de perdre un de ses ingénieurs les plus distingués, M. Béguyer de Chancourtois. Depuis trente ans, cet homme éminent professait la géologie à l'École des mines de Paris, d'abord comme professeur adjoint à Élie de Beaumont, et, plus tard, comme successeur de l'illustre maître. M. de Chancourtois ne se contentait pas d'établir, sur le papier, des hypothèses plus ou moins ingénieuses, il les démontrait sur le terrain, et ses Mémoires « sur la distribution des gîtes minéraux par alignements parallèles aux directions des montagnes dans le nord-est de France », et sur « l'application du réseau pentagonal à la coordination des sources de pétrole et des dépôts bitumineux », ces Mémoires, disons-nous, sont un monument impérissable de la puissance et de la justesse d'intuition scientifique de celui qui les a écrits.

— Un habile aquafortiste, M. Hillemacher, est décédé à Paris le 28 octobre dernier à l'âge de soixante-seize ans. Éditeur et illustrateur du *Molière* de Scheuring, il a attaché son nom à de nombreuses publications artistiques : *la Galerie historique de la troupe de Molière; le Lutin; la Troupe de Nicolet*, etc.

M. Hillemacher était un assidu collaborateur du *Moliériste.*

— Les journaux de Toulouse, sans distinction d'opinions, annoncent, en exprimant de vifs regrets, la mort subite d'un des membres les plus estimés de la presse locale, M. le docteur Joseph Jougla, médecin en chef de l'hôpital et rédacteur du *Journal de Toulouse.*

— Nous apprenons avec regret la mort de M. Benoît Jouvin, décédé le mois dernier à Rueil, âgé de soixante-six ans.

M. Jouvin s'était lié, dès ses débuts dans la presse, avec M. de Villemessant, dont il ne tarda pas à devenir le gendre. Il collabora à tous les journaux fondés successivement par son beau-père, à *la Sylphide*, à *la Chronique de Paris*, à l'ancien *Événement*, enfin et surtout au *Figaro*. Il a fait, dans ces diverses feuilles, sous le pseudonyme de Bénédict, des articles de politique et d'actualité; mais c'est comme critique et surtout comme critique musical, qu'il se fit une grande notoriété.

Il a également collaboré au *Ménestrel*, à *la Presse*, etc. On a réuni en volumes un certain nombre de ses articles. Depuis trois ou quatre ans, M. Jouvin, très fatigué, avait abandonné le journalisme et vivait dans une retraite presque complète.

— On annonce la mort du docteur Mialhe, membre de l'Académie de médecine, décédé à l'âge de quatre-vingts ans. Il faisait, depuis vingt ans, partie de l'Académie, et ses travaux scientifiques étaient fort remarqués.

— M. Vührer, ancien directeur du *Soir* et qui avait été aussi administrateur de *Paris-Journal*, vient de mourir dernièrement. Sous l'empire, M. Vührer avait été attaché au ministère d'État; il s'était occupé surtout de questions financières, et son ouvrage *l'Histoire de la dette inscrite* avait mérité les éloges de l'Académie des sciences morales et politiques.

— Un Chinois de célébrité parisienne, Tin-Tun-Lung, est mort le mois dernier au milieu d'amis fidèles, parmi lesquels se trouvait M. Alexandre Dumas. C'est chez lui que Tin a rendu le dernier soupir. Lettré chinois, Tin avait été adopté par Théophile Gautier et avait collaboré à plusieurs romans et plusieurs pièces de théâtre. Il faisait partie de la Société des gens de lettres et avait trouvé dans la famille de Cassagnac l'affection la plus vive, affection d'ailleurs qu'il méritait à tous égards.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. le docteur Becker, conservateur de la bibliothèque universitaire de Bonn, est mort le 6 octobre.

Angleterre. — On annonce la mort de M. William Barnes, l'auteur des *Poems of rural life in the Dorset dialect*, d'une grammaire et glossaire de ce même dialecte et d'une grammaire philosophique basée sur l'étude comparée de quarante langues.

— L'université de Cambridge vient de perdre en M. W.-H. Thomson, master of Trinity College, un de ses membres les plus distingués. M. Thomson contribuait assidûment aux publications savantes de Cambridge et était considéré comme l'un des meilleurs connaisseurs de Shakespeare. Ses principaux travaux en cette matière sont : *The Shakespeare fabrications* (1859); *A complete view of the Sh. controversy* (1861); *The Century of prayse* (1874) et *Shakespeare, the man and the book*, dont deux parties ont paru en 1877 et en 1881.

Autriche. — M. le comte de Beust est mort le mois dernier dans sa villa d'Altenberg, sur les bords du Danube, à quelques lieues de Vienne. Il venait d'entrer dans sa soixante-dix-huitième année.

Le comte de Beust, ancien ambassadeur à Paris, a été l'un des diplomates les plus brillants de l'Autriche-Hongrie. Mêlé depuis un demi-siècle à tous les événements politiques de l'Europe, il a prouvé, dans les circonstances les plus graves, qu'il était l'ami de notre pays.

Il travaillait depuis longtemps à ses mémoires, mais ses amis l'avaient dissuadé de les publier de son vivant.

Il laisse un ouvrage intitulé : *le Dernier des Napoléon*.

— On annonce, de Vienne, la mort de M. Friedrich Gerold, chef de l'importante maison d'éditeurs Carl Gerold.

Suisse. — On annonce, de Suisse, la mort de M. Eugène Rambert, qui, pendant vingt-deux ans, de 1860 à 1882, avait occupé la chaire de littérature française, à l'École polytechnique de Zurich, et en 1882 fut nommé professeur de littérature française à l'Académie de Lausanne.

Parmi les nombreux ouvrages que laisse M. Rambert, nous citerons : *Alexandre Vinet, d'après ses poésies*, 1868; — *Alexandre Vinet, histoire de sa vie et de ses ouvrages*, 1875; — *les Alpes suisses*, 5 vol., 1866-1874; — *l'Avenir de l'instruction supérieure dans la Suisse française*, 1869; — *Bex et ses environs*, 1871; — *les Écrivains nationaux de la Suisse*, 1874; — *Poésies*, 1874; — *Poésies et chansons d'enfants; les Quatre saisons*, 1871.

Suède. — M. Henrik af Trolle, le Marryat suédois, est mort à Karlskrona, le 20 octobre. Plusieurs des romans et nouvelles de ce poète populaire ont été traduits; les plus connus sont : *le Testament de Gustave Wasa, le Capitaine Darell, l'Officier*, etc.

Hollande. — On annonce la mort d'un des orientalistes les plus distingués, les plus laborieux et les plus méritants de la Hollande, M. le docteur J.-J. de Hollander, décédé à Breda dans sa quatre-vingt-seizième année. Sa longue et glorieuse vie fut tout entière consacrée à l'étude et à l'enseignement des langues malaise et javanaise. Par ses nombreux ouvrages autant que par son enseignement, il avais pris rang depuis un demi-siècle parmi cette vaillante pléiade de savants orientalistes dont s'honore sa patrie.

Russie. — M. de Semenow, romancier russe bien connu à Paris où il habitait depuis longtemps, est mort le mois dernier.

M. de Semenow était né en 1835.

Nous pouvons citer de lui : *la Confession d'un poète*, 1870; *les Mauvais maris*, 1867; et une comédie en trois actes : *Nos candidats*.



DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ARTISTE (novembre). — Feuillet de Conches : L'école anglaise de peinture ; les miniaturistes. — Max Waller : Le salon de Gand. — G. Lafenestre : Les dernières années du Titien. — Ph. de Chennevières : Eudore Soulié.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (4e liv.). — E. Lefèvre-Pontalis : Étude sur le chœur de l'église de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. — Pélicier : Voyage des députés de Bourgogne à Blois. — F. Aubert : Les huissiers du parlement de Paris. — P. Fournier : Un adversaire inconnu de saint Bernard et de Pierre Lombard. — Bournon : De l'enceinte du faubourg méridional de Paris antérieure à celle de Philippe-Auguste. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (avril-mai-juin). — De Vogüé : Note sur une inscription bilingue de Tello. — Ph. Berger : Rapport sur quelques inscriptions araméennes. — Schlumberger : Une nouvelle monnaie royale éthiopienne. — Castan : Les arènes de Vesontio. — Mowat : Explication d'une marque monétaire du temps de Constantin. — G. Bapst : Sur la provenance de l'étain dans le monde ancien. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juin-juillet). — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Une lettre inédite d'Amyot. — Parsifal et les deux Titurel. — Cusson : Notice sur une ancienne édition illustrée de la traduction française de l'Imitation. — Sur une publication relative au demi-monde vénitien d'autrefois. — Les archives du château de Kernuz. — Incendie de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. — BULLETIN DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE DE FRANCE (juillet-août). — E. Mareuse : Sur quelques plans de Paris conservés au Musée britannique. — La famille d'un intendant du duc de Saint-Simon. — Un incunable grec de l'imprimerie parisienne au xvie siècle. — Nouveaux manuscrits grecs copiés à Paris par G. Hermonyme. — Fragments d'un livre de recettes de la faculté des arts de l'Université de Paris. — A. Vitu : L'hôtel de Molière à la rue Saint-Thomas-du-Louvre. — La croix et les chandeliers du grand autel de la cathédrale d'Autun. — Le plan de Paris de 1740 et l'Académie de peinture. — (Septembre-octobre). F. Bonnardot : Les fiefs de Paris au milieu du xvie siècle. — Inventaire-sommaire des archives de la chambre syndicale de la librairie et imprimerie de Paris ; manuscrits français 21813-22060 de la Bibliothèque nationale. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 octobre). — Le recrutement de la marine. — L'administration des réserves. — Fortification des côtes des États-Unis. — La fortification du temps présent. — (30 octobre). De la Vistule au Dnieper. — Les torpilleurs. — Note sur le général Skobeleff. — (6 novembre). Le harnachement du cheval de selle. — Combat au Sénégal. — Un artiste au Tonkin et en Annam. — (13 novembre). Les associations coopératives militaires. — Les anniversaires patriotiques. — Une inspection d'escadron en Allemagne. — L'adjudant-major. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (2e trimestre). — Bouquet de la Grye : L'orthographe des noms géographiques. — G. Rolland : Hydrographie et orographie du Sahara algérien. — Monteil : Notice pour servir à l'étude de la carte des établissements du Sénégal. — Baudens : Vingt-cinq milles dans la Rivière-Noire. — Dr Potagos : Le Pamir.

CORRESPONDANT (25 octobre). — P. Thureau-Dangin : La question d'Orient. — De Beaulieu : Blancs et noirs dans l'Amérique du Nord. — Ch. Alexandre : Mme de Lamartine. — De la Brière : Deux châteaux historiques ; Bourbilly et Époisses. — P. Douhaire : *Les Français dans l'Inde aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par M. Druon. — *Les colonies perdues*, par M. Ch. Canivet.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 octobre). — Les prétendues réformes de notre système fiscal. — La question de l'alcool. — Les moyens actuels de transport dans Paris. — L'archipel des Philippines et ses dépendances : les Carolines et l'île Mindanao. — Lettre d'Angleterre : la spéculation sur les chemins de fer américains. — La colonisation intérieure en Prusse. — Les opérations des compagnies d'assurances contre les accidents en 1885. — (23 octobre). Des difficultés spéciales à l'introduction en France de l'impôt sur le revenu. — Le commerce extérieur de la France pendant les neuf premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les neuf premiers mois de 1886. — L'illusion syndicale. — Les finances et les grands travaux publics. — (30 octobre). D'un commencement de reprise des affaires : de la nature et de la portée de ce mouvement. — Les finances et les grands travaux publics. — L'instruction des ouvriers et l'illusion scolaire : la délégation ouvrière à l'exposition d'Amsterdam. — Le métropolitain. — Le Chili : ses populations, sa situation économique, son commerce et ses finances. — (6 novembre). D'un commencement de reprise des affaires : de la nature et de la portée de ce mouvement. — Les banques Raiffeisen. — La représentation des intérêts. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 octobre). — M. Louis Ménard. — Les incohérents. — *L'Abbesse de Jouarre.* — Origines de *la Marseillaise.* — Ninon de Lenclos inédite. — Buloz et J. Simon. — Un portrait de Berlioz. — Le livre de dépenses de Dumas. — Rostopchine et Gœthe. — (15 novembre). La donation de Chantilly. — Théod. Aubanel. — M. Raoul Duval. — Lettre de Lamartine. — Lettre inédite de Chateaubriand ; Lulli et son fils aîné. — Une vieille première. — Un sonnet inédit de Barbier. — Le baiser Lamourette. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). — E. Pottier : Les antiquités de Suse rapportées par la mission Dieulafoy. — P. Mantz : Une tournée en Auvergne ; Andréa Mantegna et Benedetto Ghirlandajo à Aigueperse. — E. Michel : Gérard Ter Boret et sa famille. — E. Plon : Les sculpteurs de Charles-Quint et de Philippe II ; Leone Leoni et Pompeo Leoni, par E. Plon.

HOMME (10 août). — Dr Collineau : L'état mental des épileptiques. — Droguet : Dolmen et atelier du Bois-du-Plessis. — Mouvement de la population de la France. — Canot préhistorique. — (25 août). Mondière : Mariage entre blancs et nègres ; législation. — Dr Collineau : La simulation de l'épilepsie. — Wilson : Les silex de Bréonio. — Fouju : Notes sur quelques monuments mégalithiques des Côtes-du-Nord.

INSTRUCTION PUBLIQUE (23 octobre). — Crouslé : Chateaubriand ; *le Génie du christianisme.* — Croiset : La sophistique et les sophistes. — Pigeonneau : Histoire des colonies françaises au XVIIIe siècle. — (13 novembre). Ch. Huit : Le Phédon. — Caro : La morale indépendante. — Croiset : Socrate. — Bergaigne : De l'analogie. — L'abbé de Broglie : L'hypnotisme. — La question d'enseignement en 1789 d'après les Cahiers. — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 octobre). — Collections bizarres. — Parodie de Zaïre. — Un service de presse en 1817. — Sociétés locales de bibliophiles. — Parodies critiques de V. Hugo. — Documents sur les d'Urfé. — Ouvrage attribué à Bernard Palissy. — Mémoires du prince de Talleyrand. — De la Roque, poète du XVIe siècle. — Stendhal et le Père Loriquet. — V. Hugo ou Alex. Dumas ? — Les descendants de Mme du Deffand. — Une esquisse d'autobiographie, par G. Flaubert. — (10 novembre). Rouget de l'Isle et *la Marseillaise.* — Les dessins de V. Hugo. — Un bibliophile d'autrefois. — Documents sur les d'Urfé. — Mémoires du prince de Talleyrand. — De la Roque, poète du XVIe siècle. — Stendhal et le P. Loriquet. — Une pensée de Balzac sur la chasteté. — Le maréchal Ney. — La villa Médicis jugée par son directeur ; lettre inédite d'Horace Vernet à M. Ingres.

JEUNE FRANCE (septembre). — A. Silvestre : A. Chevreul. — G. Toudouze : L'Icone, légende byzantine. — Des Martels : Silhouettes d'Alexandre Dumas. — A. Gassier : La fin de Satan. — (Octobre). G. Toudouze : L'Icone, légende byzantine. — G. Assanis : Mirabeau à l'Assemblée constituante. — Des Martels : Silhouettes d'Alexandre Dumas. — Regnard : Les mensonges conventionnels de notre civilisation. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). — B. Saint-Hilaire : Etat actuel de l'Inde. — Ch. Levêque : La philosophie chez les Grecs. — Dareste : Recherches sur quelques problèmes d'histoire. — H. Weill : Correspondance d'A. Bœckh et de C.-O. Mueller. — M. Collignon : Voyage archéologique en Lycie et en Carie.

MAGASIN PITTORESQUE (31 octobre). — P. Laffitte : A propos de Murillo. — Carnot : Les *Rosati* d'Arras. — A. Bertrand : Le musée civique de Bologne. — Gounelle : Le Fulgore porte-lanterne. — Lesbazeilles : Gabriel Legouvé. — (15 novembre). De Comberousse : L'École centrale des arts et manufactures ; sa nouvelle installation. — Une chasse royale en 1787. — Flammarion : Un archipel d'iles célestes. — MATINEES ESPAGNOLES (15 et 22 octobre). — La société de Lisbonne. — (30 octobre et 5 novembre). Le duc de Rivas. — La société de Madrid. — MOLIERISTE (octobre). — L. Vivier : L'art de Molière. — G. Larroumet : L'acte de décès de Marie Hervé. — E. Lepierre : Les trois éditions de Toulouse. — Bibliographie. — Ephémérides moliéresques. — (Novembre). L. Vivier : L'art de Molière. — Nuitter et Thoinon. — Molière et l'Opéra. — J. Guillemot : Le mot de Th. Gautier. — Documents inédits ; la fille de Molière. — M. Hillemacher. — Ephémérides moliéresques.

NATURE (16 octobre). — La dynamomammoth de M. Brush. — Les pigeons voyageurs. — La traversée de la Manche par le bateau électrique le *Volta.* — Les ruines de Xochicalco, au Mexique. — Dessèchement du lac Copaïs. — Le lancement du *Hoche.* — Suicide d'un serpent. — Fusils de tir pour les enfants. — Moteur à gaz, système Benz. — (23 octobre). L'observatoire de l'Aigoual. — Les machines à calculer ; le multiplicateur automatique. — Fossiles singuliers des environs de Boulogne-sur-Mer. — Le charbon en Europe ; production, consommation, stock. — La grotte de Fingal. — Canons à répétition. — (30 octobre). Le frein pour navires de M. Mac Adam. — Culture rémunératrice du blé. — L'électricité domestique. — Les vins d'Algérie. — Un typhon en Chine. — « La Liberté éclairant le monde », statue colossale de M. Bartholdi. — Distribution de la force motrice par l'air comprimé, à Birmingham. — Empoisonnement par le lait. — (6 novembre). La tempête des 15 et 16 octobre 1886. — Culture rémunératrice du blé. — Nouvelle exploration d'Alaska. — Récréations scientifiques ; les reines de l'échiquier. — Porte d'entrée du palais des Nonnes, à Uxmal (Yucatan). — Moteur à coke et à air chaud. — Le poulet. — L'écorce de coto et la cotoïne. — Le fluor. — (13 novembre). Le pont roulant de Saint-Malo. — L'acide salicylique ; son action sur l'économie. — Le Nil, son régime et ses irrigations. — Méthode d'impression par l'électricité. — La photographie à grande distance. — Bois de résonnance. — Le premier projet d'un monument de 300 mètres. — Fourneau de campagne. — La décortication mécanique des textiles. — NOUVELLE REVUE (15 octobre). — E. Forgues : L'Inde et les Anglais. — Léo Quesnel : Légendes siciliennes. — N. Faucon : Le lieutenant Palat. — G. Duplessis : Le roman de mœurs au Japon. — (1er novembre). A. Gagnière : Cagliostro et les francs-maçons devant l'Inquisition. — St. Meunier : La forme de la terre. — L. Lebrun : Un Allemand d'il y a cent ans, Frédéric Novalis. — Stœhlin : Genève et la nouvelle loi scolaire.

POLYBIBLION (octobre). — F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — E. de Margerie : Géologie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — G. Masson : La collection Wilkinson. — Chronique : Nécrologie ; — Jean Bourré ; — Le château de Fontainebleau au XVIIe siècle ; — Les livres de raison en Allemagne ; — Souvenirs de la marquise Delacoste.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (juin). — Charavay : Le centenaire national. — Courdaveaux : Le clergé sous la Révolution et l'Empire. — Dr Gaetan : La fête de l'Être suprême au Mans. — F. Rouvière : Quatrefages de la Roquette. — Duvand : L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — (Juillet). Le Conseil municipal de Paris et le musée de la Révolution aux Tuileries. — De Montluc : La Bretagne à la veille de la Révolution. — Mathez : Pontarlier sous la Révolution. — (Août). L. Farges : La question juive il y a cent ans. — Colfavru : Réorganisation du pouvoir judiciaire. — (Septembre). Farges : La question juive. — Chassin : Nos royalistes de Coblentz et de Quiberon. — Lhuillier : Liste

annotée des députés à l'Assemblée nationale constituante pour les bailliages de Meaux, Melun, Nemours et Provins. — Dr Baudon : Les treize boutons du citoyen Devaux. — REVUE ALSACIENNE (octobre). — F. Bouvier : Le général Uhrich (1802-1886). — Ingold : Soultzbach. — Ephémérides alsaciennes. — Un roi de Prusse à Strasbourg en 1740. — Chansons populaires de l'Alsace. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 octobre). — P. Topinard : Carte de la répartition de la couleur des yeux et des cheveux en France. — R. Zampa : Anthropologie illyrienne. — Dr Védrènes : Note sur la trépanation du crâne dans la principauté du Montenegro. — Dr Ledouble : Contributions à l'histoire des anomalies musculaires. — Les colonies françaises de la mer des Indes. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (18 octobre). — Le port du torques chez les Gaulois. — Schebeck : La solution de la question de Wallenstein. — E. Muntz : La bibliothèque du Vatican sous les papes Nicolas V et Calixte III. — (1er novembre). Publications sur Epicure. — Jullien : Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome. — Tougard : L'hellénisme dans les écrivains du moyen âge, du VIIe au XIIe siècle. — Bourelly : Cromwell et Mazarin. — Forneron : Louise de Kéroualle. — De Wartenbourg : Napoléon général. — (15 novembre). De Zmigrodzki : La mère chez les peuples de race aryenne. — Uri : François Guyet. — De Courcy : La coalition de 1701 contre la France. — Trautman : Les sons du langage. — Une allusion à Shakespeare. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). — Souvenirs du duc de Broglie ; le ministère du 11 août. — G. Larroumet : Molière, l'homme et le comédien. — Fustel de Coulanges : Le domaine rural chez les Romains. — A. Fouillée : L'origine de l'instinct et de l'action réflexe. — V. du Bled : Les aliénés à l'étranger. — Ganderax : *Hamlet* à la Comédie française. — (1er novembre). Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — Beaussire : L'enseignement de la philosophie dans l'Université de France. — V. du Bled : Le régime des aliénés en France. — De Varigny : San-Francisco ; les origines. — G. Valbert : Les origines du protectorat en Tunisie. — Brunetière : L'influence des femmes dans la littérature française. — REVUE GENERALE (15 septembre et 1er octobre). — E. Jamais : L'impôt sur le revenu mobilier en Allemagne. — A. Silvestre : Souvenirs littéraires ; le café Guerbois. — Ocampo : Louis Ulbach. — (15 octobre). P. Janet : Les encyclopédistes et les idées révolutionnaires au XVIIIe siècle. — Moguez : L'organisation des partis en France. — (1er novembre). Paul Morel : *L'Abbesse de Jouarre*, par M. Renan. — Ch. de Larivière : Les décadents et l'école décadente ou symbolique. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (octobre). — De Crisenoy : Les établissements hospitaliers dans les campagnes. — Lescuyer : La responsabilité des communes. — Saulaville : De la responsabilité civile de l'Etat en matière de postes et de télégraphes. — REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre). — G. Bloch : La réforme démocratique à Rome au IIIe siècle avant J.-C. — Ch. Bémont : De la condamnation de Jean-sans-Terre par la Cour des pairs de France en 1202. — V. d'Avenel : Le clergé français et la liberté de conscience sous Louis XIII. — Baron du Casse : Etude sur la correspondance de Napoléon Ier ; ses lacunes. — REVUE INDEPENDANTE (novembre). — Th. de Wyzewa : Les livres. — Fourcaud : Chronique parisienne. — Huysmans : Chronique d'art. — H. Céard : Musique. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — De Wizewa : Une critique. — Barbey d'Aurevilly : Les yeux caméléons. — P. Bourget : Le fantôme. — L. Tolstoy : Le premier distillateur, drame. — Huysmans : En rade. — REVUE LITTERAIRE (octobre). — Eugène Tavernier : Les Chinois peints par un Français (Paul Antonini). — Abbé Marcel : L'Eglise vengée par l'histoire (abbé Jacquinot). — P. Le Tallec : Les saints du diocèse d'Albi (abbé Salabert). — L. Nemours Godré : Contre le flot (Claveau). — G. Bois : La grammaire (Rabbinowiez). — J. Mollet : Imitation de Jésus-Christ (Lamennais). — A. R. : La colonisation de Madagascar sous Louis XV (H. Pouger de Saint-André). — Baron René de France : Charles V (Charles Baet). — C.-M. Le Guillou : Purgatoire et ciel (abbé Sanson). — *** : La science (Benoît Quinet). — A. R. : L'autre France (G. de la Brière). — REVUE MODERNE (octobre). — A. Bétrine : Le Maroc contemporain. — A. Savine : Un patriote italien, M. Canini. — C. Bloch : A propos de quelques jeûnes. — L. Combet : Le canal de jonction du Rhône à Marseille. — Dauphin Meunier : Le réalisme de M. Pouvillon. — REVUE DU MONDE LATIN (novembre). — Denys Cochin : Les finances de la ville de Paris. — Lefebon Saint-Ogan : La vie mondaine dans l'Italie de la Renaissance. — De Santa-Anna Néry : L'Amérique latine et les États-Unis de l'Amérique du Nord. — H. Le Noir : Le comte d'Haussonville. — Baronne de Guldencrone : L'achaïe féodale. — REVUE PHILOSOPHIQUE (novembre). — P. Souriau : La conscience de soi. — Paulhan : Le devoir et la science morale. — Dunan : Le concept de cause. — Bergson : De la simulation inconsciente dans l'état d'hypnotisme. — Binet et Delbeuf : Les diverses écoles hypnotiques. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (23 octobre). — Caro : La peur, ses manifestations ; ses lois. — Quesnay de Beaurepaire : L'amour des lettres. — Hugues le Roux : *Les fils de Jahel*, par Mlle Arnaud. — *L'abbesse de Jouarre.* — (30 octobre). J. Lemaître : G. de Peyrebrune. — D'Hervey Saint-Denis : Les doctrines religieuses de Confucius et l'école des lettres en Chine. — Grandidier : Madagascar. — Mézières : Edgar Quinet, ses lettres d'exil. — *Monsieur Scapin.* — (6 novembre). H. Delaborde : Vie et ouvrages de P. Baudry. — Dionys Ordinaire : L'uniforme des élèves de l'Ecole normale. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (octobre). — Abbé O. Darc : Le pontificat de Nicolas II (1059-1061). — R. P. Prampain : La conspiration des poudres. — Abbé Allain : L'œuvre scolaire de la Révolution. — L. Sciout : Pie VI, le Directoire et le grand-duc de Toscane. — C. Douais : Une histoire des attaques contre les livres saints, par M. Vigouroux. — REVUE RETROSPECTIVE (nos 57 et 58). — Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — REVUE SCIENTIFIQUE (23 octobre). — Du Bois-Reymond : La colonie française à l'Académie des sciences de Berlin. — Novi : Cuirassés et croiseurs. — Joubin : Anatomie des brachiopodes inarticulés. — (30 octobre). Donders : L'œuvre de Graefe et de Helmholtz. — Helmholtz : L'ophtalmologie. — J. Meunier : L'outil chelléen. — Trouessart : La phylogénie du cheval. — Marcel : Un voyage involontaire en Norvège au XVe siècle. — (6 novembre). Pasteur : La prophylaxie de la rage. — Chautemps : La rage au laboratoire de M. Pasteur. — Legué et Gilles de la Tourette : Sœur Jeanne des Anges. — Ledeboer : La détermination du coefficient de *self-induction.* — (13 novembre). Debray : Le fluor et les travaux de M. Moissan. — Fredericq : Les mutilations spontanées ou l'autotomie. — Gossart : Voyage à la surface d'une goutte d'eau. — Binet et Feré : Hypnotisme et responsabilité.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 novembre). — Les manœuvres impériales d'Alsace en 1886. — Nos grandes manœuvres de 1886. — Etat militaire des officiers. — Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — Le mariage des officiers.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES

nouvellement parues.

Allemagne. — E. Baldamus : Die deutsche Literatur auf dem Gebiete der Medicin und der Pharmacie. — Leipzig, Hinrichs. — 220 p. gr. in-8°. — 6 fr. 25.

E. Baldamus : Repertorium über die nach den halbjährigen Verzeichnissen 1881-85 erschienenen Bücher, Landkarten, etc. — 969 p. in-8°. Leipzig, Hinrichs. — 31 fr. 80.

K. Bartsch : Die altdeutschen Handschriften der Universitäts-bibliothek in Heidelberg beschrieben. — Heidelberg, G. Köster. — 25 fr.

O. Taschenberg : Bibliotheca zoologica, II. — Articles sur la zoologie ayant paru de 1861 à 1880 dans les périodiques. 320 p. gr. in-8°. — Leipzig. — 8 fr. 75.

O. v. Heinemann : Die Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel. — 1re partie. 340 p., 6 pl. en couleur, gr. in-8°. — Wolfenbüttel, Zwessler. — 18 fr. 75.

Hinrich : Fünfjähriger Büchercatalog. Livres et cartes parus en Allemagne depuis 1850, t. VII, 1881-85. — Leipzig, J.-C. Hinrich. — 908 p. gr. in-8°. — 50 fr.

O. Gracklauer : Deutscher Journalcatalog für 1887. — 23e édition, 48 p. gr. in-8°. Leibzig, Gracklauer. — 1 fr.

Katalog der Bibliothek und Karten-Sammlung des königlich sächsischen Generalstabes. — Dresde, C. Höckner, — XII-245 p. gr. in-8°. — 2 fr. 25.

Katalog der Commerz-Bibliothek in Hamburg. — 4e partie. 1879-85. — Hambourg, bureau de la Chambre de commerce. — Gr. in-8°.

Ant. van der Linde : Geschichte der Erfindung der Buchdruckerkunst. — Tome II. — Berlin, Asher. — 369-371 p. in-4°. — 31 fr. 25.

C.-B. Lorck : Eine Bibelausstellung des deutschen Buchgewerbe-Museums in Leipzig. (Börsenblatt für den deutschen Buchhandel, n° 231.)

H. Pilz : Geschichte der Bücherzensur in Deutschland. (Deutsche Buchhändler-Akademie, III, nos 4, 7 et 9.)

Gesammt-Verlagscatalog des deutschen Buchhandels und des mit ihm im direkten Verkehr stehenden Auslandes. — Gr. in-8°. — Tome XII : Autriche-Hongrie. — Tome XV : Étranger, Belgique. — Münster, A. Russell.

A. Weise : Bibliotheca germanica. Verzeichniss aller auf Deutschland und Deutsch-Osterreich bezüglichen Originalwerke, sowie der bemerkenswerthen Artikel, welche in den hervorragenden periodischen Schriften in den Jahren 1880-85 im gesammten Auslande erschienen sind. — 142 p. in-8°. — Paris et Leipzig, H. Le Soudier. — 3 fr. 75.

Angleterre. — G. Gatfield : Guide to printed books and manuscripts relating to English and foreign heraldry and genealogy : a classified catalogue. — 600 p. in-8°. — Londres, Russel-Smith.

J.-H. Slater : An egyptian library and its founder. — Book-lore.

H.-B. Wheatly : How to form a library. — Londres, Elliot Stock. — 254 p. in-12. — 5 fr. 60.

G. Laurence Gomme : The literatur of local institutions. 248 p. in-12. — Londres, Elliot Stock.

Italie. — C. Castellani : Di une supposta edizione Aldina 1559 del trattato di Dionigi d'Alicarnasso de Thucydidis charactere, testo greco. (Bibliofilo, nos 9-10.) — 7 p. in-8°. — Venezia, tip. dei fr. Visentini.

C. Cipolla e A. Manno : Indici sistematici di due chronache Muratoriane. — Torino, trat. Bocca. — XXIV-231 p. in-8°. — 12 fr.

A. Gabrielli : Il codice « Mss. Varia 4 » della biblioteca nazionale di Roma. — Roma, nella sede della Società. — 47 p. in-8°. — (Extrait de la R. Società romana di storia patria, vol. IX.)

G.-B. Giulari : Gli anonimi veronese. — 192 p. in-8°. — Vérone, Münster. — 3 fr.

J. Guidi : La prima stampa del Nuovo Testamento in etiopico fatta in Roma nel 1548-49. — Roma, a cura della Società romana di storia patria. — 8 p. in-8°. — (Extrait des archives de la Società romana di storia patria, vol. IX.)

C. Magno : Antonio Franceschi, archivista e bibliotecario al castello di Susegana. — Rettifiche e note. — (Il Bibliofilo, nos 9-10.)

E. Motta : Documenti per la libreria sforzesca di Pavia, 1456-94. — (Il Bibliofilo, nos 9-10.)

Em. Motta : La tipografia Elvetica in Capolago, 1830-53. — (Ricordi d'un Bibliotecario.) Dovere di Locarno, n° 97.

De Nolhac : Inventaire des manuscrits grecs de Jean Lascaris. — Rome, gr. in-8°.

G. Pansa : La biblioteca provinciale di Aquila e i manoscritti di Anton Ludovico Antinori. — (Bibliofilo, nos 9-10.)

G. Pansa : L'invenzione degli ochiali, nuovo esame, con documenti storici e bibliografici. — Bologna, Società tip. gia Compositori. — 14 p. in-8°.

F. Raffaelli : Le Constitutiones Marchiae Anconitanae bibliotecnicamente descritte in tutte le loro edizioni. — Foligno, tip. Sgariglia. — 67 p. in-8°.

Autriche. — J. Neuwirth : Italienische Handschriften in österreichischen Klosterbibliotheken. — (Repertorium fur Kunstwissenschaft, tome IX, n° 4.)

Belgique. — Dicks : Histoire littéraire et bibliographique des frères mineurs de l'Observance de Saint-François en Belgique et dans les Pays-Bas. — Anvers, Van Os de Wolf. 454 p. in-8°. — 7 fr.

H. Stein : Les manuscrits du musée Plantin-Moretus. — Catalogues de 1592 et de 1650. — 24 p. in-8°. — Gand, Vanderhaeghen. — 1 fr. 50.

Danemark. — Adressbog for den danske, norske og svenske Boghandel og de dermed i forbindelse staaende Handelsgrene. — Livre d'adresses de la librairie scandinave et des

industries qui s'y rattachent. 10ᵉ année. — Copenhague, R. Klein. — 136 p. in-8°. — Prix : 5 fr.

États-Unis. — United States monthly catalogue. Government publications. — Vol. II, nᵒˢ 1 à 3. — Washington, Hickcox.

University of California. — Library Bulletin, n° 7. — Catalogue of the theological library presented by A. S. Hallidie. — 50 p. in-8.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliotheksnwesen.*

Novembre : K. Steiff : Beiträge zur ältesten Buchdruckergeschichte. — V. Meclenburg : Ueber einige Druckfehler und Irrthümer in Hain's « Repertorium bibliographicum ».

Deutsche Buchhændler-Akademie.

Tome III, fasc. 3. — Les libraires allemands : F.-A Rockhaus. — J.-V. von Scheffel. — Le libraire J.-Ph. Palm, une victime de la tyrannie française. — Les marques de librairie.

Deutsche Revue.

Novembre ; F. Loliée : Pariser Salons. — Litteratur und Gesellschaft. — Wilhelmine von Hillern, VII. — Goethe und Schiller als Patrioten.

Deutsche Rundschau.

Novembre : O. Brahm : Henrik Ibsen. — J. Rodenberg : Bilder aus dem berliner Leben. — G. Egelhaaf : Perikles. — Weimar in den neunziger Jahren. — Zur historisch-politischen Literatur.

Die Grenzboten.

N° 33. — Björnsterne Björnston.
N° 35. — Auch eine Gœthe-Erinnerung.
N° 38. — Die Poetik der Renaissance. — Zur Charakteristik Turgeniefs.
N° 40. — Gœthe's Lila.

Angleterre. — *The Academy.*

9 octobre : H.-F. Tozer : Notes of a tour in the asiatic greek islands. — Les artistes célèbres, Paris, Rouam.

16 octobre : Ben Jonson. — E. Michel : Les musées d'Allemagne.

30 octobre : H. Delpech : La tactique au XIIIᵉ siècle. — M. Jametel : La Chine inconnue. — M. Dubord : le Japon pittoresque.

6 novembre : Early letters of Th. Carlyle — Margaret of Angoulême. — L. Brédif : Démosthène. — H. Barin : De Lycurgo, la république des Lacédémoniens de Xénophon. — A visit to Gœthe. — Pr. Maspero : L'archéologie égyptienne.

The Athenæum.

9 octobre : Letters of Frederic Ozanam. — The oriental congress at Vienna. — G. Lafenestre : la Peinture italienne.

16 octobre : Reminiscences and opinions, by sir Francis Hastings Doyle. — Le stage d'Adhémar, par H. Rabusson.

30 octobre : Spencer Walpole : A history of England from the conclusion of the great war in 1815. — The domesday commemoration.

6 novembre : Early letters of Thomas Carlyle : Margaret of Angoulême by Mary Robinson.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Novembre : The Scotland of Mary Stuart. — Sir Samuel Ferguson. — M. Gladstone and lord Bradbourne on Irish history.

Book-Lore.

Novembre : Shakespearian Crotchet-mongers. — Book thieves. — How the value of books is estimated — Library association of the United Kingdom. — The vagaries of book-buyers. — Hakluyt's principal navigations.

The Contemporary Review.

Octobre : Goldwin Smith : Bunyan. — E.-R. Penneli : The modern comic newspaper. — Mr. Samuel Morley : In memoriam. — Harry Quilter : An academy catechism.

Novembre : W.-T. Stead : The future of journalism. — M. Garrett Fawcett : The use of higher education to women. — Life and thought in France.

Dublin Review.

Octobre : Longfellow.

The Fortnightly Review.

Novembre : P. Dowden : Shelley's philosophical view of reform. — Lady Dilke : The french Academy. — A. Lang : Lady book lovers. — Mary F. Robinson : The Convent of Helfta. — C. Patmore : An english classic, William Barnes.

The Gentleman's Magazine.

Novembre : Star lore. — The second part of Gœthe's Faust. — Night moths and day moths. — Gustav von Moser, German Playwright.

Journal of education.

1ᵉʳ novembre : MM. Bréal et A. Brilly : Dictionnaire encyclopédique latin.

The Nineteenth Century.

Novembre : A. Kennard : Gustave Flaubert and George Sand. — F. Harrison : The Bishop of Carlisle on Comte. — The building up of a University, by the rev. Dr Jessop.

Notes and Queries.

9 octobre : Byronic literature.

The Quarterly Review.

Octobre : From Shakespeare to Pope, an inquiry in to the causes of the rise of classical poetry in England, by Edmond Gosse. — American poets. — The national Gallery. — Historical criticism of the New Testament.

The Saturday Review.

9 octobre : E. Strœhlin : Athanase Coquerel fils. — Labruyère : Physiologies parisiennes.

16 octobre : Anecdotes in the essayists. — Léon Gozlan : Balzac intime. — H. Rabusson : Le stage d'Adhémar.

30 octobre : E. Renan : L'Abbesse de Jouarre. — Mᵐᵉ Adam : Le général Skobeleff. — A. Claveau : Contre le flot.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Novembre : Paul d'Abrest : Schiller et Cotte, auteur et éditeur au XVIIIᵉ siècle. — Léo Quesnel : Matthew Arnold, un moraliste anglais. — J. Julliard : Constantinople et la vie turque. — *(C. R.)* L. Léger : Nouvelles études slaves. — Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard.

Italie. — *Nuova antologia.*

1ᵉʳ octobre : G. Finali : Lettere e documenti del barone

Bettino Ricasoli. — E. de Amicis : Dagli Apennini alle Ande. — P. Lioy : Divagazione mentre piove. — G. Zanella : Sulle poesie di Vicenzo Monti.

16 octobre : A. Borgognoni : Guido Guinizelli e il dolce stil novo. — G. Boglietti : Il conte di Cavour avanti il 1848. — E. Mancini : Gli specchi magici. — A. Mosso : L'Istruzione superiore in Italia. — Les prix en 1790, par Léon Biollay.

1er novembre : P. Villari : Un nuovo libro sull' assedio di Firenze. — P. Lioy : Petrarca e Gœthe alpinisti. — C. Cantoni : Professori e studenti nelle Università italiane e nelle tedesche.

Il Bibliofilo.

Novembre : Edizioni Venete con falsa data. — La congiura dei pazzi descritta da A. Poliziano. — Due incunaboli : La Istoria di San Josafat ; Istoria de' Longobardi. — Di un album chinese nella bibl. communale di Como. — *C. R.* Mémoires de l'Académie nationale de Caen. — E. Chatel : Notice bibliographique sur M. É. Egger. — L. Guibert : Des formules de date en Limousin.

Rivista storica italiana.

Juillet-septembre : V. La Mantia : Origine e vicende dell' inquisizione in Sicilia. — (C. R.) Histoire de la littérature latine par E. Nageotte. — Cicéron et ses ennemis littéraires, par E. Gache et J.-S. Piquet. — Sainte Catherine de Sienne, par M. Albane Mignaty. — Mémoires inédits de Henri de Mesmes, par E. Fremy. — Étude sur l'histoire diplomatiqne de l'Europe, par E. Barral. — Voyage en Corse, par G. Faure.

Revue internationale de Florence.

10 octobre : Dora d'Istria : Les Péchés capitaux. — Luc de Saint-Ours : Essai sur Gerolamo Morone. — B. Vadier : Marc Monnier.

25 octobre : Les Péchés capitaux (suite). — Essai sur G. Morone (suite). — Marc Monnier (suite et fin). — A.-J. Boyer d'Agen : Les envois de Rome.

États-Unis. — *The Andover Review.*

Octobre : W.-R. Benedict. : Theism and evolution. — H.-W. Mabie : The spiritual element in modern literature.

The Atlantic Monthly.

Octobre : E.-F. Hayward : A literary Athlete. — E.-R. Pennell : The witches of Venice. — E. Hungerford : The rise of Arabian learning. — Fortuny and Decamps.

Novembre : Ph. Gilbert Hamerton : French and English. — Epic Russia. — France under Mazarin.

The Bookmart.

Octobre : The Trivulzio manuscripts. — Mr. Courthope's Pope. — New light on the invention of printing.

The Forum.

Octobre : Americanisms in England.
Novembre : The hundred authors.

Lippincott's Monthly.

Octobre : How to choose a library.
Novembre : Newspaperism.

The Nation.

30 septembre : Cent ans de République aux États-Unis, par M. le duc de Noailles. — E. Legrand : Bibliographie hellénique.

7 octobre : Joseph Leroux : Meditations of a parish priest.

14 octobre : J. Réville : La religion à Rome sous les Sévère.

21 octobre : E. de Laveleye : La péninsule des Balkans. — Battle of Gettysburg, by the comte de Paris.

The North American Review.

Novembre : Walt Whitman : Robert Burns as poet and person. — Ouida : The cities of Italy.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Verzeichniss einer Sammlung von Werken aus dem Gesammtgebiete der Rechts- und Staatswissenschaften. — 407 p. gr. in-8°. — Berlin, Prager. — 2 fr. 50.

— *Deutsche Dichtung,* journal illustré littéraire, paraît le 1er et le 15 de chaque mois chez M. Ad. Bonz, à Stuttgart. — C'est au mois de septembre qu'a paru le premier numéro de ce journal dont la direction a été confiée à M. Karl-Emil Franzos, ancien directeur de la *Wiener illustrirte Zeitung,* où il a été remplacé par M. Balduin Groller.

— M. Johannesen se propose de publier prochainement le premier fascicule de *Zeitschriftenschau,* revue de tous les périodiques qui paraissent actuellement en Allemagne, en Autriche et en Suisse, avec l'indication du format, de la périodicité et des noms des principaux rédacteurs.

— Une *Berliner illustrirte Bœrsenzeitung* paraît tous les lundis depuis le 1er octobre dernier.

— La maison F. Hofmeister, de Leipzig, met en vente un catalogue mensuel des principales publications musicales et littéraires de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Suisse.

— La *Deutsche Zeitung,* journal illustré hebdomadaire, paraît à Munich depuis le 3 octobre.

— M. F. Reinboth, à Leipzig, édite une *Deutsche Frauenvereinschronik,* journal bi-mensuel dont le premier numéro a paru le 15 octobre.

— Un nouveau journal pour rire, intitulé : *Lustige Blætter,* paraît à Hambourg tous les dimanches.

Autriche. — Le « Gœthe-Verein », de Vienne, publie, depuis le 1er octobre, une *Gœthe-Zeitung,* dirigée par MM. Schrœr et Egger-Möllewald. — Le journal paraît tous les mois ; son premier numéro contient en fac-similé des vers inédits de Gœthe.

— M. Szeps, ancien directeur du *Neues Wiener Tageblatt,* a fondé un nouveau journal qui paraîtra deux fois par jour sous le titre de *Wiener Tageblatt.*

Angleterre. — Une nouvelle revue mensuelle, *The Babylonian and Oriental Record,* paraît depuis le 1er novembre chez M. Nutt (Strand, à Londres), sous la direction de MM. Terrien de Lacouperie, W.-E. Capper et F.-G. Pinches. — Ce périodique scientifique publiera, en fac-similé, des textes inédits d'après les monuments assyriens, etc., qui se trouvent au British Museum. Le premier numéro contient un article de M. de Lacouperie : « Akkadian and Sumerian in comparative philology », et un essai dû à la plume de M. Pinches : « The plague legends of Chaldea ».

— Le premier numéro de *British Weekly, a journal of social and christian Progress,* paraît chez MM. Holder et Stoughton.

— Les propriétaires de la *North Eastern Daily* publient, à partir du 1er novembre, un nouveau journal du soir, le *Northern Daily Telegraph*, paraissant à Blackburn, en Lancashire. — Rédacteur en chef : M. Jesse Quail.

— On annonce la publication d'un journal d'archéologie qui paraîtra à Manchester et à Liverpool sous le titre : *The Lancashire Witch*. — Le folk-lore du comté et les antiquités locales occuperont une place prépondérante dans ce journal.

— MM. Cassel ont fait paraître, le 26 octobre dernier, le premier fascicule mensuel du *Lady's World, an illustrated Magazine of fashion and society*. — Prix annuel : 15 francs.

— Le *War-cry* (Cri de guerre) de l'armée du salut, journal qui paraît à Londres, a un tirage de 240,000 exemplaires, et procure, assure-t-on, un bénéfice annuel de 5,000 livres, (125,000 fr.) aux salutistes.

Roumanie. — Une *Revue générale du droit et des sciences politiques* paraît à Bucharest depuis le mois de juillet dernier, sous la direction de M. Nicola Basilesco. — La revue paraît tous les deux mois en fascicules de 160 p. in-8°.

États-Unis. — Une revue trimestrielle d'économie politique, le *Quarterly journal of economics*, a paru le 15 octobre, à Boston, chez M. H. Ellis, sous la direction de M. C.-F. Dunvard, de Harvard University.

— M. G.-F. Kelley publie, à New-York, une nouvelle revue artistique, *The Art Review*.

— *The German-American Magazine*, nouvelle revue trimestrielle, paraît à Cincinnati, sous la direction de M. Rattermann, chez l'éditeur Rosenthal.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 octobre au 15 novembre 1886)

AUTORITÉ. Octobre : 21. Les Décadents. 21. M. Quesnay de Beaurepaire (Jules de Glouvet).

DÉBATS. Octobre : 16-23. Ch. Pillet : Le Musée fondé. 17. Auteurs et éditeurs. 19. Les feuilletons de Berlioz. 20. De Vogüé : Le Clergé russe. 22. H. Houssaye : *Les Femmes bibliophiles de France*, par Quentin-Baucharle. 25. J. Lemaître : *L'Abbesse de Jouarre*. 27. H. Chantavoine : *Essais de critique*, par Ch. Fuster. — *Les poètes de l'Autriche*, par A. Marchant. — Novembre : 2. J. Simon : *Histoire du Tribunal révolutionnaire*, par Wallon. 2. Une enquête sur la Censure. 6. Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, éd. Hauréau. 9. E. Bertin : *Soixante ans de souvenirs*, par Legouvé. 13. Jallifier : Documents, mémoires et études historiques sur le XVIIe siècle. 15. *La France jugée par l'Allemagne*, par John Grand-Carteret.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 3. Théodore Aubanel. 13. Deschaumes : Auteurs et éditeurs. 14. *Princesse*, par M. Ludovic Halévy. 15. Les normaliens.

FIGARO. Novembre : 5. A. Marx : M. Renan pornographe. 13. Mémoires inédits de Mme de Chateaubriand.

FRANÇAIS. Octobre : 22. Une traduction en vers du poème de Job. 23. Un livre de M. l'abbé de Broglie sur la morale sans Dieu. — Novembre : 5. *Nos vieux proverbes*, par M. Larchey. 8. Désaugiers auteur comique. 12. Lettres choisies de Mme de Sévigné. 13. Un précurseur de Léon X au XVe siècle, à propos d'une publication récente.

FRANCE. Novembre : 4. M. Monselet. 12. Les déliquescents. 13. F. Sarcey : M. Othenin d'Haussonville et l'Académie française.

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 29. Les Bourgeois d'autrefois, par A. Babeau. 30. *Philippe de Commines*, par de Chantelauze. 30. *L'Abbesse de Jouarre*.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Novembre : 13. Guillot : *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe.

GIL BLAS. Octobre : 25. *L'Abbesse de Jouarre*.

JUSTICE. Octobre : 18. Le second Comité de salut public. 25. *La Bible*, traduction Ledrain. 25 et nov. 1. Livres et documents nouveaux sur la Révolution. 15. Les antécédents de Babeuf.

LIBERTÉ. Octobre : 27. L'instruction publique et la démocratie. — Novembre : 8. *La Bourgeoisie française*, par M. A. Bardoux. 15. *La France jugée par l'Allemagne*, par John Grand-Carteret.

MONITEUR UNIVERSEL. Octobre : 23. Les premières œuvres de Lamartine. 27. Restif de la Bretonne. — Novembre : 5. Histoire du *Constitutionnel*.

NATIONAL. Novembre : 1. Le Darwinisme, à propos d'une récente publication.

PATRIE. Novembre : 12. *La Bourgeoisie française*, par M. A. Bardoux.

PAYS. Octobre : 25. *Talma et la Révolution*, par M. Alf. Copin.

RADICAL. Octobre : 28. M. Quesnay de Beaurepaire (Jules de Glouvet).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Octobre : 16. Les procédés des alchimistes et des orfèvres égyptiens. 18. François Rude. 19. Hector Berlioz. 28. *Hamlet*. — Novembre : 1. M. Jules Simon journaliste. 11. M. Bardoux, historien de la bourgeoisie. 13. A propos de *Renée Mauperin*. 13. L'Œuvre scientifique de Paul Bert.

SIÈCLE. Octobre : 27. Éditeurs et Gens de lettres.

SOLEIL. Octobre : 18. *Contre le flot*, par A. Claveau.

25. *J.-B. Tavernier, chambellan du Grand Électeur*, par Ch. Joret. — Novembre : 8. *L'Abbesse de Jouarre*, par M. Renan. 15. *Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire*, par M. Chevalier.

TEMPS. Octobre : 19. Ninon de Lenclos. 21. Ch. Garnier : La mise en scène. 21. Les costumes d'autrefois. 28. L'amour dans les prisons révolutionnaires. 29. *La Bourgeoisie française*, par M. Bardoux. 30. Le Salon de Talma. 31. Les Salvationnistes. 31. Une grammaire de la physionomie. — Novembre : 3. *Récits d'un soldat*, par Louis Lande. 5. Les origines du spiritisme. 6. L'exégèse biblique. 10. L'Académie française sous le premier Empire.

UNIVERS. Octobre : 19. M. Edmond de Goncourt. 22. *Mélanges de biographie et d'histoire*, par A. de Lantenay. 24. *L'Abbesse de Jouarre*. — Novembre : 3. M. J. Simon et les Girondins. 12. Le théâtre de François Coppée.

VOLTAIRE. Novembre : 14. *La Bourgeoisie française*, par M. A. Bardoux.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'octobre 1886

DATE DU DÉPOT.	TITRES DES JOURNAUX.	GÉRANTS.	IMPRIMEURS.
1.	*La Décadence*	Pouget.	Reiff.
	La Semaine fraternelle	Barut.	Décembre.
	La France armée	Étievant.	Carrey.
	Le Symbole	Pouget.	Reiff.
	Le Symbolisme	Pouget.	Reiff.
2.	*Revue des Hautes Études*	Carré.	Rouillé.
	Le Réveille-matin	Vigier.	Vigier.
5.	*L'Écho littéraire de France*	Blanchard.	Mauras.
	Le Franc Journal	Schobie.	Roussel.
	Les Barbagnoches	Amonet.	Noyer.
6.	*La Nouvelle revue parisienne*	Surugue.	Pigelet.
8.	*Le Symboliste*	Soirat.	Blampain.
9.	*L'Illustration européenne*	Moreau.	Bogaerts.
11.	*Journal des Douanes*	Nouette-Delorme.	Schlaeber.
	L'Écho des Douanes	id.	id.
	Le Douanier	id.	id.
	La Lanterne du Sport	Leduc.	Mauras.
	Le Correspondant littéraire	Michon.	Beau.
	Universelle-Exposition de 1889 illustrée	Totain.	Mayer.
14.	*Bibliothèque du Dimanche*	Soirat.	Blampain.
16.	*Le Globe illustré*	Durand.	Rougier.
	La Correspondance militaire	Merlet.	Merkel.
20.	*The European Correspondent*	Delpierre.	Symonds.
	L'Information	Flinoise.	Merkel.
22.	*Les Petits Potins de Paris*	Bloch.	Bloch.
	Journal des petites affiches du canton de Vincennes	Cornet.	Gillot.
23.	*Le Torpilleur*	Lesclide.	Blot.
25.	*L'Asniérois*	Albert.	Boyer.
	La Souveraineté	Dufey.	Dejey.
26.	*L'Écho du matin*	Vigier.	Vigier.
	L'Écho du soir	id.	id.
	Le Quartier latin	Dauphin.	Dauphin.
27.	*La Comète*	Bourgeois.	Lassau.
28.	*Le Conseiller des jeunes mères*	Chayron.	Guy.
	Le Justicier	Audy.	Audy.
29.	*Le Parisien*	Petit.	Guérin.
30.	*La Lanterne des amoureux*	Paillisson.	Paillisson.
	L'Avant-Scène	Préau.	de Reyval.
	Le Syndicat	Bourcelot.	Roussel.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

TRIBUNAL DE LA SEINE (1re ch.)

Présidence de M. Aubépin.

Audience du 12 novembre 1886.

Propriété littéraire et artistique. — Société des gens de lettres. — Mandat. — Qualité pour agir. — Responsabilité.

(Il appartient à la Société des gens de lettres, comme mandataire des écrivains qui ont adhéré à ses statuts, de faire respecter la propriété littéraire de ses membres, et de rechercher en vertu de quel droit les journaux reproduisent leurs œuvres.

En conséquence, la Société des gens de lettres ne saurait encourir aucune responsabilité au regard du cessionnaire du droit de reproduction d'œuvres de membres de ladite société, à raison de lettres adressées par la société aux journaux reproduisant lesdites œuvres, pour rechercher en vertu de quel droit ils publiaient ces œuvres et les menacer de poursuites et de demandes d'indemnité.)

(Favre c. Société des gens de lettres.)

Voici le texte du jugement rendu par le tribunal dans cette affaire.

« Le tribunal,

« Attendu qu'Adolphe Favre, propriétaire et directeur de la *Correspondance littéraire*, reproche à Gonzalès, directeur délégué de la Société des gens de lettres, d'avoir inséré dans les catalogues de cette société, publiés en 1873 et en 1883, les titres de différents ouvrages dont la propriété appartient à ladite *Correspondance*;

« Qu'il lui reproche en outre d'avoir adressé aux directeurs des journaux qui avaient traité avec la *Correspondance littéraire* pour la reproduction de ces ouvrages, de nombreuses lettres contenant des menaces de poursuites et des demandes d'indemnité;

« Que, suivant lui, ces procédés constitueraient une concurrence illicite qui lui aurait causé un grave préjudice, à raison duquel il réclame des dommages-intérêts;

« Attendu, sur le premier point, que si la Société des gens de lettres a fait figurer dans ses catalogues divers ouvrages dont le droit de reproduction avait été cédé au demandeur, il est constant en fait que les auteurs de ces ouvrages étaient membres de ladite société, qui dès lors, aux termes mêmes de ses statuts, devait se croire fondée à mentionner leurs œuvres sur ses listes;

« Que d'ailleurs pour plusieurs des ouvrages dont s'agit, l'auteur, tout en concédant à Favre le droit de reproduction, s'était réservé à lui-même un droit identique;

« Attendu, d'autre part, qu'Adolphe Favre ne justifie pas avoir éprouvé un préjudice quelconque du fait de ces insertions qu'il incrimine; que la Société des gens de lettres, cédant aux réclamations qu'il lui a adressées, a supprimé de ses catalogues les différents ouvrages qui font l'objet de l'instance actuelle, en appelant spécialement l'attention de ses abonnés sur le caractère des radiations qu'elle avait ainsi opérées;

« Attendu, sur le second point, qu'il appartient à la Société des gens de lettres, comme mandataire des écrivains qui ont adhéré à ses statuts, de faire respecter la propriété littéraire de ses membres, et de rechercher en vertu de quel droit les journaux reproduisent leurs œuvres;

« Que le demandeur soutient, il est vrai, qu'en sa qualité de mandataire la société défenderesse ne saurait avoir plus de droit que n'en auraient les auteurs eux-mêmes, et qu'elle aurait dû se renseigner auprès de ses mandants avant d'envoyer les lettres qui lui font grief;

« Attendu que ce moyen d'information rencontrait tout d'abord un obstacle dans les statuts de ladite société, qui exposent à certaines pénalités les auteurs qui cèdent leur droit de reproduction en dehors d'elle;

« Qu'en outre les auteurs qui ont cédé ainsi leurs droits à une autre entreprise ignorent le plus souvent si les journaux qui reproduisent leurs œuvres ont traité ou non avec leur cessionnaire;

« Que dès lors, en s'adressant ainsi directement aux directeurs des journaux pour les mettre en demeure de justifier d'un titre régulier, la société n'a pas excédé les limites de sa mission;

« Attendu enfin que si les termes des lettres incriminées peuvent paraître excessifs à certains égards et si leur ton comminatoire n'est pas celui d'une mise en demeure ordinaire, cette circonstance perd de sa gravité par ce fait qu'il s'agit d'une formule imprimée adressée à tous les auteurs de reproduction suspecte, et qui dès lors n'a rien de personnel à celui qui les reçoit;

« Attendu d'ailleurs qu'il n'est nullement établi que le préjudice que le demandeur prétend avoir éprouvé soit la conséquence directe des faits par lui incriminés, et non des avantages que les journaux qui correspondaient antérieurement avec lui ont pu trouver à traiter avec la Société des gens de lettres;

« Qu'il ne fait donc pas la preuve qui lui incombait; que, dans ces circonstances, ses conclusions subsidiaires tendant à une expertise pour évaluer le préjudice qu'il aurait subi se trouvent sans objet;

« Par ces motifs,

« Déclare Adolphe Favre mal fondé en sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens. »

(Plaidants : Me Lalou, pour M. Favre; Me Lesenne, pour la Société des gens de lettres. Ministère public, M. Tardif, substitut du procureur de la république.)

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE MODERNE. — ANNÉE 1886.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

Le Livre

SEPTIÈME ANNÉE

ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE

SUPPLÉMENT A L'ANNÉE 1886

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUF

§ I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1886, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Anciens (Les) almanachs illustrés; histoire du calendrier depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, par Victor Champier. In-f°, 139 p. et 50 planches hors texte en noir et en couleur, reproduisant les principaux almanachs illustrés ou gravés, par Léonard Gaultier, Crispin de Passe, Abraham, Bosc, de Larmessin, Lepaultre, Audran, Gravelot, Cochin, Queverdo, Dorgez, Debucourt, Deveria, etc. Paris, imprimerie Mouillot; librairie Frinzine et Cie. (Papier vélin, titre rouge et noir. Il a été tiré dix exemplaires sur Japon impérial numérotés à la presse, à 200 fr.)

Anciens (Les) missels du diocèse d'Elne, par M. G.-M. Tourret, associé correspondant national de la Société des antiquaires de France. In-8°, 66 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France.*)

Annuaire des bibliothèques et des archives pour 1886, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. In-18 jésus, 192 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Hachette.

Annuaire de la papeterie universelle, 1886 (septième année). In-8, XXII-372 p. Tours, imprimerie Rouillé-Ladevèze; Paris, Chaignaud, 12, rue Albouy.

Annuaire de la presse française, par E. Mermet; 1886 (septième année). In-18 jésus, LXXXVIII-1075 p. Paris, imprimerie Chaix; Paris, l'auteur, 13, rue de Belzunce.

Annuaire de la Société des Amis des livres pour 1886. Petit in-8, 113 p. Paris, imprimerie Baudouin; librairie Rouquette. Papier vélin.

Anselme Petit, écrivain langrois, notes biographiques et bibliographiques, par A. Lacordaire. In-8°, 22 p. Langres, imprimerie et librairie Rallet-Bideaud. — (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres.*)

Archives (Les) angevines de Naples; étude sur les registres du roi Charles Ier, t. Ier. In-8°, 328 p. Paris, librairie Thorin.

Archives (Les) municipales de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). In-8°, 24 p Versailles, librairie Cerf.

Archives nationales. Inventaire des arrêts du Conseil d'Etat; règne de Henri IV. T. Ier, grand in-4°, CLIII-487 p. Paris, Imprimerie nationale.

Archives de l'Orient latin. T. II. (Contient un inventaire de manuscrits relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Orient latin, par le comte Riant.)

Besse (L'abbé Pierre de), prédicateur du roi Louis XIII; étude littéraire par E. Fage; suivie d'une notice biographique et du testament, par le docteur Longy, et notices bibliographiques, par Aug. Bosvieux et R. Fage. In-8, 165 p. et portrait. Tulle, imprimerie Crauffon.

Bibliographie des almanachs nancéiens au XVIIIe siècle, par Emmanuel Briard. In-8°, 56 p. et 2 pl. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond. (Extrait des *Mémoires d'archéologie lorraine* pour 1886.)

Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne; répertoire alphabétique de tous les livres, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques, par J. Andrieu. Paris, librairie Picard.

Bibliographie de la guerre franco-allemande (1870-71) et de la Commune de Paris. Catalogue de tous les ouvrages publiés en langue française et allemande de 1871 à 1885, inclusivement, par Alb. Schulz. In-8°. Paris, librairie Le Soudier.

Bibliographie italico-française universelle ou catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne, depuis l'origine de l'imprimerie (1475-1885). Vol. Ier. In-8°, XII-441 p. Paris, librairie Welter.

Bibliographie de l'Orient latin; fascicule II (1881-82-83). In-8°, 165 p. Paris, librairie Leroux.

Bibliographie parisienne; tableaux de mœurs (1600-1880), par Paul Lacombe, Parisien, avec une préface par M. Jules Cousin, conservateur du musée et de la bibliothèque de la Ville de Paris. In-8°, à 2 vol. XX-251 p. Evreux, imprimerie Hérissey; Paris, librairie Rouquette. (Tiré à 500 exemplaires numérotés sur papier vélin. Titre rouge et noir.)

Bibliographie des traditions et de la littérature populaire des France d'outre-mer, par MM. Gaidoz et Sébillot. In-8°, VII-95 p. Paris, librairie Maisonneuve.

Bibliographie des travaux historiques et archéologiques, publiés par les sociétés savantes de France, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par Robert de Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis; 1re livraison (Ain-Calvados). Paris, Imprimerie nationale. In-4°, XI-200 p.

Bibliotheca germanica; catalogue complet de tous les écrits, livres et articles des principales revues relatifs à l'Allemagne et à l'Autriche, publiés de 1880 à 1885 à l'étranger (l'Allemagne et l'Autriche exceptées), suivis d'une table systématique par A. Weiss. In-12, Paris, librairie Le Soudier.

Bibliothèque champenoise ou catalogue raisonné d'une collection de livres curieux, d'opuscules rares, de documents inédits ou imprimés, de chartes, d'autographes, de cartes et d'estampes relatifs à l'ancienne province de Champagne avec l'indication des prix, par Léon Techener. In-8°, XVII-580 p. Paris, imprimerie Motteroz; l'auteur, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bibliothèque de Saint-Pierre. Supplément au catalogue. In-16, 46 p. Lyon, imprimerie Waltener et Cie.

Bibliothèque (La) vaticane au XVIe siècle, par E. Müntz. Paris, librairie Leroux.

Bibliothèque de la ville de Reims; catalogue des imprimés: sciences philosophiques et sociales; 2e et 3e parties. 2 vol. in-8°. Reims, imprimerie Monce.

Biographie-bibliographie; I, Charles Vatel. In-8°, 12 p. II, Liesville, par L. de La Sicotière. In-8°, 5 p. Nantes, imprimerie Forest et Grimaud.

Catalogue et analyse des thèses françaises et latines, admises à la Faculté des lettres, avec index et table alphabétique des docteurs, par MM. Athanase Mourier, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, et F. Deltour, docteur ès lettres, inspecteur général de l'instruction publique. (Année scolaire 1884-85.) In-8°, 34 p. Paris, imprimerie et librairie Delalain frères.

Catalogue et analyse des thèses françaises et latines admises par les Facultés des lettres. Fascicule de l'année scolaire 1885-1886, avec index et table alphabétique des docteurs, par MM. Athanase Mourier, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, et Deltour, docteur ès lettres, inspecteur général de l'instruction publique In-8°, IV-42 p. Paris, imprimerie et librairie Delalain.

Catalogue général méthodique des livres d'étrennes français classés par âges, avec traduction en allemand et en anglais des rubriques et termes français qui s'y trouvent employés. Paris, libraire Le Soudier.

Catalogue de la bibliothèque du Dépôt de la guerre (ministère de la guerre). In-8, II-560 p., t. III, in-8°, II-598 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue de la bibliothèque de la ville du Havre; 2 vol. in-8°, t. Ier, 502 p.; t. II, 537 p. Le Havre, imprimerie Hastin.

Catalogue de la bibliothèque communale de Lannion. In-8°, 95 p. Lannion, imprimerie Mauger.

Catalogue de la bibliothèque paroissiale de Saint-Genès de Thiers. In-8°, 83 p. Thiers, imprimerie et librairie Favyé.

Catalogue général des travaux contenus dans les dix premiers tomes du Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, dressé par Malinowski. In-8°, Cahors, imprimerie Laytov.

Catalogue spécial pour les reproductions de romans-feuilletons, nouvelles, variétés littéraires et scientifiques dans les journaux de France et de l'étranger. In-18 jésus, III-191 p. Paris, imprimerie Chaix; librairie C. Lévy.

Catalogue des imprimés de la bibliothèque de Reims. Jurisprudence, 2 vol. in-8°. Reims, imprimerie Mame.

Catalogue de la bibliothèque démocratique de la ville de Rosières-aux-Salins. In-8°, 12 p. Nancy, imprimerie Nouvelle

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Saintes, par L. Audiat, bibliothécaire-archiviste de la ville. In-8°, 704 p. Paris, imprimerie Texier.

Catalogue de la bibliothèque eucharistique de Saint-Omer. In-8°, VI-85 p. Saint-Omer, imprimerie d'Homont.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Montmorency, pour 1886. In-4°, 44 p. Paris, imprimerie et librairie Chaix.

Catalogue détaillé des ouvrages de la Bibliothèque populaire de Saint-Omer. In-16, IV-52 p. Saint-Omer, imprimerie du *Mémorial artésien.*

Catalogue des dissertations et écrits académiques provenant des échanges avec les Universités étrangères et reçus par la Bibliothèque nationale en 1884. In-8°, 129 p. Paris, librairie Klincksieck.

Catalogue de la Bibliothèque cantonale populaire de Monts-sur-Guesnes (Vienne). In-8°, 16 p. Poitiers, imprimerie Marcireau et Cie.

Catalogue de la collection léguée à la Bibliothèque nationale par M. le baron Charles Davillier. In-8° à 2 col., 75 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Catalogue général de la Librairie française depuis 1840, rédigé par Otto Lorenz, ancien libraire. T. IX (t. Ier du Catalogue de 1876-1885; A-H); Fascicule 1. A.-CREMIEUX. In-8° à 2 col., p. 1 à 384; Fasc. 2. CREMIEUX-HIPPOLYTE. In-8° à 2 col., p. 385 à 778. Nancy, imprimerie Berger-Levrault; Paris, l'auteur, 5, rue des Beaux-Arts.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Paris, bibliothèque de l'Arsenal, par Henry Martin, bibliothécaire. T. Ier. In-8°, VII-502 p. Paris, imprimerie et librairie Plon, Nourrit et Cie.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements. T. III (Châlons, Soissons, Moulins, Ajaccio, Agen, Saint-Quentin, Provins, Beauvais, Meaux, Melun, Noyon, Corbeil, Gap, Bourg, Vendôme). In-8°, VIII-599 p. Paris, imprimerie et librairie Plon, Nourrit et Cie.

Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Dijon, par M. Pellechet. In-8°, VIII-179 p. Dijon, imprimerie Damongeot et Cie; librairie Lamarche.

Catalogue de livres précieux composant la bibliothèque de M. Léon Techener, libraire à Paris, dont la vente aura lieu du 4 au 8 mai 1886. In-8°, VIII-185 p. Paris, imprimerie Chamerot; librairie Labitte. 885 numéros.

Catalogue de livres rares et curieux, anciens et modernes et d'une précieuse collection de livres de l'époque romantique, composant la bibliothèque de M. J. Noilly, dont la vente aura lieu du 15 au 20 mars 1886. In-8°, XIX-340 p. Paris, imprimerie Chamerot; librairie Labitte.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque publique de Nancy, par J. Favier, conservateur de la bibliothèque In-8°, 196 p. Paris, imprimerie Plon et Nourrit.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'École des ponts et chaussées. In-8°, XIII-274 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue des manuscrits grecs des départements, par H. Omont. In-8°, 87 p. et 4 pl. Paris, imprimerie et librairie Plon, Nourrit et Cie.

Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de François Ier, au château de Blois (1518-1544), publié par H. Omont. In-8°, 29 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Tiré à 63 exemplaires.)

Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier, évêque de Montpellier, ambassadeur de François Ier à Venise, publié par H. Omont. In-8°, 76 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur; Paris, librairie Picard.

Guide de l'amateur de livres à gravures du XVIII[e] siècle, par H. Cohen; cinquième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée par le baron Roger-Portalis. In-8° à 2 col. XXVI-379 p. Evreux, imprimerie Hérissey. Paris, librairie Rouquette. (Tiré à 1,100 exemplaires, dont 100 sur papier de Hollande et 1,000 sur papier vélin; titre rouge et noir.)

Hetzel (P.-J. Stahl) (1814-1886), notice par Armand Colin. In-8°, 11 p. et portrait. Paris, imprimerie Capiomont et Renault.

Histoire de l'imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours, par J. Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. In-8°, 172 p. Agen, imprimerie V[e] Lamy; librairie Michel et Médan. Paris, librairie Picard.

Histoire de la typographie, par Aug. Vitu. In-8°, 175 p. et grav. Villefranche-de-Rouergues, imprimerie Bardoux. Paris, librairie Delagrave.

Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les bibliothèques publiques de France, par Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale. In-8°, 39 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères. Correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac, ambassadeurs de France en Angleterre (1537-1542). Paris, F. Alcan. In-8°, XXII-499 p.

Inventaire des archives de la marine. Série B. Service général. T. I[er]; fasc. 2. In-8°, p. 193 à 423. Paris, imprimerie et librairie Baudouin et C[ie].

Inventaire de la Bibliothèque de Saint-Gildas en Berry, par Ch. Kohler. In-8°, 8 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1886, t. XLVII.)

Inventaire des biens et des livres de l'abbaye de Vaux-en-Cernay au XII[e] siècle, par Henry Martin. In-8°, 11 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (mars-avril 1886.)

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Châteaudun, antérieures à 1790, par Lucien Merlet, archiviste, membre correspondant de l'Institut. In-4° à 2 col. XVI-176 p. Châteaudun, imprimerie Prud'homme.

Inventaire sommaire des archives départementales de la Côte-d'Or, antérieures à 1790, rédigé par J. Garnier, archiviste. Archives civiles, série C. États du duché de Bourgogne, comtés et pays adjacents. T. III, in-4° à 2 col., 418 p. Dijon, imprimerie Chabot-Charny.

Inventaire sommaire des archives départementales de Maine-et-Loire antérieures à 1790, rédigé par M. Célestin Port, archiviste. Archives civiles, série E, t. II (suite et supplément). In-4° à 2 col. 440 p. Angers, imprimerie Lachède et Dolbeau.

Inventaire sommaire des archives départementales du Nord, antérieures à 1790, rédigé par M. J. Finot, archiviste. Archives civiles, série B., chambre des comptes de Lille, n[os] 2319 à 2787, t. V, in-4° à 2 col., 399 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de la Gorgue (Nord), antérieures à 1790. Lille, imprimerie Danel, in-4° à 2 col., XVII-103 p.

Inventaire sommaire des archives municipales de Saint-Germain-en-Laye. In-8°, 24 p. Versailles, imprimerie Cerf.

Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par H. Omont, sous-bibliothécaire au Département des manuscrits. Première partie, ancien fonds grec, théologie. In-8°, VI-301 p. Angers, imprimerie Burdin et C[ie]. Paris, librairie Picard.

Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires. 1[er] fascicule, Ville de Paris. Broch. in-4°, 44 p. et chiffres. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. Au Cercle de la librairie.

Légendes (Les) du livre, par F. Fertiault. In-8°, 232 p. Le Puy, imprimerie Marchesson. Paris, librairie Lemerre. Titre rouge et noir.

Lettres d'un bibliographe suivies d'un essai sur l'origine de l'Imitation, par J.-P.-A. Madden (sixième et dernière série). In-8°, XXIII-318 p. et atlas in-4°. Paris, librairie Leroux.

Libraire (Le) Fantet et le Parlement de Besançon, par Aristide Dey, ex-président de la Société d'émulation du Doubs et de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône. In-8°, 39 p. Besançon, imprimerie Dodivars. (Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*.)

Librairie (La) des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420), d'après les registres des comptes et inventaires du Vatican, par M. Faucon, ancien élève de l'École des chartes, ancien membre de l'Ecole française de Rome. T. I, in-8°, XXI-268, p. et pl. Toulouse, imprimerie Chauvin et fils. Paris, librairie Thorin. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome;* fasc. 43.)

Liste des périodiques étrangers reçus par le Département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Suppléments (1881-1885). In-8° à 2 col., XV p. Bar-le-Duc, imprimerie Schorderet et C[ie]. Paris, librairie Klincksieck.

Liste des prix d'adjudication de la vente de M. Léon Techener, libraire à Paris. In-8°, 8 p. Paris, imprimerie Chamerot, librairie Labitte.

Livre (Le) et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, par M. P. Louisy, ancien professeur de l'Université. Illustration de 221 grav. et d'une planche en couleur, tirées des ouvrages de M. P. Lacroix (bibliophile Jacob) sur le moyen âge, la Renaissance, le XVII[e] et le XVIII[e] siècle. In-8°, 275 p. Mesnil (Eure), imprimerie Firmin-Didot. Paris, librairie Firmin-Didot. Titre rouge et noir.

Livre (Le), l'illustration, la reliure, étude historique sommaire, par H. Bouchot, attaché au Département des estampes de la Bibliothèque nationale. In-8°, 320 p. avec grav. Paris, imprimerie et librairie Quantin.

Livres (Les) à clef, étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire, par Fernand Drujon. Fasc. 2 (HOM-SEC), contenant la fin du tome I[er] et le commencement du tome II. In-8° à 2 col. p. 241 à 449. Dijon, imprimerie Darantière. Paris, librairie Rouveyre.

Cet ouvrage, formant deux volumes, est publié en trois fascicules et tiré à 650 exemplaires numérotés dont 600 sur papier vergé des Vosges, 30 sur papier whatman, 10 sur papier de Chine et 10 sur papier du Japon.

Livres d'heures retrouvés de la collection Mordret, par X. Barbier de Montault. In-8°, 30 p. Angers, imprimerie et librairie Germain et Grassin. (Extrait de la *Revue de l'Anjou*.)

Livres (Les) en 1885, études critiques et analytiques, par MM. G. d'Hailly, A. Le Clère et H. Litou, rédacteurs de la *Revue des livres nouveaux*. Tomes IX et X. Paris, librairie Le Soudier.

Maison (La) Plantin à Anvers; monographie complète de cette imprimerie célèbre; documents historiques sur l'imprimerie; liste chronologique des ouvrages imprimés par Plantin de 1555 à 1589, par Léon Degeorge. Troisième édition donnant la généalogie de la famille Plantin Moretus, le portrait et la marque du grand imprimeur, d'après Wieriex. In-8°, IX-230 p. avec huit dessins de M. Maurice Degeorge. Paris, imprimerie Schmidt, librairie Didot.

P. Albert-Dujardin, et dessins allégoriques de J. Adeline, Fraipont, A. Giraldon; frontispice de Lynch, gravé par Manesse. Gr. in-8°, VIII-271 p. et 72 pl. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin, librairie Rouveyre. (Tiré à 1,600 exemplaires numérotés, dont 100 sur papier du Japon et 1,500 sur papier vélin teinté; titre rouge et noir.)

Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims. 1er fasc. In-8°, 112 p. Reims, librairie Michaud. (Contient une bibliographie monumentale de l'arrondissement.)

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René de Kerviler, bibliophile breton, avec le concours de MM. Apuril, A. Berger, A. du Bois de la Villerabel, A. Galibourg, J. Plihon, C. Sommervogel. Liv. Ier, les Bretons. 1er fasc. In-8°, 160 p. Paris, librairie Picard. (Il a été tiré 25 exemplaires sur papier de Hollande.

Saint Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople et docteur de l'Église; sa vie, ses œuvres et son époque, par l'abbé A. Benoît. Etude bibliographique par Ch. Cavallier, notaire honoraire. In-8°, 23 p. Montpellier, imprimerie Grollier et fils. (Tiré à 125 exemplaires dont 100 sur papier vélin et 25 sur papier jonquille.)

Table générale des matières contenues dans les *Bulletins de la Société des ingénieurs civils* de 1848 à 1884. In-8°, 72 p. Paris, imprimerie Chaix. Au siége de la Société, 10, cité Rougemont.

Table des matières des dix premières années du journal *la Nature*. (Table par noms d'auteurs et table des gravures. Gr. in-8°, 284 p. Paris, imprimerie Lahure, librairie Masson.

Tables analytiques et alphabétiques des matières contenues dans les vingt-six premiers volumes de la *Revue d'artillerie* (octobre 1872 à septembre 1885). In-8°, 232 p.

Tables décennales de la *Revue critique de législation et de jurisprudence* (1874-1881). In-8° à 2 col., 68 p. Paris imprimerie et librairie Pichon.

Traduction (La) française de Guzman d'Alfarache, étude littéraire et bibliographique, par le marquis de Granges de Surgères. In-8°, 30 p. Chartres, imprimerie Durand. Paris, librairie Techener. (Tiré à 100 exemplaires numérotés, dont 25 sur papier vélin vert et 75 sur papier vergé. (Extrait du *Bulletin du Bibliophile*.)

Un fondeur en caractères membre de l'Institut, par Alkan aîné, ancien typographe breveté à la résidence de Paris. In-8°, 32 p. et portrait d'Edouard Lefebvre de Laboulaye. Paris, imprimerie Quantin. Aux bureaux de la *Typologie Tucker*.

Une charte française de Jean Joinville, par M. G. Saige. In-8°, 14 p. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*.)

Ville (La) de Gannat et son évangéliaire du xe siècle, par L. Quayré-Reybourbon, de la Commission historique du nord. In-8°, 11 p. et pl. Lille, impr. Ducrocq; libr. Quarré. Titre rouge et noir.

---

§ II. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1886 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Annales de l'École libre des sciences politiques. Juillet. Stourm : Bibliographie des finances du XVIIIe siècle.

Annales du Gâtinais. 1er trim. Bibliographie gâtinaise.

Bibliographie catholique. Juin. Ph. Gonnet : Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier, par Dumont. — Dom Levêque : Librairie des papes d'Avignon, par M. Faucon.

Bibliographie de la France, Janvier, 9. Manuscrits du Cambodge. — 16. La Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro. — 23. Les imprimeurs chinois en Amérique. — 30. Les Arabes et la gravure sur bois. — Février, 20. La propriété littéraire en Amérique. — Avril, 3, 17. Loi belge sur la propriété intellectuelle. — 10. La presse américaine. — Mai, 8. Débuts de l'imprimerie et de la librairie à Arles. — Juin, 26. Syndicat de la propriété littéraire et artistique. — Les Incunables. — Juillet, 31. M. Claye. — Octobre, 2. Protection de la propriété littéraire et artistique (Conférence de Berne). — 23. Les droits des auteurs étrangers aux États-Unis. — Novembre, 27. L'impôt sur le papier. — La conférence de Berne. — Décembre, 4, 11 et 18. Notice sur la vie et les travaux de M. Ambroise-Firmin Didot.

Bibliothèque de l'École des chartes. Livraisons 1 et 2. G. Saige : Charte française de Jean de Joinville. — Ch. Köhler : Inventaire de la bibliothèque de Saint-Gildas en Berry. — Bibliothèque de Berlin. — Rectification à l'ancien catalogue des manuscrits de Corbie. — Livraison 3. Dumont : Le premier catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous Henri II, notice du manuscrit Nani, 245, de Venise. — De Grandmaison ; Fragment de chartes du xe siècle, provenant de Saint-Julien de Tours. — Livraison 4. Fournier : Un adversaire inconnu de saint Bernard et de Pierre Lombard, note sur un manuscrit provenant de la Grande-Chartreuse.

Bulletin des bibliothèques et des archives. N° 1. Delisle : Instruction pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les bibliothèques de France. — Décret ouvrant au ministre de l'instruction publique un crédit de 40,000 francs destiné à l'acquisition de livres. — Circulaire relative à la confection d'un catalogue des manuscrits proprement dits, conservés dans les dépôts d'archives communales et hospitalières.

Bulletin du bibliophile. Janvier-février. Bibliothèque d'un bourgeois du XVIIIe siècle. — La bibliothèque Mohl. — Mars-avril-mai. P. d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Bibliographie ancienne de l'Annam. — Un almanach parisien de l'an III. — Juin-juillet. Notice sur une ancienne édition illustrée de la traduction française de l'*Imitation*. — Les archives du château de Kernuz. — Incendie de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Bulletin critique. Mars, 15. Thévenat : Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes. — Avril, 15. Leprieur : Miniatures inédites de l'*Hortus deliciarum* d'Herrade de Lansberg (XIIe siècle), par Rob. de Lasteyrie. — Juin, 1er. La librairie des papes d'Avignon (1316-1420), par M. Faucon. — Courajod : Catalogo delle opere antiche d'intaglio e intarsio in legno... — Août, 1er. Les récentes publications de M. Omont sur les manuscrits grecs. — Le canzoniere autographe de Pé-

1. Nous ne pouvons que noter ici cette très intéressante revue qui publie dans chacun de ses numéros de nombreux renseignements utiles aux bibliophiles et aux gens de lettres.

de la bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire de l'imprimerie. — Septembre. La collection palatine de la Vaticane. — Périodiques bibliographiques de l'Allemagne. — Novembre. Le tirage des livres. — Décembre. Les bibliothèques de New-York.

Rappel. Juillet, 26. Le prêt des livres.

Réforme sociale. Août, 1. Le Play : L'almanach rural et son rôle comme publication populaire.

République française. Janvier, 1. Les anciens almanachs illustrés. — Août, 8. Le prêt des livres.

Revue de l'Agenais. Mars, avril. J. Andrieu : *Histoire de l'imprimerie en Agenais.*

Revue alsacienne. Septembre. Une bibliothèque messine au moyen âge.

Revue archéologique. Juin. Leval : Inventaire des pièces manuscrites grecques des XVIIe et XVIIIe siècles conservées dans les archives du couvent Saint-Louis à Constantinople.

Revue de l'Art chrétien. Janvier. Ledieu : Notice sur l'évangéliaire de Charlemagne de la bibliothèque d'Abbeville. — J. Richard : Quelques imagiers artésiens et parisiens du commencement du XIVe siècle. — Octobre. De Linas : Le trésor de la bibliothèque de l'église métropolitaine de Rouen au XIIe siècle.

Revue des Arts décoratifs. Mai. De Caumont : L'Imprimerie nationale. — G. Duplessis : Le département des estampes à la Bibliothèque nationale.

Revue bourbonnaise. Avril. Omont : Gilbert Gaulmin et sa collection de manuscrits orientaux.

Revue britannique. Janvier. La presse américaine.

Revue catholique des institutions et du droit. Avril, juin, septembre, octobre. Dr Pappafava : Caractère juridique et vicissitudes du droit de propriété littéraire et artistique.

Revue celtique. Avril. Le manuscrit Cottonien Otho, E. XIII. — La saisie irlandaise et la saisie bretonne.

Revue de Champagne et de Brie. Mai, juin. G. Hérelle : Répertoire général des principaux fonds anciens conservés aux archives départementales de la Marne.

Revue critique d'histoire et de littérature. Février, 15. Delaville Le Roux : Les chartes de Saint-Julien de Tours. — Mai, 10. Bayet : *Description des ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par H. Bordier. — 24. P. de Nolhac : *La librairie des papes d'Avignon*, par M. Faucon. — Juillet, 5. Psichari : *Bibliographie hellénique*, par E. Legrand. — 12. Bénet : *Les archives de la ville de Honfleur*, par Bréard. — De Nolhac : *Bibliographie italico-française*, par Blanc. — Août, 16. Morel-Fatio : *Biblioteca popular de la associacio d'excursions Catalana.* — 23. T. de L. : *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, par R. Kerviler. — Septembre, 20. E. Picot : *Histoire de l'imprimerie en Agenais*, par Andrieu. — 27. Les manuscrits berlinois des œuvres de Plutarque. — Octobre, 18. E. Müntz : *La bibliothèque du Vatican sous les papes Nicolas V et Calixte III.*

Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur. Février, 1. Bibliographie pour l'agrégation des lettres en 1885. — Bibliographie pour l'agrégation de l'enseignement spécial (lettres), 1886.

Revue des études juives. Janvier, mars. Schwaab : Un incunable hébreu.

Revue félibréenne. Janvier. Bibliographie des ouvrages relatifs au félibrige.

Revue de géographie. Septembre. De la Martinière : Bibliographie marocaine.

Revue historique et archéologique du Maine. Liv. 1. Esnaut : Notes historiques et bibliographiques sur le Maine.

Revue internationale de l'enseignement. Septembre. Flammermont : Le prêt des livres à l'extérieur par les bibliothèques publiques italiennes.

Revue de linguistique. Janvier. Gaidoz : Bibliographie des traditions des Français d'outre-mer.

Revue des questions historiques. Juillet. J.-R. Richard : Les livres de Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne (1302-1329).

Revue de la Révolution. Avril, 14. Index bibliographique révolutionnaire.

Revue des sciences ecclésiastiques. Janvier. P. Martin : Quatre anciens manuscrits du Nouveau Testament.

Revue scientifique. Mars, 6. La bibliothèque d'un étudiant en médecine.

Romania. Janvier. *Un nouveau manuscrit du roman de Jules César*, par Jacot de Forest.

Soleil. Juin, 25. Bibliothèques pour aveugles.

Temps. Novembre, 17. *Bibliographie parisienne*, par Lacombe.

Typologie-Tucker. Janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre. Dictionnaire typo-lithographique. — Février. La tradition dans l'imprimerie. — Juillet. Lettres d'un bibliographe. — Septembre. Le colonel Richard Mac Hoë. — Octobre. Ecole professionnelle typographique Gutenberg.

Univers. Janvier, 9. Abbé Daniel : Les papyrus du Fayoum. — Août, 10. La première édition du *Génie du christianisme.*

Voltaire. Mai, 9. Les droits d'auteur en Espagne. — Juin, 18. *Les femmes bibliophiles.* — Octobre, 13. Auteurs et éditeurs.

§ III. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

Album lithographique. Paraissant par livraisons trimestrielles. Un an, 8 fr. La livraison, 2 fr. 50. Paris, aux bureaux du journal l'*Imprimerie.*

Amateur (L') d'autographes. Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements : France, un an, 19 fr. ; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

Ami (L') des livres. Bi-mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 76, rue des Saints-Pères.

Annales de la propriété industrielle, artistique et littéraire; journal de législation, doctrine et jurisprudence françaises et étrangères. Mensuel. Abonnements : un an, Paris, 10 fr.; étranger, 12 fr. Le n°, 1 fr. 25.

Bibliographe (Le). Nouvelle revue des livres et journaux, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Bureaux, 66, rue

L. Havet, G. Monod, G. Paris. Abonnements, Paris, un an : 20 fr.; départements, 22 fr.; étranger, 25 fr. Bureaux : 28, rue Bonaparte. (Vingtième année.)

Revue littéraire, bulletin de bibliographie. Supplément littéraire mensuel au journal l'*Univers*.

Typographie française (*La*). Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français et des industries similaires; paraissant tous les quinze jours. Abonnements : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 15 cent. Bureaux : 15, rue de Savoie.

Typologie Tucker; recueil de l'imprimerie et de la lithographie, revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements, un an, Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. 50. Le numéro, 50 cent. Bureaux : 35, rue Jacob.

GUSTAVE FUSTIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1886

TOME VIII

§ I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

JURISPRUDENCE

SCIENCES ET ARTS

SCIENCES PHILOSOPHIQUES — SCIENCES PHYSIQUES, CHIMIQUES, NATURELLES
SCIENCES MÉDICALES — SCIENCES MATHÉMATIQUES — SCIENCES MILITAIRES — SCIENCES OCCULTES
ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE — ÉPIGRAPHIE — ÉDUCATION — ENSEIGNEMENT
BEAUX-ARTS : ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE, PEINTURE, MUSIQUE, ETC.

Sciences philosophiques.

Sciences physiques, chimiques, naturelles.

Sciences médicales.

Sciences militaires.

Sciences occultes.

Économie politique et sociale.

Épigraphie.

Éducation. — Enseignement.

Beaux-arts.

Art industriel.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE — POÉSIE — THÉATRE — CONTES — ROMANS — POLYGRAPHES

Linguistique.

Poésie.

Théâtre.

Contes.

Romans.

HISTOIRE

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — HISTOIRE LITTÉRAIRE

Histoire.

Géographie.

Histoire littéraire.

BIOGRAPHIE — MÉMOIRES

MÉLANGES

MÉLANGES — BIBLIOGRAPHIE — JOURNAUX

Mélanges.

Bibliographie.

Journaux.

§ II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

JOURNAUX

NÉCROLOGIE

INDEX

PÉRIODIQUES

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS — INTERDICTIONS

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

§ IV. — INDEX DOCUMENTAIRE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS DANS LES CAUSERIES ET LES VARIÉTÉS

FIN

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7, à Paris